CHRÉTIEN DE TROYES

Œuvres complètes

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE DANIEL POIRION,
AVEC LA COLLABORATION
D'ANNE BERTHELOT, PETER F. DEMBOWSKI,
SYLVIE LEFÈVRE, KARL D. UITTI
ET PHILIPPE WALTER

GALLIMARD

Ce volume appartient
au domaine « Littérature française du Moyen Âge »,
publié sous la responsabilité
de Daniel Poirion.

CE VOLUME CONTIENT :

Introduction
Chronologie
Note sur la présente édition
par Daniel Poirion

ÉREC ET ÉNIDE

Texte établi, traduit, présenté et annoté par Peter F. Dembowski

CLIGÈS

Texte établi, traduit, présenté et annoté par Philippe Walter

YVAIN
OU LE CHEVALIER AU LION

Texte établi par Karl D. Uitti, traduit, présenté et annoté par Philippe Walter

LANCELOT
OU LE CHEVALIER DE LA CHARRETTE

PERCEVAL
OU LE CONTE DU GRAAL

Textes établis, traduits, présentés et annotés par Daniel Poirion

Œuvres diverses

PHILOMENA

GUILLAUME D'ANGLETERRE

CHANSONS COURTOISES

Textes établis, traduits, présentés et annotés par Anne Berthelot

Notices
Bibliographies
Notes sur le texte et sur la traduction
Notes et variantes

par Anne Berthelot, Peter F. Dembowski,
Daniel Poirion, Karl D. Uitti
et Philippe Walter

Répertoire

par Sylvie Lefèvre

Bibliographie générale

par Daniel Poirion

INTRODUCTION

Au début du XX*e siècle, Lanson, dans son* Histoire de la littérature française*, présentait Chrétien de Troyes comme un romancier tout juste bon pour le public féminin et ses « faibles cervelles troublées ». Il lui avait pourtant réservé une place importante dans le chapitre intitulé «* Les Romans bretons *». Mais, ne trouvant finalement que des formules négatives et dépréciatives pour le caractériser, il affirmait que « ce Champenois avisé et content de vivre était l'homme le moins fait pour comprendre ce qu'il contait*[1] *». On aurait pu retourner le compliment au critique : malgré des efforts louables pour s'informer auprès de spécialistes comme Joseph Bédier, Lanson était peu fait pour comprendre cet aspect de la littérature médiévale. La tradition qu'il représentait, et dont le chef de file avait été Brunetière, aura du mal à apprécier cette esthétique du* XII*e siècle qu'éclipsera le prestige d'un autre Moyen Âge, celui dont Richard Wagner renouvelle l'image romantique. Cinquante ans plus tard, dans son volume* Poètes et romanciers du Moyen Âge*, où il présente le roman d'*Yvain ou le Chevalier au Lion*, Albert Pauphilet peut transformer la critique dont Chrétien avait fait l'objet en compliment : « Il a eu le double mérite d'avoir du talent et de comprendre parfaitement les goûts nouveaux de l'aristocratie de son temps*[2]*. » Mais le nombre*

1. Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, Hachette, 14e édition, 1918, p 56.
2. *Poètes et romanciers du Moyen Âge*, Bibl. de la Pléiade, p. 167.

des recherches se multiplie et, dès la réédition en 1952 de cette anthologie, Régine Pernoud, ayant lu notamment Reto Bezzola, fait remarquer que de nouveaux travaux « conduisent à élargir singulièrement nos vues et à donner une portée beaucoup plus profonde aux romans arthuriens[1] *». Depuis, le processus de révision, d'élargissement, d'approfondissement n'a cessé de se manifester à travers une bibliographie devenue écrasante : Chrétien de Troyes est l'un des auteurs français les plus étudiés, et les spécialistes rivalisent de subtilité pour en donner une interprétation. Il serait temps qu'il trouve sa place dans les bibliothèques de tous les lettrés.*

Ce qui frappe d'abord, et justifie d'emblée l'entrée des romans de Chrétien dans ce que nous appelons « la littérature », c'est-à-dire une sorte de légende où se nourrit le culte des Belles Lettres, est le rassemblement des textes sous la signature d'un auteur (et non pas seulement d'un copiste). L'anonymat des textes médiévaux n'était pas un principe ni une règle. Il découlait de la nature même de ces textes, qui souvent ne faisaient que recueillir des chansons ou des contes qui avaient été transmis d'abord oralement. Le répertoire des jongleurs n'avait pas de raison d'être garanti par un nom faisant autorité. Au contraire, l'apparition d'œuvres fabriquées dans d'autres conditions, avec d'autres intentions, d'après des lectures, et selon un art de composer opposant justement l'écriture à l'improvisation orale et à la simple mémorisation, justifie la place orgueilleusement prise par le nom de l'artisan du texte. On insiste sur la singularité du monde médiéval en situant Chrétien de Troyes dans une autre perspective. On a dit que c'était un clerc, mais c'est en somme l'équivalent d'un intellectuel pour l'époque. On parle d'atelier collectif : ce sera surtout vrai pour les grandes œuvres du siècle suivant, comme Les Aventures de Lancelot et du Graal *(ou* Lancelot-Graal*). On nous suggère maintenant que ce devait être tout de même un jongleur. Comment comprendre alors les indications données par Godefroi de Lagny, qui nous dit avoir terminé* Le Chevalier de la Charrette *selon les directives de Chrétien*[2]*, sinon*

1. *Poètes et romanciers du Moyen Âge*, p. 171.
2. Voir *Lancelot*, v. 7112-7122, p. 682. — Par commodité, nous utiliserons dans les notes les titres suivants : *Érec* pour *Érec et Énide*, *Yvain* pour *Yvain ou le Chevalier au Lion*, *Lancelot* pour *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette*, *Perceval* pour *Perceval ou le Conte du Graal* ; les autres textes — *Cligès*, *Philomena*, *Guillaume d'Angleterre* et les chansons courtoises — seront cités sous leur titre complet.

par référence au rôle d'une écriture authentique, du moins selon les normes des manuscrits, qui laissent beaucoup de liberté aux copistes ? La définition ne sera pas très originale, mais disons que Chrétien est le nom d'un écrivain à qui nous devons cinq des dix romans les plus importants du XII*e siècle. Car, comme il s'est nettement exprimé, dans des prologues de ses romans*[1], *sur son métier d'écrivain, et comme il y fait allusion dans de nombreuses interventions d'auteur au cours de ses ouvrages, nous connaissons de lui un peu plus que le nom, et nous avons bien le droit de parler de son écriture autrement que comme de celle d'un simple copiste.*

Mais revenons un instant à la question du nom. L'importance du nom propre pour les contemporains de Chrétien est confirmée par certains épisodes des romans eux-mêmes. Le passage de l'anonymat à l'identification y remplit une fonction dramatique. Au vers 1928 du Chevalier de la Charrette, *Lancelot en est encore à refuser de dire son nom, sans avoir les mêmes raisons qu'Ulysse, selon Homère, pour le dissimuler sous un pseudonyme négatif :*

Direiez le me vos ? — Je ? Non[2] !

Et c'est la reine Guenièvre qui révèle le nom de Lancelot du Lac au vers 3666[3]. *De même, ce n'est qu'au vers 3574 du* Conte du Graal *que Perceval le Gallois « devine » son nom*[4]. *Ce motif de l'identité cachée nous oblige à prêter plus d'attention à l'enseignement, qui pouvait sembler banal, de la mère du héros, au vers 562 du même roman :*

Car par le non conuist an l'ome[5].

Chrétien, en tout cas, affiche avec fierté son propre nom. Comme nom de baptême, Chrétien n'est pas rare à la fin du XII*e siècle, bien que sa fréquence soit surtout sensible après 1250. On connaît par exemple un Gautier, fils de Chrétien, chevalier de la comtesse Marie de Champagne ; un Chrétien chanoine de Saint-Loup en*

1. Voir *Érec*, v. 9-26, p. 3 ; *Lancelot*, v. 1-29, p. 507-508 ; *Perceval*, v. 7-68, p. 685-686.
2. P. 554.
3. P. 597.
4. Voir p. 773.
5. P. 699.

1173, un autre à Saint-Maclou, église collégiale de Bar-sur-Aube, en 1179. Le nom semble avoir été donné, et cela paraît logique, à des convertis, notamment à des Juifs convertis. L'hypothèse a pu être avancée que tel serait le cas de notre auteur. Le jugement sévère porté sur les Juifs dans Le Conte du Graal[1] ne s'y oppose pas, car il peut refléter le zèle ou les problèmes d'un converti. Le surnom « li Gois », donné au Crestien qui a conté Philomena[2], pourrait être le terme hébraïque (« goy »), consacrant le passage de Chrétien à l'autre religion. Sa grande culture, littéraire et religieuse, sa tendance à un message herméneutique pourraient être les traces d'un enseignement reçu précédemment dans une école de talmudistes. Il faut se rappeler le rôle important de la communauté juive dans beaucoup de villes. Celle de Troyes semble avoir été influente ; en tout cas, la toponymie en garde quelques souvenirs, tels la Juiverie ou la Broce-aux-Juifs, dans le quartier de l'église Saint-Forbert, aujourd'hui détruite[3], et la synagogue, devenue l'église Saint-Pantaléon ; on sait que les rabbins y ont tenu de nombreux synodes entre 1148 et 1171. Malgré telle ou telle prise de position conformiste contre les Juifs « historiques », nous pouvons admettre une relative tolérance des intellectuels à l'égard de gens dont la culture, par la Bible, est si proche et si nécessaire à la culture chrétienne dès qu'on veut bien l'approfondir. Or, Chrétien est l'un de ceux qui, à la fois par raison philosophique et par spéculation sur les mythes, sont à la recherche des sources profondes, nous dirions aujourd'hui « anthropologiques », du monde « merveilleux », celui d'un imaginaire fonctionnant comme un système de vases communicants. Oui, l'impression que donne ce poète, c'est d'être à sa façon un philosophe, les deux termes devenant d'ailleurs presque synonymes au Moyen Âge pour désigner ces écrivains de l'Antiquité dont tous les lettrés aiment citer les pensées et les exemples, et que cherchent à imiter les auteurs latins du XIIe siècle.

Le champ des hypothèses en ce qui concerne l'identité de Chrétien se précise à partir du nom d'origine : « de Troyes ». Au moment où l'auteur se nomme ainsi, donc au vers 9 d'Érec et Énide[4], il se

1. Voir v. 582, p. 699 ; v. 6292, p. 840.
2. Voir le vers 734 de ce texte, p. 935 et n. 3.
3. Voir Théodore Boutiot, *Histoire de la ville de Troyes et de la Champagne*, 5 vol., Aubry, 1870-1880, t. I, p. 249.
4. P. 3.

*peut qu'il soit alors éloigné de cette ville et fournisse ce renseignement selon une habitude logique d'identification. Il est d'autre part probable qu'est ainsi suggéré le rapprochement avec la cité antique de même nom — ou presque — au seuil d'un roman qui s'inspire beaucoup de l'*Énéas *: ce jeu poétique sur le nom géographique sera repris au* XIII*e siècle par un auteur qui se donne le nom de Païen de Maisières, sans doute pour emprunter au* Conte du Graal *l'histoire de* La Demoiselle à la mule. *Notons que notre auteur se nommera simplement par la suite Chrétien. Quoi qu'il en soit, la localisation à Troyes, que confirmera le prologue du* Chevalier de la Charrette, *puisqu'il s'adresse à la comtesse de Champagne*[1], *est décisive. Comme milieu culturel, la première ville de la Champagne est particulièrement favorable à la création littéraire. Plus que Reims ou Provins, en cette fin du* XII*e siècle, elle bénéficie des avantages que donne la prospérité économique. Construite à un endroit stratégique, à la croisée de deux axes, dont la voie romaine allant de Milan à Boulogne, elle est restée le carrefour des routes commerciales, célèbre pour ses deux grandes foires. Celles-ci se tiennent dans la partie ouest de la ville, la foire chaude, de la Saint-Jean (24 juin) au 13 septembre, veille de la Sainte-Croix, et la foire froide, de la Saint-Rémi (2 novembre) au 1er janvier, précisément entre les deux églises Saint-Jean et Saint-Rémi. Le commerce saisonnier profite aussi aux artisans et aux marchands locaux. Près de l'abbaye Notre-Dame-aux-Nonnains, au bord des canaux, se sont installés les tanneurs. Autour de l'église Saint-Jean-au-Marché, près du château, ce quartier animé aux rues sinueuses a vu s'installer des artisans répartis par corporations : marchands d'épices, Grande Rue ; changeurs, rue Moyenne ; fourreurs et parcheminiers, marchands de cuir et de corde, orfèvres, entre Saint-Jean et le Temple. Plus loin, en allant vers la porte de Croncels, on rencontrait boulangers, merciers, drapiers. Au nord-ouest, les charrons et marchands de bois, au Bourg-Neuf. Autour de Saint-Jean, des loges servaient de bureaux et d'habitations pour les marchands, surtout pendant les foires, qui attiraient amuseurs divers, jongleurs et prostituées. Au sud, ce sont surtout des terres d'Église, où s'exerçaient l'autorité de l'évêque et celle des abbayes (dont une porte le nom de saint Martin). Au cœur de la*

1. Voir *Lancelot*, v. 1, p. 507.

ville, le palais des comtes, l'Hôtel-Dieu et la chapelle Saint-Étienne où Henri le Libéral sera enseveli. C'est autour de ce personnage que s'est constitué le milieu culturel auquel on peut rattacher l'œuvre de Chrétien.

En effet, la cour de Champagne est alors dirigée par le comte Henri et son épouse Marie de Champagne, fille du roi de France Louis VII et de la reine Aliénor d'Aquitaine. Marie est peut-être déjà comtesse à l'âge de 14 ans, en 1159[1]*. Henri partira outre-mer en 1179 ou 1180. Fait prisonnier sur le chemin de retour, il sera libéré grâce à l'empereur de Constantinople. Il meurt peu de temps après son retour, en mars 1181. Son fils Henri II participera à la troisième croisade. Il épousera Isabelle de Jérusalem. Il mourra en 1197 : il serait tombé d'une fenêtre de son palais d'Acre. Sa mère, régente, meurt peu de temps après, en 1198. Il a laissé un fils, Thibaud III, lequel va épouser Blanche de Navarre dont il aura lui-même un fils, Thibaud IV, le célèbre trouvère. La mère du comte Henri le Libéral était allemande. Son oncle, Henri de Blois, fut abbé de Glastonbury, puis évêque de Winchester. N'oublions pas cette ouverture sur le Midi, l'Orient, l'Allemagne et surtout l'Angleterre, quand nous essayons d'imaginer les limites culturelles de cette cour où Chrétien a travaillé. On a l'impression qu'il a une connaissance assez précise de Windsor dans* Cligès. *C'était au temps où André de Luyères, le chapelain de la comtesse, écrivait son* De arte honeste amandi *ou* De amore, *et où Gautier d'Arras, protégé de Thibaud de Blois, le frère de Henri le Libéral, composait* Ille et Galeron *pour Béatrix de Bourgogne, impératrice d'Allemagne, et* Éracle *pour Baudouin de Hainaut et la comtesse de Champagne*[2]*. Ajoutons que le commanditaire du* Conte du Graal*, le comte de Flandres, Philippe d'Alsace, qui semble appartenir à un autre milieu, est en fait un ami de la comtesse Marie, qu'il veut épouser après la mort de son mari. Chrétien passe à son service alors que le comte se*

1. Cette date semble établie par une charte de 1159 où Marie est citée. Mais d'autres critiques, comme Anthime Fourrier, sont d'un avis différent et préfèrent la date de 1164. Pour une bonne mise au point, voir June Hall Martin McCash, « Marie de Champagne and Eleanor d'Aquitaine : a Relationship Reexamined », *Speculum*, LIV, 1979, p. 698-711.

2. « Par lui le fis, nel quier noiier, / Et par le contesse autressi, / Marie, fille Loëy » (*Éracle*, éd. Raynaud de Lage, Champion, 1976, v. 6526-6528, p. 201).

prépare à la croisade où Thibaud de Blois, le protecteur de Gautier d'Arras, devait lui-même mourir, à Saint-Jean-d'Acre, en 1191. Tout ce petit monde se connaît donc, s'estime ou s'envie : on rivalise dans tous les domaines, des armes à la littérature en passant par l'amour, la richesse et la religion. Un milieu littéraire, comme celui que désigne le lieu d'origine de Chrétien de Troyes, c'est donc sans doute une cour, une ville, une province, avec le paysage humain défini par des mœurs locales, mais c'est surtout un réseau de relations personnelles avec des protecteurs, des nobles au destin seigneurial et chevaleresque, qui circulent en Europe et surtout en Orient, avec des perspectives sur un monde ainsi élargi, varié, bien différent de la province patronymique. La cour de Champagne, ce n'est ni un paysage naturel ni un horizon, c'est une famille.

Qu'est-ce alors qu'un auteur dans un tel contexte ? Évidemment pas exactement ce que l'on entend par là à partir de la Renaissance. Le terme lui-même était réservé aux « autorités » garantissant le savoir, et donc surtout aux auteurs de l'Antiquité. Mais l'activité des Belles Lettres, dont une certaine continuité a pu être assurée longtemps par les seuls religieux, et dont Henri II Plantagenêt a su, un des premiers, comprendre l'intérêt politique, connaît un renouveau largement répandu dans les cours seigneuriales et princières au XII*e* *siècle. S'il est amateur lui-même de beauté littéraire, un comte ou un seigneur peut en effet lire ou se faire lire de belles histoires, composer et se faire écrire le texte de quelques chansons courtoises pour reprendre les motifs amoureux que des musiciens lui ont fait entendre. Qui peut donc l'aider dans ce travail de lecture ou d'écriture ? Un chapelain, un secrétaire, un clerc, un homme formé évidemment par l'école, donc par un enseignement à la fois grammatical et religieux, mais qui ne se voue pas nécessairement, strictement, aux fonctions d'Église, et encore moins à la propagande doctrinale. Ces « intellectuels », qui ont le privilège de la culture écrite, se trouvent confrontés, dans la fonction d'amuseurs, si la lecture peut déjà être considérée comme un amusement, à des personnes d'une tout autre formation et vocation : les chanteurs, conteurs de tradition orale, jongleurs, qui restent par tradition indépendants des divers pouvoirs. De ces jongleurs Chrétien de Troyes entend évidemment se distinguer. Pour lui, ce sont ceux qui ne font que « depecier et corronpre » les*

contes[1]. *Alors il marque son appartenance à l'autre groupe, celui des lettrés, pour qui l'important, c'est l'étude, avec ses activités propres : « panser et antandre / A bien dire et a bien aprandre ». Ces termes surgissent dans le prologue d'*Érec et Énide[2] *; les mêmes notions, avec des termes similaires*[3], *réapparaissent dans celui du* Chevalier de la Charrette *et dans celui du* Conte du Graal[4]. *On glose ainsi le terme latin* studium, *opposant le travail littéraire au simple divertissement de l'*otium.

Sa culture, ses lectures, Chrétien les laisse supposer dans ses écrits plus qu'il ne les étale. Après tout, son premier propos n'est pas de citer des faits et des auteurs, mais de raconter des histoires. Toutefois, par le jeu même de l'effet littéraire de la lecture, ses textes renvoient sans cesse à d'autres textes, à des livres grâce auxquels on connaît les « fez des ancïens[5] *». Ces renvois sont de diverses natures, et les plus explicites ne sont pas les plus importants. Explicite, mais non convaincante, l'allusion à un livre qui serait à la source de telle ou telle œuvre : livre auquel serait empruntée la description du manteau d'Énide*[6], *livre trouvé dans une armoire de la cathédrale à Beauvais, pour* Cligès[7], *livre « baillé » par le comte de Flandres, pour* Le Conte du Graal[8]. *Remarquons toutefois que le terme* armorium *désigne habituellement la bibliothèque d'un évêque ou d'un monastère, et que dans la référence de* Cligès *il y au moins une certaine vraisemblance. Explicite aussi, mais difficile à identifier, la référence à un conte oral, comme pour* Érec et Énide[9], *ou à une « matière » fournie par le commanditaire, pour* Le Chevalier de la Charrette[10]. *Ici encore, nous avons affaire, si l'on peut dire, à une fiction vraisemblable. Une chose est certaine, les récits de Chrétien se nourrissent à la fois de contes ou lais « celtiques » faisant partie du répertoire des conteurs bretons, et de chroniques ou histoires épico-romanesques,*

1. Voir *Érec*, v. 21, p. 3.
2. V. 11-12, p. 3.
3. « Antancïon », « antandre », « matiere », « painne », « panser », « rimoier », « san ».
4. Respectivement p. 507-508 et p. 686.
5. *Cligès*, v. 28, p. 173.
6. *Érec*, v. 6734, p. 164.
7. V. 20-21, p. 173.
8. V. 67, p. 686.
9. V. 13, p. 3.
10. V. 26, p. 507.

notamment de celles qui ont été rédigées pour la cour d'Angleterre, comme le *De antiquitate Glastoniae ecclesiae* de Guillaume de Malmesbury, qui date des années 1129-1135, ou l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth, achevée en 1138. Mais la source principale, du côté britannique, est le *Brut* de Wace (1155), qu'une certaine tradition manuscrite[1] a en effet étroitement associé à l'œuvre de Chrétien. Toutefois, le substrat littéraire, celui qui est le plus intimement lié au travail d'écriture — dialogues, images, exemples, rhétorique —, est bien de tradition classique. On s'appuie sans cesse sur « les faits des anciens », avec pour maîtres essentiels Ovide et Virgile. Cette tradition classique sert en effet à l'enseignement grammatical de base, et au *studium generale* requis des clercs pour accéder aux ordres mineurs. Elle sert aussi à nourrir des études plus poussées qu'évoquent les ornements du manteau d'Énide, décrits selon les préceptes de Macrobe[2] : c'est le programme des études au niveau du *quadrivium*, avec la géométrie, l'arithmétique, la musique et l'astronomie. De ce savoir, cette « sapience », le Moyen Âge va nourrir une esthétique naturelle, musicale et mathématique, à laquelle le *trivium*, avec la grammaire, la logique et la rhétorique, préparait en posant les principes d'une esthétique littéraire. Cette imprégnation par les lettres latines, marquant les débuts de la littérature de langue française depuis le milieu du XIIe siècle — avec *Le Roman de Thèbes* et *Le Roman d'Énéas* —, permet d'expliquer en grande partie les modalités de la transformation qui s'exerce sur la matière des contes. Mais celle-ci avait déjà été travaillée, au moment où Chrétien les utilisait, autour de l'idée arthurienne qui a servi de thème épique fondateur pour la cour d'Angleterre — celle des Plantagenêts depuis 1154 —, cour étrangère à nos yeux, mais qui était très attachée, socialement et esthétiquement, à la langue française. Inversement, la culture proprement chrétienne et biblique n'a d'abord qu'une présence épisodique et discrète ; son renforcement brutal dans *Le Conte du Graal* fait, par contraste et rétrospectivement, sentir son

1. Celle du manuscrit de Guiot, *P*, qui est notre texte de base pour la présente édition, et du manuscrit 1450 de la Bibliothèque nationale de Paris, *P8*. — Les sigles que nous affectons aux manuscrits sont répertoriés dans la Note sur le texte de chaque roman.
2. Voir *Érec*, v. 6725-6801, p. 164-166.

effacement dans les quatre premiers grands textes. Guillaume d'Angleterre *serait, pour sa part, une exception, ce qui ne suffit pas à en rendre l'attribution improbable, mais situe franchement l'œuvre dans un autre contexte culturel, celui du conte pieux, de l'hagiographie*[1].

Ce que nous trouvons donc essentiellement, chez Chrétien, c'est sans doute ce qu'il faut appeler une culture courtoise et classique, reflet littéraire de ce que les écrits savants et philosophiques installent à une époque que l'on a appelée, à juste titre, la « Renaissance du XII*e siècle ». L'originalité de Chrétien est d'avoir su faire un mélange intime et homogène des diverses composantes culturelles, et cela dès le début, avec* Érec et Énide *dont les deux noms propres, servant pour nous de titre au roman, sont comme l'écho mêlé des sonorités antiques et celtiques. La « conjointure*[2] *», l'union des deux cultures, est d'emblée symbolisée par ce mariage.* Cligès *redouble le symbole de cette union en prenant pour modèle* Le Roman d'Alexandre *(version décasyllabique de 1160), pour valoriser un itinéraire d'est en ouest, habituel au transfert des reliques, mais suivi dans ce texte par le destin d'un apprenti chevalier qui passe de l'Orient grec à l'Occident arthurien, donc celtique, pour s'initier à la prouesse. Celle de Cligès s'épanouit ensuite au cœur de l'Allemagne, sur l'axe central, romain et impérial, d'une Europe culturelle où s'équilibrent encore les traditions orientale et celtique, avant la grande coupure de la quatrième croisade, au seuil du* XIII*e siècle, qui creusera un fossé durable dans l'espace culturel de l'Est et de l'Ouest européens.*

La solide et cohérente formation culturelle de l'écrivain permettra d'expliquer la force originale de son art littéraire. Elle assure l'unité d'une œuvre dont il a certainement voulu très tôt rassembler les textes, à en juger par la liste qu'il nous en donne au début de Cligès[3]*, donc avant les trois grands romans qui vont suivre celui-là. Cette énumération fait allusion à des adaptations d'Ovide —* Art d'aimer*,* Remèdes à l'amour*, histoire de Pélops, histoire de Philomène d'après le livre VI des* Métamorphoses *— comme à une version de* Tristan*. Ces textes, à l'exception de* Philomena*, ne nous sont pas parvenus. Nous devinons*

1. Voir la Notice de ce texte, p. 1410 et suiv.
2. Voir *Érec*, v. 14, p. 3.
3. V. 1-7, p. 173.

là, cependant, un travail préparatoire qui va asseoir l'acculturation littéraire dont nous venons de parler sur une connaissance solide et précise des modèles. Il se peut d'ailleurs que le roman Érec et Énide, cité en premier, doive cette place à son importance plutôt qu'à un ordre chronologique de la liste : on peut penser que c'est ce texte qui nous fait passer des ébauches et des essais à la série des cinq œuvres majeures avec pour héros principal, successivement, Érec, Cligès, Yvain, Lancelot et Perceval. Il est important et significatif que des manuscrits, P et P8, en donnent la collection complète, même s'ils ne sont pas d'accord sur l'ordre. Dans le manuscrit P, Érec et Énide, Lancelot, Cligès et Yvain (dans cet ordre) sont séparés de Perceval par Athis et Prophilias, Le Roman de Troie, Le Roman de Brut et Les Empereurs de Rome. Au contraire, l'autre collection, P8, intercale dans le Brut de Wace toute la série[1]. Pour le rassembleur, il y a dans les textes de Chrétien comme une illustration des aventures de la Table Ronde auxquelles Wace nous renvoyait sans vouloir s'attarder à cette parenthèse féerique mais pour lui frivole de son histoire épico-romanesque[2]. À un certain moment, Chrétien semblera donc avoir comblé le vide de cette allusion elliptique, ayant choisi une autre esthétique que celle de l'épopée géopolitique, celle de l'héroïsme courtois et merveilleux. Il est probable que notre auteur a eu lui-même cette intuition d'une parenthèse romanesque à exploiter dans le texte épique de Wace, sinon l'intention d'y situer toutes ses œuvres.

Dans cette perspective, le cheminement qui nous mène de roman en roman jusqu'au Graal a un sens ; il définit une vocation, une carrière, un destin. La vocation est celle de distraire le public courtois par un jeu littéraire qui prolonge et transpose, dans la

1. Dans *P8*, l'ordre des textes est : *Le Roman de Troie*, *Le Roman d'Énéas*, *Le Roman de Brut*, *Érec*, *Perceval*, *Première continuation*, *Cligès*, *Yvain*, fin du *Lancelot*, fin du *Brut*, ce roman se trouvant réparti entre les folios 112-139 et 225-238.

2. « En cele grant pes que je di, / Ne sai se vos l'avez oï, / Furent les mervoilles provees / Et les avantures trovees / Qui d'Artur sont tant recontees / Que a fable sunt atornees ; / Ne tot mançonge ne tot voir, / Ne tot folor ne tot savoir. / Tant ont li contëor conté / Et li fableor tant fablé / Por lor contes anbeleter / Que tot on fet fable sangler » (Wace, *Le Roman de Brut*, dans la version du manuscrit de Guiot [*P*] éditée par Ivor Arnold et Margaret Pelan, *La Partie arthurienne du Roman de Brut (extrait du manuscrit B.N. fr. 794)*, Klincksieck, 1962, v. 1247-1258 [v. 9787-9798 du roman dans son ensemble], p. 75).

confrontation des armes et de l'amour, les thèmes du répertoire des trouvères. Nous rencontrons ici le témoignage des deux chansons attribuées à Chrétien[1] *et qui complètent la liste des repères concernant les travaux préparatoires ou annexes de son « grand œuvre ». Le caractère un peu rugueux de leur style ne doit pas nous empêcher d'y remarquer l'accumulation des motifs fondamentaux de la culture de cour, dite « courtoisie », l'allusion au philtre de Tristan, et la présence des mots clés — Mesure, Raison, Merci, Cœur — sur lesquels se fonde l'analyse de la « fine amor ». Le lyrisme « courtois » fait bien partie de l'apprentissage du roman.*

La carrière de Chrétien semble dominée par la progression des cinq grands romans. Reprenons plus en détail cette séquence. Érec et Énide, *roman matrimonial, propose comme idéal esthétique la « conjointure », l'union du conte celtique et de l'épopée virgilienne, la fusion de la tradition orale et de la composition écrite. D'emblée, dans une intuition géniale dont l'originalité ressort, comparée à l'art d'un Gautier d'Arras et à sa rudimentaire technique de l'entrelacement*[2]*, Chrétien fait de « la mise en roman », adaptation en langue romane des thèmes savants et folkloriques, une forme nouvelle, offrant aux cours princières le rêve de valeurs dignes d'une vraie noblesse, transcendant le goût pour la violence et le culte de la richesse où s'enlisent la force et le pouvoir. Le roman amplifie et organise l'aspiration au raffinement et au dépassement qui s'était inscrite dans les poèmes des troubadours et des trouvères.*

Cligès *reprend et projette sur un espace figuratif le programme d'acculturation associant un Orient, non pas biblique mais classique, celui de Constantinople, dépositaire de la culture grecque, à un Occident où royauté et chevalerie trouveraient, autour d'Arthur, une harmonie nécessaire à la justice. Entre les deux, l'Allemagne offre, avec ses champs de bataille, le projet d'un empire qui, avec sa nostalgie carolingienne, serait comme la clef de voûte de ce grand ensemble culturel. Mimant d'abord le déplacement de l'histoire culturelle, résumé dans la formule* translatio

1. Voir p. 1040-1049.
2. Ainsi dans *Éracle* : « Huimais conmencera li contes » (v. 2746, éd. Raynaud de Lage, p. 85) ; « Iceus vos lairons or em pais / Si vos dirons d'Éracle humais » (v. 5091-5092, *ibid.*, p. 157).

studii, le mouvement du texte le corrige d'un retour généreux ou ambitieux vers l'est, pour esquisser cet empire européen dont le rêve hantera pour le meilleur et pour le pire les siècles à venir. Ce balancement arrache à la mélancolie occidentale les figures de Tristan et Yseut, corrigées en Cligès et Fénice, pour les soumettre à une justice et les sauver par une raison conformes aux principes d'une société héroïque et morale, modérant les passions de la prouesse et de l'amour.

Yvain ou Le Chevalier au Lion et Lancelot ou le Chevalier de la Charrette forment un diptyque, avec une opposition que suggèrent les anciens bestiaires rapportant que les lions redoutent le grincement des roues de chariots : « Rotarum timent strepitus leones[1]. » Les deux œuvres semblent avoir été composées à la même époque, et il est difficile d'en établir la chronologie exacte[2]. Le même problème se pose pour Éracle et Ille et Galeron, les deux romans de Gautier d'Arras, auteur contemporain et rival de Chrétien. Cet écrivain semble avoir commencé Éracle pour Thibaut de Blois, puis, pour l'impératrice Béatrix, Ille et Galeron, qu'il termine avant d'achever Éracle pour Baudouin de Hainaut et Marie de Champagne. Dans le cas de Chrétien, le rôle des commanditaires est moins net, nulle dédicace n'étant rédigée pour Yvain qui, à cet égard, entre dans la série à laquelle appartiennent Érec et Énide et Cligès, et par laquelle Chrétien a conquis et assuré sa notoriété sans faire encore acte d'allégeance. Mais la commande de la comtesse de Champagne est la preuve d'un changement dans le statut de cet écrivain. On a vu là une contrainte s'exerçant notamment à l'encontre de sa spontanéité morale, qu'il retrouverait au contraire avec Perceval. Mais cette dernière œuvre confirme au contraire le statut d'écrivain de cour, acquis pour le Lancelot, et assumé cette fois pour l'ami de la comtesse, Philippe d'Alsace. C'est donc bien au service des princes que Chrétien a composé les deux chefs-d'œuvre qui auront le plus d'influence sur la littérature ultérieure, avec les aventures de Lancelot et les aventures du Graal. Au lieu de les opposer, comme on l'a fait souvent pour faire d'Yvain la préparation au mysticisme de Perceval, on peut les rapprocher pour mieux comprendre le « nouveau style ».

1. *Bestiarium*, fac-similé du manuscrit Ashmole 1511, Club du Livre, 1984, f° 11.
2. Voir la Notice de *Lancelot*, p. 1235.

Il faudrait donc rectifier, à partir de cette idée plus réaliste des conditions susceptibles d'avoir infléchi le travail de l'écrivain, la trajectoire de son destin. La dialectique de la matière et du sens, deux composantes de l'œuvre évoquées par la dédicace du Lancelot*, et généreusement attribuées à la commanditaire*[1]*, se poursuit depuis* Érec et Énide*. La matière du* Lancelot*, dans un type de conte attribuant le rôle essentiel à Gauvain, est ce dont nous trouvons l'écho dans* Yvain*. Chrétien l'a réutilisée et transformée, soit pour répondre à la demande de la comtesse, au « sens » par elle proposé pour mettre l'accent sur Lancelot, l'amoureux de la reine, soit de son propre chef, dans la logique d'une création épico-romanesque qui, influencée par le modèle virgilien, conçoit le projet d'une quête plus grandiose pour laquelle il tente d'infléchir la trajectoire du héros courtois vers la mission du libérateur. Finalement, il ne semble pas être parvenu, dans le cadre ainsi défini, à donner une forme définitive à son roman, un sens parfait, une des raisons pour lesquelles il aura confié l'achèvement du* Lancelot *à Godefroi de Lagny, alors qu'il se tourne lui-même déjà, pour réaliser son projet, vers une autre matière, celle du* Conte du Graal*. Mais dans* Lancelot *réapparaît le souvenir intense de l'*Énéas*, déjà sensible dans* Érec et Énide*, avec cette triple thématique du héros fondateur, de la descente aux Enfers et de l'amour héroïque. Et songeons que l'auteur de l'*Énéas *écrivait pour la cour des Plantagenêts : le projet littéraire y répond à un souci idéologique. Les premiers grands romans en langue d'oïl ont en effet été composés sur des sujets épiques à des fins politiques. Le programme de la comtesse de Champagne était certainement moins ambitieux que celui d'Aliénor d'Aquitaine ou Henri II : elle ne pouvait avoir pour projet l'œuvre plus vaste qui se profile dans les schémas mêlés d'un Lancelot amoureux et d'un Lancelot libérateur. (Dante la réalisera dans son poème immense, mais en s'appuyant sur le* Lancelot en prose*, première étape d'un processus d'amplification qui caractérisera le* XIII*e* *siècle.)* Yvain *est au contraire une démonstration parfaite de l'art du roman comme amplification et moralisation du conte breton. Le récit de Calogrenant nous donne d'abord la matière du conte, assumée par l'aventure*

1. Voir v. 26-27, p. 507-508.

de ce chevalier-narrateur. Les aventures d'Yvain qui sont ensuite racontées obéissent aux règles de l'amplification courtoise. C'est aussi un parfait exemple de modération, dans la prouesse et l'amour, comme idéal de la chevalerie : l'œuvre se situe ainsi dans la logique morale d'Érec et Énide comme de Cligès. Il s'agit de concilier héroïsme et sagesse, chevalerie et clergie. Yvain est donc moins un point de départ qu'un point d'arrivée, malgré la présence de certains motifs qui se rapprochent du style religieux, comme les figures antagonistes du lion et du dragon.

C'est par la comparaison et l'étude des contrastes, dans le diptyque composé d'Yvain et de Lancelot, que l'on peut essayer de comprendre ce moment décisif dans la carrière de Chrétien. On a l'impression que l'écrivain a trouvé un nouveau style, non pas au plan du langage mais dans l'organisation de la scène imaginaire. S'élabore alors ce que l'on peut appeler une esthétique du symbole, faisant appel à l'image pour condenser le sens[1]. La lecture héroïque se double d'une lecture herméneutique déchiffrant le réseau des images qui s'organise selon le code défini par un blason — la Charrette ou le Lion. Lancelot, cependant, marque un écart, qui fait douter que l'on puisse considérer son prologue comme valable également pour Yvain, comme s'il s'agissait de textes répondant à une même commande. C'est un nouveau départ, non pas en raison, comme on le dit toujours, des directives de la comtesse, qui ne pouvaient que favoriser la répétition de la formule du roman chevaleresque et courtois, mais en raison d'une autre logique qui tend à confier au héros un destin eschatologique. Approfondissement de la mission du héros selon un modèle qui, reprenant la vertu virgilienne figurée par Énée, cherche, au moins par la parabole, à la rapprocher du message évangélique au point de rencontre du mythe et de la religion.

Dans cette logique de la création littéraire, le diptyque deviendra donc triptyque avec la mise en chantier de Perceval ou le Conte du Graal. Pour comprendre l'intention créatrice alors à l'œuvre, il ne faut pas perdre de vue le type-cadre de la descente aux Enfers dans son rapport avec la mission du héros. La consé-

1. Voir D. Poirion, *Résurgences. Mythe et littérature à l'âge du symbole*, P.U.F., 1986, p. 135-187.

cration par le monde des morts, la rencontre avec des membres vénérables de la famille, la confrontation du désir amoureux avec son image inversée dans l'au-delà : autant de formes épiques qui soutiennent l'œuvre avec, cette fois, deux versions, deux voyages, le premier de caractère plus onirique avec la scène du Graal, le second plus mythologique avec l'installation de Gauvain au château de la Roche de Champguin. Il est clair que la pensée religieuse prend une place plus forte parmi les composantes de ce dernier roman, tandis que la présence de la mort s'y fait plus obsédante. En soi une telle évolution paraît logique, préfigurant cette dialectique qu'évoquera Kierkegaard pour qui l'itinéraire humain comprend trois étapes : esthétique, éthique et religieuse. La courbe normale d'une vie se profilerait ainsi derrière la succession des œuvres de Chrétien. On pourrait même imaginer d'y ajouter, pour finir, le récit hagiographique de Guillaume d'Angleterre, *comme si une sorte de « moniage », de retraite dans les ordres, avait précédé cette mort de l'auteur à quoi Gerbert de Montreuil a fait le premier allusion*[1]. *Mais il saute aux yeux que l'inachèvement de* Perceval *est la marque d'un coup du sort, et non l'effet du détachement ou de la lassitude. Non seulement il nous coupe du dénouement, seul porteur d'une signification finale, mais il affecte l'organisation de l'ensemble, l'ajustement des épisodes et les finitions de détail : l'écrivain a laissé la place à des copistes plus ou moins bien inspirés pour la présentation de l'ouvrage, peut-être même à des faussaires. L'Église aurait pu inspirer, par exemple, l'épisode de l'ermite, pour rechristianiser le Graal. Après tout, ce sera bien la première tâche de Robert de Boron dont la trilogie, avec le roman de l'*Estoire dou Graal, *le* Merlin *et le* Perceval, *fournit le cadre d'un vaste réajustement des légendes arthuriennes destiné à servir les ambitions temporelles et spirituelles de l'Église. Un tel travail de « récupération » religieuse prendra en effet une ampleur considérable avec le cycle en prose des* Aventures de Lancelot et du Graal (Lancelot-Graal). *Dans quelle mesure le texte du* Conte du Graal *dont nous disposons, d'ailleurs instable dans le détail, est-il fidèle à l'auteur ? Nous n'en savons rien, car ce texte a tout de suite été livré aux continua-*

1. Voir sa *Continuation de Perceval*, v. 6984-6987, Champion, t. I, 1922, éd. Mary Williams, p. 214.

teurs. Et derrière un continuateur se cache souvent un copiste-remanieur[1]*. Mais dans cette perspective les défauts de fabrication peuvent plaider en faveur de l'authenticité, si l'on pense que le faussaire substituerait au désordre son ordre à lui.*

La seule certitude sur laquelle nous puissions nous appuyer pour répondre à ce genre de question comme à toutes celles qui concernent les intentions de Chrétien, c'est la permanence des thèmes, la récurrence des mêmes motifs, la circulation des mêmes personnages du premier au dernier de ces cinq grands romans. Autant d'éléments d'une composition dont l'art traduit la maîtrise d'une manière, avec une perpétuelle recherche de l'équilibre à partir de la dissymétrie, de la mesure en présence de la démesure, du dépassement des contradictions pour aboutir à l'union des contraires.

La thématique prédominante part justement de l'opposition entre les armes et l'amour pour proposer une conciliation. Le thème dérive des épopées antiques, telles que les adaptateurs en langue romane ont voulu les présenter au public aristocratique du XII*e siècle, dans* Le Roman de Thèbes *et* Le Roman d'Énéas*. Le personnage du héros au service de la collectivité se voit confronté à des figures féminines qui peuvent le séduire, soit pour le gêner dans sa tâche (Didon), soit pour l'aider en lui inspirant un désir noble (Lavine). Ces deux postulations de l'amour, le plaisir offert par Vénus (*voluptas*), et le désir imposé par le dieu Amour (*cupido*), Chrétien cherche à les reconnaître dans une autre mythologie, celle que supposent les contes celtiques. Son regard moral et poétique à la fois discerne peut-être dans le sombre folklore de Bretagne ou d'Irlande une dangereuse mélancolie dont le charme risque de détourner la chevalerie de la mission qui doit être la sienne, au moment où la nouvelle féodalité se réorganise en fonction de la cour royale. Les grandes séductrices du monde celte ont brouillé ou fait pâlir l'image favorable des épouses de chansons de geste, comme Guibourc ou Orable. Entre la bonne fée et la mauvaise magicienne, il devient difficile pour le chevalier de faire*

1. En fait, ce que l'on appelle les « Continuations » sont des entreprises diverses, la première, notamment, étant plutôt une collection de contes hétérogènes, parmi lesquels on trouve ce « Roman de Caradoc » qui n'a, à première vue, pas beaucoup de rapport avec les aventures de Perceval.

le bon choix. Mais Énide, Laudine, la Dame du Lac seront préférables à la cousine d'Énide qui retient prisonnier Mabonagrain, et surtout à Yseut, la fille d'une magicienne, elle-même experte en venins. À l'évocation craintive des mystères de la nature et de la sexualité féminines, Chrétien préfère apparemment la réflexion sur la condition des femmes dans leur cadre social. Il nous propose l'image d'une féminité bien tempérée, celle des fées apprivoisées et civilisées. D'emblée, Énide apprend et démontre ce que l'épouse du guerrier doit faire pour l'aider. La sœur de Méléagant, d'abord inquiétante vengeresse, vient au secours de Lancelot emprisonné. Lunette guide Yvain dans ses premières et ses dernières difficultés. Blanchefleur stimule Perceval dans son ascension vers la parfaite chevalerie, et la surprenante cousine du jeune homme lui donne des avertissements salutaires sur les fautes et les dangers qui le guettent. Sans doute Gauvain, toujours trop sensible au charme féminin, est-il, dans la seconde partie du Conte du Graal, *en butte aux manœuvres perverses d'une inquiétante coquette. Encore réussit-il par son courage à désarmer l'hostilité vengeresse de cette aventurière. Transposé par Chrétien dans le monde de la merveille, le débat courtois entre les armes et l'amour se résout non par l'intervention d'un pouvoir féerique ou d'un contrat avec l'Autre Monde, mais grâce à l'intervention d'une sagesse féminine. Admirable progression de l'univers épique, au contact du sentiment lyrique des troubadours et des trouvères : pour civiliser le guerrier enivré de sa force, le romancier recrée la femme, à la fois conscience, guide et souveraine du chevalier.*

Ce que l'on appelle « fine amor », avec tout un système de mots et de valeurs se construisant autour de la métaphore directrice du raffinement, réapparaît en effet, mais avec une intensité et une précision variables d'un texte à l'autre. En général, le système se trouve ajusté à un cadre social plus largement évoqué que dans la poésie lyrique, et exerçant une détermination plus rigoureuse sur le comportement amoureux. La cour, avec son roi, sa reine, son hôtel, ses barons, ses chevaliers, impose certaines circonstances et conditions à la rencontre de deux êtres, et à la constitution du couple. L'aventure met donc en marche une épreuve personnelle et une expérience collective. Elle s'insère dans une histoire qui reste celle, propre au mythe arthurien, d'une action civilisatrice

s'exerçant sur un monde encore barbare, et parfois même sauvage. Le héros fait avancer l'histoire en direction d'une loi plus juste se substituant à des coutumes pleines de contraintes arbitraires et violentes. Le raffinement se marque en particulier dans le passage d'une sexualité aveugle à un amour éclairé. Au désordre et à la violence d'un instinct brutal doit succéder en ce domaine l'ordre d'un désir raisonnable. De ce point de vue, Chrétien apporte sa contribution aux divers changements culturels liés au développement de la vie de cour à partir du XIIe *siècle. Cependant, l'originalité de son œuvre est, sur ce plan culturel, remarquable, surtout si l'on prend en considération ses imitateurs, traducteurs et continuateurs*[1]. *On se rend compte alors que les valeurs qu'il met en jeu, et d'abord celles qui s'élaborent autour du double thème des armes et de l'amour — prouesse, service, fidélité — tendent à promouvoir un idéal chevaleresque en rapport, sans doute, avec la réalité sociale*[2], *mais irréductible aux enjeux de l'actualité politique. Ainsi, le type social du pauvre chevalier, du petit vavasseur, correspond bien à l'une des composantes de la société, et peut-être à un facteur de crise au sein de la collectivité féodale. Mais le rôle que Chrétien lui fait jouer, les sentiments qu'il lui prête ne peuvent sérieusement être considérés comme faisant partie d'un programme politique. D'abord parce que l'intention littéraire est prédominante, et que ce qui est intéressant, par exemple, dans la pauvreté initiale d'un personnage sympathique, ce n'est pas le cas social, mais le rêve de compensation qui se construit, le faisant finalement réussir et dépasser des personnages plus fortunés au départ. C'est le fondement même de la rêverie romanesque qui inspire alors notre auteur. D'autre part, il prend une évidente distance philosophique par rapport à la vie féodale. Distance qui pourrait être celle du groupe social où l'on recrute secrétaires, conseilleurs et écrivains, groupe des clercs, si l'on voulait insister sur la condition sociale de l'auteur. Il y a dans cette distance philosophique une composante religieuse, d'intensité variable, presque nulle ou superfi-*

1. Voir *The Legacy of Chrétien de Troyes*, ed. by Norris J. Lacy, Douglas Kelly and Keith Busby, 2 vol., Amsterdam, Rodopi, 1987-1988.

2. C'est le point de vue sociologique développé par Éric Köhler dans *deal und Wirklichkeit, Studien zur Form der frühen Artus- und Graldichtung*, Tübingen, Niemeyer, 1956, 2e éd. 1970 ; traduction française : *L'Aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois*, Gallimard, 1974.

cielle d'abord[1], *plus importante évidemment avec* Perceval. *Encore, dans ce dernier roman, l'épisode de l'ermite, le seul qui soit vraiment religieux, constitue-t-il, nous l'avons vu, un récit distinct, dont le rapport avec le reste, chronologiquement mal ajusté, est problématique.*

Ce qui caractérise d'une manière constante la pensée de Chrétien, telle qu'elle se dégage de son traitement de la thématique épico-romanesque, c'est, plutôt qu'une tendance à la prédication ou même à l'enseignement, une forme de rationalisation, qui n'est d'ailleurs pas nécessairement en contradiction avec une certaine vocation de l'Église. S'attaquant d'une manière originale aux conventions des légendes celtiques et folkloriques, le romancier en donne une version pour ainsi dire critique, refusant certains présupposés magiques de cet « autre monde » qui interfère avec celui de l'action humaine, et notamment chevaleresque. C'est ce qu'on lui a reproché dans la perspective d'un romantisme surtout germanique, curieusement pris en compte par Lanson dans le malheureux passage de son manuel consacré à notre romancier. En fait, l'attitude critique de Chrétien ressemble un peu à celle des « mythographes » de l'Église, lorsqu'ils raisonnent pour donner leur version évhémérique des mythes païens. Car, à l'égard de ceux-ci, la religion chrétienne amorce ou simplement prolonge les interprétations philosophiques de l'Antiquité depuis au moins Platon, lorsqu'il interprète Homère. Reste à savoir comment présenter les « mystères » de la religion chrétienne. Apparemment, notre romancier n'a pas pour préoccupation majeure de substituer à la magie païenne le mystère chrétien ; ce n'est pas son affaire. Ce qu'il nous présente, c'est la transformation même d'un monde magique en un monde plus réaliste grâce à l'action du héros, maintenant un équilibre subtil, et sans doute fragile, entre l'irrationnel et le rationnel, équilibre dont la formule correspond à sa conception du merveilleux, terme clé de l'esthétique littéraire. Et le merveilleux ainsi compris s'accorde à peu près à ce que Todorov entend par « fantastique », pour en faire une valeur

1. Les passages les plus marqués religieusement dans *Érec et Énide* ont été apparemment ajoutés, ce qui a fait supposer que les offrandes d'Érec et d'Énide (*Érec*, v. 2323-2376, p. 58-59) étaient une interpolation. Jean Frappier suggère que Guiot de Provins en est l'auteur, en raison de l'allusion à la relique de la Vraie Croix (« Pour le commentaire d'*Érec et Énide*. Notes de lecture », *Marche Romane*, XX, 1970, p. 15-30).

propre à la littérature moderne : il y aurait comme un doute sur le sens à donner aux événements ; on hésiterait entre le naturel et le surnaturel. Cette formule n'était acceptable au XII*e siècle, bien entendu, que si l'on mettait à part, entre parenthèses, tout ce qui concerne Dieu et la doctrine chrétienne. Les allusions et références qu'y fait Chrétien de Troyes sont enfermées dans un code traditionnel, allant des simples clichés de langue, des rites de la vie quotidienne, au redoutable problème du salut. Ce n'est que dans* Perceval *que la confrontation avec la mort conduit au questionnement sur cet aspect de la religion. Pour l'essentiel, l'action qu'il décrit reste en deçà de l'engagement idéologique et collectif, et c'est ce qui explique l'accueil différent fait à ses romans par le public moderne, selon que l'on est attaché aux rêves romantiques, à l'allégorie judéo-chrétienne ou aux lumières de la seule raison. Mais aucune de ces attentes n'est comblée. En fait, ces romans évoluent dans une direction définie par une noble curiosité, dans la mesure où notre écrivain semble à la fois largement ouvert à la diversité humaine, et soucieux de définir des règles de vie propres à une société particulière, que dominerait la chevalerie.*

On a en effet l'impression, et c'est ce qui contribue à donner à ses œuvres un style plus proche de l'art épique que du chant lyrique, que la société en représentation dans sa fiction romanesque y est moins définie par la cour — contrairement à ce qui semble être la tendance générale de la littérature au XII*e siècle — que par cette curieuse institution qu'est l'ordre de chevalerie. Cela réduirait la portée du témoignage qu'on demande aujourd'hui à ses œuvres, et leur intérêt historique, mais serait conforme à une vision héroïque centrée sur l'individu, alors même que son action s'exerce en faveur du groupe social. La grande originalité de Chrétien, notamment par comparaison avec ses émules, est cette concentration sur un ou deux personnages, et le rapport constant de tous les événements à leur existence, leurs passions et leur destin singulier. Gauvain et Keu forment à cet égard un couple antithétique. Gauvain et Yvain, ou Lancelot, ou Perceval, un couple d'amis. Roman épique, donc, mais où l'action considérée est moins celle de la collectivité présente et agissante que celle du héros ; roman héroïque, par cette volonté de suivre constamment le même personnage exceptionnel, mais avec moins d'importance accordée aux faits d'armes (pourtant patiemment décrits) qu'aux sentiments ;*

roman moral, enfin, mais dont la morale se moque de la morale commune pour exalter un certain nombre de vertus idéales et originales par rapport aux valeurs ayant cours dans les différents systèmes culturels de l'époque.

On ne saurait toutefois attendre d'un narrateur, même soucieux de composer un récit dont la complexité organique (la « conjointure ») peut offrir un message plus subtil et plus profond qu'un conte folklorique, une doctrine morale articulée comme dans un traité didactique. Toute pensée passe dans le roman par l'exposé de l'action, la description des lieux et des personnages, les dialogues. Et tous ces moyens de communication avec le lecteur sont subordonnés au thème de l'aventure qui constitue ici la valeur fondamentale de l'univers romanesque. C'est dans cette perspective que sont définis les rapports de l'homme avec le monde comme ceux de l'individu avec la société. Mais ce qui inscrit d'une manière remarquable l'œuvre de Chrétien de Troyes dans l'histoire, c'est le choix qu'il a fait du symbole du Graal pour signifier la chevalerie. Tout se passe en effet comme si, prenant le nouvel emblème de la chevalerie médiévale, la lance et son enseigne — hasta (*ou* lancea) *et* vexillum —, *qui reflète la transformation du combat à cheval depuis la fin du* XI*e siècle*[1], *le romancier en avait sublimé la signification idéologique en substituant à l'étendard ou enseigne* — vexillum — *le* vaissel *du Graal dans la fameuse scène de procession pour accompagner la Lance qui saigne.* Vaissel[2] *que les continuateurs et imitateurs s'empresseront d'identifier avec le calice de la messe, pour mieux sceller la vocation chrétienne de la chevalerie, mais que notre romancier maintient dans le clair-obscur du mythe, pour laisser ouverte à tout le drame de l'aventure humaine la fonction épique de son héros.*

L'idée d'aventure suppose une attention particulière prêtée au temps, durée du récit pour le lecteur, ordre successif des événements pour les personnages. L'aventure est liée à une morale de l'action, à une conception de la vie comme élan vers l'avenir, projection de

1. Voir Jean Fiori, « La lancia e il vessillo. Tecnica militare e ideologia cavalleresca nei secoli XI e XII », *L'Immagine riflessa*, XII, 1989 (« Forme dell'identità cavalleresca »), n° 1, p. 7-40.

2. Rencontre ou jeu de mots ? Le terme italien (voir n. 1) nous suggère la possibilité d'une fausse étymologie dès l'ancien français. Quoi qu'il en soit, nous savons que les premiers lecteurs, comme Robert de Boron, ont fait un sort à certains mots repérés dans les textes de Chrétien.

soi vers le monde, projet de la pensée curieuse de découverte, défi au sort et au danger. Le motif mythique de l'épreuve entre en jeu pour permettre de justifier le passage d'un âge ou d'un état à un autre. C'est ainsi que l'on imagine un acte ou un geste héroïque à l'origine des grandes mutations de l'humanité. Mais ici, le romancier dessine une réflexion qui se concentre sur le drame intime du héros. Entre Heraclès et Heraclius — ce dernier servant de prototype historique à Éracle, le personnage de Gautier d'Arras —, Érec, sans doute avatar de Guerec, personnage celtique, est le premier grand héros de Chrétien. Or, il connaît, à travers la série de ses épreuves de guerrier chevaleresque, une sorte d'initiation à la vie sous trois aspects, personnel, amoureux et social. Ce schéma initiatique se retrouvera jusqu'au Conte du Graal, *avec cette confusion volontaire des valeurs physiques, morales et spirituelles qui font du chevalier aventureux un modèle d'humanité où se mêlent traits héroïques, éclairs de sagesse et couleurs de sainteté.*

Si l'on essayait de récapituler toutes les facettes de la notion d'aventure dans les romans de Chrétien, il faudrait partir de cette ouverture du champ des possibles que marque son expression la plus banale, « par aventure », pour en suivre l'élargissement aux diverses formes de hasard, d'imprévu, d'extraordinaire, et surtout de merveilleux. L'aventure, c'est en somme la clé qui ouvre le monde merveilleux de l'imaginaire où le chevalier va partir en quête d'une prouesse qui lui permettra de se découvrir, de se reconnaître ou de se réaliser en tant qu'homme d'action. Le chevalier du roman n'est que ce qu'il fait, ou plutôt ce qu'il se fait. C'est l'objectivité de ses actes qui tient lieu chez lui de subjectivité. Alors il part, emmenant avec lui ses problèmes, et promenant au-delà du monde quotidien les soucis de sa conscience malheureuse pour les objectiver :

Erec s'an va, sa fame an moinne
Ne set ou, mes en avanture[1].

Ainsi partiront les chevaliers du roi Arthur, après le défi de la mauvaise fée, la demoiselle à la mule fauve, au milieu du Conte du Graal, *car ils jurent*

1. *Érec*, v. 2778-2779, p 69.

Que bataille ne avanture
Ne savront que il n'aillent querre[1].

Pour un chevalier, il n'est d'autre façon de se connaître que de se mesurer avec des obstacles. C'est donc sur le thème de la quête aventureuse que se construit la geste héroïque, et que se conquiert le prix conférant une place à chacun dans la hiérarchie de l'ordre chevaleresque. De ce point de vue, il s'agit bien du modèle qui convient particulièrement à une caste. La valeur littéraire répond aux aspirations du groupe social entourant les chevaliers, groupe qui constitue le public du romancier. La médiation de l'auteur est aussi une manœuvre faite pour dompter, infléchir, contrôler l'instinct guerrier. Le clerc écrivant ne se contente pas de refléter l'état des choses dans la société, ni de faire rêver : il réfléchit, il aide, il conseille.

La valeur héroïque retenue par les romans de Chrétien est donc essentiellement la prouesse, résultat de la force, du courage, du sacrifice. Comme il s'agit de héros chevaliers, l'habileté aux armes est associée à un certain art de l'équitation, aboutissement d'une longue et diverse tradition des cavaliers. Notre clerc est bien informé des réalités techniques du combat. Le maniement de la lance oblige à une forme d'affrontement où l'on compte d'abord sur l'énergie procurée par la vitesse et le poids : la pointe de la lance reçoit une telle poussée qu'elle a un grand pouvoir de perforation. D'où l'importance décisive de la première charge, sur laquelle insistent les récits de batailles. On passe ensuite, s'il le faut, au combat à l'épée, à « l'escrime », pour laquelle on met pied à terre. Les conventions romanesques énumèrent alors les articles d'un code qui, conforme ou non à la réalité de la guerre, insiste sur l'élégance du geste, sur la générosité — on descend de cheval si l'adversaire est tombé à terre —, sur l'adresse et sur l'endurance. On constate l'existence d'un rapport culturel entre l'importance prise par ce code des manières dans la lutte et les coutumes propres aux combattants à cheval. La supériorité que procure le cheval sur les combattants à pied, surtout s'ils sont alourdis par une armure, conduit, en fait, à un insupportable orgueil,

1. *Perceval*, v. 4744-4745, p. 802.

que tempère justement la responsabilité morale de la chevalerie. Chrétien de Troyes s'intéresse apparemment à cet aspect moral, apportant sa contribution à l'effort difficile mais constant de la société médiévale pour discipliner et éduquer cette caste des guerriers, dont César montrait l'importance au sein des anciens peuples gaulois[1]*, et qui constitue encore, ou de nouveau, le groupe dominant de la société féodale.*

Au cœur des valeurs sociales bénéficiant de l'action des héros, il faut souligner la justice, dont l'idéal s'oppose aux coutumes de la vengeance. Vieux problème, si bien traité par la tragédie antique, et souvent déjà à l'arrière-plan des vieux mythes repris par les chansons de geste. Il s'agit de substituer au système rudimentaire d'un échange du même au même (rendre coup pour coup, œil pour œil, dent pour dent) une rétribution par transfert dans un autre registre, selon un code des équivalences permettant la réparation par l'argent, par une peine, ou simplement par un sentiment d'obligation. Toute justice demande un arbitre : c'est la fonction royale qui tend à remplir ce rôle, en dernier appel, dans la société réelle. Comment Arthur remplit-il cette fonction ? Son apparente faiblesse de caractère est peut-être la rançon d'une fonction qui oblige au doute, à l'hésitation, au pessimisme. La présence d'une reine auprès du roi, tout en accentuant sa vulnérabilité (la reine est désirable), apporte à la justice le complément précieux de la grâce, de la « merci », sans quoi toute justice risque de paraître trop dure. Mais la notion de royauté, reprenant la fonction archaïque et sacrée de « souveraineté » présente dans les contes celtiques, s'impose tout au long d'un récit ponctué de fêtes, rituels et cérémonies, dans chaque roman. Le mot « roi » est le nom le plus employé par Chrétien[2]*, projetant sur l'idéal du héros-chevalier, Érec, Alexandre ou Cligès, Yvain et Perceval, le désir d'un pouvoir souverain conciliant la sagesse et la prouesse.*

Mais la souveraineté royale a aussi, et peut-être surtout, son visage féminin. L'idéal de la reine va influencer l'image de la Dame, toujours présente dans nos romans[3]*. C'est le roman de* Lancelot *qui illustre le mieux la fusion des deux images, des*

1. *De bello gallico*, VI, 15.
2. 760 occurrences, selon les relevés de Marie-Louise Ollier, *Lexique et concordance de Chrétien de Troyes*, Vrin, 1989.
3. 595 emplois du mot « Dame ».

deux visages, de la reine et de la Dame. Mais, depuis Énide jusqu'aux reines du château de la Roche de Champguin, on voit notre auteur rehausser le prestige de la Dame courtoise en lui prêtant aussi une condition royale. C'est un choix significatif. Il peut confirmer le prestige de la royauté, notamment à la cour d'Angleterre. Cela préciserait un aspect essentiel de son rôle dans l'orientation de la jeune littérature de langue française. Il est probable, d'autre part, que les œuvres de Chrétien ont contribué à informer la cour de France, et à l'inciter à un programme de prestige, qui sera surtout illustré sous le règne de Philippe Auguste ; et ce double nom prêté au roi est bien expressif d'une ambition qui se dessine dès les deux premiers romans d'un Chrétien précurseur, sinon prophétique. La condition royale est la qualité suprême que l'on propose à la nouvelle aristocratie. Cette valeur symbolique et hyperbolique va rester associée aux valeurs morales et esthétiques dont elle assure la cohérence, quant aux significations, et la convergence, quant aux intentions. Il est donc vrai que, sous le jeu de la rêverie romanesque, on peut chercher la référence à un système idéologique. Tandis que s'estompe la tentation impériale, avec laquelle se confondait encore l'idée royale dans La Chanson de Roland, *l'aspiration à ce que l'on appellera la « gloire » à l'apogée de la royauté française et de son art classique commence à se dessiner dans la trame des aventures chevaleresques. Une sorte de lumineuse sagesse et de paisible autorité doit présider ainsi à l'épanouissement des vertus viriles et des qualités féminines pour l'élite de la société.*

L'honneur (le « prix ») totalise les mérites manifestés par l'action et reconnus par le groupe social des nobles. C'est le regard des autres, leur opinion, autorisée, mise en paroles, qui jauge et qui juge l'individu. Valeur masculine, liée à l'action, et mesurée au geste, dont le jury réserve une place de plus en plus importante à la part féminine de la société aristocratique représentée ou figurée par la cour. Mais aussi, à un second degré d'abord, et par une sorte d'application métaphorique, valeur féminine sanctionnant la vertu, cette fois au regard des hommes. Puis, dans un sursaut paradoxal et qui peut-être parcourt la distance entre la réalité et l'idéal, entre la loi sexuelle et les fantasmes du désir, la logique de la souveraineté exalte la Dame et installe son autorité au sommet de l'échelle des valeurs. Masculin ou féminin, le regard qui

juge signifie alors le droit du chevalier ou de la demoiselle au respect, à l'admiration, à la préférence amoureuse.

Toutefois, valeur noble par excellence, l'honneur[1] *renvoie, historiquement, quoique inconsciemment parfois, à un mode de jugement plus concret, fondé sur l'existence corporelle et les rapports physiques entre les êtres. La valeur virile est canalisée par le désir, un désir indifféremment soumis ou dominateur, masculin ou féminin, avec cette ambiguïté qu'impose la communication de l'œuvre à l'audience du cœur*[2]*, symbole bisexuel d'une humanité réunie pour voir et pour entendre la vérité sur son destin amoureux.*

La beauté est première, nécessaire à la manifestation de toutes les autres qualités[3]*. Nous sommes dans une atmosphère de conte, et le principe esthétique y gouverne tous les autres. Que ce soit dans l'amour, la prouesse, la vie sociale, l'habillement, il s'agit de provoquer dans l'imagination du lecteur une participation fondée sur l'admiration, l'entraînement, l'identification. Le portrait des personnages fait ressortir la conformité à un certain modèle posé dès* Érec et Énide*, lorsque les deux jeunes gens se regardent :*

Mout estoit liez de s'avanture
Qu'amie a bele a desmesure,
Saige et cortoise et debonaire.
De l'esgarder ne puet preu faire [...]
Mes ne remire mie mains
La dameisele le vasal[4].

Les valeurs de sagesse, de courtoisie et de noblesse qui se reflètent dans les qualités physiques confirment le rapport étroit entre l'éthique et l'esthétique. La fiction romanesque propose la vision d'un monde harmonieux où les valeurs individuelles sont faites pour s'intégrer au système des valeurs collectives d'une société aristocratique. Mais au-delà du plaisir imaginaire ainsi procuré au public, un certain modèle lui est proposé qui définit un

1. « Onor », « annor », « enor » : 176 emplois ; « pris » : 66.
2. « Cuers et oroilles m'aportez, / Car parole est tote perdue / S'ele n'est de cuer entandue » (*Yvain*, v. 150-152, p. 342).
3. 664 occurrences de « bel », « bele » ; 57 de « biauté », « biautez ».
4. V. 1471-1487, p. 38.

style de vie. L'écart éventuel entre le point de vue moral et la perspective esthétique est d'autant plus difficile à mesurer que nous assistons dans le texte à la rencontre d'une beauté qui se veut morale et d'une morale qui se veut belle. Cela dit, il s'agit d'un choix précis, susceptible d'orienter l'action des hommes et la construction de la société dans un sens particulier, qui ne relève pas du monde proprement religieux, ni des affaires réelles de la politique, ni des travaux des champs et de la ville, mais qui se situe dans le prolongement de ce que la société des nobles a cherché à promouvoir par la guerre, la richesse et le gouvernement. La beauté résume alors cette direction de l'effort, ou plus exactement cette grâce naturelle, cette élégance, qui sont comme des signes de perfection chez la créature humaine. Une beauté où l'on retrouve aussi le reflet de la lumière, le goût pour la clarté, qui vont marquer l'art architectural et pictural de l'époque. Le romancier est visiblement sous l'influence de cette vision du monde où tout est correspondance, où les divers domaines du savoir, les différents niveaux de l'être communiquent ou échangent leurs formes et leurs valeurs : architecture, musique, géométrie, arithmétique. Ce que Chrétien a de remarquable est cette tentative pour hisser l'art de la parole et de l'écriture au niveau des autres arts pour exprimer une idée de l'homme.

Quelle serait l'ultime valeur à laquelle sa vision romanesque soumettrait toutes les autres, s'il fallait définir sa hiérarchie ? C'est la joie *qui semble devoir être la qualité la plus précieuse*[1]*. Elle s'impose dès* Érec et Énide, *avec le nom donné à l'ultime épreuve, celle de la Joie de la Cour :*

— Dex ! an Joie n'a se bien non,
Fet Erec. Ce vois je querant[2].

S'il peut s'agir d'un titre déjà donné à un conte breton, sous une autre forme, avec une allusion à un instrument magique comme le cor de Roland ou celui d'Aubéron[3]*, chez Chrétien il est bien fait*

1. 380 occurrences du mot « joie » ; 16 de « joiant » ; 108 de « lié » ; 15 de « liement ».
2. V. 5464-5465, p. 134.
3. On peut ainsi supposer l'existence d'un « Lai del cor » (ou « corn »), cor magique faisant danser et se réjouir les gens.

allusion au modèle social de la cour, et la joie dont il est question débouche donc sur la réjouissance collective. Toutefois, le mot joie *désigne aussi le sentiment intime qui, s'appliquant à la jouissance, semble l'élever pour conduire l'individu à un état d'épanouissement et d'exaltation où culmine le travail du désir. Le mot lui-même est une transposition du terme occitan « joy », plus proche de l'idée de jeu*[1] *que de l'idée de liesse. Pourtant, chez les trouvères, comme chez Chrétien, joie alterne avec liesse, « joianz » avec « lié », comme des quasi-synonymes désignant deux nuances du même état. C'est justement dans un style lyrique que Chrétien introduit le terme clé, lorsque le héros reçoit Énide comme amie :*

Erec lieemant la reçut,
Or a quanque il li estut.
Grant joie font tuit par leanz :
Li peres an ert mout joianz,
Et la mere plore de joie.
Et la pucele ert tote coie,
Mes mout estoit joianz et liee[2].

Et l'on voit ici que la joie réunit dans un même bonheur la satisfaction personnelle du désir et la réjouissance du groupe familial ou social. C'est donc bien ce terme qui signale la rencontre dont le romancier a fait le dénouement de l'aventure, avec la réintégration de l'individu à la cour. Le mariage fournit normalement l'occasion de la cérémonie et de la fête qui célèbrent la jouissance et la réjouissance. Ainsi se clôt la première partie des aventures d'Érec. Mais l'irruption de la tristesse dans la plainte d'Énide remet en question cette joie, et ce n'est qu'au terme d'une autre série d'épreuves, avec le développement graduel qui caractérise le corps de ce roman, qu'une autre cérémonie, celle du couronnement, consacrera l'élévation du couple, devenu royal, à une joie plus glorieuse et plus généreuse.

On retrouvera l'aspiration à la joie et sa célébration dans les autres romans. Dans le verger qui les protège, Cligès et Fénice connaissent la jouissance amoureuse :

1. On le traduira en latin par *jocus*, que ce soit ou non l'origine étymologique.
2. *Érec*, v. 679-685, p. 18-19.

Car a l'un et a l'autre sanble,
Quant li uns l'autre acole et beise,
Que de lor joie et de lor eise
Soit toz li mondes amandez[1]

Aux noces d'Yvain et de Laudine, il y a aussi beaucoup de « joie et leesce[2] ». Et si, contrairement à Érec, Yvain perd cette joie pour trop courir les armes, il la retrouvera après de dures épreuves, grâce à l'entremise de Lunette :

Messire Yvains formant s'esjot
De la mervoille que il ot,
Ce qu'il ja ne cuidoit oïr.
Ne puet pas asez conjoïr
Celi que ce li a porquis[3].

La victoire de Lancelot sur Méléagant apporte la joie aux prisonniers :

Et ce poez vos bien savoir
Que lors i dut grant joie avoir,
Et si ot il sanz nule dote[4].

Mais elle permet aux amants de connaître la joie la plus précieuse, celle de la jouissance :

Des joies fu la plus eslite
Et la plus delitable cele
Que li contes nos test et cele[5].

Car la discrétion du style courtois se réfugie derrière la merveille du mot[6].

1. *Cligès*, v. 6320-6323, p. 325-326.
2. *Yvain*, v. 2162, p. 392.
3. *Ibid.*, v. 6691-6695, p. 500.
4. *Lancelot*, v. 3911-3913, p. 603.
5. *Ibid.*, v. 4690-4692, p. 622.
6. Les origines lyriques de ce thème sont analysées dans le livre de Gioa Zaganelli, *Ai er, sofrir, joïr : i paradigmi della oggetività nella lirica francese dei secoli* XII *et* XIII, Florence, La Nuova Italia, 1982.

L'art de Chrétien marque une étape décisive dans la création d'une littérature de langue française, ce que l'auteur lui-même figure par la métaphore du transfert d'est en ouest de la culture, d'abord détenue par les Grecs, puis par les Romains. Une telle ambition avait été celle des Plantagenêts, lorsqu'ils faisaient traduire La Thébaïde *ou l'*Énéide *pour servir de préambule à la fiction épique du roman de* Brut, *qui imagine les origines mythiques de la Grande-Bretagne. Autour du Graal, c'est encore une* translatio, *celle de la coupe de Joseph d'Arimathie, à Glastonbury, qui allait bientôt servir à établir le prestige religieux de l'Angleterre. Mais le programme de Chrétien cadre mal avec un projet politique quel qu'il soit. Il s'agit bien d'un projet poétique, et une relative autonomie de l'art littéraire est peut-être ce qui distingue le plus notre auteur et lui fait chercher instinctivement cette ouverture sur l'universel sans laquelle l'écriture reste prisonnière d'un groupe et d'une époque.*

Poétique, l'œuvre de Chrétien l'est d'abord, évidemment, par sa forme extérieure, par le support rythmique, adapté aux proportions modestes de la phrase du XIIe *siècle. Mais sur ce support, limité, discontinu et haché en distiques, se déploie librement l'imagination du lecteur à laquelle fait appel toute la stratégie du conteur. Nulle surprise, donc, si la marque distinctive de ce style est l'ellipse ou la litote. Comme ses personnages au discours retenu, à la parole rare, Chrétien vise en général à la brièveté là où tout l'art de dire et d'écrire tend, d'après l'enseignement d'école et son art de rhétorique, à l'amplification. Au prestige de l'hyperbole, qu'il pratique dans l'éloge d'Énide et dans celui de la comtesse de Champagne, et qui est pratiquée et célébrée par la poétique des troubadours et des trouvères, il préfère l'image fugitive (comme l'alouette), la concentration de la métaphore, la polysémie de ce qu'il faut bien appeler le symbole : fontaine, lion, charrette, graal. D'une part donc, par sa sobriété, la parole courtoise, visant à l'effet dramatique — comme celle, malheureuse, que laisse échapper Énide : « mar[1] » —, est bien en harmonie avec l'éthique de l'élégance, de la réserve, du contrôle de soi, dont le*

1. Voir *Érec*, v. 2492, p. 62 : « De la parole li manbra » ; v. 2508, p. 63 : allusion à « con mar fui » ; ou v. 2519, p. 63 : « con mar fus ».

choix conduira pour l'essentiel en France au goût classique des siècles à venir, par opposition aux tendances baroques. D'autre part, le geste et la figure symboliques, même ramenés aux formes simples et aux couleurs élémentaires du blason, comme le rouge et le noir autour de Blanchefleur, font profiter, dans le conte élargi en roman, la description, le récit et le dialogue de toute la richesse d'expression qui s'inscrit déjà dans les œuvres architecturales, sculpturales et picturales de l'art au XIIe *siècle.*

Le récit se concentre donc sur des images et sur des mots, comme sur les signes porteurs du sens que le poète veut faire découvrir. Il est dès lors normal que l'attention se porte sur d'apparents détails qui sont en fait d'importants indices relevés au cours de la quête aventureuse : peigne oublié, taches de sang sur la neige. Le texte poétique, tissant en filigrane un réseau de motifs imagés, comme un « intertexte[1] *», est bien là pour nous dire autre chose que ce qu'il raconte. Le sang devient alors l'encre imaginaire de ce réseau métaphorique déroulant son fil depuis la blessure de Tristan qui avait laissé sa signature sur les draps d'Yseut : même signature de Lancelot sur ceux de l'autre reine, Guenièvre, comme preuve d'une faute dont un autre, Keu, est alors accusé ; même subtile trace d'un ou deux viols ou échecs amoureux dont Perceval se serait rendu coupable, avec la demoiselle de la tente, et avec Blanchefleur. En l'absence de subjectivité réelle de l'être humain, à une époque où le moi se divise en plusieurs instances provisoirement juxtaposées — âme, cœur, et corps —, le dialogue crée une certaine intériorité d'où surgit la pensée et où se réfugient les sentiments. Cette intériorité est rendue plus expressive par le monologue, et dans la rencontre ou le heurt des individualités sous la forme du duo ou du duel. Mais, le plus souvent, cette intériorité reste plus problématique qu'expressive. Ainsi le silence d'Érec, la folie d'Yvain, la distraction de Lancelot, la maladresse naïve de Perceval, ne sont jamais vraiment commentés ni élucidés par une glose, sauf quand le romancier inaugure la fonction directrice d'une image symbolique avec la charrette*[2]*, et a recours au débat allégorique pour élucider le mystère de la décision*[3]*. C'est que le*

1. Voir Michelle Freeman, « Transpositions structurelles et intertextualité : le *Cligès* de Chrétien », *Littérature*, XLI, 1981, p. 50-61.
2. Voir *Lancelot*, v. 321, p. 515.
3. *Ibid.*, v. 365, p. 516.

rapport de l'auteur avec son personnage garde une certaine distance, avec cette nuance d'humour qui caractériserait plutôt la régie décontractée d'un conteur traditionnel que l'ironie agressive d'un auteur satirique. Le lecteur moderne peut trouver d'abord que ces personnages ont l'expression figée, l'inquiétant regard aveugle des statues de pierre, quand la peinture s'est effacée. Or, la lecture médiévale impliquait une certaine théâtralité, l'imagination des gestes, du comportement, des masques, plutôt que cette intimité parfaite que le genre romanesque va permettre en s'affranchissant de la gesticulation épique.

La vision romanesque de Chrétien de Troyes valorise encore l'extériorité du monde et des hommes, l'altérité, et l'étrangeté, sous couvert d'une merveille tempérée par un peu de réalisme. Elle s'ouvre intelligemment à la différence, ramenant l'inconnu au connu, et l'apparence irrationnelle aux explications de la raison. Avant les grandes découvertes géographiques de la Renaissance, le XIIe *siècle est le moment d'une intense curiosité spirituelle que nous devinons dans ces œuvres de Chrétien, avec générosité, sens de l'accueil, respect absolu de l'hospitalité. Après Chrétien, notamment dans les* Continuations de Perceval, *les textes témoigneront d'un renforcement du merveilleux par une sorte de remythisation, avec un retour aux motifs du folklore : merveilleux sombre, sans complaisance. Ainsi, l'*Élucidation[1] *réintroduit dans* Le Conte du Graal *les fées qui vont se venger des violences sexuelles commises par des chevaliers. Elles vont laisser à l'abandon le pays où elles offraient aux voyageurs leurs coupes nourricières. Tout ce que Chrétien a gommé et sublimé refera surface, la littérature se faisant plus accueillante à ces formes archaïques que notre archéologie littéraire repère ou devine dans les substructures de l'idéologie et de la psychologie courtoises. Mais, de plus en plus souvent, ces manifestations surnaturelles seront marquées ou commentées comme manifestations diaboliques. Autre époque, autre milieu, autre plaisir littéraire, qui laissera moins à deviner, à rêver, à se remémorer de cette mémoire d'enfance que le discours de la raison recouvre, substituant le* logos *au mythe.*

1. *The Elucidation. A Prologue to the « Conte del Graal »*, éd. Albert Wider Thompson, New York, Institute of French Studies, 1931. Ce texte se trouve au début du manuscrit de Mons 4568, qui contient *Le Conte du Graal* et ses *Continuations.*

L'importance de Chrétien ressort de la richesse des emprunts faits à ses œuvres. Quand on veut en faire l'inventaire, il faut convier tous les médiévistes comme autant de notaires[1]. *Mais, à la différence de ce qui se produira pour un texte comme* Le Roman de la Rose, *l'influence des œuvres de Chrétien ne se traduira pas par des discussions ; c'est une imprégnation difficile à cerner, même dans le cas des* Continuations *qui d'abord imitent, puis s'élancent dans d'autres directions. Si Chrétien se fond si aisément dans le paysage littéraire du* XIII*e siècle, c'est que par certains côtés il a préparé l'avenir, ce en quoi il reflète moins sa génération, celle du règne de Louis VII, qu'il n'annonce la suivante, et le règne de Philippe Auguste. Toutefois, avec l'essor remarquable de ce nouveau règne, la réception de la légende arthurienne prend un aspect plus polémique, voire comique. Le héros est alors extérieur, voire étranger à la cour : les renouvellements, les rajeunissements viennent d'ailleurs. Un mouvement centrifuge emportera finalement la chevalerie vers d'autres horizons. Néanmoins, c'est dans une large mesure à Chrétien de Troyes que l'on doit cet énorme compartiment de la littérature arthurienne qui, par imitation ou par réaction contre lui, s'installe au cœur du système littéraire pour deux siècles. On pourrait donc considérer Chrétien comme le créateur, non pas d'un style — le sien, d'une fantaisie parfois mal comprise, s'est révélé inimitable — mais d'une mode littéraire. On a visiblement travaillé avec le texte de Chrétien sous les yeux. On reprend ses termes mêmes en leur faisant un sort indépendant de leur contexte, ses images en les détournant de leur signification. Les deux épées de Gauvain prennent un sens emblématique, le motif du bel inconnu donne naissance à un personnage original, l'épée aux étranges « ranges » est présentée comme une relique porteuse d'un message divin. Mais surtout, la création romanesque bifurque alors, offrant deux voies bien distinctes : celle du vers et celle de la prose. Une forme de récit se crée à partir des poèmes mais sans l'octosyllabe : on retient des types narratifs, comme la cour d'Arthur, l'irruption de l'aventure, le départ à l'aventure, puis le retour avec une rectification, la tendance à la*

1. Voir les études rassemblées dans les deux volumes de *The Legacy of Chrétien de Troyes*, ouvrage cité p. XXVII, n. 1.

bipartition, et la pratique des lignes parallèles — avec Gauvain comme détenteur obligé d'une des voies de l'aventure. Le roman en prose est une amplification plus qu'une continuation des modèles créés par Chrétien. On y a recours à la démultiplication, à la ramification. Mais, en tant que langage prétendant éliminer la séduction trompeuse du rythme et de la rime, la prose tend à combler les vides, les silences et la suggestion symbolique pour les remplacer par des inventaires, des discours et une nomenclature allégorique. Se développe également la technique de l'entrelacement ébauchée par Gautier d'Arras, perfectionnée avec rigueur par Chrétien, mais dans des zones limitées, du fait de la prépondérance du héros. Au total, les romans du XIII*e siècle laisseront l'impression d'une fabrication quasi géométrique. Ce nouvel art des symétries et des oppositions, apparu chez Chrétien mais d'abord intégré à des constructions où domine la dissymétrie de l'égocentrisme héroïque, va supporter les vastes ensembles cycliques. Ces sommes romanesques, se déroulant selon un programme chronologique, s'enrichiront en amont des enfances du héros, selon la même démarche que les cycles de chansons de geste. Et les événements emporteront la cour arthurienne vers le déclin d'une histoire que l'on jugera souvent avec pessimisme, car elle conduit à la mort du roi Arthur et à la destruction de sa cour. Reste vivant pour longtemps encore, jusqu'au milieu du* XVI*e siècle, l'idéal du prince-chevalier, preux et amoureux, en qui se résumeraient les qualités de la noblesse et de la courtoisie. Chrétien de Troyes a su ainsi donner l'image séduisante d'une société où la guerre est encore plus un art de vivre qu'un moyen de domination, et où l'amour est un art de rêver qui fait triompher la beauté sur la violence. Comme tous les grands auteurs, il offre aux esprits les plus subtils une source inépuisable d'interprétations, et au lecteur naïf, à l'enfant qu'il y a en nous, des modèles à admirer. Il fut moderne, projetant les thèmes de la tradition féerique sur la réalité d'alors. Il est maintenant devenu pour nous un classique, c'est-à-dire un maître de notre littérature et de notre langage.*

DANIEL POIRION.

CHRONOLOGIE

La datation des œuvres littéraires du Moyen Âge fait l'objet de nombreux travaux, dont les conclusions sont sans cesse remises en cause. Cette Chronologie est donc en partie hypothétique ; son but est moins d'assigner aux textes une date précise que de les inscrire dans une continuité qui éclaire leur émergence.

1137 Le prince Louis, fils de Louis VI le Gros, épouse Aliénor d'Aquitaine le *25 juillet*. Le *1er août*, il succède à son père et devient roi de France sous le nom de Louis VII. L'abbé de Saint-Denis, Suger, sera son conseiller jusqu'en 1151.

1138 *Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth ; l'ouvrage, qui commence avec la fuite d'Énée de Troie, raconte dans sa quatrième partie les victoires d'Arthur sur les Saxons et les Romains.

1140 Concile de Sens ; Abélard est condamné ; sermon *De conversione* de saint Bernard.
Construction de la nef de la cathédrale de Sens.

1145-1180 Ateliers d'enluminure à Troyes.

1146 Saint Bernard prêche la deuxième croisade à Vézelay.

1147 Le roi de France part pour la croisade en Terre sainte avec Aliénor.

1148 Échec de la deuxième croisade devant Damas.
Commentum super sex libros Eneidos de Bernard Silvestre.

1149 La relique du Saint Sang est apportée à Bruges par Thierry d'Alsace, comte de Flandre, père de Philippe, le futur commanditaire du *Conte du Graal*.

1150 Construction de la nef de l'église Saint-Maurice d'Angers.

1152 Le divorce de Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine ayant été prononcé, Henri Plantagenêt épouse Aliénor le *21 mars*. Aliénor apporte à son époux le duché d'Aquitaine ; elle recevra la couronne d'Angleterre.

1153 Marie, fille d'Aliénor, âgée de huit ans, est accordée pour fiancée au nouveau comte de Champagne, Henri le Libéral.

1154 Avènement de Henri II Plantagenêt au trône d'Angleterre.

1154-1155 *Le Roman de Thèbes* reprend la trame de *La Thébaïde* de Stace, qu'il fait précéder de l'histoire d'Œdipe.

1155 Frédéric Ier Barberousse, qui a succédé à son oncle Conrad III comme roi d'Allemagne, est couronné empereur du Saint Empire romain germanique.

Le Roman de Brut, de Wace, adaptation en vers français de l'ouvrage de Geoffroi de Monmouth, est présenté à Aliénor.

1156 *Le Roman d'Énéas*, écrit pour la cour des Plantagenêts.

1157 Achèvement de la chapelle Saint-Étienne à Troyes ; le culte de saint Étienne est lié au souvenir de l'impératrice byzantine Eudoxie, qui sera l'Athénaïs du roman *Éracle* de Gautier d'Arras.

1158 Consécration de la nef de la cathédrale du Mans.

1159 *Policraticus*, traité de politique et de morale, par Jean de Salisbury.

1160 Louis VII se remarie avec Adèle de Champagne, sœur de Henri le Libéral.

Le Roman d'Alexandre en décasyllabes ; *Pyrame et Thisbé*, adapté des *Métamorphoses* d'Ovide (livre IV) ; Alain de Lille, *De planctu naturae*, ouvrage allégorique et moral qui servira de modèle à Jean de Meun pour *Le Roman de la Rose* ; *Le Roman de Rou*, composé par Wace, pour Henri II et Aliénor.

1160-1180 *Lais* de Marie de France.

1162 Thibaud V de Blois épouse Alix de France, sœur de Marie de Champagne.

Correspondance de Jean de Salisbury avec Henri le Libéral.

1164 Mariage de Henri le Libéral, comte de Champagne, avec Marie, fille du roi Louis VII et de la reine Aliénor d'Aquitaine.

1165 Thomas Becket, exilé, réside en Champagne.
Benoît de Sainte-Maure, chroniqueur attaché à Aliénor d'Aquitaine, écrit *Le Roman de Troie*.

1165-1175 *Narcisse*, adapté des *Métamorphoses* d'Ovide (livre III). C'est sans doute pendant cette période que voit le jour un autre récit ovidien, *Philomena*, attribué à Chrétien de Troyes ; l'histoire en est tirée du livre VI des *Métamorphoses*.

1169 Le roi d'Angleterre, duc d'Anjou et d'Aquitaine, fête Noël à Nantes et proclame son fils Geoffroy duc de Bretagne.

1169-1170 Chrétien de Troyes écrit *Érec et Énide*.

1170 Assassinat de Thomas Becket dans sa cathédrale, le *29 décembre*.

1171 En *juin*, négociations entre l'empereur d'Allemagne et l'empereur de Constantinople en vue du mariage de leurs enfants.

1172 *Tristan* de Thomas.

1173 Aliénor, arrêtée alors qu'elle tente de se réfugier sur les terres de France, est retenue prisonnière, d'abord à Chinon, puis en Angleterre pendant une douzaine d'années.
La Vie de saint Thomas Becket, par Guernes de Ponte-Sainte-Maxence.

1174 Canonisation de saint Bernard ; pèlerinage de Henri II Plantagenêt sur la tombe de saint Thomas Becket.
Sur décision de Henri le Libéral, des gardes veilleront au maintien de l'ordre lors des foires dans les villes de Champagne.
Fin du soulèvement en faveur du fils de Henri II Plantagenêt, Henri le Jeune, soutenu par le roi d'Écosse Guillaume le Lion et par Louis VII. Jordan Fantosme rédige une *Chronique de la guerre d'Écosse* pour Henri II.

1175-1200 Grande période du vitrail en Champagne.

1176 Guillaume aux Blanches Mains, frère de Henri le Libéral, devient archevêque de Reims.

1176-1177 *Cligès*, de Chrétien de Troyes. *Guillaume d'Angleterre*, si Chrétien de Troyes en était l'auteur, devrait être postérieur à cette date.

1176-1184 *Éracle*, de Gautier d'Arras ; le roman, commencé pour Thibaut V de Blois, sera finalement dédié à Marie de Champagne et Baudouin de Hainaut.

1178 La chapelle Saint-Laurent, à Provins, reçoit de Henri le Libéral un morceau de la Vraie Croix.
Contra Judaeos, de Gautier de Châtillon ; *De disciplina claustrali*, de Pierre de Celle, dédié à Henri le

Libéral ; Gautier d'Arras commence *Ille et Galeron*, qui sera terminé avant 1184 et dédié à l'impératrice Béatrix, épouse de Frédéric Ier Barberousse.

1179 *Roman de Renart*, branche I.

1180 Début du règne de Philippe II Auguste, fils de la sœur de Henri le Libéral, Adèle. Le sacre avait eu lieu avant la mort de Louis VII.

Philippe Auguste doit d'abord faire face à une forte opposition féodale à laquelle participe Philippe d'Alsace, comte de Flandre, qui avait assuré la régence.

Incendie de l'église Saint-Pierre de Beauvais.

Tristan de Béroul.

1181 Henri le Libéral meurt après son retour d'Orient, le *16 mars*. Marie de Champagne assure la régence. Elle avait participé à la révolte des féodaux contre Philippe Auguste avec le comte de Flandre Philippe d'Alsace, qui songe à l'épouser. Le roi de France, débarrassé de cette opposition, va lutter contre la puissance des Plantagenêts, profitant des rivalités entre Henri II et ses fils, Richard et Jean (et de probables intrigues de leur mère Aliénor). Rompant avec la politique tolérante de Louis VII, il fera brûler quatre-vingts juifs champenois, « pour avoir parodié la Passion ».

Fin de la rédaction par Chrétien de Troyes des deux romans commencés après 1176 : *Yvain ou le Chevalier au Lion* et *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette* ; ce dernier roman est dédié à Marie de Champagne.

1181-1190 *De arte honeste amandi* ou *De amore*, d'André le Chapelain, qui cite des « jugements d'amour » attribués à Marie de Champagne et à sa mère Aliénor.

Chrétien de Troyes a dû rédiger *Perceval ou le Conte du Graal* durant cette période ; son œuvre est dédiée à Philippe d'Alsace.

1184 Le trouvère Guiot de Provins assiste à une fête impériale à Mayence.

Alexandreis, de Gautier de Châtillon, écrit pour Guillaume aux Blanches Mains.

1187 Prise de Jérusalem par Saladin.

1189 Mort de Henri II, roi d'Angleterre. Richard Cœur de Lion lui succède.

Débat poétique des trouvères Huon d'Oisy et Conon de Béthune.

Gace Brulé, autre trouvère, est à la cour de la comtesse Marie.

1189-1190 Alexandre de Paris a terminé son *Roman d'Alexandre*.

1190 Troisième croisade, à laquelle participent Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion, ainsi que Philippe d'Alsace et le jeune comte de Champagne Henri II. Le trouvère Guiot de Provins se trouve parmi les pèlerins. Henri II épouse Isabelle de Jérusalem. Sa mère, la comtesse Marie, assure de nouveau la régence en Champagne.

1191 Prise de Saint-Jean-d'Acre par les croisés. Mort de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, commanditaire du *Conte du Graal*.

1192 La comtesse Marie commande à Évrat (ou Éverat) une traduction en vers de l'Ancien Testament. À la mort de la comtesse, six ans plus tard, Évrat n'aura toujours pas achevé la traduction de la Genèse.

1197 Le *10 septembre*, mort accidentelle de Henri II de Champagne en Orient.

1198 Le *11 mars*, mort de la comtesse Marie de Champagne. On brûle un hérétique à Sens.

1199 Mort de Richard Cœur de Lion ; Jean sans Terre, dernier fils d'Aliénor, devient roi d'Angleterre. Mariage de Thibaud III, comte de Champagne, avec Blanche de Navarre. Foulques de Neuilly prêche la quatrième croisade.

1202 Départ pour la croisade, où le Champenois Geoffroy de Villehardouin jouera un rôle important.

1203 Siège de Château-Gaillard par Philippe Auguste : les prestigieux châteaux des Plantagenêts se sont révélés difficiles à défendre, faute de moyens appropriés.

1204 Prise de Constantinople par les croisés d'Occident.
Mort d'Aliénor d'Aquitaine.

D. P.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Ce volume ouvre une série dont l'ambition est de rassembler dans la « Bibliothèque de la Pléiade » les œuvres majeures de la littérature française du Moyen Âge. Toutes les éditions à paraître comprendront le texte original (en ancien français) de l'œuvre publiée, sa traduction en français moderne, et l'appareil critique nécessaire à son intelligence. On conviendra que le choix de Chrétien de Troyes pour inaugurer l'entreprise s'imposait, si l'on veut bien admettre que Chrétien est le premier en date des grands écrivains français. Encore que des ouvrages littéraires écrits dans notre langue — et parmi eux des romans — soient antérieurs aux textes ici publiés, Chrétien est le premier à avoir laissé une *œuvre*, c'est-à-dire un ensemble cohérent d'ouvrages dont il revendique, notamment dans ses prologues, la paternité.

Des « œuvres complètes » en un seul volume.

Pour la première fois, cette œuvre est rassemblée dans une édition « bilingue », annotée, et conçue dès l'origine en un seul volume. L'aventure est périlleuse. Des questions qui peuvent sembler secondaires quand on publie des romans en éditions séparées prennent ici une nouvelle dimension. L'ordre même dans lequel il convient de présenter les textes mérite réflexion.

Quoique la chronologie demeure incertaine, on s'accorde à penser qu'*Érec et Énide* et *Cligès* sont, respectivement, les premier et deuxième romans composés par notre auteur, et que *Le Conte du Graal* est le dernier qu'il ait écrit. Restent *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette* et *Yvain ou le Chevalier au Lion*, que la critique place traditionnellement dans cet ordre[1], sans qu'il y ait à

1. Par exemple, l'édition parue chez Champion des *Romans de Chrétien de Troyes* fait de *Lancelot* son tome III, et d'*Yvain* son tome IV.

cela de motif déterminant. Or, on sait que *Lancelot* figure dans les manuscrits à une place variable par rapport aux autres romans de Chrétien. Au terme de la réflexion[1] menée à ce propos, il nous a semblé probable que Chrétien avait commencé à écrire *Yvain* avant *Lancelot* ; c'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons choisi d'aller contre les habitudes reçues en publiant *Le Chevalier de la Charrette* après *Le Chevalier au Lion* et immédiatement avant *Le Conte du Graal*.

Il convenait également de s'interroger sur la notion même d'« œuvres complètes ». S'il ne fait guère de doute que les cinq grands romans que nous venons de citer sont bien d'un seul auteur, qui se désigne lui-même sous le nom que nous connaissons, la critique est moins catégorique au sujet des autres textes — *Philomena*, *Guillaume d'Angleterre* et deux chansons courtoises — attribués à cet auteur et parvenus jusqu'à nous. L'attribution de *Guillaume d'Angleterre* paraît notamment fort douteuse. Nous avons pourtant décidé d'inclure ces textes dans la présente édition : non que nous pensions avoir tranché la question, mais nous avons voulu prendre en considération le fait que des ouvrages atypiques ont été rattachés à une œuvre aussi cohérente que celle de Chrétien[2]. Quoi qu'il en soit en réalité, cette édition propose toutes les œuvres écrites par Chrétien, et toutes celles qui se trouvent placées, par la tradition, sous son autorité d'écrivain.

L'œuvre et les manuscrits ; une pratique éditoriale.

Les œuvres littéraires du Moyen Âge, comme celles de l'Antiquité, sont tributaires d'une tradition manuscrite dont le rapport avec l'auteur, c'est-à-dire l'autorité première de l'œuvre, est problématique. La solution du problème est normalement recherchée dans la comparaison des manuscrits, l'étude des convergences et des divergences. Le résultat d'une telle étude, appliquée à une collection qui s'étale sur un ou plusieurs siècles, n'est jamais absolument certain. Dans ces conditions, si l'on veut arriver à une certitude maximale, deux démarches sont possibles : ou bien l'on édite un manuscrit, et l'autorité est alors déléguée au copiste, ou bien l'on offre au lecteur, avec un texte reconstitué d'une manière ou d'une autre, toutes les variantes, et l'autorité du texte est à chaque instant remise en question et débattue.

Pour Chrétien de Troyes, la première démarche citée a été celle de William Roach éditant *Le Roman de Perceval* d'après le manuscrit fr. 12576 de la Bibliothèque nationale de Paris[3], celle de Charles Méla éditant le même texte d'après le manuscrit 354

1. On la trouvera résumée dans la Notice de *Lancelot*, p. 1235 et suiv.
2. Cette décision ne nous a pas interdit de remettre en cause, par exemple dans les Notices consacrées à ces ouvrages, le bien-fondé de ces rattachements.
3. 2e édition, Paris et Genève, Droz, « Textes littéraires français », 1959.

de Berne[1], mais surtout celle de Mario Roques, Alexandre Micha et Félix Lecoy éditant *Les Romans de Chrétien de Troyes* d'après la copie de Guiot, manuscrit fr. 794 de la Bibliothèque nationale[2]. La seconde démarche, jamais parfaitement réalisée pour des raisons pratiques ou des difficultés philologiques, était celle de Wendelin Foerster éditant *Kristian von Troyes, Sämtliche Werke*, et de Alfons Hilka pour *Der Percevalroman*, dernier volume[3] de cette monumentale entreprise. L'admirable travail de Keith Busby, poussant jusqu'aux limites du possible les exigences scientifiques, nous fait comprendre toutes les difficultés pratiques et théoriques du genre[4] : le spécialiste exigera finalement tout le texte de tous les manuscrits, et le non-spécialiste ne saura pas quoi faire des variantes.

Il est évident que si l'on s'intéresse à l'œuvre plus qu'aux copistes, c'est-à-dire si l'on cherche dans les textes du Moyen Âge les prémices de notre littérature, cette seconde démarche est la plus logique. Mais à l'heure actuelle, malgré le secours apporté par les méthodes informatiques de stockage et de classement, on n'a pas encore réussi à produire un texte sur lequel puissent se fonder une traduction ou une version accessible au lecteur moderne. Divers blocages dus aux contradictions (et aux querelles) de la philologie et de la paléographie affectent même le détail. Et de telles éditions critiques s'appuient en fait, sans toujours le dire, sur un manuscrit privilégié que l'on corrige plus ou moins et dont on change au cours de l'édition. Sans doute y a-t-il là une suggestion pour une solution de compromis qui, au prix de quelques aménagements pour obtenir plus de rigueur dans la production de l'édition, permettrait de viser l'œuvre à travers un manuscrit.

Or, dans le cas de Chrétien de Troyes, la valeur d'un manuscrit s'est imposée[5], du moins en ce qui concerne la partie « signée » des œuvres, les cinq grands romans : c'est la copie de Guiot, qui, justement, a fait l'objet de l'édition « étroite » citée plus haut, tout en servant de base à l'édition « large » de Hilka. D'où l'ambition qui nous est venue de fonder notre version moderne sur un texte reproduisant pour l'essentiel ce manuscrit, tout en restant ouvert à des retouches dans la mesure où elles sembleraient nécessaires pour approcher de l'œuvre telle que d'autres manuscrits la font entrevoir. Chaque éditeur de texte a interprété cette directive générale, qui doit assurer l'unité du volume, en fonction du texte particulier qu'il devait éditer. Il faut bien tenir

1. Le Livre de Poche, « Lettres gothiques », 1990.
2. Champion, « Classiques français du Moyen Âge », 6 volumes.
3. Halle, Niemeyer, 1932.
4. Voir Chrétien de Troyes, *Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal*, édition critique d'après tous les manuscrits par Keith Busby, Tübingen, Niemeyer, 1993.
5. Voir Alexandre Micha, *La Tradition manuscrite de Chrétien de Troyes*, Paris, 1939 ; 2e édition : Genève, Droz, 1966.

compte du fait que le témoignage de Guiot n'a pas la même valeur pour toutes les œuvres de Chrétien : les éditeurs s'en expliquent dans la Note sur le texte et sur la traduction rédigée pour chaque roman. Il est vrai aussi qu'il y a pour toute doctrine des applications différentes en fonction du tempérament de chacun. C'est ainsi que Karl D. Uitti se réfère à une « grille éditoriale », qui est la systématisation de ce principe d'édition, pour justifier les changements apparemment nombreux qu'il apporte au texte du *Chevalier au Lion*[1]. Dans le cas du *Conte du Graal*, le copiste Guiot semble encore plus éloigné du texte original ; nous nous en expliquons en lieu et place[2].

Pour résumer la philosophie de notre pratique éditoriale, disons qu'elle est esthétique. Nous pensons que, faute d'autre certitude sur le texte originel, nous devons imaginer l'idéal esthétique qui animait le travail de l'auteur, et qu'en essayant de nous conformer à cet idéal nous pouvons certes nous tromper sur son degré de réalisation mais non sur l'intention. Bien sûr, il ne s'agit pas de tout corriger, et par exemple de substituer systématiquement les rimes riches données par d'autres manuscrits aux rimes pauvres de la version de Guiot. Il n'est d'ailleurs pas certain que Chrétien de Troyes ait fait porter son effort dans ce sens, comme le fera, dans *Le Roman de la Rose*, un Jean de Meun (à la différence de Guillaume de Lorris, qu'il continue et corrige). Chrétien n'est pas un pur rhétoricien. Il va chercher la beauté dans l'art des proportions, en rapport avec les nombres : son esthétique est encore, de ce point de vue, « musicale ». Mais il est vrai qu'influencé par l'humanisme du XIIe siècle il travaille son style en appliquant volontiers les couleurs et les figures de la rhétorique. On le voit bien par l'usage occasionnel qu'il fait du chiasme et de l'allégorie. Il y a donc une probabilité pour la rime riche, dans de nombreux cas. Comment se décider à corriger ? Quand il y a une autre raison de le faire, soit grammaticale, soit logique. Autrement dit, pour améliorer notre coefficient de probabilité, nous ne sommes en général intervenus, outre les cas où apparaît une erreur matérielle de lecture ou de dictée, que s'il y avait plusieurs incitations à le faire. Dans ce calcul des probabilités intervient ce que l'on peut appeler le rapport de forces : si Guiot est seul contre tous les autres manuscrits à omettre deux vers, à donner une forme qui rime mal, un mot qui obscurcit ou affaiblit l'intention significative autrement évidente, il est raisonnable de faire la correction. Le doute s'accroît en fonction du nombre des manuscrits qui témoignent pour ou contre le changement. Toutefois, ces calculs ne sauraient se substituer au jugement que nous avons appelé esthétique. Il y a de bons et de mauvais manuscrits, et même de bons et de mauvais passages dans les

1. Voir la Note sur le texte et sur la traduction d'*Yvain*, p. 1189.
2. Voir la Note sur le texte et sur la traduction de *Perceval*, p. 1319.

bons et les mauvais manuscrits. En dernière analyse, c'est ce jugement de valeur qui, après nous avoir guidés dans le choix du manuscrit de base et des manuscrits de contrôle, nous guide encore dans les corrections de détail.

Manuscrits de base et de contrôle ; les raisons d'un choix.

Parce que nous voulions offrir au lecteur des « œuvres complètes », nous devions privilégier ceux des manuscrits qui avaient adopté le même point de vue et cherché à saisir l'art de Chrétien dans son évolution et sa globalité. Il y avait certes là le risque que le copiste ait retouché le texte, risque qui s'ajoutait à l'inégalité des divers modèles suivis pour chaque roman : double décalage par rapport à un hypothétique état premier de l'ouvrage. Mais la dernière retouche se faisait alors dans le bon sens, ou du moins dans un sens parallèle à celui que nous recherchons, celui d'un ensemble romanesque, ce qui n'est pas le cas des transformations apportées à un texte unique intégré à un autre contexte (par exemple religieux). Les manuscrits *P* (copié par Guiot) et *P8*[1] se recommandent alors comme offrant des collections presque complètes des cinq grands romans[2].

Le manuscrit *P* se présente comme un beau livre de 433 folios de parchemin, d'un format de 310 x 230 millimètres ; il date de 1230-1240. Le texte est d'une présentation très régulière : sur chaque page, trois colonnes de 44 vers. Les cahiers ont d'abord été groupés en trois fascicules de la même écriture, celle de Guiot, comme il est indiqué au folio 105, à la fin du *Chevalier au Lion*[3] ; il s'agit d'une écriture gothique bien calligraphiée, les initiales des vers étant séparées, mais en minuscules. La décoration comprend, outre, au folio 27, une lettre P historiée représentant un personnage vêtu d'une robe rouge et d'un manteau bleu, des lettres ornées de feuillages, des initiales ornées et des lettrines filigranées qui font alterner le bleu et le rouge et se développent légèrement dans les marges. Guiot devait avoir un atelier permanent, l'écritoire d'un marchand, un *estal*[4]. Il était installé à Provins, ville dont l'importance marchande et culturelle, dans le comté de Champagne, dans le milieu même où Chrétien avait travaillé, était considérable. C'est son manuscrit qui fournit notre texte de base[5].

Nous avons signalé dans l'apparat critique toutes les corrections apportées à *P*, ainsi que des variantes d'autres manuscrits, non retenues. Corrections et variantes sont empruntées à

1. Respectivement Paris, BN, fr. 794, et *ibid.*, fr. 1450.
2. Sur le contenu de ces deux manuscrits et sur l'ordre des textes qui y figurent, voir l'Introduction, p. XIX et n. 1 en bas de page.
3. Voir *Yvain*, p. 503.
4. Voir *ibid.*
5. Voir Mario Roques, « Le Manuscrit fr. 794 de la Bibliothèque nationale et le Scribe Guiot », *Romania*, LXXIII, 1952, p. 177-199.

un choix très limité de manuscrits. Il y a à cela une raison pratique : nous ne sommes pas en état de confronter l'ensemble des manuscrits et d'en tirer un parti intelligent. L'exemple de Foerster est à cet égard convaincant, son apparat critique étant incomplet, et ses principes de correction instables. Mais il y a aussi une raison théorique : puisque nous éditons *P*, il convient que les corrections apportées gardent un sens par rapport à ce manuscrit et n'aillent pas chercher n'importe quoi n'importe où. Nous nous sommes donc servis d'abord d'un manuscrit dit « de contrôle », *P8*.

P8, qui date du milieu du XIII[e] siècle, est un livre de parchemin d'apparence plus modeste que *P*, mais apparenté dans sa présentation ; il compte 264 folios de 300 x 225 millimètres ; le texte est écrit sur trois colonnes de 57 à 59 lignes. On y trouve des lettres ornées de figures humaines et de dragons, et des lettres ornées de figurines en bordure dans le style du XII[e] siècle, ce qui suppose un modèle ancien. Des lettrines filigranées font alterner le bleu et le rouge. L'écriture, uniforme, est très serrée. Les initiales de vers sont détachées et très soignées, les grandes initiales étant mi-parties de rouge et de bleu. Selon une récente étude, ce manuscrit est l'œuvre d'un scribe qui « semble intelligent [...], peu enclin à se laisser attendrir et détourner de son récit[1] ». Les graphies sont franco-picardes et peuvent remonter à une tradition proche de l'auteur, puisque celui-ci a écrit pour d'autres milieux que la Champagne, notamment la cour de Flandre.

Outre *P8*, un ou plusieurs autres manuscrits ont pu être pris en compte par chacun des éditeurs. La liste de ces manuscrits figure dans la Note sur le texte et sur la traduction de chaque roman.

Le texte et les variantes ; transcription et présentation.

La graphie champenoise de *P* a été respectée. Toutefois, nous avons distingué *i* et *j*, *u* et *v* ; les nombreuses abréviations — *chr* pour « chevalier », *ml't* pour « mout », etc. — ont été développées, non sans les habituelles difficultés : *cõ* et *9*, par exemple, correspondent, selon l'entourage, à « come », « com » ou « con ». Le découpage des unités lexicales — par exemple « a faire » ou « afaire » — n'est pas toujours sûr. Les chiffres ont été transcrits en toutes lettres dans le texte ; ils ont, le cas échéant, été gardés en petites capitales romaines dans les variantes.

Lorsque la leçon d'un autre manuscrit a été retenue de préférence à celle de notre manuscrit de base, nous en avons corrigé la graphie pour la rapprocher de celle de *P*. Nous avons généralisé la majuscule en début de vers, bien que, comme on l'a vu, elle ne

1. Voir F. Gasparri, G. Hasenohr et C. Ruby, « De l'écriture à la lecture : réflexion sur les manuscrits d'*Érec et Énide* », *Les Manuscrits de Chrétien de Troyes*, éd. K. Busby, T. Nixon, A. Stones, L. Walters, Amsterdam, Rodopi, t. I, 1994.

figure pas dans *P* : la lettre initiale de chaque vers y est cependant très détachée, et nous croyons pouvoir rendre par la majuscule traditionnelle l'effet ainsi produit. Quant aux lettrines, elles ont été rendues par un retrait vers la droite du vers. Puisque les paragraphes marqués par ces lettrines s'appuient souvent sur une notation temporelle, préparant ainsi notre conception moderne du découpage du récit, il nous a paru souhaitable de les respecter, non seulement dans le texte mais aussi dans la traduction, où les seuls retours à la ligne que nous ayons pratiqués sont ceux qu'autorisaient les lettrines du texte.

Les manuscrits du Moyen Âge ne portent en général aucune ponctuation, et les noms propres n'y sont pas affectés d'une majuscule. Dans le texte, nous avons ajouté la ponctuation et les majuscules d'usage ; il a en revanche semblé préférable de ne faire figurer dans les fragments transcrits en variante ni ponctuation ni majuscules, à l'exception de celles qui, pour la commodité de la lecture, marquent le début des vers.

La présentation des variantes est conforme au protocole de la « Bibliothèque de la Pléiade ». Toute correction apportée au texte de base fait l'objet d'une variante appelée dans le texte par un appel littéral. D'autres appels littéraux renvoient à des variantes destinées à procurer la leçon d'un ou de plusieurs manuscrits autres que *P* ; comme nous l'avons dit, il n'était pas question d'être exhaustif dans le relevé de ces leçons divergentes : nous avons privilégié celles qui présentaient un réel intérêt.

C'est également dans les variantes que nous avons signalé le passage d'un folio du manuscrit à un autre, en indiquant le numéro du folio qui commence, et les vers contenus sur chacune de ses six colonnes ; les colonnes du recto sont désignées par les lettres *a*, *b*, *c* ; celles du verso, par les lettres *d*, *e*, *f*.

On peut déplorer que les différentes éditions des romans de Chrétien n'utilisent pas les mêmes sigles pour désigner les manuscrits. Dans le cadre d'« œuvres complètes », il était indispensable d'adopter un système unifié : nos sigles sont donc les mêmes d'un roman à un autre. Constitués de la lettre initiale du nom du lieu de conservation des manuscrits (lettre éventuellement suivie d'un numéro d'ordre), ils sont répertoriés dans la Note sur le texte et sur la traduction de chaque roman.

Des sigles particuliers ont évidemment été utilisés pour les manuscrits pris en compte dans les *Œuvres diverses*, mais la présentation des variantes de cette section est identique à celle qui a cours dans le reste du volume.

La traduction et les notes.

Traduire du français (ancien) en français (moderne) est une entreprise étrange et redoutable. Chaque traducteur s'explique, dans la Note sur le texte et sur la traduction du roman dont il a la

charge, sur les difficultés particulières qu'il a pu rencontrer. Les traductions publiées dans ce volume ne sont pas seulement des aides à la lecture du texte original, elles doivent aussi pouvoir être lues pour elles-mêmes. Il convenait donc de ne pas privilégier le rendu littéral du texte au détriment de l'aspect littéraire. À cet égard, il nous a semblé que des romans devaient être traduits en prose ; que le vocabulaire « gothique » (*pucelle*, *chastel*, etc.) devait être évité ; qu'en revanche les termes « techniques » (*haubert*, *heaume*, *destrier*, etc.), en l'absence d'équivalent tout à fait satisfaisant, pouvaient être conservés à condition d'être expliqués en note (on ne peut tout de même pas bannir tout « archaïsme ») ; que la concordance des temps devait être conforme au système du français moderne (ce qui n'exclut pas que l'on garde, ici ou là, un effet particulier dû à une rupture de concordance). À l'intérieur de ce cadre, chaque traducteur s'est acquitté de sa tâche dans le style qui lui a paru le mieux apte à rendre compte de la singularité du roman qu'il traduisait.

On trouvera parfois en note la traduction littérale d'un passage ou d'un mot qui méritent qu'on y prête attention. De même, lorsque le sens d'un passage fait difficulté, une note justifie le choix qui a été fait, et mentionne les autres solutions envisageables.

Comme nous l'avons vu, les alinéas de la traduction correspondent aux lettrines du texte. Nous n'avons pas jugé souhaitable de substituer au découpage prévu par les manuscrits une structure qui nous aurait été propre. Dans ces conditions, il était exclu de transformer les épisodes d'un roman en autant de chapitres portant un titre supposé. Toutefois, pour la commodité du lecteur, nous avons fait figurer au titre courant[1] des pages de droite une phrase brève ou quelques mots qui indiquent le contenu du texte, sans l'interrompre. Ces titres courants, qui ont été repris dans la Table des matières, constituent en quelque sorte le résumé de chaque roman, et permettent de retrouver facilement l'épisode recherché[2].

Les notes sont appelées par des appels numériques placés dans la traduction. Outre les précisions relatives aux choix du traducteur et signalées ci-dessus, on y trouvera, conformément à l'usage de la collection, des éclaircissements d'ordre littéraire et historique. Il s'agit moins de fournir au lecteur un commentaire du texte que de lui donner tous les éléments nécessaires pour éviter les chausse-trapes et fonder sa propre interprétation. Nos notes font part aux hypothèses des critiques qui nous ont précédés, et renvoient aussi souvent que nécessaire aux autres textes du Moyen Âge.

1. Le titre courant est le titre imprimé en caractères italiques et figurant sur chaque page, au-dessus de la traduction.

2. Figurent également, au titre courant de chaque page, les numéros du premier et du dernier des vers imprimés sur cette page.

L'appareil critique.

Outre les notes et les variantes déjà évoquées, on trouvera dans ce volume une Introduction, une Chronologie, pour chaque roman une Notice et une Note sur le texte et sur la traduction, plusieurs Bibliographies et un Répertoire.

Dans la Chronologie, qui s'étend du premier mariage d'Aliénor d'Aquitaine (1137) à sa mort (1204), Chrétien de Troyes — dont on ignore à peu près tout, sauf le nom et l'origine — n'est présent que par l'intermédiaire des dates de rédaction estimées de ses œuvres. Mais on a privilégié le contexte historique et littéraire qui fut le sien, et notamment les événements qui impliquaient la cour de Champagne.

Chaque Notice est suivie d'une brève Bibliographie contenant les principaux travaux consacrés au roman considéré ; la Bibliographie générale, en fin de volume, ne reprend pas ces travaux ; elle recense, outre quelques études sur différents aspects de la littérature médiévale, les principaux ouvrages de synthèse publiés sur l'œuvre de Chrétien.

Enfin, un Répertoire consacre des rubriques (classées par ordre alphabétique) aux personnages et aux toponymes, réels ou imaginaires, qui reviennent plusieurs fois dans l'œuvre de notre auteur ; au vocabulaire « technique » et poétique qu'il emploie ou que l'on emploie à son propos ; aux rares faits historiques évoqués plus ou moins directement dans ses romans ; aux œuvres littéraires auxquelles il fait allusion ou qui ont pu lui servir de sources ; aux fonctions, aux usages, aux croyances, aux lieux, aux hommes, aux animaux, aux objets, aux thèmes qui, pris dans leur ensemble, constituent ce que nous appelons la civilisation médiévale.

D. P.

ÉREC ET ÉNIDE

Le proverbe[1] du vilain nous enseigne que souvent chose qu'on dédaigne vaut mieux qu'on ne le pense. Il a donc raison celui qui tourne à bonne fin ses efforts, si modestes soient-ils[2]. Car sa négligence pourrait passer sous silence une chose qui plus tard pourrait plaire. Chrétien de Troyes[3], lui, nous dit qu'il est louable de s'appliquer à bien dire et à bien enseigner[4]. Il tire d'un conte d'aventures une composition[5] très bien ordonnée par laquelle on peut démontrer et savoir que celui-là n'est pas sage qui ne répand pas la science quand Dieu lui donne la grâce de le faire. C'est le conte d'Érec, fils de Lac, que ceux qui gagnent leur vie à réciter devant les rois et les grands ont pris l'habitude de morceler et de corrompre[6]. Je commence ici mon récit. Chrétien se vante que le souvenir de cet arrangement durera aussi longtemps que la Chrétienté.

Un jour de Pâques, au printemps, le roi Arthur tenait sa cour à Caradigan[7], son château. Jamais une cour aussi splen-

Li[a] vilains dit an son respit
Que tel chose a l'an an despit
Qui mout valt mialz que l'an ne cuide.
Por ce fet bien qui son estuide
Atorne a bien quel que il l'ait[b] ;
Car qui son estuide antrelait,
Tost i puet tel chose teisir
Qui mout vandroit puis a pleisir.
Por ce dist Crestïens de Troies
Que reisons est que totevoies
Doit chascuns panser et antandre
A bien dire et a bien aprandre ;
Et tret d'un conte d'avanture
Une mout bele conjointure[c]
Par qu'an puet prover et savoir
Que cil ne fet mie savoir
Qui s'escïence n'abandone
Tant con Dex la grasce l'an done.
D'Erec, le fil Lac, est li contes,
Que devant rois et devant contes
Depecier et corronpre suelent
Cil qui de conter vivre vuelent.
Des or comancerai l'estoire
Qui toz jorz mes iert an mimoire
Tant con durra crestiantez :
De ce s'est Crestïens vantez.
Au jor de Pasque, au tans novel,
A Quaradigan, son chastel,
Ot li rois Artus cort tenue.
Einz si riche ne fu veüe,

dide ne s'était vue. Il y avait là beaucoup de bons chevaliers ardents, courageux et fiers, de hautes dames et des demoiselles, filles de rois, nobles et belles. Avant de congédier la cour, le roi annonça qu'il voulait chasser le cerf blanc pour remettre la coutume en honneur[1]. Cette nouvelle ne plut point à monseigneur Gauvain[2] : « Sire, dit-il, on ne vous saura aucun gré de cette chasse. Depuis longtemps, nous connaissons tous cette coutume : celui qui tue le cerf blanc doit en bonne règle donner un baiser à la plus belle des demoiselles de votre cour, quelles qu'en soient les conséquences. De grands malheurs peuvent en résulter, car il y a ici cinq cents demoiselles de haut lignage, filles de rois, toutes nobles et sages. Il n'y en a pas une seule qui n'ait pour ami un chevalier courageux et ardent. À tort ou à raison, chacun d'eux voudra soutenir que celle qui lui plaît est la plus belle et la plus noble. — Je le sais bien, répondit le roi, mais je ne peux abandonner mon dessein, car parole de roi ne se dément pas[3]. Demain matin, nous irons tous joyeusement chasser le cerf blanc dans la forêt des aventures : ce sera une chasse fort merveilleuse. » C'est ainsi que la chasse fut organisée. Le lendemain, à la pointe du jour, le roi se leva, se vêtit d'une courte cotte et s'équipa pour aller dans la forêt. Il fit préparer les chevaux de chasse et réveiller les chevaliers qui prirent

Que mout i ot boens chevaliers,
Hardiz et conbatanz et fiers,
Et riches dames et puceles,
Filles de rois, gentes et beles ;
Mes einçois que la corz fausist,
Li rois a ses chevaliers dist
Qu'il voloit le blanc cerf chacier
Por la costume ressaucier.
Mon seignor Gauvain ne plot mie,
Quant il ot la parole oïe :
« Sire, fet il, de ceste chace
N'avroiz vos ja ne gré ne grace.
Nos savomes bien tuit piece a
Quel costume li blans cers a :
Qui le blanc cerf ocirre puet
Par reison beisier li estuet
Des puceles de vostre cort
La plus bele, a que que il tort.
Maus an puet avenir mout granz,
Qu'ancor a il ceanz cinc cenz
Dameiseles de hauz paraiges,
Filles de rois, gentes et sages,
N'i a nule qui n'ait ami
Chevalier vaillant et hardi
Don chascuns desresnier voldroit,
Ou fust a tort ou fust a droit,
Que cele qui li atalante
Est la plus[a] bele et la plus gente. »
Li rois respont : « Ce sai ge bien,
Mes por ce n'an lerai ge rien,
Car parole que rois a dite
Ne doit puis estre contredite.
Demain[b] matin a grant deduit
Irons chacier le blanc cerf tuit
An la forest avantureuse :
Ceste chace iert mout merveilleuse. »
Ensi est la chace atornee
A l'andemain, a l'anjornee.
L'andemain, lués que il ajorne,
Li rois se lieve et si s'atorne,
Et por aler an la forest
D'une corte cote se vest.
Les chevaliers fet esvellier,
Les chaceors aparellier.

leurs arcs et leurs flèches pour l'accompagner à la chasse. Derrière eux, monta la reine que suivait sa dame de compagnie, une demoiselle, fille de roi, montée sur un bon palefroi. Plus loin piquait des éperons un chevalier qui avait nom Érec. Il était de la Table Ronde et avait grand renom à la cour. Aucun chevalier n'y recevait autant de louanges. Et plus bel homme ne s'était jamais vu nulle part. Il était beau, preux et noble. Il ne comptait pas encore vingt-cinq ans et jamais chevalier de son âge n'avait accompli autant de prouesses. Que pourrai-je vous dire de plus de ses qualités ? Bien planté sur ses étriers, il galopait et suivait son chemin. Il portait un manteau d'hermine, une cotte multicolore d'étoffe précieuse tissée à Constantinople et des chausses de soie bien faites et bien taillées. Ses éperons étaient en or et il n'avait d'autres armes que son épée. En piquant des deux, il rejoignit la reine au détour d'un sentier : « Dame, fit-il, si cela vous plaît, j'irai avec vous, car je ne suis venu ici que pour vous tenir compagnie. » La reine l'en remercia : « Bel ami, sachez que votre compagnie me plaît beaucoup : je ne saurais en avoir de meilleure. »

Là-dessus, ils chevauchèrent à vive allure et arrivèrent tout droit dans la forêt. Ceux qui étaient allés devant avaient déjà fait lever le cerf. Les uns cornaient, les autres

Lors ars et lor saietes ont,
An la forest chacier s'an vont.
Aprés aus monte la reïne,
Ansanble o li une meschine,
Pucele estoit, fille de roi,
Et sist sor un boen palefroi.
Aprés les siust a esperon
Uns chevaliers, Erec a non.
De la Table Reonde estoit,
An la cort mout grant los avoit.
De tant com il i ot esté,
N'i ot chevalier si loé,
Et fu tant biax qu'an nule terre
N'estovoit plus bel de lui querre.
Mout estoit biax et preuz et genz
Et n'avoit pas vint et cinc anz.
Onques nus hom de son aage
Ne fu de si grant vaselage.
Que diroie de ses bontez ?
Sor un destrier estoit montez,
Afublez d'un mantel hermin ;
Galopant vient tot le chemin,
S'ot cote d'un diapre noble
Qui fu fez an Costantinoble.
Chauces de paile avoit chauciees,
Mout bien fetes et bien tailliees,
Et fu es estriés afichiez,
Uns esperons a or chauciez.
N'ot avoec lui arme aportee
Fors que tant seulemant s'espee.
La reïne vint ateignant
Au tor de la rue[a] poignant :
« Dame, fet il, a vos seroie,
S'il vos pleisoit, an ceste voie.
Je ne ving ça por autre afere
Fors por vos conpaignie fere. »
Et la reïne l'an mercie :
« Biax amis, vostre conpaignie
Aim je mout, ce saichiez de voir :
Je ne puis pas meillor avoir. »
Lors chevalchent a grant esploit,
An la forest vienent tot droit.
Cil qui devant erent alé
Avoient ja le cerf levé :

huaient, les chiens couraient après le cerf, s'excitaient, aboyaient et donnaient de la voix. Les archers faisaient pleuvoir les flèches. Le roi, monté sur un coursier espagnol, chassait en avant de tous les autres. La reine Guenièvre, Érec et la demoiselle qui était très courtoise et belle, étaient dans les bois et s'efforçaient d'entendre les chiens. Mais, comme ceux qui avaient levé le cerf étaient trop éloignés, ils n'entendaient ni cor, ni coursier, ni chiens. Ils s'arrêtèrent près du chemin dans un endroit essarté pour tendre l'oreille et écouter avec attention si des voix humaines ou des cris de chiens pouvaient leur parvenir. Ils y étaient depuis très peu de temps quand ils virent venir vers eux un chevalier armé, l'écu[1] au col, la lance au poing, monté sur un destrier[2]. La reine l'aperçut de loin. Près de lui, à sa droite, chevauchait une demoiselle de belle allure. Devant eux, sur un grand cheval de somme, un nain leur ouvrait la marche : il tenait à la main un fouet dont les lanières se terminaient par un nœud. La reine vit le beau et agile chevalier et voulut savoir qui ils étaient, lui et sa demoiselle. Elle commanda à sa suivante d'aller vite lui parler : « Demoiselle, allez dire à ce chevalier qui chemine là-bas de venir à moi et d'amener sa compagne avec lui. » La demoiselle se dirigea, à l'amble de sa monture, droit vers le chevalier.

Li un cornent, li autre huient ;
Li chien aprés le cerf s'esbruient,
Corent, angressent et abaient ;
Li archier espessemant traient.
Devant ax toz chace li rois
Sor un chaceor espanois.
La reïne Ganievre estoit
El bois qui les chiens escotoit,
Lez li Erec et sa pucele,
Qui mout estoit cortoise et bele.
Mes tant d'ax esloignié estoient
Cil qui le cerf levé avoient
Que d'ax ne pueent oïr rien,
Ne cor, ne chaceor, ne chien.
Por orellier et escouter
S'il orroient home parler[a]
Ne cri de chien de nule part,
Tuit troi furent an un essart,
Anz en un chemin, aresté.
Mes mout i orent po esté,
Qant il virent un chevalier
Venir armé sor un destrier,
L'escu au col, la lance el poing.
La reïne le vit de loing.
Delez lui chevalchoit a destre
Une pucele de bel estre.
Devant ax, sor un grant roncin,
Venoit uns nains tot le chemin
Et ot en sa main aportee
Une corgiee an son noee.
La reïne Guenievre voit
Le chevalier bel et adroit,
Et de sa pucele et de lui
Vialt savoir qui il sont andui.
Sa pucele comande aler
Isnelemant a lui parler :
« Dameisele, fet la reïne,
Ce chevalier qui la chemine
Alez dire qu'il vaigne a moi
Et amaint sa pucele o soi. »
La pucele vet l'anbleüre
Vers le chevalier a droiture.

Le nain vint à sa rencontre, le fouet à la main : « Arrêtez, demoiselle, dit-il, plein de félonie. Qu'allez-vous chercher de ce côté ? Vous n'avez rien à faire ci-avant ! — Nain, répondit-elle, laisse-moi passer. Je veux parler à ce chevalier, car la reine m'envoie vers lui. » Le nain qui était perfide et de très mauvaise nature[1] se tenait au milieu du chemin : « Vous n'avez rien à faire ici. Retournez en arrière, vous n'avez pas le droit de parler à un si bon chevalier. » La demoiselle s'avança et voulut passer outre de force : elle était pleine de mépris pour le nain qu'elle voyait si petit. Quand il la vit s'approcher, le nain leva son fouet pour la frapper au visage, mais elle se couvrit de son bras. Il reprit son élan et la frappa à découvert sur le dos de sa main nue. Il la frappa si fort que toute sa main devint bleuâtre. Bon gré mal gré, la demoiselle ne put faire autrement que de se retirer. Elle revint en pleurant, les larmes lui coulant le long du visage. La reine ne sut que faire quand elle vit sa suivante si meurtrie. Elle en était à la fois chagrinée et courroucée : « Ah ! Érec, bel ami, fit-elle, je suis mortifiée par ce qui arrive à ma demoiselle que ce nain a blessée. Ce chevalier est bien vilain d'avoir toléré qu'une telle engeance frappe une si belle créature. Érec, bel ami, allez lui parler et dites-lui de venir sans faute : je veux faire sa connaissance et celle de son amie. »

Li nains a l'ancontre li vient
Qui sa corgiee an sa main tient.
« Dameisele, estez ! fet li nains
Qui de felenie fu plains,
Qu'alez vos ceste part querant ?
Ça n'avez vos que fere avant !
- Nains, fet ele, lesse m'aler :
A ce chevalier voel parler,
Car la reïne m'i anvoie. »
Li nains s'estut en mi la voie,
Qui mout fu fel et deputere :
« Ça n'avez vos, fet il, que fere.
Alez arrieres : n'est pas droiz
Qu'a si boen chevalier parloiz. »
La pucele s'est avant trete,
Passer volt oltre a force fete,
Que lo nain ot an grant despit
Por ce qu'ele le vit petit.
Et li nains hauce la corgiee,
Quant vers lui la vit aprochiee.
Ferir la volt par mi le vis,
Mes cele a son braz devant mis ;
Cil recuevre, si l'a ferue
A descovert sor la main nue.
Si la fiert sor la main anverse
Que tote an devint la mains perse.
La pucele, quant mialz ne puet,
Voelle ou non, retorner l'estuet.
Retornee s'an est plorant,
Des ialz li descendent corant
Les lermes contreval la face.
La reïne ne set que face,
Quant sa pucele voit bleciee,
Mout est dolante et correciee :
« Hé ! Erec, biax amis, fet ele,
Mout me poise de ma pucele
Que si a bleciee cil nains.
Mout est li chevaliers vilains,
Quant il sofri que tex fauture
Feri si bele criature.
Biax amis Erec, alez i
Au chevalier, et dites li
Que il veigne a moi, nel lest mie :
Conuistre vuel lui et s'amie. »

Érec piqua des deux dans sa direction. Éperonnant son cheval il se dirigea vers le chevalier. Le nain sournois le vit venir et alla à sa rencontre : « Vassal, fit-il, arrêtez-là ! Je ne sais ce que vous venez faire ici. Je vous conseille de vous retirer. — Va-t'en, dit Érec, nain détestable, tu es trop félon et contrariant, laisse-moi passer ! — Vous ne passerez pas. — Si, je passerai. — Vous ne le ferez pas. » Érec écarta le nain, mais ce dernier était le plus grand des félons : il frappa Érec et le fouet lui laissa une marque au visage et au cou. De part en part on voyait les raies laissées par les lanières. Érec comprit qu'il ne pouvait se permettre de riposter, car il voyait le chevalier arrogant et redoutable. Il craignit d'être tué s'il frappait le nain devant son maître. Folie n'est pas courage[1]. Érec agit très sagement. Il retourna auprès de la reine sans rien tenter d'autre. « Dame, fit-il, voilà un autre outrage : ce nain méchant m'a blessé et lacéré le visage. Je n'ai pas osé le toucher, mais personne ne peut me le reprocher, car j'étais sans armure[2] et j'ai craint que armé comme il était, ce vilain et insolent chevalier qui ne semblait pas vouloir prendre la chose à la légère, ne me tue par orgueil. Je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour me venger, ou autrement je mettrai le comble à ma honte ! Malheureusement, mes armes sont trop loin pour me servir en cette néces-

Erec cele part esperone,
Des esperons au cheval done,
Vers le chevalier vient tot droit.
Li nains cuiverz venir le voit,
A l'ancontre li est alez :
« Vasax, fet il, arriers estez !
Ça ne sai ge qu'a fere aiez.
Je vos lo qu'arriers vos traiez.
- Fui ! fet Erec, nains enuieus,
Trop es fel et contralïeus,
Lesse m'aler. - Vos n'i iroiz.
- Je si ferai. - Vos nel feroiz. »
Erec bote le nain an sus.
Li nains fu fel tant con nus plus :
De la corgiee grant colee
Li a par mi le col donee.
Le col et la face ot vergiee
Erec del cop de la corgiee :
De chief an chief perent les roies
Qui li ont feites les corroies.
Il sot bien que del nain ferir
Ne porroit il mie joïr,
Car le chevalier vit armé,
Mout felon et desmesuré,
Et crient qu'asez tost l'ocirroit
Se devant lui son nain feroit.
Folie n'est pas vaselages ;
De ce fist mout Erec que sages :
Rala s'an, que plus n'i ot fet.
« Dame, fet il, or est plus let ;
Si m'a li nains cuiverz blecié
Que tot le vis m'a depecié ;
Ne l'osai ferir ne tochier,
Mes nus nel me doit reprochier,
Que ge toz desarmez estoie :
Le chevalier armé dotoie,
Qui vilains est et outrageus.
Et il nel tenist pas a geus :
Tost m'oceïst par son orguel.
Itant bien prometre vos vuel
Que, se ge puis, je vangerai
Ma hontë, ou je la crestrai !
Mes trop me sont mes armes loing,
Nes avrai pas a cest besoing,

sité, car ce matin, lors de mon départ, je les ai laissées à Caradigan. Si j'allais les chercher, jamais je ne pourrais rejoindre ce chevalier qui s'en va à grande allure. Il faut que je le suive dès maintenant, de loin ou de près, jusqu'à ce que je trouve quelqu'un qui puisse me louer ou me prêter des armes. C'eﬅ alors, si je trouve quelqu'un pour me fournir des armes, qu'il me trouvera prêt à lui livrer bataille. Et sachez que nous combattrons jusqu'à ce que l'un de nous deux soit vainqueur. Si je le peux, je reviendrai dans trois jours, au plus tard. C'eﬅ alors que joyeux ou honteux, je ne sais lequel, vous me reverrez au palais. Dame, je ne peux tarder davantage : il faut que je suive le chevalier. Je m'en vais et je vous recommande à Dieu. » De son côté, cinq cents fois, la reine pria Dieu de protéger Érec de tout mal.

Érec quitta la reine pour suivre le chevalier sans s'arrêter et la reine reﬅa dans la forêt où le roi avait trouvé le cerf blanc : le roi avait été le premier à arriver sur les lieux de la prise. Le cerf blanc ayant été tué et pris, tous se mirent au chemin du retour. Ils chargèrent le cerf et l'apportèrent à Caradigan. Après le souper, quand les barons de la maison étaient tout joyeux, le roi invoquant la coutume, car c'était lui qui avait abattu le cerf, déclara qu'il allait prendre le baiser pour maintenir cette coutume du cerf blanc.

Qu'a Quaradigan les lessai
Hui matin, quant je m'an tornai.
Se je ja querre les aloie,
Ja mes retrover ne porroie
Le chevalier par avanture,
Car il s'an vet grant aleüre.
Sivre le me covient adés,
Ou soit de loing[a] ou soit de pres,
Tant que ge puisse armes trover
Ou a loier ou a preﬅer.
Se ge truis qui armes me preﬅ,
Maintenant me trovera preﬅ
Li chevaliers de la bataille ;
Et bien sachiez sanz nule faille
Que tant nos conbatrons andui
Qu'il me conquerra ou ge lui.
Et[b], se ge puis, jusqu'al tierz jor
Me serai ge mis el retor.
Lors me reverroiz a l'oﬅel,
Lié ou dolant, ne sai lequel.
Dame, je ne puis plus tardier :
Sivre m'eﬅuet le chevalier.
Je m'an vois, a Deu vos comant. »
Et la reïne autresimant
A Deu, qui de mal le desfande,
Plus de cinc cenz foiz le comande.
Erec se part de la reïne,
Del chevalier sivre ne fine.
Et la reïne el bois remaint,
Ou li rois ot le cerf ataint.
A la prise del cerf einçois
Vint que nus des autres li rois.
Le blanc cerf ont desfet et pris,
Au repeirier se sont tuit mis,
Le cerf an portent, si s'an vont,
A Caradigan venu sont.
Aprés soper, quant li baron
Furent tuit lié par la meison,
Li rois, si con coﬅume eﬅoit,
Por ce que le cerf pris avoit,
Diﬅ qu'il iroit le beisier prandre
Por la coﬅume del cerf randre.

On entendit de grands murmures. On jura que cela ne se passerait pas sans défi de combats à l'épée ou à la lance de frêne. Chacun des chevaliers était prêt à soutenir par les armes que son amie était la plus belle de l'assistance. C'étaient là des propos dangereux. Sachez que, quand monseigneur Gauvain s'en rendit compte, il en fut grandement contrarié. Il s'adressa au roi : « Sire, vos chevaliers sont très inquiets. Ils parlent tous ici de ce baiser. Ils disent tous que la chose ne se passera pas sans querelle ni bataille. » Le roi lui répondit en homme sensé : « Beau neveu Gauvain, conseillez-moi, sauf si mon honneur et ma justice sont en cause, je me soucie peu d'avoir une querelle. » Une grande part des meilleurs chevaliers vint au conseil : le roi Yder[1], le premier à être appelé, s'y rendit ; puis vint le brave et très sage roi Cardüant[2] ; Keu[3] et Girflet[4] y vinrent ainsi que le roi Amauguin[5]. Plusieurs autres barons se joignirent à eux. On discuta si longtemps que la reine arriva. Elle leur raconta l'aventure qui lui était arrivée dans la forêt, comment elle avait vu le chevalier armé, comment le félon petit nain avait fouetté la suivante sur sa main nue, comment il avait outrageusement atteint Érec au visage, comment Érec avait suivi le chevalier pour se venger ou pour mettre le comble à sa honte, et comment il devait revenir dans trois jours s'il le pouvait : « Sire,

Par la cort an font grant murmure :
Li uns a l'autre afie et jure
Que ce n'iert ja fet sanz desresne
D'espee ou de lance de fresne.
Chascuns vialt par chevalerie
Desresnier que la soe amie
Est la plus bele de la sale :
Mout est ceste parole male.
Quant mes sire Gauvains le sot,
Sachiez que mie ne li plot.
A parole en a mis le roi :
« Sire, fet il, an grant esfroi
Sont ceanz vostre chevalier.
Tuit parolent de ce beisier :
Bien dïent tuit que n'iert ja fet
Que noise et bataille n'i et. »
Et li rois li respont par san :
« Biax niés Gauvains, conselliez m'an,
Sauve m'annor et ma droiture,
Que je n'ai de la noise cure. »
Au consoil grant partie cort
Des mellors barons de la cort :
Li rois Ydiers i est alez,
Qui premiers i fu apelez ;
Aprés li rois Cadiolanz,
Qui mout fu[a] saiges et vaillanz.
Kex et Girflez i sont venu
Et Amauguins li rois i fu,
Et des autres barons asez
I ot avoec ax amassez.
Tant est la parole esmeüe
Que la reïne i est venue.
L'avanture lor a contee
Qu'an la forest avoit trovee
Del chevalier que armé vit
Et del nain felon et petit
Qui de s'escorgiee ot ferue
Sa pucele sor la main nue,
Et ot feru tot ansimant
Erec el vis mout leidemant,
Qui a seü le chevalier
Por sa honte croistre ou vangier,
Et quel repeirier devoit
Jusqu'a tierz jor, se il pooit.

dit la reine au roi, écoutez-moi un peu. Si ces barons sont de mon avis, remettez ce baiser jusqu'au retour d'Érec, dans trois jours. » Aucun des barons ne s'y opposa et le roi lui-même y consentit.

Érec continua de suivre le chevalier armé et le nain félon qui l'avait frappé, si bien qu'ils arrivèrent à une belle place bien fortifiée et bien située. Ils y entrèrent tout de suite, et dans le bourg, ils virent une grande foule en liesse parmi laquelle se trouvaient des chevaliers et des demoiselles dont un grand nombre étaient très belles. Dans les rues, les uns donnaient à manger à des éperviers et à des faucons de mue. D'autres apportaient des tiercelets[1] et des autours mués ou en premier plumage. D'autres encore, ici et là, jouaient, qui à la mine[2], qui à des jeux de hasard, qui aux échecs, qui au trictrac. Devant les écuries, les garçons bouchonnaient et étrillaient des chevaux. Dans les chambres, les dames s'occupaient de leur parure. D'aussi loin qu'ils virent venir et reconnurent le chevalier avec son nain et sa demoiselle, ils allèrent joyeusement les saluer, trois par trois. Personne ne prêta attention à Érec, car personne ne le connaissait. Érec suivit pas à pas le chevalier à travers le bourg jusqu'à ce qu'il le vît prendre logement. Tout joyeux, il continua son chemin et bientôt il vit un vavasseur d'un certain âge assis sur la marche de l'escalier d'une très pauvre demeure.

« Sire, fet la reïne au roi,
Antandez un petit a moi.
Se ciſt baron loent mon dit,
Metez ceſt beisier an respit
Jusqu'a tierz jor qu'Erec revaingne. »
N'i a nul qu'a li ne se taigne,
Et li rois meïsmes l'otroie.
Erec[a] va suiant tote voie
Le chevalier qui armez fu
Et le nain qui l'avoit feru,
Tant qu'il vindrent a un chaſtel
Mout bien seant et fort et bel ;
Par mi la porte antrent tot droit.
El chaſtel mout grant joie avoit
De chevaliers et de puceles,
Car mout en i avoit de beles.
Li un peissoient par les rues
Espreviers et faucons de mues[b],
Et li autre aportoient hors
Terciax, oſtors müez et sors ;
Li autre joent d'autre part
Ou a la mine ou a hasart,
Cil as eschas et cil as tables.
Li garçon devant ces eſtables
Torchent les chevax et eſtrillent ;
Les dames es chanbres s'atillent.
De si loing com il venir voient
Le chevalier qu'il conuissoient,
Son nain et sa pucele o soi,
Ancontre lui vont troi et troi.
Tuit le conjoent et salüent,
Mes contre Erec ne se remüent,
Qu'il ne le conuissoient pas.
Erec va suiant tot le pas
Par le chaſtel le chevalier,
Tant que il le vit herbergier ;
Formant an fu joianz et liez,
Quant il vit qu'il fu herbergiez.
Un petit eſt avant passez,
Et vit gesir sor uns degrez
Un vavasor auques de jorz,
Mes mout eſtoit povre sa corz ;

C'était un bel homme, chenu et blanc, de bonne et noble souche. Il était pensif. Érec fut d'avis que ce prud'homme pourrait l'héberger. Il entra dans la cour et le vavasseur courut à sa rencontre. Avant qu'Érec ne lui adressât la parole, le vavasseur le salua : « Beau sire, soyez le bienvenu. Si vous daignez vous héberger chez moi, vous trouverez un logement tout préparé. — Merci à vous, répondit Érec. Je ne suis pas venu pour autre chose. J'ai besoin d'un hôtel pour la nuit. » Érec descendit de son cheval que le vavasseur prit lui-même par les rênes et tira derrière lui en se réjouissant beaucoup de recevoir son hôte. Le vavasseur appela sa femme et sa fille qui était très belle. Elles travaillaient toutes les deux dans un ouvroir, mais je ne sais quel était leur ouvrage. La dame sortit avec sa fille qui était vêtue d'une mince chemise blanche plissée, à larges pans par-dessus laquelle elle portait une tunique de lin blanche. Elle ne possédait aucune autre robe et sa tunique était vieille et percée aux coudes. Si ses vêtements étaient pauvres, en revanche son corps dessous était beau.

La jeune fille était très noble et très belle, car Nature qui l'avait créée y avait mis tous ses soins. Plus de cinq cents fois, Nature s'était émerveillée d'avoir su former une si belle créature, car depuis, malgré tous ses efforts, elle n'avait pu répéter une telle réussite. Nature elle-même porte témoi-

Biax hom estoit, chenuz et blans,
Deboneres, gentix et frans ;
Iluec s'estoit toz seus assis,
Bien resanbloit qu'il fust pansis.
Erec pansa que il estoit
Preudom : tost le herbergeroit.
Par mi la porte antre an la cort.
Li vavasors contre lui cort ;
Einz qu'Erec li eüst dit mot,
Li vavasors salüé l'ot :
« Biax sire, fet il, bien vaingniez.
Se o moi herbergier daingniez,
Vez l'ostel aparellié ci. »
Erec respont : « Vostre merci.
Je ne sui ça venuz por el :
Mestier ai enuit mes d'ostel. »
Erec de son cheval descent.
Li sires meïsmes le prent,
Par la resne aprés lui le tret.
De son oste grant joie fet.
Li vavasors sa fame apele
Et sa fille qui mout fu bele,
Qui an un ovreor ovroient,
Mes ne sai quele œvre i feisoient.
La dame s'an est hors issue
Et sa fille, qui fu vestue
D'une chemise par panz lee,
Delïee, blanche et ridee.
Un blanc cheinse ot vestu desus,
N'avoit robe ne mains ne plus,
Et tant estoit li chainses viez
Que as cotes[a] estoit perciez :
Povre estoit la robe dehors,
Mes desoz estoit biax li cors.
Mout estoit la pucele gente,
Car tote i ot mise s'antante
Nature qui fete l'avoit.
Ele meïsmes s'an estoit
Plus de cinc cenz foiz merveilliee
Comant une sole foiee
Tant bele chose fere sot[b],
Car puis tant pener ne se pot
Qu'ele poïst son essanplaire
An nule guise contrefaire.

gnage que jamais si belle créature ne s'était vue dans le monde. En vérité, je vous dis que la chevelure si dorée et si fine d'Yseut la Blonde[1] ne fut rien en comparaison de la sienne. Elle avait le front et le visage plus clairs et plus blancs que n'est la fleur de lis, et la blancheur de son visage rehaussait merveilleusement le teint vermeil que Nature lui avait donné. Ses yeux d'une très grande clarté ressemblaient à des étoiles. Dieu n'avait jamais si bien réussi un nez, une bouche et des yeux. Que dirais-je de sa beauté ? En vérité, elle était faite pour regarder : on aurait pu s'y mirer comme dans un miroir[2]. À sa sortie de l'ouvroir, quand la demoiselle aperçut un chevalier inconnu, elle se tint un peu en arrière. Comme elle ne l'avait jamais vu, elle était timide et elle rougit. Érec, de son côté, fut ébahi en voyant une si grande beauté. Le vavasseur dit à sa fille : « Belle douce fille, prenez ce cheval et mettez-le dans l'écurie avec les miens. Veillez qu'il ne manque de rien : ôtez-lui sa selle et son mors et donnez-lui de l'avoine et du foin, pansez-le et étrillez-le pour qu'il soit bien soigné. » Elle prit le cheval, lui délaça le poitrail et lui retira le mors et la selle. Le cheval avait, en vérité, une très bonne hôtesse qui le soigna comme il le fallait. Elle lui mit un licol, l'étrilla, le bouchonna, le pansa, l'attacha à la mangeoire

De ceste tesmoingne Nature
C'onques si bele criature
Ne fu veüe an tot le monde.
Por voir vos di qu'Isolz la blonde
N'ot les crins tant sors ne luisanz
Que a cesti ne fust neanz.
Plus ot que n'est la flors de lis
Cler et blanc le front et le vis ;
Sor la blanchor[a], par grant mervoille,
D'une fresche color vermoille,
Que Nature li ot donee,
Estoit sa face anluminee.
Si oel si grant clarté randoient
Que deus estoiles ressanbloient.
Onques Dex ne sot fere mialz
Le nes, la boche ne les ialz.
Que diroie de sa biauté ?
Ce fu cele por verité
Qui fu fete por esgarder,
Qu'an se poïst an li mirer
Ausi com an un mireor.
Issue fu de l'ovreor ;
Quant ele le chevalier voit,
Que onques mes veü n'avoit,
Un petit arriere s'estut :
Por ce qu'ele ne le quenut,
Vergoigne en ot et si rogi.
Erec d'autre part s'esbahi,
Quant an li si grant biauté vit.
Et li vavasors li a dit :
« Bele douce fille, prenez
Ce cheval et si le menez
An cele estable avoec les miens ;
Gardez qu'il ne li faille riens :
Ostez li la sele et le frein,
Si li donez aveinne et fein,
Conreez le et estrilliez
Si qu'il soit bien aparelliez. »
La pucele prant le cheval,
Si li deslace le peitral,
Le frain et la sele li oste.
Or a li chevax mout boen oste ;
Mout bien et bel s'an antremet :
Au cheval un chevoistre met,
Bien l'estrille et torche et conroie,
A la mangëoire le loie

et mit devant lui du foin et de l'avoine fraîche. Ensuite, elle revint vers son père qui lui dit : « Ma chère fille, prenez ce seigneur par la main, mettez-vous à son service. » Sans tarder, la demoiselle prit le chevalier par la main et le conduisit en haut, car elle était courtoise[1]. Entre-temps, la femme du vavasseur avait préparé le logement pour Érec. Elle avait étendu des courtepointes et des tapis sur des lits où ils allèrent s'asseoir tous les trois : Érec à côté de la demoiselle et l'hôte de l'autre côté. Un feu bien clair brûlait devant eux. Le vavasseur n'avait ni chambrière, ni servante, mais un seul serviteur. Celui-ci prépara la viande et la volaille pour le souper, car il savait l'art de les faire rapidement bouillir ou rôtir. Après avoir préparé le repas, comme on le lui avait commandé, il leur versa de l'eau dans deux bassins. Il mit ensuite les tables et les nappes, et posa le vin et le pain sur la table. Ils s'assirent pour manger et eurent à volonté tout ce dont ils avaient besoin. Ayant mangé à leur guise, ils se levèrent de table et Érec interrogea son hôte, le maître de la maison : « Dites-moi, bel hôte, pourquoi votre fille qui est si belle et si sage est-elle vêtue si pauvrement et si chichement ? — Bel ami, répondit le vavasseur, la pauvreté en maltraite plusieurs, et ainsi, elle m'a maltraité. Je suis affligé quand je la vois

Et si li met foin et aveinne
Devant, assez novele et seinne.
Puis revint a son pere arriere,
Et il li dist : « Ma fille chiere,
Prenez par la main ce seignor,
Si li portez mout grant enor. »
La pucele ne tarda plus,
Par la main l'an mainne[a] leissus,
Qu'ele n'estoit mie vilainne :
Par la main contre mont l'an mainne.
La dame an ert devant alee,
Qui la meison ot atornee ;
Coutes porpointes et tapiz
Ot estanduz par sor les liz
Ou il se sont asis tuit troi :
Erec la pucele ot lez soi
Et li sires de l'autre part.
Li feus mout clers devant ax art.
Li vavasors sergent n'avoit
For un tot seul qui le servoit,
Ne chanberiere ne meschine ;
Cil atornoit an la cuisine
Por le soper char et oisiax.
De l'atorner fu mout isniax,
Bien sot aparellier et tost
Char cuire et an eve et an rost.
Quant ot le mangier atorné
Tel con l'an li ot comandé,
L'eve lor done an deus bacins ;
Tables, et napes, pains et vins[b]
Fu tost aparellié et mis,
Et cil sont au mangier asis.
Trestot quanque mestiers lor fu
Ont a lor volanté eü.
Quant a lor eise orent sopé
Et des tables furent levé,
Erec mist son oste a reison,
Qui sires ert de la meison :
« Dites moi, biax ostes, fet il,
De tant povre robe et si vil
Por qu'est vostre fille atornee,
Qui tant est bele et bien senee ?
- Biax amis, fet le vavasors,
Povretez fet mal as plusors
Et autresi fet ele moi.
Mout me poise, quant ge la voi

habillée si pauvrement, mais il n'est pas en mon pouvoir de remédier à cet état. J'ai fait la guerre toute ma vie et j'ai perdu, vendu ou engagé toute ma terre. Sachez qu'elle aurait pu être bien vêtue si j'avais consenti à ce qu'elle accepte ce qu'on lui offrait. Même le seigneur de ce bourg l'aurait bien et bellement vêtue : il aurait comblé tous ses désirs, car elle est sa nièce et il est comte. Dans tout ce pays, il n'y a pas baron si haut soit-il qui ne l'eût volontiers prise pour femme aux conditions que je lui aurais imposées, mais j'attends une meilleure occasion. Que Dieu lui accorde un plus grand honneur et que la chance conduise vers elle un roi ou un comte qui veuille l'emmener ! Y a-t-il sous le ciel un roi ou un comte qui aurait honte de ma fille ? Elle est si merveilleusement belle qu'on ne peut trouver sa pareille. Pourtant, si elle est très belle, sa sagesse vaut encore mieux que sa beauté, car Dieu n'a jamais fait créature aussi sage et aussi noble de cœur. Quand je suis près d'elle, toute la terre ne me vaut pas une bille : elle est ma consolation et mon réconfort, elle est mon bien et mon trésor, il n'est rien au monde que j'aime mieux qu'elle. »

Quand Érec entendit tout ce que son hôte lui racontait, il lui demanda d'où venaient tous les chevaliers accompagnés de dames et d'écuyers dont la moindre rue de ce bourg était pleine. Le vavasseur lui répondit : « Bel ami, ce sont les

Atornee si povremant,
Ne n'ai pooir que je l'amant :
Tant ai esté toz jorz an guerre,
Tote en ai perdue ma terre,
Et angagiee, et vandue.
Et ne por quant bien fust vestue,
Se ge sofrisse qu'el preïst
Ce que l'an doner li vossist.
Nes li sires de cest chastel
L'eüst vestue bien et bel
Et se li feïst toz ses buens,
Qu'ele est sa niece et il est cuens ;
Ne n'a an trestot cest païs
Nul baron, tant soit de haut pris,
Qui ne l'eüst a fame prise
Volantiers tot a ma devise.
Mes[a] j'atant ancor meillor point,
Que Dex greignor enor li doint,
Que avanture li amaint
Ou roi ou conte qui l'an maint.
A dons[b] soz ciel ne roi ne conte
Qui eüst an ma fille honte,
Qui tant par est bele a mervoille
Qu'an ne puet trover sa paroille ?
Mout est bele, mes mialz asez
Vaut ses savoirs que sa biautez :
Onques Dex ne fist rien tant saige
Ne qui tant soit de franc coraige.
Quant ge ai delez moi ma fille,
Tot le mont ne pris une bille :
C'est mes deduiz, c'est mes deporz,
C'est mes solaz et mes conforz,
C'est mes avoirs et mes tresors,
Je n'ain tant rien come son cors. »
Quant Erec ot tot escoté
Quanque ses ostes ot conté,
Puis li demande, qu'il li die
Dom estoit tex chevalerie
Qu'an ce chastel estoit venue,
Qu'il n'i avoit si povre rue
Ne fust plainne de chevaliers
Et de dames et d'escuiers,
N'ostel tant povre ne petit.
Et li vavasors li a dit :

barons du pays, les jeunes et les chenus, qui sont venus à la fête qui se tiendra demain. C'est à cause de cette fête que toutes les maisons sont remplies. Demain, il y aura grand bruit, car, devant tout le monde, on posera sur une perche d'argent un bel épervier de cinq ou six mues, le meilleur qu'on puisse trouver. Le chevalier qui voudra le posséder devra avoir une belle amie sage et sans reproche, et être assez audacieux pour déclarer devant tout le monde que son amie est la plus belle. Il pourra alors lui offrir l'épervier à prendre sur la perche, à moins qu'un autre n'ait l'audace de s'y opposer. Ces barons maintiennent cette coutume et c'est pour cela qu'ils viennent ici chaque année. »

Érec lui posa une autre question : « Bel hôte, dites-moi, si cela ne vous ennuie pas : savez-vous qui est ce chevalier armé d'une armure azur et or qui vient de passer par ici accompagné d'une jolie jeune fille qui se tenait tout près de lui, et précédé d'un nain bossu ? — C'est celui qui aura l'épervier sans opposition, répondit l'hôte, car je crois que personne ne se présentera devant lui pour répondre à son défi : demain, il n'y aura ni plaies ni bosses. Personne ne le lui a disputé depuis deux ans qu'il le possède. Mais s'il l'obtient cette année encore, il aura gagné le droit de le garder pour toujours ; il le gardera ainsi en toute propriété, sans bataille ni

« Biax amis, ce sont li baron
De cest païs ci an viron :
Trestuit li juene et li chenu
A une feste sont venu
Qui an ce chastel iert demain ;
Por ce sont li ostel si plain.
Mout i avra demain grant bruit,
Quant il seront assanblé tuit,
Que devant trestote la gent
Iert sor une perche d'argent
Uns espreviers mout biax assis,
Ou de cinc[a] mues ou de sis,
Le meillor qu'an porra savoir.
Qui l'esprevier voldra avoir,
Avoir li covandra amie
Bele et saige sanz vilenie.
S'il i a chevalier si os
Qui vuelle le pris et le los
De la plus bele desresnier,
S'amie fera l'esprevier
Devant toz a la perche prandre,
S'autres ne li ose desfandre.
Iceste costume maintienent
Et por ce chascun an i vienent. »
Aprés li dit Erec et prie :
« Biax ostes, ne vos enuit mie,
Mes dites moi, se vos savez,
Qui est uns chevaliers armez
D'unes armes d'azur et d'or
Qui par ci devant passa or,
Lez lui une pucele cointe
Qui mout pres de lui s'estoit jointe,
Et devant ax un nain boçu ? »
Lors a li ostes respondu :
« C'est cil qui avra l'esprevier
Sanz contredit de chevalier :
Ja n'i avra ne cop ne plaie ;
Ne cuit que nus avant s'an traie.
Par deus anz l'a il ja eü,
C'onques chalongiez ne li fu.
Mes se il ancor ouan l'a,
A toz jorz desresnié l'avra :
Ja mes n'iert anz que il ne l'et
Quite, sanz bataille et sanz plet. »

contestation. » Érec lui répondit vivement : « Je n'aime pas ce chevalier. Si j'avais des armes, je lui disputerais l'épervier. Bel hôte, je fais appel à votre générosité, de grâce et pour mon service, je vous prie de me donner des conseils sur la façon de m'équiper en armes, qu'elles soient vieilles ou neuves, belles ou laides, peu m'importe. » Et le vavasseur répondit en homme généreux : « Vous n'aurez aucun besoin de vous faire de souci. J'ai de bonnes et belles armes que je vous prêterai volontiers. J'ai ici un haubert à treillis qui a été choisi entre cinq cents, de belles chausses de grand prix qui sont bonnes, neuves et légères. En plus, je possède un heaume excellent et un écu tout neuf. Je vous prêterai sans hésiter un cheval, une épée et une lance, de sorte qu'il ne vous restera rien à désirer. — Merci à vous, beau doux sire, mais je ne désire pas de meilleure épée que celle que j'ai apportée, ni un autre cheval que le mien qui me servira très bien. Si vous me prêtez le reste, je crois que ce sera un acte de très grande bonté de votre part. Je voudrais, néanmoins, vous demander une autre faveur dont je vous dédommagerai si Dieu m'accorde de remporter l'honneur de la bataille. — Demandez sans hésitation tout ce qui vous fera plaisir, répondit le vavasseur avec franchise. Je ne possède rien qui puisse vous être refusé[1]. » Érec lui dit qu'il voulait réclamer l'épervier pour sa fille,

Erec respont en es le pas :
« Cest chevalier, je ne l'aim pas.
Saichiez, se je armes avoie,
L'esprevier li contrediroie.
Biax ostes, por vostre franchise,
Por guerredon et por servise,
Vos pri que vos me conselliez
Tant que je soie aparelliez
D'unes armes, viez ou noveles,
Ne me chaut quiex, leides ou beles. »
Et il li respont come frans :
« Ja mar an seroiz an espans :
Armes boenes et beles ai,
Que volantiers vos presterai.
Leanz est li haubers tresliz,
Qui antre cinc cenz fu esliz,
Et les chauces beles et chieres,
Boenes et fresches et legieres ;
Li hiaumes i rest boens et biax
Et li escuz fres et noviax.
Le cheval, l'espee, et la lance,
Tot vos presterai sanz dotance,
Que ja riens n'an sera a dire.
- La vostre merci, biax dolz sire[a],
Mes je ne quier meillor espee
De celi que j'ai aportee,
Ne cheval autre que le mien :
De celui m'aiderai ge bien.
Se vos le sorplus me prestez,
Vis m'est que c'est mout granz bontez.
Mes ancor vos voel querre un don,
Don ge randrai le guerredon,
Se Dex done que je m'an aille
Atot l'enor de la bataille. »
Et cil li respont franchemant :
« Demandez tot seüremant
Vostre pleisir, comant qu'il aut :
Riens que je aie ne vos faut. »
Lors dist Erec, que l'esprevier
Vialt par sa fille desresnier,

car il trouvait qu'elle était cent fois plus belle que toutes les autres demoiselles. Et s'il l'emmenait avec lui, il serait certainement justifié dans sa prétention de vouloir démontrer qu'elle devrait emporter l'épervier. Il ajouta : « Sire, vous ne savez pas quel hôte vous avez hébergé, ni son rang ni sa famille. Je suis le fils d'un roi puissant : mon père se nomme Lac, et les Bretons m'appellent Érec. J'appartiens à la cour du roi Arthur : j'ai été trois ans auprès de lui. Je ne sais si ma réputation et celle de mon père ont gagné cette contrée, mais je vous promets et déclare que si vous me fournissez les armes et si demain vous me confiez votre fille dans le but de conquérir l'épervier et que Dieu me donne la victoire, je l'emmènerai dans mon pays. Là, elle portera couronne et sera reine de dix cités. — Ah ! beau sire, est-ce vrai ? Êtes-vous Érec, le fils de Lac ? — Je le suis en vérité. » Le vavasseur fut on ne peut plus ravi : « Nous avons entendu parler de vous dans ce pays, répondit-il. Maintenant je peux vous aimer et estimer encore plus, car je sais que vous êtes preux et hardi. Je ne vous refuserai rien : je mets ma belle fille à votre entière disposition. » Alors, prenant sa fille par la main, il l'offrit à Érec : « Tenez, fit-il, je vous la donne. » Érec la reçut avec joie. Il avait maintenant tout ce qu'il lui fallait. Une grande joie régnait dans la maison : le père était tout réjoui

Car por voir n'i avra pucele
Qui la centiesme part soit bele.
Et se il avoec lui l'an mainne,
Reison avra droite et certainne
De desresnier et de mostrer
Qu'ele an doit l'esprevier porter.
Puis dist : « Sire, vos ne savez
Quel oste herbergié avez,
De quel afeire et de quel gent.
Filz sui d'un riche roi puissant :
Mes peres li rois Lac a non,
Erec m'apelent li Breton.
De la cort le roi Artus sui,
Bien ai esté trois anz a lui.
Je ne sai s'an ceste contree
Vint onques nule renomee
Ne de mon pere ne de moi,
Mes je vos promet et otroi,
Se vos armes m'aparelliez
Et vostre fille me bailliez
Demain a l'esprevier conquerre,
Que je l'an manrai an ma terre,
Se Dex la victoire m'an done ;
La li ferai porter corone,
S'iert reïne de dis citez.
- Ha ! biax sire, est ce veritez ?
Erec, li filz Lac, estes vos ?
- Ce sui mon, fet il, a estros. »
Li ostes mout s'an esjoï
Et dist : « Bien avomes oï
De vos parler an cest païs.
Or vos aim assez plus et pris,
Car mout estes preuz et hardiz ;
Ja de moi n'iroiz escondiz :
Tot a vostre comandemant
Ma bele fille vos comant. »
Lors l'a prise par mi le poing :
« Tenez, fet il, je la vos doing. »
Erec lieemant la reçut,
Or a quanque il li estut.
Grant joie font tuit par leanz :
Li peres an ert mout joianz,

et la mère pleurait de bonheur. La demoiselle, elle, gardait le silence, mais elle se sentait joyeuse et heureuse d'avoir été accordée à Érec, car il était preux et courtois. Elle savait bien qu'il deviendrait roi et qu'elle-même serait comblée d'honneurs et couronnée puissante reine.

Ce soir-là, ils veillèrent longuement. Les lits furent garnis de draps blancs et de couettes molles, et quand les conversations cessèrent, ils allèrent se coucher le cœur joyeux. Érec dormit peu, cette nuit-là. À la pointe du jour, lui et son hôte se levèrent promptement pour aller prier à l'église et faire chanter la messe du Saint-Esprit par un ermite. Ils n'oublièrent pas l'offrande, et après la messe, ils allèrent s'incliner devant l'autel avant de s'en retourner à la maison. Érec était impatient de se battre. Il demanda ses armes, et la demoiselle elle-même l'arma sans sortilège ni enchantement[1]. Elle laça ses chausses de fer et les cousut avec une lanière de cerf. Elle lui passa un haubert de fines mailles et laça la ventaille[2]. Elle lui mit sur la tête un heaume bien fourbi et lui ceignit son épée au côté. Elle l'arma ainsi des pieds à la tête. Enfin, elle commanda qu'on lui amène son cheval qu'il monta d'un seul bond. Elle lui apporta un écu et une lance bien raide. Elle lui tendit l'écu qu'il prit et suspendit à son cou par la guiche. Il empoigna la lance, la saisissant par le talon.

Et la mere plore de joie.
Et la pucele ert tote coie,
Mes mout estoit joianz et liee
Qu'ele li estoit otroiee,
Por ce que preuz ert et cortois,
Et bien savoit qu'il seroit rois
Et ele meïsme enoree,
Riche reïne coronee.
Mout orent cele nuit veillié ;
Li lit furent apareillié
De blans dras et de costes[a] moles.
A tant faillirent les paroles,
Lieemant se vont couchier tuit.
Erec dormi po cele nuit.
L'andemain, lués que l'aube crieve,
Isnelemant et tost se lieve,
Et ses ostes ansanble o lui.
Au mostier vont orer andui
Et firent del Saint[b] Esperite
Messe chanter a un hermite ;
L'oferande n'oblïent mie.
Quant il orent la messe oïe,
Andui anclinent a l'autel,
Si s'an repeirent a l'ostel.
Erec tarda mout la bataille.
Les armes quiert et l'an li baille,
La pucele meïsmes l'arme,
N'i ot fet charaie ne charme.
Lace li les chauces de fer
Et queust a corroie de cer ;
Hauberc li vest de boene maille
Et se li lace la vantaille ;
Le hiaume brun li met el chief,
Mout l'arme bien de chief an chief.
Au costé l'espee li ceint.
Puis comande qu'an li amaint
Son cheval, et l'an li amainne ;
Sus est sailliz de terre plainne.
La pucele aporte l'escu
Et la lance qui roide fu ;
L'escu li baille, et il le prant,
Par la guige a son col le pant.
La lance li ra el poing mise,
Cil l'a devers l'arestuel prise.

Puis Érec dit au vavasseur : « Beau sire, s'il vous plaît, faites équiper votre fille, car je veux la conduire à l'épervier comme nous en sommes convenu. » Sans aucun délai, le vavasseur fit seller un palefroi[1] bai d'un harnais qui n'avait rien de remarquable : sa grande pauvreté ne lui permettait rien d'autre. La selle et le mors ayant été ajustés, la demoiselle sans ceinture ni manteau monta sur le cheval sans se faire prier. Érec ne tarda pas à partir avec la jeune fille à son côté. Il était suivi de son hôte et de sa dame.

La gracieuse demoiselle à sa droite, Érec chevaucha la lance droite devant lui. Le long des rues, les grands et les petits le regardaient passer. Le peuple entier s'émerveillait. On se chuchotait : « Qui est-ce ? Qui est ce chevalier ? Il doit être bien hardi et fier pour emmener cette belle jeune fille. Cependant ce ne sera pas en vain, ce ne sera pas à tort qu'il soutiendra qu'elle est la plus belle. » On se disait : « En vérité, c'est elle qui mérite l'épervier. » Les uns faisaient l'éloge de la demoiselle et un grand nombre s'exclamaient : « Dieu ! qui est ce chevalier qui mène cette belle jeune fille à sa droite ? — Je ne sais pas, je ne sais pas, répondait-on, mais ce heaume fourbi, ce haubert, cet écu et cette épée de fer émoulu lui vont bien. Comme il se tient avec élégance sur son cheval ! Il semble courageux et vaillant.

Puis dist au vavasor gentil :
« Biax sire, s'il vos plest, fet il,
Feites vostre fille atorner,
Qu'a l'esprevier la voel mener
Si con vos m'avez covenant. »
Li vavasors fist maintenant
Anseler un palefroi bai,
Onques ne le mist an delai.
Del hernois a parler ne fet,
Car la granz povretez ne let,
Don li vavasors estoit plains.
La sele fu mise et li frains.
Deslïee et desafublee
Est la pucele sus montee,
Qui de rien ne s'an fist proier.
Erec ne volt plus delaier :
Or s'an va, delez lui an coste
An mainne la fille son oste ;
Aprés les sivent amedui
Li sires et la dame o lui.
Erec chevalche lance droite,
Delez lui la pucele adroite.
Tuit l'esgardent par mi les rues,
Et les granz genz et les menues.
Trestoz li pueples s'an mervoille,
Li uns dit a l'autre et consoille :
« Qui est ? Qui est cil chevaliers ?
Mout doit estre hardiz et fiers,
Quant la bele pucele an mainne.
Cist anploiera bien sa painne,
Cist doit bien desresnier par droit
Que ceste la plus bele soit. »
Li uns dit a l'autre : « Por voir,
Ceste doit l'esprevier avoir. »
Li un la pucele looient,
Et mainz en i ot qui disoient :
« Dex, qui puet cil chevaliers[a] estre
Qui la bele pucele adestre ?
- Ne sai, ne sai, ce dit chascuns,
Mes mout li siet li hiaumes bruns,
Et cil haubers, et cil escuz,
Et cil branz d'acier esmoluz.
Mout est adroiz sor ce cheval,
Bien resanble vaillant vassal :

Il eſt très bien fait et bien taillé de bras, de jambes et de pieds. » Tout le monde tenait à les voir, mais Érec et la demoiselle ne s'attardèrent guère et arrivèrent près de l'épervier. Là, ils se tinrent à l'écart et attendirent le chevalier. Bientôt, ils le virent venir accompagné de son nain et de sa demoiselle. Il avait déjà appris que l'épervier lui serait disputé, mais il n'avait pas cru qu'il exiſtât au monde un chevalier assez hardi pour oser lui livrer combat, tant il était convaincu de le vaincre et de l'abattre. Tout le monde le connaissait et voulait le saluer et l'accompagner. La foule de gens faisait grand tapage : chevaliers, sergents, dames et demoiselles couraient à toutes jambes après lui. Il chevauchait en tête de tous, orgueilleusement, avec sa demoiselle et son nabot. Il se hâta vers l'épervier, mais il y avait tout autour une si grande foule de petites gens avides de voir disputer l'épervier, qu'il lui fut impossible de s'en approcher de plus près que d'une longueur d'arbalète.

Le comte qui venait d'arriver sur la place, alla vers les vilains et les menaça d'une verge qu'il tenait à la main. Les vilains reculèrent. Alors le chevalier s'avance et dit tranquillement à sa demoiselle : « Demoiselle, cet oiseau qui est si beau et si bien mué vous revient de plein droit, car vous êtes belle et noble. Il sera vôtre tant que je serai vivant. Douce amie,

Mout eſt bien fez et bien tailliez
De braz, de janbes et de piez. »
Tuit a aus esgarder antandent,
Et il ne tardent ne atandent
Tant que devant l'esprevier furent.
Iluec de l'une part s'eſturent
Ou le chevalier atandoient.
Eſtes vos que venir le voient,
Lez lui son nain et sa pucele.
Ja avoit oï la novele
C'uns chevaliers venuz eſtoit
Qui l'esprevier avoir voloit,
Mes ne cuidoit qu'el siegle eüſt
Chevalier qui si hardiz fuſt
Qui contre lui s'osaſt conbatre ;
Bien le cuidoit vaintre et abatre.
Totes les genz le conuissoient,
Tuit le salüent et convoient.
Aprés lui ot grant bruit de gent :
Li chevalier et li sergent
Et les dames corent aprés
Et les puceles a eslés.
Li[a] chevaliers va devant toz,
Lez lui sa pucele et son goz.
Mout chevalche orguilleusemant
Vers l'esprevier isnelemant,
Mes antor avoit si grant presse
De la vilainne gent angresse
Que l'an n'i pooit aprochier
Del trait a un arbaleſtrier.
Li cuens eſt venuz an la place,
As vilains vient, si les menace.
Une verge tient an sa main :
Arriers se traient li vilain.
Li chevaliers s'eſt avant trez,
A sa pucele diſt an pez :
« Ma dameisele, ciſt oisiax,
Qui tant bien eſt müez et biax,
Doit voſtre eſtre par droite rante,
Que mout par eſtes bele et gente,
Et si iert il tote ma vie.
Alez avant, ma dolce amie,

allez prendre l'épervier sur la perche. » La demoiselle tend la main. Érec accourt pour le lui disputer, car il ne respecte pas sa prétention[1] : « Demoiselle, fait-il, fuyez ! Allez-vous amuser avec un autre oiseau, car vous n'avez aucun droit à celui-ci. Peu importe qui en sera courroucé, cet épervier ne vous appartiendra pas, car une meilleure demoiselle que vous, une demoiselle plus belle et plus courtoise le réclame. » Le chevalier est déçu, mais Érec s'en soucie peu. Il fait avancer sa demoiselle : « Ma belle, fait-il, approchez-vous et prenez l'oiseau sur la perche, car il vous appartient de plein droit. Demoiselle, n'hésitez pas à avancer, car au cas où quelqu'un s'y opposerait, je suis assez audacieux pour soutenir que, comme la lune ne peut se comparer au soleil, personne ne peut se comparer à vous en beauté, en valeur, en noblesse et en honneur. » Le chevalier ne peut plus se contenir devant l'audace avec laquelle on lui offre le combat : « Quoi, fait-il, vassal, qui es-tu, toi qui me contestes l'épervier ? » Érec lui répond hardiment : « Je suis un chevalier d'une autre terre. Je suis venu conquérir cet épervier. En toute justice, il appartient à cette demoiselle, ne vous en déplaise. — Hâte-toi de fuir, cela ne se fera jamais. C'est la folie qui t'a mené ici. Si tu veux l'épervier, il te faudra le payer cher. — Payer, vassal, comment ? — Il te faudra te battre avec moi

L'esprevier a la perche prandre. »
La pucele i vost la main tandre,
Mes Erec li cort chalongier,
Qui rien ne prise son dongier :
« Dameisele, fet il, fuiez !
A autre oisel vos deduiez,
Car vos n'avez droit an cestui.
Cui qu'an doie venir enui,
Ja cist espreviers vostres n'iert,
Que miaudre de vos le requiert,
Plus bele asez et plus cortoise. »
A l'autre chevalier an poise,
Mes Erec ne le prise guere.
Sa pucele fet avant trere :
« Bele, fet il, avant venez,
L'oisel a la perche prenez,
Car bien est droiz que vos l'aiez.
Dameisele, avant vos traiez !
Del desresnier tres bien me vant,
Se nus s'an ose trere avant,
Que a vos ne s'an prant nes une,
Ne que au soloil fet la lune,
Ne de biauté, ne de valor,
Ne de franchise, ne d'enor. »
Li autres nel pot plus sofrir,
Quant il si l'oï porofrir
De la bataille a tel vertu :
« Cui ? fet il, vassax, qui es tu,
Qui l'esprevier m'as contredit ? »
Erec hardïemant li dit :
« Uns chevaliers sui d'autre terre.
Cest esprevier sui venuz querre,
Et bien est droiz, cui qu'il soit let,
Que ceste dameisele l'et.
- Fui ! fet li autres, ce n'iert ja ;
Folie t'a amené ça.
Se tu viax avoir l'esprevier,
Mout le t'estuet conparer chier.
- Conparer ? vassax, et de quoi ?
- Conbatre t'an covient a moi,

si tu refuses de me le concéder sur-le-champ. — C'est vous qui dites une folie, répond Érec. Vos menaces sont, à mon sens, futiles. Je vous crains très peu. — S'il en est ainsi, je te défie à l'instant, car cela ne peut se régler sans bataille. — À la volonté de Dieu ! répond Érec, je n'ai jamais rien désiré autant. » Maintenant, vous allez entendre les coups du combat.

On dégage la place qui est spacieuse. La foule l'entoure de toutes parts. Les combattants s'éloignent l'un de l'autre de plus d'un arpent. Ils éperonnent leur cheval. Ils s'attaquent avec le fer de leurs lances et se heurtent avec une telle violence qu'ils percent et défoncent leurs écus : ils ont brisé leur lance qui vole en éclats, ils ont mis leurs arçons en pièces derrière eux, ils ont vidé les étriers, ils se retrouvent par terre, leurs chevaux s'enfuient à travers champs. Vite, ils se relèvent. Leurs lances ont bien travaillé. Maintenant, ils tirent leurs épées du fourreau et, à grands coups, ils s'attaquent sauvagement du tranchant de leur arme. Les heaumes se brisent et résonnent. Rude est le combat des épées : ils se donnent des coups terribles sur le cou, car ils ne simulent en rien. Ils brisent tout ce qu'ils atteignent. Ils tranchent leurs écus, ils faussent leurs hauberts et les lames deviennent vermeilles de sang. La lutte dure longtemps. Ils se frappent sans relâche si bien qu'ils sont épuisés et que leur ardeur s'affaiblit. Les deux demoiselles

Se tu ne le me clainmes quite.
- Or, avez vos folie dite,
Fet Erec, au mien esciant,
Ce sont menaces de neant,
Que tot par mesure vos dot[a].
- Donc te desfi ge tot de bot,
Car ne puet estre sanz bataille. »
Erec respont : « Or Dex i vaille !
C'onques riens nule tant ne vos. »
Des or mes an orroiz les cos.
La place fu delivre et granz,
De totes parz furent les genz.
Cil plus d'un arpant s'antr'esloingnent,
Por assanbler les chevax poignent,
As fers des lances se requierent,
Par si grant vertu s'antre fierent
Que li escu piercent et croissent,
Les lances esclicent et froissent,
Depiecent li arçon derriers,
Guerpir lor estuet les estriés ;
Contre terre amedui se ruient,
Li cheval par le chanp s'an fuient.
Cil resont tost an piez sailli,
Des lances n'orent pas failli,
Les espees des fuerres traient,
Felenessemant s'antre essaient
Des tranchanz, granz cos s'antre donent.
Li hiaume cassent et resonent.
Fiers est li chaples des espees,
Mout s'antre donent granz colees,
Que de rien nule ne se faignent ;
Tot deronpent quanqu'il ataignent,
Tranchent escutz, faussent haubers.
Del sanc vermoil rogist li fers.
Li chaples dure longuemant ;
Tant se fierent menüemant
Que mout se lassent et recroient.
Andeus les puceles ploroient :

pleurent, le chevalier et Érec voient leur amie se lamenter, tendre les mains vers Dieu, le priant qu'il donne l'honneur du combat à celui qui se bat pour elle.

« Vassal, dit le chevalier, retirons-nous un peu en arrière et prenons un peu de repos, car nos coups sont faibles. Il faut nous assener de meilleurs coups, car voici bientôt la tombée du soir. Il est honteux et humiliant que la lutte ait duré si longtemps. Voilà votre noble demoiselle qui pleure en implorant Dieu ; elle prie tendrement pour vous, comme la mienne prie pour moi[1]. Pour nos amies, nous devons renouveler l'effort de nos épées. — Vous avez bien dit », répond Érec. Ils se reposent un peu. Érec regarde son amie qui prie doucement pour lui. À sa vue, sa force s'accroît. Grâce à sa beauté et à l'amour qu'il avait pour elle[2], il retrouve toute son audace. Il se souvient de la reine à qui il a dit dans la forêt qu'il se vengerait ou mettrait le comble à sa honte. « Ah ! malheureux que je suis, se dit-il, qu'est-ce que j'attends ? Je n'ai pas encore vengé l'outrage auquel ce vassal a consenti quand son nain m'a frappé dans le bois. » Il sent renaître sa colère ; furieux, il appelle le chevalier : « Vassal, je vous défie à nouveau, nous avons pris un trop long repos, recommençons le combat ! — Cela ne me déplaît pas », répond l'autre. Alors derechef, ils en reviennent

Chascuns voit la soe plorer,
Les mains tandre a Deu et orer
Qu'il doint l'enor de la bataille
Celui qui por li se travaille.
« Vassax, ce dit li chevaliers,
Car nos traions un po arriers,
S'estons un petit an repos,
Car trop feromes foibles cos ;
Miaudres cos nos covient ferir,
Car trop est pres de l'anserir.
Mout est grant honte et grant leidure,
Quant ceste bataille tant dure.
Voi la cele gente pucele
Qui por toi plore et Dieu apele !
Mout prie dolcemant por toi
Et la moie autresi por moi[a].
Si nos devons as branz d'acier
Por noz amies resforcier. »
Erec respont : « Bien avez dit. »
Lors se reposent un petit.
Erec regarde vers s'amie,
Qui mout dolcemant por lui prie.
Tot maintenant qu'il l'ot veüe,
Se li est sa force creüe.
Por s'amor et por sa biauté
A reprise mout grant fierté.
Remanbre li de la reïne,
Qu'il avoit di an la gaudine
Que il sa honte vangeroit
Ou il ancore la crestroit.
« Hé ! mauvés, fet il, qu'atant gié ?
Ancores n'ai ge pas vangié
Le let que cil vasax sofri,
Quant ses nains el bois me feri. »
Ses mautalanz li renovele ;
Le chevalier par ire apele :
« Vassax, fet il, tot de novel
A la bataille vos rapel :
Trop avons fet grant reposee ;
Recomançons nostre meslee ! »
Cil li respont : « Ce ne m'est grief. »
Lors s'antre vienent de rechief.

aux épées. Ils connaissaient bien l'escrime. Au premier assaut, Érec manque d'être blessé gravement. Heureusement qu'il eſt en garde : le chevalier l'a frappé à découvert au-dessus de l'écu, si bien qu'il lui a tranché une pièce du heaume au ras de sa coiffe blanche[1]. L'épée a glissé vers le bas et a fendu l'écu jusqu'à la boucle et tranché, sur le côté, plus d'un empan[2] du haubert. Érec aurait dû se trouver au plus mal : le froid acier lui eſt passé sur la hanche jusqu'à la chair. Cette fois, Dieu l'a sauvé, car si le fer n'avait pas glissé et frappé à plat, il lui aurait tranché le milieu du corps en deux. Mais Érec ne se décourage pas car, si l'autre lui prête, il sait bien le rembourser[3] : il l'attaque hardiment en le frappant le long de l'épaule. Il lui assène un tel coup que l'écu ne résiſte plus, le haubert non plus, et l'épée va jusqu'à l'os et fait jaillir le sang vermeil qui coule jusqu'à la ceinture. Les deux chevaliers sont fiers : ils luttent d'égal à égal, de sorte que l'un ne cède pas un seul pied de terre à l'autre. Leurs hauberts sont démaillés et leurs écus sont si déchiquetés qu'ils n'ont, sans mentir, plus rien d'entier dont ils puissent se protéger. Ils se frappent à découvert : tous les deux perdent beaucoup de sang et s'affaiblissent. Le chevalier frappe Érec et Érec ripoſte en lui assenant un tel coup sur le heaume qu'il l'étourdit. Érec frappe et refrappe sans rencontrer de résiſtance. Il donne trois coups

Andui sorent de l'escremie[a] :
A cele premiere anvaïe,
S'Erec bien coverz ne se fuſt,
Li chevaliers blecié l'eüſt ;
Si l'a li chevaliers feru
A descovert, desor l'escu,
C'une piece del hiaume tranche
Res a res de la coisfe blanche.
L'espee contre val descent,
L'escu jusqu'a la bocle fant,
Et del hauberc lez le coſté
Li a plus d'un espan oſté.
Bien dut eſtre Erec afolez ;
Jusqu'a la char li eſt colez
Sor la hanche li aciers froiz.
Dex le gari a cele foiz :
Se li fers ne tornaſt dehors
Tranchié l'eüſt par mi le cors.
Mes Erec de rien ne s'esmaie :
Se cil li preſte, bien li paie :
Mout hardïemant le requiert,
Par selonc l'espaule le fiert.
Tele anpointe li a donee
Que li escuz n'i a duree,
Ne li haubers rien ne li vaut
Que jusqu'a l'os l'espee n'aut :
Tot contre val jusqu'au braier
A fet le sanc vermoil raier.
Mout sont fier andui li vasal :
Si se conbatent par igal
Que ne puet pas un pié de terre
Li uns desor l'autre conquerre.
Mout ont lor haubers desmailliez
Et les escuz si detailliez
Qu'il n'ont tant d'antier, sanz mantir,
Dont il se puissent recovrir,
Tuit se fierent a descovert :
Chascuns del sanc grant masse i pert,
Mout afeblissent anbedui.
Cil fiert Erec, et Erec lui :
Tel cop a delivre li done
Sor le hiaume que tot l'eſtone ;
Fiert et refiert tot a bandon,
Trois cos li done de randon,

de suite et écartèle complètement le heaume en tranchant la coiffe au-dessous. Son épée pénètre jusqu'à la tête et fend l'os du crâne du chevalier, mais elle n'atteint pas la cervelle. Son adversaire incline par en avant et chancelle. Érec le pousse et le fait tomber sur le côté droit. Il lui tire et arrache le heaume avec violence, il lui délace la ventaille et lui découvre le visage et la tête. Érec se souvient de l'outrage que le nain lui a fait subir dans le bois et il aurait coupé la tête au chevalier si celui-ci ne lui avait demandé merci : « Ah ! vassal, tu m'as vaincu. De grâce ! ne me tue pas ! Puisque tu m'as déjà vaincu et pris, tu n'aurais jamais plus gloire et valeur si tu me tuais maintenant. Ce serait une trop grande vilenie. Voici mon épée, je te la rends. » Mais Érec la refuse et lui dit : « C'est bien, je te fais grâce. — Ah ! noble chevalier, merci ! Mais dis-moi pour quel forfait, pour quel tort me hais-tu à mort ? Que je sache, je ne t'ai jamais vu, jamais je ne t'ai causé de dommages, jamais je ne t'ai infligé de honte ou d'outrage. — Si, tu l'as fait, répond Érec. — Ah ! sire, comment l'aurais-je fait puisque je ne vous ai jamais vu. Mais si je vous ai fait quelque tort, je consens à rester à votre merci pour toujours. — Vassal, lui dit Érec, je suis celui qui était hier dans la forêt avec la reine Guenièvre quand tu as toléré que ton ignoble nain frappât la suivante de ma dame. C'est une grande vilenie que de frapper une femme !

Li hiaumes escartele toz
Et la coisfe tranche desoz.
Jusqu'au test l'espee n'areste,
Un os li tranche de la teste,
Mes nel tocha an la cervele.
Cil anbrunche toz et chancele ;
Que qu'il chancele, Erec le bote,
Et cil chiet sor le destre cote.
Erec par le hiaume le sache,
A force del chief li arache
Et la vantaille li deslace,
Le chief li desarme et la face.
Quant lui remanbre de l'outrage
Que ses nains li fist el boschage,
La teste li eüst colpee[a]
Se il n'eüst merci criee :
« Ha ! vasax, fet il, conquis m'as.
Merci ! ne m'ocirre tu pas !
Des que tu m'as oltré et pris,
Ja n'an avroies los ne pris
Se tu des or mes m'ocioies.
Trop grant vilenie feroies.
Tien m'espee, je la te rant. »
Mes Erec mie ne la prant,
Einz dit : « Bien va, je ne t'oci.
- Ha ! gentix chevaliers, merci !
Por quel forfet ne por quel tort
Me doiz tu donc haïr de mort ?
Einz mes ne te vi que je sache,
N'onques ne fui an ton domage
Ne ne te fis honte ne let. »
Erec respont : « Si avez fet.
- Hé ! sire, car le dites donques,
Ne vos vi mes que je saiche onques,
Et se ge rien mesfet vos ai,
An vostre merci an serai. »
Lors dist Erec : « Vasax, je sui
Cil qui an la forest hier fui
Avoec la reïne Ganievre,
Ou tu sofris ton nain anrievre
Ferir la pucele ma dame ;
Granz viltance est de ferir fame.

Ensuite, il m'a frappé moi-même. Tu me tenais alors pour un être vil : tu as commis une grande insolence quand tu as permis et pris plaisir à voir cet avorton de nain nous frapper outrageusement. C'est pour ce forfait que je te hais : c'est là le tort que tu m'as fait. Il faut que tu te constitues prisonnier et que tout de suite et sans délai, tu ailles tout droit auprès de ma dame[1] que tu trouveras à Caradigan. Si tu pars immédiatement, tu y arriveras ce soir, car je crois qu'il n'y a pas sept lieues d'ici là. Tu te remettras entre ses mains, à sa disposition avec ton nain et ta demoiselle. Et tu lui diras de ma part que je reviendrai demain joyeusement et que j'emmènerai une jeune fille si belle, si sage et si vertueuse qu'on ne trouve sa pareille nulle part. Tu lui diras la vérité. Et maintenant, je veux connaître ton nom. » L'autre dut se nommer, bon gré mal gré : « Sire, je me nomme Yder, fils de Nut. Ce matin encore, je ne croyais point en l'existence d'un chevalier qui puisse me vaincre. Maintenant, j'ai trouvé meilleur et plus expérimenté que moi. Je vous reconnais comme vaillant chevalier. Acceptez ma parole d'honneur, je vous donne l'assurance que tout de suite et sans plus tarder, je me rends chez la reine. Mais dites-moi, ne me le cachez pas, de quel nom vous appelle-t-on ? Comment nommerai-je celui qui m'envoie ? Je suis prêt à me mettre en route. — Je te dirai mon nom, répondit Érec, sans le cacher.

Et moi aprés referi il.
Mout me tenis lors anpor vil :
Trop grant orguel[a] asez feïs,
Quant tu tel oltrage veïs,
Si le sofris et si te plot
D'une tel fauture et d'un bot,
Qui feri la pucele et moi.
Por ce forfet haïr te doi,
Car trop feïs grant mesprison.
Fiancier t'an estuet prison,
Et sanz nul respit orandroit
Iras a ma dame tot droit,
Car sanz faille la troveras
A Caradigan. Se la vas,
Bien i vandras ancor enuit :
N'i a pas set liues, ce cuit.
Toi et ta pucele et ton nain
Li deliverras an sa main
Por fere son comandemant.
Et se li di que ge li mant
Que demain a joie vanrai

Et une pucele an manrai,
Tant bele, et tant saige, et tant preu,
Que sa paroille n'est nul leu :
Bien li porras dire por voir.
Et ton non revoel ge savoir. »
Lors li dist cil, ou voelle ou non :
« Sire, Ydiers, li filz Nut, ai non.
Hui matin ne cuidoie mie
C'uns seus hom par chevalerie
Me poïst vaintre. Or ai trové
Meillor de moi et esprové :
Mout estes chevaliers vaillanz.
Tenez ma foi, jel vos fianz
Que orandroit sanz plus atandre
M'irai a la reïne randre.
Mes dites moi, nel me celez,
Par quel non estes apelez ?
Qui dirai ge qui m'i anvoie ?
Aparelliez sui de la voie. »
Et cil respont : « Jel te dirai,
Ja mon non ne te celerai :

Je m'appelle Érec. Va et dis à la reine que c'eſt moi qui t'ai envoyé à elle. — Je pars et je vous promets de me mettre à son entière disposition avec mon nain et ma demoiselle. Vous seriez mal venu d'en douter. Je lui donnerai des nouvelles de vous et de votre demoiselle. » Érec accepta alors la parole du chevalier. Le comte, les gens des environs, les pucelles et les barons s'étaient tous approchés pour être témoins de leur accord. Il y en avait qui étaient triſtes et d'autres qui étaient joyeux : l'accord déplaisait aux uns et plaisait aux autres. Beaucoup se réjouissaient pour la demoiselle à la tunique blanche, la fille du vavasseur, celle qui avait le cœur noble et franc. Mais ceux qui aimaient Yder étaient triſtes pour lui et pour son amie. Yder ne voulut pas s'attarder davantage. Il lui fallait tenir parole. Il monta tout de suite sur son cheval. Pourquoi vous en ferais-je un long récit ? Il emmena son nain et sa demoiselle, ils traversèrent un bois et une plaine et en suivant tout droit leur chemin, ils arrivèrent à Caradigan. Monseigneur Gauvain, le sénéchal Keu, et avec eux, comme je le pense, un grand nombre de chevaliers se tenaient dans les galeries extérieures de la grande salle. Ils virent ceux qui s'en venaient. Le sénéchal qui les vit le premier dit à monseigneur Gauvain : « Sire, mon cœur devine que le vassal qui chemine là-bas eſt celui dont la reine dit qu'il lui causa hier une si grande détresse.

Erec[a] ai non. Va, se li di
Que je t'ai anvoié a li.
- Et je m'an vois, jel vos otroi ;
Mon nain et ma pucele o moi
Metrai an sa merci del tot,
Ja mar an seroiz an redot.
Et si li dirai la novele
De vos et de voſtre pucele. »
Lors en a Erec la foi prise ;
Tuit sont venu a la devise,
Li cuens et les genz an viron,
Les puceles et li baron.
De maz et de liez en i ot :
A l'un pesa, a l'autre plot.
Por la pucele au cheinse blanc,
Qui le cuer ot gentil et franc,
Qui eſtoit fille au vavasor,
S'esjoïssent tuit li plusor.
Et por Yder dolant eſtoient
Et por s'amie qui l'amoient.
Yders n'i volt plus areſter :
Sa foi li covint aquiter.
Maintenant sor son cheval monte.
Por coi vos feroie lonc conte ?
Son nain et sa pucele an mainne,
Le bois trespassent et la plainne ;
Tote la droite voie tindrent
Tant que a Caradigan vindrent.
Es loiges de la sale hors
Eſtoit mes sire Gauvains lors
Et Kex li senechax ansanble ;
Des barons i ot, ce me sanble,
Avoec ax grant masse venuz.
Cez qui vienent ont bien veüz.
Li senechax premiers le vit,
A mon seignor Gauvain a dit :
« Sire, fet il, mes cuers devine
Que cil vasax qui la chemine,
C'eſt cil que la reïne diſt
Qui hier si grant enui li fiſt.

Il me semble qu'ils sont trois, car je vois un nain et une pucelle. — C'est vrai, dit monseigneur Gauvain, il s'agit bien d'une jeune fille et d'un nain qui accompagnent un chevalier. Ils se dirigent droit vers nous. Le chevalier est tout armé, mais son écu est en pièces. Si la reine le voit, je pense qu'elle le reconnaîtra. Ah ! sénéchal, appelez-la donc ! » Keu partit immédiatement et trouva la reine dans une chambre : « Dame, dit-il, vous souvenez-vous du nain qui vous a courroucée hier en blessant votre suivante ? — Oui, je m'en souviens très bien. Sénéchal, en savez-vous quelque chose ? Pourquoi me le rappelez-vous ? — Dame, parce que je viens d'apercevoir un chevalier armé qui voyage[1] sur un destrier gris fer, et, si mes yeux ne me trompent, il est accompagné d'une jeune fille. Je crois qu'avec eux vient aussi un nain qui tient le fouet dont Érec a été frappé. » La reine se leva et dit : « Allons-y, sénéchal, je veux voir si c'est bien le même vassal. Si c'est lui, je vous le confirmerai aussitôt que je le verrai. — Je vous conduirai, venez aux galeries, en haut, où se trouvent nos compagnons. C'est de là que nous les avons vus venir. Monseigneur Gauvain lui-même vous y attend. Dame, allons-y. Nous avons déjà trop tardé. » La reine monta et se plaça près des fenêtres, à côté de monseigneur Gauvain. Elle reconnut facilement le chevalier :

Ce m'est avis que il sont troi :
Le nain et la pucele voi.
- Voirs est, fet mes sire Gauvains,
C'est une pucele et uns nains
Qui avoec le chevalier vienent,
Vers nos la droite voie tienent.
Toz armez est li chevaliers,
Mes ses escuz n'est pas antiers.
Se la reïne le veoit,
Je cuit qu'ele le conuistroit.
Hé ! senechax, car l'apelez ! »
Cil i est maintenant alez ;
Trovee l'a en une chanbre :
« Dame, fet il, s'il vos remanbre
Del nain qui hier vos correça
Et vostre pucele bleça ?
- Oïl, mout m'an sovient il bien,
Seneschax, savez an vos rien ?
Por coi l'avez ramanteü ?
- Dame, por ce que j'ai veü
Venir un chevalier errant,
Armé sor un destrier ferrant,
Et, se mi oel ne m'ont manti,
Une pucele a avoec li,
Et si m'est vis qu'avoec ax vient
Li nains qui l'escorgiee tient,
Dom Erec reçut la colee. »
Lors s'est la reïne levee
Et dist : « Alons i, seneschax,
Veoir se ce est li vasax.
Se c'est il, bien poez savoir
Que je vos an dirai le voir
Maintenant que je le verrai. »
Et Kex dist : « Je vos i manrai.
Or venez as loiges a mont,
La ou nostre conpaignon sont.
D'ilueques venir le veïsmes,
Et mes sire Gauvains meïsmes
Vos i atant. Dame, alons i,
Que trop avons demoré ci. »
Lors s'est la reïne esmeüe,
As fenestres s'an est venue,
Lez mon seignor Gauvain s'estut
Le chevalier mout bien conut :

« Ah ! fit-elle, c'eſt bien lui, il eſt évident qu'il eſt passé par un grand danger. Il s'eſt certainement battu. Mais, je ne sais guère si Érec a réussi à se venger de l'affront ou si ce chevalier a vaincu Érec. On peut voir de nombreuses traces de coups sur son écu, son haubert eſt couvert de sang : il y a plus de rouge que de blanc. — C'eſt vrai, fit monseigneur Gauvain, dame, je suis absolument certain que vous avez raison : son haubert eſt tout froissé, martelé et ensanglanté. Ce chevalier s'eſt battu et il eſt évident que la bataille a été rude. Nous allons bientôt entendre un récit qui nous rendra joyeux ou chagrin : ou bien ce chevalier vient se conſtituer prisonnier et se mettre à votre merci, ou bien, par folie et audace, il vient ici se vanter d'avoir vaincu et peut-être tué Érec. Je ne pense pas qu'il apporte d'autres nouvelles. » La reine le pensait aussi et tous étaient d'accord : « Cela ne peut être autrement », disaient-ils.

Enfin Yder, le porteur de nouvelles, passa sous la porte. Ils descendirent tous des galeries et allèrent à sa rencontre. Yder et ses compagnons s'arrêtèrent devant le perron et il descendit de son cheval. Gauvain souleva la demoiselle et la posa à terre. Le nain descendit du côté opposé. Plus de cent chevaliers étaient présents et ils menèrent les trois nouveaux venus devant le roi. Dès qu'Yder aperçut la reine, il s'avança et s'inclina à ses pieds. Il la salua d'abord,

« Haï ! fet ele, ce eſt il.
Mout a eſté an grant peril ;
Conbatuz s'eſt. Ce ne sai gié,
Se Erec a son duel vangié
Ou se ciſt a Erec vaincu,
Mes mout a cos an son escu ;
Ses haubers eſt coverz de sanc :
Del roge i a plus que del blanc.
- Voirs eſt, fet mes sire Gauvains,
Dame, je sui treſtoz certains
Que de rien nule ne mantez :
Ses haubers eſt ansanglantez,
Mout eſt hurtez et debatuz.
Bien pert que il s'eſt conbatuz.
Savoir poons, sanz nule faille,
Que forz a eſté la bataille.
Ja li orrons tel chose dire
Don nos avrons ou joie ou ire :
Ou Erec l'anvoie a vos ci
An prison an voſtre merci,
Ou cil se vient[a] par hardemant
Vanter antre nos folemant
Qu'il a Erec vaincu ou mort.
Ne cuit qu'autre novele aport. »
Fet la reïne : « Je le cuit.
- Bien puet eſtre », ce dïent tuit.
   A tant Yders antre an la porte,
Qui la novele lor aporte.
Des loges sont tuit avalé,
A l'ancontre li sont alé.
Ydiers vint au perron a val,
La descendi de son cheval.
Et Gauvains la pucele priſt
Et jus de son cheval la miſt.
Li nains de l'autre part descent.
Chevaliers i ot plus de cent.
Quant descendu furent tuit troi,
Si les mainnent devant le roi.
La ou Ydiers vit la reïne,
Jusque devant ses piez ne fine ;

puis il salua le roi et ses chevaliers : « Dame, dit-il, un homme d'une grande noblesse m'envoie à vous me constituer votre prisonnier. C'est un vaillant et preux chevalier sur le visage de qui mon nain a fait sentir les nœuds de son fouet. Il m'a vaincu et conquis par les armes. Dame, je vous amène aussi et mets à votre disposition mon nain et ma demoiselle pour faire d'eux tout ce qui vous plaira. » La reine ne put se taire davantage ; elle demanda des nouvelles d'Érec : « Dites-moi, sire, savez vous quand reviendra Érec ? — Dame, dès demain, et il amènera avec lui une demoiselle comme je n'en ai jamais vu d'aussi belle. » Le message du chevalier terminé, la reine, prudente et sage, lui dit courtoisement : « Ami, puisque loyalement vous vous êtes constitué mon prisonnier, votre captivité sera très légère. Je n'ai aucun désir de vous faire de mal, mais dites-moi, et que Dieu vous soit en aide, quel est votre nom ? — Je m'appelle Yder, fils de Nut. » On sait qu'il disait vrai. Alors la reine se leva et s'approcha du roi. « Sire, dit-elle, vous avez entendu l'histoire du vaillant chevalier Érec. Hier, je vous ai donné le bon conseil d'attendre son retour. Il est bon de chercher conseil. — Vous avez dit vrai, répondit le roi, le dicton a raison. Il est sage celui qui suit un bon conseil[1]. Heureusement nous avons accepté le vôtre. Mais si vous m'aimez

Salüee l'a tot premiers
Puis le roi et ses chevaliers[a],
Et dist : « Dame, an vostre prison
M'anvoie ci uns gentix hom,
Uns chevaliers vaillanz et preuz,
Cil cui fist hier santir les neuz
Mes nains de la corgiee el vis ;
Vaincu m'a d'armes et conquis.
Dame, le nain vos amaing ci
Et ma pucele a merci
Por fere[b] quanque il vos plest. »
La reïne plus ne se test,
D'Erec li demande novele :
« Or me dites, sire, fet ele,
Savez vos quant Erec vanra ?
- Dame, demain, et s'amanra
Une pucele ansanble o lui,
Onques si bele ne conui. »
Quant il ot conté son message,
La reïne fu preuz et sage,
Cortoisemant li dit : « Amis,
Des qu'an ma prison estes mis,
Mout iert vostre prisons legiere.
N'ai nul talant que mal vos quiere,
Mes or me di, se Dex t'aïst,
Comant as non. » Et il li dist :
« Dame, Ydiers ai non, li filz Nut. »
La verité l'an reconut.
Lors s'est la reïne levee,
Devant le roi s'an est alee
Et dist : « Sire, or avez veü,
Or avez vos bien antandu
D'Erec[c] le vaillant chevalier.
Mout vos donai boen consoil hier,
Quant jel vos loai a atandre :
Por ce fet il boen consoil prandre. »
Li rois a dit : « N'est mie fable,
Ceste parole est veritable :
Qui croit consoil n'est mie fos ;
Buer creümes hier vostre los.

quelque peu, acquittez ce chevalier de sa prison sous réserve qu'il demeure dans mon palais et qu'il soit dorénavant de ma suite et de ma cour[1] : s'il refuse, qu'il en souffre les conséquences ! »

Dès que le roi eut prononcé ces paroles, la reine libéra le chevalier en bonne et due forme à la condition pourtant qu'il demeure à la cour. Ce dernier ne se fit guère prier et accepta de rester. (Depuis, il fait en effet partie de la cour et de la maison du roi Arthur.) Bientôt, les garçons furent prêts et se hâtèrent de le désarmer. Il faut maintenant parler d'Érec que nous avons laissé là où il avait livré combat. Jamais, je pense, depuis la victoire de Tristan sur le cruel Morholt dans l'île Saint-Samson[2], il n'y avait eu de joie pareille à celle que l'on manifestait à son endroit. Petits et grands, maigres et gros, tous le louaient hautement, tous chantaient les louanges de sa chevalerie. Il n'y avait chevalier qui ne dise : « Dieu, quel vassal, il n'en existe pas de semblable sous le ciel. » Érec se mit en route pour son logis. On le louait et on parlait beaucoup de lui. Le comte, qui se réjouissait plus que tous les autres, l'embrassa : « Sire, lui dit-il, à juste titre, vous devez prendre logement chez moi puisque vous êtes le fils du roi Lac. Vous me feriez un grand honneur en acceptant mes services, car je vous tiens pour mon seigneur. Beau sire, de grâce, je vous prie de venir demeurer chez moi.

Mes se de rien nule m'amez,
Ce chevalier quite clamez
Par tel covant de la prison
Que il remaigne an ma meison,
De ma mesniee et de ma cort,
Et s'il nel fet, a mal li tort. »
Li rois ot sa parole dite,
Et la reïne tantost quite
Lo chevalier arëaumant,
Mes ce fu par tel covenant
Qu'a la cort del tot remassist.
Cil gaires preier ne s'an fist ;
La remenance a otroiee,
Puis fu de cort et de mesniee.
Iqui n'avoit gueres esté,
Lors furent garçon apresté
Qui le corrurent desarmer.
Or redevons d'Erec parler,
Qui ancore an la place estoit
Ou la bataille fete avoit.
Onques, ce cuit, tel joie n'ot
La ou Tristanz le fier Morhot
An l'isle Saint Sanson vainqui[a],
Con l'an feisoit d'Erec iqui.
Mout feisoient de lui grant los
Petit, et grant, et gresle, et gros.
Tuit prisent sa chevalerie,
N'i a chevalier qui ne die :
« Dex, quel vasal, soz ciel n'a tel. »
Aprés, s'an va a son ostel.
Grant los an font et grant parole,
Et li cuens meïsmes l'acole,
Qui sor toz grant joie an feisoit,
Et dit : « Sire, s'il vos pleisoit,
Bien devrïez et par reison
Vostre ostel prandre an ma meison,
Quant vos estes filz Lac le roi.
Se vos prenïez mon conroi,
Vos me ferïez grant enor,
Car je vos tieng por mon seignor.
Biax sire, la vostre merci,
De remenoir o moi vos pri. »

— Que cela ne vous fâche pas, répondit Érec, mais, ce soir, je ne quitterai pas l'hôte qui m'a grandement honoré en me donnant sa fille. Et qu'en dites-vous, sire ? Ce don n'est-il pas beau et riche ? — Oui, en effet, fit le comte, ce don est beau et bon. La demoiselle est très belle et très sage, et en plus, elle est de haut lignage : sachez que sa mère est ma sœur. Certes, je me réjouis du fond du cœur que vous ayez daigné choisir ma nièce. Mais je vous prie encore une fois de venir vous héberger chez moi. — N'insistez pas, car je ne saurais loger chez vous à aucun prix. » Quand le comte vit que ses supplications étaient inutiles, il répondit : « Sire, à votre plaisir, n'en parlons plus, mais moi et tous mes chevaliers iront ce soir vous tenir compagnie et vous divertir. » Quand Érec l'entendit, il l'en remercia. Accompagné des dames et des chevaliers il arriva chez son hôte qui en fut très joyeux. Cette fois, plus de vingt serviteurs[1] se précipitèrent pour lui ôter ses armes. Une grande joie se sentait par toute la maison. Érec alla s'asseoir le premier, et ensuite tous firent de même et se mirent en cercles autour de lui, qui sur des lits, qui sur des sièges, qui sur des bancs. Le comte était à côté d'Érec et, entre eux, se trouvait la belle jeune fille qui était si heureuse pour son seigneur[2] que jamais jeune fille n'éprouva de joie plus grande.

Érec appela le vavasseur et lui tint un bon et beau discours qui commença ainsi : « Bel ami, bel hôte, beau sire,

Erec respont : « Ne vos enuit,
Ne lesserai mon oste enuit,
Qui mout m'a grant enor mostree,
Quant il sa fille m'a donee.
Et qu'an dites vos, sire, dons ?
Don n'est biax et riches cist dons ?
- Oïl, biax sire, fet li cuens,
Cist dons si est et biax et buens.
La pucele est mout bele et sage,
Et si est mout de haut parage :
Sachiez que sa mere est ma suer.
Certes mout en ai lié le cuer[a],
Quant vos ma niece avoir deigniez.
Ancor vos pri que vos veigniez
O moi herbergier enuit mes. »
Erec respont : « Lessiez m'an pes,
Nel feroie an nule meniere. »
Cil voit n'i a mestier proiere
Et dist : « Sire, a vostre pleisir.
Or nos an poons bien teisir,
Mes gié et mi chevalier tuit
Serons avoec vos ceste nuit
Par solaz et par conpaignie. »
Quant Erec l'ot, si l'an mercie.
Lors an vint Erec chiés son oste,
Et li cuens avoec lui an coste ;
Dames et chevaliers i ot.
Li chevaliers[b] mout s'an esjot.
Tot maintenant que Erec vint,
Sergent corrurent plus de vint
Por lui desarmer a esploit.
Qui an cele meison estoit
Mout pooit grant joie veoir.
Erec s'ala premiers seoir,
Puis s'asistrent tuit par les rans,
Sor liz, sor seles, et sor bans.
Lez Erec s'est li cuens assis,
Et la bele pucele an mis[c],
Qui tel joie a de son seignor
C' onques pucele n'ot greignor[d].
Erec le vavasor apele,
Parole li dist boene et bele[e],
Et si li[f] comança a dire :
« Biax amis, biax ostes, biax sire,

vous m'avez fait un grand honneur et vous en serez somptueusement récompensé : demain, votre fille viendra avec moi à la cour du roi. Là, je veux la prendre pour femme. Je vous prie de ne pas nous suivre immédiatement. Je vous enverrai chercher bientôt. Je vous ferai conduire dans la terre de mon père, celle qui sera mienne plus tard ; elle se trouve assez loin d'ici. Je vous y donnerai deux beaux châteaux solides et puissants : vous serez seigneur de Roadan, qui fut construit du temps d'Adam, et d'un château voisin qui n'a pas moins de valeur. Les gens l'appellent Montreval[1] et mon père n'a pas de meilleur château. Avant que trois jours ne soient passés, je vous enverrai une bonne somme d'or et d'argent, du vair et du petit-gris, des étoffes de soie de grand prix pour vous faire tailler et coudre des vêtements à vous, et à votre femme qui est ma chère et douce dame. Demain, dès l'aube du jour, je mènerai votre fille à la cour accoutrée telle qu'elle est maintenant. Je veux que ma dame la reine l'habille de sa propre robe d'apparat qui est de soie écarlate. »

Il y avait là une demoiselle, très prudente, sage et de grande noblesse. Elle était assise sur un banc à côté de la jeune fille à la tunique blanche qui était sa cousine germaine et la propre nièce du comte. Quand elle entendit dire qu'Érec voulait amener sa cousine si pauvrement vêtue à la cour de la reine,

Vos m'avez grant enor portee,
Mes bien vos iert guerredonee :
Demain an vandra avoec moi
Vostre fille a la cort le roi ;
La la voldrai a fame prandre,
Et, s'il vos plest un po atandre,
Par tans vos anvoierai querre.
Mener vos ferai an ma terre,
Qui mon pere est et moie aprés ;
Loing de ci est, non mie pres.
Iluec vos donrai deus chastiax,
Mout boens, mout riches et mout [biax :
Sires seroiz de Roadan,
Qui fu fez des le tans Adan,
Et[a] d'un autre chastel selonc
Qui ne valt mie moins[b] un jonc ;
La gent l'apelent Montrevel,
Mes peres n'a meillor chastel.
Einz que troi jor soient passez
Vos avrai anvoié assez
Or et argent et veir et gris
Et dras de soie et de chier pris
Por vos vestir et vostre fame,
Qui est ma chiere dolce dame.
Demain droit a l'aube del jor,
An tel robe et an tel ator,
An manrai vostre fille a cort ;
Je voel que ma dame l'atort
De la soe robe demainne,
Qui est de soie tainte an grainne. »
Une[c] pucele estoit leanz,
Mout preuz, mout saige, mout vail- [lanz.
Lez la pucele au chainse blanc
Estoit assise sor un banc,
Qui ert sa cosine germainne
Et niece le conte demainne.
Quant la parole a antandue
Que si tres povremant vestue
En voloit mener sa cosine
Erec a la cort la reïne[d],

elle s'adressa au comte comme suit : « Sire, ce serait une plus grande honte pour vous que pour un autre si ce seigneur emmenait avec lui votre nièce habillée si misérablement. — Je vous prie, ma douce nièce, donnez-lui celle de vos robes que vous considérez être la meilleure », répondit le comte. Érec entendit ces paroles et il lui dit : « Sire, n'en parlez plus, sachez bien que je ne veux pas que mon amie porte une autre robe que celle que lui donnera la reine. » Quand la nièce du comte l'entendit, elle lui dit : « Hé ! beau sire, puisque vous voulez emmener ma cousine accoutrée de cette façon, en chemise et en tunique blanche, je voudrais lui faire un autre don. Si vous ne voulez absolument pas qu'elle porte une de mes robes, acceptez, en revanche, un de mes trois excellents palefrois, les meilleurs que jamais n'eût comte ou roi. Je possède un alezan, un pommelé et un balzan[1]. Sans mentir, sur cent palefrois, on ne pourrait en trouver un meilleur que le pommelé qui court plus rapidement que les oiseaux volent dans les airs. Jamais personne ne l'a vu faire un faux pas : un enfant pourrait le monter. Il conviendrait à une jeune fille, car il n'eſt ni ombrageux, ni rétif, il ne mord pas, il ne rue pas, il n'eſt pas violent. Il serait bien indécis celui qui en chercherait un meilleur. Celui qui le chevauche ne sent aucun inconfort et voyage aussi à l'aise et aussi doucement que s'il était sur une nef. »

A parole en a mis le conte :
« Sire, fet ele, mout grant honte
Sera a vos, plus qu'a autrui,
Se ciſt sires an mainne o lui
Voſtre niece, si povremant
Atornee de veſtemant. »
Et li cuens respont : « Je vos pri,
Ma dolce niece, donez li,
De voz robes que vos avez
La mellor que vos i savez. »
Erec a la parole oïe
Et diſt : « Sire, n'an parlez mie.
Une chose sachiez vos bien :
Ne voldroie por nule rien
Qu'ele eüſt d'autre robe point
Tant que la reïne li doint. »
Quant la dameisele l'oï,
Lors li respont et diſt : « Haï !
Biax sire, quant vos an tel guise,
El blanc chainse et an la chemise,
Ma cosine an volez mener,
Un autre don li voel doner.
Quant vos ne volez antresait
Que nule de mes robes ait,
Je ai trois palefroiz mout buens,
Onques meillors n'ot rois ne cuens,
Un sor, un vair[a], et un baucent.
Sanz mantir, la ou en a cent,
N'en a mie un meillor del vair :
Li oisel qui volent par l'air
Ne vont plus toſt del palefroi.
Einz nus hom ne vit son desroi :
Uns anfes chevalchier le puet.
Tex eſt com a pucele eſtuet,
Qu'il n'eſt onbrages ne reſtis,
Ne mort, ne fiert, ne n'eſt ragis.
Qui meillor quiert ne set qu'il vialt,
Qui le chavalche ne s'an dialt,
Einz va plus a eise et soëf
Que s'il eſtoit an une nef. »

Érec lui répondit alors : « Ma douce amie, je ne m'oppose pas à ce don si elle l'accepte : il me plaît beaucoup aussi et je ne veux pas qu'elle le rejette. » La demoiselle appela sur-le-champ un des serviteurs à son service : « Bel ami, allez seller mon palefroi pommelé et amenez-le-moi tout de suite. » Le serviteur exécuta ses ordres : il mit la selle et le mors au cheval et prit soin de le harnacher comme il le fallait, puis il monta sur le palefroi à longue crinière. Voilà le palefroi arrivé. Quand Érec l'aperçut, il le loua grandement, car il le trouvait beau et noble. Il ordonna ensuite à un des serviteurs de le mener à l'écurie et de l'attacher à côté de son destrier. Ils se séparèrent tous à la fin d'une soirée bien remplie de grandes réjouissances. Le comte se retira dans son hôtel et laissa Érec chez le vavasseur, en lui promettant de le reconduire le lendemain matin. Ils dormirent toute la nuit. Le matin à l'aube claire, Érec se prépara à partir : il ordonna qu'on selle ses chevaux et qu'on réveille sa belle amie qui fut bientôt habillée et prête. Le vavasseur et sa femme se levèrent aussi. Il n'y eut aucun chevalier ou dame qui ne se fût préparé à accompagner la demoiselle et le chevalier. Ils montèrent tous à cheval, y compris le comte. Érec chevauchait à son côté. Près du chevalier, chevauchait sa belle amie qui n'avait pas oublié l'épervier avec lequel elle s'amusait. Elle n'emportait aucune autre richesse.

Lors dist Erec : « Ma dolce amie,
Icé don ne refus je mie
S'ele le prant, einçois me plest,
Ne voel mie qu'ele le lest. »
Tot maintenant la dameisele
Un suen privé sergent apele,
Si li dist : « Biax amis, alez,
Mon palefroi veir anselez,
Si li menez isnelemant. »
Et cil fet son comandemant :
Le cheval ansele et anfrainne,
Del bel aparellier se painne,
Puis monte el palefroi crenu.
Ez vos le palefroi venu.
Quant Erec le palefroi vit,
Ne le loa mie petit,
Car mout le vit et bel et gent.
Puis comanda a un sergent
Qu'an l'estable lez son destrier
Alast le palefroi lïer.
A tant se departirent tuit,
Grant joie orent fet cele nuit.
Li cuens a son ostel s'an vet,
Erec chiés le vavasor let
Et dit qu'il le convoiera
Au matin, quant il s'an ira.
Cele nuit ont tote dormie.
Au main quant l'aube est esclarcie,
Erec s'atorne de l'aler :
Ses chevax comande anseler
Et s'amie la bele esvoille,
Cele s'atorne et aparoille.
Li vavasors lieve et sa fame,
N'i remaint chevalier ne dame
Qui ne s'atort por convoier
La pucele et le chevalier.
Tuit sont monté, et li cuens monte.
Erec chevalche lez le conte
Et delez lui sa[a] bele amie,
Qui l'esprevier n'oblia mie :
A son esprevier se deporte,
Nule autre richesce n'an porte.

La joie était grande chez ceux qui les escortaient. Au moment de la séparation, pour l'honorer et l'escorter, le noble comte voulut laisser une partie de sa suite à Érec qui la refusa en déclarant qu'il n'emmènerait personne et ne chercherait aucune autre compagnie que celle de son amie. Puis il ajouta : « Je vous recommande à Dieu. » Le comte et sa suite les escortèrent encore un assez long bout de chemin et puis le comte embrassa Érec et sa nièce et les recommanda à Dieu, le miséricordieux. Le père et la mère embrassèrent leur fille longuement et à plusieurs reprises. Au moment de la séparation, ils ne purent retenir leurs larmes : la mère pleurait, la jeune fille et le père pleuraient. Tel est l'amour, telle est la nature, telle est la tendresse pour l'enfant que l'on a élevé[1]. Les parents pleuraient à cause de leur grand émoi, de la tendresse et de l'amour qu'ils avaient pour leur enfant. Pourtant, ils savaient bien que leur fille se rendait à un lieu d'où il leur reviendrait beaucoup d'honneur. Ils pleuraient d'amour et de tendresse parce qu'ils se séparaient de leur fille. Ils ne pleuraient pas pour autre chose, puisqu'ils savaient bien qu'à la fin, ils en tireraient honneur. Tout en pleurant, ils se recommandaient mutuellement à Dieu. Enfin le moment vint pour le vavasseur et sa femme de se retirer sans plus attendre.

Érec se sépare de son hôte, car il est très pressé d'arriver à la cour du roi. Il est heureux de cette aventure qui lui a mérité

Grant joie ont fet au convoier.
Avoec Erec volt anvoier
Au dessevrer une partie
Li frans cuens de sa conpaignie,
Por ce qu'annor li feïssient
Se avoec lui s'an alessient,
Mes il dist que nul n'an manroit,
Ne conpaignie ne queroit
Fors que s'amie solemant.
Puis lor dist : « A Deu vos comant. »
Convoiez les orent grant piece.
Li cuens beise Erec et sa niece,
Si les comande a Deu le pi.
Li peres et la mere ausi
La beisent sovant et menu,
De plorer ne se sont tenu :
Au departir plore la mere,
Plore la pucele et li pere.
Tex est amors, tex[a] est nature,
Tex est pitiez de norreture :
Plorer les feisoit granz pitiez
Et la dolçors et l'amistiez
Qu'il avoient de lor anfant.
Mes bien savoient ne por quant
Que lor fille an tel leu aloit
Don granz enors lor avandroit.
D'amor et de pitié ploroient
Que de lor fille departoient ;
Ne[b] ploroient por altre chose :
Bien savoient qu'a la parclose
An seroient il enoré.
Au departir ont mout ploré :
Plorant a Deu s'antre comandent.
Or s'an vont, que plus n'i atandent.

Erec de son oste depart,
Car mervoilles li estoit tart
Que a la cort le roi venist.
De s'avanture s'esjoïst ;

une amie d'une beauté extraordinaire, sage, courtoise et bien née. Il ne peut se rassasier de la regarder : plus il la regarde, plus elle lui plaît. Il ne peut se retenir de l'embrasser. À grand plaisir, il s'approche d'elle, il se sent restauré rien qu'à la regarder. Il contemple sa tête blonde, ses yeux rieurs, son front clair, son nez, son visage et sa bouche, et tout ce qu'il voit lui est doux et lui touche le cœur. Il l'admire du haut en bas jusqu'aux hanches : son menton, sa gorge blanche, ses flancs et ses côtés, ses bras et ses mains. Et la demoiselle, comme par émulation, admire le jeune vaillant : elle regarde celui qui la regarde d'un œil tout aussi favorable et d'un cœur tout aussi loyal. Ils n'auraient certainement pas payé rançon pour être dispensés de se regarder l'un l'autre. Ils sont égaux et pairs en courtoisie, en beauté et en grande noblesse. Ils sont si semblables de caractère, de mœurs et de substance que nul adepte de la vérité n'aurait pu décider lequel des deux était le meilleur, le plus beau, ou le plus sage. Ils ont le même caractère et se conviennent parfaitement. Ils se volent le cœur mutuellement. Jamais deux si belles créatures ne furent unies par la loi et par le mariage. Ils chevauchèrent si bien qu'à midi juste, ils arrivèrent en vue du château de Caradigan où on les attendait. Les meilleurs barons de la cour étaient montés aux fenêtres pour les attendre. La reine Guenièvre y était accourue.

Mout estoit liez de s'avanture,
Qu'amie a bele a desmesure,
Saige et cortoise et debonaire.
De l'esgarder ne puet preu faire :
Quant plus l'esgarde et plus li plest,
Ne puet müer qu'il ne la best ;
Volantiers pres de li se tret,
An li esgarder se refet :
Mout remire son chief le blont,
Ses ialz rianz et son cler front,
Le nes et la face et la boche,
Don granz dolçors au cuer li toche.
Tot remire jusqu'a la hanche :
Le manton et la gorge blanche,
Flans et costez et braz et mains.
Mes ne remire mie mains
La dameisele le vasal
De boen oel[a] et de cuer leal
Qu'il feisoit li par contançon.
N'an preïssent par reançon
Li uns de l'autre regarder :
Mout estoient igal et per
De corteisie et de biauté
Et de grant debonereté.
Si estoient d'une meniere,
D'unes mors et d'une matiere,
Que nus qui le voir volsist dire
N'an poïst le meillor eslire
Ne le plus bel ne le plus sage.
Mout estoient d'igal corage
Et mout avenoient ansanble.
Li uns a l'autre son cuer anble ;
Onques deus si beles ymages
N'asanbla lois ne mariages.
Tant ont ansanble chevalchié
Qu'a droit midi ont aprochié
Le chastel de Caradigan,
Ou andeus les atandoit l'an.
Por esgarder s'il les verroient,
As fenestres monté estoient
Li meillor baron de la cort.
La reïne Ganievre i cort
Et s'i vint meïsmes li rois,
Kex et Percevax li Galois

Le roi lui-même y était venu suivi de Keu, de Perceval le Gallois, de monseigneur Gauvain, de Cort, le fils du roi Arés et de Lucan, le bouteiller[1]. Il y avait aussi un grand nombre d'autres bons chevaliers. Ils reconnurent Érec et son amie d'aussi loin qu'ils les aperçurent. Le visage de la reine s'anima d'une grande joie que toute la cour partagea, car Érec était aimé de tous. À l'arrivée d'Érec devant le palais, le roi et la reine descendirent à sa rencontre et l'accueillirent au nom de Dieu. Ils leur firent fête, à lui et à sa demoiselle dont ils louèrent tous la grande beauté. Le roi lui-même tint à faire grand honneur à celle-ci en la prenant dans ses bras pour l'aider à descendre de son palefroi. Il avait de belles manières, et à ce moment-là, il était de très bonne humeur. Il la mena en haut, dans la salle principale qui était en pierre. Érec prit la main de la reine et monta également. Il lui confia alors : « Dame, je vous amène pauvrement vêtue, ma demoiselle et mon amie : je vous l'amène telle qu'elle m'a été donnée. C'est la fille d'un pauvre vavasseur. La pauvreté dégrade maint homme[2], mais son père est noble et courtois quoique peu chargé de biens. Et sa mère est bien née puisqu'elle a un frère qui est comte. Ni la beauté, ni le lignage ne seraient cause que je dédaigne cette jeune fille en mariage. La pauvreté l'a forcée de porter si longtemps cette tunique blanche que les deux manches en sont trouées au coude.

Et mes sire Gauvains aprés,
Et Corz, li filz au roi Arés ;
Lucans i fu li botelliers ;
Mout i ot de boens chevaliers.
Erec ont choisi qui venoit
Et s'amie qu'il amenoit.
Bien l'ont trestuit reconeü
De si loing com il l'on veü.
La reïne grant joie an mainne,
De joie est tote la corz plainne
Ancontre son avenemant,
Car tuit l'ainment comunemant.
Lués que il vint devant la sale,
Li rois ancontre lui s'avale
Et la reïne d'autre part ;
Tuit li dïent que Dex le gart.
Lui et sa pucele conjoent,
Sa grant biauté prisent et loent.
Et li rois meïsmes l'a prise
Et jus del palefroi l'a mise.
Mout fu li rois bien afeitiez,
A cele ore estoit bien heitiez.
La pucele a mout enoree,
Par la main l'a a mont menee
An la mestre sale perrine.
Aprés, Erec et la reïne
Sont andui monté main a main,
Et il li dist : « Je vos amain,
Dame, ma pucele et m'amie
De povres garnemanz garnie ;
Si com ele me fu donee,
Ensi la vos ai amenee.
D'un povre vavasor est fille.
Povretez mainz homes aville :
Ses peres est frans et cortois,
Mes d'avoir a mout petit pois ;
Et mout gentix dame est sa mere,
Qu'ele a un gentil conte a frere.
Ne por biauté ne por linage
Ne quier je pas le mariage
De la pucele refuser[a].
Povretez li a fet user
Ce blanc chainse tant que as cotes
An sont andeus les manches rotes.

Pourtant, si je l'avais voulu, elle aurait de bons vêtements, parce que sa cousine lui a offert une robe de soie, d'hermine, de vair ou de petit-gris ; mais je n'ai consenti pour rien au monde qu'elle soit vêtue autrement avant que vous ne l'ayez vue. Ne pensez-vous pas, ma douce dame, qu'elle a besoin d'une belle et élégante robe ? » La reine lui répondit vivement : « Vous avez très bien fait. Il est juste qu'elle reçoive une de mes robes et je vais immédiatement lui en offrir une. Je la choisirai bonne, belle, fraîche et neuve. » La reine emmena promptement la demoiselle dans sa chambre principale et ordonna que l'on lui apporte sur-le-champ un bliaut[1] tout neuf et un manteau de riche tissu vert à dessins croisés qui avait été taillé pour elle. Le serviteur lui apporta le manteau et le bliaut. Le bliaut était fourré de blanche hermine jusqu'aux manches. Je ne vous mens pas quand j'affirme qu'il était orné aux poignets et au collet de plus de deux cents marcs d'or battu et qu'il était parsemé de pierres précieuses d'une grande puissance[2] : il y en avait des indigo, des vertes, des violettes, et des brunes, toutes enchâssées d'or. En vérité, si le bliaut était splendide, le manteau ne l'était pas moins, que je sache. Les attaches[3] n'y avaient pas encore été mises, car les vêtements étaient tout neufs. Le manteau était très bon et de haute qualité ; au collet, il était fourré de deux zibelines, et les fermoirs comptaient plus d'une once d'or, avec d'un côté une jacinthe

Et ne por quant, se moi pleüst,
Boenes robes asez eüst,
C'une pucele, sa cosine,
Li volt doner robe d'ermine,
De dras de soie, veire ou grise ;
Mes ne volsisse an nule guise
Que d'autre robe fust vestue
Tant que vos l'eüssiez veüe.
Ma douce dame, or an pansez,
Car mestier a, bien le veez,
D'une bele robe avenant. »
Et la reïne maintenant
Li respont : « Mout avez bien fait :
Droiz est que mes robes ait
Et je li donrai boene et bele,
Tot orandroit, fresche et novele. »
La reïne araumant l'an mainne
An la soe chanbre demainne
Et dist qu'an li aport isnel
Le fres bliaut et le mantel
De la vert porpre croisilliee[a]
Qui por son cors estoit tailliee.
Cil cui ele l'ot comandé
Li a le mantel aporté
Et le bliaut qui jusqu'as manches
Estoit forrez d'ermines blanches.
As poinz et a la cheveçaille
Avoit sanz nule devinaille
Plus de deus cenz mars d'or batu,
Et pierres de mout grant vertu,
Yndes et verz, persses et bises,
Avoit par tot sor l'or assises.
Mout estoit riches li bliauz,
Mes por voir ne valoit noauz
Li[b] mantiax de rien que je sache.
Ancor n'i avoit mise estache,
Car toz estoit fres et noviax
Et li bliauz et li mantiax.
Mout fu li mantiax boens et fins :
Au col avoit deus sebelins,
Es tassiax ot d'or plus d'une once[c] ;
D'une part ot une jagonce,

et de l'autre un rubis plus clair qu'une escarboucle ardente. La garniture était en hermine, la plus belle et la plus fine qu'on ait jamais vue. Son riche tissu était soigneusement brodé de différentes croisettes de toutes les couleurs : indigo, rouge, bleu foncé, blanc, vert, bleu pâle et jaune. La reine commanda qu'on lui apporte des attaches ouvrées de cinq aunes de fils de soie et d'or. On lui en apporta de belles et de bien travaillées. Elle confia sur-le-champ le soin de les attacher à un artisan qui était excellent maître.

Quand le manteau ne laissa plus rien à désirer, la bonne et noble dame embrassa la demoiselle à la tunique blanche et lui dit en dame généreuse : « Ma demoiselle, ce bliaut, qui vaut plus de cent marcs d'argent, je vous ordonne de l'échanger contre votre tunique, car je veux maintenant vous honorer. Et mettez ce manteau par-dessus, je vous donnerai davantage une autre fois. » La jeune fille ne refusa point. Elle prit les vêtements et en remercia la reine. Deux servantes la menèrent à une chambre à l'écart où elle enleva sa tunique parce que maintenant elle n'y tenait pas plus qu'à un fétu de paille. Elle mit le bliaut et l'ajusta autour de sa taille en se ceignant d'une très riche ceinture d'orfroi[1], et elle ordonna que sa propre tunique soit donnée par amour de Dieu. Ensuite, elle agrafa le manteau. Certes, elle n'avait pas le visage assombri, car sa toilette lui allait si bien qu'elle en était devenue encore plus belle.

Et un rubi de l'autre part,
Plus cler qu'escharbocle qui art.
La pane fu d'un blanc hermine,
Onques plus bele ne plus fine
Ne fu veüe ne trovee.
La porpre fu mout bien ovree,
A croisetes totes diverses,
Yndes et vermoilles et perses,
Blanches et verz, bloes[a] et giaunes.
Unes estaches de cinc aunes
De fil de soie d'or ovrees
A la reïne demandees.
Les estaches li ont[b] baillieеs,
Beles et bien aparelliees.
Ele les fet tot maintenant
El mantel metre isnelemant
Et s'an fist tel home antremetre
Qui boens mestres estoit del metre.
Quant el mantel n'ot que refere,
La franche dame debonere
La pucele au blanc cheinse acole,
Et si li dist franche parole :
« Ma dameisele, ce bliaut,
Qui plus de cent mars d'argent vaut,
Vos comant cest chainse changier :
De tant vos voel or losangier.
Et ce mantel afublez sus,
Une autre foiz vos donrai plus. »
Cele ne le refuse mie,
La robe prant, si l'an mercie.
An une chanbre recelee
L'an ont deus puceles menee ;
Lors a son chainse desvestu,
Que nel prise mes un festu[c].
Puis vest son bliaut, si s'estraint,
D'un orfrois mout riche se ceint,
Et son chainse por amor Dé
Comande que il soit doné ;
Et le mantel aprés afuble.
Or n'ot mie la chiere enuble,
Car la robe tant li avint
Que plus bele asez an devint.

Les deux servantes entrelacèrent ses cheveux blonds d'un fil d'or, mais sa chevelure était encore plus luisante que ce fil d'or pourtant si fin. Elles posèrent sur sa tête un cercle d'or ouvré de fleurs de maintes couleurs. Elles s'étaient efforcées de la parer du mieux qu'elles le pouvaient pour qu'on n'y trouve rien à retoucher. Une des servantes lui mit au cou deux fermaux d'or niellé tenus ensemble par une topaze. La demoiselle était si belle et si avenante, que selon moi, nulle part au monde on ne pourrait trouver sa pareille, tant Nature l'avait bien formée. Elle sortit de la chambre et vint rejoindre la reine. Celle-ci l'accueillit avec joie, car elle l'aimait beaucoup et se plaisait en sa compagnie à cause de sa beauté et de ses bonnes manières. Elles se rendirent chez le roi en se tenant par la main. Dès que le roi les aperçut, il se leva pour les accueillir et les chevaliers en firent autant. Ceux-ci étaient si nombreux, se tenant tous debout, que je ne saurais vous en énumérer la dixième, ni la treizième, ni la quinzième partie. Mais je peux vous nommer quelques-uns des barons parmi ceux de la Table Ronde qui furent, comme nous le savons, les meilleurs barons du monde.

Parmi les bons chevaliers, la première place revient à Gauvain, la deuxième à Érec, fils de Lac, la troisième à Lancelot du Lac, la quatrième à Gornemant de Gohort, et la cinquième

Les deus puceles d'un fil d'or
Li ont galoné son crin sor,
Mes plus luisanz eſtoit li crins
Que li filz d'or qui mout eſt fins.
Un cercle d'or ovré a flors
De maintes diverses colors
Les puceles el chief li metent ;
Mialz qu'eles pueent s'antremetent
De li an tel guise atorner[a]
Qu'an n'i truisse rien qu'amander.
Deus fermaillez d'or neelez,
An un topace anseelez,
Li miſt au col une pucele.
Or[b] fu tant avenanz et bele
Que ne cuit pas qu'an nule terre,
Tant seüſt l'an cerchier ne querre,
Fuſt sa paroille recovree,
Tant l'ot Nature bien ovree.
Puis eſt hors de la chanbre issue,
A la reïne an eſt venue.
La reïne mout la conjot :
Por ce l'ama et mout li plot
Qu'ele eſtoit bele et bien aprise.
L'une a l'autre par la main prise,
Si sont devant le roi venues ;
Et quant li rois les ot veües,
Ancontre se lieve an eſtant.
De chevaliers i avoit tant,
Qant eles an la sale entrerent,
Qui ancontre eles se leverent,
Que je n'an sai nomer le disme,
Le treziesme ne le quinzisme.
Mes d'auques des meillors barons
Vos sai bien a dire les nons,
De ces de la Table Reonde,
Qui furent li meillor del monde.
Devant toz les boens chevaliers
Doit eſtre Gauvains li premiers,
Li seconz Erec, li filz Lac,
Et li tierz Lancelot del Lac,
Gonemanz de Goort li quarz,
Et li quinz fu li Biax Coarz ;

à Beau Couard. En sixième place se trouve le Laid Hardi, en septième Meliant des Liz, en huitième Mauduit le Sage, en neuvième Dodin le Sauvage. Je placerai Gaudelut en dixième place, car il a maintes vertus[1]. Je mentionnerai les autres sans les classer parce que ce classement me gêne : Yvain le Preux était assis plus loin, d'un autre côté était Yvain le Bâtard[2], et Tristan qui jamais ne rit[3] était assis à côté de Blioberis. Et puis venaient Caradoc Court-Bras, un chevalier plein de gaieté, et Caveron de Roberdic, et le fils du roi Quenedic, et le valet de Quintareus, et Yder du Mont Douloureux, et Gaheriet, et Keu d'Estraus, et Amauguin, et Galet le Chauve, et Girflet fils de Do, et Taulas qui ne fut jamais las de porter les armes, et Loholt, le fils du roi Arthur, un vassal de grande force, et Sagremor l'Insoumis que je ne dois pas oublier, non plus que Bedoier, le connétable qui savait si bien jouer aux échecs et aux tables, et Bravaïn, et le roi Lot, et Galegantin le Gallois[4].

Quand la belle étrangère vit tous les chevaliers assis en cercle qui la regardaient, elle baissa la tête. Il ne faut pas s'émerveiller de sa gêne, ni que son visage soit devenu vermeil. Mais la pudeur lui seyait si bien qu'elle en était embellie. Quand le roi la vit rougir, il ne voulut plus s'éloigner d'elle. Doucement, il la prit par la main et la fit asseoir à sa droite. Alors, la reine qui était assise à sa gauche dit au roi :

Li sistes fu li Lez Hardiz,
Li sesmes Melianz des Liz,
Li huitiesmes Mauduiz li Sages,
Li noemes Dodins li Sauvages :
Gaudeluz soit dismes contez,
Car an lui ot maintes bontez[a].
Les autres vos dirai sanz nonbre,
Por ce que li nonbres m'anconbre :
Yvains li preuz se seoit outre,
D'autre part, Yvains li avoutre,
Et Tristanz qui onques ne rist
Delez Blioberis s'asist.
Aprés fu Caradué Briebraz,
Uns chevaliers de grant solaz,
Et Caverons de Roberdic,
Et li filz au roi Quenedic,
Et li vaslez de Quintareus,
Et Ydiers del Mont Delereus,
Galerïez et Quex d'Estraus,
Amauguins et Galez li Chaus,
Gilflez, li filz Do, et Taulas,
Qui onques d'armes ne fu las,
Et uns vassax de grant vertu,
Loholz, li filz le roi Artu,
Et Sagremors li Desreez,
Cil ne doit pas estre oblïez,
Ne Bedoiers li conestables,
Qui mout sot d'eschas et de tables,
Ne Bravaïns, ne Loz li rois,
Ne Galegantins li Galois[b].
Qant la bele pucele estrange
Vit toz les chevaliers au range
Qui l'esgardoient a estal,
Son chief ancline contre val :
Vergoigne an ot, ne fu mervoille[c],
La face l'an devint vermoille.
Mes la honte si li avint
Que plus bele asez an devint.
Quant li rois la vit vergoignier
Ne se vost de li esloignier,
Par la main la dolcemant prise
Et delez lui a destre assise.
De la senestre part s'asist
La reïne, qui au roi dist :

« Sire, je crois que celui qui par ses armes a pu, en terre étrangère, conquérir une si belle dame mérite d'être le bienvenu à votre cour. Nous avons bien fait d'attendre Érec : maintenant vous pouvez cueillir le baiser à la plus belle de la cour. Je pense que personne ne prendra la chose à mal, ni ne dira que je mens quand je déclarerai que voilà bien la plus belle des jeunes filles qui se trouvent ici et dans le monde entier. »

Le roi lui répondit : « Ce n'est pas mensonge. Si personne ne le conteste, je lui offrirai l'honneur du cerf blanc. » Puis il s'adressa aux chevaliers : « Seigneurs, qu'en dites-vous ? Que vous en semble-t-il ? Il me semble à moi qu'elle possède le corps, le visage et tout ce qui convient à la jeune fille la plus noble et la plus sage qui se trouve d'ici jusque-là où le ciel touche à la terre. Je déclare qu'il est incontestablement juste qu'elle reçoive l'honneur du cerf. Et vous seigneurs, qu'avez-vous à en dire ? Avez-vous quelque objection ? Si l'un d'entre vous veut contester, qu'il le fasse et qu'il dise tout de suite ce qu'il pense. Je suis roi, je ne dois donc ni mentir, ni consentir à la vilenie, à la fausseté, ou à la démesure. Je dois préserver la raison et la probité comme il appartient à un roi loyal de le faire : un roi ne doit-il pas maintenir la loi, la vérité, la foi et la justice ? Je ne voudrais à aucun prix commettre une perfidie ou faire le moindre tort au plus faible comme au plus fort de mes sujets.

« Sire, si con je cuit et croi,
Bien doit venir a cort de roi
Qui par ses armes puet conquerre
Si bele dame en autre terre.
Bien feisoit Erec a atandre :
Or poez vos le beisier prandre
De la plus bele de la cort.
Je[a] ne cuit qu'a mal nus l'atort,
Ja nus ne dira que je mante
Que ceste ne soit la plus gente
Des puceles qui ceanz sont
Et de celes de tot le mont. »
Li rois respont : « N'est pas man-[çonge ;
Ceste, se l'an nel me chalonge,
Donrai ge del blanc cerf l'enor. »
Puis dist as chevaliers : « Seignor,
Que dites vos ? Que vos an sanble ?
Ceste est de cors, de vis ansanble,
Et de quanqu'estuet a pucele,
Et la plus gente et la plus bele
Qui soit dusque la[b], ce me sanble,
Ou li ciax et la terre asanble.
Je di que droiz est antresait
Ceste l'enor del blanc cerf ait.
Et vos, seignor, qu'an volez dire ?
Savez i vos rien contredire ?
Se nus i vialt metre desfanse,
S'an die orandroit ce qu'il panse.
Je sui rois, si ne doit mantir,
Ne vilenie consantir,
Ne fauseté ne desmesure ;
Reison doi garder et droiture,
Qu'il apartient a leal roi
Que il doit maintenir la loi,
Verité, et foi, et justise.
Je ne voldroie an nule guise
Fere deslëauté ne tort,
Ne plus au foible que au fort.

Il serait injuste que quiconque se plaigne de moi. Pourtant, je ne veux pas que les usages et coutumes de ma lignée soient abandonnés. N'auriez-vous pas raison d'être affligés si je voulais établir d'autres coutumes et d'autres lois que celles qu'observait mon père Pandragon qui était roi et empereur ? Je veux les maintenir quoi qu'il m'advienne. Dites-le-moi franchement et que nul n'hésite à dire la vérité : ne croyez-vous pas que cette demoiselle est la plus belle de ma maison, et que par conséquent elle mérite à bon droit de recevoir le baiser du cerf blanc ? » Ils s'écrièrent tous d'une seule voix : « Par Dieu, sire, et par sa croix, vous pouvez déclarer en toute justice qu'elle est la plus belle : il y a plus de beauté en elle qu'il n'y a d'éclat dans le soleil. Vous pouvez lui donner le baiser en toute liberté, nous le lui octroyons tous unanimement. » Quand le roi vit que tous étaient d'accord, il n'hésita plus. Il se tourna vers la demoiselle et la prit dans ses bras. Elle n'était pas sotte et elle était heureuse que le roi lui donne le baiser : elle aurait été vilaine si elle s'en était affligée. Le roi la baisa en homme courtois, à la vue de tous ses barons : « Ma douce amie, lui dit-il, je vous donne mon amour sans vilenie. Je vous aimerai de bon cœur sans mauvaise intention et sans folie. » C'est ainsi que le roi rétablit la légitime coutume du cerf blanc à sa cour. Ici s'achève la première partie de mon conte[1].

N'est droiz que nus de moi se plaingne
Et je ne voel pas que remaigne
La costume ne li usages
Que siaut maintenir mes lignages.
De ce vos devroit il peser,
Se ge vos voloie alever
Autre costume et autres lois
Que ne tint mes peres li rois.
L'usage Pandragon, mon pere,
Qui rois estoit et emperere,
Voel je garder et maintenir,
Que que il m'an doie avenir.
Or me dites toz voz talanz,
De voir dire ne soit nus lanz
Se ceste n'est de ma meison
La plus bele, et doit par[a] reison
Le beisier del blanc cerf avoir :
La verité an voel savoir. »
Tuit s'escrïent a une voiz :
« Par Deu, sire, ne par sa croiz,
Vos poez bien jugier par droit
Que ceste la plus bele soit :
An ceste a asez plus biauté
Qu'il n'a el soloil de clarté.
Beisier la poez quitemant,
Tuit l'otroions comunemant. »
Qant[b] li rois antant qu'a toz plest,
Or ne leira qu'il ne la best :
Vers li se torne, si l'acole.
La pucele ne fu pas fole :
Bien volt que li rois le beisast,
Vilainne fust s'il l'an pesast[c].
Beisiee l'a come cortois
Veant toz ses barons, li rois,
Et si li dist : « Ma dolce amie,
M'amor vos doing sanz vilenie ;
Sanz malvestié et sanz folage
Vos amerai de boen corage. »
Li rois par itele avanture
Randi l'usage et la droiture
Qu'a sa cort devoit li blans cers.
Ici fenist li premiers vers[d].

Quand le baiser du cerf eut été donné selon la coutume du pays, Érec, en homme courtois et généreux, s'occupa de son hôte appauvri et de ce qu'il lui avait promis, car il tenait à ne pas manquer à leur accord. Il remplit sa promesse en lui envoyant sans délai cinq sommiers[1] bien reposés et gras, chargés de vêtements, d'étoffes, de bougrans, d'écarlates, de marcs d'or et d'argent en plaques, de vair, de petit-gris, de zibeline, de pourpres[2] et de soies d'Orient. Quand les sommiers furent chargés de tout ce dont un prud'homme a besoin, il les fit accompagner par dix chevaliers et dix sergents de sa maison et de sa suite. Il chargea ceux-ci de saluer son hôte et de lui rendre, à lui ainsi qu'à sa femme, de grands honneurs, comme s'il s'était agi de lui-même, puis de lui présenter les sommiers qu'il leur envoyait, ainsi que l'or, l'argent, les besants et toutes les riches robes qui étaient dans les malles, et ensuite, de les conduire à grand honneur dans son royaume d'Estre-Galles où il leur avait promis les deux beaux châteaux de Montreval et de Roadan, qui étaient les châteaux les mieux situés et les mieux protégés du pays en cas de guerre. Une fois arrivés dans le royaume d'Estre-Galles[3], ses gens devaient voir à ce que ces deux châteaux avec les rentes et les droits de justice leur soient livrés. Et ils firent tout ce qu'Érec leur avait ordonné. Le jour même, sans

Quant[a] li beisiers del cerf fu pris
A la costume del païs,
Erec, come cortois et frans,
Fu de son povre oste an espans :
De ce que promis li avoit,
Covant mantir ne li voloit.
Mout li tint bien son covenant
Qu'il li anvea maintenant
Cinc somiers sejornez et gras
Chargiez de robes et de dras,
De boqueranz et d'escarlates,
De mars d'or et d'argent an plates,
De veir, de gris, de sebelins,
Et de porpres et d'osterins.
Quant chargié furent li somier
De quanqu'a prodome a mestier,
Dis chevaliers et dis sergenz
De sa mesniee et de ses genz
Avoec les somiers anvea,
Et si lor dist mout et pria
Que son oste li saluassent
Et si grant enor li portassent,
Et lui et sa fame ansimant,
Con le suen cors demainnemant.
Et quant presantez lor avroient
Les somiers que il lor menoient,
L'or et l'argent et les besanz,
Et toz les riches garnemanz
Qui estoient dedanz les males,
An son rëaume d'Estre-Gales
Amenassent a grant enor
Et la damë et le seignor.
Deus chastiax lor avoit promis,
Les plus biax et les mialz asis
Et ces qui mains dotoient guerre
Qui fussent an tote sa terre.
Montrevel l'un apeloit l'an,
L'autres avoit non Roadan.
Quant an son roiaume vandroient,
Ces deus chastiax lor liverroient,
Et les rantes et les justises,
Si com il lor avoit promises.
Cil ont bien la chose atornee
Si com Erec l'ot comandee[b].

tarder, les messagers présentèrent tous ces dons au vavasseur : les sommiers, l'or, l'argent, les vêtements et les deniers en abondance. Ils le conduisirent avec sa femme dans le royaume d'Érec et leur rendirent de grands honneurs le long du chemin. Ils firent le voyage en trois jours. Les tours des bourgs fortifiés leur furent livrées sans la moindre objection de la part du roi Lac qui les accueillit joyeusement, à cause de l'amour qu'il avait pour son fils Érec. Il leur concéda les bourgs en pleine propriété et les fit reconnaître comme seigneurs légitimes par les chevaliers et les bourgeois qui leur prêtèrent serment de fidélité. Quand tout cela fut accompli et réglé, les messagers revinrent chez leur seigneur Érec qui les reçut gracieusement et leur demanda des nouvelles du vavasseur et de sa femme, de son père et de son royaume. Ils lui en donnèrent de bonnes et belles. Peu de temps après, vint le terme fixé pour les noces. Le délai avait été très pénible pour Érec : il ne voulait plus attendre. Il se rendit auprès du roi pour obtenir son approbation et la permission de célébrer les noces à la cour. Le roi acquiesça à sa demande et convoqua de tous les coins de son royaume tous les rois, les ducs et les comtes qui tenaient terre de lui. Il le fit de manière que nul ne soit assez hardi pour refuser de venir à la cour pour la Pentecôte. Nul n'osa rester chez lui et ils partirent tous aussitôt pour la cour,

L'or et l'argent et les somiers
Et les robes et les deniers,
Dom il i ot a grant planté,
Tot ont son oste presanté
Li messagier en es le jor,
Qui n'avoient soing de sejor.
El rëaume les an menerent
Et mout grant enor lor porterent.
El païs vindrent an trois jorz ;
Des chastiax lor livrent les torz,
C'onques[a] rois Lac nel contredist.
Grant joie et grant enor lor fist,
Por Erec son fil les ama.
Les chastiax quites lor clama
Et si lor fist asseürer,
Chevaliers et borjois jurer
Qu'il les tanroient ausi chiers
Come lor seignors droituriers.
Quant ce fu fet et atorné,
Tot maintenant sont retorné
A lor seignor Erec arriere.
Il les reçut a bele chiere ;
Del vavasor, et de sa fame,
Et de son perë, et del regne[b],
Lor a demandees noveles :
Il l'an dïent boenes et beles.
Ne tarda gueres ci aprés
Que li termes vint, qui fu pres,
Que ses noces feire devoit.
Li atandres mout li grevoit :
Ne volt plus sofrir ne atandre.
Au roi an vet le congié prandre
Que an sa cort, ne li grevast,
Ses noces feire li lessast.
Li rois le don li otrea,
Et par son rëaume anvea
Et rois et dus et contes querre,
Ces qui de lui tenoient terre,
Que nul si hardi n'i eüst
Qu'a la Pantecoste ne fust.
N'i a nul qui remenoir ost,
Qui a la cort ne vaigne tost,

une fois convoqués par le roi. Or, écoutez-moi, je vous dirai quels furent ces comtes et ces rois. Le comte Branles de Gloucester y vint avec une riche suite : il menait à sa droite cent chevaux. Après vint Menagormon qui était seigneur d'Églimon, et celui de la Haute Montagne y vint en très riche compagnie. Il y vint le comte de Traverain avec cent compagnons de ses gens. Après vint le comte de Godegrain qui n'en emmenait pas moins. Avec ceux que vous m'avez entendu nommer vint Moloas, puissant baron, et seigneur de l'Île Noire où l'on n'entend jamais le tonnerre, où l'on ne voit jamais la foudre ou la tempête, où il ne fait jamais trop froid ni trop chaud, où l'hiver n'existe pas, où enfin les crapauds et les serpents ne se rencontrent jamais. Greslemuef d'Estre-Poterne[1] y vint avec une vingtaine de compagnons, et y vint aussi son frère, Guinguemar qui était seigneur de l'île d'Avalon[2] et dont on nous affirme qu'il était l'ami de la fée Morgue[3], et c'était vérité prouvée. David de Tintagel, celui qui n'éprouvait jamais ni courroux ni peine, y vint aussi. S'il y avait beaucoup de comtes et de ducs, il y avait encore plus de rois. Garras, le fier roi de Cork, y vint en compagnie de cinq cents chevaliers tous vêtus de manteaux, de chausses et de bliauts en riches étoffes de soie. Aguiflet, le roi d'Écosse, vint monté sur un cheval de Cappadoce accompagné de ses deux fils, Cadret et Quoi, tous deux chevaliers très redoutés. Avec ceux

Des que li rois les ot mandez.
Si vos dirai, or m'antandez,
Qui furent li conte et li roi
Mout i vint a riche conroi
Li cuens Branles de Colescestre,
Qui cent chevax mena an destre.
Aprés i vint Menagormon,
Qui sires estoit d'Eglimon,
Et cil de la Haute Montaigne
I vint a mout riche conpaigne.
De Traverain i vint li cuens
Atot cent conpaignons des suens.
Aprés vint li cuens Godegrains,
Qui n'an amena mie mains.
Avoec cez que m'oez nomer
Vint Moloas, uns riches ber,
Et li sires de l'Isle Noire :
Nus n'i oï onques tonoire,
Ne n'i chiet foudre ne tanpeste,
Ne boz ne serpanz n'i areste,
Ne n'i fet trop chaut ne n'iverne.
Et Greslemuef d'Estre Posterne[a]
I amena conpaignons vint ;
Et Guingamars ses frere i vint,
De l'isle d'Avalons fu sire :
De cestui avons oï dire
Qu'il fu amis Morgant la fee,
Et ce fu veritez provee.
Daviz i vint de Tintajuel,
Qui onques n'ot ire ne duel.
Asez i ot contes et dus,
Mes ancore i ot des rois plus.
Garraz, uns rois de Corques fiers,
I vint a cinc cenz chevaliers
Vestuz de paisle et de cendax,
Mantiax et chauces et bliax.
Sor un cheval de Capadoce
Vint Aguiflez, li rois d'Escoce,
Et amena ansanble o soi
Andeus ses filz, Cadret et Quoi,
Deus chevaliers mout redotez.
Avoec ces que vos ai nomez

que je vous ai nommés vint aussi le roi Ban de Ganieret avec les gens de sa maison. Tous étaient jeunes et n'avaient ni barbe ni moustache. Deux cents en tout, ils formaient une troupe très joyeuse et chacun tenait au poing un faucon, un tiercelet, un émerillon, un épervier, ou un précieux autour jeune ou mué. Quirion, le vieux roi d'Orcel, n'y amena aucun jouvenceau. Au contraire, de ses deux cents compagnons, le moins âgé avait cent ans. Blanches et chenues étaient leurs têtes, car ils avaient vécu longtemps. Leurs barbes descendaient jusqu'à leur ceinture. Le roi Arthur les aimait beaucoup. Puis vint Bilis, roi d'Antipodès et seigneur des nains. Non seulement il était nain lui-même, mais c'était le plus petit de tous les nains, alors que Bliant, son frère germain, dépassait tous les chevaliers du royaume soit d'un demi-pied, soit d'une paume. Pour montrer sa puissance et sa seigneurie, Bilis emmena deux rois nains qui tenaient leur terre de lui : Gribolo et Glodoalan. On s'émerveilla beaucoup à la vue de ces trois rois qui furent honorés et bien reçus, car ils étaient de haute noblesse[1]. Quand le roi Arthur vit tous ses barons assemblés, il se réjouit du fond du cœur. Pour rehausser l'occasion et la joie, il ordonna à cent jeunes gens de prendre le bain, car il voulait les armer chevaliers. Chacun d'eux reçut une robe de diverses couleurs en riche

Vint li rois Bans de Ganieret,
Et tuit furent juesne vaslet
Cil qui ansanble o lui estoient :
Ne barbe ne grenon n'avoient.
Mout amena gent anvoisiee,
Deus cenz en ot an sa mesniee,
N'i ot nul d'ax, quiex que il fust,
Qui faucon ou terçuel[a] n'eüst,
Esmerillon ou esprevier,
Ou riche ostor sor ou muier[b].
Quirions, li rois vialz d'Orcel,
N'i amena nul jovancel,
Einz avoit conpaignons deus cenz,
Don li mains nez avoit cent anz.
Les chiés orent chenuz et blans,
Que vescu avoient lonc tans
Et les barbes jusqu'as ceinturs ;
Ces tint mout chiers li rois Artus.
Li sires des nains vint aprés,
Bilis, li rois d'Antipodés,
Cil don ge vos di si fu nains,
Et fu Bliant freres germains.
De toz nains fu Bylis li mendres,
Et Blianz ses freres li grendres,
Ou demi pié ou plainne paume,
Que nus chevaliers del rëaume.
Par richesce et par seignorie[c]
Amena an sa conpaignie
Bylis deus rois qui nain estoient,
Qui de lui lor terre tenoient,
Gribalo et Glodoalan ;
A mervoilles l'esgardoit l'an.
Quant a la cort furent venu,
Formant i furent chier tenu.
An la cort furent come roi
Enoré et servi tuit troi,
Car mout estoient gentil home.
Li rois Artus a la parsome,
Quant asanblé vit son barnage,
Mout an fu liez an son corage.
Aprés, por la joie angraignier,
Comanda cent vaslez baignier,
Que toz les vialt chevaliers faire.
N'i a nul qui n'ai robe vaire

soie d'Alexandrie qu'ils choisirent à leur goût. De plus, ils reçurent tous une armure assortie et un cheval rapide et fougueux dont le pire valait bien cent livres.

Puisque Érec prenait femme, il fallait la nommer de son propre nom, car femme sans nom ne peut être épousée. Jusque-là on avait ignoré son nom et à cette occasion on l'apprit pour la première fois : à son baptême, elle avait été nommée Énide[1]. L'archevêque de Cantorbéry[2], qui était venu à la cour, les bénit selon la coutume. Tous les ménestrels du pays ayant quelque talent d'amuseur s'étaient aussi rendus à la cour assemblée. Grande était la joie dans la salle. Chacun démontrait ce qu'il savait faire : celui-ci sautait, celui-là culbutait, cet autre faisait des tours de magie, l'un sifflait, l'autre chantait, celui-là jouait de la flûte, cet autre du chalumeau, un autre de la viole[3] et un autre encore de la vielle. Les jeunes filles formaient des rondes et dansaient. Tout le monde rivalisait de joie. Rien de ce qui peut contribuer à la joie et réjouir un cœur d'homme n'avait été négligé pour les noces de ce jour-là. Timbres, tambours, musettes, trompettes, flûtes, bousines et chalumeaux résonnaient. Que vous dirais-je encore ? À l'occasion de ce mariage, il n'y eut ni guichet ni porte qui fût fermé, on laissa ouvertes les sorties et les entrées : pauvres et riches purent y circuler. Le roi Arthur n'était pas chiche :

De riche paisle d'Alixandre,
Chascuns tel com il la volt prandre
A son voloir, a sa devise.
Tuit orent armes d'une guise
Et chevax corranz et delivres :
Li pires valoit bien cent livres.
  Qant Erec sa fame reçut
Par son droit non nomer l'estut,
Qu'altremant n'est fame esposee,
Se par son droit non n'est nomee.
Ancor ne savoit l'an son non,
Mes ore primes le set l'on :
Enyde ot non au baptestire.
L'arcevesques de Quantorbire,
Qui a la cort venuz estoit,
Les[a] beneï, si com il doit.
Quant la corz fu tote asanblee,
N'ot menestrel an la contree
Qui rien seüst de nul deduit
Qui a la cort ne fussent tuit.
An la sale mout grant joie ot.
Chascuns servi de ce qu'il sot :
Cil saut, cil tunbe, cil anchante,
Li uns sifle, li autres chante[b],
Cil flaüte, cil chalemele,
Cil gigue, li autres vïele.
Puceles querolent et dancent,
Trestuit de joie fere tancent.
Riens n'est qui joie puisse fere
Ne cuer d'ome a leesce trere,
Qui as noces ne fust le jor.
Sonent tinbre, sonent tabor,
Muses, estives et freteles,
Et buisines et chalemeles.
Que diroie de l'autre chose ?
N'i ot guichet ne porte close :
Les issües et les antrees
Furent le jor abandonees,
N'an fu tornez povres ne riches.
Li rois Artus ne fu pas chiches :

il commanda aux panetiers, aux cuisiniers et aux bouteillers de distribuer du pain, du vin et de la venaison en abondance et à chacun selon sa volonté. Nul ne demanda de provisions sans que son souhait ne fût réalisé.

La joie fut très grande au palais, mais assez dit à ce sujet, je vais maintenant vous parler de la joie et des délices qu'il y eut dans la chambre et dans le lit. Quand vint le moment pour les époux de se retirer, les évêques et les archevêques les reconduisirent à leur chambre en grande cérémonie. Cette fois notre Iseut[1] n'avait pas été enlevée ni Brangien mise à sa place ! La reine elle-même s'était occupée de préparer le coucher, car elle aimait beaucoup Érec et Énide. Le cerf traqué qui halète de soif ne désira jamais autant la fontaine[2], l'épervier affamé ne vola jamais aussi rapidement à l'appel, que le chevalier et la jeune fille mirent d'empressement à se jeter dans les bras l'un de l'autre. Cette nuit-là, ils reprirent le temps perdu à attendre. Quand ils se retrouvèrent seuls, Érec et Énide rendirent leur dû à chacune des parties de leur corps. Les yeux se restaurèrent à regarder (ce sont eux qui préparent le chemin d'amour et qui envoient les messages au cœur), car tout ce qu'ils virent leur plut beaucoup. Après le message des yeux vint la douceur des baisers qui vaut encore mieux, et qui enflamment l'amour. Ils goûtèrent à deux cette douceur et s'en abreuvèrent, car ils en avaient le cœur assoiffé, si bien qu'ils se séparèrent avec peine.

Bien comanda as penetiers
Et as queuz et aus botelliers
Qu'il livrassent a grant planté,
Chascun selonc sa volanté,
Et pain et vin et veneison.
Nus ne demanda livreison
De rien nule, que que ce fust,
Qu'a sa volanté ne l'eüst.
    Mout[a] fu granz la joie el palés,
Mes tot le sorplus vos an les,
S'orroiz la joie et le delit
Qui fu an la chanbre et el lit.
La nuit, quant asanbler se durent,
Evesque et arcevesque i furent.
A[b] cele premiere asanblee,
La ne fu pas Isolz[c] anblee,
Ne Brangiens an leu de li mise.
La reïne s'est antremise
De l'atorner et del couchier,
Car l'un et l'autre avoit mout chier.
Cers chaciez qui de soif alainne
Ne desirre tant la fontainne,
N'espreviers ne vient a reclain
Si volantiers quant il a fain,
Que plus volantiers n'i venissent,
Einçois que il s'antre tenissent.
Cele nuit ont bien[d] restoré
De ce qu'il ont tant demoré.
Quant vuidiee lor fu la chanbre,
Lor droit randent a chascun manbre.
Li oel d'esgarder se refont,
Cil qui d'amor la voie font[e]
Et le message au cuer anvoient,
Que[f] moutlor plest quanque il voient.
Aprés le message des ialz
Vient la dolçors, qui mout valt mialz,
Des beisiers qui amor atraient :
Andui cele dolçor essaient,
Que les cuers dedanz en aboivrent,
Si qu'a grant poinne se dessoivrent.

Le baiser fut leur premier jeu. Leur amour réciproque rendit la jeune fille plus hardie : elle ne redouta rien, elle supporta tout, quoi qu'il lui en coûtât. Avant le lever, elle avait perdu le nom de pucelle. Le jour la trouva dame nouvelle. Ce jour-là, les jongleurs furent fort joyeux, car ils furent payés selon leur désir et se retrouvèrent à même de régler leurs dettes. Ils reçurent de très beaux cadeaux : robes de vair et d'hermine, de lapin et de draps violets, d'écarlate, de petit-gris ou de soie. Si l'un voulait un cheval, il l'obtenait, si l'autre voulait de l'argent, il en recevait : chacun reçut à son souhait ce qu'il désirait le plus. Ainsi, dans l'allégresse et la magnificence, les noces et les festivités de la cour durèrent plus de quinze jours, car pour montrer sa puissance et sa liesse et pour honorer Érec davantage, le roi Arthur avait tenu à garder tous les barons pendant une quinzaine. Au début de la troisième semaine, d'un commun accord et tous ensemble, les invités organisèrent un tournoi entre York et Édimbourg[1]. Monseigneur Gauvain s'avança et s'engagea pour un des deux partis, Mélis et Méliadox s'engagèrent pour l'autre. Enfin, la cour se sépara.

Un mois après la Pentecôte, le tournoi fut assemblé et engagé dans la plaine près d'Édimbourg. Et là, il y eut un grand nombre d'enseignes vermeilles, bleues ou blanches, et un grand nombre de guimpes et de manches données en signe d'amour[2]. On y apporta un grand nombre de lances couleur

De beisier fu li premiers jeus.
De l'amor qui est antr'ax deus
Fu la pucele plus hardie :
De rien ne s'est acoardie,
Tot sofri, que qu'il li grevast.
Ençois qu'ele se relevast,
Ot perdu le non de pucele ;
Au matin fu dame novele.
Ce jor furent jugleor lié,
Car tuit furent a gré paié.
Tot fu randu quanqu'il acrurent,
Et mout bel don doné lor furent :
Robes de veir et d'erminetes,
De conins et de violetes,
D'escarlate, grise ou de soie[a] ;
Qui vost cheval, qui volt monoie,
Chascuns ot don a son voloir
Si boen com il le dut avoir.
Ensi les noces et la corz
Durerent plus de quinze jorz
A tel joie et a tel hautesce.
Par seignorie et par leesce
Et por Erec plus enorer,
Fist li rois Artus demorer
Toz les barons une quinzainne.
Quant vint a la tierce semainne,
Tuit ansanble comunemant
Anpristrent un tornoiemant.
Mes sire Gauvains s'avança,
Qui d'une part le fiança
Antre Evroïc et Tenebroc.
Et Melic et Meliadoc
L'ont fiancié d'autre partie[b].
A tant est la corz departie.
Un mois aprés la Pantecoste
Li tornoiz assanble et ajoste
Desoz Tenebroc[c] an la plaigne.
La ot tante vermoille ansaigne
Et tante bloe et tante blanche,
Et tante guinple et tante manche[d]
Qui par amors furent donees.
Tant i ot lances aportees

azur et rouge, or et argent. Beaucoup d'autres étaient peintes de multiples couleurs : on en vit à bandes et d'autres à pois. Ce jour-là, on vit lacer maints heaumes de fer et d'acier qui luisaient au soleil : certains étaient verts, certains jaunes et certains autres vermeils. On y vit aussi maints blasons et maints hauberts blancs, maintes épées ceintes à gauche, maints bons écus tout neufs, frais, beaux et peints azur ou rouge, ou argentés et à boucle d'or. On y vit une grande quantité de bons chevaux balzans, saurs, fauves, blancs, noirs et bais qui galopaient à la rencontre les uns des autres. Le champ disparaissait sous les armures. Des deux côtés, les rangs frémirent et le tumulte guerrier se leva. Grand fut le fracas des lances qui se brisaient, des écus qui se trouaient, des hauberts qui se faussaient et se démaillaient. Des selles se vidèrent et des chevaliers désarçonnés tombèrent sur le sol. Les chevaux suaient et écumaient. Des épées furent tirées au-dessus de ceux qui étaient tombés avec grand bruit. Certains coururent pour se constituer prisonniers sur parole, d'autres pour continuer la bataille. Érec, monté sur un cheval blanc, avance seul, devant les rangs. Il attend le chevalier qui voudra bien jouter avec lui. De l'autre parti se détache l'Orgueilleux de la Lande qui éperonne à sa rencontre. Il monte un cheval d'Irlande qui le porte rapidement. Du premier coup, Érec le frappe avec une telle force sur son écu, en pleine poitrine, qu'il le renverse de son destrier :

D'azur et de sinople taintes,
D'or et d'argent en i ot maintes,
Maintes en i ot d'autre afeire,
Mainte bandee et tante veire.
Iluec vit an le jor lacier
Maint hiaume de fer et d'acier,
Tant vert, tant giaune, tant vermoil,
Reluire contre le soloil ;
Tant blazon et tant hauberc blanc,
Tante espee a senestre flanc,
Tanz boens escuz fres et noviax,
D'azur et de sinople biax,
Et tant d'argent a bocles d'or ;
Tant boen cheval baucent et sor,
Fauves, et blans, et noirs, et bais.
Tuit s'antre vienent a eslais.
D'armes est toz coverz li chans.
D'anbes parz fremist toz li rans ;
An l'estor lieve li escrois,
Des lances est mout granz li frois.
Lances brisent et escuz troent,
Li hauberc faussent et descloent.
Seles vuident, chevalier tument,
Li cheval süent et escument.
La[a] traient les espees tuit
Sor cez qui chieent a grant bruit.
Li un corent por les foiz prendre
Et li autre por l'estor randre.
Erec sist sor un cheval blanc,
Toz seus s'an vint au chief del ranc
Por joster, se il trueve a cui.
De l'autre part, encontre lui,
Point li Orguelleus de la Lande,
Et sist sor un cheval d'Irlande
Qui le porte de grant ravine.
Sor l'escu, devant la[b] poitrine,
Le fiert Erec de tel vertu
Que del destrier l'a abatu.

l'Orgueilleux abandonne le combat et part. Randuraz, fils de la Vieille de Tergalo, se présente à son tour. Il est vêtu d'une étoffe de soie bleue et c'est un chevalier de grande prouesse. Ils s'attaquent et se donnent de très grands coups sur les écus qui pendent à leur cou. Érec frappe de toute la force de sa lance et fait trébucher son adversaire sur la terre dure. Sans attendre, il fait demi-tour pour rencontrer le roi de la Rouge Cité qui est vaillant et preux. Ils se font face tenant leurs rênes par les nœuds et leur écu par les courroies. Ils possèdent tous deux de très belles armures et de bons et rapides chevaux. Ils se frappent si dur sur leurs écus neufs et frais qu'ils brisent leurs lances. Jamais on n'a vu assener de tels coups. Leurs écus, leurs armes et leurs chevaux s'entrechoquent. Ni les sangles, ni les rênes, ni le poitrail ne peuvent retenir le roi. Il tombe de son destrier, sans quitter sa selle et son étrier et tenant les rênes et le mors à la main. Tous ceux qui voient cette joute s'ébahissent et s'émerveillent. On murmure qu'il coûte trop cher de jouter contre un si bon chevalier. Érec n'a aucun intérêt à la capture des chevaux ou des chevaliers, et s'il joute avec ardeur c'est pour qu'on voie sa prouesse. Il fait trembler les rangs devant lui et ranime le courage de son parti. Il ne prenait les chevaux et les chevaliers que pour ajouter à la déconfiture de l'autre parti[1]. Je veux maintenant parler de monseigneur Gauvain qui s'est

Le chaple let et vet avant.
Et Randuraz li vient devant,
Filz la Vielle de Tergalo,
Et fu coverz d'un cendal blo ;
Chevaliers ert de grant proesce.
Li uns contre l'autre s'adresce,
Si s'antre donent mout granz cos
Sor les escuz qu'il ont as cos.
Erec, tant con hante li dure,
Le trebuche a la tere dure.
An son retor a encontré
Le roi de la Roge Cité,
Qui mout estoit vaillanz et preuz.
Les resnes tindrent par les neuz
Et les escuz par les enarmes ;
Endui orent mout beles armes
Et mout boens chevax et isniax.
Sor les escuz fres et noviax
Par si grant vertu s'antre fierent
Qu'andeus les lances peçoierent.
Einz tel cop ne furent veü.
Ansanble hurtent lor escu,
Et des armes et des chevax
Cengles ne resnes ne peitrax
Ne porent le roi retenir :
A la terre l'estut venir,
Ensi vola jus del destrier ;
N'i guerpi sele ne estrier[a],
Et nes les[b] renes et le frain
An porte avoec lui en sa main.
Tuit cil qui cele joste virent
A mervoilles s'an esbaïrent,
Et dïent que trop chier li coste
Qui a si boen chevalier joste.
Erec ne voloit pas entandre
A cheval n'a chevalier prandre,
Mes a joster et a bien feire
Por ce que sa proesce apeire.
Devant lui fet le ranc fremir[c],
Sa proesce fet resbaudir
Cez devers cui il se tenoit.
Chevax et chevaliers prenoit

conduit admirablement. Au cours de ce tournoi, il a battu Guincel et fait prisonnier Gaudin de la Montagne. Il a capturé plusieurs chevaliers et s'est emparé de leurs chevaux. Monseigneur Gauvain s'est conduit comme un preux. Girflet, le fils de Do, Yvain et Sagremor l'Insoumis ont si bien malmené ceux du parti adverse qu'ils en ont capturé ou culbuté un grand nombre et repoussé les autres jusqu'aux portes du château où un nouveau combat s'engage entre ceux du dedans et ceux du dehors. C'est là qu'est renversé Sagremor, ce chevalier de très grand prix. Il est déjà capturé et fait prisonnier quand Érec accourt à sa rescousse. Érec commence par rompre sa lance sur un des chevaliers en le frappant si bien sur la poitrine qu'il lui fait vider la selle. Puis il tire son épée et attaque les autres. Il défonce et brise leur heaume. Ses adversaires s'enfuient en lui laissant le passage, car même le plus hardi le redoute. Érec leur porte tant de coups et leur fait faire tant de culbutes qu'il délivre Sagremor. Érec était en train de les repousser vers le château quand sonnèrent les vêpres qui mirent fin au combat. Il s'était si bien conduit ce jour-là qu'il fut considéré comme le meilleur des combattants. Pourtant le lendemain il fit encore mieux : il captura et désarçonna de sa propre main un si grand nombre de chevaliers que seuls ceux qui en avaient été témoins le crurent. Les deux partis s'accordèrent à le déclarer victorieux du tournoi grâce à sa lance et à son écu.

Por cez de la plus desconfire.
De mon seignor Gauvain voel dire,
Qui mout le feisoit bien et bel.
An l'estor abati Guincel
Et prist Gaudin de la Montaingne.
Chevaliers prant, chevax gaaingne :
Bien le fist mes sire Gauvains.
Girflez, li filz Do, et Yvains
Et Sagremors li Desreez
Ces de la ont tex conreez
Que tresqu'es portes les anbatent ;
Asez an prenent et abatent.
Devant la porte del chastel
Ont recomancié le cenbel
Cil dedanz contre cez defors.
La fu abatuz Sagremors,
Uns chevaliers de mout grant pris ;
Toz estoit retenuz et pris,
Quant Erec cort a la rescosse.
Sor un des lor sa lance estrosse,
Si bien le fiert soz la memele
Que vuidier li covint la sele.
Puis tret l'espee, si lor passe,
Les hiaumes lor anbarre et quasse.
Cil s'an fuient, si li font rote,
Car toz li plus hardiz le dote.
Tant lor dona et cos et bous
Que Sagremor lor a rescos ;
El chastel les remet batant.
Les vespres sonerent a tant.
Si bien le fist Erec le jor
Que li miaudres fu de l'estor.
Mes mout le fist mialz l'andemain :
Mout prist chevaliers de sa main
Et tant i fist seles vuidier
Que nus ne le porroit cuidier,
Se cil non qui veü l'avoient.
D'anbedeus parz trestuit disoient
Qu'il avoit le tornoi veincu
Par sa lance et par son escu.

La renommée d'Érec s'était répandue à un tel point qu'on ne parlait que de lui : personne n'était aussi gracieux : son visage se comparait à celui d'Absalon, ses paroles, à celles de Salomon. Il avait la fierté du lion[1]. Quant à ses dons et à sa dépense, il ne pouvait se comparer qu'à Alexandre. Au retour du tournoi, Érec alla demander congé au roi, car il voulait rentrer dans sa terre. Mais d'abord, en homme noble, sage et courtois, il le remercia grandement de l'honneur qu'il lui avait fait, et dont il lui savait extrêmement gré. Ensuite, il demanda congé, car il voulait aller en son pays et y mener sa femme. Le roi ne put le refuser, mais il aurait préféré qu'Érec ne s'en allât point. En lui accordant de partir il le pria de revenir le plus tôt possible, car, croyait-il, il ne se trouvait à sa cour aucun baron plus vaillant, hardi et preux si ce n'est Gauvain, son très cher neveu à qui personne ne peut se comparer. Après Gauvain, c'était Érec que le roi estimait le plus et il le chérissait plus qu'aucun autre chevalier. Dès qu'il eut reçu son congé, Érec ordonna à sa femme de se préparer. Le roi lui offrit pour escorte soixante valeureux chevaliers vêtus de vair et de petit-gris. Son équipage prêt, Érec ne s'attarda guère à la cour. Il fit ses adieux à la reine qui lui donna congé, et il recommanda les chevaliers à Dieu. C'est à l'heure où l'on sonna prime qu'il

Or fu Erec de tel renon
Qu'an ne parloit se de lui non :
Nus hom n'avoit si boene grace
Qu'il sanbloit Ausalon de face
Et de la lengue Salemon,
Et de fierté sanbla lyon,
Et de doner et de despandre
Refu il parauz Alixandre.
Au repeirier de ce tornoi,
Ala Erec parler au roi :
Le congié li ala requerre,
Qu'aler s'an voloit en sa terre.
Mes mout le mercia ençois
Con frans et sages et cortois,
De l'enor que feite li ot,
Que mout merveilleus gré li sot.
Aprés a congié de lui quis[a],
Qu'aler voloit en son païs
Et sa fame an voloit mener.
Ce ne li pot li rois veher,
Mes, son vuel, n'en alast il mie.
Congié li done et si li prie
Qu'au plus tost qu'il porra retort,
Car n'avoit baron en sa cort
Plus vaillant, plus hardi, plus preu,
Fors Gauvain, son tres chier neveu :
A celui ne se prenoit nus.
Aprés celui prisoit il plus
Erec et plus le tenoit chier
Que nes un autre chevalier.
Erec ne volt plus sejorner,
Sa fame comande atorner,
Des qu'il ot le congié del roi,
Et si reçut a son conroi
Seissante chevaliers de pris
A chevax, a veir et a gris.
Des que son oirre ot apresté,
N'a gueires puis a cort esté.
La reïne congié demande,
Les chevaliers a Deu comande.
La reïne congié li done.
A tele ore con prime sone

quitta le palais royal. À la vue de tous, il monta sur son cheval, sa femme qu'il avait amenée de son pays, sur le sien. Puis tous les gens de sa maison montèrent sur le leur : cette troupe comptait cent quarante hommes, sergents aussi bien que chevaliers. Ils chevauchèrent pendant quatre jours entiers : ils passèrent par tant de collines, de rochers, de forêts, de plaines et de montagnes qu'ils arrivèrent à Carnant[1] où résidait le roi Lac, dans un château très plaisant : jamais château si bien situé ne s'était vu. Au milieu d'un bois entouré de prairies, de vignes, de cultures, de rivières et de vergers, habité par des dames et des chevaliers, par des jeunes gens preux et de bonne humeur, par des clercs nobles et bien appris qui dépensaient bien leurs rentes, par des demoiselles belles et bien nées et par des bourgeois aisés. Avant d'arriver au château, Érec avait envoyé deux messagers pour annoncer sa venue au roi. À cette nouvelle, le roi commanda immédiatement aux clercs, aux chevaliers et aux demoiselles de monter à cheval. Il ordonna aussi de sonner du cor et de décorer les rues de tapis et de draps de soie pour célébrer la venue de son fils avec grande pompe. Ensuite, il monta lui-même sur son cheval. Il y avait bien quatre-vingts clercs nobles et honorables, vêtus de manteaux gris bordés de zibeline, et aussi cinq cents chevaliers sur des chevaux bais, saurs ou balzans.

Departi del palés real.
Veant toz monte an son cheval,
Et sa fame est aprés montee,
Qu'il amena de sa contree.
Puis monta sa mesniee tote :
Bien furent set vins an la rote
Entre sergenz et chevaliers.
Tant trespassent puiz et rochiers
Et forez et plains et montaingnes,
Quatre jornees totes plainnes,
A Carnant[a] vindrent a un jor,
Ou li rois Lac ert a sejor
En un chastel de grant delit.
Onques nus mialz seant ne vit :
De forez et de praeries,
De vingnes, de gaaigneries,
De rivieres et de vergiers,
De dames et de chevaliers[b],
De vaslez mout preuz et heitiez,
De gentix clers bien afeitiez
Qui bien despandoient lor rantes,
De puceles[c] beles et gentes,
Et de borjois bien posteïs,
Estoit li chastiax bien asis.
Ainz qu'Erec el chastel venist,
Deus messagiers avant tramist
Qui l'alerent au roi conter.
Li rois fist maintenant monter,
Qu'il ot oïes les noveles,
Clers et chevaliers et puceles,
Et comande les corz soner
Et les rues ancortiner
De tapiz et de dras de soie
Por son fil reçoivre a grant joie.
Puis est il meïsmes montez.
Quatre vins clers i ot contez,
Gentix homes et enorables,
A mantiax gris orlez de sables ;
Chevaliers i ot bien cinc cenz
Sor chevax bais, sors et baucenz ;

Les dames et les bourgeois y étaient si nombreux que nul ne pouvait les compter. Ils galopèrent et coururent tant que le roi vit et reconnut son fils, et que le fils reconnut son père. Ils descendirent de leur monture, se saluèrent et s'embrassèrent. Pendant un bon moment, ils ne bougèrent guère de l'endroit où ils s'étaient rencontrés. Le roi était heureux de voir Érec, mais il le quitta un instant et se tourna vers Énide. Il fut doublement ravi[1] : il les embrassait et les baisait à tour de rôle, il ne savait lequel des deux lui plaisait davantage. Ils retournèrent bientôt au château où toutes les cloches sonnaient à pleine volée pour célébrer la venue d'Érec. On avait étendu dans les rues des joncs, de la menthe et des glaïeuls, et on avait déployé des tentures et des tapis de diapre et de samit. La joie était grande. Le peuple entier s'était rassemblé pour voir le fils de leur seigneur : une si grande liesse ne s'était jamais vue chez les jeunes et les chenus. Érec et Énide se rendirent d'abord à l'église où ils furent reçus dévotement en procession. Érec fit une prière devant l'autel du Crucifix. Il[2] donna soixante marcs d'argent, qui furent bien employés. Il offrit aussi une croix entièrement en or fin qui appartenait jadis à Constantin. Elle contenait une parcelle de la vraie Croix sur laquelle Notre-Seigneur a été crucifié et supplicié. C'est lui qui nous a délivré de la prison où nous étions tous tenus à cause du péché que jadis

Dames et borjois tant i ot
Que nus savoir conter nes pot.
Tant galoperent et corrurent
Qu'il s'antre virent et conurent,
Li rois son fil, et ses filz lui.
A pié descendent anbedui,
Si s'antre beisent et salüent.
De grant piece ne se remüent
D'iluec ou il s'antr'encontrerent.
Li un les autres salüerent.
Li rois grant joie d'Erec fet.
A la foiee l'antrelet,
Si se retorne vers Enide.
D'anbedeus parz est an melide[a] :
Anbedeus les acole et beise,
Ne set li quiex d'ax plus li pleise.
El chastel vienent maintenant.
Ancontre son avenemant
Sonent trestuit li soing a glais ;
De jons, de mantastre et de glais,
Sont totes jonchiees les rues
Et par desore portendues
De cortines et de tapiz
De diapres et de samiz.
La ot mout grant joie menee ;
Tote la gent est aünee.
Por veoir lor novel seignor :
Einz nus ne vit joie greignor
Que feisoient juesne et chenu.
Premiers sont au mostier venu ;
La furent par devocion
Receü a procession.
Devant l'autel del crocefis[b]
S'est Erec a orisons mis ;
Seissante mars i presanta[c]
D'argent, que mout bien anplea,
Et une croiz, tote d'or fin,
Qui fu ja au roi Costantin :
De la Voire Croiz i avoit,
Ou Damedex por nos s'estoit
Crocefïez et tormantez,
Qui de prison nos a gitez

Adam fit sur le conseil du Malin. Cette croix avait une grande valeur, car elle était sertie de pierres précieuses d'une admirable efficacité. Au milieu et à chaque bout de la croix se trouvait une escarboucle merveilleusement enchâssée. Sa pareille ne s'était jamais vue. La nuit, ces pierres précieuses brillaient d'un tel éclat que l'on se serait cru en plein jour lorsque le soleil du matin luit. C'est pourquoi à partir de ce moment-là, il fut inutile d'allumer les lampes, les cierges ou les chandeliers pour éclairer l'église. Deux barons conduisirent la femme d'Érec devant l'autel de Notre-Dame. Dévotement[1], elle pria Jésus et la Vierge Marie de leur accorder, de leur vivant, un héritier qui puisse hériter d'eux. Ensuite, elle offrit pour l'autel un riche drap de soie verte, tel qu'on n'en avait jamais vu, et une grande chasuble garnie de broderies d'or fin. Et c'est une vérité prouvée que cette broderie était l'œuvre de la fée Morgue du Val Périlleux où elle réside. Morgue y avait mis tous ses soins. Ce drap était d'or et de soie d'Aumarie. Inutile de dire que Morgue n'avait pas fabriqué ce tissu pour en faire une chasuble à être portée pendant l'office religieux, mais elle avait donné ce merveilleusement beau tissu à un ami pour en faire un riche vêtement. Guenièvre, la femme du puissant roi Arthur, l'avait obtenu par grande ruse de l'empereur Gassa[2]. C'est elle qui en avait fait faire une chasuble.

Ou nos estïens trestuit pris
Par le pechié que fist jadis
Adanz par consoil d'Aversier.
Mout feisoit la croiz a prisier :
Pierres i avoit precïeuses,
Qui estoient mout vertueuses.
El mi leu et a chascun cor,
Avoit une escharbocle d'or,
Assises furent par mervoille,
Nus ne vit onques sa paroille :
Chascune tel clarté gitoit
De nuiz, con se il jorz estoit
Au matin quant li solauz luist ;
Si grant clarté randoit par nuit
Que ardoir n'estuet el mostier
Lanpe, cierge ne chandelier.
Devant l'autel de Nostre Dame
Menerent dui baron sa fame.
Jesu et la Virge Marie[a]
Par boene devocion prie
Que an lor vie lor donast
Oir qui aprés ax heritast.
Puis a ofert desor l'autel
Un paisle vert, nus[b] ne vit tel,
Et une grant chasuble ovree,
Tote a fin or estoit brosdee.
Et ce fu veritez provee
Que l'uevre an fist Morgue la fee
El Val Perilleus, ou estoit ;
Grant antante mise i avoit.
D'or fu de soie d'Aumarie.
La fee fet ne l'avoit mie
A oes chasuble por chanter,
Mes son ami la volt doner
Por feire riche vestemant,
Car a mervoille ert avenant.
Ganievre, par engin mout grant,
La fame Artus le roi puissant,
L'ot par l'empereor Gassa ;
Une chasuble feite en a,

Elle l'avait longtemps gardée dans sa chapelle, parce qu'elle était bonne et belle. Quand Énide la quitta, elle lui donna cette chasuble. En vérité, elle valait plus de cent marcs d'argent.

Son offrande faite, Énide se retira un peu en arrière et se signa de la main droite comme une femme bien élevée sait le faire. Puis ils sortirent de l'église et s'en allèrent directement à leur logis : c'est là que commença la grande célébration. Érec reçut de nombreux cadeaux des chevaliers et des bourgeois : un premier lui offrit un palefroi norrois, un deuxième, une coupe d'or, celui-ci lui présenta un jeune autour, celui-là, un brachet, un autre, un lévrier, cet autre un épervier, cet autre un destrier d'Espagne, cet autre un écu, cet autre une enseigne, cet autre une épée, cet autre encore un heaume. Jamais roi n'avait été accueilli dans son royaume avec tant de liesse et avec autant de joie. Tous s'efforçaient de le servir. Pourtant, on manifestait encore plus de joie à l'égard d'Énide à cause de la grande beauté et de la grande noblesse qu'on voyait en elle. Énide se tient assise sur un coussin de soie apporté de Thessalie : un grand nombre de dames l'entourent. De même que la gemme claire surpasse en splendeur le caillou bis, de même que la rose surpasse le pavot, de même Énide surpasse en beauté toutes les dames et les demoiselles du monde entier. Parcourrait-on la terre entière qu'on ne pourrait en trouver de plus belle.

Si l'ot maint jor en sa chapele
Por ce que boene estoit et bele ;
Quant Enide de li torna,
Cele chasuble li dona.
Qui la verité an diroit,
Plus de cent mars d'argent valoit.
Quant[a] Enyde ot s'ofrande fete[b],
Un petit s'est arriere trete,
De sa destre main s'est seigniee
Come fame bien anseigniee.
A tant fors del mostier s'an vont,
Droit a l'ostel revenu sont :
La comança la joie granz.
Le jor ot Erec mainz presanz
De chevaliers et de borjois :
De l'un un palefroi norrois
Et de l'autre une cope d'or.
Cil li presante un ostor sor,
Cil un brachet, cil un levrier,
Et li autres un esprevier,
Li autres un destrier d'Espaigne,
Cil un escu, cil une ansaigne,
Cil une espee et cil un hiaume.
Onques nus rois an son rëaume
Ne fu plus lieemant veüz
N'a greignor joie receüz.
Tuit de lui servir se penerent ;
Mout plus grant joie demenerent
D'Enyde que de lui ne firent,
Por la grant biauté qu'an li virent
Et plus ancor por sa franchise.
An une chanbre fut assise
Desor une coute de paile
Qui venue estoit de Tessaile[c] ;
Antor li avoit mainte dame.
Mes ausi con la clere jame
Reluist desor le bis chaillot
Et la rose sor le pavot,
Ausi ert Enyde plus bele
Que nule dame ne pucele
Qui fust trovee an tot le monde,
Qui le cerchast a la reonde.

Elle eſt si noble et honorable, si pleine de sages paroles et d'amabilité, de bonté et de charme que le meilleur observateur ne saurait découvrir chez elle la moindre folie, méchanceté ou vilenie. Elle eſt si bien élevée qu'en plus d'exceller en largesse et en savoir, elle excelle dans toutes les qualités qui conviennent aux dames. Tous l'aiment pour sa générosité et celui qui peut lui rendre service s'en eſtime davantage. Nul ne médit d'elle, car nul ne peut trouver matière à médisance. Ni dans le royaume, ni dans l'empire, il n'y a de dame d'aussi bonnes mœurs.

Mais hélas ! Il advint qu'Érec l'aima tant d'amour qu'il ne se soucia plus des armes et négligea les tournois. Il avait perdu le désir de tournoyer. Il ne s'intéressait qu'à faire l'amour à sa femme dont il avait fait son amie et son amante[1]. Il mettait tous ses soins à l'embrasser et à la baiser : il ne cherchait point d'autres divertissements. Ses compagnons en étaient fort peinés et ils se lamentaient souvent entre eux de ce qu'Érec aimait Énide sans mesure[2]. Il était souvent midi passé qu'il ne s'était encore levé d'auprès d'elle : s'en afflige qui voudra, cela lui plaisait. S'il ne quittait sa femme que très rarement, en revanche il n'en faisait pas moins des dons d'armes, de vêtements et d'argent à ses chevaliers. Il ne manquait jamais de les envoyer à tous les tournois richement habillés et équipés. Il leur donnait toujours,

Tant fu gentix et enorable,
De saiges diz et acointable,
Debonere et de boen atret,
Onques nus ne sot tant d'aguet
Qu'an li poïſt veoir folie,
Ne malveſtié, ne vilenie.
Tant a d'afaitemant apris
Que de totes bontez ot pris
Que nule dame doie avoir,
Et de largesce et de savoir.
Tuit l'amerent por sa franchise :
Qui li pooit feire servise,
Plus s'an tenoit chiers et prisoit.
Ne nus de li ne mesdisoit,
Car nus n'an pooit rien mesdire.
El rëaume ne an l'empire
N'ot dame de si boenes mors.
  Mes[a] tant l'ama Erec d'amors,
Que d'armes mes ne li chaloit,
Ne a tornoiemant n'aloit.
N'avoit mes soing de tornoier :
A sa fame volt dosnoier,
Si an fiſt s'amie et sa drue[b].
En li a mise s'antendue,
En acoler et an beisier,
Ne se queroit d'el aeisier[c].
Si conpaignon duel en avoient,
Sovant entr'ax se demantoient
De ce que trop l'amoit assez.
Sovant eſtoit midis passez,
Einz que de lez lui se levaſt.
Lui eſtoit bel, cui qu'il pesaſt.
Mout petit de li s'esloignoit,
Mes ainz por ce moins ne donoit
De rien nule a ses chevaliers,
Armes ne robes ne deniers.
Nul leu n'avoit tornoiemant
Nes anveaſt, mout richemant

quel qu'en soit le prix, des destriers bien dispos pour aller aux joutes. Pourtant tous ses barons disaient que c'était grande peine et grand dommage qu'un chevalier comme lui ne veuille plus porter les armes. Érec s'était si bien attiré le blâme de ses gens, tant chevaliers que sergents, qu'Énide les entendit dire que par manque de fidélité aux armes et à la chevalerie[1], son seigneur avait profondément changé de mode de vie. Cela l'affligea, mais elle n'osait rien laisser paraître à son mari, car, si elle le lui avait dit, il l'aurait immédiatement mal pris. À force de cacher cette chose, il arriva une matinée, alors qu'ils étaient couchés dans un lit où ils avaient eu beaucoup de plaisir, alors qu'ils étaient étendus bouche à bouche dans les bras l'un de l'autre comme ceux qui s'aiment d'un grand amour, alors qu'Érec venait de s'endormir et qu'Énide était toujours éveillée, que celle-ci se souvint des paroles qu'elle avait entendu dire par beaucoup de gens du pays à propos de son seigneur. À ce souvenir, elle ne put s'empêcher de pleurer : elle avait une telle peine et un tel chagrin qu'il lui advint, par malchance, de prononcer quelques paroles qu'elle regretta et qu'elle considéra par la suite comme un acte de folie. Pourtant elle ne pensait point à mal. Elle commença par regarder son seigneur de la tête aux pieds. Elle vit son beau corps et son visage clair, versa des larmes si abondantes que, pendant qu'elle pleurait, certaines

Aparelliez et atornez.
Destriers lor donoit sejornez
Por tornoier et por joster,
Que qu'il li deüssent coster.
Ce disoit trestoz li barnages
Que granz diax ert et granz domages,
Quant armes porter ne voloit
Tex ber com il estre soloit.
Tant fu blasmez de totes genz,
De chevaliers et de sergenz,
Qu'Enyde l'oï antre dire
Que recreant aloit ses sire
D'armes et de chevalerie :
Mout avoit changiee sa vie.
De ceste chose li pesa ;
Mes sanblant fere n'an osa,
Que ses sire an mal le[a] preïst
Asez tost, s'ele le deïst.
Tant li fu la chose celee
Qu'il avint une matinee,
La ou il jurent an un lit,
Ou[b] orent eü maint delit :
Boche a boche antre braz gisoient,
Come cil qui mout s'antreamoient.
Cil[c] dormi et cele veilla ;
De la parole li manbra
Que disoient de son seignor
Par la contree li plusor.
Quant il l'an prist a sovenir,
De plorer ne se pot tenir ;
Tel duel en ot et tel pesance
Qu'il li avint par mescheance
Qu'ele dist lors une parole
Dom ele se tint puis por fole,
Mes ele n'i pansoit nul mal.
Son seignor a mont et a val
Comança tant a regarder.
Le cors vit bel et le vis cler,
Et plora de si grant ravine
Que, plorant, desor la peitrine

tombèrent sur la poitrine d'Érec. « Hélas ! disait-elle, que malheureuse fut ma destinée[1] ! Qu'est-ce que je suis venue chercher ici en partant de mon pays ? La terre devrait vraiment m'engloutir puisqu'à cause de moi, le chevalier le meilleur, le plus hardi, le plus fier, le plus loyal, le plus courtois qui ne fût jamais comte ou roi, a complètement renoncé à la chevalerie. C'est donc moi, en vérité, qui l'en ai honni, pourtant je n'aurais jamais voulu faire pareille chose pour rien au monde ! »

Ensuite, elle s'adressa à Érec : « Ami, quelle triste destinée fut la tienne ! » Là-dessus elle se tut et ne dit plus mot. Érec ne dormait pas profondément et il entendit sa voix. Les paroles d'Énide le réveillèrent tout à fait et il fut grandement étonné de la voir pleurer si fort. Il lui demanda : « Dites-moi, douce, chère amie, pourquoi pleurez-vous de la sorte ? D'où vient cette peine et ce chagrin ? Certes, je voudrais le savoir, dites-le-moi, ma douce amie, gardez-vous bien de me le cacher. Pourquoi avez-vous dit que ma destinée était triste ? C'est bien ce que vous avez dit de moi et non d'un autre, je vous ai bien entendue. » Alors Énide fut troublée : elle éprouva une grande peur et un grand émoi. « Sire, dit-elle, je ne sais ce que vous voulez dire. — Dame, pourquoi vous esquivez-vous ? Il est inutile de me le cacher : vous avez pleuré, je le vois bien. Vous n'avez pas pleuré pour rien. J'ai entendu ce que vous avez dit en pleurant[2]. — Ah ! beau sire, vous n'avez

An chieent les lermes sor lui.
« Lasse, fet ele, con mar fui !
De mon païs[a] que ving ça querre ?
Bien me doit essorbir la terre,
Quant toz li miaudres chevaliers,
Li plus hardiz et li plus fiers,
Li plus lëax, li plus cortois
Qui onques fust ne cuens ne rois[b],
A del tot an tot relanquie
Por moi tote chevalerie.
Dons l'ai ge honi tot por voir ;
Nel volsisse por nul avoir. »
Lors li dist : « Amis, con mar fus[c] ! »
A tant se tot, si ne dist plus.
Et cil ne dormi pas formant :
La voiz oï tot an dormant.
De la parole s'esveilla
Et de ce mout se merveilla
Que si formant plorer la vit.
Puis li a demandé et dit :
« Dites moi, dolce amie chiere,
Por coi plorez an tel meniere ?
De coi avez ire ne duel ?
Certes, je le savrai, mon vuel.
Dites le moi, ma dolce amie,
Gardez nel me celez vos mie :
Por qu'avez dit que mar i fui ?
Por moi fu dit, non por autrui ;
Bien ai la parole antandue. »
Lors fu mout Enyde esperdue,
Grant peor ot et grant esmai :
« Sire, fet ele, je ne sai
Neant de quanque vos me dites.
- Dame, por coi vos escondites ?
Li celers ne vos i valt rien :
Ploré avez, ce voi ge bien,
Por neant ne plorez vos mie.
Et an plorant[d] ai ge oïe
La parole que vos deïstes.
- Ha ! biax sire, onques ne l'oïstes,

rien entendu. Je crois que vous avez dû rêver. — Vous me servez des mensonges. Je vous entends clairement mentir. En vérité, vous vous repentirez si vous ne reconnaissez pas que je dis vrai. — Sire, puisque vous me pressez tant, je vous dirai la vérité, même si je crains qu'elle vous fâchera. À travers ce pays, les blonds, les bruns et les roux disent tous que vous vous faites grand dommage en délaissant les armes. Votre renommée en est abaissée. On disait partout l'année dernière qu'on ne connaissait point meilleur chevalier ni plus preux que vous dans le monde entier : vous n'aviez nulle part votre pareil. Maintenant, tous se moquent de vous, jeunes et vieux, petits et grands, tous vous appellent lâche et déloyal[1] aux armes. Pensez-vous qu'il ne me soit point pénible de vous entendre mépriser de cette façon ? Tout ce que l'on me dit me fait mal, et ce qui m'afflige encore davantage, c'est qu'on rejette le blâme sur moi. On répète que c'est parce que je vous ai enchaîné et fait prisonnier que vous avez perdu votre prouesse et que vous ne voulez plus vous occuper d'autre chose que de moi. Maintenant, il est temps de réfléchir à la façon de faire cesser ces critiques et de rétablir votre renommée. Je vous ai trop souvent entendu blâmer. Je n'ai jamais osé vous le dire. À chaque fois que je m'en souvenais, je ne pouvais m'empêcher de pleurer d'angoisse. Tout à l'heure c'est parce que mon angoisse était si grande que je n'ai pas su me retenir de

Mes je cuit bien que ce fu songes.
- Or me servez vos de mançonges.
Apertemant vos oi mantir,
Mes tart vandroiz au repantir
Se voir ne me reconuissiez.
- Sire, quant vos si m'angoissiez,
La verité vos an dirai,
Ja plus ne le vos celerai ;
Mes je criem qu'il ne vos enuit.
Par ceste terre dïent tuit,
Li blonc, et li mor, et li ros,
Que granz domages est de vos
Que voz armes antrelessiez.
Vostre pris est mout abessiez :
Tuit soloient dire l'autre an
Qu'an tot le mont ne savoit l'an
Meillor chevalier ne plus preu ;
Vostres parauz n'estoit nul leu.
Or se vont tuit de vos gabant,
Juesne et chenu, petit et grant ;
Recreant vos apelent tuit.
Cuidiez vos qu'il ne m'an enuit,
Quant j'oi dire de vos despit ?
Mout me poise quant an l'an dit[a],
Et por ce m'an poise ancor plus
Qu'il m'an metent le blasme sus :
Blasmee an sui, ce poise moi,
Et dïent tuit reison por coi,
Car si vos ai lacié et pris
Que vos an perdez vostre pris,
Ne ne querez a el antandre.
Or vos an estuet consoil prandre,
Que vos puissiez ce blasme estaindre
Et vostre premier los ataindre,
Car trop vos ai oï blasmer.
Onques nel vos osai mostrer.
Sovantes foiz, quant m'an sovient,
D'angoisse plorer me covient :
Si grant angoisse orainz en oi
Que garde prandre ne m'an soi,
Tant que je dis que mar i fustes.
- Dame, fet il, droit an eüstes,

dire que votre destinée était triste. — Dame, fit-il, vous avez eu raison et ceux qui me blâment ont raison. Préparez-vous tout de suite, apprêtez-vous pour un voyage. Levez-vous et revêtez la plus belle de vos robes et faites seller votre meilleur palefroi. » Énide fut alors prise d'un grand effroi. Elle se leva triste et pensive. Elle se fit des reproches et se blâma d'avoir tenu un propos aussi osé : tant gratte la chèvre qu'elle gît mal[1].

« Ah ! fit-elle, mal avisée et folle que je suis ! J'étais trop heureuse, rien ne me manquait. Ah ! malheureuse, pourquoi ai-je eu l'audace de prononcer des paroles aussi insensées ? Dieu ! est-ce que mon seigneur m'aimait trop ? Ma foi oui, malheureuse que je suis, il m'aimait trop. Et maintenant je dois partir pour l'exil ! Mais ce qui me fait encore plus de peine, c'est que je ne verrai plus mon seigneur qui m'aimait plus que personne d'autre au monde. Le meilleur homme qui soit jamais né s'était tellement épris de moi que j'étais son seul souci. Je ne manquais de rien. J'étais au comble du bonheur, mais l'orgueil m'a rendue si hautaine que j'ai osé prononcer ces outrageantes paroles. Je suis punie dans mon orgueil et il est juste qu'il en soit ainsi. Qui n'a pas fait l'expérience du mal ne sait ce qu'est le bien[2]. » Tout en se lamentant, la dame avait endossé sa meilleure robe. Elle n'éprouvait plus aucun plaisir, au contraire, tout lui était ennui. Elle fit appeler un de ses écuyers par une jeune fille et lui demanda de seller

Et cil qui m'an blasment ont droit.
Apareilliez vos orandroit,
Por chevauchier vos aprestez.
Levez de ci, si vos vestez
De vostre robe la plus bele,
Et feites metre vostre sele
Sor vostre meillor palefroi. »
Or est Enyde an grant esfroi.
Mout se lieve triste et panssive ;
A li seule tance et estrive
De la folie qu'ele dist :
Tant grate chievre que mal gist.
« Ha ! fet ele, fole malveise,
Or estoie je trop a eise,
Qu'il ne me failloit nule chose.
Ha ! lasse, por coi fui tant ose,
Qui tel forssenaige osai dire ?
Dex ! don ne m'amoit trop messire ?
Par foi, lasse, trop m'amoit il.
Or m'estuet aler an essil !
Mes de ce ai ge duel greignor
Que ge ne verrai mon seignor,
Qui tant m'amoit de grant meniere
Que nule rien n'avoit tant chiere.
Li miaudres qui onques fust nez
S'estoit si a moi atornez
Que d'autre rien ne li chaloit.
Nule chose ne me failloit :
Mout estoie boene eüree,
Mes trop m'a orguialz alevee,
Quant ge ai dit si grant oltraige.
An mon orguel avrai domaige
Et mout est bien droiz que je l'aie :
Ne set qu'est biens qui mal n'essaie. »
Tant s'est la dame demantee
Que bien et bel s'est atornee
De la meillor robe qu'ele ot,
Mes nule chose ne li plot,
Einçois li dut mout enuier.
Puis a fet un suen escuier
Par une pucele apeler,
Si li comande a anseler

son précieux palefroi vair de Norvège. Jamais comte ou roi n'en avait eu de meilleur. Dès qu'elle l'eut commandé, l'écuyer obéit aussitôt et sella le palefroi vair. Érec, de son côté, appela un autre écuyer et lui commanda qu'on apportât ses armes afin de l'en revêtir. Puis, il monta dans une des galeries et fit étendre un tapis de Limoges sur le sol devant lui. L'écuyer à qui il avait donné l'ordre d'aller chercher ses armes les plaça sur le tapis. Face aux armes, Érec s'assit sur l'image du léopard[1] tissée dans le tapis. Puis, il se prépara à se faire armer. Tout d'abord, il fit lacer ses chausses d'acier clair. Ensuite il revêtit un haubert si bien fait que l'on n'aurait pu en trancher une seule maille. Ce haubert était si riche à l'endroit comme à l'envers qu'on n'aurait pu y trouver la quantité de fer nécessaire à la fabrication d'une seule aiguille. Jamais il ne pourra rouiller, car il était entièrement fabriqué de petites mailles en treillis d'argent. Son ouvrage était si fin, je peux vous l'assurer, que celui qui le revêtait ne sentait pas plus de fatigue ou d'inconfort que s'il n'avait passé qu'une tunique de soie sur sa chemise[2]. Les sergents et les chevaliers commencèrent à s'étonner de voir Érec se faire armer, mais nul n'osa en demander la raison. Une fois le haubert endossé, un valet lui laça sur la tête un heaume à cercle d'or gemmé qui reluisait plus clair qu'un miroir. Puis Érec prit son épée, la

Son riche palefroi norrois :
Onques meillor n'ot cuens ne rois.
Des qu'ele li ot comandé,
Cil n'i a respit demandé :
Le palefroi veir ansela.
Et Erec un autre apela,
Si li comande a aporter
Ses armes por son cors armer.
Puis s'an monta en unes loiges,
Et fist un tapiz de Limoiges
Devant lui a la terre estandre.
Et cil corrut les armes prandre,
Cui il l'ot comandé et dit,
Ses aporta sor le tapit.
Erec s'asist de l'autre part
Sor une ymage de liepart
Qui el tapiz estoit portraite.
Por armer s'atorne et afaite :
Premieremant se fist lacier
Unes chauces de blanc acier,
Un hauberc vest aprés tant chier
Qu'an n'an puet maille detranchier.
Mout estoit riches li haubers
Que an l'androit ne an l'anvers
N'ot tant de fer com une aguille,
N'onques[a] n'i pot coillir reoïlle,
Que toz estoit d'argent feitiz,
De menües mailles tresliz[b] ;
Si ert ovrez si soutilmant,
Dire vos puis seüremant
Que ja nus qui vestu l'eüst
Plus las ne plus doillanz n'an fust
Ne que s'eüst sor sa chemise
Une cote de soie mise.
Li sergent et li chevalier
Se prenent tuit a mervellier
Por coi il se feisoit armer,
Mes nus ne l'ose demander.
Quant del hauberc l'orent armé,
Un hiaume a cercle d'or jamé,
Qui plus cler reluisoit que glace,
Uns vaslez sor le chief li lace.

ceignit et ordonna qu'on lui amenât tout sellé son cheval bai de Gascogne. Ensuite, il appela un valet. « Valet, dit-il, va vite et cours dans la chambre à côté de la tour où se trouve ma femme. Va lui dire qu'elle me fait trop attendre et qu'elle a pris trop de temps à s'habiller. Dis-lui qu'elle vienne vite monter à cheval, car je l'attends. » Le valet y alla et la trouva toute prête, mais chagrinée et en pleurs. « Dame, lui dit-il, pourquoi tardez-vous ? Mon seigneur vous attend là-dehors, armé de toutes ses armes. Il y a déjà longtemps qu'il serait monté à cheval si vous aviez été prête. » Très étonnée, Énide se demanda ce que son seigneur avait l'intention de faire, mais elle agit sagement, car elle se comporta aussi joyeusement qu'elle le put quand elle se présenta devant lui au milieu de la cour. Le roi Lac y accourut après elle. Les chevaliers y accoururent aussi à qui mieux mieux. Ils s'enquirent tous, jeunes ou chauves, si Érec aimerait emmener un ou l'autre d'entre eux. Tous se présentèrent et lui offrirent leurs services, mais Érec leur jura qu'il partirait sans autre compagnon que sa femme. Il déclara ainsi qu'il s'en irait seul. Le roi fut très inquiet : « Beau fils, fit-il, que veux-tu faire ? Tu dois m'expliquer ton projet et ne rien me cacher. Dis-moi où tu veux aller puisqu'en dépit de tout ce que je puis te dire, tu refuses de prendre écuyers ou chevaliers ? Si tu as décidé

Puis prant l'espee, si la ceint.
Lors comanda qu'an li amaint
Le bai de Gascoigne anselé.
Puis a un vaslet apelé :
« Vaslez, fet il, va tost et cor
An la chanbre delez la tor
Ou ma fame est. Va, se li di
Que trop me fet demorer ci ;
Trop a mis a li atorner.
Di li qu'el veigne tost monter,
Que ge l'atant. » Et cil i va ;
Apareilliee la trova,
Son plor et son duel demenant,
Et cil li dist tot maintenant :
« Dame, por coi demorez tant ?
Mes sires la hors vos atant,
De totes ses armes armez ;
Grant piece a que il fust montez,
Se vos fussiez apareilliee. »
Mout s'est Enyde merveilliee
Que ses sires ot an corage,
Mes de ce fist ele que sage,
Car plus lieemant se contint
Qu'ele pot, quant devant lui vint.
Devant lui vint en mi la cort,
Et li rois Lac aprés li cort ;
Chevalier corent qui mialz mialz :
Il n'i remaint juenes ne chauz,
N'aille savoir et demander
S'il an voldra nul d'ax mener.
Chascuns s'an porofre et presante,
Mes il lor jure et acreante
Qu'il n'an manra ja conpaignon,
Se sa fame solemant non.
Ensi dit qu'il en ira seus.
Mout an est li rois angoisseus :
« Biax filz, fet il, que viax tu fere ?
Moi doiz tu dire ton afere,
Ne me doiz nule rien celer :
Di moi quel part tu viax aler,
Que por rien nule que te die
Ne viax que an ta conpaignie
Escuiers ne chevaliers aille.
Se tu as anprise bataille

d'entreprendre un combat seul à seul avec un chevalier, tu ne dois pas négliger pour autant d'emmener avec toi une partie de tes chevaliers qui te soulageront et te tiendront compagnie : fils de roi ne doit pas chevaucher seul. Beau fils, fais charger tes chevaux de somme et emmène trente ou quarante de tes chevaliers, sinon un plus grand nombre. Apporte aussi de l'or et de l'argent et tout ce qui eſt nécessaire à une personne de qualité. » Finalement Érec répondit et lui raconta tout. Il lui expliqua comment il avait entrepris ce voyage : « Sire, il ne peut en être autrement. Je n'emmènerai aucun deſtrier de rechange. Je n'ai aucun besoin d'argent, d'écuyers ni de serviteurs. Je ne demande d'autre compagnie que celle de ma femme. Mais je vous prie, quoi qu'il arrive, si je meurs et si elle revient, de l'aimer et de la chérir pour mon amour et en réponse à ma prière, et de lui oĉtroyer la moitié de votre terre quitte de toute obligation, sans bataille ni guerre, sa vie durant. » Le roi entendit ce que son fils demandait et lui dit : « Beau fils, je la lui oĉtroie. Mais je suis très affligé de te voir partir sans compagnie : si cela dépendait de ma volonté tu ne le ferais jamais. — Sire, il ne peut en être autrement. Je m'en vais et je vous recommande à Dieu. Mais pensez aussi à mes compagnons, donnez-leur des chevaux, des armes et tout ce qu'il faut à des chevaliers. » Le roi ne put se retenir de pleurer quand il se sépara de son fils. De leur côté, ses gens,

Seul a seul contre un chevalier,
Por ce ne doiz tu pas lessier
Que tu n'an mainz une partie,
Por solaz et por conpaignie,
De tes chevaliers avoec toi :
Ne doit seus aler filz de roi.
Biax filz, fai chargier tes somiers,
Et mainne de tes chevaliers
Trante ou quarante, ou plus ancor,
Si fai porter argent et or,
Et quanqu'il covient a prodome. »
Erec respont a la parsome,
Et li conte tot et devise
Comant il a sa voie anprise :
« Sire, fet il, ne puet autre eſtre ;
Ja n'an manrai cheval an deſtre ;
N'ai que feire d'or ne d'argent,
Ne d'escuier, ne de sergent,
Ne conpaignie ne demant,
Fors de ma fame seulemant.
Mes je vos pri, que qu'il aveigne,
Se ge muir et ele reveigne,
Que vos l'amoiz et tenez chiere,
Por m'amor et por ma proiere,
Et la mitié de voſtre terre
Quite, sanz bataille et sanz guerre,
Li otroiez tote sa vie. »
Li rois ot que ses filz li prie
Et diſt : « Biax filz, je li otroi.
Mes de ce que aler t'an voi
Sanz conpaignie, ai moutgrantduel ;
Ja ne le feïsses, mon vuel.
- Sire, ne puet eſtre autremant.
Je m'an vois, a Deu vos comant.
Mes de mes conpaignons pansez,
Chevax et armes lor donez
Et quanqu'a chevaliers eſtuet. »
Del plorer tenir ne se puet
Li rois, quant de son fil depart.
Les genz replorent d'autre part.

les dames et les chevaliers pleuraient à cause du grand chagrin qu'ils avaient pour Érec. Pas un seul ne manqua de manifester sa douleur et plusieurs en tombèrent pâmés sur place. Tout en pleurant, ils l'embrassaient et lui donnaient l'accolade. Peu s'en fallut qu'ils ne se soient rendus malades de douleur. Je ne pense pas que leur désolation ait été plus grande s'ils l'avaient vu blessé à mort. Il leur dit pour les réconforter : « Seigneurs, pourquoi pleurez-vous si fort ? Je ne suis ni captif ni blessé. Vous ne gagnerez rien par ce chagrin. Je m'en vais mais, Dieu le voulant, je reviendrai quand je le pourrai. Je vous recommande toutes et tous à Dieu, et je vous prie de me donner congé, car il me tarde de partir et vos pleurs me causent un grand chagrin et un grand ennui. » Il les recommanda à Dieu de nouveau, ils firent de même et ils se séparèrent avec grande peine.

Emmenant sa femme, Érec partait chercher l'aventure, il ne savait où[1] : « Allez à vive allure, lui dit-il, et gardez-vous de m'adresser la parole. Ne soyez pas assez osée pour me parler quoi qu'il arrive, à moins que je ne vous parle d'abord[2]. Partez devant et chevauchez en toute confiance. — Sire, fit-elle, à la bonne chance ! » Elle prit place devant lui et se tut. Ils ne se disaient mot et Énide était fort chagrinée : elle se lamentait et se parlait à elle-même tout doucement et à voix basse afin qu'Érec ne l'entendît pas : « Ah ! malheureuse que je suis ! Dieu m'avait élevée et donné un grand bonheur, et maintenant en peu de temps, il m'a abaissée.

Dames et chevalier ploroient,
Por lui mout grant duel demenoient :
N'i a un seul qui duel n'an face,
Maint s'an pasmerent an la place.
Plorant le beisent et acolent,
A po que de duel ne s'afolent.
Ne cuit que graignor duel feïssent,
Se a mort navré le veïssent.
Et il lor dist por reconfort :
« Seignor, por coi plorez si fort ?
Je ne sui pris ne mahaigniez ;
An cest duel rien ne gahaigniez.
Se je m'an vois, je revanrai
Quant Deu pleira et je porrai.
Toz et totes vos comant gié
A Deu, si me donez congié,
Que trop me feites demorer,
Et ce que je vos voi plorer
Me fet grant mal et grant enui. »
A Deu les comande, et il lui ;
Departi sont a mout grant poinne.
Erec[a] s'an va, sa fame an moinne,
Ne set ou, mes en avanture.
« Alez, fet il, grant aleüre,
Et gardez ne soiez tant ose
Que, se vos veez nule chose,
Ne me dites ne ce ne quoi.
Tenez vos de parler a moi,
Se ge ne vos aresne avant.
Alez grant aleüre avant[b]
Et chevauchiez tot a seür[c].
- Sire, fet ele, a boen eür. »
Devant s'est mise, si se tot ;
Li uns a l'autre ne dit mot,
Mes Enyde fu mout dolante :
A li seule mout se demante
Soëf an bas, que il ne l'oie :
« Hé ! lasse, fet ele, a grant joie
M'avoit Dex mise et essauciee,
Or m'a an po d'ore abessiee !

Fortune qui m'avait attirée vers elle, m'a retiré son soutien. Peu m'importerait, malheureuse que je suis, si j'osais parler à mon seigneur. Mais, je suis trahie et je sens que je vais mourir puisque mon seigneur m'a prise en haine. Je sais bien qu'il m'a prise en haine puisqu'il ne veut plus me parler. Je n'ose même plus le regarder. »

Tandis[1] qu'elle se lamentait ainsi, un chevalier qui vivait de brigandage sortit du bois. Il avait avec lui deux compagnons et tous les trois étaient armés. Il se mit à convoiter le palefroi qu'Énide chevauchait. Il dit à ses deux compagnons : « Savez-vous, seigneurs, ce qui nous attend ? Si nous ne gagnons rien ici, c'est que nous sommes peureux[2], honnis ou incroyablement malchanceux. Voici venir une très belle dame, je ne sais pas si elle est dame ou demoiselle, mais elle est très richement vêtue. Son palefroi, la selle, le poitrail et la croupière valent au moins vingt marcs d'argent. Je ne voudrai rien d'autre pour ma part que le palefroi, vous aurez tout le reste. Son chevalier n'emportera rien de ce qui appartient à cette dame. Que Dieu me garde ! Je pense lui livrer un tel assaut, je vous le dis en toute confiance, qu'il lui en coûtera très cher. Il est donc juste que j'engage la lutte le premier. » Ses compagnons furent d'accord et il piqua des éperons. Il ajusta son écu tout droit, serré contre lui pendant que les deux autres restaient en arrière. À cette époque, la coutume et l'usage voulaient

Fortune, qui m'avoit atreite,
A tost a li sa main retreite.
De ce ne me chaussist il, lasse !
S'a mon seignor parler osasse.
Mes de ce sui morte et traïe,
Que mes sires m'a anhaïe.
Anhaïe m'a, bien le voi,
Quant il ne vialt parler a moi.
Ne je tant hardie ne sui
Que ge os regarder vers lui. »
Que qu'ele se demante ensi,
Uns chevaliers del bois issi,
Qui de roberie vivoit ;
Deus conpaignons o lui avoit,
Et s'estoient armé tuit troi.
Mout coveita le palefroi
Qu'Enyde venoit chevalchant.
« Savez, seignor, que vos atant ?
Fet il a ses deus conpeignons,
Se nos ici ne gaaignons,
Honi somes et recreant
Et a mervoilles mescheant.
Ci vient une dame mout bele,
Ne sai s'ele est dame ou pucele,
Mes mout est richemant vestue.
Ses palefroiz et sa sanbue,
Et ses peitrax et ses lorains,
Valent vint mars d'argent au mains[a].
Le palefroi voel je avoir
Et vos aiez tot l'autre avoir,
Ja plus n'an quier a ma partie.
Li chevaliers n'an manra mie
De la dame, se Dex me saut !
Je li cuit feire tel asaut,
Ce vos di bien certeinnemant,
Qu'il conparra mout chieremant.
Por ce est droiz que ge i aille
Feire la premiere bataille. »
Il li otroient, et cil point[b].
Tot droit desoz l'escu se joint
Et li dui remestrent an sus.
Adonc estoit costume et us

que deux chevaliers n'attaquent jamais un chevalier seul, autrement ils auraient été considérés comme traîtres[1].

Énide vit les brigands et elle fut saisie d'une très grande peur : « Dieu, fit-elle, que devrais-je dire ? Mon seigneur mourra ou sera capturé, car ils sont trois et il est seul. Un chevalier contre trois, la partie est inégale. En voilà un qui va le frapper dans un instant, sans que mon seigneur n'y prenne garde. Dieu ! serais-je couarde au point de ne pas oser lui parler ? Non, je ne le serai pas : je lui parlerai sans faute. » Sans tarder, elle se tourna vers Érec et lui dit : « Beau sire, à quoi pensez-vous ? Voici trois chevaliers qui galopent pour vous donner la chasse, j'ai peur qu'ils vous fassent du mal. — Quoi ? fit Érec, que dites-vous ? Vous m'estimez bien peu. Vous êtes devenue fort audacieuse pour désobéir à mes ordres et enfreindre mon interdit. Cette fois je vous pardonne, mais si cela vous arrive de nouveau, je ne vous pardonnerai plus jamais. » Il tourne alors son écu et sa lance et se dirige vers le chevalier. Celui-ci le voit venir et le défie. Érec accepte son défi. Ils piquent tous deux de l'éperon et se heurtent de leur lance bien droite. Alors que le chevalier-brigand manque Érec, celui-ci lui porte un coup parfaitement dirigé et le met fort mal en point : il a frappé son écu si violemment qu'il l'a fendu d'un bout à l'autre. Son haubert ne le protège pas davantage : Érec le brise et le perce vis-à-vis la poitrine. Il enfonce sa lance

Que dui chevalier a un poindre
Ne devoient a un seul joindre[a],
Et, s'il l'eüssent anvaï,
Vis fust qu'il l'eüssent traï.
Enyde vit les robeors :
Mout l'an est prise granz peors :
« Dex ! fet ele, que porrai dire ?
Or iert ja morz ou pris mes sire,
Car cil sont troi et il est seus.
N'est pas a droit partiz li jeus
D'un chevalier ancontre trois.
Cil le ferra ja demenois,
Que mes sires ne s'an prant garde.
Dex ! serai je donc si coarde
Que dire ne li oserai ?
Ja si coarde ne serai :
Jel li dirai, nel leirai pas. »
Vers lui se torne en es le pas
Et dist : « Biau sire, ou pansez vos[b] ?
Ci vienent poignant aprés vos[c]
Troi chevalier qui mout vos[d] chacent.
Peor ai que mal ne vos[e] facent.
- Cui ? fet Erec, qu'avez vos dit ?
Or me prisiez vos trop petit.
Trop avez fet grant hardemant,
Qui avez mon comandemant
Et ma desfanse trespassee.
Ceste foiz vos iert pardonee,
Mes, s'autre foiz vos avenoit,
Ja pardoné ne vos seroit. »
Lors torne l'escu et la lance,
Contre le chevalier se lance.
Cil le voit venir, si l'escrie.
Quant Erec l'ot, si le desfie.
Andui poignent, si s'antre vienent,
Les lances esloigniees tienent.
Mes cil a a Erec failli,
Et Erec a lui maubailli,
Que bien le sot droit anvaïr.
Sor l'escu fiert de tel aïr
Que d'un chief en autre le fant,
Ne li haubers ne li desfant :
En mi le piz le fraint et ront,
Et de la lance li repont

d'un pied et demi dans le corps de son adversaire. Il la retire en la faisant virer, si bien que le chevalier tombe. Il mourra, car la pointe de la lance s'est abreuvée dans le sang de son cœur. Le deuxième chevalier s'élance en laissant derrière lui son compagnon. Il pique vers Érec et le menace. Érec dresse à bras tendu l'écu qui pend à son cou et attaque hardiment. L'autre met son écu devant sa poitrine et tous deux se frappent sur leurs blasons. La lance du chevalier vole en tronçons. Érec lui passe le quart de la sienne dans le corps. Le deuxième brigand ne lui créera plus d'ennuis aujourd'hui : il s'est évanoui et Érec le jette en bas de son destrier. Ensuite, il pique de biais vers le troisième brigand. Quand ce dernier voit Érec avancer vers lui, il se met à fuir : il a peur et il n'ose l'attendre. Il essaie de prendre refuge dans la forêt, mais la fuite ne lui servira de rien. Érec le suit et lui crie d'une voix forte : « Vassal, vassal, revenez ici ! Préparez-vous à vous défendre ou je vous frappe alors que vous fuyez : votre fuite ne vous servira de rien. » Mais le brigand se soucie peu de retourner, il continue à fuir à grande allure. Érec le poursuit et l'atteint. Il le frappe en plein centre de son écu peint et le renverse de l'autre côté de son destrier. Érec n'a plus à se soucier de ces trois chevaliers : il a tué le premier, blessé le deuxième, et s'est débarrassé du troisième en le jetant au bas de son destrier. Il prend les trois

Pié et demi dedanz le cors.
Au[a] retrere a son cop estors,
Et cil cheï. Morir l'estut,
Car li glaives el cuer li but.
Li uns des autres deus s'eslesse,
Son conpaignon arrieres lesse,
Vers Erec point, si le menace.
Erec l'escu del col anbrace,
Si le requiert come hardiz.
Cil met l'escu devant le piz,
Si se fierent sor les blazons.
La lance vola an tronçons
Au chevalier de l'autre part ;
Erec de sa lance le quart
Li fist par mi le cors passer.
Cist nel fera hui mes lasser :
Pasmé jus del destrier l'anversse,
Puis point a l'autre a la traversse.
Quant cil le vit vers lui venir,
Si s'an comança a foïr :
Peor ot, ne l'osa atandre
An la forest cort recet prandre,
Mes li foïrs rien ne li vaut.
Erec l'anchauce et crie an haut :
« Vasax, vasax, ça vos tornez !
Del desfandre vos atornez,
Ou ge vos ferrai an fuiant ;
Vostre fuie ne valt neant. »
Mes cil del retorner n'a cure,
Fuiant s'an vet grant aleüre.
Erec lo chace, si l'ataint,
A droit le fiert sor l'escu paint,
Si l'anversse de l'autre part.
De ces trois n'a il mes regart :
L'un en a mort, l'autre navré,
Si s'est del tierz si delivré
Qu'a[b] pié l'a jus del destrier mis.
Toz les trois chevax en a pris,
Ses lie par les frains ansanble.
Li uns l'autre de poil dessanble :

chevaux et les attache ensemble par les brides. Ils sont de pelage différent : le premier est blanc comme lait, le second est noir sans être laid, le troisième est vair. Érec regagna le chemin où Énide l'attendait. Il lui commanda de mener les trois chevaux devant elle et, menaçant, il la somma de ne plus être assez hardie pour laisser échapper un seul mot de sa bouche sans qu'il ne lui en donne la permission. Elle répondit : « Je ne dirai mot, beau sire, puisque tel est votre désir. » Ensuite, elle se tut et ils partirent.

Ils[1] n'avaient pas fait une lieue que dans une vallée, cinq autres chevaliers vinrent à leur rencontre, la lance à l'arrêt[2], tenant au bras leur écu pendu au cou, le heaume luisant tout lacé : ils cherchaient pillage. Tout à coup, ils aperçurent la dame qui menait trois chevaux, ainsi qu'Érec qui la suivait. Dès qu'ils les virent, ils se partagèrent en paroles tout l'équipage comme s'ils le possédaient déjà. La convoitise est une mauvaise chose[3], mais il n'était pas de leur goût que l'on fît obstacle à la leur. Tel croit prendre qui échoue : chose convoitée reste souvent hors de portée[4]. Ainsi arriva-t-il dans cette attaque. L'un dit qu'il prendrait la dame ou qu'il en mourrait, l'autre annonça que le destrier vair lui suffirait, le troisième dit qu'il aurait le cheval noir, le quatrième, le blanc. Le cinquième n'était pas lâche :

Li premiers fu blans come leiz,
Li seconz noirs, ne fu pas leiz,
Et li tierz fu trestoz veiriez.
A son chemin est repeiriez,
La ou Enyde l'atandoit.
Les trois chevax li comandoit
Devant li mener et chacier.
Et mout la prist a menacier
Qu'ele ne soit plus si hardie
C'un seul mot de la boche die,
Se il ne l'an done congié.
Ele respont : « Nel ferai gié
Ja mes, biax sire, se vos plest. »
Lors s'an vont, et ele se test.
N'orent pas une liue alee,
Qant devant, en une valee,
Lor vindrent cinc chevalier autre,
Chascuns la lance sor le fautre,
Les escuz as cos anbraciez
Et les hiaumes bruniz laciez :
Roberie querant aloient.
A tant la dame venir voient,
Qui les trois chevax amenoit,
Et Erec qui aprés venoit.
Tot maintenant que il les virent,
Par parole antr'ax departirent
Trestot le hernois autresi
Con s'il an fussent ja garni.
Male chose a en covoitise,
Mes ne fu pas a lor devise
Que bien i fu mise desfansse.
Assez remaint de ce qu'an pansse[a],
Et tex cuide prandre qui faut :
Si firent il a cel assaut.
Ce dist li uns que il avroit
La dame ou il toz an moerroit,
Et li autres dist que suens iert
Li destriers veirs, que plus n'an quiert
De trestot le gaaing avoir.
Li tierz dist qu'il avroit le noir.
« Et je le blanc », ce dist li quarz.
Li quinz ne fu mie coarz,

il déclara qu'il se contenterait du cheval et des armes du chevalier. Il voulait les conquérir tout seul et il demanda la permission à ses compagnons d'aller le premier à l'assaut. Ils y consentirent volontiers. Il s'éloigna donc d'eux et avança sur un bon cheval bien fringant. Érec l'aperçut, mais ne fit semblant de rien. Quand Énide vit ce qui se passait, tout son sang reflua dans ses veines : elle éprouva une grande peur et un grand émoi : « Malheureuse, fit-elle, que ferai-je ? Je ne sais que dire ou que faire, car mon seigneur m'a fort menacée de me punir si je lui parlais de quoi que ce soit. D'autre part, si mon seigneur est tué ici, rien ne pourra me réconforter, j'en mourrai. Dieu ! mon seigneur ne voit pas le chevalier. Qu'est-ce que j'attends donc, mauvaise folle que je suis ? Je suis trop avare à cause de ma parole : j'aurais dû l'avertir il y a déjà un bon moment. Je sais bien que ceux qui viennent ici ont l'intention de le mettre à mal. Ah ! Dieu, comment le lui dirai-je ? Tant pis, il me tuera. Qu'il me tue autant qu'il le voudra ! Je ne puis me retenir plus longtemps. » Alors elle appela doucement Érec : « Sire ! — Quoi, que voulez-vous me dire ? — Sire, de grâce ! je veux vous dire que cinq chevaliers sont sortis de ce bois, ce qui me fait grandement peur. Je m'en suis rendu compte et je crois qu'ils veulent lutter contre vous. Quatre d'entre eux sont restés en arrière et le cinquième s'approche aussi vite que son cheval puisse le porter.

Qu'il dist qu'il avroit le destrier
Et les armes au chevalier.
Seul a seul les voloit conquerre,
Et si l'iroit premiers requerre,
Se il le congié l'an donoient.
Et cil volantiers li otroient.
Lors se part d'ax et vient avant,
Cheval ot boen et bien movant.
Erec le vit et sanblant fist
Qu'ancor garde ne s'an preïst.
Quant Enyde les ot veüz,
Toz li sans li est esmeüz ;
Grant peor ot et grant esmai :
« Lasse, fet ele, que ferai ?
Ne sai que die ne que face,
Que mes sires mout me menace
Et dit qu'il me fera enui
Se je de rien paroil a lui.
Mes se mes sires ert ci morz,
De moi ne seroit nus conforz,
Morte seroie et mal baillie.
Dex ! mes sire ne le voit mie ;
Qu'atant je dons, malveise fole ?
Trop ai or chiere ma parole,
Quant je ne li ai dit pieç'a.
Bien sai que cil qui vienent ça
Sont de mal faire ancoragié.
Ha ! Dex, comant li dirai gié ?
Il m'ocirra. Asez m'ocie !
Ne leirai que je ne li die. »
Lors l'apele dolcemant : « Sire !
- Cui ? fet il, que volez vos dire ?
- Sire, merci ! dire vos vuel
Que desbunchié sont de ce bruel
Cinc chevalier, don je m'esmai ;
Bien pans et aparceü ai
Qu'il se voelent a vos conbatre.
Arrieres sont remés li quatre,
Et li cinquiesmes a vos muet
Tant con chevax porter le puet ;

Il va vous attaquer d'un moment à l'autre. Les autres ne sont pas très loin d'ici et ils viendront à son aide en cas de besoin. — Malheur à vous d'avoir songé à désobéir à l'interdiction que je vous ai faite, répondit Érec. J'avais raison de croire que vous ne m'estimiez guère. Je ne vous sais nul gré de ce service que vous me rendez. Sachez-le bien : je vous hais, je vous l'ai dit et je le répète. Je vous le pardonnerai encore cette fois, mais gardez-vous de m'adresser de nouveau la parole. Et cessez de me surveiller[1], car vous agiriez comme une folle. Je déteste que vous me parliez. » Alors Érec pique à la rencontre du chevalier. Ils se heurtent l'un contre l'autre. Ils s'attaquent et se poursuivent. Érec le frappe si violemment qu'il lui fait voler l'écu du cou et lui brise la clavicule. Les étriers se rompent et le chevalier tombe. Il n'y a aucune crainte qu'il ne se relève, car il est sérieusement blessé et il a les os cassés. L'un de ses compagnons se précipite alors sur Érec, et ils se battent avec violence. Érec lui rentre facilement son fer bien forgé et tranchant dans la gorge, sous le menton : il lui coupe en deux tous les os et les nerfs, et la lance lui ressort par la nuque. Le sang vermeil et tout chaud coule des deux côtés de la plaie : son cœur s'arrête, son âme s'envole. Et le troisième à son tour s'élance de son embuscade qui était de l'autre côté du gué. Il s'en vient tout droit. Érec pique de l'éperon et le rencontre avant qu'il ne soit sorti du cours d'eau.

Ne gart l'ore que il vos fiere.
Li catre sont remés arriere,
Mes ne sont gaires de ci loing :
Tuit le secorront au besoing. »
Erec respont : « Mar le pansastes,
Que ma parole trespassastes
Ce que desfandu vos avoie ;
Et ne por quant tres bien savoie
Que gueres ne me priseiez.
Cest servise mal anpleiez,
Que ge ne vos an sai nul gré.
Bien sachiez que ge vos an hé,
Dit le vos ai et di ancore.
Ancor le vos pardonrai ore ;
Mes autre foiz vos an gardez,
Ne ja vers moi ne regardez,
Que vos ferïez mout que fole,
Car je n'aim pas vostre parole. »
Lors point Erec contre celui,
Si s'antre vienent amedui.
L'uns anvaïst l'autre et requiert.
Erec si duremant le fiert
Que li escuz del col li vole,
Et si li brise la chanole.
Li estrié ronpent et cil chiet ;
N'a peor que il s'an reliet,
Que mout s'est quassez et bleciez.
Uns des autres s'est adreciez,
Si s'antre vienent de randon.
Erec li met tot a bandon
Desoz le manton an la gorge
Le fer tranchant de boene forge ;
Toz tranche les os et les ners
Que d'autre part an saut li fers.
Li sans vermauz toz chauz an raie
D'anbedeus parz par mi la plaie :
L'ame s'an va, li cuers li faut.
Et li tierz de son agait saut,
Qui d'autre part d'un gué estoit ;
Par mi le gué s'an vint tot droit.
Erec point, si l'a ancontré
Ainz qu'il par fust issuz del gué.

Il le frappe si bien qu'il l'abat tout plat avec son cheval qui lui tombe dessus. Et parce que le poids de l'animal l'empêche de se relever, il lui faut se noyer. À grand-peine et à force d'efforts, le cheval finit par se remettre sur pied. Ainsi Érec en a-t-il vaincu trois. Les deux autres ont décidé de lui céder le champ et de ne pas le combattre : ils s'enfuient à toute vitesse le long de la rive. Érec les poursuit et les rejoint : il en frappe si bien un sur l'échine qu'il le fait culbuter la tête la première par-dessus son arçon. Il y a mis une telle force qu'il en a brisé sa lance, mais il lui fera payer cher la lance qu'il lui a brisée sur le dos. Il tire alors son épée du fourreau pendant que l'autre se relève et se démène comme un fou. Il lui assène trois grands coups qui lui détachent l'épaule du corps et son épée va s'abreuver dans le sang du chevalier qui retombe par terre. L'épée à la main, Érec attaque le cinquième qui s'enfuit à toute vitesse sans compagnie ou escorte, car il n'ose pas attendre et ne peut s'esquiver. Ne pouvant se fier à son destrier, il l'abandonne, jette son écu, jette sa lance et se laisse tomber sur le sol pour rendre la poursuite impossible. Érec s'arrête, une fois l'autre à terre, se baisse et ramasse la lance qu'il emporte pour remplacer celle qu'il a brisée. Il emmène aussi les cinq chevaux qu'il ajoute aux trois précédents et les confie à Énide qui aura bien du mal à les conduire tous. Ils se

Si bien le fiert que il abat
Et lui et le destrier tot plat ;
Li destriers sor le cors li jut
Tant qu'an l'eve morir l'estut,
Et il chevax tant s'esforça
Qu'a quelque poinne se dreça.
Ensi en a les trois conquis.
Li autre dui ont consoil pris
Que la place li guerpiront,
Ne ja a lui ne chanpiront :
Fuiant s'an vont par la riviere.
Erec les anchauce derriere,
Si an fiert un derriers l'eschine
Que sor l'arçon devant l'ancline.
Trestote sa force i a mise,
Sa lance sor le dos li brise,
Et cil cheï le col avant.
Erec mout chieremant li vant
Sa lance, que sor lui a fraite,
Del fuerre a tost l'espee traite.
Cil releva, si fist que fos :
Erec li dona tex trois cos
Qu'el sanc li fist l'espee boivre.
L'espaule del bu li dessoivre,
Si qu'a la terre jus cheï.
A l'espee l'autre anvaï,
Qui mout isnelemant s'an fuit
Sanz conpaignie et sanz conduit[a],
N'ose atandre et ganchir ne puet.
Le cheval guerpir li estuet,
Qu'il n'i a mes nule fiance.
L'escu giete jus et la lance,
Si se lesse cheoir a terre.
Erec ne le volt plus requerre,
Qu'a terre cheoir se leissa ;
Mes a la lance[b] s'abeissa :
Cele n'i a mie leissiee
Por la soe qu'il a brisiee.
La lance an porte, si s'an vet,
Et les chevax mie ne let,
Toz les cinc prant, si les an mainne.
Del mener est Enyde an painne :

mettent en route et de nouveau Érec ordonne à Énide de ne plus lui adresser la parole de peur qu'elle en souffre des conséquences fâcheuses. Elle ne lui répond pas, elle se tait. Et ils s'en vont en emmenant les huit chevaux.

Ils chevauchèrent[1] jusqu'à la nuit sans rencontrer ni village ni abri. À la tombée du jour, ils s'hébergèrent sous un arbre, dans une lande. Érec commanda à sa dame de dormir tandis qu'il veillerait. Elle lui répondit que ce n'était pas juste et qu'elle refusait de le faire, car c'était à lui si souffrant de dormir. Érec y consentit avec plaisir. Il mit son écu sous sa tête. La dame prit son propre manteau, et couvrit son seigneur de la tête aux pieds. Il dormit et elle veilla sans succomber au sommeil. De sa main elle retint les huit chevaux toute la nuit jusqu'au lendemain. De nouveau, elle se blâma beaucoup et se maudit à cause des paroles qu'elle avait prononcées. Elle se dit qu'elle avait très mal agi : « Je n'ai pas la moitié du mal que je mérite. Malheureuse, que je suis, en quelle triste destinée je me vois par mon orgueil et mon outrecuidance ! J'aurais dû savoir qu'on ne pourrait trouver pareil ou meilleur chevalier que mon seigneur. Je le savais bien. Maintenant, je le sais encore mieux. J'ai vu de mes yeux qu'il ne craint ni trois, ni cinq hommes armés. Honnie soit ma langue qui a prononcé ces outrageants propos d'orgueil pour lesquels je suis toute honteuse. »

Les cinc avoec les trois li baille,
Si li comande que tost aille
Et de parler a lui se taigne,
Que max ou enuiz ne l'an vaigne.
Mes ele mot ne li respont,
Einçois se tot. Et il s'an vont ;
Les chevax an mainnent toz huit.
  Chevauchié[a] ont jusqu'a la nuit,
Ne vile ne recet ne virent.
A l'anuitier lor ostel prirent
Desoz un arbre an une lande.
Erec a la dame comande
Qu'ele dorme, et il veillera.
Ele respont que nel fera,
Car n'est droiz, ne feire nel viaut :
Il dormira, qui plus se diaut.
Erec l'otroie et bel li fu.
A son chief a mis son escu,
Et la dame son mantel prant,
Sor lui de chief an chief l'estant ;
Cil dormi et cele veilla,
Onques la nuit ne someilla.
Chascun cheval tint an sa main
Tote nuit jusqu'a l'andemain.
Et mout s'est blasmee et maudite
De la parole qu'ele ot dite.
Mout a, ce dit, mal esploitié[b] :
« Que n'ai mie[c] de la mité
Le mal que je ai desservi.
Lasse, fet ele, si mar vi
Mon orguel et ma sorcuidance !
Savoir pooie sanz dotance
Que tel chevalier ne meillor
Ne savoit l'an de mon seignor.
Bien le savoie. Or le sai mialz,
Car ge l'ai veü a mes ialz,
Car trois ne cinc armez ne dote.
Honie soit ma leingue tote,
Qui l'orguel et l'outrage[d] dist
Dont mes cors a tel honte gist. »

C'est ainsi qu'elle se lamenta toute la nuit jusqu'au lendemain à l'aube. Au matin, Érec se leva et se remit en route. Énide chevauchait devant lui. Vers l'heure de midi, en un vallon, ils rencontrèrent un écuyer accompagné de deux valets qui portaient des galettes, du vin et cinq fromages gras pour ceux qui fauchaient les prés du comte Galoain. L'écuyer était fort astucieux. Quand il vit Érec et son amie qui venaient du côté de la forêt il se rendit bien compte qu'ils y avaient passé la nuit et qu'ils n'avaient sûrement ni bu ni mangé, car il savait qu'à une journée de marche tout autour, il n'y avait ni château, ni ville, ni tour, ni maison fortifiée, ni abbaye, ni hospice, ni auberge où ils auraient pu s'héberger. Il lui vint donc une idée généreuse. Il se dirigea vers eux, les salua courtoisement et leur dit : « Sire, je crois que vous avez passé une nuit fort inconfortable et que cette dame a longtemps veillé dans cette forêt. Je vous offre cette galette blanche, je vous prie d'en manger un peu. Je ne le dis pas pour gagner vos bonnes grâces et ne demande rien en retour. La galette est faite de bon froment, j'ai aussi du bon vin, du fromage gras, une nappe blanche et de bons hanaps. S'il vous plaisait de déjeuner, il ne vous serait pas nécessaire d'aller plus loin. À l'ombre, sous les charmes, vous pourrez enlever votre armure et vous reposer un peu. Descendez, je vous en prie, suivez mon conseil. »

Ensi s'est la nuit demantee
Tresque le main a l'anjornee.
Erec se lieve par matin,
Si se remet an son chemin,
Ele devant et il derriers.
Androit midi uns escuiers
Lor vint devant an un valet.
O lui venoient dui vaslet
Qui portoient gastiax et vin[a]
Et cinc fromages de gaïn
Es pres le conte Goloain
A ces qui fauchoient son fain[b].
Li escuiers sot de voidie :
Quant il vit Erec et s'amie
Qui de vers la forest venoient,
Bien aparçut que il avoient
La nuit an la forest geü,
N'avoient mangié ne beü,
C'une[c] jornee tot antor
N'avoit chastel, vile ne tor,
Ne meison fort ne abaïe,
Ospital ne herbergerie.
Puis s'apansa de grant franchise :
Ancontre ax a sa voie anprise,
Si les salue come frans
Et dist : « Sire, je croi et pans
Qu'enuit avez mout traveillié,
Et cele dame mout veillié
Et geü an ceste forest.
De cest blanc gastel vos revest,
S'il vos plest un po a mangier.
Nel di pas por vos losangier,
Ne rien nule ne vos demant.
Li gastiax est de boen fromant[d]
Boen vin ai et fromage gras,
Blanche toaille et biax henas,
S'il vos plest a desgeüner,
Ne vos covient aillors torner.
An ces onbres, desoz ces charmes,
Vos desarmeroiz de voz armes,
Si vos reposeroiz un po.
Descendez, car ge le vos lo. »

Érec mit pied à terre : « Beau doux ami, lui dit-il, je ferai halte ici et grâce à vous, je pourrai me restaurer. » L'écuyer était habile à servir. Il fit descendre la dame de son cheval et tenir les chevaux par les valets qui étaient venus avec lui, il les mena s'asseoir à l'ombre et débarrassa Érec de son heaume, et lui délaça la ventaille devant le visage. Puis il étendit une nappe sur l'herbe drue. Il leur offrit du gâteau et du vin. Il para et tailla un fromage. Ils mangèrent avec grand appétit et burent le vin avec plaisir. L'écuyer les servait, et son service était apprécié. Quand ils eurent mangé et bu, Érec, qui était courtois et généreux, dit : « Ami, je vous donne en récompense un de mes chevaux, prenez celui qui vous convient le mieux. Et je vous prie de retourner au bourg pour m'y préparer un riche logement. » L'écuyer répondit qu'il ferait volontiers tout ce qui plairait à Érec. Puis il s'approcha des chevaux, les délia, et choisit le noir qui lui semblait le meilleur, et il en remercia Érec. Il mit le pied dans l'étrier gauche et se hissa sur le cheval. Il les quitta et alla à toute vitesse au bourg leur retenir un logement confortable. Il fut vite de retour : « Sire, fit-il, montez maintenant à cheval, car vous aurez un beau logement confortable. » Érec monta et la dame le suivit. Le bourg n'était pas très loin et ils arrivèrent bientôt au logis où ils furent reçus avec joie par l'hôte qui leur fit très bon accueil.

Erec a pié a terre mis,
Si li respont : « Biax dolz amis,
Je mangerai, vostre merci ;
Ne quier aler avant de ci. »
Li sergenz fu de bel servise :
La dame a jus del cheval mise,
Et li vaslet les chevax tindrent,
Qui ansanble l'escuier vindrent.
Puis se vont aseoir an l'onbre.
Li escuiers Erec desconbre
De son hiaume, et si li deslace
La vantaille devant la face.
Puis a devant ax estandue
La toaille sor l'erbe drue ;
Le[a] gastel et le vin lor baille,
Un fromage lor pere et taille.
Cil mangierent qui fain avoient,
Et del vin volantiers bevoient.
Li escuiers devant ax sert,
Qui son servise pas ne pert.
Quant mangié orent et beü,
Erec cortois et larges fu :
« Amis, fet il, an guerredon
Vos faz d'un de mes chevax don,
Prenez celui qui mialz vos siet.
Et si vos pri qu'il ne vos griet :
Arriers el chastel retornez,
Un riche ostel m'i atornez. »
Et il respont que il fera
Volantiers quanque lui pleira
Puis vint as chevax, ses deslie,
Le noir a pris, si l'an mercie,
Car cil li sanble miaudres estre.
Sus monte par l'estrié senestre.
Andeus les a iluec leissiez.
El chastel vint toz esleissiez,
Ostel a pris bien atorné.
Ez le vos arriers retorné :
« Or tost, sire, fet il, montez,
Que boen ostel et bel avez. »
Erec monte, la dame aprés.
Li chastiax estoit auques pres :
Tost furent a l'ostel venu.
A joie furent receü :

Il avait préparé de bonne grâce et en grande abondance tout ce qu'il leur fallait. Après avoir accueilli Érec et sa dame avec l'amitié et tous les honneurs qu'il leur devait, l'écuyer revint à son cheval, le remonta et le mena à l'écurie en passant devant les galeries du château où le comte et trois écuyers étaient venus s'accouder. Quand le comte vit son écuyer assis sur un destrier noir, il lui demanda à qui il appartenait, et celui-ci lui répondit qu'il était à lui. Le comte en fut étonné : « Comment ? fit-il, où l'as-tu pris ? — Sire, un chevalier que j'estime grandement me l'a donné. Je l'ai mené au bourg : il est logé chez un bourgeois. C'est un chevalier très courtois et je n'ai jamais vu un si bel homme. L'aurais-je juré et promis que je ne saurais vous le décrire dans tous les détails de sa beauté, ou même dans la moitié. — Il n'est sûrement pas plus beau que moi, répondit le comte. — Ma foi, sire, dit le sergent, vous êtes très beau et noble d'allure. Il n'y a point de chevalier né dans ce pays que vous ne surpassiez en beauté, mais j'ose dire de cet autre chevalier qu'il est beaucoup plus beau que vous, même s'il est épuisé de porter le haubert et qu'il est meurtri par les coups qu'il a reçus dans la forêt. À lui seul il a livré combat contre huit chevaliers et il a emmené leurs destriers. Il est accompagné d'une dame si belle que jamais aucune femme n'eut la moitié de sa beauté. » Quand le comte entendit cette nouvelle,

Li ostes mout bel les reçut
Et tot quanque il lor estut
Fist atorner a grant planté,
Liez et de boene volanté.
Quant li escuiers fet lor ot
Tant d'enor con feire[a] lor pot,
A son cheval vient, si remonte.
Par devant les loiges le conte
Menoit a ostel son cheval.
Li cuens et troi autre vasal
S'i erent venu apoier ;
Quant li cuens vit son escuier
Qui sor le noir destrier seoit[b],
Demanda li cui il estoit,
Et cil respont que il est suens.
Mout s'an est merveilliez li cuens :
« Comant ? fet il, ou l'as tu pris ?
- Uns chevaliers, cui ge mout pris,
Sire, fet il, le m'a doné.
An cest chastel l'ai amené,
S'est a ostel chiés un borjois.
Li chevaliers est mout cortois,
Tant bel home onques mes ne vi :
Se juré l'avoie et plevi,
Ne vos reconteroie mie
Sa biauté tote ne demie. »
Li cuens respont : « Je pans et croi
Qu'il n'est mie plus biax de moi.
- Par foi, sire, fet li sergenz,
Vos estes assez biax et genz.
N'a chevalier an cest païs,
Qui de la terre soit naïs,
Que plus biax ne soiez de lui,
Mes bien os dire de cestui
Qu'il est plus biax de vos assez,
Se del hauberc ne fust lassez
Et quamoissiez et debatuz.
An la forest s'est conbatuz,
Toz seus, ancontre huit chevaliers,
S'an amainne toz les destriers.
Et avoec lui mainne une dame
Tant bele c'onques nule fame
La mitié de sa biauté n'ot. »
Quant li cuens cele novele ot,

il fut saisi du désir de voir si l'écuyer disait vrai : « Jamais, fit-il, je n'ai entendu rien de tel. Mène-moi donc à leur logis, car je veux voir si tu racontes mensonge ou vérité. — Sire, volontiers. Voici le chemin et le sentier. Ce n'est pas très loin d'ici. — Je suis très impatient de les voir. » Le comte descendit aussitôt de la galerie. L'écuyer lui céda sa place sur le cheval et courut devant pour annoncer à Érec que le comte venait le voir. Érec s'était installé très richement selon sa coutume. On avait allumé une grande quantité de bougies et de chandelles. Le comte arriva bientôt avec seulement trois compagnons, pas davantage. Érec se leva à son approche, car il était très bien élevé et il lui dit : « Sire, soyez le bienvenu ! » Le comte répondit à son salut. Ils s'assirent sur une blanche et molle couette, puis ils échangèrent quelques mots et firent connaissance. Le comte lui offrit et le pria d'accepter les frais du logement. Mais Érec refusa disant qu'il avait largement de quoi payer sans avoir besoin de recourir à la fortune du comte. Ils parlèrent de plusieurs choses, mais le comte ne pouvait s'empêcher de regarder de l'autre côté : il avait remarqué la dame et sa grande beauté. Il la regarda autant qu'il le pouvait. Il ne pouvait penser à autre chose. Elle lui plut tellement que sa beauté le rendit amoureux d'elle et qu'il se mit à la désirer. Tout en dissimulant ses intentions, il

Talanz li prist que veoir aille
Se ce est veritez ou faille.
« Onques mes, fet il, n'oï tel.
Mainne moi dons a son ostel,
Que certeinnemant vuel savoir
Se tu me diz mançonge ou voir. »
Cil respont : « Sire, volantiers.
Ci est la voie et li santiers,
Et jusque la n'a pas grant voie.
- Et mout m'est tart que je les voie »,
Fet li cuens, et lors vint a val.
Et cil descent de son cheval,
Si a fet le conte monter.
Devant corrut Erec conter
Que li cuens veoir le venoit.
Erec mout riche ostel tenoit,
Que bien an ert acostumez :
Mout i ot cierges alumez
Et chandoiles espessemant.
A trois conpaignons seulemant
Vint li cuens, qu'il n'amenoit plus.
Erec contre lui leva sus,
Qui mout estoit bien afeitiez,
Si li dist : « Sire, bien vaigniez ! »
Et li cuens resalua lui.
Acointié se sont anbedui
Sor une coute blanche et mole ;
S'antre acointierent de parole.
Li cuens li porofre et presante
Et prie que il li consante
Que de lui ses gaiges repraigne.
Mes Erec baillier ne li daigne,
Einz dit qu'asez a a despandre,
N'a mestier de son avoir prandre.
Mout parolent de plusor[a] chose,
Mes li cuens onques ne repose
De regarder de l'autre part :
De la dame s'est pris esgart ;
Por la biauté qu'an li estoit
Tot son pansé an li avoit.
Tant l'esgarda com il plus pot,
Tant la covi et tant li plot
Que sa biautez d'amors l'esprist.
De parler a li, congié prist

demanda à Érec la permission d'aller lui parler : « Sire, je vous prie de m'en donner la permission, si cela ne vous ennuie pas. Par courtoisie et pour l'agrément, je voudrais m'asseoir auprès de votre dame. Je suis venu vous voir pour votre bien, et vous ne devez pas prendre la chose en mauvaise part. Je veux lui offrir mon service. Par amitié pour vous, je suis prêt à faire tout ce qui lui plaira. » Érec n'était point jaloux, car il ne soupçonnait nulle tromperie : « Sire, fit-il, cela ne m'ennuie point. Allez donc lui parler et vous délasser ; je vous donne volontiers ma permission. » La dame était assise à deux longueurs de lance de distance. Le comte alla s'asseoir tout près d'elle sur un tabouret bas. La dame se tourna vers lui, car elle était très sage et courtoise : « Ah ! dit immédiatement le comte, comme je suis désolé de vous voir voyager dans d'aussi mauvaises conditions ! J'en suis vraiment contrarié et chagriné. Si vous vouliez me croire, vous pourriez gagner en honneur et en profit et acquérir de très riches biens. Votre beauté mérite grand honneur et grande seigneurie. Je ferai de vous mon amie et si cela vous est agréable, vous serez mon amie chérie aussi bien que la dame de toute ma terre. Puisque je daigne demander votre amour, vous ne devez pas me le refuser. Je sais bien que votre seigneur ne vous aime ni ne vous estime. En revanche, si vous restez avec moi, vous serez unie à un bon seigneur. — Sire, vous vous mettez

A Erec, mout covertemant :
« Sire, fet il, je vos demant
Congié, mes qu'il ne vos enuit :
Par corteisie et par deduit
Voel lez cele dame seoir.
Por bien vos ving andeus veoir,
Ne vos n'i devez mal noter :
A la dame voel presanter
Mon servise sor tote rien.
Tot son pleisir, ce sachiez bien,
Feroie por amor de vos. »
Erec ne fu mie jalous,
Que il n'i pansa nule boise.
« Sire, fet il, pas ne me poise,
Joer et parler vos i loist.
Ne cuidiez pas que il m'an poist,
Volantiers congié vos an doing. »
La dame seoit de lui loing
Tant con deus lances ont de lonc,
Et li cuens s'est assis selonc
Delez li sor un bas eschame.
Devers lui se torna la dame
Qui mout estoit saige et cortoise.
« Ha ! fet li cuens, com il me poise
Quant vos alez an tel viltance !
Grant duel en ai et grant pesance.
Mes se croire me volïez,
Enor et preu i avrïez
Et mout granz biens vos an vandroit.
A vostre biauté covandroit
Grant enor et grant seignorie.
Je feroie de vos m'amie,
S'il vos pleisoit et boen vos iere,
Vos serïez m'amie chiere
Et dame de tote ma terre.
Quant je vos daing d'amors requerre,
Ne me devez pas escondire.
Bien voi et sai que vostre sire
Ne vos ainme ne ne vos prise.
A boen seignor serïez prise,
Se vos avoec moi remenez.
- Sire, de neant vos penez,

en peine pour rien, répondit Énide, cela m'est impossible. Ah ! je préférerais n'être jamais née, ou être brûlée dans un feu d'épines et que mes cendres soient dispersées à tout vent, plutôt que d'être le moindrement infidèle à mon seigneur et de le trahir par perversité et félonie ! Vous commettez une grave erreur de me demander une telle chose. Je n'y consentirai pour rien au monde. » Le comte commença à s'enflammer : « Dame, vous ne daignez pas m'aimer ? fit-il. Vous êtes trop fière. Mes louanges et mes prières ne suffisent-elles pas à vous faire consentir à faire ce que je veux ? Il est vrai que plus on prie et plus on loue une femme, plus elle devient orgueilleuse, tandis que celui qui l'humilie et la maltraite la trouve souvent mieux disposée. En vérité, je vous donne ma parole que si vous ne faites pas ce que je désire, les épées seront tirées. À tort ou à raison, je vais faire tuer votre seigneur sur-le-champ, sous vos yeux. — Sire, il y a une meilleure façon de résoudre cette querelle, répondit vivement Énide. Vous agiriez vraiment en félon et en traître de tuer ici ce chevalier. Sire, apaisez-vous, je ferai votre plaisir. Vous pourrez me prendre comme si j'étais vôtre. Je serai à vous et je veux l'être. Ce n'est pas par orgueil que je viens de parler comme je l'ai fait, mais pour m'assurer que vous m'aimiez de bon cœur. À aucun prix, je ne pourrais supporter l'idée que vous auriez pu commettre pareille trahison, car mon seigneur n'est pas en garde et si

Fet Enyde, ce ne puet estre.
Hé ! mialz fusse je or a nestre,
Ou an un feu d'espines arse,
Si que la cendre an fust esparse,
Que j'eüsse de rien faussé
Vers mon seignor, ne mal pansé
Felenie ne traïson !
Trop avez fet grant mesprison,
Qui tel chose m'avez requise :
Je nel feroie an nule guise. »
Li cuens comance a enflamer :
« Ne me deigneriëz amer,
Dame ? fet il : trop estes fiere.
Par losange ne par proiere,
Ne fereiez rien que je vuelle ?
Bien est voirs que fame s'orguelle,
Quant l'an plus la prie et losange.
Mes qui la honist et leidange,
Cil la trueve meillor sovant.
Certes, je vos met an covant
Que, se vos mon talant ne feites,
Ja i avra espees treites.
Ocirre ferai orandroit,
Ou soit a tort ou soit a droit,
Vostre seignor devant voz ialz.
- Sire, faire le poez mialz,
Fet Enyde, que vos ne dites :
Trop sereiez fel et traïtes,
Se vos ceanz l'ocieiez.
Mes, biax sire, or vos apaiez,
Car je ferai vostre pleisir.
Por vostre me poez seisir,
Je sui vostre et estre le vuel.
Ne vos ai rien dit par orguel,
Mes por savoir et esprover
Se je porroie an vos trover
Que vos m'amessiez de boen cuer.
Mes je ne voldroie a nul fuer
Qu'aüssiez tel traïson fete.
Mes sires de vos ne se guete,

vous le mettiez à mort vous feriez une fort mauvaise action dont je serais de nouveau blâmée. Tout le monde dirait dans le pays que vous avez suivi mon conseil. Reposez-vous jusqu'à demain matin, quand mon seigneur se lèvera. Vous pourrez alors facilement le tuer sans en encourir blâme ou reproche. » Ce que pense le cœur, la bouche ne le dit pas : « Sire, continua-t-elle, croyez-moi, ne soyez pas si excité et impatient, mais demain, envoyez ici vos sergents et vos chevaliers et faites-moi enlever de force. Mon seigneur voudra me défendre soit dans un vrai combat soit dans une joute, car il est fier et courageux. Faites-le alors prendre et maltraiter ou faites-lui couper la tête. J'ai mené cette vie trop longtemps, je n'aime point sa compagnie, je ne mens pas. Pour dire vrai, je voudrais déjà vous sentir dans mon lit nue à nu. Dès que nous serons arrivés à ce point, vous serez assuré de mon amour. — À la bonne heure, dame ! s'exclama le comte. Certes, vous êtes née sous une bonne étoile : vous serez traitée avec les plus grands égards. — Sire, fit-elle, je vous crois, mais je veux avoir votre parole d'honneur que vous m'aimerez toujours, autrement je ne vous croirai pas. » Le comte répondit avec joie : « Recevez ma foi de comte, je vous promets loyalement, dame, de faire tous vos désirs. Ne soyez pas inquiète, vous ne désirerez rien sans l'obtenir. »

Se vos einsi l'ocieiez,
Trop grant mesprison ferïez
Et g'en reseroie blasmee.
Tuit diroient par la contree
Que ce seroit fet par mon los.
Jusqu'au matin aiez repos,
Que mes sires voldra lever.
Adonc le porroiz mialz grever,
Sanz blasme avoir et sanz reproche. »
Ce panse cuers que ne dit boche.
« Sire, fet ele, or me creez,
Ne soiez pas si esfreez,
Mes demain anvoiez ceanz
Voz chevaliers et voz sergenz,
Si me feites a force prandre.
Mes sires me voldra desfandre,
Qui mout est fiers et corageus,
Ou soit a certes ou a geus.
Feites le prandre et afoler
Ou de la teste decoler.
Trop ai menee ceste vie,
Je n'aim mie la conpaignie
Mon seignor, ja n'an quier mantir.
Je vos voldroie ja santir
An un lit, certes, nu a nu.
Des qu'a ce[a] an somes venu,
De m'amor estes aseür. »
Li cuens respont : « A boen eür,
Dame ! Certes buer fustes[b] nee ;
A grant enor seroiz gardee.
- Sire, fet ele, bien le croi,
Mes avoir an voel vostre foi,
Que vos me tandroiz chieremant ;
Ne vos an cresrai autremant. »
Li cuens respont liez et joianz :
« Tenez ma foi ; je vos fianz,
Dame, lëaumant come cuens,
Que je ferai trestoz voz buens.
Ja de ce ne vos esmaiez :
Ne voldroiz rien que vos n'aiez. »

Énide reçut la foi du comte, mais elle en fit peu de cas et ne la respecta guère, car c'était pour délivrer son seigneur qu'elle l'avait demandée. Quand elle voulait en prendre la peine, Énide connaissait l'art d'enivrer un sot par de belles paroles : ne valait-il pas mieux mentir que de permettre que son seigneur soit massacré ? Le comte se leva et quitta Énide en la recommandant cent fois à Dieu, mais peu lui vaudra la foi qu'il lui a jurée. Érec ne sait rien du complot contre sa vie, mais je pense que Dieu viendra à son aide. Il est en grand péril et ne songe pas à se protéger. Le comte, qui était vraiment ignoble de penser pouvoir ravir la femme d'Érec après l'avoir tué alors que ce dernier allait être sans défense, prend ensuite traîtreusement congé de lui : « Je vous recommande à Dieu, fit-il. — Et moi de même », fit Érec. C'est ainsi qu'ils se séparèrent l'un de l'autre. Une grande partie de la soirée s'était déjà écoulée. Dans une chambre à l'écart, on avait dressé deux lits par terre. Érec alla se coucher dans l'un et Énide dans l'autre. Elle était triste et bouleversée. Elle chassa le sommeil et resta éveillée toute la nuit à cause de son seigneur : elle savait bien que si le comte félon le tenait en son pouvoir, il ne manquerait pas de lui causer grand mal. Érec serait sûrement en danger de mourir. Rien ne pouvait alléger son inquiétude : il valait mieux veiller toute la nuit, et, avant le jour, si elle le pouvait

Lors en a cele la foi prise,
Mes po l'an est et po la prise :
Por son seignor fu delivrer.
Bien sot par parole enivrer
Bricon, des qu'ele i met l'antante :
Mialz est asez qu'ele li mante,
Que ses sires fust depeciez.
De lez li s'est li cuens dreciez,
Si la comande a Deu cent foiz,
Mes mout li valdra po la foiz
Que fianciee li avoit.
Erec de ce rien ne savoit
Qu'il deüssent sa mort pleidier,
Mes Dex li porra bien aidier,
Et je cuit que si fera il.
Or est Erec an grant peril
Et si ne cuide avoir regart.
Mout est li cuens de male part,
Qui sa fame tolir li panse
Et lui ocirre sanz desfanse.
Come fel prant a lui congié :
« A Deu, fet il, vos comant gié. »
Erec respont : « Sire, et je vos. »
Ensi departent antr'ax dos.
De[a] la nuit fu grant masse alee.
An une chanbre recelee
Furent dui lit a terre fet.
Erec an l'un couchier se vet ;
An l'autre est Enyde couchiee,
Mout dolante et mout correciee,
N'onques la nuit ne prist somoil :
Por son seignor fu an esvoil,
Car le conte ot bien coneü,
De tant com ele l'ot veü,
Que plains estoit de felenie.
Bien set que, s'il a la baillie
De son seignor, ne puet faillir
Que il nel face maubaillir,
Seürs puet estre de la mort.
De lui ne set nul reconfort.
Tote nuit veillier li estuet,
Mes ainz le jor, se ele puet

et si son seigneur voulait la croire, se mettre en route, si bien que le comte viendra pour rien, et que ni elle ni Érec ne lui appartiendront[1]. Paisiblement, Érec dormit très longuement jusqu'à l'approche du jour. Alors, voyant qu'elle ne pouvait attendre plus longtemps, Énide, en bonne et loyale dame, s'habilla, s'apprêta, s'approcha de son seigneur et éveilla celui pour qui son cœur dépourvu de duplicité et de fausseté avait tant de tendresse : « Ah ! sire, de grâce ! Levez-vous tout de suite, car sans raison et en ce moment même, on vous a trahi sans qu'il n'y ait eu mauvaise action de votre part. Le comte est un véritable traître : s'il vous trouve ici, il vous fera démembrer avant que vous puissiez sortir. Il veut que je sois à lui, c'est pourquoi il vous hait. Mais s'il plaît à Dieu, qui sait tout ce qui est bon, vous ne serez ni tué ni pris. Il vous aurait tué dès hier soir si je ne lui avais promis de devenir son amie et sa femme. Vous le verrez venir bientôt : il veut m'enlever et me garder, et vous tuer s'il vous trouve ici. » C'est à ce moment-là qu'Érec comprit que sa femme lui donnait une preuve de sa loyauté : « Dame, fit-il, faites vite seller nos chevaux, et allez faire lever notre hôte et dites-lui de venir ici. Le traître est déjà à l'œuvre[2] ! » Les chevaux étant sellés, la dame appela l'hôte. Érec s'était promptement vêtu. Son hôte vint lui parler : « Sire, quelle est cette hâte qui vous fait lever à

Et ses sires la voelle croirre,
Avront si atorné lor oirre
Que por neant vanra li cuens,
Que ja n'iert soe, ne il suens[a].
Erec dormi mout longuemant,
Tote la nuit, seüremant,
Tant que li jorz mout aprocha.
Lors vit bien Enyde et soucha
Que ele pooit trop atandre.
Vers son seignor ot le cuer tandre
Come bone dame et lëax :
Ses cuers ne fu dobliers ne fax.
Ele se vest et aparoille,
A son seignor vient, si l'esvoille :
« Ha[b] ! sire, fet ele, merci !
Levez isnelemant de ci,
Que traïz estes antreset
Sanz acoison et sanz forfet.
Li cuens est traïtres provez :
Se ci poez estre trovez,
Ja n'eschaperoiz de la place
Que tot desmanbrer ne vos face.
Avoir me vialt, por ce vos het.
Mes se Deu plest, qui toz biens set,
Vos n'i seroiz ne morz ne pris.
Des her soir vos eüst ocis,
Se creanté ne li eüsse
Que s'amie et sa fame fusse.
Ja le verroiz ceanz venir :
Prandre me vialt et retenir,
Et vos ocirre, s'il vos trueve. »
Or ot Erec que bien se prueve
Vers lui sa fame lëaumant :
« Dame, fet il, isnelemant
Feites noz chevax anseler,
Et feites nostre oste lever,
Si li dites qu'il veigne ça.
Traïsons comança piece a ! »
Ja sont li cheval anselé,
Et la dame a l'oste apelé.
Erec s'est araumant vestuz.
Ses ostes est a lui venuz :

pareille heure avant que paraissent le jour et le soleil ? » Érec lui répondit qu'il avait une très longue route à faire, et que s'il avait préparé son départ, c'est qu'il avait de grands soucis. Il ajouta : « Sire, vous n'avez pas encore compté ma dépense. Vous m'avez fait honneur et m'avez traité avec bonté. Vos actions méritent une bonne récompense. Tenez-moi quitte pour les sept destriers que j'ai amenés ici. Gardez-les, quoique ce soit trop peu. Il n'est pas en mon pouvoir de vous faire un plus grand don, ne serait-ce que de la valeur d'un licou. » Le bourgeois fut très content de ce don. Il s'inclina jusqu'aux pieds d'Érec et il lui rendit grâces et lui dit grand merci. Alors Érec monta à cheval et prit congé de lui et de nouveau avant de se remettre en route, il prévint Énide de ne pas avoir la hardiesse de lui adresser la parole si elle voyait quelque chose. Quelques instants plus tard, cent chevaliers armés arrivèrent à la maison du bourgeois. Ils furent tout à fait déconfits quand ils ne trouvèrent pas Érec : le comte comprit que la dame s'était jouée de lui. Il vit les traces[1] de leurs chevaux et se mit aussitôt à leur poursuite avec ses gens. Il proférait des menaces contre Érec et disait que s'il pouvait l'atteindre, rien ne pourrait le retenir de lui couper la tête sur-le-champ : « Malheur à celui qui tarde d'éperonner le plus vite possible ! Mais celui qui m'apportera la tête de ce chevalier que je hais tant m'aura très bien servi, et je lui en saurai gré. »

« Sire, dist il, quel haste avez,
Qui a tele ore vos levez,
Ainz que jorz ne solauz apeire ? »
Erec respont qu'il a a feire
Mout longue voie et grant jornee ;
Por ce a sa voie atornee
Que mout an est an grant espans,
Et dist : « Sire, de mon despans
N'avez ancores rien conté.
Enor m'avez feite et bonté,
Et mout i afiert grant merite.
Por set destriers me clamez quite,
Que je ai ceanz amenez.
Ne vos soit po ; cez retenez[a].
De plus ne vos puis mon don croistre
Nes de la monte d'un chevoistre. »
De ce don fu li borjois liez,
Si l'an anclina jusqu'as piez,
Granz merciz et grasces l'an rant.
Lors monte Erec et congié prant,
Si se remetent a la voie.
Et vet chastiant tote voie
Enyde, se nule rien voit[b],
Qu'ele si hardie ne soit
Que ele l'an mete a reison.
A tant antrent an la meison
Cent chevalier d'armes garni ;
De ce furent tuit escherni
Qu'il n'i ont pas Erec trové.
Lors a bien li cuens esprové
Que la dame l'a deceü.
L'esclos des chevax a veü[c],
Si se sont tuit mis an la trace.
Li cuens Erec formant menace
Et dit que, s'il le puet ataindre,
Por nule rien ne puet remaindre
Que maintenant le chief n'an praigne :
« Mar i avra nul qui s'an faigne,
Fet il, de tost esperoner !
Qui m'an porra le chief doner
Del chevalier que je tant hé,
Mout m'avra bien servi an gré. »

Alors au grand galop et pleins de rage, ses gens se mirent à la poursuite de celui qui ne les avait jamais vus, qui n'avait jamais parlé mal d'eux et qui ne leur avait jamais fait de mal. Les gens du comte chevauchèrent tant qu'ils virent Érec avant qu'il n'entre dans la forêt. Pas un seul ne s'arrêta et, rivalisant d'ardeur, ils s'élancèrent tous derrière lui. Énide entendit la rumeur de leurs armes et de leurs chevaux et constata que la vallée en était remplie. Dès qu'elle les vit s'approcher, elle ne put se retenir de parler : « Ah ! sire, ah ! Comme ce comte vous attaque, il mène contre vous toute une armée ! Sire, chevauchez plus vite jusqu'à ce que nous soyons dans cette forêt. J'espère que nous leur échapperons, car ils sont toujours assez loin. Mais si nous continuons à cette allure, vous ne pourrez leur échapper, car vous n'êtes pas de force égale. — Vous m'estimez bien peu, fit Érec, puisque vous méprisez mes ordres. Je ne sais plus de quelle manière je dois vous prier pour que vous changiez de comportement. Mais si Dieu a pitié de moi et si je peux m'échapper d'ici, vous paierez cher ce propos, à moins que mon cœur ne me dicte autrement. » Érec se retourne tout de suite et voit venir à quatre portées d'arbalète le sénéchal du comte qui fait, sur un cheval fort et rapide, une sortie de défi devant tous les autres. Il est fort bien équipé et n'a aucune arme empruntée. Érec estime le nombre

Lors le sivent tuit abrivé,
De mautalant sont[a] aïré
Vers celui qui onques nes vit
Ne mal ne lor a fet ne dit[b].
Tant chevauchent qu'il le choisirent,
Au chief d'une forrest le virent[c],
Einz qu'il se fust anforestez.
Lors n'an est uns seus arestez[d],
Par contançon s'esleissent[e] tuit.
Enyde ot la noise et le bruit
De lor armes, de lor chevax,
Et vit que plains estoit li vax.
Des que cele les vit venir,
De parler ne se pot tenir :
« Haï ! sire[f], fet ele, haï !
Con vos a cist cuens anvaï,
Qui por vos amainne tel ost !
Sire, car chevalchiez plus tost
Tant qu'an cele forest fussiens.
Espoir tost eschaperïens :
Cil sont ancore mout arriere.
Se nos alons an tel meniere
Ne poez de ci eschaper,
Car n'iestes mie per a per. »
Erec respont : « Po me prisiez,
Quant ma parole despisiez.
Je ne vos sai si bel prïer
Que je vos puisse chastïer.
Mes, se Dex ait de moi merci
Et eschaper puisse de ci,
Ceste vos iert mout chier vandue,
Se corages ne me remue. »
Il se retorne maintenant,
Et vit le seneschal venant
Sor un cheval fort et isnel.
Devant aus a fet un cenbel
Le tret de quatre arbalestees ;
N'ot pas ses armes anpruntees,
Car mout se fu bien acesmez.
Erec les a bien aesmez,

de ses adversaires et voit qu'il y en a au moins cent. Il décide alors qu'il lui faut commencer par arrêter celui qui s'avance. Ils s'élancent l'un contre l'autre. Les deux fers tranchants et aiguisés frappent les écus. Érec plante droit dans le corps du sénéchal un fort épieu d'acier qui passe à travers son écu et son haubert comme s'il passait à travers un bout d'étoffe de soie bleue. Voici à son tour le comte qui pique de l'éperon. Comme l'histoire nous le raconte, c'était un bon et fort chevalier, mais il s'était conduit en insensé quand, se fiant exclusivement à sa force, il avait refusé de porter d'autres armes que son écu et sa lance. Il fait preuve d'une grande témérité quand il avance à plus de neuf arpents en avant de tous ses gens. Lorsque Érec le voit hors de sa troupe, il se tourne vers celui qui ne ressent aucune crainte. Ils se heurtent fièrement. Le comte, le premier, frappe Érec sur la poitrine avec une telle vigueur que celui-ci aurait vidé les étriers si ses courroies ne l'avaient retenu. Le fer passe à travers le bois de l'écu qui craque, mais heureusement le précieux haubert d'Érec le sauve de la mort : aucune maille ne se rompt. Le comte est fort et il a brisé sa lance. Poussé à bout, Érec frappe sur l'écu peint en jaune et enfonce plus d'une aune de sa lance dans le flanc du comte qui s'évanouit. Érec le renverse de son destrier. Sans tarder, il fait volte-face et, à grande allure, s'en va tout droit vers la forêt.

Et voit que bien en i a cent.
Celui qui si le va chacent
Panse qu'arester li estuet.
Li uns contre l'autre s'esmuet,
Si se fierent par les escuz
Des deus fers tranchanz esmoluz.
Erec son fort espié d'acier
Li fist dedanz le cors glacier :
Ne li escuz, ne li haubers,
Ne li valut un cendal pers.
A tant ez vos poingnant le conte.
Si con l'estoire le reconte,
Chevaliers estoit forz et buens,
Mes de ce fist que fos li cuens
Qu'il n'ot que l'escu et la lance :
An sa vertu ot tel fiance
Qu'armer ne se volt autremant.
De ce fist mout grant hardemant
Que devant trestotes ses genz
S'esleissa plus de neuf arpanz.
Quant cil le vit fors de la rote,
A lui ganchist. Cil nel redote,
Si s'antre vienent fieremant.
Li cuens le fiert premieremant
Par tel vertu devant le piz
Que les estriés eüst guerpiz,
Se bien afichiez ne se fust.
De l'escu fet croissir le fust
Que d'autre part an saut li fers,
Mes mout fu riches li haubers,
Qui si de mort le garanti
Que einz maille n'an deronpi.
Li cuens fu forz, sa lance froisse.
Erec le fiert de tel angoisse,
Sor l'escu qui fu tainz an jaune,
Que de la lance plus d'une aune
Par mi le costé li anbat,
Pasmé jus del destrier l'abat.
A tant ganchist, si s'an retorne.
En la place plus ne sejorne,
Par mi la forest a droiture
S'an vet poignant grant aleüre.

Voilà Érec sain et sauf dans la forêt. Les autres se sont arrêtés près de ceux qui gisent au milieu du champ. Ils jurent et proclament très haut qu'ils poursuivront Érec deux ou trois jours, à toute vitesse, plutôt que de renoncer à le prendre et à le tuer. Mais le comte, gravement blessé au côté, comprend qu'il a entrepris une bien mauvaise aventure. Quand il entend ce qu'ils disent, il se dresse légèrement et il ouvre un petit peu les yeux. Il leur ordonne de se replier : « Seigneurs, fait-il, je vous avertis tous, que pas un seul, fort ou faible, grand ou petit, ne soit assez hardi pour oser avancer d'un seul pas. Rentrez immédiatement ! J'ai agi comme un félon et je suis affligé de ma vilenie. C'est une dame prudente, sage et courtoise qui s'est jouée de moi. Sa beauté m'a enflammé et parce que je la désirais, je voulais tuer son seigneur et la retenir de force. Il était juste qu'un malheur m'advienne, et un malheur m'est advenu pour m'être comporté en fou déloyal, en traître et en forcené. Jamais chevalier né de mère ne fut meilleur que celui qui s'en va : jamais plus je ne lui causerai de chagrin si je peux l'éviter. Et maintenant, rentrons. » Déconcertés, ils reviennent. Ils emportent le corps du sénéchal et ils étendent le comte sur son écu : en dépit de ses blessures, qui étaient loin d'être légères, il vécut de longues années. C'est ainsi qu'Érec fut délivré.

Ez vos Erec anforesté,
Et li autre sont aresté
Sor cez qui en mi le chanp jurent.
Mout s'afichent formant et jurent
Que il le chaceront einçois
A esperon deus jorz ou trois
Que il nel praignent et ocïent.
Et li cuens antant ce qu'il dïent,
Qui mout ert el costé bleciez.
Contre mont s'est un po dreciez
Et les ialz un petitet oevre ;
Bien aparçoit que malveise oevre
Avoit ancomanciee a faire.
Les chevaliers fet arriers traire :
« Seignor, fet il, a toz vos di
Qu'il n'i ait un seul si hardi,
Fort ne foible, ne haut ne bas,
Qui ost aler avant un pas.
Retornez tuit isnelemant !
Esploitié ai vilainnemant,
De ma vilenie me poise.
Mout est preuz et saige et cortoise
La dame qui deceü m'a.
La biautez de li m'aluma :
Por ce que ge la desiroie,
Son seignor ocirre voloie
Et li par force retenir.
Bien m'an devoit max avenir,
Sor moi an est venuz li max,
Que fos feisoie et deslëax
Et traïtes et forssenez.
Onques ne fu de mere nez
Miaudres chevaliers de cestui ;
Ja mes par moi n'avra enui
La ou jel puisse destorner.
Or vos comant a retorner. »
Cil s'an vont tuit desconforté.
Le seneschal an ont porté,
Le conte ont mis an son escu ;
Mes il a puis asez vescu
Qu'il ne fu pas soëf navrez.
Ensi est Erec delivrez.

Érec[1] galopait dans un sentier entre deux abattis. À la sortie du bois qui était clôturé, ils trouvèrent un pont tournant devant une haute tour ceinturée d'un mur et d'un large et profond fossé. Ils traversèrent le pont rapidement, mais à peine furent-ils passés que celui qui en était le seigneur les remarqua du haut de la tour. Je vous dirai de lui qu'il était très petit de corps[2], mais grand et hardi de cœur. Quand il vit Érec traverser le pont, il descendit de la tour et fit mettre sa selle à lions d'or sur son grand destrier alezan. Il commanda qu'on lui apporte un écu et une lance raide et forte, une épée bien fourbie et tranchante, un heaume clair et luisant, un haubert blanc et des chausses à triples mailles, car il avait vu passer devant ses lices un chevalier armé avec qui il voulait jouter jusqu'à épuisement, à moins que le chevalier ne se fatigue le premier et ne s'avoue vaincu[3]. Ses ordres sont exécutés. Voici le cheval sellé et le mors mis, amené par un écuyer. Un autre apporte les armes. Le chevalier sort par la porte, le plus vite qu'il le peut, tout seul, sans compagnon. Érec gravissait une pente. Voici le chevalier qui descend la pente à toute bride. Son cheval a fière allure et fait grand bruit : ses sabots écrasent les cailloux aussi aisément que la meule broie le blé, et ils font voler dans tous les sens des étincelles claires et ardentes

Erec s'an vet toz esleissiez
Une voie antre deus pleissiez[a].
Au desbuschier d'un pleisseïz
Troverent un pont torneïz,
Par devant une haute tor
Qui close estoit de mur antor
Et de fossé lé et parfont.
Isnelemant passent le pont,
Mes mout orent alé petit,
Quant de la tor a mont les[b] vit
Cil qui de la tor estoit sire.
De celui savrai ge bien dire
Qu'il estoit mout de cors petiz,
Mes de grant cuer estoit hardiz.
Quant il vit Erec trespassant,
Jus de la tor a val descent
Et fist sor un grant destrier sor
Metre la sele a lyons d'or.
Puis comande qu'an li aport
Escu et lance roide et fort,
Espee brunie et tranchant,
Et hiaume cler et reluisant,
Hauberc blanc et chauces treslices,
Qu'il ot veü devant ses lices
Un chevalier armé passer
A cui se vialt d'armes lasser,
Ou il a lui se lassera
Tant que toz recreanz sera.
Cil ont son comandemant fet :
Ez vos ja le cheval hors tret,
La sele mise et anfrené
L'a uns escuiers[c] amené ;
Uns autres les armes aporte.
Li chevaliers par mi la porte
S'an est issuz plus tost qu'il pot
Toz seus, que conpaignon n'i ot.
Erec vet par mi un pandant.
Ez vos le chevalier fandant
Par mi le tertre contre val,
Et sist sor un mout fier cheval,
Qui si grant esfroi demenoit
Que il desoz ses piez fraignoit
Les[d] chailloz plus delivremant
Que mole ne quasse fromant.
Et si li volent de toz sanz
Estanceles cleres ardanz,

comme si ses quatre pieds étaient en feu. Énide entend ce vacarme effrayant. Peu s'en faut que pâmée et épuisée, elle ne tombe de son palefroi. Dans tout son corps, il n'y a pas une veine dont le sang ne reflue. Son visage pâlit et devient blanc comme si elle était morte. Elle se désespère et se désole, car elle n'ose prévenir son seigneur de peur qu'il ne la menace et l'injurie et lui ordonne de se taire. Elle est angoissée, elle ne sait quel parti prendre. Parlera-t-elle ? Ne parlera-t-elle pas ? Elle lutte contre elle-même. À plusieurs reprises elle s'apprête à parler, sa langue remue, mais sa voix ne veut pas sortir, car la peur lui fait serrer les dents et refouler les mots. Elle se torture, ferme la bouche et serre les dents pour qu'aucune parole ne s'échappe. Elle se livre à elle-même un grand combat. « Je suis sûre et certaine, se disait-elle, que ce serait pour moi une perte par trop fâcheuse si je perdais ici mon seigneur. Devrais-je donc lui parler franchement ? Non certes. Et pourquoi ? Parce que je le courroucerais si je l'osais. Et si je le courrouce, mon seigneur m'abandonnera seule, chétive et égarée dans cette forêt et je serais encore plus malheureuse. Malheureuse ? Et que m'importe ? Si mon seigneur ne se tire immédiatement d'ici sans être blessé à mort, jamais douleur et chagrin ne me manqueront ma vie durant. D'autre part, si je me tais et ne le

Car des quatre piez est a vis
Que tuit fussent de feu espris.
Enyde ot la noise et l'esfroi ;
A po que de son palefroi
Ne cheï jus pasmee et vainne :
An tot le cors de li n'ot vainne
Don ne li remuast li sans,
Si li devint pales et blans
Li vis con se ele fust morte.
Mout se despoire et desconforte,
Car son seignor dire ne l'ose,
Qu'il la menace mout et chose
Et comande qu'ele se teise.
De deus parz est mout a male eise,
Qu'ele ne set lequel seisir
Ou le parler ou le teisir.
A li meïsmes s'an consoille ;
Sovant del dire s'aparoille
Si que la leingue se remuet,
Mes la voiz pas issir n'an puet,
Car de peor estraint les danz,
S'anclost la parole dedanz.
Et si se justise et destraint :
La boche clot, les danz estraint
Que la parole hors n'an aille.
A li a prise grant bataille
Et dit : « Seüre sui et certe
Que trop recevrai leide perte,
Se je ici mon seignor pert.
Dirai li donc tot en apert ?
Nenil. Por quoi ? Je n'oseroie,
Que mon seignor correceroie,
Et se mes sires se corroce,
Il me leira an ceste broce
Seule et cheitive et esgaree,
Lors serai plus mal eüree.
Mal eüree ? Moi que chaut ?
Diax ne pesance ne me faut
Ja mes, tant con je aie a vivre,
Se mes sires tot a delivre
An tel guise de ci n'estort
Qu'il ne soit mahaigniez a mort.

préviens pas sur-le-champ, ce chevalier qui approche en piquant de l'éperon, et qui me semble très mal intentionné, l'aura tué avant qu'il n'ait eu le temps de se mettre en garde. Malheureuse ! J'ai déjà trop attendu ! Il me l'a défendu catégoriquement, mais cette défense ne me retiendra pas. Je vois bien que mon seigneur est si absorbé dans ses pensées qu'il s'oublie lui-même. Il est donc juste que je lui parle. » Elle parla. Il la menaça, mais il n'avait aucun désir de lui faire du mal, car il s'aperçut qu'elle l'aimait par-dessus toute chose, et que lui-même l'aimait tant qu'on ne peut davantage aimer. Érec s'élance contre le chevalier qui l'appelle au combat. Ils se sont rencontrés à la sortie du pont : c'est là qu'ils se défient et s'attaquent de toutes leurs forces. Le fer des lances frappe les écus qui leur pendent au cou, en déchire le cuir et fend les ais[1]. Leurs écus ne les protègent plus guère mieux que ne le feraient deux morceaux d'écorce. Les lances ont rompu les mailles des hauberts : elles ont percé les deux chevaliers jusqu'aux entrailles. Leurs destriers gisent à terre. Pourtant, ils ne sont pas blessés à mort, car ils sont très forts. Ils abandonnent leur lance sur le terrain et retirent leur épée du fourreau. Furieusement, ils se frappent, ils se poussent, ils se tirent. Ils ne s'épargnent d'aucune façon. Ils se donnent de si grands coups sur les heaumes que les épées rebondissent et que des étincelles ardentes en

Mes se je tost ne li acoint,
Cist chevaliers qui ci apoint
L'avra einz mort que il se gart,
Que mout sanble de male part.
Lasse, trop ai or atandu !
Si le m'a il mout desfandu,
Mes ja nel leirai por desfansse :
Je voi bien que mes sires pansse
Tant que lui meïsmes oblie.
Donc est bien droiz que je li die. »
Ele li dit. Il la menace,
Mes n'a talant que mal li face,
Qu'il aparçoit et conuist bien
Qu'ele l'ainme sor tote rien,
Et il li tant que plus ne puet.
Contre le chevalier s'esmuet
Qui de bataille le semont.
Asanblé sont au chief del pont :
La s'antre vienent et desfient,
As fers des lances s'antre anvïent
Anbedui de totes lor forces.
Ne lor valurent deus escorces
Li escu qui as cos lor pandent :
Li cuir ronpent et les es fandent
Et des haubers ronpent les mailles,
Si qu'anbedui jusqu'as antrailles
Sont anglaivé et anferré
Et li destrier sont aterré.
Ne furent pas navré a mort,
Car mout erent li baron[a] fort.
Les lances ont el chanp gitees,
Des fuerres traient les espees,
Si s'antre fierent par grant ire.
Li uns l'autre sache et detire,
Que de rien ne s'antr'espargnoient.
Granz cos sor les hiaumes donoient
Qu'estanceles ardanz an issent,
Quant les epees resortissent[b].

jaillissent. Elles fendent et entaillent les écus, faussent et disloquent les hauberts. En maints endroits, elles pénètrent jusqu'à la chair nue. Les combattants s'affaiblissent et se fatiguent : pourtant si une des deux épées n'avait fini par se rompre[1], ils n'auraient pu se retirer et le combat n'aurait fini qu'avec la mort de l'un ou de l'autre. Énide qui les regarde est si affligée qu'elle en devient presque folle de douleur. Seul un véritable félon aurait pu la voir manifester sa grande émotion, se tordre les mains, s'arracher les cheveux et verser des larmes abondantes, sans reconnaître sa loyauté et ressentir une grande pitié. Les combattants se sont donné de grands coups. Depuis tierce jusqu'à none, la bataille a duré, si implacable que nul ne pouvait en aucune manière et de façon certaine en prévoir l'issue. Érec redouble d'efforts : il enfonce son épée dans le heaume de son adversaire jusqu'au capuchon de mailles[2], et le fait chanceler. Ce dernier se retient, ne tombe pas et attaque de nouveau Érec qu'il frappe si fort sur le côté de son écu[3] que sa bonne et précieuse lame se brise quand il la retire. La vue de son épée brisée le rend fou de rage et il lance le tronçon qui lui reste au poing aussi loin qu'il le peut. Il a peur, il doit reculer, car un chevalier sans épée est impuissant dans la bataille et à l'assaut. Érec l'attaque et l'autre le prie, pour l'amour de Dieu, de ne pas le tuer.

Li escu fandent et esclicent,
Lor haubers faussent et desclicent[a].
An mainz leus lor sont anbatues
Les espees jusqu'as charz nues,
Que mout s'afebloient et lassent.
Et se les espees durassent
Longuemant l'une et l'autre antiere,
Ne se treississent pas arriere,
Ne la bataille ne fenist
Tant que l'un morir covenist.
Enyde, qui les esgardoit,
A po de duel ne forssenoit.
Qui li veïst son grant duel fere,
Ses poinz tordre, ses chevox trere,
Et les lermes des ialz cheoir,
Leal dame poïst veoir ;
Et trop fust fel qui la veïst,
Se granz pitiez ne l'an preïst.
Li uns a l'autre granz cos done :
Des tierce jusque pres de none
Dura la bataille tant fiere
Que nus hom an nule meniere
Certainnemant n'aparceüst
Li quex le meillor en eüst.
Erec s'esforce et esvertue :
S'espee li a anbatue
El hiaume jusqu'el chapeler,
Si que tot le fet chanceler,
Mes bien se tint qu'il ne cheï.
Et cil ra Erec anvaï,
Si l'a si duremant feru
Sor la pane de son escu
Qu'au retraire est li branz brisiez,
Qui mout ert boens et bien prisiez.
Quant cil vit brisiee s'espee,
Par mautalant a jus gitee
La part qui li remest el poing
Tant com il onques pot plus loing.
Peor ot, arriers l'estut treire,
Que ne puet pas grant esforz feire
An bataille ne an assaut
Chevaliers cui s'espee faut.
Erec l'anchauce, et cil li prie
Por Deu qu'il ne l'ocie mie :

« Grâce, fait-il, noble chevalier, ne soyez ni félon ni cruel envers moi. Je n'ai plus de quoi me défendre. Puisque mon épée me fait défaut, vous êtes en position de force et vous avez le pouvoir de me tuer ou de me prendre vivant. — Puisque tu me supplies, fait Érec, je veux que tu avoues sans réserve que tu es vaincu et conquis. Si tu te mets à ma merci, je ne t'attaquerai plus. » Le chevalier hésite à parler. Quand Érec le voit hésiter, il l'attaque de nouveau pour lui faire peur. Il lui court dessus, l'épée tirée. Tout épouvanté, le chevalier s'écrie : « Grâce, sire, vous m'avez conquis, puisqu'il ne peut en être autrement. — Je demande davantage, vous n'en serez pas quitte pour si peu : dites-moi qui vous êtes et quel est votre nom, et je vous dirai le mien à mon tour. — Sire, vous parlez très justement : je suis le roi de cette terre. Des Irlandais[1] sont mes hommes liges : ils me paient tous tribut. Je m'appelle Guivret le Petit. Je suis très riche et puissant : aucun des barons établis sur les marches de ma terre n'échappe à mon autorité, il n'en est aucun qui ne fasse ma volonté. Je n'ai pas de voisin, si orgueilleux soit-il, qui ne me craigne. Dorénavant, je voudrais bien être votre familier et votre ami. — Je peux me vanter à mon tour d'être homme de très haute noblesse : je m'appelle Érec, je suis le fils du roi Lac. Mon père est roi d'Estre-Galles. Il possède un grand nombre de riches cités, de belles demeures,

« Merci ! fet il, frans chevaliers,
Ne soies vers moi fel ne fiers :
Des que m'espee m'est faillie,
La force avez et la baillie
De moi ocirre ou de vif prandre,
Que n'ai don me puisse desfandre. »
Erec respont : « Quant tu me prïes,
Oltreemant vuel que tu dïes
Que tu es oltrez et conquis.
Puis ne seras par moi requis
Se tu te mez an ma menaie. »
Et cil del dire se delaie.
Quant Erec le vit delaier,
Por lui fere plus esmaier
Li ra une anvaïe fete :
Sore li cort espee trete.
Et cil dit, qui fu esmaiez :
« Merci ! sire, conquis m'aiez,
Des qu'altremant estre ne puet. »
Et cil respont : « Plus i estuet,
Qu'a tant n'an iroiz vos pas quites :
Vostre estre et vostre non me dites,
Et je vos redirai le mien.
- Sire, fet il, mout dites bien.
Je sui de ceste terre rois,
Mi home lige sont Irois,
N'i a nul ne soit mes rantiz.
Et j'ai non Guivrez li Petiz ;
Assez sui riches et puissanz,
Qu'an ceste terre, de toz sanz,
N'a baron, qui a moi marchisse,
Qui de mon comandemant isse
Et mon pleisir ne face tot.
Je n'ai veisin qui ne me dot,
Tant se face orguellex ne cointes.
Mout voldroie estre vostre acointes
Et vostre amis d'or en avant. »
Erec respont : « Je me revant
Que je sui assez gentix hom :
Erec, filz le roi Lac, ai non.
Rois est mes peres d'Estre-Gales.
Riches citez et beles sales

de châteaux fortifiés. Aucun roi, aucun empereur n'en a davantage, hormis le roi Arthur : je fais exception pour celui-là, car, en vérité, nul ne peut lui être comparé. » Quand Guivret l'entendit, il fut tout étonné : « Sire, je suis grandement émerveillé. Jamais rien ne m'a causé autant de joie que de faire votre connaissance. Vous pouvez disposer de ma terre et de mes biens. Je vous comblerai d'honneurs aussi longtemps que vous voudrez demeurer chez moi. Vous y serez seigneur au-dessus de moi. Mais pour le moment, nous avons tous deux besoin d'un médecin. J'ai une résidence près d'ici, à six ou sept lieues. Je veux vous y mener et nous y ferons soigner nos blessures. — Je vous sais gré de ce que je viens d'entendre, répond Érec. Je n'irai pas avec vous, ne vous en déplaise, mais je vous demande seulement de ne pas m'oublier et de venir à mon aide au cas où la nouvelle vous parviendrait que je me trouve en difficulté. — Sire, je vous promets que, tant que je vivrai, en cas de besoin, j'irai aussitôt vous secourir avec toutes les ressources à ma disposition. — Vous avez beaucoup promis, répondit Érec. Je n'ai rien d'autre à vous demander. Si vos actes valent vos paroles, vous êtes mon seigneur et mon ami. » Ils s'embrassèrent en amis. Jamais une si dure bataille ne s'était terminée par si douce séparation car, mus par l'amour et la générosité, Érec et

Et forz chastiax a mout mes peres,
Plus n'en a rois ne empereres,
Fors li rois Artus seulemant :
Celui an ost je voiremant,
Car a lui nus ne s'aparoille. » [voille,
Quant Guivrez l'ot, mout s'an mer-
Et dist : « Sire, grant mervoille oi.
Onques de rien tel joie n'oi
Con j'ai de vostre conuissance.
Avoir poez tele fiance
En ma terre et an mon avoir
Que ja tant n'i voldroiz manoir
Que mout ne vos face enorer.
Ja tant n'i voldroiz demorer
Que desor moi ne soiez sire.
Andui avons mestier de mire,
Et j'ai ci pres un mien recet,
N'i a pas sis liues ne set.
La vos voel avoec moi mener,
S'i ferons noz plaies sener. »
Erec respont : « Boen gré vos sai
De ce qu'oï dire vos ai.
N'i irai pas, vostre merci,
Mes itant solemant vos pri
Que, se nus besoinz m'avenoit
Et la novele a vos venoit
Que j'eüsse mestier d'aïe,
Adonc ne m'oblïessiez mie.
- Sire, fet il, je vos plevis
Que, ja tant con je soie vis,
N'avroiz de mon secors mestier
Que tantost ne vos vaigne aidier
A quanque je porrai mander.
- Ja plus ne vos quier demander,
Fet Erec, mout m'avez promis.
Mes sire estes et mes amis,
Se l'uevre est tex con la parole. »
Li uns l'autre beise et acole.
Onques de si dure bataille
Ne fu si dolce dessevraille,
Que par amor et par franchise
Chascuns, des panz de sa chemise,

Guivret découpèrent de longues et larges bandes dans les pans de leur chemise et se pansèrent l'un l'autre.

Une fois[1] leurs plaies pansées, ils se recommandèrent à Dieu et ils se séparèrent de la manière suivante : Guivret revint seul en arrière, et Érec, qui aurait eu grandement besoin d'onguent pour ses blessures, reprit sa route. Énide et lui ne cessèrent de chevaucher avant d'arriver à une plaine voisine d'une grande forêt remplie de cerfs, de biches, de daims, de chevreuils, de bêtes sauvages et de toutes sortes de venaison, dans laquelle le roi Arthur et la reine accompagnés des meilleurs barons du royaume venaient d'arriver. Le roi avait l'intention d'y demeurer trois ou quatre jours pour son plaisir et son divertissement. Aussi avait-il commandé d'y apporter tentes et pavillons. Monseigneur Gauvain, fatigué d'une longue chevauchée, entra dans la tente du roi. Devant la tente poussait un charme. Il y avait pendu son écu orné de son blason. Par la courroie il avait pendu sa lance de frêne à une branche[2]. Par les rênes, il avait attaché son cheval[3], sellé et bridé. Le cheval était là depuis quelque temps, quand Keu arriva à toute allure. Par jeu, il sauta dessus sans que personne ne s'y opposât. Il prit ensuite l'écu et la lance qui étaient suspendus à l'arbre tout près. Galopant le long d'un petit vallon, il advint

Trancha bandes longues et lees,
S'ont lor plaies antre bandees.
Quant il se sont antre bandé,
A Deu s'antre sont comandé.
Departi sont an tel meniere :
Seus s'an revet Guivrez arriere ;
Erec a son chemin retret,
Qui grant meſtier eüſt d'antret
Por ses plaies medeciner.
Einz ne fina de cheminer
Tant qu'il vindrent an une plaigne
Lez une haute foreſt plaigne
De cers, de biches et de dains
Et de chevriax et de farains
Et de tote autre salvagine.
Li rois Artus et la reïne
Et de ses barons li meillor
I eſtoient venu le jor.
An la foreſt voloit li rois
Demorer quatre jorz ou trois
Por lui deduire et deporter ;
Si ot comandé aporter
Tantes et pavellons et trez.
El tref le roi eſtoit antrez
Mes sire Gauvains toz lassez,
Qui chevalchié avoit assez.
Devant son tref eſtoit uns charmes,
La ot un escu de ses[a] armes
Pandu, et sa lance[b] de fresne
A une branche par la resne,
Et le gringalet[c] aresné,
La sele mise et anfrené.
Tant eſtut iluec li chevax
Que Keus i vint li seneschax,
Cele part vint grant aleüre.
Ausi con par anvoiseüre
Priſt le cheval et monta sus,
Onques ne li contrediſt nus.
La lance et l'escu priſt aprés
Qui soz l'arbre eſtoit iqui pres.
Galopant sor le gringalet
S'an aloit Keus tot un valet,

par aventure qu'il rencontra Érec qui reconnut aussitôt le sénéchal, ainsi que les armes et le cheval de Gauvain, sans que Keu pour autant ne le reconnaisse, car l'écu d'Érec avait reçu tant de coups d'épée et de lance que la peinture en était tombée, et qu'il n'arborait plus aucun signe d'identification. La dame, ne voulant pas être reconnue non plus, avait très astucieusement levé sa guimpe devant son visage comme pour se protéger contre la chaleur et la poussière. Keu s'avance rapidement et, sans saluer, saisit le cheval d'Érec par les rênes. Puis, sans lui laisser faire un mouvement, il lui demande avec insolence : « Chevalier, je veux savoir qui vous êtes et d'où vous venez. — Êtes-vous fou de me retenir ainsi ? rétorque Érec. Ce n'est pas aujourd'hui que vous l'apprendrez. — Ne vous fâchez point, car je le demande pour votre bien. Je me rends compte que vous êtes blessé. Prenez logement chez moi cette nuit. Si vous voulez y venir, je vous traiterai bien, vous serez honoré et confortable, car vous avez besoin de repos. Le roi Arthur et la reine sont tout près d'ici dans le bois où ils logent dans des tentes. Je vous conseille de bonne foi de venir avec moi leur rendre visite : ils seront très heureux de vous voir et vous honoreront. — Vous parlez bien, répond Érec, mais je n'irai pour rien au monde.

Tant que par avanture avint
Qu'Erec a l'ancontre li vint.
Erec conut le seneschal
Et les armes et le cheval ;
Mes Keus pas lui ne reconut,
Car a ses armes ne parut
Nule veraie conuissance :
Tant cos d'espees et de lance
Avoit sor son escu eüz
Que toz li tainz an ert cheüz.
Et la dame par grant veidie,
Por ce qu'ele ne voloit mie
Qu'il[a] la coneüst ne veïst,
Ausi con s'ele le feïst
Por le chaut ou por la poldriere,
Mist sa guinple devant sa chiere.
Keus vint avant plus que le pas
Et prist Erec en es le pas
Par les resnes sanz salüer.
Einz qu'il le lessast remüer
Li demanda par son orguel :
« Chevaliers, fet il, savoir vuel
Qui vos estes et d'ou venez.
- Fos estes quant vos me tenez,
Fet Erec. Nel savroiz enuit. »
Et cil respont : « Ne vos enuit,
Que por vostre bien le demant.
Je voi et sai certainnemant
Que bleciez estes et navrez.
Anquenuit mon ostel prenez :
Se vos volez o moi venir,
Je vos ferai mout chier tenir
Et enorer et aeisier,
Car de repos avez mestier.
Li rois Artus et la reïne
Est ci pres en une gaudine,
De trez et de tantes logié.
En boene foi le vos lo gié
Que vos veigniez avoeques moi
Veoir la reïne et le roi,
Qui de vos grant joie feront
Et grant enor vos porteront. »
Erec respont : « Vos dites bien.
N'i iroie por nule rien.

Vous ne connaissez pas mes besoins qui exigent que j'aille encore beaucoup plus loin[1]. Laissez-moi partir, car je m'attarde trop et le jour eſt bien loin d'être fini. — Vous êtes insensé de refuser de venir avec moi. Vous vous en repentirez, car je crois que vous et votre femme y viendrez comme le prêtre va au synode : volontiers ou à contrecœur[2]. Si ma consigne eſt suivie, si vous n'y êtes pas bien connus, vous serez mal servis cette nuit[3]. Venez vite, je vous saisis. » Érec fut pris d'un grand dédain : « Vassal, fit-il, vous vous comportez vraiment en insensé de vouloir m'emmener de force. Vous m'avez saisi sans me défier. Je vous le dis, vous avez mal agi, car je croyais être en sécurité et je ne me méfiais pas de vous. » Puis, il mit la main à l'épée et dit : « Vassal, laissez aller ma bride ! Retirez-vous ! Je vous trouve orgueilleux et insensé. Si vous m'emmenez de force, je vous frapperai, sachez-le bien ! Laissez-moi partir ! » Keu le lâcha, prit du champ sur plus d'un demi-arpent, revint et le défia avec arrogance. Ils s'élancèrent l'un contre l'autre, mais puisque son adversaire était sans armure, Érec se contenta de se servir du talon de sa lance plutôt que de la pointe de fer. Il lui assena pourtant un tel coup sur la plus large partie de l'écu que celui-ci rebondit contre la tempe du sénéchal et lui écrasa le bras contre la poitrine, de sorte que Keu se retrouva allongé par terre.

Ne savez mie mon besoing ;
Ancor m'eſtuet aler plus loing.
Lessiez m'aler, car trop demor ;
Assez i a encor del jor. »
Keus respont : « Grant folie dites,
Qui del venir vos escondites.
Espoir vos an repantiroiz,
Car je cuit que vos i vanroiz
Andui, et vos et voſtre fame,
Si con li preſtres va au sane[a],
Ou volantiers ou a enviz.
Anquenuit seroiz mal serviz
Se mes consaus an eſt creüz,
Se bien n'i eſtes conneüz[b].
Venez an toſt, car je vos praing. »
De ce ot Erec grant desdaing :
« Vasax, fet il, folie feites,
Qui par force aprés vos me treites.
Sanz desfiance m'avez pris ;
Je di que vos avez mespris,
Car toz seürs eſtre cuidoie,
De rien vers vos ne me gardoie. »
Lors met a l'espee la main
Et dit : « Vasax, lessiez mon frain !
Traiez vos la ! Je vos tieng mout
Por orgueilleus et por eſtout.
Se aprés vos plus me sachiez,
Je vos ferrai, bien le sachiez.
Lessiez m'aler ! » Et cil le leisse.
El champ plus d'un arpant s'esleisse,
Puis retorne, si le desfie
Com hom plains de grant felenie.
Li uns contre l'autre ganchiſt,
Mes Erec de tant se franchiſt,
Por ce que il desarmez iere,
De sa lance torna desriere
Le fer, et l'areſtuel devant.
Tel cop li done ne por quant
An son escu tot el plus emple
Que hurter li fiſt a la temple
Et que le braz au piz li serre :
Tot eſtandu le porte a terre.

Érec saisit son cheval et en remit la bride à Énide. Il voulait l'emmener, mais Keu qui connaissait bien la flatterie, le supplia en le flattant et en le cajolant de lui rendre le cheval par générosité : « Vassal, que Dieu me protège ! Ce destrier ne m'appartient pas, il est à monseigneur Gauvain le Hardi, le chevalier en qui abonde la plus haute prouesse du monde. C'est pourquoi, je vous dis de sa part de lui renvoyer son destrier : ce geste vous honorera. Vous seriez généreux et sage et je serai votre messager. — Vassal, fit Érec, prenez le cheval et ramenez-le. Puisqu'il est à monseigneur Gauvain, ce serait injuste de l'emmener avec moi. » Keu prit le cheval, le remonta et revint à la tente du roi à qui il raconta, sans en rien omettre, tout ce qui venait de lui arriver. Le roi appela Gauvain : « Gauvain, beau neveu, si jamais vous avez été noble et courtois, allez vite chercher ce chevalier, demandez-lui amicalement quelle est sa qualité et quelle affaire l'amène ici. Et si vous pouvez le persuader de revenir avec vous, gardez-vous bien d'y manquer. » Gauvain monta sur son cheval. Suivi de deux valets, il rejoignit Érec qu'il ne reconnut point. Gauvain le salua, et Érec le salua à son tour. Ensuite, Gauvain, en homme plein de noblesse, lui adressa la parole : « Sire, le roi Arthur m'envoie à vous sur ce chemin. La reine et lui m'ont demandé de vous saluer et de vous prier

Puis vient au destrier, si le prant,
Enyde par le frain le rant.
Mener l'en vost, mes cil li prie,
Qui mout sot de losangerie,
Que par franchise li randist,
Mout bel le losange et blandist :
« Vasax, fet it, se Dex me gart,
An ce destrier je n'i ai part,
Einz est au chevalier del monde
An cui graindre proesce abonde,
Mon seignor Gauvain le hardi.
Tant de la soe part vos di
Que son destrier li anvoiez
Por ce que enor i aiez ;
Mout feroiz que frans et que sages
Et ge serai vostre mesages. »
Erec respont : « Vasax, prenez
Le cheval, si l'en remenez :
Des qu'il est mon seignor Gauvain,
N'est mie droiz que je l'en main. »
Keus prant le cheval, si remonte,
Au tref le roi vient, si li conte
Le voir, que rien ne l'an cela.
Et li rois Gauvain apela :
« Biax niés Gauvain, ce dit li rois,
S'onques fustes frans ne cortois,
Alez aprés isnelemant,
Demandez amiablemant
De son estre et de son afeire.
Et, se vos le poez atreire
Tant que avoec vos l'ameigniez,
Gardez ja ne vos an feigniez. »
Gauvains monte an son gringalet,
Aprés le sivent dui vaslet ;
Ja ont Erec aconseü,
Mes ne l'ont mie coneü.
Gauvains le salue et il lui,
Salüé se sont amedui.
Puis li dist mes sire Gauvains,
Qui de grant franchise estoit plains :
« Sire, fet il, a vos m'anvoie
Li rois Artus an ceste voie.

de venir vous distraire en leur compagnie. Ils veulent vous porter secours plutôt que vous nuire, et ils ne sont pas très loin d'ici. — Je remercie beaucoup le roi et la reine et vous-même qui êtes, il me semble, bien né et bien appris, répondit Érec. Je ne suis pas bien portant, car j'ai reçu plusieurs blessures, cependant, je ne peux m'écarter de mon chemin[1] pour prendre hôtel. Il ne faut pas m'attendre. S'il vous plaît, je vous prie de vous retirer. »

Gauvain était homme de bon sens. Il se retira et souffla à l'oreille d'un des valets d'aller vite chez le roi lui dire de prendre les mesures nécessaires pour faire démonter les tentes et puis de faire remonter à trois ou quatre lieues plus loin, au milieu de la route, les pavillons de lin : « C'est là, expliqua-t-il, que, selon moi, il faut que le roi loge cette nuit s'il veut connaître et héberger le meilleur chevalier qu'il ait jamais vu, parce que celui-ci ne veut abandonner sous aucun prétexte sa route pour prendre hôtel. » Le valet s'en alla et livra son message. Le roi, sans délai, fit démonter ses pavillons qu'on chargea sur des chevaux de somme. Le roi monta sur son cheval[2], la reine, sur un blanc palefroi de Norvège et on partit. Pendant ce temps, monseigneur Gauvain ne cessait de retarder Érec, et celui-ci lui dit : « Je suis certainement allé plus loin hier

La reïne et li rois vos mandent
Saluz, et prïent et comandent
Qu'avoec ax vos venez deduire :
Eidier vos vuelent, non pas nuire,
Et il ne sont pas loing de ci. »
Erec respont : « Mout an merci
Le roi et la reïne ansanble,
Et vos qui estes, ce me sanble,
Deboneire et bien afeitiez.
Je ne sui mie bien heitiez,
Einz sui navrez dedanz le cors,
Et ne por quant ja n'istrai hors
De mon chemin por ostel prendre.
Ne vos i covient plus atendre ;
Vostre[a] merci, ralez vos an. »
Gauvains estoit de mout grant san.
Arrieres se tret et consoille
A un des vaslez an l'oroille
Que tost aille dire le roi
Que il preigne prochain conroi
De ses trez destendre et abatre,
Et veigne trois liues ou catre
Devant ax en mi le chemin
Tandre les aucubes de lin.
« Iluec l'estuet enuit logier,
S'il vialt conoistre et herbergier
Le meillor chevalier por voir
C'onques veïst, au mien espoir,
Qu'il ne vialt por un ne por el
Guerpir sa voie por ostel. »
Cil s'an vet, son message a dit.
Destandre fet sanz nul respit
Li rois ses trez, destandu sont,
Les somiers chargent, si s'an vont.
Sor l'aubagu monta[b] li rois,
Sor un blanc palefroi norrois
Remonta la reïne aprés.
Mes sire Gauvains tot adés
Ne finoit d'Erec delaier,
Et cil li dist : « Plus alai hier

que je n'irai aujourd'hui. Sire, vous m'importunez, laissez-moi aller. Vous m'avez fait perdre une grande partie de ma journée. » Et monseigneur Gauvain de répondre : « Je veux faire encore un bout de route avec vous, que cela ne vous fâche point : il reste beaucoup de temps avant la tombée de la nuit. » Ils parlèrent tant que les valets eurent le temps de monter les tentes sur le chemin devant eux. Quand Érec les vit, il se rendit compte qu'il allait être hébergé. « Ah ! fit-il, Gauvain, ah ! votre grand sens m'a joué, vous m'avez retenu par ruse. Puisqu'il en est ainsi, je vous dirai mon nom, il ne sert à rien de le cacher : je suis Érec qui fut jadis votre compagnon et votre ami. » À ces paroles, Gauvain se hâta d'aller l'embrasser. Il souleva le heaume de son ami, et délaça sa ventaille. Tout joyeux, il le prit par le cou et l'embrassa, et Érec embrassa Gauvain qui, après quelques moments, finit par se détacher de lui : « Sire, fit-il, cette nouvelle sera très agréable à mon seigneur[1]. Ma dame et le roi en seront joyeux. J'irai en avant pour le leur annoncer, mais auparavant, je tiens à embrasser, complimenter et réconforter ma dame Énide, votre femme. Ma dame, la reine, désire vivement la revoir. Hier encore, je l'entendis parler d'elle. » Gauvain s'approcha d'Énide et lui demanda comment elle allait et si elle était bien portante. Énide répondit en dame bien élevée : « Sire, je n'aurais ni mal ni douleur si je n'éprouvais grand-peur

Asez que je ne ferai hui.
Sire, vos me feites enui,
Lessiez m'aler. De ma jornee
M'avez grant masse destorbee. »
Et mes sire Gauvains li dit :
« Encor voel aler un petit
Avoeques vos, ne vos enuit,
Car grant piece a jusqu'a la nuit. »
Tant ont a parler entandu
Que tuit li tref furent tandu
Devant aus, et Erec les voit :
Herbergiez est, bien l'aparçoit.
« Haï ! fet il, Gauvain, haï !
Vostres granz sans m'a esbahi,
Par grant san m'avez retenu.
Des que ore est si avenu,
Mon non vos dirai orendroit,
Li celers rien ne m'i vaudroit :
Je sui Erec, qui fui jadis
Vostre conpainz et vostre amis. »
Gauvains l'ot, acoler le va,
Son hiaume a mont li sozleva,
Et la ventaille li deslace,
De joie l'acole et anbrace,
Et Erec lui de l'autre part.
A tant Gauvains de lui se part
Et dist : « Sire, ceste novele
Sera ja mon seignor mout bele.
Liez en iert ma dame et mes sire
Et je lor irai avant dire,
Mes einçois m'estuet anbracier
Et conjoïr et solacier
Ma dame Enyde, vostre fame.
De li veoir a mout ma dame
La reïne grant desirrier,
Encor parler l'en oï hier. »
Gauvains tantost lez li se tret,
Si li demande qu'ele fet,
Se ele est bien sainne et heitie.
Cele respont com afeitiee :
« Sire, mal ne dolor n'eüsse,
Se an grant dotance ne fusse

pour mon seigneur : ce qui m'inquiète c'eſt qu'il n'a guère de membre sans plaie. — J'en ai été fort peiné moi-même, répondit Gauvain, quand j'ai vu son visage si blême et sans couleur. J'en aurais pleuré si ma joie n'avait éteint ma triſtesse. Sa vue m'a causé, en effet, une telle joie que je ne me suis plus souvenu de mon chagrin. Maintenant, continuez au petit amble, j'irai devant à vive allure pour dire à la reine et au roi que vous me suivez. Je sais bien que tous les deux seront très joyeux de l'apprendre. » Gauvain les quitta et vint à la tente du roi : « Sire, fit-il, vous allez être très joyeux, vous et ma dame, car voici Érec qui vient avec sa femme. » Le roi, de joie, se dressa sur ses jambes : « Certes, fit-il, je suis très content. Je ne pourrais entendre une nouvelle qui me cause plus de joie. » Le roi et la reine sortirent aussitôt de leur tente. Ils rencontrèrent Érec tout près de là. Quand Érec les vit venir, il descendit de sa monture et aida Énide à descendre de la sienne. Le roi les salua et les embrassa ainsi que la reine qui le fit très gentiment. Tout le monde partageait leur joie. Sur la place même, des serviteurs enlevèrent les armes d'Érec mais, lorsqu'ils virent ses plaies, leur joie se changea en épouvante. Le roi soupira profondément et fit apporter un onguent que sa sœur Morgue avait préparé pour lui. Cet onguent était si merveilleusement efficace que si l'on en

De mon seignor, mes ce m'esmaie
Qu'il n'a gueires manbre sanz plaie. »
Gauvains respont : « Moi poise mout.
Il apert mout bien a son vout,
Qu'il a pale et descoloré.
Et g'en eüsse asez ploré,
Quant ge le vi si pale et taint,
Mes la joie le duel eſtaint,
Car de lui tex joie me vint
Que de nul duel ne me sovint.
Or venez petite anbleüre,
G'irai avant grant aleüre
Dire la reïne et le roi
Que vos venez ci aprés moi.
Bien sai qu'amedui en avront
Grant joie, quant il le savront. »
Lors s'an part ; au tref le roi vient :
« Sire, fet il, or vos covient
Joie feire, vos et ma dame,
Que ci vient Erec et sa fame. »
Li rois de joie saut an piez :
« Certes, fet il, mout an sui liez.
Ne poïsse novele oïr
Qui tant me feïſt resjoïr[a]. »
Tantoſt li rois iſt de son tré.
Mout ont Erec pres ancontré.
Quant Erec voit le roi venant,
A terre descent maintenant,
Et Enyde reſt descendue.
Li rois les acole et salue,
Et la reïne dolcemant
Les beise et acole ausimant.
N'i a nul qui joie n'en face.
Iluec meïsmes an la place
Li ont ses armes desveſtues,
Et quant ses plaies ont veües,
Si retorne lor joie en ire.
Li rois mout parfont en sospire[b],
Puis fet aporter un antret
Que Morgue sa suer avoit fet.
Li antrez ert de tel vertu,
Que Morganz ot doné Artu,

enduisait une plaie une fois par jour pendant une semaine, il guérissait entièrement aussi bien les os que les nerfs[1]. Érec en fut grandement réconforté. Une fois les plaies lavées, l'onguent mis et les pansements refaits, le roi emmena Érec et Énide dans son pavillon particulier[2] et leur dit que par amour pour lui, il voulait séjourner dans la forêt quinze jours pleins jusqu'à ce qu'Érec soit complètement guéri et rétabli. Le chevalier remercia le roi, mais ajouta : « Sire, je n'ai pas de plaie qui me fasse assez mal pour abandonner mon voyage. Personne ne pourra me retenir : demain, sans tarder, je voudrais partir tôt le matin, au lever du jour. — C'est un grand malheur, dit le roi en hochant la tête, que vous ne vouliez pas rester ici. Je sais bien que vous souffrez beaucoup. Soyez prudent et sage, restez ici : ce serait trop grand dommage que vous mouriez dans cette forêt. Beau doux ami, restez ici, jusqu'à ce que vous soyez rétabli. — C'est trop me demander. J'ai entrepris ce voyage pour des raisons qui m'empêchent de rester[3]. » Le roi comprit que ses prières étaient inutiles. Il cessa d'en parler, et commanda d'apprêter le souper et de mettre les tables. Les valets obéirent.

C'était un samedi soir. Ils mangèrent du poisson et des fruits, des brochets et des perches, des saumons et des truites, et puis des poires crues ou cuites. Après le souper, sans

Que la plaie qui an est ointe,
Ou soit sor nerf ou soit sor jointe,
Ne faussist qu'an une semainne
Ne fust tote senee et sainne,
Mes que le jor une foiee
Fust de l'antret apareilliee.
L'antret ont le roi aporté[a],
Qui mout a Erec[b] conforté.
Quant ses plaies orent lavees[c],
L'antret mis sus, et rebandees[d],
Li rois lui et Enyde an mainne
En la soe chanbre demainne[e],
Et dist que por la soe amor
Vialt an la forest a sejor
Sejorner quinze jorz toz plains,
Tant que toz soit gariz et sains.
Erec de ce le roi mercie,
Et li dist : « Sire, je n'ai mie
Plaie de coi je tant me duelle
Que ma voie lessier an vuelle.
Retenir ne me porroit nus :
Demain, ja ne tardera plus,
M'an voldrai par matin aler,
Lors que le jor verrai lever. »
Li rois en a crollé[f] le chief,
Et dist : « Ci a mout grant meschief,
Quant[g] vos remenoir ne volez.
Je sai bien que mout vos dolez ;
Remenez, si feroiz que sages,
Car il sera trop granz domages,
Se vos an ces forez morez.
Biax dolz amis, car remenez
Tant que vos soiez respassez. »
Erec respont : « Or est assez.
Je ai si ceste chose anprise
Ne remanroie en nule guise. »
Li rois ot qu'an nule meniere
Ne remanroit por sa proiere[h],
Si leisse la[i] parole ester,
Et comande tost aprester[j]
Le souper et les tables metre.
Li vaslet s'an vont antremetre.
Ce fu un samedi a nuit
Qu'il mangierent poissons et fruit,

tarder, les nappes furent enlevées. Le roi qui aimait beaucoup Érec lui fit préparer un lit pour lui seul, car il craignait que par mégarde, quelqu'un d'allongé près de lui ne touche à ses plaies. Érec fut bien hébergé cette nuit-là. Dans une chambre voisine[1], sur une grande couverture d'hermine, Énide et la reine dormirent d'un sommeil reposant jusqu'à bon matin. Érec se leva à la pointe du jour et se prépara à partir : il ordonna de seller ses chevaux et d'apporter ses armes. Les valets coururent et lui apportèrent les armes. Le roi et tous les chevaliers l'exhortèrent encore à demeurer, mais leurs prières furent inutiles, car Érec ne voulait s'attarder pour rien au monde. Vous auriez dû les voir pleurer et s'affliger comme s'ils le voyaient déjà mort. Érec se fit pourtant armer et Énide se leva. Au moment même de leur départ, ils avaient tous le cœur lourd, car ils croyaient qu'ils ne les reverraient jamais. Après eux, ils sortirent tous de leurs tentes et envoyèrent chercher leurs chevaux pour leur faire escorte. Mais Érec leur dit : « Ne vous affligez pas. Il ne convient pas que vous fassiez un seul pas avec moi. De grâce, restez ici. » Il sauta sans tarder sur son cheval qu'on venait de lui amener et il prit son écu et sa lance. Il les recommanda tous à Dieu et ils le recommandèrent à Dieu à leur tour. Énide monta sur son palefroi, et ils s'en allèrent.

Ils chevauchèrent[2] dans la forêt jusqu'à l'heure de prime

Luz et perches, saumons et truites,
Et puis poires crües et cuites.
Aprés souper ne tardent gaire,
Comandent les napes a traire.
Li rois avoit Erec mout chier,
An un lit le fist seul couchier :
Ne vost qu'avoec lui se couchast
Nus qui ses plaies atochast.
Cele nuit fu bien ostelez.
An une chanbre par delez,
Enyde avoeques la reïne,
Sor un grant covertor d'ermine,
S'an dormirent a grant repos,
Tant que li matins est esclos.
L'andemain, lués que il ajorne,
Erec se lieve et si s'atorne :
Ses chevax comande anseler
Et fet ses armes aporter.
Vaslet corent, si li aportent.
Ancor de remenoir l'enortent
Li rois et tuit li chevalier,
Mes proiere n'i a mestier,
Que por rien ne vost demorer.
Lors les veïssiez toz plorer
Et demener un duel si fort
Con s'il le veïssent ja mort.
Erec s'arme. Enyde se lieve.
Au departir a toz mout grieve,
Que ja mes reveoir nes cuident.
Tuit aprés aus lor tantes vuident.
Por lor chevax font anvoier
Por ax conduire et convoier.
Erec lor dit : « Ne vos poist pas :
Ja avoec moi n'iroiz un pas,
Les voz granz merciz, remenez. »
Ses chevax li fu amenez,
Et il monte sanz demorance ;
Son escu a pris et sa lance.
Si les comande toz a Dé
Et il i ront lui comandé.
Enyde monte ; si s'an vont.
An[a] une forest antré sont,

quand, de très loin, ils entendirent crier une demoiselle en grande détresse. Érec reconnut bien que cette voix exprimait la douleur et appelait à l'aide. Aussitôt, il s'adressa à Énide : « Dame, une demoiselle va par ce bois en poussant de grands cris. À mon sens, il faut la secourir. J'irai rapidement de ce côté pour savoir de quoi elle a besoin. Descendez de votre cheval et attendez-moi ici pendant que j'y vais. — Sire, fit-elle, volontiers. » Érec la laissa seule et s'en alla. Bientôt, il trouva la demoiselle qui ne cessait de pousser des cris à cause de son ami que deux géants avaient saisi et emmené et qu'ils maltraitaient de vile façon. Elle tirait ses cheveux et déchirait ses vêtements, aussi bien que son tendre visage au teint rosé[1]. En la voyant ainsi, Érec s'étonna et lui demanda pourquoi elle pleurait et criait si fort. Tout en continuant à pleurer et à soupirer, elle lui répondit : « Sire, ce n'est pas étonnant que je montre tant de douleur : je préférerais être morte. Je n'aime pas ma vie et je ne la compte pour rien, car deux cruels géants[2], ennemis mortels de mon ami, sont en train de l'emmener prisonnier. Dieu ! que pourrai-je faire, pauvre malheureuse que je suis, pour le meilleur chevalier du monde, le plus généreux et le plus noble ? Il est maintenant en grand péril. Aujourd'hui même, ils le feront périr très injustement d'une mort ignoble.

Jusque vers prime ne finerent.
Par la forest tant cheminerent
Qu'il oïrent crïer mout loing
Une pucele a grant besoing.
Erec a entandu le cri :
Bien aparçut, quant il l'oï,
Que la voiz de dolor estoit
Et de secors[a] mestier avoit.
Tot maintenant Enyde apele :
« Dame, fet il, une pucele
Va par ce bois formant criant ;
Ele a, par le mien esciant,
Mestier d'aïe et de secors.
Cele part voel aler le cors,
Si savrai quel besoing ele a.
Descendez ci, et g'irai la,
Ci m'atandez andemantiers.
- Sire, fet ele, volantiers. »
Seule la leisse, et seus s'an va,
Tant que la pucele trova
Qui par le bois aloit criant
Por son ami que dui jaiant
Avoient pris, si l'an menoient ;
Vilainnemant le demenoient.
La pucele s'aloit tirant[b]
Ses crins et ses dras desirant[c]
Et sa tandre face vermoille.
Erec la voit, si s'an mervoille,
Et prie li qu'ele li die
Por coi si formant plore et crie.
La pucele plore et soupire ;
An sopirant li respont : « Sire,
N'est mervoille se je faz duel,
Car morte seroie, mon vuel.
Je n'aim ma vie ne ne pris,
Car mon ami an mainnent pris
Dui jaiant felon et crüel
Qui sont si anemi mortel.
Dex ! que ferai, lasse, cheitive,
Del meillor chevalier qui vive,
Del plus franc et del plus gentil ?
Or est de mort an grant peril[d] :

Noble chevalier, je vous en prie pour l'amour de Dieu, secourez mon ami si vous le pouvez. Vous n'aurez pas besoin de courir très loin, car ils sont tout près d'ici. — Demoiselle, répondit Érec, je les poursuivrai puisque vous m'en priez. Et soyez sûre que je ferai tout ce que je pourrai : ou bien je serai prisonnier avec lui, ou bien je vous le rendrai en liberté. Pourvu que les géants le laissent vivre jusqu'à ce que je les rejoigne, j'ai l'intention de leur prouver ma valeur. — Noble chevalier, dit la demoiselle, je serai toujours votre servante si vous me rendez mon ami. Dieu vous garde ! Hâtez-vous, par pitié ! — De quel côté sont-ils partis ? — Sire, par ici. Voici le chemin et leurs traces. » Après lui avoir demandé de rester au même endroit, Érec se lança au galop. La demoiselle le recommanda à Dieu et pria très doucement le Seigneur de lui accorder la force de défaire ceux qui haïssaient son ami.

Érec s'en va en suivant les traces des chevaux, il donne de l'éperon et prend en chasse les géants. Il les a tant chassés et poursuivis qu'il les aperçoit avant leur sortie du bois. Il voit un chevalier dévêtu, déchaussé et nu, assis sur un cheval de somme, mains et pieds liés, comme s'il avait été pris en train de voler. Les géants n'avaient ni épieux, ni écus, ni épées tranchantes, ni lances, mais seulement des massues.

Ancui le feront a grant tort
Morir de mout vilainne mort.
Frans chevaliers, por Deu te pri
Que tu secores mon ami,
Se tu onques le puez secorre ;
Ne t'estovra gueres loing corre :
Ancor sont il de ci mout pres.
- Dameisele, g'irai aprés,
Fet Erec, quant vos m'an proiez,
Et tote seüre soiez
Que tot mon pooir an ferai :
Ou avoec lui pris esterai
Ou jel vos randrai a delivre.
Se li jaiant le leissent vivre
Tant que je les puisse trover,
Bien me cuit a ax esprover.
- Frans chevaliers, fet la pucele,
Toz jorz seroie vostre ancele,
Se vos mon ami me randez.
A Deu soiez vos comandez.
Hastez vos, la vostre merci !
- Quel part an vont ? - Sire, par ci,
Vez ci la voie et les escloz. »
Lors s'est Erec mis es galoz,
Se li dist que iluec l'atande.
La pucele a Deu le comande
Et prie Deu mout dolcemant
Que il par son comandemant
Li doint force de desconfire
Ces qui vers son ami ont ire.
Erec s'an vet tote la trace,
A esperon les jaianz chace.
Tant les a chaciez et seüz
Que il les a aparceüz
Einz que del bois par fussent hors.
Le chevalier vit an pur cors,
Deschauz et nu sor un roncin,
Con s'il fust pris a larrecin,
Les mains lïees et les piez.
Li jaiant n'avoient espiez,
Escuz, n'espees esmolues,
Ne lances, einz orent maçues ;

Ils tenaient des fouets avec lesquels ils avaient tellement battu leur prisonnier qu'ils lui avaient arraché la chair du dos jusqu'aux os. Le sang lui coulait le long des côtes et des flancs au point que le cheval en était tout couvert jusqu'au ventre. Inquiet pour le chevalier qu'il voit si honteusement traité, Érec, tout seul, s'approche. Il arrive près des géants dans une lande, entre deux bois, et leur demande : « Seigneurs, pour quel forfait traitez-vous cet homme de si laide façon, vous qui l'emmenez comme un voleur ? Vous le maltraitez comme s'il avait été surpris à voler. C'est une grande vilenie que de dévêtir un chevalier, puis de le lier et de le battre honteusement. Rendez-le-moi, je vous le demande par générosité et courtoisie, et non par force. — Vassal, répondirent les géants, de quoi vous mêlez-vous ? Vous êtes fou de nous demander quoi que ce soit à son sujet. Si notre conduite vous déplaît, c'est à vous de faire quelque chose. — En vérité, elle m'afflige, et aujourd'hui même, vous n'emmènerez pas ce chevalier plus loin sans combat. Puisque vous m'en laissez la décision, que celui qui le gagne le garde. Avancez, je vous défie ! Vous ne l'emmènerez pas plus loin avant qu'il n'y ait eu des coups d'échangés. — Vassal, disent-ils, vous êtes fou de vouloir vous battre contre nous. Quatre comme vous n'auraient pas plus de chance de gagner contre nous qu'un agneau n'en a contre deux loups.

Escorgiees andui tenoient.
Tant feru et batu l'avoient
Que ja li avoient del dos
La char ronpue jusqu'as os.
Par les costez et par les flans
Li coroit contre val li sans,
Si que li roncins estoit toz
An sanc jusqu'au vantre desoz.
Et Erec vint aprés toz seus,
Mout dolanz et mout angoisseus
Del chevalier, quant il le vit
Demener a si grant despit.
Antre deus bois, an une lande,
Les a atainz, si lor demande :
« Seignor, fet il, por quel forfet,
Feites a cest home tel let,
Qui come larron l'an menez ?
Trop laidemant le demenez :
Ausi le menez par sanblant
Con se il fust repris anblant.
Grant viltance est de chevalier
Nu despoillier et puis lïer
Et batre si vilainnemant.
Randez le moi, jel vos demant,
Par franchise et par corteisie,
Par force nel demant je mie.
- Vasax, font il, a vos que tient ?
De mout grant folie vos vient,
Quant vos rien nos an demandez.
S'il vos poise, si l'amandez. »
Erec respont : « Por voir m'an poise.
Ne l'an manroiz huimes sanz noise ;
Qant vos bandon m'an avez fait,
Qui le porra avoir, si l'ait.
Traiez vos la, je vos desfi !
Ne l'an manroiz avant de ci
Qu'ainçois n'i ait departiz cos.
- Vasax, font il, vos estes fos
Quant a nos vos volez conbatre.
Se vos estïez or tel quatre,
N'avreïez vos force vers nos
Ne c'uns aigniax antre deus los.

— Arrive que pourra, répond Érec. Si le ciel tombe et la terre s'effondre, maintes alouettes seront prises[1]. Tel vaut peu qui beaucoup se loue[2]. En garde, je vous attaque ! » Les géants étaient forts et féroces, ils tenaient ferme dans leurs mains de grandes massues carrées. Érec s'avance vers eux la lance prête. Il ne les redoute ni l'un ni l'autre malgré leurs menaces et leur orgueil. Il frappe le premier dans l'œil, la lance lui traverse le crâne de sorte que le sang et la cervelle jaillissent derrière, le long de la nuque. Le géant tombe mort, son cœur s'eſt arrêté. Quand l'autre géant voit son compagnon mort, il en eſt courroucé, et avec raison. Fou de rage, il se prépare à le venger. De ses deux mains, il lève sa massue dans l'intention d'en frapper Érec d'un coup droit sur la tête avant qu'il n'ait le temps de se protéger. Mais Érec voit le coup venir et le pare de son écu. Néanmoins, le coup eſt si puissant qu'Érec en eſt tout étourdi. Il s'en fallut de peu qu'il ne tombe de son deſtrier, néanmoins il réussit à toujours se protéger de son écu. Le géant se prépare à le frapper de nouveau sur la tête en pensant ne rencontrer aucune difficulté. Érec tire son épée et attaque le géant d'une façon que ce dernier ne peut guère apprécier : il le frappe si fort au beau milieu du crâne qu'il le pourfend jusqu'aux arçons. Ses entrailles se répandent par terre, et son corps tombe de tout son long, coupé en deux.

- Ne sai qu'an iert, Erec respont.
Se li ciax chiet et terre font,
Dons sera prise mainte aloe.
Tex vaut petit qui mout se loe.
Gardez vos, car je vos requier ! »
Li jaiant furent fort et fier,
Et tindrent an lor mains serrees
Les maçües granz et quarrees.
Erec lor vint lance sor fautre :
Ne redote ne l'un ne l'autre
Por menace ne por orguel,
Einz fiert le premerain an l'uel
Si par mi outre le cervel
Que d'autre part le haterel
Li sans et la cervele an saut.
Et cil chiet morz, li cuers li faut.
Quant li autres vit celui mort,
S'il l'an pesa, n'ot mie tort.
Par mautalant vangier le va :
La maçue a deus mains leva
Et cuide ferir a droiture
Par mi le chief sanz coverture.
Mes Erec le cop aparçut
Et sor son escu le reçut.
Tel cop ne por quant li dona
Li jaianz que tot l'eſtona
Et par po que jus del deſtrier
Nel fiſt a terre trebuchier.
Erec de son escu se cuevre,
Et li jaianz son cop recuevre
Et cuide ferir de rechief
A delivre par mi le chief.
Mes Erec tint l'espee trete,
Une anvaïe li a fete
Don li jaianz fu mal serviz :
Si le fiert par mi la cerviz
Que desi es arçons le fant,
La boële a terre an espant,
Et li cors chiet toz eſtanduz,
Qui fu an deus mitiez fanduz.

Le chevalier pleurait de joie, tout en invoquant et adorant Dieu qui lui avait envoyé du secours. Alors Érec le délia, l'aida à se vêtir et à s'équiper, le fit monter sur un des deux chevaux et lui confia l'autre à conduire à sa droite. Il demanda ensuite qui il était. Au lieu de répondre, l'autre lui dit : « Noble chevalier, je veux faire de vous mon seigneur légitime, et vous l'êtes de droit, car vous m'avez sauvé la vie : sans vous, mon âme aurait été séparée de mon corps au milieu de cruels tourments. Pour l'amour de Dieu, quelle aventure, beau, doux sire, vous a mené vers moi et a permis, grâce à votre vaillance, que je sois libéré des mains de mes ennemis ? Sire, je veux vous rendre hommage : désormais je vous accompagnerai et je vous servirai comme mon seigneur. » Voyant que le chevalier avait le désir de se mettre à son service et de faire son bon plaisir, si cela lui était possible, Érec lui dit : « Ami, je ne désire pas requérir votre service, mais apprenez que si je suis venu à votre secours, c'eſt à cause des prières de votre amie que j'ai trouvée si affligée dans ce bois. Elle se lamentait et pleurait pour vous, et son cœur était tout triſte. Je veux lui faire cadeau de votre personne. Une fois que je vous aurai ramené à elle, je continuerai seul mon chemin, car vous ne devez point venir avec moi. Si je ne tiens pas à votre compagnie, je désire quand même savoir votre nom. — Sire, dit le chevalier, à votre plaisir.

Li chevaliers de joie plore,
Et reclainme Deu et aore,
Qui secors anvoié li a.
A tant Erec le deslia,
Sel fiſt veſtir et atorner
Et sor un des chevax monter,
L'autre li fiſt mener an deſtre ;
Si li demande de son eſtre.
Et cil li diſt : « Frans chevaliers,
Tu es mes sire droituriers,
Mon seignor vuel feire de toi,
Et par reison faire le doi,
Que tu m'as sauvee la vie :
L'ame me fuſt del cors partie
A grief tormant et a martire.
Quiex avanture, biax dolz sire,
Por Deu t'a ci a moi tramis,
Que des mains a mes anemis
M'as oſté par ton vaselage ?
Sire, je te voel fere homage :
Toz jorz mes avoec vos irai,
Con mon seignor vos servirai. »
Erec le vit antalanté
De lui servir a volanté,
Se il poïſt an nule guise,
Et diſt : « Amis, voſtre servise
Ne vuel je pas de vos avoir,
Mes ce devez vos bien savoir
Que je ving ça an voſtre aïe
Por la proiere a voſtre amie
Qu'an ce bois trovai mout dolante.
Por vos se conplaint et demante
Et mout en a son cuer dolant.
De vos li vuel fere presant :
S'a lui rasanblé vos avoie,
Puis tandroie toz seus ma voie,
Qu'avoec moi n'an iroiz vos mie.
N'ai soing de voſtre conpaignie,
Mes voſtre non savoir desir.
- Sire, fet il, voſtre pleisir.

Puisque vous voulez savoir mon nom, je ne dois pas vous le cacher. Beau sire, j'ai nom Cadoc de Cabruel[1], c'eſt ainsi qu'on m'appelle. Avant de me séparer de vous, j'aimerais aussi savoir, si c'eſt possible, qui vous êtes, de quel pays vous venez, et où je pourrais désormais vous chercher et trouver quand je vous aurai quitté. — Ami, je ne vous le dirai pas moi-même, fit Érec. Inutile de me le demander, mais si vous voulez le savoir et faire quelque chose pour m'honorer, allez sans tarder chez mon seigneur, le roi Arthur, qui chasse avec grand apparat derrière nous, dans cette forêt, à cinq petites lieues d'ici, du moins je le crois. Allez-y vite et dites-lui que vous êtes envoyé et présenté par celui qu'il a reçu et hébergé avec joie hier soir dans sa tente. Et gardez-vous bien de lui cacher de quels tourments je vous ai sauvés vous et votre amie. Je suis très aimé à la cour et si vous vous réclamez de moi, vous me rendrez service et honneur. C'eſt là que vous demanderez et apprendrez qui je suis. C'eſt la seule manière. — Sire, je suis à vos ordres, répondit Cadoc. Ne craignez point, j'irai là-bas très volontiers. Je raconterai loyalement au roi le combat que vous avez livré pour moi. » En parlant ainsi, ils continuèrent leur chemin jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'endroit où Érec avait laissé la demoiselle. Elle vit revenir son ami et s'en réjouit fort, car elle avait cru ne jamais plus le revoir.

Quant[a] vos mon non savoir volez
Ne vos doit pas eſtre celez[b].
Cadoc de Cabruel[c] ai non,
Biax sire, ensi m'apele on[d].
Mes quant de vos partir m'eſtuet,
Savoir voldroie, s'eſtre puet,
Qui vos eſtes et de quel terre,
Ou vos porrai trover ne querre
Ja mes, quant de ci partirai.
- Ja ce, amis, ne vos dirai,
Fet Erec, ne plus n'an parlez !
Mes se vos savoir le volez
Et moi de rien bien enorer[e],
Dons alez toſt sanz demorer
A mon seignor le roi Artu,
Qui chace a mout tres grant vertu
An ceſte foreſt de deça,
Et, mien esciant, jusque la
N'a mie cinc liues petites.
Alez i toſt, et se li dites
Qu'a lui vos anvoie et presante
Cil qu'il her soir dedanz sa tante
Reçut a joie et herberja.
Et gardez ne li celez ja
De quel poinne je ai mis hors
Et voſtre amie et voſtre cors.
Je sui a la cort mout amez :
Se de par moi vos reclamez,
Servise et enor me feroiz.
La, qui je sui demanderoiz,
Nel poez savoir autremant.
- Sire, voſtre comandemant,
Fet Cadoc, voel je faire tot.
Ja mar an seroiz an redot
Que je mout volantiers n'i aille.
La verité de la bataille,
Si con l'avez faite por moi,
Conterai ge tres bien au roi. »
Ensi parlant la voie tindrent
Tant que a la pucele vindrent,
La ou Erec lessiee l'ot.
La pucele mout s'an esjot,
Quant son ami revenir voit,
Que ja mes veoir ne cuidoit.

Érec lui présenta le chevalier par la main et lui dit : « Ne vous désolez plus, demoiselle, voici votre ami tout content et joyeux. » Elle répondit très sagement : « Sire, apprenez que vous nous avez conquis tous les deux, lui et moi. Notre devoir est maintenant d'être à vous pour vous servir et vous honorer. Mais qui pourrait récompenser même la moitié du service que vous nous avez rendu ? — Ma douce amie, je ne vous demande aucune récompense. Je vous recommande tous les deux à Dieu, car je pense déjà m'être trop attardé. » Alors, il tourna bride et s'éloigna le plus vite qu'il le put. De son côté, Cadoc de Cabruel et sa demoiselle se mirent en route. Plus tard, Cadoc raconta l'aventure au roi Arthur et à la reine. Érec chevaucha très rapidement jusqu'à l'endroit où Énide l'attendait. Celle-ci se faisait beaucoup de souci et avait grande crainte d'avoir été tout à fait abandonnée par lui. De son côté, il redoutait que quelqu'un ne l'ait emmenée de force et ne l'ait soumise à sa volonté. C'est pourquoi il était très pressé de retourner vers elle, mais la chaleur qu'il faisait ce jour-là et son armure l'accablèrent tant que ses pansements se déchirèrent et que ses plaies s'ouvrirent de nouveau et se mirent à saigner : c'est ainsi qu'il arriva, perdant son sang par toutes ses plaies, là où Énide l'attendait.

En le[1] voyant revenir, elle se réjouit grandement, mais elle ne s'était pas rendu compte de la douleur que lui causaient ses

Erec par la main li presante
Et dist : « Ne soiez pas dolante,
Dameisele, veez vos ci
Tot lié et joiant vostre ami. »
Cele respont par grant savoir :
« Sire, bien nos devez avoir
Andeus conquis et moi et lui ;
Vostre devons estre anbedui
Por vos servir et enorer.
Mes qui porroit guerredoner
Ceste desserte nes demie ? »
Erec respont : « Ma douce amie,
Nul guerredon ne vos demant.
Amedeus a Deu vos comant,
Que trop cuit avoir demoré. »
Lors a son cheval trestorné,
Si s'an va plus tost que il puet.
Cadoc de Cabruel s'esmuet
D'autre part, il et sa pucele,
S'a recontee la novele
Le roi Artus et la reïne.
Erec tote voie ne fine
De chevalchier a grant esploit
La ou Enyde l'atandoit,
Qui puis ot eü grant deshet,
Qu'ele cuidoit tot antreset
Qu'il l'eüst lessiee del tot.
Et il restoit an grant redot
Qu'aucuns ne l'an eüst menee,
Qui l'eüst a sa loi tornee ;
Si se hastoit mout del retor.
Mes la chalors qu'il ot le jor
Et les armes tant li greverent
Que ses plaies li escreverent
Et totes ses bandes tranchierent :
Onques ses plaies n'estanchierent
Tant que il vint au leu tot droit
La ou Enyde l'atandoit.
Cele le vit, grant joie en ot,
Mes ele n'aparçut ne sot
La dolor dom il se plaignoit,
Car toz ses cors an sanc baignoit

blessures. En vérité, tout son corps baignait dans le sang. Comme il descendait un tertre, le cœur lui manqua : il s'affaissa tout à coup sur le cou de son cheval. Alors qu'il essayait de se redresser, il glissa de la selle et vida les étriers. Il s'évanouit et sembla mort. Quand Énide le vit étendu par terre, elle commença à se lamenter. Il lui était pénible d'être toujours vivante. Elle courut vers lui, ne cachant pas sa douleur. Poussant des cris, elle tordait ses mains. Elle déchira entièrement sa robe sur sa poitrine, puis se mit à s'arracher les cheveux et à lacérer son tendre visage[1]. « Ah ! Dieu, beau, doux Seigneur[2], fit-elle, pourquoi me laissez-vous vivre si longtemps ? Mort, viens me chercher, dépêche-toi, n'hésite pas ! » À ces mots, elle tomba évanouie sur le corps d'Érec. Quand elle reprit connaissance, elle recommença à se blâmer avec force : « Ah ! malheureuse Énide que je suis, disait-elle, par ma folie j'ai tué mon seigneur : il serait toujours vivant si, présomptueuse et insensée que je suis, je n'avais proféré les propos qui l'ont conduit ici. Un silence judicieux n'a jamais fait de tort à personne, tandis que la parole nuit souvent. J'en ai fait l'expérience de maintes manières. » Assise devant Érec, elle posa sa tête sur ses genoux et recommença à se lamenter.

« Hélas ! sire, que triste fut ta destinée[3] ! Nul ne pouvait se comparer à toi : en toi Beauté s'était mirée et Prouesse s'était logée, Sagesse t'avait donné son cœur, Largesse, sans qui nul

Et li cuers faillant li aloit.
A un tertre qu'il avaloit,
Cheï toz a un fes a val
Jusque sor le col del cheval ;
Si com il relever cuida,
La sele et les arçons vuida,
Et chiet pasmez con s'il fust morz.
Lors comança li diax si forz,
Qant Enyde cheü le vit ;
Mout li poise quant ele vit,
Et cort vers li si come cele
Qui sa dolor mie ne cele.
An haut s'escrie et tort ses poinz ;
De robe ne li remest poinz
Devant le piz a dessirier ;
Ses chevox prist a arachier
Et sa tandre face desire :
« Ha ! Dex, fet ele, biax dolz Sire[a],
Por coi me leisses tu tant vivre ?
Morz, car m'oci, si t'an delivre. »
A cest mot sor le cors se pasme.
Au revenir formant se blasme :
« Ha ! fet ele, dolante Enyde,
De mon seignor sui omecide ;
Par ma folie[b] l'ai ocis :
Ancor fust or mes sires vis,
Se ge, come outrageuse et fole,
N'eüsse dite la parole
Por coi mes sires ça s'esmut.
Ainz boens teisirs home ne nut,
Mes parlers[c] nuist mainte foiee :
Ceste chose ai bien essaiee
Et esprovee an mainte guise. »
Devant son seignor s'est assise,
Et met sor ses genouz son chief ;
Son duel comance de rechief :
« Haï ! sire, con mar i fus !
A toi ne s'apareilloit nus,
Qu'an toi s'estoit Biautez miree,
Proesce s'i ert esprovee,
Savoirs t'avoit son cuer doné,
Largesce t'avoit coroné,

n'a grande valeur, t'avait couronné. Mais, que dis-je ? Je me suis gravement trompée quand j'ai prononcé les propos qui ont causé ta mort, ces mortelles paroles empoisonnées qui doivent m'être reprochées. Je reconnais et confesse que personne sinon moi n'eſt coupable. C'eſt moi seule qui dois être blâmée. » Elle s'évanouit de nouveau sur le sol et quand elle se releva, elle s'écria de plus en plus fort : « Dieu ! que ferai-je ? Pourquoi suis-je en vie si longtemps ? Pourquoi Mort tarde-t-elle ? Qu'attend-elle donc pour venir me chercher ? Elle a grand mépris pour moi puisqu'elle ne daigne même pas me tuer. Il faut donc que je venge moi-même mon forfait. Oui, je mourrai malgré Mort qui refuse de m'aider. Mes souhaits ne me feront pas mourir et mes lamentations ne me serviront de rien. En toute équité, c'eſt à l'épée que mon seigneur a ceinte qu'il revient de venger sa mort. Je ne dépendrai plus ni des caprices de Mort, ni de mes prières et de mes souhaits. » Elle tira l'épée du fourreau et se mit à la contempler. Dieu, qui eſt plein de miséricorde, la fit tarder un peu. Tandis qu'elle évoque ainsi sa douleur et son infortune, voilà un comte[1] qui arrive à vive allure accompagné d'un bon nombre de chevaliers. De loin, il avait entendu les grands cris que poussait la dame que Dieu n'avait pas voulu oublier, car elle se serait tuée sur-le-champ si ces chevaliers ne l'avaient surprise.

Cele sanz cui nus n'a grant pris.
Mes qu'ai ge dit ? Trop ai mespris,
Qui la parole ai manteüe
Don mes sire a mort receüe,
La mortel parole antoschiee
Qui me doit eſtre reprochiee.
Et je requenuis et otroi
Que nus n'i a corpes fors moi :
Je seule an doi eſtre blasmee. »
Lors rechiet a terre pasmee,
Et quant ele releva sus,
Si se rescrie plus et plus :
« Dex ! que ferai ? Por coi vif tant ?
La Morz que demore, qu'atant,
Qui ne me prant sanz nul respit ?
Trop m'a la Morz an grant despit,
Quant ele ocirre ne me daigne.
Moi meïsmes eſtuet que praigne
La vangence de mon forfait :
Ensi morrai, mau gré en ait
La Morz qui ne me vialt haidier.
Ne puis morir por souhaidier,
Ne rien ne m'i vaudroit conplainte :
L'espee que mes sire a ceinte
Doit par reison sa mort vangier.
Ja n'an serai mes an dongier,
N'an proiere ne an souhait. »
L'espee hors del fuerre atrait,
Si la comance a esgarder.
Dex la fet un petit tarder,
Qui plains eſt de misericorde.
Andemantiers qu'ele recorde
Son duel et sa mesavanture,
A tant ez vos grant aleüre
Un conte o grant chevalerie,
Qui mout de loing avoit oïe
La dame a haute voiz crïer.
Dex ne la voſt pas oblïer,
Que maintenant se fuſt ocise,
Se cil ne l'eüssent sorprise,

Tout de suite, ils lui enlèvent l'épée et la remettent dans le fourreau. Puis le comte descend de son cheval, s'informe du chevalier et lui demande si elle eſt sa femme ou son amie. « L'une et l'autre, sire, fait-elle : j'ai tant de chagrin que je ne sais quoi vous dire, mais il m'eſt pénible de n'être pas morte[1]. » Le comte la réconforta du mieux qu'il put : « Dame, je vous en prie pour l'amour de Dieu, ayez pitié de vous-même ! Il eſt raisonnable que vous soyez en deuil, mais vous vous tourmentez pour rien, car vous pouvez être d'une grande valeur. Ne vous laissez pas tomber dans l'indifférence. Consolez-vous. Ce serait sagesse. Dieu vous rendra bientôt heureuse. Votre beauté si délicate vous deſtine à un sort heureux, car je vous prendrai pour femme et je vous ferai dame et comtesse. Voilà qui devrait grandement vous réconforter. Je vais faire transporter le corps de votre seigneur et il sera mis en terre avec grand honneur. Apaisez votre douleur, car vous vous conduisez follement. — Sire, fuyez ! répondit-elle. Pour l'amour de Dieu, laissez-moi en paix ! Vous ne pouvez rien gagner ici. Rien de ce que l'on pourrait dire ou faire ne serait capable de me rendre heureuse. » Sans l'écouter, le comte se retira en arrière et dit à ses compagnons : « Faisons une civière sur laquelle nous emporterons le corps du mort au château de Limors. C'eſt là que nous l'enterrerons. Nous y mènerons la dame et je l'épouserai

Qui li ont l'espee tolue
Et arriers el fuerre anbatue.
Puis descendi li cuens a terre,
Si li comança a enquerre
Del chevalier, qu'ele li die
S'ele eſtoit sa fame ou s'amie.
« L'un et l'autre, fet ele, sire ;
Tel duel ai ne vos sai que dire,
Mes moi poise quant ne sui morte. »
Et li cuens mout la reconforte :
« Dame, fet il, por Deu vos pri
De vos meïsme aiez merci !
Bien eſt reisons que duel aiez[a] ;
Mes por neant vos esmaiez,
Qu'ancor porroiz asez valoir.
Ne vos metez an nonchaloir,
Confortez vos, ce sera sans,
Dex vos fera liee par tans.
Voſtre biautez, qui tant eſt fine,
Bone avanture vos deſtine,
Que je vos recevrai a fame,
De vos ferai contesse et dame :
Ce vos doit mout reconforter.
Et g'en ferai le cors porter,
S'iert mis an terre a grant enor.
Lessiez eſter voſtre dolor,
Que folemant vos deduiez. »
Cele respont : « Sire, fuiez !
Por Deu merci, lessiez m'eſter !
Ne poez ci rien conqueſter,
Rien qu'an poïſt dire ne faire
Ne me porroit a joie atraire. »
A tant se treſt li cuens arriere,
Et diſt : « Feisons toſt une biere
Sor coi le cors an porterons ;
Et avoec la dame an manrons
Tot droit au chaſtel de Limors.
La sera anfoïz li cors,
Puis voldrai la dame esposer,
Mes que bien li doie peser,

quelque dépit qu'elle en doive avoir, car je n'ai jamais vu une aussi belle femme. Je n'en ai jamais autant désiré une. Je suis très heureux de l'avoir trouvée ! Faisons vite une civière à brancards, ne soyons ni tristes ni paresseux ! » Plusieurs chevaliers tirèrent rapidement leur épée du fourreau. Ils coupèrent deux perches et lièrent des branches en travers. Ils y couchèrent Érec sur le dos et ils attelèrent deux chevaux à la civière qu'ils venaient de fabriquer. Ils partirent ainsi pour Limors. Énide chevauchait à côté de la civière, manifestant sans cesse sa douleur. Elle se pâmait souvent et tombait à la renverse : les chevaliers qui la menaient devaient la retenir entre leurs bras. Tout en la retenant et en la consolant, ils portèrent le corps d'Érec jusqu'à Limors et le déposèrent dans le palais du comte. Toute la population, chevaliers, dames et bourgeois, monta à la suite de ceux qui arrivaient. Le corps d'Érec fut étendu sur une table au milieu de la salle principale, puis on plaça sa lance et son écu à son côté. La salle s'était remplie d'une grande foule. Tous s'empressaient de demander quelle était la raison de ce deuil et de ce mystère. Le comte, lui, rassembla ses barons pour les consulter en conseil privé : « Seigneurs, dit-il, je veux épouser cette femme sans retard. Vous pouvez facilement vous apercevoir à sa beauté et à sa sagesse qu'elle est de très noble lignage, et que l'honneur d'un royaume ou d'un empire serait bien placé entre ses mains.

Que onques tant bele ne vi,
Ne dame mes tant ne covi.
Mout sui liez quant trovee l'ai !
Or feisons tost et sanz delai
Une biere chevaleresce,
Ne nos soit poinne ne peresce ! »
Li auquant traient les espees,
Tost orent deux perches colpees
Et bastons lïez a travers.
Erec ont mis sus tot anvers,
S'i ont deus chevax atelez.
Enyde chevauchoit delez,
Qui de son duel fere ne fine.
Sovant se pasme et chiet sovine ;
Li chevalier qui la menoient
Antre lor braz la retenoient.
Si la retienent et confortent.
Jusqu'a Limors le cors an portent
Et mainnent el palés le conte.
Toz li pueples aprés aus monte :
Dames, chevalier et borjois.
En mi la sale, sor un dois,
Ont le cors mis et estandu,
Lez lui sa lance et son escu.
La sale anpli, granz est la presse :
Chascuns de demander s'angresse
Quiex diax ce est et quiex mervoille.
Andemantiers li cuens consoille
A ses barons priveemant :
« Seignor, fet il, isnelemant
Voel ceste dame recevoir.
Nos poons bien aparcevoir,
A ce qu'ele est et bele et sage,
Qu'ele est de mout gentil lignage.
Sa biautez mostre et sa franchise
Qu'an li seroit bien l'enors mise
Ou d'un rëaume ou d'un empire.
Je ne serai ja de li pire,
Einçois an cuit mout amander.
Fetes mon chapelain mander,

Ma valeur ne serait pas diminuée par ce mariage, au contraire, je pense qu'elle en serait rehaussée. Faites appeler le chapelain, et vous, allez chercher la dame. Si elle accepte mon offre, je lui donnerai la moitié de ma terre en douaire. » Ils firent venir le chapelain, puis ils amenèrent la dame qui refusa avec vigueur d'accepter le comte comme son seigneur, mais ce dernier l'épousa de force puisque tel était son bon plaisir. Aussitôt après la cérémonie de mariage, le connétable fit dresser les tables et apprêter le repas, car il était déjà temps de souper.

Après les vêpres, ce jour de mai, Énide était en grand émoi et son chagrin était loin de diminuer. Le comte ne ménageait ni prières ni menaces en la pressant de s'apaiser et de se réjouir. Contre sa volonté, on la força à s'asseoir dans un fauteuil et on mit la table devant elle, qu'elle le veuille ou non. Le comte s'était assis en face d'elle, et malgré ses efforts, il ne put la dérider. Il en devint presque fou de rage : « Dame, fit-il, il vous faut laisser de côté et oublier ce chagrin. Vous pouvez vous fier complètement à moi pour obtenir honneurs et richesses. Vous savez certainement que le deuil n'a jamais ressuscité un mort : personne n'a jamais été témoin d'une telle chose. Souvenez-vous de quelle pauvreté vous avez été tirée et quelles richesses vous sont offertes : vous étiez pauvre et maintenant vous êtes riche. Fortune n'est pas chiche envers vous,

Et vos alez la dame querre :
La mitié de tote ma terre
Li voldrai doner an doaire,
S'ele vialt ma volanté faire. »
Lors ont le chapelain mandé,
Si con li cuens ot comandé,
Et la dame ront amenee,
Si li ont a force donee,
Car ele mout le refusa ;
Mes totevoies l'esposa
Li cuens, qu'ainsi fere li plot.
Et quant il esposee l'ot,
Tot maintenant li conestables
Fist el palés metre les tables
Et fist le mangier aprester,
Car tans estoit ja de soper.
Aprés vespres, el jor de mai[a],
Estoit Enyde an grant esmai,
Onques ses diax ne recessoit.
Et li cuens auques l'angressoit,
Par proiere et par menacier,
De pes fere et d'esleescier.
Et si l'ont sor un faudestuel
Feite aseoir, outre son vuel.
Vousist ou non, l'i ont asise
Et devant li la table mise.
D'autre[b] part est li cuens asis,
Qui par un po n'anrage vis,
Quant reconforter ne la puet :
« Dame, fet il, il vos[c] estuet
Cest duel lessier et oblïer.
Mout vos poez an moi fier
D'enor et de richesce avoir.
Certainnemant poez savoir
Que por duel nul morz ne revit,
N'onques nus avenir nel vit.
Sovaigne vos de quel poverte
Vos est granz[d] richesce aoverte :
Povre estïez, or estes riche.
N'est pas Fortune vers vos chiche,

elle qui vous accorde l'honneur d'être désormais appelée comtesse. Il est vrai que votre seigneur est mort. Croyez-vous que je sois étonné que vous en ayez du chagrin et de la colère ? Pas du tout ! Mais je vais vous donner un conseil, le meilleur que je puisse vous donner. Du moment que je vous ai épousée, vous devez vous réjouir : gardez-vous de me courroucer. Mangez puisque je vous y invite ! — Sire, fait Énide, je n'en ai pas envie, et, assurément, tant que je vivrai je ne mangerai ni ne boirai à moins d'avoir vu manger mon seigneur qui gît là sur cette table. — Dame, vous savez que cela est impossible : vous allez passer pour folle de prétendre des choses aussi insensées. Vous serez durement punie si vous me forcez de vous en avertir encore une fois aujourd'hui. » Énide refuse de lui répondre un seul mot, car elle ne fait aucun cas de ses menaces. Alors le comte la frappe au visage. Elle pousse un cri, et les barons qui entourent le comte le blâment : « Arrêtez ! sire, vous devriez avoir honte d'avoir frappé cette dame parce qu'elle ne mange pas : vous avez fait là une bien grande vilenie. Si cette dame se désole pour son seigneur qu'elle voit mort, personne ne peut dire qu'elle a tort. — Taisez-vous tous ! répond le comte, la dame est à moi et je suis à elle, aussi ferai-je ce qui me plaira. » Alors Énide ne peut plus se taire, mais elle jure qu'elle ne sera jamais à lui et le comte lève la main et la frappe de nouveau.

Qui tel enor vos a donee
C'or seroiz contesse clamee.
Voirs est que morz est vostre sire,
Se vos en avez duel et ire,
Cuidiez vos que je m'an mervoil ?
Nenil. Mes ge vos doing consoil
Le meillor que doner vos sai :
Quant je espousee vos ai,
Mout vos devez esleescier ;
Gardez vos de moi correcier :
Mangiez, quant je vos an semoing !
- Sire, fet ele, n'an ai soing.
Certes ja tant con[a] je vivrai,
Ne mangerai ne ne bevrai,
Se ge ne voi mangier einçois
Mon seignor, qui gist sor ce dois.
- Dame, ce ne puet avenir.
Por fole vos fetes tenir,
Quant vos si grant folie dites.
Vos en avroiz males merites,
S'ui mes vos an fetes semondre. »
Cele ne li vialt mot respondre,
Car rien ne prisoit sa menace.
Et li cuens la fiert an la face,
Ele s'escrie, et li baron
An blasment le conte an viron :
« Ostez ! sire, font il au conte,
Mout devreiez avoir grant honte,
Qui ceste dame avez ferue
Por ce que ele ne manjue :
Trop grant vilenie avez feite.
Se ceste dame se desheite
Por son seignor qu'ele voit mort,
Nus ne doit dire qu'ele ait tort.
- Teisiez vos an tuit ! fet li cuens,
La dame est moie et je sui suens,
Si ferai de li mon pleisir. »
Lors ne se pot cele teisir,
Einz jure que ja soe n'iert,
Et li cuens hauce, si refiert.

Elle lui lance alors à haute voix : « Ah ! peu m'importe ce que vous pouvez me dire et me faire. Je ne crains ni vos coups ni vos menaces. Battez-moi, frappez-moi autant que vous le voulez. Jamais je ne vous trouverai assez méchant pour me faire faire votre volonté même si vous m'arrachiez les yeux de vos propres mains ou me dépeciez toute vivante ! »

Au cours de cette querelle, Érec était revenu de son évanouissement à la façon d'un homme qui se réveille. Ce n'eﬅ pas merveille qu'il soit ébahi de voir tous ces gens autour de lui, mais il éprouve un grand chagrin et une grande angoisse quand il entend la voix de sa femme. Il saute du catafalque sur le sol, tire brusquement son épée du fourreau : la colère et son amour pour Énide[1] lui donnent de la hardiesse. Il court à l'endroit où il la voit et, sans défi ou parole, il frappe le comte en plein sur la tête, si bien qu'il lui ouvre le crâne et le front, et lui fait jaillir le sang et la cervelle. Les chevaliers s'enfuient des tables, car jeunes gens et vieillards chenus croient tous que c'eﬅ le diable qui eﬅ venu parmi eux. Ils sont pris d'une grande épouvante et s'enfuient à qui mieux mieux. Faibles et forts vident immédiatement le palais en criant : « Fuyez ! fuyez ! voilà le mort. » À la sortie, il se crée une grande cohue, car chacun se bouscule pour passer l'un devant l'autre dans le désir de fuir au plus vite. Le dernier aurait voulu être le premier. Tous s'en vont fuyant

Et cele s'escria an haut :
« Ahi ! fet ele, ne me chaut
Que tu me dïes ne ne faces :
Ne criem tes cos ne tes menaces.
Asez me bat, asez me fier :
Ja tant ne te troverai fier
Que por toi face plus ne mains,
Se tu orandroit a tes mains
Me devoies les ialz sachier
Ou tote vive detranchier. »
Antre ces diz et ces tançons,
Revint Erec de pasmeisons,
Ausi con li hom[a] qui s'esvoille.
S'il s'esbahi, ne fu mervoille,
Des genz qu'il vit an viron lui,
Mes grant duel a et grant enui,
Quant la voiz sa fame antandi.
Del dois a terre descendi,
Et trait l'espee isnelemant :
Ire li done hardemant,
Et l'amors qu'an sa fame avoit.
Cele part cort ou il la voit
Et fiert par mi le chief le conte
Si qu'il l'escervele et esfronte
Sanz desfiance et sanz parole :
Li sans et la cervele an vole.
Li chevalier saillent des tables,
Tuit cuident que ce soit deables
Qui leanz soit antr'ax venuz.
N'i remaint juenes ne chenuz,
Car mout furent esmaié tuit.
Li uns devant l'autre s'an fuit
Quanqu'il pueent a grant eslais.
Toﬅ orent voidié le palés,
Et dïent tuit, et foible et fort :
« Fuiez ! Fuiez ! Veez la mort. »
Mout eﬅ granz la presse a l'issue,
Chascuns de toﬅ foïr s'argüe :
Li uns l'autre anpoint et debote.
Cil qui derriers ert an la rote
Volsiﬅ eﬅre el premerain front,
Ensi treﬅuit fuiant s'an vont

sans oser s'attendre. Érec court chercher son écu qu'il suspend à son cou par la guiche. Énide saisit sa lance. Ils arrivent au milieu de la cour. Personne n'est assez hardi pour se tourner vers eux, car ils croient tous que le Malin s'est logé dans le corps du mort et que c'est le diable en personne qui les chasse. Aussi continuent-ils de s'enfuir à qui mieux mieux. Érec les poursuit jusqu'au milieu de la place. Mais qu'aperçoit-il ? Un garçon en train de mener son cheval à l'abreuvoir, tout bridé et sellé. L'occasion est trop bonne : Érec court vers son cheval que le garçon pétrifié de peur abandonne. Il saute entre les arçons, puis, à son ordre, Énide met le pied à l'étrier et il l'aide à sauter sur le cou du destrier qui les emporte à travers la porte qu'ils trouvent ouverte : personne ne les arrête. Au château, une grande désolation règne à cause de la mort du comte, mais aucun chevalier, si vaillant soit-il, n'ose poursuivre Érec pour venger la mort de celui qui avait été tué pendant le repas. Érec qui emporte sa femme, l'embrasse, la couvre de baisers et la réconforte. Il la serre entre ses bras, contre son cœur, et lui dit : « Ma douce sœur, je vous ai bien éprouvée en tout[1]. Ne vous inquiétez plus, je vous aime plus que jamais, et de nouveau, je suis sûr que vous m'aimez parfaitement. Dorénavant, je veux être entièrement à vos ordres, comme je l'étais auparavant. Et si vous avez mal parlé

Que li uns n'ose l'autre atandre.
Erec corrut son escu prandre,
Par la guige a son col le pant,
Et Enyde la lance prant,
Si s'an vienent par mi la cort.
N'i a si hardi qui lor tort,
Car ne cuidoient pas qu'il fust
Nus hom, qui chacier les deüst,
Mes deables ou Enemis,
Qui dedanz le cors se fust mis.
Tuit s'an fuient ; Erec les chace
Et trova[a] hors en mi la place
Un garçon[b] qui voloit mener
Son cheval a l'aigue abevrer,
Atorné de frain et de sele.
Ceste avanture li fu bele :
Erec vers le cheval s'esleisse,
Et cil tot maintenant le leisse,
Car peor ot grant li garçons.
Erec monte antre les arçons,
Puis se prant Enide a l'estrier
Et saut sor le col del destrier,
Si con li comanda et dist
Erec, qui sus monter la fist.
Li chevax andeus les an porte,
Il truevent overte la porte,
Si s'an vont que nus nes areste.
El chastel avoit grant moleste
Del conte qui estoit ocis,
Mes n'i ot nul, tant fust de pris,
Qui voist aprés por le vangier.
Ocis fu li cuens au mangier.
Et Erec, qui sa fame an porte,
L'acole et beise et reconforte ;
Antre ses braz contre son cuer
L'estraint, et dit : « Ma dolce suer,
Bien vos ai de tot essaiee.
Or ne soiez plus esmaiee,
C'or vos aim plus qu'ainz mes ne fis,
Et je resui certains et fis
Que vos m'amez parfitemant.
Or voel estre d'or en avant,

de moi, je vous le pardonne tout à fait, et je vous tiens quitte de votre faute et de vos propos. » De nouveau, il lui donne des baisers et l'embrasse. Énide eſt loin d'être mécontente que son seigneur l'embrasse et la baise et l'assure de son amour. Ils s'en vont dans la nuit à vive allure. C'eſt un grand réconfort pour eux que la lune brille claire.

La nouvelle[1] s'était vite répandue, car rien ne court aussi vite que la rumeur, de sorte que Guivret avait déjà appris qu'un chevalier blessé par les armes avait été trouvé mort dans la forêt, qu'il était accompagné d'une dame si belle que ses yeux semblaient être des étincelles, qu'elle montrait un chagrin démesuré, que le comte Oringle[2] de Limors les avait trouvés tous les deux, qu'il avait fait emporter le corps du chevalier, qu'il voulait épouser la dame, mais que celle-ci s'y refusait. Cette nouvelle ne lui apporta aucune joie, car il pensa aussitôt à Érec. Il lui vint au cœur la pensée d'aller à la recherche de la dame, et de faire enterrer le corps du chevalier en grand honneur dans le cas où il s'agirait d'Érec. Guivret assembla mille chevaliers et sergents pour assiéger le château de Limors. Si le comte ne voulait pas lui rendre de bon gré le corps et la dame, il avait l'intention de tout mettre à feu et à flamme. C'eſt pour cette raison qu'à la clarté de la lune il conduisait ses gens vers Limors, les heaumes lacés, les hauberts endossés et les écus pendus au cou.

Ausi con j'eſtoie devant,
Tot a voſtre comandemant.
Et se vos rien m'avez mesdit,
Je le vos pardoing tot et quit
Del forfet et de la parole. »
Adons la rebeise et acole.
Or n'eſt pas Enyde a maleise,
Quant ses sires l'acole et[a] beise
Et de s'amor la raseüre.
Par nuit s'an vont grant aleüre,
Et ce lor fet grant soatume
Que la lune cler lor alume[b].
Toſt[c] eſt alee la novele,
Que riens nule n'eſt si isnele.
Ceſte novele ert ja alee
A Guivret, et li fu contee
C'uns chevaliers d'armes navrez
Ert morz an la foreſt trovez,
O lui une dame tant bele,
Si oel sanbloient eſtancele[d],
Et feisoit un duel mervelleus.
Trovez les avoit anbedeus
Li cuens Oringles[e] de Limors,
S'an avoit fet porter le cors
Et la dame espouser voloit,
Mes ele le contredisoit.
Quant Guivrez la novele oï,
De rien nule ne s'esjoï,
Qu'araumant d'Erec li sovint.
An cuer et an panser li vint
Que il iroit la dame querre,
Et feroit le cors metre an terre
A grant enor, se ce eſt il.
Sergenz et chevaliers ot mil
Asanblez por le chaſtel prandre :
Se li cuens ne li volsiſt randre
Volantiers le cors et la dame,
Tot meïſt an feu et an flame.
A la lune, qui cler luisoit,
Ses genz vers Lymors conduisoit,
Hiaumes laciez, haubers veſtuz
Et les escuz as cos panduz,

Ainsi chevauchaient-ils tous armés. Il était déjà minuit quand Érec les aperçut. Il se crut trahi, mort ou prisonnier sans recours. Il fit descendre Énide près d'une haie. Il avait raison de s'inquiéter : « Dame, lui recommanda-t-il, restez ici un peu, le long de ce sentier, jusqu'à ce que ces gens soient passés : je ne tiens pas à ce qu'ils nous voient, car je ne sais qui ils sont ni ce qu'ils cherchent par ici. Peut-être n'avons-nous rien à craindre d'eux, mais je ne vois d'aucun côté un endroit où nous pourrions nous cacher s'ils voulaient nous nuire. Je ne sais pas si mal m'en adviendra, mais ce n'est pas la peur qui m'empêchera d'aller à leur rencontre, et si je suis assailli par l'un d'eux, j'accepterai de jouter avec lui. Pourtant, je suis souffrant et épuisé, et ce n'est pas étonnant. Je vais tout droit à leur rencontre, tenez-vous tranquille ici, et assurez-vous que personne d'autre ne vous aperçoive avant que ceux-ci se soient éloignés. » Voilà Guivret qui arrive la lance baissée. Il les avait aperçus de loin. Les deux chevaliers ne se reconnaissent pas parce qu'à ce moment-là, la lune était cachée derrière un nuage sombre. Érec est blessé et faible, tandis que Guivret est entièrement remis des blessures et des coups qu'il avait reçus. En vérité, Érec agira comme un fou s'il ne se fait reconnaître sur-le-champ. Il s'avance de l'autre côté de la haie, Guivret éperonne sans lui adresser la parole.

Et si venoient armé tuit.
Et fu ja pres de mie nuit
Quant Erec les a parceüz :
Or cuide il estre deceüz
Ou morz ou pris sanz retenal.
Descendre a fet de son cheval
Enyde delez une haie,
N'est pas mervoille s'il s'esmaie :
« Remenez ci, dame, fet il,
Un petit delez ce santil,
Tant que ces genz trespassé soient :
Je n'ai cure que il nos voient,
Car je ne sai quex genz ce sont
Ne quel chose querant il vont.
Espoir nos n'avons d'ax regart,
Mes je ne voi de nule part
Nul leu ou nos puissiens reduire,
S'il nos voloient de rien nuire.
Ne sai se max m'an avandra :
Ja por peor ne remandra
Que a l'ancontre ne lor aille,
Et s'il i a nul qui m'asaille,
De joster ne li faudrai pas.
Si sui je mout duillanz et las,
N'est mervoille se je me duel.
Droit a l'ancontre aler lor vuel,
Et vos soiez ci tote coie,
Gardez que nus d'ax ne vos voie,
Tant qu'il vos aient esloigniee. »
A tant ez vos lance beissiee
Guivret, qui l'ot de loing veü.
Ne se sont pas reconeü,
Qu'an l'onbre d'une nue brune
S'estoit esconsee la lune.
Erec fu foibles et quassez,
Et cil fu auques respassez
De ses plaies et de ses cos.
Or fera Erec trop que fos,
Se tost conuistre ne se fet.
An sus de la haie se tret,
Et Guivrez vers lui esperone ;
De rien nule ne l'areisone,

Érec de son côté ne lui dit mot. Il pousse la prouesse au-dessus de ses forces. Celui qui veut faire plus qu'il ne le peut doit ou bien admettre la défaite ou prendre un repos. Ils joutent l'un contre l'autre, mais ce n'est pas une joute égale, car l'un est faible et l'autre est fort. Guivret le frappe avec une telle vigueur qu'il renverse Érec sur la croupe de son cheval. Énide qui s'était tapie dans la haie, voit son seigneur sur le sol. Éperdue, elle pense mourir. Elle sort de la haie et court à son aide. Si elle avait eu de la peine, maintenant, elle en a davantage. Elle s'approche de Guivret et saisit les rênes de son cheval : « Chevalier, lui dit-elle, sois maudit pour avoir attaqué un homme seul et sans force, souffrant et presque blessé à mort, sois maudit de l'avoir attaqué si injustement alors que tu ne savais même pas pourquoi. S'il n'y avait eu personne à part toi ici, si tu avais été seul, sans compagnie et sans aide, si mon seigneur avait été bien portant, cette attaque aurait mal tourné pour toi. Maintenant, sois noble et courtois et renonce par générosité à ce combat que tu as entrepris, car ta renommée ne vaudrait rien si tu tues ou fais prisonnier un chevalier qui n'a pas la force de se relever. Tu peux voir qu'il a reçu tant de coups qu'il est tout couvert de blessures. — Dame, ne craignez pas, répondit Guivret. Je vois bien que vous aimez loyalement votre seigneur, et je vous en loue. Vous n'avez pas à vous méfier

Ne Erec ne li sona mot.
Plus cuida fere qu'il ne pot :
Qui plus vialt fere qu'il ne puet,
Recroirre ou reposer l'estuet.
Li uns ancontre l'autre joste,
Mes ne fu pas igaus la joste,
Que cil fu foibles et cil forz.
Guivrez le fiert par tel esforz
Que par la crope del cheval
L'an porte a terre contre val.
Enyde, qui tapie[a] estoit,
Quant son seignor a terre voit,
Morte cuide estre et mal baillie :
Hors de la haie estoit saillie,
Et cort por aidier son seignor.
S'onques ot duel, lors l'ot graignor.
Vers Guivret vient, si le seisist
Par la resne, lors si li dist :
« Chevaliers, maudiz soies tu,
C'un home seul et sanz vertu,
Dolant et pre navré a mort
As anvaï a si grant tort
Que tu ne sez dire por coi.
Se ci n'eüst ore fors toi,
Que seus fusses et sanz aïe,
Mar[b] fust feite ceste anvaïe,
Mes que mes sires fust heitiez !
Or soies frans et afeitiez,
Si lesse ester par ta franchise
Ceste bataille qu'as anprise,
Que ja n'an valdroit mialz tes pris,
Se tu avoies morz ou pris
Un chevalier qui n'a pooir
De relever. Ce puez veoir,
Car d'armes a tant cos soferz
Que toz est de plaies coverz. »
Cil respont : « Dame, ne tamez.
Bien voi que lëaumant amez
Vostre seignor, si vos an lo ;
N'aiez garde, ne bien ne po,

de moi ni de ma compagnie. Mais dites-moi sans rien me cacher et vous n'aurez qu'à y gagner : quel est le nom de votre seigneur ? Quel qu'il soit, dites-le moi, et puis ce chevalier s'en ira libre et en toute sécurité. Vous n'aurez rien à craindre et vous serez tous les deux en sécurité. » Quand Énide l'entendit, elle lui répondit brièvement : « Je ne dois pas mentir, car je vous vois débonnaire et généreux : il s'appelle Érec. » En entendant ce nom, Guivret fut grandement réjoui : il descendit vite de son cheval et se jeta aux pieds d'Érec toujours étendu sur le sol : « Sire, lui dit-il, j'allais justement vous chercher tout droit à Limors où je croyais vous trouver mort. On m'avait assuré que le comte Oringle avait fait porter chez lui un chevalier qu'il avait découvert mort à la suite d'un combat, qu'il voulait épouser de façon injuste la dame qu'il avait trouvée auprès du chevalier, mais que la dame se souciait peu de lui. Je venais pour la secourir dans sa grande détresse et la libérer. Si le comte n'avait pas voulu me livrer la dame et votre corps sans résister, je ne lui aurais pas laissé un seul pied de terre, autrement j'aurais perdu toute estime pour moi-même. Sachez que si je ne vous avais beaucoup aimé, je ne me serais jamais mêlé de cette affaire. Je suis Guivret, votre ami. Si je vous ai fait mal, c'est que je ne vous avais pas reconnu. Pardonnez-moi. » À ces mots, Érec se leva sur son séant, car il ne pouvait faire davantage : « Ami, relevez-vous !

De moi ne de ma conpaignie.
Mes dites moi, nel celez mie,
Comant[a] vostre sires a non,
Que ja n'i avroiz se preu non ;
Qui que il soit, si le me dites,
Puis s'an ira seürs et quites.
N'estuet doter ne vos ne lui,
Qu'a seür estes anbedui. »
Quant Enyde aseürer s'ot,
Briemant li respont a un mot :
« Erec a non, mantir n'an doi,
Car debonere et franc vos voi. »
Guivrez descent, qui mout fu liez,
Et vet Erec cheoir as piez
La ou il gisoit a la terre :
« Sire, je vos aloie querre,
Fet il, a Lymors droite voie,
Car mort trover vos i cuidoie.
Por voir m'estoit dit et conté
Qu'a Lymors en avoit porté
Un chevalier a armes mort
Li cuens Oringles, et a tort
Une dame esposer voloit
Qu'ansanble o lui trovee avoit,
Mes ele n'avoit de lui soing.
Et je venoie a grant besoing
Por li aidier[b] et delivrer :
Se il ne me volsist livrer
La dame et vos sanz contredit,
Je me prisasse mout petit
S'un pié de terre li lessasse.
Sachiez, se mout ne vos amasse,
Que ja ne m'an fusse antremis.
Je sui Guivrez, li vostre amis,
Mes se je vos ai fet enui
Por ce que je ne vos conui,
Pardoner bien le me devez. »
A cest mot s'est Erec levez
An son seant, qu'il ne pot plus,
Et dit : « Amis, relevez sus !

Je vous pardonne cette faute, puisque vous ne m'aviez pas reconnu. » Guivret se leva, et Érec lui raconta comment il avait tué le comte qui était assis à table, comment il avait retrouvé son destrier devant l'écurie, comment les sergents et les chevaliers s'étaient sauvés en criant : « Fuyez ! fuyez ! le mort nous chasse ! », comment il aurait pu être fait prisonnier et comment il s'était échappé. Guivret lui dit à son tour : « Sire, j'ai près d'ici un château qui est bien situé dans un bel endroit. Pour votre confort et votre profit, demain, je voudrais vous y conduire. Je vous y ferai soigner par mes deux aimables et gentilles sœurs. Elles savent soigner les blessures et elles vous guériront vite et bien. Pour ce qui est de cette nuit, nous ferons camper notre troupe au milieu de ce champ, car je pense qu'un peu de repos vous fera grand bien. Nous logerons ici, c'est mon conseil. » Érec répondit que c'était son opinion aussi. Ils établirent leur quartier à l'endroit où ils étaient, même si le campement n'était pas facile, car leur nombreuse compagnie dut se loger parmi les haies. Guivret fit tendre son pavillon et, pour éclairer la tente, il ordonna que l'on embrase une mèche pour allumer des cierges qu'il fit sortir d'un coffre. Énide n'était plus triste, car tout allait bien. Elle ôta l'armure et les vêtements de son seigneur, lava ses blessures, les essuya et refit ses pansements.

De cest forfet quites soiez,
Quant vos ne me conoissoiez. »
Guivrez se lieve, et il li conte
Comant il a ocis le conte
La ou il seoit a la table,
Et comant devant une estable
Avoit recovré son destrier,
Comant sergent et chevalier
Fuiant crïoient an la place :
« Fuiez ! Fuiez ! Limorznoschace ! »,
Comant i dut estre antrapez
Et comant il est eschapez[a].
Et Guivrez li redist aprés :
« Sire, j'ai un chastel ci pres
Qui mout siet bien et an biau leu.
Por vostre aise et por vostre preu
Vos i voldrai demain mener,
S'i ferons voz plaies sener :
J'ai deus serors gentes et gaies,
Qui mout sevent de garir plaies,
Celes vos garront bien et tost.
Enuit ferons logier nostre ost
Jusqu'au matin par mi ces chans,
Car grant bien vos fera, ce pans,
Enuit un petit de repos :
Ci nos loigerons par mon los. »
Erec respont : « Ce relo gié. »
Iluec sont remés et logié.
Ne furent pas de loigier quoi,
Mes petit troverent de quoi,
Car il n'i avoit pas po gent,
Par ces haies se vont loigent.
Guivrez fist son pavellon tandre,
Et comande une aesche esprandre
Por alumer et clarté feire ;
Des cofres fet les cierges treire,
Si les alument par la tante.
Or n'est pas Enyde dolante,
Car mout bien avenu li est.
Son seignor desarme et desvest,
Si li a ses plaies lavees
Ressuiees et rebandees,

Elle ne laissa personne d'autre toucher à son seigneur. Érec n'avait plus rien à lui reprocher, car il avait reconnu sa juste valeur[1] et il n'avait trouvé en lui qu'un très grand amour pour elle. Guivret, pour sa part, s'occupa du confort de son ami. Il fit étendre plusieurs courtepointes sur un lit haut et long qu'il avait commandé de construire, car il y avait à cet endroit beaucoup d'herbe et de joncs. Il y fit coucher Érec et on le couvrit bien. Et puis, il fit ouvrir un coffre dont on tira trois pâtés : « Ami, fit-il, goûtez un peu à ces pâtés froids. Vous boirez du vin coupé d'eau. J'en ai du bon, sept barils pleins, mais le vin pur ne conviendrait pas à votre santé, car vous êtes blessé et couvert de plaies. Beau doux ami, essayez donc de manger, cela vous fera du bien. Et ma dame, votre femme, mangera aussi, car aujourd'hui elle a beaucoup souffert pour vous. Vous vous en êtes bien sorti et vous êtes maintenant hors de péril, mangez donc, bel ami, et je mangerai avec vous. » Guivret et Énide s'assirent à côté d'Érec. Énide était très contente de tout ce que Guivret avait fait. Ils encouragèrent tous deux Érec à manger et lui donnèrent à boire du vin coupé d'eau, car le vin pur était trop fort pour lui. Érec mangea comme il convient à un malade et but peu parce qu'il n'osait le faire. Ensuite, il reposa paisiblement et dormit toute la nuit : on ne faisait aucun bruit autour de lui. Au petit matin, ils s'éveillèrent tous et se préparèrent à

Car n'i leissa autrui tochier.
Or ne li set que reprochier
Erec, qui bien l'a esprovee :
Vers li a grant amor trovee.
Et Guivrez mout le reconjot :
De coutes porpointes qu'il ot
Fist un lit feire haut et lonc,
Qu'asez i avoit herbe et jonc.
S'ont Erec couchié et covert.
Et puis li ont un cofre overt,
S'an fist hors traire trois pastez :
« Amis, fet il, or an tastez
Un petit de ces pastez froiz.
Vin a eve meslé bevroiz :
J'en ai de boen set barrilz plains,
Mes li purs ne vos est pas sains,
Car bleciez estes et plaiez.
Biax dolz amis, or essaiez
A mangier, que bien vos fera,
Et ma dame ausi mangera,
Vostre fame, qui mout a hui
Por vos esté an grant enui.
Mes bien vos en estes vangiez :
Eschapez estes, or mangiez,
Et je mangerai, biax amis. »
Delez lui s'est Guivrez assis[a]
Et Enyde, cui mout pleisoit
Trestot quanque Guivrez feisoit.
Andui de mangier le semonent,
Vin et eve boivre li donent,
Car li purs li estoit trop rades.
Erec manja come malades
Et but petit, que il n'osa,
Mes a grant eise reposa
Et dormi trestote la nuit,
Qu'an ne li fist noise ne bruit.
Au matinet sont esvellié,
Si resont tuit aparellié

monter à cheval. Érec qui aimait bien son cheval[1] ne voulut guère en monter un autre. Ils durent donner une mule à Énide puisqu'elle avait perdu son palefroi, mais elle s'en souciait fort peu et elle ne parut même pas s'en apercevoir, car elle avait reçu une belle mule qui amblait bien et la portait aisément. Cela lui fut d'un grand réconfort qu'Érec n'eut pas à s'inquiéter de quoi que ce soit, particulièrement quand il déclara qu'il avait l'intention de parfaitement guérir. Ils arrivèrent le jour même, avant l'heure de tierce, au puissant château de Pointurie qui était sis dans un bel endroit. C'est là qu'habitaient paisiblement les deux sœurs de Guivret, car le lieu était, en effet, très plaisant. Guivret conduisit Érec dans une chambre agréable, loin du bruit et bien aérée. Ses sœurs, à la prière de leur frère, se mirent à soigner Érec et firent tout ce qui était en leur pouvoir pour le guérir. Celui-ci, fortement mis en confiance, s'abandonna complètement à leurs soins. D'abord, elles enlevèrent la chair morte, puis elles y mirent de l'onguent et un pansement. Elles s'entendaient bien à guérir et, en expertes, elles lavaient souvent ses plaies et y remettaient de l'onguent. Quatre fois par jour ou davantage, elles le faisaient manger et boire, le privant pourtant d'ail et de poivre. Plusieurs visiteurs entrèrent et sortirent, mais Énide qui tenait le plus à Érec, passa toutes ses journées auprès de lui. Guivret vint souvent le voir pour s'informer s'il ne manquait de rien. Érec était bien soigné et bien servi :

De monter et de chevauchier.
Erec ot mout son cheval chier,
Que d'autre chevalchier n'ot cure.
Enyde ont bailliee une mure,
Qui perdu ot son palefroi,
Mes n'an fu pas an grant esfroi,
Onques n'i pansa par sanblant :
Bele mule ot et bien anblant
Qui a grant eise la porta.
Et ce mout la reconforta
Qu'Erec ne s'esmaioit de rien,
Einz li disoit qu'il garroit bien.
A Pointurie, un fort chastel,
Qui seoit mout bien et mout bel,
Vindrent ainçois tierce de jor.
La demorerent a sejor
Les serors Guivret anbedeus,
Por ce que biax estoit li leus.
An une chanbre delitable,
Loing de noise, et bien essorable,
En a Guivrez Erec mené.
A lui garir ont mout pené
Ses serors que il an pria.
Erec an eles se fia,
Car celes mout l'aseürerent.
Premiers la morte char osterent,
Puis mistrent sus antrait et tante ;
A lui garir ont grant antante,
Et celes, qui mout an savoient,
Sovant ses plaies li lavoient
Et remetoient l'antrait sus.
Chascun jor catre foiz ou plus
Le feisoient mangier et boivre,
Sel gardoient d'ail et de poivre.
Mes, qui qu'alast ne anz ne hors,
Toz jorz estoit devant son cors
Enyde, cui plus an tenoit.
Guivrez sovant leanz venoit
Por demander et por savoir
S'il voloit nule rien avoir.

on lui offrait de bon gré et avec bonne humeur tout ce qu'exigeait son état. Les jeunes femmes se donnèrent tant de peine pour le guérir qu'avant qu'une quinzaine ne soit passée il ne sentait plus ni mal ni douleur. Alors, pour lui rendre ses belles couleurs, elles le baignèrent. Elles n'avaient rien à apprendre dans l'art de la guérison, car elles savaient s'en acquitter très bien. Quand il put enfin aller et venir, Guivret fit faire deux robes : l'une fourrée d'hermine, l'autre de vair. Elles étaient faites de deux étoffes de soie différentes. La première était en soie d'Orient d'un bleu foncé et la seconde en brocart rayé qu'une de ses cousines d'Écosse lui avait envoyé en cadeau. Énide reçut la riche robe d'hermine et de soie d'Orient, tandis qu'Érec eut la robe de brocart doublée de vair qui ne valait pas moins. Et voilà qu'Érec est fort et en bonne santé, il est guéri et tout à fait rétabli. Et voilà qu'Énide est toute joyeuse, elle a retrouvé sa gaieté et son plaisir : ils couchent ensemble la nuit. Et voilà que tous les vœux d'Énide sont exaucés, sa grande beauté lui revient, car elle était devenue pâle et blême, tant elle avait été affectée par ses grands chagrins. Érec l'embrasse et la couvre de baisers. Elle a maintenant tout ce qu'elle désire, elle a retrouvé sa gaieté et son plaisir. Ils couchent dans le même lit, ils s'embrassent l'un et l'autre et échangent des baisers. Il n'y a rien au monde qui leur plaise davantage.

Bien fu gardez et bien serviz,
Car ne fu pas faite a enviz
Rien nule qui li fust mestiers,
Mes lieemant et volantiers.
A lui garir mistrent grant painne
Les puceles : ainçois quinzainne
Ne santi il mal ne dolor.
Lors, por revenir sa color,
Le comancierent a baignier :
An eles n'ot que anseignier,
Car bien an sorent covenir[a].
Quant il pot aler et venir,
Guivrez ot fet deus robes feire,
L'une d'ermine et l'autre veire,
De deus dras de soie divers.
L'une fu d'un osterin pers
Et l'autre d'un bofu roié
Qu'an presant li ot anvoié
D'Escoce une soe cousine.
Enide ot la robe d'ermine
Et l'osterin qui mout chiers fu,
Erec la veire o le bofu,
Qui ne revaloit mie mains.
Or fu Erec toz forz et sains,
Or fu gariz et respassez,
Or fu Enyde liee assez[b],
Or ot sa joie et son deduit :
Ensamble jurent par la nuit[c],
Or ot totes ses volantez.
Or li revient sa granz biautez,
Qui mout estoit et pale et tainte,
Si l'avoit ses granz diaus atainte.
Or fu acolee et beisiee,
Or fu del tot bien aeisiee,
Or ot sa joie et son delit.
Ansanble jurent an un lit,
Et li uns l'autre acole et beise :
Riens nule n'est qui tant lor pleise.
Tant ont eü mal et enui,
Il por li et ele por lui,

Ils ont eu tant de malheurs et de détresse, lui pour elle et elle pour lui, qu'ils ont fait leur pénitence. Ils rivalisent d'ardeur pour se faire plaisir. Pour le reste[1], je dois me taire. C'est ainsi qu'ils affermirent leur amour et oublièrent leurs souffrances, si bien qu'ils ne s'en souvenaient qu'à peine. Pourtant, le moment vint de partir. Ils demandèrent congé à Guivret en qui ils avaient trouvé un grand ami qui les avait servis et honorés de son mieux. Érec lui dit en prenant congé : « Sire, je ne peux plus tarder à m'en aller dans ma terre. Faites chercher et préparer tout ce qui m'est nécessaire. Je voudrais partir demain matin dès la pointe du jour. Mon séjour chez vous a été si long que je me sens fort et dispos. Plaise à Dieu qu'il me laisse vivre assez longtemps pour avoir l'occasion de vous rencontrer de nouveau et de pouvoir alors vous servir et vous honorer. À moins que je ne sois pris ou retenu, j'ai l'intention de ne m'attarder nulle part avant d'arriver à la cour du roi Arthur, car je veux le voir, soit à Quarrois, soit à Carduel[2]. » Guivret lui répondit tout de suite : « Sire, vous n'irez pas seul car, si cela vous va, je partirai avec vous, et nous emmènerons des compagnons. » Érec accepta cette offre et consentit que le voyage soit entièrement organisé selon les vœux de Guivret. Pendant la nuit, celui-ci en commanda les préparatifs, car ils ne voulurent pas attendre davantage. Au petit matin, à leur réveil, Érec et Énide

C'or ont feite lor penitance.
Li uns ancontre l'autre tance
Comant il li puise pleisir :
Del sorplus me doi bien teisir.
Or ont lor amor afermee
Et[a] lor grant dolor oblïee,
Que[b] petit mes lor an sovient.
Des or raler les an covient,
Si ont Guivret congié rové,
Cui ami orent mout trové,
Que de totes les riens qu'il pot
Serviz et enorez les ot.
Erec li dist au congié prandre :
« Sire, je ne puis plus atandre
Que je ne m'an aille an ma terre.
Feites apareillier et querre
Que j'aie tot mon estovoir :
Je voldrai par matin movoir,
Tantost com il iert ajorné.
Tant ai antor vos sejorné
Que je me sant fort et delivre.
Dex, se lui plest, me doint tant vivre
Que je ancor an leu vos voie
Que la puissance resoit moie
De vos servir et enorer.
Je ne cuit nul leu demorer,
Se ne sui pris ou retenuz,
Tant qu'a la cort soie venuz
Le roi Artus, que veoir vuel
A Quarrois ou a Quaraduel[c]. »
Guivrez respont en es le pas :
« Sire, seus n'an iroiz vos pas,
Car je m'an irai avoec vos,
Et s'an manrons ansanble o nos
Conpaignons, s'a pleisir vos vient. »
Erec a ce consoil se tient
Et dit que tot a sa devise
Vialt que la voie soit anprise.
La nuit fet la voie aprester,
Car plus n'i vostrent arester :
Tuit s'atornent et aparoillent.
Au matinet, quant il s'esvoillent,

trouvèrent les chevaux déjà sellés. Ils s'habillèrent et se préparèrent. Avant de partir, Érec se rendit dans la chambre des sœurs de Guivret pour prendre congé d'elles. Toute contente et joyeuse de voir que leur voyage était préparé, Énide le suivit. Ils prirent congé des jeunes dames. Érec, qui était bien élevé, les remercia de lui avoir rendu la santé et la vie, et leur promit d'être entièrement à leur service. Il prit la main de celle qui se trouvait le plus près de lui, et Énide prit la main de l'autre. Ils sortirent ainsi de la chambre et montèrent au palais. Là, Guivret les pria instamment de monter à cheval sans délai. Dans son impatience, Énide avait l'impression qu'elle ne verrait jamais l'heure du départ. Dehors, devant le perron, on lui amena un palefroi de grande valeur, gentil et bien fait, à l'amble doux : il ne valait pas moins que celui qui était resté à Limors. Cet autre était pommelé alors que celui-ci était alezan, mais sa tête était toute différente. Elle était divisée de la façon suivante : une des joues était toute blanche et l'autre noire comme une corneille[1]. Entre les deux, il y avait une raie plus verte qu'une feuille de vigne[2] qui séparait le noir du blanc. La croupière, le poitrail et la selle étaient des œuvres d'art magnifiques. Je vais maintenant vous les décrire. Le poitrail et la croupière étaient sertis d'émeraudes. La selle, en revanche, était couverte d'un drap de pourpre de grande valeur.

Sont es chevax mises les seles.
Erec an la chanbre as puceles
Va congié prandre, einz qu'il s'an tort,
Et Enyde aprés lui recort,
Qui mout estoit joianz et liee
Que lor voie ert apareilliee.
As puceles ont congié pris :
Erec, qui bien estoit apris,
Au congié prandre les mercie
De sa santé et de sa vie,
Et mout lor promet son servise.
Puis a l'une par la main prise,
Celi qui plus ert de li pres,
Enyde a l'autre prise aprés ;
Si sont hors de la chanbre issu,
Tuit main a main antre tenu,
Si vienent el palés a mont.
Guivrez de monter les semont
Maintenant sanz nule demore.
Ja ne cuide veoir cele ore
Enyde qu'il soient monté.
Un palefroi de grant bonté,
Soëf anblant, gent et bien fet,
Li a l'an hors au perron tret.
Li palefroiz fu biax et buens,
Ne valoit pas moins que li suens
Qui estoit remés a Lymors.
Cil estoit veirs[a] et cist est sors,
Mes la teste fu d'autre guise :
Partie estoit par tel devise
Que tote ot blanche l'une joe
Et l'autre noire come choe.
Antre[b] deus avoit une ligne
Plus vert que n'est fuelle de vingne,
Qui departoit del blanc le noir.
Del lorain vos sai dire voir,
Et del peitral et de la sele,
Que l'uevre an fu et boene et bele :
Toz li peitrax et li lorains
Estoient d'esmeraudes plains.
La sele fu d'autre meniere,
Coverte d'une porpre chiere.

Sur les arçons d'ivoire, on avait ciselé l'histoire d'Énée. On y voyait comment il était venu de Troie à Carthage, comment Didon l'avait reçu dans son lit à grande joie, comment Énée l'avait déçue, comment elle s'était donné la mort pour lui, et comment Énée par la suite avait conquis Laurente et toute la Lombardie dont il fut le roi pour le reste de sa vie[1]. L'œuvre était délicate et bien ciselée, toute rehaussée d'or fin. Le sculpteur breton qui l'avait faite avait consacré plus de sept années entières à la travailler, sans rien faire d'autre. Je ne sais pas à qui[2] il l'avait vendue, mais il dut en tirer une riche récompense. Énide était parfaitement dédommagée de la perte de son propre palefroi puisqu'elle en recevait un autre qui lui était livré richement harnaché. Elle le monta avec joie. Puis les seigneurs et les écuyers montèrent rapidement. Pour les distraire et les amuser, Guivret avait fait apporter un grand nombre de faucons, d'éperviers, d'autours jeunes et mués, de chiens d'arrêt et de lévriers.

Ils chevauchèrent[3] depuis le matin jusqu'au soir, allant tout droit devant eux. Ils voyagèrent plus de trente lieues galloises jusqu'à ce qu'ils arrivent devant les remparts d'une belle et puissante ville forte entourée d'un mur neuf. Tout autour, au pied du mur, coulait une eau très profonde, rapide, et bruyante comme un orage. Érec s'arrêta pour regarder la ville.

Li arçon estoient d'ivoire,
S'i fu antailliee l'estoire
Comant Eneas vint de Troye,
Comant a Cartaige a grant joie
Dido an son lit[a] le reçut,
Comant Eneas la deçut,
Comant ele por lui s'ocist,
Comant Eneas puis conquist
Laurente et tote Lonbardie,
Dom il fu rois tote sa vie.
Soutix fu l'uevre et bien tailliee,
Tote a fin or apareilliee.
Uns brez taillierres, qui la fist,
Au taillier plus de set anz mist,
Qu'a nule autre oevre n'antandi.
Ce ne sai ge qu'il la vandi[b],
Mes avoir an dut grant desserte.
Mout ot bien Enyde la perte
De son palefroi restoree,
Quant de cestui fu enoree.
Li palefroiz li fu bailliez
Si richemant apareilliez,
Et ele i monte lieemant
Puis monterent isnelemant
Li seignor et li escuier.
Maint faucon et maint esprevier
Et maint ostor sor et muier[c]
Et maint brachet et maint levrier
Fist Guivrez avoec ax porter
Por aus deduire et deporter.
Chevalchié[d] ont des le matin
Jusqu'al vespre, le droit chemin,
Plus de trante liues galesches,
Tant qu'il sont devant les bretesches
D'un chastel fort et riche et bel,
Clos tot antor de mur novel.
Et par desoz a la reonde
Coroit une eve mout[e] parfonde,
Roide et bruianz come tanpeste.
Erec an l'esgarder s'areste,

Il voulait simplement s'informer du nom du seigneur de ce château et demanda à son bon compagnon : « Ami, sauriez-vous me dire quel est le nom de cette ville et à qui elle appartient ? Appartient-elle à un comte ou à un roi ? Puisque vous m'avez amené ici, dites-le-moi si vous le savez. — Sire, répondit Guivret, je le sais fort bien et je vous le dirai. Cette ville forte s'appelle Brandigan[1]. Elle est si belle et solide qu'elle ne redoute ni roi ni empereur. La France entière, tout le royaume et tous les hommes jusqu'à Liège auraient beau l'assiéger leur vie durant qu'ils ne pourraient la prendre, car l'île où elle est bâtie s'étend sur plus de quinze lieues. Dans son enceinte croît tout ce qui est nécessaire à un puissant château : fruits, blé, vin. On y trouve aussi des bois et une rivière. La place forte ne craint aucun assaut de nulle part : on ne pourrait la prendre par la famine. C'est le roi Évrain[2] qui l'a fait fortifier et la tient en franchise depuis sa naissance et la tiendra jusqu'à sa mort. S'il l'a fait fortifier, ce n'est pas qu'il craigne les gens, mais parce que la ville en est plus belle. Même s'il n'y avait ni murs ni tours, mais seulement le cours d'eau qui l'entoure, la place serait assez forte et sûre pour ne redouter personne. — Dieu ! fit Érec. Quelle puissance ! Allons voir la forteresse et prenons logis dans la ville, c'est là que je veux descendre. — Sire, dit Guivret fort contrarié, si cela ne vous ennuie pas,

Por demander et por savoir
Se nus li porroit dire voir
Qui de ce chastel estoit sire :
« Amis, savroiz le me vos dire,
Fet il a son boen conpaignon,
Comant cist chastiax ci a non
Et cui il est ? Dites le moi
S'il est ou a conte ou a roi.
Des que ci amené m'avez,
Dites le moi, se vos savez.
- Sire, fet il, mout bien le sai,
La verité vos an dirai :
Brandiganz a non li chastiax,
Qui tant est boens et tant est biax
Que roi n'anpereor ne dote.
Se France et la rëautez tote
Et tuit cil qui sont jusqu'au Liege
Estoient anviron a siege,
Nel panroient il an lor vies,
Car plus dure de quinze lies[a]
L'isle ou li chastiax est assis,
Et[b] tot croist dedanz le porpris
Quanqu'a riche chastel covient :
Et fruiz et blez et vins i vient,
Ne bois ne riviere n'i faut.
De nule part ne crient asaut,
Ne riens nel porroit afamer.
Li rois Evrains[c] le fist fermer,
Qui l'a tenu an quiteé
Trestoz les jorz de son ahé
Et tandra trestote sa vie.
Mes fermer ne le fist il mie
Por ce qu'il dotast nules genz,
Mes li chastiax an est plus genz ;
Que s'il n'i avoit mur ne tor,
Mes que l'eve qui cort antor
Tant forz et tant seürs seroit
Que nul home ne doteroit.
- Dex ! fet Erec, con grant richesce !
Alons veoir la forteresce,
Et si feisons nostre ostel prandre
El chastel, car g'i voel descendre.

renoncez à y descendre, car il y a dans cette ville un très grand péril[1]. — Un grand péril ? demanda Érec, le connaissez-vous ? Quel qu'il soit, dites-le-moi, je voudrais le connaître. — Sire, dit Guivret, j'aurais peur que vous n'y subissiez un malheur. Je sais que vous avez au cœur tant de hardiesse et de valeur que, si je vous mets au courant de ce que je sais de l'âpre et périlleuse aventure, vous voudrez l'entreprendre. On m'a souvent dit que personne depuis plus de sept ans, cherchant cette aventure, n'en est revenu, et pourtant maints fiers et courageux chevaliers y sont venus de plusieurs terres. Sire, ne croyez pas que je plaisante. Je n'ajouterai rien de plus avant que vous ne me juriez, sur l'amour que vous m'avez promis, de ne pas tenter cette aventure dont personne ne se tire sans honte et vivant. »

Alors, Érec entendit[2] ce qu'il lui plaisait. Il pria Guivret de ne pas se fâcher et lui dit : « Ah ! beau doux ami, souffrez que nous prenions hôtel dans la ville. Il est temps de se loger pour la nuit. Mon intention n'est pas de vous causer de la peine, car si je gagne quelque honneur ici, cela devrait vous être très agréable. Je vous prie de me dire seulement le nom de l'aventure et je vous tiendrai quitte du reste. — Sire, fit Guivret, je vois qu'il m'est impossible de vous cacher plus longtemps ce qu'il vous plaît de savoir.

- Sire, fet cil cui mout grevoit,
Se enuier ne vos devoit,
Nos n'i descendrïemes pas :
El chastel a mout mal trespas.
- Mal ? fet Erec, savez le vos ?
Que que ce soit, dites le nos,
Car mout volantiers le savroie.
- Sire, fet il, peor avroie
Que vos n'i eüssiez domage.
Je sai tant an vostre corage
De hardemant et de bonté,
Se je vos avoie conté
Ce que g'en sai de l'avanture,
Qui mout est perilleuse et dure,
Que vos i voudrïez aler.
J'en ai sovant oï parler,
Que passé a set anz ou plus
Que del chastel ne revint nus
Qui l'avanture i alast querre.
S'i sont venu de mainte terre
Chevalier fier et corageus.
Sire, nel tenez mie a geus,
Que ja par moi ne le savroiz
De si que creanté m'avroiz,
Par l'amor que m'avez promise,
Que par vos ne sera requise
L'avanture don nus n'estort
Qui n'i reçoive honte et mort. »
Or ot[a] Erec ce qui li siet.
Guivret prie qu'il ne li griet,
Et dit : « Haï, biax dolz amis,
Sofrez que nostre ostex soit pris
El chastel, si ne vos enuit :
Tans est d'osteler mes enuit,
Et por ce voel qu'il ne vos poist,
Que se il nule enors m'i croist,
Ce vos devroit estre mout bel.
De l'avanture vos apel
Que seulemant le non me dites,
Et del sorplus soiez toz quites.
- Sire, fet il, ne puis teisir,
Que ne die vostre pleisir.

Le nom est très beau à prononcer, mais l'aventure est très difficile à vivre, puisque personne n'en peut échapper vivant. L'aventure se nomme, je vous l'assure, la Joie de la Cour[1]. — Dieu ! fit Érec, il n'y a rien que de bon dans la Joie. C'est ce que je cherche. N'allez pas me décourager, bel ami, ni de cela ni d'autre chose. Prenons donc logis ici, car un grand bien peut nous en arriver. Rien ne pourrait me retenir d'aller à la recherche de la Joie. — Sire, répondit Guivret, que Dieu vous entende, et puissiez-vous y trouver la Joie et en retourner sans malheur ! Je vois bien que vous tenez à y aller. Puisqu'il n'en peut être autrement, allons-y. Notre hôtel est déjà trouvé, car j'ai entendu raconter qu'aucun chevalier de haute renommée ne peut entrer dans cette ville forte sans y être accueilli et hébergé par le roi Évrain lui-même. Ce roi si noble et généreux a interdit à ses bourgeois, sous peine de mort, de loger chez eux les hommes de valeur qui arrivent de l'extérieur. Il a publié ce ban afin de pouvoir les honorer lui-même. »

Ils se dirigèrent donc vers la ville forte. Ils passèrent les lices et le pont. Les gens rassemblés le long de la rue, virent Érec qui est si beau qu'en jugeant par les apparences ils crurent que ceux qui l'accompagnaient étaient ses hommes. Émerveillés, ils le regardaient. Toute la ville s'agita et se remplit de rumeurs, tant ils en chuchotèrent

Li nons est mout biax a nomer,
Mes mout est griés a asomer,
Car nus n'an puet eschaper vis.
L'avanture, ce vos plevis,
La Joie de la Cort a non.
- Dex ! an Joie n'a se bien non,
Fet Erec. Ce vois je querant.
Ne m'alez ci desesperant,
Biax amis, ne de ce ne d'el,
Mes feisons prandre nostre ostel,
Que granz biens an puet avenir.
Riens ne me porroit retenir
Que je n'aille querre la Joie.
- Sire, fet il, Dex vos en oie,
Que vos Joie i puissiez trover
Et sanz anconbrier retorner !
Bien voi qu'aler vos i estuet.
Des qu'autremant estre ne puet,
Alons : nostre ostex i est pris,
Car nus chevaliers de haut pris,
Ce ai oï dire et conter,
Ne puet an ce chastel antrer,
Por ce que herbergier i vuelle,
Que li rois Evrains nel recuelle.
Tant est gentix et frans li rois
Qu'il a fet ban[a] a ses borjois,
Si chier con chascuns a son cors,
Que prodom qui veigne de hors
An lor meison ostel ne truisse,
Por ce que il meïsmes puisse
Toz les prodomes enorer
Qui leanz voldront demorer. »
Einsi vers le chastel s'an vont ;
Passent les lices et le pont,
Tant que les lices ont passées,
Et les genz, qui sont amassées
Par la rue a granz tropeiax[b],
Voient Erec, qui tant est biax
Que par sanblant cuident et croient
Que trestuit li autre a lui soient.
A mervoilles l'esgardent tuit.
La vile an fremist tote et bruit,

et en parlèrent. Même les demoiselles, qui faisaient une ronde, laissèrent leurs chants et les remirent à plus tard. Elles se signèrent à la vue de la grande beauté d'Érec et commencèrent à se lamenter et à dire : « Ah ! Dieu ! Hélas ! Ce chevalier qui passe par ici vient conquérir la Joie de la Cour. Il la paiera cher. Jamais personne n'eſt venu d'une terre étrangère pour conquérir la Joie de la Cour sans y avoir honteusement laissé sa tête en gage. » Puis à haute voix pour qu'Érec puisse les entendre, elles répétaient : « Chevalier, que Dieu te garde des mésaventures ! Tu es d'une beauté extraordinaire, mais ta beauté eſt bien à plaindre, car demain nous la verrons s'éteindre. Demain la mort t'attend, demain tu mourras sûrement à moins que Dieu ne te garde et ne te défende. » Érec entendit et comprit ce que l'on disait de lui dans la ville où plus de sept mille habitants le plaignaient, mais rien ne put le troubler. Il passa outre sans tarder en saluant tout le monde courtoisement. Et tout le monde répondit à son salut. Un grand nombre parmi eux furent couverts d'une sueur d'angoisse parce qu'ils redoutaient sa mort et sa disgrâce beaucoup plus qu'il ne le faisait lui-même. La seule vue de son maintien, de son apparence et de sa beauté lui avait si bien gagné le cœur des chevaliers, des dames et des demoiselles que tous craignaient un malheur pour lui. Le roi Évrain avait appris

Tant an consoillent et parolent.
Nes les puceles qui querolent
Lor chant an leissent et retardent.
Totes ansanble le regardent
Et de sa grant biauté se saignent ;
A grant mervoille le deplaignent :
« Ha ! Dex ! dit l'une a l'autre, lasse !
Ciſt chevaliers, qui par ci passe,
Vient a la Joie de la Cort.
Dolant an iert einz qu'il s'an tort :
Onques nus ne vint d'autre terre
La Joie de la Cort requerre
Qu'il n'i eüſt honte et domage
Et n'i leissaſt la teſte an gage. »
Aprés, por ce que il l'antande,
Dïent an haut : « Dex te desfande,
Chevaliers, de mesavanture !
Car tu iés biax a desmesure,
Et mout fet ta biautez a plaindre,
Car demain la verrons eſtaindre :
A demain eſt ta morz venue,
Demain morras sanz retenue,
Se Dex ne te garde et desfant. »
Erec ot bien, et si antant
Qu'an dit de lui par mi la vile :
Il le plaignent plus de set mile,
Mes riens ne le puet esmaier.
Outre s'an vet sanz delaier,
Saluant deboneiremant
Toz et totes comunalmant ;
Et tuit et totes le salüent.
Li plusor d'angoisse tressüent,
Qui plus dotent que il ne fait
Ou de sa mort ou de son lait.
Seul de veoir sa contenance,
Sa grant biauté et sa sanblance[a],
A si les cuers de toz a lui
Que tuit redotent son enui
Chevalier, dames et puceles.
Li rois Evrains ot les noveles,

qu'une troupe de gens menant grand train se dirigeait vers sa cour. À en juger par l'équipement, leur maître semblait être comte ou roi. Il vint les rencontrer au milieu de la rue. Il les salua en disant : « Bienvenue soit cette compagnie, son seigneur et tous ses gens ! Soyez les bienvenus et descendez de cheval. » Érec et ses compagnons descendirent. On s'empressa de venir tenir leurs chevaux qui furent ensuite emmenés. Le roi Évrain ne fit aucun faux pas quand il vit Énide. Il la salua et courut aussitôt l'aider à descendre. Par la main, qu'elle avait belle et douce, il la mena au palais, en haut, comme la courtoisie l'y invitait. Il l'honora autant qu'il le put sans penser à mal ou à folie, art auquel il s'entendait bien. Dans la chambre, il avait fait brûler de l'encens, de la myrrhe et de l'aloès. En y entrant, tous louèrent les belles manières du roi Évrain. Les invités pénétrèrent dans les chambres se tenant aussi par la main. Le roi, fort joyeux de leur présence, les y avait conduits lui-même. Mais pourquoi vous raconterais-je en détail la broderie des draps de soie dont la chambre était décorée[1] ? J'y gaspillerais mon temps à des folies et je ne veux pas le gaspiller, mais plutôt me hâter un peu, car celui qui va rapidement dans le droit chemin prend de l'avance sur celui qui suit un chemin tortueux. C'est pourquoi je ne veux pas m'arrêter à ces descriptions. Quand le temps et l'heure vinrent, le roi commanda qu'on apprête le souper. Je ne m'attarderai pas ici

Que tex genz a sa cort venoient
Qui grant conpaignie menoient,
Et bien resanbloit au hernois
Que lor sires fust cuens ou rois.
Li rois Evrains en mi la rue
Vint ancontre ax, si les salue :
« Bien vaigne, fet il, ceste rote,
Et li sires et la genz tote !
Bien vaigniez, fet il, descendez. »
Descendu sont. Il fu asez
Qui lor chevax reçut et prist.
Li rois Evrains pas n'antreprist,
Quant il vit Enyde venant ;
Si la salue maintenant
Et corrut aidier au descendre.
Par la main, qu'ele ot bele et tandre,
La mainne an son palés a mont,
Si con franchise le semont.
Si l'enora de quanqu'il pot,
Car bien et bel feire le sot,
Sanz folie et sanz mal panser.
Ot feite une chanbre ancenser
D'encens, de mirre et d'aloé :
A l'antrer anz ont tuit loé
Le biau sanblant au roi Evrain.
An la chanbre antrent main a main,
Si con li rois les i mena,
Qui d'ax grant joie demena.
Mes por coi vos deviseroie
La pointure des dras de soie,
Don la chanbre estoit anbelie ?
Le tans gasteroie an folie,
Et ge nel vuel mie gaster[a] ;
Einçois me voel un po haster ;
Que qui tost va par droite voie
Celui passe qui se desvoie :
Por ce ne m'i voel arester.
Li rois comanda aprester
Le souper, quant tans fu et ore.
Ici ne vuel feire demore,

non plus puisque je veux aller droit au but. Qu'il suffise que je vous dise que les invités eurent en abondance tout ce que peuvent désirer le cœur et la bouche : des volailles, de la venaison, des fruits et des vins de divers crus. Mais ce qu'ils eurent de meilleur fut un bel accueil, car, de tous les mets, c'est le bel accueil qui est le plus agréable. Ensuite vient un beau visage. Ils furent servis très joyeusement jusqu'au moment où Érec laissa soudain le manger et le boire et commença à parler de ce qui lui tenait le plus à cœur. Il pensait à la Joie de la Cour et il mit la conversation sur ce sujet. Le roi Évrain s'y prêta volontiers : « Sire, fit Érec, il est maintenant temps que je vous dise pourquoi je suis venu ici. J'ai déjà trop tardé à vous en parler, je ne peux plus vous le cacher. Je réclame la Joie de la Cour que je désire plus que tout au monde. Donnez-la-moi, quelle qu'elle soit, si vous en avez le pouvoir. — En vérité, bel ami, je vous entends dire une grande sottise, répondit le roi. Il s'agit d'une douloureuse aventure qui a fait souffrir plus d'un homme de valeur. Vous-même, à la fin, en serez détruit et en mourrez si vous ne voulez pas suivre mon conseil. Croyez-moi, je vous conseille de renoncer à vous enquérir de cette aventure dont il ne pourrait jamais vous venir de bien. N'en parlez plus ! Taisez-vous ! Vous seriez fort insensé de ne pas suivre mon conseil. Je ne m'étonne pas du tout que vous cherchiez honneur et renommée,

Se trover puis voie plus droite.
Quanque cuers et boche covoite
Orent plenieremant la nuit :
Oisiax et venison et fruit
Et vin de diverse meniere ;
Mes tot passa la bele chiere,
Que de toz mes est li plus dolz
La bele chiere et li biax volz.
Mout[a] furent servi lieemant,
Tant qu'Erec estrosseemant
Leissa le mangier et le boivre
Et comança a ramantoivre
Ce que au cuer plus li tenoit :
De la Joie li sovenoit,
S'an a la parole esmeüe.
Li rois Evrains l'a maintenue.
« Sire, fet il, or est bien tans
Que je die ce que ge pans
Et por coi je sui ci venuz.
Trop me sui del dire tenuz,
Or nel puis celer en avant.
La Joie de la Cort demant,
Car nule rien tant ne covoit.
Donez[b] la moi, que que ce soit,
Se vos an estes posteïs.
- Certes, fet li rois, biax amis,
Parler vos oi de grant oiseuse.
Ceste chose est mout dolereuse,
Car dolant a fet maint prodome.
Vos meïsmes a la parsome
An seroiz morz et afolez
Se consoil croirre n'an volez.
Mes se vos me voliez croirre,
Je vos loeroie a recroirre
De demander chose si grief,
Dons ja ne vandriez a chief.
N'an parlez plus ! Teisiez vos an !
Ne vos vanroit pas de grant san
Se vos ne creez mon consoil.
De rien nule ne me mervoil,

mais si je vous voyais prisonnier ou blessé, j'en aurais le cœur affligé. Sachez que j'ai connu et reçu de nombreux chevaliers qui demandèrent cette Joie. Jamais aucun n'en a amélioré son sort : ils ont tous péri et sont morts. Demain avant que le soir ne soit tombé, vous pourrez tenter votre sort, si vous voulez absolument obtenir la Joie, vous l'aurez, mais elle vous coûtera cher. C'eſt une entreprise à laquelle il faut renoncer et dont il serait bon de vous retirer dans votre propre intérêt. Je vous dis toute la vérité, car autrement, je vous trahirais et je vous ferais tort. » Érec l'entendit et reconnut que le roi lui donnait de bons conseils. Cependant, plus la merveille lui semblait grande, plus il la convoitait ; plus l'aventure lui paraissait pénible, plus il la désirait. Il lui répondit : « Sire, je peux vous dire que je vous trouve prud'homme et loyal. Désormais, je ne pourrai vous blâmer pour l'entreprise que je tenterai quoi qu'il puisse m'en advenir. Que la chose soit décidée sur-le-champ[1]. Jamais je ne renoncerai à une aventure sans faire tout ce qui eſt en mon pouvoir dans la lice. — Je le savais bien, dit le roi, vous irez chercher la Joie contre mon gré. J'en suis désespéré, car je crains fort un malheur. Mais, puisque vous en avez décidé ainsi, je vous donne ma parole que désormais je ne vous en empêcherai pas et que je vous fournirai tout ce dont vous aurez besoin. Si vous vous en tirez

Se vos querez enor et pris,
Mes se je vos veoie pris
Ou de voſtre cors anpirié,
Mout avroie le cuer irié.
Et sachiez bien que j'ai veüz
Mainz prodomes et receüz,
Qui ceſte Joie demanderent :
Onques de rien n'i amanderent,
Ainz i sont tuit mort et peri.
Einz que demain soit aseri,
Poez ausi de vos atandre,
Se la Joie volez anprandre.
Que vos l'avroiz, mes bien vos poist.
C'est une chose qui vos loist
A repantir et a retraire
Se vos volez voſtre preu faire.
Por ce vos di que traïson
Vers vos feroie et mesprison
Se tot le voir ne vos disoie. »
Erec l'antant et bien l'otroie
Que li rois a droit le consoille,
Mes con plus granz eſt la mervoille
Et l'avanture plus grevainne,
Plus la covoite et plus s'an painne,
Et diſt : « Sire, dire vos puis
Que preudome et leal vos truis.
Nul blasme ne vos i puis metre
De ce don me vuel antremetre,
Comant que des or mes m'an chiee.
Ci an soit la broche tranchiee,
Que ja de rien que j'ai anprise
Ne ferai tel recreantise
Que je tot mon pooir n'an face,
Ainçois que fuie de la place.
- Bien le savoie, fet li rois ;
Vos l'avroiz ancontre mon pois
La Joie que vos requerez,
Mes mout an sui desesperez
Et mout dot voſtre mescheance.
Mes des or eſtes an fiance
D'avoir quanque vos covoitiez :
Se vos a joie an esploitiez,

avec succès, vous aurez conquis un honneur incomparable à tout ce qu'homme a jamais pu conquérir à cette date. Que Dieu vous accorde, ainsi que je le désire, d'en sortir avec la Joie ! »

Ils parlèrent ainsi toute la soirée, jusqu'au moment où, les lits faits, ils allèrent se coucher. Le matin, à la pointe du jour, Érec s'éveilla et vit l'aube claire et le soleil. Il se leva aussitôt et commença à s'apprêter. Énide en devint fort troublée. Elle était triste et angoissée. Toute la nuit, elle avait été tourmentée par l'inquiétude et la peur à cause du grand péril auquel son seigneur voulait s'exposer. Mais Érec était en train de s'apprêter et personne ne put l'en dissuader. Dès son lever, le roi envoya à Érec les armes qu'il lui fallait pour s'équiper. Érec ne les a pas refusées, car les siennes étaient usées, endommagées et en mauvais état. Il les prit volontiers et s'en fit armer dans la salle. Puis il descendit les marches et trouva son cheval tout sellé. Le roi l'attendait sur sa monture. À la cour et dans les maisons, tous se préparèrent à monter à cheval : aucun de ceux qui étaient en état d'y aller ne demeura au château. Au moment où ils se mirent en mouvement, un grand bruit se leva par toutes les rues, car grands et petits disaient : « Haï ! haï ! chevalier, la Joie t'a trahi, si c'est elle que tu penses conquérir, tu te trompes, car tu vas chercher la douleur et la mort.

Conquise avroiz si grant enor,
Onques hom ne conquist graignor.
Et Dex, si con je le desir,
Vos an doint a joie partir. »
De ce tote la nuit parlerent
Jusque tant que couchier alerent,
Que li lit furent atorné.
Au matin, quant fu ajorné,
Erec, qui est an son esvoil,
Voit l'aube clere et le soloil,
Si se lieve tost et atorne.
Enyde a mout grant enui torne
Et mout an est triste et iriee.
Mout an est la nuit anpiriee
De sopeçon et de peor
Que ele avoit de son seignor,
Qui se vialt metre an tel peril.
Mes tote voie s'atorne il,
Que nus ne l'an puet destorner.
Li rois, por son cors atorner,
A son lever li anvea
Armes que mout bien anplea.
Erec nes a pas refusees,
Car les soes furent usees
Et anpiriees et mal mises.
Les armes a volantiers prises,
Si s'an fet armer an la sale.
Quant armez fu, si s'an avale
Trestoz les degrez contre val,
Et trueve anselé son cheval
Et le roi qui montez estoit.
Chascuns de monter s'aprestoit
Et a la cort et as ostés.
An tot le chastel n'a remés[a]
Qui aler puise, qui n'i voise.
A l'esmovoir a mout grant noise
Et grant bruit par totes les rues,
Car les granz genz et les menues
Disoient tuit : « Haï ! haï !
Chevaliers, Joie t'a traï,
Ceste que tu cuides conquerre,
Mes ta mort et ton duel vas querre. »

Cette Joie, répétaient-ils, que Dieu la maudisse, puisque tant d'hommes de valeur y ont perdu la vie ! Aujourd'hui, elle fera sans doute pis que jamais. » Érec entendait bien ce que la plupart déjà lui répétaient : « Malheur à toi, beau, noble et excellent chevalier. Oui, il est injuste que la vie te soit enlevée si tôt ou qu'il t'arrive le malheur d'être blessé et maltraité. » Érec, comme un preux, la tête haute, passa outre. Il était pressé de voir, de savoir et de connaître ce qui leur causait pareille angoisse, pareil effroi et pareille peine. Le roi conduisit Érec dans un verger tout proche, hors de la ville forte. Les gens les suivirent en priant Dieu de lui accorder la grâce de se tirer avec joie de cette épreuve. Maintenant, même si je dois me surmener la langue et la fatiguer, il ne faut pas que je néglige de vous décrire le jardin tel qu'il l'est dans le livre d'histoire[1].

Aucun mur, aucune palissade n'entouraient le verger sinon une couche d'air. En effet, par un art magique, ce jardin était entièrement clos par un mur d'air coupé d'une seule ouverture, de sorte que personne ne pouvait y pénétrer, sinon par la porte, comme si le mur avait été de fer. À l'intérieur, à longueur d'été et d'hiver, on trouvait des fleurs, et des fruits mûrs qui avaient cette propriété de ne pouvoir être mangés que dans le jardin. En effet, il était impossible à celui qui avait l'intention d'en apporter un au-dehors de

Ne n'i a un seul qui ne die :
« Ceste Joie, Dex la maudie,
Que tant preudome i sont ocis !
Hui an cest jor fera le pis
Que onques mes feïst sanz dote. »
Erec ot bien, et si escote
Que les genz disoient li plus,
Car tuit disoient : « Mar i fus,
Biax chevaliers, genz et adroiz !
Certes ne seroit mie droiz
Que ta vie si tost fenist,
Ne que nus enuiz t'avenist
Don bleciez fusses ne leidiz. »
Bien ot la parole et les diz,
Mes tote voie outre s'an passe :
Ne tint mie la teste basse,
Ne fist pas sanblant de coart.
Qui qu'an parost, mout li est tart
Que il voie et sache et conoisse[a]
Dom il sont tuit an tel angoisse,
An tel esfroi et an tel poinne.
Li rois hors del chastel le moinne
An un vergier qui estoit pres,
Et tote la gent vont aprés
Priant que de ceste besoigne
Dex a joie partir l'an doigne.
Mes ne fet pas a trespasser,
Por lengue debatre et lasser,
Que del vergier ne vos retraie
Lonc l'estoire chose veraie.
El vergier n'avoit an viron
Mur ne paliz, se de l'air non.
Mes de l'air est de totes parz
Par nigromance clos li jarz,
Si que riens antrer n'i pooit,
Se par un seul leu n'i antroit,
Ne que s'il fust toz clos de fer.
Et tot esté et tot yver
Y avoit flors et fruit maür ;
Et li fruiz avoit del eür
Que leanz se lessoit mangier,
Mes au porter hors fet dongier.
Car qui point an volsist porter
Ne s'an seüst ja mes raler,

trouver l'issue du jardin avant d'avoir remis ce fruit à sa place. On y trouvait aussi des oiseaux de chacune des espèces qui volent dans le ciel et dont les chants plaisent et divertissent les hommes. De plus, toutes les plantes à épices et toutes ces autres qui peuvent guérir les maladies qui existent de par le monde y avaient été plantées en abondance[1]. Le roi, suivi de la foule, s'introduisit dans le jardin par l'étroite ouverture. Monté sur son cheval, Érec s'avança jusqu'au milieu du verger, la lance à l'arrêt. Il prit plaisir à écouter le chant des oiseaux qui chantaient la Joie à laquelle il aspirait au-dessus de tout. Tout à coup, il aperçut une grande merveille, capable d'effrayer le combattant le plus fameux, même si c'était Thibaut l'Esclavon, Ospinel ou Fernagu[2] ou ceux qui sont bien connus de nos jours. Il y avait devant eux une série de pieux aiguisés coiffés de heaumes luisants et clairs. Sous le cercle de chaque heaume, la tête d'un homme pouvait se voir. La rangée finissait par un pieu qui ne portait rien sauf un cor. Il ne comprit pas la signification de tout cela, mais il n'en fut nullement effrayé et en demanda explication au roi qui se trouvait à sa droite. Le roi lui répondit ce qui suit : « Ami, vous voulez savoir ce que signifie la chose que vous voyez ici ? À vrai dire, vous en seriez fort effrayé

Car a l'issue ne venist
Tant qu'an son leu le remeïst.
Ne soz ciel n'a oisel volant,
Qui pleise a homë an chantant[a]
A lui deduire et resjoïr,
Qu'iluec ne poïst l'an oïr
Plusors de chascune nature.
Et terre, tant com ele dure,
Ne porte espice ne mecine
Qui vaille a nule medecine,
Que iluec n'i eüst planté,
S'an i avoit a grant planté.
Leanz par une estroite antree
Est la torbe des genz antree,
Li rois avant et tuit li autre.
Erec aloit, lance sor fautre,
Par mi le vergier chevauchant,
Qui mout se delitoit el chant
Des oisiax qui leanz chantoient,
Qui la Joie li presantoient,
La chose a coi il plus baoit.
Mes une grant mervoille voit
Qui poïst faire grant peor
Au plus riche conbateor,
Ce fust[b] Tiebauz li Esclavons,
Ne nus de ces que nos savons[c],
Ne Opiniax ne Fernaguz :
Car devant ax sor pex aguz
Avoit hiaumes luisanz et clers,
Et voit de desoz les cerclers
Paroir testes desoz chascun.
Mes au chief des pex an voit un
Ou il n'avoit neant ancor,
Fors que tant solemant un cor.
Il ne set que ce senefie,
Ne de neant ne s'an esfrie,
Einz demanda que ce puet estre
Au roi qui lez lui ert a destre.
Li rois li dit et si li conte :
« Amis, savez vos que ce monte
Ceste chose que ci veez ?
Mout an seroiez esfreez

si vous teniez le moindrement à votre personne, car depuis longtemps ce pieu sur lequel vous voyez un cor suspendu, le seul à l'écart, attend un chevalier inconnu. Nous ne savons qui. Vous, peut-être ? Ou un autre ? Que ce soit vous ou un autre, prenez garde que votre tête n'y soit piquée, car ce pieu est planté à cette intention. Je vous en ai averti avant que vous ne veniez ici. Je ne crois pas que vous vous en sortiez entier et vivant. Maintenant au moins, vous savez que ce pieu attend votre tête et s'il advient qu'elle y soit mise comme il a été prévu depuis que ce pieu y a été dressé, un autre pieu sera planté qui attendra la venue d'un autre chevalier que personne ne connaît encore. Je ne vous dirai rien du cor sinon qu'à cette date, personne n'a pu en sonner. Mais celui qui réussira à le faire rehaussera sa réputation de valeur et d'honneur au-dessus de celle de tous les hommes de mon pays. Cette aventure lui vaudra tant de renom qu'on le tiendra pour le meilleur chevalier du monde et qu'on viendra l'honorer de partout. Voilà qu'il n'y a rien à ajouter de plus sur cette affaire, faites donc reculer vos gens, car la Joie viendra bientôt et j'ai peur qu'elle ne vous porte malheur. »

Alors le roi Évrain quitta Érec qui se pencha vers Énide : elle était extrêmement triste. Elle se taisait, car douleur qui vient du cœur n'a cure de bouche[1]. Érec, qui connaissait

Se vos ameiez vostre cors,
Car cil seus piex qui est dehors,
Ou vos veez ce cor pandu,
A mout longuemant atandu
Un chevalier ; ne savons cui,
Se il atant vos ou autrui.
Garde ta teste n'i soit mise,
Car li pex siet a la devise.
Bien vos en avoie garni,
Einçois que vos venissiez ci.
Ne cuit que ja mes an issiez,
Si soiez morz et detranchiez.
Des ore an savez vos itant
Que li piex vostre teste atant,
Et se ç'avient qu'ele i soit mise,
Si con chose li est promise
Des qu'il i fu mis et dreciez,
Uns autres pex sera fichiez
Aprés celui, qui atandra
Tant que ne sai qui revandra.
Del cor ne vos dirai je plus,
Fors c'onques soner nel pot nus ;
Mes cil qui soner le porra
Et son pris et s'enor fera
Devant toz ces de ma contree.
S'avra tel enor ancontree
Que tuit enorer le vandront
Et au meillor d'ax le tandront.
Or n'i plus de cest afere :
Feites voz genz arriere trere,
Car la Joie vanra par tans,
Qui vos fera dolant, ce pans. »
A tant li rois Evrains le leisse.
Et cil vers Enyde se beisse,
Qui delez lui grant duel feisoit,
Ne por quant cele[a] se teisoit,
Car diax que l'an face de boche
Ne vaut neant, s'au cuer ne toche.
Et cil, qui bien conuist son cuer,
Li a dit : « Bele douce suer,

bien le cœur de son épouse, lui dit : « Belle douce sœur, noble dame, loyale et sage, je connais bien votre cœur : vous avez grand-peur, je le vois bien, mais vous avez tort. Je vous assure que tant que vous n'aurez pas vu mon écu mis en pièces, mon corps blessé, les mailles de mon haubert blanc couvertes de sang, mon heaume brisé et cassé, et moi-même exténué, renonçant[1] à la bataille, incapable de me défendre, forcé de demander merci contre mon gré, vous n'aurez aucune raison de vous inquiéter. Ce n'eſt qu'alors qu'il sera temps de montrer ce deuil que vous éprouvez trop tôt. Douce dame, vous ne savez pas encore ce qui va m'arriver, ni moi non plus : vous vous mettez en émoi pour rien. Sachez qu'en vérité, l'amour que j'ai pour vous[2] fait naître en moi une telle prouesse qu'elle me suffirait à affronter corps à corps et sans crainte n'importe quel homme qui vive. J'agis follement en m'en vantant, mais je ne le fais pas par orgueil. Je ne veux que vous réconforter. Rassurez-vous ! Douce amie, laissez-moi aller. Je ne peux m'attarder davantage et il vous eſt interdit de m'accompagner plus loin. C'eſt le roi qui l'a commandé[3]. » Alors Érec embrassa Énide et la recommanda à Dieu. À son tour, elle le recommanda à Dieu. Ce fut un grand chagrin pour elle de ne pouvoir l'accompagner, et par conséquent de ne pas suivre le déroulement de l'aventure ni voir comment

Gentix dame lëax et sage,
Bien conuis tot voſtre corage :
Peor avez grant, bien le voi,
Si ne savez ancor por coi.
Mes por neant vos esmaiez
Jusqu'a itant que vos voiez
Que mes escuz iert depeciez
Et ge dedanz le cors bleciez,
Et verroiz de mon hauberc blanc
Les mailles covrir de mon sanc,
Et mon hiaume frait et quassé,
Et moi recreant et lassé,
Que plus ne me porrai desfandre,
Ainz m'eſtovra merci atandre
Et deprïer outre mon vuel.
Lors porroiz fere voſtre duel,
Que trop toſt comancié l'avez.
Douce dame, ancor ne savez
Que ce sera, ne ge nel sai :
De neant eſtes an esmai,
Car bien sachiez seüremant,
S'an moi n'avoit de hardemant
Fors[a] tant con voſtre amors m'an baille,
Ne crienbroie je an bataille,
Cors a cors, nul home vivant.
Si fais folie, qui m'an vant,
Mes je nel di por nul orguel,
Fors tant que conforter vos vuel.
Confortez vos ! Lessiez eſter !
Je ne puis plus ci areſter,
Ne vos n'iroiz plus avoec moi,
Car avant mener de vos doi,
Si con li rois l'a comandé. »
Lors la beise et comande a Dé,
Et ele i recomande lui,
Mes mout li torne a grant enui
Quant ele nel siuſt et convoie
Tant qu'ele sache et qu'ele voie
Quex avanture ce sera
Et comant il esploitera.

Érec allait s'en tirer. Elle devait rester sans le suivre. Elle demeura donc en arrière, triste et malheureuse. Seul, sans ses gens, Érec s'engage le long d'un sentier. Bientôt, à l'ombre d'un sycomore[1], il aperçoit un lit d'argent couvert d'un drap brodé d'or. Une demoiselle admirable de corps, belle de visage et dotée de tous les attraits qu'offre Beauté y était assise seule. Je ne veux pas m'attarder à décrire sa beauté et sa parure. Qu'il vous suffise de savoir qu'un observateur attentif aurait été forcé d'admettre qu'en vérité la beauté de Lavinie de Laurente[2], pourtant si belle et si gracieuse, ne valait pas le quart de la sienne. Érec s'approche pour la voir et s'asseoir près d'elle. Mais voici que, à travers les arbres du verger, apparaît un chevalier revêtu d'une armure rouge. Il est d'une taille extraordinaire. S'il n'avait pas été aussi fâcheusement grand, on n'aurait pu, sous le ciel, trouver plus bel homme. En vérité, selon les témoignages de ceux qui l'ont vu[3], il mesurait un pied de plus que le plus grand des chevaliers jamais connus. Avant qu'Érec ait le temps de le voir, le chevalier lui crie : « Vassal ! vassal ! par mon salut, êtes-vous fou d'aller vers ma demoiselle ? À mon sens, vous n'êtes pas digne de vous approcher d'elle. Sur ma tête, aujourd'hui même, vous paierez très cher votre folie. Retirez-vous ! » Puis il s'arrête et fixe Érec, mais celui-ci ne bouge pas. Ils restent ainsi immobiles,

Mes a remenoir li estuet,
Car avant sivre ne le puet :
Ele remaint triste et dolante.
Et cil s'an vet tote une sante,
Seus, sanz conpaignie de gent
Tant qu'il trova un lit d'argent
Covert d'un drap brosdé a or
Desoz l'onbre[a] d'un siquamor,
Et sor le lit une pucele,
Gente de cors et de vis bele
De totes biautez a devise,
La s'estoit tote seule assise.
De li ne vuel plus deviser,
Mes qui bien seüst raviser
Et son ator et sa biauté,
Dire poïst por verité
C'onques Lavine de Laurente,
Qui tant par fu et bele et gente,
N'en ot de sa biauté[b] le quart.
Erec s'aproche cele part,
Qui de plus pres la vialt veoir ;
Lez li s'ala Erec seoir[c].
A tant ez vos un chevalier,
Sor les arbres, par le vergier[d],
Armé d'unes armes vermoilles,
Qui estoit granz a merevoilles,
Et s'il ne fust granz a enui
Soz ciel n'eüst plus bel de lui,
Mes il estoit un pié plus granz,
A tesmoing de totes les genz,
Que chevaliers que l'an seüst.
Einz que Erec veü l'eüst,
Si s'escria : « Vasax ! Vasax !
Fos estes, se ge soie sax,
Qui vers ma dameisele alez.
Mien esciant, tant ne valez
Que vers li doiez aprochier.
Vos conparroiz ancui mout chier
Vostre folie, par ma teste.
Estez arriers ! » Et il s'areste,
Si le regarde, et cil s'estut.
Li uns vers l'autre ne se mut,

jusqu'à ce qu'Érec décide de lui répondre : « Ami, il eﬆ aussi facile de tenir des propos insensés que des propos sages. Menacez tant qu'il vous plaira, je suis homme à ne pas répliquer, car il n'y a nulle sagesse à menacer. Savez-vous pourquoi ? Tel pense avoir gagné la partie qui la perdra[1]. Insensé eﬆ celui qui trop croit en sa force et qui trop menace. Certains fuient, certains donnent la chasse[2]. Je ne vous redoute pas au point de m'enfuir, mais j'attends[3], prêt à me défendre et de pied ferme, celui qui voudra me livrer bataille et me contraindra de le faire sans que je ne puisse m'en tirer autrement. — Non, fait le chevalier, que Dieu me sauve ! Sachez que la bataille ne vous manquera pas, car je vous défie et je vous attaque. » Soyez certains que dès cet inﬆant ils ne retiennent plus leurs rênes. Leurs lances ne sont pas menues, mais grosses et bien aplanies, bien taillées dans un bois sec qui les rend fortes et raides. Ils frappent si fort sur leurs écus que dans ces écus luisants le fer tranchant s'enfonce de la longueur d'une toise. Mais voilà qu'ils ne sont pas blessés dans leur chair et que les lances reﬆent intactes. Dès qu'ils le peuvent, ils retirent leur lance et se jettent l'un contre l'autre pour continuer la joute selon les règles. Ils joutent l'un contre l'autre et se donnent des coups avec une telle vigueur que les lances finissent par se briser,

Tant qu'Erec respondu li ot
Treﬆot quanque dire li plot :
« Amis, fet il, dire puet l'an
Folie ausi toﬆ come san.
Menaciez tant con vos pleira,
Et je sui cil qui se teira,
Qu'an menacier n'a nul savoir.
Savez por coi ? Tex cuide avoir
Le geu joé, qui puis le pert.
Et por c'eﬆ fos tot en apert
Qui trop cuide et qui trop menace.
S'eﬆ qui fuie, asez eﬆ qui chace.
Mes je ne vos dot mie tant
Que je m'an fuie ; ainçois atant[a]
Apareilliez de moi desfandre.
S'est qui estor me voelle randre,
Que par force feire l'eﬆuisse
N'autremant eschaper n'an puisse.
- Nenil, fet il, se Dex me saut !
Sachiez bataille ne vos faut,
Que je vos requier et desfi. »
Icé sachiez vos tot de fi :
Einz puis n'i ot resnes tenues.
N'orent mie lances menues,
Ainz furent grosses et plenees,
Et si eﬆoient bien fenees[b],
S'an furent plus roides et forz.
Sor les escuz par tel esforz
S'antre fierent des fers tranchanz
Que par mi les escuz luisanz
Passa de chascun une toise,
Mes li uns l'autre an char n'adoise,
Ne lance brisiee n'i ot.
Chascuns au plus toﬆ que il pot
A sa lance sachiee a lui,
Si s'antre vienent anbedui
Et revienent a droite joﬆe.
Li uns ancontre l'autre joﬆe,
Si se fierent par tel angoisse
Que l'une et l'autre lance froisse

et les chevaux culbutent sous eux. Mais ceux qui sont assis sur les selles ne perdent pas courage pour autant : ils se relèvent, car ils sont agiles et vaillants. Ils se retrouvent debout au milieu du verger et ils s'attaquent aussitôt avec leurs bonnes lames d'acier viennois[1]. Ils se portent des coups si forts et si durs sur leurs clairs écus étincelants qu'ils les réduisent en miettes. Leurs yeux jettent des lueurs de feu. Ils ne peuvent prendre plus de soin à se blesser et à se mettre à mal qu'ils ne s'efforcent de le faire. Ils s'attaquent farouchement du plat et du tranchant de leur épée. Ils se martèlent tant les dents, les joues, le nez[2], les poings, les bras, et ce qui eſt pire, les tempes, la nuque et le cou, que tous les os leur font mal. Ils sont endoloris et épuisés. Pourtant, loin de renoncer au combat, ils redoublent leurs efforts. La sueur trouble leur vue et se mêle au sang qui coule : il s'en faut de peu qu'ils ne soient aveuglés. Bien souvent leurs coups se perdent comme se perdraient ceux d'un homme qui ne verrait plus assez bien pour diriger son épée. Ils ne peuvent plus guère se nuire, mais ne doutez nullement qu'ils y emploient toutes leurs forces. Parce que leurs yeux se brouillent, ils ne voient plus rien. Ils laissent tomber leurs écus et s'empoignent avec rage. Ils se secouent et se tirent jusqu'à ce qu'ils s'affaissent sur les genoux. Et c'eſt ainsi qu'ils luttent longtemps

Et li cheval desoz aus chieent.
Et cil qui sor les seles sieent
Ne se tienent a rien grevé :
Isnelemant sont relevé,
Car preu eſtoient et legier.
A pié sont en mi le vergier,
Si s'antre vienent demanois
As boens branz d'acier vïenois
Et fierent granz cos et nuisanz
Sor les escuz clers et luisanz,
Si que treſtoz les escartelent,
Et que li oel lor eſtancelent :
Ne ne se pueent mialz pener
D'aus anpirier et d'ax grever
Que il se painnent et travaillent.
Andui fieremant s'antr'asaillent
As plaz des branz et as tranchanz.
Tant se sont martelé les danz
Et les joes et les nasez
Et poinz et braz et plus assez[a],
Temples et hateriax et cos,
Que tuit lor an duelent li os.
Mout sont duillant et mout sont las,
Ne por quant ne recroient pas,
Ainçois s'esforcent mialz et mialz.
La süors lor troble les ialz
Et li sans qui avoec degote,
Si que par po ne voient gote,
Et bien sovant lor cos perdoient
Come cil qui pas ne veoient
Les espees sor aus conduire.
Ne ne pooit mes gueres nuire
Li uns a l'autre. Ne por quant
Ne dotez ja ne tant ne quant
Que tote lor force n'an facent.
Por ce que li oel lor esfacent
Si que tot perdent le veoir,
Et leissent lor escuz cheoir,
Si s'antr'aerdent par grant ire.
Li uns l'autre sache et detire
Si que sor les genouz s'abatent.
Ensi longuemant se conbatent,

jusqu'à passé l'heure de none. Le grand chevalier est si las que le souffle lui manque. Érec le malmène à son gré, il le secoue et le tire si bien qu'il lui rompt tous les lacets de son heaume et qu'il le courbe à ses pieds. Le chevalier tombe sur sa poitrine, face contre terre. Il est trop affaibli pour se relever. Quoi qu'il puisse lui en coûter, force lui est de dire et d'admettre la défaite : « Vous m'avez conquis, je ne peux le nier, et cela me cause une grande détresse. D'autre part, peut-être êtes-vous d'un tel rang et d'une telle renommée que cette défaite me deviendra agréable. Je voudrais bien et je vous prie, si cela vous est possible, de me faire connaître votre vrai nom pour que je puisse y trouver quelque réconfort, car si meilleur que moi m'a vaincu, j'en serai heureux, je vous assure ; mais si au contraire j'ai été défait par un chevalier moins connu que moi, j'en serai très affligé. — Ami, lui dit Érec, tu veux savoir mon nom et je te le dirai avant de partir d'ici, mais à la condition que tu consentes à me dire pourquoi tu es dans ce jardin. Je veux connaître toute ton histoire : comment t'appelles-tu ? Quelle est cette Joie ? J'attends tes explications avec impatience. — Sire, répondit le chevalier, j'y consens. N'ayez crainte, je dirai selon votre désir toute la vérité. » Érec décida alors de ne plus lui cacher son nom : « As-tu jamais entendu parler du roi Lac et de son fils Érec ?

Tant que l'ore de none passe,
Et li granz chevaliers se lasse
Si que tote li faut l'alainne.
Erec a son talant le mainne,
Et sache et tire si que toz
Les laz de son hiaume a deroz
Et si que devers lui l'ancline.
Cil chiet adanz sor la poitrine,
Ne n'a pooir de relever.
Que que il li doie grever,
Li covint dire et otroier :
« Conquis m'avez, nel puis noier,
Mes mout me torne a grant contraire.
Et ne por quant de tel afaire
Poez estre et de tel renon
Qu'il ne m'an sera se bel non.
Et mout voldroie par proiere,
S'estre puet an nule meniere,
Que je vostre droit non seüsse,
Por ce que confort an eüsse.
Se miaudres de moi m'a conquis,
Liez an serai, ce vos plevis ;
Mes se il m'est si ancontré
Que pires de moi m'ait outré,
De ce doi ge grant duel avoir.
- Amis, tu viax mon non savoir,
Fet Erec, et jel te dirai.
Ja ainz de ci ne partirai,
Mes ce iert par tel covenant
Que tu me dïes maintenant
Por coi tu iés an cest jardin.
Savoir an voel tote la fin,
Que ton non dïes et la Joie,
Que mout me tarde que je l'oie.
- La verité del tot an tot,
Sire, fet il, sanz nul redot,
Vos dirai tot quanque vos plest. »
Erec son non plus ne li test :
« Oïs onques parler, fet il,
Del roi Lac et d'Erec son fil ?

— Oui, sire, je l'ai bien connu, car, avant d'être armé chevalier, j'ai longtemps été à la cour du roi Lac qui ne m'aurait jamais laissé partir si cela n'avait été que de lui. — Tu dois donc bien me connaître si tu fus jadis à la cour de mon père, le roi, répondit Érec. — Par ma foi, fit le chevalier, quelle bonne chance m'arrive ! Je vous dirai maintenant ce qui m'a retenu si longuement dans ce verger comme vous me le commandez. Je vais tout vous raconter quoi qu'il m'en coûte : cette demoiselle qui est assise là-bas m'aime depuis son enfance et je lui rends son amour. Nous nous sommes complus dans cet amour qui s'est si bien accru et amélioré qu'un jour elle me pria de lui offrir un don, mais sans me dire lequel[1]. Qui refuserait un don à son amie ? Il n'est pas courtois celui qui hésite à faire plaisir à son amie. Il doit le faire sans rien négliger et sans s'épargner lui-même, dès lors qu'il peut la satisfaire en quelque façon que ce soit. Je lui promis donc de faire sa volonté. Elle exigea alors un serment. Je le fis et je lui aurais accordé davantage si tel avait été son désir. Elle me crut sur parole. Je lui avais donné ma parole sans savoir ce que je promettais. Je ne l'ai appris qu'après avoir été armé chevalier. Le roi Évrain dont je suis le neveu, m'adouba devant de nombreux prud'hommes, ici même, dans ce verger. Ma demoiselle, qui est assise là, me rappela alors ma promesse en me disant que je lui avais juré de ne jamais en sortir avant

- Oïl, sire, bien le conui,
Car a la cort le roi Lac fui
Mainz jorz, ainz que chevaliers fusse,
Ne ja, son vuel, ne m'an meüsse
D'ansanble lui por nule rien.
- Dons me doiz tu conuistre bien
Se tu fus onques avoec moi
A la cort mon pere le roi.
- Par foi donc m'est bien avenu !
Or oez qui m'a retenu
An cest vergier si longuemant :
Trestot vostre comandemant
Voel je dire que qu'il me griet.
Cele pucele, qui la siet,
M'ama des anfance et je li.
A l'un et a l'autre abeli
Et l'amors crut et amanda,
Tant que ele me demanda
Un don, mes el nel noma mie.
Qui veheroit neant s'amie ?
N'est pas amis qui antresait
Tot le boen s'amie ne fait,
Sanz rien leissier et sanz faintise,
S'il onques puet an nule guise.
Creantai li sa volanté,
Et quant li oi acreanté,
Si vost ancor que li plevisse.
Se plus volsist, plus an feïsse,
Mes ele me crut par ma foi.
Fiancié li, si ne soi quoi
Tant qu'avint que chevaliers fui.
Li rois Evrains, cui niés je sui,
M'adoba veant mainz prodomes
Dedanz cest vergier ou nos somes.
Ma dameisele, qui siet la
Tantost de ma foi m'apela
Et dist que plevi li avoie
Que ja mes de ceanz n'istroie,
Tant que chevaliers i venist
Qui par armes me conqueïst.
Reisons fu que je remainsisse,
Ainz que ma fiance mantisse,

qu'un chevalier y vienne et me vainque en combat singulier. Plutôt que de trahir parole donnée, j'ai trouvé juste de rester ici comme je le lui avais promis. Quand j'ai compris la satisfaction qu'éprouvait celle que je chéris le plus au monde, j'ai feint que son idée me plaisait, car autrement elle m'aurait retiré son cœur, et c'était le sort que je voulais éviter à tout prix. Voilà la façon que ma demoiselle avait choisie pour me retenir longtemps : elle était certaine qu'il n'entrerait jamais dans le verger un vassal capable de me vaincre. Elle croyait ainsi me retenir captif jusqu'à la fin de mes jours. De mon côté, j'aurais agi déloyalement en hésitant à vaincre ceux sur lesquels j'avais l'avantage de la force : un tel choix aurait été ignoble. Je peux vous confier que, si le plus cher de mes amis m'avait affronté, je n'aurais pas hésité à le vaincre. Je ne me suis jamais lassé de porter les armes et je n'ai jamais renoncé au combat. Vous avez vu les heaumes de ceux que j'ai tués ? On ne peut me blâmer de leur mort, tout bien considéré, car si j'avais refusé le combat, j'aurais été faux et déloyal à l'égard de mon amie. Je vous ai dit toute la vérité. Apprenez que ce n'est pas un moindre honneur que d'avoir remporté la victoire sur moi. Vous avez causé une grande joie à la cour de mon oncle et à mes amis, car je pourrai partir d'ici. À l'avenir, tous ceux qui se présenteront à la cour participeront à cette Joie, c'est pourquoi ceux qui l'attendaient

Ja ne l'eüsse je plevi.
Des que ge soi le boen et vi[a]
A la rien que ge oi plus chiere,
N'an dui feire sanblant ne chiere
Que nule rien me despleüst,
Car, se ele l'aparceüst,
El retraissist a li son cuer,
Et je nel volsisse a nul fuer
Por rien qui poïst avenir.
Ensi me cuida retenir
Ma dameisele a lonc sejor :
Ne cuidoit pas que a nul jor
Deüst an cest vergier antrer
Vasaus qui me deüst outrer.
Par ce me cuida a delivre,
Toz les jorz que j'eüsse a vivre,
Avoec li tenir an prison.
Et ge feïsse mesprison
Se de rien nule me fainsisse[b]
Que trestoz ces ne conqueïsse
Vers cui ge eüsse puissance :
Vilainne fust tex delivrance.
Bien vos puis dire et acointier
Que je n'ai nul ami si chier
Vers cui je m'an fainsisse pas.
Onques mes d'armes ne fui las,
Ne de conbatre recreüz.
Bien avez les hiaumes veüz
De ces que j'ai vaincuz et morz,
Mes miens n'an est mie li torz,
Qui reison voldroit esgarder :
De ce ne me poi ge garder
Se ge ne volsisse estre fax
Et foi mantie et deslëax.
La verité vos en ai dite,
Et, sachiez bien, n'est pas petite
L'enor que vos avez conquise.
Mout avez an grant Joie mise
La cort mon oncle et mes amis,
C'or serai hors de ceanz mis.
Et[c] por ce que Joie an feront
Tuit cil qui a la cort vanront,

l'avaient appelée la Joie de la Cour. Ils l'ont attendue fort longtemps et, enfin, elle va leur être rendue grâce à vous qui l'avez conquise. Je ne sais par quel sortilège vous m'avez défait[1], moi qui suis un si valeureux chevalier. Il est donc juste que je vous dise mon nom. Dans ce pays on me nomme Mabonagrain[2], mais je n'étais point connu sous ce nom dans les lieux où l'on me voyait jadis. Du temps où j'étais jeune homme, je ne disais jamais mon nom, parce que je ne le connaissais pas[3]. Sire, je vous ai dit la vérité sur tout ce que vous m'avez demandé, mais il me reste encore quelque chose à vous dire. Il y a dans ce verger un cor que vous avez vu, je crois. Je ne peux sortir d'ici tant que vous ne l'aurez sonné. C'est alors seulement que vous m'aurez tiré de ma captivité et que la Joie commencera. C'est alors qu'aucun obstacle ne pourra empêcher celui qui entendra le son du cor de venir aussitôt à la cour. Levez-vous sans délai, allez vite chercher le cor, car vous n'avez aucune raison de retarder de faire ce qu'il vous faut faire. » Érec et le chevalier se levèrent en même temps : ils vinrent tous deux là où se trouvait le cor. Érec le détacha et en sonna : il y mit toutes ses forces si bien que l'on en entendit le son fort loin. Énide fut très joyeuse quand elle entendit la voix du cor, et Guivret aussi. Le roi et ses compagnons furent en liesse. Il n'y en avait pas un seul à qui cette

Joie de la Cort l'apeloient
Cil qui la joie an atandoient.
Tant longuemant l'ont atandue
Que premiers lor sera randue
Par vos, qui l'avez desresniee.
Mout avez matee et fesniee
Mon pris et ma chevalerie,
Et bien est droiz que je vos die
Mon non, quant savoir le volez :
Maboagrins[a] sui apelez,
Mes ne sui nes point coneüz
An leu ou j'aie esté veüz,
Par remanbrance de cest non,
S'an cest païs solemant non ;
Car onques tant con vaslez fui,
Mon non ne dis ne ne conui.
Sire, la veritez savez
De quanque vos requis m'avez,
Mes a dire vos ai ancor.
Il a an cest vergier un cor
Que bien avez veü, ce croi.
Hors de ceanz issir ne doi
Tant que le cor aiez soné,
Et lors m'avroiz desprisoné,
Et lors comancera la Joie.
Qui que l'antande et qui que l'oie,
Ja essoines ne le tandra,
Quant la voiz del cor antandra,
Qu'a la cort ne vaigne tantost[b].
Levez de ci, sire, alez tost
Por le cor isnelemant prandre,
Que n'i avez plus que atandre,
S'an feites ce que vos devez. »
Maintenant s'est Erec levez,
Et cil se lieve ansanble o lui ;
Au cor an vienent anbedui.
Erec le prant et si le sone,
Tote sa force i abandone
Si que mout loing an va l'oïe.
Mout s'an est Enyde esjoïe
Quant la voiz del cor antandi,
Et Guivrez mout s'an esjoï[c].
Liez est li rois et sa gent liee ;
N'i a un seul cui mout ne siee
Et mout ne pleise ceste chose :
Nus n'i cesse ne ne repose

chose ne plût beaucoup : nul ne cessa de se réjouir et de chanter. Ce jour-là, Érec put se vanter d'être la cause d'une joie sans pareille. Bouche d'homme ne saurait la décrire ou la raconter, mais je vous en dirai l'essentiel en peu de mots, sans m'attarder. La bonne nouvelle vola par le pays et, de tous les côtés, on se rendit à la cour sans s'attendre l'un l'autre, qui à pied, qui à cheval. Ceux qui étaient dans le verger s'apprêtèrent à désarmer Érec. Ils chantaient à qui mieux mieux la chanson de la Joie : les dames composèrent un lai qu'elles appelèrent le *Lai de la Joie*, mais ce lai eﬆ oublié aujourd'hui[1]. Son désir comblé, Érec était au sommet de la joie[2], mais, celle qui était assise sur le lit d'argent n'était pas très satisfaite. La Joie qu'elle voyait autour d'elle ne lui donnait aucun plaisir. N'arrive-t-il pas à beaucoup de devoir supporter ce qui leur eﬆ désagréable ? Quant à Énide, elle se comporta en dame courtoise. Voyant la jeune dame pensive, assise seule sur le lit, elle décida de s'approcher d'elle et de la prier, si cela ne lui était pas trop pénible, de lui raconter son hiﬆoire. Elle avait eu l'intention d'y venir sans compagnie, néanmoins plusieurs dames et demoiselles, parmi les plus eﬆimées et les plus belles, la suivirent par amitié. Elles aussi voulaient réconforter celle à qui la Joie était odieuse,

De joie feire et de chanter.
Ce jor se pot Erec vanter
C'onques tel joie ne fu feite :
Ne porroit pas eﬆre retreite
Ne contee par boche d'ome,
Mes je vos an dirai la some
Briemant sanz trop longue parole.
Par le païs novele vole
Qu'ainsi eﬆ la chose avenue.
Puis n'i ot nule retenue
Que tuit ne venissent a cort,
De toz sanz li pueples i cort
Qu'a pié que a cheval batant,
Que li uns l'autre n'i atant.
Et cil qui el vergier eﬆoient
D'Erec desarmer s'apreﬆoient,
Et chantoient par contançon
Tuit de la Joie une chançon.
Et les dames un lai troverent
Que le Lai de Joie apelerent,
Mes n'eﬆ gueres li lais saüz.
Bien eﬆ de joie Erec paüz
Et bien serviz a son creante.
Mes celi mie n'atalante
Qui sor le lit d'argent seoit :
La Joie que ele veoit
Ne li venoit mie a pleisir ;
Mes mainte gent covient sofrir
Et esgarder ce qui lor poise.
Mout fiﬆ Enyde que cortoise :
Por ce que pansive la vit
Et seule seoir sor le lit,
Li priﬆ talanz que ele iroit
A li, si li demanderoit
De son afeire et de son eﬆre,
Et anquerroit s'il pooit eﬆre
Qu'ele del suen li redeïﬆ,
Mes que trop ne li desseïﬆ.
Seule i cuida Enyde aler,
Que nelui n'i cuida mener,
Mes des dames et des puceles,
Mes mialz vaillanz et des plus beles,
La suioient une partie
Par amor et par conpaignie,
Et por celi feire confort
A cui la Joie enuioit fort ;

celle qui croyait qu'une fois sorti du verger son ami ne resterait plus auprès d'elle comme il en avait l'habitude. En effet, à qui que cela pût déplaire, le chevalier ne pouvait faire autrement que de sortir du verger, puisque l'heure et le temps en étaient venus. En vérité, il aurait été difficile de compter les larmes qui tombaient des yeux de la jeune dame et qui ruisselaient sur son visage. Elle était triste et s'affligeait plus que je ne peux le dire, pourtant elle se leva à l'approche de celles qui cherchaient à la consoler, sans pour cela cesser de se lamenter, puisqu'elle ne voyait personne qui fût capable de toucher son cœur. Énide la salua poliment. L'autre tarda à lui répondre, empêchée qu'elle était par les soupirs et les sanglots qui la troublaient et lui coupaient le souffle. Enfin, elle rendit son salut à Énide. Puis elle l'observa quelque temps : il lui semblait qu'elle l'avait vue et connue autrefois, mais elle n'en était pas tout à fait certaine. Alors elle se décida à lui demander de quel pays elle venait et d'où son seigneur était natif. Elle lui demanda aussi qui ils étaient tous les deux. Énide répondit aussitôt en lui disant toute la vérité : « Je suis la nièce du comte qui tient Laluth[1] en son domaine : j'y suis née et c'est là que j'ai été élevée. Ma mère est sa propre sœur. » Avant même d'en entendre davantage, la dame ne put s'empêcher de sourire. Elle fut si heureuse de ce qu'elle apprenait qu'elle en oublia son chagrin. Son cœur

Por ce qu'il li estoit a vis
C'or ne seroit mes ses amis
Avoec li tant com il soloit,
Quant il del vergier issir doit.
A cui que il desabelisse[a]
Ne puet müer qu'il ne s'an isse,
Que venue est l'ore et li termes :
Por ce li coroient les lermes
Des ialz tot contreval le vis.
Mout plus que je ne vos devis
Estoit dolante et correciee,
Et ne por quant si s'est dreciee ;
Mes de nule ne li est tant
De ces qui la vont confortant
Que ele an lest son duel a feire.
Enyde come deboneire
La salüe. Cele ne pot
De grant piece respondre mot,
Car sopir et sanglot li tolent
Qui mout l'anpirent et afolent.
Grant piece aprés li a randu
La dameisele son salu,
Et quant ele l'ot esgardee
Une grant piece et ravisee,
Sanbla li qu'ele l'ot veüe
Autre foiee et coneüe,
Mes n'an fu pas tres bien certainne.
Ne d'anquerre ne li fu painne
Dom ele estoit, de quel païs,
Et don ses sires ert naïs.
D'aus deus demande qui il sont.
Enyde tantost li respont
Et la verité li reconte :
« Niece, fet ele, sui le conte
Qui tient Laluth an son demainne,
Fille de sa seror germainne ;
A Laluth fui nee et norrie. »
Ne puet müer que lors ne rie
Cele qui tant s'an esjoïst,
Einz que plus dire li oïst,
Que de son duel mes ne li chaut.
De leesce li cuers li saut[b],

palpita d'allégresse. Elle ne put cacher sa joie : elle alla vite embrasser Énide. Elle la prit par le cou et lui dit : « Je suis votre cousine, c'est la vérité, et vous êtes la nièce de mon père, car lui et le vôtre sont frères[1]. Mais je pense que vous n'avez pas appris comment je suis venue dans ce pays. Mon père, votre oncle, était en guerre et des chevaliers de maints pays étaient venus se mettre à sa solde. Un de ces chevaliers[2] était accompagné du neveu du roi de Brandigan, qui resta près d'un an chez mon père, il y a de cela, je crois, douze années passées. J'étais encore très jeune et il était beau et gracieux. C'est à ce moment-là que nous avons conclu les accords entre nous deux. Je ne voulais rien qu'il ne voulût, si bien qu'il a commencé à m'aimer. Il m'a promis et juré d'être toujours mon ami et de m'emmener ici : la chose m'a plu et à lui aussi. Il était impatient de venir, et je l'étais aussi. Nous y sommes venus à l'insu de tous. À l'époque, vous et moi étions bien jeunes et petites. Je vous ai dit toute la vérité. Et maintenant, racontez-moi, comme je l'ai fait, comment et par quelle aventure votre ami vous a-t-il rencontrée ? — Belle cousine, répondit Énide, il m'a épousée avec le consentement de mon père et à la joie de ma mère. Tous nos parents le savaient et en étaient joyeux, comme ils devaient l'être[3]. Le comte lui-même en était heureux, car mon seigneur est si bon chevalier qu'on ne pourrait

Ne ne puet sa joie celer ;
Beisier la vet et acoler
Et dist : « Je sui vostre cosine,
Sachiez que c'est veritez fine,
Et vos estes niece mon pere,
Car il et li vostres sont frere.
Mes je cuit que vos ne savez,
Ne oï dire ne l'avez,
Comant je ving an ceste terre.
Li cuens vostre oncles avoit guerre,
Si vindrent a lui an soldees
Chevalier de maintes contrees.
Ensi, bele cosine, avint
Que avoec un soudoier vint[a]
Li niés le roi de Brandigan.
Chiés mon pere fu pres d'un an,
Bien a, ce croi, douze anz passez.
Ancor estoie anfes asez,
Et il ert biax et avenanz ;
La feïmes noz covenanz
Antre nos deus, tex con nos sist.
Einz ne vos rien qu'il ne volsist,
Tant qu'a amer me comança,
Si me plevi et fiança
Que toz jorz mes amis seroit
Et que il ça m'an amanroit ;
Moi plot et a lui d'autre part.
Lui demora et moi fu tart
Que ça m'an venisse avoec lui.
Si nos an venimes[b] andui
Que nus ne le sot mes que nos.
A cel jor antre moi et vos
Estïens juenes et petites.
Voir vos ai dit. Or me redites,
Ausi con ge vos ai conté,
De vostre ami la verité
Par quel avanture il vos a.
- Bele cosine, il m'espousa
Si que mes peres bien le sot
Et ma mere qui joie en ot.
Tuit le sorent et lié an furent
Nostre parant, si com il durent.
Liez an fu meïsmes li cuens,
Car il est chevaliers si buens

en trouver de meilleur. Maintenant, il n'a plus besoin de faire preuve de sa vaillance et de sa prouesse, car on ne connaît aucun autre chevalier de son âge, qui, je pense, puisse l'égaler. Il m'aime beaucoup et je l'aime encore plus, si bien que notre amour ne peut être plus grand. Pas un instant, je n'ai eu lieu ni raison de douter de mon amour pour lui : fils de roi, il m'a prise pauvre et dénudée. C'est par lui que mon honneur a augmenté, jamais plus grand honneur n'a été accordé à femme plus déshéritée. Et, si vous voulez bien m'écouter, je vous dirai sans rien cacher comment je suis arrivée à une telle grandeur. Jamais je ne me lasserai de le répéter. » C'est alors qu'elle lui apprit comment Érec était venu à Laluth, car elle n'avait rien à cacher. Elle lui conta son aventure dans les détails, sans rien omettre. Mais, quant à moi, je m'abstiendrai de vous la raconter de nouveau, car qui conte deux fois la même chose allonge son récit de façon ennuyeuse. Pendant qu'elles parlaient ensemble, une des dames s'était éloignée et s'était hâtée d'aller raconter aux barons ce qui se passait afin de faire croître et exalter la Joie. Ceux qui entendirent cette bonne nouvelle furent joyeux de cette Joie, mais quand Mabonagrain apprit que son amie s'était consolée, sa joie fut encore plus grande que celle des autres : en vérité, il se sentit soudainement très heureux. Le roi lui-même éprouva une joie encore plus grande

Qu'an ne porroit meillor trover,
Ne n'est or pas a esprover
De bonté ne de vaselage :
Ne set l'an tel de son aage,
Ne cuit que ses parauz soit nus.
Il m'ainme mout, et je lui plus,
Tant qu'amors ne puet estre graindre.
Onques ancor ne me soi faindre
De lui amer, ne je ne doi.
Voir, mes sires est filz de roi,
Et si me prist et povre et nue,
Par lui m'est tex enors creüe
Qu'ainz a nule desconseilliee
Ne fu si granz apareilliee.
Et s'il vos plest, jel vos dirai,
Si que de rien n'an mantirai,
Comant je ving a tel hautesce :
Ja del dire ne m'iert peresce. »
Lors li conta et reconut
Comant Erec vint a Laluth,
Car ele n'ot del celer cure.
Bien li reconta l'avanture
Tot mot a mot sanz antrelais.
Mes a reconter vos an lais,
Por ce que d'enui croist son conte
Qui deus foiz une chose conte.
Que qu'eles parolent ansanble,
Une dame seule s'an anble,
Qui as barons le vet conter
Por la Joie croistre et monter.
De ceste Joie s'esjoïrent
Tuit ansanble cil qui l'oïrent,
Et quant Maboagrains le sot,
Sor toz les autres joie en ot.
Ce que s'amie se conforte,
Et la dame qui li aporte
La novele hastivemant,
L'a fet mout lié soudenemant.
Liez an fu meïsmes li rois,
Qui grant joie feisoit einçois,

que celle qu'il avait exprimée auparavant. Énide vint à son seigneur et lui amena sa cousine qui était plus belle, plus noble et plus gracieuse que ne l'était Hélène. Accompagnés de tous les gens, Érec et Mabonagrain, Guivret et le roi Évrain accoururent aussitôt à leur rencontre. Ils les saluèrent et les honorèrent sans hésitation ni réticence. Mabonagrain se réjouissait de la présence d'Énide et elle était heureuse de le voir. Érec et Guivret se réjouissaient eux aussi de la présence de la cousine. Ils manifestèrent leur grande joie en s'embrassant et en échangeant des baisers. Il était maintenant temps de rentrer, car le séjour dans le verger s'était déjà trop prolongé. Le roi en tête, ils se préparèrent à partir, sans cesser pour autant de se réjouir et de s'embrasser de joie. Mais avant qu'ils y arrivent, les barons des pays environnants s'étaient rendus au château car tous ceux qui avaient appris la nouvelle de la Joie y étaient venus, ceux du moins qui l'avaient pu. La foule était grande. Grands et petits, riches et pauvres s'empressaient de saluer Érec. À tour de rôle, ils s'inclinaient devant lui pour le saluer en répétant : « Que Dieu sauve celui par qui est revenue la joie et la liesse dans notre cour ! Que Dieu sauve le plus fortuné des hommes jamais créés ! » Ils accompagnèrent Érec jusqu'à la cour en manifestant leur joie à qui mieux mieux. Harpes, vielles, violons[1], psaltérions et

Mes or la fet asez graignor.
Enyde vient a son seignor
Et sa cosine o lui amainne,
Plus bele que ne fu Elainne
Et plus gente et plus avenant.
Contre eles corent maintenant
Antre Erec et Maboagrain
Et Guivret et le roi Evrain,
Et trestruit li autre i acorent,
Si les salüent et enorent,
Que nus ne s'an faint ne retret.
Maboagrains grant joie fet
D'Enyde, et ele ausi de lui.
Erec et Guivrez anbedui
Refont joie de la pucele.
Grant joie font et cil et cele,
Si s'antrebeisent et acolent.
De raler el chastel parolent,
Car trop ont el vergier esté.
De l'issir sont tuit apresté,
Si s'an issent joie feisant
Et li uns l'autre antre beisant.
Trestuit aprés le roi s'an issent,
Mes ainz que el chastel venissent,
Furent asanblé li baron
De tot le païs an viron,
Et tuit cil qui la Joie sorent
I vindrent, qui venir i porent.
Granz fu l'asanblee et la presse :
Chascuns d'Erec veoir s'angresse
Et haut, et bas, et povre, et riche.
Li uns devant l'autre se fiche,
Si le salüent et anclinent
Et dïent tuit c'onques ne finent :
« Dex saut celui par cui ressort
Joie et leesce an nostre cort !
Dex saut le plus boen eüré
Que Dex a feire ait anduré ! »
Ensi jusqu'a la cort l'an mainnent
Et de joie faire se painnent,
Si con li cuer les an semonent.
Harpes, vïèles, i resonent,

symphonies résonnaient, aussi bien que tous les autres instruments à corde que je pourrais énumérer et nommer. Mais je veux vous faire un bref résumé. Le roi honora Érec autant qu'il le put, et tous les autres le firent sans réserve. Sans exception, tous les chevaliers lui offrirent de se mettre à son service. La célébration du retour de la Joie dura trois jours entiers, et Érec ne put se mettre en route pour son pays avant le quatrième matin. Il refusa de retarder son départ malgré les prières qu'on lui faisait. Le moment venu de prendre congé, ils étaient si nombreux qui manifestaient leur joie en se pressant autour de lui qu'il lui aurait fallu une demi-journée entière pour rendre tous les saluts. Érec embrassa et salua chaque baron et recommanda tous les autres à Dieu en une seule invocation. Énide ne resta pas muette quand elle prit congé des barons : elle les salua à tour de rôle en les nommant chacun par leur nom, et eux tous ensemble lui rendirent son salut. Au moment du départ, elle embrassa et baisa doucement sa cousine. Ils sont partis. L'aventure de la Joie est finie[1].

Chacun s'en alla ou s'en retourna. Érec et Guivret poursuivirent leur route avec joie, jusqu'à ce qu'ils arrivent devant le château où on leur avait dit que séjournait le roi Arthur. On avait saigné[2] le roi la veille. Celui-ci se sentait déprimé, car en tout et partout, en privé et dans ses chambres, il n'avait que cinq cents barons de sa maison avec lui.

Gigues, sautier et sinphonies
Et trestotes les armonies
Qu'an porroit dire ne nomer.
Mes je le vos vuel assomer
Briemant[a] sanz trop longue demore.
Li rois a son pooir l'enore,
Et tuit li autre sanz feintise
N'i a nul qui de son servise
Ne s'aparaut mout volantiers.
Trois jorz dura la Joie antiers,
Einz qu'Erec s'an poïst torner.
Au quart ne volt plus sejorner
Por rien qu'an li seüst proier.
Grant joie[b] ot a lui convoier, [dre.
Et mout grant presse au congié pran-
Ne pooit pas les saluz randre
An demi jor par un et un,
S'il volsist respondre a chascun :
Les barons salue et acole,
Les autres a une parole
Comande a Deu toz et salue.
Et Enyde ne rest pas mue
Au congié prandre des barons :
Toz les salüe par lor nons,
Et il li tuit comunemant.
Au departir mout dolcemant
Beise et acole sa cosine.
Departi sont. La Joie fine.
Cil s'an vont, et cil s'an retornent.
Erec et Guivrez ne sejornent,
Mes a joie lor voie tindrent
Tant que au chastel tot droit vindrent
Ou li rois lor fu anseigniez.
Le jor devant estoit seniez :
Ansanble o lui priveemant
En ses chanbres tant seulemant[c]
Cinc cenz barons de[d] sa meison.
Onques mes an nule seison
Ne fu trovez li rois si seus,
Si an estoit mout angoisseus

Il était triste de ne pas avoir plus de gens à sa cour. Jamais, en aucune saison, il ne s'était senti aussi seul[1]. C'est le moment que choisit le messager dépêché par Érec et Guivret pour annoncer leur venue. Le messager, précédant la troupe, trouva le roi avec tous ses gens, les salua en homme bien appris, et leur dit : « Sire, je viens de la part d'Érec et de Guivret le Petit. » Puis il lui annonça qu'ils allaient bientôt arriver pour le voir à sa cour. Le roi répondit : « Qu'ils soient les bienvenus ces deux preux et vaillants barons ! Je n'en connais nulle part de meilleurs qu'eux. L'éclat de ma cour en sera rehaussé. » Il fit venir la reine et lui apprit la nouvelle. Alors, ses barons firent seller leurs chevaux pour aller au-devant des voyageurs. Ils étaient si pressés de partir qu'ils ne chaussèrent même pas leurs éperons. En deux mots je dirai que la troupe des petites gens d'Érec et de Guivret, serviteurs, cuisiniers, bouteillers était arrivée au bourg pour préparer les logis. Le gros de la compagnie les suivait de si près qu'il était déjà entré dans la ville. C'est là qu'ils trouvèrent ceux de la cour qui allaient à leur rencontre. Ils échangèrent saluts et baisers avant d'aller à leur logis où, à leur aise, ils changèrent de vêtements pour mettre leurs plus belles robes. Une fois habillés, ils partirent pour la cour. À leur arrivée, le roi accueillit immédiatement Érec et Énide. La reine qui désirait ardemment les revoir était présente. Le roi fit asseoir

Que plus n'avoit gent a sa cort.
A tant uns messages acort,
Que il orent fet avancier
Por lor venue au roi noncier,
Si s'an vint tost devant la rote.
Le roi trova et sa gent tote,
Si le salüe come sages
Et dist : « Sire, ge sui messages
Erec et Guivret le Petit. »
Aprés li a conté et dit
Qu'a sa cort veoir le venoient.
Li rois respont : « Bien veignant soient
Come baron vaillant et preu !
Meillors d'aus deus ne sai nul leu ;
D'aus iert mout ma corz amandee. »
Lors a la reïne mandee,
Si li a dites les noveles.
Li autre font metre lor seles
Por aler contre les barons,
Einz ne chaucierent esperons,
Tant se hasterent de monter.
Briemant vos voel dire et conter
Que ja estoit el borc[a] venue
La rote de la gent menue,
Garçon, et queu, et botellier
Por les ostex aparellier ;
La granz rote venoit aprés.
S'estoient ja venu si pres
Qu'an la vile estoient antré.
Maintenant se sont ancontré,
Si s'antre salüent et beisent.
As ostex vienent, si s'aeisent,
Si se desvestent et atornent,
De lor beles robes s'atornent,
Et quant il furent atorné,
A la cort s'an sont retorné.
A cor vienent, li rois les voit,
Et la reïne, qui desvoit
D'Erec, et d'Enyde veoir[b].
Li rois les fet lez lui seoir,

Érec à côté de lui, il l'embrassa et il embrassa Guivret. Il mit ses bras autour du cou d'Énide et lui donna joyeusement des baisers. La reine n'hésita pas à embrasser Érec et Énide : elle était si joyeuse que l'on aurait pu aller chasser l'oiseau avec elle[1]. Chacun s'efforçait de leur faire bon accueil. Le roi demanda ensuite le silence et pria Érec de le mettre au courant de ses aventures. Le murmure apaisé, Érec commença son récit et raconta ses aventures sans en oublier une seule. Croyez-vous vraiment que je vais vous répéter ce récit ? Mais pas du tout, puisque je viens de vous le raconter dans tous les détails. Il serait long et fastidieux de recommencer et d'arranger le récit qu'Érec leur fit, à savoir pourquoi il avait quitté son pays, comment il avait défait trois chevaliers, puis cinq, puis par quelle aventure le comte avait voulu lui causer une si grande honte et comment il avait vaincu les géants. Il leur raconta toutes ses aventures en ordre, l'une après l'autre. Il raconta aussi comment il avait brisé le crâne du comte qui était assis à table, et comment il avait récupéré son destrier. « Érec, bel ami, dit le roi, demeurez donc à ma cour, comme vous en aviez coutume. — Sire, répondit Érec, puisque vous le voulez, je resterai très volontiers deux ou trois années entières, mais priez Guivret d'y demeurer aussi, et je l'en prierai moi-même. » Le roi en pria Guivret et celui-ci accepta. C'est ainsi

Si beise Erec et puis Guivret ;
Enyde au col ses deus braz met,
Si la rebeise[a] et fet grant joie.
La reïne ne rest pas coie
D'Erec et d'Enyde acoler :
De li poïst l'en oiseler[b],
Tant estoit de grant joie plainne.
Chascuns d'ax conjoïr se painne ;
Et li rois pes feire comande,
Puis anquiert Erec et demande
Noveles de ses avantures.
Quant apeisiez fu li murmures,
Erec ancomance son conte :
Ses avantures li reconte,
Que nule n'en i antroblie.
Mes cuidiez vos que je vos die
Quex acoisons le fist movoir ?
Naie, que bien savez le voir
Et de icé et d'autre chose,
Si con ge la vos ai esclose :
Li reconters me seroit griés,
Que li contes n'est mie briés,
Qui le voldroit recomancier,
Et les paroles ragencier
Si com il lor conta et dist :
Des trois chevaliers qu'il conquist,
Et puis des cinc, et puis del conte
Qui feire li volt si grant honte,
Et puis des jaianz dist aprés.
Trestot en ordre pres a pres
Ses avantures lor conta
Jusque la ou il esfronta
Le conte qui sist au mangier,
Et con recovra son destrier[c].
« Erec, dist li rois, biax amis,
Or remanez an cest païs
En ma cort, si con vos solez.
- Sire, des que vos le volez,
Je remandrai mout volentiers
Deus anz ou trois trestoz antiers,
Mes prïez Guivret tot ausi
Del remenoir, et gel li pri. »
Li rois del remenoir le prie,
Et cil la remenance otrie.

qu'ils y demeurèrent tous les deux à cause de l'affection et de l'estime que le roi avait pour eux. Tous les trois séjournèrent à la cour jusqu'à la nouvelle du décès du père d'Érec, le roi Lac, qui était très âgé. À la mort de Lac, les plus hauts hommes de son royaume étaient immédiatement partis à la recherche d'Érec dont ils s'enquérirent jusqu'à ce qu'ils le trouvent à Tintagel, huit jours avant la Nativité. Ils lui dirent comment son père, le vieillard aux cheveux blancs, était mort et trépassé. Érec fut plus affligé qu'il ne put le laisser paraître à ses gens, car deuil de roi n'est pas de bon ton : il ne convient pas que roi montre sa douleur. À Tintagel où il se trouvait, Érec fit chanter des vigiles et des messes, et fit des dons aux hôtels-Dieu et aux églises comme il l'avait promis. Parce qu'il était juste qu'il le fasse, il choisit plus de cent soixante-neuf pauvres miséreux et les vêtit de neuf. Il donna aux pauvres clercs et aux prêtres des chapes noires et de chaudes pelisses de dessous. Pour l'amour de Dieu, il fut généreux envers tous : il distribua plus d'un setier de deniers à ceux qui en avaient besoin. Ses richesses partagées, Érec agit avec sagesse et reçut sa terre du roi Arthur[1]. Ensuite, il le pria de venir le couronner à sa propre cour. Le roi lui répondit de se préparer, lui et sa femme, car il irait les couronner tous les deux à la Nativité qui venait : « Je vous couronnerai

Ensi remainnent amedui :
Li rois les retient avoec lui,
Ses tint mout chiers et enora.
Erec a cort tant demora,
Guivrez, et Enyde, antr'aus trois,
Que morz fu ses peres li rois,
Qui vialz ert et de grant aage.
Maintenant murent li message :
Li baron qui l'alerent querre,
Li plus haut home de sa terre,
Tant le quistrent et demanderent
Que a Tintajuel le troverent,
Huit jorz devant Natevité.
Cil li distrent la verité,
Comant il estoit avenu
De son pere le viel chenu,
Qui morz estoit et trespassez.
Erec an pesa plus asez
Qu'il ne mostra sanblant as genz,
Mes diaus de roi n'est mie genz,
N'a roi n'avient qu'il face duel.
La ou il ert, a Tintajuel,
Fist chanter vigiles et messes,
Promist et randi les promesses,
Si com il les avoit promises,
As meisons Deu et as eglises.
Mout fist bien ce que fere dut :
Povres mesaeisiez eslut
Plus de cent et soissante et nuef,
Si les revesti tot de nuef ;
As povres clers et as provoires
Dona, que droiz fu, chapes noires
Et chaudes pelices desoz.
Mout fist por Deu grant bien a toz :
A ces qu'an avoient mestier
Dona deniers plus d'un setier.
Qant departi ot son avoir,
Aprés fist un mout grant savoir,
Que del roi sa terre reprist.
Aprés si li pria et dist
Qu'il le coronast a sa cort.
Li rois dist que tost s'an atort,
Car coroné seront andui,
Il et sa famë avoec lui,
A la Natevité qui vient,
Et dist : « Aler nos an covient

à Nantes en Bretagne[1]. C'est là que vous porterez les insignes royaux : la couronne et le sceptre. Je vous accorde ce don et cet honneur. » Érec le remercia de la faveur extraordinaire qu'il lui faisait. À la Nativité, le roi manda tous ses barons un à un. Il commanda aux dames de venir aussi : nul ne s'excusa. Érec, de son côté, en convoqua un grand nombre, et bien qu'il en eût invité beaucoup, il en vint encore plus que l'on n'en attendait. Ils vinrent pour le servir et lui faire honneur. Je ne saurais vous dire qui étaient les invités ni quel nom ils portaient, ni nommer ceux qui étaient venus. Certains purent venir et d'autres en furent empêchés. Le père et la mère de ma dame Énide ne furent pas oubliés. Ils arrivèrent les premiers en très riche équipage comme il convenait à un châtelain, puissant baron. Ils avaient laissé derrière les chapelains, les folles gens et les badauds[2]. Ils n'étaient suivis que de bons chevaliers et que de gens bien équipés, car ils avaient dû faire chaque jour de longues étapes à cheval pour arriver la veille de la Nativité dans la cité de Nantes, où ils parvinrent avec joie et grand honneur. Ils se dirigèrent alors vers la haute salle sans s'arrêter. À leur vue, Érec et Énide allèrent vite à leur rencontre, les saluèrent, les embrassèrent, leur parlèrent tendrement et leur firent grande fête, comme il se devait. Après ces réjouissances ils les présentèrent au roi, se tenant tous les quatre par la main.

De si qu'a Nantes an Bretaigne ;
La porteroiz[a] roial ansaigne,
Corone el chief et ceptre[b] el poing :
Cest don et ceste enor vos doing. »
Erec le roi an mercia
Et dist que mout doné li a.
A la Natevité ansanble
Li rois toz ses barons asanble,
Trestot par un et un les mande,
Et les dames venir comande.
Toz les manda, nus n'i remaint.
Et Erec an remanda maint :
Maint venir en i comanda,
Plus en i vint qu'il ne cuida
Por lui servir et enor fere.
Ne vos sai dire ne retrere
Qui fu chascuns ne de lor non,
Mes qui qu'i venist ne qui non,
Erec n'oblia pas le pere
Ma dame Enyde ne sa mere.
Cil fu mandez premieremant,
Et vint a cort mout richemant
Con riches ber et chastelains :
N'ot pas rote de chapelains
Ne de gent fole n'esbaïe,
Mes de bone chevalerie
Et de gent mout bien atornee.
Chascun jor font mout grant jornee,
Tant chevalchierent chascun jor
Qu'a grant joie et a grant enor,
La voille de Natevité,
Vindrent a Nantes la cité.
Onques nul leu ne s'aresterent
Jusqu'an la haute sale antrerent.
Erec et Enyde les voient[c],
Ancontre vont, plus ne deloient,
Si les salüent et acolent,
Mout dolcemant les aparolent
Et font joie, si com il durent.
Quant antre conjoï se furent,
Tuit quatre main a main se tindrent,
Jusque devant le roi s'an vindrent,

Le roi et la reine qui était assise à son côté les saluèrent aussitôt. Érec prit le père d'Énide par la main et dit au roi : « Sire, je vous présente mon bon hôte et mon bon ami, celui qui m'a fait le grand honneur de me faire seigneur de sa maison. Avant même de savoir qui j'étais, il m'hébergea parfaitement, il m'abandonna tout ce qu'il avait, et sans prendre conseil d'autrui, il me donna même sa fille. — Et cette dame qui l'accompagne, dit le roi, qui est-elle ? — Sire, cette dame est la mère de ma femme, dit Érec, sans rien lui cacher. — Est-elle vraiment sa mère ? — En effet, elle l'est, sire. — En vérité, je déclare que la fleur qui sort d'une si belle ente ne peut être que belle et gracieuse, et que le fruit que l'on y cueille ne peut être que le meilleur, car de la bonne chose émane un suave parfum[1]. Énide est belle et elle l'est à bonne raison et de bon droit, puisque sa mère est si belle dame et que son père est beau chevalier. Elle ne les trahit en rien, car descendant d'eux, elle leur ressemble par maints traits. » Le roi se tut après leur avoir commandé de s'asseoir : ils lui obéirent aussitôt. Énide éprouvait une grande joie à la vue de son père et de sa mère qu'elle n'avait pas vus depuis si longtemps. Tout ce qui lui arrivait lui semblait bon et lui plaisait grandement. Sa joie s'était tellement accrue qu'elle n'arrivait pas à l'exprimer tant elle était grande. Je ne veux

Si le salüent maintenant,
Et puis la reïnë[a] ansemant
Qui delez lui seoit an coste.
Erec tint par la main son oste
Et dist : « Sire, veez vos ci
Mon boen oste et mon boen ami,
Qui me porta si grant enor
Qu'an sa meison me fist seignor.
Einz qu'il me coneüst de rien,
Me herberja et bel et bien,
Quanque il ot m'abandona,
Neïs sa fille me dona
Sanz los et sanz consoil d'autrui.
- Et ceste dame ansanble o lui,
Amis, fet li rois, qui est ele ? »
Erec nule rien ne li cele :
« Sire, fet il, de ceste dame
Vos di qu'ele est mere ma fame.
- Sa mere est ele ? - Voire, sire.
- Certes donc puis je tres bien dire
Que mout doit estre bele et gente
La flors qui ist de si bele ante,
Et li fruiz miaudres qu'an i quiaut,
Car qui de boen ist soëf iaut.
Bele est Enyde et bele doit
Estre par reison et par droit,
Que bele dame est mout sa mere,
Biau chevalier a en son pere.
De rien nule ne les angigne,
Car mout retret bien et religne
A anbedeus de mainte chose. »
Ci se test li rois et repose ;
Si lor comande qu'il s'asieent.
Cil son comandemant ne vieent :
Assis se sont tot maintenant.
Or a Enyde joie grant,
Car son pere et sa mere voit,
Que mout lonc tans passé avoit
Que ele nes avoit veüz.
Mout l'an est granz joies creüz,
Mout l'en fu bel et mout li plot,
S'an fist joie quanqu'ele pot,
Mes n'en pot pas tel joie faire
Qu'ancor n'an fust la joie maire.

pas vous en dire davantage pour l'instant, car mon cœur se porte vers ces gens qui, de divers pays, s'étaient assemblés à Nantes. Il y avait beaucoup de comtes et de rois, de Normands, de Bretons, d'Écossais et d'Irlandais. Il y avait de très riches barons d'Angleterre et de Cornouaille. Depuis le pays de Galles jusqu'à l'Anjou, le Maine et le Poitou[1], il n'y avait chevalier de haut rang, ou dame noble et bien née, parmi les meilleures et les plus gracieuses, qui ne se soient rendus à la cour de Nantes où le roi les avait mandés. Écoutez bien maintenant, si cela vous plaît. Une fois la cour assemblée, avant l'heure de tierce, le roi Arthur adouba plus de quatre cents chevaliers, tous fils de comtes et de rois. À chacun il donna trois chevaux et trois paires de robes afin qu'ils contribuent à faire briller sa cour avec plus d'éclat. Le roi était très puissant et généreux : il ne donna pas de simples manteaux de serge, de brunette, ou de fourrure de lapin, mais, au contraire, il en donna de samit et d'hermine, de vair d'une seule pièce, et d'étoffe diaprée. Ils étaient tous bordés d'orfrois droits et durs. Alexandre, qui fit tant de conquêtes qu'il fut maître de l'univers entier, si généreux et riche fût-il, ne fut que pauvre et chiche en comparaison du roi Arthur ! César qui fut empereur de Rome et tous les rois qui sont mentionnés dans les dits[2] et dans les chansons de geste, ne donnèrent jamais au cours d'une seule fête autant que le roi

Ne je n'an voel ore plus dire,
Car vers la gent li cuers me tire
Qui la estoit tote asanblee
De mainte diverse contree.
Asez i ot contes et rois,
Normanz, Bretons, Escoz, Irois[a] ;
D'Eingleterre et de Cornoaille
I ot mout riche baronaille,
Car des Gales jusqu'an Anjo,
Ne el Maine ne an Peito[b],
N'ot chevalier de grant afeire
Ne gentil dame deboneire
Don les meillors et les plus gentes
Ne fussent a la cort a Nentes,
Que li rois les ot toz mandez.
Or oez, se vos comandez :
Quant la corz fu tote asanblee,
Einçois[c] que tierce fust sonee,
Ot[d] adobez li rois Artus
Quatre cenz chevaliers et plus,
Toz filz de contes et de rois :
Chevax dona a chascun trois
Et robes a chascun trois peire,
Por ce que sa corz mialz apeire.
Mout fu li rois puissanz et larges :
Ne dona pas mantiax de sarges,
Ne de conins ne de brunetes,
Mes de samiz et d'erminetes,
De veir antier et de diapres,
Listez d'orfrois roides et aspres.
Alixandres, qui tant conquist
Que desoz lui tot le mont mist,
Et tant fu larges et tant riches,
Fu anvers lui povres et chiches !
Cesar, l'empereres de Rome,
Et tuit li roi que l'en vos nome
An diz et an chançons de geste,
Ne dona tant a une feste

Arthur donna le jour du couronnement d'Érec. César et Alexandre, mis ensemble, n'auraient osé dépenser autant que l'on dépensa à cette occasion[1]. Divers manteaux, que l'on avait tirés des malles, étaient déposés ici et là, à travers toutes les salles, pour que ceux qui en voulaient puissent en prendre sans empêchement. Au milieu de la cour, sur un tapis, on avait posé une trentaine de muids d'esterlins blancs[2], car à cette époque[3], depuis le temps de Merlin, les esterlins avaient cours par toute la Bretagne. Ce soir-là, chacun put en faire provision et en apporter autant qu'il en voulait à son hôtel. Le jour de Noël, à l'heure de tierce, les invités s'assemblèrent. Le cœur d'Érec était ravi à cause de la grande joie qui s'approchait. Nul homme, si versé qu'il soit dans l'art de dire, ne saurait décrire ni le tiers, ni le quart, ni le cinquième du faste de ce couronnement. Je m'engage donc dans une bien folle entreprise, moi qui veux m'appliquer à décrire cette pompe. Mais puisqu'il le faut, advienne que pourra, j'oserai en dire une partie selon que mon petit sens me le permet.

Dans la salle, il y avait deux beaux fauteuils neufs en ivoire blanc. Ils étaient absolument semblables de forme et de taille. Celui qui les avait façonnés avait fait montre d'une grande subtilité et de beaucoup d'ingéniosité, car dans tous les détails et de tous les côtés, ils étaient si semblables du point de vue de la hauteur, de la largeur et de l'ornementation qu'il

Come li rois Artus dona
Le jor que Erec corona.
Ne tant n'osassent pas despandre
Antre Cesar et Alixandre
Com a la cort ot despandu.
Li mantel furent estandu
A bandon par totes les sales,
Tuit furent gitié hors des males,
S'an prist qui vost, sanz contrediz.
En mi la cort, sor un tapiz,
Ot trante muis d'esterlins blans,
Car lors avoient a cel tans
Coreü des le tans Merlin
Par tote Bretaigne esterlin.
Iluec pristrent livreison tuit :
Chascuns an porta cele nuit
Tant com il vost a son ostel.
A tierce, le jor de Noël,
Sont ilueques tuit asanblé.
Tot ot Erec le cuer anblé
La granz joie qui li aproche.
Or ne porroit lengue ne boche
De nul home, tant seüst d'art,
Deviser le tierz ne le quart
Ne le quint de l'atornemant
Qui fu a son coronemant.
Donc voel ge grant folie anprandre,
Qui au descrivre voel antandre ;
Mes des que feire le m'estuet,
Or aveigne qu'avenir puet[a] :
Ne leirai pas que ge n'an die
Selonc mon san une partie.
En la sale ot deus faudestués
D'ivoire, blans et biax et nués,
D'une meniere et d'une taille.
Cil qui les[b] fist, sanz nule faille,
Fu mout soutix et angigneus,
Car si les fist sanblanz andeus
D'un haut, d'un lonc et d'un ator,
Ja tant n'esgardessiez antor

était impossible de les distinguer l'un de l'autre. Aucun bois n'entrait dans leur composition, mais exclusivement de l'ivoire et de l'or fin. Ils avaient été sculptés avec grand art : deux des pieds représentaient des léopards et les deux autres des crocodiles[1]. Le chevalier Bruiant des Îles[2] en avait fait don en hommage au roi et à la reine.

Le roi Arthur s'assit sur un des fauteuils et sur l'autre, il fit asseoir Érec qui était vêtu d'une robe moirée. Nous avons lu la description de cette robe dans un livre[3]. Pour que l'on ne dise pas que je mens, je m'en rapporte à Macrobe qui mit tous ses soins à enseigner l'art de la description[4]. C'est Macrobe qui m'a appris à décrire la façon et le dessin de l'étoffe, comme ils le sont dans ce livre. Quatre fées avaient créé cette étoffe avec grand art et grande maîtrise. La première y avait tracé le portrait de Géométrie[5] et illustré comment celle-ci observe et mesure l'étendue du ciel et de la terre en sorte que rien ne lui échappe : le bas, le haut, puis la largeur, puis la longueur. Ensuite, comment elle observe tout au long l'étendue et la profondeur de la mer, et comment elle mesure ainsi le monde tout entier. Ce dessin était l'œuvre de la première fée. La deuxième fée avait mis sa peine à représenter Arithmétique en s'efforçant de bien montrer comment, avec sagesse, elle dénombre les jours et les heures du temps, comment elle mesure l'eau de la mer goutte à goutte, et comment elle compte

Por l'un de l'autre dessevrer
Que ja i poïssiez trover
An l'un qui an l'autre ne fust.
N'i avoit nule rien de fust,
Se d'or non et d'ivoire fin.
Antaillié furent de grant fin,
Car li dui manbre d'une part
Orent sanblance de liepart,
Li autre dui de corquatrilles[a].
Uns chevaliers, Bruianz des Illes,
En avoit fet don et seisine[b]
Le roi Artus et la reïne.
Li rois Artus sor l'un s'asist,
Sor l'autre Erec aseoir fist,
Qui fu vestuz d'un drap de moire.
Lisant trovomes an l'estoire
La description de la robe,
Si an trai a garant Macrobe
Qui an l'estoire mist[c] s'antante,
Que l'an ne die que[d] je ne mante.
Macrobe m'anseigne a descrivre,
Si con je l'ai trové el livre,
L'uevre del drap et le portret.
Quatre fees l'avoient fet
Par grant san et par grant mestrie.
L'une i portraist Geometrie[e]
Si com ele[f] esgarde et mesure
Con li ciax et la terre dure,
Si que de rien nule n'i faut
Et puis le bas, et puis le haut,
Et puis le lé, et puis le lonc,
Et puis esgarde par selonc
Con la mers est lee et parfonde,
Et si mesure tot le monde.
Ceste oevre i mist la premerainne.
Et la seconde mist sa painne[g]
En Arimetique portraire,
Si se pena de mout bien faire,
Si com ele nonbre par sans
Les jorz et les ores del tans,
Et l'eve de mer gote a gote,
Et puis la gravele trestote,

les grains de sable et puis les étoiles une à une, comment elle sait dire la vérité, et compter les feuilles des arbres dans un bois, comment jamais elle ne se trompe dans ses nombres, comment jamais elle ne ment en rien, car elle s'applique avec soin. Telle eſt l'œuvre d'Arithmétique. La troisième fée avait représenté Musique en qui s'accordent tous les plaisirs du chant et du déchant[1], et, sans discorde, ceux de la harpe, de la rote et de la vielle. Cette œuvre était bonne et belle, car elle illuſtrait tous les inſtruments et tous les plaisirs. La quatrième fée avait réussi une très bonne œuvre, car elle y avait reproduit le meilleur des arts. Elle avait entrepris de représenter Aſtronomie qui fait de si grandes merveilles en consultant les étoiles, la lune et le soleil. Aſtronomie ne prend conseil en aucun autre lieu sur ce qu'il lui faut faire, car ils la conseillent judicieusement sur tout ce qu'elle leur demande, et lui font savoir en toute certitude tout ce qui a été et tout ce qui sera, sans mensonge et sans tromperie. Ces représentations étaient brodées et tissées en fils d'or dans l'étoffe dont était faite la robe d'Érec. La fourrure des bordures qui y était cousue provenait de bêtes étranges qui avaient la tête toute blonde, le cou noir comme des mûres, le dos vermeil, le ventre noir et la queue indigo. Ces bêtes-là naissent en Inde et se nomment berbiolettes[2]. Elles ne se nourrissent que d'épices, de cannelle et de girofle nouvelle. Que pourrais-je vous dire du manteau ?

Et les eſtoiles tire a tire.
Bien an set la verité dire,
Et quantes fuelles an bois a :
Onques nonbres ne l'an boisa,
Ne ja n'an mantira de rien,
Car ele i viaut antandre bien.
Tex ert l'uevre d'Arimetique.
Et la tierce oevre ert de Musique[a],
A cui toz li deduiz s'acorde,
Chanz et deschanz, et, sanz descorde[b],
D'arpe, de rote et de vïele.
Ceſte oevre eſtoit et boene et bele,
Car devant lui gisoient tuit
Li eſtrumant et li deduit.
La quarte, qui aprés ovra,
A mout boene oevre recovra,
Que la meillor des arz i miſt :
D'Aſtronomie s'antremiſt,
Cele qui fet tante mervoille
Et as eſtoiles s'an consoille
Et a la lune et au soloil.
En autre leu n'an prant consoil
De rien qui a feire li soit.
Cil la consoillent bien a droit
De quanque cele les requiert[c],
Et quanque fu et quanque iert,
Li font certainnemant savoir[d],
Sanz mantir et sanz decevoir.
Ceſte oevre fu el drap portreite
Don la robe Erec eſtoit feite
A fil d'or ovree et tissue.
La pane qui i fu cosue
Fu d'unes contrefetes beſtes
Qui ont totes blondes les teſtes
Et les cos[e] noirs com une more
Et les dos ont vermauz desore,
Les vantres noirs[f] et la coe inde.
Itex beſtes neissent en Inde,
Si ont berbioletes[g] non,
Ne manjüent s'espices[h] non,
Quenele et girofle novel.
Que vos diroie del mantel ?

Il était splendide, très bon et très beau. Il avait quatre pierres aux fermoirs : deux chrysolithes d'un côté, et deux améthystes de l'autre, toutes montées sur or. À cette heure, Énide n'était pas encore arrivée au palais. Quand le roi vit qu'elle tardait, il commanda à Gauvain d'aller la chercher. Gauvain y courut en hâte, accompagné par le roi Cardüant et par le généreux roi de Galvoie. Guivret le Petit les escortait, et puis Yder, fils de Nut. D'autres barons voulurent les accompagner pour faire escorte aux dames : il y en avait assez pour détruire une armée. Ils étaient plus d'un millier. La reine avait mis tous les soins possibles à parer Énide qui fut conduite au palais entre Gauvain le Courtois, d'un côté, et le généreux roi de Galvoie qui la chérissait beaucoup à cause de son neveu Érec, de l'autre. À l'arrivée des dames, le roi Arthur s'empressa à leur rencontre et, courtoisement, fit asseoir Énide à côté d'Érec, car il voulait lui faire grand honneur. Il commanda aussitôt que l'on tire de son trésor deux couronnes d'or fin massif. Les couronnes lui furent apportées dès qu'il l'eut ordonné. Chacune était sertie de quatre escarboucles dont la plus petite jetait un éclat incomparablement plus vif que celui de la lune : ceux qui étaient au palais en furent aveuglés pendant quelque temps. Même le roi en fut ébloui, et pourtant il se réjouissait

Mout fu riches et boens et biax ;
Quatre pierres ot es tassiax :
D'une part ot deus crisolites,
Et de l'autre deus ametistes,
Qui furent assises en or.
Enyde n'estoit pas encor
Venue el palés a cele ore.
Quant li rois voit qu'ele demore,
Gauvain i comande a aler
Por Enyde el palés mener.
Gauvains i cort, ne fu pas lanz,
O lui li rois Carodüanz
Et li larges rois de Galvoie[a].
Guivrez li Petiz le convoie,
Aprés va Ydiers, li filz Nuht.
Des autres barons i corut,
Et tot por les dames conduire,
Don l'en poïst un ost destruire,
Que plus en i ot d'un millier.
Quanque pot, d'Enide atillier
Se fu la reïne penee.
El palés l'en ont amenee
D'une part Gauvains li cortois,
De l'autre part li larges rois
De Galvoie, qui mout l'ot chiere
Tot por Erec qui ses niés iere.
Quant eles vindrent el palés,
Contre eles cort a grant eslés
Li rois Artus, et par franchise
Lez Erec a Enyde assise,
Car mout li vialt grant enor feire.
Maintenant comanda fors treire
Deus corones de son tresor,
Totes massices de fin or.
Quant il l'ot comandé et dit,
Les corones sanz nul respit
Li furent devant aportees,
D'escharbocles anluminees,
Que quatre en avoit en chascune.
Nule riens n'est clartez de lune
A la clarté que porroit randre
Des escharbocles la plus mandre :
Por la clarté qu'eles gitoient,
Tuit cil qui el palés estoient
Si tres duremant s'esbaïrent
Que de piece gote ne virent.
Neïs li rois s'an esbaï
Et ne por quant mout s'esjoï,

fort de les voir si claires et si belles. Il fit présenter la première couronne par deux demoiselles et l'autre par deux barons. Puis il commanda aux évêques, aux prieurs et aux abbés conventuels d'avancer pour oindre le nouveau roi selon la loi chrétienne. Tous les prélats, jeunes et chenus, s'avancèrent aussitôt : à la cour, il y avait beaucoup de clercs, d'évêques et d'abbés. L'évêque de Nantes lui-même, très saint prud'homme, sacra le nouveau roi de très sainte et digne façon, et lui posa la couronne sur la tête. Le roi Arthur fit ensuite apporter un sceptre très admiré. Écoutez comment ce sceptre était fait : il était plus brillant qu'une verrière et il était taillé dans une émeraude d'une seule pièce de la grosseur d'un poing. Je vous affirme en vérité qu'absolument toutes les espèces de poissons, de bêtes sauvages, d'oiseaux ailés ou d'hommes s'y trouvaient fidèlement sculptés et gravés[1]. Ce sceptre fut remis au roi Arthur qui le regarda avec admiration avant de le placer dans la main droite d'Érec. Puis ils couronnèrent Énide. Les cloches de la cathédrale sonnaient déjà. Ils s'en allèrent entendre la messe et prier au siège épiscopal. Le père et la mère d'Énide pleuraient de joie. Il avait nom Licorant et elle s'appelait Tarsenefyde[2] : ils étaient tous deux très joyeux. Quand le cortège arriva à la cathédrale,

Qu'il les vit si cleres et beles.
L'une fist prandre a deus puceles,
Et l'autre a deus barons tenir.
Puis comanda avant venir
Les evesques et les prïeus
Et les abez religïeus
Por enoindre le novel roi
Selonc la crestïene loi.
Maintenant sont avant venu
Tuit li prelat, juesne et chenu,
Car a la cort avoit assez
Clers et evesques et abez.
L'evesques de Nantes meïsmes,
Qui mout fu prodom et saintismes,
Fist le sacre del roi novel
Mout saintemant et bien et bel,
Et la corone el chief li mist.
Li rois Artus aporter fist
Un ceptre qui mout fu loez.
Del ceptre la façon oez,
Qui fu plus clers c'une verrine,
Toz d'une esmeraude anterine,
Et si avoit plain poing de gros.
La verité dire vos os
Qu'an tot le monde n'a meniere
De poisson, ne de beste fiere,
Ne d'ome, ne d'oisel volage[a],
Que chascuns lonc sa propre ymage
N'i fust ovrez et antailliez.
Li ceptres fu au roi bailliez
Qui a mervoilles l'esgarda,
Si le mist, que plus ne tarda,
Li rois Erec an sa main destre :
Or fu rois si com il dut estre.
Puis ont Enyde coronee.
Ja estoit la messe sonee,
Si s'an vont a la mestre eglise
Oïr la messe et le servise,
A l'eveschié s'an vont orer.
De joie veïssiez plorer
Le perë et la mere Enyde,
Qui ot a non Tarsenefyde[b].
Por voir ot non ensi sa mere,
Et Licoranz[c] ot non ses pere ;
Mout estoient anbedui lié.
Quant il vindrent a l'eveschié,

les moines qui portaient les reliques, les trésors, les croix, les livres saints et les encensoirs, sortirent du monastère. Ils portaient aussi les nombreuses châsses avec les saintes reliques que possédait l'église. Ils vinrent à leur rencontre en chantant. Jamais on n'avait vu rassemblés à un service religieux tant de rois, de comtes, de ducs et de barons. Les dames et les chevaliers étaient en si grand nombre que toute l'église en était remplie et qu'aucun vilain ne put y pénétrer. Et bien d'autres durent aussi rester dehors, faute de place. Après la messe, les rois et les invités retournèrent au château. Déjà, tout y était prêt et disposé pour le repas : les tables étaient montées et les nappes étaient mises. Il y avait plus de cinq cents tables, mais je ne vous ferai pas accroire, car le mensonge semblerait trop évident, qu'elles avaient été disposées bout à bout dans la grande salle du palais. Cependant, on les avait dressées bien serrées dans cinq salles entières et je peux vous dire qu'on ne pouvait circuler entre ces tables qu'à grand-peine. À chaque table était assis, soit un roi, soit un duc, soit un comte accompagné de cent chevaliers bien comptés. Mille chevaliers vêtus de pelisses d'hermine toutes neuves servaient le pain, mille autres, le vin et encore mille autres servaient les mets. Quant aux divers mets qui furent servis, ce n'est pas que j'en ignore le nom

Ancontre s'an issirent hors,
A reliques et a tresors,
O croiz, o textre[a], o ancenssier,
Trestuit li moinne del mostier,
Et o chasses atoz cors sainz,
Car an l'eglise en avoit mainz.
A l'encontre orent tot hors tret,
Et de chanter n'i ot po fet.
Onques ansanble ne vit nus
Tant rois, tant contes, ne tant dus,
Ne tant barons a une messe.
Si fu granz la presse et espesse
Que toz an fu li mostiers plains :
Onques n'i pot antrer vilains,
Se dames non et chevalier.
Dehors la porte del mostier
En avoit ancores assez,
Tant en i avoit amassez
Que el mostier antrer ne porent.
Quant tote la messe oïe orent,
Si sont el chastel retorné.
Ja fu tot prest et atorné,
Tables mises et napes sus :
Cinc cenz tables i ot et plus ;
Mes ne vos voel pas feire acroire,
Chose qui ne sanble trop voire :
Mançonge sanbleroit trop granz
Se je disoie que cinc cenz
Tables[b] fussent mises a tire
En un palés. Ja nel quier dire.
Ainz en i ot cinc sales pleinnes,
Si que l'en pooit a granz peinnes
Voie antre les tables avoir.
A chascune table por voir
Avoit ou roi ou duc ou conte,
Et cent chevaliers tot par conte
En chascune table seoient.
Mil chevalier de pein servoient
Et mil de vin et mil de mes,
Vestuz d'ermins peliçons fres.
Des mes divers don sont servi[c],
Ne por quant se ge nel vos di,

si je ne vous les énumère pas, mais c'est que j'ai d'autres soucis[1] que de vous raconter un repas. Les invités en eurent, à coup sûr, une grande quantité. Ils furent servis à volonté en grande abondance et dans la joie.

Après la fête, le roi Arthur congédia l'assemblée des rois, des ducs, des comtes, qui étaient nombreux. Il congédia aussi les gens de peu qui étaient venus à la fête. Il leur donna généreusement des chevaux, des armes, de l'argent, des draps de soie et des étoffes de différents genres, car il était de grande noblesse et parce qu'il aimait beaucoup Érec. C'est ici que finit le conte.

ICI S'ACHÈVE LE ROMAN D'ÉREC ET D'ÉNIDE

Vos savroie bien reison randre,
Mes il m'estuet a el antendre[a]
Que a raconter le mangier :
Assez an orent sanz dangier.
A grant joie et a grant planté
Servi furent a volanté.
Quant[b] celle feste fu finee,
Li rois departi l'assamblee
Des rois et des dus et des contes,
Dont assez estoit granz li contes,
Des autres gens et des menues
Qui a la feste sont venues.
Mout lor ot[c] donné largemant
Chevax et armes et argent,
Dras et pailes de mainte guise,
Por ce qu'il ert de grant franchise[d]
Et por Erec qu'il ama tant.
Li contes fine ci atant[e].

EXPLYCYT LI ROMANS D'EREC ET D'ENYDE

CLIGÈS

Celui qui fit *Érec et Énide*[1] et les *Commandements* d'Ovide[2], qui mit en roman *L'Art d'amour*[3], qui fit *La Morsure de l'épaule*[4], *Le Roi Marc et Yseut la Blonde*[5], *La Métamorphose de la huppe, de l'aronde et du rossignol*[6], commence un nouveau conte sur un jeune Grec appartenant au lignage du roi Arthur. Toutefois, avant que je vous parle de lui, vous apprendrez la vie de son père, son origine et son lignage. Il était si preux et d'un cœur si brave que, pour conquérir prix et louange, il quitta la Grèce pour l'Angleterre qu'on appelait alors la Bretagne. Cette histoire que je veux vous raconter, nous la trouvons écrite dans un des livres[7] de la bibliothèque de l'église Saint-Pierre à Beauvais[8]. C'est de là que fut extrait le conte dont Chrétien se servit pour écrire son roman. Le livre, fort ancien[9], garantit la vérité de l'histoire : on peut alors d'autant mieux y croire. Par les livres en notre possession, nous connaissons les faits des Anciens

Cil[a] qui fist d'Érec et d'Énide,
Et les comandemanz d'Ovide
Et l'Art d'amors an romans mist,
Et le Mors de l'espaule fist,
Del roi Marc et d'Ysalt la blonde,
Et de la hupe et de l'aronde
Et del rossignol la muance,
Un novel conte rancomance
D'un vaslet qui an Grece fu
Del linage le roi Artu.
Mes ainz que de lui rien vos die,
Orroiz de son pere la vie,
Dom il fu, et de quel linage.
Tant fu preuz et de fier corage
Que, por pris et por los conquerre,
Ala de Grece an Engleterre,
Qui lors estoit Bretaigne dite.
Ceste estoire trovons escrite,
Que conter vos vuel et retraire,
En un des livres de l'aumaire
Mon seignor saint Pere a Biauvez ;
De la fu li contes estrez
Don cest romanz fist Crestïens.
Li livres est molt ancïens
Qui tesmoigne[b] l'estoire a voire
Por ce fet ele mialz a croire.
Par les livres que nos avons
Les fez des ancïens savons

et l'histoire du temps jadis. Nos livres nous ont appris qu'en Grèce régna d'abord le prestige de la chevalerie et de la culture[1]. La chevalerie passa ensuite à Rome ainsi que la totalité de la culture[2], maintenant parvenue en France[3]. Dieu veuille qu'elle s'y maintienne et que le séjour lui plaise assez pour que la gloire qui y a élu domicile ne quitte plus jamais la France ! Dieu l'avait seulement prêtée aux autres : car des Grecs ni des Romains, il n'y a plus aucune nouvelle ; leurs paroles ont cessé car leur vive braise est éteinte. Chrétien commence son conte, ainsi que le livre le raconte. Il traite d'un empereur, puissant en richesse et en gloire, qui régnait sur la Grèce et Constantinople. L'impératrice, son aimable et noble épouse, lui avait donné deux enfants. Toutefois, avant la naissance du second, l'aîné était déjà si grand qu'il aurait pu, s'il l'avait voulu, devenir chevalier et régner sur tout l'empire. L'aîné s'appelait Alexandre et le cadet Alis. Leur père s'appelait Alexandre et leur mère Tantalis[4]. De l'impératrice Tantalis, de l'empereur et d'Alis, je ne m'occuperai pas pour l'instant. Je vous raconterai, en revanche, l'histoire d'Alexandre qui avait tant de courage et de fierté qu'il ne daigna pas devenir chevalier dans son pays. Il avait entendu parler du roi Arthur qui régnait alors, et des barons qui lui tenaient chaque jour compagnie, parce que sa cour était l'objet de respect et

Et del siegle qui fu jadis.
Ce nos ont nostre livre apris
Qu'an Grece ot de chevalerie
Le premier los et de clergie.
Puis vint chevalerie a Rome
Et de la clergie la some,
Qui or est an France venue.
Dex doint qu'ele i soit maintenue
Et que li leus li abelisse
Tant que ja mes de France n'isse
L'enors qui s'i est arestee.
Dex l'avoit as altres prestee :
Car des Grezois ne des Romains
Ne dit an mes ne plus ne mains,
D'ax est la parole remese
Et estainte la vive brese.
Crestïens comance son conte,
Si con li livres nos reconte,
Qu'il treite d'un[a] empereor
Puissant de richesce et d'ẹnor
Qui tint Grece et Costantinoble.
Empereriz ot cointe et noble
Don l'emperere ot deus enfanz.
Mes ainz fu li premiers si granz
Que li autres nessance eüst
Que li premiers, se lui pleüst,
Poïst chevaliers devenir
Et tot l'empire maintenir.
Li premiers ot non Alixandres,
Alis fu apelez li mandres.
Alixandres ot non li pere
Et Tantalis ot non la mere.
De l'empereriz Tantalis,
De l'empereor et d'Alis,
La parole a tant leisserai[b] ;
D'Alixandre vos conterai,
Qui tant fu corageus et fiers
Que il ne deigna[c] chevaliers
Devenir an sa region.
Oï ot feire menssion
Del roi Artus qui lors reignoit
Et des barons que il tenoit
An sa conpaignie toz jorz,
Par qu'estoit dotee sa corz

d'admiration partout dans le monde. Quoi qu'il dût en résulter pour lui et quoi qu'il lui advînt, personne au monde n'aurait pu l'empêcher d'aller en Bretagne. Mais, avant de partir pour la Bretagne ou la Cornouaille, il lui faut prendre congé de son père.

Le beau et preux Alexandre va trouver l'empereur, pour solliciter son congé. Il souhaite aussi lui faire part de ses souhaits et de ses projets : « Cher père, pour apprendre l'honneur et pour conquérir gloire et renom, je me permets de vous demander un don[1]. Je vous prie de me l'accorder. Ne le remettez pas à plus tard si vous devez me l'octroyer ! » L'empereur ne voit pas quel préjudice pourrait lui causer une telle requête. Par-dessus tout, c'est l'honneur de son fils qu'il doit désirer et rechercher. Il pense retirer un grand profit, et à juste titre, en accroissant l'honneur de son fils. « Cher fils, fait-il, je vous accorde l'objet de votre désir. Demandez-moi ce que vous voulez. » Le jeune homme s'y est parfaitement pris et il en est heureux, puisque le don qu'il désirait tant lui est octroyé. « Sire, fait-il, voulez-vous savoir ce que vous m'avez garanti ? Je désire avoir de l'or et de l'argent en abondance ainsi que des compagnons de votre maison que je voudrais choisir. Je souhaite en effet quitter votre empire et j'irai offrir mes services au roi qui gouverne la Bretagne

Et renomee par le monde.
Comant que la fins l'an responde
Et comant que il l'en aveingne,
N'est de riens nee qui le deteingne
El mont, que n'an voistan Breteingne.
Mes ainz est droiz que congié preingne
A son pere que il s'an aille
An Bretaigne n'an Cornoaille.
Por congié prandre et demander,
Va a l'empereor parler
Alixandres li biax, li preuz.
Ja li dira quex est ses veuz
Et que il vialt feire et anprandre :
« Biau pere, por enor aprandre
Et por conquerre pris et los,
Un don, fet il, querre vos os,
Que je vuel que vos me doingniez ;
Ne ja ne le me porloigniez,
Se otroier le me devez. »
De ce ne cuide estre grevez
L'empereres ne po ne bien :
L'enor son fil sor tote rien
Doit il voloir et covoitier.
Molt cuideroit bien esploitier ;
Cuideroit ? Et si feroit il,
S'il acroissoit l'enor son fil.
« Biax filz, fet il, je vos otroi
Vostre pleisir, et dites moi
Que vos volez que je vos doingne. »
Or a bien feite sa besoingne
Li vaslez qui molt an fu liez,
Quant li dons li fu otroïez
Qu'il tant desirroit a avoir.
« Sire, fet il, volez savoir
Que vos m'avez acreanté ?
Je vuel avoir a grant plenté
De vostre or et de vostre argent,
Et conpaignons de vostre gent
Tex con je les voldrai eslire ;
Car issir vuel de vostre empire,
S'irai presanter mon servise
Au roi qui Bretaingne justise,

afin qu'il me fasse chevalier. Pas un seul jour de ma vie, je n'aurai le visage protégé, ni le heaume sur la tête, je vous le promets, tant que le roi Arthur ne m'aura pas ceint mon épée, s'il y consent. Je ne veux recevoir mes armes de nul autre. » L'empereur répond sans tarder : « Cher fils, par Dieu, ne parlez pas ainsi ! Ce pays où nous sommes vous appartient totalement ainsi que la superbe Constantinople. Vous ne devez pas me tenir pour chiche puisque je consens à un aussi beau don. Demain, je vous ferai couronner. Demain, vous serez chevalier. Toute la Grèce sera entre vos mains et, selon l'usage, vous recevrez les serments et les hommages de nos barons. Refuser cela ne serait pas faire preuve de sagesse. »

Le jeune homme entend l'engagement de son père qui veut l'adouber le lendemain après la messe : il dit qu'il sera couard ou preux dans un autre pays que le sien. « Si vous souhaitez accéder à mon désir, donnez-moi donc, comme je vous l'ai demandé, du vair, du gris, de bons chevaux et des habits de soie ; car, avant de devenir chevalier, je me mettrai au service du roi Arthur. Je ne suis pas encore digne de porter les armes. Personne, ni en m'implorant ni en me flattant, ne saurait me détourner d'aller dans ce pays étranger voir ce roi et ses barons tellement renommés pour leur courtoisie et leur prouesse. Par leur paresse, beaucoup d'hommes importants

Por ce que chevalier me face.
Je n'avrai armee la face,
Ne hiaume el chief, jel vos plevis,
A nul jor que je soie vis,
Tant que li rois Artus me ceingne
L'espee, se feire le deingne ;
Car d'autrui ne vuel armes prandre. »
L'empereres, sanz plus atandre,
Respont : « Biax filz, por Deu ne dites !
Cist païs est vostres toz quites,
Et Costantinoble la riche.
Ne me devez tenir por chiche,
Quant si bel don vos vuel doner.
Demain vos ferai coroner,
Et chevaliers seroiz demain.
Tote Grece iert an vostre main,
Et de noz barons recevrez,
Si con reçoivre les devez,
Les seiremanz et les homages.
Qui ce refuse il n'est pas sages. »

Li vaslez antant la promesse
Que l'andemain aprés la messe
Le vialt ses peres adober,
Et dit qu'il iert malvés ou ber
En autre païs que el suen.
« Se vos feire volez mon buen
De ce que je vos ai requis,
Or me donez et veir, et gris,
Et boens chevax, et dras de soie ;
Car, einçois que chevaliers soie,
Voldrai servir le roi Artu.
N'ai pas ancor si grant vertu
Que je poïsse armes porter.
Nus ne m'an porroit retorner,
Par proiere ne par losange,
Que je n'aille an la terre estrange
Veoir le roi et ses barons,
De cui si granz est li renons
De corteisie et de proesce.
Maint haut home par lor peresce

perdent le prestige auquel ils pourraient prétendre s'ils partaient sur les routes du monde. À mon avis, repos et prestige ne vont pas très bien ensemble car un grand homme toujours en repos n'acquiert aucune gloire ; la prouesse est un fardeau pour le méchant et, pour le preux, la méchanceté est un poids. Ce sont deux choses contraires et inconciliables. Il est esclave de son avoir celui qui l'amasse et l'accroît chaque jour. Cher père, tant qu'il me sera possible de conquérir le prestige, si toutefois je puis y prétendre, j'orienterai ma peine et mes efforts vers lui. »

À n'en pas douter, cette requête provoque à la fois la joie et la peine de l'empereur : la joie parce qu'il entend son fils faire le choix de la prouesse, la peine aussi parce que ce fils s'apprête à le quitter. Mais il lui a octroyé d'avance l'objet de sa demande. En dépit de la peine qu'il éprouve, il lui faut donc se rendre au désir de son fils, car un empereur ne peut manquer à sa parole : « Cher fils, votre désir de gloire doit m'inciter à vous satisfaire. Vous pouvez prendre dans mes trésors deux barques pleines d'or et d'argent mais ayez surtout le souci de la générosité[1], de la courtoisie et de la distinction. Soyez toujours de belle humeur ! » Le jeune homme entend que son père met ses trésors à sa disposition : celui-ci lui recommande et lui enjoint de donner et de dépenser généreusement ; il lui explique pourquoi : « Mon fils, fait-il, crois-moi :

Perdent grant los que il poroient
Avoir se par le mont esroient.
Ne s'acordent[a] pas bien ansanble
Repos et los, si com moi sanble,
Car de nule rien ne s'alose
Riches hom qui toz jorz repose ;
Proesce est fais a mauveis home
Et a preuz est mauvestiez some.
Ensi[b] sont contraire et divers.
Et cil est a son avoir sers
Qui toz jorz l'amasse et acroist.
Biau pere, tant com il me loist.
Los conquerre, se je tant vail,
I vuel metre poinne et travail. »

De ceste chose sanz dotance
L'emperere ot joie et pesance :
Joie a de ce que il antant
Que ses filz a proesce antant,
Et pesance, de l'autre part,
De ce que de lui se depart ;
Mes por l'otroi qu'il en a fait,
Quelque pesance qu'il en ait,
Li covient son boen consantir,
Qu'ampereres ne doit mantir.
« Biax filz, fet il, lessier ne doi,
Puis qu'a enor tandre vos voi,
Que ne face vostre pleisir.
An mes tresors poez seisir
D'or et d'argent plainnes deus barges,
Mais gardez que molt soiez larges
Et cortois et bien afaities
Or gardez bien soiez haities. »
Li vallés ot qu'il li promet[c]
Qu'a bandon ses tresors li met
Et si l'enore et li comande
Que largement doint et despande
Et si li dit reison por coi :
« Biax filz, fet il, de ce me croi

Largesse eﬆ la dame souveraine qui illumine toutes les vertus de son éclat. Cela n'eﬆ pas difficile à prouver[1] : où peut-on trouver un homme avisé et riche qui puisse échapper à la critique s'il se montre chiche ou un homme qui avec mille vertus sans éclat[2] ne soit pas porté au pinacle pour sa largesse ? Largesse suffit à faire un sage, ce que ne peuvent ni la naissance, ni la courtoisie, ni le savoir, ni la noblesse, ni l'argent, ni la force, ni la chevalerie, ni la prouesse, ni le pouvoir, ni la beauté, ni rien d'autre. Mais, tout comme la rose fraîchement éclose eﬆ la plus belle des fleurs, ainsi la largesse, où qu'elle apparaisse, surpasse toutes les vertus et rehausse cinq cents fois les qualités qu'elle décèle chez un sage de belle conduite. Il y a tant à dire sur la largesse que je n'en dirais pas la moitié. » Le jeune homme obtint tout ce qu'il avait espéré et demandé car son père combla ses vœux. L'impératrice devint très triﬆe quand elle apprit le départ de son fils ; mais en dépit de la peine et du chagrin qu'il suscita, malgré les reproches qu'on lui fit, les éloges ou les blâmes qu'on lui adressa, le jeune homme ordonna aussitôt de préparer les navires car il ne voulut pas reﬆer plus longtemps dans son pays. Suivant ses ordres, cette nuit-là, on chargea les navires de vin, de viande et de biscuit.

Le chargement eut lieu au port et, le lendemain, Alexandre

Que Largesce eﬆ dame et reïne
Qui totes vertuz anlumine,
Ne n'eﬆ mie grief a prover.
En quel lieu porroit l'an trover
Home tant soit sages ne riches
Ne soit blasmé se il eﬆ chiches
Qui a itant de bien[a] sanz grace
Que largesce loer ne face ?
Par soi fet prodome largesce,
Ce que ne puet feire hautesce,
Ne corteisie, ne savoir,
Ne gentillesce, ne avoir,
Ne force, ne chevalerie,
Ne proesce, ne signorie,
Ne biautez, ne nule autre chose ;
Mes tot ausi come la rose
Eﬆ plus que nule autre flors bele,
Quant ele neiﬆ fresche et novele,
Einsi la ou largesce avient,
Desor totes vertuz se tient,
Et les bontez que ele trueve
An prodome qui bien se prueve
Fet a cinc cents dobles monter.
Tant a en largesce a conter
Que n'an diroie la mitié. »
Bien a li vaslez esploitié
De quanqu'il a quis et rové,
Car ses peres li a trové[b]
Tot[c] ce qu'il li vint a creante.
L'empereriz fut molt dolante,
Quant de la voie oï parler
Ou ses filz an devoit aler ;
Mes qui qu'an ait duel ne pesance,
Ne qui que li tort a enfance,
Ne qui que li blasme ne lot,
Li vaslez au plus toﬆ qu'il pot
Comande ses nes apreﬆer,
Car il n'i vialt plus areﬆer
An son païs plus longuemant.
Les nes par son comandemant
Furent chargiees cele nuit
De vin, de char et de bescuit.
Les nes sont chargiees au port
Et l'andemain a grant deport

se rendit gaiement sur le rivage avec ses compagnons, aussi heureux de partir que lui. L'empereur les accompagna ainsi que l'impératrice, qui se désolait. Au port, près de la falaise, ils trouvèrent les marins sur les navires. La mer était calme et paisible, le vent léger et l'air serein. Après avoir pris congé de son père et de l'impératrice qui avait la mort dans l'âme, Alexandre quitta en premier l'esquif pour monter sur le navire. Ses compagnons firent de même. Par groupes de quatre, de trois ou de deux, ils s'efforçaient d'embarquer le plus vite possible. La voile fut aussitôt tendue et le navire leva l'ancre. Depuis la terre ferme, on regardait à regret le jeune homme s'en aller. On le suivit du regard autant qu'il fut possible ; et pour le voir plus longtemps et mieux encore, tout le monde grimpa sur une colline du bord de mer. De cet endroit, la foule observa celui qui causait son chagrin. Tant qu'ils purent apercevoir leur ami, ils l'observèrent attentivement, car ce jeune homme les rendait très tristes. Puisse Dieu le conduire à bon port sans encombre et sans péril ! Ils voyagent sur mer tout le mois d'avril et une partie de mai. Sans péril et sans inquiétude particulière, ils arrivent au port de Southampton. Un jour entre l'heure de vêpres et celle de none, ils jettent l'ancre et mouillent dans le port. Bien que peu habitués aux malaises et fatigues des traversées, les jeunes

Vint Alixandres el sablon,
Et avuec lui si conpaignon
Qui lié estoient de la voie.
Li empereres les convoie
Et l'empereriz cui molt poise.
Au port truevent lez la faloise
Les mariniers dedanz les nes.
La mer[a] fu peisible et soes,
Li vanz dolz et li airs serains.
Alixandres toz premerains
Quant de son pere fu partiz,
Au congié de l'empereriz
Qui le cuer a dolant el vantre,
Del batel en la nef s'an[b] antre ;
Et si conpaignon avuec lui,
Ansanble quatre, troi, et dui,
Tancent d'antrer sanz atandue.
Tantost fu la voile tandue
Et la barge desaencree.
Cil de terre, cui pas n'agree
Del vaslet que aler an voient,
Tant com il pueent les convoient
De la vëue de lor ialz ;
Et por ce que il puissent mialz
Et plus longuemant esgarder,
S'an vont tuit ansanble monter
Lez la marine an un haut pui :
D'iluec esgardent lor enui.
Tant com il pueent plus veoir
Lor ami, l'esgardent por voir,
Que del vaslet molt lor enuie,
Et Dex a droit port le conduie
Sanz anconbrier et sanz peril.
En la mer furent tot avril
Et une partie de mai.
Sanz grant peril et sanz esmai
Vindrent au port de Sozhantone.
Un jor antre vespres et none
Gietent encre, si ont port pris.
Li vaslet, qui n'orent apris
A sofrir meseise ne painne,
En mer, qui ne lor fu pas sainne,

gens étaient restés longtemps en mer et cela ne leur réussit pas : pâleur, épuisement et faiblesse générale atteignent même les plus solides et les plus sains d'entre eux. Néanmoins, quelle n'est pas leur joie quand ils échappent enfin à la mer et arrivent au but. Comme ils sont fort indisposés, ils restent à Southampton pour la nuit tout en manifestant une grande joie et s'efforcent de savoir si le roi est en Angleterre. On leur dit qu'il est à Winchester et qu'ils pourront s'y rendre en peu de temps s'ils se lèvent de bon matin et prennent le bon chemin. Les jeunes gens s'éveillèrent de bon matin, s'habillèrent et se préparèrent à partir. Dès qu'ils furent prêts, ils quittèrent Southampton[1] et gardèrent toujours la bonne direction pour arriver enfin à Winchester où le roi séjournait. Avant l'heure de prime, les Grecs arrivèrent à la cour. Ils descendirent de leur monture au pied de l'escalier. Écuyers et chevaux restèrent en bas dans la cour. Les jeunes gens gravirent les marches pour venir devant le meilleur roi qui fût ou qui puisse être au monde. Le roi Arthur était ravi et charmé de les voir. Avant de se présenter devant lui, cependant, ils dégrafèrent leur manteau du cou afin qu'on ne les prît pas pour des demeurés[2]. Débarrassés de leur manteau, ils allèrent trouver le roi. Tous les barons regardaient ces jeunes gens parce qu'ils leur plaisaient beaucoup. À force

Orent longuemant demoré,
Tant que tuit sont descoloré,
Et afebli furent et vain
Tuit li plus fort et li plus sain.
Et neporquant grant joie font
Quant de la mer eschapé sont
Et venu la ou il voloient.
Por ce que formant se doloient
De Sozhantone se remainnent
La nuit, et grant joie demainnent,
Et font demander et anquerre
Se li rois est an Eingleterre.
L'an lor dist qu'il est a Guincestre
Et que molt tost i porront estre,
S'il vuelent lever par matin
Et s'il tienent le droit chemin.
Li vaslet par matin s'esvoillent,
Si s'atornent et aparoillent ;
Et quant il furent atorné,
De Sozhantone sont[a] torné,
Si ont le droit chemin tenu
Tant qu'a Guincestre sont venu
Ou li rois estoit a sejor.
Einçois qu'il fust prime de jor,
Furent a cort venu li Gré.
Au pié descendent del degré ;
Li escuier et li cheval
Remestrent an la cort a val,
Et li vaslet montent a mont
Devant le meillor roi del mont
Qui onques fust ne jamés soit.
Et quant li rois Artus les voit,
Molt li pleisent et abelissent ;
Mes ainz que devant lui venissent,
Ostent les mantiax de lor cos,
Que l'an ne les tenist por fos.
Einsi trestuit desafublé
An sont devant le roi alé.
Tuit li baron les esgardoient,
Car li vaslet molt lor pleisoient.

d'admirer leur beauté et leur noblesse, ils ne doutaient pas qu'ils avaient en face d'eux des fils de comtes ou de rois ; et c'était vrai. Du fait de leur jeune âge, ils étaient beaux, nobles et bien faits, très sveltes. Leurs vêtements étaient tous du même tissu, de la même coupe, du même modèle et de la même couleur. Ils étaient douze sans compter leur seigneur. De celui-ci, je vous dirai seulement que nul ne lui fut supérieur et nul n'eut moins d'orgueil et de prétention que lui. Devant le roi, il ne portait pas de manteau ; il était fort beau et bien bâti. Il s'agenouilla devant lui et, en signe de dévouement, tous les autres s'agenouillèrent près de lui.

Alexandre qui savait bien parler, avec élégance et sagesse, salua le roi. « Sire, dit-il, si votre renommée ne ment pas à sa réputation, depuis que Dieu créa le premier homme, il ne naquit aucun roi aussi puissant et aussi chrétien que vous. Sire, le renom que vous avez acquis m'a conduit à votre cour pour vous servir et vous honorer. Je voudrais y demeurer le temps qu'il faudra pour être adoubé de votre main et d'aucune autre, si vous voulez bien de moi. Car, si je ne suis pas adoubé de votre main, jamais on ne m'appellera chevalier. Si mon service vous plaît assez pour que vous acceptiez de me faire chevalier, alors retenez-moi auprès de vous, roi magnanime, avec tous mes compagnons ici présents. » Le roi lui répond aussitôt :

Por ce que biax et genz les voient,
Ne cuident[a] pas que il ne soient
Tuit de contes et de roi fil,
Et por voir si estoient il.
Molt par sont bel de lor aage,
Gent et bien fet, de lonc corssage ;
Et les robes que ils vestoient
D'un drap et d'une taille estoient,
D'un sanblant et d'une color.
Doze furent sanz lor seignor
Dont je vos dirai tant sanz plus
Que miaudres de lui ne fus nus,
Mains sanz orguel et sanz desroi.
Desfublez fu devant le roi,
Qui molt fu biax et bien tailliez ;
Devant lui s'est agenoilliez,
Et tuit li autre par amor
S'agenoillent lez lor seignor.
Alixandres le roi salue,
Qui la leingue avoit esmolue
A bien parler et sagemant.
« Rois, fet il, se de vos ne mant
Renomee qui vos renome,
Des que Dex fist le premier home,
Ne nasqui de vostre puissance
Rois qui an Deu eüst creance ;
Rois, li renons qui de vos cort
M'a amené a vostre cort
Por vos servir et enorer,
Et s'i voldrai tant demorer
Que chevaliers soie noviax,
Se mes servises vos est biax,
De vostre main, non de l'autrui :
Car se de la vostre nel sui,
Ne serai chevaliers clamez.
Se vos tant mon servise amez
Que chevalier me vuilliez faire,
Retenez moi, rois debonaire,
Et mes conpaignons qui ci sont. »
Li rois tot maintenant respont :

« Ami, je ne vous repousse pas plus que vos compagnons. Soyez tous au contraire les bienvenus ! Il me semble, et j'en ai même la conviction, que vous êtes des fils de familles nobles. D'où êtes-vous donc ? — Nous sommes de Grèce. — De Grèce ? — Absolument ! — Qui est ton père ? — Ma foi, sire, c'est l'empereur. — Et comment t'appelles-tu, mon ami ? — On me donna le nom d'Alexandre quand je reçus, avec le sel et le chrême, le titre de chrétien au baptême. — Alexandre, très cher ami, je vous retiens très volontiers ; cela me plaît et me réjouit beaucoup car vous m'avez fait un très grand honneur en venant à ma cour. Je souhaite ardemment que l'on vous y honore comme des jeunes gens nobles, sages et polis. Vous êtes restés à genoux trop longtemps. Relevez-vous, c'est un ordre ! Vous appartenez désormais à ma cour et à mon cercle de familiers, car vous êtes arrivés à bon port. »

Alors, les Grecs se lèvent, heureux d'être si aimablement retenus par le roi. Alexandre avait bien fait de venir car tous ses désirs étaient comblés. Les plus nobles barons de la cour l'invitent et lui réservent le meilleur accueil. Alexandre n'en tire pas vanité et ne fait pas pour autant le prétentieux ou l'important. Il se lie avec monseigneur Gauvain et avec tous les autres chevaliers un par un. Il se fait aimer de tous ; même monseigneur Gauvain éprouve envers lui une telle amitié qu'il l'appelle son ami et son compagnon[1].

« Amis, fet il, ne refus mie
Ne vos ne vostre conpaignie,
Mes bien veignant soiez vos tuit.
Car bien sanblez et je le cuit,
Que vos soiez fil de hauz homes.
Dom estes vos ? - De Grece somes.
- De Grece ? - Voire. - Qui est tes peres ?
- Par foi, sire, li empereres.
- Et comant as non, biax amis ?
- Alixandres me fu nons mis
La ou ge reçui sel et cresme
Et crestïanté et baptesme.
- Alixandre, biax amis chiers,
Je vos retieng molt volantiers
Et molt me plest et molt me heite ;
Car molt m'avez grant enor feite,
Quant venuz estes a ma cort.
Molt vuel que l'en vos i enort
Com franc vaslet et sage et dolz.
Trop avez esté a genolz :
Relevez sus, jel vos comant ;
Et soiez des ore en avant
De ma cort et de mes privez,
Qu'a boen port estes arivez. »
A tant se lievent li Grezois ;
Lié sont, quant si les a li rois
Deboneiremant retenuz.
Bien est Alixandres venuz,
Car a rien qu'il vuelle ne faut,
N'an la cort n'a baron si haut
Qui bel ne l'apialt et acuelle.
Et cil, qui pas ne s'an orguelle
Ne plus n'an est nobles ne cointe,
A mon seignor Gauvain s'acointe
Et as autres par un et un.
Molt se fet amer a chascun,
Nes messire Gauvains tant l'aimme
Qu'ami et conpaignon le claimme.
En la vile chiés un borjois
Orent pris ostel li Grezois,

Les Grecs trouvent en ville chez un bourgeois le meilleur logis possible. Alexandre avait apporté énormément d'argent de Constantinople. Il voulait avant tout mettre en pratique le conseil de son père, c'est-à-dire avoir le cœur suffisamment attentif pour donner et dépenser comme il se doit. Il s'y prépare et s'y applique largement ; il mène grande vie en sa demeure ; il donne et dépense largement, en fonction de sa richesse et comme son cœur le lui suggère. Étonnée, toute la cour se demande où il prend l'argent qu'il dépense, car il distribue à tout le monde des chevaux de prix amenés de son pays. Alexandre se démena tant et si bien, il accomplit son service avec tant de perfection qu'il gagna l'amitié et l'estime du roi, des barons et de la reine. À cette époque, le roi Arthur décida de se rendre en Bretagne[1]. Il convoqua tous ses barons pour prendre leur avis et leur demander à qui il pourrait confier la garde et la défense de l'Angleterre jusqu'à son retour. Le conseil unanime des barons désigna le comte Angrès de Windsor, car on estimait qu'il n'y avait pas de baron plus fidèle sur toutes les terres royales. Dès que le comte eut pris les rênes du pouvoir, le roi Arthur, la reine et ses demoiselles se mirent en route le lendemain matin. En Bretagne, se répandit la nouvelle de l'arrivée du roi et des barons. Les Bretons laissèrent éclater leur joie.

Le meillor qu'il porent avoir.
Alixandres ot grant avoir
De Costantinoble aporté ;
A ce que li ot comandé
Li emperere et conseillié
Que son cuer eüst esveillié
A bien doner et a despandre
Voldra sor tote rien antendre.
Molt i antant et met grant painne,
Bele vie a son ostel mainne
Et largemant done et despant,
Si com a sa richesce apant
Et si con ses cuers l'en consoille.
Trestote la corz s'an mervoille
Ou ce que il despant est pris,
Qu'il done a toz chevax de pris
Que de sa terre ot amenez.
Tant s'est Alixandres penez
Et tant fet par son bel servise
Que molt l'ainme li rois et prise,
Et li baron et la reïne.
Li rois Artus an cel termine
S'an vost an Bretaigne passer.
Toz ses barons fist amasser
Par consoil querre et demander
A cui il porra comander
Eingleterre tant qu'il reveingne,
Qui an pes la gart et mainteingne.
Par le consoil de toz ansanble
Fu comandee, ce me sanble,
Au conte Angrés de Guinesores,
Car il ne cuidoient ancores
Qu'il eüst baron plus de foi
An tote la terre le roi.
Quant cil tint la terre an sa main,
Li rois Artus mut l'andemain,
La reïne et ses dameiseles.
An Bretaigne oent les noveles
Que li rois vient et si baron,
Molt font grant joie li Breton.

Sur le navire, au cours de la traversée, il n'y avait pas d'autre jeune homme qu'Alexandre et pas d'autre jeune fille que Soredamour parmi la suite de la reine, mais Soredamour se montrait très dédaigneuse de l'amour. La reine n'avait jamais entendu parler d'un homme que Soredamour aurait daigné aimer pour sa beauté, sa bravoure, son prestige ou sa naissance. Et cependant la demoiselle avait tant de grâce et de beauté qu'elle aurait bien dû s'instruire en amour, si cela lui avait plu. Jamais pourtant elle ne consentit à le faire. Amour la fera désormais souffrir et saura bien se venger de l'orgueil et du mépris qu'elle lui avait toujours opposés. Amour a bien visé : il l'a frappée d'une flèche en plein cœur. Souvent elle pâlit, souvent elle transpire ; il lui faut aimer malgré elle. Elle peut difficilement s'empêcher de regarder Alexandre. Il lui faut prendre garde à monseigneur Gauvain, son frère. Elle est obligée de payer fort cher son grand orgueil et son dédain. Amour lui a chauffé un bain qui la brûle et la cuit. Tantôt cela lui est agréable, tantôt cela lui fait mal : tantôt elle le désire, tantôt elle le refuse. Elle accuse ses yeux de trahison et dit : « Mes yeux, vous m'avez trahie ! À cause de vous, mon cœur m'a prise en haine, lui qui d'habitude m'est si fidèle. Ce que je vois maintenant m'afflige. M'afflige ? Oh, non ! Cela me plaît plutôt ! Et puisque je vois quelque chose qui m'afflige, mes yeux ne sont-ils donc plus sous mes ordres ? J'aurais perdu toute volonté et je devrais m'estimer bien

En la nef ou li rois passa
Vaslet ne pucele n'antra
Fors Alixandre seulemant ;
Et la reïne voiremant
I amena Soredamors
Qui desdaigneuse estoit d'amors :
Onques n'avoit oï parler
D'ome qu'ele deignast amer,
Tant eüst biauté, ne proesce,
Ne seignorie, ne hautesce.
Et neporquant la dameisele
Estoit tant avenanz et bele
Que bien deüst d'amors aprandre,
Se li pleüst a ce antandre ;
Mes onques n'i volt metre antante.
Or la fera Amors dolante,
Et molt se cuide bien vangier
Del grant orguel et del dangier
Qu'ele li a toz jorz menee.
Bien a Amors droit assenee :
El cuer l'a de son dart ferue.
Sovant palist, sovant tressue,
Et maugré suen amer l'estuet.
A grant poinne tenir se puet
Que vers Alixandre n'esgart ;
Molt li estuet qu'ele se gart
De mon seignor Gauvain son frere.
Chieremant achate et conpere
Son grant orguel et son desdaing.
Amors il a chaufé un baing
Qui molt l'eschaufe et molt li cuist[a].
Or li est boen et or li nuist,
Or le vialt et or le refuse ;
Ses ialz de traïson encuse,
Et dit : « Oel, vos m'avez traïe ;
Par vos m'a mes cuers anhaïe,
Qui me soloit estre de foi.
Or me grieve ce que je voi.
Grieve ? Nel fet, ençois me siet,
Et se ge voi rien qui me griet,
Don n'ai ge mes ialz an baillie ?
Bien me seroit force faillie

peu s'il m'était impossible de leur commander et de les faire regarder ailleurs. C'est le meilleur moyen de me préserver de l'Amour qui veut me dominer. Des yeux qui ne voient plus, c'est un cœur qui ne souffre plus. Si je ne le vois plus, alors il me restera indifférent. Il ne m'adresse jamais aucune demande ni aucune déclaration. S'il m'aimait, il se serait déclaré. Puisqu'il ne m'aime ni ne m'estime, l'aimerai-je s'il ne m'aime pas ? Si sa beauté attire mes yeux et si mes yeux voient cet attrait, dirai-je pour autant que je l'aime ? Non ! car ce serait un mensonge. Il n'y a aucun doute en moi : il ne peut prétendre à quoi que ce soit. On ne peut pas aimer seulement des yeux. Quel crime mes yeux ont-ils commis envers moi s'ils ne font que regarder l'objet de mes désirs ? Quel tort ont-ils eu ? Dois-je les blâmer pour cela ? Non ! Qui alors ? Eh bien moi, qui suis censée les garder ! Mon œil ne regarde rien si mon cœur ne trouve aucun plaisir et aucun goût au spectacle. Mon cœur n'aurait pas dû désirer ce qui m'a fait souffrir. Le désir de mon cœur provoque ma souffrance. Ma souffrance ? Ma foi, suis-je donc folle de désirer à cause de lui ce qui me blesse. Je dois me dispenser d'un désir qui me tourmente, si c'est possible. Si je le puis ? Folle, qu'ai-je dit ! Mon pouvoir ne serait pas bien grand si je ne pouvais me maîtriser. Amour croit-il me guider alors que, d'habitude, il égare les autres ? Il n'a qu'à conduire les autres ; moi, je lui suis étrangère. Je ne lui ai jamais appartenu

Et po me devroie prisier,
Se nes pooie justisier
Et feire autre part esgarder.
Einsi me porrai bien garder
D'Amor[a], qui justisier me vialt,
Car cui ialz ne voit cuers ne dialt ;
Se je nel voi, rien ne m'an iert.
Ja ne me prie il ne requiert :
S'il m'amast, il m'eüst requise.
Des qu'il ne m'ainme ne ne prise,
Amerai[b] le ge, s'il ne m'ainme ?
Se sa biautez mes ialz reclainme
Et mi oel voient le reclaim,
Dirai ge por ce que ge l'aim ?
Nenil, car ce seroit mançonge.
Por ce n'a il an moi chalonge,
Ne plus ne mains n'i puet clamer :
L'an ne puet pas des ialz amer.
Et que m'ont donc forfet mi oel,
S'il esgardent ce que je voel ?
Quex corpes et quel tort ont il ?
Doi les an ge blasmer ? Nenil.
Cui donc ? Moi, qui les ai en garde.
Mi oel a nule rien n'esgarde,
S'au cuer ne plest et atalante.
Chose qui me feïst dolante
Ne deüst mes cuers pas voloir.
Sa volentez me fet doloir.
Doloir ? Par foi, donc sui je fole,
Quant par lui voel ce qui m'afole.
Volantez don me vaigne enuis
Doi je bien oster, se je puis.
Se je puis ? Fole, qu'ai je dit ?
Donc porroie je molt petit,
Se de moi puissance n'avoie !
Cuide moi Amors metre an voie,
Qui les autres sialt desveier ?
Autrui li covient aveier,
Car je ne sui de rien a lui,
Ja n'i serai n'onques n'i fui,

et ne lui appartiendrai jamais. Je n'aimerai jamais sa compagnie. » C'est ainsi qu'elle se débat en elle-même, tantôt elle aime, tantôt elle hait. Son indécision la fait hésiter sur le parti qu'elle doit prendre. Elle croit se défendre de l'Amour mais résister ne lui sert à rien. Dieu ! Quel dommage qu'elle ignore ce qu'Alexandre, à son tour, pense d'elle. L'amour répartit équitablement entre eux les dons qu'il leur doit. Il agit avec justice et discernement envers eux, car ils s'aiment et se désirent l'un l'autre. Cet amour eût été sincère et limpide si chacun avait connu le désir de l'autre. Mais lui ne sait pas ce qu'elle désire, ni elle ce qui le fait souffrir. La reine leur prête attention et les voit souvent perdre leurs couleurs et pâlir. Elle ignore la cause de tout cela et ne sait pas ce qui leur arrive ; elle ne voit pas d'autre explication que la mer qui les porte. Elle l'aurait peut-être deviné si la mer ne la trompait pas mais la mer l'abuse et la trompe ; en mer, elle ne voit pas l'amour ; ils sont en mer et tout leur mal vient de l'amertume, de l'amour qui les tient[1]. Parmi ces trois causes, la reine ne sait blâmer que la mer car les deux autres accusent celle-là, même si elles sont responsables du forfait. On paie parfois les péchés d'autrui alors qu'on ne lui a causé aucun tort. C'est ainsi que la reine accuse la mer et la blâme au plus haut point mais ce blâme n'est pas fondé car la mer n'a commis aucun crime. Soredamour souffrit beaucoup

Ne ja n'amerai s'acointance. »
Ensi a soi meïsmes tance,
Une ore ainme et autre het.
Tant se dote qu'ele ne set
Lequel li vaille mialz a prandre.
Vers Amors se cuide desfandre,
Mes ne li a mestier desfanse.
Dex, c'or ne set que vers li panse
Alixandres de l'autre part !
Amors igaumant lor depart
Tel livreison com il lor doit.
Molt lor[a] fet bien reison et droit
Car li uns l'autre ainme et covoite.
Ceste amors est[b] leax et droite,
Se li uns de l'autre seüst
Quel volanté chascuns eüst ;
Mes cil ne set que cele vialt,
Ne cele de coi cil se dialt.
La reïne garde s'an prant,
Qui l'un et l'autre voit sovant
Descolorer et anpalir ;
Ne set don ce puet avenir,
Ne ne set por coi il le font
Fors que por la mer ou il sont.
Espoir bien s'an aparceüst,
Se la mers ne la deceüst ;
Mes la mers l'angingne et deçoit
Si qu'an la mer l'amor ne voit ;
An la mer sont et d'amer vient,
Et d'amors vient li max ques tient.
Et de ces trois ne set blasmer
La reïne fors que la mer,
Car li dui le tierz li ancusent
Et por le tierz li dui s'escusent
Qui del forfet sont antechié.
Sovant con pere autrui pechié
Tex qui n'i a corpes ne tort.
Einsi la reïne molt fort
La mer ancorpe et si la blasme,
Mes a tort li met sus le blasme,
Car la mers n'i a rien forfet.
Molt a Soredamors mal tret,

jusqu'à ce que le navire arrivât au port. Le roi apprend bien vite que les Bretons manifestent une grande joie et qu'ils le servent généreusement comme leur véritable seigneur. Toutefois, je ne chercherai pas à vous parler plus longuement du roi Arthur. Vous m'entendrez plutôt raconter comment Amour torture les deux amants à qui il livre bataille.

Alexandre aime et désire celle qui soupire pour son amour[1] mais il ne le sait ni ne le saura avant d'avoir souffert pour elle beaucoup de maux et de tourments. À cause de cet amour, il sert la reine et les demoiselles de la chambre royale mais il n'ose parler ni adresser le moindre mot à celle qui occupe toutes ses pensées. Si elle osait évoquer avec lui le droit qu'elle pense avoir sur lui, elle lui ferait volontiers savoir mais elle n'ose ni ne doit le faire. Le fait de se voir et de ne pouvoir rien dire ni rien faire d'autre suscite en eux une grande contrariété ; cela allume et accroît leur amour. Mais tous les amants ont coutume de repaître leurs yeux avec des regards, faute de mieux. Ce qui fait naître et augmenter leur amour est une source de plaisir : ils pensent que cela ne peut que les soulager ; en réalité, cela leur fait du mal ; de même, il en cuit à celui qui s'approche du feu beaucoup plus qu'à celui qui s'en éloigne[2]. Sans cesse, leur amour croît et grandit mais ils éprouvent de la gêne l'un envers l'autre ; chacun se dissimule et s'efface, de sorte qu'on ne perçoit ni la flamme ni la fumée

Tant qu'a port est la nes venue.
Del roi est bien chose seüe
Que[a] li Breton grant joie an firent
Et molt volantiers le servirent
Come lor seignor droiturier.
Del roi Artus parler ne quier
A ceste foiz plus longuemant,
Ençois m'orroiz dire comant
Amors les deus amanz travaille
Vers cui il a prise bataille.
Alixandres ainme et desirre
Celi qui por s'amor[b] sopire,
Mes il ne set ne ne savra
De si que maint mal en avra
Et maint enui por li soffert.
Por s'amor la reïne sert
Et les puceles de la chanbre,
Mes celi don plus li remanbre
N'ose aparler, ne aresnier.
S'ele osast vers lui desresnier
Le droit que ele i cuide avoir,
Volantiers li feïst savoir ;
Mes ele n'ose ne ne doit.
Et ce que li uns l'autre voit,
Ne plus n'an puet dire ne feire,
Lor torne molt a grant contraire
Et l'amors acroist et alume ;
Mes de toz amanz est costume
Que volantiers peissent lor ialz
D'esgarder, s'il ne pueent mialz,
Et cuident, por ce qu'il lor plest
Ce dont amors acroist et nest,
Qu'aidier lor doie, si lor nuist :
Tot ausi con cil plus se cuist,
Qui au feu s'aproche et acoste,
Que cil qui arrieres s'an oste.
Adés[c] croist l'amors et si monte ;
Mes li uns a de l'autre honte,
Si se cuevre et çoile chascuns,
Si que n'an pert[d] flame ne funs

du charbon qui prend sous la cendre. La chaleur n'en eſt pas moindre pour autant mais elle dure plus longtemps sous la cendre qu'au-dessus. Tous deux sont plongés dans une grande anxiété. Et, pour qu'on ne les soupçonne pas, pour qu'on n'entende pas leur complainte[1], chacun doit tromper les autres par de faux-semblants. Mais la nuit chacun s'adresse à lui-même une immense plainte. Voici d'abord comment Alexandre se plaint et se lamente. Amour lui représente celle qui, par les terribles blessures qu'elle lui inflige, l'a déjà réduit au veuvage du cœur[2] tout en lui ôtant le sommeil. Il éprouve un grand plaisir à se rappeler la beauté et la contenance de celle dont il n'attend aucun bienfait : « Je peux m'eſtimer fou ! fait-il. Fou ? Oui, vraiment, je suis fou de ne pas oser dire ce que je pense et cela pourrait bientôt me faire du mal. Je laisse divaguer mes pensées vers la folie. Dès lors, ne vaut-il pas mieux m'en cacher plutôt que de me faire traiter de fou ? Ne saura-t-on jamais ce que je désire ? Devrai-je cacher sans cesse ce qui me fait souffrir ? Ne trouverai-je jamais un soulagement ou une consolation à ma douleur ? La folie, c'eſt se sentir blessé et ne pas rechercher une aide ou un remède quand on sait où les trouver. On croit agir pour son bien et poursuivre l'objet de son désir alors qu'on ne fait que rechercher sa propre souffrance. Et si on ne pense pas trouver cet objet, pourquoi solliciter une aide ?

Del charbon qui eſt soz la cendre.
Por ce n'eſt pas la chalors mandre,
Einçois dure la chalors plus
Desoz la cendre que desus.
Molt sont andui an grant engoisse ;
Et por ce que l'an ne conoisse
Lor conplainte ne n'aparçoive[a],
Eſtuet chascun que il deçoive
Par faus sanblant totes les genz.
Mes la nuit eſt la plainte granz,
Que chascuns fet a lui meïsmes.
D'Alixandre vos dirai primes
Comant il se plaint et demante.
Amors celi li represante
Por cui se sant si fort grevé,
Que de son cuer l'a ja vevé,
Ne[b] nel lesse an lit reposer :
Tant li delite a remanbrer
La biauté et la contenance
Celi, ou n'a point d'esperance
Que ja biens l'an doie venir.
« Por fol, fet il, me puis tenir.
Por fol ? Voiremant sui ge fos,
Quant ce que je pans dire n'os,
Car toſt me torneroit a pis.
An folie ai mon panser mis ;
Donc ne le me vient mialz celer
Que fol me feïsse[c] apeler ?
Ja n'iert seü ce que je vuel[d] ?
Tant celerai ce don me duel,
Ne ne savrai de mes dolors
Aïde querre ne secors ?
Fos eſt qui sant anfermeté,
Qui n'an quiert aïde et santé,
Se il la puet trover nul leu.
Mes tex cuide feire son preu
Et porquerre ce que il vialt,
Qui porchace dom il se dialt.
Et qui ne le cuide trover,
Por coi iroit consoil rover ?

Ce serait se tourmenter pour rien. Ni les remèdes, ni les potions, ni les herbes, ni les racines ne pourront guérir ce mal qui nous éprouve tant. Il n'existe pas de remède à tous les maux de la terre. Le mien est si profondément enraciné qu'il ne peut être guéri. Ne le peut-il vraiment ? Je crois que c'est faux. La première fois que j'ai ressenti ce mal, si j'avais osé en faire état, j'aurais pu en parler à un médecin prêt à m'aider par tous les moyens. Au contraire, j'ai du mal à plaider sur lui. On ne daignerait peut-être même pas m'écouter et on n'accepterait de moi aucune rétribution. Comment s'étonner alors de mon désarroi, car j'ai très mal et j'ignore quel est ce mal qui me domine. Je ne sais pas comment j'ai pu être saisi par cette douleur. Je ne sais pas ? Oh, si ! Je pense le savoir. Ce mal m'est envoyé par Amour. Comment ? Amour sait-il donc faire le mal ? N'est-il pas doux et débonnaire ? Je pensais qu'Amour ne pratiquait que le bien mais je découvre sa félonie. Le novice ne connaît pas les jeux qu'Amour organise. Bien fou celui qui le suit car Amour cherche toujours à faire souffrir les siens. Ma foi, ses jeux ne sont pas très honnêtes. Il est mauvais de jouer avec lui. Je crois qu'il me vaudra bien du tourment. Que faire alors ? Me retirer ? Je crois que ce serait sage mais je ne sais comment faire. Si Amour me fait la leçon et me menace pour m'éduquer et me former, dois-je alors dédaigner mon maître ?

Il se traveilleroit an vain.
Je sant le mien mal si grevain,
Que ja n'an avrai garison
Par mecine, ne par poison,
Ne par herbe ne par racine.
A chascun mal n'a pas mecine.
Li miens est si anracinez,
Qu'il ne puet estre mecinez.
Ne puet ? Je cuit que j'ai manti.
Des que primes cest mal santi,
Se l'osasse mostrer et dire,
Poïssé je parler au mire,
Qui de tot me porroit aidier.
Mes molt m'est grief a empleidier,
Espoir n'i daigneroit antendre,
Ne nul loier n'an voldroit prandre.
Donc n'est mervoille se m'esmai
Car molt ai mal et si ne sai
Quex max ce est qui me justise,
Ne sai don la dolors m'est prise.

Nel sai ? Si faz. Jel cuit savoir :
Cest mal me fet Amors avoir.
Comant ? Set donc Amors mal faire ?
Don n'est il dolz et debonaire ?
Je cuidoie que il eüst
En Amor rien qui boen ne fust,
Mes je l'ai molt felon trové.
Nel set qui ne l'a esprové,
De quex jeus Amors s'antremet.
Fos est qui devers lui se met,
Qu'il vialt toz jorz grever les suens.
Par foi, ses geus n'est mie buens ;
Malvés joer se fet a lui,
Je cuit qu'il me fera enui.
Que ferai donc ? Retrerai m'an ?
Je cuit que je feroie san,
Mes ne sai comant je le face.
S'Amors me chastie et menace
Por aprandre et por anseignier,
Doi je mon mestre desdaignier ?

Bien fou celui qui dédaigne son maître ! Je dois retenir et observer ce qu'Amour m'apprend et m'enseigne. Cela pourra me valoir de grands bienfaits. Mais il me bat trop et cela m'inquiète ; aucun coup, aucune plaie ne sont pourtant apparents. — Et tu te plains ? N'as-tu pas tort ? — Non, car sa blessure est si cruelle qu'il m'a envoyé sa flèche en plein cœur sans la retirer ensuite. — Comment a-t-il pu te percer le corps puisqu'aucune plaie n'est visible de l'extérieur ? Dis-le moi ! Je veux le savoir ! Comment a-t-il pu te transpercer ? — Par l'œil. — Par l'œil ? Et il ne te l'a pas crevé ? — L'œil n'a pas été blessé mais le cœur l'a été grièvement. — Explique-moi comment la flèche a pu passer par l'œil sans le blesser et l'abîmer ! Si la flèche a pénétré dans l'œil, pourquoi le cœur souffre-t-il dans la poitrine alors que l'œil reste insensible, lui qui a reçu la première atteinte ? — L'explication est pourtant simple : l'œil n'a aucun souci d'attention et il ne peut rien faire par lui-même. Il n'est que le miroir du cœur ; c'est par ce miroir que passe, sans le blesser ni l'abîmer, l'image sensible[1] dont le cœur est épris. Le cœur est en effet placé dans la poitrine à la même place que la chandelle allumée dans une lanterne. Si on ôte la chandelle, aucune lumière ne peut émaner de la lanterne ; mais tant que dure la chandelle, la lanterne ignore l'obscurité et la flamme qui y brille ne l'abîme ni ne la détériore.

Fos est qui son mestre desdaingne ;
Ce qu'Amors m'aprant et ansaingne
Doi je garder et maintenir :
Granz biens m'an porroit avenir.
Mes trop me bat, ice m'esmaie.
Ja n'i pert il ne cop ne plaie.
- Et si te plaing ? Don n'as tu tort[a] ?
- Nenil, qu'il m'a navré si fort,
Que jusqu'au cuer m'a son dart trait,
Mes ne l'a pas a lui retrait.
- Comant le t'a donc trait el cors,
Quant la plaie ne pert de fors ?
Ce me diras : savoir le vuel !
Comant le t'a il tret ? - Par l'uel.
- Par l'uel ? Si ne le t'a crevé ?
- A l'uel ne m'a il rien grevé[b],
Mes au cuer me grieve formant.
- Or me di donc reison comant
Li darz est par mi l'uel passez,
Qu'il n'an est bleciez ne quassez.
Se li darz parmi l'uel i antre,
Li cuers por coi s'an dialt el vantre,
Que li ialz ausi ne s'an dialt,
Qui le premier cop an requialt ?
- De ce sai ge bien reison randre :
Li ialz n'a soin de rien antandre,
Ne rien ne puet faire a nul fuer,
Mes c'est li mereors au cuer,
Et par ce mireor trespasse,
Si qu'il ne blesce ne ne quasse,
Li sens don[c] li cuers est espris.
Donc est li cuers el vantre mis,
Ausi com la chandoile esprise
Est dedanz la lenterne mise.
Se la chandoile an departez,
Ja n'en istra nule clartez ;
Mes tant con la chandoile dure,
Ne est pas la lanterne oscure,
Et la flame qui dedanz luist
Ne l'anpire ne ne li nuist.

Il en eſt de même pour le vitrail : aussi fort ou épais soit-il, un rayon de soleil peut le traverser sans l'abîmer[1]. D'autre part, le verre ne sera jamais assez clair pour éclairer à lui tout seul si une source extérieure de lumière ne vient pas le frapper[2]. Les yeux peuvent être comparés au verre et à la lanterne. En effet, la lumière frappe les yeux à l'endroit où le cœur se réfléchit et voit le monde extérieur, quel qu'il soit. Il voit beaucoup d'objets différents, verts, bleus, vermeils ou azurés ; il blâme les uns et loue les autres ; il déprécie celui-ci, valorise celui-là. L'un d'entre eux peut lui offrir un agréable visage, quand il le regarde dans le miroir, mais ensuite celui-là même peut le trahir s'il n'y prend pas garde. Mes yeux m'ont trompé car, dans son miroir, mon cœur a vu un rayon qui m'a mis à mal et qui s'eſt obscurci en lui[3]. À cause de ce rayon, mon cœur m'a abandonné. Je suis bien malmené par mon ami qui m'oublie au profit de mon ennemi. Je peux l'accuser de félonie car il a très mal agi envers moi. Je pensais avoir trois amis : mon cœur et mes deux yeux, mais ils me haïssent, ce me semble. Ah ! Dieu, où sont donc mes amis quand ces trois-là me sont hostiles ? Ils m'appartiennent et pourtant ils me tuent. Mes serviteurs ne se méfient pas assez de moi ; ils font trop ce qui leur plaît et non ce qui me plaît. Or, je sais, pour l'avoir appris de ces voleurs, que l'affeƈtion d'un noble maître périt lorsqu'il a entretenu de mauvais domeſtiques.

Autresi eſt de la verrine :
Ja n'iert si forz ne anterine
Que li rais del soloil n'i paſt,
Sanz ce que de rien ne la quaſt ;
Ne ja li voirres si clers n'iert,
Se autre clartez ne s'i fiert,
Que par le suel voie l'an mialz.
Ce meïsmes sachiez des ialz,
Con[a] del voirre et de la lanterne :
Car es ialz se fiert la luiserne
Ou li cuers se remire, et voit
L'uevre de fors, quex[b] qu'ele soit ;
Si voit maintes oevres diverses,
Les unes verz, les autres perses,
L'une vermoille, et l'autre bloe,
L'une blasme, et l'autre loe,
L'une tient vil, et l'autre chiere.
Mes tiex li moſtre bele chiere
El mireor, quant il l'esgarde,
Qui le traïſt, s'il ne s'i garde.
Moi ont li mien oeil deceü[c],
Car an lui a mes cuers veü
Un rai don je suis anconbrez,
Qui dedanz lui s'eſt aombrez[d],
Et por lui m'eſt mes cuers failliz.
De mon ami sui mal bailliz,
Qui por mon anemi m'oblie.
Reter le puis de felonie,
Car[e] il a molt vers moi mespris.
Je cuidoie avoir trois amis,
Mon cuer et mes deus ialz ansanble ;
Mes il me heent, ce me sanble.
Ha, Dex, ou sont mes mi ami,
Quant ciſt troi sont mi anemi,
Qui de moi sont et si m'ocïent ?
Mi sergent an moi trop se fïent,
Qui tote lor volanté font
Et de la moie point ne font.
Or sai ge bien de verité
Par cez qui m'ont deserité
Qu'amors de boen seignor periſt
Par malvés sergent qu'il norriſt.

Infailliblement, on trouve tôt ou tard à se plaindre de la compagnie d'un mauvais serviteur, quoi qu'il arrive. Je reviens à la flèche qui m'est destinée et confiée, à sa fabrication et à sa taille. Mais j'ai bien peur de faillir à ma tâche car cette taille si précieuse pourrait bien me faire manquer ma tentative, bien que je mette toute mon attention à formuler mon sentiment. L'entaille et les plumes sont si rapprochées, quand on les examine bien, que l'espace d'une raie les sépare seulement mais elle est si nette et si droite que l'encoche ne laisse apparaître aucune imperfection. Les plumes sont de couleur dorée mais il n'y entre aucune peinture d'or car ces plumes, vous le savez bien, brillent encore plus que l'or. Les plumes sont les tresses blondes que je vis l'autre jour sur la mer. Voilà le dard qui me rend amoureux[1]. Dieu ! Quel bien très précieux ! Quand on possède un tel trésor, de quelle autre richesse peut-on encore avoir besoin durant sa vie ? En ce qui me concerne, je pourrais jurer que mes désirs se trouveraient alors satisfaits. Même contre la ville d'Antioche, je n'échangerais pas les pennons et l'entaille. Et puisque j'estime déjà cela à un prix fort élevé, qui donc pourrait évaluer le reste qui est si beau, si élégant, si parfait et si précieux que j'éprouve le désir et l'envie de voir mon visage reflété par ce front ? Dieu l'a fait si clair que la glace, une émeraude ou une topaze ne sauraient être plus limpides.

Qui malvés sergent aconpaigne
Ne puet faillir qu'il ne s'an plaigne,
Quanqu'il aveigne, tost ou tart.
Or vos reparlerai del dart
Qui m'est comandez et bailliez,
Comant il est fez et tailliez.
Mes je dot molt que ge n'i faille :
Car tant en est riche la taille,
N'est mervoille, se je i fail,
Et si metrai tot mon travail
A dire ce que moi an sanble.
La coche[a] et li penon ansanble
Sont si pres, qui bien les ravise,
Que il n'i a c'une devise
Ausi con d'une greve estroite,
Mes ele est si polie et droite
Qu'an la coche sanz[b] demander
N'a rien qui face a amander.
Li penon sont si coloré
Con s'il estoient tuit doré,
Mes doreüre n'i fet rien,
Car li penon, ce savez bien,
Estoient plus luisant ancores.
Li penon sont les treces sores
Que je vi l'autre jor an mer,
C'est li darz qui me fet amer.
Dex, con tres precïeus avoir !
Qui tel tresor porroit avoir,
Por qu'avroit an tote sa vie
De nule autre richesce anvie ?
Androit de moi jurer porroie
Que rien plus ne desirreroie,
Que seul les penons et la coche[c]
Ne donroie por Antioche.
Et quant ces deus choses en pris
Qui porroit esligier le pris
De ce que vaut li remenanz,
Qui tant est biax et avenanz,
Et tant boens et tant precïeus,
Que desirranz et anvïeus
Sui ancor de moi remirer
El[d] front que Dex a fet tant cler
Que nule rien n'i feroit glace,
Ne esmeraude ne topace ?

Mais tout cela n'eſt rien en comparaison de la clarté des yeux. Tous ceux qui les regardent ont l'impression de voir deux flambeaux ardents. Et qui aurait la parole assez facile pour décrire l'aspect parfait de son nez, l'éclat de son visage ? Tout comme la rose atténue l'éclat du lis, ainsi le lis diminue son éclat pour bien éclairer le visage et la petite bouche souriante. Dieu la fit ainsi pour que nul ne puisse la voir sans s'imaginer qu'elle rit. Et comment sont les dents dans sa bouche ? Elles sont si serrées qu'elles paraissent se toucher et, pour les rendre encore plus séduisantes, Nature les dota d'un autre agrément. En voyant la petite bouche ouverte, on aurait dit que ses dents étaient d'ivoire et d'argent. L'évocation du menton et des oreilles serait si longue qu'il ne faudrait pas s'étonner d'un oubli de ma part. De la gorge, inutile de dire qu'à côté d'elle le criſtal même eſt opaque. Sous sa tresse, le cou eſt huit fois plus blanc que l'ivoire[1]. Du cou jusqu'à l'agrafe de son corsage, ce que j'ai vu de sa poitrine dénudée eſt plus blanc que la neige fraîchement tombée. Ma douleur se serait atténuée si j'avais pu voir toute la flèche. Je dirais, si je le pouvais, de quelle flèche il s'agit ; mais je ne l'ai pas vue, et ce n'eſt pas ma faute si je suis incapable de décrire une chose que je n'ai pas vue. Amour ne m'a montré que l'encoche et les plumes

Mes an tot ce n'a riens a dire,
Qui la clarté des ialz remire ;
Car a toz ces qui les esgardent
Sanblent deus chandoiles qui ardent.
Et qui a boche si delivre,
Qui la façon seüſt descrivre[a],
Del nes bien fet et del cler vis[b],
Com la rose oscure le lis,
Einsi come li lis esface,
Por bien anluminer la face,
Et de la bochete riant
Que Dex fiſt tele a esciant,
Por ce que nus ne la veïſt
Qui ne cuidaſt qu'ele reïſt ?
Et quel sont li dant an la boche ?
Li uns de l'autre si prés toche,
Qu'il sanble que il s'antretaingnent ;
Et por ce que mialz i avaingnent,
I fiſt nature un petit d'uevre :
Qui verroit con la bochete oevre,
Ne diroit mie que li dant
Ne fussent d'ivoire ou d'argent.
Tant a a dire et a retraire
An chascune chose a portraire,
Et el manton et es oroilles,
Qu'il ne seroit pas granz mervoilles,
Se aucune chose i trespas.
De la gorge[c] ne di ge pas
Que vers li ne soit criſtax trobles ;
Li cos eſt a quatre dobles
Plus blans qu'ivoires soz la trece[d].
Tant com il a des la chevece
Jusqu'au fermail d'antroverture,
Vi del piz nu sanz coverture
Plus blanc que n'eſt la nois negiee.
Bien fuſt ma dolors alegiee,
Se tot le dart veü eüsse.
Molt volantiers, se je seüsse,
Deïsse quex an eſt la floiche :
Ne la vi pas, n'an moi ne poiche,
Se la façon dire n'an sai
De chose que veüe n'ai.
Ne m'an moſtra Amors adons
Fors que la coche et les penons,

car la flèche se trouvait dans le carquois, c'est-à-dire dans le bliaut et la chemise que portait la demoiselle. Par ma foi, voilà le mal qui me tue ; c'est la flèche, c'est le rayon qui m'a méchamment mis en colère. Je suis un rustre de m'emporter ainsi. Aucun complot, aucune guerre ne me feront rompre l'engagement que je dois prendre avec Amour. Qu'il fasse de moi tout ce qu'il veut, comme il doit le faire avec un de ses sujets, car je le veux et il me plaît. Je ne cherche pas à fuir ce mal. Je préfère qu'il me tienne toujours sous son pouvoir et que la guérison ne me vienne que de celle qui m'a valu mon infirmité. »

Grande est ia complainte d'Alexandre mais celle de la demoiselle n'est pas moindre. Si grande est sa peine durant toute la nuit qu'elle ne peut fermer l'œil ni se reposer. Amour s'est enfermé dans son cœur. Ce conflit, cette fureur trouble fort ses sentiments, l'angoisse et la malmène. Elle pleure et se plaint toute la nuit ; elle s'agite et tressaille. Son cœur manque de défaillir. Et, après avoir tant souffert, tant sangloté, bâillé, tressailli et soupiré, elle aperçoit dans son cœur la morsure et le reflet du bourreau qu'Amour lui destine. Après l'apaisement que lui procurent d'agréables pensées, elle est ramenée à son obsession. Toutes ses pensées se mettent à divaguer et elle entame un autre discours : « Folle, que m'importe si ce jeune homme est noble, généreux, courtois et preux ! Tout

Car la fleche ert el coivre mise :
C'est li bliauz et la chemise,
Don la pucele estoit vestue.
Par foi, c'est li max qui me tue,
Ce est li darz, ce est li rais,
Don trop vilainnemant m'irais.
Molt sui vilains qui m'an corroz.
Ja mes festuz n'an sera roz
Par desfiance ne par guerre,
Que je doie vers Amor querre.
Or face de moi tot son buen,
Si com il doit feire del suen,
Car je le vuel et si me plest,
Je ne quier que cist max me lest.
Mialz vuel qu'ainsi toz jorz me teingne
Que de nelui santez me veingne,
Se de la ne vient la santez
Dont est venue l'anfertez. »
Granz est la conplainte Alixandre,
Mes cele ne rest mie mandre
Que la dameisele demainne.
Tote nuit est an si grand painne
Qu'ele ne dort ne ne repose ;
Amors li est el cuer anclose,
Une tançons et une rage
Qui molt li troble son corage,
Et qui l'angoisse et destraint
Que tote nuit plore et se plaint
Et se degiete et si tressaut
A po que li cuers ne li faut.
Et quant ele a tant traveillié,
Tant sangloti et baaillié
Et tressailli et sopiré
Lors a en son cuer remiré
Qui cil estoit et de quel mors
Por cui la destraignoit Amors.
Et quant ele s'est bien refaite
De pansser quanque li anhaite,
Lors se restant et se retorne
An panser a folie atorne
Tot son panser que ele a fet.
Si recomance un autre plet,
Et dit : « Fole, qu'ai je a feire,
Se cist valez est deboneire,

cela tourne à son honneur et à son avantage. Mais sa beauté m'importe-t-elle vraiment ? Que sa beauté s'en aille avec lui ! Elle le fera malgré moi mais je ne veux rien lui ravir. Lui ravir ? Non, vraiment, je ne le veux pas ! S'il avait la sagesse de Salomon et si Nature l'avait doté de toute la beauté qu'on puisse attendre d'un homme, si Dieu m'avait donné le pouvoir de tout distinguer, je ne chercherais pas à le courroucer mais, si je le pouvais, je le rendrais encore plus sage et plus beau. Par ma foi, je ne le hais donc pas ! Suis-je pour autant son amie ? Non ! Pas plus la sienne que celle d'un autre ! Pourquoi alors pensé-je à lui si je ne le trouve pas plus attrayant qu'un autre ? En fait, je n'en sais rien. Je suis tout égarée, car jamais je n'ai autant pensé à un homme sur cette terre. Je voudrais tout le temps le voir et ne jamais le quitter des yeux tellement il me plaît quand je le regarde. Est-ce de l'amour ? Oui, je le crois. Son souvenir ne hanterait pas tellement mon esprit si je ne l'aimais pas plus qu'un autre. Or, je l'aime ! C'est certain. Je suivrai mon désir, oui, à moins que cela lui déplaise. Ce désir est mauvais mais Amour m'a tellement envahie que j'en deviens folle d'anxiété. Rien ne me sert de lui résister. Il me faut supporter ses assauts. Je me suis si sagement gardée de lui pendant longtemps que je n'ai pas voulu agir en sa faveur jusqu'à présent. Maintenant, je suis trop aimable envers lui.

Et larges et cortois et proz ?
Tot ce li est enors et proz.
Et de sa biauté moi que chaut ?
Sa biauté avoec lui s'an aut.
Si fera ele maugré mien,
Ja ne l'an voel je tolir rien.
Tolir ? Non voir ! Ce ne vuel mon.
S'il avoit le san Salemon,
Et se Nature mis eüst
An lui tant que plus ne peüst
De biauté metre an cors humain,
Si m'eüst Dex mis an la main
Le pooir de tot depecier,
Ne l'an querroie correcier
Mes volantiers, se je savoie,
Plus sage et plus bel le feroie.
Par foi, donc ne le hé je mie.
Et sui je por itant s'amie ?
Nenil, ne qu'a un autre sui.
Et por coi pans je donc a lui,
Se plus d'un altre ne m'agree ?
Ne sai, tote an sui esgaree,
Car onques mes ne panssai tant
A nul home el siegle vivant,
Et mon vuel toz jorz le verroie,
Ja mes ialz partir n'an querroie,
Tant m'abelist, quant je le voi.
Est ce Amors ? Oïl, ce croi.
Ja tant sovant nel remanbrasse,
Se plus d'un autre ne l'amasse.
Or l'aim. Or soit acreanté.
Si an ferai ma volanté,
Voire, mes qu'il ne li desplaise.
Ceste volantez est malveise ;
Mes Amors m'a si anvaïe[a]
Que fole an sui et esbahie
Ne desfansse rien ne m'i vaut,
Si m'estuet sofrir son assaut.
Ja me sui ge si sagemant
Vers lui gardee longuemant,
Einz mes por lui ne vos rien faire ;
Mes or li sui trop deboneire.

Et quel gré m'en doit-il savoir quand, par affection, il ne peut obtenir un service ou une faveur de ma part ? Par sa force, il a su dompter mon orgueil et il me faut obéir à sa volonté. Alors, je veux aimer ! Alors je suis soumise à un maître ! Alors Amour m'apprendra... Eh quoi ? Comment je dois le servir ! Je sais beaucoup de choses sur ce sujet. Je m'y connais si bien sur son service que nul ne saurait me reprendre là-dessus. Toute leçon me serait superflue. Amour voudrait, tout comme moi, que je fusse avisée et sans orgueil, aimable et accueillante envers tous à cause d'un seul être que j'aime. Les aimerai-je tous à cause de lui seul ! Je dois bien accueillir chacun mais Amour ne m'enseigne pas à être l'amie de tout le monde. Ce n'est pas en vain que je porte le nom de Soredamour. Je dois aimer et je dois être aimée : mon nom le prouve. On y lit le mot *amour*. La première partie de mon nom contient la couleur d'or[1] et cela signifie quelque chose : les meilleurs sont les plus blonds. Je reconnais l'excellence de mon nom à ce détail : il contient la couleur qui s'harmonise avec l'or le plus pur et il me rappelle le parfait amour[2]. En effet, celui qui m'appelle par mon vrai nom réveille chaque fois l'amour en moi. La moitié de mon nom dore l'autre d'une dorure éclatante de blondeur. Soredamour signifie « dorée d'Amour ». La dorure de l'or n'est pas aussi pure que celle qui m'illumine. Amour m'a donc fait un honneur suprême quand il m'a offert son or.

Et quel gré m'an doit il savoir,
Quant par amor ne puet avoir
De moi servise ne bonté ?
Par force a mon orguel donté,
Si m'estuet a son pleisir estre.
Or vuel amer, or sui a mestre,
Or m'aprandra Amors... Et quoi ?
Confeitemant servir le doi.
De ce sui je molt bien aprise,
Molt sui sage de son servise,
Que nus ne m'an porroit reprandre :
Ja plus ne m'an covient aprandre.
Amors voldroit et je le vuel,
Que sage fusse et sanz orguel,
Et deboneire et acointable,
Vers toz por un seul amïable.
Amerai les ge toz por un ?
Bel sanblant doi feire a chascun,
Mes Amors ne m'anseigne mie
Qu'a toz soie veraie amie.
Amors ne m'aprant se bien non.
Por neant n'ai ge pas cest non
Que Soredamors sui clamee.
Amer doi, si doi estre amee,
Si le vuel par mon non prover,
Qu'amors doi an mon non trover.
Aucune chose senefie
Ce que la premiere partie
En mon non est de color d'or.
Et li meillor sont li plus sor.
Por ce tieng mon non a meillor
Qu'an mon non a de la color
A cui li miaudres ors s'acorde,
Et la fine amors me recorde :
Car qui par mon droit non m'apele
Toz jorz amors me renovele ;
Et l'une mitiez l'autre dore
De doreüre clere et sore,
Et autant dit Soredamors
Come sororee d'amors.
Doreüre d'or n'est si fine
Come ceste qui m'anlumine :
Molt m'a donc Amors enoree,
Quant il de lui m'a sororee,

Je lui prodiguerai tous mes soins afin d'être sa dorure et jamais je ne m'en plaindrai. Maintenant j'aime et j'aimerai toujours. Qui cela ? Ah ! la belle demande ! Celui qu'Amour me commande d'aimer, car jamais un autre n'obtiendra mon amour. Qu'importe, dans la mesure où il ne l'apprendra que de ma bouche ! Que ferai-je si je ne l'implore pas ? Celui qui désire une chose doit la requérir et l'implorer. Comment ? Vais-je l'implorer ? Oh, non ! Pourquoi ? On n'a jamais vu une femme commettre l'erreur de requérir l'amour d'un homme, à moins qu'elle ne soit la plus folle du monde. Je serais une vraie folle si ma bouche proférait des paroles propres à m'attirer des reproches. Quand il les entendrait de ma bouche, je crois qu'il me mépriserait encore plus pour ma vilenie et il me reprocherait souvent ensuite de l'avoir imploré la première. Puisse mon amour ne jamais s'avilir dans une requête prématurée de ma part : je pense ainsi monter dans son estime. Dieu ! Comment pourra-t-il le savoir puisque je ne le lui avouerai pas ? Je n'ai pas encore assez souffert pour me lamenter de la sorte. J'attendrai qu'il s'en aperçoive car je ne le lui ferai jamais savoir. Il le remarquera bien s'il a jamais éprouvé de l'amour ou s'il a appris ce qu'est l'amour par ouï-dire. S'il a appris ? Quelle sottise ! Amour ne nous accorde pas la faveur de nous instruire par ouï-dire à son sujet ; c'est sa pratique qui nous instruit. Moi-même, je le sais bien. Jamais je n'ai pu apprendre

Et je mettrai en lui ma cure,
Que de lui soie doreüre,
Ne ja mes ne m'an clamerai.
Or aim et toz jorz amerai.
Cui ? Voir, ci a bele demande !
Cestui que Amors me comande,
Car ja autres m'amor n'avra.
Cui chaut, quant il ne le savra,
Se je meïsmes ne li di ?
Que feroie se ne li pri ?
Qui de la chose a desirrier
Bien la doi requerre et proier.
Comant ? Proierai le je donques ?
Nenil. Por coi ? Ce n'avint onques
Que fame tel forfet feïst
Que d'amors home requeïst,
Se plus d'autre ne fu desvee.
Bien seroie fole provee,
Se je disoie de ma boche
Chose don j'eüsse reproche.
Quant de ma boche le savroit,
Je cuit que plus vil m'an avroit,
Si me reprocheroit sovant
Que je l'en ai proié avant.
Ja ne soit amors si vilainne
Que je pri cestui primerainne ;
Plus chiere m'an devroit avoir.
Dex, comant le porra savoir,
Des que je ne l'an ferai cert ?
Ancor n'ai ge gaires soffert,
Por coi tant demanter me doive.
J'atandrai tant qu'il s'aparçoive,
Car[a] ja ne li ferai savoir.
Bien s'an savra aparcevoir,
S'il onques d'amors s'antremist,
Ou s'il par parole en aprist.
Aprist ? Or ai ge dit oiseuse.
Amors n'est pas si gracïeuse
Que par parole an soit nus sages,
S'avoec n'i est li boens usages.
Par moi meïsmes le sai bien :
Car onques n'an poi savoir rien

quoi que ce soit à son sujet par ouï-dire ou par de beaux discours. Toutefois, j'ai beaucoup fréquenté son école et connu ses séductions mais j'ai toujours tenu à garder mes distances. Il me le fait payer si cher que j'en sais plus à présent qu'un bœuf n'en sait sur le labour. Une seule chose me désespère : celui que j'aime n'a peut-être jamais aimé et s'il n'aime ni n'a aimé, alors j'ai semé dans la mer, là où la semence ne peut lever. Il ne me reste donc qu'à l'attendre et à le supporter jusqu'à ce que je voie si je pourrai le guider par des sous-entendus et des allusions. Je ferai tout pour qu'il connaisse mon amour, s'il ose toutefois le demander. Maintenant, il n'y a plus qu'une chose qui compte : l'aimer et être à lui. S'il ne m'aime pas, moi je l'aimerai. » C'est ainsi qu'ils se plaignent, lui et elle. Et l'un dissimule ses sentiments à l'autre. Le jour, ils souffrent et la nuit encore plus. Cette douleur les hante bien longtemps tandis qu'ils se trouvent en Bretagne, jusqu'à la fin de l'été. Au début d'octobre, un messager arriva, par Douvres, de Londres et Cantorbéry. Il venait annoncer au roi des nouvelles qui allaient beaucoup le troubler. Le messager lui demanda de ne pas rester trop longtemps en Bretagne car le lieutenant provisoire du royaume voulait maintenant usurper le pouvoir. Il avait réuni une immense armée composée de ses sujets et de ses amis et il occupait la cité de Londres pour interdire le retour du roi.

Par losange ne par parole ;
S'an ai molt esté a escole
Et par mainte foiz losangiee,
Mes toz jorz m'an sui estrangiee,
Sel me fet si chier conparer
C'or an sai plus que bués d'arer.
Mes d'une chose me despoir[a],
Que cil n'ama onques espoir ;
Et s'il n'ainme ne n'a amé,
Donc ai ge en la mer semé,
Ou semance ne puet reprandre.
Or n'i a plus que de l'atendre
Et del[b] sofrir tant que je voie
Si jel porroie metre an voie
Par sanblant et par moz coverz.
Tant ferai[c] qu'il an sera cerz
De m'amor, se requerre l'ose.
Or n'i a donc nule autre chose
Mes que je l'aim et soe sui.
S'il ne m'ainme, j'amerai lui. »
Ensi se plaint et cil et cele,
Et li uns vers l'autre se cele ;
Le jor ont mal et la nuit pis.
A tel dolor ont, ce m'est vis,
An Bretaigne lonc tans esté,
Tant que vint a la fin d'esté.
Tot droit a l'entree d'oitovre
Vint uns messages devers Dovre
De Londres et de Quantorbire
Au roi unes noveles dire
Qui molt li troblent son corage.
Cil li ont conté le message
Que trop puet an Bretaingne ester,
Car cil li voldra contrester
Cui sa terre avoit comandee,
Et s'avoit ja grant ost mandee
De sa terre et de ses amis,
Si s'estoit dedanz Londres mis
Por la cité contretenir
A l'ore que devroit venir.
Quant li rois oï la novele,
Trestoz ses barons an apele,

Cette nouvelle irrita le souverain et le remplit de ressentiment. Il appela tous ses barons et, pour qu'ils satisfassent encore mieux son désir de confondre le traître, il les tint pour responsables des tracas et de la guerre présente. N'est-ce pas sur leur conseil qu'il avait confié et remis sa terre à un traître encore pire que Ganelon ? Tous admettent que le roi a parfaitement raison car ils lui avaient effectivement conseillé cette solution. Toutefois, le félon sera banni, lui dirent-ils, et aucun château, aucune cité ne pourra le protéger car on le chassera de là par la force. Ils prennent l'engagement le plus formel de livrer le traître au roi ou alors ils n'accepteront plus la tenure[1] d'aucun fief. Le roi fait proclamer dans la Bretagne entière que tous les hommes en état de porter les armes doivent le suivre. Toute la Bretagne se met en branle. Jamais on ne vit une armée comme celle que rassembla le roi Arthur. Lorsque les navires levèrent l'ancre, on aurait dit que tous les hommes de la terre se trouvaient sur les flots. On n'apercevait plus les vagues cachées par les navires. Cette guerre en sera une vraie. Au bruit, on aurait pu penser que toute la Bretagne avait pris la mer. Après la traversée, les passagers se rassemblent pour se loger près du rivage. Alexandre envisage de prier le roi de l'adouber. S'il doit se bâtir une réputation dans le métier des armes, c'est sur cette terre qu'il l'obtiendra.

Iriez et plains de mautalant.
Et qu'il facent mialz son talant
De confondre le traïtor,
Lors dit que li blasmes est lor
De son tribol et de sa guerre,
Car par aus bailla il sa terre
Et mist an la main au felon
Qui pires est de Guenelon.
N'i a un seul qui bien n'otroit
Que li rois a reison et droit,
Car ce li conseillierent il ;
Mes il en iert mis an essil,
Et sache bien de verité
Que an chastel ne an cité
Ne porra garantir son cors
Qu'a force ne l'an traie fors.
Ensi le roi tuit aseürent
Et afient formant et jurent
Que li traïtor li randront
Ou ja mes terre ne tandront
Et li rois par tote Bretaingne
Fet crier que nus n'i remaingne,
Qui puisse armes porter en ost,
Que aprés lui n'an veingne tost.
Tote Bretaigne est esmeüe :
Onques tex oz ne fu veüe
Con li rois Artus assanbla.
A l'esmovoir des nes sanbla
Qu'an la mer fust tretoz li mondes,
Car n'i paroient nes les ondes,
Si les orent les nes covertes.
Ceste guerre sera a certes.
An la mer sanble por la noise
Que tote Bretaigne s'an voise.
Ja sont les nes totes passees,
Et les genz qui sont amassees
Se vont logent lez le rivage.
Alixandre vint an corage
Que il aille le roi proier
Que il le face chevalier,
Car se ja mes doit los aquerre,
Il l'aquerra an ceste terre.

Désireux de réaliser son projet, il prend ses compagnons avec lui et va trouver le roi dans sa tente.

Le roi se trouvait en fait devant sa tente. Quand il vit approcher les Grecs, il leur demanda de venir à lui : « Seigneurs, leur dit-il, ne me cachez rien ! Quel besoin vous amène ici ? » Parlant au nom de tous, Alexandre révéla son désir : « Je suis venu vous prier, comme il convient à mon seigneur et maître, de m'adouber ainsi que mes compagnons. — Bien volontiers, lui répondit le roi ! Alors ne perdons pas de temps puisque vous me le demandez. » Le roi ordonne d'apporter l'équipement de treize chevaliers. Aussitôt dit, aussitôt fait. Chacun demande son équipement et le roi donne à chacun le sien, c'est-à-dire de belles armes et un bon cheval. Chacun prend possession de ses affaires. Ces armes, robes et chevaux représentaient une grande valeur. L'équipement d'Alexandre valait à lui seul autant que les douze autres pour qui aurait voulu l'estimer ou le vendre. Ils se dévêtirent au bord de la mer, se lavèrent et se baignèrent car ils ne voulaient pas qu'on leur chauffât de l'eau dans une étuve : la mer leur servirait de bain et de cuve[1]. La reine, qui ne détestait pas Alexandre, apprit la chose. Au contraire, elle l'aimait, le louait et l'estimait beaucoup. Elle veut lui rendre un grand service, bien plus grand qu'elle ne pense en fait. Elle fouille et vide tous ses coffres ;

Ses conpaignons avoec lui prant,
Si con sa volantez le prant
De feire ce qu'a anpansé.
Au tref le roi an est alé.
Devant son tref s'estut li rois ;
Quant il vit venir les Grezois,
Ses a devant lui apelez.
« Seignor, fet il, nel me celez,
Quex besoinz vos amena ça ? »
Alixandres por toz parla,
Si li a dit son desirrier.
« Venuz, fet il, vos sui proier,
Si com mon seignor proier doi,
Por mes conpaignons et por moi,
Que vos nos façoiz chevaliers. »
Li rois respont : « Molt volantiers,
Que ja respiz n'an sera priz,
Puis que vos m'an avez requis. »
Lors comande a porter li rois
A treze chevaliers hernois.
Fet est ce que li rois comande :
Chascuns le suen hernois demande,
Li rois baille a chascun le suen,
Beles armes et cheval buen.
Chascuns a le suen hernois pris.
Tuit li doze furent de pris,
Armes et robes et cheval.
Mes autant valut par igal
Li hernois au cors Alixandre,
Qui le volsist prisier ou vandre,
Con tuit li autre doze firent.
Droit sor la mer se desvetirent,
Si se laverent et baingnierent
Car il ne vostrent ne daignierent
Qu'an lor chaufast eve an estuve :
De la mer firent baing et cuve.
La reïne la chose set
Qui Alixandre pas ne het,
Einz l'ainme molt et loe et prise.
Feire li vialt un bel servise,
Molt est plus granz qu'ele ne cuide.
Tretoz ses escrins cerche et vuide,

elle en tire finalement une chemise de soie, blanche et bien confectionnée, très fine et très légère. Aux coutures, il n'y avait pas un fil qui ne fût d'or ou au moins d'argent. Soredamour avait participé plus d'une fois à sa confection. Avec le fil d'or, elle avait cousu, à certains endroits, un de ses cheveux, aux deux manches et à l'encolure, pour voir si un homme, particulièrement attentif, était capable de distinguer l'un de l'autre. Le cheveu blond brillait autant et même plus que l'or[1]. La reine prend la chemise et la fait remettre à Alexandre. Dieu ! Quelle joie immense pour lui de recevoir ce présent de la reine ! Celle qui y avait cousu son cheveu aurait éprouvé, elle aussi, une immense joie si elle avait su que son ami devait recevoir cette chemise et la porter. Elle aurait été comblée, car elle préférait le cheveu qu'Alexandre possédait à tout le reste de sa chevelure. Toutefois, ni l'un ni l'autre ne savait quoi que ce soit et cette ignorance est bien affligeante ! Le messager de la reine arriva au port, là où les jeunes gens se lavaient. Il trouva Alexandre au bord de la mer et lui offrit la chemise. Celui-ci l'apprécia d'autant plus qu'elle venait de la reine. Mais, s'il avait connu le secret de sa confection, il l'aurait aimée encore davantage. Il n'aurait pas accepté de l'échanger contre le monde entier ; il l'aurait plutôt, à mon avis, considérée comme une sainte relique et il l'aurait adorée jour et nuit[2].

Tant c'une chemise en a treite ;
De soie fu, blanche et bien feite,
Molt delïee et molt soutil.
Es costures n'avoit un fil
Ne fust d'or ou d'argent au mains.
Au queudre avoit mises les mains
Soredamors, de leus an leus ;
S'avoit antrecosu par leus
Lez l'or de son chief un chevol,
Et as deus manches et au col,
Por savoir et por esprover[a]
Se ja porroit home trover
Qui l'un de l'autre devisast,
Tant cleremant i avisast :
Car autant ou plus con li ors
Estoit li chevox clers et sors.
La reïne prant[b] la chemise,
Si l'a Alixandre tramise.
Et, Dex ! con grant joie an eüst
Alixandres, s'il le seüst
Que la reïne li anvoie !
Molt an reüst cele grant joie
Qui son chevol i avoit mis,
S'ele seüst que ses amis
La deüst avoir ne porter.
Molt s'an deüst reconforter
Car ele n'amast mie tant
De ses chevox le remenant
Come celui qu'Alixandre ot.
Mes cil ne cele ne le sot
C'est grand enuiz que il nel sevent.
Au port ou li vaslet se levent
Vint li messages la reïne :
Le vaslet trueve an la marine,
S'a la chemise presantee
Celui cui ele molt agree,
Et por ce plus chiere la tint
Que devers la reïne vint.
Mes s'il seüst le soreplus,
Ancor l'amast il assez plus,
Car an eschange n'an preïst
Tot le monde, einçois en feïst
Saintuaire, si con je cuit,
Si l'aorast et jor et nuit.

Alexandre ne tarda pas à s'en revêtir. Habillé et fin prêt, il se rendit dans la tente du roi avec tous ses compagnons. La reine, il me semble, était venue s'asseoir dans la tente car elle souhaitait voir arriver les nouveaux chevaliers. On pouvait considérer qu'ils étaient beaux mais le plus beau de tous était Alexandre avec sa noble prestance. Les voilà chevaliers à présent. Je me tairai donc à leur sujet. Je parlerai plutôt du roi et de l'armée qui arriva à Londres. La plupart de ses gens le rejoignit et il y avait foule à ses côtés. Le comte Angrès rassembla ses hommes, tous ceux du moins qu'il parvint à attirer par des promesses ou des cadeaux. Après les avoir rassemblés, il s'enfuit à la dérobée pendant la nuit, car certains le détestaient et il redoutait leur trahison. Toutefois, avant de s'enfuir, il s'empara de tout ce qui était à sa portée : des vivres, de l'or, de l'argent et distribua le tout à ses hommes. On apprit au roi la nouvelle de la fuite du traître et de toute sa bande, ainsi que celle du pillage des vivres dans la cité. Cela avait appauvri, démuni et réduit à la misère les bourgeois. Le roi répliqua qu'il n'accepterait aucune rançon du traître mais qu'il le pendrait, s'il pouvait mettre la main sur lui. Aussitôt, toute l'armée se mit en route et arriva à Windsor. Quel que soit son état aujourd'hui, le château n'était pas facile à prendre en ce temps-là, si l'on s'acharnait à le défendre

Alixandres[a] plus ne demore
Qu'il ne se veste en icele ore.
Quant vestuz fu et atornez,
Au tref le roi s'an est alez,
Et tuit si conpaignon ansanble.
La reïne, si com moi sanble,
Fu au tref venue seoir,
Por ce qu'ele voloit veoir
Les noviax chevaliers venir.
Por biax les poïst an tenir,
Mes de toz li plus biax estoit
Alixandres au cors adroit.
Chevalier sont, des or m'an tes ;
Del roi parlerai des or mes
Et de l'ost qui a Londres vint.
Li plus des genz a lui se tint,
Et contre lui an ra grant masse.
Li cuens Angrés ses genz amasse,
Quanque vers lui an pot torner
Por prometre ne por doner.
Quant il ot sa gent asanblee,
Par nuit s'an foï an enblee,
Car de plusors estoit haïz,
Si redotoit estre traïz.
Mes einçois que il s'an foïst,
Quanque il pot a Londres prist
De vitaille, d'or et d'argent,
Si departi tot a sa gent.
Au roi sont les noveles dites
Que foïz s'an est li traïtes,
Avoec lui tote sa bataille,
Et que tant avoit de vitaille
Et d'avoir pris an la cité
Qu'apovri et deserité
Sont li borjois et confondu.
Et li rois a tant respondu
Que ja reançon n'an prandra
Del traïtor einz le pandra,
Se prendre ne tenir le puet.
Maintenant tote l'oz s'esmuet,
Tant qu'il vindrent a Guinesores.
A ce jor, comant qu'il soit ores,

car, aussitôt sa trahison méditée, le traître avait renforcé les lieux d'une double enceinte et de fossés ; il avait fortifié les murs en plaçant derrière eux de solides pieux pointus[1], afin qu'ils résistent mieux aux jets de pierres catapultées. Ces fortifications lui avaient coûté très cher. Il passa les mois de juin, juillet, août à construire des palissades d'arbres, des fossés, des ponts-levis, des tranchées, des clôtures et des barrières[2], des portes de fer coulissantes et une grande tour en moellons carrés. Il ne fut nullement nécessaire de fortifier les portes dans la crainte d'une attaque. Le château était construit sur une hauteur en contrebas de laquelle coulait la Tamise. Le campement était établi au bord de la Tamise et, ce jour-là, ils se contentèrent seulement de s'installer et de dresser les tentes. Le camp était installé sur les rives de la Tamise et tous les prés étaient recouverts de pavillons verts et rouges. Le soleil faisait resplendir les couleurs et la rivière flamboyait sur plus d'une lieue. Les défenseurs du château étaient venus se divertir sur la grève, lances au poing, écus serrés contre la poitrine, sans autres armes. Ainsi désarmés, ils voulaient montrer à ceux de l'extérieur qu'ils ne les craignaient guère.

Sur l'autre rive, Alexandre examina les chevaliers qui se livraient assaut sous ses yeux. Il avait envie de livrer combat contre eux et appela chacun de ses compagnons par son nom,

Qui le chastel volsist desfandre,
Ne fust mie legiers a prandre,
Car li traïtres le ferma,
Des que la traïson soucha,
De dobles murs et de fossez,
Et s'avoit les murs adossez
De forz aguz pex par derriere,
Qu'il ne cheïssent par perriere.
Au[a] fermer avoit mis grant coust.
Tot juing et juingnet et aoust
Mist au feire le roilleïz
Et fossez et pont torneïz
Tranchiees et barres et lices
Et portes de fer coleïces
Et grant tor de pierre quarree.
Onques n'i ot porte fermee
Ne por peor ne por assaut.
Li chastiax sist en un pui haut,
Et par desoz li cort Tamise.
Sor la riviere est l'oz asise,
Ne ce jor ne lor lut antendre
S'a logier non et as trez tandre.
L'oz est sor Tamise logiee,
Tote la pree est[b] herbergiee
De paveillons verz[c] et vermauz,
Es colors se fiert li solauz,
Si reflanboie la riviere
Plus d'une grant liue pleniere.
Cil del chastel par le gravier
Furent venu esbanoier
Seulemant les lances es poinz,
Les escuz devant lor piz joinz
Car plus d'armes n'i aporterent.
A ces defors sanblant mostrerent
Que gaires ne les redotoient
Quant desarmé venu estoient.
Alixandres de l'autre part
Des chevaliers se prist esgart
Qui devant aus vont cenbelant.
D'asanbler a aus a talant,
S'an apele ses conpaingnons
L'un aprés l'autre par lor nons :

d'abord Cornix qu'il aimait beaucoup puis Acorde le Téméraire, Nébunal de Mycènes, Acoridomès d'Athènes, Férolin de Salonique, Charquedon des pays d'Afrique, Parménide de Franchegel, Torin le Fort, Pinabel, Neruïs et Neriolis[1] : « Seigneurs, leur dit-il, j'ai envie d'aller montrer mon écu et ma lance à ceux qui viennent jouter sous mes yeux. Je vois bien qu'ils me prennent pour un lâche et qu'ils nous méprisent, ce me semble, puisqu'ils sont venus jouter sous nos yeux, tout désarmés. Nous venons d'être adoubés et nous n'avons pas encore étrenné nos armes sur un chevalier ou sur la quintaine. Nos premières lances sont restées trop longtemps en réserve. Et pourquoi nos écus ont-ils été fabriqués ? Ils n'ont pas encore été troués ni fendus. Un tel bien ne prend sa valeur que dans la bataille ou lors de l'assaut. Franchissons le gué et attaquons-les ! » Ses compagnons disent : « Nous ne vous ferons pas défaut ! » et chacun d'ajouter : « Que Dieu me sauve, mais il n'est pas votre ami celui qui vous abandonne. » Aussitôt, ils ceignent leurs épées, sellent leurs chevaux et leur passent la bride au cou ; puis, ils enfourchent leur monture et prennent leurs écus. Après les avoir suspendus à leur cou et après avoir saisi leurs lances colorées par quartiers, ils s'élancent comme un seul homme vers le gué[2]. Ceux d'en face baissent leurs lances et partent les frapper sur-le-champ. Toutefois, les Grecs seront bien récompensés de leurs efforts ;

Premiers Cornix qu'il ama molt,
Aprés lui Acorde l'Estout
Et[a] puis Nebunal de Micenes
Et Acoridomés d'Athenes
Et Ferolin de Salenique,
Et Charquedon devers Aufrique,
Parmenidés de Franchegel
Torin le Fort et Pinabel
Neruïs et Neriolis :
« Seignor, fet il, talanz m'est pris
Que de l'escu et de la lance
Aille a cez feire une acointance
Qui devant moi behorder vienent.
Bien voi que por mauvés me tienent
Et po nos prisent, ce m'est vis,
Quant behorder devant noz vis
Sont ci venu tuit desarmé.
De novel somes adobé,
Ancor n'avomes fet estrainne
A chevalier ne a quintainne.
Trop avons noz lances premieres
Longuemant gardees antieres.
Nostre escu por coi furent fet ?
Ancor ne sont troé ne fret.
C'est uns avoirs qui rien ne valt,
S'a estor non et a assalt.
Passons le gué, ses assaillons. »
Cil dïent : « Ne vos an faillons. »
Ce dit chascuns : « Se Dex me saut,
N'est vostre amis qui ci vos faut. »
Maintenant lor espees ceingnent,
Lor chevax ceinglent et estreingnent,
Montent et pranent lor escuz.
Quant les orent as cos panduz,
Les escuz et les lances prises
De colors pointes par devises,
El gué a un frois tuit s'esleissent ;
Et cil de la les lances beissent,
Ses vont isnelemant ferir ;
Mes cil lor sorent bien merir,

ils ne les épargnent ni ne les évitent et ne leur cèdent pas un seul pouce de terrain ; chacun frappe si bien son adversaire que les meilleurs chevaliers ennemis sont désarçonnés. Ils ne prennent pas les Grecs pour des galopins, des lâches ou des écervelés. Les Grecs n'ont pas assené leurs premiers coups dans le vide ; ils ont abattu treize chevaliers de leur monture. Dans l'armée, une rumeur accompagne leurs coups et le fracas de leurs épées. Sous peu, la mêlée aurait été spectaculaire s'ils avaient osé attendre les Grecs qui se précipitent sur leurs armes et se jettent sur l'ennemi à grand fracas. Tous leurs adversaires s'enfuient, incapables de leur résister. Les Grecs les poursuivent en donnant de la lance et de l'épée : il y eut beaucoup de têtes tranchées, mais Alexandre remporta le premier prix, car il emmena quatre chevaliers prisonniers et ligotés. Les cadavres gisaient, abandonnés un peu partout ; on ne comptait pas les décapités, les blessés et les estropiés.

Courtoisement, Alexandre offre et présente à la reine son premier exploit chevaleresque. Il ne veut remettre les prisonniers qu'à elle seule car le roi les aurait fait pendre sur-le-champ. La reine les prend sous sa garde et les fait jeter en prison sous l'accusation de trahison. Dans le camp, on parlait des Grecs et l'on se félicitait de la courtoisie et de la générosité d'Alexandre. Il avait bien fait de ne pas confier les prisonniers au roi car ce dernier les aurait aussitôt pendus.

Qui nes espargnent ne refusent,
Ne por aus plain pié ne reüsent,
Einz fiert chascuns si bien le suen
Qu'ainz n'i a chevalier si buen
N'estuisse vuidier les arçons.
Nes tindrent mie por garçons,
Por mauvés ne por esperduz.
N'ont pas les premiers cos perduz,
Que treze en ont deschevalez.
En ost en est li criz levez
De lor cos, de lor chapleïz.
Par tans fust boens li fereïz,
Se cil les osassent atandre.
Par l'ost corent les armes prandre,
Si se fierent an l'ost a bruit :
Chascuns de ces de la s'anfuit,
Qui lor remenance n'i voient.
Et li Greu aprés les convoient,
Ferant de lances et d'espees.
Assez i ot testes colpees,
Mes Alixandre en ot le pris,
Car par son cors lïez et pris
An mainne quatre chevaliers ;
Et li mort gisent estraiers,
Qu'asez i ot des decolez,
Des plaiez et des afolez.
Alixandres par corteisie
Sa premiere chevalerie
Done et presante la reïne ;
Ne vialt qu'autres en ait seisine,
Car tost les feïst li rois pandre :
La reïne les a fez prandre,
Et ses fist garder an prison
Come restez de traïson.
Par l'ost parolent des Grezois
Et dient que molt est cortois
Alexandres et bien apris
Des chevaliers que il a pris
Des qu'il nes a al roi randus
Car il les eüst tos pandus.

Le roi, en effet, ne plaisanta pas. Il convoqua la reine sur-le-champ pour lui demander de ne pas détenir elle-même les traîtres. Il exigea leur restitution car cette détention était contraire à la volonté royale. La reine vint, comme il se doit, s'entretenir avec le roi du sort des prisonniers. Tous les Grecs étaient restés dans la tente de la reine, en compagnie des demoiselles. Les douze compagnons discutaient avec elles mais Alexandre ne souffla mot. Assise près de lui, Soredamour remarqua son silence. La main sur la joue[1], elle se montra fort pensive. Ils restèrent assis de la sorte un bon moment jusqu'à ce qu'elle aperçoive au bras et au cou d'Alexandre le cheveu qui lui avait servi de fil à coudre. Elle se rapprocha encore de lui car elle avait trouvé un prétexte pour lui adresser la parole. Pourtant, elle ne trouva pas les premiers mots et réfléchit : « Que dirai-je d'abord ? se dit-elle. L'appellerai-je par son nom ou lui donnerai-je le nom d'ami ? Ami ? Oh, non ! Comment l'appeler alors ? Je l'appellerai par son nom ! Mon Dieu, " ami " est pourtant un mot si beau et si doux ! Ah, si j'osais l'appeler " ami " !... Si j'osais ? Mais qui me l'interdit ? Ce serait peut-être mentir. Mentir ? Je ne sais pas, mais ce mensonge m'affligerait. C'est pourquoi il faut laisser parler ses sentiments car je ne cherche pas à mentir. Mon Dieu, il ne mentirait pas, lui, s'il m'appelait sa douce amie.

Mes li rois[a] ne s'an geue pas ;
A la reïne eneslepas
Mande que a lui parler veigne,
Ne ses traïtors ne deteigne :
Car a rendre li covandra
Ou oltre son gré les tandra.
La reïne est au roi venue,
La parole ont antr'ax tenue
Des traïtors, si com il durent.
Et tuit li Grezois remés furent
El tref la reïne as puceles ;
Molt parolent li doze a eles,
Mes Alixandres mot ne dist.
Soredamors garde s'an prist,
Qui prés de lui se fu assise.
A sa meisselle a[b] sa main mise,
Et sanble que molt soit pansis.
Ensi ont molt longuemant sis,
Tant qu'a son braz et a son col
Vit Soredamors le chevol
Dom ele ot la costure feite.
Un po plus pres de lui s'est treite,
Car ore a aucune acheison
Dont metre le puet a reison ;
Mes el ne set an quel meniere
Ele l'areisnera premiere,
S'an prant consoil a li meïsmes :
« Que dirai ge, fet ele, primes ?
Apelerai le par son non
Ou par ami ? Ami ? Je non.
Comant dons ? Par son non l'apele !
Dex, ja est la parole bele
Et tant dolce ami a nomer !
Se je l'osasse ami clamer...
Osasse ? Qui le me chalonge ?
Ce que je cuit dire mançonge.
Mançonge ? Ne sai que sera,
Mes se je mant, moi pesera.
Por ce fet bien a consantir,
Car je n'an querroie mantir.
Dex, ja ne mantiroit il mie,
S'il me clamoit sa dolce amie.

Et moi, je lui mentirais ? Nous devrions dire la vérité tous les deux et, si je viens à mentir, le tort sera de son côté. Mais pourquoi son nom eſt-il pour moi si difficile à prononcer au point que je doive lui donner un surnom ? À mon avis, son nom contient trop de lettres et je m'arrêterais au beau milieu. En revanche, je pourrais prononcer intégralement le mot “ ami ”. Je crains de manquer de courage en disant l'autre et je voudrais, au péril de ma vie, qu'il eût pour nom “ mon doux ami ”. » Tandis que Soredamour méditait longuement, la reine sortit de chez le roi qui l'avait convoquée. Alexandre la vit venir, se porta à sa rencontre et lui demanda les ordres du roi quant au sort des prisonniers : « Ami, fait-elle, il me prie de les mettre sous ses ordres et de lui laisser rendre sa juſtice. Le roi s'eſt emporté parce que je ne les lui ai pas encore livrés. Il faut que je les lui remette, car il veut les avoir pour lui. » Voilà comment se passa la journée et, le lendemain, les bons et loyaux chevaliers furent réunis devant le pavillon du roi pour rendre un jugement dans les règles et pour déterminer la peine et le châtiment des quatre traîtres. Certains proposaient qu'ils soient écorchés, d'autres qu'on les pende et qu'on les brûle ; le roi, quant à lui, eſtima qu'on devait les écarteler. Il ordonna alors de les amener ; aussitôt dit, aussitôt fait. Il les fit ligoter et dit qu'ils seraient écartelés tout autour du château, sous les yeux de ses occupants.

Et je mantiroie de lui ?
Bien devrïens voir dire andui,
Et se je mant, suens iert li torz.
Mes por coi m'eſt ses nons si forz
Que[a] je li vuel voir sornon metre ?
Ce m'eſt avis, trop i a letre,
S'areſteroie toſt en mi.
Mes se je l'apeloie ami,
Ceſt non diroie je bien tot.
Por ce qu'a l'autre faillir dot,
Voldroie avoir de mon sanc mis
Qu'il eüſt non “ mes[b] dolz amis ”. »
An ceſt panssé tant se sejorne
Que la reïne s'an retorne
Del roi qui mandee l'avoit.
Alixandres venir la voit,
Contre li vet, si li demande
Que li rois a feire comande
De ses prisons et qu'il en iert.
« Amis, fet ele, il me requiert
Que je li rande a sa devise,
Si l'an les feire sa juſtise.
De c'eſt li rois molt correciez
Que je ne li ai ja bailliez,
Si m'eſtuet que jes li anvoi,
Qu'il les veauſt avoir devers soi. »
Ensi ont celui jor passé,
Et el demain sont amassé
Li boen chevalier, li leal,
Devant le paveillon real,
Por droit et por jugemant dire
A quel poinne et a quel martire
Li quatre traïtor morroient.
Li un dïent qu'escorchié soient,
Li autre qu'an les pande ou arde,
Et li rois meïsmes esgarde
Qu'an doit traïtor traïner.
Lors les comande a amener ;
Amené sont, lïer les fet,
Et dit que ils seront detret,
Tant qu'antor le chaſtel seront
Et que cil dedanz le verront.

Après la discussion, le roi exigea leur exécution et vint sous la tente principale. Il fit demander Alexandre en l'appelant son cher ami : « Ami, fait-il, je vous ai vu hier livrer de superbes assauts et vous défendre magnifiquement : vous méritez une récompense de ma part. J'augmente votre effectif de cinq cents chevaliers gallois et de mille hommes natifs de mes terres. Quand ma guerre sera terminée, en plus de ce que je vous ai donné, je vous offrirai la couronne royale du meilleur royaume de Galles. En attendant, je vous donnerai bourgs et châteaux, cités et salles[1], jusqu'à ce que vous héritiez des terres de votre père qui vous vaudront le titre d'empereur. » Alexandre et ses compagnons remercient chaleureusement le roi pour ce don. Tous les barons de la cour approuvent les honneurs que le roi rend à Alexandre. Quand celui-ci voit les gens, les compagnons et les hommes que le roi veut lui donner, il fait sonner trompettes et buccins dans tout le camp. Parmi les preux et les lâches, il n'en est aucun, je vous assure, qui refuse de prendre les armes, parmi ceux de Galles, de Bretagne, d'Écosse et de Cornouailles : partout, sans l'ombre d'un doute, la puissance de son armée se trouve renforcée. La Tamise entamait une décrue, car il n'avait pas plu de tout l'été ; il régnait une telle sécheresse que les poissons périssaient, et les navires se trouvaient à sec au port.

Quant remese fu la parole,
Li rois, qui veaust qu'en les afole,
S'en vint ou grant palais ester ;
Alixandre fet demender,
Si apele son ami chier.
« Amis, dist il, molt vos vi hier
Bel assaillir et bel desfandre :
Le guerredon vos an doi randre ;
De cinc cents chevaliers galois
Vostre bataille vos acrois,
Et de mil sergenz de ma terre.
Quand j'avrai finee ma guerre,
Avoec ce que vos ai doné,
Ferai de vos roi coroné
Del meillor reaume de Gales.
Bors et chastiax, citez et sales
Vos i donrai en atandue,
Tresqu'a tant que vos iert randue
La terre que tient vostre peres
Don vos devez estre empereres. »
Alixandres por cest otroi
Mercie boenemant le roi,
Et si compaignon l'an mercïent.
Tuit li baron de la cort dïent
Qu'Alixandre est bien assise
L'enors que li rois li devise.
Quant Alixandres voit ses genz,
Ses conpaignons et ses sergenz,
Tex con li rois li vialt doner,
Si comande gresles soner
Et buisines par tote l'ost.
Boens ne mauvés ne vos en ost
Que chascuns ses armes ne praingne,
Cil de Gales et de Bretaingne
Et d'Escoce et de Cornoaille,
Car de partot sanz nule faille
Fu an l'ost grant force creüe.
Et Tamise fu descreüe,
Qu'il n'ot pleü de tot esté,
Einz ot granz secheresce esté,
Que li poisson i furent mort
Et les nes sechiees au port :

On pouvait traverser la rivière à gué, même dans sa plus grande largeur. C'est ainsi que l'armée put franchir la Tamise ; les uns occupèrent la vallée, les autres montèrent sur la colline. Ceux du château virent arriver la formidable armée qui s'apprêtait à les assiéger et à les envahir. Ils se mirent aussitôt en ordre de défense. Avant de donner l'assaut, toutefois, le roi fit traîner les traîtres attachés à quatre chevaux, autour du château, parmi les vallées, les monticules et les friches. Le comte Angrès fut très dépité de voir ainsi ses propres amis traînés par des chevaux. D'autres en conçurent de l'épouvante mais, malgré cette peur, ils n'eurent aucune envie de se rendre. Ils devaient se défendre, car le roi laissa éclater devant eux sa révolte et sa colère et ils comprirent bien qu'il ferait mourir ignominieusement les coupables, s'il les tenait. Après l'écartèlement, les membres des quatre suppliciés furent dispersés sur la place et l'assaut commença. Les efforts des attaquants n'aboutirent d'abord à rien. Ils avaient beau lancer toutes sortes de projectiles sur leurs adversaires, ils n'eurent aucun succès et ce n'était pas faute d'avoir essayé. Ils leur lançaient des carreaux, des javelots et des dards. Quel terrible fracas que celui des arbalètes et des frondes ! Flèches et pierres rondes volaient pêle-mêle comme la pluie au milieu de la grêle. Toute la journée, ils dépensèrent ainsi leurs efforts : les uns se défendirent et les autres attaquèrent

Si poïst an passer a gué
La ou ele avoit le plus lé.
Outre Tamise est l'oz alee ;
Li un porprenent la valee,
Et li autre montent l'angarde.
Cil del chastel s'an pranent garde
Et voient venir la mervoille
De l'ost, qui si fort s'aparoille
Por le chastel confondre et prandre ;
Cil se ratornent por desfandre.
Ençois que nul assaut i ait,
Li rois antor le chastel fait
Traïner a quatre chevax
Les traïtors parmi les vax,
Et par tertres et par larriz.
Li cuens Angrés fu molt marriz
Por itant que traïner voit
Ces devant lui que chiers avoit.
Et li autre molt s'an esmaient,
Mes por esmai que il en aient
N'ont nul talant que il se randent.
Mestiers lor est qu'il se desfandent,
Car bien mostre li rois a toz
Son mautalant et son corroz,
Et bien voient, s'il les tenoit,
Qu'a honte morir les feroit.
Quant li autre traïné furent
Et li manbre par le chanp jurent,
Lors recomance li assauz.
Mes toz fu perduz li travauz :
Assez lor lut lancier et traire
A ces, mes rien n'i porent faire,
Et neporquant bien s'i essaient,
Espessemant lancent et traient
Quarriax et javeloz et darz.
Granz escrois font de totes parz
Les arbalestes et les fondes,
Saietes et pierres reondes
Volent autresi mesle mesle[a]
Con fet la pluie avoec la gresle.
Ensi tote jor se travaillent :
Cil desfandent et cil assaillent,

jusqu'à ce que la nuit les séparât. De son côté, le roi fit annoncer à toute son armée qu'une récompense attendait celui qui permettrait de prendre le château : « Je lui donnerai une coupe de très grand prix, de quinze marcs d'or, la plus riche de mon trésor. Elle sera fort belle et fort somptueuse ; les amateurs l'apprécieront plus encore pour le travail que pour la matière dont elle est faite, car c'est un vrai chef-d'œuvre. Assurément, les pierres précieuses qui la recouvrent valent encore plus cher que l'or et sa façon. Quand bien même un simple soldat prendrait le château, il obtiendrait cette coupe. Si en revanche c'est un chevalier, il aura, en plus de la coupe, tout ce qu'il souhaitera, à condition qu'il ne demande pas l'impossible. »

Après cette annonce, Alexandre, comme il le faisait tous les soirs, alla trouver la reine. Il s'y rendit donc ce soir-là. La reine et lui étaient assis, côte à côte. Devant eux, tout près, il y avait Soredamour, assise toute seule. Elle regardait Alexandre avec tant de plaisir qu'elle n'aurait pas voulu être en paradis. La reine tenait Alexandre par la main droite et aperçut le fil d'or qui ternissait. Le cheveu, au contraire, rayonnait de sa blonde clarté à mesure que le fil d'or perdait son éclat. La reine se souvint alors, par hasard, que Soredamour avait réalisé cet ouvrage et elle se mit à rire. Alexandre

Tant que la nuiz les an depart.
Et li rois de la soe part
Fet an l'ost crier et savoir
Quel don devra[a] de lui avoir :
« Cil par cui li chastiax iert pris
Une coupe de mout[b] grant pris
Li donrai de quinze mars d'or,
La plus riche de mon tresor.
Molt iert boene et riche la cope.
Et qui delit avroit de cope,
Plus la devroit il tenir chiere
Por l'uevre que por la matiere :
Molt est boene la cope d'uevre.
Et qui la verité descuevre,
Mialz que l'uevre ne que li ors
Valent les pierres de defors.
S'il est sergenz, la cope avra
Par cui li chastiax pris sera.
Et s'il est pris par chevalier,
Il ne savra querre loier
Avoec la cope, qu'il ne l'ait,
Se el monde trover se lait. »
Quant ceste chose fu finee,
N'ot pas sa costume oubliee
Alixandres[c], qui chascun soir
Aloit la reïne veoir.
A ce soir i refu alez.
Assis se furent lez a lez
Alixandres et la reïne.
Devant aus, prochiene veisine
Soredamors seule seoit,
Qui si volantiers l'esgardoit
Qu'an paradis ne volsist estre.
La reïne par la main destre
Tint Alixandre et remira
Le fil d'or qui molt anpira ;
Et li chevox esclarissoit[d],
Que que li filz d'or palissoit.
Si li sovint par avanture
Que feite avoit cele costure
Soredamors, et si s'an rist.
Alixandres garde s'an prist

la surprit et la pria de lui avouer, si cela se pouvait, le motif de ce rire. La reine hésita d'abord à lui répondre et lança un regard à Soredamour pour l'appeler à ses côtés. La jeune fille ne se fit pas prier et s'agenouilla devant la reine. Alexandre se réjouit fort de la voir s'approcher si près qu'il pouvait presque la toucher mais il n'eut pas le courage d'oser seulement la regarder ; la parole lui manqua au point qu'il resta muet. Elle, de son côté, était si ébahie que ses yeux ne lui servaient plus à rien ; elle les baissa vers le sol et ne cilla même pas. La reine ne cacha pas sa surprise en la voyant tantôt pâlir, tantôt rougir. Elle observa leur contenance et leurs deux visages. Elle crut reconnaître dans ces couleurs changeantes les effets de l'amour. Toutefois, elle ne voulait pas les importuner et dissimula sa découverte. Elle fit ce qu'il fallait faire, ne laissant rien transparaître, mais se bornant simplement à dire : « Demoiselle, regardez ici et dites-moi toute la vérité : où a été cousue la chemise portée par ce chevalier ? Êtes-vous pour quelque chose dans sa fabrication et y avez-vous laissé quelque chose qui vous appartient ? » La jeune fille brûle d'émotion et de gêne. Pourtant, elle leur raconte volontiers toute l'histoire, car elle souhaite qu'Alexandre connaisse la vérité. Celui-ci éprouve tant de joie au récit de la confection de la chemise

Et li prie, s'il fet a dire,
Qu'el li die qui la fet rire.
La reïne au dire se tarde
Et vers Soredamors regarde ;
Si l'a devant li apelee.
Cele i est volantiers alee,
Si s'agenoille devant li.
Alixandre molt abeli,
Quant si pres la vit aproichier
Que il la poïst atoichier,
Mes il n'a tant de hardemant
Qu'il l'ost regarder seulemant,
Einz li est toz li sans foïz,
Si que pres an est amuïz.
Et cele rest si esbaïe
Que de ses ialz n'a nule aïe,
Einz met an terre son esgart,
Si qu'el ne cingne nule part.
La reïne molt s'an mervoille ;
Or la vit pale et or vermoille
Et note[a] bien an son corage
La contenance et le visage[b]
De chascun et d'aus deus ansanble.
Bien aparçoit et voir li sanble
Par les muances des colors
Que ce sont accident d'amors ;
Mes ne lor an vialt feire angoisse,
Ne fet sanblant qu'ele conoisse
Rien nule de quanqu'ele voit.
Bien fist ce que ele devoit,
Que chiere ne sanblant n'an fist,
Fors tant qu'a la pucele dist :
« Dameisele, regardez ça,
Et dites, ne le celez ja,
Ou la chemise fu cousue
Que cist chevaliers a vestue
Et se vos antremeïstes
Ne del vostre rien i meïstes ? »
La pucele[c] art d'ire et de honte,
Neporquant volantiers lor conte,
Car bien vialt que le voir en oie
Cil qui de l'oïr a tel joie,
Quant cele li conte et devise
La feiture de la chemise,

qu'il se retient à peine d'adorer à genoux le petit cheveu qu'il y contemple. La présence de ses compagnons et de la reine, qui assistent à la scène, lui cause gêne et déplaisir. À cause d'eux, il s'interdit de porter la chemise à ses yeux et à sa bouche ; c'est là qu'il l'aurait mise volontiers, si personne ne l'avait regardé. Il est heureux de recevoir un tel présent de son amie car il n'espère et n'attend rien d'autre d'elle. Son désir éveille sa crainte mais, dès qu'il le peut, il baise la chemise plus de cent mille fois. Toute la nuit, une grande joie l'habite mais il fait en sorte de ne pas être vu. Quand il est couché dans son lit, il retire plaisir, délice et jouissance d'un objet inerte. Toute la nuit, il embrasse la chemise et, quand il contemple le cheveu, il se croit le maître du monde. Amour transforme le sage en fou, quand quelqu'un comme Alexandre peut se réjouir d'un cheveu. Mais son bonheur est appelé à muer. Pour l'instant, c'est ainsi qu'il éprouve joie et plaisir. Avant l'aube et le soleil, les traîtres tiennent conseil sur leurs projets et leur avenir. Ils pourront tenir le château longtemps encore, c'est certain, s'ils s'acharnent à le défendre. Toutefois, ils connaissent l'immense courage du roi et savent qu'il ne retournera pas chez lui sans avoir pris le château, dût-il y passer le reste de ses jours. C'est là qu'il leur faudra mourir. Et s'ils ne livrent pas le château, ils n'attendent aucune pitié.

Que a grant poinne se retarde,
La ou le chevolet regarde,
Que il ne l'aore et ancline.
Si conpaignon et la reïne,
Qui leanz erent avoec lui,
Li font grant mal et grant enui :
Car por aus let que il n'en toche
Et a ses ialz et a sa boche,
Ou molt volantiers la meïst,
S'il ne cuidast qu'an le veïst.
Liez est quant de s'amie a tant,
Car il ne cuide ne n'atant
Que ja mes autre bien en ait ;
Ses desirriers doter le fait,
Nequedent quant il est an eise,
Plus de cent mil foiz la beise.
Molt en fet tote nuit grant joie,
Mes bien se garde qu'an nel voie.
Quant il est colchiez an son lit,
A ce ou n'a point de delit
Se delite, anvoise et solace.
Tote nuit la chemise anbrace,
Et quant il le chevol remire,
De tot le mont cuide estre sire.
Bien fet Amors d'un sage fol,
Quant cil fet joie d'un chevol ;
Mes il changera cest deduit.
Ensi se delite et deduit.
Einz l'aube clere et le soloil,
Li traïtor sont a consoil
Qu'il porront feire et devenir ;
Lonc tans porront contretenir
Le chastel, c'est chose certainne,
S'au deffandre metent grant painne ;
Mes tant sevent de fier corage
Le roi, qu'an trestot son aage
Tant qu'il iert pris n'an tornera :
Iluec morir les covandra.
Et se il le chastel ne randent,
Por ce nule merci n'atandent.

Quelle que soit la solution retenue, la situation ne leur est pas favorable. En fin de compte, ils se décident à tenter une sortie, le lendemain, à la dérobée, pour surprendre les assiégeants désarmés et les chevaliers encore endormis dans leur lit. Avant de se réveiller, de s'équiper et de se préparer au combat, ceux-ci auront été massacrés dans un carnage appelé à rester dans toutes les mémoires. Les traîtres se rallient tous à ce plan, en désespoir de cause, car ils ne donnent plus cher de leur peau. Quoi qu'il en soit, le désespoir les enhardit pour un combat auquel ils ne voient d'autre issue que la mort ou la prison. Ce remède à la situation n'est pas salutaire ; inutile même de chercher un remède. Ils ne voient pas du tout comment la fuite pourrait leur apporter une solution : la mer et leurs ennemis les environnent de toutes parts. Leur décision est prise ; ils ne tardent plus. Ils prennent aussitôt leurs armes et leurs équipements et sortent au nord-ouest par une ancienne poterne. Ils sortent en rangs serrés et forment cinq bataillons : ils ont mobilisé au moins deux mille hommes, prêts au combat, et mille chevaliers dans chaque bataillon. Cette nuit-là, ni la lune ni les étoiles ne montraient au ciel leurs rayons mais, avant qu'ils parvinssent près des tentes, la lune se leva. Je crois qu'elle avait anticipé son lever pour leur nuire et Dieu qui leur voulait du mal

Ensi l'une et l'autre partie
Lor est malveisemant partie,
Mes a ce lor consauz repeire
1656 Que demain, einz que li jors peire,
Istront del chastel a celee,
Si troveront l'ost desarmee
Et les chevaliers andormiz,
1660 Qui ancor girront an lor liz.
Einz que il soient esveillié,
Atorné ne apareillié,
Avront tele ocision feite
1664 Que toz jorz mes sera retreite
L'ocisions de cele nuit.
A cest consoil se tienent tuit
Li traïtor par desperance[a],
1668 Car an lor vies n'ont fiance.
Desperance, comant qu'il aille,
Les anhardist de la bataille,
Qu'il ne voient lor garison
1672 Fors que de mort ou de prison.
Tex garisons n'est mie sainne,
Ne au garir n'a mestier painne,
N'il ne voient ou il poïssent
1676 Aus garir, se il s'an foïssent :
Car la mers et lor enemi
Lor sont antor et il en mi.
Par lor consoil plus ne sejornent,
1680 Maintenant s'arment et atornent,
S'i s'an issent devers galerne
Par une ancïene posterne.
Serré et rengié s'an issirent,
1684 De lor gent cinc batailles firent :
Si ont deus mil sergenz sanz faille,
Bien apareilliez de bataille
Et mil chevaliers an chascune.
1688 Cele nuit estoile ne lune
N'orent lor rais el ciel mostrez,
Mes ainz qu'il venissent as trez,
Comança la lune a lever ;
1692 Et je cuit que por aus grever
Leva einz qu'ele ne soloit,
Et Dex, qui nuire lor voloit,

illumina la nuit obscure car il n'avait aucune estime pour ces traîtres[1] ; au contraire, il les haïssait pour le péché dont ils étaient maculés. En effet, Dieu hait les traîtres et la trahison plus que n'importe quel méfait. Il commanda à la lune de luire afin qu'elle pût leur nuire, et la lune leur nuit beaucoup en se reflétant sur leurs écus luisants ; les heaumes leur nuisent également beaucoup en reluisant au clair de lune[2]. Les sentinelles qui surveillent le camp aperçoivent les traîtres et alertent toute l'armée par leurs cris : « Debout, chevaliers ! Debout, levez-vous vite ! Prenez vos armes, armez-vous ! Les traîtres nous attaquent ! » Toute l'armée se précipita sur ses armes et s'équipa pour le combat, comme il le fallait en une telle occasion. Pas un ne s'élança seul au combat tant que les autres ne furent pas convenablement armés. Tous montèrent à cheval. Pendant qu'ils s'armaient, les autres, pressés d'en découdre, se hâtaient afin de les trouver désarmés et de les surprendre. Ils répartirent leurs gens en cinq bataillons : les uns se postèrent près du bois, les autres longèrent la rivière, le troisième groupe pénétra dans la forêt, le quatrième occupa un vallon et le cinquième, croyant foncer sur les tentes, piqua des deux près d'une trouée rocheuse. Mais ils n'avancèrent pas sans encombre sur ce chemin car les troupes royales le leur disputèrent en les défiant courageusement et en leur reprochant leur trahison. Ils brandissent le fer de leurs lances et

Enlumina la nuit oscure,
Car il n'avoit de lor ost cure,
Einz les haï por le pechié
Dom il estoient antechié.
Car traïtor et traïson
Het Dex plus qu'autre mesprison.
Si comanda la lune luire,
Por ce qu'ele lor deüst nuire.
Molt lor est la lune nuisanz,
Qui luist sor les escuz luisanz,
Et li hiaume molt lor renuisent,
Qui contre la lune reluisent :
Car les eschargaites les voient,
Qui l'ost eschargaitier devoient,
Si s'escrïent par tote l'ost :
« Sus, chevalier, sus, levez tost !
Prenez vos armes, armez vos !
Li traïtor vienent sor nos ! »
Par tote l'ost as armes saillent,
D'armer se painnent et travaillent,
Si com a tel besoing estut ;
Onques uns seus d'ax ne se mut,
Tant qu'a leisir furent armé.
Tuit sont sor lor chevax monté.
Que qu'il s'arment et cil esploitent
Qui la bataille molt covoitent,
Por ce que desarmez les truissent
Et si que sorprandre les puissent,
Et font venir[a] par cinc parties
Lor genz qu'il orent departies.
Li un devers le bois se tindrent
Li autre la riviere vindrent,
Li tierz se mistrent anz el gal,
La quarte furent an un val,
Et la quinte bataille broche
Lez la tranchiee d'une roche,
Qu'ils se cuidoient de randon
Par mi les trez metre a bandon.
Mes il n'i ont trovee pas
La voie sainne ne le pas
Car li real lor contredïent,
Qui molt fieremant les desfient
Et la traïson lor repruichent.
As fers des lances s'antrapruichent

s'affrontent férocement. De part et d'autre, ils s'anéantissent ; ils foncent les uns sur les autres, comme les lions sur leur proie, dévorant tout ce qui tombe entre leurs griffes. À vrai dire, des deux côtés, on compte un grand nombre de morts au cours de ce premier assaut. Pourtant, les traîtres bénéficient de renforts et se défendent avec beaucoup d'acharnement ; ils vendent cher leur vie. Sur le point de céder, ils voient venir de quatre côtés leurs bataillons en renfort. Les troupes royales foncent sur eux à bride abattue, en éperonnant de plus belle. Elles vont leur assener de tels coups sur leurs écus que, sans compter les blessés, ils en renversent cinq cents. Les Grecs s'acharnent contre leurs ennemis, et Alexandre n'est pas en reste car il s'emploie à bien frapper. Au plus fort de la bataille, il part assaillir un renégat qui ne se défend pas le moins du monde. L'écu et le haubert de son adversaire ne résistent pas mieux qu'une étoffe de soie bleue. Quand il en a terminé avec celui-là, il va offrir ses services à un autre sans que rien n'en soit perdu. En un éclair, il frappe son adversaire et lui arrache l'âme du corps ; voilà encore une demeure inhabitée ! Après ces deux-là, il s'en prend à un troisième ; il atteint aux flancs un chevalier de noble prestance ; la violence du coup en fait jaillir le sang de part en part et l'âme, exhalée dans un souffle, prend alors congé du corps. Il en tue et en estropie plus d'un ; semblable à la foudre menaçante, il s'abat sur tous ceux qu'il rencontre.

Si s'antrabatent et adantent ;
Li un les autres acravantent,
Autresi[a] fieremant ou plus
Corent li un as autres sus
Con li lyon a proie corent,
Qui quanqu'il ateignent devorent.
D'anbedeus parz por verité
I ot molt grant mortalité
A cele premiere envaïe ;
Mes as traïtors croist aïe,
Qui molt fieremant se desfandent
Et chieremant lor vies vandent.
Quant plus ne se porent tenir,
De quatre parz voient venir
Lor batailles por aus secorre.
Et li real lor lessent corre,
Tant con porent esperoner ;
Sor les escuz lor vont doner
Tex cos que avoec les navrez
En ont plus de cinc cents versez.
Li Grezois nes espargnent mie,
N'Alixandres pas ne s'oblie,
Car de bien ferir se travaille.
El plus espés de la bataille
Vet ensi ferir un gloton
Que ne li valut un boton ;
Ne li escuz ne li haubers
Ne li valut un cendal pers.
Quant a celui ot trives prise,
A un autre offre son servise,
Ou pas ne le pert ne ne gaste :
Si cruelmant le fiert an haste
Que l'ame de son cors li oste,
Et li ostex remest sanz oste.
Aprés ces deus au tierz s'acointe ;
Un chevalier molt noble et cointe
Fiert si par anbedeus les flans
Que d'autre part an saut li sans,
Et l'ame prant congié au cors,
Que cil l'a espiree fors.
Molt en ocit, molt en afole,
Car, ausi con foudre qui vole,

Face à la rapidité de ses coups, ni la broigne ni le bouclier ne suffisent à protéger ses adversaires. Ses compagnons, à leur tour, répandent généreusement sang et cervelles avec des coups parfaitement assenés. Les partisans du roi, eux aussi, massacrent tant de soldats ennemis qu'ils les mettent en pièces et les dispersent comme un troupeau éperdu de vauriens. De nombreux morts gisent dans les champs labourés. Le combat se prolonge si longtemps que, bien avant le lever du jour, les bataillons ennemis connaissent la déroute ; sur cinq lieues, la rivière charrie un flot de cadavres. Le comte Angrès abandonne la bannière dans les combats et se retire. Il emmène avec lui sept de ses compagnons. Il regagne son château par une piste secrète, croyant échapper aux regards, mais Alexandre, qui le voit s'enfuir de loin, a l'idée d'affronter ces fuyards, s'il peut toutefois quitter incognito le champ de bataille. Avant d'arriver dans la vallée, il voit arriver sur un sentier jusqu'à trente chevaliers, six Grecs et vingt-quatre Gallois qui le suivaient de loin au cas où il aurait besoin d'eux. Alexandre les aperçoit et s'arrête pour les attendre ; il observe bien la direction prise par les fuyards de retour au château ; il les voit enfin pénétrer dans la forteresse. Alors, il médite un périlleux exploit et une ruse extraordinaire. Son projet arrêté, il retourne près de ses

Envaïst toz ces qu'il requiert ;
De lance et de l'espee fiert[a],
Nes garantist broigne ne targe.
Si conpaignon resont si large
De sanc et de cervele espandre,
Bien i sevent lor cos despandre.
Et li real tant an essartent
Qu'il les deronpent et departent
Come vix genz et esgarees.
Tant gist des morz par ces arees
Et tant a duré li estorz
Qu'ainçoisgrant piece qu'il fust jorz
Fu si la bataille derote
Que cinc liues dura la rote
Des morz contreval la riviere.
Li cuens Angrés let la baniere
An la bataille, si s'an anble,
Et de ses conpaignons ansanble
En a set avoec lui menez.
Vers son chastel est retornez
Par une si coverte voie
Qu'il ne cuident que nus les voie ;
Mes Alixandres l'aparçoit,
Qui fors de l'ost foïr l'an voit,
Et panse, s'il s'an puet anbler,
Qu'il ira a aus asanbler,
Si que nus ne savra s'alee.
Mes ainz qu'il fust an la valee,
Vit aprés lui an une sante
Chevaliers venir jusqu'a trante,
Don li sis estoient Grezois
Et li vint et quatre Galois.
Qui, tant que venist au besoing,
Le cuidoient siudre de loing.
Alixandres les aparçut ;
Por aus atandre s'arestut,
Et prant garde quel part cil tornent
Qui vers le chastel s'an retornent,
Tant[b] que dedanz les vit antrer.
Lors se comance a porpanser
D'un hardemant molt perilleus
Et d'un vice molt merveilleus.
Et quant ot tot son pansé fet,
Lors s'est vers ses conpaignons tret,

compagnons et leur dit : « Seigneurs, sans contredit, si vous tenez à mon eﬆime, que cela soit sage ou non, obéissez à mes ordres ! » Et ils promirent de ne jamais faire quoi que ce soit qui lui déplaise : « Changeons nos marques[1], fait-il, prenons les écus et les lances des traîtres qui gisent ici ! Nous irons ensuite vers le château et les traîtres croiront que nous sommes des leurs. Quel que soit notre sort futur, on nous ouvrira les portes. Et savez-vous ce que nous leur réserverons ? Nous les prendrons tous, morts ou vifs, si Dieu y consent. Si l'un de vous le regrette, sachez qu'il ne méritera plus ma sympathie pour tout le reﬆe de mes jours. »

Ils se soumirent tous à sa volonté. Ils s'emparèrent des écus des morts et s'en servirent pour s'équiper. Les occupants du château étaient montés aux créneaux du donjon et reconnurent parfaitement les écus. Ils croyaient voir revenir les leurs et ne se doutaient pas du piège qui se tramait sous ces écus. Le gardien ouvrit les portes et les fit entrer. Il était viﬆime de leur ruse[2] par le fait qu'il ne leur adressa pas la parole et qu'aucun d'eux ne lui parla non plus. Ils s'avançaient en silence et simulaient l'abattement en laissant traîner leurs lances derrière eux. Ils se courbaient sur leurs écus et laissaient paraître leur accablement. Ils se dirigèrent ainsi là où ils voulaient et traversèrent

Si lor a reconté et dit :
« Seignor, fet il, sanz contredit,
Se vos volez m'amor avoir,
1828 Ou face folie ou savoir,
Creantez moi ma volanté. »
Et cil li ont acreanté
Que ja ne li seront contraire
1832 De chose que il vuelle faire.
« Chanjons, fet il, noz conuissances,
Prenons les escuz et les lances
As traïtors que ci veons,
1836 Ensi vers le chaﬆel irons,
Si cuideront li traïtor
De nos que nos soiens des lor,
Et quiex que soient les dessertes,
1840 Les portes nos seront overtes.
Et savez que nos lor randrons ?
Ou morz ou pris toz les prandrons,
Se Damedex le nos consant.
1844 Et se nus de vos s'an repant,
Sachiez qu'an treﬆot mon aage
Ne l'amerai de boen corage. »
Tuit li otroient son pleisir.
1848 Les escuz as morz vont seisir,
Si se metent an tel ator.
Es as desfanses de la tor
Les genz del chaﬆel monté furent,
1852 Et les escuz bien reconurent,
Et cuident que de lor gent soient,
Car de l'aguet ne s'apansoient,
Qui desoz les escuz se cuevre.
1856 Et li portiers les portes oevre,
Si les a dedanz reçeüz.
De c'eﬆ gabez et deceüz,
Car de rien ne les areisone,
1860 Ne uns de cez mot ne li sone,
Et vont outre mu et taisant,
Et tel sanblant de duel feisant
Qu'aprés aus lor lances traïnent
1864 Et desoz les escuz s'anclinent,
Et molt sanble que il se duellent.
Por ce vont quel part que il vuelent,

les trois enceintes de fortifications. Là-haut, ils trouvèrent avec le comte beaucoup de soldats et de chevaliers dont je ne puis vous dire le nombre. Ils étaient tous désarmés, sauf les huit qui venaient de quitter les rangs de l'armée. Ils s'apprêtaient à enlever leurs armures mais avec une hâte coupable car les Grecs venus les affronter ne se cachaient plus désormais : ils s'élancèrent sur leurs destriers, se calèrent bien sur leurs étriers puis les attaquèrent et les occupèrent jusqu'à en abattre vingt et un, avant même de les avoir défiés. En plein désarroi, les traîtres s'écrièrent : « Trahis ! Nous sommes trahis ! » Les Grecs ne s'affolaient pas car, face à des adversaires désarmés, les épées remplissaient bien leur mission. Après avoir bien arrangé trois de leurs adversaires armés, ils en épargnèrent cinq autres. Le comte Angrès s'élança et, sous les yeux de tous, alla frapper Macedor sur son écu d'or, le renversa et le tua. Alexandre était bouleversé par la mort de son compagnon. Il devint presque fou de rage et son sang bouillonna de colère. Pourtant, sa force et son courage redoublèrent et il alla ensuite frapper le comte avec une telle violence qu'il en brisa sa lance. S'il le pouvait, il vengerait volontiers la mort de son ami. Toutefois, le comte, doté d'une grande force, se montrait bon et hardi chevalier. Il aurait pu être le meilleur du monde sans la félonie et la traîtrise qui l'habitaient.

Tant que les trois murs ont passez.
Lessus truevent sergenz assez
Et chevaliers avoec le conte,
Don ne vos sai dire le conte.
Mes desarmé estoient tuit,
Fors que tantseulemant li huit
Qui de l'ost repeirié estoient.
Et cil meïsmes s'aprestoient
De lor armeüres oster,
Mes trop se pueent ja haster,
Car cil ne se celeront plus
Qui sor aus sont venu lessus,
Einz lessent corre les destriers,
Molt s'afichent sor les estriés,
Ses envaïrent et requistrent,
Si qu'a mort vint e un an mistrent,
Ençois que desfiez les aient.
Li traïtor molt s'an esmaient,
Si s'escrïent : « Traï, traï ! »,
Mes cil ne sont pas esbahi,
Car tant con desarmez les truevent,
Lor espees bien i espruevent ;
Car les trois en ont si charmez,
De ces qu'il troverent armez,
Qu'il n'an i ont que cinc lessiez.
Li cuens Angrés s'est eslessiez
Et vet sor son escu a or
Veant toz ferir Macedor,
Si que par terre mort le ruie.
Alixandre molt en enuie,
Quant son conpaignon voit ocis :
Par po que il n'anrage vis,
De mautalant li sans li troble,
Mes force et hardemanz li doble,
Et vet ferir de tel angoisse
Le conte que sa lance froisse ;
Car volantiers, se il pooit,
La mort son ami vangeroit.
Mes de grant force estoit li cuens
Et chevaliers hardiz et buens,
Que el siegle meillor n'eüst,
Se fel et traïtres ne fust.

Il porta un coup si violent à Alexandre que sa lance vola en morceaux ; elle n'était plus que fentes et éclats. L'écu résista pourtant et les combattants ne se firent pas le moindre mal, pas plus qu'à un rocher, car ils étaient tous les deux très forts. Mais le comte était très inquiet, car il connaissait son tort. Ils cherchaient l'un et l'autre à passer leur colère sur l'adversaire ; c'est pourquoi, après avoir brisé leurs lances, ils tirèrent leurs épées. Il n'y avait pas d'autre solution, si ces deux artisans du combat voulaient poursuivre longtemps la lutte. Elle aurait dû parvenir à son terme, de toute manière. Mais le comte n'osa pas en rester là ; il vit autour de lui ses soldats tués qui avaient été surpris sans leurs armes. Les autres les poursuivirent sans pitié, les mutilèrent, les taillèrent en pièces, leur firent sauter la cervelle et accusèrent le comte de trahison. Quand il entendit ce grief de trahison, il se réfugia dans son donjon ; ses hommes s'enfuirent avec lui. Les Grecs suivirent leurs traces et se lancèrent farouchement à leur poursuite. Ils ne laissèrent pas s'échapper un seul de ceux qu'ils rattrapèrent. Ils en tuèrent et en massacrèrent tant qu'à mon avis, il n'y en eut que sept qui purent éviter leurs coups. Quand les fuyards eurent pénétré dans le donjon, ils s'arrêtèrent près de la porte, car leurs poursuivants les avaient talonnés de si près qu'ils auraient pu, eux aussi, y pénétrer, si aucun obstacle ne leur en avait barré l'entrée.

Cil li revet tel cop doner
Que sa lance fet estroner,
Si que trestote esclice et fant.
Mes li escuz ne se desmant,
Ne li uns l'autre ne esloche
Ne plus que feïst une roche,
Car molt erent anbedui fort.
Mes ce que li cuens avoit tort
Le grieve formant et anpire.
Li uns d'ax sor l'autre s'aïre,
S'ont andui lor espees traites,
Car il orent lor lances fraites.
N'i eüst mes nul recovrier,
Se longuemant cil dui ovrier
Volsissent l'estor maintenir ;
Main tenant covenist fenir,
Lequel que soit, a la parclose.
Mes li cuens remenoir n'i ose,
Qu'antor lui voit sa gent ocise,
Qui desarmee fu sorprise.
Et cil fieremant les anchaucent
Qui les reoignent et estaucent
Et detranchent et escervelent
Et traïtor le conte apelent.
Quant s'ot nomer de traïson,
Vers sa tor cort a garison,
Et ses genz avoec lui s'an fuient,
Et lor anemi les conduient
Et fierement aprés s'eslessent ;
Un seul d'aus eschaper n'an lessent
De trestoz ces que il ateingnent ;
Tant en ocïent et esteignent
Que ne cuit pas que plus de set
An soient venu a recet.
Quant an la tor furent antré,
A l'entree sont aresté,
Car cil qui venoient aprés
Les orent seüz de si prés
Que lor genz fust dedanz antree,
Se delivre lor fust l'antree.

Les traîtres se défendirent farouchement et attendirent l'aide de leurs renforts qui s'équipèrent de leurs armes, plus bas dans le bourg. Un Grec d'une grande sagesse nommé Nébunal conseilla d'interdire l'accès au donjon : ainsi, ceux du bourg ne parvinrent pas à rejoindre leurs compagnons car leur veulerie et leur nonchalance les avaient trop retardés. Là-haut, la forteresse n'avait qu'une seule entrée. Si les Grecs parvenaient à obstruer cette ouverture, ils n'auraient plus à craindre la moindre attaque des forces ennemies. Nébunal proposa que vingt chevaliers contrôlent la porte car des gens capables de leur nuire pouvaient s'y rabattre pour les attaquer, s'ils disposaient toutefois des forces nécessaires. Que ces vingt chevaliers aillent fermer la porte, puis que dix autres portent l'attaque devant la porte du donjon, afin que le comte ne puisse pas s'enfermer à l'intérieur. On suivit le conseil de Nébunal : dix d'entre eux continuèrent le combat devant la porte du donjon et les vingt autres se postèrent à l'entrée de la forteresse. Ce retard faillit leur être fatal car ils virent venir une troupe excitée et ardente au combat, avec beaucoup d'arbalétriers et des soldats tenant diverses armes. Les uns portaient des guisarmes, les autres des haches danoises, des lances, des épées turques, des carreaux, des flèches et des javelots. Si ces gens les avaient attaqués, les Grecs l'auraient payé cher,

Li traïtor bien se desfandent
Qui secors de lor gent atandent,
Qui s'armoient el borc aval.
Par le consoil de Nebunal,
Un Grezois qui molt estoit sages,
Fu contretenuz li passages
Si que[a] a ces venir ne porent,
Car trop assez demoré orent
Par malveistié et par peresce.
Leissus an cele forteresce
N'avoit antree c'une seule :
Se il estopent cele gueule,
N'avront garde que sor aus veingne
Force de que maus lor aveingne.
Nebunal lor dit et enorte
Que li vint aillent a la porte,
Car tost s'i porroient anbatre
Por envaïr et por conbatre
Tex genz[b] qui les domageroient,
Se force ou pooir en avoient ;
Li vint la[c] porte fermer aillent,
Li dis devant la porte assaillent,
Que li cuens dedanz ne s'ancloe.
Fet est ce que Nebunal loe :
Li dis remainnent an l'estor
Devant la porte de la tor,
Et li vint a la porte vont.
Par po que trop demoré n'ont,
Car venir voient une jaude,
De conbatre anflamee et chaude,
Ou molt avoit arbalestriers
Et sergenz de divers mestiers
Qui portoient diverses armes.
Li un aportoient jusarmes,
Et li autre haches denoises,
Lances et espees turquoises,
Quarriax et darz et javeloz.
Ja fust trop grevains li escoz,

car ils auraient été acculés. Mais ces gens n'arrivèrent pas à temps. Grâce aux conseils avisés de Nébunal, les Grecs les devancèrent et leur interdirent l'accès de la forteresse. Se voyant refoulés, les renforts ennemis se tinrent tranquilles ; ils comprirent qu'aucun assaut ne pourrait amoindrir leurs adversaires. Alors s'élevèrent des cris et lamentations de femmes, de petits enfants, de vieillards et de jouvenceaux. Leur ampleur était telle que les habitants du château n'auraient même pas entendu le bruit du tonnerre si un orage avait éclaté. Les Grecs s'en réjouirent beaucoup parce qu'ils étaient sûrs à présent que le comte ne leur échapperait plus et qu'il serait bientôt leur prisonnier. Quatre d'entre eux montèrent rapidement aux créneaux pour vérifier si les soldats refoulés à l'extérieur n'assaillaient pas le château par la ruse ou par la force. Les seize autres se joignirent aux dix qui combattaient toujours. On était déjà en plein jour et les dix avaient fini par pénétrer dans le donjon. Une hache à la main, le comte s'était mis près d'un poteau où il se défendait énergiquement. Il fracassait de sa hache tous ceux qu'il atteignait. Ses hommes se rangeaient à ses côtés et déployaient toute leur énergie vengeresse dans cet ultime combat ; ils allaient jusqu'au bout d'eux-mêmes. Les hommes d'Alexandre se désolaient parce qu'ils n'étaient plus que treize sur seize.

Car issir les an covenist,
Se ceste genz sor aus venist ;
Mes il n'i vindrent mie a tans.
Par le consoil et par le sans
Nebunal les adevancirent
Et defors remenoir les firent.
Quant il voient qu'il sont forclos,
Si se remainnent a repos,
Car par assaut, ce voient bien,
N'i porroient forfeire rien.
Lors comance uns diax et uns criz
De fames et d'anfanz petiz,
De veillarz et de jovanciax,
Si granz que, s'il tonast es ciax,
Cil del chastel rien n'an oïssent.
Li Grezois molt s'an esjoïssent,
Car or sevent tuit de seür
Que ja li cuens por nul eür
N'eschapera, que pris ne soit.
Li quatre d'aus vont a esploit
As desfansses des murs monter
Tant seulemant por esgarder
Que cil defors de nule part
Par nul engin ne par nul art
El chastel sor aus ne s'anbatent.
Avoec les dis qui se conbatent
En sont li seze retorné.
Ja fu cleremant ajorné,
Et ja orent tant fet li dis
Que an la tor se furent mis ;
Et li cuens a tot une hache
Se fu mis delez une estache,
Ou molt fieremant se desfant ;
Cui il consiust, par mi le fant.
Et ses genz avoec lui se rangent
Au desreien jornel se vangent,
Si bien que de rien ne se faignent.
Les genz Alixandre s'an plaignent,
Car d'aus n'i avoit mes que treze,
Qui ore estoient dis et seze.

Alexandre devint presque fou de rage quand il vit sa troupe amoindrie ainsi que les pertes subies. Il n'oublia pas sa vengeance ; il trouva une longue et lourde barre de fer sur un monticule. Le renégat qu'il frappa ne put éviter de tomber à la renverse ; ni son écu ni son haubert ne lui furent d'une quelconque utilité. Ensuite, il poursuivit le comte en brandissant la barre pour mieux le frapper. Il s'en servit pour lui porter un tel coup que le traître laissa tomber sa hache ; le comte en resta si étourdi et assommé que ses jambes ne l'auraient plus porté s'il n'y avait pas eu un mur pour le retenir. La bataille se termina sur ce coup. Alexandre bondit sur le comte et s'empara du traître qui resta interdit. À quoi bon parler des autres ? Il fut facile de les arrêter quand ils virent leur seigneur prisonnier. Les Grecs les capturèrent tous avec le comte et les emmenèrent en les accablant d'une honte méritée. Les Grecs qui étaient restés à l'extérieur ignoraient tout cela. Le matin, après la bataille, ils trouvèrent les écus de leurs compagnons parmi les cadavres. Ils avaient tort de se désoler pour leur seigneur. En reconnaissant son écu, ils s'abandonnèrent tous aux lamentations ; ils s'évanouirent sur cet écu et désiraient en finir avec la vie. Cornix et Nereüs perdirent connaissance. En revenant à eux, Cornix et Acoriondes se mirent à détester leur propre vie. Leurs yeux versèrent des larmes qui

Par po qu'Alixandres n'anrage,
Quant de sa gent voit tel domage,
Qui si est morte et afeblie.
Mes au vengier pas ne s'oblie :
Une barre longue et pesant
Avoit trovee an un pandant ;
S'an vet si ferir un gloton
Que ne li valut un boton
Ne li escuz, ne li haubers,
Qu'a terre ne le port anvers.
Aprés celui le conte anchauce,
Por bien ferir la barre hauce,
Qu'il li done tel esparree
De la barre qui fu quarree
Que la hache li chiet des mains,
Et fu si estordiz et vains
Que s'au mur ne se retenist,
N'eüst pié qui le sostenist.
A cel cop la bataille faut ;
Vers le conte Alixandres saut,
Sel prant et cil ne se remut ;
Des autres rien dire n'estut,
Car de legier furent conquis,
Quant il virent lor seignor pris.
Toz les pristrent avuec le conte,
Si les an mainnent a grant honte
Si con il desservi l'avoient.
De tot ice rien ne savoient
Lor genz qui estoient defors,
Mes lor escuz antre les cors
Orent trovez la matinee,
Quant la bataille fu finee ;
Si fesoient un duel si fort
Por lor seignor li Greu a tort ;
Por son escu qu'il reconoissent
Trestuit de duel feire s'angoissent,
Si se pasment sor son escu,
Et dïent que trop ont vescu.
Cornix et Nereüs se pasment,
Au revenir lor vies blasment

coulèrent à flots jusque sur leur poitrine. La vie et la joie n'étaient pour eux que souffrance et Parménide s'arrachait les cheveux encore plus que les autres. Tous les cinq pleuraient leur seigneur comme jamais on n'a pleuré quelqu'un. Pourtant, leur chagrin n'était pas fondé. Le cadavre qu'ils emportaient était celui d'un autre et non celui de leur seigneur, comme ils le pensaient. Leur chagrin augmenta encore lorsqu'ils virent les autres écus. Ils s'imaginaient que c'étaient les cadavres de leurs compagnons. Ils se pâmaient sur eux et se désolaient mais tous ces écus les induisaient en erreur. Leriolis était le seul de leurs compagnons qui fût effectivement mort, et c'était lui qu'ils auraient dû emporter, s'ils avaient su la vérité. Toutefois, ils éprouvaient autant de douleur pour les autres que pour lui. Ils relevèrent et emportèrent tous les cadavres en se méprenant sur tous, sauf sur un. Comme s'ils étaient victimes d'un songe illusoire, les écus bombés les trompèrent et donnèrent le change ; ces écus avaient favorisé la confusion. Chargés des corps, ils regagnèrent leurs tentes où régnait la tristesse. Devant le deuil manifesté par les Grecs, tout le monde se taisait. Ce deuil avait attiré une grande foule. Alors, Soredamour pensa qu'elle était née sous une mauvaise étoile en entendant les cris et les lamentations sur son ami. Ces plaintes et cette douleur lui firent prendre un teint cadavéreux.

Cornïex et Acoriundés ;
Des ialz lor coroient a ondes
Les lermes jusque sor les piz ;
Vie et joie lor est despiz,
Et Parmenidés desor toz
A ses chevols tirez et roz.
Cist cinc font duel de lor seignor,
Si grant qu'il ne porent graignor.
Mes por neant se desconfortent :
An leu de lui un autre an portent,
S'an cuident lor seignor porter.
Molt les refont desconforter
Li autre escu, par coi il croient
Que li cors lor conpaignons soient ;
Si se pasment sus et demantent,
Mes trestuit li escu lor mantent,
Que[a] des lor n'i a c'un ocis
Qui avoit non Lerïolis,
Et celui porté an eüssent,
Se la verité an seüssent.
Mes ausi sont an grant enui
Des autres come de celui.
Ses ont toz aportez et pris,
Mes de toz fors d'un ont mespris ;
Mes autresi con cil qui songe,
Qui por verité croit mançonge,
Les boisent li escu boclé,
Car la mançonge font verté.
Par les escuz sont deçeü.
A toz les cors sont esmeü,
Si s'an vindrent jusqu'a lor tantes,
Ou molt avoit de genz dolantes.
Mes au duel que li Greu feisoient
Trestuit li autre se teisoient ;
A lor duel ot grant aünee.
Or cuide et croit que mar fu nee
Soredamors, qui ot le cri
Et la plainte de son ami.
De la plainte et de la dolor
Pert fame morte a la color,

Ce qui lui fit plus mal encore c'était qu'elle n'osait pas exprimer ouvertement sa détresse. Elle tenait son deuil caché dans son cœur et, si on y avait pris garde, on aurait deviné sa détresse dans les traits de son visage. Mais chacun était trop occupé à exprimer sa propre douleur pour se soucier de celle des autres. Chacun exhalait une plainte amère et pénible en voyant des parents ou des amis estropiés et mutilés, charriés par la rivière. Chacun se plaignait de ses pertes. Là, c'était le fils qui pleurait son père ; ici, c'était le père qui pleurait son fils ; là, on pleurait un cousin, là encore un neveu. Partout, on regrettait un père, un frère, un parent. Mais le deuil le plus spectaculaire de tous était celui des Grecs qui, pourtant, allaient bientôt se réjouir : le plus grand deuil de toute l'armée se transformerait bientôt en liesse.

Les Grecs, au-dehors, exprimaient une grande douleur mais ceux qui se trouvaient dans le château se demandaient comment leur apprendre ce qui serait pour eux source d'une immense joie. Ils désarmèrent et ligotèrent leurs prisonniers qui les prièrent instamment de les décapiter. Les Grecs refusèrent et dirent qu'ils les garderaient vivants pour les remettre au roi ; c'était à ce dernier en effet de fixer le châtiment que méritait leur trahison. Après les avoir désarmés, les Grecs firent monter leurs prisonniers près des

Et ce la grieve molt et blesce
Qu'ele n'ose de sa destrece
Demostrer sanblant en apert.
An son cuer a son duel covert,
Et se nus garde s'an preïst,
A sa contenance veïst
Con grant destrece avoit el cors
Au sanblant qui paroit defors.
Mes tant avoit chascuns a feire,
A la soe dolor retreire,
Que il ne li chaloit d'autrui.
Chascuns pleignoit le suen enui ;
Car lor paranz et lor amis
Truevent afolez et malmis,
Don la riviere estoit coverte.
Chascuns pleignoit la soe perte
Qui lui[a] est pesanz et amere.
La plore li filz sor le pere,
Plore li peres sor le fil ;
Sor son cosin se pasme cil,
Et cil autres sor son neveu ;
Einsi pleignent an chascun leu
Peres et freres et paranz.
Mes desor toz est aparanz
Li diax que li Grezois feisoient,
Don grant joie atendre pooient :
A grant joie tornera tost
Li graindres diax de tote l'ost. [nent.
Li Greu defors grant dolor main-
Et cil dedanz formant se painnent
Comant il lor facent savoir
Don grant joie porront avoir.
Lor prisons desarment et lïent,
Et cil lor requierent et prïent [gnent ;
Que maintenant les chiés an prai-
Mes il ne vuelent ne ne daignent,
Einz dïent qu'il les garderont
Tant que au roi les bailleront,
Que cil lor randra les merites
De lor dessertes totes quites.
Quant desarmez les orent toz,
Por mostrer a lor gent desoz

fenêtres afin de les montrer à ceux qui étaient à l'extérieur. Cette faveur ne leur plut guère ! En voyant leur seigneur prisonnier et ligoté, ceux d'en bas n'eurent aucun motif de se réjouir. Du haut des murailles, Alexandre jura devant Dieu et les saints du monde entier de ne pas laisser vivre un seul des prisonniers et de les tuer sur-le-champ s'ils ne se rendaient pas tous au roi avant qu'il puisse les prendre : « Je vous l'ordonne ! leur dit-il. Rendez-vous immédiatement auprès de mon seigneur et soumettez-vous à lui ! Aucun d'entre vous, hormis le comte ici présent, n'a mérité la mort. Vous aurez la vie sauve si vous vous livrez au roi. Si vous ne vous rachetez pas en implorant sa pitié, alors vous avez peu de chance de sauver vos vies et vos personnes. Sortez tous, sans vos armes, allez vers mon seigneur le roi et dites-lui de ma part que c'est Alexandre qui vous envoie à lui. Vous n'aurez pas à le regretter car le roi, mon seigneur, oubliera sa colère pour vous pardonner, tant sa douceur et son indulgence sont grandes. Si vous n'agissez pas ainsi, alors vous serez condamnés à mort et jamais plus je n'aurai pitié de vous. » Ils suivent tous ce conseil et se dirigent sans hésiter vers la tente du roi ; ils tombent tous à ses pieds. Dans tout le camp, personne n'ignore ce qu'ils lui ont dit et raconté. Le roi monte à cheval accompagné de tous ses chevaliers. Piquant des deux, ils parviennent au château sans perdre de temps.

Les ont as fenestres montez.
Molt lor deplest ceste bontez.
Quant lor seignor pris et lïé
Voient ne s'an font mie lié.
Alixandres, del mur amont,
Jure Deu et les sainz del mont
Que ja un seul n'an leira vivre,
Que toz nes ocie a delivre,
Se tuit au roi ne se vont randre,
Einçois que il les puissent prandre :
« Alez, fet il, jel vos comant,
A mon seignor isnelemant,
Si vos metez an sa merci.
Nus, fors le conte qui est ci,
De vos n'i a mort desservie.
Ja n'i perdroiz manbre ne vie,
Se an sa merci vos metez.
Se de mort ne vos rachatez[a]
Seulemant por merci crïer,
Molt petit vos poez fïer
En voz vies ne an voz cors.
Issiez tuit desarmé la fors
Encontre mon seignor le roi,
Et si li dites de par moi
Qu'Alixandres vos i anvoie ;
Ne perdroiz mie vostre voie,
Car tot son mautalant et s'ire
Vos pardonra li rois mes sire,
Tant est il dolz et deboneire.
Et s'autremant le volez feire,
A morir vos i covendra,
Que ja pitiez ne m'an prendra. »
Tuit ansanble cest consoil croient,
Jusqu'au tref le roi ne recroient,
Si li sont tuit au pié cheü.
Ja est par tote l'ost seü
Ce que li ont dit et conté.
Li rois monte et tuit sont monté,
Si vienent au chastel poignant,
Que plus n'alerent porloignant.

Alexandre sort du château et se porte à la rencontre du roi qui en est fort heureux ; il lui livre le comte. Le roi ne tarde pas à rendre sa justice ; il fait l'éloge public d'Alexandre et lui dit son estime ; tout le monde félicite, complimente et estime cordialement Alexandre. Personne ne reste étranger à la joie ambiante. Le deuil laisse maintenant la place à la joie mais aucune joie ne peut se comparer à celle des Grecs. Le roi remet à Alexandre la superbe coupe de quinze marcs ; il lui garantit qu'il n'a rien de trop précieux à lui donner, hormis la couronne et la reine ; il n'a qu'à lui faire connaître sa volonté. Alexandre n'ose pas dire son désir mais il sait cependant qu'il obtiendrait satisfaction s'il demandait au roi la main de son amie. Il craint cependant de déplaire à celle qui en aurait conçu une grande joie : c'est pourquoi, il préfère souffrir que de l'obtenir malgré elle. Aussi, il demande un répit car il ne veut pas présenter sa demande sans connaître les sentiments de la jeune fille. Quant à la coupe, il la prend immédiatement. Lorsque Soredamour apprit la vérité sur Alexandre, son plaisir et sa satisfaction furent extrêmes. Quand elle apprit qu'il était vivant, elle en conçut une joie qui lui fit oublier ses moindres instants de chagrin. Toutefois, le temps lui parut long car son ami ne venait pas la voir comme d'habitude. Bientôt pourtant, elle obtiendra satisfaction ; ils étaient en

Alixandres ist del chastel
Encontre le roi cui fu bel,
Si li a le conte randu.
Et li rois n'a plus atandu
Que lors n'an face sa justise,
Mes molt loe Alixandre et prise,
Et tuit li autre le conjoent,
Et formant le prisent et loent.
N'i a nul qui joie ne maint.
Por la joie li diax remaint,
Que il demenoient einçois.
Mes a la joie des Grezois
Ne se pot autre joie prandre.
Li rois li fet la cope randre
De quinze mars, qui molt fu riche,
Et si li dit bien et afiche
Qu'il n'a nule chose tant chiere,
Se il fet tant qu'il la requiere,
Fors la corone et la reïne,
Que il ne l'an face seisine.
Alixandres de ceste chose
Son desirrier dire n'en ose,
Et bien set qu'il n'i faudroit mie,
Se il li requeroit s'amie.
Tant crient que il ne depleüst
Celi qui grant joie en eüst,
Que molt mialz se vialt il doloir
Que il l'eüst sor son voloir.
Por ce respit quiert et demande
Qu'il ne vialt feire sa demande,
Tant qu'il an sache son pleisir ;
Mes a la cope d'or seisir
N'a respit n'atendue prise.
Quant Soredamors a aprise
D'Alixandre voire novele,
Molt li plot et molt li fu bele.
Quant cele sot que il est vis,
Tel joie en a qu'il li est vis
Que ja mes n'ait pesance une ore ;
Mes tot ce li sanble demore,
Que il ne vient si com il sialt.
Par tans avra ce qu'ele vialt,

effet aussi impatients l'un que l'autre dans l'attente de cet inſtant. Il tardait à Alexandre de pouvoir se repaître à loisir d'un doux regard seulement. Depuis longtemps, il souhaitait venir dans la tente de la reine mais il était retenu ailleurs. Ce retard lui était insupportable. C'eſt pourquoi il vint trouver la reine dans sa tente, le plus vite possible. La reine connaissait bien ses pensées et l'accueillit ; il ne lui avait encore rien dit mais elle avait tout deviné. Dès qu'il entra dans la tente, elle le salua et lui réserva un accueil chaleureux ; elle connaissait le motif de sa visite et ne cherchait qu'à lui être agréable. Elle appela Soredamour à ses côtés et tous les trois, tout seuls, loin des autres, se retrouvèrent ensemble pour parler.

La reine parla la première ; elle n'avait aucun doute sur l'amour partagé des deux jeunes gens, de lui pour elle et d'elle pour lui. Selon elle, Soredamour ne pouvait avoir de meilleur ami. Assise entre eux deux, elle leur tint des propos de saison : « Alexandre, dit-elle, l'amour eſt pire que la haine quand il blesse et détruit son ami. Les amants ne savent pas ce qu'ils font lorsque l'un cache ses sentiments à l'autre. L'amour a des côtés difficiles qui peuvent conduire les amoureux à leur perte : quand on ne commence pas hardiment, on peut difficilement parvenir à ses fins. On dit souvent qu'il n'y a rien de plus ardu à franchir que le seuil. Je veux donc vous enseigner Amour

Car anbedui par contançon
Sont d'une chose an grant tançon.
Molt eſtoit Alixandre tart
Que seulemant d'un dolz regart
Se poïſt a leisir repeſtre.
Grant piece a que il volsiſt eſtre
El tref la reïne venuz,
Se aillors ne fuſt detenuz.
La demore molt li desplot ;
Au plus toſt que il onques pot
Vint a la reïne an son tré[a].
La reïne l'a encontré,
Qui de son pansé molt savoit,
Sanz ce que dit ne li avoit,
Mes bien s'an eſt aparceüe.
A l'antrer del tref le salue
Et de lui conjoïr se painne,
Bien set quiex acheisons le mainne.
Por ce qu'an gré servir le vialt,
Lez li Soredamors aquialt,
Et furent il troi seulemant,
Loing des autres a parlemant.

La reïne premiers comance,
Qui n'eſtoit de rien an dotance
Qu'il ne s'antreamassent andui,
Cil cele, et cele celui.
Bien le cuide de fi savoir,
Et bien set que ne puet avoir
Soredamors meillor ami.
Antredeus fu assise en mi,
Si lor comance une reison
Qui vint an leu et an seison :
« Alixandre, fet la reïne,
Amors eſt pire que haïne,
Qui son ami grieve et confont.
Amant ne sevent que il font,
Quant li uns de l'autre se cuevre.
En amors a molt greveuse oevre,
Et molt torne a confondemant ;
Qui ne comance hardemant
A poinne an puet venir a chief.
L'en dit que il n'i a si grief
Au trespasser come le suel.
D'Amors andoctriner vos vuel,

car je vois bien qu'il vous fait perdre la tête. Ainsi, je vais vous mettre à son école ; faites en sorte de ne rien me cacher car j'ai bien remarqué, en vous observant, que vos deux cœurs n'en font plus qu'un. Ne vous en cachez pas devant moi ! Quelle sottise de taire ainsi vos pensées ! En les dissimulant, vous vous tuez l'un l'autre[1]. Amour fait de vous des meurtriers. Je vous conseille de ne jamais chercher de résistance à l'amour ni de complaisance pour l'amour[2]. Unissez-vous par les liens du mariage, en tout bien tout honneur. Ainsi, votre amour pourra durer longtemps, il me semble. Si vos cœurs le désirent, je vous assure que j'arrangerai votre mariage. » Quand la reine eut dévoilé sa pensée, Alexandre parla à son tour : « Ma dame, je ne saurais me défendre de ce que vous me reprochez. J'admets tout ce que vous avez dit. Je ne cherche pas à être quitte envers Amour ni à refuser de le servir un seul jour. Vos paroles m'ont rempli de plaisir et de satisfaction, je vous en remercie. Puisque vous connaissez mes sentiments, à quoi bon vous les cacher ? Si je l'avais osé, il y a longtemps que je les aurais avoués : les cacher m'a été pénible. Mais il se peut, d'une manière ou d'une autre, que cette jeune fille ne veuille pas que je sois à elle et qu'elle ne veuille pas être à moi non plus. Pourtant, même si elle ne m'accorde rien d'elle, je me déclare tout à elle. » À ces mots, Soredamour tressaillit. Elle ne refusa pas du tout ce présent. Elle trahit le désir de son cœur

Car bien voi qu'Amors vos afole :
Por ce vos vuel metre a escole,
Et gardez ne m'an celez rien,
Qu'aparceüe m'an sui bien
As contenances de chascun
Que de deus cuers avez fet un.
Ja vers moi ne vos an covrez !
De ce trop folemant ovrez
Que chascuns son panser ne dit,
Qu'au celer li uns l'autre ocit :
D'Amors omecide serez.
Or vos lo que ja ne querez
Force ne volanté d'amor.
Par mariage et par enor
Vos antraconpaigniez[a] ansanble ;
Ensi porra, si com moi sanble,
Vostre amors longuemant durer.
Je vos os bien asseürer,
Se vos en avez boen corage,
J'asanblerai le mariage. »
Quant la reïne ot dit son buen,
Alixandres respont le suen :
« Dame, fet il, je ne m'escus
De rien que vos me metez sus,
Einz otroi bien ce que vos dites.
Ja d'Amor ne quier estre quites,
Que toz jorz n'i aie m'antante.
Ce me plest molt et atalante,
Vostre merci, que dit m'avez.
Quant vos ma volanté savez,
Ne sai por coi le vos celasse.
Molt a grant piece, se j'osasse,
Que l'eüsse reconeü,
Car molt m'a li celers neü ;
Mes puet cel estre an nul androit
Cele pucele ne voldroit
Que je suens fusse n'ele moie.
S'ele de li rien ne m'otroie,
Totevoies m'otroi a li. »
A cest mot cele tressailli,
Qui cest presant pas ne refuse.
Le voloir de son cuer ancuse,

par sa voix et par son attitude. Elle s'accorda à lui en tremblant et engagea son désir, son cœur et son corps[1] à suivre les ordres de la reine et à tout faire selon son bon plaisir. La reine les embrassa tous les deux et les donna l'un à l'autre. Elle leur dit avec un sourire : « Alexandre, je t'abandonne le corps de ton amie. Je sais que tu possèdes déjà son cœur. Les gens penseront ce qu'ils voudront mais moi, je vous donne l'un à l'autre. À toi, voici le tien, et à toi voici la tienne[2] ! » Celle-ci eut le sien ; celui-là la sienne. Celui-ci l'eut totalement, celle-là l'eut totalement. À Windsor, le jour même, sur le conseil de monseigneur Gauvain et du roi, on célébra les épousailles. Richesse, festin, joie, fêtes, nul ne saurait raconter, je crois, la magnificence de ces noces. Comme une telle description pourrait déplaire à certaines personnes, je ne gaspillerai pas mes propos ; je m'attacherai à un style plus exigeant[3].

À Windsor, en un jour, Alexandre connut tout l'honneur et la joie qu'il pût souhaiter. Il connut trois joies et trois honneurs : d'abord, s'emparer du château ; puis, la promesse du roi Arthur de lui donner, après la guerre, le meilleur royaume de Galles. Toutefois, sa plus grande joie fut la dernière : son amie devint la reine[4] de l'échiquier dont il était le roi. Trois mois n'étaient pas encore écoulés que Soredamour reçut en elle semence et graine d'homme

Et par parole et par sanblant
Car a lui s'otroie an tranblant,
Si que ja n'an metra defors
Ne volanté ne cuer ne cors
Que tote ne soit anterine
A la volanté la reïne,
Et trestot son pleisir n'an face.
La reïne andeus les anbrace
Et fet de l'un a l'autre don.
An riant dit[a] : « Je t'abandon,
Alixandre, le cors t'amie ;
Bien sai qu'au cuer ne fauz tu mie.
Qui qu'an face chiere ne groing,
L'un de vos deus a l'autre doing.
Tien tu le tuen et tu la toe. »
Cele a le suen et cil la soe,
Cil li tote, cele lui tot.
A Guinesores sanz redot
Firent au los et a l'otroi
Mon seignor Gauvain et le roi,
Le jor firent lor esposailles.
De la richesce et des vitailles
Et de la joie et del deduit
Ne savroit nus dire, ce cuit,
Tant qu'as noces plus n'en eüst.
Por tant qu'as plusors despleüst,
Ne vuel parole user ne perdre[b],
Qu'a mialz dire me vuel aerdre.
A Guinesores en un jor
Ot Alixandres tant d'enor
Et tant de joie con lui plot.
Trois joies et trois enors ot :
L'une fu del chastel qu'il prist,
L'autre de ce que li promist
Li[c] roi Artus qu'il li donroit,
Quant sa guerre finee avroit,
Le meillor reaume de Gales ;
Le jor l'en fist roi an ses sales.
La graindre joie fu la tierce,
De ce que s'amie fu fierce
De l'eschaquier don il fu rois.
Einz que furent passé troi mois,
Soredamors se trova plainne
De semance d'ome et de grainne ;

qui fructifia jusqu'à son terme. Tant germa la semence que le fruit mûrit sous la forme d'un enfant. On ne pouvait concevoir de plus belle créature, ni de près, ni de loin. Ils appelèrent l'enfant Cligès[1] et c'est en mémoire de lui que fut mise en roman cette histoire. De lui et de ses prouesses, quand l'âge le fera grandir en valeur, vous m'entendrez bientôt conter[2]. En Grèce, il arriva cependant que l'empereur de Constantinople, un jour, vit venir sa fin. Il mourut, parce qu'il faut bien mourir un jour et que nul ne peut dépasser ce terme fatal. Avant sa mort cependant, il réunit les plus hauts barons de son royaume pour envoyer chercher Alexandre qui séjournait encore en Bretagne et qui s'y trouvait fort bien. Les messagers partirent de Grèce et se mirent en route. Ils furent pris dans une tourmente qui détruisit leur navire et anéantit l'équipage. Tout le monde fut noyé, à l'exception d'un renégat, un vrai traître, qui aimait mieux Alis, le cadet, qu'Alexandre, l'aîné. Le rescapé retourna en Grèce et raconta qu'ils avaient tous été pris dans la tempête, au retour de Bretagne, en compagnie de leur seigneur. Il était le seul rescapé de cette tempête et de cette catastrophe. On crut son mensonge et, sans autre forme de procès, les Grecs prirent Alis, le couronnèrent et lui donnèrent l'empire de Grèce. Toutefois, peu après, Alexandre apprit, de source sûre,

Si la porta jusqu'a son terme.
Tant fu la semance an son germe
Que li fruiz vint an sa nature
D'anfant ; plus bele criature
Ne pot estre ne loing ne prés.
L'anfant apelerent Cligés.
Ce est Cligés an cui mimoire
Fu mise an romans ceste estoire.
De lui et de son vasselage,
Quant il iert venuz en aage
Que il devra en pris monter,
M'orroiz adés de lui conter.
Mes an la fin en Grece avint
Qu'a sa fin l'empereres vint
Qui Costantinoble tenoit.
Morz fu, morir le covenoit,
Qu'il ne pot son terme passer ;
Mes einz sa mort fist amasser
Toz les hauz barons de sa terre
Por Alixandre anvoier querre
An Bretaigne ou il estoit,
Ou molt volantiers arestoit.
De Grece murent li message,
Por voir acuellent lor veage ;
Si les a pris une tormante
Qui lor nef et lor gent tormante.
En la mer furent tuit noié,
Fors un felon, un renoié,
Qui amoit Alis le menor
Plus qu'Alixandre le graignor.
Quant il fu de mer eschapez,
An Grece s'an est retornez,
Et dit qu'avoient tuit esté
Dedanz cele mer tenpesté,
Quant de Bretaigne revenoient
Et lor seignor en ramenoient ;
N'en est eschapez mes que il
De la tormante et del peril.
Cil fu creüz de sa mançonge :
Sanz contredit et sanz chalonge
Prenent Alis, si le coronent,
L'empire de Grece li donent.
Mes ne tarda mie granmant
Qu'Alixandres certainnemant

qu'Alis était empereur. Il prit congé du roi Arthur car il ne voulait pas abandonner sa terre à son frère sans la lui disputer par les armes. Le roi ne le détourna pas de son projet mais lui proposa d'emmener une troupe si imposante de Gallois, d'Écossais et de Cornouaillais que son frère n'oserait pas lui résister quand il verrait cette armée réunie.

S'il avait voulu, Alexandre aurait emmené une grande armée mais il ne voulait pas exposer ses hommes car il espérait que son frère accéderait à ses désirs. Il emmena quarante chevaliers, avec Soredamour et son fils ; il ne voulut pas abandonner ces derniers en effet car ils méritaient tout son amour. Ils s'embarquèrent à Shoreham[1], après avoir pris congé de toute la cour. Avec le vent favorable, le navire vogua plus vite qu'un cerf qui s'enfuit. Un mois ne s'était pas écoulé, je crois, qu'ils accostèrent dans le port d'Athènes, une superbe et puissante cité. À vrai dire, l'empereur résidait dans cette cité où se tenait aussi une grande réunion des hauts barons du pays. À peine arrivé, Alexandre envoya un de ses proches dans la cité pour savoir s'il y serait reçu ou si on lui contesterait son titre de seigneur légitime. Cette mission fut confiée à un chevalier courtois et sage appelé Acorionde, riche de biens et d'éloquence[2] ; de plus, c'était un enfant du pays puisque natif d'Athènes. Il possédait dans la cité une antique seigneurie

Sot qu'anperere estoit Alis.
Au roi Artus a congié pris,
Qu'il ne voldra mie sanz guerre
A son frere lessier sa terre.
Li rois de rien ne le destorbe,
Einçois li dit que si grant torbe
En maint avoec lui de Galois,
D'Escoz et de Cornoalois
Que ses frere atandre ne l'ost,
Quant assanblee verra s'ost.
Alixandres, se lui pleüst,
Grant force menee en eüst ;
Mes n'a soing de sa gent confondre,
Se ses freres li vialt respondre
Que il li face son creante.
Chevaliers an mainne quarante,
Et Soredamors et son fil.
Ices deus lessier ne vost il,
Car molt feisoient a amer.
A Sorlan monterent sor mer
Au congié de tote la cort.
Boen vant orent, la nes s'an cort
Assez plus tost que cers qui fuit.
Einz que passast li mois[a], ce cuit,
Pristrent devant Athenes port,
Une cité molt riche et fort.
L'empereres an la cité
Ert a sejor por verité,
Et s'i avoit grant assanblee
Des hauz barons de la contree.
Tantost qu'il furent arivé,
Alixandres un suen privé
Envoie an la cité savoir
Se recet i porroit avoir,
Ou s'il li voldront contredire
Qu'il ne soit lor droituriers sire.
De ceste chose fu messages
Un chevaliers cortois et sages
Qu'an apeloit Acorïonde,
Riches d'avoir et de faconde,
Et s'estoit molt bien del païs,
Car d'Athenes estoit naïs.
An la cité d'ancesserie
Avoit molt grande seignorie

dont ses ancêtres avaient hérité. Quand il apprit que l'empereur était dans la ville, il alla aussitôt lui contester sa couronne au nom d'Alexandre, son frère, et ne lui pardonna pas cette usurpation. Il se rendit au palais et y trouva un bon accueil mais il n'adressa la parole à personne et ne répondit pas aux salutations. Il attendit d'apprendre quel dessein et quels sentiments ils nourrissaient à l'égard de leur seigneur légitime. Il se dirigea tout droit vers l'empereur, ne le salua pas, ne s'inclina pas devant lui et ne lui donna pas le titre d'empereur : « Alis, fait-il, je t'apporte une nouvelle de la part d'Alexandre qui se trouve là, tout près, dans le port. Écoute ce que ton frère te fait savoir ! Il te réclame ce qui lui appartient et n'a aucune exigence exorbitante. C'est à lui qu'appartient Constantinople et c'est à lui qu'elle reviendra. Il ne serait ni sensé ni juste que la discorde régnât entre vous deux. Suis mon conseil ! Accorde-toi avec lui et rends-lui pacifiquement ta couronne car le droit exige que tu la lui laisses. »

Alis répondit : « Mon cher ami, c'est une folie de m'apporter ce message. Tu ne me consoles pas car je sais bien que mon frère est mort. Il n'est pas au port ; je ne te crois pas du tout. S'il était vivant, je le saurais. Je le croirai en vie seulement lorsque je l'aurai vu. Il est mort il y a longtemps et cela me bouleverse encore. Je ne crois aucune de tes paroles.

Et ont si ancessor eüe.
Quant il a la chose seüe,
Qu'an la vile estoit l'emperere,
De par Alixandre son frere
Li vialt chalongier la corone,
Ne ce mie ne li pardone
Qu'il l'a tenue contre droit.
El palés est venuz tot droit
Et trueve assez qui le conjot,
Mes ne respont ne ne dit mot
A nul home qui le conjoie,
Einçois atant tant que il oie
Quel volanté et quel corage
Il ont vers lor droit seignorage.
Jusqu'a l'empereor ne fine,
Il nel salue ne ancline
Ne empereor ne l'apele :
« Alis, fet il une novele
De par Alixandre t'aport,
Qui la defors est a ce port.
Antant que tes freres te mande :
La soe chose te demande,
Ne contre reison rien ne quiert.
Soe doit bien estre et soe iert
Costantinoble que tu tiens.
Ce ne seroit reisons ne biens
Qu'antre vos deus eüst descorde.
Par mon consoil a lui t'acorde,
Si li rant la corone an pes,
Car bien est droiz que tu li les. »
Alis respont : « Biax dolz amis,
De folie t'ies antremis,
Qui cest message as aporté.
Ne m'as de rien reconforté,
Car bien sai que mes frere est morz,
Ne croi pas que il soit as porz.
S'il estoit vis et jel savoie,
Ja nel cresrai tant que jel voie ;
Morz est piece a, ce poise moi ;
Rien que tu dies je ne croi.

S'il est vivant, pourquoi ne vient-il pas ici lui-même ? Il ne doit pas craindre mon refus de lui accorder un vaste territoire. Il est fou de s'éloigner ainsi de moi. S'il se met à mon service, cela n'ira pas plus mal pour lui. Quant à la couronne et à l'empire, nul n'en sera détenteur contre ma volonté. » Le messager ne fut guère satisfait de la réponse de l'empereur et rien ne l'empêcha de dire sa pensée : « Alis, fait-il, que Dieu me confonde si les choses restent en l'état ! Au nom de ton frère, je te défie et, en son nom, je somme toutes les personnes ici présentes de t'abandonner et de se rallier à lui. Il est normal qu'elles le rejoignent car il est leur seigneur légitime. À la loyauté de se manifester ! » À ces mots, il quitta la cour. L'empereur de son côté réunit ses fidèles ; il les entretint du défi de son frère et voulut savoir s'ils pouvaient lui promettre qu'Alexandre ne recevrait dans cette affaire aucune aide et aucun soutien de leur part. En fait, aucun ne l'approuva de faire la guerre ; tous lui demandèrent de se souvenir de la lutte que Polynice entreprit contre son frère germain Étéocle et du combat qui les conduisit à s'entretuer de leurs mains[1]. « Il peut vous arriver la même chose si Alexandre vous déclare la guerre ; la terre entière sera dévastée par ce conflit. » Aussi, ils en vinrent à suggérer la conclusion d'une paix raisonnable et légitime, sans aucune provocation d'un côté ou de l'autre.

Et s'il est vis, por coi ne vient ?
Ja redoter ne li covient
Que assez terre ne li doigne.
Fos est, se il de moi s'esloigne,
Et s'il me sert, ja n'en iert pire.
De la corone et de l'empire
N'iert ja nus contre moi tenanz. »
Cil ot que n'est pas avenanz
La response l'empereor,
Ne lesse por nule peor
Que son talant ne li responde :
« Alis, fet il, Dex me confonde,
Se la chose remaint ensi.
De par ton frere te desfi,
Et de par lui, si con je doi,
Semoing toz ces que je ci voi
Qu'il te lessent et a lui veignent.
Reisons est que a lui se teignent,
De lui doivent lor seignor feire.
Qui leaus sera, or i peire ! »
A cest mot de la cort se part ;
L'empereres de l'autre part
Apele cez ou plus se fie,
De son frere qui le desfie
Lor quiert consoil et vialt savoir
S'il puet en aus fiance avoir,
Que ses frere a ceste anvaïe
N'ait par aus force ne aïe,
Et si vialt esprover chascun.
Mes il n'en i a neïs un
Qui de la guerre a lui se teingne ;
Tuit li dïent qu'il li soveingne
De la guerre Polinicés
Que il prist contre Etïoclés,
Qui estoit ses freres germains :
Si s'antrocistrent a lor mains.
« Autel puet de vos avenir,
S'il vialt la guerre maintenir,
Et confondue en iert la terre. »
Por ce loent tel pes aquerre
Qui soit resnable et droituriere,
Et li uns l'autre ne sorquiere.

Alis comprit dès lors que, s'il ne concluait pas une paix raisonnable avec son frère, tous ses barons lui feraient défaut. Il déclara qu'ils ne proposeraient aucun traité qu'il n'acceptât volontiers. Toutefois, il décida dans le contrat que la couronne lui reviendrait, quelle que soit l'issue de l'affaire. Pour instaurer une paix ferme et durable, Alis, par son connétable, convoqua Alexandre : il souhaitait lui confier le gouvernement de toutes ses terres mais il réclamait pour lui l'honneur de porter le titre d'empereur ainsi que la couronne. L'affaire pourrait ainsi se régler à l'amiable entre eux. Quand Alexandre apprit la nouvelle, il monta à cheval avec ses hommes et se rendit à Athènes. On les reçut joyeusement mais Alexandre n'était guère enchanté que son frère obtînt la souveraineté de l'empire et la couronne, à moins qu'il ne lui promette en même temps de rester célibataire et de faire Cligès, après lui, empereur de Constantinople. C'est ainsi que les deux frères tombèrent d'accord. Alexandre prononça son serment et Alis promit solennellement de ne jamais se marier de toute sa vie. Ils se mirent d'accord et ils restèrent amis. Les barons laissèrent éclater leur joie. Ils considéraient Alis comme leur empereur mais c'est devant Alexandre que venaient les affaires, grandes ou petites. On faisait tout ce qu'Alexandre disait et on ne suivait que ses ordres. Alis qui portait le titre

Or ot Alys, se il ne fet
A son frere resnable plet,
Que tuit si bani li faudront,
Et dit que ja plet ne movront
Qu'il ne face par avenant ;
Mes il met an son covenant
Que la corone li remaigne,
Comant que li afeires praigne.
Por feire ferme pes estable
Alys par un suen conestable
Mande Alixandre qu'a lui veigne
Et tote la terre mainteigne,
Mes que tant li face d'enor
Qu'il ait le non[a] d'empereor
Et la corone avoec li lest ;
Einsi puet estre, se lui plest,
Entr'aus deus la chose bien feite.
Et quant la chose fu retreite
Et Alixandre recontee,
Avoec lui est sa genz montee,
Si sont a Athenes venu ;
A joie furent reçeü,
Mes Alixandre ne plest mie,
Que ses freres ait seignorie
De l'empire et de la corone[b]
Se sa fiance ne li done
Que ja fame n'esposera,
Mes aprés lui Cligés sera
De Costantinoble emperere.
Ensi sont acordé li frere.
Alixandres li eschevist,
Et cil li otroie et plevist
Que ja en trestot son aage
N'avra fame par mariage.
Acordé sont, ami remainnent ;
Li baron grant joie demainnent ;
Alis por empereor tienent,
Mes devant Alixandre vienent
Li grant afeire et li petit ;
Fet est ce qu'Alixandres dit,
Et po fet an se por lui non.
Alys n'i a fors que le non,

d'empereur n'en avait guère que le nom. Son frère, en revanche, était servi et aimé et, si on ne le servait pas par sympathie, on le servait par crainte. Par ces deux sentiments qu'il inspirait, il gouvernait tout son empire à sa guise. Toutefois, celle que l'on appelle la Mort n'épargne ni les forts ni les faibles ; elle fait périr tout le monde. Un jour, Alexandre dut mourir ; un mal incurable l'emprisonna. Toutefois, avant d'être ravi par la mort, il fit venir son fils et lui dit : « Cligès, mon cher fils, tu ne sauras jamais ce que valent vraiment ta prouesse et ton courage si tu ne vas pas à la cour du roi Arthur te mesurer avec les Bretons et les Anglais. Si les chemins de l'aventure te conduisent là-bas, reste dans l'anonymat tant que tu ne te seras pas mesuré avec l'élite des chevaliers de la cour[1]. Je te conseille de me croire et, si tu en as l'occasion, ne crains pas de te mesurer avec ton oncle, monseigneur Gauvain, je t'en prie, n'oublie pas ! » Il mourut peu après cette recommandation. Soredamour fut si bouleversée par cette mort qu'elle ne put lui survivre. Elle mourut de douleur en même temps que lui[2]. Naturellement, Alis et Cligès en éprouvèrent tous les deux du chagrin mais ils se lassèrent de se désoler. Il est mauvais d'entretenir le deuil, car il est stérile. Le deuil prit fin et l'empereur s'abstint pendant longtemps de prendre femme car il s'efforçait de rester loyal.

Qui empereres est clamez ;
Mes cil est serviz et amez,
Et qui ne le sert par amor,
Servir li covient par peor.
Par l'un et par l'autre justise
Tote la terre a sa devise.
Mes cele qu'an apele Mort
N'espargne home foible ne fort,
Que toz ne les ocie et tut.
Alixandre morir estut,
C'uns max l'a mis an sa prison,
Don ne puet avoir garison.
Mes ainz que morz le sorpreïst,
Son fil manda et si li dist :
« Biax filz Cligès, ja ne savras
Conuistre con bien tu vaudras
De proesce ne de vertu,
Se a la cort le roi Artu
Ne te vas esprover einçois
Et as Bretons et as Einglois.
Se avanture la te mainne,
Ensi te contien et demainne
Que tu n'i soies coneüz,
Jusqu'a tant qu'as plus esleüz
De la cort esprovez te soies.
De ce te lo que tu me croies,
Et s'an leu viens, ja ne t'esmaies
Que a ton oncle ne t'essaies,
Mon seignor Gauvain, ce te pri,
Que tu nel metes en obli. »
Aprés cest amonestemant
Ne vesqui gaires longuemant.
Soredamors tel duel en ot
Que aprés lui vivre ne pot ;
De duel fu morte avoeques lui.
Alys et Clygés anbedui
En firent duel si com il durent,
Mes de duel feire se recrurent :
Mauvés est diax a maintenir,
Car nus biens n'an puet avenir.
A neant est li diax venuz,
Et l'empereres s'est tenuz
Lonc[a] tans aprés de fame prandre,
Car a leauté voloit tandre ;

Mais aucune cour de la terre n'eſt exempte de mauvais conseillers. En donnant du crédit aux mauvais conseils, les barons s'écartent du droit chemin et violent la loyauté. Plus d'une fois, l'empereur reçut la visite de ses conseillers ; ils l'engageaient, l'exhortaient et le pressaient de prendre femme. À force d'être chaque jour plus insiſtants, ils finirent par le persuader de rompre son serment et Alis accéda à leur désir. Toutefois, il fallait que cette future souveraine de Conſtantinople fût séduisante, sage, belle, gracieuse et noble. Ses conseillers se déclarèrent prêts à partir en pays tudesque pour chercher la fille de l'empereur. Ils lui conseillèrent en effet ce parti car l'empereur d'Allemagne était très riche et très puissant. Sa fille était si séduisante que dans toute la chrétienté il n'exiſtait pas une jeune beauté comparable. L'empereur leur donna sa totale approbation et ils partirent bien équipés. Leur chevauchée les mena devant l'empereur qu'ils trouvèrent à Ratisbonne. Ils lui demandèrent de vouloir bien accorder la main de sa fille aînée à l'empereur Alis. L'empereur fut enchanté de cette demande et il leur accorda joyeusement sa fille ; ainsi, il ne succombait à aucune mésalliance et ne diminuait en rien son preſtige. Toutefois, il leur apprit qu'il avait déjà fiancé sa fille au duc de Saxe ; ils ne pourraient donc l'emmener

Mes il n'a cort an tot le monde
Qui de mauvés consoil soit monde.
Par le mauvés consoil qu'il croient
Li baron sovant se desvoient,
Si que leauté ne maintienent.
Sovant a l'empereor vienent
Si home qui consoil li donent ;
De prandre fame le semonent,
Si li enortent et anpressent,
Et chascun jor tant l'en apressent
Que par lor grant engresseté
L'ont de sa fïance gité,
Et lor voloir lor acreante ;
Mes molt eſtuet qu'ele soit gente,
Et sage et bele et cointe et noble
Qui dame iert de Coſtantinoble.
Lors li dïent si conseillier
Qu'il se vuelent apareillier,
S'an iront an tïesche terre
La fille l'empereor querre.
Celi li loent que il praigne,
Car l'empereres d'Alemaigne
Eſt molt riches et molt puissanz
Et sa fille tant avenanz
C'onques an la creſtïanté
N'ot pucele de sa biauté.
L'empereres tot lor otroie,
Et cil se metent a la voie
Si come gent bien atornees,
Et chevauchent par lor jornees,
Tant que l'empereor troverent
A Reneborc ; la li roverent
Que il sa fille la greignor
Doint a Alis l'empereor.
Molt fu liez de ceſt mandemant
L'empereres ; molt lieemant
Lor a otroiee sa fille,
Car il de neant ne s'aville,
Ne de rien s'enor n'apetise ;
Mes il dit qu'il l'avoit promise
Au duc de Sessoigne a doner ;
Si ne l'an porroient mener,

que si leur empereur venait lui-même en Allemagne avec une puissante armée pour lui éviter les représailles du duc ainsi que la honte et le désastre qui s'ensuivraient.

Après cette réponse de l'empereur, les messagers prirent congé et retournèrent dans leur pays. Ils retrouvèrent Alis et lui firent part de la réponse de l'empereur. Alis choisit parmi ses hommes les chevaliers les plus éprouvés, les plus hardis qu'il put trouver, et il emmena avec lui son neveu à qui il avait fait la promesse de ne jamais se marier. Mais il ne tiendra pas cet engagement s'il peut arriver à Cologne. Un jour, il quitta la Grèce ; il approchait de l'Allemagne. En dépit des blâmes ou des reproches, il ne renoncera pas au mariage mais son honneur en souffrira. Il fit route vers Cologne où l'empereur célébrait une grande fête d'Allemagne[1]. La compagnie des Grecs arriva à Cologne. Les Grecs et les Tudesques étaient si nombreux qu'il fallut loger plus de quarante mille d'entre eux hors de la ville.

Grande était la foule et débordante la joie des deux empereurs, enchantés de se rencontrer. Les barons se réunirent en assemblée dans l'imposant palais et l'empereur fit venir sa fille sur-le-champ. La jeune fille ne tarda pas ; elle arriva promptement au palais. Elle était si belle et si bien faite qu'on aurait dit une créature sortie des mains de Dieu lui-même qui

Se l'empereres n'i venoit
Et s'il grant force n'amenoit,
Que li dus ne li poïst feire
Honte ne enui au repeire.
Quant li message ont antandu
Que l'enperere a respondu,
Congié prenent si s'an revont ;
A l'empereor venu sont,
Si li ont la response dite.
Et l'enperere a gent eslite,
Chevaliers les mialz esprovez,
Les plus hardiz qu'il a trovez,
Et mainne avoec lui son neveu,
Por cui il avoit fet tel veu
Que ja n'avra fame an sa vie ;
Mes cest veu ne tandra il mie,
Se venir puet jusqu'à Cologne.
A un jor de Grece s'esloigne
Et vers Alemaigne s'aproche,
Que por blasme ne por reproche
Fame a panre ne lessera,
Mes s'anors an abeissera[a].
Devant Cologne ne s'areste,
Ou l'empèrere a une feste
D'Alemaigne molt grant tenue.
Or est a Cologne venue
La conpaignie des Grezois ;
Tant i ot Grex et tant Tiois
Qu'il an estut fors de la vile
Logier plus de quarante mile.
Granz fu l'asanblee des genz
Et formant fu la joie granz
Que li dui empereor firent,
Qui molt volantiers s'antrevirent.
El palés qui molt estoit lons
Fu l'asanblee des barons.
Et l'empereres maintenant
Manda sa fille isnelemant.
La pucele ne tarda pas ;
El palés vint eneslepas,
Et fut si bele et si bien feite
Con Dex meïsmes l'eüst feite,

y avait mis tout son art pour étonner le monde entier. Dieu, son créateur, n'a donné à personne le pouvoir d'évoquer toute la beauté de cette jeune fille. Elle s'appelait Fénice et ce n'était pas sans raison, car, comme l'oiseau Phénix surpasse en beauté tous les autres oiseaux et demeure unique au monde, Fénice, à mon avis, n'avait pas sa pareille en beauté. C'était un miracle et une merveille ; jamais Nature ne put renouveler ce prodige. Conscient de mes limites, je renonce à décrire ses bras, son corps, sa tête et ses mains, car, même s'il me restait mille ans à vivre et si chaque jour doublait mon talent, je n'aurais fait qu'effleurer la vérité de mon sujet durant toute cette période. Je sais parfaitement que si je me lançais dans cette entreprise en y déployant tout mon talent, je me dépenserais en vain et ce serait peine perdue[1]. La jeune fille arriva en hâte au palais, tête et visage découverts. L'éclat de sa beauté dispensait une clarté plus vive que celle de quatre escarboucles. Cligès avait ôté son manteau devant l'empereur son oncle. Le ciel était un peu couvert mais Cligès et la jeune fille étaient l'un et l'autre si beaux qu'un rayon émanait de leur beauté radieuse et faisait resplendir le palais, comme le soleil clair et vermeil à son lever. Pour évoquer la beauté de Cligès, je veux tenter une description succincte. Il était dans la fleur de l'âge puisqu'il avait près de quinze ans mais sa

Qui molt i pot a traveillier
Por la gent feire merveillier.
Onques Dex qui la façona
Parole a home ne dona
Qui de biauté dire seüst
Tant que cele plus n'an eüst.
Fenyce ot la pucele a non :
Ce ne fu mie sanz reison,
Car si con fenix li oisiax
Est sor toz les autres plus biax,
Ne estre n'an pot c'uns ansanble,
Ausi Fenyce, ce me sanble[a],
N'ot de biauté nule paroille.
Ce fu miracles et mervoille
C'onques a sa paroille ovrer
Ne pot Nature recovrer.
Por ce que g'en diroie mains,
Ne braz ne cors ne chief ne mains
Ne vuel par parole descrivre,
Car se mil anz avoie a vivre
Et chascun jor doblast mes sans,
Si perdroie gié mon porpans,
Einçois que le voir an deïsse.
Bien sai, se m'an antremeïsse
Et tot mon san i anpleasse,
Que tote ma poinne i gastasse,
Et ce seroit poinne gastee.
Tant s'est la pucele hastee
Que ele est el palés venue,
Chief descovert et face nue,
Et la luors de sa biauté
Rant el palés plus grant clarté
Ne feïssent quatre escharboncle.
Devant l'empereor son oncle
Estoit Clygés desafublez.
Un po fu li jorz enublez,
Mes tant estoient bel andui,
Antre la pucele et celui,
C'uns rais de lor biauté issoit,
Don li palés resplandissoit
Tot autresi con li solauz
Qui nest molt clers et molt vermauz.

beauté et son charme surpassaient ceux de Narcisse[1] qui, sous l'orme, vit se refléter sa beauté dans la fontaine et l'aima tant, dit-on, qu'il mourut en la voyant parce qu'il n'avait pas pu l'atteindre. Narcisse avait une grande beauté mais fort peu d'intelligence ; Cligès en avait beaucoup plus, autant que l'or surpasse le cuivre, et plus encore que je ne dis. Ses cheveux semblaient de l'or et son visage, une rose qui vient d'éclore. Il avait le nez bien fait et une belle bouche ; sa taille était si bien prise et Nature l'avait façonnée avec une telle perfection qu'il réunissait en lui tous les dons qui se répartissent d'ordinaire entre plusieurs[2]. Nature lui montra tant de générosité qu'elle lui accorda en une fois tous ses dons et qu'elle lui donna tout ce qu'elle possédait. Tel était Cligès, modèle d'intelligence et de beauté, de générosité et de force. En lui, le bois tenait les promesses de l'écorce ; il surpassait Tristan, le neveu de Marc, à l'escrime et au tir à l'arc, au dressage des oiseaux ou des chiens[3] ; aucune qualité ne lui manquait. Rayonnant de beauté, Cligès se tenait devant son oncle ; ceux qui ne le connaissaient pas restaient ébahis devant lui ; d'autres manifestaient le même ébahissement devant la jeune fille, pour eux inconnue ; ils la contemplaient comme une merveille. Cependant, Cligès porta discrètement sur elle un regard plein d'amour et le détourna ensuite si habilement

Por la biauté Clygés retreire
Vuel une description feire,
Dont molt sera briés li passages.
En la flor estoit ses aages,
Car ja avoit prés de quinze anz ;
Mes tant ert biax et avenanz
Que Narcissus, qui desoz l'orme
Vit an la fontainne sa forme,
Si l'ama tant, si com an dit,
Qu'il an fu morz, quant il la vit,
Por tant qu'il ne la pot avoir.
Molt ot biauté et po savoir,
Mes Clygés en ot plus grant masse,
Tant con li ors le cuivre passe
Et plus que je ne di encor.
Si chevol resanbloient d'or
Et sa face rose novele ;
Nes ot bien fet et boche bele,
Et fu de si boene estature
Com mialz le sot feire Nature,
Que an lui mist trestot a un
Ce que par parz done a chascun.
En lui fu Nature si large
Que trestot mist en une charge,
Si li dona quanque ele ot.
Ce fu Cligés, qui an lui ot
San et biauté, largesce et force.
Si ot le fust a tot l'escorce,
Si sot plus d'escremie et d'arc[a]
Que Tristanz li niés le roi Marc,
Et plus d'oisiax et plus de chiens :
En Cligés ne failli nus biens.
Clygés, si biax com il estoit,
Devant le roi son oncle estoit,
Et cil qui ne le conoissoient
De lui esgarder s'angoissoient ;
Et ausi li autre s'angoissent,
Qui la pucele ne conoissent,
Qu'a mervoilles l'esgardent tuit.
Mes Clygés par amors conduit
Vers lui ses ialz covertemant
Et ramainne si sagemant

qu'on n'aurait su dénoncer la folie de cet œil furtif. Il la regarda tendrement et l'assistance ne remarqua nullement que la jeune fille jetait également un regard à Cligès. En gage d'amour sincère et sans perfidie, elle lui donna ses yeux et prit les siens. Cet échange lui parut délicieux et il l'eût été encore davantage si elle avait connu quelque peu ses pensées. Elle savait simplement qu'il était beau et, si elle devait aimer un homme pour sa beauté, il ne serait pas juste qu'elle mît son cœur ailleurs. Elle a mis ses yeux et son cœur en Cligès qui lui a, en échange, promis le sien. Promis ? Lui qui le donne entièrement ! L'a-t-il donné ? Oh, non, quel mensonge ! Nul ne peut donner son cœur ! Je dois m'exprimer autrement. Je ne dirai pas non plus, comme certains, que leurs deux cœurs s'unissent en un même corps car il n'est ni vrai ni vraisemblable que deux cœurs puissent habiter dans le même corps, pas plus d'ailleurs qu'ils ne pourraient s'unir. Si vous le souhaitez, je peux vous expliquer dans quel sens deux cœurs ne font qu'un, sans se rejoindre l'un l'autre. Ils ne font qu'un, seulement parce que les sentiments de l'un pénètrent dans l'autre. Ils souhaitent ensemble la même chose et, à cause de ce désir unanime, on dit que chacun a le cœur des deux. Mais un seul cœur ne peut se trouver en deux endroits différents. Un même désir peut être commun à deux personnes mais chacune conserve son cœur, tout comme

Que a l'aler ne au venir
Ne l'an puet an por fol tenir,
Mes deboneiremant l'esgarde,
Et de ce ne se prenent garde
Que la pucele a droit li change.
Par boene amor, non par losange,
Ses ialz li baille et prant les suens.
Molt li sanble cist changes buens,
Et miaudres li sanblast a estre,
S'ele seüst point de son estre ;
N'an set plus mes que bel le voit,
Et s'ele rien amer devoit
Por biauté qu'an home veïst,
N'est droiz qu'aillors son cuer meïst.
Ses ialz et son cuer i a mis,
Et cil li ra son cuer promis.
Promis ? Qui done quitemant !
Doné ? Ne l'a, par foi, je mant,
Que nus son cuer doner ne puet ;
Autremant dire le m'estuet.
Ne dirai pas si com cil dïent
Qui an un cors deus cuers alïent,
Qu'il n'est voirs, n'estre ne le sanble
Qu'an un cors ait deus cuers ansanble ;
Et s'il pooient assanbler,
Ne porroit il voir resanbler.
Mes s'il vos pleisoit a entandre.
Bien vos ferai le voir antandre,
Comant dui cuer a un se tienent,
Sanz ce qu'ansanble ne parvienent.
Seul de tant se tienent a un
Que la volanté de chascun
De l'un a l'autre s'an trespasse ;
Si vuelent une chose a masse,
Et por tant c'une chose vuelent,
I a de tiex qui dire suelent
Que chascuns a le cuer as deus ;
Mes uns cuers n'est pas an deus leus.
Bien pueent lor voloir estre uns,
Et s'a adés son cuer chascuns,

plusieurs personnes peuvent chanter une chanson ou des couplets[1] à l'unisson. Cette comparaison me sert à vous montrer qu'un seul corps ne peut avoir deux cœurs, tenez-vous-le pour dit. Et même si l'un sait tout ce que l'autre souhaite et déteste, tout comme les voix qui s'unissent pour n'en former qu'une seule, les deux cœurs ne se fondent pas en un seul et un corps ne possède qu'un cœur. Mais à quoi bon s'attarder ? Une autre tâche m'attend. Il me faut parler à présent de la jeune fille et de Cligès. Vous allez entendre l'histoire du duc de Saxe qui envoya à Cologne un de ses neveux. Ce très jeune homme déclara à l'empereur que le duc lui mandait de n'attendre ni paix ni trêve de sa part si l'empereur ne lui envoyait pas sa fille. Quant à celui qui pensait emmener la jeune fille avec lui, qu'il prît garde car il ne cheminerait pas sans encombre mais il tomberait sur de sérieux obstacles s'il ne lui rendait pas la jeune fille. Le jeune homme délivra parfaitement son message, sans orgueil et sans outrecuidance, mais personne ne lui répondit, ni les chevaliers ni l'empereur. Ce silence dédaigneux lui fit quitter la cour en signe de défiance. Toutefois, sa jeunesse et sa légèreté l'amenèrent à défier Cligès à la joute, au moment du départ. Ils montèrent à cheval pour jouter ; de part et d'autre, le nombre des combattants s'élevait à trois cents et ils se trouvaient à armes égales. La salle se vida et il n'y resta plus personne.

Ausi com maint home divers
Pueent an chançons et an vers
Chanter a une concordance
Si vos pruis par ceste sanblance
C'uns cors ne puet deus cuers avoir,
Ce sachiez vos trestot de voir ;
Ne por ce que se li uns set
Quanqu'il covoite et quanqu'il het,
Ne plus que les voiz qui assanblent
Si que tote une chose sanblent,
Et si ne pueent estre a un,
Ne puet cors avoir cuer que un.
Mes ci nen a mestier demore,
Qu'autre besoigne me cort sore.
De la pucele et de Clygés
M'estuet parler des ore mes.
Si orroiz del duc de Sessoigne,
Qui a envoié a Cologne
Un suen neveu, vaslet molt juevre,
Qui a l'empereor descuevre[a]
Que ses oncles li dus li mande
Qu'a lui pes ne trives n'atande,
Se sa fille ne li envoie.
Et cil ne se fit an la voie
Qui avoec lui mener l'an cuide,
Qu'il ne la trovera pas vuide,
Einz li iert molt bien desfandue,
Se ele ne li est randue.
Bien fist li vaslez son message
Tot sanz orguel et sanz oltrage ;
Mes ne trueve respondeor
Ne chevalier n'enpereor,
Et quant vit que tuit se teisoient
Et par desdaing ice feisoient,
De cort se part par desfiance ;
Mes jovenetez et anfance
Li firent Cligés anhatir
De behorder au departir.
Por behorder es chevax montent,
D'andeus parz a trois cents se con-
Si furent par igal de nonbre. [tent[b],
Et la sale vuide et desconbre,

Tous les chevaliers et toutes les demoiselles montaient dans les galeries, aux meurtrières et aux fenêtres pour voir et admirer les jouteurs. La jeune fille vaincue par Amour et réduite à sa merci ne manqua pas d'y monter non plus. Elle s'assit près d'une fenêtre où elle eut plaisir à rester parce que de sa place elle pouvait voir celui qui lui avait ravi son cœur ; elle n'avait pas envie de le lui reprendre et n'aimerait personne d'autre que lui, mais elle ne savait pas comment il s'appelait, qui il était et à quelle famille il appartenait. Il ne serait pas convenable de le lui demander mais il lui tardait d'entendre une parole qui emplît son cœur de joie. Par la fenêtre, elle regardait les écus où l'or reluisait, ainsi que ceux qui les portaient à leur cou tout en s'ébattant à la joute. Toutefois, elle ne dirigeait ses pensées et son regard que d'un seul côté et ne pensait à rien d'autre. Elle n'avait d'yeux que pour Cligès et le suivait du regard, où qu'il allât. Et Cligès s'efforçait de jouter pour elle de manière spectaculaire, afin qu'elle entendît louer sa prouesse et son adresse. Il serait normal en tout cas qu'elle fît l'éloge de sa prouesse. Cligès se dirigea vers le neveu du duc qui n'arrêtait pas de briser des lances et qui mettait les Grecs en déroute. Excédé, Cligès s'assura et s'appuya bien sur ses étriers puis alla le frapper à bride abattue ; son adversaire fut

Il n'i remest ne cil ne cele
Ne chevaliers ne dameisele
Qui tuit n'aillent monter as estres,
As batailles et as fenestres
Por veoir et por esgarder
Ces qui devoient behorder.
Nes la pucele i est montee,
Cele qui d'Amors iert dontee
Et a sa volanté conquise.
A une fenestre est assise
Ou molt se delite asseoir,
Por ce que d'iluec pot veoir
Celui qui son cuer a repost,
N'ele[a] n'a talant que l'en ost,
Ne ja n'amera se lui non ;
Mes ne set comant il a non,
Ne qui il est ne de quel gent
N'a demander ne li est gent :
Si li est tart que ele en oie
Chose de coi ses cuers ait joie.
Par la fenestre esgarde hors
Les escuz ou reluist li ors
Et cez qui a lor cos les portent,
Qui au behorder se deportent.
Mes son pansé et son esgart
A trestot mis a une part,
Qu'an nul autre leu n'est pansive ;
A Clygés esgarder estrive,
Sel siust des ialz, quel part qu'il aille.
Et cil por li se retravaille
Del behorder apertemant,
Por ce qu'ele oie seulemant
Que il est preuz[b] et bien adroiz ;
Car totevoies sera droiz
Que ele le lot de proesce.
Vers le neveu le duc s'adresce,
Qui molt aloit lances brisant
Et les Grezois desconfisant ;
Mes Cligés cui formant enuie
Es estriés s'afiche et apuie,
Sel vet ferir toz esleissiez,
Si que maugré suen a leissiez

contraint de vider les arçons. Lorsqu'il se releva, il y eut grand bruit. Le jeune homme se releva, monta en selle et pensa bien venger sa honte. Mais on accroît parfois sa honte en pensant la venger. Le jeune homme s'élança vers Cligès qui pointa sa lance en la baissant dans sa direction et le choc fut à nouveau si brutal qu'il fit tomber son adversaire. La honte de ce dernier redoubla et tous ses compagnons furent bouleversés parce qu'ils comprenaient qu'ils ne sortiraient pas la tête haute de cette bataille. Aucun d'eux en effet n'était assez vaillant pour résister sur ses arçons aux assauts de Cligès. Ceux d'Allemagne et de Grèce étaient heureux de voir les leurs dominer la situation, et d'assister à la déconfiture de leurs adversaires qui, malgré une fuite honteuse, furent finalement rejoints près d'une rivière. Plus d'un en fut réduit à faire le plongeon ou à prendre un bain ! Cligès renversa le neveu du duc et bien d'autres avec lui au plus profond du gué. Honteux et confus, ils s'enfuirent en proie à une morne douleur. Cligès s'en revint, tout joyeux. Des deux côtés il remportait le prix[1] ; il se dirigea vers une porte toute proche de la personne qui percevait le péage, à l'entrée, sous la forme d'un doux regard ; il le lui paya car leurs yeux se rencontrèrent. C'est ainsi que chacun a vaincu l'autre. Mais il n'y eut aucun Tudesque et aucun Allemand doué de parole

Les arçons de la sele vuiz ;
Au relever fu granz li bruiz.
Li vaslez relieve, si monte,
Et cuide bien vangier sa honte ;
Mes tiex cuide, se il li loist,
Vangier sa honte qui l'acroist.
Li vaslez vers Clygés s'esleisse,
Et cil vers lui sa lance beisse[a],
Sel vet si duremant requerre
Que de rechief le porte a terre.
Or a cil sa honte doblee,
S'an est sa genz tote troblee,
Qui bien voient que par enor
N'en istront huimés de l'estor ;
Car d'aus n'i a nul si vaillant,
Se Clygés le vient consuiant,
Qu'es arçons devant lui remaingne :
S'an sont molt lié cil d'Alemaingne
Et cil de Grece quant il voient
Que li lor les autres convoient,
Si s'an vont come desconfit.
Et cil les chacent par afit,
Tant qu'a une eve les ataignent ;
Assez en i plungent et baignent.
Cligés el plus parfont del gué
A le neveu le duc versé
Et tant des autres avoec lui
Qu'a lor honte et a lor enui
S'an vont fuiant, dolant et morne.
Et Cligés a joie retorne ;
De deus parz le pris en aporte
Et vint tot droit a une porte
Qui estoit veisine a l'estage,
Ou cele estoit qui le passage
A l'entrer de la porte prant
D'un dolz regart et cil li rant
Que[b] des ialz se sont ancontré ;
Ensi a li uns l'autre outré.
Mes n'i a Tiois n'Alemant
Qui sache parler seulemant,

qui ne dît : « Dieu, qui est donc ce jeune homme en qui fleurit une si grande beauté ? Dieu, comment se fait-il qu'il ait acquis un tel renom ? » Çà et là, on entendait : « Qui est ce jeune homme ? Comment s'appelle-t-il ? » et, dans toute la cité, chacun finit par tout savoir à son sujet : son nom, celui de son père et la promesse que l'empereur avait consenti à lui faire. À force de se répandre, la nouvelle parvint à celle qui en conçut une grande joie dans son cœur, parce qu'elle ne pouvait pas dire qu'Amour l'avait trompée ou qu'elle avait quelque motif de plainte. Amour lui fait aimer le plus courtois et le plus preux des hommes de la terre. Toutefois, elle est contrainte d'épouser un homme qui ne peut lui plaire. Cela l'angoisse et cela l'afflige, car elle ne sait auprès de qui elle pourrait recueillir des conseils sur l'être qu'elle désire, tout abîmée qu'elle est dans ses pensées ou dans ses insomnies. Ces deux états l'atteignent au point d'altérer son visage et de le rembrunir. La perte de son bon teint lui fait admettre qu'elle n'a pas ce qu'elle veut ; elle joue, rit et se divertit beaucoup moins qu'à l'accoutumée. Elle cache et nie l'évidence si on l'interroge sur son état. La gouvernante qui l'avait élevée depuis sa plus tendre enfance s'appelait Thessala ; c'était une habile magicienne[1]. On l'appelait Thessala parce qu'elle était née en Thessalie où l'on enseigne et pratique les sorts diaboliques[2].

Qui ne die : « Dex, qui est cist
An cui si granz biautez florist ?
Dex, don li est tot ce venu
Que si grant pris a retenu ? »
Ensi demande cist et cil :
« Qui est cist anfés, qui est il ? »,
Tant que par tote la cité
An sevent tuit la verité,
Et le suen non, et le son pere,
Et le covant que l'emperere
Li avoit fet et otroié ;
S'est ja tant dit et puepleié
Que neïs cele dire l'ot
Qui an son cuer grant joie en ot,
Por ce c'or ne puet ele mie
Dire qu'Amors l'ait eschernie,
Ne de rien ne se puet clamer ;
Car le plus bel li fet amer,
Le plus cortois et le plus preu
Que l'en poïst trover nul leu.
Mes par force avoir li estuet
Celui qui pleire ne li puet :
S'an est angoisseuse et destroite,
Car de celui qu'ele covoite
Ne se set a cui conseillier,
S'a panser non et a veillier.
Et ces deus choses si l'ateingnent
Que mout la palissent et teingnent,
Qu'ele[a] voit bien tot en apert
A la color que ele pert
Qu'el n'a mie ce qu'ele vialt,
Car moins jeue qu'ele ne sialt,
Et moins rit et moins s'esbanoie ;
Mes bien le çoile et bien le noie
Se nus li demande qu'ele a.
Sa mestre avoit non Thessala,
Qui l'avoit norrie en anfance,
Si savoit molt de nigromance.
Por ce fu Thessala clamee
Qu'ele fu de Tessalle nee,
Ou sont feites les deablies,
Anseigniees et establies.

Les femmes de ce pays se livrent aux charmes et envoûtements. Thessala voit pâlir et se rembrunir celle qu'Amour domine et elle l'interroge secrètement : « Dieu, êtes-vous victime d'un sort, ma chère et douce demoiselle, pour avoir le teint si rembruni[1] ? Je me demande bien ce que vous avez. Dites-le moi, vous seule le savez ! Où souffrez-vous le plus ? Si quelqu'un doit vous guérir, vous pouvez compter sur moi. Je saurai vous rendre la santé. Je sais guérir l'hydropisie ; je sais aussi guérir la goutte, l'esquinancie[2] et l'asthme. Je sais tellement de choses sur l'urine et sur le pouls que vous n'aurez pas besoin d'un autre médecin. Je connais, si j'ose dire, des enchantements et des sortilèges parfaitement éprouvés et efficaces, plus que n'en sut jamais Médée[3]. Je ne vous en ai jamais soufflé mot, bien que je vous aie élevée jusqu'aujourd'hui. Mais ne m'en faites pas le reproche car je ne vous en aurais rien dit de toute façon avant de vous voir tourmentée par une maladie nécessitant mon aide. Demoiselle, parlez-moi de votre maladie ! Vous feriez bien de m'en parler avant qu'elle ne s'aggrave. L'empereur m'a placée à vos côtés pour que je prenne soin de vous et je me suis jusqu'à présent employée à vous conserver en bonne santé. Tous mes efforts seront réduits à néant si je ne vous guéris pas de ce mal. Prenez garde, ne me cachez rien et dites-moi si c'est une maladie ou autre chose ! » La jeune fille n'osait pas dévoiler

Les fames qui el païs sont
Et charmes et charaies font.
Thessala voit tainte et palie
Celi qu'Amors a en baillie,
Si l'a a consoil aresniee :
« Dex, fet ele, estes vos fesniee,
Ma dolce dameisele chiere,
Qui si avez tainte la chiere ?
Molt me mervoil que vos avez.
Dites le moi, qui le savez,
An quel leu cist max vos tient plus.
Car se garir vos an doit nus,
A moi vos an poez atandre,
Car bien vos savrai santé randre.
Je sai bien garir d'itropique,
Si sai garir de l'arcetique,
De quinancie et de cuerpous ;
Tant sai d'orines et de pous
Que ja mar avroiz autre mire ;
Et sai, se je l'osoie dire,
D'anchantemanz et de charaies[a]
Bien esprovees et veraies
Plus c'onques Medea n'an sot
N'onques mes n'an vos dire mot,
Si vos ai jusque ci norrie.
Mes ne m'an encusez vos mie,
Car ja rien ne vos an deïsse,
Devant que certemant veïsse
Que tex max vos a envaïe
Que mestier avez de m'aïe.
Dameisele, vostre malage
Me dites, si feroiz que sage,
Einçois que il plus vos sorpraingne.
Por ce que de vos garde praigne,
M'a a vos l'enpereres mise,
Et je m'an sui si antremise
Que molt vos ai gardee sainne.
Or avrai gastee ma painne,
Se de cest mal ne vos respas.
Or gardez, nel me celez pas,
Se ce est max ou autre chose. »
La pucele apertement n'ose

ses sentiments au grand jour par crainte des blâmes ou des reproches. Pour avoir entendu Thessala se vanter de ses talents en matière d'enchantements, de sortilèges et de breuvages, Fénice était prête à lui exposer les raisons qui la faisaient pâlir et se rembrunir. Auparavant, elle exigea d'elle le secret absolu sur ces révélations et la dissuada de toute critique à son égard : « Nourrice, fait-elle, sans mentir, je croyais être insensible à tout mal mais je ne le croirai plus désormais. J'ai mal rien que d'y penser mais comment savoir, quand on manque d'expérience, si l'on est mal ou si l'on est bien ? Mon mal est différent de tous les autres car, pour vous dire la vérité, il me fait du bien et pourtant j'en souffre ; je trouve du plaisir dans ma souffrance. Et s'il existe un mal qui suscite du plaisir, alors mon tourment est l'objet de mon désir et ma douleur, c'est ma santé. Je ne sais de quoi me plaindre car, je le sens, mon mal vient de mon désir. Mon désir me fait mal, peut-être, mais j'éprouve tellement de plaisir dans ce désir qu'il me fait légèrement souffrir, et j'éprouve tant de joie dans mon chagrin qu'une douce maladie m'atteint. Thessala, ma nourrice, dites-moi donc, n'est-il pas hypocrite ce mal qui me semble doux et qui pourtant m'oppresse ? Je ne sais comment reconnaître s'il s'agit d'une maladie ou non. Nourrice, révélez-moi le nom, le caractère et la nature de ce mal ! Mais sachez bien que,

Descovrir sa volanté tote,
Por ce que formant se redote
Qu'ele ne li blasme ou deslot.
Et por ce qu'ele antant et ot
Que molt se vante et molt se prise
Et d'anchantemant est aprise,
De charaies et de poisons[a],
Li dira quele est s'acheisons,
Por coi a pale et taint le vis ;
Mes ainz li a en covant mis
Qu'ele toz jorz l'en celera
Et ja ne li desloera :
« Mestre, fet ele, sanz mantir,
Nul mal ne cuidoie santir,
Mes je le cuiderai par tans.
Ce seulemant que je i pans
Me fet grant mal et si m'esmaie.
Mes comant set qui ne l'essaie
Que puet estre ne max ne biens ?
De toz max est divers li miens,
Car se voir dire vos an vuel,
Molt m'abelist et si m'an duel,
Et me delit an ma meseise.
Et se max puet estre qui pleise,
Mes enuiz est ma volantez,
Et ma dolors est ma santez,
Ne ne sai de coi je me plaigne,
Car rien ne sant don max me vaingne,
Se de ma volanté ne vient.
Mes voloirs est max, se devient,
Mes tant ai d'aise an mon voloir
Que dolcemant me fet doloir,
Et tant de joie an mon enui
Que dolcemant malade sui.
Tessala mestre, car me dites,
Cist max don n'est il ipocrites,
Qui dolz me sanble et si m'angoisse ?
Je ne sai comant jel conoisse,
Se c'est anfermetez ou non.
Mestre, car m'an dites le non,
Et la maniere et la nature.
Mes sachiez bien que je n'ai cure

d'une manière ou d'une autre, je n'ai nulle envie de guérir : cette douleur m'est très chère. » Thessala, qui connaissait bien Amour et toutes ses pratiques, comprend par ces propos que c'est Amour qui la tourmente. Si Fénice trouve de la douceur dans son mal, comme elle le dit, c'est qu'elle est amoureuse, car tous les maux sont amers, à l'exception du mal d'amour. Celui-ci transforme son amertume en douceur et en suavité ; il produit souvent des effets contraires. Thessala qui connaît bien tout cela lui répond : « Ne craignez rien ! Je vais vous révéler à la fois la nature et le nom de ce mal. Vous m'avez dit, il me semble, que vous ressentiez une douleur qui vous paraît joie et santé. C'est la caractéristique du mal d'amour, car il procède de la joie et de la douceur[1]. Vous aimez donc, et je vais vous le prouver car la douceur n'existe dans aucun mal sauf dans le mal d'amour. Tous les autres maux sont normalement impitoyables et horribles, mais l'amour est doux et paisible. Vous aimez, j'en suis certaine, et je ne vous reproche pas une quelconque indignité, mais je vous accuserai de vilenie si vous me cachez vos sentiments par négligence ou par bêtise. — Nourrice[2], ces reproches n'auront aucune raison d'être lorsque je serai sûre que vous ne parlerez de cela à quiconque, quoi qu'il arrive. — Demoiselle, les vents en parleront avant moi, à moins que vous ne m'en ayez accordé auparavant la

De garir an nule meniere,
Car je ai molt la dolor chiere. »
Thessala qui molt estoit sage
D'Amor et de tot son usage
Set et antant par sa parole
Que d'Amor vient[a] ce qui l'afole ;
Por ce que dolz l'apele et claimme
Est certainne chose qu'ele aimme,
Car tuit autre mal sont amer
Fors seulemant celui d'amer ;
Mes cil retorne s'amertume
En dolçor et en soatume
Et sovant retorne a contraire.
Mes cele qui bien sot l'afaire
Li respont : « Ja ne dotez rien,
De vostre mal vos dirai bien
La nature et le non ansanble.
Vos m'avez dit, si com moi sanble,
Que la dolors que vos santez
Vos sanble estre joie et santez :
De tel nature est max d'amors,
Qu'il vient de joie et de dolçors.
Donc amez vos, si le vos pruis,
Car dolçor an nul[b] mal ne truis
S'an amor non tant seulemant.
Tuit autre mal comunemant
Sont toz jorz felon et orrible,
Mes amors est dolce et peisible.
Vos amez, tote an sui certainne,
Ne vos an tieng pas a vileinne ;
Mes ce tandrai a vilenie,
Se par peresce ou par folie
Vostre corage me celez.
- Mestre, por neant en parlez[c],
Quant serai certainne et seüre
Que vos ja par nule avanture
N'en parleroiz a rien vivant.
- Dameisele, certes li vant
An parleront einçois que gié,
Se vos ne m'an donez congié ;

permission. Je peux maintenant vous promettre de faire avancer votre affaire jusqu'à vous donner la certitude que je serai à l'origine de votre joie. — Nourrice, vous m'auriez alors guérie mais l'empereur me donne en mariage ; cela me révolte et me fait souffrir parce que l'homme qui me plaît est le neveu de celui que je dois épouser. Et si celui-ci trouve sa joie en moi, alors j'ai perdu moi-même toute joie et je n'ai plus rien à espérer de ce côté. Je préférerais être écartelée plutôt que de vivre dans le souvenir des amours de Tristan et Yseut dont on raconte tant de folies, honteuses à rappeler. Je ne pourrais jamais m'accommoder de l'existence qu'Yseut a menée. Amour s'y est montré trop grossier : le cœur pour un seul et le corps pour deux propriétaires. C'est ainsi qu'elle passa toute sa vie ; elle ne refusa ni l'un ni l'autre[1]. Cet amour ne fut pas raisonnable alors que le mien restera immuable à tout jamais car je ne séparerai jamais, à aucun prix, mon corps de mon cœur. Je ne prostituerai jamais mon corps qui ne connaîtra jamais deux bénéficiaires[2]. Qui a le cœur a également le corps[3] ; j'écarte toute autre personne comme intruse. Pourtant, j'ignore comment le bénéficiaire de mon cœur pourra posséder mon corps dès lors que mon père me donne à un autre sans que j'ose m'y opposer. Du moment que mon père est maître de ma personne, s'il en dispose contre mon gré, il n'est pas moral que j'en accueille un autre.

Et ancor vos fiancerai
Que je vos en avancerai
Si que certainnemant savrez
Que par moi vostre joie avrez.
- Mestre[a], molt m'avrïez garie,
Mes l'embereres me marie,
Don je sui iriee et dolante,
Por ce que cil qui m'atalante
Est niés celui que prendre doi.
Et se cil a joie de moi,
Donc ai ge la moie perdue,
Ne je n'i ai nule atandue.
Mialz voldroie estre desmanbree
Que de nos deus fust remanbree
L'amors d'Ysolt et de Tristan,
Don mainte folie dit an,
Et honte en est a reconter.
Ja ne m'i porroie acorder
A la vie qu'Isolz mena.
Amors en li trop vilena,
Que ses cuers fu a un entiers,
Et ses cors fu a deus rentiers.
Ensi tote sa vie usa
N'onques les deus ne refusa.
Ceste amors ne fu pas resnable,
Mes la moie iert toz jorz estable,
Car de mon cors et de mon cuer
N'iert ja fet partie a nul fuer.
Ja[b] mes cors n'iert voir garçoniers,
N'il n'i avra deus parçoniers.
Qui a le cuer, cil a le cors[c],
Toz les autres an met defors.
Mes ce ne puis je pas savoir
Comant puisse le cors avoir
Cil a cui mes cuers s'abandone,
Quant mes peres autrui me done,
Ne je ne li os contredire.
Et quant il est de mon cors sire,
S'il an fet chose que ne vuelle,
N'est pas droiz c'un autre i acuelle.

L'empereur ne saurait non plus épouser une femme sans rompre son serment[1], et Cligès doit obtenir l'empire après la mort de son oncle, si on ne le lèse pas. Pourtant, si vous connaissiez une ruse pour frustrer de ma personne celui à qui je suis promise, vous me rendriez un immense service. Nourrice, mettez tous vos soins à empêcher de se dédire celui qui a promis au père de Cligès, sur la foi du serment, de ne jamais prendre femme. Son serment sera rompu puisqu'il va bientôt m'épouser. Pourtant, j'estime trop Cligès et j'aimerais mieux être enterrée vivante plutôt que de le voir perdre, par ma faute, un seul denier de son légitime héritage. Puisse ne jamais naître de moi un enfant qui le déshériterait ! Nourrice, faites quelque chose afin que je sois toujours à vous. » Sa nourrice y consent et dit qu'avec ses nombreuses conjurations, potions et enchantements, Fénice aurait tort de craindre l'empereur quand il aura bu la potion qu'elle lui fera absorber[2]. Ils partageront tous deux le même lit mais, durant tout le temps qu'elle sera à ses côtés, elle sera en totale sécurité comme si un mur les séparait ; il n'aura nullement à en pâtir car, en dormant, il aura son plaisir. Plongé dans son sommeil profond, il jouira d'elle à volonté et ressentira un plaisir tout à fait comparable à celui qu'il aurait éprouvé à l'état de veille ; il n'aura nullement l'impression

Ne cil ne puet fame espouser
Sanz sa fiance trespasser,
Einz avra, s'an ne li fet tort,
Cligés l'empire aprés sa mort.
Mes se vos tant savïez d'art
Que ja cil an moi n'eüst part
Cui je sui donee et plevie,
Molt m'avrïez an gré servie.
Mestre car i metez antante
Que cil sa fiance ne mante
Qui au pere Clygés plevi,
Si com il meïsme eschevi,
Que ja n'avroit fame esposee.
Sa fiance en iert reüsee,
Car adés m'espousera il.
Mes je n'ai pas Cligés si vil
Que mialz ne vuelle estre anterree
Que ja par moi perde danree
De l'enor qui soe doit estre.
Ja de moi ne puisse anfés nestre
Par cui il soit desheritez.
Mestre, or vos an entremetez,
Por ce que toz jorz vostre soie. »
Lors li dit sa mestre et otroie
Que tant fera conjuremanz,
Et poisons et anchantemanz,
Que ja de cest empereor
Mar avra garde ne peor,
Des qu'il avra beü del boivre
Qu'ele li donra a decoivre,
Et si[a] girront ansanble andui,
Mes ja tant n'iert ansanble o lui
Qu'ausi ne puisse estre a seür
Con s'antre aus deus avoit un mur ;
Mes seul itant ne li enuit
Qu'il a en dormant son deduit,
Car quant il dormira formant
De li avra joie a talant,
Et cuidera tot antresait
Que an veillant sa joie en ait,

d'être victime d'un rêve, d'une tromperie ou d'un mensonge. Il vivra en permanence dans cet état : en dormant, il croira se livrer aux jeux de l'amour[1].

La jeune fille aime, loue et apprécie ce dévouement et ce service. Sa nourrice lui donne bon espoir par ses promesses et lui garantit qu'elle les tiendra. C'est ainsi que Fénice espère conquérir la joie en dépit des obstacles. Cligès n'aura pas l'indécence, s'il se sait aimé d'elle, de ne pas être heureux de cet amour. Elle pense rester vierge pour préserver l'héritage de Cligès. Il est impossible qu'il y reste insensible si sa nature est pétrie de noblesse et s'il est tel qu'il doit être. La jeune fille croit sa nourrice et met toute sa confiance en elle. Sur la foi du serment, l'une et l'autre se promettent de ne souffler mot de ce plan afin qu'il reste secret. Elles mettent fin à leur entretien et, le lendemain matin, l'empereur convoque sa fille. Elle obéit aussitôt à ses ordres. Pourquoi tout vous raconter ? Les deux empereurs font si bien progresser leur affaire que le mariage a lieu et que la joie règne au palais. Toutefois, je ne m'arrêterai pas sur l'évocation de ces détails. J'en reviens à Thessala qui ne cesse pas un instant de fabriquer et mélanger sa potion.

Thessala dose sa potion ; elle y met des épices à foison pour l'adoucir et la tempérer. Elle les remue bien et les fait macérer, puis filtre la potion pour la rendre limpide et pour

Et ja rien n'en tenra a songe,
A losange ne a mançonge.
Einsi toz jorz de lui sera :
An dormant joer cuidera.
La pucele aimme et loe et prise
Ceste bonté et cest servise.
En boene esperance la met
Sa mestre qui ce li promet
Et si[a] li fiance a tenir,
Car par ce cuidera venir
A sa joie, que que il tart,
Que ja tant n'iert de male part
Cligés, s'il set que ele l'aint,
Que por li grant joie ne maint,
Garder cuide son pucelage
Por lui sauver son heritage,
Qu'il aucune pitié n'en ait,
S'a boene nature retrait
Et s'il est tex com estre doit.
La pucele sa mestre croit,
Et molt s'i fie et aseüre ;
L'une a l'autre fiance et jure
Que cist consauz iert si teüz
Que ja n'iert en avant seüz.
Si est la parole finee,
Et quant vint a la matinee,
L'empereres sa fille mande.
Cele vint, quant il le comande.
Que vos iroie tot contant ?
Lor afeire vont apruichant
Li dui empereor ansanble,
Que li mariages asanble,
Et la joie el palés comance ;
Mes n'i voel feire demorance
De parler de chascune chose ;
A Thessala qui ne repose
Des poisons feire et atranprer
Voel ma parole retorner.
Thessala tranpre sa poison,
Espices i met a foison
Por adolcir et atranprer ;
Bien les fet batre et destranprer,

en ôter toute aigreur et toute amertume. Les épices qui s'y trouvent dégagent de la douceur et une agréable odeur[1]. Quand la potion fut prête, la journée tirait à sa fin ; les tables furent dressées pour le souper et les nappes mises ; je passerai toutefois sur le souper. Thessala devait à présent choisir le moyen et le messager susceptibles d'acheminer son breuvage. Tout le monde se trouvait à table et il y avait de nombreux convives ; Cligès servait son oncle. Thessala, qui le voyait servir, pensait qu'il agissait contre son propre intérêt car il travaillait à se déshériter lui-même. Cela la contrariait et la chagrinait. Alors, elle s'avisa avec discernement de faire servir sa potion par celui qui en retirerait profit et satisfaction. Thessala fit venir Cligès qui se rendit aussitôt près d'elle et lui demanda pourquoi elle l'avait fait venir : « Ami, dit-elle, au cours de ce repas, je veux régaler l'empereur d'un breuvage qu'il appréciera beaucoup. Par saint Riquier[2], je vous le dis, je ne veux pas qu'il en boive un autre ce soir. Je pense qu'il l'aimera beaucoup, car jamais il n'en aura goûté d'aussi bon et jamais breuvage n'aura coûté aussi cher. Veillez, je vous préviens, à ce que personne d'autre que lui n'en boive parce qu'il y en a trop peu. Encore une recommandation : qu'il ignore la provenance du breuvage ! Dites-lui seulement que vous l'avez trouvé par hasard parmi les cadeaux, que vous

Et cole tant que toz est clers
Ne rien n'i est aigres n'amers ;
Car les espices qui i sont
Douce et de boene oldor la font[a].
Quant la poisons fu atornee,
S'ot li jorz feite sa jornee,
Et por soper furent assises
Les tables et les napes mises ;
Mes le soper met an respit.
Thessala covient qu'ele espit
Par quel engin, par quel message
Ele anvoiera son bevrage[b].
Au mangier furent tuit assis,
Mes orent eüz plus de dis,
Et Clygés son oncle servoit.
Thessala, qui servir le voit,
Panse que son servise pert,
Qu'a son deseritemant sert :
S'il l'en enuie molt et poise,
Puis s'apanse come cortoise
Del boivre servir an fera
Celui cui joie et preuz sera.
Por Cligés mande Thessala,
Et cil maintenant i ala ;
Si li a quis et demandé
Por coi Thessala l'a mandé.
« Amis, dist ele, a cest mangier
Voel l'empereor losangier
D'un boivre qu'il avra molt chier ;
Si vos di bien, par saint Richier,
Ne vuel qu'enuit mes d'autre boive.
Je cuit que molt amer le doive,
C'onques de si boen ne gosta,
Ne nus boivres tant ne costa.
Et gardez bien, jel vos acoint,
Que nus autres n'an boive point,
Por ce que trop en i a po.
Et ce meïsmes vos relo
Que ja ne sache dom il vint,
Fors que par aventure avint
Qu'antre les presanz le trovastes[c],
Et por ce que vos esprovastes

l'avez senti fleurer de bonnes épices et que vous avez constaté sa limpidité ! Voilà pourquoi vous avez versé ce vin dans sa coupe. S'il lui arrivait de vous poser des questions, sachez qu'avec de telles réponses sa curiosité serait immédiatement satisfaite. Que tout ce que je viens de vous dire n'éveille en vous aucun soupçon ! Le breuvage est limpide, sain et plein de bonnes épices et peut-être qu'un jour, il fera votre bonheur, comme je le crois. » Lorsque Cligès entend que son bonheur en dépend, il prend la potion et l'emporte. Ignorant les effets du breuvage, il le verse dans la coupe de cristal qu'il dépose devant l'empereur. L'empereur qui a une grande confiance en son neveu prend la coupe et boit un grand trait. Aussitôt, il ressent une vigueur qui descend de sa tête dans son corps et qui remonte de son corps vers sa tête ; elle s'empare de toute sa personne, sans lui faire le moindre mal. Quand vint le moment d'enlever les nappes, l'empereur tomba ivre pendant son sommeil pour avoir trop bu de ce breuvage qui lui plaisait ; cette ivresse ne le quittera plus jamais : elle ne cessera de le travailler au point qu'il croira être éveillé durant son sommeil. L'empereur était à présent dupé. Il y eut beaucoup d'évêques et d'abbés pour bénir le lit nuptial d'un signe de croix[1]. À l'heure du coucher, l'empereur, comme il le devait, se mit au lit avec sa femme. Comme il le devait, ai-je dit ? Non, j'ai menti, car il ne baisa pas sa femme, il ne la sentit même pas !

Et santistes au vant de l'air
Des boenes espices le flair,
Et por ce que cler le veïstes,
Le vin an sa coupe meïstes ;
Se par avanture l'enquiert,
Sachiez que a tant peis en iert.
Mes por chose que vos ai dite,
N'en aiez ja male souspite,
Car li boivres est clers et sains
Et de boenes espices plains,
Et puet cel estre an aucun tans
Vos fera lié, si con je pans. »
Quant cil ot que biens l'en vandra,
La poison prant, si l'en porta,
Verse an la cope de cristal,
Car ne sait qu'il i ait nul mal ;
Devant l'empereor l'a mise.
L'emperere a la cope prise,
Qui an son neveu molt se croit ;
De la poison un grant tret boit,
Et maintenant la force sant
Qui del chief el cors li descent,
Et del cors li remonte el chief,
Et le cerche de chief an chief ;
Tot le cerche sanz rien grever.
Et quant vint as napes lever,
S'ot l'empereres tant beü
Del boivre qui li ot pleü,
Par nuit sera en dormant ivres,
Ne ja mes n'an sera delivres,
Einz le fera tant traveillier
Qu'an dormant le fera veillier.
Or est l'empereres gabez.
Molt ot evesques et abez
Au lit seignier et beneïr.
Quant ore fu d'aler gesir,
L'empereres, si com il dut,
La nuit avoec sa fame jut.
Si com il dut ? Ai ge manti,
Qu'il ne la beisa ne santi ;

Pourtant, ils se trouvaient tous les deux dans le même lit. La jeune fille tremblait de peur ; elle redoutait l'inefficacité de la potion. Pourtant, l'empereur se trouvait ensorcelé au point de ne désirer ni Fénice ni une autre femme, excepté dans son sommeil, et il éprouvait alors le plaisir qu'on peut ressentir dans un songe en prenant ce songe pour la réalité. Cependant, elle craignait son époux. Tout d'abord, elle s'éloigna de lui et il ne put l'approcher, car aussitôt il tomba de sommeil. Il dormait et rêvait, et pourtant il croyait veiller. Il se donnait beaucoup de mal pour caresser la jeune femme. Elle lui opposait de la résiſtance et défendait sa virginité ; il l'implorait et l'appelait bien tendrement sa douce amie, il croyait la tenir et ne la tenait pas, car il jouissait du néant, tenait du néant, baisait du néant, tenait du néant à nouveau, parlait au néant, voyait du néant, embrassait le néant, se querellait avec le néant, luttait avec le néant. Assurément, la potion qui le travaillait et l'agitait ainsi avait été bien concoctée. Il se fatiguait beaucoup pour rien car il s'imaginait avoir pris la forteresse ; il s'en vantait même et tombait de fatigue et d'épuisement. Voilà ce qu'il croyait et ce qu'il pensait. Je vous l'ai dit une fois pour toutes : il n'a jamais connu d'autre jouissance. C'eſt ainsi qu'il devra passer le reſte de ses jours si, toutefois, il peut emmener sa femme avec lui. Avant qu'il puisse la détenir exclusivement, je crains toutefois que de sérieux obſtacles ne surgissent.

Mes an un lit jurent ansanble.
La pucele de peor tranble,
Qui molt se dote et molt s'esmaie
Que la poisons ne soit veraie.
Mes ele l'a si anchanté
Que ja mes n'avra volanté
De li ne d'autre, s'il ne dort,
Et lors en avra tel deport
Con l'an puet an songent avoir,
Et si tendra le songe a voir.
Neporquant cele le resoingne :
Premieremant de lui s'esloigne,
Ne cil apruichier ne la puet,
Qu'araumant dormir li eſtuet.
Il dort et songe, et veillier cuide,
S'eſt an grant poinne et an eſtuide
De la pucele losangier.
Et ele li fesoit dongier,
Et se desfant come pucele,
Et cil la prie et si l'apele
Molt dolcement sa dolce amie ;
Tenir la cuide n'an tient mie,
Mes de neant eſt a grant eise,
Car neant tient, et neant beise,
Neant tient, a neant parole
Neant voit et neant acole,
A neant tance, a neant luite.
Molt fu la poisons bien confite
Qui si le travaille et demainne.
De neant eſt an si grant painne,
Car por voir cuide et si s'an prise,
Qu'il ait la forteresce prise,
Et devient lassez et recroit,
Einsi le cuide, einsi le croit.
A une foiz vos ai tot dit,
C'onques n'en ot autre delit.
Ensi l'eſtovra demener
Toz jorz mes, s'il l'en puet mener ;
Mes ainz qu'a salveté la teigne,
Criem que granz anconbriers li veigne :

En effet, quand l'empereur rentrera chez lui, le duc à qui Fénice avait d'abord été promise ne se tiendra pas tranquille. Il avait emmené avec lui une imposante armée et posté des troupes à toutes les frontières. À la cour, il avait des espions qui lui apportaient tous les jours des informations sur la situation, les préparatifs des Grecs, la durée de leur séjour, la date de leur retour, leur itinéraire et leur trajet. L'empereur ne s'attarda pas longtemps après ses noces. Il partit tout joyeux de Cologne, et l'empereur d'Allemagne l'accompagna avec une superbe escorte parce qu'il craignait une attaque en force du duc de Saxe.

Les deux empereurs ne firent aucune étape avant Ratisbonne où ils campèrent un soir, le long du Danube, dans un pré. Les Grecs se trouvaient sous leurs tentes, dans les prairies proches de la Forêt Noire[1] ; de l'autre côté se trouvaient les Saxons qui les guettaient. Le neveu du duc était monté sur une colline pour voir s'il pourrait remporter quelque avantage sur ceux d'en face et s'il pourrait leur infliger des pertes. De son poste d'observation, il vit Cligès chevaucher avec trois jeunes gens ; ils s'ébattaient, portaient écus et lances pour se distraire à la joute. Le neveu du duc leur voulait du mal et cherchait à leur nuire par tous les moyens. Il partit avec deux compagnons et se cacha dans la vallée à l'orée de la forêt sans être remarqué des Grecs. Soudain, les Grecs

Car quant il s'an retornera,
Li dus pas ne sejornera,
Cui el fu premerains donee.
Grant force a o lui amenee,
S'a totes les marches garnies,
Et a la cort sont les espies
Qui li font savoir chascun jor
Tot le covine et tot l'ator
Et conbien il sejorneront,
Et quant il s'an retorneront,
Par quel leu et par quel trespas.
L'empereres ne tarda pas
Aprés ses noces longuemant ;
De Cologne part lieemant,
Et l'empereres d'Alemaingne
Le conduist a riche conpaingne,
Por ce que molt crient et ressoigne
La force le duc de Sessoigne.
Li dui empereor ne finent,
Tresc'outre Reneborc cheminent,
Et furent par une vespree
Logié soz Dunoe an la pree.
Li Grezois furent an lor trez
Delez Noire Forest es prez,
Et d'autre part logié estoient
Li Sessoignois qui les gueitoient,
Li niés le duc en une angarde
S'an fu alez por prandre garde
S'il porroit feire nul guehaing
Sor ces de la ne nul mehaing.
La ou il ert an son esgart,
Vit Cligés chevalchier soi quart
De vaslez qui se deportoient
Et escuz et lances portoient
Por behorder et por deduire.
Ja lor voldra grever et nuire
Li niés le duc, s'il onques puet.
Atot deus conpaignons s'esmuet,
Si se sont mis tot a celee
Lez le bois en une valee,
Si c'onques li Grezois nes virent,
Tant que de la valee issirent

débouchent dans la vallée et le neveu du duc s'élance sur Cligès pour le frapper ; il le blesse légèrement en haut du dos. Cligès se penche et courbe l'échine ; la lance passe au-dessus de lui mais le blesse légèrement. Quand Cligès se sent blessé, il s'élance vers le jeune homme et le frappe si vigoureusement qu'il lui enfonce sa lance dans le corps et l'abat raide mort. Pris de panique, les Saxons s'enfuient et se dispersent dans la forêt. Cligès qui ignore qu'on lui a tendu un guet-apens succombe à une folle témérité et se sépare de ses compagnons. Il poursuit les fuyards là où l'armée du duc eſt poſtée et celle-ci s'avise que le moment d'assaillir les Grecs eſt venu. Cligès poursuit les fuyards, tout seul, sans aucune aide. Les jeunes Saxons, tout désorientés par la mort de leur seigneur, viennent précipitamment devant le duc ; ils lui racontent en pleurant la mort de son neveu. Le duc ne prend pas la chose à la légère mais jure devant Dieu et tous les saints qu'il ignorera la joie et la chance pour le reſtant de ses jours tant que le meurtrier de son neveu sera en vie ; celui qui lui rapportera la tête du meurtrier, précise-t-il, deviendra son ami et il le récompensera généreusement. C'eſt alors qu'un chevalier se vanta, s'il lui accordait du temps, de pouvoir lui rapporter la tête de Cligès. À force de poursuivre les jeunes gens, Cligès finit par tomber sur les Saxons, et celui qui avait juré

Et que li niés le duc s'adrece,
Si fiert Cligés que il le blece
Un petitet desus l'eschine.
Cligés se beisse, si s'ancline
Si que la lance outre s'an passe,
Neporquant un petit le quasse.
Quant Cligés sant qu'il eſt bleciez,
Vers le vaslet s'eſt adreciez,
Sel[a] vet ferir de tel randon
Que par mi le cors a bandon
Li met la lance, mort le ruie.
Lors se metent toſt a la fuie
Li Sesne qui molt le redotent ;
Par mi la foreſt se desrotent.
Et Cligés qui ne set l'aguet
Hardemant et folie fet
Qui de ses conpaignons se part ;
Si les anchauce cele part
Ou la force le duc eſtoit,
Et ja tote l'oz s'aparçoit
De feire as Grex une anvaïe ;
Toz seus les chace sanz aïe
Et li vaslet, tuit esperdu
De lor seignor qu'il ont perdu,
Vienent devant le duc corrant,
Si li ont conté an plorant
Le domage de son neveu.
Li dus ne le tient mie a jeu,
Mes Deu et toz les sainz en jure
Que joie ne boene aventure
En tote sa vie n'avra,
Tant con celui vivant savra
Qui son neveu li a ocis,
Et dit que molt iert ses amis
Et molt le reconfortera
Qui le chief l'en aportera.
Lors s'eſt uns chevaliers vantez
Que par lui li ert presantez
Li chiés Cligés, se il l'atant[b].
Cligés les vaslez chaça tant
Que sus les Sesnes s'anbati,
Et cil le voit qui s'anhati

de rapporter sa tête venait de l'apercevoir. Il se dirigea vers Cligès sans hésiter, mais Cligès fit demi-tour pour prendre du champ par rapport à ses ennemis et revint à toute bride là où il avait laissé ses compagnons ; il n'en retrouva plus un seul car ils étaient retournés aux tentes pour raconter leur aventure. L'empereur fit monter à cheval Grecs et Tudesques. Dans tout le camp, les barons prirent leurs armes en hâte et enfourchèrent leur monture, alors que le jeune Saxon, en armes et le heaume lacé, poursuivait toujours Cligès, à bride abattue. Quand Cligès le vit arriver tout seul, lui qui avait toujours cherché à se démarquer des lâches ou des couards, il lui parla agressivement. Incapable de taire ses sentiments, le chevalier commença à le traiter insolemment de vaurien : « Vaurien, le moment est venu pour toi de payer la mort de mon seigneur. Si je n'emporte pas ta tête, alors je suis un moins-que-rien. Je veux en faire cadeau au duc, c'est le seul gage que je prendrai sur ta personne. C'est toi que je lui rendrai à la place de son neveu et il n'aura pas perdu au change. » Cligès entendit l'autre le traiter de fou et de malotru : « Vassal, fait-il, prenez garde à vous ! Je mets ma tête en jeu mais vous ne l'aurez pas sans ma permission. » Ils se jettent alors l'un contre l'autre ; le Saxon manque son but mais Cligès le frappe si fort qu'il le fait tomber avec

Qu'il en aportera la teste.
Or s'en vet que plus n'i areste ;
Et Cligés s'est el retor mis
Por esloignier ses anemis,
Si revint la toz eslessiez
Ou ses conpaignons ot lessiez,
Mes n'en i a un seul trové
Qu'as trez s'an furent retorné
Por lor aventure conter.
Et l'emperere ot fet monter
Grex[a] et Tiois comunemant.
Par tote l'ost isnelemant
S'arment et montent li baron.
Et cil a tant a esperon
Totevoies Cligés chacié,
Toz armez, son hiaume lacié.
Quant Cligés le voit seul venir,
Qui ainz ne vost apartenir
A recreant ne a failli,
De parole l'a assailli.
Li chevaliers premieremant
Garçon l'apele estoutemant,
Qui ne puet celer son corage :
« Garz, fet il, ça leiroiz le gage
De mon seignor que tu as mort.
Se ton chief avoec moi n'en port,
Donc ne me pris un faus besant.
Au duc en vuel feire presant,
Ja autre gage n'en prendrai ;
Por son neveu toi li rendrai,
S'en avra bien eü l'eschange. »
Cligés ot que cil le leidange,
Come fos et mal afeitiez :
« Vasax, fet il, or vos gueitiez,
Que ma teste vos chaloing gié,
Ne l'avroiz mie sanz congié. »
A tant li uns l'autre requiert,
Cil a failli et Cligés fiert
Si fort que lui et son destrier
A fet en un mont trebuchier.
Li destriers chiet sor lui envers
Si roidemant que an travers

son destrier comme une masse. Le cheval tombe à la renverse sur son maître, si brutalement qu'il lui casse une jambe. Cligès descend de cheval et pose le pied sur l'herbe verdoyante ; il désarme son adversaire et, après lui avoir ôté ses armes, il s'en revêt et lui coupe la tête avec l'épée que son ennemi avait utilisée. Après l'avoir tranchée, il fixe la tête au bout d'une lance[1] ; il l'offrira, dit-il, au duc à qui ce traître avait juré d'offrir sa tête, si toutefois il parvient à le rencontrer dans la bataille. Cligès avait alors recouvert sa tête du heaume et avait pris l'écu, non pas le sien, mais celui de son adversaire. Il était remonté en selle sur le destrier du vaincu et avait abandonné le sien, pour faire une belle peur aux Grecs. Soudain, il vit plus de cent bannières et d'imposants bataillons de Tudesques et de Grecs pêle-mêle. L'affrontement allait bientôt commencer dans toute sa cruauté. Dès que Cligès les vit arriver, il se dirigea tout droit vers les Saxons. Ses propres hommes se mirent à le poursuivre parce qu'ils ne l'avaient pas reconnu sous son armure. Son oncle fut bouleversé en voyant la tête qu'il portait à la pointe de sa lance ; il pensait en effet que c'était la tête de Cligès. Comment s'étonner d'une telle méprise ? Toute l'armée le suivait ; Cligès se laissait poursuivre afin de provoquer le combat jusqu'à ce que les Saxons le virent arriver. Toutefois, les armes qu'il portait les induisirent tous en erreur. Il les avait bien dupés en effet ;

L'une des janbes li peçoie.
Cligés sor l'erbe qui verdoie
Descent a pié, lors le desarme ;
Quant desarmé l'ot, si s'en arme,
Et la teste li a colpee
De la soe meïsme espee.
Quant la teste li a tranchiee,
Si l'a en la lance fichiee,
Et dit qu'il an fera servise
Au duc, cui il avoit promise
La soe teste a presanter,
S'an estor le puet ancontrer.
Lors avoit an son chief assis
Cligés le hiaume et l'escu pris,
Non pas le suen mes le celui
Qui s'estoit conbatuz a lui,
Et remontez estoit lors primes
Sor le destrier celui meïsmes,
Et leisse le suen estraier
Por les Grezois feire esmaier,
Quant il vit plus de cent banieres
Et batailles granz et plenieres
De Grex et de Tiois meslees.
Ja comanceront les meslees
De Tiois[a] ansanble et de Grex,
Molt felenesses et cruex.
Lués que Cligés venir les voit,
Vers les Sesnes s'an vet tot droit,
Et cil de lui chacier s'angoissent,
Qui por les armes nel conoissent,
Et ses oncles s'an desconforte
Por la teste que il an porte
An son sa lance et cuide et croit
Que la teste son neveu soit ;
N'est mervoille s'il en a dote.
Tote l'ost aprés lui s'arote,
Et Clygés se fet tant chacier
Por la meslee comancier
Que li Sesne venir le voient ;
Mes les armes toz les desvoient,
Dom il est armez et garniz.
Gabez les a et escharniz,

tandis qu'il déboulait, la lance en avant, le duc et les siens s'écrièrent : « Voilà notre chevalier qui revient ! À la pointe de sa lance, il apporte la tête de Cligès et les Grecs sont à ses trousses. Tous en selle pour lui porter secours ! » Ils lancent tous leurs montures et Cligès fonce vers les Saxons. Il se blottit et se tasse derrière son écu, la lance toute droite et la tête à sa pointe ; il n'a pas moins de courage que Samson[1] mais il n'est pas, comme lui, d'une force surhumaine. Dans les deux camps, Saxons, Grecs et Allemands s'imaginent qu'il est mort ; les uns s'en réjouissent, les autres en souffrent mais bientôt la vérité éclatera car Cligès ne restera pas muet. Il s'élance vers un Saxon en criant et le frappe en pleine poitrine avec sa lance de frêne et la tête au bout. Il lui fait vider les étriers et s'écrie : « Barons, frappez ! Je suis Cligès, celui que vous cherchez ! Or ça, nobles et hardis chevaliers ! Il n'y a pas de place ici pour les couards. La première joute est pour nous ; un couard ne goûte pas de tels mets ! » L'empereur est ravi d'entendre son neveu les encourager et les exhorter ; c'est pour lui un heureux soulagement et un vrai réconfort. Le duc, au contraire, est stupéfait ; il comprend bien qu'il est trahi si ses troupes ne reprennent pas le dessus. Il fait serrer les rangs en masses compactes, et les Grecs en rangs rapprochés s'intéressent toujours autant à leurs adversaires ; ils piquent des deux âprement. Des deux côtés, on empoigne les lances,

Car li dus et trestuit li autre,
Si com il vient lance sor fautre,
Dïent : « Nostre chevaliers vient !
An son sa lance que il tient
Aporte la teste Clygés,
Et li Greu le chacent aprés.
Or as chevax por lui secorre ! »
Lors leissent tuit les chevax corre,
Et Clygés vers les Sesnes point,
Desoz l'escu se clot et joint,
Lance droite, la teste an son ;
N'ot mie mains cuer de Sanson[a],
N'estoit pas plus d'un autre forz.
D'anbes parz cuident qu'il soit morz
Et Sesne et Greu et Alemant ;
S'an sont cil lié et cil dolant ;
Mes par tans iert li voirs seüz,
Car Cligés ne s'est pas teüz :
Criant s'eslesse vers un Sesne,
Sel fiert d'une lance de fresne
A tot le chief, en mi le piz,
Si que les estriés a guerpiz,
Puis s'escrie : « Baron, ferez !
Je sui Cligés que vos querez,
Or ça, franc chevalier hardi !
N'en i ait nul acoardi,
Nostre en est la premiere joste,
Coartz hom de tel mes ne goste. »
L'empereres molt s'esjoï,
Quant son neveu Cligés oï,
Qui si les semont et enorte ;
Molt se resbaudist et conforte,
Et li dus est molt esbahiz,
C'or set il bien qu'il est traïz,
Se la soe force n'est graindre.
Ses genz fet serrer et estraindre ;
Et li Greu serré et rangié
Ne se sont pas d'aus estrangié,
Car duremant broichent et poignent.
D'endeus parz les lances anpoignent,

on charge, on reçoit les coups, comme d'habitude. Dès les premiers assauts, les écus sont percés, les lances brisées, les sangles rompues et les étriers tranchés. Beaucoup de destriers n'ont plus de cavaliers ; leurs maîtres gisent sur le champ de bataille. Peu importe ce qui se passe autour d'eux : Cligès et le duc se ruent l'un sur l'autre, ils tiennent leurs lances baissées et ils frappent l'écu de leur adversaire avec une telle violence que les lances, pourtant d'une solidité à toute épreuve, volent en éclats. Cligès tient bon sur son cheval : il reste bien droit sur sa selle, sans se pencher et sans chanceler. Bien malgré lui, le duc vide la selle et les arçons de sa monture. Cligès pense l'emmener pour le faire prisonnier et se dépense sans compter pour le faire, mais il ne dispose pas de la force nécessaire pour cela car les Saxons viennent à la rescousse de leur duc en encerclant leurs adversaires. Néanmoins, Cligès parvient à éviter cet affrontement sans être blessé et avec un beau butin. Il emmène en effet la monture du duc, un destrier plus blanc que laine et qui valait, au profit d'un preux, la fortune d'Octave à Rome ; c'était un destrier d'Arabie. Grecs et Tudesques sont très heureux de voir Cligès sur une telle monture, car ils avaient remarqué la valeur et la qualité du cheval arabe. Ils ignoraient toutefois qu'on leur avait tendu un guet-apens et ils ne s'en apercevront qu'après avoir subi de lourdes pertes. Un espion se rendit auprès du duc et suscita en lui une grande joie :

Si s'antracointent et reçoivent,
Si com a tel besoigne doivent.
As premerienes acointances
Percent escuz et froissent lances,
Ronpent cengles, tranchent estriés ;
Vuiz i ont lessiez mainz destriers
De cez qui gisent an la place.
Mes comant que chascuns le face,
Cligés et li dus s'antrevienent,
Les lances esloingniees tienent,
Et fierent de si grant vertu
Li uns l'autre sor son escu
Que les lances volent an clices,
Qui forz estoient et feitices.
Cligés ert el cheval adroiz :
En la sele remest toz droiz,
Qu'il n'anbrunche ne ne chancele.
Li dus a vuidiee la sele
Et maugré suen les estriés vuide.
Cligés prandre et mener l'en cuide
Et molt s'an travaille et esforce,
Mes n'est mie soe la force,
Car li Sesne assanblent antor,
Qui li rescoent par estor.
Cligés neporquant sanz mehaing
Part de l'estor a tot guehaing ;
Car le destrier au duc an mainne,
Qui plus ert blans que nule lainne
Et valoit a oés un prodome
L'avoir Othevïen de Rome ;
Li destriers ert arrabiois.
Molt an sont lié Greu et Tyois,
Quant Cligés voient sus monté,
Car la valor et la bonté
De l'arrabi veü avoient ;
Mes d'un agait rien ne savoient,
Dom il ja ne s'aparcevront,
Tant que grant perte i recevront.
Une espie est au duc venue,
Don grant joie li est creüe.

« Sire, dit-il, il n'y a plus, dans les tentes des Grecs, un seul homme capable de se défendre. Tu peux maintenant faire enlever la fille de l'empereur, crois-moi, pendant que les Grecs s'acharnent au combat. Donne-moi une centaine de chevaliers et je leur remettrai ton amie. Je les conduirai ensuite, en toute sécurité, sur un vieux chemin écarté et ni les Tudesques ni les Allemands ne pourront les voir ou les rencontrer ; ils pourront alors se saisir de la jeune femme dans sa tente et l'emmener tranquillement sans que personne la leur dispute. »

Le duc eﬅ enchanté de ce plan. Avec l'espion, il envoie cent chevaliers expérimentés, voire davantage. Parfaitement guidés par l'espion, ils capturent la jeune fille sans déployer de grands efforts, car ils peuvent l'emmener facilement. Après l'avoir éloignée des tentes, ils la confient à douze d'entre eux qui l'accompagnent sur un court trajet. Pendant que les douze emmènent la jeune femme, les autres annoncent au duc la nouvelle de leur succès. Comme le duc ne souhaitait rien d'autre, il conclut aussitôt une trêve avec les Grecs jusqu'au lendemain. Cette trêve eﬅ accordée et conclue. Les hommes du duc s'en retournent et les Grecs, sans plus attendre, rejoignent leurs tentes. Cependant, Cligès était reﬅé seul sur une hauteur et personne ne l'avait remarqué. Il finit par apercevoir la troupe des douze Saxons ainsi que celle

« Sire, diﬅ il, il n'a es tres
As Grezois un tot seul remés
Qui se puisse nes point desfandre.
Or puez feire la fille prandre
L'empereor, se tu me croiz,
Tant con les Grex antendre voiz
A l'eﬅor et a la bataille.
Cent de tes chevaliers me baille,
Et je lor[a] baillerai t'amie.
Par une viez voie enhermie
Les conduirai si salvemant
Que de Tyois ne d'Alemant
Ne seront veü n'ancontré,
Tant que la pucele an son tré
Porront prandre et mener si quite
Que ja ne lor iert contredite. »
De ceﬅe chose eﬅ liez li dus ;
Cent chevaliers senez et plus
Avuec l'espie a envoiez ;
Et cil les a si avoiez
Que la pucele en mainnent prise,
N'il n'i ont pas grant force mise,
Car de legier mener l'en porent.
Quant des trez esloigniee l'orent,
Par doze d'aus l'en anvoierent,
Ne gaires loing nes convoierent.
Li doze an mainnent la pucele,
Li autre ont dite la novele
Au duc, que bien ont esploitié.
Li dus n'avoit d'el covoitié,
Si prant trives tot main a main
As Grezois jusqu'a l'andemain.
Trives ont prises et donees.
Les genz le duc sont retornees,
Et li Grezois sanz plus d'atente
Repeirent chascuns a sa tente.
Mes Cligés seus en une engarde
Remeﬅ, que nus ne s'an prant garde,
Tant que les doze qui aloient
Vit, et celi qu'il an menoient

qu'ils emmenaient au grand galop. Désireux d'accroître sa gloire chevaleresque, Cligès fonça aussitôt sur eux. Il pensait en effet que leur hâte cachait quelque chose. Dès qu'il les aperçut, il se mit à leurs trousses ; et les autres qui le virent venir pensaient qu'il s'agissait du duc décidé à les suivre : « Attendons-le un peu ! Il a quitté seul le camp et il tente de nous rejoindre. » C'est ce que chacun pense en effet. Ils veulent tous aller à sa rencontre mais chacun souhaite en fait y aller seul. Cligès doit descendre une grande vallée entre deux montagnes. Jamais il n'aurait retrouvé leurs traces s'ils n'étaient pas venus à sa rencontre ou s'ils ne l'avaient pas attendu. Six d'entre eux viennent le rejoindre mais il les retrouve séparément. Les autres restent avec la jeune femme et l'emmènent à l'amble et à petite allure. Les six autres vont bon train en piquant des deux et arrivent au milieu d'une vallée. Celui qui montait le cheval le plus rapide surgit avant les autres et crie : « Duc de Saxe, que Dieu te sauve ! Nous avons retrouvé ton amie. Les Grecs ne l'emmèneront plus maintenant ; bientôt, elle te sera livrée et rendue. » En entendant ces mots hurlés par le cavalier, Cligès n'éprouve aucune joie. Il est plutôt étonnant de ne pas le voir enrager. Jamais une bête sauvage comme un léopard, une guivre ou un lion, devant la perte de ses petits, n'aurait manifesté une telle ardeur, une telle fureur et un tel acharnement au combat

Tot le grant cors et les galos.
Cligés, qui vialt aquerre los,
Vers aus s'esleisse eneslepas,
Car por neant ne fuient pas,
Ce se pansse et li cuers li dit.
Tot maintenant que il les vit
S'esleisse aprés ces qui le voient
Venir ; si cuident bien et croient
Que ce soit li dus qui les sit.
« Contratendons le un petit,
Il s'est toz seus partiz de l'ost,
Et si vient aprés nos molt tost. »
N'i a celui qui ne le cuit ;
Contre lui voelent aler tuit,
Mes seus i vialt chascuns aler.
Cligés covient a avaler
Un grant val entre deus montaingnes.
Ja mes d'ax ne seüst ansaignes,
Se cil contre lui ne venissent,
Ou il ne le contreatendissent.
Li sis li vienent a l'encontre,
Mes par un et un les ancontre ;
Avoec la pucele remainnent
Li autre, qui soef l'en mainent
Le petit pas et l'anbleüre.
Et li sis vont grant aleüre,
Poingnant vienent par mi un val.
Cil qui ont plus isnel cheval
Vint[a] devant toz criant en haut :
« Dus de Sessoigne, Dex te saut !
Dus, recovree avons t'amie ;
Or n'an manront li Grezois mie,
Car ja t'iert bailliee et randue. »
Quant la parole a entandue
Cligés, que cil li vet criant,
N'en a mie son cuer riant,
Einz est mervoille qu'il n'enrage.
Onques nule beste salvage,
Lieparz ne huivres ne lieons,
S'ele vit perdre ses feons,
Ne fu si ardanz n'enragiee,
Ne de conbatre ancoragiee,

que Cligès, car peu lui importe de vivre si son amie lui manque. Il préfère mourir plutôt que de ne pas la reconquérir, et la colère qu'il éprouve dans cette épreuve excite encore sa hardiesse ; il éperonne le cheval arabe et assène sur le bouclier peint un coup d'une telle violence qu'il plonge vraiment le fer au cœur de son adversaire. Ce succès enhardit Cligès. Sur plus d'un arpent, il éperonne son cheval arabe avant d'affronter le suivant, car ils venaient tous sur lui, pêle-mêle. Il n'en redoute aucun car il les affronte en combat singulier. Il joute successivement avec chacun d'eux sans que l'un puisse porter secours à l'autre. Il attaque le deuxième qui pensait à son tour comme le premier lui apprendre la bonne nouvelle et se réjouir avec lui mais Cligès n'a cure de son discours ; il ne l'écoutera même pas. Il lui transperce le corps de sa lance ; lorsqu'il la retire, le sang jaillit et le Saxon perd ainsi l'âme et la parole. Après ces deux-là, Cligès affronte le troisième qui pensait trouver auprès de lui un accueil cordial et le rendre heureux d'une nouvelle qui en réalité l'accablera. En piquant vivement des éperons, Cligès lance son cheval contre le Saxon et sans lui laisser le temps de dire un mot, Cligès lui enfonce une toise de sa lance au beau milieu du corps. Au quatrième, il inflige un tel coup qu'il le laisse évanoui par terre. Après le quatrième, c'est au tour du cinquième, puis au sixième après le cinquième. Aucun ne lui résiste ; il les laisse

Con fu Clygés, car de lui ne chaut
De vivre, se s'amie faut.
Mialz vialt morir qu'il ne la rait,
Molt a grant ire an son deshait,
Et molt grant hardemant li done ;
L'arrabi broche et esperone,
Et vet desor la targe pointe
Au Sesne doner tele anpointe,
De tel vertu, tot sanz mantir,
Qu'al cuer li fet le fer santir.
Cist a Cligés aseüré.
Plus d'un arpent tot mesuré
A l'arrabi point et brochié,
Einçois que l'autre ait aprochié,
Car tuit venoient desroté.
Ne l'un ne l'autre n'a doté,
Car seul a seul joste a chascun ;
Ses ancontre par un et un,
Ne li uns a l'autre n'aïe.
Au secont fet une anvaïe,
Qui lui cuidoit de son contraire
Noveles dire et joie faire,
Si con li premiers avoit fet ;
Mes Cligés n'a cure de plet,
Ne de sa parole escouter.
Sa lance el cors li vet bouter,
Au retreire li sans en vole,
Qu'il li tost l'ame et la parole.
Aprés ces deus au tierz s'acople,
Qui molt le cuidoit trover sople
Et lié feire de son enui.
Le destrier broche ancontre lui,
Mes einz que mot dire li loise,
Cligés de sa lance une toise
Par mi le cors li a colee.
Au quart redone tel colee
Qu'en mi le chanp pasmé le lesse.
Aprés le quart au quint s'eslesse,
Et puis au siste aprés le quint.
De cez nus ne se contretint ;
Toz les lesse teisanz et muz.
Moins en a les autres cremuz

tous muets, incapables d'ouvrir la bouche. Il redoute encore moins les autres et les provoque plus hardiment puisqu'il n'a plus rien à craindre des six cavaliers déjà vaincus.

Débarrassé des six premiers, il part offrir la honte et la défaite à ceux qui emmènent la jeune femme. Il les rattrape et les attaque comme un loup affamé et à jeun qui saute sur sa proie. Il s'eſtime heureux de pouvoir accomplir un exploit chevaleresque sous les yeux de celle qui l'enivre de joie. S'il ne la délivre pas, c'eſt qu'il sera mort. La jeune femme se désespère pour lui en ignorant qu'il se trouve si près d'elle. Cligès donne un coup d'éperon qui le ravit. La lance en avant, il frappe un premier Saxon puis un autre et, avec ce seul assaut, il fait mordre la poussière à deux de ses adversaires, après avoir brisé sa lance de frêne. La violence de leur chute les empêche de se relever pour une contre-attaque, car ils sont grièvement blessés. Les quatre autres, emportés par leur fureur, assaillent Cligès tous ensemble mais celui-ci ne bouge pas plus qu'il ne tremble ; ils ne l'arrachent pas des étriers. Cligès dégaine rapidement son épée bien affilée et, pour mériter les faveurs de celle dont il espère l'amour, il fonce sur un Saxon, le frappe si bien de son épée affilée qu'il lui fait voler la tête en l'air avec la moitié du cou : voilà toute la pitié qu'il éprouve pour lui ! Fénice ignore que cet homme qu'elle regarde eſt Cligès.

Et plus hardiemant requis,
Puis qu'il n'ot garde de ces sis.
Quant de cez fu asseürez,
De honte et de maleürtez
Vet presant feire au remenant,
Qui la pucele an vont menant.
Atainz les a, si les assaut,
Come lous qui a proie saut,
Fameilleus et esgeünez.
Or li eſt vis que buer soit nez,
Quant il puet feire apertemant
Chevalerie et hardemant
Devant celi qui le fet ivre.
Or eſt morz, s'il ne la delivre,
Et cele reſt autresi morte,
Qui por lui molt se desconforte,
Mes nel set pas si prés de li.
Un poindre qui li abeli
A fet Cligés, lance sor fautre,
Si fiert un Sesne et puis un autre,
Si qu'anbedeus a un seul poindre
Les a fez contre terre joindre,
Et sa lance de fresne froisse.
Et cil chieent par tel angoisse
Qu'il n'ont pooir de relever,
Por lui mal feire ne grever,
Car des cors furent anpirié.
Li autre quatre tuit irié
Vont Cligés ferir tuit ansanble,
Mes il n'enbrunche ne ne tranble,
N'il ne li ont eſtrié tolu.
L'espee o le branc esmolu
Fors del fuerre isnelemant sache,
Et por ce que boen gré l'en sache
Celi a cui d'amors s'atant,
Vet ancontre un Sesne batant,
Sel fiert de l'espee esmolue,
Que il li a del bu tolue
La teſte, et del col la mitié,
C'onques n'en ot autre pitié.
Fenice qui l'esgarde et voit
Ne set pas que ce Cligés soit ;

Elle voudrait bien que ce fût lui mais la situation périlleuse la fait changer d'avis. D'une manière ou d'une autre, elle est pour lui une véritable amie, car elle redoute sa mort et souhaite sa gloire. Cligès affronte à l'épée trois Saxons qui lui résistent violemment ; ils lui trouent et lui fracassent son écu, mais ils ne peuvent le capturer ni démailler son haubert. Rien ne peut résister aux coups portés par Cligès ; où que ce soit, il détruit et brise tout. Il tourne plus vite qu'une toupie menée et chassée par un fouet. Prouesse et Amour qui le retiennent en leurs liens excitent sa hardiesse et son énergie. À force de malmener les Saxons, il les a tous tués ou conquis, estropiant les uns ou massacrant les autres. Un seul a pu s'échapper parce qu'ils faisaient jeu égal. En fait, grâce à ce rescapé, le duc pourra apprendre sa honteuse défaite et en souffrir profondément. Avant que le rescapé ne quitte Cligès, il le prie de se nommer. Cligès décline son nom, et l'autre va le dire au duc qui s'emporte violemment. Quand le duc apprend son malheur, il en conçoit une grande colère et une profonde douleur. Quant à Cligès, il ramène Fénice qui le tourmente d'un amour obsédant. S'il ne se déclare pas maintenant, son amour lui causera pour longtemps un mal intolérable ; il en est de même pour elle si elle garde le silence et ne lui dévoile pas son cœur. Maintenant qu'ils se trouvent dans une certaine intimité, chacun peut bien révéler à l'autre le fond de sa pensée.

Ele voldroit que ce fust il,
Mes por ce qu'il i a peril
Dit qu'ele ne le voldroit mie ;
De deus parz li est boene amie,
Car sa mort crient, et s'enor vialt.
Et Cligés a l'espee aquialt
Les trois qui fier estor li randent,
Son escu li troent et fandent
Mes n'ont pooir de lui baillier
Ne de son hauberc desmaillier.
Et quanque Cligés en ataint
Devant son cop rien ne remaint,
Que tot ne confonde et deronpe ;
S'est plus tornanz que n'est la tronpe
Que l'escorgiee mainne et chace.
Proesce et l'amors qui le lace
Le font hardi et conbatant ;
Les Sesnes a traveilliez tant
Que toz les a morz et conquis,
Cez afolez et cez ocis.
Mes c'un seul an leisse eschaper,
Por ce qu'il erent per a per,
Et por ce que par lui seüst
Li dus sa honte et duel eüst.
Mes einz que cil de lui partist,
Pria Cligés tant qu'il li dist
Son non et cil le rala dire
Au duc qui molt an ot grant ire.
Quant[a] li dus sot sa mescheance,
S'en ot grant ire et grant pesance,
Et Cligés Fenice an remainne,
Qui d'amors le travaille et painne ;
Mes s'or ne prant a li confesse,
Lonc tans li iert amors angresse,
Et a celi, s'ele se test,
Que ne dïe ce que li plest ;
C'or puet bien dire en audïance
L'uns a l'autre sa concïance.
Mes tant criement le refuser
Qu'il n'osent lor cuers ancuser.

Craignant un refus, ils n'osent pas dévoiler le secret de leur cœur. Il redoute un refus de sa part, et elle aurait risqué un aveu si elle n'avait craint également un refus. Pourtant, leurs yeux trahissent leur pensée. Si seulement ils pouvaient s'en rendre compte ! Leurs yeux parlent mais leur bouche peureuse n'ose évoquer d'aucune façon l'amour qui les subjugue[1]. Il n'eſt pas étonnant de voir Fénice manifeſter cette réserve car une jeune fille se doit d'être simple et craintive. Mais lui, qu'attend-il ? Pourquoi hésite-t-il, alors qu'il montre par ailleurs tant de hardiesse pour elle ? Pourquoi eſt-il si peureux envers elle seule ? Dieu, d'où lui vient donc cette crainte d'une jeune fille, simple, timide, faible et silencieuse ? Il me semble voir les chiens fuir devant le lièvre, la truite chasser le caſtor[2], l'agneau chasser le loup, la colombe chasser l'aigle ; c'eſt ainsi que le vilain fuit la bêche qui le fait vivre et souffrir à la fois, que le faucon fuit devant la cane, le vautour devant le héron, le brochet devant le vairon et que le cerf chasse le lion : c'eſt le monde à l'envers. Mais j'ai bien envie à présent d'exposer les raisons pour lesquelles de parfaits amants manquent soudain de courage et de bon sens pour dire ce qu'ils ont dans l'esprit quand l'occasion et le moment s'en présentent.

Vous qui savez tout d'Amour et qui respeƈtez les us et coutumes en vigueur à sa cour, vous qui n'avez jamais violé sa loi, dites-moi, quoi qu'il vous arrive, si l'on peut voir, sans

Cil crient que cele nel refuſt ;
Cele ancusee se refuſt,
S'ele ne dotaſt la refuse.
Et neporquant des ialz ancuse
Li uns a l'autre son panser,
S'il s'an seüssent apanser.
Des ialz parolent par esgart,
Mes des boches sont si coart
Que de l'amor qui les juſtise
N'osent parler an nule guise.
Se cele comancier ne l'ose,
N'eſt mervoille, car sinple chose
Doit eſtre pucele et coarde.
Mes il qu'atant, de coi se tarde,
Qui por li eſt partot hardiz,
S'eſt vers li seule acoardiz ?
Dex, ceſte criemme don li vient,
C'une pucele seule tient,
Sinple et coarde, foible et quoie ?
A ce me sanble que je voie
Les chiens foïr devant le lievre,
Et la troite[a] chacier le bievre,
L'aignel le lou, li colons l'aigle,
Et si fuit li vilains sa maigle,
Dom il vit et dom il s'ahane,
Et si fuit li faucons por l'ane,
Et li gripons por le heiron,
Et li luz fuit por le veiron,
Et le lyon chace li cers,
Si vont les choses a envers.
Mes volantez an moi s'aüne
Que je dïe reison aucune
Por coi ç'avient a fins amanz
Que sens lor faut et hardemanz
A dire ce qu'il ont an pans,
Quant il ont eise et leu et tans.
Vos qui d'Armors vos feites sage,
Et les coſtumes et l'usage
De sa cort maintenez a foi,
N'onques ne faussaſtes sa loi,
Que qu'il vos an doie cheoir,
Dites se l'en puet nes veoir

trembler ou pâlir, la personne qu'Amour vous rend si chère ? Celui qui me contredira, quel qu'il soit, je l'accablerai de confusion car celui qui ne tremble ou ne pâlit pas en amour manque de bon sens et de mémoire ; il veut s'approprier faussement ce qui ne lui revient pas de droit. Un serviteur qui n'éprouve aucune crainte envers son maître ne doit pas faire partie de sa maison ni se consacrer à son service. Celui qui n'estime pas son maître ne le craint pas non plus et celui qui ne l'estime pas ne l'aime guère mais il s'efforce de le tromper et de lui voler son bien. Un serviteur doit trembler de peur lorsque son maître l'appelle ou le mande ; or, celui qui se voue à l'Amour en fait son seigneur et maître. Il est juste qu'il se souvienne de lui, qu'il lui offre ses services et sa considération, s'il veut bien faire partie de sa cour. Un amour sans crainte et sans peur est un feu ardent mais sans chaleur, un jour sans soleil, de la cire sans miel, un été sans fleur, un hiver sans gel, un ciel sans lune, un livre sans lettres. Si vous voulez réduire votre contradicteur au silence, prouvez-lui qu'Amour n'a pas lieu d'être là où la crainte a disparu. Celui qui veut aimer doit éprouver de la crainte, ou alors il ne peut pas aimer. Il ne doit cependant redouter que la seule femme qu'il aime et il doit manifester partout de la hardiesse pour elle. Cligès ne commet donc aucune erreur ni méprise en craignant son amie. Toutefois, il n'aurait pas manqué de lui adresser aussitôt la parole et de lui déclarer son

Rien qui por Amor abelisse,
Que l'en n'an tressaille ou palisse.
Ja de ce contre moi n'iert nus,
Que je ne l'en rande confus.
Car qui n'en palist et tressaut,
Et sans et mimoires li faut ;
En larrecin porchace et quiert
Ce que par droit ne li afiert.
Sergenz qui son seignor ne dote
Ne doit pas aler an sa rote,
N'il ne doit feire son servise.
Seignor ne crient qui ne le prise,
Et qui nel prise ne l'a chier,
Einz se painne de lui trichier
Et de la soe chose anbler.
De peor doit sergenz tranbler,
Quant ses sires l'apele ou mande ;
Et qui a Amor se comande
Son mestre et son seignor an feit :
S'est droiz qu'an remanbrance l'eit
Et qu'il le serve et qu'il l'enort,
S'il vialt bien estre de sa cort.
Amors sanz crienme et sanz peor
Est feus ardanz et sanz chalor,
Jorz sanz soloil, cire sanz miel,
Estez sanz flor, yvers sanz giel,
Ciax sans lune, livres sanz letre.
Et s'a neant le volez metre,
Que la ou crienme se dessoivre,
N'i fet Amors a ramantoivre.
Qui amer vialt, crienbre l'estuet,
Ou autrement amer ne puet ;
Mes seul celi qu'il aimme dot
Et por li soit hardiz partot.
Donc ne fausse ne mesprant mie
Cligés, s'il redote s'amie.
Mes por ce ne leissast il pas
Qu'il ne l'eüst eneslepas
D'amors aresniee et requise,
Comant que la chose an fust prise,

amour, quelle que fût sa réaction, si elle n'avait pas été la femme de son oncle. Sa plaie s'aggrave et lui cause des souffrances sans cesse plus fortes parce qu'il n'ose pas exprimer son désir.

Ainsi, tous deux reviennent auprès de leurs gens et, s'ils entament une conversation, c'est sur des sujets qui ne les concernent pas de près. Ils enfourchent l'un et l'autre un bon cheval et chevauchent en toute hâte vers le camp où régnait une grande affliction. Tout le monde en effet se désolait à en perdre la raison mais nul n'était fondé à dire que Cligès était mort. C'était en effet la cause de ce grand deuil. On se désolait aussi pour Fénice car jamais on ne pensait la revoir. C'est pour elle et pour lui que le camp tout entier est plongé dans la peine. Toutefois, les jeunes gens ne vont guère tarder à se manifester et alors tout va changer. À peine arrivés, en effet, Fénice et Cligès transforment ce deuil en joie. La joie revient, le deuil s'enfuit ; tout le monde vient à leur rencontre et toute l'armée les entoure. Dès qu'ils reçoivent des nouvelles de Cligès et de la jeune fille, les deux empereurs les accueillent avec une joie immense. Chacun attend impatiemment le récit de Cligès pour apprendre comment il a retrouvé et sauvé l'impératrice. Cligès le leur raconte ; ses auditeurs s'en émerveillent et louent beaucoup sa prouesse et sa vaillance. En revanche, le duc enrage ; il jure, il promet et il propose d'affronter Cligès en combat singulier si ce dernier en a le courage. Il en fixe les conditions :

S'ele ne fust fame son oncle.
Por ce sa plaie li reoncle,
Et plus li grieve et plus li dialt,
Qu'il n'ose dire ce qu'il vialt.
  Einsi vers lor gent s'an revienent,
Et s'il de rien parole tienent,
N'i ot chose don lor chausist.
Chascuns sor un boen cheval sist,
Et chevalchent a grant esploit
Vers l'ost ou molt grant duel avoit.
Par tote l'ost de duel forssenent,
Mes a nul voir dire n'asenent,
Qu'il dïent que Cligés est morz.
De c'est li diax et granz et forz,
Et por Fenice se resmaient,
Ne cuident que ja mes la raient.
S'est por celi et por celui
Tote l'oz an molt grant enui.
Mes cil ne tarderont mes gueires,
Si changera toz li afeires,
Car ja sont an l'ost retorné,
S'ont le duel a joie torné.
Joie revient et diax s'an fuit,
A l'encontre lor vienent tuit,
Si que tote l'oz s'i assanble.
Li dui empereor ansanble,
Quant il oïrent la novele
De Cligés et de la pucele,
Ancontre vont a molt grant joie.
A chascun est tart que il oie
Comant Cligés avoit trovee
L'empereriz et recovree.
Cligés lor conte et cil qui l'oent
Molt s'an mervoillent et molt loent
Sa proesce et son vasselage.
Et d'autre part li dus enrage,
Qui jure et afiche et propose
Que seul a seul, se Cligés ose,
Iert d'aus deus la bataille prise ;
Si la fera par tel devise

si Cligès l'emporte, l'empereur pourra partir tranquille et emmener la jeune femme ; si au contraire le duc tue ou vainc Cligès qui a lésé ses intérêts, aucune trêve et aucune paix n'empêcheront chacun de parvenir à ses fins. En fait, c'est ce que vise le duc et, par un de ses interprètes qui savait le grec et l'allemand, il fait connaître aux deux empereurs les conditions qu'il met au déroulement du combat.

L'envoyé s'acquitte de son message dans les deux langues et se fait bien comprendre de tout le monde. Le camp en frémit et commente la nouvelle : à Dieu ne plaise, disent-ils, que Cligès livre cette bataille. Les deux empereurs ne cachent pas leur effroi. Cligès tombe à leurs pieds et leur demande de ne pas s'inquiéter mais, s'ils sont satisfaits de ses exploits passés, qu'ils le laissent entreprendre cette bataille pour le récompenser de ses mérites. Si jamais ce combat lui était refusé, plus jamais il ne reconnaîtrait l'autorité de son oncle en tout bien et en tout honneur. L'empereur qui éprouvait pour son neveu une affection naturelle le relève d'un signe de la main et lui dit : « Cher neveu, votre ardeur au combat m'inquiète beaucoup car j'en attends du chagrin après la joie que j'ai connue. Vous m'avez comblé, je ne puis le nier, mais il m'est pénible de vous accorder l'autorisation de vous battre, parce que vous me semblez trop jeune. Je connais cependant la hauteur de votre courage et n'ose vous refuser

Que, se Cligés vaint la bataille,
L'empereres seürs s'an aille
Et sa pucele o lui an maint ;
Et se Cligés ocit ou vaint,
Qui grant domage li a fait,
Por ce trives ne pes n'i ait,
Qu'aprés chascuns son mialz ne face.
Ceste chose li dus porchace
Et[a] fet par un suen druguemant,
Qui greu savoit et alemant,
As deus empereors savoir
Qu'ainsi vialt la bataille avoir.
Li messagiers dit son message
En l'un et en l'autre lengage,
Si que bien l'entandirent[b] tuit.
Tote l'oz an fremist et bruit,
Et dïent que ja Deu ne place
Que Cligés la bataille face ;
Et andui li empereor
An sont en molt grant esfreor.
Mes Cligés as piez lor an chiet
Et prie lor que ne lor griet,
Mes s'ainz fist rien qui lor pleüst,
Que il ceste bataille eüst
En guerredon et an merite ;
Et s'ele li est contredite,
Ja mes n'iert a son oncle un jor,
Ne por son boen ne por s'enor.
L'empereres, qui tant avoit
Son neveu chier com il devoit,
Par la main contremont l'an lieve,
Et dist : « Biax niés, formant me grieve
Ce que tant vos sai conbatant,
Qu'aprés joie duel en atant.
Lié m'avez fet, nel puis noier,
Mes molt me grieve a otroier
Qu'a la bataille vos envoi,
Por ce que trop enfant vos voi.
Mes tant vos resai de haut cuer
Que je n'os desdire a nul fuer

une faveur pour vous plaire ; votre seule demande m'inviterait à vous l'accorder, sachez-le. Toutefois, si ma prière avait quelque valeur, jamais vous ne devriez assumer une telle responsabilité. — Sire, une telle discussion ne servirait à rien, fait Cligès. Dieu me confonde si je n'aime pas mieux entreprendre cette bataille que conquérir le monde entier. Je ne vois pas pourquoi je devrais solliciter un long délai ou un long répit. » L'empereur verse des larmes de pitié et Cligès pleure de joie quand son oncle lui accorde de se battre. On pleure beaucoup autour d'eux mais on ne consent aucun délai. Avant l'heure de prime, le combat est annoncé au duc par son propre messager, aux conditions qu'il a émises.

Le duc s'imagine à tort que Cligès n'a pas les moyens de lui résister et d'éviter la mort ou la défaite ; il se fait armer en hâte. Cligès, impatient d'en découdre, n'est nullement impressionné par le combat et se juge parfaitement en mesure de résister. Il demande des armes à l'empereur et veut qu'il le fasse chevalier. L'empereur lui donne bien volontiers des armes. Cligès s'en empare, tout feu tout flamme pour un combat qu'il désire de toutes ses forces. Il se dépêche de revêtir ses armes. Dès que Cligès est armé de pied en cap, l'empereur va tristement lui ceindre l'épée au côté. Armé jusqu'aux dents, Cligès monte sur son cheval arabe blanc ; autour de son cou, il suspend par les courroies

Rien qui vos pleise a demander ;
Car seulemant por comander
Seroit il fet, ce sachiez bien.
Mes se proiere i valoit rien,
Ja cest fes n'enchargeriez.
- Sire, de neant pleidïez,
Fet Cligés, car Dex me confonde,
Se j'en prenoie tot le monde,
Que la bataille n'en preïsse,
Ne sai por coi vos i queïsse
Lonc respit ne longue demore. »
L'empereres de pitié plore,
Quant la bataille li otroie.
Et Cligés an plore de joie ;
La ot ploree mainte lerme,
Il n'i ot pris respit ne terme :
Einçois qu'il fust ore de prime,
Par le suen message meïsme
Fu la bataille au duc mandee,
Si com il l'avoit demandee.

Li dus cuide et croit bien et pansse
Que Cligés n'ait vers lui desfansse,
Que lués mort ou conquis ne l'ait ;
Isnelemant armer se fait.
Cligés, cui la bataille tarde,
De tot ce ne cuide avoir garde,
Que bien vers lui ne se desfande.
A l'emperere armes demande,
Qu'il vialt que chevalier le face ;
Et l'empereres par sa grace
Li done armes et cil les prant,
Cui li cuers de bataille esprant,
Et molt la desirre et covoite ;
De lui armer formant s'esploite.
Quant armez fu de chief a chief,
L'empereres, cui molt fu grief,
Li va l'espee ceindre au flanc.
Cligés desor l'arrabi blanc
S'an monte armez de totes armes ;
A son col pant par les enarmes

un écu fait d'une défense d'éléphant. Nul n'aurait pu le briser ou le fendre et il ne laissait paraître aucune trace de couleur ou de peinture. Son armure est toute blanche et le destrier ainsi que les harnais sont plus blancs que neige.

Cligès et le duc montent à cheval ; ils conviennent d'engager le combat à mi-chemin. Des deux côtés, leurs gens ne porteraient ni lance ni épée. Nul n'aurait l'impudence, durant la bataille, de porter des coups interdits, pas plus qu'il n'oserait s'arracher un œil. Ils s'arrêtent à cette organisation. Chacun est impatient de conquérir la gloire et la joie de la victoire. Avant le combat, l'impératrice, très inquiète pour Cligès, se fait conduire sur le site des joutes. Si Cligès meurt, elle est bien décidée à mourir elle aussi. Personne ne pourra l'empêcher de mourir avec lui car, sans lui, la vie ne lui procurerait plus aucun agrément. Quand les puissants et les humbles, les jeunes et les vieux arrivèrent sur le terrain et que les gardes eurent pris position, les deux combattants saisirent leurs lances et s'affrontèrent sans ménagement. Ils brisèrent chacun leur lance et tombèrent de cheval sans pouvoir se retenir à leur selle, mais, aussitôt après, ils se relevèrent indemnes et s'affrontèrent de plus belle. Le martèlement des épées sur les heaumes composait la mélodie d'un lai ; cela stupéfiait leurs partisans. Les spectateurs croyaient voir les heaumes s'enflammer

Un escu d'un os d'olifant,
Tel qui ne peçoie ne fant,
Ne n'i ot color ne pointure :
Tote fu blanche s'armeüre,
Et li destriers et li hernois
Si fu plus blans que nule nois.
Cligés et li dus sont monté,
S'a li uns a l'autre mandé
Qu'a la mivoie assanbleroient
Et de deus parz lor genz seroient
Tuit sanz espees et sanz lances,
Par sairemanz et par fiances
Que ja tant hardi n'i avra,
Tant con la bataille durra,
Qui s'ost movoir por nul mal faire,
Ne plus qu'il s'oseroit l'uel traire.
Par cest consoil sont asanblé,
S'a a chascun molt tart sanblé
Que il avoir doie la gloire
Et la joie de la victoire.
Mes ainz que cop feru i ait,
L'empereriz mener s'i fait,
Que por Cligés est trespanssee ;
Mes de ce s'est bien apanssee[a]
Que, se il muert, elle morra,
Ja nus eidier ne li porra
Qu'avuec lui morir ne se lest,
Car sanz lui vie ne li plest.
Quant el champ furent tuit venu,
Haut et bas et juene et chenu
Et les gardes i furent mises,
Lors ont andui lor lances prises,
Si s'antrevienent sanz feintise
Que chascuns d'ax sa lance brise
Et des chevax a terre vienent,
Que as seles ne se retienent.
Mes tost resont an piez drecié,
Car de rien ne furent blecié,
Si s'antrevienent sanz delai ;
As espees notent un lai
Sor les hiaumes qui retantissent,
Si que lor genz s'an esbaïssent.
Il sanble a ces qui les esgardent
Que li hiaume espraignent et ardent,

et brûler. En effet, lorsque les épées rebondissaient, une gerbe d'étincelles jaillissait comme sur un fer fumant que le forgeron bat sur l'enclume après l'avoir retiré de la forge. Les deux combattants frappaient sans compter. Chacun s'efforçait de rendre les coups qu'il recevait. Ni l'un ni l'autre ne se lassa de rendre, sans cesse, la monnaie de sa pièce à son adversaire, en ne ménageant ni sa peine ni ses efforts. Toutefois, le duc était excédé de n'avoir pas vaincu et tué Cligès lors des premiers assauts. Il lui porta alors un coup d'une violence formidable, et Cligès mit un genou à terre. L'empereur fut stupéfait de ce choc qui fit ployer Cligès. Il n'était pas moins secoué que s'il s'était trouvé lui-même derrière l'écu, quoi qu'il en dût advenir. Dans sa stupeur, Fénice ne put se retenir de crier « Sainte Marie ! » le plus fort possible, puis elle s'arrêta net car la voix lui manqua. Elle tomba inanimée, les bras en croix, en se blessant un peu au visage. Les hauts barons la relevèrent et la remirent sur pied jusqu'à ce qu'elle reprît ses esprits. À voir l'expression de son visage, il était impossible de deviner le motif de son évanouissement. Personne ne lui en faisait reproche ; tout le monde au contraire la félicitait car chacun pensait qu'elle aurait eu la même réaction pour quiconque se serait trouvé à la place de Cligès, mais il n'en est rien. Cligès entendit très bien le cri de Fénice ;

Car quant les espees resaillent,
Estanceles ardanz an saillent
Ausi come de fer qui fume,
Que li fevres bat sor l'anclume,
Quant il le tret de la faunarge.
Molt sont andui li vasal large
De cos doner a grant planté,
S'a chascuns boene volanté
De tost randre ce qu'il acroit,
Ne cil ne cist ne s'an recroit,
Que tot sanz conte et sanz mesure
Ne rande chetel et ousure
Li uns a l'autre sanz respit[a].
Mes au duc vient a grant despit,
Et molt an est iriez et chauz,
Quant il as primerains assauz
N'avoit Cligés conquis et mort.
Un grant cop merveilleus et fort
Li done, tel que a ses piez
Est d'un genoil agenoilliez.
Por le cop don Cligés cheï
L'empereres molt s'esbahi,
N'onques moins esperduz n'en fu
Que se il fust desoz l'escu,
Que qu'il l'en deüst avenir.
Mes ne se pot mie tenir
Fenyce, tant fu esbahie,
Qu'el ne criast : « Sainte Marie ! »
Au plus fort que ele onques pot ;
Mes ele ne cria c'un mot,
Car a tant li failli la voiz,
Et si cheï pasmee an croiz,
Si qu'el vis est un po bleciee.
Li haut baron l'ont redreciee,
Qui l'ont tant sor ses piez tenue
Que an son san fu revenue.
Mes onques nus qui la veïst,
Quel sanblant que ele feïst,
Ne set por coi el se pasma.
Onques uns seus ne l'an blasma,
Einçois l'en ont loee tuit,
Car n'i a un seul qui ne cuit
Qu'ele feïst ausi por lui,
Se il fust an leu de celui ;
Mes de tot ce neant n'i a.
Clygés, quant Fenice cria,

le son de cette voix lui rendit force et courage. Il bondit aussitôt et fonça rageusement sur le duc. Il l'affronta et l'attaqua ; le duc en resta interdit car il trouva Cligès encore plus combatif, plus solide, plus agile, plus pugnace que lors de leurs premiers assauts. Effrayé par cette attaque, il lui dit : « Jeune homme, que Dieu me sauve ! Je constate ton grand courage et ta prouesse. Si mon cher neveu n'était pas mort, j'aurais très volontiers conclu une paix avec toi et je laisserais tomber cette querelle pour ne plus jamais en être importuné. — Comment, duc ? fait Cligès. Ne doit-il pas renoncer à son droit celui qui est incapable de le faire valoir ? Quand nécessité fait loi, de deux maux il faut choisir le moindre. Quand votre neveu s'est emporté contre moi, il a manqué de bon sens. Je vous traiterai de la même manière, sachez-le, si vous ne m'offrez pas une paix loyale. »

Le duc, qui a l'impression de voir grandir sans cesse la force de Cligès, pense qu'il vaut bien mieux, avant l'épuisement total, s'arrêter au milieu du combat et sortir de l'impasse plutôt que de se fourvoyer sur une voie dangereuse. Cependant, il ne dévoile pas toute la vérité à Cligès : « Jeune homme, fait-il, je vois ta noblesse, ton habileté et ton courage inébranlable, mais tu es encore dans l'enfance de l'âge. Voilà pourquoi je ne pense pas acquérir une gloire quelconque en te

L'oï molt bien et antendi ;
Sa voiz force et cuer li randi ;
Si resault sus isnelemant
Et vint au duc irieemant,
Si le requiert et envaïst,
Que li dus toz s'an esbaïst ;
Car plus le trueve bateillant,
Fort et legier et conbatant,
Que il n'avoit fet, ce li sanble,
Quant il vindrent premiers ansanble.
Et por ce qu'il crient son assaut,
Li dist : « Vaslez, se Dex me saut,
Molt te voi corageus et preu ;
Et se ne fust por mon neveu
Que je n'oblierai ja mes,
Volantiers feïsse a toi pes
Et la querele te lessasse,
Ne ja mes plus ne m'an lassasse.
- Dus, fet Cligés, que vos an plest ?
Don ne covient que son droit lest
Cil qui recovrer ne le puet ?
De deus max, quant feire l'estuet,
Doit an le moins malvés eslire.
Quant a moi prist corroz et ire
Vostre niés, ne fist pas savoir.
Autretel poez or savoir
Que de vos ferai, s'onques puis,
Se boene pes an vos ne truis. »
Li dus, cui sanble que Cligés
Creüst an force tot adés,
Panse que mialz li vient assez,
Einz que il fust del tot lassez,
Qu'il en mi son chemin recroie
Qu'il n'aut del tot a male voie
Et qu'il isse de male rote.
Nequedant ne li dit pas tote
La verité si en apert :
« Vallez, fet il, gent et apert
Te voi molt et de fier corage,
Mes trop par iés de juene aage :
Por ce me pans et sai de fi
Que, se je te vainc ou oci,

tuant ou en t'écrasant. Je n'oserai avouer à nul preux ni à personne d'autre que je me suis battu contre toi car ce serait te faire honneur et me couvrir de honte à la fois. Mais, si tu connais le prix de l'honneur, ce sera pour toi et pour toujours un motif de gloire que d'avoir résisté à deux assauts successifs. Il me vient l'intention de mettre fin à cette querelle et de cesser tout combat avec toi. — Duc, fait Cligès, ce n'est pas la peine. Dites tout cela à haute voix devant tout le monde et personne n'ira ainsi raconter que vous m'avez accordé cette bonté avant que je vous tienne à ma merci. Devant tous ceux qui sont ici, il vous faudra l'avouer, si vous voulez vous réconcilier avec moi. » Le duc reconnaît sa défaite et c'est ainsi qu'ils font la paix. Peu importe, d'ailleurs, les conditions de cette paix, du moment que Cligès en recueille toute la gloire et le prestige. Les Grecs en conçoivent une grande joie. De leur côté, les Saxons n'avaient pas envie de rire car ils avaient bien constaté la fatigue et l'épuisement de leur seigneur. À quoi bon se poser d'autres questions ? Si le duc avait pu reprendre le dessus, il n'aurait pas accordé cette paix. Il aurait arraché l'âme du corps de Cligès, s'il l'avait pu. Le duc retourne en Saxe, accablé, morne et honteux, car il n'y a pas deux de ses hommes qui ne le tiennent pour un piètre combattant, un lâche et un pleutre. Couverts de honte, les Saxons retournent

Que los ne pris n'i aquerroie,
Ne ja prodome ne verroie,
Ne gent, cui regehir deüsse
Que a toi conbatuz me fusse,
Qu'ennor te feroie et moi honte.
Mes se tu sez que enors monte,
Granz enors te sera toz jorz
Ce que seulemant deus estorz
T'iés anvers moi contretenuz.
Or m'est cuers et talanz venuz
Que la querele te guerpisse
Et que plus a toi ne chanpisse.
- Dus, fet Cligès, ne vos i valt.
Oiant toz le diroiz en halt,
Ne ja n'iert dit ne reconté
Que vos m'an aiez fet bonté,
Einz que de vos aie merci.
Oiant trestoz ces qui sont ci
Le vos covandra recorder,
S'a moi vos volez acorder. »
Li dus oiant toz le recorde.
Ensi ont fet peis et acorde ;
Mes comant que li plez soit pris,
Cligés en ot et los et pris,
Et li Grezois grant joie en orent ;
Mes li Sesne rire n'en porent,
Car bien orent trestuit veü
Lor seignor las et recreü,
Ne ne fet mie a demander :
Car s'il le poïst amander,
Ja ceste acorde ne fust feite,
Einz eüst Cligés l'ame treite
Del cors, se il le poïst feire.
Li dus an Sessoigne repeire
Dolanz, mornes et vergondeus,
Car de ses homes n'i a deus
Qui nel teingnent a mescheant,
A failli et a recreant.
Li Sesne a tote lor vergoigne
S'an sont retorné an Sessoigne,

chez eux et les Grecs ne s'attardent guère. Ils regagnent Constantinople dans une grande allégresse. Par sa prouesse, Cligès leur a bien ouvert la voie. Désormais, l'empereur d'Allemagne ne les accompagne plus. Il prend congé des Grecs, de sa fille, de Cligès puis de l'empereur des Grecs, et il reste en Allemagne. L'empereur des Grecs s'en va, heureux et satisfait. Le preux et sage Cligès songe alors aux recommandations de son père. Si l'empereur son oncle lui permet de prendre congé, il l'implorera de le laisser partir en Bretagne pour s'entretenir avec son oncle et avec le roi qu'il désire voir et connaître. Il va donc trouver l'empereur et le prie de bien vouloir le laisser aller en Bretagne pour rendre visite à son oncle et à ses amis. Il lui présente cette demande avec beaucoup d'à-propos mais son oncle la repousse après l'avoir entendue. « Cher neveu, fait-il, votre désir de me quitter n'est pas pour me plaire. Jamais vous n'obtiendrez de moi une telle permission sans qu'il m'en coûte de vous l'accorder. Il me plaît au contraire et il me convient tout à fait que vous deveniez mon associé pour le gouvernement de tout mon empire. » Il ne plaît guère à Cligès que son oncle rejette ainsi sa demande. « Sire, lui répond-il, je manque de prouesse et d'intelligence. Ce n'est pas à moi que doit revenir le partage de cette charge avec vous ainsi que le gouvernement commun de l'empire.

Et li Grezois plus ne sejornent,
Vers Constantinoble retornent
A grant joie et a grant leesce,
Car bien lor a par sa proesce
Cligés aquitee la voie.
Or ne les siust plus ne convoie
Li empereres d'Alemaigne.
Au congié de la gent grifaigne,
Et de sa fille et de Cligés,
Et de l'empereor aprés,
Est en Alemaigne remés ;
Et li empereres des Grés
S'an vet molt bauz et molt heitiez.
Cligés li preuz, li afeitiez,
Panse au comandemant son pere.
Se ses oncles li emperere
Le[a] congié li vialt otroier,
Requerre l'ira et proier
Qu'an Bretaigne le lest aler
A son oncle et au roi parler,
Car conoistre et veoir les vialt.
Devant l'empereor s'aquialt,
Et si li prie, se lui plest,
Que an Bretaigne aler le lest
Veoir son oncle et ses amis.
Molt sagemant l'en a requis,
Mes ses oncles l'en escondit,
Quant il sa requeste et son dit
Ot tote oïe et escoutee.
« Biax niés, fet il, pas ne m'agree
Ce que partir volez de moi.
Ja cest congié ne cest otroi
N'avroiz de moi, qu'il ne me griet,
Car molt me plest et molt me siet
Que vos soiez conpainz et sire
Avoec moi de tot mon empire. »
Or n'ot pas chose qui li siee
Cligés, quant ses oncles li viee
Ce qu'il li demande et requiert.
« Sire, fet il, a moi n'afiert,
Ne tant preuz ne sages ne sui
Que avoec vos n'avoec autrui

Je suis trop jeune et trop inexpérimenté. On essaie l'or à la pierre de touche pour savoir s'il eſt fin. Il en eſt de même pour moi : pour tout dire, je veux m'essayer et me mettre à l'épreuve là où je pense trouver la pierre de touche. Si je suis preux, je pourrai m'approcher de la pierre, d'une perfection authentique, et je mettrai à l'épreuve ma prouesse. C'eſt en Bretagne en effet que se trouvent les preux renommés pour leur honneur et leur prouesse. Celui qui veut conquérir l'honneur doit rechercher leur compagnie. L'honneur appartient aux preux et rejaillit sur ceux qui les fréquentent. Voilà pourquoi je vous demande congé et sachez que si vous ne m'envoyez pas là-bas, si vous ne m'accordez pas cette faveur, je partirai quand même sans votre permission. — Cher neveu, je préfère vous donner votre congé, puisque je vous vois peu enclin à respecter mes ordres ou à écouter mes prières. Que Dieu suscite en vous l'intention et le désir de revenir bientôt ! Puisque ni mes prières, ni la contrainte ni mes ordres n'ont d'effet, je veux que vous emportiez un setier d'or et d'argent et je vous offrirai des chevaux à discrétion pour votre agrément. » Il n'avait pas encore fini de parler que Cligès le remercia. L'empereur lui offrit tout ce qu'il lui avait promis et réservé. Cligès prit autant de compagnons et d'argent qu'il le souhaita,

Ceſte conpaignie reçoive,
Ne qu'ampire maintenir doive.
Trop sui anfés et petit sai.
Por ce toche an l'or a l'essai
Que l'an conoisse s'il eſt fins.
Ausi voel je, c'en eſt la fins.
Moi essaier et esprover,
La ou je cuit l'essai trover.
An Bretaigne, se je sui preuz,
Me porrai tochier a la queuz
Et a l'essai fin et verai,
O ma proesce esproverai,
Qu'an Bretaigne sont li prodome
Qu'enors et proesce renome,
Et qui enor vialt gueaignier
A ces se doit aconpaignier :
Enor i a, et si gueaigne
Qui a prodome s'aconpaingne.
Por ce le congié vos demant,
Et sachiez bien certenemant
Que, se vos ne m'an envoiez
Et le don ne m'an otroiez,
Que j'irai sanz voſtre congié.
- Biax niés, einçois le vos doing gié,
Quant je vos voi de tel meniere
Que par force ne par proiere
Ne vos porroie retenir.
Or vos doint Dex del revenir
Corage et volenté par tans.
Des que proiere, ne desfans,
Ne force n'i avroit meſtier,
D'or et d'argent plain un setier
Voel que vos an faciez porter,
Et chevax por vos deporter
Vos donrai tot a voſtre eslite. »
N'ot pas bien la parole dite,
Quant Cligés l'en ot mercïé.
Tot quanque li a deſtiné
Li empereres et promis
Li a maintenant devant mis.
Cligés tant con lui plot et siſt
D'avoir et de conpaignons priſt,

mais il emmena sur-le-champ, pour son usage personnel, quatre destriers de robe différente : un alezan, un fauve, un blanc et un noir. J'ai toutefois passé sous silence une scène que je n'aurais pas dû négliger. Cligès va demander congé à Fénice son amie. Il veut la recommander à Dieu. Il vient la trouver et s'agenouille devant elle. Il pleure tellement qu'il mouille de ses larmes son bliaut bordé d'hermine ; il baisse les yeux vers le sol car il n'ose la regarder fixement, comme s'il s'était rendu coupable d'une mauvaise action envers elle ; on dirait qu'il a honte. Fénice qui le regarde, en faible et timide jeune femme, ignore la raison de sa visite. Elle lui dit, non sans peine : « Ami, mon frère, levez-vous ! Asseyez-vous à mes côtés et dites-moi votre bon plaisir ! — Ma dame, que dire ? Que taire ? Je vous demande mon congé et vous prie de me l'accorder car je dois m'en aller en Bretagne. — Avant que je vous donne mon congé, dites-moi donc pour quelle mission vous partez ! — Ma dame, au moment de mourir, mon père m'a prié de ne jamais négliger, sous quelque prétexte que ce soit, d'aller en Bretagne dès que je serais chevalier et, pour rien au monde, je ne voudrais manquer à sa recommandation. Il ne sera pas très fatigant pour moi d'aller d'ici jusque là-bas. De Grèce, le chemin est bien plus long. Si je retournais en Grèce, la distance de Constantinople à la Bretagne serait bien plus importante qu'en partant d'ici. Mais

Mes a oés le suen cors demainne
Quatre divers destriers an mainne,
Un sor, un fauve, un blanc, un noir.
Mes trespassé vos dui avoir
Ce qu'a trespasser ne fet mie.
Cligés a Fenice s'amie
Vet congié querre et demander,
Qu'a Deu la voldra comander.
Devant li vient, si s'agenoille
Plorant, que de ses lermes moille
Tot son bliaut et son hermine,
Et vers terre ses ialz ancline,
Que de droit esgarder ne l'ose ;
Einsi come d'aucune chose
Ait vers li mespris et forfeit,
Si sanble que vergoigne en eit.
Et Fenyce qui le regarde,
Come foible chose et coarde,
Ne set quele acoisons le mainne.
Si li a dit a quelque painne :
« Amis, biax frere, levez sus !
Seez lez moi, ne plorez plus,
Et dites moi vostre pleisir.
- Dame, que dire ? Que teisir ?
Congié vos quier et congié proi,
Car en Bretaigne aler en doi.
- Donc me dites por quel besoigne,
Einçois que le congié vos doigne.
- Dame, mes peres me pria,
Quant il morut et devia,
Que por rien nule ne leissasse
Que je an Bretaigne n'alasse,
Tantost con chevaliers seroie ;
Et por rien nule ne voldroie
Son comandemant trespasser.
Ne m'estovra gueires lasser
A aler des ci jusque la :
En Grece trop longue voie a,
Et se an Grece m'an aloie,
Trop me seroit longue la voie
De Costantinoble an Bretaigne.
Mes droiz est qu'a vos congié praigne

il eſt juſte que je prenne auparavant congé de vous car je vous appartiens tout entier. » Que de soupirs retenus et que de sanglots voilés, au moment du départ ! Il suffisait simplement d'ouvrir les yeux et de les regarder pour deviner à coup sûr qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre. Malgré qu'il en eût, Cligès s'éloigna d'elle dès qu'il le put. Il s'en alla, pensif. L'empereur et bien d'autres reſtèrent également pensifs, mais Fénice était plus pensive encore que tout le monde. Elle ne trouvait ni le fond ni la rive du salut aux nombreuses pensées qui l'agitaient et qui se multipliaient en elle. Toujours pensive, elle arriva en Grèce et reçut les honneurs dévolus à la souveraine et à l'impératrice. Son cœur et son esprit appartiennent à Cligès, où qu'il aille, et son cœur ne veut plus revenir en elle, si Cligès ne le lui rapporte pas, lui qui meurt du mal dont il la fait mourir. S'il guérit, elle guérira et, pour cela, elle payera le même prix que lui. Son mal se lit sur son visage car elle pâlit et altère beaucoup ses traits. La couleur fraîche, claire et pure que Nature y déposa s'eſt totalement effacée de ses traits. Souvent, elle pleure ; souvent, elle soupire. Peu lui importent son empire et les honneurs qu'on lui rend, au moment où Cligès la quitte. Le congé demandé par Cligès, son visage qui change et pâlit, ses larmes et son attitude, elle les gardera toujours en mémoire, ainsi que le moment où il vint pleurer devant elle, comme s'il allait l'adorer,

Com a celi cui ge sui toz. »
Molt ot fez sopirs et sangloz
Au partir, celez et coverz,
Que uns n'ot tant les ialz overz,
Ne tant i regart cleremant
Qu'au departir certenemant
De verité savoir peüſt
Que antr'aus deus amor eüſt.
Cligés, ja soit ce qu'il li poiſt,
S'an part tantoſt com il li loiſt ;
Pansis s'an vet, pansis remaint[a]
L'empereres, et autre maint.
Mes Fenice eſt sor toz pansive ;
Ele ne trueve fonz ne rive
El panser dom ele eſt emplie,
Tant i entant et monteplie.
Pansive eſt an Grece venue ;
A grant enor i fu tenue
Come dame et empereriz ;
Et ses cuers et ses esperiz
Eſt a Cligés, quel part qu'il tort,
Ne ja ne quiert qu'a li retort
Ses cuers, se cil ne li aporte
Qui muert del mal don il l'a morte ;
Et s'il gariſt, ele garra,
Ne ja cil ne le conparra,
Qu'ele autresi ne le conpert.
En sa face ses max apert,
Car molt eſt palie et changiee.
Molt eſt de sa face eſtrangiee
La color fresche, clere et pure
Que assise i avoit Nature.
Sovant plore, sovant sopire,
Molt li eſt po de son empire
Et de la grant enor qu'ele a,
Lores que Cligés s'en ala.
Et le congié qu'il priſt a li,
Com il chanja, com il pali,
Les lermes et la contenance
A toz jorz an sa remanbrance,
Com il vint devant li plorer,
Con s'il la deüſt aorer,

à genoux, dans une humilité sincère. C'est pour elle un doux plaisir d'évoquer et de raconter tout cela. Puis, pour la bonne bouche, elle met sur sa langue un peu d'épice. Dût-il lui coûter toute la Grèce, elle n'aurait pas voulu que celui qui prononça ce mot dans son sens propre eût déguisé sa pensée car elle ne se nourrit pas d'autre friandise et rien d'autre ne lui plaît. Ce seul mot la soutient, la nourrit et adoucit tous ses maux. Elle ne cherche nullement à goûter d'un autre plat ou d'un autre breuvage ; au moment du départ, en effet, Cligès lui a dit qu'il lui appartenait. Ce mot lui plaît et lui fait du bien car, de la langue, il va directement toucher son cœur. Elle le met alors dans son cœur et dans sa bouche pour mieux le conserver. Elle n'ose pas confier ce trésor à une autre serrure ; il n'y a que son cœur à qui elle puisse l'allouer. Elle ne l'en sortira à aucun prix, tellement elle craint les bandits et les voleurs. Toutefois, sa peur est sans fondement et elle craint à tort les rapaces car ce bien n'est pas meuble ; c'est un édifice qui résistera au déluge, au feu et, pour elle, inamovible. Elle n'en est pas certaine toutefois. Voilà pourquoi elle s'efforce de chercher et de déterminer à quelle décision elle pourra s'arrêter. Elle examine plusieurs possibilités ; elle se pose des questions ; elle y répond et se présente des objections : « Dans quelle intention Cligès m'a-t-il dit :

Humbles et simples, a genolz.
Tot ce li est pleisanz et dolz
A reconter et a retreire.
Aprés, por boene boche feire,
Met sor sa leingue un po d'espece :
Que ele por trestote Grece,
An celui san qu'ele le prist,
Ne voldroit que cil qui le dist
L'eüst ja pansé par faintié,
Qu'ele ne vit d'autre daintié,
Ne autre chose ne li plest.
Cil seus moz la sostient et pest,
Et toz ses max li asoage.
D'autre mes ne d'autre bevrage
Ne se quiert pestre n'abevrer ;
Car quant ce vint au dessevrer,
Dist Cligés qu'il estoit toz suens.
Cist moz li est pleisanz et buens,
Que de la leingue au cuer li toche,
Sel met el cuer et an la boche,
Por ce que mialz en est seüre.
Desoz nule autre serreüre
N'ose cest tresor estoier ;
Nel porroit si bien aloier[a]
En autre leu com an son cuer.
Ja nel metra fors a nul fuer,
Tant crient larrons et robeors ;
Mes de neant li vient peors
Et por neant crient les escobles,
Car cist avoirs n'est mie mobles,
Einz est ausi com edefiz
Qui ne puet estre desconfiz
Ne par deluge, ne par feu,
Ne ja nel movera d'un leu.
Mes ele n'an est pas certainne,
Por ce i met et cure et painne
A encerchier et a aprandre
A quoi ele s'an porra prandre ;
En plusors menieres l'espont.
A li seule opose et respont,
Et fet tele oposition :
« Cligés par quele entancion

“ Je vous appartiens ”, si ce n’eſt pas Amour qui l’a fait parler ainsi ? Comment puis-je avoir autorité sur lui ? Pourquoi m’apprécie-t-il tant au point de faire de moi sa suzeraine ? N’eſt-il pas plus beau que moi ? N’eſt-il pas d’une noblesse supérieure à la mienne ? Amour seul m’a valu le don qu’il me fait de sa personne. Et moi qui ne peux lui échapper, je prouverai que s’il ne m’avait pas aimée, il ne se serait pas réclamé de moi. Je ne lui aurais pas appartenu non plus, je n’aurais pas dû le lui dire du moins, si Amour ne m’avait pas donnée à lui. Cligès n’aurait pas dit de toute manière qu’il m’appartenait si Amour ne le retenait pas en ses liens. Car, s’il ne m’aime pas, il ne me craint pas non plus. Amour qui me donne entièrement à lui me l’a peut-être donné tout entier à moi. Ce qui m’inquiète cependant, c’eſt qu’il a employé une expression usée, et il s’eſt peut-être moqué de moi. Car certains disent par flatterie, même à des étrangers : “ Je vous appartiens et mes biens vous appartiennent également ”, mais ils mentent plus que des geais. Je ne sais pas à quoi m’en tenir ; il m’a peut-être parlé de la sorte pour me flatter. Pourtant, je l’ai vu changer de couleur et pleurer de manière pitoyable. À mon avis, les larmes, le visage malheureux et abattu ne procédaient pas d’une quelconque tromperie. Ce n’était ni de la comédie ni du mensonge. Les yeux d’où je vis couler des larmes ne me mentaient pas. J’ai pu y déceler

“ Je sui toz voſtres ” me deïſt,
S’Amors dire ne li feïſt ?
De quoi le puis je juſtisier ?
Por qu’il me doie tant prisier
Que dame me face de lui ?
N’eſt il plus biax que je ne sui,
Et molt plus gentix hom de moi ?
Nule rien fors Amors ne voi
Qui ceſt don me poïſt franchir.
Par moi qui ne li puis ganchir
Proverai, se il ne m’amaſt,
Que por miens ne se reclamaſt ;
Ne plus que je soe ne fusse
Tote, ne dire nel[a] deüsse,
S’Amors ne m’eüſt a lui mise ;
Ne ne deüſt an nule guise
Cligés dire qu’il fuſt toz miens,
S’Amors ne l’a en ses lïens.
Car s’il ne m’aimme, il ne me dote.
Amors, qui me done a lui tote,
Espoir le me ra doné tot ;
Mes ce me resmaie de bot
Que c’eſt une parole usee,
Si repuis bien eſtre amusee ;
Car tiex i a qui par losange
Dïent nes a la gent eſtrange
“ Je sui voſtres, et quanque j’ai ”,
Si sont plus jeingleor que jai.
Don ne me sai auquel tenir,
Car ce porroit toſt avenir
Qu’il le diſt por moi losangier.
Mes je li vi color changier
Et plorer molt piteusemant.
Les lermes, au mien jugemant,
Et la chiere piteuse et mate
Ne vindrent mie de barate,
N’i ot barat ne tricherie.
Li oel ne me mantirent mie,
Don je vi les lermes cheoir.
Asez i poi sanblanz veoir

beaucoup de marques d'amour, pour peu que je m'y connaisse. Oui, j'ai fini par penser à mal. C'est pour mon malheur que j'ai fait cette expérience car j'ai eu trop à en pâtir. En pâtir ? Oui, ma foi, je suis morte puisque je ne vois plus celui qui m'a dérobé mon cœur à force de flatteries et de belles paroles. À cause de ses propos enjôleurs et flatteurs, mon cœur a quitté sa maison et ne veut plus rester chez moi tellement il nous hait, moi et le manoir que je lui offre. Vraiment, Cligès m'a bien maltraitée, lui qui possède mon cœur. Il ne m'aime pas, je le sais bien, puisqu'il me ravit mon cœur. En suis-je vraiment sûre ? Pourquoi pleurait-il alors ? Pourquoi ? Ce n'était pas pour rien, il y avait des raisons à cela ! Je ne dois pas me sentir concernée par ces pleurs, car on se sépare toujours avec beaucoup de peine des gens que l'on aime et que l'on connaît. En quittant ses amis, il éprouva du chagrin, de l'affliction et il pleura ; je ne m'en étonne pas. Celui qui lui recommanda de séjourner en Bretagne n'aurait pas pu mieux m'arracher le cœur. Qui perd son cœur est bien affligé. Mais, s'il y en a qui méritent de souffrir, moi je ne l'ai jamais mérité. Comme je suis malheureuse ! Pourquoi donc Cligès m'a-t-il fait mourir alors que je ne lui ai pas fait le moindre mal ? Mais, tout ce discours est vain car je n'ai aucun argument valable[1]. Jamais, à aucun moment, Cligès ne se serait éloigné de moi si son cœur ressemblait au mien[2].

D'amor, se je neant en sai.
Oïl, tant que mal i panssai ;
Mar l'ai apris et retenu,
Car trop m'en est mesavenu.
Mesavenu ? Voire, par foi,
Morte sui, quant celui ne voi
Qui de mon cuer m'a desrobee,
Tant m'a losengiee et gabee.
Par sa lobe et par sa losenge
Mes cuers de son ostel s'estrenge,
Ne ne vialt o moi remenoir,
Tant het mon estre et mon[a] menoir.
Par foi, donc m'a cil maubaillie
Qui mon cuer a en sa baillie,
Ne m'aimme pas, ce sai je bien,
Qui me desrobe et tost le mien.
Jel sai ? Por coi ploroit il dons ?
Por coi ? Ne fu mie an pardons,
Asez i ot reison de quoi.
N'en doi neant prandre sor moi,
Car de gent qu'an aimme et conoisse
Se part an a molt grant angoisse.
Quant il leissa sa conoissance,
Si en ot enui et pesance,
Et s'il plora, ne m'an mervoil.
Mes qui li dona cest consoil,
Qu'an Bretaigne alast demorer,
Ne me poïst mialz acorer.
Acorez est qui son cuer pert.
Mal doit avoir qui le dessert,
Mes[b] je ne le desservi onques.
Ha, dolante, por coi m'a donques
Cligés morte sanz nul forfet ?
Mes de neant le met an plet,
Car je n'i ai nule reison.
Ja Cligés an nule seison
Ne m'esloignast, ce sai je bien,
Se ses cuers[c] fut parauz au mien.

Et il ne lui ressemble pas, je le sais. Pourtant, le mien vit dans la compagnie du sien ; il ne s'en séparera jamais et jamais le sien n'ira sans le mien car le mien le suit à la dérobée. Telle est l'union qu'ils ont réalisée. Car, à dire vrai, ils sont très différents et même opposés. En quoi sont-ils opposés et différents ? Le sien est maître et le mien serf, et le serf doit, malgré lui, obéir à la volonté de son seigneur et négliger tout le reste. Moi, je m'en soucie, mais lui ne se préoccupe guère de mon cœur et de mon service. Je souffre de cette situation qui veut que l'un soit maître des deux cœurs. Pourquoi le mien à lui seul n'a-t-il pas autant de pouvoir que le sien ? Ils auraient alors un pouvoir égal tous les deux. Mon cœur est prisonnier puisqu'il ne peut pas se déplacer si le sien n'en fait pas autant. Si son cœur voyage ou séjourne quelque part, le mien fait ses préparatifs et se dispose à le suivre. Dieu, pourquoi nos corps ne sont-ils pas assez proches l'un de l'autre pour que je puisse, d'une manière ou d'une autre, récupérer mon cœur ? Le récupérer ? Pauvre folle ! je lui ravirais son bonheur et je pourrais le tuer. Qu'il reste là-bas ! Je ne cherche pas à le changer de place mais je veux qu'il reste chez son maître jusqu'à ce que celui-ci ait pitié de lui. Le maître aura en effet plus de compassion envers son serviteur là-bas qu'ici, puisqu'ils se trouvent en terre étrangère. Si le serviteur manie habilement la flatterie,

Mes parauz, fet el, n'est il mie.
Et s'a li miens pris conpaingnie
Au suen, ne ja n'en partira,
Ja li suens sanz le mien n'ira ;
Car li miens le siust en anblee :
Tel conpaignie ont assanblee
Car a la verité retraire,
Il sont molt divers et contraire.
Comant sont contraire et divers ?
Li suens est sire et li miens sers,
Et le sers maleoit gré suen[a]
Doit feire au seignor tot son buen
Et lessier toz autres afeires.
A moi en chaut, lui n'en chalt gueires
De mon cuer ne de mon servise.
Molt me poise ceste devise
Que li uns est sires des deus.
Por coi ne puet li miens toz seus
Autant come li suens par lui ?
Si fussent d'un pooir andui.
Pris est mes cuers, qui ne se puet
Movoir, quant li suens ne se muet
Et se li suens erre ou sejorne,
Li miens s'aparoille et atorne
De lui siudre et d'aler aprés.
Dex, que ne sont li cors[b] si prés
Que je par aucune meniere[c]
Ramenasse mon cuer arriere !
Ramenasse ? Fole mauveise,
Si l'osteroie de son eise,
Einsi le porroie tuer.
La soit ! Ja nel quier remuer,
Einz voel qu'a son seignor remaingne,
Tant que de lui pitiez li praigne ;
Qu'ainçois devra il la que ci
De son sergent avoir merci,
Por ce qu'il sont an terre estrenge.
S'or set bien servir de losenge,

selon l'usage des cours, il deviendra très riche avant son retour. Celui qui veut être bien vu de son seigneur et être assis à sa droite, selon les us et coutumes, doit lui enlever la plume restée dans ses cheveux, même quand il n'en a pas ! Mais il y a ici un inconvénient : le flatteur caresse son maître dans le sens du poil mais si celui-ci est habité par la méchanceté et la vilenie, l'autre n'aura pas l'honnêteté de le lui dire ; il lui fera croire plutôt qu'il est d'une prouesse et d'une intelligence sans égales ; le maître croit alors que son flatteur dit la vérité. Il se connaît bien mal celui qui prend au sérieux les mensonges que d'autres débitent à son sujet. En effet, quand il est félon, méchant, couard comme un lièvre, quand il est avare, fou, contrefait et ignoble dans ses propos et dans ses actes, tel le loue et l'estime en sa présence, mais lui fait la grimace quand il a le dos tourné. On doit louer quelqu'un en sa présence en parlant de lui aux autres comme s'il n'entendait pas un seul mot de la conversation. En fait, si le flatteur pensait ne pas être entendu de son maître, jamais il ne parlerait pour lui faire plaisir. Et si le maître veut mentir, son flatteur est prêt à l'approuver. Ce dernier ne ménage pas sa langue pour garantir les paroles de son maître. Celui qui fréquente les cours et les seigneuries doit accepter le devoir de mensonge pour servir son maître[1]. Il convient que mon cœur fasse de même s'il veut trouver grâce aux yeux de son maître.

Si com an doit servir a cort,
Molt iert riches, einz qu'il s'an tort.
Qui vialt de son seignor bien estre
Et delez lui seoir a destre,
Si com il est us et costume,
Del chief li doit oster la plume,
Neïs quant il n'en i a point.
Mes ici a un malvés point :
Car il aplaigne par defors,
Et se il a dedans le cors
Ne malvestié ne vilenie,
Ja n'iert tant cortois qu'il li die,
Einz fera cuidier et antendre
Qu'a lui ne se porroit nus prandre
De proesce ne de savoir,
Si cuide cil qu'il dïe voir.
Mal se conoist, qui autrui croit
De chose qui an lui ne soit.
Car[a] quant il est fel et enrievres,
Malvés et coarz come lievres,
Chiches et fos et contrefez
Et vilains an diz et an fez,
Le prise par devant et loe
Tiex qui derriers li fet la moe ;
Mes einsi le loe oiant lui
Que il en parole a autrui,
Et si fet quainses que il n'ot
De quanqu'antr'aus deus dïent mot ;
Mes s'il cuidoit qu'an ne l'oïst,
Ja ne diroit don cil joïst ;
Et se ses sires vialt mantir,
Cil est prez del tot consantir,
Et quanqu'il dit, por voir afiche,
Ja n'en avra la langue chiche.
Qui[b] les corz et les seignors onge
Servir le covient de mançonge.
Autel covient que mes cuers face,
S'avoir vialt de son seignor grace ;
Loberres soit et losengiers.
Mes Cligés est tex chevaliers,

Qu'il se montre flatteur et flagorneur ! Mais Cligès est un chevalier si beau, si noble et si loyal qu'il ne sera jamais menteur ni fourbe envers moi, en dépit de toutes mes flatteries, car il incarne la perfection. C'est pourquoi, je veux mettre mon cœur à son service car un proverbe du vilain dit bien : " Qui s'attache à un preux est mauvais, s'il ne s'améliore pas à le fréquenter[1] ". » C'est ainsi qu'Amour tourmente Fénice, mais cette torture confine pour elle au délice et elle ne s'en lasse pas. De son côté, Cligès a traversé la mer et il est arrivé à Wallingford[2]. C'est là qu'il s'établit somptueusement, dans une belle demeure, en ne lésinant pas sur la dépense. Néanmoins, il ne cesse de penser à Fénice et ne l'oublie pas, ne serait-ce qu'une seule heure. Là où il séjourne, ses gens, à force de poser des questions partout, comme il le leur avait demandé, apprennent que les barons du roi Arthur et le roi lui-même avaient organisé un tournoi.

C'est dans la plaine du côté d'Oxford, tout près de Wallingford, qu'aurait lieu ce tournoi qui devait durer quatre jours. Mais Cligès a tout le temps qu'il faut pour s'équiper, si jamais il lui manquait quelque chose, car le tournoi devait avoir lieu dans quinze jours au moins. Il envoie en hâte trois de ses écuyers à Londres et leur ordonne de ramener trois séries d'armes différentes : les premières noires, les autres vermeilles, les troisièmes vertes, mais il exige aussi de les faire

Si biax, si frans et si leax
Que ja n'iert mançongiers ne fax
Vers moi, tant le sache lober,
Qu'an lui n'a riens que amander.
Por ce voel que mes cuers le serve,
Car li vilains dit an sa verve :
" Qui a prodome se comande
Malvés est, se de lui n'amande. " »
Einsi travaille Amors Fenice,
Mes cist travauz li est delice,
Qu'ele ne puet estre lassee.
Et Cligés a la mer passee,
S'est a[a] Galinguefort venuz ;
La s'est richemant contenuz
A bel ostel, a grant despanse.
Mes toz jorz a Fenice panse,
Que il ne l'entroblie une ore.
La ou il sejorne et demore,
S'ont tant enquis et demandé
Ses genz, cui il l'ot comandé,
Que dit et reconté lor fu
Que li baron le roi Artu
Et li cors meïsmes le roi
Avoient anpris un tornoi.
Es plains devers Osenefort,
Qui prés ert de Galinguefort,
Ensi ert anpris li estorz
Qui devoit durer quatre jorz.
Mes ainz porroit molt sejorner
Cligés, por son cors atorner,
Se rien li faut endemantiers,
Car plus de quinze jorz antiers
Avoit jusqu'au tornoiemant.
A Londres fet isnelemant
Trois de ses escuiers aler.
Si lor comande a aporter
Trois peires d'armes desparoilles,
Unes noires, autres vermoilles,
Les tierces verz, mes au repeire
Comande que chascune peire

recouvrir pour le voyage d'une housse neuve. Ainsi, ceux qui les rencontreront en route ignoreront la couleur des armes transportées. Les écuyers ne tardent pas à partir ; ils arrivent à Londres et trouvent tout de suite leur affaire. Ils vont vite en besogne et sont bientôt de retour ; ils reviennent le plus vite possible. Ils montrent les armes qu'ils ont rapportées à Cligès et celui-ci en est fort satisfait. Il les met de côté et les cache près de celles qu'il a déjà reçues de l'empereur près du Danube, lors de son adoubement. À ceux qui voudraient savoir pourquoi il les met de côté, je ne répondrai pas pour l'instant car ils l'apprendront lorsque tous les hauts barons du pays seront montés en selle pour conquérir la gloire. Au jour dit, les meilleurs barons se rassemblent.

Le roi Arthur s'est établi du côté d'Oxford avec l'élite de ses chevaliers. Mais c'est du côté de Wallingford qu'arriva le plus grand nombre de chevaliers. Pensez-vous que, pour faire durer mon histoire, je vais vous dire : « Tels rois y étaient et tels comtes, et celui-ci, et celui-là ? » Eh bien non ! Au moment où les barons doivent se rassembler, comme c'était l'usage en ce temps-là, un chevalier valeureux, appartenant à la maison du roi Arthur, arrive entre deux rangs, éperonnant son cheval, pour commencer tout de suite le tournoi. Mais personne n'ose relever son défi à la joute ; tout le monde se tient coi.

Fust coverte de toile nueve,
Que, se nus an chemin les trueve,
Ne savra de quel taint seront
Les armes qu'il aporteront.
Li escuier maintenant muevent,
A Londres vienent et si truevent
Apareillié quanque il quierent.
Tost orent fet, tost repeirierent ;
Revenu sont plus tost qu'il porent[a].
Les armes qu'aportees orent
Mostrent Cligés, qui molt les loe.
Avoec celes que sur Dunoe
Li empereres li dona,
Quant a chevalier l'adoba,
Les a fet repondre et celer.
Qui ci me voldroit apeler
Por quel chose il les fist repondre,
Ne l'en voldroie ore respondre,
Car bien vos iert dit et conté,
Quant es chevax seront monté
Tuit li haut baron de la terre
Qui i vienent por los aquerre.
Au jor qui fu nomez et pris
Assanblent li baron de pris.
Li rois Artus avoec les suens,
Qu'esleüz ot avoec les buens,
Devers Obsenefort se tint.
Devers Galinguefort revint
Li plus de la chevalerie.
Cuidiez vos or que je vos die
Por feire demorer mon conte :
« Cil roi i furent et cil conte
Et cil et cil et cil i furent ? »
Quant li baron asanbler durent,
Si con costume ert a cel tens,
S'an vint poignant entre deus rens
Uns chevaliers de grant vertu,
De la mesniee au roi Artu,
Por le tornoi tost comancier.
Mes nus ne s'an ose avancier,
Qui por joster contre lui veigne,
N'i a nul qui coiz ne se teigne.

Certains se demandent : « Qu'attendent donc ces chevaliers pour qu'aucun d'eux ne sorte des rangs ? Il y en a bien un qui va le faire ! » Dans l'autre camp, plusieurs disent : « Voyez-vous quel adversaire nous ont envoyé nos concurrents ? En tout cas, celui des nôtres qui s'est présenté est l'un des quatre meilleurs chevaliers du monde. Ceux qui l'ignorent encore vont bientôt l'apprendre ! — Qui est-ce donc ? — Ne le voyez-vous pas ? C'est Sagremor le Fou. — Est-ce lui ? — Mais oui, sans aucun doute. » Attentif à ces propos, Cligès monte son cheval Morel[1] et porte une armure plus noire qu'une mûre parvenue à maturité. Tout son équipement est noir. Il surgit des rangs et éperonne Morel qui s'élance furieusement. Tous les spectateurs se disent entre eux : « Avec sa lance pointée en avant, ce chevalier a beaucoup d'aisance. Quelle adresse ! Il porte ses armes comme il faut et l'écu pendu à son cou lui va très bien, mais quelle folie de vouloir jouter contre l'un des meilleurs chevaliers de ce pays. D'où est-il ? Dans quelle ville est-il né ? Qui le connaît ? — Pas moi ! — Moi non plus, mais il n'a pas neigé sur lui ! » Effectivement, ses armes sont plus noires que la chape d'un moine ou d'un prêtre.

Les jouteurs entendent les conversations mais lancent leurs chevaux sans tarder. Impatients d'en découdre, ils sont bien plus intéressés par le combat. Cligès frappe si bien qu'il

Et si a de tiex qui demandent :
« Cil chevalier a quant atandent,
Que des rens ne s'an part aucuns ?
Adés comancera li uns. »
Et li plusor dïent ancontre :
« Don ne veez vos quele ancontre
Nos ont envoiez cil de la ?
Bien sache qui seü ne l'a
Que des quatre meillors qu'an sache
Est cist li uns qu'est en la place.
- Qui est il donc ? - Si nel veez ?
C'est Sagremors li desreez.
- C'est il ?- Voire, sanz nule dote. »
Cligés, qui ce ot et escote,
Sist sor Morel, s'ot armeüre
Plus noire que more meüre ;
Noire fu s'armeüre tote.
Del ranc aus autres se desrote
Et point Morel qui se desroie,
Mes n'i a un seul qui le voie,
Qui ne dïent l'uns d'ax a l'autre :
« Cist s'an vet bien lance sor fautre,
Ci a chevalier molt adroit,
Molt porte ses armes a droit,
Molt li siet li escuz au col.
Mes an le puet tenir por fol
De la joste qu'il a enprise
Vers un des meillors a devise
Que l'en sache an tost cest païs.
Mes cist dom est ? Dont est naïs ?
Qui le conuist ? - Ne gié. - Ne gié.
Mes il n'a pas sor lui negié. »
Einz est plus s'armeüre noire
Que chape a moine n'a provoire.
Einsi[a] entandent au parler,
Et cil lessent chevax aler,
Que plus ne se vont atardant,
Car plus sont engrés et ardant
De l'asanblee et de la joste.
Cligés fiert, si qu'il li ajoste

plaque l'écu contre le bras de son adversaire puis le bras contre le corps. Sagremor tombe de tout son long et Cligès se porte impunément vers lui pour lui arracher un aveu de soumission. Sagremor se déclare prisonnier. La mêlée commence aussitôt et les chevaliers s'affrontent à qui mieux mieux. Cligès se précipite dans la bataille et recherche un adversaire à affronter. Il parvient à capturer ou à abattre tous les chevaliers qui se présentent devant lui. D'un côté comme de l'autre, il remporte le prix ; partout où il porte le combat, il fait cesser le tournoi. L'affronter devient une preuve de prouesse ; il est même plus glorieux de l'attendre que de capturer un chevalier quelconque. Les prisonniers emmenés par Cligès n'ont qu'un titre de gloire : avoir osé l'attendre pour combattre contre lui. Cligès remporte le prix de l'ensemble du tournoi. Après la dispersion des combattants, il revient discrètement dans sa demeure pour n'être questionné par personne. Et, au cas où quelqu'un chercherait le logis aux armes noires, il dissimule celles-ci dans une chambre afin que personne ne les trouve ou ne les voie. En revanche, il fait bien mettre en évidence les armes vertes, près de la porte, du côté de la rue. Ainsi, tous les passants les verront et ceux qui chercheront son logis ne sauront pas où il se trouve puisqu'ils ne trouveront aucune trace du Chevalier noir.

Cligès se trouve donc dans la ville mais il se cache par ce moyen. Ses prisonniers parcouraient la ville d'un bout à

L'escu au braz, le braz au cors.
Toz estanduz chiet Sagremors ;
Et Cligés va sans mesprison
Si li fet fiancer prison ;
Sagremors prison[a] li fiance.
Maintenant li estors comance,
Si s'antrevienent qui ainz ainz.
Cligés s'est an l'estor anpainz,
Et vet querant joste et ancontre.
Chevalier devant lui n'encontre
Que il ne le praingne et abate.
D'anbedeus parz le pris achate,
La ou il s'esmuet au joster
Fet le tornoi tot arester.
Ne cil n'est pas sanz grant proesce
Qui por joster vers lui s'adresce,
Einz a plus los de lui atandre
Que d'un autre chevalier prandre ;
Et se Cligés l'en mainne pris,
De ce seulemant a grant pris
Que a joste atendre l'osa.
Cligés le pris et le los a
De trestot le tornoiemant.
Au departir celeemant
Est revenuz a son ostel,
Por ce que nus ne d'un ne d'el
En parole ne le meïst ;
Et por ce que, se nus feïst
L'ostel as noires armes querre,
En une chanbre les anserre,
Que nus nes truisse ne ne voie,
Et fet a l'uis devers la voie
Les armes verz metre an presant :
Si les verront li trespassant.
Et se nus le demande et quiert,
Ne savront ou ses ostex iert,
Quant nule ansaigne ne verra
Del noir chevalier qu'il querra.
Einsi[b] Cligés est en la vile,
Si se çoile par itel guile ;
Et cil qui si prison estoient
De chief an chief la vile aloient,

l'autre en quête du Chevalier noir. Personne ne pouvait les renseigner. Le roi Arthur en personne l'envoie chercher partout mais tout le monde lui répond : « Nous ne l'avons pas vu depuis que nous avons quitté le tournoi ; nous ne savons pas ce qu'il eſt devenu. » Plus de vingt jeunes gens envoyés par le roi partent à sa recherche mais Cligès se tient si bien à l'écart qu'ils ne retrouvent pas sa trace. En pensant au chevalier, le roi se signe, surtout quand on lui raconte qu'on ne trouve ni grand ni petit capable d'indiquer sa demeure[1]. Si le chevalier s'était trouvé à Césarée, à Tolède ou à Candie[2], le résultat eût été le même. « Par ma foi, fait le roi, je ne sais qu'en dire mais je pense qu'il s'agit d'un prodige. C'eſt peut-être un fantôme qui s'eſt mêlé à nous. Il a abattu aujourd'hui plus d'un chevalier et il emporte le serment de soumission des meilleurs. Ils ne sont pas près de voir sa porte, son pays ni sa contrée, et aucun ne pourra honorer sa parole. »

Ainsi s'exprime le roi qui a d'ailleurs manqué une occasion de se taire. Cette nuit-là, les barons parlent beaucoup du Chevalier noir, et de rien d'autre. Le lendemain, ils reprennent tous leurs armes : avertissements et implorations n'ont aucun effet. Lancelot du Lac, qui n'avait pas un cœur de lâche, surgit des rangs pour participer à la première joute. Lancelot se met d'abord à guetter et Cligès arrive sur un deſtrier fauve à belle crinière, portant des armes plus vertes que l'herbe des prés.

Demandent le noir chevalier ;
Mes nus ne lor set anseignier.
Et meïsmes li rois Artus
L'envoie querre et sus et jus ;
Mes tuit dïent : « Nos nel veïmes,
Puis que nos del tornoi partimes,
Ne ne savomes qu'il devint. »
Vaslet le quierent plus de vint,
Que li rois i a envoiez.
Mes Cligés s'eſt si desvoiez
Qu'il n'en truevent nule antresaigne.
Del chevalier li rois se saigne,
Quant reconté li fu et dit
Qu'an ne trovoit grant ne petit,
Qui sache anseignier son repaire,
Ne plus que s'il fuſt an Cesaire,
Ou a Tolete ou a Quandie.
« Par foi, fet il, ne sai qu'an die,
Mes a grant mervoille me tient.
Ce fu fantosme, se devient,
Qui antre nos a conversé.
Maint chevalier a hui versé,
Et[a] des meillorz les foiz an porte,
Qui ne verront ouan sa porte,
Ne son païs, ne sa contree ;
S'avra chascuns sa foi outree. »
Einsi diſt li rois son pleisir,
Dont il se poïſt bien teisir.
Molt ont parlé li baron tuit
Del noir chevalier cele nuit,
C'onques d'el parole ne tindrent.
L'andemain as armes revindrent
Tuit sanz semonse et sanz proiere.
Por feire la joſte premiere
Eſt Lanceloz del Lac sailliz,
Qui n'eſt mie del cuer failliz.
Lanceloz premerains atant :
Et Cligés eſt venuz atant,
Plus verz que n'eſt erbe de pré,
Sor un fauve deſtrier comé.

Partout où Cligès passe avec son destrier fauve, il n'y a ni chevelu ni chauve qui ne le regarde avec émerveillement, et on entend dire un peu partout : « À tous égards, ce chevalier est beaucoup plus noble et adroit que celui d'hier aux armes noires, tout comme le pin est plus beau que le charme et le laurier plus beau que le sureau. Nous ne savons toujours pas qui était le chevalier d'hier mais, celui-là, nous saurons son nom ! Vous qui le connaissez, apprenez-nous son nom ! » Chacun déclare ne pas le connaître et croit ne l'avoir jamais vu. Il est assurément plus beau que celui d'hier, et plus beau que Lancelot du Lac. Même si ce chevalier était revêtu d'un sac et Lancelot d'argent ou d'or, l'inconnu serait encore plus beau. Tous les spectateurs penchent en faveur de Cligès et les deux chevaliers en viennent à s'affronter après avoir énergiquement piqué des deux. Cligès porte un tel coup sur l'écu d'or au lion[1] qu'il renverse son adversaire de sa monture et se dirige vers lui pour prendre acte de sa soumission. Incapable de se défendre, Lancelot lui déclare qu'il est son prisonnier. Le tournoi commence alors, dans le bruit et le fracas des lances. Les chevaliers partisans de Cligès lui font entièrement confiance car tout chevalier qu'il atteint rageusement n'a pas la force de lui résister et tombe inévitablement de son destrier.

Ce jour-là, Cligès se bat si bien, il renverse et fait pri-

La ou Cligés vint sor le fauve,
N'i ot chevelu ne chauve
Qui a mervoilles ne l'esgart,
Et de l'une et de l'autre part
Dïent : « Cist est an toz endroiz
Plus genz assez et plus adroiz
De celui d'ier as noires armes,
Tant con pins est plus biax que charmes.
Et li loriers plus del seü.
Mes ancor n'avons nos seü
Qui cil d'ier fu ; mes de cestui
Savromes nos qui il est hui.
Qui le conoist, si le nos die. »
Chascuns dit qu'il nel conoist mie,
N'ainz mes nel vit au suen cuidier ;
Mes plus est biax de celui d'ier,
Et plus de Lancelot del Lac.
Se cist estoit vestuz d'un sac
Et Lancelot d'argent ou d'or,
Si seroit il plus biax ancor.
Et trestuit a Cligés se tienent,
Et cil dui poingnant s'antrevienent,
Quanqu'il porent esperoner.
Cligés li vet tel cop doner
Sor l'escu d'or a lyon point
Que jus de la sele l'enpoint,
Et vint sor lui por la foi prandre.
Lanceloz ne se pot desfandre,
Si li a prison fiancié.
Ez vos le tornoi comancié,
Et li bruiz et l'escrois des lances.
An Cligés ont tuit lor fiances
Cil qui sont devers sa partie ;
Car cui il fiert par anhatie,
Ja n'iert tant forz ne li coveingne
Que del destrier a terre veingne.
Cligés cel jor si bien le fist,
Et tant en a batié et prist
Que deus tanz a aus suens pleü
Et deus tanz i a pris eü

sonniers tant de jouteurs qu'il redouble l'enthousiasme de ses partisans et conquiert deux fois plus de gloire que la veille. Le soir, il regagne sa demeure le plus vite possible et fait exposer en hâte, sur le pas de sa porte, son écu et son équipement vermeils. Il fait dissimuler les armes qu'il a portées durant la journée et son hôte les cache parfaitement. Ceux qu'il a fait prisonniers le cherchent longtemps ce soir-là mais ils rentrent bredouilles. Dans toutes les demeures où l'on parle du chevalier, on ne tarit pas d'éloges sur lui. Le lendemain, les chevaliers reprennent leurs armes, frais et dispos. Dans les rangs du côté d'Oxford, s'avance un chevalier de haute réputation nommé Perceval le Gallois. Dès que Cligès le voit s'élancer et dès qu'il entend ce nom de Perceval, il a immédiatement envie de l'affronter.

Cligès porte des armes vermeilles et il quitte aussitôt les rangs sur un destrier espagnol. Tous les spectateurs le regardent avec un émerveillement à nul autre pareil ; ils disent n'avoir jamais vu un chevalier aussi séduisant. Aussitôt, les jouteurs piquent des deux et n'attendent guère pour s'affronter. Ils éperonnent leurs deux montures et se portent de violents coups sur leurs écus. Les lances courtes et épaisses ploient et se recourbent. Devant tout le monde, Cligès frappe et abat Perceval qui tombe de cheval. Il le contraint à se déclarer prisonnier avec le moins de discours possible.

Que l'autre jor devant n'i ot.
A l'avesprer, plus tost qu'il pot,
Est revenuz a son repeire,
Et fet isnelemant fors treire
L'escu vermoil et l'autre ator.
Les armes qu'il[a] porta le jor
Comanda que fussent repostes :
Repostes les a bien ses ostes.
Asez le ront cele nuit quis
Li chevalier que il ot pris,
Mes nule novele n'en oent.
As ostex le prisent et loent
Li plusor qui parole an tienent.
L'andemain as armes revienent
Li chevalier delivre et fort.
Des rens devers Obsenefort
Part uns vasax de grant renon,
Percevax li Galois ot non.
Lués que Cligés le vit movoir
Et de son non oï le voir,
Que Perceval l'oï nomer,
Molt desirre a lui asanbler.
Cligés ist des rens demanois
Sor un destrier sor espanois,
Et s'armeüre fu vermoille.
Lors l'esgarderent a mervoille
Trestuit, plus c'onques mes ne firent
Et dïent c'onques mes ne virent
Un chevalier si avenant ;
Et cil poignent tot maintenant,
Que demoree n'i a point.
Et li uns et li autres point,
Tant qu'es escuz granz cosse donent ;
Les lances ploient et arçonent,
Qui cortes et grosses estoient.
Veant trestoz cez qui les voient
A feru Cligés Perceval,
Si qu'il l'abat jus del cheval
Et prison fiancer le fet
Sanz grant parole et sanz grant plet.

Après la reddition de Perceval, le tournoi commence et tous les adversaires s'affrontent. Cligès renverse à terre tous les chevaliers qu'il attaque. Ce jour-là, le combat ne connaît pas la moindre trêve, ne serait-ce qu'une seule heure. Tous les jouteurs frappent sur Cligès comme sur une tour, mais ils ne se mettent pas à deux ou à trois car ce n'était pas l'usage ni la coutume. De son écu, Cligès fait une enclume car tous ses assaillants y forgent et le martèlent, le fendent et le disloquent. Toutefois, nul n'y frappe sans qu'il lui coûte de vider selle et étriers. Au moment de se disperser, personne ne pouvait nier que le Chevalier au rouge écu avait remporté la victoire du jour. Les meilleurs et les plus avisés auraient voulu devenir ses compagnons mais cela n'arrivera pas de sitôt car le chevalier part en cachette dès qu'il voit le soleil se coucher. Il fait enlever son écu vermeil et tout le reste de son équipement, puis il se fait apporter les armes qu'il avait reçues lors de son adoubement. Les armes et le destrier sont exposés devant la maison. Les jouteurs finissent quand même par s'apercevoir qu'un seul et unique chevalier les a déconfits et réduits à la débandade. Cependant, chaque jour, il prend une autre apparence en changeant de cheval et d'armure ; ainsi, on aurait dit qu'il changeait d'identité. Ils viennent enfin de s'en apercevoir. Monseigneur Gauvain déclare n'avoir jamais vu un tel jouteur.

Quant Percevax ot fiancié,
Lors ont le tornoi comancié,
Si s'antrevienent tuit ansanble.
Cligés a chevalier n'asanble
Qu'il nel face a terre cheoir.
Icel jor nel pot an veoir
Une seule ore sanz estor.
Ausi com sor une tor
I fierent tuit an cel tornoi ;
N'i fierent pas ne dui ne troi,
Car donc n'estoit us ne costume.
De son escu a fet anclume,
Car tuit i forgent et martelent,
Si le fandent et esquartelent ;
Mes nus n'i fiert qu'il ne li soille,
Si qu'estriers et sele li toille,
Ne nus qui n'en volsist mantir
Ne poïst dire au departir
Que tot n'eüst cel jor vaincu
Li chevaliers au roge escu.
Et li meillor et li plus cointe
Volsissent estre si acointe,
Mes ne puet pas estre si tost,
Car il s'an parti an repost,
Quant resconser voit le soloil.
Si a fet son escu vermoil
Et tot l'autre hernois oster,
Et fet les armes aporter
Dom il fu noviax chevaliers,
Et les armes et li destriers
Furent mises a l'uis devant.
Mes or se vont aparcevant
Que par un seul ont tuit esté
Desconfit et desbareté ;
Mes chascun jor se desfigure
Et de cheval et d'armeüre,
Si sanble autre que lui meïsmes.
Aparçeü s'an sont or primes,
Et messire Gauvains a dit
Que tel josteor mes ne vit,

Comme il veut faire connaissance avec lui et connaître son nom, il déclare qu'il sera le premier à se présenter au rassemblement des chevaliers, le lendemain. Toutefois, il ne se vante de rien et pense que, si l'inconnu a quelque raison de croire en sa supériorité pour l'attaque à la lance, il ne possédera sans doute pas la même maîtrise à l'épée car, en ce domaine, Gauvain n'avait pas encore trouvé son maître. Il se mesurera donc le lendemain à ce chevalier venu d'ailleurs qui change tous les jours la couleur de ses armes et renouvelle son cheval ainsi que son équipement. Bientôt, Cligès aura mué quatre fois à force d'ôter et de changer son plumage tous les jours !

C'est ainsi que Cligès enlevait et remettait ses équipements[1]. Le lendemain, Gauvain voit arriver Cligès plus blanc qu'une fleur de lys. Il tient son écu par les courroies et monte le cheval arabe blanc, frais et dispos qu'il a équipé durant la nuit. Le preux et glorieux Gauvain ne reste pas longtemps immobile. Il éperonne sa monture et s'élance. Il voudrait bien jouter, s'il trouvait un adversaire. Bientôt, ils se rencontreront tous les deux prêts à se battre car Cligès n'avait pas l'intention de se reposer ; il entendait aussi les gens murmurer : « C'est Gauvain, invincible à cheval ou à pied, c'est celui à qui nul ne se compare. » À ces mots, Cligès s'élance contre lui au milieu du champ clos. L'un et l'autre s'avancent

Et por ce qu'il voldroit avoir
S'acointance et son non savoir,
Dit qu'il iert, l'andemain, premiers
A l'asanbler des chevaliers.
Mes il ne se vante de rien,
Einçois panse et si cuide bien
Que tot le mialz et les vantences
Avra cil au ferir des lences,
Mes a l'espee, puet cel estre,
Ne sera il mie ses mestre,
C'onques ne pot mestre trover.
Or se revoldra esprover
Demain au chevalier estrange,
Qui chascun jor ses armes change
Et cheval et hernois remue ;
Par tans sera de quatre mue,
Se il chascun jor par costume
Oste et remet novele plume.
Ensi ostoit et remetoit
Et l'andemain revenir voit
Cligés plus blanc que flor de lis,
L'escu par les enarmes pris,
Si con la nuit ot atorné,
Sor l'arrabi blanc sejorné.
Gauvains li preuz, li alosez,
N'est gaires el chanp arestez,
Einz broche et point, si s'avencist,
Et quanque il pot s'agencist
De bien joster, s'il trueve a cui.
Par tans seront el chanp andui,
Car Cligés n'ot d'arester cure,
Qui ot entandu la murmure
De cez qui dïent : « C'est Gauvains,
Qui n'est a cheval n'a pié vains,
C'est cil a cui nus ne se prant. »
Cligés, qui la parole entant,
En mi le chanp vers lui se lance ;
Li uns et li autres s'avance,

et s'affrontent d'un seul élan en fonçant comme le cerf qui entend aboyer les chiens derrière lui. Les lances cognent sur les écus et le choc fracassant les fait voler en éclats jusqu'au chamois[1]. Elles se fendent et se brisent, les arçons cèdent, les sangles et le harnais se rompent. Ils tombent à terre tous les deux et dégainent leurs épées. Les gens se rassemblent autour d'eux pour regarder le duel. Le roi Arthur se présente alors devant tout le monde pour séparer et réconcilier les combattants. Avant d'évoquer la paix, ils avaient eu le temps de rompre et de démailler leurs blancs hauberts, de pourfendre et de trancher leurs écus, de briser leurs heaumes.

Le roi les regarde aussi longtemps qu'il veut, tout comme beaucoup d'autres qui n'apprécient pas moins les hauts faits du Chevalier blanc que ceux de monseigneur Gauvain. Toutefois, personne ne pouvait encore dire lequel était le meilleur ou le moins bon, lequel devait vaincre l'autre, si tant est que leur combat parvienne à son terme, car le roi Arthur n'est pas favorable à la poursuite de leur joute. Pour les séparer, il s'avance vers eux et leur dit : « Écartez-vous ! Malheur à celui qui donnera un coup de plus ! Faites la paix et soyez amis, cher neveu Gauvain, je vous en prie ! Un preux ne doit pas poursuivre un combat ou un assaut s'il n'y a ni querelle ni haine en jeu[2]. Toutefois, si ce chevalier voulait

Si s'antrevienent d'un eslais
Plus tost que cers qui ot le glais
Des chiens qui aprés lui glatissent.
Les lances es escuz flatissent,
Et li cop donent tel esfrois
Que totes desques es camois
Esclicent et fandent et froissent
Et li arçon derriers esloissent
Et ronpent ceingles et peitral ;
A terre vienent par igal,
S'ont treites les espees nues :
Environ sont les genz venues
Por la bataille regarder.
Por departir et acorder
Vint li rois Artus devant toz.
Mes molt orent einçois deroz
Les blans haubers et desmailliez
Et porfanduz et detailliez
Les escuz et les hiaumes fraiz
Que parole fust de la paiz.
Quant li rois esgardez les ot
Une piece tant con li plot
Et des autres maint qui disoient
Que de neant moins ne prisoient
Le blanc chevalier tot de plain
D'armes de mon seignor Gauvain,
N'encore ne savoit nus dire
Quiex ert miaudres ne li quiex pire,
Ne li quieus l'autre oltrer deüst,
Se tant conbatre lor leüst[a]
Que la bataille fust finee,
Mes le roi Artus pas n'agree
Que plus an facent qu'il ont fet ;
Por departir avant se tret,
Si lor dit : « Traiez vos an sus !
Mar i avra cop feru plus,
Mes feites pes ! Soiez ami,
Biax niés Gauvain, je vos an pri,
Car sanz querele ne haïne
N'afiert bataille n'enhatine
A nul prodome a maintenir !
Mes s'a ma cort voloit venir

venir à ma cour pour s'amuser avec nous, cela ne devrait guère l'importuner. Priez-le de venir, mon neveu ! — Volontiers, sire. » Cligès ne cherche pas à décliner l'invitation. Il promet de s'y rendre à la fin du tournoi. Il respecte ainsi les recommandations de son père[1]. Le roi dit qu'il n'aime pas les tournois qui s'éternisent ; il est temps de conclure. Les chevaliers se séparent pour respecter l'ordre du roi. Cligès fait apporter ses habits par un écuyer car il lui faut suivre le roi. Il se rend à la cour le plus vite possible mais passe au préalable de beaux vêtements dans le goût français. Dès son arrivée à la cour, chacun se précipite vers lui, avec beaucoup d'empressement, et on lui fait la plus belle fête du monde. Tous ses prisonniers du tournoi l'appellent « seigneur » mais il veut décliner ce titre et ajoute qu'il les tient quittes de leur promesse s'ils croient vraiment que c'est lui qui les a pris. Il n'en est pas un qui ne dise : « C'était vous, nous le savons bien. Votre amitié nous est précieuse et nous devrions vous aimer, vous apprécier beaucoup et vous appeler notre seigneur puisqu'aucun de nous ne peut s'élever jusqu'à vous. Comme le soleil éclipse les minuscules étoiles dont la clarté s'estompe dans les nues quand naissent ses rayons, de même nos prouesses s'éteignent et diminuent devant les vôtres malgré la grande renommée des nôtres à travers le monde. » Cligès ne sait que leur répondre

Cist chevaliers o nos deduire,
Ne le devroit grever ne nuire.
Proiez li, niés. - Volentiers, sire. »
Cligés ne s'an quiert escondire,
Bien otroie qu'il i ira,
Quant li tornoiz departira ;
Car bien a le comandemant
Son pere fet oltreemant.
Mes li rois dit que il n'a cure
De tornoiemant qui trop dure,
Bien le pueent a tant lessier.
Departi sont li chevalier,
Car li rois le vialt et comande.
Cligés por tot son hernois[a] mande,
Car le roi siudre li covient ;
Au plus tost qu'il puet a cort vient,
Mes bien fu atornez einçois,
Vestuz a guise de François.
Maintenant que il vint a cort,
Chascuns encontre lui acort,
Que uns ne autres n'i areste,
Einz ont fet tel joie et tel feste,
Com il onques pueent greignor ;
Et tuit cil l'apelent seignor
Qu'il avoit pris au tornoier,
Mes il lor vialt a toz noier,
Et dit que trestuit quite soient
De lor foiz, s'il cuident et croient
Que ce fust il qui les preïst.
N'i a un seul qui ne deïst :
« Ce fustes vos, bien le savons.
Vostre acointance chiere avons,
Et molt vos devrïens amer,
Et prisier et seignor clamer,
Qu'a vos n'est nus de nos parauz.
Tot autresi con li solauz
Estaint les etoiles menues,
Que la clartez n'an pert es nues,
La ou li rai del soloil nessent :
Ausi estaignent et abessent
Noz proesces contre les voz,
Si soloient estre les noz
Molt renomees par le monde. »
Cligés ne set qu'il lor responde,

car, à son avis, ces louanges unanimes dépassent celles qu'il attendait. Elles lui font pourtant plaisir en dépit de la gêne qu'il en éprouve. Le sang lui monte au visage ; tous constatent ainsi son profond embarras. Ils l'accompagnent dans la salle du palais et le conduisent devant le roi. Ils en finissent alors avec leurs éloges et leurs compliments. C'était justement l'heure du repas. Les domestiques s'empressaient de mettre les tables qui furent aussitôt dressées dans le palais[1]. Les uns prenaient les serviettes, les autres tenaient des bassins et offraient de l'eau à tous ceux qui se présentaient. Ils se lavèrent les mains et s'installèrent. Le roi prit Cligès par la main, le fit asseoir devant lui, car il souhaitait mieux le connaître. Inutile d'évoquer ici le repas car les mets furent très copieux, à croire qu'un bœuf ne coûtait qu'un denier. Après le repas, le roi ne resta pas silencieux : « Ami, fait-il, je voudrais bien savoir si vous avez délaissé ma cour par orgueil dès votre entrée dans ce pays. Pourquoi avez-vous fui notre compagnie ? Pourquoi changiez-vous sans cesse la couleur de vos armes ? Comment vous appelez-vous et de quelle région venez-vous ?

— Je ne vous cacherai rien », dit Cligès. Il répondit alors à toutes les questions du roi et quand le roi le reconnut, il le prit dans ses bras et lui témoigna son bonheur. Pas un seul ne refusa de lui exprimer sa sympathie et monseigneur Gauvain, en apprenant son nom, l'embrassa et le cajola encore plus que

Car plus le loent tuit ansanble[a]
Que[b] il ne voldroit, ce li sanble ;
Mes bel li est, si en a honte :
Li sans an la face li monte,
Si que tot vergoignier le voient.
Par mi la sale le convoient,
Si l'ont devant le roi conduit ;
Mes la parole leissent tuit
De lui loer et losengier.
Ja fu droite ore de mangier,
Si corrurent les tables metre
Cil qui s'an durent antremetre ;
Les tables sont el palés mises ;
Li un ont les toailles prises,
Et li autre les bacins tienent,
Si donent l'eve a cez qui vienent,
Tuit ont lavé, si sont assis.
Et li rois a par la main pris
Cligés, si l'asist devant lui,
Car molt voldra savoir ancui
De son estre, s'il onques puet.
Del mangier a parler n'estuet,
Car si furent li mes plenier
Con s'an eüst buef a denier.
Quant toz lor mes orent eüz,
Lors ne s'est plus li rois teüz.
« Amis, fet il, aprendre vuel
Se vos lessastes par orguel
Qu'a ma cort venir ne deignastes,
Tantost qu'an cest païs antrastes,
Et por coi si vos estrangiez
De nos, et voz armes changiez,
Et vostre non me raprenez,
Et de quel gent vos estes nez. »
Cligés respont : « Ja celez n'iert. »
Tot ce que li rois li requiert
Si l'a dit et reconeü.
Et quant li rois l'a coneü,
Lors l'acole, lors li fet joie,
N'i a nul qui ne le conjoie[c],
Et messire Gauvains le sot,
Qui desor toz l'acole et jot ;

les autres. Tout le monde embrassait et fêtait Cligès. Dans toutes les conversations, on louait sa beauté et sa prouesse. Le roi l'aimait et l'honorait plus qu'aucun de ses neveux. Cligès resta avec le roi jusqu'au retour des beaux jours et parcourut la Bretagne, l'Île-de-France, la Normandie. Il accomplit beaucoup d'exploits chevaleresques et mit excellemment sa vaillance à l'épreuve. Pourtant, sa plaie d'amour ne s'atténuait pas plus qu'elle ne s'adoucissait. Son plus profond désir ne tenait chaque jour qu'en une seule pensée. Il se souvenait de Fénice qui, même lointaine, torturait son cœur[1]. L'envie lui prit de s'en aller car il avait été trop longtemps privé de voir la femme la plus désirée que quiconque ait jamais pu désirer, et il ne pourra plus vivre loin d'elle. Il prépara son retour en Grèce, prit congé, puis s'en alla. À mon avis, monseigneur Gauvain et le roi furent très affectés de ne pas pouvoir le retenir. Il tarde à Cligès de retrouver celle qu'il aime et désire ; il presse son voyage par terre et par mer mais le chemin lui paraît trop long. Il est trop impatient de revoir celle qui lui enlève et lui confisque son cœur. Pourtant, elle le lui rend bien et lui restitue son dû puisqu'elle lui accorde son propre cœur en échange du sien ; elle ne l'aime pas moins que lui. Mais Cligès n'en est pas certain, il n'existe aucun accord ni aucune promesse en la matière et il se lamente douloureusement. Elle se lamente également, torturée et tuée par Amour.

Trestuit l'acolent et conjoient,
Et tuit cil qui de lui parloient
Dïent que molt est biax et preuz.
Plus que nus de toz ses neveuz
L'ainme li rois et plus l'enore.
Cligés avoec le roi demore
Desi qu'au novel tans d'esté,
S'a par tote Bretaingne esté,
Et par France et par Normandie
S'a fet mainte chevalerie,
Tant que bien s'i est essaiez ;
Mes l'amor don il est plaiez
Ne li aliege[a] n'asoage ;
La volanté de son corage
Toz jorz en un panser le[b] tient :
De Fenice li resovient
Qui, loing de lui, son cuer travaille.
Talanz[c] li prant que il s'an aille,
Car trop a fet grant consirree[d]
De veoir la plus desirree
C'onques nus puisse desirrer,
Ne s'an voldra plus consirrer.
De raler en Grece s'atorne,
Congié a pris, si s'an retorne.
Mes molt pesa, si con je croi,
Mon seignor Gauvain et le roi,
Quant plus nel pueent retenir.
Tart li est qu'il puisse venir
A celi qu'il aimme et covoite,
Et par terre et par mer esploite ;
Si li est molt longue la voie,
Molt li tarde que celi voie
Qui son cuer li fortret et tolt.
Mes bien li rant et bien li solt
Et bien li restore sa toste,
Quant ele li redone a soste[e]
Le suen, qu'ele n'ainme pas mains.
Mes il n'en est mie certeins,
N'onques n'en ot plet ne covant,
Si se demante duremant.
Et ele ausi se redemante,
Cui Amors ocit et tormante,

Rien ne lui plaît et rien n'est agréable à ses yeux depuis l'instant où elle l'a perdu de vue. Elle ne sait même pas s'il est vivant et cela soulève en elle une grande douleur. Cligès approche péniblement. Heureusement, il bénéficie d'un vent favorable et n'affronte aucune tempête. Il accoste tout joyeux au port de Constantinople.

La nouvelle se répand dans la ville : qu'elle plaise à l'empereur et cent fois plus à l'impératrice, qui oserait en douter ? Cligès et ses compagnons rentrent en Grèce, directement par le port de Constantinople. Les plus nobles et les plus hauts personnages de la cité viennent les accueillir au port. Accompagné de l'impératrice, l'empereur précède tout le monde. Dès qu'il aperçoit Cligès, il se précipite pour le prendre dans ses bras et pour le saluer. Quand Fénice le salue, chacun d'eux change de couleur en présence de l'autre. Alors qu'ils se frôlaient presque, il était étonnant de les voir éviter toute étreinte et tout baiser, ces baisers qu'Amour affectionne. Une embrassade eût été une incroyable folie ! De tous côtés, les gens accourent, séduits par le spectacle. Un long cortège à pied et à cheval accompagne Cligès dans toute la cité, jusqu'au palais impérial. On ne dira rien de la joie qui régna, des honneurs qu'on lui rendit et de la serviabilité de ses hôtes. Chacun met son point d'honneur à faire tout ce qu'il croit être agréable à Cligès.

Ne riens qu'ele poïst veoir
Ne li pot pleire ne seoir,
Puis icele ore que nel vit ;
N'ele ne set pas se il vit,
Don granz dolors an cuer li toche.
Mes Cligés duremant aproche,
Et de ce li rest bien cheü
Que sanz tormant a vant eü,
S'a pris a joie et a deport
Devant Costantinoble port.
En la cité vint la novele :
S'ele fu l'empereor bele
Et l'empereriz cent tanz plus,
De ce mar dotera ja nus.
Cligés, il et sa conpaingnie,
Sont repeirié en Grifonie,
Droit au port de Costantinoble.
Tuit li plus haut et li plus noble
Li vienent au port a l'encontre.
Et quant l'enpereres l'ancontre,
Qui devant toz i fu alez,
Et l'empereriz lez a lez,
Devant toz le cort acoler
L'empereres[a] et saluer.
Et quant Fenice le salue,
Li uns por l'autre color mue,
Et mervoille est se il se tienent,
La ou prés a prés s'antrevienent,
Qu'il ne s'antracolent et beisent
D'icez beisiers qui Amor pleisent ;
Mes folie fust et forsens.
Les genz acorent de toz sens,
Qui a lui veoir se deduient ;
Par mi la cité le conduient
Tuit, et a pié, et a cheval,
Jusqu'au palés emperial.
De la joie qui ci fu feite
N'iert ore parole retreite,
Ne de l'enor ne del service ;
Mes chascuns a sa poinne mise
A feire quanqu'il cuide et croit
Que Cligés pleise et bel li soit.

Son oncle lui abandonne alors tout ce qu'il possède, à l'exception de la couronne. Pour lui être agréable, il le laisse prendre à loisir tout l'argent et le trésor qu'il veut. Cligès n'a cure de l'argent ou de l'or dans la mesure où il n'ose pas dévoiler sa pensée à celle qui hante ses nuits. Il aurait bien envie de lui avouer ses sentiments s'il ne craignait pas son refus. Il peut en effet la voir toute la journée et s'asseoir tout seul à ses côtés. Nul ne le lui interdit, car personne n'y voit de mal et personne ne pense à mal.

Longtemps après son retour, il vint un jour tout seul dans la chambre de celle qui n'était pas son ennemie et, sachez-le, la porte ne lui fut pas brutalement fermée à son arrivée. Il s'accouda près d'elle alors que tout le monde s'était retiré. Il n'y avait personne auprès d'eux pour surprendre leurs paroles. Fénice le fit d'abord parler de la Bretagne puis elle l'interrogea sur l'esprit et les qualités de monseigneur Gauvain. Elle aborda enfin le sujet qui causait son inquiétude : elle lui demanda s'il avait aimé une dame ou une demoiselle là-bas. Cligès ne fut guère embarrassé par la question et ne tarda pas à lui répondre. Il sut très vite trouver une réplique : « Ma dame, j'ai aimé là-bas mais je n'ai pas aimé une personne de là-bas ! En Bretagne, mon corps privé de son cœur était comme l'arbre sans son écorce. Depuis que j'ai quitté l'Allemagne, je ne sais pas ce que mon cœur est devenu, sinon qu'il vous a suivie ici.

Car ses[a] oncles li abandone
Tot quanqu'il a, fors la corone ;
Bien vialt qu'il praingne a son pleisir
Quanqu'il voldra por lui servir,
Ou soit d'argent ou de tresor ;
Mes il n'a soing d'argent ne d'or,
Quant son panser descovrir n'ose
A celi por cui ne repose,
Et boene eise a a li del dire,
S'il ne dotast de l'escondire ;
Car tote jor la puet veoir
Et seul a seul lez li seoir,
Sanz contredit et sanz desfanse,
Car nus n'i entant mal ne panse.
Grant piece aprés ce qu'il revint,
Un jor seus an la chanbre vint
Celi qui n'ert pas s'anemie,
Et bien sachiez, ne li fu mie
Li huis a l'encontre botez.
Delez li se fu acotez,
Et tuit se furent trait en sus,
Si que prés d'ax ne se sist nus
Qui lor paroles entandist.
Fenice a parole l'en mist
De Bretaigne premieremant ;
Del san et de l'afeitemant
Mon seignor Gauvain li anquiert,
Tant qu'an la parole se fiert
De ce dom ele se cremoit :
Demanda li se il amoit
Dame ne pucele el païs.
A ce ne fu mie restis
Clygés, ne lanz de bien respondre ;
Isnelemant li sot espondre,
Des que ele l'en apela :
« Dame, fet il, j'amai de la,
Mes n'amai rien qui de la fust.
Ausi com escorce sanz fust
Fu mes cors sanz cuer an Bretaingne.
Puis que je parti d'Alemaingne,
Ne soi que mes cuers se devint,
Mes que ça aprés vos[b] s'an vint.

Mon cœur était d'un côté et mon corps se trouvait ailleurs. Je n'avais pas quitté la Grèce car mon cœur y était revenu, voilà pourquoi je suis revenu à mon tour. Pourtant, il ne revient pas vers moi, il ne rentre pas chez lui et je ne peux pas le faire revenir. Ce n'est pas ce que je cherche, à vrai dire, et ce n'est même pas en mon pouvoir. Et vous-même, comment allez-vous depuis que vous êtes arrivée dans ce pays ? Quelle joie y avez-vous connue ? Les gens vous plaisent-ils ? Et le pays ? Oui, je ne dois pas vous poser d'autre question que celle-ci : le pays vous plaît-il ? — Il ne m'a jamais plu mais, à présent, une joie et un plaisir nouveaux naissent en moi. Même en échange de Pavie et de Plaisance, sachez que je n'y renoncerais pas car mon cœur ne peut s'en détacher et je ne le forcerai pas à le faire. En moi, il n'y a que l'écorce car je vis sans cœur, je suis privée de mon cœur. Je ne suis jamais allée en Bretagne et pourtant, ces derniers temps, en Bretagne, mon cœur a conclu sans moi un bon accord ! — Ma dame, puisque votre cœur était là-bas, dites-moi quand il y est allé, à quel moment, en quelle saison. Si c'est une chose que vous pouvez me dire à moi ou à quelqu'un d'autre, dites-moi donc s'il y était quand j'y étais moi-même ? — Oui, mais vous ne l'avez pas su. Il y était quand vous y étiez et il a quitté ce pays avec vous. — Dieu, je ne l'ai pas su et je ne l'ai pas vu. Dieu, pourquoi ne l'ai-je pas su ? Si je l'avais su, assurément, ma dame, je lui aurais tenu bonne compagnie. — Cela m'aurait beaucoup réconfortée.

Ça fu mes cuers, et la mes cors.
N'estoie pas de Grece fors,
Car mes cuers i estoit venuz,
Por cui je sui ça revenuz.
Mes il ne vient ne ne repeire
Ne je nel puis a moi retreire,
Ne nel quier certes ne ne puis.
Et vos comant a esté puis
Qu'an cest païs fustes venue ?
Quel joie i avez puis eüe ?
Plest vos la gent, plest vos la terre ?
Je ne vos doi de plus requerre,
Fors tant se li païs vos plest.
- Einz ne me plot, mes or me nest
Une joie et une pleisance.
Por Pavie ne por Pleisance[a]
Sachiez ne la voldroie perdre,
Car mon cuer n'en puis desaerdre,
Ne je ne l'en ferai ja force.
En moi n'a mes fors que l'escorce,
Car sanz cuer vif et sanz cuer sui.
N'onques en Bretaigne ne fui,
Et si a mes cuers sanz moi fet
An Bretaigne ouan maint bon plet[b].
- Dame, quant fu vostre cuers la,
Dites moi quant il i ala,
An quel tans et an quel seison,
Se c'est chose que par reison
Doiez dire moi ne autrui,
S'il i fu lors quant je i fui.
- Oïl, mes ne le coneüstes.
Il i fu lors quant vos i fustes,
Et avoec vos s'an departi.
- Dex, je ne l'i soi, ne ne vi.
Dex, que nel soi ? Se le seüsse,
Certes, dame je li eüsse
Boene conpaingnie porté.
- Molt m'eüst or reconforté.

Ami, vous auriez dû le faire ! J'aurais réservé en effet un bon accueil à votre cœur s'il lui avait plu de venir là où il aurait pu me trouver. — Ma dame, vraiment, il est venu vous trouver ! — Me trouver ? Alors, il n'a pas vraiment connu l'exil parce que le mien est allé le rejoindre. — Ma dame, nos deux cœurs sont donc ici avec nous, à vous entendre, car le mien vous appartient tout entier. — Ami, vous avez aussi le mien et nous voilà d'accord. Sachez-le bien, et que Dieu me garde : jamais votre oncle n'eut de moi la moindre part, car cela ne me plaisait pas et votre oncle n'eut jamais le loisir de me posséder. Il ne m'a pas encore connue charnellement, comme Adam connut sa femme. On m'appelle « dame » à tort et celui qui m'appelle ainsi ignore que je suis pucelle, je le sais bien. Même votre oncle l'ignore car il a bu un breuvage qui endort et il croit veiller pendant son sommeil. Il a ainsi l'impression de prendre son plaisir avec moi, comme si j'étais entre ses bras, mais je l'ai mis à l'écart. Mon cœur est tout à vous ; mon corps est tout à vous et personne ne pourra s'autoriser de mon exemple pour commettre une vilenie. Quand mon cœur s'est rendu à vous, il vous a donné et promis le corps de sorte que personne d'autre n'y aura part. À cause de vous, Amour m'a infligé une blessure dont je ne pensais jamais guérir ; vous m'avez fait beaucoup souffrir. Si je vous aime et si vous m'aimez, on ne vous appellera pas Tristan pour autant, et moi, je ne serai jamais Yseut[1]. Notre amour n'aurait rien de preux

Amis, bien le deüssiez feire,
Car je fusse molt deboneire
A vostre cuer, se lui pleüst
A venir la ou me seüst.
- Dame, certes, o[a] vos vint il !
O moi ? N'ot il pas trop d'essil,
Qu'ausi rala li miens o vos.
- Dame, don sont ci avoec nos
Endui li cuer, si con vos dites ;
Car li miens est vostres toz quites.
- Amis, et vos ravez le mien,
Si nos antravenomes bien.
Et sachiez bien, se Dex me gart,
Qu'ainz vostre oncles n'ot en moi part,
Car moi ne plot, ne lui ne lut.
Onques ancor ne me conut[b],
Si com Adanz conut sa fame.
A tort sui apelee dame,
Mes bien sai, qui dame m'apele
Ne set que je soie pucele,
Neïs vostre oncles nel set mie,
Qu'il a beü de l'endormie,
Et veillier cuide, quant il dort :
Si li sanble que son deport
Ait de moi tot a sa devise,
Ausi con s'antre mes braz gise ;
Mes bien l'en ai mis au defors.
Vostre est mes cuers, vostre est mes cors,
Ne ja nus par mon essanplaire
N'aprendra vilenie a faire ;
Car quant mes cuers an vos se mist,
Le cors vos dona et promist,
Si qu'autres ja part n'i avra.
Amors por vos si me navra
Que ja mes ne cuidai garir :
Si m'avez fet maint mal sofrir.
Se je vos aim et vos m'amez
Ja n'en seroiz Tristanz clamez
Ne je n'an serai ja Yseuz,
Car puis ne seroit l'amors preuz,

car il encourrait le blâme et recèlerait le vice. Jamais vous n'obtiendrez d'autre plaisir de mon corps que celui que vous avez actuellement, si nous n'étudiez pas un moyen de m'enlever à votre oncle et de m'arracher à son union, de sorte qu'il ne puisse plus me retrouver ni nous blâmer, ni moi, ni vous, et qu'il ne sache à qui s'en prendre. Réfléchissez-y cette nuit et demain vous viendrez m'exposer la meilleure solution. De mon côté, j'y réfléchirai également. Venez me voir demain matin à mon lever. Chacun exposera son plan et nous réaliserons celui qui nous paraîtra le meilleur. »

Après avoir entendu les volontés de Fénice, Cligès promet de les respecter scrupuleusement. Il la quitte, heureuse, et heureux, il s'en va ; durant la nuit, chacun veille dans son lit, ravi de bâtir ce qui lui semble le meilleur projet. Le lendemain, sitôt levés, ils se retrouvent et se consultent en secret, comme la situation l'exigeait. Cligès parle le premier de son plan médité pendant la nuit : « Ma dame, je crois qu'il n'y a pas de meilleure solution pour nous que d'aller en Bretagne. C'est là que j'ai pensé vous emmener. Ne vous y opposez pas, je vous en prie ! Hélène, emmenée par Pâris, avait jadis été reçue à Troie avec une joie immense[1], mais en votre honneur une plus grande joie encore régnera sur toutes les terres du roi, mon oncle, pour nous fêter, vous et moi.

Qu'il i avroit blasme ne vice.
Ja de mon cors n'avroiz delice
Autre que vos or en avez,
Se apanser ne vos poez
Comant je poïsse estre anblee
A vostre oncle et desasanblee,
Si que ja mes ne me retruisse,
Ne moi ne vos blasmer ne puisse,
Ne ja ne s'an sache a cui prandre.
Enuit vos i covient antendre,
Et demain dire me savrez
Le mialz que pansé en avrez,
Et je ausi i pensserai.
Demain, quant levee serai,
Venez matin a moi parler,
Et dira chascuns son pensser
Et ferons a oevre venir
Celui que mialz voldrons tenir. »
Quant Cligés ot sa volanté,
Si li a tot acreanté,
Et dist que molt sera bien fet.
Liee la leisse et liez s'an vet.
Et[a] la nuit chascuns an son lit
Voille, et est chascuns an delit
De panser ce qui boen li sanble.
L'andemain revienent ansanble,
Maintenant qu'il furent levé,
Et furent a consoil privé,
Si com il lor estoit mestiers[b].
Cligés dit et conte premiers
Ce qu'il avoit pansé la nuit :
« Dame, fet il, je croi et cuit
Que mialz feire ne porrïens
Que s'an Bretaingne en alïens ;
La ai pansé que vos an maingne.
Or gardez qu'an vos ne remaingne !
C'onques ne fu a si grant joie
Eleinne reçeüe a Troie,
Quant Paris l'i ot amenee,
Que plus n'en soit de vos menee
Par tote la terre le roi,
Mon oncle, de vos et de moi.

Si cela ne vous plaît pas, exposez-moi votre plan, car je suis prêt, quoi qu'il arrive, à suivre vos idées ! — Voici mon plan, répondit-elle. Je n'irai pas avec vous, comme vous venez de le dire. Dans le monde entier en effet, on parlerait alors de nous comme d'Yseut la Blonde et de Tristan[1]. Dès que nous serions vraiment partis, tout le monde, ici ou là, blâmerait notre volupté. Personne ne raconterait notre histoire comme il faut et personne ne la croirait sincère. Qui croirait donc que je me suis échappée vraiment intacte et vierge des liens du mariage conclu avec votre oncle ? On me prendrait pour une gaillarde ou une insensée, et vous pour un fou. Il est bon d'observer et de retenir la recommandation de saint Paul. À celui qui ne veut pas rester chaste, saint Paul conseille une sage conduite n'entraînant aucun grief, aucun blâme et aucun reproche[2]. Il est bon de faire taire une bouche médisante ; voilà une tâche qui peut vous paraître indifférente mais dont je peux venir à bout. Je veux en effet passer pour morte ; tel est mon plan. Je vais bientôt feindre une maladie. De votre côté, songez à ma sépulture ! Arrangez-vous pour que la sépulture et le cercueil que vous me ferez fabriquer ne provoquent ni ma mort ni mon étouffement et que personne ne conçoive jamais le moindre soupçon. Trouvez-moi un lieu de repos tel que, quand la nuit tombera, vous viendrez me tirer de là et que personne d'autre que vous ne me voie.

Et se ce bien ne vos agree,
Dites moi la vostre pansee,
Car je sui prez que qu'an aveingne,
Que a vostre consoil me teingne. »
Cele respont : « Et je dirai :
Ja avoec vos ensi n'irai,
Car lors seroit par tot le monde
Ausi come d'Ysolt la Blonde
Et de Tristant de nos parlé ;
Quant nos an serïens alé,
Et ci et la, totes et tuit
Blasmeroient nostre deduit.
Nus ne diroit ne devroit croirre
La chose si com ele est voire.
De vostre oncle qui crerroit dons
Que je si li fusse an pardons
Pucele estorse et eschapee ?
Por trop baude et trop estapee
Me tendroit l'en et vos por fol.
Mes le comandemant saint Pol
Fet boen garder et retenir :
Qui chaste ne se vialt tenir,
Sainz Pos a feire bien anseingne
Si sagement que il n'an preingne
Ne cri ne blasme ne reproche.
Boen estoper fet male boche,
Et de ce, s'il ne vos est grief,
Puis je molt bien venir a chief ;
Car je me voldrai feire morte,
Si com mes pansez le m'aporte ;
Malade me ferai par tens,
Et vos resoiez an porpens
De porveoir ma sepouture.
A ce metez antente et cure
Que feite soit an tel meniere
Et la sepouture et la biere
Que je n'i muire ne estaingne,
Ne ja nus garde ne s'an praingne,
Et si me querez tel repeire,
La nuit, quant vos m'an voldroiz treire,
Que ja nus fors vos ne me voie ;
Ne nule riens ne me porvoie,

Tout ce dont j'aurai besoin, c'eſt vous qui me l'apporterez, vous en qui je me remets totalement. C'eſt vous seul qui serez à mon service pour toute ma vie. Vous serez mon ami et mon serviteur. Tout ce que vous ferez pour moi me plaira et jamais je ne deviendrai la souveraine d'un empire dont vous ne serez pas le maître. Quand vous me tiendrez compagnie, un endroit misérable, obscur et morne me sera plus clair que toutes les salles de palais. Quand je vous posséderai et que je vous verrai, je serai la souveraine absolue et le monde entier m'appartiendra. Si ce plan eſt habilement exécuté, nul n'en dira jamais de mal car personne n'y verra le moindre mal. Dans tout l'empire, on croira que mon corps a pourri en terre. Thessala ma nourrice, la gouvernante qui a toute ma confiance, m'apportera son aide fidèle car elle eſt très intelligente, et je me fie totalement à elle. » Après avoir entendu son amie, Cligès répond : « Ma dame, si tout cela eſt possible, et si vous pensez que votre gouvernante peut vous apporter d'utiles conseils, il ne nous reſte plus qu'à nous préparer et à agir vite. Si nous manquons de bon sens, alors nous sommes irrémédiablement perdus. J'ai un maître d'œuvre[1] à qui je vais m'adresser. Il taille et sculpte des merveilles. On le connaît partout pour ses chefs-d'œuvre de sculpture ou de peinture. Il s'appelle Jean et il eſt mon serf[2]. Dans tous les métiers, si singuliers soient-ils, il se montre insurpassable, pour peu qu'il en relève le défi.

Dont j'aie meſtier ne besoing,
Fors vos cui je m'otroi et doing.
Ja mes an treſtote ma vie
Ne quier d'autre home eſtre servie.
Mes amis, mes sergenz serez ;
Boen m'iert quanque vos me ferez,
Ne ja mes ne serai d'empire
Dame, se vos n'en eſtes sire.
Uns povres leus, oscurs et pales,
M'iert plus clers que totes ces sales,
Quant vos serez ansanble o moi.
Se je vos ai et je vos voi,
Dame serai de toz les biens
Et toz li mondes sera miens.
Et se la[a] chose eſt par san feite,
Ja en mal ne sera retreite,
Car ja nus n'en porra mesdire :
Qu'an cuidera par tot l'empire
Que je soie an terre porrie,
Et Tessala qui m'a norrie,
Ma meſtre en cui je molt me croi,
M'en eidera en boene foi,
Car molt eſt sage, et molt m'i fi. »
Cligés, quant s'amie entandi,
Respont : « Dame, se il puet eſtre
Et vos cuidiez que voſtre meſtre
Vos an doie a droit conseillier,
N'i a fors de l'apareillier
Et del feire haſtivemant ;
Mes se nel feisons sagemant,
Alé somes sanz recovrier.
Un meſtre ai que j'en vuel proier,
Qui mervoilles taille et deboisse :
N'eſt terre ou l'en ne le conoisse
Par les oevres que il a feites,
Et deboissiees et portreites ;
Jehanz a non et s'eſt mes sers.
N'eſt nus meſtiers, tant soit divers,
Se Jehanz i voloit entandre,
Que a lui se poïſt nus prandre ;

Comparés à lui, tous les autres sont novices comme enfants en nourrice. Ceux d'Antioche et ceux de Rome ont appris leur métier en imitant ses œuvres[1]. Il n'y a pas plus loyal que lui. Je le mettrai pourtant à l'épreuve et, si je le trouve digne de confiance, je l'affranchirai ainsi que ses héritiers. Je serai sincère envers lui et lui exposerai votre plan, à la condition qu'il promette et jure de m'aider loyalement et de ne pas me trahir.

— Qu'il en soit ainsi ! » répondit Fénice. Cligès sortit avec sa permission et s'en alla. Fénice convoqua sa gouvernante Thessala qu'elle avait amenée de son pays natal. Thessala arriva sur-le-champ, sans le moindre retard, mais elle ignorait pourquoi sa maîtresse l'appelait. Elle lui demanda discrètement ce qu'elle voulait et ce qu'elle souhaitait. Fénice ne lui cacha rien ; elle lui dévoila ses moindres pensées : « Nourrice, fait-elle, je sais bien que vous tairez tout ce que je vais vous dire, car j'ai eu le temps de vous connaître et j'ai toujours remarqué votre grande intelligence. Je vous aime pour tout le bien que vous m'avez déjà fait. Je vous confie tous mes maux et je cherche conseil auprès de vous seule. Vous savez bien pourquoi je ne dors plus, vous connaissez mes pensées et mon désir. Mes yeux ne peuvent plus rien m'offrir d'agréable à contempler, excepté une chose dont je ne pourrai jamais jouir, sauf si je la paye très cher.

Car anvers lui sont tuit novice,
Com anfes qui eſt a norrice.
As soes oevres contrefeire
Ont apris quanqu'il sevent feire
Cil d'Antioche et cil de Rome ;
Mes an ne set plus leal home.
Mes or le voldrai esprover,
Et se je i puis foi trover,
Lui et ses oirs toz franchirai,
Ne ja vers lui n'en tricherai
Que voſtre consoil ne li die,
Se il ce me jure et afie
Que leaumant m'an eidera,
Ne ja ne m'an descoverra. »
Cele respont : « Or soit ensi. »
A tant Cligés fors s'en issi
Par son gré et si s'en ala.
Et cele mande Tessala,
Sa meſtre qu'ele ot amenee
De sa terre dom el fu nee ;
Et Tessala vint eneslore
Qu'ele ne tarde ne demore ;
Mes el ne set por coi la mande.
A privé consoil li demande
Que ele vialt et que li pleſt.
Cele ne li çoile, ne teſt
De son panser nes une rien.
« Meſtre, fet ele, je sai bien
Que chose que je ci vos die
N'iert ja par vos avant oïe,
Car molt vos ai bien esprovee
Et molt vos ai sage trovee :
Tant m'avez fet que molt vos aim.
De toz mes max a vos me claim,
Ne je n'an praing aillors consoil.
Vos savez bien por coi je voil,
Et que je pans et que je voel.
Rien ne pueent veoir mi oel,
Fors une chose qui me pleise ;
Mes je n'en avrai ja mon eise,

J'ai désormais trouvé le cœur ami car je le désire comme il me désire. Si je souffre, il souffre également de ma douleur et de ma peine. Il faut donc que je vous révèle ma pensée et ma conversation avec lui ainsi que la décision que nous avons prise d'un commun accord. » Elle lui dit alors qu'elle veut simuler la maladie et qu'elle se plaindra tant qu'à la fin elle passera pour morte. La nuit venue, Cligès l'enlèvera, « Ainsi nous serons ensemble pour toujours. » C'est la seule solution, à son avis, pour qu'ils aient une chance de survivre. Si elle était assurée de trouver l'aide de Thessala, elle réaliserait ce plan de bon cœur. « Mais ma joie et mon bonheur tardent trop ; ils sont trop loin de moi. » Sa nourrice lui promet de l'aider pour tout. Elle n'a rien à craindre, elle se dépensera sans compter dès qu'elle se sera mise au travail. Toute personne appelée à voir Fénice sera persuadée que l'âme de cette dernière a quitté son corps après l'absorption d'un breuvage qui la rendra froide, sans couleur, pâle et raide, la privant de parole et de souffle. Et pourtant, elle sera vivante et en bonne santé, insensible au plaisir et à la douleur, rien ne l'incommodera durant un jour et une nuit entière, ni dans son tombeau ni dans son cercueil.

Après l'avoir bien écoutée, Fénice lui répondit : « Ma dame, je m'en remets totalement à vous et ne m'occupe plus de rien.

S'ainçois molt chier ne le conper.
Et si ai ja trové mon per :
Car jel vuel, il me revialt ;
Se je me duel, il se redialt
De ma dolor et de m'angoisse.
Or m'estuet que vos reconoisse
Mon penser et mon parlemant,
A coi nos dui tant seulemant
Nos somes pris et acordé. »
Lors li a dit et recordé
Qu'ele se vialt malade faindre,
Et dit que tant se voldra plaindre
Qu'an la fin morte se fera,
Et la nuit Cligés l'anblera,
« Si serons mes toz jorz ansanble. »
En autre guise, ce li sanble,
Ne porroient avoir duree,
Mes s'ele estoit aseüree
Que ele l'en volsist eidier,
Ausi come por sohaidier
Devroit feire ceste besoingne ;
« Mes trop me tarde et trop m'esloingne
Ma joie et ma boene aventure. »
Et sa mestre li aseüre
Qu'ele l'en eidera del tot,
Ja n'en ait crieme ne redot,
Et dit que tel poinne i metra,
Puis qu'ele s'an entremetra,
Que ja n'iert uns seus qui la voie,
Que tot certainnemant ne croie
Que l'ame soit del cors sevree,
Puis qu'ele l'avra abevree
D'un boivre qui la fera froide,
Descoloree, pale et roide,
Et sanz parole et sanz alainne,
Et si estera vive et sainne,
Ne bien ne mal ne sentira
Ne ja rien ne li grevera
D'un jor ne d'une nuit antiere,
N'en sepolture ne an biere.
Quant Fenice ot tot entandu,
Si li a dit et respondu :
« Dame, del tot an vos me met,
De moi sor vos ne m'antremet.

Je suis à vous, pensez à moi, et dites aux gens qui sont ici de s'en aller tous. Je suis malade et ils font trop de bruit. » Thessala leur dit poliment : « Seigneurs, ma dame est souffrante. Elle veut que vous partiez car vous parlez trop et vous êtes trop bruyants. Le bruit l'importune. Elle ne pourra pas se reposer tant que vous resterez dans cette chambre. Pour autant qu'il m'en souvienne, jamais jusqu'à présent je ne l'ai entendue se plaindre d'un mal quelconque, mon chagrin en est d'autant plus grand. Allez-vous-en et ne vous fâchez pas ! Vous ne lui parlerez pas ce soir. » Ils s'en allèrent dès qu'elle en donna l'ordre. Cligès fit discrètement venir Jean dans sa demeure. Il lui confia ceci : « Jean, sais-tu ce que je veux te dire ? Tu es mon serf et je suis ton maître. Je peux te donner ou te vendre, disposer de ta personne ou de tes biens comme s'ils étaient ma propriété. Mais si je peux te confier une affaire à laquelle je pense, tu redeviendras à jamais un homme libre ainsi que tes héritiers[1]. » Jean, qui rêve d'être affranchi, lui répond aussitôt : « Sire, je suis prêt à tout faire pour vous afin de me voir bientôt affranchi avec ma femme et mes enfants. Donnez-moi vos ordres ! Même si la tâche s'avère difficile et qu'elle me vaut tourments et fatigue, elle ne me pèsera pas du tout. De toute façon, malgré moi, il me faudra quand même l'accomplir et laisser tomber mes propres affaires.

Je sui a vos, pansez de moi,
Et dites as genz que ci voi
Que nul n'i ait qui ne s'an voise.
Malade sui, si me font noise. »
Cele lor dit com afeitiee :
« Seignor, ma dame est desheitiee,
Si dit et vialt que en ailliez,
Car trop parlez et trop noisiez,
Et la noise li est malveise ;
Ele n'avra repos ne eise
Tant con seroiz an ceste chanbre.
Onques mes, dom il me remanbre,
N'ot mal don je l'oïsse plaindre,
Et de tant est ma dolors graindre.
Alez vos an, ne vos enuit,
Ne parleroiz a li enuit. »
Vont s'an, lués que l'ot comandé.
Et Cligés a Jehan mandé
A son ostel priveemant ;
Si li a dit celeemant :
« Johan, sez tu que te voel dire ?
Tu es mes sers, je sui tes sire,
Car je te puis doner ou vandre,
Et ton cors et ton avoir prandre,
Come la chose qui est moie.
Mes s'an toi fier me pooie
D'un mien afeire a coi je pans,
A toz jorz mes seroie frans,
Et li oir qui de toi seront. »
Et Jehanz maintenant respont,
Qui molt desirre la franchise :
« Sire, fet il, tot a devise
N'est chose que je ne feïsse,
Mes que par tant franc me veïsse,
Et ma fame et mes anfanz quites.
Vostre comandemant me dites :
Ja n'iert la chose si grevainne
Que il me soit travauz ne painne,
Ne ja ne me grevera rien.
Et sanz ce, maleoit gré mien,
Le me covandroit il a feire
Et leissier tot le mien afeire.

— Oui, Jean, mais c'eﬆ une chose que ma bouche n'ose pas te révéler, si tu ne me fais pas le serment et si tu ne me jures pas de m'aider fidèlement et de ne jamais me trahir. — Volontiers, sire, répondit Jean. Vous auriez tort de ne pas me croire car, pour le reste de mes jours, je vous jure et vous promets de ne jamais dire quoi que ce soit qui vous pèse ou qui vous peine. — Jean, même si je devais endurer le martyre, il n'y a personne à qui j'oserais dire ce qui me pousse à te demander conseil. Je me laisserais plutôt crever les yeux. Mais j'ai suffisamment de preuves de ta loyauté et de ton intelligence pour te révéler mon sentiment. Toi, j'en suis sûr, tu accéderas à mes désirs, à la fois par ton aide et par ton silence. — Oui, sire, si Dieu me vient en aide ! » Cligès lui raconte alors toute la vérité. Quand son maître lui révèle le secret dont je vous ai déjà parlé, Jean lui assure qu'il mettra tout son savoir-faire dans la réalisation du cercueil, puis il lui propose de l'emmener voir une de ses maisons que personne, pas même sa femme ni ses enfants, n'avait encore vue. Il lui montrera cette réalisation, s'il veut bien l'accompagner dans son atelier de peinture et de sculpture, tout seul, sans autre témoin. Il lui montrera l'endroit le plus beau et le plus exquis qu'il ait jamais vu. Cligès lui répond : « Allons-y ! »

Un peu à l'écart de la ville, dans un lieu retiré, Jean avait

- Voire, Jehan, mes c'eﬆ tex chose
Que ma boche dire ne l'ose,
Se[a] tu ne me plevis et jures
Et del tot ne m'an aseüres
Que tu a foi m'an eideras
Ne ja ne m'an descoverras.
- Volantiers, sire, dit Jehanz,
Ja mar an seroiz mescreanz,
Car je vos jur bien et plevis
Que ja jor que je soie vis
Ne dirai chose que je cuit
Qui vos griet ne qui vos enuit.
- Jehan, nes por sosfrir martire,
N'eﬆ hom cui je l'osasse dire
Ce don consoil querre te vuel,
Einz me leiroie crever l'uel.
Mes tant te truis leal et sage
Que je te dirai mon corage.
Bien[b] feras, ce cuit, mon pleisir,
Et de l'eidier et del teisir.
- Voire, sire, se Dex m'aït ! »
A tant Cligés li conte et dit
La verité tot en apert ;
Et quant il li a descovert
Le voir, si con vos le savez,
Car oï dire le m'avez,
Lors dit Jehanz qu'il l'aseüre
De bien feire la sepolture
Au mialz qu'il s'an savra pener,
Et dit qu'il le voldra mener
Veoir une soe meison,
Et ce c'onques mes ne vit om,
Ne fame, ne anfant qu'il ait ;
Moﬆerra li ce qu'il a fait,
Se lui pleﬆ que avoec lui aille
La ou il oevre et point et taille
Tot seul a seul, sanz plus de gent ;
Lou plus beau leu et lou plus gent
Li moﬆerra qu'il veïﬆ onques.
Cligés respont : « Alons i donques ! »
Desoz la vile, en un deﬆor
Avoit Jehanz feite une tor,

construit une tour grâce à toutes les ressources de son savoir-faire[1]. C'est là qu'il emmène Cligès et qu'il lui fait visiter les pièces peintes de belles images éclatantes de couleurs. Il lui montre les chambres et les cheminées et lui fait visiter toute la demeure de fond en comble. Durant la visite, Cligès constate que la maison est isolée et inhabitée. Il passe d'une chambre à l'autre jusqu'à ce qu'il ait tout vu. La tour lui plaît tout à fait et il souligne sa beauté et son confort. Sa demoiselle s'y sentira bien, tout le temps qu'elle y vivra, et personne ne saura qu'elle s'y trouve. « Non, sire, c'est vrai, on ne devinera pas sa présence ici. Vous croyez sans doute connaître toute ma tour et mes charmantes trouvailles ? Mais il y a encore des cachettes que personne ne peut trouver et si vous voulez essayer à votre tour, vous aurez beau chercher, vous ne trouverez rien. Quelqu'un d'autre non plus ne serait pas assez subtil et intelligent pour découvrir ici d'autres pièces si je ne les lui indique pas au préalable. Sachez-le, il ne manque rien ici des commodités qu'apprécient les dames. Votre amie n'a plus qu'à venir car cette tour est très belle, confortable et très vaste en bas, comme vous allez le voir. Vous ne pourrez trouver de porte ou d'entrée nulle part. La porte est fabriquée en pierre dure avec une telle ingéniosité et un tel art que vous n'en apercevrez pas la jointure. — Quelle merveille ! fait Cligès. Précédez-moi, je vous suis,

S'i[a] ot par molt grant san pené.
La a Cligés Jehanz mené,
Si le mainne par les estages,
Qui estoient point a ymages,
Beles et bien anluminees.
Les chanbres et les cheminees
Li mostre et sus et jus le mainne.
Cligés voit la meison sostainne,
Que nus n'i maint ne ne converse ;
D'une chanbre en autre traverse,
Tant que tot cuide avoir veü ;
Si li a molt la torz pleü[b],
Et dit que molt est boene et bele :
Bien i sera sa dameisele
Toz les jorz que ele vivra,
Que ja nus hon ne l'i savra.
« Non voir, sire, ja n'iert seüe ;
Or cuidiez vos avoir veüe
Tote ma tor et mes deduiz ?
Encor i a de tex reduiz
Que nus hom ne porroit trover ;
Et se vos i loist esprover
Au mialz que vos porroiz cerchier,
Ja n'i savroiz tant reverchier,
Ne nus, tant soit soutix et sages,
Que plus trovast ceanz estages,
S'ainçois ne li mostre molt bien.
Sachiez, il n'i faut nule rien,
Ne chose qu'a dame coveingne ;
Or n'i a plus mes que ça veingne,
Car molt est bele et aeisiee,
Et s'est par desoz esleisiee
Ceste torz, si con vos verrez,
Ne ja l'uis trover n'i porrez
Ne antree de nule part.
Par tel engin et par tel art
Est fez li huis de pierre dure
Que ja n'i troveroiz jointure.
- Or oi mervoille, fet Cligés,
Alez avant, et je aprés,

car il me tarde de la voir. » Jean s'avance et conduit Cligès par la main jusqu'à une porte polie et pleine, entièrement peinte. Jean s'appuie contre le mur et tient Cligès de la main droite. « Sire, fait-il, personne ne sait qu'il existe une porte et une fenêtre dans ce mur. Croyez-vous possible de passer de l'autre côté sans l'abîmer et sans le démolir ? » Cligès répond qu'il n'y croit pas ; il le croira seulement s'il le voit. Jean promet de lui faire une démonstration et d'ouvrir la porte dans le mur. Comme il avait réalisé lui-même ce travail, Jean lui ouvre la porte sans abîmer ni démolir le mur. Ils la franchissent l'un après l'autre et descendent par un escalier à vis au milieu d'une pièce voûtée où Jean avait son atelier quand il avait envie de travailler. « Sire, là où nous sommes, aucune des créatures de Dieu n'est jamais venue, à l'exception de nous deux. C'est un endroit très confortable, comme vous allez voir. Faites-en votre séjour et la cachette de votre amie ! C'est le logis idéal pour une personne de sa qualité. Il y a des chambres, des salles de bains et, dans des baignoires, de l'eau chaude amenée par des conduites souterraines[1]. Celui qui voudrait disposer d'une demeure confortable pour y cacher son amie devrait chercher fort loin avant d'en trouver une qui lui convienne aussi bien. Vous apprécierez tous ses délicieux avantages quand vous serez allé partout. » Jean lui montra tout.

Car molt m'est tart que je ce voie. »
Lors s'est Jehanz mis a la voie,
Si mainne Cligés par la main
Jusqu'a un huis poli et plain,
Qui toz est poinz et colorez.
Au mur s'est Johanz acostez
Et tint Cligés par la main destre.
« Sire, fet il, huis ne fenestre
N'est hom qui an cest mur seüst ;
Et cuidiez vos que l'en peüst
An nule guise trespasser
Sanz anpirier et sanz quasser ? »
Cligés respont que il nel croit,
Ne nel crerra ja, s'il nel voit.
Lors dit Jehanz qu'il le verra
Et l'uis del mur li overra.
Jehanz, qui avoit feite l'uevre,
L'uis del mur li desserre et oevre,
Si ne le malmet ne ne quasse.
Li uns avant l'autre trespasse,
Et descendent par une viz
Par mi un estage vostiz
Ou Jehanz ses oevres feisoit,
Quant riens a feire li pleisoit.
« Sire, fet il, ci ou nos somes,
N'ot onques de trestoz les homes
Que Dex a fez fors que nos deus,
Et s'est si aesiez cist leus
Con vos verroiz jusqu'a n'a gaires.
An cest leu soit vostre repaires,
Et vostre amie i soit reposte.
Tex ostex est boens a tel oste,
Qu'il i a chanbres et estuves
Et eve chaude par les cuves
Qui vient par conduit desoz terre.
Qui voldroit leu aeisié querre
Por s'amie metre et celer
Molt li covandroit loing aler,
Einz qu'il trovast si covenable.
Molt le tanroiz a delitable,

Il lui fit visiter beaucoup de belles chambres et de plafonds peints ; ses réalisations plurent beaucoup à Cligès. Après la visite de la tour, Cligès lui dit : « Jean, mon ami, je vous affranchis, vous et tous vos héritiers. Mon dévouement pour vous est total. Je veux que mon amie séjourne ici toute seule mais personne ne doit le savoir sauf vous et moi. — Je vous en remercie, lui répondit Jean. Nous avons trop tardé ici et nous n'avons plus rien à y faire. Prenons le chemin du retour ! — Vous avez raison, répliqua Cligès. Allons-nous-en ! » Ils s'en retournent et sortent de la tour. En rentrant en ville, ils entendent les conversations : « Connaissez-vous l'incroyable nouvelle sur l'impératrice, notre souveraine ? Puisse le Saint-Esprit accorder la santé à cette dame bonne et sage ! Elle est alitée en proie à une grave maladie. »

Quand Cligès entendit cette rumeur, il se rendit en hâte à la cour. Toute joie et toute gaieté y avaient disparu. La tristesse et l'abattement régnaient à cause de l'impératrice qui faisait semblant d'être malade ; le mal dont elle se plaignait ne lui causait en réalité ni souffrance ni douleur. Elle avait interdit à tout le monde d'entrer dans sa chambre, tant que ce mal l'oppresserait et tant qu'il tourmenterait son cœur et sa tête. Elle autorisait cependant la visite du roi et de son neveu car elle ne pouvait pas leur interdire sa porte mais si l'empereur, son seigneur,

Quant vos avroiz partot esté. »
Si li a Jehanz tot mostré.
Beles chanbres et votes peintes
Et si li a mostrees maintes
De ses oevres qui mout li plorent.
Quant tote la tor veü orent,
Lors dist[a] Cligés : « Jehan amis,
Vos et trestoz voz oirs franchis,
Et sui vostres trestot sanz bole.
Ceanz vuel que soit tote sole
M'amie, mes nel sache nus
Fors vos et moi et li sanz plus. »
Jehanz respont : « Vostre merci !
Or avons asez esté ci,
N'i avons ore plus que feire,
Si nos metons tost el repeire.
- Bien avez dit, Cligés respont,
Alons nos an. » Lors s'an revont,
Si sont issu fors de la tor ;
En la vile oent el retor
Que li uns a l'autre consoille :
« Vos ne savez con grant mervoille
De ma dame l'empereriz ?
Santé li doint Sainz Esperiz
A la boene dame, a la sage ;
Ele gist an molt grant malage. »
Quant Cligés antant le murmure,
A la cort vint grant aleüre,
Mes n'i ot joie ne deduit,
Car triste et mat estoient tuit
Por l'emperreriz qui se faint,
Car li max dont ele se plaint
Ne li grieve ne ne se dialt ;
S'a dit a toz qu'ele ne vialt
Que nus hom an sa chanbre veingne,
Tant con cist max si fort la teingne,
Don li cuers li dialt et li chiés,
Se li rois n'est, il ou ses niés :
Ces deus n'en ose ele escondire
Mes se l'empereres, ses sire,

ne venait pas la voir, peu lui importait. Pour Cligès au contraire, elle était prête à s'exposer à une grande faute et à un grand danger. Elle se désola qu'il ne vînt pas car c'était lui seul qu'elle avait envie de voir. Mais Cligès sera bientôt devant elle. Il lui aura bientôt raconté tout ce qu'il avait vu et découvert. Il vint devant elle et lui dit tout. Il ne resta pas longtemps cependant car Fénice voulait faire croire que, même ce qui lui plaisait d'habitude, lui était devenu pénible. C'est pourquoi, elle s'écria : « Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Vous m'importunez et vous me faites souffrir ! Mon mal empire tellement que je ne recouvrerai plus jamais la santé ! » La réplique plut beaucoup à Cligès qui s'en alla le visage abattu marqué d'une tristesse comme on n'en vit jamais. Son visage paraît très triste de l'extérieur mais la joie règne au fond de son cœur ; il vit dans l'attente de son bonheur !

Sans ressentir le moindre mal, l'impératrice se plaint et simule la maladie. Parfaitement crédule, l'empereur ne cesse de se désoler et envoie chercher les médecins pour elle. Cependant, elle refuse de voir quiconque et ne permet pas qu'on la touche. L'empereur est tourmenté par ses propos. Elle dit en effet qu'un seul médecin est capable de lui rendre la santé, s'il en a la volonté. Il la fera mourir ou vivre ; elle remet sa santé et sa vie entre ses mains. On croit qu'elle veut parler de Dieu

Ne vient a li, ne l'en chaut il.
A grant tort et a grant peril
Por Cligés metre li[a] covient,
De ce li poise qu'il ne vient,
Car rien fors lui veoir ne quiert.
Cligés par tans devant li iert,
Tant qu'il li avra reconté
Ce qu'il a veü et trové.
Devant li vint si li a dit,
Mes molt i demora petit,
Car Fenice, por ce qu'an cuit
Que ce que li plest li enuit,
A dit an haut : « Fuiez, fuiez !
Trop me grevez et enuiez,
Car si sui de mal agrevee,
Ja n'en serai sainne levee. »
Cligés cui cist moz atalante
S'an vet feisant chiere dolante,
Qu'ainz si dolante ne veïstes.
Molt puet estre par defors tristes,
Mes ses cuers est si liez dedanz,
Car a sa joie est atendanz.
L'empererriz, sanz mal qu'ele ait,
Se plaint et malade se fait,
Et l'empereres qui la croit
De duel feire ne se recroit
Et mires querre li envoie,
Mes el ne vialt que nus la voie,
Ne les leisse a li adeser.
Ce puet l'empereor peser
Qu'ele dit que ja n'i avra
Mire fors un qui li savra
Legieremant doner santé,
Quant lui vendra a volanté.
Cil la fera morir ou vivre,
An celui se met a delivre
Et de santé et de sa vie.
De Deu cuident que ele die,
Mes molt a male entancion,
Qu'ele n'antant s'a Cligés non :

mais tout le monde se trompe : elle ne pense qu'à Cligès ; c'est le dieu qui peut la guérir ou la faire mourir.

L'impératrice fait en sorte qu'aucun médecin n'ait le moindre soupçon. Elle ne veut ni manger ni boire pour mieux abuser l'empereur, et elle devient toute pâle et livide. À ses côtés se trouve sa nourrice qui, avec une astuce incroyable, finit par trouver, après de secrètes recherches dans toute la ville, un plein pot d'urine d'une malade condamnée. Pour que la ruse fût parfaite, elle allait la visiter très souvent et lui promettait de la guérir. Tous les jours, elle lui apportait un urinal sous prétexte d'examiner son urine. Elle finit par remarquer un jour que la médecine ne pourrait plus rien pour cette malade et qu'elle mourrait le jour même. Thessala préleva l'urine et la garda secrètement jusqu'au lever de l'empereur. Elle alla le trouver et lui dit : « Sire, puisque vous êtes le seul maître ici, faites venir tous vos médecins car ma dame qui souffre beaucoup de son mal vient de faire son urine et voudrait que les médecins l'examinent sans se présenter devant elle. »

Les médecins viennent dans la salle du palais et aperçoivent l'urine d'effroyable consistance. Chacun donne son diagnostic et tous s'accordent sur l'échéance fatale : la malade ne passera pas l'heure de none. Elle vivra tout au plus jusqu'à cette heure-là et Dieu rappellera alors son âme à lui[1].

C'est ses Dex qui la puet garir
Et qui la puet feire morir.
Ensi l'empererriz se garde,
Que nus mires ne s'an prant garde,
N'ele ne vialt mangier ne boivre,
Por l'empereor mialz deçoivre,
Tant que tote est et pale et perse.
Et sa mestre antor li converse,
Qui par molt merveilleuse guile
A quis par trestote la vile,
Celeemant, que nus nel sot,
De son entouchement plein pot,
De mortel mal sanz garison.
Por mialz feire la traïson,
L'aloit visiter molt sovant,
Et si li metoit an covant
Qu'ele la garroit de son mal.
A chascun jor un orinal
Li portoit por veoir s'orine,
Tant qu'ele vit que medecine
Ja mes eidier ne li porroit
Et meïsmes ce jor morroit.
Cele a l'orine raportee,
Si l'a estroitemant gardee,
Tant que l'empereres leva.
Maintenant devant lui s'an va,
Si li dist : « Se vos comandez,
Sire, toz voz mires mandez,
Car ma dame a s'orine feite,
Qui de cest mal molt se desheite ;
Si vialt que li mire la voient,
Mes que ja devant li ne soient. »
Li mire vindrent an la sale,
L'orine voient pesme et male,
Si dit chascuns ce que li sanble,
Tant qu'a ce s'acordent ansanble
Que ja mes ne respassera,
Ne ja none ne passera,
Et se tant vit, lors au plus tart
An prandra[a] Dex l'ame a sa part.

C'est du moins ce qu'ils murmurent entre eux. L'empereur les conjure de lui dire la vérité. Ils lui répondent alors qu'ils ne croient pas du tout à la guérison de l'impératrice ; none ne passera pas sans qu'elle ait rendu l'âme. À ces mots, l'empereur et toutes les personnes présentes manquent de s'évanouir. On n'entendit jamais de tels cris de douleur retentir dans le palais, mais je n'évoquerai pas ces lamentations. Vous connaissez le but que poursuit Thessala quand elle fait macérer la potion et qu'elle la brasse. Elle la trempe bien puis la mélange. Cela faisait longtemps qu'elle avait prévu les ingrédients nécessaires à cette mixture. Un peu avant l'heure de none, elle fait absorber la potion à Fénice. À peine l'a-t-elle bue que Fénice voit trouble ; son visage pâlit comme si elle avait perdu tout son sang. Elle n'aurait remué ni le pied ni la main, même si on l'avait écorchée vive ; elle ne bougeait pas, elle ne disait pas un mot mais elle entendait parfaitement les lamentations de l'empereur et les cris de déploration qui emplissaient la salle. Dans toute la ville, les gens criaient et pleuraient : « Dieu, quel tourment et quelle adversité nous inflige l'exécrable Mort ! Mort, tu es trop mauvaise et avide, trop cupide et envieuse ! Tu es insatiable ! Tu as vraiment trouvé ta plus belle proie à ravir sur cette terre ! Mort, qu'as-tu fait ? Que Dieu te confonde, toi qui as éteint toute beauté.

Ce ont a consoil murmuré.
Lors lor a dit et conjuré
L'enpereres que voir an dïent.
Cil responent qu'il ne se fient
De neant an son respasser,
Ne ne porra none passer,
Qu'el n'ait ençois l'ame rendue.
Quant la parole a entandue
L'emperere, a poinnes se tient,
Que pasmez a terre ne vient,
Et maint des autres qui l'oïrent.
Onques mes gent tel duel ne firent
Con lors ot par tot le palais.
La parole del duel vos lais ;
Savez que Tessala porchace,
Qui la poison destranpre et brace.
Destrempree l'a et batue ;
De loing se fu aparçeüe
De tot quanque ele savoit
Qu'a la poison mestier avoit.
Un petit einz l'ore de none
La poison a boivre li done.
Et lors des qu'ele l'ot beüe,
Li est troblee la veüe,
Et a le vis si pale et blanc
C'on s'ele eüst perdu le sanc,
Ne pié ne main ne remeüst,
Qui vive escorchier la deüst,
Nel ne se crosle ne dit mot,
Et s'antant ele bien et ot
Le duel que l'empereres mainne
Et le cri don la sale est plainne.
Et par tote la vile crïent
Les genz qui plorent et qui dïent :
« Dex, quel enui et quel contraire
Nos a fet la morz deputaire !
Morz, trop es male et covoiteuse
Et sorprenanz et envïeuse
Qui ne puez estre saoulee !
Onques mes si male golee
Ne poïs tu doner au monde !
Morz, qu'as tu fet ? Dex te confonde,

De toutes les créatures façonnées par Dieu, tu as vraiment tué la meilleure et la plus sainte, si la vie ne lui avait pas été ravie. La patience divine eſt vraiment infinie puisqu'elle te donne le pouvoir de détruire l'œuvre de Dieu. Il devrait s'emporter contre toi et te mettre définitivement hors d'état de nuire car tes excès, ton orgueil et tes outrages dépassent la mesure. » Dans leur détresse, les gens tordent leurs poings, battent leurs paumes, et les clercs lisent leur psautier : ils prient pour la bonne dame afin que Dieu ait pitié de son âme. Au milieu des larmes et des cris, ainsi qu'en témoigne le livre que j'ai consulté, arrivèrent trois médecins d'un âge respectable. Ils venaient de Salerne où ils avaient longtemps séjourné[1]. Arrêtés par les lamentations, ils voulurent savoir pourquoi retentissaient ces cris plaintifs et pour qui on se désolait en se maltraitant de la sorte. On leur répondit : « Dieu, mes seigneurs, vous ne savez donc pas ? Le monde entier devrait sombrer avec nous dans la folie du désespoir en apprenant le grand deuil, le chagrin et le préjudice irréparable que nous connaissons aujourd'hui. Dieu, d'où venez-vous donc pour ignorer ce qui vient de se passer dans cette ville ? Nous vous dirons la vérité car nous tenons à vous accompagner jusqu'au triſte spectacle qui nous désole. Ignorez-vous quelle félonie a commise la Mort cruelle aux appétits féroces et insatiables, celle qui guette partout ce qu'il y a de

Qui as tote biauté eſtainte.
La meillor chose et la plus sainte
As ocise, s'ele duraſt,
Qu'onques Dex a feire anduraſt[a].
Trop eſt Dex de grant paciënce,
Quant il te done avoir puissance
Des soes choses depecier.
Or se deüſt Dex correcier
Et gitier hors de ta bataille,
Car trop as fet grant anviaille,
Et grant orguel et grant oltrage. »
Ensi toz li pueples enrage, [mes,
Tordent lor poinz, batent lor pau-
Et li clerc an lisent lor saumes,
Et prïent por la boene dame
Que Dex merci li face a l'ame.
Entre les lermes et les criz,
Si con tesmoingne li escriz,
Sont venu troi fisicïen
De Salerne, molt ancïen,
Ou longuemant orent eſté ;
Por le duel se sont areſté,
Si demandent et si anquierent
Don li cri et les lermes ierent,
Por cui s'afolent et confondent.
Cil lor dïent qui lor respondent :
« Dex[b], seignor, don nel savez vos ?
De ce devroit ansanble o nos
Desver[c] toz li mondes a tire,
S'il savoit lo grant duel et l'ire,
Et le domage, et la grant perte
Qu'an ceſt jor nos eſt aoverte[d].
Dex, dom eſtes vos donc venu,
Que ne savez qu'eſt avenu
Orendroit an ceſte cité ?
Nos vos dirons la verité,
Car aconpaignier vos volons
Au duel, de coi nos nos dolons.
Ne savez de la mort deſtroite
Qui tot desirre et tot covoite,
Et en toz leus le mialz agaite,
Quel felenie a ele or faite,

mieux pour elle, selon son habitude ? Dieu avait éclairé le monde d'une clarté et d'une lumière uniques. La Mort cependant ne peut changer ses habitudes. Elle détruit immanquablement par sa puissance tout ce qu'elle peut trouver de mieux. En voulant éprouver sa puissance et en s'emparant d'une seule personne, elle a ravi plus de vertus qu'il n'en existe partout ailleurs. Si elle s'était emparée du monde entier, elle n'aurait pas fait pis. Elle aurait dû cependant laisser saine et sauve la proie qu'elle emmène. Beauté, courtoisie et sagesse, toutes les vertus qui peuvent échoir à une dame, la mort nous les a ravies, en les anéantissant dans la personne de notre souveraine, l'impératrice. Voilà comment la mort nous a achevés ! — Ah, Dieu, font les médecins, tu détestes cette cité, nous le savons bien, car cela ne fait pas longtemps que nous sommes arrivés ici. Si nous avions été là hier, la mort n'aurait guère pu se vanter de nous avoir arraché quelqu'un de force ! — Seigneurs, ma dame n'aurait jamais consenti que vous l'examiniez et que vous lui accordiez vos soins. Elle ne manquait pas de médecins. Elle ne souhaitait la visite d'aucun d'eux et refusait les soins. Non, vraiment, elle n'aurait pas voulu de vous. » Alors, les médecins se souvinrent de Salomon[1] ; sa femme le détestait au point de le trahir en simulant la mort. Celle-ci a peut-être agi de même mais s'ils peuvent, à force de persuasion, obtenir

Si com ele an est costumiere ?
D'une clarté, d'une lumiere
Avoit Dex le mont alumé.
Ce que Morz a acostumé
Ne puet müer qu'ele ne face :
Toz jorz a son pooir esface
Le mialz que ele puet trover.
Or vialt son pooir esprover,
S'a pris plus de bien en un cors
Qu'ele n'en a lessié defors ;
S'ele eüst tot le monde pris,
N'eüst ele mie fet pis,
Mais que vive leissast et saine
Ceste proie que ele maine.
Biauté[a], corteisie et savoir
Et quanque dame puet avoir,
Qu'apartenir doie a bonté,
Nos a tolu et mesconté
La morz, qui toz biens a periz
En ma dame l'empererriz ;
Ensi nos a la morz tüez.
- Ha, Dex, font li mire, tu hez
Ceste cité, bien le savomes,
Quant grant pieça venu n'i somes.
Se nos fussiens venu des hier,
Molt se poïst la morz prisier,
Se a force rien nos tolsist.
- Seignor, ma dame ne volsist
Por rien que vos la veïssiez
Ne qu'a li poinne meïssiez.
Des boens mires assez i ot,
Mes onques ma dame ne plot
Que uns ne autres la veïst
Ne de son mal s'antremeïst.
Non, par foi, ce ne fist el mon. »
Lors lor sovint de Salemon,
Que sa fame tant le haï
Que come morte le trahi.
Espoir autel a ceste fet,
Mes se il pueent par nul plet
Feire tant que il la santissent,
Il n'est homnez porqu'an mantissent,

de l'ausculter, personne ne les empêchera de faire éclater la vérité, s'ils soupçonnent une supercherie. Ils s'en vont aussitôt à la cour où l'on n'aurait même pas pu entendre le tonnerre tellement les cris et les lamentations retentissaient. Le maître des médecins, le plus savant de tous, s'approcha de la bière. Personne ne lui dit : « N'y touchez pas ! », personne ne le fit reculer ; il posa la main sur la poitrine puis sur le côté de Fénice et sentit parfaitement que l'âme n'avait pas quitté le corps. Il le constata et ce fut pour lui une certitude. Devant lui, il vit l'empereur accablé et anéanti de douleur. Il lui cria à haute voix : « Empereur, rassure-toi ! Je suis persuadé que cette dame n'est pas morte. Apaise ton chagrin et reprends courage ! Et si je ne te la rends pas vivante, alors tue-moi ou pends-moi ! » Le chœur des lamentations s'apaisa dans tout le palais et l'empereur donna tous les pouvoirs au médecin : il n'avait qu'à parler et commander. S'il rend l'impératrice à la vie, il méritera au-dessus de l'empereur le titre de seigneur et maître. Au contraire, il sera pendu comme un brigand, s'il a menti en quoi que ce soit. Le médecin répondit : « C'est entendu ! N'ayez aucune pitié de moi si je ne la fais pas parler avec vous, à l'instant, sans réfléchir. Faites-moi évacuer ce palais afin qu'il ne reste plus personne. Je veux examiner le mal dont souffre la dame. Seuls, les deux médecins que voici resteront avec moi car ils sont mes associés.

Se barat i pueent veoir,
Que il n'en dïent tot le voir.
Vers la cort[a] s'an vont maintenant,
Ou l'en n'oïst pas Deu tonant,
Tel noise et tel cri i avoit.
Li mestres d'ax, qui plus savoit,
Est droit a la biere aprochiez.
Nus ne li dist : « N'i atochiez ! »,
Ne nus arriere ne l'en oste,
Et sor le piz et sor la coste
Li met la main et sant sanz dote
Que ele a el cors l'ame tote ;
Bien le set et bien l'aparçoit.
L'empereor devant lui voit,
Qui de duel s'afole et ocit ;
En haut s'escrie si li dit :
« Empereres, conforte toi,
Je sai certainnemant et voi
Que ceste dame n'est pas morte :
Leisse ton duel, si te conforte !
Car se vive ne la te rant,
Ou tu m'oci ou tu me pant. »
Maintenant abeisse et acoise
Par le palés tote la noise
Et l'empereres dit au mire
C'or li loist comander et dire
Sa volanté tot a delivre ;
Se l'empererriz fet revivre,
Sor lui iert sire et comanderres ;
Mes panduz sera come lerres,
Se il li a manti de rien.
Et cil respont : « Je l'otroi bien,
Ne ja de moi n'aiez merci,
S'a vos parler ne la faz ci,
Tot sanz panser et sanz cuidier.
Faites moi cest palés vuidier,
Que uns ne autres n'i remaingne.
Le mal qui la dame mehaingne
M'estuet veoir priveemant.
Cist dui mire tant seulemant
Avoec moi ici remandront,
Car de ma conpaignie sont,

Autrement, que tout le monde sorte ! » Cligès, Jean et Thessala se seraient volontiers opposés à cet ordre mais toutes les personnes présentes auraient alors pu interpréter à mal ce faux-fuyant. C'eſt pourquoi ils se turent et se rallièrent à l'avis général. Ils sortirent ensuite du palais. Les trois médecins se mirent brutalement à découdre le suaire de la dame, sans le secours de couteaux ou de ciseaux. Ils lui dirent ensuite : « Madame, n'ayez pas peur, ne vous affolez pas ! Parlez sans crainte ! Nous savons, de façon certaine, que vous êtes en parfaite santé. Montrez-vous intelligente et docile, ne vous désespérez pas ! Si vous nous demandez conseil, vous pouvez être certaine que, tous les trois, nous vous aiderons du mieux que nous pourrons ! En bien ou en mal, nous aurons la plus grande loyauté envers vous : notre discrétion et notre aide vous sont acquises. Ne nous contraignez pas à de longs discours puisque nous vous garantissons notre bonne volonté et notre appui. Vous ne devez pas refuser cette aide. » Les médecins pensent ainsi endormir sa méfiance tout en découvrant son jeu mais en vain car elle se moque de leurs offres de service. Ils se préparent en fait à commettre une grande sottise. Quand les médecins comprennent qu'ils n'obtiendront rien de la dame ni en lui mentant ni en l'implorant, ils la renversent hors de la bière et la frappent violemment. Malgré cette folie de coups,

Et tuit li autre fors s'an issent. »
Ceſte chose contredeïssent
Cligés, Jehanz et Tessala ;
Mes tuit cil qui eſtoient la
Le poïssent a mal torner,
S'il le volsissent treſtorner :
Por ce se teisent et si loent
Ce que as autres loer oent ;
Si sont fors del palés issu.
Et li troi mire ont descosu
Le suaire la dame a force,
Onques n'i ot coſtel ne force ;
Puis li dïent : « Dame, n'aiez
Peor ne ne vos esmaiez,
Mes parlez tot seüremant !
Nos savons bien certainnemant
Que tote eſtes sainne et heitiee ;
Mes soiez sage et afeitiee,
Ne de rien ne vos desperez ;
Car se consoil nos requerez,
Tuit troi vos asseürerons
Qu'a noz pooirs vos eiderons :
Ou soit de bien ou soit de mal,
Molt an serons vers vos leal
Et del celer et de l'eidier.
Ne nos faites longues pleidier
Quant tos vos metons a devise
Noſtre pooir, noſtre servise.
Nel devez[a] mie refuser. »
Ensi la cuident amuser
Et descovrir mes ne lor valt,
Qu'el n'en a soing ne li n'an chalt
Del servise qu'il li prometent ;
De grant oiseuse s'antremetent.
Et quant li fisicïen voient
Que vers li rien n'esploiteroient
Par losenge ne par proiere,
Lors la gietent fors de la biere,
Si la fierent et si la batent
Mais de folie se debatent

ils ne lui soutirent pas un mot. Ils la menacent, ils lui font peur et lui disent que, si elle ne parle pas, elle sera seule responsable de son égarement. Qu'elle s'attende à un traitement épouvantable, comme jamais le corps d'une faible femme n'eut à en subir ! « Nous savons parfaitement que vous êtes vivante et que vous ne daignez pas nous parler. Nous savons parfaitement que vous faites semblant d'être morte et que vous étiez prête à trahir l'empereur. N'ayez pas peur de nous ! Toutefois, si quelqu'un vous a fâchée, dites-nous votre pensée avant d'être couverte de blessures, car vous agissez on ne peut plus mal. Nous sommes prêts à vous aider, que ce soit bien ou non ! » Leurs efforts sont vains ; ils ne servent à rien. Ils lui infligent alors des coups de lanières sur tout le dos. Des stries se dessinent sur la peau de haut en bas. À force de battre sa chair tendre, ils en font jaillir le sang.

Malgré ces coups de lanières qui lacèrent sa chair et qui font couler son sang à terre, ils n'arrivent à rien. Ils ne lui soutirent pas un mot, pas un soupir. Elle ne bouge pas et reste inerte. Ils disent alors qu'il leur faut chercher du feu et du plomb. Ils le fondront et le verseront dans la paume de ses mains plutôt que de ne pas la faire parler. Ils partent chercher du plomb et du feu ; ils allument le feu et fondent le plomb. Voilà comment les ignobles félons tourmentent et maltraitent la dame : ils lui coulent dans les paumes le plomb chaud et bouillant

Car por ce parole n'an traient.
Lors la menacent et esmaient
Et dïent[a], s'ele ne parole,
Qu'el se tanra ancui por fole ;
Que il feront tele mervoille
De li qu'ainz ne fu la paroille
De nul cors de fame cheitive.
« Bien savons que vos estes vive,
Ne parler a nos ne daigniez ;
Bien savons que vos vos faigniez,
Si traïssiez l'empereor.
N'aiez mie de nos peor.
Mes se nus vos a correciee,
Einçois que vos aïens bleciee,
Vostre pleisir nos descovrez,
Car trop vilenemant ovrez ;
Et nos vos serons en aïe,
Ou de savoir ou de folie. »
Ne puet estre, rien ne lor vialt.
Lors li donerent un assalt
Par mi le dos de lor corroies ;
S'an perent contreval les roies,
Et tant li batent sa char tendre
Que il an font le sanc espendre.
Quant des corroies l'ont batue,
Tant que la char li ont ronpue
Et li sans contreval li cort
Qui par mi les plaies li sort,
N'en porent il ancor rien faire,
Ne sopir, ne parole traire,
N'ele ne se crosle ne muet.
Lors dïent que il lor estuet
Feu et plonc querre, qu'il fondront,
Qu'es paumes gitier li voldront,
Einçois que parler ne la facent.
Feu et plonc quierent et porchacent,
Le feu alument et plonc fondent.
Ensi afolent et confondent
La dame li felon ribaut,
Qui le plonc tot boillant et chaut

tiré du feu. Cela ne suffit pas encore car le plomb traverse ses paumes. Ces ignobles bâtards la préviennent alors que si elle ne parle pas immédiatement, ils la mettront sur un gril. Elle se tait ; elle abandonne sa chair à leurs coups et à leur brutalité. Tandis qu'ils s'apprêtaient à la mettre dans le feu pour la faire rôtir et griller, plus d'un millier de dames quittèrent la foule massée à l'extérieur. Elles se rendirent près de la porte et virent par une petite ouverture les tortures et les violences que les médecins infligeaient à la dame qui subissait le martyre des charbons ardents et des flammes[1]. Pour briser et enfoncer la porte, elles apportèrent des cognées et des marteaux. Quel fracas et quelle ruée pour briser et enfoncer la porte ! Si, à présent, elles pouvaient attraper les médecins, ils auraient sur-le-champ ce qu'ils méritent.

Les dames entrèrent dans le palais toutes à la fois, d'un seul élan. Thessala se trouvait dans la foule ; elle cherchait seulement à parvenir jusqu'à sa maîtresse. Elle la trouva toute nue dans le feu, grièvement atteinte et bien mal en point. Elle la remit en bière et la recouvrit du linceul. Quant aux dames, elles allèrent infliger aux trois médecins le châtiment qu'ils méritaient. Elles n'attendirent pas pour cela l'arrivée de l'empereur ou du sénéchal. Elles les précipitèrent par les fenêtres en plein milieu de la cour. Tous trois eurent le cou,

Si com il l'ont del feu oѕté,
Li ont anz es paumes colé.
N'encor ne lor eѕt pas assez
De ce que li plons eѕt passez
Par mi les paumes d'outre en outre,
Einz dïent li cuivert avoutre
Que, s'ele ne parole toѕt,
Orendroit la metront an roѕt,
Tant que ele iert tote greslie.
Cele se teѕt ne ne lor vie
Sa char a batre n'a malmetre.
Ja la voloient el feu metre
Por roѕtir et por graïllier,
Quant des dames plus d'un millier
Des genz se partent et desvoient ;
A la porte vienent si voient
Par un petit de roverture
L'angoisse et la malaventure
Que cil feisoient a la dame,
Qui au charbon et a la flame
Li feisoient sosfrir martire.
Por l'uis brisier et desconfire
Aportent coigniees et mauz.
Granz fu la noise et li assauz
A la porte brisier et fraindre.
S'or pueent les mires ataindre,
Ja lor sera sanz atandue
Tote lor desserte rendue.
Les dames antrent el paleis,
Totes ansanble a un esleis,
Et Tessala eѕt an la presse,
Qui de rien nule n'eѕt angresse
Fors qu'a sa dame soit venue.
Au feu la trueve tote nue,
Molt anpiriee et molt malmise ;
Arriere an la biere l'a mise
Et desoz lo paile coverte.
Et les dames vont lor desserte
As trois mires doner et rendre ;
N'i voѕtrent mander[a] ne atendre
N'empereor ne seneschal ;
Par les feneѕtres contreval

les côtes, les bras et les jambes brisés. Jamais dames n'accomplirent une plus belle action.

Les trois médecins avaient à présent obtenu leur salaire ; les dames les avaient payés comme il fallait. Cligès cependant était accablé et il souffrit en apprenant les grandes souffrances et le martyre que son amie avait soufferts pour lui. Il en perdit presque l'esprit car il redoutait fort, et à juste titre, l'agonie ou la mort de sa dame après les tortures que lui avaient fait subir les trois médecins. Il perdit tout espoir et se désola. Mais Thessala arriva avec un très précieux onguent ; elle en enduisit très délicatement le corps et les plaies de Fénice. Pour l'inhumation, les dames enveloppèrent Fénice d'un blanc linceul de Syrie mais lui laissèrent le visage découvert. Durant toute la nuit, les lamentations ne s'apaisèrent pas un instant ; elles se prolongèrent longtemps. Dans toute la ville, les puissants et les humbles, les riches et les pauvres étaient égarés de douleur. C'était à qui exprimerait son deuil de la manière la plus déchirante. Personne ne resta étranger à cette tristesse. Toute la nuit, de très grands cris retentirent. Le lendemain, convoqué par l'empereur, Jean vint à la cour. Alis lui adressa cette prière et cet ordre : « Jean, si jamais tu fis un travail parfait, applique aujourd'hui ton savoir-faire et ton ingéniosité à fabriquer un cercueil d'une beauté et d'une perfection incomparables. » Et Jean, qui avait déjà réalisé le cercueil,

Les ont en mi la cort lanciez,
Si que tuit troi ont peçoiez
Cos et costez et braz et james[a].
Einz mialz nel firent nules dames.
  Or ont eü molt malemant
Li troi mire lor paiemant,
Car les dames les ont paiez.
Mes Cligés est molt esmaiez
Et grant duel a, quant il ot dire
La grant angoisse et le martire
Que s'amie a por lui sosfert ;
Par un po que le san ne pert,
Car il crient molt et si a droit
Qu'afolee ou morte ne soit
Por le tormant que fet li ont
Li troi mire qui venu sont ;
Si s'an despoire et desconforte.
Et Tessala vient qui aporte
Un molt precïeus oignemant
Dont ele a oint molt dolcemant
Le cors et[b] les plaies celi.
La ou en la renseveli,
En un blanc paile de Sulie
L'ont les dames ransevelie,
Mes le vis descovert li leissent ;
N'onques la nuit lor criz n'abeissent,
Ne ne cessent ne fin ne prenent ;
Par tote la vile forssenent
Et haut et bas et povre et riche.
Si sanble que chascuns s'afiche
Qu'il vaintra tot de feire duel
Ne ja nel leissera son vuel.
Tote nuit est li criz molt granz.
L'andemain vint a cort Jehanz,
Et li empereres le mande,
Si li dit et prie et comande :
« Jehan, s'onques feïs boene oevre
Or i met ton san et descuevre
En une sepolture ovrer,
Tele qu'an ne puisse trover
Si bele ne si bien portreite. »
Et Jehanz qui l'avoit ja feite,

répondit qu'il était prêt, d'une beauté et d'une finition parfaites. Toutefois, quand il le façonna, son intention était de le réserver à un corps saint. « Mais à présent, ajouta-t-il, il convient que l'impératrice y soit déposée comme une relique, car elle est, à mon avis, une très sainte créature. — Tout à fait ! répondit l'empereur. On l'inhumera dans le cimetière de l'église Saint-Pierre[1], là où se trouvent les autres sépultures. Avant de mourir, elle m'a en effet demandé de l'enterrer à cet endroit. Employez-vous à cette tâche ! Scellez votre cercueil, comme il convient, au plus bel endroit du cimetière. — Volontiers, sire », répondit Jean. Jean s'en retourna aussitôt et arrangea bien le cercueil, en expert. Il déposa au fond un véritable lit de plumes pour adoucir la dureté de la pierre et, plus encore, pour en atténuer le froid. Pour que Fénice ne respire que de bonnes odeurs, il répandit sur ces plumes des fleurs et des feuilles. Mais il le faisait surtout pour que personne ne vît le coussin qu'il avait mis dans la fosse. On venait de célébrer le service funèbre des églises et des paroisses. Les cloches sonnèrent aussitôt, comme c'est l'usage pour un enterrement. On donna l'ordre d'apporter le corps ; il devait être déposé dans le cercueil que Jean avait si bien préparé et qu'il avait somptueusement décoré et paré. Dans tout Constantinople, il ne restait plus un riche ou un pauvre

Dit qu'il en a apareilliee
Une molt bele et bien tailliee ;
Mes onques n'ot antencion
Qu'an i meïst se cors sainz non
Quant il la comança a faire,
« Or soit en leu de saintuaire
L'empererriz dedanz anclose[a],
Qu'ele est, ce cuit, molt sainte chose.
- Bien avez dit, fet l'emperere.
Au mostier mon seignor saint Pere
Iert anfoïe la defors,
Ou l'en anfuet les autres cors ;
Car[b] einçois que ele morist,
Le me pria molt et requist
Que je la la feïsse metre.
Or vos en alez antremetre ;
Seelez vostre sepolture,
Si con reisons est et droiture,
Et plus bel leu del cemetire. »
Jehanz respont : « Volentiers, sire. »
Et Jehanz maintenant s'an torne,
La sepolture bien atorne
Et de ce fist que bien apris :
Un lit de plume a dedanz mis
Por la pierre qui estoit dure,
Et plus encor por la froidure,
Et por ce que soef li oelle,
Espant desus et flors et fuelle ;
Mes por ce le fist ancor plus
Que la coute ne veïst nus,
Qu'il avoit en la fosse mise.
Ja ot en fet tot le servise
As eglises et as barroches,
Et sonoit an adés les cloches,
Si con l'en doit feire por mort.
Le cors comande qu'an aport,
S'iert an la sepolture mis,
Don Jehanz s'est tant entremis,
Car molt l'a feite riche et noble.
An trestote Costantinoble

qui refusât de suivre le corps, en proie aux pleurs. Tous maudirent la mort et l'accusèrent. Les chevaliers et les jeunes gens s'évanouirent. Les dames et les jeunes filles frappèrent leur poitrine et leur sein ; elles s'en prirent à la mort : « Mort, dit chacune d'elles, pourquoi n'as-tu pas réclamé une rançon en échange de notre souveraine ? Oui, vraiment, ton gain est minime en comparaison de la perte que nous subissons ! » Dans son deuil, Cligès est encore plus abattu que les autres tellement il se malmène et se morfond. C'est merveille qu'il ne se suicide pas. Ce qui le fait survivre, c'est le moment, tout proche, où il exhumera Fénice, où il la tiendra dans ses bras et saura si elle est vivante ou non. Au bord de la fosse, se trouvent les barons qui y couchent et déposent le corps mais ils ne s'intéressent pas à Jean pour caler le cercueil. Ils ne le voient même pas car ils se sont tous évanouis. Jean a tout loisir d'agir à sa guise. Il met le cercueil en place, en dégageant bien l'endroit. Il le scelle, le joint et le ferme. Bien ingénieux celui qui pourrait ouvrir ou défaire l'ouvrage de Jean sans le casser ou l'abîmer !

Fénice est dans le tombeau et la nuit arrive. Trente chevaliers montent la garde autour d'elle. Dix cierges brûlent et dispensent une grande clarté. Les chevaliers, épuisés de tristesse, sont également recrus de fatigue. Ils ont mangé et bu

N'a remés ne petit ne grant
Qui n'aut aprés le cors plorant ;
Si maudïent la mort et blasment,
Chevalier et vaslet se pasment,
Et les dames et les puceles
Batent lor piz et lor memeles,
S'ont a la mort prise tançon :
« Morz, fet chascune, reançon
De ma dame que ne preïs ?
Certes, petit gahaing feïs,
Car a nostre oés sont granz les pertes. »
Mes Cligés an fet duel a certes,
Tel qu'il s'an afole et confont
Plus que tuit li autre ne font,
Et mervoille est qu'il ne s'ocit,
Mes ancor le met an respit
Tant que l'ore et li termes veingne
Qu'il la desfuee et qu'il la teingne
Et savra s'ele est vive ou non.
Sur la fosse sont li baron,
Qui le cors i colchent et metent,
Mes sor Jehan ne s'antremetent
De la sepolture aseoir
Qu'il ne la porent nes veoir,
Einz sont trestuit pasmé cheü ;
S'a Jehanz boen leisir eü
De feire quanque il i fist.
La sepolture si assist
Que nule autre chose n'i ot ;
Bien la seele et joint et clot.
Et lors se poïst bien prisier
Qui sanz malmetre et sanz brisier
Ovrir ne desjoindre seüst
Rien que Jehanz fet i eüst.
Fenice est an la sepolture,
Tant que vint a la nuit oscure,
Mes trente chevalier la gardent,
Si i a dis cierges qui ardent,
Grant clarté et grant luminaire.
Enuié furent de mal traire
Li chevalier et recreü ;
S'ont la nuit mangié et beü,

pendant la nuit et se sont tous endormis en même temps. La nuit venue, Cligès quitta la cour et tout le monde. Aucun chevalier ni aucun domestique ne sut ce qu'il était devenu. En hâte, il rejoignit Jean qui lui prodigua tous les conseils possibles et lui prépara même des armes dont il n'eut pas besoin. Ils se rendirent armés au cimetière en piquant des deux. Sur tout son pourtour, le cimetière était ceint d'un haut mur. Les chevaliers endormis pensaient être tranquilles et avaient fermé la porte de l'intérieur pour interdire à quiconque d'entrer. Cligès ne voyait pas comment y pénétrer, car il ne pouvait passer par la porte ; pourtant, il lui fallait entrer. Amour l'exhorte et le stimule. Il s'agrippe au mur et l'escalade : il ne manque ni de courage ni d'agilité. Il y avait, à l'intérieur, un verger plein d'arbres. L'un d'entre eux était planté près du mur et le touchait presque. Cligès ne souhaitait rien de plus ; cet arbre lui permit de remettre pied à terre. Son premier geste fut d'ouvrir la porte à Jean. Il vit les chevaliers endormis et éteignit les cierges pour diminuer la clarté. Jean découvre aussitôt la fosse et ouvre le cercueil sans l'abîmer. Cligès entre dans la fosse et saisit dans ses bras le corps de son amie inanimée, à demi morte. Il l'étreint, la baise et l'enlace ; il ne sait plus s'il doit se réjouir ou pleurer. Elle ne bouge pas ; elle ne dit pas un mot. Jean referme au plus vite la

Tant que tuit s'andorment ansanble.
A l'anuitier de cort s'en anble
Cligés, et de tote la gent ;
N'i ot chevalier ne sergent
Qui seüst pas que il devint.
Ne fina tant qu'a Jehan vint,
Qui de quanqu'il puet le consoille.
Une armes li aparoille,
Qui ja mestier ne li avront.
Au cemetire andui s'an vont,
Armé, a coite d'esperon,
Mes clos estoit tot anviron
Li cemetires de haut mur ;
Si cuidoient estre aseür
Li chevalier qui se dormoient,
Et la porte fermee avoient
Par dedanz, que nus n'i entrast.
Cligés ne voit comant i past,
Car par la porte antrer n'i puet,
Et por voir antrer li estuet :
Amors li enorte et semont.
Au mur se prant et ranpe amont,
Car molt estoit preuz et legiers.
La dedenz estoit uns vergiers,
Ou avoit arbres a planté.
Prés del mur en ot un planté,
Ensi que au mur se tenoit.
Or a Cligés quanqu'il voloit,
Car par cel arbre jus se mist.
La premiere chose qu'il fist,
Ala Jehan la porte ovrir.
Les chevaliers voit toz dormir,
Si a le luminaire estaint,
Que nule clartez n'i remaint.
Et Jehanz maintenant descuevre
La fosse et la sepolture oevre,
Si que de rien ne la malmet.
Cligés an la fosse se met,
S'en a s'amie fors portee,
Qui molt est vainne et amortee,
Si l'acole et beise et anbrace ;
Ne set se duel ou joie face ;
El ne se muet ne ne dit mot ;
Et Jehanz, au plus tost qu'il pot,

sépulture de manière à effacer toute trace de leur passage et ils se dirigent en hâte vers la tour. Quand Fénice se trouva dans la tour et qu'elle fut installée dans les chambres souterraines, ils lui otèrent son linceul. Cligès ignorait qu'elle avait absorbé une potion qui la rendait muette et la privait de tout mouvement. C'est pourquoi il s'imagina qu'elle était morte. Il se désespérait et se lamentait, poussait de profonds soupirs et versait des larmes. Bientôt cependant arrivera l'heure où la potion perdra sa vertu. Et Fénice qui entend les déplorations de Cligès s'efforce de le réconforter d'une parole ou d'un regard. Son cœur manque de se briser lorsqu'elle entend le deuil de son ami : « Ah, Mort, fait-il, tu es vraiment ignoble de ménager et d'épargner tout ce qui est vieux et misérable ! Cela, tu le laisses durer et vivre ! Mort, tu es folle et ivre d'avoir fait mourir mon amie plutôt que moi[1] ! J'assiste à quelque chose d'incroyable : mon amie est morte alors que je suis vivant ! Ah, douce amie, pourquoi votre ami est-il en vie alors qu'il vous voit morte ? On aurait raison de dire que je vous ai tuée puisque vous êtes morte en me servant. Amie, je suis donc la mort puisque je vous ai tuée, n'est-ce pas ? et puisque je vous ai enlevé ma vie et que j'ai retenu la vôtre ! Est-ce que votre santé et votre vie ne faisaient pas tout mon bonheur, ma douce amie ?

A la sepolture reclose,
Si qu'il ne pert a nule chose
Que l'an i eüst atochié.
De la tor se sont aprochié,
Au plus tost que il onques porent.
Et quant en la tor mise l'orent,
Es chanbres qui soz terre estoient,
Adonc la dessevelissoient ;
Et Cligés qui rien ne savoit
De la poison que ele avoit
Dedanz le cors qui la fet mue
Et tele qu'el ne se remue,
Por ce cuide qu'ele soit morte ;
Si s'an despoire et desconforte
Et sopire formant et plore.
Mes par tans iert venue l'ore
Que la poisons perdra sa force.
Et molt se travaille et esforce
Fenice, qui l'ot regreter,
Qu'ele le puisse conforter,
Ou de parole ou de regart.
A po que li cuers ne li part
Del duel qu'ele ot que il demainne.
« Ha ! fet il, Morz, com es vilainne,
Quant tu espargnes et respites
Les vix choses et les despites,
Celes leiz tu durer et vivre !
Morz, tu es forssenee et ivre,
Quant m'amie as morte por[a] moi.
Ce est mervoille que je voi :
M'amie est morte et je sui vis.
Ha ! dolce amie, vostre amis
Por coi vit et morte vos voit ?
Or porroit an dire par droit,
Quant morte estes par mon servise,
Que je vos ai morte et ocise.
Amie, don sui je la morz,
Qui morte vos ai, n'est ce torz ?
Qui ma vie vos[b] ai tolue,
Si ai la vostre retenue.
Dont n'ert ma joie, dolce amie,
Vostre santez et vostre vie ?

Et ma vie ne vous appartenait-elle pas ? Je n'aimais personne d'autre que vous. Nous n'étions qu'une seule et même personne. Ai-je bien fait ce qu'il fallait ? Car je garde votre vie en moi et la mienne n'eſt pas en vous. Or, l'une et l'autre auraient dû partout reſter ensemble et rien n'aurait dû les séparer[1]. » À ces mots, Fénice pousse un soupir et murmure d'une voix faible : « Ami, ami, je ne suis pas tout à fait morte mais peu s'en faut. Ma vie m'eſt indifférente. Je pensais duper et tromper les autres mais j'ai tout lieu de me plaindre à présent car la mort n'a cure de ma supercherie. Ce sera un miracle si j'en réchappe. Les médecins m'ont trop grièvement blessée. Ils ont lacéré et dépecé ma chair. Pourtant, si ma gouvernante se trouvait à mes côtés, elle saurait me rendre la santé, s'il y a encore un moyen. — Amie, ne vous en faites pas, dit Cligès. Cette nuit même, je vous l'amènerai ici. — Ami, que Jean aille plutôt la chercher ! » Jean s'en va et la trouve, après maintes recherches. Il lui ordonne de revenir : aucune excuse ne doit la retenir. Fénice et Cligès l'attendent dans une tour où ils lui demandent de se présenter. Fénice en effet eſt bien mal en point. Elle attend sa nourrice qui doit apporter des onguents et des électuaires. Fénice mourra si elle tarde trop et si elle ne lui porte pas immédiatement secours. Thessala court chercher les onguents, emplâtres et électuaires de sa fabrication

Et don n'eſtoit voſtre la moie ?
Car nule rien fors vos n'amoie,
Une chose eſtïens andui.
Or a ige fet ce que je dui !
Car la voſtre gart an mon cors,
Et la moie eſt del voſtre fors,
Et l'une a l'autre ou qu'ele fuſt
Conpaingnie porter deüſt,
Ne riens nes deüſt departir. »
A tant cele giete un sopir
Et dit foiblement et an bas :
« Amis, amis, je ne sui pas
Del tot morte mes po an faut.
De ma vie mes ne me chaut.
Je me cuidai gaber et faindre,
Mes or eſtuet a certes plaindre,
Car la mort n'a soing de mon gap[a].
Mervoille iert, se vive an eschap,
Car trop m'ont li mire bleciee,
Ma char ronpue et depeciee,
Et neporquant, s'il poïſt eſtre
Qu'avoec moi fuſt ceanz ma meſtre,
Cele me feïſt tote sainne,
Se rien i deüſt valoir painne.
- Amie, donc ne vos enuit,
Fet Cligés, car encore enuit
La vos amanrai je ceanz.
- Amis, einz i ira Jehanz. »
Jehanz i vet, si l'a tant quise
Qu'il la trova si li devise
Comant il vialt qu'ele s'an veingne,
Ne essoines ne la deteigne,
Car Fenice et Cligés la mandent
En une tor ou il l'atandent ;
Car Fenice eſt molt malbaillie :
S'eſtuet qu'ele veigne garnie
D'oignemant et de letuaire ;
Morte iert, s'ele demore gaire,
S'isnelemant ne la secort.
Et Thessala maintenant cort,
Et prant oignemant et entrait[b]
Et leituaire qu'ele ot fait ;

puis rejoint Jean. Ils sortent discrètement de la ville et se rendent directement à la tour. Apercevant sa nourrice, Fénice croit aussitôt en sa guérison, tellement elle l'aime et lui fait confiance.

Cligès lui donne l'accolade et la salue en disant : « Soyez la bienvenue, nourrice ! Je vous aime et vous estime tant ! Que pensez-vous du mal de cette demoiselle ? Que vous en semble ? En guérira-t-elle ? — Oui, sire, n'en doutez pas ! Je vais totalement la rétablir. Avant quinze jours, je lui ferai recouvrer la santé et je la rendrai plus vigoureuse et plus gaie qu'elle ne l'a jamais été. » Thessala s'applique à la guérir et Jean apporte dans la tour tout le nécessaire. Hardiment, Cligès va dans la tour et en revient, sans se cacher. Il y a déposé un autour en mue et prétend lui faire des visites[1]. Nul ne s'aperçoit qu'il y va pour une autre raison que pour l'autour. Il y reste longtemps, nuit et jour, et Jean fait garder la tour afin que personne n'y entre sans autorisation. Fénice ne ressent aucune douleur. Thessala l'a bien guérie. Même s'il était duc d'Alméria, du Maroc ou de Tudela[2], Cligès n'apprécierait nullement ces honneurs en comparaison de la joie qu'il éprouve à présent. Oui, vraiment, Amour n'a commis aucune infamie en les unissant l'un à l'autre. Car, lorsqu'ils sont dans les bras l'un de l'autre et qu'ils se donnent des baisers, ils ont le sentiment que leur joie et leur bonheur

Si est a Jehan asanblee.
De la vile issent a celee,
Tant qu'a la tor vienent tot droit.
Quant Fenice sa mestre voit,
Lors cuide estre tot garie
Tant l'ainme et croit et tant s'i fie.
Cligés l'acole et la salue
Et dist : « Bien soiez vos venue,
Mestre, je vous aim tant et pris !
Car me dites que vos est vis
Del mal a ceste dameisele ?
Que vos sanble ? Garra en ele ?
- Oïl, sire, n'en dotez pas
Que je tote ne la respas.
Ja n'iert passee la quinzainne
Que je si ne la face sainne
Qu'ele ne fu nule foiee
Plus sainne ne plus anvoisiee. »
Thessala panse a li garir,
Et Jehanz vet la tor seisir
De tot ce que il i covient.
Cligés va en la tor et vient
Hardiemant, tot a veüe,
C'un ostor i a mis en mue,
Si dit que il le vet veoir,
Ne nus ne puet aparcevoir
Qu'il i voist por nule acheison,
Se por l'ostor seulemant non.
Molt i demore nuit et jor,
Et Jehanz fet garder la tor,
Que nus n'i antre qu'il ne vuelle.
Fenice n'a mal don se duelle,
Car bien l'a Tessala garie.
S'or fust Cligés dus d'Aumarie
Ou de Marroc ou de Tudele
Ne prisast il une cenele
Avers la joie que il a.
Certes, de rien ne s'avilla
Amors, quant il les mist ansanble ;
Car a l'un et a l'autre sanble,
Quant li uns l'autre acole et beise,
Que de lor joie et de lor eise

rejaillissent sur le monde entier. Ne m'en demandez pas davantage. Tout ce qui fait plaisir à l'un est accepté par l'autre, dans un désir mutuel, comme si eux deux ne faisaient plus qu'un.

Toute cette année-là et une bonne partie de la suivante, trois mois je crois, et même beaucoup plus, Fénice vécut dans la tour. Dans le renouveau de l'été, lorsque les arbres se couvrent de feuilles et de fleurs, que les oiseaux se réjouissent et chantent leur joie dans leur langage, Fénice entendit, un beau matin, le chant du rossignol[1]. Cligès l'enlaçait tendrement, un bras autour de sa taille et l'autre autour de son cou. Elle lui dit aussitôt : « Doux ami, j'aimerais me distraire dans un verger ; cela me ferait beaucoup de bien. Il y a quinze mois pleins que je n'ai pas vu luire la lune ni le soleil. Si c'était possible, j'aimerais bien sortir à la lumière du jour car je suis enfermée dans cette tour. S'il y avait, près d'ici, un verger où je puisse aller me promener de temps en temps, cela me ferait le plus grand bien. » Cligès lui promit de demander conseil à Jean dès qu'il le verrait. Jean ne tarda guère à venir car il se rendait souvent dans la tour. Cligès l'informa des désirs de Fénice et Jean répondit : « Tout ce qu'elle souhaite est déjà prêt. Cette tour est pourvue de tout ce qu'elle demande. » Au comble de la joie, Fénice

Soit toz li mondes amandez ;
Ne ja plus ne m'an demandez.
Mes n'est chose que li uns vuelle
Que li autre ne l'acuelle,
Einsi est lor voloirs comuns
Con s'il dui ne fussent que uns.
Tot cel an[a] et de l'autre assez,
Trois mois, ce croi, et plus assez,
A Fenice an la tor esté.
Au renovelemant d'esté,
Que flors et fuelles d'arbres issent
Et cil oisel si s'esjoïssent
Qu'il font lor joie an lor latin,
Avint que Fenice un matin
Oï chanter le rossignol.
Le braz au flanc et l'autre au col
La tenoit Cligés dolcemant,
Et ele lui tot maintenant ;
Si li a dit : « Biax amis chiers,
Grant bien me feïst uns vergiers,
Ou je me poïsse deduire.
Ne vi lune ne soloil luire
Plus a de quinze mois antiers.
S'estre poïst, molt volentiers
M'an istroie la fors au jor,
Qu'anclose sui an ceste tor ;
Et se ci prés avoit vergier,
Ou je m'alasse esbanoier,
Molt[b] me feroit grant bien sovant. »
Lors li met Cligés an covant
Qu'a Jehan consoil an querra,
Tot maintenant qu'il le verra.
Et maintenant est avenu
Que Jehanz est leanz venu,
Car sovant venir i soloit.
De ce que Fenice voloit
L'a Cligés a parole mis.
« Tot est apareillié et quis,
Fet Jehanz, quanqu'ele comande.
De ce qu'ele vialt et demande
Est ceste torz[c] bien aeisiee. »
Lors se fet Fenice molt liee

implora Jean de l'emmener à cet endroit. — Rien ne s'y oppose », lui répondit Jean. Il ouvrit alors une porte dont je ne sais ni ne puis vous dire la façon. Seul, Jean aurait pu en parler. Personne n'aurait pu deviner en effet qu'à cet endroit se trouvait une porte qui, fermée, était parfaitement cachée et invisible.

Quand Fénice vit la porte s'ouvrir et que le soleil, invisible pour elle depuis si longtemps, inonda l'intérieur de la tour, tout son sang bouillonna de joie. Ses désirs étaient comblés, disait-elle, puisqu'elle pouvait sortir de sa réclusion et qu'elle n'avait plus besoin d'une autre demeure. Elle entra dans un verger qui lui plut beaucoup. Au milieu du verger se trouvait une ente[1] bien feuillue et chargée de fleurs, qui se déployait par-dessous. Les branches étaient arrangées de manière à pendre par terre, à se baisser au ras du sol, tandis que la cime d'où elles naissaient s'élançait très droite et assez haut. Fénice n'aspirait pas à un autre séjour. Sous cette ente, se trouvait un très agréable et superbe pré. Même lorsque le soleil est chaud en été et lorsqu'il se trouve très haut dans le ciel, aucun de ses rayons ne peut traverser l'ente. C'est ainsi que Jean avait su disposer, arranger et dresser les branches. Fénice alla se reposer sous l'ente et y fit son lit. Les amants y connurent la joie et le plaisir. Le verger était enclos d'un haut mur attenant à la tour ;

Et dit a Jehan qu'il l'i maint.
Cil respont : « An moi ne remaint. »
Lors vet Jehanz ovrir un huis
Tel que je ne sai ne ne puis
La façon dire ne retraire.
Nus fors Jehan nel poïst faire.
Ne ja nus dire ne seüst
Que huis ne fenestre i eüst,
Tant con li huis ne fust overz,
Si estoit celez et coverz.
Quant Fenice vit l'uis ovrir
Et le soleil leanz ferir,
Qu'ele n'avoit pieça veü,
De joie a tot le san meü,
Et dit c'or ne quiert ele plus,
Quant el puet issir de reclus,
N'aillors ne se quiert herbergier.
Puis est antree an un vergier,
Qui molt li plest et atalante.
En mi le vergier ot une ante
De flors chargiee et bien foillue,
Et par dedesoz estandue.
Ensi estoient li rain duit
Que par terre pandoient tuit
Et prés de la terre baissoient,
Fors la cime dom il nessoient.
La cime aloit contre mont droite
Fenice autre leu ne covoite,
Et desoz l'ante ert li praiax,
Molt delitables et molt biax,
Ne ja n'iert tant li solauz chauz
En esté, quant il est plus hauz,
Que ja rais i puisse passer,
Si le sot Jehanz conpasser
Et les branches mener et duire.
La se va Fenice deduire,
Si a fet soz l'ante son lit :
La sont a joie et a delit.
Et li vergiers ert clos antor
De haut mur qui tient a la tor,

personne ne pouvait y accéder sans passer d'abord par la tour.

Fénice était maintenant très heureuse. Rien ne venait gâcher son plaisir. Quand elle était couchée sur les fleurs et les feuilles, tous ses désirs étaient comblés ; elle pouvait à loisir embrasser son ami. À l'époque de la chasse à l'épervier et au chien braque qui ramène l'alouette et le canard, qui piste la caille et la perdrix, il arriva qu'un chevalier de Thrace, un très jeune homme, enjoué et prisé pour sa vaillance, traquait le gibier tout près de la tour : il s'appelait Bertrand[1]. Son épervier avait pris son essor après avoir manqué une alouette[2]. Bertrand s'estimerait bien malchanceux de perdre son épervier. Mais il l'avait vu descendre et se poser sur la tour, dans le verger. Cela lui convenait bien car il allait pouvoir le rattraper. Il s'agrippa aussitôt au mur et ses efforts le menèrent de l'autre côté. Sous l'ente, il vit dormir Cligès et Fénice, côte à côte et totalement nus[3]. « Dieu, fait-il, que m'arrive-t-il ? Quelle merveille est-ce là ? N'est-ce pas Cligès ? Mais si, par ma foi. N'est-il pas avec l'impératrice ? Non, mais cette femme lui ressemble comme aucune autre. Elle possède le même nez, la même bouche, le même front que ma dame l'impératrice. Jamais Nature ne créa deux personnes plus ressemblantes. Je ne vois rien en cette femme que je n'aie vu chez l'impératrice. Si elle vivait

Si que riens nule n'i montast,
Se par la tor sus n'i entrast.
Or est Fenice molt a eise,
N'est rien nule qui li despleise,
Quant sor les flors ne sor la fuelle
Ne li faut riens que ele vuelle :
Son ami li loist anbracier.
El tans que l'en vet an gibier
De l'esprevier et del brachet
Qui quiert l'aloe et le maslet,
Et la quaille et la perdriz trace,
Avint c'uns chevaliers de Trace
Bachelers juenes, anvoisiez,
De chevalerie prisiez,
Fu un jor an gibiers alez
Vers cele tor tot lez a lez.
Bertranz ot non li chevaliers.
Essorez fu ses espreviers,
Qu'a une aloete a failli.
Or se tandra por malbailli
Bertranz, s'il pert son esprevier.
Desoz la tor, anz el vergier
Le vit descendre et aseoir,
Et ce li plot molt a veoir :
Or ne le cuide mie perdre.
Tantost se vet au mur aerdre
Et fet tant que oltre s'an passe.
Soz l'ante vit dormir a masse
Fenice et Cligés nu a nu.
« Dex, fet il, que m'est avenu ?
Quiex mervoille est ce que je voi ?
N'est ce Cligés ? Oïl, par foi.
N'est ce l'empererriz ansanble ?
Nenil, mes ceste la resanble,
Que riens autre si ne sanbla.
Tel nes, tel boche, tel front a
Con l'empererriz ma dame ot.
Onques mes Nature ne sot
Feire deus choses d'un sanblant.
An cesti ne voi je neant
Que an ma dame ne veïsse.
S'ele fust vive, je deïsse

encore, j'affirmerais que c'eſt elle. » À ce moment, une poire[1] se détacha et tomba sur l'oreille de Fénice qui s'éveilla en sursaut, aperçut Bertrand et cria : « Ami, ami, nous sommes morts ! Voici Bertrand ! S'il nous échappe, nous allons tomber dans un mauvais piège. Il dira qu'il nous a vus. » Bertrand s'aperçut alors qu'il s'agissait bien de l'impératrice. Il lui fallait partir au plus vite car Cligès avait son épée à portée de la main dans le verger : il l'avait mise devant Fénice et lui. Cligès bondit et saisit son épée. Bertrand s'enfuit à toute allure. Il escalada le mur et se trouvait presque de l'autre côté lorsque Cligès le rejoignit, leva son épée et lui trancha la jambe d'un coup, au-dessus du genou, comme une tige de fenouil. Bertrand parvint quand même à s'échapper, éclopé et bien mal en point. Quand, de l'autre côté du mur, ses gens l'aperçurent mutilé de la sorte, ils devinrent presque fous de douleur. Ils lui demandèrent aussitôt le nom du coupable. « Ne me dites rien, fait-il, mais aidez-moi à monter sur mon cheval. Cette affaire doit être rapportée à l'empereur. Celui qui m'a fait cela doit craindre pour sa vie, et à juſte titre, car un péril mortel le guette. »

Ils le mettent sur son palefroi et l'emmènent, effrayés. Ils se désolent en parcourant la ville. Plus de vingt mille personnes

Veraiemant que ce fuſt ele. »
A tant une poire deſtele,
Si chiet Fenice sor l'oreille ;
Ele tressaut et si s'esvoille,
Et voit Bertran si crie fort :
« Amis, amis, nos somes mort.
Vez ci Bertran ! S'il nos eschape,
Cheü somes an male trape[a] :
Il dira qu'il nos a veüz. »
Lors s'eſt Bertranz aparceüz
Que c'eſt l'empererriz sanz faille.
Meſtiers li eſt que il s'an aille,
Car Cligés avoit aportee
El vergier avuec lui s'espee,
Si l'avoit de devant aus mise.
Il saut sus, s'a l'espee prise,
Et Bertranz fuit isnelemant,
Plus toſt qu'il pot au mur se prant,
Et oltre eſtoit ja a bien prés,
Quant Cligés li vint si de prés,
Et maintenant hauce l'espee,
Sel fiert si qu'il li a colpee
La janbe desor le genoil,
Ausi com un raim de fenoil.
Neporquant s'an eſt eschapez
Bertranz, malmis et esclopez ;
Quant les genz d'autre part le voient,
Par po que de duel ne desvoient,
Quant si le voient afolé.
Maintenant li ont demandé
Qui eſt qui ce li avoit fet.
« Ne me metez, fet il, an plet,
Mes sor mon cheval me montez.
Ja ciſt afeires n'iert contez
Jusque devant l'empereor.
Ne doit pas eſtre sanz peor
Qui ce m'a fet, voir non eſt il,
Car prés eſt de mortel peril. »
Lors l'ont mis sor son palefroi,
Si l'en mainnent a grant esfroi,
Lor duel feisant aval la vile ;
Aprés aus vont plus de vint mile,

les suivent. Ils se rendent directement à la cour. Tout le peuple afflue ; c'est à celui qui accourt le plus vite. Bertrand vient de se plaindre publiquement devant l'empereur mais on le prend pour un menteur de dire qu'il a vu l'impératrice toute nue avec le chevalier Cligès sous une ente, dans un verger. La ville en est toute bouleversée. En entendant la nouvelle, les uns n'y voient que folie pure ; les autres conseillent à l'empereur de se rendre dans la tour. L'empereur s'y rend, suivi d'une foule tumultueuse, mais ils ne trouvent personne dans la tour car Fénice et Cligès sont partis. Ils ont emmené Thessala qui les réconforte et les rassure. Elle leur dit que si, d'aventure, ils sont poursuivis par des gens qui veulent les arrêter, ils ne doivent nullement les redouter car ces personnes nuisibles ne les apercevront pas, même à portée de flèche d'une forte arbalète[1]. L'empereur est dans la tour et fait rechercher Jean. Il ordonne de le ligoter et de le retenir prisonnier. Il dit qu'il le fera pendre et brûler et qu'il dispersera ses cendres pour lui avoir infligé une telle honte. Jean recevra le salaire qu'il mérite, mais ce paiement sera sans profit parce que Jean a caché dans la tour son neveu et sa femme. « Ma foi, c'est la vérité, dit Jean. Je ne mentirai pas et je ne m'en cacherai pas à cause de vous. Si j'ai mal agi, il est juste que je sois arrêté

Qui s'an vindrent droit a la cort ;
Et toz li pueples i acort,
Et uns et autres qui ainz ainz.
Ja s'est Bertranz clamez et plainz
Oiant toz a l'empereor,
Mes an le tient a jeingleor
De ce qu'il dit qu'il a veüe
L'enpererriz trestote nue,
Avoec Cligés le chevalier,
Desoz une ante, en un vergier.
Li un[a] le tienent a folie,
La vile an est tote esbolie
De la novele, quant il l'oent ;
Li autre consoillent et loent
L'empereor qu'a la tor voise.
Molt est granz li criz et la noise
Des genz qui aprés lui s'esmuevent ;
Mes an la tor neant ne truevent,
Car Fenice et Cligés s'an vont,
Et Tessala menee an ont
Qui les conforte et aseüre
Et dit que se par aventure
Voient genz aprés aus venir
Qui veignent por ax retenir,
Por neant peor en avront,
Car ja ne les aparcevront
Por mal ne por anconbrier faire,
De tant loing con l'en porroit traire
D'une fort arbaleste a tor.
Et l'emperere est an la tor,
Qui fet Jehan querre et mander ;
Lïer le comande et garder
Et dit que il le fera pendre
Et ardoir et vanter la cendre
Por la honte qu'il a sosferte.
Randue l'en iert la desserte,
Mes ce iert desserte sanz preu,
Car an la tor a son neveu
Avuec sa feme receté.
« Par foi, vos dites verité,
Fet Jehanz, ja n'en mantirai,
Ne ja por vos nel celerai ;

mais mon excuse eſt qu'un serf ne doit pas refuser d'accomplir les ordres de son maître légitime. On sait bien que je lui appartiens et que la tour eſt à lui. — Non, Jean, cette tour t'appartient ! — Elle m'appartient ? Alors après lui, en fait ! Je ne m'appartiens même pas à moi-même et je n'ai rien à moi qu'il ne m'ait donné au préalable. Maintenant, si vous voulez prétendre que mon maître s'eſt mal conduit envers vous, je suis prêt à le défendre, bien qu'on ne me l'ait pas demandé. J'ai le courage de vous dire très nettement ma pensée et mon sentiment, même si c'eſt de la folie pure, car je sais bien que la mort m'attend. Advienne que pourra ! Si je meurs pour mon maître, ce ne sera pas pour moi un déshonneur. Tout le monde connaît en effet le serment que vous avez prêté à votre frère. Selon cet engagement, Cligès, toujours en exil à l'heure qu'il eſt et à la grâce de Dieu, devait vous succéder sur le trône impérial. Or, voilà le reproche que l'on doit vous faire : vous ne deviez pas vous marier ! Et vous vous êtes marié quand même ; vous avez donc mal agi envers Cligès. Lui, au contraire, ne vous a rien fait de mal[1]. Si je suis massacré à cause de mon maître et si je meurs injuſtement pour lui, alors qu'il vit toujours, il vengera ma mort. Faites comme bon vous semble mais, si je meurs, vous mourrez également. »

Et se g'en ai de rien mespris,
Bien eſt droiz que je soie pris ;
Mes por ce m'en doi escuser
Que sers ne doit rien refuser
Que ses droiz sires li coment.
Ce set on bien certainement
Que je suis suens et la tor soe.
- Jehans, non eſt, ançois eſt toe !
- Moie, sire ? Voire aprés lui,
Mes je meïsmes miens ne sui
Ne je n'ai chose qui soit moie,
Se tant non com il le m'otroie.
Et se tant ce voliez dire
Que vers vos ait mespris mes sire,
Je suis prez que je l'an desfande
Sanz ce que on nel me comande.
Mes ce me done hardement
De dire tout seürement
Ma volanté et mon corage,
Encor soit ce forsan et rage,
Mes je sai que morir m'eſtuet.
Or soit einsi com eſtre puet ;
Car se je muir por mon seignor,
Ne morrai pas a desenor,
Que bien sevent tot sanz dotance
Le seremant et la fiance
Que vos pleviſtes voſtre frere,
Qu'aprés vous seroit emperere
Cligés qui s'en vet en essil
Et, se Deu plaiſt, ancor l'iert il ;
Et de ce faites a reprendre
Que fame ne deviez prendre,
Mes totesvoies la presiſtes
Et vers Cligés vos mespresiſtes.
Il n'eſt de rien vers vos mefait.
Et se je sui por lui defait
Et se je muir[a] por lui a tort,
S'il vit, il vengera ma mort.
Et feites an mialz que porrez,
Que se g'en muir, vos en morrez. »

L'empereur transpire de colère. Il comprend parfaitement ces propos de Jean. « Jean, lui dit-il, je t'accorde un répit jusqu'à ce que l'on retrouve ton maître qui s'est mal comporté envers moi. Je l'aimais pourtant beaucoup et ne songeais nullement à le tromper. Tu seras jeté en prison. Si tu sais ce qu'il est devenu, dis-le-moi vite, je te l'ordonne. — Comment puis-je commettre une telle félonie ? Même si l'on devait m'enlever la vie, je ne vous révélerais pas la cachette de mon maître, à supposer que je la connaisse. Dieu me garde, mais j'ignore, tout comme vous, où ils sont allés. À quoi sert votre jalousie ? Votre colère ne m'impressionne pas du tout. Elle ne m'empêche pas de vous dire non plus, même si on ne me croit pas, que vous avez été berné. Un breuvage que vous avez absorbé vous a totalement trompé et dupé le jour de votre mariage. Jamais, depuis, vous n'avez joui de votre femme autrement qu'en songe pendant votre sommeil. La nuit vous apportait des rêves et le rêve vous apportait le même plaisir que si votre femme vous avait tenu éveillé entre ses bras. Il ne vous arrivait rien d'autre. Son cœur appartenait à Cligès et c'est pour lui qu'elle simula la mort. Comme il avait confiance en moi, il m'avoua la situation et il installa Fénice dans ma maison qui lui appartient légitimement. Vous ne devez pas vous en prendre à moi. En revanche, on devrait me brûler ou me pendre

L'enpereres d'ire tressue,
Quant la parole a entandue
Et set bien que Jehanz a dit.
« Jehan, fet il, tant de respit
Avras que tes sires iert trovez,
Qui malveisemant s'est provez
Vers moi, qui molt l'avoie chier,
Ne ne li pansoie trichier ;
Mes an prison seras tenuz.
Se tu sez qu'il est devenuz,
Di le tost, et je le comant. »
Jehanz respont : « Et je comant
Feroie si grant felenie ?
Por treire fors del cors la vie,
Certes ne vos anseigneroie
Mon seignor, se je le savoie,
Anteimes ce, se Dex me gart,
Que je ne sai dire quel part
Il sont alé, ne plus que vos.
Mes de neant estes jalos.
Vostre corroz tant ne redot,
Ne le vos die tot de bot,
Et si n'en serai ja creüz,
Comant vos estes deceüz :
Par un boivre que vos beüstes
Engigniez et deceüz fustes
Le jor que voz noces feïstes.
Onques puis, se vos ne dormistes
Ou an songent ne vos avint,
De li joie ne vos avint,
Mes la nuit songier vos feisoit,
Et li songes tant vos pleisoit
Con s'an veillant vos avenist
Qu'ele antre ses braz vos tenist,
N'autres biens ne vos an venoit.
Ses cuers a Cligés se tenoit,
Tant que por lui morte se fist ;
Si me crut tant qu'il le me dist,
Et si la mist en ma meison,
Dont il est sires par reison.
Ne vos an devez a moi prendre :
L'en me deüst ardoir ou pendre,

si j'avais trahi le plan de mon maître et dévoilé ses intentions. »

Lorsque l'empereur entendit parler du breuvage qu'il avait bu avec plaisir et par lequel Thessala l'avait trompé, il apprit pour la première fois qu'il n'avait jamais joui de sa femme sinon en rêve. C'était une jouissance mensongère. Il dit qu'il ne connaîtra plus jamais la joie dans sa vie s'il ne se venge pas de la honte et de la vilenie infligées par le traître qui lui a enlevé sa femme : « Dorénavant, jusqu'à Pavie et de là jusqu'en Allemagne, qu'il n'y ait plus un château, plus une ville, plus une cité que l'on ne fouille ! Celui qui les capturera tous les deux aura droit à ma plus haute eſtime. Allons, cherchez, fouillez, de haut en bas, tout près d'ici ou très loin ! » Ils se mettent tous en route, car il le faut. Ils passent toute la journée à chercher mais Cligès a des amis qui, s'ils le trouvaient, le mettraient en lieu sûr plutôt que de le ramener à la cour. Durant quinze jours, leurs ennemis les pourchassent, non sans mal. Thessala les emmène et les conduit si sûrement grâce à son art de magicienne qu'ils ne craignent nullement les troupes de l'empereur. Ils ne passent pas la nuit dans des villes ou dans des bourgs. Ils ont tout ce qu'il leur faut, comme d'habitude et même mieux que d'habitude. Thessala leur recherche et leur apporte tout ce qu'ils veulent.

Se je mon seignor refusasse
Et de son voloir l'encusasse. »
Quant l'empereres ot ramentoivre
La poison qui li plot a boivre,
Par coi Tessala le deçut,
Lors primes sot et aparçut
C'onques de sa fame n'avoit
Eü joie, bien le savoit,
Se il ne li avint par songe ;
Mes ce fu joie de mançonge,
Et dit, se il n'en prant vengence
De la honte et de la viltence
Que li traïtes li a faite,
Qui sa fame li a fortraite,
Ja mes n'avra joie an sa vie.
« Or toſt, fet il, jusqu'à Pavie,
Et de ça jusqu'an Alemaigne,
Chaſtel, ne vile n'i remaigne,
Ne cité ou il ne soit quis.
Qui andeus les amanra pris,
Plus l'avrai que nul home chier.
Or del bien querre et del cerchier
Et sus et jus et prés et loing. »
Tuit s'esmuevent, com a besoing,
S'ont au querre tot le jor mis ;
Mes Cligés a de tex amis
Qui einçois, se il le trovoient,
A sauveté le conduiroient
Qu'il le ramenassent arriere.
Treſtote la quinzainne antiere
Les ont chaciez a quelque painne.
Mes Tessala, qui les an mainne,
Les conduiſt si seüremant
Par art et par anchantemant
Que il n'ont crieme ne peor
De tot l'esforz l'empereor.
N'en[a] vile n'an cité ne gisent,
Et si ont quanque il devisent,
Autresi ou mialz qu'il ne suelent ;
Car Tessala quanque il vuelent

Nul ne les suit ni ne les pourchasse à présent. Les sbires de l'empereur font finalement demi-tour. Cligès ne se repose pas pour autant. Il va trouver son oncle le roi Arthur. Après maints efforts, il le trouve et se plaint à lui de son oncle l'empereur qui, pour le déshériter, s'est marié de manière déloyale, alors qu'il avait promis à son père de ne jamais prendre femme durant toute sa vie. Le roi déclare qu'il se rendra à Constantinople avec sa flotte, qu'il remplira mille vaisseaux avec des chevaliers et trois mille autres avec des hommes d'armes. Ainsi, les cités, les bourgs, les villes, les châteaux, si puissants et si imposants soient-ils, ne pourront résister à leurs assauts. Cligès n'oublie pas de remercier le roi de l'aide qu'il lui accorde. Le roi fait chercher et convoquer les plus hauts barons de son royaume, et il fait appareiller navires et dromons, galères et barques. Il fait remplir et charger ces vaisseaux d'écus, de lances, de boucliers et d'armes de chevaliers. Il fait appareiller pour le combat une armée que ni César ni Alexandre n'eurent jamais sous leurs ordres. Il mobilisa en masse toute l'Angleterre, toute la Flandre, la Normandie, l'Île-de-France et la Bretagne et tous les pays jusqu'aux défilés d'Espagne. Il s'apprêtait déjà à prendre la mer, quand des messagers arrivèrent de Grèce. Ils retardèrent la traversée en retenant le roi et ses gens. Avec les messagers

Lor aporte et quiert et porchace ;
Ne nus nes silt mes ne ne chace,
Car tuit se sont mis el retor.
Mes Cligés n'est mie a sejor :
Au roi Artus son oncle en va ;
Tant le quist que il le trova,
S'a a lui fet plainte et clamor
De son oncle l'empereor,
Qui por son desheritemant
Avoit prise desleaumant
Fame, que prandre ne devoit
Qu'a son pere plevi avoit
Que ja n'avroit fame en sa vie.
Et li rois dit que a navie
Devant Costantinoble ira
Et de chevaliers emplira
Mil nes, et de sergenz trois mile,
Tex que citez ne bors ne vile
Ne chastiax tant soit forz ne hauz
Ne porra sosfrir lor assauz.
Et Cligés n'a pas oblié
Que lors n'ait le roi mercïé
De s'aïde qu'il li otroie.
Li rois querre et semondre anvoie
Toz les hauz barons de sa terre
Et fet apareillier et querre
Nes et dromonz, galies, barges.
D'escuz, de lances et de targes
Et d'armeüre a chevalier
Fet ces nes emplir et chargier.
Por ostoier fet aparoil
Li rois, si grant que le paroil
N'ot ne Cesar ne Alixandres.
Tote Eingleterre et tote Flandres,
Normandie, France et Bretaigne,
Et tot desi qu'as porz d'Espaigne
A fet semondre et amasser.
Ja devoient la mer passer,
Quant de Grece vindrent message
Qui respitierent le passage,
Et le roi et ses genz retindrent.
Avoec les messagiers qui vindrent

se trouvait Jean, parfaitement digne de foi, car il n'aurait jamais été messager ou témoin s'il n'avait pas détenu des nouvelles parfaitement vraies. Les messagers étaient des personnages importants de Grèce, à la recherche de Cligès. À force de le chercher, ils le trouvèrent et se montrèrent particulièrement heureux. Ils lui dirent : « Que Dieu vous sauve, sire, au nom de tous les sujets de votre empire. La Grèce vous revient et Constantinople vous est donnée en vertu des droits que vous possédez sur elle. Vous l'ignorez sans doute mais votre oncle est mort de douleur parce qu'il n'a pas pu vous retrouver. Cette douleur lui fit perdre la raison. Il ne buvait plus, ne mangeait plus et mourut en proie à une sorte de folie furieuse. Cher seigneur, revenez maintenant ! Tous vos barons vous réclament. Ils vous attendent et vous désirent car ils veulent vous couronner empereur. » Certains apprirent la nouvelle avec joie ; d'autres auraient bien volontiers quitté leur pays et poursuivi l'expédition en Grèce. Pourtant, le voyage fut annulé. Le roi renvoya ses gens, l'armée se dispersa et chacun retourna dans son pays. Cligès hâta ses préparatifs pour rentrer en Grèce. Il ne voulut pas tarder davantage. Il se prépara, prit congé du roi et de ses amis, puis il emmena Fénice et ils partirent. Sans faire d'étape, ils arrivèrent enfin en Grèce où on reçut Cligès dans la liesse générale, comme c'était l'usage pour un souverain.

Fu Jehanz, qui bien fist a croire,
Car de chose qui ne fust voire
Et que il de fi ne seüst
Tesmoinz ne messagiers ne fust.
Li message haut home estoient
De Grece, qui Cligés queroient.
Tant le quistrent qu'il le troverent
Et molt grant joie an demenerent ;
Si li ont dit : « Dex vos saut, sire,
De par toz ces de vostre empire.
Grece vos est abandonee
Et Costantinoble donee
Por le droit que vos i avez.
Morz est, mes vos ne le savez,
Vostre oncles del duel que il ot,
Por ce que trover ne vos pot.
Tel duel ot que le san chanja ;
Onques ne bu ne ne manja,
Si morut com huem forssenez.
Biax sire, or vos an revenez,
Car tuit vostre baron vos mandent,
Molt vos desirrent et demandent,
Empereor vos voelent feire. »
Tel l'oent qui de cest afeire
Furent lié, s'en i ot de tex
Qui esloignassent lor ostex
Volantiers et molt lor pleüst
Que l'oz vers Grece s'esmeüst.
Mes remeise est del tot la voie,
Car li rois ses genz en envoie,
Si s'en depart l'oz et retorne[a].
Et Cligés se haste et atorne,
Qu'an Grece s'en vialt retorner,
N'a cure de plus sejorner.
Atornez s'est, congié a pris
Au roi et a toz ses amis ;
Fenice an mainne, si s'en vont,
Ne finent tant qu'an Grece sont,
Et a grant joie le reçurent,
Si con lor seignor feire durent,

Ils lui donnèrent pour femme son amie et les couronnèrent tous les deux. De son amie, Cligès fit sa femme. Il l'appela « amie » et « dame » et elle n'y perdit rien car il l'aimait comme son amie et elle l'aimait également comme on doit aimer son ami[1]. Tous les jours, leur amour grandissait et jamais Cligès ne lui ôta sa confiance ni ne lui chercha la moindre querelle. Jamais plus elle ne fut enfermée de force comme le furent les impératrices qui lui succédèrent. Depuis lors en effet, tous les empereurs craignirent d'être trompés par leurs femmes, parce qu'ils avaient entendu la double trahison d'Alis par Fénice, d'abord par la potion puis par la fausse mort. C'est pourquoi, toute impératrice, même de très haute naissance, est gardée à Constantinople, comme une prisonnière. L'empereur n'a pas confiance en elle car le souvenir de Fénice demeure. Il la fait en permanence garder dans une chambre, plus par méfiance que pour la protéger du soleil[2]. Avec elle, il ne doit y avoir aucun mâle qui n'ait été châtré dès l'enfance[3]. Il n'y a alors plus aucun risque pour qu'Amour les retienne en ses liens. Ici finit l'œuvre de Chrétien.

AINSI SE TERMINE LE ROMAN DE CLIGÈS

Et s'amie a fame li donent,
Endeus ansanble les coronent.
De s'amie a feite sa dame,
Car il l'apele amie et dame,
Et por ce ne pert ele mie
Que il ne l'aint come s'amie,
Et ele lui tot autresi
Con l'en doit amer son ami.
Et chascun jor lor amors crut,
Onques[a] cil de li ne mescrut,
Ne querela de nule chose ;
N'onques ne fu tenue anclose,
Si com ont puis esté tenues
Celes qu'aprés li sont venues ;
Einz puis n'i ot empereor
N'eüst de sa fame peor
Qu'ele nel deüst decevoir,
Se il oï ramantevoir
Comant Fenice Alis deçut,
Primes par la poison qu'il but,
Et puis par l'autre traïson.
Por ce einsi com an prison
Est gardee an Costantinoble,
Ja n'iert tant haute ne tant noble,
L'empererriz, quex qu'ele soit :
L'empereres point ne s'i croit,
Tant con de celi li remanbre ;
Toz jorz la fet garder en chanbre
Plus por peor que por le hasle,
Ne ja avoec li n'avra masle
Qui ne soit chastrez en anfance.
De ce n'est crienme ne dotance
Qu'Amors les lit an son lïen.
Ci fenist l'uevre Crestïen.

EXPLYCIT LI ROMANS DE CLIGÉS

YVAIN
OU
LE CHEVALIER AU LION

Arthur, le bon roi de Bretagne qui, par sa prouesse, nous[1] enseigne à être preux et courtois, tenait une cour somptueuse et vraiment royale lors de cette fête si coûteuse qui s'appelle fort justement la Pentecôte[2]. La cour se trouvait à Carduel au pays de Galles. Après le repas, dans toutes les salles du château, les chevaliers s'assemblèrent là où les dames et les demoiselles les avaient invités[3]. Les uns racontaient des histoires, les autres parlaient d'Amour[4] ainsi que des tourments, des souffrances et des grands bienfaits que ressentirent souvent les disciples de sa règle, jadis très douce et agréable. Aujourd'hui cependant, le nombre de ses fidèles a bien diminué ; presque tous l'ont abandonnée. La réputation d'Amour en est fort amoindrie, car les amoureux d'antan passaient pour être courtois, preux, généreux et honnêtes. Maintenant, Amour est la fable de tout le monde, parce que ceux qui lui restent étrangers disent aimer mais ils mentent, et ceux qui se vantent à tort d'aimer donnent dans la fable et le mensonge.

Artus[a], li boens rois de Bretaingne
La cui proesce nos enseigne
Que nos soiens preu et cortois,
Tint cort si riche come rois
A cele feste qui tant coste,
Qu'an doit clamer la Pantecoste.
La corz[b] fu a Carduel en Gales ;
Aprés mangier, parmi ces sales
Li[c] chevalier s'atropelerent
La ou dames les apelerent
Ou dameiseles ou puceles.
Li un recontoient noveles,
Li autre parloient d'Amors,
Des angoisses et des dolors
Et des granz biens qu'orent sovant
Li deciple de son covant,
Qui lors estoit mout dolz et buens.
Mes or i a mout po des suens
Qu'a bien pres l'ont ja tuit lessiee,
S'an est Amors mout abessiee,
Car cil qui soloient amer
Se feisoient cortois clamer
Et preu et large et enorable.
Or est Amors tornee a fable
Por ce que cil qui rien n'en santent
Dïent qu'il aiment, mes il mantent,
Et cil fable et mançonge an font
Qui s'an vantent et droit n'i ont.

Mais parlons plutôt des amoureux d'autrefois et laissons ceux d'aujourd'hui ! Car mieux vaut, à mon avis, un homme courtois et mort qu'un rustre vivant[1]. Voilà pourquoi il me plaît de raconter une histoire captivante au sujet du roi dont l'extraordinaire renommée s'est répandue partout de nos jours. Je m'accorde sur ce point aux Bretons : son nom vivra toujours et, grâce à lui, on conserve le souvenir des chevaliers d'élite qui souffraient pour conquérir l'honneur. Ce jour-là toutefois, les chevaliers s'étonnèrent beaucoup de voir le roi se lever et quitter leur compagnie. Cela déplut fort à certains qui se lancèrent dans de longs commentaires, car ils n'avaient jamais vu le roi, lors d'une si grande fête, se rendre dans sa chambre pour aller dormir et pour se reposer. Ce jour-là, pourtant, la reine le retint auprès d'elle ; il demeura tant à ses côtés qu'il s'oublia et s'endormit. Dehors, à la porte de la chambre, se trouvaient Dodinel[2], Sagremor[3], Keu, monseigneur Gauvain et monseigneur Yvain. Calogrenant se tenait en leur compagnie[4] ; ce chevalier fort avenant avait entrepris pour eux un conte, moins à son honneur qu'à sa honte. La reine prêta l'oreille au récit qu'il avait commencé ; elle quitta le lit du roi et s'approcha d'eux fort discrètement. Sans être remarquée de personne, elle se glissa parmi eux. Seul, Calogrenant se leva prestement en la voyant. Keu, toujours très acerbe, perfide, pointu et venimeux,

Mes or parlons de cez qui furent,
Si leissons cez qui ancor durent,
Car mout valt mialz, ce m'est avis,
Uns cortois morz c'uns vilains vis.
Por ce me plest a reconter
Chose qui face a escouter
Del roi qui fu de tel tesmoing
Qu'an en parole et pres et loing ;
Si m'acort de tant as Bretons
Que toz jorz durra li renons
Et par lui sont amenteü
Li boen chevalier esleü
Qui a enor se traveillierent.
Mes cel jor mout se merveillierent
Del roi qui d'antr'aus se[a] leva,
Si ot de tex cui mout greva
Et qui mout grant parole an firent,
Por ce que onques mes nel virent
A si grant feste an chanbre antrer
Por dormir ne por reposer.
Mes cel jor ensi li avint
Que la reïne le detint,
Si demora tant delez li
Qu'il s'oblia et endormi.
A l'uis de la chanbre defors
Fu Didonez et Sagremors
Et Kex et messire[b] Gauvains,
Et si i fu messire Yvains,
Et avoec ax Qualogrenanz,
Uns chevaliers mout avenanz,
Qui lor a comancié un conte,
Non de s'annor, mes de sa honte.
Que que il son conte contoit,
Et la reïne l'escoutoit,
Si s'est delez le roi levee
Et vient sor ax tot a celee,
Qu'ainz que nus la poïst veoir,
Se fu lessiee entr'ax cheoir,
Fors que Calogrenanz sanz plus
Sailli an piez contre li sus.
Et Kex, qui mout fu ranponeus,
Fel et poignanz et venimeus[c],

lui dit alors[1] : « Par Dieu, Calogrenant, le beau saut et la belle prouesse que voilà ! Vraiment, il me plaît que vous soyez le plus courtois d'entre nous ! C'est ce que vous croyez, à coup sûr, tellement vous manquez de cervelle ! Ma dame est en droit de penser que vous êtes plus courtois et plus preux que nous tous. C'est par paresse que nous ne nous sommes pas levés, sans doute, ou alors c'est parce que nous n'avons pas daigné le faire. Par Dieu, messire, si nous ne l'avons pas fait, c'est que nous n'avions pas encore vu notre reine alors que vous étiez déjà debout. — Vraiment, Keu, je pense que vous auriez éclaté aujourd'hui, fait la reine, si vous n'aviez pu vider votre abondant venin. Quelle détestable et vilaine attitude de chercher querelle à vos compagnons ! — Ma dame, fit Keu, si nous ne gagnons rien à vous fréquenter, faites en sorte que nous n'y perdions pas non plus ! Je ne pense pas avoir dit quelque chose qui puisse m'être reprochée et, s'il vous plaît, changeons de sujet ! Il n'est ni courtois ni intelligent d'éterniser une conversation stérile. Celle-ci ne saurait se poursuivre car elle n'honorerait personne. Incitez-le plutôt à poursuivre l'histoire qu'il a commencée car, ici, il n'y a aucune raison de se battre ! — Ma dame, répliqua Calogrenant, cette dispute ne m'affecte guère. Tout cela m'est bien égal et je n'y prête guère attention. Si Keu m'a insulté, je n'aurai nullement à en pâtir. À de plus vaillants et plus sages

Li dist : « Par Deu, Qualogrenant,
Mout vos[a] voi or preu et saillant,
Et certes mout m'est bel quant vos
Estes li plus cortois de nos ;
Et bien sai que vos le cuidiez,
Tant estes vos de san vuidiez.
S'est droiz que ma dame le cuit
Que vos avez plus que nos tuit
De corteisie et de proesce.
Ja le leissames por peresce,
Espoir, que nos ne nos levames
Ou por ce que nos ne deignames.
Mes par Deu, sire, nel feïsmes,
Mes por ce que nos ne veïsmes
Ma dame, ainz fustes vos levez.
- Certes, Kex, ja fussiez crevez,
Fet la reïne, au mien cuidier,
Se ne vos poïssiez vuidier
Del venin don vos estes plains.
Enuieus estes, et vilains,
De tancier a voz conpaignons.
- Dame, se nos n'i gaeignons,
Fet Kex, an vostre conpaignie,
Gardez que nos n'i perdiens mie !
Je ne cuit avoir chose dite
Qui me doie estre a mal escrite,
Et, s'il vos plest, teisons nos an !
Il n'est corteisie ne san
De plet d'oiseuse maintenir.
Cist plez ne doit avant venir,
Que nus nel doit an pris monter.
Mes feites nos avant conter
Ce qu'il avoit encomancié,
Car ci ne doit avoir tancié. »
A ceste parole s'espont[b]
Qualogrenanz, et si respont :
« Dame, fet il, de la tançon
Ne sui mie en grant sospeçon ;
Petit m'an est, et mout po pris.
Se Kex a envers moi mespris,
Je n'i avrai ja nul domage :
A mialz vaillant et a plus sage,

que moi, messire Keu, vous avez adressé des propos honteux ou odieux, car vous êtes coutumier du fait. Il en va toujours ainsi : le fumier doit nécessairement puer, les taons doivent piquer, les bourdons bruire, et les traîtres se rendre odieux et nuire. Mais je ne poursuivrai pas mon histoire si ma dame ne m'implore pas de le faire. Je la prie de ne pas insister et de ne pas me demander quelque chose qui me gênerait, de grâce ! — Dame, tous ceux qui sont ici, fait Keu, vous sauront gré de lui faire cette demande et ils écouteront volontiers son récit. Ne le faites surtout pas pour moi mais, par la foi que vous devez au roi qui est votre seigneur et le mien, demandez-lui de continuer et ce sera bien ! — Calogrenant, dit la reine, oubliez la provocation de messire Keu, le sénéchal. Médire est devenu pour lui une habitude et il est impossible de l'en corriger. Je vous demande, je vous implore d'étouffer en vous tout ressentiment. Ne vous privez pas, à cause de lui, d'un récit agréable à entendre, si vous voulez conserver mon amitié. Reprenez donc depuis le commencement ! — Assurément, ma dame, il me pèse d'obéir à vos ordres ! Si je ne redoutais pas de vous mécontenter, je me laisserais arracher une dent plutôt que de leur raconter encore quelque chose aujourd'hui. Mais je ferai ce qui vous convient, quoi qu'il doive m'en coûter[1]. Puisque tel est votre plaisir, écoutez donc ! Prêtez-moi le cœur et l'oreille car la parole se perd si le cœur ne l'entend pas.

Messire Kex, que je ne sui,
Avez vos dit honte et enui,
Car bien an estes costumiers.
Toz jorz doit puïr li fumiers,
Et toons poindre, et maloz bruire,
Et felons enuier et nuire.
Mes je ne conterai hui mes,
Se ma dame m'an leisse an pes,
Et je li pri qu'ele s'an teise,
Que la chose qui me despleise
Ne me comant, soe merci.
- Dame, trestuit cil qui sont ci,
Fet Kex, boen gré vos en savront
Et volantiers l'escoteront ;
Ne n'an faites ja rien por moi,
Mes, foi que vos devez le roi,
Le[a] vostre seignor et le mien,
Comandez li, si feroiz bien.
- Qualogrenant[b], dist la reïne,
Ne vos chaille de l'ataïne
Mon seignor Keu le seneschal !
Costumiers est de dire mal,
Si qu'an ne l'en puet chastïer.
Comander vos vuel et prïer
Que ja n'en aiez au cuer ire,
Ne por lui ne lessiez a dire
Chose qui nos pleise a oïr,
Se de m'amor volez joïr,
Mes comanciez tot de rechief.
- Certes, dame, ce m'est mout grief
Que vos me comandez a feire ;
Einz me leissasse un des danz traire,
Se correcier ne vos dotasse,
Que je hui mes rien lor contasse ;
Mes je ferai ce qu'il vos siet,
Comant que il onques me griet !
Des qu'il vos plest, or escotez !
Cuers et oroilles m'aportez,
Car parole est tote perdue
S'ele n'est de cuer entandue.

Il y a des gens qui entendent une chose incompréhensible pour eux et qui l'approuvent ; en fait, ils n'en retiennent que le bruit puisque le cœur ne l'a pas comprise. La parole vient aux oreilles comme le vent qui vole, mais elle ne s'y arrête ni demeure ; elle s'en va, en un rien de temps, si le cœur n'est pas assez éveillé ni exercé pour la saisir au vol. Car, s'il peut la saisir à l'état de bruit, s'il peut l'enfermer et la retenir, les oreilles sont la voie et le conduit qui amènent la voix jusqu'au cœur. Le cœur saisit alors, dans la poitrine, la voix qui entre par l'oreille. Ainsi, celui qui voudra me comprendre doit me confier son cœur et ses oreilles car je ne veux proférer ni songe, ni fable, ni mensonge.

« Il y a plus de sept ans, il advint que je me trouvai seul comme une âme en peine. J'étais parti en quête d'aventures, armé de pied en cap comme il sied à un chevalier. J'avais pris un chemin sur ma droite et m'engageais dans une épaisse forêt. C'était un sentier assez traître, plein de ronces et d'épines. Non sans peine, je suivis cette voie et ce sentier. Je chevauchai pendant presque une journée jusqu'au moment où je quittai la forêt, celle de Brocéliande[1]. Sorti de la forêt, j'arrivai dans une lande et vis une bretèche à une demi-lieue galloise[2], un peu moins peut-être mais certainement pas plus. Je m'orientai dans cette direction au petit trot. Je vis l'enceinte ainsi que le fossé large et profond qui l'entourait.

De cez i a qui la chose öent
Qu'il n'entandent, et si la löent ;
Et cil n'en ont ne mes l'oïe,
Des que li cuers n'i entant mie.
As oroilles vient la parole,
Ausi come li vanz qui vole,
Mes n'i areste ne demore,
Einz s'an part en mout petit d'ore,
Se li cuers n'est si esveilliez
Qu'au prendre soit apareilliez ;
Car, s'il le puet an son oïr
Prendre, et anclorre, et retenir,
Les oroilles sont voie[a] et doiz
Par ou s'an vient au cuer la voiz ;
Et li cuers prant dedanz le vantre
La voiz, qui par l'oroille i antre.
Et qui or me voldra entandre,
Cuer et oroilles me doit randre,
Car ne vuel pas parler de songe,
Ne de fable, ne de mançonge[b].
« Il m'avint plus a de set anz
Que je, seus come païsanz,
Aloie querant aventures,
Armez de totes armeüres
Si come chevaliers doit estre ;
Et tornai mon chemin a destre
Parmi une forest espesse.
Mout i ot voie felenesse,
De ronces et d'espines plainne ;
A quelqu'enui, a quelque painne,
Ting cele voie et ce santier.
A bien pres tot le jor antier
M'en alai chevalchant issi,
Tant que de la forest issi,
Et ce fu an Broceliande.
De la forest, en une lande
Entrai, et vi une bretesche
A demie liue galesche ;
Se tant i ot, plus n'i ot pas.
Cele part ving plus que le pas,
Vi le baille[c] et le fossé
Tot anviron parfont et lé,

Sur le pont se trouvait le propriétaire de la forteresse ; il tenait sur son poing un autour qui avait mué. Je l'avais à peine salué qu'il vint me tenir l'étrier et me demanda de descendre. Je m'exécutai car il n'y avait rien d'autre à faire et j'avais besoin d'un gîte. Aussitôt, il me dit plus de sept fois d'affilée : " Béni soit le chemin qui vous a conduit jusqu'ici. " Ensuite, nous entrâmes dans la cour et passâmes le pont et la porte. Au milieu de la cour du vavasseur — que Dieu lui rende la joie et l'honneur qu'il me fit ce soir-là ! — pendait un disque où il n'y avait, je crois, ni fer, ni bois, ni rien qui ne fût en cuivre. Le vavasseur frappa trois coups sur ce disque, à l'aide d'un marteau pendu à un petit poteau. À l'intérieur de la demeure, les domestiques entendirent cet appel. Ils sortirent dans la cour. L'un d'eux courut vers mon cheval et en prit soin. Je vis alors qu'une jeune fille belle et distinguée venait à ma rencontre. Je contemplai sa sveltesse et sa taille élancée. Elle me désarma fort adroitement, en s'y prenant très bien, très élégamment ; elle me revêtit d'un court manteau d'écarlate, couleur bleu de paon et fourré de vair. Puis, tout le monde disparut, de sorte qu'il ne resta plus personne hormis la jeune fille et moi. Cela me plut car je ne tenais pas à voir beaucoup de gens autour de moi. Elle m'emmena m'asseoir dans le plus joli petit pré du monde[1] ; il était entouré d'un muret.

Et sor le pont an piez estoit,
Cil cui la forteresce estoit,
Sor son poing un ostor müé.
Ne l'oi mie bien salüé,
Quant il me vint a l'estrié prendre,
Si me comanda a descendre.
Je descendi, qu'il n'i ot el,
Car mestier avoie d'ostel ;
Et il me dist tot maintenant
Plus de set foiz en un tenant,
Que beneoite fust la voie
Par ou leanz entrez estoie.
A tant en la cort en antrames,
Le pont et la porte passames.
Enmi la cort au vavasor,
Cui Dex doint et joie et enor
Tant com il fist moi cele nuit,
Pendoit une table ; ce cuit
Qu'il n'i avoit ne fer ne fust
Ne rien qui de cuivre ne fust.
Sor cele table, d'un martel
Qui panduz ert a un postel,
Feri li vavasors trois cos.
Cil qui leissus erent anclos
Oïrent la voiz et le son,
S'issirent fors de la meison
Et vienent an la cort aval.
Li un corent a mon cheval[a],
Et uns des sergenz le prenoit ;
Et je vi que vers moi venoit
Une pucele bele et gente.
En li esgarder mis m'antente,
Qu'ele estoit gresle[b], et longue, et [droite.
De moi desarmer fu adroite
Qu'ele le fist et bien et bel,
Et m'afubla d'un cort mantel
Vair d'escarlate peonace ;
Et se nos guerpirent la place
Que avoec moi ne avoec li
Ne remest nus ; ce m'abeli,
Que plus n'i queroie veoir.
Et ele me mena seoir

Là, je la trouvais si bien élevée, si cultivée et s'exprimant si bien, d'un tel charme enfin et d'une telle distinction que je me plus fort en sa compagnie. Et jamais, pour rien au monde, je n'aurais voulu me séparer d'elle. Mais ce soir-là, le vavasseur me dérangea en venant me chercher à l'heure du souper. Impossible de m'attarder davantage ; j'obéis donc. Du souper, je vous dirai seulement qu'il répondit tout à fait à mon attente, surtout quand la jeune fille s'assit devant moi. Après le repas, le vavasseur m'avoua qu'il ignorait depuis quand il avait hébergé des chevaliers errants en quête d'aventure. Cela faisait longtemps qu'il n'en avait plus accueilli aucun. Ensuite, il me pria de revenir chez lui, sur le chemin du retour, pour l'obliger, si toutefois cela était possible. Je lui répondis : “ Volontiers, sire ! ” car il eût été honteux de refuser. J'aurais tenu mon hôte en piètre estime si je lui avais refusé cette faveur.

« Cette nuit-là, je fus très bien logé et mon cheval fut sellé, dès le point du jour, comme je l'avais instamment demandé la veille au soir. On avait ainsi accédé à ma demande. Je recommandai au Saint-Esprit mon aimable hôte et sa chère fille. Je pris congé de tous et m'en allai dès que je pus. Je n'étais guère éloigné de mon gîte quand je trouvai, dans un essart, des taureaux aussi sauvages que des léopards[1] ;

El plus bel praelet del monde,
Clos de bas mur a la reonde.
La la trovai si afeitiee,
Si bien parlant, si anseigniee,
De tel solaz et de tel estre,
Que mout m'i delitoit a estre,
Ne ja mes por nul estovoir
Ne m'an queïsse removoir ;
Mes tant me fist, la nuit, de guerre
Li vavasors, qu'il me vint querre,
Qant de soper fu tans et ore ;
N'i poi plus feire de demore,
Si fis lors son comandemant.
Del soper vos dirai briemant
Qu'il fu del tot a ma devise,
Des que devant moi fu assise
La pucele qui s'i assist.
Aprés mangier itant me dist
Li vavasors qu'il ne savoit
Le terme, puis que il avoit
Herbergié chevalier errant
Qui aventure alast querant ;
N'en ot, piece a, nul herbergié.
Aprés me repria que gié
Par son ostel m'an revenisse
An guerredon, se je poïsse[a],
Et je li dis : “ Volentiers, sire ”,
Que honte fust de l'escondire ;
Petit por mon oste feïsse
Se cest don li escondeïsse.
« Mout fui bien la nuit ostelez,
Et mes chevax fu enselez
Lués que l'en pot le jor veoir,
Que g'en oi mout proié le soir[b] ;
Si fu bien fette ma proiere.
Mon boen oste et sa fille chiere
Au Saint Esperit comandai ;
A trestoz congié demandai,
Si m'en alai lués que je poi.
L'ostel gaires esloignié n'oi,
Qant je trovai, en uns essarz,
Tors salvages come lieparz[c],

ils s'affrontaient entre eux et faisaient un tel bruit, manifestaient une telle cruauté et une telle sauvagerie que, si vous voulez savoir la vérité, j'eus un moment de recul ; aucun animal en effet n'est plus sauvage et plus farouche que le taureau. Un paysan qui ressemblait à un Maure[1], démesurément laid et hideux — décrire une telle laideur est impossible ! —, s'était assis sur une souche et tenait une grande massue à la main. Je m'approchai du paysan et vis qu'il avait la tête plus grosse qu'un roncin[2] ou qu'une autre bête, les cheveux ébouriffés et le front pelé, large de presque deux empans, les oreilles velues et grandes comme celles d'un éléphant, les sourcils énormes, la face plate, des yeux de chouette, un nez de chat, une bouche fendue comme celle du loup, des dents de sanglier, acérées et rousses, une barbe rousse, des moustaches entortillées, le menton accolé à la poitrine, l'échine voûtée et bossue. Appuyé sur sa massue, il portait un habit bien étrange, sans lin ni laine, mais, à son cou, étaient attachées deux peaux fraîchement écorchées de deux taureaux ou de deux bœufs. Le paysan se dressa sur ses jambes dès qu'il me vit approcher. Je ne savais pas s'il voulait me toucher et j'ignorais ce qu'il cherchait au juste mais je me tenais sur mes gardes jusqu'à ce que je le voie debout, tout coi et immobile ; il était monté sur un tronc d'arbre et mesurait bien dix-sept pieds[3].

Qui s'antreconbatoient tuit
Et demenoient si grant bruit
Et tel fierté et tel orguel,
Se voir conuistre vos an vuel,
C'une piece me treis arriere
Que nule beste n'est tant fiere
Ne plus orguelleuse de tor.
Uns vileins, qui resanbloit Mor,
Leiz et hideus a desmesure,
Einsi tres leide criature
Qu'an ne porroit dire de boche
Assis s'estoit sor une çoche,
Une grant maçue en sa main.
Je m'aprochai vers le vilain,
Si vi qu'il ot grosse la teste
Plus que roncins ne autre beste,
Chevox mechiez et front pelé,
S'ot pres de deus espanz de lé
Oroilles mossues et granz
Autiex com a uns olifanz,
Les sorcix granz et le vis plat,
Ialz de çuete, et nes de chat,
Boche fandue come lous,
Danz de sengler aguz et rous,
Barbe rosse, grenons tortiz,
Et le manton aers au piz,
Longue eschine torte et boçue ;
Apoiez fu sor sa maçue,
Vestuz de robe si estrange
Qu'il n'i avoit ne lin ne lange,
Einz ot a son col atachiez
Deus cuirs de novel escorchiez,
Ou de deus tors ou de deus bués.
An piez sailli li vilains, lués
Qu'il me vit vers lui aprochier.
Ne sai s'il me voloit tochier,
Ne ne sai qu'il voloit enprendre,
Mes je me garni de desfandre,
Tant que je vi que il estut
En piez toz coiz, ne ne se mut,
Et fu montez desor un tronc,
S'ot bien dis et set piez de lonc ;

Il me regarda sans mot dire, tout comme l'aurait fait une bête. Je croyais qu'il n'avait pas l'usage de la parole et qu'il était dépourvu d'intelligence. Néanmoins, je m'enhardis suffisamment pour lui dire : « Hé, là ! Dis-moi donc si tu es une bonne créature ou non ! — Je suis un homme, me répondit-il. — De quelle sorte ? — De l'espèce que tu vois ! Je ne change jamais[1]. — Que fais-tu ici ? — Je m'y tiens et je garde les bêtes de ce bois. — Tu les gardes ? Par saint Pierre de Rome, elles ne savent pas alors ce qu'eſt un homme ! Depuis quand garde-t-on une bête sauvage, dans une plaine, un bois ou ailleurs, sans l'attacher ou la parquer ? — Je garde pourtant celles-ci et les soumets à ma volonté : jamais elles ne quitteront cet enclos. — Tu les soumets ? Dis-moi la vérité ! — Aucune n'ose bouger dès qu'elles me voient venir. Quand j'en attrape une, je l'empoigne fermement et puissamment par les cornes. Alors, toutes les autres tremblent de peur et m'entourent comme pour crier grâce. Mais toute autre personne que moi qui se trouverait au milieu d'elles ne pourrait éviter une mort immédiate. C'eſt ainsi que je règne sur mes bêtes. À ton tour de me dire quel homme tu es et ce que tu cherches ! — Je suis, comme tu vois, un chevalier qui cherche l'introuvable. Ma quête a duré longtemps et, pourtant, elle eſt reſtée vaine. — Et que voudrais-tu trouver ? — L'aventure, pour mettre à

Si m'esgarda, ne mot ne diſt,
Ne plus c'une beſte feïſt,
Et je cuidai qu'il ne seüſt
Parler, ne reison point n'eüſt.
Tote voie tant m'anhardi,
Que je li dis : « Va, car me di
Se tu es boene chose ou non ! »
Et il me diſt : « Je sui uns[a] hon.
- Quiex hom iés tu ? - Tex con tu voiz ;
Si ne sui autres nule foiz.
- Que fez tu ci ? - Ge m'i eſtois,
Et gart les beſtes de ceſt bois.
- Gardes ? Por saint Pere de Rome,
Ja ne conuissent eles home ;
Ne cuit qu'an plain ne an boschage
Puisse an garder beſte sauvage,
N'en autre leu, por nule chose,
S'ele n'eſt lïee et anclose.
- Je gart si ceſtes et juſtis
Que ja n'iſtront de ceſt porpris.
- Et tu comant ? Di m'an le voir !
- N'i a celi qui s'oſt movoir
Des que ele me voit venir,
Car quant j'en puis une tenir,
Si l'eſtraing si par les deus corz,
As poinz que j'ai et durs et forz,
Que les autres de peor tranblent
Et tot environ moi s'asanblent,
Ausi con por merci crïer ;
Ne nus ne s'i porroit fïer,
Fors moi, s'antr'eles s'eſtoit mis,
Qu'il ne fuſt maintenant ocis.
Einsi sui de mes beſtes sire,
Et tu me redevroies dire
Quiex hom tu iés, et que tu quiers.
- Je sui, ce voiz, uns[b] chevaliers
Qui quier ce que trover ne puis ;
Assez ai quis, et rien ne truis.
- Et que voldroies tu trover ?
- Avanture, por esprover

l'épreuve ma vaillance et mon courage. Je te prie, je te demande et je t'implore de me conseiller une aventure ou une merveille, si tu en connais une. — Il faudra que tu te passes d'aventure, fait-il, car je n'y connais rien et n'en ai jamais entendu parler. Mais, si tu voulais aller tout près d'ici, jusqu'à une fontaine, tu n'en reviendrais pas sans mal, à condition de lui rendre ce qu'elle mérite. Tout près d'ici, tu trouveras un sentier proche qui t'y mènera. Va tout droit, si tu veux économiser tes pas, car tu risquerais vite de t'égarer : il y a beaucoup d'autres chemins ! Tu verras la fontaine qui bout[1], et pourtant elle est plus froide que le marbre. Le plus bel arbre jamais formé par la Nature lui offre son ombrage. Il garde son feuillage en toutes saisons et nul hiver ne saurait le priver de ses feuilles. Un bassin de fer y pend, lui-même suspendu à une chaîne si longue qu'elle descend jusque dans la fontaine. À côté de la fontaine, tu trouveras un perron ; il m'est impossible de te le décrire car je n'en ai jamais vu de semblable. De l'autre côté, se trouve une chapelle, petite mais fort belle[2]. Si tu puises de l'eau avec le bassin et si tu la répands sur le perron, tu verras se produire une tempête à faire fuir toutes les bêtes de la forêt : chevreuils, cerfs, daims, sangliers ou oiseaux la quitteront, car tu verras s'abattre la foudre et le vent, tu verras les arbres se briser,

Ma proesce et mon hardemant.
Or te pri et quier et demant,
Se tu sez, que tu me consoille
Ou d'aventure ou de mervoille
- A ce, fet il, faudras tu bien :
D'aventure ne sai je rien,
N'onques mes n'en oï parler.
Mes se tu voloies aler
Ci pres jusqu'a une fontainne,
N'en revandroies pas sanz painne,
Se tu li[a] randoies son droit.
Ci pres troveras orendroit
Un santier qui la te manra.
Tote la droite voie va,
Se bien viax tes pas anploier,
Que tost porroies desvoier :
Il i a d'autres voies mout.
La fontainne verras qui bout,
S'est ele plus froide que marbres.
Onbre li fet li plus biax arbres
C'onques poïst former Nature.
En toz tens sa fuelle li dure,
Qu'il ne la pert por nul iver.
Et s'i pant uns bacins de fer[b]
A une si longue chaainne
Qui dure jusqu'an la fontainne.
Lez la fontainne troverras
Un perron, tel con tu verras ;
Je ne te sai a dire quel,
Que je n'en vi onques nul tel ;
Et d'autre part une chapele
Petite, mes ele est mout bele.
S'au[c] bacin viax de l'eve prandre
Et desus le perron espandre,
La verras une tel tanpeste
Qu'an cest bois ne ramanra beste,
Chevriax ne cers, ne dains ne pors,
Nes li oisel s'an istront fors ;
Car tu verras si foudroier,
Vanter, et arbres peçoier,

la pluie, le tonnerre et les éclairs se déchaîner. Si tu peux y échapper sans grands ennuis et sans peine, tu seras le plus chanceux des chevaliers à être allé là-bas. " Je quittai le paysan dès qu'il m'eut indiqué le chemin. L'heure de tierce était peut-être passée et on devait être aux alentours de midi quand j'aperçus l'arbre et la fontaine. Je sais parfaitement que l'arbre était le plus beau pin qui eût jamais poussé sur la terre. À mon avis, jamais une goutte de pluie, même s'il avait plu assez fort, n'aurait pu le traverser ; elle aurait plutôt coulé par-dessus. Je vis le bassin qui pendait à l'arbre ; il était de l'or le plus fin jamais vendu dans une foire. Quant à la fontaine, vous pouvez me croire, elle bouillonnait comme de l'eau chaude. Son perron, d'une seule émeraude percée comme une outre[1], était soutenu par quatre rubis plus flamboyants et vermeils que le soleil du matin se levant à l'orient. Je ne vous raconterai pas le moindre mensonge à ce propos, en toute connaissance de cause. Le spectacle merveilleux de la tempête et de l'orage me plut et, à cause de lui, je ne me considère plus comme quelqu'un de raisonnable, car je devrais me repentir sans tarder, si cela était possible, d'avoir arrosé la pierre percée avec l'eau du bassin. J'en avais trop versé, assurément, car je vis le ciel si déchiré qu'en plus de quatorze endroits les éclairs me frappaient les yeux alors que les nuées jetaient, pêle-mêle, pluie, neige et grêle.

Plovoir, toner et espartir,
Que, se tu t'an puez departir
Sanz grant enui et sanz pesance,
Tu seras de meillor cheance
Que chevaliers qui i fust onques. "
Del vilain me parti adonques,
Que bien m'ot[a] la voie mostree.
Espoir si fu tierce passee,
Et pot estre pres de midi,
Quant l'arbre et la fontainne vi.
Bien sai de l'arbre, c'est la fins,
Que ce estoit li plus biax pins
Qui onques sor terre creüst.
Ne cuit c'onques si fort pleüst
Que d'eve i passast une gote,
Einçois coloit par desor tote.
A l'arbre vi le bacin pandre,
Del plus fin or qui fust a vandre
Encor onques en nule foire.
De la fontainne, pöez croire,
Qu'ele boloit com iaue chaude[b].
Li perrons ert d'une esmeraude
Perciee ausi com une boz,
Et s'a quatre rubiz desoz,
Plus flanboianz et plus vermauz
Que n'est au matin li solauz,
Qant il apert en oriant ;
Ja, que je sache a esciant,
Ne vos an mantirai de mot.
La mervoille a veoir me plot
De la tanpeste et de l'orage,
Don je ne me ting mie a sage,
Que volentiers m'an repantisse
Tot maintenant, se je poïsse,
Quant je oi le perron crosé
De l'eve au bacin arosé.
Mes trop en i verssai, ce dot ;
Que lors vi le ciel si derot
Que de plus de quatorze parz
Me feroit es ialz li esparz ;
Et les nues tot mesle mesle
Gitoient pluie, noif et gresle.

La tempête fut si mauvaise et si forte que je crus mourir cent fois de la foudre qui tombait autour de moi et des arbres qui se brisaient[1]. Sachez que mon immense frayeur dura jusqu'à ce que le temps se radoucît. Mais Dieu me rassura bientôt car la tempête ne dura guère et tous les vents s'apaisèrent. Aussitôt que Dieu le décida, ils n'osèrent plus souffler. Quand je vis la clarté et la pureté de l'air, je retrouvai ma joyeuse sérénité car la joie, si j'ai jamais appris à la connaître, fait vite oublier les grands tourments. Après la tempête, des oiseaux se rassemblèrent sur le pin et, le croira qui voudra, chaque branche, chaque feuille en était recouverte. L'arbre n'en était que plus beau. Le doux chant des oiseaux laissait entendre une harmonieuse musique. Chacun chantait une mélodie différente ; nul ne reprenait l'air entonné par les autres. Leur joie me réjouit ; je les écoutai jusqu'à la fin de leur office. Jamais mes oreilles n'avaient encore eu droit à pareille fête. Personne, je pense, n'aurait pu jouir autant que moi d'une telle musique ; celle-ci me procurait un plaisir suave, à en perdre la raison. Je restai dans cet état jusqu'à ce que j'entende arriver un chevalier, à ce qu'il me semblait du moins. Je crus d'abord qu'ils étaient dix, tant l'unique chevalier qui venait faisait de bruit et de fracas[2].

« Quand je le vis arriver seul, je passai aussitôt la bride à mon cheval et ne tardai guère à l'enfourcher ; et lui, comme en

Tant fu li tans pesmes et forz
Que cent foiz cuidai estre morz
Des foudres qu'antor moi cheoient,
Et des arbres qui peceoient.
Sachiez que mout fui esmaiez,
Tant que li tans fu rapaiez.
Mes Dex tost me rasegura
Que li tans gaires ne dura,
Et tuit li vant se reposerent ;
Des que Deu plot, vanter n'oserent.
Et quant je vis l'air cler et pur,
De joie fui toz asseür ;
Que joie, s'onques la conui,
Fet tost[a] oblïer grant enui.
Des que[b] li tans fu trespassez
Vi sor le pin toz amassez
Oisiax, s'est qui croire le vuelle,
Qu'il n'i paroit branche ne fuelle,
Que tot ne fust covert d'oisiax ;
S'an estoit li arbres plus biax.
Doucemant li oisel chantoient,
Si que mout bien s'antr'acordoient ;
Et divers chanz chantoit chascuns ;
C'onques ce que chantoit li uns
A l'autre chanter ne oï.
De lor joie me resjoï ;
S'escoutai tant qu'il orent fet
Lor servise trestot a tret ;
Que mes n'oï si bele joie
Ne ja ne cuit que nus hom l'oie,
Se il ne va oïr celi
Qui tant me plot et abeli
Que je m'an dui por fol[c] tenir.
Tant i fui que j'oï venir
Chevaliers, ce me fu avis ;
Bien cuidai que il fussent dis,
Tel noise et tel bruit demenoit
Uns seus chevaliers qui venoit[d].
« Qant ge le vi tot seul venant,
Mon cheval restraing maintenant,
N'a monter demore ne fis ;
Et cil, come mautalentis,

proie à la colère, arriva plus vite qu'un alérion[1] et plus farouche qu'un lion. Il me défia en hurlant : " Vassal, vous m'avez odieusement outragé en négligeant de me défier. Vous auriez dû me lancer un défi, s'il y avait eu un motif de querelle entre nous, ou tout au moins vous auriez dû réclamer votre bon droit avant de me faire la guerre. Mais si je le puis, seigneur vassal, je ferai retomber sur vous cette grave faute. Partout alentour, ma forêt ravagée produit la preuve du dommage que j'ai subi. Celui qui est lésé doit se plaindre ; c'est pourquoi je me plains, j'en ai le droit, car vous m'avez contraint à sortir de chez moi à cause de la foudre et de la pluie. Vous me tourmentez, et malheur à qui s'en réjouit ! Une grande tour et une haute muraille ne m'auraient été d'aucune utilité et d'aucun secours pour contrer les terribles ravages que vous avez infligés à mon bois et à mon château. Face à ce cataclysme, il n'est pas de forteresse en pierre ou en bois où l'on soit en sécurité. Mais sachez bien que désormais je ne vous accorderai plus ni trêve ni paix. " À ces mots, nous nous assaillîmes ; chacun tenait son écu au bras et se protégeait derrière lui. Le chevalier avait un cheval vif et une lance roide ; il me dépassait d'une tête environ. Je me trouvai donc en infériorité, car j'étais plus petit que lui et son cheval était meilleur que le mien. Sachez bien que je vous dis la stricte vérité pour couvrir ma honte. Je lui assenai le plus grand coup

Vint plus tost c'uns alerions,
Fiers par sanblant come lions.
De si haut con il pot crïer
Me comança a desfier,
Et dist : " Vassax, mout m'avez fet,
Sanz desfiance, honte et let.
Desfier me deüssiez vos,
Se il eüst querele entre nos,
Ou[a] au moins droiture requerre,
Einz que vos me meüssiez guerre.
Mes se je puis, sire vasax,
Sor vos retornera cist max
Del domage qui est paranz ;
Environ moi est li garanz
De mon bois qui est abatuz.
Plaindre se doit qui est batuz ;
Et je me plaing, si ai reison,
Que vos m'avez de ma meison
Fors chacié a foudre et a pluie ;
Fet m'avez chose qui m'enuie,
Et dahez ait cui ce est bel,
Qu'an mon bois et an mon chastel
M'avez feite tele envaïe,
Ou mestier ne m'eüst aïe
Ne de grant tor ne de haut mur.
Onques n'i ot home asseür
An forteresce qui i fust
De dure pierre ne de fust.
Mes sachiez bien que desormes
N'avroiz de moi trives ne pes ! "
A cest mot, nos antrevenimes,
Les escuz anbraciez tenimes,
Si se covri chascuns del suen.
Li chevaliers ot cheval buen
Et lance roide, et fu sanz dote
Plus granz de moi la teste tote.
Einsi del tot a meschief fui,
Que je fui plus petiz de lui
Et ses chevax miaudres del mien.
Parmi le voir, ce sachiez bien,
M'an vois por ma honte covrir.
Si grant cop con je poi ferir

que je pus car je ne fais jamais semblant de me battre. Je l'atteignis sur la boucle de l'écu. J'avais mis toute ma puissance dans ce coup de sorte que ma lance vola en éclats ; la sienne resta intacte, car elle n'était pas légère mais pesait plus lourd, à mon avis, que n'importe quelle lance de chevalier : jamais je n'en vis d'aussi grosse. Le chevalier me frappa si durement qu'il me fit tomber par terre, par-dessus la croupe de mon cheval. Il m'abandonna à ma honte et à ma confusion, sans me jeter le moindre regard. Il prit mon cheval mais, moi, il me laissa et s'en retourna par où il était venu. Je ne savais plus où aller. Je restai là, en proie à des pensées inquiètes. Je m'assis un instant près de la fontaine et m'y reposai. Je n'osai pas suivre le chevalier car je craignais de commettre une folie. Même si j'avais osé le suivre, je ne savais pas en réalité ce qu'il était devenu. Finalement, je me décidai à respecter ma promesse envers mon hôte et à retourner chez lui. Aussitôt dit, aussitôt fait. Je me débarrassai, auparavant, de toutes mes armes pour marcher plus à mon aise et je revins chez lui, couvert de honte.

« Quand j'arrivai de nuit à son logis, je trouvai mon hôte tel qu'en lui-même, aussi gai et aussi courtois que lors de ma première visite. Ni chez sa fille ni chez lui, je ne remarquai le moindre changement : ils m'accueillirent avec autant d'amabilité et de prévenance que la nuit précédente. Ils m'accordèrent

Li donai, c'onques ne m'an fains,
El conble de l'escu l'atains ;
S'i mis trestote ma puissance
Si qu'an pieces vola ma lance ;
Et la soe remest antiere,
Qu'ele n'estoit mie legiere,
Einz pesoit plus, au mien cuidier,
Que nule lance a chevalier,
Qu'ainz nule si grosse ne vi.
Et li chevaliers me feri
Si durement que del cheval
Parmi la crope, contreval,
Me mist a la terre tot plat ;
Si me leissa honteus et mat,
C'onques puis[a] ne me regarda.
Mon cheval prist et moi leissa ;
Si se mist arriere a la voie.
Et je, qui mon roi ne savoie,
Remés angoisseus et pansis.
Delez la fontainne m'asis
Un petit, si me reposai[b] ;
Le chevalier siudre n'osai
Que folie feire dotasse.
Et, se je bien siudre l'osasse,
Ne sai ge que il se devint.
En la fin, volantez me vint
Qu'a mon oste covant tanroie
Et que a lui m'an revanroie.
Ensi me plot, ensi le fis,
Mes jus totes mes armes mis
Por plus aler legieremant,
Si m'an reving honteusemant.
« Qant je ving la nuit a ostel
Trovai mon oste tot autel,
Ausi lié et ausi cortois,
Come j'avoie fet einçois.
Onques de rien ne m'aparçui,
Ne de sa fille ne de lui,
Que moins volentiers me veïssent
Ne que moins d'enor me feïssent

tous de grands égards et je leur témoignai ma reconnaissance. Ils avaient entendu dire que jamais personne n'avait pu s'échapper de l'endroit d'où j'étais revenu ; tous ceux qui avaient tenté l'aventure étaient morts là-bas ou y avaient été retenus. Ainsi j'allai, ainsi je revins ! Au retour, je me considérai moi-même comme fou. Je vous ai raconté ma folle histoire. Jamais encore je n'avais osé le faire ! — Par ma tête, fait monseigneur Yvain, vous êtes mon cousin germain. Nous devons avoir l'un pour l'autre une grande affection mais vous méritez le titre de fou pour m'avoir caché si longtemps cette histoire. Si je vous traite de fou, ne vous en offusquez pas, car si je le puis, et j'en suis capable, j'irai venger votre honte. — On voit bien que le repas est terminé, s'écrie Keu, incapable de se taire. Il y a plus de paroles dans un plein pot de vin que dans un muid de cervoise et l'on dit bien que chat repu est tout joyeux. Après manger, sans bouger, chacun part tuer Loradin[1] et vous, vous irez même vous venger de Forré[2] ! Votre coussin de selle est-il rembourré, vos chausses de fer sont-elles fourbies et vos bannières déployées ? Allez, dépêchez-vous, au nom du Ciel, monseigneur Yvain ! Partirez-vous ce soir ou demain ? Faites-nous savoir, cher seigneur, quand vous irez à ce martyre car nous voulons vous accompagner. Aucun prévôt et aucun voyer ne refusera de vous escorter. Aussi, je vous en prie, quoi qu'il advienne,

Qu'il avoient fet l'autre nuit.
Grant enor me porterent tuit,
Les lor merciz, an la meison,
Et disoient c'onques mes hom
N'an eschapa, que il seüssent
Ne que il oï dire eüssent,
De la don j'estoie venuz,
Qu'il n'i fust morz ou retenuz.
Ensi alai, ensi reving ;
Au revenir por fol me ting.
Si vos ai conté come fos
Ce c'onques mes conter ne vos.
- Par mon chief, fet messire Yvains,
Vos estes mes cosins germains ;
Si nos devons mout entr'amer ;
Mes de ce vos puis fol clamer
Quant vos tant le m'avez celé.
Se je vos ai fol apelé,
Je vos pri qu'il ne vos an poist,
Que, se je puis, et il me loist,
G'irai vostre honte vangier.
- Bien pert que c'est aprés mangier !
Fet Kex, qui teire ne se pot :
Plus a paroles an plain pot
De vin qu'an un mui de cervoise ;
L'en dit que chaz saous s'anvoise.
Aprés mangier, sanz remüer,
Vet chascuns Loradin tüer,
Et vos iroiz vengier Forré !
Sont vostre panel aborré
Et voz chauces de fer froiees
Et voz banieres desploiees ?
Or tost, por Deu, messire Yvain,
Movroiz vos enuit ou demain ?
Feites le nos savoir, biax sire,
Quant vos iroiz an cest martire,
Que nos vos voldrons convoier ;
N'i avra prevost ne voier
Qui volantiers ne vos convoit.
Et si vos pri, comant qu'il soit,

ne partez pas sans nous demander votre congé. Et si cette nuit vous faites un cauchemar, alors restez ici[1] ! — Comment ? Avez-vous perdu la tête, messire Keu, fait la reine, que votre langue ne s'arrête jamais ? Maudite soit votre langue amère comme la scammonée ! Assurément, elle vous trahit car elle débite à chacun les pires insanités qu'elle a apprises, quoi qu'il arrive. Maudite soit la langue qui ne renonce jamais à dire du mal ! La vôtre réussit à vous faire détester partout : elle ne peut pas mieux vous trahir. Sachez-le, je l'accuserais de trahison si elle m'appartenait. Celui qu'on ne peut corriger, on devrait l'attacher dans l'église comme un fou furieux devant les grilles du chœur. — Assurément, ma dame, fait monseigneur Yvain, ces insultes me laissent indifférent. Messire Keu a tant de pouvoir, de savoir et de valeur que, dans n'importe quelle cour, il ne restera jamais muet ni sourd ! À la méchanceté, il oppose des réponses pleines d'intelligence et de courtoisie ; jamais il n'a agi autrement. Vous savez pertinemment si je mens ou non. Mais trêve de querelles ou de sottises ! Ce n'est pas celui qui assène le premier coup qui est responsable de la mêlée mais plutôt celui qui réplique. Celui qui insulte son compagnon irait jusqu'à se disputer avec un inconnu. Je ne veux pas ressembler au mâtin qui se hérisse et grince des dents quand un autre mâtin lui montre ses crocs. »

N'en alez pas sanz noz congiez.
Et se vos anquenuit songiez
Malvés songe, si remenez !
- Comant ? Estes vos forssenez,
Messire Kex, fet la reïne,
Que vostre leingue onques ne fine ?
La vostre leingue soit honie
Que tant i a d'escamonie !
Certes, vostre leingue vos het
Que tot le pis que ele set
Dit a chascun, comant qu'il soit.
Leingue qui onques ne recroit
De mal dire soit maleoite !
La vostre leingue si esploite
Qu'ele vos fet par tot haïr :
Mialz ne vos puet ele traïr.
Bien sachiez, je l'apeleroie
De traïson, s'ele estoit moie.
Home qu'an ne puet chastïer
Devroit en au mostier lïer
Come desvé, devant les prones.
- Certes, dame, de ses ramprones[a],
Fet messire Yvains, ne me chaut.
Tant puet, et tant set, et tant vaut
Messire Kex, an totes corz,
Qu'il n'i iert ja müez ne sorz.
Bien set ancontre vilenie
Respondre san et corteisie,
Ne nel fist onques autremant.
Or, savez vos bien se je mant ;
Mes je n'ai cure de tancier,
Ne de folie ancomancier ;
Que cil ne fet pas la meslee
Qui fiert la premiere colee,
Einz la fet cil qui se revange[b].
Bien tanceroit a un estrange
Qui ranpone son conpaignon.
Ne vuel pas sanbler le gaignon
Qui se herice et reguingne[c]
Quant autres gaingnons le rechingne. »
Que que il parloient ensi,
Li rois fors de la chanbre issi

Durant leur conversation, le roi sortit de la chambre où il était resté un bon moment. Pendant tout ce temps, il s'était assoupi. Dès que ses hommes le virent, ils se levèrent brusquement mais il les fit tous se rasseoir. Il prit place à côté de la reine qui lui raconta aussitôt, au mot près, l'histoire de Calogrenant, parce qu'elle savait très bien raconter. Le roi écouta attentivement et jura à trois reprises, sur l'âme d'Uterpendragon son père, sur celle de son fils[1] et celle de sa mère, qu'il irait voir la fontaine et la tempête merveilleuses avant la fin de cette quinzaine. Il y arrivera la veille de monseigneur saint Jean Baptiste[2] et y logera pour la nuit. « Tous ceux qui le souhaitent peuvent venir », précise-t-il. La cour entière apprécia fort ces paroles du souverain car beaucoup de barons et de jeunes gens voulaient se rendre là-bas. En dépit de la joie et de l'enthousiasme général, monseigneur Yvain avait l'air sombre, parce qu'il voulait partir tout seul. Ce voyage projeté par le roi le gênait et l'ennuyait. Ce qui l'inquiétait surtout, c'était le privilège du premier combat que Keu obtiendrait sûrement avant lui. Si Keu le demandait, on n'oserait le lui refuser ; à moins peut-être que Gauvain en personne ne demandât ce privilège. Si aucun de ces deux chevaliers ne le réclamait, alors on ne le lui refuserait pas[3]. Aussi, il ne les attendra pas ; il leur faussera compagnie.

Ou il ot fet longue demore,
Que dormi ot jusqu'a ceste ore.
Et li baron, quant il le virent,
Tuit an piez contre lui saillirent,
Et il toz raseoir les fist.
Delez la reïne s'asist,
Et la reïne maintenant
Les noveles Calogrenant
Li[a] reconta tot mot a mot,
Que bien et bel conter li sot.
Li rois les oï volantiers
Et fist trois sairemanz antiers,
L'ame Uterpandragon[b] son pere,
Et la son fil, et la sa mere,
Qu'il iroit veoir la fontaine,
Ja einz ne passeroit quinzaine,
Et la tempeste et la mervoille,
Si que il i vanra la voille
Monseignor saint Jehan Baptiste,
Et s'i panra la nuit son giste,
Et dit que avoec lui iroient
Tuit cil qui aler i voldroient.
De ce que li rois devisa
Tote la corz mialz l'en prisa,
Car mout i voloient aler
Li baron et li bacheler.
Mes qui qu'an soit liez et joianz,
Messire Yvains an fu dolanz,
Qu'il i cuidoit aler toz seus ;
Si fu destroiz et angoisseus,
Del roi qui aler i devoit.
Por ce seulemant il grevoit
Qu'il savroit bien que la bataille
Avroit messire Kex, sanz faille,
Einz que il ; s'il la requeroit,
Ja vehee ne li seroit.
Ou messire Gauvains meïsmes,
Espoir, li demandera primes.
Se nus de ces deus la requiert,
Ja contredite ne lor iert.
Mes il ne les atendra mie,
Qu'il n'a soing de lor conpaignie,

Il ira tout seul, comme il le souhaite, pour sa joie ou pour sa peine. Qu'importent ceux qui veulent rester ; lui, il se rendra à Brocéliande en trois jours tout au plus et cherchera, s'il le peut, l'étroit sentier tout buissonneux. Il a trop envie de connaître la lande et le château fort, l'accueil plaisant de la courtoise demoiselle, si avenante et si belle, ainsi que le noble seigneur qui, avec sa fille, honore inlassablement ses hôtes, tant il est de noble et bonne famille. Il verra ensuite l'essart, les taureaux et le géant qui les garde. Il lui tarde de voir le paysan si laid, si grand, hideux, contrefait et noir comme un forgeron. Il verra ensuite, peut-être, le perron, la fontaine et le bassin ainsi que les oiseaux sur le pin. Il provoquera la pluie et le vent. Toutefois, il se garde de toute vantardise ; il souhaite même une discrétion absolue envers quiconque tant qu'il ne connaîtra pas une grande honte ou un grand honneur ; alors seulement, il sera temps de tout divulguer.

Monseigneur Yvain s'éloigne de la cour sans aucune compagnie. Il se rend chez lui incognito. Il y trouve ses gens et commande qu'on selle son cheval. Il appelle un de ses écuyers à qui il ne cachait rien : « Hé là ! fait-il. Suis-moi dehors et apporte-moi mes armes. Je vais sortir à l'instant par cette porte, sur mon palefroi. Dépêche-toi, car je m'en vais très loin ! Fais bien ferrer mon cheval

Einçois ira toz seus, son vuel,
Ou a sa joie ou a son duel,
Et, qui que remaigne a sejor,
Il vialt estre jusqu'a tierz jor
An Broceliande, et querra,
S'il puet, tant que il troverra
L'estroit santier tot boissoneus,
Que trop an est cusançoneus,
Et la lande[a] et la meison fort
Et le solaz et le deport
De la cortoise dameisele
Qui mout est avenanz et bele,
Et le prodome avoec sa fille
Qui a enor feire s'essille,
Tant est frans et de boene part.
Puis verra les tors[b] et l'essart
Et le grant vilain qui les[c] garde.
Li veoirs li demore et tarde
Del vilain qui tant par est lez,
Granz, et hideus, et contrefez,
Et noirs a guise de ferron[d].
Puis verra, s'il puet, le perron,
Et la fontainne, et le bacin,
Et les oisiax desor le pin ;
Si fera plovoir et vanter.
Mes il ne s'en quiert ja vanter,
Ne ja, son vuel, nus nel savra
Jusque tant que il en avra
Grant honte ou grant enor eüe,
Puis si soit la chose seüe.
Messire Yvains de la cort s'anble
Si qu'a nul home ne s'asanble,
Mes seus vers son ostel s'en va.
Tote sa mesniee trova,
Si comande a metre sa sele
Et un suen escuier apele
Cui il ne celoit nule rien.
« Di, va ! fet il, aprés[e] moi vien
La fors, et mes armes m'aporte !
Je m'an istrai par cele porte
Sor mon palefroi, tot le pas.
Garde ne demorer tu pas,

et amène-le-moi vite ! Ensuite tu ramèneras mon palefroi. Mais évite — c'eſt un ordre ! — de donner de mes nouvelles à qui t'interrogerait. Si tu ne faisais pas ce que je te dis, cela pourrait te coûter cher ! — Seigneur, soyez tranquille ! fait-il. Personne ne saura rien de moi. Partez ! Je vous suivrai là-bas. »

Monseigneur Yvain enfourche immédiatement sa monture ; il vengera, s'il le peut, la honte infligée à son cousin, avant de regagner sa demeure. L'écuyer se précipite aussitôt sur le bon cheval et l'enfourche sans tarder ; il ne manquait pas un fer et pas un clou à cette monture. L'écuyer suivit son maître au grand galop ; soudain, il l'aperçut à pied. Yvain l'attendait depuis peu, à l'écart du chemin, dans un lieu retiré. L'écuyer lui apporta tout son harnais, puis il l'aida à s'équiper. Aussitôt armé, monseigneur Yvain ne s'attarda pas davantage et chevaucha, plusieurs jours durant, par monts et par vaux, à travers d'immenses forêts ainsi que des lieux inconnus et sauvages. Il traversa plus d'un endroit traître, dangereux et encaissé, pour arriver enfin à l'étroit sentier plein de ronces et de ténèbres. Maintenant, il était tranquille : il ne pouvait plus s'égarer. Dût-il le payer cher[1], il avancera jusqu'à ce qu'il voie le pin ombrageant la fontaine ainsi que le perron et la tourmente qui déchaîne la grêle, la pluie, le tonnerre et le vent.

Qu'il me covient mout loing errer.
Et mon cheval fai bien ferrer,
Si l'amainne toſt aprés moi,
Puis ramanras mon palefroi.
Mes garde bien, ce te comant,
S'eſt nus qui de moi te demant,
Que ja noveles li an dïes.
Se or de rien an moi te fïes,
Ja mar t'i fieroies mes.
- Sire, fet il, or aiez pes,
Que ja par moi nus nel savra.
Alez, que je vos siudrai la ! »
Messire Yvains maintenant monte
Qu'il vangera, s'il puet, la honte
Son cosin, einz que il retort.
Li escuiers maintenant cort
Au boen cheval, si monta sus,
Que de demore n'i ot plus,
Qu'il n'i failloit ne fers ne clos.
Son seignor siuſt toz les esclos[a]
Tant que il le vit descendu,
Qu'il l'avoit un po atendu
Loing del chemin, en un deſtor.
Tot son hernois et son ator
En aporte, et si[b] l'atorna.
Messire Yvains ne sejorna,
Puis qu'armez fu, ne tant ne quant,
Einçois erra, chascun jor, tant
Par montaignes et par valees,
Et par forez longues et lees,
Par leus eſtranges et salvages,
Et passa mainz felons passages,
Et maint peril et maint deſtroit,
Tant qu'il vint au santier eſtroit
Plain de ronces et d'oscurté[c] ;
Et lors fu il a seürté[d]
Qu'il ne pooit mes esgarer.
Qui que le doie conparer,
Ne finera tant que il voie
Le pin qui la fontainne onbroie,
Et le perron et la tormante [vante.
Qui grausle, et pluet, et tone, et

Cette nuit-là, sachez-le, il rencontra l'hôte qu'il désirait car le vavasseur lui manifesta plus de faveurs et d'égards que tout ce qu'on lui avait dit et raconté. Il remarqua dans la jeune fille cent fois plus d'intelligence et de beauté que n'avait dit Calogrenant, car il est impossible d'énumérer toutes les vertus que possède un homme ou une femme de bien. Dès qu'une personne de ce genre cultive une grande bonté, la parole ne suffit plus pour l'exprimer, car il est impossible d'évoquer avec des mots la perfection morale d'un homme de bien. Monseigneur Yvain profita cette nuit-là d'un bon logis et cela lui fit grand plaisir. Le lendemain, il arriva dans les essarts, vit les taureaux, et le paysan qui lui indiqua le chemin. Toutefois, il fit plus de cent fois le signe de croix devant ce prodige : comment Nature avait-elle pu produire une œuvre aussi laide et aussi fruste ? Il se rendit ensuite jusqu'à la fontaine et vit ce qu'il voulait voir. Sans perdre de temps, il versa sur le perron l'eau du bassin plein à ras bord. Aussitôt, il venta, il plut et la tempête se leva comme prévu. Quand Dieu ramena le beau temps[1], les oiseaux arrivèrent sur le pin et laissèrent éclater leur merveilleuse joie au-dessus de la fontaine périlleuse. Ils n'avaient pas encore fini qu'arriva, dans une flambée de colère, un chevalier tonitruant comme s'il pourchassait un cerf en rut. Dès qu'ils s'aperçurent, ils s'élancèrent l'un contre l'autre et se montrèrent

La nuit ot, ce pöez savoir,
Tel oste com il vost avoir ;
Car plus de bien et plus d'enor
Trueve il assez el vavasor
Qu'an ne li ot conté ne dit[a],
Et an la pucele revit
De san et de biauté cent tanz
Que n'ot conté Calogrenanz ;
Qu'an ne puet pas dire la some
De prode fame et de prodome.
Des qu'il s'atorne a grant bonté,
Ja n'iert tot dit ne tot conté
Que leingue ne puet pas retreire
Tant d'enor con prodon set feire.
Messire Yvains cele nuit ot
Mout boen ostel, et mout li plot.
Et vint es essarz l'andemain,
Si vit les tors et le vilain
Qui la voie li anseingna ;
Mes plus[b] de cent foiz se seingna
De la mervoille que il ot,
Comant Nature feire sot
Oevre si leide et si vilainne.
Puis erra jusqu'a la fontainne,
Si vit qanqu'il voloit veoir.
Sanz arester et sanz seoir
Verssa sor le perron de plain
De l'eve le bacin tot plain.
Et maintenant vanta et plut,
Et fist tel tans con faire dut.
Et quant Dex redona le bel
Sor le pin vindrent li oisel
Et firent joie merveilleuse
Sor la fontainne perilleuse.
Einz que la joie fust remeise,
Vint, d'ire plus ardanz que breise,
Uns chevaliers, a si grant bruit
Con s'il chaçast un cerf de ruit ;
Et maintenant qu'il s'antrevirent,
S'antrevindrent et sanblant firent

clairement qu'ils se détestaient à mort. Chacun d'eux possédait une lance roide et solide. Ils se portaient des coups violents à en perforer leurs écus ; leurs hauberts se démaillaient, leurs lances se fendaient et éclataient ; les tronçons volaient en l'air. Ils se battirent alors à l'épée ; chaque coup tranchait un peu plus les courroies de leurs écus. Ceux-ci, hachés par-dessus et par-dessous, laissaient pendre des lambeaux et ne servaient plus à rien. Les écus déchiquetés contraignirent les combattants à éprouver leurs épées étincelantes directement sur les aisselles, la poitrine ou les hanches de leur adversaire. Ils se mirent farouchement à l'épreuve et, solidement plantés comme deux rocs, ils ne reculèrent pas d'un pouce. Jamais deux chevaliers ne dépensèrent autant d'énergie pour hâter leur propre mort. Ils ne craignaient pas de gaspiller leurs coups et en tiraient le profit qu'ils pouvaient. Ils cabossaient et défonçaient leurs heaumes, faisaient voler les mailles de leurs hauberts et leur sang coulait à flots. Leurs coups les avaient tellement échauffés[1] que leurs hauberts étaient devenus pour eux aussi inutiles que le froc d'un moine. Ils se frappaient d'estoc au milieu du visage. Il fallait s'émerveiller de voir s'éterniser une bataille si féroce et si rude. Mais l'un et l'autre avaient le cœur si farouche qu'ils ne cédèrent pas un pouce de terrain, sans avoir au préalable blessé à mort l'adversaire.

Qu'il s'antrehaïssent de mort.
Chascuns ot lance roide et fort ;
Si s'antredonent si granz cos
Qu'andeus les escuz de lor cos
Percent, et li hauberc deslicent ;
Les lances fandent et esclicent,
Et li tronçon volent an haut.
Li uns l'autre a l'espee assaut,
Si ont au chaple des espees
Les guiges des escuz colpees
Et les escuz dehachiez toz
Et par desus et par desoz
Si que les pieces an dependent,
N'il ne s'an cuevrent ne desfandent ;
Car si les ont harigotez
Qu'a delivre, sor les costez,
Et sor les piz, et sor les hanches,
Essaient les espees blanches.
Felenessemant s'antr'espruevent,
N'onques d'un estal ne se muevent
Ne plus que feïssent dui gres.
Einz dui chevalier plus angrés
Ne furent de lor mort haster.
N'ont cure de lor cos gaster,
Que mialz qu'il pueent les anploient.
Les hiaumes anbuingnent et ploient
Et des haubers les mailles volent,
Si que del sanc assez se tolent ;
Car d'ax meïsmes sont si chaut
Lor hauberc que li suens ne vaut
A chascun gueres plus d'un froc.
Anz el vis se fierent d'estoc,
S'est mervoille comant tant dure
Bataille si fiere et si dure.
Mes andui sont de si fier cuer
Que li uns por l'autre a nul fuer
De terre un pié ne guerpiroit
Se jusqu'a mort ne l'enpiroit.

Ils se comportèrent en vrais preux car ils ne frappèrent ni n'estropièrent jamais les chevaux : ce n'était pas dans leur intention et ils n'auraient même pas daigné le faire. Ils ne quittèrent pas la selle de leur cheval ; pas une seule fois ils ne mirent pied à terre : la bataille n'en fut que plus belle. Finalement, monseigneur Yvain fit éclater le heaume du chevalier. Sous la force du coup, son adversaire fut ébranlé et perdit tous ses moyens. Il prit peur ; jamais il n'avait essuyé un coup aussi atroce. Sous la coiffe, son crâne était fendu jusqu'à la cervelle ; des lambeaux de son cerveau et des taches de sang maculaient les mailles de son éclatant haubert. Il éprouva une si violente douleur que son cœur manqua de défaillir. Il ne lui restait plus qu'à fuir parce qu'il se sentait blessé à mort. Il ne lui servait plus à rien de se défendre. Il s'enfuit vers son château, au galop, dès qu'il revint à lui. Le pont-levis était abaissé à son intention et la porte grande ouverte. Monseigneur Yvain talonna le fuyard, autant qu'il put en piquant des deux. On aurait dit un gerfaut s'élançant sur une grue : parti de loin, il s'approche doucement d'elle, croyant la capturer, mais il est incapable finalement de l'atteindre. De la même façon, le chevalier fuit, Yvain le pourchasse, arrive à sa portée mais finalement ne peut pas l'atteindre. Il était pourtant parvenu assez près de lui pour l'entendre se plaindre de la douleur qui l'étreignait. Mais le chevalier ne pense qu'à fuir

Et de ce firent mout que preu
C'onques lor cheval an nul leu
Ne ferirent ne maheignierent,
Qu'il ne vostrent ne ne deignierent,
Mes toz jorz a cheval se tienent
Que nule foiz a pié ne vienent :
S'an fu la bataille plus bele.
En la fin, son hiaume escartele
Au chevalier messire Yvains ;
Del cop fu estonez et vains
Li chevaliers ; mout s'esmaia
Qu'ainz si felon cop n'essaia,
Qu'il li ot desoz le chapel
Le chief fandu jusqu'au cervel,
Tant que del cervel et del sanc
Taint la maille del hauberc blanc,
Don si tres grant dolor santi
Qu'a po li cuers ne li manti.
S'il s'an foï, n'a mie tort,
Qu'il se santi navrez a mort ;
Car riens ne li valut desfansse.
Si tost s'an fuit com il s'apansse
Vers son chastel toz esleissiez,
Et li ponz li fu abeissiez
Et la porte overte a bandon ;
Et messire Yvains de randon,
Quanqu'il puet, aprés esperone.
Si con girfauz grue randone,
Qui de loing muet et tant l'aproche
Qu'il la cuide panre et n'i toche.
Ensi cil fuit, et cil le chace
Si pres qu'a po qu'il ne l'anbrace,
Et si ne le par puet ataindre,
Et s'est si pres que il l'ot plaindre
De la destrece que il sant.
Mes toz jorz a foïr entant,
Et cil de chacier s'esvertue,
Qu'il crient sa poinne avoir perdue
Se mort ou vif ne le retient,
Que des ranpones li sovient

et Yvain s'efforce de l'atteindre. Il craindrait de perdre sa peine s'il ne le prenait pas mort ou vif, car il se souvient encore très bien des insolences de messire Keu. Il n'eſt pas encore quitte de la promesse qu'il a faite à son cousin. Personne ne le croira s'il n'apporte pas les preuves manifeſtes de son exploit. À force d'éperonner, le chevalier le mena jusqu'à la porte du château. Ils entrèrent tous les deux et ne trouvèrent ni homme ni femme dans les rues où ils passèrent. Ils arrivèrent tous les deux devant les murs du palais.

La porte, pourtant haute et large, offrait une entrée si étroite que deux hommes ou deux chevaux ne pouvaient pas la franchir en même temps sans dommage. Impossible de s'y croiser également, car on aurait dit un piège qui guette le rat prêt à commettre son larcin : une lame se trouve suspendue en l'air jusqu'à ce que soudain elle jaillisse, frappe et tue, car elle se déclenche et s'abat dès que le moindre toucher effleure le déclic. Sur le seuil se trouvaient deux trébuchets qui retenaient en l'air une porte à coulisses en fer bien émoulu. Si quelqu'un mettait le pied sur ce syſtème, la porte s'abattait et surprenait en hachant menu celui qui se trouvait en dessous[1]. Au milieu de l'entrée, le passage était aussi étroit que sur un simple sentier. Le chevalier s'y était engagé fort adroitement et monseigneur Yvain commit la folie

Que messire Kex li ot dites.
N'eſt pas de la promesse quites
Que son cosin avoit promise,
Ne creüz n'iert an nule guise
S'anseignes veraies n'an porte.
A esperon jusqu'a la porte[a]
De son chaſtel l'en a mené ;
Si sont anz enbedui antré ;
Home ne fame n'i troverent
Es rues par ou il antrerent,
Si vindrent anbedui d'eslés
Jusqu'a[b] la porte del palés.
La porte fu mout haute et lee,
Si avoit si eſtroite antree
Que dui home ne dui cheval
Sanz anconbrier et sanz grant mal
N'i pooient ansanble antrer
N'anmi la porte entr'ancontrer ;
Car ele eſtoit autresi faite
Con l'arbaleſte qui agaite
Le rat, quant il vient au forfet,
Et l'espee eſt an son aguet
Desus, qui tret et fiert et prant,
Qu'ele eschape lors et descent
Que riens nule adoise a la clef,
Ja n'i tochera si soef.
Ensi desoz[c] la porte eſtoient
Dui[d] trabuchet qui soſtenoient
Amont une porte colant
De fer esmolue et tranchant ;
Se riens sor ces engins montoit,
La porte d'amont descendoit,
S'eſtoit pris et dehachiez toz
Cui la porte ateignoit desoz.
Et tot enmi a droit conpas
Eſtoit si eſtroiz li trespas
Con se fuſt uns santiers batuz.
El droit santier s'eſt anbatuz
Li chevaliers, mout sagemant,
Et messire Yveins folemant

de le suivre, à bride abattue. Le fuyard était maintenant presque à sa portée et Yvain le retenait par l'arçon. Heureusement alors, Yvain se pencha en avant sans quoi il aurait été littéralement pourfendu. Son cheval avait en effet posé le pied sur le mécanisme qui retenait la porte de fer. Comme un diable surgi de l'enfer, la porte descendit et s'abattit brusquement ; elle atteignit la selle d'Yvain et la croupe du cheval ; elle coupa en deux ce qu'elle rencontra mais, Dieu merci, elle ne toucha pas monseigneur Yvain. Elle lui frôla le dos et lui sectionna les deux éperons au ras des talons. Saisi d'une belle frayeur, Yvain s'effondra ; ainsi lui échappait celui qu'il venait de blesser à mort. Après cette porte, il y en avait une autre, tout à fait identique à la précédente. Le fuyard franchit cette seconde porte qui retomba derrière lui. Désormais, monseigneur Yvain se retrouvait prisonnier. Anxieux et stupéfait, il resta enfermé dans la salle au plafond orné[1] de dorures et aux murs recouverts de riches et chatoyantes peintures. Toutefois, ce qui le désespérait le plus, c'était d'ignorer la direction dans laquelle le fuyard était parti. Il entendit s'ouvrir la petite porte d'une chambrette voisine alors qu'il se trouvait en grand désarroi. Une demoiselle au corps gracieux et au visage séduisant entra. Elle referma la porte derrière elle. En voyant monseigneur Yvain, elle éprouva d'abord

Hurte grant aleüre aprés,
Si le vint ateignant si pres
Qu'a l'arçon derriere le tint ;
Et de ce mout bien li avint
Qu'il se fu avant estanduz :
Toz eüst esté porfanduz,
Se ceste avanture ne fust,
Que li chevax marcha le fust
Qui tenoit la porte de fer.
Si con li deables d'anfer,
Descent la porte et chiet a val,
S'ataint la sele et le cheval[a]
Derriere, et tranche tot par mi,
Mes ne tocha, la Deu merci,
Monseignor Yvein fors que tant[b]
Qu'a res del dos li vint reant,
Si c'anbedeus les esperons
Li trancha a res des talons,
Et il cheï mout esmaiez ;
Cil qui estoit a mort plaiez
Li eschapa en tel meniere.
Une autel porte avoit derriere
Come cele devant estoit.
Li chevaliers qui s'an fuioit
Par cele porte s'an foï,
Et la porte aprés lui cheï.
Ensi fu messire Yvains pris.
Mout angoisseus et antrepris
Remest dedanz la sale a clos,
Qui tote estoit cielee a clos
Dorez, et pointes les meisieres
De boene oevre et de colors chieres.
Mes de rien si grant duel n'avoit
Con de ce que il ne savoit
Quel part cil an estoit alez.
D'une[c] chanbrete iqui delez
Oï ovrir un[d] huis estroit,
Que que il ert an son destroit,
S'an issi une dameisele,
Gente de cors et de vis bele,

quelque inquiétude : « Assurément, chevalier, fait-elle, je crains que vous ne soyez pas le bienvenu par ici ! Si l'on vous capture en ces lieux, attendez-vous à être taillé en pièces, car mon seigneur est blessé à mort et je sais bien que c'est vous le coupable. Ma dame manifeste un tel deuil et ses gens poussent de tels cris de désespoir que cette détresse pourrait bien les amener au suicide. Ils savent parfaitement que vous êtes ici mais leur immense douleur les empêche, pour l'instant, de s'occuper de vous. Ils ont pourtant l'intention de vous tuer ou de vous faire prisonnier. Vous ne leur échapperez pas quand ils auront décidé de s'en prendre à vous. » Monseigneur Yvain lui répondit : « À Dieu ne plaise, jamais ils ne me tueront, car jamais je ne tomberai entre leurs mains ! — Effectivement, fait-elle, car je ferai pour vous tout ce qui est en mon pouvoir ! Le preux ne craint pas plus qu'il ne faut. Je pense que vous êtes un preux car vous n'êtes pas trop effrayé ; aussi, sachez bien, si cela est en mon pouvoir, je me mettrai à votre service. Je vous témoignerai des égards car, jadis, vous avez fait de même envers moi. Un jour, ma dame m'envoya porter un message à la cour du roi. Sans doute n'avais-je pas la prudence, la courtoisie ou le comportement qui sied à une jeune fille, en tout cas aucun chevalier ne m'adressa la parole, excepté vous ! Oui, soyez-en vivement remercié,

Et l'uis aprés li referma.
Quant monseignor Yvein trova,
Si l'esmaia mout de premiers :
« Certes, fet ele, chevaliers,
Je criem que mal soiez venuz !
Se vos estes ceanz tenuz
Vos i seroiz toz depeciez,
Que mes sire est a mort bleciez[a]
Et bien sai que vos l'avez mort.
Ma dame an fet un duel si fort
Et ses genz anviron lui criënt,
Que par po de duel ne s'ociënt.
Si vos sevent il bien ceanz,
Mes entr'ax est li diax si granz
Que il n'i pueent or entandre,
Si vos voelent ocirre ou prandre[b] :
A ce ne pueent il faillir,
Qant il vos voldront assaillir. »
Et messire Yvains li respont :
« Ja, se Deu plest, ne m'ocirront
Ne ja par aus pris ne serai.
- Non, fet ele, que g'en ferai
Avoec vos ma puissance tote.
N'est mie prodon qui trop dote :
Por ce cuit que prodom soiez
Que n'iestes pas trop esmaiez.
Et sachiez bien, se je pooie,
Servise et enor vos feroie,
Car vos la feïstes ja moi.
Une foiz, a la cort le roi
M'envoia ma dame an message ;
Espoir, si ne fui pas si sage,
Si cortoise, ne de tel estre
Come pucele deüst estre,
Mes onques chevalier n'i ot
Qu'a moi deignast parler un mot
Fors vos, tot seul, qui estes ci ;
Mes vos, la vostre grant merci,

vous m'avez honorée et rendu service. Je vous offrirai désormais la juste récompense de l'honneur que vous m'avez témoigné alors. Je sais qui vous êtes. Je vous ai parfaitement reconnu : vous êtes le fils du roi Urien et vous vous appelez monseigneur Yvain. Soyez sûr que désormais, si vous vous en remettez à moi, vous ne serez ni capturé ni maltraité. Prenez ma petite bague ! La voici ! Et, s'il vous plaît, rendez-la-moi lorsque je vous aurai délivré ! » Elle lui confia alors sa petite bague et lui dit qu'elle avait exactement la même vertu que l'écorce qui recouvre le bois pour le rendre invisible[1]. Toutefois, il fallait prendre une précaution : en passant l'anneau à son doigt, on devait dissimuler la pierre du chaton dans le poing fermé. Celui qui portait ainsi cette bague devenait invisible pour tout le monde, même pour une personne écarquillant les yeux. Il restait aussi invisible que le bois recouvert de l'écorce qu'il a produite. Cela plut beaucoup à monseigneur Yvain. Après ces explications, la jeune fille le fit asseoir à côté d'elle sur un lit recouvert d'une somptueuse couette : jamais le duc d'Autriche n'en posséda une semblable. Elle lui proposa de lui apporter à manger et il répondit que cela lui serait agréable. La demoiselle courut aussitôt dans sa chambre et revint aussi vite : elle lui apportait un chapon rôti et une large tranche de pain[2] ainsi qu'une nappe, un pichet de vin d'un bon cru

M'i enorastes et servistes ;
De l'enor que vos m'i feïstes
Vos randrai ja le guerredon.
Bien sai comant vos avez non
Et reconeü vos ai bien :
Filz estes au roi Urïen,
Et s'avez non messire Yvains.
Or soiez seürs et certains
Que ja, se croire me volez,
N'i seroiz pris ne afolez.
Et cest mien anelet prendroiz
Et, s'il vos plest, sel me randroïz
Quant je vos avrai delivré. »
Lors li a l'anelet livré,
Si li dist qu'il avoit tel force
Com a, desus le fust, l'escorce
Qu'el le cuevre qu'ann'en voit point :
Mes il covient que l'en l'anpoint
Si qu'el poing soit la pierre anclose ;
Puis n'a garde de nule chose
Cil qui l'anel an son doi a,
Que ja veoir ne le porra
Nus hom, tant ait les ialz overz,
Ne que le fust qui est coverz
De l'escorce qui sor lui nest.
Ice monseignor Yvain plest[a],
Et, quant ele li ot ce dit,
Sel mena seoir en un lit
Covert d'une coute si riche
Qu'ainz n'ot tel li dus d'Osteriche.
Cele dit que, se il voloit,
A mangier li aporteroit ;
Et il dist qu'il li estoit bel.
La dameisele cort isnel
En sa chanbre, et revint mout tost,
S'aporta un chapon en rost,
Et un gastel, et une nape,
Et vin qui fu de boene grape,
Plain pot d'un blanc henap covert,
Si li a a mangier offert.

et recouvert d'un hanap étincelant. Elle lui offrit ainsi ces victuailles et Yvain, qui avait très faim, mangea et but généreusement.

Après son repas, les chevaliers qui le cherchaient se répandirent dans le château. Ils voulaient venger leur seigneur qu'on avait déjà mis en bière. La jeune fille lui dit alors : « Ami, vous entendez ? Ils sont à vos trousses ! Quel bruit ! Quel vacarme ! En dépit des allées et venues, ne bougez pas d'ici, même si vous entendez du bruit, car personne ne vous trouvera si vous ne quittez pas ce lit. Vous allez voir cette pièce remplie de gens hostiles et méchants qui penseront vous y trouver. Ils apporteront sans doute par ici le corps du défunt pour l'inhumer. Ils se mettront à vous chercher sous les bancs et sous le lit. Quel soulagement et quel délice pour un homme intrépide de voir des gens qui, eux, n'y voient goutte ! Ils seront tellement illusionnés, confondus et abusés qu'ils vont tous enrager de colère. Je ne vois plus rien à vous dire, je n'ose m'attarder. Puissé-je rendre grâce à Dieu de m'avoir donné l'occasion et le plaisir de vous être agréable, car j'en avais fort envie ! » Elle se retira et, après son départ, toute l'engeance armée de bâtons et d'épées fit irruption dans la pièce, de deux côtés à la fois. Cette foule se composait d'individus agressifs et excités. Devant la porte, ils aperçurent la moitié du cheval coupé en deux.

Et cil[a], cui bien estoit mestiers,
Menja et but mout volentiers.
Qant il ot mangié et beü,
Furent par leanz espandu
Li chevalier qui le queroient,
Qui lor seignor vangier voloient,
Qui ja estoit an biere[b] mis.
Et cele li a dit : « Amis,
Öez qu'il vos quierent ja tuit ;
Mout i a grant noise et grant bruit,
Mes, qui que veigne[c], et qui que voise,
Ne vos movez ja por la noise,
Que vos ne seroiz ja trovez,
Se de cest lit ne vos movez ;
Ja verroiz plainne ceste sale
De gent mout enuieuse et male
Qui trover vos i cuideront ;
Et si cuit qu'il aporteront
Par ci le cors por metre an terre ;
Si vos comanceront a querre
Et desoz bans et desoz liz.
Si seroit solaz et deliz
A home qui peor n'avroit,
Quant gent si avugle verroit :
Qu'il seront tuit si avuglé,
Si desconfit, si desjuglé,
Que il anrageront tuit d'ire ;
Je ne vos sai ore plus dire,
Ne je n'i os plus demorer.
Mes Deu puissé je aorer
Qui m'a doné le leu et l'eise
De feire chose qui vos pleise,
Que mout grant talant en avoie. »
Lors s'est arriers mise a la voie
Et, quant ele s'an fu tornee,
Fu tote la genz atornee
Qui de deus parz as portes vindrent
Et bastons et espees tindrent ;
Si ot mout grant fole et grant presse
De gent felenesse et angresse ;
Et virent del cheval tranchié,
Devant la porte, la mitié.

Ils eurent alors la certitude qu'en ouvrant la porte ils trouveraient celui qu'ils cherchaient pour le mettre à mort. Ils firent ensuite relever les portes qui avaient causé la mort de bien des gens ; il n'y eut alors pour leur passage ni trébuchet ni piège tendu. Au contraire, ils entrèrent tous comme un seul homme. Ils aperçurent la seconde moitié du cheval mort devant le seuil mais aucun d'eux n'eut les yeux qu'il fallait pour voir monseigneur Yvain qu'ils voulaient tuer de leurs mains. Yvain, quant à lui, les voyait enrager et s'emporter : « Que se passe-t-il ? disaient-ils. Dans cette pièce, il n'y a pourtant aucune porte ni aucune fenêtre par où il aurait pu s'enfuir, à moins d'être un oiseau, un écureuil, un souslic, une bête aussi petite ou encore plus minuscule. Les fenêtres sont closes de grilles, et on a fermé les portes lorsque notre seigneur est sorti d'ici. Mort ou vif, celui que nous cherchons est ici. Il ne peut pas être dehors ! Une moitié de sa selle se trouve à l'intérieur, nous le voyons bien, mais il n'y a aucune trace de sa présence, excepté les tronçons d'éperons tombés de ses pieds. Cherchons dans tous les recoins et trêve de bavardages ! Il est encore ici, sûrement ! Sinon, on nous a tous ensorcelés ou alors des esprits nous l'ont ravi. » Échauffés par la colère, ils le cherchaient partout dans la salle, tapant sur les murs, sur les lits et sur les bancs. Les coups n'atteignirent pourtant pas

Lors si cuidoient estre cert,
Qant li huis seroient overt,
Que dedanz celui troveroient
Que il por ocirre queroient.
Puis firent traire amont les portes
Par coi maintes genz furent mortes,
Mes il n'i ot a celui triege
Tandu ne trebuchet ne[a] piege,
Einz i entrerent tuit de front.
Et l'autre mitié trovee ont
Del cheval mort devant le suel ;
Mes onques entr'ax n'orent oel
Don monseignor Yvain veïssent
Que mout volentiers oceïssent ;
Et il les veoit anragier,
Et forssener, et correcier,
Et disoient : « Ce que puet estre ?
Que ceanz n'a huis ne fenestre
Par ou riens nule s'an alast,
Se ce n'ert oisiax qui volast,
Ou escuriax, ou cisemus,
Ou beste ausi petite ou plus,
Que les fenestres sont ferrees,
Et les portes furent fermees
Lors que mes sire en issi fors.
Morz ou vis est ceanz li cors,
Que defors ne remest il mie ;
La sele assez plus que demie
Est ça dedanz, ce veons bien,
Ne de lui ne[b] trovomes rien
Fors que les esperons tranchiez
Qui li cheïrent de ses piez ;
Or au cerchier par toz ces engles,
Si lessomes ester ces gengles,
Qu'ancor est il ceanz, ce cuit,
Ou nos somes anchanté tuit,
Ou tolu le nos ont maufé. »
Ensi trestuit d'ire eschaufé
Parmi la sale le queroient
Et parmi les paroiz feroient,
Et par les liz, et par les bans,
Mes des cos fu quites et frans

le lit où le chevalier était couché ; il ne reçut pas le moindre choc ; on ne l'effleura même pas. Néanmoins, ils frappaient tout autour de lui et menaient une bien belle bataille avec leurs bâtons, comme des aveugles qui chercheraient quelque chose à tâtons. Pendant qu'ils fouillaient sous le lit et sous les escabeaux, arriva une des plus belles dames qu'un mortel puisse contempler. Personne n'évoqua jamais une chrétienne d'une telle beauté. Elle était toutefois si éperdue de douleur qu'elle faillit attenter plusieurs fois à sa vie. Elle criait le plus fort possible puis tombait inanimée. Aussitôt debout, comme une folle, elle se mettait à se lacérer, à s'arracher les cheveux et à déchirer ses vêtements. Elle s'évanouissait à chaque pas ; rien ne pouvait la consoler parce qu'elle voyait devant elle, sur un brancard, son époux qu'on emportait. Jamais, pensait-elle, elle ne s'en consolerait. C'est pour cette raison qu'elle criait à haute voix. L'eau bénite, les croix, les cierges ouvraient le cortège avec les dames d'un couvent ; ensuite venaient les Livres saints, les thuriféraires et les clercs chargés de procurer le bienfait suprême, consolation de l'âme affligée.

Monseigneur Yvain entendit les cris et le désespoir indicible de la dame ; à ce jour, on n'en a jamais décrit un semblable, dans aucun livre. La procession passa. Toutefois, au milieu de la salle, régna soudain une grande agitation

Li liz, ou cil estoit couchiez,
Qu'il n'i fu feruz ne tochiez.
Mes assez ferirent antor
Et mout randirent grant estor
Par tot leanz de lor bastons,
Com avugles qui a tastons
Va aucune chose cerchant.
Que qu'il aloient reverchant
Desoz liz, et desoz eschames,
Vint une des plus beles dames
C'onques veïst riens terrïene.
De si tres bele crestïene
Ne fu onques plez ne parole ;
Mes de duel feire estoit si fole
Qu'a po qu'ele ne s'ocioit
A la foiee, si crioit
Si haut com ele pooit plus,
Et recheoit pasmee jus.
Et quant ele estoit relevee,
Ausi come fame desvee,
Se comançoit a dessirer
Et ses chevols a detirer[a] ;
Ses mains detuert et ront ses dras,
Si se repasme a chascun pas,
Ne riens ne la puet conforter,
Que son seignor en voit porter
Devant li, en la biere, mort,
Don ja ne cuide avoir confort ;
Por ce crioit a haute voiz.
L'eve beneoite, et les croiz,
Et li cierge, aloient avant
Avoec les dames d'un covant,
Et li texte, et li ancenssier,
Et li clerc, qui sont despanssier
De feire la haute despansse
A cui la cheitive ame pansse.
Messire Yvains oï les criz
Et le duel, qui ja n'iert descriz,
Ne nus ne le porroit descrivre,
Ne tex ne fut escriz an livre ;
Et la processions passa,
Mes enmi la sale amassa

autour du brancard car un sang vermeil encore chaud se mit à couler des plaies du cadavre. C'était la preuve manifeste que celui qui s'était battu avec le mort, celui qui l'avait vaincu et tué, se trouvait encore dans la pièce[1]. Alors, ils cherchèrent partout et sans relâche ; ils fouillèrent les lieux et les remuèrent de fond en comble jusqu'à suer d'angoisse et d'excitation, pour avoir vu ce sang vermeil coulant goutte à goutte. Cette fois, monseigneur Yvain reçut une volée de coups à l'endroit où il se trouvait mais il ne bougea pas pour autant. Les gens criaient de plus belle en voyant les plaies se rouvrir. Ils s'étonnaient de les voir saigner sans trouver la personne qu'elles accusaient. Chacun se disait : « L'assassin est parmi nous et nous ne le voyons pas ! Quel prodige diabolique ! » Cela aiguisait encore le désespoir de la dame qui perdait l'esprit et criait comme une folle : « Ah, Dieu ! Ne trouvera-t-on pas le criminel, le traître qui a tué mon brave époux ? Brave ? Oh, non ! C'était le meilleur des meilleurs. Vrai Dieu, il faudrait t'accuser si tu le laissais s'échapper. Tu le dissimules à mon regard et je ne peux en blâmer personne d'autre que toi. A-t-on jamais vu un abus et un outrage aussi offensants que ceux que tu m'infliges ? Tu m'interdis même de voir celui qui est si près de moi ! Je peux l'affirmer avec certitude : si je ne le vois pas,

Entor la biere uns granz toauz,
Que li sans chauz, clers et vermauz
Rissi au mort parmi la plaie ;
Et ce fu provance veraie
Qu'ancor estoit leanz, sanz faille,
Cil qui ot feite la bataille
Et[a] qui l'avoit mort et conquis.
Lors ont par tot cerchié et quis,
Et reverchié, et tremüé
Si que tuit furent tressüé
De grant angoisse et de tooil,
Qu'il orent por le sanc vermoil
Qui devant aus fu degotez ;
Puis fu mout feruz et botez
Messire Yveins, la ou il jut.
Mes ainz por ce ne se remut,
Et les genz plus et plus crioient
Por les plaies qui escrevoient.
Si se mervoillent por coi seinnent,
N'il ne truevent de coi se pleingnent
Et dit chascuns et cil et cist :
« Entre nos est cil qui l'ocist,
Ne nos ne le veomes mie :
Ce est mervoille et deablie. »
Por ce tel duel par demenoit
La dame, qu'ele forssenoit,
Et crioit come fors del san :
« Ha ! Dex, don ne trovera l'an
L'omecide, le traïtor,
Qui m'a ocis mon boen seignor ?
Boen ? Voire le meillor des buens !
Voirs Dex, li torz an seroit tuens
Se tu l'en leisses eschaper.
Autrui que toi n'en doi blasmer
Que tu le m'anbles a veüe.
Einz tex force ne fu veüe,
Ne si lez torz con tu me fez,
Que nes veoir ne le me lez,
Celui qui est si pres de moi.
Bien puis dire, quant je nel voi,

c'est qu'un fantôme ou un démon s'est introduit parmi nous, j'en suis tout envoûtée ; ou alors, c'est un couard et il a peur de moi ! Oui, c'est bien un couard puisqu'il me craint : sa grande couardise l'empêche de se montrer à moi. Ah ! fantôme, couarde créature, pourquoi tant de lâcheté envers moi alors que tu manifestais tant de hardiesse envers mon époux ? Que n'es-tu à présent en mon pouvoir ? Ta puissance serait déjà réduite à néant ! Pourquoi ne puis-je te tenir à présent ? Comment as-tu pu tuer mon époux sinon par traîtrise ? Jamais tu n'aurais vaincu mon époux, s'il avait pu te voir ! Dans le monde entier, il n'avait pas son égal : ni Dieu ni les hommes ne lui en connaissaient un et, désormais, il est inutile d'en chercher un autre. Certes, si tu avais été un mortel, tu n'aurais pas osé affronter mon époux car nul ne pouvait le surpasser. »

C'est ainsi que la dame luttait contre elle-même ; c'est ainsi qu'elle malmenait et abîmait tout son corps. Ses gens manifestaient avec elle le plus grand deuil du monde ; ils emportèrent le corps du défunt et l'inhumèrent. À force de fouiller partout et de tout remuer, ils étaient épuisés. De guerre lasse, ils abandonnèrent leur quête, incapables de trouver la moindre confirmation de leurs soupçons. Les nonnes et les prêtres avaient déjà terminé l'office funèbre. Après avoir quitté l'église, ils se rendirent sur la sépulture. Mais la chambrière n'avait cure de tout cela ; elle se souvenait de monseigneur Yvain

Que antre nos s'est ceanz mis
Ou fantosmes ou anemis.
S'an sui anfantosmee tote ;
Ou il est coarz, si me dote.
Coarz est il, quant il me crient ;
De grant coardise li vient,
Qant devant moi[a] mostrer ne s'ose.
Ha ! fantosme, coarde chose,
Por qu'ies vers moi acoardie,
Quant vers mon seignor fus hardie ?
Que ne t'ai ore an ma baillie ?
Ta puissance fust ja faillie !
Por coi ne te puis or tenir ?
Mes ce, comant pot avenir
Que tu mon seignor oceïs,
Se an traïson nel feïs ?
Ja voir par toi conquis ne fust
Mes sires, se veü t'eüst ;
Qu'el monde son paroil n'avoit,
Ne Dex ne hom ne l'i savoit,
N'il n'en i a mes nul de[b] tex.
Certes, se tu fusses mortex,
N'osasses mon seignor atendre
Qu'a lui ne se pooit nus prendre. »

Ensi la dame se debat,
Ensi tot par li se conbat,
Ensi tot par li se confont
Et, avoec li[c], ses genz refont
Si grant duel que greignor ne pueent.
Le cors an portent, si l'anfueent ;
Et tant ont quis et tribolé
Que de querre sont saolé,
Si le leissent tot par enui,
Qu'il ne pueent veoir nelui
Qui de rien an face a mescroire.
Et les nonains et li provoire
Orent ja fet tot le servise ;
Repeirié furent de l'iglise
Et venu sor la sepouture.
Mes de tot ice n'avoit cure
La dameisele de la chanbre.
De monseignor Yvain li manbre ;

et courut le retrouver : « Cher seigneur, lui dit-elle, une grande horde de gens a foulé ces lieux. Elle a provoqué ici un beau vacarme et a fouillé toutes les cachettes, plus attentivement qu'un brachet sur les traces d'une perdrix ou d'une caille. Vous avez certainement eu peur. — Par ma foi, répondit-il, vous dites vrai. Jamais je n'aurais imaginé une chose pareille. Maintenant, si c'était possible, je voudrais bien voir, là-dehors, par un trou ou par une fenêtre, la procession et le corps. » En vérité, il ne se souciait ni du mort ni de la procession. Il aurait plutôt vu tout ce beau monde brûlé vif, lui en eût-il coûté cent marcs. Cent marcs ? Non ! Plus de cent mille marcs ! Sa demande visait surtout à revoir la dame du château. La demoiselle l'inštalla près d'une petite fenêtre. Elle lui rendit, autant qu'elle le put, les attentions qu'Yvain lui avait prodiguées jadis. Par cette fenêtre, monseigneur Yvain épiait la belle dame. Il l'entendait dire : « Cher époux, que Dieu ait pitié de votre âme ! À mon sens, on n'a jamais vu sur une monture chevalier de votre mérite. Nul chevalier, très cher, n'eut jamais une gloire et une courtoisie comparables aux vôtres. Largesse était votre amie et Hardiesse votre compagne. Que votre âme, cher et tendre époux, rejoigne la communauté des saints ! » Alors, elle maltraite et lacère sur son corps tout ce que peuvent toucher ses mains. Au prix d'un grand effort,

S'eśt a lui venue mout tośt
Et dit : « Biau sire, a mout grant ośt
A ceanz cešte gent ešté.
Mout ont par ceanz tanpešté
Et reverchiez toz ces quachez,
Plus menuemant que brachez
Ne vet tracent[a] perdriz ne caille.
Peor avez eü sanz faille.
- Par foi, fet il, vos dites voir !
Ja si grant ne cuidai avoir ;
Encores, se il pooit eštre,
Ou par pertuis ou par fenešttre
Verroie volentiers la fors
La procession et le cors. »
Mes il n'avoit antancion[b]
N'au cors, n'a la procession,
Qu'il volsišt qu'il fussent tuit ars,
Si li eüšt cošté cent mars.
Cent mars ? Voire, plus de cent mile.
Mes por la dame de la vile,
Que il voloit veoir, le dišt ;
Et la dameisele le mišt
A une fenešttre petite.
Quanqu'ele puet vers lui s'aquite
De l'enor qu'il li avoit feite.
Parmi cele fenešttre agueite
Messire Yvains la bele dame,
Qui dit : « Biau sire, de vošttre ame
Ait Dex merci, si voiremant
Com onques, au mien esciant,
Chevaliers sor cheval ne sišt
Qui de rien nule vos vausišt !
De vošttre enor, biax sire chiers,
Ne fu onques nus chevaliers,
Ne de la vošttre corteisie[c] ;
Largesce eštoit la vošttre amie
Et Hardemanz vošttre conpainz.
En la conpaignie des sainz
Soit la vošttre ame, biax dolz sire ! »
Lors se deront et se dessire
Trešttot quanque as mains li vient.
A mout grant poinne se retient

monseigneur Yvain se garde, quoi qu'il arrive, de se précipiter pour la retenir. Mais la demoiselle, par ses prières, ses conseils et ses ordres, en appelle à sa noblesse et à sa naissance, et le prémunit contre une éventuelle folie de sa part. Elle lui dit : « Vous êtes très bien ici. Évitez à tout prix de bouger tant que ce deuil ne sera pas calmé. Laissez partir ces gens-là ; ils vont bientôt se séparer. Si vous faites ce que je vous dis, comme je vous le conseille, vous en retirerez un grand profit. Vous pouvez rester assis là, en regardant aller et venir les passants. Personne ne vous verra et ce sera un grand avantage pour vous. Cependant, évitez de lancer des invectives, car celui qui s'emporte et s'indigne en proférant des injures quand l'occasion s'en présente, je le trouve plus méchant que preux. S'il vous prenait d'imaginer une folie, gardez-vous bien de la commettre ! Le sage dissimule ses folles pensées et, autant que possible, développe son intelligence. Agissez sagement : ne laissez pas votre tête en gage car ils n'accepteraient pas de la céder contre une rançon ! Faites attention à vous et souvenez-vous de mon conseil ! Restez tranquille jusqu'à mon retour ! Je n'ose pas rester ici plus longtemps car je pourrais trop demeurer. On pourrait peut-être me soupçonner si l'on ne me voyait pas avec tout le monde dans la foule, et cela me vaudrait de sévères reproches. »

Messire Yveins, a que qu'il tort,
Que les mains tenir ne li cort.
Mes la dameisele li prie,
Et loe, et comande, et chastie,
Come gentix et deboneire,
Qu'il se gart de folie feire,
Et dit : « Vos estes ci mout bien.
Gardez, ne vos movez por rien,
Tant que cist diaus[a] soit abeissiez ;
Et ces genz departir leissiez,
Qu'il se departiront par tens.
S'or vos contenez a mon sens,
Si con je vos lo contenir,
Granz biens vos an porra venir.
Ci pöez ester et seoir,
Et anz et fors les genz veoir
Qui passeront parmi la voie,
Ne ja n'iert nus hom qui vos voie,
Si avroiz mout grant aventage ;
Mes gardez vos de dire outrage,
Car qui se desroie et sormoinne,
Et d'outrage feire se poinne,
Quant il en a et eise et leu,
Je l'apel plus malvés que preu[b].
Gardez, se vos pansez folie,
Que por ce ne la feites mie.
Li sages son fol pansé cuevre
Et met, s'il puet, le san a oevre.
Or vos gardez bien come sages
Que n'i lessiez la teste an gages,
Qu'il n'en panroient reançon ;
Soiez por vos an cusançon ;
Et de mon consoil vos soveigne ;
S'estez an pes tant que je veigne,
Que je n'os plus ci arester,
Car g'i porroie trop ester,
Espoir, que l'en m'an mescresroit
Por ce que l'en ne me verroit
Avoec les autres an la presse,
S'an panroie male confesse. »

Elle s'en va donc et Yvain, qui ne savait que faire, reste seul. Ce corps qu'on enterre le tracasse, car il ne peut y soustraire aucune preuve de sa victoire. S'il n'a aucun gage à produire devant une cour de justice, alors on va le honnir pour de bon. Keu est si félon, si pervers, tellement porté aux sarcasmes et à la haine, qu'il ne le laissera jamais tranquille. Au contraire, il le couvrira d'insultes. Il lui lancera moqueries et injures comme l'autre jour. Ces cruelles piques lui sont restées sur le cœur, aussi vives qu'au premier jour. Toutefois, l'Amour nouveau les apaise de son sucre et de son miel ; en faisant un tour sur ses terres, elle a amassé tout son butin. Son ennemie possède son cœur et il aime la personne qui le déteste le plus au monde. La dame a bien vengé la mort de son époux et pourtant elle ne le sait pas. Sa vengeance est encore plus grande qu'elle ne l'aurait imaginée puisque Amour la venge en attaquant doucement le meurtrier frappé aux yeux et au cœur. L'effet de ce coup est plus durable que celui qu'occasionne une lance ou une épée. Un coup d'épée se guérit et se soigne rapidement dès qu'un médecin s'en occupe, mais la plaie d'Amour empire lorsqu'elle se rapproche de son médecin.

C'est précisément celle dont souffre monseigneur Yvain et il n'en guérira jamais, car Amour s'est entièrement livrée à lui. Amour scrute les lieux où elle s'était répandue, puis elle

A tant s'en part et cil remaint
Qui ne set an quel se[a] demaint,
Que del cors qu'il voit qu'an enfuet
Li poise, quant avoir n'en puet
Aucune chose qui l'an port[b]
Tesmoing qu'il l'a ocis et mort ;
S'il n'en a tesmoing et garant,
Que mostrer puisse a parlemant[c],
Donc iert il honiz en travers.
Tant est Kex et fel et pervers,
Plains de ranpones et d'enui,
Qu'il ne garra ja mes a lui,
Einz l'ira formant afitant[d]
Et gas et ranpones gitant,
Ausi con il fist l'autre jor.
Males ranpones a sejor
Li sont el cors batanz et fresches.
Mes de son çucre et de ses bresches[e]
Li radolcist novele Amors
Qui par sa terre a fet un cors,
S'a tote sa proie acoillie ;
Son cuer a o soi s'anemie,
S'ainme la rien qui plus le het.
Bien a vangiee, et si nel set,
La dame la mort son seignor.
Vangence en a feite greignor
Que ele panre n'an seüst,
S'Amors vangiee ne l'eüst,
Qui si dolcemant le requiert
Que par les ialz el cuer le fiert ;
Et cist cos a plus grant duree
Que cos de lance ne d'espee :
Cos d'espee garist et sainne
Mout tost, des que mires i painne ;
Et la plaie d'Amors anpire
Qant ele est plus pres de son mire.
Cele plaie a messire Yvains,
Dom il ne sera ja mes sains,
Qu'Amors s'est tote a lui randue.
Les leus ou ele ert espandue

les quitte. Elle ne veut plus d'autre logis et plus d'autre hôte que lui ; elle prouve ainsi sa valeur en se retirant des lieux mal famés pour se consacrer uniquement à lui. Je ne crois pas qu'elle ait laissé ailleurs une part d'elle-même ; elle fouille tous ces vieux logis. Quel malheur de voir Amour se comporter si mal au point d'habiter l'endroit le plus déplorable qu'elle ait trouvé, comme si c'était pour elle le meilleur ! Mais maintenant elle eſt la bienvenue là où elle eſt : elle y sera à son aise et le séjour lui sera agréable. Voilà comment devrait toujours se comporter ce haut personnage qu'eſt Amour. Il eſt surprenant qu'elle ose parfois fréquenter les lieux mal famés. Elle ressemble à celui qui répand son parfum sur la cendre et la poussière, à celui qui déteſte l'honneur et aime le blâme, qui détrempe la suie[1] avec du miel et mêle le sucre au fiel. Mais, pour l'heure, Amour n'agit pas de la sorte ; elle s'eſt inſtallée sur un franc-alleu[2] et nul ne saurait le lui reprocher. Après l'inhumation, tout le monde s'en alla. Aucun clerc, chevalier, serviteur ni dame ne s'attarda, sinon celle qui ne cachait plus sa douleur. Elle reſtait là toute seule, tentait souvent de s'étrangler, tordait ses poings, battait ses paumes[3] et lisait ses psaumes dans un psautier enluminé de lettres d'or. Monseigneur Yvain la regardait toujours par la fenêtre. Plus il la contemplait, plus il l'aimait et plus elle lui plaisait. Il aurait voulu la voir cesser ses pleurs

Vet reverchant, et si s'an oſte ;
Ne vialt avoir oſtel ne oſte
Se ceſtui non, et que preuz fet
Quant de malvés leu se retret
Por ce qu'a lui tote se doint.
Ne cuit qu'aillors ait de lui point ;
Si cerche toz ces vix oſtex ;
S'eſt granz diax[a] quant Amors eſt tex
Et quant ele si mal se prueve
Qu'el plus despit leu qu'ele trueve
Se herberge ele autresi toſt
Com an tot le meillor de l'oſt.
Mes or eſt ele bien venue,
Ci iert ele bien maintenue
Et ci li fet boen sejorner.
Ensi se devroit atorner
Amors qui eſt mout haute chose,
Car mervoille eſt comant ele ose
De honte an malvés leu descendre.
Celui sanble qui an la cendre
Et an la poudre espant son basme
Et het enor, et ainme blasme,
Et deſtranpre suie de miel,
Et mesle çucre avoeques fiel.
Mes or n'a ele pas fet çué,
Logiee s'eſt an franc alué[b],
Dom nus ne li puet feire tort.
Qant en ot anfoï le mort,
S'an partirent totes les genz ;
Clers, ne chevaliers, ne sergenz,
Ne dame n'i remeſt, que cele
Qui sa dolor mie ne cele.
Mes iqui remeſt tote sole,
Et sovant se prant a la gole,
Et tort ses poinz, et bat ses paumes,
Et liſt en un sautier, ses saumes,
Anluminé a letres d'or.
Et messire Yvains eſt ancor
A la feneſtre ou il l'esgarde ;
Et quant il plus s'an done garde,
Plus l'ainme, et plus li abeliſt.
Ce qu'ele plore et qu'ele liſt

et sa lecture pour qu'elle vienne lui parler. Amour qui l'avait conquis à la fenêtre lui avait suggéré ce désir, mais ce désir le désespérait, car il ne pouvait pas croire en sa réalisation. « Je peux me considérer comme fou, dit-il, de vouloir ce que je n'aurai jamais. J'ai blessé son mari à mort et je rêve de vivre en paix avec elle ! Par ma foi, je ne m'imagine pas savoir qu'elle me hait maintenant plus que quiconque, et elle a raison. Maintenant, ai-je dit fort sagement, car le cœur d'une femme change des centaines de fois. Ses dispositions du moment auront encore le temps de changer, sans doute. Elles changeront sûrement ! Je suis fou de me désespérer pour cela. Que Dieu lui permette de changer car je dois me soumettre à ma dame pour toujours ! Amour en a décidé ainsi[1]. Refuser d'accueillir Amour quand elle vous attire à elle, c'est commettre une félonie et une trahison. L'entende qui veut, je proclame qu'il ne mérite aucune joie[2] celui qui agit de la sorte ! En ce qui me concerne, je ne perdrai jamais la partie ; j'aimerai toujours mon ennemie car je ne dois pas la haïr si je ne veux pas trahir Amour. Je dois aimer ce qu'Amour exige. Et elle, doit-elle m'appeler son ami ? Oh, oui ! parce que je l'aime, et moi, je l'appelle mon ennemie parce qu'elle me hait, à juste titre. N'ai-je pas tué celui qu'elle aimait ? Suis-je alors son ennemi ? Non, bien sûr, je suis son ami ! Ses beaux cheveux me font beaucoup souffrir ; je ne veux rien aimer davantage,

Volsist qu'ele lessié eüst
Et qu'a lui parler li pleüst.
An ce voloir l'a Amors mis
Qui a la fenestre l'a pris ;
Mes de son voloir se despoire,
Car il ne puet cuidier ne croire
Que ses voloirs puisse avenir,
Et dit : « Por fol[a] me puis tenir,
Quant je vuel ce que ja n'avrai ;
Son seignor a mort li navrai
Et je cuit a li pes avoir !
Par foi ! Je ne cuit pas savoir,
Qu'ele me het plus orendroit
Que nule rien, et si a droit.
D'orendroit ai ge dit que sages,
Que fame a plus de cent corages.
Celui corage qu'ele a ore,
Espoir, changera ele ancore ;
Ainz le changera sanz espoir.
Mout sui fos quant je m'an despoir.
Et Dex li doint ancor changier,
Qu'estre m'estuet an son dongier
Toz jorz mes, des qu'Amors le vialt.
Qui Amor en gré ne requialt
Des[b] que ele antor li l'atret,
Felenie et traïson fet.
Et je di, qui se vialt si l'oie,
Que cil n'a droit en nule joie.
Mes por ce ne perdrai je mie,
Toz jorz amerai m'anemie,
Que je ne la doi pas haïr
Se je ne voel Amor traïr.
Ce qu'Amors vialt doi je amer ;
Et doit me ele ami clamer ?
Oïl, voir, por ce que je l'aim.
Et je m'anemie la claim,
Qu'ele me het, si n'a pas tort ;
Que ce qu'ele amoit li ai mort.
Donques sui ge ses anemis ?
Nel sui, certes, mes ses amis.
Grant duel ai de ses biax chevox
C'onques rien tant amer ne vox[c],

tellement leur éclat surpasse celui de l'or fin. Les voir arrachés et rompus de la sorte me saisit et excite mon émotion. Ils ne peuvent même pas étancher les larmes qui coulent de ses yeux. Tout cela m'afflige. Des yeux pareils, pleins de larmes et d'une beauté si parfaite, il n'y en a jamais eu ! Ses pleurs me désolent et rien ne me désespère plus que ce visage qu'elle mutile alors qu'il ne méritait pas cela. Je n'ai jamais vu un visage aussi bien formé, avec un teint aussi frais et incarnat. La voir s'étrangler de la sorte me bouleverse profondément. Assurément, elle ne fait pas semblant ; elle s'impose les pires souffrances, et pourtant aucun cristal, aucun miroir n'est aussi limpide et luisant. Dieu ! Pourquoi une telle folie ? Pourquoi ne met-elle pas moins d'énergie à se blesser ? Pourquoi tord-elle ses belles mains ? Pourquoi frappe-t-elle et écorche-t-elle son sein ? Quelle merveille ce serait de la contempler dans l'éclat du bonheur alors qu'elle est à présent si ravissante dans sa fureur ! Oui, vraiment, je peux le jurer : jamais Nature n'a pu encore atteindre la beauté absolue ; pourtant, elle s'est ici surpassée, à moins qu'elle n'y ait peut-être jamais travaillé ! Comment alors expliquer ce miracle ? D'où viendrait une si bouleversante beauté ? C'est Dieu qui la créa de ses propres mains pour stupéfier Nature[1]. Elle pourrait passer tout le temps qu'elle voudrait à imiter ce modèle, elle n'y parviendrait jamais.

Que fin or passent, tant reluisent.
D'ire m'espranent et aguisent,
Qant je les voi ronpre et tranchier ;
N'onques ne pueent estanchier
Les lermes qui des ialz li chieent :
Totes ces choses me dessieent.
A tot ce qu'il sont plain de lermes
Si qu'il n'en est ne fins ne termes,
Ne furent onques si bel oel.
De ce qu'ele plore me duel,
Ne de rien n'ai si grant destrece
Come de son vis qu'ele blece,
Qu'il ne l'eüst pas desservi :
Onques si bien taillié ne vi,
Ne si fres, ne si coloré ;
Mes ce me par a acoré
Que je li voi sa gorge estraindre.
Certes ele ne se set faindre[a]
Qu'au pis qu'ele puet ne se face,
Et nus cristauz ne nule glace
N'est si clere ne si polie.
Dex ! Por coi fet si grant folie
Et por coi ne se blece mains ?
Por coi detort ses beles mains,
Et fiert son piz et esgratine ?
Don ne fust ce mervoille fine
A esgarder, s'ele fust liee
Qant ele est or si bele iriee ?
Oïl voir, bien le puis jurer,
Onques mes si desmesurer
Ne se pot an biauté Nature,
Que trespassee i a mesure,
Ou ele, espoir, n'i ovra onques.
Comant poïst ce estre donques ?
Don fust si grant biauté venue ?
Ja la fist Dex, de sa main nue,
Por Nature feire muser.
Tot son tans i porroit user
S'ele la voloit contrefere,
Que ja n'en porroit a chief trere.

Et Dieu lui-même, s'il se remettait à l'ouvrage, ne pourrait, je crois, reproduire un tel miracle, quels que soient ses efforts. »

Tels étaient les propos de monseigneur Yvain sur celle qui se déchirait de douleur. Il n'est encore jamais arrivé, à ma connaissance, qu'un prisonnier dans la situation d'Yvain, craignant de perdre la vie, se mît à aimer de la sorte, sans même implorer l'objet de ses vœux et sans l'imploration de quelqu'un d'autre en sa faveur.

Il resta à la fenêtre jusqu'au départ de la dame et jusqu'à la fermeture des deux portes coulissantes. Un autre se serait affligé de cette fermeture, préférant être délivré plutôt que de rester enfermé, mais lui appréciait autant qu'on les ferme ou qu'on les ouvre. Il ne serait certainement pas parti si on les lui avait ouvertes ou si la dame lui avait donné congé et si elle lui avait pardonné généreusement la mort de son mari pour le laisser partir tranquille. En fait, Amour et Honte le retiennent et se présentent à lui de part et d'autre[1]. Quelle honte l'attend, s'il s'en va ! Jamais on ne croira en son exploit ! De l'autre côté, il désire tant voir la belle dame, à tout le moins et à défaut de mieux, qu'il se moque de la prison : il préfère mourir plutôt que de s'en aller. Mais la demoiselle revient. Elle veut lui tenir compagnie, l'amuser, le divertir, lui procurer et lui apporter

Nes Deus[a], s'Il s'an voloit pener,
Ce cuit, ne porroit asener
Que ja mes nule tel feïst,
Por poinne que Il i meïst. »
Ensi messire Yvains devise
Celi qui de duel se debrise,
N'ainz mes ne cuit qu'il avenist
Que nus hom qui prison tenist,
Tel com messire Yvains la tient,
Que de la teste perdre crient[b],
Amast an si fole meniere,
Dom il ne fera ja proiere
Ne autres por lui, puet cel estre.
Tant demora a la fenestre
Qu'il an vit la dame raler,
Et que l'en ot fet avaler
Anbedeus les portes colanz.
De ce fust uns autres dolanz
Que mialz amast sa delivrance
Qu'il ne feïst la demorance ;
Et il met tot autant a oevre
Se l'en les clot, con s'an les oevre.
Il ne s'an alast mie certes,
Se eles[c] li fussent overtes,
Ne se la dame li donast
Congié, et si li pardonast
La mort son seignor boenemant,
Si s'en alast seüremant,
Qu'Amors et Honte le retienent[d]
Qui de deus parz devant li vienent[e] :
Il est honiz, se il s'en va,
Que ce ne recresroit en ja
Qu'il eüst ensi esploitié ;
D'autre part, ra tel covoitié
De la bele dame veoir
Au moins, se plus n'en puet avoir,
Que de la prison ne li chaut :
Mialz vialt morir que il s'en aut.
Mes la dameisele repeire,
Qui li vialt conpaignie feire,
Et solacier et deporter,
Et porchacier et aporter

tout ce qu'il souhaite. Elle le trouve pensif et songeur, à cause de l'amour qui s'eſt insinué en lui. « Monseigneur Yvain, lui dit-elle, comment allez-vous depuis que je vous ai quitté ? — Je suis comblé ! répondit-il. — Comblé ? Dieu, eſt-ce vrai ? Comment peut-on être comblé quand on se sait recherché et condamné à mort ? Il faut pour cela aimer et désirer la mort. — Vraiment, ma douce amie, je n'ai pas envie de mourir. Ce que j'ai vu m'a rendu fort aise. Dieu en eſt témoin, cela me plaît encore et cela me plaira toujours. — Finissons-en sur ce sujet », répondit celle qui avait fort bien compris le sens de ces paroles. « Je ne suis pas assez simplette ni sotte pour ne pas entendre à demi-mot. Suivez-moi plutôt car je vais m'employer à vous délivrer de cette prison ! Je vous mettrai en sécurité, si vous le voulez bien, ce soir ou demain. Venez donc ! Je vous emmène. — Soyez-en sûre, répondit-il, je ne quitterai pas ces lieux de sitôt, comme un bandit ou à la dérobée ! Quand tout le monde sera rassemblé dehors, dans les rues, ma sortie sera alors plus honorable qu'une sortie noċturne. » Puis il la suivit dans la chambrette. La malicieuse demoiselle se mit entièrement à son service et lui offrit tout ce dont il avait envie. Au moment opportun, elle se remémora les paroles d'Yvain ; il avait, disait-il, ressenti un vif plaisir à voir les gens le chercher dans toute la salle pour le tuer.

Quanque il voldra a devise.
De l'amor qui en lui s'eſt mise
Le trova trespansé et vain ;
Si li a dit : « Messire Yvain,
Quel siegle avez vos puis eü ?
- Tel, fet il, qui mout m'a pleü.
- Pleü ? Por Deu, dites vos voir ?
Comant puet donc boen siegle avoir
Qui voit qu'an le quiert por ocirre ?
Cil ainme sa mort et desirre !
- Certes, fet il, ma dolce amie,
Morir n'i voldroie je mie,
Et si me plot mout tote voie
Ce que je vi, se Dex me voie,
Et plot et pleira toz jorz mes.
- Or le leissons a tant an pes »,
Fet cele qui bien set antendre
Ou ceſte parole vialt tendre.
« Ne sui si nice ne si fole
Que bien n'entande une parole ;
Mes or an venez aprés moi,
Que je panrai prochein conroi
De vos gitier fors de prison.
Bien vos metrai a garison,
S'il vos pleſt, enuit ou demain ;
Or an venez, je vos an main. »
Et il respont : « Soiez certainne,
Je n'an iſtrai fors, de semainne,
En larrecin ne an enblee.
Qant la genz iert tote asanblee
Parmi ces rues, la defors,
Plus a enor m'en iſtrai lors,
Que je ne feroie nuitantre. »
A ceſt mot, aprés li s'en antre
Dedanz la petite chanbrete.
La dameisele qui fu brete,
Fu de lui servir an espans,
Si li fiſt creance et despans
De tot quanque il li covint.
Et quant leus fu, si li sovint
De ce que il li avoit dit,
Que mout li plot ce que il vit,
Quant par[a] la sale le queroient
Les genz qui de mort le haoient.

La demoiselle, très bien vue de sa dame, ne craignait nullement de lui révéler quoi que ce fût, même si le sujet était d'importance, car elle était sa gouvernante et sa confidente. Pourquoi donc aurait-elle craint de réconforter sa dame et de veiller sur ses intérêts ? La première fois, elle lui dit à part : « Ma dame, je m'étonne fort de vous voir agir de manière aussi insensée. Pensez-vous retrouver votre époux en vous lamentant ainsi ? — Non, répondit-elle, mais si cela était en mon pouvoir, je serais déjà morte de douleur. — Pourquoi ? — Pour le suivre ! — Le suivre ? Dieu vous en garde ! Puisse-t-il au contraire vous trouver à la place un aussi bon époux ! Il en a le pouvoir ! — Quel mensonge à nul autre pareil ! Un aussi bon époux n'existe pas ! — Il vous en donnera un meilleur, si vous l'acceptez ! Je peux vous le prouver ! — Va-t'en ! Tais-toi ! Jamais je n'en trouverai un meilleur ! — Si fait, ma dame, si vous y consentez. Mais, sans vouloir vous fâcher, je voudrais bien savoir qui va défendre vos terres quand le roi Arthur arrivera la semaine prochaine près du perron et de la fontaine. N'avez-vous pas été avertie par la Demoiselle Sauvage[1] qui vous a envoyé une lettre à ce sujet ? Ah ! comme elle a bien fait ! Vous devriez dès maintenant prendre des dispositions pour défendre votre fontaine, et vous n'arrêtez pas de pleurer ! Il n'y a pourtant pas un moment à perdre, ma dame bien-aimée, si toutefois vous vous décidez.

La dameisele estoit si bien
De sa dame, que nule rien
A dire ne li redotast,
A que que la chose montast,
Qu'ele estoit sa mestre et sa garde.
Et por coi fust ele coarde
De sa dame reconforter
Et de son bien amonester ?
La premiere foiz a consoil
Li dist : « Dame, mout me mervoil
Que folemant vos voi ovrer.
Dame, cuidiez vos recovrer
Vostre seignor por vostre duel ?
- Naie[a], fet ele, mes mon vuel
Seroie je morte d'enui.
- Por coi ? - Por aler aprés lui.
- Aprés lui ? Dex vos an desfande
Qui ausi boen seignor vos rande
Si com il an est posteïs.
- Einz tel mançonge ne deïs,
Qu'il ne me porroit si boen randre.
- Meillor, se vos le volez prandre,
Vos randra il, sei proverai.
- Fui ! Teis ! Ja tel ne troverai.
- Si feroiz, dame, s'il vos siet.
Mes or dites, si ne vos griet,
Vostre terre, qui desfandra
Quant li rois Artus i vendra
Qui doit venir l'autre semainne
Au perron et a la fontainne ?
N'en avez vos eü message
De la Dameisele Sauvage
Qui letres vos en anvea ?
Ahi ! con bien les anplea !
Vos deüssiez or consoil prendre
De vostre fontainne desfandre,
Et vos ne finez de plorer !
N'i eüssiez que demorer,
S'il vos pleüst, ma dame chiere ;
Que certes une chanberiere

Tous les chevaliers que vous avez ne valent pas un clou. Même celui qui se croit le plus valeureux sera incapable de prendre une lance ou un écu. Des couards, vous en avez à foison ! Mais aucun ne sera assez téméraire pour oser monter sur un cheval. Le roi arrive avec une si grande armée qu'il fera main basse sur tout sans rencontrer la moindre résistance. » En son for intérieur, la dame comprend parfaitement que sa demoiselle lui donne des conseils sincères. Mais elle abrite en elle une folie qu'elle partage avec les autres femmes : tout en reconnaissant leur fol aveuglement, elles refusent d'accéder à leur propre désir.

« Va-t'en ! fait-elle. Laisse-moi tranquille. Si je t'entends encore parler de cela et si tu ne t'enfuis pas, malheur à toi. Tes propos en viennent à me tourmenter. — À la bonne heure, ma dame, s'écrie-t-elle. On voit enfin que vous êtes une femme, car une femme se fâche lorsqu'elle entend quelqu'un lui donner un bon conseil. »

Ensuite, elle partit et la quitta. La dame s'avisa qu'elle avait eu grand tort. Elle aurait bien voulu savoir comment sa demoiselle était en mesure de prouver qu'il existait un meilleur chevalier que son mari. Elle aurait aimé l'entendre de sa bouche mais elle lui avait interdit de parler. Pensive, elle attendit le retour de la demoiselle qui brava ses interdictions et lui dit aussitôt : « Ah, ma dame ! Est-il donc pensable

Ne valent tuit, bien le savez,
Li chevalier que vos avez.
Ja par celui qui mialz se prise
N'en iert escuz ne lance prise.
De gent malveise avez vos mout,
Mes ja n'i avra si estout
Qui sor cheval monter en ost,
Et li rois vient a si grant ost
Qu'il seisira tot, sanz desfansse. »
La dame set mout bien et pansse
Que cele la consoille an foi ;
Mes une folie a en soi
Que les autres fames i ont :
Trestotes, a bien pres, le font,
Que de lor folie s'ancusent
Et ce qu'eles voelent refusent.
« Fui ! fet ele, lesse m'an pes.
Se je t'an oi parler ja mes,
Ja mar feras, mes que t'an fuies !
Tant paroles que trop m'enuies.
- A beneür[a], fet ele, dame,
Bien i pert que vos estes fame,
Qui se corroce quant ele ot
Nelui qui bien feire li lot. »
Lors s'an parti, si la leissa ;
Et la dame se rapanssa
Qu'ele avoit mout[b] grant tort eü ;
Mout volsist bien avoir seü
Comant ele poïst prover
Qu'an porroit chevalier trover
Meillor c'onques ne fu ses sire :
Se li orroit volentiers dire,
Mes ele li a desfandu.
An ce panser a atendu
Jusque tant que ele revint ;
Mes onques desfansse n'en tint,
Einz li redit tot maintenant :
« Ha ! dame, est ce ore avenant,

que vous vous suicidiez de douleur ? Pour Dieu, renoncez-y ! Abandonnez cette idée au moins par dignité. Un si long deuil ne convient pas à une dame de votre rang. Souvenez-vous de votre rang et de votre grande noblesse ! Pensez-vous que toute prouesse eſt morte avec votre époux ? Il reſte bien une centaine d'hommes aussi bons ou meilleurs que lui dans le monde. — Si tu ne mens pas, que Dieu me confonde ! Alors, nomme-m'en un qui ait manifeſté une prouesse comparable à celle de mon époux durant toute sa vie ! — Vous ne manqueriez pas de m'en tenir rigueur. Vous vous mettriez à nouveau en colère et me mépriseriez une nouvelle fois ! — Je n'en ferai rien, c'eſt promis ! — Que cela vous porte chance à l'avenir, si vous avez le désir d'être heureuse à nouveau. Puisse le Ciel vous l'accorder ! Je ne vois aucun motif de me taire puisque personne ne nous entend ni ne nous écoute. Vous allez me prendre pour une folle mais, à mon avis, je peux vous dire ceci : quand deux chevaliers se sont affrontés en combat singulier, lequel selon vous eſt le plus valeureux, après la victoire de l'un sur l'autre ? En ce qui me concerne, je donne le prix au vainqueur. Et vous ? — Il m'eſt avis que tu me tends un piège et que tu veux me prendre au mot. — Par ma foi, vous comprenez parfaitement que j'ai raison. Je peux même vous prouver de manière irréfutable que celui qui a vaincu votre époux lui était supérieur. Il l'a vaincu et poursuivi hardiment jusqu'ici.

Que[a] si de duel vos ocïez ?
Por Deu, car vos en chaſtïez,
Si le lessiez se viaus de[b] honte :
A si haute dame ne monte
Que duel si longuemant mainteigne.
De voſtre enor vos resoveigne
Et de voſtre grant gentillesce.
Cuidiez vos que tote proesce
Soit morte avoec vostre seignor ?
Cent autresi boen ou meillor[c]
An sont remés parmi le monde.
- Se tu ne manz, Dex me confonde !
Et neporquant un seul m'an nome
Qui ait tesmoing de si preudome
Con mes sire ot tot son ahé.
- Et vos m'an savrïez mal gré,
Si vos recorroceriez
Et m'en mesaameriez[d].
- Nel ferai, je t'en asseür.
- Ce[e] soit a vostre boen eür,
Qui vos en est a avenir,
Se il vos venoit a pleisir.
Et ce doint Dex que il vos pleise !
Ne voi rien por coi je m'an teise,
Que nus ne nos ot ne escoute.
Vos me tanroiz ja por estoute,
Mes bien puis dire, ce me sanble :
Quant dui chevalier sont ansanble
Venu a armes en bataille,
Li quex cuidiez vos qui mialz vaille,
Quant li uns a l'autre conquis ?
Androit de moi doing je le pris
Au veinqueor. Et vos, que feites ?
- Il m'est avis que tu m'agueites,
Si me viax a parole prandre.
- Par foi, vos pöez bien entandre
Que je m'an vois parmi le voir,
Et si vos pruef par estovoir
Que mialz valut cil qui conquist
Vostre seignor, que il ne fist :
Il le conquist et sel chaça
Par hardemant anjusque ça,

Il l'a même enfermé dans sa propre maison. — Je viens d'entendre la plus grande ineptie jamais proférée. Va-t'en, tu es possédée ! Va-t'en, espèce de folle, fille écœurante ! Ne reviens plus jamais devant moi pour me tenir sur lui de pareils propos ! — Certes, ma dame, je savais bien que vous m'en voudriez de parler ainsi et je vous avais prévenue. Pourtant, vous m'aviez promis de ne pas vous fâcher et de ne pas m'en tenir rigueur. Vous n'avez pas tenu parole. Il est arrivé ce que j'avais prévu. Vous m'avez dit ce qu'il vous a plu et j'ai perdu une bonne occasion de me taire. »

Elle regagna la chambre où séjournait monseigneur Yvain et elle veilla à lui procurer tout le confort qu'il attendait. Mais le plaisir du chevalier laissait à désirer puisqu'il ne pouvait pas voir la dame. Quant au truchement de la demoiselle, il ne le soupçonnait même pas et n'en savait rien. Toute la nuit, la dame vécut dans une grande tension car elle cherchait le moyen de défendre sa fontaine. Elle commençait à regretter d'avoir blâmé, insulté et méprisé sa servante, parce qu'elle savait parfaitement que ni l'intérêt, ni le devoir, ni l'amitié ne l'avaient poussée à lui parler du chevalier. La demoiselle éprouvait une plus grande affection pour sa dame que pour cet homme, et elle ne lui donnerait pas de conseils honteux ou écœurants ; son amitié pour elle était trop loyale. Et voici que le cœur de la dame se met déjà à changer.

Et[a] si l'enclost an sa meison.
- Or ai ge oï desreison,
La plus grant c'onques mes fust dite.
Fui ! plainne de mal esperite ;
Fui ! garce fole et anuieuse !
Ne dire ja mes tel oiseuse[b],
Ne mes devant moi ne reveingnes,
Por coi de lui parole teignes !
- Certes, dame, bien le savoie
Que ja de vos gré n'en avroie,
Et jel vos dis mout bien avant.
Mes vos m'eüstes an covant
Que ja ire n'en avrïez
Ne mal gré ne m'an savrïez.
Mal m'avez mon covant tenu,
Si m'est or ensi avenu
Et dit m'avez vostre pleisir ;
Si ai perdu un boen teisir. »
A tant vers sa chanbre retorne,
La ou messire Yvains sejorne
Cui ele garde a mout grant eise ;
Mes n'i ot chose qui li pleise,
Qant la dame veoir ne puet ;
Et del plet que cele li muet
Ne se garde, ne n'an set mot.
Mes la dame tote nuit ot
A li meïsmes grant tançon,
Qu'ele estoit en grant cusançon
De sa fonteinne garantir.
Si se comance a repantir
De celi qu'ele avoit blasmee,
Et leidie, et mesaamee,
Qu'ele est tote seüre et certe
Que por loier, ne por desserte,
Ne por amor qu'a celui ait,
Ne l'en mist ele onques en plait.
Et plus ainme ele li que lui,
Ne sa honte ne son enui
Ne li löeroit ele mie,
Que trop est sa leax amie.
Ez vos ja la dame changiee :
De celi qu'ele ot leidangiee

Pour l'avoir insultée, elle n'aurait jamais pensé devoir lui rendre toute son affection. De plus, sa demoiselle avait innocenté logiquement et légitimement celui qu'elle avait refusé. Il n'avait commis aucun tort envers elle. Elle raisonnait tout comme s'il se trouvait devant elle et commençait une plaidoirie : « Cherches-tu à nier que mon époux est mort par ta faute ? — Non, je ne peux en disconvenir. Je vous l'accorde. — Dis-moi alors pourquoi tu l'as tué ? Est-ce pour me faire du mal, parce que tu me hais ou par dépit ? — Que je succombe sur-le-champ si telle était mon intention ! — Tu n'as donc aucun mépris envers moi, et envers lui tu n'as eu aucun tort. En fait, s'il l'avait pu, il t'aurait tué. Aussi, il me semble que j'ai bien jugé selon les règles du droit. » C'est ainsi que sa logique et son bon sens lui prouvaient à elle-même qu'elle ne devait pas le haïr. Ses paroles s'accordaient au désir de son cœur. Elle s'enflammait d'elle-même comme le feu qui fume tant et si bien que la flamme a jailli, sans aucun souffle pour l'attiser. Si la demoiselle revenait à présent, elle gagnerait assurément la cause qu'elle a tant plaidée et qui lui a valu bien des insultes. Elle revint le matin et reprit son antienne là où elle l'avait laissée. La dame gardait la tête baissée et se sentait coupable de l'avoir insultée. Mais elle avait bien l'intention de s'amender, de s'enquérir du nom, de la condition et du lignage du

Ne cuide ja mes a nul fuer
Qu'amer la doie de bon cuer[a],
Et celui qu'ele ot refusé
Ra mout lëaumant escusé
Par reison et par droit de plet
Qu'il ne li avoit rien mesfet,
Si se desresne tot ensi
Con s'il fust venuz devant li ;
Lors sel comance a pleidoier :
« Viax tu donc, fet ele, noier
Que par toi ne soit morz mes sire ?
- Ce, fet il, ne puis je desdire,
Einz l'otroi bien. - Di donc por coi.
Feïs le tu por mal de moi,
Por haïne, ne por despit ?
- Ja n'aie je de mort respit
S'onques por mal de vos le fis.
- Donc n'as tu rien vers moi mespris
Ne vers lui n'eüs tu nul tort,
Car s'il poïst, il t'eüst mort ;
Por ce, mien esciant, cuit gié
Que j'ai bien et a droit jugié. »
Ensi par li meïsmes prueve
Que droit san et reison i trueve
Qu'an lui haïr n'a ele droit,
Si an dit ce qu'ele voldroit,
Et par li meïsmes s'alume
Ensi come li feus qui fume
Tant que la flame s'i est mise,
Que nus ne la soufle n'atise.
Et s'or venoit la dameisele,
Ja desresneroit la querele
Dom ele l'a tant pleidoiee,
S'an a esté bien leidoiee.
Et ele[b] revint par matin,
Si recomança son latin
La ou ele l'avoit leissié,
Et cele tint le chief bessié,
Qui a mesfete se santoit[c]
De ce que leidie l'avoit ;
Mes or li voldra amander[d]
Et del chevalier demander

chevalier. Fort avisée, elle dit humblement : « Je vous demande pardon pour l'outrage et l'insulte que j'ai follement proférés à votre encontre. Je resterai à votre école. Dites-moi plutôt ce que vous savez du chevalier dont vous m'avez entretenu si longuement. Quel genre d'homme est-ce ? De quelle famille est-il ? S'il est d'un rang égal au mien et si rien ne s'y oppose de son côté, je le ferai seigneur de mes terres et de ma personne[1], je vous assure[2]. Mais il faudra agir de telle manière qu'on ne puisse jaser et dire à mon sujet : “ C'est celle qui a épousé le meurtrier de son mari ! ” — Au nom de Dieu, ma dame, il en sera ainsi. Vous aurez l'époux le plus noble, le plus aimable et le plus beau jamais sorti du lignage d'Abel. — Comment s'appelle-t-il ? — Monseigneur Yvain. — Par ma foi, ce n'est pas un rustre. C'est même un noble, je le sais bien, c'est le fils du roi Urien. — Ma dame, vous dites vrai ! — Quand pourrons-nous l'avoir ? — D'ici cinq jours. — C'est trop long car, si cela ne dépendait que de moi, il serait déjà là. Qu'il vienne ce soir ou demain au plus tard ! — Ma dame, je ne crois pas qu'un oiseau pourrait franchir à tire-d'aile une telle distance en un jour, mais je lui enverrai mon valet le plus véloce. Il arrivera demain soir à la cour du roi Arthur, si tout va bien. Il sera impossible de le joindre avant. — Ce délai est bien trop long ! Les journées sont interminables. Dites-lui d'être de retour ici demain soir

Le non, et l'estre, et le linage ;
Si s'umelie come sage,
Et dit : « Merci crïer vos vuel
Del grant oltrage et de l'orguel
Que je vos ai dit come fole,
Si remanrai a vostre escole.
Mes dites moi, se vos savez,
Del chevalier don vos m'avez
Tenue a plet si longuemant
Quiex hom est il, et de quel gent.
Se il est tex qu'a moi ateigne,
Mes que de par lui ne remaigne,
Je le ferai, ce vos otroi,
Seignor de ma terre et de moi.
Mes il le covanra si fere,
Qu'an ne puisse de moi retrere
Ne dire : “ C'est cele qui prist
Celui qui son seignor ocist. ”
- E non Deu[a], dame, ensi iert il.
Seignor avroiz le plus gentil,
Et le plus gent, et le plus bel
Qui onques fust del ling Abel.
- Comant a non ? - Messire Yvains.
- Par foi, cist n'est mie vilains,
Einz est mout frans, je le sai bien,
Et s'est filz au roi Urïen.
- Par foi, dame, vos dites voir.
- Et quant le porrons nos avoir ?
- Jusqu'a quint jor. - Trop tarderoit,
Que, mon vuel, ja venuz seroit.
Veigne enuit ou demain, seviax !
- Dame, ne cuit pas c'uns oisiax
Poïst tant en un jor voler.
Mes je i ferai ja aler
Un mien garçon qui mout tost cort,
Qui ira bien jusqu'a la cort
Le roi Artus, au mien espoir,
Au moins jusqu'a demain au soir,
Que jusque la n'iert il trovez.
- Cist termes est trop lons assez :
Li jor sont lonc. Mes dites li
Que demain au soir resoit ci

et d'aller plus vite que d'habitude car, s'il le veut, de deux journées il n'en fera qu'une seule. La lune luira ce soir ; que la nuit devienne pour lui un autre jour et, en échange, je lui donnerai tout ce qu'il voudra. — Déchargez-vous sur moi de cette affaire. Vous l'aurez auprès de vous dans trois jours tout au plus. Pendant ce temps, vous convoquerez vos sujets et vous leur demanderez conseil au sujet de la venue du roi. Pour maintenir la coutume, il vous faudra prendre des conseils avisés afin de défendre votre fontaine. Comme personne ne sera assez téméraire pour oser réclamer cette mission, vous pourrez déclarer en toute légitimité que votre remariage s'impose. Un chevalier de grande renommée demande votre main mais vous n'osez accéder à sa demande tant qu'ils ne vous y auront pas autorisée. Je m'en porte garante : tels que je les connais, ils sont si vicieux que, pour se décharger sur autrui du poids de leurs propres responsabilités, ils viendront tous se jeter à vos pieds et se confondre en remerciements pour avoir été délivrés d'une immense terreur. Celui qui a peur de son ombre cherche autant qu'il peut à esquiver un combat à la lance ou au javelot, car ce ne sont pas des jeux dignes d'un couard ! » La dame lui répond : « Par ma foi, qu'il en soit ainsi ! J'y consens ! J'avais moi-même déjà envisagé un plan semblable : nous l'exécuterons donc jusqu'au bout. Pourquoi vous attardez-vous ici ?

Et voist plus tost que il ne siaut,
Car bien s'esforcera, s'il vialt :
De deus jornees fera une ;
Et anquenuit luira la lune,
Si reface de la nuit jor,
Et je li donrai au retor
Quanqu'il voldra que je li doingne.
- Sor moi leissiez ceste besoingne,
Que vos l'avroiz, a tot le mains,
Jusqu'a tierz jor antre voz mains.
Et andemantres manderoiz[a]
Voz genz et si demanderoiz
Consoil del roi qui doit venir.
Por la costume maintenir
De vostre fontainne desfandre
Vos covendroit boen consoil prandre ;
Et il n'i avra ja si haut
Qui s'ost vanter que il i aut.
Lors porroiz dire tot a droit
Que marïer vos covendroit.
Uns chevaliers mout alosez
Vos requiert, mes vos ne l'osez
Panre, s'il nel vos löent tuit.
Et ce prant je bien an conduit[b] :
Tant les quenuis je a malvés
Que, por autrui chargier le fes
Dom il seroient tuit chargié,
Vos en vanront trestuit au pié,
Et si vos an mercïeront
Que fors de grant peor seront.
Car qui peor a de son onbre,
S'il puet, volentiers se desconbre
D'ancontre de lance ou de dart,
Que c'est malvés jex a coart. »
Et la dame respont : « Par foi,
Ensi le vuel, ensi l'otroi,
Et je l'avoie ja pansé
Si con vos l'avez devisé,
Et tot ensi le ferons nos.
Mes ci por coi demorez vos ?

Allez, dépêchez-vous ! Faites ce que vous pouvez pour me l'amener. Je vais convoquer mes sujets. »

Ici s'achève l'entretien. La demoiselle fait semblant d'aller chercher monseigneur Yvain sur ses terres. Elle lui fait prendre un bain tous les jours, lui fait laver et lisser les cheveux. Elle lui prépare une robe d'écarlate fourrée de vair sur laquelle on devine encore des traces de craie[1]. Elle lui fournit tout ce qui eſt nécessaire pour la parure : au cou, un fermail d'or travaillé de pierres précieuses, signe d'une parfaite élégance, une ceinturette et une aumônière taillée dans un riche brocart. Elle le pourvoit de tous les raffinements de l'élégance. Elle annonce ensuite à sa dame que son messager eſt rentré et qu'il a très habilement rempli sa mission. « Comment ? fait-elle. Quand monseigneur Yvain arrivera-t-il ? — Il eſt ici ! — Ici ? Qu'il vienne donc vite me voir, discrètement, secrètement, pendant que je suis seule. Évitez que quiconque se joigne à nous car je déteſterai l'intrus ! » La demoiselle quitte sa dame et va retrouver son hôte. Toutefois, elle dissimule sur son visage la joie qui remplit son cœur. Elle fait croire à Yvain que sa dame savait qu'elle lui avait donné asile, et elle poursuit : « Monseigneur Yvain, par Dieu, il n'eſt plus nécessaire de cacher quoi que ce soit. Votre situation en eſt au point que ma dame n'ignore pas votre présence ici. Elle m'a blâmée et déteſtée pour cela ;

Alez ! Ja plus ne delaiez !
Si faites tant que vos l'aiez,
Et je remanderai mes genz. »
Ici fine li parlemanz.
Cele fet sanblant qu'anvoit querre
Monseignor Yvain en sa terre,
Si le fet chascun jor baignier,
Son chief laver et apleignier ;
Et avoec ce li aparoille
Robe d'escarlate vermoille,
De veir forree atot la croie.
N'est riens qu'ele ne li[a] acroie
Qui coveigne a lui acesmer :
Fermail d'or a son col fermer,
Ovré a pierres precïeuses
Qui font les genz mout[b] gracïeuses,
Et ceinturete[c], et aumosniere
Qui fu d'une riche sainiere ;
Bien l'a de tot apareillié.
Et a sa dame a conseillié
Que revenuz est ses messages :
Si a esploitié come sages.
« Comant, fet ele, quant venra
Messire Yveins ? - Ceanz est ja.
- Ceanz est il ? Veigne[d] donc tost,
Celeemant et an repost
Demantres qu'avoec moi n'est nus.
Gardez que n'en i veigne plus[e],
Que g'i harroie mout le cart. »
La dameisele a tant s'an part ;
S'est venue a son oste arriere,
Mes ne mostra mie a sa chiere
La joie que ses cuers avoit,
Einz dit que sa dame savoit
Qu'ele l'avoit leanz gardé,
Et dit : « Messire Yvain, par Dé,
N'a mes mestier neant celee ;
Tant est de vos la chose alee
Que ma dame ceanz vos set,
Qui mout me blasme et mout me het,

elle m'a présenté de vifs reproches. Pourtant, elle m'a aussi donné la garantie que je peux vous conduire devant elle : vous n'avez rien à craindre. Elle ne vous fera aucun mal, je pense, à condition toutefois que je ne mente plus à votre sujet, car ce serait la trahir. Elle veut vous avoir dans sa prison. Elle veut toute votre personne, y compris votre cœur. — Vraiment, cela me plaît fort et cela m'est égal, car je veux être son prisonnier. Vous le serez ! Je le jure sur votre main droite que je tiens dans la mienne. Venez donc, mais, croyez-moi, devant elle tâchez de rester simple afin qu'elle ne vous rende pas la prison trop pénible. Ne vous tracassez pas pour cela ! Je ne crois pas que votre détention sera par trop insupportable. » Alors la demoiselle l'emmena. Elle l'effraya, puis le rassura et lui parla à demi-mot de la prison où il serait enfermé. Tout ami se doit d'être prisonnier, et c'est pourquoi elle l'appelle à bon droit prisonnier car, sans prison, il est impossible à quiconque d'aimer.

La demoiselle emmena monseigneur Yvain vers son futur bonheur. Il craignait pourtant d'être mal accueilli et cette crainte n'avait rien d'étonnant ! Ils trouvèrent la dame assise sur une large couette vermeille. Je vous garantis que monseigneur Yvain avait grand-peur en entrant dans la chambre ; devant eux, la dame ne lui disait mot. Cette peur le rendit muet ; il croyait en effet à une trahison. Il se tint à l'écart tandis que la

Et mout m'en a acoisonee ;
Mes tel seürté m'a donee
Que devant li vos puis conduire
Sanz vos de rien grever ne nuire.
Ne vos grevera rien, ce croi,
Fors tant, don mantir ne vos doi
Que je feroie traïson,
Qu'avoir vos vialt en sa prison,
Et si i vialt avoir le cors
Que nes li cuers n'an soit defors.
- Certes, fet il, ce voel je bien,
Que ce ne me grevera rien,
Qu'an sa prison voel je mout estre.
- Si seroiz vos, par la main destre
Don je vos teing ! Or an venez,
Mes a mon los vos contenez
Si sinplemant devant sa face
Que male prison ne vos face.
Ne por ce ne vos esmaiez :
Ne cuit mie que vos aiez
Prison qui trop vos soit grevainne. »
La dameisele ensi l'en mainne ;
Si l'esmaie, et sel raseüre,
Et parole par coverture
De la prison ou il iert mis,
Que sanz prison n'est nus amis,
Por ç'a droit se prison le clainme
Que sanz prison n'est nus qui ainme.
La dameisele par la main
En mainne monseignor Yvain
La ou il iert mout chier tenuz ;
Si crient il estre mal venuz,
Et s'il le crient, n'est pas mervoille.
Sor une grant coute vermoille
Troverent la dame seant.
Mout grant peor, ce vos creant,
Ot messire Yvains a l'entree
De la chanbre, ou il ont trovee
La dame qui ne li dist mot ;
Et por ce grant peor en ot,
Si fu de peor esbaïz,
Qu'il cuida bien estre traïz,

demoiselle prit la parole : « Cinq cents fois maudite soit l'âme de celle qui mène dans la chambre d'une belle dame un chevalier qui n'ose même pas s'approcher d'elle et qui n'a ni langue ni bouche ni esprit pour lier conversation. » Elle ajoute, tout en le tirant par la manche : « Eh bien, approchez-vous, chevalier ! N'ayez pas peur que ma dame vous morde. Demandez-lui plutôt paix et concorde ! Je vais l'implorer avec vous de vous pardonner la mort d'Esclados le Roux son époux. » Monseigneur Yvain joint ses mains, s'agenouille et, en véritable ami, déclare : « Ma dame, je n'implorerai pas votre pitié mais je vous remercierai plutôt de tout ce que vous voudrez me faire subir, car rien de vous ne saurait me déplaire. — Vraiment rien, sire ? Et si je vous tuais ? — Ma dame, je vous en remercierais et vous ne m'entendrez pas tenir d'autres propos. — Je n'ai jamais entendu un tel langage. Vous vous mettez à mon entière disposition sans que je vous contraigne en quoi que ce soit ! — Sans mentir, ma dame, nulle force n'est aussi puissante que celle qui m'ordonne de consentir en tout à votre volonté. Je ne crains nullement d'obéir à votre bon plaisir, quel qu'il soit, et, s'il était en mon pouvoir de réparer le meurtre dont je suis coupable envers vous, je le ferais sans discuter. — Comment ? fait-elle. Eh bien, vous serez quitte de la réparation si vous parvenez à me convaincre que vous ne m'avez causé aucun tort en tuant mon époux !

Et s'estut loing cele part la,
Tant que la pucele parla
Et dit : « Cinc cenz dahez ait s'ame
Qui mainne an chanbre a bele dame
Chevalier, qui ne s'an aproche,
Et qui n'a ne lengue, ne boche,
Ne san, dom acointier se sache ! »
Maintenant par le braz le sache,
Si li dit : « En ça vos traiez,
Chevaliers, ne peor n'aiez
De ma dame qu'el ne vos morde ;
Mes querez la pes et l'acorde,
Et g'en proierai avoec vos
Que la mort Esclados[a] le Ros,
Qui fu ses sires, vos pardoint. »
Messire Yvains maintenant joint
Ses mains, si s'est a genolz mis
Et dit, come verais amis :
« Dame[b], voir, ja ne vos querrai
Merci, einz vos mercïerai
De quanque vos me voldroiz feire,
Que riens ne m'en porroit despleire.
- Non, sire ? Et se je vos oci ?
- Dame, la vostre grant merci,
Que ja ne m'an orroiz dire el.
- Einz mes, fet ele, n'oï tel,
Que si vos metez a devise
Del tot an tot en ma franchise
Sanz ce que nes vos en esforz.
- Dame, nule force si forz
N'est come cele, sanz mantir,
Qui me comande a consantir
Vostre voloir del tot an tot.
Rien nule a feire ne redot
Que moi vos pleise a comander,
Et, se je pooie amander
La mort don j'ai vers vos mesfet,
Je l'amanderoie sanz plet.
- Comant ? fet ele : or le me dites,
Si soiez de l'amande quites,
Se vos de rien me mesfeïstes,
Quant vos mon seignor m'oceïstes ?

— Ma dame, fait-il, pardonnez-moi ! Quand votre époux m'a attaqué, quel tort ai-je eu de me défendre ? Un homme veut tuer ou capturer son adversaire, si l'autre se défend et le tue, dites-moi si ce dernier a le moindre tort ? — Nullement, du point de vue du droit, et je crois bien qu'il ne me servirait à rien de vous avoir fait exécuter. Mais j'aimerais bien savoir d'où vient la force qui vous contraint de vous soumettre à ma volonté, sans restriction. Je vous tiens quitte de tous vos torts et méfaits, mais asseyez-vous et contez-moi comment vous êtes dompté à présent. — Ma dame, cette force vient de mon cœur qui s'attache à vous. C'est mon cœur qui m'a mis dans cette disposition. — Et votre cœur, qui l'a soumis, cher et tendre ami ? — Dame, ce sont mes yeux ! — Et les yeux, qui ? — La grande beauté que je vis en vous. — Et la beauté, quel fut son crime ? — Ma dame, celui de me faire aimer. — Aimer, et qui ? — Vous, dame très chère ! — Moi ? — Oui, vraiment ! — De quelle manière ? — D'une manière qu'il ne peut exister de plus grand amour, telle que mon cœur ne vous quitte pas et que jamais je ne l'imagine ailleurs, telle qu'ailleurs je ne puis mettre mes pensées, telle qu'à vous je m'abandonne sans réserve, telle que je vous aime bien plus que moi-même, telle qu'à votre gré, si c'est votre désir, pour vous je veux mourir ou vivre. — Et oseriez-vous entreprendre de défendre la fontaine pour moi ? — Oui, assurément, ma dame, contre n'importe qui. — Alors sachez que la paix est conclue entre nous ! »

- Dame, fet il, vostre merci ;
Quant vostre sires m'asailli,
Quel tort oi je de moi desfandre ?
Qui autrui vialt ocirre ou prandre,
Se cil l'ocit qui se desfant,
Dites se de rien i mesprant.
- Nenil, qui bien esgarde droit ;
Et, je cuit, rien ne me vaudroit
Qant fet ocirre vos avroie.
Et ce mout volentiers savroie
Don cele force puet venir
Qui vos comande a consentir[a]
A mon voloir, sanz contredit ;
Toz torz et toz mesfez vos quit.
Mes seez vos, si me contez
Comant vos iestes si dontez.
- Dame, fet il, la force vient
De mon cuer, qui a vos se tient ;
An ce voloir m'a mes cuers mis[b].
- Et qui le cuer, biax dolz amis ?
- Dame, mi oel. - Et les ialz, qui ?
- La granz biautez que an vos vi.
- Et la biautez qu'i a forfet ?
- Dame, tant que amer me fet.
- Amer ? Et cui ? - Vos, dame chiere.
- Moi ? - Voire voir. - An quel meniere ?
- An tel que graindre estre ne puet ;
En tel que de vos ne se muet
Mes cuers, n'onques aillors nel truis ;
An tel qu'aillors pansser ne puis ;
En tel que toz a vos m'otroi ;
An tel que plus vos aim que moi ;
En tel, s'il vos plest, a delivre
Que por vos vuel morir ou vivre.
- Et oserïez vos enprandre
Por moi ma fontainne a desfandre ?
- Oïl voir, dame, vers toz homes.
- Sachiez donc, bien acordé somes. »

Les voilà rapidement réconciliés. La dame qui avait déjà réuni officiellement tous ses barons dit alors : « Rejoignons la salle où se trouvent tous ceux qui m'ont invitée et autorisée à prendre un mari, par la force des choses. Effectivement, la nécessité m'impose de le faire. Ici même je me donne à vous, car je ne dois pas refuser pour époux un bon chevalier et un fils de roi. »

La demoiselle avait exécuté à la lettre tous ses projets. Monseigneur Yvain n'en était guère fâché, je puis vous l'assurer. La dame l'emmena dans la salle comble de chevaliers et de soldats. Par sa noblesse, monseigneur Yvain attirait les regards émerveillés de tout le monde. Tous se levèrent à leur arrivée, tous le saluaient et s'inclinaient devant lui. Ils avaient tout deviné : « Voici le futur époux de notre dame ! Maudit soit celui qui s'opposera au mariage car il a l'air d'un admirable chevalier. Vraiment, l'impératrice de Rome trouverait en lui un époux digne d'elle[1]. Pourquoi ne lui a-t-il pas déjà juré fidélité et notre dame de même, la main dans la main ? Il pourrait l'épouser aujourd'hui ou demain ! » C'est ce qu'ils se disaient tous en chœur. Au fond de la salle, il y avait un banc où la dame prit place pour que tout le monde la voie. Monseigneur Yvain fit mine de s'asseoir à ses pieds mais elle lui demanda de se relever. Elle pria ensuite son sénéchal de parler à sa place afin que tout le monde entendît ses paroles.

Ensi sont acordé briémant.
Et la dame ot son parlemant
Devant tenu a ses barons
Et dit : « De ci nos en irons
An cele sale ou mes[a] genz sont
Qui löé et conseillié m'ont,
Que mari a prendre m'otroient
Por le besoing que il i voient.
Et jel ferai por le besoing[b] :
Ci meïsmes a vos me doing[c] ;
Qu'a seignor refuser ne doi
Boen chevalier et fil de roi. »
Or a la dameisele fet
Quanqu'ele voloit antreset ;
Messire Yvains n'en ot pas ire[d],
Ce vos puis bien conter et dire,
Que la dame avoec li l'en mainne
En la sale, qui estoit plainne
De chevaliers et de sergenz ;
Et messire Yvains fu si genz
Qu'a mervoilles tuit l'esgarderent,
Et encontre ax tuit se leverent
Et tuit salüent et anclinent
Monseignor Yvain, et devinent :
« C'est cil qui ma dame prendra ;
Dahez ait qui li desfandra
Qu'a mervoilles sanble prodome.
Certes, l'empererriz de Rome
Seroit an lui bien marïee.
Car l'eüst il ja afiee
Et ele lui de nue main,
Si l'espousast hui ou demain. »
Ensi parloient tuit d'un ranc.
Au chief de la sale ot un banc
Ou la dame s'ala seoir
La ou tuit[e] la porent veoir,
Et messire Yvains sanblant fist
Qu'a ses piez seoir se volsist
Qant ele l'an leva amont ;
Et de la parole semont

Le sénéchal, qui n'avait rien d'un demeuré, s'exprima en ces termes : « Seigneurs, la guerre nous menace. Quotidiennement, le roi s'équipe, autant qu'il le peut, pour dévaster nos terres. Avant quinze jours, tout ne sera plus que ruines si nous ne trouvons pas un vaillant défenseur. Lorsque ma dame s'est mariée, il n'y a pas encore tout à fait sept ans[1], elle a suivi vos conseils. Son mari est mort et elle se trouve désormais dans une situation pénible. Il ne reste plus qu'une toise de terre au propriétaire de ce domaine jadis immense et bien gouverné. Quelle misère qu'il ait si peu vécu ! Une femme n'est pas faite pour porter l'écu ni manier la lance. En revanche, elle peut pallier ce manque et même le surmonter en prenant un vaillant époux. Jamais encore ce besoin n'a été plus pressant pour elle. Conseillez-lui tous de se remarier, sans quoi la coutume[2] qui règne sur ce château depuis soixante ans risque de disparaître ! » À ces mots, ils expriment tous en chœur leur approbation. Tous viennent se jeter à ses pieds ; ils la pressent de satisfaire son propre désir. Elle se fait prier tant et si bien qu'elle finit par leur accorder ce qu'elle aurait fait de toute manière de son propre chef, s'ils le lui avaient interdit. « Seigneurs, dit-elle, puisque vous m'y invitez, je vous annonce que ce chevalier à mes côtés m'a implorée et a recherché mes faveurs. Il veut se mettre à mon service et je lui en sais gré. Remerciez-le vous aussi !

Son seneschal, que il la die,
Si qu'ele soit de toz oïe.
Lors comança li seneschax,
Qui n'estoit ne restis ne bax[a] :
« Seignor, fet il, guerre nos sourt :
N'est jorz que li rois ne s'atourt
De quanque il se puet haster[b]
Por venir noz terres gaster.
Ençois que la quinzainne past
Sera trestote alee a gast,
Se boen mainteneor n'i a.
Qant ma dame se marïa,
N'a mie ancor set[c] anz parclos,
Si le fist ele par voz los.
Morz est ses sires, ce li poise.
N'a or de terre c'une toise
Cil qui tot cest païs tenoit
Et qui mout bien i avenoit :
C'est granz diax que po a vescu.
Fame ne set porter escu
Ne ne set de lance ferir ;
Mout amander, et ancherir,
Se puet de panre un boen seignor.
Einz mes n'en ot mestier graignor ;
Löez li tuit que seignor praingne,
Einz que la costume remaingne
Qui an cest chastel a esté
Plus de soissante anz a passé[d]. »
A cest mot dïent tuit ansanble
Que bien a feire lor resanble.
Et trestuit jusqu'aus piez li vienent :
De son voloir an grant la tienent ;
Si se fet preier de son buen,
Tant que, ausi con maugré suen,
Otroie ce qu'ele feïst
Se chascuns li contredeïst[e],
Et dit : « Seignor, des qu'il vos siet,
Cil chevaliers qui lez moi siet
M'a mout proiee, et mout requise
De m'enor[f], et an mon servise
Se vialt metre, et je l'an merci ;
Et vos l'en mercïez ausi.

Certes, je ne le connaissais pas jusqu'à présent mais j'ai beaucoup entendu parler de lui. C'est un haut personnage, sachez-le, le propre fils du roi Urien. En plus de sa haute naissance, sa vaillance est grande, tout comme sa courtoisie et sa sagesse. On ne doit donc pas me détourner de lui. Vous avez entendu parler, je pense, de monseigneur Yvain. C'est justement lui qui demande ma main. Le jour de mon mariage, j'aurai un époux d'un rang plus élevé que le mien. » Tout le monde lui répondit : « Si vous agissez sagement, il ne faut pas que la journée se termine sans la conclusion du mariage. Bien fou celui qui retarde d'une seule heure la satisfaction de ses intérêts ! » Ils insistent tant qu'elle finit par leur accorder ce qu'elle aurait fait de toute manière. C'est Amour qui lui ordonne d'exécuter ce dont elle requiert l'approbation. Mais ce mariage promet d'être plus prestigieux encore puisqu'elle a obtenu l'agrément de ses sujets. Les prières instantes ne l'importunent nullement ; au contraire, elles l'encouragent et l'engagent à suivre le penchant de son cœur. Un cheval vif va encore plus vite quand on l'éperonne. Devant tous ses barons, la dame se donne à monseigneur Yvain. De la main d'un chapelain, Yvain reçoit Laudine, la dame de Landuc, pour épouse[1]. C'était la fille du duc Laududet sur laquelle un lai a été composé[2]. Le jour même, sans autre délai, il l'épousa et on célébra leurs noces. On compta beaucoup de mitres et de crosses car la dame avait invité les évêques et les abbés.

N'onques mes certes nel conui,
S'ai mout aï parler de lui :
Si hauz hom est, ce sachiez bien,
Con li filz au roi Urïen.
Sanz ce qu'il est de haut parage,
Est il de si grant vasselage,
Et tant a corteisie, et san,
Que deslöer nel me doit an.
De monseignor Yvain, ce cuit,
Avez bien oï parler tuit ;
Et ce est il qui me requiert.
Plus haut seignor qu'a moi n'afiert
Avrai au jor que ce sera. »
Tuit dïent : « Ja ne passera
Cist jorz, se vos feites que sage,
Qu'ainz n'aiez fet le marïage,
Que mout est fos qui se demore
De son preu feire une seule ore. »
Tant li prïent que ele otroie
Ce qu'ele feïst tote voie,
Qu'Amors a feire li comande
Ce don los et consoil demande ;
Mes a plus grant enor le prant
Qant congié en a de sa gent.
Et les proieres rien n'i grievent,
Einz li esmuevent et soulievent
Le cuer a feire son talant :
Li chevax qui pas ne va lant
S'esforce quant an l'esperone ;
Veant toz ses barons se done
La dame a monseignor Yvain.
Par la main d'un suen chapelain
Prise a Laudine, de Landuc
La dame, qui fu fille au duc[a]
Laududez, dom an note un lai.
Le jor meïsmes, sanz delai,
L'espousa et firent lor noces.
Asez i ot mitres et croces,
Que la dame i ot[b] mandez
Les esvesques et les abez.

Il y eut beaucoup de nobles mais aussi beaucoup de joie et d'allégresse, plus que je ne saurais vous le conter, même en y passant beaucoup de temps. Je préfère me taire plutôt que d'en dire davantage[1]. Désormais, monseigneur Yvain était maître des lieux et le mort était bien oublié. Le meurtrier était marié avec la femme du mort ; ils couchaient ensemble et les gens avaient plus d'eſtime pour le vivant que pour le défunt. Ils le servirent au mieux pendant ces noces qui durèrent jusqu'à la veille de l'arrivée d'Arthur à la fontaine et au perron merveilleux. Le roi avait amené ses compagnons. Tous les chevaliers de sa maison participèrent à cette chevauchée ; pas un n'était reſté à l'écart. Messire Keu dit alors : « Par Dieu, qu'eſt donc devenu monseigneur Yvain ? Il n'eſt pas revenu auprès de nous alors qu'il s'était vanté, après le repas, de venger son cousin. Visiblement, le vin avait fait son effet ! Il s'eſt enfui, je le devine, parce qu'il avait honte de revenir. Quel orgueilleux et quel vantard ! Bien téméraire qui ose se targuer de ce que les autres ne lui reconnaissent pas et qui n'a d'autres preuves de sa réputation que des louanges usurpées.

« Quelle différence entre le lâche et le preux ! Le lâche, au coin du feu, ne tarit pas d'éloges sur lui-même et traite les autres de demeurés s'ils ne reconnaissent pas sa valeur. Le preux, quant à lui, souffrirait beaucoup d'entendre ses

Mout i ot gent de grant noblesce,
Et mout i ot joie et leesce,
Plus que conter ne vos savroie[a]
Qant lonc tans panssé i avroie ;
Einz m'an vuel teire que plus dire.
Mes or eſt messire Yvains sire,
Et li morz eſt toz oblïez ;
Cil qui l'ociſt eſt marïez ;
Sa fame a, et ensanble gisent ;
Et les genz ainment plus et prisent
Le vif c'onques le mort ne firent.
A ces noces mout le servirent,
Qui durerent[b] jusqu'a la voille
Que li rois vint a la mervoille
De la fontainne et del perron,
Et avoec lui si conpaignon,
Que treſtuit cil de sa mesniee
Furent an cele chevalchiee,
C'uns treſtoz seus n'an fu remés.
Et si disoit messire Ques :
« Por Deu, qu'eſt ore devenuz
Messire Yvains, qui n'eſt venuz,
Qui se vanta aprés mangier
Qu'il iroit son cousin vangier ?
Bien pert que ce fu aprés vin !
Foïz s'an eſt, je le devin,
Qu'il n'i osaſt venir por l'uel.
Mout se vanta de grant orguel.
Mout eſt hardiz qui löer s'ose
De ce dont autres ne l'alose,
Ne n'a tesmoing de sa loange,
Se ce n'eſt por fausse losange.
« Mout a entre malvés et preu,
Que li malvés antor le feu
Dit de lui une grant parole[c],
Si tient tote la gent por fole
Et cuide que l'en nel conoisse.
Et li preuz avroit grant angoisse,
S'il ooit redire a autrui
Les proesces qui sont an lui.

prouesses célébrées par autrui. Pourtant, je ne désapprouve pas le lâche ; il n'a pas tort en effet de se vanter et de s'adresser des éloges, car personne n'est disposé à mentir pour lui. S'il ne dit pas du bien de lui, qui en dira ? Les hérauts ne disent rien sur les lâches ; ils ne célèbrent que les preux et renvoient les autres aux oubliettes. » Ainsi parla messire Keu, et Gauvain lui répondit : « Merci, messire Keu, merci ! Si monseigneur Yvain n'est pas ici, vous ignorez ce qui a bien pu lui arriver. Il ne s'est jamais abaissé à dire du mal de vous. Au contraire, il a toujours manifesté beaucoup de courtoisie à votre égard. — Messire, fait-il, je me tais. Vous ne m'entendrez plus parler désormais puisque je vous importune. » Pour voir la pluie, le roi versa sur le perron, en dessous du pin, toute l'eau du bassin rempli à ras bord. Aussitôt, il plut abondamment. Ensuite, les événements se précipitèrent. Monseigneur Yvain, sans tarder, pénétra en armes dans la forêt et arriva au galop sur un grand cheval, impressionnant, vigoureux, farouche et véloce. Messire Keu avait l'intention de réclamer le premier combat car, quelle qu'en fût l'issue, il voulait toujours commencer les tournois et les joutes où les passions se déchaînaient. Avant tout le monde, il se prosterna aux pieds du roi pour obtenir cette faveur. « Keu, fait le roi, puisque tel est votre désir

Neporqant, certes, bien m'acort
A malvés, qu'il n'a mie tort
Se il se prise et il se vante,
Qu'il ne trueve qui por lui mante.
S'il ne le dit, qui le dira ?
Tant se teisent d'ax li hira
Qui des vaillanz crïent le ban,
Et les malvés gietent au van. »
Ensi[a] messire Kex parloit
Et messire Gauvains disoit :
« Merci, messire Kex, merci !
Se messire Yvains n'est or ci,
Ne savez quele essoine il a.
Onques voir si ne s'avilla
Qu'il deïst de vos vilenie
Tant com il a fet corteisie[b].
- Sire, fet il, et je m'an tes,
Ne m'an orroiz parler hui mes,
Des que je voi qu'il vos enuie. »
Et li rois por veoir la pluie[c]
Versa de l'eve plain bacin
Sor le perron, desoz le pin ;
Et plut tantost mout fondelmant.
Ne tarda puis gueires granmant
Que messire Yvains sanz arest
Entra armez en la forest
Et vint plus tost que les galos
Sor un cheval mout grant, et gros,
Fort, et hardi, et tost alant.
Et messire Kex ot talant
Qu'il demanderoit la bataille,
Car, quiex que fust la definaille,
Il voloit comancier toz jorz
Les meslees et les estorz
Ou il i eüst grant corroz.
Au pié le roi vient devant toz
Que ceste bataille li lest.
« Kex, fet li rois, des qu'il vos plest

et puisque vous l'avez réclamée avant tout le monde, cette faveur ne doit pas vous être refusée. » Keu le remercie et enfourche sa monture.

Si monseigneur Yvain peut à présent l'humilier un tant soit peu, il en sera ravi et le fera volontiers car il le reconnaît très bien à son armure. Yvain prend son écu par les courroies et Keu de même, puis ils s'élancent l'un contre l'autre. Ils piquent des deux et abaissent leurs lances en les tenant solidement. Ils les prennent légèrement en arrière en tenant le bout recouvert par la peau de chamois. Dès qu'ils se croisent, ils s'acharnent à porter de tels coups qu'ils brisent tous deux leurs lances et qu'ils les fendent tout du long jusque dans leurs poings. Monseigneur Yvain assène un coup si violent que son adversaire fait la pirouette et se retrouve par terre, le heaume dans la poussière. Monseigneur Yvain ne lui veut alors plus aucun mal ; il met pied à terre et lui prend son cheval. Beaucoup de spectateurs apprécièrent et plus d'un se mit à dire : « Ha ! Ha ! Vous voilà bien étalé par terre, vous qui vous moquiez des autres ! Il est juste pourtant qu'on vous pardonne pour cette fois parce que cela ne vous est jamais arrivé. » Entre-temps, monseigneur Yvain se présenta devant le roi ; il menait le cheval par la bride afin de le lui restituer : « Sire, lui dit-il, ordonnez que l'on reprenne ce cheval ! J'agirais bien mal si je gardais quelque chose qui vous appartient. — Mais qui êtes-vous ? demanda le roi.

Et devant toz l'avez rovee,
Ne vos doit pas estre vehee. »
Kex[a] l'en mercie et puis si monte.
S'or li puet feire un po de honte
Messire Yvains, liez an sera
Et mout volantiers li fera,
Que bien le reconuist as armes.
L'escu a pris par les enarmes
Et Kex le suen, si s'antr'esleissent,
Chevax poignent, et lances beissent
Que il tenoient anpoigniees;
Un petit les ont aloigniees
Tant que par les quamois les tienent,
Et a ce que il s'antrevienent
De tex cos ferir s'angoissierent
Que andeus les lances froissierent
Et vont jusqu'anz es poinz fandant.
Messire Yvains cop si puissant
Li dona, que de sus la sele
A fet Kex la torneboele,
Et li hiaumes an terre fiert.
Plus d'enui feire ne li quiert
Messire Yvains, ençois descent
A la terre, et son cheval prent.
Ce fu mout bel a tel i ot,
Et fu assez qui dire sot :
« Ahi ! ahi ! con or gisiez
Vos qui les autres despisiez !
Et neporquant s'est il bien droiz
Qu'an le vos pardoint ceste foiz
Por ce que mes ne vos avint. »
Entre tant, devant le roi vint
Messire Yvains, et par le frain
Menoit le cheval en sa main,
Por ce que il li voloit rendre ;
Si li dist : « Sire, feites prendre
Ce cheval, que je mesferoie
Se rien del vostre detenoie.
- Et qui estes vos, fet li rois ?
Ne vos conoistroie des mois

Votre voix ne me suffit pas pour vous reconnaître. Il me faut vous voir ou alors vous entendre prononcer votre nom. » Monseigneur Yvain révèle son nom. Keu en eſt accablé de honte. Il reſte muet, interdit, désemparé. N'avait-il pas déclaré qu'Yvain s'était enfui ? Mais quelle joie dans l'assemblée ! On exulte en l'honneur d'Yvain. Le roi lui-même ne dissimulait pas son allégresse. Monseigneur Gauvain éprouva cent fois plus de joie que quiconque car il aimait la compagnie d'Yvain plus que celle d'aucun autre chevalier de sa connaissance. Le roi le pria inſtamment, si cela ne l'ennuyait pas, de raconter ses faits et geſtes car il souhaitait ardemment connaître les détails de son aventure. Arthur le conjura également de dire toute la vérité. Yvain leur raconta tout, y compris la serviabilité et la bonté de la demoiselle[1] à son égard. Il ne déforma rien et n'oublia aucun détail. Ensuite, il pria le roi de venir loger chez lui avec tous ses chevaliers ; ce serait pour lui un honneur et une joie de les accueillir. Le roi dit qu'il lui ferait l'honneur et la joie de passer huit jours entiers en sa compagnie. Monseigneur Yvain le remercia. Ils ne s'attardèrent pas plus longtemps, se mirent en selle et se dirigèrent directement vers le château. Monseigneur Yvain envoya en avant du groupe un écuyer portant un faucon gruyer pour que la dame ne fût pas surprise et pour que ses domeſtiques eussent

Au parler, se ne vos veoie
Ou se nomer ne vos ooie. »
Lors s'eſt messire Yvains nomez ;
S'an eſt Kex de honte essomez,
Et maz, et muz, et desconfiz,
Qu'il diſt qu'il s'an eſtoit foïz.
Et li autre mout lié an sont
Que de s'enor grant joie font.
Nes li rois grant joie an mena ;
Mes messires Gauvains en a
Cent tanz plus grant joie que nus,
Que sa conpaingnie amoit plus
Que conpaignie qu'il eüſt
A chevalier que l'en seüſt.
Et li rois li requiert et prie,
Se lui ne poise, qu'il lor die
Comant il avoit esploitié ;
Car mout avoit grant covoitié
De savoir tote s'avanture;
De voir dire mout le conjure,
Et il lor a treſtot conté
Et le servise et la bonté
Que la dameisele li fiſt;
Onques de mot n'i entrepriſt;
Ne riens nule n'i oblia.
Et aprés ce le roi pria
Que il et tuit si chevalier
Venissent a lui herbergier,
Qu'ennor et joie li feroient,
Qant a lui herbergié seroient.
Et li rois dit que volantiers
Li feroit il, huit jorz antiers,
Enor[a] et joie et conpaignie.
Et messire Yvains l'en mercie.
Ne de demore plus n'i font,
Maintenant montent, si s'an vont
Vers le chaſtel la droite voie.
Et messire Yvains en[b] envoie
Devant la rote un escuier,
Qui portoit un faucon gruier,
Por ce que il ne sorpreïssent
La dame, et que ses genz feïssent

le temps d'embellir ses maisons. Quand la dame apprit l'arrivée du roi, elle s'en réjouit. Tous ceux qui entendirent la nouvelle s'en réjouirent également ; aucun n'y resta indifférent. La dame les incita à accueillir le roi ; aucun ne protesta ou ne rechigna car tous veillaient à obéir à ses ordres.

Ils partirent tous à la rencontre du roi de Bretagne sur de grands chevaux d'Espagne et ils saluèrent très solennellement d'abord le roi Arthur, puis toute sa suite : « Bienvenue, s'écrient-ils, à cette troupe de vaillants chevaliers ! Béni soit celui qui les conduit et qui nous vaut des hôtes si valeureux ! » Tout le château retentit des cris de joie en l'honneur du roi. On sort les étoffes de soie et on les déploie en guise de décoration. Les tapis servent de pavement ; on les étend dans les rues en l'honneur du roi tant attendu. D'autres préparatifs ont lieu encore : pour protéger le roi du soleil, on déploie des courtines au-dessus des rues. Cloches, cors et buccins retentissent si fort dans le château que même le bruit du tonnerre aurait été étouffé. À l'endroit où les jeunes filles descendent de leurs montures, les flûtes et les vielles retentissent comme les timbres, fretels et tambours. De l'autre côté, de lestes acrobates exécutent leurs pirouettes. Tous rivalisent de gaieté et c'est dans cette explosion de joie qu'ils accueillent leur seigneur, comme il se doit. Mais voici que la dame apparaît, vêtue d'une robe impériale

Contre le roi ses meisons beles.
Qant la dame oï les noveles
Del roi qui vient, s'en a grant joie.
N'i a nul qui la novele oie
Qui n'an soit liez, et qui n'en mont.
Et la dame toz les semont
Et prie que contre lui voisent ;
Et cil n'en tancent ne ne noisent,
Que de feire sa volanté
Estoient tuit antalanté.
Encontre le roi de Bretaingne
Vont tuit sor granz chevax d'Espain-
Si salüent mout hautemant [gne,
Le roi Artus premieremant
Et puis sa conpaignie tote :
« Bien vaingne, font il, ceste rote
Qui de tant prodomes est plainne.
Beneoiz soit cil qui les mainne
Et qui si boens ostes nos done[a]. »
Contre le roi li chastiax sone
De la joie que l'en i fet.
Li drap de soie sont fors tret
Et estandu a paremant,
Et des tapiz font pavemant
Que par les rues les estandent
Contre le roi que il atandent,
Et refont un autre aparoil :
Que por la chaleur del soloil[b]
Cuevrent les rues des cortines.
Li sain, li cor, et les buisines
Font le chastel si resoner
Que l'en n'oïst pas Deu toner.
La ou descendent les puceles,
Sonent flaütes et vïeles,
Tympre, freteles et tabor[c] ;
D'autre part refont lor labor
Li legier sailleor qui saillent ;
Trestuit de joie se travaillent,
Et a ceste joie reçoivent
Lor seignor, si con feire doivent.
Et la dame rest fors issue,
D'un drap emperïal vestue,

bordée d'hermine neuve ; un diadème entièrement serti de rubis ceint sa tête. Elle n'avait pas la mine renfrognée mais, par sa gaieté et son sourire, à mon avis, elle surpassait en beauté n'importe quelle déesse. Autour d'elle, la foule se pressait. Tous disaient à l'envi : « Bienvenue au roi, au seigneur des rois et des seigneurs de ce monde ! » Le roi ne pouvait répondre à chacun ; il voyait arriver la dame qui voulait lui tenir l'étrier. Il mit rapidement pied à terre. Il la vit, elle le salua et lui dit : « Cent mille fois bienvenu soit le roi mon seigneur et béni soit monseigneur Gauvain son neveu. — Que votre personne et votre visage, belle créature, connaissent la joie et le bonheur éternels ! » dit le roi. Puis, d'un geste noble et courtois, il l'embrassa et l'enlaça par la taille et elle fit de même en l'entourant de ses bras. Je ne dirai rien de l'accueil qu'elle réserva aux autres chevaliers mais, jamais encore, je n'entendis parler d'une suite royale autant fêtée et comblée d'attentions. J'aurais beaucoup à dire sur la joie qui régna, si je ne craignais de gaspiller mes propos. Je veux seulement rappeler brièvement l'entrevue qui eut lieu en privé entre la lune et le soleil. Savez-vous de qui je veux parler ? Le seigneur des chevaliers, distingué entre tous, mérite bien d'être appelé « soleil ». C'est monseigneur Gauvain que j'appelle ainsi[1].

Robe d'ermine tote fresche,
An son chief une garlendesche
Tote de rubiz atiriee ;
Ne n'ot mie la chiere iriee,
Einz l'ot si gaie et si riant
Qu'ele estoit, au mien esciant,
Plus bele que nule deesse[a].
Tot antor fu la presse espesse,
Et disoient trestuit a tire :
« Bien veigne li rois et li sire
Des rois et des seignors del monde ! »
Ne puet estre qu'a toz responde
Li rois, qui vers lui voit venir
La dame a son estrié tenir.
Et ce ne vost il pas atendre,
Einz se haste mout de descendre ;
Si descendi lués qu'il la vit
Et ele le salue et dit :
« Bien veigne, par cent mile foiz,
Li rois mes sire, et beneoiz
Soit messire Gauvains, ses niés !
- Et vostre cors et vostre chiés,
Fet li rois, bele criature,
Ait joie et grant boene aventure ! »
Puis l'enbraça parmi les flans
Li rois, come cortois et frans,
Et ele lui tot a plain braz.
Des autres parole ne faz
Comant ele les conjoï,
Mes onques mes parler n'oï
De nes une gent tant joïe,
Tant enoree, et tant servie.
De la joie assez vos contasse
Se ma parole n'i gastasse ;
Mes seulemant de l'acointance[b]
Voel feire une brief remanbrance
Qui fu feite a privé consoil
Entre la lune et le soloil.
Savez de cui je vos voel dire ?
Cil qui des chevaliers fu sire
Et qui sor toz fu reclamez
Doit bien estre solauz clamez.
Por monseignor Gauvain le di,
Que de lui est tot autresi

Il illumine la chevalerie tout comme le soleil qui dispense ses rayons le matin et diffuse la clarté partout où il se répand. J'appelle « lune » la seule personne au monde à la fidélité et au dévouement exemplaires. Je n'évoque pas ici son grand renom mais le fait qu'elle s'appelle Lunette[1].

C'était en effet le nom de la demoiselle ; cette accorte brunette[2] était fort intelligente, avisée et aimable. Elle lie connaissance avec monseigneur Gauvain qui l'estime et l'aime beaucoup. Il l'appelle même son amie puisqu'elle a évité la mort à son compagnon et ami. Il lui propose enfin ses services. Elle lui raconte tout le mal qu'elle a eu à convaincre sa dame d'épouser monseigneur Yvain. Elle lui raconte aussi comment elle a soustrait ce dernier à ses poursuivants : il était au milieu d'eux et ils ne l'apercevaient même pas ! Monseigneur Gauvain rit franchement au récit de cette aventure et dit : « Ma demoiselle, en ma personne, un chevalier s'offre à vous aider en cas de besoin. Ne me préférez pas à un autre à moins de croire que vous y gagnerez ! Je suis à vous et vous, soyez désormais ma demoiselle. — Sire, merci », répondit-elle. Voilà comment ces deux-là se fréquentaient et se donnaient l'un à l'autre. Il y avait également environ quatre-vingt-dix dames avec chacune leurs demoiselles de compagnie, belles, nobles, distinguées, aimables, toutes de haute naissance, sages

Chevalerie anluminee,
Come solauz la matinee
Oevre ses rais, et clarté rant
Par toz les leus ou il s'espant.
Et de celi refaz la lune
Dom il ne puet estre que une,
De grant foi et de grant aïe.
Et neporoec, je nel di mie
Seulemant por son grant renon,
Mes por ce que Lunete ot non.
  La dameisele ot non Lunete
Et fu une avenanz brunete,
Mout sage, et veziee, et cointe.
A monseignor Gauvain s'acointe
Qui mout la prise, et qui mout l'ainme,
Et por ce s'amie la clainme,
Qu'ele avoit de mort garanti
Son conpaignon et son ami ;
Si li offre mout son servise.
Et ele li conte et devise
A con grant poinne ele conquist
Sa dame, tant que ele prist
Mon seignor Yvain a mari,
Et comant ele le gari
Des mains a cez qui le queroient :
Entr'ax ert, et si nel veoient.
Mes sire Gauvains molt se rit
De ce qu'ele li conte et dit :
« Ma dameisele, je vos doing
Et a mestier et sanz besoing
Un tel chevalier con je sui ;
Ne me changiez ja por autrui,
Se amander ne vos cuidiez ;
Je sui vostre, et vos soiez[a]
D'ore en avant ma dameisele.
- Vostre merci, sire » fet ele.
Ensi cil dui s'antr'acointoient,
Li uns a l'autre se donoient,
Car dames i ot[b] tel nonante
Dont chascune i ot[c] bele, et gente,
Et noble, et cointe, et preuz, et sage,
Dameisele de[d] haut parage ;

et avisées. Les chevaliers pourront bien se divertir avec elles, les accoler, les embrasser, leur parler, les admirer, s'asseoir à leur côté : ils eurent droit au moins à tout cela[1] ! Monseigneur Yvain se réjouit du séjour du roi. La dame leur prodigua tant d'égards, à tous et à chacun, que les naïfs pourraient imaginer ses attentions et son bel accueil inspirés par l'Amour. Bien niais sont ceux qui croient qu'une dame est forcément amoureuse quand elle s'approche d'un malheureux pour lui faire fête et pour l'embrasser. Un fou se monte vite la tête à partir d'une belle parole[2] et il suscite aussitôt la moquerie. Ils passèrent la semaine entière dans une grande allégresse. Les amateurs s'adonnèrent aux multiples plaisirs de la chasse et de la pêche. Celui qui voulait visiter les terres que monseigneur Yvain avait conquises grâce à son mariage avait tout loisir de s'amuser à quatre, cinq ou six lieues de là, dans les châteaux alentour. Quand le séjour tira à sa fin, le roi ordonna les préparatifs du départ. Mais, durant toute la semaine, les hommes du roi déployèrent d'inlassables efforts pour convaincre monseigneur Yvain de les accompagner. « Comment ! Feriez-vous désormais partie de ceux qui déméritent parce qu'ils ont pris femme ? demanda monseigneur Gauvain. Par sainte Marie, honni soit celui dont le mariage a gâté le talent ! Quand on a pour amie ou pour femme une très belle dame, on

Si s'i porront molt solacier,
Et d'acoler, et de beisier,
Et de parler, et de veoir,
Et de delez eles seoir,
Itant en orent il au mains.
Or a feste messire Yvains
Del roi, qui avoec li demore ;
Et la dame tant les enore
Chascun par soi et toz ansanble,
Que tel fol i a cui il sanble
Que d'Amors veignent li atret
Et li sanblant qu'ele lor fet.
Et cez puet an nices clamer
Qui cuident qu'el les voelle amer,
Qant une dame est si cortoise
Qu'a un maleüreus adoise,
Qu'ele li fet joie et acole.
Fos est liez de bele parole,
Si l'a an mout tost amusé.
A grant joie ont le tans usé
Trestote la semainne antiere :
Deduit de bois et de riviere
I ot mout, qui le vost avoir ;
Et qui vost la terre veoir
Que messire Yvains ot conquise
En la dame que il ot prise,
Si se repot aler esbatre
Ou sis liues, ou cinc, ou quatre,
Par les chastiax de la entor.
Qant li rois ot fet son sejor
Tant que n'i vost plus arester,
Si refist son oirre aprester ;
Mes il avoient la semainne
Trestuit proié et mise painne
Au plus qu'il s'an porent pener
Que il en poïssent mener
Monseignor Yvain avoec ax.
« Comant ! Seroiz vos or de çax,
Ce disoit messire Gauvains,
Qui por leur fames valent mains ?
Honiz soit de sainte Marie
Qui por anpirier se marie !
Amander doit de bele dame
Qui l'a a amie ou a fame,

doit s'améliorer car il n'est pas juste qu'elle aime un homme dont la réputation et la valeur diminuent. Son amour pour vous se transformera certainement en dépit, si vous commencez à décliner. Une femme a tôt fait de reprendre son amour et elle n'a pas tort de mépriser celui qui perd sa valeur quand il devient maître du royaume. Dorénavant, votre renom doit grandir. Rompez le frein et le chevêtre ! Nous irons dans les tournois, vous et moi, afin que l'on ne vous traite pas de jaloux. Vous ne devez pas rêvasser mais fréquenter les tournois, vous y engager et refuser tout le reste, quoi qu'il vous en coûte. Un grand rêvasseur ne bouge jamais[1] ! Oui, vraiment, vous devez venir ! Vous n'avez pas d'autre solution. Veillez, cher compagnon, à ne pas mettre un terme à notre amitié car ce n'est pas moi qui la tuerai. Est-il étonnant de prendre soin d'un bonheur qui dure ? Un bien devient encore plus plaisant lorsqu'on en prolonge la jouissance et un petit plaisir remis à plus tard devient plus délicieux qu'un grand savouré en permanence. Une joie d'amour qui arrive sur le tard ressemble à la bûche verte qui brûle et dispense une chaleur d'autant plus grande et durable qu'elle est plus lente à s'embraser. On peut s'habituer à une chose dont il est difficile ensuite de se défaire et, quand on le souhaite, c'est trop tard. Si j'avais une aussi belle amie que vous, cher et doux ami, par la foi que je dois à Dieu et à tous les saints,

Que n'est puis droiz que ele l'aint
Que ses los et ses pris remaint.
Certes, ancor seroiz iriez
De s'amor, se vos anpiriez ;
Que fame a tost s'amor[a] reprise,
Ne n'a pas tort, s'ele mesprise[b]
Celui qui de noiant anpire
Quant il est del rëaume sire[c].
Or[d] primes doit vostre pris croistre !
Ronpez le frain et le chevoistre,
S'irons tornoier moi et vos,
Que l'en ne vos apiaut jalos.
Or ne devez vos pas songier,
Mes les tornoiemanz ongier
Et anpanre, et tot fors giter,
Que que il vos doie coster.
Assez songe qui ne se muet !
Certes, venir vos an estuet
Que ja n'i avra autre ensoingne[e] ;
Gardez que en vos ne remoingne,
Biax conpainz, nostre conpaignie,
Qu'en moi ne faura ele mie ;
Mervoille est comant en a cure,
De l'eisse qui toz jorz li dure.
Biens adoucist par delaier[f]
Et plus est dolz a essaier
Uns petiz biens, quant il delaie,
C'uns granz, qui tot adés l'essaie.
Joie d'amors qui vient a tart
Sanble la vert busche qui art,
Qui dedanz rant plus grant chalor
Et plus se tient en sa valor,
Quant plus demore a alumer.
An puet tel chose acostumer
Qui mout est greveuse a retrere ;
Quant an le vialt, nel puet an fere.
Ne por ce ne le di ge mie,
Se j'avoie si bele amie
Con vos avez, biax dolz conpainz,
Foi que je doi Deu et toz sainz,

je ne dis pas que je l'abandonnerais le cœur gai. Je serais fou d'elle, je pense. Tel donne de bons conseils à autrui qui ne saurait même pas se conseiller lui-même, tout comme les prêcheurs qui ont bien des choses à reprocher et qui expliquent ce qu'est le bien sans nullement le pratiquer. »

À force d'insister, monseigneur Gauvain décida Yvain à parler à son épouse et à partir après le congé que lui accorderait sa dame. Était-ce une folie ou non ? Il tenait à prendre congé d'elle pour retourner en Bretagne. Il prit à part son épouse qui ne se doutait de rien et lui dit : « Ma très chère, vous qui êtes mon cœur et mon âme, mon bien suprême, ma joie et mon bonheur, accordez-moi une faveur pour votre honneur et pour le mien. » La dame lui accorda tout aussitôt cette faveur bien qu'elle ignorât l'objet de sa demande : « Cher seigneur, lui dit-elle, demandez-moi ce qu'il vous plaira. » Monseigneur Yvain lui demanda aussitôt son congé. Il voulait accompagner le roi et participer aux tournois pour qu'on ne le traite pas de lâche. « Je vous accorde votre congé, répondit-elle, jusqu'à une date précise. Mais mon amour pour vous deviendra de la haine, soyez-en persuadé, si vous dépassez le délai que je vais vous fixer. Sachez que je ne mens pas. Vous pouvez mentir mais moi, je dis la vérité. Si vous voulez conserver mon amour et si vous tenez vraiment à moi, pensez à revenir bien vite

Mout a enviz la leisseroie !
A esciant, fos an seroie.
Tex done boen consoil autrui
Qui ne savroit conseillier lui,
Ausi con li preescheor
Qui sont desleal lecheor,
Enseignent et dïent le bien
Dom il ne vuelent feire rien ! »
Messire Gauvains tant li dist
Ceste chose, et tant li requist
Qu'il creanta qu'il le diroit
A sa fame, et puis s'an iroit
S'il an puet le congié avoir ;
Ou face folie ou savoir,
Ne leira que congié ne praigne
De retorner an la Bretaigne.
La dame en a a consoil trete
Qui de ce congié ne se guete,
Si li dist : « Ma tres chiere dame,
Vos qui estes mes cuers et m'ame,
Mes biens, ma joie, et ma santez,
Une chose m'acreantez
Por vostre enor et por la moie. »
La dame tantost li otroie,
Qu'el ne set qu'il vialt demander
Et dit : « Biax sire, comander
Me pöez ce qui boen vos iert. »
Congié maintenant li requiert
Messire Yvains, de convoier
Le roi, et d'aler tornoier,
Que l'an ne l'apialt recreant.
Et ele dit : « Je vos creant
Le congié jusqu'a un termine.
Mes l'amors devanra haïne,
Que j'ai en vos, toz an soiez
Seürs, se vos trespassïez
Le terme que je vos dirai ;
Sachiez que ja n'en mantirai :
Se vos mantez, je dirai voir.
Se vos volez m'amor avoir
Et de rien nule m'avez chiere,
Pansez de tost venir arriere

dans un an au plus tard, huit jours après la Saint-Jean dont c'est aujourd'hui l'octave[1]. Que mon amour vous rende hâve et abattu si vous n'êtes pas de retour à la date fixée ! »

Monseigneur Yvain pleure et soupire si fort qu'il parle avec difficulté : « Ma dame, ce terme est bien lointain ! Si je pouvais à volonté me transformer en colombe, je viendrais souvent à vos côtés. Et je prie Dieu que, selon sa volonté, il ne m'autorise pas une aussi longue absence. Pourtant, tel croit revenir vite qui ignore ce que l'avenir lui réserve. Je ne sais pas ce qu'il m'arrivera. La maladie ou la prison m'empêcheront peut-être de revenir. Si vous considérez cela comme négligeable, comptez au moins la contrainte physique comme un cas de force majeure ! — Seigneur, je réserve ce cas, effectivement. Autrement, je vous garantis que si Dieu vous préserve de la mort, aucun obstacle ne vous empêchera de vous souvenir de moi. Passez à votre doigt cet anneau que je vous prête ! Je vais vous révéler le secret de sa pierre. Aucun amant sincère et loyal ne finira en prison ou ne perdra de sang, et rien ne pourra lui arriver, s'il a toujours cette pierre sur lui, s'il en prend soin et s'il se souvient de son amie. Elle devient alors plus dure que le fer. Elle vous servira d'écu et de haubert. Je n'ai jamais voulu la prêter ou la donner à un chevalier mais c'est à vous que je la donne par amour. » Monseigneur Yvain obtint son congé.

A tot le moins jusqu'a un an
Huit jorz aprés la Saint Johan
C'ui an cest jor sont les huitaves.
De m'amor soiez maz et haves,
Se vos n'iestes jusqu'a ce jor
Ceanz avoec moi a sejor[a]. »
Messire Yvains pleure et sopire
Si fort qu'a poinnes le pot dire :
« Dame, cist termes est mout lons.
Se je poïsse estre colons
Totes les foiz que je vouroie,
Mout sovant avoec vos seroie.
Et je pri Deu que, s'il li plest,
Ja tant demorer ne me lest.
Mes tex cuide tost revenir
Qui ne set qu'est a avenir.
Et je ne sai que m'avenra,
Se essoines me detanra
De malage ne de prison ;
S'avez de tant fet mesprison
Quant vos n'en avez mis defors
Au moins l'essoine de mon cors.
- Sire, fet ele, et je l'i met ;
Et neporquant bien vos promet
Que, se Dex de mort vos desfant,
Nus essoines ne vos atant[b]
Tant con vos sovanra de moi.
Mes or metroiz an vostre doi
Cest mien anel, que je vos prest ;
Et de la pierre quex ele est
Vos voel dire tot en apert :
Prison ne tient ne sanc ne pert
Nus amanz verais et lëax,
Ne avenir ne li puet max ;
Mes qu'il le port, et chier le taingne
Et de s'amie li sovaingne[c] ;
Et si devient plus durs que fers.
Cil vos iert escuz et haubers
Et voir einz mes a chevalier
Ne le vos prester ne baillier,
Mes por Amors le vos doing gié. »
Or a messire Yvains congié :

Ils pleurèrent beaucoup au moment des adieux. Las d'attendre, le roi ne voulait plus rien entendre. Il lui tardait de voir à ses côtés les palefrois fin prêts, le mors aux dents. Son désir devint réalité : on amena les palefrois ; il ne restait qu'à les enfourcher. Que dire d'autre ? Que monseigneur Yvain s'en alla, qu'on l'embrassa, que les baisers qu'il reçut étaient embués de larmes et embaumés de douceur ? Et que vous dire du roi ? Que la dame l'accompagna avec ses demoiselles et tous ses chevaliers ? Ce serait trop s'attarder. La voyant pleurer, le roi pria la dame de ne plus le suivre et de rentrer chez elle. Sur cette demande pressante, elle s'en retourna à regret avec ses gens.

Monseigneur Yvain quitta son amie, la mort dans l'âme, alors que son cœur était toujours auprès d'elle. Le roi put certes emmener le corps mais non pas le cœur, car il était si attaché à celui de la dame délaissée qu'il n'avait pas le pouvoir de l'emporter. Lorsque le corps se trouve sans le cœur, il n'a aucun moyen de vivre. Un corps qui vivrait sans cœur serait un prodige inconnu des hommes. Un tel prodige est pourtant arrivé pour monseigneur Yvain car son corps a retenu l'âme sans le cœur qui s'y trouvait depuis toujours, parce que ce dernier ne voulait plus suivre le corps[1]. Le cœur a trouvé un agréable séjour et le corps vit dans l'espérance de le rejoindre. Quel cœur étrange que celui de l'amant

Mout ont ploré au congié prendre.
Et li rois ne vost plus atendre
Por rien qu'an dire li seüst,
Einz li tardoit que l'en eüst
Toz lor palefroiz amenez,
Apareilliez et anfrenez.
Des qu'il le vost, il fu tost fet.
Li palefroi lor sont fors tret,
Si n'i a mes que del monter.
Ne sai que plus doie conter,
Comant messire Yvains s'en part,
Ne des beisiers qu'an li depart,
Qui furent de lermes semé
Et de dolçor anbaussemé.
Et del roi que vos conteroie,
Comant la dame le convoie
Et ses puceles avoec li
Et tuit li chevalier ausi ?
Trop i feroie de demore.
La dame, por ce qu'ele plore,
Prie li rois de remenoir
Et de raler a son menoir ;
Tant li prie qu'a mout grant poinne
S'an retorne, et ses genz an moinne.
Messire Yvains mout a enviz
Est de s'amie departiz,
Ensi que li cuers ne se muet.
Li rois le cors mener an puet
Mes del cuer n'en manra il point,
Car si se tient et si se joint
Au cuer celi qui se remaint
Qu'il n'a pooir que il l'en maint.
Des que li cors est sanz le cuer
Don ne puet il estre a nul fuer ;
Et se li cors sanz le cuer vit
Tel mervoille nus hom ne vit.
Ceste mervoille est avenue,
Que il a l'ame retenue
Sanz le cuer, qui estre i soloit,
Que plus siudre ne le voloit.
Li cuers a boene remenance
Et li cors vit en esperance
De retorner au cuer arriere ;
S'a fet cuer d'estrenge meniere

qui trahit l'espérance et qui n'honore pas ses engagements ! Il ne connaîtra pas, je pense, le moment où l'espérance le trahira car, s'il dépasse d'un seul jour le terme fixé d'un commun accord, il obtiendra difficilement une trêve et la paix de la part de sa dame. Je pense qu'il dépassera le terme fixé car monseigneur Gauvain ne permettra pas qu'il se sépare de lui. Gauvain et Yvain se rendirent tous deux dans les tournois, partout où l'on en donnait. L'année passa et monseigneur Yvain se montra si valeureux durant cette année-là que monseigneur Gauvain secondait sa gloire. Une année entière s'écoula de la sorte et une bonne partie de la suivante, jusqu'à la mi-août[1] où le roi réunit sa cour à Winchester. La veille, les deux amis étaient revenus d'un tournoi auquel monseigneur Yvain avait participé. Il avait, ce me semble, remporté brillamment cette joute, d'après ce que dit le conte[2]. Les deux chevaliers décidèrent d'un commun accord de ne pas loger en ville. Ils firent dresser leur pavillon à l'extérieur de la cité et y reçurent leurs amis. Ils ne se montrèrent pas à la cour du roi, mais c'est le roi qui vint à la leur, car, en leur compagnie, se trouvaient la fine fleur et la grande masse des chevaliers. Le roi Arthur prenait place au milieu d'eux lorsque Yvain devint pensif. Depuis qu'il avait pris congé de sa dame, il n'avait jamais été saisi par une telle pensée ; il était conscient en effet d'avoir négligé sa promesse et d'avoir

D'esperance qui mout sovant[a]
Traïst[b] et fause de covant.
Ja, ce cuit, l'ore ne savra
Qu'esperance traï l'avra ;
Car s'il un tot seul jor trespasse
Del terme qu'il ont mis a masse,
Mout a enviz trovera mes
En sa dame trives ne pes.
Et je cuit qu'il le passera,
Que departir ne le leira
Messire Gauvains d'avoec lui.
Aus tornoiemanz vont andui
Par toz les leus ou l'en tornoie ;
Et li anz passe tote voie,
Sel fist tot l'an messire Yvains
Si bien que messire Gauvains
Se penoit de lui enorer,
Et si le fist tant demorer
Que toz li anz fu trespassez
Et de tot l'autre encor assez,
Tant que a la mi-aost vint
Que li rois cort a Cestre tint[c].
Et furent la voille devant
Revenu del tornoiemant
Ou messire Yvains ot esté ;
S'an ont tot le pris aporté,
Ce dit li contes, ce me sanble ;
Et li dui chevalier ansanble
Ne vostrent en vile descendre,
Einz firent lor paveillon tendre
Fors de la vile et cort i tindrent
C'onques a cort de roi ne vindrent,
Einçois vint li rois a la lor,
Car avoec ax sont li meillor
Des chevaliers, et toz li plus.
Entr'ax seoit li rois Artus,
Quant Yvains tant encomança
A panser, que des lors en ça
Que a sa dame ot congié pris,
Ne fu tant de panser sorpris
Con de celui, car bien savoit
Que covant manti li avoit

laissé passer l'échéance[1]. Il retenait difficilement ses larmes ; seule la honte l'empêchait de pleurer. Toujours en proie à ses pensées, il vit une demoiselle se diriger droit vers lui. Elle arrivait sur un palefroi noir à balzanes[2]. Elle mit pied à terre devant leur pavillon mais nul ne l'aida à descendre et nul ne s'occupa de son cheval. Dès qu'elle aperçut le roi, elle laissa tomber son manteau, entra dans le pavillon et se dirigea vers le roi. Elle dit que sa dame saluait le roi, monseigneur Gauvain et tous les autres, excepté Yvain, le menteur, le trompeur, le déloyal, le fourbe qui l'avait trompée et abusée. Elle avait parfaitement deviné sa perfidie parce qu'il se faisait passer pour un amant sincère alors qu'il n'était qu'un hypocrite, un imposteur et un voleur. Ce voleur avait séduit sa dame qui, ignorante des malversations, ne pouvait nullement imaginer qu'il lui déroberait son cœur[3] : « Les vrais amants ne volent pas les cœurs, dit-elle, et ceux qui les traitent de voleurs sont aveugles en amour et n'y comprennent rien. L'ami prend le cœur de son amie non pour le voler mais pour le garder. Ceux qui volent les cœurs, les voleurs qui se font passer pour des hommes de bien, ce sont eux les vrais larrons hypocrites, les traîtres qui s'acharnent à ravir des cœurs dont ils se moquent. L'ami, où qu'il aille, prend soin de ce cœur et le rapporte toujours. Monseigneur Yvain a tué ma dame

Et trespassez estoit li termes.
A grant poinne tenoit ses lermes,
Mes honte[a] li feisoit tenir ;
Tant pansa qu'il vit[b] venir
Une dameisele a droiture ;
Et vint mout tres grant aleüre
Sor un noir palefroi baucent.
Devant lor paveillon descent
Que nus ne fu a son descendre,
Ne nus n'ala son cheval prendre.
Et lors que ele pot veoir
Le roi se[c] leissa jus cheoir
Son mantel, et desafublee
S'en est el paveillon antree
Et tres devant le roi venue.
Si dist que sa dame salue
Le roi et monseignor Gauvain
Et toz les autres, fors Yvain,
Le mançongier, le guileor,
Le desleal, le tricheor,
Qu'il l'a guilee et deceüe ;
Bien a sa guile aparceüe,
Qu'il se feisoit verais amerres,
S'estoit faus[d], souduianz et lerres.
Sa dame a cil lerres souduite
Qui n'estoit de nus max estruite
Ne ne cuidoit pas, a nul fuer,
Qu'il li deüst anbler son cuer : [ment,
« Cil n'anblent pas les cuers qui ain-
S'i a tex qui larrons les claiment
Qui en amer sont non veant
Et si n'an sevent nes neant.
Li amis prant le cuer s'amie
Ensi qu'il ne li anble mie,
Einz le garde, et cil qui les anblent,
Li larron qui prodome sanblent,
Icil sont larron ipocrite
Et traïtor, qui metent lite
En cuers anbler dom ax ne chaut ;
Mes li amis quel part qu'il aut
Le tient chier, et si le raporte.
Messire Yvains la dame a morte[e],

parce qu'elle pensait qu'il lui garderait son cœur et qu'il le lui rapporterait avant la fin de l'année. Yvain, tu t'es montré très négligent en oubliant de revenir auprès de ma dame avant un an ! Elle t'avait fixé une échéance à la fête de saint Jean et tu l'as dédaignée au point de l'oublier. Ma dame a noté dans sa chambre chaque jour et chaque moment qui passait car tous les amants sont anxieux et ne peuvent trouver le vrai sommeil. Ils comptent et additionnent toute la nuit les jours qui viennent et qui s'en vont. C'est ainsi qu'agissent les amants loyaux contre le temps qui passe. La plainte de ma dame n'a rien d'insensé ni d'injustifié. Je ne formule aucun grief mais je dis que tu as aussi trahi celle qui t'a fait épouser ma dame[1]. Ma dame ne se soucie plus de toi, Yvain ! Elle te fait savoir par mon intermédiaire de ne plus revenir chez elle et de ne pas garder plus longtemps son anneau. Par ma voix, elle te demande de le lui restituer. Rends-le-lui donc car il le faut ! »

Yvain est incapable de lui répondre ; l'esprit et les mots lui manquent. La demoiselle se précipite alors sur lui et lui enlève l'anneau du doigt, puis elle recommande à Dieu le roi et toute sa suite, excepté Yvain qu'elle abandonne à son tourment. Soudain, le tourment de ce dernier augmente au point de lui rendre pénible tout ce qu'il voit, et il est torturé par tout ce qu'il entend. Il aurait voulu fuir

Qu'ele cuidoit qu'il li gardast
Son cuer, et si li raportast,
Einçois que fust passez li anz.
Yvain, mout fus or oblianz
Quant il ne t'an pot sovenir
Que tu devoies revenir
A ma dame jusqu'a un an ;
Jusqu'a la feste saint Jehan
Te dona ele de respit ;
Et tu l'eüs an tel despit
C'onques puis ne t'an remanbra.
Ma dame en sa chanbre poinz a
Trestoz les jorz et toz les tans,
Car qui ainme, il est en espans,
N'onques ne puet panre boen some,
Mes tote nuit conte et asome[a]
Les jorz qui vienent et qui vont.
Ensi li lëal amant font
Contre le tans et la seison.
N'est pas venue a desreison
Sa[b] conplainte ne devant jor,
Si ne di ge rien por clamor,
Mes tant di[c] que traïz nos a
Qui a ma dame t'esposa[d].
Yvain, n'a mes cure de toi
Ma dame, ainz te mande par moi
Que ja mes vers li ne reveignes
Ne son anel plus ne reteignes.
Par moi que ci an presant voiz
Te mande que tu li envoiz :
Rant li, qu'a randre le t'estuet. »
   Yvains respondre ne li puet,
Que sans et parole li faut ;
Et la dameisele avant saut,
Si li oste l'anel del doi ;
Puis si comande a Deu le roi
Et toz les autres, fors celui
Cui ele leisse an grant enui.
Et ses enuiz tot adés croist
Que quanque il vit li angroist
Et quanque il ot li enuie ;
Mis se voldroit estre a la fuie

tout seul sur une terre sauvage, à en devenir introuvable. Aucun homme ou femme n'aurait pu alors avoir de ses nouvelles, comme s'il se trouvait dans le gouffre de l'enfer. Il se déteste lui-même plus que tout. Il ne sait pas qui pourrait le consoler de lui-même, tandis qu'il s'inflige la mort. Il préférerait perdre l'esprit plutôt que de ne pas pouvoir s'en prendre à lui-même d'avoir perdu son bonheur. Il quitte l'assemblée des barons car il craint de perdre la raison parmi eux. Comme ils ne soupçonnent pas son état, ils le laissent partir seul. Ils devinent qu'il n'a cure de leur parler ni de les fréquenter. Yvain s'éloigne à une certaine distance des tentes et des pavillons. Soudain, un tel vertige le saisit à la tête qu'il devient fou. Il déchire et lacère ses vêtements, s'enfuit dans les champs labourés en laissant désemparés les gens qui se demandaient où ils pouvait se trouver. Ils partent à sa recherche deci de-là, dans les logis des chevaliers, dans les haies ou les vergers. En fait, ils le cherchent là où il n'est pas. Yvain court à toutes jambes et trouve, près d'un enclos, un jeune homme qui tient un arc et cinq flèches barbelées, longues et acérées. Yvain s'approche du garçon pour lui ravir son petit arc et ses flèches. Au même instant, il ne se souvient plus de ses actes passés. Il guette les bêtes dans la forêt et les tue. Il mange de la venaison toute crue.

Toz seus en si salvage terre
Que l'en ne le seüst ou querre,
Ne nus hom ne fame ne fust
Qui de lui noveles seüst
Ne plus que s'il fust en abisme.
Ne het tant rien con lui meïsme,
Ne ne set a cui se confort
De lui qui soi meïsme a mort.
Mes ainz voldroit le san changier
Que il ne se poïst vengier
De lui qui joie s'a tolue.
D'antre les barons se remue
Qu'il crient entr'ax issir del san,
Et de ce ne se gardoit l'an,
Si l'an leissierent seul aler :
Bien sevent que de lor parler
Ne de lor siegle n'a il soing.
Et il va tant que il fu loing
Des tantes et des paveillons.
Lors se li monte uns torbeillons
El chief, si grant que il forsane ;
Si se dessire et se depane
Et fuit par chans et par arees,
Et lessa ses genz esgarees
Qui se mervoillent ou puet estre :
Querant le vont destre et senestre
Par les ostex as chevaliers,
Et par haies et par vergiers ;
Sel quierent la ou il n'est pas.
Et il s'an vet plus que le pas
Tant qu'il trova delez un parc
Un garçon qui tenoit un arc
Et cinc saietes barbelees
Qui mout erent tranchanz et lees.
Yvains s'en va jusqu'au garçon
Cui il voloit tolir l'arçon
Et les saietes qu'il tenoit ;
Por qant mes ne li sovenoit
De rien que onques eüst feite.
Les bestes par le bois agueite,
Si les ocit ; et se manjue
La venison trestote crue.

À force d'errer dans les bois, à la manière d'un fou et d'un homme sauvage[1], il trouve la demeure d'un ermite, une maison très basse et très petite. L'ermite défrichait. Quand il aperçut l'homme nu, il comprit sans la moindre hésitation que cet étranger n'avait plus toute sa raison. C'était un fou, il le savait bien. Effrayé, l'ermite se réfugia dans sa cabane. Par charité, le brave homme prit de son pain et de son eau pure et les déposa sur le rebord extérieur de son étroite fenêtre. Le forcené prit avidement le morceau qu'on lui offrait et y mordit. Il n'en avait jamais goûté de plus fort et de plus âpre. La pâte de ce pain n'avait pas coûté vingt sous le setier car la mie était plus aigre que le levain, l'orge avait été pétrie avec la paille ; de plus, ce pain était moisi et sec comme une écorce. Toutefois, la faim le tenaillait et le pressait tellement qu'il faisait peu attention au pain. Une faim insatiable et dévorante contraint souvent à avaler n'importe quoi. Monseigneur Yvain mangea tout le pain de l'ermite car il le trouva bon ; puis il but l'eau fraîche du pot. Dès qu'il eut mangé, il se précipita à nouveau dans la forêt en quête de cerfs et de biches. En le voyant partir, le brave ermite, sous son toit, pria Dieu de le protéger du forcené et de ne plus le mener dans les parages. Mais il n'y a personne, si fruste soit-il, qui ne retourne volontiers là où on lui a fait du bien. Depuis lors, le forcené en

Et tant conversa el boschage
Com hom forsenez et salvage,
C'une meison a un hermite
Trova, mout basse et mout petite ;
Et li hermites essartoit.
Quant vit celui qui nuz estoit
Bien pot savoir, sanz nul redot,
Qu'il n'ert mie an son san del tot ;
Et si fist il, tres bien le sot,
De la peor que il en ot[a],
Se feri an sa meisonete ;
De son pain et de s'eve nete[b]
Par charité prist li boens hom,
Si li mist fors de sa meison
Desor une fenestre estroite ;
Et cil vient la qui mout covoite
Le pain sel prant et si i mort.
Ne cuit que onques de si fort
Ne de si aspre eüst gosté :
N'avoit mie vint[c] solz costé
Li setiers don fu fez li pains,
Qui plus iert egres que levains,
D'orge pestriz atot la paille,
Et avoec ce iert il sanz faille
Moisiz et ses come une escorce.
Mais li fains l'angoisse et esforce
Tant que le pou li sot li pains[d],
Qu'a toz mangiers est force fains
Desatranpree et desconfite.
Tot menja le pain a l'ermite
Messire Yvains, que boen li sot ;
De l'eve froide but au pot.
Quant mangié ot, si se refiert
El bois, et cers et biches quiert ;
Et li boens hoem desoz son toit
Prie Deu, quant aler l'en voit,
Qu'il le desfande et qu'il le gart
Que mes ne vaingne cele part.
Mes n'est nus, tant po de san ait,
Qui el leu ou l'en bien li fait
Ne revaigne mout volentiers.
Puis ne passa huit[e] jorz antiers

pleine rage ne laissa jamais passer huit jours sans déposer quelque bête sauvage sur le seuil de la cabane. Telle était la vie qu'il menait désormais. Le brave ermite s'occupait d'écorcher les bêtes et faisait cuire beaucoup de venaison. Le pain et la cruche d'eau se trouvaient toujours sur la fenêtre pour sustenter le forcené. Il mangeait de la venaison sans sel, sans poivre et buvait de l'eau fraîche d'une source. Le brave homme se dépensait sans compter pour vendre les cuirs et acheter du pain d'orge et de seigle sans levain. Le forcené eut ainsi de belles rations de pain et de venaison fournies par l'ermite. Celui-ci subvint fort longtemps à ses besoins, jusqu'au jour où deux demoiselles accompagnées de leur maîtresse[1] trouvèrent Yvain endormi dans la forêt. L'une des trois mit pied à terre et se précipita vers cet homme nu qu'elles venaient d'apercevoir. Elle dut l'examiner longtemps avant de remarquer sur lui le moindre signe qui révélât son identité. Elle l'avait vu très souvent pourtant et l'aurait rapidement reconnu s'il avait porté de beaux habits comme jadis. Elle eut du mal à l'identifier. En l'examinant attentivement, elle finit par remarquer une cicatrice sur son visage. C'était monseigneur Yvain, elle en était sûre, car elle l'avait vu plus d'une fois. Elle le reconnut à la cicatrice, sans aucune hésitation, mais elle s'étonna de le voir ainsi pauvre et nu : qu'avait-il pu lui arriver ?

Tant com il fu an cele rage
Que aucune beste salvage
Ne li aportast a son huis.
Iceste vie mena puis,
Et li boens hom s'antremetoit
De l'escorchier[a], et si metoit
Asez de la venison cuire ;
Et li peins, et l'eve en[b] la buire,
Estoit toz jorz a la fenestre
Por l'ome forsené repestre ;
S'avoit a mangier et a boivre
Venison sanz sel et sanz poivre
Et aigue froide de fontainne.
Et li boens hoem estoit an painne
De cuir vandre et d'acheter pain
D'orge, et de soigle, sanz levain ;
S'ot puis tote sa livreison,
Pain a planté et veneison
Qu'il li dona tant longuemant
C'un jor le troverent dormant
En la forest deus dameiseles
Et une lor dame avoec eles
De cui mesniee eles estoient.
Vers l'ome nu que eles voient
Cort et descent une des trois ;
Mes mout le regarda einçois
Que rien nule sor lui veïst
Qui reconuistre li feïst ;
Si l'avoit ele tant veü
Que tost l'eüst reconeü
Se il fust de si riche ator
Com il avoit esté maint jor.
Au reconoistre mout tarda
Et tote voie l'esgarda
Tant qu'an la fin li fu avis,
D'une plaie qu'il ot el vis,
C'une tel plaie el vis avoit
Messire Yvains, bien le savoit ;
Qu'ele l'avoit assez veü.
Par la plaie l'a coneü,
Que ce est il, de rien n'en dote ;
Mes de ce se mervoille tote,
Comant ce li est avenu,
Que si l'a trové povre et nu.

Elle se signa et s'en étonna mais elle ne le toucha ni ne le réveilla. Elle rejoignit son cheval, remonta en selle et retrouva ses compagnes. Elle leur raconta en pleurant sa découverte. Pourquoi m'attarderais-je sur l'évocation de son affliction ? Elle dit à sa dame en pleurant : « Ma dame, j'ai découvert Yvain, le chevalier à nul autre pareil, le plus doué du monde, mais j'ignore par quel malheur un être aussi noble a pu tomber dans une telle déchéance. Une profonde affliction l'a peut-être réduit à cet état ? Il arrive en effet qu'on devienne fou de douleur. On peut constater qu'il n'a plus toute sa raison, car jamais il ne mènerait une existence si pitoyable s'il n'avait pas perdu l'esprit. Ah, si seulement Dieu pouvait lui rendre la raison et lui faire retrouver son esprit ! Et si seulement il acceptait ensuite de rester à votre service ! Car le comte Alier qui vous fait la guerre a envahi la plupart de vos terres. Cette guerre pourrait tourner à votre honneur si Dieu accordait au chevalier la chance de retrouver la raison pour qu'il puisse ensuite vous assister dans votre détresse ! — Ne vous inquiétez pas ! répondit la dame. Car, s'il ne s'enfuit pas, je crois qu'avec l'aide de Dieu, nous allons lui ôter de la tête la rage et la tourmente qui s'y trouvent. Mais il faut agir vite ! Je me souviens d'un onguent que me donna la savante Morgane[1]. Elle m'affirma qu'il chassait de la

Mout s'an seigne, et si s'an mervoille ;
Cele ne[a] le bote, n'esvoille,
Einz prant le cheval, si remonte
Et vient as autres, si lor conte
S'aventure tot an plorant.
Ne sai qu'alasse demorant
A conter le duel qu'ele an fist,
Mes plorant a sa dame dist :
« Dame, je ai Yvain trové,
Le chevalier mialz esprové
Del monde, et le mialz antechié ;
Mes je ne sai par quel pechié
Est au franc home mescheü ;
Espoir, aucun duel a eü
Qui le fet ensi demener ;
An puet bien de duel forsener,
Et savoir et veoir puet l'an
Qu'il n'est mie bien an son san,
Que ja voir ne li avenist
Que si vilmant se contenist
Se il le san n'eüst perdu.
Car li eüst or Dex randu
Le san, au mialz que il ot onques,
Et puis si li pleüst adonques
Qu'il remassist en vostre aïe.
Car trop vos a mal envaïe
Li cuens Aliers qui vos guerroie.
La guerre de vos deus verroie
A vostre grant enor finee,
Se Dex si boene destinee
Li donoit, qu'il se remeïst
En son san, et s'antremeïst
De vos eidier a cest besoing. »
La dame dist : « Or n'aiez soing,
Que certes, se il ne s'an fuit,
A l'aïde de Deu, ce cuit,
Li osterons nos de la teste
Tote la rage et la tempeste.
Mes tost aler nos an covient,
Car d'un oignemant me sovient
Que me dona Morgue la sage ;
Et si me dist que si grant rage

tête la rage la plus furieuse. » Elles se dirigèrent ensuite vers le château, tout proche, à une demi-lieue de là, tout au plus. Là-bas en effet, deux lieues équivalent à une des nôtres et quatre lieues à deux des nôtres. Yvain dormait toujours tout seul. Pendant ce temps, la dame alla chercher l'onguent. Elle ouvrit un de ses coffrets, en tira une boîte et la remit à la demoiselle, en la priant de ne pas gaspiller son contenu : qu'elle en frictionne les tempes et le front du chevalier car point n'est besoin d'en appliquer ailleurs. Qu'elle enduise les tempes et le front et qu'elle garde le reste, car il ne souffre que du cerveau. Elle fit apporter une robe fourrée de vair, une tunique et un manteau de soie écarlate. La demoiselle emporta le tout et emmena également un excellent palefroi qu'elle tenait en bride de la main droite. Elle ajouta sa propre contribution : une chemise et des braies de fine toile, des chausses noires et élégantes. Munie de ces affaires, elle alla aussitôt retrouver le dormeur à l'endroit même où elle l'avait quitté. Elle laissa ses chevaux dans un plessis après les avoir solidement attachés, puis, munie de la robe et de l'onguent, elle s'approcha du dormeur. Lorsque le forcené fut tout près, elle s'enhardit pour le toucher et le tâter. Elle prit l'onguent et enduisit le chevalier jusqu'à ce que la boîte fût vide. Elle désirait tant sa guérison qu'elle en enduisit tout le corps.

N'est an teste, qu'il ne l'en ost. »
Vers le chastel s'an vont mout tost
Qu'il ert si prés qu'il n'i ot pas
Plus de demie liue un pas,
Des liues qui el païs sont,
Car a mesure des noz sont
Les deus une, les quatre deus.
Et cil remaint dormant toz seus ;
Et cele ala l'oignemant querre.
La dame un suen escrin desserre,
S'an tret la boiste, et si la charge
A la dameisele, et trop large
Li prie que ele n'en soit,
Les temples et le front l'en froit,
Qu'aillors point metre n'en besoingne.
Les temples et le front l'en oingne,
Et le remenant bien li gart[a],
Qu'il n'a point de mal autre part
Fors que seulemant el cervel.
Robe veire, cote et mantel,
A fet porter, de soie an greinne.
Cele li porte et si li meinne
An destre un palefroi mout buen,
Et avoec ce i met del suen
Chemise et braies deliees,
Et chauces noires, et dougiees.
A tot ce, si tres tost s'an va,
Qu'ancor dormant celui trova
La ou ele l'avoit leissié.
Ses chevax met en un pleissié
Ses atache et lie mout fort,
Et puis vient la ou cil se dort,
A tot la robe et l'oingnemant,
Et fet un mout grant hardemant
Que del forsené tant s'aproche
Qu'ele le menoie et atoche ;
Et prant l'oignemant, si l'en oint
Tant com en la boiste an ot point,
Et tant sa garison covoite
Que de l'oindre par tot esploite ;

Elle utilisa pour cela tout l'onguent sans se souvenir ni se soucier des recommandations de sa dame. Elle en appliqua plus qu'il ne fallait ; elle pensait agir judicieusement. Elle lui frotta les tempes, le front et tout le corps jusqu'aux orteils. Grâce à cette friction en plein soleil sur les tempes et tout le corps[1], la rage et la mélancolie[2] quittèrent le cerveau du forcené. Cependant il était absurde d'enduire le corps, car il n'avait nul besoin de remède. Pourtant, même si elle avait disposé de cinq setiers d'onguent, elle n'aurait pas agi autrement, à coup sûr. Elle emporta la boîte et se sauva ; elle alla se cacher près de ses chevaux mais laissa la robe sur place parce que, s'il retrouvait ses esprits, elle voulait qu'il la trouve à portée de la main, qu'il la prenne et la revête. Elle se cacha derrière un grand chêne, en attendant que le dormeur, guéri et rétabli, retrouvât sa raison et sa mémoire. En s'apercevant nu comme l'ivoire, il eut honte. Sa honte aurait été encore plus grande s'il avait connu son aventure, mais il ignorait la cause de cette nudité. Il remarqua la robe neuve devant lui et se demanda bien comment et par quel hasard elle avait pu arriver là. Perplexe et stupéfait devant sa nudité, il s'avoua perdu et trahi au cas où une de ses connaissances l'aurait découvert et aperçu. Il passa la robe cependant et regarda du côté de la forêt si personne ne venait. Il essaya ensuite de se lever

Si le met trestot an despanse
Que ne li chaut de la desfanse
Sa dame, ne ne l'en sovient.
Plus en i met qu'il ne covient,
Mout bien, ce li est vis, l'enploie :
Les temples et le front l'en froie
Trestot le cors jusqu'an l'artuel.
Tant li froia au chaut soloil
Les temples et trestot le cors
Que del cervel li issi fors[a]
La rage et la melencolie ;
Mes del cors fist ele folie
Qu'il ne li estoit nus mestiers.
S'il en i eüst cinc setiers,
S'eüst ele autel fet, ce cuit.
La boiste an porte, si s'an fuit,
Si s'est vers ses chevax reposte,
Mes la robe mie n'en oste
Por ce que, se cil se ravoie,
Vialt qu'apareilliee la voie,
Et qu'il la preigne, si s'an veste.
Derriers un grant chasne s'areste
Tant que cil ot dormi assez,
Qui fu gariz et respassez,
Et rot[b] son san et son mimoire.
Mes nuz se voit com un yvoire ;
S'a grant honte ; et plus grant eüst
Se il s'aventure seüst ;
Mes ne sot por coi nuz se trueve.
Devant lui voit la robe nueve ;
Si se mervoille a desmesure
Comant, et par quel aventure,
Cele robe estoit la venue ;
Et de sa char que il voit nue
Est trespansez et esbaïz
Et dit que morz est et traïz,
S'einsi l'a trové ne veü
Riens[c] nule qui l'ait coneü.
Et tote voie si se vest,
Et regarde par[d] la forest
S'il verroit nul home venir.
Lever se cuide et sostenir,

et de rester debout mais il ne parvint pas à marcher. Il lui fallait trouver de l'aide pour avancer et pour être soutenu. Sa maladie avait laissé en lui de telles séquelles qu'il ne pouvait même pas tenir sur ses pieds. La demoiselle n'hésita pas ; elle se mit en selle et passa près de lui, en faisant semblant de l'ignorer. Et lui qui avait bien besoin d'aide, de n'importe quelle aide, s'évertuait à l'implorer pour qu'elle le conduisît dans une demeure où il pourrait retrouver ses forces. La demoiselle regarda tout autour d'elle, feignant d'ignorer ce qu'il avait. L'air absent, elle allait par-ci, par-là, évitant de le rencontrer directement. Il renouvela son appel : « Demoiselle ! Par ici ! Par ici ! » Et la demoiselle dirigea vers lui son palefroi qui allait l'amble. Ce manège était destiné à lui faire croire qu'elle ignorait tout de lui et qu'elle ne l'avait jamais vu ; c'était de sa part une preuve d'intelligence et de courtoisie. Arrivée devant lui, elle dit : « Seigneur chevalier, que voulez-vous donc pour m'appeler de façon si insistante ? — Ah ! fait-il, sage demoiselle. Je ne sais pas quelle infortune m'a conduit jusque dans ce bois. Au nom du Ciel et de votre foi en Dieu, je vous prie de me prêter ou de me donner votre palefroi. — Volontiers, sire, mais accompagnez-moi là où je me rends ! — Où cela ? — Hors de ce bois, dans un château tout près d'ici. — Demoiselle, dites-moi donc

Mes ne puet tant qu'aler s'an puisse.
Mestiers li est qu'aïde truisse
Qui li aïst et qui l'en maint ;
Que si l'a ses granz max ataint
Qu'a poinnes puet sor piez ester.
Or ne vialt mes plus arester
La dameisele, ainz est montee,
Et par delez lui est passee,
Si con s'ele ne l'i seüst.
Et cil, qui grant mestier eüst
D'aïde, ne li chausist quel,
Qui l'en menast jusqu'a ostel
Tant qu'il fust auques en sa force,
De li apeler mout s'esforce.
Et la dameisele autresi
Vet regardant environ li
Con s'ele ne sache qu'il a.
Esbaïe, vet ça et la
Que droit vers lui ne vialt aler.
Et cil comance a rapeler :
« Dameisele, de ça, de ça ! »

Et la dameisele[a] adreça
Vers lui son palefroi anblant.
Cuidier li fist par ce sanblant
Qu'ele de lui rien ne seüst,
N'onques la veü ne l'eüst,
Et san et corteisie fist.
Quant devant lui vint, si li dist :
« Sire chevaliers, que volez
Qui a tel besoing m'apelez ?
- Ha ! fet il, dameisele sage,
Trovez me sui an cest boschage,
Je ne sai par quel mescheance.
Por Deu et por vostre creance
Vos pri que an toz guerredons
Me prestez ou donez an dons
Ce palefroi que vos menez.
- Volentiers, sire, mes venez
Avoec moi, la ou ge m'an vois.
- Quel part, fet il ? - Fors de cest bois,
Jusqu'a un chastel ci selonc.
- Dameisele, or me dites donc

si vous avez besoin de moi ! — Oui, fait-elle, mais je crois que vous n'êtes pas en bonne santé. Il faudrait vous reposer au moins pendant quinze jours. Prenez la bride de mon cheval dans ma main droite et nous nous rendrons ensuite dans un logis. » Et lui qui ne demandait pas mieux, prit la bride et se mit en selle. Leur chevauchée les mena à un pont enjambant une eau épaisse et grondante. La demoiselle y jeta la boîte vide qu'elle portait ; elle espérait ainsi disposer d'un prétexte envers sa dame ; elle dira que la boîte est tombée sous le pont dans l'eau. Un faux pas du palefroi l'a contrainte à la lâcher ; elle avait failli tomber, elle aussi, avec la boîte : la perte aurait été alors bien plus grande. Voilà le mensonge qu'elle voulait accréditer auprès de sa dame. Ils firent route ensemble jusqu'au château. La dame accueillit joyeusement monseigneur Yvain et réclama discrètement sa boîte et son onguent à la demoiselle. Celle-ci lui raconta le mensonge qu'elle avait prémédité car elle n'osait pas lui dire la vérité. La dame manifesta un grand mécontentement : « Quelle perte fâcheuse ! Je suis certaine qu'on ne la retrouvera jamais. Puisqu'elle est perdue, il n'y a plus qu'à se résigner. Un jour, on croit désirer son bonheur alors qu'en réalité on désire son malheur[1]. Voilà ce que je pensais de ce chevalier qui me procurerait, du moins l'ai-je cru,

Se vos avez besoing de moi ?
- Oïl, fet ele, mes je croi
Que vos n'iestes mie bien sains ;
Jusqu'a quinzainne, a tot le mains,
Vos covendroit a sejor estre ;
Le cheval que je maing an destre
Prenez, s'irons jusqu'a ostel. »
Et cil qui ne demandoit el
Le prant et monte, si s'an vont
Tant que il vindrent a un pont[a]
Don l'eve estoit roide et bruianz.
Et la dameisele giete anz
La boiste, qu'ele portoit vuide,
Qu'ainsi vers sa dame se cuide
De son oignemant escuser,
Qu'ele dira que au passer
Del pont, ensi li mescheï
Que la boiste an l'eve cheï :
Por ce que de soz li çopa
Ses palefroiz, li escapa[b]
Del poing la boiste, et a bien pres
Que ele ne sailli aprés,
Mes adonc fust la perte graindre.
Ceste mançonge voldra faindre,
Qant devant sa dame iert venue.
Lor voie ont ansanble tenue
Tant que au chastel sont venu ;
Si a la dame retenu
Monseignor Yvain lieemant ;
Et sa boiste, et son oingnemant,
Demanda a sa dameisele ;
Mes ce fu seul a seul ; et cele
Li a la mançonge retreite
Si grant com ele l'avoit feite,
Que le voir ne l'en osa dire ;
S'en ot la dame mout grant ire
Et dit : « Ci a mout leide perte,
Que de ce sui je tote certe
Qu'ele n'iert ja mes recovree.
Mes des que la chose est alee
Si n'i a que del consirrer.
Tel hore cuide an desirrer[c]

joie et bonheur. Mais j'ai perdu en fait mon bien le meilleur et le plus précieux. Néanmoins, je vous prierai de vous mettre totalement à son service. — Ah ! dame, voilà de belles paroles ! Ce serait en effet jouer à un bien mauvais jeu que de causer deux malheurs à partir d'un seul[1] ! »

Elles ne parlèrent plus de la boîte et offrirent à monseigneur Yvain tout ce qui était en leur pouvoir. Elles le baignèrent, lui lavèrent la tête, lui firent couper les cheveux ; elles le firent aussi raser car on pouvait saisir sa barbe à pleines mains sur son visage. On satisfaisait ses moindres désirs. S'il voulait des armes, on lui en donnait. S'il voulait un cheval, on lui en préparait un, grand, beau, fort et fougueux. Yvain séjourna ainsi jusqu'au mardi[2], où le comte Alier se présenta devant le château avec ses hommes et ses chevaliers. Ils avaient tout incendié et pillé sur leur passage. Alors ceux du château se mirent en selle, munis de leurs armes. Avec ou sans armes, ils tentèrent une sortie en direction des pillards qui ne bougeaient pas devant leur afflux mais qui les attendaient à un endroit stratégique. Monseigneur Yvain se lança dans la cohue. Son séjour prolongé lui avait rendu ses forces. Il frappa violemment un chevalier en plein sur son écu de sorte que du chevalier et de son cheval il ne fit qu'une bouchée. Son adversaire ne devait plus se relever ; le cœur lui éclata dans la poitrine et il eut l'échine brisée.

Son[a] bien qu'an desirre son mal ;
Si con je crui de cest vasal,
Don cuidai bien et joie avoir,
Si ai perdu de mon avoir
Tot le meillor et le plus chier.
Neporquant bien vos vuel prïer
De lui servir sor tote rien.
- Ha ! dame, or dites vos mout bien
Que ce seroit trop vileins geus
Qui feroit d'un domage deus. »
A tant de la boiste se teisent ;
Et monseignor Yvain aeisent
De quanqu'eles pueent ne sevent :
Sel baignent, et son chief li levent,
Et sel font rere et reoignier,
Que l'en li poïst anpoignier
La barbe a plain poing sor la face.
Ne vialt chose qu'an ne li face ;
S'il vialt armes, an li atorne ;
S'il[b] vialt cheval, en li sejorne,
Grant et bel et fort et hardi.
Tant sejorna qu'a un mardi
Vint au chastel li cuens Aliers
A sergenz et a chevaliers,
Et mistrent feu et pristrent proies ;
Et cil del chastel, tote voies,
Montent, et d'armes se garnissent ;
Armé et desarmé s'an issent
Tant que les coreors ateignent[c]
Qui por ax movoir ne se deignent,
Einz les atendent a un pas.
Et messire Yvains fiert el tas,
Qui tant a esté sejornez
Qu'an sa force fu retornez ;
Si feri de si grant vertu
Un chevalier parmi l'escu
Qu'il mist en un mont, ce me sanble,
Cheval et chevalier ansanble :
N'onques puis cil ne se leva
Qu'el vantre li cuers li creva
Et fu parmi l'eschine frez.
Un petit s'est arrieres trez

Monseigneur Yvain prit son élan et revint à la charge. Il se protégea entièrement derrière son écu et piqua des deux pour dégager le passage. Avant de pouvoir compter jusqu'à quatre, on le vit abattre quatre chevaliers en un rien de temps et le plus facilement du monde. En le voyant, ceux qui l'accompagnaient se sentirent gagnés d'une confiance irrépressible. Un cœur lâche et misérable qui voit un preux accomplir un bel exploit est aussitôt saisi d'une honte et d'une confusion qui chassent ce misérable cœur et le remplacent par le courage et par un cœur de preux et de brave. Les compagnons d'Yvain devinrent preux de la sorte. Chacun tenait parfaitement sa place dans la mêlée et la bataille. Du haut de sa tour, la dame vit la mêlée et l'assaut pour la prise et la conquête du passage. Elle vit beaucoup de blessés et de tués qui gisaient, parmi ses gens et ses ennemis, mais ces derniers étaient plus nombreux que ses gens. Le courtois, le preux, l'excellent monseigneur Yvain les forçait à crier grâce comme le faucon soumet les sarcelles. On entendait s'exclamer les hommes et les femmes du château qui regardaient la bataille : « Ah ! Quel vaillant guerrier ! Comme il fait plier ses ennemis ! Comme il les attaque vigoureusement ! Il se jette sur eux comme le lion se jette sur les daims quand la faim le tenaille et l'excite[1]. Tous nos autres chevaliers s'enhardissent et prennent du mordant

Messire Yvains, et si recuevre[a] ;
Trestoz de son escu se cuevre
Et point[b] por le pas desconbrer.
Si tost qu'an ne poïst nonbrer[c]
Anpreu, et deus, et trois, et quatre,
Que l'en ne li veïst abatre
Quatre chevaliers araumant
Plus tost, et plus delivremant.
Et cil qui avoec lui estoient
Por lui grant hardemant prenoient ;
Que tex a povre cuer et lasche[d],
Qant il voit c'uns prodon antasche[e]
Devant lui tote une besoingne,
Que maintenant honte et vergoin-
Li cort sus, et si giete fors [gne
Le povre cuer qu'il a el cors,
Si li done sostenemant,
Cuer de prodome et hardemant.
Ensi sont cil devenu preu,
Si tient chascuns mout bien son leu
En la meslee et an l'estor[f].
Et la dame fu en la tor
De son chastel montee an haut
Et vit la meslee et l'asaut
Au pas desresnier et conquerre,
Et vit assez gisanz par terre
Des afolez et des ocis,
Des suens et de ses anemis,
Et plus des autres que des suens.
Mes li cortois, li preuz, li buens,
Messire Yvains trestot ausi
Les feisoit venir a merci
Con fet li faucons les cerceles.
Et disoient et cil et celes
Qui el chastel remés estoient
Et les[g] batailles l'esgardoient :
« Haï ! Con vaillant soldoier,
Con fet ses anemis ploier !
Con roidemant il les requiert !
Tot autresi antr'ax se fiert
Con li lyons antre les dains
Quant l'engoisse et chace la fains.

à leur tour, et jamais, s'il n'avait montré l'exemple, ils n'auraient brisé de lance ou dégainé l'épée. On doit beaucoup aimer et chérir un preux quand on en rencontre un ! Regardez donc comme celui-ci se démène, regardez comme il se bat dans les rangs ! Regardez comme il rougit de sang sa lance et son épée nue ! Regardez comme il les remue, comme il les accule, comme il esquive et contre-attaque ! Mais il n'esquive pas longtemps ; il passe plus de temps dans la contre-attaque ! Quand il se jette dans la mêlée, voyez quel cas il fait de son écu ! Regardez comme il le laisse dépecer ! Il n'a aucune pitié : il cherche surtout à se venger des coups qu'on lui donne ! Si on lui avait fabriqué des lances avec tout le bois des forêts d'Argonne, il ne lui en resterait, je pense, plus une seule, car à peine l'a-t-il mise sur feutre qu'il la brise et qu'il en réclame une autre. Voyez-le se déchaîner avec son épée dégainée ! Jamais Roland avec Durendart[1] ne provoqua un aussi grand désastre de Turcs à Roncevaux ni en Espagne ! Même s'il avait eu quelques fidèles compagnons avec lui, le félon dont nous nous plaignons devrait fuir en pleine déconfiture ou demeurer sur place couvert de ridicule. Elle serait née sous une bonne étoile, disent-ils, celle qui recevrait l'amour d'un tel preux. Il s'illustre au plus haut point dans le métier des armes. On le reconnaît entre tous

Et tuit nostre autre chevalier
An sont plus hardi et plus fier
Que ja, se par lui seul ne fust,
Lance brisiee n'i eüst,
N'espee traite por ferir.
Mout doit an amer et cherir
Un prodome quant en le trueve.
Veez or comant cil se prueve,
Veez com il se tient el ranc ;
Or veez com il taint de sanc
Et sa lance et s'espee nue ;
Veez comant il les remue ;
Veez comant il les antasse ,
Com il lor vient, com il lor passe,
Com il ganchist, com il retorne !
Mes au ganchir petit sejorne
Et mout demore an son retor[a] ;
Veez quant il vient an l'estor,
Com il a po son escu chier,
Com il le leisse detranchier ;
N'en a pitié ne tant ne qant,
Mes de ce se voit mout en grant
Des cos vangier que l'en li done.
Qui de trestot le bois d'Argone
Li avroit fet lances, ce cuit,
N'i avroit il nule anquenuit
Qu'an ne l'en set tant metre an fautre
Com il peçoie et demande autre[b].
Et veez comant il le fet
De l'espee, quant il la tret !
Onques ne fist par Durandart
Rolanz, des Turs, si grant essart
En Roncevax ne an Espaigne.
Se il eüst an sa conpaigne
Auques de si fez conpaignons,
Li fel de coi nos nos pleignons
S'en alast come desconfiz
Ou il en remassist honiz. »
Et dïent que buer seroit nee
Cui il avroit s'amor donee,
Qui si est as armes puissanz
Et desor toz reconoissanz,

comme un cierge parmi des chandelles, comme la lune parmi les étoiles et comme le soleil vis-à-vis de la lune ! » Par sa prouesse, il a tant conquis les cœurs de chacun et de chacune que tous auraient voulu le voir épouser leur dame ou gouverner leur terre.

C'est ainsi que tous et toutes faisaient l'éloge de celui qui, disait-on justement, faisait détaler l'ennemi à qui mieux mieux à force de le poursuivre. Il les pourchassait sans relâche avec ses compagnons qui avaient, à ses côtés, l'impression d'être protégés par un haut et large mur de pierre dure. La chasse se poursuivit si longtemps que les fuyards s'épuisèrent, que leurs poursuivants dépecèrent leurs chevaux et les éventrèrent. Les vivants culbutaient sur les morts. On se blessait, on se tuait et on s'affrontait férocement. Le comte s'enfuit mais c'était monseigneur Yvain qui le réduisait à cette extrémité car cette poursuite n'avait rien de simulé. À force de le talonner, il le rejoignit au pied d'une colline abrupte, près de l'entrée d'une forteresse qui appartenait au comte. C'est là que le comte fut fait prisonnier car personne ne pouvait l'aider. Sans grand discours, monseigneur Yvain lui arracha un serment. Puisqu'il était entre ses mains et qu'ils se trouvaient seuls, à armes égales, il ne lui servait à rien de s'échapper, de s'esquiver

Si con cierges antre chandoiles
Et la lune antre les estoiles,
Et li solauz de sor la lune. »
Et de chascun et de chascune
A si les cuers que tuit voldroient
Por la proesce qu'an lui voient,
Que il eüst lor dame prise
Et fust la[a] terre an sa justise.
  Ensi tuit et totes prisoient
Celui don verité disoient
Que cez de la a si atainz
Que il s'an fuient qui ainz ainz ;
Mes il les chace mout de pres
Et tuit si conpaignon aprés
Que lez lui sont ausi seür
Con s'il fussent tuit clos a mur
Haut et espés de pierre dure.
La chace mout longuemant dure
Tant que cil qui fuient estanchent
Et cil qui chacent lor detranchent
Toz lor chevax et esböelent.
Les vis desor les morz röelent
Qui s'antr'afolent et ocïent
Leidemant s'antrecontralïent.
Et li cuens tot adés s'an fuit
Mes messire Yvains le conduit[b],
Qui de lui siudre ne se faint :
Tant le chace que il l'ataint
Au pié d'une ruiste montee,
Et ce fu mout pres de l'antree
D'un fort recet qui estoit suens ;
Iqui fu retenuz li cuens
C'onques riens ne li pot eidier
Et sanz trop longuemant pleidier
An prist la foi messire Yvains,
Que, des que il le tint as mains
Et il furent seul per a per
N'i a neant del eschaper,
Ne del ganchir, ne del desfandre,
Einz li plevist qu'il s'iroit randre

ou de se défendre. Le comte dut promettre qu'il irait se rendre à la dame de Noroison[1], qu'il se rendrait dans sa prison et conclurait la paix aux conditions qu'elle imposerait. Après avoir reçu ce serment, le vainqueur fit enlever son heaume et son écu au prisonnier, et il lui rendit son épée nue. L'honneur lui revint donc d'emmener le comte prisonnier et de le livrer à ses ennemis qui ne cachaient pas leur joie. Mais, avant même qu'ils n'arrivent au château, la dame des lieux suivie par une foule d'hommes et de femmes se porta à leur rencontre. Monseigneur Yvain tenait le prisonnier par la main et le présenta à la dame. Le comte lui fit alors le serment solennel de se soumettre à ses exigences sans restrictions. Il lui en donna la caution et la garantie : désormais, il vivrait en paix avec elle, lui offrirait des dédommagements si elle apportait la preuve de ses pertes et il reconstruirait à neuf les maisons qu'il avait détruites. Après ce contrat, conforme aux désirs de la dame, monseigneur Yvain demanda son congé ; elle le lui aurait refusé s'il avait voulu la prendre pour femme ou pour amie. Yvain ne voulait même pas qu'on le suive ou qu'on l'escorte tant soit peu. Il partit aussitôt et les implorations n'eurent aucun effet. Il prit ainsi le chemin du retour et laissa dans l'affliction la dame qu'il avait comblée de joie.

A la dame de Norison,
Si se metroit an sa prison
Et feroit peis a sa devise.
Et quant il en ot la foi prise,
Si li fist son chief desarmer
Et l'escu jus del col oster,
Et l'espee li randi nue.
Ceste enors li est avenue
Qu'il[a] an mainne le conte pris,
Si le rant a ses anemis
Qui n'en font pas joie petite,
Mes ainz fu la novele dite
Au chastel que il i venissent :
Encontre ax tuit et totes issent,
Et la dame devant toz vient.
Messire Yvains par la main tient
Le prisonier, si li presante.
Sa volanté et son creante
Fist lors li cuens oltreemant,
Et par foi et par seiremant
Et par ploiges l'en fist seüre.
Ploige li done, et si li jure
Que toz jorz mes pes li tandra[b]
Et que ses pertes li randra
Quanqu'ele an mosterra par prueves,
Et refera les meisons nueves
Que il avoit par terre mises.
Qant ces choses furent asises
Ensi com a la dame sist,
Messire Yvains congié an quist
Que ele ne li donast mie,
Se il a fame, ou a amie,
La volsist panre et noçoier ;
Neïs siudre ne convoier
Ne s'i vost il lessier un pas,
Einz s'an parti en eslepas
C'onques rien n'i valut proiere.
Or se mist a la voie arriere
Et leissa mout la dame iriee
Que il avoit mout feite liee.

Son refus de séjourner auprès d'elle la chagrinait d'autant plus qu'il l'avait rendue heureuse et qu'elle aurait voulu le couvrir d'honneurs. Elle lui aurait volontiers offert, s'il l'avait acceptée, la seigneurie de toutes ses terres et elle lui aurait versé, en échange de ses services, une solde élevée, à la hauteur de ses désirs, mais il restait sourd aux paroles de tout le monde. Yvain quitta alors les chevaliers et la dame, même si cela lui coûtait de ne plus pouvoir rester avec eux[1].

Monseigneur Yvain cheminait, pensif, à travers une épaisse forêt. Soudain, au milieu des fourrés, il entendit un cri perçant et douloureux. Il se dirigea vers ce cri et, quand il parvint sur les lieux, il aperçut un lion dans un essart[2]. Un serpent lui mordait la queue et lui brûlait la croupe en lui jetant des flammes[3]. Monseigneur Yvain ne contempla pas longtemps ce prodige. Il se demanda en lui-même à qui il porterait secours. Il décida d'aider le lion car une créature venimeuse et félonne ne mérite que d'être maltraitée ; or, le serpent est venimeux[4] ; le feu lui sort de la bouche tellement il regorge de félonie. C'est pourquoi monseigneur Yvain pensa d'abord le tuer. Il dégaina son épée, s'avança en protégeant son visage avec son écu pour éviter les flammes qui sortaient de la gueule plus large qu'une marmite. Si le lion l'attaquait par la suite, la bataille se poursuivrait de plus belle mais,

Et con plus liee l'avoit feite,
Plus li poise et plus se desheite
Quant il ne vialt plus demorer,
C'or le volsist ele enorer.
Et sel feïst, se lui pleüst,
Seignor de quanque ele eüst,
Ou ele li eüst donees
Por son servise granz soldees
Si granz com il les volsist prendre.
Mes il n'en vost onques entendre
Parole d'ome ne de fame.
Des chevaliers et de la dame
S'est partiz, mes que bien l'en poist
Que plus[a] remenoir ne li loist.
Messire Yvains pansis chemine
Par une parfonde gaudine
Tant qu'il oï enmi le gaut
Un cri mout dolereus et haut.
Si s'adreça lors vers le cri
Cele part ou il l'ot oï,
Et, quant il parvint cele part,
Vit un lyon, en un essart,
Et un serpant qui le tenoit
Par la coe, et si li ardoit
Trestoz les rains de flame ardant.
N'ala mie mout regardant
Messire Yvains cele mervoille ;
A lui meïsmes se consoille
Auquel d'aus deus il aidera.
Lors dit qu'au lyon se tanra,
Qu'a venimeus ne a felon
Ne doit an feire se mal non,
Et li serpanz est venimeus,
Si li saut par la boche feus,
Tant est de felenie plains.
Por ce panse messire Yvains
Qu'il l'ocirra premieremant.
S'espee tret et vint avant
Et met l'escu devant sa face,
Que la flame mal ne li face
Que il gitoit parmi la gole,
Qui plus estoit lee d'une ole.
Se li lyons aprés l'asaut,
La bataille pas ne li faut,

quoi qu'il advînt, il voulut aider le lion car Pitié l'implore de porter secours et assistance à l'animal noble par excellence[1]. Avec son épée bien affûtée, il attaqua le serpent. Il coupa en deux la bête à terre et tronçonna encore les deux moitiés. Il frappa et frappa encore, donna tellement de coups qu'il découpa le serpent en petits morceaux et le dépeça intégralement. Il devait encore trancher un morceau de la queue du lion où restait attachée la tête du serpent félon. Il en trancha autant qu'il fallut, mais le moins possible. Après avoir délivré le lion, Yvain pensait qu'il lui faudrait aussi le combattre et que la bête l'attaquerait. Mais jamais une telle idée n'effleura l'animal. Écoutez plutôt ce que fit le lion, écoutez comme il se comporta avec noblesse et générosité ! Il manifesta sa soumission en étendant vers Yvain ses deux pattes jointes, puis, inclinant la tête au sol[2], il se dressa sur ses pattes de derrière et s'agenouilla ; toute sa face était mouillée de larmes d'humilité. Monseigneur Yvain devina véritablement que le lion le remerciait et qu'il se prosternait devant lui pour l'avoir délivré de l'étreinte mortelle du serpent. Cette aventure lui plut beaucoup. Yvain essuya son épée salie par le venin et l'ordure du serpent, puis il la glissa dans son fourreau. Il se remit en route et le lion l'accompagna. Désormais, il ne le quittera plus jamais et restera toujours à ses côtés,

Mes que qu'il l'en aveingne aprés,
Eidier li voldra il adés,
Que pitiez li semont et prie
Qu'il face secors et aïe
A la beste gentil et franche.
A s'espee, qui söef tranche,
Va le felon serpant requerre ;
Si le tranche jusqu'an la terre[a]
Et les deus mitiez retronçone,
Fiert et refiert, et tant l'en done
Que tot le demince et depiece.
Mes il li covient une piece
Tranchier de la coe au lion
Por la teste au serpant felon
Qui par la coe le tenoit ;
Tant con tranchier an covenoit
En trancha, c'onques moins ne pot.
Quant le lyon delivré ot,
Si cuida qu'il l'i covenist
Conbatre, et que sus li venist ;
Mes il ne le se pansa onques.
Öez que fist li lyons donques,
Con fist que preuz et deboneire,
Com il li comança a feire
Sanblant que a lui se randoit,
Que ses piez joinz li estandoit
Et vers terre encline sa chiere ;
Si s'estut sor ses piez derriere
Et puis si se ragenoilloit,
Et tote sa face moilloit
De lermes, par humilité.
Messire Yvains, por verité,
Set que li lyons le mercie
Et que devant lui s'umilie
Por le serpant que il a mort
Et lui delivré de la mort ;
Si li plest mout ceste aventure.
Por le venin et por l'ordure
Del serpant, essuie s'espee,
Si l'a el fuerre rebotee,
Puis si se remet a la voie.
Et li lyons lez lui costoie
Que ja mes ne s'an partira,
Toz jorz mes avoec lui ira

désireux de le servir et de le protéger. Le lion devançait le chevalier et flairait sous le vent, tout en le précédant, quelque bête sauvage en pâture. La Faim et Nature le poussent soudain à débusquer une proie et à la chasser pour se procurer de quoi manger : c'est la loi de Nature. Il suit la trace puis montre à son maître qu'il a enfin senti et dépisté l'odeur et le fumet d'une bête sauvage. Le lion s'arrête alors et regarde son maître ; il veut le servir en respectant ses désirs sans nullement le contrarier. Yvain comprend, par ce regard, que l'attente du lion est un signe. Il remarque et déduit que, s'il reste sur place, le lion restera lui aussi et, s'il le suit, l'animal capturera la venaison qu'il a flairée. Alors il l'excite par ses cris, exactement comme s'il s'agissait d'un petit braque[1]. Le lion repart en flairant le fumet qu'il a débusqué. Il ne s'était pas moqué de son maître ! À moins d'une portée d'arc, il aperçut, dans une vallée, un chevreuil qui paissait, solitaire. Il décida de le capturer et réussit dès son premier assaut. Puis il en but le sang tout chaud. Après l'avoir tué, il le hissa sur son dos, l'emporta et rejoignit son maître qui, depuis lors, l'estima beaucoup pour toutes ses marques d'affection. À la nuit tombée, Yvain voulut camper sur place et prélever sur le chevreuil la viande de son repas. Il se mit à l'écorcher,

Que servir et garder le vialt.
Devant a la voie s'aquialt
Si qu'il santi desoz le vant
Si com il en aloit devant
Bestes salvages en pasture ;
Si le semont feins et Nature
D'aler an proie et de chacier
Por sa vitaille porchacier ;
Ce vialt Nature que il face ;
Un petit s'est mis en la trace
Tant qu'a son seignor a mostré
Qu'il a senti et ancontré
Vant et fleir de salvage beste.
Lors le regarde et si s'areste,
Que il le vialt servir an gré ;
Car encontre sa volenté
Ne voloit aler nule part.
Et cil parçoit a son esgart
Qu'il li mostre que il l'atant.
Bien l'aparçoit, et bien l'entant,
Que s'il remaint, il remanra,
Et, se il le siust, il panra
La veneison qu'il a santie.
Lors le semont et si l'escrie
Ausi com un brachet[a] feïst ;
Et li lyons maintenant mist
Le nes au vant qu'il ot santi ;
Ne ne li ot de rien manti,
Qu'il n'ot pas une archiee alee
Quant il vit en une valee
Tot seul pasturer un chevrel.
Celui panra il ja son vuel,
Si fist il au premier asaut,
Et si an but le sanc tot chaut.
Qant ocis l'ot, si le gita
Sor son dos, et si l'en porta
Tant que devant son seignor vint,
Qui[b] puis an grant chierté le tint
Por la grant amor qu'an lui ot.
Ja fu pres de nuit, se li plot
Qu'ilueques se herbergeroit
Et le chevrel escorcheroit

lui découpa le cuir au-dessus des côtes et se tailla un morceau de viande dans la longe. Il fit jaillir l'étincelle d'une pierre à feu et attisa la flamme avec du bois bien sec. Il embrocha sa viande et la fit rôtir aussitôt. Elle fut bientôt cuite à point. Le repas manqua toutefois d'agrément car Yvain n'avait ni pain, ni vin, ni sel, ni nappe, ni couteau, ni rien d'autre. Pendant qu'Yvain mangeait, le lion resta allongé devant lui et ne bougea pas. L'animal ne cessa de regarder son maître manger de la viande grasse à satiété. Ensuite, le lion dévora jusqu'aux os le reste du chevreuil. Yvain garda la tête posée sur son écu durant toute la nuit ; il se reposait comme il pouvait. Le lion eut la grande intelligence de surveiller et de garder le cheval broutant une herbe qui ne l'engraisserait pas beaucoup.

Au matin, ils repartirent ensemble et, à mon avis, le soir suivant se passa exactement comme le précédent. Il en fut de même durant presque une quinzaine de jours jusqu'à ce que le hasard les conduisît auprès de la fontaine sous le pin. Hélas ! Peu s'en fallut que monseigneur Yvain ne retombât dans sa folie en approchant de la fontaine, du perron et de la chapelle. Il se clama mille fois malheureux et affligé. Il tomba évanoui de douleur. Son épée glissa hors du fourreau et vint se ficher dans les mailles du haubert,

Tant com il en voldroit mangier.
Lors le comance a escorchier ;
Le cuir li fant desus la coste,
De la longe un lardé li oste ;
Et tret le feu d'un chaillot bis,
Si l'a de busche sesche espris ;
Puis mist en une broche an rost
Son lardé cuire au feu mout tost ;
Sel rostist tant que il fu cuiz.
Mes del mangier ne fu deduiz
Qu'il n'i ot pein ne vin ne sel,
Ne nape, ne coutel, ne el ;
Que qu'il manja, devant lui jut
Ses lyons, c'onques ne se mut ;
Einz l'a tot adés regardé
Tant qu'il ot de son gras lardé
Tant mangié que il n'en vost plus.
Et del chevrel le soreplus
Manja li lyons jusqu'as os ;
Et il tint son chief an repos
Tote la nuit sor son escu,
A tel repos come ce fu ;
Et li lyons ot tant de sens
Qu'il veilla et fu an espens
Del cheval garder, qui pessoit
L'erbe qui petit l'engressoit.
Au main s'an alerent ensanble
Et itel vie, ce me sanble,
Com il orent la nuit menee
Remenerent a la vespree[a],
Et presque tote une quinzainne,
Tant qu'aventure a la fontainne
Desoz le pin, les amena.
Las ! par po ne reforsena
Messire Yvains, cele foiee,
Quant la fontainne a aprochiee,
Et le perron, et la chapele ;
Mil foiz las et dolanz s'apele,
Et chiet pasmez, tant fu dolanz ;
Et s'espee qui ert colanz
Chiet del fuerre, si li apointe
Es mailles del hauberc la pointe

à hauteur du cou, près de la joue. Les mailles filèrent les unes après les autres ; la lame lui trancha la peau sous la cotte éclatante et du sang coula. Le lion crut voir mort son compagnon et maître. Jamais il n'avait éprouvé un plus grand motif de chagrin. Il manifesta alors une douleur indicible : il se tordit les pattes, se griffa, rugit et voulut mettre fin à ses jours avec l'épée qui avait tué son bon maître, du moins le pensait-il[1]. Avec ses dents, il retira l'épée du corps d'Yvain et la déposa sur un rondin. Il cala la poignée contre un tronc pour lui éviter de glisser lorsqu'il s'empalerait sur elle. Il était sur le point de se tuer quand Yvain reprit ses esprits. Le lion retint son élan alors qu'il courait à la mort comme le sanglier furieux qui fonce tête baissée. C'est ainsi que monseigneur Yvain s'était évanoui devant le perron. Quand il revint à lui, il se reprocha d'avoir laissé passer l'échéance et d'encourir ainsi la haine de sa dame : « Pourquoi ne se suicide-t-il pas, le malheureux qui s'est lui-même privé de joie ? Pourquoi, malheureux que je suis, devrais-je hésiter à me donner la mort ? Comment puis-je rester ici et voir tout ce qui me rappelle ma dame ? Que fait donc mon âme dans un corps qui souffre à ce point ? Si elle l'avait quitté, elle n'aurait pas enduré un tel martyre ? Je dois me haïr, me blâmer et me mépriser, vraiment, le plus possible, et je n'y manque pas. Celui qui perd sa joie et son bonheur,

Enprés le col, pres de la joe ;
N'i a maille qui ne descloe,
Et l'espee del col li tranche
La pel desoz la maille blanche,
Si qu'il an fist le sanc cheoir.
Li lyons cuide mort veoir
Son conpaignon et son seignor ;
Einz de rien n'ot ire graignor,
Qu'il comança tel duel a fere,
N'oï tel conter ne retrere,
Qu'il se detuert et grate et crie
Et s'a talant que il s'ocie
De l'espee, qu'il li est vis
Qu'il ait son boen seignor ocis.
A ses danz l'espee li oste
Et sor un fust gisant l'acoste
Et derriers a un tronc l'apuie
Qu'il a peor qu'el ne s'an fuie
Qant il i hurtera del piz.
Ja fust ses voloirs aconpliz
Quant cil de pasmeisons revint ;
Et li lyons son cors retint
Qui a la mort toz escorsez
Coroit come pors forsenez
Qui ne prant garde ou il se fiere.
Messire Yvains en tel meniere
Devant le perron se pasma.
Au revenir mout se blasma
De l'an que trespassé avoit
Por coi sa dame le haoit,
Et dit : « Que fet quant ne se tue
Cil las qui joie s'est tolue ?
Que fais je, las, qui ne m'oci ?
Comant puis je demorer ci
Et veoir les choses ma dame ?
En mon cors por coi remaint ame ?
Que fet ame an si dolant cors ?
Se ele an ert alee fors,
Ne seroit pas en tel martire.
Haïr et blasmer et despire
Me doi, voir, mout, et je si faz.
Qui pert sa joie et son solaz

par sa propre faute et par les méfaits qu'il commet, il faut qu'il se haïsse à mort ! Il faut qu'il se haïsse et qu'il se tue. Quant à moi, tant que personne ne me voit, pourquoi m'épargnerais-je la mort ? N'ai-je pas vu ce lion manifester pour moi tant de douleur qu'il voulait sur-le-champ s'enfoncer mon épée dans la poitrine ? Et je devrais redouter la mort, moi qui ai transformé ma joie en deuil ! La joie s'est éloignée de moi. La joie ? Quelle joie ? Assez ! Personne ne peut me répondre. J'ai posé une question stupide. Parmi toutes les joies, la plus éminente était celle qui m'était réservée. Elle n'a pas duré bien longtemps. Celui qui la perd, par sa faute, n'a pas droit au bonheur. »

Tandis qu'il se lamentait ainsi, une malheureuse captive emprisonnée dans la chapelle le vit et entendit ses propos par une fissure du mur. Quand il revint à lui, elle s'écria : « Dieu, que vois-je là ? Qui peut donc bien se lamenter ainsi ? — Et vous, qui êtes-vous ? demanda le chevalier. — Je suis une captive, la personne la plus affligée qui soit. — Tais-toi, lui répond-il, espèce de folle ! Ta douleur est de la joie ! Ton mal est un bienfait comparé au mal dont je souffre. Plus un homme est habitué à vivre dans le plaisir et la joie, plus il est égaré et troublé par la douleur, quand elle le frappe ; il souffre alors bien plus que les autres. Le chétif porte son fardeau par habitude alors qu'un plus robuste

Par son mesfet et par son tort
Mout se doit bien haïr de mort.
Haïr et ocirre se doit ;
Et je, tant con nus ne me voit,
Por quoi m'esparg que ne me tu ?
Donc n'ai je ce lyon veü
Qui por moi a si grant duel fet
Qu'il se volt m'espee antreset[a]
Parmi le cors el piz boter ?
Et je doi la mort redoter
Qui ai ma joie a duel changiee ?
De moi s'est la joie estrangiee.
Joie ? La ques ? N'en dirai plus[b] ;
Que ce ne porroit dire nus,
S'ai demandee grant oiseuse.
Des joies fu la plus joieuse
Cele qui m'ert aseüree ;
Mes mout ot petite duree.
Et[c] qui ce pert par son mesfet
N'est droiz que boene aventure et. »
Que que cil ensi se demante,
Une cheitive, une dolante,
Estoit en la chapele anclose,
Qui vit et oï ceste chose
Par le mur qui estoit crevez.
Maintenant qu'il fu relevez
De pasmeisons, si l'apela :
« Dex ! fet ele, que voi ge la ?
Qui est qui se demante si ? »
Et cil li respont : « Et vos qui ?
- Je sui, fet ele, une cheitive
La plus dolante riens qui vive. »
Cil li respont : « Tes, fole riens !
Tes diax est joie ! Tes max biens[d]
Envers les max don ge lenguis.
Tant con li hom a plus apris
A delit et a joie vivre,
Plus le desvoie et plus l'enivre
Diax, quant il[e] l'a, que un autre home ;
Li foibles hom porte la some
Par us et par acostumance,
C'uns autres de plus grant puissance

n'accepterait même pas de le porter. — Par ma foi, fait-elle, je mesure la vérité de ces propos mais ils ne me persuadent pas que vous soyez plus malheureux que moi. C'eſt même ce qui m'empêche de le croire, car il me semble que vous pouvez aller où bon vous semble alors que moi, je suis emprisonnée ici ! Voici le sort qui m'attend : demain, on viendra me chercher ici pour me livrer au supplice final. — Ah ! Dieu ! fait-il. Pour quel crime ? — Seigneur chevalier, que Dieu ne prenne jamais en pitié mon âme et mon corps si j'ai mérité ce châtiment ! Je vais vous raconter toute la vérité, sans mentir d'un mot. Je me trouve en prison parce qu'on m'accuse de trahison et je ne trouve personne pour défendre ma cause et m'éviter demain le bûcher ou la pendaison. — Alors je peux dire que mon deuil et mon chagrin dépassent votre douleur. Vous pourriez en effet être délivrée de ce péril par n'importe qui et échapper à l'exécution, n'eſt-ce pas ? — Oui, mais je ne sais pas encore par qui. Ils ne sont que deux à pouvoir engager pour moi un combat contre trois adversaires. — Comment, par Dieu, sont-il donc trois ? — Oui, seigneur, c'eſt vrai, ils sont trois à m'accuser de trahison ! — Qui sont alors ceux qui vous aiment tant et qui possèdent assez de courage pour affronter trois adversaires afin de vous sauver et de vous protéger ? — Je vais vous le dire, sans mentir.

Ne porteroit por nule rien.
- Par foi, fet ele, jel sai bien
Que c'eſt parole tote voire ;
Mes por ce ne fet mie a croire
Que vos aiez plus mal de moi,
Et por ce mie ne le croi,
Qu'il m'eſt avis que vos pöez
Aler quel part que vos volez,
Et je sui ci anprisonee ;
Si m'eſt tex faesons donee
Que demain serai ceanz prise
Et livree a mortel juïse.
- Ha ! Dex, fet il, por quel forfet ?
- Sire chevaliers, ja Dex n'et
De l'ame de mon cors merci
Se je l'ai mie desservi !
Et neporquant si vos dirai[a]
Le voir, que ja n'en mantirai.
Por ce ceanz sui an prison
Qu'an m'apele de traïson,
Ne je ne truis qui m'an desfande
Que l'en demain ne m'arde ou pande.
- Or primes, fet il, puis je dire
Que li miens diax et la moie ire
A la voſtre dolor passee
Qu'eſtre porrïez delivree
Par qui que soit de ceſt peril,
Donc ne porroit ce eſtre ? - Oïl[b] !
Mes je ne sai encor par cui :
Il ne sont ancore que dui
Qui osassent por moi enprandre
Bataille a trois homes desfandre.
- Comant ? Por Deu, sont il donc troi ?
- Oïl, sire, a la moie foi :
Troi sont qui traïtre me clainment.
- Et qui sont cil qui tant vos ainment
Don li uns si hardiz seroit
Qu'a trois conbatre s'oseroit
Por vos sauver et garentir ?
- Je le vos dirai sanz mantir[c] :

L'un est monseigneur Gauvain et l'autre monseigneur Yvain à cause de qui je serai livrée injustement, demain, au supplice suprême. — À cause de qui ? fait-il. — Seigneur, que Dieu m'assiste, à cause du fils du roi Urien. — Je vous ai bien entendue. Eh bien, vous ne mourrez pas sans lui. Je suis cet Yvain qui cause vos angoisses et vous êtes, je pense, celle qui m'a caché dans la salle du château. Vous m'avez sauvé la vie quand j'étais pris entre les deux portes coulissantes, en proie à de sombres pensées et à la douleur, anxieux et désemparé. Sans votre aide providentielle, j'aurais été capturé et tué. Mais dites-moi, ma chère amie, qui sont ceux qui vous accusent de trahison et qui vous ont emprisonnée dans ce cachot ? — Seigneur, je ne vous le cacherai pas, puisqu'il vous plaît de l'apprendre. Il est vrai que je n'ai pas craint de vous aider en toute bonne foi. Grâce à mon intervention, ma dame vous prit pour époux. Elle se fia à ma recommandation et à mon conseil et, par le saint Notre Père, j'ai agi plutôt dans son intérêt que dans le vôtre. C'était jadis et c'est encore mon intention à présent ! Mais, je le reconnais devant vous, je cherchais à satisfaire son honneur et votre désir, si Dieu me prête vie. Mais quand vous avez dépassé l'échéance qu'elle vous avait fixée, elle s'emporta aussitôt contre moi et estima que j'avais trompé la confiance qu'elle avait placée en moi. Le sénéchal

Li uns est messire Gauvains
Et li autres messire Yvains
Por cui demain serai a tort
Livree a martire de mort.
- Por cui ?, fet il, qu'avez vos[a] dit ?
- Sire, se Damedex m'aït,
Por le fil au roi Urïen.
- Or vos ai entandue bien ;
Mes vos n'i morroiz ja sans lui.
Je meïsmes cil Yvains sui
Por cui vos estes an esfroi ;
Et vos estes cele, ce croi,
Qui en la sale me gardastes ;
Ma vie et mon cors m'i salvastes
Entre les deus portes colanz
Ou ge fui pensis et dolanz
Et angoisseus et antrepris ;
Morz i eüsse esté et pris
Se ne fust vostre boene aïe.
Or me dites, ma dolce amie,
Qui cil sont qui de traïson
Vos apelent, et an prison
Vos ont anclose an cest reclus[b] ?
- Sire, nel vos celerai plus
Des qu'il vos plest que jel vos die.
Voirs est que je ne me fains mie
De vos eidier an boene foi.
Par l'amonestemant de moi,
Ma dame a seignor vos reçut ;
Mon los et mon consoil an crut,
Et par la sainte Paternostre
Plus por son preu que por le vostre
Le cuidai feire et cuit ancor :
Itant vos an reconuis or,
S'enor et vostre volenté
Porquis, se Dex me doint santé.
Mes quant ç'avint que vos eüstes
L'an trespassé que vos deüstes
Revenir a ma dame ça,
Tantost a moi se correça
Et mout se tint a deceüe
De ce qu'ele m'avoit creüe.

l'apprit ; ce félon, cet abominable traître me jalousait parce que ma dame avait plus souvent confiance en moi qu'en lui[1]. Il vit qu'avec cette affaire il pourrait semer la zizanie entre elle et moi. En pleine cour, devant tout le monde, il m'accusa de l'avoir trahie à votre profit et je ne pus compter que sur moi-même pour me défendre en disant que je n'avais jamais commis ni prémédité de trahison contre ma dame. Seigneur, par Dieu, dans mon effroi, j'ai ajouté aussitôt, sans réfléchir, que je m'en remettrais au jugement des armes et que mon chevalier affronterait trois adversaires[2]. Le sénéchal n'eut pas un instant la courtoisie de refuser cette proposition. Il était pour moi impossible de me dérober et de reculer, quoi qu'il advînt. Il me prit donc au mot et je fus contrainte de garantir qu'un chevalier en affronterait trois autres dans un délai de quarante jours[3]. Depuis, j'ai visité beaucoup de cours. Je suis allée à celle du roi Arthur et n'y ai trouvé aucun appui. Je n'y ai rencontré personne pour me donner de bonnes nouvelles à votre sujet : nul n'en connaissait. — Et monseigneur Gauvain, par pitié, mon noble et doux Gauvain, où était-il donc ? Il n'a jamais refusé son aide à une demoiselle désemparée. — Comme j'aurais été heureuse et comblée de le trouver ! Il m'aurait donné satisfaction sur ma moindre requête, mais un chevalier avait, dit-on, emmené la reine, et le roi commit la folie de

Et quant ce sot li seneschax,
Uns fel, uns traïtres mortax,
Qui grant envie me portoit
Por ce que ma dame creoit
Moi plus que lui de maint afeire,
Si vit bien c'or porroit il feire
Entre moi et li grant corroz.
An plainne cort et veant toz
M'amist que por vos l'oi traïe
Et je n'oi consoil ne aïe
Fors de moi seule qui disoie
C'onques vers ma dame n'avoie
Traïson feite ne pansee.
Sire, por Deu, com esfreee[a]
Tot maintenant, sanz consoil prendre,
Dis je m'an feroie desfandre
D'un chevalier ancontre trois.
Onques ne fu cil si cortois
Que il le deignast refuser,
Ne ressortir ne reüser
Ne m'an poi, por rien qu'avenist.
Ensi a parole me prist ;
Si me covint d'un chevalier
Encontre trois gage a baillier
Et par respit de quarante[b] jorz.
Puis ai esté an maintes corz :
A la cort le roi Artus fui[c],
N'i trovai consoil en nelui
Ne n'i trovai qui me deïst
De vos chose qui me seïst,
Car il n'en savoient noveles.
- Et messire Gauvains, chaeles,
Li frans, li dolz, ou ert il donques ?
A s'aïe ne failli onques
Dameisele desconseilliee.
- Cil me feïst joiant et liee,
Se je a cort trové l'eüsse ;
Ja requerre ne li seüsse
Riens nule qui me fust vehee ;
Mes la reïne en a menee
Uns chevaliers, ce me dit an,
Don li rois fist que fors del san,

laisser partir Gauvain à sa poursuite. Et Keu, je crois, lui fit escorte jusqu'au chevalier ravisseur. Monseigneur Gauvain a vraiment assumé une lourde tâche en partant la chercher[1]. Il ne se reposera jamais avant de l'avoir retrouvée. Je vous ai raconté ma véritable histoire. Demain, je serai vouée à une mort affreuse. Je serai brûlée vive sans espoir de sursis à cause de vos erreurs et du mépris que vous suscitez autour de vous.
— À Dieu ne plaise ! On ne vous fera pas de mal à cause de moi ! Vous ne mourrez pas ! Je m'en porte garant ! Demain, vous pourrez m'attendre. Je serai prêt à vous défendre, de toutes mes forces, pour vous délivrer, car c'est mon devoir. Mais ne révélez mon identité à personne ! Quelle que soit l'issue du combat, évitez surtout que l'on me reconnaisse !
— Seigneur, je vous le jure ! Même sous la contrainte, je ne révélerai pas votre nom. Je souffrirai plutôt la mort puisque vous le souhaitez, mais je vous supplie de ne pas revenir pour moi. Je ne veux pas vous voir livrer un combat aussi atroce. Je vous rends grâce d'avoir accepté ce défi mais vous en êtes totalement quitte. Je préfère être la seule à mourir plutôt que de voir les gens se réjouir de votre mort. Ma mort suivra la vôtre quand ils vous auront tué. Aussi est-il préférable que vous restiez en vie plutôt que nous ne soyons tués tous les deux. — Que de paroles malheureuses,

Quant aprés li l'en envoia.
Et Kex, ce cuit, la convoia
Jusqu'au chevalier qui l'en mainne;
S'an est or entrez an grant painne
Messire Gauvains qui la quiert.
Ja mes nul jor a sejor n'iert
Jusque tant qu'il l'avra trovee.
Tote la verité provee
Vos ai de m'aventure dite.
Demain morrai de mort despite,
Si serai arse sanz respit
Por mal de vos et por despit. »
Et il respont : « Ja Deu ne place
Que l'en por moi nul mal vos face ;
Ja, que je puise, n'i morroiz !
Demain atendre me porroiz
Apareillié lonc ma puissance
De metre an vostre delivrance
Mon cors, si con je le doi feire.
Mes de conter ne de retreire
As genz qui je sui ne vos chaille !
Que qu'aveigne de la bataille
Gardez que l'en ne m'i conoisse !
- Sire, certes, por nule angoisse
Vostre non ne descoverroie.
La mort einçois an soferroie,
Des que vos le volez ensi ;
Et neporquant ice vos pri
Que ja por moi n'i reveigniez.
Ne vuel pas que vos anpreigniez
Bataille si tres felonesse.
Vostre merci de la promesse
Que volantiers la feroiez,
Mes trestoz quites an soiez,
Que mialz est que je seule muire
Que je les veïsse deduire
De vostre mort ; et de la moie
Ja por ce n'en eschaperoie,
Quant il vos avroient ocis.
S'est mialz que vos remaingniez vis
Que nos i fussiens mort andui.
- Mout avez or dit grant enui,

ma belle amie ! fait-il. Mais peut-être ne voulez-vous pas être sauvée de la mort, ou alors vous méprisez l'aide que je peux vous apporter. Je ne chercherai donc plus à vous persuader. Vous avez déjà tant fait pour moi qu'il m'est impossible de vous manquer quand vous avez besoin de mon aide. Je comprends votre peur mais, s'il plaît à Dieu, vos accusateurs seront tous les trois couverts de honte !

« Voilà, c'est tout ! Je pars chercher un gîte n'importe où dans ce bois car je ne connais aucun logis dans les environs. — Seigneur, que Dieu vous donne un bon gîte et une bonne nuit et qu'il vous garde de toute déconvenue ! C'est du moins mon souhait. »

Monseigneur Yvain s'en va, toujours suivi par son lion. Après un bout de chemin, ils arrivent près d'un château fort ceint de murs épais, puissants et hauts. Ce château, qui appartenait à un baron, ne craignait ni les mangonneaux ni les perrières, car ses fortifications avaient été renforcées. Tout l'espace extérieur en contrebas des murailles avait été rasé, si bien qu'il n'y avait plus ni cabane ni maison. Vous apprendrez pourquoi au moment opportun. Monseigneur Yvain se dirige vers la forteresse par la voie la plus directe et sept valets se pressent aussitôt. Après avoir abaissé le pont-levis, ils se dirigent vers lui mais quand ils voient venir le lion, ils prennent peur et demandent au chevalier de bien vouloir laisser l'animal

Fet messire Yvains, bele amie,
Espoir ou vos ne volez mie
Estre delivre de la mort,
Ou vos despisiez le confort
Que je vos faz de vos eidier.
N'an quier or plus a vos pleidier
Que vos avez tant fet por moi,
Certes, que faillir ne vos doi
A nul besoing que vos aiez.
Bien sai que mout vos esmaiez,
Mes, se Deu plest an cui je croi,
Il an seront honi tuit troi.
« Or n'i a plus, que je m'an vois,
Ou que soit, logier an ce bois,
Que d'ostel pres ne sai ge point.
- Sire, fet ele, Dex vos doint
Et boen ostel et boene nuit
Et de chose qui vos enuit,
Si con je le desir, vos gart. »
Messire Yvains a tant s'an part,
Et li lyons toz jorz aprés.
S'ont tant alé qu'il vindrent pres
D'un fort recet a un baron
Qui clos estoit tot anviron
De mur espés et fort et haut.
Li chastiax ne cremoit assaut
De mangonel ne de perriere,
Qu'il estoit forz a grant meniere ;
Mes fors des murs estoit si rese[a]
La place, qu'il n'i ot remese
An estant borde ne meison.
Assez en orroiz la reison
Une autre foiz, quant leus sera.
La plus droite voie s'en va
Messire Yvains vers le recet ;
Et vaslet saillent jusqu'a set
Qui li ont un pont avalé ;
Si li sont a l'encontre alé,
Mes del lyon, que venir voient
Avoec lui, duremant s'esfroient,
Si li dïent que, s'il li plest,
Son lyon a la porte lest

près de la porte afin qu'il ne les blesse ni ne les tue. « Inutile d'espérer une chose pareille ! Jamais je n'entrerai sans lui ! On nous hébergera tous les deux ou bien je resterai dehors, car je l'aime comme moi-même. Toutefois, vous n'avez rien à craindre car je le surveillerai si bien que vous serez protégés de lui. — C'est heureux ! » répondent-ils.

Ils entrent alors au château et rencontrent des chevaliers, des dames et des demoiselles qui s'avancent vers eux. Ils saluent le chevalier, l'aident à descendre de sa monture et à ôter ses armes. « Soyez le bienvenu parmi nous, cher seigneur ! Que Dieu vous permette de séjourner ici jusqu'à ce qu'il vous soit donné de repartir couvert de gloire et comblé de joie ! » Du plus haut personnage au plus humble, ils prennent à cœur de lui manifester leur joie. Ils le conduisent gaiement vers son logis. Après qu'ils lui ont fait fête, cependant, une douleur lancinante efface leur joie. Ils se mettent à pousser des cris, à plusieurs reprises, ils pleurent et se griffent le visage. Pendant un bon moment, tantôt ils manifestent leur joie, tantôt ils éclatent en sanglots. Ils se réjouissent en l'honneur de leur hôte sans en avoir vraiment envie, parce qu'ils attendent une aventure angoissante qui doit leur arriver le lendemain. Ils sont absolument certains que cet événement se produira avant midi. Monseigneur Yvain s'étonne de les voir manifester alternativement de la joie et de la douleur. Il fait part de sa surprise au maître de céans :

Qu'il ne les afost et ocie ;
Et il respont : « N'en parlez mie,
Que ja n'i enterrai sanz lui !
Ou nos avrons l'ostel andui,
Ou je me remanrai ça fors
Qu'autretant l'aim come mon cors.
Et neporquant, n'en dotez rien,
Que je le garderai si bien
Qu'estre porroiz tot asseür. »
Cil responent : « A boen eür ! »
A tant sont el chastel antré
Et vont tant qu'il ont ancontré
Chevaliers et dames venanz[a],
Et dameiseles avenanz
Qui le salüent, et descendent,
Et a lui desarmer entandent ;
Si li dïent : « Bien soiez vos,
Biax sire, venuz antre nos !
Et Dex vos i doint sejorner
Tant que vos an puisiez torner
A grant joie et a grant enor ! »
Des le plus haut jusqu'au menor[b]
Li font joie et formant s'an painnent ;
A grant joie a l'ostel l'en mainnent.
Et quant[c] grant joie li ont feite,
Une dolors qui les desheite
Lor refet la joie oblïer ;
Si recomancent a crïer,
Et plorent, et si s'esgratinent.
Ensi mout longuemant ne finent
De joie feire et de plorer :
Joie por lor oste enorer
Font[d] sanz ce que talant n'en[e] aient,
Car d'une aventure s'esmaient
Qu'il atendent a l'andemain ;
S'an sont tuit seür et certain
Qu'il l'avront, einz que midis soit.
Messire Yvains s'esbaïssoit
De ce que si sovant chanjoient,
Que duel et joie demenoient.
S'an mist le seignor a reison
Del chastel et de la meison :

« Pour Dieu, fait-il, cher seigneur, pourriez-vous me dire pourquoi vous me manifestez d'abord honneur et joie et pourquoi, ensuite, vous pleurez ? — Je vous le dirai puisque tel est votre bon plaisir, mais vous devriez plutôt souhaiter qu'on vous le cache et qu'on se taise là-dessus. Je ne vous révélerai jamais de mon propre chef une nouvelle susceptible de vous affliger. Laissez-nous à notre douleur et ne prenez pas cela à cœur ! — Je ne peux nullement vous voir dans cette douleur sans y prendre part moi-même. Je désire tout savoir au contraire, même si cela doit me causer de la peine. — Je vais donc tout vous révéler. Un géant m'a gravement lésé. Il voulait que je lui donne ma fille qui surpasse en beauté toutes les jeunes filles du monde. Cet abominable géant — que Dieu le confonde ! — s'appelle Harpin de la Montagne[1]. Chaque jour qui passe, il me prend tout ce qui lui tombe entre les mains. Nul ne peut se plaindre de lui ni se désespérer et se lamenter autant que moi. Je devrais devenir fou de douleur, chevalier, car j'avais six fils, tous chevaliers, les plus beaux du monde. Le géant me les a pris tous les six[2]. Sous mes yeux, il en a tué deux et demain il massacrera les quatre autres si je ne trouve pas quelqu'un qui soit capable de l'affronter afin de libérer mes fils ou si je ne lui livre pas ma fille. Quand elle sera à lui, il la remettra au plus détestable et au plus répugnant de ses valets pour qu'il puisse prendre son plaisir avec elle[3],

« Por Deu, fet il, biax dolz chiers sire,
Ice pleiroit vos il a dire
Por coi m'avez tant enoré
Et tant fet joie, et puis ploré ?
- Oïl, s'il vos vient a pleisir ;
Mes le celer et le teisir
Devrïez vos asez voloir ;
Chose qui vos face doloir
Ne vos dirai je ja, mon vuel ;
Lessiez nos feire nostre duel
Si n'an metez ja rien a cuer.
- Ce ne porroit estre a nul fuer
Que je duel feire vos veïsse
Ne rien a mon cuer n'an meïsse;
Einz le desir mout a savoir
Quelque duel que j'en doie avoir.
- Donc, fet il, le vos dirai gié.
Mout m'a uns jaianz domagié
Qui voloit que je li donasse
Ma fille, qui de biauté passe
Totes les puceles del monde.
Li fel jaianz, cui Dex confonde,
A non Harpins de la Montaingne ;
Ja n'iert jorz que del mien ne praigne
Tot ce que il an puet ateindre.
Mialz de moi ne se doit nus plaindre,
Ne duel feire, ne duel mener ;
De duel devroie forsener
Que sis filz chevaliers avoie,
Plus biax el monde ne savoie ;
Ses a toz sis li jaianz pris ;
Veant moi en a deus ocis
Et demain ocirra les quatre,
Se je ne truis qui s'ost conbatre[a]
A lui, por mes filz delivrer,
Ou se ge ne li voel livrer
Ma fille ; et quant il l'avra
As plus vix garçons qu'il savra
En sa meison, et as plus orz,
La liverra por lor deporz,

car il ne la trouve pas assez bien pour lui. Voilà le tourment qui nous attend demain, si Dieu ne nous vient en aide. Nos pleurs ne doivent pas vous étonner, cher seigneur. Cependant, en votre honneur nous souhaitons exprimer notre joie autant qu'il est possible. Car il est fou celui qui attire chez lui un homme de bien et qui ne lui fait pas honneur. Or, vous avez l'air d'un homme de bien. Je vous ai tout dit à présent sur notre grande détresse. Dans le château et dans la forteresse, le géant ne nous a laissé que ce qui se trouve ici. Vous l'avez certainement remarqué si vous avez été attentif ce soir. Il n'a pas laissé subsister la moindre petite planche. À part ces murs restés intacts, il a intégralement rasé le bourg et, après avoir pillé ce qui l'intéressait, il a mis le feu au reste. Il s'est férocement amusé à mes dépens. »

Monseigneur Yvain écouta son récit de bout en bout. Il lui donna ensuite son sentiment : « Seigneur, votre affliction m'émeut et m'attriste mais une chose me surprend fort : pourquoi n'avez-vous pas consulté la cour du bon roi Arthur ? Un individu, fût-il d'une puissance redoutable, ne peut manquer d'y trouver d'éventuels adversaires capables de rivaliser en bravoure avec lui. » Le noble seigneur lui révèle alors qu'il aurait pu obtenir une aide efficace de monseigneur Gauvain s'il avait su où le trouver : « Il ne me l'aurait pas refusée ;

Qu'il ne la deigneroit mes prandre.
A demain puis ce duel atendre,
Se Damedex ne m'an consoille.
Et por ce n'est mie mervoille,
Biax sire chiers, se nos plorons ;
Mes por vos tant con nos poons
Nos resforçons a la foiee
De feire contenance liee ;
Que fos est qui prodome atret
Entor lui, s'enor ne li fet,
Et vos me resanblez prodome ;
Or vos en ai dite la some,
Sire, de nostre grant destrece,
N'en chastel ne an forterece,
Ne nos a lessié li jaianz
Fors tant com il en a ceanz ;
Vos meïsmes bien le veïstes
S'enuit garde vos an preïstes,
Qu'il n'a lessié vaillant un es
Fors de ces murs qui sont remés ;
Ainz a trestot le borc plené ;
Quant ce qu'il vost en ot mené,
Si mist el remenant le feu ;
Einsi m'a feit meint felon geu. »
Messire Yvains tot escouta
Quanque ses ostes li conta,
Et quant trestot escouté ot,
Si li redist ce que lui plot :
« Sire, fet il, de vostre enui
Mout iriez et mout dolanz sui,
Mes d'une chose me mervoil
Se vos n'en avez quis consoil
A la cort le boen roi Artu.
Nus hom n'est de si grant vertu
Qu'a sa cort ne poïst trover
Tex qui voldroient esprover
Lor vertu ancontre la soe. »
Et lors li descuevre et desnoe
Li riches hom, que il eüst
Boene aïe, se il seüst
Ou trover monseignor Gauvain.
« Cil ne l'anpreïst pas en vain

ma femme eſt sa sœur germaine[1] mais un chevalier étranger a enlevé l'épouse du roi qu'il eſt venu réclamer à la cour. Néanmoins, il n'aurait jamais pu l'emmener, malgré tous ses efforts, si Keu n'avait pas ſtupidement demandé au roi de lui confier la reine et de la placer sous sa garde. Le roi a été bien sot et la reine bien niaise de s'en remettre à lui. Mais c'eſt moi qui subis les conséquences les plus fâcheuses et les plus désaſtreuses de cette affaire, car le preux monseigneur Gauvain n'aurait pas manqué de voler au secours de sa nièce et de ses neveux s'il avait appris leur situation. Mais il n'en sait rien et cela m'afflige au point de faire éclater mon cœur. Gauvain eſt parti à la poursuite du ravisseur. Que Dieu accable de tourments atroces le malfrat qui a enlevé la reine ! » À ces mots, monseigneur Yvain n'en finit plus de soupirer. Saisi de pitié, il dit : « Très cher seigneur, je me lancerais volontiers dans cette aventure périlleuse si le géant et vos fils arrivaient demain à une heure qui m'évite d'être en retard à mon rendez-vous. Demain à midi, je dois me trouver ailleurs, je l'ai promis. — Cher seigneur, merci mille fois pour cette décision ! » Et tous les gens du château de le remercier en chœur.

Alors sortit d'une chambre une jeune fille gracieuse, aux manières élégantes et aimables. Elle s'avançait humblement

Que ma fame eſt sa suer germainne ;
Mes la fame le roi en mainne
Uns chevaliers d'eſtrange terre
Qui a la cort l'ala requerre.
Neporquant ja ne l'en eüſt
Menee, por rien qu'il peüſt,
Ne fuſt Kex qui anbricona
Le roi, tant que il li bailla
La reïne, et miſt en sa garde.
Cil fu fos et cele musarde
Qui an son conduit se fia,
Et je resui cil qui i a [perte,
Trop grant domage et trop grant
Que ce eſt chose tote certe
Que messire Gauvains li preuz
Por sa niece et por ses neveuz
Fuſt ça venuz grant aleüre
Se il seüſt ceſte aventure ;
Mes il nel set, don tant me grieve
Que par po li cuers ne me crieve ;
Einz eſt alez aprés celui,
Cui Damedex doint grant enui,
Quant menee en a la reïne. »
Messire Yvains onques ne fine
De sopirer quant ce antant ;
De la pitié que il l'en prant
Li respont : « Biax dolz sire chiers,
Je m'an metroie volentiers
En l'aventure et el peril,
Se li jaianz et voſtre fil
Venoient demain a tele ore
Que n'i face trop grant demore,
Que je serai aillors que ci
Demain a ore de midi,
Si con je l'ai acreanté.
- Biax sire, de la volanté
Vos merci ge, fet li prodom,
Cent mile foiz en un randon. »
Et totes les genz de l'oſtel
Li redisoient autretel.
A tant vint d'une chanbre fors
La pucele gente de cors
Et de façon bele et pleisanz.
Mout vint sinple et mue et teisanz

et silencieusement, en proie à une insondable douleur. Elle avait la tête inclinée vers le sol. Sa mère se tenait à ses côtés. Le seigneur du château les avait fait venir pour leur présenter leur invité. Le visage sous leur manteau, elles dissimulaient leurs larmes. Le maître de céans leur ordonna de découvrir leur visage et de relever la tête. « Je ne veux nullement vous affliger en vous demandant cela ! Dieu et la Providence nous ont procuré un noble et généreux appui en la personne de ce chevalier qui m'a promis de combattre le géant. N'hésitez donc pas ! Jetez-vous à ses pieds ! — Que Dieu ne me permette pas de voir une chose pareille, s'écria aussitôt monseigneur Yvain. Il ne serait vraiment pas décent que la sœur ou la nièce de monseigneur Gauvain vienne se jeter à mes pieds. Que Dieu dissipe en moi l'orgueil d'accepter un geste pareil ! Oui, vraiment, jamais je ne pourrais oublier la honte qu'il me causerait. Au contraire, je leur saurais gré de reprendre espoir jusqu'à demain, afin qu'elles voient si Dieu voudra les assister. Il ne convient plus désormais de m'implorer. Pourvu que le géant arrive bientôt ! Je ne voudrais pas manquer à ma promesse d'être présent ailleurs, demain à midi, à la plus grande affaire dont je puisse m'occuper. » Il ne voulait pas s'engager formellement. Il craignait que le géant n'arrive à une heure qui ne lui permettrait pas

C'onques ses diax ne prenoit fin,
Vers terre tint le chief anclin ;
Et sa mere revint decoste
Que mostrer lor voloit lor oste
Li sires, qui les ot mandees ;
En lor mantiax anvelopees
Vindrent, por lor lermes covrir ;
Et il lor comande a ovrir
Les mantiax, et les chiés lever
Et dit : « Ne vos doit pas grever
Ce que je vos comant a feire,
C'un franc home mout deboneire
Nos a Dex et boene aventure
Ceanz doné, qui m'aseüre
Qu'il se conbatra au jaiant.
Or n'en alez plus delaiant
Qu'au pié ne l'en ailliez cheoir.
- Ce ne me lest ja Dex veoir !
Fet messire Yvains maintenant,
Voir ne seroit mie avenant
Que au pié me venist la suer
Monseignor Gauvain a nul fuer,
Ne sa niece. Dex m'an desfande
C'orguiauz en moi tant ne s'estande
Que a mon pié venir les les !
Voir, ja n'oblïeroie mes
La honte que je en avroie.
Mes de ce boen gré lor savroie
Se eles se reconfortoient
Jusqu'a demain, que eles voient
Se Dex les voldra conseillier.
Moi ne covient il plus proier
Mes que li jaianz si tost veingne
Qu'aillors mantir ne me coveingne,
Que por rien je ne lesseroie
Que demain a midi ne soie
Au plus grant afeire por voir
Que je onques poïsse avoir. »
Ensi ne les volt pas del tot
Aseürer, car an redot
Est que li jaianz ne venist
A tele ore que il poïst

d'honorer son rendez-vous auprès de la jeune prisonnière dans la chapelle. Pourtant, à force de leur promettre son aide, il fit renaître leur espoir. Tous et toutes le remerciaient, confortés par l'espérance qu'il leur donnait et par sa perfection chevaleresque dont témoignait la compagnie du lion couché près de lui comme un agneau. L'espérance qu'ils plaçaient en lui les réconfortait et les réjouissait ; ils cessèrent de manifester leur chagrin. Le moment venu, ils l'emmenèrent dans une chambre bien éclairée. La demoiselle et sa mère veillaient sur son coucher parce qu'elles l'estimaient déjà beaucoup, mais elles l'auraient estimé mille fois plus si elles avaient pu soupçonner sa courtoisie et sa grande bravoure. Le chevalier et son lion couchèrent et se reposèrent dans cette chambre. Personne d'autre n'osa dormir près d'eux. Ils ne purent sortir de la pièce avant le lendemain matin, tant la porte était bien fermée. Lorsqu'on ouvrit la chambre, Yvain se leva, assista à la messe et attendit l'heure de prime pour respecter sa promesse. Alors, devant tout le monde, il s'adressa au maître de céans et lui dit : « Seigneur, je n'ai plus de temps à perdre. Je dois m'en aller. Sans vouloir vous ennuyer, il ne m'est plus possible de rester davantage à vos côtés. Sachez que je serais volontiers et généreusement resté avec vous pour les neveux

Venir a tens a la pucele
Qui ert anclose an la chapele.
Et neporquant tant lor promet
Qu'an boene esperance les met ;
Et tuit et totes l'en mercïent,
Qu'an s'esperance mout se fïent
Et mout pansent qu'il soit preudon
Por la conpaingnie au lyon
Qui ausi dolcemant se gist
Lez lui com uns aigniax feïst.
Por l'esperance qu'an lui ont
Se confortent et joie font,
N'onques puis duel ne demenerent.
Qant ore fu, si l'en menerent
Colchier en une chanbre clere,
Et la dameisele et sa mere
Furent andeus a son colchier,
Qu'eles l'avoient ja mout chier
Et cent mile tanz plus l'eüssent
Se la corteisie seüssent
Et la grant proesce de lui.
Il et li lyons anbedui
Jurent leanz et reposerent,
Qu'autres genz gesir n'i oserent,
Einz lor fermerent si bien l'uis
Que il n'en porent issir puis
Jusqu'au demain a l'enjornee.
Quant la chanbre fu desfermee,
Si se leva et oï messe
Et atendi, por la promesse
Qu'il lor ot feite, jusqu'a prime.
Le seignor del chastel meïsme
Apele oiant toz, si li dit :
« Sire, je n'ai plus de respit,
Einz m'an irai, si ne vos poist,
Que plus demorer ne me loist ;
Et sachiez bien certainnemant
Que volentiers et boenemant;
Se trop n'eüsse grant besoing
Et mes afeires ne fust loing,
Demorasse encor une piece
Por les neveuz et por la niece

et la nièce de monseigneur Gauvain que j'aime beaucoup, mais partir eſt pour moi une nécessité et mes affaires pressent. » La peur fait palpiter le cœur de la jeune fille ainsi que celui du seigneur et de sa dame. Ils craignent tant de le voir partir qu'ils s'efforcent encore de l'implorer en se proſternant à ses pieds, mais Yvain ne se laisse pas faire car cela ne lui plaît nullement. Avec l'espoir de différer son départ, le seigneur veut encore lui faire cadeau d'une terre ou d'un autre bien, si toutefois Yvain l'agrée. « Que Dieu me garde d'accepter quoi que ce soit de vous ! » répond le chevalier. La jeune fille apeurée se met à pleurer abondamment et l'implore de reſter. Dans sa détresse et son angoisse, au nom de la Reine glorieuse des cieux et des anges, au nom de Dieu le Père, elle le prie de ne pas s'en aller mais d'attendre encore un peu. Elle parle aussi pour son oncle qu'il connaît, selon ses dires, et qu'il eſtime beaucoup. Une grande pitié saisit le chevalier lorsqu'il entend invoquer l'homme qu'il aimait le plus ainsi que la Reine des cieux et Dieu lui-même, le miel et la douceur de la miséricorde. Il pousse un soupir d'angoisse. Pour tout le royaume de Tarse[1], il ne voudrait pas voir brûlée vive celle auprès de qui il s'était engagé. Sa vie serait écourtée ou alors il perdrait l'esprit, s'il ne pouvait pas la rejoindre à temps. La grande noblesse de son ami monseigneur Gauvain eſt pour lui un autre sujet d'inquiétude.

Monseignor Gauvain que j'aim mout. »
Treſtoz li cuers el vantre bolt
A la pucele, de peor,
A la dame et au vavasor[a] ;
Tel peor ont qu'il ne s'en aut
Que il li voſtrent, de si haut
Com il furent, au pié venir ;
Mes il ne lo vout pas sofrir
Que lui ne fuſt ne bel ne buen.
Lors li ofre a doner del suen
Li sires, s'il an vialt avoir,
Ou soit de terre ou d'autre avoir,
Mes que ancor un po atende.
Et il respont : « Dex me desfande
Que je ja rien nule n'en aie ! »
Et la pucele qui s'esmaie
Comance mout fort a plorer,
Si li prie de demorer.
Come deſtroite et angoisseuse
Por la reïne glorïeuse
Del ciel et des anges li prie,
Et por Deu, qu'il ne s'an aut mie,
Einz atende encore un petit,
Et por son oncle, que il dit
Qu'il le conuiſt et loe et prise.
Si l'an eſt mout grant pitiez prise
Qant il ot qu'ele se reclainme
De par l'ome que il plus[b] ainme
Et par la reïne des ciax,
De par Deu qui eſt li miax[c]
Et la dolçors de pïeté.
D'angoisse a un sopir gité
Que por le rëaume de Tarse[d]
Ne voldroit que cele fuſt arse
Que il avoit aseüree ;
Sa vie avroit corte duree
Ou il iſtroit toz vis del sens
S'il n'i pooit venir a tens ;
Et d'autre part, autre deſtrece
Le retient, la granz gentillece
Monseignor Gauvain son ami,
Que par po ne li part par mi

Ne pas pouvoir reſter pourrait lui briser le cœur. Aussi, il ne part pas. Il s'attarde tant que le géant arrive bientôt, amenant avec lui les chevaliers prisonniers. Autour de son cou eſt suspendu un énorme pieu carré, au bout pointu, avec lequel il frappe les chevaliers. Ceux-ci portent des vêtements qui ne valent pas un clou, des chemises sales et souillées. Pieds et poings liés, ils montent quatre canassons boiteux, chétifs, faibles et ensellés. Ils chevauchent le long du bois. Un nain traître comme un crapaud bouffi avait noué les chevaux queue à queue[1] et suivait de près les quatre jeunes gens. Il ne cessait de les flageller avec un fouet à six nœuds et croyait se comporter noblement[2] ; il les battait jusqu'au sang. Voilà comment les captifs étaient conduits et avilis entre le géant et le nain. Le géant s'arrêta devant la porte, au milieu d'un terre-plein, et lança son défi au châtelain. Il menaçait de massacrer ses fils s'il ne lui remettait pas sa fille : il voulait la livrer à sa valetaille pour la proſtituer car il ne l'aimait vraiment pas assez pour daigner s'avilir avec elle. Elle aura un millier de valets pour lui tenir une intime compagnie, des valets pouilleux, nus comme des ribauds et des torche-pots qui lui paieront tous leur écot[3]. Le seigneur devient presque fou de rage en entendant celui qui veut proſtituer sa fille ou qui, sans cela,

Li cuers, quant demorer ne puet.
Neporquant ancor ne se muet,
Einçois[a] demore et si atant
Tant que li jaianz vient batant
Qui les chevaliers amenoit ;
Et un pel a son col tenoit,
Grant et quarré, agu devant,
Dom il les batoit[b] mout sovant ;
Et il n'avoient pas veſtu
De robe vaillant un feſtu,
Fors chemises sales et ordes ;
S'avoient bien lïez de cordes
Les piez et les mains, si seoient
Sor quatre roncins qui clochoient,
Meigres et foibles et redois.
Chevalchant vindrent lez le bois ;
Uns nains, fel come boz anflez,
Les ot coe a coe nöez,
Ses aloit coſtoiant toz quatre,
Onques ne les fina de batre
D'unes corgiees a sis neuz
Don mout cuidoit feire que preuz ;
Les batoit si que tuit seinnoient ;
Ensi vilmant les amenoient
Entre le jaiant et le nain.
Devant la porte, enmi un plain,
S'areſte li jaianz, et crie
Au preudome que il desfie
Ses filz de mort, s'il ne li baille
Sa fille ; et a sa garçonaille[c]
La liverra a jaelise,
Car il ne l'ainme tant ne prise
Qu'an li se daingnaſt avillier ;
De garçons avra un millier
Avoec lui sovant et menu,
Qui seront poeilleus et nu
Si con ribaut et torchepot,
Que tuit i metront lor escot.
Par po que li preudon n'enrage
Qui ot celui qui a putage
Dit que sa fille liverra[d],
Ou orandroit, si quel verra,

massacrera devant lui ses quatre fils. Sa détresse sans pareille lui fait alors préférer la mort à la vie. Il se traite à plusieurs reprises de pauvre malheureux ; il pleure beaucoup et soupire. Monseigneur Yvain lui dit alors avec toute la générosité et la douceur qu'on lui connaît : « Seigneur, ce géant qui fanfaronne là-dehors est un monstre de cruauté et de traîtrise. Que Dieu ne lui accorde jamais d'avoir votre fille à sa merci ! Il n'a que mépris et dédain pour elle. Ce serait un grand malheur qu'une si belle créature, une jeune fille de si haute naissance, fût abandonnée à des valets.

« Vite ! Mes armes et mon cheval ! Faites baisser le pont-levis et laissez-moi sortir. Il faudra que l'un de nous deux y passe, moi ou lui, je ne sais pas ! Si seulement je pouvais humilier le félon, le cruel qui vous persécute chez vous pour le contraindre à libérer vos fils, à venir ici réparer les outrages qu'il vous a faits ! Alors je pourrais vous dire adieu et vaquer à mon affaire ! » Ils vont lui chercher son cheval et lui apportent toutes ses armes. Ils s'empressent de le servir au mieux et l'équipent en un rien de temps. Pour l'armer, ils mettent vraiment très peu de temps, le moins possible. Après avoir bien muni le chevalier de ses armes, il ne leur reste qu'à baisser le pont-levis et à laisser sortir Yvain. On baisse le pont ; Yvain part mais, pour rien au monde, le lion n'aurait renoncé à le suivre.

Seront ocis si quatre fil ;
S'a tel destrece come cil
Qui mialz s'ameroit morz que vis.
Mout se clainme dolanz cheitis,
Et plore formant, et sopire ;
Et lors li ancomance a dire
Messire Yvains, con frans et dolz :
« Sire, mout est fel et estolz
Cil jaianz, qui la fors s'orguelle ;
Mes ja Dex ce sofrir ne vuelle
Qu'il ait pooir de vostre fille !
Mout la despist et mout l'aville ;
Trop seroit granz mesaventure
Se si tres bele criature
Et de si haut parage nee
Ert a garçons abandonee.
« Ça, mes armes et mon cheval !
Et feites le pont treire aval,
Si m'an lessiez oltre passer.
De nos deus covenra lasser
Ou moi ou lui, ne sai le quel.
Se je le felon, le cruel,
Qui ci vos[a] vet contraliant,
Pooie feire humeliant
Tant que voz filz vos randist quites,
Et les hontes qu'il vos a dites
Vos venist ceanz amander,
Puis vos voldroie comander
A Deu, s'iroie a mon afeire. »
Lors li vont son cheval fors treire
Et totes ses armes li baillent ;
De lui bien servir se travaillent
Et bien et tost l'ont atorné ;
A lui armer n'ont sejorné
S'a tot le moins non que il porent.
Quant bien et bel atorné l'orent,
Si n'i ot que del avaler
Le pont, et del lessier aler.
En li avale, et il s'an ist,
Mes aprés lui ne remassist
Li lyons an nule meniere.
Et cil qui sont remés arriere

Les habitants du château le recommandent au Sauveur. Ils craignent en effet que le maudit géant, le diable en personne[1], qui avait déjà tué plus d'un bon chevalier devant eux sur cette place, lui fasse subir le même sort. Ils implorent Dieu de protéger le chevalier de la mort afin qu'il revienne sain et sauf du combat et qu'il tue le géant. Chacun à sa manière prie Dieu avec ferveur. Animé d'une cruelle audace, le géant s'approche d'Yvain et le menace en ces termes : « Par mes yeux, celui qui t'a envoyé ici ne te voulait pas beaucoup de bien ! Vraiment, il ne pouvait pas inventer de meilleur moyen pour se débarrasser de toi ! Il a trouvé la vengeance idéale pour tout le mal que tu lui as causé ! — Tu parles pour ne rien dire, fait Yvain, nullement impressionné. Que le meilleur gagne ! Tes propos stupides me fatiguent ! » Monseigneur Yvain, à qui il tardait de s'en aller, fonce sur le géant. Il le frappe en pleine poitrine sur la peau d'ours qui lui sert d'armure[2] et le géant, de son côté, se rue sur lui avec son pieu. Monseigneur Yvain le frappe si violemment qu'il lui transperce sa peau d'ours. Il trempe ensuite le fer de sa lance dans le sang du géant comme dans de la sauce mais le géant le frappe si fort avec son pieu qu'il le fait ployer. Monseigneur Yvain dégaine son épée avec laquelle il sait donner de grands coups. Il trouve le géant à découvert, car celui-ci se fiait tellement à sa force qu'il ne portait jamais d'armure.

Le comandent au Salveor,
Car de lui ont mout grant peor
Que li maufez, li anemis,
Qui avoit maint prodome ocis
Veant lor ialz, enmi la place,
Autretel de lui ne reface.
Se prïent Deu qu'il le desfande
De mort, et vif et sain lor rande,
Et le jaiant li doint ocirre.
Si come chascuns le desirre
An prie Deu mout dolcemant ;
Et cil par son fier hardemant
Vint vers lui, si le menaça,
Et dit : « Cil qui t'anvea ça
Ne t'amoit mie, par mes ialz !
Certes, il ne se poïst mialz
De toi vangier, en nule guise ;
Mout a bien sa vengence prise
De quanque tu li as forfet.
- De neant es antrez an plet,
Fet cil qui nel dote de rien ;
Or fai ton mialz et je le mien
Que parole oiseuse me lasse. »
Tantost messire Yvains li passe,
Cui tarde qu'il s'an soit partiz ;
Ferir le va enmi le piz
Qu'il ot armé d'une pel d'ors ;
Et li jaianz li vint[a] le cors
De l'autre part a tot son pel.
Enmi le piz li dona tel
Messire Yvains, que la piax fausse :
El sanc del cors, an leu de sausse,
Le fer de la lance li moille ;
Et li jaianz del pel le roille
Si fort, que tot ploier le fet.
Messire Yvains l'espee tret
Dom il savoit ferir granz cos.
Le jaiant a trové desclos,
Qui an sa force se fioit,
Tant que armer ne se voloit ;

Donnant la charge avec son épée, Yvain le frappe du tranchant et non du plat de son arme. Il lui taille alors un morceau de la joue aussi grand qu'une pièce de viande à griller et l'autre riposte par un coup qui fait ployer Yvain sur le col du destrier.

À ce coup, le lion dresse la tête et se prépare à porter secours à son maître. Il bondit furieusement et s'agrippe énergiquement au géant ; il lui déchire sa pelisse comme il fendrait une écorce et lui arrache un bon morceau de la hanche. Il lui tranche les nerfs et les muscles. Le géant parvient à se dégager mais crie et hurle comme un taureau, car le lion l'a grièvement blessé. Il lève son pieu à deux mains et croit frapper l'animal mais il rate son coup, parce que le lion a sauté de côté. C'est un coup pour rien qui s'abat près de monseigneur Yvain mais qui ne l'atteint pas plus que le lion. Monseigneur Yvain ajuste ses coups et par deux fois atteint le géant dans sa chair. Avant même que le géant ait pu se voir, il lui détache l'épaule du buste avec le tranchant de l'épée. La deuxième fois, il lui plonge la lame de son épée sous le sein et lui transperce le foie. Le géant tombe ; la mort le presse. Le fracas qu'il fait en tombant surpasse celui d'un chêne qu'on abat. Les habitants du château, derrière les créneaux, veulent tous voir le coup de grâce. C'est à celui qui arrivera le premier car ils accourent tous à la curée comme le chien

Et cil qui tint l'espee treite
Li a une envaïe feite ;
Del tranchant, non mie del plat,
Le fiert si que il li abat
De la joe une charbonee,
Et cil[a] l'en ra une donee
Tel que tot le fet anbrunchier
Jusque sor le col del destrier.
A ce cop, li lyons se creste,
De son seignor eidier s'apreste,
Et saut par ire et par grant force
S'aert et fant com une escorce
Sor le jaiant la pel velue,
Si que desoz li a tolue
Une grant piece de la hanche ;
Les ners et les braons li tranche.
Et li jaianz li est estors,
Si bret et crie come tors,
Que mout l'a li lyons grevé.
Le pel a a deus mains levé
Et cuide ferir, mes il faut,
Car li lyons en travers saut,
Si pert son cop et chiet en vain
Par delez monseignor Yvain
Que l'un ne l'autre n'adesa.
Et messire Yvains antesa
Si a deus cos entrelardez.
Einz que cil se fust regardez
Li ot, au tranchant de s'espee,
L'espaule del bu dessevree[b] ;
A l'autre cop, soz la memele,
Li bota tote l'alemele
De s'espee parmi le foie ;
Li jaianz chiet, la morz l'asproie,
Et, se uns granz chasnes cheïst,
Ne cuit que graindre esfrois feïst
Que li jaianz fist au cheoir.
Ce cop vuelent mout tuit veoir
Cil qui estoient as creniax.
Lors i parut li plus isniax
Que tuit corent a la cuiriee,
Si con li chiens qui a chaciee

qui finit par capturer la bête qu'il a poursuivie. Hommes et femmes courent dans un bel effort à l'endroit où le géant gît sur le dos, la gueule tournée vers le ciel.

Le seigneur du château lui-même accourt avec tous ses hommes, de même que la jeune fille avec sa mère. Les quatre frères peuvent maintenant se réjouir après tant de souffrances. Quant à monseigneur Yvain, tout le monde sait bien qu'il sera impossible de le retenir, quoi qu'il advienne. Aussi, ils le prient de revenir les voir pour se reposer et séjourner en leur compagnie dès qu'il aura réglé son affaire. Il leur répond qu'il ne peut le leur promettre formellement ; il n'est pas en mesure de prévoir en effet si son affaire se conclura bien ou mal, mais il désire que les quatre fils et la fille du seigneur capturent le nain et aillent trouver monseigneur Gauvain, quand ils auront de ses nouvelles, pour lui raconter tout ce qui s'est passé. En effet, c'est mépriser la vertu que de la cacher à autrui[1]. « Cette vertu ne sera jamais cachée ! Ce ne serait pas juste ! lui répondent-ils. Nous ferons donc ce que vous ordonnez mais nous voulons savoir, seigneur, de qui nous devons faire l'éloge, quand nous serons en présence de Gauvain, puisque nous ignorons votre nom ! — Quand vous serez en sa présence, il vous suffira de dire que je me suis nommé devant vous " le Chevalier au Lion[2] ". Je vous prie d'ajouter encore de ma part qu'il me connaît très bien,

La beste, tant que il l'a prise ;
Ensi coroient sanz feintise
Tuit et totes par enhatine
La ou cil gist gole sovine.
  Li sires meïsmes i cort
Et tote la gent de sa cort ;
Cort i la fille, cort la mere ;
Or ont joie li quatre frere
Qui mout avoient mal sofert ;
De monseignor Yvain sont cert
Qu'il nel porroient retenir
Por rien qui poïst avenir,
Si li prïent de retorner
Por deduire et por sejorner
Tot maintenant que fet avra
Son afeire la ou il va.
Et il respont qu'il ne les ose
Asseürer de ceste chose ;
Il ne set mie deviner
S'il porra bien ou mal finer ;
Mes au seignor itant dist il
Que il vialt que si quatre fil
Et sa fille praignent le nain,
S'aillent a monseignor Gauvain,
Quant il savront qu'il iert venuz,
Et comant il s'ert contenuz
Vialt que il soit dit et conté,
Que por neant fet la bonté[a]
Qui vialt qu'ele ne soit seüe.
Et cil dïent : « Ja n'iert teüe
Ceste bontez, qu'il n'est pas droiz.
Bien ferons ce que vos voldroiz ;
Mes tant demander vos volons,
Sire, quant devant lui serons[b]
De cui nos porrons nos löer
Se nos ne vos savons nomer. »
Et il respont[c] : « Tant li porroiz
Dire, quant devant lui vanroiz,
Que li Chevaliers au Lyon
Vos dis que je avoie non ;
Et avoec ce prïer vos doi
Que vos li dites de par moi

comme moi je le connais, bien qu'il ne sache pas qui je suis vraiment au fond de moi-même. Je ne vous demande rien d'autre. Maintenant, il me faut partir d'ici ! Ma plus grande hantise eſt d'avoir trop traîné ! Avant midi, j'aurai fort à faire ailleurs, si je suis à l'heure à mon rendez-vous ! » Sans plus tarder, il s'en alla mais, auparavant, le seigneur l'avait imploré, aussi aimablement que possible, d'emmener avec lui ses quatre fils. Chacun d'eux s'efforcerait de le servir s'il voulait bien les accepter, mais Yvain ne souhaitait pas avoir de compagnie. C'eſt donc seul qu'il les quitta. Aussitôt parti, il lança son cheval à vive allure et retourna vers la chapelle. La route était droite et belle, et il la suivit sans peine. Mais, arrivé à la chapelle, il remarqua que la demoiselle en avait été retirée. On avait dressé le bûcher sur lequel elle devait être emmenée avec une chemise pour seul vêtement.

Ceux qui lui imputaient à tort des desseins qu'elle n'avait jamais eus la tenaient ligotée devant le brasier. Monseigneur Yvain s'approcha du bûcher où on voulait la précipiter : cela dut le bouleverser ; celui qui en douterait ne serait ni courtois ni intelligent. Il eſt vrai que la situation le tourmentait profondément, mais il avait confiance en lui-même car Dieu et le droit viendraient à son aide et seraient de son côté. Il se fiait à ses appuis et le lion était loin de le déteſter.

Qu'il me conuist bien et je lui ;
Et si ne set qui je me sui ;
De rien nule plus ne vos pri ;
C'or m'an estuet aler de ci,
Et c'est la riens qui plus m'esmaie
Que je ci trop demoré n'aie ;
Car einz que midis soit passez
Avrai aillors a feire assez
Se je i puis venir a ore. »
Lors s'en part que plus n'i demore,
Mes einçois mout prié li ot
Li sires, plus bel que il pot,
Qu'il ses quatre filz an menast :
N'i ot nul qui ne se penast
De lui servir, se il volsist ;
Mes ne li plot ne ne li sist
Que nus li feïst conpaignie ;
Seus lor a la place guerpie.
Et maintenant que il s'an muet,
Tant con chevax porter le puet,
S'an retorne vers la chapele,
Que mout estoit et droite et bele
La voie, et bien la sot tenir ;
Mes ainz que il poïst venir
A la chapele, en fu fors treite
La dameisele, et la rez feite,
Ou ele devoit estre mise
Trestote nue en sa chemise.
Au feu lïee la tenoient
Cil qui a tort li ametoient
Ce qu'ele onques pansé n'avoit ;
Et messire Yvains s'an venoit
Au feu ou an la vialt ruier.
Ce li dut formant anuier[a] ;
Cortois ne sages ne seroit
Qui de rien nule an doteroit.
Voirs est que mout li enuia,
Mes boene fiance an lui a
Que Dex et droiz li aideroit
Qui en sa partie seroit :
En ses aïdes mout se fie
Et ses lions nel rehet mie.

Alors, Yvain se précipita vers la foule à bride abattue et cria : « Laissez, laissez donc cette demoiselle, renégats ! C'eſt une injuſtice de la jeter sur un bûcher ou dans une fournaise. Elle n'a rien fait de mal ! » On s'écarte aussitôt de part et d'autre pour le laisser passer. Il lui tarde de voir enfin de ses propres yeux celle dont son cœur garde l'image, quel que soit l'endroit où elle se trouve. Il la cherche du regard et finit par l'apercevoir. Son cœur eſt à rude épreuve, car il le réfrène et le contient comme un cavalier retient péniblement son cheval fougueux. Cependant, il la regarde volontiers en soupirant mais, tout en rendant ses soupirs imperceptibles, il se retient difficilement[1]. Il eſt pris d'une grande pitié en entendant et en voyant les pauvres dames qui manifeſtent un profond chagrin : « Ah, Dieu ! Comme tu nous a oubliées ! Nous voici désormais désemparées ! Nous perdons une si bonne amie ! Elle était pour nous le meilleur appui et la meilleure aide à la cour. C'eſt sur son conseil que notre dame nous revêtait de ses fourrures de petit-gris. Maintenant, tout va changer ! Plus personne ne parlera en notre faveur. Maudit soit celui qui nous l'enlève ! Maudit soit celui qui nous l'ôtera, car nous y perdrons beaucoup ! Il n'y aura plus personne pour dire et entendre : " Ce manteau, ce surcot, cette cotte, dame très chère, donnez-les à cette noble femme. Si vous lui remettez, il sera fort bien employé,

Vers la presse toz eslessiez
S'an vet criant : « Lessiez, lessiez
La dameisele, gent malveise !
N'est droiz qu'an rez ne an forneise
Soit mise, que forfet ne l'a. »
Et cil tantost que ça que la
Se departent, si li font voie,
Et lui est mout tart que il voie
Des ialz celi que ses cuers voit
En quelque leu qu'ele onques soit ;
As ialz la quiert tant qu'il la trueve,
Et met son cuer an tel esprueve
Qu'il le retient, et si l'afreinne
Si com an retient a grant painne
Au fort frain son cheval tirant.
Et neporquant an sopirant
La[a] regarde mout volantiers,
Mes ne fet mie si antiers
Ses sopirs que l'an les conoisse[b],
Einz les retranche a grant angoisse.
Et de ce granz pitiez li prant
Qu'il ot et voit et si antant
Les povres dames qui feisoient
Estrange duel et si disoient :
« Ha ! Dex, con nos as oblïees,
Con remenrons or esgarees
Qui perdromes si boene amie,
Et tel consoil, et tele aïe,
Qui a la cort por nos estoit !
Par son consoil nos revestoit
Ma dame de ses robes veires ;
Mout nos changera li afeires
Qu'il n'est mes qui por nos parost.
Mal ait de Deu qui la nos tost,
Mal ait par cui nos la perdrons
Que trop grant domage i avrons ;
N'iert mes qui die ne qui lot :
" Et cest mantel et cest sorcot
Et ceste cote, chiere dame,
Donez a ceste franche fame,
Que voir, se vos li envoiez,
Mout i sera bien anploiez ;

car elle en a grand besoin. " On n'entendra plus de tels propos car la noblesse et la courtoisie n'existent plus. Chacun quémande pour soi et non pour autrui alors qu'il n'a lui-même aucun besoin[1]. »

Elles se désolaient entre elles et monseigneur Yvain, en leur compagnie, entendait parfaitement leurs plaintes tout à fait réelles. Il vit Lunette agenouillée, vêtue d'une simple chemise. Elle s'était déjà confessée ; elle avait demandé à Dieu l'absolution de ses péchés et avait battu sa coulpe. Alors, le chevalier qui lui portait une grande affection s'approcha d'elle, la pria de se relever et lui dit : « Demoiselle, où sont ceux qui vous blâment et vous accusent ? Je suis prêt à leur livrer bataille sur-le-champ, s'ils ne refusent pas le combat. » Et celle qui ne l'avait encore ni vu ni regardé lui dit : « Seigneur, au nom de Dieu, venez à mon secours ! Les auteurs du faux témoignage sont tout près de moi. Si vous aviez tardé un peu plus, je ne serais plus que charbon et que cendre ! Vous êtes venu pour me défendre. Que Dieu vous en donne le pouvoir car je ne suis pas coupable du crime dont on m'accuse ! » Le sénéchal et son frère avaient entendu ces propos. « Ha ! dit le sénéchal, la femme est une créature avare de vérité et prodigue de mensonges. Il faut vraiment être stupide pour se charger du lourd fardeau de ta défense sur la foi de ta seule parole ! Il est bien mal tombé,

Et ele en a mout grant sofreite. "
Ja de ce n'iert parole feite
Que nus n'est mes frans ne cortois,
Einz demande chascuns einçois
Por lui, que por autrui ne fait
Sanz ce que nul mestier en ait. »
Ensi se demantoient celes ;
Et messire Yvains ert antr'eles,
S'ot bien oïes lor conplaintes
Qui n'estoient fauses ne faintes,
Et vit Lunete agenoilliee
En sa chemise despoilliee,
Et sa confesse avoit ja prise,
A Deu de ses pechiez requise
Merci, et sa corpe clamee ;
Et cil qui mout l'avoit amee
Vient vers li, si l'en lieve amont
Et dit : « Ma demeisele, ou sont
Cil qui vos blasment et ancusent ?
Tot maintenant, s'il nel refusent,
Lor iert la bataille arramie. »
Et cele qui ne l'avoit mie
Encor veü ne regardé
Li dit : « Sire, de la part Dé
Vaigniez vos a mon grant besoing !
Cil qui portent le faus tesmoing
Vers moi sont ci tuit apresté
S'un po eüssiez plus esté
Par tans fusse charbons et cendre.
Venuz estes por moi desfandre,
Et Dex le pooir vos an doint,
Ensi con je de tort n'ai point
Del blasme don je sui retee ! »
Ceste parole ot escoutee
Li seneschax, il et ses frere :
« Ha ! dist il, fame, chose avere
De voir dire, et de mantir large !
Mout est po sages qui encharge,
Por ta parole, si grant fes ;
Mout est li chevaliers malvés[a]

le chevalier qui eſt venu mourir pour toi, car lui, il eſt seul, et nous, nous sommes trois ! Je lui conseille plutôt de s'en aller avant que tout aille très mal pour lui ! » Irrité par ces attaques, Yvain répondit : « Le peureux peut fuir[1] ! Moi, je ne crains pas assez vos trois écus pour m'avouer vaincu sans coup férir. Je serais un vrai malotru si je vous abandonnais sain et sauf le terrain ! Tant que je serai vivant et dispos, vos menaces ne me feront pas fuir. Sénéchal, je te conseille plutôt de faire acquitter la demoiselle que tu as calomniée à tort ! Elle m'a dit en effet, et je la crois, elle m'a juré sur l'honneur et sur le salut de son âme qu'elle n'a jamais accompli, proféré ni prémédité la moindre trahison envers sa dame. Je crois parfaitement tous ses dires. Je la défendrai si je le puis, car je trouve légitime de lui venir en aide. Et, pour parler vrai, Dieu eſt toujours du côté du droit ; Dieu et le droit ne font qu'un. C'eſt pourquoi, quand ils prennent mon parti, je dispose d'une meilleure aide et d'une meilleure compagnie que toi ! » L'autre répond ſtupidement qu'Yvain peut user de tous les moyens à sa convenance pour leur nuire, pourvu que le lion ne leur fasse aucun mal. Le chevalier affirme qu'il n'a pas amené son lion pour lui servir de champion et qu'il ne cherche nullement à engager dans le combat quelqu'un d'autre que lui-même. Mais si le lion les assaille, qu'ils se défendent énergiquement contre lui car il ne peut nullement se porter garant de son comportement.

Qui venuz est morir por toi,
Qu'il est seus et nos somes troi ;
Mes je li lo qu'il s'an retort
Einçois que a noauz li tort. »
Et cil respont, cui mout enuie :
« Qui peor avra, si s'an fuie !
Ne criem pas tant voz trois escuz
Que sanz cop m'en aille veincuz.
Mout seroie or mal afeitiez[a],
Se je toz sains et toz heitiez
La place et le champ vos lessoie !
Ja tant come vis et sains soie
Ne m'an fuirai por tes[b] menaces.
Mes je te consoil que tu faces
La dameisele clamer quite
Que tu as a grant tort sordite,
Qu'ele le dit, et je l'en croi,
Si m'an a plevie sa foi
Et dit, sor le peril de s'ame,
C'onques traïson vers sa dame
Ne fist, ne dist, ne ne pansa.
Bien croi quanqu'ele dit m'en a ;
Si la desfandrai, se je puis,
Que son droit en m'aïe truis.
Et qui le voir dire an voldroit
Dex se retient[c] devers le droit,
Et Dex et droiz a un s'an tienent ;
Et quant il devers moi s'an vienent
Dons ai ge meillor conpaingnie
Que tu n'as, et meillor aïe. »
Et cil respont mout folemant
Que il met an son nuisemant
Trestot quanque lui plest et siet,
Mes que li lyons ne lor griet.
Et cil dit c'onques son lyon
N'i amena por chanpïon
N'autrui que lui metre n'i quiert ;
Mes se ses lyons les requiert,
Si se desfandent vers lui bien,
Qu'il nes en afie de rien.
Cil responent : « Que que tu dïes,
Se tu ton lyon ne chastïes

« Tu as beau parler, lui répondent-ils, si tu ne fais pas entendre raison à ton lion et si tu ne l'obliges pas à rester tranquille, tu n'as rien à faire ici ! Va-t'en plutôt, tu feras mieux, car partout dans ce pays on sait comment cette fille a trahi sa dame. C'est justice qu'elle reçoive sa récompense dans le feu et les flammes !
— Que Dieu et le Saint-Esprit ne me laissent pas repartir tant que je ne l'aurai pas libérée ! » fait le chevalier qui connaît la pure vérité. Il demande alors au lion de reculer et de se coucher tranquillement.

La bête obéit et recule. La conversation et le débat cessent aussitôt et les combattants prennent leur élan. Les trois félons foncent sur Yvain qui se porte à leur rencontre en allant au pas parce qu'il ne veut pas céder ni souffrir dès le premier assaut. Il les laisse briser leur lance et protège la sienne. Son écu leur sert de quintaine et les trois assaillants cassent leur lance. Yvain éperonne alors sa monture et s'éloigne d'un arpent mais il revient vite à la charge car il ne veut pas traîner. Il atteint le sénéchal devant ses deux frères ; il brise sa lance sur son corps. Le rude coup qu'il lui donne le fait tomber, malgré qu'il en ait. L'autre reste étendu un bon moment sans lui faire de mal et ses deux compagnons se mettent à assaillir Yvain. Avec leur épée nue, ils lui assènent de grands coups mais en essuient de plus violents encore de sa part ; un seul de ses coups en vaut deux des leurs.

Et se nel fez an pes ester,
Donc n'as tu ci que demorer ;
Mes reva t'an, si feras san
Que par tot cest païs[a] set an
Comant ele traï sa dame ;
S'est droiz que an feu et en flame
L'en soit randue la merite.
- Ne place le Saint Esperite,
Fet cil qui bien an set le voir,
Ja Dex ne m'an doint removoir
Tant que je delivree l'aie ! »
Lors dit au lyon qu'il se traie
Arrieres, et toz coiz se gise ;
Et cil le fet a sa devise.
Li lyons s'est arrieres trez.
Tantost la parole et li plez.
Remest d'aus deus, si s'antr'esloingnent,
Li troi ansanble vers lui poingnent,
Et il vint encontre aus le pas,
Que desreer ne se vost pas
As premiers cos, ne angoissier.
Lor lances lor lesse froissier
Et il retient la soe sainne ;
De son escu lor fet quintainne,
Si a chascuns sa lance freite.
Et il a une pointe feite
Tant que d'ax un arpant s'esloingne ;
Mes tost revint a la besoingne
Qu'il n'a cure de lonc sejor.
Le seneschal an son retor
Devant ses deus freres ataint :
Sa lence sor le cors li fraint ;
Un cop li a doné si buen
Quel porte a terre, mau gré suen ;
Une grant piece estanduz jut
C'onques nule riens ne li nut.
Et li autre dui sus li vienent :
As espees que nues tienent
Li donent granz cos anbedui,
Mes plus granz reçoivent de lui,
Que de ses cos valt li uns seus
Des lor toz a mesure deus.

Il se défend si bien que ses adversaires ne remportent pas le moindre avantage sur lui jusqu'au moment où le sénéchal se relève et le frappe violemment. Les autres s'associent à lui pour malmener Yvain et le laisser mal en point. Devant ce spectacle, le lion n'attend plus pour porter secours à son maître qui en a bien besoin, à son avis. Toutes les dames qui aimaient la demoiselle ne cessent d'implorer le Seigneur Dieu. Elles le prient avec ferveur d'éviter à tout prix la mort ou la défaite du chevalier qui s'est exposé pour elle. Les dames l'aident par leurs prières, car elles n'ont pas d'autres armes, et le lion apporte son aide à Yvain. Dès le premier assaut, il porte au sénéchal désarçonné un coup si terrible que les mailles de son haubert se mettent à voler comme fétus de paille. Le lion le traîne par terre si sauvagement qu'il lui arrache le tendon de l'épaule et le flanc tout entier. Il lui arrache en fait tout ce qui tombe entre ses griffes et lui laisse les entrailles à nu. Ce coup revient cher aux deux autres !

Maintenant les voici à armes égales sur le champ de bataille ! Le sénéchal ne peut éviter la mort, il se tord et se vautre dans le flot de sang vermeil qui coule de son corps. Le lion attaque alors les deux autres combattants. Monseigneur Yvain ne parvient pas à l'écarter par les coups ou les menaces. Il se donne pourtant beaucoup de mal pour cela, mais le lion devine sans doute que son maître ne dédaigne pas son aide et

Si se desfant vers ax si bien
Que de son droit n'en portent rien,
Tant que li seneschax relieve
Qui de tot son pooir li grieve ;
Et li autre avoec lui s'an painnent
Tant qu'il le grievent et sormainnent.
Et li lyons qui ce esgarde
De lui aidier plus ne se tarde,
Que mestiers li est, ce li sanble ;
Et totes les dames ansanble
Qui la dameisele mout ainment
Damedeu mout sovant reclainment
Et si li prïent de boen cuer
Que sofrir ne vuelle a nul fuer
Que cil i soit morz ne conquis
Qui por li s'est an painne mis.
De prïere aïde li font
Les dames, qu'autres bastons n'ont.
Et li lyons li fet aïe
Tel qu'a la premiere envaïe
A de si grant aïr feru
Le seneschal, qui a pié fu,
Ausi con se ce fussent pailles
Fet del hauberc voler les mailles,
Et contreval si fort le sache
Que de l'espaule li arache
Le tanrun a tot le costé.
Quanqu'il ateint l'en a osté
Si que les antrailles li perent.
Ce cop li autre dui conperent.
  Or sont el chanp tot per a per ;
De la mort ne puet eschaper
Li seneschax qui se tooille
Et devulte an l'onde vermoille
Del sanc, qui de son cors li saut.
Li lyons les autres asaut
Qu'arrieres ne l'en puet chacier,
Por ferir ne por menacier,
Messire Yvains en nule guise ;
S'i a il mout grant poinne mise ;
Mes li lyons sanz dote set
Que ses sires mie ne het

que, bien au contraire, il l'aime davantage pour cela. Le lion se rue férocement sur les deux hommes qui se plaignent de ses coups, tout en le blessant et en le malmenant.

Quand monseigneur Yvain voit son lion blessé, il est tout bouleversé, et on le comprend. Il s'efforce de le venger. À son tour, il se rue si farouchement sur eux et les malmène si sauvagement qu'ils ne cherchent même plus à se défendre et qu'ils demandent grâce. L'aide apportée par le lion fut décisive mais la bête gémissait de douleur. Elle devait être dans une grande détresse car elle portait deux plaies. Monseigneur Yvain n'était pas indemne non plus ; il avait de nombreuses blessures sur tout le corps. Pourtant, il était moins tourmenté par son propre état que par la souffrance de son lion. Yvain avait, comme il le souhaitait, délivré sa demoiselle. La dame pardonna à cette dernière en oubliant généreusement sa rancœur. On brûla ensuite les faux témoins sur le bûcher allumé pour Lunette. Il est juste en effet que celui qui condamne autrui à tort subisse la mort qu'il réservait à sa victime. Lunette est heureuse et ravie d'être réconciliée avec sa dame. Jamais on ne connut une telle joie. Chacun voulut offrir ses services au champion, selon l'usage, mais personne n'avait reconnu Yvain, pas même la dame qui possédait son cœur sans le savoir. Elle le pria de lui faire le plaisir de séjourner chez elle jusqu'à sa

S'aïe, einçois l'en ainme plus ;
Si lor passe fieremant sus
Tant que cil de ses cos se plaignent
Et lui reblescent et mahaignent.
Quant messire Yvains voit blecié
Son lyon, mout a correcié
Le cuer del vantre, et n'a pas tort[a] ;
Mes del vangier se poinne fort ;
Si lor vet si estoutemant
Et[b] il les mainne si vilmant
Que vers lui point ne se desfandent
Et que a sa merci se randent
Por l'aïde que li a feite
Li lions, qui mout se desheite,
Que bien devoit estre esmaiez,
Car an deus leus estoit plaiez.
Et d'autre part messire Yvains
Ne restoit mie trestoz sains,
Einz avoit el cors mainte plaie ;
Mes de ce pas tant ne s'esmaie
Con de son lyon qui se dialt.
Or a tot ensi com il vialt
Sa dameisele delivree,
Et s'iror li a pardonee
La dame trestot de[c] son gré.
Et cil furent ars an la ré
Qui por li ardoir fu esprise ;
Que ce est reisons de justise
Que cil qui autrui juge a tort
Doit de celui meïsmes mort
Morir que il li a jugiee.
Or est Lunete baude et liee
Qant a sa dame est acordee,
Si ont tel joie demenee
Qu'ainz nule gent si grant ne firent
Et tuit a lor seignor ofrirent
Lor servise, si con il durent,
Sanz ce que il ne le conurent ;
Neïs la dame qui avoit
Son cuer, et si ne le savoit,
Li pria mout qu'il li pleüst
A sejorner tant qu'il eüst

guérison et celle de son lion[1] : « Dame, répondit-il, je ne peux pas rester ici aujourd'hui, tant que ma dame n'aura pas oublié sa rancune et sa colère envers moi. Alors seulement cesseront toutes mes épreuves. — J'en suis vraiment désolée, fait-elle. Je ne trouve guère courtoise la dame qui vous en veut. Jamais elle n'aurait dû fermer sa porte à un chevalier de votre mérite à moins que celui-ci n'ait trop mal agi envers elle. — Dame, quoi qu'il m'en coûte, tout ce qui lui plaît me plaît également mais ne me lancez pas dans une longue discussion. Je ne dirai rien sur le délit et son motif, sauf à ceux qui les connaissent. — Quelqu'un le connaît donc, en plus de vous deux ? — Oui, assurément, ma dame ! — Mais, votre nom, s'il vous plaît, beau seigneur, dites-le-nous et vous partirez quitte ! — Quitte, ma dame ? Oh, non ! Je dois plus que je ne saurais rendre. Toutefois, je ne vais pas vous cacher comment je me fais appeler. Si vous entendez parler du Chevalier au Lion, sachez que c'est moi ! C'est le nom que j'ai choisi ! — Par Dieu, cher seigneur, comment se fait-il que nous ne vous ayons jamais vu et que votre nom nous soit inconnu ? — Ma dame, cela signifie que ma réputation n'est pas bien grande[2] ! — J'insiste, dit la dame derechef, si cela ne vous importune pas, j'aimerais vous prier de rester parmi nous. — Je ne saurais le faire sans être auparavant certain de rentrer à nouveau dans les grâces de ma dame.

Respassé son lyon et lui.
Et il dit : « Dame, ce n'iert hui
Que je me remaingne an cest point
Tant que ma dame me pardoint
Son mautalant et son corroz.
Lors finera mes travauz toz.
- Certes, fet ele, ce me poise,
Ne tieng mie por tres cortoise
La dame qui mal cuer vos porte.
Ne deüst pas veher sa porte
A chevalier de vostre pris
Se trop n'eüst vers li mespris.
- Dame, fet il, que qu'il me griet
Trestot me plest ce que li siet,
Mes ne m'an metez pas an plet !
Que l'acoison et le forfet
Ne diroie por nule rien
Se cez non qui le sevent bien.
- Set le donc nus, se vos dui non ?
- Oïl, voir, dame. - Et vostre non,
Se vos plest, biax sire, nos dites,
Puis si vos en iroiz toz quites.
- Toz quites, dame ? Nel feroie ;
Plus doi que randre ne porroie ;
Neporquant ne vos doi celer
Comant je me faz apeler :
Ja del Chevalier au Lyon
N'orroiz[a] parler se de moi non :
Par cest non vuel que l'en m'apiaut.
- Por Deu, biax sire, ce qu'espiaut
Que onques mes ne vos veïsmes
Ne vostre non nomer n'oïsmes ?
- Dame, par ce savoir poëz
Que ne sui gueres renomez. »
Lors dit la dame de rechief :
« Encor, s'il ne vos estoit grief,
De remenoir vos prïeroie.
- Certes, dame, je nel feroie
Tant que certenemant seüsse
Que le boen cuer ma dame eüsse.

— Eh bien, adieu donc, cher seigneur ! Que Dieu transforme votre peine et votre chagrin en joie, si telle eſt sa volonté ! — Dame, puisse-t-il vous entendre ! » Il ajouta à voix basse : « Ma dame, vous emportez la clé de la serrure et l'écrin où ma joie eſt enclose, et vous n'en savez rien ! »

Il s'en va très abattu. Personne ne l'a reconnu, sauf Lunette qui l'a accompagné un certain temps. Lunette eſt seule à le suivre. Il la prie en chemin de ne jamais révéler le nom du champion qui l'a défendue. « Seigneur, fait-elle, comptez sur moi ! » Il lui fait ensuite cette autre prière : qu'elle garde le souvenir et plaide la cause de son champion auprès de sa dame si l'occasion s'en présente. Elle lui demande de ne pas en dire plus : elle ne l'oubliera jamais ; elle n'eſt ni lâche, ni indolente. Yvain la remercie cent fois. Puis il s'éloigne, accablé de pensées et inquiet pour son lion qu'il doit porter car l'animal ne peut plus marcher. Il lui confectionne une litière avec son écu, de la mousse et de la fougère. Dès que la couche eſt prête, il y étend son lion avec une infinie douceur et le porte ainsi tout étendu dans son écu retourné[1]. Toujours avec son lion, il arrive devant la porte d'une très belle maison forte. La trouvant fermée, il appelle le portier qui lui ouvre sans qu'il ait besoin de renouveler son appel. Tout en saisissant la bride de son cheval, le portier lui

- Or alez donc a Deu, biaus sire,
Qui vostre pesance et vostre ire,
Se lui plest, vos atort a joie !
- Dame, fet il, Dex vos en oie ! »
Puis dist antre ses danz söef :
« Dame, vos en portez la clef,
Et la serre et l'escrin avez
Ou ma joie est, si nel savez. »
A tant s'an part a grant angoisse,
Se n'i a nul qui le conoisse
Fors que Lunete seulemant
Qui le convea longuement.
Lunete seule le convoie
Et il li prie tote voie
Que ja par li ne soit seü
Quel chanpion ele ot eü.
« Sire, fet ele, non iert il. »
Aprés ce li repria cil
Que de lui li resovenist
Et vers sa dame li tenist
Boen leu, s'ele venoit en eise.
Et cele dit que il s'an teise
Qu'ele n'en iert ja oblïeuse
Ne recreanz ne pereceuse ;
Et cil l'en mercie cent foiz.
Si s'an vet pansis, et destroiz
Por son lyon qu'il li estuet
Porter, que siudre ne le puet.
En son escu li fet litiere
De la mosse et de la fouchiere ;
Qant il li ot feite sa couche
Au plus söef qu'il puet le couche,
Si l'en porte tot estandu
Dedanz l'envers de son escu.
Ensi an son escu l'enporte
Tant que il vint devant la porte
D'une meison mout fort et bele ;
Ferme la trueve, si apele,
Et li portiers overte l'a
Si tost c'onques n'i apela
Un mot aprés le premerain.
A la resne li tant la main,

dit : « Cher seigneur, veuillez accepter le logis de mon maître, si toutefois il vous plaît d'y descendre. — J'accepte volontiers, répond-il, car j'en ai grand besoin et il est temps que je trouve un gîte. »

Il franchit le seuil et vit tous les domestiques venir à sa rencontre. Ils le saluèrent et l'aidèrent à descendre. Les uns placèrent sur un perron l'écu où se trouvait le lion et les autres s'occupèrent du cheval pour l'installer dans une écurie. Les écuyers, selon leur office, s'occupèrent de ses armes. Quand le seigneur du château apprit son arrivée, il vint aussitôt dans la cour et salua son hôte. Sa dame le suivit ainsi que tous ses fils et filles. Beaucoup d'autres personnes encore lui souhaitèrent joyeusement la bienvenue. Le voyant bien mal en point, ils l'installèrent dans une chambre tranquille et se reprochèrent de voir coucher le lion en sa compagnie[1]. Deux jeunes demoiselles, expertes en médecine, les propres filles du seigneur, lui prodiguèrent des soins. Je ne sais pas combien de temps il y séjourna, mais Yvain et son lion furent bientôt guéris et s'apprêtaient déjà à repartir.

Entre-temps, il advint que le seigneur de Noire Épine[2] eut maille à partir avec la Mort qui lui livra l'assaut final. Après sa mort, l'aînée de ses deux filles revendiqua pour elle tout le fief jusqu'à la fin de ses jours ; elle ne voulait pas le partager avec

Si li dit : « Biax sire, an presant
L'ostel monseignor vos presant,
Se il vos i plest a descendre.
- Ce presant, fet il, vuel je prendre
Que je en ai mout grant mestier
Et si est tans de herbergier. »
A tant a la porte passee
Et voit la mesniee amassee
Qui tuit a l'encontre li vont ;
Salüé, et descendu l'ont,
Li un metent sor un perron
Son escu a tot le lyon
Et li autre ont son cheval pris,
Si l'ont en une estable mis ;
Li escuier, si con il doivent,
Ses armes pranent et reçoivent.
Qant li sires la novele ot
Tot maintenant que il le sot
Vient an la cort, si le salüe,
Et la dame est aprés venue
Et si fil et ses filles totes ;
D'autres genz i tot mout granz rotes,
Si le herbergent a grant joie ;
Mis l'ont en une chanbre coie
Por ce que malade le truevent
Et de ce mout bien se repruevent
Que son lyon avoec lui metent ;
Et de lui garir s'antremetent
Deus puceles qui mout savoient
De mecines, et si estoient
Filles au seignor de leanz.
Jorz i sejorna ne sai quanz
Tant que il et ses lyons furent
Gari, et que raler s'an durent.
Mes dedanz ce fu avenu
Que a la Mort ot plet tenu
Li sires de la Noire Espine ;
Si prist a lui tel anhatine
La Morz, que morir le covint.
Aprés sa mort ensi avint
De deus filles que il avoit
Que l'ainz-nee dist qu'ele avroit
Trestote la terre a delivre
Toz les jorz qu'ele avroit a vivre,

sa sœur. La cadette promit d'aller à la cour du roi Arthur pour chercher quelqu'un qui l'aiderait à défendre ses droits sur cette terre[1]. Aussi, quand l'aînée comprit que sa sœur ne lui laisserait pas le fief sans chicane, elle manifesta beaucoup d'inquiétude. Elle se dit prête à faire tout son possible pour arriver la première à la cour.

Elle se prépara aussitôt et, sans faire d'étape, arriva à la cour. Sa sœur la suivit et se dépêcha autant qu'elle put mais dépensa ses pas en vain, car l'aînée avait déjà passé un accord avec monseigneur Gauvain qui avait accédé à sa demande. Il y avait toutefois une condition à ce pacte : si elle révélait leur entente à quiconque, plus jamais il ne prendrait les armes pour elle. Elle accepta cette condition.

L'autre sœur arriva à la cour, vêtue d'un court manteau d'écarlate fourré d'hermine[2]. Cela faisait trois jours que la reine était revenue de la prison où Méléagant l'avait retenue avec les autres captifs. Victime d'une trahison, Lancelot était resté dans la tour[3]. Le jour même où la jeune fille arriva à la cour, on apprit l'histoire du géant félon et cruel que le Chevalier au Lion avait tué en combat singulier. Les neveux de monseigneur Gauvain avaient transmis à leur oncle les salutations du Chevalier au Lion. Sa nièce lui avait raconté le grand service que le Chevalier leur avait rendu par amour pour leur oncle ;

Que ja sa suer n'i partiroit.
Et l'autre dist que ele iroit
A la cort le roi Artus, querre
Aïde a desresnier sa terre.
Et quant l'autre vit que sa suer
Ne li sofferroit a nul fuer
Tote la terre sanz tançon
S'an fu en mout grant cusançon
Et dist que, se ele pooit,
Einçois de li a cort vanroit.
Tantost s'aparoille et atorne
Ne demore ne ne sejorne,
Einz erra tant qu'a la cort vint ;
Et l'autre aprés sa voie tint
Et quanqu'ele pot se hasta,
Mes sa voie et ses pas gasta
Que la premiere avoit ja fet
A monseignor Gauvain son plet
Et il li avoit otroié
Quanqu'ele li avoit proié.
Mes tel covant entr'ax avoit
Que se nus par li le savoit,
Ja puis ne s'armeroit por li ;
Et ele l'otroia ensi.
A tant vint l'autre suer a cort,
Afublee d'un mantel cort
D'escarlate forré d'ermine :
S'avoit tierz jor que la reïne
Ert de la prison revenue
Ou Meleaganz l'a tenue
Et trestuit li autre prison,
Et Lanceloz par traïson
Estoit remés dedanz la tor[a].
Et an celui meïsmes jor
Que a la cort vint la pucele
I fu venue la novele
Del jaiant crüel et felon
Que li Chevaliers au Lyon
Avoit an bataille tüé.
De par lui orent salüé
Monseignor Gauvain si neveu.
Le grant servise et le grant preu
Que il lor avoit por lui fet
Li a tot sa niece retret

le Chevalier avait ajouté qu'il connaissait bien Gauvain, quoique celui-ci ignorât son identité.

Ces paroles parvinrent aux oreilles de la pauvre jeune fille, tout éperdue, accablée de pensées et désemparée. Elle ne pensait trouver aucun conseil ni aucune aide à la cour puisque le meilleur des chevaliers lui échappait ; elle avait à maintes reprises, avec douceur ou par des implorations, supplié monseigneur Gauvain mais celui-ci répondit : « Amie, vos prières sont inutiles. Il m'est impossible de vous donner satisfaction. Je me suis engagé dans une autre affaire que je ne peux pas abandonner. » La jeune fille le quitta aussitôt et vint trouver le roi : « Sire, dit-elle, je viens vers toi. Je viens quérir de l'aide à ta cour. Je n'en trouve pas et m'étonne de n'avoir aucun soutien. Mais je commettrais une impolitesse de ne pas prendre congé de toi. Que ma sœur sache, de toute manière, qu'elle pourrait obtenir un arrangement à l'amiable, si elle le souhaitait, mais jamais je ne lui laisserai mon héritage. Je m'y opposerai de toutes mes forces, même sans appui ni conseil d'aucune sorte. — Vous parlez avec sagesse, dit le roi. Et puisque votre sœur est ici, je lui conseille et je la prie de vous laisser ce qui vous appartient de droit. » Et l'aînée qui se targuait de l'appui du meilleur chevalier au monde répondit : « Sire, que Dieu me confonde si je lui abandonne une partie de ma propriété, un château, une ville, un essart, un bois,

Et dist que bien le conuissoit,
Ne ne savoit qui il estoit.
Ceste parole ot entandue
Cele qui mout ert esperdue
Et trespansee et esbahie,
Qui nul consoil ne nule aïe
A la cort trover ne cuidoit,
Puis que li miaudres li failloit,
Qu'ele avoit en mainte meniere,
Et par amor, et par proiere,
Essaié monseignor Gauvain
Et il li dist : « Amie, an vain
Me priez que je nel puis feire
Que j'ai anpris un autre afeire
Que je ne lesseroie pas. »
Et la pucele en eslepas
S'an part et vient devant le roi.
« Rois, fet ele, je ving[a] a toi
Et a ta cort querre consoil.
N'en i truis point, si m'an mervoil
Qant je consoil n'i puis avoir,
Mes ne feroie[b] pas savoir
Se je sanz congié m'an aloie.
Et sache ma suer tote voie
Qu'avoir porroit ele del mien
Par amors, s'ele voloit bien,
Mes ja par force que je puisse,
Por qu'aïe ne consoil truisse,
Ne li leirai mon heritage.
- Vos dites, fet li rois, que sage
Et demantres que ele est ci
Je li consoil et lo et pri
Qu'ele vos lest vostre droiture. »
Et cele qui estoit seüre
Del meillor chevalier del monde
Respont : « Sire, Dex me confonde
Se ja de ma terre li part
Chastel, ne vile, ne essart,
Ne bois, ne plain, ne autre chose.
Mes se uns chevaliers s'en ose

une plaine ou autre chose encore. Mais si un chevalier, quel qu'il soit, ose prendre les armes pour défendre sa cause, alors qu'il se présente sans tarder ! — Votre proposition n'est pas convenable, fait le roi. Il faut lui laisser un délai plus important. Si elle le veut, elle a au moins quarante jours pour défendre ses droits devant toutes les cours de justice[1]. — Sire, répondit l'aînée, vous établissez vos lois comme bon vous semble et il ne m'appartient pas de contester vos décisions. Il faut que j'accepte ce délai, si votre loi l'exige. » La cadette lui dit que tels étaient son désir et sa requête. Elle recommanda le roi à Dieu et quitta la cour. Elle passera, s'il le faut, le reste de sa vie à chercher sur toute la terre le Chevalier au Lion qui ne ménage pas sa peine pour secourir celles qui ont besoin d'aide.

C'est ainsi qu'elle commença sa quête et qu'elle traversa maintes régions sans recueillir la moindre nouvelle. Son immense chagrin la fit tomber malade. Mais ce malheur n'en fut pas vraiment un puisqu'elle arriva chez un de ses amis intimes. On remarqua très vite à son visage qu'elle n'était pas en bonne santé. On la garda donc au repos jusqu'à ce qu'elle racontât son aventure. Une autre jeune fille continua le voyage qu'elle avait commencé. Elle poursuivit la quête à sa place tandis que la malade se reposait. La jeune fille voyagea pendant toute une journée,

Por li armer, qui que il soit
Qui voelle desresnier son droit,
Si veingne trestot maintenant !
- Ne li ofrez mie avenant,
Fet li rois, que plus i estuet.
S'ele vialt, porchacier se puet[a]
Au moins jusqu'a quarante[b] jorz
Au jugemant de totes corz. »
Et cele dit : « Biax sire rois,
Vos pöez establir vos lois
Tex con vos plest et boen vos iert,
N'a moi n'ateint, n'a moi n'afiert
Que je desdire vos an doive ;
Si me covient que je reçoive
Le respit, s'ele le requialt. »
Et[c] cele dit qu'ele le vialt
Et si le desirre et demande.
Tantost le roi a Deu comande,
Si s'est de la cort departie
Et panse qu'an tote sa vie[d]
Ne finera par tote terre
Del Chevalier au Lyon querre
Qui met sa poinne a conseillier
Celes qui d'aïe ont mestier.
Ensi est an la queste antree
Et trespasse mainte contree
C'onques noveles n'en aprist,
Don tel duel ot que max l'en prist.
Mes de ce mout bien li avint
Que chiés un suen acointe vint
Ou ele estoit amee mout[e] :
S'aparçut[f] l'en bien a son vout
Que ele n'estoit mie sainne.
A li retenir mistrent painne
Tant que son afeire lor dist ;
Et une autre pucele anprist
La voie qu'ele avoit anprise :
Por li s'est an la queste mise.
Ensi remest cele a sejor.
Et l'autre[g] erra au lonc del jor,

toute seule et à vive allure jusqu'à la nuit tombante. L'obscurité suscita son anxiété. Sa frayeur redoubla parce qu'il pleuvait en abondance, ainsi que Notre Seigneur le décide parfois. Elle se trouvait alors au plus profond d'un bois. La nuit et le bois l'effrayaient ; la pluie l'inquiétait encore davantage que la nuit et le bois. Le chemin était si mauvais que son cheval s'enfonçait dans la boue à peu près jusqu'aux sangles. Une jeune fille sans escorte dans un bois, prise dans le mauvais temps et surprise par une nuit noire, ne pouvait manquer d'être angoissée. La nuit était si noire qu'elle ne voyait même pas son propre cheval. Elle invoqua sans cesse Dieu le Père tout d'abord, puis sa mère[1], puis tous les saints et toutes les saintes. Elle récita maintes oraisons pour que Dieu lui trouvât un logis et pour qu'il la sortît de ce bois. Elle pria si bien qu'elle entendit le son d'un cor qui la réjouit fort. Elle pensa avoir enfin trouvé un logis. Pourvu au moins qu'elle y parvienne ! Elle prit cette direction et suivit un chemin qui la mena directement vers le cor dont elle entendait le son. À trois reprises et de manière prolongée, le cor retentit fortement. En continuant tout droit, elle arriva près d'une croix plantée à droite de la chaussée. Elle pensait que le sonneur du cor se trouvait à cet endroit. Elle éperonna son cheval et approcha d'un pont. C'est là qu'elle aperçut les murs blancs et

Tote seule grant aleüre
Tant que vint a la nuit oscure.
Si li enuia mout la nuiz,
Et de ce dobla li enuiz
Qu'il plovoit a si grant desroi,
Con Damedex avoit de coi,
Et fu el bois mout an parfont.
Et la nuiz, et li bois li font
Grant enui, et plus li enuie
Que la nuiz, ne li bois, la pluie.
Et li chemins estoit si max
Que sovant estoit ses chevax
Jusque pres des cengles en tai ;
Si pooit estre an grant esmai
Pucele an bois, et sanz conduit,
Par mal tans, et par noire nuit,
Si noire qu'ele ne veoit
Le cheval sor qu'ele seoit.
Et por ce reclamoit adés
Deu avant, et Sa Mere aprés,
Et puis toz sainz et totes saintes ;
Et dist la nuit orisons maintes
Que Dex a ostel la menast
Et fors de ce bois la gitast.
Si pria[a] tant que ele oï
Un cor don mout se resjoï,
Qu'ele cuide que ele truisse
Ostel, mes que venir i puisse ;
Si s'est vers la voiz adreciee
Tant qu'ele antre en une chauciee,
Et la chauciee droit l'en mainne
Vers le cor dom ele ot l'alainne,
Que par trois foiz, mout longuemant,
Sona li corz[b] et hautemant ;
Et ele erra droit a la voiz,
Tant qu'ele vint a une croiz
Qui sor la chauciee ert a destre ;
Iluec pansoit que poïst estre
Li corz et cil qui l'a soné ;
Cele part a esperoné
Tant qu'ele aprocha vers un pont,
Et vit d'un chastelet reont

la barbacane d'un châtelet rond. Elle y était arrivée par hasard, s'orientant au son du cor. Cette sonnerie provenait d'une sentinelle postée sur les remparts. Dès que le gardien aperçut la jeune fille, il la salua, descendit des remparts, prit la clé de la porte et lui ouvrit en disant : « Bienvenue à vous, demoiselle, qui que vous soyez ! Vous aurez ici un bon logis pour cette nuit ! — Je ne demande rien d'autre pour ce soir », répondit la jeune fille. Le veilleur l'emmena à l'intérieur. Après tous les tourments et les fatigues de la journée, ce gîte était le bienvenu car elle y fut fort bien traitée.

Après le souper, son hôte engagea la conversation et lui demanda où elle allait et qui elle cherchait. Elle lui répondit : « Je cherche un chevalier que je n'ai jamais vu ni connu. Il est accompagné d'un lion et l'on m'a dit que, si je le trouvais, je pourrais me fier entièrement à lui. — Moi-même, répondit son hôte, je peux témoigner sur lui. J'étais en effet dans une grande détresse quand Dieu me l'envoya récemment[1]. Bénis soient les sentiers qu'il emprunta pour venir jusque chez moi ! Il m'a vengé en effet d'un ennemi mortel et m'a comblé de joie en le tuant sous mes yeux. Demain, devant la porte, vous pourrez voir le cadavre d'un grand géant qu'il a tué si vite qu'il n'a même pas eu le temps de transpirer. — Par Dieu, seigneur, dit la jeune fille, dites-moi la vérité ! Savez-vous où il est parti et où il a pu séjourner ?

Les[a] murs blans et la barbaquane.
Einsi par aventure asane
Au chastel, et s'i adreça[b]
Par la voiz qui l'i amena.
La voiz del cor l'i a atrete
Que soné avoit une guete
Qui sor les murs montee estoit ;
Tantost con la guete la voit
Si la salüe et puis descent,
Et la clef de la porte prent,
Si li oevre et dit : « Bien veigniez,
Pucele, qui que vos soiez !
Anquenuit avroiz boen ostel.
- Je ne demant enuit mes el »,
Fet la pucele ; et il l'en mainne.
Aprés le travail et la painne
Que ele avoit le jor eüe,
Si est a l'ostel bien venue[c]
Que mout i est bien aeisiee.
 Aprés soper l'a aresniee
Ses ostes, et si li anquiert
Ou ele va et qu'ele quiert.
Et cele li respont adonques :
« Je quier ce que je ne vi onques,
Mien esciant, ne ne quenui,
Mes un lyon a avoec lui
Et an me dit, se je le truis,
Que an lui mout fier me puis.
- Gié, fet cil, l'en report tesmoing
Que a un mien mout grant besoing
Le m'amena Dex avant ier.
Beneoit soient li santier
Par ou il vint a mon ostel,
Car d'un mien anemi mortel
Me vencha, don si lié me fist
Que tot veant mes ialz l'ocist.
A cele porte la defors
Demain porroiz veoir le cors
D'un grant jaiant que il tua
Si tost que gueres n'i sua.
- Por Deu, sire, dit la pucele,
Car me dites voire novele
Se vos savez ou il torna
Et s'il en nul leu sejorna.

— Non ! Dieu en eſt témoin, mais je vous ferai emprunter le chemin qu'il a dû suivre. — Puisse Dieu me mener là où on m'apprendra de ses nouvelles ! Si je le trouve, ma joie en sera immense. »

Leur conversation s'éternisa, jusqu'au moment du coucher. Au point du jour, la demoiselle se leva. Elle était impatiente de retrouver celui qu'elle cherchait. Le seigneur du château se leva, lui aussi, ainsi que ses compagnons. Ils la mirent sur le bon chemin : celui qui conduisait à la fontaine sous le pin. Elle prit la direction du château et demanda aux passants s'ils pouvaient lui donner des nouvelles du chevalier et de son lion, les deux compagnons inséparables. Ils lui répondirent qu'ils les avaient vus vaincre trois chevaliers, juſte à cet endroit. « Par Dieu, ne me cachez rien si vous savez autre chose. Vous m'en avez déjà dit beaucoup ! — Nous ne savons rien de plus. Nous ignorons ce qui lui eſt arrivé. Si celle pour qui il eſt venu ne vous apprend rien à son sujet, alors personne d'autre ne pourra le faire. Si vous voulez parler à cette demoiselle, inutile d'aller plus loin. Elle eſt entrée dans cette église pour entendre la messe et prier Dieu. Cela fait longtemps qu'elle y eſt ; ses prières ont dû se prolonger. »

À ces mots, Lunette sortit de l'église : « La voici ! » s'écrièrent-ils. La jeune fille s'avança vers Lunette. Elles se

- Je non, fet il, se Dex me voie !
Mes bien vos metrai an la voie
Demain, par ou il s'en ala.
- Et Dex, fet ele, me maint la
Ou je voire novele en oie,
Car se jel truis, mout avrai joie. »
  Ensi mout longuemant parlerent
Tant qu'an la fin couchier alerent.
Qant vint que l'aube fu crevee,
La dameisele fu levee
Qui an mout grant espans eſtoit
De trover ce qu'ele queroit.
Et li sires de la meison
Se lieve, et tuit si conpaignon ;
Si la metent el droit chemin
Vers la fontainne soz le pin ;
Et ele de l'errer esploite
Vers le chaſtel la voie droite,
Tant qu'ele vint et demanda
As premerains qu'ele trova
S'il li savoient anseignier
Le lyon et le chevalier
Qui entr'aconpaingnié s'eſtoient.
Et cil dïent qu'il lor avoient
Veüz trois chevaliers conquerre
Droit an cele piece de terre.
Et cele dit en eslepas :
« Por Deu, ne me celez vos pas,
Des que vos tant dit m'an avez,
Se vos plus dire m'an savez.
- Nenil, font il, nos n'en savons
Fors tant con dit vos en avons ;
Ne nos ne savons qu'il devint.
Se cele por cui il ça vint
Noveles[a] ne vos an enseigne
N'iert nus qui les vos en apreigne,
Et, se a li volez parler,
Ne vos covient aillors aler
Qu'ele eſt alee an ce moſtier
Por messe oïr et Deu proier,
Et si i a tant demoré
Qu'asez i puet avoir oré. »
  Que qu'il l'aparloient ensi
Lunete del moſtier issi ;

saluèrent. L'étrangère posa toutes les questions qui la tourmentaient. Lunette répondit qu'elle allait faire seller un de ses palefrois, car elle voulait l'accompagner et l'emmener près d'un plessis[1] jusqu'où elle avait convoyé le chevalier. La jeune fille remercia Lunette de tout cœur. Le palefroi ne tarda pas ; on le lui amena et elle monta en selle. Pendant la chevauchée, Lunette raconta comment on l'avait accusée de trahison, comment on avait préparé un bûcher pour la brûler et comment le chevalier était venu à son aide au moment où elle en avait le plus besoin. Tout en parlant, elle l'amena vers le chemin où monseigneur Yvain l'avait quittée. Après l'avoir escortée jusque-là, elle lui dit : « Suivez ce chemin jusqu'à ce que l'on vous donne quelque part des nouvelles du chevalier, s'il plaît à Dieu et au Saint-Esprit, afin d'en savoir plus que je n'en sais moi-même. Je me souviens seulement de l'avoir quitté près d'ici ou ici même. Nous ne nous sommes pas revus depuis et je ne sais pas ce qu'il a pu faire durant tout ce temps, car il avait grand besoin d'onguent quand il me quitta. C'est par ici même que je vous envoie sur ses traces. Que Dieu vous accorde de le retrouver sain et sauf, aujourd'hui plutôt que demain ! Partez donc, je vous recommande à Dieu. Je n'ose pas vous accompagner plus loin : ma dame pourrait m'en tenir rigueur. » Alors, elles se séparèrent :

Si li dïent : « Veez la la ! »
Et cele ancontre li ala.
Si se sont antresalüees ;
Tantost a cele demandees
Les noveles qu'ele queroit ;
Et cele dit qu'ele feroit
Un suen palefroi anseler,
Car avoec li voldroit aler,
Si l'an manroit vers un plessié
Ou ele l'avoit convoié[a].
Et cele de cuer l'en mercie.
Li palefroiz ne tarda mie,
En li amainne et ele monte ;
Lunete an chevalchant li conte
Comant ele fu ancusee
Et de traïson apelee
Et comant la rez fu esprise
Ou ele devoit estre mise,
Et comant cil li vint eidier
Quant ele en ot plus grant mestier.
Ensi parlant la convea
Tant qu'au droit chemin l'avea
Ou messire Yvains l'ot lessiee.
Quant jusque la l'ot convoiee
Si li dist : « Cest chemin tanroiz
Tant que en aucun leu vanroiz
Ou novele vos en iert dite,
Se Deu plest et Saint Esperite,
Plus voire que je ne l'en sai ;
Bien m'an sovient que jel lessai
Bien pres de ci, ou ci meïsmes ;
Ne puis ne nos antreveïsmes,
Ne je ne sai qu'il a puis fet,
Que grant mestier eüst d'antret
Qant il se departi de moi.
Par ci aprés lui vos envoi
Et Dex le vos doint trover sain,
S'il li plest, ainz hui que demain.
Or alez, a Deu vos comant,
Que je ne vos os siudre avant
Que ma dame a moi ne s'iresse. »
Maintenant l'une l'autre lesse :

l'une s'en retourna et l'autre s'en alla ; celle-ci parvint à la maison où monseigneur Yvain avait passé sa convalescence. Il y avait du monde devant la porte : des dames, des chevaliers et des domestiques ainsi que le maître des lieux. Elle les salua et leur demanda s'ils savaient quelque chose et s'ils pouvaient la renseigner sur le chevalier qu'elle recherchait. « Il a la particularité de ne jamais quitter son lion, ai-je entendu dire ! — Par ma foi, mademoiselle, fait le seigneur, il vient de nous quitter. Vous pouvez le rattraper encore aujourd'hui, si vous ne perdez pas ses traces, mais évitez de trop tarder ! — Sire, répond-elle, que Dieu m'en garde ! Dites-moi quelle direction je dois suivre. — Par ici, tout droit ! » lui disent-ils en lui demandant de transmettre leurs salutations. Mais cela ne servit pas à grand-chose car elle ne s'en souciait guère. Elle s'élança au grand galop ; l'amble ne lui paraissait pas assez rapide, malgré l'allure soutenue de son palefroi. À force de galoper dans la boue et sur des pistes en meilleur état, elle finit par apercevoir le compagnon du lion. Elle laissa éclater sa joie et dit : « Dieu me protège ! Je trouve enfin celui que j'ai tant cherché. J'ai parfaitement suivi ses traces, mais à quoi m'auront servi cette poursuite et cette rencontre si je ne le ramène pas avec moi ? À rien ou à peu de chose en vérité ! S'il n'accepte pas de m'accompagner, alors j'aurai gaspillé mes efforts. » Tout en parlant ainsi, elle se hâta

L'une retorne et l'autre en va
Et vet tant que ele trova
La meison ou messire Yvains
Ot esté tant que toz fu sains.
Et vit devant la porte genz :
Dames, chevaliers, et sergenz,
Et le seignor de la meison ;
Ses[a] salüe, et met a reison
S'il sevent que il li apreingnent
Noveles, et qu'il li anseingnent
Un chevalier que ele quiert :
« De tel meniere est que ja n'iert
Sanz un lyeon, c'ei oï dire.
- Par foi, pucele, fet li sire,
Il parti or en droit de nos
Encor ancui l'ateindroiz vos
Se ses escloz savez garder,
Mes gardez vos de trop tarder.
- Sire, fet ele, Dex m'an gart
Mes or me dites de quel part
Je le siue. » Et cil le li dïent :
« Par ci, tot droit », et si li prïent
Qu'ele, de par ax, le salut ;
Mes ce gueres ne lor valut,
Qu'ele onques ne s'an entremist.
Mes lors es granz galoz se mist
Que l'anbleüre li sanbloit
Estre petite, et si anbloit
Ses palefroiz de grant eslais[b].
Ausi galope par le tais
Con par la voie igal et plainne
Tant qu'ele voit celui qui mainne
Le lyeon an sa conpaingnie.
Lors fet joie et dit : « Dex aïe!
Or voi ce que tant ai chacié ;
Mout l'ai bien seü et tracié.
Mes se jel chaz et je l'ataing,
Que me valdra, se je nel praing?
Po ou neant, voire[c] par foi !
S'il ne s'an vient ansanble o moi,
Donc ai ge ma poinne gastee. »
Ensi parlant s'est tant hastee

jusqu'à faire ruisseler son palefroi de sueur. Elle s'arrêta et salua le chevalier. Il lui répondit aussitôt : « Que Dieu vous protège, ma toute belle, et qu'il vous ôte soucis et tracas ! — Vous de même, seigneur, en qui j'espère trouver un soulagement à ces ennuis ! » Elle vint à ses côtés et lui dit : « Seigneur, je suis venue vous chercher. Votre insigne prestige m'a incitée à suivre votre trace et m'a fait traverser bien des contrées[1]. Je vous ai tant cherché, Dieu merci, que j'ai fini par vous rejoindre ici. Si cela m'a valu des moments pénibles, je ne m'en chagrine nullement, je ne m'en plains et ne m'en souviens même pas. Mes membres se sont allégés ; ils ont oublié leur douleur dès que je vous ai rejoint. L'affaire qui m'amène ne me concerne pas. Celle qui m'envoie vers vous vaut bien mieux que moi : elle me surpasse en noblesse et en mérite mais, si elle ne peut pas compter sur vous, alors votre renommée l'aura trahie. Cette demoiselle doit défendre sa cause contre une sœur qui l'a déshéritée ; elle n'attend une aide que de vous seul ; elle ne souhaite l'assistance de personne d'autre. Il est impossible de la persuader que quelqu'un d'autre pourrait l'aider. De plus, sachez bien que si vous remportez la victoire, vous aurez reconquis et restauré le prestige de la déshéritée et vous aurez accru votre renommée. Pour défendre son héritage, elle a voulu partir elle-même à votre recherche, à cause de tout le bien qu'elle espérait de vous.

Que toz[a] ses palefroiz tressüe ;
Si s'areste, et si le salüe,
Et cil li respondi mout tost :
« Dex vos saut, bele, et si vos ost
De cusançon et de pesance !
- Et vos, sire, ou j'ai esperance
Que bien m'an porrïez oster ! »
Lors se va lez lui acoster
Et dit : « Sire, je vos ai quis.
Li granz renons de vostre pris
M'a mout fet aprés vos lasser
Et mainte contree passer.
Tant vos ai quis, la Deu merci,
Qu'asanblee sui a vos ci,
Et se ge nul mal i ai tret
De rien nule ne m'an deshet,
Ne ne m'an pleing, ne ne m'an menbre ;
Tuit me sont alegié li manbre
Que la dolors m'an fu anblee,
Tantost qu'a vos fui asanblee.
Si n'est pas la besoingne moie ;
Miaudre de moi a vos m'anvoie,
Plus gentix fame et plus vaillanz,
Mes se ele est a vos faillanz
Donc l'a vostre renons traïe,
Qu'ele n'atant secors n'aïe,
Fors que de vos, la dameisele
De bien desresnier sa querele,
C'une soe suer desherete,
Ne quiert qu'autres s'an entremete ;
N'an ne li puet feire cuidier
Que autres l'an poïst eidier ;
Et sachiez bien trestot de voir
Se le pris an pöez avoir[b],
S'avroiz conquise et rachetee
L'enor a la desheritee
Et creü vostre vaselage.
Por desresnier son heritage
Ele meïsmes vos queroit
Por le bien qu'ele i esperoit,

Personne d'autre qu'elle ne serait venu vous trouver, mais une forte indisposition l'en a empêchée et l'a contrainte à garder le lit. Répondez-moi, s'il vous plaît : osez-vous venir la défendre ou préférez-vous vous reposer ? — Je n'ai cure de me reposer, fait-il. Nul ne peut tirer profit de cette situation. Je ne me reposerai pas et je vous suivrai volontiers, douce amie, là où il vous plaira. Et si celle qui vous envoie a vraiment grand besoin de moi, ne vous désespérez pas ! Je ferai tout mon possible pour réussir. Que Dieu me donne le courage et la grâce de défendre, pour son bonheur, le bon droit de la malheureuse. »

Ils chevauchèrent ainsi tous les deux en parlant et approchèrent du château de la Pire Aventure[1]. Ils ne cherchèrent pas à aller plus loin car la nuit tombait. Tandis qu'ils approchaient du château, les gens qui les voyaient venir s'adressèrent d'une seule voix au chevalier : « Vous n'êtes pas le bienvenu, seigneur, vous n'êtes pas le bienvenu. On vous a indiqué ce logis pour votre malheur et pour votre honte. Un abbé pourrait le jurer ! — Ah, fait-il, folle et abjecte piétaille, engeance pleine de méchanceté et coupable de toutes les démissions ! Pourquoi m'avez-vous accueilli de la sorte ? — Pourquoi ? Vous le saurez bientôt si vous faites un pas de plus ! Mais vous ne l'apprendrez vraiment que lorsque vous serez entré dans cette haute forteresse. » Alors monseigneur Yvain se dirigea vers la tour et les gens s'écrièrent

Ne ja autre n'i fust venue ;
Mes uns forz max l'a detenue
Tex que par force au lit la trest.
Or m'an responez, s'il vos plest,
Se vos venir i oseroiz
Ou se vos an reposeroiz[a].
- N'ai soing, fet il, de reposer ;
Ne s'en puet nus hom aloser,
Ne je ne reposerai mie,
Einz vos siudrai, ma dolce amie,
Volantiers, la ou vos pleira ;
Et se de moi grant afeire a
Cele por cui vos me querez,
Ja ne vos an desesperez
Que je tot mon pooir n'en face !
Or me doint Dex et cuer et grace
Que je, par sa boene aventure,
Puisse desresnier sa droiture ! »
Ensi entr'aus deus chevalchierent
Parlant, tant que il aprochierent
Le chastel de Pesme Aventure.
De passer oltre n'orent cure
Que li jorz aloit declinant.
Ce chastel vienent aprismant,
Et les genz qui venir les voient
Trestuit au chevalier disoient :
« Mal veigniez, sire, mal veigniez !
Cist ostex vos fu anseigniez
Por mal et por honte andurer,
Ce porroit uns abes jurer.
- Ha[b] ! fet il, gent fole et vilainne,
Gent de tote malvestié plainne
Qui a toz biens avez failli,
Por coi m'avez si asailli ?
- Por coi ? Vos le savroiz assez
S'ancore un po avant passez !
Mes nule rien ja n'en savroiz
Jusque tant que esté avroiz
An cele haute forteresce. »
Tantost messire Yvains s'adresce
Vers la tor, et les genz s'escrïent.
Trestuit a haute voiz li dïent :

d'une voix forte : « Hou ! Hou ! Malheureux ! Où vas-tu ? Si tu as jamais rencontré dans ta vie la honte ou l'humiliation, apprête-toi, là où tu vas, à en être accablé au point de ne plus pouvoir en parler par la suite ! — Engeance sans honneur et sans générosité, fait monseigneur Yvain qui les écoute, engeance importune, engeance insolente ! Pourquoi un tel assaut? Pourquoi un tel accueil ? Que me demandes-tu ? Que me veux-tu pour me houspiller[1] de la sorte ? — Ami, tu te fâches inutilement, lui dit une dame d'un certain âge mais très courtoise et sage. On ne te parle pas en mal mais on t'avertit plutôt de ne pas te loger là-bas. À toi d'en tirer les conséquences ! Nul n'ose te révéler le pourquoi de l'affaire, mais ces avertissements et ces interpellations sont destinés à te faire peur. Tous ceux qui viennent ici entendent le même discours et sont incités à repartir. La coutume ici nous interdit, quoi qu'il advienne, d'héberger un chevalier étranger. Maintenant, à toi de décider ! Personne ne t'interdit de passer ; si tel est ton désir, alors monte là-haut ! Mais, à mon avis, tu feras demi-tour. — Dame, votre conseil, si je le suivais, pourrait me rapporter honneur et profit mais j'ignore où je pourrais trouver un gîte pour ce soir. — Par ma foi, fait celle-ci, je me tais car cela ne me regarde pas. Allez où bon vous semble ! Cependant, cela me ferait très plaisir de vous

« Hu ! Hu[a] ! Maleüreus, ou vas ?
S'onques en ta vie trovas
Qui te feïst honte ne let,
La ou tu vas t'an iert tant fet
Que ja par toi n'iert reconté.
- Gent sanz enor, et sanz bonté,
Fet messire Yvains qui escote,
Gent enuieuse, gent estoute,
Por coi m'asauz ? Por coi m'aquiaus ?
Que me demandes ? Que me viaus,
Qui[b] si aprés moi te degroces ?
- Amis, de neant te corroces,
Fist une dame auques d'aage
Qui mout estoit cortoise et sage,
Que certes por mal ne te dïent
Nule chose, einçois te chastïent,
Se tu le savoies entendre,
Que lessus n'ailles ostel prendre ;
Ne le porcoi dire ne t'osent,
Mes il te chastoient et chosent
Por ce que esmaier t'en vuelent.
Et par costume feire suelent
Autel a toz les sorvenanz,
Por ce que il n'aillent leanz.
Et la costume est ça fors tex
Que nos n'osons a noz ostex
Herbergier, por rien qui aveigne,
Nul preudome qui de fors veigne.
Or est sor toi del soreplus :
La voie ne te desfant nus,
Se tu viax, leissus monteras ;
Mes, par mon los, retorneras.
- Dame, fet il, se je creoie
Vostre consoil, je cuideroie
Que g'i eüsse enor et preu ;
Mes je ne savroie an quel leu
Je retrovasse ostel hui mes.
- Par foi, fet cele, et je m'an tes,
Qu'a moi rien nule n'en afiert.
Alez quel part que boen vos iert !
Et neporquant, grant joie avroie
Se je de leanz vos veoie

voir revenir de là-bas sans trop d'humiliations, mais cela n'arrivera pas. — Dame, fait-il, que Dieu vous en soit reconnaissant ! mais le délire de mon cœur[1] m'attire là-bas : je ferai donc ce que mon cœur désire. » Aussitôt, il se dirigea vers la porte avec son lion et la jeune fille. Le portier l'interpella et lui dit : « Venez ! Venez vite ! Vous voilà arrivé dans un endroit où l'on saura vous retenir ! Ne soyez pas le bienvenu ici ! »

Le portier l'incitait ainsi à monter mais l'invitation était fort déplaisante. Monseigneur Yvain restait silencieux ; il passa devant lui et arriva dans une vaste salle, très haute et toute neuve. Il se trouvait devant un préau enclos de gros pieux, ronds et pointus. Entre les pieux, il vit jusqu'à trois cents jeunes filles attelées à divers ouvrages. Elles tissaient des fils d'or et de soie, chacune de son mieux, mais un absolu dénuement empêchait la plupart de porter une coiffe ou une ceinture. À la poitrine et aux coudes, leurs cottes étaient déchirées ; leurs chemises étaient souillées dans le dos. La faim et la détresse avaient amaigri leur cou et rendu leur visage livide. Il les vit comme elles le virent ; elles baissèrent la tête et pleurèrent ; elles demeurèrent ainsi un long moment car elles n'avaient plus de goût à rien. Leurs yeux restaient comme fixés au sol tant leur affliction était grande. Après les avoir un peu regardées, monseigneur Yvain fit demi-tour et revint vers la porte. S'élançant vers lui,

Sanz trop grant honte revenir ;
Mes ce ne porroit avenir.
- Dame, fet il, Dex le vos mire!
Mes mes fos[a] cuers leanz me tire :
Si ferai ce que mes cuers vialt. »
Tantost, vers la porte s'aquialt,
Et ses lyeons et la pucele ;
Et li portiers a soi l'apele,
Si li dit : « Venez tost, venez !
Qu'an tel leu estes arivez
Ou vos seroiz bien retenuz,
Et mal i soiez vos venuz. »
 Ensi li portiers le semont
Et haste de venir amont,
Mes mout li fist leide semonse.
Et messire Yvains, sanz response,
Par devant lui s'an passe, et trueve
Une grant sale haute et nueve ;
S'avoit devant un prael clos
De pex aguz reonz et gros ;
Et par entre les pex leanz
Vit puceles jusqu'a trois cenz
Qui diverses oevres feisoient :
De fil d'or et de soie ovroient
Chascune au mialz qu'ele savoit ;
Mes tel povreté i avoit
Que deslïees et desceintes
En i ot de povreté meintes ;
Et as memeles et as cotes[b]
Estoient lor cotes derotes,
Et les chemises as dos sales[c] ;
Les cos gresles et les vis pales
De fain et de meseise avoient.
Il les voit, et eles le voient,
Si s'anbrunchent totes et plorent ;
Et une grant piece demorent
Qu'eles n'antendent a rien feire,
Ne lor ialz n'en pueent retreire
De terre, tant sont acorees.
Qant un po les ot regardees
Messire Yvains, si se trestorne,
Droit vers la porte s'an retorne ;

le portier lui cria : « Inutile de vous en aller, beau sire ! Vous voudriez bien retourner dehors à présent mais je vous jure sur ma tête que cela ne sert à rien. Auparavant, il vous faudra subir des avanies comme jamais plus vous n'en recevrez de votre vie ! Vous n'avez pas fait preuve d'une grande sagesse en venant ici. Il n'eſt plus queſtion pour vous de repartir ! — Ce n'eſt pas mon intention, cher ami, fait-il, mais, dis-moi plutôt, par l'âme de ton père, d'où viennent les demoiselles que j'ai vues dans ce château, celles qui tissent des étoffes de soie et d'orfroi et dont l'ouvrage me paraît si plaisant ? Ce qui n'eſt guère plaisant en revanche, c'eſt la maigreur, la pâleur et la souffrance qui émanent de leur corps et de leur visage. Il me semble qu'elles seraient belles et élégantes si on leur accordait ce qui leur fait plaisir ! — Il m'eſt impossible de vous le dire ! Cherchez quelqu'un d'autre qui vous l'apprenne ! — C'eſt ce que je ferai puisque je n'ai pas le choix. » Il finit par retrouver la porte du préau où les demoiselles travaillaient et il s'avança vers elles. Il les salua toutes ensemble et vit des larmes couler de leurs yeux. Il leur dit : « Que Dieu consente à vous ôter du cœur et à transformer en joie cette douleur dont j'ignore la cause ! » L'une d'entre elles lui répond : « Dieu vous entende, vous qui l'avez invoqué ! Vous pourrez aisément apprendre qui nous sommes et de quel royaume nous venons si cela vous intéresse.

Et li portiers contre lui saut,
Se li escrie : « Ne vos vaut
Que vos n'en iroiz or, biax meſtre.
Vos voldrïez or la fors eſtre,
Mes, par mon chief, ne vos i monte,
Einz avroiz eü tant de honte
Que plus n'en porrïez avoir ;
Si n'avez mie fet savoir
Quant vos eſtes venuz ceanz
Que del rissir eſt il neanz.
- Ne je ne quier, fet il, biax frere,
Mes di moi, par l'ame ton pere,
Dameiseles que j'ai veües
An ceſt chaſtel, don sont venues,
Qui dras de soie et orfrois tissent,
Et oevres font qui m'abelissent ?
Mes ce me desabeliſt mout
Qu'eles sont de cors et de vout
Meigres, et pales, et dolantes ;
Si m'eſt vis que beles et gentes
Fussent mout, se eles eüssent
Itex choses qui lor pleüssent.
- Je, fet il, nel vos dirai mie,
Querez autrui qui le vos die.
- Si ferai ge, quant mialz ne puis. »
Lors quiert tant que il trueve l'uis
Del prael ou les dameiseles
Ovroient, et vint devant eles.
Si les salüe ansanble totes,
Et si lor voit cheoir les gotes
Des lermes qui lor decoroient
Des ialz, si com eles ploroient.
Et il lor dit : « Dex, s'il li pleſt,
Ceſt duel que[a] ne sai don vos neſt,
Vos oſt del cuer et tort a joie ! »
L'une respont : « Dex vos en oie,
Que vos en avez apelé !
Ne vos sera mie celé
Qui nos somes et de quel terre,
Espoir ce volez vos anquerre.

— Je ne suis pas venu pour autre chose, répondit-il. — Seigneur, il y a très longtemps, le roi de l'Île aux Pucelles[1] visitait des cours royales et des pays en quête de nouveauté. À force de voyager, ce fieffé naïf finit par s'exposer ici-même au danger. C'est le malheur qui l'a conduit ici, car c'est lui qui nous a plongées, malheureuses que nous sommes, dans la honte et la malédiction sans que nous les ayons méritées. Une pénible humiliation vous attend, si l'on ne consent pas à accepter votre rançon ! En tout cas, mon seigneur arriva dans ce château où se trouvent deux fils du diable — et ce n'est pas une fable ! —, car ils sont nés d'une femme et d'un netun[2]. Ces deux créatures durent combattre contre le roi qui n'était pas à la hauteur de cette épreuve : il n'avait pas dix-huit ans ! Ils pouvaient le pourfendre comme un tendre agnelet. Le roi terrorisé se tira comme il put de cette affaire. Il jura qu'il enverrait ici, chaque année, tant qu'il serait en vie, trente jeunes filles de son royaume. Ce tribut lui permit de s'acquitter. Il était entendu également, au moment du serment, que ce tribut ne prendrait fin qu'avec la mort des deux démons. Le jour où ils seraient battus et vaincus dans un combat, le roi serait également quitte de cet impôt et nous serions délivrées, nous qui sommes plongées dans la honte, la souffrance et la détresse. Jamais nous n'aurons le moindre plaisir. Parler de délivrance est une profonde ineptie car jamais nous ne sortirons d'ici.

- Por el, fet il, ne ving je ça.
- Sire, il avint mout grant pieça
Que li rois de l'Isle as Puceles
Aloit por apanre noveles
Par les corz et par les païs.
S'ala tant come fos naïs
Qu'il s'anbati an cest peril.
A mal eür i venist il,
Que nos cheitives, qui ci somes,
La honte, et le mal, en avomes,
Qui onques ne le desservimes.
Et bien sachiez que vos meïsmes
I pöez mout grant honte atendre,
Se reançon n'en vialt an prendre.
Mes tote voie ensi avint
Que mes sire an cest chastel vint
Ou il a deus filz de deable,
Ne nel tenez vos mie a fable,
Que de fame et de netun furent.
Et cil dui conbatre se durent
Au roi, don dolors fu trop granz,
Qu'il n'avoit pas dis et huit anz[a] ;
Si le poïssent tot porfandre
Ausi com un aignelet tandre ;
Et li rois qui grant peor ot
S'an delivra si com il pot :
Si jura qu'il anvoieroit
Chascun an, tant con vis seroit,
Ceanz, de ses puceles, trante ;
Si fust[b] quites par ceste rante.
Et devisé fu au jurer[c]
Et cist treüz devoit durer
Tant con li dui maufé durroient ;
Et a ce jor que il seroient
Conquis et vaincu an bataille
Quites seroit de ceste taille
Et nos seriens delivrees,
Qui a honte somes livrees,
Et a dolor, et a meseise ;
Ja mes n'avrons rien qui nos pleise.
Mes mout di ore grant enfance
Qui paroil[d] de la delivrance

Toujours nous tisserons des étoffes de soie et nous n'en sommes pas mieux vêtues pour autant[1]. Toujours nous serons pauvres et nues, toujours nous aurons faim et soif ; jamais, nous ne parviendrons à nous procurer plus de nourriture[2]. Nous avons fort peu de pain à manger, très peu le matin et le soir encore moins. Du travail de ses mains, chacune n'obtiendra, en tout et pour tout, que quatre deniers de la livre. Avec cela, impossible d'acheter beaucoup de nourriture et de vêtements, car celle qui gagne vingt sous par semaine est loin d'être tirée d'affaire. Et, soyez assuré qu'aucune de nous ne rapporte vingt sous ou plus[3]. Il y aurait là de quoi enrichir un duc[4] ! Nous, nous sommes dans la pauvreté et celui pour qui nous peinons s'enrichit de notre travail. Nous restons éveillées pendant la plus grande partie de nos nuits et toute la journée pour rapporter encore plus d'argent car il menace de nous mutiler si nous nous reposons ; c'est la raison pour laquelle nous n'osons prendre de repos. Que vous dire d'autre ? Nous subissons tant d'humiliations et de maux que je ne saurais vous en raconter le cinquième. Mais une chose nous révolte surtout : plus d'une fois, nous avons vu mourir de jeunes et preux chevaliers lors de leur combat contre les deux démons. Ils ont payé fort cher leur gîte, tout comme vous, demain, qui serez seul à devoir affronter, de gré ou de force, les deux diables vivants et perdre votre renom. — Que Dieu, le vrai roi des cieux,

Que ja mes de ceanz n'istrons ;
Toz jorz dras de soie tistrons,
Ne ja n'en serons mialz vestues ;
Toz jorz serons povres et nues,
Et toz jorz fain et soif avrons ;
Ja tant chevir ne nos savrons
Que mialz en aiens a mangier.
Del pain avons a grant dangier[a]
Au main petit, et au soir mains,
Que ja de l'uevre de noz mains
N'avra chascune por son vivre
Que quatre deniers de la livre ;
Et de ce ne poons nos pas
Assez avoir viande et dras
Car qui gaaigne la semainne
Vint solz n'est mie fors de painne.
Et[b] bien sachiez vos a estros
Que il n'i a celi de nos
Qui ne gaaint vint[c] solz ou plus.
De ce seroit riches uns dus !
Et nos somes ci an poverte,
S'est riches de nostre desserte
Cil por cui nos nos traveillons.
Des nuiz grant partie veillons
Et toz les jorz por gaaignier,
Qu'il nos menace a mahaignier
Des manbres, quant nos reposons ;
Et por ce reposer n'osons.
Mes que vos iroie contant ?
De honte et de mal avons tant
Que le quint ne vos an sai dire.
Et ce nos fet anragier d'ire
Que maintes foiz morir veomes
Chevaliers juenes et prodomes
Qui as deus maufez se conbatent ;
L'ostel mout chieremant achatent,
Ausi con vos feroiz demain
Que trestot seul, de vostre main,
Vos covandra, voilliez ou non,
Conbatre, et perdre vostre non
Encontre les deus vis deables.
- Dex, li voirs Rois esperitables,

m'en défende, fait monseigneur Yvain, et qu'il vous rende honneur et joie, si telle est sa volonté. À présent, je dois aller trouver les gens qui sont là-dedans et connaître quel accueil ils me réservent. — Allez-y, mon seigneur, que le grand dispensateur de tous les biens vous protège ! »

Yvain arriva dans la grande salle du château. Il n'y trouva personne à qui parler. Après avoir traversé toute la maison, Yvain et sa suite arrivèrent dans un verger sans que personne ne leur proposât de prendre en charge leurs chevaux. Qu'importe ! Ceux qui finalement les bichonnèrent pensaient en hériter mais ils prenaient leurs désirs pour des réalités car les montures appartenaient à leurs maîtres qui étaient toujours en vie. Les chevaux avaient de l'avoine, du foin et de la litière jusqu'au ventre. Monseigneur Yvain pénétra alors dans le verger suivi de sa petite compagnie. Il aperçut un homme richement vêtu, appuyé sur son coude[1] et allongé sur un drap de soie. Devant lui, une jeune fille[2] lisait un roman dont[3] j'ignore le sujet. Une dame était venue s'accouder près d'eux pour écouter le roman. C'était la mère de la jeune fille, alors que l'homme était son père. La voir et l'entendre leur causaient une immense joie ; c'était en effet leur fille unique ; elle n'avait pas seize ans et était si belle, si distinguée, que le dieu Amour, s'il l'eût aperçue, se serait appliqué à la servir et

Fet messire Yvains, m'an desfande,
Et vos enor et joie rande,
Se il a volenté li vient!
Desormes aler m'an covient
Et veoir genz qui leanz sont,
Savoir quel chiere il me feront.
- Or alez, sire, cil vos gart
Qui toz les biens done et depart[a] ! »
Lors vet tant qu'il vint en la sale ;
N'i trueve gent boene ne male
Qui de rien le[b] mete a reison.
Tant trespassent de la meison
Que il vindrent en un vergier ;
Einz de lor chevax herbergier
Ne tindrent plet ne n'an parlerent.
Cui chaut ! Que bien les establerent
Cil qui les cuiderent avoir,
Ne sai s'il cuidoient savoir[c]
Qu'ancore ont il seignor tot sain[d] ;
Li cheval ont avoinne et fain
Et la litiere enjusqu'au vantre.
Et messire Yvains lors s'en antre
El vergier, aprés li sa rote.
Voit apoié desor son cote
Un riche home qui se gisoit
Sor un drap de soie, et lisoit
Une pucele devant lui
En un romans, ne sai de cui.
Et por le romans escoter
S'i estoit venue acoter[e]
Une dame, et s'estoit sa mere,
Et li sires estoit ses pere.
Si se porent mout esjoïr
De li bien veoir et oïr,
Car il n'avoient plus d'enfanz ;
Ne n'ot mie plus de seize anz,
Et s'estoit si bele et si gente[f]
Qu'an li servir meïst s'antente
Li deus d'Amors, s'il la veïst,
Ne ja amer ne la feïst

l'aurait réservée pour lui-même. Pour la servir, il aurait pris une apparence humaine et renoncé à son état de dieu. Il se serait envoyé à lui-même la flèche dont la blessure ne saigne pas sauf lorsqu'elle n'est pas soignée par un médecin astucieux. Nul n'a le droit d'en guérir tant que l'artifice n'a pas agi et celui qui en guérit d'une autre manière n'est pas un amant loyal. Que vous dire encore sur cette plaie ? Je pourrais vous parler à l'infini de cette plaie, si cette histoire vous plaisait, mais on aurait tôt fait de me reprocher mes rêvasseries. Aujourd'hui, en effet, les gens ne sont plus amoureux, ils n'aiment plus comme jadis ; ils ne veulent même plus entendre parler d'amour[1]. Mais écoutez plutôt de quelle manière monseigneur Yvain est hébergé, quel visage on lui fait et quel accueil on lui réserve ! Ceux qui se trouvaient dans le verger se levèrent à son arrivée et, dès qu'ils l'aperçurent, ils lui dirent : « Or ça, cher seigneur, soyez béni, vous et vos proches, par le Verbe et les œuvres de Dieu ! » J'ignore s'ils veulent l'abuser, mais leur accueil est chaleureux et ils manifestent leur joie en lui procurant un hébergement confortable. La fille du seigneur, elle-même, offrit ses services et manifesta à Yvain de grands égards, comme c'était l'usage pour un hôte de marque. Elle lui enleva ses armes et, comme si cela ne suffisait pas encore, elle lui lava le cou et le visage de ses propres mains.

Autrui se lui meïsmes non.
Por li servir devenist hon,
S'issist[a] de sa deïté fors
Et ferist lui meïsme el cors
Del dart don la plaie ne sainne
Se desleax mires n'i painne.
N'est droiz que nus garir an puisse[b]
Jusque deslëauté i truisse,
Et qui an garist autremant
Il n'ainme mie lëaumant.
De ceste plaie vos[c] deïsse
Tant qu'a une fin an venisse
Se l'estoire bien vos pleüst ;
Mes tost deïst, tel i eüst,
Que je vos parlasse de songe,
Que la genz n'est mes amoronge[d],
Ne n'ainment mes, si com il suelent,
Que nes oïr parler n'an vuelent.
Mes or öez an quel meniere,
A quel sanblant, et a quel chiere,
Messire Yvains est herbergiez.
Contre lui saillirent an piez
Tuit cil qui el vergier estoient,
Et maintenant que il le voient
Si li dïent : « Or ça, biax sire,
De quanque Dex puet feire et dire
Soiez[e] vos beneoiz clamez,
Et vos et quanque vos amez[f] ! »
Ge ne sai se il[g] le deçoivent,
Mes a grant joie le reçoivent
Et font sanblant que mout lor pleise
Qu'il soit herbergiez a grant eise.
Meïsmes la fille au seignor
Le sert et porte grant enor
Com an doit feire a son boen oste :
Trestotes ses armes li oste,
Et ce ne fu mie del mains
Qu'ele meïsme de ses mains
Li leve le col et la face[h].
Tote enor vialt que l'en li face

Son père voulait qu'on manifestât à l'invité les plus éminentes marques d'honneur ; c'est précisément ce qu'elle fit. Elle sortit de son coffre une chemise plissée et des braies blanches ; elle lui passa puis, avec du fil et une aiguille, lui cousit ses manches[1]. Pourvu que Dieu ne fasse pas payer trop cher à Yvain les égards et le dévouement qu'on lui manifestait ! Elle lui fit passer par-dessus la chemise un surcot neuf. Elle lui agrafa au cou un manteau d'écarlate fourré sans taillades[2]. Yvain était confus du dévouement de la jeune fille à son égard. Il était fort ennuyé mais la jeune fille fit preuve de tant de courtoisie, de noblesse et d'élégance qu'elle croyait faire trop peu pour lui. Elle savait pourtant que sa mère l'approuvait de faire à sa place tout ce qui pouvait flatter leur hôte. Le soir, au souper, il y eut surabondance de plats. Les domestiques chargés du service en eurent vite assez. À la nuit tombée, on fit encore fête à Yvain et on l'installa confortablement dans sa chambre. Plus personne ne le dérangea ensuite dans son lit. Le lion couchait à ses pieds, comme d'habitude. Le matin, quand Dieu eut rallumé son luminaire sur le monde, le plus tôt qu'il pût selon sa sagesse éternelle, monseigneur Yvain et la jeune fille qui l'accompagnait se levèrent fort rapidement. Dans une chapelle, ils assistèrent à une messe en l'honneur du Saint-Esprit.

Li peres, si com ele fet;
Chemise risdee li tret
Fors de son cofre, et braies blanches,
Et fil et aguille a ses manches,
Si li vest, et ses braz li cost.
Or doint Dex que trop ne li cost
Ceste losenge et cist servise!
A vestir desor sa chemise
Li a baillié un nuef sorcot
Et un mantel sanz harigot,
Veir d'escarlate, au col li met.
De lui servir tant s'antremet
Qu'il en a honte, et si[a] l'an poise,
Mes la pucele est tant cortoise,
Et si franche, et si deboneire,
Qu'ancor n'an cuide ele preu feire.
Et bien set qu'a sa mere plest
Que rien a feire ne li lest
Dont ele le cuit losangier.
La nuit fu serviz au mangier
De tanz mes que trop en i ot ;
Li aporters enuier pot
As sergenz qui des mes servirent ;
La nuit totes enors li firent
Et mout a eise le colchierent;
N'onques puis vers lui n'aprochierent
Que il fu an son lit colchiez.
Et li lyeons jut a ses piez,
Si com il ot acostumé.
Au main, quant Dex rot alumé,
Par le monde, son luminaire,
Si matin com Il le pòt faire
Qui tot fet par comandemant[b],
Se leva mout isnelemant
Messire Yvains et sa pucele ;
S'oïrent a une chapele
Messe qui mout tost lor fu dite
En l'enor del Saint Esperite.

Après la messe, monseigneur Yvain, qui pensait s'en aller sans encombre, apprit une nouvelle fort désagréable. En effet, on ne lui donna pas le choix. Quand il dit : « Seigneur, je m'en vais, avec votre permission », le maître de céans lui répondit : « Ami, je ne peux vous autoriser à partir pour l'instant et cela pour une bonne raison : dans ce château a été établie une très cruelle et très diabolique coutume que j'ai l'obligation de maintenir. Je vais convoquer ici deux de mes hommes très grands et forts ; contre eux deux, de gré ou de force, il vous faudra prendre les armes. Si vous pouvez leur résister, les vaincre et les tuer tous les deux, ma fille souhaitera vous prendre pour époux et ce château vous appartiendra, avec tout ce qui en dépend. — Seigneur, fait Yvain, je n'ai aucune prétention sur vos biens. Que Dieu m'en refuse la moindre part obtenue dans ces conditions et gardez votre fille ! L'empereur d'Allemagne serait bien inspiré de la prendre pour épouse car elle est très belle et d'une parfaite éducation[1]. — Taisez-vous, cher hôte, lui dit le seigneur. Je n'ai cure de vos arguments. Vous ne pouvez pas vous dérober à cette coutume. Celui qui pourra vaincre mes deux champions obtiendra mon château et la main de ma fille, ainsi que toutes mes terres. La bataille ne saurait être esquivée ni différée. Votre poltronnerie, je le sais, vous fait refuser ma fille parce que vous pensiez comme cela esquiver

Messire Yvains aprés la messe
Oï novele felenesse
Qant il cuida qu'il s'an deüst
Aler, que rien ne li neüst ;
Mes ne pot mie estre a son chois.
Qant il dist : « Sire, je m'an vois,
S'il vos plest, a vostre congié.
- Amis, ancor nel vos doing gié,
Fet li sires de la meison.
Je nel puis feire par reison :
En cest chastel a establie
Une mout fiere deablie
Qu'il me covient a maintenir.
Je vos ferai ja ci venir
Deus miens sergenz mout granz [et forz ;
Encontre aus deus, soit droiz[a] ou torz,
Vos covenra voz armes prendre.
S'ancontre aus vos pöez desfandre
Et aus endeus vaincre et ocirre,
Ma fille a seignor[b] vos desirre,
Et de cest chastel vos atant
L'enors, et quanqu'il i apant.
- Sire, fet il, je n'en quier point.
Ja Dex ensi part ne m'i doint,
Et vostre fille vos remaingne,
Ou l'empereres d'Alemaingne
Seroit bien saus, s'il l'avoit prise,
Que mout est bele et bien aprise.
- Teisiez, biax ostes, dit li sire,
De neant vos oi escondire,
Que vos n'an pöez eschaper.
Mon chastel et ma fille a per
Doit avoir, et tote ma terre,
Cil qui porra en champ conquerre
Ciaus qui vos vendront assaillir[c].
La bataille ne puet faillir
Ne remenoir en nule guise.
Mes je sai bien que coardise
Vos fet ma fille refuser :
Par ce vos cuidiez eschaper

le combat mais, sachez-le, immanquablement, il vous faudra combattre. Aucun chevalier qui bénéficie de notre hospitalité ne peut y échapper, sous quelque prétexte que ce soit ! C'est une coutume bien établie appelée à durer longtemps encore : ma fille ne sera pas mariée tant que je ne verrai pas mes deux champions morts ou vaincus. — Alors, il me faut combattre mais c'est bien malgré moi. Je m'en serais passé bien volontiers, je vous l'assure. Je participerai à ce combat qui ne peut attendre mais cela m'ennuie profondément. » C'est alors qu'arrivèrent, hideux et noirs, les deux fils du netun. Chacun portait un bâton cornu de cornouiller[1], renforcé de cuivre et entouré de fils de laiton. Leur armure les recouvrait des épaules jusqu'aux genoux mais leur tête et leur visage restaient découverts, de même que leurs jambes nues qui n'étaient pas grêles. C'est dans cette tenue qu'ils se présentèrent ; ils tenaient au-dessus de la tête un écu rond, robuste et léger pour le combat rapproché. En les voyant, le lion frémit car il comprit très bien, à la vue des armes, que ces deux guerriers venaient combattre son maître. Son poil et sa crinière se hérissèrent ; il trembla d'ardeur et de fureur, battit le sol de sa queue. Il voulait secourir son maître avant de le voir massacré. À la vue du lion, les deux netuns s'écrièrent : « Vassal, éloignez votre lion qui nous menace, ou alors avouez-vous vaincu ! Si ce n'est pas le cas,

Oltreemant de la bataille ;
Mes ce sachiez vos bien, sanz faille,
Que conbatre vos i estuet !
Por rien eschaper ne s'an puet
Nus chevaliers qui ceanz gise ;
Ce est costume et rante asise
Qui trop avra longue duree,
Que ma fille n'iert marïee
Tant que morz ou conquis les voie.
- Donc, m'i covient il tote voie
Conbatre, maleoit gré mien ;
Mes je m'an sofrisse mout bien
Et volantiers, ce vos otroi ;
La bataille, ce poise moi,
Ferai, que ne puet remenoir. »
A tant vienent, hideus et noir
Amedui li fil au netun[a].
N'i a nul d'aus deus qui n'ait un
Baston cornu de cornelier[b],
Qu'il orent fez aparellier
De cuivre, et puis lïer d'archal.
Des les espaules contreval
Furent armé jusqu'aus genolz,
Mes les chiés orent et les volz
Desarmez, et les james nues,
Qui n'estoient mie menues.
Et ensi armé com il vindrent,
Escuz reonz sor lor chiés tindrent,
Forz et legiers por escremir.
Li lyeons comance a fremir
Tot maintenant que il les voit,
Qu'il set mout bien et aparçoit
Que a ces armes que il tienent
Conbatre a son seignor se vienent.
Si se herice et creste ansanble,
De hardemant et d'ire tranble
Et bat la terre de sa coe,
Que talant a que il rescoe
Son seignor, einz que il l'ocïent.
Et quant cil le voient, si dïent :
« Vasax, ostez de ceste place
Vostre lyeon qui nos menace,
Ou vos vos randez recreanz ;
Q'autremant, ce vos acreanz,

nous vous l'affirmons, il vous faudra le mettre en un lieu où il ne pourra ni vous aider ni nous nuire. Vous seul devez vous amuser avec nous car le lion vous aiderait volontiers, s'il le pouvait. — Si vous en avez peur, fait monseigneur Yvain, emmenez-le vous-mêmes. Quant à moi, j'aurais plaisir à le voir vous assaillir, si toutefois il le peut, et je suis fort aise qu'il m'aide ! — Vraiment, font-ils, il n'est pas question qu'il vous aide. Faites du mieux que vous pouvez, combattez seul et sans l'aide de quiconque. Vous devez être seul contre nous deux. Si le lion était avec vous pour nous affronter, vous ne seriez pas seul ; nous serions deux contre deux. Il vous faut donc, c'est ainsi, éloigner votre lion, que cela vous plaise ou non ! — Où voulez-vous qu'il aille ? demande Yvain. Où souhaitez-vous que je le mette ? » Ils lui montrèrent une petite chambre en lui disant : « Enfermez-le là-dedans ! — Comme vous voudrez ! »

Yvain conduisit le lion dans la chambre et l'enferma. On partit ensuite lui chercher ses armes afin qu'il puisse s'équiper. On lui amena son cheval, on le lui remit et Yvain monta en selle. Rassurés par l'absence du lion enfermé dans la chambre, les deux champions assaillirent Yvain pour le maltraiter et lui faire honte. Avec leurs masses, ils lui assenèrent des coups contre lesquels son écu et son heaume se révélèrent inefficaces ! Leurs coups lui défoncèrent et lui fracassèrent son heaume ;

Le vos covient an tel leu metre
Que il ne se puisse antremetre
De vos eidier et de nos nuire ;
Seul vos covient o nos deduire,
Que li lyeons vos eideroit
Mout volentiers, se il pooit.
- Vos meïsmes, qui le dotez,
Fet messire Yvains, l'en ostez !
Que mout me plest et mout me siet
S'il onques puet, que il vos griet,
Et mout m'est bel se il m'aïe.
- Par foi, font il, ce n'i est mie
Que ja aïde n'i avroiz.
Feites del mialz que vos porroiz[a]
Toz seus sanz aïde d'autrui.
Vos devez seus estre et nos dui ;
Se li lyons ert avoec vos,
Por ce qu'il se merlast a nos,
Donc ne serïez vos pas seus,
Dui serïez contre nos deus.
Se vos covient, ce vos afi,
Vostre lyeon oster de ci,
Mes que bien vos poist orandroit.
- Ou volez vos, fet cil, qu'il soit ?
Ou vos plest il que je le mete ? »
Lors li mostrent une chanbrete,
Si dïent : « Leanz l'enclöez.
- Fet iert, des que vos le volez. »
Lors l'i moinne et si l'i anserre.
Et an li vet maintenant querre
Ses armes por armer son cors ;
Et son cheval li ont tret fors,
Se li baillent, et il i monte.
Por lui leidir et feire honte
Li passent li dui chanpion,
Qu'aseüré sont del lyon
Qui est dedanz la chanbre anclos.
Des maces li donent tex cos
Que petit d'aïde li fait
Escuz ne hiaumes que il ait,
Car quant an son hiaume l'ateignent
Trestot li anbarrent et freignent[b],

ils firent voler en éclats son écu qui fondit comme de la glace. On aurait pu passer ses poings dans les trous qu'ils y pratiquèrent. C'étaient des coups très redoutables. Et Yvain ? Comment s'y prit-il avec les deux démons ? Excité par la honte et la peur, il se défendit de toutes ses forces. Il déploya toute son énergie à frapper avec une rare violence. Il ne leur fit pas de cadeaux et les remercia doublement de leur amabilité ! Toutefois, le lion enfermé dans la chambre concevait de l'inquiétude et un réel malaise ; il se souvenait en effet de la grande bonté de son maître qui aurait à présent bien besoin de son aide et de ses services. Le lion lui rendrait généreusement ce bienfait à grands setiers et à grands muids, et il ne manquerait rien au compte s'il parvenait à s'échapper. Il chercha dans tous les sens mais ne trouva pas la moindre issue. À ses oreilles parvint le fracas du sauvage et périlleux combat. Cela lui fit mal au point d'exciter sa fureur et de le rendre fou. À force de chercher, il se dirigea vers la porte, toute pourrie vers le bas ; il l'arracha, se faufila par-dessous et passa tout son corps jusqu'aux reins. Fort éprouvé, monseigneur Yvain suait à grosses gouttes[1]. Il découvrait la force, la cruauté et l'endurance des deux géants. Il avait encaissé de nombreux coups qu'il rendait, le mieux qu'il pouvait, mais il ne parvenait pas à leur infliger la moindre blessure tant leur science du combat rapproché était grande. Quant à leurs écus, aucune épée

Et li escuz peçoie et font
Come glace ; tex tros i font,
Que son poing i puet an boter.
Mout font lor cop a redoter.
Et il, que fet des deus maufez ?
De honte et de crieme eschaufez,
Se desfant de tote sa force ;
Mout s'esvertue et mout s'efforce
De doner granz cos et pesanz.
N'ont pas failli a ses presanz
Qu'il lor rant la bonté a doble.
Or a son cuer dolant et troble
Li lyeons qui est an la chanbre,
Que de la grant bonté li manbre
Que cil li fist par sa franchise,
Qui ja avroit de son servise
Et de s'aïde grant mestier ;
Ja li randroit au grant setier
Et au grant mui ceste bonté ;
Ja n'i avroit rien mesconté
S'il pooit issir de leanz.
Mout vet reverchant de toz sanz
Ne ne voit par ou il s'an aille.
Bien ot les cos de la bataille,
Qui perilleuse est et vilainne,
Et por ce si grant duel demainne
Qu'il anrage vis et forsene.
Tant vet cerchant que il asene
Au suil, qui porrisoit pres terre,
Tant qu'il l'arache et s'i anserre[a]
Et fiche jusque pres des rains.
Et ja estoit messire Yvains
Mout traveilliez et mout suanz,
Et mout trovoit les deus truanz[b]
Forz et felons et adurez.
Mout i avoit cos andurez
Et randuz, tant com il plus pot,
Ne de rien bleciez ne les ot
Que trop savoient d'escremie ;
Et lor escu n'estoient mie
Tel que rien en ostast espee,
Tant fust tranchanz ne aceree.

n'aurait pu les entamer, aussi tranchante et acérée fût-elle. C'eﬆ pourquoi, monseigneur Yvain avait parfaitement raison de craindre la mort. Il tint bon cependant jusqu'à ce que le lion s'échappât de la chambre à force de creuser sous la porte. Si les traîtres n'étaient pas matés immédiatement, ils ne le seraient jamais. Le lion ne leur accorderait aucune trêve tant qu'il les saurait en vie. Il en saisit un et le jeta à terre comme un mouton. Les deux bandits prirent peur. Aucun speƈtateur de la scène ne dissimula sa joie. Le géant terrassé par le lion ne se relèverait jamais sans le secours de son compagnon. Celui-ci s'élança alors, autant pour aider son comparse que pour se défendre lui-même ; il voulait empêcher le lion de l'assaillir, après que la bête aurait achevé celui qui se trouvait déjà à terre. Le géant craignait bien plus le lion que son maître. Monseigneur Yvain serait bien fou de laisser plus longtemps la vie sauve à celui qui lui tournait le dos et lui montrait sa nuque à découvert : l'occasion était trop belle ! Le bandit lui tendait sa tête nue et sa nuque s'offrait à l'arme adverse. Yvain assena alors un coup d'épée qui fit voler en l'air la tête du géant ; tout cela en douceur, si bien que la viƈtime n'en sut rien. Il mit ensuite pied à terre pour sauver et arracher l'autre géant des griffes du lion, mais en vain, car aucun médecin n'arriverait à temps pour soigner les horribles blessures infligées par la bête.

Por ce si se pooit mout fort
Messire Yvains doter de mort ;
Mes adés tant se contretint
Que li lyons oltre s'an vint,
Tant ot desoz le suel graté.
S'or ne sont li gloton maté
Donc ne le seront il ja mes ;
Car au lyeon ne panront pes
Ne n'avront, tant con vis les sache.
L'un en aert et si le sache
Par terre, ausi com un moston[a].
Or sont esfreé li gloton,
N'il n'a home an tote la place
Qui an son cuer joie n'en face ;
Et cil ne relevera ja[b]
Que li lyeons aterré a,
Se li autres ne le secort ;
Por lui eidier, cele part cort
Et por lui meïsmes secorre
Qu'a lui ne lest li lyeons corre
Quant il avra celui ocis
Que il avoit par terre mis.
Et si avoit graignor peor
Del lyeon que de son seignor.
Des or est messire Yvains fos,
Des qu'il li a torné le dos
Et voit le col nu et delivre,
Se longuemant le leisse vivre,
Que mout l'an est bien avenu.
La teste nue et le col nu
Li a li gloz abandoné,
Et il li a tel cop doné
Que la teste del bu li ret,
Si soavet que mot n'an set.
Et maintenant a terre vient
Por l'autre que li lyeons tient,
Que rescorre et tolir li vialt.
Mes por neant que tant se dialt
Ja mes mire a tans n'i avra,
Qu'an son venir si le navra
Li lyeons, qui mout vint iriez,
Que leidemant fu anpiriez.

Yvain écarta l'animal et aperçut l'épaule arrachée par son lion au buste du géant. Il n'avait nullement peur de lui car le bâton du netun se trouvait à terre. Le géant gisait à côté, comme mort ; il ne bougeait plus du tout. Pourtant, il était encore en mesure de parler et dit, avec bien du mal : « Éloignez votre lion de moi, mon bon seigneur, s'il vous plaît, afin qu'il ne m'attaque plus. Désormais, vous pouvez faire de moi ce que bon vous semblera. Celui qui demande et implore la pitié doit obtenir grâce à l'instant même, à condition toutefois qu'il n'ait pas affaire à un homme sans cœur. Quant à moi, je ne me défendrai plus et je ne me relèverai plus d'ici, même si j'en ai encore la force. Je me soumets à votre volonté. — Est-ce que tu t'avoues vaincu ? fait Yvain. Et déclares-tu forfait ? — Sire, cela y ressemble bien. Je suis vaincu, bien malgré moi, et je refuse le combat, je le reconnais. — Alors tu n'as plus rien à craindre de moi et mon lion te respectera lui aussi ! » Aussitôt, la foule s'empressa d'entourer le vainqueur. Le seigneur et sa dame ne cachèrent pas leur joie et l'embrassèrent ; ils lui parlèrent de leur fille et lui dirent : « Vous serez notre jeune seigneur et notre maître ; notre fille sera votre épouse car nous vous accordons sa main. — Eh bien moi, dit-il, je vous la rends. La prenne qui veut ! Moi, je n'en ai cure. N'y voyez aucune marque de dédain et que mon refus ne vous chagrine pas car

Et tote voie arriers le bote,
Si voit que il li avoit tote
L'espaule fors de son leu trete.
Por[a] lui de rien ne se deshete,
Que ses bastons li est cheüz.
Et cil gist pres come feüz,
Qu'il ne se crosle ne ne muet ;
Mes tant i a que parler puet
Et dist, si com il li pot dire :
« Ostez vostre lyeon, biax sire,
Se vos plest, que plus ne m'adoist,
Que desormes faire vos loist
De moi tot ce que boen vos iert.
Et qui merci prie et requiert,
N'i doit faillir, quant il la[b] rueve,
Se home sanz pitié ne trueve.
Et je ne me desfandrai plus,
Ne ja ne releverai sus
De ci, por force que je aie,
Si me met an vostre menaie.
- Di donc, fet cil, se tu otroies
Que vaincuz et recreanz soies.
- Sire, fet il, il i pert bien ;
Veincuz sui, maleoit gré mien,
Et recreanz, ce vos otroi.
- Donc n'as tu mes garde de moi
Et mes lyeons te raseüre. »
Tantost vienent grant aleüre
Totes les genz anviron lui ;
Et li sire et la dame andui
Li font grant joie, et si l'acolent,
Et de lor fille li parolent,
Si li dïent : « Or seroiz vos
Dameisiax, et sires de nos ;
Et nostre fille iert vostre dame,
Car nos la vos donrons a fame.
- Et je, fet il, la vos redoing.
Qui vialt, si l'ait ! Je n'en ai soing.
Si n'en di ge rien por desdeing :
Ne vos poist, se je ne la preing,
Que je ne puis, ne je ne doi.
Mes, s'il vos plest, delivrez moi

je ne peux ni ne dois accepter cette proposition. Toutefois, s'il vous plaît, donnez-moi les prisonnières que vous détenez. Il a été convenu, vous le savez bien, qu'elles devaient repartir libres. — C'est vrai ! fait-il. Je vous les rends et je les libère donc, car rien ne s'y oppose plus. Mais ayez la sagesse de prendre ma fille avec tous mes biens ; elle est si belle, si riche et si intelligente. Nulle part ailleurs vous ne trouverez un aussi beau parti ! — Sire, fait Yvain, vous ne connaissez pas mes motifs, ni l'affaire qui m'appelle, et je n'ose pas vous en parler, mais sachez que je refuse ce que nul n'oserait refuser, car chacun devrait consacrer son cœur et ses pensées à une aussi belle et séduisante jeune fille. J'accepterais volontiers de la prendre si j'avais le droit de l'épouser, elle ou une autre, mais c'est impossible — sachez-le ! — et ne m'ennuyez plus car la demoiselle qui m'accompagne m'attend. Elle est restée en ma compagnie et j'entends bien rester avec elle, quoi qu'il advienne. — Vous voulez partir, seigneur ? Que voulez-vous dire ? Jamais, sans un ordre ou une décision de ma part, on ne vous ouvrira ma porte. Vous resterez mon prisonnier. Quel orgueil et quel mépris de dédaigner ainsi ma fille quand je vous offre sa main ! — Du dédain, seigneur ? Non point, par mon âme ! Je ne peux pas épouser une femme ni rester ici de toute manière. Je suivrai la jeune fille qui m'accompagne car il ne saurait en être autrement. Mais, si tel est votre plaisir, je jurerai de la main droite,

Les cheitives que vos avez ;
Li termes est, bien le savez,
Qu'eles s'an doivent aler quites.
- Voirs est, fet il, ce que vos dites,
Et je les vos rant et aquit ;
Qu'il n'i a mes nul contredit ;
Mes prenez, si feroiz savoir,
Ma fille, a trestot mon avoir,
Qui est mout bele, et riche, et sage ;
Ja mes si riche mariage
N'avroiz, se vos cestui n'avez.
- Sire, fet il, vos ne savez
Mon essoine ne mon afeire,
Ne je ne le vos os retreire.
Mes ce sachiez, que je[a] refus
Ce que ne refuseroit nus
Qui deüst son cuer, et s'antente,
Metre an pucele bele et gente,
Que volantiers la receüsse,
Se je poïsse ne deüsse
Cesti ne autre recevoir.
Je ne puis, ce sachiez de voir[b],
Si m'an lessiez an pes a tant
Que la dameisele m'atant,
Qui avoec moi est ça venue.
Conpaignie m'i a tenue,
Et je la revoel li tenir
Que que il m'an doie avenir.
- Volez, biax sire ? Et vos comant !
Ja mes, se je ne le comant
Et mes consauz ne le m'aporte,
Ne vos iert overte ma porte ;
Einz remanroiz en ma prison ;
Orguel feites et mesprison
Qant je vos pri que vos praigniez
Ma fille, et vos la desdaigniez.
- Desdaing, sire? Nel faz, parm'ame,
Mes je ne puis esposer fame
Ne remenoir por nule painne.
La dameisele qui m'an mainne[c]
Siudrai, qu'autremant ne puet estre.
Mes, s'il vos plest, de ma main destre

et vous pouvez avoir confiance que, tout comme vous me voyez maintenant, je reviendrai ici, si je le puis, et j'épouserai ensuite votre fille quand il vous plaira. — Malheur à celui qui attend de vous parole, serment ou caution ! dit-il. Si ma fille vous plaît, vous reviendrez vite ! Un serment ou une promesse ne vous feraient pas revenir plus tôt. Partez donc, car je vous tiens quitte de tout serment et de toute promesse. Peu m'importe si la pluie, le vent ou rien du tout vous retiennent ! Je ne méprise pas assez ma fille pour vous forcer à l'épouser. Vaquez à votre affaire ! Vous pouvez partir ou rester, cela m'est égal ! »

Monseigneur Yvain partit aussitôt. Il ne resta pas davantage dans le château et emmena avec lui les jeunes captives qu'il avait délivrées. Le seigneur les lui avait confiées, dénuées de tout et bien mal habillées, mais elles avaient à présent le sentiment d'être riches ; elles sortirent toutes du château, deux par deux, et précédèrent Yvain. Elles n'auraient pas fêté autant le Créateur s'il était descendu en personne sur la terre. Tous ceux qui avaient insulté Yvain venaient à présent solliciter sa pitié et son pardon. Ils l'escortaient de leurs excuses mais Yvain dit qu'il avait tout oublié : « Je ne sais pas de quoi vous parlez, leur dit-il, et je vous tiens quittes de tout. Vous n'avez jamais proféré envers moi de paroles outrageantes : je n'en ai pas le souvenir. »

Vos plevirai, si m'an creez,
Q'ainsi con vos or me veez
Revanrai ça, se j'onques puis,
Et panrai vostre fille puis,
Quel ore que il buen vos iert.
- Dahait, fet il, qui vos an quiert
Ne foi ne ploige ne creante !
Se ma fille vos atalante,
Vos revanroiz[a] hastivemant ;
Ja por foi ne por seiremant,
Ce cuit, ne revanroiz plus tost.
Or alez, que je vos en ost
Trestoz ploiges et toz creanz.
Se vos retaingne pluie et vanz
Ou fins neanz, ne me chaut il !
Ja ma fille n'avrai si vil
Que je par force la vos doingne.
Or alez an vostre besoingne,
Que tot autant, se vos venez,
M'an est, con se vos remenez. »
Tantost[b] messire Yvains s'an torne
Qui el chastel plus ne sejorne,
Et s'en a avoec soi menees
Les cheitives desprisonees ;
Et li sires li a bailliees
Povres, et mal apareilliees,
Mes or sont riches, ce lor sanble :
Fors del chastel totes ensanble,
Devant lui, deus et deus s'an issent ;
Ne ne cuit pas qu'eles feïssent
Tel joie com eles li font
A celui qui fist tot le mont,
S'il fust venuz de ciel an terre.
Merci et pes li vindrent querre
Totes les genz qui dit li orent
Tant de honte com il plus porent :
Si le vont einsi convoiant,
Mes il dit qu'il n'an set neant :
« Je ne sai, fet il, que vos dites,
Et si vos an claim je toz quites,
C'onques chose que j'en mal teingne
Ne deïstes, don moi soveingne. »

Ces propos les réjouirent et ils louèrent sa courtoisie. Après l'avoir longuement escorté, ils le recommandèrent à Dieu. Les jeunes filles lui demandèrent congé et s'en allèrent également. Au moment des adieux, elles s'inclinèrent devant lui et formulèrent vœux et prières pour qu'il obtienne du ciel joie et santé et pour que tout se passe comme il le souhaitait, où qu'il allât. À son tour, Yvain implora pour elles la grâce divine et, comme il avait hâte de partir, il ajouta : « Allez ! et que Dieu vous reconduise chez vous pleines de santé et de bonheur ! » Elles se mettent aussitôt en route et s'éloignent, tout à leur joie. Monseigneur Yvain prit rapidement la direction opposée. Durant une semaine, il ne cessa de cheminer à vive allure. Il suivit les indications de la jeune fille qui connaissait très bien le chemin et l'endroit où elle avait laissé la cadette déshéritée, désemparée et désolée. Toutefois, dès que celle-ci apprit l'arrivée de son envoyée et du Chevalier au Lion, quelle ne fut pas la joie qui remplit son cœur ! Elle s'imagina en effet que sa sœur lui abandonnait une part de l'héritage pour accéder à son désir. La jeune fille avait dû garder le lit pendant longtemps ; elle venait juste de se rétablir d'un mal qui l'avait beaucoup affaiblie, comme on le voyait sur son visage. Elle se précipita la première pour les accueillir ; elle les salua et leur témoigna tous les égards. Inutile d'évoquer la joie

Cil sont mout lié de ce qu'il öent,
Et sa corteisie mout löent.
Or le comandent a Deu tuit,
Que grant piece l'orent conduit ;
Et les dameiseles li ront
Congié demandé, si s'an vont ;
Au partir totes li anclinent,
Et si li orent et destinent
Que Dex li doint joie et santé[a]
Et venir a sa volanté
En quelque leu qu'il onques aut.
Et cil respont que Dex les saut,
Cui la demore mout enuie :
« Alez, fet il, Dex vos conduie
En voz païs sainnes et liees ! »
Maintenant se sont avoiees ;
Si s'an vont grant joie menant.
Et messire Yvains maintenant
De l'autre part se rachemine.
D'errer a grant esploit ne fine
Trestoz les jorz de la semainne,
Si con la pucele l'en mainne
Qui la voie mout bien savoit,
Et le recet ou ele avoit
Lessiee la desheritee,
Desheitiee et desconfortee.
Mes quant ele oï la novele
De la venue a la pucele
Et del Chevalier au Lyeon,
Ne fu joie se cele non
Que ele en ot dedanz son cuer ;
Car or cuide ele que sa suer
De son heritage li lest
Une partie, se li plest.
Malade ot geü longuemant
La pucele, et novelemant
Estoit de son mal relevee,
Qui duremant l'avoit grevee,
Si que bien paroit a sa chiere.
A l'encontre, tote premiere,
Li est alee sanz demore ;
Si le salüe, et si l'enore[b]
De quanqu'ele onques set ne puet.
De la joie parler n'estuet

qui régna ce soir-là dans sa demeure : on n'en soufflera mot car il y aurait trop à dire ! Je vous fais grâce aussi de tout ce qui arriva jusqu'au lendemain matin, lorsqu'ils s'apprêtèrent à partir. Après leur chevauchée, ils aperçurent un château où le roi Arthur avait séjourné quinze jours ou plus. La demoiselle qui voulait déshériter sa sœur s'y trouvait justement ; elle avait suivi la cour et attendait l'arrivée de sa sœur qui approchait de plus en plus. Pourtant, elle n'en éprouvait aucune inquiétude, car elle ne croyait pas qu'un quelconque chevalier puisse soutenir un combat face à Gauvain. Il ne restait plus qu'un seul jour sur les quarante assignés au délai. Elle aurait été juridiquement fondée à réclamer l'héritage pour elle seule si l'ultime journée était écoulée. Pourtant, il restait bien plus à faire qu'elle ne le croyait. Les voyageurs couchèrent cette nuit-là dans un modeste logis à l'extérieur du château où personne ne les reconnut. S'ils avaient couché au château, en effet, tout le monde les aurait identifiés et c'est justement ce qu'ils voulaient éviter. Le lendemain matin, avec beaucoup de précautions, ils sortirent, au point du jour, et se cachèrent jusque dans la matinée.

Nul ne savait depuis combien de jours Gauvain était parti et personne à la cour n'avait plus aucune nouvelle de lui, sauf la jeune fille pour qui il voulait combattre. Il se trouvait à trois

Qui la nuit fu a l'ostel feite :
Ja parole n'en iert retreite
Que trop i avroit a conter ;
Tot vos trespas jusqu'au monter
L'andemain, que il s'an partirent.
Puis errerent tant que il virent
Un chastel ou li rois Artus
Ot demoré quinzainne ou plus.
Et la dameisele i estoit
Qui sa seror desheritoit,
Qu'ele avoit pres la cort tenue,
Puis si atendoit la venue
Sa seror, qui vient et aproche.
Mes mout petit au cuer li toche
Qu'ele cuide que l'en ne truisse
Nul chevalier qui sofrir puisse
Monseignor Gauvain an estor.
N'il n'i avoit que un seul jor
De la quarantaine a venir.
L'iretage seule a tenir[a]
Eüst desresnié quitemant
Par reison et par jugemant
Se cil seus jorz fust trespassez.
Mes plus i a a feire assez
Qu'el ne cuide ne ne croit.
En un ostel bas et estroit
Fors del chastel cele nuit jurent,
Ou nules genz ne les conurent ;
Car se il el chastel geüssent
Totes les genz les coneüssent,
Et de ce n'avoient il soing.
L'andemain, a mout grant besoing[b],
A l'aube aparissant s'an issent ;
Si se reponent et tapissent
Tant que li jorz fu biax et granz.
Jorz avoit passez ne sai quanz,
Que messire Gauvains s'estoit
Destornez[c], si qu'an ne savoit
De lui a cort nule novele,
Fors que seulemant la pucele
Por cui il se voloit conbatre.
Pres a trois liues ou a quatre

ou quatre lieues de la cour ; il s'y présenta soudain dans un équipage qui empêcha tous ceux qui le connaissaient de le reconnaître à ses armes. La demoiselle, qui avait manifestement tort contre sa sœur, le présenta à la cour en disant qu'il défendrait sa cause, totalement infondée d'ailleurs. Elle s'adressa au roi : « Sire, l'heure avance. Bientôt, la neuvième heure sera passée et nous sommes au dernier jour du délai fixé. Il est évident pour tout le monde que je suis prête à défendre mon bon droit. Si ma sœur devait revenir, elle n'aurait guère de temps à perdre. Je loue le ciel qu'elle ne soit pas encore de retour. Il est évident qu'elle ne peut faire mieux ; elle s'est démenée pour rien. Quant à moi, j'ai été prête tous les jours jusqu'au dernier à soutenir mon bon droit. J'ai obtenu gain de cause sans avoir eu recours au combat ; il est donc parfaitement licite que je m'en aille jouir en paix de mon héritage. De mon vivant, je n'aurai aucun compte à rendre à ma sœur. Quant à elle, il ne lui reste qu'à vivre dans la détresse et le malheur. » Le roi savait très bien que la jeune fille se rendait coupable d'une grande injustice envers sa sœur ; il déclara alors : « Amie, lors d'une cour royale, on doit patienter, par ma foi, tant que le roi n'a pas levé la séance et tant qu'il n'a pas rendu son jugement. Il n'est pas encore temps de plier bagage car votre sœur arrivera à temps, ainsi que je le pense[1]. »

S'estoit de la cort trestornez ;
Et vint a cort si atornez
Que reconuistre ne le porent
Cil qui toz jorz coneü l'orent
As armes que il aporta.
La dameisele qui tort a,
Vers sa seror, tot en apert[a],
Veant toz, l'a a cort[b] offert
Que par lui desresnier voldroit
La querele ou ele n'a droit;
Et dit au roi : « Sire, ore passe,
Jusqu'a po sera none basse,
Et li derrïens jorz iert hui.
Or voit an bien comant je sui
Garnie de mon droit tenir[c] ;
Se ma suer deüst revenir
N'i eüst mes que demorer.
Deu an puissé je aorer,
Quant el ne vient ne ne repeire.
Bien i pert que mialz ne puet feire,
Si s'est por[d] neant traveilliee :
Et j'ai esté apareilliee
Toz les jorz jusqu'au desrïen
A desresnier ce qui est mien.
Tot ai desresnié sanz bataille,
S'est or bien droiz que je m'en aille
Tenir mon heritage an pes ;
Que je n'an respondroie mes
A ma seror tant con je vive :
Si vivra dolante et cheitive. »
Et li rois qui mout bien savoit
Que la pucele tort avoit
Vers sa seror, trop desleal,
Li dit : « Amie, a cort real
Doit en atendre, par ma foi,
Tant con la justise le roi
Siet et atant por droiturier.
N'i a rien del corjon ploier,
Qu'ancor vendra trestot a tans
Vostre suer ci, si con je pans[e]. »

À peine avait-il parlé qu'il aperçut le Chevalier au Lion et la jeune fille à ses côtés. Ils arrivaient tous les deux seuls car ils s'étaient séparés du lion resté dans leur gîte de la nuit.

En voyant la jeune fille, le roi eut tôt fait de la reconnaître. Il ne cacha pas son plaisir et sa satisfaction de la revoir. Dans l'affaire, il penchait en sa faveur parce qu'il était soucieux de justice. Tout joyeux, il lui dit sans attendre : « Avancez, belle ! et que Dieu vous protège ! » Quand l'aînée entendit ces mots, elle tressaillit puis se retourna. Elle vit alors que sa sœur avait amené un chevalier pour défendre sa cause. Son visage s'assombrit et prit un teint terreux. La jeune fille fut bien accueillie par tout le monde et se dirigea vers le roi. Devant lui, elle déclara : « Que Dieu protège le roi et sa maison ! Sire, si ma cause et mon bon droit peuvent être défendus par un chevalier, ce sera par celui qui — grâces lui soient rendues ! — m'a accompagnée jusqu'ici. Il avait fort à faire ailleurs, ce valeureux chevalier si bien né ! Pourtant, il a eu tellement pitié de moi qu'il a laissé tomber toutes ses autres affaires pour se consacrer à la mienne. Maintenant, ma dame, ma sœur bien-aimée que j'aime comme moi-même, ferait preuve de courtoisie et de bonté en respectant mes droits. Cela ramènerait la paix entre nous, car je n'exige pas une parcelle de son bien à elle ! — Moi non plus, fait-elle, je ne demande rien

Einz que li rois eüst ce dit,
Le Chevalier au Lyeon vit
Et la pucele delez lui.
Seul a seul venoient andui,
Que del lyeon anblé se furent :
Si fu remés la ou il jurent.
Li rois la pucele a veüe,
Si ne l'a pas mesconeüe,
Et mout li plot et abeli
Quant il la vit, que devers li
De la querele se tenoit[a],
Por ce que au droit entandoit.
De la joie que il en ot
Li dist, au plus tost que il pot :
« Or[b], avant, bele, Dex vos saut ! »
Quant cele l'ot, tote an tressaut,
Et si se torne, si la voit
Et le chevalier qu'ele avoit
Amené a son droit conquerre ;
Si devint plus noire que terre.
Mout fu bien de toz apelee
La pucele ; et ele est alee
Devant le roi, la ou le vit ;
Quant fu devant lui, si li dit :
« Dex salt le roi et sa mesniee[c] !
Rois, s'or puet estre desresniee
Ma droiture ne ma querele
Par un chevalier, donc l'iert ele
Par cestui qui, soe merci,
M'en a seüe anjusque ci,
S'eüst il mout aillors a feire
Li frans chevaliers deboneire ;
Mes de moi li prist tex pitiez
Qu'il a arrieres dos gitiez
Toz ses afeires por le mien.
Or feroit corteisie et bien
Ma dame, ma tres chiere suer,
Que j'aim autant come mon cuer,
Se ele mon droit me lessoit ;
Tant qu'entre moi et li pes soit[d],

de ce qui t'appartient ! Tu n'as rien et tu n'auras jamais rien. Tu peux toujours prêcher, tes sermons ne rapportent rien. Il ne te restera bientôt plus que tes yeux pour pleurer de désespoir ! » L'autre répliqua aussitôt avec sa politesse, sa sagesse et sa courtoisie accoutumées : « Vraiment, je suis peinée de voir que deux chevaliers aussi valeureux vont se combattre à cause de nous deux. Le différend n'est pourtant pas si grand, mais je ne peux pas renoncer purement et simplement à l'affaire car ce serait pour moi une trop grande perte. Aussi, je vous saurais gré si vous me remettiez ce qui me revient de droit ! — Vraiment, fait l'autre, il faudrait être sotte pour te répondre. Puissent le feu et les flammes de l'enfer me consumer si je te donne de quoi avoir une vie meilleure ! Avant que cela n'arrive, on verra les rives du Danube rejoindre celles de la Saône, à moins que le duel ne tranche en ta faveur. — Que Dieu et mon droit en qui je me fie depuis toujours et en qui je me fierai toujours assiste le chevalier qui m'a offert ses services au nom de l'amitié et de la générosité qu'il me témoigne. Pourtant, il ne me connaît pas et je ne le connais pas plus qu'il ne me connaît ! »

Ces propos mirent fin à la discussion et les deux sœurs amenèrent leurs champions devant la cour. Toute la foule accourut comme le font d'habitude les amateurs de duels et de beaux coups d'épée. Toutefois, les futurs combattants étaient

Que je ne demant rien del suen.
- Ne je, voir, fet ele, del tuen :
Tu n'i as rien, ne ja n'avras ;
Ja tant preeschier ne savras
Que rien en porz por preeschier[a] ;
Tote an porras de duel sechier. »
Et l'autre respont maintenant,
Qui savoit assez d'avenant
Et mout estoit sage et cortoise :
« Certes, fet ele, ce me poise
Que por nos deus se conbatront
Dui si preudome con cist sont ;
S'est la querele mout petite,
Mes je ne la puis clamer quite,
Que mout grant mestier en avroie.
Por ce meillor gré vos savroie
Se vos me lessïez mon droit.
- Certes, qui or te respondroit,
Fet l'autre, mout seroit musarde.
Max fex et male flame m'arde
Se je t'an doing don tu mialz vives !
Einçois asanbleront les rives
De la Dunoe et de Seone[b],
Se la bataille nel te done.
- Dex et li droiz que je i ai,
En cui je m'an fi, et ferai,
Toz tans jusqu'au jor qui est hui
En soit en aïde celui,
Qui[c] par amors et par frainchise
Se poroffri de mon servise,
Si ne set il qui ge me sui,
N'il ne me conoist, ne ge lui[d] ! »
Tantont parlé qu'a li remainnent
Les paroles, et si amainnent
Les chevaliers enmi la cort ;
Et toz li pueples i acort,
Si com a tel afeire suelent
Corre les genz, qui veoir vuelent
Cos de bataille, et escremie.
Mes ne s'antreconurent mie

l'un pour l'autre des inconnus malgré l'affection qu'ils se portaient. Qu'est-ce à dire ? Ne s'aimaient-ils donc plus ? Je vous répondrai « oui » et « non » à la fois et je justifierai le bien-fondé de mes deux réponses. À coup sûr, monseigneur Gauvain aime Yvain et l'appelle son compagnon. Yvain fait de même, où qu'il se trouve. En cette circonstance, s'il le reconnaissait, quelle fête il lui ferait ! Il se sacrifierait pour lui et l'autre ferait de même avant de supporter qu'on s'en prît à son ami. N'est-ce donc pas l'Amour dans sa pureté et sa perfection ? Oui, assurément, mais la Haine n'est-elle pas aussi évidente ? Si ! Il est certain que chacun voudrait briser la tête de l'autre et lui infliger une honte qui détruirait l'honneur de l'adversaire. Par ma foi, c'est un vrai prodige de trouver associés Amour et Haine mortelle. Grand Dieu ! Comment peut-on trouver dans la même demeure deux sentiments aussi contraires ? À mon avis, ils ne peuvent pas séjourner sous le même toit. L'un ne pourrait pas supporter l'autre une seule soirée sans lui chercher querelle ou dispute, dès qu'il aurait deviné la présence de l'autre. Toutefois, il y a toujours plusieurs endroits dans une demeure, puisqu'on y crée des galeries et des chambres. Les choses peuvent se présenter ainsi : Amour s'était peut-être enfermée dans une chambre secrète alors que Haine s'en était allée dans les galeries donnant sur la rue, afin d'être vue.

Cil qui conbatre se voloient,
Qui mout entr'amer se soloient.
Et or donc ne s'antr'ainment il ?
Oïl, vos respong, et nenil ;
Et l'un et l'autre proverai
Si que reison i troverai.
Por voir, messire Gauvains ainme
Yvain, et conpaingnon le clainme ;
Et Yvains lui, ou que il soit ;
Neïs ci, s'il le conuissoit,
Feroit il ja de lui grant feste ;
Et si metroit por lui sa teste
Et cil la soe ausi por lui,
Einz qu'an li feïst grant[a] enui.
N'est ce Amors antiere et fine ?
Oïl, certes ; et la Haïne
Don ne rest ele tote aperte ?
Oïl, que ce est chose certe
Que li uns a l'autre sanz dote
Voldroit avoir la teste rote,
Ou tant de honte li voldroit
Avoir feite que pis valdroit.
Par foi, c'est mervoille provee
Que l'en a ensanble trovee
Amor et Haïne mortel.
Dex ! Meïsmes en un ostel
Comant puet estre li repaires
A choses qui tant sont contraires ?
En un ostel, si con moi sanble,
Ne pueent eles estre ansanble,
Que ne porroit pas remenoir
L'une avoeques l'autre un seul soir
Que noise et tançon n'i eüst,
Puis que l'une l'autre i seüst.
Mes en un chas a plusors manbres,
Que l'en i fet loges et chanbres ;
Ensi puet bien estre la chose :
Espoir qu'Amors s'estoit anclose
En aucune chanbre celee ;
Et Haïne s'an ert alee
As loges par devers la voie
Por ce qu'el vialt que l'en la voie.
Or est Haïne mout an coche,
Qu'ele esperone, et point, et broche

Voici Haine tout à fait lancée : elle éperonne, aiguillonne et pique Amour tant qu'elle peut et Amour ne bouge pas. Oh, Amour ! Où te caches-tu ? Sors donc et tu verras qui les ennemis de tes amis ont invité pour t'agresser ! Les ennemis sont précisément ceux qui se portent une amitié mutuelle et sacrée. Une amitié ni feinte ni hypocrite est vraiment précieuse et sacrée. Pourtant Amour est totalement aveugle et Haine n'y voit goutte, car Amour, pour peu qu'elle les reconnaisse, devrait leur défendre de s'affronter et de se nuire. Amour est aveuglée, vaincue, abusée, parce qu'elle ne reconnaît ni ne voit ses disciples, et pourtant elle les voit. Haine est incapable de dire pourquoi ils se détestent ; elle veut les faire souffrir sans raison ; ils se haïssent à mort et, sachez-le, aucun des deux n'aime l'homme qui voudrait lui ravir l'honneur et qui souhaiterait le tuer. Comment ? Yvain veut-il donc tuer son ami monseigneur Gauvain ? Oui, et Gauvain veut faire de même : il voudrait tuer Yvain de ses mains ou faire pire encore ! Non, je vous le jure, aucun des deux ne voudrait avoir causé à l'autre une humiliation ou un tort, au nom de tout ce que Dieu a créé pour l'homme et au nom de tout l'empire de Rome. J'ai effroyablement menti en vérité[1], car il est évident que chacun veut assaillir l'autre, la lance en avant. Chacun veut blesser son adversaire, l'avilir, le réduire au

Sor Amors quanque ele puet,
Et Amors onques ne se muet.
Ha ! Amors, ou es tu reposte ?
Car t'an is, si verras quel oste
Ont[a] sor toi amené et mis
Li anemi a tes amis[b];
Li anemi sont cil meïsme
Qui s'antr'ement[c] d'amor saintime ;
Qu'amors qui n'est fause ne fainte
Est precïeuse chose, et sainte.
Si est Amors avugle tote[d],
Et Haïne n'i revoit gote ;
Qu'Amors deffandre lor deüst,
Se ele les reconeüst,
Que li uns l'autre n'adesast
Ne feïst rien qui li grevast.
Por ce est Amors avuglee
Et desconfite et desjuglee
Que cez qui tuit sont suen par droit
Ne reconuist, et si les voit.
Et Haïne dire ne set
Por coi li uns d'ax l'autre het,
Ses vialt feire mesler a tort,
Si het li uns l'autre de mort.
N'ainme pas, ce pöez savoir,
L'ome qui le voldroit avoir
Honi, et qui sa mort desirre.
Comant ? Vialt donc Yvains ocirre
Monseignor Gauvain son ami ?
Oïl, et il lui autresi.
Si voldroit messire Gauvains
Yvain ocirre de ses mains
Ou feire pis que je ne di ?
Nenil, ce vos jur et[e] afi,
Li uns ne voldroit avoir fet
A l'autre ne honte ne let,
Por quanque Dex a fet por home
Ne por tot l'empire de Rome.
Or ai manti mout leidemant,
Que l'en voit bien apertemant
Que li uns vialt envaïr l'autre,
Lance levee sor le fautre ;
Et li uns l'autre vialt blecier
Et feire honte, et correcier,

désespoir et cela sans épargner sa peine. Dites plutôt : de qui se plaindra celui qui recevra les coups les plus violents quand l'un aura dominé l'autre ? Car, à force de s'affronter, ils pourraient faire durer la bataille et le corps à corps, j'en ai peur, jusqu'à la défaite d'un des adversaires. Une fois vaincu, Yvain pourra-t-il déclarer qu'il a été agressé et humilié par son ami et qu'il ne l'a jamais appelé autrement que du nom d'ami et de compagnon ? Ou alors, s'il arrive par hasard à Yvain d'infliger des coups à Gauvain et s'il le malmène d'une manière ou d'une autre, aura-t-il le droit de se plaindre ? Oh, non, car il ne saura de qui se plaindre !

Tous deux prennent du champ car ils ne se sont pas reconnus. Dès le premier assaut, ils brisent leurs lances de frêne pourtant solides. Ils ne se disent pas un mot car, s'ils s'étaient adressé la parole, cette rencontre aurait pris une autre allure. Ils ne se seraient jamais donné des coups de lance ou d'épée ; ils se seraient livrés aux embrassades et aux accolades plutôt que de se blesser. En fait, ils s'infligent plaies et blessures. Les épées n'ont rien à y gagner, non plus que les heaumes cabossés et les écus fendus. Ils émoussent le tranchant des épées et les déforment en assenant des coups violents frappés du tranchant et non du plat de l'arme. Avec la garde, ils frappent le nasal, le dos, le front de leur adversaire et les joues deviennent bleues et violacées là où le sang jaillit. À force de lacérer

Que ja de rien ne s'an feindra.
Or dites : De cui se plaindra
Cil qui des cos avra le pis
Quant li uns l'autre avra conquis ?
Car s'il font tant qu'il s'antrevaignent
Grant peor ai qu'il ne maintaignent
Tant la bataille et la meslee
Qu'ele iert de[a] l'une part oltree.
Porra Yvains par reison dire,
Se la soe partie est pire,
Que cil li ait fet let ne honte
Qui antre ses amis le conte,
N'ainz ne l'apela par son non,
Se ami et conpaignon non ?
Ou s'il avient par aventure
Qu'il li ait fet nule leidure,
Ou de que que soit le sormaint,
Avra il droit, se il se plaint ?
Nenil, qu'il ne savra de cui.
Antr'esloignié se sont andui
Por ce qu'il ne s'antreconoissent.
A l'asanbler lor lances froissent,
Qui grosses erent et de fresne.
Li uns l'autre de rien n'aresne,
Car s'il entr'areisnié se fussent
Autre asanblee feite eüssent.
Ja n'eüssent a l'asanblee
Feru de lance ne d'espee :
Entrebeisier et acoler
S'alassent einz que afoler,
Qu'il s'antr'afolent et mehaingnent ;
Les espees rien n'i gaaingnent
Ne li hiaume, ne li escu
Qui anbarré[b] sont et fandu ;
Et des espees li tranchant
Esgrunent et vont rebouchant,
Car il se donent si granz flaz
Des tranchanz, non mie des plaz,
Et des pons redonent tex cos
Sor les nasex et sor les dos,
Et sor les fronz et sor les joes
Que totes sont perses et bloes

leurs hauberts et de démanteler leurs écus, ils sont blessés tous les deux. Ils déploient tant d'efforts et se donnent tant de mal qu'ils manquent de perdre haleine. En peu de temps, le combat a pris un tour si violent que les pierres précieuses fixées à leurs heaumes, les hyacinthes et émeraudes, sont écrasées ou arrachées. Les coups assenés sur les heaumes par la garde de leurs épées les ébranlent et manquent de les faire s'évanouir. Leurs yeux étincellent. Ils ont de gros poings carrés, des muscles robustes et des os solides. Ils se portent de violents coups sur le visage en empoignant solidement leurs épées ; cela leur permet de redoubler la force de leurs coups.

Après un bon moment, lorsque leurs heaumes sont défoncés et que leurs hauberts perdent leurs mailles — tant ils ont été martelés —, lorsque leurs écus sont fendus et brisés, ils prennent du champ afin d'apaiser leur sang et de reprendre haleine. Pourtant, ils ne s'arrêtent pas bien longtemps et l'un des deux retourne ensuite assaillir son adversaire plus férocement encore qu'auparavant. Tous les témoins déclarent qu'ils n'ont jamais vu deux chevaliers plus courageux. « Ils ne se battent pas pour rire mais très farouchement, s'écrient-ils. Aucune récompense ne sera à la hauteur du mérite qu'ils se forgent. » Les deux amis qui s'affrontent entendent ces propos. Ils entendent aussi qu'on essaie

La ou li sans quace desoz ;
Et les haubers ont si deroz
Et les escuz si depeciez,
N'i a celui ne soit bleciez ;
Et tant se painnent et travaillent,
A po qu'alainnes ne lor faillent ;
Si se conbatent une chaude
Que jagonce ne esmeraude
N'ot sor lor hiaumes atachiee
Ne soit molue et arachiee ;
Car des pons si granz cos se donent
Sor les hiaumes que tuit s'estonent
Et par po qu'il ne s'escervelent.
Li oel des chiés lor estancelent,
Qu'il ont les poinz quarrez et gros,
Et forz les ners, et durs les os,
Si se donent males groigniees
A ce qu'il tienent anpoigniees
Les espees qui grant aïe
Lor font quant il fierent a hie.

Quant[a] grant piece se sont lassé
Tant que li hiaume sont quassé
Et li haubert tot desmaillié,
- Tant ont des espees maillié[b] -
Et li escu fandu et fret,
Un po se sont arrieres tret
Si lessent reposer lor vainnes
Et si repranent lor alainnes.
Mes n'i font mie grant demore,
Einz cort li uns a l'autre sore,
Plus fieremant qu'ainz mes ne firent
Et tuit dïent que mes ne virent
Deus chevaliers plus corageus :
« Ne se conbatent mie a geus,
Einz le font asez trop a certes.
Les merites, et les desertes,
Ne lor an seront ja rendues. »
Ces paroles ont entandues
Li dui ami qui s'antr'afolent,
Et s'antendent que il parolent

de réconcilier les deux sœurs mais nul ne parvient à persuader l'aînée à faire la paix ; quant à la cadette, elle s'en remettait volontiers au verdict sans appel du roi. Cependant, l'aînée se montrait si obstinée que le roi, Guenièvre, les chevaliers, les dames et les bourgeois prirent le parti de la cadette. En dépit de la sœur aînée, on vient supplier le roi d'accorder le tiers ou le quart des terres à la cadette et de séparer les deux chevaliers à la bravoure sans pareille. Ce serait en effet une catastrophe si l'un des deux blessait l'autre et s'il nuisait en quoi que ce soit au prestige de son adversaire. Le roi déclare qu'il n'interviendra pas pour imposer la paix car la sœur aînée s'y refuse, tant son naturel est méchant. Les deux chevaliers entendent ces propos tout en continuant à s'affronter ; ils arrachent l'admiration de tous les spectateurs. La bataille reste si indécise qu'on finit par ne plus savoir qui a le dessus et qui est le vaincu. Et même les deux combattants, qui conquièrent leur prestige au prix du martyre, sont étonnés et stupéfaits de l'indécision du duel. Chacun se demande qui est cet adversaire qui lui résiste si farouchement. Le combat s'éternise jusqu'à la nuit. Les deux chevaliers ont le bras las et le corps perclus de douleurs. Du sang chaud jaillit à gros bouillons de leurs nombreuses blessures et coule sous leurs hauberts. Rien d'étonnant s'ils veulent se reposer, car ils souffrent atrocement.

Des deus serors antr'acorder ;
Mes la pes n'i pueent trover
Devers l'ainz-nee an nule guise.
Et la mainsnee s'estoit mise
Sor ce que li rois an diroit,
Que ja rien n'en contrediroit.
Mes l'ainz-nee estoit si anrievre
Que nes la reïne Ganievre
Et li chevalier et li rois
Et les dames et li borjois[a]
Devers la mainsnee se tienent ;
Et tuit le roi proier an vienent
Que maugré l'ainz-nee seror
Doint de la terre a la menor
La tierce partie ou la quarte,
Et les deus chevaliers departe,
Que mout sont de grant vaselage
Et trop i avroit grant domage
Se li uns d'ax l'autre afoloit
Ne point de s'enor li toloit.
Et li rois dit que de la pes
Ne s'antremetra il ja mes,
Que l'ainz-nee suer n'en a cure
Tant par est male criature.
Totes ces paroles oïrent
Li dui, qui des cors s'antr'anpirent
Si qu'a toz vient a grant mervoille ;
Et la bataille est si paroille
Que l'en ne set par nul avis
Qui'n[b] a le mialz ne qui le pis.
Et nes li dui qui se conbatent[c],
Que par martire enor achatent,
Se mervoillent et esbaïssent
Que si par igal s'anvaïssent,
Qu'a grant mervoille a chascun vient,
Qui cil est qui se contretient
Ancontre lui si fieremant.
Tant se combatent longuemant
Que li jorz vers la nuit se tret ;
Ne il n'i a celui qui n'et
Le braz las et le cors doillant.
Et li sanc tuit chaut et boillant

Ils se reposent alors tous les deux et chacun s'avise qu'il vient de trouver son égal après l'avoir longuement cherché en vain. Ils se reposent un bon moment et n'osent pas reprendre les armes. Ils n'ont plus envie de se battre car ils craignent la nuit obscure autant que leur adversaire. Ces deux raisons les incitent et les obligent tous les deux à se tenir tranquilles. Toutefois, avant de quitter les lieux, ils auront eu l'occasion de se reconnaître et d'éprouver l'un pour l'autre joie et pitié. Le preux et courtois seigneur Yvain parle le premier mais son ami ne le reconnaît pas à la voix. Il parle trop bas, d'une voix rauque, faible et cassée parce que les coups qu'il a reçus lui ont fait perdre beaucoup de sang. « Seigneur, fait-il, la nuit approche ! Une séparation imposée ne nous vaudra aucune honte et aucun reproche. Toutefois, je tiens à vous dire, en ce qui me concerne, que j'éprouve à votre égard une crainte mêlée d'estime. Jamais de ma vie je n'ai soutenu une bataille qui m'a valu autant de souffrances et jamais je n'ai rencontré un chevalier dont je souhaite autant faire la connaissance. Vous savez porter de beaux coups et vous savez également fort bien en tirer parti. Jamais chevalier que je connaisse n'a su me payer autant de coups. J'aurais souhaité en recevoir bien moins que vous ne m'en avez prêtés aujourd'hui. J'en suis littéralement abasourdi.

Par mainz leus fors des cors lor bolent,
Qui par desoz les haubers colent ;
N'il n'est mervoille s'il se vuelent
Reposer, car formant se duelent.
  Lors se reposent anbedui,
Et puis panse chascuns por lui
C'or a il son paroil trové
Comant qu'il li ait demoré.
Longuemant andui se reposent,
Que rasanbler as armes n'osent ;
N'ont plus de la bataille cure,
Que por la nuit qui vient oscure
Que por ce que mout s'antredotent.
Ces deus choses andeus les botent,
Et semonent qu'an pes s'estoisent ;
Meseinçois que del chanp s'anvoisent,
Se seront bien antr'acointié,
S'avra entr'ax joie et pitié.
Messire Yvains parla einçois,
Qui mout estoit preuz et cortois ;
Mes au parler nel reconut
Ses boens amis, et ce li nut
Qu'il avoit la parole basse
Et la voiz roe, et foible, et quasse,
Que toz li sans li fu meüz
Des cos qu'il avoit receüz.
« Sire, fet il, la nuiz aproche ;
Ja, ce cuit, blasme ne reproche
N'en avroiz, se l'en nos depart.
Mes tant di de la moie part
Que mout vos dot et mout vos pris ;
N'onques en ma vie n'enpris
Bataille don tant me dousisse
Ne chevalier cui tant vousisse
Conoistre, ne cuidai[a] veoir.
Bien savez vos cos aseoir
Et bien les savez anploier.
Einz tant ne sot de cos paier
Chevaliers que je coneüsse ;
Ja, mon vuel, tant n'an receüsse
Con vos m'an avez hui presté.
Tot m'ont vostre cop antesté.

— Par ma foi, fait monseigneur Gauvain, si vous êtes assommé et épuisé, je le suis autant que vous ! Et si j'apprenais qui vous êtes, après tout, en quoi cela vous ennuierait-il ? Je vous ai prêté mon bien et vous m'avez rendu intérêts et capital, car votre générosité consistait à rendre alors que, moi, je ne faisais que prendre. Prenez la chose bien ou mal, qu'importe ! Puisque vous souhaitez connaître mon nom, je ne vous le cacherai pas plus longtemps. Je m'appelle Gauvain ; je suis le fils du roi Lot[1]. » À ces mots, monseigneur Yvain reste ébahi, interdit. De rage et de désespoir, il jette son épée toute sanglante et son bouclier dépecé. Il met pied à terre et s'écrie : « Hélas ! quel malheur ! Une tragique méprise nous a fait nous affronter aveuglément. Si j'avais su qui vous étiez, jamais je ne vous aurais combattu. J'aurais déclaré forfait avant le combat, je vous assure. — Comment ? fait monseigneur Gauvain. Mais qui êtes-vous donc ? — Je suis Yvain qui vous aime plus que quiconque sur toute la terre ! Vous m'avez toujours aimé et honoré dans toutes les cours. Pour la présente affaire, je souhaite maintenant faire amende honorable et je me déclare totalement vaincu. — Vous feriez cela pour moi ? fait le doux Gauvain. À vrai dire, je me montrerais particulièrement prétentieux si j'acceptais cette réparation. L'honneur de la victoire ne m'appartiendra pas ;

- Par foi, fet messire Gauvains,
N'iestes si estonez ne vains
Que je autant ou plus ne soie,
Et se je vos reconoissoie,
Espoir ne vos greveroit[a] rien.
Se je vos ai presté del mien,
Bien m'en avez randu le conte,
Et del chetel et de la monte,
Que larges estïez del rendre
Plus que je n'estoie del prendre.
Mes comant que la chose praingne
Quant vos plest que je vos apraingne
Par quel non je sui apelez,
Ja mes nons ne vos iert celez :
Gauvains ai non, filz au roi Lot. »
Quant Yvains ceste novele ot,
Si s'esbaïst, et espert toz ;
Par mautalant et par corroz
Flati a la terre s'espee
Qui tote estoit ansanglantee[b]
Et son escu tot depecié,
Si descent del cheval a pié
Et dit : « Ha ! las ! Quel mescheance !
Par trop leide mesconoissance
Ceste bataille feite avomes
Qu'antreconeü ne nos somes ;
Que ja, se je vos coneüsse,
A vos conbatuz ne me fusse,
Einz me clamasse a recreant
Devant le cop, ce vos creant.
- Comant, fet messire Gauvains,
Qui estes vos? - Je sui Yvains,
Que plus vos aim c'ome del monde
Tant com il dure a la reonde ;
Que vos m'avez amé toz jorz
Et enoré an totes corz.
Mes je vos voel, de cest afeire,
Tel amande et tel enor feire
C'outreemant vaincuz m'otroi.
- Ice ferïez vos por moi ?
Fet messire Gauvains li douz.
Certes, mout seroie or estouz
Se ge ceste amande an prenoie.
Ja ceste enors ne sera moie,

il est à vous et je vous le laisse ! — Ah, cher seigneur, n'en dites pas plus ! Cela ne saurait advenir. Je ne peux plus tenir debout. Je suis exténué, anéanti ! — Vraiment, vous perdez votre temps ! lui répond son ami et compagnon. C'est moi qui suis vaincu, exténué, et ne voyez aucune flatterie dans mes propos car il n'y a personne sur terre à qui j'aurais pu en dire autant plutôt que de souffrir plus longtemps ses coups. »

Tout en s'exprimant ainsi, ils descendent de cheval, se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent. Ils ne cessent pas de se déclarer vaincus l'un et l'autre. La dispute n'en finit pas : le roi et ses barons accourent et les entourent. En les voyant se congratuler, ils désirent ardemment connaître le nom des jouteurs et les raisons de leur liesse. « Seigneur, fait le roi, dites-nous donc ce qui a provoqué cette amitié et cette harmonie soudaines entre vous alors que nous avons vu une haine farouche vous animer durant toute cette journée ! — Sire, répond monseigneur Gauvain son neveu, inutile de vous cacher l'infortune et la malchance dont procède cette bataille. Puisque vous cherchez à savoir le fin mot, grand bien puisse advenir à celui qui vous dira toute la vérité ! Moi, Gauvain, votre neveu, je n'ai pas reconnu monseigneur Yvain, mon compagnon ici présent, jusqu'à ce qu'il me demande mon nom, ainsi qu'il plut à Dieu, grâce lui soit rendue.

Einz iert vostre, je la vos les.
- Ha ! biax sire, nel dites mes,
Que ce ne porroit avenir ;
Je ne me puis mes sostenir,
Si sui atainz et sormenez.
- Certes, de neant vos penez,
Fet ses amis et ses conpainz.
Mes je sui vaincuz et atainz,
Ne je n'en di rien por losange,
Qu'il n'a el monde si estrange
Cui[a] je autretant n'an deïsse,
Einçois que plus des cos sofrisse. »
Einsi parlant sont descendu ;
S'a li uns a l'autre tandu
Les braz au col, si s'antrebeisent,
Ne por ce mie ne se teisent,
Que chascuns oltrez ne se claint.
La tançons onques ne remaint
Tant que li rois et li baron
Vienent corrant tot anviron,
Ses voient antreconjoïr,
Et mout desirrent a oïr
Que ce puet estre, et qui cil sont
Qui si grant joie s'antrefont.
« Seignor, fet li rois, dites nos
Qui a si tost mis antre vos
Ceste amistié et ceste acorde,
Que tel haïne et tel descorde
I ai hui tote jor veüe ?
- Sire, ja ne vos iert teüe,
Fet messire Gauvains, ses niés,
La mescheance et li meschiés
Don ceste bataille a esté.
Des que or estes aresté
Por l'oïr et por le savoir,
Bien iert qui vos an dira voir.
Je, qui Gauvains vostre niés sui,
Mon conpaignon ne reconui,
Monseignor Yvain qui est ci,
Tant que il, la soe merci,
Si con Deu plot, mon non enquist.
Li uns son non a l'autre dist ;

Chacun déclina son nom et, ainsi, nous nous sommes reconnus après notre long duel. Nous nous sommes longuement battus et, si le combat s'était encore prolongé un peu, tout aurait mal tourné pour moi car, je le jure sur ma tête, sa prouesse aurait eu raison de moi ainsi que de l'injuste cause de celle qui m'a envoyé en lice. Je préfère toutefois une défaite à la mort infligée par un ami. » À ces mots, le sang de monseigneur Yvain ne fait qu'un tour : « Très cher seigneur, s'écrie-t-il, avec l'aide de Dieu, vous avez tort de parler ainsi. Puisse mon seigneur le roi être persuadé que c'est moi le vaincu et le poltron de ce combat, sans aucun doute ! — Non, c'est moi ! fait l'un. — Non, c'est moi ! » réplique l'autre. Une égale noblesse d'âme et de cœur incite chacun à concéder à l'autre la couronne de la victoire, mais aucun des deux ne veut la prendre. Au contraire, chacun s'efforce de faire croire au roi et à ses gens qu'il est le grand vaincu et le poltron du combat. Toutefois, le roi met un terme au débat après les avoir entendus quelque temps. Il prenait un grand plaisir à les voir s'embrasser et à les entendre. Et pourtant, ils s'étaient infligé de terribles blessures auparavant. « Seigneurs, fait-il, la grande affection qui vous unit vous incite à vous avouer vaincus tour à tour. Toutefois, remettez-vous-en à mon jugement et je mettrai tout le monde d'accord. Croyez-moi, ce jugement sera à votre honneur et le monde entier m'en louera. »

Lors si nos antreconeümes
Quant bien antrebatu nos fumes.
Bien nos somes antrebatu,
Et se nos fussiens conbatu
Encore un po plus longuemant,
Il m'en alast trop malemant
Que, par mon chief, il m'eüst mort
Par sa proesce, et par le tort
Celi qui m'avoit el chanp mis.
Mes mialz voel je que mes amis
M'ait oltré d'armes que tüé. »
Lors a trestot le san müé
Messire Yvains, et si li dit :
« Biax sire chiers, se Dex m'aït
Trop avez grant tort de ce dire ;
Mes bien sache li rois mes sire
Que je sui de ceste bataille
Oltrez et recreanz sanz faille.
- Mes ge. - Mes ge », fet cil et cil.
Tant sont andui franc et gentil
Que la victoire et la querone
Li uns a l'autre otroie et done ;
Ne cist ne cil ne la vialt prendre,
Einz fet chascuns par force entendre
Au roi, et a totes ses genz,
Qu'il est oltrez et recreanz.
Mes li rois la tançon depiece,
Quant oïz les ot une piece ;
Et li oïrs mout li pleisoit
Et ce avoec que il veoit
Qu'il s'estoient entr'acolé.
S'avoit li uns l'autre afolé
Mout leidemant an plusors leus.
« Seignor, fet il, antre vos deus
A grant amor, bien le mostrez
Quant chascuns dit qu'il est oltrez ;
Mes or vos an metez sor moi
Et je l'acorderai[a], ce croi,
Si bien qu'a voz enors sera
Et toz siegles m'an löera. »

Ils promettent alors tous les deux de respecter scrupuleusement sa décision. Le roi déclare qu'il tranchera le différend en bonne justice. « Où est la demoiselle qui a chassé sa sœur hors de ses terres et qui l'a déshéritée de force, sans aucune pitié ? — Sire, fait-elle, me voici ! — Vous êtes là ? Eh bien, approchez ! Je savais depuis longtemps que vous cherchiez à déshériter votre sœur. Son droit ne sera pas violé plus longtemps car vous m'avez révélé la vérité. Il vous faut renoncer à toute prétention sur sa part d'héritage. — Ah, sire ! J'ai répondu naïvement, stupidement, et vous voulez me prendre au mot. Pour l'amour de Dieu, sire, ne me défavorisez-pas ! Vous êtes roi et vous devez éviter toute injustice et toute erreur. — C'est précisément pour cela, dit le roi, que je veux rétablir votre sœur dans ses droits, car il n'a jamais été dans mon intention de commettre une injustice[1]. En outre, vous avez bien entendu que votre champion et le sien s'en sont remis à moi. Je ne pencherai nullement en votre faveur car votre tort est évident. Chacun d'eux se déclare vaincu avec le désir d'honorer son adversaire. Puisque la décision me revient, je n'ai pas à tergiverser. De deux choses l'une : ou bien vous ferez tout ce que je dirai en respectant les termes que j'emploierai et vous repousserez l'injustice, ou bien je proclamerai mon neveu vaincu par les armes et ce sera encore bien pire pour vous,

Lors ont andui acreanté
Qu'il an feront sa volanté
Tot ensi com il le dira.
Et li rois dit qu'il partira
A bien et a foi la querele.
« Ou est, fet il, la dameisele
Qui sa seror a fors botee
De sa terre, et deseritee
Par force et par male merci ?
- Sire, fet ele, je sui ci!
- La estes vos ? Venez donc ça.
Je le savoie bien pieça
Que vos la deseriteiez.
Ses droiz ne sera plus noiez
Que coneü m'avez le voir.
La soe part par estovoir
Vos covient tote clamer quite.
- Ha ! sire rois, se je ai dite
Une response nice et fole,
Volez m'an vos prendre[a] a parole ?
Por Deu, sire, ne me grevez!
Vos estes rois, et si devez[b]
De tort garder et de mesprendre.
- Por ce, fet li rois, voel je rendre
A vostre seror sa droiture
C'onques de tort feire n'oi cure.
Et vos avez bien antendu
Qu'an ma merci se sont randu
Vostres chevaliers et li suens ;
Ne dirai mie toz voz buens,
Que vostre torz est bien seüz.
Chascuns dit qu'il est chanpcheüz[c],
Tant vialt li uns l'autre enorer.
A ce n'ai ge que demorer
Des que la chose est sor moi mise :
Ou vos feroiz a ma devise
Tot quanque ge deviserai
Sanz feire tort, ou ge dirai
Que mes niés est d'armes conquis.
Lors si vaudra a vostre oés pis ;

mais ce serait bien malgré moi que je ferais une chose pareille. » Il n'avait nulle intention d'agir ainsi mais il disait cela pour la mettre à l'épreuve. Il voulait l'amener, sous l'effet de la crainte, à restituer la part d'héritage qui revenait à sa sœur. Il avait fort bien compris qu'elle n'aurait rien restitué du tout, malgré ses prières instantes, si elle n'y avait été contrainte par l'intimidation. En proie à cette crainte du roi elle dit : « Cher seigneur, il me faut exécuter vos ordres mais cela me pèse. Je le ferai néanmoins quoi qu'il m'en coûte. Ma sœur recevra donc la part qu'il lui plaira. Vous serez ma caution afin de lui fournir une garantie. — Remettez-lui sa part sur-le-champ ! dit le roi. Qu'elle devienne votre femme lige[1] et qu'elle tienne sa part de vous-même. Aimez-la comme si elle était vôtre et qu'elle vous aime comme sa dame et comme une sœur germaine. » C'est ainsi que le roi règle l'affaire. La cadette prend enfin possession de sa terre ; elle remercie le roi qui demande à son preux et vaillant neveu de se laisser à présent dévêtir de son armure. À monseigneur Yvain, il conseille également de se laisser retirer la sienne, s'il le veut bien ; ils peuvent désormais y consentir tous les deux. Les chevaliers sont désarmés et s'embrassent mutuellement. Pendant qu'ils s'embrassent, ils voient venir le lion qui cherche son maître. Dès que le lion aperçoit Yvain, il ne dissimule pas sa joie. C'est alors que l'assistance a un mouvement de recul

Mes jel di or contre mon cuer. »
Il ne le deïst a nul fuer,
Mes il le dit por essaier
S'il la porroit tant esmaier
Qu'ele randist a sa seror
Son heritage, par peor,
Qu'il s'est aparceüz mout bien
Que ele ne l'en randist rien
Por quanque dire li seüst
Se force ou crieme n'i eüst.
Por ce que[a] ele dote et crient,
Li dit : « Biax sire, or me covient
Que je face vostre talant,
Mes mout en ai le cuer dolant ;
Que jel ferai que qu'il me griet.
S'avra ma suer ce que li siet
De la part de mon heritage ;
Vostre cors li doing en ostage[b]
Por ce que plus seüre an soit.
- Revestez l'an tot orendroit,
Fet li rois, et ele deveingne
Vostre fame, et de vos la teingne !
Si l'amez come vostre fame,
Et ele vos come sa dame
Et come sa seror germainne. »
Li rois einsi la chose mainne
Tant que de sa terre est seisie
La pucele, qui l'en mercie.
Et li rois dit a son neveu,
Au chevalier vaillant et preu,
Que les armes oster se lest,
Et messire Yvains, se lui plest,
Se relest les soes tolir,
Car bien s'an pueent mes sofrir.
Lors sont desarmé li vasal ;
Si s'antrebeisent par igal.
Et que que il s'antrebeisoient[c],
Le lyon corrant venir voient
Qui son seignor querant aloit.
Tot maintenant que il le voit,
Si comance grant joie a feire.
Lors veïssiez genz arriers treire ;

et que même les plus courageux s'en vont. « Restez donc tous ici ! fait monseigneur Yvain. Pourquoi fuyez-vous ? Personne ne vous chasse ! Vous n'avez rien à craindre du lion que voici. Je vous supplie de me croire : ce lion m'appartient et je lui appartiens. Nous sommes deux compagnons. » Ils apprennent alors la véritable histoire du lion ainsi que les aventures de son maître, car c'est bien lui qui a tué le sinistre géant. « Mon cher compagnon, lui dit monseigneur Gauvain, que Dieu m'assiste, mais vous m'avez mortifié aujourd'hui. Je vous ai manifesté une bien piètre reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu en tuant le géant et en sauvant mes neveux et ma nièce. J'ai longtemps pensé que c'était vous, et cette affaire me tourmentait car notre amitié et notre complicité n'étaient un secret pour personne. J'ai bien souvent pensé à vous mais je ne pouvais me résigner à la chose car jamais je n'avais entendu parler, en quelque endroit que ce soit, d'un chevalier qui portait le surnom de Chevalier au Lion. »

On les débarrassa de leurs armes pendant qu'ils parlaient. Le lion ne tarda guère à rejoindre son maître qui s'était assis. Arrivé devant lui, il lui témoigna autant de joie que peut le faire une bête privée de parole. Toutefois, il fallut conduire les deux chevaliers dans une infirmerie ou un endroit calme. Pour guérir leurs blessures, en effet, un médecin et un onguent étaient indispensables.

Trestoz[a] li plus hardiz s'an fuit.
« Estez, fet messire Yvains, tuit !
Por coi fuiez ? Nus ne vos chace ;
Ne doutez ja que mal vos face
Li lyeons que venir veez ;
De ce, s'il vos plest, me creez,
Qu'il est a moi, et je a lui ;
Si somes conpaignon andui. »
Lors sorent trestuit cil de voir,
Qui orent oï mantevoir
Les aventures au lyeon,
De lui et de son conpaignon,
C'onques ne fu autres que cist
Qui le felon jaiant ocist.
Et messire Gauvains li dit[b] :
« Sire conpainz, se Dex m'aït[c],
Mout m'avez hui[d] avileni :
Malveisemant vos ai meri
Le servise que me feïstes,
Del jaiant que vos oceïstes
Por mes neveuz et por ma niece.
Mout ai pansé a vos grant piece,
Et por ce estoie angoisseus
Que l'an disoit qu'antre nos deus
Avoit amor et acointance.
Mout i ai pansé sanz dotance[e] ;
Mes apanser ne me savoie,
N'onques oï parler n'avoie
De chevalier que je seüsse
An terre ou je esté eüsse
Qui li Chevaliers au Lyeon
Fust apelez an sorenon. »
Desarmé sont ensi parlant,
Et li lyeons ne vint pas lant
Vers son seignor la ou il sist.
Quant devant lui vint, si li fist
Grant joie, come beste mue.
En anfermerie ou an mue
Les an covient andeus mener,
Car a lor plaies resener
Ont mestier de mire et d'antret.
Devant lui mener les an fet

Le roi, qui tenait beaucoup à eux, les fit amener devant lui. Puis, il convoqua un médecin, le plus expert de tous, et l'homme guérit leurs plaies le mieux et le plus rapidement qu'il put. Quand ils furent guéris tous les deux, monseigneur Yvain, qui avait définitivement confié son cœur à l'amour, comprit très bien qu'il ne pourrait plus continuer à vivre. Il finirait même par mourir si sa dame n'accordait pas son pardon à celui qui se mourait pour elle. Il décida alors de quitter seul la cour et d'aller guerroyer près de sa fontaine[1]. Là-bas, il déchaînerait tellement de tonnerre, de vent et de pluie que sa dame serait contrainte à faire la paix avec lui ; si tel n'était pas le cas, il déchaînerait pour toujours la tourmente, la pluie et le vent de la fontaine.

Dès que monseigneur Yvain se sentit guéri et en parfaite santé, il partit incognito. Toutefois, son lion l'accompagnait, car la bête ne voulait jamais l'abandonner. Ils finirent par arriver à la fontaine, et provoquèrent la pluie. Et, croyez-moi, car je vous dis la vérité, la tourmente se déchaîna à un point que nul ne saurait raconter le dixième de ses effets. On aurait dit que la forêt était appelée à sombrer dans un abîme. La dame craignait de voir son château s'effondrer. Les murs vacillaient, le donjon chancelait et manquait de s'écrouler. Le plus hardi des hommes de Laudine aurait préféré se trouver en

Li rois, qui mout chiers les avoit.
Un fisicïen qui savoit
De mirgie plus que nus hom
Fist mander rois Artus adom.
Et cil del garir se pena
Tant que lor plaies lor sena
Au mialz et au plus tost qu'il pot.
Qant anbedeus gariz les ot,
Messire Yvains qui, sanz retor,
Avoit son cuer mis en amor,
Vit bien que durer n'i porroit
Et par amor an fin morroit,
Se sa dame n'avoit merci
De lui, qui se moroit ensi ;
Et[a] panse qu'il se partiroit
Toz seus de cort, et si iroit
A sa fontainne guerroier ;
Et s'i feroit tant foudroier,
Et tant vanter, et tant plovoir,
Que par force et par estovoir
Li covanroit feire a lui pes,
Ou il ne fineroit ja mes
De la fontainne tormanter,
Et de plovoir, et de vanter.
Maintenant que messire Yvains
Santi qu'il fu gariz et sains,
Si s'an parti, que nus nel sot ;
Mes son lyeon avoec lui ot
Qui onques en tote sa vie
Ne volt lessier sa conpaignie.
Puis errerent tant que il virent
La fontainne ; et plovoir i firent.
Ne cuidiez pas que je vos mante
Que si fu fiere la tormante
Que nus n'an conteroit la disme[b],
Qu'il sanbloit que jusqu'an abisme
Deüst fondre la forez tote !
La dame de son chastel dote
Que il ne fonde toz ansanble ;
Li mur croslent, et la torz tranble,
Si que par po qu'ele ne verse.
Mialz volsist estre pris an Perse

Perse, prisonnier des Turcs, plutôt que d'être dans le château. Leur peur était telle qu'ils maudissaient leurs ancêtres d'imprécations : « Maudit soit le premier homme qui construisit une maison dans ce pays ! Maudits soient ceux qui construisirent ce château ! Sur la terre entière il n'y a pas d'endroit plus détestable, car un seul homme peut l'envahir, le tourmenter et le ravager. — Ma dame, dit Lunette, il vous faut prendre une décision. Vous ne trouverez personne qui acceptera de vous porter secours, ou alors il vous faudra chercher bien loin ! Jamais, à vrai dire, nous ne pourrons avoir de répit dans ce château et nous n'oserons même plus en franchir les murs ou la porte. On aurait beau rameuter tous vos chevaliers en la circonstance, le meilleur d'entre eux, vous le savez bien, n'oserait pas faire le moindre pas. Si vous n'avez personne pour défendre votre fontaine, vous passerez pour une folle et une reine indigne. Vous pouvez vous féliciter de voir partir en toute impunité celui qui a provoqué cet assaut. Vous êtes en fâcheuse posture si vous ne pensez pas à changer d'attitude. — Toi qui sais tout, dit la dame, proposemoi une solution et je me rendrai à ton avis ! — Ma dame, si j'en connaissais une, assurément, je vous la proposerais. Vous avez grand besoin d'un conseiller plus avisé. C'est la raison pour laquelle je n'ose pas me mêler de tout cela et je devrai, à Dieu ne plaise, supporter comme les autres la pluie et le vent

Li plus hardiz, antre les Turs,
Que leanz estre antre les murs.
Tel peor ont que il maudïent
Lor ancessors, et trestuit dïent :
« Maleoiz soit li premiers hom
Qui fist an cest païs meison,
Et cil qui cest chastel fonderent !
Qu'an tot le monde ne troverent
Leu que l'an doie tant haïr
C'uns seus hom le puet envaïr,
Et tormanter, et traveillier.
- De ceste chose conseillier
Vos covient, dame, fet Lunete ;
Ne troveroiz qui s'antremete
De vos eidier a cest besoing
Se l'en nel va querre mout loing.
Ja mes voir ne reposerons
An cest chastel, ne n'oserons
Les murs ne la porte passer.
Qui avroit toz fez amasser
Voz chevaliers por cest afeire,
Ne s'an oseroit avant treire
Toz li miaudres, bien[a] le savez.
S'est or ensi que vos n'avez
Qui desfande vostre fontainne,
Si sanbleroiz fole et vilainne ;
Mout bele enor i avroiz ja
Quant sanz bataille s'an ira
Cil qui si vos a asaillie.
Certes, vos estes malbaillie
S'autremant de vos ne pansez[b].
- Tu, fet la dame, qui tant sez,
Me di comant j'en panserai,
Et ge a ton los le ferai[c].
- Dame, certes, se je savoie
Volantiers vos conseilleroie ;
Mes vos avrïez grant mestier
De plus resnable conseillier.
Por ce, si ne m'an os mesler,
Et le plovoir et le vanter
Avoec les autres sofferré
Tant, se Deu plest, que je verré

tant que je ne verrai pas un preux chevalier de votre cour assumer totalement le combat. Ce n'eſt pas encore pour aujourd'hui, j'en ai bien peur, et votre affaire viendra à empirer toujours davantage. » La dame lui rétorque : « Demoiselle, parlez donc autrement ! Laissez les gens de mon château car il n'y a personne parmi eux sur qui je puisse compter pour défendre la fontaine et le perron. Toutefois, s'il plaît à Dieu, nous allons voir la pertinence de votre conseil, car c'eſt dans le besoin, comme dit le proverbe, que l'on reconnaît son ami[1]. — Ma dame, s'il était possible de trouver celui qui tua le géant et qui vainquit les trois chevaliers, il serait bon d'aller le chercher, mais tant qu'il sera en guerre contre sa dame et tant que la colère et le ressentiment habiteront celle-ci, il ne daignera suivre personne, ni homme ni femme, en ce bas monde. Il faudrait d'abord lui jurer de faire l'impossible pour mettre fin à sa disgrâce auprès de sa dame, car cette disgrâce l'accable de douleur et de tourment. — Avant de vous voir partir à sa recherche, lui répond la dame, je suis prête à vous promettre et à vous jurer que, s'il vient à moi, je lui procurerai, sans ruse et sans arrière-pensée, la paix qu'il souhaitera, si du moins je le puis[2]. » Lunette lui répond : « Dame, je ne doute pas un inſtant que vous lui obteniez la paix, si tel eſt votre désir, mais le serment, ne vous en déplaise, je le recevrai avant mon départ.

En voſtre cort aucun preudome
Qui prendra le fes et la some
De ceſte bataille sor lui.
Mes je ne cuit que ce soit hui,
Si vandra[a] pis a oés voſtre oés. »
Et la dame li respont lués :
« Dameisele, car parlez d'el !
Leissiez la gent de mon oſtel,
Qu'an eus n'ai je nule atandue
Que ja[b] par aus soit desfandue
La fontainne ne li perrons !
Mes, se Deu pleſt, or i verrons
Voſtre consoil et voſtre san,
Qu'au besoing, toz jorz le dit an,
Doit an son ami esprover.
- Dame, qui cuideroit trover
Celui qui le jaiant ociſt,
Et les trois chevaliers conquiſt,
Il le feroit boen aler querre ;
Mes tant com il avra la guerre
Et l'ire et le mal cuer sa[c] dame,
N'a en ceſt mont home ne fame
Cui il siuiſt[d], mien esciant,
Tant que il li jurt et fiant
Qu'il fera tote sa puissance
De racorder la meseſtance[e]
Que sa dame a si grant a lui
Qu'il an muert de duel et d'enui. »
Et la dame dit : « Je sui preſte,
Einz que vos entroiz an la queſte,
Que je vos plevisse ma foi
Et jurerai, s'il vient a moi,
Que je, sanz guile et sanz feintise,
Li ferai tot a sa devise
Sa pes, se je feire la puis. »
Et Lunete li redit puis :
« Dame, de ce ne dot ge rien
Que vos ne li puissiez mout bien
Sa pes feire, se il vos siet ;
Mes del seiremant ne vos griet
Que je le panrai tote voie
Einz que je me mete a la voie.

— Cela ne m'ennuie nullement », répond la dame. La très courtoise Lunette lui fit vite apporter un fort précieux reliquaire et la dame s'agenouilla. Lunette la prit au jeu de la vérité[1], en toute courtoisie. Au moment de lui dicter le serment, Lunette ne négligea aucune précaution.

« Dame, dit-elle, levez la main. Je ne veux pas être accusée de je ne sais quoi dans quelques jours, car ce n'est pas pour moi que vous prêtez serment mais pour vous-même. S'il vous plaît, jurez donc, en ce qui concerne le Chevalier au Lion, qu'avec une totale sincérité, vous vous efforcerez de lui faire retrouver les bonnes dispositions de sa dame comme c'était le cas jadis. » La dame lève alors la main droite et réplique : « Tout ce que tu as dit, je le redis à mon tour. Que Dieu et ses saints me viennent en aide et jamais mon cœur ne retardera les efforts que j'y consacrerai : je lui ferai retrouver l'amour et les bonnes grâces de sa dame si j'en ai le pouvoir. »

Lunette avait parfaitement réussi. Elle ne souhaitait rien de plus que ce succès personnel. Déjà, on lui amenait un palefroi doux à l'amble. La mine radieuse, l'air ravi, Lunette se mit en selle et s'en alla. Elle arriva sous le pin et rencontra celui qu'elle ne pensait pas trouver si près. Elle croyait en effet qu'il lui faudrait chercher longtemps avant d'arriver jusqu'à lui. Elle eut tôt fait de le reconnaître grâce à la présence du lion.

- Ce, fet la dame, ne me poise. »
Lunete, qui mout fu cortoise,
Li fist isnelemant fors traire
Un mout precïeus saintuaire ;
Et la dame a genolz s'est mise.
Au geu de la verté l'a prise
Lunete, mout cortoisemant.
A l'eschevir del seiremant,
Rien de son preu n'i oblia
Cele qui eschevi li a.
« Dame, fet ele[a], hauciez la main !
Je ne voel pas qu'aprés demain
M'an metoiz sus ne ce ne quoi
Que vos n'an feites rien por moi.
Por vos meïsmes le feroiz !
Se il vos plest, si jureroiz
Por le Chevalier au Lyeon
Que vos, en boene antencion,
Vos peneroiz tant qu'il savra
Que le boen cuer sa dame avra
Tot autresi com il ot onques. »
La main destre leva adonques
La dame, et dit : « Trestot einsi,
Con tu l'as dit, et je le di,
Einsi[b] m'aïst Dex et li sainz,
Que ja mes cuers ne sera fainz
Que je tot mon pooir n'en face.
L'amor li randrai et la grace
Que il sialt a sa dame avoir,
Puis que j'en ai[c] force et pooir. »
Or a bien Lunete esploité ;
De rien n'avoit tel covoitié
Come de ce qu'ele avoit fet.
Et l'en li avoit ja fors tret
Un palefroi soëf anblant.
A bele chiere, a lié sanblant,
Monte Lunete ; si s'an va
Tant que delez le pin trova
Celui qu'ele ne cuidoit pas
Trover a si petit de pas,
Einz cuidoit qu'il li covenist
Mout querre, einçois qu'a lui venist.
Par le lyeon l'a coneü
Tantost com ele l'a veü ;

Au grand galop, elle se dirigea vers lui et mit pied à terre. Monseigneur Yvain la reconnut de loin. Il la salua et elle lui dit : « Monseigneur, je suis très heureuse de vous avoir trouvé si vite ! — Comment ? Vous me cherchiez donc ? lui répondit Yvain. — Oh oui ! Et j'ai vécu le plus beau jour de ma vie lorsque j'ai pu amener ma dame, sous peine de parjure, à redevenir votre dame et vous à redevenir son époux. Je vous le dis très sincèrement. » À ces mots merveilleux qu'il n'espérait jamais entendre, monseigneur Yvain éprouva une joie immense. Il ne savait pas comment fêter celle qui lui apportait cette nouvelle. Après lui avoir baisé les yeux et le visage, il lui dit : « Assurément, ma douce amie, je ne pourrai rien vous offrir en échange. Je crains de voir le temps ou le pouvoir me manquer pour vous témoigner honneur et gratitude. — Seigneur, fait-elle, ne vous tracassez pas ! Vous aurez bientôt tout le temps et toutes les occasions de me faire du bien, ainsi qu'à d'autres. Si j'ai rempli mes obligations, on ne doit pas m'en savoir plus de gré qu'à l'emprunteur qui rembourse sa dette. D'ailleurs, je ne pense pas encore vous avoir rendu ce que je vous dois. — Mais si, grâce à Dieu, plus de cent mille fois ! — Alors nous partirons quand vous voudrez ! — Et elle, lui avez-vous dit qui je suis ? — Oh non, par ma foi ! Elle ne vous connaît que sous le nom de Chevalier au Lion ! »

Si vint vers lui grant aleüre
Et descent a la terre dure.
Et messire Yvains la conut
De si loing com il l'aparçut ;
Si la salüe, et ele lui,
Et dit : « Sire, mout liee sui
Quant je vos ai trové si pres. »
Et messire Yvains dit aprés :
« Comant ? Me querïez vos[a] donques?
- Oïl, voir, et si ne fui onques
Si liee, des que je fui nee,
Que j'ai ma dame a ce menee
S'ele parjurer ne se viaut,
Que tot ausi com ele siaut[b]
Iert vostre dame et vos ses sire ;
Por verité le vos puis dire. »
Messire Yvains formant s'esjot
De la mervoille que il ot
Ce qu'il ja ne cuidoit oïr.
Ne puet pas asez conjoïr
Celi que ce li a porquis.
Les ialz beisa et puis le vis[c]
Et dit : « Certes, ma dolce amie,
Ce ne vos porroie je mie
Guerredoner, en nule guise ;
A vos feire enor et servise
Criem que pooirs ou tans me faille.
- Sire, fet ele, or ne vos chaille ;
Ne ja n'en soiez an espans,
Qu'assez avroiz pooir et tans
A feire bien moi et autrui.
Se je ai fet ce que je dui,
Si m'an doit an tel gré savoir
Con celi qui autrui avoir
Anprunte, et puis si le repaie.
N'encor ne cuit que je vos aie
Randu ce que ja vos devoie.
- Si avez fet, se Dex me voie,
A plus de cinc cenz mile droiz.
- Or en irons tost qu'il est droiz[d].
- Et avez li vos dit de moi
Qui je sui ? — Naie, par ma foi,
Ne ne set comant avez non,
Se Chevaliers au Lyeon non. »

Tout en poursuivant leur conversation, ils se mirent en route et le lion les suivait toujours. Ils arrivèrent enfin tous les trois au château. Dans les rues, ils n'adressèrent la parole ni aux hommes ni aux femmes, et ils se trouvèrent enfin devant la dame. Celle-ci avait appris, avec beaucoup de plaisir, le retour de sa suivante accompagnée du lion et du chevalier qu'elle désirait tant voir, rencontrer et connaître. Monseigneur Yvain tomba à ses pieds, encore en armes[1]. Lunette, à ses côtés, dit alors : « Madame, dites-lui de se relever, et déployez vos efforts, votre peine et votre intelligence à lui accorder paix et pardon, car vous êtes la seule de par le monde à pouvoir les lui offrir. » La dame le fit alors se relever et lui dit : « Je m'en remets totalement à lui et je souhaiterais fort répondre à ses désirs et à sa volonté, si je le pouvais. — Certes, ma dame, je ne le dirais pas si ce n'était pas vrai, mais tout dépend de vous seule, bien plus encore que je ne vous l'ai dit. Maintenant, vous allez connaître la vérité, vous allez tout savoir. Jamais vous n'avez eu et jamais vous n'aurez un ami comme lui. C'est Dieu qui veut voir régner entre vous la paix et l'amour parfait, et pour toujours. C'est pourquoi il me l'a fait rencontrer tout près d'ici. Pour me justifier, inutile de trouver une autre excuse. Ma dame, oubliez votre colère envers lui car il n'a pas d'autre femme que vous : c'est monseigneur Yvain, votre époux. »

Ensi s'an vont parlant adés,
Et li lyeons toz jorz aprés,
Tantqu'au chastel vindrent tuittroi.
Einz ne distrent ne ce ne quoi
Es rues, n'a home n'a fame,
Tant qu'il vindrent devant la dame.
Et la dame mout s'esjoï
Tantost con la novele oï
De sa pucele qui venoit,
Et de ce que ele amenoit
Le lyeon et le chevalier
Qu'ele[a] voloit mout acointier
Et mout conoistre et mout veoir.
A ses piez s'est lessiez cheoir
Messire Yvains, trestoz armez ;
Et Lunete qui fu delez
Li dit : « Dame, relevez l'an,
Et metez force et poinne et san
A la pes querre et au pardon,
Que nus ne li puet, se vos non,
En tot le monde porchacier. »
Lors l'a fet la dame drecier
Et dit : « Mes pooirs est toz suens,
Sa volenté feire et ses buens
Voldroie mout que je poïsse.
- Certes, dame, ja nel deïsse,
Fet Lunete, s'il ne fust voirs.
Toz an est vostres li pooirs
Assez plus que dit ne vos ai ;
Mes desormes, vos[b] en dirai
La verité, si la savroiz :
Einz n'eüstes ne ja n'avroiz
Si boen ami come cestui.
Dex, qui vialt qu'antre vos et lui
Ait boene pes et boene amor
Tel qui ja ne faille a nul jor,
Le m'a hui fet si pres trover.
Ja a la verité prover
N'i covient autre rescondire :
Dame, pardonez li vostre ire,
Que il n'a dame autre que vos :
C'est messire Yvains, vostre espos. »

À ces mots, la dame sursaute et dit : « Que le Ciel me bénisse, mais tu m'as bien prise au piège ! Tu veux me faire aimer malgré moi celui qui n'a pour moi ni amour ni estime. Tu as bien réussi ton coup ! Tu m'as rendu un fier service ! Je préférerais endurer toute ma vie le vent et les orages ! Si se parjurer n'était pas aussi honteux que vulgaire, jamais, à aucun prix, il ne pourrait prétendre à la paix et à une bonne entente avec moi. Désormais, ce qui couvait en moi, comme le feu couve sous la cendre, c'est justement ce que je ne veux pas rappeler et ce que je ne souhaite pas évoquer, puisque je dois me réconcilier avec lui. »

Monseigneur Yvain entendit alors que ses affaires allaient bien ; il obtiendra bientôt la paix et la réconciliation qu'il attend. « Ma dame, à tout pécheur miséricorde[1] ! J'ai payé ma désinvolture et c'est justice. J'ai été fou de manquer mon rendez-vous et j'avoue ma totale culpabilité. Quelle n'est pas ma hardiesse d'oser paraître devant vous ! Mais, si désormais, vous me retenez à vos côtés, jamais plus je ne commettrai de faute envers vous. — Eh bien j'accepte, fait-elle, parce que je serais parjure si je ne déployais pas tous mes efforts à conclure une paix entre vous et moi. Puisque tel est votre désir, je vous l'accorde. — Dame, mille mercis ! Grâce au Saint-Esprit, Dieu ne pouvait m'accorder ici-bas une joie plus grande ! »

A cest mot la dame tressaut
Et dit : « Se Damedex me saut,
Bien m'as or au hoquerel prise !
Celui qui ne m'ainme ne prise
Me feras amer mau gré mien.
Or as tu esploitié mout bien !
Or m'as tu mout an gré servie !
Mialz volsisse tote ma vie
Vanz et orages endurer !
Et s'il ne fust de parjurer
Trop leide chose et trop vilainne,
Ja mes a moi, por nule painne,
Pes ne acorde ne trovast.
Toz jorz mes el cors me covast,
Si con li feus cove an la cendre,
Ce don ge ne voel or reprendre[a]
Ne ne me chaut del recorder
Des qu'a lui m'estuet acorder. »
Messire Yvains ot et antant
Que ses afeires si bien prant
Qu'il avra sa pes et s'acorde,
Et dist : « Dame, misericorde
Doit an de pecheor avoir.
Conparé ai mon nonsavoir,
Et je le voel bien conparer.
Folie me fist demorer,
Si m'an rant corpable et forfet,
Et mout grant hardemant ai fet
Qant devant vos osai venir ;
Mes s'or me volez retenir,
Ja mes ne vos forferai rien.
- Certes, fet ele, je voel bien,
Por ce que parjure seroie
Se tot mon pooir n'en feisoie,
La pes feire antre vos et moi ;
S'il vos plest, je la vos otroi.
- Dame, fet il, cinc cenz merciz
Et, si m'aïst Sainz Esperiz,
Que Dex an cest siegle mortel
Ne me feïst pas si lié d'el. »

Désormais, monseigneur Yvain a la paix qu'il réclame et, vous pouvez me croire, rien ne lui causa jamais plus de joie, après un si profond désespoir. Le voici à présent au bout de ses peines puisqu'il eſt aimé et chéri par sa dame et qu'elle l'eſt tout autant de lui. Il a oublié tous ses tourments ; la joie que lui procure sa tendre amie les a effacés de sa mémoire. Lunette eſt très heureuse, elle aussi. Ses désirs sont comblés puisqu'elle a établi une paix durable entre monseigneur Yvain, le parfait ami, et sa parfaite et tendre amie[1]. Chrétien termine ainsi son *Chevalier au Lion*. Il n'a pas entendu conter d'autres épisodes de cette hiſtoire et n'en racontera donc pas d'autres, car ce serait ajouter des mensonges.

ICI SE TERMINE LE CHEVALIER AU LION.
Celui qui le copia se nomme Guiot.
Son atelier se trouve en permanence
devant Notre-Dame-du-Val[2].

Or a messire Yvains sa pes ;
Et pöez croire c'onques mes
Ne fu de nule rien si liez,
Comant qu'il ait eſté iriez.
Mout an eſt a boen chief venuz
Qu'il eſt amez et chier tenuz
De sa dame, et ele de lui.
Ne li sovient de nul enui[a]
Que par la joie l'antr'oblie
Que il a de sa dolce amie.
Et Lunete reſt mout a eise ;
Ne li faut chose qui li pleise,
Des qu'ele a fet la pes sanz fin
De monseignor Yvain le fin
Et de s'amie chiere et fine.
Del Chevalier au Lyeon fine
Creſtïens son romans ensi.
N'onques plus conter n'en oï
Ne ja plus n'en orroiz conter
S'an n'i vialt mançonge ajoſter.

EXPLYCIT LI CHEVALIERS AU LYEON.
Cil qui l'escriſt Guioz a non ;
Devant Noſtre Dame del Val
Eſt ses oſtex tot a eſtal.

LANCELOT
OU LE CHEVALIER
DE LA CHARRETTE

Puisque ma dame de Champagne veut que j'entreprenne la composition d'un roman, je l'entreprendrai très volontiers en homme qui se met totalement à son service pour tout ce qu'il peut faire en ce monde, sans se risquer à la moindre flatterie. Tel autre aurait pu s'en charger avec l'intention d'y glisser un compliment flatteur. Il aurait dit — et j'en pourrais témoigner — que c'est la dame qui surpasse[1] toutes celles qui sont en vie, comme passe tous les autres vents le fœhn qui vente en mai ou en avril[2]. Ma foi, je ne suis pas homme à vouloir flatter ma dame. Dirai-je : « De même qu'une pierre précieuse vaut tant de perles et de sardoines, la comtesse vaut tant de reines[3] ? » Non, bien sûr, je ne dirai rien de tel, et pourtant c'est la vérité, malgré que j'en aie. Mais je me contenterai de dire que ses directives ont plus d'effet sur cette œuvre que toute la réflexion et la peine que j'y peux consacrer. C'est *Le Chevalier de la Charrette* dont Chrétien commence le livre. La matière et l'idée directrice lui ont été indiquées

Puisque[a] ma dame de Chanpaigne
Vialt que romans a feire anpraigne,
Je l'anprendrai molt volentiers
Come cil qui est suens antiers
De quan qu'il puet el monde feire
Sanz rien de losange avant treire ;
Mes tex s'an poïst antremetre
Qui li volsist losenge metre.
Si deïst, et jel tesmoignasse,
Que ce est la dame qui passe
Totes celes qui sont vivanz,
Si con li funs passe les vanz[b]
Qui vante en mai ou en avril.
Par foi, je ne sui mie cil
Qui vuelle losangier sa dame ;
Dirai je : « Tant com une jame
Vaut de pailes[c] et de sardines,
Vaut la contesse de reïnes ? »
Naie voir ; je n'en dirai rien,
S'est il voirs maleoit gré mien ;
Mes tant dirai ge que mialz oevre
Ses comandemanz an ceste oevre
Que sans ne painne que g'i mete.
Del Chevalier de la Charrete
Comance Crestïens son livre ;
Matiere et san li done et livre

et données par la comtesse ; quant à lui il se charge de la mise en forme, sans rien apporter de plus que son travail et son application[1].

Et il raconte qu'à une fête de l'Ascension[2] le roi avait réuni sa cour avec tout le faste élégant qu'il aimait, faste bien digne d'un roi ! Après manger il ne quitta pas la compagnie de ses barons qui étaient nombreux dans la salle, où se trouvait aussi la reine. Il y avait là, j'imagine, mainte belle dame courtoise sachant bien s'exprimer en langue française. Keu, qui présidait au service des tables, mangeait avec les officiers qui avaient assuré ce service[3]. Et alors qu'il était encore assis pour manger, voilà que fit irruption à la cour un chevalier très bien équipé, et armé de pied en cap[4]. Le chevalier s'avança dans cet équipage juste devant le roi, là où il était assis au milieu de ses barons, et sans le saluer il lui dit : « Roi Arthur, j'ai dans mes prisons des gens de ta terre et de ta maison, chevaliers, dames et jeunes filles. Mais je ne t'en donne pas de nouvelles avec l'intention de te les rendre. Je veux au contraire te dire et te faire savoir que tu n'as ni forces ni richesses suffisantes pour les ravoir. Sache bien que tu mourras sans avoir pu les secourir. » Le roi répondit qu'il lui fallait bien s'en accommoder s'il ne pouvait y remédier, mais il en était très accablé. Alors le chevalier fit mine de s'en aller ; il fit demi-tour, sans s'attarder devant le roi, et vint jusqu'à la porte de la salle. Mais au

La contesse, et il s'antremet
De panser, que gueres n'i met
Fors sa painne et s'antancïon.
   Et dit qu'a une Acenssïon
Li rois Artus cort tenue ot,
Riche et bele tant con lui plot,
Si riche[a] com a roi estut[b].
Aprés mangier ne se remut
Li rois d'antre ses conpaignons ;
Molt ot an la sale barons,
Et si fu la reïne ansanble ;
Si ot avoec aus, ce me sanble,
Mainte bele dame cortoise,
Bien parlant an lengue françoise ;
Et Kex qui ot servi as tables
Manjoit avoec les conestables.
La ou Kex seoit au mangier,
A tant ez vos un chevalier
Qui vint a cort molt acesmez,
De totes ses armes armez.
Li chevaliers a tel conroi
S'an vint jusque devant le roi
La ou antre ses barons sist,
Nel salua pas, einz li dist :
« Rois Artus, j'ai en ma prison,
De ta terre et de ta meison,
Chevaliers, dames et puceles ;
Mes ne t'an di pas les noveles
Por ce que jes te vuelle randre ;
Ençois te voel dire et aprandre
Que tu n'as force ne avoir
Par quoi tu les puisses ravoir[c] ;
Et saches bien qu'ainsi morras
Que ja aidier ne lor porras. »
Li rois respont qu'il li estuet
Sofrir, s'amander ne le puet,
Mes molt l'an poise duremant.
Lors fet li chevaliers sanblant
Qu'aler s'an voelle ; si s'an torne :
Devant le roi plus ne sejorne,

lieu de descendre les marches, il s'arrêta pour lancer de là ces paroles : « Roi, s'il se trouve un seul chevalier à ta cour auquel tu te fierais assez pour oser lui confier la responsabilité de conduire la reine à ma suite dans ce bois où je vais me rendre, je l'y attendrai, et je te promets de te remettre tous les prisonniers retenus sur ma terre si ce chevalier peut gagner sur moi la bataille dont elle sera l'enjeu, et faire en sorte qu'il te la ramène[1]. » Ils furent nombreux dans le palais à entendre ces paroles, et la cour en fut tout agitée. La nouvelle en arriva à Keu qui mangeait avec le personnel de service. Il quitta la table, vint tout droit au roi et il se mit à lui dire, avec tous les signes de la fureur : « Roi, je t'ai servi bien longtemps, très fidèlement et loyalement. Mais maintenant je prends congé de toi, et je m'en irai pour ne plus jamais te servir : je n'ai plus ni la volonté ni l'envie d'être à ton service, à partir de maintenant. » Le roi est accablé par ce qu'il vient d'entendre, mais dès qu'il retrouve assez d'esprit pour lui répondre, il lui demande brusquement : « Vous êtes sérieux ou vous plaisantez ? — Beau sire roi, répond Keu, je n'ai pas envie de plaisanter en ce moment, mais je prends congé, c'est clair. Je ne vous demande ni récompense ni rétribution pour mon service chez vous[2]. C'est bien décidé ; je pars sans plus tarder. — Êtes-vous en colère ou contrarié, que vous vouliez partir ? Sénéchal, comme il serait normal de votre part,

Et vient jusqu'a l'uis de la sale ;
Mes les degrez mie n'avale,
Einçois s'areste, et dit des la :
« Rois, s'a ta cort chevalier a
Nes un an cui tu te fiasses
Que la reïne li osasses
Baillier por mener an ce bois
Aprés moi, la ou ge m'an vois,
Par un covant l'i atandrai
Que les prisons toz te randrai
Qui sont an prison[a] an ma terre,
Se il la puet vers moi conquerre
Et tant face qu'il l'an ramaint. »
Ce oïrent el palés maint,
S'an fu la corz tote estormie.
La novele en a Kex oïe
Qui avoec les sergenz manjoit ;
Le mangier leit, si vient tot droit
Au roi, si li comance a dire,
Tot autresi come par ire :
« Rois, servi t'ai molt longuemant[b]
Par boene foi et lëaumant ;
Or praing congié, si m'an irai
Que jamés ne te servirai ;
Je n'ai volenté ne talant
De toi servir d'ore an avant. »
Au roi poise de ce qu'il ot,
Mes, quant respondre mialz li pot,
Si li a dit enes le pas :
« Est ce a certes ou a gas ? »
Et Kex respont : « Biax sire rois,
Je n'ai or mestier[c] de gabois
Einz praing congié trestot a certes ;
Je ne vos quier autres dessertes
N'autre loier de mon servise ;
Ensi m'est or volantez prise
Que je m'an aille sanz respit.
- Est ce par ire, ou par despit,
Fet li rois, qu'aler an volez ?
Seneschax, si con vos solez,

restez à la cour, et sachez bien que je n'ai rien en ce monde que, pour vous garder, je ne sois prêt à vous accorder sans tergiverser. — Sire, dit-il, vous perdez votre temps : je n'accepterais même pas contre un setier d'or fin par jour. » Voilà le roi désespéré ; il est allé trouver la reine : « Dame, fait-il, vous ne savez pas ce que le sénéchal me demande ? Il me demande congé et dit qu'il ne restera plus à la cour, je ne sais pourquoi. Mais ce qu'il ne veut pas faire pour moi, il s'empressera de le faire pour vous si vous l'en priez[1]. Allez le trouver, ma dame, chère épouse ; puisqu'il ne daigne pas rester pour moi, priez-le de rester pour vous, et jetez-vous plutôt à ses pieds, pour que je ne perde pas à jamais la joie en perdant sa compagnie. » Le roi envoie la reine auprès du sénéchal, et elle va le rejoindre. Elle le trouva au milieu des autres et, une fois arrivée devant lui, elle lui dit : « Keu, je suis très fâchée, je vous le dis tout de suite, de ce que j'ai entendu dire de vous. On m'a raconté, et cela me chagrine, que vous voulez quitter le roi. D'où vous vient cette idée, qu'avez-vous sur le cœur ? Je ne vous trouve plus du tout sage, ni courtois, comme c'était le cas. Je veux vous prier de rester. Restez, Keu, je vous en prie ! — Dame, répond-il, excusez-moi, mais je ne resterai pas. » Alors la reine le supplie encore, accompagnée de tous les chevaliers en chœur, mais Keu lui dit qu'elle se fatigue en pure perte. Alors la reine se laisse tomber à

Soiez a cort, et sachiez bien
Que je n'ai en cest monde rien
Que je, por vostre demorance,
Ne vos doigne sanz porloignance.
- Sire[a], fet il, ce n'a mestier :
Ne prandroie pas un setier,
Chascun jor, d'or fin esmeré. »
Ez vos le roi molt desperé ;
Si est a la reïne alez :
« Dame, fet il, vos ne savez
Del seneschal que il me quiert ?
Congié demande et dit qu'il n'iert
A ma cort plus, ne sai por coi.
Ce qu'il ne vialt feire por moi
Fera tost por vostre proiere ;
Alez a lui, ma dame chiere,
Quant por moi remenoir ne daigne,
Proiez li que por vos remaigne
Et einz l'an cheez vos as piez,
Que ja mes ne seroie liez
Se sa conpaignie perdoie. »
Li rois la reïne i anvoie
Au seneschal, et ele i va ;
Avoec les autres le trova,
Et quant ele vint devant lui,
Si li dit : « Kex, a grant enui
Me vient, ce sachiez a estros,
Ce qu'ai oï dire[b] de vos.
L'an m'a conté, ce poise moi,
Que partir vos volez del roi ;
Don vos vient, et de quel corage ?
Ne vos an tieng or mie a sage,
Ne por cortois, si con ge suel ;
Del remenoir proier vos vuel :
Kex, remenez, je vos an pri !
- Dame, fet il, vostre merci ;
Mes je ne remanroie mie. »
Et la reïne ancor l'an prie
Et tuit li chevalier a masse,
Et Kex li dit qu'ele se lasse
De chose qui rien ne li valt ;
Et la reïne de si haut

ses pieds de toute sa hauteur[1]. Keu la prie de se relever ; mais elle dit qu'elle ne le fera pas avant qu'il ne lui accorde ce qu'elle veut. Alors Keu lui promet de rester, à condition que le roi lui accorde d'avance ce qu'il voudra, et qu'elle-même en fasse autant. « Keu, fait-elle, quelle que soit votre idée, moi et lui nous en serons d'accord ; venez donc, et nous lui dirons que vous êtes resté à cette condition. » Keu et la reine vont trouver le roi : « Sire, dit la reine, j'ai retenu Keu, non sans mal ; mais je vous le remets à une condition, c'est que vous ferez ce qu'il dira. » Le roi pousse un soupir de satisfaction et dit qu'il se soumettra à sa volonté, quoi qu'il lui demande[2]. « Sire, répond-il, sachez donc ce que je veux, et la nature du don que vous m'avez promis. Je trouve que j'ai beaucoup de chance puisque je l'aurai grâce à vous : c'est la reine ici présente dont vous m'avez confié la protection. Nous irons donc à la recherche du chevalier qui nous attend dans la forêt. » Le roi en est affligé, et pourtant il l'investit de cette mission, car jamais il ne revient sur ce qu'il a promis, mais il le fait avec tristesse et douleur, comme on peut bien le voir à sa mine. La reine aussi est très affligée, et tout le monde au palais convient que c'est l'orgueil, la présomption et la déraison qui ont inspiré à Keu cette demande en forme de requête. Le roi a pris la reine par la main, et il lui a dit : « Dame, sans conteste

Com ele estoit, as piez li chiet.
Kex li prie qu'ele se liet ;
Mes ele dit que nel fera :
Ja mes ne s'an relevera
Tant qu'il otroit sa volenté.
Lors li a Kex acreanté
Qu'il remandra, mes que li rois
Otroit ce qu'il voldra einçois,
Et ele meïsmes l'otroit.
« Kex, fet ele, que que ce soit
Et ge et il l'otroierons ;
Or an venez, si li dirons
Que vos estes einsi remés. »
Avoec la reïne an va Kes ;
Si sont devant le roi venu :
« Sire, je ai Keu retenu,
Fet la reïne, a grant travail ;
Mes par un covant le vos bail
Que vos feroiz ce qu'il dira. »
Li rois de joie an sopira
Et dit que son comandemant
Fera, que que il li demant.
« Sire[a], fet il, ce sachiez dons
Que je voel, et quex est li dons
Don vos m'avez asseüré ;
Molt m'an tieng a boen eüré
Quant je l'avrai, vostre merci :
La reïne que je voi ci
M'avez otroiee a baillier ;
S'irons aprés le chevalier
Qui nos atant an la forest. »
Au roi poise, et si l'an revest,
Car einz de rien ne se desdist,
Mes iriez et dolanz le fist,
Si que bien parut a son volt ;
La reïne an repesa molt
Et tuit dïent par la meison
Qu'orguel, outrage et desreison
Avoit Kex demandee et quise.
Et li rois a par la main prise
La reïne, et si li a dit :
« Dame, fet il, sanz contredit

il faut vous en aller avec Keu. — Allons, confiez-la-moi, dit Keu, et ne craignez rien, car je saurai bien vous la ramener saine et sauve. » Le roi la lui remet et l'autre l'emmène. Derrière eux, tous sortent du palais. Sachez aussi que l'on eut vite fait d'armer le sénéchal, et de lui amener son cheval au milieu de la cour, avec, à côté de lui, un palefroi convenant à une reine. La reine vient à son palefroi bien docile et ne tirant pas sur la bride ; très abattue, triste et poussant des soupirs, la reine monte à cheval, puis elle dit tout bas, pour qu'on ne l'entende pas : « Ah ! ami, si vous saviez, jamais vous ne me laisseriez, je crois, sans résistance faire un seul pas sous la conduite de Keu[1]. » Elle pensa l'avoir dit tout bas, mais le comte Guinables l'entendit, car il se trouvait près d'elle quand elle monta en selle. Au moment du départ, ce ne furent que lamentations de tous ceux et de toutes celles qui y assistèrent, comme si elle avait été mise en bière[2]. Ils ne pensent pas qu'elle doive jamais revenir de leur vivant. Le sénéchal, mû par son orgueil, l'emmenait là où l'autre l'attendait. Mais nul ne s'affligeait assez pour se mêler de les suivre quand monseigneur Gauvain dit au roi son oncle, en confidence : « Sire, vous avez agi bien naïvement, et j'en suis très étonné ; mais, si vous acceptiez mon conseil, pendant qu'ils sont encore assez près, vous et moi nous pourrions les suivre, avec tous ceux qui voudraient bien venir.

Estuet qu'avoec Keu en ailliez. »
Et cil dit : « Or la me bailliez,
Et si n'an dotez ja de rien,
Car je la ramanrai molt bien
Tote heitiee et tote sainne. »
Li rois li baille et cil l'an mainne.
Aprés ax deus s'an issent tuit ;
N'i a un seul cui molt n'ennuit.
Et sachiez que li seneschax
Fu toz armez, et ses chevax
Fu an mi la cort amenez ;
Uns palefroiz estoit delez,
Tex com a reïne covient.
La reïne au palefroi vient,
Qui n'estoit braidis ne tiranz ;
Mate et dolante et sospiranz,
Monte la reïne, et si dist
An bas, por ce qu'an ne l'oïst :
« Ha ! amis, se le seüssiez,
Ja, ce croi, ne me lessissiez
Sanz chalonge mener un pas[a] ! »
Molt le cuida avoir dit bas,
Mes li cuens Guinables l'oï
Qui au monter fu pres de li.
Au departir si grant duel firent
Tuit cil et celes qui la virent[b],
Con[c] s'ele geüst morte an biere.
Ne cuident qu'el reveigne arriere
Ja mes an tretost son aage.
Li seneschax, par son outrage,
L'an mainne la ou cil l'atant ;
Mes a nelui n'an pesa tant
Que del sivre s'antremeïst,
Tant que mes sire Gauvains dist
Au roi son oncle, en audïence :
« Sire, fet il, molt grant anfance
Avez feite, et molt m'an mervoil ;
Mes, se vos creez mon consoil,
Tant com il sont ancor si pres
Je et vos irïens aprés
Et cil qui i voldront venir.
Je ne m'an porroie tenir

Je ne saurais m'empêcher d'aller à leur recherche immédiatement. Il ne serait pas convenable de ne pas aller à leur suite, au moins jusqu'à ce que nous sachions ce que la reine va devenir, et comment Keu s'en sortira[1]. — Allons-y, beau neveu, fait le roi. Vous avez parlé fort courtoisement et, puisque vous avez pris l'initiative, donnez l'ordre que l'on sorte les chevaux, qu'on leur mette brides et selles, de sorte qu'il n'y ait plus qu'à monter. » Les chevaux sont bientôt amenés, harnachés et sellés. Le roi monte le premier, puis monseigneur Gauvain et tous les autres à qui mieux mieux. Chacun veut être de la partie, mais en allant à sa guise. Il y en avait qui étaient armés, mais beaucoup allaient sans armes. Monseigneur Gauvain, lui, était armé, et il avait aussi pris deux écuyers pour conduire par la bride deux destriers[2]. Alors qu'ils approchaient de la forêt, ils en voient surgir le cheval de Keu, ils l'ont bien reconnu, et ils remarquent que les rênes ont été toutes deux tranchées de la bride. Le cheval revenait tout seul, avec l'étrivière toute tachée de sang ; et la selle avait son arçon de derrière tout brisé et déchiqueté[3]. Il n'est personne qui n'en soit attristé, on échange des hochements de tête, on se pousse du coude. Monseigneur Gauvain chevauchait loin en avant du gros de la troupe. Il ne tarda guère à voir venir un chevalier au pas, sur un cheval mal en point, harassé, haletant et baigné de sueur[4]. Le chevalier salua

Qu'aprés n'alasse isnelemant :
Cel ne seroit pas avenant
Que nos aprés ax n'alessiens,
Au moins tant que nos seüssiens
Que la reïne devandra
Et comant Kex s'an contandra.
- Alons i, biax niés, fet li rois.
Molt avez or dit que cortois,
Et des qu'anpris avez l'afeire,
Comandez les chevax fors treire
Et metre frains et anseler,
Qu'il n'i ait mes que del monter. »
Ja sont li cheval amené
Apareillié et anselé ;
Li rois monte toz primerains,
Puis monta mes sire Gauvains
Et tuit li autre qui ainz ainz ;
Chascuns an volt estre conpainz,
Si va chascuns si con lui plot ;
Armé furent, de tex i ot,
S'an i ot sanz armes asez.
Messire Gauvains fu armez,
Et si fist a deus escuiers
Mener an destre deus destriers,
Et einsi com il aprochoient
Vers la forest, issir an voient
Le cheval Kex, sel reconurent,
Et virent que les regnes furent
Del frain ronpues anbedeus.
Li chevax venoit trestoz seus,
S'ot de sanc tainte l'estriviere,
Et de la sele fu derriere
Li arçonz frez et peçoiez.
N'i a nul qui n'an soit iriez,
Et li uns l'autre an cingne et[a] bote.
Bien loing devant tote la rote
Mes sire Gauvains chevalchoit ;
Ne tarda gaires quant il voit
Venir un chevalier le pas
Sor un cheval duillant et las
Et pantoisant[b] et tressüé.
Li chevaliers a salüé

monseigneur Gauvain le premier, et celui-ci lui rendit son salut. Alors le chevalier s'arrêta, et reconnaissant monseigneur Gauvain il lui dit : « Seigneur, ne voyez-vous pas que mon cheval est trempé de sueur et qu'on ne peut plus rien en tirer ? Or je pense que ces deux destriers sont à vous ; je vous prierais donc, en m'engageant à vous rendre le service et à vous en récompenser, de me prêter ou de me donner l'un des deux, n'importe lequel. — Choisissez donc, lui répondit-il, entre les deux, selon votre préférence. » Mais lui, qui en avait grand besoin, ne prit pas le temps de chercher le meilleur, ni le plus beau, ni le plus grand, il monta tout de suite sur celui qu'il trouva le plus près de lui, et il le mit aussitôt au galop. Quant au cheval qu'il venait de quitter, il s'écroula, mort, car il l'avait toute la journée fort éprouvé, fatigué, et surmené[1]. Sans jamais s'arrêter le chevalier s'en alla tout armé dans la forêt, et monseigneur Gauvain le suivit à distance en une furieuse poursuite. Arrivé sur une hauteur, il descendit la pente, et après une longue traite il retrouva mort le destrier qu'il avait donné au chevalier. Il y avait là des traces d'un intense piétinement de chevaux, et des débris d'écus et de lances alentour ; on avait bien l'impression que plusieurs chevaliers y avaient pris part à une grande bataille. Il fut très contrarié et mécontent de ne pas avoir été là. Il ne s'est pas arrêté longtemps,

Mon seignor Gauvain primerains,
Et puis lui mes sire Gauvains.
Et li chevaliers s'arestut
Qui mon seignor Gauvain conut,
Si dist : « Sire, don ne veez
Con mes chevax est tressüez
Et tex qu'il n'a mes nul mestier ?
Et je cuit que cist dui destrier
Sont vostre ; or si vos prieroie,
Par covant que je vos randroie
Le servise et le guerredon,
Que vos, ou a prest ou a don,
Le quel que soit, me baillessiez. »
Et cil li dit : « Or choisissiez
Des deus le quel que il vos plest. »
Mes cil, cui granz besoigne en est[a],
N'ala pas querant le meillor,
Ne le plus bel, ne le graignor,
Einz monta tantost sor celui
Que il trova plus pres de lui,
Si l'a maintenant eslessié ;
Et cil chiet morz qu'il a lessié,
Car molt l'avoit le jor pené
Et traveillié et sormené.
Li chevaliers sanz nul arest
S'an vet armez par la forest,
Et mes sire Gauvains aprés
Lo siut et chace com angrés,
Tant qu'il ot un tertre avalé.
Et quant il ot grant piece alé,
Si retrova mort le destrier
Qu'il ot doné au chevalier,
Et vit molt grant defoleïz
De chevax, et grant froisseïz
D'escuz et de lances an tor :
Bien resanbla que grant estor
De plusors chevaliers i ot ;
Se li pesa molt et desplot
Ce que il n'i avoit esté.
N'i a pas granmant aresté,

mais il reprit sa route à vive allure jusqu'au moment où il put par aventure[1] apercevoir le chevalier, tout seul, à pied, tout armé, le heaume lacé, l'écu au col, l'épée au côté ; il venait de rejoindre une charrette[2]. On se servait alors des charrettes comme aujourd'hui on se sert des piloris, et dans chaque bonne ville où l'on en compte maintenant trois mille, il n'y en avait qu'une en ce temps-là, et elle était utilisée également, comme aujourd'hui le pilori, pour les gens convaincus de meurtre ou de vol, pour ceux qui avaient perdu un combat judiciaire, pour les brigands et voleurs de grand chemin : tout repris de justice était placé sur la charrette et promené par toutes les rues ; dès lors il était déshonoré[3], interdit d'audience à la cour, et privé de toute marque d'estime et de sympathie. Parce que les charrettes de ce temps-là étaient ainsi terriblement mal famées, on commença à dire : « Quand charrette verras et rencontreras, signe-toi et souviens-toi de Dieu, de peur qu'il ne t'arrive malheur. » Le chevalier qui s'avançait à pied et sans lance rejoignit la charrette où il aperçut un nain assis sur le brancard. Il tenait à la main, en bon charretier, une longue baguette. Alors le chevalier dit au nain : « Nain, pour Dieu, dis-moi donc si tu as vu passer par ici ma dame la reine. » Le nain — une sale engeance ! —, le misérable, refusa de lui en donner des nouvelles. « Si tu veux, dit-il, monter

Einz passe outre grant aleüre,
Tant qu'il revit par avanture
Le chevalier tot seul a pié,
Tot armé, le hiaume lacié,
L'escu au col, l'espee ceinte,
Si ot une charrete atainte.
De ce servoit charrete lores
Don li pilori servent ores,
Et en chascune boene vile,
Ou or en a plus de trois mile,
N'en avoit a cel tans que une,
Et cele estoit a ces comune,
Ausi con li pilori sont,
A ces qui murtre et larron sont[a],
Et a ces qui sont chanp cheü,
Et as larrons qui ont eü
Autrui avoir par larrecin
Ou tolu par force an chemin :
Qui a forfet estoit repris
S'estoit sor la charrete mis
Et menez par totes les rues ;
S'avoit totes enors perdues[b],
Ne puis n'estoit a cort oïz,
Ne enorez ne conjoïz.
Por ce qu'a cel tens furent tex
Les charretes, et si cruex,
Fu premiers dit : « Quant tu verras
Charrete et tu l'ancontreras,
Fei croiz sor toi, et te sovaigne
De Deu, que max ne t'an avaigne. »
Li chevaliers a pié, sanz lance,
Aprés la charrete s'avance
Et voit un nain sor les limons,
Qui tenoit come charretons
Une longue verge an sa main.
Et li chevaliers dit au nain :
« Nains, fet il, por Deu, car me di
Se tu as veü par ici
Passer ma dame la reïne. »
Li nains cuiverz de pute orine
Ne l'en vost noveles conter,
Einz li dist : « Se tu viax monter

sur la charrette que je conduis, tu pourras savoir d'ici demain ce qu'eſt devenue la reine. » Sur le moment, le chevalier a poursuivi sa route sans y monter[1] ; il a eu tort, tort d'avoir honte et de ne pas aussitôt sauter dans la charrette, car il le regrettera un jour[2]. Mais Raison, qui s'oppose à Amour, lui dit de ne pas monter, le retenant et lui enseignant de ne rien faire ni entreprendre qui puisse lui apporter honte ou reproche. Ce n'eſt pas du cœur mais de la bouche que vient ce discours que Raison ose lui tenir. Mais Amour, enfermé dans le cœur, l'exhorte et l'invite à monter tout de suite dans la charrette. Amour le veut, alors il y saute ; il n'a plus peur de la honte, puisque c'eſt l'ordre et la volonté d'Amour[3]. Cependant monseigneur Gauvain prend en chasse la charrette en piquant des deux et, en y trouvant assis le chevalier, il s'étonne. « Nain, dit-il alors, donne-moi des renseignements sur la reine, si tu sais quelque chose. — Si tu as pour toi, répondit le nain, autant de haine que le chevalier qui eſt assis là, monte avec lui à ta guise, et je t'emmènerai aussi. » En entendant cette proposition monseigneur Gauvain eſtima que ce serait une grande folie et il refusa d'y monter, car il perdrait au change en troquant un cheval contre une charrette. « Mais va donc là où tu voudras, et je te suivrai partout où tu iras[4]. »

Alors ils se mettent en route, l'un à cheval, les deux autres sur la charrette, mais en suivant ensemble le même chemin.

Sor la charrete que je main,
Savoir porras jusqu'a demain
Que la reïne eſt devenue. »
Tantoſt a sa voie tenue
Li chevaliers[a], que il n'i monte ;
Mar le fiſt et mar en ot honte
Que maintenant sus ne sailli,
Qu'il s'an tendra por mal bailli ;
Mes Reisons, qui d'Amors se part,
Li dit que del monter se gart,
Si le chaſtie et si l'anseigne
Que rien ne face ne anpreigne
Dom il ait honte ne reproche.
N'eſt pas el cuer, mes an la boche,
Reisons qui ce dire li ose ;
Mes Amors eſt el cuer anclose
Qui li comande et semont
Que toſt an la charrete mont.
Amors le vialt et il i saut,
Que de la honte ne li chaut
Puis qu'Amors le comande et vialt.
Et mes sire Gauvains s'aquialt
Aprés la charrete poignant,
Et quant il i trueve seant
Le chevalier, si s'an mervoille,
Puis li dit : « Nains, car[b] me consoille
De la reïne, se tu sez. »
Li nains dit : « Se tu tant te hez
Con ciſt chevaliers qui ci siet,
Monte avoec lui, se il te siet[c]
Et je te manrai avoec li. »
Quant mes sire Gauvains l'oï,
Si le tint a molt grant folie
Et dit qu'il n'i montera mie,
Car trop vilain change feroit
Se charrete a cheval chanjoit.
« Mes va quel part que tu voldras
Et g'irai la ou tu iras[d]. »
A tant a la voie se metent :
Cil chevalche, cil dui charretent,

Au crépuscule ils arrivèrent à un château, et sachez que ce château était imposant et magnifique. Tous trois entrent par l'une des portes. Ce chevalier, que l'autre amène sur sa charrette, étonne tout le monde ; mais au lieu de s'enquérir discrètement auprès de lui, ils l'accueillent avec des huées, petits et grands, vieillards et enfants, de rue en rue dans une grande clameur. Alors le chevalier s'entend dire beaucoup d'injures et d'insultes. Tous demandent : « À quel supplice va-t-on livrer ce chevalier ? Sera-t-il écorché, pendu, noyé, brûlé sur un bûcher d'épines ? Dis, nain, dis, toi qui le traînes ainsi, de quel crime l'a-t-on trouvé coupable ? Est-il convaincu de vol ? Est-ce un meurtrier, ou le vaincu d'un combat judiciaire ? » Le nain garde le silence, sans répondre quoi que ce soit. Il conduit le chevalier à son lieu d'hébergement, suivi de près par Gauvain : c'était une tour jouxtant la ville et de même niveau. D'un côté il y avait une prairie, et de l'autre une falaise de roche brune, escarpée, d'où la tour surplombait la vallée[1]. Derrière la charrette Gauvain entra donc à cheval. Dans la grande salle ils rencontrèrent une demoiselle élégamment habillée, et dont la beauté n'avait pas de rivale dans la région ; ils voient venir avec elle deux jeunes filles, gentilles et belles. Dès qu'elles aperçurent monseigneur Gauvain, elles lui firent fête, le saluèrent puis posèrent des questions sur le chevalier.

Et ansanble une voie tindrent.
De bas vespre a un chastel vindrent,
Et ce sachiez que li chastiax
Estoit molt riches et molt biax.
Tuit trois antrent par une porte.
Del chevalier, que cil aporte
Sor la charrete, se mervoillent
Les genz, mes mie nel consoillent,
Einz le huient petit et grant,
Et li veillart et li anfant,
Par mi les rues a grant hui ;
S'ot molt li chevaliers de lui
Vilenies et despit dire.
Tuit demandent : « A quel martire
Sera cist chevaliers randuz ?
Iert il escorchiez, ou panduz,
Noiez, ou ars an feu d'espines ?
Di, nains, di, tu qui le traïnes,
A quel forfet fu il trovez ?
Est il de larrecin provez ?
Est il murtriers, ou chanp cheüz ? »
Et li nains s'est adés teüz,
Qu'il ne respont ne un ne el.
Le chevalier mainne a l'ostel,
Et Gauvains siut adés le nain
Vers une tor qui ert a plain,
Qui delez la vile[a] seoit.
D'autre part praerie avoit,
Et d'autre part estoit[b] assise
La torz, sor une roche bise,
Haute et tranchiee contre val.
Aprés la charrete, a cheval,
Entre Gauvains dedanz la tor.
An la sale ont de bel ator
Une dameisele ancontree,
N'avoit si bele an la contree,
Et voient venir deus puceles
Avoecques li, gentes et beles.
Tot maintenant que eles virent
Mon seignor Gauvain, si li firent
Grant joie, et si le salüerent,
Et del chevalier demanderent :

« Nain, qu'a fait de mal ce chevalier que tu transportes comme un infirme ? » L'autre, refusant de leur donner une explication, fit descendre le chevalier de la charrette puis s'en alla ; on ne sut où il était parti[1]. Monseigneur Gauvain descendit de cheval. Alors deux jeunes gens s'avancèrent pour les désarmer tous les deux. La demoiselle leur fit apporter deux manteaux de fourrure d'écureuil qu'ils mirent sur leurs épaules. Quand l'heure du souper fut arrivée, un bon repas les attendait. La demoiselle se mit à table à côté de monseigneur Gauvain. Ils n'auraient rien gagné à vouloir changer de gîte pour trouver mieux, car ils y furent traités avec beaucoup d'égards, en charmante compagnie durant toute la nuit, grâce à la demoiselle.

Quand ils eurent assez mangé, on leur prépara dans une chambre deux lits hauts et longs ; il y en avait un troisième, à côté, plus beau et plus somptueux que les autres, car, selon ce que dit le conte[2], on l'avait pourvu de tout le confort imaginable pour un lit. Arrivée l'heure du coucher, la demoiselle conduisit les deux hôtes dont elle s'était occupée et, leur montrant les deux lits, très beaux, grands et larges, elle leur dit : « Ces deux lits, là-bas, ont été mis à votre disposition ; quant à celui qui est de ce côté-ci il est réservé à celui qui l'a mérité : il n'a pas été fait pour vous[3]. » Alors le chevalier qui était arrivé sur la charrette répondit, plein de dédain et de mépris pour

« Nains, qu'a cist chevaliers meffet
Que tu mainnes come contret ? »
Cil ne lor an vialt reison rendre ;
Einz fet le chevalier descendre
De la charrete, si s'an va ;
Ne sorent ou il s'an ala.
Et mes sire Gauvains descent ;
A tant vienent vaslet avant
Qui anbedeus les desarmerent.
Deus mantiax veirs, qu'il afublerent,
Fist la dameisele aporter.
Quant il fu ore de soper,
Li mangiers fu bien atornez.
La dameisele sist delez
Mon seignor Gauvain au mangier.
Por neant volsissent changier
Lor ostel, por querre meillor,
Car molt lor i fist grant enor
Et conpeignie boene et bele,
Tote la nuit, la dameisele.

Qant il orent assez mangié
Dui lit furent apareillié
En une sale haut et lonc ;
Et s'en ot un autre selonc,
Plus bel des autres et plus riche ;
Car, si con li contes afiche,
Il i avoit tot le delit
Qu'an seüst deviser an lit.
Quant del couchier fu tans et leus,
La dameisele prist andeus
Ses ostes qu'ele ot ostelez ;
Deus liz molt biax et lons et lez
Lor mostre et dit : « A oés voz cors
Sont fet cil dui lit ça defors ;
Mes an cest lit qui est deça
Ne gist qui desservi ne l'a :
Ne fu pas fez cist a voz cors. »
Li chevaliers li respont lors,
Cil qui sor la charrete vint,
Qu'a desdaing et a despit tint

l'interdiction formulée par la demoiselle : « Dites-moi donc, sous quel prétexte ce lit est-il interdit ? » Elle répondit sans prendre le temps de réfléchir (sa réponse était toute prête) : « Ce n'est pas à vous qu'il appartient de poser la question. Le déshonneur s'attache à tout chevalier de ce monde une fois qu'il a été en charrette : il n'est pas autorisé à poser la question que vous venez de me poser, encore moins à prétendre y coucher ; il pourrait très vite le payer cher. Je ne l'ai pas fait préparer si richement pour vous y faire coucher. Vous pourriez payer très cher ne fût-ce qu'une telle intention. — Vous verrez bien, fait-il, le moment venu. — Je le verrai ? — Oui. — Attendons la démonstration. — Je ne sais qui va en faire les frais, sur ma tête, dit le chevalier ! Mais, s'en fâche ou s'en chagrine qui voudra, c'est dans ce lit que je veux me coucher et reposer tout à loisir. »

Dès qu'il a enlevé ses chausses, c'est dans le lit qui était plus long et plus haut que les deux autres d'une demi-aune[1] qu'il se couche, sous une couverture faite d'un brocart de soie jaune constellé d'or. La doublure n'était pas faite d'une fourrure d'écureuil de mauvaise qualité, mais bien de zibeline : elle aurait pu convenir à un roi, cette couverture qu'il avait tirée sur lui ; et le lit lui-même n'était pas fait de chaume, de paille, ni de vieilles nattes. À minuit, des lattes du toit fondit une lance comme la foudre, pointe en bas,

La deffanse a la dameisele.
« Dites[a] moi, fet il, la querele
Por coi cist liz est an deffanse. »
Cele respondi, pas ne panse,
Qui en ere apansee bien :
« A vos, fet ele, ne taint rien
Del demander ne de l'anquerre.
Honiz est chevaliers an terre
Puis qu'il a esté an charrete ;
Si n'est pas droiz qu'il s'antremete
De ce don vos m'avez requise,
Entesmes ce que il i gise :
Qu'il le porroit tost conparer.
Ne ge ne l'ai pas fet parer
Si richemant por vos colchier.
Vos le conparrïez molt chier
Se il vos venoit nes an pans.
- Ce verroiz vos, fet il, par tans.
- Jel verrai ? - Voire. - Or i parra.
- Je ne sai qui le conparra,
Fet li chevaliers ; par mon chief,
Cui qu'il enuit ne cui soit grief,
An cestui lit voel ge jesir
Et reposer tot a leisir. »
Maintenant qu'il fu deschauciez
El lit, qui fu lons et hauciez
Plus des autres deus demie aune,
Se couche soz[b] un samit jaune,
Un covertor d'or estelé.
N'estoit mie de veir pelé
La forreüre, ainz ert de sables ;
Bien fust a oés un roi metables
Li covertors qu'il ot sor lui ;
Li liz ne fu mie de glui,
Ne de paille, ne de viez nates.
A mie nuit, de vers les lates
Vint une lance come foudre,
Le fer desoz, et cuida coudre

sur le chevalier, menaçant de le clouer sur place par les flancs à la couverture, aux draps blancs et au lit. Le pennon attaché à la lance était tout enflammé. Le feu prit à la couverture, aux draps et à l'ensemble du lit. Mais le fer de la lance frôla le chevalier de côté en lui ôtant un peu de peau, sans toutefois le blesser. Alors le chevalier s'est redressé : il éteint le feu, prend la lance et l'envoie au milieu de la salle, sans pour autant abandonner son lit ; il s'est recouché et s'est rendormi aussi tranquillement que la première fois[1].

Le lendemain matin, au lever du jour, la demoiselle de la tour, qui leur avait fait préparer une messe, les fit réveiller et se lever. Quand on leur eut chanté la messe, le chevalier mélancolique (celui qui s'était assis sur la charrette), vint aux fenêtres donnant sur la prairie, et il regarda en bas vers les prés. À la fenêtre voisine s'était installée la jeune fille, et monseigneur Gauvain s'était entretenu avec elle un bon moment, dans un coin, de je ne sais quoi. Je ne sais vraiment pas le sujet de leur conversation[2]. Mais ils étaient restés appuyés à la fenêtre pendant un certain temps quand ils virent en bas par les prés, le long de la rivière, emporter une bière ; il y avait dedans un chevalier, et à côté trois demoiselles menaient grand deuil très bruyamment[3]. Derrière la bière ils voient venir un cortège précédé d'un chevalier de grande taille qui

Le chevalier par mi les flans
Au covertor et as dras blans
Et au lit, la ou il gisoit.
En la lance un pannon avoit
Qui estoit toz de feu espris ;
El covertor est li feus pris
Et es dras et el lit a masse.
Et li fers de la lance passe
Au chevalier lez le costé
Si qu'il li a del cuir osté
Un po, mes n'est mie bleciez.
Et li chevaliers s'est dreciez,
S'estaint le feu et prant la lance,
En mi la sale la balance,
Ne por ce son lit ne guerpi,
Einz se recoucha et dormi
Tot autresi seüremant
Com il ot fet premieremant.
L'andemain par matin, au jor,
La dameisele de la tor
Lor ot fet messe apareillier,
Ses fist lever et esveillier.
Quant an lor ot messe chantee,
As fenestres devers la pree
S'an vint li chevaliers pansis,
Cil qui sor la charrete ot sis,
Et esgardoit a val les prez.
A l'autre fenestre delez
Estoit la pucele venue,
Si l'i ot a consoil tenue
Mes sire Gauvains an requoi
Une piece, ne sai de quoi ;
Ne sai don les paroles furent ;
Mes tant sor la fenestre jurent
Qu'a val les prez, lez la riviere.
An virent porter une biere ;
S'avoit dedanz un chevalier,
Et delez ot duel grant et fier
Que trois dameiseles feisoient.
Aprés la biere venir voient

emmenait à sa gauche une belle dame. De sa fenêtre notre chevalier la reconnut : c'était la reine. Il la suivit constamment du regard, fasciné, ravi, le plus longtemps possible. Et quand il lui fut impossible de la voir encore, il voulut se laisser tomber, son corps basculant dans le vide. Il avait déjà le corps à moitié hors de la fenêtre quand monseigneur Gauvain l'aperçut. Il le tira en arrière et lui dit : « Par pitié, seigneur, tenez-vous tranquille ; par Dieu, n'allez pas vous mettre en tête de commettre une telle folie. Vous n'avez aucune raison de haïr votre vie. — Si, il a raison, réplique la demoiselle. Ne va-t-on pas partout apprendre la fâcheuse nouvelle de son voyage en charrette ? Il doit bien désirer mourir ; pour lui la mort est préférable à la vie puisqu'il doit vivre désormais dans la honte, le mépris et le malheur. » Sur ce, les deux chevaliers demandèrent leurs armes, et ils revêtirent leur armure. Alors la demoiselle fit montre de courtoisie, noblesse et largesse car, après avoir beaucoup raillé et rabroué le chevalier, elle lui donna un cheval et une lance en marque d'affection et de bon accord. Les chevaliers prirent congé de la demoiselle en hommes courtois et bien élevés, et après l'avoir saluée ils partirent dans la direction qu'ils avaient vu prendre par le cortège. Mais ils sortirent si vite du château que personne ne put leur adresser la parole[1]. Ils passèrent rapidement à l'endroit

Une rote, et devant venoit
Uns granz chevaliers qui menoit
Une bele dame a senestre.
Li chevaliers de la fenestre
Conut que c'estoit la reïne ;
De l'esgarder onques ne fine,
Molt antentis, et molt li plot,
Au plus longuemant que il pot.
Et quant il ne la[a] pot veoir,
Si se vost jus lessier cheoir
Et trebuchier a val son cors ;
Et ja estoit demis defors
Quant mes sire Gauvains le vit ;
Sel trait arrieres, se li dit :
« Merci, sire, soiez an pes,
Por Deu nel vos pansez ja mes
Que vos faciez tel desverie ;
A grant tort haez vostre vie.
- Mes a droit, fet la dameisele ;
Don n'iert seüe la novele
Par tot de sa maleürté ?
Des qu'il a en charrete[b] esté
Bien doit voloir qu'il fust ocis,
Que mialz valdroit il morz que vis :
Sa vie est desormés honteuse
Et despite et maleüreuse. »
A tant lor armes demanderent
Li chevalier, et si s'armerent,
Et lors corteisie et proesce
Fist la dameisele et largesce,
Que, quant ele ot asez gabé
Le chevalier et ranponé,
Si li dona cheval et lance
Par amor, et par acordance.
Li chevalier congié ont pris
Come cortois et bien apris
A la dameisele, et si l'ont
Salüee, puis si s'an vont
Si con la route aler an virent ;
Mes si fors del chastel issirent
C'onques nus nes i aparla.
Isnelemant s'an vont par la

où ils avaient aperçu la reine, sans pouvoir rattraper le cortège qui était parti au galop. Ils quittèrent les prés pour franchir une barrière et entrer dans un bois où ils trouvèrent un chemin empierré[1]. Ils ont ainsi voyagé dans la forêt jusqu'à la première heure du jour. Ils rencontrent alors à un carrefour une demoiselle qu'ils ont tous les deux saluée. Et ils la pressent de questions pour qu'elle leur dise, si elle le sait, où l'on a emmené la reine. Elle répond avec prudence : « Je pourrais bien, moyennant certaines assurances de votre part, vous mettre dans le droit chemin et sur la bonne voie ; je vous dirais le nom du pays et celui du chevalier qui l'emmène. Mais il faudrait beaucoup d'endurance à celui qui voudrait entrer dans ce pays ! De rudes épreuves l'attendraient avant qu'il n'y pénètre. — Demoiselle, lui dit monseigneur Gauvain, avec l'aide de Dieu je puis vous assurer sans réserve que je mettrai à votre service, quand il vous plaira, tout mon pouvoir, pourvu que vous me disiez la vérité. » Quant à celui qui avait été sur la charrette il ne l'assure pas de tout son pouvoir, mais il affirme, avec la noblesse et la hardiesse que donne Amour en toute circonstance, qu'il lui promet tout ce qu'elle voudra et se met entièrement à sa disposition[2]. « Je vais donc tout vous dire », fait la demoiselle qui commence alors à leur raconter : « Ma foi, seigneurs, Méléagant, un chevalier très fort et de très haute taille,

Ou la reïne orent veüe.
N'ont pas la rote aconseüe,
Qu'il s'an aloient eslessié.
Des prez antrent an un plessié
Et truevent un chemin ferré ;
S'ont tant par la forest erré
Qu'il pot estre prime de jor,
Et lors ont en un quarrefor
Une dameisele trovee,
Si l'ont anbedui salüee ;
Et chascuns li requiert et prie,
S'ele le set, qu'ele lor die
Ou la reïne an est menee[a].
Cele respont come senee
Et dit : « Bien vos savroie metre,
Tant me porrïez vos prometre,
El droit chemin et an la voie,
Et la terre vos nomeroie
Et le chevalier qui l'en mainne ;
Mes molt i covendroit grant painne,
Qui an la terre antrer voldroit !
Einz qu'il i fust molt se doldroit. »
Et mes sire Gauvains li dist ;
« Dameisele, se Dex m'aïst,
Je vos an promet a devise
Que je mete an vostre servise,
Quant vos pleira, tot mon pooir,
Mes que vos m'an dites le voir. »
Et cil qui fu sor la charrete
Ne dit pas que il l'an promete
Tot son pooir, einçois afiche,
Come cil cui Amors fet riche
Et puissant, et hardi par tot,
Que, sanz arest et sanz redot,
Quan qu'ele voldra li promet
Et toz an son voloir se met.
« Donc le vos dirai ge », fet ele.
Lors lor conte la dameisele :
« Par foi, seignor, Meleaganz,
Uns chevaliers molt forz et granz,

fils du roi de Gorre, s'est emparé de la reine et il la retient au royaume dont nul étranger ne retourne, mais où il se trouve contraint à passer ses jours dans la servitude et l'exil[1]. » Alors notre chevalier lui demande à son tour : « Demoiselle, où se trouve cette terre ? Où chercher le chemin qui y conduit ? — Vous le saurez bientôt, répond la demoiselle, mais, sachez-le, vous y rencontrerez beaucoup d'obstacles et de passages dangereux, car on n'y entre pas facilement sans l'autorisation du roi ; le roi s'appelle Bademagu[2]. On peut entrer, cependant, par deux itinéraires périlleux et deux passages effrayants. L'un s'appelle le Pont Immergé, parce que ce pont passe entre deux eaux, à égale distance de la surface et du fond, avec ni plus ni moins d'eau de ce côté que de l'autre, et il n'a qu'un pied et demi de large, et autant en épaisseur. Il y a de quoi refuser cette perspective et encore est-ce la moins périlleuse. Et il y a beaucoup d'autres aventures entre ces deux chemins, dont je ne parle pas[3]. L'autre pont, de loin le plus difficile et le plus périlleux, n'a en effet jamais été franchi par un homme. Il est tranchant comme une épée et pour cette raison les gens l'appellent le Pont de l'Épée. Je vous ai conté toute la vérité qu'il est en mon pouvoir de vous dire. — Demoiselle, lui redemande le chevalier, voulez-vous bien nous indiquer ces deux chemins ? — Voici la voie directe, répond la demoiselle, conduisant au Pont

Filz le roi de Gorre, l'a prise,
Et si l'a el rëaume mise
Don nus estranges ne retorne,
Mes par force el païs sejorne
An servitune[a] et an essil. »
Et lors li redemande[b] cil :
« Dameisele, ou est cele terre ?
Ou porrons nos la voie querre ? »
Cele respont : « Bien le savroiz
Mes, ce sachiez, molt i avroiz
Anconbriers et felons trespas,
Que de legier n'i antre an pas,
Se par le congié le roi non :
Li rois Bademaguz[c] a non.
Si puet l'en antrer totevoies
Par deus molt perilleuses voies
Et par deus molt felons passages.
Li uns a non : LI PONZ EVAGES,
Por ce que soz eve est li ponz
Et s'a des le pont jusqu'au fonz
Autant desoz come desus,
Ne de ça moins, ne de la plus,
Einz est li ponz tot droit en mi ;
Et si n'a que pié et demi
De lé et autretant d'espés.
Bien fet a refuser cist mes,
Et s'est ce li moins perilleus ;
Mes il a assez antre deus
Avantures dont je me tes.
Li autre ponz est plus malvés
Et est plus perilleus assez
Qu'ainz par home ne fu passez,
Qu'il est com espee tranchanz ;
Et por ce trestotes les genz
L'apelent : LE PONT DE L'ESPEE.
La verité vos ai contee
De tant con dire vos an puis. »
Et cil li redemande puis :
« Dameisele, se vos daigniez,
Ces deus voies nos anseigniez. »
Et la dameisele respont :
« Vez ci la droite voie au Pont

sous l'Eau, et voilà celle qui conduit au Pont de l'Épée. » Alors le chevalier qui s'était fait charretier dit à l'autre : « Seigneur, je vous laisse le choix sans arrière-pensée : prenez l'un de ces deux chemins, et cédez-moi l'autre ; prenez celui que vous préférez. — Ma foi, fait monseigneur Gauvain, il y a bien des périls et des épreuves dans l'un et l'autre passages. Pour choisir je manque de compétence, et je ne sais de quel côté serait mon avantage. Mais je n'ai pas le droit de tergiverser puisque vous m'avez laissé le choix[1] : je me destine au Pont sous l'Eau. — Il est donc juste que je m'en aille au Pont de l'Épée, sans discussion, fait l'autre, et je vais m'y employer. » Alors ils se séparent tous les trois en se recommandant mutuellement à Dieu, très sincèrement. Au moment où elle les voit s'en aller, la demoiselle leur dit : « Chacun de vous doit me donner en échange une récompense à mon gré, quelle que soit l'heure où je voudrai l'obtenir ; veillez à ne pas l'oublier[2] ! — Nous nous en garderons bien, douce amie », font les deux chevaliers. Alors chacun s'en va de son côté. L'homme de la charrette est plongé dans sa méditation en homme sans force et sans défense envers Amour qui le gouverne. Et sa méditation est telle qu'il en oublie qui il est : il ne sait s'il est ou s'il n'est pas, il ne sait son nom, il ne sait s'il est armé ou non, il ne sait où il va ni d'où il vient. Il ne se souvient de rien sauf d'une seule personne, et c'est pour elle qu'il a oublié tout le reste ;

De soz Eve, et cele de la
Droit au Pont de l'Espee an va. »
Et lors a dit li chevaliers,
Cil qui ot esté charretiers :
« Sire, je vos part sanz rancune :
Prenez de ces deus voies[a] l'une,
Et l'autre quite me clamez ;
Prenez celi que mialz amez.
- Par foi, fet mes sire Gauvains,
Molt est perilleus et grevains
Li uns et li autres passages ;
Del prandre ne puis estre sages,
Je ne sai preu le quel je praigne ;
Mes n'est pas droiz qu'an moi remain-[gne
Quant parti m'an avez le geu :
Au Pont desoz Eve me veu.
- Donc est il droiz que je m'an voise
Au Pont de l'Espee, sanz noise,
Fet l'autres, et je m'i otroi. »
A tant se departent tuit troi,
S'a li uns l'autre comandé
Molt deboneiremant a Dé.
Et, quant ele aler les an voit,
Si dit : « Chascuns de vos me doit
Un guerredon a mon gré randre,
Quele ore que jel voldrai prandre ;
Gardez ne l'obliez vos mie.
- Nel ferons nos, voir, dolce amie »,
Font li chevalier anbedui.
A tant s'an va chascuns par lui ;
Et cil de la charrete panse
Con cil qui force ne deffanse
N'a vers Amors qui le justise ;
Et ses pansers est de tel guise
Que lui meïsmes en oblie,
Ne set s'il est, ou s'il n'est mie,
Ne ne li manbre de son non,
Ne set s'il est armez ou non,
Ne set ou va, ne set don vient ;
De rien nule ne li sovient
Fors d'une seule, et por celi
A mis les autres en obli ;

c'est à elle seule qu'il pense si intensément qu'il n'entend, ne voit ni ne comprend rien. Cependant son cheval l'emporte à toute vitesse, sans prendre les chemins détournés, mais sur la meilleure route, la plus directe. Et le cheval fait tant et si bien que, d'aventure, il l'a conduit jusqu'à une lande où il y avait un gué[1]. Sur la rive opposée ce gué était gardé par un chevalier en armes. Une demoiselle était venue sur son palefroi lui tenir compagnie. Il était déjà presque trois heures de l'après-midi et le chevalier ne se séparait ni ne se lassait de sa méditation. Le cheval vit l'eau du gué, belle et claire ; comme il avait très soif, il courut vers cette eau, à peine l'eut-il vue. Mais celui qui se trouvait sur l'autre rive s'écria : « Chevalier, je garde le gué, et je te l'interdis. » Notre chevalier ne comprenait ni n'entendait rien, toujours absorbé dans sa méditation, et pendant ce temps son cheval galope vers l'eau à toute vitesse. L'autre lui crie de le retenir : « Laisse le gué, ce sera plus prudent de ta part, car ce n'est pas là qu'il faut traverser. » Et il jure sur son propre cœur qu'il l'attaquera s'il y pénètre. Mais le chevalier ne l'écoute pas. Alors pour la troisième fois l'autre s'écrie : « Chevalier, ne pénétrez pas dans le gué malgré ma défense et ma volonté car, sur ma tête, je vous attaquerai dès que je vous verrai dans le gué. » Mais la méditation de notre chevalier l'empêche d'entendre, et le cheval à l'instant même se jette à l'eau depuis la berge et commence à boire avidement.

A cele seule panse tant
Qu'il n'ot, ne voit, ne rien n'antant.
Et ses chevax molt tost l'en porte,
Que ne vet mie voie torte,
Mes la meillor et la plus droite ;
Et tant par aventure esploite
Qu'an une lande l'a porté.
An cele lande avoit un gué
Et d'autre part armez estoit
Uns chevaliers qui le gardoit ;
S'ert une dameisele o soi
Venue sor un palefroi.
Ja estoit prés de none basse,
N'ancor ne se remuet ne lasse
Li chevaliers de son panser.
Li chevax voit et bel et cler
Le gué, qui molt grant soif avoit ;
Vers l'eve cort quant il la voit.
Et cil qui fu de l'autre part
S'escrie : « Chevaliers, ge gart
Le gué[a], si le vos contredi. »
Cil ne l'antant ne ne l'oï,
Car ses pansers ne li leissa,
Et totes voies s'esleissa
Li chevax vers l'eve molt tost.
Cil li escrie que il l'ost :
« Lai le gué, si feras que sages,
Que la n'est mie li passages. »
Et jure le cuer de son vantre
Qu'il le ferra, se il i antre.
Mes li chevaliers ne l'ot mie,
Et cil tierce foiz li escrie :
« Chevaliers ! n'antrez mie el gué
Sor ma desfanse et sor mon gré,
Que par mon chief je vos ferrai
Si tost come el gué vos verrai. »
Cil panse[b] tant qu'il ne l'ot pas,
Et li chevax eneslepas
Saut en l'eve et del chanp se soivre,
Par grant talant comance a boivre.

L'autre dit qu'il va le payer cher, que ni son écu ni le haubert qu'il a revêtu ne le protégeront. Alors il met son cheval au galop, et puis le fait accélérer jusqu'au grand galop et frappe le chevalier si fort qu'il l'abat de tout son long au milieu du gué qu'il lui avait interdit. Du même coup sa lance s'envole ainsi que l'écu qui était suspendu à son col. Le contact de l'eau le fait tressaillir ; encore tout étourdi il se relève d'un bond comme quelqu'un qui se réveille, il écoute, il regarde en se demandant qui peut bien l'avoir frappé[1]. C'est alors qu'il aperçoit le chevalier : « Vassal, lui cria-t-il, pourquoi m'avez-vous frappé, dites-le-moi, alors que je ne vous savais pas devant moi, et que je ne vous avais rien fait de mal ? — Si, ma foi, c'est bien ce qui s'est passé, fait l'autre ; ne vous êtes-vous pas moqué de moi, puisque je vous ai interdit le gué trois fois[2], en criant le plus fort possible ? Vous avez bien entendu qu'on vous défiait au moins deux ou trois fois, et alors vous y êtes entré malgré moi, et j'ai bien dit que je vous attaquerais dès que je vous verrais avancer dans l'eau. » Notre chevalier réplique alors : « Au diable si on vous a entendu, ou même aperçu jamais, et je parle pour moi ! Il se peut bien que vous m'ayez interdit le gué, mais je méditais ; sachez bien que vous regretteriez de m'avoir frappé, si seulement je pouvais saisir votre bride au moins d'une de mes mains[3]. — Et qu'arriverait-il donc ?

Et cil dit qu'il le conparra,
Ja li escuz ne l'an garra,
Ne li haubers qu'il a el dos.
Lors met le cheval es galos,
Et des galoz el cors l'anbat
Et fiert celui si qu'il l'abat
En mi le gué tot estandu,
Que il li avoit deffandu ;
Si li cheï tot a un vol
La lance et li escuz del col.
Quant cil sant l'eve, si tressaut ;
Toz estormiz an estant saut,
Ausi come cil qui s'esvoille,
S'ot, et si voit, et se mervoille
Qui puet estre qui l'a feru.
Lors a le chevalier veü ;
Si li cria : « Vasax, por coi
M'avez feru, dites le moi,
Quant devant moi ne vos savoie,
Ne rien mesfet ne vos avoie ?
- Par foi, si avïez, fet cil ;
Don ne m'eüstes vos molt vil,
Quant je le gué vos contredis
Trois foiees, et si vos dis
Au plus haut que je poi crier ?
Bien vos oïstes desfier
Au moins, fet cil, deus foiz ou trois,
Et si antrastes sor mon pois,
Et bien dis que je vos ferroie
Tantost qu'an l'eve vos verroie. »
Li chevaliers respont adonques :
« Dahez ait qui vos oï onques,
Ne vit onques mes, que je soie !
Bien puet estre, mes je pansoie,
Que le gué me contredeïstes ;
Bien sachiez que mar me feristes[a],
Se au frain a une des mains[b]
Vos pooie tenir au mains. »
Et cil respont : « Qu'an avandroit ?
Tenir me porras or androit

Tu pourras me tenir tout de suite à la bride, si tu oses la prendre. Je compte pour trois fois rien ta menace et ton orgueil. — C'est tout ce que je veux : quoi qu'il advienne, je voudrais déjà te tenir ainsi. » Alors le chevalier s'avance au milieu du gué, et l'autre l'attrape par la rêne de la main gauche et par la cuisse de la main droite ; et alors il pèse, il tire et il l'étreint si fort qu'il lui arrache une plainte, car l'autre a l'impression qu'il lui arrache du corps toute la cuisse. Il le supplie d'arrêter, disant : « Chevalier, s'il te plaît de combattre avec moi à jeu égal reprends ton écu, ton cheval et ta lance, et faisons une joute. — Je n'en ferai rien, répond-il, car je pense que tu t'enfuirais dès que tu m'aurais échappé. » Ces mots furent reçus comme une insulte par l'autre chevalier qui lui répliqua : « Chevalier, monte sur ton cheval tranquillement, et je te promets loyalement de ne pas chercher à m'enfuir. Tu m'as insulté, et j'en suis irrité. — Auparavant, répond-il encore une fois, il faut que tu me donnes ta parole. Je veux que tu me jures que tu ne t'enfuiras ni te déroberas, et que tu ne me toucheras ni t'approcheras de moi avant que je ne me sois remis en selle. Je t'aurai fait un beau cadeau en te laissant aller, alors que je te tiens. » Il lui donna sa parole, il ne pouvait faire autrement, et une fois obtenu ce serment, son adversaire prit son écu et sa lance qui allaient au fil de l'eau, et qui, portés par le cou-

Au frain, se tu m'i oses prandre.
Je ne pris pas plain poing de cendre
Ta menace ne ton orguel. »
Et cil respont : « Je mialz ne vuel :
Que qu'il an deüst avenir,
Je t'i voldroie ja tenir. »
Lors vient li chevaliers avant
En mi le gué, et cil le prant
Par la resne a la main senestre,
Et par la cuisse a la main destre ;
Sel sache et tire et si l'estraint
Si durement que cil se plaint,
Qu'il li sanble que tote fors
Li traie la cuisse del cors ;
Se li prie que il le lest
Et dist : « Chevaliers, se toi plest
A moi conbatre par igal,
Pran ton escu et ton cheval
Et ta lance, si joste a moi. »
Cil respont : « Non ferai, par foi,
Que je cuit que tu t'an fuiroies
Tantost qu'eschapez me seroies. »
Quant cil l'oï, s'en ot grant honte ;
Si li ra dit : « Chevaliers, monte
Sor ton cheval seüremant,
Et je te creant lëaumant
Que je ne ganchisse ne fuie.
Honte m'as dite, si m'enuie. »
Et cil li respont autre foiz :
« Einz m'an iert plevie la foiz :
Je vuel[a] que tu le me plevisses,
Que tu ne fuies ne ganchisses,
Et que tu ne me tocheras
Ne vers moi ne t'aprocheras
Tant que tu me verras monté ;
Si t'avrai fet molt grant bonté,
Quant je te tieng, se ge te les. »
Cil li plevist, qu'il n'an puet mes ;
Et quant il en ot la fiance,
Si prant son escu et sa lance
Qui par le gué flotant aloient
Et totes voies s'avaloient,

rant, étaient déjà descendus beaucoup plus bas. Puis il retourne récupérer son cheval. L'ayant retrouvé, il se mit en selle, prit son écu par les poignées et mit sa lance en arrêt sur l'arçon. Ensuite ils s'élancèrent l'un contre l'autre à toute la vitesse de leurs chevaux. Le défenseur du gué lance la première attaque et frappe son adversaire si brutalement que sa lance vole en éclats. Et ce dernier le frappant à son tour l'envoya s'étendre au milieu de la rivière si bien que l'eau se referma sur lui. Puis il recula et descendit de cheval, car repousser et chasser une centaine d'ennemis de ce genre ne lui posait pas de problème. Il dégaina son épée tandis que l'autre, s'étant relevé d'un bond, tira la sienne resplendissante et sûre. Alors commença le corps à corps. Les écus aux reflets dorés, tendus en avant, les couvraient. Les épées se sont mises à l'ouvrage sans trêve ni repos. Ils ne craignent pas de se donner des coups terribles. Mais le combat se prolonge et un sentiment de honte envahit le cœur du chevalier de la charrette ; il se dit qu'il aura du mal à s'acquitter de sa dette, celle qui l'a lancé dans ce chemin de l'aventure, s'il lui faut si longtemps pour venir à bout d'un seul chevalier. Hier encore, s'il en avait rencontré dans un vallon une centaine comme celui-là, il croit, il pense qu'ils n'auraient pas tenu devant lui ; il est chagriné et irrité de se voir si mal parti, prodiguant en vain ses coups et gaspillant sa journée. Alors il repart à l'attaque et

S'estoient ja molt loing a val ;
Puis revet prendre son cheval.
Quant il l'ot pris et montez fu,
Par les enarmes prant l'escu
Et met la lance sor lo fautre,
Puis point li uns ancontre l'autre
Tant con cheval lor pueent randre.
Et cil qui le gué dut deffandre
L'autre premieremant requiert
Et si tres duremant le fiert
Que sa lance a estros peçoie.
Et cil fiert lui si qu'il l'envoie
El gué tot plat dessor le flot,
Si que l'eve sor lui reclot.
Puis se trest arriers et descent,
Car il an cuidoit bien tex cent
Devant lui mener et chacier.
Del fuerre treit le brant d'acier
Et cil saut sus, si treit le suen
Qu'il avoit flanbeant et buen ;
Si s'antrevienent[a] cors a cors ;
Les escuz ou reluist li ors
Traient avant, et si s'an cuevrent ;
Les espees bien i aoevrent,
Qu'eles ne finent ne reposent ;
Molt granz cos antredoner s'osent
Tant que la bataille a ce monte
Qu'an son cuer en a molt grant honte
Li chevaliers de la charrete,
Et dit que mal randra la dete
De la voie qu'il a enprise,
Quant il si longue piece a mise
A conquerre un seul chevalier.
S'il en trovast en un val hier
Tex cent[b], ne croit il pas, ne panse
Qu'il eüssent vers lui desfanse,
S'an est molt dolanz et iriez
Quant il est ja si anpiriez
Qu'il pert ses cos et le jor gaste ;
Lors li cort sore et si le haste

presse tant son adversaire que celui-ci perd pied puis s'enfuit ; il lui cède le passage du gué, bien à contrecœur. Cependant, comme l'autre poursuit son assaut, il finit par tomber à quatre pattes. Alors notre charretier le rejoint et jure sur tout ce qui lui passe par la tête qu'il va se repentir de l'avoir fait tomber dans le gué et de l'avoir arraché à sa méditation. La demoiselle que le chevalier avait amenée avec lui entendit et saisit bien les menaces. Elle eut grand-peur et le pria de renoncer pour elle à le tuer. Il répliqua qu'il le ferait quand même, ne pouvant lui pardonner la grande honte qu'il lui avait fait subir. Il arriva sur lui, l'épée dégainée, et l'autre épouvanté l'implora : « Pour l'amour de Dieu et pour moi accordez-lui cette grâce que je vous demande aussi. — Que Dieu m'en soit témoin, si grande qu'ait pu être l'offense, si l'on me demande pardon pour l'amour de Dieu, comme il eſt juſte, je l'accorde, mais une seule fois. Il en ira de même pour toi, car je ne dois te le refuser puisque tu me l'as demandé. Mais auparavant tu vas me promettre d'aller te conſtituer prisonnier là où je voudrai, quand je l'exigerai. » Et l'autre en fit le serment, mais bien à contrecœur. La demoiselle reprit la parole : « Chevalier, s'il te plaît, puisqu'il t'a demandé grâce et que tu la lui as accordée, si tu as jamais libéré un prisonnier, libère-moi celui-là. Accorde-moi qu'il soit tenu pour quitte de sa prison,

Tant que cil li ganchiſt et fuit ;
Le gué, mes que bien li enuit,
Et le passage li otroie.
Et cil le chace tote voie
Tant que il chiet a paumetons ;
Lors li vient sus li charretons,
Si jure quan qu'il puet veoir
Que mar le fiſt el gué cheoir
Et son panser mar li toli.
La dameisele que o li[a]
Li chevaliers amenee ot
Les menaces antant et ot ;
S'a grant peor et se li prie
Que por li leſt qu'il ne l'ocie ;
Et il dit que si fera voir,
Ne puet por li merci avoir
Que trop li a grant honte feite.
Lors li vient sus, l'espee treite ;
Et cil dit, qui fu esmaiez :
« Por Deu et por moi l'en aiez
La merci que je vos demant. »
Et cil respont : « Se Dex m'amant,
Onques nus tant ne me mesfiſt
Se por Deu merci me requiſt,
Que por Deu, si com il eſt droiz,
Merci n'an eüsse une foiz.
Et ausi avrai ge de toi,
Car refuser ne la te doi
Des que demandee la m'as ;
Mes ençois me fianceras
A tenir, la ou ge voldrai,
Prison quant je t'an semondrai. »
Cil li plevi, cui molt eſt grief.
La dameisele derechief
Dit : « Chevaliers, par ta franchise,
Des que il t'a merci requise
Et tu otroiee li as,
Se onques prison deslïas,
Deslie moi ceſtui prison ;
Claimme moi quite sa prison

étant convenu qu'au moment opportun je te rendrai ce service sous la forme qu'il te plaira dans la mesure de mes moyens. » Alors il devina qui elle était[1] d'après les paroles qu'elle venait de prononcer et il lui remit le prisonnier libre de toute servitude. Mais elle éprouvait quelque honte et même de l'angoisse à la pensée qu'il avait pu la reconnaître, ce qu'elle aurait voulu éviter. Et lui se mit aussitôt en route ; et le couple le recommanda à Dieu en prenant congé de lui, ce qu'il leur accorda. Et puis il chemina jusqu'assez tard dans la soirée, quand il rencontra une demoiselle très belle et très charmante, et fort élégamment vêtue[2]. La demoiselle le salua en personne sage et bien éduquée, et il lui répondit : « Que Dieu vous donne, demoiselle, bonheur et santé. — Seigneur, reprit-elle, ma maison est à votre disposition tout près d'ici, s'il vous convient d'y prendre logis. Mais la condition pour vous y loger est que vous vous coucherez avec moi, c'est à prendre ou à laisser. » Bien des gens l'auraient cinq cents fois remerciée pour cette offre, mais lui en fut tout assombri, et il lui donna une réponse bien différente[3] : « Demoiselle, je vous remercie pour votre offre d'hospitalité, et je l'apprécie beaucoup, mais, si vous permettiez, en ce qui concerne le coucher, je m'abstiendrais. — Si vous refusez cette condition, je ne pourrai rien faire pour vous, dit la demoiselle, sur la prunelle de mes yeux. » Et lui, faute de mieux, accepte ses conditions. Son cœur est chagriné

Par covant que quant leus sera
Tel guerredon con toi pleira
T'an randrai selonc ma puissance. »
Et lors i ot cil conuissance
Par la parole qu'ele ot dite ;
Si li rant le prison tot quite.
Et cele en a honte et angoisse
Qu'ele cuida qu'il la conoisse ;
Car ele ne le volsist pas.
Et cil s'an part eneslepas ;
Et cil et cele le comandent
A Deu et congié li demandent.
Il lor done, puis si s'an va
Tant que de bas vespre trova
Une dameisele venant,
Molt tres bele et molt avenant,
Bien acesmee et bien vestue.
La dameisele le salue
Come sage et bien afeitiee,
Et cil respont : « Sainne et heitiee,
Dameisele, vos face Dex. »
Puis li dit : « Sire, mes ostex
Vos est ci prés apareilliez
Se del prandre estes conseilliez ;
Mes par itel herbergeroiz
Que avoec moi vos coucheroiz,
Einsi le vos ofre et presant. »
Plusor sont qui de ce presant
Li randissent cinc cent merciz,
Et il an fu trestoz nerciz,
Et li a respondu tot el :
« Dameisele, de vostre ostel,
Vos merci ge, si l'ai molt chier,
Mes, se vos pleisoit, del couchier
Me soferroie je molt bien.
- Je n'an feroie autremant rien,
Fet la pucele, par mes ialz. »
Et cil, des que il ne puet mialz,
L'otroie si com ele vialt ;
De l'otroier li cuers li dialt ;

qu'il ait accepté et, si pour le moment ce n'eſt qu'une blessure, au coucher ce sera la désolation. Grand dépit et grande peine attendent alors la demoiselle qui l'emmène. Peut-être l'aime-t-elle à tel point qu'elle ne voudra pas l'en tenir quitte[1]. Mais comme il s'était soumis à toutes ses volontés elle l'emmène jusqu'à un domaine clos, il n'y en avait pas de plus beau jusqu'en Thessalie, car il était entouré de hauts murs et d'un fossé profond. Il n'y avait aucun homme à l'intérieur, sauf ceux qu'elle y amenait[2].

Cette demoiselle s'était fait aménager son séjour avec de belles chambres et une très grande salle d'apparat. Chevauchant le long d'une rivière, ils arrivèrent à cette demeure. On leur avait préparé l'entrée en descendant le pont-levis. Ils ont passé le pont et trouvé la grande salle ouverte. Cette salle avait un toit de tuiles. La porte était ouverte, ils entrent et voient une table couverte d'une grande nappe bien large. On y avait déjà apporté les plats, les chandelles allumées dans les chandeliers, les hanaps d'argent doré et deux pots, l'un plein de vin de mûres et l'autre d'un capiteux vin blanc. Contre la table, au bout du banc, ils trouvèrent deux bassins pleins d'eau chaude pour se laver les mains, et à l'autre bout une serviette finement ouvragée et bien blanche, pour les essuyer. Mais au premier regard n'apparaissait à l'intérieur ni valet, ni serviteur ni écuyer. Le chevalier enleva de son col son écu et

Quant itant seulemant le blesce,
Molt avra au couchier triſtesce ;
Molt i avra orguel et painne
La dameisele qui l'an mainne :
Espoir tant le puet ele amer,
Ne l'en voldra quite clamer.
Puis qu'il li ot acreanté
Son voloir et sa volenté,
Si l'en mainne jusqu'an un baile,
N'avoit plus bel jusqu'an Thessaile,
Qu'il eſtoit clos a la reonde
De hauz murs, et d'eve parfonde ;
Et la dedanz home n'avoit
Fors cels que ele i amenoit[a].
Cele i ot fet por son repeire
Asez de beles chanbres feire,
Et sale molt grant et pleniere.
Chevauchant lez une riviere
S'an vindrent jusqu'au herberjage,
Et an lor ot, por le passage,
Un pont torneïz avalé :
Par sor le pont sont anz alé ;
S'ont trovee la sale overte,
Qui de tiules eſtoit coverte ;
Par l'uis qu'il ont trové overt,
Antrent anz, et voient covert
Un dois d'un tablier grant et lé ;
Et sus eſtoient aporté
Li mes, et les chandoiles mises
Es chandeliers totes esprises,
Et li henap d'argent doré,
Et dui pot, l'uns plains de moré,
Et li autres de fort vin blanc.
Delez le dois, au chief d'un banc
Troverent deus bacins toz plains
D'eve chaude a laver lor mains ;
Et de l'autre part ont trovee
Une toaille bien ovree,
Bele et blanche, as mains essuier.
Vaslet, ne sergent, n'escuier,
N'ont trové leanz ne veü.
De son col oſte son escu

le pendit à un crochet ; il prit sa lance et l'engagea par le haut dans un porte-lance. Alors il sauta en bas de son cheval, et la demoiselle fit de même. Le chevalier apprécia qu'elle ne l'attendît point pour l'aider à descendre[1]. Dès qu'elle fut descendue, elle courut sans tarder jusqu'à une chambre d'où elle lui rapporta un court manteau d'écarlate dont elle le revêtit. La salle n'était nullement obscure malgré la nuit (déjà luisaient les étoiles), car il y avait là tant de grosses torches qui brûlaient qu'il régnait une grande clarté. Quand elle lui eut attaché le manteau aux épaules, elle lui dit : « Ami, voici l'eau et la serviette ; personne d'autre n'est là pour vous les présenter, vous voyez que je suis seule ici[2]. Lavez-vous les mains et asseyez-vous dès que vous en aurez l'envie et le désir. Mais l'heure et le service l'exigent, comme vous pouvez le constater. » Il se lava les mains, puis alla volontiers s'asseoir, car cela lui convenait, et elle s'assit à côté de lui. Ils mangèrent et burent ensemble. Enfin il fut temps de se lever de table.

Cela fait, la jeune fille dit au chevalier : « Seigneur, allez prendre un peu l'air, si cela ne vous contrarie pas, et restez seulement, s'il vous plaît, jusqu'au moment où, à votre avis, j'aurai eu le temps de me coucher. N'y voyez que votre avantage, car ce sera alors le moment de venir jusqu'à moi pour tenir votre promesse[3]. — Je vous tiendrai parole, répond-il,

Li chevaliers, et si le pant
A un croc, et la lance prant
Et met sor un hantier an haut[a].
Tantost de son cheval jus saut,
Et la dameisele del suen.
Au chevalier fu bel et buen,
Quant[b] ele tant nel vost atendre
Que il li eidast a descendre.
Tantost qu'ele fu descendue
Sanz demore et sanz atandue
Tresqu'a une chanbre s'an cort ;
Un mantel d'escarlate cort
Li aporte, si l'an afuble.
La sale ne fu mie enuble,
Si luisoient ja les estoiles ;
Mes tant avoit leanz chandoiles
Tortices, grosses et ardanz,
Que la clartez estoit moult granz.
Quant cele li ot au col mis
Le mantel, si li dit : « Amis,
Veez ci l'aigue et la toaille,
Nus ne la vos ofre ne baille,
Car ceanz fors moi ne veez ;
Lavez voz mains, si asseez
Quant vos pleira et boen vos iert ;
L'ore et li mangiers le requiert,
Si con vos le poez veoir. »
Cil lave, si se va seoir
Molt volantiers, et si li siet ;
Et cele delez lui s'asiet[c].
Et mangierent ansanble et burent
Tant que del mangier lever durent.
Quant levé furent del mangier,
Dist la pucele au chevalier :
« Sire, alez vos la fors deduire,
Mes que il ne vos doie nuire,
Et seulemant tant i seroiz,
Se vos plest, que vos panseroiz
Que je porrai estre couchiee.
Ne vos enuit ne ne dessiee,
Que lors porroiz a tans venir,
Se covant me volez tenir. »
Et cil respont : « Je vos tendrai
Vostre covant, si revandrai

et je reviendrai au moment que je jugerai opportun. » Il sortit donc, et resta longtemps dans la cour, mais il fallut bien revenir pour tenir sa promesse. Cependant, rentré dans la salle, il n'y trouva pas celle qui se voulait son amie ; elle n'était plus là. Ne la voyant plus, il se dit : « Où qu'elle soit, je vais la chercher jusqu'à ce que je la retrouve. » Sans plus tarder il se met en quête, pour tenir sa promesse. Au moment où il pénètre dans une chambre, il entend crier très fort une jeune fille, et c'était précisément celle avec qui il devait se coucher. Alors il voit que la porte d'une autre chambre est ouverte, il s'avance dans cette direction et il aperçoit droit devant lui un chevalier qui l'avait renversée et la tenait en travers du lit, robe retroussée. Et elle, comme certaine qu'il viendrait à son secours[1], criait très fort : « À l'aide ! à l'aide ! chevalier, au nom de l'hospitalité que je t'ai accordée. Si tu ne me délivres pas de celui qui est sur moi, il va me déshonorer en ta présence. Tu dois coucher avec moi, comme tu me l'as promis ; le laisseras-tu donc me faire violence, sous tes yeux ? Noble chevalier, fais un effort, dépêche-toi de me porter secours. » Il voit que l'autre tenait sans pudeur la demoiselle déshabillée jusqu'au nombril. Il rougit de honte et s'indigne qu'il la tienne nue au contact de sa propre nudité. Mais cela n'éveillait en lui aucun désir, et il n'y avait en lui aucune trace de jalousie[2].

Quant je cuiderai qu'il soit ore. »
Lors s'an ist fors, et si demore
Une grant piece enmi la cort,
Tant qu'il estuet qu'il s'an retort,
Car covant tenir li covient.
Arriere an la sale revient,
Mes cele qui se fet s'amie
Ne trueve, qu'el n'i estoit mie.
Quant il ne la trueve ne voit,
Si dit : « An quel leu qu'ele soit
Je la querrai tant que je l'aie. »
Del querre plus ne se delaie
Por le covant que il li ot.
En une chanbre antre, si ot
An haut crier une pucele ;
Et ce estoit meïsmes cele
Avoec cui couchier se devoit.
A tant d'une autre chanbre voit
L'uis overt, et vient cele part,
Et voit tot enmi son esgart[a]
C'uns chevaliers l'ot anversee,
Si la tenoit antraversee
Sor le lit, tote descoverte ;
Cele, qui cuidoit estre certe
Que il li venist en aïe,
Crioit en haut : « Aïe ! aïe !
Chevaliers, tu qui es mes ostes :
Se de sor moi cestui ne m'ostes,
Il me honira[b], veant toi ;
Ja te doiz tu couchier o moi ;
Si con tu m'a acreanté ;
Fera donc cist sa volenté
De moi, veant tes ialz, a force ?
Gentix chevaliers, car t'esforce,
Si me secor isnelemant. »
Cil voit que molt vileinemant
Tenoit la dameisele cil
Descoverte jusqu'au nonbril ;
S'en a grant honte et molt l'en poise
Quant nu a nu a li adoise ;
Si n'en ert mie talentos,
Ne tant ne quant n'an ert jalos[c].

À l'entrée de la chambre il y avait des portiers bien armés, deux chevaliers avec une épée nue à la main. Derrière eux, quatre sergents tenant chacun une hache capable de vous trancher le cou d'une vache aussi facilement qu'une racine de genévrier ou de genêt. Notre chevalier s'arrêta à la porte, se disant : « Dieu, que vais-je pouvoir faire ? Je me suis mis en route pour une cause qui est celle de la reine Guenièvre, et rien de moins. Je ne dois pas avoir un cœur de lièvre dans cette quête que j'ai entreprise pour elle. Si c'est Lâcheté qui me prête son courage, et si je lui obéis, je n'atteindrai pas le but poursuivi ; je suis déshonoré si je reste cloué là. Mais c'est vraiment indigne de ma part que d'avoir parlé de rester cloué ; j'en ai le cœur triste et assombri, oui, j'en ai honte, j'en ai un tel désespoir que je voudrais mourir pour m'être tant attardé ici. Et que Dieu n'ait jamais pitié de moi si mes propos sont dictés par quelque forme d'orgueil, et s'il n'est pas vrai que je préfère mourir avec honneur à vivre dans la honte ! Si le passage m'était laissé libre, quel serait mon mérite, ces gens me donnant l'autorisation de passer sans opposition ? Alors pourrait aussi bien passer, sans mentir, l'homme le plus poltron du monde. Cependant j'entends cette malheureuse qui m'implore avec insistance, invoquant la promesse que je lui ai faite et m'adressant de sévères reproches[1]. » Aussitôt il s'avance jusqu'à la porte, tendant le cou et la tête, et regarde en haut vers le plafond :

Mes a l'entree avoit portiers,
Trestoz armez, deus chevaliers
Qui espees nues tenoient ;
Aprés quatre sergent estoient,
Si tenoit chascuns une hache
Tel don l'en poïst une vache
Tranchier outre par mi l'eschine,
Tot autresi con la racine
D'un genoivre ou d'une geneste.
Li chevaliers a l'uis s'areste
Et dit : « Dex, que porrai ge feire ?
Meüz sui por si grant afeire
Con por la reïne Guenievre.
Ne doi mie avoir cuer de lievre
Quant por li sui an ceste queste :
Se Malvestiez son cuer me preste
Et je son comandemant faz,
N'ateindrai pas ce que je chaz ;
Honiz sui se je ci remaing.
Molt me vient or a grant desdaing,
Quant j'ai parlé del remenoir ;
Molt en ai le cuer triste et noir ;
Or en ai honte, or en ai duel
Tel que je morroie, mon vuel,
Quant je ai tant demoré ci.
Ne ja Dex n'ait de moi merci,
Se jel di mie por orguel,
Et s'asez mialz morir ne vuel
A enor que a honte vivre.
Se la voie m'estoit delivre,
Quele enor i avroie gié,
Se cil me donoient congié
De passer oltre sanz chalonge ?
Donc i passeroit, sanz mançonge,
Ausi li pires hom qui vive ;
Et je oi que ceste chestive
Me prie merci molt sovant
Et si m'apele de covant
Et molt vilmant le me reproche. »
Maintenant jusqu'a l'uis s'aproche,
Et bote anz le col et la teste
Et esgarde amont vers le feste[a] :

il voit s'abattre les épées ; il se recule ; les chevaliers n'ont pu retenir leur coup. Ils ont mis un tel élan pour frapper qu'ils fichent en terre leurs épées qui toutes deux volent en éclats. Voyant qu'elles étaient mises en morceaux, il attacha moins d'importance aux haches ; il avait moins d'appréhension et de peur à l'égard de ces armes[1]. Alors il bondit au milieu des sergents, frappa l'un d'un coude et le second, de l'autre. Ainsi les deux qu'il rencontra les premiers furent attaqués des coudes et des bras, et étendus par terre. Le troisième le manqua. Quant au quatrième, l'attaquant à son tour il trancha d'un coup son manteau et sa chemise et érafla la peau tout le long de son épaule, faisant perler le sang qui se mit à couler. Mais lui ne ralentit pas pour autant, et sans se plaindre de sa blessure il continua à plus grandes enjambées et saisit par les tempes celui qui violentait son hôtesse. Il allait pouvoir s'acquitter de sa promesse et remplir son contrat avant de s'en aller. Bon gré mal gré, l'homme dut se redresser. Celui qui avait manqué son coup approchait le plus vite qu'il pouvait, et il leva sa hache pour frapper de nouveau, pensant bien lui fendre la tête, d'un coup, jusqu'aux dents. Alors, habile à se défendre, notre chevalier brandit celui qu'il tenait et c'est lui qui reçut le coup de hache à la jointure du cou et de l'épaule, qui se séparèrent. Et notre chevalier lui prit sa hache en la lui arrachant vivement des mains,

Si voit les espees venir.
Arriers se tret, et retenir
Li chevalier lor cop ne porent.
De tel aïr meüz les orent
Qu'an terre les espees fierent[a]
Si qu'anbedeus les peçoierent.
Quant cil voit qu'eles sont brisiees[b],
Moins en a les haches prisiees
Et moins les an crient et redote ;
Puis saut entr'ax, et fiert del cote
Un sergent et un autre aprés ;
Les deus que il trova plus prés
Hurte des cotes et des braz
Si qu'andeus les abat toz plaz ;
Et li tierz a a lui failli,
Et li quarz qui l'a assailli
Fiert si que le mantel li tranche,
Et la chemise et la char blanche
Li ront anprés l'espaule toste,
Si que li sans jus an degote.
Et cil qui rien ne se delaie
Ne se plaint mie de sa plaie,
Einz vet et fet ses pas plus emples,
Tant qu'il aert par mi les temples
Celui qui esforçoit s'ostesse.
Randre li porra la promesse
Et son covant, einz qu'il s'an aut.
Volsist ou non, le dresce an haut,
Et cil qui a lui failli ot
Vient aprés lui, plus tost qu'il pot,
Et lieve son cop derechief ;
Sel cuide bien par mi le chief,
Jusqu'as danz, de la hache fandre ;
Et cil qui bien s'an sot deffandre
Li tant le chevalier ancontre :
Et cil de la hache l'ancontre
La ou l'espaule au col se joint
Si que l'un de l'autre desjoint.
Et li chevaliers prant la hache,
Des poinz isnelemant li sache,

laissant tomber celui qu'il tenait, car il devait se défendre contre les deux autres qui revenaient à l'attaque et contre les trois sergents. Cruel assaut auquel il échappe d'un bond qui le met entre le lit et le mur. Alors il leur crie : « Or çà, tous à moi ! même si vous étiez vingt-sept, maintenant que j'ai assez de recul, vous allez devoir vous battre et vous ne viendrez pas à bout de ma résistance. » Alors la jeune fille qui le regardait faire lui dit : « Sur la prunelle de mes yeux, vous n'avez plus rien à craindre avec moi où que je sois. » Elle congédia aussitôt les chevaliers et les sergents, et ils se retirèrent de la chambre sans délai ni contestation[1]. Et la demoiselle reprit : « Seigneur, vous m'avez bien disputée à toute ma maisonnée. Venez maintenant, je vous emmène. » Ils regagnèrent la grande salle la main dans la main, mais lui n'en était pas ravi car il se serait bien passé de sa compagnie.

Un lit avait été préparé au milieu de la salle avec des draps tout propres, blancs, larges et fins[2]. On n'y avait pas mis une vulgaire paillasse, ni une couette rugueuse. On avait étendu sur la couche une couverture faite d'une double étoffe de soie. Et c'est là que la demoiselle se coucha, mais sans enlever sa chemise. De son côté, il a dû faire un gros effort pour enlever ses chausses et se déshabiller : l'angoisse le fait transpirer ; toutefois, malgré l'angoisse, c'est sa promesse qui l'emporte et brise sa résistance. Est-ce donc un coup de force ? Autant dire l'équivalent :

Et leisse cel que il tenoit,
Car desfandre le covenoit,
Que li chevalier sus li vienent,
Et cil qui les trois haches tienent,
Si l'asaillent molt cruelmant ;
Et cil saut molt delivremant
Antre le lit et la paroi
Et dit : « Or ça, trestuit a moi !
Que s'or estïez vint et set,
Des que ge ai tant de recet,
Si avroiz vos bataille assez,
Ja n'en serai par vos lassez. »
Et la pucele qui l'esgarde
Dit : « Par mes ialz, vos n'avez garde
D'or en avant la ou ge soie. »
Tot maintenant arriere anvoie
Les chevaliers et les sergenz ;
Lors s'an vont tuit cil de laienz[a]
Sanz arest et sanz contredit ;
Et la dameisele redit :
« Sire, bien m'avez desresniee
Ancontre tote ma mesniee.
Or an venez, je vos an main. »
An la sale an vont main a main,
Et celui mie n'abeli
Qu'il se soffrist molt bien de li.
 Un lit ot fet en mi la sale,
Don li drap n'erent mie sale,
Mes blanc et lé et delïé.
N'estoit pas de fuerre esmïé
La couche, ne de coutes aspres.
Un covertor de deus dïaspres
Ot estandu desor la couche ;
Et la dameisele s'i couche,
Mes n'oste mie sa chemise.
Et cil a molt grant poinne mise
Au deschaucier et desnüer :
D'angoisse le covint süer ;
Totevoies par mi l'angoisse
Covanz le vaint et si le froisse.
Donc est ce force ? Autant se vaut ;
Par force covient que il s'aut

c'eſt contraint et forcé qu'il lui faut aller se coucher avec la demoiselle. Sa promesse l'exige et le réclame. Il se couche en prenant son temps, mais sans retirer sa chemise, pas plus qu'elle ne l'a fait. Il prend bien garde de ne pas la toucher mais s'en tient éloigné, couché sur le dos, sans dire un mot comme un frère convers à qui il eſt interdit de parler une fois qu'il eſt allongé dans son lit[1]. Il ne tourne son regard ni vers elle ni de l'autre côté. Il ne peut lui faire bon visage. Pourquoi ? Il ne peut arracher de son cœur un autre objet qui accapare ses pensées. D'ailleurs ne plaît ni ne convient forcément à chacun tout ce qui eſt beau et charmant. Le chevalier n'a qu'un cœur, qui en fait ne lui appartient plus, mais a été réservé à quelqu'un, si bien qu'il ne peut plus le prêter à une autre. Se fixer en un seul lieu, c'eſt la loi d'Amour qui gouverne tous les cœurs[2]. Tous ? non, mais seulement ceux que cette divinité eſtime. On doit donc s'eſtimer davantage si elle daigne vous gouverner. Le cœur de ce chevalier était si eſtimé d'Amour qu'il lui était le plus soumis au monde, ce dont il était très fier. Aussi ne voudrais-je le blâmer d'éviter ce qu'Amour lui interdit et de s'appliquer à lui obéir. La jeune fille voit bien et comprend qu'il hait sa compagnie, qu'il s'en dispenserait volontiers, et qu'en tout cas il ne lui demanderait rien de plus, ne voulant pas s'unir à elle ; alors elle lui dit : « Si cela ne doit pas vous contrarier, je partirai d'ici. J'irai coucher dans ma chambre,

Couchier avoec la dameisele :
Covanz l'en semont et apele.
Et il se couche tot a tret,
Mes sa chemise pas ne tret,
Ne plus qu'ele ot la soe feite.
De tochier a li molt se gueite,
Einz s'an esloingne et giſt anvers,
Ne ne dit mot ne c'uns convers[a]
Cui li parlers eſt desfanduz,
Quant an son lit giſt eſtanduz ;
N'onques ne torne son esgart
Ne devers li ne d'autre part.
Bel sanblant feire ne li puet.
Por coi ? Car del cuer ne li muet,
Qu'aillors a mis del tot s'antante,
Mes ne pleiſt mie n'atalante[b]
Quan qu'eſt bel et gent, a chascun.
Li chevaliers n'a cuer que un
Et cil n'eſt mie ancor a lui,
Einz eſt comandez a autrui
Si qu'il nel puet aillors preſter.
Tot le fet en un leu eſter
Amors, qui toz les cuers juſtise.
Toz ? Nel fet, fors cez qu'ele prise.
Et cil s'an redoit plus prisier
Cui ele daigne juſtisier.
Amors le cuer celui prisoit
Si que sor toz le juſtisoit
Et li donoit si grant orguel
Que de rien blasmer ne le vuel
S'il lait ce qu'Amors li desfant
Et la ou ele vialt antant.
La pucele voit bien et set
Que cil sa conpaignie het
Et volentiers s'an sofferroit,
Ne ja plus ne li requerroit,
Qu'il ne quiert a li adeser,
Et dit : « S'il ne vos doit peser,
Sire, de ci me partirai.
En ma chanbre couchier m'irai

vous vous sentirez plus à l'aise ; car je ne pense pas que vous trouviez beaucoup d'agrément en mes attentions ni en ma compagnie. N'ayez pas mauvaise opinion de moi si je vous dis ce que je pense. Maintenant prenez du repos, car vous avez si bien tenu la promesse que vous m'avez faite que je n'ai plus le droit d'exiger de vous davantage. Je veux donc vous recommander à Dieu, et puis je partirai. » Alors elle se lève. Le chevalier n'en est pas mécontent, et il la laisse volontiers s'en aller, en homme qui a placé ailleurs toute son affection. La demoiselle s'en rend bien compte, c'est pour elle une évidence. Elle regagne donc sa chambre et se couche toute nue[1]. Alors elle se tient ce discours : « Depuis que j'ai connu mon premier chevalier, je n'en ai trouvé aucun valant la moitié d'un sou, sauf celui-ci, car, si je comprends et devine bien, il veut se consacrer à un grand dessein qui dépasse en danger et en difficulté tout ce qui ait jamais été entrepris par un chevalier[2]. Que Dieu lui permette d'en venir à bout ! » Sur quoi elle s'endormit et resta au lit jusqu'au lever du jour.

Dès les premières lueurs de l'aube, elle se dépêche de se lever. De son côté le chevalier se réveille, s'habille et se prépare, revêtant son armure sans que personne ne l'aide. La demoiselle arrive alors, et voyant qu'il est déjà tout prêt, elle lui dit : « Que ce jour qui commence soit pour vous favorable. — Et qu'il en soit de même pour vous, demoiselle »,

Et vos an seroiz plus a eise :
Ne cuit mie que molt vos pleise
Mes solaz, ne ma conpaignie.
Nel tenez pas a vilenie,
Se je vos di ce que je cuit.
Or vos reposez mes enuit,
Que vos m'avez randu si bien
Mon covant que nes une rien
Par droit ne vos puis demander.
Si vos voel a Deu comander ;
Si m'an irai. » Lors si se lieve ;
Au chevalier mie ne grieve,
Einz l'an leisse aler volentiers
Con cil qui est amis antiers
Autrui que li : bien l'aparçoit
La dameisele, et bien le voit ;
Si est an sa chanbre venue
Et si se couche tote nue,
Et lors a dit a li meïsmes :
« Des lores que je conui primes
Chevalier[a], un seul n'an conui
Que je prisasse, fors cestui,
La tierce part d'un angevin ;
Car si con ge pans et devin,
Il vialt a si grant chose antendre
Qu'ainz chevaliers n'osa enprendre
Si perilleuse ne si grief :
Et Dex doint qu'il anveigne a chief. »
A tant s'andormi et si jut
Tant que li jorz clers aparut.
Tot maintenant que l'aube crieve,
Isnelemant et tost se lieve.
Et li chevaliers si resvoille,
Si s'atorne et si s'aparoille
Et s'arme, que nelui n'atant.
La dameisele vient a tant,
Si voit qu'il est ja atornez :
« Boens jorz vos soit hui ajornez »,
Fet ele, quant ele le voit.
« Et vos, dameisele, si soit »,

reprend à son tour le chevalier. Il ajoute qu'il a hâte qu'on lui sorte son cheval. La jeune fille le lui fait amener et dit : « Seigneur, je vous accompagnerais longtemps en ce voyage, si vous osiez m'emmener et m'escorter selon les us et coutumes institués bien avant nous au royaume de Logres[1]. » En ce temps-là les us et coutumes voulaient qu'un chevalier, s'il rencontrait seule une demoiselle ou une jeune fille, se sentît obligé, autant que de ne pas se trancher la gorge, de lui témoigner un strict respect, s'il voulait garder sa bonne réputation ; mais s'il lui faisait violence, alors il était à jamais discrédité, banni de toutes les cours. Mais si elle était escortée par un autre chevalier, on pouvait si l'on voulait la lui disputer et la conquérir par les armes, et ensuite en faire ce que l'on voulait sans encourir honte ni blâme. C'est pour cette raison que la jeune fille lui dit que s'il osait et acceptait de l'escorter conformément à cette coutume, de façon qu'aucun autre chevalier ne pût lui nuire, elle s'en irait avec lui. Et il lui répondit : « Jamais personne ne vous fera de mal, je vous le garantis, s'il ne m'a pas fait d'abord un mauvais sort. — Dans ces conditions, fait-elle, je veux partir avec vous. » Elle fit seller son palefroi ; ses ordres furent immédiatement exécutés, et l'on sortit le palefroi comme le cheval du chevalier[2]. Tous deux montèrent à cheval sans écuyer pour les aider, et ils partirent à vive allure. Elle lui adressa la parole mais comme il ne s'intéressait pas

Fet li chevaliers d'autre part ;
Et cil dit que molt li est tart,
Qu'an li ait son cheval fors tret.
La pucele amener li fet
Et dit : « Sire, je m'an iroie
O vos grant piece an ceste voie,
Se vos mener m'an osïez
Et conduire m'i deviëz[a]
Par les us et par les costumes
Qui furent ainz que nos ne fumes
El reaume de Logres mises. »
Les costumes et les franchises
Estoient tex, a cel termine,
Que dameisele ne meschine,
Se chevaliers la trovast sole,
Ne plus qu'il se tranchast la gole
Ne feïst se tote enor non,
S'estre volsist de boen renon ;
Et, s'il l'esforçast, a toz jorz
An fust honiz an totes corz.
Mes, se ele conduit eüst
Uns autres, se tant li pleüst
Qu'a celui bataille an feïst
Et par armes la conqueïst,
Sa volenté an poïst faire
Sanz honte et sanz blasme retraire.
Por ce la pucele li dist
Que, se il l'osast ne volsist
Par ceste costume conduire
Que autres ne li poïst nuire,
Qu'ele s'an alast avoec lui.
Et cil li dit : « Ja nus enui
Ne vos fera, ce vos otroi,
Que premiers ne le face moi.
- Dons i voel ge, fet ele, aler. »
Son palefroi fet anseler :
Tost fu ses comandemanz fez ;
Li palefroiz li fu fors trez
Et li chevax au chevalier.
Andui montent sanz escuier,
Si s'an vont molt grant aleüre.
Cele l'aresne, et il n'a cure

à ce qu'elle lui disait, il refusa de lui répondre. Penser lui plaît, parler l'ennuie. Amour lui rouvre souvent la plaie qu'il lui a faite. Aucun emplâtre n'avait jamais été mis pour soigner la blessure et guérir le malade, car celui-ci ne souhaitait ni ne voulait demander emplâtre ni médecin, du moment que la blessure ne s'aggravait pas ; il aurait plutôt recherché cette blessure. Ils allaient par voies et sentiers, en suivant le chemin le plus direct, quand ils aperçurent une source au milieu d'une prairie, avec une bordure de pierre. Sur cette margelle, un peigne en ivoire doré avait été oublié par je ne sais qui. Jamais, depuis le temps du géant Ysoré[1], sage ni fou n'en a vu d'aussi beau. Aux dents du peigne étaient restés accrochés des cheveux de celle qui s'en était servie pour se peigner, au moins une demi-poignée.

Quand la demoiselle aperçut la source et sa margelle, elle voulut empêcher le chevalier de les voir ; alors elle prit un autre chemin. Et lui qui goûtait et savourait ses agréables pensées ne se rendit pas compte tout de suite qu'elle l'écartait du chemin ; mais quand il s'en aperçut, il craignit d'avoir été trompé, pensant qu'elle s'écartait et sortait de son chemin pour éviter quelque danger : « Arrêtez, demoiselle, fait-il. Vous vous trompez de chemin. Venez par ici ; on n'a jamais, je pense, pris la bonne direction en sortant de ce chemin-ci. — Seigneur, nous marcherons mieux par ici,

De quan que ele l'aparole,
Einçois refuse sa parole :
Pansers li plest, parlers li grieve.
Amors molt sovant li escrieve
La plaie que feite li a ;
Onques anplastre n'i lïa
Por garison ne por santé,
Qu'il n'a talant ne volanté
D'emplastre querre ne de mire,
Se sa plaie ne li anpire ;
Mes celi querroit volantiers.
Tant tindrent voies et santiers,
Si con li droiz chemins les mainne,
Que il voient une fontainne[a].
La fontainne est enmi uns prez
Et s'avoit un perron delez.
Sor le perron qui ert iqui
Avoit oblïé ne sai qui
Un peigne d'ivoire doré.
Onques, des le tens Ysoré,
Ne vit si bel sages ne fos.
Es danz del peigne ot des chevos
Celi qui s'an estoit paigniee
Remés bien demie poigniee.
Quant la dameisele parçoit
La fontainne et le perron voit,
Se[b] ne volt pas que cil la voie,
Einz se mist en une autre voie.
Et cil qui se delite et pest
De son panser qui molt li plest
Ne s'aparçoit mie si tost
Qu'ele fors de sa voie[c] l'ost ;
Mes quant il s'est aparceüz,
Si crient qu'il ne soit deceüz,
Qu'il cuide que ele ganchisse
Et que fors de son chemin isse
Por eschiver aucun peril.
« Estez[d], dameisele, fet il ;
N'alez pas bien ; venez deça :
Onques, ce cuit, ne s'adreça
Qui fors de cest chemin issi.
- Sire, nos irons mialz par ci,

répond la jeune fille, je le sais bien. — Je ne sais, reprend-il, quelle est votre idée, mais vous pouvez bien voir que c'est ici le chemin battu ; je m'y suis engagé et je ne vais pas maintenant prendre une autre direction[1]. Allons, s'il vous plaît, venez par ici car je vais continuer par cette route. » Alors, en marchant, ils s'approchent de la margelle et le peigne est en vue : « Ah ! vraiment, que je me souvienne, fait le chevalier, je n'ai jamais vu un aussi beau peigne que celui-ci. — Donnez-le-moi, fait la jeune fille. — Volontiers, demoiselle. » Alors il se baisse et le prend. Une fois qu'il l'a dans ses mains, il le regarde longuement, et contemple les cheveux. Et elle se met à rire. Comme il le remarque, il lui demande de bien vouloir lui dire pourquoi elle a ri et elle répond : « N'en parlez pas. Je ne vous en dirai rien pour le moment. — Pourquoi ? — Parce que je n'en ai pas envie. » Sur cette réponse il la conjure avec la conviction d'un homme pour qui entre ami et amie, dans un sens ou dans l'autre, il ne peut y avoir de parjure en aucune façon : « Si vous aimez quelqu'un de tout votre cœur, je vous conjure, vous requiers et vous prie en son nom que vous ne m'en cachiez plus la raison. — Vous mettez trop de garanties à votre appel, dit-elle ; soit, je vais vous le dire, sans la moindre trace de mensonge : si j'ai quelque connaissance[2], ce peigne, que je sache, appartenait à la reine. Croyez-moi, les cheveux que vous voyez,

Fet la pucele, bien le sai. »
Et cil li respont : « Je ne sai[a],
Dameisele, que vos pansez :
Mes ce poez veoir asez
Que c'est li droiz chemins batuz ;
Des que ge m'i sui anbatuz,
Je ne tornerai autre san ;
Mes, s'il vos plest, venez vos an,
Que g'irai ceste voie adés. »
Lors s'an vont tant qu'il vienent pres
Del perron et voient le peigne :
« Onques certes, don moi soveigne,
Fet li chevaliers, mes ne vi
Tant bel peigne con je voi ci.
- Donez le moi, fet la pucele.
- Volentiers, dit il, dameisele. »
Et lors s'abeisse, et si le prant.
Quant il le tint, molt longuemant
L'esgarde, et les chevox remire ;
Et cele an comança a rire.
Et quant il la voit, se li prie,
Por qu'ele a ris, qu'ele li die ;
Et cele dit : « Teisiez vos an ;
Ne vos an dirai rien oan.
- Porcoi ? fet il. - Car je n'aicure. »
Et quant cil l'ot, si li conjure
Come cil qui ne cuidoit mie
Qu'amie ami, n'amis amie
Doient parjurer a nul fuer :
« Se vos rien nule amez de cuer,
Dameisele, de par celi
Vos conjur et requier et pri
Que vos plus ne le me celez.
- Trop a certes m'an apelez,
Fet ele, si le vos dirai ;
De rien nule n'an mantirai :
Cist peignes, se j'onques soi rien,
Fu la reïne, jel sai bien ;
Et d'une chose me creez
Que les chevox que vos veez,

si beaux, si clairs, et si brillants, sur le peigne qui les a retenus, viennent de la chevelure de la reine. Ils n'ont certainement pas poussé dans un autre herbage[1]. — Ma foi, lui répondit le chevalier, il y a beaucoup de reines et de rois. De quelle reine voulez-vous parler ? — Ma foi, seigneur, de la femme du roi Arthur. » En entendant cette révélation le chevalier eut une faiblesse et dut s'appuyer devant lui à l'arçon de la selle, ce que voyant la demoiselle resta stupéfaite et ébahie, craignant de le voir tomber[2]. Ne la blâmez pas si elle eut peur, car elle pensa qu'il était évanoui. Autant dire qu'il l'était, il s'en fallait de peu, avec la douleur qu'il avait au cœur ; il en perdit même l'usage de la parole et ses couleurs pendant un long moment. Alors la jeune fille descendit de cheval et elle courut aussi vite qu'elle put pour le retenir et lui porter secours, ne voulant pour rien au monde le voir tomber à terre. À sa vue il se sentit tout honteux et lui demanda : « Pour quelle raison êtes-vous venue me trouver ici ? » N'allez pas penser que la demoiselle lui ait avoué la vraie raison, car il en aurait eu honte et angoisse. Il aurait été blessé et gêné si on lui avait révélé la vérité. Aussi, se gardant de laisser transparaître cette vérité, elle lui dit en pesant ses mots : « Seigneur, je suis venue chercher ce peigne, et c'est pour cela que j'ai mis pied à terre ; j'en avais une telle envie que je n'ai eu de cesse que je l'eusse. »

Si biax, si clers et si luisanz,
Qui sont remés antre les danz,
Que del chief la reïne furent :
Onques en autre pré ne crurent. »
Et li chevaliers dit : « Par foi,
Assez sont reïnes et roi ;
Mes de la quel volez vos dire ? »
Et cele dit : « Par ma foi, sire,
De la fame le roi Artu. »
Quant cil l'ot, n'a tant de vertu
Que tot nel coveigne ploier :
Par force l'estut apoier
Devant a l'arçon de la sele.
Et quant ce vit la dameisele,
Si s'an mervoille et esbaïst,
Qu'ele cuida que il cheïst ;
S'ele ot peor, ne l'en blasmez,
Qu'ele cuida qu'il fust pasmez.
Si ert il, autant se valoit,
Molt po de chose s'an failloit,
Qu'il avoit au cuer tel dolor
Que la parole et la color
Ot une grant piece perdue.
Et la pucele est descendue,
Et si cort quan qu'ele pot corre
Por lui retenir et secorre,
Qu'ele ne le volsist veoir,
Por rien nule, a terre cheoir.
Quant il la vit, s'en ot vergoigne,
Si li a dit : « Por quel besoigne
Venistes vos ici devant moi ? »
Ne cuidiez pas que le porcoi
La dameisele l'an conoisse,
Qu'il an eüst honte et angoisse,
Et si li grevast et neüst,
Se le voir l'en reconeüst ;
Si s'est de voir dire gueitiee,
Einz dit come bien afeitiee :
« Sire, je ving cest peigne querre,
Por ce sui descendue a terre ;
Que de l'avoir oi tel espans,
Ja nel cuidai tenir a tans. »

Et lui qui voulait bien qu'elle ait le peigne le lui donne, mais il en retire les cheveux si doucement qu'il n'en rompt aucun. Jamais on ne verra de regard d'homme honorer à ce point un objet, quand il commence à leur manifester son adoration : il les caressa plus de cent mille fois, de ses yeux, de sa bouche, de son front, de son visage. Il leur fait fête de toutes les façons ; c'est son bonheur, c'est sa richesse. Sur son sein, près du cœur, il les glisse entre sa chemise et sa chair[1]. Il ne les aurait pas cédés pour un plein chariot d'émeraudes ou d'escarboucles. Il n'avait plus peur d'attraper d'ulcère ou d'autre maladie. Fi du diamargariton, de la pleuriche et de la thériaque, et même des prières à saint Martin et à saint Jacques[2] ! Maintenant il avait tellement foi en ces cheveux qu'il n'avait plus besoin d'autre aide. Mais quel était donc le pouvoir de ces cheveux ? On va me prendre pour un menteur et pour un sot si j'en dis la vérité. Tout ce qui peut s'accumuler aux grands jours de la foire du Lendit[3], le chevalier ne voudrait pas l'avoir à la place de ces cheveux qu'il a trouvés. Et si vous insistez pour savoir toute la vérité, l'or cent mille fois purifié, cent mille fois fondu, semblerait plus obscur que la nuit comparée à une belle journée d'été si, après les avoir rapprochés, on le comparait à ces cheveux. Mais pourquoi retarder encore mon histoire ? La jeune fille se remet vite en selle avec le peigne qu'elle emporte ; et le chevalier est transporté de joie

Et cil, qui vialt que le peigne ait,
Li done, et les chevox an trait,
Si soëf que nul n'an deront.
Ja mes oel d'ome ne verront
Nule chose tant enorer,
Qu'il les comance a aorer,
Et bien cent mile foiz les toche
Et a ses ialz, et a sa boche,
Et a son front, et a sa face ;
N'est joie nule qu'il n'an face :
Molt s'an fet liez, molt s'an fet riche ;
An son saing[a], pres del cuer, les fiche
Entre sa chemise et sa char.
N'en preïst pas chargié un char
D'esmeraudes ne d'escharboncles ;
Ne cuidoit mie que reoncles
Ne autres max ja més le praigne ;
Dïamargareton desdaigne
Et pleüriche et tirïasque,
Neïs saint Martin et saint Jasque ;
Car an ces chevox tant se fie
Qu'il n'a mestier de lor aïe.
Mes quel estoient li chevol ?
Et por mançongier et por fol
M'an tanra l'en, se voir an di :
Quant la foire iert plainne au Lendi
Et il i avra plus avoir,
Nel volsist mie tot avoir
Li chevaliers, c'est voirs provez,
S'il n'eüst[b] ces chevox trovez.
Et, se le voir m'an requerez,
Ors cent mille foiz esmerez
Et puis autantes foiz recuiz
Fust plus oscurs que n'est la nuiz
Contre le plus bel jor d'esté
Qui ait an tot cest an esté,
Qui l'or et les chevols veïst,
Si que l'un lez l'autre meïst.
Et que feroie ge lonc conte ?
La pucele molt tost remonte,
A tot le peigne qu'ele an porte ;
Et cil se delite et deporte

à cause des cheveux qu'il garde sur sa poitrine. Après la plaine ils arrivent à une forêt et prennent un chemin de traverse qui va en se rétrécissant. Ils sont obligés d'avancer l'un derrière l'autre, puisqu'il n'eſt absolument plus possible de mener deux chevaux de front. La jeune fille avance devant son hôte à vive allure et sans changer de direction. À l'endroit où le passage était le plus étroit, ils voient arriver un chevalier. La demoiselle l'a tout de suite reconnu, du plus loin qu'elle l'a aperçu. Alors elle dit : « Seigneur chevalier, voyez-vous celui qui vient à notre rencontre tout armé et prêt pour la bataille ? Il pense à coup sûr m'emmener avec lui sans rencontrer de résiſtance. Je sais bien que c'eſt cela qu'il pense, car il m'aime, ce en quoi il n'eſt pas raisonnable ; en personne et par des messagers il me prie d'amour depuis bien longtemps. Mais mon amour lui eſt interdit, car je ne pourrais l'aimer à aucun prix. Par Dieu le secourable, je préférerais mourir que d'avoir avec lui des rapports amoureux quels qu'ils soient. Je sais bien qu'il éprouve pour le moment une joie aussi grande, des transports aussi violents que s'il m'avait déjà à sa disposition. Mais maintenant je vais voir ce que vous allez faire ; maintenant on va juger si vous êtes capable de prouesse. Maintenant je vais voir, maintenant on va juger si d'être escortée par vous suffira à mon salut. Si vous pouvez me protéger, alors je dirai sans mentir que vous êtes un preux, d'une très grande valeur. — Allez, allez ! » lui répondit-il.

Es chevox qu'il a en son saing.
Une foreſt aprés le plaing
Truevent et vont par une adresce
Tant que la voie lor eſtresce,
S'eſtut l'un aprés l'autre aler,
Qu'an n'i poïſt mie mener
Deus chevax por rien coſte a coſte ;
La pucele devant son oſte
S'an vet molt toſt la voie droite.
La ou la voie ert plus eſtroite,
Voient un chevalier venant.
La dameisele maintenant.
De si loing com ele le vit,
L'a coneü, et si a dit :
« Sire chevaliers, veez vos
Celui qui vient ancontre nos
Toz armez et prez de bataille ?
Il m'an cuide mener sanz faille
Avoec lui sanz nule desfanse ;
Ce sai ge bien que il le panse,
Qu'il m'ainme, et ne fet pas que sages,
Et par lui et par ses messages
M'a proiee, molt a lonc tans ;
Mes m'amors li eſt an desfans,
Que por rien amer nel porroie ;
Si m'aïſt Dex, einz me morroie
Que je l'amasse an nul androit.
Je sai bien qu'il a or androit
Si grant joie, et tant se delite
Con s'il m'avoit ja tote quite ;
Mes or verrai que vos feroiz ;
Or i parra, se preuz seroiz,
Or le verrai, or i parra,
Se voſtre conduiz me garra.
Se vos me poëz garantir,
Donques dirai ge sanz mantir
Que preuz eſtes et molt valez. »
Et[a] il li dit : « Alez, alez ! »

Et ces mots ont autant de force que s'il avait dit : « Peu m'importe, vous vous inquiétez pour rien, quoi que vous m'ayez dit[1]. »

Tandis qu'ils parlaient ainsi, sans perdre de temps l'autre chevalier arrivait seul, au grand galop, dans leur direction. Il est d'autant plus pressé qu'il pensait ne pas perdre une bonne occasion, et il se dit bienheureux quand il voit l'être qu'il aime le plus au monde. Dès qu'il arrive à proximité, il salue la demoiselle du fond du cœur et de la bouche, disant : « La personne que je désire le plus, dont j'ai le moins obtenu de joie, et qui m'a causé le plus de douleur, soit la bienvenue, d'où qu'elle vienne. » Il n'aurait pas été juste de la part de la demoiselle d'être avare de paroles au point de ne pas lui rendre son salut, au moins du bout des lèvres. Le chevalier attacha beaucoup de prix à ce salut de la demoiselle, qui, passant par sa bouche sans la salir, ne lui coûta guère. S'il avait fait, à ce moment, une belle joute à un tournoi, il n'en aurait pas tiré autant vanité ; il n'aurait pas estimé avoir conquis autant d'honneur, ni autant de gloire. Ayant ainsi plus d'estime et d'admiration pour lui-même, il saisit la rêne dont la demoiselle retenait son cheval, disant : « Maintenant je vais vous emmener. Aujourd'hui j'ai bien navigué dans la bonne direction, et me voici arrivé à bon port. Je suis tiré d'embarras : après les périls c'est la sécurité du port, après les grands tourments c'est la grande réjouissance, après la grave maladie c'est la pleine santé ;

Et ceste parole autant vaut
Con se il deïst : « Po m'an chaut,
Que por neant vos esmaiez,
De chose que dite m'aiez. »
Que que il vont ensi parlant,
Ne vint mie cele part lant
Li chevaliers qui venoit seus,
Les grans galoz ancontre aus deus ;
Et por ce li plest a haster
Qu'il ne cuide mie gaster,
Et por boens eürez se clainme,
Quant la rien voit que il plus ainme.
Tot maintenant que il l'aproche,
De cuer la salue et de boche
Et dit : « La riens que je plus vuel,
Don moins ai joie, et plus me duel,
Soit bien veignanz, dont qu'ele veingne ! »
N'est mie droiz que cele teingne
Vers lui sa parole si chiere
Que ele ne li rande arriere,
Au moins de boche, son salu.
Molt a au chevalier valu,
Quant la pucele le salue,
Qui sa boche pas n'en palue
Ne ne li a neant costé.
Et s'il eüst tres bien josté
Cele ore a un tornoiemant,
Ne s'an prisast il mie tant,
Ne ne cuidast avoir conquis
Ne tant d'enor, ne tant de pris.
Por ce que mialz s'an ainme et prise
L'a par la resne del frain prise
Et dit : « Or vos an manrai gié ;
Molt ai hui bien et droit nagié,
Qu'a molt boen port sui arivez.
Or sui ge toz descheitivez :
De peril sui venuz a port,
De grant enui a grant deport,
De grant dolor a grant santé ;
Or ai tote ma volanté,

désormais j'ai tout ce que je voulais, puisque je vous trouve dans de telles conditions que je peux vous emmener tout de suite avec moi, sans peur et sans reproche[1]. — Vain discours que le vôtre, dit-elle, car ce chevalier m'escorte. — Vraiment c'est une bien piètre escorte, car je vous emmène sur-le-champ. Ce chevalier aurait plus vite mangé tout un tonneau de sel, je crois, que d'oser vous disputer à moi. Je ne pense pas avoir vu un homme dont je ne vienne à bout pour vous avoir. Et puisque je vous trouve à ma portée, même si cela le chagrine et lui déplaît, je vous emmènerai sous ses yeux, et qu'il s'en accommode comme il pourra. » L'autre ne s'irrite nullement en entendant ces vantardises, mais sans se moquer ni se vanter il commence à lui disputer la demoiselle en disant : « Seigneur, ne vous emballez pas, économisez vos paroles et parlez avec un peu de modestie. Personne ne vous privera de vos droits, quand vous en aurez. C'est sous mon escorte, vous finirez par le comprendre, que la jeune fille est venue jusqu'ici. Laissez-la, vous l'avez retenue trop longtemps, pour le moment elle n'a rien à craindre de vous. » Mais son adversaire veut bien qu'on le brûle s'il ne l'emmène pas malgré ses objections. Alors il lui répond : « Il ne serait pas normal que je vous laisse l'emmener. Sachez que je m'y opposerais par les armes. Mais si nous voulions un combat régulier, nous ne pourrions malgré nos efforts le faire dans ce chemin ; allons plutôt jusqu'à une voie dégagée, ou une prairie ou une

Quant en tel meniere vos truis
Qu'avoec moi mener vos an puis
Or androit, que n'i avrai honte. »
Et cele dit : « Rien ne vos monte,
Que cist chevaliers me conduit.
- Certes, ci a malvés conduit,
Fet il, qu'adés vos en maing gié.
Un mui de sel avroit mangié
Cist chevaliers, si con je croi,
Einçois qu'il vos desraist vers moi[a] ;
Ne cuit c'onques home veïsse
Vers cui je ne vos conqueïsse ;
Et quant je vos truis an aeise[b],
Mes que bien li poist et despleise,
Vos an manrai, veant ses ialz,
Et s'an face trestot son mialz. »
Li autres de rien ne s'aïre
De tot l'orguel qu'il li ot dire,
Mes sanz ranpone et sanz vantance
A chalongier la li comance,
Et dist : « Sire, ne vos hastez,
Ne voz paroles ne gastez,
Mes parlez un po par mesure.
Ja ne vos iert vostre droiture
Tolue, quant vos l'i avroiz.
Par mon conduit, bien le savroiz,
Est ci la pucele venue ;
Lessiez la, trop l'avez tenue,
Qu'ancor n'a ele de vos garde. »
Et cil otroie que an l'arde,
S'il ne l'an mainne maugré suen.
Cil dit : « Ce ne seroit pas buen,
Se mener la vos an lessoie ;
Sachiez, einçois m'en combatroie.
Mes, se nos bien nos volïens
Conbatre, nos ne porrïens
An cest chemin por nule painne ;
Mes alons desqu'a voie plainne,

lande. » L'autre répond qu'il ne demande pas mieux : « Certes, je suis bien d'accord. Vous n'avez pas tort de dire que ce chemin est trop étroit. Mon cheval va déjà se trouver trop à l'étroit pour que je puisse le faire tourner sans crainte qu'il ne se brise la cuisse. » Alors il fait demi-tour avec beaucoup de difficulté mais sans blesser son cheval ni subir lui-même aucun dommage, et il dit : « Vraiment, je regrette beaucoup que nous ne nous soyons pas rencontrés en un espace assez large et devant des spectateurs, car j'aurais bien aimé que l'on pût juger lequel de nous deux combat le mieux. Mais venez donc, nous irons à sa recherche, et nous trouverons près d'ici un terrain dégagé, long et large. » Alors ils se mirent en route et arrivèrent à une prairie. Il y avait là des jeunes filles, des chevaliers et des demoiselles qui jouaient à plusieurs jeux à la faveur de ce lieu agréable. Ils n'avaient pas tous des amusements frivoles, mais il y en avait qui jouaient au trictrac, aux échecs, les uns aux dés, les autres au double-six, et on jouait aussi à la mine[1]. C'étaient là les jeux de la majorité ; les autres participants aux jeux revenaient aux amusements de leur enfance, avec des ballets, des rondes et des danses ; on chantait, on faisait la culbute, on sautait, et on se passionnait aussi pour la lutte.

Un chevalier d'un certain âge se tenait de l'autre côté de la prairie sur un cheval d'Espagne à robe brune[2], dont les rênes et la selle étaient dorées ; le chevalier lui-même avait les cheveux grisonnants. Il tenait une main au côté pour

Ou jusqu'a pree ou jusqu'a lande. »
Cil dit que ja mialz ne demande
Et dit : « Certes bien m'i acort :
De ce n'avez vos mie tort
Que cist chemins est trop estroiz ;
Ja iert mes chevax si destroiz,
Einçois que ge torner le puisse,
Que je crien qu'il se brit la cuisse. »
Lors se torne a molt grant destresce,
Mes son cheval mie ne blesce,
Ne de rien n'i est anpiriez,
Et dit : « Certes molt sui iriez,
Quant antre ancontré ne nos somes
An place lee et devant homes,
Que bel me fust que l'en veïst
Li quex de nos mialz le feïst ;
Mes or venez, se l'irons querre :
Nos troverons pres de ci terre
Tote delivre et grant et lee. »
Lors s'an vont jusqu'a une pree :
An cele pree avoit puceles
Et chevaliers et dameiseles,
Qui jooient a plusors jeus,
Por ce que biax estoit li leus.
Ne jooient pas tuit a gas,
Mes as tables et as eschas
Li un as dez, li autre au san,
A la mine i rejooit l'an.
A ces jeus li plusors jooient,
Li autre, qui iluec estoient,
Redemenoient lor anfances,
Baules, et queroles, et dances ;
Et chantent et tunbent et saillent,
Et au luitier se retravaillent.
Uns chevaliers auques d'ahé
Estoit de l'autre part del pré
Sor un cheval d'Espaigne sor ;
S'avoit lorain et sele d'or
Et s'estoit de chienes meslez.
Une main a l'un de ses lez

se donner une contenance[1] ; en raison du beau temps il était simplement vêtu d'une tunique légère[2] et il regardait les jeux et les danses. Il avait jeté sur ses épaules un manteau d'écarlate doublé de pleine peau d'écureuil. À l'écart, près d'un sentier, se tenait un groupe de vingt-trois chevaliers tout armés, montant d'excellents chevaux irlandais[3]. L'arrivée des trois voyageurs interrompit les réjouissances, et tout le monde se mit à crier sur l'étendue de la prairie : « Voyez, voyez le chevalier qui fut emmené sur la charrette ! Que personne ne participe à des jeux tant qu'il sera là ! Malheur à qui veut jouer, malheur à qui daignera jouer tant qu'il sera là[4] ! » Entretemps, voici le fils arrivé jusqu'à son père, le fils du chevalier aux cheveux gris, celui qui aimait la jeune fille et qui déjà croyait l'avoir à lui. Il lui dit : « Seigneur, j'éprouve une grande joie, et qui veut l'apprendre n'a qu'à écouter, car Dieu m'a donné la chose que j'ai désirée le plus dans ma vie. Le présent eût été moindre s'Il m'avait couronné roi, et je ne Lui en serais pas aussi reconnaissant ; je n'y aurais pas autant gagné, car ma récolte est belle et bonne. — Je ne sais si elle t'appartient déjà. » À cette remarque de son père celui-ci lui répondit aussitôt : « Vous ne savez pas ? Vous ne voyez pas clair ? Par Dieu, seigneur, n'en doutez plus puisque vous voyez que je la tiens. Je l'ai rencontrée dans cette forêt d'où je viens, alors qu'elle passait. Je pense que c'est Dieu qui me l'a

Avoit par contenantce mise ;
Por le bel tans ert an chemise,
S'esgardoit les geus et les baules ;
Un mantel ot par ses espaules
D'escarlate et de veir antier.
De l'autre part, lez un santier,
En avoit jusqu'a vint-trois.
Armez, sor boens chevax irois.
Tantost con li troi lor sorvienent,
Tuit de joie feire se tienent
Et crïent tuit par mi les prez :
« Veez le chevalier, veez,
Qui fu menez sor la charrete !
N'i ait mes nul qui s'antremete
De joër, tant con il i ert !
Dahez ait qui joër i quiert
Et dahez ait qui daingnera
Joër, tant con il i sera. »
Et antretant ez vos venu
Le fil au chevalier chenu,
Celui qui la pucele amoit
Et por soe ja la tenoit[a] ;
Si dist : « Sire, molt ai grant joie,
Et qui le vialt oïr si l'oie,
Que Dex m'a la chose donee
Que j'ai toz jorz plus desirree ;
N'il ne m'aüst pas tant doné
S'il m'eüst fet roi coroné ;
Ne si boen gré ne l'en seüsse,
Ne tant gahaignié n'i eüsse,
Car cist gaainz est biax et buens.
- Ne sai encor se il est tuens »,
Fet li chevaliers a son fil.
Tot maintenant li respont cil :
« Nel savez ? Nel veez vos donques ?
Por Deu, sire, n'an dotez onques,
Quant vos veez que je la tieng :
An cele forest don je vieng
L'ancontrai ore ou el venoit.
Je cuit que Dex la m'amenoit :

amenée ; je l'ai donc prise par un droit de propriété légitime. — Je ne sais pas s'il te la cède déjà, ce chevalier que je vois venir derrière toi ; il vient te la disputer, je crois. » Pendant qu'ils tiennent ces propos, on a interrompu les rondes à cause de la présence de ce chevalier ; plus de jeu ni de joie en signe de malveillance et de mépris. Et le chevalier aussitôt se dépêche de rejoindre la jeune fille. « Laissez cette demoiselle, chevalier, dit-il, car vous n'avez aucun droit sur elle. Si vous insistez je la défendrai contre vous. » Le vieux chevalier intervient alors : « N'avais-je pas raison ? Beau fils, ne retiens plus cette jeune fille, mais rends-la-lui[1]. » Cela ne plaisait pas à son fils, aussi jura-t-il qu'il ne rendrait rien, disant : « Que Dieu me refuse toute joie si j'accepte de la lui rendre ! Je la garde et la garderai comme faisant partie de mon fief. La bretelle et les sangles[2] de mon écu auront été auparavant rompues, et je n'aurai plus confiance en ma force ni en mon armure, ni en mon épée, ni en ma lance avant que je ne lui abandonne mon amie — Je ne te laisserai pas combattre, dit le père, quoi que tu racontes. Tu as trop confiance en ta prouesse ; fais plutôt ce que je te dis. » Le fils, avec orgueil, lui réplique : « Suis-je un enfant à qui on puisse faire peur ? Je puis bien me vanter qu'il n'y a pas, parmi tous les chevaliers de ce monde que la mer environne, un seul qui soit assez fort pour que je la lui laisse, et que je n'oblige

Si l'ai prise come la moie.
- Ne sai ancor se cil l'otroie
Qui je voi venir aprés toi ;
Chalongier la te vient, ce croi. »
Antre ces diz et ces paroles
Furent remeses les queroles
Por le chevalier que il virent,
Ne jeu ne joie plus ne firent,
Por mal de lui et por despit.
Et li chevaliers sanz respit
Vint molt tost aprés la pucele.
« Lessiez, fet il, la dameisele,
Chevaliers, que n'i avez droit.
Se vos osez, tot or androit
La desfandrai vers vostre cors. »
Et li chevaliers vialz dist lors :
« Don ne le savoie je bien ?
Biax filz, ja plus ne la retien,
La pucele, mes leisse l'i. »
A celui mie n'abeli,
Qu'il jure qu'il n'en randra point,
Et dit : « Ja Dex puis ne me doint
Joie, que je la li randrai.
Je la tieng et si la tendrai
Come la moie chose lige.
Einz iert de mon escu la guige
Ronpue et totes les enarmes,
ne an mon cors ne an mes armes
N'avrai je puis nule fiance,
Ne an m'espee, n'en ma lance,
Quant je li lesserai m'amie. »
Et cil dit : « Ne te leirai mie
Conbatre, por rien que tu dies.
An ta proesce trop te fies ;
Mes fai ce que je te comant. »
Cil, par orguel, respont itant :
« Sui j'anfes a espoanter ?
De ce me puis je bien vanter
Qu'il n'a, tant con la mers aceint,
Chevalier, ou il en a meint,
Nul si boen cui je la leissasse,
Et cui ge feire n'an cuidasse

sans long combat à y renoncer. — Je prends acte, beau fils, dit le père, que c'est ta conviction, tellement tu te fies en ton courage, mais je refuse et refuserai encore aujourd'hui que tu te mesures avec ce chevalier. — Ce serait une honte pour moi si j'écoutais vos conseils. Maudit soit qui vous écoutera et à cause de vous renoncera : il faudrait que je ne me batte pas farouchement ? Il est bien vrai qu'on fait de mauvaises affaires en famille[1] : je pourrais plus aisément marchander à l'extérieur, car vous voulez me tromper. Je sais bien qu'ailleurs je pourrais mieux réussir mon marché. Jamais quelqu'un d'étranger ne me détournerait de mon but, tandis que vous, vous y mettez des difficultés et des obstacles. Mais j'en suis d'autant plus obsédé que vous me l'avez reproché ; car, vous le savez bien, c'est en critiquant le désir d'un homme ou d'une femme qu'on en avive la brûlure et la flamme. Si j'y renonce un tant soit peu pour vous, je veux bien que Dieu me prive de toute joie à tout jamais. Non, je me battrai, malgré vous. — Par la foi que je dois à l'apôtre saint Pierre, fait le père, je vois bien que toute prière resterait sans effet. Je perds mon temps à te raisonner. J'aurai vite fait de t'arranger ton affaire de telle sorte qu'il te faudra, bien malgré toi, m'obéir en tout point, et ce n'est pas toi qui auras le dessus ! » Aussitôt il appelle le groupe des chevaliers, pour qu'ils viennent à lui[2]. Il leur commande de maintenir son fils qu'il ne peut rai-

An molt po d'ore recreant. »
Li peres dit : « Je t'acreant[a],
Biax filz, ensi le cuides tu,
Tant te fies an ta vertu,
Mes ne voel, ne ne voldrai hui
Que tu t'essaies a cestui. »
Et cil respont : « Honte feroie,
Se je vostre consoil creoie.
Maudahez ait qui le cresra
Et qui por vos se recresra
Que fieremant ne me conbate.
Voirs est que privez mal achate :
Mialz poïsse aillors barguignier,
Que vos me volez angingnier.
Bien sai qu'an un estrange leu
Poïsse mialz feire mon preu.
Ja nus qui ne me coneüst
De mon voloir ne me meüst,
Et vos m'an grevez et nuisiez.
Tant an sui je plus angoissiez
Par ce que blasmé m'an avez ;
Car qui blasme, bien le savez,
Son voloir a home n'a fame,
Plus en art et plus en anflame.
Mes se je rien por vos an les,
Ja Dex joie ne me doint mes ;
Einz me combatrai, mau gré vostre.
- Foi que doi saint Pere l'apostre,
Fet li peres, or voi ge bien
Que proiere n'i valdroit rien.
Tot pert quan que je te chasti ;
Mes je t'avrai molt tost basti
Tel plet que, maleoit gré tuen,
T'estovra feire tot mon buen,
Car tu an seras au desoz. »
Tot maintenant apele toz
Les chevaliers que a lui viegnent ;
Si lor comande qu'il li tiegnent
Son fil, qu'il ne puet chastïer ;
Et dit : « Jel feroie lïer,

sonner, disant : « Je le ferais lier plutôt que de le laisser combattre. Tous, autant que vous êtes, vous êtes à moi. Vous me devez amour et fidélité. Sur tout ce que vous tenez de moi je vous l'ordonne et vous en prie en même temps. Il commet une grande folie, il me semble, et il agit sous l'effet d'un immense orgueil quand il refuse de céder à ma volonté. » Et eux disent qu'ils s'en saisiront et qu'une fois qu'ils le tiendront il n'aura plus envie de combattre ; il lui faudra donc, malgré lui, rendre la jeune fille. Ils vont donc le saisir en le prenant par les bras et par le cou. « Alors, reconnais-tu ta folie ? fait le père ; maintenant ouvre les yeux sur la réalité : tu n'as plus force ni pouvoir de combattre ni de jouter, quoi qu'il t'en coûte, que cela t'ennuie ou te chagrine. Accorde-moi ce qui me plaît et me convient, tu agiras sagement. Et sais-tu ce que j'ai en tête ? Pour atténuer ta douleur nous suivrons, toi et moi, si tu veux, le chevalier, aujourd'hui et demain, par les bois et par les plaines, chacun au pas de son cheval. Il se peut qu'il se montre vite à nous d'une apparence et d'une nature telles que je te laisserais te mesurer à lui et te battre comme tu le veux. » Alors le fils lui a donné sa parole, à contrecœur, puisqu'il y était contraint ; et n'ayant pas d'autre issue il dit qu'il prendrait son mal en patience à condition que tous deux suivraient ce chevalier. En voyant ce dénouement inattendu, les gens dispersés dans la prairie

Einz que conbatre le lessasse.
Vos estes tuit mi home a masse,
Si me devez amor et foi :
Sor quan que vos tenez de moi
Le vos comant, et pri ansanble.
Grant folie fet, ce me sanble,
Et molt li vient de grant orguel,
Quant il desdit ce que je vuel. »
Et cil dïent qu'il le panront,
Ne ja puis que il le tanront
De conbatre ne li prendra
Talanz, et si li covendra,
Mau gré suen, la pucele randre.
Lors le vont tuit seisir et prandre
Et par les braz et par le col.
« Dons ne te tiens tu or por fol ?
Fet li peres ; or conuis voir :
Or n'as tu force ne pooir
De conbatre ne de joster
Que que il te doie coster,
Que qu'il t'enuit ne qu'il te griet
Ce qu'il me plest et qui me siet
Otroie[a], si feras que sages.
Et sez tu quiex est mes corages ?
Por ce que mandres soit tes diax,
Siudrons moi et toi, se tu viax,
Le chevalier, hui et demain,
Et par le bois et par le plain,
Chascuns sor son cheval anblant.
De tel estre et de tel sanblant
Le porrïens nos tost trover
Que je t'i leiroie esprover
Et conbatre a ta volanté. »
Lors li a cil acreanté
Mau gré suen, quant feire l'estuet ;
Et cil qui amander nel puet
Dist qu'il s'an sofferroit por lui,
Mes qu'il le siudront amedui.
Et quant ceste avanture voient
Les genz, qui par le pré estoient,

se mettent tous à dire : « Avez-vous vu ? Celui qui a été sur la charrette a obtenu aujourd'hui la faveur d'emmener l'amie du fils de notre seigneur, et celui-ci le suivra. En vérité nous pouvons dire qu'il doit y avoir quelque vertu en lui, puisqu'on le laisse emmener la jeune fille. Maudit cent fois soit donc celui qui s'abstiendra désormais de jouer à cause de lui ! Retournons jouer. » Alors ils reprennent leurs jeux, leurs rondes et leurs danses.

Aussitôt le chevalier se met en route et ne s'attarde pas davantage dans la prairie, mais la jeune fille ne reste pas en arrière sans profiter de son escorte. Tous deux s'en vont en hâte. Le père et le fils les suivent de loin. Ils ont chevauché à travers un pré fauché, et il est midi quand ils découvrent en un très beau site une église avec, derrière le chœur, un cimetière entouré de murs[1]. N'étant ni vilain ni sot, le chevalier est entré à pied dans l'église pour prier Dieu. Et la demoiselle lui a tenu son cheval jusqu'à son retour. Sa prière achevée, il revenait sur ses pas quand il aperçut un moine très âgé venant à sa rencontre. Arrivé près de lui il le pria très poliment de lui dire ce qu'il y avait là, car il ne le savait pas. Le moine lui répondit que c'était un cimetière ; alors il reprit : « Conduisez-moi là-bas, et que Dieu vous assiste ! — Volontiers, seigneur. » Alors il l'y emmène. Il le conduit donc dans le cimetière entre les plus belles tombes qu'on puisse trouver jusque

Si dïent tuit : « Avez veü ?
Cil qui sor la charrete fu
A hui conquise tel enor
Que l'amie au fil mon seignor
En mainne, sel siudra mes[a] sire.
Por verité, poomes dire
Que aucun bien cuide qu'il ait
An lui, quant il mener li lait.
Et cent dahez ait qui meshui
Lessera a joer por lui.
Ralons joer. » Lors recomancent
Lor jeus, si querolent et dancent.
Tantost li chevaliers s'an torne,
En la pree plus ne sejorne,
Mes aprés lui pas ne remaint
La pucele qu'il ne l'en maint.
Andui s'an vont a grant besoing.
Li filz et li peres, de loing,
Les sivent ; par un pré fauchié
S'ont jusqu'a none chevalchié ;
Et truevent en un leu molt bel
Un mostier et, lez le chancel,
Un cemetire de murs clos.
Ne fist que vilains ne que fos
Li chevaliers qui el mostier
Entra a pié por Deu proier.
Et la dameisele li tint
Son cheval, tant que il revint.
Quant il ot feite sa proiere
Et il s'an revenoit arriere,
Si li vient uns moinnes molt vialz
A l'encontre, devant ses ialz.
Quant il l'encontre, se li prie
Molt dolcemant que il li die
Ce que estoit, qu'il ne savoit
Et cil respont qu'il i avoit[b]
Un cemetire ; et cil li dist :
« Menez m'i, se Dex vos aïst.
- Volentiers, sire. » Lors l'en moinne
El cemetire aprés le moinne
Antre, et voit les plus[c] beles tonbes
Qu'an poïst trover jusqu'à Donbes,

dans la Dombes, et de là jusqu'à Pampelune[1]. Sur chacune d'entre elles était inscrit le nom de celui qui un jour y reposerait. Lui-même commença à lire ces noms les uns après les autres et put déchiffrer : ICI REPOSERA GAUVAIN, ICI LOHOLT, ICI YVAIN[2]. Après ces trois noms il lut ceux de beaucoup d'autres chevaliers d'élite, parmi les plus estimés et les meilleurs de ce pays et d'ailleurs. Parmi les tombes il en découvre une de marbre qui semble, comme œuvre d'art, la plus belle de toutes[3]. Le chevalier appelle le moine et dit : « Les tombes que voici, quelle en est la destination ? — Vous avez lu les inscriptions, répond-il, et vous avez compris ce qu'elles disaient ; vous savez donc bien ce qu'elles veulent dire et la signification des tombes. — Et la plus grande que voilà, dites-moi, quelle est sa destination ? — Je vais vous l'expliquer, répond l'ermite. C'est un tombeau qui surpasse tous les ouvrages antérieurs. Jamais on n'en a vu un aussi richement sculpté ; il est plus beau à l'intérieur qu'à l'extérieur. Mais abandonnez l'idée, qui ne pourrait être par vous réalisée, de regarder l'intérieur. Pour le mettre au jour, il faudrait sept hommes des plus robustes et des plus grands afin d'ouvrir la tombe, car elle est recouverte d'une lourde dalle. Oui, sachez bien, c'est une chose certaine, il y faudrait sept hommes plus forts que vous et moi. Il y a une inscription qui dit : *Celui qui soulèvera*

Ne de la jusqu'a Panpelune ;
Et s'avoit letres sor chascune
Qui les nons de ces devisoient
Qui dedanz les tonbes girroient.
Et il meïsmes tot a tire
Comança lors les nons a lire
Et trova : « Ci girra Gauvains,
Ci Looys[a], et ci Yvains. »
Aprés ces trois i a mainz liz,
Des nons as chevaliers esliz,
Des plus prisiez et des meillors
Et de cele terre et d'aillors.
Antre les autres une an trueve
De marbre, et sanble estre de l'ueve[b]
Sor totes les autres plus bele.
Li chevaliers le moinne apele
Et dit : « Ces tonbes qui ci sont,
De coi servent ? » Et cil respont :
« Vos avez les letres veües ;
Se vos les avez antendues,
Don savez vos bien qu'eles dïent
Et que les tonbes senefient.
- Et de cele plus grant me dites
De qu'ele sert. » Et li hermites
Respont : « Jel vos dirai assez :
C'est un veissiax qui a passez
Toz ces qui onques furent fet ;
Si riche ne si bien portret
Ne vit onques ne ge ne nus ;
Biax est defors et dedanz plus[c] ;
Mes ce metez en nonchaloir,
Que rien ne vos porroit valoir,
Que ja ne la verroiz dedanz ;
Car set homes molt forz et granz
I covandroit au descovrir,
Qui la tonbe voldroit ovrir,
Qu'ele est d'une lame coverte.
Et sachiez que c'est chose certe
Qu'au lever covandroit set homes
Plus forz que moi et vos ne somes.
Et letres escrites i a
Qui dïent : « Cil qui levera

cette dalle à lui tout seul libérera ceux et celles qui sont retenus prisonniers en cette terre dont nul ne peut sortir, même clerc ou gentilhomme, une fois qu'il y est entré. Nul n'en est encore revenu. On y retient prisonniers les étrangers tandis que les habitants du pays vont et viennent, entrent et sortent à loisir[1]. » Aussitôt le chevalier va saisir la dalle, il la soulève sans peine, plus aisément que ne l'auraient fait dix hommes en y mettant toutes leurs forces. Le moine en est si étonné qu'il manque de tomber à la renverse à la vue d'un tel prodige. Il ne pensait voir une telle merveille de toute sa vie[2]. « Seigneur, dit-il, j'ai grand désir de connaître votre nom ; pourriez-vous me le dire ? — Moi, non[3], ma foi ! fait le chevalier. — Vraiment, je le regrette, fait-il ; mais si vous me le disiez, ce serait faire preuve d'une grande courtoisie, et puis vous pourriez y trouver avantage. D'où êtes-vous, de quel pays ? — Je suis un chevalier, vous le voyez, et par ma naissance j'appartiens au royaume de Logres[4]. J'aimerais que vous vous contentiez de cela. Mais vous, s'il vous plaît, redites-moi qui sera couché dans ce tombeau ? — Seigneur, celui qui délivrera tous ceux qui sont pris au piège du royaume dont nul n'échappe[5]. » Le moine ayant dit tout ce qu'il pouvait dire, le chevalier l'a recommandé à Dieu et à tous ses saints. Ensuite il est revenu à la demoiselle, accompagné par le vieux moine aux cheveux blancs jusqu'à

Cele lanme seus par son cors
Gitera ces et celes fors
Qui sont an la terre an prison,
Don n'ist ne clers[a] ne gentix hon
Des l'ore qu'il i est antrez ;
N'ancors n'en est nus retornez :
Les estranges prisons retienent ;
Et cil del pais vont et vienent
Et anz et fors a lor pleisir. " »
Tantost vet la lame seisir
Li chevaliers, et si la lieve,
Si que de neant ne s'i grieve,
Mialz que dis home ne feïssent
Se tot lor pooir i meïssent.
Et li moinnes s'an esbahi
Si qu'a bien pres qu'il ne chaï,
Quant veü ot ceste mervoille ;
Car il ne cuidoit la paroille
Veoir an trestote sa vie ;
Si dit : « Sire, or ai grant envie
Que je seüsse vostre non ;
Direiez le me vos ? - Je ? Non !
Fet li chevaliers, par ma foi.
- Certes, fet il, ce poise moi ;
Mes se vos le me diseiez,
Grant corteisie fereiez,
Si porreiez avoir grant preu.
Dom[b] estes vos, et de quel leu ?
- Uns chevaliers sui, ce veez,
Del rëaume de Logres nez :
A tant an voldroie estre quites ;
Et vos, s'il vos plest, me redites
An cele tonbe qui girra ?
- Sire, cil qui delivrera
Toz ces qui sont pris a la trape
El rëaume don nus n'eschape. »
Et quant il li ot tot conté,
Li chevaliers l'a comandé
A Deu et a trestoz ses sainz ;
Et lors est, c'onques ne pot ainz,
A la dameisele venuz,
Et li vialz moinnes, li chenuz,

l'extérieur de l'église. Les voilà revenus sur la route, et tandis que la jeune fille remontait à cheval, le moine raconta tout ce que le chevalier avait fait là-bas, la priant de lui apprendre son nom, si elle le savait. Elle dut lui avouer que non ; elle osa seulement lui assurer qu'il n'y avait pas au monde un chevalier qui fût son égal aussi loin que soufflent les quatre vents.

Là-dessus la jeune fille le quitte et s'élance à la suite du chevalier. Sur ces entrefaites, ceux qui les suivaient arrivent et ne trouvent plus que le moine seul devant l'église. Le vieux chevalier en tunique légère[1] lui demande : « Seigneur, avez-vous vu un chevalier, dites-nous, qui escorte une demoiselle ? — Je n'aurai pas de peine, répond-il, à vous dire toute la vérité, car ils viennent de partir d'ici. Le chevalier est allé là-bas, et il a fait quelque chose d'extraordinaire, car il a, sans se donner aucun mal, soulevé la dalle qui se trouvait sur la tombe de marbre. Il va au secours de la reine, et il ne manquera pas de la secourir, ainsi que tous les captifs. Vous le savez bien vous-même, puisque vous avez souvent lu l'inscription qui est sur la dalle. Jamais n'est venu normalement au monde ni n'est monté en selle un chevalier de la valeur de celui-ci. » Alors le père dit à son fils : « Fils, quelle est ton impression ? N'est-il donc pas d'une valeur exceptionnelle, celui qui a accompli un tel exploit ? Tu sais bien maintenant qui avait tort,

Fors de l'eglise le convoie ;
A tant vienent en mi la voie,
Et que que la pucele monte,
Li moinnes trestot li reconte
Quan que cil leanz fet avoit,
Et son non, s'ele le savoit,
Li pria qu'ele li deïst,
Tant que cele li regeïst
Qu'ele nel set, mes une chose
Seürement dire li ose,
Qu'il n'a tel chevalier vivant
Tant con vantent les quatre vant.
  Tantost la pucelle le leisse,
Aprés le chevalier s'esleisse.
Maintenant, cil qui les sivoient
Vienent, et si truevent et voient
Le moinne seul devant l'eglise.
Li vialz chevaliers an chemise
Li dist : « Sire, veïstes vos
Un chevalier, dites le nos,
Qui une dameisele mainne ? »
Et cil respont : « Ja ne m'iert painne
Que tot le voir ne vos an cont,
Car or androit de ci s'an vont.
Et li chevaliers fu leanz,
Si a fet mervoilles si granz
Que toz seus la lame leva
C'onques de rien ne s'i greva,
De sor la grant tonbe marbrine.
Il vet secorre la reïne,
Et il la secorra sanz dote,
Et avoec li l'autre gent tote.
Vos meïsmes bien le savez,
Qui sovant leües avez
Les letres qui sont sor la lame.
Onques voir d'ome ne de fame
Ne nasquié, n'en sele ne sist
Chevaliers qui cestui vausist. »
Et lors dit li pere a son fil :
« Filz, que te sanble ? Don n'est il
Molt preuz, qui a fet tel esforz ?
Or sez tu bien cui fu li torz :

de toi ou de moi. Je ne voudrais pas, pour la ville d'Amiens[1], que tu te sois mesuré à lui. Ce n'eſt pas faute que tu te sois démené avant qu'on ne réussisse à t'en détourner. Maintenant nous pouvons rentrer, car il serait bien déraisonnable de notre part de les suivre plus avant. — J'en suis bien d'accord, répond-il, les suivre ne nous servirait à rien. Puisqu'il vous plaît ainsi, rentrons. » Il eut bien raison de repartir. Cependant la jeune fille s'en allait, aux côtés du chevalier, et elle voulait obtenir de lui qu'il accepte de lui apprendre son nom ; elle lui demanda donc de le lui dire, elle le pria une fois, deux fois, tant et si bien qu'excédé il lui répondit : « Ne vous ai-je pas dit que je suis du royaume du roi Arthur ? Par la foi que je dois à Dieu et à sa toute-puissance vous n'apprendrez rien sur mon nom. » Alors elle lui demande de lui donner congé, disant qu'elle retournera d'où elle vient ; c'eſt ce qu'il fut tout heureux de lui accorder.

Alors la jeune fille s'en va, et le chevalier a chevauché jusque tard dans la journée sans personne pour lui tenir compagnie. Après vêpres, à l'heure de complies, alors qu'il était encore en route, il vit arriver un chevalier sortant d'un bois où il avait chassé. Il arrivait, heaume lacé, avec la venaison que Dieu lui avait donnée chargée sur son grand cheval de chasse couleur gris fer[2]. Ce vavasseur se porta rapidement à la rencontre de notre chevalier pour le prier de venir se loger

Bien sez se il fu tuens ou miens.
Je ne voldroie por Amiens
Qu'a lui te fusses conbatuz,
Si t'an ies tu molt debatuz,
Einçois qu'an t'an poïſt torner.
Or nos an poons retorner,
Car grant folie ferïens
S'avant de ci les suïens. »
Et cil respont : « Je l'otroi bien :
Li siudres ne nos valdroit rien.
Des qu'il vos pleſt, ralons nos an. »
Del retorner a fet grant san ;
Et la pucele tote voie
Le chevalier de prés coſtoie,
Si le vialt feire a li antendre,
Et son non vialt de lui aprendre ;
Ele li requiert qu'il li die,
Une foiz et autre li prie,
Tant que il li dit par enui :
« Ne vos ai ge dit que je sui
Del rëaume le roi Artu ?
Foi que doi Deu et sa vertu,
De mon non ne savroiz vos point. »
Lors li dit cele qu'il li doint
Congié, si s'an ira arriere ;
Et il li done a bele chiere.
A tant la pucele s'an part,
Et cil, tant que il fu molt tart,
A chevalchié sanz conpaignie.
Aprés vespres, androit conplie,
Si com il son chemin tenoit,
Vit un chevalier qui venoit
Del bois ou il avoit chacié.
Cil venoit le hiaume lacié
Et a sa venison trossee,
Tel con Dex li avoit donee,
Sor un grant chaceor ferrant.
Li vavasors molt toſt errant
Vient ancontre le chevalier,
Si le prie de herbergier :

chez lui : « Seigneur, dit-il, il va bientôt faire nuit. Le moment est venu de se loger, il est raisonnable de s'en occuper. J'ai une maison tout près d'ici où je vais vous conduire. Jamais vous n'aurez reçu une meilleure hospitalité que celle que je vais vous offrir dans la mesure de mes moyens. Si vous acceptez j'en serai très heureux. — Moi aussi j'en suis très heureux », répond-il. Le vavasseur envoya aussitôt son fils en avant, pour arranger le logement et hâter les préparatifs du repas. Et le jeune homme ne traîna pas mais, obéissant très volontiers et joyeusement à cet ordre, partit à toute allure. De leur côté les deux chevaliers, qui n'avaient pas besoin de se presser, ont fait route après lui pour finalement arriver au logis. Le vavasseur avait pour épouse une dame de bonne éducation, et il avait aussi cinq fils qu'il chérissait beaucoup, dont deux déjà chevaliers et trois encore apprentis, ainsi que deux filles gentilles et belles qui n'étaient pas encore mariées. Ce n'était pas des gens du pays[1], mais ils y étaient détenus comme prisonniers depuis longtemps, car ils étaient originaires du royaume de Logres. Le vavasseur ayant conduit le chevalier dans la cour du manoir, la dame accourut à leur rencontre ; ses fils et ses filles s'élancèrent à sa suite et tous offrirent leurs services. Ils le saluent et l'aident à descendre tandis que le maître de maison est un peu négligé par les sœurs et les cinq frères, qui savent bien que leur père

« Sire, fet il, nuiz iert par tans :
De herbergier est hui mes tans,
Sel devez feire par reison ;
Et j'ai une moie meison
Ci pres, ou ge vos manrai ja.
Einz nus mialz ne vos herberja
Lonc mon pooir que je ferai,
S'il vos plest moult liez[a] an serai.
- Et g'en resui molt liez », fet cil.
Avant en anvoie son fil
Li vavasors tot maintenant,
Por feire l'ostel avenant
Et por la cuisine haster.
Et li vaslez sanz arester
Fist tantost son comandemant
Molt volantiers et lieemant[b],
Si s'an vet molt grant aleüre.
Et cil qui del haster n'ont cure
Ont aprés lor chemin tenu,
Tant qu'il sont a l'ostel venu.
Li vavasors avoit a fame
Une bien afeitiee dame,
Et cinc filz qu'il avoit molt chiers,
Trois vaslez et deus chevaliers,
Et deus filles gentes et beles
Qui ancor estoient puceles.
N'estoient pas del païs né,
Mes il estoient anserré,
Et prison tenu i avoient
Molt longuemant, et si estoient
Del rëaume de Logres né.
Li vavasors a amené
Le chevalier dedanz sa cort,
Et la dame a l'encontre cort,
Et si fil et ses filles saillent ;
Por lui servir trestuit se baillent ;
Si le salüent et descendent.
A lor seignor gaires n'antendent
Ne[c] les serors ne li cinc frere,
Car bien savoient que lor pere

veut qu'ils se comportent de cette manière. Ils prodiguent donc à leur hôte marques d'honneur et de sympathie. Quand il eut été désarmé, il reçut le manteau d'une des filles de son hôte qui l'enleva de ses propres épaules pour l'en revêtir[1]. S'il fut bien servi à table, ce n'est pas la peine de le dire. Mais je dirai qu'après manger on n'eut aucune difficulté à trouver divers sujets de conversation. D'abord le vavasseur commença par demander à son hôte qui il était, de quel pays, sans cependant s'enquérir de son nom. Il répondit sur-le-champ : « Je suis du royaume de Logres, je n'ai jamais été dans ce pays. » En entendant cette réponse, le vavasseur ainsi que sa femme et tous ses enfants furent saisis d'étonnement : aucun n'échappe à un sentiment d'angoisse. D'entrée de jeu, ils lui déclarent : « C'est pour votre malheur que vous êtes venu, beau doux seigneur, comme c'est dommage pour vous ! Car désormais vous serez comme nous esclave et exilé. — Et d'où êtes-vous donc ? fait-il. — Seigneur, nous sommes de la même terre que vous. En ce pays on trouve beaucoup de nobles personnes de votre terre qui sont retenues en servitude[2]. Maudite soit cette coutume et ceux qui la maintiennent en usage, coutume selon laquelle tout étranger qui vient par ici est obligé de rester comme attaché à cette terre ! Car qui le veut peut entrer, mais il lui faut rester. Votre propre sort est tout réglé : vous n'en sortirez, je pense, jamais.

Voloit que ensi le feïssent :
Molt l'enorent et conjoïssent.
Et quant il l'orent desarmé,
Son mantel li a afublé
L'une des deus filles son oste,
Au col li met et del suen l'oste.
S'il fu bien serviz au soper,
De ce ne quier je ja parler ;
Mes quant ce vint aprés mangier,
Onques n'i ot puis fet dongier
De parler d'afeires plusors.
Premieremant li vavasors
Comança son oste a enquerre
Qui il estoit, et de quel terre,
Mes son non ne li anquist pas.
Et il respont eneslepas :
« Del rëaume de Logres sui,
Einz mes an cest païs ne fui. »
Et quant li vavasors l'entant,
Si s'an mervoille durament
Et sa fame et si anfant tuit,
N'i a un seul cui molt n'enuit ;
Si li ancomancent a dire :
« Tant mar i fustes, biax dolz sire,
Tant est granz domages de vos ;
C'or seroiz ausi come nos
Et an servage et an essil.
- Et dom estes vos donc ? fet il.
- Sire, de vostre terre somes.
An cest païs a mainz prodomes
De vostre terre an servitume.
Maleoite soit tex costume
Et cil avoec qui la maintienent,
Que nul estrange ça ne vienent
Qu'a remenoir ne lor covaingne
Et que la terre nes detaigne ;
Car qui se vialt antrer i puet,
Mes a remenoir li estuet.
De vos meïsmes est or pes :
Vos n'en istroiz, ce cuit, ja més.

— Mais si, je sortirai, dit-il, je ferai mon possible. » Le vavasseur reprend : « Comment ? Pensez-vous en sortir ? — Oui, s'il plaît à Dieu ; je ferai pour cela tout ce qui est en mon pouvoir. — En ce cas, tous les autres pourraient sans crainte quitter le pays librement ; car une fois que l'un d'entre nous sera sorti, en tout bien tout honneur, de cette prison, tous les autres, à coup sûr, pourront en sortir sans obstacle. » Alors le vavasseur se souvient d'une rumeur qu'on lui avait rapportée[1] : qu'un chevalier de grande valeur forçait son chemin dans le pays en quête de la reine que détenait Méléagant, le fils du roi ; et il se dit : « Je pense, je crois vraiment que c'est lui, et je vais donc le lui dire. » Alors il reprit la parole : « Ne me cachez rien, seigneur, de votre entreprise, et en échange je vous promets de vous donner le meilleur conseil que je pourrai. Moi-même j'aurai tout à gagner si vous réussissez. Révélez-moi la vérité pour votre profit et le mien. Si vous êtes venu en ce pays, j'en suis persuadé, c'est à cause de la reine, au milieu de cette race d'infidèles pires que les Sarrasins eux-mêmes[2]. » Alors le chevalier répond : « Je ne suis pas venu pour autre chose. Je ne sais où ma dame est enfermée, mais je n'ai qu'une chose en tête, la secourir, et j'ai grand besoin de conseil. Conseillez-moi, si vous le pouvez. — Seigneur, répond-il, vous avez entamé une voie très difficile. Cette route où vous vous trouvez conduit

- Si ferai, fet il, se je puis. »
Li vavasors li redit puis :
« Comant ? Cuidiez an vos issir ?
- Oïl, se Deu vient a pleisir ;
Et g'en ferai mon pooir tot.
- Donc an istroient sanz redot
Trestuit li autre quitemant ;
Car puis que li uns lëaumant
Istra fors de ceste prison,
Tuit li autre, sanz mesprison,
An porront issir sanz desfanse. »
A tant li vavasors s'apanse
Qu'an li avoit dit et conté
C'uns chevaliers de grant bonté
El païs a force venoit
Por la reïne que tenoit
Meleaganz, li filz le roi ;
Et dit : « Certes, je pans et croi
Que ce soit il, dirai li donques. »
Lors li dist : « Ne me celez onques,
Sire, rien de vostre besoigne
Par un covant que je vos doigne
Consoil au mialz que je savrai.
Je meïsmes preu i avrai
Se vos bien feire le poëz.
La verité m'an desnoëz
Por vostre preu et por le mien.
An cest païs, ce cuit je bien,
Estes venuz por la reïne,
Antre ceste gent sarradine
Qui peior que Sarrazin sont. »
Et li chevaliers li respont :
« Onques n'i ving por autre chose.
Ne sai ou ma dame est anclose,
Mes a li rescorre tesoil,
Et s'ai grant mestier de consoil.
Conseilliez moi, se vos savez. »
Et cil dit : « Sire, vos avez
Anprise voie molt grevainne.
La voie ou vos estes vos mainne

tout droit au Pont de l'Épée. Ce serait le moment d'écouter un bon conseil : si vous vouliez me croire, vous iriez au Pont de l'Épée par un chemin plus sûr, et je vous y ferais conduire. » Mais lui, qui ne désire que le plus court chemin, demande : « Est-ce que la route dont vous me parlez est aussi directe que celle qui passe par ici ? — Non, répond-il, c'est une route plus longue, mais plus sûre. — Cela ne m'intéresse pas[1] ; dites-moi ce que vous savez sur cette route-ci, car c'est elle que je suis prêt à affronter. — Seigneur, vous n'y aurez aucun avantage ; en prenant cet autre itinéraire, vous arriverez demain à un passage qui pourra vite tourner mal pour vous ; son nom : le Passage des Pierres[2]. Voulez-vous que je vous dise aussi combien ce passage est dangereux ? Il n'a que la largeur d'un cheval ; deux hommes ne pourraient y passer de front, et le passage est bien gardé et bien défendu. On ne vous le livrera pas dès votre arrivée. Vous recevrez maint coup d'épée et de lance, et vous devrez en rendre beaucoup avant d'arriver de l'autre côté. » Quand il eut terminé son exposé, un chevalier s'avança ; c'était un des fils du vavasseur, et il dit : « Père, j'irai avec ce seigneur, si vous le permettez. » Alors un des jeunes apprentis chevaliers se lève et dit : « Moi aussi, j'irai. » Et le père leur donne son accord bien volontiers à tous les deux. Maintenant le chevalier n'ira pas tout seul, et il les en remercie, car il apprécie beaucoup leur compagnie.

Au Pont de l'Espee tot droit.
Consoil croire vos covendroit :
Se vos croire me volïez,
Au Pont de l'Espee irïez
Par une plus seüre voie,
Et je mener vos i feroie. »
Et cil qui la menor covoite
Li demande : « Est ele ausi droite
Come ceste voie de ça ?
- Nenil, fet il, einçois i a
Plus longue voie et plus seüre. »
Et cil dit : « De ce n'ai ge cure ;
Mes an cesti me conseilliez,
Car je i sui apareilliez.
- Sire, voir, ja n'i avroiz preu :
Se vos alez[a] par autre leu,
Demain venroiz a un passage
Ou tost porroiz avoir domage,
S'anon : LI PASSAGES DES PIERRES.
Volez que je vos die gierres
Del passage com il est max ?
N'i puet passer c'uns seus chevax :
Lez a lez n'i iroient pas
Dui home, et si est li trespas
Bien gardez et bien desfanduz.
Ne vos sera mie randuz
Maintenant que vos i vandroiz ;
D'espee et de lance i prandroiz
Maint cop, et s'an randroiz assez
Einz que soiez outre passez. »
Et quant il li ot tot retret,
Uns chevaliers avant se tret,
Qui estoit filz au vavasor,
Et dit : « Sire, avoec cest seignor
M'an irai, se il ne vos grieve. »
A tant uns des vaslez se lieve
Et dit : « Ausins i irai gié. »
Et li pere an done congié
Molt volentiers a enbedeus.
Or ne s'an ira mie seus
Li chevaliers, ses an mercie,
Qui molt amoit lor[b] conpaignie.

Sur ce la conversation prit fin et on emmena se coucher le chevalier. Il put dormir tout son soûl. Dès qu'il aperçut la clarté du jour il se leva, ce que voyant ceux qui devaient aller avec lui, ils se levèrent aussitôt. Une fois équipés et armés les chevaliers prirent congé puis se mirent en route. Le plus jeune marchait devant et leur petit groupe chemina jusqu'au Passage des Pierres où ils arrivèrent juste à l'heure de prime[1]. Il y avait une bretèche[2] au milieu du chemin, avec toujours au poste une sentinelle. Avant qu'ils aient eu le temps d'approcher, la sentinelle en faction les aperçoit et crie de toutes ses forces : « Alerte à l'ennemi ! Alerte à l'ennemi ! » Alors voici qu'arrivent à hauteur de la bretèche un chevalier en selle équipé d'une armure toute neuve, et de chaque côté les hommes d'armes portant des haches bien aiguisées. Le chevalier qui défendait le passage[3] lui reprocha la charrette en termes insultants : « Vassal, dit-il, tu t'es montré bien téméraire, et c'est très naïf de ta part d'être entré en ce pays. Un homme qui est monté sur une charrette n'aurait pas dû venir par ici ; que Dieu te prive à jamais d'en profiter ! » Alors ils s'élancent l'un vers l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux. Le défenseur du passage brise d'emblée sa lance et en laisse tomber les deux morceaux. L'autre l'atteint à la gorge droit par-dessus la bordure de l'écu[4], et il l'envoie sur les rochers à la renverse.

A tant les paroles remainnent,
Le chevalier couchier an mainnent ;
Si dormi, se talant en ot.
Tantost con le jor veoir pot,
Se lieve sus, et cil le voient
Qui avoec lui aler devoient ;
Si sont tot maintenant levé.
Li chevalier se sont armé,
Si s'an vont, et ont congié pris ;
Et li vaslez s'est devant mis,
Et tant lor voie ansanble tienent
Qu'au Passage des Pierres vienent,
A ore de prime tot droit.
Une bretesche en mi avoit,
Ou il avoit un home adés.
Einçois que il venissent prés,
Cil qui sor la bretesche fu
Les voit, et crie a grant vertu :
« Cist vient por mal ! Cist vient por [mal ! »
A tant ez vos sor un cheval
Un chevalier soz[a] la bretesche,
Armé d'une armeüre fresche,
Et de chascune part sergenz
Qui tenoient haches tranchanz.
Et quant il au passage approche,
Cil qui le garde[b] li reproche
La charrete molt laidemant,
Et dit : « Vasax, grant hardemant
As fet, et molt es fos naïs,
Quant antrez ies an cest païs.
Ja hom ça venir ne deüst
Qui sor charrete esté eüst,
Et ja Dex joïr ne t'an doint. »
A tant li uns vers l'autre point
Quan que cheval porent aler ;
Et cil qui doit le pas garder
Peçoie sa lance a estros
Et lesse andeus cheoir les tros ;
Et cil an la gorge l'asanne
Trestot droit par desor[c] la panne
De l'escu, si le giete anvers
Desus les pierres an travers ;

Les hommes d'armes l'attaquent à la hache mais ils font exprès de le manquer, n'ayant aucune envie de lui faire du mal pas plus qu'à son cheval[1]. Et le chevalier se rend bien compte qu'ils ne veulent pas le gêner et qu'ils ne désirent pas lui faire de mal. Il ne prendra pas la peine de tirer son épée et passe outre sans coup férir, suivi de ses compagnons. L'un d'eux dit alors à l'autre qu'il n'a jamais vu un tel chevalier, et que celui-ci n'a pas son pareil : « N'a-t-il pas accompli quelque chose d'extraordinaire en forçant le passage par ici ? — Beau frère, par Dieu, dépêche-toi, dit le chevalier à son frère, et va trouver notre père pour lui apprendre cette aventure. » Mais le jeune homme, obstiné, jure qu'il n'ira pas le lui dire, et qu'il ne quittera pas ce chevalier avant qu'il ne l'ait adoubé et fait chevalier[2]. Qu'il aille, lui, porter ce message s'il en a tellement envie ! Alors ils continuent ensemble, tous les trois, leur chemin jusque trois heures passées. Vers trois heures, ils ont rencontré un homme qui leur demande qui ils sont. Ils répondent : « Nous sommes des chevaliers et nous nous occupons de nos affaires. » L'homme dit alors au chevalier : « Seigneur, je voudrais vous héberger, vous et vos compagnons. » Il parle à ce chevalier, qui lui semble être le seigneur et le maître des deux autres. Lequel répond : « Il ne me serait pas possible de faire étape à cette heure, car il faut être lâche pour traîner en route et se reposer tranquillement

Et li sergent as haches saillent,
Mes a esciant a lui faillent,
Qu'il n'ont talant de feire mal
Ne a lui ne a son cheval.
Et li chevaliers parçoit bien
Qu'il nel voelent grever de rien,
Ne n'ont talant de lui mal feire ;
Si n'a soing de s'espee treire,
Einz s'an passe oltre sanz tançon,
Et aprés lui si conpaignon.
Et li uns d'ax a l'autre dit
C'onques tel chevalier ne vit,
Ne nus a lui ne s'aparoille.
« Dont n'a il feite grant mervoille
Qui par ci est passez a force ?
- Biax frere, por Deu, car t'esforce,
Fet li chevaliers a son frere,
Tant que tu vaignes a mon pere ;
Si li conte ceste avanture. »
Et li vaslez afiche et jure
Que ja dire ne li ira,
Ne ja més ne s'an partira
De ce chevalier, tant qu'il l'ait
Adobé et chevalier fait ;
Mes il aut feire le message,
Se il en a si grant corage.
A tant s'an vont tuit trois a masse,
Tant qu'il pot estre none basse.
Vers none, un home trové ont,
Qui lor demande qui il sont ;
Et il dïent : « Chevalier somes,
Qui an noz afeires alomes. »
Et li hom dit au chevalier :
« Sire, or voldroie herbergier
Vos et voz conpaignons ansanble. »
A celui le dit, qui li sanble
Que des autres soit sire et mestre.
Et il li dit : « Ne porroit estre
Que je herberjasse a ceste ore ;
Car malvés est qui se demore
Ne qui a eise se repose
Puis qu'il a enprise tel chose ;

quand on s'est engagé dans une telle entreprise. Ce que j'ai entrepris est de telle importance que je ne suis pas près de faire étape[1]. » Mais l'homme revient à la charge : « Mon logis n'est pas tout près d'ici, mais bien plus loin sur votre chemin. Vous pouvez y venir, étant entendu que vous ferez étape à l'heure qui convient, car il sera tard quand vous y arriverez. — Eh bien, dit-il, j'irai donc. » L'homme part en avant pour les guider, et les autres derrière lui, en suivant la grand-route. Ils marchaient depuis longtemps quand ils rencontrèrent un écuyer qui, sur le même chemin, arrivait au grand galop sur un cheval de trait bien gras et rond comme une pomme. L'écuyer dit à l'homme : « Seigneur, seigneur, venez vite car les gens de Logres ont pris les armes pour attaquer les habitants de cette terre ; la guerre a commencé, on se bat, c'est la mêlée. Ils disent qu'un chevalier s'est introduit dans cette région, qu'il a déjà livré bataille en maints endroits et qu'on ne peut lui interdire le passage là où il veut s'avancer, quoi qu'il en coûte. Et les gens du pays sont d'accord pour dire qu'il les délivrera tous, et soumettra les nôtres. Hâtez-vous donc, si vous m'en croyez[2]. » Alors l'homme met son cheval au galop. Les autres sont tout joyeux parce qu'ils l'ont entendu aussi, et ils voudront aider les gens de leur parti. Le fils du vavasseur dit alors : « Seigneur, vous entendez ce qu'a dit cet homme d'armes. Allons-y, portons secours à nos gens

Et je ai tel afeire anpris
Qu'a piece n'iert mes ostex pris. »
Et li hom li redit aprés :
« Mes ostex n'est mie ci pres,
Einz est grant piece ça avant.
Venir i poëz par covant
Que a droite ore ostel prendroiz,
Que tart iert quant vos i vendroiz.
- Et je, fet il, i irai donques. »
A la voie se met adonques
Li hom devant, qui les an mainne,
Et cil aprés la voie plainne.
Et quant il ont grant piece alé,
S'ont un escuier ancontré,
Qui venoit trestot le chemin
Les granz galoz sor un roncin
Gras et reont com une pome.
Et li escuiers dit a l'ome :
« Sire, sire, venez plus tost,
Car cil de Logres sont a ost
Venu sor ces de ceste terre,
S'ont ja comanciee la guerre
Et la tançon et la meslee ;
Et dïent qu'an ceste contree
S'est uns chevaliers anbatuz,
Qui an mainz leus s'est conbatuz,
N'en ne li puet contretenir
Passage, ou il vuelle venir,
Que il n'i past, cui qu'il enuit.
Ce dïent an cest païs tuit
Que il les deliverra toz
Et metra les noz au desoz.
Or si vos hastez, par mon los. »
Lors se met li hom es galos.
Et cil an sont molt esjoï,
Qui autresi l'orent oï,
Car il voldront eidier as lor.
Et dit li filz au vavasor :
« Sire, oez que dit cist sergenz.
Alons, si eidons a noz genz

qui ont maille à partir avec ceux de l'autre bord. » L'homme poursuivit sa course sans les attendre, se dirigeant à toute vitesse vers une forteresse installée sur une hauteur[1] ; il arriva en trombe à l'entrée, suivi des autres qui faisaient force d'éperons. La place était entourée d'un haut mur d'enceinte et d'un fossé. Dès qu'ils furent entrés on leur ferma une herse sur les talons, leur coupant le chemin du retour[2]. Mais ils dirent : « Allons, allons, ne nous laissons pas arrêter ici. » Suivant leur guide à vive allure, ils arrivèrent à l'autre porte, où ils ne rencontrèrent pas d'opposition, mais dès que le guide l'eut franchie ils laissèrent s'abattre derrière lui une porte coulissante. Ils furent très inquiets de se voir ainsi enfermés à l'intérieur, pensant être victimes d'un enchantement[3]. Mais le héros de mon histoire avait à son doigt un anneau dont la pierre avait pour vertu de dissiper tout enchantement quand on la regardait. Il mit donc l'anneau dans le champ de son regard, examina la pierre et déclara : « Dame, dame, que Dieu me porte secours, maintenant j'aurais grand besoin que vous puissiez m'aider. »

Cette dame était une fée[4] qui lui avait donné l'anneau, car elle l'avait élevé durant son enfance ; il avait une très grande confiance en elle, sachant bien qu'elle viendrait, en quelque endroit qu'il fût, lui porter aide et secours. Mais il vit bien, après cette invocation et la consultation de la pierre, qu'il

Qui sont meslé a ces de la. »
Et li hom tot adés s'an va,
Qu'il nes atant, ençois s'adrece
Molt tost vers une forterece
Qui sor un tertre estoit fermee,
Et cort tant qu'il vient a l'entree,
Et cil aprés a esperon.
Li bailes estoit anviron
Clos de haut mur et de fossé.
Tantost qu'il furent anz antré,
Si lor lessierent avaler,
Qu'il ne s'an poïssent raler,
Une porte aprés les talons.
Et cil dient : « Alons, alons,
Que ci n'aresterons nos pas. »
Aprés l'ome plus que le pas
Vont tant qu'il[a] vienent a l'issue
Qui ne lor fu pas desfandue ;
Mais maintenant que cil fu fors
Li lessierent aprés le cors[b]
Cheoir une porte colant.
Et cil an furent molt dolant
Quant dedanz anfermé se voient
Car il cuident qu'anchanté soient ;
Mes cil don plus dire vos doi
Avoit un anel an son doi
Don la pierre tel force avoit
Qu'anchantemanz ne le pooit
Tenir, puis qu'il l'avoit veüe.
L'anel met devant sa veüe,
S'esgarde la pierre, et si dit :
« Dame, dame, se Dex m'aït,
Or avroie je grant mestier
Que vos me poïssiez eidier. »
Cele[c] dame une fee estoit
Qui l'anel doné li avoit,
Et si le norri an s'anfance ;
S'avoit an li molt grant fiance
Que ele, an quel leu que il fust,
Secorre et eidier li deüst ;
Mes il voit bien a son apel
Et a la pierre de l'anel,

n'y avait pas d'enchantement ; il sut donc en toute certitude qu'ils étaient bel et bien retenus prisonniers. Alors ils arrivent à une poterne étroite et basse. D'un même geste ils tirent leurs épées et s'escriment tous tant et si bien qu'ils coupent la barre qui retenait la porte. Une fois sortis de la tour ils virent que la bataille avait commencé là-bas dans les prés, puissante et féroce, et qu'il y avait bien au moins mille chevaliers de part et d'autre sans compter la foule des vilains. Ils descendirent vers les prés, et avec bon sens et prudence le jeune fils du vavasseur prit la parole pour dire : « Seigneur, avant d'aller plus loin nous ferions bien, je pense, d'aller nous renseigner pour savoir de quel côté sont nos gens[1]. Je ne sais par où ils sont venus, mais j'irai me rendre compte, si vous voulez. — Je veux bien, lui est-il répondu, allez-y vite, et il faut revenir aussi vite ! » Il y va rapidement et revient de même, pour dire : « Nous avons beaucoup de chance, car j'ai vu clairement que les nôtres sont de ce côté-ci. » Le chevalier se dirigea aussitôt vers la mêlée. Un autre chevalier vint à sa rencontre ; au cours de la joute qui en résulta, il le frappa d'un bon coup qui, traversant l'œil, l'abattit raide mort. Le jeune apprenti chevalier mit pied à terre, prit le cheval et l'armure de ce chevalier, et il la revêtit fort adroitement[2]. Ainsi équipé il monta à cheval sans délai, prit l'écu et la lance, une grande lance, robuste et bien décorée ; il attacha l'épée à sa ceinture, une épée

Qu'il n'i a point d'anchantemant,
Et set trestot certainnemant
Qu'il sont anclos et anserré.
Lors vienent a un huis barré
D'une posterne estroite et basse.
Les espees traient a masse ;
Si fiert tant chascuns de s'espee
Qu'il orent la barre colpee.
Quant il furent defors la tor
Et comancié voient l'estor,
A val les prez, molt grant et fier,
Et furent bien mil chevalier
Que d'une part que d'autre au mains,
Estre la jaude des vilains.
Quant il vindrent a val les prez,
Come sages et atremprez
Li filz au vavasor parla :
« Sire, einz que nos vaigniemes la,
Ferïemes, ce cuit, savoir
Qui iroit anquerre et savoir
De quel part les noz genz se tienent.
Je ne sai de quel part il vienent,
Mes g'i irai, se vos volez.
- Jel voel, fet il, tost i alez,
Et tost revenir vos covient. »
Il i va tost, et tost revient,
Et dit : « Molt nos est bien cheü,
Que j'ai certainnemant veü
Que ce sont li nostre de ça. »
Et li chevaliers s'adreça
Vers la meslee maintenant ;
S'ancontre un chevalier venant
Et joste a lui, sel fiert si fort
Par mi l'uel que il l'abat mort.
Et li vaslez a pié descent,
Le cheval au chevalier prent
Et les armes que il avoit
Si s'an arme bel et adroit.
Quant armez fu, sanz demorance,
Monte et prant l'escu et la lance
Qui estoit granz[a] et roide et peinte ;
Au costé ot l'espee ceinte

tranchante, dont les reflets jetaient comme des éclairs. Il rejoignit dans la bataille son frère et son seigneur, lequel avait fait merveille dans la mêlée pendant longtemps, ayant rompu, fendu, mis en miettes écus, lances et hauberts. Ni le bois ni le fer ne protégeaient celui qu'il atteignait : ou bien il était assommé, ou bien il volait mort en bas de son cheval. À lui seul il mettait tant d'ardeur à l'ouvrage qu'il les abattait tous, et de leur côté ceux qui l'accompagnaient faisaient aussi du bon travail. Mais les gens de Logres s'en étonnent, car ils ne le connaissent pas, et ils se renseignent sur lui auprès du fils du vavasseur. À force de poser des questions ils obtiennent cette réponse : « Seigneurs, c'est celui qui nous tirera tous de l'exil et de la condition misérable où notre malheur nous a tenus si longtemps. Nous devons bien l'honorer puisque, pour nous tirer de prison, il a franchi tant de dangereux obstacles et doit encore en franchir beaucoup ; après tant de hauts faits il lui en reste autant à accomplir. » C'est une joie générale une fois que la nouvelle s'est répandue auprès de tout le monde ; tous l'ont entendue, tous l'ont apprise. Cette joie qu'ils éprouvaient fit croître leur force, et ils se démenèrent tant qu'ils tuèrent beaucoup de leurs adversaires, et s'il les malmenèrent encore plus, ce fut grâce aux exploits d'un seul chevalier, il me semble, plutôt que par une émulation collective. Si l'on n'avait pas été si près de la nuit, leurs adversaires auraient été

Tranchant et flanbeant et clere.
An l'estor est aprés son frere
Et aprés son seignor venuz,
Qui molt bien s'i est maintenuz
An la meslee une grant piece,
Qu'il ront et fant et si depiece[a]
Escuz et hiaumes et haubers[b].
Nes garantist ne fuz ne fers,
Cui il ataint, qu'il ne l'afolt
Ou morz jus del cheval ne volt.
Il seus si tresbien le feisoit
Que trestoz les desconfisoit,
Et cil molt bien le refeisoient,
Qui avoec lui venu estoient.
Mes cil de Logres s'en mervoillent,
Qu'il nel conuissent, et consoillent
De lui au fil[c] au vavasor.
Tant an demandent li plusor
Qu'an lor dist : « Seignor, ce est cil
Qui nos gitera toz d'essil
Et de la grant maleürté
Ou nos avons lonc tans esté ;
Se li devons grant enor feire
Quant, por nos fors de prison treire,
A tant perilleus leus passez
Et passera ancor assez ;
Molt a a feire et mol a fait. »
N'i a celui joie n'en ait,
Quant la novele[d] est tant alee
Que ele fu a toz contee ;
Tuit l'oïrent et tuit la sorent.
De la joie que il en orent
Lors croist force, et s'an esvertüent
Tant, que mainz des autres an tüent,
Et plus les mainnent leidemant
Por le bien feire seulemant
D'un seul chevalier, ce me sanble,
Que por toz les autres ansanble.
Et s'il ne fust si pres de nuit,
Desconfit s'an alassent tuit ;

tous mis en déroute ; mais la nuit obscure les contraignit à interrompre le combat[1].

Au moment de se retirer, tous les captifs, comme pour rivaliser d'empressement, vinrent entourer le chevalier, s'accrochant aux rênes de son cheval, et ils commencèrent à dire : « Soyez le bienvenu, beau sire. » Et chacun d'ajouter : « Seigneur, sur ma foi, vous logerez chez moi. — Seigneur, par Dieu et par son nom, vous ne logerez que chez moi. » Chacun répète ce que dit l'autre, car tous veulent le loger, aussi bien les jeunes que les vieux. Et chacun prétend : « Vous serez mieux chez moi que chez un autre. » Voilà ce que chacun dit en sa présence, pour l'enlever à l'autre, puisque chacun veut l'avoir, si bien que pour un peu ils en viendraient aux mains. Alors il leur dit que leur dispute n'eſt que temps perdu et pure folie : « Laissez, dit-il, cette chamaillerie qui n'eſt ni dans mon intérêt ni dans le vôtre. La discorde n'eſt pas bonne entre nous, alors que nous devrions nous entraider. Vous n'avez pas à débattre pour savoir qui me logera, mais votre souci doit être, afin que tout le monde y trouve son compte, de me loger en un lieu tel que je ne m'écarte pas de mon droit chemin. » Cependant la rivalité continue : « Ce sera chez moi. — Non, chez moi ! — Vous ne parlez pas encore comme je le voudrais, fait le chevalier. Le plus sage de vous eſt encore fou, quand j'entends ce pour quoi vous vous querellez. Vous devriez favoriser mon avance,

Mes la nuiz si oscure vint
Que departir les an covint.
Au departir, tuit li cheitif
Autresi come par eſtrif,
En viron le chevalier vïndrent,
De totes parz au frain le tindrent[a],
Si li ancomancent a dire :
« Bien veignanz soiez vos, biax sire. »
Et dit chascuns : « Sire, par foi,
Vos vos herbergeroiz o moi ;
Sire, por Deu et por son non,
Ne herbergiez se o moi non. »
Tuit dïent ce que dit li uns,
Que herbergier le vialt chascuns
Ausi li juenes con li vialz,
Et dit chascuns : « Vos seroiz mialz
El mien oſtel que an l'autrui. »
Ce dit chascuns androit de lui ;
Et li uns a l'autre le toſt,
Si con chascuns avoir le voſt,
Et par po qu'il ne s'an conbatent.
Et il lor dit qu'il se debatent
De grant oiseuse et de folie :
« Lessiez, fet il, ceſte anreidie,
Qu'il n'a meſtier n'a moi n'a vos.
Noise n'eſt pas boene antre nos,
Einz devroit li uns l'autre eidier.
Ne vos covient mie pleidier
De moi herbergier par tançon,
Einz devez eſtre an cusançon
De moi herbergier an tel leu,
Por ce que tuit i aiez preu,
Que je soie an ma droite voie. »
Ancor dit chascuns tote voie :
« C'eſt a mon oſtel. - Mes au mien.
- Ne dites mie ancore bien,
Fet li chevaliers, a mon los ;
Li plus sages de vos eſt fos
De ce don ge vos oi tancier.
Vos me devrïez avancier,

et vous cherchez à m'imposer des détours. Vous pourriez tous l'un après l'autre m'avoir comblé d'honneurs et de bons services autant qu'on en peut faire à un mortel, sans que, par tous les saints qu'on prie à Rome, je vous sache gré du bénéfice que j'en retirerais plus que je ne fais de votre seule intention. Que Dieu ne m'accorde ni joie ni santé s'il n'est pas vrai que votre intention me réjouit autant que l'auraient fait toutes les marques effectives d'estime et de bienveillance ; que l'intention soit prise en compte autant que l'acte[1] ! » C'est ainsi qu'il en vient à bout et les apaise. On l'emmène chez un chevalier fort aisé dont la maison se trouve sur son chemin, et tous se mettent en frais pour le servir. Tous lui prodiguent marques d'estime et services, et ce ne sont que réjouissances en son honneur toute la soirée jusqu'à l'heure du coucher. Tout le monde le tient en grande affection. Le lendemain matin, à l'heure du départ, chacun voulait aller avec lui et lui faisait des offres de service. Mais il n'avait ni désir ni volonté d'avoir d'autres compagnons de route que les deux qu'il avait amenés jusque-là avec lui. Ils avaient été sa seule escorte. Ce jour-là, ils ont chevauché du matin au soir sans rencontrer d'aventure. Ils avançaient à vive allure, tard dans la journée, quand ils sortirent d'une forêt. À ce moment ils aperçurent la maison d'un chevalier, et ils virent sa femme, qui semblait une dame estimable, assise à la porte. Dès qu'elle put les distinguer, elle

Et vos me volez feire tordre.
Se vos m'avïez tuit en ordre
Li uns aprés l'autre a devise
Fet tant d'enor et de servise
Com an porroit feire a un home,
Par toz les sainz qu'an prie a Rome,
Ja plus boen gré ne l'en savroie,
Quant la bonté prise en avroie,
Que je faz de la volanté.
Se Dex me doint joie et santé,
La volantez autant me haite
Con se chascuns m'avoit ja faite
Molt grant enor et grant bonté ;
Si soit an leu de fet conté. »
Ensi les vaint toz et apeise ;
Chiés un chevalier molt a eise
El chemin a ostel l'en mainnent,
Et de lui servir tuit se painnent.
Trestuit l'enorent et servirent[a]
Et molt tres grant joie li firent
Tote la nuit jusqu'au couchier ;
Car il l'avoient tuit molt chier.
Le main, quant vint au dessevrer
Vost chascuns avoec lui aler,
Chascuns se poroffre et presante ;
Mes lui ne plest ne n'atalante
Que nus hom s'an voist avoec lui,
Fors que tant solemant li dui
Que il avoit la amenez ;
Ces, sanz plus, en avoit menez.
Cel jor ont des la matinee
Chevalchié tres qu'a la vespree,
Qu'il ne troverent aventure.
Chevalchant molt grant aleüre,
D'une forest molt tart issirent ;
A l'issir une meison virent
A un chevalier, et sa fame,
Qui sanbloit estre boene dame,
Virent a la porte seoir.
Tantost qu'ele les pot veoir

se leva pour les accueillir, leur montrant un visage riant de joie ; elle les salua en ces termes : « Soyez les bienvenus ; je veux que vous vous logiez chez moi ; vous êtes mes hôtes, descendez de cheval. — Dame, nous vous remercions ; puisque vous nous l'ordonnez, nous descendons et nous nous logerons chez vous. » Ils descendirent de cheval, et dès qu'ils furent à terre la dame fit prendre les chevaux, car elle avait une belle maisonnée à sa disposition. Elle appela donc ses fils et ses filles, et ils arrivèrent aussitôt, jeunes gens courtois et gracieux, chevaliers et belles jeunes filles. Aux uns elle commande d'enlever les selles des chevaux, et de bien les panser. Personne n'eût osé s'y refuser, et ils le firent bien volontiers. Elle fit désarmer les chevaliers, ce que ses filles vinrent faire avec empressement. Une fois libérés de leur armure, ils reçurent pour s'habiller chacun un manteau court. On les emmena aussitôt à la maison qui avait très belle allure. Le seigneur n'était pas là, car il était dans la forêt accompagné de deux de ses fils. Mais il arriva bientôt, et sa maisonnée qui était fort bien éduquée s'élança pour l'accueillir au seuil de la porte[1]. Toute la venaison qu'il apportait fut bien vite déchargée et déballée ; et on le mit au courant des événements : « Seigneur, seigneur, vous ne savez pas, vous avez pour hôtes trois chevaliers[2]. — Dieu soit loué ! » répondit-il. Le chevalier et ses deux fils firent fête à leurs hôtes, tandis que la maisonnée ne restait pas inactive,

S'est contre aus an estant dreciee ;
A chiere molt joiant et liee
Les salue, et dit : « Bien vaingniez ;
Mon ostel voel que vos praigniez ;
Herbergiez estes, descendez.
- Dame, quant vos le comandez,
Vostre merci, nos descendrons ;
Votre ostel enuit mes prendrons. »
Il descendent ; et au descendre,
La dame fet les chevax prendre,
Qu'ele avoit mesniee molt bele.
Ses filz et ses filles apele,
Et il vindrent tot maintenant,
Vaslet cortois et avenant
Et chevalier et filles beles.
As uns comande oster les seles
Des chevax, et bien conreer.
N'i a celui qui l'ost veher,
Einz le firent molt volentiers.
Desarmer fet les chevaliers ;
Au desarmer les filles saillent ;
Desarmé sont, puis si lor baillent
A afubler trois[a] corz mantiax.
A l'ostel, qui molt estoit biax,
Les an mainnent eneslepas.
Mes li sires n'i estoit pas,
Einz ert en bois, et avoec lui
Estoient de ses filz li dui ;
Mes il vint lués, et sa mesniee
Qui molt estoit bien anresniee
Saut contre lui defors la porte.
La veneison que il aporte
Destrossent molt tost et deslïent
Et si li recontent et dïent :
« Sire, sire, vos ne savez,
Trois ostes chevaliers avez.
- Dex an soit aorez », fet il.
Li chevaliers et si dui fil
Font de lor oste molt grant joie ;
Et la mesniee n'est pas coie

toute aux préparatifs dont elle avait la charge : les uns courent pour hâter les apprêts du repas, les autres pour allumer les chandelles ; on approche la flamme et elles commencent à éclairer ; on prend serviette et bassins afin qu'ils se lavent les mains et l'on verse l'eau sans compter. Tout le monde s'étant lavé, on va s'asseoir. Il n'y avait au spectacle ainsi offert rien de choquant ni de désagréable. Au premier service il y eut, en guise d'entremets, l'arrivée d'un chevalier qui se présenta sur le seuil de la porte[1] ; il était plus orgueilleux qu'un taureau, animal qui ne manque déjà pas d'orgueil. Lui se tenait armé de pied en cap, assis sur son destrier. Il s'appuyait d'une seule jambe à l'étrier et avait placé l'autre, pour faire des manières et se rendre intéressant, sur l'encolure de son destrier à longue crinière. Et voilà qu'il était arrivé sans que personne n'ait pris garde à lui jusqu'au moment où il se planta devant eux et dit : « Qui est celui — je veux le connaître — qui a tant de sottise et d'orgueil, et la tête si vide de cervelle, qu'il est venu dans ce pays avec l'idée de passer le Pont de l'Épée ? Il a bien perdu sa peine, et les pas qu'il a faits pour venir. » Et le chevalier ainsi interpellé, nullement troublé, lui répondit tout tranquillement : « C'est moi qui veux passer le pont. — Toi ? Toi ? Comment as-tu osé avoir cette idée ? Tu aurais dû, avant de te lancer dans une telle entreprise,

Que toz li miaudres[a] s'aprestoit
De feire ce que feire estoit :
Cil corent le mangier haster,
Cil les chandoiles alumer[b] ;
Si les alument et espranent ;
La toaille et les bacins pranent
Si donent l'eve as mains laver :
De ce ne sont il mie aver ;
Tuit levent, si vont asseoir.
Riens qu'an poïst leanz veoir
N'estoit charjable ne pesanz.
Au premier mes vint uns presanz[c]
D'un chevalier a l'uis defors,
Plus orguelleus que n'est uns tors,
Que c'est molt orguilleuse beste.
Cil des les piez jusqu'a la teste
Sist toz armez, sor son destrier.
De l'une janbe an son estrier
Fu afichiez, et l'autre ot mise
Par contenance et par cointise
Sor le col del destrier crenu.
Estes le vos ensi venu
C'onques nus garde ne s'an prist,
Tant qu'il vint devant aus et dist :
« Li quex est ce, savoir le vuel,
Qui tant a folie et orguel,
Et de cervel la teste vuide,
Qu'an cest païs vient, et si cuide
Au Pont de l'Espee passer ?
Por neant s'est venuz lasser,
Por neant a ses pas perduz. »
Et cil, qui ne fu esperduz,
Molt seüremant li respont :
« Je sui qui vuel passer au Pont.
- Tu ? tu ? Comant l'osas panser ?
Einz te deüsses apanser,
Que[d] tu anpreïsses tel chose,
A quel fin et a quel parclose
Tu an porroies parvenir,
Si te deüst resovenir

réfléchir à la façon dont tout cela pourrait se terminer pour toi, tu aurais dû te souvenir de la charrette où tu montas. Je ne sais si tu ressens de la honte pour y être monté mais aucun être sensé ne se serait lancé dans une si grande entreprise sous le coup d'un tel blâme. » À tout ce qu'il s'entend dire, lui ne daigne répondre un seul mot ; mais le seigneur de la maison et tous ceux qui s'y trouvent ont quelque raison d'être au comble de l'étonnement : « Ah ! Dieu, quelle terrible mésaventure, se dit chacun d'entre eux ; maudite soit l'heure où l'on a inventé la charrette, car c'est un instrument vil et méprisable. Ah ! Dieu, de quoi était-il accusé ? pourquoi l'a-t-on mis sur une charrette ? Pour quel crime ? On le lui reprochera toujours, désormais. S'il était à l'abri de ces reproches il n'y aurait pas au monde de chevalier, quelle que fût sa prouesse, qui pût s'égaler à celui-ci. On pourrait tous les rassembler, on n'en verrait pas de si beau ni de si noble, à dire toute la vérité. » Telles étaient les communes réflexions. Et l'autre, bouffi d'orgueil, reprit son discours en ces termes : « Chevalier, écoute un peu, toi qui t'en vas au Pont de l'Épée : si tu veux, tu passeras l'eau facilement et en douceur. Je te ferai vite faire la traversée en bateau. Mais le prix à payer, quand je t'aurai à ma disposition sur l'autre rive, sera ta tête : selon mon bon plaisir je la prendrai ou non, tu seras à ma merci[1]. » Lui, il répond qu'il ne cherche pas à

De la charrete ou tu montas.
Ce ne sai ge se tu honte as
De ce que tu i fus montez[a] ;
Mes ja nus qui fust bien senez
N'eüst si grant afaire anpris
S'il de cest blasme fust repris. »
A ce que cil dire li ot
Ne li daigne respondre un mot ;
Mes li sires de la meison
Et tuit li autre par reison
S'an mervoillent a desmesure :
« Ha Dex ! con grant mesavanture ! »
Fet chascuns d'ax a lui meïsmes :
« L'ore que charrete fu primes
Pansee et feite soit maudite ;
Car molt est vix chose et despite.
Ha, Dex ! de coi fu il retez ?
Et por coi fu il charretez ?
Por quel pechié ? Por quel forfet ?
Ce li ert mes toz jorz retret.
S'il fust de cest reproche mondes,
An tant con dure toz li mondes,
Ne fust uns chevaliers trovez,
Tant soit de proesce esprovez,
Qui cest chevalier resanblast[b] ;
Et qui trestoz les assanblast
Si bel ne si gent n'i veïst,
Por ce que le voir an deïst. »
Ce disoient comunemant.
Et cil molt orguilleusemant
Sa parole recomança
Et dist : « Chevaliers, antant ça,
Qui au Pont de l'Espee an vas :
Se tu viax, l'eve passeras
Molt legieremant et soëf.
Je te ferai an une nef
Molt tost oltre l'eve nagier.
Mes se je te vuel paagier,
Quant de l'autre part te tandrai,
Se je vuel, la teste an prandrai,
Ou ce[c] non, an ma merci iert. »
Et cil respont que il ne quiert

faire son propre malheur ; jamais il ne risquera sa tête en un tel jeu, quoi qu'il lui en coûte. Et l'autre de répliquer : « Puisque tu ne veux pas de cette solution, je ne sais qui aura la honte et le deuil, mais tu devras te battre avec moi, là-dehors, au corps à corps. » Et lui, pour amuser son adversaire, lui dit : « Si je pouvais refuser cette proposition, volontiers je m'en dispenserais ; mais j'aime encore mieux combattre que d'avoir à faire quelque chose de pire. » Avant de se lever de table, il demande aux valets qui le servaient de seller rapidement son cheval, d'aller prendre ses armes et de les lui apporter. Alors ils s'efforcent de faire vite ; les uns s'affairent à lui revêtir son armure, les autres lui amènent son cheval ; et sachez-le bien, il n'avait pas l'air, alors qu'il se mettait en route au pas, armé de toutes ses armes, l'écu tenu par les sangles, du haut de son cheval, de ne pas mériter d'être compté parmi les beaux et les bons chevaliers. On voyait bien que le cheval était à lui, tant il était en harmonie, comme l'écu qu'il tenait, le bras engagé dans les sangles ; et le heaume lacé sur sa tête lui allait si bien que vous n'auriez pas eu l'idée qu'il ait pu se le faire prêter ou l'avoir acheté à crédit. Non, vous auriez juré, sous le coup de l'admiration, qu'il était né et qu'il avait grandi avec[1]. Et, ce que je vous dis là, je vous prie de bien vouloir le croire.

Avoir mie desavanture ;
Ja sa teste an ceste avanture
N'iert mise por nes un meschief.
Et cil li respont de rechief :
« Des que tu ce feire ne viax,
Cui soit la honte ne li diax,
Venir te covendra ça fors
A moi conbatre cors a cors. »
Et cil dit por lui amuser :
« Se jel pooie refuser,
Molt volantiers m'an sofferroie ;
Mes ainçois voir me conbatroie
Que noauz feire m'esteüst. »
Einçois que il se remeüst
De la table ou il se seoient,
Dist as vaslez qui le servoient
Que sa sele tost li meïssent
Sor son cheval, et si preïssent
Ses armes, ses li aportassent.
Et cil del tost feire se lassent ;
Li un de lui armer se painnent,
Li autre son cheval amainnent ;
Et, sachiez, ne resanbloit pas,
Si com il s'an aloit le pas,
Armez de trestotes ses armes,
Et tint l'escu par les enarmes
Et fu sor son cheval montez,
Qu'il deüst estre mescontez
N'antre les biax n'antre les buens.
Bien sanble qu'il doie estre suens
Li chevax, tant li avenoit,
Et li escuz que il tenoit
Par les enarmes anbracié ;
Si ot un hiaume el chief lacié
Qui tant i estoit bien assis
Que il ne vos fust mie avis
Qu'anprunté n'acreü l'eüst ;
Einz deïssiez, tant vos pleüst,
Qu'il fu ensi nez et creüz ;
De ce voldroie estre creüz.

À l'extérieur attendait, dans une lande où devait avoir lieu la bataille, celui qui avait exigé la joute. Dès qu'ils se voient ils s'élancent à bride abattue l'un vers l'autre. Ils se rencontrent en pleine vitesse et le choc des lances est tel qu'elles plient, se courbent et toutes deux volent en morceaux. Alors ils entament avec leur épée les écus, les heaumes et les hauberts. Ils tranchent le bois, brisent le fer si bien qu'ils se blessent en plusieurs endroits. Ivres de colère ils se rendent la monnaie des coups avec la régularité d'un contrat commercial[1]. Mais plus d'une fois les épées descendent jusqu'aux croupes des chevaux ; elles s'abreuvent de sang tout leur soûl car ils en frappent les flancs des chevaux tant et si bien qu'ils les abattent morts tous les deux. Une fois tombés à terre ils reprennent la lutte à pied ; s'ils étaient animés par une haine mortelle, vraiment ils ne s'attaqueraient pas à l'épée plus sauvagement. Ils frappent à coups répétés avec plus d'acharnement que le joueur de mine qui risque aux dés denier après denier sans trêve, et qui à chaque fois qu'il perd tente un autre coup de dés[2]. Mais il s'agissait d'un tout autre jeu, qui ne devait rien au hasard : il était fait de coups échangés dans un combat farouche, implacable et cruel. Tout le monde était sorti de la maison : le seigneur, sa dame, ses filles et ses fils, et personne n'était resté à l'intérieur, ni la famille ni les étrangers ; tous étaient venus se ranger pour assister au corps à corps dans la vaste lande.

Fors de la porte, an une lande,
Est cil qui la joste demande,
Ou la bataille estre devoit.
Tantost con li uns l'autre voit,
Point li uns vers l'autre a bandon,
Si s'antrevienent de randon[a],
Et des lances tex cos se donent
Que eles ploient et arçonent
Et anbedeus an pieces volent ;
As espees les escuz dolent
Et les hiaumes et les haubers ;
Tranchent les fuz, ronpent les fers
Si que an plusors leus se plaient ;
Par ire tex cos s'antrepaient
Con s'il fussent fet a covant ;
Mes les espees molt sovant
Jusqu'as cropes des chevax colent :
Del sanc s'aboivrent et saolent
Que jusque es flans les anbatent,
Si que andeus morz les abatent.
Et quant il sont cheü a terre,
Li uns vet l'autre a pié requerre ;
Et s'il de mort s'antrehaïssent,
Ja por voir ne s'antranvaïssent
As espees plus cruelmant.
Plus se fierent menüemant
Que cil qui met deniers an mine,
Qui de joer onques ne fine
A totes failles deus et deus ;
Mes molt estoit autres cist jeus,
Que il n'i avoit nule faille,
Mes cos et molt fiere bataille,
Molt felenesse et molt cruel.
Tuit furent issu de l'ostel,
Sires, dame, filles et fil,
Qu'il n'i remest cele ne cil,
Ne li privé ne li estrange,
Ainçois estoient tuit an range
Venu por veoir la meslee
An la lande qui molt fu lee.

Le chevalier à la charrette s'accuse et se reproche sa faiblesse quand il voit que son hôte le regarde ; puis il se rend compte que les autres aussi sont réunis pour le regarder. Tout son corps se met à trembler de fureur car il aurait dû, pense-t-il, avoir mis fin depuis longtemps au combat en triomphant de son adversaire. Alors il le frappe de son épée qui menace de tout près sa tête, et il fond sur lui comme un ouragan, le pousse, le presse tant que l'autre doit reculer. Gagnant sur lui du terrain, il le mène tant et si bien que l'autre manque de souffle et n'a plus de ressource pour se défendre. Alors le chevalier se souvient qu'il avait grossièrement fait allusion à la charrette. Il le déborde et l'arrange si bien qu'il ne lui laisse intacts ni lacets ni courroies autour du col de son haubert ; ainsi il peut faire voler de sa tête le heaume et glisser la ventaille[1]. Il le fait souffrir et le malmène jusqu'au moment où il le tient à sa merci. Comme l'alouette qui ne peut plus résister à l'émerillon une fois que, débordée et dominée par son vol, elle n'a plus de recours, ainsi son adversaire couvert de honte se met à implorer sa grâce, n'ayant plus rien d'autre à faire. En entendant sa requête, sans le toucher ni le frapper, il lui demande : « Veux-tu que je t'accorde ta grâce ? — Vous avez parlé très sagement, dit-il ; comme le dirait un personnage comique : jamais je n'ai désiré quelque chose aussi ardemment que la grâce aujourd'hui[2]. — Alors il te faudra

Li chevaliers a[a] la charrete
De malvestié se blasme et rete
Quant son oste voit qui l'esgarde ;
Et des autres se reprant garde
Qui l'esgardoient tuit ansanble ;
D'ire trestoz li cors li tranble ;
Qu'il deüst, ce li est avis
Avoir molt grant pieç'a conquis
Celui qui a lui se conbat.
Lors le fiert si qu'il li anbat
L'espee molt pres de la teste ;
Si l'anvaïst come tanpeste,
Car il l'anchauce, si[b] l'argüe
Tant que place li a tolue ;
Se li tost terre et si le mainne
Tant que bien pres li faut l'alainne,
S'a an lui molt po de desfanse.
Et lors li chevaliers s'apanse
Que il li avoit molt vilmant
La charrete mise devant.
Si li passe et tel le conroie
Qu'il n'i remaint laz ne corroie
Qu'il ne ronpe antor le coler ;
Si li fet le hiaume voler
Del chief, et cheoir la vantaille ;
Tant le painne, et tant le travaille
Que a merci venir l'estuet,
Come l'aloe qui ne puet
Devant l'esmerillon durer,
Ne ne s'a ou aseürer
Puis que il la passe et sormonte ;
Ausi cil, a tote sa honte,
Li vet requerre et demander
Merci, qu'il nel puet amander.
Et quant il ot que cil requiert
Merci, si nel toche ne fiert,
Einz dit : « Viax tu merci avoir ?
- Molt avez or dit grant savoir,
Fet cil ; ce devroit dire fos :
Onques rien nule tant ne vos
Con je faz merci or androit. »
Et cil dit : « Il te covandroit

monter sur une charrette, lui eſt-il répondu ; tu perdrais ton temps à me raconter tout ce qui te passe par la tête si tu ne montais pas dans la charrette, parce que ta sotte bouche me l'a reprochée grossièrement. » Mais ce chevalier lui répond : « A Dieu ne plaise que j'y monte — C'eſt non ? eh bien, vous allez mourir. — Seigneur, vous pouvez bien me faire mourir mais, par Dieu, je vous demande grâce à la seule condition que je ne doive pas monter en charrette. Je suis prêt à recevoir n'importe quelle punition, sévère et dure, à l'exception de celle-là. Je pense que je préférerais être mort que d'avoir commis cette infamie[1]. Mais à part cela il n'y a aucun châtiment que je ne veuille subir, si vous me l'indiquez, pour mériter votre grâce et votre miséricorde. »

Pendant qu'il négocie sa grâce, voici qu'arrive à travers la lande une jeune fille sur une mule fauve marchant à l'amble ; elle était nu-tête et décoiffée, et tenait une cravache dont elle donnait de grands coups à sa mule, si bien que nul cheval au grand galop ne serait allé, en vérité, aussi vite que cette mule courant à l'amble. S'adressant au chevalier de la charrette la jeune fille dit : « Que Dieu te mette dans le cœur, chevalier, une joie parfaite avec celle qui fait ton bonheur. » Ces paroles lui furent agréables et il répondit : « Que Dieu vous bénisse, jeune fille, et vous donne joie et santé ! » Alors elle lui révéla ce qu'elle voulait : « Chevalier, je suis venue de loin te trouver pour une

Sor une charrete monter ;
A neant porroies conter
Quan que tu dire me savroies,
S'an la charrete ne montoies
Por ce que tant fole boche as
Que vilmant la me reprochas. »
Et li chevaliers li respont :
« Ja Deu ne place que g'i mont.
- Non ? fet cil, et vos i morroiz.
- Sire, bien feire le porroiz,
Mes, por Deu, vos quier et demant
Merci, fors que tant seulemant
Qu'an charrete monter ne doive.
Nus plez n'eſt que je n'an reçoive
Fors ceſtui, tant soit grief ne forz.
Mialz voldroie eſtre, je cuit, morz[a]
Que fet eüsse ceſt meschief.
Ja nule autre chose si grief
Ne me diroiz, que je ne face,
Por merci et por voſtre grace. »
Que que[b] cil meri li demande,
A tant ez vos, par mi la lande,
Une pucele l'anbleüre
Venir sor une fauve mure,
Desafublee et deslïee ;
Et si tenoit une corgiee
Don la mule feroit grant cos,
Et nus chevax les granz galos,
Por verité, si toſt n'alaſt
Que la mule plus toſt n'anblaſt.
Au chevalier de la charrete
Diſt la pucele : « Dex te mete,
Chevaliers, joie el cuer parfite,
De la rien qui plus te delite. »
Cil qui volantiers l'ot oïe
Li respont : « Dex vos beneïe,
Pucele, et doint joie et santé. »
Lors diſt cele sa volanté :
« Chevaliers, fet ele, de loing
Sui ça venue a grant besoing

affaire pressante ; je veux te demander un don, et je ferai tout ce qui eſt en mon pouvoir pour t'en récompenser et t'en dédommager ; car tu auras un jour besoin de mon aide, je crois[1]. — Dites-moi ce que vous voulez, répondit-il, et si je l'ai à ma disposition, vous pourrez l'obtenir sans délai, pourvu que ce ne soit pas chose trop difficile. — Il s'agit de la tête de ce chevalier que tu as vaincu, et vraiment tu n'as jamais rencontré quelqu'un d'aussi traître ni d'aussi déloyal. Tu ne commettras ainsi ni péché ni mauvaise action, au contraire tu accompliras un acte charitable et moral, car c'eſt le plus déloyal des êtres du temps passé ou à venir. » Quand le vaincu entendit qu'elle voulait sa mort, il lui cria : « Ne la croyez pas, car elle me hait ; mais je vous prie d'avoir pitié de moi au nom de ce Dieu à la fois fils et père, qui choisit pour mère celle qui était sa fille et sa servante[2]. — Ah ! chevalier, reprit la jeune fille, ne croyez pas ce traître. Que Dieu te donne autant de joie et d'honneur que tu peux le désirer, et qu'il t'accorde de réussir ce que tu as entrepris ! » Voilà le chevalier bien embarrassé et il prend le temps de réfléchir : donnera-t-il la tête à celle qui lui demande de la trancher, ou accordera-t-il assez de prix à l'autre pour le prendre en pitié ? À l'une comme à l'autre il souhaiterait accorder ce qu'ils demandent : Largesse et Pitié lui commandent de faire plaisir à chacun des deux, car il avait ces deux vertus.

A toi, por demander un don
En merite et an guerredon
Si grant con ge te porrai feire ;
Et tu avras encor a feire
De m'aïde, si con je croi. »
Et cil li respont : « Dites moi
Que vos volez, et, se je l'ai,
Avoir le porroiz sanz delai,
Mes que ne soit chose trop griés. »
Et cele dit : « Ce eſt li chiés
De ceſt chevalier que tu as
Conquis ; et, voir, einz ne trovas
Si felon ne si desleal.
Ja ne feras pechié ne mal,
Einçois fera aumosne et bien,
Que c'eſt la plus desleax rien
Qui onques fuſt ne ja mes soit. »
Et quant cil qui vaincuz eſtoit
Ot qu'ele vialt que il l'ocie,
Si li diſt : « Ne la creez mie,
Qu'ele me het ; mes je vos pri
Que vos aiez de moi merci
Por ce Deu qui eſt filz et pere
Et qui de celi fiſt sa mere
Qui eſtoit sa fille et s'ancele.
- Ha ! chevaliers, fet la pucele,
Ne croire pas ce traïtor.
Que Dex te doint joie et enor
Si grant con tu puez covoitier,
Et si te doint bien esploitier
De ce que tu as entrepris ! »
Or eſt li chevaliers si pris
Qu'el panser demore et areſte,
Savoir s'il an donra la teſte
Celi qui la rueve tranchier,
Ou s'il avra celui tant chier
Qu'il li praigne pitiez de lui.
Et a ceſti, et a celui
Viaut feire ce qu'il li demandent :
Largece et Pitiez li comandent
Que lor boen face a enbedeus,
Qu'il eſtoit larges et piteus.

Mais si la jeune fille remporte la tête, alors Pitié sera vaincue et morte ; et si elle ne l'emporte pas, alors c'eſt la défaite de Largesse. Il eſt pris au piège d'une double contrainte qui des deux côtés l'angoisse et le tourmente. La jeune fille veut qu'il lui donne la tête comme elle le lui a demandé ; inversement, Pitié quant à elle lui commande de le laisser aller[1]. Or, puisqu'on lui a demandé grâce, doit-il la refuser ? Non, car il ne lui eſt jamais arrivé qu'à quelqu'un, même son pire ennemi, une fois vaincu et contraint de demander grâce, non, il ne lui eſt jamais arrivé qu'il lui ait refusé cette grâce, du moins la première fois, et sans lui laisser l'espoir d'obtenir davantage. Donc il ne la refusera pas à cet homme qui fait appel à lui et le supplie, puisque tel eſt son principe de conduite. Et celle qui veut la tête, l'aura-t-elle ? Oui, s'il peut. « Chevalier, dit-il, il te faut combattre de nouveau avec moi, et je t'accorderai cette grâce, si tu veux défendre ta tête : je te laisserai reprendre ton heaume et t'armer tranquillement une nouvelle fois de pied en cap du mieux que tu pourras. Mais sache que tu mourras si je l'emporte sur toi une seconde fois. — Je ne demande rien de plus, répond son adversaire, et je ne souhaite pas d'autre grâce. — Et je te fais encore une belle faveur, ajoute-t-il, car je me battrai avec toi sans bouger de ma place. » L'autre s'équipe et ils reprennent

Mes se cele la teſte an porte,
Donc iert Pitiez vaincue et morte ;
Et s'ele ne l'an porte quite,
Donc iert largece desconfite.
An tel prison, an tel deſtrece
Le tienent Pitiez et Largece,
Que chascune l'angoisse et point.
La teſte vialt que il li doint
La pucele qui li demande ;
Et d'autre part li recomande
Pitiez ensemble sa franchise[a].
Et des que il li a requise
Merci, et ne l'avra il donques[b] ?
Oïl, ce ne li avint onques
Que[c] nus, tant fuſt ses anemis,
Des que il l'ot au desoz mis
Et merci crïer li covint,
Onques ancor ne li avint
C'une foiz merci li veaſt,
Mes au sorplus ja ne baaſt.
Donc ne la vehera il mie
Ceſtui qui li requiert et prie
Des que ensi feire le sialt[d].
Et cele qui la teſte vialt,
Avra la ele ? Oïl, s'il puet.
« Chevaliers, fet il, il t'eſtuet
Conbatre de rechief a moi,
Et tel merci avrai de toi,
Se tu viax ta teſte desfandre,
Que je lesserai reprendre
Ton hiaume et armer de rechief
A leisir ton cors et ton chief
A tot le mialz que tu porras.
Mes saches que tu i morras
Se je autre foiz te conquier. »
Et cil respont : « Ja mialz ne quier,
N'autre merci ne te demant.
- Et ancor assez t'i amant,
Fet cil, que je me conbatrai
A toi que ja ne me movrai
D'ensi con ge sui ci elués. »
Cil s'atorne et revienent lués

le combat avec acharnement ; mais notre chevalier eut moins de mal à le vaincre que la première fois. Aussitôt la jeune fille lui crie : « Ne l'épargne pas, chevalier, quoi qu'il te dise, car il est certain qu'il ne t'aurait pas épargné, lui, dès la première fois qu'il l'eût emporté. Sache bien que si tu crois ce qu'il dit il t'abusera encore. Tranche la tête à l'homme le plus déloyal de l'empire et du royaume, noble chevalier, et donne-la-moi. Tu dois me la donner parce qu'un jour viendra, je pense, où j'aurai l'occasion de t'en récompenser. Mais s'il le peut, il t'abusera une nouvelle fois par ses discours. » L'autre, voyant sa mort approcher, crie très fort pour demander grâce ; mais ses cris ne peuvent plus rien pour lui, ni quoi qu'il puisse lui dire. En effet, le tirant par le heaume, notre chevalier en coupe toutes les sangles ; il lui fait glisser de la tête la ventaille et la coiffe brillante. Et l'autre s'affole de plus en plus : « Pitié, pour Dieu ! Pitié, vassal. — Sur le salut de mon âme, lui est-il répliqué, je n'aurai plus pitié de toi, puisque je t'ai déjà accordé une fois ma grâce. — Ah ! dit-il, vous commettriez un péché si vous écoutiez mon ennemie pour me faire mourir de cette façon-là. » Tandis que celle qui désire sa mort, parlant dans un sens opposé[1], l'invite à lui trancher rapidement la tête sans plus croire ses discours. Alors il frappe et la tête va voler par la lande tandis que le corps s'affaisse. La jeune fille en est heureuse et satisfaite[2].

A la bataille com angrés ;
Mes plus le reconquist aprés
Li chevaliers delivremant
Qu'il n'avoit fet premieremant.
Et la pucele eneslepas
Crie : « Ne l'espargnier tu pas,
Chevaliers, por rien qu'il te die !
Certes qu'il ne t'espargnast mie
S'il t'eüst conquis une foiz.
Bien saches tu, se tu le croiz,
Il t'angignera de rechief.
Tranche au plus desleal le chief
De l'empire et de la corone,
Frans chevaliers, si le me done.
Por ce le me doiz bien doner
Que jel te cuit guerredonner,
Molt bien ancor tex jorz sera ;
S'il puet, il te rangignera
De sa parole autre foiee. »
Cil qui voit sa mort aprochiee
Li crie merci molt an haut ;
Mes ses crïers rien ne li vaut,
Ne chose que dire li sache ;
Que cil par le hiaume le sache
Si que trestoz les laz an tranche :
La vantaille et la coiffe blanche
Li abat de la teste jus.
Et cil se haste, ne puet plus[a] :
« Merci, por Deu ! Merci, vassax. »
Cil respont : « Se je soie sax,
Ja més de toi n'avrai pitié,
Puis c'une foiz t'ai respitié.
- Ha ! fet il, pechié ferïez
Se m'anemie creïez
De moi an tel meniere ocirre. »
Et cele qui sa mort desirre
De l'autre part li amoneste
Qu'isnelemant li trant la teste,
Ne plus ne croie sa parole.
Cil fiert et la teste li vole
En mi la lande et li cors chiet ;
A la pucele plaist et siet.

Le chevalier prend la tête par les cheveux, et puis il la lui tend, et elle s'en réjouit, disant : « Puisse ton cœur éprouver autant de joie avec l'objet de son plus grand désir, que le mien en éprouve aujourd'hui avec l'objet de ma plus forte haine. Nulle chose ne m'était plus douloureuse que de le voir vivre si longtemps. Un présent de ma part t'attend, que tu recevras juste au bon moment. Ce service que tu m'as rendu te sera très profitable, tu peux me croire[1]. Maintenant je vais partir, je te recommande à Dieu, pour qu'il te mette à l'abri des dangers. » Aussitôt la jeune fille s'en va, quand l'un et l'autre se sont recommandés à Dieu. Mais tous ceux qui ont assisté au combat sur la lande ont senti monter en eux un sentiment de joie intense. Ils désarmèrent aussitôt le chevalier, avec des transports de joie, et lui prodiguant toutes les marques d'honneur. Bientôt ils se lavèrent les mains de nouveau, car ils étaient pressés de repasser à table ; les voilà plus gais qu'ils n'étaient, aussi reprirent-ils le repas dans l'allégresse. Après un long repas, le vavasseur dit à son hôte assis à son côté : « Seigneur, il y a longtemps que nous sommes venus ici du royaume de Logres. C'est là-bas que nous sommes nés, aussi voudrions-nous bien que vous trouviez gloire, succès et joie en ce pays-ci ; nous y trouverions aussi notre avantage, comme ce serait le cas pour beaucoup d'autres si vous rencontriez la gloire et le succès sur le chemin de cette aventure. — Dieu vous entende[2] ! » a-t-il répondu.

Li chevaliers la teste prant
Par les chevox, et si la tant
A celi qui grant joie an fait
Et dit : « Tes cuers si grant joie ait
De la rien que il plus voldroit,
Con li miens cuers a or androit
De la rien que je plus haoie[a].
De nule rien ne me doloie
Fors de ce que il vivoit tant.
Uns guerredons de moi t'atant
Qui molt te vanra an boen leu.
An cest servise avras grant preu,
Que tu m'as fet, ce t'acreant.
Or m'an irai, si te comant
A Deu, qui d'anconbrier te gart. »
Tantost la pucele s'an part,
Et li uns l'autre a Deu comande.
Mes a toz ces qui an la lande
Orent la bataille veüe,
An est molt grant joie creüe ;
Si desarment tot maintenant
Le chevalier, joie menant,
Si l'enorent de quan qu'il sevent.
Tot maintenant lor mains relevent,
Qu'al mangier asseoir voloient ;
Or sont plus lié qu'il ne soloient,
Si manjüent molt lieemant.
Quant mangié orent longuemant,
Li vavasors dist a son oste
Qui delez lui seoit an coste :
« Sire, nos venimes pieç'a
Del rëaume de Logres ça.
Né an somes, si voudrïens
Qu'annors vos venist et granz biens
Et joie an cest païs, que nos
I avrïens preu avoec vos,
Et a mainz autres preuz[b] seroit,
S'enors et biens vos avenoit
An cest païs, an ceste voie. »
Et cil respont : « Dex vos en oie[c]. »

Une fois que le vavasseur eut fini de parler, l'un de ses fils reprit la parole : « Seigneur, nous devrions mettre toutes nos forces à votre service en pratiquant le don plutôt que la promesse. Si vous aviez besoin d'accepter notre aide, nous ne devrions pas attendre que vous nous la demandiez pour vous l'offrir. Seigneur, ne vous faites pas de souci pour la perte de votre cheval car nous avons ici des chevaux très robustes. Je désire que vous receviez de nous un dédommagement : vous emmènerez le meilleur cheval pour remplacer le vôtre, vous en avez bien besoin. — Bien volontiers », répond-il. Alors ils firent préparer les lits et allèrent se coucher. Dès le lever du jour, le lendemain matin, ils se levèrent et se préparèrent. Cela fait, ils se mirent en route. Au moment du départ le chevalier ne commit aucun impair, car il prit congé de la dame, du seigneur et de tous les autres[1]. Mais je dois, pour ne rien omettre, vous raconter encore quelque chose : le chevalier ne voulut pas monter sur le cheval qu'on lui avait prêté en le lui amenant au seuil de la porte ; il fit monter, je dois vous le dire, un des deux chevaliers qui étaient venus avec lui, et il prit en échange son cheval, car tel fut son bon plaisir. Une fois tout le monde en selle, ils se mirent en route tous les trois, ayant pris dans les formes congé de leur hôte qui les avait servis et honorés autant qu'il était possible. Ils allèrent cheminant sur la route la plus directe jusqu'à la chute du jour, et ils arrivèrent au Pont de l'Épée vers le soir, passée la neuvième heure.

Quant li vavasors ot lessiee
Sa parole et l'ot abessiee,
Si l'a uns de ses filz reprise
Et dist : « Sire, an vostre servise
Devrïens toz noz pooirs metre
Et doner einçois que prometre ;
Se[a] mestier avrïez del prendre,
Nos ne devrïens mie atendre
Tant que vos demandé l'aiez[b].
Sire, ja ne vos esmaiez
De vostre cheval, s'il est morz ;
Car ceanz a chevax bien forz ;
Tant voel que vos aiez del nostre
Tot le meillor, an leu del vostre,
En manroiz, bien vos est mestiers. »
Et cil respont : « Molt volantiers. »
A tant font les liz atorner,
Si se couchent. A l'anjorner
Lievent matin, et si s'atornent.
Atorné sont, puis si s'an tornent.
Au departir rien ne mesprant :
A la dame et au seignor prant,
Et a toz les autres, congié.
Mes une chose vos cont gié
Por ce que rien ne vos trespas,
Que li chevaliers ne volt pas
Monter sor le cheval presté
Qu'an li ot a l'uis presanté ;
Einz i fist, ce vos voel conter,
Un des deus chevaliers monter
Qui venu erent avoec lui.
Et il sor le cheval celui
Monte, qu'ainsi li plot et sist.
Quant chascuns sor son cheval sist,
Si s'acheminerent tuit troi
Par le congié et par l'otroi
Lor oste, qui serviz les ot
Et enorez de quan qu'il pot.
Le droit chemin vont cheminant
Tant que li jorz vet declinant,
Et vienent au Pont de l'Espee
Aprés none vers la vespree.

À l'entrée de ce pont, qui était si terrible, ils descendirent de leur cheval et regardèrent l'eau traîtresse, noire, bruyante, rapide et chargée, si laide et épouvantable que l'on aurait dit le fleuve du diable ; elle était si périlleuse et profonde que toute créature de ce monde, si elle y était tombée, aurait été aussi perdue que dans la mer salée[1]. Et le pont qui la traversait était bien différent de tous les autres ponts ; on n'en a jamais vu, on n'en verra jamais de tel. Si vous voulez savoir la vérité à ce sujet, il n'y a jamais eu d'aussi mauvais pont, fait d'une aussi mauvaise planche : c'était une épée aiguisée et étincelante qui formait ce pont jeté au-dessus de l'eau froide ; mais l'épée, solide et rigide, avait la longueur de deux lances. De part et d'autre il y avait un grand pilier de bois où l'épée était clouée[2]. Personne n'avait à craindre qu'elle se brise ou qu'elle plie, car elle avait été si bien faite qu'elle pouvait supporter un lourd fardeau. Mais ce qui achevait de démoraliser les deux compagnons qui étaient venus avec le chevalier, c'était l'apparition de deux lions, ou deux léopards, à la tête du pont de l'autre côté de l'eau, attachés à une borne en pierre. L'eau, le pont et les lions leur inspiraient une telle frayeur qu'ils tremblaient de peur et disaient : « Seigneur, écoutez un bon conseil sur ce que vous voyez, car vous en avez grand besoin. Voilà un pont mal fait, mal assemblé, et bien mal charpenté. Si vous ne vous repentez pas tant qu'il en eſt encore temps, après il sera trop tard pour le faire.

Au pié del pont, qui molt eſt max,
Sont descendu de lor chevax,
Et voient l'eve felenesse,
Noire et bruiant, roide et espesse,
Tant leide et tant espoantable
Con se fuſt li fluns au deable,
Et tant perilleuse et parfonde
Qu'il n'eſt riens nule an totle monde,
S'ele i cheoit, ne fuſt alee
Aus com an la mer salee[a].
Et li ponz qui eſt an travers
Eſtoit de toz autres divers ;
Qu'ainz tex ne fu ne ja mes n'iert.
Einz ne fu, qui voir m'an requiert,
Si max ponz ne si male planche :
D'une espee forbie et blanche
Eſtoit li ponz sor l'eve froide,
Mes l'espee eſtoit forz et roide,
Et avoit deus lances de lonc.
De chasque part ot un grant tronc,
Ou l'espee eſtoit closfichiee.
Ja nus ne dot que il i chiee
Por ce que ele briſt ne ploit,
Que tant i avoit il d'esploit
Qu'ele pooit grant[b] fes porter.
Ce feisoit molt desconforter
Les deus chevaliers qui eſtoient
Avoec le tierz, que il cuidoient
Que dui lÿon ou dui liepart
Au chief del pont de l'autre part
Fussent lïé a un perron.
L'eve et li ponz et li lÿon
Les metent an itel freor
Que il tranblent tuit de peor
Et dïent : « Sire, car creez
Consoil de ce que vos veez,
Qu'il vos eſt meſtiers et besoinz.
Malveisemant eſt fez et joinz
Ciſt ponz, et mal fu charpantez.
S'a tant ne vos an repantez[c],
Au repantir vanroiz a tart.
Il covient feire par esgart

Il faut montrer de la circonspection en plus d'une circonstance. Admettons que vous soyez passé (hypothèse aussi invraisemblable que d'empêcher les vents de souffler, les oiseaux de chanter, ou que de voir entrer un être humain dans le ventre de sa mère pour renaître ensuite ; une chose donc aussi impossible que de vider la mer[1]). Comment pouvez-vous en toute certitude penser que ces deux lions enragés, enchaînés de l'autre côté, ne vont pas vous tuer, vous boire le sang des veines, manger votre chair et puis ronger vos os ? Il me faut déjà beaucoup de courage pour oser jeter les yeux sur eux et les regarder. Si vous ne vous méfiez pas ils vous tueront, sachez-le bien. Ils auront vite fait de vous briser et de vous arracher les membres, et ils seront sans merci. Mais allons, ayez pitié de vous-même, et restez avec nous ! Vous seriez coupable envers vous-même si vous vous mettiez si certainement en péril de mort, de propos délibéré. » Alors il leur répondit en riant : « Seigneurs, je vous sais gré de vous émouvoir ainsi pour moi ; c'est l'affection et la générosité qui vous inspirent. Je sais bien que vous ne souhaiteriez en aucune façon mon malheur ; mais ma foi en Dieu me fait croire qu'Il me protégera partout : je n'ai pas plus peur de ce pont ni de cette eau que de cette terre dure, et je vais risquer la traversée et m'y préparer. Plutôt mourir que faire demi-tour ! » Ils ne savent plus que dire, mais la pitié

De tex choses i a assez.
Or soit c'outre soiez passez :
Ne por rien ne puet avenir,
Ne que les vanz poez tenir
Ne desfandre qu'il ne vantassent,
Et as oisiax qu'il ne chantassent
Ne qu'il n'osassent mes chanter,
Ne que li hom porroit antrer
El vantre sa mere et renestre ;
Mes ce seroit qui ne puet estre,
Ne qu'an porroit la mer voidier.
Poez vos savoir et cuidier
Que cil dui lÿon forsené,
Qui de la sont anchaené,
Que il ne vos tüent et sucent
Le sanc des voinnes, et manjucent
La char, et puis rungent les os ?
Molt sui hardiz, quant je les os
Veoir, et quant je les esgart.
Se de vos ne prenez regart,
Il vos ocirront, ce sachiez ;
Molt tost ronpuz et arachiez
Les manbres del cors vos avront,
Que merci avoir n'an savront.
Mes or aiez pitié de vos,
Si remenez ansanble nos !
De vos meïsmes avroiz tort
S'an si certain peril de mort
Vos meteiez a escïant. »
Et cil lor respont an rïant :
« Seignor, fet il, granz grez aiez
Quant por moi si vos esmaiez ;
D'amor vos vient et de franchise.
Bien sai que vos an nule guise
Ne voldrïez ma mescheance ;
Mes j'ai tel foi et tel creance
An Deu qu'il me garra par tot :
Cest pont ne ceste eve ne dot
Ne plus que ceste terre dure,
Einz me voel metre en aventure

les fait pleurer et soupirer tous deux très durement. Quant à lui, il fait de son mieux pour se préparer à traverser le gouffre. Pour cela il prend d'étranges dispositions, car il dégarnit ses pieds et ses mains de leur armure : il n'arrivera pas indemne ni en bon état de l'autre côté ! Mais ainsi il se tiendra bien sur l'épée plus tranchante qu'une faux, de ses mains nues, et débarrassé de ce qui aurait pu gêner ses pieds : souliers, chausses et avant-pieds. Il ne se laissait guère émouvoir par les blessures qu'il pourrait se faire aux mains et aux pieds[1] ; il préférait se mutiler que de tomber du pont et prendre un bain forcé dans cette eau dont il ne pourrait jamais sortir. Au prix de cette terrible douleur qu'il doit subir, et d'une grande peine, il commence la traversée ; il se blesse aux mains, aux genoux, aux pieds, mais il trouve soulagement et guérison en Amour qui le conduit et mène, lui faisant trouver douce cette souffrance. S'aidant de ses mains, de ses pieds et de ses genoux, il fait tant et si bien qu'il arrive sur l'autre rive. Alors lui revient le souvenir des deux lions qu'il pensait avoir vus quand il était encore de l'autre côté ; il cherche du regard, mais il n'y avait même pas un lézard, ni aucune créature susceptible de lui faire du mal. Il met sa main devant son visage pour regarder son anneau et il a la preuve, comme il n'y apparaît aucun des deux lions qu'il pensait avoir vus, qu'il a été victime d'un enchantement,

De passer outre et atorner.
Mialz voel morir que retorner ! »
Cil ne li sevent plus que dire,
Mes de pitié plore et sopire
Li uns et li autres molt fort.
Et cil de trespasser le gort
Au mialz que il set s'aparoille,
Et fet molt estrange mervoille,
Que ses piez desarme[a] et ses mains.
N'iert mie toz antiers ne sains,
Quant de l'autre part iert venuz !
Bien s'iert sor l'espee tenuz,
Qui plus estoit tranchanz que fauz,
As mains nues et si deschauz
Que il ne s'est lessiez an pié
Souler, ne chauce, n'avanpié.
De ce gueres ne s'esmaioit,
S'es mains et es piez se plaioit ;
Mialz se voloit il mahaignier
Que cheoir del[b] pont et baignier
An l'eve don ja mes n'issist.
A la grant dolor con[c] li sist
S'an passe outre et a grant destrece ;
Mains et genolz et piez se blece,
Mes tot le rasoage et sainne
Amors qui le conduist et mainne ;
Si li estoit a sofrir dolz.
A mains, a piez et a genolz
Fet tant que de l'autre part vient.
Lors li remanbre et resovient
Des[d] deus lÿons qu'il i cuidoit
Avoir veüz quant il estoit
De l'autre part ; lors s'i esgarde :
N'i avoit nes une leisarde,
Ne rien nule qui mal li face.
Il met sa main devant sa face,
S'esgarde son anel et prueve,
Quant nul des deus lÿons n'i trueve
Qu'il i cuidoit avoir veüz,
Qu'anchantez est et deceüz[e] ;

car il n'y a là âme qui vive[1]. Quant à ceux qui sont restés sur l'autre rive, voyant qu'il a ainsi traversé, ils se réjouissent comme il est bien normal ; toutefois ils ne savent rien de ses blessures. Mais lui considère s'en être tiré à bon compte pour n'avoir pas subi là plus de dommage. Il étanche sur tout son corps le sang de ses blessures avec sa chemise. Alors il voit devant lui une tour si solidement construite qu'il n'en a jamais vu d'aussi impressionnante. À une fenêtre s'était appuyé le roi Bademagu qui était très subtil, avec un sens aigu de l'honneur et du bien, et dont le plus grand souci était de défendre et pratiquer partout la loyauté[2] ; mais son fils, qui mettait tout son zèle à faire tout le contraire en toute circonstance, prenant plaisir à se montrer déloyal, et ne se fatiguant ni ne s'ennuyant jamais dans le mal, la trahison et le crime, s'était appuyé à ses côtés. De leur observatoire ils avaient vu le chevalier passer le pont au prix de grandes souffrances et douleurs. La colère et la contrariété firent changer Méléagant de couleur. Il savait bien qu'on allait désormais lui disputer la reine ; mais c'était un chevalier qui par nature ne redoutait la force ni la fureur de personne, si grandes fussent-elles. Il aurait été le meilleur chevalier du monde s'il n'avait pas été traître et déloyal ; mais il avait un cœur de pierre, sans tendresse et sans pitié. Son père se

Mes il n'i avoit rien qui vive.
Et cil qui sont a l'autre rive,
De ce qu'ainsi passé le voient
Font tel joie com il devoient ;
Mes ne sevent pas son mehaing.
Et cil le tint a grant guehaing
Quant il n'i a plus mal soffert.
Le sanc jus de ses plaies tert
A sa chemise tot antor ;
Et voit devant lui une tor
Si fort c'onques de sa veüe
N'avoit nule si fort veüe ;
La torz miaudre ne pooit estre.
Apoiez a une fenestre
S'estoit li rois Bademaguz,
Qui molt ert soutix et aguz
A tote enor et a tot bien,
Et lëauté sor tote rien
Voloit par tot garder et faire ;
Et ses filz, qui tot le contraire
A son pooir toz jorz feisoit,
Car deslëautez li pleisoit,
N'onques de feire vilenie
Et traïson et felenie
Ne fu lassez ne enuiez,
S'estoit delez lui apoiez ;
S'orent veü des la a mont
Le chevalier passer le pont
A grant poinne et a grant dolor.
D'ire, et de mautalant, color
En a Meleaganz changiee ;
Bien set c'or li ert chalongiee
La reïne ; mes il estoit
Tex chevaliers qu'il ne dotoit
Nul home, tant fust forz ne fiers.
Nus ne fust miaudres chevaliers,
Se fel et deslëaus ne fust ;
Mes il avoit un cuer de fust

satisfait et se réjouit de ce qui attriste beaucoup son fils. Le roi savait en toute certitude que celui qui avait traversé le pont était de beaucoup le plus courageux du monde ; car jamais ce passage n'aurait pu être tenté par une personne abritant en soi ce genre de lâcheté qui cause plus de honte à ses proches que la prouesse ne leur fait d'honneur. C'est que Prouesse n'a pas autant de pouvoir que Lâcheté et Paresse, car il est vrai, n'en doutez pas, qu'il est plus facile de mal agir que de bien faire.

J'aurais beaucoup à dire sur ces deux sujets, mais cela me prendrait trop de temps ; j'ai en tête une autre préoccupation et je retourne au texte de mon histoire[1] ; vous allez entendre la façon dont le roi fait la leçon à son fils : « Fils, fait-il, ce fut par hasard que nous sommes venus, toi et moi, nous accouder à cette fenêtre ; nous avons été récompensés puisque nous avons pu assister au plus grand exploit qui ait jamais été réalisé, voire imaginé. Dis-moi, n'as-tu pas de reconnaissance pour l'auteur d'une action aussi extraordinaire ? Allons, accorde-toi et arrange-toi avec lui, rends-lui sans condition la reine ! Tu n'as rien de bon à attendre de cette lutte, elle peut au contraire présenter pour toi de graves inconvénients. Conduis-toi de façon à passer pour sage et courtois, et fais-lui conduire la reine avant qu'il ne te voie. Accueille-le sur ton territoire avec honneur en lui accordant ce qu'il est venu chercher

Tot sanz dolçor et sanz pitié.
Ce fet le roi joiant et lié,
Don ses filz molt grant duel avoit.
Li rois certeinnemant savoit
Que cil qui ert au pont passez
Estoit miaudres que nus assez ;
Que ja nus passer n'i osast,
A cui dedanz soi reposast
Malvestiez qui fet honte as suens
Plus que proesce enor as suens[a].
Donc ne puet mie tant Proesce
Con fet Malvestiez et Peresce,
Car voirs est, n'an dotez de rien,
Qu'an puet plus feire mal que bien.
De ces deus choses vos deïsse
Molt, se demore n'i feïsse ;
Mes a autre chose m'ator,
Qu'a ma matiere m'an retor,
S'orroiz comant tient a escole
Li rois son fil qu'il aparole :
« Filz, fet il, avanture fu
Quant ci venimes, gié et tu,
A ceste fenestre apoier ;
S'an avons eü tel loier
Que nos avons apertemant
Veü le plus grant hardemant
Qui onques fust mes nes pansez.
Or me di se boen gré ne sez
Celui qui tel mervoille a feite.
Car t'acorde a lui et afeite,
Se li rant quite la reïne !
Ja n'avras preu an l'ateïne,
Einz i puez avoir grant domage.
Car te fai or tenir por sage
Et por cortois, si li anvoie
La reïne einçois qu'il te voie.
Fei li tel enor an ta terre,
Que ce que il est venuz querre

avant qu'il ne te le demande. Car tu sais parfaitement bien que c'est la reine Guenièvre qu'il est venu chercher. Ne te fais pas tenir pour obstiné, fou, ou orgueilleux. S'il est venu seul sur ton territoire, alors tu dois lui tenir compagnie. La noblesse doit attirer la noblesse, l'honorer, l'entretenir gentiment, et non pas l'éloigner de soi. C'est en honorant qu'on se rend honorable. Sache bien que l'honneur sera pour toi si tu honores et aides celui qui est sans aucun doute le meilleur chevalier du monde. — Que Dieu me confonde, répond-il, s'il ne s'en trouve pas d'aussi bon, voire de meilleur. » Pourquoi l'a-t-on oublié, lui, Méléagant ? car il ne se juge pas inférieur à l'autre[1] ! Et il ajoute : « Vous voulez sans doute qu'au garde-à-vous et mains jointes je devienne son vassal et lui rende hommage de ma terre ? Que Dieu me vienne en aide, je préférerais encore lui rendre hommage que de lui rendre la reine. Assurément, jamais je ne la lui rendrai ; au contraire je la disputerai et la défendrai contre tous ceux qui seront assez fous pour oser venir la chercher. » Alors le roi reprend son argumentation : « Fils, il serait courtois de ta part de renoncer à cette idée obstinée. Je te conseille et te prie de choisir une issue pacifique[2]. Tu sais bien que ce sera une déception pour le chevalier de ne pas conquérir la reine en se battant avec toi. Il doit préférer, sans erreur possible, l'obtenir par les armes que par un geste de générosité,

Li doignes einz qu'il le demant[a].
Car tu sez bien certainnemant
Qu'il quiert la reïne Ganievre.
Ne te fai tenir por anrievre,
Ne por fol, ne por orguilleus.
Se cist est an ta terre seus,
Se li doiz conpaignie feire ;
Que prodom doit prodome atreire
Et enorer et losangier,
Nel doit pas de lui estrangier.
Qui fet enor, l'anors est soe :
Bien saches que l'enors iert toe
Se tu fez enor et servise
A cestui qui est a devise
Li miaudres chevaliers del monde. »
Cil respont : « Que Dex me confonde[b]
S'ausins boen ou meillor n'i a. »
Mal fist quant lui i oblia,
Qu'il ne se prise mie mains !
Et dit : « Joinz piez et jointes mains,
Volez espoir que je devaigne
Ses hom et de lui terre taigne ?
Si m'aïst Dex, ainz devandroie
Ses hom, que je ne li randroie.
Ja[c] certes n'iert par moi randue,
Mes contredite et desfandue
Vers toz ces qui si fol seront
Que venir querre l'oseront. »
Lors de rechief li dit li rois :
« Filz, molt feroies que cortois
Se ceste anreidie lessoies.
Je te lo et pri qu'an pes soies.
Ce sez tu bien que hontes iert
Au chevalier, s'il ne conquiert[d]
Vers toi la reïne an bataille.
Il la doit mialz avoir, sanz faille,
Par bataille que par bonté,
Por ce qu'a pris li ert conté :

car ce sera mis au crédit de sa gloire. À mon avis, il ne demande pas une restitution pacifique, mais il veut l'obtenir par les armes. C'est pourquoi tu agirais sagement en le privant de sa bataille. Je regrette beaucoup de te voir ainsi déraisonner. Mais si tu méprises mon conseil, je me sentirai moins concerné s'il t'arrive malheur — et il risque bien de t'en arriver un grand —, car le chevalier n'a rien à craindre ici de personne, sauf de toi. Au nom de tous mes hommes et de moi-même, je lui accorde en effet la sauvegarde d'une trêve[1]. Je n'ai jamais commis d'acte déloyal, ni de trahison, ni de félonie et je ne vais pas commencer pour toi, pas plus que pour un étranger. Je ne cherche pas à te déguiser la vérité, mais je fais au chevalier la promesse explicite que tout ce dont il aura besoin, armes ou chevaux, il l'obtiendra du moment qu'il a fait preuve d'un tel courage en venant jusqu'ici. Sa sécurité sera assurée et observée par tout le monde sauf par toi. Ce que je veux bien te faire comprendre, c'est que s'il peut te résister il n'a rien à craindre de personne d'autre. — J'ai tout le temps pour vous écouter et garder le silence, fait Méléagant, pendant que vous direz tout ce qu'il vous plaira ; mais que m'importe tout ce que vous dites ? Je ne suis pas un ermite, ni un saint plein de charité, et je ne tiens pas à la considération des gens au point de lui donner pour la mériter la personne que j'aime le plus. Il ne s'en tirera pas si rapidement ni si facilement.

Mien escïant, il n'anquiert point
Por ce que l'an an pes li doint,
Einz la vialt par bataille avoir.
Por ce feroies tu savoir
Se la bataille li toloies.
Molt me poise quant tu foloies,
Mes se[a] tu mon consoil despis,
Moins m'an sera, s'il t'an est pis
Et granz max avenir t'an puet ;
Que rien au chevalier n'estuet
Doter, fors que seulemant toi.
De toz mes homes et de moi
Li doing trives et seürté ;
Onques ne fis deslëauté,
Ne traïson, ne felenie,
Ne je nel comancerai mie
Por toi ne que por un estrange.
Ja ne t'an quier dire losange,
Einz promet bien au chevalier
Qu'il n'avra ja de rien mestier,
D'armes ne de cheval, qu'il n'ait.
Des qu'il tel hardemant a fait
Que il est jusque ci venuz,
Bien iert gardez et maintenuz
Vers trestoz homes sauvemant
Fors que vers toi tot seulemant.
Et ce te voel je bien aprandre,
Que s'il vers toi se puet desfandre,
Il nel covient d'autrui doter.
- Assez me loist ore escoter,
Et vos diroiz vostre pleisir,
Fet Meleaganz, et teisir[b],
Mes po m'est de quan que vos dites ;
Je ne sui mie si hermites,
Si prodon ne si charitables,
Ne tant ne voel estre enorables
Que la rien que plus aim li doingne.
N'iert mie feite sa besoigne

Les choses vont se passer tout autrement que vous et lui ne le pensez. Vous pouvez bien l'aider contre moi, ce n'eſt pas une raison pour nous fâcher. Si vous et vos gens observez une trêve et la paix, que m'importe ? Il en faut plus pour ébranler mon courage ; mais je suis très content, et Dieu en soit loué, qu'il n'ait que moi à redouter, et je vous demande de ne rien faire pour moi où l'on puisse soupçonner une intention déloyale ou quelque trahison. Soyez vertueux tant qu'il vous plaira, mais laissez-moi à ma cruauté. — Comment ? Tu ne voudrais pas agir autrement ? — Non, fait-il. — Alors je n'ai plus rien à dire. Maintenant fais de ton mieux, car je te laisse, et j'irai parler au chevalier. Je veux lui offrir aide et conseil en toute chose, car je suis entièrement de son côté[1]. »

Alors le roi descendit de la tour et fit seller son cheval. On lui amena un grand deſtrier. Il mit le pied à l'étrier et monta, emmenant pour toute escorte trois chevaliers et deux hommes d'armes, qui partirent avec lui. Ils allèrent sans s'arrêter jusqu'au pont, où ils aperçurent le chevalier en train de panser ses plaies et d'en étancher le sang. Le roi pensa qu'il allait le garder longtemps chez lui pour guérir ses blessures, mais autant vouloir assécher la mer. Il se hâta de descendre de cheval, et le blessé s'eſt alors redressé pour l'accueillir, sans l'avoir reconnu, dissimulant

Si toſt ne si delivremant,
Einçois ira tot autremant
Qu'antre vos et lui ne cuidiez.
Ja se contre moi li aidiez,
Por ce ne nos corroceromes[a] ;
Se de vos et de toz voz homes
A pes et trives, moi que chaut ?
Onques por ce cuers ne me faut ;
Einz me pleſt molt, se Dex me gart,
Que il n'ait fors de moi regart,
Ne je ne vos quier por moi feire
Rien nule ou l'an puise retreire
Deslëauté ne traïson.
Tant con vos pleſt, soiez boens hon,
Et moi[b] lessiez eſtre cruel.
- Comant ? N'an feroies tu el ?
- Nenil, fet cil. - Et je m'an tes.
Or fez ton mialz, que je te les,
S'irai au chevalier parler :
Offrir li voel et presanter
M'aïde et mon consoil del tot,
Car je me tieng a lui de bot. »
Lors descendi li rois a val
Et fet anseler son cheval.
L'an li amainne un grant deſtrier,
Et il i monte par l'eſtrier,
Et mainne avoec lui de ses genz ;
Trois chevaliers et deus sergenz,
Sanz plus, fet avoec lui aler.
Einz ne finerent d'avaler
Tant que il vindrent vers la planche,
Et voient celui qui eſtanche
Ses plaies, et le sanc en oſte.
Lonc tans le cuide avoir a oſte
Li rois por ses plaies garir,
Mes a la mer feire tarir[c]
Porroit autresi bien antendre.
Li rois se haſte del descendre,
Et cil qui molt eſtoit bleciez[d]
S'eſt lors ancontre lui dreciez,
Non pas por ce qu'il le conoisse,
Ne ne fet sanblant de l'angoisse

le mal que lui faisaient ses pieds et ses mains, et se comportant comme s'il était parfaitement indemne. Le roi voyant les efforts qu'il faisait accourut vite pour le saluer, disant : « Seigneur, je suis très étonné de votre brusque arrivée chez nous, en ce pays. Mais soyez le bienvenu, car c'eſt un exploit qui reſtera sans exemple ; il n'eſt jamais arrivé et il n'arrivera jamais à personne d'avoir assez d'audace pour affronter semblable péril. Sachez-le, je vous eſtime davantage d'avoir réalisé un exploit que personne n'aurait seulement osé imaginer. Vous me trouverez aussi bien disposé envers vous que loyal et courtois. Je suis le roi de ce pays et je mets à votre entière disposition mon conseil et mon aide[1]. Au reſte, je me doute bien de l'objet de votre quête : c'eſt la reine, je crois, que vous cherchez. — Sire, vous l'avez deviné ; il n'y a aucune autre raison à ma venue ici. — Ami, vous risquez d'avoir à souffrir, fait le roi, avant de l'obtenir. Or vous êtes grièvement blessé ; je vois vos blessures tout ensanglantées. Vous ne rencontrerez pas chez celui qui l'a amenée ici une générosité telle qu'il vous la rende sans combat. Il vous faut plutôt du repos et des soins pour vos blessures jusqu'à leur complète guérison. Du baume aux trois Maries[2], ou un meilleur remède si possible, vous sera donné par mes soins, car je désire beaucoup votre rétablissement et votre guérison. La reine dans sa captivité

Qu'il avoit es piez et es mains
Ne plus que se il fuſt toz sains.
Li rois le vit esvertüer,
Si le cort molt toſt salüer
Et dit : « Sire, molt m'esbaïs
De ce que vos an ceſt païs
Vos eſtes anbatuz sor nos.
Mes bien veignanz i soiez vos,
Que ja mes nus ce n'anprendra,
Ne mes n'avint ne n'avandra
Que nus tel hardemant feïſt
Que an tel peril se meïſt.
Et sachiez, molt vos en aim plus,
Quant vos avez ce fet que nus
N'osaſt panser antemes feire.
Molt me troveroiz deboneire
Vers vos et leal et cortois.
Je sui de ceſte terre rois,
Si vos offre tot a devise
Tot mon consoil et mon servise ;
Et je vois molt bien esperant
Quel chose vos alez querant :
La reïne, ce croi, querez.
- Sire, fet il, bien esperez ;
Autres besoinz ça ne m'amainne.
- Amis, il i covendroit painne,
Fet li rois, ainz que vos l'aiez.
Et vos eſtes formant plaiez :
Je voi les plaies et le sanc.
Ne troveroiz mie si franc
Celui qui ça l'a amenee
Qu'il la vos rande sanz meslee ;
Mes il vos covient sejorner
Et voz plaies feire atorner[a]
Tant qu'eles soient bien garies.
De l'oignemant as trois Maries
Et de meillor, s'an le trovoit,
Vos donrai ge, car molt covoit
Voſtre aise et voſtre garison.
La reïne a boene prison
Que nus de char a li n'adoise,
Neïs mes filz cui molt an poise,

bénéficie d'un régime de faveur car personne ne peut avoir de rapports charnels avec elle, pas même mon fils, son ravisseur, qui en eſt fort irrité. On n'a jamais vu un homme se mettre hors de lui et enrager comme il le fait. Cependant je suis de tout cœur avec vous et je vous donnerai volontiers, avec l'aide de Dieu, tout ce qu'il vous faut. Quelle que soit la qualité des armes dont disposera mon fils, je vous en donnerai — même s'il doit me le reprocher — d'aussi bonnes, avec le cheval dont vous aurez besoin. Et, en dépit des objeɛtions, je vous place sous ma proteɛtion envers et contre tous. Vous auriez tort de craindre qui que ce soit si ce n'eſt celui-là même qui a amené ici la reine. Jamais on n'a eu recours à autant de menaces que j'en ai utilisées à son égard, et peu s'en fallut que je ne le chasse de ma terre parce que je suis mécontent qu'il refuse de vous la rendre. Sans doute eſt-il mon fils ; mais vous n'avez pas de souci à avoir : s'il ne sort pas vainqueur du combat, il ne pourra pas contre ma volonté[1] vous causer le moindre ennui. — Sire, répond-il, soyez-en remercié ! Mais je gaspille trop ici un temps précieux que je ne veux ni perdre ni gaspiller. Je ne me plains de rien, et je ne suis pas blessé au point d'être gêné. Conduisez-moi jusqu'à lui, car avec ces armes mêmes, dans l'état où je les porte, je suis prêt à reprendre sur-le-champ le jeu des coups donnés et reçus. — Ami, il serait préférable pour vous d'attendre quinze jours ou trois semaines

Qui avoec lui ça l'amena :
Onques hom si ne forssena
Com il s'an forssene et anrage.
Et j'ai vers vos molt boen corage,
Si vos donrai, se Dex me saut,
Molt volantiers quan qu'il vos faut.
Ja si boenes armes n'avra
Mes filz, qui mal gré m'an savra,
Qu'altresi boenes ne vos doigne,
Et cheval tel con vos besoigne.
Et si vos praing, cui qu'il enuit,
Vers treſtoz homes an conduit.
Ja mar doteroiz de nelui,
Fors que seulemant de celui
Qui la reïne amena ça.
Onques hom si ne menaça
Autre, con ge l'ai menacié,
Et par po je ne l'ai chacié
De[a] ma terre par mautalant
Por ce que il ne la vos rant ;
S'eſt il mes filz, mes ne vos chaille :
Se il ne vos vaint an bataille,
Ja ne vos porra sor mon pois
D'enui faire vaillant un pois.
- Sire, fet il, voſtre merci !
Mes je gaſt trop le tans ici[b],
Que perdre ne gaſter ne vuel.
De nule chose ne me duel,
Ne je n'ai plaie qui me nuise.
Menez moi tant que je le truise,
Car a tex armes con je port
Sui prez c'or androit me deport
A cos doner et a reprandre.
- Amis, mialz vos valdroit atandre
Ou quinze jorz ou trois semainnes,
Tant que voz plaies fussent sainnes ;
Car boens vos seroit li sejorz
Tot au moins jusqu'a quinze jorz,

jusqu'à la guérison de vos blessures. Un délai d'au moins quinze jours vous serait profitable, car en ce qui me concerne je n'accepterais à aucun prix (je ne supporterais pas ce spectacle) de vous laisser combattre devant moi ainsi armé et équipé. — Si vous l'aviez bien voulu, répond-il, il n'y aurait pas eu besoin d'autres armes pour que j'affronte la bataille, et je n'aurais pas demandé, même pour une heure, le moindre répit, délai, ou retard. Mais pour vous je consentirai à attendre jusqu'à demain ; et l'on perdrait son temps à plaider encore pour que j'attende davantage. » Alors le roi l'a assuré qu'il se conformera à sa volonté, puis il l'a fait conduire à sa résidence en donnant pour instructions à ceux qui l'emmènent de mettre tout en œuvre pour le servir, ce qu'ils firent scrupuleusement. Et le roi qui aurait bien voulu obtenir la paix, si c'était possible, retourna voir son fils et lui parla en se faisant l'avocat de la paix et de la concorde : « Beau fils, dit-il, mets-toi d'accord avec ce chevalier sans combattre ! Il n'est pas venu ici pour s'amuser, ni pour tirer à l'arc ou pour chasser, mais il est venu ici à la poursuite de sa gloire, voulant en accroître l'éclat et la renommée. Cependant il aurait grand besoin de repos, comme j'ai pu le constater. S'il avait écouté mon conseil il n'aurait ni ce mois-ci ni le suivant manifesté l'intention d'un combat dont il a pourtant déjà le plus vif désir. Si tu lui rends la reine, crains-tu le déshonneur ? Chasse cette peur,

Que je por rien ne sosferroie,
Ne esgarder ne le porroie,
Qu'a tex armes n'a tel conroi
Vos conbatessiez devant moi. »
Et cil respont : « S'il vos pleüst,
Ja autres armes n'i eüst
Que volantiers a ces feïsse
La bataille, ne me queïsse
Qu'il i eüst, ne pas ne ore,
Respit, ne terme, ne demore.
Mes por vos ore tant ferai[a]
Que jusqu'a demain atendrai ;
Et ja mar an parleroit nus,
Que je ne l'atandroie plus. »
Lors a li rois acreanté
Qu'il iert tot a sa volanté,
Puis le fet a ostel mener,
Et prie et comande pener
De lui servir ces qui l'en mainnent,
Et il del tot an tot s'an painnent.

Et li rois, qui la pes queïst
Molt volantiers, se il poïst,
S'an vint de rechief a son fil.
Si l'aparole come cil
Qui volsist la pes et l'acorde ;
Si li dit : « Biax filz, car t'acorde
A cest chevalier sanz conbatre !
N'est pas ça venuz por esbatre,
Ne por berser, ne por chacier,
Einz est venuz por porchacier[b]
Et son pris croistre et aloser.
S'eüst mestier de reposer
Molt grant, si con je l'ai veü.
Se mon consoil eüst creü,
De cest mois ne de l'autre aprés
Ne fust de la bataille angrés
Dom il est ja molt desirranz.
Se tu la reïne li ranz,
Criens an tu avoir desenor ?
De ce n'aies tu ja peor,

tu ne risques pour cela aucun blâme. Mais c'eſt une faute que de retenir une chose contre la raison et le droit[1]. Il aurait volontiers commencé tout de suite le combat, bien qu'il n'ait plus ni main ni pied intaċt, car ils sont tout entaillés et meurtris. — C'eſt folie que de vous agiter ainsi, dit Méléagant à son père. Jamais, par la foi que je dois à saint Pierre, je ne vous suivrai dans cette affaire. Vraiment je mériterais d'être écartelé si je vous croyais. Il soigne son honneur ? Moi le mien ! Il cherche sa gloire ? Moi la mienne ! Il veut à tout prix se battre ? Eh bien, moi, cent fois plus ! — Je vois que la folie t'attire, réplique le roi ; eh bien, tu vas la rencontrer. Demain tu mesureras ta force à celle du chevalier, puisque tu le veux. — J'espère n'avoir jamais autre chose de plus grave à regretter que cette affaire ! dit Méléagant. Si seulement je pouvais me battre tout de suite, au lieu d'avoir à attendre demain ! Voyez ma mine, comme elle eſt plus déconfite que d'habitude ! Les yeux m'en sont tout troublés, et j'ai l'air très abattu ! Jusqu'à l'heure du combat je ne pourrai connaître ni joie, ni bonheur, ni bien-être, rien d'agréable ne peut m'arriver. »

Le roi a compris qu'il rejette absolument tout conseil et toute prière. Il l'a donc quitté à regret, et ayant choisi un cheval très puissant et docile, et de belles armes, il les envoya au chevalier : un présent bien judicieux ! Il y avait là un homme très âgé, au demeurant fort bon chrétien

Qu'il ne t'an puet blasmes venir ;
Einz eſt pechiez del retenir
Chose ou an n'a reison ne droit.
La bataille tot or androit
Eüſt feite molt volantiers,
Si n'a il mains ne piez antiers,
Einz les a fanduz et plaiez.
- De folie vos esmaiez,
Fet Meleaganz a son pere ;
Ja par la foi que doi saint Pere
Ne vos cresrai de ceſt afeire.
Certes, l'an me devroit detreire
A chevax, se je vos creoie.
S'il quiert s'anor, et je la moie,
S'il quiert son pris, et je le mien,
Et s'il vialt la bataille bien,
Ancor la voel je plus cent tanz.
- Bien voi qu'a la folie antanz,
Fet li rois, si la troveras.
Demain ta force esproveras
Au chevalier, quant tu le viax.
- Ja ne me vaigne plus granz diax,
Fet Meleaganz, de ceſtui !
Mialz volsisse qu'ele fuſt hui
Assez que je ne faz demain.
Veez or con ge m'an demain
Plus matemant que ge ne suel !
Molt m'an sont or troblé li oel,
Et molt en ai la chiere mate.
Ja mes tant que ge me conbate
N'avrai joie ne bien ne eise,
Ne m'avendra rien qui me pleise. »
Li rois ot qu'an nule meniere
N'i valt rien consauz ne proiere,
Si l'a lessié tot mau gré suen,
Et prant cheval molt fort et buen
Et beles armes, ses anvoie
Celui an cui bien les anploie.
Iluec fu uns hom ancïens
Qui[a] molt eſtoit boens creſtïens ;

— il n'y avait pas plus loyal au monde — et qui savait guérir les plaies mieux que tous les médecins de Montpellier[1]. Pendant la nuit, il soigna le chevalier du mieux qu'il put, conformément aux instructions du roi. Déjà la nouvelle s'était répandue parmi les chevaliers, les jeunes filles, les dames et les barons de tout le pays alentour[2]. Ils vinrent de tous les environs, étrangers ou gens du pays, tous chevauchèrent au plus vite durant toute la nuit jusqu'au matin. Tout ce monde se retrouva devant la tour au lever du soleil en une foule si dense qu'on n'y pouvait plus remuer un pied. Le roi s'était levé de bon matin. Le combat le préoccupait beaucoup. Il est donc retourné voir son fils qui avait déjà lacé sur sa tête un heaume fabriqué à Poitiers[3]. Il n'était plus question de retarder le combat, encore moins de faire la paix ; c'est pourtant ce que le roi lui a demandé avec insistance, mais impossible de la lui faire accorder. C'est devant la tour, au milieu de la place où la foule s'est rassemblée, qu'aura lieu le combat, selon la volonté et les instructions du roi. Il fait appeler le chevalier étranger, et on le lui amène sur la place remplie par les gens de Logres. De même que pour entendre les orgues les gens ont l'habitude d'aller à l'église pour une fête annuelle, que ce soit à la Pentecôte ou à Noël, de même la foule s'était rassemblée tout entière. Pendant trois jours[4] ils avaient jeûné,

El monde plus leal n'avoit,
Et de plaies garir savoit
Plus que tuit cil de Montpellier.
Cil fist la nuit au chevalier
Tant de bien con feire li sot ;
Car li rois comandé li ot.
Et ja savoient les noveles
Li chevalier et les puceles
Et les dames et li baron
De tot le païs an viron ;
Si vindrent d'une grant jornee
Tot an viron, de la contree
Et li estrange et li privé ;
Tuit chevalchoient abrivé
Tote la nuit anjusqu'au jor.
D'uns et d'autres devant la tor
Ot si grant presse a l'enjorner
Qu'an n'i poïst son pié torner.
Et li rois par matin se lieve,
Cui de la bataille molt grieve ;
Si vient a son fil de rechief,
Qui ja avoit le hiaume el chief
Lacié, qui fu fez a Peitiers.
N'i puet estre li respitiers,
Ne n'i puet estre la pes mise ;
Se l'a li rois molt bien requise,
Mes ne puet estre qu'il la face.
Devant la tor, en mi la place,
Ou tote la genz se fu treite,
La sera la bataille feite,
Que li rois le vialt et comande.
Le chevalier estrange mande
Li rois molt tost, et l'an li mainne
An la place qui estoit plainne
Des genz del rëaume de Logres.
Ausi con por oïr les ogres
Vont au mostier a feite anel,
A Pantecoste ou a Noël,
Les genz acostumeemant,
Tot autresi comunemant
Estoient la tuit aüné.
Trois jorz avoient geüné

marchant pieds nus, en chemise, toutes les jeunes étrangères, originaires du royaume du roi Arthur, pour que Dieu donne force et vigueur à leur chevalier dans le combat qui devait l'opposer à son adversaire pour la libération des captifs. De leur côté les gens du pays priaient pour leur seigneur, afin que Dieu lui donne la victoire et l'honneur de la bataille. De bon matin, avant la première heure du jour, on a conduit sur la place les deux combattants en armes et chacun sur un cheval couvert de fer. Méléagant avait noble et fière allure dans son haubert aux mailles fines bien ajusté, sous son heaume et avec son écu attaché à son cou : toute cette belle armure lui allait fort bien[1]. Mais tout le monde préférait l'autre chevalier, même ceux qui auraient voulu sa défaite, et tous étaient d'avis que Méléagant ne faisait pas le poids en face de l'autre. Dès qu'ils furent arrivés tous les deux sur la place, le roi vint vers eux pour les retenir, si possible ; il fit de son mieux pour les mettre d'accord, mais il ne put fléchir son fils. Alors il leur dit : « Tenez vos chevaux en bride au moins jusqu'à ce que je sois monté sur la tour. Ce ne sera pas me faire une trop grande faveur que de retarder le combat au moins jusque-là. » Et puis il les quitta tout bouleversé et vint directement là où il savait pouvoir trouver la reine ; elle l'avait prié la veille au soir de la placer en un lieu lui permettant d'assister sans gêne au

Et alé nuz piez et an lenges
Totes les puceles estrenges
Del rëaume le roi Artu,
Por ce que Dex force et vertu
Donast contre son aversaire
Au chevalier, qui devoit faire
La bataille por les cheitis.
Et autresi cil del païs
Reprioient por lor seignor,
Que Dex la victoire et l'enor
De la bataille li donast.
Bien main ainz que prime sonast
Les ot an endeus amenez
En mi la place toz armez
Sor deus chevax de fer coverz.
Molt estoit genz et bien aperz
Melïaganz, et bien tailliez,
Et li haubers menu mailliez[a],
Et li hiaumes et li escuz
Qui li estoit au col panduz
Trop bien et bel li avenoient.
Mes a l'autre tuit se tenoient,
Nes cil qui volsissent sa honte,
Et dïent tuit que rien ne monte
De Melïagant avers lui.
Maintenant qu'il furent andui
En mi la place, et li rois vient,
Qui tant con il puet les detient,
Si se painne de la peis feire,
Mes il n'i puet son fil atreire ;
Et il lor dit : « Tenez voz frains
Et voz chevax a tot le mains
Tant qu'an la tor soie montez.
Ce n'iert mie trop granz bontez
Se por moi tant vos delaiez. »
Lors se part d'ax molt esmaiez,
Et vient droit la ou il savoit
La reïne qui li avoit
La nuit proié qu'il la meïst
An tel leu que ele veïst
La bataille tot a bandon ;
Et il l'en otrea le don,

combat. Comme il lui avait donné son accord, il alla la chercher pour la conduire, car il tenait à lui rendre cet honneur et ce service. Il l'installa à une fenêtre, et lui-même se plaça à sa droite, accoudé à une autre fenêtre[1]. Autour d'eux se trouvaient rassemblés en grand nombre chevaliers et nobles dames des deux pays, des jeunes filles nées au pays et beaucoup de captives absorbées dans les prières et les oraisons. Prisonniers et prisonnières priaient tous sans exception pour leur seigneur, comptant sur Dieu et sur lui pour les secourir et les délivrer. Les combattants firent alors reculer sans tarder toute la foule, et poussant les écus des coudes, ils passèrent les bras dans les courroies. Ils s'élancent avec une telle force qu'ils enfoncent leur lance dans l'écu de l'adversaire d'une profondeur de deux bras, si bien qu'elles volent en éclats et en miettes comme du petit bois. Les chevaux dans leur élan se sont heurtés de front et du poitrail, et les écus aussi, et les heaumes, faisant un vacarme qui fit penser à un fort coup de tonnerre ; il ne resta plus rien d'intact : poitrails, sangles, étriers, rênes et varangues[2], et les arçons, quoique robustes, furent arrachés des selles. Il n'y avait pas de honte à tomber à terre après tous ces dégâts ! Ils furent vite sur pied pour reprendre le combat, sans bravades inutiles, plus farouchement que deux sangliers ;

Si l'ala querre et amener,
Car il se voloit molt pener
De s'anor et de son servise.
A une fenestre l'a mise,
Et il fu delez li a destre
Couchiez sor une autre fenestre.
Si ot avoec aus deus assez
Et d'uns et d'autres amassez
Chevaliers et dames senees,
Et puceles del païs nees ;
Et molt i avoit des cheitives
Qui molt estoient antantives
En orisons et an proieres.
Li prison et les prisonieres
Trestuit por lor seignor prioient,
Qu'an Deu et an lui se fioient
De secors et de delivrance.
Et cil font lors sanz demorance
Arriere treire les genz totes,
Et hurtent les escuz des cotes,
S'ont les enarmes anbraciees
Et poignent si que deus braciees
Par mi les escuz s'antranbatent
Des lances, si qu'eles esclatent
Et esmïent come brandon.
Et li cheval tot de randon
S'antrevienent que front a front
Et piz a piz hurté se sont,
Et li escu hurtent ansanble
Et li hiaume, si qu'il resanble
De l'escrois que il ont doné
Que il eüst molt fort toné,
Qu'il n'i remest peitrax ne cengle,
Estriés, ne resne, ne varengle[a]
A ronpre, et des seles peçoient
Li arçon, qui molt fort estoient ;
Ne n'i ont pas grant honte eü
Se il sont a terre cheü
Des que trestot ce lor failli ;
Tost refurent an piez sailli,
Si s'antrevienent sanz jengler
Plus fieremant que dui sengler,

et ils s'assenèrent sans se perdre en menaces de grands coups de leurs épées d'acier, avec toutes les apparences d'une haine terrible. À plusieurs reprises ils entamèrent si rudement heaumes et hauberts luisants qu'avec le fer jaillit le sang[1]. Ils se donnèrent si bien à la bataille qu'ils s'étourdirent et se blessèrent de leurs coups pesants et traîtres. Leurs assauts sauvages, durs et prolongés, les mettaient à égalité, sans que l'on pût encore décider qui gagnait, qui perdait. Mais on ne pouvait éviter que celui qui était passé sur le pont ne se ressentît des blessures qu'il avait aux mains. Cela suscitait une forte émotion chez les spectateurs qui lui étaient favorables. Voyant que ses coups faiblissaient, ils craignirent qu'il n'en fût handicapé. Déjà ils avaient l'impression qu'il avait le dessous et Méléagant le dessus, et la rumeur s'en répandait à la ronde. Mais il y avait aux fenêtres une jeune fille très sensée qui réfléchit et se dit que le chevalier n'avait certainement pas affronté la bataille pour elle, ni pour l'humble foule des spectateurs rassemblés sur la place, et que s'il l'avait entreprise, ce ne pouvait être que pour la reine[2]. Elle pensa que s'il la savait à la fenêtre où elle se trouvait, en train de le regarder et de le contempler, il en reprendrait force et courage, et que si elle avait connu son nom elle l'aurait volontiers appelé pour qu'il jette là un bref regard. Alors elle vint trouver la reine et lui dit :

Et se fierent sanz menacier
Granz cos des espees d'acier,
Come cil qui molt s'antreheent.
Sovant si aspremant se reent
Les hiaumes et les haubers blans
Qu'aprés le fer an saut li sans.
La bataille molt bien fornissent,
Qu'il s'estoutoient et leidissent
Des pesanz cos et des felons.
Mainz estors fiers et durs et lons
S'antredonerent par igal,
C'onques ne del bien ne del mal
Ne s'an sorent auquel tenir.
Mes ne pooit pas avenir
Que cil qui ert au pont passez
Ne fust afebloiez assez
Des mains, que il avoit plaiees.
Molt an sont les genz esmaiees,
Celes qui a lui se tenoient,
Car ses cos afebloier voient,
Si criement qu'il ne l'an soit pis ;
Et il lor estoit ja a vis
Que il en avoit le peior
Et Melïaganz le meillor,
Si an parloient tot antor[a].
Mes as fenestres de la tor
Ot une pucele molt sage,
Qui panse et dit an son corage,
Que li chevaliers n'avoit mie
Por li la bataille arramie,
Ne por cele autre gent menue
Qui an la place estoit venue,
Ne ja enprise ne l'eüst,
Se por la reïne ne fust ;
Et panse, se il la savoit
A la fenestre ou ele estoit,
Qu'ele l'esgardast ne veïst,
Force et hardemant an preïst.
Et[b] s'ele son non bien seüst
Molt volantiers dit li eüst
Qu'il se regardast un petit.
Lors vint a la reïne et dit :

« Dame, par Dieu je vous demande, pour votre bien comme pour le nôtre, de me dire le nom de ce chevalier, ce qui pourra l'aider, si vous le connaissez. — Votre requête, demoiselle, répondit la reine, ne me paraît inspirée ni par la haine ni par quelque sombre machination, mais par le souci de son intérêt. Lancelot du Lac, tel eſt le nom du chevalier, autant que je sache[1]. — Dieu ! Comme mon cœur, soulagé, en bondit de joie ! » dit la jeune fille. Alors elle s'avança puis cria si fort que toute la foule entendit sa voix très haute appeler : « Lancelot ! Retourne-toi et regarde qui eſt là, les yeux fixés sur toi ! »

Quand Lancelot entendit son nom, il n'attendit pas pour se retourner : derrière lui il vit, là-haut, la personne qu'au monde il désirait le plus pouvoir regarder, assise aux loges de la tour[2]. De l'inſtant où il s'en rendit compte, il ne détourna ni ne bougea son regard ni sa tête, mais il se défendit par-derrière. Et Méléagant cependant le pressait du mieux qu'il pouvait, tout heureux à la pensée qu'il ne pourrait plus se défendre contre lui. Ceux du pays s'en réjouirent, mais les autres furent si conſternés qu'ils n'avaient plus de jambes, nombreux étant ceux qui, éperdus, tombèrent à terre à genoux, ou allongés. D'un côté c'eſt la joie, de l'autre la douleur. Alors la jeune fille de nouveau l'appela de la fenêtre : « Ah ! Lancelot ! Eſt-il possible

« Dame, por Deu et por le voſtre
Preu, vos requier, et por le noſtre,
Que le non a ce chevalier,
Por ce que il li doie eidier,
Me dites, se vos le savez.
- Tel chose requise m'avez,
Dameisele, fet la reïne,
Ou ge n'antant nule haïne,
Ne felenie, se bien non :
Lanceloz del Lac a a non
Li chevaliers, mien escïant.
- Dex ! Com en ai lié et riant
Le cuer, et sain », fet la pucele.
Lors saut avant et si l'apele,
Si haut que toz li pueples l'ot,
A molt haute voiz : « Lancelot !
Treſtorne toi et si esgarde
Qui eſt qui de toi se prant garde. »
Qant Lanceloz s'oï nomer,
Ne miſt gaires a lui torner :
Treſtorne soi et voit a mont
La chose de treſtot le mont
Que plus desirroit a veoir,
As loges de la tor seoir.
Ne puis l'ore qu'il s'aparçut
Ne se torna ne ne se mut
De vers li ses ialz ne sa chiere,
Einz se desfandoit par derriere ;
Et Meleaganz l'enchauçoit
Totes voies plus qu'il pooit.
Si eſt molt liez con cil qui panse
C'or n'ait ja mes vers lui desfanse ;
S'an sont cil del païs molt lié,
Et li eſtrange si irié
Qu'il ne se pueent soſtenir,
Einz an i eſtut mainz venir
Jusqu'a terre toz esperduz,
Ou a genolz, ou eſtanduz ;
Ensi molt joie et duel i a.
Et lors de rechief s'escria
La pucele, des la feneſtre :
« Ha ! Lancelot ! Ce que puet eſtre

que tu te comportes si stupidement ? Jusqu'alors tu avais en toi toutes les qualités de la prouesse ; j'ai la ferme conviction que jamais Dieu ne fit un chevalier qui pût se mesurer à ta valeur et à ta gloire. Et à présent nous te voyons si empoté que tu t'escrimes mains en arrière et combats en tournant le dos à l'adversaire ! Retourne-toi et passe de l'autre côté de manière à avoir toujours cette tour sous les yeux, car il fait bon la regarder ! » Lancelot ressent comme un déshonneur et une infamie, assez graves pour qu'il s'en méprise, d'avoir été le plus faible au combat ; tous et toutes l'ont bien remarqué. Alors il fait un bond en arrière et, contournant Méléagant, il le force à se tenir entre la tour et lui[1]. Méléagant essaie de revenir de l'autre côté ; mais Lancelot s'élance contre lui et il le heurte si violemment de tout son poids avec son écu, quand il veut s'écarter, qu'il le fait chanceler à deux ou trois reprises, quoi qu'il lui en coûte. Et sa force et son audace grandissent sous l'effet d'Amour qui lui apporte un grand secours, et de la haine sans égale qu'il a conçue pour son adversaire en ce combat[2]. Amour et cette haine mortelle, si grande qu'il n'y en a jamais eu de telle, le rendent si farouche et courageux que Méléagant ne le prend plus du tout à la légère, mais est saisi devant lui d'une crainte terrible, car jamais il n'avait rencontré ni connu un chevalier si hardi, et jamais aucun chevalier ne l'avait

Que si folemant te contiens ?
Ja soloit estre toz li biens
Et tote la proesce an toi,
Ne je ne pans mie ne croi
C'onques Dex feïst chevalier
Qui se poïst apareillier
A ta valor ne a ton pris :
Or te veons si antrepris
Qu'arriere main gietes tes cos.
Si te conbaz derrier ton dos.
Torne[a] toi si que de ça soies
Et que adés ceste tor voies,
Que boen veoir et bel la fet. »
Ce tient a honte et a grant let
Lanceloz, tant que il s'an het,
C'une grant piece a, bien le set[b],
Le pis de la bataille eü ;
Se l'ont tuit et totes seü.
Lors saut arriere et fet son tor,
Et met antre lui et la tor
Meleagant trestot a force.
Et Meleaganz molt s'esforce
Que de l'autre part se retort ;
Et Lanceloz sore li cort,
Sel hurte de si grant vertu
De tot le cors a tot l'escu,
Quant d'autre part se vialt torner,
Que il le fet tot chanceler[c]
Deus foiz ou plus, mes bien li poist ;
Et force et hardemanz li croist,
Qu'Amors li fet molt grant aïe
Et ce que il n'avoit haïe
Rien nule tant come celui
Qui se conbat ancontre lui.
Amors et haïne mortex,
Si granz qu'ainz ne fu encor tex,
Le font si fier et corageus
Que de neant nel tient a geus
Melïaganz, ainz le crient molt,
C'onques chevalier si estolt
N'acointa mes ne ne conut,
Ne tant ne li greva ne nut

éprouvé ni malmené autant que celui-ci. Il cherche plutôt à prendre de la diſtance, il se dérobe, et fait des feintes, car il n'aime pas ses coups mais les évite. Or Lancelot ne s'en tient pas aux menaces mais, en le frappant, le chasse vers la tour où la reine eſt en observation. À plusieurs reprises il a rendu hommage à celle-ci et marqué son allégeance en amenant son adversaire à proximité, à la limite où il lui fallait s'arrêter car, un pas de plus, et il aurait cessé de la voir. C'eſt ainsi que Lancelot, à plusieurs reprises, repoussait son adversaire en arrière, en avant, partout où il le jugeait bon, sans manquer de s'arrêter devant sa dame, la reine, qui lui a mis au corps la flamme à force d'être regardée ; et cette flamme lui donnait tant d'ardeur contre Méléagant que partout où il voulait il pouvait le repousser et le chasser. Il le mène comme un aveugle ou un éclopé, malgré qu'il en ait. Le roi voit son fils si mal en point qu'il n'a plus de ressource pour se défendre. Il en ressent de la peine et de la compassion. Il va chercher un moyen d'y remédier. Mais il lui faut pour bien s'y prendre supplier la reine. Alors il a commencé à lui parler en ces termes : « Dame, je vous ai témoigné beaucoup d'amitié, sans cesser de vous servir et de vous honorer depuis que je vous ai reçue sous mon autorité. Tout ce que j'ai pu faire pour vous je l'ai fait à l'avantage de votre honneur. Maintenant accordez-m'en la récompense. Je vais vous demander une faveur

Nus chevaliers mes con cil fet.
Volantiers loing de lui se tret,
Se li ganchiſt et se reüse,
Que ses cos het et ses refuse.
Et Lanceloz pas nel menace,
Mes ferant vers la tor le chace,
Ou la reïne ert apoiee.
Sovant l'a servie et loiee
De tant que si pres l'i menoit[a]
Qu'a remenoir li covenoit
Por ce qu'il ne la veïſt pas
Se il alaſt avant un pas.
Ensi Lanceloz molt sovant
Le menoit arriers et avant
Par tot la ou boen li eſtoit,
Et totevoies s'areſtoit,
Devant la reïne sa dame
Qui li a mis el cors la flame,
Por qu'il la va si regardant ;
Et cele flame si ardant
Vers Meleagant le feisoit,
Que par tot la ou li pleisoit
Le pooit mener et chacier !
Come avugle et come eschacier
Le mainne, mau gré an ait il.
Li rois voit si ataint son fil
Qu'il ne s'aïde ne desfant :
Si l'an poise et pitiez l'en prant ;
S'i metra consoil, se il puet.
Mes la reïne l'an eſtuet
Proier se il le vialt bien feire.
Lors li comança a retreire :
« Dame, je vos ai molt amee
Et molt servie et enoree
Puis qu'an ma baillie vos oi ;
Onques chose feire ne soi
Que volantiers ne la feïsse,
Mes que voſtre enor i veïsse ;
Or m'an randez le guerredon.
Mes demander vos voel un don

que vous ne devriez m'accorder que par pure amitié. Je vois bien que dans ce combat mon fils a le dessous, il n'y a pas de doute. Si je vous adresse une prière à ce sujet ce n'est pas par dépit, mais pour éviter que Lancelot ne le tue, car il en a le pouvoir. Et si vous devez aussi vouloir l'éviter, ce n'est pas qu'il ne l'ait bien mérité par sa conduite envers vous comme envers Lancelot, mais dites-lui pour moi — accordez-moi cette grâce, je vous en prie — d'arrêter le combat. C'est ainsi que vous pourriez me rendre tout le bien que j'ai pu vous faire, si vous le jugiez bon. — Beau sire, puisque vous m'en priez, je le veux bien, répond la reine. Même si j'éprouvais une haine mortelle envers votre fils, qu'en fait je n'aime pas, vous m'avez rendu de tels services que pour vous être agréable je veux bien que Lancelot arrête le combat[1]. » Ces paroles ne furent pas prononcées à voix basse, mais Lancelot et Méléagant les ont bien entendues. Celui qui aime se montre obéissant et s'empresse de se conformer, s'il est parfait ami, au désir de son amie. Il fallait donc bien que Lancelot obéisse, puisqu'il était plus amoureux que ne le fut Pyrame[2], si jamais homme a pu aimer mieux que lui. Lancelot a bien entendu les paroles de son amie. Dès que le dernier mot fut sorti de sa bouche, quand elle eut dit : « Puisque vous voulez qu'il s'arrête, je le veux bien », Lancelot pour rien au monde n'aurait touché son adversaire ni n'aurait bougé, même au péril de sa propre vie.

Que doner ne me devrïez
Se por amor nel feïsiez.
Bien voi que de ceste bataille
A mes filz le poior sanz faille,
Ne por ce ne vos an pri mie
Qu'il m'an poist, mes que ne l'ocie
Lanceloz, qui en a pooir.
Ne vos nel devez pas voloir,
Non pas por ce que il ne l'ait
Bien vers vos et vers lui mesfait :
Mes por moi, la vostre merci,
Li dites, car je vos an pri[a],
Qu'il se taigne de lui ferir.
Ensi me porrïez merir
Mon servise, se boen vos iere.
- Biax sire, por vostre proiere,
Le voel ge bien, fet la reïne ;
Se j'avoie mortel haïne
Vers vostre fil, cui ge n'aim mie,
Se m'avez vos si bien servie
Que por ce que a gré vos vaigne
Voel ge molt bien que il se taigne. »
Ceste parole ne fu mie
Dite a consoil, ainz l'ont oïe
Lanceloz et Meleaganz.
Molt est qui aimme obeïssanz,
Et molt fet tost et volentiers,
La ou il est amis antiers,
Ce qu'a s'amie doie plaire.
Donc le dut bien Lanceloz faire,
Qui plus ama que Piramus,
S'onques nus hom pot amer plus.
La parole oï Lanceloz :
Ne puis que li darrïens moz
De la boche li fu colez,
Puisqu'ele ot dit : « Quant vos volez
Que il se taigne, jel voel bien »,
Puis Lanceloz por nule rien
Nel tochast, ne ne se meüst,
Se il ocirre le deüst.

Il ne le touche ni ne bouge tandis que l'autre le frappe de toutes ses forces, transporté de colère et de honte quand il se voit réduit au point qu'il faille qu'on intercède pour lui. Quant au roi, il est descendu de la tour pour le réprimander ; il s'est avancé sur le lieu du combat et, aussitôt, apostrophant son fils : « Comment ? dit-il, est-il convenable que tu le frappes alors qu'il s'abstient de te porter des coups ? Tu es vraiment d'une sauvagerie trop cruelle, et tu fais trop le brave quand il n'est plus temps. Car il est évident pour tout le monde que c'est lui le plus fort. » Alors Méléagant égaré par la honte répliqua au roi : « Peut-être êtes-vous aveugle ? Que je sache, vous n'y voyez goutte ; il est aveugle celui qui doute que ce soit moi le plus fort. — Eh bien, cherche quelqu'un qui te croie ! Tous les spectateurs savent bien si tu dis vrai ou si tu mens. Nous savons bien où est la vérité. » Alors le roi donne l'ordre à ses barons de le faire reculer. Et eux, sans délai, exécutent son ordre : ils ont fait reculer Méléagant. Mais pour faire reculer Lancelot il ne fut pas nécessaire d'avoir recours à la force, car l'autre aurait pu lui faire beaucoup de mal avant qu'il ne riposte. Alors le roi dit à son fils : « Que Dieu m'assiste, mais maintenant il te faut faire la paix et relâcher la reine. Il te faut renoncer à toute cette dispute et clore le litige. — Vous venez de dire une fameuse bêtise ! Je viens d'entendre une argumentation sans objet ! Fuyez ! Laissez-nous donc nous battre,

Il nel toche ne ne se muet ;
Et cil fiert lui tant com il puet,
D'ire et de honte forssenez,
Quant ot qu'il est a ce menez
Que il covient por lui proier.
Et li rois por lui chastïer
Est jus de la tor avalez ;
An la bataille an est alez
Et dist a son fil maintenant :
« Comant ? Est or ce avenant,
Qu'il ne te toche et tu le fiers ?
Trop par es or cruex et fiers,
Trop es or preuz a mal eür !
Et nos savons tot de seür
Qu'il est au desore de toi. »
Lors dit Melïaganz au roi,
Qui de honte fu desjuglez :
« Espoir vos estes avuglez !
Mien escïant, n'i veez gote.
Avuglez est qui de ce dote
Que au desor de lui ne soie.
- Or quier, fet li rois, qui te croie !
Que bien sevent totes ces genz
Se tu[a] diz voir ou se tu manz.
La verité bien an savons. »
Lors dit li rois a ses barons
Que son fil arriere li traient.
Et cil de rien ne se delaient ;
Tost ont son comandemant fet :
Melïagant ont arriers tret.
Mes a Lancelot arriers treire
N'estut il pas grant force feire,
Car molt li poïst grant enui
Cil feire ainçois qu'il tochast lui.
Et lors dist li rois a son fil :
« Si m'aïst Dex, or t'estuet il
Pes feire et randre la reïne.
Tote la querele anterine
T'estuet lessier et clamer quite.
- Molt grant oiseuse avez or dite !
Molt vos oi de neant debatre !
Fuiez ! Si nos lessiez conbatre,

et ne vous en mêlez plus ! » Mais le roi répondit qu'il ne s'en priverait pas : « Car je sais bien que cet homme te tuerait si l'on vous laissait vous battre. — Il me tuerait ? Disons plutôt que j'aurais vite fait de le tuer, et je serais vite le vainqueur si vous ne nous gêniez pas mais nous laissiez nous battre. — Sur mon salut, dit alors le roi, tout ce que tu dis restera sans effet. — Et pourquoi ? — Parce que je ne veux pas. Je ne me fierai ni à ta folie ni à ton orgueil qui te conduiraient à la mort. Il est bien fou celui qui désire sa propre mort comme tu le fais, par inconscience ! Et je sais bien que tu me détestes parce que je veux t'en défendre. Mais jamais Dieu ne me laissera assister au spectacle de ta mort, du moins je le souhaite, car j'en éprouverais une trop grande douleur[1]. » Finalement, à force d'arguments et de remontrances, on arrive à un accord sur la paix. Les termes de cet accord prévoient que, comme le roi le demande, Méléagant rende sa liberté à la reine à condition que Lancelot, sans faute, à l'heure et au jour qu'il lui assignera, après un délai d'un an vienne se battre de nouveau avec lui[2]. Lancelot n'y voit aucun inconvénient. Alors tout le public se rallie à cet accord, et l'on décide que la bataille aura lieu à la cour du roi Arthur, qui règne sur la Bretagne et la Cornouaille. On décide que tel sera le lieu de la rencontre, mais il faut que la reine donne son accord et Lancelot, sa parole en sorte que, si Méléagant le réduit à sa merci, elle reviendra avec lui sans que personne puisse s'y opposer.

Et si ne vos an merlez ja. »
Et li rois dit que si fera,
« Que bien sai que cist t'occirroit
Qui conbatre vos lesseroit.
- Il m'occirroit ? Einz ocirroie
Je lui molt tost, et conquerroie,
Se vos ne nos destorbeiez
Et conbatre nos lesseiez. »
Lors dit li rois : « Se Dex me saut,
Quan que tu diz, rien ne te vaut.
- Por coi, fet il ? - Car je ne vuel.
Ta folie ne ton orguel
Ne cresrai pas por toi ocirre.
Molt est fos qui sa mort desirre,
Si con tu fez, et tu nel sez.
Et je sai bien que tu m'an hez
Por ce que je t'an voel garder.
Ta mort veoir ne esgarder
Ne me leira ja Dex, mon vuel,
Car trop en avroie grant duel. »
Tant li dit et tant le chastie
Que pes et acorde ont bastie.
La pes est tex que cil li rant
La reïne par tel covant
Que Lanceloz, sanz nule aloigne,
Quele ore que cil l'an semoigne,
Des le jor que semont l'avra,
Au chief de l'an se conbatra
A Meliagant de rechief ;
Ce n'est mie Lancelot grief.
A la pes toz li pueples cort,
Et devisent que a la cort
Le roi Artus iert la bataille,
Qui tient Bretaigne et Cornoaille :
La devisent que ele soit.
S'estuet la reïne l'otroit
Et que Lanceloz l'acreant[a]
Que, se cil le fet recreant,
Qu'ele avoec lui s'an revanra,
Ne ja nus ne la detanra.

La reine accepte cette clause et Lancelot s'y rallie. C'eſt sur cette base qu'on les a mis d'accord, séparés et désarmés.

La coutume établie au pays voulait que, si quelqu'un en sortait, tous les autres auraient la liberté d'en sortir[1]. Tous bénissaient donc Lancelot, et vous pouvez bien imaginer la joie qui devait régner alors, et qui effectivement régna. Tous les étrangers se rassemblèrent pour fêter Lancelot, et ils dirent en chœur de manière à être entendus de lui : « Seigneur, vraiment grande fut notre joie quand nous entendîmes votre nom, car dès lors nous fûmes certains d'être bientôt délivrés. » Cette réjouissance provoqua un attroupement considérable, car chacun cherchait avec empressement un moyen de parvenir à lui pour le toucher. Plus on pouvait s'en approcher, plus on était envahi d'un bonheur inexprimable. En cette occasion il y eut à la fois beaucoup de joie et de triſtesse, car ceux qui étaient libérés s'abandonnaient à leur joie, tandis que Méléagant et les siens n'avaient rien de ce qu'ils voulaient mais reſtaient plongés dans leurs pensées sombres et moroses. Le roi quitta la place sans oublier Lancelot qu'il emmena avec lui : ce dernier le pria de le conduire à la reine. « Ce n'eſt pas moi qui m'y opposerai, dit le roi, car cette démarche s'impose ; et je vous montrerai en même temps le sénéchal Keu[2], si bon vous semble. » Pour un peu Lancelot se

La reïne ensi le creante,
Et Lancelot vient a creante.
Si les ont ensi acordez
Et departiz et desarmez.
Tel coſtume el païs avoit,
Que, puis que li uns s'an issoit,
Que tuit li autre s'an issoient.
Lancelot tuit beneïssoient :
Et ce poez vos bien savoir
Que lors i dut grant joie avoir,
Et si ot il sanz nule dote.
La genz eſtrange asanble tote,
Qui de Lancelot font grant joie,
Et dïent tuit por ce qu'il l'oie :
« Sire, voir, molt nos esjoïsmes,
Tantoſt con nomer vos oïsmes,
Que[a] seür fumes a delivre
C'or serïons nos tuit delivre. »
A cele joie ot molt grant presse[b]
Que chascuns se painne et angresse
Comant il puisse a lui tochier.
Cil qui plus s'an puet aprochier
An fu plus liez que ne pot dire.
Assez ot la, et joie et ire,
Que cil qui sont desprisoné
Sont tuit a joie abandoné ;
Mes Melïaganz et li suen
N'ont nule chose de lor buen,
Einz sont pansif et mat et morne.
Li rois de la place s'an torne
Ne Lancelot n'i lesse mie,
Ençois l'an mainne ; et cil li prie
Que a la reïne le maint.
« En moi, fet li rois, ne remaint,
Que bien a feire me resanble,
Et Quex le seneschal ansanble
Vos moſterrai ge, s'il vos siet. »
A po que as piez ne l'an chiet

serait jeté à ses pieds, si grande était sa joie. Le roi le conduisit aussitôt dans la grande salle où la reine était venue l'attendre.

En apercevant Bademagu qui tenait Lancelot par le doigt, elle se leva pour saluer le roi, mais montra un visage courroucé, baissant la tête sans dire un mot. « Madame, voici Lancelot qui vient vous voir, fait le roi ; c'est une visite qui doit vous sembler bien agréable et opportune. — À moi, sire ? Il ne peut pas me plaire ; je n'ai que faire de sa visite[1]. — Eh là, Madame ! dit le roi qui était noble et courtois, d'où vous vient maintenant ce sentiment ? Vraiment c'est trop mépriser un homme qui vous a si bien servie, car dans cette aventure il a souvent exposé sa vie à de mortels dangers ; et il vous a porté secours et protection contre mon fils Méléagant, lequel ne vous a relâchée que bien à contrecœur. — Sire, il a vraiment perdu son temps. Je ne saurais nier que je ne lui en suis pas reconnaissante. » Voilà Lancelot tout désemparé. Il lui répond avec beaucoup d'élégance comme doit le faire un parfait amant : « Madame, j'en suis, il est vrai, fort affligé, mais je n'ose vous en demander la raison. »

Lancelot aurait eu de quoi se lamenter si la reine avait bien voulu l'écouter ; mais pour ajouter à sa douleur et à sa confusion, elle refusa de lui répondre un seul mot et se retira dans une chambre. Et Lancelot la suivit des yeux et du cœur jusqu'à l'entrée, mais pour les yeux le voyage parut bien

Lanceloz, si grant joie en a.
Li rois maintenant l'an mena
En la sale, ou venue estoit
La reïne qui l'atandoit.
Quant la reïne voit le roi
Qui tient Lancelot par le doi,
Si s'est contre le roi dreciee
Et fet sanblant de correciee ;
Si s'anbruncha et ne dist mot.
« Dame, veez ci Lancelot,
Fet li rois, qui vos vient veoir ;
Ce vos doit molt pleire et seoir.
- Moi ? Sire, moi ne puet il plaire ;
De son veoir n'ai ge que faire.
- Avoi ! dame, ce dit li rois
Qui molt estoit frans et cortois,
Ou avez vos or cest cuer pris ?
Certes vos avez trop mespris
D'ome qui tant vos a servie
Qu'an ceste oirre a sovant sa vie
Por vos mise an mortel peril,
Et de Meliagant mon fil
Vos a resqueusse et desfandue,
Qui molt iriez vos a randue.
- Sire, voir, mal l'a enploié ;
Ja par moi ne sera noié
Que je ne l'an sai point de gré. »
Ez vos Lancelot trespansé ;
Se li respont molt belemant
A meniere de fin amant :
« Dame, certes, ce poise moi,
Ne je n'os demander por coi. »
Lanceloz molt se demantast
Se la reïne l'escoutast ;
Mes por lui grever et confondre,
Ne li vialt un seul mot respondre,
Einz est an une chanbre antree.
Et Lanceloz jusqu'a l'antree
Des ialz et del cuer la convoie,
Mes as ialz fu corte la voie

court car la chambre était trop proche ; et ils seraient entrés avec elle bien volontiers, si c'eût été possible. Le cœur qui a plus de noblesse et d'autorité, et dispose de plus de pouvoir, est passé de l'autre côté derrière elle, tandis que les yeux sont restés dehors, pleins de larmes, avec le corps[1]. Alors le roi, le prenant à part, lui dit : « Lancelot, je me demande bien ce que cela signifie, et pour quelle raison la reine ne peut vous voir et ne veut vous parler. Si jamais elle avait l'habitude de vous parler, elle ne devrait pas maintenant s'y opposer, ni rejeter votre conversation, après tout ce que vous avez fait pour elle. Mais dites-moi si vous savez pour quelle affaire, pour quel méfait elle vous a réservé un tel accueil ? — Sire, il y a un instant encore je ne m'y attendais pas. Mais elle n'a pas envie de me voir, ni d'écouter ce que je pourrais lui dire ; cela me tourmente fort et m'accable. — Elle a certainement tort, dit le roi, car vous avez risqué votre vie en courant pour elle l'aventure. Venez donc, beau doux ami, vous irez parler au sénéchal. — C'est bien là que je veux aller », répond-il. Ils vont donc trouver le sénéchal. Quand Lancelot fut arrivé devant lui, le sénéchal lui lança d'entrée de jeu : « Comme tu m'as couvert de honte ! — Moi, et pourquoi ? répondit Lancelot ; dites-moi, quelle honte ai-je bien pu vous causer ? — Une bien grande, car tu es venu à bout de l'entreprise que je n'ai pu achever, tu as fait ce que je n'ai pu faire. »

Que trop estoit la chanbre pres ;
Et il fussent antré aprés
Molt volantiers, s'il poïst estre.
Li cuers qui plus est sire et mestre
Et de plus grant pooir assez
S'an est oltre aprés li passez,
Et li oil sont remés defors,
Plain de lermes, avoec le cors.
Et li rois, a privé consoil,
Dist : « Lancelot, molt me mervoil
Que ce puet estre, et don ce muet,
Que la reïne ne vos puet
Veoir n'aresnier ne vos vialt.
S'ele onques a vos parler sialt,
N'an deüst or feire dangier,
Ne voz paroles estrangier
A ce que por li fet avez.
Or me dites, se vos savez,
Por quel chose, por quel mesfet
Ele vos a tel sanblant fet.
- Sire, or androit ne m'an gardoie ;
Mes ne li plest qu'ele me voie,
Ne qu'ele ma parole escolt :
Il m'an enuie et poise molt.
- Certes, fet li rois, elle a tort,
Que vos vos estes jusqu'a mort
Por li en avanture mis.
Or an venez, biax dolz amis,
S'iroiz au seneschal parler.
- La voel je molt, fet il, aler. »
Au seneschal an vont andui.
Quant Lanceloz vint devant lui,
Se li dist au premerain mot
Li seneschax a Lancelot :
« Con m'as honi ! - Et je de quoi ?
Fet Lanceloz, dites le moi ;
Quel honte vos ai ge donc feite ?
- Molt grant, que tu as a chief treite
La chose que ge n'i poi treire,
S'as fet ce que ge ne poi feire. »

Alors le roi les laisse ensemble, et il sort seul de la chambre, tandis que Lancelot demande au sénéchal s'il a beaucoup souffert. « Oui, répondit-il, et je souffre encore ; jamais je n'ai eu aussi mal ; il y a longtemps que je serais mort sans le roi qui vient de sortir, car dans sa miséricorde il m'a témoigné tant de douce amitié que, chaque fois qu'il en était informé, si j'avais besoin de quelque chose je ne manquais pas de l'obtenir : toutes dispositions étaient prises à la première nouvelle qu'il en recevait. Mais pour contrer tout le bien qu'il me faisait, son fils, inversement, plein de ruse maligne, convoquait les médecins, et leur donnait l'ordre de mettre sur mes blessures des onguents mortels. J'avais ainsi à la fois un père et un parâtre, car tandis que le roi me faisait appliquer un bon pansement sur mes blessures, voulant faire tout son possible pour que je guérisse rapidement, son fils, traîtreusement, voulant me faire mourir, le faisait retirer aussitôt et remplacer par un onguent nocif. Mais je suis convaincu que le roi l'ignorait, car il n'aurait pas toléré un assassinat aussi pervers[1]. Mais vous ne savez pas la faveur qu'il a accordée à ma dame ; jamais sentinelle n'a monté aussi bien la garde à la tour d'une frontière depuis le temps où Noé a fait l'arche comme on l'a fait pour protéger ma dame, car il ne la laisse même pas voir à son fils, ce qui le contrarie beaucoup, sinon devant un public officiel ou en sa propre présence.

A tant li rois les lesse andeus ;
De la chanbre s'an ist toz seus ;
Et Lanceloz au seneschal
Anquiert s'il a eü grant mal.
« Oïl, fet il, et ai encore :
Onques n'oi plus mal que j'ai or ;
Et je fusse morz grant piece a,
Ne fust li rois qui de ci va,
Qui m'a mostré par sa pitié
Tant de dolçor et d'amistié
C'onques la ou il le seüst
Rien nule qui mestier m'eüst
Ne me failli nule foiee,
Qui ne me fust apareilliee
Maintenant que il le savoit[a].
Ancontre un bien qu'il me feisoit,
Et Meliaganz d'autre part,
Ses filz, qui plains est de mal art,
Par traïson a lui mandoit
Les mires, si lor comandoit
Que sor mes plaies me meïssent
Tex oignemanz qui m'oceïssent.
Ensi pere avoie et parrastre,
Que quant li rois un boen anplastre
Me feisoit sor mes plaies metre,
Qui molt se volsist antremetre
Que j'eüsse tost garison,
Et ses filz par sa traïson
Le m'an feisoit tost remüer,
Por ce qu'il me voloit tüer,
Et metre un malvés oignemant.
Mes je sai bien certainnemant
Que li rois ne le savoit mie :
Tel murtre ne tel felenie
Ne sofrist il an nule guise.
Mes ne savez pas la franchise
Que il a a ma dame faite :
Onques ne fu par nul gaite
Si bien gardee torz an marche
Des le tans que Noex fist l'arche,
Que il mialz gardee ne l'ait,
Que neïs veoir ne la lait

Il lui témoigne encore comme il lui a témoigné jusqu'ici, ce noble roi et grâces lui en soient rendues, tous les égards auxquels elle a pu prétendre. C'est elle-même et personne d'autre qui en a établi le protocole, et le roi n'a pu que l'estimer davantage, découvrant en elle tant de loyauté[1]. Mais est-il vrai, comme on me l'a dit, qu'elle est si irritée contre vous qu'elle a publiquement refusé de vous adresser la parole ? — On vous a dit la vérité, fait Lancelot, c'est absolument vrai ! Mais, mon Dieu, pourriez-vous me dire pourquoi elle me hait ? » Et l'autre répond qu'il n'en sait rien, mais qu'il trouve cela très étrange. « Qu'il en soit selon sa volonté[2] », dit Lancelot qui n'en peut mais, et il ajoute : « Je dois prendre congé, car je vais partir en quête de monseigneur Gauvain, qui lui aussi est entré dans ce pays ; il était convenu entre nous qu'il se dirigerait droit vers le Pont sous l'Eau. » Alors, quittant la chambre, il est venu trouver le roi pour prendre congé en vue de ce voyage. Le roi lui donna volontiers son accord ; mais ceux qu'il avait délivrés en mettant fin à leur captivité lui demandèrent ce qu'ils allaient faire. Il leur répondit : « Je prendrai avec moi tous ceux qui voudront venir ; quant à ceux qui voudront tenir compagnie à la reine, ils n'auront qu'à le faire car il n'y a pas de raison qui les oblige à venir avec moi. » Partent donc avec lui tous ceux qui le veulent, avec une joie et un enthousiasme inhabituels.

Son fil, qui molt an est dolanz,
Fors devant le comun des genz
Ou devant le suen cors demainne.
A si grant enor la demainne[a]
Et a demené jusque ci
Li frans rois la soe merci,
Com ele deviser le sot.
Onques deviseor n'i ot
Fors li, qu'ainsi le devisa ;
Et li rois molt plus l'an prisa
Por la lëauté qu'an li vit.
Mes est ce voirs que l'an m'a dit,
Qu'ele a vers vos si grant corroz
Qu'ele sa parole, oiant toz,
Vos a vehee et escondite ?
- Verité vos en a l'an dite,
Fet Lanceloz, tot a estros.
Mes por Deu, savrïez me vos
Dire por coi ele me het ? »
Cil respont que il ne le set,
Einz s'an mervoille estrangemant.
« Or soit a son comandemant »,
Fet Lanceloz qui mialz ne puet,
Et dit : « Congié prandre m'estuet,
S'irai mon seignor Gauvain querre,
Qui est antrez an ceste terre,
Et covant m'ot que il vandroit
Au Pont desoz Eve tot droit. »
A tant est de la chanbre issuz ;
Devant le roi an est venuz
Et prant congié de cele voie.
Li rois volantiers li otroie ;
Mes cil qu'il avoit delivrez
Et de prison desprisonez
Li demandent que il feront.
Et il dit : « Avoec moi vandront
Tuit cil qui i voldront venir ;
Et cil qui se voldront tenir
Lez la reïne, si s'i taignent :
N'est pas droiz que avoec moi vaingnent. »
Avoec lui vont tuit cil qui voelent,
Lié et joiant plus qu'il ne suelent.

Avec la reine restent les jeunes filles, toutes joyeuses, les dames et de nombreux chevaliers ; pourtant personne n'aurait voulu rester sur place car chacun aurait préféré rentrer au pays plutôt que de prolonger le séjour. Mais c'est la reine qui les a retenus à cause de Gauvain qui devait arriver, elle a dit qu'elle ne bougerait pas tant qu'elle n'aurait pas de ses nouvelles.

Partout se répand la nouvelle que la reine est libre, et que tous les prisonniers sont libérés et ont l'autorisation de partir quand il leur plaira et quand bon leur semblera. Chacun se renseigne auprès de l'autre, et ce fut l'unique sujet de conversation dans les réunions. Ils ne furent pas fâchés que les redoutables postes de contrôle fussent démantelés, si bien qu'on pouvait aller et venir comme on voulait : les conditions avaient bien changé ! Mais quand les gens du pays qui n'avaient pas assisté à la bataille apprirent comment Lancelot s'en était tiré, tous se rendirent sur le chemin qu'il devait emprunter ; car ils s'imaginaient que le roi serait content s'ils s'emparaient de Lancelot et le lui ramenaient[1]. Ses gens à lui, qui avaient négligé de s'armer, furent malmenés par ceux du pays qui, eux, arrivaient en armes. Dès lors il ne faut pas s'étonner qu'ils aient pu prendre Lancelot qui lui aussi se trouvait sans armes. Ils le ramenèrent captif vers l'arrière, les pieds attachés sous le ventre de son cheval[2]. Ses gens protestèrent : « Vous commettez une mauvaise action, seigneurs,

Avoec la reïne remainnent
Puceles qui joie demainnent
Et dames et chevalier maint ;
Mes uns toz seus n'en i remaint
Qui mialz n'amast à retorner
An son païs que sejorner.
Mes la reïne les retient
Por mon seignor Gauvain qui vient,
Et dit qu'ele ne se movra
Tant que noveles an savra.
Par tot est la novele dite
Que tote est la reïne quite
Et delivré tuit li prison :
Si s'an iront sanz mesprison
Quant ax pleira et boen lor iert.
Li uns l'autre le voir an quiert,
Onques parole autre ne tindrent
Les genz quant tuit ansanble vindrent.
Et de ce ne sont pas irié[a]
Que li mal pas sont depecié :
Se va et vient qui onques vialt ;
N'est pas ensi com estre sialt.
Quant les genz del païs le sorent
Qui a la bataille esté n'orent
Comant Lanceloz l'avoit fet,
Si se sont tuit cele part tret
Ou il sorent que il aloit ;
Car il cuident qu'au roi bel soit
Se pris et mené li avoient
Lancelot. Et li suen estoient
Tuit de lor armes desgarni,
Et por ce furent escherni
Que cil del païs armé vindrent.
Ne fu pas mervoille s'il prindrent
Lancelot, qui desarmez iere.
Tot pris le ramainnent arriere,
Les piez lïez soz son cheval.
Et cil dïent : « Vos feites mal,

car nous avons le sauf-conduit du roi. Nous avons tous sa garantie. — Nous ne sommes pas au courant, répliquèrent les autres, mais dans l'état où vous avez été pris il vous faudra venir à la cour. » La rumeur, qui vite vole et court, vient apprendre au roi que ses gens ont pris Lancelot et l'ont tué. Entendant cela, le roi eﬆ accablé ; il jure, non sur sa tête, mais sur ce qu'il a de plus précieux encore, que ceux qui l'ont tué en mourront à leur tour, sans défense possible, car s'il peut les attraper et les prendre il n'y aura plus qu'à choisir entre la pendaison, le bûcher et la noyade. Ils auront beau nier leur crime, il ne risquera pas de se laisser convaincre, avec la grande douleur qu'ils lui ont mise au cœur, et la grave honte du méfait qui rejaillirait sur lui s'il n'en prenait pas vengeance ; mais il la prendra, qu'on n'en doute pas !

La rumeur continuant son chemin eﬆ rapportée à la reine alors qu'elle était à table[1]. Pour un peu elle se serait tuée à l'inﬆant même où elle apprit cette fausse nouvelle. C'eﬆ qu'elle la crut vraie, et sous le coup de l'émotion peu s'en fallut qu'elle perdît la parole. Mais elle dit tout haut en s'adressant à l'assiﬆance : « Je suis vraiment peinée par cette mort, et si j'éprouve de la peine, ce n'eﬆ que juﬆice car il eﬆ venu en ce pays pour moi : c'eﬆ pour cette raison que je dois ressentir de la peine. » Puis elle se dit tout bas, de manière à ne pas être entendue, qu'il ne faudra plus lui demander de boire ni de manger

Seignor, car li rois nos conduit.
Nos somes an sa garde tuit. »
Et cil dïent : « Nos nel savons,
Mes ensi con pris vos avons
Vos covandra venir a cort. »
Novele qui toﬆ vole et cort
Vient au roi que ses genz ont pris
Lancelot et si l'ont ocis.
Quant li rois l'ot, molt l'an eﬆ grief,
Et jure assez plus que son chief
Que cil qui l'ont mort an morront ;
Ja desfandre ne s'an porront
Et, s'il les puet tenir ou prandre,
Ja n'i avra mes que del pandre
Ou del ardoir ou del noier.
Et se il le voelent noier
Ja nes an cresra a nul fuer,
Que trop li ont mis an son cuer
Grant duel et si grant honte faite
Qui li devroit eﬆre retraite
S'il n'an eﬆoit prise vangence ;
Mes il l'an panra sanz dotance.
Ceﬆe novele par tot vait,
A la reïne fu retrait,
Qui[a] au mangier eﬆoit assise ;
A po qu'ele ne s'eﬆ ocise
Maintenant que de Lancelot
La mançonge et la novele ot ;
Mes ele la cuide veraie
Et tant duremant s'an esmaie
Qu'a po la parole n'an pert ;
Mes por les genz di en apert :
« Molt me poise, voir, de sa mort ;
Et s'il m'an poise, n'ai pas tort
Qu'il vint an ceﬆ païs por moi ;
Por ce pesance avoir an doi. »
Puis dit a li meïsme an bas,
Por ce que l'en ne l'oïﬆ pas,
Que de boivre ne de mangier
Ne[b] la covient ja mes proier

s'il est vrai qu'est mort celui dont la vie donnait un sens à la sienne. Aussitôt, douloureuse, elle se lève de table pour se lamenter sans être entendue ni surprise par personne. Elle est si follement poussée à se tuer qu'à plusieurs reprises elle se prend à la gorge. Mais avant elle veut se confesser à elle-même, avec repentir et remords pour sa faute, se blâmant, s'accusant sévèrement du péché commis à l'égard de celui dont elle savait qu'il avait été toujours à elle et le serait encore s'il était vivant. Elle regrette si fort d'avoir été cruelle que sa beauté en est très altérée. Sa cruauté, sa félonie lui assombrissent le visage, le ternissent même à force de veiller et de jeûner. Récapitulant tous ses méfaits, alors qu'ils lui reviennent en mémoire, elle se les rappelle tous et ne cesse de dire : « Hélas ! quelle idée m'est venue, lorsque mon ami se présenta devant moi, de ne pas daigner lui témoigner ma joie, ni même de l'entendre ! Quand je lui refusai de me voir et de m'entendre, ne me suis-je pas comportée comme une folle ? Une folle ? Disons plutôt, ma foi, une cruelle traîtresse. Je ne pensai pourtant le faire que par plaisanterie[1], mais il ne vit pas le fait de cette façon et il ne me l'a pas pardonné. Personne d'autre que moi ne lui a donné le coup mortel, que je sache. Quand il vint devant moi en riant, persuadé que je lui témoignerais ma grande joie, que je lui accorderais un entretien, alors que je le bannis de ma vue, est-ce que cela n'a pas été un coup mortel ?

Se ce est voirs que cil morz soit
Por la cui vie ele vivoit.
Tantost se lieve molt dolante
De la table, si se demante,
Si que nus ne l'ot ne escoute.
De li ocirre est si estoute
Que sovant se prant a la gole.
Mes ainz se confesse a li sole,
Si se repant et bat sa colpe,
Et molt se blasme et molt s'ancolpe
Del pechié qu'ele fet avoit
Vers celui don ele savoit
Qui[a] suens avoit esté toz dis
Et fust ancor se il fust vis.
Tel duel a de sa crualté
Que molt an pert de sa biauté.
Sa crualté, sa felenie,
La fet molt tainte et molt nercie,
Et ce qu'ele voille et geüne ;
Toz ses mesfez ansanble aüne,
Et tuit li reviennent devant ;
Toz les recorde, et dit sovant :
« Ha ! lasse ! De coi me sovint,
Quant mes amis devant moi vint,
Que je nel deignai conjoïr
Ne ne le vos onques oïr ?
Quant mon esgart et ma parole
Li veai, ne fis je que fole ?
Que fole ? Ainz fis, si m'aïst Dex,
Que felenesse et que cruex ;
Et sel cuidai ge feire a gas,
Mes ensi nel cuida il pas,
Se nel m'a mie pardoné
Nus fors moi ne li a doné
Le mortel cop, mien escïant.
Quant il vint devant moi riant
Et cuida que je li feïsse
Grant joie, et que je le veïsse,
Et onques veoir ne le vos,
Ne li fu ce donc mortex cos ?

Quand je lui ai refusé ma conversation, je le privai du même coup, je pense, de son cœur et de la vie. C'est ce double coup qui l'a tué, il me semble, ne cherchons pas d'autres assassins[1]. Eh ! Dieu ! Est-il possible de racheter ce meurtre, ce péché ? Non, vraiment, pas avant que tous les fleuves ne soient taris et la mer asséchée ! Hélas ! Comme je serais plus tranquille, et quel réconfort ce serait pour moi si une seule fois avant sa mort j'avais eu l'occasion de le tenir entre mes bras. De quelle manière ? Eh bien, tout nus l'un et l'autre pour jouir d'un plus grand bonheur. Maintenant qu'il est mort, il faut être mauvaise pour ne pas tout faire pour mourir aussi... Mais au fond pourquoi[2] ? Est-ce que cela fait du tort à mon ami si je reste vivante après sa mort sans cultiver d'autre passion que dans les souffrances que j'endure pour lui ? Si c'est là mon divertissement après sa mort, certes il eût apprécié, vivant, de me voir désirer ainsi souffrir pour lui. Il faut être mauvaise pour préférer la mort à la souffrance pour son ami. Mais quant à moi, certes, mon plus grand plaisir est de prolonger cette douleur. Les coups supportés dans la vie ont plus de mérite que le repos de la mort. » La reine mena ce deuil pendant deux jours sans manger ni boire, et finalement on pensa qu'elle était morte. On trouve toujours des gens pour colporter des nouvelles, les mauvaises plutôt que les bonnes. C'est ainsi qu'on annonça à Lancelot que sa dame et amie était morte. Il en fut accablé, n'en doutez pas.

Quant ma parole li veai,
Tantost, ce cuit, le dessevrai
Del cuer et de la vie ansanble.
Cil dui cop l'ont mort, ce me sanble ;
Ne l'ont mort autre Breibançon.
Et Dex ! Avrai ge reançon
De cest murtre, de cest pechié ?
Nenil voir, ainz seront sechié
Tuit li flueve, et la mers tarie !
Ha ! lasse ! Con fusse garie
Et com me fust granz reconforz
Se une foiz ainz qu'il fust morz
L'eüsse antre mes braz tenu.
Comant ? Certes, tot nu a nu,
Por ce que plus an fusse a eise.
Quant il est morz, molt sui malveise
Que je ne faz tant que je muire.
Por coi ? Doit donc mon ami nuire
Se je sui[a] vive aprés sa mort,
Quant je a rien ne me deport
S'es max non, que je trai por lui ?
Quant aprés sa mort m'i dedui,
Certes molt fust dolz a sa vie
Li max don j'ai or grant anvie.
Malveise est qui mialz vialt morir
Que mal por son ami sofrir.
Mes certes il m'est molt pleisant
Que j'en aille lonc duel feisant.
Mialz voel vivre et sofrir les cos
Que morir et estre an repos. »
La reïne an tel duel estut
Deus jorz, que ne manja ne but,
Tant qu'an cuida qu'ele fust morte.
Assez est qui noveles porte,
Einçois la leide que la bele.
A Lancelot vient la novele
Que morte est sa dame et s'amie ;
Molt l'en pesa, n'en dotez mie ;

Tout le monde comprendra bien le poids de sa tristesse et de sa douleur. Il fut en fait à ce point accablé que, si vous voulez entendre et connaître la vérité, il en vint à mépriser sa vie. Il voulut se suicider sans délai, mais auparavant il fit entendre ses plaintes. Il prit la ceinture qu'il avait autour de sa taille pour lui faire un nœud coulant à une extrémité tout en se lamentant, les larmes aux yeux : « Ah ! Mort ! Tu as su me prendre en défaut ! Tu me rends malade en pleine santé ! Je suis malade, et pourtant je n'éprouve aucun mal sauf cette douleur qui me tombe sur le cœur. Cette douleur est dangereuse, voire mortelle. Soit, je veux bien qu'elle soit telle et, s'il plaît à Dieu, j'en mourrai. Comment ? N'y a-t-il pas d'autre façon de mourir, si celle-ci ne plaît à Dieu ? Si, pourvu qu'il me laisse serrer ce nœud coulant autour de ma gorge, car c'est ainsi que je pense forcer la Mort à me tuer malgré elle[1], cette Mort qui n'a jamais désiré que ceux qui ne veulent pas d'elle ne veut pas venir, mais ma ceinture me l'amènera captive, et une fois en mon pouvoir elle fera tout ce que je voudrai. Oui, mais elle mettra pour moi trop de temps à venir : je suis si impatient de l'avoir ! » Alors, sans autre attente ni délai, il fait passer sa tête dans le nœud coulant qu'il ajuste à son cou. Et pour bien préparer son malheur il attache solidement l'autre bout de la ceinture à l'arçon de sa selle sans que personne ne s'en rende compte. Puis il se laisse glisser à terre. Il veut se faire traîner

Bien pueent savoir totes genz
Qu'il fu molt iriez et dolanz.
Por voir, il fu si adolez,
S'oïr et savoir le volez,
Que sa vie en ot an despit :
Ocirre se volt sanz respit,
Mes ainçois fist une conplainte.
D'une ceinture qu'il ot ceinte
Noe un des chiés au laz corrant,
Et dit a lui seul an plorant :
« Ha ! Morz ! Com m'as or agueitié
Que tot sain me fez desheitié !
Desheitiez sui, ne mal ne sant
Fors del duel qu'au cuer me descent.
Cist diax est max, voire mortex.
Ce voel je bien que il soit tex
Et, se Deu plest, je an morrai.
Comant ? N'autremant ne porrai
Morir, se Damedeu ne plest ?
Si ferai, mes que il me lest
Cest laz antor ma gole estraindre,
Ensi cuit bien la mort destraindre
Tant que mal gré suen m'ocirra.
Morz qui onques ne desirra[a]
Se cez non qui de li n'ont cure
Ne vialt venir, mes ma ceinture
La m'amanra trestote prise,
Et des qu'ele iert an ma justise
Donc fera ele mon talant.
Voire, mes trop vanra a lant,
Tant sui desirranz que je l'aie. »
Lors ne demore ne delaie,
Einz met le laz antor sa teste
Tant qu'antor le col li areste ;
Et por ce que il mal se face
Le chief de la ceinture lace
A l'arçon de sa sele estroit,
Ensi que nus ne l'aparçoit ;
Puis se let vers terre cliner :
Si se vost feire traïner

par son cheval pour mourir étranglé ; il ne daigne pas vivre une heure de plus. En le voyant tombé à terre, ceux qui chevauchaient avec lui pensèrent qu'il était évanoui, car personne n'aperçut le lacet dont il avait serré son cou. Aussitôt ils l'ont redressé en le prenant dans leurs bras pour le relever, et c'est ainsi qu'ils ont découvert le lacet dont il avait fait son ennemi en le passant autour de son cou. Ils s'empressent de le trancher. Mais le lacet avait infligé à sa gorge une telle punition qu'il resta un bon moment sans pouvoir parler[1]. Il s'en fallut de peu que toutes les veines du cou et de la gorge ne fussent rompues. Après cela, quand bien même il l'aurait voulu, il n'eut plus la possibilité de se faire du mal. Il ne supportait pas d'être surveillé, et il se consumait presque de fureur : il aurait en effet bien voulu se tuer, si personne n'y avait prêté garde. Mais comme il ne pouvait plus se faire de mal, il se dit : « Ah ! vile Mort méprisable. Mort, par Dieu, n'avais-tu donc pas assez de pouvoir et de force pour me tuer à la place de ma dame ? Peut-être est-ce pour éviter une bonne action que tu n'as pas daigné le faire ? Tu m'as épargné par traîtrise, on ne pourra en juger autrement. Ah ! quel service et quelle bonté ! Comme tu as bien choisi ton but ! Maudit soit celui qui t'en remerciera ou t'en saura gré ! Je ne sais quel est mon plus grand ennemi, la Vie qui me désire, ou la Mort qui ne veut pas m'occire ! L'une et l'autre veulent ma perte. Mais il est juste, par Dieu,

A son cheval, tant qu'il estaigne ;
Une ore plus vivre ne daigne.
Quant a terre cheü le voient
Cil qui avoec lui chevalchoient,
Si cuident que pasmez se soit,
Que nus del laz ne s'aparçoit
Qu'antor son col avoit lacié.
Tot maintenant l'ont redrecié,
Sel relievent antre lor braz,
Et si ont lors trové le laz
Dont il estoit ses anemis,
Qu'anviron son col avoit mis[a] ;
Sel tranchent molt isnelemant,
Mes la gorge si duremant
Li laz justisiee li ot,
Que de piece parler ne pot ;
Qu'a po ne sont les voinnes rotes
Del col et de la gorge totes.
Ne puis, se il le volsist bien,
Ne se pot mal feire de rien.
Ce pesoit lui qu'an le gardoit,
A po que de duel n'en ardoit,
Que molt volantiers s'oceïst
Se nus garde ne s'an preïst.
Et quant il mal ne se puet faire,
Se dit : « Ha ! Vix Morz deputaire,
Morz, por Deu, don n'avoies tu
Tant de pooir et de vertu
Qu'ainz que ma dame m'oceïsses ?
Espoir por ce que bien feïsses,
Ne volsis feire ne daignas !
Par felenie m'espargnas[b]
Que ja ne t'iert a el conté.
Ha ! quel servise et quel bonté !
Con l'as or an boen leu assise !
Dahez ait qui de cest servise
Te mercie, ne gré t'an set.
Je ne sai li quex plus me het
Ou la Vie qui me desirre,
Ou Morz qui ne me vialt ocirre.
Ensi l'une et l'autre m'ocit ;
Mes c'est a droit, se Dex m'aït,

que je vive contre mon gré, car j'aurais dû me tuer aussitôt que ma dame me fit apparaître sa haine. Ce n'était pas sans raison, il y avait sans doute une explication, mais je ne sais pas laquelle. Si je l'avais su, avant que son âme n'allât devant Dieu je lui aurais fait réparation avec tout l'éclat qui lui aurait convenu, pourvu qu'elle ait un peu pitié de moi. Dieu, ce forfait, qu'a-t-il bien pu être ? Sans doute a-t-elle appris, je l'imagine, que je suis monté sur la charrette. Je ne vois pas ce qu'elle aurait d'autre à me reprocher. C'est cela qui m'a trahi. Mais si c'est la raison de sa haine, Dieu ! ce forfait, pourquoi m'a-t-il perdu ? Il faut bien mal connaître Amour pour m'en faire un grief. Jamais bouche d'homme ne pourrait nommer un acte qui, inspiré par Amour, mériterait le blâme. Relève de l'amour et de la courtoisie tout ce qu'on peut faire pour son amie. Mais je ne l'ai pas fait exactement pour mon amie. Je ne sais comment l'appeler, hélas ! Je ne sais si je dois dire « amie » ou non, je n'ose pas lui donner ce surnom. Mais selon tout ce que je connais en amour, elle n'aurait pas dû me mépriser, si elle m'aimait, mais au contraire me tenir pour son ami véritable, puisque je considérais comme honorable de faire tout ce que veut Amour, même de monter sur la charrette. Elle aurait dû mettre cela au compte de l'amour car c'en est la pierre de touche. C'est ainsi qu'Amour met les siens à l'épreuve, c'est ainsi qu'Amour reconnaît les siens. Mais ma dame n'a

Que maleoit gré mien sui vis ;
Que je me deüsse estre ocis
Des que ma dame la reïne
Me mostra sanblant de haïne.
Ne ne le fist pas sanz reison,
Einz i ot molt boene acheson,
Mes je ne sai quex ele fu.
Mes se ge l'eüsse seü,
Einz que s'ame alast devant Dé
Je le li eüsse amandé
Si richemant con li pleüst,
Mes que de moi merci eüst.
Dex, cist forfez, quex estre pot ?
Bien cuit que espoir ele sot
Que je montai sor la charrete.
Ne sai quel blasme ele me mete
Se cestui non. Cist m'a traï.
S'ele por cestui m'a haï,
Dex, cist forfez, por coi me nut ?
Onques Amors bien ne conut
Qui ce me torna a reproche ;
Qu'an ne porroit dire de boche
Riens qui de par Amors venist,
Qui a reproche apartenist ;
Einz est amors et corteisie
Quan qu'an puet feire por s'amie.
Por m'amie nel fis je pas.
Ne sai comant je die, las !
Ne sai se die « amie » ou non,
Ne li os metre cest sornon.
Mes tant cuit je d'amor savoir,
Que ne me deüst mie avoir
Por ce plus vil, s'ele m'amast,
Mes ami verai me clamast,
Quant por li me sanbloit enors
A feire quan que vialt Amors,
Nes sor la charrete monter.
Ce deüst ele amor conter ;
Et c'est la provance veraie :
Amors ensi les suens essaie,

pas apprécié cette façon de la servir, je m'en suis bien rendu compte à l'accueil qu'elle m'a réservé. Et pourtant son ami a encouru pour elle, de la part de bien des gens, honte, reproche et blâme. J'ai accepté de jouer ce jeu dont on me blâme et de recevoir, au lieu de douces paroles, des propos amers, car ma foi, c'est la réaction habituelle de ceux qui ne connaissent rien à l'amour et qui lavent l'honneur dans la honte ; mais qui plonge l'honneur dans la honte ne le lave pas, il le souille. Or ils sont mal initiés à Amour ceux qui multiplient les propos méprisants, et ils lui sont d'autant plus infidèles qu'ils n'en respectent pas les commandements. Car, à coup sûr, il accroît son mérite celui qui fait ce qu'Amour commande ; dans ce cas tout lui sera pardonné ; au contraire celui qui n'ose pas le faire est coupable de trahison[1]. »

Ainsi se lamente Lancelot, et c'est avec tristesse que ses gens à ses côtés le gardent et le retiennent. Sur ces entrefaites arrive la nouvelle que la reine n'est pas morte. Voilà aussitôt Lancelot consolé, et s'il avait auparavant déploré sa mort longuement, sauvagement, vigoureusement, il se réjouit cent mille fois plus encore de la savoir en vie. Et quand ils arrivèrent à six ou sept lieues du séjour qui abritait le roi Bademagu[2], on lui rapporta sur Lancelot cette nouvelle qui lui fut très agréable et qu'il entendit volontiers, à savoir qu'il était vivant et arrivait sain et sauf. Il tira délicatement parti de cette nouvelle,

Ensi conuist ele les suens.
Mes ma dame ne fu pas buens
Cist servises ; bien le provai
Au sanblant que an li trovai.
Et tote voie ses amis
Fist ce don maint li ont amis
Por li honte et reproche et blasme,
S'ai fet ce geu don an me blasme
Et de ma dolçor m'anertume[a],
Par foi, car tex est la costume
A cez qui d'amor rien ne sevent
Et qui enor en honte levent :
Mes qui enor an honte moille
Ne la leve pas, einz la soille.
Or sont cil d'Amors non sachant
Qui ensi les vont despisant,
Et molt an sus d'Amors se botent
Qui son comandemant ne dotent.
Car, sanz faille, molt en amande
Qui fet ce qu'Amors li comande,
Et tot est pardonable chose ;
S'est failliz qui feire ne l'ose. »
Ensi Lanceloz se demante,
Et sa genz est lez lui dolante
Qui le gardent et qui le tienent.
Et antre tant noveles vienent
Que la reïne n'est pas morte.
Tantost Lanceloz se conforte,
Et s'il avoit fet de sa mort,
Devant, grant duel, et fier, et fort,
Encor fu bien cent mille tanz
La joie de sa vie granz.
Et quant il vindrent del recet
Pres a sis liues ou a set,
Ou li rois Bademaguz iere,
Novele que il ot molt chiere
Li fu de Lancelot contee,
Se l'a volantiers escotee,
Qu'il vit et vient sains et heitiez.
Molt an fist que bien afeitiez,

car il l'alla rapporter à la reine. Alors elle lui répondit : « Beau sire, puisque vous le dites, je le crois. Mais s'il était mort je vous garantis que je n'aurais plus jamais été heureuse. J'aurais bien perdu toute joie si un chevalier en me servant avait reçu et accepté la mort. »

Alors le roi la quitte, et la reine est très impatiente de retrouver, avec son ami, sa joie. Il n'est plus question de lui chercher querelle pour quoi que ce soit. Or la rumeur qui ne se repose jamais, mais court toujours, apportant des nouvelles, vint apprendre à la reine que Lancelot se serait tué pour elle si on lui en avait laissé le loisir. Cette rumeur la réjouit et elle y ajouta foi, mais pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'il le fît car c'eût été un trop grand malheur pour elle. Entre-temps est arrivé Lancelot qui s'était dépêché le plus possible. Dès que le roi l'aperçut, il courut l'embrasser. Il lui semblait qu'il allait voler tant sa joie le rendait léger. Mais ce qui mit bientôt un terme à la réjouissance, c'est le sort de ceux qui l'ont pris et attaché. Le roi leur dit qu'ils regretteront d'être venus, qu'ils peuvent se considérer comme morts et exterminés. Alors ils dirent pour toute excuse qu'ils pensaient lui faire plaisir. « Cela me déplaît, si vous avez trouvé cela bien, répondit le roi ; cela ne concerne pas Lancelot, car ce n'est pas à lui que vous avez porté préjudice, mais à moi qui lui avais donné sauf-conduit.

Que la reïne l'ala dire.
Et ele li respont : « Biax sire,
Quant vos le dites, bien le croi.
Mes s'il fust morz, bien vos otroi
Que je ne fusse ja mes liee.
Trop me fust ma joie estrangiee,
S'uns chevaliers an mon servise
Eüst mort receüe et prise. »
A tant li rois de li se part ;
Et molt est la reïne tart
Que sa joie et ses amis veingne.
N'a mes talant que ele teigne
Atahine de nule chose.
Mes novele qui ne repose
Einz cort toz jorz qu'ele ne fine
De rechief vient a la reïne
Que Lanceloz ocis se fust
Por li, se feire li leüst.
Ele an est liee et sel croit bien,
Mes nel volsist por nule rien
Que trop li fust mesavenu.
Et antre tant ez vos venu
Lancelot[a] qui molt se hastoit.
Maintenant que li rois le voit,
Sel cort beisier et acoler.
Vis li est qu'il doie voler
Tant le fet sa joie legier.
Mes la joie font abregier
Cil qui le lïerent et prindrent[b] :
Li rois lor dist que mar i vindrent,
Que tuit sont mort et confondu.
Et il li ont tant respondu
Qu'il cuidoient qu'il le volsist.
« Moi desplest il, mes il vos sist,
Fet li rois, n'a lui rien ne monte.
Lui n'avez vos fet nule honte,
Se moi non, qui le conduisoie ;
Comant qu'il soit, la honte est moie.

Quoi qu'il en soit la honte est pour moi. Mais vous ne rirez plus au sortir d'ici[1]. »

Quand Lancelot l'entendit se mettre en colère, il fit tout ce qu'il put pour ramener et rétablir la paix, si bien qu'il y réussit. Alors le roi l'emmena voir la reine. Cette fois la reine ne baissa pas les yeux, mais elle s'avança gaiement pour l'accueillir ; elle lui témoigna toutes les marques d'estime en son pouvoir et le fit asseoir à côté d'elle. Puis ils parlèrent à loisir de tout ce dont ils eurent envie, et la matière ne leur manquait pas, car Amour la leur fournissait largement. Et quand Lancelot se rendit compte que tout allait bien, que tout ce qu'il disait plaisait à la reine, il lui fit cette confidence : « Dame, je me demande avec perplexité pourquoi vous m'avez réservé cet accueil, avant-hier, en me voyant, car vous ne m'avez pas adressé une seule parole. Vous m'avez presque ainsi donné la mort, et je n'ai pas eu alors l'audace — que j'ai aujourd'hui — de vous en demander la raison. Dame, je suis prêt à vous en faire réparation, encore faut-il que vous m'ayez énoncé ce forfait qui m'a valu un si grand tourment. » Alors la reine lui explique : « Comment ? N'avez-vous donc pas eu honte de la charrette, n'avez-vous pas hésité ? Vous y êtes monté à grand regret, ayant marqué une attente le temps de faire deux pas. Et voilà la raison, vraiment, pour laquelle je refusai de vous parler et de vous regarder[2]. — Puisse Dieu me garder une autre fois

Mes ja ne vos an gaberoiz,
Quant vos de moi eschaperoiz. »
Qant Lanceloz l'ot correcier,
De la pes feire et adrecier
Au plus qu'il onques puet se painne
Tant qu'il l'a feite ; lors l'en mainne
Li rois la reïne veoir.
Lors ne lessa mie cheoir
La reïne ses ialz vers terre,
Einz l'ala lieemant requerre,
Si l'enora de son pooir,
Et sel fist lez li aseoir.
Puis parlerent tot a loisir[a]
De quan que lor vint a pleisir,
Ne matiere ne lor failloit,
Qu'Amors assez lor an bailloit.
Et quant Lanceloz voit son eise,
Qu'il ne dit rien que molt ne pleise
La reïne, lors a consoil
A dit : « Dame, molt me mervoil
Por coi tel sanblant me feïstes
Avant hier, quant vos me veïstes,
N'onques un mot ne me sonastes.
A po la mort ne m'an donastes,
Ne je n'oi tant de hardemant
Que tant com or vos an demant
Vos en osasse demander.
Dame, or sui prez de l'amander,
Mes que le forfet dit m'aiez
Dom j'ai esté molt esmaiez. »
Et la reïne li reconte :
« Comant ? Don n'eüstes vos honte
De la charrete, et si dotastes ?
Molt a grant enviz i montastes
Quant vos demorastes deus pas.
Por ce, voir, ne vos vos je pas
Ne aresnier ne esgarder.
- Autre foiz me doint Dex garder,

d'un tel forfait, dit Lancelot, et que Dieu n'ait jamais pitié de moi s'il n'est pas vrai que vous étiez tout à fait dans votre droit. Dame, par Dieu, recevez-en de moi ici même réparation, et si vous devez un jour me le pardonner, pour Dieu, dites-le-moi ! — Ami, vous êtes tout à fait quitte, fait la reine, et sans réserve. Je vous pardonne cette faute de bonne grâce. — Dame, dit-il, soyez-en remerciée ; mais je ne puis vous dire ici tout ce que je voudrais ; je vous parlerais volontiers plus à loisir, si c'était possible. » Alors la reine lui montre une fenêtre, de l'œil, et non du doigt, ajoutant : « Venez me parler à cette fenêtre, cette nuit, quand tout le monde ici sera endormi. Vous viendrez par le verger. Vous ne pourrez pas entrer ni vous installer pour la nuit. Je serai à l'intérieur et vous dehors, puisque vous ne pourrez y pénétrer. Et je ne pourrai pas venir jusqu'à vous, sinon en vous parlant de ma bouche et vous touchant de la main. Mais s'il vous plaît je resterai là jusqu'à demain pour l'amour de vous. Nous ne pourrions pas nous trouver ensemble puisque dans ma chambre, devant moi, est couché le sénéchal Keu, rendu invalide par les blessures dont il est couvert. Et puis la porte ne reste pas ouverte, mais elle est bien fermée et bien gardée. Quand vous viendrez, prenez garde que nul surveillant ne vous surprenne. — Madame, je ferai en sorte que nul guetteur ne m'aperçoive qui puisse en concevoir une mauvaise pensée

Fet Lanceloz, de tel mesfet,
Et ja Dex de moi merci n'et
Se vos n'eüstes molt grant droit.
Dame, por Deu, tot or androit
De moi l'amande an recevez,
Et se vos ja le me devez
Pardoner, por Deu sel me dites !
- Amis, toz an soiez vos quites,
Fet la reïne, oltreemant ;
Jel vos pardoing molt boenemant.
- Dame, fet il, vostre merci ;
Mes je ne vos puis mie ci
Tot dire quan que ge voldroie ;
Volantiers a vos parleroie
Plus a leisir, s'il pooit estre. »
Et la reïne une fenestre
Li mostre, a l'uel, non mie au doi,
Et dit : « Venez parler a moi
A cele fenestre anquenuit,
Quant par ceanz dormiront tuit,
Et si vanroiz par cel vergier.
Ceanz antrer, ne herbergier
Ne porroiz mie vostre cors ;
Je serai anz, et vos defors,
Que ceanz ne porroiz venir.
Ne je ne porrai avenir
A vos, fors de boche ou de main ;
Mes[a] s'il vos plest jusqu'a demain
I serai por amor de vos.
Asanbler ne porrïens nos,
Qu'an ma chanbre devant moi gist
Kex, li seneschax, qui lenguist
Des plaies dom il est coverz.
Et li huis ne rest mie overz,
Einz est bien fers et bien gardez.
Quant vos vandroiz, si vos gardez
Que nule espie ne vos truisse.
- Dame, fet il, la ou je puisse
Ne me verra ja nule espie
Qui mal i pant ne mal an die. »

ou quelque médisance. » C'est ainsi qu'ils ont pris rendez-vous, et ils se séparèrent gaiement.

Lancelot sortit de la chambre si heureux qu'il avait oublié jusqu'au dernier de ses nombreux ennuis. Mais la nuit tardait trop à son gré, et le jour lui a paru plus long, sous l'effet de son impatience, que cent jours habituels, voire qu'une année entière. Il aurait bien voulu aller déjà au rendez-vous : si seulement il avait fait nuit ! À force de lutter pour vaincre le jour, la nuit noire et obscure réussit à tirer sur lui son rideau et à lui imposer son manteau. Quand il vit le jour assombri, il fit comme s'il était las et fatigué. Il dit qu'ayant beaucoup veillé il avait besoin de se reposer. Vous pouvez bien comprendre et interpréter, vous qui avez usé du même stratagème[1], que pour les gens de son logis il jouait la lassitude et le besoin de se mettre au lit ; mais il n'avait pas tellement envie de son lit, car pour rien au monde il ne s'y serait reposé : il n'aurait pas pu, il n'aurait pas osé, il n'aurait même pas voulu en avoir le courage ni le pouvoir d'y penser. Bientôt il se releva en douceur, sans regretter qu'il n'y ait ni lune ni étoile qui luise ni, dans la maison, chandelle, lampe ou lanterne allumée. Il partit en faisant attention que personne ne s'en avise ; ils le croyaient tous endormi dans son lit pour toute la nuit. Sans escorte et sans guide, il s'en alla vite en direction du verger et ne rencontra personne.

Ensi ont pris lor parlemant,
Si departent molt lieemant.
Lanceloz ist fors de la chanbre,
Si liez que il ne li remanbre
De nul de trestoz ses enuiz.
Mes trop li demore la nuiz,
Et li jorz li a plus duré,
A ce qu'il i a enduré,
Que cent autre ou c'uns anz entiers.
Au parlemant molt volentiers
S'an alast, s'il fust anuitié.
Tant a au jor vaintre luitié
Que la nuiz molt noire et oscure
L'ot mis desoz sa coverture
Et desoz sa chape afublé.
Quant il vit le jor enublé,
Si se fet las et traveillié,
Et dit que molt avoit veillié,
S'avoit mestier de reposer.
Bien poez antendre et gloser,
Vos qui avez fet autretel,
Que por la gent de son ostel
Se fet las et se fet couchier ;
Mes n'ot mie son lit tant chier,
Que por rien il n'i reposast,
N'il ne poïst ne il n'osast,
Ne il ne volsist pas avoir
Le hardemant ne le pooir.
Molt tost et soëf s'an leva,
Ne ce mie ne li greva
Qu'il ne luisoit lune n'estoile,
N'an la meison n'avoit chandoile,
Ne lanpe, ne lanterne ardant.
Ensi s'an ala regardant
C'onques nus garde ne s'an prist,
Einz cuidoient qu'il se dormist
An son lit trestote la nuit.
Sanz conpaignie et sanz conduit
Molt tost vers le vergier s'an va,
Que conpaignie ne trova,

Il avait de la chance car un pan de mur s'était écroulé récemment dans le verger. Il passa rapidement par cette brèche et avança jusqu'à la fenêtre. Là il se tint immobile, évitant de tousser et d'éternuer. Enfin la reine arriva dans une chemise bien blanche ; elle n'avait pas mis de bliaut ni de cotte, mais avait jeté par-dessus un court manteau d'écarlate et de marmotte[1]. Quand Lancelot vit la reine incliner sa tête à la fenêtre armée de gros barreaux de fer, il l'honora d'un salut très tendre, qu'elle lui rendit aussitôt, car tous deux étaient sous l'empire du désir, lui d'elle et elle de lui. Il n'y eut entre eux ni vilaines paroles ni ennuyeux débats. Ils se rapprochèrent le plus possible l'un de l'autre et tous deux purent alors se tenir par la main. Qu'il leur fût impossible de se rejoindre leur était insupportable, et ils maudissaient les barreaux. Mais Lancelot se fit fort, si cela convenait à la reine, d'entrer chez elle : ce ne sont pas les barreaux qui l'arrêteraient. La reine lui répondit : « Ne voyez-vous pas que ces barreaux sont trop rigides pour être pliés et trop solides pour être brisés ? Et vous aurez beau les agripper, les tirer vers vous, les secouer, vous ne pourrez pas les arracher. — Madame, dit-il, ne vous inquiétez pas ! Je ne pense pas qu'un barreau de fer puisse être de quelque importance. Aucun obstacle, sauf venant de vous, ne peut m'empêcher de parvenir jusqu'à vous. Si vous m'en octroyez la permission, la voie est libre ;

Et de ce li est bien cheü
C'une piece del mur cheü
Ot el vergier novelemant.
Par cele fraite isnelemant
S'an passe, et vet tant que il vient
A la fenestre, et la se tient
Si coiz qu'il n'i tost, n'esternue,
Tant que la reïne est venue
En une molt blanche chemise ;
N'ot sus bliaut ne cote mise,
Mes un cort mantel ot desus,
D'escarlate et de cisemus.
Quant Lanceloz voit la reïne
Qui a la fenestre s'acline,
Qui de gros fers estoit ferree,
D'un dolz salu l'a enerree[a].
Et ele un autre tost li rant,
Que molt estoient desirrant
Il de li et ele de lui.
De vilenie ne d'enui
Ne tienent parlemant ne plet.
Li uns pres de l'autre se tret
Et andui main a main se tienent.
De ce que ansanble ne vienent
Lor poise molt a desmesure,
Qu'il an blasment la ferreüre.
Mes de ce Lanceloz se vante
Que, s'a la reïne atalante,
Avoec li leanz anterra :
Ja por les fers ne remanra.
Et la reïne li respont :
« Ne veez vos con cist fer sont
Roide a ploier, et fort a fraindre ?
Ja tant ne les porroiz destraindre,
Ne tirer a vos, ne sachier,
Que les poïssiez arachier.
- Dame, fet il, or ne vos chaille !
Ja ne cuit que fers rien i vaille ;
Rien fors vos ne me puet tenir
Que bien ne puisse a vos venir.
Se vostre congiez le m'otroie,
Tote m'est delivre la voie ;

si au contraire cela ne vous est pas tout à fait agréable, alors il y a là un obstacle insurmontable que rien ne me fera franchir. — Certainement, dit-elle, je le veux bien, ce n'est pas ma volonté qui vous retiendra. Mais il vous faut attendre que je sois couchée dans mon lit pour éviter qu'il ne vous arrive malheur à cause du bruit. Ce ne serait ni amusant ni drôle si le sénéchal qui dort ici était réveillé par quelque bruit venant de nous. Aussi est-il raisonnable que je m'en aille, car il n'aurait pas bonne impression s'il me voyait ici, debout. — Madame, dit-il, il est donc temps de partir, mais n'ayez crainte, je ne ferai pas de bruit. Je pense extraire les barreaux en douceur sans avoir trop d'effort à faire, et sans réveiller personne. »

Alors la reine s'éloigne et lui se prépare, prenant ses dispositions pour venir à bout de la fenêtre. Il saisit les barreaux, les secoue, les tire si bien qu'il les fait plier et les arrache de leur scellement. Mais le fer était si coupant qu'il se fit une entaille à la première phalange du petit doigt[1] jusqu'aux nerfs, et qu'il se trancha complètement la première articulation du doigt voisin. Mais ni des gouttes de sang qui en tombent, ni d'aucune blessure il n'a conscience, car il a une tout autre préoccupation[2]. La fenêtre est loin d'être basse, et pourtant Lancelot y passe très rapidement et lestement. Il trouve Keu endormi dans son lit et puis il arrive au lit de la reine. Il reste en adoration en s'inclinant devant elle,

Mes se il bien ne vos agree
Donc m'est ele si anconbree
Que n'i passeroie por rien.
- Certes, fet ele, jel voel bien,
Mes voloirs pas ne vos detient ;
Mes tant atandre vos covient
Que an mon lit soie couchiee,
Que de noise ne vos meschiee ;
Qu'il n'i avroit geu ne deport,
Se li seneschax qui ci dort
S'esveilloit ja por nostre noise.
Por c'est bien droiz que je m'an voise,
Qu'il n'i porroit nul bien noter
Se il me veoit ci ester.
- Dame, fet il, or alez donques,
Mes de ce ne dotez vos onques
Que je i doie noise faire.
Si soëf an cuit les fers traire
Que ja ne m'an traveillerai
Ne nelui n'an esveillerai. »

A tant la reïne s'an torne
Et cil s'aparoille et atorne
De la fenestre desconfire.
As fers se prant, et sache, et tire,
Si que trestoz ploier les fet
Et que fors de lor leus les tret.
Mes si estoit tranchanz li fers
Que del doi mame jusqu'as ners
La premiere once[a] s'an creva,
Et de l'autre doi se trancha
La premerainne jointe tote ;
Et del sanc qui jus an degote,
Ne des plaies, nule ne sant
Cil qui a autre chose antant.
La fenestre n'est mie basse,
Neporquant Lanceloz i passe
Molt tost et molt delivremant.
An son lit trueve Kex dormant
Et puis vint au lit la reïne,
Si l'aore et se li ancline,

car c'est le corps saint auquel il croit le plus[1]. Alors la reine lui tend les bras, les passe autour de lui, et puis le serre étroitement sur sa poitrine. Ainsi elle l'a attiré dans son lit, lui réservant le meilleur accueil qu'elle puisse jamais lui faire, car c'est Amour et son cœur qui lui dictent sa conduite, c'est inspirée par Amour qu'elle lui fait fête. Mais si elle éprouve pour lui un grand amour, lui éprouve pour elle un amour cent mille fois plus grand, car Amour n'a rien fait avec tous les autres cœurs en comparaison de ce qu'il a fait avec le sien. Dans son cœur Amour a repris force, si exclusivement que dans les autres cœurs on n'en voit qu'une pauvre image. Maintenant Lancelot a tout ce qu'il veut puisque la reine accueille avec faveur sa compagnie et ses caresses, puisqu'il la tient entre ses bras comme elle le tient entre les siens. Ce jeu lui est si doux et si bon, ce jeu des baisers, ce jeu des sens, qu'ils ont connu une joie si merveilleuse qu'on n'en a jamais entendu décrire, jamais connu de semblable. Mais quant à moi je n'en dirai pas davantage, car il est interdit à un conte d'en parler[2]. C'est parmi les joies les plus prisées et la plus délicieuse, celle précisément pour laquelle le conte garde le silence et le secret. Lancelot eut beaucoup de joie et de plaisir toute cette nuit-là. Mais le jour arriva à son grand regret, et il dut se lever d'auprès de son amie. Ce lever fit de lui un vrai martyr, tant fut douloureuse la séparation ; il souffrit là un dur martyre.

Car an nul cors saint ne croit tant.
Et la reïne li estant
Ses bras ancontre, si l'anbrace,
Estroit pres de son piz le lace,
Si l'a lez li an son lit tret,
Et le plus bel sanblant li fet
Que ele onques feire li puet,
Que d'Amors et del cuer li muet.
D'Amors vient qu'ele le conjot ;
Et s'ele a lui grant amor ot
Et il cent mile tanz a li,
Car a toz autres cuers failli
Amors avers qu'au suen ne fist ;
Mes an son cuer tote reprist
Amors, et fu si anterine
Qu'an toz autres cuers fu frarine.
Or a Lanceloz quan qu'il vialt
Quant la reïne an gré requialt
Sa conpaignie et son solaz,
Quant il la tient antre ses braz
Et ele lui antre les suens.
Tant li est ses jeus dolz et buens,
Et del beisier, et del santir,
Que il lor avint sanz mantir
Une joie et une mervoille
Tel c'onques ancor sa paroille
Ne fu oïe ne seüe ;
Mes toz jorz iert par moi teüe,
Qu'an conte ne doit estre dite.
Des joies fu la plus eslite
Et la plus delitable cele
Que li contes nos test et cele.
Molt ot de joie et de deduit
Lanceloz, tote cele nuit.
Mez li jorz vient qui molt li grieve,
Quant de lez s'amie se lieve.
Au lever fu il droiz martirs,
Tant li fu griés li departirs,
Car il i suefre grant martire.
Ses cuers adés cele part tire

Son cœur continue d'être attiré du côté où est restée la reine. Il n'a pas la force de l'emmener car la reine l'a tellement charmé qu'il ne désire plus la quitter : le corps s'en va mais le cœur reste[1]. Lancelot retourne droit à la fenêtre. Mais de son corps il reste quelque chose, car les draps sont tachés et colorés par le sang qui est tombé de ses doigts. En s'en allant, Lancelot éprouve une grande détresse, le cœur plein de soupirs et les yeux pleins de larmes. Il n'a pas été question d'un nouveau rendez-vous, il en est peiné, mais c'était chose impossible. Il franchit avec regret la fenêtre par où il était entré avec tant d'enthousiasme. Il n'avait plus ses doigts intacts, s'étant gravement blessé. Et pourtant il a redressé les barreaux et les a remis dans leurs scellements, si bien que ni de l'intérieur ni de l'extérieur, ni en haut ni en bas il n'apparaissait que l'on eût ôté, tiré ou plié l'un d'entre eux. Au moment de s'éloigner, il a fait une génuflexion en direction de la chambre, comme on peut le faire devant un autel[2]. Puis il est parti le cœur serré, sans rencontrer personne qui le connaisse, et finalement il a rejoint son logis. Il s'est recouché dans son lit sans éveiller personne. Et c'est alors que pour la première fois il découvrit avec étonnement qu'il était blessé aux doigts. Mais il ne s'en alarma pas, sachant bien que c'est en retirant du mur les barreaux de la fenêtre qu'il s'était blessé. Aussi n'en éprouva-t-il aucun regret, car il aurait préféré avoir les deux bras arrachés

Ou la reïne se remaint.
N'a pooir que il l'an remaint,
Que la reïne tant li plest
Qu'il n'a talant que il la lest :
Li cors s'an vet, li cuers sejorne.
Droit vers la fenestre s'an torne ;
Mes de son cors[a] tant i remaint
Que li drap sont tachié et taint
Del[b] sanc qui cheï de ses doiz.
Molt s'an part Lanceloz destroiz,
Plains de sopirs, et plains de lermes.
Del rasanbler n'est pas pris termes,
Ce poise lui, mes ne puet estre.
A enviz passe a la fenestre,
S'i antra il molt volantiers ;
N'avoit mie les doiz antiers,
Que molt fort s'i estoit bleciez ;
Et s'a il les fers redreciez
Et remis an lor leus arriere,
Si que ne devant ne derriere,
N'an l'un ne an l'autre costé
Ne pert qu'an an eüst osté
Nus des fers ne tret ne ploié.
Au departir a soploié
A la chanbre et fet tot autel
Con s'il fust devant un autel.
Puis s'an part a molt grant angoisse ;
N'ancontre home qui le conoisse,
Tant qu'an son ostel est venuz.
An son lit se couche toz nuz,
Si c'onques nelui n'i esvoille.
Et lors a primes se mervoille
De ses doiz qu'il trueve plaiez ;
Mes de rien n'an est esmaiez
Por ce qu'il set tot de seür
Que au traire les fers del mur
De la fenestre se bleça ;
Por ce pas ne s'an correça,
Car il se volsist mialz del cors
Andeus les braz avoir traiz fors

que de ne pas avoir franchi la fenêtre. Pourtant, s'il s'était ainsi blessé et gravement mutilé en d'autres circonstances, il en aurait ressenti beaucoup de douleur et de fureur.

Sur le matin, dans sa chambre garnie de tentures, la reine s'était doucement endormie. Elle ne s'était pas rendu compte que ses draps étaient tachés de sang, s'imaginant qu'ils étaient toujours blancs, beaux et propres. Or Méléagant, dès qu'il fut prêt et habillé, est venu à la chambre où reposait la reine. Il la trouve réveillée et il voit les draps tout tachés de gouttes de sang frais ; il pousse du coude ses compagnons et, comme pour faire son enquête sur un crime, il regarde en direction du lit de Keu, et voit que ses draps sont aussi tachés de sang ; en effet, sachez que cette nuit-là ses blessures s'étaient rouvertes. Alors il dit : « Madame, cette fois j'ai trouvé les indices que je cherchais. Il est bien vrai qu'il faut être fou pour se donner du mal à garder une femme ; on y perd son travail et sa peine. Elle échappe encore plus vite à celui qui fait tout pour la garder qu'à celui qui ne fait pas attention. Mon père a bien monté la garde, vous surveillant par peur de moi ! Il vous a bien gardée de moi ! Mais cette nuit, malgré lui, le sénéchal Keu vous a regardée de près, et il a obtenu de vous tout ce qu'il voulait ; ce sera très vite prouvé. — Et comment ? fait-elle. — J'ai trouvé du sang sur vos draps, et c'est ce qui en témoigne, puisqu'il faut entrer dans les détails.

Que il ne fust oltre passez ;
Mes s'il se fust aillors quassez
Et si laidemant anpiriez,
Molt an fust dolanz et iriez.
La reïne la matinee,
Dedanz sa chanbre ancortinee,
Se fu molt soëf andormie ;
De ses dras ne se gardoit mie
Que il fussent tachié de sanc,
Einz cuidoit qu'il fussent molt blanc
Et molt bel et molt avenant.
Et Melïaganz, maintenant
Qu'il fu vestuz et atornez,
S'an est vers la chanbre tornez
Ou la reïne se gisoit.
Veillant la trueve, et les dras voit
Del fres sanc tachiez et gotez ;
S'en a ses conpaignons botez,
Et com aparcevant de mal,
Vers le lit Kex le seneschal
Esgarde, et voit les dras tachiez
De sanc, que la nuit, ce sachiez,
Furent ses plaies escrevees.
Et dit : « Dame, or ai ge trovees
Tex anseignes con je voloie !
Bien est voirs que molt se foloie
Qui de fame garder se painne,
Son travail i pert et sa painne ;
Qu'ainz la pert cil qui plus la garde
Que cil qui ne s'an done garde.
Molt a or bele garde feite
Mes pere qui por moi vos gueite !
De moi[a] vos a il bien gardee ;
Mes enuit vos a regardee
Kex, li seneschax, mal gré suen,
S'a de vos eü tot son buen,
Et il sera molt bien prové.
- Comant ? fet ele. - J'ai trové
Sanc an vos dras, qui le tesmoingne,
Puis qu'a dire le me besoigne.

Je sais tout, et je le prouve, parce que je trouve sur vos draps comme sur les siens le sang qui a goutté de ses plaies : il y a là des preuves irréfutables[1]. » Alors pour la première fois la reine aperçut dans l'un et l'autre lit les draps sanglants, et elle s'en étonna. Elle eut honte et devint toute rouge. « Que le Seigneur Dieu me garde, dit-elle, ce sang que je vois sur mes draps, ce n'eſt pas Keu qui l'apporta ; mais cette nuit j'ai eu un saignement de nez ; cela vient de mon nez, je pense. » Et elle croit dire la vérité. « Sur ma tête, répliqua Méléagant, ce que vous dites et rien, c'eſt la même chose. Il ne sert à rien de raconter des hiſtoires, car vous êtes prise en flagrant délit, et la vérité sera bien établie. » Il dit alors aux gardes qui se trouvaient là : « Seigneurs, ne bougez pas d'ici et veillez que ne soient pas ôtés les draps de lit jusqu'à ce que je revienne. Je veux que le roi me rende juſtice quand il aura vu la chose. » Il partit alors à sa recherche et finit par le trouver. Il se laissa tomber à ses pieds, disant : « Sire, venez voir ce qui échappe à votre attention. Venez voir la reine, et vous conſtaterez les choses étonnantes que j'ai moi-même découvertes. Mais avant de vous y rendre, je vous prie de ne pas me priver de la juſtice à quoi j'ai droit. Vous savez bien les risques personnels que j'ai pris pour la reine, ce qui m'a valu de vous avoir pour ennemi, car vous la faites garder contre moi. Ce matin je suis allé la regarder dans son lit, et j'en ai vu assez car j'ai bien remarqué

Par ce le sai, par ce le pruis,
Que an voz dras et es suens truis
Le sanc qui cheï de ses plaies :
Ce sont ansaignes bien veraies. »
Lors primes la reïne vit
Et an l'un et an l'autre lit
Les dras sanglanz, si s'an mervoille ;
Honte en ot, si devint vermoille
Et diſt : « Se Damedex me gart,
Ce sanc que an mes dras regart,
Onques ne l'i aporta Ques,
Einz m'a enuit senié li nes ;
De mon nes fu au mien espoir. »
Et ele cuide dire voir.
« Par mon chief, fet Meleaganz,
Quanque vos dites eſt neanz.
N'i a meſtier parole fainte,
Que provee eſtes et atainte,
Et bien sera li voirs provez. »
Lors dit : « Seignor, ne vos movez »
(As gardes qui iluec eſtoient),
« Et gardez que oſté ne soient
Li drap del lit, tant que je veigne.
Je voel que li rois droit me teigne
Quant la chose veüe avra. »
Lors le quiſt tant qu'il le trova ;
Si se lesse a ses piez cheoir
Et dit : « Sire, venez veoir
Ce don garde ne vos prenez.
La reïne veoir venez,
Si verroiz mervoilles provees
Que j'ai veües et trovees ;
Mes ainçois que vos i ailliez,
Vos pri que vos ne me failliez
De juſtise ne de droiture :
Bien savez an quel aventure,
Por la reïne, ai mon cors mis,
Dom vos eſtes mes anemis,
Que por moi la faites garder.
Hui matin l'alai regarder
An son lit, et si ai veü
Tant, que j'ai bien aparceü

qu'elle avait couché avec Keu toute la nuit. Sire, pour Dieu, ne soyez pas fâché si j'en suis offensé et si je porte plainte, car je prends pour un grave affront qu'elle me haïsse et méprise tandis que chaque nuit le sénéchal couche avec elle. — Tais-toi ! dit le roi, je ne te crois pas. — Sire, alors venez voir les draps, et la façon dont Keu les a arrangés ! Puisque vous ne croyez pas mes paroles et que vous pensez que je vous mens, je vous montrerai les draps et la courtepointe pleins du sang des blessures de Keu. — Eh bien, allons-y ! et je me rendrai compte, car je veux le voir de mes propres yeux ; ce sont eux qui m'apprendront la vérité[1]. » Alors le roi se rendit aussitôt à la chambre où il trouva la reine en train de se lever. Il voit les draps sanglants dans son lit et de même dans le lit de Keu et dit : « Madame, voilà qui est mauvais pour vous si ce que m'a dit mon fils est vrai. — Que Dieu m'assiste, répondit-elle, on n'a jamais, même après un cauchemar, raconté un si méchant mensonge. Je pense que le sénéchal Keu est un homme si courtois et si loyal qu'il est au-dessus de tout soupçon ; et de mon côté je ne cours pas les foires pour vendre ou offrir mon corps. Assurément, Keu n'est pas homme à me demander une telle infamie, et je n'ai jamais eu le cœur de le faire, ni ne l'aurai jamais. — Sire, je vous serai très reconnaissant, dit Méléagant à son père, si l'on fait payer à Keu son crime de telle façon que la honte en rejaillisse sur la reine. C'est à vous que revient

Qu'avoec li gist Kex chasque nuit.
Sire, por Deu, ne vos enuit
S'il m'an poise, et se je m'an plaing,
Car molt me vient a grant desdaing
Qant ele me het et despist,
Et Kex o li chasque nuit gist.
- Tes ! fet li rois, je nel croi pas.
- Sire, or venez veoir les dras,
Comant Kex les a conreez.
Quant ma parole ne creez,
Einçois cuidiez que je vos mante,
Les dras et la coute sanglante
Des plaies Kex vos mosterrai.
- Or i alons, si le verrai,
Fet li rois, que veoir le voel :
Le voir m'an aprendront mi oel. »
Li rois tot maintenant s'an va
Jusqu'an la chanbre ou il trova
La reïne qui se levoit.
Les dras sanglanz an son lit voit
Et el lit Kex autresimant,
Et dist : « Dame, or vet malemant
Se c'est voirs que mes filz m'a dit. »
Ele respont : « Se Dex m'aït,
Onques ne fu, neïs de songe,
Contee si male mançonge.
Je cuit que Kex li seneschax
Est si cortois et si leax
Que il n'an fet mie a mescroire ;
Et je ne regiet mie an foire
Mon cors, ne n'an faz livreison.
Certes, Kex n'est mie tex hom
Qu'il me requeïst tel outrage,
Ne je n'en oi onques corage
Del faire, ne ja ne l'avrai.
- Sire, molt boen gré vos savrai,
Fet Meleaganz a son pere,
Se Kex son outrage conpere,
Si que la reïne i ait honte.
A vos tient la justise et monte,

l'exercice de la justice, je la réclame et je vous en prie. Le sénéchal Keu a trahi son seigneur, le roi Arthur, qui avait une telle foi en lui qu'il lui avait confié la chose qu'il aime le plus en ce monde[1]. — Sire, souffrez donc que je réponde, dit alors Keu, et je me justifierai. Que jamais Dieu, quand je quitterai ce monde, ne pardonne à mon âme si j'ai jamais couché avec ma dame la reine. Certes, je préférerais être mort que d'avoir cherché à commettre une action si vile et si criminelle ; et que jamais Dieu ne m'accorde de guérir mes blessures, mais qu'il me prenne la vie à cet instant même, si j'en ai eu seulement la pensée. Tout ce que je sais c'est que mes plaies ont saigné abondamment cette nuit, et que mes draps en sont tout ensanglantés. C'est la raison pour laquelle votre fils me soupçonne, mais il n'en a pas le droit. » Alors Méléagant lui répond : « Que Dieu m'assiste, vous avez été trahi par les diables, les esprits malins ; vous vous êtes trop échauffé cette nuit, et parce que vous vous êtes donné trop d'exercice vous avez fait se rouvrir vos blessures[2]. Aucune de vos excuses ne tient debout : le sang des deux côtés est une preuve formelle ; nous constatons, et tout est clair. Il est juste que paie son forfait un suspect dont la culpabilité est ainsi établie. Jamais un chevalier de votre qualité n'a ainsi déchu de sa gloire ; vous en récoltez la honte. — Sire, sire, dit Keu s'adressant au roi, je défendrai ma reine et moi-même de cette accusation. Il me tourmente

Et je vos an requier et pri.
Le roi Artus a Kex traï
Son seignor, qui tant le creoit
Que comandee li avoit
La rien que plus ainme an cest monde.
- Sire, or sofrez que je responde,
Fet Kex, et si m'escondirai.
Ja Dex, quant de cest siegle irai,
Ne me face pardon a l'ame,
Se onques jui avoec ma dame.
Certes, mialz voldroie estre morz
Que tex leidure ne tiex torz
Fust par moi quis vers mon seignor ;
Et ja mes Dex santé graignor
Que j'ai or androit ne me doint,
Einz me praigne morz an cest point,
Se je onques le me pansai.
Mes itant de mes plaies sai
Qu'annuit m'ont seinnié a planté,
S'an sont mi drap ansanglanté.
Por ce vostre filz me mescroit,
Mes certes, il n'i a nul droit. »
Et Meleaganz li respont :
« Si m'aïst Dex, traï vos ont
Li deable, li vif maufé ;
Trop fustes enuit eschaufé,
Et por ce que trop vos grevastes,
Voz plaies sanz dote escrevastes.
Ne vos i valt neant contrueve :
Li sans d'anbedeus parz le prueve ;
Bien le veons et bien i pert.
Droiz est que son forfet conpert
Qui si est provez et repris.
Einz chevaliers de vostre pris
Ne fist si grant descovenue,
Si vos an est honte avenue.
- Sire, sire, fet Kex au roi,
Je desfandrai ma dame et moi
De ce que vostre filz m'amet[a] ;
An poinne et an travail me met,

et me torture, mais il a tort d'agir ainsi. — Vous n'êtes pas en état de vous battre, fait le roi, blessé comme vous l'êtes. — Sire, si vous voulez bien le permettre, tout malade que je suis je me battrai avec lui, et je montrerai que je ne suis pas coupable du crime dont il m'accuse. » Cependant la reine avait fait secrètement appeler Lancelot[1]. Alors elle fit savoir au roi qu'elle aurait un chevalier qui défendrait le sénéchal de cette accusation contre Méléagant, si celui-ci osait aller plus loin. Et Méléagant répliqua aussitôt : « Contre tout chevalier, sans aucune exception, serait-il un géant, j'engagerai un combat à outrance jusqu'à complète victoire de l'un des deux. » À ce moment entra Lancelot ; il y eut une telle affluence de chevaliers que la salle en fut toute remplie. Dès qu'il fut là, en présence de tout le monde, jeunes et vieux, la reine exposa toute l'affaire, ajoutant : « Lancelot, Méléagant m'a infligé cette honte. Il m'a fait soupçonner par tous ceux qui entendent cette accusation, si vous ne l'obligez pas à se rétracter. Cette nuit, prétend-il, Keu a couché avec moi, puisqu'il a vu mes draps et les siens tachés de sang, et il ajoute que le sénéchal sera tenu pour entièrement coupable s'il ne peut se défendre par les armes contre lui de cette accusation, ou si personne ne veut assumer sa défense pour lui venir en aide. — Vous n'avez pas besoin de plaider votre cause du moment que je suis là. À Dieu ne plaise qu'on vous soupçonne,

Mes certes a tort me travaille.
- Vos n'avez mestier de bataille,
Fet li rois, que trop vos dolez.
- Sire, se sofrir le volez,
Ensi malades con je sui
Me conbatrai ancontre lui
Et mosterrai que je n'ai colpe
An cest blasme don il m'ancolpe. »
Et la reïne mandé ot
Tot celeemant Lancelot,
Et dit au roi que ele avra
Un chevalier qui desfandra
Le seneschal de ceste chose
Vers Meleagant, se il ose.
Et Meleaganz dist tantost :
« Nus chevaliers ne vos en ost
Vers cui la bataille n'anpraigne
Tant que li uns vaincuz remaingne,
Nes se ce estoit uns jaianz. »
A tant vint Lanceloz leanz ;
Des chevaliers i ot tel rote
Que plainne an fu la sale tote.
Maintenant que il fu venuz,
Oiant toz, juenes et chenuz,
La reïne la chose conte
Et dit : « Lancelot, ceste honte
M'a ci Meleaganz amise ;
An mescreance m'an a mise
Vers trestoz ces qui l'oënt[a] dire
Se vos ne l'an feites desdire.
Enuit, ce dit, a Kex geü
O moi, por ce qu'il a veü
Mes dras et les suens de sanc tainz
Et dit que toz an iert atainz,
Se vers lui ne se puet desfandre
Ou se autres ne vialt anprandre
La bataille por lui aidier.
- Ja ne vos an covient pleidier,
Fet Lanceloz, la ou je soie.
Ja Deu ne place qu'an mescroie

vous et lui, de cette affaire. Je suis prêt à soutenir les armes à la main qu'il n'a jamais eu une telle pensée. S'il y a en moi quelque ressource, je le défendrai de toutes mes forces, et pour lui j'affronterai le combat. » Alors, bondissant en avant, Méléagant dit : « Que le Seigneur Dieu sauve mon âme, j'en suis d'accord, et cela me convient tout à fait ; que personne n'aille penser que cela me gêne ! » Lancelot déclare alors : « Sire roi, d'après ce que je sais des causes, lois, procès et jugements, on ne peut sans serments décider par bataille sur d'aussi graves soupçons[1]. » Et Méléagant lui répond sans crainte immédiatement : « Que les serments se fassent dans les formes et qu'on apporte les reliques à l'instant, car je sais bien que j'ai le droit pour moi. » Et Lancelot répliqua : « Il faut, j'en appelle à Dieu, ne pas connaître le sénéchal Keu pour le soupçonner de pareille chose. » Aussitôt ils demandent leurs chevaux et ordonnent qu'on leur apporte leurs armes, et on les leur apporte aussitôt : les voilà bientôt armés avec l'aide des valets. C'est au tour des reliques d'être mises en place. Méléagant s'avance, et Lancelot de même à côté de lui. Ils s'agenouillent tous les deux. Méléagant étend la main sur les reliques et jure d'une voix claire : « Que Dieu et le saint dont voici les reliques m'en soient témoins[2], le sénéchal Keu a partagé cette nuit le lit de la reine, et il a eu d'elle tout son plaisir. — Et moi je t'accuse de parjure, fait Lancelot, et je jure

Ne vos ne lui de tel afeire.
Prez sui de la bataille feire
Que onques ne le se pansa.
Se an moi point de desfanse a
A mon pooir l'an desfandrai,
Por lui la bataille anprandrai. »
Et Meleaganz avant saut
Et dit : « Se Damedex me saut,
Ce voel je bien, et molt me siet :
Ja ne pant nus que il me griet. »
Et Lanceloz dist : « Sire rois,
Je sai de quauses, et de lois,
Et de plez, et de jugemanz :
Ne doit estre sanz seiremanz
Bataille de tel mescreance. »
Et Meleaganz sanz dotance
Li respont molt isnelemant :
« Bien i soient li seiremant
Et veignent li saint or androit,
Que je sai bien que je ai droit. »
Et Lanceloz ancontre dit :
« Onques, se Damedex m'aït,
Tiex[a] le seneschal ne conut
Qui de tel chose le mescrut. »
Maintenant lor chevax demandent,
Lor armes aporter comandent ;
L'an lor aporte tost a mont[b] ;
Vaslet les arment ; armé sont ;
Et ja resont li saint fors tret.
Meleaganz avant se tret
Et Lanceloz dejoste lui ;
Si s'agenoillent anbedui ;
Et[c] Meleaganz tant sa main
Aus sainz et jure tot de plain :
« Ensi m'aïst Dex et li sainz,
Kex li seneschaus fu conpainz
Enuit la reïne, an son lit,
Et de li ot tot son delit ;
- Et je t'an lief come parjur,
Fet Lanceloz, et si rejur

à mon tour qu'il n'y a pas couché et ne l'a pas approchée. Et que Dieu prenne vengeance, s'il lui plaît, de celui qui a menti, et fasse apparaître la vérité. Mais j'ajouterai encore autre chose aux serments et je jurerai, quelque ennui et peine que cela puisse faire à certains, que si j'ai la chance aujourd'hui de vaincre Méléagant, sans autre aide que celle de Dieu et des reliques ici présentes, je ne lui accorderai plus aucune grâce[1]. » Le roi ne fut pas heureux d'entendre ce serment.

Quand ils eurent prêté serment on leur sortit les chevaux, belles bêtes pourvues de toutes les qualités. Chacun est monté sur le sien, et ils s'élancent l'un contre l'autre de toute la vitesse de leur monture. Le choc des deux chevaliers a lieu au maximum de la vitesse, et bien qu'il ne leur reste plus de la lance que le tronçon qu'ils avaient en main, ils se sont envoyés à terre tous les deux, mais ils n'ont pas vraiment l'air de deux morts, car aussitôt ils se relèvent et se font tout le mal possible du tranchant de leurs épées nues. Les étincelles jaillissent des heaumes vers les nues, toutes brûlantes. Ils s'affrontent avec une telle fureur, leurs épées nues à la main, qu'aussi vite qu'elles peuvent aller et venir ils se cognent, ils se frappent sans chercher à se reposer pour avoir le temps de reprendre haleine. Le roi, que ce combat angoisse et accable, a fait appeler la reine qui était montée s'accouder dans une des galeries de la tour. Il invoque Dieu le Créateur en lui demandant de

Qu'il n'i jut ne ne la santi.
Et de celui qui a manti
Praigne Dex, se lui plest, vangence
Et face voire demostrance.
Mes ancor un autre an ferai
Del seiremanz, et jurerai,
Cui qu'il enuit ne cui qu'il poist,
Que se il hui venir me loist
De Meleagant au desus,
Tant m'aïst Dex et neant plus
Et ces reliques qui sont ci,
Que ja de lui n'avrai merci. »
Li rois de rien ne s'esjoï
Quant cestui sairement oï.

Qant li seiremant furent fet,
Lor cheval lor furent fors tret,
Bel et boen de totes bontez ;
Sor le suen est chascuns montez,
Et li uns contre l'autre muet
Tant con chevax porter le puet ;
Et es plus granz cors des chevax
Fiert li uns l'autre des vasax
Si qu'il ne lor remaint nes poinz
Des deus lances tres qu'anz es poinz.
Et li uns l'autre a terre porte,
Mes ne font mie chiere morte
Que tot maintenant se relievent
Et tant com il pueent se grievent
Aus tranchanz des espees nues.
Les estanceles vers les nues
Totes ardanz des hiaumes saillent.
Par si grant ire s'antr'asaillent
As espees que nues tienent,
Que si com eles vont et vienent,
S'antr'ancontrent et s'antrefierent,
Ne tant reposer ne se quierent
Qu'aleinne reprandre lor[a] loise.
Li rois, cui molt an grieve et poise
En a la reïne apelee,
Qui apoier s'estoit alee
A mont as loges de la tor :
Por Deu, li dist, le criator,

faire se séparer les combattants. « Tout ce qui vous plaît et convient, dit la reine en toute bonne foi, ne rencontrera de ma part aucune opposition. » Lancelot a bien entendu la réponse de la reine à la demande du roi ; il ne cherche plus à combattre, mais il abandonne aussitôt le combat tandis que Méléagant le frappe en redoublant ses coups, car il ne veut pas de répit. Mais le roi se jette entre les deux combattants et retient son fils qui proteste en disant qu'il n'est pas question pour lui de faire la paix : « Je veux la bataille, je n'ai cure de la paix. » Alors le roi lui réplique : « Tais-toi donc et crois-moi, tu agiras sagement. Tu éviteras honte et dommages si tu m'écoutes, mais fais ce que tu dois faire. Ne te souviens-tu donc pas que tu as à livrer une bataille, qui a été prévue à la cour du roi Arthur ? Ne doute point que ce serait pour toi un grand honneur si tu réussissais là plutôt qu'ailleurs ! » Le roi disait cela pour essayer de l'ébranler. Finalement il réussit à l'apaiser et à séparer les combattants[1]. Lancelot, qui était pressé de retrouver monseigneur Gauvain, vint en demander la permission et le congé au roi et puis à la reine. Avec leur autorisation il s'achemina rapidement vers le Pont sous l'Eau[2]. Il avait derrière lui une troupe importante de chevaliers qui le suivaient mais, parmi ceux qui y allaient, il y en avait beaucoup qu'il eût préféré voir rester. Après de longues étapes ils approchaient du Pont sous l'Eau, dont ils étaient encore à une lieue de distance.

Que ele departir les lest.
« Tot quan que vos an siet et plest,
Fet la reïne, a boene foi,
Ja n'an feroiz rien contre moi. »
Lanceloz a bien antandu
Que la reïne a respondu
A ce que li rois li requiert ;
Ja puis conbatre ne se quiert,
Einz a tantost guerpi le chaple ;
Et Meleaganz fiert et chaple
Sor lui, que reposer ne quiert ;
Et li rois antre deus se fiert
Et tient son fil, qui dit et jure
Que il n'a de pes feire cure :
« Bataille voel, n'ai soing de peis. »
Et li rois li dit : « Car te teis
Et me croi, si feras que sages ;
Ja certes hontes ne domages
Ne t'an vandra, se tu me croiz ;
Mes fei ice que feire doiz !
Don ne te sovient il que tu
As an la cort le roi Artu
Contre lui bataille arramie ?
Et de ce ne dotes tu mie
Que il ne te soit granz enors,
Se la te vient, biens plus qu'aillors ! »
Ce dit li rois por essaier
Se il le porroit esmaier,
Tant qu'il l'apeise et ses depart.
Et Lanceloz, cui molt fu tart
De mon seignor Gauvain trover,
An vient congié querre et rover
Au roi, et puis a la reïne.
Par le congié d'ax s'achemine
Vers le Pont soz Eve corrant[a] ;
Si ot aprés lui rote grant
Des chevaliers qui le suioient ;
Mes assez de tex i aloient
Don bel li fust s'il remassissent.
Lor jornees molt bien fornissent,
Tant que le Pont soz Eve aprochent,
Mes d'une liue ancor n'i tochent.

Ils n'eurent pas le temps de s'en approcher plus ni de le voir qu'un nain vint à leur rencontre sur un grand cheval de chasse, avec à la main un fouet pour le faire avancer en le menaçant. Aussitôt il demanda, selon des instructions qu'on lui avait données[1] : « Lequel d'entre vous est Lancelot ? Ne me le cachez pas, je suis des vôtres ; dites-le-moi sans crainte, car je vous pose cette question dans votre intérêt. » Lancelot répondit en personne : « Je suis celui que tu cherches et réclames. — Ah ! Lancelot, noble chevalier, laisse ces gens et fais-moi confiance ; viens tout seul avec moi, car je veux te conduire en un endroit qui fera ton bonheur. Que personne ne te suive à aucun prix, mais qu'on t'attende à cet endroit où nous reviendrons tout de suite ! » Et lui, qui ne se méfiait pas, a fait attendre toute son escorte et a suivi le nain qui l'a trahi ; ses gens qui l'attendent là peuvent l'attendre longtemps car ceux qui l'ont attrapé et fait prisonnier n'ont nulle intention de le rendre[2]. Les gens de son escorte se désespèrent en ne le voyant pas revenir au lieu de rendez-vous et ne savent pas quoi faire. Tous disent que le nain les a trahis et s'ils en furent accablés, inutile de le demander. Tristement, ils commencent à le chercher, mais ils ne savent pas où ils pourraient le trouver, ni de quel côté ils devraient orienter leurs recherches ; alors ils en délibèrent tous ensemble. L'avis des plus raisonnables et des plus sages,

Ençois que pres del pont venissent
Et que il veoir le poïssent,
Uns nains a l'encontre lor vint
Sor un grant chaceor, et tint
Une corgiee por chacier
Son chaceor et menacier.
Et maintenant a demandé
Si com il li fu comandé :
« Li quex de voz est Lanceloz ?
Nel me celez, je suis des voz ;
Mes dites le seüremant
Que por voz granz biens le demant. »
Lanceloz li respont por lui
Et dit il meismes : « Je sui
Cil que tu demandes et quiers.
- Ha ! Lancelot, frans chevaliers,
Leisse ces genz, et si me croi ;
Vien t'an toz seus ansanble o moi,
Qu'an molt boen leu mener te voel.
Ja nus ne t'an siue por l'uel,
Einz vos atandent ci androit
Que nos revandrons or androit ! »
Cil qui de nul mal ne se dote
A fet remenoir sa gent tote
Et siust le nain qui traï l'a ;
Et sa gent qui l'atendent la
Le pueent longuemant atandre,
Que cil n'ont nul talant del randre
Qui l'ont pris et seisi an sont.
Et sa gent si grant duel an font
De ce qu'il ne vient ne repeire
Qu'il ne sevent qu'il puissent feire.
Tuit dïent que traïz les a
Li nains, et se lor[a] an pesa
Folie seroit de l'anquerre.
Dolant le comancent a querre,
Mes ne sevent ou il le truissent,
Ne quele part querre le puissent ;
S'an prenent consoil tuit ansanble ;
A ce s'acordent, ce me sanble,

il me semble, est qu'il convient de se rendre au passage du Pont sous l'Eau, qui est tout proche, et de ne se mettre en quête de Lancelot qu'ensuite, en profitant des conseils de monseigneur Gauvain s'ils le trouvent à un endroit ou à un autre. Tous se rallient à cette suggestion, si bien que sans s'écarter ils se dirigent vers le Pont sous l'Eau. À peine arrivés au pont, ils ont aperçu monseigneur Gauvain qui avait perdu l'équilibre et s'était enfoncé dans l'eau, profonde à cet endroit[1]. Tantôt il refait surface, tantôt il coule au fond, tantôt ils le voient, tantôt ils le perdent de vue. Ils s'approchent de cet endroit, agrippent Gauvain avec des branches, des perches et des crocs. Il lui restait sur le dos le haubert, son heaume qui en valait bien dix autres, encore fixé sur la tête, et, encore enfilées sur ses jambes, des chausses de fer toutes rouillées de sueur, car il avait enduré bien des épreuves, traversé bien des périls et subi bien des attaques dont il avait triomphé. Sa lance, son écu et son cheval étaient restés sur l'autre rive. Ils ne pensent pas que celui qu'ils ont retiré de l'eau puisse être encore vivant, car il avait absorbé beaucoup d'eau, et tant qu'il ne l'eut pas rendue ils n'en purent obtenir un mot. Mais quand sa parole et sa voix retrouvèrent libre la sortie des poumons[2], et qu'on put l'entendre et le comprendre, au plus tôt qu'il put prendre la parole, il la prit. Il commença par demander à ceux qui étaient devant lui s'ils avaient quelque nouvelle de la reine.

Li plus resnable et li plus sage,
Qu'il an iront jusqu'au passage
Del Pont soz Eve, qui est pres,
Et querront Lancelot aprés
Par le los mon seignor Gauvain,
S'il le truevent n'a bois n'a plain.
A cest consoil trestuit s'acordent,
Si bien que de rien ne se tordent[a].
Vers le Pont soz Eve s'an vont,
Et tantost qu'il vienent au pont
Ont mon seignor Gauvain veü,
Del pont trabuchié et cheü
An l'eve, qui estoit parfonde.
Une ore essort et autre afonde,
Or le voient, et or le perdent ;
Il vienent la, et si l'aerdent[b]
A rains, a perches et a cros.
N'avoit que le hauberc el dos,
Et sor le chief le hiaume assis,
Qui des autres valoit bien dis,
Et les chauces de fer chauciees
De sa süor anruïlliees,
Car molt avoit sofferz travauz,
Et mainz perils et mainz asauz
Avoit trespassez et vaincuz.
Sa lance estoit, et ses escuz
Et ses chevax, a l'autre rive.
Mes ne cuident pas que il vive
Cil qui l'ont tret de l'eve fors,
Car il en avoit molt el cors,
Ne des que tant qu'il l'ot randue
N'ont de lui parole antandue.
Mes quant sa parole et sa voiz
Rot del cuer delivre la doiz[c],
Qu'an le potoïr et antandre,
Au plus tost que il s'i pot prandre
A la parole, se s'i prist ;
Lués de la reïne requist
A ces qui devant lui estoient
Se nule novele an savoient.

Dans leur réponse ils lui dirent qu'elle ne quitte pas un seul instant le roi Bademagu, qui lui fournit tout ce dont elle a besoin et lui témoigne beaucoup d'égards. « Est-ce que personne, depuis, n'est venu la chercher sur cette terre ? demande monseigneur Gauvain. — Si, répondent-ils, Lancelot du Lac, qui a passé le Pont de l'Épée. Il l'a secourue et libérée, et nous tous avec elle. Mais un nabot nous a trahi, un nain bossu et grotesque : il nous a honteusement trompés en nous enlevant Lancelot. Nous ne savons ce qu'il en a fait. — Et quand cela est-il arrivé ? demande monseigneur Gauvain. — Seigneur, c'est aujourd'hui que le nain nous a fait cela, tout près d'ici, quand Lancelot est venu avec nous à votre rencontre. — Et comment s'est-il conduit depuis son arrivée en ce pays ? » Alors ils commencent à l'informer ; ils lui racontent tout de bout en bout sans oublier un seul détail ; ils lui disent aussi que la reine l'attend, ayant assuré que rien ne la ferait partir du pays avant de le voir, même si on lui en apporte des nouvelles. Monseigneur Gauvain leur demande : « Quand nous allons quitter ce pont, irons-nous en quête de Lancelot ? » De l'avis unanime il vaut mieux d'abord aller trouver la reine ; le roi le fera rechercher ; car ils pensent que c'est son fils qui, traîtreusement, l'a fait mettre en prison : c'est Méléagant, qui déteste Lancelot. Mais où qu'il soit, si le roi l'apprend, il le fera remettre en liberté. Ils peuvent en être sûrs.

Et cil qui li ont respondu,
D'avoec le roi Bademagu
Dïent qu'ele ne part nule ore,
Qui molt la sert et molt l'enore.
« Vint la puis nus an ceste terre,
Fet mes sire Gauvains, requerre ? »
Et il respondirent : « Oïl !
- Qui ? - Lanceloz del Lac, font il[a],
Qui passa au Pont de l'Espee ;
Si l'a resqueusse et delivree,
Et, avoec, nos autres trestoz ;
Mes traïz nos en a uns goz,
Uns nains boçus et rechigniez :
Laidemant nos a engigniez,
Qui Lancelot nos a fortret ;
Nos ne savons qu'il en a fet[b].
- Et quant ? fet mes sire Gauvains.
- Sire, hui nos a ce fet li nains,
Molt pres de ci, quant il et nos
Venïemes ancontre vos.
- Et comant s'est il contenuz
Puis qu'an cest païs fu venuz ? »
Et cil li comancent a dire ;
Si li recontent tire a tire
Si c'un tot seul mot n'i oblïent,
Et de la reïne li dïent
Qu'ele l'atant, et dit por voir
Que riens ne la feroit movoir
Del païs, tant qu'ele le voie,
Por novele que ele en oie.
Mes sire Gauvains lor respont :
« Quant nos partirons de cest pont,
Irons nos querre Lancelot ? »
N'i a un seul qui mialz ne lot
Qu'a la reïne aillent ençois :
Si le fera querre li rois ;
Car il cuident qu'an traïson
L'ait fet ses filz metre an prison,
Meleaganz, qui molt le het.
Ja en leu, se li rois le set,
Ne sera qu'il nel face randre ;
De seür s'i pueent atandre[c].

Tous se rallièrent à cet avis et ils se mirent aussitôt en route, si bien qu'ils approchèrent de la cour où se trouvaient la reine et le roi Bademagu ainsi que le sénéchal Keu ; il y avait aussi le traître, débordant de ruses mauvaises, qui troubla les arrivants inquiets pour Lancelot. Ils s'estiment victimes d'une trahison et d'un attentat et ils manifestent bruyamment leur accablante douleur. Ce n'est pas une bonne nouvelle que reçoit ainsi la reine avec ce deuil. Cependant elle montre en la circonstance autant d'enjouement qu'il est possible. Il lui faut, en l'honneur de monseigneur Gauvain, manifester quelque joie, et c'est ce qu'elle fait. Mais elle a beau cacher sa douleur, celle-ci transparaît néanmoins. Elle doit se livrer en même temps à la joie et à la tristesse. Elle a le cœur serré en pensant à Lancelot, mais devant monseigneur Gauvain elle manifeste une joie extrême. Il n'y a personne qui, ayant appris la nouvelle de la disparition de Lancelot, n'en soit triste et désolé. Le roi serait réjoui de voir monseigneur Gauvain, sa venue qui lui donnait l'occasion de faire sa connaissance lui aurait plu beaucoup ; mais il est tellement affligé et accablé de savoir que Lancelot a été trahi qu'il en reste abattu et désemparé. La reine lui demande avec insistance de le faire rechercher par monts et par vaux sur son territoire, sans délai ni retard ; monseigneur Gauvain et Keu font de même ; il n'est personne qui ne soit venu l'en prier instamment. « Laissez-moi m'occuper de cette affaire,

A cest consoil tuit s'acorderent
Et tot maintenant s'aroterent,
Tant que vers la cort s'aprochierent
Ou la reïne et li rois ierent[a],
Et Kex avoec, li seneschax,
Et s'i estoit li desleax,
De traïsons plains et conblez,
Qui molt laidemant a troblez
Por Lancelot toz ces que vienent.
Por mort et por traï se tienent,
S'an font grant duel, que molt lor
N'est pas la novele cortoise [poise.
Qui la reïne cest duel porte ;
Neporquant ele s'an deporte
Au plus belemant qu'ele puet.
Por mon seignor Gauvain l'estuet
Auques esjoïr, si fet ele.
Et neporquant mie ne cele
Son duel que auques n'i apeire.
Et joie et duel li estuet feire :
Por Lancelot a le cuer vain,
Et contre mon seignor Gauvain
Mostre sanblant de passejoie.
N'i a nul qui la novele oie
De Lancelot qui est perduz
Ne soit dolanz et esperduz[b].
De[c] mon seignor Gauvain eüst
Li rois joie, et molt li pleüst
Sa venue et sa conuissance ;
Mes tel duel a, et tel pesance,
De Lancelot qui est traïz,
Que maz en est et esbaïz.
Et la reïne le semont
Et prie qu'a val et a mont
Par sa terre querre le face
Tot sanz demore et sanz espace,
Et mes sire Gauvains et Qués :
Un trestot seul n'i a remés
Qui de ce nel prit et semoingne.
« Sor moi lessiez ceste besoigne,

dit le roi, inutile d'en parler davantage, car j'ai pris mes dispositions depuis longtemps ; je n'ai besoin ni de prière ni de pétition pour faire cette enquête. » Chacun s'incline respectueusement[1]. Le roi aussitôt envoie par tout son royaume ses messagers, des hommes d'armes de bonne réputation et avisés ; dans tout le pays ils ont demandé de ses nouvelles. Partout ils ont mené leur enquête sans recueillir d'information crédible. N'ayant rien trouvé, ils regagnent l'endroit où séjournent les chevaliers, Gauvain, Keu et tous les autres. Ceux-là disent qu'ils partiront, la lance en bataille, tout armés, pour le chercher ; ils n'en chargeront personne d'autre[2]. Un jour, après manger, ils se trouvaient tous occupés à s'armer, car le moment était venu de faire son devoir, il n'y avait plus qu'à se mettre en route, quand un jeune homme entra dans la salle, et traversa leur groupe pour venir devant la reine, dont le visage n'avait plus son teint de rose ; son angoisse pour Lancelot, dont elle n'avait pas de nouvelles, était telle qu'elle avait perdu toutes ses couleurs. Le jeune homme l'a saluée, ainsi que le roi qui se trouvait à côté d'elle, et puis tous les autres à leur tour, notamment Keu et monseigneur Gauvain. Il tenait une lettre à la main ; il la tendit au roi qui la prit. Le roi la fit lire à haute voix par un clerc tout à fait compétent. Ce lecteur sut bien leur dire ce qu'il vit écrit sur le parchemin : que Lancelot salue le roi,

Fet li rois, si n'an parlez ça,
Que ja en fui prez grant[a] piece a ;
Tot sanz proiere et sanz requeste
Ferai bien feire ceste anqueste. »
Chascuns l'en ancline et soploie ;
Li rois maintenant i envoie,
Par son rëaume, ses messages,
Sergenz bien coneüz et sages,
Qui ont par tote la contree
De lui novele demandee.
Par tot ont la novele anquise,
Mes n'en ont nule voire aprise ;
N'an troverent point, si s'an tornent
La ou li chevalier sejornent,
Gauvains, et Kex, et tuit li autre,
Qui dïent que lance sor fautre,
Trestuit armé, querre l'iront ;
Ja autrui n'i anvoieront.
Un jor aprés mangier estoient
Tuit an la sale ou il s'armoient,
S'estoit venu a l'estovoir,
Qu'il n'i avoit que del movoir,
Quant uns vaslez leanz antra
Et par mi aus oltre passa
Tant qu'il vint devant la reïne,
Qui n'avoit pas color rosine,
Que por Lancelot duel avoit
Tel, don noveles ne savoit,
Que la color en a müee.
Et li vaslez l'a salüee,
Et le roi qui de li fu pres,
Et puis les autres toz aprés,
Et Queus et mon seignor Gauvain.
Unes letres tint an sa main,
Ses tant le roi, et il les prant.
A tel qui de rien n'i mesprant
Les fist li rois, oiant toz, lire.
Cil qui les lut lor sot bien dire
Ce qu'il vit escrit an l'alue,
Et dit que Lanceloz salue

son bon seigneur, le remerciant de l'honneur qu'il lui a fait et des services qu'il lui a rendus, se disant tout entier à son commandement. Il faut qu'on sache sans l'ombre d'un doute qu'il eﬅ avec le roi Arthur, en bonne santé et plein de vigueur, lequel mande à la reine qu'elle revienne, si elle veut bien, ainsi que monseigneur Gauvain et Keu. Et la lettre portait des marques d'authenticité auxquelles ils devaient accorder crédit, ce qu'ils firent[1]. Ils en furent heureux et s'en réjouirent ; toute la cour retentit de cette réjouissance ; ils ont l'intention, disent-ils, de s'en aller le lendemain, au lever du jour. Et, quand arriva l'aube, ils se préparèrent et s'équipèrent ; ils sont bientôt debout, ils montent à cheval et se mettent en route. Le roi les reconduisit en les escortant dans la joie et l'allégresse une bonne partie du chemin. Il les accompagna jusqu'à la sortie de son domaine[2], et quand ils en eurent franchi la limite il prit congé de la reine, puis de tous les autres, collectivement. La reine, fort poliment, au moment de prendre congé le remercia de tout ce qu'il avait fait pour elle ; lui mettant ses deux bras autour du cou elle lui offrit et promit ses bons offices et ceux de son mari ; elle ne pouvait pas lui promettre une plus grande récompense. Monseigneur Gauvain fit de même, il le traita comme son seigneur et ami, et Keu aussi, et tout le monde fit semblable promesse. Aussitôt ils reprirent la route

Le roi, come son boen seignor,
Si le mercie de l'enor
Qu'il li a fet et del servise,
Come cil qui eﬅ a devise
Treﬅoz an son comandemant.
Et sachiez bien certainnemant
Qu'il eﬅ avoec le roi Artu,
Plains de santé et de vertu,
Et dit qu'a la reïne mande
C'or s'an vaigne, se le comande,
Et mes sire Gauvains et Qués ;
Et si a entresaignes tes
Qu'il durent croire, et bien le crurent.
Molt lié et molt joiant an furent :
De joie bruit tote la corz,
Et l'andemain, quant il ert jorz,
Dïent qu'il s'an voldront torner.
Et quant ce vint a l'ajorner,
Si s'aparoillent et atornent :
Lievent et montent, si s'an tornent.
Et li rois les silt et conduit
A grant joie et a grant deduit
Une grant piece de la voie.
Fors de sa terre les convoie,
Et quant il les en ot fors mis,
A la reïne a congié pris,
Et puis a toz comunemant.
La reïne molt sagemant
Au congié prandre le mercie
De ce que il l'a tant servie ;
Et ses deus bras au col li met,
Se li offre et si li promet
Son servise et le son seignor :
Ne li puet prometre graignor.
Et mes sire Gauvains ausi
Com a seignor et a ami ;
Et Kex ausi, tuit li prometent.
Tantoﬅ a la voie se metent :

tandis que le roi les recommandait à Dieu, saluant tout le monde après nos trois personnages. Et la reine n'arrêta son voyage aucun jour de toute la semaine, de même que la troupe qui l'accompagnait. Enfin arrive à la cour la nouvelle, qui réjouit beaucoup le roi Arthur, que la reine approche ; et comme on parle aussi de son neveu, il en éprouve une profonde joie et un grand bonheur parce qu'il pense que c'est grâce à sa prouesse que la reine est revenue, avec Keu et le reste du menu peuple. Mais il en va tout autrement qu'on ne pense[1]. Pour les accueillir, tout le monde a quitté la ville et est allé à leur rencontre. Alors chacun dit à leur arrivée, chevalier ou vilain : « Bienvenue à monseigneur Gauvain qui a ramené la reine et nous a libéré mainte dame qui était captive et maint autre prisonnier. » Mais Gauvain leur a répondu : « Seigneurs, vous me félicitez à tort ; ne vous fatiguez plus à me faire ces compliments, car je n'y suis pour rien. Cet honneur me fait honte, car je ne suis arrivé là-bas ni à temps ni à l'heure ; mon retard m'a fait tout manquer. C'est Lancelot qui est arrivé à temps ; c'est à lui qu'en revient tout l'honneur car jamais il n'y a eu chevalier d'aussi grande valeur. — Où est-il donc, mon beau seigneur, puisque nous ne le voyons pas ici avec nous ? — Comment où ? demande aussitôt Gauvain ; mais à la cour de mon seigneur le roi ! N'y est-il donc pas ? — Eh non, ma foi, ni même dans toute la région ; depuis

Si les comande a Deu li rois ;
Toz les autres aprés ces trois
Salue, et puis si s'an retorne.
Et la reïne ne sejorne.
Nul jor de tote la semainne,
Ne la rote que ele an mainne,
Tant qu'a la cort vient la novele
Qui au roi Artus fu molt bele
De la reïne qui aproiche,
Et de son neveu li retoiche
Grant joie au cuer et grant leesce,
Qu'il cuidoit que par sa proesce
Soit la reïne revenue,
Et Kex, et l'autre genz menue ;
Mes autremant est qu'il ne cuident.
Por aus tote la vile vuident,
Si lor vont trestuit a l'encontre,
Et dit chascuns qui les ancontre,
Ou soit chevaliers ou vilains :
« Bien vaingne mes sire Gauvains,
Qui la reïne a ramenee,
Et mainte dame escheitivee,
Et maint prison nos a randu ! »
Et Gauvains lor a respondu
« Seignor, de neant m'alosez ;
Del dire hui mes vos reposez
Qu'a moi nule chose n'an monte.
Ceste enors me fet une honte,
Que je n'i ving n'a tans n'a ore ;
Failli i ai par ma demore.
Mes Lanceloz a tans i vint,
Cui si granz enors i avint
Qu'ainz n'ot si grant nus chevaliers.
- Ou est il donc, biax sire chiers,
Quant nos nel veons ci elués ?
- Ou ? fet mes sire Gauvains lués ;
A la cort mon seignor le roi ;
Don n'i est il ? - Nenil, par foi,
Ne an tote ceste contree,
Puis que ma dame an fu menee,

qu'on a emmené Madame, nous n'en avons plus entendu parler. » Alors monseigneur Gauvain comprit pour la première fois que la lettre était fausse, et qu'ils avaient, par elle, été trahis et dupés. Oui, la lettre les avait bien trompés ! Les voilà qui retombent dans le chagrin. Ils arrivent à la cour dans la tristesse, et le roi aussitôt demande des nouvelles de toute l'affaire. On trouva facilement des gens pour lui raconter les exploits de Lancelot, la façon dont il avait repris la reine et tous les prisonniers, et la trahison qui avait permis au nain de le leur enlever et soustraire. Cette affaire déplaît au roi ; elle lui pèse et le dérange beaucoup, mais son cœur exulte de bonheur à cause du retour de la reine, à tel point que la joie chasse la tristesse ; puisqu'il a ce qu'il désire le plus, il se soucie peu du reste.

Durant l'exil de la reine, il y eut, je crois le savoir, une concertation des dames et des demoiselles privées de la protection d'un mari ; elles déclarèrent qu'elles voulaient rapidement se marier[1] et décidèrent au cours de cette assemblée d'organiser les épreuves d'un tournoi. Au parti de la dame de Pomelegoi s'opposerait celui de la dame de Noauz[2]. De ceux qui auraient les pires résultats on ne parlerait pas, mais ceux qui obtiendraient de brillants succès seraient choisis pour être aimés. Elles feraient savoir et annoncer le tournoi dans tous les territoires voisins mais aussi dans les pays plus éloignés.

Nule novele n'an oïmes. »
Et mes sire Gauvains lors primes
Sot que les letres fausses furent,
Qui les traïrent et deçurent ;
Par les[a] letres sont deceü.
Lors resont a duel esmeü :
A cort vienent, lor duel menant ;
Et li rois trestot maintenant
Anquiert noveles de l'afaire.
Assez fu qui li sot retraire
Comant Lanceloz a ovré,
Comant par lui sont recovré
La reïne et tuit li[b] prison,
Comant et par quel traïson
Li nains lor anbla et fortrest.
Ceste chose le roi desplest
Et molt l'an poise et molt l'an grieve,
Mes joie le cuer li sozlieve
Qu'il a si grant de la reïne,
Que li diax por la joie fine ;
Quant la rien a que il plus vialt,
Del remenant petit se dialt.
Demantres que fors del païs
Fu la reïne, ce m'est vis,
Pristrent un parlemant antr'eles
Les dames et les dameiseles[c],
Qui desconseilliees estoient,
Et distrent qu'eles se voldroient
Marïer molt prochienemant,
S'anpristrent a cel parlemant
Une ahatine et un tornoi.
Vers celi de Pomelegoi[d]
L'anprist la dame de Noauz[e].
De cels qui le feront noauz
Ne tandront parole de rien,
Mes de ces qui le feront bien
Dïent que les voldront amer ;
Sel feront savoir et crïer
Par[f] totes les terres prochienes
Et autresi par les loingtienes,

En fait, elles fixèrent une date reculée pour attirer plus de gens. Or la reine arriva avant le terme qui avait été fixé. Dès qu'elles apprirent le retour de la reine, la plupart des demoiselles se mirent en route pour aller à la cour trouver le roi, et elles le pressèrent de leur accorder un don et de consentir d'avance à ce qu'elles voulaient. Il leur promit, avant de savoir ce dont il s'agissait, de faire ce qu'elles voudraient[1]. Alors elles lui ont révélé qu'elles voulaient sa permission pour que la reine vienne assister au tournoi. Et lui, qui n'avait pas l'habitude de refuser, leur dit qu'il voulait bien si la reine elle-même le désirait. Tout heureuses de cette réponse, elles vinrent trouver la reine et lui dirent aussitôt : « Madame, ne nous reprenez pas ce que le roi nous a accordé. » Alors elle leur a demandé : « De quoi s'agit-il ? Ne me le cachez pas. » Alors elles répondirent : « Si vous voulez bien venir assister à notre tournoi, il n'a pas l'intention de vous en empêcher ; il ne s'opposera pas à votre décision. » La reine déclara qu'elle irait, puisque le roi lui en donnait l'autorisation. Aussitôt, par tout le royaume les demoiselles envoient des messagers qui font savoir leur projet d'amener la reine au jour annoncé pour le tournoi. La nouvelle s'en répand au loin comme aux environs, ici et là. Elle s'est propagée si loin qu'elle s'est répandue au royaume dont auparavant nul ne retournait ;

Et firent a molt lonc termine
Crïer le jor de l'ahatine
Por ce que plus i eüst genz.
Et la reïne vint dedenz
Le termine que mis i orent ;
Et maintenant qu'eles le sorent
Que la reïne estoit venue,
La voie ont cele part tenue
Les plusors tant qu'a la cort vindrent
Devant le roi, et si le tindrent
Molt an grant c'un dun lor donast
Et lor voloir lor otreast.
Et il lor a acreanté,
Ainz qu'il seüst lor volanté,
Qu'il feroit quan qu'eles voldroient.
Lors li distrent qu'eles voloient
Que il sofrist que la reïne
Venist[a] veoir lor ahatine.
Et cil qui rien veher ne sialt
Dist que lui plest, s'ele le vialt.
Celes qui molt liees an sont
Devant la reïne s'an vont,
Si li dïent eneslepas :
« Dame, ne nos retolez pas
Ce que li rois nos a doné. »
Et ele lor a demandé :
« Quex chose est ce ? Nel me celez ! »
Lors li dïent : « Se vos volez
A nostre ahatine venir,
Ja ne vos an quiert retenir
Ne ja nel vos contredira. »
Et ele dist qu'ele i ira,
Des que il le congié l'an done.
Tantost par tote la corone
Les dameiseles an envoient
Et mandent que eles devoient
Amener la reïne au jor
Qui estoit crïez de l'estor.
La novele par tot ala
Et loing et pres, et ça et la ;
S'est tant alee et estandue
Qu'el rëaume fu espandue

mais désormais n'importe qui pouvait entrer et sortir, sans rencontrer d'opposition. Et à force de se répandre dans ce royaume, la nouvelle, portée par les paroles et les discours, arriva chez un sénéchal de Méléagant, ce tricheur, ce traître qui mérite de brûler en enfer. Cet homme avait la garde de Lancelot ; c'est chez lui que l'avait mis en prison son ennemi Méléagant, qui avait pour lui une haine terrible. Lancelot apprit la nouvelle du tournoi, avec l'heure et la date qui avaient été fixées ; dès lors les larmes ne cessèrent de mouiller ses yeux et son cœur ne connut plus de joie. Voyant Lancelot en proie à une profonde tristesse, la dame de la maison eut avec lui un entretien secret : « Seigneur, pour Dieu et le salut de votre âme, dites-moi la vérité, fait la dame ; pourquoi avez-vous ainsi changé ? Vous ne buvez ni ne mangez, je ne vous vois ni jouer ni rire ; vous pouvez en toute sûreté me confier la pensée qui vous tourmente. — Ah ! madame, si je suis triste, pour Dieu ne vous en étonnez point. C'est vrai que je suis tout désemparé de ne pouvoir me trouver là où se trouvera l'élite de la terre, au tournoi où se rassemble tout le monde, si je comprends bien. Et pourtant, si vous vouliez bien, et si Dieu avait mis en vous assez de noblesse d'âme pour que vous me laissiez y aller, vous pourriez avoir la certitude que je me conduirais assez loyalement pour revenir me constituer prisonnier chez vous.

Don nus retorner ne soloit ;
Mes ore quiconques voloit
Avoit et l'antree et l'issue,
Et ja ne li fust desfandue.
Tant est par le rëaume alee
La novele, dite et contee,
Qu'ele vint chiés un seneschal
Meleagant le desleal,
Le traïtor, que max feus arde !
Cil avoit Lancelot an garde :
Chiés lui l'avoit an prison mis
Meleaganz, ses anemis,
Qui le haoit de grant haïne.
La novele de l'anhatine
Sot Lanceloz, l'ore et le terme ;
Puis ne furent si oil sanz lerme
Ne ses cuers liez, que il le sot.
Dolant et pansif Lancelot
Vit la dame de la meison,
Sel mist a consoil a reison :
« Sire, por Deu et por vostre ame,
Voir me dites, fet li la dame,
Por coi vos estes si changiez.
Vos ne bevez ne ne mangiez,
Ne ne vos voi joer ne rire ;
Seüremant me poez dire
Vostre panser et vostre enui.
- Ha ! dame, se je dolanz sui,
Por Deu, ne vos an merveilliez.
Voir que trop sui desconseilliez,
Quant je ne porrai estre la
Ou toz li biens del mont sera :
A l'ahatine ou toz asanble
Li pueples, ensi con moi sanble.
Et neporquant, s'il vos pleisoit
Et[a] Dex tant franche vos feisoit
Que vos aler m'i leissessiez,
Tot certeinnemant seüssiez
Que vers vos si me contanroie
Qu'an vostre prison revandroie.

— Certes, je le ferais volontiers si je n'y voyais pour moi un danger mortel. C'eſt que je redoute si fort mon seigneur Méléagant, ce scélérat, que je n'oserais faire cela : il anéantirait mon mari[1]. Il ne faut pas s'étonner si je le redoute, vous connaissez sa méchanceté. — Madame, si vous avez peur que je ne revienne aussitôt après les joutes me conſtituer prisonnier chez vous, je me lierai par un serment pour moi inviolable, en jurant que rien ne pourra m'empêcher de revenir chez vous me conſtituer prisonnier aussitôt après le tournoi. — Ma foi, fait-elle, je suis d'accord, à une condition. — Laquelle, madame ? — Seigneur, répond-elle, c'eſt que vous me jurerez de revenir, et en même temps vous me donnerez l'assurance que j'aurai votre amour. — Madame, tout l'amour dont je dispose, je vous le donne vraiment à mon retour. — Autant dire qu'il ne me reſte rien, dit la dame tout en riant. Une autre, à ce que je crois[2], s'eſt déjà vu remettre et confier l'amour dont je vous ai prié. Pourtant, sans faire la difficile, je prendrai ce que j'en pourrai avoir. Je me contenterai de ce qui m'eſt accessible, et j'accepterai le serment par lequel vous vous engagerez envers moi à revenir chez moi comme prisonnier. »

Lancelot, suivant exactement ses inſtructions, lui jure sur la sainte Église de revenir sans faute. Et la dame aussitôt lui donne les armes et l'armure de son mari, de couleur

- Certes, fet ele, jel feïsse
Molt volantiers, se n'i veïsse
Ma deſtrucïon et ma mort.
Mes je criem mon seignor si fort,
Meleagant le deputaire,
Que je ne l'oseroie faire,
Qu'il deſtruiroit mon seignor tot.
N'eſt mervoille se jel redot,
Qu'il eſt si fel con vos savez.
- Dame, se vos peor avez
Que je, tantoſt aprés l'eſtor,
An voſtre prison ne retor,
Un seiremant vos an ferai
Dom ja ne me parjurerai,
Que ja n'iert riens qui me detaingne
Qu'an voſtre prison ne revaigne
Maintenant aprés le tornoi.
- Par foi, fet ele, et je l'otroi
Par un covant. - Dame, par quel ? »
Ele respont : « Sire, par tel
Que le retor me jureroiz
Et avoec m'aseüreroiz
De voſtre amor, que je l'avrai.
- Dame, tote celi que j'ai
Vos doing je voir au revenir[a].
- Or m'an puis a neant tenir,
Fet la dame tot an rïant ;
Autrui, par le mien escïant,
Avez bailliee et comandee
L'amor que vos ai demandee.
Et neporcant sanz nul desdaing,
Tant con g'en puis avoir, s'an praing.
A ce que je puis m'an tandrai,
Et le sairemant an prandrai
Que[b] vers moi si vos contendroiz
Que an ma prison revandroiz. »
Lanceloz tot a sa devise
Le sairement sor sainte eglise
Li fet, qu'il revandra sanz faille.
Et la dame tantoſt li baille
Les armes son seignor, vermoilles,
Et le cheval qui a mervoilles

vermeille[1], ainsi que son cheval d'une beauté, d'une force et d'une intrépidité merveilleuses. Il monte et le voilà parti tout resplendissant avec armes et armure fraîches et neuves. Et il chevaucha longtemps jusqu'à Noauz. C'est le camp qu'il choisit, et il se logea en dehors de la ville. Jamais un homme de cette qualité n'eut un logis si humble, car il était petit et bas ; mais Lancelot ne voulait pas se loger en un lieu où il fût connu. L'élite des chevaliers rassemblés dans le château était nombreuse ; mais il y en avait encore plus au-dehors, car il était venu tant de monde pour la reine qu'un cinquième d'entre eux ne put trouver un abri pour se loger ; et à sept contre un la majorité n'était venue que pour la reine. À cinq lieues à la ronde les barons s'étaient donc logés dans des tentes, des huttes, des pavillons. Et il y avait aussi tant de belles dames et demoiselles que c'était une merveille. Lancelot avait mis son écu à la porte de son logis, à l'extérieur[2]. Pour se délasser il avait quitté son armure et se reposait sur un lit qu'il n'appréciait guère, car il était étroit, avec un mince matelas couvert d'un gros drap de chanvre. Ainsi désarmé, il reposait, appuyé sur un côté. Tandis qu'il était ainsi couché dans de pauvres conditions, voilà qu'arrive un mauvais garçon, un héraut d'armes qui avait laissé en gage à la taverne sa cotte et ses chausses[3], et il arrivait à toute allure, nu-pieds et à demi vêtu malgré le vent. Il aperçut l'écu devant la porte,

Estoit biax et forz et hardiz.
Cil monte, si s'an est partiz,
Armez d'unes armes molt beles,
Trestotes fresches et noveles ;
S'a tant erré qu'a Noauz vint.
De cele partie se tint
Et prist fors de la vile ostel.
Einz si prodom n'ot mes itel,
Car molt estoit petiz et bas ;
Mes herbergier ne voloit pas
An leu ou il fust coneüz.
Chevaliers boens et esleüz
Ot molt el chastel amassez ;
Mes plus en ot defors assez,
Que por la reïne en i ot
Tant venu que li quinz n'i pot
Ostel avoir dedanz recet ;
Que por un seul en i ot set
Don ja un tot seul n'i eüst
Se por la reïne ne fust.
Bien cinc liues tot an viron
Se furent logié li baron
Es trez, es loges, et es tantes.
Dames et dameiseles gentes
I rot tant que mervoille fu.
Lanceloz ot mis son escu
A l'uis de son ostel defors,
Et il, por aeisier son cors,
Fu desarmez et se gisoit
En un lit qu'il molt po prisoit,
Qu'estroiz ert, et la coute tanve
Coverte d'un gros drap de chanve.
Lanceloz trestoz desarmez
S'estoit sor ce lit acostez.
La ou il jut si povremant,
A tant ez vos un garnemant,
Un hyraut d'armes, an chemise,
Qui an la taverne avoit mise
Sa cote avoec sa chauceüre,
Et vint nuz piez grant aleüre,
Desafublez contre le vant ;
L'escu trova a l'uis devant,

l'examina sans pouvoir l'identifier, non plus que son possesseur. Comme il trouva ouverte la porte de la maison, il entra, vit Lancelot couché sur le lit, le reconnut, et alors fit signe de croix. Lancelot lui fit comprendre l'interdiction de mentionner sa personne où qu'il allât, ajoutant que s'il faisait état de ce qu'il avait découvert il vaudrait mieux pour lui s'être arraché les yeux ou cassé le cou. « Seigneur, j'ai toujours eu pour vous beaucoup d'estime, fait le héraut, et je continue d'en avoir ; jamais de ma vie, à aucun prix je ne ferai quoi que ce soit qui puisse vous fâcher. » Aussitôt il sort de la maison et il s'en va criant bien haut : « Il est arrivé celui qui l'emportera ! Il est arrivé celui qui l'emportera[1] ! » Le garçon criait cela partout, et les gens sortaient de tous les côtés, lui demandant ce qu'il annonçait par son cri. Il n'osa pas le dire, mais continua d'avancer en criant la même chose ; et sachez que c'est ainsi qu'on commença à dire : « Il est arrivé celui qui l'emportera ! » Le maître qui nous a enseigné ce cri est ce héraut d'armes, son inventeur[2].

Déjà les groupes se sont rassemblés, la reine et toutes les dames, les chevaliers et d'autres, car il y avait beaucoup d'hommes d'armes, à droite et à gauche. Sur les lieux du tournoi on avait installé de grandes tribunes en bois pour la reine, les dames et les jeunes filles. Jamais on n'avait vu d'aussi

Si l'esgarda ; mes ne pot estre
Qu'il coneüst lui ne son mestre,
Ne set qui porter le devoit.
L'uis de la meison overt voit,
S'antre anz, et vit gesir el lit
Lancelot, et puis qu'il le vit
Le conut, et si s'an seigna.
Et Lanceloz li anseigna[a]
Et desfandi qu'il ne parlast
De lui, an leu ou il alast ;
Que, s'il disoit qu'il le seüst,
Mialz li vandroit que il s'eüst
Les ialz treiz ou le col brisié.
« Sire, je vos ai molt prisié,
Fet li hyrauz, et toz jorz pris ;
Ne ja tant con je soie vis
Ne ferai rien por nul avoir
Don mal gré me doiez savoir. »
Tantost de la meison s'an saut,
Si s'an vet, criant molt an haut ;
« Or est venuz qui l'aunera[b] !
Or est venuz qui l'aunera ! »
Ice crioit par tot li garz,
Et genz saillent de totes parz,
Se li demandent que il crie.
Cil n'est tant hardiz que le die,
Einz s'an va criant ce meïsmes ;
Et sachiez que dit fu lors primes
« Or est venuz qui l'aunera ! »
Nostre mestre an fu li hyra
Qui a dire le nos aprist,
Car il premieremant le dist.
La sont assanblees les rotes,
La reïne et les dames totes
Et chevalier et autres genz,
Car molt i avoit des sergenz
De totes parz, destre et senestre.
La ou li tornoiz devoit estre
Ot unes granz loges de fust,
Por ce que la reïne i fust
Et les dames et les puceles :
Einz nus ne vit loges si beles,

belles tribunes, si longues ni aussi bien construites. C'est là que, le lendemain, toutes les dames se sont rendues après la reine, pour assister à la rencontre et juger les bonnes et les mauvaises performances[1]. Les chevaliers arrivent dix par dix, vingt par vingt, trente par trente, en voilà quatre-vingts, en voilà quatre-vingt-dix, là cent, là plus encore, là deux fois plus. Il y a tant de monde rassemblé devant les tribunes et autour que l'on commence la mêlée. Avec ou sans armure[2] ils se disposent pour le combat ; il y a comme une forêt de lances, car ceux qui veulent s'en divertir en ont tant fait apporter qu'on ne voit plus que lances, bannières, gonfanons. Les jouteurs s'avancent pour jouter, et ils n'ont pas de mal à trouver des partenaires parmi ceux qui étaient venus pour les joutes. Et les autres aussi se préparaient à d'autres exploits chevaleresques. Il y a tant de monde sur les prairies, les terres labourées ou en friche que l'on ne pourrait estimer le nombre de chevaliers : il y en a trop. Cependant, pas trace de Lancelot pour cette première rencontre. Mais quand il arriva parmi les prés et que le héraut le vit venir, il ne put s'empêcher de crier : « Voyez celui qui va l'emporter ! Voyez celui qui va l'emporter ! » Et l'on demande : « Qui est-ce ? » Mais notre homme ne veut pas le leur dire. Quand Lancelot prend part à la mêlée, à lui seul il vaut vingt des meilleurs, car il commence à si bien jouter que personne ne peut détacher

Ne si longues ne si bien faites.
La si se sont l'andemain traites
Trestotes, aprés la reïne,
Que veoir voldront l'ahatine
Et qui mialz le fera ou pis.
Chevalier vienent dis et dis,
Et vint, et vint, et trante, et trante,
Ça quatre-vint et ça nonante,
Ça cent, ça plus et ça deus tanz ;
Si est l'asanblee si granz
Devant les loges et an tor
Que il ancomancent l'estor.
Armé et desarmé asanblent ;
Les lances un grant bois resanblent,
Que tant en i font aporter
Cil qui s'an vuelent deporter,
Qu'il n'i paroit se lances non
Et banieres et confanon.
Li josteor au joster muevent,
Qui conpaignons asez i truevent
Qui por joster venu estoient.
Et li autre se raprestoient
De faire autres chevaleries.
Si sont plainnes les praeries
Et les arees et li sonbre,
Que l'an n'en puet esmer le nonbre
Des chevaliers, tant en i ot.
Mes n'i ot point de Lancelot
A cele premiere asanblee ;
Mes quant il vint par mi la pree,
Et li hirauz le voit venir,
De crier ne se pot tenir :
« Veez celui qui l'aunera !
Veez celui qui l'aunera ! »
Et l'an demande : « Qui est il ? »
Ne lor an vialt rien dire cil.
Quant Lanceloz an l'estor vint,
Il seus valoit des meillors vint,
Sel comance si bien a feire
Que nus ne puet ses ialz retreire

ses yeux de lui, où qu'il soit. Dans le camp de Pomelegoi, il y avait un chevalier preux et vaillant, sur un cheval qui pouvait sauter et courir mieux qu'un cerf des landes : c'était le fils du roi d'Irlande dont l'art de jouter était admirable d'efficacité et de beauté. Eh bien, on admirait quatre fois plus le chevalier qu'on ne connaissait pas. Tous s'inquiétaient de savoir : « Qui est ce parfait jouteur ? » Or la reine, prenant à part une jeune fille habile et intelligente, lui dit : « Mademoiselle, vous avez un message à transmettre ; faites-le vite, en termes brefs. Descendez de cette tribune ; allez trouver pour moi ce chevalier qui porte un écu vermeil, et dites-lui à part que je lui donne pour mot d'ordre : “ Au pire ”[1]. » La jeune fille s'acquitta rapidement et sagement de la mission confiée par la reine. Elle partit à la poursuite du chevalier et, s'étant approchée le plus possible de lui, elle lui dit habilement et intelligemment, sans être entendue des gens à proximité : « Seigneur, ma dame la reine me fait vous communiquer le mot d'ordre suivant : “ Au pire ” ! » À ces mots il répondit qu'il agirait ainsi très volontiers, en homme qui lui appartient tout entier. Alors il se précipita vers un chevalier de toute la vitesse de son cheval et manqua son coup ; dès lors et jusqu'au soir il n'obtint rien d'autre que les pires résultats, autant qu'il put pour plaire à la reine. Et l'autre qui vint le chercher ne le rata pas mais le frappa d'un grand coup,

De lui esgarder, ou qu'il soit.
Devers Pomelesglai[a] estoit
Uns chevaliers preuz et vaillanz,
Et ses chevax estoit saillanz
Et corranz plus que cers de lande :
Cil estoit filz le roi d'Irlande
Qui molt bien et bel le feisoit ;
Mes quatre tanz a toz pleisoit
Li chevaliers qu'il ne conoissent.
Trestuit de demander s'angoissent :
« Qui est cil qui si bien le fet ? »
Et la reïne a consoil tret
Une pucele cointe et sage
Et dit : « Dameisele, un message
Vos estuet feire, et tost le feites
A paroles briemant retraites.
Jus de ces loges avalez ;
A ce chevalier m'an alez
Qui porte cel escu vermoil ;
Et si li dites a consoil
Que “ au noauz ” que je li mant. »
Cele molt tost et saigemant
Fet ce que la reïne vialt.
Aprés le chevalier s'aquialt
Tant que molt prés de lui s'est jointe ;
Si li dist come sage et cointe
Qu'il ne l'ot veisins ne veisine :
« Sire, ma dame la reïne
Par moi vos mande, et jel vos di,
Que “ au noauz ”. » Quant cil l'oï,
Si li dist que molt volantiers,
Come cil qui est suens antiers.
Et lors contre un chevalier muet
Tant con chevax porter le puet,
Et faut, quant il le dut ferir ;
N'onques puis jusqu'a l'anserir
Ne fist s'au pis non que il pot
Por ce qu'a la reïne plot.

pesant de toutes ses forces, et Lancelot alors prit la fuite. Depuis lors, de la journée il ne tourna le col de son cheval vers un autre chevalier. À tout prix il évitait toute action qui ne lui eût pas valu beaucoup de honte, de blâme et de déshonneur, et il faisait mine d'avoir peur de tous ceux qui allaient et venaient. Maintenant les chevaliers lui réservaient risées et railleries, alors qu'auparavant ils n'avaient qu'admiration pour lui. Et le héraut qui répétait : « Voici celui qui s'imposera à tous en série ! » était très abattu et tout penaud, car il entendait les plaisanteries et les insultes de ceux qui lui disaient : « Maintenant tu peux te taire, l'ami, celui-là ne l'emportera pas. Il l'a si bien emporté qu'il a perdu tout le prestige que tu lui attribuais. » La plupart des gens font ce commentaire : « Qu'est-ce que cela signifie ? Il était si vaillant, tout à l'heure, et maintenant il est devenu une créature si craintive qu'il n'ose même pas attendre un chevalier. Peut-être n'a-t-il eu tout d'abord tant de succès que parce qu'il ne s'était jamais exercé au maniement d'armes, et alors il était si vigoureux à son arrivée qu'aucun chevalier ne pouvait lui résister, si expérimenté fût-il ; il frappait comme un fou furieux. Et puis il s'est si bien initié aux armes qu'il n'aura plus jamais, de toute son existence, envie d'en porter. Il manque de courage pour en supporter davantage. C'est le plus bel exemple de fausse monnaie[1] qui soit. » La reine est loin d'en être fâchée ;

Et li autres qui le requiert
N'a pas failli, einçois le fiert
Grant cop, roidemant s'i apuie,
Et cil se met lors a la fuie ;
Ne puis cel jor vers chevalier
Ne torna le col del destrier ;
Por a morir rien ne feïst
Se sa grant honte n'i veïst,
Et son leit, et sa desenor,
Et fet sanblant qu'il ait peor
De toz ces qui vienent et vont.
Et li chevalier de lui font
Lor risees et lor gabois,
Qui molt le prisoient ainçois.
Et li hirauz qui soloit dire :
« Cil les vaintra trestoz a tire ! »
Est molt maz, et molt desconfiz,
Qu'il ot les gas et les afiz
De ces qui dïent : « Or te tes,
Amis, cist ne l'aunera mes.
Tant a auné c'or est brisiee
S'aune que tant nos as prisiee. »
Li plusor dïent : « Ce que doit ?
Il estoit si preuz or endroit,
Et or est si coarde chose
Que chevalier atandre n'ose.
Espoir por ce si bien le fist
Que mes d'armes ne s'antremist ;
Se fu si forz a son venir
Qu'a lui ne se pooit tenir
Nus chevaliers, tant fust senez,
Qu'il feroit come forsenez.
Or a tant des armes apris
Que ja mes tant com il soit vis
N'avra talant d'armes porter.
Ses cuers nes puet plus andurer
Qu'el monde n'a rien si mespoise. »
A la reïne pas n'an poise,

elle eſt au contraire très heureuse, tout cela lui plaît beaucoup, car elle sait bien — mais elle n'en dit rien — que c'eſt Lancelot à coup sûr. Ainsi, toute la journée, jusqu'au soir, il se fit passer pour un poltron. Mais le coucher du soleil mit fin à la rencontre. Au moment de se séparer il y eut une grande discussion entre ceux qui pensaient avoir eu les meilleurs résultats. Le fils du roi d'Irlande pense que, sans conteſte possible, c'eſt à lui que reviennent toute la gloire et le premier prix ; mais il se trompe lourdement parce que beaucoup le valent. Le chevalier vermeil lui-même avait plu aux dames, aux jeunes filles, aux plus nobles et aux plus belles, si bien que toute la journée elles n'avaient eu d'yeux que pour lui ; car elles avaient bien vu comment il s'était d'abord comporté, et combien il savait être preux et hardi ; et puis il s'était montré si poltron qu'il n'osait attendre aucun chevalier, au point que le plus mauvais aurait pu l'abattre et le faire prisonnier s'il avait voulu. Mais toutes et tous furent d'accord pour revenir le lendemain au tournoi, pour permettre aux demoiselles de choisir pour maris ceux qui se seraient diſtingués ce jour-là. Cela dit, et toutes dispositions prises en conséquence, chacun regagna le logement assigné, et là, du moins en plusieurs endroits, il se trouva des gens pour commencer à médire : « Où eſt le plus mauvais des chevaliers, le moins que rien, le méprisable ? Où eſt-il allé ? Où s'eſt-il caché ?

Einz an eſt liee[a], et molt li pleſt,
Qu'ele set bien, et si s'an teſt,
Que ce eſt Lanceloz por soir.
Ensitot le jor[b] jusqu'au voir
Se fiſt cil tenir por coart ;
Mes li bas vespres les depart.
Au departir i ot grant plet
De ces qui mialz l'avoient fet.
Li filz le roi d'Irlande pansse
Sanz contredit et sanz desfansse
Qu'il ait tot le los et le pris ;
Mes laidemant i a mespris
Qu'asez i ot de ses parauz.
Neïs li chevaliers vermauz
Plot as dames, et as puceles,
Aus plus gentes et aus plus beles,
Tant qu'eles n'orent a nelui
Le jor bahé tant com a lui ;
Que bien orent veü comant
Il l'avoit fet premieremant,
Com il eſtoit preuz et hardiz ;
Puis reſtoit si acoardiz
Qu'il n'osoit chevalier atandre,
Einz le poïſt abatre et prandre
Toz li pires se il volsiſt.
Mes a totes et a toz siſt
Que l'andemain tuit revandront
A l'ahatine, et si prandront
Ces cui le jor seroit l'enors
Les dameiseles a seignors ;
Ensi le dïent et atornent.
A tant vers les oſtex s'an tornent ;
Et quant il vindrent as oſtex
An plusors leus en ot de tex
Qui ancomancierent a dire :
« Ou eſt des chevaliers li pire,
Et li neanz, et li despiz ?
Ou eſt alez ? Ou eſt tapiz ?

Où le trouver ? Où le chercher ? Peut-être que nous ne le reverrons plus ; c'eﬆ qu'il a été séduit par Lâcheté[1] dont il a été comblé au point qu'il n'y a plus au monde de créature plus lâche. Non sans raison ; car un lâche a cent mille fois plus de confort qu'un preux, qu'un guerrier. Lâcheté vit très à l'aise, et c'eﬆ pourquoi il a scellé l'affaire avec elle d'un baiser en se faisant remettre par elle tout ce dont il dispose maintenant. Prouesse, elle, ne s'eﬆ pas abaissée jusqu'à s'inﬆaller chez lui ni à s'asseoir à côté de lui. C'eﬆ Lâcheté qui s'eﬆ réfugiée chez lui tout entière ; elle a trouvé en lui un hôte si amoureux, si serviable que pour mieux l'honorer il se déshonore. » Telles sont les railleries par lesquelles les médisants font de lui, toute la nuit, des gorges chaudes. Mais souvent tel dit du mal d'autrui qui vaut pis que celui qu'il blâme et qu'il méprise. Quoi qu'il en soit, chacun dit ce qu'il lui plaît. Mais le jour suivant tout le monde était prêt et l'on revint au tournoi. La reine était remontée dans les tribunes avec les dames et les jeunes filles ; avec elles se trouvaient un bon nombre de chevaliers qui ne prirent pas les armes parce qu'ils étaient prisonniers ou croisés[2] ; alors ils leur expliquaient les armoiries de ceux qu'ils eﬆimaient le plus. Ils commentaient : « Voyez-vous, là, ce chevalier avec un écu bandé d'or sur fond rouge ? C'eﬆ Governal de Roberdic. Et voyez-vous, derrière lui, celui qui a mis sur son écu

Ou ert trovez ? Ou[a] le querrons ?
Espoir ja mes ne le verrons ;
Que Malveﬆiez l'a enlacié[b]
Dom il a tel fes anbracié
Qu'el monde n'a rien si malveise ;
N'il n'a pas tort, car plus a eise
Eﬆ uns malvés cent mille tanz
Que n'eﬆ uns preuz, uns conbatanz.
Malveﬆiez eﬆ molt aeisiee,
Por ce l'a il an pes beisiee,
S'a pris de li quan que il a.
Onques voir tant ne s'avilla
Proesce qu'an lui se meïﬆ
Ne que pres de lui s'aseïﬆ ;
Mes an lui s'eﬆ tote repoﬆe
Malveﬆiez ; l'a trové tel oﬆe
Qui tant l'ainme et qui tant la sert
Que por s'enor la soe pert. »
Ensi[c] tote nuit se degenglent
Cil qui de mal dire s'eﬆrenglent.
Mes tex dit sovant mal d'autrui
Qui eﬆ molt pires de celui
Que il blasme et que il despit.
Chascuns ce que lui pleﬆ an dit.
Et quant ce vint a l'anjornee
Refu la genz tote atornee ;
Si s'an vindrent a l'ahatine.
Es loges refu la reïne
Et les dames et les puceles,
Si ot chevaliers avoec eles
Assez, qui armes ne porterent,
Qui prison ou croisié se erent,
Et cil[d] lor armes lor devisent
Des chevaliers que il plus prisent.
Antr'ax dïent : « Veez vos or
Celui a cele bande d'or
Par mi cel escu de bellic[e] ?
C'eﬆ Governauz de Roberdic.
Et veez vos celui aprés,
Qui an son escu pres a pres

un aigle et un dragon affrontés ? C'est le fils du roi d'Aragon, qui est venu en ce pays conquérir honneur et prix. Et à côté de lui, celui qui pointe et joute si bien avec un écu mi-parti de vert et d'azur, portant un léopard sur le vert ? C'est Ignauré le Désiré, l'amoureux et séducteur[1]. Et celui qui porte sur son écu deux faisans bec à bec ? C'est Coguillant de Mautirec. Et voyez-vous côte à côte ces deux chevaliers sur des chevaux pommelés, dont les blasons sont d'un lion noir sur fond doré ? L'un s'appelle Sémiramis et l'autre est son compagnon : ils ont peint le même blason sur leur écu. Et voyez-vous celui qui porte un écu où est peinte une porte ? On dirait qu'il en sort un cerf. Eh bien, c'est le roi Yder[2]. » Telles sont les remarques faites dans les loges. « Cet écu a été fait à Limoges ; c'est Piladès qui l'a apporté ; il veut toujours se lancer dans la bataille : c'est son plus ardent désir. Cet autre écu a été fait à Toulouse, ainsi que les harnais et le poitrail ; c'est Keu d'Estraux qui l'a apporté. Celui-là vient de Lyon sur le Rhône ; il n'y en a pas de meilleur sous le ciel ; il a été donné en récompense d'un très grand service à Taulas de La Déserte qui le porte avec habileté et sait bien s'en couvrir[3]. Et cet autre est une œuvre d'Angleterre ; il a été fait à Londres ; vous y voyez ces deux hirondelles qui semblent prêtes à s'envoler ; il n'en est rien, mais elles reçoivent bien des coups des armes

A mise une aigle et un dragon ?
C'est li filz le roi d'Arragon
Qui venuz est an ceste terre
Por pris et por enor conquerre.
Et veez vos celui dejoste
Qui si bien point et si bien joste
A cel escu vert d'une part,
S'a sor le vert point un liepart,
Et d'azur est l'autre mitiez ?
C'est Ignaures li Covoitiez,
Li amoreus et li pleisanz.
Et cil qui porte les feisanz
An son escu poinz bec a bec ?
C'est Coguillanz de Mautirec.
Et veez vos ces deus delez
A ces deus chevax pomelez
As escuz d'or as lÿons bis ?
Li uns a non Semiramis
Et li autres est ses conpainz,
S'ont d'un sanblant lor escuz tainz.
Et veez vos celui qui porte
An son escu pointe une porte,
Si sanble qu'il s'an isse uns cers ?
Par foi, ce est li rois Yders. »
Ensi devisent des les loges :
« Cil escuz fu fez a Lymoges,
Si l'an aporta Piladés
Qui an estor vialt estre adés
Et molt le desirre et golose.
Cil autres fu fez a Tolose
Et li lorains et li peitrax,
Si l'en aporta Keus[a] d'Estrax.
Cil vint de Lÿon sor le Rosne :
N'a nul si boen desoz le trosne,
Si fu por une grant desserte
Donez Taulas de la Deserte
Qui bel le porte et bien s'an cuevre.
Et cil autres si est de l'uevre
D'Engleterre, et fu fez a Londres,
Ou vos veez ces deus arondres
Qui sanblent que voler s'an doivent,
Mes ne se muevent, ainz reçoivent

en acier poitevin ; c'est Thoas le Jeune qui le porte. » Voilà comment les experts expliquent avec précision les armes des chevaliers qu'ils connaissent. Mais on ne voit pas trace de celui à qui l'on avait marqué tant de mépris, et l'on pense qu'il s'est dérobé puisqu'il ne participe pas à la rencontre. Ne le voyant pas, la reine eut envie d'envoyer chercher dans les rangs jusqu'à ce qu'on le trouve. Elle ne voit pas pour cette mission de personne plus qualifiée que celle qui, la veille, alla déjà le chercher de sa part. Aussitôt elle l'appelle auprès d'elle et lui dit : « Allez donc, mademoiselle, prendre votre palefroi ! Je vous envoie au chevalier d'hier, et cherchez-le jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé. Ne perdez pas de temps et dites-lui simplement qu'il doit encore jouter " au pire ". Et quand vous lui aurez communiqué cet ordre, faites bien attention à sa réponse ! » Elle ne perdit pas de temps, car elle avait bien remarqué la veille au soir la direction qu'il prenait, ne doutant pas qu'on la renverrait le trouver. Elle parcourut donc les rangs et finit par trouver notre chevalier. Aussitôt elle alla discrètement lui dire de se battre « au pire » s'il voulait garder l'amour et les bonnes grâces de la reine, car c'était son mot d'ordre. Et lui, puisqu'elle l'ordonnait, répondit : « C'est très bien ainsi ! » Elle repartit aussitôt. Alors recommencent les huées des valets, sergents et écuyers

Mainz cos des aciers poitevins :
Sel porte Thoas li Meschins. »
Ensi devisent et deboissent
Les armes de ces qu'il conoissent ;
Mes de celui mie n'i voient
Qu'an tel despit eü avoient ;
Si cuident qu'il s'an soit anblez
Quant a l'estor n'est assanblez.
Quant la reïne point n'an voit,
Talanz li prist qu'ele i anvoit[a]
Les rans cerchier tant qu'an le truisse.
Ne set cui envoier i puisse
Qui mialz le quiere de celi
Qui hier i ala de par li.
Tot maintenant a li l'apele,
Si li dit : « Alez, dameisele,
Monter sor vostre palefroi !
Au chevalier d'ier vos envoi,
Sel querez tant que vos l'aiez.
Por rien ne vos an delaiez,
Et tant si li redites or
Qu' " au noauz " le reface ancor.
Et quant vos l'en avroiz semons
S'antandez bien a son respons ! »
Cele de rien ne s'en retarde,
Qui bien s'estoit donee garde
Le soir quel part il torneroit,
Por ce que sanz dote savoit
Qu'ele i reseroit anvoiee.
Par mi les rans s'est avoiee
Tant qu'ele vit le chevalier ;
Si li vet tantost conseillier
Que ancor « au noauz » le face,
S'avoir vialt l'amor et la grace
La reïne, qu'ele li mande.
Et cil, des qu'ele le comande,
Li respont : « La soe merci. »
Tantost cele se departi ;
Et lors comancent a huier
Vaslet, sergent et escuier

qui disent en chœur : « Voyez-moi cette merveille, celle du chevalier aux armes vermeilles ! Le voilà revenu ! Mais que fait-il là ? Il n'y a pas au monde de créature aussi vile, aussi méprisable ni tombée aussi bas. Lâcheté a tellement d'emprise sur lui qu'il ne peut rien faire contre elle. » La demoiselle est revenue trouver la reine qui l'a pressée et harcelée jusqu'à ce qu'elle ait eu confirmation de la réponse ; elle en éprouva une grande joie, car elle savait désormais en toute certitude que c'était celui à qui elle appartenait tout entière, comme il lui appartenait sans l'ombre d'un doute[1]. Elle demanda à la jeune fille de repartir bien vite d'où elle venait pour lui dire qu'elle lui donne l'ordre, maintenant, qu'elle le prie, de faire au mieux qu'il pourrait. Celle-ci lui répondit qu'elle irait aussitôt, sans demander aucun répit. Elle est descendue de la tribune jusqu'en bas, à l'emplacement où l'attendait le garçon d'écurie qui lui gardait son palefroi. Elle se met en selle et va trouver le chevalier auquel elle dit aussitôt : « Maintenant ma dame vous demande, seigneur, de faire au mieux que vous pourrez. — Vous lui direz qu'il n'est rien qui me semble pénible à faire du moment que cela lui convient ; car tout ce qui lui plaît contente mon désir. » Alors elle ne mit pas longtemps à rapporter son message, pensant bien ravir et réjouir la reine. Elle prit le plus court chemin pour regagner les tribunes ; la reine s'est levée pour aller à sa rencontre, sans

Et dïent tuit : « Veez mervoilles[a],
De celui as armes vermoilles ;
Revenuz est, mes que fet il ?
Ja n'a el monde rien tant vil,
Si despite, ne si faillie.
Si l'a Malvestiez an baillie
Qu'il ne puet rien contre li faire. »
Et la pucele s'an repaire,
S'est a la reïne venue,
Qui molt l'a corte et pres tenue
Tant que la responsse ot oïe,
Dom ele s'est molt esjoïe
Por ce c'or set ele sanz dote
Que ce est cil cui ele est tote
Et il toz suens sanz nule faille.
A la pucele dit qu'ele aille
Molt tost arriere et si li die
Qu'ele li comande et prie
Que au mialz face qu'il porra.
Et cele dit qu'ele i ira
Tot maintenant sanz respit querre.
Des loges est venue a terre
La ou ses garçons l'atandoit,
Qui son palefroi li gardoit ;
Et ele monte, si s'an va
Tant que le chevalier trova ;
Si li ala maintenant dire :
« Or vos mande ma dame, sire,
Que tot le mialz que vos porroiz. »
Et il respont : « Or li diroiz
Qu'il n'est riens nule qui me griet
A feire des que il li siet,
Que quan que li plest m'atalante. »
Lors ne fu mie cele lante
De son message reporter,
Que molt an cuide deporter
La reïne et esleescier.
Quan qu'ele se pot adrecier
S'est vers les loges adreciee ;
Et la reïne s'est dreciee,
Se li est a l'ancontre alee ;
Mes n'est mie jus avalee

pourtant descendre, car elle l'attendit en haut des marches. La jeune fille arriva, et elle sut bien la contenter en lui transmettant son message ; elle commença à gravir les marches et, une fois arrivée près de la reine, elle lui dit : « Madame, je n'ai jamais vu un chevalier d'aussi bonne disposition, car il veut sans réserve obéir à tous vos ordres, au point que, si vous voulez savoir la vérité, il réserve le même accueil au bon et au mauvais sort. — Ma foi, dit-elle, il se pourrait bien. » Et elle retourne s'installer à la place d'où elle peut regarder les chevaliers. Alors Lancelot sans plus tarder saisit son écu par les courroies, brûlant d'impatience de montrer toute sa prouesse[1]. Il redresse la tête de son cheval et le fait courir entre deux rangées de chevaliers. Bientôt il va étonner ceux qui se sont laissé abuser et tromper, et qui ont passé une grande partie du jour et de la nuit à se moquer de lui. Comme ils se sont bien amusés, divertis et moqués ! Ayant passé son bras dans les courroies de son écu, le fils du roi d'Irlande prend son élan à grand fracas et fonce dans sa direction. Le choc des deux chevaliers est tel que le fils du roi d'Irlande n'est pas prêt d'en redemander : il a brisé et mis en miettes sa lance, car il n'a pas frappé sur de la mousse mais sur du bois sec et dur. Et Lancelot lui apprend à l'occasion de cette joute un tour de sa façon en lui coinçant le bras derrière l'écu et en le poussant de ce côté pour le faire tomber de cheval[2].

Einz l'atant au chief del degré.
Et cele vient, qui molt a gré
Li sot son message conter ;
Les degrez comance a monter,
Et quant ele est venue a li
Si li dist : « Dame, onques ne vi
Nul chevalier tant deboneire,
Qu'il vialt si oltreemant feire
Trestot quan que vos li mandez
Que, se le voir m'an demandez,
Autel chiere tot par igal
Fet il del bien come del mal.
- Par foi, fet ele, bien puet estre. »
Lors s'an retorne a la fenestre
Por les chevaliers esgarder.
Et Lanceloz sanz plus tarder
L'escu par les enarmes prant,
Que volentez l'art et esprant
De mostrer tote sa proesce.
Le col de son destrier adresce
Et lesse corre antre deus rans.
Tuit seront esbahi[a] par tans
Li deceü, li amusé,
Qui an lui gaber ont usé
Piece del jor et de la nuit ;
Molt s'an sont grant piece deduit
Et deporté et solacié.
Par les enarmes anbracié
Tint son escu li filz le roi
D'Irlande, et point a grant desroi,
De l'autre part ancontre lui ;
Si s'antrefierent anbedui
Si que li filz le roi d'Irlande
De la joste plus ne demande,
Que sa lance fraint et estrosse ;
Car ne feri mie sor mosse,
Mes sor ais molt dures et seches.
Lanceloz une de ses teches
Li a aprise a cele joste,
Que l'escu au braz li ajoste
Et le braz au costé li serre,
Sel porte del cheval a terre.

Aussitôt, dans les deux camps, les chevaliers passent à l'action à force d'éperons, les uns pour venir au secours du fils du roi d'Irlande, les autres pour le bloquer. Les premiers pensent venir en aide à leur seigneur, mais ils sont désarçonnés au cours de la mêlée. De toute la journée Gauvain s'abstint d'intervenir dans la mêlée aux côtés de l'autre camp, car il prenait tant de plaisir à regarder les prouesses du chevalier aux armes vermeilles qu'à ses yeux elles éclipsaient les prouesses réalisées par les autres ; par comparaison celles-ci perdaient toute valeur. Alors le héraut reprit de l'assurance et se mit à crier pour être entendu de tous : « Le voilà venu celui qui l'emportera ! Aujourd'hui vous allez voir ce qu'il va faire ; aujourd'hui va se révéler sa prouesse ! » Alors le chevalier redresse la tête de son cheval et il pique des deux en direction d'un chevalier très élégant qu'il frappe avec une telle force qu'il le fait bouler de son cheval à plus de cent pieds de là. Il commence à se servir si bien de son épée et de sa lance que personne dans l'assistance n'échappe au ravissement du spectacle. Même les combattants y prennent plaisir et s'en réjouissent ; car il est très plaisant de voir la manière dont il fait trébucher pêle-mêle chevaux et chevaliers. Il est rare qu'un chevalier qu'il aborde puisse rester sur sa selle ; il distribue les chevaux ainsi gagnés à tous ceux qui en veulent. Alors ceux qui récemment se moquaient de lui disent maintenant :

Et tantost chevalier descochent,
D'anbedeus parz poignent et brochent,
Li un[a] por l'autre desconbrer,
Et li autre por l'enconbrer.
Li un lor seignors eidier cuident,
Et des plusors les seles vuident
An la meslee et an l'estor ;
Mes onques an trestot le jor
Gauvains d'armes ne se mesla
Qui ert avoec les autres la ;
Qu'a esgarder tant li pleisoit
Les proesces que cil feisoit
As armes de sinople taintes
Qu'estre li sanbloient estaintes
Celes que li autre feisoient :
Envers les soes ne paroient.
Et li hyrauz se resbaudit
Tant qu'oiant toz cria et dist :
« Or est venuz qui l'aunera !
Hui mes verroiz que il fera ;
Hui mes aparra sa proesce. »
Et lors li chevaliers adresce[b]
Son cheval, et fet une pointe
Ancontre un chevalier molt cointe,
Et fiert si qu'il le porte jus
Loing del cheval cent piez ou plus.
Si bien a faire le comance
Et de l'espee et de la lance,
Qu'il n'est riens qui armes ne port[c]
Qu'a lui veoir ne se deport.
Nes maint de ces qui armes portent
S'i redelitent et deportent ;
Que granz deporz est de veoir
Con fet trabuchier et cheoir
Chevax et chevaliers ansanble.
Gaires a chevalier n'asanble
Qu'an sele de cheval remaingne,
Et les chevax que il gaaigne
Done a toz ces qui les voloient.
Et cil qui gaber le soloient[d]

« Nous sommes perdus et déshonorés. Nous avons eu grand tort de le mépriser et de le dénigrer. Assurément, il vaut bien au moins un millier de ceux qui se trouvent sur ce champ de bataille ; il a vaincu et dépassé tous les chevaliers du monde : pas un seul ne fait le poids en face de lui. » Et les demoiselles dont les yeux sont pleins d'admiration pour lui disaient qu'elles étaient par sa faute condamnées au célibat, car elles n'osaient plus compter sur leur beauté ni sur leur richesse, ni sur leur pouvoir ni sur leur noblesse pour que ce chevalier daigne prendre l'une d'entre elles ; leur beauté et leur dot ne sont pas à la mesure de son mérite. Et pourtant la plupart font en secret le vœu que, si elles ne se marient pas avec lui, elles ne se marieront pas cette année et refuseront d'accepter tout autre homme comme maître et seigneur. Or la reine, en entendant ces prétentions, retient un sourire et un commentaire moqueur. Elle sait bien que même si on étalait devant lui tout l'or d'Arabie, la meilleure d'entre elles, la plus belle et la plus élégante ne réussirait pas à se faire élire par celui qui éveille chez toutes la même envie. Comme elles ont toutes le même désir, chacune voudrait que cet homme soit à elle ; et chacune est jalouse des autres comme si elle était déjà son épouse. C'est qu'elles le voient si adroit qu'elles ne peuvent s'imaginer ni croire, tant elles sont éprises, qu'un autre chevalier puisse en faire autant.

Dïent : « Honi somes et mort ;
Molt avomes eü grant tort
De lui despire et avillier ;
Certes il valt bien un millier
De tex a en cest chanp assez
Que il a vaincuz et passez
Trestoz les chevaliers del monde,
Qu'il n'i a un qu'a lui s'aponde. »
Et les dameiseles disoient,
Qui a mervoilles l'esgardoient,
Que cil les tolt a marïer ;
Car tant ne s'osoient fier
En lor biautez n'an lor richeces,
N'an lor pooirs, n'an lor hauteces,
Que por biauté ne por avoir
Deignast nule d'eles avoir
Cil chevaliers, que trop est prouz.
Et neporquant se font tex vouz
Les plusors d'eles, qu'eles dïent
Que s'an cestui ne se marïent
Ne seront ouan marïees,
N'a mari n'a seignor donees.
Et la reïne qui antant
Ce dom eles se vont vantant,
A soi meïsme an rit et gabe ;
Bien set que por tot l'or d'Arrabe,
Qui trestot devant li metroit,
La meillor d'eles ne prandroit,
La plus bele ne la plus gente,
Cil qui a totes atalante.
Et lor volentez est comune
Si qu'avoir le voldroit chascune ;
Et l'une est de l'autre jalouse
Si con s'ele fust ja s'espouse,
Por ce que si adroit le voient
Qu'eles ne pansent ne ne croient
Que[a] nus d'armes, tant lor pleisoit,
Poïst ce feire qu'il feisoit.

Il fit tant et si bien que, au moment de se séparer, dans les deux camps on convint que vraiment il n'y avait personne de comparable à celui qui portait l'écu vermeil. Tous dirent la même chose, et c'était la vérité. Mais, en s'en allant, il laissa tomber son écu dans la foule, là où elle était apparemment la plus dense, ainsi que sa lance et sa couverture[1] ; puis il partit à toute allure. Il partit donc à la dérobée, de sorte qu'aucune des personnes de cette assemblée encore présentes ne s'en rendit compte. Et, s'étant mis en route, il retourna le plus rapidement et le plus directement possible à son point de départ pour s'acquitter de sa promesse. À l'issue du tournoi, tout le monde le chercha et demanda de ses nouvelles ; mais on n'en trouva aucune trace car il s'était enfui, ne tenant pas à ce qu'on le reconnaisse. Les chevaliers en furent très chagrinés et très contrariés, car ils lui auraient fait fête s'il avait été accessible. Mais si les chevaliers regrettèrent qu'il les eût ainsi abandonnés, les demoiselles, en l'apprenant, en furent encore bien plus accablées ; elles déclarèrent que, par saint Jean[2], elles ne se marieraient pas de l'année ; puisqu'elles n'avaient pas celui qu'elles voulaient, elles en tenaient tous les autres pour dispensés. Ainsi se termina le tournoi sans qu'aucune n'eût pris de mari. Lancelot, sans traîner en route, retourna vite dans sa prison. Or le sénéchal rentra deux ou trois jours avant Lancelot, et il demanda où il était. Et la dame qui lui avait remis les armes vermeilles,

Si bien le fist qu'au departir
D'andeus parz distrent sanz mantir
Que n'i avoit eü paroil
Cil qui porte l'escu vermoil.
Trestuit le distrent et voirs fu.
Mes au departir, son escu
Leissa an la presse cheoir
La ou greignor la pot veoir,
Et sa lance et sa coverture ;
Puis si s'an va grant aleüre.
Si s'an ala si en anblee
Que nus de tote l'asanblee,
Qui la fust, garde ne s'an prist.
Et cil a la voie se mist,
Si s'an ala molt tost et droit
Cele part don venuz estoit
Por aquiter son sairemant.
Au partir del tornoiemant
Le quierent et demandent tuit ;
N'an truevent point, car il s'an fuit,
Qu'il n'a cure qu'an le conoisse.
Grant duel en ont[a] et grant angoisse
Li chevalier qui an feïssent
Grant joie se il le tenissent.
Et se aus chevaliers pesa
Quant il ensi lessiez les a,
Les dameiseles, quant le sorent,
Asez plus grant pesance en orent,
Et dïent que, par saint Johan,
Ne se marïeront ouan :
Quant celui n'ont qu'eles voloient,
Toz les autres quites clamoient.
L'ahatine ensi departi
C'onques nule n'an prist mari.
Et Lanceloz pas ne sejorne,
Mes tost an sa prison retorne.
Et li seneschax vint ençois
De Lancelot deus jorz ou trois,
Si demanda ou il estoit.
Et la dame qui li avoit
Ses armes vermoilles bailliees,
Bien et beles apareilliees,

bien soigneusement préparées, ainsi que son cheval tout harnaché, avoua la vérité au sénéchal, disant comment elle l'avait envoyé sur les lieux de la rencontre, au tournoi de Noauz. « Vous ne pouviez pas faire pire, vraiment, madame, lui dit le sénéchal ; cela me vaudra, je pense, de graves difficultés, car monseigneur Méléagant me traitera plus mal que le droit de la mer traite les épaves[1]. Je serai détruit et mort dès qu'il l'apprendra, car il n'aura nullement pitié de moi. — Mon beau seigneur, ne vous tourmentez pas, dit la dame, n'ayez pas une crainte aussi mal fondée ; rien ne peut le dispenser de venir, car il m'a juré sur des reliques qu'il reviendrait le plus vite possible. » Le sénéchal se dépêcha de monter à cheval pour aller raconter à son seigneur tout ce qui était arrivé ; mais il le rassura tout à fait en lui disant que sa femme avait bien pris soin de lui faire jurer qu'il reviendrait dans sa prison. « Il n'y manquera pas, je le sais bien, dit Méléagant, et pourtant je suis très ennuyé de ce qu'a fait votre femme ; j'aurais à tout prix voulu éviter qu'il participât au tournoi. Mais reprenez le chemin du retour et veillez, quand il sera rentré, qu'il soit enfermé dans une prison telle qu'il n'en puisse sortir et qu'il n'ait aucune liberté de mouvement. Et rendez-moi compte aussitôt. — Il sera fait comme vous l'ordonnez », dit le sénéchal. Et il s'en alla ; il trouva Lancelot déjà de retour et

Et son hernois et son cheval,
Le voir an dist au seneschal,
Comant ele l'ot anvoié
La ou en avoit tornoié,
A l'ahatine de Noauz.
« Ne poïssiez faire noaus,
Dame, voir, fet li seneschauz[a] ;
Molt m'an vanra, ce cuit, granz maus,
Que mes sire Meleaganz
Me fera pis que li laganz[b]
Se j'avoie esté perilliez.
Morz an serai et essilliez
Maintenant que il le savra,
Que ja de moi pitié n'avra.
- Biax sire, or ne vos esmaiez,
Fet la dame, mie n'aiez
Tel peor, qu'il ne vos estuet ;
Riens nule retenir nel puet,
Que il le me jura sor sainz
Qu'il vanroit, ja ne porroit ainz. »
Li seneschaus maintenant monte,
A son seignor vint, se li conte
Tote la chose et l'avanture ;
Mes ice molt le raseüre
Que il li dit con faitemant
Sa fame en prist le sairemant
Qu'il revandroit an la prison.
« Il n'an fera ja mesprison,
Fet Meleaganz, bien le sai,
Et neporquant grant duel en ai
De ce que vostre fame a fait :
Je nel volsisse por nul plait
Qu'il eüt esté an l'estor.
Mes or vos metez au retor
Et gardez, quant il iert venuz,
Qu'il soit an tel prison tenuz
Qu'il n'isse de la prison fors
Ne n'ait nul pooir de son cors ;
Et maintenant le me mandez.
- Fet iert si con vos comandez »,
Fet li seneschax. Si s'an va ;
Et Lancelot venu trova

ayant regagné sa prison chez lui. Un messager est vite renvoyé par le sénéchal à Méléagant, par le chemin le plus court, pour lui faire savoir que Lancelot est revenu. À cette nouvelle, il réquisitionna maçons et charpentiers du pays pour réaliser, de gré ou de force, ses plans ; il avait choisi les meilleurs de tout le pays. Il leur a dit de construire une tour et de travailler avec acharnement jusqu'à ce qu'elle soit terminée. La pierre fut extraite au bord de la mer, car le pays de Gorre est longé de ce côté par un long et large bras de mer. Et au milieu de ce bras de mer il y a une île bien connue de Méléagant. C'est là que selon ses ordres on apporta la pierre et le bois pour construire la tour. En moins de cinquante-sept jours celle-ci fut terminée[1] ; c'était une tour haute, aux murs épais, sur de solides fondations. Quand l'ouvrage fut achevé, il fit amener Lancelot nuitamment et le fit enfermer dans la tour. Puis il donna l'ordre de murer les portes et fit jurer à tous les maçons de ne jamais dire un mot de cette tour. Il voulut ainsi la garder secrète ; on n'y laissa ni porte ni ouverture sauf une petite fenêtre[2]. C'est donc là que dut séjourner Lancelot, et on lui servait à manger, maigrement et rarement, par ce petit guichet ménagé selon un plan préalablement établi, conformément aux instructions de ce chevalier félon, plein de perfidie. Voilà prises toutes les dispositions voulues par Méléagant. Après cela il se rendit

Qui prison tenoit an sa cort.
Uns messages arriere cort,
Que li seneschax en anvoie
A Meleagant droite voie :
Si li a dit de Lancelot
Qu'il est venuz. Et quant il l'ot,
Si prist maçons et charpantiers
Qui a enviz ou volantiers
Firent ce qu'il lor comanda ;
Les meillors del païs manda,
Si lor a dit qu'il li feïssent
Une tor, et poine i meïssent
Ençois qu'ele fust tote feite.
Sor la mer fu la pierre[a] treite,
Que pres de Gorre iqui de lez
An cort uns braz et granz et lez :
En mi le braz une isle avoit
Que Melïaganz bien savoit.
La comanda la pierre a traire
Et le merrien por la tor faire.
An moins de cinquante et set jorz
Fu tote parfeite la torz,
Haute et espesse et bien fondee.
Quant ele fu bien atornee[b],
Lancelot amener i fist
Par nuit et en la tor le mist[c] ;
Puis comanda les huis murer[d]
Et fist toz les maçons jurer
Que ja par aus, de cele tor,
Ne sera parole a nul jor.
Ensi volt qu'ele fust celee,
Ne n'i remest huis ne antree
Fors c'une petite fenestre.
Leanz covint Lancelot estre,
Si li donoit l'an a mangier,
Molt povremant et a dongier,
Par cele fenestre petite
A ore devisee et dite,
Si con l'ot dit et comandé
Li fel plains de desleauté.
Or a tot fet quan que il vialt
Meleaganz ; apres s'aquialt

à la cour du roi Arthur[1]. Une fois arrivé là il se présenta devant le roi et, plein d'arrogance et de véhémence, il se mit à argumenter : « Roi, je me suis engagé à livrer une bataille devant toi, dans ta cour ; mais je ne vois pas trace de Lancelot, qui doit se battre avec moi. Néanmoins, j'offre le combat comme je le dois, prenant à témoin toute l'assistance ici réunie. Et s'il est présent, qu'il s'avance et soit en mesure de me tenir parole en cette cour dans le délai d'un an à partir d'aujourd'hui. Je ne sais si l'on vous a jamais dit les circonstances et les modalités de cette bataille ; mais je vois ici des chevaliers qui se trouvaient assister à la conclusion de nos arrangements, et ils sauraient bien vous renseigner s'ils consentaient à dire la vérité. Mais s'il veut me contester mon droit, je n'aurai pas recours à un mercenaire, au contraire je me ferai moi-même justice sur sa personne. » La reine qui était assise aux côtés du roi le tire vers elle et se met à lui dire : « Savez-vous qui c'est ? C'est Méléagant, qui m'a enlevée alors que le sénéchal Keu m'escortait ; il est responsable à son égard de beaucoup de honte et de souffrance. » Le roi lui a alors répondu : « Madame, je l'ai bien compris ; je sais très bien que c'est lui qui retenait mon peuple en exil. » La reine n'en dit pas plus. Le roi, répondant à Méléagant, lui dit : « Mon ami, j'en prends Dieu à témoin, nous n'avons aucune nouvelle de Lancelot, ce qui nous chagrine beaucoup.

Droit a la cort le roi Artu.
Estes le vos ja la venu,
Et quant il vint devant le roi,
Molt plains d'orguel et de desroi
A comanciee sa reison :
« Rois, devant toi an ta meison
Ai une bataille arramie ;
Mes de Lancelot n'i voi mie,
Qui l'a enprise ancontre moi.
Et neporquant, si con je doi,
Ma bataille, oiant toz, presant,
Ces que ceanz voi an presant.
Et s'il est ceanz, avant veingne
Et soit tex que covant me teigne
An vostre cort d'ui en un an.
Ne sai s'onques le vos dist l'an
An quel meniere et an quel guise
Ceste bataille fu anprise ;
Mes je voi chevaliers ceanz,
Qui furent a noz covenanz,
Et bien dire le vos savroient,
Se voir reconuistre an voloient.
Mes se il le me vialt noier,
Ja n'i loierai soldoier,
Einz le mosterrai vers son cors. »
La reïne qui seoit lors
Delez le roi, a soi le tire
Et si li encomance a dire :
« Sire, savez vos qui est cist ?
C'est Melïaganz qui me prist
El conduit Kex le seneschal :
Assez li fist et honte et mal. »
Et li rois li a respondu :
« Dame, je l'ai bien antendu :
Je sai molt bien que ce est cil
Qui tenoit ma gent an essil. »
La reïne plus n'an parole ;
Li rois a torné sa parole
Vers Meleagant, si li dit :
« Amis, fet il, se Dex m'aït,
De Lancelot nos ne savons
Noveles, don grant duel avons.

— Sire, reprit Méléagant, Lancelot m'avait dit que je le trouverais ici sans faute ; c'eſt en votre cour et non ailleurs que je dois réclamer cette bataille. Je veux que tous les barons ici présents soient témoins de cette sommation : dans un délai d'un an il doit satisfaire aux termes des accords conclus entre nous quand nous avons décidé de nous battre. »

À ces mots monseigneur Gauvain se lève, très fâché de ce qu'il vient d'entendre dire : « Sire, dit-il, il n'y a pas trace de Lancelot en ce pays ; mais nous l'enverrons chercher, et s'il plaît à Dieu on le retrouvera avant la fin de l'année, s'il n'eſt pas mort ou emprisonné. Et s'il ne vient pas, alors accordez-moi la bataille, je la ferai pour Lancelot. Pour lui je prendrai les armes au jour fixé, s'il n'eſt pas arrivé avant.
— Eh ! Eh ! par Dieu, beau sire roi, accordez-le-lui, fait Méléagant : il veut la bataille, et moi je vous en prie, car je ne connais pas au monde de chevalier à qui je veuille autant me mesurer, exception faite de Lancelot. Mais sachez bien que si je ne peux me battre avec l'un de ces deux chevaliers, je n'accepterai personne pour les remplacer ou les suppléer : il me faut l'un des deux ! » Le roi donne son accord pour cet arrangement au cas où Lancelot ne se présenterait pas à temps. Alors Méléagant repartit et quitta la cour du roi. Il poursuivit sa route, sans s'arrêter, pour rejoindre son père le roi Bademagu. En sa présence, pour bien montrer sa

- Sire rois, fet Meleaganz,
Lanceloz me diſt que ceanz
Le troveroie je sanz faille ;
Ne je ne doi ceſte bataille
Semondre s'an voſtre cort non ;
Je vuel que treſtuit ciſt baron
Qui ci sont m'an portent tesmoing
Que d'ui en un an l'en semoing
Par les covanz que nos feïsmes
La ou la bataille anpreïsmes. »
A ceſt mot an eſtant se lieve
Mes sire Gauvains, cui molt grieve
De la parole que il ot,
Et dit : « Sire, de Lancelot
N'a point an tote ceſte terre ;
Mes nos l'anvoieromes querre,
Se Deu pleſt, sel trovera l'an,
Ençois que veigne au chief de l'an,
S'il n'eſt morz ou anprisonez.
Et s'il ne vient, si me donez
La bataille, je la ferai :
Por Lancelot m'an armerai
Au jor, se il ne vient ençois.
- Haï ! por Deu, biax sire rois,
Fet Meliaganz, donez li :
Il la vialt et je vos an pri,
Qu'el monde chevalier ne sai
A cui si volentiers m'essai,
Fors que Lancelot seulemant.
Mes sachiez bien certainnemant,
S'a l'un d'aus deus ne me conbat,
Nul eschange ne nul rabat
Fors que l'un d'aus deus n'an pran[droie. »
Et le rois dit que il l'otroie
Se Lanceloz ne vient dedanz.
A tant s'an part Meleaganz
Et de la cort le roi s'an va :
Ne fina tant que il trova
Le roi Bademagu son pere.
Devant lui, por ce que il pere

prouesse et son importance, il fit un gros effort pour se donner un air et un visage étonnants. Ce jour-là, le roi tenait une cour très joyeuse en sa cité de Bade : c'était le jour de son anniversaire, et telle était la raison de cette grande assemblée plénière. Il avait amené avec lui toutes sortes de gens, en grand nombre. Le palais tout entier était envahi par des chevaliers et des demoiselles. Parmi elles, il s'en trouvait une dont je vais bientôt vous dire ce que j'en pense et le rôle que je lui réserve : c'était la sœur de Méléagant. Mais je ne veux pas m'en expliquer maintenant, car ce n'est pas dans l'ordre du récit à cet endroit, et je ne veux pas le défigurer, l'abîmer ni lui faire violence, mais lui faire suivre correctement son cours[1]. Pour le moment je vous dirai seulement qu'après son arrivée Méléagant s'adressa à son père, en présence de tout le monde, petits et grands, déclarant d'une voix forte : « Père, par Dieu, dites-moi, s'il vous plaît, s'il ne doit pas être très heureux et très valeureux celui dont les armes font trembler la cour du roi Arthur ? » Le père sans plus attendre répond à sa question : « Fils, toutes les personnes de valeur doivent honorer et servir quiconque le mérite, et cultiver sa compagnie. » Alors pour le flatter il le prie de ne plus taire les raisons de cette remarque, et de dire ce qu'il cherche, ce qu'il veut et d'où il vient. « Sire, reprit Méléagant, je ne sais si vous vous souvenez

Qu'il est preuz et de grant afeire,
Comança un sanblant a feire
Et une chiere merveilleuse.
Ce jor tenoit cort molt joieuse
Li rois a Bade sa cité.
Jorz fu de sa natevité,
Por ce la tint grant et pleniere ;
Si ot gent de mainte meniere
Avoec lui venu plus qu'assez.
Toz fu li palés antassez
De chevaliers et de puceles ;
Mes une en i ot avoec eles
Don bien vos dirai ça avant
(Cele estoit suer Meleagant[a])
Mon pansser et m'antencïon ;
Mes n'an vuel feire mancïon,
Car n'afiert pas a ma matire
Que ci androit an doie dire,
Ne je ne la vuel boceier
Ne corronpre ne forceier,
Mes mener boen chemin et droit.
Et si vos dirai or androit,
Ou Meleaganz est venuz,
Qui, oiant toz gros et menuz,
Dist a son pere molt en haut :
« Pere, fet il, se Dex vos saut,
Se vos plest, or me dites voir
Se cil ne doit grant joie avoir
Et se molt n'est de grant vertu
Qui a la cort le roi Artu
Par ses armes se fet doter. »
Li peres, sanz plus escoter,
A sa demande li respont :
« Filz, fet il, tuit cil qui boen sont
Doivent enorer et servir
Celui qui ce puet desservir,
Et maintenir sa conpaignie. »
Lors le blandist et si li prie
Et dit c'or ne soit mes teü
Por coi a ce amanteü,
Qu'il quiert, qu'il vial et dom il vient.
« Sire, ne sai s'il vos sovient,

des dispositions et conventions qui furent établies et enregistrées pour l'accord conclu entre moi-même et Lancelot ; vous vous rappelez bien, je suppose, qu'on nous demanda, devant témoins, de nous trouver tous les deux dans le délai d'un an à la cour du roi Arthur. Je m'y suis rendu au moment voulu, équipé et ayant pris toutes les dispositions à cet effet. J'ai respecté les formes[1]. J'ai demandé et requis Lancelot avec qui j'avais affaire. Mais je n'ai pu le voir ni le rencontrer : il s'est enfui et esquivé. Alors j'ai obtenu avant de repartir la promesse de Gauvain que, si Lancelot n'est plus en vie ou s'il ne vient pas dans les délais prévus, le combat ne sera pas reporté, mais (il me l'a juré) que lui-même se battra avec moi. Arthur n'a pas de chevalier plus estimé que lui, c'est bien connu. Mais avant que ne fleurissent les sureaux[2] je verrai en combattant si la réalité est à la hauteur de sa réputation, et je voudrais que ce soit dans le moment qui vient. — Fils, répond son père, en ce moment tu passes ici pour un sot. À celui qui l'ignorerait jusqu'ici, tu révèles toi-même ta folie. En vérité un cœur noble choisit l'humilité, tandis qu'un homme d'une folle outrecuidance ne se débarrasse jamais de sa folie. Fils, c'est pour toi que je le dis, car ta nature est si dure et si sèche qu'il n'y a place en toi ni pour la douceur ni pour l'amitié. Ton cœur ignore trop la pitié ;

Ce dit ses filz Meleaganz,
Des esgarz et des covenanz
Qui dit furent et recordé
Quant par vos fumes acordé
Et moi et Lancelot ansanble.
Bien vos an manbre, ce me sanble,
Que devant plusors nos dist l'an
Que nos fussiens au chief de l'an
An la cort Artus prest andui.
G'i alai quant aler i dui,
Apareilliez et aprestez
De ce por coi g'i ere alez ;
Tot[a] ce que je dui faire fis :
Lancelot demandai et quis,
Contre cui je devoie ovrer ;
Mes nel poi veoir ne trover :
Foïz s'an est et destornez.
Or si m'an sui par tel tornez
Que Gauvains m'a sa foi plevie
Que se Lanceloz n'est an vie
Et se dedanz le terme mis
Ne vient, bien m'a dit et promis
Que ja respiz pris n'an sera,
Mes il meïsmes la fera
Ancontre moi por Lancelot.
Artus n'a chevalier qu'an lot
Tant con cestui, c'est bien seü ;
Mes ainz que florissent seü
Verrai ge, s'au ferir venons,
S'au fet s'acorde li renons,
Et mon vuel seroit or androit.
- Filz, fet li peres, or en droit
Te fez ici tenir por sot.
Or set tex qui devant nel sot
Par toi meïsmes ta folie ;
Voirs est que boens cuers s'umilie,
Mes li fos et li descuidiez
N'iert ja de folie vuidiez.
Filz, por toi le di, que tes teches
Par sont si dures et si seches

tu es trop sous l'emprise de la folie furieuse. C'est ce qui me fait te mépriser, c'est ce qui fera ton malheur. Quant à savoir si tu es si vaillant, on trouvera bien quelqu'un pour en témoigner quand l'heure en sera venue. Il ne convient pas à un homme de bien de faire l'éloge de son courage pour rehausser ses actions ; les faits parlent d'eux-mêmes. L'éloge que tu fais de toi-même ne t'aide pas plus qu'une plume d'oiseau à rehausser ta gloire : au contraire, je t'en estime moins. Fils, je te fais la morale, mais à quoi bon ? Tout ce qu'on dit à un fou est peine perdue ; on se démène en vain quand on veut délivrer un fou de sa folie. On peut enseigner et exposer la sagesse, mais cela ne sert à rien si elle n'est pas mise en pratique, et si on la laisse se dissiper et se perdre aussitôt. » Pour le coup Méléagant perdit complètement la tête, comme hors de lui. Jamais aucun mortel, je puis bien vous l'affirmer, ne s'est montré en proie à une telle fureur. De rage il rompit tous les liens d'affection[1] et, perdant tout respect, il répliqua à son père : « Vous rêvez ou vous délirez pour me dire que j'ai le cerveau dérangé alors que je ne fais que raconter ma vie ? Je croyais être venu à vous comme à mon seigneur, à mon père ; mais cela n'a pas l'air d'être le cas, car vous m'insultez plus grossièrement, je trouve, qu'il ne vous est permis. Vous ne sauriez me donner la raison de cette attitude que vous avez prise.

Qu'il n'i a dolçor n'amitié ;
Li tuens cuers est trop sanz pitié :
Trop es de la folie espris.
C'est ce por coi ge te mespris ;
C'est ce qui molt t'abeissera.
Se tu es preuz, assez sera
Qui le bien an tesmoingnera
A l'ore qui[a] besoingnera ;
N'estuet pas prodome loer
Son cuer por son fet aloer ;
Que li fez meïsmes se loe ;
Neïs la monte d'une aloe
Ne t'aïde a monter an pris
Tes los, mes assez mains t'en pris.
Filz, je te chasti ; mes cui chaut ?
Quan qu'an dit a fol petit vaut,
Que cil ne se fet fors debatre,
Qui de fol vialt folie abatre ;
Et biens qu'an anseigne et descuevre
Ne valt rien, s'an nel met a oevre,
Einz est lués alez et perduz. »
Lors fu duremant esperduz
Meleaganz, et forssené[b] ;
Onques home de mere né,
Ce vos puis je bien por voir dire,
Ne veïstes ausi plain d'ire
Com il estoit ; et par corroz
Fu ilueques li festuz roz,
Car de rien nule ne blandist
Son pere, mes itant le dist :
« Est ce songes, ou vos resvez,
Qui dites que je sui desvez
Por ce se je vos cont mon estre ?
Com a mon seignor cuidoie estre
A vos venuz, com a mon pere ;
Mes ne sanble pas qu'il apere,
Car plus vilmant me leidoiez,
Ce m'est avis, que ne doiez ;
Ne reison dire ne savez
Por coi ancomancié l'avez.

— Si, je pourrais. — Et alors, quelle est-elle ? — C'est que je ne vois en toi que sottise et rage. Je connais fort bien ton cœur qui te causera encore un grand malheur. Au diable qui pourrait penser que Lancelot, le modèle de chevalerie loué par tout le monde, sauf par toi, se serait sauvé par peur de toi ! Mais peut-être est-il déjà mort et enterré, ou bien enfermé dans une prison dont la porte est si bien fermée qu'il ne peut sortir sans autorisation. Certes, je serais durement atteint s'il était mort ou maltraité. Oui, ce serait une trop grande perte si un être de cette envergure, si beau, si preux, si sage, était mort avant l'âge. Mais ce n'est pas vrai, s'il plaît à Dieu. » Alors Bademagu se tait ; mais tout ce qu'il a dit et raconté avait été entendu et écouté par une de ses filles, celle, sachez-le bien, dont j'ai déjà fait mention dans mon récit[1]. Elle n'est pas heureuse des nouvelles que l'on raconte sur Lancelot. Elle comprenait bien qu'on le détenait dans une cachette, puisqu'on n'en avait pas la moindre trace. « Je renonce à Dieu, dit-elle, si je prends quelque repos avant d'en avoir une nouvelle sûre et certaine. » Aussitôt, en toute hâte, sans faire entendre le moindre bruit, le moindre murmure, elle court monter sur une mule de belle allure et douce à chevaucher[2]. Mais je dois vous dire qu'elle ne sait pas du tout de quel côté aller au moment de quitter la cour.

- Si faz assez. - Et vos de quoi ?
- Que nule rien an toi ne voi
Fors seulemant forssan et rage.
Je conuis molt bien ton corage
Qui ancor grant mal te fera ;
Et dahait qui ja cuidera
Que Lanceloz, li bien apris,
Qui de toz fors de toi a pris,
S'an soit por ta crieme foïz ;
Mes espoir qu'il est anfoïz
Ou an tel prison anserrez,
Don li huis est si fort serrez
Qu'il n'an puet issir sanz congié.
Certes c'est la chose dont gié
Seroie duremant iriez
S'il estoit morz ou anpiriez.
Certes trop i avroit grant perte,
Se criature si aperte,
Si bele, si preuz, si serie,
Estoit si a par tans perie ;
Mes c'est mançonge, se Deu plest. »
A tant Bademaguz se test ;
Mes quan qu'il ot dit et conté
Ot antendu et escouté
Une soe fille pucele ;
Et sachiez bien que ce fu cele
C'or ainz amantui an mon conte,
Qui n'est pas liee quant an conte
Tex noveles de Lancelot.
Bien aparçoit qu'an le celot[a],
Quant an n'an set ne vant ne voie.
« Ja Dex, fet ele, ne me voie,
Quant je ja mes reposerai
Jusque tant que je an savrai
Novele certainne et veraie. »
Maintenant sanz nule delaie,
Sanz noise feire et sanz murmure,
S'an cort monter sor une mure
Molt bele et molt soëf portant.
Mes de ma part vos di ge tant
Qu'ele ne set onques quel part
Torner, quant de la cort se part ;

Elle ne le sait, elle ne le demande, mais prend le premier chemin qu'elle rencontre, allant à grande allure elle ne sait où, à l'aventure, sans escorte de chevalier ni de sergent. Elle se hâte, très désireuse d'arriver au but. Elle mène ardemment son enquête, sa poursuite, mais le résultat n'en est pas pour tout de suite. Elle ne doit pas se reposer, ni s'attarder longtemps au même endroit si elle veut mener à bonne fin son projet, c'est-à-dire tirer Lancelot de sa prison ; encore faut-il qu'elle le trouve, et qu'il soit possible de le libérer. Mais je pense qu'avant de le trouver elle aura visité, parcouru, fouillé maint pays, sans encore rien apprendre de lui. À quoi bon raconter ses étapes et ses journées de marche ? Elle a pris mille chemins divers, traversé montagnes et vallées, monté et descendu pendant plus d'un mois sans pouvoir en apprendre davantage que ce qu'elle savait au départ, mais c'est en vain : peine perdue ! Pourtant, un jour qu'elle traversait un champ, plongée dans ses tristes pensées, elle aperçut au loin, sur le rivage, le long d'un bras de mer, une tour. Il n'y avait aux environs ni maison, ni cabane, ni abri. C'était la tour que Méléagant avait fait construire pour y mettre Lancelot ; la demoiselle n'en savait rien. Mais, sitôt qu'elle l'aperçut, son regard s'y fixa sans pouvoir s'en détourner. Son cœur lui dit que c'est là ce qu'elle a tant cherché : la voilà

N'ele nel set, n'ele nel rueve[a],
Mes el premier chemin qu'el trueve
S'an antre, et va grant aleüre,
Ne set ou, mes par avanture,
Sanz chevalier et sanz sergent.
Molt se haste, molt est an grant
D'aconsivre ce qu'ele chace ;
Molt se porquiert, molt se porchace,
Mes ce n'iert ja mie si tost :
N'estuet pas qu'ele se repost,
Ne demort an un leu granmant,
S'ele vialt feire avenanmant
Ce qu'ele a anpanssé a faire :
C'est Lancelot de prison traire,
S'el le trueve, et feire le puisse.
Mes je cuit qu'ainçois qu'el le truisse
En avra maint païs cerchié,
Maint alé, et maint reverchié,
Ainz que nule novele an oie.
Mes que valdroit se je contoie
Ne ses gistes ne ses jornees ?
Mes tantes voies a tornees
A mont, a val, et sus, et jus,
Que passez fu li mois ou plus,
C'onques plus aprandre n'an pot
Ne moins qu'ele devant an sot,
Et c'est neanz tot an travers.
Un jor s'an aloit a travers
Un chanp, molt dolante et pansive,
Et vit bien loing, lez une rive,
Pres d'un braz de mer, une tor :
Mes n'avoit, d'une liue an tor,
Meison, ne buiron, ne repeire.
Meleaganz l'ot feite feire
Qui Lancelot mis i avoit ;
Mes cele neant n'an savoit.
Et si tost com el l'ot veüe,
S'i a si mise sa veüe
Qu'aillors ne la torne ne met ;
Et ses cuers tres bien li promet
Que c'est ce qu'ele a tant chacié :
Mes ore an est venue a chié,

arrivée au but, Fortune l'y conduit tout droit après l'avoir si longtemps promenée[1].

La jeune fille s'approcha de la tour, et au terme de sa marche y arriva enfin. Elle la contourna tout en prêtant l'oreille, écoutant avec attention pour savoir si elle pourrait entendre quelque signal favorable. Elle inspecte le bas, lève les yeux vers le sommet, pour constater que c'est une tour haute et large. Ce qui est étrange, c'est qu'on n'y voit ni porte ni fenêtre, sauf une petite ouverture très étroite. Pour une tour si haute et élancée, aucune échelle, aucun escalier. Tout cela la confirme dans l'idée que la tour a été faite précisément pour y enfermer Lancelot. Pas question de se mettre quoi que ce soit sous la dent avant d'en avoir le cœur net. Elle avait l'intention de l'appeler par son nom, en criant « Lancelot ! » mais elle se retint car, tandis qu'elle gardait le silence, se fit entendre une voix qui se lamentait dans la tour avec une insistance extraordinaire, ne réclamant plus rien d'autre que la mort. Cet homme désirait la mort, en se plaignant beaucoup ; une souffrance excessive lui faisait désirer de mourir. Il exprimait son mépris pour la vie et pour son corps, disant faiblement, d'une voix ténue et rauque : « Hélas ! Fortune, comme ta roue a tourné pour moi dans le mauvais sens ! Elle m'a précipité du sommet où j'étais vers le bas. J'étais heureux, maintenant je suis malheureux. Les larmes ont succédé

Qu'a droite voie l'a menee
Fortune, qui tant l'a penee[a].
La pucele la tor aproche,
Et tant a allé, qu'ele i toche.
Antor va, oroille et escote,
Et s'i met s'antencion tote
Savoir mon se ele i oïst
Chose dont ele s'esjoïst.
A val esgarde, et a mont bee :
Si voit la tor et longue et lee ;
Mes mervoille a ce que puet estre
Qu'ele n'i voit huis ne fenestre,
Fors une petite et estroite.
An la tor, qui est haute et droite,
N'avoit eschiele ne degré.
Por ce croit que c'est fet de gré
Et que Lanceloz est dedanz ;
Mes ainz qu'ele manjut des danz
Savra se ce est voirs ou non.
Lors le vet apeler par non :
Apeler voloit Lancelot,
Mes ce la tarde que ele ot,
Andemantiers que se teisoit,
Une voiz qui un duel feisoit
An la tor merveilleus, et fort,
Qui ne queroit el que la mort.
La mort covoite, et trop se diaut :
Trop par a mal et morir viaut ;
Sa vie et son cors despisoit
A la foiee, si disoit
Foiblement, a voiz basse et roe :
« Haï ! Fortune, con ta roe
M'est ore leidemant tornee !
Malemant la m'as bestornee,
Car g'iere el mont, or sui el val ;
Or avoie bien, or ai mal ;
Or me plores, or me rioies.
Las, cheitis, por coi t'i fioies[b]

au sourire que tu me faisais. Ah ! pauvre de moi, pourquoi m'être fié à elle puisqu'elle m'a si vite abandonné ? En peu de temps elle m'a vraiment fait descendre du plus haut au plus bas. Fortune, en te moquant de moi tu as bien mal agi, mais que t'importe ? Le cours des choses t'est indifférent. Ah ! sainte Croix, Saint-Esprit, comme me voilà perdu, comme me voilà mort, déjà au terme de ma vie ! Ah ! Gauvain, vous qui avez tant de mérite, vous qui êtes d'une vaillance inégalée, vraiment je m'étonne beaucoup que vous ne veniez pas me secourir. Vraiment vous tardez trop, votre conduite manque de courtoisie. Celui que vous aimiez tant aurait bien dû recevoir votre aide. Vraiment, de ce côté de la mer ou de l'autre, je puis bien le dire sans mentir, il n'y aurait eu de lieu écarté ni de cachette où je n'eusse été vous chercher pendant six ou sept ans, voire une dizaine d'années, jusqu'à ce que je vous eusse trouvé, si j'avais appris que vous étiez retenu en prison[1]. Mais pourquoi prolonger ce débat ? Vous ne vous en souciez pas assez pour vous en mettre en peine. Le vilain a raison de dire qu'il est difficile de trouver un ami ; on peut facilement vérifier, quand on en a besoin, qui est un véritable ami. Hélas ! voilà plus d'un an qu'on m'a mis dans cette tour, en prison. Gauvain, je considère comme du mépris que vous m'y ayez laissé. Mais peut-être que vous ne le savez pas et que je vous accuse à tort[2]. Oui, c'est vrai, je le reconnais, et c'est

Quant ele si tost t'a lessié !
An po d'ore m'a abessié
Voiremant, de si haut si bas.
Fortune, quant tu me gabas,
Molt feïs mal, mes toi que chaut ?
A neant est comant qu'il aut.
Ha ! sainte Croiz, sainz Esperiz,
Con sui perduz, con sui periz !
(Con sui del tot an tot alez)
Ha ! Gauvain, vos qui tant valez[a],
Qui de bontez n'avez paroil,
Certes, duremant me mervoil
Por coi vos ne me secorez !
Certes, trop i par demorez,
Si ne feites pas corteisie ;
Bien deüst avoir vostre aïe
Cil cui tant solïez amer.
Certes, deça ne dela mer,
Ce puis je bien dire sanz faille,
N'eüst destor ne repostaille,
Ou je ne vos eüsse quis
A tot le moins set anz ou dis,
Se je an prison vos seüsse
Einz que trové ne vos eüsse.
Mes de coi me vois debatant ?
Il ne vos an est mie a tant
Qu'antrer an vuilliez an la poinne
Li vilains dit bien voir qu'a poinne.
Puet an mes un ami trover ;
De legier puet an esprover
Au besoing qui est boens amis.
Las ! Plus a d'un an qu'an m'a mis
Ci an ceste tor an prison.
Gauvain, jel tieng a mesprison,
Certes quant lessié m'i avez.
Mes espoir, quant vos nel savez,
Espoir que je vos blasme a tort.
Certes, voirs est, bien m'an recort,

injuste de ma part, et méchant, d'avoir eu cette pensée, car je suis certain que rien au monde n'aurait pu empêcher vos gens et vous-même de venir pour m'arracher à ce malheur et à cette adversité si vous aviez su la vérité ; et vous vous seriez senti obligé de le faire parce que nous sommes amis et compagnons, voilà le fond de ma pensée. Mais tout ce discours est vain, il est impossible que les choses se passent comme je le souhaite. Ah ! que Dieu et saint Sylvestre le maudissent, que Dieu l'abandonne à son destin, celui qui m'impose une telle honte ! C'est la pire des créatures de ce monde, ce Méléagant qui par envie m'a fait le plus de mal possible. » Alors s'éteint, alors se tait la plainte de celui qui passe sa vie dans la douleur. Mais celle qui attendait au bas de la tour avait entendu tout ce qu'il avait dit ; sans plus attendre, sachant qu'elle était sur la bonne voie, elle lança l'appel qu'il fallait en criant de toutes ses forces : « Lancelot, ami, vous qui êtes là-haut, répondez à l'une de vos amies ! » Mais lui, de l'intérieur, ne l'entendit pas. Alors elle haussa encore plus la voix, si bien que dans sa faiblesse il l'entendit à peine, et se demanda avec étonnement qui pouvait bien l'appeler. Il entendait bien une voix l'appeler, mais il ne savait pas qui l'appelait ; il pensa que ce devait être une apparition. Regardant autour de lui et vérifiant s'il pourrait voir quelqu'un, il ne vit rien, seulement sa prison, et lui-même. « Dieu, fait-il, qu'est-ce que j'entends ? J'entends parler et je ne vois rien.

Et grant oltrage et grant mal fis,
Quant jel cuidai, car je sui fis
Que por quan que cuevrent les nues
Ne fust que n'i fussent venues
Voz genz et vos por moi fors traire
De cest mal et de cest contraire,
Se vos de voir le seüssiez :
Et feire le redeüssiez
Par amor, et par conpaignie,
Qu'autremant nel redi je mie[a].
Mes c'est neanz, ce ne puet estre.
Ha ! De Deu et de saint Cervestre[b]
Soit maudiz, et Dex le destine
Qui a tel honte me define[c] !
C'est li pires qui soit an vie,
Meleaganz, qui par envie
M'a fet tot le pis que il pot. »
A tant se coise, a tant se tot
Cil qui a dolor sa vie use.
Mes lors cele qui a val muse,
Quan qu'il ot dit ot entandu ;
N'a plus longuemant atandu,
C'or set qu'ele est bien assenee ;
Si l'apele come senee :
« Lancelot », quan qu'el puet et plus,
« Amis, vos qui estes lessus,
Parlez a une vostre amie. »
Mes cil dedanz ne l'oï mie.
Et cele plus et plus s'esforce,
Tant que cil qui n'a point de force
L'antroï, si s'an merveilla
Que puet estre qui l'apela.
La voiz entant, apeler s'ot,
Mes qui l'apele il ne le sot :
Fantosme cuide que ce soit.
Tot en tor soi garde et porvoit
Savoir[d] se il verroit nelui ;
Mes ne voit fors la tor et lui.
« Dex, fet il, qu'est ice que j'oi ?
J'oi parler et neant ne voi !

Ma foi, voilà merveille[1], je ne dors pas, je suis bien réveillé. Sans doute, si j'avais eu un songe, je pourrais me croire le jouet d'une illusion. Mais je suis éveillé, et j'en suis tout troublé. » Alors, non sans mal, il se lève et se dirige vers la petite ouverture, lentement, à petits pas, et une fois arrivé il prend appui pour voir en haut, en bas, en face et sur les côtés. En tournant son regard vers l'extérieur, il exerce sa vue et finit par apercevoir celle qui l'avait appelé : s'il ne la reconnaît pas, du moins la voit-il. Mais elle l'a reconnu aussitôt : « Lancelot, lui dit-elle, je suis venue de bien loin pour vous chercher. Voilà chose faite, Dieu merci, je vous ai retrouvé. Je suis celle qui vous a demandé un don, quand vous alliez vers le Pont de l'Épée, et vous me l'avez accordé volontiers comme je vous en priais : c'était la tête du chevalier que vous aviez vaincu ; je vous l'ai fait trancher, car il n'était pas de mes amis[2]. C'est pour ce don, pour ce service rendu que je me suis donné tout ce mal ; c'est pour cela que je vous sortirai d'ici. — Mademoiselle, je vous en remercie, répond le prisonnier. Ce sera une belle récompense pour le service que je vous ai rendu si l'on me sort d'ici. Si vous pouvez m'en sortir, je puis vous dire et vous promettre que je resterai toujours à votre service, j'en atteste l'apôtre saint Paul ; aussi vrai que je souhaite me trouver un jour en présence de Dieu, il n'y aura aucun jour où je ne sois disposé à faire

Par foi, ce est plus que mervoille,
Si ne dor je pas, ençois voille.
Espoir, s'il m'avenist an songe,
Cuidasse que ce fust mançonge ;
Mes je voil, et por ce me grieve. »
Lors a quelque poinne se lieve
Et va vers le pertuis petit,
Felemant[a], petit et petit ;
Et quant il i fu, si s'acoste
Sus et jus, de lonc et de coste.
Quant sa veüe a mise fors,
Si com il puet esgarde, lors
Vit celi qui huchié l'avoit ;
Ne la conut, mes il la voit ;
Mes cele tantost conut lui,
Si li dit : « Lanceloz, je sui
Por vos querre de loing venue.
Or est si la chose avenue,
Deu merci, c'or vos ai trové.
Je sui cele qui vos rové
Quant au Pont de l'Espee alastes
Un don, et vos le me donastes
Molt volantiers quant jel vos quis :
Ce fu del chevalier conquis
Le chief, que je vos fis tranchier,
Que je nes point n'avoie chier.
Por ce don, et por ce servise
Me sui an ceste poinne mise :
Por ce vos metrai fors de ci.
- Pucele, la vostre merci,
Fet donques li anprisonez ;
Bien me sera guerredonez
Li servises que je vos fis,
Se je fors de ceanz sui mis.
Se fors de ci me poez metre,
Por voir vos puis dire et prometre
Que je toz jorz mes serai[b] vostres,
Si m'aïst sainz Pos li apostres ;
Et se je Deu voie an la face,
Ja mes n'iert jorz que je ne face

ce qu'il vous plaira de me commander. Quoi que vous me demandiez, si c'est à ma portée, vous l'aurez sans délai. — Ami, n'en doutez pas, vous serez bientôt sorti de là. Aujourd'hui même vous serez sorti et délivré ; je ne renoncerais pas pour mille livres à vous tirer de là avant demain. Ensuite je vous procurerai un séjour agréable, le repos et le confort. Il n'y aura rien que vous ne puissiez obtenir de moi, si cela vous fait plaisir. N'ayez plus aucune inquiétude. Mais je dois d'abord me procurer n'importe où dans ce pays un outil permettant, si je le trouve, d'élargir cette ouverture pour que vous puissiez sortir par là. — Puisse Dieu vous permettre de le trouver ! » répond Lancelot, bien d'accord avec tout cela. « J'ai là à l'intérieur une longue corde que les gardiens m'ont donnée pour hisser ma nourriture, pain d'orge et eau trouble qui me brouillent cœur et corps. » Alors la fille de Bademagu se procure un pic fort, carré, pointu et aussitôt elle le fait parvenir à Lancelot. Il en heurte, cogne, frappe et pousse tant le mur que, non sans mal, il se ménage une sortie commode. Quel soulagement, quelle joie, sachez-le, de se voir tiré de prison, et de retrouver sa liberté de mouvement hors des murs où on le retenait en cage ! Voilà l'oiseau à l'air libre, qui peut prendre son essor ! Comprenez bien que pour tout l'or du monde, même si on l'avait entassé pour le lui offrir en cadeau, il n'aurait voulu revenir en arrière.

Quan que vos pleira comander.
Ne me savroiz ja demander
Chose nule, por que je l'aie,
Que vos ne l'aiez sanz delaie.
- Amis, ja de ce ne dotez
Que bien n'an soiez fors botez.
Hui seroiz desclos et delivres :
Je nel leiroie por mil livres
Que fors n'an soiez ainz le jor.
Lors vos metrai a grant sejor,
A grant repos, et a grant aise.
Je n'avrai chose qui vos plaise,
Se vos la volez, ne l'aiez[a].
Ja de rien ne vos esmaiez :
Mes ençois me covient porquerre,
Ou que soit ci, an ceste terre,
Aucun engin, se je le truis,
C'om puisse croistre cest pertuis
Tant que vos issir an puissiez.
- Et Dex doint que vos le truissiez !
Fet se cil qui bien s'i acorde ;
Et j'ai ceanz planté[b] de corde
Que li sergent bailliee m'ont
Por traire le mangier a mont,
Pain d'orge dur et eve troble
Qui le cuer et le cors me troble. »
Lors la fille Bademagu
Un pic fort, quarré, et agu,
Porquiert, et tantost si le baille
Celui qui tant an hurte et maille,
Et tant a feru et boté[c],
Neporquant s'il li a grevé,
Qu'issuz s'an est legieremant.
Or est a grant alegemant,
Or a grant joie, ce sachiez,
Quant il est de prison sachiez,
Et quant il d'iluec se remue
Ou tel piece a esté an mue.
Or est au large et a l'essor :
Et sachiez bien que por tot l'or
Qui est espanduz par le mont,
Qui tot le meïst an un mont

Voici donc Lancelot sorti de sa prison, mais si affaibli et amoindri qu'il chancelait : il n'avait plus de force. Alors la demoiselle le prit tout doucement, pour ne pas le blesser, et l'installa devant elle sur sa mule, et ils partirent à vive allure. Elle évita volontairement le chemin normal, pour qu'on ne les voie pas ; ils chevauchèrent en cachette, car marchant à découvert ils auraient pu être reconnus par quelqu'un qui leur aurait vite causé des ennuis, ce que la demoiselle voulait éviter à tout prix. Esquivant le danger de certains passages, elle arriva à un logis où elle séjournait souvent parce qu'il était beau et agréable. La demeure et son personnel étaient à ses ordres, et l'on trouvait tout le nécessaire en cet endroit qui était à la fois sûr et discret[1]. Voilà donc Lancelot arrivé. Dès qu'il y fut venu, on le déshabilla complètement, et la demoiselle le fit doucement coucher dans un lit haut et bien fait ; puis elle le baigna et lui prodigua des soins si variés que je ne pourrais en énumérer la moitié. Elle le massait doucement et eut pour lui ces attentions qu'elle aurait pu avoir pour un père ; elle lui rendit sa fraîcheur et sa santé, ce fut un complet changement, une métamorphose. Elle le fit aussi beau qu'un ange ; il n'avait plus l'air d'un gueux ni d'un galeux, mais il était fort et beau. Alors il s'est levé. La demoiselle lui avait procuré la plus belle robe qu'elle ait pu trouver, et elle l'en habilla à son lever. Et lui, tout joyeux, l'enfila,

Et tot li donast et ofrist,
Arrieres estre ne volsist.
Ez vos desserré Lancelot,
Qui si ert vains qu'il chancelot
De vanité et de feblece.
Cele si soëf, que nel blece,
Le met devant soi sor sa mure,
Puis si s'an vont grant aleüre.
Mes la pucele se desvoie
Tot de gré, por ce qu'an nes voie ;
Et chevalchent celeemant,
Car s'ele alast apertemant
Espoir assez tost lor neüst
Aucuns que ele coneüst ;
Et ce ne volsist ele pas.
Por ce eschive les max pas
Et est venue a un repeire
Ou sovant sejorne et repeire,
Por ce que biax estoit et genz.
Et li repeires et les genz
Erent an son comant del tot,
Si estoit planteïs de tot
Li leus, et sains et molt privez.
La est Lanceloz arivez :
Et si tost com il fu venuz,
Quant il fu de sa robe nuz,
En une haute et bele couche
La pucele soëf le couche,
Puis le baigne, puis le conroie
Si tres bien que je n'an porroie
La mitié deviser ne dire.
Soëf le menoie et atire
Si com ele feïst son pere :
Tot le renovele et repere,
Tot le remue, tot le change.
Or n'est mie moins[a] biax d'un ange,
N'est mes[b] roigneus n'esgeünez,
Mes forz, et biax ; si s'est levez.
Et la pucele quis li ot
Robe plus bele qu'ele pot,
Dom au lever le revesti ;
Et cil lieemant la vesti

le cœur plus léger qu'un oiseau qui vole. Il donna un baiser à la demoiselle en la prenant par le cou, et puis il lui dit avec amabilité : « Amie, avec Dieu vous êtes la seule à qui je rende grâces de me retrouver sain et guéri. C'est vous qui m'avez arraché à ma prison, et pour cette raison vous pourrez disposer de mon cœur, de mon corps, de mes services, de tout ce que j'ai. Vous avez tant fait pour moi que je vous appartiens. Mais il y a longtemps que je n'ai pas été à la cour de monseigneur Arthur qui m'a toujours grandement honoré ; j'y aurais beaucoup de choses à faire. Alors, douce et noble amie, au nom de notre amitié je vous prierais de me donner l'autorisation de partir, et j'irais volontiers là-bas, si vous en étiez d'accord. — Lancelot, mon doux ami, cher et beau, répondit la demoiselle, je le veux bien ; je n'ai en vue que votre honneur et votre bien, partout, où que ce soit. » Elle lui fait don d'un cheval extraordinaire qui lui appartient[1], le meilleur qu'on ait jamais vu, et il saute en selle, sans demander aux étriers de l'aider à monter ; il était à cheval avant d'avoir eu le temps de s'en rendre compte. Alors ils se recommandent à Dieu, qui jamais ne déçoit.

Lancelot s'était mis en route si joyeux que, même si je l'avais promis et juré, je ne pourrais, malgré tous mes efforts, décrire la joie qu'il éprouvait de s'être ainsi échappé de la prison où il avait été pris au piège. Mais maintenant il se répète souvent que l'autre a fait son malheur en le retenant prisonnier,

Plus legiers que oisiax qui vole.
La pucele beise et acole,
Puis li dist amïablemant[a] :
« Amie, fet il, seulemant
A Deu et a vos rant merciz
De ce que sains sui et gariz.
Par vos sui de prison estors,
Por ce poez mon cuer, mon cors,
Et mon servise, et mon avoir,
Quant vos pleira, prandre et avoir.
Tant m'avez fet que vostres sui,
Mes grant piece a que je ne sui
A la cort Artus mon seignor,
Qui m'a portee grant enor ;
Et g'i avroie assez a feire.
Or, douce amie deboneire,
Par amors si vos prieroie
Congié d'aler, et g'i iroie,
S'il vos pleisoit, molt volantiers.
- Lancelot, biax dolz amis chiers,
Fet la pucele, jel vuel bien ;
Que vostre enor et vostre bien
Vuel je par tot et ci et la. »
Un merveilleus cheval qu'ele a,
Le meillor c'onques veïst nus,
Li done cele, et cil saut sus,
Qu'as estriés congié n'an rova :
Ne sot mot quant sus se trova.
Lors a Deu qui onques ne mant
S'antrecomandent boenemant.
Lanceloz s'est mis a la voie
Si liez que, se juré l'avoie,
Ne porroie por nule painne
Dire la joie qu'il demainne
De ce qu'ainsi est eschapez
De la ou il fu antrapez.
Mes or dit sovant et menu
Que mar l'a en prison tenu
Li traïtres, li forsligniez,
Qui est gabez et angigniez,

le traître, le dévoyé : le voilà victime d'un bon tour, d'une autre ruse : « Malgré lui j'en suis sorti ! » se dit-il. Alors il jure sur le cœur et le corps de Celui qui créa l'univers qu'il ne voudrait pour tous les biens et la richesse qu'on trouve de Babylone à Gand laisser Méléagant en réchapper, une fois qu'il le tiendrait à sa merci et l'aurait vaincu ; il s'est trop mal conduit à son égard en souhaitant sa honte. Mais les événements vont lui permettre d'y parvenir ; en effet, ce même Méléagant qu'il menace sans recours était venu ce jour-là sans que personne l'ait invité[1]. Dès son arrivée, il réclama monseigneur Gauvain avec une telle insistance qu'il put le voir. Alors il lui demande des nouvelles de Lancelot, ce coquin, ce fieffé trompeur : l'a-t-on vu et retrouvé ? Comme s'il n'en savait rien ! C'est vrai qu'il était mal informé, mais il pensait être bien au courant. Alors Gauvain lui dit la vérité, qu'il n'avait pas vu Lancelot car il n'était pas revenu. « Puisque les circonstances font que je vous trouve ici, dit Méléagant, venez donc, et remplissez votre promesse ; je ne veux pas attendre davantage. — J'honorerai d'ici peu, s'il plaît à Dieu en qui je crois, ma dette à votre égard. Je compte bien m'en acquitter. Mais si nous jouons pour gagner, et si mes coups l'emportent sur les vôtres, par Dieu et sainte Foi, j'empocherai tous les enjeux, je ne vous laisserai pas d'échappatoire. » Alors Gauvain, sans plus attendre, ordonne que l'on mette et étende

« Et maugré suen an sui je fors. »
Donc jure le cuer et le cors
Celui qui tot le mont cria,
Qu'avoir ne richesce n'en a
Des Babiloine jusqu'a Gant,
Por qu'il leissast Meleagant
Eschaper, se il le tenoit
Et de lui au desus venoit ;
Que trop li a fet leit et honte.
Mes li afeires a ce monte
Que par tans en iert a meïsmes ;
Car cil Meleaganz meïsmes
Qu'il menace et tient ja si cort
Estoit ce jor venuz a cort
Sanz ce que nus ne le manda.
Quant il i fu, si demanda
Tant mon seignor Gauvain qu'il l'ot.
Puis li requiert de Lancelot,
Li mauvés traïtres provez
Se puis fu veüz ne trovez,
Ausi con s'il n'en seüst rien ;
Nel feisoit il, nel sot pas bien,
Mes il le cuidoit bien savoir.
Et Gauvains li a dit por voir
Qu'il nel vit ne il ne vint puis.
« Des qu'ainsi est que je vos truis,
Fet Meleaganz, donc venez
Et mon covenant me tenez ;
Car plus ne vos en atandrai. »
Ce fet Gauvains : « Bien vos randrai[a],
Se Deu plest, ou j'ai ma creance
Jusqu'a po vostre covenance.
Bien me cuit a vos aquiter ;
Mes se vient a plus poinz giter
Et g'en giet plus que ne façoiz,
Si m'aïst Dex et sainte Foiz,
Quan qu'avra el geu tot an tasche
Prendrai, ja n'en avrai relasche. »
Et lors Gauvains sanz plus atandre
Comande gitier et estandre

sur place un tapis devant lui. Rapidement, mais en ordre, les écuyers obéissent à ses ordres, sans grogner ni récriminer. Ils prennent le tapis et l'étendent à l'endroit qu'il a indiqué ; il s'installe dessus[1] et, sans attendre, demande qu'on lui revête ses armes : des valets sont à sa disposition, qui n'ont pas encore mis leur manteau[2]. Il y en avait trois, qui étaient ses cousins ou ses neveux, je ne sais plus, mais vraiment experts en armes, et qualifiés. Ils surent bien l'armer, c'était du bon travail où personne n'aurait trouvé à redire jusque dans le moindre détail. Une fois Gauvain ainsi armé, l'un d'eux alla chercher un destrier d'Espagne, plus rapide à la course par les champs, les bois, les collines et les vallées que ne fut le brave Bucéphale[3]. C'est donc sur un tel cheval que monta le célèbre chevalier Gauvain, le plus expert de ceux devant qui les gens font le signe de croix. Et il voulait déjà prendre son écu quand il vit devant lui Lancelot, arrivé à l'improviste, descendre de cheval. Il le regarda avec étonnement, son arrivée avait été si soudaine ! Sans mentir, Gauvain était aussi étonné que si Lancelot était à l'instant tombé du ciel. Mais rien ne peut le retenir, aucune autre nécessité l'empêcher, quand il voit que c'est bien lui, de descendre de cheval ; et alors il se dirige vers lui les bras tendus, il le prend par le cou, le salue, l'embrasse. Le voilà plein de joie, le voilà tout heureux d'avoir retrouvé

Iluec un tapiz devant soi.
Isnelemant font sanz esfroi
Tot son comant li escuier,
Mes sanz grondre et sanz enuier.
De ce qu'il rueve s'antremetent.
Le tapiz prenent, si le metent
Cele part ou il comanda ;
Cil saut sus, einz n'i aresta,
Et de desore armer[a] se rueve
Aus vaslez que devant soi trueve,
Qui ancors desfublé estoient.
Trois en i ot, qui li estoient,
Ne sai ou cosin ou neveu,
Por voir bien anseignié et preu ;
Cil l'armerent bel et si bien
Qu'il n'a el monde nule rien
Dont nus hom reprendre les puisse
Por nule rien que il i truisse
En chose qu'il en aient fait.
Quant l'ont armé, li uns d'ax vait
Amener un destrier d'Espaigne
Tel qui plus tost cort par chanpaigne,
Par bois, par tertres et par vax,
Que ne fist li boens Bucifax.
El cheval tel con vos oez
Monta li chevaliers loez,
Gauvains, li plus bien anseigniez
Qui onques fust de main seigniez.
Et ja voloit son escu prandre,
Quant il vit devant lui descendre
Lancelot, don ne se gardoit.
A grant mervoille l'esgardoit
Por ce que si soudainnemant
Est venuz ; et, se je n'an mant,
Mervoilles li sont avenues
Ausins granz con s'il fust des nues
Devant lui cheüz maintenant ;
Mes nel va lors riens retenant[b]
Ne besoinz qu'il poïst avoir,
Quant il voit que c'est il por voir,
Qu'a terre ne soit descenduz :
Lors li vet ses braz estanduz,

son compagnon. Et je vous dirai tout de suite, n'allez pas en douter, que Gauvain aurait sur-le-champ refusé d'être choisi comme roi s'il avait dû renoncer pour autant à Lancelot.

Déjà le roi sait, et tout le monde avec lui, que Lancelot, n'en déplaise à certains, après avoir été pendant de longs jours attendu, est revenu sain et sauf. C'est une réjouissance générale, et la cour se rassemble pour fêter celui qu'elle espérait depuis si longtemps retrouver. Nul, quel que soit son âge, jeune ou vieux, ne boude cette joie. Une joie qui dissipe et efface la douleur qui régnait auparavant. Le chagrin s'enfuit, se manifeste la joie qui sollicite tout le monde. Et la reine, ne participe-t-elle pas à ces manifestations de joie ? — Mais si, elle en premier. — Comment cela ? — Mon Dieu, où serait-elle, sinon ? Jamais elle n'a éprouvé une joie semblable à celle que suscite son retour et elle ne serait pas venue à sa rencontre ? Elle est en vérité si près de lui que pour un peu le corps suivrait le cœur. — Et que faisait le cœur ? — Il prodiguait baisers et autres familiarités à Lancelot. — Mais le corps, pourquoi dissimulait-il ? Sa joie n'était-elle pas parfaite ? Éprouvait-il de la colère et de la haine ? — Non, assurément, pas du tout, mais cela pourrait bien être le cas pour certains : il y a le roi et d'autres qui sont présents et ont leurs yeux à l'affût ; ils découvriraient toute l'affaire si, en présence de tous,

Si l'acole, et salue, et beise.
Or a grant joie, or est a eise,
Quant son conpaignon a trové.
Et je vos dirai voir prové,
Si ne m'an mescreez vos pas,
Que Gauvains tot eneslepas
Ne volsist pas qu'an l'esleüst
A roi, por ce qu'il ne l'eüst.
Ja set li rois[a], ja sevent tuit
Que Lanceloz, cui qu'il enuit,
Qui tel piece a esté gaitiez,
Est venuz toz sains et haitiez ;
S'an[b] font grant joie tuit ansanble,
Et por lui festoier s'asanble
La corz, qui lonc tans l'a bahé.
N'i a nul tant de grant ahé
Ou de petit, joie n'an face.
Joie depiece et si efface
La dolor, qui ençois i ert ;
Li diaus s'an fuit, si i apert
Joie, qui formant les rapele[c].
Et la reïne n'i est ele
A cele joie qu'an demainne ?
Oïl voir, tote premerainne.
Comant ? Dex, ou fust ele donques ?
Ele n'ot mes si grant joie onques
Com or a de sa bien venue
Et ele a lui ne fust venue ?
Si est voir, ele an est si pres
Qu'a po se tient, molt s'an va pres,
Que li cors le cuer ne sivoit.
Ou est donc li cuers ? Il beisoit
Et conjoïssoit Lancelot.
Et li cors, por coi se celot ?
N'estoit bien la joie anterine ?
A y donc corroz ne haïne ?
Nenil certes, ne tant ne quant,
Mes puet cel estre, li auquant :
Li rois, li autre, qui la sont,
Qui lor ialz espanduz i ont,
Aparceüssent tost l'afeire,
S'ainsi, veant toz, volsist feire

le corps obéissait à toutes les volontés du cœur. Si la raison ne réprimait pas cette folle pensée, cet emportement, on verrait apparaître le secret de ses sentiments ; ce serait alors le comble de la folie. C'est pourquoi elle enferme et retient son cœur insensé et ses idées folles. Elle l'a un peu ramené au bon sens et a remis la chose à plus tard, guettant le moment où elle verrait un endroit favorable, un endroit plus privé où ils pourraient plus tranquillement qu'en ce moment arriver à bon port[1]. Le roi réserva à Lancelot bien des marques d'honneur, et après l'avoir convenablement fêté, il lui dit : « Ami, voilà longtemps que je n'ai pas eu d'aussi bonnes nouvelles de quelqu'un ; mais je me demande sur quelle terre, dans quel pays vous avez été pendant tout ce temps. Durant tout l'hiver et tout l'été je vous ai fait rechercher, par monts et par vaux, et l'on n'a jamais pu vous trouver[2].
— Vraiment, beau sire, fit Lancelot, je peux vous dire en deux mots ce qui m'est arrivé. Méléagant m'a retenu en prison, ce tricheur hypocrite, depuis le moment où les prisonniers retenus sur sa terre ont été délivrés, et il m'a fait mener une vie honteuse dans une tour qu'il a fait construire au bord de la mer ; c'est là qu'il m'a fait mettre et enfermer, et j'y subirais encore ce régime très pénible sans une de mes amies, une jeune fille à qui j'avais jadis rendu un petit service. Pour un petit cadeau elle m'a donné une large récompense,

Tot si con li cuers le volsist ;
Et se reisons ne li tolsist
Ce fol panser et cele rage,
Si veïssent tot son corage ;
Lors si fust trop granz la folie.
Por ce reisons anferme et lie
Son fol cuer, et son fol pansé ;
Si l'a un petit racenssé
Et a mis la chose an respit
Jusque tant que voie et espit
Un boen leu et un plus privé,
Ou il soient mialz arivé
Que il or ne sont a ceste ore.
Li rois Lancelot molt enore,
Et, quant assez l'ot conjoï,
Se li dist : « Amis, je n'oï
Certes de nul home noveles
Piece a qui si me fussent beles
Con de vos ; mes molt m'esbaïs
An quel terre, et an quel païs
Vos avez si grant piece esté.
Et tot iver et tot esté
Vos ai fet querre et sus et jus,
N'onques trover ne vos pot nus.
- Certes, fet Lanceloz, biax sire,
A briés paroles vos puis dire
Tot si com il m'est avenu.
Meleaganz si m'a tenu,
Li fel traïtres, an prison
Des cele ore que li prison
De sa terre furent delivre,
Si m'a fet a grant honte vivre
En une tor qui est sor mer ;
La me fist metre et anfermer,
La menasse ancor dure vie
Se ne fust une moie amie,
Une pucele cui ge fis
Un petit servise jadis.
Cele por assez petit don
M'a rendu large guerredon :

me faisant grand honneur et me rendant un grand service[1]. Mais à celui qui ne mérite aucune sorte de respect, celui qui est responsable, coupable, auteur de ce sort indigne et de ce crime dont j'ai été la victime, je veux régler son compte immédiatement et sans délai. C'est bien ce qu'il est venu chercher, et il va l'avoir. Il ne faut pas le faire attendre puisqu'il est tout à fait prêt ; moi aussi je suis prêt. Dieu veuille qu'il n'ait pas à s'en réjouir. » Alors Gauvain dit à Lancelot : « Ami, ce remboursement, si c'est moi qui le fais à votre créancier, je n'y aurai pas grand mérite. Moi aussi je suis prêt et à cheval, comme vous voyez. Beau doux ami, ne me refusez pas ce service que je souhaite et réclame ! » Mais Lancelot répondit qu'il se laisserait plutôt arracher de la tête un œil, voire les deux, que de se rallier à cette proposition. Il jure que cela ne peut pas se faire. C'est lui qui a une dette et il l'acquittera car il l'a juré lui-même en prêtant serment[2]. Gauvain voit bien qu'il n'y a rien à faire, quoi qu'il dise. Il ôte le haubert qu'il avait enfilé et toute son armure. Lancelot revêt cette armure aussitôt, avec empressement ; il est impatient de voir l'heure où il aura payé et acquitté sa dette. Il ne sera pas heureux tant que Méléagant n'aura pas reçu son dû. Mais l'autre, frappé d'étonnement, est prêt de perdre la raison en voyant de ses propres yeux cet événement merveilleux. Il s'en faut de peu qu'il ne se mette à divaguer ;

Grant enor m'a feite, et grant bien.
Mes celui cui je n'aim de rien,
Qui cele honte et cest mesfet
M'a porchacié, porquis, et fet,
Voldrai randre son paiemant
Or androit sanz delaiemant.
Il l'est venuz querre et il l'ait :
N'estuet pas que il se delait
Por l'atandre, car trop est prez ;
Et je meismes resui prez[a] ;
Mes ja Dex ne doint qu'il s'an lot[b]. »
Lors dit Gauvains a Lancelot :
« Amis, fet il, iceste paie
Se je vostre deteur la paie,
C'iert assez petite bontez.
Et ausi sui je ja montez
Et toz prez, si con vos veez.
Biax dolz amis, ne me veez
Cest don, que je requier et vuel. »
Cil dit qu'il se leiroit ainz l'uel,
Voire andeus, de la teste traire
Einz qu'a ce le poïst atraire.
Bien jure que ja n'avandra ;
Il li doit et il li randra,
Car de sa main li afïa.
Gauvains voit bien, mestier n'i a
Riens nule que dire li sache ;
Si desvest son hauberc et sache
De son dos, et toz se desarme.
Lanceloz de ces armes s'arme
Tot sanz delai et sanz demore ;
Il ne cuide ja veoir l'ore
Qu'aquitez se soit et paiez.
N'avra mes bien, s'iert apaiez
Melïaganz, qui se mervoille
Oltre reison de la mervoille
Qu'il a ses ialz esgarde et voit ;
A bien petit qu'il ne desvoit

c'eſt à peine s'il garde le contrôle de ses pensées. « Vraiment, dit-il, j'ai été bien fou de ne pas aller voir, avant de venir ici, si je le tenais encore dans ma prison et dans ma tour, car il vient de me jouer un tour. Ah ! Dieu, et pourquoi y serais-je allé ? Comment, pour quelle raison aurais-je pensé qu'il pourrait en sortir ? Les murs n'étaient-ils pas assez solidement conſtruits, la tour n'eſt-elle pas assez forte ni assez haute ? Il n'y avait ni trou ni faille par où il pût sortir sans aide venue du dehors. Peut-être qu'il y a eu une dénonciation. Admettons que les murs se soient détériorés, qu'ils se soient éboulés et écroulés ; n'aurait-il pas été écrasé par eux, tué, mis en morceaux et broyé ? Bien sûr que si, par Dieu, s'ils étaient tombés, à coup sûr il serait mort. Mais, je pense, avant que les murs ne faiblissent toute la mer aussi fera défaut, il ne reſtera plus une goutte d'eau, et ce sera la fin du monde ; à moins qu'ils ne soient abattus par une force extérieure. Mais il en va tout autrement, cela ne s'eſt pas passé ainsi. Il aura reçu de l'aide pour sortir, il n'a pas pu s'envoler autrement. C'eſt un complot qui m'a joué ce tour. Quoi qu'il en soit, le voilà dehors. Si j'avais fait plus attention, cela ne serait pas arrivé, il ne serait pas venu à la cour. Mais il eſt trop tard pour se repentir. Celle qui ne trompe jamais, la sagesse populaire, dit bien une vérité établie, qu'il eſt trop tard pour fermer l'écurie quand le cheval a été volé. Je sais bien qu'on va me traîner

Et par po n'a le san changié :
« Certes, fet il, fos fui quant gié
N'alai, ençois que ça venisse,
Veoir s'ancore le tenisse
An ma prison, et an ma tor
Celui qui or m'a fet un tor.
Ha ! Dex, je por coi i alasse ?
Comant, por quel reison cuidasse
Que il s'an poïſt eſtre issuz ?
N'eſt li murs assez fort tissuz
Et la torz assez forz et haute ?
N'il n'i avoit pertuis ne faute,
Par ou il issir an peüſt
S'aïde par defors n'eüſt.
Espoir qu'il i fu ancusez ;
Or soit que li murs soit usez
Et toz cheoiz et toz fonduz,
Ne fuſt il avoec confonduz
Et morz, et desmanbrez, et roz ?
Oïl, si m'aïſt Dex, treſtoz,
S'il fuſt cheüz, morz fuſt sanz faille ;
Mes je cuit, qu'ainz que li[a] murs faille,
Faudra, ce cuit, la mers treſtote
Si qu'il n'en i remandra gote,
Ne li monz ne durera plus
S'a force n'eſt abatuz jus.
Autremant va, n'eſt pas issi :
Aïde ot quant il en issi,
Ne s'an eſt autremant volez ;
Bien sui par consant afolez.
Comant qu'il fuſt, il an eſt fors ;
Mes se m'an gardasse bien lors,
Ja ne fuſt, ne ja n'aveniſt,
Ne ja mes a cort ne veniſt.
Mes tart an sui au repantir :
Cil qui n'a talant de mantir,
Li vilains, dit bien chose eſtable :
Que trop a tart ferme an l'eſtable
Quant li chevax an eſt menez.
Bien sai c'or serai demenez

dans la boue et dans la honte si je n'affronte pas l'épreuve de la souffrance. Souffrir, endurer quoi ? Tant que je pourrai tenir, je lui donnerai de quoi s'occuper, s'il plaît à Dieu à qui je fais confiance. » C'eſt ainsi qu'il cherche à reprendre assurance et il n'aspire à plus rien d'autre qu'à leur rencontre sur le champ de bataille. Et le moment était arrivé, je crois, car Lancelot allait le chercher, pensant bien le vaincre rapidement. Mais avant leur assaut le roi dit à chacun de descendre dans la lande au pied du donjon (c'eſt la plus belle lande qu'on puisse trouver jusqu'en Irlande). C'eſt ce qu'ils ont fait ; ils s'y sont rendus en dévalant rapidement la pente. Le roi s'y eſt aussi rendu, suivi par tout le monde, hommes et femmes, par troupes entières et par groupes. Tous se sont rendus là, personne ne reſtant en arrière ; mais aux fenêtres aussi se sont inſtallées, avec la reine, dames et demoiselles pour voir Lancelot.

Sur la lande il y avait un sycomore, le plus beau qu'on puisse trouver[1] ; il tenait beaucoup de place, tant il avait largement poussé. Tout autour une herbe fine formait une bordure fraîche et belle, qui se renouvelait en toute saison. Sous ce noble et beau sycomore, planté au temps d'Abel, jaillissait une source au débit rapide. Elle courait sur un beau et clair gravier de couleur argentée depuis une conduite fondue en or fin, je pense, à travers la lande, suivant la pente jusqu'à un vallon entre deux bois.

A grant honte et a grant laidure,
Se assez ne suefre et andure.
Quel sosfrir et quel andurer ?
Mes tant con je porrai durer
Li donrai je assez antante,
Se Deu pleſt, a cui j'ai m'atante. »
Ensi se va reconfortant
Ne ne demande mes fors tant
Qu'il an chanp soient mis ansanble.
Et c'iert par tans, si con moi sanble,
Car Lanceloz le va requerre
Qui molt toſt le cuide conquerre.
Mes, ainz que li uns l'autre assaille,
Lor dit li rois que chascuns aille
A val soz la tor an la lande ;
N'a si bele jusqu'an Irlande.
Et il si font ; la sont alé ;
Molt furent toſt jus avalé.
Li rois i va, et tuit, et totes,
A granz tropiax, et a granz rotes.
La s'an vont tuit ; nus n'i remaint ;
Et as feneſtres revont maint
Chevalier, dames et puceles[a],
Por Lancelot, gentes et beles.
En la lande un sagremor ot,
Si bel que plus eſtre ne pot ;
Molt tenoit place, molt eſt lez ;
S'eſt tot antor selonc orlez
De menue erbe fresche et bele,
Qui an toz tans eſtoit novele.
Soz le sagremor gent et bel
Qui fu plantez del tans Abel,
Sort une clere fontenele
Qui de corre eſt assez isnele.
Li graviers eſt et biax, et genz,
Et clers, con se ce fuſt argenz,
Et li tuiax, si con ge cuit,
De fin or esmeré et cuit ;
Et cort par mi la lande a val,
Antre deus bois, par mi un val.

C'est là que le roi avait décidé de s'asseoir, trouvant l'endroit très agréable. Il fit se retirer les gens en arrière. Alors Lancelot fonça vers Méléagant de tout son élan, comme transporté par la haine. Mais avant de le frapper il lui cria d'une voix haute et farouche : « Avancez par ici, je vous lance un défi ! Et sachez bien que je ne vous épargnerai pas ! » Puis il éperonna son cheval, le ramenant en arrière pour prendre du champ à environ une portée d'arc. Ils se précipitèrent alors l'un vers l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux. Ils ont d'abord frappé sur leurs écus, que malgré leur solidité ils transpercent sans cependant se blesser ni s'atteindre dans leur chair, ni l'un ni l'autre pour cette fois. Ils se sont croisés rapidement mais reviennent au galop de leurs chevaux frapper sur leurs écus solides et résistants. Ils ont encore montré leur force, en chevaliers courageux et vaillants portés par des chevaux robustes et rapides. La force de leurs coups appliqués sur les écus pendus à leur cou a fait traverser leurs lances sans qu'elles se fendent ni se brisent, si bien qu'elles ont atteint cette fois leur chair mise à nu. Chacun a poussé de toutes ses forces, jetant l'autre à terre sans qu'aient pu résister poitrails, sangles ni étriers pour les empêcher de vider leur selle et de tomber sur la terre nue. Les chevaux affolés partirent dans tous les sens ; ruant ou mordant, ils cherchaient

Iluec plest le roi qu'il se siee,
Qu'il n'i voit rien qui li dessiee.
Les genz fet treire bien an sus ;
Et Lanceloz molt tost cort sus
Melïagant de grant aïr,
Con celui cui molt puet haïr.
Mes avant, einz que il le fiere,
Li dist a haute voiz et fiere :
« Traiez vos la, je vos desfi !
Et sachiez bien trestot de fi
Que ne vos espargnerai point. »
Lors broche son cheval et point
Et arriers un petit se trait
Tant de place con uns ars trait ;
Puis lessent l'uns vers l'autre corre
Quan que cheval lor porent corre,
Si s'antrefierent maintenant
Es escuz, qui bien sont taingnant,
Qu'il les ont troez et perciez,
Mes l'uns ne l'autres n'est bleciez
N'an char conseüz a cele ore.
Lors passent oltre sanz demore,
Puis se revont granz cos doner,
Quan que chevax puet randoner,
Es escuz qui boen sont et fort ;
Et il resont de grant esfort,
Et chevalier preu et vassal,
Et fort et isnel li cheval.
Et a ce qu'il fierent granz cos
Sor les escuz qu'il ont as cos,
Les lances sont oltre passees
Qui fraites ne sont ne quassees,
Et sont a force parvenues
De si qu'a lor charz totes nues.
Par grant vertu l'uns l'autre anpaint
Qu'a terre se sont jus anpaint,
Ne peitrax, ne cengle, n'estriés,
N'i pot eidier, que par derriers
Chascuns d'ax la sele ne vuide
Et chieent a la terre vuide.
Esfreé an sont li cheval
Qui s'an vont a mont et a val ;

aussi à s'entretuer. Après leur chute les chevaliers se relevèrent le plus vite possible, tirant leurs épées où étaient gravées leurs devises. Tenant l'écu à hauteur du visage pour se protéger, ils cherchèrent désormais une ouverture pour faire mal avec leur épée d'acier tranchant. Lancelot n'avait pas peur car il était deux fois plus habile que Méléagant au maniement de l'épée, l'ayant appris dès son enfance. Ils se donnent tous les deux de grands coups sur leurs écus et sur les heaumes lamés d'or, si bien qu'ils les ont fendus et bosselés. Mais Lancelot presse son adversaire de plus en plus, et voilà qu'il lui assène puissamment un grand coup sur le bras droit que l'écu a laissé à découvert, et malgré le fer qui le protège il le tranche net. Se sentant mutilé, Méléagant dit qu'il lui vendra cher sa main droite ainsi perdue. Si l'occasion s'en présente, il n'hésitera pas, rien ne le retiendra. En fait, il éprouve une telle douleur, une telle colère, une telle rage qu'il n'est pas loin de devenir fou ; il se tient pour méprisable s'il ne réserve pas à son adversaire un mauvais coup de sa façon. Il court vers lui, pensant le surprendre, mais Lancelot est sur ses gardes. Du tranchant de son épée, il lui a fait une telle brèche et entaille que l'autre ne s'en remettra pas avant que ne passent avril et mai ; car le coup qu'il lui donne sur le nasal le lui fait rentrer dans les dents, dont trois se brisent dans sa bouche.

Li uns regibe, l'autres mort[a],
Que l'uns volsist l'autre avoir mort.
Et li chevalier qui cheïrent
Plus tost qu'il porent sus saillirent
Et ont tost les espees traites,
Qui de letres erent portraites.
Les escuz devant lor vis metent
Et des ore mes s'antremetent
Comant se puissent domagier
As espees tranchanz d'acier.
Lanceloz nel redote mie,
Car il savoit plus d'escremie
La mitié que cil n'an savoit ;
Car an s'anfance apris l'avoit.
Andui s'antefierent granz cos
Sor les escuz qu'il ont as cos
Et sor les hiaumes d'or barrez,
Que fraiz les ont et anbarrez ;
Mes Lanceloz le haste fort :
Si li done un grant cop et fort
Devant l'escu a descovert
El braz destre de fer covert ;
Si li a colpé et tranchié.
Et quant il se sant domagié
De sa destre qu'il a perdue,
Dist que chier li sera vandue.
S'il an puet leu ne aise avoir,
Ne remanra por nul avoir ;
Car tant a duel et ire et rage
Qu'a bien petit que il n'anrage,
Et molt po prise son afeire
S'un malvés geu ne li puet feire.
Vers lui cort, que prendre le cuide,
Mes Lanceloz bien se porcuide ;
Car[b] a s'espee qui bien taille
Li a fet tele osche an s'antraille
Dom il ne respassera mais,
Einz iert passez avrix et mais ;
Que le nasal li hurte as danz
Que trois l'en a brisiez dedanz.

La fureur de Méléagant est telle qu'il ne peut plus parler ni dire un mot, et il ne daigne pas demander grâce, car la folie de son cœur lui donne un mauvais conseil dont il reste prisonnier et ligoté. Lancelot s'approche, il lui délace son heaume et lui tranche la tête. Celui-là ne pourra plus lui échapper : il est tombé mort, c'en est fait de lui. Je peux vous dire que personne dans l'assistance à ce spectacle n'éprouve de pitié pour lui. Le roi et tous ceux qui sont là manifestent une grande joie. Alors Lancelot est désarmé par les plus enthousiastes, et il est promené en triomphe.

Seigneurs, si je continuais mon récit je sortirais de mon sujet. C'est pourquoi je me dispose à conclure : ici s'arrête tout à fait le roman. Le clerc Godefroi de Lagny a achevé *La Charrette*. Mais que personne ne lui reproche d'avoir continué le travail de Chrétien, car il l'a fait avec le complet accord de Chrétien qui l'a commencé. Son travail a débuté au moment où Lancelot est mis en prison[1], et duré jusqu'à la fin. C'est tout ce qu'il a fait, il ne veut rien y ajouter ni rien en retrancher : ce serait nuire à la qualité du conte.

ICI SE TERMINE LE ROMAN
DE LANCELOT DE LA CHARRETTE

Et Melïaganz a tele ire
Qu'il ne puet parler ne mot dire,
Ne merci demander ne daingne,
Car ses fos cuers li desansaingne,
Qui trop l'enprisone et anlace.
Lanceloz vient, si li deslace
Le hiaume, et la teste li tranche.
Ja mes cist ne li fera ganche :
Morz est cheüz, fet est de lui.
Mes or vos di, n'i a celui
Qu'ilueques fust, qui ce veïst,
Cui nule pitiez an preïst.
Li rois et tuit cil qui i sont
Grant joie an demainnent et font.
Lancelot desarment adonques
Cil qui plus lié an furent onques.
Si l'en ont mené a grant joie.
Seignor, se j'avant an disoie,
Ce seroit oltre la matire,
Por ce au definer m'atire :
Ci faut li romanz an travers.
Godefroiz de Leigni, li clers,
A parfinee *La Charrete* ;
Mes nus hom blasme ne l'an mete
Se sor Crestïen a ovré,
Car ç'a il fet par le boen gré
Crestïen, qui le comança :
Tant en a fet des lors an ça
Ou Lanceloz fu anmurez,
Tant con li contes est durez.
Tant en a fet, n'i vialt plus metre
Ne moins, por le conte mal metre.

CI FAUT LI ROMANS DE
LANCELOT DE LA CHARRETE[a]

PERCEVAL
OU LE CONTE
DU GRAAL

Qui sème peu récolte peu, mais qui veut s'assurer une bonne récolte doit répandre les grains sur une terre qui lui procure un rendement cent fois supérieur[1]. Car dans une terre sans valeur la bonne graine se dessèche et meurt. Chrétien sème et jette la graine d'un roman qu'il commence, et il sème en une si bonne terre qu'il ne peut manquer d'en retirer grand profit[2]. Car il travaille pour le plus valeureux des hommes qui soient en l'empire de Rome : c'est le comte Philippe de Flandre, qui vaut plus que ne valait Alexandre, celui dont on dit tant de bien[3]. Mais je prouverai que le comte vaut beaucoup plus que celui-ci, qui avait accumulé tous les vices et tous les maux dont le comte s'est préservé ou purifié.

Le comte est tel qu'il n'écoute aucune vilaine plaisanterie ni aucune parole méprisante, mais s'il entend médire d'autrui, de n'importe qui, il est contrarié. Le comte aime une justice équitable, la fidélité et la sainte Église ; il hait toute bassesse ; il est plus généreux qu'on ne le croit, car

Qui[a] petit seme petit quialt,
Et qui auques recoillir vialt,
An tel leu sa semance espande
Que fruit[b] a cent dobles li rande,
Car an terre qui rien ne vaut
Bone semance i seche[c] et faut.
Crestïens seme et fet semance
D'un romans que il ancomance,
Et si le seme an si bon leu
Qu'il ne puet estre sanz grant preu,
Qu'il le fet por le plus prodome
Qui soit an l'empire de Rome :
C'est li cuens Phelipes de Flandres
Qui mialx valt ne fist Alixandres,
Cil que l'an dit qui tant fu buens.
Mes je proverai que li cuens
Valt mialz que cist ne fist asez,
Car il ot an lui amassez
Toz les vices et toz les max
Dont li cuens est mondes et sax.
Li cuens est tex que il n'escote
Vilain gap ne parole estote,
Et s'il ot mal dire d'autrui,
Qui que il soit, ce poise lui.
Li cuens ainme droite justise
Et leauté et Sainte Iglise,
Et tote vilenie het.
S'est plus larges que l'an ne set,

il donne sans hypocrisie et sans calcul conformément à l'Évangile qui dit : « Que ta main gauche ignore le bien que fera ta main droite, mais que seul le sache celui qui le reçoit, ainsi que Dieu perçoit tous les secrets et connaît tout ce que dissimulent nos cœurs et nos entrailles[1]. »

Pourquoi est-il dit, dans l'Évangile : « Le bien que tu donnes, cache-le à ta main gauche » ? La main gauche, selon cette tradition, représente la vaine gloire acquise par tromperie et par hypocrisie. Et la main droite, que représente-t-elle ? La charité, qui ne se vante pas de ses bonnes œuvres, mais les cache, si bien que nul ne les connaît sauf celui qui a pour nom Dieu et Charité. Dieu est charité, et quiconque pratique la charité, selon l'Écriture (saint Paul le dit et je l'ai lu), vit en Dieu et Dieu en lui[2]. Eh bien, sachez-le en toute vérité, ils sont conformes à la charité les dons faits par le bon comte Philippe, car il n'en parle jamais à personne sauf à son cœur noble et généreux qui lui conseille de faire le bien. N'est-il pas vrai qu'il vaut plus qu'Alexandre, lequel ne s'est jamais soucié ni de charité ni d'aucun bien ? Si, n'en doutez pas ! Chrétien n'aura donc pas perdu sa peine, lui qui met toute son application et consacre ses efforts à rimer, sur ordre du comte, le meilleur conte qui soit conté dans une cour royale : c'est le conte du Graal, dont le comte Philippe lui a confié le livre[3] ! Vous allez entendre comme il s'en acquitte !

Qu'il done selonc l'Evangile,
Sanz ypocrisye et sanz guile,
Qui dit : ne saiche ta senestre
Le bien, quant le fera la destre.
Cil le saiche qui le reçoit,
Et Dex, qui toz les segrez voit
Et set totes les repostailles
Qui sont es cuers et es antrailles.
L'Evangile, por coi dit ele :
« Tes biens a ta senestre cele ? »
La senestre, selonc l'estoire,
Senefie la vainne gloire
Qui vient[a] de fause ypocrisie.
Et la destre, que senefie ?
Charité, qui de sa bone oevre
Pas ne se vante, ençois la[b] coevre
Que nus ne le set se cil non
Qui Dex et Charité a non.
Dex est charitez, et qui vit
An charité, selonc l'escrit,
Sainz Pos lo dit et je le lui,
Il[c] maint an Dieu et Dex an lui.
Donc sachoiz bien de verité
Que li don sont de charité
Que li bons cuens Felipes done,
C'onques nelui n'an areisone
Fors son franc cuer le debonere,
Qui li loe le bien a fere.
Ne valt mialz cil que ne valut
Alixandres, cui ne chalut
De charité ne de nul bien ?
Oïl, n'an dotez ja de rien.
Donc avra bien sauve sa peinne
Crestïens, qui antant et peinne
A rimoier le meillor conte,
Par le comandement li conte,
Qui soit contez an cort real :
Ce est li contes del graal,
Don li cuens li bailla[d] le livre,
S'orroiz comant[e] il s'an delivre.

C'était la saison où les arbres fleurissent, où les forêts se couvrent de feuilles, les prés reverdissent, quand les oiseaux en leur langage doucement chantent, au matin, et que toute créature s'enflamme de joie[1]. Le fils de la Veuve[2] qui avait pour domaine la Gaste Forêt[3] solitaire se leva, et mit sans peine la selle sur son cheval, prit trois javelots[4] et, ainsi équipé, sortit du manoir de sa mère, projetant d'aller voir les laboureurs à qui elle faisait passer la herse sur ses semis d'avoine ; douze bœufs et six herses étaient au travail. Il pénètre donc dans la forêt, et aussitôt il éprouve au fond du cœur un sentiment de joie pour la douceur du temps et pour le chant des oiseaux qu'il entend se réjouir. À cause de tout cela il se sentait heureux. Pour profiter de la douceur et de la sérénité du moment, il ôta son mors au cheval et le laissa aller paître parmi l'herbe fraîche et verdoyante. Et lui qui savait si bien se servir du javelot avançait en lançant ceux qu'il avait apportés autour de lui, tantôt en arrière, tantôt en avant, tantôt vers le bas, tantôt vers le haut, quand il entendit du fond de la forêt venir cinq chevaliers qui avaient revêtu leur armure et s'étaient équipés de toutes leurs armes[5]. Cela faisait un grand vacarme, car ceux qui approchaient avec leurs armes en heurtaient sans arrêt les branches des chênes et des charmes. Et tous les hauberts crissaient, le bois et le fer des écus et des hauberts résonnaient.

Ce fu au tans qu'arbre florissent,
Fueillent[a] boschaige, pré verdissent,
Et cil oisel an lor latin
Dolcemant chantent au matin
Et tote riens de joie anflame,
Que li filz a la veve dame
De la Gaste Forest soutainne
Se leva, et ne li fu painne
Que il sa sele ne meïst
Sor son chaceor et preïst
Trois javeloz, et tot ensi
Fors del manoir sa mere issi,
Et pansa que veoir iroit
Hercheors que sa mere avoit,
Qui ses aveinnes li herchoient[b] :
Bués doze et sis hierches avoient.
Ensi an la forest s'an antre,
Et maintenant li cuers del vantre
Por le dolz tans li resjoï
Et por le chant que il oï
Des oisiax qui joie feisoient :
Totes ces choses li pleisoient.
Por la dolçor del tans serain
Osta au chaceor son frain,
Si le leissa aler peissant
Par l'erbe fresche verdeant ;
Et cil qui bien lancier savoit
Des javeloz que il avoit
Aloit anviron lui lançant[c]
Une ore arriere et altre avant,
Une ore an bas et altre an haut,
Tant qu'il oï par mi le gaut
Venir cinc chevaliers armez
De totes armes acesmez ;
Et mout grant noise demenoient
Les armes a ces qui venoient,
Car sovant hurtoient as armes
Li rain des chasnes et des charmes.
Et tuit li hauberc fremissoient[d],
Les lances as escuz hurtoient,
Sonoit li fuz, sonoit li fers
Et des escuz[e] et des haubers.

Le jeune homme entend mais ne voit pas ceux qui s'approchent rapidement. Il s'en étonne et dit : « Sur mon âme, ma mère, ma noble dame, avait bien raison de me dire que les diables sont plus terribles que toute autre créature au monde[1] ; et elle disait cela pour m'enseigner que l'on doit, quand on les rencontre, faire le signe de croix[2]. Pourtant je dédaignerai cet enseignement, car vraiment je ne me signerai pas pour eux, mais je frapperai le plus fort d'un des javelots que je porte, si rapidement qu'aucun des autres, je crois, ne s'approchera de moi. »

Voilà ce que se disait le jeune homme avant de les apercevoir. Mais quand il les aperçut à découvert, une fois qu'ils furent sortis du bois qui les dissimulait, quand il vit les hauberts étincelants et les heaumes clairs et luisants, et les lances et les écus qu'il n'avait encore jamais vus, avec des couleurs vertes et vermeilles brillant sous le soleil, et l'or, l'azur et l'argent, tout cela lui parut très beau et séduisant. Il dit alors : « Ah ! Seigneur Dieu, pardon ! Ce sont des anges que j'aperçois ici. Eh ! vraiment, j'ai commis un grand péché, et j'ai bien mal fait mon compte quand j'ai dit que c'étaient des diables. Ma mère m'avait bien dit la vérité en m'assurant que les anges sont les plus belles créatures qui existent après Dieu, qui est plus beau que tout le monde. Mais voici le Seigneur Dieu, je pense, car on en distingue un si beau que les autres, que Dieu me protège[3], n'ont pas la dixième partie de sa beauté. Et comme

Li vaslez ot et ne voit pas
Ces qui vienent plus que le pas,
Si s'an mervoille et dit : « Par m'ame,
Voir me dist ma mere, ma dame,
Qui me dist que deable sont
Plus esfreé que rien del mont ;
Et si dist, por moi anseignier,
Que por aus se doit an seignier.
Mes cest anseing desdaignerai,
Que ja voir ne m'an seignerai,
Einz ferrai si tot le plus fort
D'un des javeloz que je port
Que ja n'aprocheront de moi
Nus des altres, si com je croi. »
  Ensins a lui meïsmes dist
Li vaslez einz qu'il les veïst.
Et quant il les vit en apert,
Que del bois furent descovert,
Et vit les haubers fremïanz
Et les hiaumes clers et luisanz,
Et les lances et les escuz
Que onques mes n'avoit veüz
Et vit[a] le vert et le vermoil
Reluire contre le soloil,
Et l'or et l'azur et l'argent,
Se li fu mout et bel et gent.
Lors dist : « Ha ! sire Dex, merci !
Ce sont ange que je voi ci.
Hé ! voir, or ai ge mout pechié,
Or ai ge mout mal esploitié,
Qui dis que c'estoient deable.
Ne me dist pas ma mere fable,
Qui me dist que li ange estoient
Les plus beles choses qui soient
Fors Deu, qui est plus biax que tuit.
Ci voi ge Damedeu, ce cuit,
Car un si bel an i esgart
Que li autre, se Dex me gart,
N'ont mie de biauté le disme.
Et si dist ma mere meïsme

ma mère m'a dit aussi que l'on doit croire en Dieu et l'adorer, le supplier et l'honorer, j'adorerai celui-là et tous les autres avec lui. »

Aussitôt il se jette à terre et récite tout son *Credo* et toutes les oraisons qu'il connaît, tout ce que sa mère lui a enseigné. Alors le plus important des chevaliers, l'apercevant, dit aux autres : « Arrêtez-vous, car ce jeune homme, en nous voyant, de peur eſt tombé à terre. Si nous allions tous ensemble vers lui, il aurait, ce me semble, une telle peur qu'il mourrait et ne pourrait plus répondre à mes queſtions. » Les autres s'arrêtent et lui s'avance vers le jeune homme à vive allure, le salue et le rassure en lui disant : « Jeune homme, n'aie pas peur ! — Je n'ai pas peur, par le Sauveur en qui je crois, fait le jeune homme. Êtes-vous Dieu ? — Non, ma foi. — Qu'êtes-vous donc ? — Je suis chevalier. — Je n'ai jamais connu de chevalier, dit le jeune homme, je n'en ai jamais vu ni même entendu parler, mais vous êtes plus beau que Dieu. Si seulement j'étais semblable à vous, aussi brillant et aussi parfait ! » À ces mots le chevalier s'eſt approché de lui et lui demande : « As-tu vu aujourd'hui sur cette lande cinq chevaliers et trois jeunes filles ? » Mais le jeune homme a d'autres queſtions et il s'y emploie. Il étend sa main vers la lance du chevalier, la saisit et lui dit : « Mon beau seigneur, vous qui portez le nom de chevalier, qu'eſt-ce que vous tenez là[1] ? — Me voilà bien renseigné,

Qu'an doit Deu croire et aorer
Et soploier et enorer,
Et je aorerai ceſtui,
Et toz ses angles avoec[a] lui. »
Maintenant vers terre se lance
Et dit treſtote sa creance
Et orisons que il savoit,
Que sa mere apris li avoit.
Et li meſtres des chevaliers
Le voit et dit : « Eſtez arriers,
Qu'a terre eſt de peor cheüz
Cil vaslez qui nos a veüz.
Se nos alions tuit ansanble
Vers lui, il avroit, ce me sanble,
Si grant peor que il morroit
Ne respondre ne me porroit
A rien que je li demandasse. »
Il s'areſtent, et cil s'an passe
Vers le vallet grant aleüre,
Si le salue et aseüre,
Et dit : « Vallez, n'aies peor !
- Non ai ge, par le Salveor,
Fet li vaslez, an cui je croi.
Eſtes vos Dex ? - Nenil, par foi.
- Qu'eſtes vos dons[b] ? - Chevaliers sui.
- Ainz mes chevalier ne conui,
Fet li vallez, ne nul n'an vi
N'onques mes parler n'an oï,
Mes vos eſtes plus biax que Dex.
Car fusse je or autretex,
Ensi luisanz et ensi fez ! »
A ceſt mot pres de lui s'eſt trez
Li chevaliers, si li demande :
« Veïs tu hui an ceſte lande
Cinc chevaliers et trois puceles ? »
Li vaslez a autres noveles
Anquerre et demander antant.
A sa lance sa main li tant,
Sel prant et dit : « Biax sire[c] chiers,
Vos qui avez non chevaliers,
Que eſt ice que vos tenez ?
- Or sui je mout bien asenez,

fait le chevalier, c'est clair. Je pensais obtenir de toi des nouvelles, et c'est toi qui veux en avoir de moi. Je vais te le dire : c'est ma lance[1]. — Voulez-vous dire, reprend le jeune homme, qu'on la lance[2] comme je le fais avec mes javelots ? — Mais non, jeune homme, tu es vraiment trop sot. On en frappe, sans la lâcher. — Alors, un seul de ces trois javelots que vous voyez ici est préférable, car quand je le veux, je m'en sers pour tuer oiseaux et bêtes sauvages, selon mes besoins, et de cette manière je les tue à distance, à une portée de flèche[3]. — Jeune homme, je n'ai que faire de ce bavardage, mais réponds-moi au sujet des chevaliers. Dis-moi si tu sais où ils sont ; et les jeunes filles, les as-tu vues ? » Le jeune homme lui prend le bas de l'écu et lui demande à haute voix : « Qu'est-ce que c'est, et à quoi cela vous sert-il ? — Jeune homme, tu te moques de moi, tu détournes les questions et m'éloignes de mon sujet ! Je pensais, que Dieu m'aide, que tu allais me donner des nouvelles et non pas en recevoir de moi, et tu veux que je te donne des renseignements ! Je vais t'expliquer, quoi qu'il m'en coûte, car je veux bien te faire plaisir. Ce que je porte s'appelle un écu. — Cela s'appelle un écu ? — Oui, dit le chevalier, et tu ne dois pas le dédaigner, car c'est pour moi un ami si fidèle que, si quelqu'un me lance un javelot ou me tire une flèche[4], il s'interpose pour arrêter tous les coups : voilà, jeune homme, le service qu'il me rend. »

Fet li chevaliers, ce m'est vis.
Je cuidoie, biax dolz amis,
Noveles apanre de toi,
Et tu les viax savoir de moi.
Jel te dirai, ce est ma lance.
- Dites vos, fet il, qu'an la lance
Si com je faz mes javeloz ?
- Nenil, vaslez, tu es trop soz !
Einz an fiert an tot demenois.
- Donc valt mialz li uns de ces trois
Javeloz que vos veez ci,
Car quan que je vuel an oci
Oisiax et bestes, a besoing,
Et si les oci de tant loing
Com l'an porroit un bozon trere.
- Vaslez, de ce n'ai ge que fere,
Mes des chevaliers me respont.
Di moi se tu sez ou il sont,
Et les puceles veïs tu ? »
Li vaslez au pan de l'escu
Le prant et dit tot en apert :
« Ce que est et de coi vos sert ?
- Vaslez, fet il, ce est abez,
Qu'an altres noveles me mez
Que je ne te quier ne demant !
Je cuidoie, se Dex m'amant,
Que tu noveles me deïsses
Einz que de moi les apreïsses,
Et tu viax que je les t'apraingne !
Jel te dirai, comant qu'il praigne,
Car a toi volantiers m'acort.
Escuz a non ce que je port.
- Escuz a non ? - Voire, fet il,
Ne le doi mie tenir vil,
Car il m'est tant de bone foi
Que, se nus lance ou tret a moi,
Ancontre toz les cos se tret :
C'est li servises qu'il me fet. »

Alors, ceux qui étaient restés en arrière s'approchèrent au pas en suivant le chemin et, parvenus à hauteur du premier, ils lui demandèrent aussitôt : « Seigneur, que vous raconte ce Gallois[1] ? — Il ne connaît pas tous les usages, répond le seigneur, car, que Dieu m'assiste, à rien de ce que je lui demande il ne sait répondre correctement, mais il me demande, pour tout ce qu'il voit, comment cela s'appelle et ce que l'on peut en faire. — Sire, sachez d'abord que les Gallois sont tous par nature plus bêtes que le bétail des pâturages. Celui-ci a tout de la bête. Il est vain de s'attarder avec lui, si l'on ne veut pas se laisser amuser par des sornettes ni perdre follement son temps. — Je ne sais trop, répond-il ; puisse Dieu jeter les yeux sur moi[2] ! Avant de reprendre notre route je lui dirai tout ce qu'il voudra ; je ne le quitterai qu'à cette condition. » Il reprend sa question : « Jeune homme, excuse-moi, mais les cinq chevaliers, et les demoiselles aussi, dis-moi si tu les a rencontrés ou aperçus. » Alors le jeune homme qui le tenait par le pan de son haubert le tire à lui : « Dites-moi, mon beau seigneur, quel est ce vêtement que vous avez ? — Jeune homme, tu ne le sais donc pas ? — Non, moi je ne sais pas. — Jeune homme, c'est mon haubert. Il est aussi lourd que du fer. — Il est en fer ? — Tu le vois bien. — Ça, je ne sais pas, mais il est très beau, Dieu me sauve ! Qu'en faites-vous, à quoi sert-il ?

Atant cil qui furent arriere
S'an vindrent tote la charriere
Vers lor seignor trestot le pas,
Si li dient en es le pas :
« Sire, que vos dit cil Galois ?
- Ne set mie totes les lois,
Fet li sires, se Dex m'amant,
Qu'a rien nule que li demant
Ne respont il onques a droit,
Einz demande de quan qu'il voit
Comant a non et qu'an an fet.
- Sire, sachiez bien antreset
Que Galois sont tuit par nature
Plus fol que bestes an pasture.
Cist est ausi com une beste.
Fos est qui delez lui s'areste,
S'a la muse ne vialt muser
Et le tans an folie user.
- Ne sai, fet il ; se Dex me voie,
Einz que soie mis a la voie,
Quan que il voldra li dirai,
Ja autrement n'an partirai. »
Lors li demande de rechief :
« Vaslez, fet il, ne te soit grief,
Mes des cinc chevaliers me di,
Et des puceles autresi,
Se les ancontras ne veïs. »
Et li vaslez le tenoit pris
Au pan de l'hauberc, si le tire :
« Or me dites, fet il, biau sire,
Qu'est ce que vos avez vestu ?
- Vaslez, fet il, don nel sez tu ?
- Je non[a]. - Vaslez, c'est mes haubers,
S'est ausi pesanz come fers.
- De fer est il ? - Ce voiz tu bien[b].
- De ce, fet il, ne sai je rien,
Mes mout est biax, se Dex me salt.
Qu'an fetes vos et que vos valt ?

— Jeune homme, la réponse est simple : supposons que tu veuilles lancer sur moi un javelot ou tirer une flèche, tu ne pourrais pas me faire de mal. — Seigneur chevalier, pourvu que Dieu ne donne pas de tels hauberts aux biches et aux cerfs, car je ne pourrais plus les tuer et c'en serait fini de la chasse. » Alors le chevalier lui redemande : « Jeune homme, dis-moi, par Dieu secourable, si tu peux me donner des renseignements sur les chevaliers et les jeunes filles ? » Et l'autre, qui manquait de bon sens[1], continue : « Êtes-vous comme cela de naissance ? — Mais non, jeune homme, il ne peut se faire qu'une créature vienne au monde ainsi. — Qui donc vous a ainsi équipé ? — Jeune homme, je pourrai bien te le dire. — Alors, dites-le-moi. — Bien volontiers. Il n'y a pas encore cinq jours pleins que tout cet équipement m'a été donné par le roi Arthur quand il m'a armé chevalier. Et maintenant, dis-moi ce que sont devenus les chevaliers qui sont passés par ici, ceux qui escortaient les trois jeunes filles. Avancent-ils au pas, ou sont-ils en fuite[2] ? » Alors le jeune homme lui dit : « Sire, regardez donc ce bois que vous voyez là-haut, couronnant cette montagne. C'est là que se trouvent les défilés de Valdonne[3]. — Et alors, qu'y a-t-il là ? — C'est là que se trouvent les laboureurs de ma mère qui hersent et retournent ses terres[4]. Et si ces personnes sont passées par là, ils vous diront s'ils les ont vues. » Les chevaliers disent qu'ils iront

- Vaslez, c'est a dire legier :
Se voloies a moi lancier
Javeloz ne saiete traire,
Ne me porroies nul mal faire.
- Danz chevaliers, de tex haubers
Gart Dex les biches et les cers,
Que nule ocirre n'an porroie
Ne ja mes aprés ne corroie. »
Et li chevaliers li redist :
« Vaslez di moi, se Dex t'aïst[a],
Se tu me sez dire noveles
Des chevaliers et des puceles ? »
Et cil qui petit fu senez
Li dist : « Fustes vos ensi nez ?
- Nenil, vaslez, ce ne puet estre
Qu'ainsi poïst nule riens nestre.
- Qui vos atorna donc ensi ?
- Vaslez, je te dirai bien qui.
- Dites le donc. - Mout volantiers.
N'a mie ancor cinc jors antiers
Que tot cest hernois me dona
Li roi Artus qui m'adoba.
Mes or me redi que devindrent
Li chevalier qui par ci vindrent,
Qui les trois puceles conduient.
Vont il le pas ou il s'an fuient ? »
Et il dit : « Sire, or esgardez
Cel plus haut bois que vos veez,
Qui cele montaigne avirone.
La sont li destroit de Valdone[b].
- Et qu'est de ce, fet il, biau frere ?
- La sont li hercheor ma mere,
Qui ses terres herchent et erent[c].
Et se ces genz i trespasserent,
S'il les virent, il le diront. »
Et il dient qu'il i iront
Avoec lui, se il les i mainne,
Jusqu'a ces qui herchent l'avainne.

avec lui, s'il veut bien les conduire jusqu'à ceux qui hersent les champs d'avoine.

Le jeune homme reprend son cheval et se dirige vers l'endroit où les cultivateurs passaient la herse sur les terres labourées et ensemencées d'avoine. À la vue de leur seigneur tous se mettent à trembler de peur[1]. Mais savez-vous le motif de leur crainte ? C'est à cause des chevaliers qu'ils ont vus arriver tout armés avec lui, car ils savent bien que si ces chevaliers lui avaient expliqué leur rôle et leur condition il voudrait lui-même être chevalier, ce qui ferait perdre la raison à sa mère, car on pensait bien l'en détourner en l'empêchant de voir jamais un chevalier et de découvrir leur condition. Alors le jeune homme demanda aux bouviers : « Avez-vous vu cinq chevaliers et trois jeunes filles passer par ici ? — Ils n'ont pas arrêté de la journée de parcourir ces forêts[2] », répondent les bouviers. Et le jeune homme dit au chevalier qui lui avait tant parlé : « Seigneur, ils sont bien passés par ici, ces chevaliers et ces jeunes filles. Mais maintenant, parlez-moi du roi qui fait les chevaliers, et dites-moi l'endroit où il séjourne la plupart du temps. — Jeune homme, répond-il, je peux te dire que le roi séjourne à Carduel[3] ; il n'y a pas encore cinq jours qu'il y séjourna, car j'y étais et je l'ai vu. Et si tu ne le trouves pas là-bas, il y aura bien quelqu'un pour te renseigner. Si loin soit-il on te donnera toujours une indication le concernant. Mais je te prie de m'apprendre

Li vaslez prant son chaceor
Et vet la ou li hercheor
Herchoient les terres arees
Ou les aveinnes sont semees.
Et quant cil virent lor seignor,
Si tranblerent tuit de peor.
Et savez por coi il le firent ?
Por les chevaliers que il virent,
Qui avoec lui armé venoient,
Que bien sorent, s'il li avoient
Lor afere dit et lor estre,
Que il voldroit chevaliers estre
Et sa mere an istroit del san,
Que destorner le cuidoit an
Que ja chevalier ne veïst
Ne lor afere n'apreïst.
Et li vaslez dist as boviers :
« Veïstes vos cinc chevaliers
Et trois puceles ci passer ?
- Il ne finerent hui d'aler[a]
Par ces forez », font li bovier.
Et li vallez au chevalier
Qui tant avoit a lui parlé
Dist : « Sire, par ci sont alé[b]
Li chevalier et les puceles.
Mes or me redites noveles
Del roi qui les chevaliers fet,
Et le leu ou il plus se tret.
- Vaslez, fet il, dire te vuel
Que li rois sejorne a Carduel[c],
Et si n'a pas encor quint jor
Que li rois i ert a sejor,
Que je i fui et si le vi.
Et se tu nel trueves iqui,
Bien iert qui le t'anseignera :
Ja si destornez ne sera[d]
Que tu la n'an oies anseignes.
Mes or te pri que tu m'anseignes

de quel nom je dois t'appeler. — Seigneur, je vais vous le dire. Mon nom eſt Beau Fils. — Alors, c'eſt Beau Fils ? Je pense bien que tu as encore un autre nom. — Seigneur, ma foi, on m'appelle aussi Beau Frère. — Bien sûr, je te crois. Mais si tu veux bien me dire la vérité, c'eſt ton vrai nom que je voudrais savoir. — Seigneur, répond-il, je veux bien vous le dire ; mon vrai nom eſt Beau Seigneur. — Par Dieu, que voici un beau nom[1] ! En as-tu encore d'autres ? — Non, seigneur, vraiment je n'en ai jamais eu d'autre. — Mon Dieu, j'entends des merveilles, les plus grandes que j'aie jamais entendues, et je ne pense pas pouvoir en entendre de telles à l'avenir[2] ! » Aussitôt le chevalier s'en va au grand galop, pressé de rejoindre les autres. De son côté, le jeune homme n'a pas mis de temps à regagner son manoir où sa mère était en proie à de sombres pensées en raison de son retard. Elle éprouva une grande joie dès qu'elle l'aperçut, et elle ne put dissimuler la joie qu'elle ressentit car, en mère qui aime beaucoup son fils, elle courut vers lui en l'appelant : « Beau fils, beau fils[3] ! » plus de cent fois. « Beau fils, l'angoisse étreignait mon cœur parce que vous étiez en retard. La douleur m'accablait au point que j'ai failli mourir. Où avez-vous passé tant de temps aujourd'hui ? — Où, madame ? Je vais bien vous l'expliquer, sans mensonge, car j'ai éprouvé une grande joie en découvrant quelque chose.

Par quel non je t'apelerai.
- Sire, fet il, jel vos dirai.
J'ai non Biax Filz. - Biax Filz as ores ?
Je cuit bien que tu as ancores
Un autre non. - Sire, par foi,
J'ai non Biau Frere. - Bien t'an croi.
Mes se tu me vials dire voir,
Ton droit non voldrai ge savoir.
- Sire, fet il, bien vos puis dire
Qu'a mon droit non ai non Biau Sire.
- Si m'aïſt Dex, ci a biau non.
As an tu plus ? - Sire, je non,
Ne onques certes plus n'an oi.
- Si m'aïſt Dex, mervoilles oi,
Les graignors que j'oïsse mes
Ne ne cuit que j'oie ja mes. »
Tantoſt li chevaliers s'an part
Les granz galoz, cui mout fu tart
Qu'il eüſt les autres atainz.
Et li vaslez ne s'eſt pas fainz
De retorner a son menoir,
Ou sa mere dolant et noir
Avoit le cuer por sa demore.
Grand joie an ot a icele ore
Qu'ele le voit, ne pas ne pot
Celer la joie qu'ele an ot,
Car come mere qui mout ainme
Cort contre lui et si le clainme
« Biax filz, biax filz » plus de cent foiz.
« Biax filz, mout a eſté deſtroiz
Mes cuers por voſtre demoree.
De duel ai eſté acoree,
Si que par po morte ne sui.
Ou avez vos tant eſté hui ?
- Ou, dame ? Je le vos dirai
Mout bien, que ja n'an mantirai,
Que je ai mout grant joie eüe
D'une chose que j'ai veüe.

Mère, n'aviez-vous pas l'habitude de me dire que les anges de Dieu, notre Seigneur, sont si beaux que Nature n'a jamais pu refaire une aussi belle créature, et qu'il n'y a rien au monde d'aussi beau ? — Beau fils, je peux le dire encore. Oui, je l'ai dit et je le redis. — Taisez-vous, mère ! N'ai-je pas vu aujourd'hui les plus belles créatures du monde, allant à travers la Gaste Forêt ? Ces êtres sont plus beaux, je pense, que Dieu et que tous ses anges. »

La mère le prend dans ses bras et dit : « Beau fils, je te confie à Dieu, car j'ai très peur pour toi. Tu as vu, je crois, les anges dont les gens se plaignent car ils tuent tout ce qu'ils rencontrent[1]. — Mais non, vraiment, mère, non, non et non ! Ils disent qu'on les appelle chevaliers. » À ce mot, quand elle entend prononcer le nom de chevalier, la mère s'évanouit[2]. Mais quand elle fut revenue à elle, elle lui parle en femme que le chagrin accable : « Hélas ! comme me voilà malheureuse ! Beau doux fils, je pensais vous mettre à l'abri de la chevalerie si bien que vous n'en auriez jamais entendu parler ni vu personne. Vous auriez dû être chevalier, s'il avait plu à Dieu de vous garder votre père et vos autres protecteurs[3]. Il n'y avait pas de chevalier qui eût autant de mérite ni qui fût aussi redouté et respecté, beau fils, que votre père dans toutes les Îles de la mer[4]. Vous pouvez bien vous vanter de ne déchoir en rien ni du fait de mon lignage ni par le sien,

Mere, ne solïez vos dire
Que li enge Deu nostre sire
Sont si tres bel c'onques Nature
Ne fist si bele criature,
N'el monde n'a si bele rien ?
- Biax filz, ancor le di ge bien.
Jel dis por voir et di ancores.
- Teisiez, mere ! Ne vi ge ores
Les plus beles choses qui sont,
Qui par la Gaste Forest vont ?
Il sont plus bel, si com ge cuit,
Que Dex ne que si enge tuit. »
La mere antre ses braz le prant
Et dit : « Biax filz, a Deu te rant,
Que mout ai grant peor de toi.
Tu as veü, si com je croi,
Les enges don la gent se plaignent,
Qui ocient quan qu'il ataignent.
- Voir non ai, mere, non ai, non !
Chevalier dient qu'il ont non. »
La mere se pasme a cest mot,
Qant chevalier nomer li ot.
Et quant ele fu redreciee,
Si dist com fame correciee :
« Ha ! lasse, com sui mal baillie !
Biax dolz filz, de chevalerie
Vos cuidoie si bien garder
Que ja n'an oïssiez parler
Ne que ja nul n'an veïssiez !
Chevaliers estre deüssiez[a],
Biax filz, se Damedeu pleüst
Que votre pere vos eüst
Gardé, et voz autres amis.
N'ot chevalier de si haut pris[b],
Tant redoté ne tant cremu,
Biax filz, com vostre peres fu
An totes les Isles de mer.
De ce vos poez bien vanter
Que vos ne decheez de rien
De son linage ne del mien,

car je suis d'une famille de chevaliers parmi les meilleurs de cette contrée. Sur les Îles de la mer il n'y avait pas, de mon temps, de meilleur lignage que le mien. Mais les meilleurs sont tombés, car l'on sait bien en général que les malheurs s'abattent sur les hommes de valeur, qui ont pour idéal l'honneur et la prouesse. La méchanceté, la honte ou la paresse ne peuvent connaître de déchéance, mais c'est le lot des valeureux que de tomber. Votre père, vous ne le savez pas encore, avait été blessé entre les jambes, ce qui le rendit complètement infirme[1]. Sa grande terre, les grands trésors que sa valeur lui avaient acquis, commencèrent à péricliter, et il tomba dans une grande pauvreté. Les valeureux habitants du pays perdirent injustement leurs richesses, leur avoir et leurs terres après la mort d'Uterpandragon, qui était roi, père de notre bon roi Arthur[2]. Le territoire fut saccagé et le bon peuple humilié ; ceux qui le purent s'enfuirent. Votre père qui possédait ce manoir, ici, dans cette forêt déserte, ne pouvait s'enfuir ; alors il s'y fit transporter en litière : il n'avait pas d'autre refuge. Vous étiez encore tout petit et vous aviez deux frères de grande beauté. Vous étiez alors encore un nourrisson d'un peu plus de deux ans.

« Lorsque vos deux frères eurent grandi, sur les conseils et à l'instigation de leur père, ils se rendirent chacun dans une cour royale pour avoir armes et chevaux. L'aîné alla se mettre

Que je fui de chevaliers nee,
Des mellors de ceste contree.
Es Isles de mer n'ot linage
Meillor del mien an mon aage ;
Mes li mellor sont decheü :
S'est bien an plusors leus seü
Que les mescheances avienent
As prodomes qui se maintienent
An[a] grant enor et an proesce.
Malvestiez, honte ne peresce
Ne chiet pas, car ele ne puet,
Mes les bons dechoir estuet.
Vostre peres, si nel savez,
Fu par mi les janbes[b] navrez
Si que il mahaigna del cors.
Sa granz terre, ses granz tresors,
Que il avoit come prodom,
Ala tot a perdicion,
Si cheï an grant povreté.
Apovri et deserité
Et essillié furent a tort
Li prodomë aprés la[c] mort
Utherpandragon, qui rois[d] fu
Et peres le bon roi Artu.
Les terres furent essilliees
Et les povres genz[e] avilliees,
Si s'an foï qui foïr[f] pot.
Vostre peres cest manoir ot
Ici an ceste forest gaste ;
Ne pot foïr, mes[g] a grant haste
An litiere aporter se fist,
Qu'aillors ne sot ou il foïst.
Et vos, qui petiz esteiez,
Deus mout biax freres aveiez.
Petiz esteiez, aleitanz,
Po aveiez plus de deus anz.
« Quant grant furent vostre dui frere,
Au los et au consoil lor pere
Alerent a deus corz reax
Por avoir armes et chevax.
Au roi d'Escavalon[h] ala
Li ainznez, et tant servi la

au service du roi d'Escavalon[1] qui l'adouba chevalier, et l'autre, son cadet, se mit au service du roi Ban de Gomoret[2]. C'est le même jour que les deux jeunes gens furent adoubés et faits chevaliers, et le même jour qu'ils se mirent en route pour revenir au pays, car ils voulaient fêter l'événement avec moi et leur père ; mais il ne les a plus revus, puisqu'ils furent les victimes d'une bataille[3]. Ils sont morts tous les deux les armes à la main, ce qui m'a plongée dans le deuil et le chagrin. L'aîné eut un sort étrange : il eut les deux yeux crevés par les corbeaux et les corneilles[4]. C'est dans cet état que les gens trouvèrent son cadavre. Pleurant ses fils, le père mourut de douleur. Quant à moi, j'ai dû mener une vie pleine d'amertume depuis sa mort. Vous étiez le seul réconfort que j'avais, la seule richesse[5] ; j'avais perdu tous les miens et Dieu ne m'avait rien laissé d'autre pour ma joie et pour mon bonheur. »

Le jeune homme ne prêtait guère attention à ce que lui disait sa mère. « Donnez-moi à manger, dit-il. Je ne sais de quoi vous parlez, mais j'irais volontiers trouver le roi qui fait les chevaliers ; et j'irai, quoi qu'il en coûte à d'autres ! » La mère le retient et le garde le plus longtemps possible, tout en lui préparant pour s'habiller une chemise de toile grossière et des braies taillées à la mode du pays de Galles, où l'on taille, il me semble, caleçons et chausses d'une seule pièce[6]. Et il reçoit aussi une cotte avec un capuchon de cuir de cerf sans manche[7].

Que chevaliers fu adobez.
Et li autres, qui puis fu nez,
Fu au roi Ban de Gomeret[a].
An un jor andui li vaslet
Adobé et chevalier furent,
Et an un jor meïsmes murent
Por revenir a lor repeire,
Que joie me voloient feire,
Et lor pere, qui puis nes vit,
Qu'as armes furent desconfit.
As armes furent mort andui,
Don j'ai grant duel et grant enui.
De l'ainzné avindrent mervoilles,
Que li corbel et les cornoilles
Anbedeus les ialz li[b] creverent.
Ensi la gent mort le[c] troverent.
Del duel des filz morut li pere,
Et je ai vie mout amere
Sofferte puis que il fu morz.
Vos esteiez toz li conforz
Que je avoie, et toz li biens,
Que il n'i avoit plus des miens.
Rien plus ne m'avoit Dex lessiee
Dont je fusse joianz et liee. »
Li vaslez antant mout petit
A ce que sa mere li dit.
« A mangier, fet il, me donez !
Ne sai de coi m'areisonez,
Mes mout iroie volantiers
Au roi qui fet les chevaliers,
Et g'i irai, cui qu'il an poist. »
La mere, tant com il li loist,
Le retient et si le sejorne.
Si li aparoille et atorne
De chenevaz grosse chemise
Et braies feites a la guise
De Gales, ou l'an fet ansanble
Braies et chauces, ce me sanble[d] ;
Et si ot cote et chaperon
De cuir de cerf clos anviron.

C'est ainsi que sa mère l'équipa. Trois jours, mais pas plus, il attendit ; c'est tout ce que purent obtenir de lui les caresses de sa mère. Alors elle éprouva une douleur extraordinaire, et l'embrassant, en larmes, elle le couvrit de baisers, lui disant : « J'éprouve une très grande douleur, mon fils, quand je vous vois sur le point de partir. Vous irez à la cour du roi, et vous lui direz qu'il vous donne des armes. Il ne refusera pas, il vous les donnera, j'en suis sûre. Mais le moment venu d'essayer de porter ces armes, que va-t-il se passer ? Ce que vous n'avez jamais fait vous-même, ce que vous n'avez même jamais vu faire, comment en viendrez-vous à bout ? Misérablement, certes, j'en ai bien peur. Vous serez mal préparé sur toute la ligne, et ce ne sera pas étonnant, je pense, puisqu'on ne sait pas ce que l'on n'a pas appris. L'étonnant serait, à l'inverse, de ne pas apprendre ce que l'on voit faire ou ce que l'on entend souvent[1].

« Beau fils, je veux vous donner un enseignement auquel il convient de bien prêter attention, et si vous voulez bien le retenir, vous pourrez en retirer grand profit[2]. Vous serez chevalier d'ici peu, fils, s'il plaît à Dieu, et je vous en félicite. Si vous rencontrez, près d'ici ou au loin, une dame qui ait besoin de secours, ou une jeune fille en difficulté, mettez votre secours à leur disposition, si elles vous le demandent, car c'est le principe de toute forme d'honneur. Celui qui ne respecte pas l'honneur des dames se déshonore lui-même. Mettez-vous

Ensi la mere l'atorna.
Trois jorz, einz plus, n'i demora,
Que plus n'i ot mestier losange.
Lors ot la mere duel estrange,
Sel beise et acole an plorant
Et dit : « Or ai ge duel mout grant,
Biax filz, quant aler vos an voi.
Vos irez a la cort le roi,
Si li direz qu'armes vos doint.
De contredit n'i avra point.
Qu'il les vos donra, bien le sai.
Mes quant il vandra a[c] l'essai
D'armes porter, comant iert donques ?
Ce que vos ne feïstes onques
Ne autrui nel veïstes faire,
Comant an savroiz a chief traire ?
Malveisement, voire, ce dot.
Mal seroiz afeitiez del tot,
Ne n'est mervoille, ce m'est vis,
S'an ne set ce qu'an n'a apris.
Mes mervoille est quant an n'aprant
Ce que l'an voit et ot sovant.
« Biaus filz[b] un san vos vuel aprandre
Ou il vos fet mout bon antandre ;
Et s'il vos plest a retenir,
Granz biens vos an porra venir.
Chevaliers seroiz jusqu'a po,
Filz, se Deu plest, et je le lo[c].
Se vos trovez ne pres ne loing
Dame qui d'aïe ait besoing,
Ne pucele desconselliee,
La vostre aïe aparelliee
Lor soit, s'eles vos an requierent,
Que totes enors i afierent.
Qui as dames enor ne porte
La soe enors doit estre morte.
Dames et puceles servez,
Si seroiz par tot enorez ;

au service des dames et des jeunes filles, et vous serez partout honoré. Et si vous priez l'une d'elles d'accepter vos services, prenez garde de ne pas l'importuner ; ne faites rien qui lui déplaise. C'est une grande faveur qu'un baiser de jeune fille. Si elle vous accorde un baiser, je vous interdis le reste : veuillez bien y renoncer pour moi[1]. Mais si elle a un anneau à son doigt ou une aumônière à sa ceinture, et si elle vous en fait cadeau par amour, ou à votre requête, je suis d'accord pour que vous emportiez cet anneau ou cette aumônière. Beau fils, j'ai encore autre chose à vous dire : en chemin ou à l'étape, n'attendez pas trop longtemps pour demander son nom à votre compagnon. Tâchez de finir par savoir son nom, car c'est par le nom qu'on connaît l'homme[2]. Beau fils, parlez aux hommes de valeur, fréquentez-les ; les hommes de valeur ne font pas s'égarer ceux qui leur tiennent compagnie. Par-dessus tout, je vous en prie, allez à l'église et au moutier[3] prier Notre-Seigneur qu'il vous donne l'honneur de ce monde, et une bonne conduite vous assurant de bien finir votre vie. — Mère, dit-il, qu'est-ce qu'une église ? — Un lieu de culte où l'on célèbre le Créateur du ciel et de la terre, ainsi que des hommes et des bêtes qu'il y a mis. — Et un moutier, qu'est-ce que c'est ? — Fils, exactement ceci : une belle et sainte maison où se trouvent saintes reliques et trésors ; on y célèbre le sacrifice de Jésus-Christ, le saint prophète à qui les Juifs ont infligé bien des mauvais traitements :

Et se vos aucune an proiez,
Gardez que vos ne l'enuiez ;
Ne fetes rien qui li despleise.
De pucele a mout qui la beise ;
S'ele le beisier vos consant,
Le soreplus vos an desfant,
Se lessier le volez por moi.
Mes[a] s'ele a enel an son doi,
Ou a sa ceinture aumosniere[b],
Se par amor ou par proiere
Le vos done, bon m'iert et bel
Que vos an portoiz son anel.
De l'anel prandre vos doin gié,
Et de l'aumosniere, congié.
Biax filz, ancor vos vuel dire el :
Ja an chemin ne an ostel
N'aiez longuement compagnon
Que vos ne demandiez son non ;
Le non sachiez a la parsome,
Car par le non conuist an l'ome[c].
Biax filz, as prodomes parlez,
Avoec les prodomes alez :
Prodome ne forvoient mie
Ces qui tienent lor conpaignie.
Sor tote rien vos vuel proier
Que an yglise et an mostier
Alez proier Nostre Seignor
Qu'en cest siecle vos doint enor[d]
Et si vos i doint contenir
Qu'a bone fin puissiez venir.
- Mere, fet il, que est iglise ?
- Uns leus ou an fet le servise
Celui qui ciel et terre fist
Et homes et bestes i mist.
- Et mostiers, qu'est ? - Ice meïsme :
Une meison bele et saintisme,
Ou il a cors sainz et tresors[e].
S'i sacrefie l'an le cors
Jesucrist, la prophete sainte,
Cui[f] Gïu firent honte mainte.

il a été trahi et injuśtement condamné, il a souffert l'angoisse de la mort pour les hommes et pour les femmes, car les âmes allaient en enfer une fois séparées du corps, mais il les en a fait sortir. Il a été lié au poteau, frappé et puis crucifié, et il a porté une couronne d'épines. C'eśt pour entendre messes et matines et pour adorer ce Seigneur que je vous invite à aller au moutier. — J'irai donc bien volontiers à l'église et au moutier, dit le jeune homme, à partir de maintenant. Je vous en fais la promesse. »

Alors il ne s'attarda pas davantage, il prit congé de sa mère qui pleurait ; déjà la selle était mise. Habillé à la mode galloise, il était chaussé de brodequins[1]. Comme d'habitude, il emmenait partout trois javelots, il voulait encore partir avec, mais sa mère lui en fit retirer deux, pour qu'il ait l'air moins gallois ; elle les aurait bien retirés tous les trois si cela avait été possible. Il tenait une badine de la main droite pour frapper son cheval. En pleurant, sa mère l'embrassa au moment du départ, car elle le chérissait beaucoup, et elle pria Dieu de le guider : « Beau fils, que Dieu vous apporte plus de joie qu'il ne m'en reśte, partout où vous irez ! » Quand le jeune homme se fut éloigné de la diśtance d'un jet de pierre, il regarda en arrière et vit que sa mère était tombée à l'entrée du pont, de l'autre côté, et qu'elle reśtait étendue, évanouie,

Traïz fu et jugiez a tort,
Si sofri angoisse de mort
Por les homes et por les fames,
Qu'an anfer aloient les ames
Qant eles partoient des cors,
Et il les an gita puis fors.
Cil fu a l'eśtaiche lïez,
Batuz et puis crocefiez,
Et porta corone d'espines.
Por oïr messes et matines
Et por cel seignor aorer
Vos lo gié au mośtier aler.
- Donc irai ge mout volantiers
Es iglises et es mośtiers,
Fet li vaslez, d'or en avant.
Ensi le vos met en covant. »
Atant n'i ot plus de demore,
Congié prant, et la mere plore,
Et sa sele li fu ja mise.
A la meniere et a la guise
De Galois fu aparelliez :
Uns revelins avoit chauciez,
Et par tot la ou il aloit
Trois javeloz porter soloit.
Ses javeloz an volt porter,
Mes deus l'an fiśt sa mere ośter
Por ce que trop sanblaśt Galois ;
Si eüśt ele fet toz trois
Mout volantiers, s'il poïśt eśtre.
Une reorte an sa main deśtre
Porta por son cheval ferir.
Plorant le beise au departir
La mere qui mout chier l'avoit,
Et prie Deu que il l'avoit.
« Biax filz, fet ele, Dex vos doint
Joie plus qu'il ne me remoint,
An quel que leu que vos ailliez. »
Qant li vaslez fu esloigniez
Le giet d'une pierre menue,
Si regarda et vit cheüe
Sa mere au chief del pont arriere,
Et jut pasmee an tel meniere

comme si elle était tombée morte[1]. Alors il cingla de sa badine son cheval en pleine croupe, et le cheval, sans broncher, l'emporta à vive allure dans la forêt obscure. Il chevaucha ainsi du matin au crépuscule. Cette nuit-là, il coucha dans la forêt, jusqu'au lever du jour.

À l'aube[2], au chant des oiseaux, le jeune homme se leva et monta à cheval. Il ne cessa de chevaucher qu'au moment où il aperçut une tente dressée dans une belle prairie, près d'un ruisseau venu d'une petite source. La tente était d'une beauté merveilleuse ; d'un côté elle était vermeille et de l'autre ornée de bandes brodées d'or. Au sommet il y avait un aigle doré. Le soleil frappait l'aigle de ses rayons et le faisait étinceler d'un éclat rouge vif, et tout autour les prés resplendissaient sous la lumière de la tente qui les colorait[3]. En cercle autour de la tente, on avait construit, avec des branches et avec des feuilles, des abris, des huttes et des loges à la manière galloise[4]. Le jeune homme se dirigea vers la tente, et dit avant d'y arriver : « Dieu, j'aperçois votre maison ! Je me conduirais comme un mécréant si je n'allais vous y adorer. Ma mère avait bien raison de dire, en tout cas, qu'un moutier est la plus belle chose qui soit, ajoutant que si je rencontrais un moutier je devais y aller adorer le Créateur en qui je crois. J'irai lui adresser une prière, ma foi,

Com s'ele fust cheüe morte ;
Et cil ceingle de la reorte
Son chaceor par mi la crope,
Et cil s'an va qui pas ne çope,
Einz l'an porte grant aleüre
Par mi la grant forest oscure ;
Et chevalcha des le matin
Tant que li jorz vint a declin.
An la forest cele nuit jut
Tant que li jorz clers aparut.
Au main, au chant des oiselez,
Se lieve et monte li vaslez,
S'a au chevalchier antandu
Tant que il vit un tref tandu
An une praerie bele
Les la doiz d'une fontenele.
Li trez fu biax[a] a grant mervoille ;
L'une partie fu vermoille[b]
Et l'autre fu d'orfrois bandee[c] ;
Desus ot une aigle doree.
An l'aigle feroit li solauz,
Qui mout luisoit clers et vermauz,
Si reluisoient tuit li pré
De l'anluminement del tré.
Antor le tref, a la reonde,
Qui estoit li plus biax del monde,
Avoit ramees et fuilliees[d]
Et loiges galesches dreciees.
Li vaslez vers le tref ala,
Et dist ainz que il venist la :
« Dex, ci voi ge vostre meison !
Or feroie je mesprison[e]
Se aorer ne vos aloie.
Voir dist ma mere tote voie,
Qui me dist que mostiers[f] estoit
La plus bele chose qui soit,
Et me dist que ja ne trovasse
Mostier qu'aorer n'i tornasse
Le Criator an cui je croi.
Je l'irai proier, par ma foi,

pour qu'il me donne à manger aujourd'hui, car j'en aurais grand besoin. »

Alors il arrive à la tente, qu'il trouve ouverte avec, au milieu, un lit couvert d'une courtepointe en soie, et que voit-il ? Dans le lit, couchée seule, une demoiselle endormie. Toute seule, sans compagnie ! Les jeunes filles de sa suite étaient allées cueillir des fleurs nouvelles dont elles voulaient joncher le sol de la tente comme à l'accoutumée. Quand le jeune homme entra dans la tente, son cheval broncha[1] si bruyamment que la demoiselle l'entendit, et se réveilla en sursaut. Et le jeune homme, ce nigaud, lui dit : « Jeune fille, je vous salue comme ma mère me l'a appris. Ma mère m'a dit pour mon enseignement de saluer les jeunes filles partout où je les rencontrerais. »

La jeune fille tremble de peur parce que le jeune homme lui paraît fou. Elle se dit que c'est aussi une folie de sa part que de s'être laissée surprendre seule par lui. « Jeune homme, dit-elle, passe ton chemin, fuis avant que mon ami ne te voie ! — Pas avant de vous avoir donné un baiser, je le jure sur ma tête, répond le jeune homme, n'en déplaise à quiconque, car c'est ce que m'a enseigné ma mère.[2] — Tu n'auras pas de baiser de moi, si je peux l'empêcher. Sauve-toi, je te dis, avant que mon ami ne te trouve ici, car s'il te trouve, tu es mort. » Le jeune homme avait beaucoup de force dans ses bras, alors il l'a saisie

Qu'il me doint ancui a mangier,
Que j'an avroie grant mestier. »
Lors vient au tref, sel trueve overt.
En mi le tref un lit covert
D'une coste de paisle voit[a] :
El lit tote sole gisoit
Une dameisele andormie,
Tote seule sanz conpagnie[b].
Alees erent ses puceles
Por coillir floretes noveles
Que par le tref jonchier voloient
Ensi com fere le soloient.
Qant li vaslez el tref antra,
Ses chevax si fort s'açopa
Que la dameisele l'oï,
Si s'esveilla et tressailli ;
Et li vaslez, qui nices fu,
Dist : « Pucele, je vos salu
Si com ma mere le m'aprist.
Ma mere m'anseigna et dist
Que les puceles saluasse
An quel que leu que les trovasse. »
La pucele de peor tranble
Por le vaslet qui fol li sanble,
Si se tient por fole provee
De ce qu'il l'a sole trovee.
« Vaslez, fet ele, tien ta voie.
Fui que mes amis ne te voie.
- Einz vos beiserai, par mon chief,
Fet li vaslez, cui qu'il soit grief,
Que ma mere le m'anseigna.
- Je, voir, ne te beiseré ja,
Fet la pucele, que je puisse.
Fui, que mes amis ne te truisse,
Que, s'il te trueve, tu es morz. »
Li vaslez avoit les braz forz,
Si l'anbrace mout nicemant,
Car il nel sot fere autremant.

maladroitement, ne sachant comment faire autrement. Il l'a étendue de tout son long sous lui tandis qu'elle se défendait et se débattait autant qu'elle le pouvait ; mais sa résistance ne suffit pas, car le jeune homme lui donna d'affilée, contre son gré, une vingtaine de baisers, selon ce qu'on raconte[1]. Alors il aperçut à son doigt un anneau, avec une émeraude d'une eau très pure, et il déclara : « Ma mère m'a dit aussi de prendre l'anneau à votre doigt, mais de m'en tenir là. Allons, donnez-moi ça, je veux cet anneau ! — Tu n'auras jamais mon anneau, fait la jeune fille, dis-toi bien ça, à moins que tu ne me l'arraches du doigt par la force. » Le jeune homme lui prend la main, lui étend le doigt de force et lui prend ainsi son anneau. Il le passe à son propre doigt et dit : « Jeune fille, bonne chance ! Maintenant je vais partir bien payé. Il est beaucoup plus agréable de vous donner des baisers qu'à une femme de chambre de chez ma mère, car vous n'avez pas la bouche amère[2]. »

La jeune fille pleure et dit au jeune homme : « N'emporte pas mon anneau, car cela me mettrait dans une terrible situation, et toi tu en perdrais la vie, tôt ou tard, je te le promets. » Le jeune homme ne se laisse pas émouvoir par les paroles qu'il entend[3] mais, comme il est resté sans manger, il meurt de faim. Il trouve un tonnelet plein de vin avec, à côté, une coupe d'argent ; il aperçoit aussi sur une claie de jonc

Mist la soz lui tote estandue,
Et cele s'est mout desfandue
Et deganchi[a] quan qu'ele pot ;
Mes desfansse mestier n'i ot,
Que li vaslez an un randon
La beisa, volsist ele ou non,
Vint foiz, si com li contes dit,
Tant c'un anel an son doi vit,
À une esmeraude mout clere.
« Encor, fet il, me dist ma mere
Qu'an vostre doi l'anel preïsse,
Mes que plus rien ne vos feïsse.
Or ça l'anel, jel vuel avoir.
- Mon anel n'avras tu ja voir,
Fet la pucele, bien le saiches,
S'a force del doi nel m'araiches. »
Li vaslez par la main la[b] prant,
A force le doi li estant,
Si a l'anel an son doi pris
Et el suen doi meïsmes mis,
Et dit : « Pucele, bien aiez !
Or m'an irai ge bien paiez.
Et mout meillor beisier vos fet
Que chanberiere que il et
An tote la meison ma mere,
Que n'avez pas la boiche amere. »
Cele plore et dist au vaslet[c] :
« N'an porter[d] pas mon anelet,
Que j'an seroie mal baillie
Et tu an perdroies la vie,
Que qu'il tardast, jel te promet. »
Li vaslez a son cuer ne met
Rien nule de ce que il ot,
Mes de ce que jeüné ot
Moroit de fain a male fin.
Un bocel trueve plain de vin
Et un henap d'argent selonc,
Et voit sor un trossel[e] de jonc

une toile blanche et neuve ; il la soulève et découvre dessous trois bons pâtés de chevreuil tout frais. Il ne fait pas le difficile devant cette nourriture, avec une faim comme celle qui le tenaille[1]. Il attaque un des pâtés qui se trouvent devant lui et en mange les morceaux gloutonnement ; il verse dans la coupe d'argent de ce vin clair et pur, et il en boit plusieurs fois de grandes rasades, disant : « Jeune fille, ces pâtés je ne vais pas tous les mettre à mal. Venez manger, ils sont très bons. Chacun de nous pourra se contenter d'un seul, comme cela il en restera un entier. » Mais elle pleure pendant tout ce temps-là, et à toutes ses prières et exhortations elle ne répond pas un mot, notre demoiselle ; elle pleure bruyamment, se tordant les mains avec rage, tandis que lui continue de manger à volonté et de boire jusqu'à satiété. Puis il recouvre de la toile les restes du repas et prend aussitôt congé, recommandant à Dieu la jeune fille qui ne se réjouit pas de son salut. « Dieu vous sauve, dit-il, belle amie ! Pour Dieu ne soyez pas chagrinée si j'emporte votre anneau, car avant que je meure j'aurai bien l'occasion de vous payer en retour[2]. Mais je m'en vais, avec votre permission. » Cependant elle pleure et dit qu'elle ne peut pas le recommander à Dieu, car par sa faute il lui faudra connaître autant de honte et de mauvais traitements qu'il est possible à une malheureuse femme de subir, et jamais de sa vie elle ne recevra de lui aucun secours ni aucune aide. Qu'il sache bien qu'elle se tient pour trahie.

Une toaille blanche et nueve.
Il la sozlieve, et desoz trueve
Trois bons pastez de chevrel fres.
Ne li enuia pas cist mes
Por la fain qui forment l'angoisse.
Un des pastez devant lui froisse
Et manjue par grant talant,
Et verse an la cope d'argent
Del vin, qui n'estoit pas troblez,
S'an boit sovant et a granz trez,
Et dit : « Pucele, cist pasté
Ne seront hui par moi gasté.
Venez mangier, il sont mout buen.
Asez avra chascuns del suen,
Si an remandra un antier. »
Et cele plore andemantier
Que que cil la prie et semont,
Que cele un mot ne li respont,
La dameisele, ainz plore fort.
Mout durement ses poinz detort.
Et cil manja tant con lui plot
Et but tant que asez en ot.
Si recovri le remenant.
Lors prist congié tot maintenant[a],
Et comanda a Deu celi
Cui ses saluz point n'abeli.
« Dex vos saut, fet il, bele amie !
Por Deu, ne vos enuit il mie
De vostre anel que je an port[b],
Qu'ainçois que je muire de mort
Le vos guerredonerai gié.
Je m'an vois a vostre congié. »
Et cele plore et dit que ja
A Deu ne le comandera,
Car il li covandra por lui
Tant avoir honte et tant enui
Que tant n'an ot nule chestive,
Ne ja par lui, tant com il vive,
N'an avra secors ne aïe.
Si saiche bien qu'il l'a traïe.

Ainsi elle reste en larmes. Mais elle n'eut guère à attendre le retour de son ami qui était dans le bois. Là où le jeune homme était passé il vit des traces de sabots de cheval, et il en fut très préoccupé, de plus il trouva son amie en larmes. « Mademoiselle, à en juger d'après les indices que je vois, il y a eu un chevalier ici. — Non, seigneur, je vous le jure ; mais un jeune Gallois est venu, importun, grossier et sot ; il a bu de votre vin sans se priver, autant qu'il a voulu, et il a mangé de vos trois pâtés. — Et c'est pour cela, belle amie, que vous pleurez ? Il pouvait bien tout boire et tout manger, j'en aurais été d'accord. — Mais il y a autre chose, lui dit-elle, il est aussi question de mon anneau. Il me l'a pris, et il est parti avec ; je préférerais être morte que d'avoir dû le lui laisser emporter. » Cette fois, l'autre perd son sang-froid, l'angoisse étreint son cœur. « Par Dieu, fait-il, il y a là un outrage ! Mais puisqu'il l'emporte, qu'il le garde ! Cependant je pense qu'il s'est passé autre chose. S'il y a eu autre chose, il ne faut pas me le cacher. — Seigneur, il m'a embrassée. — Embrassée ? — Oui, vraiment, comme je vous le dis ; mais ce fut à mon corps défendant. — Dites plutôt que cela vous convenait et que vous y avez trouvé du plaisir. Il n'y a pas eu l'ombre d'une résistance, dit-il, sous l'emprise de la jalousie[1]. Pensez-vous que je ne vous connaisse pas ? Mais si, bien sûr que je vous connais ! Je ne suis pas borgne, ni ne louche assez pour ne point voir votre fausseté. Vous voilà mal partie !

Ensi remest cele plorant.
Puis n'ala gueres demorant
Ses amis que del bois revint.
Del vaslet qui sa voie tint
Vit les escloz, si li greva,
Et s'amie plorant trova,
Si dist : « Dameisele, je croi
A ces ansaignes que je voi
Que chevalier a eü ci.
- Non a, sire, jel vos afi,
Mes[a] un vaslet galois i ot,
Enuieus et vilain et sot[b],
Qui a de vostre vin beü
Tant com lui plot et bon li fu,
Et manja de voz trois pastez.
- Et por ce, bele, si plorez ?
S'il eüst beü et mangié
Trestot, si le volsisse gié.
- Il i a plus, sire, dist ele ;
Mes eniax est an la querele,
Qu'il lo me toli, si l'an porte.
Je volsisse mialz estre morte
Qu'il l'an eüst ensi porté. »
Ez vos celui desconforté
Et angoisseus an son coraige.
« Par foi, fet il, ci ot oltraige !
Et des qu'il l'an porte, si l'ait.
Mes je cuit qu'il i ot plus fait.
Se plus i ot, nel celer ja.
- Sire, fet ele, il me beisa.
- Beisa ? - Voire, jel vos di bien,
Mes ce fu maleoit gré mien.
- Einçois vos sist et si vos plot.
Onques nul contredit n'i ot,
Fet cil cui[c] jalosie angoisse.
Cuidiez que je ne vos conuisse ?
Si faz, certes, bien vos conois.
Ne sui si borgnes ne si lois
Que vostre fauseté ne voie.
Antree estes an male voie,

Vous abordez une rude épreuve, car votre cheval ne mangera pas d'avoine ni ne sera saigné avant que je ne me sois vengé, et quand il perdra un fer, eh bien ! il reſtera sans fer[1]. S'il meurt, vous me suivrez à pied, et on ne changera jamais les vêtements que vous portez, mais vous me suivrez à pied et nue[2] jusqu'à ce que je lui coupe la tête : il n'aura pas d'autre punition. » Alors il se mit à table et commença à manger.

Quant au jeune homme, il chevauchait lorsqu'il aperçut un charbonnier qui poussait un âne devant lui : « Vilain, lui dit-il, toi, là, qui pousses un âne devant toi, renseigne-moi, quel eſt le chemin le plus direct pour Carduel ? Le roi Arthur, que je veux voir, y fait des chevaliers, à ce qu'on dit. — Jeune homme, répond-il, dans cette direction tu trouveras un château conſtruit au bord de la mer. Le roi Arthur, beau doux ami, c'eſt là que tu le rencontreras, joyeux et triſte, si tu vas jusque-là. — Alors dis-moi, s'il te plaît, pourquoi le roi Arthur a-t-il de la joie et de la triſtesse ? — Je vais te le dire tout de suite : le roi Arthur avec toute son armée a combattu le roi Ryon[3]. Et lui, le roi des Îles, a été vaincu, et c'eſt pour cela que le roi Arthur eſt joyeux ; mais il eſt mécontent parce que ses compagnons se sont dispersés pour se loger dans les meilleurs châteaux, et il n'en a pas de nouvelles ; et voilà pourquoi le roi eſt triſte[4]. » Le jeune homme se moque bien des nouvelles que lui rapporte le charbonnier, sinon pour prendre le

Antree eſtes an male painne,
Que ja ne mangera d'avainne
Voſtre chevax ne n'iert seniez
Tant que je me serai vangiez[a] ;
Et la ou il desferrera,
Ja mes referrez ne sera.
S'il muert, vos me sivroiz a pié
Ne ja mes ne seront changié
Li drap don vos eſtes veſtue,
Einz me sivrez a pié et nue,
Tant que la teſte an avrai prise,
Ja n'an ferai autre juſtise. »
Atant s'asiſt et si manja.
Et[b] li vaslez tant chevalcha
Qu'il vit un charbonier venant,
Devant lui un asne menant.
« Vilains, fet il, ansaigne moi,
Qui l'asne mainnes devant toi,
La plus droite voie a Carduel.
Li[c] rois Artus, que veoir vuel,
I[d] fet chevaliers, ce dit an.
- Vaslez, fet il, an icel[e] san
A un chaſtel sor mer asis.
Le roi[f] Artus, biax dolz amis,
Lié et dolant le troveras
A cel chaſtel, se tu i vas.
- Or me diroies ja mon vuel
De coi li rois a joie et duel.
- Jel te dirai, fet il, mout toſt.
Li rois Artus et tote s'oſt
S'eſt au roi Ryon conbatuz.
Li rois des Isles fu vaincuz,
Et de c'eſt li rois Artus liez ;
Et de ses conpaignons iriez,
Qui as chaſtiax se departirent,
La ou le meillor sejor virent,
N'il ne set comant il lor va :
De c'eſt li diax que li rois a. »
Li vaslez ne prise un denier
Les noveles au charbonier,

chemin qu'il lui a indiqué, et il le suit jusqu'au bord de la mer où il aperçoit un château solidement assis, bien fortifié et beau. Alors il voit sortir par la porte un chevalier armé qui emporte une coupe d'or dans sa main[1]. Il tenait sa lance, ses rênes et son écu de la main gauche, et la coupe d'or de la main droite. Son armure et ses armes lui allaient bien, toutes de couleur vermeille[2].

Le jeune homme, voyant la beauté de ces armes toutes neuves, les trouva à son goût et dit : « Ma foi, je les demanderai au roi. S'il me les donne, je serai bien content, et maudite soit l'idée d'en chercher d'autres ! » Alors il se hâte vers le château, impatient d'arriver à la cour. Le chevalier le retient un instant, lui demandant : « Où vas-tu, jeune homme, allons, dis-moi ! — Je veux aller à la cour pour demander au roi ces armes. — Jeune homme, répond-il, c'est une bonne idée, allez, dépêche-toi donc et reviens ; cependant tu diras à ce mauvais roi que s'il veut me rendre hommage de sa terre, qu'il me la restitue, ou bien qu'il envoie quelqu'un pour la défendre contre moi, car je déclare qu'elle m'appartient. Indique-lui comme référence, pour qu'il te croie, que je viens de lui prendre, avec le vin dont il buvait, cette coupe que j'emporte[3]. » Il peut bien chercher quelqu'un d'autre pour porter ce message, car le jeune homme ne lui a prêté aucune attention[4]. Il est allé sans tarder jusqu'à la cour où le roi et ses chevaliers étaient attablés pour le repas.

Fors que tant qu'an la voie antra
Cele part ou il li mostra,
Tant que sor mer vit un chastel,
Mout bien seant et fort et bel,
Et voit issir par mi la porte
Un chevalier armé, qui porte
Une cope d'or an sa main.
Sa lance tenoit et son frain
Et son escu an la senestre,
Et la cope d'or an la destre ;
Et les armes bien li seoient,
Qui totes vermoilles estoient.
Li vaslez vit les armes beles,
Qui totes estoient noveles,
Si li plorent et dist : « Par foi,
Cez demanderai ge le roi.
S'il les me done, bel m'an iert,
Et dahez ait qui altres quiert ! »
Atant vers le chastel s'an cort,
Que tart li est qu'il vaigne a cort,
Tant que pres del chevalier vint ;
Et li chevaliers le retint
Un petit, si li demanda :
« Ou an vas tu, vaslez, di va ?
- Je vuel, fet il, a cort aler,
Au roi ces armes demander.
- Vaslez, fet il, or diz tu bien.
Or va donc tost et si revien,
Et tant diras au malvés roi,
Se il ne vialt tenir de moi
Sa terre, que il la me rande,
Ou il anvoit qui la desfande
Vers moi, qui di que ele est moie.
Et a ces ansaignes t'an croie
Que devant lui pris orandroit
A tot le vin dont il bevoit
Ceste cope que je ci port. »
Or quiere autrui qui li recort[a],
Que cil n'i a mot antandu.
Jusqu'a la cort n'a atandu,
Ou li rois et li chevalier
Estoient asis au mangier.

La salle se trouvait au rez-de-chaussée. Le jeune homme entra donc à cheval dans la grande salle pavée aussi longue que large[1]. Et le roi Arthur était assis au bout d'une table, plongé dans ses pensées ; tous les chevaliers parlaient, échangeant des plaisanteries, sauf lui, qui restait pensif et muet. Le jeune homme s'avança sans savoir qui saluer, car il ne connaissait pas du tout le roi. Finalement Yonet vint à sa rencontre avec un couteau à la main[2]. « Jeune homme, lui dit-il, toi qui viens par ici avec un couteau à la main, montre-moi celui qui est le roi. » Yonet qui était très courtois lui répondit : « Ami, le voilà ! » Et lui aussitôt se dirigea vers le roi, et le salua à sa manière. Le roi se tait et ne souffle mot. Alors l'autre lui adresse encore une fois la parole ; le roi est pensif, et il ne fait pas entendre un seul mot. « Ma foi, dit alors notre jeune homme, ce roi n'a jamais pu faire un seul chevalier. Puisqu'on n'en peut tirer une seule parole, comment pourrait-il faire un chevalier ? » Aussitôt il se prépare à repartir et tourne la tête de son cheval, mais il le fait passer si près du roi, comme quelqu'un qui se conduit sottement, qu'il lui fait tomber de la tête sur la table son chapeau de toile[3]. Le roi tourne alors vers le jeune homme sa tête, qu'il tenait baissée, et, oubliant toutes ses pensées, il dit : « Beau seigneur, soyez le bienvenu ! Je vous prie de ne pas m'en vouloir si je n'ai pas répondu à votre salut. Le chagrin m'a empêché de vous répondre

La sale fu par terre aval,
Et li vaslez antre a cheval
An la sale qui fu pavee
Et longue autretant come lee[a].
Et li rois Artus s'ert asis
Au chief d'une table pansis ;
Et tuit li chevalier parloient,
Li un as autres deduisoient,
Fors il qui fu pansis et muz.
Li vaslez est avant venuz,
N'il ne set le quel il salut,
Que del[b] roi mie ne conut,
Tant qu'Ionez[c] contre lui vint,
Qui an sa main un costel tint.
« Vaslez, fet il, tu qui la viens,
Qui le costel an ta main tiens,
Mostrez moi li quex est li rois. »
Yonez, qui mout fu cortois,
Li dist : « Amis, veez le la. »
Li vaslez vers lui s'an ala,
Sel salua si com il sot.
Li rois se test et ne dist mot,
Et cil autre foiz l'areisone.
Li rois panse et mot ne li sone.
« Par foi, dist li vaslez adonques,
Cist rois ne fist chevalier onques.
Qant l'an n'an puet parole traire,
Comant puet il chevalier faire ? »
Tantost del retorner s'atorne,
Le chief de son chaceor torne,
Mes si pres del roi l'ot mené
A guise d'ome mal sené
Que devant lui, sanz nule fable,
Li abati desor la table
Del chief un chapel de[d] bonet.
Li rois torne vers le vaslet
Le chief que il tenoit beissié,
Si a tot son pansé leissié
Et dit : « Biau sire, bien vaigniez.
Je vos pri qu'a mal ne taigniez
Ce qu'a vostre salu me toi.
D'ire respondre ne vos poi,

car le pire de mes ennemis, celui que je déteste le plus et qui m'inquiète le plus, est venu ici revendiquer ma terre et il a été assez fou pour dire qu'il l'aura en toute propriété, que je le veuille ou non. On l'appelle le Chevalier Vermeil, de la forêt de Quinqueroi[1]. Or la reine était venue ici s'asseoir devant moi pour apporter son réconfort et examiner les blessures de ces chevaliers. Je ne me serais guère inquiété de toutes les sottises que ce chevalier a pu dire, mais il a pris devant moi ma coupe et l'a levée d'un geste si brusque qu'il a renversé sur la reine tout le vin dont elle était pleine. Sous le coup d'un affront aussi laid et vulgaire, la reine, enflammée de douleur et de colère, est rentrée dans sa chambre pour se donner la mort, et je ne pense pas, puisse Dieu me venir en aide, qu'elle en sorte jamais vivante[2]. » Le jeune homme se soucie de ce que le roi lui dit comme d'une guigne. Quant à sa douleur et à l'affront subi par la reine, il s'en moque. « Faites-moi chevalier, dit-il, sire roi, car je veux m'en aller. » Un regard clair et rieur brille sur le visage du jeune sauvage. Aucun de ceux qui le voient ne croit qu'il ait toute sa raison ; pourtant tous, en le regardant, lui trouvent de la beauté et de la noblesse. « Ami, dit le roi, descendez de votre cheval et confiez-le à ce serviteur qui le gardera. Tout ce que vous voulez sera fait, je le jure devant Dieu, conformément à mon honneur et à votre intérêt. »

Que li pire anemis que j'aie,
Qui plus me het et plus m'esmaie,
M'a ci ma terre contredite,
Et tant est fos que tote quite
Dit qu'il l'avra, ou vuelle ou non.
Li Vermauz Chevaliers a non,
De la forest de Quinqueroi[a].
Et la reïne devant moi
Estoit ci venue seoir
Por conforter et por veoir
Ces chevaliers qui sont blecié.
Ne m'eüst gueres correcié
Li chevaliers de quan qu'il dist,
Mes devant moi ma cope prist
Et si folemant l'an leva
Que sor la reïne versa
Tot le vin dont ele estoit plainne.
Ci ot honte laide et vilainne,
Que la reïne an est antree,
De grant duel et d'ire anflamee,
An sa chanbre ou ele s'ocit,
Ne ne cuit pas, se Dex m'aït,
Que ja an puise eschaper vive. »
Li vaslez ne prise une cive
Quan que li rois li dit et conte,
Ne de son duel ne de la honte
La reïne[b] ne li chaut il.
« Feites moi chevalier, fet il,
Sire rois, car aler m'an voel. »
Cler et riant furent li oel
An la teste au vaslet salvaige.
Nus qui le voit nel tient a saige,
Mes trestuit cil qui le veoient
Por bel et por gent le tenoient.
« Amis, fet li rois, descendez,
Et vostre chaceor randez
Cel vaslet, si le gardera
Et vostre volanté sera
Faite, a Deu ensi je le veu[c],
A m'annor et a vostre preu. »

Alors le jeune homme réplique : « Ils n'étaient pas descendus de cheval ceux que j'ai rencontrés sur la lande, et vous voudriez que je descende[1] ? Jamais, sur ma tête, je ne descendrai. Mais faites vite, que je m'en aille ! — Ah ! dit le roi, bel ami cher, je le ferai bien volontiers, conformément à votre intérêt et à mon honneur. — Par la foi que je dois au Créateur, réplique le jeune homme, beau sire roi, je ne serai pas chevalier de sitôt si je ne suis pas Chevalier Vermeil[2]. Donnez-moi les armes de celui que j'ai rencontré devant la porte, celui qui emporte votre coupe d'or ! »

Le sénéchal, qui était blessé de ce qu'il avait entendu dire, s'eſt irrité : « Ami, ce que vous demandez eſt juſte : allez donc les prendre tout de suite, ces armes, car elles sont vôtres, et vous n'avez pas agi comme un sot en venant les demander ici ! — Keu, fait le roi, par la grâce de Dieu, vous dites trop facilement des choses désagréables, sans tenir compte de celui à qui vous parlez ! Pour un homme de valeur, c'eſt un bien vilain défaut ! Ce jeune homme a beau être un peu sot et simplet, il n'empêche qu'il peut être de très bonne famille. Et si la faute en revient à son éducation, pour avoir eu un mauvais maître, il peut encore acquérir mérite et sagesse. C'eſt vilenie que de se moquer d'autrui et de promettre sans donner. Un homme de bien ne doit pas se lancer dans de fausses promesses qu'il ne pourra ou ne voudra pas tenir, s'il ne veut pas mériter la rancune de

Et li vaslez a respondu :
« Ja n'eſtoient pas descendu
Cil que j'ancontrai an la lande,
Et vos volez que je descende !
Ja, par mon chief, n'i descendrai,
Mes fetes toſt, si m'an irai.
- Ha ! fet li rois, biax amis chiers,
Je le ferai mout volantiers
A voſtre preu et a m'enor.
- Foi que je doi le Criator,
Fet li vaslez, biax sire rois,
Ne serai chevaliers des mois
Se Chevaliers Vermauz ne sui.
Donez moi les armes celui
Que j'ancontrai defors la porte,
Qui votre cope d'or an porte. »
Li senechax, qui fu bleciez
De ce qu'il ot, s'eſt correciez,
Et dit : « Amis, vos avez droit.
Alez les prandrë orandroit,
Les armes, car eles sont voz.
Ne feïſtes mie que soz
Qant por ce veniſtes ici.
- Kex, fet li rois, por Deu merci,
Trop dites volantiers enui,
Si ne vos chaut onques a cui.
A prodome eſt ce mout lez vices.
Se li vaslez eſt fos et nices,
S'eſt il espoir mout gentix hom ;
Et se ce li vient d'aprison,
Qu'il ait eſté a vilain meſtre,
Ancor puet preuz et saiges eſtre.
Vilenie eſt d'autrui gaber
Et de prometre sanz doner.
Prodom ne se doit antremetre
De nule rien autrui prometre
Que doner ne li puise et vuelle,
Que le maugré celui n'acuelle

celui qui était son ami avant qu'on lui promette quoi que ce soit, mais qui ensuite souhaite obtenir ce qu'on lui a promis. Et de là vous pouvez conclure qu'il vaudrait bien mieux refuser quelque chose à un homme que de le faire languir. Et si l'on veut savoir la vérité sur ce point, il se moque de lui-même et se trompe, celui qui promet sans s'acquitter de sa promesse, car il se prive du cœur de son ami[1]. »

Voilà ce que disait le roi au sénéchal Keu. Quant au jeune homme, en s'en allant, il aperçut une jeune fille belle et gracieuse ; il la salua et elle lui rendit son salut puis se mit à rire, et en riant elle lui dit exactement ces mots : « Jeune homme, si tu vis assez longtemps, je pense et crois du fond du cœur que dans le monde entier il n'y aura, il n'existera, on ne connaîtra un chevalier meilleur que toi. C'est ce que je pense, sais et crois. » Or la jeune fille n'avait pas ri depuis plus de six ans[2], et elle parla si fort que tout le monde l'entendit ; alors Keu bondit, car cette prophétie le contrariait beaucoup[3], et il lui donna un coup si violent de la paume de la main sur son tendre visage qu'il l'étendit à terre. Ayant frappé la jeune fille, il trouva sur son chemin un sot qui se tenait debout près d'une cheminée, et le poussa du pied dans le feu brûlant, irrité et furieux, parce que ce sot avait l'habitude de dire : « Cette jeune fille ne rira que lorsqu'elle verra celui qui parviendra au plus haut rang de la chevalerie. »

Qui sanz prometre est ses amis,
Et, des que il li a promis,
Si bee a la promesse avoir.
Et par ce si poez savoir
Qu'asez valdroit il mialz veer[a]
A home que fere baer.
Et qui le voir dire an voldroit,
Lui meïsmes gabe et deçoit
Qui fet promesse et ne la solt,
Car le cuer son ami se tolt. »
Ensi li rois a Kex parloit,
Et li vaslez qui s'an aloit
A une pucele veüe,
Bele et gente, si la salue,
Et cele lui et si li rist,
Et an riant itant li dist :
« Vaslez, se tu viz par aaige,
Je pans et croi an mon coraige
Qu'an trestot le monde n'avra,
N'il n'i ert, n'an ne l'i savra
Nul meillor chevalier de toi.
Ensi le pans et cuit et croi. »
Et la pucele n'avoit ris
Passez avoit anz plus de sis,
Et ce dist ele si an halt
Que tuit l'oïrent ; et Kex[b] salt,
Cui la parole enuia mout.
Si li dona cop si estout
De la[c] paume an la face tandre
Qu'il la fist a la terre[d] estandre.
Quant la pucele ferue ot,
An sa voie trova un sot
Lez[e] une cheminee estant.
Si le bota el feu ardant
Del pié par corroz et par ire
Por ce que li soz soloit dire :
« Ceste pucele ne rira
Jusque tant que ele verra
Celui qui de chevalerie
Avra tote la seignorie. »

Alors l'un crie et l'autre pleure, mais le jeune homme sans plus tarder et sans écouter personne repart pour retrouver le Chevalier Vermeil. Yonet qui connaissait les bons chemins et rapportait volontiers des nouvelles à la cour[1], seul, sans compagnons, s'en alla en courant à travers le verger qui bordait la grande salle et sortit par une basse poterne. Il arriva par un raccourci au chemin où le chevalier attendait une aventure chevaleresque. Alors le jeune homme se dirigea vers lui à vive allure pour prendre ses armes. Le chevalier, pour l'attendre, avait déposé la coupe d'or sur un bloc de pierre bise. Quand le jeune homme se fut approché de lui jusqu'à portée de voix, il lui cria : « Mettez bas les armes, vous ne les porterez plus, c'est un ordre du roi Arthur. » Alors le chevalier lui demande : « Y a-t-il quelqu'un qui vienne défendre les droits du roi ? Si quelqu'un vient, il ne faut pas me le cacher. — Comment diable, seigneur chevalier, vous vous moquez de moi puisque vous ne vous êtes pas encore dépouillé de mes armes ? Ôtez-les vite, c'est un ordre ! — Jeune homme, fait l'autre, je te demande si quelqu'un vient ici de par le roi pour se battre avec moi. — Seigneur chevalier, déposez vite ces armes si vous ne voulez pas que je vous les enlève, car je ne les attendrai pas plus longtemps. Sachez bien que je vous frapperais si vous me lanterniez encore. » La colère s'empara du chevalier qui leva sa lance, l'empoignant à deux mains,

Ensi cil crie et cele plore,
Et li vaslez plus[a] ne demore,
Einz s'an retorne sanz consoil
Aprés le Chevalier Vermoil.
Yonez, qui les droiz santiers
Savoit toz et mout volantiers
Aportoit noveles a cort,
Toz seus sans conpaignon[b] s'an cort
Par un vergier devant la sale
Et par une posterne avale
Tant qu'il vint au chemin tot droit
Ou li chevaliers atandoit
Chevalerie et avanture.
Et li vaslez grant aleüre
Vint vers lui por ses armes prandre,
Et li chevaliers por atandre
Avoit la cope d'or jus mise
Sor un perron de roche bise.
Qant li vaslez aprochié l'ot
Tant que li uns l'autre oïr pot,
Si li cria : « Metez les jus,
Les armes, ne les portez plus,
Que li rois Artus le vos mande ! »
Et li chevaliers li demande :
« Vaslez, ose ça nus venir
Por le droit le roi maintenir ?
Se nus i vient, nel celer pas.
- Qu'est ce, deable ? Est ce or gas,
Danz chevaliers, que vos me faites,
Que vos n'avez mes armes traites ?
Ostez les tost, jel vos comant.
- Vaslez, fet il, je te demant
Se nus vient ça de par le roi
Qui conbatre se vuelle a moi.
- Danz chevaliers, car ostez tost
Les armes, que je nes vos ost,
Que plus ne les vos soferroie.
Bien sachoiz que je vos ferroie
Se plus parler m'an feïsiez. »
Lors fu li chevaliers iriez,
Sa lance a a deus mains levee
Si l'an a feru grant colee

et en donna au jeune homme un grand coup entre les deux épaules, d'un revers de la hampe, si fort qu'il le fit tomber en avant sur l'encolure de son cheval. Alors la fureur s'empara du jeune homme qui se sentit blessé par le coup reçu. Il le visa à l'œil du mieux qu'il put et lança son javelot. Avant qu'il ait entendu ou vu quoi que ce soit, l'autre eſt atteint à l'œil et au cerveau, si bien que derrière la nuque le sang et la cervelle se répandent. La douleur lui arrête le cœur, il tombe à la renverse, étendu raide mort[1]. Le jeune homme descend de cheval, met la lance de côté, lui retire l'écu suspendu à son cou, mais il ne peut venir à bout du heaume qu'il a sur la tête car il ne sait comment s'y prendre[2]. De même il désire lui enlever son épée, mais il ne sait la faire sortir de son fourreau : il prend le fourreau et tire comme pour l'arracher. Alors Yonet commence à rire en voyant le jeune homme si embarrassé. « Qu'eſt-ce que je vois, dit-il, mon ami, que faites-vous ? — Je ne sais trop quoi. Je pensais que votre roi m'avait donné ces armes, mais il faudra que je mette le mort en morceaux comme pour faire des brochettes avant d'emmener aucune de ses armes, car elles lui tiennent si bien au corps que le dehors et le dedans ne font qu'un, il me semble : tout eſt d'un seul tenant. — Ne vous souciez de rien, car je vais bien vous les séparer, si vous voulez, dit Yonet. — Alors faites vite[3], répond le jeune homme,

Par les espaules an travers
De la ou n'eſtoit pas li fers,
Qu'il le fiſt anbrunchier aval
Desor le col de son cheval ;
Et li vaslez fu correciez
Qant il santi qu'il fu bleciez
De la colee qu'il ot prise.
Au mialz qu'il puet an l'uel l'avise
Et lesse aler le[a] javelot ;
Si qu'il n'antant ne voit ne ot,
Li fiert par mi l'uel el[b] cervel,
Que d'autre part del haterel
Le sanc et le cervel espant.
De la dolor li cuers li mant,
Si verse et chiet toz eſtanduz ;
Et li vaslez eſt descenduz,
Si met la lance a une part
Et l'escu del col li depart,
Mes il ne set venir a chief
Del hiaume qui eſt sor le chief,
Qu'il ne set comant il le praigne ;
Et s'a talant qu'il li desceigne
L'espee, mes il nel sot fere
Ne del fuerre ne la puet trere,
Einz prant le fuerre et saiche et tire.
Et Yonez comance a rire
Qant le vaslet voit antrepris.
« Ice que eſt, fet il, amis ?
Que fetes vos ? - Je ne sai quoi.
Je cuidoie de voſtre roi
Qu'il m'eüſt ces armes donees,
Mes einz avrai par charbonees
Treſtot esbraoné le mort
Que nule des armes an port,
Qu'eles se tienent si au cors
Que ce dedanz et ce defors
Eſt treſtot un, si com moi sanble,
Qu'eles se tienent si ansanble.
- Or ne vos chalt de nule rien,
Que jes departirai mout bien,
Se vos volez », fet Yonez.
« Or fai donc toſt, dit li vaslez,

donnez-les-moi sans plus tarder. » Aussitôt Yonet déshabille le mort et le déchausse jusqu'aux orteils. Il ne lui reste plus ni haubert, ni chausse, ni heaume sur la tête, ni aucune autre armure. Mais le jeune homme ne voulait pas quitter ses propres vêtements et il ne voulait pas, malgré tout ce que pouvait lui dire Yonet, revêtir la confortable tunique en drap de soie, bien rembourrée, qu'enfilait sous son haubert le chevalier, de son vivant, et Yonet ne pouvait pas lui retirer les brodequins qu'il avait chaussés[1], car il objectait : « Diable, vous plaisantez ? Il faudrait que je change mes bons vêtements, ceux que ma mère m'a confectionnés l'autre jour, pour ceux du chevalier ? Et ma grosse chemise de chanvre, vous voudriez que j'y renonce pour la sienne qui est très légère ? Et ma tunique, qui ne laisse pas passer l'eau[2], pour celle-ci qui n'en arrêterait pas une goutte ? Il s'en mordra les doigts celui qui échangera le moindre de ses bons vêtements[3] contre d'autres plus mauvais. » Il n'est pas facile de faire la leçon à un fou[4]. Il ne veut rien prendre en dehors des armes, quelque prière qu'on lui fasse. Yonet lui lace les chausses et sur les brodequins, par-dessus les chausses, les éperons ; puis il le revêt du haubert, le meilleur qui ait jamais existé, et sur la coiffe il lui met en place le heaume, qui lui va très bien ; quant à l'épée il lui enseigne comment la ceindre pour qu'elle pende sans être trop serrée. Puis il lui met le pied à l'étrier et le fait monter sur le destrier :

Ses me[a] donez sanz plus d'arest. »
Tantost Yonez le desvest
Et jusqu'an l'artoil le deschauce.
N'i a remés hauberc ne chauce
Ne hiaume el chief n'autre armeüre ;
Mes li vaslez sa vesteüre
Ne volt lessier, ne ne preïst[b]
Por rien qu'Ionez li deïst
Une cote mout aeisiee[c],
De drap de soie, ganbeisiee,
Que desoz son hauberc vestoit
Li chevaliers, quant vis estoit ;
N'oster ne li pooit des piez
Les revelins qu'il ot chauciez,
Einz dist : « Deable, est ce or gas,
Que je changerai mes bons dras
Que ma mere me fist l'autrier
Por les dras a cest chevalier !
Ma grosse chemise de chanvre
Por la soe qui mout est tanve
Voldrïez vos que je lessasse ?
Ma cotele ou aigue ne passe
Por celui qui n'an tanroit gote ?
Maudite soit la gole tote
Qui changera n'avant n'aprés
Ses bons dras por autrui malvés ! »
Grief chose est mout de fol aprandre.
Rien fors les armes ne volt prandre
Por proiere que l'an li face.
Yonez les chauces li lace,
Et sor les revelins li chauce
Les esperons desor la chauce
Puis[d] li a le hauberc vestu
Tel c'onques nus miaudres ne fu,
Et sor la teste li asiet
Le hiaume[e], qui mout bien li siet,
Et de l'espee li anseigne
Que laschet et[f] pandant la ceigne.
Puis li met le pié an l'estrier,
Sel fet monter sor le destrier :

l'autre n'avait jamais vu un étrier et il ne savait pas se servir des éperons, mais seulement d'un fouet ou d'une badine. Yonet lui apporte l'écu et la lance, puis les lui donne à tenir. Avant qu'il ne s'en aille, le jeune homme lui dit : « Mon ami, prenez mon cheval et emmenez-le ; il est très bon, et je vous le donne puisque je n'en ai plus besoin. Et puis rapportez au roi sa coupe, et saluez-le de ma part. Et vous direz à la jeune fille qui a reçu une gifle de Keu, le sénéchal, que si j'en ai le temps avant ma mort je lui mijoterai une bonne vengeance[1]. » Yonet lui répond qu'il rendra au roi sa coupe et qu'il s'acquittera de son message comme il convient à un sage.

Alors ils se séparent et s'en vont. Dans la salle où se trouvent les barons, Yonet fait son entrée par la porte pour rapporter au roi sa coupe, et lui parle ainsi : « Sire, réjouissez-vous, car votre coupe vous est renvoyée par votre chevalier, celui qui est venu ici. — De quel chevalier me parles-tu ? » demande le roi encore plongé dans son profond chagrin. « Au nom de Dieu, sire, fait Yonet, je parle du jeune Gallois qui vient de sortir d'ici. — Veux-tu donc parler du jeune Gallois qui m'a demandé les armes de couleur rouge, celles du chevalier qui a tout fait pour me déshonorer ? — Sire, c'est bien de lui que je parle. — Et ma coupe, comment l'a-t-il obtenue ? Ce chevalier a-t-il tant d'amour ou d'estime pour lui

Einz mes estrié veü n'avoit
Ne d'esperon rien ne savoit,
Fors de cinglant ou de roorte.
Yonez l'escu li aporte
Et la lance, puis si li baille.
Ençois que Yonez s'an aille,
Dist li vaslez : « Amis, prenez
Mon chaceor, si l'an menez,
Qu'il est mout bons, et jel vos doing
Por ce que je n'an ai mes soing ;
Et portez sa cope le roi,
Si le saluez de par moi,
Et tant direz[a] a la pucele
Que Quex feri sor la maissele[b]
Que se je puis, ainz que je muire,
Li cuit je mout bien metre cuire,
Que por vangiee se tandra. »
Et cil respont que il randra
Au roi sa cope, et son messaige
Fornira il a loi de saige.

Atant departent, si s'an vont.
An la sale ou li baron sont
Antre Yonez par mi la porte,
Qui au roi sa cope raporte,
Si li dist : « Sire, or fetes joie,
Que vostre cope vos anvoie
Vostre chevaliers qui ci fu.
- Del quel chevalier me diz tu ?
Fet li rois, qui an sa grant ire
Estoit ancor. - Enon Deu, sire,
Fet Yonez, del vaslet di
Qui orandroit parti de ci.
- Diz tu donc del vaslet galois
Qui me demanda, fet li rois,
Les armes de sinope taintes
Au chevalier qui hontes maintes
M'a fetes selonc son pooir ?
- Sire, de lui di ge por voir.
- Et ma cope, comant ot il ?
Ainme le tant et[c] prise cil

qu'il la lui ait rendue de son plein gré ? — Dites plutôt que le jeune homme la lui a fait payer cher, car il l'a tué. — Comment cela s'eśt-il passé, bel ami ? — Sire, je ne sais que ce que j'ai vu : le chevalier l'a frappé de sa lance, lui faisant très mal, alors le jeune homme a ripośté en lui lançant un javelot par la fente de la visière si bien qu'il a fait se répandre de l'autre côté le sang et la cervelle ; et c'eśt ainsi qu'il l'a étendu à terre raide mort. » Alors le roi dit au sénéchal : « Ah ! Keu, combien m'avez-vous fait de mal aujourd'hui ! Votre mauvaise langue[1], pour avoir tenu maint propos oiseux, m'a privé du jeune homme qui a tant fait pour moi aujourd'hui. — Sire, dit Yonet au roi, sur ma tête, il me demande de faire savoir à la jeune fille de la reine que le sénéchal a frappée par colère, méchanceté et dépit[2], qu'il la vengera, s'il vit assez longtemps pour en trouver l'occasion. » Le fou, qui se trouvait près du feu, entendant ces mots, se lève d'un bond et vient devant le roi tout heureux ; il eśt si joyeux qu'il trépigne et danse, et dit : « Noble roi, que Dieu me sauve, bientôt vont commencer vos aventures. Des dangereuses et des dures, vous en verrez arriver souvent et, je vous le garantis, Keu peut être sûr d'avoir à regretter ce qu'ont fait ses pieds et ses mains, et ce qu'a dit sa langue folle et vilaine, car avant que ne s'écoule une semaine[3] le chevalier aura vengé le coup de pied qu'il m'a donné ;

Qu'il li ait de son gré randue ?
- Ençois li a mout chier vandue
Li vaslez, que il l'a ocis.
- Comant fu ce, biax dolz amis ?
- Sire, ne sai, mes je le vi,
Que li chevaliers le feri
De sa lance et fiśt grant enui,
Et li vaslez referi lui
D'un javelot par mi l'oeilliere[a]
Si que il li fiśt par derriere
Le sanc et la cervele espandre
Et lui par terre mort eśtandre. »
Lors diśt li rois au seneschal :
« Ha ! Kex, com m'avez hui fet mal !
Par vośtre lengue, l'anuiose,
Qui avra dite mainte oisose,
M'avez hui le vaslet tolu
Qui hui ceśt jor m'a mout valu.
- Sire[b], diśt Yonez au roi,
Par mon chief, il mande par moi
A la pucele la reïne,
Que Kex feri par ahatine,
Par mal de lui et par despit,
Qu'il la vangera, se il vit
Et s'il an puet venir an leu. »
Li fos[c] qui fu delez le feu
Ot la parole et saut an piez
Et vient devant le roi mout liez[d]
S'a tel joie qu'il tripe et saut,
Et dit : « Danz rois, se Dex me saut,
Or aprochent voz avantures.
De felenesses et de dures
An verroiz avenir sovant,
Et si vos met bien an covant
Que Kex puet eśtre toz certains
Qu'il mar vit ses piez et ses mains
Et sa lengue fole et vilainne,
Que ainz que paśt une semaine
Avra li chevaliers vangié
Le cop qu'il me dona del pié,

quant à la gifle qu'il a donnée à la jeune fille, elle lui sera très bien rendue et bien payée et cher vendue, car il lui cassera le bras droit entre le coude et l'aisselle ; il le portera en écharpe pendant une demi-année, et grand bien lui fasse ! Il n'y coupera pas, pas plus qu'à la mort[1]. » Ces paroles déplurent très fort à Keu ; pour un peu il aurait crevé de dépit et de colère de ne pouvoir aller devant tout le monde l'arranger si bien qu'il en mourût. Mais, parce que cela aurait déplu au roi, il renonça à le prendre à partie. Et le roi lui dit : « Ah là là ! Keu, quelle contrariété je vous dois aujourd'hui ! Si on avait inſtruit et initié le jeune homme au maniement des armes jusqu'à ce qu'il pût s'en servir, de l'écu comme de la lance, il serait déjà un bon chevalier, cela ne fait pas de doute. Mais il ne sait ce qu'il faut ni ce qu'il ne faut pas faire, avec les armes comme en quoi que ce soit ; il ne saurait même pas dégainer l'épée en cas de besoin. Le voilà armé sur son cheval, et il va rencontrer quelque gaillard qui pour lui prendre son cheval n'hésitera pas à le maltraiter ; il aura vite fait de le tuer ou de le blesser, car il ne saura pas se défendre, naïf et fruſte comme il l'eſt ; son sort sera vite réglé ! »

Telles sont les plaintes et les regrets du roi qui fait triſte mine en pensant au jeune homme, mais il n'a rien à y gagner, aussi arrête-t-il là son discours[2]. Alors le jeune homme, sans délai, s'en va, éperonnant son cheval à travers la forêt.

Et la bufe ert mout bien randue
Et conparee et chier vandue[a]
Que il dona a la pucele,
Que antre le coute[b] et l'eissele
Le braz deſtre li brisera ;
Un demi an le portera
Au col pandu, et bien l'i port !
N'i puet faillir plus qu'a la mort. »
Cele parole tant greva
Keu que par pou qu'il ne creva[c]
De mautalant et de corroz,
Que il ne l'ala devant toz
Tel conreer que mort l'eüſt.
Por ce que au roi despleüſt[d],
Lessa que il ne l'anvaï.
Et li rois diſt : « Haï ! haï[e] !
Kex, com m'avez hui correcié !
Qui asené et adrecié
Le vaslet des armes eüſt
Tant c'un po aidier s'an seüſt,
Et de l'escu et de la lance,
Bons chevaliers fuſt sanz dotance.
Mes il ne set ne mal ne bien
D'armes ne de nule autre rien,
Que nes pas trere ne savroit
L'espee, se besoing avoit.
Or siet armez sor son cheval,
S'ancontrera aucun vasal
Qui por son cheval gaaignier
Nel dotera a maaignier ;
Toſt mort ou mahaignié l'avra,
Que desfendre ne se savra,
Tant eſt nices et beſtiax
Toſt avra fez ses anviax ! »
Ensi li rois plaint et regrate
Et del vaslet fet chiere mate,
Mes il n'i puet rien conqueſter,
Si lesse la parole eſter.
Et li vaslez sanz nul areſt
S'an va poignant par la foreſt

Il débouche sur une plaine bordant une rivière dont la largeur dépassait un peu la portée d'une arbalète ; car l'eau en se retirant était rentrée dans son lit. Il descend vers cette grande rivière qui coule rapidement en traversant une prairie, mais sans entrer dans l'eau qu'il voit profonde et noire, et bien plus rapide que la Loire. Il suit donc la berge en face d'une falaise de roche vive, située sur la rive opposée et battue, au pied, par le courant. Au flanc de cette falaise, sur une pente descendant vers la mer, se trouvait un important château fort. Près de l'embouchure de la rivière, le jeune homme tourna vers la gauche et vit naître les tours du château. Il eut l'impression qu'elles surgissaient de la roche[1]. Au milieu du château se dressait un haut et imposant donjon. Une fortification avancée défendait l'accès depuis l'embouchure, et les vagues de la mer venaient en battre les fondations[2]. Sur les quatre côtés de la muraille, faite de pierre de taille, il y avait quatre tourelles basses, bien fortifiées, et d'une belle architecture. Le château avait belle allure et donnait une impression de confort. Devant l'entrée fortifiée on avait construit un pont de pierres cimentées. Sur ce pont fortifié s'élevaient des créneaux. Au milieu du pont, une tour avec, par-devant, un pont-levis construit selon les règles de l'art : le jour, c'était un pont, la nuit, une porte.

Tant que es terres plainnes vint
Sor une riviere qui tint
De lé plus d'une arbalestee ;
Si s'estoit tote l'eve antree
Et retrete an son grant conduit.
Vers la grant riviere qui bruit[a]
S'an va tote une praerie,
Mes an l'eve n'antra il mie,
Qu'il la vit mout parfonde et noire
Et asez plus corrant que Loire.
Si s'an va tot selonc la rive
Lez une grant roiche naïve
Qui[b] de l'autre part l'eve estoit
Si que l'eve au pié li batoit.
Sor[c] cele roche, an un pandant
Qui vers mer aloit descendant,
Ot un chastel mout riche et fort.
Si com l'eve aloit au regort,
Torna li vaslez a senestre
Et vit les torz del chastel nestre,
Qu'avis li fu qu'eles nessoient
Et que fors de la roche issoient[d].
En mi le chastel an estant
Ot une tor et fort et grant ;
Une barbacane mout fort
Avoit tornee vers le gort
Qui a la mer se conbatoit,
Et la mer au pié li batoit.
A quatre parties del mur,
Don li quarrel estoient dur,
Avoit quatre basses torneles,
Qui mout estoient forz et beles.
Li chastiax fu mout bien seanz
Et bien aeisiez par dedanz[e].
Devant le chastelet reont
Ot sor l'eve drecié un pont
De pierre et d'areinne et de chauz.
Li ponz estoit et forz et hauz ;
A batailles estoit antor,
Qu'an mi le pont ot une tor
Et[f], devant, un pont torneïz
Qui estoit fez et establiz

Le jeune homme s'avance vers le pont. Vêtu d'une robe d'hermine, un homme distingué se promenait sur le pont. Il attendit celui qui arrivait vers lui. L'homme avait une badine à la main, comme pour se donner une contenance[1], et derrière lui marchaient deux jeunes gens simplement vêtus. Le nouvel arrivant avait bien retenu la leçon de sa mère car il le salua et dit : « Seigneur, c'est ce que ma mère m'a enseigné. — Que Dieu te bénisse, beau frère », répondit le noble personnage, qui vit bien qu'il avait affaire à un nigaud[2], et il ajoute : « Beau frère, d'où viens-tu ? — D'où ? De la cour du roi Arthur. — Qu'y as-tu fait ? — Le roi m'a fait chevalier, puisse-t-il en être récompensé. — Chevalier ? Dieu me pardonne, je ne pensais pas qu'en ce moment il eût souvenance d'une chose de ce genre. Je pensais que le roi avait d'autres préoccupations que de faire un chevalier. Mais dis-moi, noble frère : ces armes, qui te les as données ? — C'est le roi qui me les a données. — Données ? Et comment ? » Alors l'autre lui raconte ce que vous savez par ce récit ; si l'on recommençait à vous le raconter, on vous fatiguerait et vous ennuierait (car aucun conte ne supporte ce genre de répétition[3]). Ce noble seigneur lui demande encore ce qu'il sait faire avec son cheval. « Je sais le faire courir dans toutes les directions comme j'avais l'habitude de le faire avec mon premier cheval quand, pour chasser,

A ce que sa droiture aporte :
Le jor ert ponz, et la nuit porte.
Li vaslez vers le pont chemine.
Vestuz d'une robe d'ermine
S'aloit uns prodom esbatant
Par sus le pont, et si atant
Celui qui vers le pont venoit.
Li prodom an sa main tenoit
Par contenance un bastonet ;
Et aprés lui vienent vaslet
Dui ; desafublé sont venu.
Cil qui vient a bien retenu
Ce que sa mere li aprist,
Car il le salua et dist :
« Sire, ce m'anseigna ma mere.
- Dex beneïe toi, biau frere »,
Fet li prodom qui le vit sot
(Au parler le connut et sot)
Et dit : « Biax frere, don viens tu ?
- Dont ? De la cort le roi Artu.
- Qu'i feïs ? - Chevalier m'a fait
Li rois, qui bone avanture ait.
- Chevalier ? Se Dex bien me doint,
Ne cuidoie c'or en cest point
D'itel chose li sovenist.
D'el cuidoie qu'il li tenist
Au roi que de chevalier faire.
Or me di, frere debonaire,
Ces armes, qui les te bailla ?
- Li rois, fet il, les me dona.
- Dona ? Comant ? » Et il li conte
Si com avez oï el conte.
Qui autre foiz le conteroit,
Enuiz et oiseuse seroit,
Que nus contes ce ne demande.
Et li prodom li redemande
Qu'il set fere de son cheval.
« Jel sai corre amont et aval
Tot autresi com je soloie
Le chaceor, quant je l'avoie

je le prenais chez ma mère. — Et votre armure, bel ami, dites-moi encore ce que vous savez en faire. — Je sais bien m'en revêtir et la retirer comme le jeune homme l'a fait pour m'armer, après en avoir dépouillé devant moi le chevalier que j'avais tué. Et je la trouve si légère à porter que je n'en suis pas gêné du tout. — Par l'âme divine, voilà qui me plaît bien, fait le seigneur, et cela me convient tout à fait[1]. Maintenant, si cela ne vous contrarie pas, qu'êtes-vous venu chercher par ici ? — Seigneur, ma mère m'a enseigné d'aller trouver les hommes de valeur, de chercher conseil auprès d'eux, et de suivre leurs avis, car ceux qui les suivent y trouvent leur profit. » Alors le noble seigneur répond : « Beau frère, bénie soit votre mère, car elle vous a donné un bon conseil. Mais désirez-vous précisément quelque chose ? — Oui. — Et quoi ? — Ceci, et rien de plus : accordez-moi l'hospitalité aujourd'hui. — Très volontiers, répondit cet homme, à condition que vous m'accordiez ce que je vais vous demander ; vous n'aurez qu'à vous en féliciter. — De quoi s'agit-il ? — Que vous suiviez les conseils de votre mère en me faisant confiance[2]. — Ma foi, répond-il, je vous l'accorde. — Descendez donc de cheval ! » Et il descend. L'un des jeunes gens qui étaient venus là prend son cheval, et l'autre aide à ôter son armure. Il reste donc dans ses vêtements ridicules, ses brodequins et sa tunique de cerf mal faite et mal taillée que sa mère lui avait donnée.

An la meison ma mere pris.
- Et de vos armes, biax amis,
Me redites qu'an savez faire ?
- Jes sai bien vestir et retraire
Si com li vaslez m'an arma,
Qui devant moi an desarma
Le chevalier qu'avoie mort,
Et si legierement les port
Que eles ne me grievent rien.
- Par l'ame Deu, ce pris je bien,
Fet li prodom, et mout me siet.
Or me dites, si ne vos griet,
Quex besoinz vos amena ça ?
- Sire, ma mere m'anseigna
Que vers les prodomes alasse
Et que a aus me conseillasse,
Se creüsse ce qu'il diroient,
Que preu i ont cil qui les croient. »
Et li prodom respont : « Biau frere,
Beneoite soit vostre mere,
Que ele vos conseilla bien.
Mes volez vos plus nule rien[a] ?
- Oïl. - Et quoi ? - Tant, et non mes,
Que vos me herbergiez hui mes.
- Mout volantiers, fet li prodom,
Mes que vos m'otroiez un don
Dont grant bien venir vos verroiz.
- Et coi ? fet il. - Que vos cresroiz
Le consoil vostre mere et moi.
- Par foi, fet il, et je l'otroi.
- Donc descendez. » Et il descent.
Uns des vaslez son cheval prant,
Des deus qui furent venu la,
Et li altres le desarma.
Si remest an la robe sote,
Es revelins et an la cote
De cerf mal fete et mal tailliee
Que sa mere li ot bailliee.

Le seigneur se fait mettre les éperons d'acier tranchant que le jeune homme avait apportés[1] ; ensuite il monte à cheval, avec l'écu pendu au cou par la bandoulière ; il saisit la lance et dit : « Ami, le moment est venu d'apprendre le maniement des armes, faites bien attention à la manière de tenir la lance, d'éperonner le cheval et de le retenir. » Alors, enseigne déployée, il lui montre et lui apprend la façon de saisir l'écu ; il le fait glisser un peu en avant jusqu'à toucher l'encolure du cheval, il met la lance en arrêt sur son appui de selle et il éperonne le cheval. Celui-là valait bien cent marcs, car aucun autre ne montrait plus d'obéissance, plus de rapidité ni plus de force. Ce vaillant homme savait bien comment se servir de l'écu, du cheval et de la lance, car il l'avait appris dès son enfance. Et le jeune homme eut beaucoup de plaisir et de satisfaction à voir tous ces exercices. Après avoir si bien exécuté ces manœuvres devant le jeune homme qui l'avait suivi des yeux très attentivement, il revint vers lui, la lance redressée et lui demanda : « Ami, sauriez-vous à votre tour manier la lance et l'écu, éperonner et conduire le cheval ? » Et le jeune homme lui répondit avec empressement qu'il ne souhaitait pas vivre un jour de plus ni posséder une terre ni quoi que ce soit pourvu qu'il sût aussi faire cela. « Ce qu'on ne sait pas faire, on peut apprendre à le faire si l'on veut bien s'en donner la peine et s'y appliquer, dit le vaillant homme. Il faut, pour toute pratique,

Et li prodom se fist chaucier
Les esperons tranchanz d'acier
Que li vaslez ot aportez.
Si est sor le cheval montez,
Et l'escu par la guige pant
A son col, et la lance prant,
Et dit : « Amis, or aprenez
D'armes et garde vos prenez
Comant l'an doit lance tenir
Et cheval poindre et retenir. »
Lors a desploiee l'anseigne,
Se li mostre et se li enseigne
Comant an doit son escu prandre.
Un petit le fet avant pandre
Tant qu'au col del cheval le joint,
Puis[a] met la lance el fautre, et point
Le cheval qui cent mars valoit,
Que nus plus volantiers n'aloit
Plus tost ne de graignor vertu.
Li prodom sot mout de l'escu
Et del cheval et de la lance,
Car il l'ot apris des anfance ;
Si plot mout au vaslet et sist
Trestot quan que li prodom fist.
Qant il ot fet tot son cenbel
Devant le vaslet bien et bel,
Qui bien s'an ert garde donee,
Si s'an revient lance levee
Au vaslet et demande li :
« Amis, savrïez vos ausi
La lance et l'escu demener
Et le cheval poindre et mener ? »
Et cil li dit tot[b] a delivre
Ne queroit ja mes un jor vivre,
Ne terre ne avoir n'eüst,
Mes qu'ausi fere le seüst.
« Ce qu'an ne set puet an aprandre,
Qui painne i vialt metre et antandre,
Fet li prodom, biax amis chiers.
Il covient a toz les mestiers

de l'effort, du cœur et de bons yeux[1]. À ces trois conditions, on peut tout savoir. Et puisque vous n'avez jamais pratiqué ni vu pratiquer ces exercices, si vous ne savez pas les faire vous ne méritez pour autant ni honte ni blâme[2]. »

Alors le noble seigneur le fit monter à cheval, et le jeune cavalier porta tout de suite la lance et l'écu avec autant d'adresse que s'il avait toujours vécu dans les tournois et les guerres, comme s'il avait parcouru tous les pays en quête de bataille et d'aventure. En effet, c'était un don de Nature, et quand c'est Nature qui enseigne, et quand le cœur y met toute son application, l'apprentissage n'est pas difficile : Nature et Cœur font tout le travail[3]. Sous leur impulsion il réussissait si bien que son noble maître était très content de lui ; il se disait que, s'il avait pu consacrer toute sa vie à l'effort et au métier des armes, il serait déjà bien avancé[4]. Quand le jeune homme eut terminé son exercice il revint vers le maître, lance levée, comme il lui avait vu faire et demanda : « Seigneur, ai-je bien travaillé ? Pensez-vous qu'il vaille la peine que je me consacre aux armes ? Jamais mes yeux n'ont vu quelque chose dont ils aient eu autant envie. Je voudrais bien en savoir autant que vous. — Ami, si vous avez le cœur[5] à l'ouvrage, vous en saurez assez, vous n'avez pas d'inquiétude à avoir. »

Le vaillant chevalier monta trois fois à cheval, trois fois il lui enseigna sur les armes tout ce qu'il put lui en montrer

Et poinne et cuer et ialz[a] avoir :
Par ces trois puet an tot savoir.
Et quant vos onques nel feïstes
Ne autrui fere nel veïstes,
Se vos fere ne le savez
Honte ne blasme n'i avez. »
Lors le fist li prodom monter,
Et il comança a porter
Si a droit la lance et l'escu
Com s'il eüst toz jorz vescu
An tornoiemenz et an guerres
Et alé par totes les terres
Querant bataille et avanture,
Car il li venoit de Nature ;
Et quant Nature li aprant
Et li cuers del tot i antant,
Ne li puet estre riens grevainne
La ou Nature et Cuers se painne.
Par ces deus si bien le feisoit
Que au prodome mout pleisoit
Et qu'il disoit an son coraige
Que, se il fust tot son aaige
D'armes penez et antremis,
S'an fust il asez bien apris.
Qant li vaslez ot fet son tor,
Devant le prodome au retor,
Lance levee, s'an repaire
Si com il li ot veü faire,
Si dist : « Sire, ai le ge bien fait ?
Cuidiez vos que ja mestier m'ait
Poinne, se je metre l'i voel ?
Onques rien ne virent mi oel
Dont si grant coveitise eüsse.
Mout voldroie que j'an seüsse
Autretant com vos an savez.
- Amis, se le cuer i avez,
Fet li prodom, mout an savroiz,
Ja mar cusançon en avroiz. »
Li prodom par trois foiz monta,
Par trois foiz d'armes l'anseigna

pour un résultat satisfaisant, et trois fois il le fit monter à son tour. Après le dernier exercice il lui demanda : « Ami, supposons que vous rencontriez un chevalier, que feriez-vous s'il vous frappait ? — Je le frapperais à mon tour. — Et si votre lance se brisait ? — Alors il n'y aurait plus qu'à l'attaquer les mains nues. — Ami, vous ne ferez pas cela. — Que ferai-je donc ? — C'est en un duel à l'épée que vous l'affronterez. » Alors le noble maître plante devant lui sa lance, car il désire lui enseigner et apprendre le maniement des armes, afin qu'il sache bien se défendre si on l'attaque, ou attaquer lui-même, le moment venu. Il a donc mis la main à l'épée. « Ami, dit-il, c'est de cette façon que vous vous défendrez si l'on vous attaque. — Cela, répond-il, nul ne sait le faire mieux que moi, car sur les mannequins et les boucliers, chez ma mère, je me suis assez exercé, et souvent jusqu'à en être épuisé. — Allons donc maintenant nous loger chez moi, dit le noble seigneur, il n'y a plus rien d'autre à faire et vous trouverez là, quoi que d'autres puissent en penser, une hospitalité irréprochable pour cette nuit. » Alors ils s'en vont tous les deux côte à côte, et le jeune homme dit à son hôte : « Seigneur, ma mère m'a enseigné à ne pas aller longtemps en compagnie d'un autre homme sans connaître son nom ; et si l'enseignement qu'elle m'a donné était sage, je veux connaître votre nom[1]. — Beau doux ami, dit le noble seigneur, j'ai pour nom Gornemant de Goort[2]. »

Trestot quan que mostrer li sot,
Tant que asez mostré l'an ot,
Et par trois foiz monter le fist.
A la dasreainne li dist :
« Amis, se vos ancontrïez
Un chevalier, que ferïez
S'il vos feroit ? - Jel referroie.
- Et se vostre lance peçoie ?
- Aprés ce n'i avroit il plus,
A deus poinz li corroie sus.
- Amis, ce ne feroiz vos mie.
- Que ferai donc ? - Par escremie
De l'espee l'iroiz requerre. »
Lors fiche devant lui an[a] terre
Sa lance an estant tote droite
Li prodom, qui mout le covoite
D'armes anseignier et aprandre,
Que il se saiche bien desfandre
A l'espee, s'an le requiert,
Ou anvaïr quant leus an iert.
Puis a main a l'espee mise :
« Amis, fet il, an ceste guise
Vos desfandroiz s'an vos asalt.
- De ce, fet il, se Dex me salt,
Ne set nus tant come je faz,
Qu'as borriax et as talevaz
Chiés ma mere an apris asez
Tant que sovant an fui lassez.
- Donc alons hui mes a l'ostel,
Fet li prodom, qu'il n'i a el,
Et vos avroiz, cui qu'il enuit
L'ostel sanz vilenie enuit. »
Lors s'an vont andui coste a coste,
Et li vaslez a dit son oste :
« Sire, ma mere m'anseigna
Qu'avoec home n'alasse ja
Ne conpaignie o lui n'eüsse
Granmant que son non ne seüsse ;
Et s'ele m'ensaigna savoir[b]
Je voel le vostre non savoir.
- Biax dolz amis, dist li prodom,
Gornemanz de Goorz[c] ai non. »

C'est ainsi qu'ils sont arrivés à la résidence, se tenant tous les deux par la main. Au bas de l'escalier un serviteur vint de lui-même apporter un manteau court, et il se dépêcha d'en revêtir le jeune homme de peur qu'il ne prît froid après s'être échauffé et ne tombât malade. La résidence du seigneur comprenait de riches bâtiments, beaux et grands, et de bons serviteurs. Un repas avait été préparé, fin, élégant et très soigné. Les chevaliers se lavèrent les mains, puis se mirent à table. Le seigneur fit asseoir le jeune homme à côté de lui, et le fit manger avec lui dans la même écuelle[1]. Je ne m'étendrai pas sur les mets qui furent servis, mais ils mangèrent et burent à satiété. Je ne dirai rien d'autre sur le repas[2].

Quand ils se furent levés de table, le seigneur, qui était un homme très courtois, pria le jeune homme assis auprès de lui de rester pour un mois. C'est même une année entière, s'il voulait, qu'il le retiendrait volontiers pour lui apprendre pendant ce temps-là des choses qui, en admettant qu'elles lui plaisent, seraient susceptibles de lui rendre service à l'occasion. Mais le jeune homme répondit : « Je ne sais si je suis près du manoir où demeure ma mère, mais je prie Dieu de me mener jusqu'à elle afin que je puisse encore la voir, car je l'ai vue tomber évanouie à l'entrée du pont, devant sa porte, et je ne sais si elle est vivante ou morte. C'est la douleur que je lui ai causée en la quittant qui l'a fait tomber évanouie, je le sais bien,

Ensi jusqu'a l'ostel s'an vienent,
Main a main andui s'antretienent.
A la montee d'un degré
Vint uns vaslez tot de son gré
Qui aporta un mantel cort.
Le vaslet afubler an cort
Qu'aprés le chaut ne le preïst
Froidure qui mal li feïst.
Riches meisons beles et granz
Ot li prodom, et biax sergenz ;
Et li mangiers fu atornez
Biax et genz et bien conreez.
Si laverent li chevalier,
Puis si s'asistrent au mangier,
Et li prodom lez lui asist
Le vaslet, et mangier le fist
Avoec lui an une escuële.
Des mes ne faz autre novele,
Quanz en i ot et quel il furent,
Mes asez mangierent et burent.
Del[a] mangier ne faz autre fable.
Qant levé furent de la table,
Li prodom, qui mout fu cortois,
Pria de remenoir un mois
Le vaslet qui delez lui sist.
Un an tot plain, se il volsist,
Le retenist il volantiers,
Si apreïst andemantiers
Tex choses, s'eles li pleüssent,
Qu'a besoing mestier li eüssent.
Et li vaslez li dist aprés :
« Sire, ne sai se je sui pres
Del manoir ou ma mere maint,
Mes je pri Deu qu'a li me maint
Et qu'ancor la puise veoir,
Que pasmee la vi cheoir
Au[b] chief del pont devant sa porte,
Si ne sai s'ele est vive ou morte.
Del duel de moi, quant la lessai,
Cheï pasmee, bien le sai,

et c'est pour cela qu'il m'est impossible, jusqu'à ce que je sois rassuré sur son état, de prolonger mon séjour ici ; je préfère m'en aller demain au lever du jour[1]. » Le seigneur comprend qu'il ne servirait à rien d'insister, et la conversation prend fin. Ils vont se coucher sans parler davantage, car les lits étaient déjà faits.

Le seigneur se leva de bonne heure et alla trouver le jeune homme qui était encore couché. Il lui fit apporter en présent chemise, caleçon de toile fine, chausses teintes en rouge et tunique d'un drap de soie bleue, un tissu confectionné en Inde. Il lui fait apporter tout cela pour qu'il puisse s'en vêtir et lui dit : « Ami, vous mettrez les vêtements que voici, si vous m'en croyez. » Alors le jeune homme répond : « Beau seigneur, vous pourriez mieux parler. Les vêtements confectionnés par ma mère ne valent-ils pas mieux que ceux-là ? Et vous voulez que je les mette ? — Non, jeune homme, je le jure sur ma tête, ils ont moins de valeur. Vous m'avez dit, bel ami, quand je vous ai conduit ici, que vous feriez tout ce que je vous dirais de faire. — Ainsi ferai-je, dit le jeune homme, et je ne m'opposerai pas à vous en quoi que ce soit. » Sans autre délai il met les nouveaux vêtements et il abandonne ceux faits par sa mère[2]. Alors le seigneur se baisse pour lui attacher l'éperon au pied droit ; c'était en effet la coutume : celui qui faisait un nouveau chevalier devait lui chausser l'éperon[3].

Et por ce ne porroit pas estre
Tant que je seüsse son estre,
Que je feïsse lonc sejor,
Einz m'an irai demain au jor. »
Li prodom ot que rien ne valt
Proiere et la parole faut.
Si vont couchier sanz plus de plet,
Que li lit estoient ja fet.
Li prodom par matin leva,
Au lit au vaslet s'an ala
La ou il le trova gisant,
Si li fist porter an presant
Chemise et braies de cheinsil
Et chauces taintes an bresil
Et cote d'un drap de soie ynde,
Qui fu tissuz et fez an Ynde.
Por ce que vestir li feïst
Li anvea et se li dist :
« Amis, ces dras que ci veez
Vestiroiz, se vos me creez. »
Et li vaslez respont : « Biau sire,
Vos porreiez asez mialz dire.
Li drap que ma mere me fist,
Dont ne valent il mialz que cist ?
Et vos volez que je les veste !
- Vaslez, foi que je doi ma teste,
Fet li prodom, ainz valent[a] pis.
Vos me deïstes, biax amis,
Qant je vos amenai ceanz,
Que vos toz mes comandemanz
Fereiez. - Et ge si ferai,
Fet li vaslez, ja n'an serai
Ancontre vos de nule chose. »
As dras vestir plus ne repose,
Si a les sa mere lessiez.
Et li prodom s'est abessiez,
Se li chauça l'esperon destre :
La costume soloit tex estre
Que cil qui feisoit chevalier
Li devoit l'esperon chaucier.

Il y avait là d'autres jeunes gens, assez nombreux ; chacun s'empressa d'aider à armer le chevalier. Puis le seigneur prend l'épée, la lui attache à la ceinture et lui donne un baiser, disant qu'avec l'épée il lui a conféré l'ordre le plus élevé que Dieu ait établi et inspiré : c'est l'ordre de chevalerie, qui doit être sans vilenie. Et il ajoute : « Ami, souvenez-vous, s'il vous arrive de combattre quelque chevalier, de ce que je vais vous dire et vous prier de faire. Si vous arrivez à avoir l'avantage, au point qu'il ne puisse plus se défendre ni résister, mais soit contraint à demander grâce, ne cherchez pas à le tuer. D'autre part, évitez les bavardages et les racontars : quiconque bavarde trop risque de dire quelque chose qu'on lui reprochera comme une vilenie. Car le sage dit et répète : " Qui parle trop tombe dans le péché[1]. " Pour cette raison, doux ami, je vous recommande de ne pas trop parler. Et puis, je vous en prie, si vous trouvez une demoiselle ou une dame ayant besoin de quelque secours, secourez-la, ce sera une bonne action, si vous savez comment faire et si vous en avez les moyens.

« J'ai encore autre chose à vous enseigner, qu'il ne faut pas dédaigner, car c'est important : allez volontiers à l'église prier le Créateur de toute chose, afin qu'il ait pitié de votre âme et qu'en ce monde terrestre il vous protège en tant que bon chrétien. » Alors le jeune homme répondit au

D'autres[a] vaslez asez i ot,
Chascuns qui avenir i pot
A lui armer a sa main mise.
Et li prodom l'espee a prise,
Se li ceint et si le beisa,
Et dit que donee li a
La plus haute ordre avoec l'espee
Que Dex a fete et comandee,
C'est l'ordre de chevalerie
Qui doit estre sanz vilenie,
Et dist : « Biau frere, or[b] vos sovaingne,
Se il avient qu'il vos covaingne
Conbatre a aucun chevalier,
Ice vos voel dire et proier :
Se vos an venez au desus
Que vers vos ne se puisse plus
Desfandre ne contretenir,
Einz l'estuisse a merci venir,
Qu'a esciant ne l'ociez.
Et gardez que vos ne soiez
Trop parlanz ne trop noveliers.
Nus ne puet estre trop parliers
Que sovant tel chose ne die
Qu'an li atort a vilenie,
Et li saiges dit et retret :
"Qui trop parole pechié fet."
Por ce, biau frere, vos[c] chasti
De trop parler, et si vos pri,
Se vos trovez pucele ou fame,
Ou soit dameisele ou soit dame,
Desconselliee soit de rien,
Conselliez la, si feroiz bien,
Se vos consellier la savez
Et se le pooir en avez.
« Une autre chose vos apraing,
Et nel tenez mie a desdaing
Que[d] ne fet mie a desdaignier :
Volantiers alez au mostier
Proier celui qui tot a fait
Que de vostre ame merci ait
Et qu'an cest siegle terrïen
Vos gart come son crestïen. »

seigneur : « Soyez béni de tous les apôtres de Rome, beau seigneur, car j'ai entendu ma mère dire la même chose[1]. — Cessez désormais, doux ami, de répéter que c'est votre mère qui vous l'a appris ou enseigné. Je ne vous blâme pas de l'avoir dit jusqu'ici, mais désormais, s'il vous plaît, gardez-vous de le dire, car si vous continuez à le faire on vous prendra pour un fou[2]. Je vous en prie, tâchez de l'éviter ! — Et que dirai-je donc, beau seigneur ? — C'est le vavasseur, pouvez-vous dire, celui qui vous a chaussé votre éperon, qui vous l'a appris et enseigné. » Alors le jeune homme lui fait la promesse qu'il ne citera jamais plus personne de sa vie, sinon lui, car il le considère comme le maître d'un bon enseignement[3]. Aussitôt le seigneur le bénit, étendant sa main sur lui et dit : « Beau seigneur, que Dieu vous protège, qu'il vous conduise puisque vous n'avez pas envie de rester. »

Le nouveau chevalier[4] s'en va, quittant son hôte, car il est impatient de revenir chez sa mère, espérant la retrouver saine et sauve. Alors il s'enfonce dans les forêts solitaires, car il s'oriente mieux dans les bois que dans les plaines, et il chevauche jusqu'au moment où il aperçoit un château fort, bien construit. Au-dehors, autour des murs, il ne voit rien sinon la mer, de l'eau et une terre dévastée[5]. Il poursuit son chemin rapidement vers le château et arrive devant la porte ; mais avant de l'atteindre il lui faut franchir un pont

Et li vaslez dist au prodome :
« De toz les apostres de Rome
Soiez vos beneoiz, biau sire,
Qu'autel oï ma mere dire.
- Or nel dites ja mes, biau frere,
Fet li prodom, que vostre mere
Vos ait apris et anseignié.
De ce mie ne vos blas gié
Se vos l'avez dit jusque ci,
Mes des or, la vostre merci,
Vos pri que vos an chastïez,
Que se vos plus le diseiez,
A folie le tanroit l'an.
Por ce vos pri, gardez vos an.
- Et que dirai ge donc, biau sire ?
- Li vavasors, ce poëz dire,
Qui vostre esperon vos chauça,
Le vos aprist et anseigna. »
Et cil li a le don doné
Que ja mes n'i avra soné
Un mot tant com il sera vis,
Se de lui non, qu'il li est vis
Que ce est biens qu'il li ansaigne.
Li prodom maintenant le saigne,
Si a la main levee an haut
Et dist : « Biax sire[a], Dex vos saut !
Alez a Deu, qui vos conduie,
Que la demore vos enuie. »
Li noviax chevaliers s'an part
De son oste, et mout li est tart
Que a sa mere venir puisse
Et que sainne et vive la truisse.
Si se met es forez sostainnes,
Que asez mialz qu'as terres plainnes
Es forez se requenuissoit,
Et chevalche tant que il voit
Un chastel fort et bien seant.
Defors les murs ne voit neant
Fors mer et eve et terre gaste.
D'errer vers le chastel se haste
Tant que devant la porte vient ;
Mes un pont passer li covient

si fragile qu'il pourra à peine le soutenir, pense-t-il. Le chevalier monte sur le pont et le franchit sans rencontrer ni malheur ni humiliation ni obstacle. Arrivé devant la porte, il la trouve fermée à clef. Alors il y frappe très fort et crie bien haut pour appeler. À force de frapper il fait surgir à la fenêtre de la grande salle une jeune fille maigre et pâle qui demande : « Qui est là qui appelle ? » Le chevalier lève les yeux vers la jeune fille et, la voyant, lui dit : « Belle amie, je suis un chevalier qui vous prie de me laisser entrer et de m'offrir l'hospitalité pour la nuit. — Seigneur, fait-elle, vous l'aurez, mais vous ne nous en saurez aucun gré ; et pourtant nous ferons tout notre possible pour bien vous héberger. »

Alors la jeune fille est repartie et, comme il reste devant la porte, il craint qu'on ne le fasse trop attendre et recommence à frapper. Aussitôt arrivent quatre hommes d'armes portant chacun suspendue à leur cou une hache, et une épée à la ceinture. Après avoir ouvert la porte ils lui disent : « Seigneur, entrez ! » Dans d'autres circonstances, les serviteurs auraient eu belle allure ; mais ils avaient connu tant d'épreuves en jeûnes et en veilles que l'effet en était étonnant. Et si le chevalier avait trouvé au-dehors le pays dévasté et ravagé, la situation ne se révéla pas meilleure à l'intérieur. Partout où il passait ce n'était que rues désertes et maisons en ruine ; on n'y

Si foible, ainz qu'a la porte veingne,
Qu'a poinnes cuit que le sosteingne.
Li chevaliers sor le pont monte,
Si le passa que max ne honte
Ne anconbriers ne li avint.
Jusque devant la porte vint,
Si la trova ferme a la clef,
Ne n'i hurta mie soëf
Ne n'i apela mie an bas :
Tant i feri qu'en es le pas
Vint as fenestres de la sale
Une pucele meigre et pale,
Et dist : « Qui est qui la apele ? »
Cil regarde vers la pucele,
Si la voit et dit : « Bele amie,
Uns chevaliers sui, qui vos prie
Que leanz me faciez antrer
Et l'ostel enuit mes prester.
- Sire, fet ele, vos l'avroiz,
Mes ja gré ne nos an savroiz.
Et ne porquant si vos ferons
Si bon ostel com nos porrons. »
Lors s'est la pucele arriers treite,
Et cil qui a la porte agueite
Crient qu'an li face trop ester,
Si recomança a hurter[a] ;
Et tantost quatre sergent vindrent,
Qui granz haiches a lor cos tindrent[b],
Et chascuns ot ceinte une espee,
Si ont la porte desfermee
Et dient : « Sire, venez anz. »
Se bien esteüst as sergenz,
Mout fussent bel, mes il avoient
Meseise eü tant qu'il estoient
Tel qu'an s'an poïst mervellier,
De geüner et de vellier[c].
Et s'il ot bien defors trovee
Le terre gaste et escovee,
Dedanz rien ne li amanda,
Que par tot la ou il ala
Trova anhermies les rues
Et les meisons viez, decheües[d],

voyait plus ni homme ni femme. Il y avait dans la ville deux églises qui appartenaient à deux abbayes, l'abbaye aux dames, alors éperdues, et l'abbaye aux moines, aussi désemparés. Il ne trouva pas les églises bien décorées ni garnies de tentures, mais il vit leurs murs troués et lézardés, les clochers sans toiture ; les habitations étaient ouvertes de nuit comme de jour. Pas un seul moulin pour moudre ni un seul four pour cuire le pain dans toute l'enceinte de la ville ; ni pain ni gâteau, ni aucune autre denrée à vendre même pour la valeur d'un denier.

La ville offrait ainsi un spectacle de désolation, sans pain ni pâte, ni vin, ni cidre, ni cervoise[1]. Les quatre hommes d'armes l'ont mené vers un palais couvert d'ardoise et l'ont aidé à descendre de cheval et à ôter son armure. Aussitôt après, un serviteur descendit de la salle par l'escalier pour lui apporter un manteau gris. Il l'a mis sur les épaules du chevalier tandis qu'un autre menait son cheval à l'écurie, là où il n'y avait que peu de blé, de foin et de fourrage, car on en manquait à la maison. Les autres serviteurs lui ont fait monter l'escalier devant eux jusqu'à la salle d'apparat. Deux nobles seigneurs et une jeune fille sont venus à sa rencontre. Les deux hommes avaient les cheveux grisonnants, encore loin de la blancheur. Ils auraient été dans la force de l'âge, avec toute la vivacité du sang, s'ils n'avaient tant souffert de souci et de chagrin[2].

Qu'home ne fame n'i avoit.
Deus mostiers an la vile avoit,
Qui estoient deus abaïes,
L'une[a] de nonains esbaïes,
L'autre[b] de moines esgarez.
Ne trova mie bien parez
Les mostiers ne bien portanduz,
Ençois vit crevez et fanduz
Les murs, et les torz descovertes ;
Et les meisons erent overtes
Ausi de nuiz come de jorz.
Molins n'i mialt ne n'i cuist forz
An nul leu de tot le chastel,
Ne ne trova pain ne gastel,
Ne rien nule qui fust a vandre
Don l'an poïst un denier prandre.
Ensi[c] trova le chastel gaste
Que[d] n'i trova ne pain ne paste
Ne vin ne sidre ne cervoise.
Vers un palés covert d'atoise[e]
L'ont li quatre sergent mené
Et descendu et desarmé.
Et tantost uns vaslez avale
Par mi les degrez de la sale,
Qui aporta un mantel gris ;
Au col au chevalier l'a mis,
Et uns autres a establé
Son cheval la ou il n'ot blé
Ne fain ne fuerre se po non,
Que il n'estoit an la meison.
Li autre devant ax le font
Monter par les degrez amont
An la sale qui mout fu bele.
Dui prodome et une pucele
Li sont a l'ancontre venu.
Li prodome estoient chenu,
Ne pas si que tuit fussent blanc.
De bel aaige a tot lor sanc
Et a tote lor force fussent
S'enui et pesance n'eüssent.

Mais la jeune fille arriva plus gracieuse, plus parée et plus élégante qu'un épervier ou un perroquet. Son manteau comme son bliaut étaient de pourpre noire, étoilée d'or avec une bordure d'hermine bien fournie. Une fourrure de zibeline noire et grise, ni trop longue ni trop large, formait l'ourlet au col du manteau. Et si j'ai jamais fait la description d'une beauté dont Dieu ait pu doter un corps de femme ou son visage, il me plaît maintenant d'en faire une autre sans farder la vérité le moins du monde[1] : ses cheveux flottaient librement et l'on aurait dit, chose incroyable, qu'ils étaient faits d'or fin, tant leur blondeur était éclatante. Elle avait le front blanc, haut et lisse, comme s'il avait été poli à la main, œuvre d'un artiste qui l'aurait sculptée dans la pierre, l'ivoire ou le bois. Les sourcils tiraient sur le brun, à bonne distance l'un de l'autre, et sa face était éclairée par des yeux souriants, vifs, légèrement bridés. Son nez formait une ligne bien droite, et sur son visage la couleur vermeille contrastait avec le blanc mieux que sinople sur argent[2]. C'est pour dérober sens et cœur aux gens que Dieu avait fait d'elle une telle merveille[3] ; et depuis il n'en a pas fait de pareille, non plus qu'il n'en avait fait auparavant. Quand notre chevalier la voit, il la salue, et elle lui rend son salut, et les deux autres chevaliers de même. Alors la demoiselle le prend par la main aimablement et

Et la pucele vint plus jointe,
Plus acesmeë et plus cointe[a]
Que espreviers ne papegauz.
Ses mantiax fu, et ses bliauz,
D'une porpre noire, estelee
D'or, et n'estoit mie[b] pelee
La pane qui d'ermine fu.
D'un sebelin noir et chenu,
Qui n'estoit trop lons ne trop lez,
Fu li mantiax au col orlez ;
Et se je onques fis devise
An biauté que Dex eüst mise
An cors de fame ne an face,
Or me plest que une an reface
Ou ge ne mantirai de mot.
Deslïee fu, et si ot
Les chevox tex, s'estre poïst,
Que bien cuidast qui les veïst
Que il fussent tuit de fin or,
Tant estoient luisant et sor.
Le front ot blanc et haut et plain
Com se il fust ovrez de main,
Que de main d'ome l'uevre fust
De pierre ou d'ivoire ou de fust.
Sorcix brunez et large antr'uel,
An la teste furent li oel
Riant et veir, cler et fandu[c].
Le nés ot droit et estandu,
Et mialz li avenoit el vis
Li vermauz sor le blanc asis
Que li sinoples sor l'argent.
Por anbler san et cuer de gent
Fist Dex de li passemervoille,
N'onques puis ne fist la paroille
Ne devant feite ne l'avoit,
Et quant li chevaliers la voit,
Si la salue, et ele lui,
Et li chevalier amedui ;
Et la dameisele le prant
Par la main debonerement,

dit : « Beau seigneur, notre hospitalité ne sera pas cette nuit, assurément, celle qui conviendrait à un homme de votre qualité. Si l'on vous disait tout, maintenant, sur notre situation et notre état, vous penseriez peut-être qu'on cherche par un moyen détourné à se débarrasser de vous. Mais si c'est votre volonté, restez et acceptez notre hospitalité comme elle est, et que Dieu vous en procure une meilleure demain ! » Elle le conduit ainsi par la main jusqu'à une chambre au plafond peint, très belle et spacieuse. Là, sur une couette de soie étendue sur un lit, ils se sont assis tous les deux. Quelques chevaliers, quatre, cinq, puis six, entrèrent dans la pièce et s'assirent par petits groupes en silence. Et ils regardaient le jeune homme assis à côté de la dame, qui ne soufflait mot. Il se retenait de parler car il se souvenait de la recommandation que le noble seigneur lui avait faite[1], aussi tous les chevaliers se mirent-ils à en discuter entre eux à voix basse. « Dieu ! disait chacun, je me demande avec stupeur si ce chevalier n'est pas muet. Ce serait vraiment dommage, car jamais un aussi beau chevalier n'est venu au monde naturellement. Il forme un beau couple avec ma dame, et ma dame forme un beau couple avec lui ; si seulement ils n'étaient pas muets tous les deux ! Il est si beau et elle si belle que jamais chevalier et jeune fille ne furent si bien accordés ; l'un et l'autre, croirait-on, ont été faits par Dieu l'un pour l'autre et pour être réunis[2]. »

Et dist : « Biau frere, vostre ostex
Certes n'iert pas anquenuit tex
Com a prodome covandroit.
Mes qui vos diroit orandroit
Tot nostre covine et nostre estre,
Vos cuidereiez, puet cel estre,
Que de malvestié le deïsse
Por ce qu'aler vos an feïsse.
Mes se vos plest, or remenez,
L'ostel tel com il est prenez,
Et Dex vos doint meillor demain. »
Ensi l'an mainne par la main
Jusqu'an[a] une chanbre celee,
Qui mout ert bele et longue et lee.
Sor une coute de samit
Qui fu tandue sor un lit
Se sont leanz andui asis.
Chevalier quatre, cinc et sis
Vindrent leanz et si se sistrent[b]
Tot par tropeax[c] et mot ne distrent,
Et virent celui qui se sist
Delez lor dame et mot ne dist.
Por ce de parler se tenoit
Que del chasti li sovenoit
Que li prodom li avoit fet ;
S'an tenoient antr'ax grant plet
Tuit li chevalier a consoil.
« Dex, fet chascuns, mout me mervoil
Se cil chevaliers est muiax.
Granz diax seroit, c'onques si biax
Chevaliers ne fu nez de fame.
Mout avient bien delez ma dame,
Et ma dame ausi delez lui.
S'il ne fussent muël andui,
Tant est cil biax et cele bele
C'onques chevaliers ne pucele
Si bien n'avindrent mes ansanble,
Que de l'un et de l'autre sanble
Que Dex l'un por l'autre feïst
Por ce qu'ansanble les meïst. »

Et tous ceux qui étaient là rassemblés en faisaient le sujet de leur conversation. Cependant, la demoiselle attendait qu'il lui adressât la parole, et finalement elle comprit qu'elle n'en tirerait pas un mot si elle ne parlait pas la première. Elle lui dit donc très aimablement : « Seigneur, d'où êtes-vous arrivé aujourd'hui ? — Demoiselle, fait-il, j'ai passé la nuit chez un noble seigneur, dans un château où l'on m'a offert une hospitalité confortable et élégante. Ce château a cinq tours remarquables, bien fortifiées, une grande et quatre petites. Je ne saurais énumérer toutes les parties de l'ouvrage ni dire le nom du château, mais je sais bien que le seigneur a pour nom Gornemant de Goort. — Ah, bel ami, dit la jeune fille, ce que vous venez de dire est excellent, et vous avez parlé fort courtoisement[1]. Que Dieu, le roi du ciel, vous sache gré de l'avoir appelé " noble seigneur ". Vous n'avez jamais utilisé de termes plus justes car il est noble, par saint Richier[2], je peux bien l'affirmer. Et sachez que je suis sa nièce (mais je ne l'ai pas vu depuis longtemps[3]). Sans aucun doute, depuis que vous êtes parti de votre maison vous n'avez rencontré un aussi noble seigneur et, j'en suis certaine, il vous a réservé un accueil souriant et joyeux, car il a toujours su bien recevoir, en noble seigneur plein d'amabilité, fort, prospère et riche. Tandis qu'ici il ne reste plus que cinq ou six miches de pain qu'un de mes oncles, qui est prieur, un très saint homme de religion,

Et tuit cil qui leanz estoient
Antr'ax grant parole an feisoient,
Et la dameisele atandoit
Qu'il l'aparlast de que que soit,
Tant qu'ele vit tres bien et sot
Que il ne li diroit ja mot
S'ele ne l'aresnoit avant,
Et dist mout debonerement :
« Sire, don venistes vos hui ?
- Dameisele, fet il, je jui
Chiés un prodome an un chastel,
Ou j'oi ostel et bon et bel.
S'i a cinc torz forz et eslites,
Une grant et quatre petites.
Ne sai tote l'uevre asomer,
Ne le chastel ne sai nomer,
Mes je sai bien que li prodon
Gornemanz de Gohorz a non.
- Ha ! biax amis, fet la pucele,
Mout est vostre parole bele
Et mout avez dit que cortois.
Gré vos an sache Dex li rois
Qant vos prodome l'apelastes.
Onques plus voir mot ne parlastes,
Qu'il est prodom, par saint Richier,
Ice puis je bien afichier ;
Et sachiez que je sui sa niece,
Mes je nel vi mout a grant piece,
Et, certes, puis que vos meüstes
De vostre ostel, ne queneüstes
Plus prodome. Mien esciant,
Mout lié ostel et mout joiant
Vos fist, que il le sot bien feire
Come prodom et deboneire,
Puissanz et aeisiez et riches.
Mes ceanz n'a mes que sis miches
C'uns miens oncles, qui est prieus[a]
Mout sainz hom et religieus

m'a envoyées pour notre souper d'aujourd'hui, avec un tonnelet de vin cuit. Pour le reste de la nourriture nous n'avons ici qu'un chevreuil qu'un de mes hommes d'armes a tué ce matin d'une flèche. » Alors elle ordonne que l'on dresse les tables, et une fois les tables mises les gens s'assoient pour souper.

Le repas n'a pas duré longtemps, mais on a mangé avec grand appétit, et après le repas ils se sont séparés ; restèrent pour dormir ceux qui avaient veillé la nuit précédente, tandis que sortaient ceux qui devaient monter la garde du château cette nuit-là : cela faisait cinquante hommes d'armes et écuyers pour la garde de nuit. Les autres se donnèrent beaucoup de mal pour installer confortablement leur hôte. Beaux draps, luxueuse couverture, oreiller à la tête du lit sont disposés par ceux qui ont la charge du couchage. Tout le confort et tout l'agrément que l'on peut trouver dans un lit sont donc offerts au chevalier cette nuit-là, à l'exception du plaisir qu'aurait pu lui offrir une jeune fille qui lui aurait plu, ou une dame, s'il en avait eu[1]. Mais il était encore innocent, et n'y pensait pas le moins du monde, aussi eut-il vite fait de s'endormir, comme un garçon sans souci. Mais son hôtesse, elle, ne trouve pas le repos, enfermée dans sa chambre. Lui dort tranquillement, elle, pense[2] ; c'est qu'elle est sans défense dans la guerre qu'on lui fait. Elle se retourne souvent, sursaute, s'agite et se tourmente. Elle jette un court manteau de soie rouge

M'anvea por soper enuit,
Et un bocel plain de vin cuit.
De vitaille n'a plus ceanz,
Fors un chevrel c'uns miens sergenz
Ocist hui main d'une saiete. »
Atant comande que l'an mete
Les tables, et eles sont mises[a]
Et les genz au soper asises.
Au mangier ont mout petit sis,
Mes par mout grant talant l'ont pris.
Aprés mangier se departirent ;
Cil remestrent, qui se dormirent,
Qui l'autre nuit veillié avoient ;
Cil s'an issirent qui devoient
La nuit par le chastel veillier.
Sergent furent et escuier
Cinquante qui la nuit veillierent ;
Li autre mout se traveillierent
De lor oste bien aeisier.
Biax dras et covertor mout chier
Et orellier au chief li mestent
Cil qui del couchier s'antremestent ;
Trestot l'eise et tot le delit
Qu'an saüst deviser an lit
Ot li chevaliers cele nuit,
Fors que solement le deduit
De pucele qui[b] lui pleüst
Ou de dame, se il l'eüst[c].
Mes il n'an savoit nule rien,
Et por ce vos di ge mout bien
Qu'il s'andormi auques par tans,
Qu'il n'estoit de rien an espans.
Mes s'ostesse pas ne repose,
Qui estoit an sa chanbre anclose.
Cil dort a eise, et cele panse,
Qui n'a an li nule desfanse
D'une bataille qui l'asaut.
Mout se trestorne et mout tressaut,
Mout se degiete et se demainne.
Un mantel cort de soie an grainne

sur sa chemise, et se lance dans une aventure en fille hardie et courageuse. Ce n'est pas pour s'amuser : elle se dit qu'elle ira trouver son hôte pour lui exposer une partie de son problème. Alors elle quitte son lit et sort de sa chambre avec une si grande crainte que tous ses membres tremblent et que son corps transpire. C'est en larmes qu'elle est sortie de sa chambre et qu'elle arrive près du lit où dort le jeune homme. Elle pleure et soupire très fort, elle se penche sur lui et s'agenouille, pleurant tellement qu'elle lui mouille de ses larmes toute la face : elle n'a pas le courage d'aller plus loin[1].

Elle pleure si bien qu'elle finit par le réveiller. Il est tout étonné et surpris de sentir son visage mouillé de larmes. Il la voit agenouillée devant son lit, qui le tient par le cou étroitement serré. Elle lui fait tant de démonstrations que bientôt il la prend à son tour dans ses bras et l'attire tout contre lui. Et il lui demande : « Belle, que désirez-vous ? Pourquoi êtes-vous venue ici ? — Ah, gentil chevalier, pitié ! Par Dieu et par Son fils je vous prie de ne pas avoir pour moi moins d'estime si je suis venue jusqu'ici ; et si je suis presque nue, ce n'est pas par folle pensée ni mauvaise intention ni par vice. C'est qu'il n'y a aucune créature au monde dont la douleur ou le malheur ne soient surpassés par ma propre douleur. Je n'ai plus goût à rien. Aucun jour que j'ai vécu n'a été exempt de souffrance.

A afublé sor sa chemise ;
Si s'est en avanture mise
Come hardie et corageuse,
Mes ce n'est mie por oiseuse,
Einz se panse que ele ira
A son oste et si li dira
De son afere une partie.
Lors s'est de son lit departie
Et issue fors de sa chanbre
A tel peor que tuit li manbre
Li tranblent et li cors li sue.
Plorant est de la chanbre issue
Et vient au lit ou cil se dort,
Et plore et sopire mout fort.
Si s'acline et si s'agenoille,
Plore tant que ele li moille
De ses lermes tote la face ;
N'a hardement que plus li face[a].
Tant a ploré que cil s'esvoille,
Si s'esbaïst toz et mervoille
De sa face qu'il sent moilliee[b],
Et voit celi agenoilliee
Devant son lit, qui le tenoit
Par le col anbracié estroit ;
Et tant de corteisie fist
Que antre ses braz la reprist
Maintenant et vers lui la trest.
Si li dist : « Bele, que vos plest ?
Por qu'iestes vos venue ci ?
- Ha ! gentix chevaliers, merci !
Por Deu vos pri et por son fil
Que vos ne m'an aiez plus vil
De ce que je sui ci venue.
Por ce que je sui pres que nue
N'i panssai ge onques folie
Ne malvestié ne vilenie,
Qu'il n'a el monde rien qui vive
Tant dolante ne tant cheitive[c]
Que je ne soie plus dolante.
Rien que j'aie ne m'atalante,
C'onques nul jor sanz mal ne fui.
Ensi maleüree sui

Mon malheur eſt tel que je ne connaîtrai pas d'autre nuit après celle-ci, ni d'autre jour après demain, mais je me tuerai de ma propre main. Des trois cent dix chevaliers dont ce château était garni il ne m'en reſte plus que cinquante, car au moins deux cent soixante[1], victimes d'un chevalier très méchant, Anguinguerron, le sénéchal de Clamadeu des Îles, ont été emmenés, tués ou emprisonnés[2]. Le sort des prisonniers me tourmente autant que celui des morts, car je sais bien qu'ils mourront en prison, sans pouvoir en sortir jamais. C'eſt pour moi que sont morts tant d'hommes de valeur, il eſt naturel que j'en sois désespérée.

« Le siège a duré ici tout un hiver et un été, avec Anguinguerron qui n'en a pas bougé, tandis que ses forces augmentaient et que les nôtres diminuaient, car nos réserves sont épuisées. Il ne reſte plus ici de quoi nourrir une abeille. Nous en sommes au point que, si Dieu ne vient pas à notre secours, demain le château lui sera livré, puisqu'on ne peut plus assurer sa défense, et moi avec lui, captive. Mais, c'eſt certain, il ne m'aura pas vivante, je me tuerai avant, et il m'aura morte. Après, peu m'importe s'il m'emmène. Clamadeu, qui pense m'avoir à lui, ne m'aura que privée d'âme et de vie, et non autrement. Je garde dans un écrin un couteau à fine lame d'acier que j'ai bien l'intention de me plonger dans le cœur[3].

Que je ne verrai ja mes nuit
Que solemant ceſti d'annuit
Ne jor que celui de demain,
Ençois m'ocirrai de ma main.
De trois cenz chevaliers et dis
Don ciſt chaſtiax eſtoit garnis
N'a ceanz remés que cinquante,
Que deus cenz, ou moins, et seissante[a]
En a uns chevaliers mout max,
Anguinguerrons, li seneschax
Clamadeu des Illes, menez
Et ocis et anprisonez.
De cez qui sont an prison mis
Me poise autant com des ocis,
Car je sai bien qu'il i morront,
Que ja mes issir n'an porront.
Por moi sont tant prodome mort,
S'eſt droiz que je m'an desconfort.
« A siege a ci devant eſté
Tot un iver et un eſté
Anguinguerrons, qu'il ne se mut,
Et tot adés sa force crut,
Et la noſtre eſt amenuisiee
Et noſtre vitaille espuisiee,
Que il n'en a ceanz remeis
Don se poïſt repeſtre un eis.
Si somes ataint[b] antreset
Que demain, se Dex ne le fet[c],
Li sera ciſt chaſtiax randuz,
Qui ne puet eſtre desfanduz,
Et je avoec come cheitive.
Mes, certes, einz que il m'ait vive,
M'ocirrai ge, si m'avra morte,
Puis ne me chaut se il m'an porte.
Clamadex, qui avoir me cuide,
Ne m'avra ja, s'il ne m'a vuide
De vie et d'ame, an nule fin,
Que je gart an un mien escrin
Un coſtel tot de fin acier
Que el cuer[d] me voldrai glacier.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire. Maintenant je vais repartir, pour vous laisser vous reposer. » Bientôt il pourra se couvrir de gloire, le chevalier, s'il a assez d'audace pour agir. Car la demoiselle n'est pas venue pleurer sur son visage pour autre chose, quoi qu'elle lui laisse entendre, sinon pour lui inspirer le désir de partir en guerre, s'il a assez d'audace pour cette entreprise, afin de défendre sa terre et sa personne[1]. Alors il lui dit : « Chère amie, faites maintenant meilleur visage ; consolez-vous, ne pleurez plus et venez par ici tout contre moi, séchez les larmes de vos yeux. Dieu, s'il lui plaît, vous accordera demain un sort meilleur que celui dont vous m'avez parlé. Glissez-vous à côté de moi dans ce lit, car il est assez large pour nous deux. Vous ne me quitterez plus aujourd'hui. — S'il vous plaisait, répondit-elle, c'est ce que je ferais. » Et il lui donnait des baisers en la tenant serrée dans ses bras. Puis il l'a mise sous la couverture, très doucement et délicatement. Et elle se laisse embrasser, je ne pense pas que cela l'ennuie. Ils sont restés couchés ainsi côte à côte, bouche à bouche, jusqu'au matin, à l'approche du jour[2].

Elle connut cette nuit-là toute la douceur de dormir bouche contre bouche, bras enlacés, jusqu'au lever du jour. À l'aube, la jeune fille regagna sa chambre sans escorte, et c'est sans femme de chambre qu'elle s'habilla et se prépara en prenant soin de ne réveiller personne. Ceux qui avaient

Itant a dire vos avoie.
Or me remetrai a la voie,
Si vos lesserai reposer. »
Par tans se porra aloser
Li chevaliers, se fere l'ose :
C'onques cele por autre chose
Ne vint plorer desor sa face,
Que que ele antandant li face,
Fors por ce qu'ele li meïst
An talant que il anpreïst
La bataille, s'il l'ose anprandre
Por sa terre et por li desfandre.
Et il li dist : « Amie chiere,
Fetes enuit mes bele chiere,
Confortez vos, ne plorez plus
Et vos traiez vers moi ceisus,
S'ostez les lermes de voz ialz.
Dex, se lui plest, vos donra mialz
Demain que vos ne m'avez dit.
Lez moi vos traiez an cest lit,
Qu'il est asez lez[a] a oés nos.
Hui mes ne me lesserez vos. »
Et cele dist : « Se vos pleisoit,
Si feroie », et cil la beisoit,
Qui an ses braz la tenoit prise.
Si l'a soz le covertor mise
Tot soavet et tot a eise,
Et cele suefre qu'il la beise,
Ne ne cuit pas qu'il li enuit.
Ensi jurent tote la nuit,
Li uns lez l'autre, boche a boche,
Jusqu'au main que li jorz aproche.
Tant li fist la nuit de solaz
Que boche a boche, braz a braz,
Dormirent tant qu'il ajorna.
A l'ajorner s'an retorna
La pucele an sa chanbre arriere
Sanz conduit, et sanz chanberiere
Se vesti et apareilla,
C'onques nelui n'i esveilla.

été de garde pendant la nuit éveillèrent ceux qui dormaient et les firent sortir de leur lit ; les voilà levés de bonne heure. Alors la jeune fille s'en retourna sans tarder voir son chevalier et lui parla courtoisement : « Seigneur, que Dieu vous accorde une bonne journée, car je sais bien que vous ne resterez pas longtemps ici, parmi nous. Vous ne gagneriez rien à prolonger votre séjour ; vous vous en irez, je m'y résigne, car il ne serait pas courtois de ma part d'y trouver si peu que ce soit à redire : vous n'avez trouvé, en effet, ni confort ni agrément auprès de nous. Mais puisse Dieu vous avoir préparé une hospitalité meilleure, avec plus de pain, de vin et de sel que vous n'en avez trouvé ici[1] ! » Alors il lui répond : « Ce n'est pas aujourd'hui que j'irai chercher l'hospitalité ailleurs. Avant, j'aurai ramené la paix sur toute votre terre, si c'est en mon pouvoir. Si je trouve votre ennemi là-dehors, je ne le laisserai pas y traîner longtemps. Aussi ne vous tourmentez pas pour rien ; mais si je gagne et le tue, je vous demande de m'accorder votre amour comme ma récompense ; je ne voudrais aucune autre rétribution[2]. » Alors elle lui répond, non sans coquetterie : « Seigneur, votre requête vise une bien pauvre chose et sans mérite. Mais si l'on vous la refusait, vous y verriez de l'orgueil ; c'est pourquoi je n'y ferai pas d'objection. Et pourtant n'allez pas me demander de devenir votre amie avec, pour termes du contrat, l'obligation pour vous de mourir pour moi !

Et cil qui la nuit veillié orent,
Tantost com le jor veoir porent,
Esvellierent les andormiz,
Ses firent lever de lor liz,
Et cil leverent de bele ore.
Et la pucele sanz demore
A son chevalier s'an repeire
Et li dit come deboneire :
« Sire, Dex vos doint hui boen jor !
Car je sai bien[a] que lonc sejor
Ne ferez vos mie ceanz.
De sejorner seroit neanz.
Vos an iroiz, pas ne m'an poise,
Que ne seroie pas cortoise
S'il m'an pesoit de nule rien,
Que point d'eise ne point de bien
Ne vos avomes ceanz fait.
Mes je pri Deu que il vos ait
Apareillié meillor ostel,
Ou plus ait pain et vin et sel
Que n'avez trové an cestui. »
Et il dist : « Bele, ce n'iert hui
Que je autre ostel voise[b] querre
Einz avrai tote vostre terre
Mise an peis, se je onques puis.
Se vostre anemi la fors truis,
Pesera moi se plus i siet.
Por ce que de neant vos griet,
Mes se je l'oci et conquier,
Vostre druërie requier
An guerredon qu'ele soit moie,
Autres soldees n'an prandroie. »
Et cele respont par cointise :
« Sire, mout m'avez or requise
De povre chose et de despite.
Mes s'ele vos ert contredite,
Vos le[c] tanreiez a orguel,
Por ce veher ne la vos vuel.
Et ne porquant ne dites mie
Que je deveigne vostre amie
Par tel covant et par tel loi
Que vos ailliez morir por moi,

Car ce serait vraiment trop dommage. Or, ni votre nature ni votre âge ne vous permettent, soyez-en sûr, de résister à un chevalier aussi redoutable, avec la force et la taille de celui qui vous attend là-dehors, ni à endurer l'épreuve d'un combat singulier avec lui. — C'est ce que vous verrez tout à l'heure, fait-il, car je vais aller combattre avec lui ; aucun avertissement ne saurait me retenir. » Tout ce plaidoyer feignait de lui interdire ce qu'elle voulait précisément qu'il fît ; souvent on déguise ainsi sa volonté, quand on voit l'autre bien décidé à faire ce que l'on veut, pour mieux lui en inspirer le désir. Sa ruse est habile, car elle lui a mis dans la tête ce qu'elle lui interdit si vivement. Alors il demande qu'on lui apporte ses armes ; pour lui, on ouvre la porte[1], on l'arme et on le fait monter sur un cheval qui l'attend tout harnaché au milieu de la place. Et tout le monde manifeste son inquiétude en disant : « Seigneur, que Dieu vous vienne en aide aujourd'hui et envoie un grand malheur au sénéchal Anguinguerron qui a ravagé tout le pays ! » Ainsi hommes et femmes, en larmes, l'escortent jusqu'à la porte du château et, quand ils le voient arrivé dehors, ils s'écrient tous d'une même voix : « Beau seigneur, que cette vraie croix où Dieu a laissé souffrir son fils vous garde aujourd'hui du péril de mort, d'accident et de prison et vous ramène

Que ce seroit trop granz domaiges,
Que vostre cors ne vostre aaiges
N'est tex, ce sachiez de seür,
Que vos a chevalier si dur
Ne a si fors ne a si grant
Come est cil qui la fors atant
Vos[a] poïssiez contretenir
N'estor ne bataille sofrir.
- Ce verroiz vos, fet il, ancui,
Que conbatre m'irai a lui,
Ja nel leirai por nul chasti. »
Tel plet li a cele basti
Qu'ele li blasme, et si le vialt ;
Mes sovant avient que l'an sialt
Escondire sa volanté,
Qant an voit bien antalanté
Home de fere son talant,
Por ce que mialz li atalant.
Ausin fet ele come sage,
Qu'ele li a mis en corage[b]
Ce qu'ele li blasme mout fort.
Et cil dit que l'an li aport
Ses armes, et an li aporte,
Et overte li fu la porte[c],
Si l'arment et monter le font
Sor un cheval que il li ont
Aparellié an mi la place.
N'an i a nul sanblant ne face
Que il l'an poist et qui ne die :
« Sire, Dex vos soit en aïe
Hui an cest jor et doint grant mal
Anguinguerron, le seneschal,
Qui tot cest païs a destruit. »
Ensi plorent totes et tuit.
Jusqu'a la porte le convoient,
Et quant fors del chastel le voient,
Si dient tuit a une voiz :
« Biau sire, icele voire croiz
Ou Dex sofri mort por son fil
Vos gart hui de mortel peril

en un lieu sûr, où vous vous sentiez heureux, satisfait et comblé ! »

Ainsi tout le monde priait-il pour lui. Et quand ceux de l'armée qui assiégeait la ville l'aperçurent, ils le montrèrent à Anguinguerron, qui attendait assis devant sa tente, bien persuadé qu'on allait lui livrer le château avant la tombée de la nuit, ou que quelqu'un allait sortir pour un combat au corps à corps. Il avait donc déjà enfilé ses chausses, et ses gens se réjouissaient à la pensée d'avoir conquis la place forte et tout le pays. Dès qu'Anguinguerron l'aperçut, il se fit armer en hâte et vint vers lui au trot sur un cheval robuste et bien nourri. Il lui cria : « Jeune homme, qui t'envoie par ici ? Dis-moi la raison de ta venue. Viens-tu chercher la paix ou la bataille ? — Mais toi, que fais-tu sur ce territoire ? dit l'autre, à toi de t'expliquer d'abord. Pourquoi as-tu tué les chevaliers et ravagé tout le pays[1] ? » Alors l'autre lui répond avec orgueil et arrogance : « Je veux qu'aujourd'hui on évacue le château, et qu'on me livre enfin ce donjon qui m'a été disputé trop longtemps ; et mon maître aura la jeune fille. — Au diable cette prétention, répliqua le jeune homme, et celui qui l'a formulée ! Il te faudra au contraire renoncer à tout ce que tu réclames. — En voilà des sornettes ! dit Anguinguerron. Par saint Pierre, il arrive souvent que tel paie

Et d'anconbrier et de prison,
Et vos ramaint a garison
An leu ou vos soiez a eise,
Qui vos delit et qui vos pleise. »
Ensi por lui trestuit prioient,
Et cil de l'ost venir le voient,
Si l'ont Anguinguerron mostré,
Qui se seoit devant son tré,
Et cuidoit bien qu'an[a] li deüst
Le chastel randre ainz que nuiz fust,
Ou que aucuns s'an issist fors
Por conbatre a lui cors a cors.
S'avoit ja ses chauces chauciees ;
Et ses genz estoient mout liees,
Qui cuidoient avoir conquis
Le chastel et tot le païs[b].
Tantost qu'Anguinguerrons[c] le voit,
Si se fet armer a esploit
Et vint vers lui plus que le pas
Sor un cheval et fort et gras,
Et dit : « Vaslez, ça qui t'anvoie ?
Di moi l'acoison de ta voie.
Viens tu peis ou bataille querre ?
- Mes tu, que fez an ceste terre ?
Fet il, ce me diras premiers.
Por qu'as ocis les chevaliers
Et tot le païs confondu ? »
Et lors li a cil respondu,
Com orguilleus et sorcuidiez :
« Je vuel qu'ancui me soit vuidiez
Li chastiax, et la torz randue,
Que trop m'a esté desfandue,
Et mes sire avra la pucele.
- Dahez ait hui ceste novele,
Fet li vaslez, et qui l'a dite !
Einz te covandra clamer quite
Trestot quan que tu li chalonges.
- Or me servez vos de mançonges,
Fet Anguinguerron. Par saint Pere,
Sovant avient que tex conpere

pour un crime qui n'en eſt pas coupable. » Et comme ces paroles déplurent au jeune homme, il mit sa lance en garde, et les deux chevaliers s'élancèrent l'un contre l'autre sans plus de défi ni de discussion. Chacun d'eux avait une lance de frêne à la pointe acérée et au manche robuſte mais bien maniable. Les chevaux étaient rapides et les chevaliers puissants, animés d'une haine mortelle. Au premier choc le bois crisse, les écus et les lances craquent, et les deux cavaliers sont désarçonnés. Mais ils remontent vite à cheval et s'affrontent sans mot dire, plus féroces que deux sangliers, et ils viennent frapper sur les écus et sur les hauberts aux mailles serrées, avec toute la vitesse dont leurs chevaux sont capables[1]. La fureur, la colère autant que la force de leurs bras font voler en éclats et en miettes leurs lances qui se brisent. Anguinguerron seul eſt tombé, couvert de blessures qui le font beaucoup souffrir, au bras et au côté. Le jeune homme met pied à terre, ne pouvant plus l'affronter à cheval. Une fois à terre il tire son épée et s'en sert pour l'attaquer. Je ne sais comment raconter plus en détail les vicissitudes du combat ni énumérer toutes les passes d'armes, mais la bataille dura longtemps et les coups donnés furent très violents. Finalement Anguinguerron tomba et son adversaire l'attaqua si furieusement qu'il demanda grâce. Le jeune homme répondit d'abord qu'il n'en était pas du tout queſtion ; pourtant il lui revint en mémoire

Le forfet, qui corpes n'i a. »
Et lors au vaslet enuia,
Si met la lance sor le fautre,
Et point li uns ancontre l'autre[a]
Sanz desfiance et sanz areisne.
Fer tranchant et lance de fresne
Avoit chascuns, grosse et poignal,
S'alerent mout toſt li cheval,
Et li chevalier furent fort,
Si s'antrehaïrent de mort.
Si fierent si que les eis croissent,
Les escuz et les lances froissent,
Et porte li uns l'autre jus.
Mes toſt refurent sailli sus,
Si s'antrevienent sanz jengler
Plus fierement que dui sengler.
Si se fierent par mi escuz
Et par haubers mailliez menuz
Quan que cheval porter les porent.
A l'ire et au corroz qu'il orent
Et a la force de lor braz
Font les pieces et les esclaz
De lor lances voler an deus.
Anguinguerrons cheï toz seus
Et fu par mi le cors navrez
Si que li braz et li coſtez
Le santi dolereusemant.
Et li vaslez a pié descent,
Qu'il nel set a cheval requerre.
Del cheval eſt venuz a terre,
Puis treſt l'espee, si li passe.
Ne sai que plus vos devisasse
Ne comant avint[b] a chascun
Ne toz les cos par un et un,
Mes la bataille dura mout
Et mout furent li cop eſtolt,
Tant que Anguinguerrons cheï ;
Et cil fierement l'anvaï
Tant que il merci li cria ;
Et li vaslez diſt qu'il n'i a
De la merci ne tant ne quant.
Si li sovint il ne porquant

ce que le noble seigneur lui avait appris, à savoir qu'il ne devait pas tuer froidement un chevalier une fois qu'il s'en était rendu maître en remportant le combat[1]. Alors l'autre lui dit : « Beau doux ami, ne soyez pas si dur que vous n'ayez pitié de moi. Je vous jure et accorde que vous avez désormais gagné. Oui, tu es un chevalier très valeureux[2]. Mais ta valeur n'est pas assez connue pour laisser croire à quiconque nous connaîtrait tous les deux, mais n'aurait pas assisté au combat, que tu aies pu, tout seul, me tuer. Tandis que si je porte pour toi témoignage, en reconnaissant que tu m'as vaincu les armes à la main, en présence de tous mes hommes et devant ma tente, on ajoutera foi à ma parole, et ta gloire sera élevée plus haut que tout ce qu'un chevalier a jamais pu avoir. Et prends soin, si tu as un seigneur envers lequel, pour un bienfait ou un service, tu as encore une dette, de m'envoyer à lui et j'irai lui dire de ta part comment tu m'as conquis les armes à la main. Je me constituerai prisonnier prêt à faire tout ce qu'il jugera bon. — Maudit soit qui vous demanderait davantage ! Donc, tu sais où tu vas aller ? À ce château, et tu diras à la belle qui est mon amie que jamais plus de toute ta vie tu ne chercheras à lui nuire, et tu te mettras entièrement et totalement à sa merci. » Mais l'autre répond : « Alors, tue-moi, car aussi bien me ferait-elle tuer ; il n'y a rien qu'elle désire autant que ma mort et mon tourment, car j'étais là quand son père est mort[3],

Del prodome qui li aprist
Qu'a son escïant n'oceïst
Chevalier, puis que il l'eüst
Conquis et au desore fust,
Et cil li dist : « Biax amis dolz,
Or ne soiez pas si estolz
Que vos n'aiez merci de moi.
Je vos creant bien et otroi
Que ja en est li miaudres tuens,
Et chevaliers iés tu mout buens,
Mes non pas tant qu'il[a] fust creü
D'ome qui ne l'eüst[b] veü
Et qui nos coneüst andeus
Que tu par tes armes toz seus
M'aüsses an bataille mort ;
Et se je le tesmoing t'an port
Que tu m'aies d'armes oltré,
Veant mez genz, devant mon tré,
Ma parole an sera tenue
Et t'enors an sera creüe,
C'onques chevaliers n'ot greignor.
Et garde, se tu as seignor
Qui t'ait bien ne servise fait
Don le guerredon eü n'ait,
Anvoie m'i et[c] g'i irai
De par toi et si li dirai
Comant tu m'as d'armes conquis
Et si me randrai a lui pris
Por fere quan que boen li iert.
- Et dahez ait qui mialz vos quiert !
Et sez tu donc ou tu iras ?
A ce chastel, et si diras
A la bele qui est m'amie
Que ja mes an tote ta vie
Ne seras an son nuisement,
Si te metras oltreemant
Del tot an tot an sa merci. »
Et cil respont : « Donques m'oci,
Qu'ausi me feroit ele ocirre,
Que nule rien tant ne desirre
Come ma mort et mon enui,
Car a la mort son pere fui

et je lui ai aussi causé bien des chagrins puisque je l'ai privée de tous ses chevaliers en les tuant ou en les faisant prisonniers, cette année. Ce serait m'assigner une fatale prison que de me mettre dans la sienne, on ne saurait me faire plus de mal. Mais si tu as quelque autre ami ou amie, envoie-moi là-bas, pourvu qu'on n'y souhaite pas me faire un mauvais sort. Quant à elle, elle m'ôterait la vie, si elle me tenait, sans aucun doute. » Alors le jeune homme lui dit d'aller au château de certain noble, et lui nomme le seigneur, en décrivant avec plus d'exactitude que n'importe quel maçon au monde l'architecture de ce château[1]. Il lui vante le pont sur la rivière, les petites tours et le donjon et les remparts qui l'entourent, si bien que le chevalier comprend et se persuade que c'est dans l'endroit où il est le plus détesté qu'il veut l'envoyer pour se constituer prisonnier. « Il n'y a pas de salut pour moi, dit-il, beau seigneur, là où tu m'envoies. Par Dieu secourable, tu veux me mettre sur une route fatale et me livrer à des mains funestes, car l'un de ses frères germains a été tué par moi durant cette guerre[2]. Tue-moi, beau doux ami, plutôt que de me faire aller chez lui. Là-bas ce sera ma mort, si tu m'y chasses. — Ma foi, répond le jeune homme, tu iras donc dans la prison du roi Arthur. Tu salueras le roi et tu lui diras de ma part de te faire montrer celle que le sénéchal Keu a frappée pour avoir ri en me voyant, et tu te constitueras son prisonnier,

Et se li ai fez tanz corroz
Que ses chevaliers li ai toz
Que morz que pris an ceste annee.
Male prison m'avroit donee
Qui an sa prison mis m'avroit,
Ja pis fere ne me savroit.
Mes se tu as nul autre ami
N'amie nule, anvoie m'i,
Qui n'ait de moi mal fere anvie,
Que ceste me toldroit la vie,
Se ele me tenoit, sanz faille. »
Et lors li dit cil que il aille
A un chastel a[a] un prodome,
Et le non au seignor li nome,
N'an tot le monde n'a maçon
Qui mialz devisast la façon
Del chastel qu'il li devisa.
L'eve et le pont mout li prisa,
Et les torneles et la tor
Et les forz murs qui sont antor,
Tant que cil antant bien et set
Que el leu ou l'an plus le het
Le vialt anvoier an prison.
« La ne sai ge ma garison,
Fet cil, biau sire, ou tu m'anvoies.
Si m'aïst Dex, an males voies
Me viax metre et an males mains,
Que l'un de ses freres germains
An ceste guerre li ocis.
Einz m'oci tu, biax dolz amis,
Que tu a lui aler me faces.
La iert ma morz se tu[b] m'i chaces.
- Par foi, fet il, donc iras tu
An la prison le roi Artu,
Si me salueras le roi
Et se li diras de par moi
Qu'il te face mostrer celi
Que Kex li seneschaus feri
Por ce que ele m'avoit ris,
Et a celi te randras pris

et tu ajouteras aussitôt qu'à aucun prix je ne participerai à une cour tenue par le roi Arthur, quoi qu'il advienne, tant que je ne l'aurai pas vengée[1]. » Et l'autre répond qu'il s'acquittera de cette mission comme il convient. Alors le chevalier vainqueur repart vers le château ; et celui qui part pour sa prison fait emporter son étendard et l'armée lève le siège ; il ne reste plus personne, brun ni blond. Et ceux du château sortent pour aller à la rencontre de celui qui revient, regrettant beaucoup qu'il n'ait pas coupé la tête de son adversaire vaincu pour la leur ramener. Mais ils l'ont accueilli avec de grandes manifestations de joie, et l'ont débarrassé de ses armes sur une marche servant à mettre pied à terre[2]. Ils lui disent : « Seigneur, pourquoi n'avez-vous pas pris la tête d'Anguinguerron puisque vous ne vouliez pas nous le livrer ? » Alors il répond : « Seigneurs, ma foi, j'aurais mal agi[3], je crois, car il a tué des gens de chez vous, et je n'aurais pas pu assurer sa sécurité, vous l'auriez mis à mort contre mon gré. D'autre part, je me serais montré vraiment trop indigne si, l'ayant vaincu au combat, je ne lui avais pas fait grâce. Et savez-vous les conditions de sa grâce ? Il se constituera prisonnier du roi Arthur, s'il me tient parole. » À ce moment arrive la demoiselle, qui se réjouit beaucoup de le revoir, et le conduit jusque dans ses appartements pour se reposer et se détendre. Et elle se laissa prendre par le cou et embrasser

Et se li diras antresait
Que ja n'anterrai por nul plait
An cort que li rois Artus teigne,
Por nule chose qui aveigne,
Tant que vangence an avrai prise[a]. »
Et cil respont que ce servise
Li fera il et bien et bel.
Lors s'an torna vers le chastel
Li chevaliers qui vaincu l'a ;
Et cil an la prison s'an va,
S'an fet porter son estandart.
Et l'oz del siege se depart,
Que n'i remaint ne bruns ne sors.
Et cil del chastel issent fors
Ancontre celui qui retorne,
Mes a mout grant enui lor torne
Del chevalier qu'il a conquis
Qant il le chief n'an avoit pris
Et quant il ne lor ot randu.
A grant joie l'ont receü
Et desarmé a un perron.
Dient : « Sire, d'Anguinguerron
La teste por coi n'an preïstes,
Qant vos ceanz ne le meïstes ? »
Et cil respont : « Seignor, par foi,
Ne feïsse pas bien, ce croi,
Qu'il vos a ocis voz paranz,
Si ne li fusse pas garanz,
Einz l'oceïssiez maugré mien.
Trop eüst an moi po de bien,
Des que je au desore an fui,
Se n'eüsse merci de lui.
Et savez quex la merci fu ?
An la prison le roi Artu
Se metra, se covant me tient. »
Atant la dameisele vient,
Qui de lui grant joie demainne,
Et jusqu'an ses chanbres le mainne
Por reposer et aeisier.
Et d'acoler et de beisier

sans faire de difficulté ; au lieu de boire et de manger, ils se livrèrent à des jeux ponctués d'embrassements et de baisers, échangeant de douces paroles.

Mais Clamadeu était encore dans ses folles pensées, et il arrivait convaincu qu'il allait avoir le château tout de suite, quand il rencontra en chemin un jeune homme qui manifestait un grand chagrin et qui lui donna les dernières nouvelles concernant son sénéchal Anguinguerron. « Ah ! mon Dieu, seigneur, tout va mal », dit le jeune homme, et il manifestait un tel chagrin qu'il s'arrachait les cheveux de ses propres mains. Alors Clamadeu reprend : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Et le jeune homme répond : « Ma foi, votre sénéchal a été vaincu au combat et il est parti se constituer prisonnier chez le roi Arthur. — Qui a fait cela, jeune homme, allons, dis, et comment cela a-t-il pu arriver ? D'où peut bien venir le chevalier capable de venir à bout par les armes d'un homme si brave et si vaillant ? » Et l'autre répond : « Beau seigneur bien aimé, je ne sais qui était le chevalier, tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu sortir de Beaurepaire tout équipé d'armes vermeilles. — Et maintenant ? Jeune homme, donne-moi vite un conseil ! s'écrie Clamadeu presque hors de lui. — Comment seigneur ? Mais faites demi-tour ! Car si vous alliez plus avant vous ne pourriez, je pense, rien gagner. »

Sur ces mots s'est avancé un chevalier grisonnant qui était

Ne li fist ele nul dongier ;
An leu de boivre et de mangier,
Joent et beisent et acolent
Et debonerement parolent.
Mes[a] Clamadex folie pansse,
Qui vient et cuide sanz desfansse
Le chastel avoir maintenant,
Quant un vaslet grant duel menant
An mi le chemin ancontra,
Qui les noveles li conta
D'Anguinguerron son seneschal.
« Enon Deu, sire, or va mout mal »,
Fet li vaslez, qui tel duel fet
Qu'a ses mains ses chevox detret.
Et Clamadex respont : « De coi ? »
Et li vaslez respont : « Par foi,
Vostre[b] seneschax est conquis
D'armes et si se randra pris
Au roi Artus ou il s'an va.
- Qui a ce fet, vaslez, di va,
Et ce comant pot avenir ?
Don pot li chevaliers venir
Qui si prodome et si vaillant
Pot fere d'armes recreant ? »
Et cil respont : « Biax sire chiers,
Ne sai qui fu li chevaliers,
Mes tant an sai que je le vi
Que fors de Biaurepaire issi
Armez d'unes armes vermoilles.
- Et puis, vaslez, quar me consoilles ! »
Fet cil qui par po n'ist del san.
« Quoi, sire ? Retornez vos an,
Que, se vos avant aleiez,
Ja, ce cuit, n'esploitereiez. »
A ce mot est avant venuz
Uns chevaliers auques chenuz,

sans faire de difficulté ; au lieu de boire et de manger, ils se livrèrent à des jeux ponctués d'embrassements et de baisers, échangeant de douces paroles.

Mais Clamadeu était encore dans ses folles pensées, et il arrivait convaincu qu'il allait avoir le château tout de suite, quand il rencontra en chemin un jeune homme qui manifestait un grand chagrin et qui lui donna les dernières nouvelles concernant son sénéchal Anguinguerron. « Ah ! mon Dieu, seigneur, tout va mal », dit le jeune homme, et il manifestait un tel chagrin qu'il s'arrachait les cheveux de ses propres mains. Alors Clamadeu reprend : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Et le jeune homme répond : « Ma foi, votre sénéchal a été vaincu au combat et il est parti se constituer prisonnier chez le roi Arthur. — Qui a fait cela, jeune homme, allons, dis, et comment cela a-t-il pu arriver ? D'où peut bien venir le chevalier capable de venir à bout par les armes d'un homme si brave et si vaillant ? » Et l'autre répond : « Beau seigneur bien aimé, je ne sais qui était le chevalier, tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu sortir de Beaurepaire tout équipé d'armes vermeilles. — Et maintenant ? Jeune homme, donne-moi vite un conseil ! s'écrie Clamadeu presque hors de lui. — Comment seigneur ? Mais faites demi-tour ! Car si vous alliez plus avant vous ne pourriez, je pense, rien gagner. »

Sur ces mots s'est avancé un chevalier grisonnant qui était

Ne li fist ele nul dongier ;
An leu de boivre et de mangier,
Joent et beisent et acolent
Et debonerement parolent.
Mes[a] Clamadex folie pansse,
Qui vient et cuide sanz desfansse
Le chastel avoir maintenant,
Quant un vaslet grant duel menant
An mi le chemin ancontra,
Qui les noveles li conta
D'Anguinguerron son seneschal.
« Enon Deu, sire, or va mout mal »,
Fet li vaslez, qui tel duel fet
Qu'a ses mains ses chevox detret.
Et Clamadex respont : « De coi ? »
Et li vaslez respont : « Par foi,
Vostre[b] seneschax est conquis
D'armes et si se randra pris
Au roi Artus ou il s'an va.
- Qui a ce fet, vaslez, di va,
Et ce comant pot avenir ?
Don pot li chevaliers venir
Qui si prodome et si vaillant
Pot fere d'armes recreant ? »
Et cil respont : « Biax sire chiers,
Ne sai qui fu li chevaliers,
Mes tant an sai que je le vi
Que fors de Biaurepaire issi
Armez d'unes armes vermoilles.
- Et puis, vaslez, quar me consoilles ! »
Fet cil qui par po n'ist del san.
« Quoi, sire ? Retornez vos an,
Que, se vos avant aleiez,
Ja, ce cuit, n'esploitereiez. »
A ce mot est avant venuz
Uns chevaliers auques chenuz,

le maître d'armes de Clamadeu : « Jeune homme, dit-il, ce que tu lui proposes ne présente aucun avantage. Il doit suivre un conseil plus sage et mieux inspiré que le tien[1]. S'il te croyait, il agirait sottement ; au contraire, il doit aller de l'avant, c'eſt mon avis. » Et il ajoute : « Seigneur, voulez-vous savoir comment vous pourriez vous emparer du chevalier et du château ? Je vais vous l'expliquer le plus clairement possible, et vous verrez que ce sera facile à faire. À l'intérieur des murs de Beaurepaire il n'y a plus ni boisson ni nourriture ; aussi les chevaliers y sont-ils affaiblis, tandis que nous sommes forts et en bonne santé, ne souffrant ni de la soif ni de la faim ; nous pourrons donc soutenir une grande bataille au cas où les assiégés oseraient tenter une sortie pour se mesurer à nous. Nous enverrons vingt chevaliers devant la porte du château pour les attirer au-dehors. Le chevalier qui prend du bon temps avec sa douce amie Blanchefleur tiendra à se diſtinguer par une prouesse au-dessus de ses moyens ; il sera fait prisonnier ou périra, car il recevra peu d'aide des autres chevaliers affaiblis. Nos vingt chevaliers n'auront d'autre mission que de les leurrer jusqu'à notre arrivée inopinée par cette vallée, et nous les encerclerons en les prenant à revers. — Ma foi, j'approuve tout à fait la proposition que vous me faites, dit Clamadeu. Nous avons ici une troupe d'élite, cinq cents chevaliers armés de pied en cap et mille hommes d'armes bien équipés ;

Qui eſtoit meſtres Clamadeu :
« Vaslez, fet il, tu ne diz preu.
Plus sage consoil et plus buen
Li eſtuet croire que le tuen.
S'il te croit, il fera que fos ;
Einz ira avant, par mon los. »
Puis diſt : « Sire, volez savoir
Comant vos porrïez avoir
Le chevalier et le chaſtel ?
Jel vos dirai et bien et bel,
Et si eſt mout legier a fere.
Dedanz les murs de Biaurepere
N'a que boire ne que mangier,
Si sont foible li chevalier ;
Et nos somes et fort et sain,
Si n'avomes ne soif ne fain,
Si porrons grant eſtor sofrir,
Se cil dedanz osent issir
A nos ça defors asanbler.
Vint chevaliers por cenbeler
Anvoierons devant la porte.
Li chevaliers, qui se deporte[a]
A Blancheflor sa dolce amie,
Voldra fere chevalerie
Plus que il sofrir ne porra ;
Si ert pris ou il i morra,
Que po d'aïde li feront
Li chevalier qui foible sont.
Si n'i feront li vint neant,
Mes qu'il les iront fauneant
Tant que nos par ceſte valee
Vanrons sor ax si an enblee,
Ses aceindrons a la forsclose.
- Par foi, je lo bien ceſte chose,
Fet Clamadex, que vos me dites.
Nos avons ci de genz eslites
Cinc[b] çanz chevaliers toz armez
Et mil sergenz bien atornez,

nous allons nous emparer des autres aussi facilement que s'ils étaient morts. » Clamadeu a envoyé devant la porte vingt chevaliers déployer au vent étendards et bannières de toute sorte ; et les gens du château, en les voyant, ouvrirent toutes grandes les portes selon les ordres du jeune homme qui passa devant eux pour aller affronter les chevaliers. Avec hardiesse, force et fureur il attaque leur troupe en bloc. Celui qui reçoit un de ses coups n'a pas le sentiment d'avoir affaire à un novice au maniement des armes. Ce jour-là, plus d'un corps a ressenti le fer de sa lance dans ses entrailles. À l'un il traverse la poitrine, à l'autre le sein, à un autre il brise le bras, un autre encore la clavicule, celui-ci, il l'abat, celui-là, il l'écorche[1]. Les prisonniers qu'il fait et les chevaux sont remis et livrés aussitôt à ceux du château, qui en avaient bien besoin. Ils aperçurent alors l'armée nombreuse qui avait remonté la vallée, cinq cents chevaliers, tout bien compté, outre les mille hommes d'armes qui les accompagnaient ; couvrant une grande étendue, ils s'avançaient vers la porte restée ouverte. Les assaillants, voyant les pertes subies par les leurs, blessés ou morts, se précipitèrent droit vers la porte, en masse et comme enragés, tandis que les défenseurs prirent position en rangs serrés pour barrer l'accès de la porte, et ils reçurent courageusement leurs adversaires[2]. Mais comme ils étaient affaiblis et peu nombreux, et que les autres avaient reçu en renfort

Si les panrons come gent morte. »
Vint chevaliers devant la porte
I a Clamadex anvoiez,
Qui tindrent au vant desploiez
Les confanons et les banieres,
Qui erent de maintes menieres ;
Et quant cil del chastel les virent,
Les portes a bandon ovrirent,
Que li vaslez le volt ensi,
Qui devant aus toz s'an issi
Por asanbler as chevaliers.
Come hardiz et forz et fiers
Les a entaschiez toz ansanble.
Cui il ataint, pas ne li sanble
Que il soit d'armes aprantiz.
Le jor i fu ses fers santiz
De sa lance an mainte boele.
Cui perce piz et cui memele,
Cui brise braz et cui chanole,
Cestui abat, cestui afole.
Les prisons et les chevax rant
Et si les baille maintenant
A ces qui mestier en avoient,
Tant que les granz batailles voient
Qui tot le val orent monté,
Et il furent cinc cent conté,
Estre les mil sergenz qui vindrent,
Qui grant partie del champ tindrent
Vers la porte qui fu overte ;
Et cil defors voient[a] la perte
De lor gent afolee et morte,
Si s'an vindrent droit a la porte
Tot desreé et desrengié,
Et cil se tindrent tuit rangié
An lor porte[b] sarreement,
Ses reçoivent hardiemant.
Mes foible gent et petit furent,
Et li autre de force crurent

le contingent qui les avait suivis, ils ne purent résister et se replièrent à l'intérieur du château. Au-dessus de l'entrée, il y avait des archers qui tiraient sur la masse des combattants qui se pressait, pleine d'ardeur et de fougue, pour se ruer dans le château irrésistiblement ; finalement un groupe, en une seule poussée, s'est frayé un chemin de vive force jusque dans l'entrée. Mais les défenseurs abattirent sur eux une porte qui les tua, écrasant dans sa chute tous ceux qui se trouvaient sous elle. Et aucun spectacle ne fut plus affligeant pour Clamadeu, car beaucoup de ses gens périrent sous cette porte coulissante[1] ; quant à lui, il resta bloqué dehors, et il dut prendre du repos, car un assaut improvisé dans ces conditions eût été peine perdue. Et son maître, dont il suivait les conseils[2], lui dit : « Seigneur, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un homme de valeur joue de malchance ; c'est selon le bon plaisir et la volonté de Dieu qu'arrivent bonheur et malheur, nous le savons bien. Vous avez perdu là de vos hommes, mais il n'est saint qui n'ait un jour sa fête. La tempête s'est abattue sur vous, les vôtres sont mal en point, et les défenseurs ont gagné, mais leur tour viendra de perdre, sachez-le. Arrachez-moi les deux yeux s'ils restent là-dedans seulement cinq jours. Le château sera vôtre ainsi que le donjon, et ils en sortiront tous livrés à votre merci. Si seulement vous voulez rester ici aujourd'hui et demain, le château tombera dans vos mains ;

De lor genz qui seüz les orent,
Tant que cil sofrir ne les porent,
Mes an lor chastel se retraient.
Sor la porte ot archiers qui traient
An la grant fole et an la presse,
Qui mout ert ardanz et angresse
D'antrer el chastel a bandon,
Tant c'une flote de randon
S'est dedanz a force anbatue ;
Et cil dedanz ont abatue
Une porte sor ces desoz
Ques ocit et esquaiche toz
Cez que consilt an son cheoir ;
Et rien nule ne puet veoir
Clamadex don soit si dolanz,
Que mout a la porte colanz
De ses genz morz, et lui forsclos ;
S'estuet qu'il remaingne a repos,
Que[a] li asauz en si grant haste
Ne seroit mes que peinne gaste.
Et ses mestres qui le consoille
Dist : « Sire, il n'est mie mervoille
De prodome, s'il li meschiet :
Si com Damedeu plest et siet,
Chiet bien et mal, bien le savomes.
Perduz i avez de voz homes,
Mes il n'est sainz qui n'ait sa feste.
Cheoite est sor vos la tanpeste,
Si sont li vostre maheignié
Et cil dedanz ont gaaignié,
Mes il reperdront, ce sachiez.
Les ialz amadeus me sachiez
S'il demorent ceanz cinc jorz.
Vostre iert li chastiax et la torz,
Qu'il s'an istront tuit a merci.
Se vos volez demorer ci
Tant solemant hui et demain,
Li chastiax iert an vostre main ;

même celle qui vous a opposé tant de refus vous priera, à son tour, invoquant Dieu, de bien vouloir la prendre. » Alors ils firent dresser sa tente, et tous ceux qui en avaient apporté une firent de même ; les autres se logèrent et s'installèrent comme ils purent. Quant aux gens du château, ils enlevèrent leurs armures. Aux chevaliers qu'ils avaient faits prisonniers ils n'infligèrent ni cachot ni fers, prenant pour seule assurance leur parole de chevaliers loyaux qu'ils resteraient prisonniers sans jamais chercher à leur nuire[1].

Telle était alors la situation des assiégés. Ce même jour, un fort coup de vent avait poussé au large une embarcation chargée d'une grande quantité de blé, entre autres vivres dont elle était pleine. Comme il plut à Dieu elle arriva intacte et sans dommage devant le château[2] ; quand les assiégés l'aperçurent ils envoyèrent de leurs gens pour s'informer et demander à l'équipage son identité et sa destination. Alors les émissaires descendirent du château à la rencontre des arrivants et ils leur demandèrent qui ils étaient, ce qu'ils voulaient et où ils allaient. Et les autres répondirent : « Nous sommes des marchands qui transportons des vivres pour les vendre. Du pain, du vin, des jambons salés, du porc et du bœuf sont à vendre à qui en aurait besoin. » Alors les gens du château s'écrient : « Béni soit Dieu qui d'un coup de vent vous a détournés par ici, et soyez les bienvenus ! Allez, débarquez, car tout est vendu

Neïs cele qui tant vos a
Refusé, vos repriëra [prandre. »
Que vos por Deu la daingniez
Lors ont fet son pavellon tandre
Et toz ces qu'aportez i orent[a],
Et li autre si com il porent
Se logierent et atornerent ;
Et cil dedanz se desarmerent.
Les chevaliers qu'il orent pris
N'an torz n'an fers ne les ont mis,
Mes qu'il plevirent solemant
Come chevalier leaumant
Que il leal prison tanroient,
Et ja nul mal ne lor querroient.
Ensi furent antr'ax leanz.
Ce jor meïsmes uns granz vanz
Ot par mer chaciee une barge
Qui de fromant portoit grant charge
Et d'altre vitaille estoit plainne.
Si com Deu plot, antiere et sainne
Est devant[b] le chastel venue ;
Et quant cil dedanz l'ont veüe,
S'anvoient savoir et anquerre
Qui il sont et que il vont querre.
Atant del chastel avalerent
Cil qui ancontre lor alerent,
Si demandent quex genz il sont
Qu'il demandent et ou il vont,
Et cil dient : « Marcheant somes,
Qui vitaille a vandre amenomes.
Pain et vin et bacons salez
Et pors et bués avons asez
Por vandre, se besoinz estoit. »
Et cil dient : « Beneoiz soit
Dex, qui au vant dona la force
Qui ça vos amena a orce,
Et vos soiez li bien venu !
Traiez fors, que tot est vandu

aussi cher que vous voudrez vendre, et venez prendre votre argent, car vous n'en finirez pas de recevoir ni de compter les lingots d'or et les lingots d'argent que nous vous donnerons pour le blé ; et pour le vin et la viande nous vous en donnerons une pleine charrette, ou plus, si c'eſt nécessaire[1]. » Alors chacun a bien fait son travail, acheteurs comme vendeurs. Ils s'affairent à décharger le bateau, et font emporter devant eux toute la cargaison qui va réconforter les assiégés.

Quand les gens du château virent venir ceux qui apportaient le ravitaillement, vous pouvez imaginer quelle fut leur joie. Aussi vite que possible ils firent préparer le repas. Il peut désormais attendre un peu, Clamadeu, qui perd son temps dehors, car à l'intérieur ils ont bœuf, porc, viande salée en quantité, et pain, et vin, et gibier. Les cuisiniers ne reſtent pas inactifs ; les garçons de cuisine allument les feux pour cuire la nourriture. Maintenant le jeune homme peut s'amuser avec son amie tout à son aise ; elle le prend dans ses bras, il lui donne des baisers, chacun trouve sa joie avec l'autre[2]. La grande salle n'eſt plus silencieuse ; il y règne une joie bruyante. Tout le monde se réjouit d'un repas tant désiré, et les cuisiniers qui se sont hâtés les font s'asseoir pour manger, et ils en ont bien besoin ! Après manger, ils se lèvent de table. Cependant, Clamadeu et ses gens crèvent de dépit car ils savent déjà la nouvelle, la satisfaction obtenue par les assiégés,

Si chier com vos le voldrez vandre,
Et si venez voſtre argent prandre,
Que ne vos porrez desconbrer
De recevoir ne de nonbrer
Plates d'or ne plates d'argent
Que vos donrons por le fromant ;
Et por le vin et por la char
Vos donromes chargié un char,
Ou plus, se fere le besoigne. »
Or ont bien fete lor besoigne
Cil qui achatent et qui vandent.
A la nef deschargier antandent,
S'an font tot devant ax porter
Por cez dedanz reconforter.
Qant cil del chaſtel venir voient
Ces qui la vitaille aportoient,
Croire poez que grant joie orent,
Et au plus toſt qu'il onques porent
Firent le mangier atorner.
Or puet longuement sejorner
Clamadex, qui muse defors,
Car cil dedanz ont bués et pors
Et char salee a grant foison
Et pain et vin et veneison ;
Et li queuz ne sont pas oiseus ;
Li garçon alument les feus
Es cuisines au mangier cuire.
Or se puet li vaslez deduire[a]
Delez s'amie tot a eise.
Cele l'acole et il la beise,
Si fet li uns de l'autre joie.
La sale ne reſt mie quoie,
Ençois i a mout joie et bruit.
Por le mangier font joie tuit
Que mout avoient covoité,
Et li queuz ont tant esploitié
Que au mangié asseoir font
Cez qui mout grant meſtier an ont.
Qant mangié orent, si se lievent ;
Et Clamadex et ses genz crievent,
Qui la novele ja savoient
Del bien que cil dedanz avoient.

et ils se disent qu'il va falloir partir, car il n'y a plus moyen de prendre le château par la famine ; le siège de la ville n'aura servi à rien. Alors Clamadeu, ivre de rage, envoie au château un messager, sans l'avis ni le conseil de personne, et fait savoir au Chevalier Vermeil que jusqu'au lendemain midi il pourra le rencontrer seul, en rase campagne, pour un combat singulier, s'il l'ose. Quand la jeune fille apprend le contenu du message envoyé à son ami, elle en éprouve une douloureuse angoisse. Effectivement, il fait aussitôt répondre à Clamadeu qu'il aura sa bataille, puisqu'il la demande, quoi qu'il doive en résulter. Alors redouble et grandit le chagrin de la jeune fille, mais sa douleur, si grande soit-elle, ne saurait arrêter le jeune homme, je pense. Tout le monde, hommes et femmes, prie instamment le jeune homme de ne pas aller combattre celui qu'aucun autre chevalier n'a pu encore surpasser au combat. « Seigneurs, ne me parlez plus de cela, dit le jeune homme, cela vaudra mieux, car je ne saurais y renoncer pour rien ni personne au monde. » Il leur coupe ainsi la parole, si bien qu'ils n'osent plus lui en parler, et ils vont se coucher. Ils prennent du repos jusqu'au matin, au lever du soleil ; mais ils sont très contrariés de ne pouvoir, malgré leurs prières, convaincre leur seigneur[1]. De même son amie le supplia souvent pendant la nuit de ne pas aller à la bataille, et de rester en paix puisqu'ils

Si dient qu'il les an restuet
Raler, que li chastiax ne puet
Estre afamez an nule guise,
Por neant ont la vile asise.
Et Clamadex, qui vis anrage,
Anvoie au chastel un message,
Sanz los d'autrui et sanz consoil,
Et mande au chevalier vermoil
Que jusqu'a midi l'andemain
Le porra seul trover a plain
Por conbatre a lui, se il ose.
Qant la pucele ot ceste chose
Qui a son ami est nonciee,
Dolante au fu et correciee,
Que cil ancontre li remande
Qu'il l'avra, des qu'il la demande,
La bataille, comant qu'il praigne.
Lors anforce mout et angraigne
Li diax que la pucele an fet,
Mes ja por duel que ele en et
Ne remanra mie, ce cuit.
Mout li prient totes et tuit
Que il conbatre a celui n'aille,
Vers cui n'ot pooir an bataille
Nus chevaliers onques ancore.
« Seignor, car vos an teisiez ore,
Fet li vaslez, si ferez bien,
Que je nel leiroie por rien[a]
Ne por home de tot le mont. »
Ensi la parole lor ront,
Que plus a parler ne l'an osent,
Einz vont colchier, si se reposent
Jusqu'au main que li solauz lieve ;
Mes de lor seignor mout lor grieve
Qu'il nel sevent tant bel prïer
Que il le puisent chastïer.
Si li pria la nuit s'amie,
Mout sovant qu'il n'i alast mie,
A la bataille, einz[b] fust an pes,
Que il n'avoient garde mes

n'avaient plus rien à craindre désormais, de Clamadeu ni de ses gens. Mais tous ses efforts furent vains, et c'eſt bien un fait étrange et merveilleux, car elle mêlait à sa requête une grande séduction, ponctuant chaque mot d'un baiser si doux et si délicieux qu'elle lui mettait la clef d'amour dans la serrure du cœur[1]. Et pourtant il lui fut tout à fait impossible de le détourner d'aller à la bataille. Au contraire, il demanda ses armes, et celui à qui il les avait demandées les lui apporta le plus vite qu'il put. Tandis qu'on l'armait régnait une grande triſtesse, car toutes et tous en étaient accablés. Mais lui les a toutes et tous recommandés au Roi des rois, puis il eſt monté sur le cheval scandinave qu'on lui avait amené et, sans guère plus s'attarder, il eſt parti rapidement, les laissant s'abandonner à leur chagrin.

Quand Clamadeu le vit arriver avec l'intention de combattre avec lui, il eut une folle pensée, car il s'imagina qu'il allait très vite le désarçonner. C'était une belle lande, sans obſtacle, et il n'y avait là qu'eux deux, car Clamadeu avait dispersé et renvoyé tous ses gens. Chacun avait mis en arrêt sa lance en l'appuyant sur le feutre de la selle[2]. Ils s'élancent l'un contre l'autre sans autre défi ni harangue. Fer tranchant, manche de frêne, chacun avait sa lance épaisse bien en main et ils s'élancent de toute la vitesse de leur cheval ; et les chevaliers étaient robuſtes, animés l'un pour l'autre d'une haine mortelle[3].

De Clamadeu ne de sa gent.
Mes tot ce ne valut neant,
Et si eſt ce mervoille eſtrange
Qu'il i avoit an la losange
Grant dolçor, qu'ele li feisoit,
Car a chascun mot le beisoit
Si dolcement et si soëf
Que ele li metoit la clef
D'amor an la serre del cuer,
N'onques ne pot eſtre a nul fuer
Que ele[a] l'an poïſt retrere
Que la bataille n'alaſt fere,
Einz a ses armes demandees.
Cil cui il les ot comandees
Les aporta plus toſt qu'il pot.
A lui armer mout grant duel ot,
Que toz et totes an pesa,
Et il toz et totes les a
Comandees au Roi des rois,
Puis monta el cheval norrois
Que l'an li avoit amené,
Puis n'a gaires antr'ax eſté,
Einz s'an parti isnelement,
Si les leissa lor duel feisant.
Qant Clamadex venir le voit,
Qui conbatre a lui se devoit,
Si ot an lui si fol cuidier
Qu'il li cuida fere voidier
Mout toſt les arçons de la sele.
La lande fu igaus et bele,
N'il n'i ot qu'as deus solemant,
Que Clamadex tote sa gent
Ot departie et anvoiee.
Chascuns ot sa lance apoiee[b]
Desor la sele, sor le fautre,
Et point li uns ancontre l'autre
Sanz desfiance et sanz aresne.
Fer tranchant et lance de fresne
Avoit chascuns, grosse et[c] poignal,
Si alerent toſt li cheval,
Et li chevalier furent fort,
Si s'antrehaoient de mort ;

Le choc est si brutal que le bois des écus craque, les lances se brisent et tous deux tombent à terre. Vite, ils se relèvent d'un bond et s'affrontent de pied ferme. Le combat à l'épée est longtemps égal. Je pourrais vous en parler longuement, si je voulais m'y employer, mais je ne veux pas y consacrer ma peine, car un mot en dit autant que vingt[1]. Finalement Clamadeu dut se rendre, bien malgré lui, et il accepta toutes les conditions imposées, comme l'avait fait son sénéchal, car à aucun prix il n'aurait voulu se rendre prisonnier à Beaurepaire, de même que pour tout l'empire de Rome il ne serait pas allé chez le bon seigneur au château si bien construit. Mais il promit volontiers de se constituer prisonnier chez le roi Arthur, et de transmettre le message à la jeune fille qui avait été frappée brutalement par Keu, ce dont elle avait été bouleversée ; mais il la vengerait, il en avait bien l'intention, si Dieu voulait bien lui en donner la force[2]. Après quoi le vainqueur lui fit promettre que le lendemain, avant le lever du jour, tous ceux qu'il retenait prisonniers dans ses tours seraient libérés et pourraient rentrer, que jamais plus de son vivant il ne permettrait à une armée d'assiéger le château, qu'au contraire il ferait tout pour l'en débarrasser, et que ni ses hommes ni lui-même ne créeraient d'ennui à la demoiselle du château[3].

C'est ainsi que Clamadeu regagna ses terres ; une fois

Si se fierent que les eis croissent
Des escuz, et les lances froissent,
Si porte li uns l'autre jus ;
Mes tost refurent sailli sus,
Si s'antreviennent d'un estal
Et se conbatent par igal
As espees mout longuement.
Asez vos deïsse comant
Se je m'an volsisse antremetre,
Mes por ce n'i voel painne metre
Qu'altant valt uns moz come vint.
An la fin Clamadeu covint
Venir a merci maugré suen,
Si li creanta tot son buen
Si com li seneschax ot fet,
Qu'il[a] ne se meïst por nul plet
An prison dedanz Biaurepaire
Ne que ses seneschax volt faire,
Ne por tot l'empire de Rome
Ne ralast il chiés le prodome
Qui ot le chastel bien seant.
Mes ce li vint bien a creant
Que an la prison se metroit
Le roi Artus et si diroit
A la pucele son message,
Que Kex feri par son oltrage,
Dont il li fist si tres grant duel ;
Mes il la vangera son vuel,
Se Dex l'an vialt force doner.
Aprés ce li fet creanter
Que l'andemain, einz qu'il soit jorz,
Tuit cil qui sont dedanz ses torz
S'an revandront trestuit delivre,
Ne ja mes jor qu'il ait[b] a vivre
N'avra devant le chastel ost,
S'il onques puet, qu'il ne l'an ost,
Ne par ses homes ne par lui
N'avra la demeisele enui.
Ensi Clamadex s'an ala
An sa terre ; et quant il vint la,

arrivé, il ordonna la libération de tous les prisonniers, et leur renvoi sans aucune rançon. Ces ordres, aussitôt donnés, furent exécutés. Et voilà les prisonniers tirés de leur prison ; ils partirent aussitôt en emportant tout leur équipement, car rien ne leur a été retenu[1]. De son côté, Clamadeu prit la route, cheminant tout seul. En ce temps-là, nous pouvons le lire dans les textes, la coutume exigeait qu'un chevalier se constituât prisonnier dans la tenue qu'il avait à l'issue du combat où il avait été vaincu, sans y rien ôter ni ajouter[2]. C'est dans ces conditions que Clamadeu, après Anguinguerron, se dirigea vers Disnadaron[3], où le roi Arthur tenait sa cour. Une grande joie régnait au château où étaient rentrés les prisonniers libérés après une longue et très pénible captivité. On se réjouissait bruyamment dans la grande salle et dans la résidence des chevaliers. Églises et monastères faisaient sonner joyeusement toutes leurs cloches, et il n'y avait ni moine ni nonne qui ne rendît grâce à Dieu Notre-Seigneur. Par les rues et les places, tous et toutes allaient danser. On menait grand tapage au château car plus personne ne les attaquait ni ne leur faisait la guerre. Cependant Anguinguerron est en route, et derrière lui Clamadeu qui a fait étape trois nuits de suite à l'endroit même où le premier avait dormi. Grâce aux traces laissées par son cheval, il l'a suivi

Comande que tuit li prison
Fussent gitié fors de prison,
Si s'an alassent trestuit quite.
Qant il ot la parole dite,
Si fu ses comandemenz fez.
Ez vos les prisons ja fors trez,
Si s'an alerent demanois
Et porterent tot lor hernois,
Que rien n'en i ot detenue.
D'autre part sa voie a tenue
Clamadex, qui toz seus chemine.
Costume estoit an cel termine,
Ce trovons escrit an la letre,
Que chevaliers se devoit metre
An prison a tot son ator
Si com il partoit de l'estor
Ou il conquis avoit esté,
Que ja rien n'i eüst osté
Ne nule rien n'i eüst mise.
Clamadex tot an itel guise
Se met aprés Anguinguerron
Tot droit anvers Disnadaron,
Ou li rois Artus cort tenoit.
D'autre part grant joie ravoit
Et chastel, ou sont retorné
Cil qui avoient demoré
Longuement an prison trop male.
De joie bruit tote la sale
Et li ostel as chevaliers ;
As eglises et as mostiers
Sonent de joie tuit li sain
N'il n'i a moinne ne nonain
Qui Damedeu ne rande graces.
Par les rues et par les places
Vont querolant totes et tuit.
Mout orent el chastel grant bruit,
Que nus nes asaut ne guerroie.
Mes Aguinguerrons tote voie
S'an vet, et Clamadex aprés,
Et jut trois nuiz tot pres a pres
An l'ostel ou il ot geü.
Bien l'a par ses escloz seü

jusqu'à Disnadaron, au pays de Galles, où le roi Arthur, dans ses grandes salles, tenait cour plénière. Et voilà qu'arriva Clamadeu, tout seul et, comme il se devait, dans le même équipage. Alors il fut reconnu par Anguinguerron qui avait déjà transmis son message à la cour, oralement et en détail, le jour de son arrivée ; on l'avait d'ailleurs retenu à la cour pour faire partie de la maison du roi et de son conseil. Il vit son seigneur rouge du sang vermeil dont il était couvert, mais le reconnut bien et il dit aussitôt : « Seigneurs, seigneurs, voyez cette merveille ! Le jeune homme aux armes vermeilles envoie ici, croyez-moi, ce chevalier que vous voyez. Il l'a vaincu, j'en suis certain, si j'en juge par le sang dont il est couvert. J'ai bien distingué le sang d'ici, et lui-même je l'ai bien reconnu, car c'est mon seigneur et je suis son vassal. Son nom est Clamadeu des Îles, et je pensais qu'on ne pouvait trouver meilleur chevalier dans tout l'empire de Rome. Mais souvent le malheur n'épargne pas les hommes de valeur. » Ainsi s'exprima Anguinguerron ; enfin arriva Clamadeu, et ils coururent l'un vers l'autre ; c'est ainsi que leur rencontre eut lieu à la cour.

C'était la Pentecôte[1]. La reine était assise à côté du roi Arthur, qui présidait une table. Il y avait là beaucoup de comtes et de rois, et aussi des reines et des comtesses ; une fois dites

Jusqu'a Disnadaron an Gales[a],
Ou li rois Artus an ses sales
Cort mout esforciee tenoit.
Et Clamadex leanz venoit
Toz seus, si armez com il fut,
Et Anguinguerrons le conut,
Qui son message avoit ja fet
A cort et conté et retret
Des l'autre jor qu'il fu venuz,
Et s'estoit a cort retenuz
Et de mesniee et de consoil.
Son seignor taint de sanc vermoil
Vit covert, nel mesconut pas,
Ençois dit tot en es le pas :
« Seignor, seignor, veez mervoilles !
Li vaslez as armes vermoilles
Anvoie ça, si m'an creez,
Cel chevalier que vos veez.
Il l'a conquis, j'an sui toz cerz,
A ce qu'il est de sanc coverz.
Je conuis bien le sanc de ci
Et lui meïsmes autresi,
Qu'il est mes sire et je ses hom.
Clamadex des Illes a non,
Et je cuidoie que il fust
Chevaliers tex que il n'eüst
Meillor an l'empire de Rome.
Mes il meschiet a maint prodome. »
Ensi Anguinguerrons parla,
Tant que Clamadex parvint la,
Et li uns contre l'autre cort,
Si s'antr'ancontrent an la cort.
Ce fu a une Pantecoste,
Que la reïne sist dejoste
Le roi Artus au chief d'un dois.
Asez i ot contes et rois,
Si ot reïnes et contesses,
Et fu aprés totes les messes,

toutes les messes, dames et chevaliers étaient sortis de l'église. Keu traversa la salle, après avoir ôté son manteau, tenant une badine à la main droite, avec sur sa tête un chapeau souple, ses cheveux blonds (il n'y avait de plus beau chevalier au monde) noués en tresse. Mais sa beauté comme sa vaillance étaient ternies par ses cruelles moqueries. Sa tunique était faite d'un tissu de soie riche en couleur ; il portait une ceinture faite par un artiste, dont la boucle et les chaînons étaient en or, je m'en souviens bien, comme l'histoire elle-même en témoigne[1]. Chacun s'écarte de lui quand il traverse la salle ; comme on redoute ses cruelles moqueries, sa mauvaise langue, on s'éloigne de son chemin. N'est pas sage qui ne redoute, qu'on s'amuse ou qu'on soit sérieux, les méchancetés trop évidentes. Ses cruelles moqueries étaient si redoutées de toute l'assistance que personne ne lui adressa la parole ; mais il passa devant tout le monde pour rejoindre le roi où il était assis, et il lui dit : « Sire, si vous vouliez bien, ce serait le moment de manger. — Keu, répondit le roi, laissez-moi en paix, car je ne mangerai pas à une fête si importante, alors que je tiens cour plénière, tant qu'aucune nouvelle ne sera arrivée à ma cour[2]. »

Ils parlaient ainsi quand Clamadeu arriva à la cour où il venait se constituer prisonnier, dans la tenue qu'il devait avoir,

Que issu furent del mostier
Les dames et li chevalier.
Et Kex par mi la sale vint,
Trestoz desafublez, et tint
An sa main destre un batonet,
El chief un chapel de bonet,
Don li chevol estoient blont.
N'ot plus bel chevalier el mont,
Et fu treciez a une tresce.
Mes sa biauté et sa proesce
Anpiroient si felon gap.
Sa cote fu d'un riche drap
De soie tote coloree ;
Ceinz fu d'une ceinture ovree,
Don la boclete et tuit li manbre
Estoient d'or, bien m'an remanbre,
Et l'estoire ensi le tesmoingne.
Chascuns de sa voie s'esloingne
Si com il vint par mi la sale ;
Ses felons gas, sa lengue male
Redotent tuit, si li font rote :
N'est mie sages qui ne dote,
Ou soit a gas ou soit a certes,
Felenies trop descovertes.
Ses felons gas tant redotoient
Trestuit cil qui leanz estoient
C'onques nus a lui ne parla,
Et il devant toz s'an ala
Jusque la ou li rois seoit,
Et dist : « Sire, s'il vos pleisoit,
Vos mangerez des ore mes.
- Kex, dist li rois, leissiez m'an pes,
Que ja par les ialz de ma teste
Ne mangerai a si grant feste
Que je cort[a] anforciee tiegne,
Tant qu'a ma cort noveleviegne. »
Ensi parloient andemantre,
Et Clamadex an la cort antre,
Qui vint prison a cort tenir,
Armez si com il dut venir,

et il dit : « Que Dieu sauve et bénisse le meilleur roi qui soit en vie, le plus noble et le plus vaillant, comme en témoignent tous ceux devant qui ont été racontées les actions héroïques qu'il a accomplies. Maintenant écoutez-moi, beau seigneur, car je vais vous rapporter mon message. Je le dis à contrecœur, mais je dois reconnaître que je suis envoyé ici par un chevalier qui m'a vaincu. Il faut, selon ses instructions, que je me rende à vous comme prisonnier, et c'est sans appel. Mais si l'on me demandait si je connais son nom, je répondrais que non ; la seule information que je puisse vous donner concerne ses armes, qui sont vermeilles, et il paraît que c'est vous qui les lui avez données. — Ami (et que Notre-Seigneur Dieu me vienne en aide), dis-moi la vérité ; est-il en pleine possession de ses moyens, libre, en bonne santé et sain d'esprit ? — Oui, soyez-en tout à fait certain, dit Clamadeu, bien cher seigneur, et c'est le chevalier le plus vaillant que j'aie jamais eu l'occasion de rencontrer. Il m'a dit aussi de m'adresser à la jeune fille qu'il avait fait rire, ce qui lui valut d'être maltraitée par Keu, puisqu'il lui donna une gifle. Mais il dit qu'il la vengera si le Seigneur Dieu le veut bien. » Quand le fou entendit ces mots, il bondit de joie en s'écriant : « Seigneur roi, que Dieu me bénisse, elle va être bien vengée, cette gifle, et ne le prenez pas comme une plaisanterie, car cela lui vaudra, malgré qu'il en ait, un bras cassé et une clavicule

Et dist : « Dex saut et beneïe
Le meillor roi qui soit an vie,
Le plus franc et le plus gentil,
Si le tesmoignent trestuit cil
Devant cui ont esté retraites
Les granz proesces qu'il a faites !
Or antandez, fet il, biau sire,
Que mon mesage vos voel dire.
Ce poise moi, mes tote voie
Reconuis ge que ça m'anvoie
Uns chevaliers qui m'a conquis.
De par lui m'estuet randre pris
A vos, que nel puis amander.
Mes qui me voldroit demander
Se je sai comant il a non,
Je li respondroie que non.
Mes tex noveles vos an cont
Que ses armes vermoilles sont
Et si li donastes, ce dist.
- Amis, se Damedex t'aïst[a],
Fet li rois, di moi verité,
Se il est an sa poësté,
Delivres et heitiez et sains.
- Oïl, toz an soiez certains,
Fet Clamadex, biax sire chiers,
Com li plus vaillanz chevaliers
A cui je onques m'acointasse,
Et si me dist que je parlasse
A la pucele qui li rist,
Dont Kex si grant honte li fist
C'une joee li dona.
Mes il dist qu'il la vangera,
Se Damedex le li consant. »
Qant li fos la parole antant,
De joie saut et si s'escrie :
« Danz rois, se Dex me beneïe,
Or iert bien vangiee la bufe,
Et si nel tenez mie a trufe
Que le braz brisié en avra,
Ja si garder ne s'an savra,

démise[1]. » Keu, en entendant ces mots, n'y voit que sornettes et croyez bien que ce n'est pas la lâcheté qui l'empêche de lui briser le crâne, mais la présence du roi et la peur du scandale[2].

Le roi hoche alors la tête et dit : « Ah ! Keu, comme je regrette qu'il ne soit pas là avec moi. C'est à cause de ta mauvaise langue qu'il est parti, et j'en suis bien fâché[3]. » À ces mots Girflet s'est levé, sur ordre du roi, ainsi qu'Yvain qui exerce une bonne influence sur ceux qui sont en sa compagnie. Le roi leur ordonne d'emmener le chevalier et de le conduire dans les appartements où s'amusent les demoiselles de la reine. Le chevalier se met à leur disposition, et les deux chevaliers désignés l'escortent jusque dans les appartements. Ils lui montrent la jeune fille, il lui apprend la nouvelle, et c'est bien ce qu'elle voulait entendre, car elle se plaignait encore de la gifle qu'elle avait reçue sur la joue. Du coup lui-même qu'elle avait reçu, elle était bien remise, mais elle n'avait ni oublié ni effacé la honte, car il ne vaut rien celui qui oublie la honte ou l'injure qu'on lui fait[4]. La douleur passe, la honte dure dans le cœur d'un homme énergique et droit, tandis que chez l'homme médiocre la honte meurt et se refroidit vite. Clamadeu a transmis son message, puis le roi l'a retenu pour le reste de sa vie, pour faire partie de sa cour et de sa maison. Et celui[5] qui lui avait disputé la terre de la jeune fille, fêtant sa belle amie,

Et desnoee la chanole. »
Kex, qui antant ceste parole,
Le tient a mout grant musardie,
Et sachiez que par coardie
Nel lait il pas qu'il ne l'esfronte,
Mes por le roi et por sa honte.
Li rois en a croslé le chief
Et dist : « Ha ! Kex, mout m'an est grief
Qant il n'est ceanz avoec moi.
Par la fole lengue de toi
S'an ala il, don mout me grieve. »
A cest mot an estant se lieve
Girflez cui li rois le comande,
Et mes sire Yvains, qui amande
Toz cez qui a lui s'aconpaignent,
Et si comande qu'il an maignent
Le chevalier, si le conduient
Anz es chanbres ou se deduient
Les dameiseles la reïne.
Et li chevaliers lor ancline.
Cil cui li rois l'ot comandé
L'an ont anz es chanbres mené,
Si li mostrerent la pucele
Et il li conte la novele
Tele com oïr la voloit,
Que de la bufe se doloit
Qui li fu an la joe asise.
De la bufe que ele ot prise
Estoit ele bien respassee,
Mes oblïee ne passee
La honte n'avoit ele mie,
Que mout est malvés qui oblie,
S'an li[a] fet honte ne leidure.
Dolors trespasse et honte dure
An home viguereus et roide,
Et el malvés muert et refroide.
Clamadex a fet son message,
Puis l'a retenu son aage
Li rois de cort et de mesniee.
Et cil qui avoit desreniee
Vers lui la terre a la pucele,
Blancheflor[b] s'amie la bele,

heureux, se réjouit avec elle, et elle aurait été à lui tout à fait, elle avec sa terre, s'il avait bien voulu ne pas avoir le cœur ailleurs[1]. Mais autre chose lui tient à cœur ; il se rappelle sa mère qu'il a vue tomber évanouie, et il a envie d'aller la voir plus que de toute autre chose. Il n'ose prendre congé de son amie qui s'oppose à son départ et le lui interdit, et elle demande à tous ses gens de le prier de rester, mais leurs prières restent vaines, sinon qu'il leur promet, au cas où il retrouverait sa mère vivante, de la ramener avec lui ; dès lors il tiendra cette terre, qu'ils en soient assurés, et même si elle est morte[2].

Il se met donc en route, leur promettant de revenir, laissant son amie, cette charmante jeune fille, toute à son chagrin et à sa douleur, et tout le monde avec elle. Au moment où il sortit de la ville, il y eut une procession comme au jour de l'Ascension. Marchaient là tous les moines comme à une fête dominicale, vêtus de leur chape de soie, et toutes les nonnes avec leurs voiles[3]. Tous, hommes et femmes, disaient : « Seigneur, tu nous as arrachés à l'exil et permis de rentrer dans nos maisons ; il ne faut pas s'étonner si nous pleurons, puisque tu veux maintenant nous abandonner ainsi ; notre douleur doit être immense, et elle dépasse en effet tout ce qui est concevable. » Alors il répond : « Vous n'avez rien à craindre, sachez-le. Ne pensez-vous pas qu'il serait bien que j'aille voir

Delez li s'aeise et delite,
Et si fust[a] soe tote quite,
Et la terre, s'il li pleüst
Que son coraige aillors n'eüst.
Mes a autres choses li tint :
De sa mere li resovint
Que il vit pasmee cheoir,
Talant a qu'il l'aille veoir,
Plus grant que de nule autre chose.
Congié prendre a s'amie n'ose,
Ele[b] li vee et li desfant
Et comande a tote sa gent[c]
Que il de remenoir li prient,
Mes n'a mestier ce que il dient
Fors qu'il lor met an covenant,
S'il trueve sa mere vivant,
Que avoec lui l'an amanra
Et d'iluec en avant tanra
La terre, ce sachiez de fi,
Et se ele est morte, autresi.
Ensi[d] a la voie se met
Et le revenir lor promet,
Si lesse s'amie la gente
Mout correciee et mout dolante,
Et toz les autres avoec li.
Qant il fors de la vile issi,
Il ot autel procession
Com s'il fust jor d'Acenssion.
Alé i furent tuit li moinne
Com a un jor de diemoinne,
Chapes de pailes afublees,
Et totes les nonains velees ;
Et disoient celes et cil :
« Sire, qui nos as tret d'essil
Et ramenez an noz meisons,
N'est mervoille se nos plorons
Qant tu si tost lessier nos viax ;
Mout doit estre granz nostre diax,
Si est il si que plus ne puet. »
Et il lor dit : « Ne vos estuet
Doter, ce sachiez, nule rien.
Ne cuidiez[e] vos que ce soit bien

ma mère, qui est restée seule en plein bois dans ce que l'on appelle la Gaste Forêt ? Je reviendrai, qu'elle soit vivante ou non, je n'y manquerai à aucun prix. Si elle est vivante, je lui ferai prendre le voile dans votre église ; si elle est morte, vous célébrerez chaque année un service pour son âme, pour que Dieu la mette dans le sein d'Abraham avec les âmes des élus. Et vous, seigneurs moines, et vous, dames, cela ne doit en rien vous affecter, car je vous ferai beaucoup de dons pour le repos de son âme, si Dieu me ramène ici. » Alors les moines, les nonnes et tous les autres le quittent et il s'en va, lance en arrêt, tout armé comme au jour de son arrivée. Pendant toute la journée, il poursuivit son chemin sans rencontrer âme qui vive, chrétien ou chrétienne, qui pût lui indiquer sa route. Et il ne cessait de prier Dieu le Père souverain de lui permettre de retrouver sa mère. Et tandis qu'il répétait cette prière il arrive à une rivière au pied d'un belvédère[1]. Il regarde ce cours d'eau rapide et profond et n'ose s'y lancer, disant : « Ah ! Seigneur tout-puissant, si l'on pouvait traverser cette eau, on retrouverait là-bas ma mère, je pense, saine et sauve. » Il longe donc la rive jusqu'à une falaise rocheuse que venait battre le courant de la rivière, si bien qu'il ne pouvait plus avancer. Alors il vit une barque qui au fil de l'eau descendait la rivière. Il y avait deux hommes à bord.

Que je ma mere veoir vois,
Qui sole remest an un bois
Qui la Gaste Forez a non ?
Je revandrai, ou vive ou non,
Que por rien ne le lesserai.
Se ele est vive, g'en ferai
Nonain velee an vostre eglise :
Se ele est morte, le servise
Ferez por s'ame chascun an,
Que Dex el sain saint Abrahan
La mete avoec les bones[a] ames
Et vos, seignor moinne, et vos, dames,
Il ne vos doit grever de rien,
Que je vos ferai mout de bien[b]
Por s'ame, se Dex me ramoinne. »
Atant se departent li moinne
Et les nonains et tuit li autre.
Et il s'an vet, lance sor fautre,
Toz armez si com il i vint,
Et tote jor sa voie tint
Qu'il n'ancontra rien terrïene,
Ne crestïen ne crestïene
Qui li seüst voie anseignier.
Et il ne fine de prier
Au roi de gloire, le suen pere,
Que il li doint veoir sa mere
Plainne de vie et de santé
Se il li vient a volanté.
Et itant dura sa proiere[c]
Que il vint sor une riviere,
A[d] l'avalee d'une angarde.
L'eve roide et parfonde esgarde
Et ne s'ose metre dedanz,
Et dist : « Ha ! sir Dex puissanz,
Qui ceste eve passee avroit
De la ma mere troveroit,
Mien esciantre, sainne et vive. »
Ensi s'an va selonc la rive
Tant que a une roche aproiche,
Si que l'eve a la roche toiche,
Que il ne pot aler avant.
Et il vit par l'eve avalant
Une nef[e] qui d'amont venoit.
Deus homes an la nef avoit.

Il s'arrêta pour les attendre, pensant qu'ils conduiraient la barque jusqu'à lui. Mais ils firent halte au milieu du courant et restèrent sur place, solidement ancrés. L'homme qui était à la proue pêchait à la ligne, amorçant son hameçon avec un petit poisson à peine plus grand qu'un vairon[1]. Comme il ne savait que faire pour trouver un passage, le chevalier les salua et leur demanda : « Renseignez-moi, seigneurs, dites-moi si cette rivière a un gué ou un pont. » Et celui qui pêchait lui répondit : « Ma foi non, beau frère, et il n'y a pas non plus de barque, crois-moi, plus grande que celle-ci où nous nous trouvons, qui ne pourrait transporter cinq personnes. Et sur vingt lieues, en amont et en aval, on n'y peut passer à cheval, car il n'y a ni barque, ni pont, ni gué. — Dites-moi donc, de par Dieu, où je pourrais m'héberger. — De cela et d'autre chose, répondit l'autre, vous avez, je pense, grand besoin[2]. C'est moi qui vous hébergerai cette nuit. Remontez par cette faille ménagée dans la roche ; et quand vous arriverez en haut vous verrez devant vous, dans un vallon, une maison où j'habite, avec rivières et bois à proximité. » Aussitôt le chevalier commença à remonter la pente jusqu'au sommet, et une fois arrivé en haut de la falaise il regarda droit devant lui, mais ne vit rien d'autre que ciel et terre. « Que suis-je venu chercher ici ?

Il s'areste[a], si les atant
Et cuide qu'il alassent tant
Que il venissent jusqu'a lui.
Et il s'arestent amedui
En mi l'eve, coi i esturent,
Que mout bien aencré se furent.
Et cil qui devant fu peschoit
A l'esmeçon, si aeschoit
Son ameçon d'un poissonet
Petit graignor d'un veironet.
Cil qui ne set que fere puisse
Ne an quel leu passage truisse
Les salue et demande lor :
« Anseigniez moi, fet il, seignor,
S'an ceste eve a ne gué ne pont ? »
Et cil qui pesche li respont :
« Nenil, biau frere, a moie foi,
Ne n'i a nef, de ce me croi,
Graignor de cesti ou nos somes,
Qui ne porteroit pas cinc homes,
Vint liues amont ne aval,
Si n'i puet an passer cheval.
Barge n'i a, ne pont ne gué.
- Or m'anseigniez, fet il, por Dé,
Ou je porroie avoir ostel. »
Et il li dist : « De ce et d'el
Avreiez vos mestier, ce cuit.
Je vos herbergerai enuit
Montez vos an par cele frete
Qui est an cele roche fete[b] ;
Et qant vos la amont vanroiz,
Devant vos, an un aval, verroiz
Une meison ou ge estois,
Pres de rivieres et de bois. »
Maintenant cil s'an va amont
Tant que il vint an son le mont ;
Et quant il fu an son le pui,
Si garda avant devant lui
Si[c] ne vit mes que ciel et terre,
Et dit : « Que sui ge venuz querre ?

Perdre mon temps pour des sottises ! Que Dieu confonde celui qui m'a envoyé par ici. Il m'a vraiment bien mis sur la route en me disant que je trouverais une maison en arrivant au sommet ! Pêcheur, avec ces indications, tu as poussé trop loin la malhonnêteté si tu l'as fait pour me nuire. » Alors il vit apparaître devant lui, dans un vallon, le sommet d'une tour[1]. On n'aurait pas trouvé d'ici jusqu'à Beyrouth une tour aussi belle ni si bien construite. Elle était carrée, faite de roche bise, avec des tourelles sur son enceinte. La grande salle se trouvait devant la tour et les galeries d'entrée, sur le devant de la salle. Le jeune homme descend dans cette direction en se disant qu'il a été bien orienté par celui qui l'a envoyé là. Il ne l'appelle plus tricheur, déloyal ni menteur, puisqu'il a trouvé un endroit où loger. Il se dirige donc vers la porte, et aperçoit devant elle un pont-levis qu'on avait abaissé. Il a franchi ce pont et quatre jeunes gens sont venus à sa rencontre ; deux l'ont désarmé, tandis qu'un troisième emmenait son cheval pour lui donner fourrage et avoine ; le quatrième l'habilla d'un manteau d'écarlate flambant neuf. On le conduisit jusqu'aux galeries. Sachez qu'on n'en aurait pas trouvé ni vu d'aussi belles jusqu'à Limoges, en cherchant bien. Le jeune homme resta dans ces galeries jusqu'au moment d'aller voir le seigneur du château,

La musardie et la bricoigne.
Dex li doint hui male vergoigne
Celui qui ça m'a anvoié.
Si m'a il or bien avoié,
Que il me dist que je verroie
Meison quant ça amont seroie !
Peschierres[a] qui ce me deïs,
Trop grant desleauté feïs
Se tu le me deïs por mal. »
Lors vit devant lui an un val
Le chief d'une tor qui parut.
L'an ne trovast jusqu'a Barut
Si bele ne si bien asise.
Quarree fu, de pierre[b] bise,
Si avoit torneles antor.
La sale fu devant la tor,
Et les loiges devant la sale.
Li vaslez cele part avale,
Et dit que bien l'a avoié
Cil qui la l'avoit anvoié.
Si se loa del pesceor,
Ne l'apele mais tricheor
Ne desloial ne mençongier,
Qant il se trove u herbergier.
Ensi[c] vers la porte s'an va,
Devant la porte un pont trova
Torneïz, qui fu avalez.
Par sor le pont s'an est alez,
Et vaslet corent contre lui,
Quatre, sel desarment[d] li dui,
Et li tierz son cheval an moinne,
Si li done fuerre et avoinne.
Li carz li afuble un mantel
D'escarlate, frés et novel,
Et l'an menerent jusqu'as loiges.
Si sachiez que jusqu'a Limoiges
Ne trovast an ne ne veïst
Si beles, qui les i queïst.
Li vaslez es loiges estut
Tant qu'au seignor venir l'estut,

qui l'envoya chercher par deux jeunes gens. Il gagna donc avec eux la grande salle, qui était bien proportionnée, aussi longue que large. Au milieu de la salle, sur un lit, il vit assis un bel homme noble aux cheveux grisonnants[1]. Il portait une coiffure de zibeline noire comme mûre, enturbannée de pourpre, et le reste de ses vêtements était également noir. Il se tenait accoudé devant un grand feu de bois sec qui brûlait avec des flammes vives entre quatre colonnades. On aurait pu asseoir quatre cents personnes autour du feu et les installer confortablement. Les colonnades, très robustes, soutenaient le manteau de cheminée, en airain épais, haut et large[2]. Les arrivants se rendirent devant le seigneur ; quand il vit arriver le chevalier, il le salua aussitôt et dit : « Ami, ne soyez pas fâché si je ne me lève pas pour vous accueillir ; c'est que je n'en ai pas la force. — Mon Dieu, seigneur, n'en parlons plus, répond-il, car je n'en suis nullement fâché, je le jure sur la joie et la santé que je demande à Dieu. » Le noble seigneur fait un effort en son honneur et se soulève autant qu'il peut en lui disant : « Ami, venez là, près de moi, n'ayez pas peur, et asseyez-vous tranquillement à côté de moi, je vous en prie sincèrement. » Le jeune homme s'est donc assis à côté de lui, et le noble seigneur lui a demandé : « Ami, d'où arrivez-vous aujourd'hui ? — Seigneur, j'ai quitté ce matin

Qui deus vaslez i anvea,
Et cil avoec ax s'an ala
An la sale, qui fu quarree
Et autant longue come lee.
Et mi la sale, sor un lit,
Un bel prodome seoir vit,
Qui estoit de chenes meslez ;
Et ses chiés fu anchapelez
D'un sebelin noir come more,
A une porpre vox desore,
Et d'itel fu sa robe tote.
Apoiez fu desor son cote ;
Si ot devant lui un feu grant
De sesche busche, bien ardant,
Et fu antre quatre colomes.
Bien poïst an quatre cens homes
Asseoir anviron le feu,
S'aüst chascuns aeisié leu.
Les colomes forz i estoient
Qui le cheminal sostenoient,
D'arain espés et haut et lé.
Devant le seignor sont alé
Cil qui li amainnent son hoste
Si que chascuns li fu d'encoste.
Qant[a] li sires le vit venant,
Si le salua maintenant
Et dist : « Amis, ne vos soit grief
Se ancontre vos ne me lief,
Que je n'an sui pas aeisiez.
- Por Deu, sire, or vos an teisiez,
Fet il, qu'il ne me grieve point,
Se Dex joie et santé me doint. »
Li prodom tant por lui se grieve
Que tant com il puet se sozlieve,
Et dist : « Amis, ça vos traiez
Pres de moi, ne vos esmaiez,
Si vos seez seüremant
Lez moi, jel vos lo bonement. »
Li vaslez est lez lui asis,
Et li prodom li dist : « Amis,
De quel part venistes vos hui ?
- Sire, fet il, hui matin mui

Beaurepaire, c'est le nom du château. — Mon Dieu, dit le noble seigneur, vous avez fait aujourd'hui une longue étape ! Vous avez dû partir ce matin bien avant que la corne du veilleur n'ait annoncé l'aube[1] ! — Mais non, la première heure du jour avait déjà sonné, je vous assure. » Tandis qu'ils parlaient ainsi, un jeune homme entra par la porte ; il apportait une épée qui était suspendue à son épaule par un baudrier, et il la remit au riche seigneur. Et lui la tira à demi de son fourreau et il vit bien où elle avait été faite car c'était gravé sur la lame. Il vit en même temps qu'elle était d'un acier de si bonne qualité qu'elle ne risquait pas de se briser, sauf dans un seul cas que nul ne connaissait excepté celui qui l'avait forgée et trempée[2]. Le jeune homme qui l'avait apportée dit alors : « Seigneur, la blonde demoiselle, votre nièce qui est si belle, vous envoie ce présent ; jamais vous n'avez vu d'épée de si belles proportions. Vous la donnerez à qui vous voudrez, mais ma dame serait très heureuse si elle était bien utilisée par celui à qui elle sera donnée, car celui qui a forgé cette épée n'en a fait que trois, et il mourra sans pouvoir en forger une autre après celle-ci[3]. » Alors le seigneur remit l'épée à son hôte étranger en lui passant le baudrier qui à lui seul valait un trésor. Le pommeau était en or, du meilleur d'Arabie ou de Grèce ; le fourreau était brodé à la mode de Venise.

De Biaurepaire, ensi a non.
- Si m'aïst Dex, fet li prodom,
Vos avez grant jornee faite.
Vos meüstes einz que la gaite
Eüst hui main l'aube cornee.
- Einz estoit ja prime sonee,
Fet li vaslez, ce vos afi. »
Que que il parloient ensi,
Uns vaslez antre par la porte.
A son col une espee aporte,
Par les renges estoit pandue,
Si l'a au riche home randue[a]
Et il l'a bien demie treite ;
Si vit bien ou ele fu feite,
Que an l'espee fu escrit ;
Et avoec ce ancore vit
Qu'ele estoit de si bon acier
Qu'ele ne pooit peçoier
Fors que par un tot seul peril
Que nus ne savoit mes que cil
Qui l'avoit forgie et tempree[b].
Li vaslez qui l'ot aportee
Dist : « Sire, la sore pucele,
Vostre niece, qui tant est bele,
Vos anvoie ci cest present,
Einz ne veïstes mes si gent
Del lonc et del lé que ele a[c].
Vos la donroiz cui vos pleira,
Mes ma dame seroit mout liee
Se ele estoit bien anploiee
La ou ele sera donee,
C'onques cil qui forja l'espee
N'an fist que trois, et si morra
Que ja mes forgier ne porra
Espee nule aprés cesti. »
Et li sires an revesti
Celui qui leanz ert estranges
De l'espee par mi les ranges,
Qui valoient bien un tresor.
Li ponz de l'espee fu d'or,
Del meillor d'Arrabe ou de Grece ;
Li fuerres d'orfrois de Venece.

Si artistiquement présentée, l'épée lui fut donc remise par le seigneur qui lui dit : « Beau seigneur, cette épée vous a été réservée et destinée[1], et c'est bien ma volonté que vous l'ayez. Il faut la ceindre, pour l'essayer. » Il le remercie et la ceint sans trop serrer le baudrier, puis il tire la lame du fourreau, la mettant à nu, et après l'avoir un moment tenue en main il la remet dans son fourreau. Et sachez qu'il avait grande allure, l'épée au côté et, plus encore, au poing ; on avait bien l'impression qu'il saurait, en cas de besoin, s'en servir bravement. Avisant derrière lui un jeune homme près du feu aux flammes claires, il reconnut celui qui avait la garde de ses armes[2] ; il lui confia son épée, que l'autre garda par-devers lui. Alors il se rassit à côté du seigneur qui avait pour lui tant d'égards. La salle était éclairée par un grand luminaire portant autant de chandelles qu'on en peut mettre dans une habitation. Tandis qu'ils parlaient de choses et d'autres, un jeune homme sortit d'une chambre, tenant une lance blanche empoignée par le milieu ; il passa entre le feu et ceux qui étaient assis sur le lit, et toute l'assistance voyait la lance blanche et le métal blanc, et une goutte de sang qui, venue de la pointe du fer de lance, coulait jusqu'à la main du jeune homme, toute vermeille[3]. Le jeune homme vit donc cette merveille le soir de son arrivée en cet endroit, et il s'est retenu de demander

Si richement apareilliee
La li a li sires bailliee,
Et dist : « Biau sire, ceste espee
Vos fu jugiee et destinee[a],
Et je voel mout que vos l'aiez.
Mes ceigniez la, si l'essaiez. »
Il l'an mercie, si la ceint
Ensi que pas ne s'an estraint,
Puis l'a trete del fuerre nue ;
Et quant il l'ot un po tenue,
Si la remist el fuerre arriere.
Et sachiez que de grant meniere[b]
Li sist[c] au flanc et mialz el poing,
Et sanbla bien que a besoing
S'an deüst aidier come ber.
Derriers lui vit un bacheler,
Antor le feu qui cler ardoit.
Celui qui ses armes gardoit
Quenut, et si li comanda
S'espee, et cil la li garda.
Lors se rasist lez le seignor,
Qui li porte mout grant enor.
Leanz avoit un luminaire
Si grant com l'an le porroit faire
De chandoiles an un ostel.
Que qu'il parloient d'un et d'el,
Uns vaslez d'une chanbre vint,
Qui une blanche lance tint
Anpoigniee par le mileu,
Si passa par entre le feu[d]
Et ces qui el lit se seoient[e],
Et tuit cil de leanz veoient
La lance blanche et le fer blanc ;
S'issoit une gote de sanc
Del fer de la lance an somet
Et jusqu'a la main au vaslet
Coloit cele gote vermoille.
Li vaslez vit cele mervoille,
Qui leanz est la nuit venuz[f],
Si s'est de demander tenuz

l'explication de cette aventure parce qu'il se souvenait de l'avertissement du maître qui l'avait fait chevalier, et qui lui avait enseigné et appris à se garder de trop parler[1]. Il craignait, en posant cette question, de se conduire grossièrement. Et voilà pourquoi il n'a pas posé de question.

Mais alors deux autres jeunes gens arrivèrent, tenant dans leurs mains des chandeliers en or fin décorés d'émaux. Ces jeunes gens étaient très beaux, avec les chandeliers dont ils étaient porteurs. Sur chaque chandelier brillaient au moins dix chandelles. Puis venait un graal tenu à deux mains par une demoiselle qui s'avançait avec les jeunes gens, belle, élégante et parée avec goût[2]. Quand elle fut entrée dans la salle en tenant le graal, une si grande clarté se répandit que les chandelles perdirent leur clarté comme font les étoiles quand le soleil se lève ou la lune. Après cette demoiselle en arriva une autre, tenant un tailloir en argent[3]. Le graal, porté en tête du cortège, était d'or pur et fin ; on y voyait des pierres précieuses de plusieurs sortes, les plus riches et les plus chères que l'on puisse trouver en mer ou dans la terre ; car les pierres du graal surpassaient toutes les autres, sans aucun doute[4]. Comme pour la lance, on fit défiler ces objets devant le chevalier avant d'entrer dans une autre chambre. Et le jeune homme les vit passer sans oser demander

Comant cele chose avenoit,
Que del chasti li sovenoit
Celui qui chevalier le fist,
Qui li anseigna et aprist
Que de trop parler se gardast ;
Si crient que s'il li demandast
Qu'an li tornast a vilenie,
Et por ce n'an demanda mie.
Et lors dui autre vaslet vindrent,
Qui chandeliers an lor mains tindrent,
De fin or, ovrez a neel.
Li vaslet estoient mout bel,
Cil qui les chandeliers portoient.
An chascun chandelier ardoient
Dis chandoiles a tot le mains ;
Un graal[a] antre ses deus mains
Une dameisele tenoit
Et avoec les vaslez venoit,
Bele et jointe et[b] bien acesmee.
Quant ele fu leanz antree
A tot le graal qu'ele tint,
Une si granz clartez an vint,
Ausi perdirent les chandoiles
Lor clarté come les estoiles
Qant li solauz lieve, et la lune.
Aprés celi an revint une
Qui tint un tailleor[c] d'argent.
Li graax[d] qui aloit devant,
De fin or esmeré estoit ;
Pierres precïeuses avoit
El graal de maintes menieres,
Des plus riches et des plus chieres
Qui an mer ne an terre soient :
Totes autres pierres valoient
Celes del graal sanz dotance.
Tot autresi com de la lance
Par de devant lui trespasserent
Et d'une chanbre an autre alerent.
Et li vaslez les vit passer
Et n'osa mie demander

à qui l'on destinait le service du graal, car toujours il gardait en mémoire les paroles de son noble et sage maître. Je crains que ce ne soit dommage, car j'ai souvent entendu dire qu'on peut aussi bien trop se taire que trop parler. Mais quelle qu'en soit la conséquence, bonne ou mauvaise, il ne chercha pas à savoir ni ne posa aucune question[1]. Le seigneur ordonna aux serviteurs d'apporter l'eau et de sortir les nappes. Ceux dont c'est l'office habituel font alors ce qu'ils ont à faire. Le seigneur et le jeune homme se lavèrent les mains avec de l'eau tiède, tandis que deux serviteurs apportaient une large table d'ivoire. Selon le témoignage du conteur, elle était faite d'une seule pièce. Ils l'ont tenue un moment devant le seigneur et le jeune homme, en attendant deux autres serviteurs qui apportèrent deux tréteaux. Le bois dont ces tréteaux étaient faits avait deux propriétés remarquables qui rendaient ces éléments indestructibles ; ils étaient d'ébène et ce bois, personne n'avait à craindre qu'il pourrisse ou qu'il brûle, car il n'était sensible à aucun de ces deux dangers[2]. On posa la table sur ces tréteaux, et l'on mit la nappe. Mais que dirais-je de la nappe ? Jamais légat ni cardinal ni pape ne mangea sur une nappe aussi blanche. Le premier plat servi était de la hanche de cerf de haute graisse, au poivre chaud. Comme boisson, vin clair et vin râpeux à volonté, servis dans des coupes d'or. Devant eux, un serviteur découpa la hanche de cerf au poivre

Del graal cui l'an an servoit,
Que il toz jorz el cuer avoit
La parole au prodome sage.
Se criem que il n'i ait domage,
Que j'ai oï sovant retraite
Que ausi se puet an trop taire
Com trop parler, a la foiee.
Bien li an praingne ou[a] mal l'an chiee,
Ne lor anquiert ne ne demande.
Li sires as vaslez[b] comande
L'eve doner et napes traire.
Cil le font qui le doivent faire
Et qui acostumé l'avoient.
Li sire et li vaslez lavoient
Lor mains d'eve chaude tempree,
Et dui vaslet ont aportee
Une lee table d'ivoire.
Ensi com reconte l'estoire,
Ele estoit tote d'une piece.
Devant le seignor une piece,
Et devant le vaslet, la tindrent.
Atant dui autre vaslet vindrent
Qui aporterent deus eschaces.
Li fuz en ot deus[c] bones graces,
Don les eschaces[d] fetes furent,
Que les pieces toz jorz an durent.
Car[e] furent eles d'ebenus :
De celui fust ne dot ja nus
Que il porrisse ne qu'il arde,
De ces deus choses n'a il garde[f].
Sor ces eschaces fu asise
La table, et la nape sus mise.
Mes[g] que diroie de la nape ?
Legaz ne chardonax ne pape
Ne manja onques sor si blanche.
Li premiers més fu d'une hanche
De cerf an gresse au poivre chaut.
Vins clers ne raspez ne lor faut
A cope d'or sovant a boivre.
De la hanche de cerf au poivre
Devant ax uns vaslez trancha,
Qui de devant lui treite l'a

qu'il avait disposée à portée de main sur le tailloir d'argent, puis il leur présenta les tranches sur un gâteau entier[1]. Sur ces entrefaites, le graal passa une nouvelle fois devant eux, et le jeune homme ne demanda pas à qui l'on faisait le service du graal[2]. Il hésitait à cause du maître qui lui avait doucement reproché de trop parler ; il y pensait toujours, et en cet instant il s'en souvint. Mais il s'est tu plus longtemps qu'il ne convenait. À chaque plat que l'on servait il voyait passer devant lui le graal, bien découvert[3], sans savoir à qui l'on en faisait le service. Et pourtant il aurait bien voulu le savoir, mais il posera la question sans faute, se dit-il, avant de partir, à l'un des serviteurs de la cour ; il attendra jusqu'au matin, au moment de prendre congé du seigneur et de tous les gens de sa maison. C'est ainsi que la chose est remise à plus tard, et le jeune homme s'applique à boire et à manger. Du reste, on ne lésine pas sur la nourriture ni sur le vin, à cette table où tout ce que l'on sert est agréable et savoureux[4].

Le repas fut donc raffiné et excellent. De tous les mets dont il est d'usage de servir rois, comtes et empereurs, furent régalés ce soir-là le noble seigneur et le jeune homme qui partagea son repas. Ensuite, tous deux eurent une conversation à la veillée commune. Les serviteurs préparèrent les lits et les fruits pour le coucher ; il y en avait d'une rare qualité : dattes, figues, noix muscades, poires, grenades et

A tot le tailleor d'argent,
Et les morsiax lor met devant
Sor un gastel qui fu antiers.
Et li graax andemantiers
Par devant ax retrespassa,
Et li vaslez ne demanda
Del graal cui l'an an servoit.
Por le prodome se dotoit,
Qui dolcement le chastia
De trop parler, et il i a
Toz jorz son cuer, si l'an sovient.
Mes plus se test qu'il ne covient.
A chacuns mes don l'an servoit
Le graal trespasser veoit
Par devant lui tot descovert,
Et si ne set cui l'an an sert.
Et si le voldroit il savoir,
Mes il le demandera voir,
Ce dit il, ainz que il s'an tort,
A un des vaslez de la cort ;
Mes jusqu'au matin atandra,
Que au seignor congié prandra
Et a tote l'autre mesniee.
Ensi la chose est respitiee,
S'antant a boivre et a mangier.
L'an n'aporte mie a dongier
Les mes et le vin a la table,
Einz sont pleisant et delitable.

Li mangiers fu et biax et buens.
De tel mangier que rois et cuens
Et empereres doie avoir
Fu li prodom serviz le soir,
Et li vaslez ansanble lui.
Aprés le mangier amedui
Parlerent ansanble et vellierent ;
Et li vaslet aparellierent
Les liz et le fruit au colchier,
Que il en i ot de mout chier,
Dates, figues et noiz muscades[a]
Giroffle, pumes de grenades[b],

pour finir des électuaires faits de gingembre d'Alexandrie, de pleuris, de stomaticum, de résomptif et d'arconticum[1]. Après ils burent de bonnes liqueurs, vin aromatisé sans miel ni poivre, vin de mûre et sirop clair. Le jeune homme était très étonné de toutes ces choses auxquelles il n'était pas habitué. Alors le bon seigneur lui dit : « Ami, c'est le moment d'aller nous coucher pour cette nuit. Je vais me retirer, si vous le permettez, dans ma chambre, et quand vous en aurez envie vous resterez coucher de ce côté, à l'extérieur. Je ne peux plus remuer mon corps, et il va falloir qu'on m'emporte. » Quatre serviteurs alertes et vigoureux surgissent alors d'une chambre, ils saisissent par les quatre coins la courtepointe qui recouvrait le lit sur lequel le noble seigneur était assis, et ils l'emportèrent là où il fallait. D'autres serviteurs restèrent à la disposition du jeune homme pour le servir, et ils lui offrirent tout ce dont il avait besoin ; et quand il le voulut ils lui retirèrent ses chausses, le dévêtirent et le couchèrent dans des draps fins de lin blanc. Il dormit jusqu'au matin, à une heure où la clarté de l'aube s'était déjà répandue et où les gens de la maison étaient déjà levés. Il regarda autour de lui mais il ne vit personne à l'intérieur ; il dut donc se lever seul. Et bien que ce lui fût pénible, puisqu'il fallait bien le faire, il se leva et, faute de mieux, il mit ses chausses sans attendre aucune aide[2]. Après il alla reprendre son armure

Et leituaires an la fin
Et gingenbre alixandrin
Et pleris et stomaticum,
Resantis et arconticum.
Aprés[a] ce burent d'un boen boivre,
Pimant, ou n'ot ne miel ne poivre,
Et bon moré et cler sirop.
De tot ce se mervoille trop
Li vaslez qui ne l'ot apris,
Et li prodom li dist : « Amis,
Tans est del colchier mes anuit.
Je m'an irai, ne vos enuit,
Leanz an ma chanbre gesir ;
Et quant vos vandra a pleisir,
Vos vos colcherez ça dehors.
Je n'ai nul pooir de mon cors,
Si covandra que l'an m'an port. »
Quatre sergent delivre et fort
Lores d'une chanbre s'an issent,
La coute as quatre cors seisissent[b],
Qui el lit estandue estoit
Sor coi li prodom se seoit[c],
Si l'an portent la ou il durent.
Avoec le vaslet remés furent
Autre vaslet qui le servirent,
Qui quan que mestier fu li firent ;
Et quant lui plot, sel deschaucierent
Et desvestirent et couchierent
An blans dras delïez de lin.
Et il dormi jusqu'au matin
Que l'aube del jor fu crevee
Et la mesniee fu levee.
Si esgarda anviron lui,
Et quant ne vit leanz nelui,
Si l'estut par lui seul lever.
Et quant qu'il li deüst grever,
Des qu'il voit que fere l'estuet,
Il se lieve, que mialz ne puet,
Et chauce sanz nelui atandre ;
Aprés reva ses armes prandre,
Que au chief d'un[d] dois a trovees,
Que l'an li avoit aportees[e].

qu'il trouva au bout d'une table, car on l'avait déposée là. S'étant ainsi tout équipé, il se dirigea vers les portes des chambres qu'il avait vu ouvertes la veille au soir, mais il se dérangea pour rien car il les trouva bien fermées. Il eut beau appeler et frapper, personne ne lui ouvrit ni ne dit mot. Après avoir appelé un bon moment, il se dirigea vers la porte de la grande salle. Il la trouva ouverte et descendit l'escalier jusqu'en bas. Là il découvrit son cheval tout sellé, et il aperçut sa lance et son écu appuyés contre le mur. Alors il monta en selle et commença à tout inspecter sans trouver aucun homme d'armes, écuyer ou serviteur. Il se dirigea droit vers le portail et il trouva le pont-levis abaissé. On le lui avait laissé dans cette position pour que rien ne le retienne, quelle que fût l'heure, et pour qu'il puisse passer sans encombre. Il pense que les serviteurs sont allés dans la forêt, pour inspecter collets et pièges, puisqu'il voit le pont-levis abaissé. Il n'a plus de temps à perdre, mais il se dit qu'il ira à leur recherche dans l'espoir d'apprendre de l'un d'eux la vérité sur la lance qui saigne, peut-être en rapport avec quelque douleur[1], et sur la destination du graal. Alors il sortit par la porte mais, avant même d'avoir parcouru la longueur du pont, il sentit se soulever les pieds du cheval qui dut faire un bond car, s'il n'avait pas si bien sauté, il leur serait arrivé un accident à tous deux, cheval et cavalier. Le jeune homme se retourna

Qant il ot atornez ses manbres,
Si s'an vet vers les huis des chanbres
Que la nuit ot overz veüz.
Mes por neant est esmeüz
Que il les trova bien fermez.
Il i apele et hurte asez :
L'an ne li oevre ne dit mot.
Qant asez apelé i ot,
Si s'an va a l'uis de la sale.
Overt le trueve, si avale
Trestoz les degrez contreval,
Et trueve anselé son cheval
Et vit sa lance et son escu
Qui a un mur apoiez fu[a].
Lors monte et vet par tot leanz
Et n'i trueve nul des sergenz,
Escuier ne vaslet n'i voit.
Il s'an vet a la porte droit
Et trueve le pont abessié,
Que l'an li ot ensi lessié
Por ce que riens nel retenist,
De quel ore que il venist,
Qu'il n'i passast tot sanz arest.
Et panse que an la forest
An soient li vaslet alé,
Por le pont qu'il vit avalé,
Cordes et pieges regarder.
N'a cure de plus atarder,
Einz dit que aprés ax iroit
Savoir se nus d'ax li diroit
De la lance qui ensi sainne,
Se il puet estre an nule painne,
Et del graal ou l'an le porte.
Puis s'an ist fors par mi la porte.
Ençois que il fust hors del pont,
Les piez de son cheval amont
Santi qu'il levoient an haut,
Et li chevax a fet un saut,
Que, s'il n'eüst si bien sailli,
Amedui fussent mal bailli,
Li chevax et cil qui sus iere.
Et li vaslez torna arriere

pour voir ce qui était arrivé ; il vit que l'on avait relevé le pont ; il appela, mais personne ne lui répondit. « Dis donc, fait-il, toi qui as relevé le pont, viens un peu que je te parle ! Où es-tu donc ? Je ne te vois pas ! Avance un peu que je te voie, j'ai encore des questions à te poser sur quelque chose que je voudrais comprendre. » Il a tort de parler ainsi car personne ne veut lui répondre[1]. Alors il se dirigea vers la forêt et il prit un sentier où il découvrit les traces récentes de chevaux qui l'avaient emprunté. « C'est par ici, je pense, que sont allés ceux que je cherche. » Il s'élança à travers bois en suivant leur trace jusqu'au moment où, d'aventure, il aperçut une jeune fille, sous un chêne, qui pleurait et se lamentait comme une malheureuse en proie à la plus vive douleur. « Hélas, infortunée, fait-elle, sous quel mauvais signe s'est placée ma naissance ! Maudite soit l'heure où je fus engendrée, comme celle où je naquis, car jamais je n'ai tant souffert de chose qui pût m'arriver ! Je n'aurais jamais dû tenir ainsi mon ami mort, si Dieu l'avait bien voulu ; il aurait mieux valu que la Mort, qui ainsi m'afflige, le laissât vivre et me fît mourir. Pourquoi a-t-elle pris son âme et non la mienne ? Puisque je vois sans vie l'être que j'aimais le plus, quel prix peut avoir encore ma propre vie ? Après lui, vraiment, peu m'importent ma vie et mon corps. Mort, arrache mon âme à mon corps afin

Por veoir que ce ot esté,
Et vit qu'an ot le pont levé.
S'apele, et nus ne li respont.
« Di va, fet il, tu qui le pont
As levé, car parole a moi !
Ou es tu quant je ne te voi ?
Trai toi avant, si te verrai
Et d'une rien t'i anquerrai
Noveles que savoir voldroie. »
Ensi de parler se foloie,
Que nus respondre ne li vialt,
Et il vers la forest s'aquialt
Et antre an un santier et trueve
Qu'il i ot une trace nueve
De chevax qui[a] alé estoient.
« De ça, fet il, cuit ge qu'ils soient
Alé cil que ge querre vois. »
Lors s'eslesse par mi le bois
Tant com cele trace li dure,
Tant que il vit par avanture
Une pucele soz un chesne
Qui se demante et se desresne
Come chestive dolereuse :
« Lasse, fet el, maleüreuse,
Com je fui de male ore nee,
L'ore que je fui engenree
Soit maudite et que je nascui
Qu'ainz mes voir tant ne m'irascui
De rien qui me peüst venir.
Ne deüsse[b] mie tenir
Mon ami mort, se Deu pleüst ;
Assez mialz esploitié eüst
La morz qui si me desconforte[c],
S'il fust vis et je fusse morte.
Por coi[d] prist s'ame sanz la moie ?
Qant la rien que je plus amoie
Voi morte, vie que me valt ?
Aprés lui, certes, ne me chalt
De ma vie ne de mon cors.
Morz, car regiete l'ame hors,

qu'elle soit la servante et la compagne de la sienne, si celle-ci y consent[1] ! »

C'est ainsi qu'elle déplorait la mort d'un chevalier qu'elle tenait dans ses bras, décapité. L'ayant aperçue, le jeune homme se dirigea vers elle sans tarder. Arrivé près d'elle, il la salua et elle lui rendit son salut, la tête inclinée, sans interrompre ses manifestations de deuil. Alors le jeune homme lui demanda : « Demoiselle, qui a tué le chevalier qui est étendu sur vos genoux ? — Seigneur, c'est un chevalier qui l'a tué ce matin, répondit la jeune fille. Mais je suis très surprise quand je considère une chose[2], c'est que l'on pourrait, Dieu me garde, parcourir à cheval, tout le monde peut en témoigner, vingt-cinq lieues dans la direction d'où vous venez sans rencontrer un gîte acceptable, sûr et propre, et pourtant votre cheval a les flancs bien garnis et le poil bien brossé. S'il avait été lavé, peigné et bourré d'avoine et de foin il n'aurait pas le ventre mieux rempli, ni l'encolure et la tête plus belles. Quant à vous-même, vous m'avez tout l'air d'avoir goûté cette nuit confort et repos ! — Ma foi, dit-il, belle demoiselle, j'ai eu tout le confort possible, et si j'en ai l'air, c'est normal car si quelqu'un criait très fort ici où nous sommes, on l'entendrait clairement de l'endroit où j'ai dormi cette nuit. Vous ne connaissez donc pas très bien ce pays et vous ne l'avez pas totalement inspecté[3]. J'y ai trouvé un gîte sans reproche,

Et soit chanberiere et conpaigne
A la soe, se ele daigne. »
Ensi cele son duel menoit
D'un chevalier qu'ele tenoit,
Qui avoit colpee la teste.
Jusque devant lui ne s'areste
Li vaslez qui l'avoit veüe ;
Devant li vient, si la salue,
Et ele lui, le chief bessié,
Et por ce n'a son duel lessié.
Et li vaslez li a anquis :
« Dameisele, qui a ocis
Le chevalier qui sor vos gist ?
- Sire, uns chevaliers l'ocist,
Fet la pucele, hui matin.
Mes je me mervoil de grant fin
D'une chose que je esgart,
Que l'an porroit, se Dex me gart,
Chevalchier, ce tesmoingne l'an,
Vint et cinc liues an cest san
Tot droit ensi com vos venez
C'uns ostex n'i seroit trovez
Qui fust boens et leax et sains ;
Et vostre chevax a si plains
Les flans et le poil aplaignié,
Qui l'eüst lavé et paingnié
Et fet lit d'aveinne et de fain,
N'eüst il mialz le vantre plain
Ne plus bel le col et le vis.
De vos meïsmes m'est avis
Que vos aiez enuit esté
Bien aeisiez et reposé.
- Par foi, fet il, bele, ge oi
Tant d'eise com ge avoir poi,
Et s'il i pert, ce est a droit.
Mes[a] qui crieroit orandroit
Ci ou nos somes hautemant,
L'an l'orroit ja mout cleremant[b]
La ou ge ai enuit geü.
N'avez mie trop bien seü
Le païs ne reverchié tot.
Je oi ostel, sanz nul redot,

le meilleur que j'aie jamais pu trouver. — Ah ! seigneur, vous avez donc dormi chez le riche Roi Pêcheur ? — Jeune fille, par le Sauveur, je ne sais s'il est pêcheur ou roi, mais il est sage et courtois. Je ne peux pas vous en dire plus, sinon que j'ai rencontré deux hommes hier soir assis dans une barque qu'ils faisaient avancer lentement. L'un des deux hommes ramait, l'autre pêchait à la ligne, et c'est celui-ci qui m'a indiqué sa maison, hier soir, et m'a donc hébergé[1]. » Alors la jeune fille lui dit : « Beau seigneur, c'est bien un roi, je puis vous l'affirmer, mais il a été blessé au cours d'un combat et il est resté infirme au point de ne plus pouvoir se déplacer sans aide. C'est qu'il a été atteint par un javelot entre les deux hanches[2] et il lui en est resté une telle souffrance qu'il ne peut plus monter à cheval. Mais, quand il veut se distraire et se livrer à quelque divertissement, il se fait installer dans une barque pour aller pêcher à la ligne ; d'où le nom qu'on lui a donné de Roi Pêcheur. Et si telle est sa distraction c'est que son état ne lui permettrait pas de pratiquer d'autre activité. Il ne peut plus chasser dans les bois ni en rivière, mais il a ses chasseurs pour le gibier d'eau, et ses archers et veneurs pour chasser dans ses forêts. C'est pour cela qu'il aime séjourner dans cette région ; nulle part ailleurs il n'a à sa disposition une résidence aussi confortable, car il s'y est fait construire une demeure digne d'un roi riche et puissant[3]. — Demoiselle, dit le jeune homme,

Le mellor que je eüsse onques.
- Ha ! sire, geüstes vos donques
Chiés le riche Roi Pescheor ?
- Pucele, par le Sauveor,
Ne sai s'est peschierres ou rois,
Mes il est saiges et cortois.
Rien plus dire ne vos an sai,
Fors tant que deus homes trovai
Hersoir, seanz an une nef,
Qui aloient najant[a] soëf.
Li uns des deus homes najoit,
L'autres a l'ameçon peschoit,
Et cil sa meison m'anseigna
Hersoir et si me herberja. »
Et la pucele dist : « Biau sire,
Rois est il, bien le vos os dire,
Mes il fu an une bataille
Navrez et mahaigniez sanz faille
Si que il aidier ne se pot.
Il fu feruz d'un javelot
Par mi les hanches[b] amedos,
S'an est aüz si angoissos
Qu'il ne puet a cheval monter.
Mes quant il se vialt deporter
Ou d'aucun deduit antremetre,
Si se fet an une nef metre
Et vet peschant a l'ameçon :
Por ce li Rois Peschierre a non,
Et por ce ensi se deduit
Qu'il ne porroit autre deduit
Por rien sofrir ne andurer.
Ne puet chacier ne riverer,
Mes il a ses rivereors,
Ses archiers et ses veneors
Qui an ses forez vont berser.
Por ce li plest a converser
An ce repere ci elués,
Qu'an tot le mont n'a a son oés
Nul si bien aeisié repere,
Et si a fet tel meison fere
Com il convient a riche roi.
- Dameisele, fet il, par foi,

c'est ma foi vrai, ce que je vous entends dire. Hier soir, j'ai été émerveillé quand je suis arrivé devant lui. Je suis d'abord resté à distance, puis il m'a dit de venir m'asseoir à côté de lui, et de ne pas prendre pour du mépris le fait qu'il ne se levait pas pour venir à ma rencontre, car il n'en avait pas la faculté ni la force, et je suis donc allé m'asseoir à côté de lui. — Vraiment, il vous a fait un grand honneur en vous invitant à vous asseoir à côté de lui. Et une fois installé près de lui, dites-moi, avez-vous vu la lance dont la pointe saigne bien qu'il n'y ait ni chair ni veine ? — Si je l'ai vue ? Oui, ma foi. — Et avez-vous demandé pourquoi elle saignait ? — Je n'en ai rien dit. — Par Dieu, sachez donc que vous avez eu tort. Et avez-vous vu le graal ? — Oui, très bien. — Et qui le tenait ? — Une jeune fille. — D'où venait-elle ? — D'une des chambres. — Et où est-elle allée ? — Elle est entrée dans une autre chambre. — Et y avait-il quelqu'un devant le graal ? — Oui. — Qui ? — Deux serviteurs, pas un de plus. — Et que tenaient-ils dans leurs mains ? — Des chandeliers garnis de chandelles. — Et après le graal, qui s'avançait ? — Une jeune fille. — Et que tenait-elle ? — Un petit tailloir en argent. — Avez-vous demandé à ces personnes où elles allaient ainsi[1] ? — Pas un mot n'est sorti de ma bouche. — Par Dieu, voilà qui est encore plus grave ! Quel est votre nom, mon ami ? » Et lui, qui ne connaissait pas son nom, le devina comme par enchantement

Voirs est ce que dire vos oi.
Hersoir de ce grant mervoille oi
Lores que ge devant lui ving.
Ansus de lui un po me ting,
Et il me dist que je venisse
Lez lui seoir et ne tenisse
A orguel qu'il ne se levoit
Ancontre moi, que il n'avoit
L'aeissemant ne le pooir,
Et je m'alai lez lui seoir.
- Certes[a], il grant enor vos fist
Qant il delez lui vos asist.
Et quant delez lui vos seïstes,
Or me dites se vos veïstes
La lance don la pointe sainne,
Et si n'i a ne char[b] ne vainne.
- Se ge la vi ? Oïl, par foi.
- Et demandastes vos por coi
Ele sainne ? - N'an parlai onques.
- Si m'aïst Dex, or sachiez donques
Que vos avez esploitié mal.
Et veïstes vos le graal ?
- Oïl bien. - Et qui le tenoit ?
- Une pucele. - Don venoit ?
- D'une chanbre. - Et ou en ala ?
- En une autre chanbre en entra.
- Aloit[c] devant le graal nus ?
- Oïl. - Qui ? - Dui vaslet sanz plus.
- Et que tenoient an lor mains ?
- Chandeliers de chandoiles plains.
- Et aprés le graal, qui vint ?
- Une pucele. - Et que tint ?
- Un petit tailleor d'argent.
- Demandastes vos a la gent
Quel part il aloient ensi ?
- Ainz de ma boche n'en issi[d].
- Si m'aïst Dex, or revalt pis !
Comant avez vos non, amis ? »
Et cil qui son non ne savoit
Devine et dit que il avoit

et dit qu'il s'appelait Perceval le Gallois, sans être sûr de dire la vérité, mais il dit vrai, sans le savoir[1]. Quand la demoiselle l'entendit, elle s'est dressée contre lui, comme en colère : « Votre nom est changé, mon ami ! — Et comment ? — C'est Perceval l'Infortuné ! Ah ! malheureux Perceval, quelle malchance pour toi que tu n'aies pas posé toutes ces questions, car autrement tu aurais guéri le bon roi infirme, et il aurait recouvré l'usage de tous ses membres et le pouvoir sur ses terres. Et il en aurait résulté tant d'avantages ! Mais maintenant, sache bien qu'en résulteront des calamités pour toi et pour d'autres[2]. C'est à cause du péché à l'égard de ta mère, sache-le, que c'est arrivé, car elle est morte de la douleur que tu lui as causée[3]. Je te connais mieux que tu ne me connais, tu ne sais pas qui je suis. J'ai été élevée chez ta mère, avec toi, pendant longtemps : je suis ta cousine germaine comme tu es mon cousin germain[4]. Je ne regrette pas moins ta malchance, quand tu n'as pas appris la fonction du graal ni son destinataire, que le sort de ta mère qui est morte, et celui de ce chevalier que j'aimais et chérissais beaucoup car il disait que j'étais sa chère amie et se comportait en chevalier noble et fidèle. — Ah ! cousine, dit Perceval, si ce que vous m'avez dit est vrai, dites-moi comment vous le savez. — Je le sais, répond la demoiselle, de toute évidence, car je

Percevax li Galois a non,
Et ne set s'il dit voir ou non,
Et il dit voir, si ne le sot.
Et quant la dameisele l'ot,
Si s'est ancontre lui dreciee
Et li dist come correciee :
« Vostre noms est changiez, amis.
- Comant ? - Percevax li cheitis !
Ha ! Percevax maleüreus,
Com fus or mesavantureus,
Qant tu tot ce n'as demandé,
Que tant eüsses amandé
Le boen roi qui est maheigniez
Que toz eüst regaaigniez
Ses manbres et terre tenist.
Ensi granz biens en avenist !
Mes or saches bien que enui
En avandra toi et autrui.
Por le pechié, ce saches tu,
De ta mere t'est avenu,
Qu'ele est morte de duel de toi.
Je te conuis mialz que tu moi,
Que tu ne sez qui ge me sui.
An la meison ta mere fui
Norrie avoec toi grant termine,
Si sui ta germainne cosine
Et tu es mes cosins germains.
Si ne me poise mie mains
De ce que il t'est mescheü
Que tu n'as del graal seü
Qu'an an fet et cui an le porte
Que de ta mere qui est morte,
Ne qu'il fet de ce chevalier
Que j'amoie et tenoie chier
Mout por ice qu'il me clamoit
Sa chiere amie et conduisoit
Come frans chevaliers leax.
- Ha ! cosine, fet Percevax,
Se ce est voirs que dit m'avez,
Dites moi comant le savez ?
- Je le sai, fet la dameisele,
Si veraiement come cele

l'ai vu mettre en terre. — Que Dieu dans sa miséricorde ait donc pitié de son âme, dit Perceval. C'eſt une bien triſte hiſtoire que vous m'avez contée. Mais puisque ma mère a été mise en terre, pourquoi irais-je chercher davantage, car je n'étais parti en quête que pour la revoir ? Il me faut prendre une autre route. Et si vous vouliez venir avec moi ce serait bien volontiers, car celui qui eſt ici, mort, ne pourra plus vous rendre aucun service, je vous le garantis : les morts avec les morts, les vivants avec les vivants[1]. Partons ensemble, vous et moi. Il me semble que c'eſt folie de votre part de reſter seule à veiller ici ce mort. Poursuivons celui qui l'a tué et, je vous en fais la promesse formelle, ou il me mettra à sa merci, ou c'eſt moi qui le mettrai à la mienne, si je peux le rattraper[2]. » Et elle, qui ne peut surmonter la grande douleur qu'elle éprouve en son cœur, lui répond : « Je ne partirai à aucun prix avec vous, et je ne me séparerai pas de lui avant de l'avoir enterré. Quant à vous, prenez ce chemin empierré, si vous m'en croyez, de ce côté, car c'eſt celui qu'a emprunté le chevalier cruel et orgueilleux qui m'a tué mon ami cher. Et je ne dis pas cela, par Dieu, pour vous faire courir après lui, pourtant je lui souhaite autant de mal que s'il m'avait tuée moi-même. Mais où avez-vous trouvé cette épée qui pend à votre côté gauche, une épée qui n'a jamais fait couler le sang d'aucun homme

Qui an terre metre la vi.
- Or ait Dex de s'ame merci,
Fet Percevax, par sa bonté.
Felon conte m'avez conté.
Et puis que ele eſt mise an terre,
Que iroie ge avant querre,
Que por rien nule n'i aloie
Que por li que veoir voloie ?
Autre voie m'eſtuet tenir.
Et[a] se vos voleiez venir
Avoec moi, jel voldroie bien,
Que iciſt ne vos valdra rien
Qui ci eſt morz, jel vos plevis.
Les morz as morz, les vis as vis.
Alons an moi et vos ansanble.
De ce folie me resanble
Que ci seule gaitiez ceſt mort,
Et sivons celui qui l'a mort,
Et ge vos di et vos creant,
Ou il me fera recreant,
Ou je lui, se jel puis ataindre. »
Et cele, qui ne puet refraindre
Le duel que ele a a son cuer,
Li diſt : « Sire, ge a nul fuer
Ansanble o vos ne m'an iroie
Ne de lui ne me partiroie
Devant que ge l'aie anterré.
Vos tanrez ce chemin ferré,
Se vos me creez, par de ça,
Car[b] par ce santier s'an ala
Li chevaliers fel et eſtouz
Qui me toli mon ami douz.
Et por ce mie ne l'ai dit
Que je voille, se Dex m'aït,
Que vos alesiez aprés lui,
Si voldroie ge son enui
Ausi com s'il m'avoit ocise.
Mes ou fu cele espee prise
Qui vos pant au seneſtre flanc,
Qui onques d'ome ne treſt sanc

et n'a jamais dû être dégainée par nécessité[1] ? Je sais bien où elle a été faite et je connais bien celui qui l'a forgée. Prenez garde de ne jamais compter sur elle, car elle vous trahira, c'est certain, volant en éclats, quand vous viendrez à la bataille. — Belle cousine, c'est une des nièces de mon hôte qui la lui a fait parvenir hier soir, et il me l'a donnée. Je la considérais comme une bonne affaire, mais vous m'avez plongé dans le doute, si ce que vous en dites est vrai. Dites-moi donc, savez-vous si, au cas où elle se briserait, on pourrait la faire réparer ? — Oui, mais cela serait très difficile. Celui qui connaîtrait le chemin pour aller au lac qui se trouve sous Cothoatre[2] pourrait là-bas la faire rebattre, retremper et remettre en état. Si l'aventure vous y conduit, allez chez Trébuchet[3] et personne d'autre : c'est un forgeron qui s'appelle ainsi. C'est lui qui l'a faite et qui la réparera, jamais elle ne sera refaite par les soins d'un autre homme. Prenez garde que nul autre n'y mette la main, il n'en viendrait pas à bout ! — Vraiment ce serait très grave pour moi, dit Perceval, si elle se brisait. » Alors il s'en va, tandis que reste là cette demoiselle ; elle ne veut pas se séparer du mort qu'elle pleure avec un profond chagrin.

Perceval prit un sentier en suivant les traces d'un cheval : il s'agissait d'un palefroi maigre et fourbu qui devant lui allait au pas. Ce palefroi, à en juger par sa maigreur et son état

Ne ne fu a nul besoing trete ?
Je sai bien ou ele fu fete
Et si sai bien qui la forja.
Gardez, ne vos i fiez ja,
Qu'ele vos traïra sanz faille
Qant vos vanroiz a la bataille,
Qu'ele vos volera an pieces.
- Bele cosine, une des nieces
Mon oste si li anvea
Hersoir, et il la me dona.
Ge m'an tenoie a bien paié,
Mes mout m'an avez esmaié,
Se ce est voirs que dit m'avez.
Or me dites, se vos savez,
Se il avient qu'ele soit frete,
Sera ele ja mes refete ?
- Oïl, mes grant poinne i avroit.
Qui la voie tenir savroit,
Au lac qui est sor Cotouatre[a]
La la porroit fere rebatre,
Et retemprer et fere sainne.
Se avanture vos i mainne,
N'alez se chiés Trabuchet[b] non,
Un fevre qui ensi a non,
Que cil la fist et refera,
Ou ja mes fete ne sera
Par home qui s'an antremete.
Gardez autres la main n'i mete,
Qu'il n'an savroit venir a chief.
- Certes, ce me seroit mout grief[c]
Dist Percevax, se ele fraint. »
Lors s'an va, et ele remaint,
Que del mort partir ne se vialt,
Dont ele mout forment se dialt.
Percevax la santele va
Toz uns escloz que il trova
D'un palefroi et megre et las,
Qui devant lui aloit le pas.
Del palefroi li estoit vis,
Tant estoit megres et cheitis,
Qu'an males mains estoit cheüz.
Bien travelliez et mal peüz

misérable, avait dû tomber en de mauvaises mains. Exténué et mal nourri, semblait-il, il avait dû être traité comme un cheval emprunté que l'on exploite le jour et néglige la nuit. Tel semblait avoir été le sort de ce palefroi. Il était si maigre qu'il tremblait comme un cheval catarrheux[1] ; la crinière complètement rasée, les oreilles pendantes, carcasse destinée aux molosses et autres gros chiens pour la curée, il n'avait plus que la peau sur les os. Avec sur le dos une selle et sur la tête un harnais en accord avec le reste, il était monté par une jeune fille, la plus misérable qu'on ait jamais vue. Et pourtant elle aurait été assez belle si elle s'était trouvée dans une situation plus confortable[2]. Mais elle était si mal en point que la robe qu'elle portait n'avait même plus d'intacte la largeur d'une main. Les déchirures au niveau de la poitrine laissaient apparaître les seins. Des nœuds et de grossières coutures retenaient l'étoffe de place en place, et sa chair était toute crevassée, brûlée, hachée et gercée par la neige, la grêle et le gel. Les cheveux en désordre, ainsi déshabillée, elle laissait voir sur sa face maintes vilaines traces qu'y avaient laissées des traînées de larmes ; celles-ci tombaient en effet jusque sur sa poitrine et de là, sous sa robe, jusque sur ses genoux. Elle devait avoir le cœur bien triste, celle qui était dans une situation si misérable ! Dès que Perceval l'aperçut, il se dirigea vers elle au galop, et elle se serra dans ses vêtements

Sanbloit[a] que il eüst esté,
Ausi come cheval presté,
Qui le jor est bien travelliez
Et la nuit mal aparelliez.
Autel del palefroi sanbloit.
Tant estoit megres qu'il tranbloit
Ausi com s'il fust anfonduz ;
Trestoz les crins avoit tonduz
Et les oroilles li pandoient ;
Cuiriee et past i atandoient
Tuit li mastin[b] et li gaignon,
Que il n'avoit se le cuir non
Tant seulemant desor les os.
Une sanbue sor le dos
Et un lorain ot an la teste,
Tel com covint a tele beste,
Et une pucele ot desus,
Einz si chestive ne vit nus.
Ne porquant assez bele fust
Se assez bien li esteüst ;
Mes si malement li estoit
Qu'an la robe qu'ele vestoit[c]
N'avoit plainne paume de sain,
Einz li sailloient hors del sain
Les memeles par les rotures[d].
A neuz et a grosses costures
De leus an leus ert atachiee,
Et sa char si fu dehachiee
Ausi con s'il fust fet de jarse,
Que ele l'ot crevee et arse
De noif[e], de gresle et de gelee.
Deslïee et desafublee
Estoit, si li paroit la face
Ou avoit mainte leide trace,
Que ses lermes par tot sanz fin
I avoient fet le traïn
Que jusqu'au sain li avaloient[f]
Et par desor sa robe aloient
Jusque sor les genolz colant.
Assez pooit[g] avoir dolant
Le cuer qui tant meseise avoit.
Si tost com Percevax la voit,
Si cort vers li grant aleüre,
Et ele estraint sa vesteüre

pour mieux se couvrir ; mais aussitôt d'autres ouvertures apparaissaient, car dans ses efforts pour mieux se couvrir, pour un trou qu'elle masquait, elle en faisait cent autres.

Elle a ainsi perdu ses couleurs, son teint naturel, la malheureuse, quand Perceval arrive près d'elle, et à son approche il l'entend se plaindre douloureusement de sa souffrance et de son malheur[1] : « À Dieu ne plaise, fait-elle, que je vive ainsi plus longtemps ! Ma misère n'a que trop duré, sans que je l'aie méritée. J'ai supporté trop de malheurs ! Dieu, tu sais bien que je n'ai rien mérité de tout cela, alors envoie-moi, si tu veux bien, quelqu'un pour m'arracher à cette peine, ou toi-même, délivre-moi de celui qui me fait vivre ainsi dans la honte. Je ne trouve en lui aucune pitié mais je ne peux pas lui échapper vivante ; il ne veut pas me tuer, mais je ne sais pas pourquoi il souhaite ma compagnie dans de telles conditions, à moins qu'il ne prenne plaisir à mon déshonneur et à mon malheur. Même s'il avait été absolument certain que je le méritais, il aurait dû avoir pitié de moi après me l'avoir fait payer si cher, si du moins je lui avais plu de quelque façon. Mais à l'évidence il ne m'aime pas, puisqu'il me fait traîner avec lui une vie si dure, sans s'en émouvoir[2]. » Alors : « Belle, que Dieu vous sauve ! » lui dit Perceval qui l'avait rejointe. Et quand la demoiselle l'entendit, elle baissa la tête et dit tout bas : « Seigneur, toi qui m'as saluée,

Antor li por sa char covrir[a].
Lors comancent pertuis ovrir,
Que, quant que ele mialz se cuevre,
Un pertuis clost et cent an oevre[b].
Ensi descoloree et tainte
Et si cheitive l'a atainte
Percevax, et an son ataindre
L'oï dolereusemant plaindre
De sa poinne et de sa meseise :
« Dex, fet ele, ja ne vos pleise
Que je ensi longuement vive !
Trop ai esté lonc tans cheitive,
Si n'est mie par ma desserte !
Trop ai maleürté soferte !
Dex, ensicom tu le sez bien
Que ge n'i ai desservi rien,
Si m'anvoies tu, se toi siet,
Qui de ceste poinne me giet,
Ou tu de celui me delivre
Qui a tel honte me fet vivre.
An lui nule merci ne truis,
Ne vive eschaper ne li puis,
Ne il ne me par vialt ocirre,
Ne ge ne sai por qu'il desirre
Ma compaingnie an tel meniere,
Se por ce non qu'ausins a chiere
Ma honte et ma maleürté.
Se il seüst de verité
Que ge l'eüsse desservi,
S'an deüst il avoir merci
Puis que tant conparé l'eüsse,
Se de rien nule li pleüsse.
Mes certes il ne m'ainme mie
Quant il me fet si aspre vie
Aprés lui trere, et ne li chaut. »
Lors li dist : « Bele, Dex vos saut ! »
Percevax, qui atainte l'ot.
Et quant la dameisele l'ot,
Si s'anbruncha et dist an bas :
« Sire, qui saluee m'as,

que ton cœur ait tout ce qu'il désire, même s'il n'est pas juste, pour moi, de le dire. » Alors Perceval lui répondit, la honte le faisant changer de couleur : « Eh ! mais, demoiselle, pourquoi ? Assurément je ne pense ni ne crois vous avoir jamais vue ou vous avoir nui en quoi que ce soit. — Mais si, dit-elle, car mon malheur et mon tourment font que personne ne doit me saluer. Je ne peux m'empêcher de transpirer d'angoisse quand quelqu'un m'arrête ou me regarde. — Vraiment, je ne me rendais pas compte du mal que je vous faisais. Je ne suis pas venu pour vous faire honte ou vous insulter, mais c'est mon chemin qui m'a amené par ici ; et comme je vous ai vue si démunie, si pauvre et si mal vêtue, mon cœur n'aurait pu retrouver la joie avant de savoir la vérité sur ce qui vous est arrivé pour que vous soyez dans une telle douleur et une telle peine. — Ah ! seigneur, dit-elle, pitié ! Taisez-vous et fuyez d'ici ; laissez-moi en paix. C'est le péché qui vous fait vous attarder ici ; fuyez donc, vous ferez bien. — Je suis curieux de savoir quelle peur, quelle menace doit me faire fuir, alors que personne n'est à ma poursuite. — Seigneur, dit-elle, ne vous en déplaise, fuyez quand vous en avez encore la possibilité, avant que l'Orgueilleux de la Lande[1], qui ne demande que bataille et mêlée, ne survienne au milieu de notre conversation, car s'il vous trouvait là, il vous tuerait sur-le-champ.

Tes cuers ait tot ce qu'il voldroit
Et si n'i ai ge mie droit. »
Et Percevax respondu a,
Qui de honte color mua :
« Avoi, dameisele, por coi ?
Certes ge ne pans ne ne croi
Que ge ne onques mes vos veïsse
Ne rien nule vos mesfeïsse.
- Si as, fet ele, que ge sui
Si cheitive et ai tant d'ennui
Que nus ne me doit saluer.
D'angoisse me covient suer
Qant nus m'areste ne esgarde.
- Voir, ge ne me donoie garde,
Fet Percevax, de ce mesfet.
Por vos fere honte ne let,
Certes, ne ving ge mie ça,
Mes ma voie m'i adreça ;
Et des que ge vos oi veüe
Si desprise et si povre et nue,
Ja mes joie an mon cuer n'eüsse
Se la verité ne seüsse
Quex avanture vos demainne
An tel dolor et an tel painne.
- Ha ! sire, fet ele, merci.
Teisiez vos et fuiez de ci
Et me lessiez an pes ester.
Pechiez vos fet ci arester,
Mes fuiez, si feroiz savoir.
- Ice, fet il, vuel ge savoir
Por quel peor, por quel menace
Je fuie, et nus hom ne me chace.
- Sire, fet ele, or ne vos poist,
Mais fuiez tant come il vos loist.
Que[a] li Orguilleus de la Lande,
Qui autre chose ne demande
Se bataille non et meslee,
Ne sorveigne a ceste assanblee,
Que s'il vos trovoit ci elués,
Certes, il vos ocirroit lués.

Il supporte si mal de me voir abordée par un autre qu'on ne peut sauver sa tête si l'on me parle ou me retient, pour peu qu'il arrive à temps. Il vient juste de tuer quelqu'un. Mais avant il raconte à chacun pourquoi il m'a témoigné un tel mépris et m'a mise dans une telle détresse[1]. » Comme ils parlaient ainsi, l'Orgueilleux sortit du bois et fondit sur eux comme la foudre dans un nuage de sable et de poussière, criant : « Vraiment, tu as été mal inspiré de t'arrêter ici, toi que voilà debout près de la jeune fille. Sache que ta dernière heure est arrivée pour l'avoir retenue ou arrêtée le temps d'un seul pas. Mais je ne voudrais pas te tuer avant de t'avoir informé de la cause et de la faute pour lesquelles je la fais vivre dans un tel déshonneur. Alors écoute et tu vas entendre toute l'histoire.

« Un jour, j'étais allé dans les bois et j'avais laissé cette demoiselle dans une tente qui m'appartenait. C'était mon seul amour. Mais d'aventure arriva un jeune Gallois[2]. Je ne sais comment il s'arrangea mais il réussit à lui prendre de force un baiser, elle me l'a avoué. Elle a pu me mentir sur la gravité du délit, puisqu'il lui aurait pris un baiser malgré elle ; mais n'a-t-il pas finalement eu tout ce qu'il voulait ? Oui, personne ne pourra jamais croire qu'il lui a pris un baiser sans plus, car une chose en entraîne une autre. Si quelqu'un donne un baiser à une femme sans rien faire de plus quand ils se trouvent tous deux seul à seule, alors je pense qu'il lui manque quelque chose.

Tant li poise quant nus m'areste
Que nus n'an puet porter la teste
Qui parolt a moi et retaigne[a],
Por ce que il a tans i vaigne.
N'a gueres qu'il an ocist un.
Mes il conte avant a chascun
Por coi il m'a an tel vilté
Et mise an tel chestiveté. »
Que que il parloient ensi,
Li Orguilleus del bois issi
Et vint ausi com une foudre
Par le sablon et par la poudre,
Criant : « Voir, mar i arestas
Tu qui lez la pucele estas.
Saches que ta fins est venue
Por ce que tu l'as retenue
Ne arestee un tot seul pas.
Mes ge ne t'ocirroie pas
Devant que ge t'aie retret
Por quel honte[b], por quel mesfet
Je la fais vivre a si grant honte.
Mes or antant, s'orras le conte.
« Un jor el bois alez estoie
Et ceste dameisele avoie
Lessiee an un mien pavellon,
Et n'amoie rien se li non,
Tant que par avanture avint
Que uns vaslez galois i vint[c].
Ne sai quex voies il ala[d],
Mes tant fist que il la beisa
Par force, si le me conut.
S'ele an manti ce que li nut :
Quant il la beisa maugré suen,
N'an fist il aprés tot son buen ?
Oïl, ce ne cresra ja nus
Qu'il la beisast sanz fere plus,
Que l'une chose l'autre atret.
Qui beise fame et plus n'i fet,
Qant il sont seul a seul andui,
Dons cuit ge qu'il remaint an lui,

Une femme qui abandonne sa bouche accorde facilement le surplus, si on insiste pour l'avoir ; et elle a beau se défendre, on sait bien sans l'ombre d'un doute qu'une femme veut toujours vaincre sauf à ce corps à corps où elle tient un homme à la gorge, l'égratigne, le mord, le meurtrit et pourtant ne souhaite que d'être vaincue. Ainsi elle se défend, mais pressée d'aboutir, tant elle a peur de se donner, car elle veut qu'on la prenne de force, pour n'avoir aucune dette de reconnaissance. C'est pourquoi je pense qu'il a couché avec elle[1] ; d'ailleurs il lui a pris un anneau qui m'appartenait et qu'elle portait à son doigt ; il est parti avec, et j'en suis offusqué. Mais auparavant il a bu un grand coup d'un bon vin et mangé une bonne part de trois pâtés que j'avais fait mettre de côté. Maintenant mon amie reçoit une courtoise rétribution, comme on voit. Qui est coupable d'une folie doit la payer ; on évite ainsi d'y retomber. On a pu constater ma fureur quand j'ai vu et appris tout cela. Je me suis mis en colère, et j'en avais bien le droit. Je déclarai que son palefroi ne mangerait plus d'avoine, qu'il ne serait ni ferré ni saigné de nouveau, et qu'elle-même n'aurait ni costume ni manteau autres que ceux qu'elle portait à ce moment-là, jusqu'à ce que j'aie eu le dessus sur celui qui l'avait violentée, que je l'aie tué et que je lui aie coupé la tête. »

Perceval, après l'avoir écouté, lui répondit hardiment :

Fame qui sa boche abandone
Le soreplus de legier done,
S'est qui a certes le demant ;
Et bien soit qu'ele se desfant,
Si set an bien tot sanz redot
Que fame vialt vaintre par tot
Fors a cele meslee sole
Qu'ele tient home par la gole
Et esgratine et mort et tue :
Si voldroit ele estre vaincue ;
Si se desfant et si li tarde,
Tant est de l'otroier coarde,
Si vialt que[a] a force li face,
Si n'an avra ja gré ne grace.
Por ce cuit ge qu'il jut a li
Qant[b] un mien anel li toli
Que ele metoit an son doi.
Si l'an porta, ce poise moi.
Mes ainz but et manja asez
D'un fort vin et de trois pastez
Que je me feisoie estoier.
Mes ore en a cortois loier
M'amie, si com il i pert.
Qui fet folie, sel conpert
Si qu'il se gart del rancheoir.
Mout me pot an irié veoir
Qant je le vi et ge le soi.
Aïrié m'an, que droit en oi,
Dis d'aveinne ne mangeroit
Ses palefroiz ne ne seroit
Ferrez ne seniez de novel,
N'avroit ne cote ne mantel
Autre que avoit a cele ore
Tant que ge venisse au desore
De celui qui l'ot esforciee,
Et mort et la teste tranchiee. »
Qant Percevax escoté ot,
Si respondi ce que lui plot[c] :

« Ami, sachez sans l'ombre d'un doute qu'elle eſt au terme de sa pénitence, car c'eſt moi qui lui ai pris un baiser de force, et à son grand chagrin ; et je lui ai pris l'anneau à son doigt ; et il n'y a eu rien de plus, je n'ai rien fait de plus. Et aussi j'ai mangé, je le reconnais, un pâté et demi, et j'ai bu du vin à volonté. J'aurais été bien bête de ne pas le faire[1] ! — Sur ma tête, fait l'Orgueilleux, voilà une étrange déclaration, car tu viens de reconnaître la chose. Tu as donc mérité la mort, après ces aveux en bonne et due forme. — Ma mort n'eſt pas encore aussi proche que tu le crois », répliqua Perceval. Alors ils lancèrent leurs chevaux l'un contre l'autre, sans ajouter un mot, et ils s'entrechoquèrent avec une telle fureur qu'ils firent voler en éclats leur lance et que tous les deux, vidant leur selle, se firent tomber à terre. Vite, d'un bond, ils se relevèrent, tirèrent leur épée et se mirent à en échanger des coups violents.

Le combat fut brutal et dur[2]. Je n'ai pas envie de le raconter en détail, car ce serait perdre mon temps, il me semble[3]. Mais ils continuèrent à se battre jusqu'au moment où l'Orgueilleux de la Lande, n'en pouvant plus, demanda grâce, et son adversaire, qui n'avait pas oublié l'enseignement du noble seigneur, prescrivant d'épargner un chevalier du moment qu'il avait imploré sa grâce[4], lui dit : « Chevalier, ma foi, je n'aurai pas pitié de toi tant que tu n'auras pas pitié de ton amie, car elle n'avait pas mérité, je puis le jurer, le mal que tu lui as fait endurer. »

« Amis, ce saches sanz dotance
Qu'ele a fete sa penitance
Que ge sui cil qui la beisa
Par force, et mout l'an pesa,
Et an son doi son anel pris,
Et plus n'i ot ne plus n'i fis ;
Et si mangié, ce vos afi,
Un des paſtez et un demi,
Et bui del vin tant com ge vos :
De ce ne fui ge mie fos.
- Par mon chief, fet li Orguelleus,
Or as tu dit que mervelleus,
Qui ceſte chose as regeïe.
Or as tu la mort desservie,
Qant tu an es verais confés.
- Ancor n'eſt pas la morz si pres[a]
Com tu cuides », fet Percevax.
Lors lessent corre les chevax
Li uns vers l'autre sanz plus dire
Et s'antrevienent par tele ire
Qu'il font de lor lances eſteles
Et qu'amedui voident les seles
Et porte li uns l'autre jus.
Mes toſt refurent sailli sus,
Si traient nues les espees
Et s'antredonent granz colees[b].
La bataille fu forz et dure.
De plus deviser n'ai ge cure,
Que poinne gaſtee me sanble,
Mes tant se conbatent ansanble
Que li Orguilleus de la Lande
Recroit et merci li demande ;
Et cil qui onques n'oblia
Le prodome qui li pria
Que ja chevalier n'oceïſt
Puis que merci li requeïſt,
Si diſt : « Chevaliers, par ma foi,
Je n'avrai ja merci de toi
Tant que tu l'aies de t'amie,
Que le mal n'avoit ele mie
Desservi, ce puis ge jurer,
Que tu li as fet andurer. »

Et lui qui aimait son amie plus que la prunelle de ses yeux, répondit : « Beau seigneur, je suis disposé à lui en faire réparation selon vos conditions. Quels que soient vos ordres, je suis prêt à les exécuter. Pour tout le mal que je lui ai fait endurer j'ai le cœur triste et noir. — Va donc, dit-il, au plus proche manoir que tu possèdes dans la région[1] et fais-lui donner tranquillement un bon bain qui la guérisse et lui rende sa santé ; et une fois qu'elle sera prête, bien parée et bien vêtue, conduis-la au roi Arthur, salue-le de ma part et livre-toi à sa clémence dans l'état même où tu seras parti d'ici[2]. S'il te demande sur l'ordre de qui, tu lui diras que c'est sur l'ordre de celui dont il fit un Chevalier Vermeil avec l'autorisation et sur les conseils de monseigneur le sénéchal Keu. Quant à la pénitence et au mal que tu as infligés à la demoiselle, il conviendra que tu les décrives au roi en présence de tous ceux qui seront là, de telle façon que tous et toutes l'entendent, y compris la reine et ses suivantes, et il y en a, avec elle, de bien belles. Et sur toutes les autres il y en a une que j'estime particulièrement parce que, pour avoir ri en me voyant, elle reçut une gifle de Keu qui la laissa tout étourdie. Celle-là, tu la chercheras, et tu lui diras, je t'en donne l'ordre, que je lui fais savoir mon refus de participer à toute cour tenue par le roi Arthur tant qu'elle ne sera pas vengée de cette gifle, ce dont elle sera heureuse et joyeuse[3]. » Alors il répondit qu'il irait volontiers et dirait

Cil qui plus l'amoit que son oel
Li dist : « Biau sire, et je le voel
A vostre devise amander.
Ja rien ne savroiz comander
Que je ne soie prest del fere.
Del mal que je li ai fet trere
Ai ge le cuer dolant et noir.
- Va donc au plus prochien menoir,
Fet il, que tu as ci antor
Et la fei baignier a sejor
Tant qu'ele soit garie et sainne,
Et l'aparoille, si la mainne
Bien acesmee et bien vestue
Au roi Artus ; sel me salue
Et si te met an sa merci
Si com tu partiras de ci.
S'il te demande de par cui,
Si li diras de par celui
Cui il fist chevalier vermoil
Par l'otroi et par le consoil
Mon seignor Kex le senechal.
Et la penitance et le mal
Qu'a la dameisele as fet trere
Te covandra au roi retrere,
Oiant toz ces qui i seront,
Si que tuit et totes l'orront,
Et la reïne et ses puceles,
Dom il a o li de bien beles.
Et sor totes une an i pris,
Que, por ce qu'ele m'avoit ris,
Tele joee li dona
Kex que tote l'an estona.
Cele querras, jel te comant,
Et li diras que ge li mant
Que[a] ge n'anterrai a nul plet
An cort que li rois Artu et
Tant que la bufe ert vangiee,
Dont el sera joianz et liee. »
Et il li dit qu'il i ira
Volantiers et si li dira

tout ce qu'il lui a ordonné de dire, sans discuter, dès qu'il aurait pourvu aux soins et au repos de sa demoiselle, et fait tout ce qui lui serait nécessaire. Mais lui-même, il l'emmènerait aussi très volontiers chez lui pour qu'il puisse se reposer, se distraire et soigner ses blessures et ses plaies. « Pars, maintenant, et bonne chance, dit Perceval ; mais ne t'occupe pas de moi, j'irai m'héberger ailleurs. »

Le dialogue s'interrompit alors, et ni l'un ni l'autre n'attendirent davantage, mais ils se séparèrent sans plus discuter. Et l'autre fit prendre un bain à son amie et lui fit mettre de riches vêtements, lui prodiguant tant d'attentions qu'elle retrouva toute sa beauté. Ensuite tous deux se mirent en route pour aller directement à Carlion[1], là où le roi Arthur tenait sa cour privée, faisant la fête avec seulement trois mille chevaliers de valeur. Aux yeux de tout le monde, le nouvel arrivant, qui amenait sa demoiselle, alla se constituer prisonnier du roi Arthur, déclarant, une fois arrivé devant lui : « Sire, je suis votre prisonnier prêt à faire ce que vous voudrez ; c'est une décision raisonnable et juste, car conforme aux ordres du jeune homme qui vous avait demandé des armes vermeilles, et les a obtenues. » Dès qu'il entendit ces paroles, le roi comprit ce qu'elles voulaient dire : « Débarrassez-vous de vos armes, beau seigneur ; joie et bonheur pour celui qui me fait

Tot quan que il li a anjoint,
De contredit n'i avra point,
Des que il avra antornee
Sa dameisele et sejornee
Et fet ce que li ert mestiers.
Lui meïsmes mout volantiers
Anmanroit il por sejorner[a]
Por deduire et por atorner
Ses bleceüres et ses plaies.
« Or va, que bone avanture aies,
Fet Percevax, si panse d'el,
Que ge querrai aillors ostel. »
La parole est remese atant,
Ne cist ne cil plus n'i atant,
Einz departent a tant de plet.
Et cil la nuit s'amie fet
Baignier et vestir richement,
Et tant li fist d'aeisemant
Qu'an sa biauté fu revenue.
Aprés ont lor voie tenue
Andui a Carlion tot droit,
Ou li rois Artus cort tenoit
A feste, bien priveemant,
Qu'il n'i avoit que seulemant
Trois mile chevaliers de pris.
Veant toz s'ala randre pris
Au rois Artus cil qui venoit
Et sa dameisele amenoit,
Et dit quant il fu devant lui :
« Sire, vostre prisoniers sui
Por fere ce que vos voldroiz,
Et si est bien reisons et droiz,
Que ensi le me comanda
Li vaslez qui vos demanda
Armes vermoilles, si les ot. »
Tot maintenant que li rois ot,
Si antant bien que il volt dire :
« Desarmez vos, fet il, biau sire,
Que joie et bone avanture ait
Cil qui de vos presant m'a fait ;

don de votre personne ; et vous, soyez le bienvenu. Pour lui vous serez aimé et honoré dans ma maison. — Sire, il m'a encore ordonné quelque chose. Mais je voudrais vous demander, avant d'ôter mes armes, que la reine et ses suivantes viennent entendre les nouvelles que je suis chargé d'apporter ici ; car je n'en dirai rien avant l'arrivée de celle qui fut frappée à la joue simplement pour avoir ri — ce fut son seul méfait. » Il n'en dit pas plus. Le roi, entendant qu'il doit faire venir la reine, la fait donc appeler, et elle vient avec toutes ses suivantes se tenant par la main, deux par deux.

Quand la reine se fut assise à côté du roi Arthur, son époux, l'Orgueilleux de la Lande lui dit : « Ma dame, vous avez le salut d'un chevalier que j'estime beaucoup et qui m'a conquis les armes à la main. Je n'ai rien d'autre à vous dire de lui, mais il vous envoie mon amie, cette jeune fille que voici. — Ami, qu'il en soit bien remercié. » Alors il raconte à la reine l'infamie et l'indignité qu'il avait longtemps imposées à son amie, et la souffrance qu'elle a dû endurer. Il lui raconte tout sans rien cacher, et la raison de cette attitude[1]. Après, on lui montra celle que le sénéchal Keu avait frappée ; alors il dit : « J'ai été prié, jeune fille, par celui qui m'a envoyé ici, de vous saluer de sa part et de ne pas bouger avant

Et vos si soiez bien venuz.
Por lui seroiz vos chier tenuz
Et enorez a mon ostel.
- Sire, ancor me comanda el.
Mes tant anquerre vos voldroie,
Ençois que je desarmez soie,
Que la reïne et ses puceles
Venissent oïr ces noveles
Que je vos ai ci aportees,
Qu'eles ne seront ja contees
Tant que cele sera venue
Qui an la joe fu ferue
Por un seul ris que ele ot fet,
C'onques n'i ot plus de mesfet. »
Icil si sa parole fine.
Qant li rois ot que la reïne
Devant lui mander li convient,
Lors l'a mandee, et ele i vient ;
Et totes les puceles vienent,
Main a main, deus et deus se tienent.
Qant la reïne asise fu
Lez son seignor le roi Artu,
Et li Orguelleus de la Lande
Li dist : « Dame, saluz vos mande
Uns chevaliers que je mout pris,
Qui par ses armes m'a conquis.
De lui ne sai que plus vos die,
Mes qu'il vos anvoie m'amie,
Ceste pucele qui est ci.
- Amis, la soe grant merci »,
Fet la reïne ; et il li conte
Tote la viltance et la honte
Qu'il li avoit longuement fete,
Et la poinne que ele ot trete.
Trestot sanz rien celer li dist,
Et l'acheison por qu'il le fist.
Aprés li mostrerent celi
Que Kex li seneschax feri,
Et il li dist : « Cil me pria,
Pucele, qui ça m'anvea,
Que de par lui vos saluasse
Ne ja mes piez ne remuasse

de vous avoir transmis ce message : “ Que Dieu ne lui vienne plus en aide s’il participe à une réunion de la cour du roi Arthur avant de vous avoir vengée de la gifle qui vous a marquée et que vous avez reçue à cause de lui. ” » Quand le fou l’eut entendu, il bondit en s’écriant : « Seigneur Keu, que Dieu me bénisse, vous allez vraiment le payer, et cela sera pour bientôt. »

Le roi prit la parole après cette intervention du fou : « Ah ! Keu, tu n’as pas agi courtoisement avec le jeune homme quand tu t’es moqué de lui. Ta moquerie m’a privé de sa compagnie, et j’ai peur de ne plus le revoir[1]. » Alors le roi a fait asseoir son prisonnier devant lui, il lui a fait grâce de sa prison, et il ordonna qu’on lui ôte ses armes. Mais monseigneur Gauvain[2], qui était assis à la droite du roi, demanda : « Par Dieu, sire, qui peut bien être celui qui a conquis par ses seules armes un chevalier aussi valeureux que celui-ci ? Dans toutes les Îles de la mer je n’ai entendu nommer un chevalier, et je n’en ai vu ou connu aucun, qui fût comparable à celui-ci en fait d’armes et de chevalerie. — Beau neveu, je ne sais pas qui il est, mais je l’ai bien vu[3]. Car, quand je l’ai vu, il ne m’est pas venu à l’idée de lui poser des questions ; il m’a demandé de le faire chevalier sur-le-champ. Je vis qu’il était beau et avenant, alors je lui ai dit : “ Frère, volontiers, mais descendez de cheval en attendant que l’on vous apporte des armes toutes dorées. ”

Tant que je vos eüsse dit
Que ja puis Dex ne li aït
Qu’il anterra por rien qu’aveigne
An cort que li rois Artus teigne
Tant que il vos avra vangiee
De la bufe et de la frangiee
Qui por lui donee vos fu. »
Et quant li fos l’a antandu,
Si saut an piez et si s’escrie :
« Dan Kex, se Dex me beneïe,
Vos le conparroiz voiremant,
Mes ce sera prochenement. »
Aprés le fol parla li rois :
« Ha ! Kex, ne feïs que cortois
Del vaslet quant tu le gabas.
Par ton gabois tolu le m’as
Si que ja mes nel cuit veoir. »
Lors fist devant lui aseoir
Li rois son chevalier prison.
Si li pardone sa prison
Et puis desarmer le comande ;
Et mes sire Gauvains demande,
Qui delez le roi sist a destre :
« Por Deu, sire, qui puet cil estre
Qui par seul ses armes conquist
Si boen chevalier com est cist ?
An totes les Isles de mer
N’ai oï chevalier nomer,
Ne nel vi ne ne le conui,
Qui se poïst prandre a cestui
D’armes ne de chevalerie.
- Biax niés, je ne le conuis mie,
Fet li rois, et si l’ai veü.
Qant ge le vi, tant ne m’an fu
Que rien nule li anqueïsse,
Et il me dist que jel feïsse
Chevalier tot de maintenant.
Je le vi bel et avenant,
Si li dis : “ Frere, volantiers.
Mes descendez andemantiers
Tant que l’an vos ait aportees
Unes armes totes dorees. ”

Il répondit qu'il n'en voulait pas et qu'il ne descendrait pas de cheval avant d'avoir obtenu des armes vermeilles. Il tint encore d'autres propos étranges, qu'il ne voulait pas en recevoir d'autres que celles du chevalier qui emportait ma coupe d'or. Alors Keu, qui était à ce moment odieux, et qui l'est encore, et le sera toujours, et qui ne cherche jamais à rien dire d'agréable, lui dit : “ Frère, le roi vous donne ces armes en toute propriété : allez vite les chercher. ” Et lui, ne comprenant pas la plaisanterie, crut qu'il parlait sérieusement, alors il courut après le chevalier et le tua en lui lançant un javelot. Je ne sais comment ont débuté la dispute et la mêlée, mais je sais que le Chevalier Vermeil, de la forêt de Quinqueroi, le frappa de sa lance pour je ne sais quelle raison, et c'était un acte de violence ; alors le jeune homme le frappa d'un coup de javelot, le tua et eut ainsi les armes. Depuis il m'a si bien servi pour m'être agréable que, par monseigneur David que l'on vénère et prie en pays de Galles[1], jamais plus je ne coucherai deux nuits de suite en chambre ou en salle avant de le revoir, s'il est vivant, sur mer ou sur terre, mais je vais me mettre tout de suite en route pour partir à sa recherche[2]. »

Dès que le roi eut fait ce serment, tout le monde comprit qu'il n'y avait plus qu'à se mettre en route. Si vous aviez vu mettre en malles draps, couvertures et oreillers, emplir les coffres,

Et il dist que ja nes prandroit
Ne ja a pié ne descendroit
Tant qu'il eüst armes vermoilles.
Ancor dist il autres mervoilles,
Qu'il ne voloit autres baillier
Se celes non au chevalier
Qui ma cope d'or an portoit ;
Et Kex, qui enuieus estoit,
Et est ancor et toz jorz iert
Ne ja nul bien dire ne quiert,
Li dist : “ Frere, li rois vos done
Les armes et vos abandone
Que maintenant les ailles prendre. ”
Cil qui ne sot le gap entendre
Cuida que il voir li deïst[a],
S'ala aprés et si l'ocist
D'un javelot que il lança.
Je ne sai comant comança
La meslee ne li toauz,
Mes que li Chevaliers Vermauz
De la forest de Quinqueroi
Le feri, je ne sai por coi,
De sa lance, si fist orguel,
Et li vaslez tres par mi l'uel
Le referi d'un javelot,
Si l'ocist et les armes ot.
Puis si bien a gré m'an servi
Que par mon seignor saint Davi
Que l'an aore et prie an Gales
Ja mes an chanbres ne an sales
Deus nuiz pres a pres ne girrai
Jusque tant que je le verrai,
S'il est vis, an mer ou an terre,
Einz movrai ja por aler querre. »
Lués que li rois ot ce juré,
Si furent tuit asseüré
Que il n'i ot que de l'aler.
Qui lors veïst dras anmaler,
Et covertors et orelliers,
Cofres anplir, trosser somiers

équiper les bêtes de somme et charger chars et charrettes, car on ne lésine pas sur le nombre de tentes, pavillons et autre matériel ! Même un clerc savant en lettres ne pourrait décrire en un seul jour tous les harnachements et les équipements qui furent aussitôt préparés. C'eſt donc comme s'il partait pour la guerre que le roi quitte Carlion, suivi de tous ses barons. Même les jeunes filles ne reſtent pas en arrière, mais la reine les emmène pour le preſtige et la gloire. Ils ont établi, pour la première nuit, leur campement dans une prairie à la lisière de la forêt. Cette nuit-là il avait bien neigé, car la contrée était très froide[1], et Perceval s'était levé de bon matin, comme d'habitude, car il voulait chercher et trouver aventures et exploits chevaleresques[2]. Il arriva droit à la prairie où campait l'armée du roi ; le sol était gelé et enneigé. Avant qu'il n'atteigne les tentes, voici venir un vol d'oies sauvages que la neige avait éblouies. Il les a vues et entendues au moment où elles prenaient la fuite devant un faucon qui fondait sur elles à toute vitesse ; lequel en rattrapa une égarée, qui s'était séparée des autres, et la heurta, la bouscula en la faisant tomber à terre. Mais dans sa précipitation il dut s'en éloigner et renonça à la saisir et l'étreindre[3]. Alors Perceval lança son cheval dans la direction où il avait aperçu le vol. L'oie avait été blessée au cou,

Et chargier charretes et chars,
Qu'il n'en i ot[a] pas[b] a eschar
Tantes et pavellons et trez.
Uns clers sages et bien letrez
Ne poïſt escrire an un jor
Tot le hernois et tot l'ator
Qui fu aparelliez tantoſt.
Ensi com por aler an l'oſt
Se part li rois de Carlion,
Si le sivent tuit li baron ;
Neïs pucele n'i remaint
Que la reïne n'i amaint
Por hautesce et por seignorie.
La nuit, an une praerie,
Lez une foreſt sont logié.
Cele nuit ot il bien negié,
Que mout froide eſtoit la contree,
Et Percevax la matinee
Fu levez si com il soloit,
Qui querre et ancontrer voloit
Avanture et chevalerie,
Et vint droit an la praerie
Ou l'oz le roi eſtoit logiee,
Qui fu gelee et annegiee.
Et einz que il veniſt as tentes,
Voloit une rote de gentes
Que la nois avoit esbloïes.
Veües les a et oïes,
Qu'eles s'an aloient fuiant
Por un faucon qui vint bruiant
Aprés eles de grant randon,
Tant c'une an trova a bandon
Qu'ert d'antre les altres sevree ;
Si l'a ferue et si hurtee
Qu'ancontre terre l'abati.
Mes trop fu tart[c], si s'an parti,
Il ne la volt lïer ne joindre.
Et Percevax comance a poindre
La ou il ot veü le vol.
La gente fu ferue el col,

et elle avait perdu trois gouttes de sang qui se répandirent sur la neige blanche, avec l'apparence d'une coloration naturelle. L'oie, qui n'avait pas été mise à mal au point d'être clouée au sol jusqu'à l'arrivée de Perceval, s'était envolée, et Perceval ne vit que la trace de la neige foulée là où l'oie s'était abattue, et le sang qui était encore apparent[1]. Il s'appuya sur sa lance pour contempler cette image, car le sang et la neige formaient une composition qui ressemblait pour lui aux fraîches couleurs qu'avait le visage de son amie ; et il s'absorba dans cette pensée[2]. Il comparait le vermeil sur le fond blanc de son visage avec les gouttes de sang qui apparaissaient sur la neige. Tout à cette contemplation il s'imaginait, dans son ravissement, voir les fraîches couleurs du visage de sa belle amie. Perceval passa tout le début de la matinée à rêver sur les gouttes de sang, jusqu'au moment où sortirent des tentes les écuyers. Le voyant plongé dans cette rêverie, ils crurent qu'il était endormi[3]. Avant le réveil du roi, qui dormait encore dans sa tente, les écuyers ont rencontré, devant ce même pavillon, Sagremor qui, à cause de ses excès, était appelé le Dérangé[4]. « Dites-moi, fait-il, ne me cachez pas la vérité, pourquoi venez-vous si tôt par ici ? — Seigneur, à l'extérieur de notre campement nous avons vu un chevalier sommeillant sur sa monture. — Est-il armé ? — Oui, ma foi. — J'irai lui parler

Si seinna trois gotes de sanc
Qui espandirent sor le blanc,
Si sanbla natural color.
La gente n'a mal ne dolor
Qu'ancontre terre la tenist
Tant que il a tans i venist ;
Ele s'an fu ençois volee,
Et Percevax vit defolee
La noif qui soz la gente jut,
Et le sanc qui ancor parut.
Si s'apoia desor sa lance
Por esgarder cele sanblance,
Que li sans et la nois ansanble
La fresche color li resanble
Qui est an la face s'amie,
Et panse tant que il s'oblie.
Que ausi aloit an son vis[a]
Li vermauz sor le blanc asis
Come les gotes de sanc furent
Qui desor le blanc aparurent.
An l'esgarder que il feisoit
Li ert avis, tant li pleisoit,
Qu'il veïst la color novele
De la face s'amie bele.
Percevax sor les gotes muse[b]
Tote la matinee et use
Tant que hors des tantes issirent
Escuier qui muser le virent
Et cuiderent qu'il somellast.
Ençois que li rois s'esvellast,
Qui ancor gisoit an son tré,
Ont li escuier ancontré
Devant le pavellon le roi
Sagremor, qui par son desroi
Estoit Desreez apelez.
« Di va, fet il, nel me celez,
Por coi venez vos ça si tost ?
- Sire, font il, hors de cest ost
Avons veü un chevalier
Qui somoille sor son destrier.
- Est il armez ? - Par foi, oïl.
- G'irai a lui parler, fet il,

et je le ramènerai à la cour. » Aussitôt Sagremor courut à la tente du roi et le réveilla pour lui dire : « Sire, là-bas dehors, sur la lande, il y a un chevalier qui sommeille. » Alors le roi lui donne l'ordre d'y aller, ajoutant qu'il doit l'amener, qu'on ne peut le laisser ainsi.

Aussitôt Sagremor demande qu'on lui sorte son cheval, et il réclame ses armes. On exécute ses ordres, et il se fait armer en hâte, comme il faut. Alors, armé de pied en cap, il sort du camp et va rejoindre le chevalier. « Seigneur, lui dit-il, il vous faut venir à la cour. » Mais l'autre ne bougea pas et ne parut même pas avoir entendu. Alors il recommença son discours sans plus de succès. Il se mit en colère et s'écria : « Par l'apôtre saint Pierre vous allez venir malgré vous ! Je regrette de vous en avoir prié, car j'ai bien perdu mon temps à vous parler. » Alors, enseigne déployée, il prend du champ, criant à l'autre de se mettre en garde, sinon son coup va le prendre au dépourvu. Perceval, regardant dans sa direction, le vit venir à bride abattue ; alors, quittant ses pensées, il lança son cheval à sa rencontre. Au premier choc des deux chevaliers la lance de Sagremor vola en éclats, tandis que celle de Perceval, sans se briser ni même plier, le heurta avec une telle force qu'elle fit tomber l'autre de son cheval, lequel sans attendre s'enfuit vers les tentes, la tête redressée, au grand trot. En voyant revenir

Et si l'an amanrai a cort. »
Tot maintenant Sagremors cort
Au tref le roi et si l'esvoille.
« Sire, fet il, la hors somoille
Uns chevaliers an cele lande. »
Et li rois aler li comande,
Et avoec ce li dit et prie
Qu'il li amaint, ne le lest mie.
Tantost comande Sagremors
Qu'an li traie son cheval hors,
Et ses armes redemanda.
Fet fu quan que il comanda.
Si se fet armer bien et tost ;
Trestoz armez s'an ist de l'ost
Et vet tant qu'au chevalier vient.
« Sire, fet il, il vos covient
Venir[a] a cort. » Et il ne mot
Et fet sanblant que pas ne l'ot ;
Et il li recomance a dire
Et cil ne mot, et il s'aïre
Et dit : « Par saint Pere l'apostre,
Vos i vanroiz ja maugré vostre.
De ce que prié vos en ai
Me poisë il, car ge i ai
Ma parole mal amploiee. »
Lors a l'anseigne desploiee
Qui antorse ert an son la lance,
Et li chevaus soz lui se lance
Et porprant[b] terre a une part,
Et dit celui que il se gart,
Ja le ferra s'il ne s'i garde.
Percevax, qui vers lui esgarde,
Le voit venir tot eslessié,
Si a tot son pansé lessié,
Si li revint poignant ancontre.
A ce que li uns l'autre ancontre
Sagremors sa lance peçoie,
La Perceval ne fraint ne ploie,
Ençois l'anpaint de tel vertu
Que del cheval l'a abatu,
Et li chevax sanz demoree
S'an va fuiant teste levee

le cheval, certains furent très contrariés, mais Keu, qui n'a jamais manqué une occasion de dire une méchanceté, dit au roi pour plaisanter : « Beau sire, voyez dans quel état revient Sagremor ! Il tient le chevalier par la bride et nous l'amène malgré lui. — Keu, répondit le roi, ce n'est pas bien de se moquer ainsi de nobles personnes. Allez-y donc, et nous verrons si vous êtes capable de faire mieux que lui ! — Sire, je suis très heureux qu'il vous plaise que j'y aille, car je vous l'amènerai sans faute par la force, qu'il le veuille ou non, et je l'obligerai à nous donner son nom[1]. »

Alors il se fait armer comme il convient. Le voilà armé ; il monte à cheval et s'en va vers celui qui contemplait les trois gouttes de sang, passant ainsi son temps sans se soucier d'autre chose. Keu lui cria de très loin : « Jeune homme, jeune homme, venez voir le roi ! Vous y viendrez, nom de nom, ou vous allez le payer très cher. » Tournant la bride de son cheval en s'entendant menacer, Perceval piqua des éperons sa monture qui partit sans traîner. Chacun était soucieux de réussir, aussi s'affrontèrent-ils avec détermination. Keu, en le frappant, brisa sa lance qui vola en morceaux minces comme de l'écorce, car il y avait mis toute sa force. Perceval de son côté ne fait pas semblant de se battre, car il l'atteint au-dessus de la bosse du bouclier, le faisant choir sur une roche,

Vers les tantes le grant troton.
Le cheval voient li baron,
Si enuia a tex i ot,
Et Kex, qui onques ne se pot
Tere de felenie dire,
S'an gabe et dist au roi : « Biau sire,
Veez com Sagremors revient.
Par le frain le chevalier tient,
Si l'an amainne maugré suen.
- Kex, fet li rois, n'est mie buen,
Qui si vos gabez des prodomes.
Or i alez et si verromes
Com vos le feroiz mialz de lui.
- Sire, fet Kex, mout liez an sui
Qant il vos plest que ge i aille,
Et ge l'an amanrai sanz faille
Tot a force, vuelle il ou non,
Si li ferai nomer son non. »
Lors se vet armer tot a san.
Armez est et monte et va s'an
A celui qui tant antandoit
Aus trois gotes ou il musoit
Qu'il n'avoit d'autre chose soing.
Et cils li crie de mout loing :
« Vasax, vasax, venez au roi !
Vos i vanroiz ja par ma foi,
Ou vos le conparroiz mout fort. »
Le chief de son cheval estort
Percevax qui s'ot menacier,
Et point des esperons d'acier
Le cheval qui pas ne va lant.
Del bien fere a chascuns talant,
Si s'antrevienent sanz faintise.
Kex le fiert, et sa lance brise
Et esmie com une escorce,
Que il i mist tote sa force.
Et Percevax pas ne s'an faint,
Par desor la bocle l'ataint,
Si l'abati sor une roche,
Que la chanole li esloche,

si bien qu'il se déboîte la clavicule et se casse, entre le coude et l'aisselle, l'os du bras, comme du bois sec. C'eſt ce qu'avait bien prédit le sot à plusieurs reprises[1] ; la prophétie du sot s'eſt révélée exacte. Keu se pâmait de douleur tandis que le cheval fuyait en direction des tentes au petit trot. Les Bretons[2] virent donc le cheval revenir sans le sénéchal ; des jeunes gens partirent à cheval, tandis que dames et chevaliers se mettaient en route. Ayant trouvé le sénéchal évanoui, tout le monde pensa qu'il était mort. Le roi en fut tout démoralisé[3], et tout le monde, hommes et femmes, commença à se lamenter sur son sort tandis que Perceval se rappuyait sur sa lance pour regarder cette image symbolique. Mais le sénéchal n'était que blessé. Le roi en était très affecté ; alors on lui dit de ne pas s'inquiéter, qu'il pourrait bien guérir pourvu qu'on trouve un médecin capable de faire le nécessaire pour que la clavicule se remette en place et que la fracture du bras soit réduite. Le roi, qui avait pour Keu beaucoup de tendresse et l'aimait du fond du cœur, lui a envoyé un médecin très savant et trois jeunes filles de son école qui lui remettent en place sa clavicule et qui lui immobilisent le bras en rapprochant les morceaux de l'os fracturé ; après quoi on l'a transporté jusqu'à la tente royale avec des paroles de réconfort, en l'assurant qu'il guérirait parfaitement et qu'il n'avait pas de souci à se faire à cet égard.

Et antre le code et l'essele,
Ausi com une sesche eſtele[a],
L'os del braz deſtre li brisa,
Si com li fos le devisa
Qui mout souvent deviné l'ot[b] :
Bien fu voirs li devins au sot.
Kex se pasme de la deſtresce,
Et li chevax fuiant s'adresce
Vers les tantes tot le troton.
Le cheval voient li Breton
Qui revient sanz le seneschal.
Et vaslet corent a cheval,
Et dames et chevalier muevent.
Qant le seneschal pasmé truevent,
Si cuident tuit que il soit morz.
Li rois en a granz desconforz
Et por lui font duel tuit et totes.
Et Percevax sor les trois gotes
Se rapoia de sor sa lance
Por esgarder cele sanblance ;
Et li seneschax eſt bleciez.
Li rois an eſt mout correciez,
Et l'an li dit qu'il ne s'esmait,
Qu'il garra bien, mes que il ait
Mire qui se sache antremetre
De la chenole an son leu metre
Et d'os brisié fere reprandre.
Et li rois, qui mout l'avoit tandre
Et mout l'amoit an son corage,
Li anvoie un mire mout sage
Et trois puceles de s'escole
Qui li raloient[c] la chenole ;
Et si li ont le braz lïé
Et resoudé l'os esmïé ;
Et l'ont au tref le roi porté
Et si l'ont mout reconforté,
Et li dient qu'il garra bien,
Ne ja ne s'an esmait de rien.
Et mes sire Gauvains li diſt :
« Sire, se Dame Dex m'aïſt,

Monseigneur Gauvain dit au roi : « Sire, mon Dieu, il n'est pas normal, vous le savez bien, car vous me l'avez toujours dit et justement établi, qu'un chevalier veuille distraire un autre, comme les deux-là l'ont fait, de sa pensée quelle qu'elle soit ; avaient-ils entièrement tort, je ne sais, en tout cas cela a mal tourné pour eux, c'est une chose évidente. Le chevalier avait peut-être perdu quelqu'un et cela le rendait triste, ou bien son amie lui avait été enlevée, et cela lui causait peine et chagrin[1]. Mais, si vous en étiez d'accord, j'irais voir où il en est, et si je le trouvais sorti de ses pensées, je lui parlerais en le priant de venir vous voir ici. » Ce discours mit Keu en colère et il s'écria : « Ah ! monseigneur Gauvain, vous allez l'amener par la main, ce chevalier, ne lui en déplaise. Vous allez bien vous en tirer, s'il vous en laisse le loisir et si vous restez maître du terrain : c'est ainsi que vous en avez pris plusieurs. Quand les chevaliers sont fatigués et satisfaits de leurs faits d'armes, alors il va demander au roi l'autorisation d'aller faire des prisonniers ! Gauvain, qu'on me torde le cou si vous êtes si fou qu'on ne puisse rien apprendre de vous ! Vous savez bien tourner vos phrases pour qu'elles soient belles et polies[2]. Allez-vous lui tenir des discours pleins d'orgueil, de haine et d'agressivité ? Maudit qui le pensa et vous en fera crédit, moi compris ! Assurément vous pouvez faire cette bataille en robe de soie,

Il n'est reisons, bien le savez,
Si com vos meïsmes l'avez
Toz jorz dit et jugié a droit,
Que chevaliers autre ne doit
Oster, si com il dui ont fet,
De son pansé, quel que il l'et ;
Et s'il an ont le tort eü,
Ce ne sai, mes mesavenu
Lor an est, ce est chose certe.
Li chevaliers d'aucune perte
Estoit pansis qu'il avoit fete,
Ou s'amie li ert[a] fortrete,
Si l'an enuiot et pesoit.
Mes se vostre pleisirs estoit,
Veoir sa contenance iroie,
Et se an tel point le trovoie
Que son panser eüst guerpi,
Diroie et prïeroie li
Qu'il venist a vos jusque ça. »
A cest mot Kex se correça
Et dist : « Ha ! mes sire Gauvain,
Vos l'amanroiz ja par la main[b]
Le chevalier, mes bien li poist.
Bien le feroiz, se il vos loist
Et la baillie vos remaint.
Ensi en avez vos pris maint.
Qant li chevalier sont lassez
Et il ont fet d'armes assez,
Lors vet au roi congié requerre
Que l'an li lest aler conquerre !
Gauvain, maudahez ait mes cos
Se vos estes mie si fos
Que l'an ne puist a vos aprandre !
Bien savez paroles antandre[c],
Qui sont et beles et polies.
Granz orguiauz et granz felenies
Et grant enui li diroiz ja ?
Maudahez ait qui le cuida
Et qui l'otroiera, qui soie !
Certes an un bliaut de soie

vous n'aurez pas besoin de tirer l'épée ou de rompre une lance. Vous pouvez du moins vous vanter que, si la langue ne vous manque pas pour dire " Seigneur, que Dieu vous sauve et vous donne vie et santé ", il fera tout ce que vous voudrez. Ce que j'en dis n'est pas pour vous faire la leçon, mais vous saurez bien le caresser comme on caresse un chat, et l'on dira : " Voilà monseigneur Gauvain qui mène un rude combat ! "
— Ah ! monseigneur Keu, vous auriez pu me dire cela plus élégamment. Pensez-vous ainsi passer votre colère et votre dépit sur moi ? Je le ramènerai, par Dieu, s'il se peut, mon doux ami. Et je n'en aurai pas le bras démis ni la clavicule déboîtée, car je n'aime pas être payé de cette façon.

— Faites-moi donc le plaisir d'y aller, neveu, dit le roi, car vous avez parlé très courtoisement. Si c'est possible, ramenez-le de là-bas, mais équipez-vous de toutes vos armes, car il n'est pas question d'y aller désarmé. » Il se fait donc armer sur-le-champ, lui qui de toutes les vertus passe pour avoir le mérite et le prix, il monte sur son cheval robuste et agile, et s'en va droit vers le chevalier qui restait appuyé sur sa lance. Le charme de son ravissement ne s'était pas encore dissipé ; cependant le soleil avait effacé deux des trois gouttes de sang dessinées sur fond de neige, et la troisième était en train de s'estomper, si bien que le chevalier était moins absorbé qu'auparavant dans sa contemplation[1]. Monseigneur Gauvain

Poez ceste bataille fere.
Ja ne vos an covandra trere
Espee ne lance brisier.
De tant vos poez vos prisier
Que, se la lengue ne vos faut
Por dire : " Sire, Dex vos saut
Et vos doigne vie et santé ",
Fera il vostre volanté.
N'an di rien por vos anseignier,
Mes bien le savroiz apleignier
Si com an aplaigne le chat,
Et dira l'an : " Or se conbat
Mes sire Gauvains duremant. "
- Ha ! sire Kex, plus belemant,
Fet il, le me poissiez dire.
Cuidiez vos or vangier vostre ire
Et vostre mautalant a moi ?
Je l'an amanrai, par ma foi,
Se j'onques puis, biax dolz amis,
Je n'an avrai le braz maumis,
Et sanz chenole desloier,
Que je n'aim mie tel loier.
- Or m'i alez, niés, dit li rois,
Que mout avez dit que cortois.
S'estre puet, si l'an amenez,
Et totes voz armes prenez,
Que desarmez n'iroiz vos pas. »
Armer se fet en es le pas
Cil qui de totes les bontez
Ot los et pris, et est montez
Sor un cheval fort et adroit,
Et vint au chevalier tot droit,
Qui sor sa lance ert apoiez.
Ancor n'estoit pas enuiez
De son pansé qui mout li plot,
Et ne portant li solauz ot
Deus des gotes del sanc remises
Qui sor la noif furent assises
Et[a] la tierce aloit remetant,
Por ce n'i pansoit mie tant
Li chevaliers com il ot fet.
Et messire Gauvains se tret

poursuivit son chemin vers lui sur son cheval à l'amble, bannissant toute marque d'hostilité. Il lui parla ainsi : « Seigneur, je vous aurais mieux salué si je connaissais vos sentiments aussi bien que les miens ; mais je puis au moins vous dire que je suis envoyé par le roi ; il m'a chargé de vous inviter à venir lui parler. — Il y en a déjà eu deux, répondit Perceval, qui cherchaient à me priver de ma joie et voulaient m'emmener comme s'ils m'avaient fait prisonnier. Mais j'étais plongé dans le ravissement de mes pensées, et celui qui voulait m'en sortir ne cherchait pas mon avantage, car devant moi, en ce lieu même, il y avait trois gouttes de sang frais qui faisaient une belle enluminure avec le blanc de la neige. À les contempler j'avais l'impression de regarder les fraîches couleurs du visage de la belle qui est mon amie, et je ne pouvais me résoudre à en détourner les yeux[1].

— Voilà assurément une idée qui n'était pas vilaine, mais courtoise et douce, et il fallait être fou et grossier pour vouloir en détacher vos sentiments[2]. Mais je suis désireux et curieux de savoir ce que vous avez l'intention de faire. C'est au roi, si cela ne vous déplaisait pas, que j'aimerais vous conduire. — Dites-moi donc, cher et bel ami, en toute vérité, si Keu, le sénéchal, se trouve là. — Oui, c'est vrai, il s'y trouve, et sachez que c'est lui qui vient de jouter avec vous ; et cette joute lui a coûté d'avoir par vous le bras droit cassé

Vers lui tote une voie anblant,
Sanz fere nul felon sanblant,
Et dit : « Sire, je vos eüsse
Salué, se autel seüsse
Vostre cuer com je faz le mien.
Mes tant vos puis ge dire bien
Que ge sui messages le roi.
Il vos mandë et dit[a] par moi
Que vos alez parler a lui.
- Il an i ont ja esté dui,
Fet Percevax, qui me toloient
Ma joie et mener m'an voloient
Ausi com se ge fusse pris,
Et je estoie si pansis
D'un pansé qui mout me pleisoit ;
Et cil qui partir m'an voloit
N'aloit mie querant mon preu,
Que devant moi an ice leu
Avoit trois gotes de frés sanc
Qui anluminoient le blanc.
An l'esgarder m'estoit avis
Que la fresche color del vis
M'amie la bele i veïsse,
Ja mes ialz partir n'an queïsse.
- Certes, fet mes sire Gauvains,
Cil pansers n'estoit pas vilains,
Ençois estoit cortois et dolz,
Et cil estoit fos et estolz
Qui vostre cuer an remuoit.
Mes ge desir mout et covoit
A savoir que vos voldroiz fere.
Au roi[b], s'il ne vos doit desplere,
Vos manroie ge volantiers.
- Or me dites, biau sire chiers,
Por verité, fet Percevax,
Se Kex i est li seneschax.
- Oïl, voiremant i est il,
Et si sachiez que ce est cil
Qui orandroit a vos josta,
Et la joste tant li costa
Que le braz destre li avez
Peçoié, et si nel savez,

et la clavicule déboîtée. — Voilà donc vengée la jeune fille qui avait été frappée par Keu. » À ces mots monseigneur Gauvain, surpris, sursauta, et dit : « Seigneur, que Dieu me sauve, c'eﬆ précisément vous que cherchait le roi. Seigneur, quel eﬆ votre nom ? — Perceval, sire. Et vous, quel eﬆ le vôtre ? — Seigneur, sachez vraiment que mon nom de baptême eﬆ Gauvain. — Gauvain ? — Oui vraiment, beau seigneur. » Perceval en fut rempli de joie : « Seigneur, j'ai beaucoup entendu parler de vous en plusieurs endroits[1] et je souhaiterais vivement que nous fussions liés d'amitié, si cela ne vous paraissait pas déplacé. — Assurément, dit monseigneur Gauvain, cette idée ne me séduit pas moins que vous, et même plus, je crois. » Alors Perceval poursuit : « Ma foi, j'irai donc avec vous où vous voudrez, bien volontiers, c'eﬆ normal, et je me sentirai désormais d'autant plus eﬆimable que je suis lié d'amitié avec vous. » Alors ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et ils se mettent à délacer leur heaume et leur ventaille, rabattant la coiffe de mailles[2]. Ils s'en vont ainsi manifeﬆant leur joie, et les jeunes gens depuis leur poﬆe d'observation courent aussitôt, en les voyant ainsi se féliciter l'un l'autre, et ils arrivent en courant devant le roi. « Sire, sire, font-ils, je vous le jure, monseigneur Gauvain ramène le chevalier, et ils témoignent, l'un envers l'autre, une joie extraordinaire. » En entendant cette nouvelle il n'eﬆ personne

Et la chenole desloiee.
- Donc eﬆ la pucele vangiee,
Fet Percevax, que Kex feri. »
Qant mes sire Gauvains l'oï,
Si s'an mervoillë et tressaut
Et diﬆ : « Sire, se Dex me saut,
Li rois ne queroit se vos non.
Sire, comant avez vos non ?
- Percevax, sire. Et vos, comant ?
- Sire, sachiez veraiement
Que ge ai non an bapteﬆire
Gauvains. - Gauvains ? - Voire, biau
Percevax mout s'an esjoï [sire. »
Et dit : « Sire, bien ai oï
De vos parler an plusors leus
Et l'acointance de nos deus
Desirroie mout a avoir,
Se il ne vos doit desseoir.
- Certes, fet mes sire Gauvains,
Ele ne me pleﬆ mie mains
Qu'ele fet vos, mes plus, ce croi. »
Et Percevax li diﬆ : « Par foi,
Donc irai ge la ou voldroiz
Volantiers, que il eﬆ bien droiz,
Et ge m'an ferai or plus cointes
De ce que ge sui voﬆre acointes. »
Lors cort li uns l'autre anbracier.
Il comancent a deslacier
Andui lor hiaumes et vantailles
Et traient contreval[a] les mailles.
Ensi s'an vont joie menant,
Et vaslet corent maintenant,
Qui ensi conjoïr les voient
D'une angardë ou il eﬆoient,
Et sont venu devant le roi[b].
« Sire, sire, font il, par foi,
Mes sire[c] Gauvains en amainne
Le chevalier, et si demaine
Li uns a l'autre trop grant joie. »
N'i a nul qui la novele oie

qui ne sorte de sa tente pour aller à leur rencontre ; mais Keu dit au roi son seigneur : « Voilà que l'honneur et la gloire sont pour Gauvain, votre neveu ; la bataille a été dure et dangereuse... tranquillement, car il revient aussi frais et dispos qu'à son départ ; c'est qu'il n'a reçu de coup de personne, et personne n'en a reçu de lui, et il n'y a rien eu de cassé. Il est juste qu'il en ait l'honneur et la gloire, dira-t-on, puisqu'il a réussi ce que nous n'avons pu mener à bien tous les deux, alors même que nous y mettions toutes nos forces et nos efforts. » Ainsi Keu, à tort ou à raison, dit tout ce qu'il a sur le cœur, comme d'habitude. Cependant Gauvain ne veut pas mener à la cour son compagnon tout armé ; il doit y aller sans armes. Alors il le fait désarmer dans sa tente, puis un de ses chambellans tire d'un coffre des vêtements qu'il lui présente et donne.

Une fois Perceval parfaitement habillé de sa tunique et son manteau, qui lui allaient à merveille, ils se présentent devant le roi assis au seuil de sa tente, tous deux la main dans la main : « Sire, sire, dit au roi monseigneur Gauvain, je vous amène celui que, je crois, vous souhaitiez vivement voir il y a bien quinze jours[1]. C'est celui dont vous parliez tant et pour lequel vous vous faisiez tant de souci. Je vous le remets, le voici. — Beau neveu, je vous en remercie vivement », répondit le roi qui se leva aussitôt pour l'accueillir en disant :

Qui hors de la tante ne saille
Et a l'ancontre ne lor aille,
Et Kex dit au roi, son seignor :
« Or en a le pris et l'enor
Mes sire Gauvains, vostre niés.
Mout fu or la bataille griés
Et perilleuse sainnemant,
Que tot ausi heitieemant
S'an retorne com il i mut,
C'onques d'autrui cop ne reçut
N'autres de lui cop ne santi
N'onques de rien ne desmanti.
S'est droiz que los et pris en ait,
Si dira l'an, or a ce fait
Dont nos dui autre ne poïsmes
Venir a chief, si i meïsmes
Toz noz pooirs et noz esforz. »
Ensi dist Kex, fust droiz ou torz,
Sa volanté si com il sialt.
Et mes sire Gauvains ne vialt
Mener a cort son conpaignon
Armé, se tot desarmé non.
A son tref desarmer le fet,
Et uns suens chanberlains li tret
Une robe fors de son cofre,
A vestir li presante et ofre.
Qant fu vestuz et bien et bel
Et de la cote et del mantel,
Qui buens li fu et[a] bien li sist,
Au roi qui devant son tref sist
S'an vienent andui main a main.
« Sire, sire, je vos amain,
Fet mes sire Gauvains au roi,
Celui que vos, si com je croi,
Veïssiez mout tres volantiers,
Passé a quinze jorz antiers.
C'est cil don vos tant parleiez
Et don si iriez esteiez.
Ge le vos bail, veez le ci.
- Biax niés, la vostre grant merci[b] »,
Fet li rois, qui saut maintenant
Ancontre lui an son estant

« Beau seigneur, soyez le bienvenu ! Je vous prie de bien vouloir me dire comment je dois vous appeler. — Ma foi, je ne vous le cacherai pas, beau sire roi. Mon nom eſt Perceval le Gallois. — Ah ! Perceval, beau doux ami, puisque vous êtes arrivé à ma cour, vous n'en partirez plus, du moins c'eſt ce que je souhaite[1]. J'ai beaucoup regretté, en ce qui vous concerne, quand je vous ai vu la première fois, de n'avoir pas su à quel sort exceptionnel Dieu vous avait deſtiné ; et pourtant la prédiction en avait été faite à toute la cour, qui ainsi était au courant, par la jeune fille et par le sot, les victimes du sénéchal Keu. Par vous cette prédiction s'eſt trouvée avérée point par point, il n'y a plus le moindre doute à ce sujet, maintenant que j'ai reçu des nouvelles confirmées de vos prouesses chevaleresques. »

La reine arriva à ces mots ; elle avait appris la nouvelle de son arrivée. Dès que Perceval l'aperçut, comme on lui disait que c'était bien elle, suivie de la demoiselle qui avait ri en le voyant, il alla à sa rencontre et dit : « Que Dieu donne joie et honneur à la plus belle, à la meilleure de toutes les dames qui soient, comme le disent tous ceux qui la voient et tous ceux qui l'ont vue. » Et la reine lui répondit : « Et vous, soyez le bienvenu comme un chevalier qui a fait ses preuves en haute et belle prouesse ! » Ensuite, Perceval salue la demoiselle, celle qui avait ri devant lui, et la prenant par le cou il lui dit :

Et dit : « Biau sire, bien vaigniez !
Ge vos pri que vos m'apraigniez
Comant je vos apelerai.
- Par foi, ja nel vos celerai,
Fet Percevax, biau sire rois.
J'ai non Percevax li Galois.
- Ha ! Percevax, biax dolz amis,
Qant an ma cort vos eſtes mis,
Ja n'an departiroiz mon vuel.
Mout ai eü de vos grant duel,
Quant ge vos vi premieremant,
Que[a] ge ne soi l'amandement
Que Dex vos avoit deſtiné.
Si fu il mout bien deviné
Si que tote la corz le sot
Par la pucele et par le sot
Que Kex li seneschax feri.
Vos avez mout bien averi
Le devinal del tot an tot,
De ce n'eſt ores nul redot,
Que de voſtre chevalerie
Ai veraie novele oïe. »
La reïne vint a ce mot,
Qui la novele oïe ot
De celui qui venuz eſtoit.
Tantoſt com Percevax la voit
Et dit li fu que ce ert ele,
Et aprés vint la dameisele
Qui riſt quant ele l'esgarda,
Maintenant a l'ancontre ala
Et diſt : « Dex doint joie et enor
A la plus bele, a la mellor
De totes les dames qui la soient,
Ce dient tuit cil qui la voient
Et tuit cil qui veüe l'ont. »
Et la reïne li respont :
« Et vos si soiez bien trovez,
Come chevaliers esprovez
De haute proesce et de bele ! »
Puis salue la dameisele
Percevax, celi qui li riſt,
Si l'acola et si li diſt :

« Belle, si cela pouvait vous rendre service, je serais le chevalier dont jamais l'aide ne vous ferait défaut[1]. » Alors la demoiselle l'en remercia.

Grande fut la joie manifestée en l'honneur de Perceval le Gallois par le roi, la reine et les barons ; ils l'emmenèrent à Carlion où ils retournèrent le soir même. Et les réjouissances se prolongèrent toute la nuit, et encore le lendemain. Mais le troisième jour ils virent arriver une demoiselle sur une mule fauve qui tenait un fouet de la main droite[2]. La demoiselle était coiffée avec deux grosses tresses noires et, s'il faut en croire les termes du livre qui raconte tout cela, jamais il n'y a eu de créature si totalement laide, même au fond de l'enfer. Ainsi jamais vous n'auriez pu voir de fer aussi noir que son cou et ses mains ; et ce n'était rien à côté du reste en fait de laideur. Elle avait les yeux caves, petits comme ceux d'un rat, un nez de singe ou de chat, des oreilles d'âne ou de bœuf. Ses dents avaient une couleur rousse tirant vers le jaune d'œuf, et elle était barbue comme un bouc. Au milieu de sa poitrine elle avait une bosse, et l'échine en forme de crosse, les reins et les épaules vraiment bien faits pour aller danser ! Avec une bosse dans le dos et des jambes tordues comme de l'osier tressé, elle était bien faite pour mener la danse ! La demoiselle s'avance donc rapidement vers les chevaliers sur sa mule, jamais une telle demoiselle

« Bele, s'il vos estoit mestiers,
Ge seroie li chevaliers
Qui ja ne vos faudroit d'aïe. »
Et la pucele l'an mercie.

Granz fu la joie que li rois
Fist de Perceval le Galois,
Et la reïne et li baron,
Qui l'an mainnent a Carlion,
Que la nuit retorné i sont.
Et tote nuit grant joie font,
Et l'andemain autel refirent
Jusqu'au tierz jor que il i virent
Une dameisele qui vint
Sor une mule fauve, et tint
An sa main destre une escorgiee.
La dameisele fu treciee
A deus treces grosses et noires,
Et, se les paroles sont voires
Tex com li livres les devise,
Onques riens si leide a devise
Ne fu neïs dedanz anfer.
Einz ne veïstes si noir fer
Com ele ot le col et les mains,
Et ancores fu ce del mains
A l'autre leidure qu'ele ot.
Si oel estoient com dui crot[a],
Petit ausi come de rat,
S'ot nés de singë ou de chat
Et oroilles d'asne ou de buef.
Si dant resanblent moël d'uef
De color, si estoient ros,
Et si ot barbe come un bos[b].
En mi le piz ot une boce,
Devers l'eschine sanble croce,
Et ot les rains et les espaules
Trop bien fetes por mener baules :
S'ot boce el dos et james tortes
Qui vont ausi com deus reortes.
Bien fu fete por mener dance.
Jusque devant le roi s'avance[c]
La dameisele sor la mule.
Einz mes tex dameisele nule

n'a été vue à une cour royale. Elle salue le roi et les barons collectivement, mais fait exception pour Perceval à qui elle s'adresse du haut de sa mule fauve : « Ah ! Perceval, Fortune est chauve par-derrière et chevelue par-devant ; et maudit soit qui te salue ou qui te souhaite quelque bien en oraison ou prière, car tu n'as pas su la retenir, Fortune, quand tu l'as rencontrée. Tu es allé chez le Roi Pêcheur, tu as vu la lance qui saigne, et tu as eu alors tant de mal à ouvrir la bouche que tu n'as pas pu demander pourquoi cette goutte de sang jaillit de la blanche pointe de fer ! Quant au graal que tu as vu, tu n'as pas cherché à savoir à quel riche seigneur on en faisait le service[1]. Il est bien malchanceux celui qui, rencontrant la meilleure occasion possible, en attend une meilleure encore[2]. C'est toi le malchanceux, toi qui ayant rencontré l'occasion et le lieu de parler es resté silencieux ! Malchance que d'avoir été alors aussi sot ! Malchance que d'être resté silencieux, alors que si tu avais posé une question, le riche roi qui est si mal en point aurait été guéri de sa blessure et gouvernerait en paix cette terre dont il ne sera jamais plus le maître. Et sais-tu ce qui résultera du fait que ce roi ne gouvernera plus sa terre et ne sera pas guéri de sa blessure ? Les dames en perdront leur mari, les terres en seront dévastées, les jeunes filles, sans personne pour les guider, resteront orphelines, et bien des chevaliers périront,

Ne fu a cort de roi veüe.
Le roi et les barons salue
Toz ansanble comunemant,
Fors Perceval tant solemant,
Et dist de sor la mule fauve :
« Ha ! Percevax Fortune est chauve
Derriers et devant chevelue,
Et dahez ait qui te salue
Et qui nul bien t'ore et te prie,
Que tu ne la retenis mie,
Fortune, quant tu la trovas !
Chiés le Roi Pescheor alas,
Si veïs la lance qui sainne,
Et si te fu lors si grant painne
D'ovrir ta boche et de parler
Que tu ne poïs demander
Por coi cele gote de sanc
Saut par la pointe del fer blanc !
Et le graal que tu veïs,
Ne demandas ne anqueïs
Quel riche home l'an an servoit.
Mout est maleüreus qui voit
Si bel tans que plus ne covaigne,
Si atant tant que plus biax vaigne.
Ce es tu, li maleüreus,
Qui veïs qu'il fu tans et leus
De parler, et si te teüs[a] !
En mal eür fol san eüs !
En mal eür tant te teüsses,
Que, se tu demandé eüsses,
Li riches rois qui si s'esmaie
Fust ores gariz de sa plaie
Et si tenist sa terre an pes,
Dom il ne tanra point ja mes.
Et sez tu qu'il an avandra
Del roi qui terre ne tandra,
Ne n'iert de sa plaie gariz[b] ?
Dames an perdront lor mariz,
Terres an seront essilliees
Et puceles desconselliees,
Qui orfelines remandront,
Et maint chevalier an morront,

et tous ces malheurs, à cause de toi[1] ! » La demoiselle s'adressa ensuite au roi : « Roi, je m'en vais, ne vous en déplaise. Il me faut encore ce soir faire étape loin d'ici. Je ne sais si vous avez entendu parler du Château Orgueilleux, mais je dois y aller. Il y a au château cinq cent soixante-six[2] chevaliers renommés, et sachez qu'il n'y en a aucun qui n'ait son amie avec lui, quelque noble dame courtoise et belle. Si je vous fais part de cette nouvelle, c'est que nul ne peut manquer, s'il y va, d'y trouver joute et bataille, s'il veut faire une prouesse chevaleresque : qui la cherche est sûr de la trouver en cet endroit. Mais qui voudrait avoir le plus grand honneur du monde, je crois savoir le lieu et le domaine où il pourrait le mieux le conquérir, s'il était assez hardi pour cette entreprise : sur la hauteur du Mont Esclaire une demoiselle est assiégée[3]. Un grand honneur attend celui qui pourrait lever le siège et délivrer la jeune fille. Tout le monde ferait son éloge, et il pourrait ceindre sans crainte l'Épée au Merveilleux Baudrier[4], celui à qui Dieu accorderait une telle faveur. »

La demoiselle alors se tut, ayant dit tout ce qu'elle avait à dire, et elle partit sans ajouter un mot. Monseigneur Gauvain se leva d'un bond, disant qu'il ferait tout son possible pour porter secours à la jeune fille et qu'il s'y rendrait ; Guiflet, le fils de Nut[5], quant à lui, déclara qu'il irait, avec l'aide de Dieu,

Et tuit avront le mal par toi. »
Puis dist la dameisele au roi :
« Rois, je m'an vois, ne vos enuit.
Il me covient ancor enuit
Mon ostel prandre loing de ci.
Ne sai se vos avez oï
Del Chastel Orguelleus parler,
Mes il m'i covient a aler.
El chastel chevaliers de pris
A cinc cenz et sissante et sis[a],
Et sachiez qu'il n'i a celui
Qui n'ait s'amie avoeques lui,
Gentil dame cortoise et bele.
Por ce vos an di la novele
Que la ne faut nus qui i aille
Qu'il n'i truisse joste ou bataille,
S'il vialt fere chevalerie :
S'il la requiert, il n'i faut mie.
Et qui voldroit le pris avoir
De tot le mont, ge cuit savoir
Le leu et la piece de terre
Ou il le porroit mialz conquerre,
Se il estoit qui l'osast fere.
Au pui qui est soz[b] Montesclere
A une dameisele assise :
Mout grant enor avroit conquise
Qui le siege porroit oster
Et la pucele delivrer.
Il avroit totes les loanges
Et l'Espee as Estranges Ranges
Porroit ceindre tot aseür
Cui Dex donroit si boen eür. »
La dameisele atant se tot,
Qui bien ot dit ce que li plot,
Si s'an parti sanz dire plus.
Et mes sire Gauvains saut sus,
Qui dit que son pooir fera
De li rescorre et si ira,
Et Guiflez, li filz Nut, redit
Qu'il ira, se Dex li aït,

devant le Château Orgueilleux. « Et moi je monterai sur le Mont Périlleux, dit Kahedin[1], et je ne m'arrêterai pas en chemin. » Mais Perceval tint un tout autre discours, disant qu'il ne se reposera pas deux nuits de suite dans le même gîte, de toute sa vie, qu'il n'entendra parler d'un passage aventureux sans aller en tenter l'épreuve, ni d'un chevalier plus fort que tout autre ou même que deux autres sans aller se mesurer à lui, et cela jusqu'à ce qu'il sache, au sujet du graal, à qui l'on en fait le service, et jusqu'à ce qu'il ait trouvé la lance qui saigne, et entendu la véritable explication du sang dont elle saigne[2]. Il poursuivra cette quête quoi qu'il lui en coûte. Ils furent bien une cinquantaine à se dresser et, dans un serment collectif et réciproque, ils jurent de partir en quête de toute bataille ou aventure dont ils entendront parler, sans souci des périls que présenterait le pays. Et tandis qu'ils échangeaient ces serments, voici qu'ils voient surgir par la porte de la salle Guinganbresil[3] ; il portait un écu d'or bandé d'azur, dont la bande couvrait un tiers de la surface, ayant été calculée selon une parfaite proportion[4]. Guinganbresil reconnut le roi et le salua comme il convenait, mais au lieu de saluer Gauvain il l'accusa de félonie en disant : « Gauvain, tu as tué mon seigneur[5] en le frappant sans avertissement. Honte à toi, et réprobation, et condamnation ! Je porte plainte contre toi, donc, pour trahison. Que tous les barons sachent bien qu'il

Devant le Chastel Orguilleus.
« Et ge sor le Mont Perilleus,
Dist Kahedins, monter irai
Et jusque la ne finerai. »
Et Percevax redit tot el,
Qu'il ne girra an un ostel
Deus nuiz an trestot son aage
Ne n'orra d'estrange passage
Noveles que passer n'i aille,
Ne de chevalier qui mialz vaille
Qu'altres chevaliers ne que dui
Qu'il ne s'aille conbatre a lui,
Tant que il del graal savra
Cui l'an an sert, et qu'il avra
La lance qui sainne trovee,
Si que la veritez provee
Li ert dite por qu'ele sainne ;
Ja nel leira por nule painne.
Ensinques bien jusqu'a cinquante[a]
An sont levé, et si creante
Li uns a l'autre et dit[b] et jure
Que bataille ne avanture
Ne savront que il n'aillent querre,
Tant soit an felenesse terre.
Et que que il ensi parloient,
Atant ez vos que venir voient
Guinganbresil[c] par mi la porte
De la sale, et si aporte
Un escu d'or ; s'ot an l'escu
Une bande qui d'azur fu.
Li tierz de l'escu fu la bande
Tote a mesure et tote a rande.
Guinganbresil[d] le roi conut,
Sel salua si com il dut,
Et Gauvain ne salua mie,
Einz l'apele de felenie
Et dit : « Gauvains, tu oceïs
Mon seignor[e] et si le feris
Si c'onques ne l'areisonas.
Honte et reproche et blasme en as,
Si t'an apel de traïson.
Ce sachent bien tuit li baron

n'y a pas un mot de faux dans ce que je viens de dire ! » À ces mots monseigneur Gauvain s'est levé d'un bond, comme tout couvert de honte, mais son frère Agravain l'Orgueilleux[1] bondit à son tour pour le retenir : « Pour l'amour de Dieu, fait-il, mon beau seigneur, ne déshonorez pas votre lignage ! De cette accusation, de cet outrage dont ce chevalier vous charge, je vous défendrai, je vous le promets. » Mais Gauvain lui répond : « Seigneur, nul autre que moi-même ne se chargera de ma défense, car il m'appartient de me défendre puisqu'il ne s'en prend qu'à moi. Si j'avais mal agi envers ce chevalier, l'ayant appris, j'aurais volontiers cherché à faire la paix, et je lui aurais proposé une réparation qui aurait satisfait tous ses amis et les miens. Mais puisqu'il a choisi l'insulte, je suis prêt à me défendre, voici mon gage : ce sera ici ou là, où il lui plaira. » L'autre lui répond que la preuve de cette trahison laide et déshonorante sera apportée d'ici quarante jours[2] devant le roi d'Escavalon, roi plus beau qu'Absalon[3], à mon jugement et avis. « Et moi, dit Gauvain, je te garantis que je vais te suivre sur-le-champ, et nous verrons là-bas qui aura raison. »

Aussitôt Guinganbresil s'en retourne, tandis que monseigneur Gauvain se prépare à le suivre sans retard. L'un lui offre un bon écu, l'autre une bonne lance, un autre un bon heaume et une bonne épée, mais il n'avait pas envie

Que ge n'i ai de mot failli. »
A cest mot an estant sailli
Mes sire Gauvains toz honteus,
Et Agrevains li Orguilleus,
Ses freres, saut et il le tire :
« Por amor Deu, fet il, biau sire,
Ne honissiez vostre lignage.
De cest blasme, de cest outrage[a]
Que cist chevaliers sus vos met,
Vos desfandrai, ce vos promet. »
Et il dit : « Sire[b], ja nus hom
Ne m'an desfandra se ge non,
Et[c] por ce desfandre m'an doi
Que il n'an apele que moi.
Et se ge rien mesfet eüsse
Au chevalier que ge seüsse,
Mout volantiers pes li queïsse
Et tel amande li feïsse
Que tuit si ami et li mien
Le deüssent tenir a bien.
Et se il a dit son oltrage,
Je m'an desfant, vez ci mon[d] gage,
Ici ou la, ou lui pleira. »
Et cil dit qu'il l'an provera
De traïson laide et vilaine
Jusqu'al chief d'une qarentaine
Devant[e] le roi d'Escavalon,
Qui est plus biax que Ausalon,
A mon san et a mon avis.
« Et ge, fet Gauvains, te plevis
Que ge te sivrai orandroit
Et la verrons qui avra droit. »
Tantost Guinganbreisil s'an torne,
Et mes sire Gauvains s'atorne
D'aler aprés sanz demorance.
Qui boen escu, qui bone lance,
Qui bon hiaume et boene espee ot
Presanta li, mes ne li plot

d'emporter quoi que ce fût qui appartînt à autrui. Il emmène avec lui sept écuyers, sept destriers et deux écus[1]. Avant qu'il eût quitté la cour, il y eut de grandes manifestations de tristesse : on se frappait la poitrine, on s'arrachait les cheveux, on se griffait le visage à qui mieux mieux. Il n'y eut dame si sage qu'elle ne manifestât sa douleur. Hommes et femmes furent nombreux à verser des larmes pour lui. Cependant monseigneur Gauvain s'en va. Maintenant vous allez m'entendre parler des aventures qu'il a trouvées[2]. Il a d'abord rencontré sur une lande une troupe de chevaliers, et il s'est adressé à un écuyer qui s'avançait tout seul derrière la troupe, menant de sa main droite un cheval espagnol[3], et portant un écu pendu à son cou. « Écuyer, dis-moi qui sont ces gens qui passent par ici ! » Et l'autre répondit : « Seigneur, c'est Méliant de Lis[4], un chevalier preux et hardi. — Es-tu de sa suite ? — Moi, non. Mon seigneur a pour nom Traé d'Anet, qui ne lui est pas inférieur. — Ma foi, reprend monseigneur Gauvain, je connais bien Traé d'Anet[5]. Où va-t-il ? Ne me cache rien. — Seigneur, il se rend à un tournoi que Méliant de Lis a organisé contre Tiébaut de Tintagel[6]. Alors vous-même vous allez vous y rendre, je le souhaite, pour jouter avec ceux du château contre ceux de dehors. — Mon Dieu, fait alors monseigneur Gauvain, Méliant de Lis n'a-t-il pas été élevé dans la maison de Tiébaut ?

Qu'il an portast rien de l'autrui.
Set escuiers mainne avoec lui
Et set destriers et deus[a] escuz.
Einz que il fust de cort meüz,
Ot l'an por lui mout grant duel fet,
Maint piz batu, maint chevol tret,
Et mainte[b] face esgratinee ;
Einz n'i ot dame si senee
Qui por lui son duel ne demaint ;
Por lui plorent maintes et maint,
Et mes sire Gauvains s'an va.
Des avantures qu'il trova
M'orrez vos parler maintenant[c].
Une rote premieremant
A ancontree an une lande
De chevaliers, et si demande
A un escuier qui venoit
Toz seus aprés et si menoit
An destre un cheval espaignol,
Et ot un escu a son col :
« Escuiers, di moi qui cil sont
Qui ci passent ? » Et il respont :
« Sire, c'est Melianz de Liz,
Uns chevaliers preuz et hardiz.
- Es tu a lui ?- Sire, ge non.
Traez d'Anez[d] mes sire a non,
Qui ne valt mie de lui mains.
- Par foi, fet mes sire Gauvains,
Traé d'Anet conuis ge bien.
Ou va il ? Ne m'an celer rien.
- Sire, a un tornoiement va
Que Melianz de Liz pris a
Contre Tiebaut de Tintaguel,
Et vos i iroiz ja[e], mon vuel,
El chastel, contre cez de hors.
- Dex, fet mes sire Gauvains lors,
Dont ne fu Melianz de Liz
An la meison Tiebaut norriz ?

— Si, seigneur, c'est par Dieu vrai. Son père aimait beaucoup Tiébaut, comme son vassal, et il lui faisait tellement confiance que sur son lit de mort il lui recommanda son fils encore petit ; et il l'éleva et l'eut en garde en l'entourant de la plus grande affection. Or un jour où Méliant trouva l'occasion d'adresser à l'une de ses filles une prière et requête d'amour, elle lui répondit qu'elle ne lui accorderait pas son amour avant qu'il ne fût fait chevalier. Et lui qui était pressé d'aboutir se fit armer chevalier et représenta sa demande. “ C'est absolument impossible, dit la jeune fille, sur ma foi, tant que vous n'aurez pas, en ma présence, accompli tant de faits d'armes et de joutes que vous aurez acquitté le prix de mon amour, car les choses que l'on a pour rien ne procurent pas autant de plaisir et de jouissance que celles que l'on a dû payer. Organisez un tournoi contre mon père, si vous voulez avoir mon amour, car je veux savoir sans doute possible si ce serait un bon choix pour mon amour que de le placer sur vous. ”

« Selon ces directives, il entreprit donc le tournoi, car Amour a tant d'autorité sur ceux qui sont en son pouvoir que ceux-ci n'oseraient rien lui refuser de ce qu'il a bien voulu leur commander. Quant à vous, vous ne feriez rien de bon si vous ne preniez pas le parti des gens du château[1], car vous leur rendriez grand service si vous acceptiez de les aider. » Alors Gauvain dit à l'écuyer : « Va ton chemin, mon ami, rejoins ton seigneur,

- Oïl, sire, se Dex me saut.
Ses peres ama mout Tiebaut
Come son home et tant le crut
Qu'au lit mortel ou il morut
Son petit fil li comanda[a],
Et il li norri et garda
Au plus chierement que il pot,
Tant c'une soe fille sot
Preier et requerre d'amor,
Et ele dit que a nul jor
S'amor ne li otroieroit
Tant que il chevaliers seroit.
Cil qui mout voloit esploitier
Se fist lors fere chevalier.
Aprés revint a sa preiere.
“ Ne puet estre an nule meniere,
Dist la pucele, par ma foi,
Jusque vos avroiz devant moi
Tant d'armes fet et tant josté
Que m'amor vos avra costé,
Que les choses qu'an a an bades
Ne sont si dolces ne si sades
Come celes que l'an conpere.
Prenez un tornoi a mon pere
Se vos volez m'amor avoir,
Que ge vuel sanz dote savoir
Se m'amors seroit bien asise
Se je l'avoie or an vos mise. ”
« Si[b] come cele devisa,
Le tornoiement anpris a,
Qu'Amors a si grant seignorie
Sor[c] cez qui sont an sa baillie
Qu'il n'oseroient rien veher
Qu'Amors lor volsist comander ;
Et mout ferïez que neanz
Se ne vos meteiez dedanz,
Qu'il en avroient grant mestier,
Se vos lor voliiez aidier. »
Et[d] il li dist : « Amis, va t'an,
Siu ton seignor, si feras san

tu feras bien, et laisse là tes conseils. » L'autre est donc parti aussitôt, et monseigneur Gauvain reprend sa route. Il continue en direction du château, car il ne peut passer par un autre endroit[1]. De son côté, Tiébaut a rassemblé tous ses barons et ses voisins, et il a convoqué tous ses cousins, grands ou humbles, jeunes ou âgés, et ils sont tous venus. Mais Tiébaut n'a trouvé dans son château aucun de ses proches conseillers qui fût favorable à un tournoi contre son seigneur, car ils avaient grand-peur que celui-ci ne veuille alors leur perte à tous. Il a donc fait murer et renforcer toutes les entrées du château. Les portes furent renforcées de pierre dure et de mortier, et l'on n'a laissé comme unique issue qu'une petite poterne, dont la fermeture n'était pas en bois de vergne[2] : c'était la seule à ne pas avoir été murée. Cette porte était faite pour durer à tout jamais, en cuivre, et renforcée d'une barre pour laquelle on avait bien utilisé une charretée — oui, une pleine charrette — de fer. Monseigneur Gauvain se dirigeait vers la porte, derrière tout son équipage, car il devait passer par là ou revenir en arrière : il n'y avait pas d'autre route ni d'autre chemin à sept journées de marche à la ronde. Ayant trouvé la porte fermée, il pénètre dans une prairie au pied de la tour, entourée d'une palissade. Il est descendu de cheval sous un chêne auquel il a accroché ses deux écus de telle façon que les gens du château puissent les voir. La plupart d'entre eux

Et si lesse ce que tu diz. »
Maintenant s'an est cil partiz,
Et mes sire Gauvains chemine.
D'aler vers le chastel ne fine,
Que il ne puet aillors passer.
Et Tiebauz a fet amasser
Toz ses barons et ses veisins,
Et a mandez toz ses cosins,
Hauz et bas, juenes et chenuz,
Et il i sont trestuit venuz.
Mes Tiebauz n'a mie trové
An son chastel consoil privé
Qu'il torneast a son seignor,
Que il avoient grant peor
Que il les volsist toz destruire ;
S'a bien fet murer et anduire
Del chastel totes les antrees.
Bien furent les portes fermees
De pierre dure et de mortier,
Que il n'i ot autre portier,
Mes c'une petite posterne,
Don li huis n'estoit pas de verne,
Li orent lessié a murer.
Li huis fu por toz jorz durer,
De cuivre, fermez d'une barre ;
De fer i ot bien une charre
Tant com une charrete porte.
Mes sire Gauvains vers la porte
Aprés tot son hernois venoit,
Que par iqui le covenoit
Passer, ou retorner arriere :
Autre voie n'autre charriere
Jusqu'a set jornees n'avoit.
Quant la posterne ferme voit,
S'antre an un pré desoz la tor,
Qui estoit clos de pex antor,
S'est soz un charme[a] descenduz
Et ses escuz i a panduz,
Que la gent del chastel les voient ;
Et li plusor grant joie[b] avoient

étaient très heureux que le tournoi fût différé. Mais il y avait au château un vieux vavasseur, très respecté et très sage, aussi puissant par ses terres que par son lignage, dont tous les conseils, heureux ou malheureux, recueillaient une adhésion totale[1]. Il avait vu les nouveaux venus, car on les lui avait montrés avant même qu'ils fussent entrés dans l'enclos. Il alla en parler à Tiébaut en ces termes : « Seigneur, Dieu m'en soit témoin, si je ne me trompe j'ai vu deux chevaliers[2], compagnons du roi Arthur, qui viennent ici. Deux hommes de valeur ne sont pas quantité négligeable, car un seul suffit à gagner un tournoi. Mais je pense et crois, pour ma part, que vous pouvez aller à ce tournoi en toute sécurité, car vous avez de bons chevaliers, de bons hommes d'armes et de bons archers qui leur tueront leurs chevaux, car je sais bien qu'ils viendront jouter devant cette porte. Si leur orgueil les y conduit, c'est nous qui en aurons le bénéfice, et eux la perte et le dommage. » Le conseil étant ainsi donné, Tiébaut permit à tous de s'armer ; il permit aussi à ceux qui le voudraient de sortir une fois qu'ils seraient complètement armés. Les chevaliers s'en réjouissent, les écuyers courent chercher les armes et les chevaux, et ils mettent les selles. Quant aux dames et aux jeunes filles, elles vont s'asseoir aux étages supérieurs pour voir le tournoi. C'est alors qu'elles aperçurent clairement, en dessous d'elles, l'équipement de monseigneur Gauvain,

Del tornoi qui remés estoit.
Mes un viel vavasor avoit
El chastel, mout doté et sage,
Puissant de terre et de lignage,
Et ja de rien que il deïst,
Comant qu'an la fin an preïst,
Que il n'an fust del tot creüz.
Cez qui venoient ot[a] veüz
Qu'il li furent de loing mostré,
Einz qu'el paliz fussent antré ;
S'an ala parler a Tiebaut
Et dist : « Sire, se Dex me saut,
Je ai mien esciant veü
Des conpaignons le roi Artu
Deus chevaliers qui ici vienent.
Dui prodome mout boen leu tienent,
Que neïs uns vaint un tornoi.
Je lo et creant androit moi
Que vos a ce tornoiemant
Ailliez trestot seüremant,
Que vos avez bons chevaliers
Et boens sergenz et boens archiers
Qui lor chevax lor ocirront,
Car[b] ge sai bien que il vanront
Tornoier devant ceste porte.
Se lor orguiaz les i aporte,
Nos en avromes le gaaing,
Et il la perte et le maaing. »
Par le consoil que cil dona
Tiebauz a toz abandona
Qu'il s'armassent et s'an issisent
Trestuit armé cil qui volsissent.
De ce ont joie li chevalier,
As armes corent escuier
Et as chevax, et mestent seles ;
Et les dames et les puceles
Se vont par les hauz leus seoir
Por le tornoiement veoir,
Et virent soz eles a plain
Le hernois mon seignor Gauvain.

et elles pensèrent bien, d'abord, qu'il y eût deux chevaliers, parce qu'elles voyaient deux écus accrochés à l'arbre[1] ; et nos dames de dire, une fois installées en haut, qu'elles ont de la chance car elles vont voir s'armer ces deux chevaliers.

Tandis que les unes parlaient ainsi, il y en avait d'autres pour dire : « Seigneur Dieu, avec tous ces équipements et ces destriers, ce chevalier en a assez pour deux, et pourtant il n'y a pas de chevalier qui l'accompagne. Que fera-t-il de deux écus ? On n'a jamais vu un chevalier porter deux écus à la fois. » Car elles trouvèrent très étrange que ce chevalier qui était seul dût porter ces deux écus. Mais les chevaliers commençaient à sortir du château tandis qu'elles parlaient ainsi. La fille aînée de Tiébaut était montée à l'étage supérieur de la tour : c'était elle qui avait provoqué ce tournoi. Avec elle se trouvait la cadette qui mettait tant d'élégance dans le port de ses manches qu'on l'appelait la Jeune Fille aux Manches Étroites[2], comme si elles avaient été dessinées sur ses bras[3]. Les deux filles de Tiébaut furent rejointes en haut par toutes les dames et les jeunes filles, tandis que les participants au tournoi se rassemblaient sans tarder devant le château. Aucun chevalier n'avait plus d'allure que Méliant de Lis, au témoignage de son amie qui disait aux dames autour d'elle : « Dames, jamais chevalier que j'aie pu voir ne m'a plu autant,

Si cuiderent bien de premiers
Qu'il i eüst deus chevaliers[a]
Por ce qu'eles deus escuz voient
Qui a l'aubre pandu estoient ;
Et dient, quant furent montees,
Les dames, que buer furent nees,
Que ces deus chevaliers verront
Qui devant eles s'armeront.
Ensi les unes devisoient
Et teles i ot qui disoient :
« Dex, sire, icist chevaliers
A tant hernois et tant destriers
Que asez an eüssent dui,
N'il n'a chevalier avoec lui.
Que fera il de deus escuz ?
Tex chevaliers ne fu veüz
Qui portast deus escuz ansanble. »
Por ce granz mervoille lor[b] sanble
Se cil chevaliers, qui est seus,
Portera ces escuz andeus.
Et li chevalier s'an issoient
Que que celes ensi parloient,
Et la fille Tiebaut l'ainznee
Fu an la tor an haut montee,
Qui le tornoi ot fet anprandre.
Avoec l'ainznee fu la mandre,
Qui si cointemant se vestoit
De manches qu'apelee estoit
La Pucele as Manches Petites,
Que es braz les avoit escrites.
Avoec les deus filles Tiebaut
Sont totes montees an haut
Dames et puceles ansanble.
Et li tornoiemenz assanble
Devant le chastel maintenant.
N'an i ot nul si avenant
Com Melianz de Liz estoit,
Tesmoin s'amie qui disoit
As dames tot anviron li :
« Dames, ainz voir ne m'abeli
Chevaliers nus que ge veïsse,
Ne sai por coi vos an mantisse,

pourquoi vous mentirais-je, que ne le fait Méliant de Lis. N'est-il pas doux et agréable de voir un si bon chevalier ? Il est juste qu'il se mette en selle pour porter lance et écu, celui qui y montre tant d'aisance. » Mais sa sœur, qui était assise à côté d'elle, lui dit qu'on trouvait mieux ; alors l'autre s'est mise en colère et s'est levée pour la frapper. Mais les dames la tirèrent en arrière dans un effort pour la retenir, si bien qu'elle n'atteignit pas sa sœur, ce qui eut pour effet de la contrarier fortement. Alors commença le tournoi, où l'on brisa mainte lance, donna maint coup d'épée et abattit maint chevalier. Et sachez qu'il coûte très cher de jouter avec Méliant de Lis ; personne ne tient longtemps devant sa lance : il vous envoie sur la terre dure ; et si sa lance se brise il vous sert de grands coups d'épée. Il se comporte mieux que tout le monde, que ce soit d'un côté ou de l'autre, et son amie en éprouve une telle joie qu'elle ne peut s'empêcher de dire : « Dames, dames, voyez quelle merveille ! jamais vous n'en avez vu ni entendu conter une pareille ! Voyez le meilleur de tous les jeunes chevaliers que vous ayez jamais pu voir de vos propres yeux. Il est plus beau et plus vaillant que tous les autres participants au tournoi. » La petite dit alors : « J'en vois un plus beau et de plus de mérite, il se pourrait bien. » Sa sœur aînée se précipite alors sur elle et, s'échauffant, lui lance des paroles enflammées : « Vous, la garce, vous auriez le toupet,

Tant com fet Melianz de Liz.
Dont n'est il solaz et deliz
De si boen chevalier veoir ?
Il doit bien an sele seoir
Et la lance et l'escu porter
Qui si bel s'an set deporter. »
Et sa suer qui lez li seoit
Li dist que plus bel i avoit,
Et cele s'an est correciee,
Si s'est por li ferir dreciee.
Les dames la traient arriers,
Qui la delaient volantiers,
Tant que cele ne l'adesa[a]
Dont mout durement em[b] pesa.
Et li tornoiemenz comance,
Ou ot brisiee mainte lance
Et maint cop d'espee feru
Et maint chevalier abatu
Et sachiez que mout chier li coste
Qui a Meliant de Liz joste ;
Nus devant sa lance ne dure
Que il ne port a terre dure ;
Et se sa lance li peçaie,
De l'espee grant cop li paie.
Si le fet mialz que cil ne font
Qui d'une part et d'autre sont ;
S'an a si grant joie s'amie
Qu'ele ne puet muer ne die :
« Dames, dames, veez mervoille,
Einz ne veïstes sa paroille
Ne mes n'an oïstes parler !
Veez le mellor bacheler
Que vos veïssiez de vos ialz.
Il est plus biax et si valt mialz
Que tuit cil qui sont au tornoi. »
Et la petite dist : « Ge voi
Plus bel et mellor, se devient. »
Et cele maintenant li vient
Et dist com anflamee et chaude :
« Vos, garce, vos fustes si baude

pour votre malheur, d'oser critiquer une personne dont j'aurais fait l'éloge ! Prenez celle-là sur la joue, et tenez-vous tranquille une autre fois ! » Alors elle la frappe avec une telle force que la marque de tous ses doigts reste sur son visage, et les dames qui sont à côté l'arrachent à ses coups avec de vifs reproches. Après quoi leur conversation reprend sur monseigneur Gauvain. « Dieu, dit l'une des demoiselles, ce chevalier debout sous ce charme, qu'attend-il pour s'armer ? » Une autre, moins mesurée dans ses paroles, répond qu'il a juré la paix, et une troisième reprend : « C'est un marchand, ne lui parlez plus de penser au tournoi ; il emmène tous ces chevaux pour les vendre ! — Mais non, c'est un changeur[1], dit une quatrième. Il n'a pas envie de distribuer aujourd'hui aux chevaliers pauvres ces biens qu'il transporte avec lui. Ne pensez pas que je vous mente, c'est de l'argent et de la vaisselle qu'il y a dans ces coffres et dans ces malles. — Vraiment, vous êtes de bien mauvaises langues, dit la petite, et vous avez tort. Pensez-vous qu'un marchand porterait une lance aussi grosse que celle qu'il porte ? Vous m'avez tuée aujourd'hui avec vos méchancetés diaboliques. Par la foi que je dois au Saint-Esprit[2], il ressemble plus à un homme de tournoi qu'à un marchand ou à un changeur. Il est chevalier, il en a bien l'air. » Et toutes les demoiselles en chœur lui répondent : « Belle douce amie, il en a peut-être l'air, mais pas la chanson,

Que par vostre male avanture
Osastes nule criature
Blasmer[a] que j'eüsse loee !
Si an tenez ceste joee
Et vos an gardez autre foiz. »
Lors la fiert si que toz les doiz
Li a enz el vis seelez,
Et les dames qui sont delez
L'an blasment mout et si li tolent,
Et puis aprés si reparolent
De mon seignor Gauvain antr'eles.
« Dex, fet l'une des dameiseles,
Cil chevaliers desoz ce charme,
Que atant il que il ne s'arme ? »
Une autre plus desmesuree[b]
Li dist qu'il a la pes juree
Et une autre redit aprés :
« Marcheanz est, nel dites mes
Qu'il doie a tournoiier antandre !
Toz cez chevaus mainne il a vandre.
- Einz[c] est changierres, fet la quarte.
Il n'a talant que il departe
As povres chevaliers ancui
Cest avoir que il mainne o lui.
Ne cuidiez pas que ge vos mante,
C'est monoie et vesselemante
An ces vessiax[d] et an ces males.
- Voir, mout avez les lengues males,
Fet la petite, s'avez tort.
Cuidiez vos que marcheanz port
Si grosse lance com il porte ?
Certes mout m'an avez hui morte
Qui tel deablie avez dite.
Foi que ge doi Saint Esperite,
Il sanble mialz tornoieor
Que marcheant ne changeor.
Il est chevaliers, bien le sanble[e]. »
Et les dameiseles ansanble
Li dient : « Bele dolce amie,
S'il le sanble ne l'est il mie,

il se déguise ainsi pour échapper aux impôts coutumiers et aux droits de péage[1]. Il est fou de vouloir faire ainsi le malin, car cette malice le conduira en prison comme voleur confirmé, convaincu de vulgaire et stupide escroquerie. Il y gagnera d'avoir la corde au cou ! »

Monseigneur Gauvain entend clairement ces propos et comprend bien ce que les dames disent de lui. Il en éprouve honte et agacement ; mais il pense, non sans raison, qu'il est sous le coup d'une accusation de trahison, et qu'il lui faut s'occuper de sa défense. Car s'il n'allait pas participer à ce combat comme convenu, ce serait le déshonneur pour lui, d'abord, et, par la suite, pour tout son lignage. C'est parce qu'il devait craindre d'être blessé ou fait prisonnier qu'il n'a pas encore participé au tournoi. Il en a pourtant grande envie car il voit le tournoi s'améliorer sans cesse en puissance et en performance. Méliant de Lis, pour sa part, réclame une grosse lance pour mieux frapper. Toute la journée, jusqu'au crépuscule, le tournoi a continué devant la porte du château. Le butin qu'on y fait est mis en sûreté. Un écuyer, très grand et chauve, est aperçu par les dames avec à la main un tronçon de lance, et une têtière suspendue à son cou[2]. Une des dames le traite aussitôt de sot et lui dit : « Seigneur écuyer, que Dieu me pardonne, vous êtes vraiment fou, et bien malade, d'aller glaner dans cette bousculade

Mes il le se fet resanbler
Por ce qu'ainsi vialt il anbler
Les costumes et les passages.
Fos est, si cuide estre si sages,
Que de ce san sera il pris
Com lerres atainz et repris
De larrecin vilain et fol.
Il en avra la hart el col. »
Mes sire Gauvains cleremant
Ot les paroles et antant
Que les dames dient de lui,
Si en a et honte et enui ;
Mes il panse, et a reison,
Qu'an l'apele de traïson ;
S'estuet que desfandre s'an aille,
Que s'il n'aloit an la bataille
Si com il ot an covenant,
Il avroit lui honi avant,
Et aprés son linage tot ;
Et por ce qu'il est an redot
Qu'il ne soit afolez et pris,
Ne s'est del tornoi antremis.
Et si en ot il boen talant,
Que il voit le tornoiement
Qui toz jorz anforce et amande.
Et Melianz de Liz demande
Grosse lance por mialz ferir.
Tote jor jusqu'a l'anserir
Fu li tornoiz devant la porte.
Qui a gaaignié si l'an porte
La ou mialz le cuide avoir sauf.
Un escuier et grant et chauf
Voient les dames, qui tenoit
Un tros de lance, et venoit
Une testierë an son col[a].
Une des dames celui fol
Apela et puis si li dist :
« Danz escuiers, se Dex m'aïst,
Mout estes fos et estapez
Qui an cele presse hapez

ces fers de lance et ces têtières, ces morceaux de lance et ces bannières ; voilà du travail de bon écuyer ! Foncer ainsi, c'est prendre trop de risques ! Mais je vois ici, tout près de vous, dans cette prairie au-dessous de nous, des marchandises sans surveillance ni défense. Bien fou qui ne prend là son profit alors que s'en présente une bonne occasion, et puis voici le chevalier le plus débonnaire qui ait jamais existé : lui plumerait-on les moustaches qu'il ne bougerait pas. Allons, ne dédaignez pas le profit, mais prenez-moi tous les chevaux et toute la marchandise, vous ferez bien, car il ne s'y opposera pas. » Aussitôt l'autre entra dans la prairie et frappa un des chevaux de son tronçon de lance, disant : « Vassal, n'êtes-vous pas en forme ni en bonne santé, que vous soyez resté ici toute la journée à faire le guet sans avoir rien entrepris, transpercé un écu ni brisé une lance ? — Dis donc, répond-il, qu'est-ce que cela peut te faire ? La raison de cette attente, tu la sauras peut-être un jour. Mais, sur ma tête, le moment n'est pas encore venu, car je n'ai pas l'intention de te la dire. Va-t'en d'ici, suis ton chemin et occupe-toi de tes affaires ! » L'autre s'écarte de lui aussitôt, n'étant pas homme à oser lui déplaire par ses propos. Et le tournoi s'interrompt, non sans que maints chevaliers aient été faits prisonniers, maints chevaux tués. Ceux du château ont eu plus de mérite et ceux de dehors plus de butin. En se séparant, ils se mirent d'accord

Ces fers de lances et testieres
Et ces retros[a] et ces banieres,
Si vos fetes boen escuier.
Qui si s'anbat, petit s'a chier,
Que ge voi ci mout pres de vos
An ce pré qui est desoz nos
L'avoir sanz garde et sanz desfanse.
Fos est qui a son preu ne panse
Demantres que il le puet fere,
Et vez ci le plus debonere
Chevalier qui onques fust nez ;
Car qui li avroit toz plumez
Les grenons ne se movroit il.
Or n'aiez pas le gaaing vil !
Toz les chevax et tot l'avoir
Me prenez, si feroiz savoir,
Que ja ne le vos desfandra. »
Maintenant el pré s'an antra
Et si feri un des chevax
De son retrous, et dist : « Vasax,
Dont n'iestes vos sains et heitiez,
Qui ci tote jor agaitiez
Et nule rien n'i avez fete,
Escu troé ne lance frete ?
- Di va, fet il, a toi que taint ?
La chose por coi il remaint,
Espoir, savras tu bien ancore.
Mes, par mon chief, ce n'iert mie ore,
Que dire nel te daigneroie.
Mes fui de ci, si tien ta voie
Et si va fere ta besoigne. »
Maintenant cil de lui s'esloigne,
Ne fu pas tex que puis osast
Parler de rien qui li grevast.
Et li tornoiemanz remaint,
Mes chevaliers i ot pris maint
Et maint cheval i ot ocis,
S'an orent cil de la le pris,
Et cil dehors i[b] gaaignerent,
Et au departir rafierent

pour se retrouver le lendemain et pour reprendre le tournoi toute la journée.

Ils se quittèrent donc la nuit venue, et sont rentrés au château ceux qui en étaient sortis. Monseigneur Gauvain se joignit à eux et entra à la suite de leur troupe. Il rencontra devant la porte le sage vavasseur qui avait donné au seigneur du château, ce jour-là, le conseil de commencer le tournoi. Il pria Gauvain de venir se loger chez lui, disant avec politesse et courtoisie : « Mon beau seigneur, une place pour vous loger vous attend en ce château. S'il vous plaît, vous pouvez y séjourner cette nuit. Car si vous alliez plus avant, vous ne pourriez trouver aujourd'hui un logis convenable. Je vous prie donc de rester ici. — Je resterai, mon cher seigneur, et je vous en remercie, répond monseigneur Gauvain, car il m'est arrivé d'entendre des paroles moins aimables. » Le vavasseur l'emmena à son hôtel en posant des questions sur une chose et sur une autre, puis il lui demanda à quoi tenait qu'il ne s'était pas joint à eux pour porter les armes au tournoi. Alors il lui en dit toute la raison, qu'il est accusé de trahison, qu'il doit éviter d'être fait prisonnier, d'être handicapé ou blessé jusqu'à ce qu'il ait pu se disculper de la faute dont on le charge. En effet, il risquerait de se déshonorer lui-même, et tous ses amis, s'il était en retard et ne se présentait pas à l'heure au rendez-vous fixé pour le combat. Le vavasseur n'en eut que plus d'estime

Que l'andemain rasanbleroient
Et tote jor tornoieroient.
Ensi departirent la nuit
Et retornent el chastel tuit
Cil qui an estoient issu.
Et mes sire Gauvains i fu,
Qui aprés la rote i antra,
Et devant la porte ancontra
Le prodome, le vavasor,
Qui au seignor dona le jor[a]
Consoil del tornoi comancier.
Si le prie de herbergier
Et debonerement et bel,
Et dist : « Sire, an ce chastel
Est vostre ostex toz atornez.
Se vost plest, hui mes remenez,
Que, se vos avant aleiez,
Boen ostel hui mes n'avreiez.
Por ce de remenoir vos pri.
- Ge remandrai, vostre merci,
Fet mes sire Gauvains, biau sire,
Que j'ai asez pis oï dire. »
Li vavasors an son ostel
L'an mainne o lui, et d'un[b] et d'el
Li demande et que ce devoit
Que le jor avoec ax n'avoit
Armes portees au tornoi.
Et il li dit tot le por coi,
Qu'an l'apele de traïson,
Si se doit garder de prison,
De lui marmetre et de blecier
Tant qu'il se puisse hors gitier[c]
Del blame qui sus li est mis.
Et lui et trestoz ses amis
Porroit honir par sa demore,
S'il ne pooit venir a ore
De la bataille qu'anprise a.
Li vavasors mialz l'an prisa

pour lui et dit qu'il lui savait gré de son explication. La décision de s'abstenir du tournoi paraissait raisonnable. Alors le vavasseur le conduit à sa maison et ils descendent de cheval. Cependant les gens de la cour s'emploient à porter contre lui de graves accusations et mettent en débat la façon dont leur seigneur pourrait aller l'arrêter. Sa fille aînée travaille en ce sens avec tous les arguments à sa disposition, par haine pour sa sœur : « Seigneur, dit-elle, vous n'avez rien perdu aujourd'hui, j'en suis persuadée, je pense même que vous avez fait une part de butin beaucoup plus grande que vous ne pensez, je vais vous dire pourquoi. Il vous suffira de donner l'ordre d'aller arrêter un soi-disant chevalier qui, au lieu de nous défendre, nous trompe en usant d'un méchant stratagème, car il a amené dans cette ville des écus, fait porter des lances et conduire des chevaux, et il nous vole ainsi sur les taxes coutumières en se faisant passer pour chevalier, ce qui lui permet de tout transporter en franchise alors qu'il se livre au commerce. Mais réservez-lui maintenant le sort qu'il mérite. Il est chez Garin, le fils de Berte[1], car il lui a offert l'hospitalité chez lui. Il vient de passer par ici, et j'ai vu qu'il l'emmenait. » Voilà comment elle s'efforçait de déshonorer le chevalier. Alors, aussitôt, le seigneur monte à cheval, car il veut s'y rendre en personne, et il se dirige droit vers la maison où se trouvait Gauvain. Quand sa plus jeune fille voit

Et dit que bon gré li savoit :
Qant il por ce lessié l'avoit,
Le tornoi, il ot fet reison.
Lors l'an mena an sa meison
Li vavasors, lors si descendent ;
Et les genz de la tor antandent[a]
A lui ancuser duremant
Et an tienent lor parlement
Comant li sires prandre l'aille ;
Et s'ainznee fille travaille
De quan que ele puet et set
Por[b] sa seror que ele het :
« Sire, fet ele, ge sai bien
Que vos n'avez hui perdu rien,
Einz cuit que gaaignié avez
Plus asez que vos ne savez
Et si vos dirai bien comant.
Ja mar feroiz que seulement
Comander que l'an aille prandre
Un chevalier qui, sanz desfandre,
Sert ceanz de malvese guile :
S'a amené an ceste vile,
Escuz, et lances fet porter
Et chevax an destre mener.
Et issi les costumes anble
Por ce que chevaliers resanble
Et[c] se franchist an tele guise
Com s'il voist an marcheandise.
Mes or l'an randez sa desserte.
Il est chiés Gerin le fil Berte,
Qu'a son ostel herbergié l'a.
Orandroit par ci trespassa,
Que ge vi que il l'an menoit. »
Tot ensi cele se penoit
Qu'ele li feïst fere honte.
Et li sires maintenant monte ;
Il meïsmes aler i vialt.
Tot droit a la meison s'aquialt

qu'il s'en va de cette manière, elle se dirige par une porte de derrière, car elle ne désire pas qu'on la voie, mais elle va par un autre chemin là où loge monseigneur Gauvain, chez le seigneur Garin, le fils de Berte, qui avait deux filles très belles. Or, quand ces deux jeunes filles voient arriver leur jeune maîtresse, elles ne peuvent dissimuler leur joie et elles la manifestent sans détour. Chacune la prend par la main et elles l'escortent toutes joyeuses, lui couvrant de baisers les yeux et la bouche. Mais Garin était remonté à cheval, en homme qui n'était ni pauvre ni indigent, accompagné de son fils Bertrand, tous deux se rendant à la cour, selon leur habitude, pour un entretien avec leur seigneur[1], quand ils le rencontrèrent au milieu de la rue. Comme le vavasseur le salua et lui demanda où il allait, ce dernier répondit qu'il voulait se rendre justement chez lui pour se détendre. « Ma foi, je n'y vois ni préjudice ni inconvénient, répond Garin, d'ailleurs vous pourrez y voir le plus beau chevalier du monde. — Mais, mon Dieu, je ne viens pas pour cela, réplique le seigneur, mais bien plutôt pour le faire arrêter ; c'est un marchand qui veut vendre des chevaux en se faisant passer pour chevalier. — Oh là ! c'est une bien méchante querelle que je vous entends évoquer ! dit Garin. Je suis votre vassal, et vous mon seigneur, mais j'abandonne ici même tout hommage et, pour moi et pour tout mon lignage,

Ou mes sire Gauvains estoit.
Qant sa petite fille voit
Que il i vet an tel meniere,
Si s'aquiaut par un huis derriere,
Car n'a talent que on la voie,
Ains s'en vint par une altre voie[a]
A l'ostel mon seignor Gauvain,
Chiés dan Gerin le fil Bertain,
Qui deus filles avoit mout beles.
Et quant ce virent les puceles
Que lor petite dame vient,
Joie fere lor an covient,
Et si font eles sanz faintise.
Chascune par la main l'a prise,
Si l'an mainnent joie feisant,
Les ialz et la boche beisant.
Et remontez fu danz Gerin,
Qui ne fu povres ne frarin,
Et ses filz Bertranz[b] avoec lui.
Si s'an aloient amedui
A la cort si com il soloient.
A lor seignor parler voloient.
Si l'ancontrent en mi la rue,
Et li vavasors le salue.
Si li demande ou il aloit,
Et il li dit que il voloit
An sa meison aler deduire.
« Ce ne me doit grever ne nuire,
Fet danz Gerins, ne desseoir,
Et vos i porroiz ja veoir
Le plus bel chevalier de terre.
- Par foi, ce ne vois je pas[c] querre,
Fet li sires. Gel ferai prandre.
Marcheanz est et si vialt vandre
Chevax, et chevaliers se fet.
- Avoi ! ci a trop vilain plet,
Fet danz Gerins, que vos oi dire !
Ge sui vostre hom et vos mes sire :
De moi et de tot mon lignage
Vos rant ge ici votre homage

je dénonce immédiatement votre autorité plutôt que de vous laisser commettre envers lui cette indignité dans ma maison. — Je n'avais nulle intention de le faire, reprit le seigneur, Dieu m'en soit témoin, et votre hôte et votre maison n'auront de moi que des marques d'honneur. Néanmoins, je peux vous l'assurer, conseils et exhortations n'ont pas manqué pour tenter de m'y pousser. — Grand merci, dit le vavasseur, ce sera donc un très grand honneur pour moi que vous veniez rendre visite à mon hôte. » Ils se mettent aussitôt côte à côte pour chevaucher, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la maison où logeait monseigneur Gauvain. Quand il les aperçoit, il les salue en homme bien élevé, disant : « Soyez les bienvenus ! », et tous deux répondent à son salut, puis s'assoient à côté de lui.

Alors, le noble personnage qui était le seigneur du pays lui demanda pourquoi il s'était abstenu, étant donné qu'il était venu au tournoi, de participer aux joutes. Et Gauvain, sans nier qu'il y ait eu là quelque chose de blâmable et même de déshonorant, lui raconte qu'il était accusé de trahison par un chevalier, et qu'il était en route pour s'en défendre à la cour d'un roi. « Vous aviez là une excuse légitime, dit le seigneur, sans conteste. Mais où cette bataille aura-t-elle lieu ? — Seigneur, répond Gauvain, c'est devant le roi d'Escavalon que je dois comparaître, et j'y vais tout droit, je pense. — Je vais vous donner une escorte pour vous y conduire,

Et vos desfi tot maintenant
Einz qu'a cestrui desavenant
Fere an mon ostel vos sofrisse.
- Ge n'oi talant que gel feïsse,
Fet li sires, si m'aïst Dex.
Ja vostre oste ne vostre ostex
N'avront se enor non par moi.
Non pas por ce, en moie foi,
Que il ne m'ait mout bien esté
Conseillié et amonesté.
- Granz merciz, fet li vavasors,
Et il me sera ja enors
Que vos veigniez veoir mon oste. »
Li uns delez l'autre s'acoste
Tot maintenant et si s'an vont
Tant que a l'ostel venu sont
Ou mes sire Gauvains estoit.
Qant mes sire Gauvains les voit,
Qui mout estoit bien anseigniez,
Ses salue et dit : « Bien vaigniez ! »
Et il le saluent andui,
Aprés s'asieent delez lui.
Lors li a li prodom anquis,
Qui estoit sires del païs,
Por coi s'estoit le jor tenuz
Qu'il n'estoit au tornoi venuz
Et por coi il n'ot tornoié.
Et il ne lor a pas noié
Que il n'i eüt let ne honte,
Mes tote voie li reconte[a]
Que de traïson l'apeloit
Uns chevaliers, si s'an aloit
Desfandre a une cort real.
« Acheison eüstes leal,
Fet[b] li sires, sire, sanz faille.
Mes ou sera ceste bataille ?
- Sire, fet il, devant le roi
D'Escavalon aler an doi,
Et ge i vois mout droit, ce cuit.
- Ge vos i baillerai conduit,

reprend le seigneur. Et comme vous aurez à traverser un pays pauvre, je vous donnerai des vivres à emporter et des chevaux pour le transport. » Mais monseigneur Gauvain répondit qu'il n'avait nul besoin d'en prendre avec lui, car s'il peut en trouver à vendre, il aura des vivres en quantité et de très bons chevaux, où qu'il aille, et tout ce dont il aura besoin. Aussi ne veut-il rien accepter de lui[1].

Sur ces mots le seigneur s'en alla, mais, comme il partait, il vit venir à sa rencontre sa plus jeune fille. Elle saisit aussitôt monseigneur Gauvain par la jambe et lui dit : « Seigneur, écoutez-moi ! C'eſt à vous que je suis venue me plaindre de ma sœur qui m'a frappée. Faites-m'en obtenir réparation, s'il vous plaît ! » Et monseigneur Gauvain se taisait, ne sachant pas ce qu'elle voulait dire ; il lui mit la main sur la tête mais elle le tira à elle, disant : « C'eſt à vous, dis-je, beau seigneur, à vous que je me plains de ma sœur ; je n'ai pour elle ni affection ni amour, car à cause de vous elle m'a couverte de honte aujourd'hui. — En quoi cela peut-il me concerner, ma belle, réplique Gauvain, comment puis-je vous en faire juſtice ? » Le seigneur, qui venait de prendre congé, entendant ce que sa fille demandait, lui dit : « Ma fille, de quel droit venez-vous vous plaindre aux chevaliers ? — Mon cher seigneur, eſt-elle donc votre fille ? dit alors Gauvain. — Oui, mais ne tenez pas compte de ce qu'elle dit, fait-il. Ce n'eſt qu'une enfant, un être sans expérience ni raison.

Fet li sires, qui vos manra.
Et por ce qu'il vos covanra
Par povre terre a trespasser,
Vos donrai vitaille a porter,
Et chevax qui la porteront. »
Et mes sire Gauvains respont
Que il n'a nul meſtier del prandre,
Que s'il an puet trover a vandre,
Il avra a planté vitaille
Et bons chevax[a], ou que il aille,
Et tot quan que meſtiers li iert.
Por ce del suen mie ne quiert.
A ceſt mot li sires s'an part.
Au partir vit de l'autre part
Sa petite fille venant[b],
Qui par la janbe maintenant
Mon seignor Gauvain anbraça
Et dit : « Sire, antandez ça !
A vos me sui clamer venue
De ma seror qui m'a batue,
Si m'an fetes droit, se vos pleſt. »
Et mes sire Gauvains se teſt,
Qui ne savoit que ele diſt,
Et sa main sor le chief li miſt.
Et la dameisele le tire
Et diſt : « A vos di ge, biau sire,
A vos de ma seror me clain,
Cui ge n'ai chiere ne ne l'ain,
Que por vos m'a[c] hui fete honte.
- A moi, fet il, bele, que monte ?
Quel droit feire vos an puis gié ? »
Li sires, qui ot pris congié,
Ot ce que sa fille demande,
Si diſt : « Fille, qui vos comande
Venir clamer as chevaliers ? »
Et Gauvains li diſt : « Sire chiers,
Eſt[d] ele voſtre fille donques ?
- Oïl, mais ne vos en chaille onques,
Fait li sire, de sa parole.
Enfes eſt, nice chosse et fole.

— Vraiment ? Ce serait alors grossier de ma part que de ne pas chercher à comprendre ce qu'elle veut, fait Gauvain. Dites-moi maintenant, ma douce et noble enfant, pour quelle cause pourrais-je obtenir justice de votre sœur, et comment ? — Seigneur, vous n'aurez qu'à porter les armes, si vous voulez bien, pour l'amour de moi, au tournoi de demain. — Dites-moi donc, ma chère amie, avez-vous déjà, pour obtenir quelque chose, adressé une prière à un chevalier[1] ? — Non, seigneur. — Ne faites pas attention à ce qu'elle dit, fait le père, ne vous prêtez pas à toutes ses folies ! » Alors monseigneur Gauvain lui répond : « Mais seigneur, Dieu me pardonne, elle a très bien parlé comme une enfant, cette petite fille, et je ne saurais lui refuser ce qu'elle demande. Et puisque c'est ce qu'elle désire, je serai demain pour un moment son chevalier. — Je vous en remercie, mon beau et cher seigneur ! » dit-elle, et elle en éprouve une telle joie qu'elle s'incline devant lui jusqu'à terre.

Alors ils se séparèrent sans ajouter un mot. Le seigneur emmena sa fille installée sur l'encolure de son cheval et il lui demanda quelle avait été l'origine de cette dispute ; elle lui raconta toute la vérité, de bout en bout, disant : « Seigneur, je ne supportais pas d'entendre ma sœur affirmer que Méliant de Lis était le meilleur, le plus beau de tous, alors que je voyais en contrebas dans cette belle prairie ce chevalier ; aussi je n'ai

- Certes, fait mes sire Gauvains,
Don seroie je trop vilains
Se sa volanté ne savoie[a].
Dites moi, fait il, tote voie,
Mes anfes dox et debonaire,
Quel droit je vos porroie faire
De vostre seror, et commant ?
- Sire, demain tant solemant,
Se vos plaist, por amor de moi,
Porterez armes au tornoi.
- Dites moi donc, amie chiere,
S'onques mais feïstes priere
A chevalier por nul besoing.
- Nenil, sire. - N'en aiez soing,
Fait li pere, que qu'ele die,
N'antandez pas a se folie. »
Et mes sire Gauvains li dist :
« Sire, se Damedex m'aïst,
Einz a trop bone anfance dite[b]
Come pucele si petite,
Ne ja ne l'an refuserai ;
Mes, quant li plest, demain serai
Une piece ses chevaliers.
- Vostre merci, biau sire chiers ! »
Fet cele qui tel joie en a
Que[c] jusqu'au pié l'an anclina.
Atant s'an partent sanz plus dire,
Sa fille an reporte li sire
Sor le col de son palefroi
Et si li demande por coi
Cele tançons estoit montee ;
Et ele li a bien contee
La verité de chief an chief,
Et li dist : « Sire, il m'estoit grief
De ma seror qui tesmoignoit
Que Melianz de Liz estoit
Li miaudres, li plus biax de toz,
Et ge veoie la desoz
An ce biau pré cest[d] chevalier,
Si ne pooie pas lessier

pas pu résister à l'envie de la contredire en disant que j'en voyais un plus beau que Méliant. Et c'est pour cela que ma sœur m'a traitée de folle garce et m'a arraché les cheveux, et malheur à qui a pu s'en réjouir[1] ! Je me laisserais trancher les deux tresses jusqu'au ras du cou — ce qui ne m'arrangerait pas — pourvu que demain, en plein jour, ce chevalier terrasse en pleine bataille Méliant de Lis, car cela rabattrait le caquet de ma sœur à son sujet. Aujourd'hui elle en a fait tant de cas qu'elle a fatigué toutes les dames ; mais petite pluie abat grand vent[2]. — Ma belle enfant, fait le noble seigneur, vous avez pour directive, avec mon autorisation, de lui envoyer en toute courtoisie quelque gage d'amitié, comme votre manche ou votre guimpe[3]. » Et elle, dans sa naïveté, lui répond : « Volontiers, seigneur, puisque vous le dites ; mais mes manches sont si petites que je n'oserais lui en envoyer une. Je risquerais, en la lui envoyant, de ne rencontrer que son mépris. — Ma fille, j'y pourvoirai, fait le père. Et n'en parlez plus, j'ai tout ce qu'il faut. »

Tout en parlant ainsi il l'emporte entre ses bras, et c'est une grande douceur que de la tenir ainsi serrée contre lui. Mais quand l'autre le vit venir tenant ainsi sa petite sœur, elle en éprouva un profond dépit et dit : « Seigneur, d'où vient ma sœur la Jeune Fille aux Petites Manches ? Elle est déjà experte en bons tours et en ruses, elle a commencé de bonne heure ! D'où la ramenez-vous ?

Que ancontre ne li deïsse
Que plus bel de lui i veïsse ;
Et por ce ma suer m'apela
Fole garce et eschevela,
Et dahez ait cui il fu bel !
Les treces jusqu'au haterel
Andeus tranchier me lesseroie,
Don mout anpiriee seroie,
Par covant que demain au jor
Cil[a] chevaliers en mi l'estor
Abatist Melianz de Lis,
Et lors seroit cheüz ses criz
Que ma dame de suer an fet.
Si en a hui tenu grant plet
Qu'a totes les dames enuie,
Mes granz vanz chiet a po de pluie.
- Bele fille, fet li prodom,
Ge vos comant et abandon
Que vos aucune druerie
Li anvoiez par corteisie
Vostre manchë ou vostre guinple[b]. »
Et cele li dist, qui fu sinple :
« Volantiers, sire, quant le dites.
Mes mes manches sont si petites
Qu'anveier ne li oseroie.
Espoir se ge li anveoie,
Il ne la priseroit ja rien.
- Fille, ge an panserai bien,
Fet li peres. Or vos teisiez,
Que ge an sui bien aeisiez. »
Ensi parlant antre ses braz
L'an porte, si a grant solaz
De ce que il l'acole et tient,
Tant que devant le palés vient ;
Et quant cele le vit venir
Et sa petite suer tenir,
Si en ot enui an son cuer
Et dist : « Sire, don vient ma suer,
La Pucele as Petites Manches ?
Ja set et de torz et de ganches,
Mout s'i est ja tost aprestee[c].
Dont l'avez vos or aportee ?

— Et vous, répond-il, qu'eſt-ce que cela peut bien vous faire ? Vous feriez mieux de n'en pas parler. Elle vaut mieux que vous, qui l'avez tirée par les tresses et frappée[1], ce qui me chagrine. Vous ne vous êtes pas conduite avec courtoisie. » La voilà toute penaude, son père l'ayant ainsi réprimandée et grondée. Cependant il fit sortir de son coffre une étoffe de soie vermeille et il en fit faire aussitôt une manche longue et large à souhait ; puis il appela sa fille et lui dit : « Ma fille, vous vous lèverez de bonne heure demain matin, et vous irez trouver le chevalier avant qu'il ne sorte. Comme gage d'amour vous lui donnerez cette manche et il la portera au tournoi quand il s'y rendra. » Alors elle répondit à son père que dès les premières lueurs de l'aube elle aurait à cœur d'être réveillée, habillée et prête à partir.

Sur ces mots le père s'en alla, et la jeune fille, tout heureuse, demanda à toutes ses suivantes de ne pas la laisser dormir trop longtemps le lendemain matin, mais de la réveiller de bonne heure, si elles veulent mériter son affection, dès qu'elles verront le jour. C'eſt ce dont elles s'acquittèrent scrupuleusement, car dès qu'elles virent, au petit matin, poindre le jour, elles la firent se lever et s'habiller.

Ainsi levée de bon matin, la jeune fille partit seule pour la maison où logeait Gauvain. Mais elle n'y était tout de même pas allée assez tôt, car on y était déjà levé et parti pour l'église

- Et vos, fet il, qu'an volez fere ?
Vos vos an deüssiez bien tere.
Ele valt mialz que vos ne fetes,
Qui les treces li avez tretes
Et batue, don il me poise.
N'avez mie fet que cortoise. »
Lors fu ele mout desconfite
De son pere qui li ot dite
Ceſte ranpone et ceſt afit[a].
Et il fiſt un vermoil samit
Fors de son cofre ilueques trere,
Et si an fiſt maintenant fere
Une manche bien longue et lee.
Et si a sa fille apelee,
Et li diſt : « Fille, or vos levez
Demain matin et si alez
Au chevalier ainz qu'il se mueve.
Par amor ceſte manche nueve
Li donez, si la portera
Au tornoi quant il i ira. »
Et ele respont a son pere,
Lués qu'ele verra l'aube clere,
Iert ele son son voel esveilliee,
Et veſtue et apareilliee.
Li peres s'an part a ceſt mot,
Et cele qui mout grant joie ot
A totes ses conpaignes prie
Que eles ne la lessent mie
Au matin dormir longuement,
Einz l'esvoillent haſtivement,
S'eles voelent avoir s'amor,
Lués que els verront le jor.
Et celes volantiers le firent,
Que maintenant que eles virent
Au matinet l'aube crever[b]
La firent veſtir et lever.
La pucele matin leva
Et tote seule s'an ala
A l'oſtel mon seignor Gauvain.
Mes ele n'i va pas si main
Que il ne fussent ja levé,
Et furent au moſtier alé

entendre chanter la messe. La jeune fille est donc restée chez le vavasseur un long moment jusqu'à ce qu'ils eussent fini leurs prières et entendu tout ce qu'il fallait entendre. À leur retour de l'église, la jeune fille se précipita au-devant de monseigneur Gauvain et dit : « Que Dieu vous sauve et vous accorde toute joie pour aujourd'hui ! Mais veuillez pour l'amour de moi porter cette manche que je tiens ici. — Volontiers, et je vous en remercie, mon amie », dit monseigneur Gauvain. Ensuite les chevaliers ne tardèrent pas à s'armer. C'est en armes qu'ils se rassemblèrent hors de la ville, et les demoiselles remontèrent sur les murailles, ainsi que toutes les dames du château, pour regarder les rencontres, la prouesse et la hardiesse des chevaliers. Avant tout le monde Méliant de Lis est venu sur sa monture à bride abattue, laissant ses compagnons loin derrière lui, à environ deux arpents et demi. Apercevant son ami, la sœur aînée ne put tenir sa langue, elle dit : « Dames, voici celui qui est la gloire et la noblesse de toute chevalerie ! » Alors monseigneur Gauvain s'élance de toute la vitesse de son cheval vers lui qui n'a guère peur de l'assaut ; mais sa lance vole en éclats et monseigneur Gauvain, en le frappant, le malmène sévèrement, car il l'envoie par terre ; tendant la main vers son cheval, il le saisit par la bride et le remet à un jeune homme de sa suite[1], en lui demandant d'aller trouver celle pour qui il combat au tournoi ; il lui dira qu'il lui envoie ce cheval,

Oïr messe qu'an lor chanta,
Et la dameisele tant a
Chiés le vavasor demoré
Qu'il orent longuement oré
Et oï quanque oïr durent.
Quant del mostier revenu furent,
Contre mon seignor Gauvain saut
La pucele et dit : « Dex vos saut
Et vos doint joie hui[a] an cest jor !
Mes portez por la moie amor
Ceste manche que je tieng ci.
- Volantiers, la vostre merci,
Fet mes sire Gauvains, amie. »
Aprés ce ne tardierent mie
Li chevalier qu'il ne s'armassent.
Armé fors de la vile amassent,
Et les dameiseles resont
Montees sor les mur amont,
Et les dames del castel totes[b],
Et virent asanbler les rotes
Des chevaliers preuz et hardiz.
Devant toz Melianz de Liz
S'an vint montez, toz eslessiez,
Et ot ses conpaignons lessiez
Bien loing deus arpanz et demi.
La dameisele son ami
Vit, ne pot sa lengue tenir,
Einz dit : « Dames, veez venir
Celui qui de chevalerie
A le los et la seignorie. »
Et mes sire Gauvains s'esmuet
Tant com chevax porter le puet
Vers celui qui po le redote
Et met sa lance an pieces tote ;
Et mes sire Gauvains fiert lui
Si qu'il li fist mout grant enui,
Que maintenant le mist au plain
Et tant a son cheval la main,
Sel prant au frain et si le baille
A un vaslet et dit qu'il aille
A celi por cui il tornoie :
Si li die qu'il li anvoie

car le premier butin qu'il a fait ce jour, il veut que ce soit pour elle. Le jeune homme emmène le cheval tout sellé à la jeune fille. Elle, de la tour, a bien vu par une fenêtre où elle se trouvait comment Méliant de Lis était tombé, et elle dit : « Ma sœur, maintenant vous pouvez voir étendu par terre Méliant de Lis dont vous alliez chantant les louanges. Vous vous y connaissez bien en éloges ! Maintenant se vérifie ce que je disais hier, maintenant on voit bien, sur mon âme, qu'il y en a un meilleur que lui. » Elle fait exprès de la contrarier ainsi, au point qu'elle la fait sortir de ses gonds : « Sale garce, tais-toi ! Si je t'entends ouvrir la bouche à ce sujet aujourd'hui, je vais te donner une telle gifle que tu ne pourras pas tenir sur tes jambes. — Oh là ! ma sœur, prenez garde à Dieu, fait notre jeune demoiselle. Ce n'est pas parce que j'ai dit la vérité qu'il faut me battre. Ma foi, je l'ai bien vu envoyer par terre, et vous aussi autant que moi, et il ne m'a pas l'air de pouvoir encore se relever. Et dussiez-vous en crever de rage, je le dirai néanmoins, car il n'y a aucune dame qui ne le voie gigoter sur le dos. » Alors l'autre lui aurait bien retourné une gifle, si on l'avait laissée faire, mais les dames qui l'entouraient l'en empêchèrent. Sur ces entrefaites, elles voient arriver l'écuyer conduisant le cheval à main droite. Il trouva la jeune fille assise à la fenêtre, et il le lui offrit en présent. Elle lui adressa en retour

Le premier gaaing qu'il a fet
Le jor, qu'il[a] vialt que ele l'et.
Et li vaslez a tot la sele
Le cheval mainne a la pucele,
Qui de la tor a bien veü,
D'une fenestre[b] ou ele fu,
Dan Meliant de Liz cheoir,
Si dist : « Suer, or poez veoir
Dan Meliant de Liz gisant,
Que vos aleiez si loant.
Mout savez bien a droit prisier !
Or pert ce que je vos dis hier,
Or voit an bien, se Dex me saut,
Que il i a tel qui mialz vaut. »
Tot ensi cele a esciant
Va sa seror contraliant,
Que ele la giete del san,
Et cele dit : « Garce, tes t'an !
Se hui mes t'an oi mot soner,
Ge t'irai tel bufe doner
Que n'avras pié qui te sostaigne.
- Avoi ! suer, de Deu vos sovaigne,
Fet la dameisele petite.
Por ce que j'ai verité dite,
Ne me devez vos mie batre.
Par foi, ge le vi bien abatre,
Et vos ausi come ge fis,
N'ancor ne m'est il pas avis
Qu'il ait pooir del relever.
Et s'or an deveiez crever,
Si le dirai ge[c] tote voie
Qu'il n'a ci dame qui nel voie
Janbeter et gesir tot plat. »
Lors li aüst doné un flat
L'autre, s'an li volsist sofrir ;
Mes ne la lessierent ferir
Les dames qui antor estoient.
Atant l'escuier venir voient,
Qui le cheval amainne an destre.
La pucele a une fenestre
Trova seant, si li presante.
La pucele plus de sissante

mille mercis, fit prendre en charge le cheval, et lui repartit transmettre les remerciements à son seigneur qui se révélait être le vainqueur et le maître du champ de bataille, car aucun chevalier, quel que fût son mérite, ne manqua de vider les étriers après avoir fait connaissance avec sa lance. Jamais il n'avait mis tel zèle à collectionner les chevaux. Il en a offert quatre ce jour-là, gagnés de sa propre main[1] : le premier fut envoyé à la petite demoiselle, le second à la femme du vavasseur, en remerciement, ce qui lui fit grand plaisir, l'une de ses deux filles reçut le troisième, et l'autre fille le quatrième. Ce fut la fin du tournoi, et l'on rentra dans la ville par la même porte, tandis que monseigneur Gauvain remportait le prix des deux côtés du combat[2]. Il n'était pas encore midi quand il quitta la joute. À son retour, monseigneur Gauvain eut une telle escorte de chevaliers que la rue en était toute remplie, et tous ceux qui le voyaient cherchaient à savoir qui il était et de quel pays. Il rencontra la jeune fille juste devant la porte de sa maison, et elle ne trouva rien de mieux à faire que de lui saisir aussitôt l'étrier, le saluant par ces mots : « À votre bonne grâce[3], seigneur ! » Il sut bien ce qu'elle voulait dire, aussi lui répondit-il avec toute sa générosité : « Il faudrait que je sois un vieillard aux cheveux blancs, jeune fille, pour refuser de vous servir, où que je sois. Jamais, quel que soit mon éloignement, si j'apprends que vous avez besoin de moi,

Merciz rant, le cheval fet prandre,
Et il s'an va les merciz randre
A son seignor, qui sanbloit estre
Del tornoiement sire et mestre,
Qu'il n'i a chevalier si cointe,
Se de la lance a lui s'acointe,
Qu'il ne li toille les estriers.
Onques de gaaignier destriers
Ne fu mes si antalantez.
Quatre en a le jor presantez,
Que il gaaigna de sa main,
Si anvea le premerain
A la dameisele petite,
De l'autre a la dame s'aquite
Au vavasor, qui mout li plot ;
L'une de ses deus filles ot
Le tierz, et l'autrë ot le quart.
Et li tornoiemenz depart,
Si s'an rantrent par mi la porte,
Et mes sire Gauvains an porte,
D'une part et d'autre le pris.
Il n'estoit pas ancor midis
Qant il fu partiz de l'estor.
Mes sire Gauvains au retor
Ot de chevaliers tele rote,
Que plainne an fu la rue tote,
Et tuit icil qui le veoient
Anquerre et demander voloient
Qui[a] il ert et de quel contree.
La pucelete a ancontree
Tot droit a l'uis de son ostel,
Et ele ne fist onques el
Mes[b] que lués a l'estrié le prist,
Sel salua et si li dist :
« Vostre merci, fet ele, sire ! »
Et il sot bien qu'ele volt dire,
Si li respondi come frans :
« Einz seroie chenuz[c] et blans,
Pucele, que je me recroie
De vos servir, ou que je soie.
Ja de vos ne serai si loing,
Se savoir puis vostre besoing,

il n'y aura d'obstacle pour m'empêcher de venir, au premier signe. — Grands mercis, fit la demoiselle. » Tel était leur entretien quand son père arriva sur les lieux, cherchant par tous les moyens à obtenir de monseigneur Gauvain qu'il reste pour la nuit en s'hébergeant chez lui. Monseigneur Gauvain s'excusa de ne pas rester, disant que c'était impossible. Alors l'autre lui demanda s'il voulait bien dire son nom : « Seigneur, on m'appelle Gauvain ; j'ai l'habitude de ne pas cacher mon nom quand on me le demande, et de ne pas le dire, si on ne me le demande pas[1]. » Quand le seigneur eut appris que c'était monseigneur Gauvain, son cœur fut rempli de joie et il lui dit : « Seigneur, venez donc, logez-vous chez moi pour cette nuit, car je n'ai pas encore pu vous rendre service alors que je n'ai jamais vu de ma vie, je peux le jurer, un chevalier que je souhaiterais autant honorer. » Il le pria beaucoup de rester, mais monseigneur Gauvain déclina toutes ses invitations. Quant à la petite demoiselle, qui n'était ni folle ni mauvaise, elle lui saisit le pied pour y déposer un baiser, en le recommandant au Seigneur Dieu. Alors monseigneur Gauvain lui demanda quel était le sens de son geste, et elle lui répondit qu'elle lui avait baisé le pied pour qu'il se souvienne d'elle partout où il se rendrait[2]. Et il lui répondit : « N'en doutez pas, belle amie, jamais je ne vous oublierai, si éloigné que je puisse être de vous. »

Que ja essoinnes me retaigne
Qu'au premier message ne vaigne.
- Granz merciz », fet la dameisele.
Ensi parloient cil et cele
Qant ses peres vint an la place,
Qui de tot son pooir porchace
Que mes sire Gauvains remaigne
La nuit et que son ostel praigne.
Mes sire Gauvains s'esconsit
De remenoir et si li dit
Que il ne puet : et cil li prie,
Se lui plest, que son non li die.
« Sire, Gauvains sui apelez,
Onques mes nons ne fu celez
An leu ou il me fust requis
N'onques ancores ne le dis
S'ainçois demandez ne me fu. »
Qant li sires a[a] entandu
Que c'estoit mes sire Gauvains,
Mout fu ses cuers de joie plains,
Et li dist : « Sire, or an venez,
Anquenuit mon[b] ostel prenez,
Que de rien ne vos ai servi,
N'onques an ma vie ne vi
Chevalier, ce puis ge jurer,
Que ge tant volsisse enorer. »
De remenoir mout li pria,
Et mes sire Gauvains li a
Tote sa proiere escondite ;
Et la dameisele petite,
Qui n'estoit fole ne mauveise,
Le prant par le pié, si le beise
Et a Damedeu le comande ;
Et mes sire Gauvains demande
Que ele i avoit antandu ;
Et ele li a respondu
Que ele li avoit beisié
Par tele antancion le pié
Que de li li resovenist
An quel que leu que il venist.
Et il li dist : « N'an dotez mie,
Que, si m'aïst Dex, bele amie,
Ja mes ne vos oblierai,
Ja si loing de vos ne serai[c]. »

Alors il la quitte, prenant congé de son hôte et des autres personnes, et tous le recommandent à Dieu. Cette nuit-là, monseigneur Gauvain dormit dans la dépendance d'un monastère où il trouva tout le nécessaire. Tôt le lendemain matin, il allait son chemin en chevauchant quand il aperçut au passage des biches en train de paître à l'orée d'un bois. Il donna l'ordre de s'arrêter à l'écuyer[1] qui tenait en bride l'un de ses chevaux, le meilleur qu'il eût à sa disposition, et qui portait une lance rigide et robuste. Il lui dit d'apporter la lance et de lui amener le cheval qu'il conduisait par la bride, et de le sangler, emmenant en échange son palefroi. Et le jeune homme n'hésita pas, sans tarder il lui livra cheval et lance. Gauvain se dirigea vers les biches et il fit tant et si bien en feintes et en ruses qu'il surprit une biche blanche[2] près d'un buisson de ronces et lui assena un coup de travers sur le col. La biche bondit comme un cerf et lui échappa ; Gauvain la suivit et il la pourchassa tant et si bien qu'il était sur le point de la saisir et de l'arrêter quand son cheval perdit d'un seul coup un fer à un sabot de devant[3]. Alors monseigneur Gauvain reprit le chemin le ramenant à son équipage, car il sentait faiblir son cheval sous lui, ce qui le contrariait beaucoup. Il ne savait pas ce qui le faisait boiter, peut-être une souche qu'il aurait heurtée du pied. Il appela aussitôt le jeune homme et lui ordonna de mettre pied à terre pour inspecter son cheval

Atant s'an part et congié prant
A son oste et a l'autre gent,
Si le comandent a Deu tuit.
Mes sire Gauvains cele nuit
An une obediance jut,
Si ot quanque il li estut,
Et l'andemain bien par matin
Aloit chevalchant son chemin
Tant que il vit an trespassant
Biches[a] qui aloient pessant
Lez l'oroille d'une forest.
Au valet dit[b] que il s'arest,
Qui un de ses chevax menoit,
Tot le mellor que il avoit,
Et une lance roide et fort.
La lance dit que il aport
Et que le cheval li amagne,
Celui qu'il tient, et li estragne,
Et son palefroi aprés maint.
An celui mie ne remaint
Et[c] il li a sanz demorance
Baillié son cheval et la lance,
Et il s'an torne aprés les biches ;
Si lor fet tant torz et tant guiches
Que une blanche an[d] i antreprist
Delez un ronçoi et li mist
Sor le col la lance an travers.
Et la biche saut come cers,
Si li estort, et il aprés
Et il chace tant qu'a bien pres[e]
La retenist et arestast,
Se ses chevax ne desferrast
D'un des piez devant tot a net.
Et mes sire Gauvains se met
Aprés son harnois a la voie,
Qu'il sant que son cheval tandroie
Soz lui, si li anoie trop ;
Mes il ne set qui l'a fet clop,
S'estos el pié feru ne l'a.
Tantost le valet apela,
Si li comanda a desçandre
Et de son cheval garde prandre

qui boitait vraiment beaucoup. Et le jeune homme, pour lui obéir, souleva le sabot du cheval et découvrit qu'il lui manquait un fer. Il dit : « Seigneur, il faut le ferrer, et il ne nous reste plus qu'à le faire marcher doucement jusqu'à ce qu'on trouve un maréchal-ferrant. » Alors ils se sont mis en route, et ils finirent par rencontrer des gens qui sortaient d'un château. Devant, il y en avait de court vêtus, occupant toute la chaussée, des valets de pied qui tenaient des chiens en laisse ; derrière, il y avait des veneurs portant des épieux tranchants ; ensuite venaient des archers et des hommes d'armes ; enfin venaient des chevaliers[1]. Tout en arrière, il y en avait deux, montés sur des destriers, dont l'un était un adolescent surpassant tous les autres en beauté[2]. Il fut le seul à saluer monseigneur Gauvain et, le prenant par la main, il lui dit : « Seigneur, je vous retiens. Rendez-vous maintenant là d'où je viens, et descendez chez moi. Il est bien temps, raisonnablement, de faire étape, si cela ne vous contrarie pas. J'ai une sœur très courtoise qui se réjouira de vous avoir, et voici quelqu'un qui vous y conduira, celui que vous voyez devant moi. — Cher compagnon, dit-il alors, s'adressant à l'autre, je vous envoie avec ce seigneur, escortez-le jusqu'à ma sœur. Commencez par la saluer, puis dites-lui qu'au nom de l'amour et de la foi légitimes entre frère et sœur, si jamais elle aima chevalier, elle doit aimer et chérir celui-ci ; qu'elle

Qui mout cloche tres duremant.
Et cil fet son comandemant
Si li lieve le pié an haut[a]
Et trova que uns fers li faut,
Et dist : « Sire, il l'estuet ferrer.
Il n'i a mes que de l'errer
Tot soavet tant que l'an truisse
Fevre qui referrer le puisse. »
Puis errerent tant que il virent
Gent qui hors d'un[b] chastel issirent.
Devant avoit gent secorciee
Qui vindrent tote la chauciee,
Garçons a pié qui chiens menoient,
Et vaneor aprés venoient
Qui portoient espiez tranchanz ;
Aprés ot archiers et sergenz
Qui ars et saietes portoient,
Et aprés chevalier venoient.
Aprés trestoz les chevaliers
An venoient dui sor destriers,
Dont li uns estoit jovanciax
Et de toz autres li plus biax.
Icil seus mon seignor Gauvain
Salua et prist par la main
Et dist : « Sire, ge vos retaing[c].
Alez hui mes la don ge vaing
Et descendez an mes meisons.
Bien est hui mes tans et reisons[d]
De herbergier, s'il ne vos poise.
J'ai une seror mout cortoise,
Qui de vos grant joie fera,
Et cil sires vos i manra
Que vos veez ci devant moi. »
Et dist : « Sire, ge vos anvoi,
Biax conpainz, avoec cest seignor,
Si le menez a ma seror.
Saluez la premierement
Et li dites que ge li mant
Que par l'amor et par la foi
Qui doit estre antre li et moi,
Se onques ama chevalier,
Qu'ele aint cestui et teigne chier

se comporte avec lui comme avec moi-même, qui suis son frère. Qu'elle lui tienne agréablement compagnie, sans l'importuner, jusqu'à notre retour. Et quand elle l'aura accueilli courtoisement, revenez vite à nous, car je voudrais rentrer pour lui tenir compagnie le plus tôt possible. » Le chevalier s'en va donc, conduisant Gauvain là où tout le monde le hait à mort[1]. Mais il n'y est pas connu, car jamais on ne l'y a vu, et il ne pense pas avoir à prendre garde. Il contemple l'emplacement du château situé sur un bras de mer, et distingue les murailles et le donjon si robustes qu'ils n'ont rien à craindre. Il regarde toute la ville habitée par un peuple très beau, et les comptoirs des changeurs d'or et d'argent tout couverts de monnaies. Il découvre les places et les rues toutes pleines d'artisans pratiquant divers métiers dans toute leur variété. Celui-ci fait des heaumes, celui-là des hauberts, celui-ci des lances et l'autre des blasons, celui-ci des harnais de cuir, celui-là des éperons, pendant que d'autres fourbissent les épées. Il y en a qui foulent les étoffes que d'autres tissent, tandis que d'autres les peignent et d'autres les tondent. D'autres fondent l'or et l'argent dont d'autres font de belles œuvres d'art, les uns des hanaps, les autres de la vaisselle et des joyaux décorés d'émaux, des anneaux, des ceintures et des fermoirs. On aurait bien pu dire et croire qu'en cette ville c'était tout le temps jour de foire, tant

Et que autant face de lui
Com de moi qui ses freres sui.
Tel solaz et tel conpaignie
Li face, si ne li poist mie,
Tant que nos soions revenu.
Qant ele l'avra detenu
Avoec li deboneremant,
Si revenez hastivement[a],
Que ge m'an voldrai revenir
Por lui conpaignie tenir
Au plus tost que ge porrai onques. »
Li chevaliers s'an part adonques,
Qui mon seignor Gauvain conduit
La ou de mort le heent tuit.
Mes il n'i est pas coneüz,
Que onques mes n'i fu veüz,
Si n'i cuide avoir nule garde.
Le siege del chastel esgarde
Qui sor un braz de mer seoit,
Et les murs et la tor veoit
Si forz que nule rien ne dote.
Il esgarde la vile tote,
Pueplee de mout bele gent,
Et les changes d'or et d'argent,
Qui tuit sont covert de monoies,
Et vit les places et les voies,
Qui totes sont plainnes d'ovriers
Qui feisoient divers mestiers,
Si com li mestier sont divers.
Cil fet hiaumes et cil haubers
Et cil lances et cil blazons,
Cil lorains et cil esperons
Et cil lor espees forbissent ;
Cil folent dras[b] et cil les tissent,
Cil les paignent et cil les tondent ;
Et li autre or et argent fondent :
Cil font oevres bones et beles,
Cil font henas, cil escuëles
Et joiax ovrez[c] a esmax,
Eniax, ceintures et fermax.
Bien poïst an et dire et croire
Qu'an la vile eüst toz jorz foire,

elle était pleine de richesses, de cire, de poivre, d'aromates, de fourrures d'écureuil et de petit-gris, bref, de toutes les marchandises[1].

Il avance en regardant toutes ces choses et en s'attardant ici et là. Ils finissent par arriver au donjon où des jeunes gens vinrent prendre en charge leur harnais et leur équipement. Le chevalier entre dans la tour, seul avec monseigneur Gauvain, et il le conduit par la main jusqu'à la chambre de la jeune fille à qui il dit : « Belle amie, votre frère vous adresse son salut et vous demande d'honorer et de servir le seigneur que voici. Et ne le faites pas à contrecœur, mais de bon cœur, comme si vous étiez sa sœur et lui votre frère. Ne soyez pas avare pour satisfaire ses désirs, mais faites preuve de largesse, noblesse et générosité. Pensez-y, car je dois m'en aller pour le suivre dans la forêt. » Et elle lui répond tout heureuse : « Béni soit celui qui m'a procuré une telle compagnie ! Qui me prête un si beau compagnon ne me hait point, et je l'en remercie. Beau seigneur, venez vous asseoir ici, près de moi. Puisque je vous vois beau et gracieux et puisque mon frère m'en prie, je vous tiendrai agréablement compagnie. »

Aussitôt le chevalier repartit, sans s'attarder davantage avec eux, laissant monseigneur Gauvain, qui ne se plaignait pas de rester seul avec une jeune fille[2], séduisante et belle ;

Qui de tant d'avoir estoit plainne,
De cire, de poivre et de grainne
Et de panes veires et grises
Et de totes marcheandises.
A cez choses vet regardant
Et de leus an leus atardant,
S'ont tant alé qu'a la tor[a] furent,
Et vaslet vindrent qui reçurent
Tot lor hernois et[b] lor ator.
Li chevaliers antre an la tor
Seus[c] avoec mon seignor Gauvain
Et si le mainne par la main
Jusqu'a la chanbre a la pucele,
Et il li dist : « Amie bele,
Vostre freres saluz vos mande
Et de cest seignor vos comande
Qu'il soit enorez et serviz.
Et nel fetes mie a enviz,
Mes trestot ausi de boen cuer
Com se vos esteiez sa suer
Et com s'il estoit vostre frere.
Gardez que ne soiez avere
De tote sa volanté fere,
Mes large et preuz et debonere.
Or an pansez, que je m'an vois,
Que il le m'estuet sivre el bois. »
Et cele dit, qui grant joie a :
« Beneoiz soit qui m'anvea
Tel conpaignie come ceste !
Qui si bel conpaignon me preste
Ne me het pas, soe merci.
Biax sire, or vos seez ici,
Fet la pucele, delez moi.
Por ce que bel et gent vos voi,
Et por mon frere qui m'an prie,
Vos ferai bone conpaignie. »
Tantost li chevaliers s'an torne,
Que avoec ax plus ne sejorne ;
Et mes sire Gauvains remaint,
Qui de ce mie ne se plaint

elle était d'ailleurs d'une assez bonne éducation pour ne plus admettre d'être surveillée quand elle était ainsi seule avec lui. Tous deux parlaient d'amour, car s'ils avaient parlé d'autre chose c'eût été de leur part une bien folle occupation[1].

Monseigneur Gauvain lui fit des avances en la priant d'amour, et il affirma qu'il serait son chevalier toute sa vie. Elle, de son côté, ne lui opposa pas de refus, mais lui accorda ce qu'il voulait bien volontiers. Sur ces entrefaites entra dans la pièce un vavasseur[2], cause de bien des ennuis, car il reconnut monseigneur Gauvain, et il trouva nos amoureux en train d'échanger baisers et autres manifestations joyeuses. Ayant surpris cette réjouissance, il ne put tenir sa langue mais s'écria de toutes ses forces : « Femme, honte à toi ! Que Dieu te détruise et t'anéantisse quand, à l'homme que tu devrais haïr le plus au monde, tu t'abandonnes ainsi, le laissant t'embrasser et étreindre ! Femme, malheureuse et folle, tu agis bien selon ta nature. C'eſt de tes mains que tu aurais dû lui prendre le cœur, et non avec ta bouche. Il a suffi qu'un de tes baisers l'atteigne au cœur pour que tu lui aies ravi ce cœur au plus profond de lui-même ; mais tu aurais mieux fait de le lui arracher de tes propres mains ; c'eſt ce que tu aurais dû faire, si le rôle d'une femme était de faire le bien. Mais rien de tel chez une femme : si elle hait le mal et aime le bien il ne faut plus l'appeler une femme,

Se il eſt seus o la pucele,
Qui eſt et avenanz et bele,
Et tant eſtoit bien afeitiee
Que pas ne cuide eſtre agueitiee
De ce que ele eſt seule o lui.
D'amors parloient amedui,
Que se d'autre chose parlassent,
De grant folie se meslassent.
Mes sire Gauvains la requiert
D'amors et prie, et dit qu'il iert
Ses chevaliers tote sa vie,
Et ele n'an refuse[a] mie,
Einz l'otroie mout volantiers.
Uns vavasors andemantiers
Antra leanz, qui mout lor nut,
Qui mon seignor Gauvains conut.
Si les trova antrebeisant
Et mout grant joie antrefeisant.
Et des que il vit cele joie,
Ne pot tenir sa lengue coie,
Einz s'escria a grant vertu :
« Fame, honie soies tu !
Dex te deſtruie et te confonde,
Qu'a l'ome de treſtot le monde
Que tu devroies plus haïr
Te leisses ensi conjoïr
Et ainsi te baise et acole !
Fame maleürose, fole[b],
Tu fez bien ce que tu doiz feire.
A tes mains li deüsses treire
Le cuer del vantre einz qu'a ta boche[c].
Se tes beisiers au cuer li toche,
Le cuer del vantre li as tret,
Mes asez mialz eüsses fet
S'as mains arachié li eüsses,
Que ensi fere le deüsses,
Se fame deüſt fere bien.
Mes de ce n'a an fame rien :
S'el[d] het le mal et le bien ainme,
Tort a qui puis fame la clainme,

car elle perd ce nom une fois qu'elle n'aime plus que le bien. Mais toi, tu es une femme, je le vois bien, car celui qui est assis à côté de toi a tué ton père, et tu lui donnes des baisers. Quand une femme peut obtenir ce qui lui fait plaisir, elle se moque bien du reste[1]. » Cela dit, il se retire en hâte sans attendre que monseigneur Gauvain lui ait répondu quoi que ce soit, et la jeune fille tombe évanouie sur le sol où elle reste étendue un long moment ; monseigneur Gauvain la saisit et la relève encore pâle et verte de la peur qu'elle vient d'éprouver. Une fois revenue à elle, elle dit : « Ah ! nous sommes perdus ! Je vais mourir ici injustement, et vous aussi, je pense, à cause de moi. On va voir arriver, je crois, les bourgeois de cette ville ; ils seront plus de dix mille à s'amasser devant cette tour. Mais il y a ici assez d'armes que je vais bien vite vous donner. Un homme courageux pourrait bien défendre cette tour contre toute une armée. » Aussitôt, ayant grand besoin de se rassurer, elle court prendre les armes. L'ayant bien équipé d'une armure, elle eut moins peur, de même que monseigneur Gauvain. Mais la malchance voulut qu'elle n'ait pu trouver d'écu, si bien qu'il prit un échiquier à la place, disant : « Amie, je n'ai pas besoin que vous alliez me chercher un autre écu. » Il renversa à terre les pièces du jeu d'échecs, qui étaient en ivoire, dix fois plus grosses que d'ordinaire et d'une matière plus dure.

Que la an pert ele son non
Ou ele n'ainme se bien non.
Mes tu es fame, bien le voi,
Que cil qui se siet delez toi
Ocist ton pere, si le beises.
Qant fame puet avoir ses eises,
Del soreplus petit li chaut. »
A cest mot arriere s'an[a] saut
Ençois que mes sire Gauvains
Li eüst dit ne plus ne mains,
Et cele chiet el pavemant
Et jut pasmee longuement ;
Et mes sire Gauvains l'ahert,
Si l'an leva et pale et vert
De[b] la peor qu'ele ot eüe.
Et quant ele fu revenue,
Si dist : « Ha ! or somes nos mort !
Por vos morrai ja ci a tort,
Et vos, mien esciant, por moi.
Ja vandra ci, si com ge croi,
La comune de ceste vile,
La en verroiz plus de dis mile
Devant ceste tor amassez.
Mes ceanz a armes asez
Dont ge vos armerai bien tost.
Uns prodom de trestote un ost
Porroit bien ceste tor desfandre. »
Maintenant cort les armes prandre[c],
Cele qui n'estoit pas seüre.
Quant ele l'ot de l'armeüre
Bien armé, si doterent mains,
Et ele et mes sire Gauvains,
Mes que tant de meschief i ot
Que d'escu point avoir ne pot[d].
Si fit escu d'un eschequier
Et dist : « Amie, je ne quier
Que vos m'ailliez autre escu querre[e]. »
Lors versa les eschas a terre ;
D'ivoire furent, dis tanz gros
Qu'autre eschas et de plus durs os.

Désormais, quoi qu'il advienne, il pense pouvoir interdire la porte et l'entrée de la tour car il a ceint Escalibour[1], la meilleure épée qui ait existé ; elle tranche le fer comme le bois. L'autre, qui avait quitté les lieux, avait rencontré, siégeant côte à côte, le maire et les échevins, ainsi que quelques voisins et une quantité d'autres bourgeois qui ne s'étaient pas nourris de poison, car ils étaient gros et gras[2]. Il arriva donc en courant et se mit à crier : « Aux armes, seigneurs, nous irons prendre le traître Gauvain qui a tué mon seigneur ! — Où est-il ? où est-il ? lui demande-t-on çà et là. — Ma foi, fait-il, je l'ai trouvé, Gauvain, le traître confirmé, dans cette tour où il prend du bon temps, embrassant et donnant des baisers à notre demoiselle ; et elle ne lui oppose aucune résistance mais au contraire le supporte et même le désire. Mais allons, venez, et nous irons le prendre. Si nous pouvons le livrer à mon seigneur, nous lui aurons rendu un fier service. Le traître a bien mérité d'être appréhendé dans la honte ; cependant prenez-le vivant, car mon seigneur préférerait l'avoir vivant plutôt que mort, à juste titre, car les morts n'ont plus rien à craindre. Rameutez toute la ville et faites votre devoir ! » Aussitôt le maire s'est levé, suivi de tous les échevins. Vous auriez vu alors des vilains en colère prendre haches et guisarmes ! L'un prend un écu sans ses attaches, un autre une porte, un autre un van. Le crieur convoque le ban,

Hui mes, que que doie avenir,
Cuidera bien contretenir
L'uis et l'antree de la tor,
Qu'il avoit çainte Escalibor[a]
La meillor espee qui fust,
Qu'elle tranche fer come fust.
Et[b] cil qui fors s'an fu alez
Ot trové seant lez a lez
Le maior et les eschevins
Et avoec aus de lor voisins
Et d'autres borjois a foison
Qui pas n'avoient pris poison,
Qu'il estoient et gros et gras.
Et cil vint la plus que le pas
Criant : « Ore as armes, seignor,
S'irons prendre le traïtor
Gauvain, qui mon seignor ocist !
- Ou est ? Ou est ? font cil et cist.
- Par foi, fait cil, je l'ai trové,
Gauvain, le traïtor prové,
An cele tor ou il s'aaise,
S'acole nostre dame et baise,
N'ele ne li contredit rien,
Einçois le sofre et sel velt bien.
Mes or venez, si l'irons prandre.
S'a mon seignor le poons randre,
Mout l'avrons bien a gré servi.
Li traïtre a bien desservi
Qu'il soit a honte demenez ;
Et neporquant vif le prenez[c]
Car miauz l'ameroit vif que mort,
Mes sire, si n'avroit mie tort ;
Que chose morte rien ne dote.
Estormissiez la vile tote,
Si feites ce que vos devez. »
Tantost s'est li maire levez
Et tuit li eschevin aprés.
Lors veïssiez vilains angrés
Qui pranent haches et guisarmes ;
Cil prant un escu sans anarmes[d]
Et cil un huis et cil un van.
Li crïere crie un ban,

et tout le peuple se rassemble. Le tocsin de la ville sonne pour que nul ne soit oublié. Il n'y a vaurien qui ne prenne une fourche, un fléau, un pic ou une masse ; jamais pour tuer la Limace on n'a vu en Lombardie tel remue-ménage[1]. Il n'y a si petit qui n'y aille, portant une arme de quelque sorte. Voilà monseigneur Gauvain mort, si Dieu ne lui porte conseil ! La demoiselle se dispose à lui venir en aide en femme hardie et elle crie aux bourgeois : « Hou ! hou ! canaille, chiens enragés, sale racaille, quels diables vous ont convoqués ? Que cherchez-vous, que demandez-vous ? Que Dieu vous refuse toute joie ! Par Dieu, pas question d'emmener le chevalier qui est ici, mais cela va faire beaucoup de morts et de blessés, s'il plaît à Dieu. Il n'est pas venu ici de ses propres ailes ou par quelque passage secret. C'est mon frère qui me l'a envoyé pour l'héberger, et on m'a beaucoup priée d'agir avec lui comme avec mon frère en personne. Me prenez-vous pour une vulgaire créature alors que, sur la prière de mon frère, je lui tiens compagnie, lui offrant joie et plaisir ? Si l'on veut, on peut l'entendre : je n'avais pas d'autre raison pour lui offrir un peu de joie, et je n'ai eu en tête aucune autre folie[2]. Ce qui aggrave votre cas, selon moi, c'est que vous me déshonorez en dégainant vos épées à la porte de ma chambre, contre moi, sans même pouvoir dire pourquoi ; en tout cas, si vous pouvez le dire, vous ne m'en avez rien dit,

Et trestoz li pueples aüne.
Sone li sainz de la comune
Por ce que nus n'an i remaingne ;
N'i a si mauvés qui ne praingne
Forche ou flaiel ou pic ou mace :
Ainc por assaillir la limace
N'ot en Lombardie[a] tel noise ;
N'i a si petit qui n'i voise
Et qui aucune arme n'i port.
Ez vos mon seignor Gauvain mort
Se Damedeus ne le conseille !
La damoisele s'apareille
De lui aidier come hardie
Et a la comune s'escrie :
« Hu, hu ! fait ele, vilenaille,
Chien anragié, pute servaille,
Quel diable vos ont mandez ?
Que querez vos, que demandez ?
Que ja Deus joie ne vos doint !
Si m'aït Deus, n'en menroiz point
Del chevalier qui est ceanz
Ainz en i avra ne sai quanz,
De vos ocis et afolez.
Il n'est pas ceanz avolez
Ne cil n'i vint pas a reposte,
Ainz le m'a envoié a mon oste
Mes frere, et mout proie an fui
Qu'autretant feïsse de lui
Con del cors meïsme mon frere.
Et tenez m'an vos a avere,
Se por sa proiere li faz
Conpeignie, joie, solaz ?
Qui ouir le voldra, si l'oie :
Qu'onques por el ne li fis joie,
N'autre folie n'i pansai.
Por ce plus maugré vos an sai
Quant vos si grant honte me feites
Que voz espees avez treites
A l'uis de ma chanbre sor moi,
Si ne savez dire por quoi,
Et se vos dire le savez,
Araisnie ne m'an avez,

et j'en éprouve un très vif dépit. » Tandis qu'elle disait ce qu'elle avait sur le cœur, les autres essayaient de forcer la porte à coups de hache, et ils la fendirent en deux. Mais ils ont rencontré une résistance efficace de la part du portier qui se trouvait à l'intérieur, car avec l'épée dont il se servait il a fait payer si cher le premier que les autres ont perdu leur assurance et plus personne n'a osé aller de l'avant. Chacun prend des précautions, car chacun craint pour sa tête. Personne n'est assez téméraire pour s'avancer sans aussitôt battre en retraite, n'osant plus y mettre la main ni avancer d'un seul pas. La demoiselle, prenant les pièces du jeu d'échecs tombées à terre, les leur jette rageusement et, robe serrée et relevée, jure dans sa colère qu'elle les fera tous exterminer, si elle peut, avant de mourir.

Mais les vilains sont enragés, et ils se montrent résolus à abattre la tour sur eux si les autres ne se rendent pas. Et eux, pour se défendre, leur lancent à qui mieux mieux de grosses pièces d'échecs. Le gros des assaillants bat en retraite, ne pouvant supporter leur tir, et l'on sape les fondations de la tour avec des pics, dans l'espoir de l'abattre, car l'on n'ose plus poursuivre l'assaut et le combat à la porte, qui reste interdite. Quant à la porte, croyez-moi si vous le voulez, elle était si étroite et basse que deux hommes n'y seraient pas entrés de front, sinon à grand-peine. C'est pourquoi un homme de valeur pouvait

Si me vient a mout grant despit. »
Que que cele son talant dit,
Et cil l'uis a force peçoient
A quignees que il tenoient,
Si l'ont an deus moitiez fendu.
Mes mout lor a bien desfendu
Li portiers qui dedens estoit,
Qu'a l'espee que il tenoit
A si le premerain paié
Que li autre sont esmaié
Ne nus avant traire ne s'ose.
Cascuns garde la soe cose,
Que cascuns de sa teste crient ;
Nus si hardiz avant ne vient
Que maintenant ne s'en retort.
Ja n'ert teus que la main i tort[a]
Ne[b] que il aille avant un pas.
La damoisele les eschas
Qui jurent or le pavement
Lor rue mout ireement.
Si s'est estrainte et escorcie
Et jure come correcie
Qu'ele les fera toz destruire,
S'ele onques puet, ainz qu'ele muire.
Mes li vilain anrievre[c] sont,
S'afichent que il abatront
La tor sor aus, s'il ne se rendent.
Et cil miauz et miauz se desfendent
Des gros eschas que il lor ruent.
Li plusor arriere s'an fuent,
Que lor assaut sofrir ne pueent
Et a pis d'acier la tor fueent
Ausi con por[d] la tor abatre,
Qu'assaillir n'osent ne conbatre
A l'uis, qui bien lor est veez.
De l'uis, s'il vos plaist, me creez
Qu'il estoit si estroiz et bas
Qu'ensanble n'i entraissent pas
Dui home se a painne non ;
Por ce le pooit uns prodon

bien l'interdire et la défendre. Pour tailler jusqu'aux dents des vilains sans armure et leur faire sauter la cervelle, il n'était pas nécessaire d'appeler un meilleur portier que celui qui s'y trouvait. De tout cela ne savait mot le seigneur qui avait accordé l'hospitalité à Gauvain. Mais il revint le plus vite possible du bois où il était allé chasser[1]. Et, pendant ce temps-là, nos sapeurs attaquaient la tour de leurs pics d'acier. Et voilà Guinganbresil qui, par je ne sais quelle aventure[2], arriva au château à vive allure et fut absolument stupéfait des coups et du martèlement qu'il entendait faire aux vilains. Que monseigneur Gauvain fût dans la tour, il n'en avait aucune idée. Mais, dès qu'il l'apprit, il interdit de bouger à toute personne qui tenait à la vie, et d'oser déranger une pierre. Ils répliquèrent qu'ils ne s'arrêteraient pas pour lui, mais qu'ils abattraient la tour sur sa personne même, s'il était avec Gauvain à l'intérieur. Alors, voyant que son interdiction restait sans effet, il se dit qu'il irait chercher le roi et l'amènerait pour constater le désordre dont les bourgeois étaient responsables.

Or, déjà, le roi revenait du bois ; alors il alla à sa rencontre et lui dit : « Seigneur, vous voilà couvert de honte par la faute du maire et des échevins, car depuis ce matin ils attaquent votre donjon et cherchent à l'abattre. Si vous ne le leur faites pas payer cher, je vous en saurai mauvais gré. J'avais porté

Bien contretenir et desfendre.
Por vilains desarmez porfendre
Jusqu'as denz et escerveler
N'i covenoit pas apeler
Meillor[a] portier qu'il i avoit.
De tot ice mot ne savoit
Li sires qui herbergé l'ot,
Mes il revint plus tost qu'il pot
De la ou il ala chacier.
Tote voies a pis d'acier
Antor la tor assaillent cil.
Atant ez vos Guinganbresil,
Qui, par ne sai quele avanture,
Vint el chastel grant aleüre,
Et fu durement esbaïz
Del hurt[b] et del marteleïz
Que il oï fere as vilains.
De ce que mes sire Gauvains
Ert an la tor ne savoit mot ;
Mes quant ce fu que il le sot,
Si desfandi qu'il n'i eüst
Mes si hardi qui se meüst[c]
Si com il avoit son cors chier,
Qui an osast pierre eslochier.
Et il dient qu'il n'an leiront
Neant por lui, einz l'abatront
Sor son cors meïsmes ancui,
Se il estoit dedanz o lui.
Et quant il vit que sa desfansse
N'i valoit rien, lores s'apansse
Que il iroit querre le roi
Et l'amanroit a ce desroi
Que comancié ont li borjois.
Et[d] ja venoit del bois li rois,
Et il a l'ancontre li conte :
« Sire, mout vos ont fet grant honte
Li meres et li eschevin,
Qui asaillent des hui matin
A vostre tor et si l'abatent.
S'il nel conperent et achatent,
Ge vos an savroie mal gré.
J'avoie Gauvain apelé

plainte contre Gauvain pour traîtrise, vous le savez bien, et c'eﬅ juﬅement à lui que vous avez accordé l'hospitalité chez vous. Il serait donc conforme au droit et à la juﬅice, puisque vous avez fait de lui votre hôte, qu'il n'y subisse ni honte ni outrage. » Alors le roi a répondu à Guinganbresil : « Maître, il n'en subira aucun dès lors que nous serons parvenus là-bas. Ce qui lui eﬅ arrivé me contrarie et me gêne beaucoup. Que mes gens le haïssent à mort n'eﬅ pas ce qui me fâche, mais mon honneur exige que je le mette à l'abri de toute atteinte à sa liberté ou à sa vie, puisque je lui ai accordé l'hospitalité[1]. » Ils arrivèrent ainsi au donjon, qu'ils trouvèrent encerclé par les bourgeois dans un grand tapage. Il dit au maire de s'en aller et de faire évacuer les lieux par tous les bourgeois. Tous partirent, personne ne voulant reﬅer contre le vouloir du maire[2]. Il y avait là un vavasseur, natif de la ville, qui donnait des conseils à tous les gens du pays, car il avait beaucoup de bon sens[3] : « Seigneur, dit-il, le moment eﬅ venu de vous donner un bon conseil digne de foi. Il ne faut pas s'étonner si le coupable du meurtre de votre père a été attaqué, car il eﬅ mortellement haï, à juﬅe titre, comme vous le savez. Cependant, l'hospitalité que vous lui avez accordée doit le protéger et le mettre à l'abri de la prison et de la mort. Mais, pour dire la vérité, sa proteﬆion et sa sauvegarde

De traïson, bien le savez,
Et ce eﬅ il que vos avez
Fet herbergier an voz meisons.
Si scroit bien droiz et reisons,
Qant vos voﬅre oﬅe en avez fet,
Que ja n'i ait honte ne let. »
Et li rois a Guinganbresil
A dit : « Meﬅre, non avra il,
Puis que nos serons la venu.
De ce qu'il li eﬅ avenu
M'anuie il et poise mout fort.
Se ma gent[a] le heent de mort,
Ge ne m'an doi ja correcier[b],
Mes de son cors prandre et blecier,
Se ge puis, le garderai gié
Por ce que ge l'ai herbergié. »
Ensi vinrent jusqu'a la tor
Et trovent la comune entor[c]
Ou mout demenoient grant noise.
Au maior dit que il s'an voise
Et que la comune an remaint.
Tuit s'an vont, que nus n'i remaint
Des ice que au maior plot.
An la place un vavasor ot,
Qui de la vile eﬅoit[d] naïs,
Si conselloit tot le païs,
Que il eﬅoit de bien grant san.
« Sire, fet il, or vos doit an
A bien et a foi conseillier.
Ce ne fet pas a merveillier
Se cil qui la traïson fiﬅ
De voﬅre pere qu'il ociﬅ,
Se il a eﬅé asailliz,
Que il i eﬅ de mort haïz
Ensi droit com vos le savez.
Mes ce que herbergié l'avez
Le doit garantir et conduire,
Qu'il n'i soit pris et qu'il n'i muire.
Et qui n'an revoldroit mantir,
Sauver le doit et[e] garantir

reviennent à Guinganbresil, ici présent, lui qui eſt allé l'accuser de traîtrise majeure à la cour du roi. Il ne faut pas le dissimuler, Gauvain était venu à votre cour pour se disculper, et je suis d'avis que l'on reporte ce combat judiciaire et que monseigneur Gauvain parte en quête de la lance dont le fer saigne toujours, car on a beau l'essuyer il y pend une goutte de sang. Qu'il vous rapporte cette lance ou qu'il se conſtitue ici prisonnier comme il eſt à présent. Vous aurez alors une meilleure juſtification pour le garder que vous n'auriez maintenant ; vous ne sauriez lui imposer une prison si dure qu'il ne puisse en venir à bout. On doit imposer à son ennemi le plus dur traitement imaginable : eh bien ! pour tourmenter votre ennemi, je ne saurais vous donner meilleur conseil[1]. »

Le roi se range à cet avis. Il se rend dans la tour pour voir sa sœur qu'il trouve fort courroucée. Elle s'eſt levée à son arrivée, en même temps que monseigneur Gauvain qui ne change pas de couleur ni ne tremble, car il ne laisse paraître aucun sentiment de peur. Guinganbresil prit les devants, il salua la jeune fille, qui avait changé de couleur, et il prononça deux ou trois vaines paroles : « Seigneur Gauvain, seigneur Gauvain, je vous avais bien dit que vous étiez sous ma protection à condition de ne pas prendre sur vous d'entrer dans un autre château ou une autre cité appartenant à mon seigneur, et de bien vouloir vous en abſtenir.

Guinganbreisil que ge voi la,
Qui de grant traïson l'ala
A la cort le roi apeler.
Ice ne fet pas a celer :
Il s'an eſtoit venuz desfandre
An voſtre cort, et ge lo prandre
Un respit de ceſte bataille,
Et mes sire Gauvains s'an aille
Querre la lance don li fers
Sainne, ja ne sera si ters
C'une gote de sanc n'i pande :
Ou il cele lance vos rande,
Ou il se remandra ici
En tel prison com il eſt ci[a].
Lors avroiz meillor acheison
De lui retenir an prison
Que vos orandroit n'avreiez ;
Et ge cuit que nel savreiez
Metre an nule prison si grief
Que il n'an poïſt trere a chief.
Et de quan que l'an puet panser
Doit an son anemi grever :
De voſtre anemi travellier
Ne vos savez mialz consellier. »
Li[b] rois a ce consoil se tient.
An la tor a sa seror vient,
Si la trova mout correciee.
Ele s'eſt contre lui dreciee,
Et mes sire Gauvains ansanble,
Qui ne mue color ne tranble[c]
Por nule peor que il ait.
Guinganbresis avant se trait
S'a la pucele saluee,
Qui la color avoit muee.
Et diſt deus paroles an vain :
« Sire Gauvain, sire Gauvain,
Ge vos avoie an conduit pris,
Mes tant i ot que ge vos dis
Que ja si hardiz ne fussiez
Que vos el chaſtel antressiez
N'an cité que mes sire eüſt,
Se treſtorner vos an pleüſt.

Ce qu'on vous a fait ici, il n'y a donc pas lieu d'en débattre. » Alors le sage vavasseur prit la parole : « Seigneur, avec l'aide de Dieu, tout cela peut s'arranger. À qui peut-on bien réclamer si les vilains l'ont attaqué ? Le procès ne serait pas fini au jour du Jugement dernier. Mais on agira conformément à la volonté de monseigneur le roi, que voici : il me demande de vous proposer, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, vous pas plus que lui, de renvoyer à un an, d'un commun accord, ce combat judiciaire, et monseigneur Gauvain sera libre de s'en aller, sous réserve d'un serment qu'il devra faire à mon seigneur : qu'il lui rapportera dans un délai d'un an la lance dont la pointe pleure des larmes de sang clair, lance dont il est écrit qu'un jour tout le royaume de Logres, qui fut jadis le pays des ogres, sera détruit par elle[1]. Voilà sur quoi serment et garantie doivent être, selon sa volonté, donnés à mon seigneur le roi. — Vraiment, réplique monseigneur Gauvain, je me laisserais plutôt ou mourir ou languir huit ans que de vous faire un tel serment ou même d'y engager ma parole. Je n'ai pas de la mort une peur telle que je ne préfère souffrir et endurer la mort dans l'honneur plutôt que de vivre dans la honte et me parjurer[2]. — Mon beau seigneur, dit le vavasseur, il n'y aura pour vous aucun déshonneur ni atteinte à votre parole si vous suivez la procédure que je vais vous indiquer :

De ce que l'an vos a ci fet
N'estuet ores ja tenir plet. »
Et li[a] sages vavasors dist :
« Sire, se Damedex m'aïst,
Tot ce puet an bien amander.
Cui an puet an rien demander
Se li vilain l'ont asailli ?
Ne seroient li plet failli
Devant le grant jor del joïse.
Mes il iert fet a la devise
Mon seignor le roi[b] qui est ci :
Il me comande et ge le di,
Mes qu'il ne poist ne vos ne lui,
Que vos respitiez amedui
Jusqu'a un an ceste bataille,
Et mes sire Gauvains s'an aille,
Mes qu'un seiremant an prandra
Mes sire : que il randra
Jusqu'a un an sanz plus de terme
La lance dont la pointe lerme
Del sanc tot cler que ele plore
Et s'est escrit qu'il ert tel hore
Que[c] toz li reaumes de Logres,
Qui jadis fu la terre as ogres,
Ert destruite par cele lance.
De ce seremant et fiance
Vialt avoir mes sire li rois.
- Certes ge me leiroie ençois,
Fet mes sire Gauvains, leanz
Ou mourir ou languir huit anz[d]
Que seremant vos an feïsse
Ne neïs ma foi i meïsse.
N'ai pas de mort tele peor
Que ge mialz ne voelle a enor
La mort sofrir et andurer
Que vivre a honte et parjurer.
- Biau sire, fet li vavasors,
Il ne vos iert ja desenors
Ne ja par foi n'an seroiz pire
An un san que ge vos voel dire :

vous jurerez que vous ferez tout ce qui eſt en votre pouvoir pour la quête de la lance. Si vous ne trouvez pas la lance, revenez vous conſtituer prisonnier en cette tour, et vous serez quitte de votre serment[1]. — Dans les termes que vous venez d'indiquer, dit Gauvain, je suis disposé à prêter serment. » On lui a aussitôt sorti un très précieux reliquaire, et il a fait le serment qu'il mettrait toute sa peine à la quête de la Lance qui saigne.

Ainsi son combat avec Guinganbresil eſt-il évité et reporté à un an ; il a échappé à un grand péril ! Il prit congé de la jeune fille, et il donna pour inſtruction à tous les jeunes de sa suite[2] de regagner son pays en ramenant tous les chevaux, sauf le Gringalet[3]. Les jeunes gens quittent en pleurant leur seigneur et ils s'en vont. Ni d'eux ni du chagrin qu'ils manifeſtent je ne vois plus rien à dire. *Le Conte du Graal* se tait ici sur monseigneur Gauvain, et nous allons parler de Perceval.

Perceval, raconte l'hiſtoire, a si bien perdu la mémoire qu'il ne se souvient plus de Dieu. Cinq fois sont revenus avril et mai, et cela fait cinq années entières qu'il n'eſt pas entré dans une église ou un moutier pour y adorer Dieu et sa croix. Il eſt demeuré dans cet état durant cinq ans, sans pour autant renoncer à la quête chevaleresque ; car il eſt allé en quête des aventures étranges, redoutables et pénibles,

Vos jureroiz que de la lance
Querre feroiz voſtre puissance.
Se vos la lance ne trovez,
An ceſte tor vos remetez,
Si seiez del seremant quites.
- Ensi, fet il, com vos le dite,
Sui ge prez del serement faire. »
Un mout precios saintuaire
Li a l'on maintenant fors tret
Et il a le seremant fet
Que il metra tote sa painne[a]
A querre la Lance qui sainne.

Ensi la bataille eſt lessiee
Et jusqu'a un an respitiee
De lui et de Guinganbresil ;
Eschapez eſt de grant peril
Quant il de ceſtui eſt eſtors.
Einz qi'il issiſt de la tor fors,
A la pucele congié priſt
Et a treſtoz ses vaslez diſt
Que an sa terre s'an ralassent
Et ses chevax an remenassent
Treſtoz, fors que le Gringalet.
Plorant s'an tornent li vaslet
De lor seignor, ensi s'an vont,
Ne d'ax ne del duel que il font
Rien plus a dire ne me pleſt.
De mon seignor Gauvain se teſt
Ici li Contes du Graal,
Si parlerons de[b] Perceval.

Percevax, ce conte l'eſtoire,
A si perdue la memoire
Que de Deu ne li sovient mais.
Cinc[c] foiz passa avrix et mais,
Ce sont cinc anz treſtuit antier,
Qu'an eglise ne an[d] moſtier
Ne Deu ne ses sainz n'aora.
Ensi les cinc anz demora[e],
Et por ce ne lessa il mie
A requerre chevalerie ;
Et les eſtranges avantures,
Les felenesses et les dures,

et il en a trouvé assez pour se mettre à l'épreuve d'une manière satisfaisante, n'ayant affronté d'entreprise si dure qu'il n'en fût venu à bout. Ce furent cinquante chevaliers de valeur qu'il envoya comme prisonniers à la cour du roi Arthur durant ces cinq années. C'est ainsi qu'il usa son temps pendant cinq ans, sans jamais se souvenir de Dieu[1]. Au bout de cinq ans, il allait d'aventure par une terre déserte, cheminant, comme il en avait l'habitude, armé de pied en cap, quand il rencontra cinq chevaliers accompagnant des dames dont le nombre s'élevait à dix, et tenant leur tête toute enchaperonnée ; tous allaient à pied, en robes de laine et sans chaussures[2]. Perceval, qui s'avançait couvert de son armure, avec la lance et l'écu à la main, causa un grand étonnement aux dames, car pour le salut de leur âme elles allaient à pied, en pénitence des péchés qu'elles avaient commis. Alors l'un des chevaliers l'arrêta en lui disant : « Mon beau seigneur, ne croyez-vous donc pas en Jésus-Christ qui a écrit la nouvelle Loi et l'a donnée aux chrétiens ? Certes, il n'est pas juste ni bien, mais au contraire c'est une grande faute, de porter des armes au jour anniversaire de la mort de Jésus-Christ. » Et lui qui n'avait plus le moindre souci de jour, d'heure ni de temps, tant son cœur était accablé, répondit : « Quel jour sommes-nous donc aujourd'hui ? — Quel jour, seigneur ? Ne le savez-vous donc pas ? C'est le Vendredi saint,

Ala querant, si les trova
Tant que mout bien s'i esprova,
N'onques n'anprist chose si grief
Dom il ne venist bien a chief.
Cinquante chevaliers de pris
A la cort le roi Artus pris
Dedanz les cinc anz anvea.
Ensi les cinc anz anplea
C'onques de Deu ne li sovint.
Au chief de cinc anz li avint
Que il par un desert aloit
Cheminant, si con il soloit,
De totes ses armes armez ;
S'a cinc[a] chevaliers ancontrez
Et, avoec, dames jusqu'a dis,
Lor chiés an lor chaperons mis,
Et si aloient tuit a pié
Et an langes et deschaucié.
De ce que il armez[b] estoit
Et escu et lance portoit
Se mervellierent trop les dames,
Que por sauvement de lor ames
Lor penitance a pié feisoient
Por lor pechiez que fez avoient ;
Et li uns des cinc chevaliers
L'areste et dit : « Biaus sire chiers !
Don[c] ne creez vos Jhesu Crist,
Qui la novele Loi escrist
Et la dona as crestïens ?
Certes, il n'est reisons ne biens
D'armes porter, einz est granz torz,
Au jor que Jhesu Criz fu morz. »
Et cil qui n'avoit nul porpans[d]
De jor ne d'ore[e] ne de tans,
Tant avoit a son cuer enui,
A dit : « Quex jorz est il donc hui ?
- Quex, sire ? Si ne le savez ?
C'est li vanredis aorez,

jour où l'on doit adorer la croix et pleurer ses péchés, car c'est l'anniversaire du jour où fut mis en croix Celui qui fut vendu pour trente deniers. Lui qui était pur de tout péché, voyant les péchés dont tout le monde était asservi et souillé, est devenu homme, sachez-le bien. C'est vrai qu'Il fut à la fois Dieu et homme, et qu'Il naquit de la Vierge, conçu par le Saint-Esprit, elle en qui Dieu reçut chair et sang, recouvrant sa divinité d'un corps humain, c'est une certitude. Et celui qui ne croira pas cela ne verra jamais Sa face. Il naquit de la Vierge, Notre-Dame, prenant d'un homme la forme et l'âme avec Sa sainte divinité, pour finalement être mis en croix et libérer de l'enfer tous Ses amis. Sainte mort, en vérité, qui apporta le salut aux vivants et aux morts ainsi que la résurrection. Les Juifs rendus cruels par leur jalousie — on devrait les abattre comme des chiens — firent leur propre malheur, et notre bonheur, quand ils Le mirent en croix. Ils se sont perdus et ils nous ont sauvés. Tous ceux qui croient en Lui doivent aujourd'hui faire pénitence. Aujourd'hui, tout homme croyant en Dieu ne devrait porter d'armes ni en champ de bataille ni en chemin[1]. — Mais d'où venez-vous ainsi ? fait Perceval. — D'ici, seigneur, de chez un homme de bien, un saint ermite qui habite dans cette forêt et ne vit, en raison de sainteté, que de la gloire de Dieu. — Par Dieu, seigneurs, qu'êtes-vous allés chercher là ? Qu'avez-vous demandé ? Qu'avez-vous fait ?

Qu'an doit sinplement enorer
La croiz et ses pechiez plorer.
Hui fu cil an croiz estanduz[a]
Qui trente deniers fu vanduz.
Cil qui de toz pechiez fut mondes
Vit le pechié dont toz li mondes
Ert enlïez et entechiez,
Si devint hom[b], bien le sachiez.
Voirs est que Dex et hom fu il,
Et de la Virge nasqui il
Et par le Saint Espir conçut
Ou Dex et char et sanc reçut,
Et fu sa deïtez coverte
De[c] char d'ome, c'est chose certe.
Et qui issi ne le crerra
Ja an la face nel verra.
Il fu nez de la Virge dame,
Et si prist d'ome et forme et ame
Avoec la sainte deïté,
Que a tel jor por verité
Con hui est fu an la croiz mis
Et trest d'anfer toz ses amis.
Mout par fu sainte cele morz,
Qui sauva les vis et les morz
Et suscita de mort a vie.
Li fel Gïu par lor anvie,
Qu'an devroit tuer come chiens,
Se firent max, et a nos biens,
Qant il an la croiz le leverent ;
Aus perdirent et nos salverent.
Tuit cil qui an lui ont creance
Doivent hui estre an penitance.
Hui ne deüst hon qui Deu croie
Armes porter ne champ ne voie.
- Et[d] don venez vos or ensi ?
Fet Percevax. - Sire, de ci,
D'un boen home, d'un saint hermite,
Qui an ceste forest abite,
Qui ne vit, tant par est sainz hon,
Se de la gloire de Deu non.
- Por Deu ! seignor, la que queïstes ?
Que demandastes ? Que feïstes ?

— Quoi, seigneur ? fait une des dames. Nous avons demandé secours à cause de nos péchés et nous nous sommes confessés à lui. Nous avons accompli ainsi l'œuvre la plus importante qu'un chrétien puisse faire, s'il veut plaire à Dieu Notre-Seigneur[1]. »

Ce que Perceval entendit ainsi le fit pleurer, et il eut envie d'aller à cet homme de bien. « C'est là que je voudrais aller, dit-il, chez l'ermite, si seulement je savais par quel sentier ou chemin m'y rendre. — Seigneur, si l'on veut y aller, il n'y a qu'à suivre tout droit le sentier que nous avons pris pour venir à travers ce bois profond et dense, en prenant garde aux branches que nous avons nouées de nos propres mains à notre passage. Nous avons laissé ces marques pour que personne ne s'égare en allant voir ce saint ermite. »

Alors ils se recommandent à Dieu, sans plus se poser de questions, et Perceval s'engage sur le chemin, tout en soupirant du fond du cœur, parce qu'il se sentait coupable envers Dieu, et il s'en repentait. C'est en pleurant qu'il s'avança vers le bois et, arrivé à l'ermitage, il descendit de cheval, ôta ses armes et attacha son cheval à un charme ; après quoi il entra chez l'ermite. Dans une petite chapelle, il trouva cet ermite en compagnie d'un prêtre et d'un jeune clerc, c'est la vérité ; ils commençaient le service le plus haut et le plus doux qui puisse être célébré en sainte église. Perceval se met à genoux

- Quoi, sire ? fet une des dames.
De noz pechiez i demandames
Consoil, et confesse i preïsmes.
La greignor besoigne i feïsmes
Que nus crestïens puisse feire,
Qui bien voelle a Damedeu pleire[a]. »
Ce que Percevax oï ot
Le fist plorer, et si li plot
Que au bon home alast parler.
« La voldroie, fet il, aler,
A l'ermite, se ge savoie
Tenir le santier et la voie.
- Sire, qui aler i voldroit,
Si tenist le santier tot droit
Einsi con nos somes venu
Parmi cest bois espés, menu
Et[b] se preïst garde des rains
Que nos noames a noz mains
Qant nos par ilueques venismes.
Tex antresaignes i feïsmes
Por ce que nus n'i esgarast,
Qui a ce saint hermite alast. »
Atant a Deu s'antrecomandent,
Rien nule plus ne li demandent,
Et Percevax el santier antre,
Qui sopire del cuer del vantre
Por ce que mesfez se savoit
Vers Deu et si s'an repantoit.
Plorant s'an vet vers le boschage,
Et quant il vint a l'ermitage,
Si descent et si se desarme.
Son cheval atache a un charme,
Aprés s'an antre chiés l'ermite.
An une chapele petite
Trova l'ermite et le provoire
Et un clerdon[c], ce est la voire,
Qui comançoient le servise,
Le plus bel qui an sainte eglise
Puisse estre diz, et li plus dolz.
Percevax se met a genolz

dès son entrée dans la chapelle. Mais le saint homme l'appelle auprès de lui en le voyant pleurer sans dissimuler les larmes qui lui coulaient des yeux jusqu'au menton. Alors Perceval, qui craignait beaucoup d'avoir offensé Dieu, s'eﬆ jeté aux pieds de l'ermite, s'inclinant devant lui, et les mains jointes il le supplie de lui donner conseil, car il en a grand besoin. Et le saint homme lui ordonne de se confesser car il n'aura de rémission qu'après confession et dans le repentir. « Seigneur, dit-il, voilà bien cinq ans que j'ai perdu conscience de l'endroit où j'étais, que j'ai cessé d'aimer Dieu et de croire en Lui, et que je n'ai fait que le mal. — Ah ! bel ami, fait le saint homme, dis-moi pourquoi tu as agi ainsi, et prie Dieu d'avoir pitié de l'âme de son pécheur. — Seigneur, je me suis trouvé une fois chez le Roi Pêcheur, et j'ai vu la Lance dont le fer saigne, c'eﬆ évident, et sur cette goutte de sang que j'ai vue perler à la pointe blanche du fer, je n'ai posé aucune queﬆion, et vraiment je n'ai pu depuis réparer cette faute. Quant au Graal que j'y ai vu aussi, je ne sais toujours pas qui en était servi, et j'en ai eu depuis une telle triﬆesse que j'aurais préféré mourir. J'en ai oublié Dieu Notre-Seigneur, cessant d'implorer sa grâce et de faire ce que je savais devoir être fait pour la mériter[1].

— Ah ! bel ami, dis-moi quel eﬆ ton nom. — Perceval, seigneur », répondit-il. À ce mot, le saint homme pousse un soupir,

Tantoﬆ con antre an la chapele ;
Et li bons hom a lui l'apele,
Qui mout le vit sinple et plorant,
Et vit jusqu'au manton colant
L'eve qui des ialz li degote.
Et Percevax, qui mout se dote[a]
Avoir vers Damedeu mespris,
A l'ermite par le pié pris,
Si l'anclina et les mains joint
Et li prie que[b] il li doint
Consoil, que grant meﬆier en a.
Et li boens hom li comanda
A dire sa confession,
Que nus n'avra ja remission[c]
Se n'eﬆ confés et repantanz.
« Sire, fet il, bien a cinc anz
Que ge ne soi ou ge me fui,
Ne Deu n'amai ne ne le crui,
N'onques puis ne fis se mal non.
- Ha ! Biax amis, fet li prodon,
Di moi por coi tu as ce fait,
Et prie Deu que merci ait
De l'ame de son pecheor.
- Sire, chiés le Roi Pescheor
Fui une foiz, et vi la Lance
Don li fers sainne sanz dotance,
Et de cele gote de sanc
Que a la pointe de fer blanc
Vi pandre, rien n'an demandai ;
Onques puis, certes, n'amandai.
Et[d] del Graal que ge i vi
Ge ne sai cui l'an an servi,
S'an ai puis eü si grant duel
Que morz eüsse eﬆé mon vuel
Et Damedeu an obliai,
Qu'ainz puis merci ne li criai
Ne ne fis rien que ge seüsse
Par coi merci avoir deüsse.
- Ha[e] ! biax amis, fet li prodon,
Or me di comant tu as non. »
Et il li diﬆ : « Percevax, sire. »
A ceﬆ mot li prodon sopire,

car il a reconnu le nom, et il dit : « Frère, ce qui t'a fait grand dommage c'eſt un péché dont tu ne sais rien ; c'eſt le chagrin éprouvé par ta mère à cause de toi, quand tu l'as quittée, car elle eſt tombée à terre, évanouie, à l'entrée du pont, près de la porte, et elle eſt morte de ce chagrin. Le péché qui en retombe sur toi a fait que tu n'as pas posé de queſtion sur la Lance ni sur le Graal, et tes malheurs en sont la conséquence[1]. Et tu n'aurais pas vécu si longtemps, si ta mère ne t'avait pas recommandé à Dieu Notre-Seigneur. Mais sa prière a eu une telle vertu que Dieu a pour elle jeté les yeux sur toi et t'a protégé de la mort et de la prison[2]. C'eſt le péché qui t'a tranché la langue lorsque tu as vu passer devant toi le fer dont le sang n'a jamais été étanché sans en demander la raison. Et quant au Graal, dont tu n'as pas compris à qui l'on en fait le service, tu as manqué de bon sens. Celui à qui l'on en fait le service eſt mon frère. Ma sœur, et la sienne, fut ta mère[3]. Quant au riche Roi Pêcheur, je crois qu'il eſt le fils de celui qui se fait servir avec le Graal. Mais ne va pas t'imaginer qu'il ait brochets, lamproies ou saumons[4] : c'eſt d'une seule hoſtie, apportée dans ce Graal, nous le savons, qu'il se soutient et réconforte, tant le Graal eſt sainte chose ; et il eſt devenu si immatériel que pour vivre il n'a plus besoin d'autre chose que de l'hoſtie qui lui vient du Graal. Voilà déjà quinze ans qu'il reſte ainsi, sans sortir de la chambre où tu as vu entrer le Graal. Maintenant, je veux te préparer et donner

Qui son non a reconeü,
Et dit : « Frere, mout t'a neü
Uns pechiez don tu ne sez mot :
Ce eſt li diax que ta mere ot
De toi quant tu partis de li,
Que pasmee a terre cheï
Au chief del pont, delez la porte,
Et de ce duel fu ele morte.
Por le pechié que tu en as
Avint que tu ne demandas
De la Lance ne del Graal,
Si t'an sont avenu li mal.
Et n'eüsses pas tant duré,
S'ele ne t'eüſt comandé
A Damedeu, ce saches tu.
Mes sa parole ot tel vertu
Que Dex por li t'a regardé,
De mort et de prison gardé[a].
Pechiez la lengue te trancha,
Quant le fer qui ainz n'eſtancha
Devant toi trespasser veïs
Et la reison n'an anqueïs.
Quant tu del Graal ne seüs
Cui l'an an sert, fol san eüs.
Cil cui l'an an sert fu mes frere.
Ma suer et soe fu ta mere,
Et del Riche Pescheor roi,
Que[b] filz eſt a celui ce croi,
Qui del Graal servir se fait.
Et ne cuidiez pas que il ait
Luz ne lanproies ne saumons ;
D'une seule oiſte, ce savons[c]
Que l'an an ce Graal aporte,
Sa vie soſtient et conforte,
Tant sainte chose eſt li Graax ;
Et tant par eſt esperitax
Que sa vie plus ne soſtient
Que[d] l'oiſte qui el Graal vient.
Quinze anz a ja eſté ensi,
Que hors de la chanbre n'issi
Ou le Graal veïs antrer.
Or te voel anjoindre et doner

une pénitence pour ce péché. — Cher oncle, je l'accepte, dit Perceval, et de tout mon cœur. Puisque ma mère était votre sœur, vous devez bien m'appeler neveu, et moi, vous appeler oncle, et vous en aimer davantage[1]. — C'est vrai, cher neveu. Maintenant, repens-toi ! Si tu as pitié de ton âme, ouvre-toi au repentir et rends-toi pour faire pénitence à l'église, avant tout autre endroit, chaque jour, cela te sera profitable. Et ne t'en dispense sous aucun prétexte ! Si tu te trouves en un lieu où il y a un moutier, une chapelle ou une église de paroisse, tu t'y rendras quand sonnera la cloche, ou plus tôt, si tu es levé ; cela ne te fera pas de mal, mais cela favorisera le sort de ton âme. Et si la messe est déjà commencée, raison de plus pour y rester jusqu'à ce que le prêtre ait tout dit et chanté. Si tu en as la volonté, tu pourras encore rentrer en grâce et trouver place au paradis. Crois en Dieu, aime Dieu, adore Dieu, honore les gens de bien, hommes et femmes ; lève-toi devant le prêtre, c'est un service qui coûte peu mais Dieu l'apprécie, en vérité, comme manifestation d'humilité[2]. Si une jeune fille requiert ton aide, aide-la, tu t'en trouveras mieux, de même si c'est une dame veuve ou une orpheline ; un tel geste est comme une vraie aumône. Viens-leur en aide, ce sera une bonne action, prends bien garde de n'y manquer jamais. Voilà ce que je veux te voir faire pour tes péchés, si tu veux retrouver la

Penitance de ce pechié.
- Biax oncles, ensi l'otroi gié,
Fet Percevax, et de boen cuer.
Quant ma mere fu vostre suer,
Bien me devez neveu clamer,
Et je vos oncle, et mialz amer.
- Voirs est, biax niés. Or te repant !
Qant[a] de t'ame pitiez te prant,
Si aies an toi repantance
Et si voises an penitance
Au mostier einz qu'an autre leu
Chascun jor, si avras preu.
Et si ne leisse por nul plait.
Se tu es an leu ou il ait
Mostier, chapele ne barroche[b],
Va la quant sonera la cloche
Ou einçois, se tu es levez :
Ja de ce ne seras grevez,
Einz an sera t'ame avanciee.
Et se la messe est comanciee,
Tant i fera il meillor estre :
Tant i demore que li prestre
Avra tot dit et tot chanté.
Se il te vient a volanté,
Ancor porras antrer an pris
Et avoir leu an paradis.
Deu croi, Deu ainme, Deu aore,
Prodome et boene fame enore ;
Contre le provoire te lieve,
C'est uns servises qui po grieve,
Et Dex l'ainme por verité,
Por ce qu'il vient d'umilité.
Se pucele aïe te quiert,
Aïe li, que miaus t'en iert,
Ou veve dame ou orfeline,
Icele aumosne iert anterine :
Aïe lor, si feras bien.
Garde ja nel leissier por rien.
Ce voel que[c] por tes pechiez faces,
Se tu viax avoir de Deu graces
Ausi con tu avoir les siax.
Or me di donc se tu le viax.

grâce de Dieu comme autrefois[1]. Dis-moi donc si tu y es décidé. — Oui, de tout cœur, répond-il. — Alors je te prie de rester deux jours entiers ici avec moi et de prendre, par pénitence, la même nourriture que moi. » Perceval lui donne son accord et l'ermite lui enseigne à l'oreille une prière qu'il lui fait répéter jusqu'à ce qu'il la sache. Cette prière énumérait bien des noms de Notre-Seigneur, les plus efficaces et les plus importants, ceux que ne doit prononcer une bouche d'homme qu'en péril de mort[2]. Une fois qu'il la lui eut enseignée, il lui interdit de la prononcer en aucun cas, sauf en grand péril. « Je n'y manquerai pas, seigneur », dit-il. Il resta donc, il assista au service et en éprouva beaucoup de joie. Après le service, il adora la croix et pleura ses péchés et se repentit humblement, et cela lui prit beaucoup de temps. Ce soir-là, il eut à manger ce que l'ermite voulut bien lui servir, herbes[3], cerfeuil, laitues et cresson, avec pain d'orge et d'avoine, et de l'eau pure. Son cheval eut de la paille, un plein récipient d'orge et une écurie convenable ; il fut soigné selon les règles.

C'est ainsi que Perceval réapprit que Dieu reçut la mort et fut crucifié le vendredi. Le jour de Pâques, il reçut la communion en toute humilité. Le conte s'arrête ici de parler de Perceval ; vous m'entendrez beaucoup parler de

- Oïl, fet il, mout volantiers.
- Or te pri que deus jorz antiers
Avoec moi ici te remaignes
Et que an penitance praignes
Tel viande come la moie. »
Et Percevax le li otroie,
Et li hermites li consoille
Une orison dedanz s'oroille
Et li ferma tant qu'il la sot ;
Et an cele orison si ot
Asez des nons Nostre Seignor,
Tuit li meillor et li greignor
Que nomer ost ja boche d'ome,
Se por peor de mort nes nome.
Quant l'orison li ot aprise,
Desfandi li qu'an nule guise
Ne la deïst sanz grant peril.
« Non ferai ge, sire », fet il.
Ensi remest et si oï
Le servise et mout s'esjoï.
Aprés le servise aora
La croiz et ses pechiez plora
Et se repanti humblemant,
Et fu ensi mout longuement.
Et cele nuit a mangier ot
Ice que a l'ermite plot,
Mes il n'i ot se herbes non,
Cerfuel, leitues et cresson
Et pain i ot d'orge et d'avainne
Et eve clere de fontainne ;
Et ses chevax ot[a] de l'estrain
Et de l'orge un bacin tot plain,
Et estable tel con il dut :
Conreez fu si com estut.
Ensi Percevax reconut
Que Dex au vanredi reçut
Mort et si fu crocefiez.
A la Pasque comenïez
Fu Percevax mout sinplement.
De Perceval plus longuemant
Ne parole li contes ci,
Einçois avroiz asez oï

monseigneur Gauvain avant que vous ne m'entendiez de nouveau parler de Perceval[1].

Monseigneur Gauvain reprit son voyage, après avoir échappé à l'emprisonnement dans la tour où les bourgeois l'avaient attaqué, et, entre neuf heures et midi[2], comme il se dirigeait rapidement vers une hauteur, il arriva à un endroit où il aperçut un grand chêne majestueux dont le feuillage abondant offrait son ombrage. Il vit un écu accroché au chêne et, à côté, une lance plantée toute droite. Il se dépêcha d'aller vers le chêne et il aperçut à côté de lui un petit palefroi de race nordique. Cela eut le don de l'étonner beaucoup, car armes et écus ne vont pas avec un petit palefroi, lui semble-t-il. Si au lieu d'un palefroi il y avait eu un vrai cheval, alors il en aurait conclu que quelque noble cavalier, parcourant le pays pour acquérir honneur et gloire, avait gravi cette hauteur[3]. Il regarde alors sous le chêne et il y découvre, assise, une jeune fille qui eût été très séduisante et belle si elle avait montré de la gaieté et de la joie[4]. Mais elle tenait ses doigts agrippés à sa tresse pour s'arracher les cheveux, manifestant ainsi violemment sa douleur. La cause de son chagrin était un chevalier qu'elle couvrait de baisers sur les yeux, le front et la bouche. Quand monseigneur Gauvain s'approche, il voit que le chevalier, blessé, a le visage tout déchiré, une très grave blessure d'épée à la tête, tandis que le sang coule abondamment de ses flancs.

De mon seignor Gauvain parler
Que plus m'oiez de lui conter.
Mes[a] sire Gauvains tant ala,
Puis que de prison eschapa
Ou la comune l'asailli,
Que antre tierce et le midi
Vers une angarde vint errant[b],
Et vit un chasne haut et grant
Trop bien foillu por onbre randre.
Au chasne vit un escu pandre,
Et delez une lance droite.
D'aler vers le chasne s'esploite,
Et de[c] delez le chasne vit
Un palefroi norrois petit,
Si li vint mout a grant mervoille,
Que ce n'estoit chose paroille
Escu et armes, ce li sanble
Et petit palefroi ansanble.
Se li palefroiz fust chevax,
Donc cuidast il qu'aucuns vasax,
Qui por son los ou por son pris
Alast errant par le païs,
S'eüst[d] montee cele angarde.
Atant desoz le chasne esgarde,
Et vit seoir une pucele,
Qui mout ert avenanz et bele,
Se ele eüst joie et leesce.
Mes ele ot ses doiz an sa tresce
Fichiez por ses chevox detrere
Et s'esforçoit mout de duel fere.
Por un chevalier duel feisoit
Que ele mout sovant beisoit
Es ialz, el front et an la boche[e].
Qant mes sire Gauvains l'aproche,
Si voit le chevalier blecié
Qui le vis avoit depecié
Et ot une plaie mout grief
D'une espee par mi le chief,
Et d'andeus parz par mi les flans
Li coroit a randon li sans.

Le chevalier, après s'être évanoui de douleur plusieurs fois, avait fini par s'endormir. À son arrivée, Gauvain ne pouvait pas dire s'il était vivant ou mort, mais il dit à la jeune fille : « Mademoiselle, est-il votre ami, ce chevalier que vous tenez dans vos bras ? — Seigneur, vous pouvez voir la gravité de ses blessures dont la moindre pourrait être mortelle. — Ma douce amie, réveillez-le sans faute, car je veux lui demander des nouvelles sur ce qui se passe en ce pays. — Seigneur, répond la jeune fille, je ne vais pas le réveiller, je me laisserais plutôt écorcher vive, car je n'ai jamais autant aimé un homme, ni n'en aimerai de ma vie. Je serais bien folle et méprisable si, quand je vois qu'il dort et se repose, je faisais quelque chose dont il pût avoir à se plaindre de moi. — Eh bien, ma foi, je le réveillerai moi-même, dit monseigneur Gauvain, pour faire ce que je dois[1]. » Alors il retourne sa lance et, de la hampe, il touche le chevalier à l'éperon ; sans le faire souffrir il le réveille, car il a bougé si doucement l'éperon qu'il ne lui a fait aucun mal. Et l'autre l'en remercia et lui dit : « Seigneur, je vous remercie mille fois de m'avoir si délicatement poussé pour me réveiller, car je n'en ai pas souffert. Mais dans votre propre intérêt je vous prie de ne pas aller plus loin qu'ici, car ce serait une folle action. Restez ici, croyez-moi ! — Rester, seigneur ? Et pourquoi le ferais-je ? — Je vais vous le dire, ma foi,

Li chevaliers pasmez se fu
Sovant del mal qu'il ot eü,
Tant qu'an la fin se reposa.
Quant mes sire Gauvains vint la,
Si[a] ne set s'il est morz ou vis,
Si dist : « Pucele, est vostre amis
Cil chevaliers que[b] vos tenez ?
- Sire, fet el, veoir poez
Qu'an ses plaies a grant peril,
Que de la menor morroit il. »
Et il li dit : « Ma dolce amie,
Esvelliez lo, nel lessiez mie,
Que noveles li vuel anquerre
Des afaires de ceste terre.
- Sire, ge ne l'esveilleroie,
Fet la pucele, einz me leiroie
Trestote vive depecier,
C'onques[c] nul home n'oi si chier
Ne n'avrei mes tant con ge vive.
Mout seroie fole et cheitive,
Qant ge voi qu'il dort et repose,
Se ge feisoie nule chose
Par coi il se plainsist de moi.
- Et ge l'esvellerai, par foi,
Fet mes sire Gauvains, mon vuel. »
Et lors a torné l'arestuel
De la lance et si l'an adoise[d]
A l'esperon, si qu'il ne poise
Au chevalier s'il l'esveilla,
Que si tres soavet crolla
L'esperon que mal ne li fist,
Ençois l'en mereia et dist[e] :
« Sire, cinc cent merciz vos rant,
Qant vos si debonerement
Boté et esvellié m'avez
Que de neant ne fui grevez.
Mes por vos meïsmes vos pri
Que vos n'ailliez avant de ci,
Que vos fereiez trop que fos.
Remenez, et creez mon los.
- Remanrai, sire ? Et ge por coi ?
- Gel vos dirai, sire, par foi,

puisque vous voulez me l'entendre dire. Jamais chevalier n'a pu revenir après s'être rendu là-bas par les chemins ou à travers les champs. C'est ici la limite du pays de Galvoie[1]. Jamais chevalier qui ait franchi cette limite n'a pu revenir, sauf moi qui suis revenu dans l'état où vous me voyez, si mal en point que, je pense, je ne tiendrai pas jusqu'à ce soir ; c'est que j'ai rencontré un chevalier preux, hardi, puissant et farouche ; jamais je n'avais rencontré telle hardiesse ni telle puissance à quoi me mesurer. C'est pourquoi je vous recommande de vous en aller plutôt que de descendre cette pente[2]. — Ma foi, une telle retraite serait trop méprisable. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour faire demi-tour ; on devrait alors imputer à une très vile lâcheté de ma part que, après m'être engagé dans cette voie, je fasse demi-tour. Je m'avancerai donc jusqu'à ce que je voie pourquoi on ne peut pas revenir. — Je vois bien qu'il doit en être ainsi, dit le chevalier blessé. Vous irez donc là-bas, puisque vous voulez accroître et rehausser votre gloire. Mais si cela ne doit pas vous gêner, je voudrais vous prier, si l'aventure vous accordait l'honneur — que jamais aucun chevalier n'a pu obtenir, et dont je ne pense pas possible qu'aucun l'obtienne jamais, ni vous ni un autre, d'aucune manière — de revenir par ici ; alors vous verrez, je vous en prie, si je suis mort ou vivant, si je vais mieux ou plus mal.

Des que vos le volez oïr.
Einz chevaliers n'an pot venir
Qui ça alast ne chanp ne voie.
Ce est la bone de Galvoie ;
Que chevaliers ne puet passer
Qui jamais puisse retorner ;
N'encor n'en est nus retornez,
Fors moi qui si sui atornez,
Si malement que jusqu'anuit
Ne vivrai pas, si com je quit,
Que[a] ge trovai un chevalier
Preu et hardi et fort et fier,
Onques si hardi ne trovai
Ne a si fort ne m'esprovai.
Por ce vos an lo mialz aler
Que ceste angarde a avaler.
- Par foi, fet mes sire Gauvains,
Cist retorners seroit vilains.
Ge ne ving pas por retorner[b] ;
L'an le me devroit atorner
A trop leide recreantise,
Des que ge ai la voie anprise,
Se ge de ci m'an retornoie.
Je irai ça tant que ge voie
Por coi retorner an n'an puet.
- Je voi bien qu'a fere l'estuet,
Fet li chevaliers afolez.
Vos i iroiz, quant le volez,
Vostre pris croistre et eslever.
Mes s'il ne vos devoit grever
Mout volantiers vos prieroie,
Que se Deus l'onor vos envoie,
C'onques chevaliers a nul tans
Ne pot avoir, ne ge ne pans
Que ja aveigne que nus l'ait,
Ne vos ne autres por nul plait,
Que vos an revaigniez par ci :
Si verroiz, la[c] vostre merci,
Se ge serai ou morz ou vis,
Ou il me sera mialz ou pis.

Si je suis mort, par charité et au nom de la Sainte Trinité, je vous prie de veiller sur cette jeune fille, afin qu'elle ne souffre ni honte ni misère. La raison pour laquelle vous devez accepter d'accomplir ce que je vous demande eſt que jamais Dieu n'a fait ni voulu faire de demoiselle plus noble, plus généreuse, plus courtoise ni mieux éduquée. Or il me semble qu'elle eſt désespérée à cause de moi, non sans raison, car elle me voit à l'article de la mort. » Monseigneur Gauvain lui promet que, sauf empêchement majeur, prison ou autre malheur, il reviendra de lui-même apporter à la jeune fille toute l'aide qui sera en son pouvoir.

Alors il les laissa et poursuivit son chemin à travers champs et forêts, sans s'arrêter, jusqu'au moment où il aperçut un château fort qui, d'un côté, avait un port de mer, très spacieux, et des navires — ce château valait bien Pavie[1] tant il était imposant — et, de l'autre côté, un vignoble et le bourg vaſte et agréable, particulièrement beau à l'intérieur, et une rivière qui coulait en contrebas, entourant toutes les murailles avant de poursuivre son cours jusqu'à la mer. Le château et le bourg étaient ainsi bien protégés dans leurs murailles. Monseigneur Gauvain eſt entré dans le château en franchissant un pont et, une fois parvenu au cœur de la place, il rencontra, sous un if, seule dans un jardin, une jeune fille qui contemplait dans un miroir son visage et sa gorge

Se ge sui morz, par charité
Et por la Sainte Trinité,
De ceſte pucele vos pri
Que vos preigniez garde de li[a]
Qu'ele n'ait honte ne meseise.
Et por ce a fere vos pleise
Que Dex ne fiſt ne ne volt feire
Plus franche ne plus deboneire,
Plus cortoise, plus afeitiee.
Or me sanble que desheitiee
Eſt mout por moi, si n'a pas tort,
Que ele me voit pres de mort. »
Mes sire Gauvains li otroie,
Se essoines ne le maiſtroie[b]
Ou de prison ou d'autre enui,
Que il s'an revanra par lui
Et a la pucele donra
Si boen consoil con il porra.
  Lors[c] les lesse, si s'achemine,
Par plains ne par forez ne fine
Tant que il vit un chaſtel fort,
Ou d'une part eſtoit le port
De mer mout grant et la navie[d].
Petit valoit moins de Pavie
Li chaſtiax, qui mout eſtoit nobles.
D'autre part eſtoit li vignobles
Et li bors granz et avenanz,
Qui mout eſtoit biax par dedans,
Et[e] la riviere fu desoz
Qui aceingnoit les murs treſtoz,
S'avoit jusqu'an la mer son cors.
Li chaſtiax eſtoit, et li bors,
Mout bien antor de murs fermez.
Mes sire Gauvains eſt antrez
El chaſtel par desor un pont,
Et quant il fu venuz amont
El plus fort de tot le chaſtel,
Desoz un yf an un prael
Trova[f] une pucele sole,
Qui miroit son vis et sa gole,

plus blanche que neige[1]. D'un bandeau brodé d'or elle s'était couronné la tête. Monseigneur Gauvain augmenta l'allure de son cheval pour la rejoindre, et elle lui cria : « Doucement, doucement, seigneur ! Tout beau ! car vous allez comme un fou. Il ne faut pas ainsi vous dépêcher en compromettant votre allure. Bien fou qui se hâte pour rien ! — Que Dieu vous bénisse, jeune fille, dit monseigneur Gauvain. Dites-moi donc, belle amie, à quoi pensiez-vous quand vous m'avez si vite rappelé à la modération, sans bien savoir pourquoi ? — Mais si, je le sais, ma foi, chevalier, car je connais bien votre pensée[2]. — Laquelle, donc ? fait-il. — Vous voulez me prendre et emporter là-bas sur l'encolure de votre cheval. — Vous avez tout à fait raison, ma demoiselle ! — Je le savais bien, fait-elle. Malheur à celui qui a eu une telle pensée ! Méfie-toi de ne jamais penser à me mettre sur ton cheval. Je ne suis pas de ces petites sottes dont s'amusent les chevaliers, les emportant sur leurs chevaux dans leurs entreprises chevaleresques ! Moi, tu ne m'emporteras pas ! Et pourtant, si tu avais assez de mérite, tu pourrais m'emmener avec toi[3]. Si tu voulais prendre la peine d'aller me chercher mon palefroi dans ce jardin, j'irais bien avec toi jusqu'à ce que malheur et souffrance, chagrin, douleur et infortune t'arrivent en ma compagnie. — Y faut-il d'autre condition, belle amie, que le courage ? dit-il.

Qui plus estoit blanche que nois.
D'un cercelet estroit d'orfrois
Avoit antor son chief corone.
Mes sire Gauvains esperone
Vers la pucele l'anbleüre,
Et ele li crie : « Mesure,
Mesure, sire ! belemant !
Que vos alez trop folemant !
Ne vos convenist si haster
Por vostre ambleüre gaster.
Fos est qui por neant s'esploite[a].
- De Deu soiez vos benoite,
Fet mes sire Gauvains, pucele !
Or me dites, amie bele,
De coi fustes vos apansee,
Qui si tost m'avez amanbree
Mesure, et ne[b] savez por coi ?
- Si faz, chevaliers, par ma foi,
Que ge sai bien que vos pansez.
- Et coi ? fet il. - Vos me volez
Prandre et porter ci contreval
Sor le col de vostre cheval.
- Vos dites bien voir, dameisele.
- Ge le savoie bien, fet ele.
Mal dahé ait qui le pansa !
Garde ne le panser tu ja
Que tu sor ton cheval me metes.
Je ne sui pas de ces foletes
Don cil chevalier se deportent,
Qui desor lor chevax les portent
Quant il vont an chevalerie.
Mes moi n'an porteras tu mie !
Et ne porquant, se tant valoies,
Avoec toi mener m'an porroies.
Se tant t'an voloies pener
Que tu m'alasses amener
De ce jardin mon palefroi,
Je iroie tant avoec toi
Que maleürtez et[c] pesance
Et ire et diax et mesestance
T'avenist an ma conpaignie.
- Et remanra il, bele amie,

— Non que je sache, vassal, fait la demoiselle. — Et mon cheval, belle amie, où le laisser, si je passe de l'autre côté ? Car il ne pourrait pas passer sur cette planche que j'aperçois. — Non, assurément, seigneur, confiez-le-moi, et vous passerez à pied. Je vous garderai votre cheval aussi longtemps que je pourrai. Mais hâtez-vous de revenir, car après je n'y pourrais rien s'il ne voulait pas rester tranquille ou si on me le prenait de force avant votre retour. — Vous avez raison, dit-il ; si on vous le prend, vous serez quitte, et s'il vous échappe, de même, je ne reviendrai pas là-dessus[1]. »

Il lui confie donc son cheval, et il s'avance, mais il pense qu'il emmènera toutes ses armes avec lui : s'il rencontre au verger quelqu'un qui veuille lui interdire et l'empêcher d'aller prendre le palefroi, il y aura des cris et des coups avant qu'il ne puisse revenir avec.

Alors il est passé sur la planche, et il a rencontré un important rassemblement de gens qui le regardaient avec étonnement, et disaient : « Que les diables te brûlent, jeune fille, cause de tant de malheurs ! Puisses-tu subir un mauvais sort, car jamais tu n'as respecté un homme de valeur. Tu auras fait trancher la tête à beaucoup d'entre eux, et c'est bien dommage. Et toi qui veux emmener le palefroi, si seulement tu savais les malheurs qui t'attendent pour peu que tu y portes la main ! Ah ! chevalier, pourquoi t'en approches-tu ?

Se por hardement non ? fet il.
- Par le mien esciant, nenil,
Fet la dameisele, vasax.
- Ha ! bele amie, mes chevax,
Ou remanra il, se g'i pas ?
Que passer ne porroit il pas
Par cele planche que ge voi.
- Non voir, sire, bailliez le moi,
Et vos an passez outre a pié.
Le cheval vos garderai gié
Tant con ge le porrai garder.
Mes hastez vos del retorner,
Que puis n'an porroie je mes,
S'il ne voloit ester en pes
Ou s'a force m'estoit toluz[a]
Einz que vos soiez revenuz.
- Verité, fet il, avez dite.
S'an le vos tolt, s'an soiez quite,
Et, s'il vos eschape, autretel,
Que ja ne m'an orroiz dire el. »
Ensi li baille et si s'an va
Et[b] pansa que il portera
Totes ses armes avoec lui :
Se il trueve el vergier nelui
Qui veer li vuelle et desfandre
Que il n'aille le cheval prandre,
Einz i avra noise et estor
Que il ne l'an maint au retor.
Atant a la planche passee,
Et voit asez gent amassee
Qui a grant mervoille l'esgardent
Et dient tuit : « Deable t'ardent[c]
Pucele, qui tant as mal fait !
Li tuens cors male avanture ait,
C'onques prodome n'eüs chier.
A maint en avras fet tranchier
La teste, don il est granz diax.
Chevaliers qui mener an viax
Le palefroi, que ne sez ore
Quex max t'an avandra ancore
Se tu de ta main i atoches !
Ha ! chevaliers, por coi l'aproches ?

Tu n'y toucherais pas si tu savais la grande honte, les grands malheurs et les grandes peines qui en résulteront pour toi, si tu l'emmènes[1]. »

C'eﬆ ainsi que tous et toutes parlaient, voulant prévenir monseigneur Gauvain de ne pas aller jusqu'au palefroi, mais de faire demi-tour. Mais lui, s'il les entendait et comprenait fort bien, n'avait pas pour autant l'intention d'abandonner ; au contraire, il s'avançait en saluant les troupes, et tous et toutes lui rendaient son salut, lui donnant l'impression qu'ils partageaient tous la même angoisse et la même détresse[2]. Gauvain se dirigea vers le palefroi et tendit la main, voulant le prendre par le frein, car il ne manquait à ce cheval ni frein ni selle. Mais il y avait, sous un olivier verdoyant[3], un chevalier de haute taille qui dit : « Chevalier, c'eﬆ en vain que tu es venu chercher ce palefroi. N'y porte pas même un doigt, ce serait de ta part un geﬆe inconsidéré. Pourtant, je ne veux ni te l'interdire ni t'en empêcher, si tu désires vraiment le prendre. Mais je te conseille de t'en aller, car si tu le prends, tu rencontreras ailleurs des obﬆacles redoutables. — Je n'y renoncerai pas pour autant, fait monseigneur Gauvain, puisque la jeune fille qui se contemple dans un miroir, sous cet arbre, m'y envoie ; si je ne lui ramenais pas le palefroi, que serais-je venu chercher ici ? Je porterais en tout pays la honte d'être un lâche sans parole. — Alors cela va mal tourner pour

Que ja voir ne l'atocheroies
Se tu la grant honte savoies,
Et les granz max et les granz poinnes,
Qui t'avandront se tu l'an moinnes. »
Ensi tuit et totes parloient[a]
Por ce que chaﬆïer voloient
Mon segnor Gauvain qu'il n'alaﬆ
Au palefroi, ainz retornaﬆ.
Mes il les ot et antant bien,
Et por ce n'an leira il rien,
Einz s'an va saluant les rotes,
Et il li randent tuit et totes
Son salu, si con il li sanble
Que il en aient tuit ansanble
Molt grant angoisse[b] et grant deﬆresce.
Et mes sire Gauvains s'adresce
Au palefroi et tant la main
Et le vialt panre par le frain,
Que frains ne sele n'i failloit ;
Mes un grant chevalier avoit
Soz un olivier verdeant,
Qui dit : « Chevaliers, por neant
Es venuz por le palefroi.
Or n'i tandes tu ja le doi,
Qu'il te vandroit de grant orguel.
Et ne porquant ge ne te vuel
Ne contredire ne desfandre,
Se tu as boen talant del prandre.
Mes ge te lo que tu t'an ailles :
Aillors de ci, se tu le bailles,
Trop grant desfansse i troveras.
- Por ce ne le leirai ge pas,
Fet mes sire Gauvains, biau sire,
Que la pucele qui se mire
Desoz cel arbre m'i anvoie,
Et se ge or ne l'i menoie,
Qu'eﬆeroie ge venuz querre ?
Ge seroie honiz an terre
Come recreanz et failliz.
- Et tu an seras mal bailliz,
Fet li granz chevaliers, biau frere,
Que par Deu le soverain pere

toi, bel ami, fait le grand chevalier, car par Dieu le Père souverain à qui je voudrais rendre mon âme, je n'ai jamais vu un chevalier prendre le palefroi comme tu veux le faire sans qu'il ne lui arrive tel malheur qu'il en ait la tête tranchée. Aussi ai-je bien peur qu'il ne te soit fait un mauvais sort. Et si je m'y suis opposé, c'était sans mauvaise intention car, si tu veux, tu l'emmèneras sans y renoncer pour moi ni pour aucun de ceux que tu peux voir ici. Mais tu prendras un mauvais chemin si tu oses y porter la main. Je te conseille de ne pas t'en mêler, car tu en perdrais la tête. » Monseigneur Gauvain ne se laisse pas arrêter un seul instant par ces paroles. Ce palefroi, qui avait la tête noire d'un côté et blanche de l'autre[1], il le fait passer devant lui sur la planche, car il connaissait bien le passage, l'ayant souvent emprunté, et il y était exercé et habitué. Gauvain l'a pris alors par la bride, qui était en soie, et s'est dirigé vers l'arbre où se trouvait la jeune fille au miroir ; elle avait laissé son manteau et sa guimpe tomber à terre, pour que l'on pût voir son visage et son corps à loisir[2]. Et monseigneur Gauvain lui livre le palefroi avec sa selle en disant : « Venez-là, jeune fille, et je vous aiderai à monter en selle. — Que jamais Dieu ne te permette de raconter, en quelque lieu que tu ailles, que tu m'as tenue entre tes bras. Si tu avais seulement touché de ta main nue quelque chose que je porte, ou si tu avais eu le moindre contact avec moi, je penserais être déshonorée.

Cui ge voldroie m'ame randre,
Onques chevalier nel vi prandre
Ensi con tu mener l'an viax,
Cui n'an avenist si grant diax[a]
Qu'il n'aüst la teste tranchiee.
Ensi dot ge ne t'an meschiee.
Et se ge le t'ai desfandu,
Ge n'i ai nul mal antandu,
Que, se tu viax, tu l'an manras,
Ja por moi ne le leisseras[b]
Ne por home que tu ci voies.
Mes tu an tanras males voies
Se tu la main i oses[c] metre.
Ne t'an lo mie a entremetre,
Que tu an perdroies la teste. »
Mes sire Gauvains n'i areste
Tant ne quant aprés ice mot.
Le palefroi, qui la teste ot
D'une part noire et d'autre blanche,
Fet devant lui passer la planche,
Que mout bien passer la savoit,
Que sovant passee l'avoit,
Si an estoit duiz et apris.
Et mes sire Gauvains l'a pris
Par la regne, qui fu de soie,
Et vient a l'aubre droite voie
Ou la pucele se miroit,
Qui son mantel lessié avoit,
Et sa guinple, a terre cheoir
Por ce que l'an puisse veoir
Sa face et son cors a delivre.
Et mes sire Gauvains li livre
Le palefroi a tot la sele
Et dit : « Or ça, venez, pucele,
Si vos aiderai a monter.
- Ce ne te lest ja Dex conter,
Fet la pucele, an leu ou vaingnes,
Que tu antre tes braz me taignes.
Se[d] tu avoies rien tenue
Qui fust sor moi de ta main nue
Et que m'aüsses nes santie,
Je cuideroie estre honie.

Ce me serait un trop grand malheur s'il était raconté et connu que tu eusses touché à ma chair. J'aimerais mieux qu'on me tranchât la peau et la chair, à cet endroit même, jusqu'à l'os, j'ose bien le dire. Rends-moi vite ce palefroi ; je saurai bien y monter seule, ma foi, et je n'ai pas besoin de ton aide. Et que Dieu m'accorde aujourd'hui même de te voir subir ce que j'imagine ; une grande joie m'attend avant ce soir. Va où tu voudras, de mon corps ou de mes vêtements tu ne t'approcheras pas davantage pour y toucher, et je te suivrai partout jusqu'à ce qu'il t'arrive une mauvaise surprise, qui t'apportera honte et malheur. Car, j'en suis tout à fait sûre, je te verrai mal tourner, tu ne peux pas plus y échapper qu'à la mort. »

Monseigneur Gauvain écoute tout ce que lui dit l'implacable demoiselle sans rien répliquer, mais il lui livre le palefroi et elle lui rend son cheval. Et monseigneur Gauvain se baisse pour ramasser son manteau et l'en revêtir ; alors la demoiselle le regarde, ne perdant pas une occasion d'insulter un chevalier : « Vassal, fait-elle, qu'avez-vous à faire de mon manteau ou de ma guimpe ? Par Dieu, je ne suis pas aussi naïve que tu l'imagines, tant s'en faut[1]. Je n'ai vraiment pas envie que tu te mêles de mon service, car tu n'as pas les mains assez nettes pour tenir quelque chose dont me vêtir, ou à mettre sur ma tête.

Il me seroit trop mescheü
S'il estoit conté ne seü
Qu'a ma char eüsses tochié.
Mialz an voldroie avoir tranchié
Le cuir et la char jusqu'as os
D'iluec androit, bien dire l'os.
Leissiez me tost le palefroi :
Ge monterai bien, par ma foi,
Que de t'aïe ne quier point.
Et Dex hui an cest jor me doint
De toi veoir ce que ge cuit ;
Grant joie avrai ancor enuit.
Et va quel part que tu voldras,
Que a mon cors ne a mes dras
Ne tocheras tu de plus pres,
Et ge irai toz jorz aprés
Tant que par moi t'iert avenue
Aucune granz desconvenue
De honte et de mesanvanture,
Que ge an sui tote seüre
Que ge te verrai mal baillir[a] :
Ne[b] qu'a la mort n'i puez faillir. »
Mes sire Gauvains tot escoute
Quan que la demeisele estoute
Li dit, c'onques mot ne li sone,
Mes que son palefroi li done,
Et ele son cheval li lesse.
Et mes sire Gauvains s'abesse,
Qui de terre voloit lever
Son mantel por li afubler ;
Et la dameisele l'esgarde,
Qui n'estoit lante ne coarde
De dire a un chevalier honte :
« Vasax, fet ele, a vos que monte
De mon mantel ne de ma guinple ?
Par Deu, ge ne sui pas si sinple
Con tu cuides de la mitié.
Ge n'ai voir nule covoitié
Que de moi servir t'antremetes,
Car tu n'as mie tes mains netes
Por tenir chose que ge veste
Ne que ge mete antor ma teste.

Dois-tu saisir une chose qui touchera à mes yeux, à ma bouche, à mon front ou à mon visage ? Ne plaise à Dieu que j'aie la moindre envie de te prendre à mon service ! »

Ainsi la jeune fille eśt montée à cheval, a noué sa guimpe[1] et agrafé son manteau. Elle reprend la parole : « Chevalier, allez maintenant où bon vous semble, je ne cesserai de vous suivre jusqu'à ce que je sois témoin du déshonneur dont je serai pour vous la cause. Et ce sera pour aujourd'hui, s'il plaît à Dieu. » Cependant, monseigneur Gauvain garde le silence, sans jamais lui répondre. Tout honteux, il monte en selle et ils s'en vont ; la tête basse[2], il retourne vers le chêne où il avait laissé la jeune fille et le chevalier qui aurait grand besoin d'un médecin pour ses blessures. Or monseigneur Gauvain savait mieux que personne guérir une blessure[3]. Il aperçoit dans une haie une plante très efficace pour chasser la douleur d'une blessure, et il va la cueillir. La plante cueillie, il reprend sa route jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la jeune fille sous le chêne, qui mène grand deuil. Dès qu'elle l'aperçut, elle lui dit : « Mon beau seigneur, je pense que ce chevalier eśt mort, car il n'entend ni ne comprend plus rien. » Alors monseigneur Gauvain descend de cheval et il trouve qu'il a le pouls encore bien ferme, et que ni la bouche ni les lèvres ne sont froides. Il dit : « Ce chevalier eśt vivant, jeune fille, soyez-en certaine, car il a bon pouls et bonne respiration.

Doiz tu tenir chose qui toche
Ne a mes ialz ne a ma boche
Ne a mon front ne a ma face ?
Ja au fil Damedeu ne place
Que ge ja aie an nule guise
Talant de prandre ton service. »
Ensi la pucele eśt montee,
Si s'eśt lïee et afublee,
Et diśt : « Chevaliers, or alez
Quel part que vos onques volez,
Et ge vos sivrai tote voie
Tant que por moi honir vos voie.
Et ce ert ancui, se Deu pleśt. »
Et mes sire Gauvains se teśt,
C'onques nes mot ne li respont.
Toz honteus monte, si s'an vont.
Si s'an torne le chief bessié
Vers le chasne ou il ot lessié
La pucele et le chevalier,
Qui de mire eüśt grant meśtier
Por ses plaies que il avoit.
Et mes sire Gauvains savoit
Plus que nus hom de garir plaie.
Une herbe voit an une haie,
Mout bone por dolor tolir
De plaie, et il la va coillir.
L'erbe a coillie, si s'an va
Tant que la pucele trova
Soz le chasne son dol menant[a],
Et ele li diśt maintenant
Qu'ele le vit : « Biax sire chiers,
Or cuit ge que ciśt chevaliers
Soit morz, qu'il n'ot mes ne antant. »
Et mes sire Gauvains descent,
Si trueve qu'il avoit mout roide
Le pos et n'avoit pas trop froide
Ne la boche ne la messele,
Et diśt : « Cil chevaliers, pucele,
Eśt vis, tote an soiez certainne,
Qu'il a boen pos et boene alainne.

Et, s'il n'a pas de blessure mortelle, je lui apporte une plante qui pourra le soulager, je pense, en supprimant une partie des souffrances causées par ses blessures dès son application ; car il n'y a pas de meilleur pansement, selon les livres[1] qui témoignent que, à supposer qu'on l'applique sur l'écorce d'un arbre atteint de maladie mais non encore desséché, la racine reprendrait et l'arbre pourrait à nouveau porter des feuilles et des fleurs. Il n'y aurait plus de danger de mort, ma demoiselle, pour votre ami, une fois que l'on aurait mis cette plante sur ses blessures en un solide bandage. Mais il me faudrait une fine guimpe[2] pour l'y maintenir. — Je vais tout de suite vous donner, répond-elle sans difficulté, celle-là même que je porte sur ma tête, car je n'en ai pas d'autre ici. » Elle retire donc de sa tête sa guimpe fine et blanche, monseigneur Gauvain la découpe comme il devait le faire et il en confectionne un pansement avec la plante qu'il avait prise pour toutes les blessures. La jeune fille l'aide de son mieux. Monseigneur Gauvain ne bougea pas jusqu'au moment où le chevalier poussa un soupir et commença à parler : « Que Dieu, dit-il, récompense celui qui m'a rendu la parole, car j'ai eu grand-peur de mourir sans confession. Déjà les diables en cortège étaient venus chercher mon âme. Avant que mon corps ne soit mis en terre, je voudrais bien me confesser. Je connais un chapelain près d'ici,

Et se il n'a plaie mortel,
Ge li aport une herbe tel
Qui mout, ce cuit, li aidera
Et ses dolors li ostera
De ses plaies une partie
Tantost que il l'avra santie,
Que l'an ne set sor plaie metre
Meillor herbe, ce dit la letre,
Qui tesmoigne qu'ele a tel force,
Qui la metroit desor l'escorce
D'un arbre qui fust anteichiez,
Mes que del tot ne fust seichiez,
Que[a] la racine reprandroit
Et li arbres tex devandroit
Qu'il porroit fuillier et florir.
Puis n'avroit garde de morir,
Ma dameisele, vostre amis,
Qui ceste herbe li avroit mis
Sor ses plaies et bien lïee.
Mes une guinple delïee
Por bien lïer i covandroit.
- Je vos baillerai orandroit,
Fet cele cui il n'est pas grief,
Celi meïsmes de mon chief,
Qu'autre n'ai ge ci aportee. »
La guinple a de son chief ostee,
Qui mout fu delïee et blanche ;
Et mes sire Gauvains la tranche,
Qu'ainsi fere li covenoit,
Et de l'erbe que il tenoit
Sor totes ses plaies li lie,
Et la pucele li aïe
Au mialz qu'el set et qu'ele puet.
Mes sire Gauvains ne se muet
Tant que li chevaliers sopire
Et parole et dist : « Dex li mire
Qui la parole m'a randue,
Que mout ai grant peor eüe
De morir sanz confession.
Li deable a procession
Estoient m'ame venu querre.
Einz que mes cors soit mis an terre
Voldroie mout estre confés.
Ge sai un chapelain ci pres,

à qui, si j'avais une monture, j'irais avouer mes péchés en confession et de qui je recevrais la communion. Dès lors, je ne craindrais plus la mort, ayant communié et m'étant confessé. Mais rendez-moi un service, si vous n'y voyez pas d'inconvénient : donnez-moi la rosse de cet écuyer qui arrive au trot. » À ces mots, monseigneur Gauvain se retourne et il voit arriver un écuyer à la triste mine[1]. Comment était-il ? Je vais vous le dire. Il avait les cheveux roux, emmêlés, raides, dressés comme une hure de sanglier, et les sourcils du même genre, car ils lui couvraient tout le visage et tout le nez jusqu'aux moustaches longues et bouclées. Il avait la bouche largement fendue et la barbe fournie, fourchue et bouclée, peu de cou et la poitrine près de la tête. Monseigneur Gauvain a l'intention d'aller à sa rencontre pour savoir s'il pourrait avoir sa monture mais, auparavant, il s'adresse au chevalier en ces termes : « Seigneur, par Dieu, je ne sais pas qui est cet écuyer, mais je vous donnerais plutôt sept de mes destriers, si je les avais ici à ma disposition, que son cheval ; je me demande bien qui il est. — Seigneur, répond-il, sachez bien qu'il ne cherche rien d'autre qu'à vous faire du mal, s'il le peut[2]. » Alors monseigneur Gauvain s'avance vers l'écuyer qui arrivait et il lui demande où il va. L'autre, qui manquait de courtoisie, lui dit : « Vassal, qu'est-ce que cela peut te faire, où je vais et d'où je viens, et par quel chemin ?

Se j'avoie sor coi monter,
Cui g'iroie dire et conter
Mes pechiez an confession
Et panroie comenion.
Ja la mort n'an redoteroie
Puis que comenïez seroie
Et ma confesse avroie prise.
Mes or me faites un servise,
Se il ne vos doit enuier :
Le roncin a cel escuier
Me donez, qui la vient le trot. »
Et quant mes sire Gauvains l'ot,
Si se trestorne et voit venant
Un escuier desavenant.
Et quex fu il ? Dirai le vos :
Les chevox ot merlez et ros,
Roides et contremont dreciez
Come pors qui est hericiez,
Et les sorcix ot autretés,
Que tot le vis et tot le nes
Li covroient jusqu'as grenons
Que il avoit tortiz et lons.
Boche ot fandue et barbe lee,
Forchiee et puis recercelee,
Et cort le col et le piz haut.
Talant a qu'ancontre lui aut
Mes sire Gauvains por savoir
S'il porroit le roncin avoir,
Mes einçois au chevalier dist :
« Sire, se Damedex m'aïst,
Ne sai qui est li escuiers,
Einz vos donroie set destriers,
Se ges avoie ci an destre,
Que son cheval, tex puet il estre.
- Sire, fet il, or sachiez bien
Qu'il ne va querant nule rien
Se vostre mal non, se il puet. »
Et mes sire Gauvains s'esmuet
Contre l'escuier qui venoit,
Si li demande ou il aloit ;
Et cil qui n'ert pas debonaire
Li dist : « Vassax, qu'as tu a faire
Ou ge voise ne don je veingne
Ne de quel voie que ge teingne ?

Que le malheur s'abatte sur toi ! » Monseigneur Gauvain, à juste titre, lui donne aussitôt ce qu'il a mérité, et il le frappe du plat de la main, avec le bras alourdi par l'armure et une grande envie de frapper, si bien que l'autre tombe à la renverse du haut de sa selle. Il chancelle en se relevant mais retombe sans connaissance, neuf fois ou plus, sur moins d'espace qu'il n'en faut, sans plaisanter, pour y allonger une lance de sapin. Une fois relevé, il dit : « Vassal, vous m'avez frappé. — C'est vrai, fait-il, je t'ai frappé, mais je ne t'ai guère fait de mal. Pourtant je regrette de t'avoir frappé, Dieu m'en est témoin. Mais tu m'as dit des sottises. — Eh bien ! je ne manquerai pas de dire encore ce que vous y aurez gagné. Vous perdrez le poing et le bras dont vous m'avez frappé, car on ne vous le pardonnera pas[1]. »

Pendant qu'il en allait ainsi, le chevalier blessé retrouvait les forces qu'il avait perdues, et il dit à monseigneur Gauvain : « Laissez cet écuyer, beau seigneur. Vous ne l'entendrez proférer que des injures à votre égard. Laissez-le, ce sera sage, mais amenez-moi sa monture et prenez soin de cette jeune fille que vous voyez à côté de moi ; sanglez-lui son palefroi puis aidez-la à monter en selle, car je ne veux plus rester ici, mais je m'en irai, si je peux, sur la rosse, et je chercherai ensuite un endroit où me confesser, car je n'aurai de cesse que je n'aie reçu l'extrême-onction

Li tuens cors ait male avanture ! »
Mes sire Gauvains a droiture
Tanstost li paie sa desserte,
Si le fiert de la paume overte,
A ce qu'il ot le braz armé
Et del ferir grant volanté,
Si qu'il versse et la sele vuide ;
Et quant il relever se cuide,
Si rechancele et si chiet jus
Et se pasme neuf fois ou plus,
En mains de terre, sans nul gap,
Ne tient une lance de sap.
Et quant[a] il se fu relevez,
Si dist : « Vassax, feru m'avez.
- Voire, fet il, feru t'ai gié,
Mes ne t'ai gaires domagié ;
Et si m'an poise tote voie
Quant t'ai feru, se Dex me voie ;
Mes tu deïs grant musardie.
- Or ne leirai, fet cil, nel die
Quel desserte vos en avroiz.
Le poing et le braz an perdroiz
Don vos m'avez le cop doné,
Que ja ne vos ert pardoné. »
Andemantre que ce avint,
Au chevalier parole vint
El chief qu'il ot eü mout vain,
Et dit a mon seignor Gauvain :
« Lessiez cel escuier, biau sire.
Vos ne li orroiz ja rien dire
Ou vos doiez enor avoir.
Lessiez le, si feroiz savoir,
Mes son roncin m'an amenez
Et cele pucele prenez
Que vos veez ci delez moi,
Si restraigniez son palefroi,
Puis si li aidiez a monter,
Que ge ne voel ci plus ester,
Einz m'an irai, se j'onques puis,
Sor le roncin et querrai puis
Ou ge me porrai confesser,
Que ge ne quier ja mes cesser

après m'être confessé et avoir communié. » Aussitôt monseigneur Gauvain prend la bête et la remet au chevalier qui, ayant retrouvé l'usage de ses yeux, a bien regardé et pour la première fois reconnu Gauvain[1]. Cependant, Gauvain, ayant pris la demoiselle, l'a hissée sur le palefroi norrois en homme poli et courtois. Pendant qu'il l'y inštallait, l'autre chevalier s'ešt emparé de son cheval et, une fois monté dessus, s'ešt mis à le faire gambader çà et là. Et monseigneur Gauvain le regardait galoper sur la pente, surpris et amusé, et tout en riant il lui dit[2] : « Seigneur chevalier, par ma foi, c'ešt pure folie, ce que je vous vois faire, gambader ainsi avec mon cheval. Descendez donc, et rendez-le-moi, car vous pourriez vite avoir des ennuis et faire se rouvrir vos blessures. — Gauvain, répond l'autre, tais-toi, prends la rosse, ce sera raisonnable, car pour ce qui ešt du cheval, c'ešt fini, je l'ai eu à ma disposition pour les gambades, et je l'emmènerai comme m'appartenant désormais. — Oh là ! je suis venu ici pour ton bien, et tu me ferais tant de mal ! N'emmène pas mon cheval, car ce serait une trahison. — Gauvain, c'ešt avec le même mépris, quoi qu'il puisse m'en coûter, que je voudrais te prendre de mes deux mains le cœur au fond de la poitrine. — Cela me rappelle, répond Gauvain, un proverbe souvent répété, et qui dit : “ Fais du bien à un vilain, il te tordra le cou[3]. ”

Tant que ge soie anhulïez
Et confés et comenïez. »
Tot[a] maintenant le roncin prant
Mes sire Gauvains, si le rant
Au[b] chevalier, cui la veüe
Fu resclarcie et revenue.
S'a mon seignor Gauvain veü,
Lors primes l'a reconeü.
Et mes sire Gauvains a prise
La dameisele, si l'a mise
De sor le palefroi norrois
Come debonaire et cortois.
Andemantres qu'il l'i assišt,
Li chevaliers son cheval prišt
Et monta sus, sel comança
A porsaillir de la an ça[c] ;
Et mes sire Gauvains l'esgarde,
Qu'il galopoit par mi l'angarde,
Si s'an mervoille et si s'an rišt,
Et an riant itant li dišt :
« Sire chevaliers, par ma foi,
C'ešt granz folie que ge voi,
Quant vos mon cheval porsailliez.
Descendez jus, sel me bailliez,
Que tošt vos an porroiz grever
Et voz plaies fere escrever. »
Et il respont : « Gauvains, tes t'an,
Pran le roncin, si feras san,
Que au cheval as tu failli,
Jo l'ai a mon oés porsailli[d],
Si l'an manrai come le mien.
- Avoi ! ge ving ça por ton bien,
Et tu me feroięs tel mal !
N'an mener mie mon cheval,
Que tu feroies traïson.
- Gauvains, par itel mesprison,
Que qu'il m'an deüšt avenir,
Voldroie ores ton cuer tenir
De ton vantre an mes deus mains.
- Or oi ge, ce respont Gauvains,
Un proverbe que l'an retret,
Que l'an dit de bien fet col fret.

Mais je voudrais savoir pourquoi tu souhaiterais m'arracher le cœur et pourquoi tu me voles mon cheval, car je n'ai jamais eu l'intention de te nuire, ni ne l'ai jamais fait de ma vie. Je ne pensais pas avoir mérité cela de ta part ; jamais, que je sache, je ne t'ai rencontré. — Mais si, Gauvain, tu m'as vu, et ce fut pour me couvrir de honte. Ne te souvient-il pas de celui que tu as maltraité au point de le contraindre à manger avec les chiens durant tout un mois, les mains liées derrière le dos[1] ? Apprends que tu t'es comporté comme un fou, car maintenant tu connais à ton tour une grande honte. — C'eſt donc toi, Grégorias[2], toi qui a pris de force la demoiselle pour en faire ton plaisir ? Tu savais bien, pourtant, que sur la terre du roi Arthur les jeunes filles sont protégées[3]. Le roi a arrêté pour elles des mesures de sauvegarde et de sauf-conduit, et je ne peux pas croire que pour ce mauvais traitement tu puisses me haïr, ou pour cela même me faire du mal, car j'ai agi dans le cadre de la juſtice qui eſt établie avec force de loi sur tout le territoire royal. — Gauvain, cette juſtice, tu l'as exercée à mes dépens, je m'en souviens bien. Eh bien ! c'eſt à ton tour de subir ma loi, car j'emmènerai le Gringalet[4] ; je n'ai pas d'autre vengeance à ma disposition pour l'inſtant. Il te faut l'échanger contre la rosse de l'écuyer que tu as abattu, car tu n'auras rien d'autre en échange. »

Mes ge voldroie mout savoir
Por coi tu voldroies avoir
Mon cuer et mon cheval me tox.
N'onques mesfere ne te vox
Ne ne fis an tote ma vie.
Ice ne cuidoie ge mie
Avoir anvers toi desservi ;
Einz mes, que sache, ne te vi.
- Si[a] as, Gauvains, tu me veïs
La ou grant honte me feïs.
Ne te sovient il de celui
Cui tu feïs si grant enui
Que tu feïs oltres son pois
Mangier avoec les chiens un mois,
Mains lïees derriers le dos ?
Saches que tu feïs que fos,
Que orandroit grant honte i as.
- Es tu ce donc, Gregorias[b],
Qui la dameisele preïs
Par force et ton boen an feïs ?
Por quant mout bien savoies tu
Qu'an la terre le roi Artu
Sont puceles asseürees.
Li rois lor a trives donees,
Qui les garde et qui les conduit,
Ne ge ne pans ne ge ne cuit
Que tu por ce mesfet me haces
Ne que por ce nul mal me faces,
Que gel fis por leal juſtise,
Qui eſt eſtablie et asise
Par tote la terre le roi.
- Gauvains, tu la preïs de moi,
La juſtise, bien m'an sovient ;
S'eſt or ensi qu'il t'an covient
A sofrir ce que ge ferai,
Que le Gringalet an manrai,
De plus ne me puis or vangier.
Au roncin le t'eſtuet changier
Don l'escuier as abatu,
Qu'altre eschange n'an avras tu. »

Sur ce, Grégorias l'abandonne et s'élance à la suite de son amie qui s'en allait rapidement à l'amble de son palefroi, et il la suit à vive allure. Alors la Maligne Demoiselle se mit à rire et dit à monseigneur Gauvain : « Vassal, vassal, qu'allez-vous faire ? C'eſt bien le moment de dire : les pauvres sots ne sont pas tous morts ! C'eſt un vrai plaisir que de vous suivre. Dieu me garde, vous n'irez nulle part sans m'avoir à vos trousses. Dommage que cette rosse que vous avez empruntée à l'écuyer ne soit pas une jument ; je le voudrais, savez-vous, pour ajouter à votre honte[1]. » Vite, Gauvain monte en selle sur la ſtupide bête qui trottine, car il n'y avait pour lui rien d'autre à faire. C'était un animal vraiment laid ; il avait le cou grêle, une grosse tête, de larges oreilles pendantes ; la vieillesse se voyait à ses dents qui tenaient ses babines à au moins deux doigts l'une de l'autre. C'était une rosse maigre et osseuse, avec des yeux troubles et voyant mal, des sabots malades, efflanquée, labourée par les éperons, la croupe maigre et l'échine longue. Les rênes et la têtière de la bride étaient en ficelle ; la selle n'avait plus de couverture, car il y avait longtemps qu'elle avait été neuve. Gauvain trouve les étriers si lâches et si fragiles qu'il n'ose y prendre appui[2]. « Ah ! vraiment, tout va bien, fait cette demoiselle insulteuse. Désormais je serai heureuse et joyeuse d'aller partout où vous irez, désormais il eſt juſte et légitime

Atant Gregorias le lesse
Et aprés s'amie s'eslesse
Qui s'an aloit grant anbleüre,
Et il la silt grant aleüre ;
Et la male pucele rit
Et a mon seignor Gauvain dit :
« Vasax, vasax, que feroiz vos[a] ?
Or poez vos dire a eſtros
Que max musarz n'eſt mie morz.
Or eſt il sollas et depors[b]
De vos sivre ! Se Dex me gart,
Ja ne torneroiz cele part
Que ge volantiers ne vos sigue.
Et car fuſt or li roncins igue
Qu'a l'escuier tolu avez !
Ge le voldroie, ce savez,
Por ce que plus avreiez honte. »
Tantoſt mes sire Gauvains monte
Sor le roncin trotant et sot,
Con cil qui mialz fere ne pot.
El roncin ot mout leide beſte ;
Gresle ot le col[c], grosse la teſte,
Larges oroilles et pandanz,
Et de vellesce ot tex les danz
Que l'une levre de la boche
De deus doiz[d] a l'autre ne toche.
Li roncins fu meigres et durs,
Les ialz ot trobles et oscurs,
Les piez grapeus, les coſtez lons,
Toz depeciez as esperons,
S'ot meigre crope et longue eschine ;
Les regnes et la chevecine
Del frain furent d'une cordele ;
Sanz coverture fu la sele,
Car pieça n'avoit eſté nueve.
Les eſtriés lons et foibles trueve
Si[e] que afichier ne s'i ose.
« Ha ! certes, or va bien la chose,
Fet la pucele ranponeuse.
Or serai ge liee et joieuse
D'aler quel part que vos voldroiz,
C'or eſt il bien reisons et droiz,

que je veuille vous suivre huit ou quinze jours entiers ou même trois semaines, un mois ; désormais vous êtes en bel équipage, assis sur un bon destrier, avec tout à fait l'allure d'un chevalier qui doit escorter une jeune fille[1]. Enfin je vais m'amuser au spectacle de vos malheurs. Piquez un peu des éperons votre bête, essayez un peu, n'ayez pas peur, rapide et leste comme elle est ! Je vous suivrai, car il est entendu que je ne vous quitterai pas avant que honte ne vous arrive. Pour sûr, vous n'y couperez pas. — Belle amie, répond-il, dites ce que bon vous semblera, mais une demoiselle ne devrait pas parler si méchamment une fois passé l'âge de dix ans ; elle doit au contraire faire preuve de bonne éducation, de courtoisie et de bonnes manières[2]. — Chevalier de triste aventure, je n'ai cure de vos leçons, mais allez et taisez-vous, car maintenant vous êtes bien dans le parfait état où je voulais vous voir. » Ils chevauchent ainsi jusqu'au soir en gardant tous deux le silence. Il avance et elle le suit, mais il ne sait que faire de sa rosse dont il ne peut obtenir ni vitesse ni galop, malgré tout le mal qu'il se donne. Bon gré, mal gré, il va au pas, car s'il donne des éperons elle prend un trot si heurté qu'elle lui secoue tous les organes ; aussi doit-il finalement se contenter de la faire aller au pas. Ainsi s'en va-t-il sur sa monture à travers des forêts sauvages et solitaires, et il finit par arriver dans une campagne

Que ge vos sive volantiers
Huit jorz ou quinze toz antiers
Ou trois semainnes ou un mois.
Or estes vos bien a hernois,
Or seez vos sor boen destrier,
Or sanblez vos bien chevalier
Qui pucele doie conduire.
Or primes me voel ge deduire
De veoir voz maleürtez.
Vostre roncin[a] un po hurtez
Des esperons, si l'essaiez,
Ne ja ne vos an esmaiez,
Qu'il est mout roides et movanz.
Ge vos sivrai, qu'il est covanz
Que ge ne vos lesserai ja
Tant que honte vos avandra.
Por voir que vos n'i faudroiz mie. »
Et il li respont : « Bele amie,
Vos diroiz ce que boen vos iert,
Mes a dameisele n'afiert
Que ele soit si mesdisanz
Puis que ele a passé dis anz,
Einz doit estre bien anseigniee
Et cortoise et bien afeitiee.
- Chevaliers par male avanture,
De vostre anseignement n'ai cure,
Mes alez et si vos teisiez,
C'or estes vos bien aeisiez
Si con ge voloie veoir. »
Ensi chevauchent[b] jusqu'au soir
Et si se teisent amedui.
Cil s'an va, et cele aprés lui,
Qui ne set pas qu'il puisse feire
De son roncin don ne puet treire
Cors ne galoz por nule painne.
Voelle il ou non, le pas le mainne ;
Car s'il[c] des esperons le bat,
An un si tres dur trot l'anbat[d]
Que si li hoche la coraille
Qu'il ne puet sofrir que il aille
Plus que le pas an nule fin.
Ensi s'an va sor le roncin
Par forez gastes et sostainnes
Tant que il vint a terres plainnes

découverte donnant sur une rivière profonde, si large que ni fronde, ni mangonneau, ni perrière[1] n'aurait pu atteindre l'autre rive, pas plus qu'une arbalète ne saurait lancer son trait jusque-là. De l'autre côté se dressait un château de très belles proportions, très efficacement et très richement fortifié. Je ne cherche pas à mentir. Le château était construit sur la falaise ; sa robustesse et sa richesse en avaient fait la plus riche forteresse qui ait jamais été vue par des hommes. En effet, sur un rocher naturel[2] avait été construit un palais, tout de marbre brun. On y avait bien ouvert cinq cents fenêtres, toutes occupées par des dames et des demoiselles qui regardaient devant elles les prés et les vergers fleuris. Les demoiselles étaient vêtues de satin, pour la plupart ; des tuniques aux couleurs variées, des robes de soie brochée d'or habillaient la plupart d'entre elles[3].

Les jeunes filles étaient donc aux fenêtres, montrant leurs visages radieux et leurs corps gracieux, visibles à l'extérieur depuis la ceinture. Cependant, la plus maligne créature du monde, que monseigneur Gauvain amenait avec lui, se dirigea droit vers la rivière, puis s'arrêta et descendit du petit palefroi pommelé. Elle trouva sur la rive une barque fixée à un bloc de pierre par une amarre fermée à clé. Dans la barque, il y avait un aviron, et sur la pierre se trouvait la clé servant à la fermeture.

Sor une riviere parfonde,
Et si lee[a] que nule fonde
De mangonel ne de perriere
Ne gitast oltre la riviere
Ne arbaleste n'i tressist.
De l'autre part de l'eve sist
Uns chastiax trop bien conpassez,
Trop forz et trop riches asez,
Ja ne quier que mantir m'an loise.
Li chastiax sist sor la faloise
Et fu fermez par tel richesce
C'onques si riche forteresce
Ne virent oel d'ome qui vive,
Que sor une roche naïve
Avoit un palés bien asis,
Qui estoit toz de marbre bis.
El palés fenestres overtes
Ot bien cinc cent, totes covertes[b]
De dames et de dameiseles
Qui esgardoient devant eles
Les prez et les vergiers floriz.
Les dameiseles de samiz
Furent vestues, les plusors ;
Bliauz de diverses colors
Et dras de soie a or batuz
Avoient les plusors vestuz.

Ensi les puceles s'esturent
As fenestres et si parurent
Lor chief luisant et lor gent cors
Si qu'an les veoit par defors
Des les ceintures en amont.
Et la plus male riens del mont
Que mes sire Gauvains menoit[c]
Vint a la riviere tot droit,
Puis si s'areste et si descent
Del petit palefroi baucent ;
Et a la rive ot une nef
Qui fu fermee a une clef
Et estachiee a un perron.
An la nef ot un aviron,
Et sor le perron fu la clés
De coi fermee estoit la nés.

La demoiselle aux sentiments pervers entre dans la nef, suivie de son palefroi qui en avait mainte fois fait autant. « Vassal, dit-elle, descendez de cheval et rejoignez-moi dans la barque avec votre mauvais cheval plus maigre qu'un coucou[1]. Larguez l'amarre de ce bateau car les choses vont mal tourner pour vous si vous ne traversez pas cette eau ou si vous ne vous enfuyez pas à toute vitesse. — Ah bon, et pourquoi, ma demoiselle ? — Ne voyez-vous pas ce que je vois ? fait-elle. Si vous le voyiez, chevalier, vous vous enfuiriez bien vite. » Monseigneur Gauvain tourne aussitôt la tête et voit un chevalier qui vient en traversant la lande, tout armé. Alors il demande à la jeune fille : « Ne vous en déplaise, dites-moi donc qui est assis sur mon cheval[2], celui qui m'a été volé par le traître dont j'ai guéri les blessures ce matin même. — Je te le dirai, par saint Martin, dit la demoiselle gaiement, mais sois bien convaincu que pour rien au monde je ne te le dirais si j'y voyais pour toi le moindre avantage. Mais comme je suis certaine qu'il vient pour ton malheur, je ne te le cacherai pas[3]. C'est le neveu de Grégorias ; il l'envoie par ici à ta poursuite, et je vais bien t'expliquer pourquoi, puisque tu me l'as demandé. Son oncle lui a donné l'ordre de te suivre jusqu'à ce qu'il t'ait tué ; il doit lui rapporter ta tête en cadeau. Aussi je te recommande de descendre de cheval, si tu ne veux pas attendre la mort.

La dameisele[a] an la nef antre,
Qui felon cuer avoit el vantre,
Et aprés li ses palefroiz,
Qui autel ot fet mainte foiz.
« Vassax, fet ele, descendez
Et aprés moi ceanz antrez
A tot vostre cheval roncin,
Qui plus est meigres d'un poucin,
Et desaencrez ce chalan,
Que ja anterroiz an mal an
Se tost ceste eve ne passez
Ou se tost foïr ne poez.
- Avoi, dameisele, por coi ?
- Ne veez vos ce que ge voi,
Fet ele ? Se le veïez,
Chevaliers, mout tost fuireiez. »
Mes sire Gauvains maintenant
Torne sa chiere et voit venant
Un chevalier par mi la lande,
Trestot armé, et si demande
A la pucele : « Or ne vos griet,
Dites moi qui est cil qui siet
Sor mon cheval que me toli
Li traïtres cui ge gari
De ses plaies gehui[b] matin ?
- Gel te dirai, par saint Martin,
Fet la pucele lieemant,
Mes saiches bien veraiement
Que ja por rien nel te deïsse
Se point de ton bien i veïsse.
Mes por ce que ge sui seüre
Qu'il vient por ta male avanture,
Ne le te celerai ge pas.
Ce est li niés Gregorias,
Qu'il anvoie ça aprés toi,
Et si te dirai bien por coi,
Puis que tu le m'as demandé.
Ses oncles li a comandé
Qu'il te sive tant qu'il t'ait mort
Et ta teste an presant li port.
Por ce te lo ge a descendre,
Se tu la mort ne viax atandre.

Embarque ici et prends la fuite[1]. — À coup sûr, ce n'eſt pas lui qui va me faire fuir, demoiselle ; je vais l'attendre, au contraire. — Je ne te le dirai plus, fait la demoiselle, je préfère me taire ; quelles belles charges, quels beaux assauts vous allez faire devant les jeunes filles qui sont là-bas, élégantes et belles, appuyées à ces fenêtres. C'eſt pour vous que l'endroit leur eſt agréable, c'eſt pour vous qu'elles y sont venues. Elles vont bientôt se réjouir, quand elles vous verront tomber ! Vous avez tout l'air d'un chevalier qui doit jouter avec un autre, coûte que coûte. — Jeune fille, je ne me déroberai pas, je vais même me porter à sa rencontre. Et si je pouvais récupérer mon cheval, j'en serais très heureux[2]. »

Aussitôt il prend la direction de la lande et tourne la tête de sa monture vers celui qui arrive sur le sable de la rive en piquant des éperons. Monseigneur Gauvain l'attend, et il prend appui sur ses étriers, si violemment qu'il en casse tout net le gauche ; alors il se dégage du droit, attendant ainsi le chevalier, sans que sa monture ne bouge car, il a beau l'éperonner, elle ne veut pas se mettre en marche. « Ah ! Dieu, fait-il, quelle calamité pour un chevalier que d'être assis sur une rosse quand il veut se diſtinguer à la bataille ! » Cependant l'autre chevalier s'élance vers lui sur son cheval qui n'eſt pas boiteux, et il lui donne un tel coup de lance qu'elle plie et

Antre ceanz et si t'an fui.
- Certes ja ne fuirai por lui,
Dameisele, ençois l'atandrai.
- Ja mes voir nel vos desfandrai[a],
Fet la pucele, ençois m'an tais,
Que biax poindres et biax eslais
Feroiz ja devant les puceles
Qui de la sont cointes et beles
Apoiees a ces feneſtres.
Por vos[b] lor abeliſt li eſtres
Et por vos venues i sont.
Ja androit grant joie feront
Quant el vos verront trebuchier !
Mout sanblez or bien chevalier
Qui a autre doie joſter,
Que que il vos[c] doie coſter.
- Pucele, ja n'i ganchirai,
Mes a l'ancontre li irai.
Et se ge recovrer pooie
Mon cheval, mout liez an seroie. »

Tantoſt vers la lande s'an torne
Et le chief de son cheval torne
Vers celui qui par le sablon
Venoit poingnant a esperon.
Et mes sire Gauvains l'atant,
Si s'afiche si duremant
Sor les eſtriés que il an ront
Le seneſtre tot an reont,
Et il a le deſtre guerpi.
S'atant le chevalier ensi,
C'onques li roncins ne se muet,
N'esperoner tant ne le puet
Que il se voelle removoir[d].
« Ha ! Dex, fet il, con mal seoir
Fet sor roncin a chevalier
Qant il vialt d'armes esploitier ! »
Et tote voies vers lui broiche
Sor le cheval qui pas ne cloiche
Li chevaliers, et tel li done
De sa lance que ele arçone

se brise en deux, laissant le fer planté dans l'écu. De son côté, monseigneur Gauvain le touche au bord supérieur de son écu, et son coup, dépassant l'écu, lui rompt son haubert, et l'abat sur le sable fin ; il n'a qu'à tendre la main pour attraper le cheval et sauter en selle. Cette aventure a bien tourné pour lui, et il en éprouve une telle joie au fond du cœur que jamais durant toute sa vie une telle affaire ne l'a rendu aussi heureux. Il retourne vers la jeune fille qu'il avait amenée là, mais il ne trouve plus trace ni de la barque ni de la jeune fille, et il est très désappointé de l'avoir ainsi perdue, sans savoir ce qu'elle est devenue[1].

Tandis qu'il pensait à la jeune fille, il vit venir une embarcation conduite par un nautonier[2] ; elle arrivait du château ; quand il fut arrivé au port, cet homme dit : « Seigneur, je vous apporte le salut de ces demoiselles, qui par la même occasion vous font demander de ne pas me priver de ce qui m'est dû : rendez-le-moi, s'il vous plaît. » Alors il répond : « Que Dieu vous bénisse, ainsi que toute la compagnie des demoiselles ; et puis toi, tu ne perdras rien, par ma faute, de ce que tu peux justement réclamer. Je n'ai pas l'intention de te faire du tort. Mais quel est ce droit que tu invoques dans ta demande ? — Seigneur, vous avez abattu sur le port, ici, un chevalier dont je dois recevoir le destrier. Si vous ne voulez pas commettre un délit à mes dépens vous devez me remettre le destrier.

Et peçoie tot an travers,
Si remaint an l'escu li fers.
Et mes sire Gauvains l'asane
An son escu en mi la pane,
Si hurte si que il li passe
L'escu et le hauberc li quasse.
Si l'abat el sablon menu
Et tant la main, s'a retenu
Le cheval et saut an la sele.
Ceste avanture li fu bele,
S'an ot tel joie an son coraige
C'onques an trestot son aaige
Ne fu si liez de tant d'afaire.
A la pucele s'an repaire,
Que il avoit la amenee[a],
Mes il n'en a mie[b] trovee,
Ne de la nef ne de celi,
Mes ce mout li desabeli
Que il ensi l'avoit perdue,
Si ne set qu'ele est devenue.
Que qu'il pansoit a la pucele,
Si vit venir une nacele
Que uns notoniers amenoit,
Qui de vers le chastel venoit ;
Et quant il fu venuz au port,
Si dist : « Sire, ge vos aport
Saluz[c] de par ces dameiseles,
Et avoec ce vos mandent eles
Que vos mon fié ne retagniez :
Randez[d] le moi, se vos daigniez. »
Et il respont : « Dex beneïe
Tote ansanble la conpaignie
Des dameiseles et puis toi.
Tu ne perdras ja rien par moi
Ou tu puisses clamer droiture.
De toi tort faire n'ai ge cure.
Mes quel fié me demandes tu ?
- Sire, vos avez abatu
A cest port ci un chevalier
Don ge doi avoir le destrier.
S'anvers moi ne volez mesprandre,
Le destrier me devez vos randre. »

— Ami, répond-il, vous remettre ainsi ce qui vous eſt dû me serait pénible, car il me faudrait m'en aller à pied. — Eh là ! elles vous tiennent déjà pour très déloyal et coupable d'une grave faute, ces jeunes filles que vous voyez, lorsque vous ne me remettez pas ce qui m'eſt dû, car il n'eſt jamais arrivé et on n'a jamais rapporté qu'un chevalier ait été abattu sur ce port, que je sache, sans que j'en reçoive le cheval[1]. Ou bien, si je n'avais pas le cheval, je ne manquais pas d'avoir le chevalier. » Alors monseigneur Gauvain lui dit : « Ami, prenez le chevalier, je n'y vois pas d'objection, et gardez-le. — Il n'eſt pas encore si mal en point, fait le nautonier, ma foi, vous-même auriez, je pense, fort à faire pour le prendre, si vous osiez essayer. Néanmoins, si vous êtes si fort, allez le prendre et amenez-le-moi, ainsi vous serez quitte au regard de mes droits. — Ami, si je mets pied à terre, pourrai-je te faire confiance pour me garder honnêtement mon cheval[2] ? — Oui, fait-il, assurément. Je vous le garderai loyalement et vous le rendrai de bon cœur, car de ma vie je n'agirai mal à votre égard en quoi que ce soit. Je vous en donne ma parole et ma garantie. — Eh bien, moi, je te le confie sur ta promesse et ta foi. » Aussitôt il descend de son cheval et le lui confie ; l'autre le prend, disant qu'il le gardera de bonne foi. Monseigneur Gauvain se dirige, l'épée dégainée, vers cet homme qui n'a pas besoin d'autres ennuis, car il a reçu

Et il respont : «Amis, ciſt fiés
Me seroit ja a randre griés,
Qu'a pié aler m'an covandroit.
- Avoi ! chevaliers, orandroit
Vos tienent mout a desleal
Et mout le tienent a grant mal
Ces puceles que vos veez,
Qant vos mon fié ne me randez,
C'onques n'avint ne dit[a] ne fu
Qu'a ceſt port eüſt abatu
Chevalier, por coi gel seüsse,
Que ge le cheval n'an eüsse.
Ou, se ge le cheval ne oi,
Au chevalier faillir ne poi. »
Et mes sire Gauvains li dit :
« Amis, prenez sanz contredit
Le chevalier et si l'aiez.
- N'eſt pas encor si maheigniez[b],
Fet li notoniers par ma foi ;
Vos meïsmes, si con ge croi,
Avreiez mout a fere au prandre,
Se vos i oseiez antandre.
Et ne porquant, se tant valez,
Panre et amener le m'alez,
Si seroiz quites de mon fié.
- Amis, se ge descent a pié,
Porrai me ge fier an toi
De mon cheval garder a foi ?
- Oïl, fet il, seüremant.
Jel vos garderai leaumant
Et volantiers le vos randrai,
Que ja vers vos n'an mesprandrai
De rien tant con ge soie vis.
Je le vos creant et plevis.
- Et je, fet il, le te recroi
Sor ta fiance et sor ta foi. »
Tantoſt de son cheval descent,
Si li comande, et cil le prant
Qui dit qu'a foi li gardera.
Et mes sire Gauvains s'an va,
L'espee treite, vers celui
Qui n'a meſtier de plus d'enui,

une telle blessure au côté qu'il a perdu beaucoup de sang. Et monseigneur Gauvain passe à l'attaque : « Seigneur, pour ne vous rien cacher, fait l'autre rempli d'inquiétude, je suis grièvement blessé, et je n'ai pas besoin d'aggraver mon état. J'ai perdu une grande quantité de sang, et je me mets à votre merci. — Alors relevez-vous, fait-il, et quittons cet endroit. » Et l'autre se lève avec quelque difficulté, et monseigneur Gauvain l'emmène au nautonier qui l'en remercie. Puis monseigneur Gauvain lui demande, au sujet de la demoiselle qu'il avait amenée là, s'il en avait des nouvelles, et s'il sait de quel côté elle est partie. Il lui répond : « Seigneur, ne vous inquiétez pas de cette jeune fille ni de l'endroit où elle est allée, car ce n'est pas une jeune fille, mais elle est pire que Satan, puisqu'elle a, sur ce port, fait trancher mainte tête de chevalier. Mais si vous vouliez bien me croire, vous viendriez aujourd'hui vous héberger, par exemple, dans ma maison, car vous n'auriez pas avantage à rester sur cette rive, pays sauvage tout plein de grandes merveilles[1]. — Ami, puisque tu me le conseilles, je veux me rallier à ton avis, quelles qu'en soient les conséquences. »

Il suit donc le conseil du nautonier : il tire son cheval derrière lui et ils entrent dans la barque et s'en vont. Les voilà arrivés de l'autre côté. Au bord de la rivière se trouvait la maison du nautonier, digne d'accueillir un comte tant elle

Qu'il estoit si navrez el flanc
Que mout avoit perdu del sanc.
Et mes sire Gauvains li passe :
« Sire, ne sai que vos celasse,
Fet cil qui mout fu esmaiez,
Car ge sui durement plaiez,
Que de pis faire n'ai mestier.
Del sanc ai perdu un setier,
Si me met an vostre merci.
- Or levez donc, fet il, de ci. »
Et cil se lieve a quel que painne,
Et mes sire Gauvains l'an mainne
Au notonier qui l'an mercie ;
Et mes sire Gauvains li prie
Qu'il li die d'une pucele,
Se il an set nule novele,
Que il avoit la amenee,
Quel part ele an estoit alee.
Et il dist : « Sire, ne vos chaille
De la pucele ou que ele aille,
Que pucele n'est ele pas,
Einz est pire que Sathenas,
Car a cest port a fet tranchier
Maintes testes a chevalier.
Mes se croire me voleiez,
Hui mes herbergier vanreiez
An tel ostel con est li miens,
Que ne seroit pas vostre biens
De demorer a cest rivaige,
Que c'est une terre sauvaige
Tote plainne de granz mervoilles.
- Amis, quant tu le me consoilles,
A ton consoil me voel tenir,
Que que il m'an doie avenir. »
Au los au notonier le fet,
Que son cheval aprés lui tret.
An la nef antrent, si s'an vont,
A l'autre rive venu sont.
Pres de l'eve fu li ostex
Au notonier, et si fu tex
Que descendre i poïst uns cuens,
Si fu mout aeisiez et buens.

était confortable et bien faite. Le nautonier emmène son hôte et son prisonnier, et il en manifeste la plus grande joie possible. On servit à monseigneur Gauvain tout ce qui convient à un homme de son rang : pluviers, faisans, perdrix et gibier pour son souper, avec des vins forts ou légers, vins blancs, vins rouges, nouveaux ou vieux. Le nautonier était très content de son prisonnier comme de son hôte. Quand ils eurent fini de manger, on leur retira la table et ils se lavèrent les mains. Ce soir-là, monseigneur Gauvain a trouvé l'hôte et son hospitalité tout à fait convenables, il a beaucoup aimé et apprécié le service du nautonier. Le lendemain, dès qu'il put voir poindre le jour il se leva, selon ses principes de conduite habituels, le nautonier fit de même par amitié pour lui, et tous deux furent s'appuyer aux fenêtres d'une tourelle. La contrée était très belle, et monseigneur Gauvain, qui la contemplait, apercevait les forêts, les plaines et le château sur la falaise. « Cher hôte, dit-il, si cela ne vous ennuie pas, je voudrais vous demander qui est le seigneur de cette terre et de ce château là-bas. » Et l'hôte lui répondit aussitôt : « Seigneur, je ne le sais pas. — Vous ne le savez pas ? C'est étrange, car vous m'avez dit que vous étiez homme d'armes de ce château, et que vous en tiriez d'importantes rentes, et vous ne savez pas qui en est le seigneur ! — Vraiment, fait-il, je peux bien vous dire que je ne le sais ni ne le sus jamais. — Cher hôte, dites-moi donc

Li notoniers son oste an meinne
Et son prison, et s'en demeinne
Si grant joie con il plus puet[a].
De quan que a prodome estuet
Fu mes sire Gauvains serviz :
Ploviers et feisanz et perdriz
Et veneison ot au soper,
Et li vin furent fort et cler,
Blanc et vermoil, novel et viez.
De son prisonier fu mout liez
Li mariniers, et de son oste.
Qant ont mangié, et an lor oste
La table et il levent lor mains.
La nuit ot mes sire Gauvains
Ostel et oste a sa devise,
Qu'il prist mout an gré le servise
Au notonier et mout li plot.
L'andemain, si tost con il pot
Veoir que li jorz aparut,
Si se leva si con il dut,
Qu'acostumé l'avoit ensi.
Et li notoniers altresi[b]
Se leva por amor de lui
Et furent apoié andui
As fenestres d'une tornele.
La contree, qui mout fu bele,
Esgarda mes sire Gauvains
Et vit les forez et les plains
Et le chastel sor la faloise.
« Ostes, fet il, s'il ne vos poise,
Demander vos voel et anquerre
Qui est sires de ceste terre
Et de cest chastel ci alués. »
Et li ostes li respont lués :
« Sire, nel sai. - Vos nel savez ?
C'est mervoille, que dit m'avez
Que del chastel estes sergenz
Et s'an avez rantes mout granz,
Ne ne savez qui an est sire !
- Por voir, fet il, le vos puis dire
Que je nel sai ne ne soi onques.
- Biax ostes, or me dites donques

qui défend le château et le garde. — Seigneur, il eſt très bien gardé, avec cinq cents arcs et arbalètes toujours prêts à tirer. Si quelqu'un voulait y faire quelque mauvais coup, ces armes ne s'arrêteraient pas de tirer, sans relâche, car elles ont été ainsi ingénieusement programmées[1]. Quant à son organisation, je vous dirai qu'il s'y trouve une reine, dame très noble, diſtinguée et sage, et d'un très haut lignage[2]. Cette reine eſt venue, avec tout son trésor, en argent et en or, résider dans ce pays, et elle a fait faire un manoir fortifié comme vous pouvez le voir ici ; elle amena avec elle une dame qu'elle aime assez pour l'appeler aussi reine, c'eſt sa fille[3] ; et celle-ci y a elle-même une fille qui ne dépare ni ne déshonore son lignage, car je ne pense pas qu'il y ait sous le ciel une personne plus belle ni mieux élevée[4]. Et la grande salle eſt très bien protégée, grâce à un art magique que vous allez tout de suite connaître, s'il vous plaît que je vous en parle. Un savant en aſtrologie, que la reine a amené avec elle, a inſtallé dans ce grand palais, là-bas, d'étranges merveilles dépassant tout ce que vous avez pu entendre, car aucun chevalier qui y entre n'y peut reſter, fût-ce un court moment, vivant et sauf s'il eſt plein de couardise ou s'il eſt atteint par quelque vice, mensonge ou avarice[5]. Un couard ou un traître n'y peut survivre, pas plus qu'un homme sans parole ou un parjure.

Qui desfant le chaſtel et garde.
- Sire, il i a mout bone garde,
Cinc çanz que ars que arbaleſtes,
Qui toz jorz sont de trere preſtes.
Se nus i voloit rien forfaire,
Ja ne fineroient de traire
Ne ja ne seroient lassees,
Par tel engin sont conpassees.
Et tant vos dirai del covine,
Que il i a une reïne
Mout gentil dame et haute et sage,
Et si eſt de mout haut parage.
La reïne, a tot son tresor
Que ele avoit d'argent et d'or,
S'an vint an ceſt païs menoir
Et si a fet si fort menoir
Con vos poez veoir ici.
Et si amena avoec li
Une dame qu'ele tant ainme
Que reïne et fille la clainme ;
Et cele i a une autre fille,
Qui son linage pas n'aville
Ne nule honte ne li fait,
Ne ge ne cuit que soz ciel ait
Plus bele ne mialz afeitiee.
Et la sale eſt mout bien gaitiee
Par art et par anchantement
Que vos savroiz prochenemant,
Se vos pleſt que ge le vos die.
Uns sages clers d'aſtrenomie,
Que la reïne i amena,
An ceſt grant palés qui eſt ça
A fet unes si granz mervoilles
C'onques n'oïſtes les paroilles
Que chevaliers n'i puet entrer
Qui i puisse mie areſter
Une liuee[a] vis ne sains
Qui de coardie[b] soit plains
Ne qui ait an lui nul mal vice
De losange ne d'avarice.
Coarz ne traïtes n'i dure,
Ne foimantie ne parjure :

Ces gens-là meurent si facilement qu'ils n'y ont pas le temps de vivre. Mais il y a beaucoup d'hommes[1], recrutés dans maints pays, qui assurent là le service armé. Il y en a bien environ cinq cents, les uns barbus, les autres non ; cent qui n'ont ni barbe ni moustaches, cent autres qui commencent à en avoir, et cent qui rasent ou taillent leur barbe chaque semaine, cent qui ont le poil plus blanc que de la laine et cent le poil grisonnant. Il y a aussi des dames âgées qui n'ont plus ni mari ni seigneur, mais ont été injustement privées de leur héritage en terres et domaines à la mort de leur époux, et des demoiselles orphelines ; toutes tiennent compagnie aux deux reines qui les traitent avec beaucoup d'égards. Toutes ces personnes vont et viennent au château, dans une folle attente qui ne saurait se réaliser, car elles attendent que vienne là un chevalier pour les gouverner, donner un mari aux jeunes filles, rendre leur domaine aux dames et armer chevaliers les jeunes gens. Mais la mer sera transformée en glace avant que l'on ne trouve un tel chevalier qui puisse demeurer au palais, car il le faudrait parfaitement sage et généreux, exempt de convoitise, beau et noble, hardi et loyal, sans vilenie et sans aucune méchanceté. Si un tel chevalier pouvait y venir, il serait en mesure de gouverner le palais, il rendrait leurs terres aux dames et apaiserait bien des guerres.

Cil il muerent si a delivre
Qu'il n'i pueent durer ne vivre.
Mes il i a vaslez asez,
De maintes terres amassez,
Qui por armes servent leanz.
Bien en i a jusqu'a cinc çanz,
Les uns barbez, les autres non,
Cent qui n'ont barbe ne grenon,
Et cent autres cui barbes poignent,
Et cent qui reent et reoignent
Lor barbes chascune semaine,
S'an i a cent plus blans que laine,
Et cent[a] qui sont meslé de chenes ;
Et s'i a dames ancïenes,
Qui n'ont ne mariz ne seignors,
Einz sont de terres et d'enors
Desheritees a grant tort,
Puis que lor mari furent mort,
Et dameiseles orfelines,
Qui sont avoec les deus reïnes,
Qui a mout grant enor les tienent.
Tex genz vont el chastel et vienent,
S'atandent une grant folie
Qui ne porroit avenir mie,
Qu'il atandent que leanz veigne
Uns chevaliers qui les mainteigne,
Qui doigne as puceles seignors
Et rande as dames lor enors
Et des vaslez chevaliers face.
Mes ainz sera la mers de glace
Que l'an un tel chevalier truisse
Qui el palés demorer puisse,
Qu'il le covandroit a devise
Saige et large, sanz coveitise,
Bel et franc, hardi et leal,
Sanz vilenie et sanz nul mal.
S'uns tex en i pooit venir,
Cil porroit le palés tenir
Et randroit as dames lor terres
Et feroit pes de maintes guerres.

Il marierait les jeunes filles, adouberait les jeunes gens et débarrasserait sans délai le palais de ses enchantements[1]. »

Monseigneur Gauvain se réjouit de ces nouvelles qui lui plurent beaucoup. « Cher hôte, dit-il, descendons, faites-moi livrer sans délai mes armes et mon cheval, car je ne veux plus attendre, mais je vais partir. — Mais, seigneur, où voulez-vous aller ? Restez donc, que Dieu vous garde, aujourd'hui, demain et encore davantage. — Mon hôte, ce ne sera pas pour cette fois, mais que votre maison soit bénie ! Je vais partir, que Dieu m'aide ! pour voir ce que font les dames, et les enchantements qu'il y a là-bas[2]. — Taisez-vous donc. Une telle folie, s'il plaît à Dieu, vous l'éviterez ; croyez-moi, restez ! — Mon hôte, fait-il, vous me prenez pour un lâche et un couard ! Que Dieu m'abandonne si j'écoute encore un conseil à ce sujet ! — Ma foi, seigneur, je ne dirai donc plus rien, car ce serait peine perdue. Puisque vous désirez tellement y aller, vous irez, ce qui me contrarie beaucoup, mais il est juste que je vous y conduise car tout autre guide, sachez-le bien, ne vous servirait à rien. Mais je veux que vous m'accordiez quelque chose. — Et quoi donc, mon hôte ? Je voudrais bien le savoir. — Mais auparavant faites-moi cette promesse. — Cher hôte, je ferai ce que vous voulez, à condition que mon honneur soit sauf. » Alors il donne l'ordre que l'on sorte son

Les puceles marieroit
Et les vaslez adoberoit
Et osteroit sanz nul delais
Les anchantemenz del palais. »
Mon seignor Gauvain ces noveles
Plorent et mout li furent beles.
« Ostes, fet il, alons aval,
Et mes armes et mon cheval
Me fetes sanz demore randre,
Car ge ne voel ci plus atandre,
Einz m'an irai. - Sire, quel part ?
Car sejornez, se Dex vos gart,
Hui et demain et plus ancores.
- Ostes, ce ne sera pas ores,
Que beneoiz soit vostre ostex !
Einz m'an irai, si m'aïst Dex,
Veoir les dames qu'eles font
Et les mervoilles qui la sont.
- Teisiez, sire ! Ceste folie,
Se Deu plest, ne feroiz vos mie,
Mes creez moi, si remenez.
- Ostes, fet il, vos me tenez
Por recreant et por coart !
Ja puis Dex n'en ait an moi part
Que ge nul consoil an cresrai !
- Par foi, sire, et ge m'an terai,
Que ce seroit poinne gastee.
Quant li alers tant vos agree,
Vos i iroiz[a], don mout m'enuie,
S'est droiz que ge vos i conduie,
Qu'autres conduiz, ce sachiez bien,
Ne vos i valdroit nule rien.
Mes un don voel de vos avoir.
- Ostes, quel don ? Jel voel savoir.
- Einz le m'avroiz acreanté.
- Biax ostes, vostre volanté
Ferai, mes que honte n'i aie. »
Lors comande que l'an li traie
Fors de l'estable son destrier
Tot atorné por chevauchier,

cheval de l'écurie, tout équipé pour chevaucher, il demande ses armes et on les lui apporte. Il s'arme, monte à cheval, se met en route, et le nautonier fait le nécessaire pour monter sur son palefroi, parce qu'il veut le conduire loyalement là-bas, où il se rend contre son gré. Ils chevauchent jusqu'au pied d'un escalier sur la façade du palais, et là ils rencontrent, assis seul sur une botte d'iris, un eſtropié, qui porte une jambe artificielle en argent, toute dorée par-dessus, garnie de place en place de cercles d'or et de pierres précieuses[1]. L'eſtropié ne reſtait pas les mains inactives, car il tenait un petit canif dont il se servait pour polir un petit bâton de frêne. L'eſtropié ne leur adressa pas la parole à leur passage, et ils ne lui dirent pas un mot. Alors le nautonier, tirant à lui monseigneur Gauvain, lui dit : « Seigneur, que vous semble de cet eſtropié ? — Sa jambe n'eſt pas en bois de tremble, ma foi, dit monseigneur Gauvain, car ce que je vois me paraît très beau. — Par Dieu, fait le nautonier, il eſt riche, notre eſtropié, avec d'importantes et belles rentes ! Vous auriez entendu déjà des propos qui vous donneraient bien du souci, si je n'étais pas là pour vous escorter et vous conduire. » C'eſt ainsi qu'ils passent tous deux sans encombre pour arriver au palais dont l'entrée était très haute, les portes riches et belles, car tous les gonds et toutes les gâches étaient en or fin, nous dit l'hiſtoire. L'une des portes était d'ivoire

Et ses armes a demandees,
Et eles li sont aportees.
Lors[a] s'arme et monte, si s'an torne,
Et li notoniers se ratorne
De monter sor son palefroi,
Qui conduire le vialt a foi
La ou il va contre son gré.
Tant vont que au pié del degré
Qui eſtoit devant le palais
Truevent sor un trossel de glais
Un eschacier tot seul seant,
Qui avoit eschace d'argent
Et desus eſtoit bien doree
Et fu de leus an leus bandee
D'or et de pierres precïeuses.
N'avoit mie ses mains oiseuses
Li eschaciers, car il tenoit
Un quanivet et si doloit
Un petit baſtonet de fresne.
Li eschaciers de rien n'aresne
Ces qui par devant lui s'an vont
Ne cil un mot dit ne li ont.
Et li notoniers a lui tire
Mon seignor Gauvain et dit : « Sire,
De ceſt eschacier que vos sanble ?
- S'eschace n'eſt mie de tranble,
Fet mes sire Gauvains, par foi,
Que mout m'eſt bel ce que ge voi.
- Enon Deu, fet li notoniers,
Il eſt riches, li eschaciers,
De mout granz rantes et de beles !
Vos oïssiez ja tex noveles
Qui vos enuiassent mout fort,
Se ne fuſt ce que ge vos port
Conpaignie et si vos condui. »
Ensi s'an passent anbedui
Tant qu'il sont el palés venu,
Dont l'antree mout haute fu
Et les portes riches et beles,
Que tuit li gon et les verdeles[b]
Furent d'or fin, tesmoing l'eſtoire.
L'une des portes fu d'ivoire,

ciselé en surface, l'autre porte était d'ébène, également sculptée en surface, et chacune d'elles était ornée d'or et de pierres précieuses[1]. Le sol du palais était fait de carreaux verts, vermeils, violets et bleus ; avec cette diversité de couleurs, c'était un très bel ouvrage poli à la perfection. Au milieu de la salle du palais il y avait un lit qui ne comportait aucune pièce en bois, tout étant en or, si ce n'eſt les cordages, qui étaient tous en argent.

En ce qui concerne ce lit, je ne fabule pas ; à chaque nœud du sommier était suspendue une cloche ! Sur le lit on avait étendu une grande couverture de soie ; chaque colonne du lit était garnie d'une escarboucle, et ensemble elles répandaient une clarté bien plus grande que celle de quatre cierges allumés. Le lit reposait sur des têtes grotesques aux joues grimaçantes, et ces têtes munies de quatre roues étaient si rapides et mobiles qu'un seul doigt d'une petite poussée suffisait à faire aller le lit partout, d'un bout à l'autre de la salle. Un tel lit, à vrai dire, n'a jamais été fait pour un roi ni pour un comte, et ne le sera jamais[2]. Et le palais était tout couvert de tentures neuves, et je veux qu'on me croie, il n'y avait pas trace d'enduit[3] ; les murs étaient de marbre ; au-dessus il y avait des verrières si claires[4] que, si l'on y prêtait attention, on voyait à travers les vitres tous ceux qui entraient dans le palais et passaient par la porte.

Bien antailliee par desus ;
L'autre porte fu d'ebenus,
Autresi par desus ovree,
Et fu chascune anluminee
D'or et de pierres de vertu.
Li pavemanz del palés fu
Verz et vermauz, yndes et pers ;
De totes colors fu divers,
Mout bien ovrez et bien poliz.
En mi le palés fu uns liz
Ou n'avoit nule rien de fuſt,
Ne n'i ot rien qui d'or ne fuſt,
Fors que les cordes seulemant,
Qui eſtoient totes d'argent.
Del lit nule fable ne faz,
Car a chascun des antrelaz
Ot une campane pandue.
De sor le lit ot eſtandue
Une grant coſte de samit ;
A chascun des quepouz del lit
Ot un escharbocle fermé,
Qui gitoient mout grant clarté,
Mout plus que quatre cierge espris.
Li liz fu sor gocez asis
Qui mout rechignoient lor joes ;
Et li gocet, sor quatre roes,
Erent si isnel et movant
Qu'a un seul doi par tot leanz
De l'un chief jusqu'a l'autre alaſt
Li liz, qui un po le botaſt.
Tex fu li liz, qui voir an conte,
C'onques ne por roi ne por conte
Ne fu tex fez ne n'iert ja mes.
Et fu toz coverz li palés
De pailes nueves, que[a] l'an me croie,
Qu'il n'i a nule rien de croie ;
De marbre furent les meisieres ;
Au chief desus avoit verrieres
Si cleres, qui garde i preïſt,
Que par mi le voirre veïſt[b]
Toz ces qui el palés antrassent
Et par mi la porte passassent.

Les vitres étaient teintes des couleurs les plus belles et de la meilleure qualité que l'on puisse définir et réaliser. Mais je ne veux pas tout décrire, ni énumérer toutes choses en détail[1]. Au palais il y avait bien quatre cents fenêtres fermées et une centaine d'ouvertes[2]. Monseigneur Gauvain inspecta tranquillement le palais de haut en bas, et de tous les côtés. Quand il eut tout inspecté, il appela le nautonier et lui dit : « Cher hôte, je ne vois ici aucune chose pour laquelle on pourrait redouter d'entrer dans ce palais. Dites-moi donc à quoi vous faisiez allusion quand vous m'interdisiez si véhémentement de venir le visiter. Je veux m'asseoir sur ce lit et y prendre seulement un peu de repos, car je n'ai jamais vu de lit aussi luxueux. — Ah ! beau seigneur, Dieu vous en garde, n'approchez pas de cet endroit ! Car, si vous vous en approchiez, vous mourriez de la pire mort dont un chevalier soit jamais mort. — Cher hôte, que vais-je donc faire ? — Quoi, seigneur ? Je vais vous le dire, puisque je vous vois disposé à préserver votre vie. Quand vous étiez sur le point de venir ici je vous ai demandé chez moi un don, sans que vous sachiez lequel. Maintenant je veux vous demander de m'accorder ce don : c'est de retourner dans vos terres, et ainsi vous raconterez à vos amis et aux gens de votre pays que vous avez vu un palais tel que vous n'en connaissez pas d'aussi luxueux, ni vous ni personne d'autre. — Autant dire que Dieu me hait,

Li voirres[a] fu painz a colors,
Des plus beles et des mellors
Que l'an poïst dire ne fere.
Ne voel or mie tot retrere
Ne devisier totes les choses.
El palés ot fenestres closes
Bien quatre cenz, et cent overtes.
Mes sire Gauvains tot a certes
Le palés regarder ala
Et sus et jus et ça et la.
Qant il ot par tot esgardé,
S'a le notonier apelé
Et dit : « Biax ostes, ge ne voi
Ceanz nule chose por coi
Cist palés face a redoter
Que l'an n'i doie bien antrer.
Or dites qu'i antandeiez,
Qui si fort me desfandeiez
Que ge n'i venisse veoir.
An cest lit me voel ge seoir
Et reposer un seul petit,
C'onques ne vi si riche lit.
- Ha ! biau sire, Dex vos an gart
Que vos n'aprochiez cele part !
Car se vos i aprocheiez,
De la poior mort morreiez
C'onques chevaliers morist onques.
- Ostes, et que ferai ge donques ?
- Quoi, sire ? Ce vos dirai gié,
Qant ge vos voi ancoragié
De vostre vie retenir.
Qant vos deüstes ça venir,
Vos demandai an mon ostel
Un don, mes ne seüstes quel.
Or vos voel ge le don requerre,
Que vos railliez an vostre terre.
Si conteroiz a voz amis
Et as genz de vostre païs
C'un tel palés veü avez
Que nul si riche ne savez,
Ne vos ne autres ne le set.
- Donc dirai ge que Dex me het

et par la même occasion que je suis déshonoré ! Pourtant, cher hôte, il m'apparaît que vous dites cela pour mon bien. Mais pour autant je n'abandonnerai rien de mon projet de m'asseoir sur le lit et de voir les jeunes filles que j'ai aperçues hier soir accoudées aux fenêtres de ce palais[1]. » Mais l'autre, qui recule pour mieux frapper, lui répond : « Vous n'en verrez pas une, de ces jeunes filles dont vous parlez ! Mais repartez comme vous êtes venu, car pour ce qui eſt de les voir, dans votre cas, il n'en eſt pas queſtion. Mais elles, elles vous voient très bien à travers les fenêtres vitrées, les demoiselles, les reines et les dames qui, si Dieu me permet, se trouvent dans les chambres de l'autre côté[2]. — Ma foi, répond monseigneur Gauvain, du moins m'assiérai-je sur le lit, si je ne vois pas les jeunes filles, car je ne pense ni ne crois qu'on aurait dû faire un tel lit si ce n'avait été pour que quelqu'un s'y étende, un gentilhomme ou une noble dame et, par mon âme, je m'y assiérai, quoi qu'il doive m'advenir ! » L'autre voit qu'il ne peut le retenir, il renonce à parler, mais il ne peut pas reſter dans le palais jusqu'à ce qu'il l'ait vu s'asseoir sur le lit ; alors il s'en va en disant : « Seigneur, votre mort me cause beaucoup de chagrin et bien de la peine, car jamais chevalier ne s'eſt assis sur ce lit sans en mourir : c'eſt le Lit de la Merveille, où nul ne dort, ni ne sommeille, ni ne repose, ni ne s'assied pour ensuite s'en relever sain et sauf.

Et que ge sui honiz ansanble.
Ne porquant, oſtes, il me sanble
Que vos le dites por mon bien.
Mes ge n'an lesseroie rien
Que ge el lit ne m'aseïsse
Et les puceles ne veïsse
Que hersoir apoiees vi
Par les feneſtres qui sont ci. »
Cil qui por mialz ferir[a] recule
Li respont : « Vos n'an verroiz nule
Des puceles don vos parlez !
Mes tot ausi vos an ralez
Con vos eſtes venuz ceanz,
Que del veoir eſt il neanz
A oés voſtre oés por nule rien ;
Se vos voient eles mout bien
Par mi les feneſtres verrines,
Les dameiseles, les reïnes
Et les dames, se Dex me gart,
Qui sont es chanbres d'autre part.
- Par foi, fet mes sire Gauvains,
El lit me serrai ge au mains,
Se ge les puceles ne voi,
Que ge ne pans mie ne croi
Que tex liz fez eſtre deüſt
Se por ce non qu'an i geüſt,
Ou gentix hom ou haute dame ;
Et ge m'i serrai ja, par m'ame,
Que que il m'an doie avenir ! »
Cil voit qu'il nel puet retenir,
Si lesse la parole eſter,
Mes il ne puet mie areſter
El palés tant que il le voie
El lit seoir, einz tint sa voie
Et dit : « Sire, de voſtre mort
M'enuie mout et poise fort,
Que onques chevaliers n'i siſt
An ce lit que il ne moriſt,
Que c'eſt li liz de la Mervoille,
Ou nus ne dort ne ne somoille
Ne n'i repose ne n'i siet
Que ja mes sains ne vis an liet.

Quant à vous, c'est bien dommage si vous y laissez la tête en gage sans espoir de rachat ou de rançon. Puisque ni pour mon amitié ni par mes reproches je ne puis vous faire sortir d'ici, que Dieu ait pitié de votre âme, car mon cœur ne pourrait supporter de vous voir mourir ! »

Alors il sort du palais, et monseigneur Gauvain s'assied sur le lit, tout armé comme il l'était, avec l'écu suspendu à son cou. Au moment où il s'assied, les cordes font entendre un gémissement, et toutes les clochettes sonnent, faisant retentir tout le palais, et toutes les fenêtres s'ouvrent ; alors les merveilles se découvrent et les enchantements se manifestent, car par les fenêtres arrive à l'intérieur une volée de traits d'arbalètes et de flèches, dont je ne sais combien frappent l'écu de monseigneur Gauvain sans qu'il puisse savoir qui a tiré sur lui. L'enchantement était tel que personne ne pouvait voir d'où venaient les traits, ni quels archers les tiraient, et vous pouvez bien imaginer le fracas dû à la détente des arbalètes et des arcs[1]. Même pour mille marcs d'or, à cet instant, monseigneur Gauvain n'aurait voulu y être. Mais aussitôt les fenêtres se refermèrent sans que personne les ait repoussées, et monseigneur Gauvain enleva les traits qui étaient fichés dans son écu et dont il avait été blessé en plusieurs endroits par où il perdait son sang. Avant qu'il n'eût terminé de les retirer surgit une autre épreuve,

De vos est il mout granz domaiges,
Se i leiroiz la teste an gaiges
Sanz rachat et sanz reançon.
Qant par amor ne par tançon
Ne vos an puis mener de ci,
Dex ait de vostre ame merci
Que mes cuers ne porroit sofrir
Que je vos veïsse morir. »
Atant[a] fors del palés s'an ist,
Et mes sire Gauvains s'asist
El lit si armez con il fu,
Et ot a son col son escu.
An l'aseoir que il a fet,
Et les cordes gietent un bret
Et totes les quanpanes sonent
Si que tot le palés estonent,
Et totes les fenestres oevrent
Et les mervoilles se descoevrent
Et li anchantement aperent,
Que par les fenestres volerent
Quarriax et saietes leanz.
Si an ferirent ne sai quanz
Mon seignor Gauvain an l'escu,
Mes il ne sot que l'ot feru.
Li anchantemenz tex estoit
Que nus hom veoir nel pooit
De quel part li quarrel venoient,
Ne li archier qui les treoient,
Et ce poez vos bien antandre
Que grant escrois ot au destandre
Des arbalestes et des ars.
N'i volsist estre por mil mars
Mes sire Gauvains a cele ore,
Mes les fenestres sanz demore
Reclostrent[b], que nus nes bota,
Et mes sire Gauvains osta
Les quarriax qui feru estoient
An son escu et si l'avoient
An plusors leus navré el cors
Si que li sans an sailloit fors.
Ençois qu'il les eüst toz trez,
Li refu sorz uns autres plez,

car un vilain heurta d'un pieu une porte, la porte s'ouvrit, et un lion étrangement fort, féroce et affamé bondit par la porte de la chambre et attaqua monseigneur Gauvain avec rage et fureur, enfonçant comme dans de la cire molle ses griffes dans son écu. S'abattant sur lui, il le força à se mettre à genoux. Mais Gauvain se redressa aussitôt et, dégainant sa bonne épée, il le frappa si bien qu'il lui trancha la tête et les deux pattes de devant. Alors monseigneur Gauvain fut très heureux, avec les pattes du lion qui restaient accrochées par les griffes à son écu, l'une pendant à l'extérieur, l'autre apparaissant à l'intérieur[1]. Une fois qu'il eut tué le lion, il se rassit sur le lit, et son hôte, le visage tout joyeux, revint au palais et, le trouvant assis sur le lit, lui dit : « Seigneur, je vous promets que vous n'avez plus rien à craindre. Débarrassez-vous de toute votre armure, car les merveilles du palais ont pris fin pour toujours grâce à votre venue ; jeunes et vieux vous serviront et vous honoreront en ce palais ; que Dieu en soit loué ! »

Alors arrivent des jeunes gens en foule, tous vêtus de belles tuniques, et ils se mettent tous à genoux, disant : « Beau doux seigneur, nous vous offrons nos services comme à celui que nous avons beaucoup attendu et désiré, car vous avez beaucoup tardé à notre gré, il semble. » Aussitôt l'un d'eux l'a

Que uns vilains d'un pel feri
An un huis, et li huis ovri,
Et uns lyons mout mervellos
Et forz et fiers et famellos
Par mi l'uis de la chanbre saut
Et mon seignor Gauvain assaut
Par grant corroz et par grant ire,
Que tot ausi con par mi cire
Totes ses ongles li anbat
An son escu et si l'abat
Si qu'a genolz venir le fet ;
Et il saut sus tantost et tret
Fors del fuerre la bone espee
Et fiert si qu'il li a colpee
La teste et amedeus les piez.
Lors fu mes sire Gauvains liez,
Que li pié remestrent pandu
Par les ongles an son escu
Si que li uns remest pandanz
Et li autres parut dedanz.
Qant il ot le lyon ocis,
Si se rest sor le lit assis,
Et ses ostes o liee chiere
Vint tantost el palés arriere,
Si le trova el lit seant
Et dit : « Sire, ge vos creant
Que vos n'avez mes nule dote.
Ostez vostre armeüre tote,
Que les mervoilles del palés
Sont remeses a toz jorz mes
Par vos qui estes ci venuz ;
Et des juenes et des chenuz
Seroiz serviz et enorez
Ceanz, don Dex soit aorez ! »
Atant vindrent vaslet a flotes,
Et tuit mout bien vestu de cotes,
Si se metent tuit a genolz
Et dient tuit : « Biax sire dolz,
Noz servises vos presantomes
Con a celui que nos avomes
Mout atandu et desirré,
Que mout vos avez demoré

pris en charge pour le désarmer, et les autres sont allés conduire à l'écurie son cheval qui était resté dehors. Tandis qu'on le désarmait, une jeune fille est entrée dans la salle ; elle était très belle et très séduisante, avec un diadème d'or sur sa tête ; ses cheveux étaient aussi blonds que l'or, ou même davantage. Sa face était blanche, rehaussée par Nature d'une enluminure de pure couleur vermeille[1]. La jeune fille avait toutes les qualités, elle était belle et bien faite, élancée et droite. Derrière elle venaient d'autres jeunes filles très élégantes et belles. Entra alors un jeune homme, tout seul, qui portait suspendu à son cou un ensemble de vêtements : une tunique, un manteau et un surcot ; le manteau était doublé d'hermine et de zibeline noire comme mûre[2], et recouvert d'un tissu rouge vermeil. Monseigneur Gauvain fut saisi d'admiration en voyant venir les jeunes filles, et il ne put s'empêcher de se lever d'un bond à leur rencontre en disant : « Jeunes filles, soyez les bienvenues ! » Alors la première jeune fille s'inclina devant lui et dit : « Ma dame la reine, mon beau seigneur, vous envoie ses salutations, et elle nous ordonne à toutes de vous considérer comme notre seigneur, et de toutes venir vous offrir nos services. Je vous promets de vous servir, moi la première, sans faute, et les jeunes filles qui viennent ici vous considéreront toutes comme leur seigneur,

A oés nostre oés, ce m'est avis. »
Maintenant li uns d'ax l'a pris,
Si le comance a desarmer,
Et li autre vont establer
Son cheval qui defors estoit ;
Et que que il se desarmoit,
Une pucele antre leanz,
Qui mout ert bele et avenanz,
Sor son chief un cercelet d'or,
Don li chevol estoient sor
Autant come li ors ou plus ;
La face ot blanche, et par desus
L'ot anluminee Nature
D'une color vermoille et pure.
La pucele fu mout adroite,
Bele et bien fete, longue et droite.
Aprés[a] li venoient puceles
Assez autres gentes et beles ;
Et uns toz seus vaslez i vint,
Qui une robe a son col tint,
Cote et mantel et sorecot.
Pane d'ermine el mantel ot
Et sebelin noir come more,
Et la coverture desore
Fu d'une sanguine vermoille.
Messire Gauvains se mervoille
Des puceles qu'il vit venir,
Et ne se puet mie tenir
Qu'ancontre eles ne saille an piez,
Et dit : « Puceles, bien vaigniez ! »
Et la premiere li ancline
Et dit : « Ma dame la reïne,
Biax sire chiers, saluz vos mande,
Et a totes si nos comande
Que por lor droit seignor vos teignent
Et que totes servir vos veignent.
Je vos promet le mien servise
Tote premiere sanz faintise,
Et les puceles qui ci vienent
Totes por lor seignor vos tienent,

car elles vous ont longtemps espéré et elles sont très heureuses de voir le meilleur de tous les hommes de valeur. Maintenant il ne reste plus qu'à vous servir ; nous sommes prêtes. » Aussitôt elles se sont toutes agenouillées, s'inclinant devant lui, montrant que leur rôle était de le servir et de lui faire honneur. Alors il les fait aussitôt se relever, et puis s'asseoir. Il a beaucoup de plaisir à les voir, d'abord parce qu'elles sont belles, mais plus encore parce qu'elles le traitent comme leur prince et leur seigneur. Il éprouve une grande joie, la plus grande de sa vie, devant cet honneur que Dieu lui a accordé[1]. Alors la même jeune fille[2] s'est avancée et a dit : « Ma dame vous envoie pour vous vêtir, avant qu'elle ne vous voie, cet ensemble, car elle pense, ne manquant ni de courtoisie ni d'intelligence, que vous avez supporté beaucoup de souffrances, d'efforts et de tourments. Mettez ces vêtements, essayez-les pour voir s'ils sont à la bonne taille, car après avoir eu chaud il faut se garder du froid, si l'on est sage ; beaucoup s'en sont tourné le sang. Ma dame la reine vous envoie ce vêtement d'hermine, de peur que vous n'attrapiez mal par refroidissement, car de même que l'eau devient glace, le sang se caille et se fige quand, après avoir eu chaud, l'on frissonne[3]. » Alors monseigneur Gauvain répond en homme le plus courtois du monde : « Puisse ma dame la reine être sauvée par le Seigneur qui est pourvu de

Que mout desirré vos avoient
Et sont liees quant eles voient
Le mellor de toz les prodomes.
Or n'i a plus mes que nos somes
De vos servir aparelliees. »
Maintenant sont agenoilliees
Trestotes et si li anclinent
Come celes qui se destinent
A lui servir et enorer ;
Et il les fet sanz demorer
Relever et puis asseoir,
Que mout li pleisent a veoir,
Auques por ce que eles sont,
Et plus por ce que eles[a] font
De lui lor prince et lor seignor.
Joie a, c'onques mes n'ot greignor,
De l'enor que Dex li a fete.
Lors s'est la pucele avant trete
Et dit[b] : « Ma dame vos anvoie
A vestir, ainz qu'ele vos voie,
Ceste robe, que ele cuide,
Come cele qui n'est pas vuide
De corteisie ne de san,
Que grant travail et grant ahan
Et grant enui eü aiez[c].
Mes vestez la, si l'assaiez
S'ele est bone a vostre mesure,
Qu'aprés le chaut de la froidure
Se gardent cil qui saige sont,
Que maint ansancmeslé an sont.
Por ce ma dame la reïne
Vos anvoie robe d'ermine
Que froidure mal ne vos face,
Qu'ausi con l'eve devient glace,
Betist li sans et prant ansanble
Aprés le chaut, quant li hom tranble. »
Et mes sire Gauvains respont
Come li plus cortois del mont :
« Ma dame la reïne saut
Cil Sire an cui nul bien ne faut,

toutes les vertus, et vous aussi, qui êtes si éloquente, si courtoise et si accueillante ! Très sage est, je pense, la dame dont les messagères sont si courtoises. Elle sait bien ce dont on a besoin, et ce qui convient à un chevalier, puisqu'elle m'envoie ici — et grâce lui en soit rendue — des habits à revêtir. Remerciez-la beaucoup de ma part. — Je n'y manquerai pas, seigneur, soyez-en certain, ce sera bien volontiers, et pendant ce temps vous pourrez regarder la configuration des lieux par ces fenêtres ; vous pourrez ensuite, si cela vous plaît, monter dans cette tour pour regarder les forêts, les plaines et les rivières jusqu'à mon retour. » La jeune fille se retire alors, et monseigneur Gauvain s'habille de ces riches vêtements qu'il fixe à ses épaules par un fermoir pendant à l'encolure. Puis le désir le prend d'aller voir ce qui se trouve dans la tour. Il y va avec son hôte, et ils gravissent un escalier à vis, contigu à la salle voûtée, pour arriver au sommet de la tour ; de là ils voyaient le pays environnant, plus beau que nul ne saurait dire[1]. Monseigneur Gauvain regarde le paysage, les rivières, les plaines et les forêts pleines de gibier, et il se retourne vers son hôte pour lui dire : « Cher hôte, par Dieu, ce séjour me plaît car il permet d'aller chasser et tirer à l'arc dans ces forêts, tout près de nous. — Seigneur, il vaut mieux ne pas parler de cela, dit le nautonier, car j'ai souvent entendu rapporter que

Et vos come la bien parlanz
Et la cortoise et l'avenanz !
Mout est, ce cuit, la dame sage,
Qant si cortois sont si message.
Ele set bien que a mestier
Et que covient a chevalier
Qant ele, la soe merci,
Robe a vestir m'anvoie ci.
Mercïez l'an mout de par moi.
- Si ferai ge, sire, par foi,
Fet la pucele, volantiers,
Et vos porroiz andemantiers
Vestir et esgarder ces estres
De cest païs par ces fenestres ;
Puis porroiz, se vos plest, monter
An cele tor por esgarder
Forez et plainnes et rivieres
Tant que ge revanrai arrieres. »
Atant la pucele s'an torne,
Et mes sire Gauvains s'atorne
De la robe, qui mout fu riche,
Et son col d'un fermail afiche
Qui pandoit a la cheveçaille.
Puis a talant que veoir aille
Les estres qui an la tor sont.
Antre lui et son oste mont.
Si s'an montent[a] par une viz
Ancoste le palés vostiz
Tant qu'il vindrent an son la tor
Et virent le païs antor
Plus bel que nus ne porroit dire.
Mes sire Gauvains tot remire
Les rivieres et terres plainnes
Et les forez de bestes plainnes,
S'an a son oste regardé
Et si li dist : « Ostes, par Dé,
Ci me plest mout a converser
Por aler chacier et berser
An ces forez ci delez nos.
- Sire, de ce vos poez vos,
Fet li notoniers, mout bien tere,
Que j'ai oï sovant retrere

celui qui serait aimé de Dieu au point d'être appelé ici maître, seigneur et protecteur, selon une disposition bien établie et fixée, ne sortirait jamais de cette maison — à tort ou à raison. C'est pourquoi vous ne devez pas parler de chasse ou de tir à l'arc, car c'est ici votre séjour, et vous n'en sortirez pas un seul jour[1]. — Hôte, ne dites pas cela ! Vous me rendriez fou si je vous l'entendais dire encore. Dieu me pardonne, je ne pourrais vivre ici une semaine, pas plus sept jours que sept fois vingt ans, si je ne pouvais sortir chaque fois que j'en aurais envie. »

Alors il est redescendu et est rentré dans le palais, très contrarié et très triste. Il s'est de nouveau assis sur le lit, le visage douloureux et morne, jusqu'au retour de la jeune fille qui s'était trouvée là auparavant. Quand monseigneur Gauvain l'aperçut, il se leva à sa rencontre, dans l'état de contrariété où il se trouvait, et la salua aussitôt. Et elle vit bien qu'il avait changé de couleur et d'attitude, sa mine laissant apparaître qu'il était irrité par quelque chose. Elle n'osa pas y faire allusion mais dit : « Seigneur, quand il vous plaira, ma dame viendra vous voir. Le repas est prêt, vous mangerez, si vous voulez, ici en bas ou là-haut. » Monseigneur Gauvain répondit alors : « Belle, je ne me soucie pas de manger. Malheur à moi si je mange et me mets en joie avant d'avoir

Que cil cui Dex tant ameroit
Que l'an ceanz le clameroit
Mestre et seignor et avoé,
Qu'il est establi et voé
Qu'il ja mes de ceste meison
N'istroit, ou fust torz ou reison.
Por ce ne vos covient parler
Ne de chacier ne de berser,
Que ceanz avez le sejor :
Ja mes n'an istroiz a nul jor.
- Ostes, fet il, teisiez vos an !
Ja me gitereiez del san
Se plus dire le vos ooie.
Si m'aïst Dex, ge ne porroie
Jusqu'a set jorz vivre ceanz
Ne plus que jusqu'a set vint anz,
Por ce que ge ne m'an ississe
Totes les foiz que ge volsisse. »
Atant s'an est jus avalez,
Si s'an rest el palés antrez
Mout correciez et mout pansis.
Si se rest ens le lit assis
A chiere mout dolante et[a] morne
Tant que la pucele retorne
Qui devant esté i avoit.
Qant mes sire Gauvains la voit,
Si s'est ancontre li dreciez
Si con il estoit correciez,
Si l'a maintenant saluee ;
Et cele vit qu'il ot muee
La color et la contenance,
Si parut bien a sa sanblance
Qu'il ert iriez d'aucune chose,
Mes sanblant fere ne l'an ose,
Einz dit : « Sire, quant vos pleira,
Ma dame veoir vos vanra.
Et li mangiers est atornez,
Si mangeroiz, se vos volez,
Ou ça aval ou la amont. »
Et mes sire Gauvains respont :
« Bele, ge n'ai de mangier cure.
Li miens cors ait male avanture

entendu d'autres nouvelles dont je puisse me réjouir, car j'ai bien besoin d'en entendre ! » La jeune fille, très surprise, est aussitôt repartie et la reine, l'ayant fait venir, lui demanda de l'informer : « Ma belle petite-fille, dans quel état, dans quelles dispositions avez-vous trouvé le bon seigneur que Dieu nous a ici donné ? — Ah ! reine pleine de noblesse et d'honneur, je suis morte de douleur et désespérée à cause du noble et généreux chevalier à qui on ne peut plus arracher une parole qui ne soit de contrariété ou de colère. Et pourquoi ? Je ne peux vous le dire, car il ne me l'a pas dit, et je l'ignore, n'ayant pas osé le lui demander. Mais tout ce que je peux vous dire de lui c'est que la première fois, aujourd'hui, je l'ai trouvé d'une telle distinction, d'une telle élégance de langage, d'une telle éducation qu'on ne pouvait se rassasier d'écouter ses paroles ni de regarder son beau visage ; et maintenant il a tellement changé de comportement qu'il voudrait être mort, c'est mon impression. Il ne voit rien qui ne lui déplaise. — Ma petite-fille, ne vous affolez pas, il retrouvera bien la paix quand il me verra. Il n'aura pas si grand chagrin au cœur que je ne sois à même de le chasser aussitôt, substituant à ce chagrin une grande joie. »

Alors la reine s'est mise en route, et elle s'est rendue dans la salle du palais, accompagnée de l'autre reine, très heureuse

Quant mangerai ne n'avrei joie
Devant qu'autres[a] noveles oie
Don ge me puisse resjoïr,
Que grant mestier ai de l'oïr. »
La pucele, mout esbaïe,
S'an est maintenant repeirie,
Et la reïne l'an apele,
Si li demande quel novele :
« Bele niece, fet la reïne,
De quel estre, de quel covine
Avez le boen seignor trové
Que Dex nos a ceanz doné ?
- Ha ! gentix reïne enoree,
De duel sui morte et acoree
Del franc chevalier debonaire
Dom an ne puet parole traire
Qui ne soit de corroz ou d'ire.
Et le por coi ne vos sai dire,
Qu'il nel m'a dit ne ge nel sai
Ne demander ne li osai.
Mes bien vos sai dire de lui
Que la premiere foiz gehui
Le trovai si bien afeitié,
Si bien parlant et anseignié
Qu'an ne s'an pooit saoler
De ses paroles escoter
Ne de veoir sa bele chiere ;
Or est si toz d'autre meniere
Qu'il voldroit estre morz, ce cuit.
Il ne voit rien ne li enuit.
- Ma niece, or ne vos esmaiez,
Que il sera toz[b] rapaiez
Maintenant que il me verra.
Ja si grant ire el cuer n'avra
Que tost ne l'an aie fors mise
Et grant joie an leu d'ire mise. »
Lors s'est la reïne esmeüe,
Si s'an est el palé venue,
Et l'autre reïne avoec li,
Cui li alers mout abeli,

d'y aller, et elles emmenèrent avec elles environ cent cinquante demoiselles et au moins autant de jeunes gens. Dès que monseigneur Gauvain voit venir la reine tenant l'autre par la main, son cœur devine et lui dit que c'est la reine dont il avait entendu parler. Il pouvait bien le deviner à la vue des tresses blanches qui lui descendaient jusqu'aux hanches. Elle portait une robe de soie blanche brodée d'or, finement ouvragée. Monseigneur Gauvain, ayant jeté un regard sur elle, ne tarda pas à aller à sa rencontre, lui adressant un salut qu'elle lui rendit en disant : « Seigneur, je suis après vous maîtresse de ce palais. Je vous en laisse l'autorité, que vous avez bien méritée. Mais êtes-vous de la maison du roi Arthur ? — Oui, madame, en effet. — Et êtes-vous, je veux le savoir, des chevaliers de sa garde, qui ont accompli mainte prouesse ? — Non, madame. — Je le crois aisément. Alors faites-vous partie, dites-le-moi, des chevaliers de la Table Ronde[1], les meilleurs chevaliers du monde ? — Madame, fait-il, je n'oserais prétendre être des plus célèbres. Je ne me mets pas parmi les meilleurs, mais je pense ne pas être des pires[2]. — Beau seigneur, lui répond-elle, je vous ai entendu parler avec une grande courtoisie, en ne vous attribuant ni l'honneur d'être le meilleur ni la honte d'être le pire. Mais dites-moi donc, le roi Lot, combien a-t-il eu de fils de son épouse[3] ? — Quatre, madame. — Dites-moi leurs noms. — Madame, Gauvain est l'aîné,

Et si menerent avoec eles
Bien cent cinquante dameiseles
Et autretant vaslez au mains.
Tantost que mes sire Gauvains
Voit la reïne qui venoit
Et l'autre par la main tenoit,
Et ses cuers li dit et devine
Que ce estoit cele reïne
Dom il avoit oï parler.
Mes asez le puet deviner
A ce qu'il vit les treces blanches
Qui li pandoient sor les hanches,
Et fu d'un dïapre vestue,
Blanc a fil d'or, d'uevre menue.
Qant mes sire Gauvains l'esgarde,
D'aler contre li ne se tarde,
Si la salue et ele lui.
Ele li dist : « Sire, ge sui
Dame aprés vos de cest palés.
La seignorie vos an lés,
Que mout l'avez bien desservie.
Mes estes vos de la mesnie
Le roi Artus ? - Dame, oïl voir.
- Et estes vos, gel voel savoir,
Des chevaliers de l'eschargaite,
Qui ont mainte proesce faite ?
- Dame, nenil. - Bien vos an croi.
Et estes vos, dites le moi,
De ces de la Table Reonde,
Des meillors chevaliers del monde ?
- Dame, fet il, ge n'oseroie
Dire que des plus prisiez soie.
Ne me faz mie des meillors
Ne ne cuit estre des peiors. »
Et ele li respont : « Biau sire,
Grant corteisie vos oi dire,
Qui ne vos ametez le pris
Del mialz, ne del blasme le pis.
Mes or me dites del roi Lot,
De sa fame quanz[a] filz il ot.
- Dame, quatre. - Or les me nomez.
- Dame, Gauvains est li ainznez,

le second eſt Agravain, l'Orgueilleux aux mains rudes, enfin Gaheriet et Guerehet sont les noms des deux derniers. » Et la reine reprend : « Seigneur, Dieu me pardonne, c'eſt bien leur nom, il me semble. Plût à Dieu qu'ils fussent à présent réunis ici avec nous ! Dites-moi maintenant, connaissez-vous le roi Urien[1] ? — Oui, madame. — A-t-il quelque fils à la cour ? — Oui, madame, deux, de grande réputation. L'un s'appelle monseigneur Yvain, le courtois, le diſtingué. Je me sens plus heureux pour toute la journée quand j'ai l'occasion de le voir le matin, tant je le trouve sage et courtois[2]. Et l'autre s'appelle aussi Yvain, mais il n'eſt pas son frère légitime, et c'eſt pour cela qu'on l'appelle le Bâtard ; il triomphe de tous les chevaliers qui se mesurent avec lui. Mais tous les deux sont à la cour très courageux, très sages et très courtois. — Beau seigneur, fait-elle, le roi Arthur, comment va-t-il maintenant ? — Mieux que jamais ; il eſt en meilleure santé, plus heureux et plus fort. — Ma foi, fait-elle, c'eſt normal. C'eſt encore un enfant, le roi Arthur. S'il a cent ans, il n'a pas davantage, il ne peut pas avoir plus[3]. Mais j'ai encore quelque chose à vous demander ; parlez-moi seulement de l'état et de la condition de la reine, si cela ne vous ennuie pas. — Madame, elle eſt vraiment si courtoise, si belle et si sage que Dieu n'a pas mis sous d'autres lois, avec un autre langage, autant de sagesse en une autre dame. Depuis que Dieu a formé la première femme

Et li seconz eſt Agravains[a]
Li orguilleus as dures mains ;
Kaerïez et Gaerés[b]
Ont non li altre dui aprés. »
Et la reïne li rediſt :
« Sire, se Damedex m'aïſt,
Ensi ont il non, ce me sanble.
Car pleüſt Deu que tuit ansanble
Fussent or ci avoeques nos !
Or me dites, conuissiez vos
Le roi Urïen ? - Dame, oïl.
- Et a il a la cort nul fil ?
- Dame, oïl, deus de grant renon.
Li uns mes sire Yveins a non,
Li cortois, li bien afeitiez.
Tot le jor an sui plus heitiez
Quant au matin veoir le puis
Tant sage et tant cortois le truis.
Et li autres a[c] non Yvains,
Qui n'eſt pas ses freres germains,
Por ce l'apele l'an Avoutre,
Et[d] cil toz les chevaliers outre
Qui meslee prenent a lui.
Cil sont a la cort amedui
Mout preu, mout sage et mout cortois.
- Biax sire, fet ele, li rois
Artus, comant se contient ore ?
- Mialz qu'il ne fiſt onques ancore,
Plus sains et plus haitiez, plus forz.
- Par foi, fet el, ce n'eſt pas torz.
Il eſt anfes, li rois Artus.
S'il a cent anz, il n'a pas plus
Ne[e] plus ne puet il pas avoir.
Mes ancor voel de vos savoir
Que vos me dites seulemant
De l'eſtre et del contenement
La reïne, s'il ne vos poise.
- Certes, dame, tant eſt cortoise
Et tant eſt bele et tant eſt sage
Que Dex ne fiſt loi ne lengage
Ou l'an trovaſt si sage dame.
Puis que Dex la premiere fame

de la côte d'Adam, aucune dame n'a eu une telle renommée ; et c'est à juste titre, car de même que le savant maître éduque les petits enfants, de même ma dame la reine enseigne et instruit tout le monde, car c'est d'elle que se répand tout le bien, elle en est l'origine et le mouvement. Nul ne quitte ma dame dans le désarroi, car elle sait bien ce que vaut chacun, et ce qu'elle doit lui faire pour lui être agréable. Tout l'honneur et le bien qu'un homme peut faire, il le doit à l'enseignement de ma dame, et toute l'affliction qu'un homme peut avoir s'est dissipée quand il la quitte[1]. — Ne sera-ce pas la même chose pour vous avec moi ? — Je le crois bien, madame, car avant de vous voir j'étais indifférent à tout ce que je pouvais faire tant j'étais triste et douloureux. Maintenant je suis si heureux et joyeux que je ne pourrais l'être davantage. — Seigneur, par Dieu qui me fit naître, dit la reine aux blanches tresses[2], votre bonheur va redoubler et votre joie va toujours grandir sans plus jamais vous faire défaut. Et puisque vous êtes ragaillardi et joyeux, le repas est prêt, vous mangerez dès que vous voudrez, à l'endroit qui vous conviendra : si cela vous plaît, vous mangerez ici en haut ou, si vous préférez, vous viendrez manger là-bas, dans mes appartements. — Madame, je ne souhaite quitter cette salle du palais pour aucune chambre, car l'on m'a dit que jamais un chevalier n'y a pris son repas ni même ne s'y est mis à table. — Non, seigneur, du moins aucun

Ot de la coste Adan formee,
Ne fu dame si renomee ;
Et ele le doit mout bien estre,
Qu'ausins come li sages mestre
Les petiz anfanz andoctrine,
Ausi ma dame la reïne
Tot le monde anseigne et aprant,
Que de li toz li biens descent,
Car de li vient et de li muet.
De ma dame partir ne puet
Nus qui desconselliez s'an aut,
Qu'ele set bien que chascuns vaut
Et que an doit a chascun fere
Por ce qu'ele li doie plere.
Nus hom bien ne enor ne fait
A cui ma dame apris ne l'ait,
Ne ja nus n'iert si desheitiez
Qui de ma dame parte iriez.
- Nel feroiz vos, sire, de moi ?
- Dame, fet il, bien vos an croi,
Que ençois que ge vos veïsse
Ne me chaloit que ge feïsse,
Tant estoie maz et dolanz.
Or sui si liez et si joianz
Que ge nel porroie plus estre.
- Sire, par Deu qui me fist nestre,
Fet la reïne as blanches treces,
Ancor dobleront voz leeces
Et crestra votre joie adés,
Et si ne vos faudra ja mes.
Et quant vos estes bauz et liez,
Li mangiers est aparelliez,
Si mangeroiz quant vos pleira,
An quel que leu que vos serra :
Se vos plest, ceisus mangeroiz,
Et, s'il vos plest, vos an vanroiz
An mes chanbres leanz mangier.
- Dame, je ne quier ja changier
Por nule chanbre cest palés,
Que l'an m'a dit que onques mes
Chevaliers n'i manja ne sist.
- Non, sire, qui vis an rissist

qui en sortît vivant ou qui y restât vivant un quart d'heure ou même moins. — J'y prendrai donc mon repas, si vous m'y autorisez. — Seigneur, bien volontiers, et vous serez le tout premier chevalier à y avoir pris son repas. » Alors la reine s'en va, et lui laisse cent cinquante de ses jeunes filles parmi les plus belles, et elles restèrent au repas avec lui pour l'assister et l'entretenir selon tous ses désirs. Des serviteurs, plus d'une centaine, assuraient le service du repas ; certains d'entre eux avaient les cheveux tout blancs, d'autres grisonnaient, et les autres non, certains n'avaient ni barbe ni moustaches, dont deux se tenaient à genoux devant lui, l'un pour découper la viande, l'autre pour verser le vin.

Monseigneur Gauvain invita son hôte à manger à côté de lui, et le repas ne fut pas bref, car il dura plus que ne dure l'une de ces journées autour de la Noël ; il faisait nuit noire et obscure, et l'on avait brûlé beaucoup de grosses torches, quand le repas prit fin. Durant le repas, on échangea bien des paroles et il y eut beaucoup de danses et de caroles après dîner, avant qu'ils n'aillent tous se coucher. Tous contribuèrent à la réjouissance en l'honneur de leur seigneur bien-aimé. Et quand celui-ci voulut aller se coucher, il s'étendit sur le Lit de la Merveille. Une demoiselle lui mit un oreiller sous la tête pour le faire dormir rapidement. Et, pour le lendemain, au réveil, on lui avait préparé un

Ne qui vis i demorast mie
Une liuee ne demie.
- Dame, donc i mangerai gié,
Se vos m'an donez le congié.
- Sire, gel vos doing volantiers,
Et vos seroiz toz li premiers
Chevaliers qui mangié i a. »
Atant la reïne s'an va,
Si li lesse de ses puceles
Bien cent cinquante des plus beles,
Qui el palés lez lui mangierent,
Sel servirent et losangierent
De quan que li vint a talant.
Vaslet servirent plus de cent
Au mangier, don li un estoient
Tuit blanc, et li altre mesloient
De chenes, et li[a] autre non,
Li altre barbe ne grenon
N'avoient, et de cez li dui
Furent a genolz devant lui[b] :
Si servi li uns del taillier
Et li autres del vin baillier.
Mes sire Gauvains coste a coste
Fist delez[c] lui mangier son oste,
Et li mangiers ne fu pas corz,
Qu'il dura plus que uns des jorz
Antor Natevité ne dure,
Qu'il fu nuiz serree et oscure
Et mout i ot ars gros tortiz
Einz que li mangiers fust feniz.
Sor le mangier ot mout paroles,
Mout i ot dances et caroles [sent.
Aprés[d] mangier, einz qu'il colchas-
De joie faire tuit se lassent
Por lor seignor qu'il ont mout chier.
Et quant il volt aler colchier[e],
Si jut el Lit de la Mervoille.
Un orellier de soz s'oroille
Une dameisele li mist,
Qui ilueques dormir le fist ;
Et l'andemain au resvellier
Li ot an fet aparellier

vêtement d'hermine et de soie. Le nautonier vint au matin devant son lit, et l'aida à se lever, à se vêtir et à se laver les mains. Assistait à son lever Clarissant, la grande, la belle, la séduisante, la sage, la courtoise jeune fille[1]. Puis elle est entrée dans la chambre de la reine, son aïeule, qui lui demande en l'embrassant : « Ma petite-fille, en toute bonne foi, est-ce que votre seigneur est levé ? — Oui, ma dame, depuis un long moment. — Et où est-il, ma belle petite-fille ? — Ma dame, il est monté dans la tourelle, je ne sais s'il en est descendu depuis. — Ma petite-fille, je veux le rejoindre et, avec l'aide de Dieu, il n'aura aujourd'hui que joie et bonheur. » Aussitôt la reine se leva, car elle avait envie d'aller le rejoindre, et elle le trouva en haut, aux fenêtres d'une tourelle d'où il regardait une jeune fille qui descendait une prairie, avec un chevalier armé[2]. Monseigneur Gauvain était absorbé par ce spectacle quand surgirent les deux reines côte à côte ; elles l'ont trouvé avec son hôte, chacun à sa fenêtre. « Seigneur, bon réveil ! font les deux reines. Que cette journée vous soit heureuse et joyeuse, grâce à ce glorieux Père qui de sa fille fit sa mère[3] ! — Madame, qu'Il vous comble de joie, Celui qui envoya sur terre Son Fils pour honorer la chrétienté ! Mais si vous le voulez bien, venez un peu à la fenêtre et dites-moi qui peut bien être cette jeune fille qui vient par ici ; elle est accompagnée d'un chevalier

Robe d'ermine et de samit.
Li notoniers devant son lit
Au matin vint, sel fist lever
Et vestir et ses mains laver.
A son lever fu Clarissanz,
La granz, la bele, l'avenanz,
La sage, la bien anparlee.
An la chanbre s'an est alee
Devant la reïne s'aiole,
Qui li demande et si l'acole :
« Niece, foi que vos me devez,
Est vostre sire ancor levez ?
- Oïl, dame, mout a grant piece.
- Et ou est il, ma bele niece ?
- Dame, an la tornele en ala,
Ne sai se puis en avala.
- Niece, je voel aler a lui,
Et, se Deu plest, n'avra mes hui
Se bien non et joie et leesce. »
Tantost la reïne se dresce,
Que talant a que a lui aut,
Tant qu'ele le trova an haut
As fenestres d'une tornele
Ou esgardoit une pucele
Qui venoit tot aval un pré,
Et un chevalier vit armé.
La ou il ert an son esgart,
Atant ez vos de l'autre part
Les deus reïnes coste a coste ;
Mon seignor Gauvain et son oste
Ont a deus fenestres trovez.
« Sire, bien soiez vos levez,
Font les reïnes amedeus.
Cist jorz vos soit liez et joieus,
Ce doint icil glorïeus pere
Qui de sa fille fist sa mere.
- Dame, grant joie vos doint cil
Qui an terre anvea son fil
Por essaucier crestianté.
Mes, s'il vos vient a volanté,
Un po venez a la fenestre
Et si me dites qui puet estre

qui porte un écu écartelé[1]. — Je vous le dirai bien volontiers, fait la reine en la regardant. C'eſt celle — que le feu d'enfer la brûle ! — qui hier soir vous a amené par ici. Mais ne vous occupez plus d'elle, car elle eſt trop méchante et trop indigne. Quant au chevalier qu'elle emmène, je vous prie de ne pas vous en occuper, car c'eſt un chevalier, à coup sûr, plus courageux que tous les autres chevaliers. Se battre avec lui n'eſt pas un jeu car maints chevaliers ont été, sous mes yeux, sur ce port, vaincus et tués par lui. — Ma dame, fait-il, je veux aller parler à la demoiselle, si vous m'en donnez l'autorisation. — À Dieu ne plaise, seigneur, que je vous donne l'autorisation de faire votre malheur. Laissez aller à ses affaires cette fâcheuse et mauvaise fille. Jamais, s'il plaît à Dieu, vous ne sortirez de ce palais pour une telle sottise. Au reſte, vous ne devez jamais en sortir, si vous ne voulez pas nous faire du tort[2]. — Eh là ! noble reine ! vous venez de me plonger dans la perplexité. Je me considérerais comme bien mal loti avec ce château, si je ne pouvais en sortir. À Dieu ne plaise que j'y reſte ainsi longtemps prisonnier. — Ah ! ma dame, dit alors le nautonier, laissez-le faire tout ce qu'il veut. Ne le retenez pas malgré lui, car il pourrait en mourir de chagrin. — Eh bien je le laisserai sortir, répond la reine, à condition que, si Dieu le garde de la mort, il rentre ce soir même. — Ma dame, ne vous tourmentez pas,

Une pucele qui vient ci,
S'a un chevalier avoec li
Qui porte[a] un escu de cartiers.
- Ge le vos dirai volantiers,
Fet la reïne qui l'esgarde.
Ce eſt cele cui max feus arde,
Qui ersoir vos amena ça.
Mes de li ne vos chaille ja,
Qu'ele eſt trop male et trop vilainne.
Del chevalier que ele mainne
Vos pri ge que il ne vos chaille,
Que il eſt chevaliers sanz faille
Sor toz chevaliers corageus.
Sa bataille n'eſt mie a geus,
Que maint chevalier a ce port
A, veant moi, conquis et mort.
- Dame, fet il, ge voel aler
A la dameisele parler,
Se vos m'an donez le congié.
- Sire, ne place Deu que gié
De voſtre mal congié vos doingne.
Lessiez aler an sa besoigne
La pucele male enuieuse.
Ja, se Deu pleſt, por tel oiseuse
N'iſtroiz vos ja de ceſt palés.
Vos n'an devez issir ja mes,
Se vos tort ne nos volez fere.
- Avoi, reïne debonere !
Or m'avez vos mout esmaié.
Je m'an tanroie a mal paié
Del chaſtel se ja n'an issoie.
Ne place Deu que ja i soie
Ensi longuement prisoniers.
- Ha ! dame, fet li notoniers,
Lessiez li fere tot son buen.
Ja nel retenez mal gré suen,
Qu'il an porroit de duel morir.
- Et ge l'an lesserai issir,
Fet la reïne, par covant
Que, se Dex de mort le desfant,
Qu'il revanra ancor enuit.
- Dame, fet il, ne vos enuit,

car je reviendrai si je le peux. Mais je vous demande de m'accorder une promesse, si c'eſt bien votre plaisir : c'eſt de ne pas me demander mon nom avant huit jours, sans vouloir vous offenser. — Je m'en dispenserai donc, puisque cela vous arrange, dit la reine, car je ne veux pas mériter votre haine. C'eût été pourtant la première prière que je vous aurais adressée, que vous me disiez votre nom, si vous ne me l'aviez pas interdit[1]. » Sur ce, ils descendent de la tourelle, des serviteurs accourent, ils lui rendent ses armes et lui passent son armure, ils sortent son cheval de l'écurie, il y monte tout armé, et le voilà parti pour le port, avec le nautonier qui l'accompagne ; tous deux s'embarquent et rament avec ardeur jusqu'à l'autre rive, où débarque monseigneur Gauvain. Alors l'autre chevalier demande à la jeune fille sans merci : « Amie, ce chevalier qui arrive armé à notre rencontre, dites-moi, le connaissez-vous ? — Non, répond la jeune fille, mais je sais bien que c'eſt celui qui hier m'a amenée par ici. — Que Dieu me protège, dit le chevalier, je ne cherchais personne d'autre. J'ai eu très peur qu'il ne m'eût échappé. Car aucun chevalier venu au monde naturellement n'a franchi le passage de Galvoie pour ensuite, si d'aventure je l'ai aperçu et trouvé sur mon chemin, se vanter ailleurs d'être revenu de ce pays-ci[2]. C'eſt tout comme si celui-ci était déjà retenu prisonnier,

Que ge revandrai se ge puis.
Mes un don vos demant et ruis,
Se vos pleſt et vos comandez,
Que vos mon non ne demandez
Devant huit jorz, si ne vos griet.
- Et ge, sire, puis qu'il vos siet,
M'an soferrai, fet la reïne,
Qu'avoir ne voel voſtre haïne.
Si fuſt ce la chose premiere
Don ge vos feïsse proiere,
Que voſtre non me deïssiez,
Se desfandu nel m'eüssiez. »
De la tornele ensi descendent,
Et vaslet corent, si li randent
Ses armes por armer son cors,
Et son cheval li ont trait fors,
Et il i monte toz armez.
Si s'an eſt jusqu'au port alez,
Et li notoniers avoec lui,
S'antrent an un batel andui ;
Si nagierent si fort a brive
Que venu sont a l'autre rive,
Et mes sire Gauvains s'an iſt.
Et li autres chevaliers diſt
A la pucele sanz merci :
« Amie, ceſt chevalier ci
Qui vient armez ancontre nos,
Dites moi, conuissiez le vos ? »
Et la pucele dit : « Nenil,
Mes ge sai bien que ce eſt cil
Qui hier m'amena ceſte part. »
Et cil respont : « Se Dex me gart,
Autre n'aloie ge querant.
Peor en ai eü mout grant
Que il ne me fuſt eschapez,
Qu'ainz chevaliers de mere nez
Ne passa[a] les porz de Galvoie,
Se tant avient que ge le voie
Et que ge devant moi le truisse,
Que ja aillors vanter se puisse
Qu'il soit de ceſt païs venuz.
Ciſt ert bien pris et retenuz,

dès lors que Dieu me permet de le voir. » Aussitôt le chevalier s'élance sans parole de défi ni menace, éperonnant son cheval, l'écu en position à son bras. Alors monseigneur Gauvain va vers lui et le frappe si bien qu'il le blesse gravement au bras et au côté. Mais l'autre n'était pas mortellement blessé, car le haubert a bien résisté, empêchant le fer de traverser, si ce n'est la pointe, qui s'enfonce de deux doigts dans le corps, le faisant tomber à terre. Il se relève et découvre qu'il saigne, ce qui l'inquiète, car le long de son bras et de son flanc le sang ruisselle. Alors il passe à l'attaque, l'épée à la main, mais il est bientôt si épuisé qu'il ne tient plus debout, et doit se rendre à la merci de son adversaire. Monseigneur Gauvain lui demanda sa parole, puis il le remit au nautonier qui l'attendait. Or la Maligne Demoiselle était descendue de son palefroi. Il vint à elle, la salua et dit : « Remontez à cheval, belle amie, car je ne vous abandonnerai pas ainsi, mais je vous emmènerai avec moi de l'autre côté de l'eau où je dois repasser. — Hé là, dit-elle, chevalier, comme vous faites le brave et le fier ! Vous auriez eu suffisamment à vous battre si mon ami n'avait pas été fatigué par d'anciennes blessures qu'il avait reçues. Vos fanfaronnades seraient vite retombées, vous n'auriez pas eu tant de caquet, et l'on vous aurait cloué le bec mieux que par un échec et mat ! Mais dites-moi sincèrement : pensez-vous valoir

Puis que Dex veoir le me lesse. »
Tantost li chevaliers s'eslesse
Sanz desfiance et sanz menace,
Le cheval point, l'escu anbrace ;
Et mes sire Gauvains s'adresce
Vers lui, sel fiert si qu'il le blesce
El braz et el costé mout fort ;
Mes ne fu pas navrez a mort,
Que si bien se tint li haubers
C'onques n'i pot passer li fers,
Fors que de la pointe an somet
Plain doi dedanz le cors li met,
Sel porte a terre ; et cil relieve,
Si voit son sanc, qui mout li grieve,
Que par le braz et par le flanc
Li coroit uns randons de sanc[a].
Si li cort a l'espee sore,
Mes lassez fu an mout po d'ore
Si qu'il ne se pot sostenir,
Einz l'estut a merci venir ;
Et mes sire Gauvains an prant
La fiance et puis si le rant
Au notonier qui l'atandoit.
Et la male pucele estoit
De son palefroi descendue.
Il vient a li, si la salue
Et dit : « Remontez, bele amie,
Qu'ainsi ne vos lesserai mie,
Einz vos an manrai avoec moi
Oltre cele eve ou passer doi.
- Haï ! fet ele, chevaliers,
Con or vos feites bauz et fiers !
Vos eüssiez bataille assez
Se mes amis ne fust lassez
De[b] viez plaies qu'il a eües.
Mout fussent voz bordes[c] cheües,
N'eüssiez or mie tant jengle,
Plus fussiez muz que maz an engle.
Mes or me reconuissiez voir :
Cuidiez vos mialz de lui valoir

plus que lui parce que vous l'avez abattu ? Il arrive souvent, vous le savez bien, que le faible abatte le fort. Mais, si vous quittiez ce port pour venir avec moi jusqu'à cet arbre, là-bas, et si vous faisiez une chose que mon ami, que vous venez de faire monter sur le bateau, faisait pour moi quand je le voulais, alors je pourrais témoigner que vous valez plus que lui et je ne vous mépriserais plus. — Un simple détour par là, jeune fille, n'eﬆ pas un obﬆacle à ce que je satisfasse votre volonté. — À Dieu ne plaise, fait-elle, que je vous voie en revenir ! » Alors ils se mettent en route, elle devant et lui derrière, et les jeunes filles du palais, et aussi les dames, s'arrachent les cheveux, décousent et déchirent leurs vêtements, en disant : « Hélas, malheureuses, pourquoi sommes-nous encore en vie quand nous voyons aller au déshonneur et au tourment celui qui devait être notre seigneur ? La Maligne Demoiselle à sa droite l'emmène, la perverse, là d'où aucun chevalier ne revient. Malheureuses, nous voilà si découragées, nous qui étions si heureuses de ce que Dieu nous ait envoyé celui qui savait toujours ce qui eﬆ bien, celui à qui ne manquait rien, ni le courage ni aucune autre vertu[1]. »

Ainsi menaient-elles le deuil pour leur seigneur qu'elles voyaient suivre la Maligne Demoiselle. Ils arrivèrent sous l'arbre, lui et elle, et une fois qu'ils furent arrivés là, monsei-

Por ce que abatu l'avez ?
Sovant avient, bien le savez,
Que li foibles abat le fort.
Mes se vos lesseiez ceﬆ port
Et ansanble o moi venïez
Vers cel arbre et vos feisïez
Une[a] chose que mes amis,
Que vos avez an la nef mis,
Feisoit por moi quant je voloie,
Adonques vos tesmoingneroie
Que vos vaudreiez mialz que il
Ne ne vos avroie plus vil.
- Por aler, fet il, jusque la,
Pucele, ne remanra ja
Que voﬆre volanté ne face. »
Et cele dit : « Ja Dex ne place
Que ge retorner vos an voie ! »
Atant se metent a la voie,
Ele devant et il aprés,
Et les puceles del palés
Et les dames lor chevox tirent
Et lor dras ronpent et dessirent
Et dient : « Ha ! lasses cheitives,
Or mes por coi somes nos vives[b],
Quant nos veons aler celui
A sa honte et a son enui
Qui noﬆre sires devoit eﬆre ?
La male pucele l'adeﬆre,
Si l'an mainne, la deputaire,
La don chevaliers ne repaire.
Lasses, tant somes acorees
Qui si buer eﬆions or nees,
Que Dex anveié nos avoit
Celui qui toz les biens savoit,
Celui an cui ne failloit riens,
Ne hardemenz ne autres biens.»
Ensi lor duel celes feisoient
Por lor seignor qu'eles veoient
Sivre la male dameisele.
Soz l'arbre vienent cil et cele,
Et quant il furent venu la,
Mes sire Gauvains l'apela :

gneur Gauvain l'appela : « Jeune fille, fait-il, dites-moi donc si je suis quitte maintenant. Si vous avez quelque chose d'autre à me faire faire, plutôt que de perdre vos bonnes grâces je le ferai, du moins si c'eſt possible. » La jeune fille lui répondit alors : « Voyez-vous ce gué profond dont les rives sont si hautes[1] ? Mon ami savait le traverser quand je voulais, et il allait me cueillir de ces fleurs que vous voyez là-bas sur ces arbres et dans ces prés. — Jeune fille, comment y passait-il ? Je ne sais pas où pourrait se trouver le gué ; la rive eſt trop escarpée, j'en ai peur, et le gué partout trop profond pour qu'on puisse y descendre. — Vous n'oseriez pas y entrer, je le sais bien, fait la jeune fille. Évidemment, je n'ai jamais pensé que vous auriez assez de courage pour oser y passer. Car c'eſt le Gué Périlleux, où personne, à moins d'un courage merveilleux, n'ose s'aventurer à aucun prix. » Aussitôt monseigneur Gauvain pousse son cheval jusqu'à la rive et regarde en bas l'eau profonde, et vers le haut le raide escarpement de la remontée. Mais la rivière était étroite, ce que voyant monseigneur Gauvain se dit que son cheval avait sauté maint fossé plus large. D'ailleurs il pensait avoir entendu dire et raconter en plusieurs endroits que celui qui aurait franchi l'eau profonde du Gué Périlleux aurait conquis toute la gloire du monde[2]. Alors il s'éloigna de la rivière et revint au grand galop

« Pucele, fet il, or me dites
Se ge puis ancor eſtre quites.
Se il vos pleſt que ge plus face,
Einz que ge perde voſtre grace,
Le ferai ge, se j'onques puis. »
Et la pucele li diſt puis :
« Veez vos or ce gué parfont,
Don les rives si hautes sont ?
Mes amis passer i soloit
Quant je voloie, et si m'aloit
Coillir des flors que vos veez
An ces arbres et an cez prez.
- Pucele, comant i passoit ?
Je ne sai pas ou[a] li guez soit !
La rive eſt trop haute, ce dot,
Et li guez trop parfonz par tot[b]
Si qu'an n'i porroit avaler.
- Vos n'i oseriez antrer,
Fet la pucele, bien le sai.
Onques certes nel me pansai
Que vos tant de cuer eüssiez
Que ja passer i osessiez,
Que ce eſt li Guez Perilleus
Que nus, se trop n'eſt mervelleus,
N'ose passer por nule painne. »
Tantoſt jusqu'a la rive amainne
Mes sire Gauvains son cheval
Et voit l'eve parfonde aval
Et la rive contremont droite,
Mes la riviere fu eſtroite.
Quant mes sire Gauvains la voit,
Si dit que ses chevax avoit
Maint greignor fossé tressailli
Et panse qu'il avoit oï
Dire et conter an plusors leus
Que cil qui del Gué Perilleus
Porroit passer l'eve parfonde,
Qu'il avroit tot le pris del monde.
Lors s'esloigne de la riviere
Et vient toz les galoz arriere

pour sauter de l'autre côté ; mais il échoua, ayant mal pris son élan, et il tomba au beau milieu du gué ; alors son cheval a nagé jusqu'à ce qu'il reprît contact avec la terre ferme, et des quatre pieds il y a pris appui pour sauter. Il s'est si bien appuyé qu'il sauta sur la rive qui était très haute[1]. Une fois arrivé là, il est resté immobile, debout, sans pouvoir bouger ; alors monseigneur Gauvain a bien été obligé de descendre de son cheval, qu'il sentait très fatigué. Il est donc descendu sans tarder et il a eu l'idée d'ôter la selle, ce qu'il a fait en la déposant pour la laisser sécher. Quand il eut ôté le coussinet, il lui fit s'écouler l'eau du dos, des flancs et des jambes. Puis il remit la selle en place, remonta dessus et partit au petit pas. Il finit par rencontrer un chevalier qui chassait, seul, avec un épervier. Dans le champ, devant le chevalier, il y avait trois petits chiens dressés à la chasse à la plume. Le chevalier était si beau qu'on ne pourrait le décrire. Quand monseigneur Gauvain s'approcha de lui, il le salua et dit : « Beau seigneur, que Dieu qui vous a fait plus beau que toute autre créature vous donne aujourd'hui bonne chance ! » Et l'autre répondit aussitôt : « C'est toi qui es bon, toi qui es beau. Mais dis-moi, sans vouloir te déplaire, comment as-tu fait pour abandonner seule la Maligne Demoiselle de l'autre côté[2] ? Son escorte, où est-elle passée ? — Seigneur, répond-il, c'était un chevalier portant un écu écartelé

Por saillir oltre ; mes il faut,
Qu'il ne prist mie bien son saut,
Si sailli droit en mi le gué,
Et ses chevax a tant noé
Qu'il prist terre de quatre piez,
Si s'est por saillir afichiez.
Si bien s'afiche que il saute
Sor la rive, qui mout fu haute.
Qant sor la rive fu venuz,
Si s'est toz coiz an piez tenuz,
C'onques ne se pot removoir,
Ençois covint par estovoir
Mon seignor Gauvain a descendre,
Que mout trova son cheval tandre.
Et il est descenduz[a] tantost
Et s'a talant que il li ost
La sele, et il li a ostee
Et por essuier acostee.
Quant li peniaux[b] li fu ostez,
L'eve del dos et des costez
Et des janbes li abat jus ;
Puis met la sele et monte sus,
Si s'an vet le passet petit
Tant que un seul chevalier vit
Qui gibeçoit d'un esprevier.
El pré devant le chevalier
Avoit trois chiennez a oisiax.
Li chevaliers par fu tant biax
Qu'an nel porroit dire de boche.
Qant mes sire Gauvains l'aproche,
Sel salua et si li dist :
« Biaus sire, cil Dex qui vos fist
Bel sor tote autre criature
Il vos[c] doint hui bone avanture. »
Et cil fu de respondre iniax :
« Tu es li boens, tu es li biax.
Mes di moi, si[d] ne te dessiee,
Comant tu as seule lessiee
La male pucele de la.
Sa compaingnie ou en ala ?
- Sire, fet il, uns chevaliers
Qui porte un escu de quartiers

qui la conduisait quand je l'ai rencontrée. — Et qu'en as-tu fait ? — Je l'ai vaincu au combat. — Et qu'est devenu le chevalier ? — Le nautonier l'a emmené, car il m'a dit qu'il devait lui revenir. — Il a bien dit la vérité, beau seigneur. Et la jeune fille a été mon amie, mais elle ne l'était pas assez pour daigner m'aimer, et elle ne daignait pas m'appeler son ami et jamais, sauf par la force, je n'ai pu lui donner un baiser, je vous le garantis, et je n'ai jamais pu obtenir d'elle ce que je désirais ; je l'aimais en effet malgré elle, l'ayant ravie à un ami à elle dont elle s'accompagnait d'habitude ; lui, je l'ai tué, et elle, je l'ai emmenée et me suis donné de la peine pour la servir. Peine perdue, car à la première occasion elle m'abandonna et fit son ami de celui à qui tu viens de l'enlever ; ce n'est pas un chevalier pour rire, il est très courageux, pas au point cependant d'oser venir en un lieu où il pensait devoir me trouver[1]. Mais toi tu as fait aujourd'hui ce qu'aucun chevalier n'ose faire, et pour avoir osé le faire tu as conquis avec ta grande prouesse l'honneur et la gloire du monde. En sautant dans le Gué Périlleux, tu as fait preuve d'une grande hardiesse, et sache en toute vérité que jamais aucun chevalier n'en est sorti. — Seigneur, alors, la demoiselle m'a menti en me disant et en me faisant croire que son ami y passait une fois par jour par amour pour elle ?

L'an menoit quant ge l'ancontrai.
- Et qu'an feïs ? - D'armes l'outrai.
- Et que devint li chevaliers ?
- Mené[a] l'en a li notoniers,
Qu'il me dist qu'il le dut avoir.
- Certes, biau sire, il vos dist voir.
Et la pucele fu m'amie,
Mes ensi nel fu ele mie
Qu'ele onques me deingnast amer,
N'ami ne me deingnoit clamer
N'onques se force ne li fis
Ne la beisai, ce vos plevis, [buen,
N'onques ne fist[b] point de mon
Car ge l'amoie mau gré suen,
Qu'a un suen ami la toli
Qu'ele soloit mener o li :
Si l'ocis et li en menai
Et de li servir me penai.
Mes servises mestier n'i ot,
Que au plus tost qu'ele onques pot
De moi lessier acoison quist
Et de celui son ami fist
Cui or androit tolue l'as,
Qui chevaliers n'ert mie a gas,
Ainz ert mout preuz, si m'aïst Dex ;
Et si ne fu il onques tex
Que il onques venir osast
An leu ou trover me cuidast.
Mes tu as hui feite tel chose
Que nus chevaliers fere n'ose ;
Et por ce que feire l'osas,
Le pris del mont et le los as
Par ta grant proesce conquis.
Quant el Gué Perilleus saillis,
Mout te vint de grant hardemant,
Et saiches bien certainnemant
C'onques chevaliers n'an issi.
- Sire fet il, donc me manti
La dameisele, qui me dist
Et por voir acroire me fist
C'une foiz i passoit le jor
Ses amis por la soe amor.

— Elle a dit cela, la renégate ? Ah ! si seulement elle s'y était noyée, car elle eﬆ possédée par le diable pour vous avoir raconté une telle fable. Elle vous déteﬆe, on ne peut le nier, et elle voulait vous faire noyer dans cette eau hideuse et profonde, cette créature du diable ; puisse Dieu l'anéantir ! Mais donne-moi ta parole, nous ferons un pacte, toi et moi : si tu veux me demander quelque chose, que ce soit joie ou triﬆesse, sous aucun prétexte je ne te dissimulerai la vérité, si je la connais ; et réciproquement, tu me diras, sans mentir le moins du monde, tout ce que je voudrai savoir, si tu es en mesure de me dire la vérité[1]. »

Ils ont conclu ce pacte, et monseigneur Gauvain commence en posant la première queﬆion : « Seigneur, je vous le demande, la cité que je vois là, à qui appartient-elle et quel eﬆ son nom ? — Ami, répond-il, sur cette cité je vous dirai la vérité. Cette cité que vous voyez eﬆ à moi ; il n'eﬆ aucun homme sur terre à qui j'en sois redevable, je ne la tiens que de Dieu, et son nom eﬆ Orquelenes[2]. — Et vous, comment vous appelez-vous ? — Grinomalant[3]. — Seigneur, grandes sont vos prouesses et votre vaillance, j'en ai bien entendu parler, et vous êtes maître d'un grand territoire. Et quel eﬆ le nom de cette jeune fille dont on ne dit aucun bien, ni dans les environs ni au loin, selon votre propre témoignage ? — Je peux bien témoigner qu'il vaut mieux s'en éloigner,

- Ce diﬆ ele, la renoiee ?
Ha ! car i fuﬆ ele noiee,
Que mout eﬆ plainne de deable,
Qant ele vos diﬆ si grant fable.
Ele vos het, nel puis neier,
Si vos voloit feire neier
An l'eve hideuse et parfonde
Li deables, cui Dex confonde !
Mes or me baille ça ta foi,
Si me pleviras et ge toi,
Se tu rien demander me viax,
Ou soit ma joie ou soit mes diax,
Que ja por rien n'an celerai
La verité, se ge la sai ;
Et tu ausi me rediras,
Que ja por rien n'an mantiras,
Tot quan que ge voldrai savoir,
Se tu m'an sez dire le voir. »
  Feite ont andui ceﬆe fiance,
Et mes sire Gauvains comance
A demander premierement :
« Sire, fet il, je vos demant
D'une cité que ge voi la
Cui ele eﬆ et quel non ele a ?
- Amis, fet il, de la cité
Vos dirai ge la verité.
La citez que veez eﬆ moie ;
Il n'eﬆ hom nez cui rien an doie,
Je n'an tieng rien se de Deu non,
Et s'a Orquelenes[a] a non.
- Et vos comant ? - Grinomalanz[b].
- Sire, mout preuz et mout vaillanz
Eﬆes, ge l'ai bien oï dire,
Et de mout grant terre eﬆes sire.
Et comant a non la pucele
De cui nule boene novele
N'eﬆ contee ne pres ne loing,
Si com vos l'an portez tesmoing ?
- Ge puis bien, fet il, tesmoingnier
Qu'ele fet bien a esloignier,

car elle eſt très méchante et méprisante. C'eſt pour cela qu'on l'appelle l'Orgueilleuse de Logres, son pays natal, d'où on l'a amenée quand elle était petite[1]. — Et son ami, quel eſt son nom, celui qui eſt parti, bon gré mal gré, dans la prison du nautonier ? — Ami, sachez que ce chevalier eſt un chevalier merveilleux, mais on l'appelle l'Orgueilleux de la Roche à l'Étroite Voie, car il garde les passages de Galvoie[2]. — Et quel eſt le nom du château, si bien fait et si beau, de l'autre côté, là-bas, d'où je suis arrivé aujourd'hui et où j'ai mangé et bu hier soir ? » À ces mots, Grinomalant se détourne, comme chagriné, et commence à s'en aller. Gauvain se met à lui crier : « Seigneur, seigneur, répondez-moi, souvenez-vous de votre promesse ! » Alors Grinomalant s'arrête et, le regardant de côté, il dit : « Que l'heure où je t'ai rencontré et où je t'ai donné ma parole soit déteſtée et maudite ! Va-t'en, je te déclare quitte de ta promesse, et toi tu me tiens quitte de la mienne, car je pensais te demander quelque nouvelle de là-bas. Mais tu en sais autant sur la lune que sur le château, je pense. — Seigneur, j'y étais la nuit dernière, et j'ai couché dans le Lit de la Merveille qui ne ressemble à aucun autre lit, car on n'a jamais rien vu de semblable. — Seigneur, je suis plein d'admiration pour les nouvelles que tu me donnes. J'éprouve un grand réconfort et un vrai plaisir

Qu'ele eſt mout male et desdeigneuse.
Et por ce a non l'Orguilleuse
De Logres, ou ele fu nee,
Si an fu petite aportee.
- Et ses amis, comant a non,
Qui en eſt alez, vuelle ou non,
An la prison au notonier ?
- Amis, saichiez del chevalier
Qu'il eſt chevaliers mervelleus
Et si a non li Orguelleus
De la Roche a l'Eſtroite Voie,
Qui garde les porz de Galvoie.
- Et comant a non li chaſtiax
Qui tant eſt boens et tant eſt biax
De la d'outre don ge ving hui,
Et s'i mangié ersoir et bui ? »
A iceſt mot Grinomalanz
Se treſtorne come dolanz
Et si s'an comance a aler.
Gauvains le prant a apeler[a] :
« Sire, sire, parlez a moi,
Si vos manbre de voſtre foi ! »
Et li Grinomalanz s'areſte,
Si li torne an travers la teſte
Et dit : « L'ore que ge te vi
Et que ge ma foi te plevi
Soit la honie et la maudite !
Va t'an, ge te claim ta foi quite,
Et tu me requite la moie,
Que de la d'outre te cuidoie
Noveles demander aucune.
Mes tu sez autant de la lune
Com tu sez del chaſtel, ce cuit.
- Sire, fet il, j'i fui enuit
Et jui el Lit de la Mervoille
A cui nus liz ne s'aparoille[b]
N'onques nus ne vit son paroil.
- Sire, fet il, mout me mervoil
Des noveles[c] que tu me diz.
Or m'eſt il solaz et deliz

à écouter tes mensonges[1], car j'écouterais les récits d'un conteur exactement comme je t'écoute. Tu es un jongleur, je le vois bien. Mais je pensais que tu étais chevalier et que tu avais accompli quelque exploit là-bas. Toutefois, renseigne-moi : as-tu fait quelque prouesse, as-tu vu quelque chose ? — Seigneur, quand je me suis assis sur le lit, il y a eu une grande tourmente dans le palais, ne pensez pas que je vous mente, les cordes du lit ont fait entendre un gémissement et un concert de clochettes a retenti (elles étaient suspendues aux cordes du lit) ; les fenêtres qui étaient fermées se sont ouvertes d'elles-mêmes ; mon écu a reçu des traits et des flèches acérées, et y sont restées plantées les griffes d'un lion féroce, à la crinière hérissée, qui longtemps avait été gardé enchaîné dans une des chambres. On m'amena le lion : dès qu'un vilain l'eut lâché, il se précipita sur moi et donna un tel coup sur mon écu qu'il y fut retenu par ses griffes et ne put s'en dégager. Si vous pensez qu'il n'y en a pas trace, voyez les griffes qui sont encore ici ; car, Dieu merci, je lui ai tranché la tête et les pattes en même temps. Que vous semble de ces indices ? » Grinomalant, à ces mots, mit pied à terre au plus vite pour se prosterner et, mains jointes, il le pria de lui pardonner ses sottes paroles. « Je vous en tiens quitte, dit-il ; remontez donc en selle. » Et l'autre remonte, tout honteux de sa sottise,

De tes mançonges escouter,
Qu'ausinc orroie ge conter
Un fableor com ge faz toi.
Tu es juglerres, bien le voi.
Mes ge cuidoie que tu fusses
Chevaliers et que tu eüsses
De la fet aucun vasselage.
Et ne porquant or me fei sage
Se nule proesce i feïs
Et quel chose tu i veïs. »
Et mes sire Gauvains li dit :
« Sire, quant ge m'assis el lit,
El palés ot mout grant tormante,
Ne cuidiez pas que ge vos mante,
Que les cordes del lit crierent
Et unes quanpanes sonerent,
Qui as cordes del lit pandoient ;
Et les fenestres qui estoient
Closes tot par eles ovrirent ;
Et an mon escu me ferirent
Quarrel et saietes esreses,
Et s'i sont les ongles remeses
D'un grant lyon fier et cresté
Qui avoit longuement esté
An une chanbre anchaenez.
Li lyons me fu amenez,
Qu'uns vilains aler le laissa.
Li lions vers moi s'eslaissa
Et[a] feri si an mon escu
Qu'ax ongles retenuz i fu
Et que il ne s'an pot retraire[b].
Se vos cuidiez que il n'i paire,
Veez ancor les ongles ci,
Que la teste, la Deu merci,
Li[c] tranchié et les piez ansanble.
De ces anseignes que vos sanble ? »
Li Grinomalanz a ce mot
Vint a terre plus tost qu'il pot,
Si li ancline et ses mains joint
Et li prie qu'il li pardoint
La folie que il a dite.
« Ge vos an claim, fet il, tot quite.
Mes remontez. » Et cil remonte
Qui de sa folie a grant honte

et dit : « Sire, Dieu me pardonne, je ne pensais pas qu'il dût y avoir en quelque endroit, proche ou lointain, un chevalier qui pût avoir l'honneur que vous avez gagné. Mais, la reine aux cheveux gris, dites-moi si vous l'avez vue et si vous lui avez demandé qui elle est et d'où elle vient. — Je n'y ai pas pensé, répond-il, mais je l'ai vue et je lui ai parlé. — Alors je vais vous le dire. C'est la mère du roi Arthur. — Par la foi que je dois à Dieu et à Sa toute-puissance, le roi Arthur, je pense, a perdu sa mère il y a longtemps, il y a bien soixante ans passés, que je sache, et même beaucoup plus[1]. — Et pourtant c'est la vérité, elle est sa mère. Quand Uterpandragon, son père, eut été mis en terre, ce fut alors que la reine Ygerne vint dans ce pays, apportant tout son trésor, et elle implanta sur ce rocher le château fort et le palais dont je vous ai entendu décrire la richesse et la beauté. Et vous avez vu aussi, je le sais bien, l'autre reine, l'autre dame, la grande, la belle, qui fut la femme du roi Lot et la mère de cet homme — puisse-t-il aller aujourd'hui à sa perte ! —, la mère de Gauvain. — Gauvain, seigneur, je le connais bien, et j'ose dire que le Gauvain en question n'a plus sa mère depuis au moins vingt ans. — C'est elle, seigneur, n'en doutez pas. Elle est venue ici après sa mère, quand elle était enceinte d'une enfant bien vivante, la très belle, la très grande

Et dist : « Sire, se Dex me gart,
Ne cuidoie que nule part
Ne pres ne loing estre deüst
Chevaliers qui avoir peüst
L'enor que vos avez eüe.
Mes de la reïne chenue
Me dites se vos la veïstes
Et se vos point li anqueïstes
Qui ele est et dont ele vint.
- Onques, fet il, ne m'an sovint,
Mes ge la vi et s'i parlai.
- Et ge, fet il, le vos dirai.
Ele est mere le roi Artu.
- Foi que doi Deu et sa vertu,
Li rois Artus, si com ge pans,
N'ot mere passé a lonc tans,
Que bien a seissante anz passez,
Mien esciant, et plus asez.
- Si est voir, sire, ele est sa mere.
Quant Uterpandragon, ses pere,
Fu mis an terre, si avint
Que la reïne Ygerne vint
An cest païs, si aporta
Tot son tresor et si ferma
Sor cele roche le chastel
Et le palés si riche et bel
Com deviser oï vos ai.
Et si veïstes, bien le sai,
L'autre reïne, l'autre dame,
La grant, la bele, qui fu fame
Le roi Loth et mere celui
Qui teigne males voies hui.
Mere est Gauvain. - Gauvain, biau sire,
Quenuis ge bien, et si os dire
Que il n'ot mere icil Gauvains
Bien a passez vint anz au mains.
- Si est, sire, n'an dotez ja.
Aprés sa mere s'an vint ça
Anchargiee de vif anfant,
De la tres bele, de la grant

demoiselle qui eſt mon amie, et la sœur, je ne mentirai pas à ce sujet, de celui — que Dieu veuille le couvrir de honte ! — qui vraiment ne sauverait pas sa tête si je le tenais et si j'avais le dessus comme je pourrais l'avoir sur vous ici-même, car au moins je la lui trancherais aussitôt[1] ; et sa sœur ne lui serait pas d'un grand secours quand je lui arracherais le cœur de la poitrine de mes propres mains, tant je le hais. — Vous n'aimez pas comme j'aime, dit monseigneur Gauvain, sur mon âme ! Car si j'aimais une jeune fille ou une dame, par amour pour elle j'aimerais tout son lignage, et me mettrais à son service. — Vous avez raison, j'en conviens. Mais quand je me rappelle, à propos de Gauvain, comment son père[2] tua le mien, je ne peux lui vouloir du bien ; d'ailleurs lui-même a tué de ses propres mains un de mes cousins germains, un chevalier plein de vaillance et de prouesse. Je n'ai pas encore trouvé l'occasion de le venger d'aucune façon. Mais maintenant rendez-moi un service ; en retournant à ce château, vous porterez de ma part cet anneau à mon amie, et le lui remettrez. Je veux que vous y alliez pour moi ; dites-lui que j'ai confiance et crois en son amour au point de penser qu'elle préférerait que son frère Gauvain fût mort plutôt que je ne fusse blessé à mon plus petit doigt de pied. Vous saluerez mon amie et lui remettrez cet anneau de ma part à moi, qui suis son ami. » Alors monseigneur Gauvain s'eſt mis

Dameisele qui eſt m'amie
Et suer, n'an mantiroie mie,
Celui cui Dex grant honte doint,
Que voir il n'an porteroit point
De la teſte, se gel tenoie
Et ge au desore an eſtoie
Ausi com de vos ci elués,
Que ge ne li tranchasse lués ;
Ja ne li eideroit sa suer
Que ne li treisisse le cuer
Del ventre a mes mains tant le haz[a].
- Vos n'amez pas si con ge faz,
Fet mes sire Gauvains, par m'ame.
Se j'amoie pucele ou dame,
Por la soe amor ameroie
Tot son linage et serviroie.
- Vos avez droit, bien m'i acort.
Mes quant de Gauvain me recort
Comant ses peres ociſt le mien,
Je ne li puis voloir nul bien ;
Et il meïsmes de ses mains
Ociſt de mes cosins germains
Un chevalier vaillant et preu.
Onques ne poi venir an leu
De lui vangier an nule guise.
Mes or me feites un servise,
Que vos ailliez a ce chaſtel,
Si me porteroiz ceſt anel
A m'amie, si li bailliez.
Por moi voel que vos i ailliez,
Si li dites que ge me fi
Et croi tant an l'amor de li
Qu'ele voldroit mialz que ses frere
Gauvains fuſt morz de mort amere
Que ge eüsse nes blecié
Le plus petit doi de mon pié.
M'amie me salueroiz
Et ceſt anel li bailleroiz
De par moi, qui sui ses amis. »
Lors a mes sire Gauvains mis

l'anneau au petit doigt, et il dit : « Seigneur, en toute bonne foi, vous avez une amie courtoise et sage, une femme noble, de haut parage, belle, gracieuse et généreuse, si elle eſt d'accord avec tout ce que vous m'avez raconté. — Seigneur, répond-il, vous me ferez une grande faveur, je vous le garantis, si vous portez en présent de ma part cet anneau à ma très chère amie, car j'ai pour elle un très grand amour. Je vais vous en récompenser, et je vous dirai le nom de ce château, que vous m'avez demandé. Le château, si vous ne le savez pas, s'appelle la Roche de Champguin[1]. On y teint maintes bonnes étoffes vermeilles et couleur sang, ainsi que du drap d'écarlate. On y fait un commerce important, vente et achat.

« Je vous ai dit ce que vous vouliez savoir, sans vous mentir d'un mot, et vous m'avez de votre côté dit ce qu'il fallait. Avez-vous autre chose à demander ? — Non, seigneur, sinon de prendre congé de vous. — Seigneur, dit l'autre, vous me direz votre nom, s'il vous plaît, avant que je ne vous laisse partir. » Et monseigneur Gauvain a répondu : « Seigneur, Dieu me pardonne, je n'ai jamais caché mon nom[2]. Je suis celui pour qui vous avez tant de haine, je suis Gauvain. — Es-tu Gauvain ? — Oui, le neveu d'Arthur. — Ma foi, tu es donc très hardi, ou bien fou, de me dire ton nom alors que tu sais que je te hais à mort. Je regrette beaucoup, et suis très chagriné, de ne pas avoir mon heaume lacé ni mon écu au bras ;

L'anel an son plus petit doi
Et dit : « Sire, foi que vos doi,
Amie avez cortoise et sage[a],
Et si eſt mout de haut parage,
Et bele et gente et debonere,
Se ele otroie ensi l'afere
Com vos ici m'avez conté. »
Et cil dit : « Sire, grant bonté
Me feroiz, ce vos acreant,
Se vos mon anel an presant
Me portez a m'amie chiere,
Que ge l'aim mout de grant meniere.
Ge le vos guerredonerai
Et de ce chaſtel vos dirai
Le non que demandé m'avez.
Li chaſtiax, se vos nel savez,
A non la Roche del Chanpguin[b].
Maint boen drap vermoil et sanguin
I taint an et mainte escarlate,
S'an i vant an mout et achate.

« Or vos ai dit ce que vos plot,
Que ne vos ai manti de mot,
Et vos me ravez dit mout bien.
Demanderoiz me vos plus rien ?
- Nenil, sire, se congié non. »
Et cil dit : « Sire, voſtre non
Me diroiz, se il ne vos poise,
Einz que de moi partir vos loise. »
Et mes sire Gauvains li diſt :
« Sire, se Damedex m'aïſt,
Onques mes nons ne fu celez.
Je sui cil que vos tant haez,
Je sui Gauvains. - Gauvains ies tu ?
- Voire, li niés le roi Artu.
- Par foi, donc es tu mout hardiz,
Ou mout fos, qui ton non me diz,
Si sez que ge te haz de mort.
Or m'annuie et poise mout fort
Que ge n'ai mon hiaume lacié
Et l'escu au col anbracié,

si j'étais armé comme tu l'es, sois-en bien certain, je te couperais aussitôt la tête, car pour rien au monde je ne t'épargnerais. Mais, si tu osais m'attendre, j'irais prendre mes armes, puis je viendrais te combattre, en amenant trois ou quatre témoins pour notre bataille. Ou bien, si tu veux qu'on procède autrement, nous attendrons sept jours et nous reviendrons au septième en cet endroit avec toutes nos armes ; tu auras demandé au roi de venir avec la reine et tous leurs gens, et moi j'aurai convoqué toutes mes troupes par tout le pays, et ainsi notre combat ne se fera pas à la dérobée, mais sous les yeux de tous ceux qui voudront le voir. C'eſt que le combat de deux guerriers valeureux, selon la réputation que nous avons, ne doit pas se faire en cachette, mais il eſt juſte qu'y assiſtent beaucoup de dames et de chevaliers. Et quand l'un de nous sera à bout de forces, comme tout le monde le saura, le vainqueur aura mille fois plus d'honneur qu'il n'en aurait s'il n'y avait que lui pour le savoir[1]. — Seigneur, dit Gauvain, je n'en demanderais pas tant, s'il pouvait se faire, et si vous étiez d'accord, qu'aucun combat n'ait lieu. Si j'ai quelque tort à votre égard, je suis prêt à en faire réparation par l'entremise de vos amis et des miens selon la juſtice et le droit. — Je ne sais, dit l'autre, quelle juſtice il peut y avoir si tu n'oses pas t'en remettre à un combat judiciaire avec moi.

Que se ge fusse armez ensi
Com tu es, ce saches de fi,
La teſte or androit te tranchasse,
Que ja por rien ne t'espargnasse.
Mes se tu m'osoies atandre,
Ge iroie mes armes prandre,
Puis me vanroie a toi conbatre,
S'amanroie homes trois ou quatre
Por esgarder noſtre bataille ;
Ou, se tu viax, autrement aille,
Que jusqu'a set jorz atandrons
Et au sesme jor revandrons[a]
An ceſte place tuit armé,
Et tu aies le roi mandé
Et la reïne et ses genz totes,
Et ge ravrai les moies rotes
De par tot le païs mandees ;
Et si n'iert pas fete an anblees
Noſtre bataille, ainz la verront
Tuit cil qui veoir la volront,
Que bataille de deus prodomes
Si com l'an dit que nos dui somes
Ne doit an pas feire en aguait,
Einz eſt bien droiz que il i ait
Dames et chevaliers assez.
Et quant li uns sera lassez,
Que toz li mondes le savra,
Mil tanz plus d'enor i avra
Li vainquerres que il n'avroit
Quant nus fors lui ne le savroit.
- Sire, fet mes sire Gauvains,
Volantiers m'an feïsse a mains,
S'il poïſt eſtre et vos pleüſt
Que ja bataille n'i eüſt.
Et se ge rien mesfet vos ai,
Mout volantiers l'amanderai
Par voz amis et par les miens
Si que il soit reisons et biens. »
Et cil dit : « Ge ne puis savoir
Quel reison il i puisse avoir
S'a moi conbatre ne t'an oses.
Ge t'ai devisees deus choses,

Je t'ai proposé une alternative : si tu l'oses, tu attendras et j'irai chercher mes armes ; ou bien tu convoqueras sur ton territoire toutes tes forces dans un délai de sept jours, car, à la Pentecôte, la cour du roi Arthur sera en Orcanie[1], j'ai eu vent de cette nouvelle, et il ne faut pour y aller que deux jours de marche. Ton messager pourra y trouver le roi Arthur et ses gens tout prêts à partir. Envoies-y quelqu'un, c'eſt la bonne solution, car un jour de moins, c'eſt cent sous de gagnés[2]. — Que Dieu me pardonne, répond-il, la cour sera là sans aucun doute, vous êtes bien informé à ce sujet. Je vous fais le serment que j'y enverrai quelqu'un demain, avant de fermer les yeux pour dormir. — Gauvain, fait-il, je veux te conduire au meilleur pont du monde. Ce cours d'eau eſt si rapide et si profond que ne peut le passer âme qui vive ni sauter jusqu'à l'autre rive. » Et monseigneur Gauvain répond : « Je ne chercherai ni gué ni pont quels que soient les risques encourus. Pour qu'elle ne me considère pas comme un lâche, la perfide demoiselle, je tiendrai mes engagements et j'irai droit à elle[3]. » Alors il éperonne son cheval, qui franchit le cours d'eau d'un bond, sans encombre. Quand la jeune fille le vit traverser, elle qui l'avait tant harcelé en paroles, elle attacha sa monture par ses rênes à l'arbre et vint vers lui à pied ; son cœur et son humeur avaient bien changé :

Si fai le quel que tu voldras :
Se tu oses, tu atandras
Et ge irai mes armes querre ;
Ou tu manderas an ta terre
Tot ton pooir jusqu'a set jorz,
Que a Panteco$te ert la corz
Le roi Artus an Orcanie,
Bien en ai la novele oïe,
N'il n'i a mes que deus jornees.
Le roi et ses genz atornees
I porra trover tes messages.
Anvoie i, si feras que sages,
C'uns jorz de respit cent solz valt. »
Et cil respont : « Se Dex me salt,
La ert la corz sanz nule dote,
La verité an savez tote
Et je vos plevis de ma main
Que j'i anvoierai demain
Einçois que je dorme de l'ueil.
- Gauvains[a], fet il, et ge te voel
Mener au meillor pont[b] del monde.
Ceſte eve eſt si roide et parfonde
Que passer n'i puet riens qui vive
Ne saillir jusqu'a l'autre rive. »
Et mes sire Gauvains respont
Qu'il n'i querra ne gué ne pont
Por riens nule qu'il l'an aviegne.
« Einz que a mauveſtié le tiegne
La dameisele felenesse
Cui ge en ai fet la promesse,
Si m'an irai tot droit a li. »
Lors point et li chevax sailli
Oltre l'eve delivremant,
Que point n'i ot d'anconbrement.
Quant devers li passé le voit
La pucele[c] qui tant l'avoit
De sa parole sormené
Si a son cheval aresné
A l'arbre et vint a lui a pié,
Si a cuer et talant changié :

elle le salue aussitôt et déclare qu'elle est venue lui demander pardon de sa mauvaise conduite, car par sa faute il a eu beaucoup de peine[1]. « Mon beau seigneur, ajoute-t-elle, écoute maintenant la raison de tant d'orgueil dont j'ai fait preuve à l'égard de tous les chevaliers du monde qui m'ont emmenée avec eux. Je vais te le dire, si cela ne t'ennuie pas. Ce chevalier — que Dieu l'anéantisse — qui t'adressa la parole sur l'autre rive, avait mal placé en moi son amour, car s'il m'aimait, je le haïssais. Il m'avait en effet porté un coup terrible en tuant, je vais dire toute la vérité, celui dont j'étais l'amie ; après quoi il pensa, en multipliant les marques d'honneur, m'amener à l'aimer. Mais il perdit son temps, car à la première occasion je lui faussai compagnie pour m'unir au chevalier à qui tu m'as enlevée aujourd'hui — ce dont je me soucie comme d'une guigne ! Mais après la mort de mon premier ami je suis restée si longtemps folle, si arrogante en paroles, si méchante et si importune que, sans égard pour celui que je poursuivais de mes querelles, j'agissais de propos délibéré dans le but de tomber sur quelqu'un d'assez irascible pour me tailler en pièces dans un mouvement de colère et d'exaspération ; car je souhaitais depuis longtemps être morte. Seigneur, faites-vous justice sur moi, afin qu'aucune jeune fille, entendant mon histoire, ne dise plus d'injure à aucun chevalier. — Belle, répond-il, quel intérêt aurais-je à vous infliger

Que[a] tot maintenant le salue
Et dit qu'ele li est venue
Merci crier de son mesfet,
Que por li a grant poinne tret.
« Biau sire, fet ele, or escoute
Por coi j'ai esté si estoute
Vers toz les chevaliers del mont
Qui aprés aus menee m'ont.
Gel te dirai, s'il ne t'enuie.
Cil chevaliers, cui Dex destruie,
Qui de la d'outre a toi parla,
S'amor an moi mal anplea,
Qu'il m'ama, et ge haï lui ;
Car il me fist si grant enui
Qu'il ocist, n'an mantirai mie,
Celui a cui g'estoie amie ;
Puis me cuida tant d'enor fere
Qu'a s'amor me peüst atraire.
Mes[b] onques rien ne li valut,
Que au au plus tost que il me lut
De sa conpeignie m'anblai
Et au chevalier m'asanblai
Cui tu me ras gehui[c] tolue.
Dont il ne m'est a une alue.
Mes de mon premerain ami,
Quant morz de lui me departi,
Ai esté si longuement fole
Et si estoute de parole
Et si vilainne et si musarde
C'onques ne me prenoie garde
Cui j'alasse contralïant,
Einz le feisoie a escïant,
Por ce que trover an volsisse
Un si ireus que gel feïsse
A moi irestre et correcier
Por moi trestote depecier,
Que piece a volsisse estre ocise.
Sire, or prenez de moi justise
Tel que ja mes nule pucele
Qui de moi oie la novele
Ne die a nul chevalier honte.
- Bele, fet il, a moi que monte

un châtiment ? À Dieu ne plaise que je sois responsable de votre malheur, montez plutôt en selle, ne perdez pas de temps, et nous irons jusqu'à ce château fort. Voyez le nautonier qui nous attend au port pour faire la traversée. — J'agirai en tout conformément à votre volonté. » Alors elle eſt montée en selle sur son petit palefroi à la belle crinière, et ils sont venus jusqu'au nautonier qui les fit passer l'eau, sans peine ni tracas. Et les dames le voient revenir, comme les jeunes filles, après avoir pour lui manifeſté tant de chagrin. Et pour lui aussi avaient été fous de chagrin les jeunes gens du palais ; maintenant ils se réjouissent comme on ne l'a jamais fait. Devant le palais s'était assise la reine pour l'attendre, et elle avait ordonné à toutes ses suivantes de se donner la main pour danser et commencer de grandes réjouissances. Elles vont vers lui en commençant la fête, elles chantent, font la ronde, dansent ; il arrive, et descend de cheval au milieu d'elles. Les dames, les demoiselles et les deux reines le prennent par le cou, en lui exprimant leur grande joie ; on lui ôte son armure, en lui faisant fête, des jambes, des bras, des pieds et de la tête. Celle qu'il avait amenée avec lui eſt aussi l'objet de grandes manifeſtations de joie, car tous et toutes se mettent à son service, mais c'eſt pour lui qu'ils le font et pas du tout pour elle[1]. Avec ces grandes manifeſtations de joie on se rend au palais, et tout le monde s'eſt assis à l'intérieur ;

Que ge de vos juſtise face ?
Ja le fil Damedeu ne place
Que vos por moi nul mal aiez,
Mes montez, si ne delaiez,
S'irons jusqu'a ce chaſtel fort.
Veez le notonier au port
Qui nos atant por passer outre.
- Voſtre volanté d'outre an outre
Ferai, sire », fet la pucele.
Lors eſt montee sor la sele
Del petit palefroi crenu,
Si sont au notonier venu
Qui oltre l'eve les an mainne,
Qu'il ne li fu travalz ne painne.
Et les dames venir le voient,
Et les puceles, qui avoient
Por[a] lui mout grant duel demené.
Por lui reſtoient forsené
Treſtuit li vaslet del palés.
Or ont tel joie c'onques mes
Ne fu nule plus granz anprise.
Devant le palais fu asise
La reïne por lui atandre ;
Ses puceles avoit fet prandre
Totes ansanble por dancier
Et por grant joie comancier.
Contre lui grant joie comancent,
Chantent et querolent et dancent ;
Et il vient et descent antr'eles.
Les dames et les dameiseles
Et les deus reïnes l'acolent
Et de grant joie a lui parolent,
Si le desarment a grant feſte,
Janbes et braz et piez et teſte.
De celi qu'il ot amenee
Ront mout grant joie demenee,
Que tuit et totes la servirent
Por lui, que por li rien n'an firent.
A grant joie el palés s'an vont,
Par leanz tuit assis se sont,

alors monseigneur Gauvain a pris sa sœur pour la faire asseoir à côté de lui sur le Lit de la Merveille, et il lui a confié tout bas : « Demoiselle, je vous apporte un petit anneau du pays de l'autre rive, l'émeraude en eſt d'une belle couleur verte. C'eſt un chevalier qui vous l'envoie par amour, et il vous salue en disant que vous êtes sa bonne amie. — Seigneur, je le pense bien, dit-elle. Mais si je l'aime un peu, c'eſt de loin que je suis son amie, car jamais il ne m'a vue, ni moi lui, si ce n'eſt d'une rive à l'autre de ce cours d'eau. Il m'a, je lui en sais gré, accordé son amour il y a longtemps, sans jamais venir de ce côté-ci[1], mais ses messagers ont tant insiſté dans leurs prières que je lui ai donné mon accord pour l'aimer, je ne saurais dire le contraire. Quant au reſte, je ne suis pas encore vraiment son amie. — Ah ! ma belle, il s'eſt même vanté que vous préféreriez la mort de monseigneur Gauvain, qui eſt votre frère consanguin, à la moindre égratignure à son orteil. — Holà ! seigneur, je m'étonne qu'il ait pu dire une telle sottise. Mon Dieu, je ne pensais pas qu'il était si mal élevé. Il a perdu toute mesure en me faisant tenir un tel message. Hélas ! il ne sait même pas que j'exiſte, mon frère, et il ne m'a jamais vue. Ce Grinomalant eſt coupable de médisance car, sur mon âme, je ne voudrais pas plus son malheur que le mien. »

Tandis qu'ils parlaient ainsi tous les deux, les dames prêtaient l'oreille, et la vieille reine, qui était assise à côté de sa fille,

Et mes sire Gauvains a prise
Sa seror et si l'a assise
Lez lui el Lit de la Mervoille,
Si li dit an bas et consoille :
« Dameisele, ge vos aport
Un anelet d'outre ce port,
Don l'esmeraude mout verdoie.
Uns chevaliers le vos anvoie
Par amor et si vos salue
Et dit que vos eſtes sa drue.
- Sire, fet ele, gel cuit bien.
Mes se ge l'aim de nule rien,
C'eſt de loing que s'amie sui,
C'onques ne me vit ne ge lui
S'outre cele eve ne le vi.
Mes il m'a, la soe merci,
S'amor donee grant piece a
Et se ne vint onques de ça,
Mes si message m'ont proiee
Tant que ge li ai otroiee
M'amor, n'an mantiroie mie.
De plus ne sui ancor s'amie.
- Ha ! bele, ja s'eſt il vantez
Que vos voldrïez mialz assez
Que morz fuſt mes sire Gauvains,
Qui eſt voſtre freres germains,
Qu'il eüſt mal an son ortoil.
- Avoi ! sire, mout me mervoil
Comant il diſt si grant folie.
Par Deu, ge nel cuidoie mie
Que il fuſt si mal afeitiez.
Or s'i eſt il mout mal gueitiez,
Qui ceſte chose m'a mandee.
Lasse ! il ne set se ge sui nee,
Mes freres, n'onques ne me vit.
Li Grinomalanz a mesdit
Car par m'ame jo ne volroie
Sa pesance plus que la moie. »
Que que[a] cil dui ensi parloient,
Et les dames les escoutoient,
Et la vielle reïne siſt
Delez sa fille et si li diſt :

lui dit : « Ma chère fille, que vous semble de ce seigneur qui s'eſt assis à côté de votre fille, de ma petite-fille ? Il lui a fait des confidences pendant longtemps, je ne sais à quel sujet, mais cela me plaît bien et il n'y a pas de raison que j'en sois contrariée, car c'eſt un effet de sa grande noblesse s'il se tient auprès de la plus belle et de la plus sage qui soit en ce palais, et il a bien raison. Plût à Dieu qu'il l'eût épousée et qu'elle lui plût autant que Lavine à Énéas ! — Ah ! ma dame, dit l'autre reine, que Dieu lui fasse incliner son cœur vers elle, pour qu'ils soient comme frère et sœur, et qu'il l'aime tant, et elle lui, qu'à deux ils ne forment plus qu'un[1] ! » Par sa prière, la dame veut dire qu'il soit amoureux d'elle et la prenne pour femme. C'eſt qu'elle n'a pas reconnu son fils ; ils seront bien comme frère et sœur, en effet il ne sera pas queſtion de s'aimer autrement, quand la jeune fille découvrira toute la vérité, qu'elle eſt sa sœur et lui son frère. Alors sa mère en éprouvera une grande joie, bien différente de celle qu'elle imagine. Monseigneur Gauvain, après avoir parlé un moment à sa sœur, si belle, se leva et appela un jeune homme qu'il aperçut à sa droite, celui qui lui sembla être le plus discret, le plus vaillant et le plus serviable, bref le plus sage et le plus raisonnable de tous les jeunes gens de la salle. Il descendit dans une chambre, suivi par ce seul jeune homme. Une fois qu'ils furent en bas tous les deux, il lui dit : « Jeune homme, je te crois habile et avisé.

« Bele fille, que vos eſt vis
De ce seignor qui s'eſt assis
Delez voſtre fille, ma niece ?
Conseillié a a li grant piece,
Ne sai de coi, mes mout me siet,
N'il n'eſt pas droiz que il me griet,
Que de grant hautesce li vient
Quant a la plus bele se tient
Et a la plus sage qui soit
An ceſt palés, et si a droit.
Et pleüſt Deu que il l'eüſt
Esposee et tant li pleüſt
Com fiſt a Eneas Lavine !
- Ha ! dame, fet l'autre reïne,
Dex li doint si metre son cuer
Que il soient com frere et suer
Et qu'il l'aint tant ete ele lui
Qu'ils soient une chose andui ! »
An[a] sa proiere antant la dame
Qu'il l'aint et qu'il la praigne a fame.
Cele ne reconuiſt son fil ;
Come frere et suer seront il,
Que d'autre amor point n'i avra,
Quant ele de fi le savra
Qu'ele eſt sa suer et il ses frere.
S'an avra grant joie sa mere,
Autre que ele n'i atant.
Et mes sire Gauvains a tant
Parlé a sa seror la bele
Que il se lieve et si apele
Un vaslet que il vit a deſtre,
Celui qui plus li sanbla eſtre
Hunbles et preuz et serviables
Et plus saiges et plus resnables
De toz les vaslez de la sale.
An une chanbre s'an avale,
Et li vaslez seus avoec lui.
Quant il furent aval andui,
Si li diſt : « Vaslez, ge te cuit
Mout vezïé et mout recuit.

Si je te confie une affaire à moi, je te donne la consigne expresse de bien la garder secrète ; et cela dans ton intérêt. Je veux t'envoyer en un lieu où tu seras très bien accueilli. — Seigneur, je préférerais qu'on m'arrache la langue plutôt que de laisser s'envoler de ma bouche une seule parole que vous voudriez garder secrète. — Ami, tu iras donc trouver mon seigneur le roi Arthur, mon nom est en effet Gauvain, et je suis son neveu. La route n'est ni longue ni difficile, car c'est en la cité d'Orcanie que le roi a décidé de tenir sa cour pour la Pentecôte[1]. Ce que le voyage pourra te coûter jusque-là, je le prends en charge. Quand tu arriveras devant le roi, tu le trouveras en proie au chagrin[2] ; mais dès que tu l'auras salué de ma part, il sera tout joyeux. Il n'y aura personne qui, apprenant la nouvelle, ne s'en réjouisse. Tu diras au roi que, sur la foi qu'il me doit parce qu'il est mon seigneur et que je suis son vassal, il ne manque pas, sous aucun prétexte, d'aller au plus tard le cinquième jour de la fête au pied de cette tour, camper là-bas, dans la prairie, et qu'il soit accompagné de tous ceux qui seront venus à sa cour, ceux de haute comme ceux de modeste condition, car j'ai entrepris de me battre avec un chevalier dont l'estime, envers moi comme envers lui, n'est pas considérable. Il s'agit du Grinomalant[3], il n'y a pas d'erreur, qui me hait d'une haine mortelle. Tu diras la même chose à la reine, qu'elle y vienne pour la foi qui nous lie elle et moi,

Se ge un mien consoil te di,
Del bien celer mout te chasti
Por ce que tu i aies preu.
Ge voel anvoier an un leu[a]
Ou granz joie te sera feite.
- Sire, mialz voldroie avoir treite
La lengue par desoz la gole
C'une parole tote sole
Me fust de la boche volee
Que volsissiez qui fust celee.
- Amis, fet il, donc iras tu
A mon seignor le roi Artu,
Que ge ai non Gauvains, ses niés.
La voie n'est longue ne griés,
Que a la cité d'Orcanie
A li rois sa cort establie
A tenir a la Pantecoste.
Et se la voie rien te coste
Jusque la, si t'an tien a moi.
Quant tu vandras devant le roi,
Mout correcié le troveras ;
Et quant tu le salueras
De par moi, mout avra grant joie.
Ja n'i avra un seul qui oie
La novele qui liez n'an soit.
Au roi diras, foi qu'il me doit,
Qui est mes sire et ge ses hom,
Qu'il ne lest por nule acoison
Que ge nel truisse einz le quint jor
De la feste soz ceste tor
Logié aval la praerie,
Et s'i ait tele conpaingnie
Com a sa cort avra venue,
De haute gent et de menue,
Que j'ai une bataille anprise
Vers un chevalier qui ne prise
Ne moi ne lui qui gaires vaille.
C'est li Grinomalanz sanz faille,
Qui me het de mortel haïne.
Autel diras a la reïne,
Qu'ele i vaigne par la grant foi
Qui doit estre antre li et moi,

car elle est ma dame et mon amie, et elle n'y manquera pas dès qu'elle apprendra ces nouvelles ; et qu'elle amène les dames et les jeunes filles qui seront à la cour ce jour-là, par amour pour moi. Mais une chose m'inquiète beaucoup, c'est que tu n'as peut-être pas un coursier en mesure de te porter rapidement jusque-là. » L'autre répond qu'il en a un, grand, rapide, puissant, et docile, qu'il conduira comme si c'était le sien. « Cela ne me tracasse pas », conclut-il. Aussitôt le jeune homme l'emmène à une écurie d'où il fait sortir et lui présente des chevaux bien nourris et reposés ; l'un d'eux était tout prêt, préparé pour une chevauchée et un voyage, car il l'avait fait ferrer de neuf et il n'y manquait pas même la selle ni la bride. « Ma foi, dit monseigneur Gauvain, jeune homme, te voilà équipé. Va donc, et que le Roi des rois te donne bonne route à l'aller comme au retour, et qu'il te conduise dans la bonne direction ! »

C'est ainsi qu'il envoie le jeune homme, et il l'escorte jusqu'à la rive ; il demande au nautonier de le transporter de l'autre côté. Le nautonier assure donc son passage, sans trop de fatigue car il avait beaucoup de rameurs. Arrivé de l'autre côté, le jeune homme a pris la direction de la cité d'Orcanie ; qui sait demander son chemin peut aller partout dans le monde entier. Quant à monseigneur Gauvain, il retourne en son palais où il séjourne au milieu des réjouissances et des distractions ; c'est qu'il y est fêté par tous et toutes.

Que ele est ma dame et m'amie,
Et ele nel lessera mie
Puis qu'ele savra les noveles,
Et les dames et les puceles
Qui a sa cort seront le jor
I amaint por la moie amor.
Mes d'une chose ai grant peor,
Que tu n'aies boen chaceor
Qui tost te port anjusque la. »
Et cil li respont que il l'a
Grant et isnel et fort et buen,
Que il manra come le suen.
« Ce, fet il, ne me poise pas. »
Et li vaslez en es le pas
Vers unes estables l'an mainne
Et si an tret fors et amainne
Chaceors gras et sejornez,
Don li uns estoit atornez
Por chevauchier et por errer,
Qu'il ot fet de novel ferrer,
Qu'il n'i failloit sele ne frains.
« Par foi, fet mes sire Gauvains,
Vaslez, tu es bien a hernois.
Or va, que li sires des rois
Te doint bien aler et venir
Et la droite voie tenir ! »
Ensi le vaslet an anvoie
Et jusqu'a l'eve le convoie
Et si comande au notonier
Que il le face outre nagier.
Li notoniers le fist passer,
C'onques ne l'an covint lasser,
Qu'il avoit nageors assez.
Li vaslez est outre passez[a]
Et vers la cité d'Orcanie
A la droite voie acoillie,
Car qui set voie demander
Par tot le monde puet aler.
Et mes sire Gauvains retorne
An son palés, ou il sejorne
A grant joie et a grant deduit.
Joie li font totes et tuit,

La reine fit préparer les étuves et les bains en faisant chauffer cinq cents cuves, et elle y fit entrer tous les jeunes gens pour qu'ils s'y baignent et s'y lavent. On leur avait taillé de nouveaux vêtements, qui étaient prêts quand ils sortirent du bain ; les tissus étaient de soie et les fourrures d'hermine. À l'église les jeunes gens veillèrent debout jusqu'aux matines, sans même s'agenouiller. Au matin, monseigneur Gauvain chaussa à chacun son éperon droit, leur remit une épée et leur donna la colée. Il eut dès lors la compagnie d'au moins cinq cents nouveaux chevaliers[1]. Cependant, le jeune homme a poursuivi sa route jusqu'à la cité d'Orcanie, où le roi tenait grande cour, comme il convenait. Et les infirmes, les malades, en voyant passer le jeune homme, disent : « En voilà un qui arrive à toute hâte ; je pense que, venu d'un pays lointain, il apporte à la cour d'étranges nouvelles. Il va trouver le roi muet et sourd, quoi qu'il puisse dire, car il eﬆ plein de triﬆesse et de chagrin. Et qui donc saura lui donner un conseil, quand il aura appris du messager ce dont il s'agit ? — Dis donc, font les autres, eﬆ-ce notre affaire de parler du conseil royal ? Nous devrions être angoissés, désemparés, et désespérés d'avoir perdu celui qui, pour l'amour de Dieu, nous habillait et nous faisait parvenir tant de biens pour nous faire l'aumône et par charité. » Ainsi, par toute la cité,

Et la reïne fiﬆ eﬆuves
Et bainz chaufer an cinc cenz cuves,
S'i fiﬆ toz les vaslez antrer
Por baignier et por eﬆuver ;
Et an lor ot robes tailliees
Qui bien furent aparelliees
Quant il furent del baing issu :
Li drap de soie sont tissu
Et les penes furent d'ermines[a].
Au moﬆier jusqu'aprés matines
Li vaslet an eﬆant vellierent,
C'onques ne s'i agenoillierent.
Au matin mes sire Gauvains
Chauça a chascun de ses mains
L'esperon deﬆre et ceint l'espee
Et si li dona la colee.
Lors ot il conpaignie viax
De cinc cenz chevaliers noviax.
Et li vaslez a tant alé
Qu'il eﬆ venuz a la cité
D'Orcanie, ou li rois tenoit
Cort si grant com il plus devoit.
Et li contret et li ardant,
Qui le vaslet vont regardant,
Dient : « Ciﬆ vient a grant besoing,
Je cuit qu'il aporte de loing
Eﬆranges noveles a cort.
Mout trovera et mu et sort
Le roi, tel chose puet il dire,
Qu'il eﬆ mout plains de duel et d'ire.
Et qui ert ore qui savra
Consoil doner, quant il avra
Oï del message com iert ?
- Di va, font il, a nos qu'afiert
A parler del consoil le roi ?
Nos devrïens eﬆre an esfroi
Et esmaié et esperdu
Quant nos avons celui perdu
Qui por Deu toz nos reveﬆoit
Et don toz li biens nos venoit
Par ausmosne et par charité. »
Ensi par tote la cité

monseigneur Gauvain était regretté des pauvres gens qui l'aimaient beaucoup. Le jeune homme continue son chemin et finit par trouver le roi siégeant dans son palais, entouré de cent comtes palatins, cent ducs et cent rois assis dans la salle.

Le roi, déjà morne et triste, voyant tous ses barons mais non pas son neveu, tombe évanoui sous l'effet de la douleur. Pour le relever chacun s'empresse et veut y être le premier ; tous accourent pour le soutenir. Madame Lore[1] était assise dans une galerie ; entendant l'émotion qui gagnait la salle, elle descendit et vint trouver la reine, comme éperdue ; la voyant ainsi, la reine lui demanda ce qu'elle avait[2]...

FIN DE L'ANCIEN PERCEVAL

Mon seignor Gauvain regretoient
La povre gent qui mout l'amoient.
Et li vaslez outre s'an va,
S'a tant alé que il trova
Le roi seant an son paleis,
Antor lui cent contes paleis
Et cent dus et cent rois assis.
Li rois fu mornes et pansis.
Quant il vit sa grant baronie
Et de son neveu n'i vit mie,
Si chiet pasmez par grant destrece.
Au relever fu sanz perece
Qui einçois i pot avenir,
Car tuit le corent sostenir.
Et ma dame Lore seoit
An unes loiges, si ooit
Le duel qu'an fist par mi la sale.
De la loige jus s'an avale,
S'est a la reïne venue
Ausi come tote esperdue,
Et quant la reïne la voit,
Si li demande qu'ele avoit...

EXPLYCYT PERCEVAX LE VIEL[a]

Œuvres diverses

PHILOMENA

Pandion était un roi d'Athènes, puissant, généreux et courtois. Il avait deux filles qu'il aimait fort ; l'une avait nom Philomena, l'autre Procné : c'était l'aînée[1]. Celle-ci fut mariée, un roi de Thrace la demanda, ce dont Pandion se réjouit fort. — Il s'en réjouit fort ? — En vérité. — Pourquoi ? — Parce qu'il la donnait à un roi. — À un roi ? Non pas, mais à un tyran plein de félonie[2]. C'est Térée que s'appelait le tyran à qui Pandion donna sans beaucoup se faire prier[3] sa chère fille en mariage. Ce furent de tristes noces que celles de Térée, car Hymen, le dieu qui doit présider aux noces, n'y assistait pas, et aucun clerc ni aucun prêtre n'y chanta[4], et on n'y vit pas trace de réjouissance. Au contraire, toute la nuit, sur le toit de la chambre, chantèrent le grand duc, avec sa voix rauque, et le chat-huant, et le coucou, et l'effraie, et le corbeau[5] : ce signe n'était pas favorable, tout cela signifiait douleur et peine. Leur union fut bien mauvaise, car dans les chambres

Pandion[a] fu d'Athaines rois,
Poissans et larges et cortois.
Deus filles ot que moult ama ;
L'une avoit non Philomena,
L'autre Progne : ce fu l'ainsnee.
Cele fu a mari donee ;
Un roi de Trace la requist,
Dont Pandions moult liez se fist.
Moult liez s'en fist ? - Voire. - Pourquoi ?
- Pource qu'il la dona a roi.
- A roi ? Mes a tirant felon.
Tereus ot li tirans non,
Cui Pandion sans grant priere
Dona Progne sa fille chiere.
Males noces fist Thereus,
Quar n'i fu pas Himeneus,
Li diex qui aus noces dut estre,
Onc n'i chanta ne clerc ne prestre,
Ne n'i ot nul signe de joie.
Mes tote nuit a sa vois roie
Chanta sor la chanbre li dus,
Et li huans et li cucus,
Et la fresaie et li corbiaus :
Cil signes ne fu mie biaus,
Ains fu de duel et de pesance
Toute cele senefiance.
Moult fu lor assamblee male,
Quar[b] es chanbres et an la sale

et dans la salle volèrent toute la nuit des créatures maléfiques, Atropos et Tisiphone[1], et toutes les mauvaises Destinées. Quand les noces furent finies, Térée emmena sa femme en Thrace avec tous les honneurs dus à une noble dame. Là, ils eurent un fils, pour son malheur et pour le leur. Le jour où l'enfant naquit fut célébré par tout le royaume, et on en fit une fête annuelle, comme celle de Tervagan[2], car Térée l'ordonna ainsi. L'enfant grandit en force et en sagesse, et devint très beau en l'espace de cinq ans. Il s'appelait Itis. Ce fut grand dommage qu'il ne vécût pas plus longuement qu'il ne le fit. Je vous dirai bien ce qu'il advint de lui à la fin, mais auparavant je vous dirai autre chose. Déjà Procné et son seigneur avaient passé, à ce qu'il me paraît, cinq ans ensemble. Elle eut envie d'aller voir Philomena, sa sœur, pourvu que cela ne déplût pas à son seigneur. Un jour, elle aborda le sujet avec lui, et lui jura et lui promit que, s'il la laissait aller auprès de sa sœur au-delà de la mer, elle reviendrait bientôt et ne s'attarderait guère ; et il lui défend de partir voir sa sœur, si bien qu'elle le prie d'aller la chercher, et de l'amener en sa terre. Il lui répond en lui enjoignant de rester, et de ne pas s'en plaindre, car lui-même ira, quel que soit le temps, et l'amènera en Thrace[3]. Tout de suite Térée ordonne que l'on charge ses vaisseaux de tout ce qui est nécessaire,

Volerent toute nuit maufé,
Atropos et Thesiphoné,
Et toutes males destinees.
Quant les noces furent finees,
S'en mena Thereus sa fame
En Trace comme haute dame.
La orent entr'aulz deus un fil :
A mal eür l'eüssent il.
Le jour que li enfes fu nez
Celebra trestous li regnez,
Et feste en firent chascun an,
Ausi comme de Travagan,
Quar Thereus le commanda.
Li enfes crut et amenda,
Si fu molt biaux dedens cinc ans.
Ithis ot non. Ce fu deulz grans
Qu'il ne vesqui plus longuement.
Je vous dirai asses comment
De lui avint a la parclose,
Mes ains vous dirai autre chose.
Ja avoient, si con moi samble,
Plus de cinc ans esté ensamble
Entre Progne et son seignor.
De Philomena sa seror
Ot talent que veoir l'alast[a],
Mes qu'a son seignor ne pesast.
Un jour a parole l'en mist,
Si li jura moult et promist
Que, se il la lessoit aler
A sa serour outre la mer,
Que moult tost s'an retorneroit,
Ne gaires ne sejorneroit ;
Et se il li desfent la voie,
Tant qu'ele sa serour ne voie,
Dont li prie elle qu'il l'aut querre,
Si la maint an la soie terre.
Cil li respont qu'ele remaigne,
Et dou remanoir ne se plaigne,
Q'il ira quel que temps qu'il face,
Et si l'en amenra en Trace.
Tout maintenant sesnez commande
Thereus garnir de viande,

provisions, mâts, voiles et tentes. C'est bientôt fait, et il embarque. Il avait avec lui grande compagnie. Au moment du départ, Procné le prie de lui amener sa sœur.

Alors ils sont partis en mer, ils tendent les cordages pour gonfler les voiles, et ils s'en vont en suivant le cours des étoiles ; de jour comme de nuit ils cinglent ; ce fut grand dommage et grand ennui qu'ils traversent sans problème, et la mer leur fut trop favorable ; ce fut bien mauvais de sa part de ne pas retenir le roi, car ainsi de grands maux auraient été évités[1]. Pandion entendit parler des vaisseaux qui étaient arrivés à son port. La nouvelle que son gendre vient le voir lui est annoncée : il convient qu'il aille à sa rencontre.

Il y va, tout de suite, il le rencontre au sortir du môle et le salue, et l'embrasse mille fois, les yeux, la bouche, et le visage ; il lui fait si grande fête qu'il le fatigue[2]. Il salue aussi tous ses gens, et il les emmène dans sa cité. Puis il demande des nouvelles véridiques de sa fille et de son neveu, s'ils sont heureux et en bonne santé ; et Térée répond à cela que tous deux sont en bonne santé et heureux, et qu'ils le saluent. Puis il lui dit qu'il ne lui cachera pas plus longtemps la raison de sa visite : « Seigneur, dit-il, à vous m'envoie Procné, qui a grand désir de parler à Philomena. Elle vous demande votre fille, par mon intermédiaire, et pour peu que ma prière puisse

De mas, de voiles et de trez.
Ja est tout fet, ens est entrez.
Il ot o lui grant compaignie.
Au departir Progne li prie
Que sa serour tost li amaint.
Atant se sont an mer empaint,
Tendent les cordes et lor voiles,
Et s'an vont au cours des estoiles ;
Singlent de iours, singlent de nuis ;
Ce fu grans deulz et grans anuis
Que passé furent a un sible,
Et trop lor fu la mer paisible,
Et de grant mauvestié li vint,
Quant elle le roi ne retint,
Quar moult en fust grans maulz [remez.
Pandion ot parler des nez
Qui a son port sont arrivees.
Les nouveles li sont contees
Que ses gendres veoir le vient :
A l'encontre aler li convient.
Maintenant li vait a l'encontre,
A l'issir du haule l'encontre,
Sel salue et le baise moult,
La bouche et les iex et le voult ;
Tant le joïst que tout le lasse.
Toutes ses gens salue a masse,
Si les enmaine an sa cité.
Puis li enquiert la verité
De sa fille et de son neveu,
S'il sont bien lié et sain et preu ;
Et Thereus a ce respont
Qu'andui lie et sain et preu sont,
Si le saluent cil et cele.
Puis li dist que plus ne li cele
Quel est l'achoisons de sa voie :
« Sire, fet il, a vous m'envoie
Progne, qui moult grant desir a
De parler a Philomena.
Vostre fille par moi vous mande,
Et se ma priere y amande,

vous influencer, je vous prie de la lui envoyer. Il vous tardera fort de la ravoir, car même si elle ne demeure absente qu'un seul jour, voire qu'une seule heure, je crois qu'il vous tardera de la retrouver ici et, pour cette raison, je vous promets que dès que je verrai les vents favorables au voyage de retour, je ne la laisserai pas s'attarder, sans la ramener aussitôt[1]. Mais pour l'instant il est juste que je me plaigne d'elle, car elle n'est pas venue me saluer. »

Alors Philomena est sortie d'une chambre, ses cheveux sur les épaules. Elle ne ressemblait guère à une nonne voilée, car ce serait merveille que de décrire son beau corps et son clair visage, au point que ne suffiraient pas, je crois, le génie et la plume de Platon, ni ceux d'Homère ni ceux de Caton[2], qui furent des hommes de grand savoir. Je ne dois donc pas être honteux, si j'échoue après ces trois-là, et pourtant j'y mettrai tous mes efforts. Puisque je l'ai entrepris, je ne veux pas y renoncer, j'en dirai plus que l'on ne pourrait croire[3], d'abord de la tête, puis du corps. Sa chevelure était plus brillante que l'or le plus fin : Dieu l'avait ainsi faite que Nature, à mon avis, n'aurait rien trouvé à améliorer, si elle avait voulu la reproduire. Elle avait le front blanc et lisse, sans rides, les yeux plus clairs qu'une hyacinthe, bien écartés, avec des sourcils bien dessinés, qui n'étaient ni fardés ni teints ; son nez était haut et long, et droit, conformément au canon de la beauté ;

Je vous pri que li envoiez.
Tart vos iert que vous le raiez,
Quar s'elle ja la ne demore
C'un seul jour ou c'une sole hore,
Si cuit je que moult vous iert tart
Que vous la raiez ceste part,
Et pour ce vous met an convent
Que des que je verrai le vent
Douz et paisible a retorner,
Ne la lairai point sejorner,
Que je tantost ne le ramaigne.
Mes or est drois que je me plaigne
De lui, qu'el n'est a moi venue. »
  Atant est d'une chambre issue
Philomena deschevelee.
Ne sambloit pas nonain velee,
Quar grant merveille ert a retraire
Son gent cors et son cler viaire,
Que ne peüst, ce croi, souffire
A toutes ses grans biautez dire
Li sens ne la langue Platon,
Ne la Homer ne la Caton,
Qui moult furent de grant savoir.
Dont ne doi je pas honte avoir,
Se je emprez ces trois i fail,
Et g'i metrai tout mon travail.
Desqu'empris l'ai n'en quier retraire :
Plus dirai qu'on ne porroit traire,
Primes dou chief, et puis dou cors.
Plus estoit luisans que fins ors
Trestoute sa cheveleüre :
Tel l'ot Dieu fete que Nature,
Mien ensient, i fausist bien,
S'elle i vausist amander[a] rien.
Le front ot blanc et plain sans fronce,
Les iex plus clers c'une jagonce ;
Large entr'ueil, sorcis aligniez,
Nes ot ne fardez ne guigniez ;
Le nez ot hault et lonc et droit,
Tel com biautez avoir le doit ;

son visage portait de fraîches couleurs, roses et fleurs de lys ; elle avait une bouche riante, aux lèvres pleines, et toutes vermeilles, plus que samit teint d'écarlate ; et son haleine était plus douce que piment, baume ou encens ; ses dents étaient petites, serrées et blanches ; son menton, son cou, sa gorge et sa poitrine étaient plus blancs que ne l'eſt nulle hermine ; ses deux seins ressemblaient à deux pommes ; elle avait des mains fines, longues et blanches, une taille mince et des hanches basses. Le reſte était si bien fait que nul n'a jamais vu si belle créature, car Nature s'y était consacrée plus qu'à aucune autre, et y avait mis tout ce qu'elle pouvait[1]. Et en plus de sa grande beauté, elle savait tout ce que doit savoir une jeune fille : elle n'était pas moins sage que belle, pour dire la vérité. Elle s'y connaissait dix fois plus, à dire vrai, qu'Apollonius ou que Triſtan[2] en matière de jeux et de diſtraɛtions. Elle savait jouer aux tables et aux échecs, au jeu ancien du « six et as », au menteur et à la bataille[3]. En raison de ses talents elle était aimée et demandée[4] par de hauts barons. Elle s'y connaissait en éperviers et en faucons, gentils ou laniers ; elle savait bien faire muer un faucon, et un autour, et un tercel, et jamais elle ne se serait lassée de chasser à courre ou aux oiseaux[5]. En outre, elle était si bonne brodeuse, lorsqu'il s'agissait de broder la pourpre vermeille, qu'il n'y avait pas sa pareille dans tout le monde.

Fresche coulour ot en son vis,
De roses et de flours de lis ;
Bouche riant, levres grossetes,
Et un petitet vermeilletes,
Plus que samit vermeil en graine ;
Et plus souef oloit s'alaine
Que pilment ne baume n'encens ;
Dens ot petis, serres[a] et blenc ;
Menton et col, gorge et poitrine
Ot plus blanc que n'eſt nulle hermine ;
Autresi comme deus pometes
Eſtoient ses deus mameletes ;
Mains ot grelles, longues et blanches,
Grelles les flans, basses les hanches.
Tant par fu bien fait li sorplus
Que tant bele riens ne vit nulz,
Quar Nature s'en fu pensee
Plus que de nulle autre riens nee,
S'i ot tout mis quanqu'ele pot.
Avuec la grant biauté qu'ele ot,
Sot quanque doit savoir pucele :
Ne fu pas mains sage que bele,
Se je la verité recort.
Plus sot de joie et de deport
Qu'Apolloines ne que Triſtrans,
Plus en sot voire voir dis tans.
Des tables sot et des eschas,
Dou viel jeu et dou sis et as,
De la buffe et de la hamee.
Par son deduit eſtoit amee
Et requise de haulz barons.
D'espreviers sot et des faucons,
Et dou jentil et dou lasnier ;
Bien[b] sot faire un faucon manier,
Et un oſtoir et un terçueil,
Ne ja ne fuſt elle, son vueil,
S'en gibier non ou en riviere.
Aveuc ce iert si bone ouvriere
D'ouvrer une pourpre vermeille
Qu'en tout le mont n'ot sa pareille.

Elle aurait su peindre sur une étoffe ramages et arabesques, et même les fantasmagories de la « mesnie Hellequin[1] ». Elle était instruite en grammaire et en littérature, et elle savait bien écrire et composer des vers, et quand cela lui plaisait jouer de la lyre et du psaltérion. Elle savait mieux qu'on ne pourrait le dire jouer de la gigue et la rote ; il n'y a au monde ni lai, ni chanson, ni air de musique qu'elle ne sût bien rendre sur la vielle, et elle discourait si sagement qu'elle aurait pu ouvrir une école pour y enseigner seulement l'art de sa parole. La jeune fille au visage clair, aux joues vermeilles, vint à son père ; elle était vêtue d'un samit bien lacé. Et Térée l'a prise dans ses bras, il la salue et l'embrasse. Sa grande beauté lui prend son cœur, ainsi que sa belle contenance ; Péché[2] lui fait espérer félonie et folie, Amour le tient vilainement. — Vilainement ? — Oui, sans aucun doute : il s'engage dans la voie de vilenie, quand il met son cœur à aimer la sœur de sa femme. Pour autant, même si elle était sa propre sœur, l'amour qu'il éprouvait n'était pas vil, car un des dieux qu'ils honoraient selon leur loi avait établi qu'ils devaient tous faire leur volonté et leur plaisir. Telle était la loi qu'il leur avait donnée par écrit : chacun pouvait faire sans crime ce qu'il voulait et ce qui lui plaisait. Les païens se conformaient à cette loi[3]. Pour cette raison, Térée aurait pu se défendre, si quelqu'un avait voulu lui faire des reproches,

Un diapre ou un baudequin
Nis la mesnie Hellequin
Seüst elle en un drap pourtraire.
Des auctours sot et de gramaire,
Et sot bien faire vers et letre,
Et quant li plot lui entremetre
Et dou psaltere et de la lire.
Plus en sot qu'on ne porroit dire,
Et de la gigue et de la rote ;
Sous ciel n'a lai, ne son, ne note
Qu'el[a] ne seüst bien vïeler,
Et tant sot sagement parler
Que seulement de sa parole
Seüst elle tenir escole.
La pucele vint a son pere,
Qui la face ot vermeille et clere ;
En un samit estoit lacie.
Et Thereus l'a embracie,
Si la salue et baise ensamble.
Sa grans biauté le cuer li amble,
Et sa tres bele contenance ;
Pechiez le met en esperance
De mauvestié et de folie,
Amours vilainement le lie.
- Vilainement ? - Voire, sans faille.
De vilonie se travaille,
Quant il son cuer veult atorner
A la serour sa feme amer.
Pour ce, s'ele iert sa suer germaine,
N'estoit mie l'amour vilaine,
Quar un lor dieu que il avoient,
Selonc la loi que il tenoient,
Establi qu'il feïssent tuit
Lor volenté et lor deduit.
Tel loy lor avoit cil escripte,
Que quanque li plaist et delite
Pooit chascuns faire sans crime.
Itel loy tenoit paienime.
Pource se peüst cil desfendre,
S'il fust qui l'en vausist reprendre :

et personne n'avait le droit de contester ce qu'il lui plaisait de faire. Mais laissons leur loi de côté. Qui pourrait s'opposer à Amour et ne pas faire toute sa volonté ? C'est pour son malheur que Térée est sorti de Thrace pour aller chercher Philomena, car Amour lui a déclaré la guerre[1]. Et ainsi il est pris au piège et mal parti, car le feu qui aisément s'allume et brûle lui a embrasé le cœur. Il prend la jeune fille entre ses bras et lui dit : « Ma douce amie, votre sœur vous salue et vous prie de venir vous distraire avec elle, et moi-même je vous en prie, pour peu que ma prière puisse vous convaincre. Si cela dépendait de nos prières, il y a longtemps que vous seriez en Thrace, car il n'y a pas de prière que fasse Procné, si ce n'est celle de vous avoir auprès d'elle. Si je l'avais laissée faire, elle serait venue à vous ici même, mais je l'ai retenue là-bas, de force et contre son gré. Votre sœur a grand-faim[2] de vous voir une quinzaine. Prenez garde que je n'y perde pas ma peine, et priez mon seigneur le roi de vous laisser venir avec moi. Je ne crois pas que cela doive en rien lui nuire, de vous laisser venir vous distraire avec votre sœur de l'autre côté de la mer. Elle me dit bien — elle ne me le cacha pas —, quand je prenais congé d'elle, que je ne serais jamais plus son seigneur ni son ami, si je ne lui amenais sa sœur, et certes j'aimerais mieux être un faible vieillard tout chenu plutôt que de perdre ses bonnes grâces. Donc priez, ma chère amie,

De ce qu'il li plesoit a faire
Ne devoit nulz a mal retraire.
Mes or lessons lor loi ester.
Qui porroit Amours contrester,
Que trestout son voloir ne face ?
Mar issi Thereus de Trace,
Pour aler Philomena querre,
Qu'Amours a vers lui prise guerre,
S'est engigniez et malbaillis,
Qu'au cuer li est li feulz saillis,
Qui de legier art et esprent.
La pucele entre ses bras prent,
Et si li dist : « Ma douce amie,
Vostre suer vos salue et prie
Que vos veigniez deduire o li,
Et je meïsmes vous em pri,
Se ma priere i puet aidier.
S'estre peüst por Dieu proier
Pieç'a que vous fuissies en Trace,
Qu'il n'est orer que Progne face
Fors qu'ele vous puisse tenir.
Se je li lessasse venir,
Elle fust ça a vous venue,
Mes je l'ai dela retenue
Tout a force contre son cuer.
Moult par a grant fain vostre suer
De vous veoir une quinzaine.
Gardez que sauve i soit ma paine,
Si priez mon seignor le roy
Que venir vos lesse oveuc moi.
Ne caut que riens li doie nuire,
S'il vous lesse venir deduire
A vostre serour par dela.
Tant me dist, onc ne le cela,
Quant je de lui le congié pris,
Que ses sires ne ses amis
Jamais a nul jor ne seroie,
Se sa serour ne li menoie,
Et certes je vaudroie mieux
Estre foibles, chanus et vieux,
Qu'ele me feïst laide chiere.
Or si priez, m'amie chiere,

priez votre père de vous laisser venir avec moi de bon gré. » Et elle, qui était très raisonnable[1], lui répond : « Seigneur, que vaudrait ma parole auprès de la vôtre ? Si vous agissiez conformément à la règle, vous devriez le prier d'abord. Telle est la coutume des Français : celui qui veut obtenir quelque chose, qu'il s'efforce et travaille à l'avoir, pour peu qu'il en ait la force et le talent ; et s'il se trouve que cela lui fait défaut, et qu'il ne puisse rien obtenir par ses propres moyens, alors il doit faire intervenir autrui. — Demoiselle, vous avez dit la vérité, et pourtant vous auriez pu faire encore mieux : vous auriez dû me demander d'abord si je l'en avais déjà prié. — En effet, j'aurais bien dû ! Si j'avais été plus raisonnable, je m'en serais enquise auparavant. Mais dites-le-moi maintenant : lui avez-vous peu ou prou touché mot de cette affaire ? — Je lui en ai parlé, sans détour. — Que vous a-t-il répondu ? — Rien du tout. — Alors, cela se passe de commentaire. Dès l'instant où il n'a pas voulu vous répondre, ma sœur pourra m'attendre longtemps, car elle ne me verra pas de sitôt. Je sais bien que mon seigneur le roi n'a pas envie de me donner son autorisation ; cette histoire ne lui plaît pas. — Elle ne lui plaît pas ? — Non, à mon avis. — Et à quoi le savez-vous ? — À quoi ? Au fait qu'il n'a pas voulu vous répondre. — Vous pouvez l'interpréter autrement, et le comprendre de manière différente : il a écouté ma prière

Vostre pere que s'il li plaist
Aveuc moi venir vos en laist. »
Cele qui n'estoit mie fole
Li respont : « Sire, ma parole
Envers la vostre que vaudroit ?
Se vous en gardiez au droit,
Vos devriez prier ancois.
Teulz est la coustume aus Francois,
Que cilz qui veult la chose avoir,
S'il a tant proesce et savoir,
De l'avoir[a] se paine et travaille ;
Et s'il avient que il i faille,
N'esploitier ne puisse par lui,
Lors doit fere prier autrui.
- Damoisele, voir avez dit,
Et nepourquant un seul petit
I peüssiez bien amender :
Primes deüssiez demander
Se je l'en ai requis ou non.
- Par mon chief, ce deüsse mon !
Se je tant de raison eüsse,
Enquis et demandé l'eüsse.
Mes or me dites ne pourquant,
Avez le vous ne tant ne quant
A raison mis de cest afaire ?
- Bien li ai[b] dit sans noise faire.
- Que vous respondi ? - Nulle chose.
- Dont n'i convient il point de glose.
Desque respons ne vous vault rendre,
Assez me puet ma suer atendre,
Quar el ne me verra des mois.
Bien sai que mes sires li rois
N'a talent que congié me doigne.
Ne li plaist pas ceste besoigne.
- Ne li plaist mie ? - Non, ce croi.
- A quoi le savez vous ? - A quoi ?
A ce qu'il ne vous volt respondre.
- Autrement le poez espondre,
Et entendre en autre maniere :
Il oÿ toute ma priere,

de bout en bout, et très volontiers, car il n'a pas dit un mot pour l'interrompre, et pour cette raison je conclus que cela lui plaît, car qui ne dit mot consent[1]. — Ce proverbe n'eſt guère vrai, et nous sommes encore dans le doute, quant à son accord ou à son refus. » Térée alors s'adresse à nouveau au roi :

« Seigneur, sage roi d'Athènes, vous avez bien entendu mon message, de la part de votre fille Procné. Si tous les hommes de cette terre vous demandaient ensemble quelque chose, vous n'en devriez pas moins exaucer ma demande avant la leur[2] ; et vous devriez le faire tout de même pour vos filles, il me semble, si vous ne le faisiez pas pour moi, car l'une vous en a prié, et l'autre vient de me recommander de vous en prier, et de me plaindre tant que je n'aurai pas l'autorisation de l'emmener avec moi. »

Pandion, que cette hiſtoire ennuie fort, s'accoude sur son poing[3] ; mais que cela l'ennuie ou non, il faut qu'il donne une réponse. « Ami, dit-il, vous savez bien que je n'ai rien en ce monde que vous ne puissiez prendre et saisir à votre gré, si vous en avez besoin. Mais je crois que, si vous saviez tout le bien que me fait ma fille, vous ne m'attaqueriez pas comme vous le faites[4], en me requérant ce don. Je serais complètement désespéré, si j'étais un jour sans ma fille. Il me faut désormais un bâton de vieillesse, une béquille[5] pour m'appuyer. Si cela ne vous ennuyait pas trop,

Et escouta moult volentiers,
Que mot ne diſt endementiers,
Et pource quit je qu'il li plaiſt,
Qu'assez otroie qui se taiſt.
- N'eſt pas voire ceſte sentence,
Qu'encor sommes nous en doutence
De l'escondit ou de l'otroi. »
Lors rediſt Thereus au roi :
« Sire, rois d'Athenes, li sages,
Bien vos eſt contez mes messages,
De par voſtre fille Progne.
Se tuit li home qui sont né
Vous requeroient d'un afaire,
Si devriez vous pour moi faire
Ancois que pour eulz tous ensamble ;
Et pour vos filles, ce me samble,
Au mains faire le devriez,
Se vous pour moi n'en faisiez,
Qar cele le vos a mandé,
Et ceſte me ra commandé,
Que je vous em pri et m'en plaing[a],
Tant que je aveuc moi l'en maing. »
Pandion sor sa main s'apuie,
Qui ceſte chose moult anuie ;
Anuie qu'anuier li puet,
Mes a respondre li eſtuet.
« Amis, fet il, vous savez bien
Que je n'ai en ceſt siecle rien
Que vous tout a voſtre plesir
Ne peüssiez prendre et saisir,
Se vous meſtier en aviez.
Mes je croi, se vous saviez
Les biens que ma fille me fait,
Ja ne me metriez em plait
De ce dont vous me requerez.
Tous seroie desesperez,
S'un jour eſtoie sans ma fille.
Croce m'eſtuet, et emmeïlle,
Des or mais pour moi apuier.
S'il ne vous devoit anuier,

nous mettrions délai et répit au don que vous m'avez demandé. — Un répit ? — C'eſt cela. — Très volontiers. De combien de temps ? — Autant qu'il me reſte à vivre[1]. Car sachez-le en vérité, je ne vivrai plus très longtemps, car je suis vieux et très affaibli. J'ai vécu plus que Jacob, qu'Abraham et qu'Esaü[2], et j'ai bien profité de la vie, mais désormais je n'ai plus aucun plaisir, tout mon réconfort eſt en ma fille, je ne vis que par elle, car je n'ai pas d'autre soutien. Si vous me l'enlevez, vous voulez abréger ma vie. Je vous l'assure bien : ma fille me garde et me sert nuit et jour, soir et matin ; elle ne laisse personne mettre la main ni à mon lever ni à mon coucher. Ma douce fille m'aime tant qu'elle me chausse et m'habille[3], et ses services me plaisent tant que si je n'avais ce réconfort, il y a beau temps que je serais mort. Ainsi je vous prie, si vous m'aimez, de me tenir quitte du don que vous m'avez demandé[4]. » Dès lors Térée n'eſt pas fort satisfait, car il n'entend rien qui lui plaise et croit bien avoir échoué complètement. Il se considère comme bien mal parti[5]. Il ne sait que faire ni que dire, il eſt très sombre et pousse de profonds soupirs, et il montre bien que cela lui pèse de ne pas faire sa volonté — volonté mauvaise et déraisonnable[6] ! Il en a perdu la parole[7], si bien qu'il ne dit mot, mais se lamente ; sa folie l'emporte sur sa sagesse. — Folie ? Amour plutôt, à ce que je crois, qui l'emporte sur tout et détruit tout,

De ce dont vos m'avez requis
Seroit respis et termes pris.
- Respis ? - Voire. - Tout a delivre.
Combien[a] ? - Tant comme j'ai a vivre.
Quar saciez bien certainement,
Ne vivrai mie longuement,
Quar je sui vieulz et foibles trop.
Plus ai vescu ne fiſt Jacop,
Ne Abreham ne Esaü,
Si ai moult de mes bons eü,
Mes or n'ai mais riens qui me plaise ;
En ma fille sont tuit mi aise,
Pour lui vif je tant solement,
Quar n'ai autre souſtenement.
Se vos li seule me tolez,
Ma vie acorcier me volez.
De ce vous fais seür et cert,
Que ma fille me garde et sert
Et nuit et jour et soir et main ;
N'i lesse autre metre la main,
N'a mon lever n'a mon couchier.
Ma douce fille m'a tant chier
Qu'ele me chauce, elle me veſt,
Et son servise tant me pleſt
Que se ne fuſt son reconfort,
Grant piece a que je fusse mort.
Pource vos pri, se vos m'amez,
Que ceſt don cuite me clamez. »
Or n'eſt pas Thereus a aise,
Quar il n'oit chose qui li plaise,
Et dou tout cuide avoir failli.
Or se tient moult a malbailli.
Ne set que faire ne que dire,
Mes moult eſt mas et moult souspire,
Et fet samblant que moult li grieve,
Quant il sa volenté n'achieve,
Volenté qu'eſt mauvese et fole.
Toute a perdue la parole,
Qu'il ne diſt mot, ancois se plaint ;
Sa folie son savoir vaint.
- Folie ? Mes Amours, ce cuit,
Cele qui tout vaint et deſtruit,

et qui quand cela lui plaît remet en peu de temps le vaincu en position de supériorité[1]. — Amour a-t-elle[2] une puissance telle qu'elle permet au vaincu de l'emporter ? — Oui, selon le témoignage de ceux qui servent Amour et lui obéissent ; ainsi je peux prouver selon la raison qu'on ne saurait trouver de loyauté en cette Amour qui change si vite, qui se détourne de ses amis, et retient à son service de nouveaux soldats[3], et donne à tous un salaire égal. — Par ma foi, Amour est donc loyale, puisqu'elle donne des salaires égaux. — Au contraire, c'est une déloyauté manifeste, car le salaire de chacun doit être proportionnel à son mérite, et à sa valeur propre. Mais je sais bien d'où cela vient qu'Amour retient à son service les plus mauvais et refuse ceux qui ont davantage de valeur. Savez-vous pourquoi les meilleurs échouent ? C'est parce qu'Amour ne sait distinguer les meilleurs des pires. — Elle ne le sait pas ? Alors elle n'est pas sage. — Si, elle l'est. Mais elle est ainsi faite qu'elle ne se soucie pas de savoir, pour peu qu'elle puisse avoir ce qu'elle veut. Amour est plus changeante que le vent : ainsi est-elle traîtresse et menteuse, car elle est généreuse en promesses, et avare de dons, et elle ne fait de mal qu'à ceux qui lui sont soumis ; ce sont ceux-là qu'Amour rudoie, ceux-là qu'elle malmène, ceux qui travaillent à la servir, et ne peuvent s'arracher à elle,

Et quant li plaist an petit d'eure
Le vaincu remet au deseure.
- Est dont Amours de tel vertu,
Qu'ele fet vaintre le vaincu ?
- Oïl, ce tesmoignent et dient
Cil qui d'Amors braient et crient,
Et de puis que cil le tesmoignent
Qui Amours servent et resoignent,
Dont puis je par raison prouver
Qu'on ne puet loiauté trouver
En cele Amour qui si tost change,
Qui ses amis de lui estrange,
Et retient nouviaus soldoiers,
Et done a tous eguaulz loiers.
- Par foi, dont est Amours loiaus,
Quant el done loiers igaus[a].
- Ains est desloiautez aperte,
Que chascuns selonc sa desserte,
Et selonc ce que il miex vault,
Doit ses loiers monter plus hault.
Mes je sai bien comment ce vient,
Qu'Amours les plus mauvais retient,
Et refuse ceulz qui miex valent.
Savez pourquoi li meillor falent ?
Pource qu'Amours ne set eslire
Qui est le mieudre ne le pire.
- Ne set ? Dont n'est elle pas sage.
- Si est. Mes elle a tel corage
Qu'il ne li chaut de nul savoir,
Quant sa volenté puet avoir.
Amours est plus que vent legiere :
Et pource est faulse et mençongiere,
Qui de prometre est large et riche,
Et de donner avere et chiche,
Ne ne fet mal se a ceulz non
Qui sont en sa subjection ;
Ceulz bat Amours et cel joustise,
Qui se painent de son servise,
Ne pour anui ne pour contraire
Ne se pueënt de li retraire,

car personne qui a un jour aimé pour de bon, quoi qu'il en ait retiré, n'a pu y renoncer ni s'en lasser : personne ne pourrait en faire assez[1]. Amour fait tout ce qu'elle veut, et celui qui s'en plaint et en souffre le plus, s'enflamme et brûle d'autant plus, car il n'en a joie ni plaisir. Amour eſt une maladie dont le remède enracine davantage le mal. Nul qui en souffre ne sait ce qu'eſt la santé, car il croit se délivrer en faisant sa volonté : et en fait cela le lie et l'emprisonne encore plus. Ainsi donc, Térée aurait été très sage s'il avait voulu renoncer[2] et s'en retourner sans la jeune fille ; mais il la voit si courtoise et si belle, et dotée de tant de beautés, qu'à son avis s'il ne parvient pas à faire ce qu'il veut il croira devenir enragé, car il ne peut en détourner son cœur[3]. Que fera-t-il donc ? Il ne sait que faire. Il prend souvent la jeune fille dans ses bras, et il pleure et soupire profondément. Il ne croit jamais voir l'heure où il l'aurait à sa volonté. Ainsi l'a enchanté le diable, qui ne cesse jamais de faire le mal, au point qu'il se propose à part soi de la prendre par la force, s'il ne peut emporter la victoire par amour[4], ou de l'emmener secrètement pendant la nuit. Mais il avait peu de ses gens avec lui, si bien qu'il redoutait de se lancer dans une telle entreprise qui aurait risqué de mal tourner. Pour ce motif, il dissimule autant qu'il peut, car l'affaire serait déraisonnable et honteuse, si la ville, dont la population était endormie, était mise en émoi : pas un

Quar nulz qui onc amaſt a certes,
Quelques en fussent les dessertes,
N'en fu recreüz ne lassez,
Quar nulz n'en porroit fere assez.
Amours fet tout quanqu'ele veult,
Et cil qui plus s'en plaint et deult
Plus alume et plus en esprent,
Quar joie ne soulas n'en prent.
Amours eſt maulz dont la mecine
L'enfermeté plus en racine.
Nulz ne set quelz eſt la santez,
Quar pour feire ses volentez
Cuide sa delivrance querre :
Des lors le lie plus et serre.
Dont fuſt moult sages Thereus,
S'il s'en vausiſt retraire en sus,
Et raler s'ent sans la pucele ;
Mes tant la voit cortoise et bele,
Et de toutes biautez adroite,
Que s'a son voloir n'en esploite,
Tous vis cuidera enragier,
Quar ne s'en puet descoragier.
Que fera dont ? Ne set qu'il face.
La pucele souvent embrace,
Et souspire forment et plore.
Ja ne cuide veoir cele hore
Qu'il la tiengne a sa volenté.
Si l'a dÿables enchanté,
Qui de mal fere ne repose,
Que par soi seul pense et propose
Qu'a force prendre li eſtuet,
Se par amours vaintre nel puet,
Ou par nuit mener en emblee.
Mes po[a] avoit gent assamblee,
Si doutoit tel chose a emprendre
Qui ne peüſt bone fin prendre.
Pource au plus qu'il puet se cuevre,
Que fole et vilaine fuſt l'œuvre,
Se la citez fuſt eſtormie,
De la gent qui iert endormie,

d'entre eux n'en sortirait vivant. Raison, dont j'ignore d'où elle lui vint, lui a fait renoncer à ce projet. Je m'étonne grandement que pour une fois Raison ait pu agir, car il était très durement atteint. — Atteint ? De quoi ? — De quelque chose de plus que l'amour, car personne ne peut appeler ça amour. — Amour ? — Non certes. — Quoi donc ? — Outrage, déloyauté et folie, car si l'on veut s'en tenir à la vérité, ce n'est pas amour que folie furieuse. Or Térée est fou, hors de lui, et il le devient de plus en plus. C'est pour cela que je m'étonne tellement qu'il soit accessible à la raison. — À la raison ? Et en quoi ? — Il abandonne le projet insensé qu'il avait conçu, et dit qu'il veut encore faire une tentative pour l'emporter par ses prières[1]. Il recommence alors ses supplications, et parle au roi de cette manière : « Seigneur, fait-il, je sais et je vois bien que vous ne feriez pas grand-chose pour moi, quand vous avez refusé de m'accorder ce don. J'ai perdu mon temps pour rien en venant sur ces rives. Je m'en repens maintenant, mais c'est trop tard, et je m'en irai comme je suis venu. Jamais je ne me suis considéré comme si ridicule, en aucune occasion ; je voudrais ne vous avoir jamais vu, ni n'avoir jamais traversé la mer. Vous avez trouvé un bien mauvais prétexte, en disant que votre fille vous sert : si j'ai pour un tel motif fait en vain ce voyage, j'aurai perdu ma peine pour rien. N'avez-vous pas assez de serviteurs et de servantes pour prendre soin de vous ? Vous pouvez bien vous passer d'elle

Quar ja d'eulz n'en alast uns vis.
Fors de cestui pensé l'a mis
Raison, que ne sai dont li vint.
Esmervoil moi[a] comment ç'avint
Que Raison fist a cele fois,
Quar trop iert durement destrois.
- Destrois ? De quoi ? - De plus qu'amer,
Qu'amours ne doit nulz ce clamer.
- Amour ? - Non voir. - Et quoi ? [- Outrage,
Desloiauté et forsenage,
Quar, s'au voir cuit bien assener,
N'est pas amour de forsener.
Trop est forsenez Thereus,
Et si forsene plus et plus.
Pource me vient a grant merveille,
Que nulle raison ne conseille.
- Raison ? Comment ? - Il se retrait
Dou fol penser qu'il avoit fait,
Et dist qu'encor veult essaier
S'il porra vaintre par proier.
Lors recommence sa priere,
Au roi parole en tel maniere :
« Sire, fet il, bien sai et voi
Que petit feriez por moi,
Quant ce don[b] m'avez refusé.
Pour noiant ai mon temps usé
Quant je ving oan ceste part.
Or m'en repens, mes c'est a tart,
Si m'en irai si com je ving.
Onc mais pour si fol ne me ting
De riens nule que je feïsse ;
Mon vueil oan ne vos veïsse,
Ne n'eüsse la mer passee.
Povre achoison avez trouvee
De vostre fille qui vous sert :
Se je pource ma voie pert,
Trop me serai en vain lassez.
Dont n'avez vous sergans assez
Et puceles pour vous servir ?
Bien vous poez de lui souffrir

trois ou quatre jours seulement : laissez-la donc venir se distraire quelques jours avec sa sœur qui m'envoie. J'ai fait un grand voyage pour bien peu de chose, et cela m'ennuiera beaucoup d'échouer, non tant pour elle[1], mais pour la peine que j'ai prise, et aussi pour un autre motif, qui me trouble davantage : Procné m'a dit de m'enfuir, et de ne jamais revenir auprès d'elle, si je ne ramenais pas sa sœur, car j'aurais perdu son amour. De ce fait, je ne sais ce que je dois faire, car si je m'en vais en exil, je souffrirai beaucoup à cause de mon fils, et plus encore à cause d'elle si je la laisse, car je ne crois pas que j'en reviendrai jamais[2]. C'est pour cela que je pleure, comme vous le voyez, et je suis très troublé que vous me fassiez défaut pour si peu de chose. Beau seigneur, donnez-la-moi, à la condition que je vous la ramènerai saine et sauve avant quinze jours ; et je vous donne ma parole que je tiendrai ma promesse, et j'en atteste les dieux auxquels je crois. Par mon serment, sur ma parole, donnez-la-moi en toute confiance. » Ah ! Le traître ! Comme il lui ment ! Comme il le trompe et le trahit ! Pandion qui le voit pleurer ne croit pas qu'il lui mente ; parce qu'il se lamente en pleurant, il croit qu'il éprouve un grand chagrin[3]. Le traître tyran s'est tant battu, à force de promesses et de serments, de prières et de larmes, qu'il a obtenu ce qu'il souhaitait. Pandion n'a pu s'empêcher de pleurer avec lui. Ils pleuraient si fort tous les

Tant seulement trois jors ou quatre,
Se la lessiez venir esbatre
A sa serour qui ça m'envoie.
Pour poi de chose ai fet grant voie,
Si m'iert molt grief se je i fail,
Non pour lui, mes pour mon travail,
Et plus pour el, qui plus m'anuie :
Quar Progné me dist que m'en fuie,
Ne jamais a lui ne retour,
Quar failli auroie a s'amour,
Se sans sa serour revenoie.
Pour ce ne sai que faire doie,
Quar se je m'en vois en essil,
Moult aurai grant duel de mon fil,
Et plus de lui se je la les,
Quar revenir n'i cuit ja mes.
Pource plour, si con vos veés,
Qu'a merveilles sui esfreés,
Quant vous pour si poi me failliez.
Biaux sire, quar la me bailliez,
Par tel couvent c'ancois quinsaine
La[a] vous ramerrai toute saine ;
Et de ce que je vous promet,
Ma foi en ostage vous met,
Et tous les diex en cui je croi.
Par sairemant et par ma foi,
Le me bailliez seürement. »
Ha ! Dou felon ! Comme or li ment !
Comme or le traïst et deçoit !
Pandion, qui plorer le[b] voit,
Ne cuide mie qu'il li mente ;
Pource qu'en plorant se demente
Cuide qu'il plourt de grant pitié.
Tant a li fel tirans luitié,
Par fiancier et par jurer,
Et par prier et par plorer,
Qu'il esploita si com li plot.
Pandion tenir ne se pot
Qu'il ne plorast aveucques lui.
Si fort ploroient ambedui
Que ne sai li queulz ploroit mieux.
C'est drois d'omme, quant il est vieux[c],

deux que je ne sais lequel pleurait le mieux[1]. Il eſt juſte qu'un homme, dans sa vieillesse, pleure souvent et facilement. « Ami, dit-il, conformément aux conditions que vous m'avez garanties, vous emmènerez[2] ma fille demain. Je la remets entre vos mains, mais sachez bien que vous me causez une grande douleur. Gardez-la comme vous le devez[3], et ramenez-la d'ici peu. Mes larmes ne cesseront pas de couler, et mon cœur n'éprouvera pas de joie, tant que ma fille ne me reviendra pas. Certes, vous devez bien vous mettre en peine de faire ce dont je vous prie. Gardez-vous bien de l'oublier ! — Je n'en ferai rien, dit Térée, seigneur, n'en parlez pas, car il me tardera plus encore qu'à vous qu'elle soit revenue sur ces bords, et que je l'aie ramenée ici[4]. » Ainsi le sujet eſt clos, car Térée ne demande rien de plus. Et Pandion, le roi, commande que l'on mette vite les tables[5]. Le sénéchal, le connétable, les panetiers, les échansons, tous se hâtent et prennent soin[6] de préparer et d'organiser[7] ce qui relève de leur compétence. Les uns courent dresser les tables, les autres se mettent en devoir de donner à laver aux invités[8]. Il n'y avait céans aucun serviteur inaƈtif, ni aucun écuyer, ni aucun jeune homme habile, qui ne remplisse quelque fonƈtion. Tous se mettent en peine pour bien servir, mais Térée ne prend pas plaisir à ce service, si bon soit-il, et il ne se soucie que de regarder le corps gracieux et le visage

Que de legier plore souvent.
« Amis, fet il, par tel couvent
Com pramis m'avez et juré,
Et par fiance asseüré,
En menrois ma fille demain.
Je le vos baille en voſtre main,
Mes saciez que moult me grevez.
Gardez la si com vous devez,
Et ramenez jusqu'a court terme.
Ja mi oeil ne seront sans lerme,
Ne mon cuer lie pour rien qu'aviegne,
Jusque ma fille a moi reviegne.
Se m'amour volez retenir,
Dont pensez dou toſt revenir,
Et de ma fille ramener.
Certes, mout vos deves pener
De fere ce que je vous pri.
Gardez ne metez en oubli.
- Non ferai je, fet Thereus,
Sire, jamais n'en parlez plus,
Quar plus m'iert tart que vous assez
Que de ça soie repassez,
Et que je l'aie ramenee. »
Atant la parole eſt finee[a],
Que Thereus plus ne demande,
Et Pandion li rois commande
Que toſt soient mises les tables.
Li seneschaulz, li conneſtables,
Li panetier, li eschançon,
Chascun ot cure et soupeçon
D'atorner et d'apareillier
Ce qu'apartient a son meſtier.
Li un corent les tables metre,
Li autre se vont entremetre
De donner l'iaue en pluiseurs leus.
Laiens n'ot nul sergant oiseus,
N'escuier, ne vallet adroit,
Qui ne serviſt de que que soit.
De bien servir se painent tuit,
Mes Thereus ne se deduit
En nul servise qu'on li face,
S'au gent cors non et en la face

de la jeune fille, qui était assise à côté de lui pour le souper. C'eſt sa nourriture, c'eſt sa boisson. Il déploie pour elle tout son charme[1], et il la sert, et il lui fait des compliments[2], mais personne ne sait pourquoi il agit ainsi, sauf lui, qui ne veut pas renoncer à faire sa grande félonie, quand il en aura l'occasion, qui pour lui tarde trop. Il la regarde avec émerveillement[3], si bien qu'il ne pense à rien d'autre. Ils sont reſtés à table longtemps, et cela lui plaisait beaucoup, plus pour regarder la jeune fille que pour boire ou manger. Et pourtant ils ne manquaient ni de paons, ni de cygnes, ni de faisans, ni de vins légers[4] et plaisants, mais au contraire ils avaient largement, et à volonté, tout ce qu'on peut trouver sur une table royale[5]. Quand les nobles convives[6] ont mangé, ils se lèvent et les serviteurs leur donnent à laver dans des bassins d'argent. Les seigneurs se lavent les mains et les essuient ; puis ils s'assoient ensemble sur une couche, et chacun d'eux dit ce qui lui passe par la tête, que cela soit raisonnable ou non ; et les serviteurs se préoccupent de préparer et de faire les lits. Cela ne causa guère de joie ni de plaisir au traître, au tyran, qui n'avait pas envie de dormir : il aurait mieux aimé veiller toute la nuit, s'il avait dû ainsi avoir le loisir de parler avec celle qui avait son cœur. — Et elle ? Elle n'en savait rien[7] ? — Non, en vérité, car si elle avait su que celui-ci désirait en son cœur

De la pucele regarder,
Qui lez lui seoit au souper :
C'eſt ses boivres, c'eſt ses mengiers.
Moult par eſt vers lui losengiers,
Et moult la sert et moult l'atret,
Mes ne set nulz pour quoi le fet,
Fors lui, qui ne se veult retraire
De sa grant felonie faire,
Quant leus sera, mes trop li tarde.
A grant merveille la regarde,
Qu'a nulle autre riens n'eſt pensis.
Au mengier ont longuement sis,
Et moult li plesoit a seoir,
Plus pour la pucele veoir
Que pour boivre et pour mengier.
Si n'avoient il a dangier
Paons ne cignes et faisans,
Ne vins deliez ne plaisans,
Mes largement et a plenté
Orent tuit a lor volenté
Quanqu'eſtuet a table roial.
Quant orent mengié li vassal,
Si se lievent et li sergent
Donent l'iaue au bacin d'argent.
Li baron lavent et essuient ;
Quant lavé orent, si s'apuient
Sor une couche tuit ensamble,
Chascuns diſt ce qu'il li en samble,
Soit[a] bien ou maulz, folie ou sens ;
Et li vallet sont en apens
De faire et d'atorner les lis.
Ce ne fu joie ne delis
Au traïtour, au fel tirant,
Qui de dormir n'avoit talant :
Mieux vausiſt toute nuit veillier,
S'il li leüſt a conseillier
A cele qui son cuer avoit.
- Comment ? Ele riens ne savoit ?
- Non, par foi, car s'el le seüſt
Que cil en lui son cuer eüſt

lui causer honte et dommage, jamais elle ne serait partie avec lui. Ils ont tant parlé, et tant veillé, que les lits sont prêts, et tous se couchent. Térée, cette nuit-là, ne connut pas dans son lit un seul instant de paix ou de repos, il ne dormit ni ne ferma l'œil ; pendant toute la nuit il ne cessa de mesurer son lit, en long et en travers, se lamentant que le jour tardât tant à venir. Toute la nuit, il se tourne et retourne, et se relève et se recouche. Ceux qui partageaient sa couche[1] dormaient à poings fermés, et ne savaient mot de tout cela ; et lui, tourmenté par sa folie, veilla toute la nuit, jusqu'à ce que le veilleur de la tour commençât à corner le jour. Quand il entendit au son du cor que le jour était là, il éprouva une joie telle qu'il n'en aurait pas ressentie si on lui avait donné trente marcs d'or[2]. Il a éveillé ses compagnons, et les a fait lever sur-le-champ, et eux, sur son ordre, se sont préparés en hâte. Le roi entend[3] qu'ils sont éveillés, et qu'ils se dépêchent de se lever. Quoi qu'il lui en coûte, il faut qu'il soit fidèle à sa parole, et il a tenu sa promesse et a donné sa fille à Térée. Elle en était très joyeuse et contente, et cela lui plaisait beaucoup ; mais il arrive souvent qu'on se réjouisse de son propre malheur. Elle croyait bien être sûre d'aller et de revenir sans encombre. Et comment aurait-il pu se faire qu'elle devine le tour incroyable[4] que lui prépare le tyran ?

Pour fere lui honte et anui,
Ja ne s'an alast aveuc lui.
Tant ont parlé, tant ont veillié,
Que li lit sont apareillié,
Si se couchent li baron tuit.
Onques Thereus cele nuit
Ne prist ou lit pais ne repos,
N'onques pour dormir n'ot l'œil clos ;
Tant com toute la nuit dura,
Toute nuit son lit mesura,
Ou dou travers ou dou bellonc,
Et se demente par selonc,
Que tant demore qu'il n'ajorne ;
Toute nuit se torne et retorne,
Et se relieve et se recouche.
Cil qui gisoient en la couche
A mout grant aise se dormoient,
Que de tout ce mot ne savoient ;
Et cil toute la nuit veilla,
Qui sa folie traveilla,
Tant que la gaite de la tour
Commença a corner le jour.
Quant il oÿ le jour au cor,
Qui li donast trente mars d'or,
Ne fust il pas d'assez si liez.
Ses compaignons a esveilliez,
Ses fet lever isnelement,
Et cil par son commandement
Se sont moult tost apareillié.
Li rois ot qu'il sont esveillié
Et qu'il se hastent d'eulz lever.
Comment qu'il li doie grever,
Couvient qu'il tiengne verité,
Si a son couvent aquité,
Que sa fille li a baillie.
Cele en fu moult joians et lie,
Et moult ceste chose li plot ;
Mes souvent avient qu'on s'esjot
Encontre sa mesaventure.
Moult cuidoit bien estre seüre
D'aler bien et de revenir.
Et comment peüst ç'avenir,
Que s'apensast de la merveille
Que li tirans li apareille ?

Personne n'aurait pu le deviner. Térée l'emmène au port, et Pandion les y accompagne, et le prie instamment de revenir au terme fixé, conformément à sa promesse. « Et toi, dit-il, ma chère fille, pense à revenir bien vite, et souviens-toi de moi, car je suis si heureux quand je te vois, et j'éprouve tant de joie et de satisfaction ! Ma douce fille, reviens vite, reviens bientôt ; si tu reviens vite, ma joie et ma satisfaction reviendront vite aussi[1]. » Mille fois il redit la même chose, et mille fois il la prend dans ses bras et l'embrasse, et plus de mille fois il la retient, quand elle est sur le point d'embarquer à bord de la nef ; il la retient autant qu'il peut, et quand il lui faut s'en retourner, il la recommande au traître. Ainsi il fait du loup le berger ; sans mentir, il en a fait un berger[2], à moins que celui-ci ne veuille se repentir de sa folie et de sa rage ; mais il n'en a pas l'intention, au contraire, il lui tarde fort de pouvoir s'y livrer. Au moment de la séparation, Pandion pleure, et embrasse en toute bonne foi l'hôte déloyal qui ne pense que crime et trahison. Il médite une traîtrise ; peu lui importe qui en souffrira, il l'accomplira comme il lui plaît, car il a la force et le pouvoir. D'ici peu, la jeune fille qu'il emmène sera en bien mauvaise situation. La voile est gonflée par le vent, et la nef ne vogue pas lentement, car ils ont des vents favorables, et sont bientôt loin du port où Pandion pleure de tout son cœur, à cause de sa fille qu'il voit partir. Et s'il pleure,

Ja de ce ne se pensast nus.
Au port le maine Thereus,
Et Pandion les i convoie,
Et prie celui toute voie
Qu'ensi comme il li a promis
Viengne au terme qu'il li a mis.
« Et tu, dist il, ma fille chiere,
Pense de tost venir ariere,
Et si te remembre de moi,
Quar tant sui liez quant je te voi,
Et tant ai de joie et de bien.
Ma douce fille, tost revien,
Revien tost ; se tu tost reviens,
Tost vendra ma joie et mes biens. »
Mil fois reprent ceste parole,
Et mil fois la baise et acole,
Et plus de mil fois la retorne,
Quant d'entrer en la nef s'atorne,
Si la retient tant comme il puet,
Et quant retorner l'en estuet,
Si la commande au traïtour.
Ensi a fet dou leu pastour ;
Pastour en a fet sans mentir,
Se cil ne se veult repentir
De sa folie et de sa rage ;
Mes il n'en a mie corage,
Ains li tarde moult et demore.
Au departir Pandion plore,
Et baise en foi le desloial
Qui pense traïson et mal.
Traïson pense et qui qu'il griet,
La fera il si com li siet,
C'or a la force et la baillie.
Jusque[a] court terme ert malbaillie
La pucele que il en maine.
Toute est de vent la voile plaine,
Et la nef ne court mie lent,
Quar vent orent a lor talent,
S'orent tost esloignié le port,
Ou Pandion plore moult fort,

il a bien raison, car il ne la reverra jamais, et elle ne reviendra pas dans son pays[1].

Mais il ne pense pas à tout cela, et pourtant, Philomena est déjà bien près de péril, car celui que sa folie aiguillonne l'a emmenée toute seule dans une sienne demeure désertée[2]. La maison se trouvait en un bois — c'est Chrétien de Gouaix[3] qui conte cette histoire —, éloignée de toute ville, et des champs cultivés et des clairières, et loin de tout sentier ou chemin. En bavardant, en plaisantant de choses et d'autres, il l'a emmenée par trahison dans sa maison, et quand ils y sont tous les deux seuls, lui et la jeune fille, sans que personne puisse les voir ou les entendre, lui, qui a l'esprit tourné au mal, l'attire à lui par sa main droite. Elle ne sait ce que cela veut dire, et elle ne peut imaginer qu'il veuille la tromper, celui qui l'embrasse et lui donne des baisers. C'est bien vrai : quand un larron voit l'occasion de se livrer à ses mauvais penchants, peu lui importe après ce qui va se passer[4]. Mal faire est trop agréable pour le malfaiteur qui ose s'y risquer, et c'est pourtant très déplaisant et plein d'amertume, pour un homme de sens et de loyauté. Mais celui-ci n'est ni bon, ni franc, ni doux, au contraire il est mauvais, félon et orgueilleux, et puisqu'il ne veut pas renoncer à sa méchanceté, il lui faut bien vite satisfaire son cœur[5] et accomplir son méchant projet, dès l'instant qu'il ne redoute pas de mal faire.

Pour sa fille qu'aler en voit.
S'il em plore moult a grant droit,
Quar jamais ne la reverra,
N'en sa terre ne renterra.
Mes de tout ce ne pense il,
Et s'est ja moult prez de peril
Et de corrous Philomena,
Quar seule menee l'en a
En une soe meson gaste
Cil qui sa desverie haste.
La maison estoit en un bois
- Ce conte Crestiens li Gois -,
Loing de vile de toutes pars,
Et loing de champs et loing d'essars,
Loing de chemins et de sentiers.
Parlant, gabant endementiers,
Or d'un, or d'el[a], par traïson
L'en a menee en sa meson,
Et quant il sont leenz andui,
Seul entre la pucele et lui,
Que nulz ne les voit ne ne ot,
Cil qui le mal empensé ot
La traist vers lui par la main destre.
Cele ne set que ce puet estre,
Ne ne se puet apercevoir
Que cis la vueille decevoir,
Qui doucement l'acole et beise.
C'est voirs, quant lerres voit son aise
De mal faire, puis ne li chault
Liquelz des chiez avant en ault.
En mal fere a trop douce chose
Au mal faitour qui faire l'ose,
Et s'est moult amere et sauvage
A franc home loial et sage.
Mes cil n'est bons ne frans ne douz,
Ains est mauves, fel et estous,
Et quant sa mauvestié ne lesse,
Tout li convient que son cuer pesse[b]
Et face sa mauvestié toute,
Des que mal fere ne redoute.

Mais il eſt assez courtois dans sa vilenie pour lui requérir son amour avant de lui faire force. « Belle, fait-il, sachez bien que je vous aime, et ainsi je vous prie de faire de moi votre ami, et de cacher ces relations entre nous, si vous voulez qu'elles durent. — Les cacher, beau seigneur ? Pourquoi ? Je vous aime bien comme je dois, et je ne veux pas m'en cacher jamais, mais si vous voulez me proposer un amour qui va contre le droit, taisez-vous là-dessus, je ne m'en soucie guère. — Je me tairai, pourvu que vous vous taisiez. Je vous aime tant et vous me plaisez tant que je veux que vous acceptiez de me laisser faire de vous ma volonté. — Quelle honte ! Seigneur, vous dites vilenie ! À Dieu ne plaise qu'entre nous une telle déloyauté trouve place. Souvenez-vous de ma sœur, qui eſt votre loyale épouse : jamais ma sœur n'aura lieu d'être jalouse de moi, et à moins d'être contrainte je ne ferai rien qui puisse lui déplaire[1]. — Vous ne ferez rien de tel ? — Non. — Et je vous le jure, alors que je vous tiens ici en toute sécurité, et que j'ai le loisir de faire ce que je désire, que cela vous plaise ou non, aucune proteſtation ne vous servira à rien : je ferai tout ce que mon cœur désire. — Vous le ferez ? — Oui, sans retard ; et que m'en fasse reproche[2] qui veut, car je ne crains aucun espion ! » Alors il la prend de force, et elle crie, elle lutte, elle se débat, peu s'en faut qu'elle ne meure. De colère, d'angoisse et de douleur, elle change plus de cent fois de couleur[3],

Mes de tant fait viaux que cortois
Que s'amour li requiert ancois
Qu'il li forface nulle rien.
« Bele, fet il, or saciez bien
Que je vos aim et si vous pri
Que de moi faciez voſtre ami,
Et ceſte chose soit celee,
Se vous volez qu'ele ait duree.
- Celee, biaux sire ? Pour quoi ?
Je vos aim bien si com je doi,
Ne je ne m'en quier ja celer,
Mes se me voles apeler
D'amour qui soit contre droiture,
Taisiez vous ent, je n'en ai cure.
- Tairai, mes vous vous en taisiez.
Tant vous aim et tant me plaisiez
Que vueil que vous me consentez
Faire de vous mes volentez.
- Avoi, sire, or vilenez vous !
Ja Diex ne place qu'entre nous
Ceſte desloiautez aviegne.
De ma serour vous resouviegne,
Qui eſt voſtre loial espouse :
Ja ma suer n'ert de moi jalouse,
Ne ja se n'en sui par forciee
Ne ferai riens qui li dessiee.
- Ne ferez ? - Non. - Et je vous jur,
Quant je vous tieng ci asseür,
Et mes talens faire me loiſt,
Ou bon vous soit ou tout vous poiſt,
Ne vous i vaudra riens deffense :
Tout ferai quanque mes cuers pense.
- Ferez ? - Oïl, sans nul respit,
Et qui que veult si m'en espit,
Quar n'ai garde de nulle espie ! »
Lors li fet force et cele crie,
Si se debat et se detuert,
Par poi que de paour ne muert.
D'ire, d'angoisse et de dolour
Change plus de cent fois coulour,

elle tremble, elle pâlit, elle frissonne, et dit qu'elle eſt à la male heure sortie de la terre de sa naissance, quand elle eſt ainsi mise à honte. « Ah ! dit-elle, félon de mauvaise race, félon plein d'envie, que veux-tu faire ? Félon mauvais, félon rempli d'outrecuidance, félon traître, félon parjure, félon pervers, félon de mauvaise loi, félon, enfin, n'as-tu pas promis au roi que tu me traiterais avec honneur, et que tu me ramènerais à lui, saine et sauve et en bonne santé, dans mon pays ? Tu le lui as juré, et tu trahis ton serment ! Traître, mon père t'a cru et n'a pas deviné la trahison, parce que tu pleurais devant lui et que tu multipliais les serments sur tous les dieux en lesquels tu crois. Où sont les dieux ? Où eſt la foi donnée ? Les as-tu déjà oubliés ? Où sont les larmes que j'ai vues, lorsque tu pleurais devant lui ? Ah, malheureuse que je suis, pourquoi n'ai-je pas deviné la tromperie et la trahison ? Félon, pourquoi as-tu fait un tel crime, en étant ainsi enragé et hors de toi[1] ? Repens-toi, tu agiras sagement, tant que tu en as encore le loisir, sans te parjurer et trahir ta foi. » Ainsi la pauvre malheureuse le prie de se repentir, mais ses prières ne lui valent rien, car lui, malgré tout, l'assaille, et il l'a tant malmenée et attaquée qu'il l'a conquise de force, et en a fait sa volonté. Il dit vrai celui qui dit qu'« un malheur ne saurait venir seul[2], mais en suscite et en nourrit un autre » ; et il n'en sort que du mal, comme on doit s'y attendre. Térée ne se retient pas

Tramble, paliſt et si tressue,
Et diſt que male hore eſt issue
De la terre ou elle fu nee,
Quant a tel honte eſt demenee.
« Ha, fet ele, fel deputaire,
Fel envieux, que veulz tu faire ?
Fel mauvies, fel desmesure,
Fel traïtre, fel parjure,
Fel cuivers, fel de pute loi,
Fel, dont ne plevis tu au roi
Que tu honor me porteroies
Et qu'a lui me rameneroies
Saine et haitie en mon païs ?
Tu li juras, et sel traïs !
Traïtres, mes peres te crut,
Qui ta traïson n'aperçut,
Pource que devant lui ploroies,
Et pource que tu li juroies
Sor tous les dieux en cui tu crois.
Ou sont les dieux ? Ou eſt la fois ?
As les tu ja[a] mis en oubli ?
Ou sont les lermes que ie vi,
Quant tu plouroies devant lui ?
Ha, lasse, pourquoi ne connui
La faintise et la traïson ?
Fel, pourquoi fais tel mesprison,
Qu'ensi forsenes et enrages ?
Repens toi, si feras que sages,
Tant comme il te loiſt repentir,
Sans parjurer, et sans mentir. »
Einsi la lasse, la dolente,
Prie celui qu'il se repente ;
Mes priere riens ne li vault,
Quar cil toutes voies l'assault,
Si l'esforce tant et jouſtise
Que tout a force l'a conquise,
Et treſtout son bon en a fet.
Voir diſt qui diſt : « Tout jors atret
Li uns maulz l'autre et sel norriſt »,
Et male norreture en iſt,
Si male comme issir en doit.
Thereus encor ne recroit

de faire encore pis, après cela. Il a pris un petit couteau tranchant, et afin qu'elle ne puisse raconter à âme qui vive la honte qu'elle a subie, ni la lui reprocher, il dit qu'il lui tranchera d'un coup la langue dans sa bouche, et qu'on n'en parlera plus[1]. Qui subit un malheur, n'en subit pas qu'un seul : il lui tire la langue de la bouche, et en coupe près de la moitié. Désormais il a bien mal agi, et en cela et pour le reste. Il la laisse enfermée dans la maison, où elle pleure et crie et se lamente.

Il retourne à ses compagnons, qui savaient bien ce qu'il en était mais craignaient tant le traître, qui était leur roi et leur seigneur, qu'ils n'osaient pas dire un mot contre — et ils gardèrent son secret plus par crainte que par affection. Mais Térée commit une faute, en mettant avec Philomena, pour la garder, une paysanne[2] qui vivait de son travail, car elle savait tisser et filer ; et elle avait une fille à qui elle apprenait son métier. Mais Térée n'y prit pas garde, quand il la lui confia à garder et lui apprit tout ce qu'il attendait d'elle[3] : avant tout il la pria de ne jamais quitter sa demoiselle, sous aucun prétexte, pour quelque raison que ce soit. Elle le lui jure et il la croit ; alors Térée, qui ne se soucie pas de demeurer davantage, s'en va.

Il vint en Thrace, dans sa cité[4]. Procné croyait en vérité que sa sœur venait avec lui ; elle s'en réjouissait fort dans son

Qu'aprez ce mal ne face pis.
Un quanivet trenchant a pris,
Et pource que cele ne puisse
Conter a home qu'ele truisse
Ceste honte ne cest reprouche,
Dist que la langue de la bouche
Li trenchera tout a un fes,
Si n'en sera parlé james.
Cui avient une n'avient seule :
La langue li traist de la goule,
S'en trenche prez de la mitié.
Or a il moult mal esploitié,
Et de ce et de l'autre chose.
En la meson la laist enclose,
Ou cele plore et crie et brait.
A ses compaignons s'en revait
Qui ceste chose bien savoient,
Mais le traïtour tant cremoient,
Qui d'eulz estoit et rois et sire,
Qu'il n'en osoient un mot dire,
Sel celerent plus pour cremour
Que il ne firent pour amour.
Mes Thereus folie fist
Qui aveuc Philomena mist
Pour lui garder une vilaine,
Qui vivoit de sa propre paine,
Quar filer et tistre savoit,
Et une soie fille avoit
Qu'ele aprenoit a son mestier.
Mal s'i sot Thereus gaitier,
Quant a garder li commanda,
Et tout quanqu'el li demanda
Li fist Thereus enseignier,
Si li pria que d'esloignier
Sa damoisele n'eüst soing,
Pour[a] affaire ne pour besoing
Que ja eüst de riens qui soit.
Cele li jure et il l'en croit ;
Atant s'en parti Thereus,
De demorer n'ot cure plus.
Si vint en Trace sa cité.
Progne quidoit par verité

cœur, mais sa joie dura peu de temps, car dès qu'elle vit son seigneur et sa compagnie, et ne vit pas sa sœur, à qui elle se préparait à faire fête, rien ne lui plut à entendre, et elle ne se soucia guère de répondre, ni « Bienvenue » ni « Dieu vous sauve » ; mais elle demande comme hors d'elle-même, quand tous l'eurent saluée : « Où est ma sœur ? Pourquoi ne vient-elle pas ? Que fait-elle ? Qui la retient ? Et pourquoi tarde-t-elle tant[1] ? Où est-elle restée ? Et quand ? Dites-moi où vous l'avez laissée ? » Le félon baissait la tête, et adoptait l'attitude d'un homme plein de chagrin et de trouble, et il poussa pour mieux la tromper un faux soupir, pour faire accroire son mensonge. « Dame, dit-il, il est bien vrai qu'il faut renoncer, par force, à ce que l'on ne peut avoir. — C'est vrai ; pourquoi l'avez-vous dit ? Ma sœur ne vient pas, à ce que je crois. — Non, vraiment, dame, elle n'est pas venue. — Quel obstacle l'a donc retenue ? — Quel obstacle ? Dame, jamais je ne vous le dirai. — Pourquoi ? — Parce que. — Puisque c'est ainsi j'irai à elle, par-delà la mer, si cela ne vous déplaît pas[2]. — Dame, ne vous agitez pas, car je vous en dirai la vérité, puisque vous voulez le savoir ; mais jamais de mon plein gré je ne vous l'aurais dit. En vérité, il faut que je vous l'avoue, que ce soit un bien ou un mal[3]. » Et pour confirmer ses paroles, il commença à pleurer,

Que aveuc lui venist sa suer ;
Moult en ot grant joie en son cuer,
Mes sa joie dura petit,
Quar tout maintenant qu'ele vit
Son seignour et sa compaignie,
Et de sa serour ne vit mie,
Qu'ele cuidoit moult conjoïr,
Ne li plaist riens nulle a oïr,
Ne de respondre ne li chaut,
Ne « Bien veigniez », ne « Diex vous [sault »,
Ains demande comme esfraee,
Quant il l'orent tuit saluee :
« Ou est ma suer ? Por quoi ne vient ?
Que fet elle ? Qui la detient ?
Et pourquoi demore elle tant ?
Ou est elle remese ? Et quant ?
Dites moi ou l'aves leissie ? »
Li fel tint la teste bessiee,
Et fist samblant et contenance
D'ome qui ait duel et pesance,
Et si fist par decevement
Un faulz souspir apertement,
Pour sa mençonge faire croire.
« Dame, dist il, c'est chose voire
Que consirrer par force estuet
De ce que l'en avoir ne puet.
- Voirs est ; pourqoi l'aves vous dit ?
Ma suers ne vient mie, ce quit.
- Non, voir, dame, n'est pas venue.
- Quel essoine l'a dont tenue ?
- Quel ? Dame, ja ne vous dirai.
- Pourquoi ? - Pource. - Et je irai
La d'outre a lui s'il ne vous poise.
- Dame, ne fetes mie noise,
Quar ie vos en dirai le voir,
Puis que vous le volez savoir ;
Mes ja mon vueil ne vous deïsse.
Voir, m'estuet que vous rejehisse,
Que que ce soit ou biens ou maulz. »
Et lors refist un souspir faulz
Et pour son dit miex affermer
Commença des iex a lermer

par ruse et par renardie[1]. « Dame, fait-il, je ne sais que dire, car jamais à mon gré je ne dirais rien qui vous fasse de la peine. Ne croyez-vous pas que la douleur que je ressens soit bien grande, puisque pour rien au monde je ne peux me retenir de pleurer ? Je pleure parce que vous éprouverez une grande douleur quand vous le saurez. Mais cela ne me sert à rien de dissimuler, si ce n'eſt que le cœur et les mots me manquent, tant j'ai de mal à le dire. » À ces mots, il soupire à nouveau, alors qu'il n'éprouve pas la moindre douleur, et après ce soupir, il dit enfin ce qu'il avait en tête : « Dame, fait-il, il vient trop tôt, celui qui apporte des mauvaises nouvelles. Sachez que votre sœur eſt morte[2]. — Morte, ma sœur ? Malheureuse, misérable[3] ! — C'eſt la vérité. — Malheureuse, comment ne l'ai-je pas senti ? — Mais rassemblez votre courage, car on ne doit pas trop se plaindre de son malheur ni s'abandonner à sa douleur. La mort fait de chacun ce qu'elle veut, et nul, bon ou mauvais, ne lui échappe. Nous devons tous ce don à la mort ; il nous faudra tous le payer ; nous ne saurons le différer ; et dès l'inſtant qu'il en eſt ainsi, que la mort a prélevé le péage que votre sœur lui devait rendre, ne le prenez pas trop mal, n'en éprouvez pas trop de chagrin, mais endurez sans trop de courroux[4] ce qu'il nous faudra tous endurer. » Ainsi le traître félon croyait mêler au miel l'amertume qu'il lui avait mise au cœur par sa tromperie, et il s'efforçait d'apaiser le deuil et

Par barat et par renardie.
« Dame, fet il, ne sai que die,
Car ja ne deïsse mon vueil
Chose dont vous eüssies duel.
Ne cuidiez vous que moult soit grans
Li deulz pourquoi sui tant dolans,
Que pour riens qui puisse avenir
De plorer ne me puis tenir ?
Je plour pource que vos aurois
Moult grant duel quant vous le saurois.
Mes li celers riens ne m'i vault,
Fors que parole et cuerz me fault,
Tant m'eſt greveuse chose a dire. »
A ce mot autre fois souspire,
Sans ce que grant duel au cuer ait,
Et quant il ot ce souspir fait,
Lors diſt ce qu'il avoit empens.
« Dame, diſt il, trop vient a tens
Qui mauvese nouvele aporte.
Saciez que voſtre suer eſt morte.
- Morte eſt ma suer ? Chetive, lasse !
- Voire. - Pourquoi ne sai ce, lasse !
- Mes atemprez voſtre corage,
Qu'on ne se doit de son damage
Trop garmenter ne trop doloir.
Mors fet de chascun son voloir,
Que nulz bons ne maulz n'en eſtort.
Ceſt don devons tout a la mort ;
Ce nous convendra touz paier ;
Ja ne savrons tant delaier ;
Et des que tele eſt l'aventure,
Que mors a prise sa droiture
Que voſtre suer li devoit rendre,
N'envueilliez trop grant duel en prendre,
Mes souffrez sans trop grant corrous
Ce que souffrir couvendra tous. »
Einsi cuidoit meller le miel
Li fel tirans aveuc le fiel
Dont il li avoit ou cuer mise
L'amertume par sa faintise,
Et de rassouhagier se paine
L'ire et le duel que cele maine ;

le chagrin qu'elle manifestait ; mais il ne sait pas tant l'exhorter qu'il puisse la réconforter, car peu s'en faut qu'elle n'enrage. Elle se proclame malheureuse, misérable, et elle a tant de peine qu'elle ne sait que faire. Elle s'arrache les cheveux, elle se frappe le visage, elle pleure, elle crie, elle s'évanouit, elle maudit les dieux et blâme la mort : « Mort, fait-elle, tu as trop mal agi, en tuant ma sœur, et Nature doit bien te haïr, quand tu as tué la plus belle créature qu'elle fit jamais[1]. Mort, tu agirais bien noblement, si tu me mettais avec elle. Mort, qu'attends-tu pour envoyer mon âme se jouer avec la sienne[2] ? Mort, il me tarde fort de mourir, car je ne veux plus jamais vivre. Mort, viens et hâte-toi, secours-moi dans ce besoin. Mort, pourquoi es-tu si loin de moi, que tu ne m'entends ni ne me vois ? Mort, même si je vivais cent ans, ma douleur ne prendrait jamais fin. Mort, si tu veux te réconcilier avec moi, fais donc ce que je te commande. Toujours, désormais, en signe de colère, d'angoisse et de mort, je porterai des vêtements noirs, et c'est juste que j'agisse ainsi, car il est écrit dans notre loi que qui souffre crainte et angoisse de mort doit porter noire vêture. » Elle ordonne alors qu'on apporte ces vêtements ; on le fait immédiatement, et elle les revêt et jure qu'elle n'aura plus jamais de vêtements qui ne soient tels, ou pire encore[3]. On lui amena alors un taureau, pour offrir un sacrifice aux dieux. Elle a mis le sang en un vase,

Mes tant ne la set enorter
Qu'il la puisse reconforter,
Quar par un poi n'esrage vive.
Lors se claime lasse et chetive,
Et s'a tel duel ne set que face.
Or trait ses crins, or fiert sa face,
Or plore, or crie et or se pasme,
Les dieux maudist et la mort blasme :
« Mort, fet ele, trop mespreïs,
Quant tu ma serour oceïs,
Et moult t'en doit haïr Nature,
Quant la plus bele creature
Qu'ele onques feïst as ocise.
Mors, moult feroies grant franchise,
Se tu aveuc lui me metoies.
Mors, qu'atens tu que tu n'envoies
M'ame aveuc la soie deduire ?
Mors, moult me tarde que je muire,
Quar je ne quier jamais plus vivre.
Mors, quar vien se tu ez delivre,
Si me secour a ce besoing.
Mors, pourquoi ez de moi si loing,
Que tu ne m'os ne ne m'entens ?
Mors, se je vivoie cent ans,
Ne finera jamais mes deulz.
Mors, s'a moi racorder te vieulz,
Dont fai ce que je te commant.
Tout jors mais en remembrement
D'ire, d'angoisse et de dolour,
Aurai dras de noire coulour,
Et par raison avoir le doi,
Qu'il est escript en nostre loi
Que noire vesteüre port
D'ire et d'angoisse et de mort. »
Lors commande aporter les dras ;
L'en li aporte isnelepas,
Et el les vest et dit et jure
Qu'el n'aura jamais vesteüre
Que teulz ne soit, ou pire encor.
Puis li amena l'en un tor,
Pour fere sacrefice aus diex.
Le sanc en a mis en un viex,

sans en renverser une goutte[1]. Quand le taureau eut été sacrifié, elle ordonna de faire brûler un feu dans le temple, car ils observaient cette coutume et ce rite pour leurs ancêtres, et ils sacrifiaient à Pluton. Pluton était le maître des diables, c'était de tous le plus épouvantable, le plus hideux et le plus laid. Le feu fut fait et allumé, sitôt qu'elle l'eut commandé, devant l'autel de ce dieu, et pour faire le plus de fumée possible, selon la coutume, on apporta le taureau au feu. Elle fit alors promesse et vœu au dieu de faire à son autel chaque année pareil sacrifice, afin qu'il garde en enfer l'âme de sa sœur honorablement, en paix et en joie. Quand tout, os et chair, fut brûlé, si bien qu'il n'en restait rien qui ne fût braise ou cendre, elle répandit par-dessus le sang ; après elle mit le tout dans un pot blanc, aussi soigneusement qu'elle put ; puis elle a mis le pot en terre, sous un tombeau de marbre gris[2]. Quand la pierre fut mise en place, elle fit faire à l'une des extrémités une image horrible à voir, qui était à la ressemblance de celui qui a pouvoir sur les âmes qui brûlent en enfer[3], et sur les diables qui les gardent. Puis elle a fait écrire, dans sa propre langue, sur la lame devant l'image, de manière qu'on puisse bien le lire : « Dieu qui es roi et seigneur d'enfer, Pluton, aie pitié de l'âme de celle pour qui je fais ici ce sacrifice et ces cérémonies, quel que soit le lieu où repose son corps. »

C'onques goute n'en cheï fors.
Quant sacrefiez fu li tors,
Un feu commande fere ou temple,
Que tel coustume et tel exemple
Pour lor ancessours maintenoient,
Quar a Pluto sacrefioient.
Pluto iert sires des dyables,
De tous li plus espoentables,
Li plus hideus et li plus lais.
Li feuz fu alumez et fais,
Si tost comme el l'ot commandé,
Devant l'autier a icel dé,
Et pour fere greignor fumee,
Si com chose ert acoustumee,
Fu li tors aportez au feu.
Lors fist aus diex promesse et veu
De faire sacrefice autel
Chascun an devant son autel,
Pource que l'ame sa serour
Gardast en enfer a honour,
Et a delit et a repos.
Quant tout fu ars, et char et os,
Que nulle riens n'i ot remese
Que tout ne fu ou cendre ou brese,
Puis espandi dessus le sanc ;
Apres mist tout an un pot[a] blanc,
Au plus netement qu'ele pot ;
Puis a mis en terre le pot,
Souz un sarcus de marbre bis.
Quant li sarcus fu dessus mis,
A l'un des chiez fist asseoir
Une ymage laide a veoir,
Qui faite fu a la samblance
De celui qui a la poissance
Des ames qui en enfer ardent,
Et des dyables qui les gardent.
Puis fist escrire en son langage
Sor le sarcus devant l'image,
Si que moult bien le pot l'en lire :
« Dieux[b] qui d'enfer est rois et sire,
Pluto, de l'ame aies merci
De cele pour cui je fais ci

Ainsi Procné s'appliquait-elle à faire le sacrifice avec une grande dévotion pour tirer l'âme de sa sœur d'un lieu où elle n'était pas — au contraire elle vivait, et sa vie lui était à charge, et chaque jour sa douleur était renouvelée par le traître, le vil diable[1] qui était enflammé de son amour, et il lui déplaisait à un degré incroyable[2] le fait que celui qui l'avait trahie faisait d'elle, par force, sa volonté[3]. Elle aurait eu bien besoin d'aide, et elle aurait bien voulu, si cela avait été possible, que sa sœur sache dans quel état elle se trouvait ; mais elle ne savait quelle ruse inventer pour le lui faire savoir, car elle n'a pas de messager qui puisse aller la trouver, et la parole lui manque — même si elle avait le messager, elle ne pourrait en aucune manière manifester ni exprimer ses sentiments[4]. D'autre part, elle est tenue si court qu'elle n'a pas le droit ni le loisir de sortir de la maison. — Comment ? Pourquoi ? Qui l'en empêche ? — Qui ? La paysanne qui la garde, celle à qui Térée l'a confiée. Mille fois elle se serait sauvée, si elle avait pu, mais elle ne lui en a pas laissé le loisir. Elle resta longtemps dans cette situation, tant qu'à la fin il lui vint à l'esprit, sous la pression de la nécessité, que dans la maison il y avait des fuseaux[5], car la petite vieille et sa fille s'en étaient beaucoup servies pour filer, et que rien[6] n'y manquait de ce qu'il faut pour faire une courtine[7] brodée ; elle a alors conçu un plan

Ce sacrefice et ce servise,
En quel que leu que li cors gise. »
Ensi o grant devocïon
Metoit toute s'entencïon
Progne au sacrefice faire,
Pour l'ame sa serour soustraire
De la ou elle n'estoit mie,
Ençois vivoit et de sa vie
Li pesoit moult, et chascun jor
Li renoveloit sa dolour
Li traïtres, li vilz maufez,
Qui de s'amour iert eschaufez,
Et merveilles li desplesoit
Qu'a force tous ses bons fesoit
De lui cil[a] qui l'avoit traïe.
Moult eüst grant mestier d'aÿe,
Et moult vausist, s'ele peüst,
Que sa suer son estat seüst ;
Mes ne set engin porpenser
Par quoi el li puisse mander,
Quar n'a message qui y aut,
Et la parole li defaut,
Quar s'el bien avoit le message,
Ne porroit elle son corage
Moustrer ne dire en nulle guise.
D'autre part rest en tel joustise
Qu'el n'a ne congié ne loisir
De fors de la maison issir.
- Comment ? Porquoi ? Qui la retarde ?
- Qui ? La vilaine qui la garde,
Cui Thereus l'ot commandee.
Mil fois se fust de li emblee,
S'ele peüst, mes ne li lut.
Ensi moult longuement estut,
Tant qu'en la fin se pourpensa,
Si com besoins li enseigna,
Qu'en la meson avoit filé,
Quar mout[b] en avoient filé
Entre la viellete et sa fille,
Ne li failloit nulle œustille
A faire une cortine ouvree ;
Si s'est de tel chose apensee

grâce auquel elle pense pouvoir garantir que sa sœur sera mise au courant de sa mésaventure[1]. Elle ne s'arrête pas au projet, elle veut passer tout de suite aux actes. Elle vient à un coffre, l'ouvre — la vieille y avait rangé ses écheveaux et ses fuseaux —, prend les ustensiles et commence avec application son travail, comme il lui plaît. La vieille ne l'en empêche pas, au contraire elle l'aide très volontiers, et lui fait obtenir tout ce qu'elle croit nécessaire à pareille entreprise[2]. Elle lui procura tout son matériel, tant et si bien qu'elle eut du fil en quantité, violet et vermeil, et jaune, et vert ; mais elle ne savait rien de ce que Philomena tissait ; cependant l'ouvrage lui[3] plaisait beaucoup, qui était très difficile à faire, car à l'une des extrémités il était tissé[4] que Philomena l'avait fait. Ensuite, on y voyait représentée la nef sur laquelle Térée avait passé la mer, quand il était allé la chercher à Athènes, et puis comment il l'avait emmenée, et comment il l'avait violée, et comment il l'avait laissée, après lui avoir tranché la langue. Elle a tout écrit sur le drap, y compris la maison et le bois où elle est emprisonnée. Une fois son ouvrage fini, aussi bien qu'elle pouvait, elle aurait éprouvé dans sa douleur et dans son malheur un grand réconfort si elle avait pu trouver un homme pour l'apporter à sa sœur ; mais elle ne sait par qui elle peut le lui faire parvenir, à moins que sa gouvernante[5] ne s'en charge,

Pourqu'ele cuide estre seüre
Que toute sa mesaventure
Iert sa serour magnifestee.
Ou pensé n'est plus arrestee,
Isnelement veult faire s'œuvre.
A une huce vient, si l'œuvre,
Ou la vilaine avoit posees
Ses escheviaux et ses fusees.
El les prent et si les deswide,
Et commence par grant estuide
S'œuvre tele comme il li sist.
Li vielle ne li contredist,
Mes moult volentiers li aida,
Et tout quanque ele cuida
Qui a tel œuvre covenist
Pourchacier et querre li fist.
Trestout li quist son apareil,
Tant que fil inde et fil vermeil,
Et jaune, et vert, a plenté ot ;
Mes el ne connut ne ne sot
Riens de quanque cele tissoit ;
Mes l'œuvre li abelissoit,
Qui moult estoit a faire griez,
Quar tissu ot a l'un des chiez
Que Philomena l'avoit faite.
Empres i fu la nef pourtraite,
Ou Thereus la mer passa,
Quant querre a Athenes l'ala,
Et puis comment il se contint
En Athienes quant il i vint,
Et comment il l'en amena,
Et puis comment il l'enforça,
Et comment il l'avoit leissie,
Quant la langue li ot trenchiee.
Tout ot escript en la cortine,
Et la meson et la gaudine
Ou ele estoit emprisonee.
Quant elle ot s'ouvraingne finee,
Tel comme elle la sot ouvrer,
S'el peüst home recouvrer,
Qui a sa serour l'aportast,
Durement la reconfortast
De son duel et de son anui ;
Mes el ne set mie par qui,

ou qu'elle n'y envoie sa fille, car il n'y avait sur place qu'elles trois. Philomena y resta six mois sans pouvoir bouger, tant et si bien finalement qu'elle fit de nouvelles expériences quant à sa situation et qu'elle obtint la preuve certaine que sa gouvernante s'appliquait à faire tout ce qu'elle demandait, au point que rien jamais ne lui était refusé, que cela soit important ou non, si ce n'est de sortir de la maison. Et elle avait raison sur ce point, car le roi le lui avait défendu. Philomena a tant souffert et tant attendu qu'elle croit bien désormais trouver un remède à sa captivité. Un jour, elle était à la fenêtre de la maison, avec sa gouvernante, et elle n'y avait pas été, non plus qu'à la porte, depuis que Térée, qui lui avait fait grand tort, l'avait placée ici. De là où elle s'accoudait à la fenêtre, un peu plus gaie que d'habitude, elle vit entre les bois et la rivière la cité où se trouvait sa sœur : elle commence alors à pleurer très fort, comme une femme qui ne peut trouver de réconfort à sa douleur. Si sa gouvernante pouvait savoir comment la réconforter, elle lui prodiguerait volontiers ses conseils, car elle avait grande pitié de la douleur qu'elle manifestait, et il n'y avait rien que Philomena désirât, si ce n'était de sortir de la maison, qu'elle ne se fût empressée de faire à son gré. Quand Philomena eut vu et éprouvé à maintes reprises qu'elle faisait tout ce qui lui plaisait, et qu'elle en vit le lieu et l'occasion,

Se sa mestre n'en prent la voie,
Ou se sa fille n'i envoie,
Quar laiens n'avoit qu'eles trois.
Philomena i fu sis mois,
Qu'ele onques ne s'en pot mouvoir
Tant que de tout son estouvoir
Fist nouviax signes et trouva
Et certainement esprouva
Que sa mestre tout entendoit
Quanqu'ele onques li demandoit,
Ne ja ne li fust contredite
Nulle chose grant ne petite
Fors l'issue de la meson.
De tant avoit elle raison,
Car li rois li ot deffendu.
Tant a souffert et atendu
Qu'or cuide bien de sa prison
Trouver secours et garison.
Un jour estoit a la fenestre
De la meson lui et sa mestre,
Ne a fenestre ne a huis
N'avoit ele esté onques puis
Que Thereus l'ot laiens mise,
Qui a grant tort l'avoit malmise.
La ou elle s'iert apoïe
A la fenestre un petit lie,
Entre les bois et la riviere
Vit la cité ou sa suers iere,
Si commence a plorer moult fort,
Si com cele qui reconfort
Ne pooit de son duel avoir.
Se sa mestre peüst savoir
Chose qui la reconfortast,
Moult volentiers l'en conseillast,
Car moult grans pitie l'en prenoit
Dou grant duel qu'ele demenoit,
Ne ja nulle riens ne vausist,
Ne mes que de laiens n'issist,
Que maintenant ne li fust quise
A fere toute sa devise.
Quant ot Philomena veü
Mainte fois et aparceü
Qu'il li fesoit tout son plesir,
Et voit son leu et son lesir,

elle prit la courtine qu'elle avait brodée, puis eſt revenue là où sa gouvernante l'attendait ; celle-ci comprenait tous les signes qu'elle faisait, sans jamais s'y tromper en rien, au contraire elle la comprenait aussi bien que si elle avait parlé. Philomena vient à elle, l'aborde et lui fait signe d'envoyer à la cité qu'elle voit là cette courtine, par l'intermédiaire de sa fille, pour l'offrir à la reine. Celle-ci comprend ce qu'elle veut, mais elle ne redoute pas de faire ce qu'elle commande, et elle ne sait pourquoi elle attendrait davantage, car elle n'y entend mal mais croit qu'elle veut l'offrir dans l'espoir d'une récompense et du paiement que l'on doit avoir d'un tel ouvrage[1]. Elle s'eſt donc empressée de faire tout ce que veut Philomena, qui éprouve désormais bien moins de colère, d'angoisse et de chagrin qu'elle n'en a l'habitude, car elle a du moins l'espoir que lorsque sa sœur saura cette affaire elle voudra la tirer de là, et elle ne veut pas tarder davantage, car c'eſt folie, dit le proverbe[2], de mettre des délais à quelque chose que l'on peut mener à bien direɛtement. Mais elle s'eſt bien gardée de cette erreur, car elle n'a pas tardé dès lors qu'elle a eu en main les moyens de réussir. Cela n'ennuie pas sa gouvernante, car elle ne croit pas en retirer aucun dommage[3]. « Ma fille, dit-elle, agis sagement. Voici ce que tu vas faire : tu porteras cette courtine à la reine et tu la lui offriras. Ne tarde pas à revenir, va vite et reviens sans délai. » Alors, pour la

La cortine qu'ele ot tissue
Priſt, puis eſt arriere venue,
La ou sa meſtre l'atendoit,
Qui tous ses signes entendoit
Que ja n'i mespreïſt de rien,
Ains l'entendoit pres d'ausi bien
Com s'ele li deïſt de boche.
Philomena vient, si la touche,
Si fet signe que elle envoit
A cele cité que la voit
Par sa fille cele cortine,
Si la present a la roïne.
Cele entent sa volenté toute,
Mes nulle chose ne redoute
A fere ce qu'ele commande,
Ne ne set pour quoi plus atande,
Quar ele n'i entent se bien non,
Ains cuide que pour guerredon
Et pour esperance d'avoir
Qu'on doie de tele œuvre avoir
Vueille qu'el li soit presentee.
S'eſt bien dou fere entalentee
Tout quanque Philomena velt,
Qui ore a moult mains qu'el ne selt
D'ire, d'angoisse et de pesance,
Qu'ele a seviaux grant esperance
Que quant sa suer saura l'afaire
Fors de laiens la vaudra traire ;
Nel ne veult plus en respit metre,
Quar folie eſt, ce dit la letre,
De son affaire respitier,
Puisc'on en puet bien esploitier.
Mes de ce s'eſt el bien gardee,
Qu'el n'a pas la chose tardee
Puisqu'ele en pot venir a chief.
Sa meſtre ne fu mie grief,
Quar n'i cuide avoir nul damage.
« Fille, fet ele, or soiez sage ;
Ceſte besoingne forniras :
A la roïne porteras
La cortine et si li presente.
Dou revenir ne soies lente,

première fois, Philomena cesse de pleurer et se réconforte, quand la jeune fille emporte la courtine, car elle croit être bientôt secourue. Et celle-ci s'en va en grande hâte, et ne muse ni ne s'arrête avant d'être venue à la reine ; alors elle lui a offert la courtine, et la reine l'a déployée, elle la regarde et elle comprend l'ouvrage[1], mais elle ne révèle pas ses pensées, en femme qui ne veut pas crier ni faire de scandale ; simplement elle lui commande de s'en aller. La jeune fille s'en va, et la reine la suit[2], ni de trop loin ni de trop près, de manière à ne jamais la perdre de vue. Et l'autre ne s'est aperçue de rien jusqu'à ce qu'elle fut revenue au lieu d'où elle était partie ; et Procné, comme folle, arrive à la porte, et la trouve close. Elle n'a pas dit un mot, elle n'a pas appelé, elle la frappe du pied aussi fort qu'elle peut, et la paysanne ne bouge pas, mais se tait et fait la sourde. Philomena se met à crier et court ouvrir la porte à sa sœur ; la vieille, qui tremble de peur, court la retenir, et Procné frappe et heurte et donne de grands coups, tant qu'elle l'emporte et brise la porte. La paysanne sent qu'elle est prise, elle s'enfuit sans oser l'attendre, et s'enferme dans une chambre.

Et Procné, quand elle voit que l'entrée est libre, se précipite comme une folle, et s'écrie de toutes ses forces : « Philomena, ma sœur, où es-tu ? Je suis ta sœur. N'aie pas peur. » Philomena vient à sa rencontre sans se faire attendre, en pleurs, et Procné l'embrasse en toute hâte —

Va tost et vien sans demorer. »
Lors primes lesse le plorer
Philomena, si se conforte,
Quant cele la cortine emporte,
Quar par tans cuide avoir secours.
Cele[a] s'an va plus que le cours,
C'onques ne cesse ne ne fine
Jusqu'ele vint a la roïne,
Si li a la cortine offerte ;
Et la roïne l'a ouverte,
Si la regarde et connut l'œuvre,
Mes son penser pas ne descuevre,
Que ne veut faire cri ne noise,
Ains commande qu'ele s'en voise.
Cele s'en vait et ceste emprez,
Ne de trop loing ne de trop prez,
Si c'onques n'en pert la veüe.
Cele ne s'est aperceüe,
Jusqu'arriere fu retornee,
Et Progné comme forsenee
Vient a l'uis, sel treuve pellé.
N'a mot dit ne n'a apelé,
Ains fiert dou pié quanqu'ele puet,
Et la vilaine ne se muet,
Ancois se taist et fet le sourt.
Philomena s'escrie et court
Pour l'uis a sa serour ouvrir ;
La vilaine la court tenir,
Qui de paour tramble trestoute,
Et Progné fiert et hurte et boute,
Tant que l'uis desconfit et brise.
La vilaine se sent sorprise,
Si s'en fuit qu'atendre ne l'ose,
En une chambre s'est enclose ;
Et Progné vint comme dervee,
Quant delivre trouva l'entree,
Si crie en hault a grant vertu :
« Philomena, suer, ou ez tu ?
Je sui ta suer. Ne doutez pas. »
Philomena plus que le pas
En vient encontre lui plorant,
Et Progné la baise en corant,

peu s'en faut qu'elle ne devienne folle. « Ma sœur, dit-elle, allons-nous-en, car vous avez trop séjourné ici. C'est vraiment pour votre malheur que vous avez vu le jour où ce félon m'épousa, qui vous a si bien arrangée que vous ne pouvez me parler. Il vous faut partir d'ici, car vous y êtes demeurée trop longtemps. » Elles s'en vont alors vers la cité, sans cesser de manifester leur douleur. Elles n'empruntent ni chemins ni sentiers, et Procné l'emmène discrètement jusqu'à une chambre souterraine[1], pour se désoler en cachette. Elles sont seules toutes les deux, et Procné pleure et se lamente : « Ma sœur, dit-elle, je suis bien malheureuse, quand je vous retrouve en si mauvais état, et que je ne sais ni ne puis vous venger du félon qui vous a traitée ainsi. Dieu lui donne le salaire que mérite sa félonie. » À ce moment son fils, qui était extrêmement beau, vint se présenter devant elle : ce fut le mauvais destin qui l'attendait qui l'y amena. La mère voit venir son fils et dit tout bas une parole bien extraordinaire, que lui souffle le diable[2]. « Ah ! dit-elle, toi qui ressembles[3] au traître, au démon infâme ! Il te faut mourir de mort amère, pour la félonie de ton père. Tu paieras sa félonie. Toi qui ne l'as pas mérité, tu mourras à tort pour son forfait, car ta seule faute est que je n'ai jamais vu, et que Dieu n'a jamais créé, à mon avis, une ressemblance si manifeste,

Qui par un poi n'ist de son sens.
« Suer, dist elle, venez vos ent,
Quar trop avez ci sejorné.
Tant mar veïstes ajorné
Le jour que li fel m'espousa,
Qui si afolee vous a
Qu'or[a] ne poez a moi parler.
De ci vous en couvient aler,
Quar trop y avez arresté. »
Atant s'en vont vers la cité,
Lor duel fesant endementiers.
Ne tienent voie ne sentiers,
Et Progné coiement l'en maine
Jusqu'en une chambre soutaine,
Pour faire lor duel coiement,
N'i ot qu'eles deus seulement,
Et Progné pleure et se demente :
« Suer, fet elle, moult sui dolente,
Quant si afolee vous truis,
Ne vengier ne vos sai ne puis
Dou felon qui ce vous a fait.
Diex doinst que tel loier en ait
Comme a sa felonie avient. »
Atant son fil devant lui vient,
Qui biaux estoit a desmesure ;
Si l'amena mesaventure
Qi li estoit a avenir.
La mere voit son fil venir,
Et dist em bas une merveille,
Si com dÿables li conseille.
« Ha, fet elle, chose samblable
Au traïtour, au vil dÿable !
Morir t'estuet de mort amere
Pour la felonie ton pere.
Sa felonie comperras.
Pour son forfait a tort morras,
Qi ne l'as mie deservi,
Fors seulement c'onques ne vi,
Ne Diex ne fist mon esciant,
Chose a autre miex resamblant,

et c'eſt pour cette raison que je veux te décapiter. » L'enfant qui n'a rien entendu de tout cela court l'embrasser. Il lui fait une telle fête et l'embrasse si fort qu'elle devrait renoncer au projet qu'elle a conçu, comme le requièrent le droit et la nature de toute créature humaine, et conformément à ce que défend la pitié, car une mère ne doit pas tuer ni démembrer son enfant. Mais quand elle se ressouvient du traître, du parjure, elle ne saurait garantir la sauvegarde de l'enfant, mais dit au contraire que quoi qu'il arrive il aura la tête tranchée, et qu'elle le donnera à manger à son père[1]. C'eſt ainsi qu'elle peut venger sa sœur du félon qui l'a meurtrie. Alors que le petit enfant la serrait dans ses bras, avec affection, elle, sous l'influence du diable et en proie à une grande cruauté, lui a coupé la tête, et l'a donnée à Philomena. Elles ont tout de suite très bien préparé la chair à elles deux : elles en ont fait rôtir une partie, et bouillir une autre. Quand la chair fut cuite et rôtie, il était temps et lieu de manger. Il tarde fort à Procné qu'elle ait accompli toute sa volonté. Elle vient trouver le roi qui ne soupçonne rien, et elle l'invite avec force prières à venir manger ce qui eſt, à son avis, ce qu'il aime le plus au monde[2] ; qu'il n'amène ni compagnon, ni aucun écuyer, si cela ne l'ennuie pas, car il n'y aura qu'eux deux à ce repas : elle sera seule, et il sera seul,

Et pour ce te vueil decoler. »
Li enfes la court acoler,
Qui de tout ce n'ot riens oÿ.
Tant la baisa et conioÿ
Que Progné se dut eſtre oſtee
Dou penser ou ele iert entree,
Si com requiert drois et nature
De toute humaine creature,
Et si com pitiez le desfent,
Que mere ne doit son enfent
Ne ocirre ne desmembrer.
Mes quant li priſt a remembrer
Dou traïtour, dou parjuré,
N'a pas l'enfant asseüré,
Ainsdiſt que comment qu'il en chiee
Il aura la teſte trenchiee,
S'en donra son pere a mengier.
Ensi puet sa serour vengier
Dou felon qui l'a afolee.
Si com la tenoit acolee
Li petis enfes par chierté,
Par dÿablie et par fierté,
Que dÿables li amonneſte,
A a l'enfant copé la teſte,
Si l'a Philomena baillie ;
Si ont la char apareillie
Entr'eles deus mout bien et toſt.
Partie en miſtrent cuire en roſt,
Et en essiau l'autre partie.
Quant la char fu cuite et roſtie,
Si fu de mengier temps et hore.
Progné targe moult et demore
Que toute ait sa volenté faite.
Au roi qui de riens ne se gaite
Vient, si li prie et le semont
Que de la riens en tout le mont
Qu'ele quide que il plus aint
Viengne mengier, et si n'amaint
Ne compaignon ne escuier,
Mes que lui ne doive anuier,
Quar ja n'i aura que eulz deus :
Elle[a] iert seule et il iert seulz,

et elle le servira en tout. Et lui de répondre qu'il ira, à condition que son fils Itys y soit ; il ne demande pas d'autre compagnie, elle et lui et son fils seulement. « Par ma foi, il y sera en vérité, dit Procné, je vous l'accorde. Il n'y aura que nous trois, et jamais il n'y aura personne en plus ou en moins, et, si je fais ce que je veux, personne ne saura où nous nous sommes rendus. Venez donc ; tout eſt préparé, et ce que vous mangerez avec grand plaisir eſt, je crois, tout prêt. » Ainsi elle lui dit la vérité, mais il ne peut deviner à quel repas elle l'invite. Ne croyez pas qu'elle lui dise qu'elle va lui servir à manger son fils[1] ! Il ne tarde pas davantage à la suivre, car il ne croit pas que quoi que ce soit lui nuise. Procné l'emmène et le fait asseoir très agréablement, et très confortablement, pour que le repas lui plaise. Et lui apprécie vivement ses attentions[2]. Elle a mis la table pour lui, et la nappe eſt belle et blanche ; elle lui apporte une hanche d'Itys[3], et lui coupe et mange et boit, et demande ce qu'il a sous les yeux.

« Dame, dit-il, où eſt Itys ? Vous m'aviez promis qu'il serait ici avec nous ! — Seigneur, vous en serez bientôt rassasié, dit Procné, n'ayez pas de telles inquiétudes. Itys n'eſt pas loin d'ici ; s'il n'y eſt pas maintenant, il y sera, car il ne tardera guère. » Alors elle lui apporte le rôti, et lui, tout en mangeant et en découpant, ne cesse de la harceler pour qu'elle lui amène son fils.

Et elle dou tout servira.
Celui respont qu'il i ira,
Mes que ses filz Ithis i iert ;
Ja plus compaignie n'i quiert
Fors que lui et li et son fil.
« Par foi, voirement i iert il,
Fet Progné, je le vous otroi.
Seulement i serons tuit troi,
Que plus ne mains n'en y aura,
Ne mon vueil ja nus ne saura
Quele part nous serons torné.
Venez ent ; tout eſt atorné
Et bien apareillié, ce cuit,
Que vous mengerois a deduit. »
Einsi l'en diſt cele le voir,
Mes cil ne puet aparcevoir
De quel mengier elle li prie :
Ne cuidiez pas qu'ele li die
Que son fil a mengier li doigne !
De l'aler plus ne se proloigne,
Quar ne cuide[a] que rien li griet.
Progné l'en maine et si l'asiet
Moult plaisaument et a grant aise
Pource que li mengiers li plaise.
Cil prent moult en gré son servise.
Cele li a la table mise,
Et la nape fu bele et blanche ;
D'Ithis li aporte une hanche,
Et cil taille et menjue et boit,
Et demande ce que il voit.
« Dame, diſt il, ou eſt Ithis ?
Ja m'aviez vous convent mis
Que il seroit ci aveuc nous.
- Sire, tous en serois saoulz,
Fait Proigné, n'aiez tel besoing.
Ithis n'eſt mie de ci loing ;
S'il n'i eſt ore il i sera,
Que gaires ne demorera. »
Lors l'en vait aporter un haſte,
Et cil toute voies la[b] haſte,
Que qu'il menjue et que qu'il taille,
Que son fil amener li aille.

« Dame, dit-il, vous tenez mal votre promesse quand vous ne m'amenez pas Itys, et cela me pèse beaucoup qu'il ne vienne pas. Il me faut aller le chercher, car je n'ai personne d'autre à y envoyer, et cela me pèse fort de ne pas le voir. Allez le chercher et l'appeler. » Elle ne peut plus lui dissimuler de quel mets elle le sert, au contraire elle lui dit la vérité ouvertement : « Tu as en toi ce que tu cherches, mais il n'y eſt pas tout entier. Une partie se trouve dans ton corps, l'autre eſt devant toi[1]. » Philomena, qui s'était cachée dans une chambre voisine, en eſt alors sortie avec la tête. Elle ne s'arrête pas avant d'être arrivée devant lui, et lui a jeté à la figure la tête tout ensanglantée.

Térée voit qu'il eſt trahi, il reſte un moment ſtupéfait, sans bouger et sans dire un mot, si grandes sont l'angoisse et la honte qu'il ressent. Il a honte comme il le doit en reconnaissant la tête de son fils[2], et cela lui trouble le sang et lui redouble sa colère et sa douleur de savoir, en vérité, que Procné lui en a donné à manger. Il éprouve aussi une grande honte et une grande douleur, et il change de couleur, quand il voit Philomena ; mais il a bientôt toute honte bue, car il veut venger la mort de son fils. Désormais les deux sœurs sont en grand danger de mort, mais cela leur importe peu. Térée se lève d'un bond et renverse la table et tout ce qu'il y avait dessus

« Dame, fet il, mal me tenez
Couvent quant Ithis n'amenez,
Et moult me poise qu'il ne vient.
Aler[a] querre le me convient,
Quar n'ai autre que g'i envoi,
Qu'il me poise que je nel voi.
Quar l'alez querre et apeler. »
Cele ne li pot plus celer
De quel mengier elle le sert,
Ancois li diſt tout en apert :
« Dedens toi as ce que tu quiers,
Mes n'i eſt mie tous entiers.
Partie en as dedens ton cors,
Et partie en as par defors. »
Philomena qui s'iert repoſte
En une chambre illuec decoſte
S'en issi fors o tout la teſte.
Jusque devant lui ne s'arreſte,
Si li a toute ensanglentee
La teſte en mi le vis getee.
Thereus voit qu'il eſt traÿs,
S'eſtut une piece esbahis,
Qu'il ne se mut ne ne diſt mot,
D'angoisse et de honte qu'il ot.
Honte ot si comme il avoir dut
Quant la teſte son fil connut,
Et ce li fiſt son sanc troubler,
Et s'ire et sa dolour doubler,
Que il sot de voir que Progné
L'en avoit a mengier doné.
Moult ot grant honte et grant dolour,
Et de honte mua coulour,
Quant Philomena ot veüe ;
Mes toſt ot la honte perdue,
Quar vengier veult la mort son fil.
Or sont de mort en grant peril
Les deus serours, mes ne lor chaut.
Thereus de la table saut
Et fiert dou pié, s'espant tout jus
Quanqu'a la table avoit desus.

d'un coup de pied. Il fait tout tomber, il renverse tout, et il voit une épée pendue au mur, il se précipite et s'en empare. Elles n'osent pas l'attendre davantage, mais elles s'enfuient et il les poursuit, en les menaçant de les tuer. Abandonné à sa fureur, il les a pourchassées jusqu'à une porte de sortie. Là, au bon plaisir des destins s'est produit un grand prodige, dont on n'a jamais vu l'équivalent, car Térée est devenu un oiseau, ignoble et affreux, petit et vil. L'épée lui est tombée des mains, et il est devenu une huppe coupée, selon ce que dit la fable, pour son péché et pour la honte qu'il a infligée à la jeune fille. Procné devint une hirondelle, et Philomena un rossignol. Si on l'en croyait, encore maintenant, tous les gens déloyaux seraient mis à mort, humiliés et détruits, et les félons et les parjures, et tous ceux qui ne se soucient pas d'être joyeux[1], et tous ceux qui agissent mal ou commettent félonie et trahison à l'égard d'une jeune fille sage et courtoise, car elle les peine tant et leur nuit tellement que, lorsqu'on est à l'entrée de l'été, quand on a passé l'hiver, elle chante au plus doucement qu'elle peut, à travers les bois, à propos des méchants qu'elle déteste tant : « Tue ! Tue[2] ! »

JE CESSERAI ICI DE PARLER DE PHILOMENA

Tout boute jus et tout espent,
Et voit une espee qui pent
A la paroi, si la court prendre.
Celes n'i osent plus atendre,
Ains s'en fuient et cil les chace,
Et de l'ocirre les manace.
Si com ses mautalens le porte,
Jusqu'a l'issue d'une porte
Les a chacies et menees.
La, si com plot aus destinees,
Avint une si grant merveille
C'onques n'oïstes sa pareille,
Quar Thereus devint oisiaus
Ors et despis, petis et viaus.
De son poing li cheï l'espee
Et il devint hupe coupee,
Si com la fable le raconte,
Pour le pechié et pour la honte
Qu'il avoit fet de la pucele.
Progné devint une arondele,
Et Philomena rousseignos.
Encore qui creroit son los,
Seroient a honte trestuit
Li desloial mort et destruit,
Et li felon et li parjure,
Et cil qui de joie n'ont cure,
Et tuit cil qui font mesprison
Et felonnie et traïson
Vers pucele sage et cortoise,
Quar tant lor grieve et tant lor poise
Que quant il vient au prin d'esté,
Que tout l'iver avons passé,
Pour les mauvés qu'ele tant het
Chante au plus doucement qu'el set
Par le boschaige : « Oci ! Oci ! »
DE PHILOMENA LAIRAI CI.

GUILLAUME D'ANGLETERRE

Sans rien retirer et sans rien ajouter, Chrétien[1] veut se mêler de conter un conte[2] en rimes, simples ou riches, tout droit sans s'égarer ; à condition de suivre le fil du conte, il n'en empruntera aucun autre, il ira au plus droit qu'il pourra, de manière à en finir rapidement. Qui voudrait fouiller et faire des recherches dans les histoires[3] d'Angleterre, en trouverait une à Saint-Edmond[4] qui vaut bien la peine d'être crue, car elle est plaisante et vraie ; si quelqu'un en désire une preuve, qu'il aille la chercher là-bas, s'il le veut. Chrétien dit[5], qui a de l'expérience en la matière, que jadis en Angleterre il y eut un roi qui aimait grandement Dieu et sa loi, et honorait la sainte Église : chaque jour il assistait à l'office, car il en avait fait le serment ; jamais il ne manqua matines ou messe tant qu'il fut en bonne santé et qu'il put y aller.

Le roi était plein de charité ; tout rempli d'humilité, il tenait son royaume en paix. On l'appelait le roi Guillaume.

Crestiiens[a] se veut entremetre,
Sans nient oster et sans nient metre,
De conter un conte par rime,
U consonant u lionime,
Ausi com par ci le me taille.
Mais que par le conte s'en aille,
Ja autre conte ne prendra,
La plus droite voie tenra
Que il onques porra tenir,
Si que tost puist a fin venir.
Qui les estoires d'Engleterre
Vauroit bien cerkier et enquerre,
Une qui molt bien fait a croire,
Por çou que plaisans est et voire,
On troveroit a saint Esmoing;
Se nus en demande tesmoing,
La le voise querre s'il veut.
Crestiiens dist, qui dire seut,
K'en Engleterre ot ja un roi
Qui molt ama Dieu et sa loi,
Et molt honora sainte Eglise :
Cascon jor ooit son servise,
Qu'il en ot fait veu[b] et promesse ;
Onques ne matines ne messe
Ne perdoit tant com il eust
Santé et k'aler i peust.
Li rois fu plains de carité ;
Molt ot en lui d'umilité,
Et molt tint en pais son roiaume.
On l'apele le roi Guillaume.

Le roi avait une femme belle et sage, et qui était de lignage royal ; mais l'histoire n'en dit pas plus et je[1] ne veux pas mentir dans mon conte. La reine s'appelait Gratienne, elle était très bonne chrétienne ; le roi Guillaume l'aimait vivement, et la traita toujours comme sa dame[2]. La dame aimait son seigneur d'un amour égal ou même plus grand. Si le roi aimait Dieu et croyait en lui, la reine ne lui cédait en rien ; s'il était plein de charité, il n'y en avait pas moins en elle. Si l'humilité résidait en lui, j'ai trouvé et lu dans l'histoire qu'elle résidait tout autant en la reine. Jamais il ne manqua matines aussi longtemps qu'il fut dans la prospérité ; la reine en vérité y alla aussi tant qu'elle le put : tous deux étaient des gens de bien[3]. Ils furent six ans ensemble sans pouvoir avoir d'enfant[4]. La sixième année la reine conçut, et quand le roi s'en avisa il la fit bien servir et entourer. Lui-même en prit grand soin, car il n'y avait rien qu'il aimât tant qu'elle au monde. Aussi longtemps qu'elle fut encore légère et que son fruit ne lui pesa pas trop, elle alla régulièrement à matines à l'heure où le roi se levait, selon son habitude. Mais quand le roi vit approcher le terme fixé pour l'accouchement, il craignit que cela ne lui fasse du mal et ne la laissa plus y aller ; il lui ordonna de rester en arrière : elle resta, il y alla, car il ne voulait pas en manquer un seul office. Une nuit, à son habitude, il s'éveille à l'heure

Li rois ot feme bele et sage,
Et si fu de roial lignage;
Mais l'estoire plus ne raconte
Ne jou n'en voel mentir el conte.
La roïne ot non Gratiiene,
Si fu molt boine crestiiene.
Li rois Guillaume molt l'ama,
Tous jors sa dame le clama.
La dame ama molt son signor
D'autele amor u de grignor.
Si li rois ama Dieu et crut,
La roïne plus ne l'en dut;
Se[a] cil fu de carité plains,
En celi n'en ot mie mains;
S'il ot humelité en lui,
En l'estoire trovai et lui
K'autant en ot en la roïne.
Onques cil ne perdi matine,
Tant com il ot prosperité;
La roïne par verité
I rala tant com ele pot:
En ces deus gens molt de bien ot.
Sis ans entr'aus compaignie orent,
Que nul enfant avoir ne porent.
La roïne au siesme conchut,
Et quant li rois s'en aperçut,
Servir et bien garder le fist.
Il meismes garde s'en prist,
Que riens nule n'avoit si ciere.
Tant com ele fu si legiere
Que ses fruis trop ne li greva,
A matines adiès ala
A l'eure que li rois levoit,
Si com acoustumé avoit.
Mais quant li rois vit aprocier
Le terme que dut acouchier,
Crient que ne li deüst grever,
Se ne l'i laissa plus aler;
A remanoir li commanda:
Ele remest, il i ala,
Que nule perdre n'en voloit.
Une nuit, si com il soloit,

voulue ; il se demande pourquoi il tarde à entendre sonner matines. Il entend un vacarme comme un fracas de tonnerre, et il sursaute. Il a levé la tête et parcouru du regard toute la chambre, et il voit une si grande clarté qu'il est tout ébloui de son éclat. En même temps, il entend une voix qui lui dit : « Roi, va en exil ; de par Dieu et de par Son Fils je te le dis, car Il te le mande et te l'ordonne par moi[1]. » Le roi s'émerveille fort de tout cela ; il prend conseil de son chapelain, après matines, le lendemain. Celui-ci lui donna à ce propos un conseil loyal et raisonnable, de son point de vue : « Sire, fit-il, en ce qui concerne cette vision que vous avez eue, je ne sais si elle est venue de Dieu, et vous non plus. Mais je sais bien que vous possédez bien des choses sur lesquelles vous n'avez aucun droit. Faites annoncer immédiatement que, si quelqu'un a une réclamation à faire, vous êtes prêt à lui offrir réparation. C'est mon conseil, il n'y en a pas de meilleur[2] ; ne gardez pas le bien d'autrui, mais acquittez-vous, et complètement. Je crains que cette vision ne vienne de quelque démon. » Le roi ne se soucie pas de dédaigner ce conseil et ces recommandations. Immédiatement, il appelle à sa cour tout ceux dont il sait qu'il a, à tort, de leurs biens en sa possession[3] ; il rend à chacun son dû ; du mieux qu'il peut il donne à chacun, en fonction de sa demande, tout ce qui lui revient et qu'il lui doit.

Fu esvilliés a le droite eure ;
Mervilla soi por coi demeure
Que n'ooit matines soner.
Ausi com s'il deüst touner
Ot un escrois, et si tressaut.
Son cief en a levé en haut,
Si a par le cambre esgardé
Et vit une si grant clarté
Que de luor tos s'esbleui.
Avoec çou une vois oi
Qui li dist : « Rois, va en essil ;
De par Dieu et de par son fil
Le te di jou, qu'il le te mande
Et[a] de par moi le te commande. »
Li rois de çou molt s'esmerveille ;
A son capelain se conselle,
Aprés matines, l'endemain.
Cil molt loial consel et sain
L'en dona, lonc s'entention :
« Sire, de ceste avision,
Fait il, que vous avés veue,
Je ne sai se ele est venue
De par Dieu, ne vos ne savés.
Mais je sai bien que vos avés
Mainte cose u vos n'avés droit.
Faites crier tost orendroit,
Se nus vos set que demander,
Que pres estes de l'amender.
C'est mes consaus, il n'i a tel ;
Ne retenés autrui catel,
Mais acuitiés vos, et par tout.
De ceste avision redout
Que d'aucun fantosme ne viegne. »
Li rois n'a talent qu'il desdigne
Çou que cil li loe et commande.
Tot maintenant a sa cort mande
Trestous ciax de cui il savoit
Que riens du leur a tort avoit ;
S'a a cascon rendu le sien ;
Tot son creant et tot son bien
Fist a cascon, au mix qu'il pot,
De quanqu'il demander li sot.

Quand le roi fut couché, la nuit, juste à la même heure, il entendit le bruit, vit la lumière et entendit la voix ; il s'en est signé ; sachez qu'il est très troublé de cette merveille[1] ; il se leva aussi vite qu'il put et, très effrayé par ce qu'il avait entendu, il alla à nouveau prier dans l'église, battre sa coulpe et implorer Dieu. Quand les matines furent chantées, et que le roi les eut écoutées, il appela à l'écart, dans la chapelle, le seul chapelain, et lui demanda à nouveau conseil ; et il lui dit que Dieu lui avait ordonné de s'en aller bien vite en exil. Le chapelain n'est pas tel qu'il ose l'en blâmer, mais il lui dit : « Sire, que cela ne vous ennuie pas : attendez encore la nuit prochaine, et si cela se produit[2] une troisième fois, sachez que la clarté comme le vacarme viennent de Dieu. Je vous le dis et je vous le répète, attendez la troisième fois ; après, ne demandez plus conseil, si une troisième fois on vous y engage, mais dédaignez le monde et méprisez-vous vous-même, aimez Dieu seul, priez Dieu, pour Dieu dédaignez tout et distribuez sans discuter tout votre or et tout votre argent ; distribuez-les aux pauvres, aux hospices et aux églises : c'est là que les aumônes sont bien employées ; donnez vos coupes, donnez vos anneaux, donnez vos cottes, donnez vos manteaux, donnez vos surcots et vos couvertures, donnez vos faucons, donnez vos autours,

Quant li rois fu couchiez la nuit,
Droit[a] a cele eure oï le bruit,
Vit le clarté, oi le vois ;
En mi son vis en a fait crois ;
De le merveille qu'il oi,
Saciés que molt s'en esbahi ;
Sus se leva plus tost qu'il pot,
Molt se douta de çou qu'il ot,
Si rala orer au moustier
Batre sa coupe et Dieu proier.
Quant matines furent cantees,
Et li rois les ot escoutees,
A une part de la capele
Le capelain tout seul apele,
Se li ra consel demandé
Et dist que Dieux li a mandé
Que en essil s'en aille tost.
Cil n'est tex que blasmer li ost,
Mais il li dist : « Ne vos anuit,
Sire, atendes ancore nuit[b],
Et se tierce fois vos avient,
Dont saciés que de par Dieu vient
Et la clarté, et li esfrois.
Bien le vos di et requenois[c],
Tierce fois encore atendés,
Ja puis consel ne demandés,
Se tierce fois vos[d] en semont,
Mais en despit aiiés le mont
Et vos meisme mesprisiés,
Dieu seul amés et Dieu proiiés,
Por Dieu aiiés tot en despit,
Et departés sans contredit
Tout vostre or et tout vostre argent ;
Departés a la poure gent,
As maisons Dieu et as eglises :
La sont bien les aumosnes mises ;
Dounés copes, donés aniaus,
Donés cotes, donés mantiaus,
Donés sourcos et couretoirs,
Donés gierfaus, donés ostoirs,

donnez vos destriers et vos palefrois, donnez tout, de telle sorte qu'il ne vous reste pas de tous vos biens la valeur d'une châtaigne ; n'emportez pas même un fétu, sauf les vêtements dont vous serez vêtu ; et Dieu, quand le terme viendra, vous le rendra au centuple : vos biens ne seront pas diminués, car en récompense vous retrouverez tout au centuple. » Le roi entend que le chapelain lui a tenu un discours bon et véritable, et il dit : « Au nom du Dieu céleste, beau seigneur, gardez le secret ; qu'il n'en soit jamais parlé, pas plus que s'il s'agissait d'une confession. — Que mes péchés n'obtiennent pas rémission, sire, si par moi est su ce qui doit être tu. » Alors le roi sort de l'église, ainsi que le chapelain, de son côté. Mais le roi ne s'oublie pas, il commande tout de suite qu'on apporte devant lui tout son trésor, il mande les abbés et les prieurs des pauvres maisons en détresse, il mande les abbesses et les prieures, il mande les pauvres, il mande les malades, il s'allège de son trésor et se débarrasse de ses biens, il les donne et les distribue entièrement au nom de Dieu. Et, de même, la reine donne ses fourrures de vair, de petit-gris et d'hermine, et ses anneaux, et ses parures, car elle aussi avait, les deux nuits, entendu la voix et le tonnerre. Elle n'a pas gardé la valeur d'une coupe de verre. Après le jour est venue la nuit, ils ont tout donné et distribué. Cette nuit, ils n'ont guère dormi,

Donés[a] destriers et palefrois,
Donés si tout a ceste fois,
Que le vaillant d'un castaigne
De tos moebles ne vos remaigne ;
N'en portés vaillant un festu,
Fors tant que vos arés vestu ;
Et Dieu, quant li termes venra,
A cent doubles le vos rendra :
Ne descroistra pas vostre moebles,
Car vos rarés tot a cent doubles
Le guerredon et le merite. »
Li rois ot que cil li a dite
Buone parole et veritable[b],
Et dist : « Por Dieu l'esperitable,
Biau sire, celés ceste cose ;
Ja parole ne soit desclose,
Nient plus que de confession.
- Ja n'aie jou remission,
Sire, quant par moi ert seue
Cose qui doive estre teue. »
A tant de l'eglise se part
Li rois, et cil de l'autre part.
Mais li rois ne s'oublie pas,
Tout son tresor en es le pas
Devant lui aporter commande,
Les abés et les prieurs mande
De poures maisons soffraiteuses,
Mande abeesses et prieuses,
Mande poures, mande degiés,
De son tresor est alegiés,
Et de son moeble se delivre,
Por Dieu le done tot et livre.
Et ausi done la roïne
Son vair, son gris, et son ermine,
Et ses aniaus et ses deduis,
Car ele ravoit les deus nuis
La vois oie et le tounoirre.
Vaillant une coupe de voirre
De[c] nul moeble n'a retenu.
Du jor sont a la nuit venu,
S'ont tot doné et departi.
Cele nuit n'ont gaires dormi,

car tous deux étaient aux aguets, et ils étaient impatients d'entendre le bruit et le vacarme et de voir une nouvelle fois la clarté. À l'heure prévue, ils entendent le vacarme, tous deux en louent Dieu, et ensemble ils voient la clarté ; et la voix dit : « Roi, va-t'en donc, pars vite, tu agiras sagement ; je te transmets le message de Dieu, qui veut que tu t'en ailles en exil. Il est très courroucé et affligé que tu tardes tant. » Aussitôt le roi se lève tout nu et se signe. Il ne néglige pas la volonté de Dieu, car il se lève très silencieusement, et s'habille et se chausse en hâte. Et la reine se lève elle aussi. Le roi le voit, cela l'ennuie beaucoup, car il croyait s'en aller sans qu'elle le sache. Mais il lui faut demeurer avec elle, et rester en sa compagnie, quoi qu'il veuille devenir, car jamais elle ne se séparera de lui et jamais elle n'ira nulle part sans lui. Et le roi, qui la voit se lever, lui demande ce qu'elle a : « Dame, fait-il, pourquoi vous levez-vous ? Par la foi que vous me devez, que voulez-vous faire ? — Et vous-même, quoi donc ? — Dame, je dois aller à matines : je me lève parce que je veux y aller : j'agirai comme j'en ai l'habitude. — À matines ? Est-ce une plaisanterie ? — Non, dame, dit le roi. — C'en est une, sire, sur mon salut éternel[1]. Il ne vous sert de rien de dissimuler. Vous ne partirez pas si aisément ; je vous dirai ce qu'il en est si vous ne le dites pas. — Dites-le donc si vous le savez. — Volontiers, sire. Vous n'avez

Car andoi erent en escout,
Et a cascon demoroit mout
Que la noise et l'escrois oissent,
Et que la clarte reveissent.
A le droite eure l'escrois oent,
Ambedoi Damedieu en loent,
Et la clarte voient ensamble;
Et la vois dist : « Rois, car t'en amble,
Va t'ent tost, si feras que sages ;
Jou te sui de par Dieu messages,
Qu'il veut que en essil t'en ailles.
Molt le coureces et travailles
De çou que tu demeures tant. »
Tantost s'est levés en estant
Li rois, tos nus, et si se saine.
Le plaisir Dieu pas ne desdaine,
Qu'il se lieve molt coiement,
Et vest et cauce isnelement.
Et la roïne se relieve.
Li rois le voit, forment li grieve,
Que de lui se cuidoit embler.
Mais a li l'estuet assambler,
Et sa compaignie tenir,
Coi que il voelle devenir,
Que ja de lui ne partira,
Ne sans lui nule part n'ira.
Et li rois, qui lever le voit,
Li demande que ele avoit :
« Dame, fait il, por coi levés ?
Par le foi que vos me devés,
Que volés faire ? - Mais vos, coi ?
- Dame, a matines aler doi :
Por çou me lief k'aler i voel :
Si ferai çou que faire suel.
- A matines ? Est çou gabois ?
- Nenil, dame, ce dist li rois.
- Si est, sire, se Dieu me saut.
Li celers point ne vos i vaut.
Vos n'irés mie si cuites;
Jel vos dirai se vos nel dites.
- Dites le donc se vos savés.
- Volentiers, sire. Vos n'avés

rien vu cette nuit, que je n'aie aussi bien perçu. J'ai entendu le vacarme, j'ai vu le rayon, j'ai entendu la voix (ce dont je suis fort troublée), qui vous a ordonné et commandé de partir, sans discuter, passer votre vie en exil. — Dame, je n'ose pas refuser, je ne le peux ni ne le dois. Dieu fera ce qu'il veut de moi, et moi du mieux que je pourrai, jusqu'à l'heure de ma mort, je veux m'appliquer à faire sa volonté. — Sire, Dieu vous donne d'y parvenir, fait la noble reine, et de faire sa volonté. Mais vous entrepreniez une grande folie en voulant partir sans mon accord et à mon insu. Vous avez eu une mauvaise idée. Et sachez bien que je m'étonne beaucoup que vous ayez osé, sans mon conseil, entreprendre cela, ou penser que vous deviez aller en exil. Je serais restée dans le désarroi. Vous m'auriez bel et bien mise à mort et trahie en me laissant seule. Certes, jamais plus je n'aurais été heureuse. — Et pourquoi ? Qu'est-ce que cela pouvait vous faire, alors que rien sans[1] moi ne vous aurait manqué ? — Sauf vous, beau seigneur. En vérité, une telle pénitence m'aurait été trop pénible ; cette séparation m'aurait trop fait souffrir ; au contraire mon âme se séparera de mon corps avant que je ne me sépare de vous. » Une seconde fois, et une troisième, et une quatrième, le roi la prie de le laisser aller en exil avec son accord : « Dame, fait-il, souffrez sans protester que je m'en aille avec votre autorisation,

Riens nule cele nuit veüe
Dont ne me soie aperceüe.
J'oi l'escrois, si vi le rai,
S'oi la vois (dont molt m'esmai),
Qui vos a commandé et dit
Que vos alés, sans contredit,
En essil vostre vie user.
- Dame, jou ne l'os refuser,
Ne jou ne pui ne jou ne doi.
Diex fera son plaisir de moi,
Et jou, au mix que jou porrai,
Dusqu'a l'eure que jou morrai,
Me voel du sien faire pener.
- Sire, Dieu vos doinst assener,
Fait la roïne deboinaire,
Et la soie volenté faire.
Mais grant folie enprisissiés,
Quant vos aler en vosissiés
Sans mon los et sans mon seu.
Mauvais consel avés eu.
Et saciés bien molt m'esmervel,
Quant vos onques sans mon consel
Enprendre osastes ne penser
K'en essil deussiés aler.
Molt remansisse ore esbahie
Bien m'eussiés morte et traie,
Se seule m'eussiés laissie.
Certes, jamais ne fuisse lie.
- Lie ? Por coi ? Que vos causist,
Quant rien sans[a] moi ne vos fausist ?
- Fors vos, biax sire. Sans doutance,
Trop me fust griés tel penitance ;
Trop me grevast ceste partie ;
Ains ert de mon cors departie
L'ame que je de vos me parte. »
Seconde fie, et tierce, et quarte,
Li prie li rois, se li plaist,
Que en essil aler li laist :
« Dame, fait il, soffrés sans noise
Que par vostre congié m'en voise,

et n'en parlez jamais : dans le vaste monde, en long et en large, il me faut errer au plaisir de Dieu. — Sire, je ne veux pas vous le dissimuler, fit la dame, qui était très sage, nous ferons ensemble ce voyage, et c'est tout à fait normal, à mon avis : nous avons eu ensemble, pendant longtemps, joie, richesses, honneur et confort ; nous devons supporter ensemble douleur, pauvreté, honte et inconfort. Aussi justement que je saurai le déterminer je veux partager avec vous également joie et douleur, et bien et mal. — Ah ! fait le roi, pitié, dame ! Suivant mon conseil vous resterez ici, car vous êtes trop lourde à cause de votre grossesse. Je ne voudrais pas pour cent mille marcs de besants[1] qu'il m'arrive quelque malheur à votre sujet dans les bois. L'heure est proche, elle sera bientôt là, où il vous faudra accoucher, et vous délivrer de votre enfant. À qui pourriez-vous le confier, à quelles gardes, à quelles nourrices ? Vous-même, quelles délices vous seraient prodiguées ? Votre vie serait bien courte, et à force d'inconfort et de privations votre paix serait bientôt faite, vous seriez morte en peu de temps. Et si votre cœur vous pousse à ne plus vous soucier de vous-même et à ne pas craindre pour vous la male aventure, sans vous laisser troubler par quoi que ce soit, ayez pitié de votre enfant, dont vous serez bientôt délivrée : laissez au moins vivre votre enfant ; car, s'il meurt par votre faute, vous aurez la responsabilité de sa mort.

Ne ja par vos n'en soit parlé :
Au monde, par lonc ne par lé,
M'estuet cerkier au Dieu plaisir.
- Sire, ja nel vos quier taisir,
Fist la dame, qui molt fu sage,
Ensamble ferons cest voiage,
Et bien est raisons ce me samble :
Nos avons molt eu ensamble
Joie, rikice, honor et aise ;
Doel, poureté, honte, mesaise
Devons nos ensamble endurer.
Mix que jou sarai mesurer
Voel a vos partir par ingal
Et joie et doel, et bien et mal.
- Ha ! fait li rois, dame, merchi !
Par mon los vos remanrés chi,
Que trop estes grosse et pesans.
Por cent mile mars de besans
Ne vauroie k'en ces boscages
M'avenist de vos nus damages.
Pres est l'eure, par tans venra,
Que acoukier vos covenra,
Et de vostre enfant delivrer.
A cui le porriés vos livrer ?
A quels gardes, a quels nourices ?
Vos meismes, de quels delisces
Seriés vos peue et servie ?
Molt seroit courte vostre vie,
Et de mesaise et de souffraite
Seroit de vos molt tost pais faite,
En poi d'eure seriés vos morte.
Et se vostre cuers vos aporte
Que vos n'aiés mais de vos cure,
Ne ne doutés male aventure,
Ne de riens ne vos esmaiés,
De vostre enfant pitié aiiés,
Dont vos serés par tans delivre :
Laissiés au mains vostre enfant vivre ;
Que se il muert a vostre tort,
Vostre ert la coupe de sa mort.

Et moi, ensuite, que pourrais-je faire ? Après vous deux je mourrais de douleur, jamais je n'en échapperais vivant. Ainsi, à mon avis, vous auriez tué votre enfant et vous et moi. Par votre faute nous serions tous trois morts. Pourquoi voulez-vous vous occire ? Il vaut mieux pour vous faire brûler myrrhe et laurier autour de votre lit et dans votre chambre, et vous laisser choyer, vous et l'enfant qui naîtra bientôt. Il a tort, celui qui renonce à enseigner ceux qui ne veulent pas croire un bon conseil. C'est à juste titre que celui qui a été bien conseillé a lieu de s'en repentir s'il ne lui fait pas confiance. Si mon conseil n'est pas bon, ne me croyez plus jamais. — Sire, vous parlez d'or ; mais je suis bien convaincue que quelqu'un qui se fie en Dieu ne peut manquer de protection. Ne vous séparez pas de moi, ne renoncez pas à ma compagnie. Dieu ne vous oubliera pas, mais il gardera et vous et moi, et l'enfant qui naîtra de nous. Allons-nous-en ensemble, en toute sûreté, selon le commandement de Dieu, puisse-t-il nous recevoir sous sa garde. — Dame, quoi qu'il doive m'arriver, il me faut accepter votre volonté, puisque vous ne voulez pas rester en arrière. Allons-nous-en, que Dieu nous montre le chemin ! »

Il y avait des fenêtres dans la chambre ; ils sont sortis par l'une d'entre elles. La lune ne brillait pas à ce moment-là, mais la nuit était très sombre. À vive allure, ils se sont dirigés vers une forêt en quittant Bristol[1] où ils avaient séjourné.

Et jou puis faire que porroie ?
Aprés vos deus de doel morroie,
Que ja[a] n'en estorderoie vis.
Ensi ariés vos, ce m'est vis,
Vostre enfant mort, et vos et moi.
Par vos seriemes mort tot troi.
Por coi vos volés vos ocirre ?
Mix vos vient de lor et de mirre
Encenser vos lis et vos cambres,
Et garder a aise vos menbres,
Et l'enfant qui par tans naistra.
Faus est qui s'ensegne naistra[b],
Qui bon consel croire ne veut.
C'est a bon droit se il s'en deut,
Qui ot consel, s'il ne le croit.
Se jou ne vos conseille a droit,
Ja mais ne me creés de rien.
- Sire, vos dites assés bien,
Mais j'ai de çou boine creance,
Que nus qui en Dieu a fianche
Ne puet estre desconsilliés.
Ja ne vos desaparilliés
De moi ne de ma compaignie.
Diex ne vos oubliera mie,
Ains gardera et moi et vos,
Et l'enfant qui naistra de nos.
Alons nos ent seurement,
Ensamble au Dieu commandement,
Qui en sa garde nos reçoive.
- Dame, que qu'avenir m'an doive[c],
Souffrir m'estuet vostre voloir.
Quant vos ne volés remanoir,
Or en alons. Diex nos avoit. »
Fenestres en le cambre avoit ;
Si s'en sont hors issu par l'une.
Ne luisoit mie adonc la lune,
Ains estoit molt oscure.
Hors de Bruiont[d] grant aleure,
U il avoient sejorné,
Sont vers une forest entré.

Le roi s'en va, l'épée au côté, avec la reine enceinte, sans personne d'autre ; mais leurs cœurs vaillants, qui sont très nobles et loyaux, les réconfortent. Ils ne suivent ni route ni sentier. De crainte de rencontrer, venant d'un côté ou de l'autre, des gens susceptibles de les retenir, ils ne vont pas par la grand-route ni par les chemins fréquentés, mais ils quittent les voies frayées pour s'enfoncer au plus profond de la forêt. Ainsi s'enfuient-ils toute la nuit et, s'ils souffrent, ils en tirent grand plaisir, car à celui que Dieu inspire et anime paraît douceur, en son cœur, tout ce qui serait amer pour ceux qui ne pensent guère à l'amour de Dieu. Au matin, quand les gens s'éveillent, ceux de la cour s'étonnent fort et se demandent pourquoi le roi ne se lève pas, lui qui avait l'habitude de se lever très tôt le matin. Cela en inquiétait plus d'un, et ils en auraient été extrêmement troublés s'ils avaient su la vérité. Ils ne pensent pas à mal, mais ils attendent qu'il se lève. Ils ont ainsi attendu longtemps, tant que midi fut passé. Ils attendent tellement que cela les inquiète fort. Quand ils voient que le roi ne se lève pas, ils viennent à la porte de la chambre, et la trouvent fermée : ils se tiennent tranquilles un bon moment, ils écoutent, puis ils appellent à la porte et frappent, et ils ont tant frappé et cogné, après avoir longtemps prêté l'oreille, qu'ils brisent le pêne et les gonds : ils forcent la porte. Ils entrent en grand émoi, ils ne trouvent ni roi ni reine ;

Li rois s'en va l'espee çainte,
Avoec lui la roïne ençainte,
Que nule rien nee n'en portent;
Mais de lor boins cuers se deportent,
Qu'ils ont molt fins et molt entiers.
Ne tienent voie ne sentiers.
Por çou que gens qui les retiegnent
D'aucune partie ne viegnent,
U par devant u par derriere,
Ne tienent voie ne cariere,
Mais par la forest se desvoient,
La u plus espesse le voient.
Ensi toute la nuit s'en fuient,
Et s'il ont mal molt se deduient
Car cui Diex espire et alume,
Del cuer il samble souatume,
Tout ce que a çaus seroit amer[a]
Qui poi ont sens de Dieu amer.
Au matin, quant les gens s'esvellent,
Cil de la court molt s'esmervellent
Que pooit estre et que devoit,
Por coi li rois ne se levoit,
Qui molt soloit matin lever.
Molt pooit as pluisors grever,
Et molt grant pesance en eussent,
Se la verité en seussent.
N'i pensent cose qui lor griet,
Ains attendent tant qu'il se liet.
S'ont atendu grant piece assés,
Tant que miedis fu passés.
Tant atendent que molt lor grieve.
Quant il voient qu'il ne se lieve,
A l'uis de la cambre s'en vienent,
Fremé le truevent: coi se tienent,
Une grant piece si escoutent,
Puis apelent a l'uis et boutent;
Si ont tant feru et bouté,
Quant grant piece orent escouté,
Que le pesne et les gons peçoient:
A force l'uis outre envoient.
Cil vienent ens a grant desroi,
N'i troevent roïne ne roi;

ébahis, ils se demandent ce qui s'est passé : ils ont trouvé la fenêtre ouverte, par laquelle ils étaient sortis. Alors ils en concluent qu'ils sont partis. Mais avant d'en parler, ils prennent tout ce qu'ils trouvent dans la chambre, coffres, écrins, boîtes et malles ; ils vident toutes les chambres et toutes les salles de tout ce qu'ils trouvent. Mais il n'y a rien de ce qu'ils croient ; ils ne trouvent rien et il n'y a rien. Un petit enfant remarqua sous le lit un cor d'ivoire que le roi — à ce que raconte l'histoire — avait l'habitude d'emporter toujours à la chasse. L'enfant, pour s'amuser, emporta le cor chez lui, et le garda très longtemps. Finalement il n'y eut plus moyen de dissimuler : la nouvelle se répand partout que le roi Guillaume est perdu ; le royaume en est bouleversé, et tout le monde déplore aussi la disparition de la reine. Tous le cherchent et le font chercher, par mer et par terre, partout sauf là où ils sont. Mais eux, cependant, s'en vont, et vivent, comme les bêtes sauvages, de glands et de faines, des fruits qui poussent dans les bois, de poires et de pommes sauvages ; ils mangent des mûres et des fruits d'aubépine, des bourgeons, des cornouilles et des prunelles, et des alises, quand ils en trouvent. Faute de mieux, ils boivent l'eau de pluie. Mais ils prennent en patience leur peine et leur inconfort. Au gré du hasard[1], ils ont marché tant de jours qu'ils se sont dirigés vers la mer.

S'ont mervelle que çou puet estre :
Overte ont trové la fenestre,
Par u il furent avalé.
Lors pensent qu'il s'en sont alé,
Mais ançois que parole esmuevent,
Prendent quenqu'en la cambre troevent,
Coffres, escrins, boistes et males ;
Toutes les cambres et les sales
De quenqu'il troevent wident.
Mais n'i a nient de çou qu'il cuident ;
Nient n'i troevent, ne nient n'i a.
Uns petis enfes espia
Desous le lit un cor d'ivoire,
Que li rois, ce conte l'estoire,
Soloit tos jors en bos porter.
Li enfes, por lui deporter,
Le cor en sa maison porta,
Qu'il molt longement le garda.
Ne puis n'i ot mestier celee :
Par tot est la novele alee,
Que perdus est li rois Guillaumes ;
Tos en est torblés li roiaumes,
Et de la roïne ensement,
A tous poise communement.
Trestot le quierent et font querre,
Et par la mer et par la terre,
Par tot fors par la u il sont.
Mais cil toutes voies s'en vont,
Et vivent comme sauvechine,
De la glant et de la faine,
De cel fruit que porte boscages,
De poires, de pumes sauvages ;
Meures manguent et ceneles,
Boutons, cornelles et pruneles,
Et alies quant il les troevent.
De l'eve que les nues pluevent,
Por soffraite de millor boivent.
Mais en pacience reçoivent
Tote lor mesaise et lor paine.
Si com aventure les maine,
Ont tant de jor en jor alé
Que vers la mer sont avalé.

Sans suivre de voie ni de sentier, ils finissent par sortir de la forêt. Là, ils ont trouvé une roche creuse et fendue. Ils y sont entrés, ils s'y sont logés pour la nuit : ils s'abritent comme ils peuvent, c'est un logis[1] bien inconfortable qu'ils ont trouvé, avec lit dur et froide cuisine. Mais la reine était fatiguée ; elle s'endormit, ce n'était pas étonnant, dès qu'elle eut posé la tête sur le sol. Et quand elle voulut se relever, elle vint à son terme et entra en travail. Elle est dans une très grande angoisse, elle invoque Dieu, et la Vierge glorieuse. Elle appelle à l'aide sainte Marguerite ; elle honore tous les saints et toutes les vierges[2], elle les respecte[3] et croit en eux : elle les supplie tous, comme elle le doit, de prier Dieu le Tout-Puissant pour sa délivrance. Mais elle est très marrie de n'avoir point de femme, qui en serait plus capable qu'un homme, pour l'aider, alors qu'elle en aurait grand besoin. Mais ils étaient si loin de tout qu'aucune femme n'aurait pu intervenir à temps dans cette nécessité ; il faut que le roi s'en arrange. Le roi, avec une grande humilité et une grande bonté, fait tout ce qu'elle lui dit, sans rien dédaigner, sans que rien ne le rebute, si bien que finalement elle met au monde un beau garçon[4]. Le roi, qui chérit fort l'enfant, se demande où il pourra le coucher. Puis il a tiré son épée nue ; d'un manteau qu'il portait il a coupé le pan droit ; il en a enveloppé l'enfant,

Ne voie ne sentier ne tienent,
Tant que hors de la forest vienent.
La ont une roche trovee,
Qui estoit fendue et cavee.
Dedens le roce se sont mis,
La ont la nuit lor ostel pris:
Herbegié sont si com il porent,
Ostel molt mesaisié i orent,
Et dur lit et froide cuisine.
Mais lassee fu la roïne;
Si s'endormi, ne fu mervelle,
Des qu'ele ot jus mise l'orelle.
Et quant ele se releva,
Ses termes vint, si travilla.
Angoisse ot molt, Dieu en apele,
Et la gloriouse pucele;
Sainte Margerite reclaime,
Tos sains et totes vergenes aime[a],
Et tos les doute et tos les croit;
Tous deprie, si qu'ele doit,
Qu'il pricent por sa delivrance
Dieu qui de tot a le poissance.
Mais de çou est molt esmarie
Que de feme n'a point d'aïe,
Dont ele grant mestier eüst,
Qui mix d'ome aidier lui seüst.
Mais tant estoient de gent loing
Que nule feme a cest besoing
N'i peust mie a tans venir;
S'en estuet le roi convenir.
Li rois, par grant humilité,
Et par grant deboinaireté,
Fait quenques ele li enseigne,
Que riens a faire ne desdegne;
Nule cose ne li desplot,
Tant c'un un vallet assés bel ot.
Li rois, qui l'enfant ot molt chier,
Se pense u le porra coucier.
Puis a traite s'espee nue;
D'une cote qu'il ot vestue
A jus le destre pan copé;
L'enfant en a envolepé,

puis l'a posé à terre, et s'eſt lui-même assis ; et parce qu'il voulait que la reine, qui souffrait, soit le plus à l'aise possible il a pris sa tête sur ses genoux, en homme plein de compassion, de bonté et de douceur, jusqu'à ce qu'elle s'endorme, elle qui avait enduré bien des souffrances. Et quand elle fut réveillée, elle entre à nouveau en travail, et se lamente très durement : « Glorieuse sainte Marie, qui avez enfanté votre fils et votre père, à la fois fille et mère, daignez regarder, glorieuse dame, de vos beaux yeux, une femme qui s'en remet à vous. » Elle a tant prié la Vierge qu'elle a mis un enfant au monde. Et le roi s'en occupe de telle manière qu'il a tranché de son épée l'autre pan de son manteau, puis y a mis et couché l'enfant ; ensuite il s'eſt assis à nouveau, et a derechef pris la tête de la reine sur ses genoux en guise d'oreiller ; elle recommence à dormir, et son sommeil dure jusqu'au lendemain. À son réveil, elle a si faim qu'aucune femme ne fut jamais plus affamée. « Sire, dit-elle à son seigneur, si je n'ai pas tout de suite à manger, vous verrez mes yeux chavirer ; ma faim eſt si grande et si forte qu'il faut que je mange au moins un de mes enfants, quelles qu'en soient les conséquences, pour apaiser ma faim. » Aussitôt, le roi que navre cette faim se lève, sans savoir ce qu'il peut faire, à moins de lui donner un lambeau de sa cuisse à manger, en attendant mieux.

Si l'a jus a la terre mis,
Puis s'eſt il meismes assis ;
Et por çou k'aaisier voloit
La roïne, qui se doloit,
Li met son cief sor ses genous,
Comme pitex et frans et dous,
Tant que la roïne s'endort,
Qui travillié avoit molt fort.
Et quant ce vint au resvillier,
Si recommence a travillier,
Et molt durement se rescrie :
« Glorieuse sainte Marie,
Qui voſtre fil et voſtre pere
Enfantaſtes, et fille et mere,
Regardés, glorieuse dame,
De vos biax iex le voſtre fame ! »
Tant a la Virge reclamee
Que d'un enfant eſt delivree.
Et li rois de tant i escoute
Que l'autre pan ra de sa cote
Tot jus a s'espee trenchié,
S'i a l'enfant mis et couchié ;
Puis se reſt assis de rekief,
Et miſt sor ses genos son cief
La roïne en leu d'orillier ;
Si recommence a somillier,
Et dormi jusqu'a l'en demain.
Au resvillier ot si grant fain,
Ainc nule feme n'ot grignor.
« Sire, fait ele a son signor,
S'isnelement n'ai a mangier,
Ja me verrés les iex cangier ;
Tant eſt mes fains et fors et grans
Que au mains l'un de mes enfans
M'eſtuet mangier, que que me chie,
Tant que mes fains soit eſtanchie. »
Li rois tot maintenant se lieve,
A cui ceſte famine grieve,
Et si ne sait que faire puisse,
Mais que des braons de sa cuisse
Pense qu'a mangier li donra,
Tant que mix faire li porra.

Il tient son épée et empoigne sa fesse. La dame, enragée de faim, voit sa compassion et sa bonté, et en a grande pitié. Elle demande : « Que voulez-vous faire ? Nourrissez-moi d'autre pâture, car jamais, par saint Pierre de Rome, ma chair ne mangera la vôtre, par la foi que je dois au saint Notre Père. — Hélas ! Dame, si, fait-il, car je veux racheter la mort de mon fils de ma chair et de mon sang[1] : je vous le dis catégoriquement, jamais, aussi longtemps que mon cœur battra et que j'aurai de la chair sur les os, mes enfants ne seront mangés, à moins que je ne sois devenu fou. Mangez de ma chair en quantité, car Dieu me rendra la santé ; je guérirai bien de ma plaie. Mais ce qui m'angoisse à propos de mon fils, c'eſt qu'il ne s'en remettrait pas, et Dieu vous en saurait mauvais gré, si vous mangiez vos enfants, car vous feriez un péché mortel. — Sire, fait-elle, taisez-vous, calmez-vous un peu, car du mieux que je pourrai je supporterai ma faim et mon angoisse. Et vous, allez chercher si vous trouveriez quelqu'un qui veuille bien vous aider pour l'amour de Dieu, et revenez en hâte. — Volontiers, dame, fait le roi ; je vous le promets, je ne pourrai pas revenir plus tôt que je ne le ferai. » Il se met aussitôt en route et prie Dieu qu'Il le guide. Il regarde du côté de la mer et voit des marchands qui étaient au port. Ils y chargeaient une nef de leurs biens qu'ils emportaient, dans la joie et l'enthousiasme.

S'espee tint et priſt se nage.
La dame qui de fain esrage
Voit se pitié et se francise,
Si l'en eſt si grans pités prise.
Fait ele : « Que faire volés ?
D'autre mangier me soelés,
Que ja, par saint Piere de Rome,
Que on a piet requiert a Rome,
Me chars ne mangera le voſtre,
Foi que doi sainte Patre Noſtre.
- Hé! Dame, si ferés, fait il,
K'acater voel le mort de mon fil
Et de me car et de mon sanc :
Ja tant que me batent li flanc,
Que j'aie la car sur les os,
Seurement dire vos os,
Ne seront mi enfant mangié,
Se treſtout le sens n'ai cangié.
Mangiés de me car a plenté,
Car Diex me redonra santé ;
Bien porrai garir de me plaie.
Mais çou de mon enfant m'esmaie,
Que nul recovrier n'i auroit,
Et Diex maugré vos en saroit,
Quant vos enfans mangeriiés ;
Dont pechié mortel feroiez[a].
- Sire, fait ele, or vos taisiés,
Un petitet vos rapaiiés,
Que jou au mix que jou porrai
M'angoisse et me fain soufferrai.
Et vos, alés querre et rover
Se nule gent porrés trover,
Qui por Dieu vos vausiſt bien faire,
Si vos metés toſt au repaire.
- Volentiers, dame, fait li rois;
Je ne porrai venir ançois
Que jou venrai, je vous promet. »
Tantoſt a la voie se met,
Et prie Dieu que il l'avoit.
Vers le mer esgarde, si voit
Marceans qui au port eſtoient.
De lor avoir que il portoient

Et déjà la nef était presque prête à entreprendre son voyage, quand le roi vint à eux, qui était si pauvre et si mal vêtu[1] qu'il avait tout l'air d'un mendiant. Pour l'amour de Dieu il les prie en les saluant de lui prêter un peu attention, le temps qu'il leur dise ce qui l'amène : « Seigneurs, dit-il aux marchands, Dieu vous fasse du bien et vous accorde à tous de bons gains ! Si vous avez du ravitaillement, donnez-m'en un peu, que Dieu vous le rende, qu'Il vous garde de tout péril et vous donne à tous de faire de bonnes affaires ! » L'un d'eux, comme s'il était en colère, lui dit : « Mendiant, sauvez-vous, sauvez-vous vite, ou vous serez battu ou jeté à la mer, si l'on m'en croit, en paiement de cette comédie. — Ah ! dit un autre, qu'est-ce que ça peut vous faire ! Laissez ce mendiant, ce vagabond, ne vous querellez pas avec lui. Les pauvres malheureux doivent vivre, que cela leur plaise ou non, de ce que les hommes de bien ont gagné. Laissez-le demander et réclamer. Son métier est de mendier par tout le monde, çà et là ; il ne le fait pas ici pour la première fois, et ce n'est pas non plus ici qu'il y renoncera, car il n'a pas d'autre métier. — Ah ! mon bon seigneur, fait le roi, pitié ! Certes, c'est la première fois que je le fais ici ; mais ce n'est pas la dernière : c'est le sort qui m'est destiné, il me faut suivre mon destin ; et pourtant je cesserais à l'instant de mendier, si je n'étais plus anxieux du malheur

Cargoient une nef au port,
A grant joie et a grant deport.
Et ja estoit pres atornee
La nef por faire sa jornee,
Quant a aus est li rois venus,
Qui si estoit povres et nus
Qu'il ne sambloit fors que truant.
Por Dieu lor prie, en saluant,
Que il l'escoutent un petit,
Tant que son besoing lor ait dit.
« Signor, fait il as marceans,
Que Diex vos face bien ceans,
Et Diex a tos gaaigne doinst !
Se vos de vitaille avés point,
Donés m'en, que Diex le vos rende,
Qui d'enconbrier tos vos deffende,
Et si vos doinst gaaigne a tous ! »
Li uns ausi que par courous
Li dist : « Truans, fuiés, fuiés !
Batus u en la mer ploncíés
Serés ancui, s'on me veut croire,
Au paiement de ceste foire. »
A fait uns autres : « Ne vos caut !
Laissiés ce truant, ce ribaut,
Ja ne prendés a lui estrif !
Li maleurex, li caitif
Doivent vivre comment qu'il l'aient,
De çou que li prodome atraient.
Laissiés enquerre et demander.
Ses mestiers est de truander
Par tot le mont, et chi et la ;
Ne chi commencié pas ne l'a,
Ne chi ne le vaura laissier,
Car il ne set autre mestier.
- Ha ! frans hom, fait li rois, merci !
Certes commencié l'ai jou chi,
Mais ci n'ert ele pas finee,
Si m'est jugie et destinee.
Faire m'estuet ma destinee.
Et ne por quant tost fust finee
Ma truandise a ceste fois,
Se jou ne fuisse plus destrois

d'autrui que du mien. Sachez-le bien, ma femme eﬆ accouchée cette nuit de deux enfants, et je crains quelque malheur, car elle a si faim que peu s'en faut qu'elle ne redevienne enceinte des enfants qu'elle a mis au monde. — Ah ! maître mendiant, comme vous mentez ! disent à nouveau les marchands, qui étaient tout à fait incrédules. Vous avez raconté une sacrée fable : jamais femme n'eut le diable au corps au point de manger ses propres enfants, ça ne s'eﬆ jamais produit et ça ne se produira jamais ; et pourtant, menez-nous la voir, pourvu que ce ne soit pas trop loin d'ici ; allons là où se trouvent les enfants. » Il y en a bien quinze qui affirment qu'ils iront. À la suite du roi ils y vont tous, et lui les a menés à vive allure là où gisait la reine. L'un d'eux, qui avait une haute opinion de lui-même, a regardé la reine : « Celle-ci, dit-il, n'eﬆ pas fardée ; elle ne porte ni poﬆiches ni maquillage ; gueux, où l'avez-vous prise ? Où avez-vous trouvé une si belle dame ? — Ami, en vérité, sachez que je suis son mari. — Ah ! Certes, me voici bien servi, quand vous osez encore me mentir ; ce sera trop tard pour le regretter, si vous dites encore une bourde de ce genre. Elle eﬆ folle de vous, cette dame, et ne demande rien de plus : elle a trop longtemps été avec vous mendiante, et trop longtemps vous l'avez traînée par le pays. Elle eﬆ bien servie, la dame de ce rang qui se confie à un tel gueux ! Ne nous racontez plus d'hiﬆoires désormais ;

D'autrui mesaise que del mien:
612 De deus enfans, ce saciés bien,
S'eﬆ anuit me feme acoucie,
Dont je crieng molt ne m'en mescie,
C'une si grans fains l'a atainte,
616 K'a poi ke ne sera enchainte
Des enfans que ele a enfantés.
- Ha! dans truans, com or mentés!
Font de rekief li marceant,
620 Qui molt eﬆoient mescreant.
Molt avés ore dit grant fable:
Onques en cors n'ot tel diable
Fame qui son anfant meinja[a],
624 Ce ne fu onques ne n'ert ja.
Et ne por quant, menés nos i,
Mais que ne soit trop loing de chi,
Si verrons u li enfant gisent. »
628 Dusques a quinze[b] s'en eslisent
Qui tot dient que il iront.
Aprés le roi treﬆout s'en vont,
Et li rois molt grant aleure
632 Les en a menés a droiture
La u la roïne gisoit.
Li uns d'aus, qui plus se prisoit,
A[c] la roïne regardeee.
636 « Ceﬆe, diﬆ il, n'eﬆ pas fardeee,
N'i a ne boure ne garmos.
Truans, u la presiﬆes vos?
Si bele dame u fu trovee?
640 - Amis, par verité provee,
Saciés que jou sui ses maris.
- Ha! Certes or sui jou garis,
Quant vos encor m'osés mentir;
644 Tart en venrés au repentir,
Se huimais hors des dens vos cole.
Ele eﬆ de vos toute gaiole,
La dame, ne plus ne demande;
648 Trop a eﬆé o vos truande,
Et trop eﬆ par terre menee.
Bien eﬆ or tex dame assenee,
Qui a tel pautonier s'atant!
652 Ne nos alés hui mais flatant,

dites la vérité. Jamais, j'en suis sûr, il n'y eut de prêtre présent à votre union. Avouez où vous l'avez enlevée. — Ah ! seigneurs, fait le roi, ne dites pas cela ! Plût à Dieu que je sois aussi pur de tous les autres péchés ! Jamais je n'ai été accusé ni condamné pour un tel vol. Vous faites mal quand vous m'en accusez ; mais à quoi bon me disculper, alors que je n'ai aucune chance d'être cru ? — Il faudrait avoir le diable au corps pour croire, en voyant une si grande beauté, qu'une telle dame puisse avoir un tel compagnon sans avoir été enlevée. » Et alors la dame elle-même confirme le fait : « Certes, seigneurs, je suis sa femme, donnée à lui par la main d'un prêtre. — Vous êtes bien habituée à mentir, vous n'en avez pas honte. Il n'y a aucun lien entre vous. Jamais en vérité il ne vous épousa. C'eſt malheureux qu'il vous ait en sa possession, et qu'il vous ait si longtemps gardée ! Vous êtes tombée hors de ses mains, car nous allons vous emporter tout de suite à notre nef, aussi doucement que possible ; vous y serez gardée confortablement, que cela vous plaise ou non. Et le fou qui vous a amenée jusqu'ici désormais n'a plus aucun droit sur vous ; mais les deux enfants lui reſteront, qui lui serviront à mendier. Qu'il les garde bien, ce sera sage de sa part, car ils lui rachèteront ses gages[1] : aussi longtemps qu'il pourra les garder, il ne mourra ni de faim ni de soif. » Quand le roi entendit leurs insultes, il ne se conduisit pas sagement,

Mais dites cose qui soit voire :
Onques certes n'i ot provoire,
Quant a li primes assamblaſtes.
Reconnissiés u vos l'emblaſtes.
- Ha ! Signor, fait li rois, nel dites !
Pleüſt a Dieu que fuisse cuites
Ausi de tous autres pechiés !
Onques voir ne fui entechiés
De nul larecin, ne retés.
Mal faites quant le m'i metés ;
Mais por coi m'en escuseroie,
Quant jou ja creus n'en seroie ?
- Li vif deable vos querroient,
La u si grant biauté verroient,
Que ele se par larcin non
Deüſt avoir tel compaignon. »
Et ce diſt meisme la dame :
« Certes, signor, je sui sa feme,
De main de provoire donee.
- Molt eſtes ore abandonee
De mentir, si n'en avés honte.
De vos a lui noient ne monte.
Onques voir ne vos espousa.
A mal eür quant il vos a,
Et quant il vos a tant tenue !
Hors de ses mains eſtes keüe,
Car orendroit a noſtre nef
Vos enporterons molt souef.
Si serés gardee a grant aise,
Mais que bien poiſt et bien desplaise.
Et li fols qui vos amena,
Des ore mais en vos nient a,
Mais li doi enfant seront suen,
K'a truander li seront buen.
Gart les bien, si fera que sages,
Qu'il li racateront ses wages :
Tant com il garder les porra,
De fain ne de soif ne morra. »
Quant li rois oi lor outrage,
Ne fiſt mie sanblant de sage,

car de colère son sang ne fit qu'un tour. Son épée était par terre à ses pieds, il voulut la prendre. Quand ils le virent tendre la main, l'un d'eux le poussa en arrière, un autre le frappa au visage, et le troisième prit l'épée ; le quatrième[1] leur explique et leur apprend comment ils couperont deux perches pour emporter la dame. Quelques-uns d'entre eux s'enfoncent dans le bois, ils abattent et coupent deux perches. Ils eurent vite fait de les couper et de les accoupler avec de bonnes cordes[2] ; et par-dessus ils ont fait une couche et une litière de rameaux, de feuilles et de fougères. Quand ils ont tout préparé, ils sont retournés à la roche, et ont apporté la litière, sur laquelle ils ont emporté la dame, comme il leur plaisait, malgré elle et malgré le roi. Le roi en souffrait énormément ; mais il était si seul parmi eux qu'il ne pouvait combattre ; et pourtant il fut assez battu et frappé, bousculé et rebuté, en s'efforçant de les suivre, jusqu'à ce que finalement l'un d'eux, qui était homme de bien, le prenne en pitié et lui dise : « Mon pauvre ami[3], croyez mon conseil : je vous donnerai cinq besants de pur or rouge, si vous restez là ; car vous nous suivez en vain. Prenez, ami, les besants et l'aumônière, conformément à ma prière, car ils pourront vous être utiles. — Seigneur, je ne me soucie pas de votre argent. Je n'ai rien à faire de vos présents, gardez vos besants, car je ne les prendrais à aucun prix. — Vassal, vous êtes trop orgueilleux,

Que d'ire tous ses sans li mut.
A la terre s'espee jut
Devant ses piés, si le vaut prendre.
Quant il li virent sa main tendre,
Si l'a li uns bouté arriere,
Li autres le fiert les la ciere,
Et li tiers a l'espee prise ;
Li quars lor enseigne et devise
Que deus perces en cauperont,
Sor coi le dame en porteront.
Une partie el bos s'enbatent,
Deus perces copent et abatent.
Assés tost les orent caupees,
Et a boines hars acouplees[a] ;
S'ont fait desus kouque et litiere
De rains, de foelle et de flekiere.
Quant il l'orent tout atorné,
A la roce sont retorné,
Si ont la litere aportee,
Sor coi la dame en ont portee,
Si com lor plot et abeli,
Maugré le roi et maugré li.
Molt en fu li rois angoisseus,
Mais entr'ax tos estoit si seus
Qu'il ne pooit a aus combatre ;
Et ne por quant ferir et batre,
Debouter et estoutiier,
Se fist assés au convoiier,
Tant k'a un d'aus pités en prist,
Qui preudom estoit, se li dist :
« Biax dous amis, creés consel :
Cinc besans de fin or vermel
Vos donrai se vos remanés,
Car aprés nos por nient venés.
Prendés, amis, par ma priiere,
Et les besans et l'aumosniere,
Car mestier vos porra avoir.
- Sire, n'ai soing de vostre avoir.
Je n'ai cure de vo presant[b],
Vostre soient vostre besant,
Car jou nes prendroie a nul fuer.
- Vassal, trop estes de grant cuer,

ou trop stupide ou trop méprisant, quand vous manquez d'argent et dédaignez d'accepter cinq besants. Bientôt votre colère se calmera, et je vais les laisser ici, vous y viendrez quand il vous plaira, et vous les prendrez. » Le marchand a jeté au plus tôt l'aumônière avec les besants du côté de la roche, de telle manière que l'aumônière reste accrochée dans un arbre à un rameau fourchu. Et les autres ne perdent pas de temps, ils ont mis la dame en leur nef. Le roi, plein de colère et de douleur, reste à terre, courroucé. Une fois en mer, le mât est dressé et les mariniers hissent la voile, sans plus attendre. Ils s'en vont, et le roi, qui se plaint et se lamente beaucoup, reste sur place. Il ne désire plus rien. Mais il revient à la roche et réfléchit à ce qu'il pourra faire ; car, s'il reste en Angleterre, tous les barons le feront rechercher, et on le cherchera tant qu'on finira par le trouver. Alors il s'est rappelé les deux bateaux qu'il avait vus sur la mer, lorsqu'il était allé au rivage, et il dit qu'il se mettra avec ses jumeaux à bord de l'un des deux bateaux, et qu'ils s'en iront, flottant sur la mer, là où Dieu voudra les mener. Il prend l'un des deux enfants, en laissant l'autre près de la roche ; il vient au rivage, et trouve l'un des bateaux tout prêt ; il y met l'enfant et puis se hâte d'aller chercher l'autre, sans prendre le temps de se reposer. Il ne s'arrête pas avant la roche[1] ; mais il y trouve une bête aussi grande qu'un loup, et c'en était un. Il voit que cette bête

U trop sos u trop desdaigneus,
Quant d'avoir estes besoignex,
Ne ne daigniés cinc besans prendre.
Ancui sera vostre ire mendre,
Et jou lairai ci, si venrés
Quant vos plaira, si les prendrés. »
L'aumosniere a tos les besans
A jeté jus li marcheans
Au plus tost qu'il pot vers la roce,
Si k'a un rain del bos a croce ;
L'aumosniere remest pendant,
Et cil ne vont plus atendant :
En lor nef ont la dame mise.
Li rois, cui deus et ire atise,
Remest dehors tos coreciés.
En la mer fu[a] li mas dreciés,
Et li maronier amont traient
Le voile, que plus n'i delaient.
Cil s'en vont, et li rois remaint,
Qui molt se demente et complaint.
Molt se complaint, molt se demente ;
Riens nule ne li atalente.
Mais a la roce s'en repaire,
Et pense que il porra faire,
Que s'il remaint en Engleterre,
Tot li baron le feront querre.
Tant ert quis qu'il sera trovés.
Lors s'est de deus batiax pensés,
Et dist que en l'un des batiax
Metra lui et ses deus jumiax ;
S'iront flotant par haute mer,
La u Diex les vaura mener.
A tout l'un des enfants s'en va,
L'autre sor la roche laissa ;
A le mer vient, si a trové
Un batel trestout aprestè[b].
L'enfant i met, et puis va tost
L'autre querre[c], ains qu'il se repost.
Jusqu'a la roche ne s'areste,
Mais trové i a une beste
Grant comme leus, et leus estoit.
A cele beste tenir voit

tient l'enfant dans sa gueule ; le roi eſt très troublé quand il voit le loup tenir l'enfant. Il ne sait que devenir ; il éprouve une telle douleur qu'il ne sait pas quoi faire. Le loup s'enfuit, et il le pourchasse aussi vite qu'il peut ; mais c'eſt en vain qu'il le suit, car il ne pourra pas le rattraper ; pour autant, il ne veut pas s'arrêter, au contraire il multiplie les efforts jusqu'au moment où il eſt épuisé et perd son loup de vue ; mais il eſt à ce point épuisé qu'il ne peut plus ni continuer ni revenir en arrière : il lui faut à tout prix s'asseoir et se coucher près d'un rocher. Il s'endort là où il s'eſt couché ; et le loup, qui a l'enfant dans la gueule, ne le blesse ni ne le meurtrit ; dans sa fuite, il s'engage sur un chemin par où passaient des marchands. Dès qu'ils le voient, ils se mettent à crier et à le huer, et ils lui jettent des pierres et des bâtons, tant et si bien que le loup a abandonné sa proie au milieu du chemin ; il laisse sa proie, et il s'enfuit. Les marchands s'élancent tous ; ils accourent et viennent à l'enfant. Dès qu'ils le tiennent entre leurs mains, ils le démaillotent et le débarrassent de ses langes ; ils sont très joyeux et ils rient beaucoup quand ils le voient tout sain et souriant ; ils jugent et eſtiment que c'eſt un miracle ; et l'un d'eux dit clairement à tous les autres que l'enfant sera à lui, que chacun y trouvera profit, si l'enfant eſt tout à lui ; « Nous vous l'accordons, disent-ils. — Seigneurs, j'en ferai mon fils. » Aussitôt le marchand l'a pris. Ils sont venus tout droit au bateau où le roi a mis

L'enfant en sa goule engoulé ;
Es vos le roi molt adolé,
Quant au leu vit l'enfant tenir.
Ne set que il puiſt devenir,
Si grant duel a ne set qu'il face.
Li leus s'en fuit, et il le cace,
Au plus isnelement qu'il puet ;
Mais por nient aprés se muet,
Que il ne le porra ataindre.
Mais por çou ne se vaut refraindre,
Ains s'esforce tant qu'il recroit,
Et de son leu mie ne voit,
Ains se recroit en tel maniere
Que il ne puet avant n'arriere :
Si l'eſtuet dalés un orchier
Par force asseir et couchier.
La s'endormi, la se coucha ;
Et li leus, qui en sa boche a
L'enfant, nel quaisse ne ne blece ;
Fuiant vers un cemin s'adrece
Par u marceant trespassoient.
Tout maintenant que il le voient,
Si l'escrient et si le huent,
Et baſtons et pierres li ruent,
Tant que li leus en mi la voie
Lor a deguerpie la proie.
La proie laisse, si s'en fuit.
Li marceant s'eslaissent tuit ;
Tant coururent qu'a l'enfant vinrent.
Tout maintenant que il le tindrent,
Le desvolepent et deslient ;
De çou font il grant joie et rient,
Que tout sain et riant le voient.
Miracle i entendent et croient,
Et li uns d'aus diſt que siens iert,
A tous les autres prie et quiert
Que chascuns sa part l'an otroit,
Et que li anfes touz siens soit.
« Nos[a] le vos otrions, font il.
- Signor, et j'en ferai mon fil. »
A tant li marceans l'a pris.
El batel u li rois a mis

l'autre enfant. Le premier qui le trouve et le voit demande à tous les autres, en les en priant, de ne pas réclamer de partage, car il leur en saura très bon gré ; et il dit qu'il aura pour lui autant d'affection, s'il vit et s'il veut être homme de bien, que pour son cousin et son neveu. Tous lui disent : « Qu'il soit donc à vous, c'est un cadeau bien employé. Il sera entièrement à vous, et jamais personne ne vous en fera tort. » Désormais les deux enfants ont de bons pères ; mais ils ne les considèrent pas comme frères, et pourtant ils disent qu'ils semblent être nés tous deux ensemble. Les marchands s'en vont bientôt, ils s'attardent le moins longtemps possible ; ils ont assez vite tout préparé et n'ont guère traîné au port.

Mais je ne vais pas vous parler d'eux plus longtemps[1]. Écoutez ce que fit le roi à son réveil, lui que la douleur et le désespoir rendent fou au point qu'il ne sait quelle décision prendre. À son réveil il fut tout à fait désolé : « Ah ! Dieu, dit-il, comme ils m'ont trahi, les infâmes marchands qui m'ont pris la reine ! Et toi, loup, tu m'as fait beaucoup de mal en emportant mon enfant. Ah, loup ! maudit soit le jour de ta naissance ! Tu as maintenant bien déjeuné de mon enfant que tu as mangé ! Tu en es plus fort et plus gras ! Ah, loup ! vile bête que je hais, tu as vraiment fait un coup d'éclat en tuant un innocent ! Je vais retourner au port auprès de l'autre ; car, quels qu'aient été mes malheurs, je serai d'avis que j'ai eu de la chance

L'autre enfant sont venu tot droit
Li premiers qui le troeve et voit
A tous les autres quiert et prie
Que nus n'i demande partie,
Que molt boin gré lor en sara ;
Et dist que ausi cier l'ara,
S'il vit et il veut estre preus,
Con ses cousins et ses neveus.
Tout li dient : « Vostres soit dons,
Bien i est enploiés li dons.
Trestous vostres cuites sera,
Ja nus tort ne vos en fera. »
Or ont li doi enfant boins peres,
Mais il nes tienent mie a freres ;
Et si dient que il resamble
Qu'il fuissent né andoi ensamble.
Li marceant tantost s'en tornent,
Au mains qu'il pueent i sejornent ;
Assés tost furent apresté,
N'ont gaires au port sejorné.

Mais d'aus vos lais ci la parole.
Del roi cui deus et ire afole,
Tant qu'il ne se set consillier,
Oiés qu'il fit au resvillier.
Au resvillier molt s'esbahi :
« Ha ! Diex, fait il, que m'ont trai
Li marceant de pute orine
Qui m'ont tolue la roïne !
Leus, molt me ras desconforté,
Qui mon enfant en as porté !
Ha ! leus, que mar fuisse tu nés
Molt es or bien desiunés
De mon enfant que mangié as !
Molt en es or plus fors et cras.
Ha ! leus, pute beste haïe,
Molt as or fait riche envaïe
D'un innocent que tu as mort !
A l'autre m'en rirai au port,
Car quel anui que j'aie eü,
Vis m'ert que donc m'ert bein keü,

si Dieu me le laisse retrouver. » Aussi vite qu'il peut, il se hâte vers la mer où il croit trouver son enfant ; peu s'en faut que son cœur ne se fende quand il ne peut en trouver trace : c'eſt alors que sa douleur redevient comme neuve, c'eſt alors qu'elle s'accroît et augmente et redouble ; le cœur lui manque, son sang se trouble ; mais jamais en dépit de son malheur il ne se laisse aller au péché de désespoir, au contraire il adore Dieu et lui rend grâces, et à chaque inſtant le remercie de toutes les mésaventures qu'il subit ; finalement il se souvient de l'aumônière du marchand, et il dit que désormais cela lui plaît d'aller la prendre et de la garder. À l'inſtant il se dirige dans cette direction ; et alors qu'il se préparait à la saisir, et déjà tendait la main, un aigle survint, par grand prodige, qui vit l'aumônière toute vermeille ; et il l'a ôtée des mains du roi et, ce faisant, lui a donné un tel coup d'ailes en plein visage qu'il tombe sur place, face contre terre ; et quand il s'eſt relevé : « Dieu, dit-il, eſt courroucé contre moi, je le perçois et le sais bien. J'ai prémédité une grande lâcheté. Car j'ai renoncé à l'honneur et à la seigneurie d'un royaume pour Dieu ; et le péché m'avait à ce point séduit que convoitise[1] d'un peu de bien m'avait aveuglé et saisi ; peu s'en faut qu'elle ne m'ait trahi et mis à mort. Convoitise déloyale, tu es la racine de tous les maux, tu en es la fontaine et la source. Convoitise eſt fort vilaine car celui qu'elle attaque et saisit, plus il possède,

Se Diex recovrer le me laisse. »
Quanqu'il puet vers le mer s'es- [laisse,
U trover cuide son enfant.
A poi que li cuers ne li fant,
Quant de l'enfant mie ne troeve :
Lors eſt toute sa dolors noeve,
Lors li enforce et croiſt et double ;
Li cuers li faut, li sans li trouble,
Mais onques por sa meskeance
Ne kiet en male desperance,
Ains aoure Dieu et grassie,
Et toutes eures l'en merchie,
De quanques il li mesavient,
Tant qu'en la fin li resovient
De l'aumosniere au marceant ;
Et diſt or li vient a talant
Qu'il l'aille prendre et qu'il le gart.
Maintenant se met cele part,
Et quant il au prendre entendoit,
Si que la main ja i tendoit,
Une aigle vint par grant merveille,
Qui l'aumosniere vit vermeille ;
Si l'a a li des mains oſtee,
Et si li dona tel hurtee
Des deus eles par mi la face
Qu'il cai adanz en[a] la place.
Et quant il se fu redreciés :
« Diex eſt, diſt il, a moi courciés,
Bien l'aperçoi et bien le sai.
Grant lasqueté de cuer pensai,
Que l'onor et la signorie
D'un roiame ai por Dieu laissie ;
Or m'avoit si pekiés souspris,
Que avulé m'avoit et pris
Covoitise d'un peu d'avoir ;
Mort et traï me dut avoir.
Ha ! Covoitise desloiaus,
Tu es rachine de tos maus,
Tu es la dois et la fontaine.
Molt eſt covoitise vilaine,
Car cui ele prent et assaut,
Et il plus a et plus li faut.

et plus il est dépourvu. Le « convoiteux[1] » est en tel tourment qu'il manque de tout dans l'abondance, exactement comme Tantale, qui en enfer subit un pénible châtiment ; il souffre beaucoup et endure une grande douleur, car la pomme douce et mûre pend si près de lui qu'elle effleure son nez, et il a de l'eau jusqu'à la bouche, et pourtant il se consume de soif et meurt de faim ; et ainsi il se débat et se tord et s'étire pour prendre la pomme, mais jamais il ne peut s'étirer tant que la pomme ne le fuie d'autant, pour lui faire plus envie. C'est en tel tourment, en tel châtiment que sont beaucoup de ceux qui par convoitise possèdent en quantité muids et setiers, plus qu'ils n'en ont besoin. Il a trop, celui qui ne sait rien de l'honneur. Quels que soient ses biens, ils n'auront jamais de valeur pour lui ; il ne possède pas un objet, celui qui l'emprisonne, mais plutôt celui qui le dépense et le donne : c'est ce dernier qui le possède vraiment, et il doit bien l'avoir, il doit bien avoir amis, honneur et richesses. » Ainsi le roi reprend et blâme Convoitise, et souvent il se pâme à cause de sa femme et de ses enfants ; il est si plein de colère, si plein de douleur, qu'il ne peut tenir en place ; il ne sait où s'arrêter, car son deuil le mène tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, et tout ce qu'il fait lui cause de la douleur ; il s'assied, il se relève, il entre dans le bois, il revient : toute la journée il se comporte ainsi ; et la nuit il ne s'apaise pas non plus, car il n'y a aucun lieu où il lui plaise de reposer ;

En tel torment est covoiteus,
K'en abondance est souffraiteus,
Tout ausi comme Tantalus,
Qui en infer soeffre mal us ;
Molt i use mal et endure,
Car la pume douce et meure
Li pent si pres c'au nes li touce,
Et sant l'eiau dusqu'a[a] la bouce,
S'estaint de soif et de fain muert ;
Si se debat et se detuert,
Et s'estent por la pume prendre,
N'onques tant ne se pot estendre
Que la pume autant ne li fuie,
Por çou que plus li face anvie.
En tel torment, en tel justice,
Sont li pluisor par covoitise,
Qui ont a muis et a sestiers
Plus que ne lor seroit mestiers.
Trop a qui rien d'onour[b] ne set,
Ja tant n'ara que noiens ert.
N'a pas l'avoir qui l'enprisone,
Mais cil qui le despent et done ;
Cil l'a, et si le doit avoir,
Amis et honour et avoir. »
Einsinc li rois[c] reprent et blasme
Covoitise, et sovent se pasme
Por sa feme et por ses enfans.
Tant est iriés, tant est dolans,
Qu'il ne puet en nul lieu ester ;
Ne set u se puisse arester,
Car ses deus le va demenant,
L'une eure arriere, l'autre avant,
Et quanqu'il fet trestout li grieve ;
Or s'est assis, or se relieve,
Or entre el bos, or s'en revient ;
Ensi toute jor se contient,
Ne la nuit pas ne se repose,
Que n'a place u repos lui plaise[d] ;

alors qu'il ne peut rien voir nulle part, il veut rester debout, il veut s'asseoir, il veut aller, il veut venir. Il ne sait pas se tenir tranquille : finalement il alla tant au hasard, par-ci, par-là, dans une direction, dans l'autre, qu'il tomba à nouveau sur une grande troupe de marchands qui, dans un pré, mangeaient sur de blanches nappes ; ils avaient fait des tables de leurs chapes, de leurs sacs et de leurs malles. Le roi, pâle de douleur et de faim, vint là où il les vit rassemblés ; mais il lui aurait mieux valu s'approcher d'une meute de chiens : il allait abondamment se faire battre. Cependant il les a salués. Et eux s'écrient : « Tuez-le, tuez ce diable incarné, ce voleur ; n'épargnez pas les bâtons avant qu'il soit battu et rossé ; frottez-lui bras et jambes ; et qu'il ne puisse pas vous échapper ! C'est, je crois bien, le grand-maître de l'ordre des assassins, des meurtriers, il en est l'abbé ou le cellérier ; c'est lui qui guide tous les autres, il guette notre or et notre argent ; s'il pouvait se joindre à nous, il croirait pouvoir s'en emparer bien vite. Allons, jetons-nous sur lui ! » Et les valets s'élancent, le roi n'a pas envie qu'ils le saisissent, au contraire il s'enfuit, sans vouloir s'arrêter, aussi loin que ses pieds peuvent le porter ; après cela il ne retourne pas vers eux avant le matin suivant, quand il fait jour. Alors, quand ils sont tout prêts, et sur le point de partir, le roi tombe à leurs genoux et les prie, par amour du vrai Dieu,

De nule part ne puet veoir,
Or veut ester[a], or veut seoir,
Or veut aler, or veut venir.
Ne se set en coi contenir ;
Mais tant par aventure ala,
Que sus, que jus, que cha, que la,
Qu'il retrova un grant moncel
De marceans en un prael,
Qui mangoient sor blankes napes;
Tables orent fait de lor capes,
Et de lor sas et de lor males.
Li rois, de doel et de fain pales,
Vint la u les vit amassés ;
Mais molt li venist mix aisés
Que sor kiens se fust enbatus :
Tres bien i dut estre batus.
Ne por quant les a salués.
Cil escrient : « Tués, tués
Ce vif diable, ce larron ;
Ja n'i ait espargnié baston,
Qu'il n'en soit batus et roisciés,
Et bras et gambes li froissiés,
Et de vos ne se puist estordre !
Cis est, je cuic, maistres de l'ordre
Des omecides, des murdriers,
Abes en est u ceneliers ;
C'est cil qui tous les autres guie,
Nostre or et nostre argent espie ;
S'a nous se pooit assambler,
Tost le nos cuideroit embler.
Or tost à lui ! » Et garçon salent,
Li rois n'i a talent qu'il le bailent,
Ains s'en fuit, ne vaut arester,
Quanque pié le porent porter,
Ne puis vers aus ne retorna,
Dusqu'al matin qu'il ajorna,
Au matin, quant fut ajorné[b],
Et il furent tot atorné
Qu'il n'i ot mais que del movoir,
Li rois, por amor Dieu le voir,

de l'embarquer sur leur navire ; il les prie tant qu'ils lui octroient cette faveur ; pour l'amour du Dieu auquel ils croient, ils l'ont accepté à leur bord. Tout aussitôt ils ont quitté le port, et ils ont tant vogué en haute mer qu'ils sont arrivés à bon port, en Galvoie[1]. Là, un riche bourgeois, qui n'est pas joueur de dés[2], a engagé le roi comme serviteur. Le bourgeois veut savoir son nom ; il déclare qu'il lui en dira la vérité ; mais il lui dit le commencement de son nom, il le lui dit en rusant, et il le coupe à la fin : « Seigneur, fait-il, il me faut vous dire la vérité, et la voici : dans ma terre on m'appelle Gui. — Dis-moi donc, Gui, que sais-tu faire ? Sauras-tu tirer l'eau du puits et écorcher mes anguilles ? Sauras-tu étriller mes chevaux ? Sauras-tu larder ma volaille ? Sauras-tu garder ma maison ? Si tu sais la garder propre et si tu sais conduire ma charrette, alors tu mériteras à coup sûr ce que je te donnerai de mon bien en échange. — Seigneur, fait Gui, je ne refuse rien de tout cela, et je suis prêt à en faire davantage encore ; jamais vous ne me trouverez lent à faire votre service. » Le roi sert de bon cœur comme valet chez le bourgeois, et jamais il ne refusera ce qu'on lui commandera : il fait tout sans colère et sans rancune ; il ne refuse rien, si vil et si honteux que ce soit. Si quelqu'un l'insulte et l'outrage, ce n'est pas pour cela qu'il sera plus réticent à le servir ;

Lor ciet as piés et si lor prie
Qu'il le mecent en lor navie;
Tant lor prie que il l'otroient;
Por l'amor Dieu en cui il croient,
L'ont dedens lor nef receü.
Maintenant sont del port meü,
S'ont tant par haute mer alé,
Que port ont pris a sauveté,
Si sont en Galvaide venu.
La a por serjant retenu
Le roi uns borgois assasés,
Qui n'estoit pas juere as dés.
Li borgois vaut son non savoir[a];
Il dist qu'il en dira le voir,
Mais il li dist commencement
De son non, molt covertement
Li dist, et a le fin li reoigne:
«Sire, fait il, il m'est besoigne
Que voir vos die, et jou vous di:
On[b] m'apele en ma terre Gui.
- Or me di, Gui, que ses tu faire?
Saras tu l'eve del puc traire,
Et mes anguilles escorcier?
Saras tu mes cevax torcier?
Saras tu mes oisiax larder?
Saras tu me maison garder?
Se tu le ses bien faire nete,
Et tu ses mener me carete,
Dont deserviras tu molt bien
Çou que jou te donrai del mien.
- Sire, fait Guis, je ne refus
Tot çou a faire, et encor plus;
Ja de faire vostre servisce
Ne troverés en moi faintise.»
En liu de garçon sert li rois
Molt volentiers chiés le borgois,
Ne ja par lui n'ert refusee
Cose qui li soit conmandee;
Tot fait sans ire et sans rancune,
Ne refuse cose nesune,
Ja n'ert si vix ne si despite.
Se nus le laidenge n'afite,
Ja por afit ne por laidenges
N'ert de lui servir plus estranges;

au contraire il s'incline et le déchausse : celui qui s'humilie s'exalte, dit-on, et c'eſt la vérité, l'humilité exalte grandement l'homme, et elle l'honore grandement et grandement l'élève.

Le roi, par ses bons services, fait tant qu'il devient le maître de la maison. Il n'y a ni pain, ni vin, ni rien d'autre qui ne soit réparti par son ordre, et le bourgeois lui donne ses clés et agit en tout à son gré. Mais désormais je veux cesser de parler du roi, car il eſt juſte que je vous parle à nouveau de la reine et de sa vie. Les marchands qui l'emmenèrent ne s'arrêtèrent pas jusqu'à Surclin[1] ; c'eſt là qu'ils vinrent au port, là qu'ils demeurèrent, là que fut ancrée la nef, jusqu'aux relevailles de la dame. Alors commencèrent querelle et dispute parmi les marchands sur son compte, car elle plaisait à chacun et les charmait tant que chacun la voulait avoir pour lui, par la force ou à prix d'or ; mais aucun d'eux ne sut avancer de raison à ses prétentions ; et ainsi la querelle s'accrut entre eux au point que la chose fut racontée en présence du seigneur du pays qui s'appelait Gleolais. Il n'était pas roi, ni duc, ni comte, mais c'était un très bon chevalier ; Roland lui-même ne fut pas meilleur. À l'époque en queſtion, il était si vieux et croulant qu'on ne parlait plus de lui, car la vieillesse et l'âge détruisent et anéantissent totalement la beauté humaine, la force et la prouesse. Quand Gleolais fut mis au courant de l'affaire, il alla mettre entre eux la concorde

Ains s'encline et si le descauce :
Qui s'umelie si s'essauce,
Ce diſt on, et s'eſt verités,
Molt essauce home humelités,
Et molt l'oneure et molt l'alieve.
  Li rois par son service akieve
Tant qu'il eſt sires del oſtel.
N'i a ne pain, ne vin, ne el,
Qui par son conmandement n'aille,
Et li borgois ses cles li baille,
Si fait del tot a son plaisir.
Mais or me voel del roi taisir,
Car drois eſt que jou vos redie
De la roïne et de sa vie.
Li marceant qui l'en menerent
Dusques Surclin ne s'areſterent ;
La prisent port, la sont remés,
La fu a ancree la nes,
Tant que la dame releva.
Lors mut noise et tençons leva
Entre les marceans por li,
K'a cascon plot et abeli,
Tant que cascons le vaut avoir,
U fuſt par force, u par avoir ;
Mais nus d'aus ne sot raison dire
Por coi il voelle eſtre plus sire ;
S'eſt entr'aus li tençons montee,
Tant que la cose fu contee
Devant le signor del païs,
Qui ot a non Guiolaÿs.
N'eſtoit[a] ne rois, ne dus, ne cuens,
Mais chevaliers eſtoit molt buens ;
Onques mieudres ne fu Rollans.
Or eſtoit si vix et crollans,
Que[b] de lui n'eſtoit mais parole,
Car del tot deſtruit et afole
Biauté d'ome, et force, et proece,
Ancïenetez et vielleice[c].
Quant Gliolas sot tot l'afaire,
Entr'aus ala concorde[d] faire,

de manière à les rendre tous égaux : aucun d'eux n'eut en rien part à la dame. Et pour autant ils ne furent pas quittes : il fit emporter la meilleure part de leurs biens, celle qui avait le plus de valeur, et il fit mener la reine dans ses chambres avec sa femme. Le seigneur était vieux et sa femme aussi.

Et la reine était très belle, et timide comme une jeune fille ; la dame la prit en grande affection en raison de sa simplicité ; de son côté, parce qu'elle était belle et sage, Gleolais l'aima de tout son cœur, et le dissimula si bien qu'il ne lui en dit jamais rien, il me semble, aussi longtemps que sa femme et lui furent ensemble. La dame mourut avant lui. Il resta sans fils ni fille, car ils n'avaient pas eu d'enfant. Il croit alors que tout s'arrange bien pour lui, car il voudra prendre pour femme celle à qui il pensait beaucoup ; et il y avait longtemps pensé, sans jamais lui en parler. Son amour ne lui sera plus celé : il la prend à part et la prie d'être sa femme et son amie ; tous les jours de sa vie il sera son amant[1] et son ami : « Dame, fait-il, je vous octroie toute ma terre avec moi ; ma terre sera à vous plus qu'à moi, et après moi vous n'en perdrez pas un arpent, car je n'ai pas d'héritier qui après ma mort puisse vous en faire tort. Après qu'elle vous aura été livrée et que sa possession aura été confirmée par mes vassaux, il ne se trouvera jamais personne pour vous la disputer. Je ne sais que vous promettre de plus ;

Tex que tos yniaus les en fist :
N'i orent nient ne cis, ne cist.
Por çou ne furent mie cuite,
Le millor part, le plus eslite
De lor avoir, en fist porter,
Et la roïne en fist mener
En ses cambres avoec sa feme.
Vix estoit li sire, et li dame.
Et la roïne estoit molt bele,
Et honteuse conme pucele ;
Si le torna en grant cierté
La dame, por sa simpleté ;
Por çou que bele estoit et sage,
Le rama molt en son corage
Guiolaÿs, et s'an cela[a],
Si c'onques ne l'en apela,
Tant con il furent, ce me samble,
Entre lui et sa feme ensamble.
Li dame morut ains que cil.
Cil remest sans fille et sans fil,
Que nul enfant n'orent eü.
Or croit que bien li soit keü,
C'a feme vaura celi prendre,
A cui molt li plaisoit entendre ;
Et lonc tans pensé i avoit,
Sauf çou que dit ne li avoit.
Ne li ert plus l'amors celee ;
A consel l'en a apelee
Guiolaÿs[b], et se li prie
Qu'ele soit sa feme et s'amie ;
Tos les jors que il sera vis
Sera ses drus et ses amis.
« Dame, fait il, je vos otroi
Tote ma terre cuite et moi ;
Ma terre ert vostre plus que moie,
Ja aprés moi n'en perdrés roie,
Car jou n'ai oir aprés me mort
Qui vos en puisse faire tort.
Ja puis qu'ele vos ert livree,
Et de ma gent asseuree,
N'ert hom nés qui calenge i mece.
Je ne sai que plus vos promece ;

mais s'il vous plaît, considérez-moi comme votre mari et votre ami. »

La dame s'incline profondément ; elle se souvient qu'elle fut reine, et serait désormais femme de baron : elle aurait trop avili sa gloire[1]. Elle réfléchit à ce qu'elle pourra répondre, car elle se laissera brûler ou tondre avant de vouloir prendre un ami autre que le sien de cette manière, que ce soit par force ou par prière, pour une terre ou pour de l'argent. Elle ne sait si elle le retrouvera jamais, et elle n'y croit pas ni ne le pense, mais elle se défendra bien :

« Beau seigneur, fait-elle, prêtez-moi gentiment attention un instant : que Dieu entende vos[2] prières et vous donne la récompense du bien que vous m'avez fait en votre maison ! Beau seigneur, écoutez la voix de la raison : demandez-vous sérieusement si on doit faire d'une traînée, d'une vilaine, une châtelaine ? Vous êtes un baron et un châtelain et mon père fut un vilain ; et je suis si sotte et si misérable que c'est un péché que je vive. Ma vie n'offre ni valeur ni bonheur et, si vous voulez, apprenez la vérité, pourvu que le secret soit bien gardé. Seigneur, j'ai été nonne voilée, puis je suis sortie de mon abbaye et j'ai mené une vie très déshonnête ; j'ai suivi ma destinée à travers la terre, abandonnée à tous, si bien que personne ne s'en allait après avoir essuyé un refus. Mais, pour l'amour de Dieu, ne m'accusez pas si je vous ai fait ma confession.

Mais, se vos plaist, veés moi chi
Vostre signor et vostre ami. »
La dame vers terre s'encline ;
Membre li qu'ele fu roïne,
Or seroit feme a un baron :
Trop aroit avillié son non.
Lors pense que pora respondre,
C'ains se laroit bruller u tondre
Que jamais en cele maniere,
Ne[a] por force, ne por proiere,
Ne por terre, ne por avoir,
Voelle ami ne seignor avoir,
Se le sien meisme n'en a.
Ne set se ja mais le rara,
Qu'ele ne cuide ne ne pense ;
Mais or fera molt se deffense :
« Biaus sire, fait ele, or entent
Un petitet molt doucement :
Que Diex tes proieres entenge,
Et merite del bien te renge
Que tu m'as fait en ta maison !
Biaus sire, esgardés raison,
D'une garce, d'une vilaine,
S'on en doit faire castelaine.
Tu es uns barons castelains,
Et mes peres fu uns vilains ;
Et je sui tant sote et caitive
Que peciés est que je sui vive.
De me vie est ne prex, ne joies,
Et se tu veus le voir en oies,
Mais que ço soit cose celee.
Sire, je fui none vouee,
Puis issi hors de m'abeie,
Si menai molt desloial vie ;
Par terre fis ma destinee,
Vix et conmune abandonee,
Que nus n'en aloit refusés.
Mais, por Dieu, ne m'en encusés,
Se me confesse vos ai dite.
Garce sui vix, et sui despite,

Je suis une traînée vile et méprisable ; je ne dois pas avoir un mari de si haut rang. Et il y a encore une autre raison plus péremptoire, si j'osais la dire ; mais celle-ci doit bien vous suffire. — Amie, n'en parlez donc pas, et sachez que vous me plaisez tant, à cause de votre beauté et de votre sagesse, que je veux vous avoir pour femme. Ne vous inquiétez pas de tout ce que vous avez pu faire jusqu'à présent ; car moi aussi je suis chargé de folies et de péchés. Je n'en ai fait souvent qu'à ma tête. Je ne renoncerai pas à vous épouser ni pour vos péchés ni pour votre parenté. Ne savez-vous pas que la châtaigne douce et plaisante sort de la bogue âpre, hérissée de piquants, et très douloureuse ? Je ne sais qui fut votre père ; mais eût-il été roi ou empereur, vous ne pourriez en valoir davantage. Bien souvent, on ne peut pas connaître à l'héritier qui fut son père. Bien des hommes mauvais sont issus d'hommes de bien, et inversement. Douce amie, me voici tout tien, en retour sois ma douce sœur. Je suis tout à toi de si bon cœur qu'il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. Jamais pour autant je n'aurai pour toi moins d'affection ; car il mérite d'être honoré, celui qui se corrige de sa folie et de son péché ; et celui qui ne s'en corrige pas ni ne s'amende pas doit avoir grande honte : tu t'es corrigée et amendée, désormais Dieu t'a fait monter si haut qu'il veut que tu sois mon épouse. » La reine baigne son visage de ses larmes, elle ne sait quoi dire ni quoi faire ;

Ne doi avoir si haut signor.
Et si a encor molt grignor
Ocoison, se l'osoie dire ;
Mais ceste vos doit bien souffire.
- Amie, donc vos en taisiés,
Et saciés que tant me plaisiés,
Que por biauté, ne por savoir,
Que jou vos voel a feme avoir.
Ja por cose que fait aiés
Dusques ci ne vos esmaiés,
Car jou resuis molt entekiés
De folies et de pekiés.
Molt ai fait de ma volenté,
Por pekié ne por parenté
Ne lairai que jou ne vos prenge.
Ne savés vos que la castenge,
Douce, plaisans, ist de le boisse
Aspre, poignans, de grant angoisse ?
Je ne sai qui fu vostre peres,
Mais s'il fust rois u empereres,
Ne porriés vos mix valoir.
On ne puet pas connoistre al oir,
Maintes fois, qui li peres fu.
Maint mauvais sont de bons issu,
Et des mauvais rissent li boen.
Douce amie, vois ci le toen,
Et tu soies me douce suer.
Je sui tous tiens de si boin cuer
Qu'il n'i a plus de la matiere.
Ja por çou ne t'arai mains ciere,
K'onor i a qui se castie
De mauvaistié et de folie ;
Et cil en doit avoir grant honte,
Qui ne se castie ne donte :
Castiee t'es et dontee,
Or si t'a Dieu si haut montee
Qu'il veut que tu soies m'espouse. »
Des larmes de ses iex arouse
La roïne toute sa face,
Ne set que dire ne que face ;

mais si elle ne parvient pas à le tromper, elle n'est pas vraiment une femme et n'appartient pas au féminin lignage. Cela lui conviendrait bien d'être dame de la terre, quoi qu'il advienne par la suite, de manière à en disposer après lui, car il est déjà vieux et chenu ; mais d'autre part elle préférerait être brûlée vive et traînée à quatre chevaux plutôt que de lui appartenir charnellement. Elle veut l'un et pas l'autre. Elle veut la terre, elle ne se soucie pas de lui ; et pourtant elle promet son accord, pourvu qu'il lui accorde un délai d'un an (elle retarde l'échéance autant qu'elle peut), et que dans l'intervalle il la mette en possession de sa terre sous serment ; et elle dit, pour que la croie plus facilement celui qui l'aime tant qu'il croit tout ce qu'elle lui dit : « Beau seigneur, voilà pourquoi je vous demande un délai et un répit d'un an ; il m'a été dit et commandé, là où je vins à repentance, que je fasse pénitence pendant trois ans, et que cette pénitence soit telle que pendant trois ans je n'appartienne à nul homme : seigneur, le pape de Rome lui-même me donna cette pénitence[1]. Vous ne me toucherez pas avant que cette année ne soit passée entièrement, et je vous en aimerai dix fois plus. Je me suis comportée ainsi pendant deux ans et j'en suis à la troisième année, et jusqu'à la fin de cette année il vous faut m'attendre patiemment. Et pourtant, à mon gré, si Dieu ne devait pas m'en vouloir

Mais s'or ne le puet engignier,
Apartenir ne relignier
Ne doit a maniere de feme.
Bel li seroit qu'ele fust dame
De le terre, coi c'avenist,
Ensi c'aprés lui le tenist,
Que ja estoit kenus et vix ;
Et d'autre part revauroit mix
Estre arse, et a cevax traite,
Que de son cors li eust faite
Carnelment nule vilonie.
L'un veut et l'autre ne veut mie.
Le terre veut, de lui n'a cure ;
Et ne por quant, si l'asseure[a],
Mais que un an respit li doigne,
(Tant con ele puet li proloigne)
Et dedens l'an asseürer
Li face se terre et jurer ;
Et dist, por çou k'ains li otroit
Cil qui tant l'aime que il croit
Quanqu'ele li fait entendant :
« Biau sire, por çou vos demant
Dusqu'à un an terme et respit,
Que conmandé me fu et dit,
La u jou ving a repentance,
Que trois ans fuisse en penitance,
Et tel penitance fesisse
Que conpaignie ne presisse,
Dusqu'a trois ans, a nesun home :
Sire, l'apostoles de Rome
Tel penitance m'encharja.
Ne toucherés a ma char ja,
Ains sera tous passés cius ans,
Si vos en amerai dis tans.
Deus ans me sui ensi tenue,
Et sui el troisime venue,
Et tant que cis ans ert passés,
Me poés vos atendre assés.
Ne por quant a ma volenté,
Se Diex ne m'en seüst mau gré,

et si mon âme ne devait pas être en danger de ce fait, vous m'auriez déjà épousée. Mais je suis folle de vous croire ! Vous vous moquez de moi, je pense. Vous moquez-vous ? Ne me le cachez pas ; ne m'en parlez pas pour plaisanter, car vous ne feriez rien de bien glorieux en vous moquant d'une pauvre traînée. — Ha ! fait-il, belle douce amie, pour l'amour de Dieu, ne vous dénigrez pas, et ne croyez pas que je vous ai dit quoi que ce soit par plaisanterie. Cette affaire eſt si sérieuse que vous saurez bientôt si je me suis moqué de vous ou non. — Seigneur, dans ces conditions donnez-moi le don que je vous ai demandé, le délai d'un an, car il ne peut en être autrement. » Il lui répond : « Je vous le donne ; mais sachez bien que je ne me soucie pas de retarder le mariage. » Et elle, qui eſt très sage, répond : « Beau seigneur, puisque cela vous plaît, qu'il en soit ainsi, pourvu que vous ne soyez pas trop peiné pour le reſte. » Aussitôt, sans attendre, il fait savoir par toute sa terre qu'il s'eſt fiancé et engagé et qu'il veut que sa femme soit honorée et servie de tous ; et quiconque, chevalier ou prudhomme, ne sera pas à ses noces sera cité en juſtice. Aussitôt s'assemblent à la cour force gens qui vont mal ensemble, chevaliers, hommes d'armes[1], jongleurs, fauconniers et veneurs, religieux, chanoines de son domaine. Celui qui l'a épousée leur amène à tous Gratienne. Personne ne la regarde et ne la voit

Et m'ame n'en fuſt encombree,
M'euissiés vos ja esposee.
Mais jou sui fole qui vos croi!
Vos vos gabés, je croi, de moi.
Gabés me vos? Ne me celés;
Ja a gas ne m'en aparlés,
Que n'en feriés mie aloser
D'une fole garce gaber.
- Ha! fait il, bele douce amie,
Por Dieu, ne vos despisiés mie,
Ne çou ne recuidiés vos pas,
Que rien vos aie dit a gas.
Si eſt a certes cius afaires,
Que bien sarés dusqu'a ne waires
Se je vos ai gabee u non.
- Sire, donc me donés le don
Del respit que jou vos demant,
Que ne porroit eſtre autremant. »
Cil li respont: «Jou le vos doing,
Mais saciés bien que jou n'ai soing
De respiter le mariage. »
Et cele diſt, qui molt fu sage:
« Biau sire, soit, puis qu'il vos siet,
Mais que del sourplus ne vos griet. »
Tout maintenant, sans respit[a] querre,
Mande cil par toute sa terre
Que feme a juree et plevie,
Si veut qu'onoree et servie
Soit de tous; et qui n'i sera,
A ses noeces que il fera,
Qui preudom u chevaliers soit,
Semonre le fera de droit.
Tot maintenant a court asamblent
Tel gent qui molt mal s'entresamblent,
Chevalier, serjant, jougleour,
Et fauconier et veneour,
Gent d'ordre, canoine demaine.
Devant tous Gratiiene amaine
Cil qui espousee l'avoit.
Nus ne l'esgarde ne ne voit

sans dire : « Celle-ci n'eśt pas sotte ; mais mon seigneur eśt tout rassoté : certes, si jamais j'ai eu quelque connaissance des femmes, celle-ci prend la terre, et pas lui ; mais lui en revanche il la prend, elle et elle seule, car elle a la gorge blanche et ferme, le visage clair et le teint frais, ce qui appâte le cœur de mon seigneur ; elle l'a si bien épris et enflammé qu'elle l'a bel et bien pris à son hameçon. Mais mon seigneur a capturé un drôle d'oiseau ; qui lui a conseillé de prendre cette malheureuse[1] ? Elle deviendra vite bien gaie et bien hautaine et bien méprisante, car elle n'a pas vingt-six ans ; pour cette raison elle voudra agir à son gré et mon seigneur n'en fera pas autant. Jamais, je le sais bien, elle ne prisera mon seigneur autant qu'un chien qu'on a tué sur place. Qui s'en soucie ? Qu'il fasse ce qui lui plaît ! Car je ne crois pas, tellement il eśt vieux, qu'il voie passer l'année. » C'eśt ainsi que certains parlent entre eux : les autres dansent et forment des rondes[2] ; ainsi la joie s'inśtalle dans le palais, et lui, après cela, a reçu sa femme des mains d'un abbé : il y eut beaucoup de rires et de plaisanteries, car les noces furent faites sur fond de moqueries et de brocards[3]. Mais finalement il y eut beaucoup de joie à ces noces ; toute la cour fut en ébullition ; toute la nuit on danse et on se diśtrait ; et sachez que la dame et le seigneur, cette nuit-là, ne s'effleurèrent pas ; et jamais, pour dire la vérité, l'un d'eux ne toucha l'autre : à elle cela plut, à lui cela déplut.

Qui ne die : « N'eśt mie sote
Ceśte, mais mesire rasote :
Certes, s'onques feme connui,
Prent le terre, ne mie lui ;
Et il prent li treśtoute seule,
Qu'ele a plaine et blance le geule,
Le vis cler et la color fresse,
Qui le cuer mon signor aesse ;
Si l'a espris et atisié,
Que bien l'a en son oes peschié.
Mais mesire a mal oiselé ;
Qui li a en consel doné
Que il presiśt ceśte chetive ?
Ele devenra molt jolive,
Et molt noble, et molt despisans,
Qu'ele n'a pas vint et sis ans ;
Si vaura faire tos ses buens,
Et mesire aura pau des suens.
Ja mon signor, ce sai jou bien,
Ne prisera vaillant un chien
Que on a mort la u il eśt.
Cui caut ? Face çou que li pleśt,
Que jou ne cuic, tant eśt il vix
Que il voie un an de ses iex. »
Ensi li un entr'aus parolent,
Li autre dansent et carolent ;
S'eśt li joie el palais resmue,
Et cix a aprés recheüe
Sa feme des mains un abé :
S'i ot molt ris et molt gabé,
Que tot par gas et par visees
Furent les noeces devisees.
Mais es noeces ot joie molt ;
Toute li cours fremiśt et bout ;
Toute nuit dansent et anvoisent ;
Et saciés que ne s'antredoisent,
La nuit[a], la dame ne li sire,
N'onques, a le verité dire,
Li uns a l'autre n'adesa.
Celi plot et celui pesa,

Mais avant que les gens ne s'en aillent, il voulut qu'ils fassent tous hommage à la dame, et ils le firent, puisqu'ils voyaient que c'était sa volonté ; ils lui firent tous hommage, et jurèrent qu'ils seraient loyaux vis-à-vis d'elle toute sa vie, et que, si cela lui plaisait, ils l'aimeraient beaucoup. Elle s'efforça de le mériter ; elle se comporta si bien et si aimablement que tous furent contraints de l'aimer ; par sa douceur, par sa noblesse, elle conquit si bien l'amour de tous que chacun proclamait qu'il était heureux de faire tout ce qui lui plaisait : ils ne croyaient jamais en faire assez, tout désireux de la servir et de l'honorer, à qui mieux mieux. Mais désormais je ne veux plus m'attarder au discours que je vous tiens. Je vous ai parlé de la reine comme je le devais pour cette fois ; désormais il est juste que vous sachiez, à propos des deux enfants, ce qu'ils devinrent. Les marchands qui s'étaient chargés de les élever vinrent droit au port de Catenasse[1]. Là ils firent dire une messe pour eux, et les enfants devinrent chrétiens. Ils baptisèrent l'un Lovel : ils l'appelèrent Lovel à cause du loup qu'ils trouvèrent au milieu du chemin, et qui l'emportait dans sa gueule ; ainsi le loup fut son parrain. Ils baptisèrent l'autre Marin, parce qu'il avait été trouvé sur la mer. Quand les enfants furent baptisés, ils crûrent et prospérèrent tant qu'au bout de dix ans il n'y avait au monde de plus beaux enfants, ni de plus courtois, ni de plus avenants,

Mais ains que les gens departissent,
Vaut cil que feüté fesissent
Tout a la dame, et il li firent,
Puis que sa volenté i virent ;
Tout li ont faite feüté,
Et jurerent que loiauté[a]
Toute sa vie li feront,
Et se li plaist molt l'ameront.
Ele le vaut, si s'en pena ;
Si sagement se demena,
Et si doucement se contint,
Que a tous amer le covint ;
Par se douçor, par se francise,
A si l'amor de tous conquise
K'a faire cose ne li plaise
Crie cascuns k'en lui est aise :
Ne cuident ja venir a tans,
Tout qui miex mix sont desirans
De li servir et honorer.
Mais or ne voel plus demorer
En ces paroles u jou sui.
Conté vos ai tant con je dui
De la roïne a ceste fois.
Des deux enfans est ore drois
Que vos saciés que il devinrent.
Droit en Catenaise port tinrent
Li marceant qui les nourissent.
La un moustier por eus fisent[b]
Si furent crestiien novel.
L'un fisent apeler Lovel :
Por le leu Lovel le clamerent,
Que en mi le voie troverent,
Qui l'en portoit par mi les rains ;
Ensi fu li leus ses parains.
L'autre fisent Marin clamer,
Por çou qu'il fu trovés en mer.
Quant li enfant bautisié furent,
Tant amenderent et tant crurent,
Et quant vint au cief de dis ans,
N'ot el monde si biax enfans,
Ne plus cortois ne plus haitiés,
C'apris les ot et afaitiés

car Nature qui a tant de valeur qu'elle ne vient pas à manquer, quelle que soit l'éducation, les avait instruits et formés. Nature est telle que jamais elle ne ment. Elle est toujours accompagnée de sa sauce[1], mais l'une est douce, l'autre amère, l'une est trouble, l'autre claire, l'une est vieille, l'autre neuve ; dans l'une il y a girofle et cannelle, et cardamome et noix muscade, et elle est liée de fin baume et de jus de grenade ; et l'autre est si mal assaisonnée qu'il ne s'y trouve ni cire ni miel ; elle est composée de scamonée et de fiel, de venin et de poison. Aucun remède de médecin ne peut guérir ni sauver celui auquel Nature fait avaler cette sauce-là. En bref, l'homme est tel que la nature en lui. Nature a donc une si grande responsabilité qu'elle fait l'homme bon ou mauvais. Si Nature pouvait être changée, les deux enfants, qui sont entre les mains de deux vilains qui les élèvent, et qui les pourrissent en vilenie, seraient vilains, si Éducation pouvait contrecarrer Nature ; mais leur nature est de si bonne origine, elle les enseigne et les instruit si bien qu'ils ne daignent rien faire de vil ; ils ne peuvent ressembler aux vilains, quelle que soit l'éducation qu'ils en reçoivent ; ils ressemblent à leur noble lignage, et ils s'éduquent eux-mêmes ; par nature ils ont tous les instruments dont ils s'affinent et s'épurent. Jamais ils ne burent un mauvais breuvage qui pût germer en leurs cœurs, y prendre racine ou y pousser,

Bone nature[a] qui tant vaut
Que por noreture ne faut.
Nature est tex c'onques ne fause.
Tous jors porte avoec li se sause :
Mais l'une est douce, l'autre amere,
Li une est torble, l'autre clere,
Li une est viés, l'autre novele ;
En l'une a girofle et canele,
Et cardemoine, et nois muscades,
S'est de jus de pume grenate
Avoec fin bausme destempree ;
Et l'autre est si mal atempree
Qu'il n'a ne cire, ne miel,
D'escamonie est, et de fiel,
Et de venin et de toscique.
Par nule raison de fisique
Ne puet garir ne respasser,
Cui nature le fait user.
Tex com li nature est en l'ome,
Tex est li hom : çou est la some.
Nature donc a si grant fais
Qu'ele fet u buen u mauvais.
Se nature peüst cangier,
Li enfant, qui sont el dangier
As deus vilains qui les norissent,
Tant en vilonie pourissent,
Vilain fuissent, se noureture
Se peüst combatre a nature ;
Mais nature a si boine orine,
Si les aprent et endoctrine
Qu'il ne daignent mauvaistié faire ;
Ne pueent as vilains retraire,
Por noreture qu'il en aient ;
A lor gentillece retraient,
Si s'aficent par aus meismes ;
Par nature ont toutes les limes
Dont il se levent et escurent.
Onques de mauvaistié ne burent,
Qui peüst en lor cuers grener,
Ne reprendre, ne rachiner,

car bien vite ils l'en arrachaient, l'en extirpaient et le tranchaient net. Mais ils eurent au moins cette grande chance qu'ils furent élevés dans un même voisinage, et se connurent dès l'enfance. Mais ils ne se reconnurent pas autrement, ils ne surent pas qu'ils étaient frères ; ils croyaient pour de bon que leurs pères étaient ceux chez qui ils vivaient ; ils ne croyaient pas être liés l'un à l'autre en quoi que ce soit ; mais leur compagnie réciproque leur plaisait beaucoup ; et on disait : « Cet enfant-ci ne ressemble-t-il pas de façon frappante à celui-là ? Regardez quels cheveux a celui-ci, si celui-là ne les a pas tout pareils, et le même nez et les mêmes yeux, la même bouche et le même menton ? Ils se ressemblent parfaitement ; et leurs voix aussi sont si semblables que si vous entendiez à part chacune d'elles, sans voir les enfants, vous croiriez absolument que l'un d'eux seulement aurait parlé, alors qu'en fait tous deux l'auraient fait ; et ils s'entr'aiment de si grand amour que peu s'en faut qu'ils ne s'appellent " frères " : c'est merveille de voir de tels enfants ; et l'un se confie à l'autre, et ils ne se soucient pas des autres enfants ; je crois que cela leur vient de nature, et je pense qu'ils les dédaignent, que c'est pour ça qu'ils ne recherchent la compagnie de personne d'autre. Que je sois pendu[1] s'ils sortirent jamais de la forge de maître[2] Gosselin et de maître Foukier ! Et pourtant chacun d'eux a beaucoup d'affection pour le sien ;

Que molt tost l'en orent trencie,
Et escirpee et esrachie.
Mais de çou molt bien lor cai
K'en un vinez furent[a] nori,
Si se connurent des enfance.
Mais n'i ot autre connissance,
Ne sorent que il fuissent frere ;
Por voir cuidoient que lor pere
Fuissent cil la u il manoient ;
De cose nule ne cuidoient
Li uns a l'autre apartenir ;
Mais molt lor plaisoit a tenir
Tot adés compaignie ensamble ;
Si disoit on : « Et ne resamble
Cis enfes molt celui de la ?
Esgardés quels caviax cix a,
Se cix nes a tos autretés,
Et autx iex et autel nes,
Autel bouce et autel menton ?
Il sont tot doi d'une façon ;
Et lor parole est si tote une
Que, se par lui oiiés cascune,
Mais que les enfans ne vissiés,
Que vos ne cuidiés et crissiés,
Quant ois les ariés andeus,
Que n'aroit parlé que uns seus ;
Et de si grant amor s'entr'aiment,
Por poi frere ne s'entreclaiment :
De tex enfans est çou mervelle ;
Et li uns a l'autre conselle,
Ne des autres enfans n'ont cure ;
Je cuic qu'il lor vient par nature,
Et si croi que il les desdaignent,
K'avoec aus nul n'en acompaignent.
Honie soit tote me gorge
S'il furent onques de le forge
Dant Gonselin ne dant Foukier !
Et s'a cascuns le sien molt cier ;

ils les aiment beaucoup, et ils ont bien raison, car ils sont bien beaux et bien charmants ; ils ressemblent tout à fait à des jumeaux, et sans doute ils le sont, et peut-être aussi de sang libre et noble. » Ainsi les gens devisent-ils au sujet des deux enfants, et leur promettent un bel avenir ; ils disent : « En vérité, ces enfants ne ressemblent pas plus à maître Gosselin et à maître Foukier que le soir ne ressemble au matin. » Mais, quoi qu'ils disent, les marchands réfléchissent au métier qu'ils feront apprendre à leurs enfants : ils sauront mieux acheter et vendre s'ils savent un métier. Maître Gosselin veut mettre Lovel en apprentissage chez un pelletier, et il le lui dit ; mais celui-ci refuse violemment. Et il jure qu'il n'ira pas à moins que son compagnon Marin n'y aille aussi. Sur le même sujet maître Foukier houspille et querelle Marin ; mais il dit que pour rien au monde il n'ira à l'atelier si Lovel n'y va pas avec lui. C'eſt ainsi que les deux enfants se défendent : et les vilains, qui prennent en vain beaucoup de peine, les jettent tous deux à terre et les battent à coups de pied et à coups de poing, chacun le sien dans sa maison. Mais les enfants ne sont pas tels qu'ils osent crier ou proteſter. On ne doit pas se fier à un vilain, une fois qu'il eſt en colère[1], plus qu'à un ours ou à une ourse : un vilain en colère eſt un vrai diable. Maître Foukier s'eſt tant échauffé contre Marin, qui ne veut rien faire à son gré,

Molt les ont ciers, si ont grand droit,
Car il sont molt bel et adroit ;
Bien sanlent jumel, si sont il,
Et qu'il soient franc et gentil[a]. »
Ensi des deus enfans devinent
Li auquant, qui bien lor deſtinent,
Et dient : « Por voir, ciſt enfant
Ne resamblent ne tant ne quant
Dant Foukier ne dant Gosselin,
Ne que li vespres le matin. »
Mais coi qu'il en voisent disant,
Li marceant vont devisant
Quel meſtier lor feront aprendre :
Mix saront acater et vendre
Se il sevent aucun meſtier.
Dans Gosselins a peletier
Veut Lovel metre, et si li diſt ;
Mais cil forment s'en escondiſt.
Et jure que ja n'i ira
Se Marins ses compains n'i va.
Et de ceſte meisme cose
Retence dans Foukiers et cose
Marin ; mais por rien qui aviegne
Diſt que ja n'ira en escriene
Se Loviax ne va avoec lui.
Ensi li enfant ambedui
Se deffendent : et li vilain,
Qui molt se travaillent en vain,
Contre terre andeus les abatent,
Et des piés et des puins les batent,
Cascuns le sien a son oſtel.
Ainc li enfant ne furent tel
Que braire osaissent ne crier.
On ne se doit mie fier
En vilain, puis que il s'aorse,
Nient plus que en ours u en ourse :
Vilains iriés eſt vis maufés.
Tant s'eſt dans Fokiers escaufés
Vers Marin, qui vers lui s'orgoelle
Ne ne veut faire riens qu'il voelle,

qu'il l'a traité de misérable garnement, et lui a dit qu'il l'a trouvé sur son chemin, parce qu'une vieille garce quelconque l'a abandonné en mer, enveloppé dans un vieux pan de manteau râpé, tout près de la forêt de Yarmouth[1] ; « et il a été trouvé dans une barque[2] ». Voilà que le vilain s'est manifesté, voilà la sauce de scamonée. Honnie soit la langue du vilain, et que Dieu maudisse sa nature ! Honnis soient son cœur et sa bouche ! Quand Marin entend ce qu'on lui reproche, il est plein de honte et d'angoisse ; et le vilain le bat et le roue de coups, comme un félon de basse origine qu'il est, et dans sa fureur et sa contrariété il court à sa huche, il y prend le pan de manteau qu'il y avait mis jadis, et le lui apporte et le lui rend. Marin le prend très volontiers, il l'a précieusement serré sous sa cape, car il l'avait revêtue, si bien qu'il s'échappe dès qu'il le peut. Par la grande porte il s'en va, fuyant, essuyant sur ses yeux et son visage les larmes qu'il a versées ; mais il ne sait rien de Lovel, son grand ami, son compagnon que maître Gosselin avait battu comme un chien, et bousculé et mêmement insulté au pire qu'il savait, lui racontant comment il l'avait arraché au loup, et comment il était enveloppé dans un pan de vieux manteau. Le vilain lui a tout reproché, en homme qui est fort médisant[3], et il a agi et parlé le plus mal qu'il peut, sous l'influence de Nature ;

Qu'il l'apela garçon frarin,
Qu'il le trova sor le cemin,
Por çou c'une garce[a] remese
El viés pan d'une cote esrese
L'ot mis sor mer, a la veue
D'une forest de Gernemue ;
Si fu en un batel trovés.
Or s'est li vilains esprovés,
Or avés le sause trovee
Qui est faite d'escamonee.
Langue de vilain soit honie,
Et sa nature Diex maudie !
Honis sois ses cuers et sa bouce !
Quant Marins ot qui li reproce,
Molt ot grant honte et grant angoisse ;
Et li vilains le bat et froisse,
Comme fel et de pute afaire,
Et par anui et par contraire
Ceurt a se huce, si a pris
Le pan que il avoit jus mis,
Se li aporte et se li rent.
Marins molt volentiers le prent,
Si l'a sous sa cape bouté,
Trestout estroit envolepé,
Car afublé avoit se cape,
Que au plus tost de lui puet escape.
Par le maistre huis s'en va fuiant,
Ses iex et sa face escurant
Des larmes que plorees ot ;
Mais de Lovel mie ne sot,
Son boin ami, son compaignon,
Que batu ot com un waignon
Dans Gosselins, et traïné,
Et meesmement l'a ranprosné
Del pis que dire li savoit :
Si com au leu tolu l'avoit,
Et si com il estoit loiiés
En un pan d'une cote viés.
Li vilains tot li reproca,
Si que cil qui male bouce a,
Et dit et fait au pis qu'il puet,
Si com de nature li muet ;

et pourtant il agit bien — sauf qu'il ne le fit pas exprès et n'avait pas l'intention de bien faire — en ceci qu'il rendit à l'enfant le pan de manteau dans lequel il l'avait trouvé enveloppé. Il démontra ainsi sa bonté et sa vilenie : du point de vue de l'intention il fit mal, car il n'avait d'autre intention que mauvaise, mais il fit bien dans la mesure où cela plut à l'enfant. Ainsi, il agit bien, sans le savoir. Et Lovel, qui pleurait si fort que son visage ruisselait de larmes jusqu'au menton, s'est agenouillé devant lui ; et il lui dit en pleurant : « Beau seigneur, vous m'avez élevé, Dieu vous en récompense, très gentiment jusqu'à maintenant : maintenant je vous prie, par pitié, puisqu'il me faut m'en aller, je vous prie qu'à notre séparation vous me donniez congé sans colère ; car certes, je suis tout à vous, je le suis et je le serai, et je dois bien l'être. On ne doit pas haïr son maître, ni le mépriser, ni le dédaigner, s'il bat l'élève pour l'instruire ; et il fait preuve d'une mauvaise nature l'homme qui a souvent trouvé du bien en un autre, qui en a reçu mainte faveur, et qui pour un seul méfait le rejette. Vous qui m'avez fait tant de bien, dont vous ne me deviez rien, n'eût été votre noblesse, vous avez pris tant de peine pour moi que, comme je viens de l'apprendre, vous m'avez rendu à moi-même : c'est bien à vous que je dois la vie, car le loup me l'aurait prise, quand vous m'avez enlevé à lui. Ma vie et ce que je suis, je vous les dois,

Et ne por quant, de tant bien fist,
Sauf çou que garde ne s'en prist,
Ne bien faire n'i entendi,
Que a l'enfant le pan rendi,
U envolepé le trova.
Ensi mal et bien se prova :
Mal fist selonc s'entention,
Qu'il n'i entendi se mal non,
Et bien por çou que l'enfant pleut.
Ensi fist bien, et si nel seut.
Et Loviax, qui si fort ploroit
Que tos jusc'au menton estoit
De larmes de ses iex moilliés,
S'est devant lui agenoillés ;
Si li dist en plorant : « Biau sire,
Nouri m'avés, Dieu le vos mire,
Molt doucement dusques en ci :
Or vos pri, le vostre merci,
Car il m'estuet que jou m'en aille,
Vos pri k'a ceste desevraille
Me donés congié sans courous ;
Car certes, je sui vostre tous,
Sui et serai, et sel doi estre.
On ne doit pas haïr son maistre,
Ne despire, ne desdaignier,
S'on le bat por lui enseignier ;
Et mauvaise nature proeve
Home, qui en autre bien troeve
Et mainte fois li a bien fait,
Se il le pert por un mesfait.
Vos qui tant m'aviés fait de bien,
De coi me deviés vos nient,
S'il ne vos venist de francise,
S'avés en mi tel paine mise
Que vos, si com je sai or primes,
M'avés rendu a mo meismes :
Donc ai jou le vie par vous,
Que tolue m'eüst li lous,
Quant vos me tolistes a lui.
Çou que jou vif et que jou sui,

je le reconnais très volontiers, puisque vous avez tant fait pour moi que vous m'avez ôté d'un tel péril. Aucun père, quelque vrai qu'il fût, n'aurait pu en faire autant pour son fils. Je regrette de vous quitter ; mais sachez bien que je serai vôtre tout de même, où que je sois ; car on doit davantage aimer celui sur lequel on n'a aucun droit, que celui sur lequel on les a tous, quand il vous donne plus qu'il ne doit. » Quand le vilain entend l'enfant reconnaître avec une telle douceur le bien qu'il lui a fait, il lui dit : « Apaisez-vous, beau fils, car je vous ai menti. Dès que j'ai eu proféré ce mensonge, je m'en suis repenti ; mais vous devez bien me pardonner, car j'étais en colère. Vous n'êtes pas pire, quoi que je vous aie dit, car coup de langue ne fait pas plaie. Apaisez-vous, et restez avec moi, et apprenez à faire du profit comme je l'ai fait. Celui qui est riche se trouve beaucoup d'amis ; et celui qui n'a rien est bien vil, car jamais personne ne dépendra de lui, ni ne l'aimera ni ne l'estimera. Si tu vas te mettre au service d'autrui en étant pauvre, tous ceux qui te verront te mépriseront ; car un sage pauvre, c'est comme ça de nos jours, on le considère comme un fou à toutes les cours, et on tient pour sage un fou riche ; c'est ainsi que désormais tout le monde se comporte : pour cette raison je te conseille et recommande de ne pas te soucier de la manière dont tu amasseras des biens, si tu veux paraître sage. »

Sui jou par vos, tres bien l'otroi,
Puis que tant aves fait por moi
Que m'otastes de tel peril.
Nel peüst faire por son fil
Nus peres, tant li fust[a] verais.
Or me poise que je vos lais,
Mais saciés bien que toute voie
Serai jou vostres, u que je soie,
Que plus doit on celui amer
Sor cui on ne peut nient clamer,
Que celui sor cui on a droit,
Quant cil sert plus qui nient ne doit. »
Quant li vilains ot et entent
Que li enfes si doucement
Connoist les biens qu'il li a fais,
Se li dist : « Or soiés en pais,
Biax fix, que je vos ai menti.
Lués maintenant me repenti
Que jou euc le mençoigne dite ;
Mais bien me devés clamer cuite,
Por çou que jou estoie iriés.
Vos n'en estes point empiriés
De cose que dite vous aie,
Car cols de lange ne fait plaie.
Soiés en pais, si remanés
Entour moi, et si aprenés
A gaaignier si com jou fis.
Qui rices est molt troeve amis,
Et si est molt vix qui nient n'a,
Ja nus ne li apartenra,
Ne ne l'aime, ne ne le prise.
Se tu vas en autrui servise,
Et tu es pouvres, trestout cil
Qui te verront te tenront vil,
Que sage poure, hui est li jors,
Tient on por fol en totes cors,
Et rice fol tient on a sage ;
Ensi l'ont mais tot en usage :
Por çou te loc jou et commant
C'onques ne t'en caille comment
Tu puisses avoir assanler,
Se tu veus sages resanler. »

L'enfant n'a cure de tout cela ; il ne se soucie pas de prêter à usure, car sa nature s'y refuse : « Seigneur, fait-il, que ce soit mensonge ou vérité, ce que vous avez dit, il est juste que vous en soyez quitte : jamais je ne vous en voudrai pour ça. Mais, sachez-le bien, ou vous me donnerez mon congé sans plus attendre, ou je m'en irai sans prendre congé ; en cachette, à votre insu, je m'en irai un beau matin, si vous ne me donnez pas congé. — Beau doux fils, restez donc au moins cette nuit jusqu'à demain matin. — Je n'ai que faire de ce discours, je ne me soucie pas de cette prière ; je ferais encore bien du chemin d'ici ce soir, si j'étais déjà parti. — En plus tu n'es pas bien préparé, ni équipé à mon gré. — Vos discours ne tiennent pas debout, car il ne me manque rien, que je sache. — Si fait : je te donnerai (mais cela m'ennuie fort) des bottes de cuir de vache, et des éperons, et une cape de pluie, un roncin et un palefroi[1] : ma perte sera d'autant plus grande ! — Ha ! Seigneur, Dieu vous en protège, et me donne le pouvoir de vous récompenser avant ma mort ! » Et il lui donne une cape de bure, dont l'enfant se réjouit fort, des jambières et de vieux éperons ; puis il fait seller et harnacher deux roncins ferrés, grands, rapides et solides ; il lui a donné comme écuyer un valet[2] nommé Rodain : cela n'a aucune raison de lui déplaire, et en effet cela ne lui déplaît pas, au contraire. Lovel avait un arc et des flèches,

De tout çou n'a li enfes cure;
N'a soing de prester a usure,
Que se nature li caloigne.
«Sire, fait il, or soit mençoigne
U verités çou que vos dites,
Drois est que vos en soiés cuites:
Ja[a] mau gré ne vos en sarai.
Mais saciés bien, u jou arai
Congié de vos sans plus atendre,
U j'en ira sans congié prendre;
En larecin u en enblee
M'en irai une matinee,
Se vos congié ne me donés.
- Biax dous fils, dont vos remanés
Anuit mais dusque le matin.
- N'ai que faire de relatin,
De ceste priiere n'ai soing;
Encor iroie ancui molt loing,
Se j'estoie de ci tornés.
- N'es mie encor bien atornés,
N'aparilliés[b] a mon talant.
- Vos alés de noient parlant,
Qu'il ne me faut rien, que jou sace.
- Si fait: unes hueses de vace,
Et esperons, et cape a pluie
Te donrai je (mais mont m'esnuie),
Un ronchi[c] et un palefroi:
Donc arai plus perdu en toi!
- Ha! Sire, Diex vos en deffenge,
Et me doinst pooir que vos renge
Le guerredon ains que jou muire.»
Cil li done une cape buire,
Dont li enfes se fist molt liés,
Uns housiax et esperons viés,
Puis li fist deus roncis ferrans,
Grans, et isniaus, et bien errans,
Enseler et metre les frains;
Un garçon, qui ot non Rodains,
Li ot doné a escuier;
Çou ne li dut pas anuiier;
Non fist il, mais ançois li plot.
Loviax arc et saietes ot,

il ordonne au garçon de les prendre. Celui-ci les prend[1]. Alors maître Gosselin lui a prêté jusqu'à un marc en deniers, et leur a dit : « Ne le prêtez jamais[2] — c'eſt mon avis et mon conseil — en lieu où vous ne puissiez trouver à faire un gain ; mais revenez vite auprès de moi. » Désormais Lovel eſt bien équipé ; il prend congé et il se met en route ; mais il regrette beaucoup de ne pas voir Marin en partant. Il croit qu'il eſt en ville, comme Marin le croit à son sujet ; ils croient tous deux la même chose, ils ont[3] tous deux la même opinion, car ils ne savent pas l'aventure qui leur eſt survenue à tous deux. Ils ont suivi tous deux le même chemin, et Lovel, qui était à cheval, avance tant qu'au fond d'un vallon il voit Marin devant lui. Il ne l'a pas reconnu parce qu'il ne pense pas que ce puisse être lui ; cependant il éperonne son cheval et le lance dans la côte, si fort qu'il fait jaillir le sang à ses flancs pour aller plus vite. Marin voit descendre Lovel et Rodain, qui le suit d'aussi près qu'il peut ; il s'étonne fort et se demande qui sont ces gens ; mais ils vont si vite qu'il craint qu'ils ne viennent pour lui faire du mal, ou pour le retenir et le remmener en arrière : il pense qu'il lui faut se préoccuper de fuir aussi vite qu'il le pourra ; s'il le peut, il courra jusqu'à ce qu'il atteigne un abri, car il voit une forêt devant lui : s'il pouvait y parvenir avant eux, jamais ils n'auraient de nouvelles de lui,

Si commande a prendre au garçon
Ses saietes et son arçon.
Cil prent les saietes et l'arc.
Deniers dusque vaillant un marc
Lor a dans Gonselins preſtés
Et si lor diſt : « Ja nes preſtés
En[a] liu, ce vos los et enseng,
Se vos n'i veés vo gaeng ;
Mais a moi vos en retornés. »
Or eſt Loviax bien atornés,
Si prent congié et si s'en torne ;
Mais a molt grant anui li torne,
Quant au partir Marin ne voit.
En la vile cuide qu'il soit,
Si com Marins cuidoit de lui ;
Une cose cuident andui,
Un cuidier ambedui avoient,
Car l'aventure ne savoient
Qui a aus deus ert avenue.
Une voie ont andoi tenue,
Et Loviax qui ert a cheval
A tant alé k'au pié d'un val
A devant lui Marin veü.
Por çou ne l'a pas conneü,
Que de lui garde ne se done,
Ne por quant broce et esperone
Son ceval contreval le coſte,
Si qu'il li fait selonc le coſte
Le sanc salir por mix aler.
Marins voit Lovel avaler,
Et Rodain qui le siut aprés,
Car quanqu'il puet le siut de pres ;
Grant mervelle a quel gent ce sont ;
Mais por çou que si poignant vont,
Crient que por lui mal faire viegnent,
U por çou que il le retiegnent,
Et k'arrier le voellent mener.
Il pense qu'il l'eſtuet pener
De fuir au plus qu'il porra ;
S'il puet dusc'au recet corra,
C'une foreſt devant lui voit :
S'ançois d'aus venir i pooit,

car il eſt petit et menu ; s'il arrivait jusqu'aux buissons, il se cacherait si bien dedans que jamais on ne le trouverait.

Ainsi Marin, qui n'y prend pas garde, veut ce qui eſt mauvais pour lui ; et il lui tarde d'être blotti dans la forêt. S'il avait volé quelque chose[1], il ne se presserait pas plus, ou s'il voyait venir le prévôt pour le prendre. Mais Lovel monte un cheval tel qu'il le rattrape en peu de temps. Marin le voit, il en rougit de honte, car il craint que son ami sache toute la vérité, les raisons de sa fuite. Au contraire, Lovel se réjouit quand il voit que c'eſt son compagnon. Il n'a pas tardé à descendre en hâte de cheval, il saute à terre, embrasse Marin et dit : « Compagnon, je m'en allais, à l'inſtant, très triſtement, parce que vous n'étiez pas avec moi ; car je croyais, par saint Pierre, que vous étiez chez votre père. Dites-moi, très cher ami, votre père, le seigneur Foukier, eſt-il en colère contre vous ? » Alors Marin lève les yeux qu'il gardait baissés vers le sol. Quand il comprend qu'il ne sait rien de sa mésaventure[2], il n'ose pas lui dire toute la vérité, car il craint d'en retirer grande honte, et il se contente de lui dire qu'il l'a battu et chassé de sa maison et menacé de lui arracher les deux yeux, et qu'il voulait faire de lui un pelletier. « Pelletier ? Puisse Dieu ne jamais s'y prêter[3]. Voilà une mauvaise pelleterie, ami, par la foi que je vous dois !

A tos jors mais perdu l'aroient;
Ja mais noveles n'en saroient,
Qu'il ert molt petis et menus;
Se as buissons eſtoit venus,
Si bien dedens se muceroit
Que ja mais trovés ne seroit.
  Ensi Marins qui ne se garde
Veut son mal querre, se li tarde
K'en la foreſt se soit tapis.
S'il eüſt emblés les tapis,
N'i peüſt il venir plus toſt,
U se il veïſt le provoſt
Venir qui prendre le vausiſt.
Mais Loviax sor tel ronci siſt
K'en molt peu d'eure l'a ataint.
Marins le voit, tot en a taint
Le vis de honte, que il doute
Qu'il sace la verité toute,
Por coi il s'en eſtoit fuis.
Et Loviax s'eſt tos resjois,
Quant vit que c'eſtoit ses compains.
Du toſt descendre ne se faint,
Ains saut a terre, si le baise,
Et diſt : « Compains, a grant mesaise
En aloie or endroit me voie,
Quant avoec moi ne vos avoie ;
Car je cuidoie, par saint Pere,
Que vos fuissiés ciés voſtre pere.
Or me dites, biax amis ciers,
Voſtres peres, sire Foukiers,
En eſt il a vos coureciés ? »
Lors a Marins les iex dreciés,
Que vers terre clinés avoit.
Quant il oi qu'il ne savoit
De s'aventure nule cose,
Tout le voirdire ne li ose,
Por çou qu'il crient avoir grant honte,
Fors que tant li diſt et raconte
Qu'il l'avoit batu et cacié
De sa maison, et manecié
Andeus les iex du cief a traire,
Et s'en voloit peletier faire.
« Peletier ! Que ja Diex n'en rie !
Chi a mal peleterie,

Mon père, le seigneur Gosselin, voulait en faire autant de moi ; il voulait me faire apprêter je ne sais quoi, des putois ou des zibelines. Parce que j'osai m'y opposer, il me battit tellement que j'en ai mal partout ; et pourtant, je suis parti à mon gré, conformément à ma volonté, ainsi vêtu et équipé ; et si je vous avais eu avec moi, ou si j'avais su que vous me précédiez, rien ne m'aurait manqué. — Et moi, certes, je ne me serais guère soucié de la colère de mon père si j'avais seulement cru que je pourrais avoir votre compagnie. Mais maintenant il serait bon de savoir dans quelle direction nous devons nous diriger. — Ami, je ne peux pas le deviner, si l'aventure ne nous conduit pas. Nous avons pour cette semaine assez d'argent à dépenser. Nous ne passerons jamais sept jours avant de rencontrer l'aventure, sous la forme d'un seigneur qui nous prendra à son service ; nous ne pouvons pas y manquer. » À ce moment ils voient jaillir d'une haie un jeune daim de petite taille. Marin dit à Lovel de tirer : « C'est, répond-il, ce que je ferai, sans y manquer. » Rodain, son écuyer, lui donne une flèche et l'arc tendu. Le daim, qui pâturait dans un champ d'avoine, a attendu le coup. Lovel le touche droit dans la veine maîtresse du cœur, et le daim brame. Marin se réjouit fort de ce coup, le daim tombe mort sans rémission[1]. Les enfants courent vers leur venaison,

Amis, par le foi que vos doi !
Autel voloit faire de moi
Mes peres, sire Gonsselins ;
Ne sai, putois u sebelins,
Me voloit faire conreer.
Por çou que jou l'osai veer,
Me bati si que jou m'en doel ;
Et ne por quant, si com je voel,
M'en sui jou par mon gré tornés,
Si vestus et si atornés ;
Et s'avoeques moi vos eüsse,
U se devant moi vos seüsse,
Nule cose ne me fausist[a].
- Certes, ne mi ne recausist
Del corouc mon pere granment,
Se jou de vos tant seulement
Cuidaisse compaignie avoir.
Mais or feroit molt boin savoir
Quel part nos devons ceminer.
- Amis, jou nel sai deviner,
Se aventure ne nos maine.
Nos avons a ceste semaine
A despendre deniers assés.
Ja ains n'arons set jors passés
Que aventure nos venra,
De signor qui nos retenra,
C'a çou ne poons nos falir. »
A tant voient un dain salir,
Jovene, petit, hors d'une haie.
Marins dist Lovel que il traie.
« Si ferai jou, fait il, sans faille. »
Rodains, ses escuiers, li baille
Une saiete et l'arc tendu.
Li dains a le cop atendu,
Qui pasturoit en une avainne.
Loviax droit en le maistre vaine
Del cuer le fiert, et li dains brait.
Marins del cop grant joie fait.
Li dains ciet mors sans pasmison
Li enfant vers lor venison

si vite qu'ils en perdent le souffle, et ils la troussent sur un de leurs roncins. Puis ils montent en selle joyeusement, et ils se montrent si généreux envers Rodain que l'un d'eux le prend en croupe. Lovel se joue de son arc à travers le bois à maintes reprises ; ils ont tant marché qu'ils sont arrivés au ruisseau d'une claire fontaine[1], dont l'eau était claire et saine ; le bois aux alentours était très beau, l'herbe verte, et le ruisseau courait sur un fin gravier, plus luisant et plus beau que de l'argent tréfilé[2]. Ils y voient une loge, qui paraît récemment construite ; Marin y entre avec Lovel, ils s'arrêtent et mettent pied à terre ; dans la loge ils voient un cor de chasse pendu à une perche. Marin cherche et furète partout, mais il ne trouve rien d'autre. La loge était bien close et couverte de branchages pour protéger de la pluie. La fontaine et la loge ne déplaisent pas aux deux enfants. L'un d'eux dit : « Je suggère que nous nous logions ici. Rodain, qui connaît le pays et la région, ira chercher dans les environs[3] du pain, du feu et du sel. — J'irai, fait-il, très volontiers. Voici la route[4] qui mène à une abbaye où je trouverai aide et secours en matière de pain, de sel et de vin, à ce que je pense et crois. — Va, Dieu fasse que tu aies bien deviné ! » Il s'en va, sans se soucier de s'arrêter, jusqu'à la porte des moines ; il a demandé tout ce dont il a besoin, et on le lui donne ; il trouve le cellérier très généreux,

Vont si courant que tot s'espoussent,
Sor un de lor roncis le troussent;
Puis sont a grant joie monté,
Et font Rodain tant de bonté
Que li uns derrier lui le porte.
Loviax a son arc se deporte
Par le bos sovent et menu:
Sont tant alé qu'il sont venu
Au riu d'une clere fontaine,
Dont l'iaue estoit et clere et saine,
Et li bos ert entour molt biax,
Et l'erbe verde, et li ruissiax
Couroit tos par fine gravele,
Qui estoit plus luisans et bele
Que n'est fins argens esmerés.
Une loge voient dalés,
Qui estoit faite de novel.
La entra Marins et Lovel,
Sont arestě et descendu;
En le loge voient pendu
Un moienel a une perce.
Marins par tot quiert et cerque,
Mais n'i troeve nule autre cose.
Li loge estoit de rains bien close,
Et bien coverte por le pluie.
As deus enfans mie n'anuie
Ne li fontaine ne li loge.
Li uns des enfans dist: « Ce lo ge
Que nos prendrons ci no ostel.
Rodains et pain et fu et sel
Ira a une vile querre,
Qui set le pais et la terre.
- G'irai, fait il, molt volentiers.
Chi est li voie et li sentiers
Qui va droit a une abeie,
U j'arai secours et aie
De pain et de sel et de vin,
Si com jou pens et adevin.
- Va, Dix te doinst bien deviner ! »
Cil s'en va qui ne quiert finer,
Tant k'a la porte as moines vient;
Trestout çou que il li covient
A demandé, et on li carge;
Molt trova le cenelier large,

car il ne lui refuse rien, et Rodain n'oublie rien : il emporte une pleine cruche de vin[1], du feu pour faire cuire la venaison, du pain et du sel plein son giron. Les enfants avaient déjà écorché le daim et fait leurs lardés, quand l'un d'eux a regardé autour de lui et a vu venir l'écuyer tout courant, qui ne s'attardait pas. Dès qu'ils le voient, ils courent à sa rencontre et lui crient bienvenue ; et ils ne dédaignent pas de décharger le cheval et de prendre le vin qu'il apporte pour boire, le pain, le sel et le feu. Tous trois furent serviteurs et cuisiniers pour préparer leur venaison, et cela leur aurait beaucoup plu de séjourner dans la forêt, s'ils en avaient eu le temps. Mais avant que le moment de manger fût venu, arriva à la loge un forestier dont la tâche et le métier était de garder la forêt. Personne, étranger ou familier, si riche et puissant fût-il, n'osait y chasser ou y tirer à l'arc. Quand il trouve les enfants dans sa loge, qu'il avait refaite à neuf, il est très en colère ; Lovel va à sa rencontre, ainsi que Martin. Ils le voient suant et brûlant de rage. Il ne répond mot à leur salut, mais il leur dit : « Vous êtes pris, vous en mourrez ; vous êtes arrivé à bien mauvais port : par le Dieu auquel je crois, je vous mènerai devant le roi ! Il vous fera pendre ou mettre à mort, ou couper le poing ou arracher les yeux, à cause de son daim que vous avez pris. » Lovel répond : « Beau doux ami,

Que riens nee ne li vea ;
Rodains nule rien n'oblia :
Del vin emporte plaine buire,
Et fu por le venison cuire,
Et pain et sel son giron plain.
Ja orent escorcié le dain
Li enfant, et fait lor lardés,
Quant li uns d'aus s'est regardés,
Si voit venir celui courant
Qui n'aloit pas en demourant.
Tot maintenant que il le voient,
Encontre lui courant venoient,
Se li escrient bien vignant ;
Ne ne vont mie desdaignant
A destrosser ne a recoivre
Le vin qu'il lor aporte a boivre,
Le pain et le sel et le feu.
Tot troi furent serjant et keu
De lor venison atorner,
Et molt lor plot a sejorner
En le forest, s'eüssent tans.
Mais ains que de maingier fust tans,
Vint a le loge uns forestiers,
Cui li baillie et li mestiers
Estoit de le forest garder.
N'i osoit traire ne berser
Nus, tant fust rices ne poissans,
Ne estraignes ne connissans.
Quant cil dedens se loge troeve,
Qu'il avoit fait toute noeve,
Les enfans, molt fu correciés ;
Contre lui s'est Loviaus dreciés[a],
Et Marins, si l'ont salué.
Caut le virent et tressué
D'ire et de maltalent qu'il ot.
A lor salu ne respont mot,
Ains lor dist : « Pris estes a mort ;
Arivé estes a mal port :
Par celi Dieu en cui je croi,
Je vos menrai devant le roi !
Si vos fera pendre u desfaire,
Les puins colper u les iex traire,
Por son dain que vos avés pris. »
Loviax respont : « Biax dous amis,

Dieu peut bien nous défendre contre cela. Nous n'avons rien fait pour quoi nous dussions être pendus, à mon avis. Donnez-nous une trêve pour cette nuit, et demain, dès qu'il fera jour, nous irons où il vous plaira. Pour faire la paix et obtenir une trêve, nous vous donnerons tout ce que nous avons : nous avons un marc d'argent et, si cela vous plaît, nous vous le donnerons. Prenez-le, de grâce, car nous n'avons pas davantage, ni ailleurs ni ici. Si nous pouvions vous donner davantage, il ne serait pas nécessaire de nous en prier. » Et il répond : « Je vous accorde la trêve, mais donnez-moi l'argent : comme cela elle sera bien conclue. » Rodain avait rangé la bourse, il la sortit et l'ouvrit, il lui donna tous les deniers, et lui, qui bâillait de convoitise, les prit volontiers[1]. Puis il leur dit : « Je vous octroie qu'aujourd'hui vous n'aurez garde de moi. » Désormais les enfants sont rassurés, toute la nuit ils se réjouissent et mangent et boivent leur content ; ils dorment sur leurs manteaux, car il n'y a ni paille ni foin. Le forestier, dès qu'il a pu voir la lumière du jour, les a réveillés, et Rodain leur a préparé leurs chevaux et les a aidés à monter. Il s'est mis à leur tête — il connaissait bien les chemins pour les avoir fréquemment parcourus —, et ils ont si bien avancé, sans faire de détour, qu'ils sont arrivés dans l'après-midi devant le roi de Catenasse. Tous trois le saluèrent ensemble, et le forestier lui raconta la vérité, comme il le devait.

De çou nos puet bien Diex deffendre.
Cose por coi nos doions pendre
N'avons nos mie fait, je cuit.
Or nos donés trives anuit,
Et demain, lués que jors sera,
Irons nos la u vos plaira.
Por pais et por trives avoir,
Vos donrons nos tot no avoir :
Vaillant un marc d'argent avons,
S'il vos plaist, si le vos donrons.
Or le prendés, vostre merci,
Car n'avons plus n'ailleurs ne ci.
Se plus vos peüssons doner,
Ja n'en esteüst sermoner. »
Cil respont : « Et jou le vos doing,
Mais l'argent me metés el poing :
Lors ert bien la trive fremee. »
Rodains ot la borse fremee,
Si le traist hors et deslia,
Tous les deniers donés li a,
Et cil volentiers pris les a,
Qui de covoitise bailla.
Puis lor a dit : « Je vos otroi,
N'avés hui mais garde de moi. »
Or sont asseür li enfant,
Toute nuit fisent joie grant,
Et mangierent assés et burent ;
Sor lor peniax a terre jurent,
Que estrain ne fuerre n'i ot.
Li forestiers, plus tost qu'il pot
Le jor veoir, les esvilla,
Et Rodains lor aparilla
Les cevax u monter les fist.
Devant a la voie se mist
Li forestiers - bien les savoit
Car sovent alés i estoit -,
S'ont si lor cemin droit tenu
Que de haut vespre sont venu
Devant le roi de Catanasse.
Tot troi le saluent a masse[a] ;
Et li forestiers li connut
Le voir que dire li estut :

« Sire, fit-il, ces enfants que je vous remets ont traversé les bois et chassé un daim de votre forêt : c'est pour cette raison que je vous les ai amenés. Si cela vous convient, punissez-les pour cela, mais on ne doit en rien punir de tels enfants ; et sachez que je ne les aurais pas pris, si cela n'avait pas constitué un manquement à la foi que je vous dois et à mon serment. C'est seulement pour tenir mon serment que je les ai pris. » Le roi répond : « Tu en as dit assez, et tu as bien fait ton devoir. Je vois que les enfants sont beaux et adroits, et je veux les retenir à ma cour ; ils pourront en retirer de grands biens, s'ils sont tant soit peu sages et courtois. » Lovel répond : « Beau sire roi, nous ne cherchions pas autre chose. Grand merci, nous sommes très heureux, puisque vous nous recueillez. — Enfant, dit le roi, tu es le bienvenu, toi et ton frère avec toi. Vous êtes frères, à ce que je crois. » Lovel répond : « Par Dieu, beau sire, je ne le dis pas pour vous contredire, et je l'en prends lui-même à garant : nous ne sommes ni frères ni parents. — Tais-toi, fait le roi, cela ne peut être. Jamais deux enfants n'ont été si semblables en tout ; vous êtes frères, mais tu n'oses pas l'avouer. Peu importe, que vous soyez frères ou non, dis-moi comment vous êtes appelés. — Sire, fait-il, je ne veux pas le dissimuler : on doit m'appeler Lovel ; mon compagnon que j'aime beaucoup a pour nom Marin. » Le roi ne leur demande rien de plus, mais il ordonne à l'un de ses serviteurs

«Sire, fait il, ier traversserent
Par vostre forest et bersserent[a]
Un des dains de vostre forest,
Cist enfant dont je vos revest :
Por çou les vos ai amenés.
S'il vos plaist, justice en prendés,
Mais on ne doit en nule guise
De tels enfans prendre justice ;
Et saciés que ja nes presisse,
Se envers vos ne mespresisse
Et de foi et de sairement.
Por çou les pris tant seulement
Que de mon sairement m'acuit. »
Li rois respont : « Assés as dit,
Et bien as fait çou que tu dois.
Les enfans voi biax et adrois,
Ses voel a ma cort retenir ;
Grans biens lor en porra venir,
S'il sont ne sage ne cortois. »
Loviax respont : « Biau sire rois,
Autre cose querre n'alomes.
Vostre merchi, molt lié en somes,
Quant vos nos avés receüs.
- Enfes, fait il, bien es venus,
Tu et tes freres avoec toi.
Frere estes vos, si com je croi. »
Loviax respont : «Par Dieu, biau sire,
Ne di mie por vos desdire,
S'en trai lui meisme a garant :
Ne somes frere ne parant.
- Taisiés, fait li rois, ne puet estre.
Ains doi enfant ne porent estre
Si sanlables de totes coses ;
Frere estes, mais dire ne l'oses.
Cui caut, soiiés vos frere u non,
Di moi comment vos avés non.
- Sire, fait il, nel quier celer :
Lovel me doit on apeler ;
Mon compaignon que jou molt aim
Par son droit non Marin le claim. »
Li rois nient plus ne lor demande,
Mais un sien serjant commande

de prendre soin des enfants, de leur apprendre à chasser avec chiens et oiseaux, et de les emmener en forêt ou en rivière ; et celui-ci leur apprit tout ce qu'il y avait à apprendre en matière de chasse, à courre et au faucon. Le roi se prit de tant d'affection pour eux, en les voyant preux et sages, qu'ils eurent tout ce qu'ils désiraient à sa cour ; il leur faisait donner robes et chevaux autant qu'ils en voulaient, et ils l'accompagnaient au bois ; et il leur plaisait tant de fréquenter les bois, pour tirer à l'arc ou pour chasser, qu'ils n'en voulaient jamais sortir. Des enfants je retourne au roi, que je vous ai laissé chez le bourgeois. Je vous ai tant conté des enfants que je ne dois plus vous en dire davantage. Nous recommencerons en revanche à parler du roi, que le bourgeois a tant mis à l'épreuve qu'il l'a trouvé parfaitement loyal. Il est à ce point maître de sa maison qu'il ne rend aucun compte d'aucune de ses dépenses. Jamais le bourgeois, qui a grande confiance en lui parce qu'il le voit très loyal, ne veut qu'il lui rende compte ; mais, un jour, il le prit à part et lui dit : « Gui, si cela te plaît, je te prêterai volontiers trois cents livres de ma fortune ; va-t'en faire du commerce et des affaires en Flandre, en Angleterre, en Provence ou en Gascogne. Si tu sais bien te débrouiller à Bar, à Provins ou à Troyes, il ne peut se faire que tu ne deviennes pas riche ; et je ne veux pas participer au bénéfice mais, pourvu

Que des enfans garde se prenge,
Des chiens et d'osiax lor aprenge,
Ses maint en bos et en riviere ;
Et cil trestoute la maniere
Des chiens et d'oisiax lor aprist.
Li rois en tel cierté les prist,
Por çou que preus les vit et sages,
Qu'il avoient a sa court gages
Si ricement com aus plaisoit ;
Cevax et reubes lor faisoit
Soignier tant com il en voloient,
Et avoec lui el bos aloient ;
Et tant lor plaist a converser
En bos, por traire et por berser,
Que ja partir ne s'en queroient ;
Les cers et les bisses queroient,
Et les autres bestes del bois.
Des enfans au roi m'en revois,
Que ciés le borgois vos laissai.
Des enfans tant conté vos ai
Que plus dire ne vos en doi.
Si recommencerons del roi,
Que li borgois a si prové
Que loial home l'a trové ;
S'a si en gages sa maison
Qu'il ne rent conte ne raison
De nule rien que il despenge.
Ja ne quiert que conte l'en renge
Li borgois, qui molt le creoit,
Por çou que loial le veoit ;
Mais un jor a consel le traist,
Et si li dist : « Gui, se toi plaist,
Jou te presterai volentiers
Troiz cenz livres de mes[a] deniers :
Si va gaaignier et aquerre,
En Flandres u en Engleterre,
U en Provence u en Gascoigne.
Se tu ses faire ta besoigne,
A Bar, a Provins u a Troies,
Ne puet estre rices ne soies ;
Et jou n'i quierc ja part avoir,
Mais que jou raie mon avoir,

que je récupère ma mise de départ, le gain te reviendra entièrement ; la pauvreté est un vilain malheur, dont tu es lourdement affligé. Si tu avais gagné deux cents marcs net, je ne t'en prendrais pas un denier. » Le roi répond : « Grand merci ! À mon gré, nous aurions déjà préparé tous les deniers. Puisque vous me le conseillez, je dois bien vous faire confiance. À partir d'aujourd'hui, je ne manquerai ni marché ni foire où je puisse me rendre ; je m'y connais en cordouan, et en alun et en brésil[1], et aussi en gorges de renard[2] ; je gagnerai désormais pas mal. » Le bourgeois avait déjà rassemblé tous les deniers, il les lui donna ; et le roi aussitôt se mit en demeure d'aller aux marchés et aux foires ; il investit tous ses deniers en peaux de chats claires ou noires[3] ; il hanta fêtes et marchés tant et si bien qu'il gagna beaucoup plus que le bourgeois ne lui avait prêté, car il fut aventureux et plus chanceux que tous les autres marchands. Quand le roi revint des fêtes, le bourgeois fut émerveillé[4] de voir combien il avait gagné, quoiqu'il n'ait pas été longtemps absent. Il l'aima d'autant plus qu'il avait fait de si bonnes affaires[5]. Il l'aime et l'estime davantage, et il l'honore plus qu'il ne le faisait, et il lui dit qu'il veut que ses deux fils l'accompagnent, et qu'ils aillent ensemble faire des bénéfices. Ses deux fils iront avec lui et le serviront tous les deux ; et il dit qu'il leur donnera son navire

Et tiens soit trestous li gaains.
De povreté est lais mehains,
Et tu en es molt mehaigniés.
Se tu avoies gaaigniés
Vaillant deus cenz mars de conquest,
Ne prendroie jou nul aquest. »
Li rois respont : « Vostre merci,
Mien voel ariemes ja ci
Tous les deniers aparilliés.
Puis que vos le me consilliés,
Vostre consel doi jou bien croire :
Ja ne perdrai marciés ne foire,
La u jou puisse mais awan ;
Bien me connois en cordouan,
Et en alun et en bresil,
Et ausi gorges de woupil.
Gaaignerai awan assés. »
Li borgois ot ja amassez
Touz les deniers, si[a] li bailla;
Et cil tantost s'aparilla
D'aler as marciés et as foires.
En piaus de cas, gaies et noires,
A tous ses deniers emploiés,
Si cerque festes et marciés,
Tant qu'assés plus i conquesta
Que li borgois ne li presta,
K'aventureus et bien cheans
Fu sor tous autres marcheans.
Quant li rois des festes revint,
A grant mervelle au borgois vint
Comment il ot tant conquesté,
Et si n'avoit gaires esté.
Si l'en a molt plus cier tenu,
Por çou qu'il li fu avenu
Si bien de sa marceandise.
Assés l'en aime plus et prise,
Et plus l'oneure qu'il ne seut,
Et si li dist que il le veut
A ses deus fix acompaignier :
S'iront ensamble gaaignier.
Si fil iront ensamble lui,
Si le serviront ambesdui ;
Et dist que il lor baillera
Sa nef, et qu'il lor cargera

et qu'il leur confiera mille marcs, voire trois mille, et qu'ils iront au Puy et à Saint-Gilles[1] : mais, pour leur premier voyage, il les envoie en Angleterre. Car, une semaine plus tard, devait avoir lieu la grande fête de Bristol. C'est là qu'il veut que son navire aille en premier, et il donne ses deux fils au roi, et leur recommande de lui faire confiance et de n'être jamais assez hardis pour le contredire en rien. Eux le lui promettent et affirment qu'ils se conformeront entièrement à ses ordres. Aussitôt le roi, qui est très pressé, et les fils du bourgeois avec lui, se préparent pour aller à Bristol. À bord du navire, il y a bien des richesses. Et la mer est calme et paisible : ils embarquent dans la joie, sur ce vaisseau dont Therfès, qui connaissait l'art du gouvernail, et la mer et les étoiles, était le capitaine. L'équipage hisse les voiles, et la nef s'élance, brisant les vagues et fendant les flots sous le souffle du vent, si bien qu'ils passent bien vite de l'autre côté. Le roi commande qu'on débarque les marchandises et les bons chevaux marchant l'amble ; car il y en avait beaucoup de beaux, marchant l'amble[2], forts et rapides. Ils se hâtent de décharger la nef, ils y passent et consacrent[3] toute la journée ; ils arrivent à Bristol le lendemain. C'était un jeune homme, neveu du roi Guillaume, qui dirigeait le royaume ; on lui avait donné la couronne, comme à un roi, et le royaume, pour cette raison qu'il n'y avait pas de plus proche héritier qui dût avoir la terre.

Vaillant mil mars, voire trois mile,
S'iront au Pui et a saint Gille ;
De ceste premeraine voie,
En Engleterre les envoie,
Car a Bistoc l'autre semaine
Devoit estre la feste plaine.
La veut que premierement aille ;
Sa nef et ses deus fix li baille,
Si lor commande qu'il le croient,
Et qu'il ja tant hardi ne soient
Que rien nule li contredient.
Cil li creantent et afient
Que il a son commandement
Se contenront outreement.
Tantost li rois, cui molt tart samble,
Et li fil au borgois ensamble
S'atornent d'aler a Bistot.
En la nef molt rice avoir ot,
Et li mers fu paisive et coie ;
En la mer entrent a grant joie,
Dom Therfes la maistrise avoit[a],
Qui del gourenal molt savoit,
Et de le mer et des estoiles.
A cordes traient[b] sus les voiles,
Et la nes muet qui ront et fent
Les ondes par force de vent,
Si qu'il vinrent outre molt tost.
Li rois commande que on ost
Tout lor avoir hors de la nef,
Et les cevax amblans souef,
Car molt en i avoit de biax,
Souef amblans, fors, et isniaus[c].
De le nef descargier se hastent,
Tout le jour i usent et wastent,
A Bistot vinrent l'endemain.
La terre tenoit en sa main
Uns valles, niés le roi Guillaume,
Et le corone et le roiaume
Li avoit on por çou donné
En non a roi, et coroné,
Que n'i avoit plus procain oir,
Qui la terre deüst avoir.

Le jeune roi était venu dans la ville avec une grande compagnie d'Anglais, le jour avant que le roi Guillaume n'y vende sa marchandise. Il la vend bien et la vante à ceux qui marchandent avec lui. Ils ne peuvent le tromper en rien, car il sait bien, pour chaque produit, ce qu'il vaut et ce qu'il peut en tirer. Pendant que le roi était très occupé à vendre sa marchandise, il vit un jeune homme qui tenait un cor, et lui demanda de s'approcher ; et lui y vint au premier mot. Le roi, qui ignorait ses intentions, lui demanda ce qu'il voulait faire du cor qu'il tenait, et l'autre lui dit, après l'avoir entendu, qu'il voudrait l'avoir vendu. « Vends-le-moi donc. — Très volontiers. — Combien en veux-tu ? — Cinq sous tout ronds[1]. — Cinq sous ? — Oui. — Et tu les auras, pour peu que tu me dises où le cor a été trouvé. — Seigneur, du moment que vous me le demandez, je vous dirai comment je l'ai eu. Il advint, je le sais, que le roi Guillaume, mon seigneur, qui fut vraiment un homme de bien, j'ose le dire, fut perdu, avec sa femme, qui était réputée pour être une très bonne dame, de sorte qu'on ne sut pas ce qu'ils étaient devenus ; et les serviteurs prirent librement, dans leur demeure, tout ce qu'ils trouvèrent ; ils pillèrent toute la salle. Et moi j'étais élevé chez le roi — j'étais tout petit et très jeune quand cela se produisit. Personne ne me repoussa ni ne me retint. Et ainsi j'allai moi aussi cherchant et fouillant à travers la maison,

En la vile li jovenes rois
A grant compaignie d'Englois
Estoit venus le jour devant
Que li rois Guillaumes si vant[a]
D'autre part sa marceandise.
Molt le vent bien et molt le prise
A ciax qui a lui le bargaignent;
De nule cose ne l'enganent,
Car bien set de cascun avoir
Qu'il vaut et qu'il en puet avoir.
La u li rois mix entendoit
A son avoir que il vendoit,
Vit un vallet un cor tenir:
Sel commanda a lui venir,
Et cil i vint au premier mot.
Li rois, qui son pensé ne sot,
Li demanda que il voloit
Faire del cor que il tenoit;
Et[b] cil dist quant il l'ot entendu
Qu'il le vauroit avoir vendu.
« Donc le me vent. - Molt volentiers.
-Qu'en veuste avoir ? - Cinc sols entiers.
- Cinc sols ? - Voire. - Et tu les aras,
Par tel convent que tu diras
En quel liu li cors fu trovés.
- Quant vos, sire, le me rouvés,
Je vos dirai comment je l'ai.
Il avint cose, et bien le sai,
Que li rois Guillaumes, mes sires,
Qui fut molt preudom, ch'os jou dire,
Fu si perdus, il et sa feme,
Qui ot tesmoing de boine dame,
Que on ne sot qu'il se devinrent ;
Et serjant en lor maison prisent
A bandon quanqu'il i troverent.
Trestoute la sale reuberent ;
Et je fui ciés le roi nourris,
S'estoie a cel jor molt petis
Et molt enfes, quant çou avint.
Nus ne me bouta ne retint,
S'alai tout autresi cerkant
Par le maison et reversant,

comme les autres, les plus grands, et je trouvai le cor sur un banc, et je le pris : je ne sais si c'était une faute ; mais je l'ai bien gardé jusqu'à maintenant. Désormais je veux aller sur l'ordre de Dieu en pèlerinage à Saint-Gilles ; je donnerai aux pauvres de cette ville ce que j'aurai du cor, je n'en ferai pas d'autre gain. » Et il lui répond : « Tu feras bien, peut-être en retireras-tu quelque avantage ; tel à qui tu ne prends pas garde pour l'instant, pourra encore te récompenser pour cela. » Tout aussitôt, le roi commande à un serviteur de lui compter les cinq sous, de manière qu'il n'y manque pas un denier ; et l'autre les lui donne tout de suite, mais il blâme fort le roi pour cette affaire. Et le jeune homme s'en va à travers le marché, distribuant tous ses deniers à ceux qu'il voit en avoir besoin ; mais les gens qui voient leur seigneur, qu'ils avaient connu tous les jours de leur vie, en passant devant lui s'assemblent et s'attroupent, pour le regarder à loisir. Tout le jour, devant son étal ils s'assemblent pour le regarder. Et ils s'en vont conter au roi qu'est venu en ville un marchand qui ressemble tellement au roi Guillaume qu'ils se demandent sérieusement si c'est lui ou non. « Comment s'appelle-t-il ? fait le roi. Et lui avez-vous déjà demandé qui il est et de quel pays il vient ? — Non, sire, nous ne le savons pas, et nous ne lui avons rien demandé à son sujet. — Je veux donc y aller moi-même, fait-il. Je veux parler au marchand.

Com li autre et li plus grant ;
Si trovai le cor sor un banc,
Si m'abassai et si le pris[a].
Ne sai se de rien i mespris,
Mais bien l'ai jusques chi gardé.
Or voel jou de par Diu aler
En pelerinage a saint Gille ;
As poures par mi ceste vile
Donrai cou que j'aurai del cor,
Ja n'en ferai autre tresor. »
Et il li respont : « Bien feras,
Espoir encor preu i aras ;
Teus le te puet merir encore
Dont garde ne t'en dones ore. »
Tot maintenant li rois commande
A un seriant que il li rende
Les cinc sols, que deniers n'i faille ;
Et cil tot maintenant li baille,
Mais molt blasme au roi son marcié.
Et li valles par le marcié
Va departant tos ses deniers,
La u il vit qu'il fu mestiers.
Mais les gens qui lor signor voient,
Que tos jors conneu avoient,
Si com par devant lui trespassent,
Si assamblent et si amassent
Por lui regarder a estal.
Tote jor devant son estal
S'assamblent por lui regarder,
Et si s'en vont au roi conter
K'en la vile venu avoit
Un marceant qui resambloit
Le roi Guillaume si du tout
Qu'il estoient en grant redout,
Savoir se çou ert il u non.
« Comment, fait li rois, a il non ?
Et avés vos encore enquis
Qui il est et de quel pais ?
- Nenil, sire, nos ne savons,
Ne riens de lui enquis n'avons.
- Dont i voel jou, fait il, aler.
Au marceant voel jou parler.

Et, s'il ressemble à mon oncle, nous serons toujours ensemble, lui et moi, désormais, s'il m'en croit ; je le prierai d'être à moi[1] ; et je veux le retenir pour cette raison qu'il me fera ressouvenir de mon oncle, quand je le verrai. Allons-y, et je lui demanderai qui il est et quelle est sa situation[2]. Je devrais y être depuis un bon moment, car il me tarde fort de le voir. » Alors le roi s'est mis en route, sur un grand destrier de Castille. Après lui vient une très belle escorte ; car tous veulent voir le roi, qu'ils avaient beaucoup aimé ; mais personne ne sait que c'est lui. Car il avait été en exil vingt-quatre années pleines, si bien que personne n'osait en parler ; et s'ils savaient la vérité, que c'est bien lui, ils en éprouveraient une grande joie. Le roi ne s'arrête ni ne ralentit, au contraire il presse son cheval devant la foule considérable qui le suit, jusqu'à ce qu'il aperçoive son oncle le roi ; quand il le voit, il descend de cheval, il lui met les bras autour du cou, il le salue et l'embrasse, et dit : « Ami, par saint Nicolas, je désirais fort vous voir. Il faut que vous vous asseyiez près de moi, car je veux parler avec vous sagement et en privé. » Le roi, qui le reconnaissait bien, lui dit : « Qu'il en soit selon votre bon plaisir ! Mais je ne m'assiérai pas à côté de vous ; au contraire je veux m'asseoir à vos pieds. Car vous me paraissez être un homme de trop grande noblesse. — N'ayez pas peur, ne tremblez pas, asseyez-vous en toute tranquillité près de moi. Je suis roi, et vous semblez l'être[3].

Et se il mon oncle resamble,
A tos jors mais i serons[a] ensamble,
Entre moi et lui, s'il me croit ;
Prierai lui que a moi soit ;
Et por çou le voel retenir,
Qu'il me fera resouvenir
De mon oncle, quant le verrai.
Or alons, se li enquerrai
De son afaire et de son estre.
Pieç'a que jou i deusse estre,
Que moltm'est tart que jou le voie. »
Lors s'est li rois mis a le voie,
Sor un grant destrier de Castele.
Aprés lui ot route molt bele,
Car trestot cil veïr voloient[b]
Le roi, que amer le soloient ;
Mais nus ne set que ce soit il,
Car esté avoit en essil
Vint et quatre ans trestout a tire,
Que nesuns n'en osoit a dire ;
Et se il le voir en seüssent,
Qu'il fust çou, grant ioie en eüssent.
Li rois ne fine ne ne cesse,
Ains poinst devant tote la presse
Qui aprés lui molt grans venoit,
Tant que li rois son oncle voit.
Quant il le voit, s'est descendus ;
Au col li a les bras tendus,
Si le salue et si l'acole,
Et dist : « Amis, par saint Nichole,
Molt vos desiroie a veoir.
Or vos estuet les moi seoir,
Car a vos voel molt sagement
Tenir consel et parlement. »
Li rois, qui bien le connisoit,
Li dist : « A vostre plaisir soit,
Mais les vos ne serrai jou pas ;
A vos pies voel seoir en bas,
Car trop haus hom vos me sanlés.
- N'aiiés paor ne ne tranlés,
Seés seürement les moi.
Ie sui rois et vos samblés roi,

Et vous ressemblez à un mien oncle comme le rubis ressemble à l'escarboucle, et comme la fleur du rosier ressemble à la rose, qui sont en effet une même chose. Sachez qu'à cause de lui je vous aime tant qu'il s'en faut de peu que je ne vous appelle oncle et seigneur, et même roi. Nous n'avons jamais vu une telle merveille, et jamais il n'y en a eu, et jamais il n'y en aura. Ami, il y aura bien assez de gens pour vendre de l'écarlate[1] et de l'alun, du brésil et de la cire. Je suis venu vous prier et vous demander de vous installer à ma cour. Vous régnerez jusqu'à la source de la Tamise et jusqu'à son embouchure, si Dieu me sauve ; car si vous ne le prenez pas mal, je ferai de vous mon sénéchal. — Sénéchal, la bonne aventure ! Certes, sire, je ne m'en soucie pas. Je pourrais bien vite monter si haut qu'on me ferait dévaler et descendre les marches sans les compter, et on me ferait faire une telle chute qu'il me faudrait mourir de douleur. On a vu bien des fois s'élever des vilains qui retombèrent dans leur premier état, ils revinrent là d'où ils étaient partis : pour cette raison, il n'est pas question que je m'en mêle. Vous pouvez le promettre à quelqu'un d'autre, car je m'en tiendrai à mon métier. Et ne pourrait-il pas arriver que le roi perdu revienne ? C'est alors qu'il me faudrait déchoir, je serais à nouveau marchand. Je ne me soucie pas de tomber ainsi. Vous-même, qui êtes roi, dites-moi en toute courtoisie, s'il revenait, que feriez-vous ? — Certes, j'en serais très

Et[a] vos resanlés un mien oncle
Comme rubins fait escarbocle,
Et comme fleurs de rosier rose,
Qui est tote une meisme cose[b].
Por lui saciés que tant vos aim
Que bien pres que jou ne vos claim
Oncle et signor, et roi meismes.
Ainc mais tel mervelle ne vimes,
N'onques n'avint ne n'avenra.
Amis, assés ert qui vendra
Grain et[c] alun, bresil et cire.
Venus vos sui priier et dire
Que vos remaigniés a ma court.
Jusque la ou Tamise court[d],
Et jusque la u ele faut,
Arés pooir, se Diex me saut,
Que se vos nel tenés a mal,
De vos ferai mon senescal.
- Senescal, par boine aventure !
Certes, sire, jou n'en ai cure.
Tost porroie si haut monter
Que on me feroit mesconter
Trestous les degrés et descendre,
Se m'i feroit on tel saut prendre
Qu'il m'estevroit de doel crever.
On a bien veü alever
De teus que vilain ravalerent ;
La dont il murent s'en ralerent :
Por çou ne me voel entremetre.
Or le poés autrui prometre,
Ç'a mon mestier me voel tenir.
En ne porroit bien avenir
Que li rois perdus revenroit ?
Adonc caïr me covenroit,
Si reseroie marceans.
N'ai cure d'estre si ceans ;
Vous meismes, qui estes rois,
Or me dites comme cortois,
Se il revenoit, qu'en feriés ?
- Certes, molt en seroie liés ;

heureux ; et, aussi vrai que je souhaite que Dieu protège mon âme[1], je lui rendrais la couronne que je lui garde et le royaume, sans même prendre le temps de la réflexion ; car je n'en suis que le gardien, le prévôt, ou l'échevin ou le maire. Pour l'amour de lui, je veux, et je vous en prie, que nous soyons amis, de telle sorte que vous ne vous éloigniez jamais de moi, que vous mangiez chaque jour à ma cour avec tous les vôtres, que vous preniez avoine et foin à la cour, et au moment de partir vous aurez bon salaire ; par tout mon royaume vous serez quitte des droits de coutume et de péage, que doivent les autres marchands sur tout ce qu'ils vendent ou achètent. Que cela ne vous ennuie pas de me dire votre nom et le lieu d'où vous venez, car vous n'en retirerez que des avantages. — Sire, j'ai nom Gui de Galvoie ; là-bas j'ai en quantité garance et guède, brésil et alun et écarlate, dont je teins mes draps et ma laine. » Là-dessus, le neveu, en toute noblesse et honnêteté, quitte son oncle. Il lui a généreusement offert ses services, et il le sert plus qu'il ne le lui a dit, et il l'aime et l'honore fort, aussi longtemps qu'il reste dans la ville ; et les autres gens l'aiment tant et lui font si bonne figure qu'il pourrait bien s'apercevoir que, s'il voulait reconnaître en vérité son identité, telle quelle, il retrouverait tout de suite le royaume d'Angleterre ; il n'y aurait ni querelle ni guerre à ce propos ; il le sait bien et s'en rend parfaitement compte ; mais il reste dans la ville

Et se Diex ait de m'ame part,
Le corone que jou li gart,
Et li roiame, li rendroie,
Que ja nul consel n'en prendroie,
Car jou n'en sui fors que vicaires,
Prevos, u eskievins, u maires.
Por lui voel, et si vos en pri,
Que nos soiomes molt ami.
Ja de mi ne vos estrangiés,
Cascom jor a ma cort mangiés
A tant de gent com vous menés,
Fuerre et avaine a cort prendés,
Et au partir arés vos gaiges ;
Des coustumes et des paiages
Que li autre marceant rendent,
De çou qu'il acatent et vendent,
Serés par mon roiame cuites.
Or ne vos poist se vos me dites
Vostre repaire et vostre non,
K'en çou n'arés vos se bien non.
- Sire, j'ai non Guis de Gavaide ;
La ai jou molt warance et waide,
Et bresil et alun et graine,
Dont jou tieng mes dras et ma laine[a]. »
A tant li rois de l'oncle part,
Comme frans et de boine part.
Molt l'en a boin service offert,
Plus que ne li a dit le sert,
Et molt l'a cier et molt l'oneure,
Tant que en la vile demeure ;
Et les autres gens tant l'amerent
Et si bel samblant li mostrerent
Que bien se pot apercevoir,
S'il vausist connoistre le voir,
Que çou fust il si com il ere,
Qu'il eüst cuitement arriere
Tot le roiame d'Engleterre :
Ja n'i eüst tencon ne guerre.
Bien le sot et bien l'aperçut,
Mais en la vile si estut

sans s'y faire connaître, et il ne prend pas congé de son neveu en partant.

Quand il lui paraît nécessaire de quitter la ville, il part, un beau matin. De très bonne heure, dès l'aube, Therfès a préparé la nef. Déjà elle eſt chargée à souhait des meilleures marchandises qu'on puisse trouver jusqu'à Alep[1]. Dès que la nef eſt sortie du port et qu'ils sont en pleine mer, le vent commence à forcir ; la mer se trouble et le vent forcit ; les marins s'écrient : « À la manœuvre ! À la manœuvre ! » Mais les ondes se mettent à bouillir, elles heurtent et rudoient la nef, si bien que ses flancs craquent, et c'eſt une chance que la charpente ne se brise pas. La mer, qui jusqu'alors était toute lisse, eſt couverte de monts et de vaux ; déjà les vagues sont si hautes, et les creux si profonds, qu'ils ne peuvent s'arrêter de monter et de descendre. Le jour, quant à lui, s'obscurcit, et le vent se met à souffler très fort ; le ciel se trouble, l'air s'épaissit ; tantôt il semble que la mer monte, tantôt qu'elle se retire. Le maître navigateur s'inquiète, qui voit les quatre vents se quereller et combattre l'air et la mer ; éclairs, foudre et tonnerre font rage : il renonce à mener la nef, et la laisse à la dérive. Les vagues se la renvoient l'une à l'autre comme une balle à la pelote ; un moment elle monte jusqu'aux nues, l'inſtant d'après elle s'enfonce jusqu'au fond de l'océan. Therfès crie : « Amenez les voiles ! Amenez-les ! »

C'onques connoiſtre ne s'i fiſt,
N'a son neveu congié ne priſt.
  Quant de la vile aler s'en dut,
Une matinee s'en mut.
Bien matinet, a l'ajornee,
Ot Terfes la nef atornee.
Ja eſtoit cargié a devise
De le millor marceandise
Que on trovaſt jusque Halape.
Lués que la nes du port escape,
Et il furent an mer dedens[a],
Commence a enforcier li vens ;
Li mers torble, et li vens enforce ;
Cil s'escrient : « A force, a force[b] ! »
Mais les ondes forment s'esboulent[c],
Qui la nef dehurtent et boutent,
Si c'andoi li coſté li croissent,
Et bien va que les ais ne froissent.
Li mers, qui ore eſtoit ingaus,
Eſt plaine de mons et de vaus ;
Ja erent si hautes les ondes,
Et les valees si parfondes,
Que il ne porent eſtal prendre,
Et de monter et de descendre.
Li jors reprent a oscurer
Par tot, et molt fort a venter ;
Li ciex torble, li airs espoisse ;
Or eſt avis que la mers croisse,
Si resamble qu'ele retraie.
Li maiſtres maroniers s'esmaie,
Qui voit tencier les vens tos quatre,
A l'air et a la mer combatre ;
Si espart et foudroie et tone :
La nef tot a plain abandone,
Si l'a laissie en la balance.
L'une onde à l'autre se balance,
Ausi c'om jue a le pelote ;
L'une eure jusqu'as nues flote,
Et jusqu'an abisme ravale[d].
Tresses escrie : « Cale, cale ! »

Mais les quatre vents s'enragent tant qu'ils déchirent et arrachent tous les cordages et la voilure : la toile eſt déchiquetée, la voile se déchire et le mât se brise. À bord de la nef, tous sont en grande angoisse, ils prient Dieu et la Croix, ils s'écrient à haute voix : « Saint Nicolas[1], venez-nous en aide ! Faites notre paix avec Dieu, pour qu'il ait pitié de nous et qu'il accorde ces vents qui sans raison se querellent ; ils se font la guerre et nous tuent. Sur cette mer, ces vents ont un grand pouvoir, nous le voyons bien ; ils en sont les maîtres, cela apparaît très clairement ; quelles que soient les viƈtimes de leur discorde, eux n'en souffriront jamais aucun dommage. C'eſt pour notre malheur que nous avons vu leur fureur. Serons-nous détruits et mis à mort à cause de ce qui leur eſt un passe-temps ? Ces vents se font la guerre comme les seigneurs de la terre, qui pour se diſtraire brûlent les châteaux et les détruisent ; et nous, malheureux, nous payons pour les guerres de ces grands barons. On peut comparer les vents et la terre et la mer aux barons, car le monde eſt troublé à cause d'eux de la même façon que ces vents troublent les flots. Ah ! Dieu, faites donc se calmer ces vents qui nous effraient. Dieu, avant que nous ne soyons morts, menez notre navire au port, apaisez pour nous cette tourmente et domptez la colère de ces vents, car maintenant ils auraient assez soufflé, si telle était votre volonté. »

Mais tot li quatre vent s'aïrent,
Si qu'il desrompent et deskirent
Toutes les cordes et le voile :
En mil pieces vole la toile,
Li voiles ront et li mas froisse.
En la nef sont en grant angoisse
Si reclaiment Diu et la crois,
Tout escrient a haute vois :
« Sains Nicholais, aidiés, aidiés[a] !
Vers Diu merci nos aplaidiés,
Qu'il ait de nos misericorde
Et mece entre ces vens concorde,
Qui por nïent se contralient ;
Il guerroient et nos ocient.
En ceſte mer ont grant pooir
Ciſt vent, bien le poons veoir ;
Signor en sont, bien i apert ;
Qui que lor descorde compert,
Il n'i aront ja nul damage.
Nos mar veimes lor outrage.
De çou dont il font lor deduit
Seromes nos mort et deſtruit.
Ausi font or ciſt vent lor guerre
Comme font li signor de terre,
Que de çou dont il se deduisent
Ardent les caſtiax et deſtruisent :
Ausi nos, caitif, comperrons
Les guerres de ces haus barons.
As barons puet on comparer
Les vens, et le terre et le mer,
Que[b] par eus eſt troblez li mondes
Si com cil vent troblent ces ondes.
Ha ! Deus, car feites apaiier
Ces venz qui nos font esmaiier.
Deus, einçois que nos soiiens mort,
Conduisiez noſtre nef a port,
Et ceſt torment nos abeissiez
Et l'ire de ces venz pleissiez,
Qu'assez ont des or mes vanté,
S'il vos venoit a volanté. »

Ainsi tous font appel à Dieu ; mais toujours ils courent sur la mer, ballottés par les vents, car la tempête dure trois jours, si grande et si violente qu'ils ne savent à aucun moment où ils sont et ne mangent ni ne boivent. À l'aube du quatrième jour, le temps s'éclaircit, la mer est calme et apaisée, et les vents font la trêve ; au contraire, une petite brise très douce souffle sur eux, qui demeure pour nettoyer et balayer le ciel. Dès lors, Therfès pourra retrouver sa voie, s'il parvient à reconnaître en quelle contrée le hasard a mené leur nef ; car ils sont tout près d'une terre étrangère. Le roi l'appelle et lui parle aimablement : « Maître, fait-il, où sommes-nous ? Connaissez-vous cette ville ? — Seigneur, je la connais très bien. Je ne vous mentirai en rien ; mais si vous voulez entrer au port, on vous vendra très cher ce droit. Il faudra que vous l'achetiez bien cher ; car d'abord le seigneur, puis la dame viendront fouiller la nef : il n'y aura pas à bord de gemme ni de marchandise précieuse que le seigneur ne puisse avoir, si elle lui plaît et qu'il en ait envie. Après cela, la dame à son tour fera son choix, et elle prendra elle aussi ce qui lui convient ; peu importe qui cela ennuie ou à qui cela déplaît, le sénéchal prélève ensuite ce qu'il veut. Ce péage est fort mauvais ; mais ensuite, à partir de ce moment-là, le marchand fait ce qu'il veut et vend au prix qu'il désire, et il ne doit pas craindre que personne lui prenne un sou

Ensi tout Damediu apelent.
Mais adés waucrent et cancelent,
Car trois jors dura li orés,
Si grans et si desmesurés
C'onques ne sorent u il furent,
Ne ne mangierent ne ne burent.
Au quart, a l'aube aparissant,
Ala li jors aclarissant,
Et li mers fu coie et rassise,
Et li vent orent trive prise ;
Mais uns ventelés molt soués
Venta tous seus, qui fu remés
Por l'air moncer et balliier.
Or se puet Tresses ravoier,
S'il set connoistre en quel contree
Aventure a lor nef menee,
Que pres sont d'une terre estraigne.
Li rois adonques seu loseinge :
« Maistres, fait il, u somes[a] nos ?
Ceste vile connissiés vos ?
- Sire, molt le connois jou bien.
Ne vos en mentirai de rien ;
Mais se vos port i volés prendre,
On le vos vaura molt cier vendre.
Molt l'estevra acater cier,
Que le nef vauront revercier
Premiers li sire, et puis li dame :
Ja n'i ara si ciere jame,
Ne nul si precieus avoir,
Que li sires ne puist avoir,
Se il li plaist et abelist.
Aprés çou la dame reslist,
S'an reprandra ce qu'il li siet.
Cui qu'il esnuit ne cui qu'il griet,
Reprant aprés li seneschaus.
Cist paages est assez maus,
Mais puis, des illuec en avant,
Li marcheans a ce qu'il vant
Au plus chieremant que il puet,
Ne ja douter ne li estuet[b]

sans que le seigneur ne le lui rembourse entièrement. » Le roi dit qu'ils vont aller à terre ; ce n'est pas le souci de leurs biens qui les en empêchera. Les marins se mettent à la tâche de telle sorte qu'ils font entrer non sans peine la nef au port, toute saine et entière, en louvoyant devant le château[1] ; mais ce ne sera pas pour rien. Quand ceux du château[2] voient la nef, ils envoient un serviteur pour savoir si c'est une nef marchande. Il vient en hâte, et demande qui ils sont et de quelle terre ils viennent. Le roi lui-même lui répond : « Nous sommes des marchands de Galvoie. » Lui ne leur demande rien de plus, mais il retourne au château et dit : « Allons ! Ne tardez pas, car au port sont arrivés des marchands. » Il n'y a pas de long débat, mais tout de suite, pour réclamer son droit selon la coutume, la dame de la terre monte à bord ; car il n'y a pas de seigneur dans la ville. Le sénéchal se hâte après elle, qui lui aussi a droit à prélever son tribut. La dame arrive, le roi la voit, il va tout de suite à sa rencontre ; mais il est très déçu de ne pas la voir clairement, car son visage est dissimulé par un voile ; il la salue néanmoins et dit : « Soyez la bienvenue, ma chère dame ! Mettez pied à terre. Je sais bien ce que vous demandez ; je connais bien les coutumes de ce port. J'apporte les plus riches marchandises qu'a jamais pu posséder un marchand. Je serais heureux d'avoir ce qui vous plaît le mieux[3]. — Ami, il faut que je voie

Que nus vaillant un pois li toille,
Que li sires tout ne li soille. »
Li rois li dist que port prendront,
Ja por avoir ne remanront
Que maintenant a terre n'aille.
Li maroniers molt se travaille,
Que le nef tote entire et saine
Ont traite a port a quelque paine,
Devant le castel tornient ;
Mais çou n'ert mie por nient.
Quant cil del castel la nef voient,
Un seriant por enquerre envoient
Se çou estoit nes marceande.
Cil i va tost et si demande
Quel gent et de quel terre sont.
Li rois meismes li respont :
« Marceant somes, de Gavaide. »
Cil de riens plus ne les aplaide,
Ains est au castel retornés,
Et dist : « Or tost ! Ne sejornés,
C'au port sont marceant venu. »
N'i ot mie grant plait tenu,
Que lués por sa costume querre
Monte la dame de la terre,
Car de signor n'i avoit point ;
Li senescaus aprés li point,
Qui sa coustume au port avoit.
La dame i vint, li rois le voit,
Si va tantost encontre li ;
Mais çou molt li desabeli
Qu'il ne le voit pas en apert,
Car ele avoit son vis covert.
Et ne por quant si le salue,
Et dist : « Bien soiies vos venue,
Ma ciere dame. Or descendés.
Je sai bien que vos demandés ;
Je sai bien le costume au port.
Des plus rices avoirs aport
C'onques nus marceans eüst.
De cose qui miex vous pleüst
Seroie jou liez se jou[a] l'avoie.
- Amis, il estuet que jou voie

tout votre chargement, pièce à pièce. Quand j'aurai tout regardé, alors, si je peux le reconnaître de mes yeux, je prendrai ce qui a le plus de valeur. » Là-dessus, la dame monte à bord de la nef ; son cœur bat très fort à cause du roi, qu'elle regarde avec attention car quelque chose lui dit qu'elle l'a déjà vu ailleurs. Le roi lui fait montrer les plus belles marchandises, des draps dignes d'un empereur, des orfrois, des couvertures de zibeline, des paletots et des pelisses d'hermine, des jonchets[1] d'argent et des échecs d'or ; mais elle regarde le cor qui est pendu au mât de la nef ; elle se complaît à regarder le cor, car elle n'aime aucune marchandise autant que le cor qu'elle voit ; elle contemple le cor, et le roi, et elle engage tellement son attention là-dessus qu'elle ne peut poser les yeux sur rien d'autre. Elle dirige ses regards du roi au cor, puis à nouveau du cor au roi ; elle s'abîme dans sa contemplation, et finalement vient jusqu'au mât ; elle n'a pas envie d'aller au-delà, mais elle prend le cor et l'embrasse ; elle manifeste bien qu'il lui plaît beaucoup. Après l'avoir regardé un long moment, elle le repose sans dire un mot ; elle revient vers le roi. Elle a bien gagné sa journée, et ce qui vient de se passer lui plaît tout à fait et la satisfait. Elle s'assied près de lui dans la nef ; alors elle voit à son petit doigt un anneau qui a appartenu à sa femme : il le porte encore en souvenir d'elle. Le jour de son départ en exil,

Tos vos avoirs, tos un a un.
Quant j'arai remire cascun,
Lors se veoir le puis as iex[a],
Si prendrai de trestout le miex. »
A tant la dame en le nef entre,
Cui li cuers haletoit el ventre,
Car il li aloit ja disant,
Del roi qu'ele aloit ravisant,
Qu'ele l'avoit veü aillors.
Tos les plus ciers et les millors
Avoirs li fait mostrer li rois,
Dras emperiaus et orfrois,
Et couretoirs et[b] sebelins,
Pennes et peliçons hermins,
Tables d'argent et eschés d'or ;
Mais ele regardoit au cor,
Qui au mast de le nef pendoit ;
Au cor regarder entendoit,
Que nul autre avoir tant n'amoit
Comme le cor qu'ele veoit ;
Et le cor et le roi ravise,
C'a çou estoit s'entente mise,
N'aillors ne puet ses iex tenir.
Del roi les fait au cor venir,
Et del cor au roi les ramaine ;
Del regarder est en grant paine,
Tant qu'ele vint dalés le mast ;
Nul talent n'a qu'ele outre past,
Ains prent le cor et si le baise :
Bien fait samblant que molt li plaise ;
Et quant grant piece esgardé l'ot,
Arrier le mist, ne ne dist mot,
Mais vers le roi s'est retornee.
Molt avoit fait bele jornee,
Et molt li plot et molt li sist ;
Dalés lui en le nef s'assist,
Lors a veü en son doit maine
Un anelet qui fu sa faime :
Por li encore le portoit il.
Le jor u il vint en essil

il l'avait oublié à sa ceinture, où il était attaché par un lacet de soie. Quand la dame voit l'anneau, elle ne manque pas de le reconnaître, et dit : « Beau seigneur, je ne veux rien avoir de ce que voient mes yeux, sauf cet anneau que vous portez ; avec lui vous serez quitte. — Ah ! Dame, fait le roi, ne dites pas une chose pareille ; je ne serai pas quitte pour si peu. À bord de cette nef il y a des marchandises qui vaudraient bien cent marcs : prenez-les si vous le voulez ; ne m'enlevez pas mon anneau, car l'or et l'hyacinthe du chaton ne valent pas plus d'une once à eux deux. Mais je l'aime mieux que tout le reste, par la foi que je vous dois ! Ma vie est toute dans mon doigt, quand j'y porte cet anneau : enlevez-le-moi, et vous me tuez. — Ah ! Seigneur marchand, taisez-vous ! Vous êtes bien en situation de vous procurer un autre anneau semblable. Si je voulais le prendre de force, vous ne pourriez me le refuser. Je ne réclame pas un gros butin. En prenant une si petite part de vos biens, je commets une folie et une faute ; car c'est là piètre possession, et d'ailleurs la coutume est telle que vous ne pouvez m'interdire aucun de vos biens, pour peu que je choisisse un seul objet. — Dame, dans ce cas il n'est pas sage de ne pas prendre autre chose. Vous aurez l'anneau, le voilà. Mais je vous ai donné un don considérable, je l'ai arraché contre mon gré de mon cœur, car ce n'était pas à mon doigt qu'il était ; voici que je vous ai donné ma vie :

L'ot a son braiiel oublié,
A un lac de soie noué.
Quant la dame a l'anel veü,
Ne l'a mie desconneü,
Et dist : « Biau sire, jou ne voel
Avoir rien que voient mi oel,
Fors cest anel que vos portés ;
Por tant serés vos acuités.
- Ha ! dame, fait li rois, nel dites ;
Ja por si peu ne serai cuites.
En ceste nef a tel avoir
Dont on porroit cent mars avoir :
Celui prendés se vos volés ;
Ja mon anel ne me tolés,
Car entre l'or et la gagouce
Ne valent mie plus d'une once.
Mais jou l'aim miex, foi que vos doi !
Ma vie est tote ens en mon doi,
Quant cestui anelet i port :
Tolés le moi, si m'arés mort.
- Ha ! sire marceans, taisiés !
Vos estes trop bien aaisiés
D'un autel anel porcacier.
Se jou voloie a çou cacier,
Vos nel me poriés veer ;
Ne vos voel de gaires preer.
Quant jou si peu del vostre preng,
Folie fac et si mespreng,
Que molt est poures cis cateus,
A çou que la coustume est teus
Que vos ne me poés deffendre
Rien que del vostre voelle prendre,
Mais que çou soit un seus avoirs.
- Dame, dont n'est mie savoirs
Que autre cose ne prendés.
L'anel aurés : or le tenés.
Mais molt vos ai large don fait,
Maugré moi l'ai de mon cuer trait,
Car en mon doit n'estoit il mie ;
Or vos ai donee ma vie :

Dieu fasse que vous en retiriez satisfaction, et moi aussi ! » La dame écoute ce discours avec joie, elle l'en remercie et prend l'anneau, et elle le met à son doigt puis dit : « Ami, en récompense de cet anneau, vous n'aurez pas d'autre hôtel que le mien, vous et vos compagnons ; vous logerez tous avec moi cette nuit en mon château ; vous viendrez tous avec moi, car je le désire et vous en prie. » Le roi répond : « Soyez-en remerciée. » Mais ceux qui sont venus avec la dame considèrent comme une très grande folie qu'elle ait pris l'anneau, alors qu'elle aurait pu avoir, si elle s'était conduite sagement, un tribut d'une valeur de cent marcs. Le sénéchal ne renonce pas à la moindre miette de son péage, auquel il a droit selon la coutume ; au contraire il prend, dans la mesure où il sait le repérer, ce qui a le plus de valeur. Enfin la dame s'en retourne ; elle emmène avec elle, pour dîner, le roi qu'elle veut fêter, servir et honorer, ainsi que toute sa compagnie ; mais le roi a très grande envie de la voir à visage découvert. Elle ordonne qu'on fasse mettre les tables, et on obéit ; il y a assez de serviteurs pour s'en occuper ; ils s'empressent de tout préparer et la dame dévoile son visage et abaisse sa guimpe jusqu'à son menton. Elle n'a pas le teint pâle, elle s'abandonne aux regards ; et on lui donne l'eau pour laver ses mains, qu'elle a belles et blanches. Le roi veut lui tenir les manches, mais elle lui dit en riant : « Vous êtes un trop riche marchand

Se doinst Diex moi et vos joïr ! »
Içou veut molt la dame oïr,
Si l'en mercie et si a pris
L'anel, si l'a en son doit mis,
Et dist : « Amis, en mon castel,
Por guerredon de cest anel
N'arés ostel se le mien non.
Vos et tuit vostre[a] compaignon
Herbegerés o moi anuit ;
Avoec moi vos en venrés tuit,
Que jel voel et si vos en pri. »
Li rois respont : « Vostre merchi. »
Mais a molt grant folie tinrent
Cil qui avoec la dame vinrent
De l'anel, que ele avoit pris,
Com avoir de cent mars de pris
Peüst avoir s'ele fust sage.
Li senescaus de son paiage,
De son droit ne de sa constume,
N'i laissa vaillant une pume,
Ains prist, se assener i pot,
Le millor avoir qu'il i ot.
Atant la dame s'en repaire.
Le roi dont grant joie volt faire,
Et molt servir et losengier,
En maine ensamble o li mangier,
Lui et toute sa compaignie.
Mais li rois a molt grant envie
Que veoir le puisse en la face.
Ele commande que on face
Les tables metre, et on les mist ;
Assés fu qui s'en entremist ;
De l'atorner se hastent molt.
Et la dame jus de son volt[b]
Dusc'au menton se guimple avale ;
Ele n'ot pas le color pale,
A veoir s'est abandonee.
Et on li a l'aige donee,
As mains qu'ele ot beles et blances ;
Li rois li va tenir les mances,
Mais ele li dist en riant :
« Trop a ci rice marceant

pour servir une si pauvre dame. Et je n'ai rien dont je puisse récompenser vos attentions. Seigneur marchand, lavez-vous les mains, et donnez vos ordres avec autant d'assurance que si vous étiez venu là où vous croyez être le plus ardemment désiré. » Une fois qu'ils se sont lavé les mains, ils vont s'asseoir. La dame fait asseoir son hôte tout près d'elle, à ses côtés, et tous deux mangent ensemble[1]. Il la regarde, et elle fait de même, si bien que le roi sait avec certitude que c'est sa femme qui mange là, et en vérité c'est elle. Mais l'un dissimule à l'autre ce qu'il sait ; il se trouve qu'ils se cachent mutuellement ce qu'ils savent ; ils parlent de beaucoup d'autres choses, tant qu'à la longue le roi voit entrer des chiens : il commence alors à se souvenir qu'il aimait beaucoup se distraire ainsi[2]. Il poursuivait très volontiers les cerfs avec ses chiens ; rien ne lui plaisait tant que d'aller chasser dans les bois ; il s'absorbe tellement dans ses pensées qu'il se met à rêver tout éveillé. Ne me traitez pas de menteur[3], et ne vous en émerveillez pas, car il arrive bien qu'on rêve tout éveillé. Les songeries comme les songes[4] peuvent être vrais ou mensongers : il est donc vrai, n'en doutez pas, que le roi se met à rêver éveillé. Il songe qu'il lui semble[5] que, comme s'il était à la chasse de rivière[6], il poursuit dans une forêt un cerf seize cors ; et il est absorbé dans sa rêverie, il oublie ce qui l'entoure au point de se mettre à encourager

A si povre dame servir.
N'ai dont je vos puisse merir
Le samblant que fait en avés.
Sire marceant, or lavés,
Et tout ausi seürement,
Dites vostre commandement,
Com se vos venus estiiés
La u vos plus cuideriiés
Que[a] on vos desirast veoir. »
Quant ont lavé, si vont seoir.
Bien pres de li, tot coste a coste,
Fait la dame seoir son oste,
Si mangierent ensamble andui.
Cil le regarde, et ele lui,
Tant que li rois connut lors primes
Que c'estoit sa feme meismes
Qui la mangoit, et si ert elle.
Mais li uns vers l'autre se cele ;
Ensi avint qu'il se celerent,
D'autres coses assés parlerent,
Tant que li rois voit ciens venir :
Se li commence a sovenir
Qu'il soloit molt amer deduit ;
Molt volentiers aloit en ruit
Des cers, sovent, aprés les ciens ;
Ne li plaisoit tant nule riens,
Com en bos cacier et berser.
S'entre en un si tres grant penser,
K'en villant commence a songier.
Ne m'en tenés a mençoignier,
Ne n'en alés ja mervillant,
Car on songe bien en villant.
Ausi de voir com de mençoigne
Sont li penser comme li songe :
Dont fu çou voirs, n'en dotés ja,
Que li rois en villant songa.
Bien songoit que avis li ere,
C'ausi com il fust en riviere,
Par mi une forest caçoit
Un cerf qui seize rains avoit.
Et il pense, tous s'oublia,
Si qu'il semonst et escria

les chiens et à les inviter à courir après le cerf, si bien que dans la salle invités et serviteurs l'entendent tous s'écrier : « Sus ! Sus, Bliaut[1], ce cerf s'échappe. » Tous s'en moquent et en rient, et se disent les uns aux autres : « Ce marchand eſt un vrai fou. Regardez comme il eſt ahuri ! » Mais la dame, à qui cela importe beaucoup, l'attire vers elle, et il sursaute comme s'il avait été endormi. La dame l'appelle très doucement et lui donne les noms de seigneur et d'ami, comme à celui qu'elle aime de tout son cœur, et elle lui met les bras autour du cou et lui demande de lui dire pourquoi il a crié si fort. « Dame, je ne l'ai pas oublié, et puisque vous me l'avez demandé, je vous le dirai : je songeais ; le fait eſt que je songeais, et il me semblait que je chassais le plus grand cerf que j'aie jamais vu. Peu s'en fallait que je ne le prenne, car les chiens en étaient si proches que j'avais l'impression qu'ils le tenaient ; et si j'avais été endormi et en train de rêver, je n'en aurais pas été plus convaincu. » La dame eſt sage et réfléchie, elle ne néglige pas le songe de son seigneur, car elle se rend bien compte qu'il irait volontiers chasser ; elle commence à l'embrasser. Et ses gens la croient folle, à cause de son seigneur qu'elle tient enlacé : mais ils ne savent pas toute l'affaire. Elle eſt décidée à faire tout ce qu'il souhaite, quoi qu'on en dise, si elle le peut : « Seigneur, fait-elle, vous avez grand besoin

Les chiens de corre aprés le cerf,
Si k'en la cambre franc et serf
Li oïrent escrier tuit :
« Hu ! Hu ! Bliaut, cis cers s'en fuit ! »
Si s'en gaberent tot et risent,
Entr'aus li un as autres disent :
« Cix marceans eſt faus naïs,
Esgardés com eſt esbahis ! »
Mais la dame, cui plus en caut,
L'eſtraint vers li, et il tressaut
Ausi com s'il eüſt dormi.
La dame signor et ami
Molt doucement l'apele et claime,
Comme celui que molt aime,
Et ses deus bras au col li plie,
Se li requiert que il li die
Por coi avoit si fort crié.
« Dame, ne l'ai pas oublié,
Et quant vos me l'avés requis,
Dirai le vos : j'ere pensis ;
Verité eſt que jou pensoie,
Si m'ert avis que jou caçoie
Le plus grant cerf que jou veïsse.
Dusqu'a ne waires le presisse,
Que li chien si pres li venoient
C'avis m'eſtoit qu'il le tenoient ;
Et se jou dormisse et songasse,
Ja plus a certes nel cuidaisse. »
La dame fu sage et viseuse,
Si nel torna mie a huiseuse
Çou que ses sires pensé ot,
Qu'ele aperçut molt bien et sot
Que volentiers iroit cachier.
Si le commence a enbracier,
Et ses gens le tienent por fole
De son signor que ele acole :
Mais ne sevent mie l'afaire.
Tout son plaisir li vaura faire,
Qui k'en parole, s'ele puet :
« Sire, fait ele, il vos eſtuet

d'aller au bois à l'instant même. M'en saurez-vous gré si j'y vais[1] ? — Si je vous en saurai gré, dame ? Oui, certes, très profondément : il n'y a rien que je désire tant, et cela depuis plus de vingt-quatre ans — j'ai eu depuis bien des malheurs. — Seigneur, je vous le jure par saint Paul, et par les bras dont je vous enlace, que, si je puis, vous verrez votre songe avéré avant la nuit. » Sur-le-champ, la dame a commandé que les chiens soient couplés ; elle fait seller ses chevaux de chasse et préparer ses veneurs. Les voilà prêts à partir, chacun a tout ce qu'il lui faut. Tous ils ont pris leurs cors et leurs arcs ; ils ne s'arrêtent pas jusqu'à un essart où ils trouvent le cerf seize cors ; tous les chiens se lancent après lui.

Le cerf s'enfuit, bondissant, et les chiens le poursuivent en aboyant, ils se mettent après lui dans le bois : le bois retentit, la lande résonne. La dame entame la conversation avec le roi, et lui raconte tout ce qu'elle a vécu, et lui en fait autant ; et tous deux pleurent par amour de joie et de pitié. Il n'y a personne qui aurait eu le cœur assez dur pour ne pas en éprouver de la joie et de la pitié en les entendant se confesser l'un à l'autre leurs aventures. La reine, d'emblée, commence par lui dire comme Gleolais la prit, et la promesse qu'il lui fit, comment il mourut dans l'année et comment la terre et le port lui sont restés,

Tout maintenant aler en bois.
Sarés me vos gré si g'i vois ?
- Sarai, dame ? Oïl voir, molt grant :
Je ne sui de rien si en grant,
Bien a vint et quatre ans passés,
S'ai puis eü anuis assés.
- Sire, je vos en jur saint Pol,
Et les bras dont je vos acol,
Que se jou puis, ains l'asserit,
Verrés vostre songe avenir. »
Tantost la dame a commandé
Que li chien soient acouplé ;
Enseler fait ses caceours,
Et atorner ses veneours.
Ja sont atorné por movoir,
Cascons a tot son estavoir.
Tot ont pris lor cors et lor ars[a] ;
Ne finent dusqu'a uns escars
U le cerf de seize rains troevent ;
Tot li cien aprés lui s'esmuevent.
Li cers s'en vait les saus fuiant,
Et cil le vont aprés huant,
Li cers s'en fuit, li cien glatissent,
Par le bos aprés se flatissent :
Li bos tentist, li cans[b] resone.
La dame le roi araisone,
Se li conte son errement,
Et il li le sien ensement ;
Et ambedui par amistié
Pleurent de joie et de pitié.
N'est nus hom, se il les oïst,
Quant li uns a l'autre jehist
Comment il avoient erré,
Ja tant n'aüst le cuer serré[c]
C'a oïr molt ne li pleüst,
Et joie et pitié en eüst.
La roïne, tot tire a tire,
Li commença primes a dire
Comment Gleoalis le prist,
Et le covent que il li fist,
Comment il fu dedens l'an mors,
Et comment li terre et li pors

sans que personne ne s'y oppose. Après cela, elle continue son récit et dit : « Seigneur, un roi dont les terres sont voisines des miennes a voulu m'épouser et m'a fait demander en mariage, et m'a fait défier parce que je ne veux pas l'épouser, si bien que la guerre, cruelle et pénible, dure encore ; et voici pourquoi je vous en parle : ce bois eſt situé entre nos deux territoires : pour cette raison je veux vous parler d'une rivière qui partage ce bois, et vous prier et vous mettre en garde très vivement à ce sujet. Si le cerf court de ce côté et traverse l'eau à la nage, je vous conseille de revenir en arrière, je vous le recommande et je vous y invite. Ne traversez pas la rivière, car nos ennemis sont de l'autre côté. » Et le roi dit que s'il ne l'a pas pris avant qu'il vienne à la rivière, pour peu qu'il s'en souvienne il reviendra aussitôt en arrière. « Beau seigneur, à cette condition, dit la reine, je vous donne loisir de courir après le cerf ; vous courrez, je ne courrai pas ; je m'en irai après vous en me promenant agréablement, au pas et à l'amble. » Le roi la quitte tout de suite. Le cor pendu à son cou, il entend les cris des chiens qui chassent et harcèlent le cerf. Ils le pressent de si près que le cerf craint fort leur assaut ; il a tant fui qu'il eſt tout échauffé, il n'a plus de souffle et sue sa graisse ; alors il se dirige vers la rivière, et tous les chasseurs reſtent sur place. Les chiens chassent et conduisent le cerf

Li sont remés sans contredit.
Aprés çou li raconte et diſt :
« Sire, uns rois qui a moi marciſt
Me vaut prendre et si me requiſt,
Et por çou me fiſt desfïer
K'a lui ne me voel marïer,
Si k'encore la guerre en dure,
Qui molt eſt felenesse et dure ;
Et por çou le vos ramentoi :
Cix bos eſt entre lui et moi ;
Por çou vos voel dire et proier,
Et sor tote rien caſtoier,
D'une aige qui ceſt bos depart.
Se li cers couroit cele part,
Et il trespassoit l'aige a noe,
Je vos consel et pri et loe
Que vos en retornés arriere.
Ne passés mie le riviere,
Car noſtre anemi sont dela. »
Et li rois diſt que s'il ne l'a
Pris ains qu'a la riviere viegne,
Por çou que il l'en resoviegne,
Qu'il retornera maintenant.
« Biau sire, par tel covenant,
Fait la reïne, vous doign gié[a]
De courre aprés le cerf congié.
Vos courrés jou, ne courrai pas ;
Toute l'ambleüre et le pas,
M'irai aprés vos esbatant. »
De li s'en part li rois atant.
Li rois, le cor au col pendu,
A le cri des ciens entendu,
Qui le cerf encaucent et gressent.
Treſtout si durement l'apressent
Que li ciers crient molt lor encaus.
S'a tant fuï que tous eſt caus,
Que pantuise et sue de craisse :
Dont vers la riviere s'eslaisse,
Et tout li caceor remainent.
Li cien le cerf cacent et mainent

tout droit jusqu'à la rivière ; le roi, sur son cheval de chasse, chevauche à bride abattue derrière les chiens ; il ne craint pas d'entrer dans l'eau, car il voit le cerf traverser la rivière, et tous les chiens nager après lui ; et ainsi il oublie les conseils et la défense de la reine, qui lui avait dit et demandé, et plus que tout recommandé, de ne pas passer la rivière. Il ne se soucie guère de cette prière. Il se jette à l'eau tout droit derrière le cerf, sans chercher un autre passage. Le cerf passe de l'autre côté, et les chiens le serrent de si près qu'ils l'entourent et l'encerclent, et le tiennent aux jarrets et aux cuisses ; ainsi l'ont-ils mis à terre de force. Le roi voit que le cerf est pris, et il commence à corner la prise : trois fois il a repris haleine, et le son est allé si loin que deux chevaliers qui étaient dans la forêt et qui faisaient la guerre à la dame l'ont entendu ; quand ils ont entendu le cor, ils se dirigent sans attendre dans cette direction, aussi vite que leurs chevaux peuvent les porter. Tous deux, comme il se doit pour des guerriers, portent des genouillères et des cuirasses, des lances, des épées et des écus ; ils arrivent tous deux en proie au même désir, tuer un homme ou faire un prisonnier qu'ils puissent rendre à leur seigneur. Et quand le roi les voit venir, il commence à se souvenir, il se rappelle sa promesse et réfléchit qu'il a transgressé la défense de la reine. Il les voit venir, l'un l'épée hors du fourreau,

Vers la riviere de randon ;
Li rois laisse courre a bandon
Aprés les ciens son caceour ;
D'entrer en l'aige n'a paour,
Car le cerf voit l'aige passer,
Et tos les ciens aprés noer ;
Si a oublïé la doctrine
Et le deffense la roïne,
Qui li avoit dit et priié,
Et sor toute rien castiié,
Que la riviere ne passast.
Ceste proiere est mise a gast.
Aprés le cerf tot droit se fiert,
Que autre passage ne quiert.
Li cers passe outre, et tot li cien
L'encaucierent aprés si bien
K'entour et environ li vienent,
As ners et as braons le tienent ;
Si l'ont par force a terre mis.
Li rois voit que li cers est pris,
Si commence a corner de prise :
Trois fois a s'alaine reprise,
S'est si loing alee l'oïe
Que doi chevalier l'ont oïe,
Qui dedens la forest estoient,
Qui guerroier a la dame estoient ;
Quant il ont le vois atendue,
Cele part vont sans atendue
Quanque ceval porter les porent.
Ambedoi comme guerroier orent
Genoillieres et wanbisons,
Lances, espees et blasons ;
Vinrent forment entalenté
Ambedoi d'une volenté :
D'ome ocirre ou de prison prendre,
Que peüssent lor signor rendre.
Et quant li rois les vit venir,
Si li commence a souvenir,
Si se recorde et si se pense
Que trespassé a le deffense
Que la roïne li ot faite.
L'un voit venir, l'espee traite,

l'autre l'écu au bras ; ils le défient et le menacent, et lui disent : « Vassal, pour quelle raison, avec quelle autorisation, sur le conseil de qui avez-vous osé chasser ici ? » Quand le roi, qui avait mis pied à terre, s'entend menacer, il ne les attend pas sur place ; au contraire il fuit vers l'abri d'un chêne, il tire son cheval après lui, et se fait un bouclier du chêne. Eux crient : « Vous avez trop vécu, vassal, si vous ne vous rendez pas ; ne cherchez pas à nous résister. Car il vous faut mourir sur place ou venir à merci. » Le roi, qui voit sa mort toute proche, leur dit : « Seigneurs, je ne demande rien d'autre que votre grâce, et je vous dis à coup sûr que si vous m'aviez déjà tué, cela pourrait bien vous causer des ennuis. — Comment, seigneur vassal ? En quelle manière ? Mêlez-vous des menaces à vos prières ? Quand vous vous permettez de menacer, c'est folie de demander grâce. » L'un dit à l'autre : « Frappe ! Je ne veux pas lui faire grâce, puisqu'il me menace alors qu'il est déjà quasiment mort. Qu'il me fasse donc tout le mal qu'il pourra. » Alors ils l'assaillent tous deux. Le roi, qui a peur pour sa vie, se protège avec le chêne et le cheval, et dit : « Seigneurs, vous feriez un grand péché en me tuant. Car vous auriez tué un roi. — Un roi ? — En vérité. — D'où donc ? — D'Angleterre. — Qu'êtes-vous donc venu chercher par ici ? Quelle aventure vous amène ? » Le roi leur raconte

Et l'autre l'escu embracié ;
Desfié l'ont et manecié,
Si li dient : « Vassal, por coi,
Par quel consel, par quel otroi
Osastes vos çaiens cacier ? »
Quant li rois s'oï manecier,
Qui a pié estoit descendus,
Nes a mie a camp atendus,
Ains fuit vers un caisne a retrait,
Et son cheval[a] aprés lui trait,
Si fait du caisne son escu.
Cil crient : « Trop avés vescu,
Vassal, se tost ne vos rendés ;
Ja vers nos ne vos deffendés,
Car orendroit vos covient chi
Morir, u venir a merchi. »
Li rois, qui voit se mort a l'oel,
Lor a dit : « Signor, jou ne voel
Fors que merci ; merci demant,
Et bien vos di certainement
Que se vos m'aviés ore ocis,
Tost vos en porroit estre pis.
- Cui ? Dant vassal, en quel maniere ?
Est çou manace avec proiere ?
Quant vos manace i avés mise,
Fole merci avés requise. »
Lors dist li uns a l'autre : « Fier !
Nule merci avoir n'en quier ;
Quant aprés se mort me manace,
Au pis que il porra me face. »
Lors li keurent sus ambedoi.
Li rois, qui paor a de lui,
Del caisne et du cheval se coevre
Et dist : « Signor, molt malvaise oevre
En moi ocirre feriiés,
Car un roi ocis ariiés.
Un roi ? - Voire. - Dont ? - D'Engleterre.
- K'estes vos dont ci venus querre ?
Quel aventure vos amaine ? »
Li rois son essil et sa paine

entièrement, d'un bout à l'autre, son exil et ses tribulations. Et eux, pour écouter le conte, descendent de cheval. Le roi leur raconte, et ils l'écoutent, comment il partit en exil, comment sa femme et ses deux fils lui furent enlevés en peu de temps. À chaque mot il soupire et pleure si violemment qu'il n'en finit pas. D'abord il parle de la reine que les marchands lui enlevèrent, et des ennuis qu'ils lui firent ; mais il pleure et soupire encore davantage quand il commence à leur dire comment il a perdu ses enfants, et comment il coupa les pans de sa cotte, desquels il les enveloppa, comment il emporta l'un des deux au bateau ; au moment où il croyait qu'il allait emporter l'autre, il le vit prendre par un loup, qu'il pourchassa tant qu'il fut épuisé et fut forcé de s'asseoir par terre et de dormir ; et quand il revint au bateau, il ne retrouva pas l'autre enfant. Il n'oublie pas non plus de leur parler de l'aumônière et des besants que lui jeta le marchand, et que l'aigle lui arracha si violemment qu'il le fit tomber à terre. À cet instant se produit un miracle : du ciel tombent l'aumônière et les besants ; Dieu les leur envoie en cadeau ; ils en sont tout ébahis, quand l'aumônière tombe à leurs pieds. Le roi se baisse pour la prendre, il ne la laisse pas par terre, et l'un des deux jeunes gens dit : « Seigneur, pitié ! Dieu vient bel et bien de nous démontrer, dans sa bonté, que vous nous avez dit la vérité. »

Trestout de cief en cief lor conte ;
Et cil, por escouter le conte,
De lor ceval a pié descendent.
Li rois lor conte, et cil l'entendent,
Comment il ala en essil,
Comment se feme et si doi fil
Li furent tolu en poi d'eure.
A chascun mot soupire et pleure
Si duremant qu'onques ne fine[a].
Premiers conte de la roïne,
Que li marceant li tolirent,
Et de l'anui que il li firent ;
Mais assés plus pleure et sospire
Quant il lor commença a dire
Comment il perdi ses enfans,
Et comment il trenca ses pans
De sa cote, u il les loia,
Comment l'un au batel porta ;
Quant il cuida l'autre porter,
Si l'en vit a un leu porter,
Sel cacha tant que il recrut,
Et par force asseïr l'estut
A terre et dormir li covint ;
Et quant il au batel revint,
De l'autre enfant n'i trova mie.
N'aconter pas ne lor oublie
De l'aumosniere est des besans
Que li jeta li marceans,
Et li aigles li eskieka
Si c'a terre le trebuca.
Et maintenant sont avenues
Miracles : par devers les nues
Vint l'aumosniere et li besant ;
Diex lor envoia en present ;
Si en furent molt esbahi,
Quant l'aumosniere entr'ax kaï.
Li rois por le prendre s'abaisse,
A ses piés mie ne le laisse,
Et li uns dist : « Sire, merci !
Bien nos a Diex demoustré chi,
Par sa merchi, par sa bonté,
Que vos nos avés voir conté. »

Alors l'autre[1] dit : « Beau doux seigneur, puisse Dieu me venir en aide ! Je n'ai jamais connu mon père. Vous êtes mon père, je suis votre fils, car l'homme de bien qui m'a élevé m'a dit qu'il m'avait enlevé à un loup, et il me dit à quelle époque. Par colère et dans son mécontentement il me donna un pan de cotte dans lequel il m'avait trouvé enveloppé : je l'ai encore ; si vous le voulez, vous saurez par cette preuve si je dis la vérité, si je suis ou non votre fils. Et à cause du loup je porte le nom de Lovel. Je ne me soucie pas d'en dire davantage, quand la vérité m'en est témoin. » L'autre se réjouit démesurément de ce qu'il a entendu, et dit qu'il en est bouleversé et émerveillé ; et il dit bien que jamais pareille aventure n'est arrivée à personne : « Dieu, fait-il, m'a conduit ici, car je sais désormais ce que je ne savais pas. J'étais en la compagnie de mon frère, et pourtant je ne le connaissais pas ; nous avons été bien longtemps de bons compagnons. Or sachez en toute certitude que nous sommes compagnons, et frères aussi, et vous, beau seigneur, vous êtes notre père. Car on m'a trouvé dans le bateau, et la vérité de ce que je dis sera prouvée quand je vous montrerai le pan de la cotte que je trouverai à mon logement — et en effet je l'ai soigneusement conservé. — Seigneurs, fait le roi, que ce soit la volonté de Dieu que je vous aie trouvés : il faut que je touche et voie les pans de la cotte que je coupai alors, si vous voulez que je vous croie.

A tant li uns d'aus lor a dit :
« Biau dous sire, se Diex m'aït,
Ains mais mon pere ne connui.
Mes peres estes, vos fius sui,
Car li preudom ki me nouri
Me dist c'a un leu me toli,
Et si me dist en quel termine.
Par courouc et par aatine,
Un pan de cote me bailla
Un envolepé me trouva :
Encor l'ai jou ; se vos volés,
Adont la vreté en sarés,
Se jou sui vostre fius u non.
Et por le leu Loviax ai non.
Plus a dire ne me besoigne,
Quant la verités le tesmoigne. »
Li autres de çou que il ot
Desmesureement s'en got,
Si qu'il s'en espert et merveille ;
Et dist bien c'onques sa pareille
N'avint mais a nul hom né :
« Diex, fait il, m'a ci amené,
Car or sai çou que ne savoie.
Ensamble mon frere avoie,
Si ne le connissoie mie ;
Compains de boine compaignie
Avons esté molt longement.
Or saciés bien certainement
Que compaignon somes et frere,
Et vos, biax sire, estes nos pere.
Car jou fui au batel trovés,
Et bien sera li voirs provés
Quant jou le pan vos mousterrai,
Que a mon ostel troverai,
Et bien l'ai des ici gardé.
- Signor, çou soit de le part Dé,
Fait li rois, que trovés vos ai !
Les pans de ma cote, c'ostai,
Covient que andeux tiegne et voie,
Se vos volés que jou vos croie.

— Venez donc avec nous, vous les verrez. Vous ne sauriez nous croire autrement[1]. — Qu'il en soit ainsi, dit le roi. Dépouillons notre cerf avant tout. — Vous avez bien raison. » Ils le dépouillent alors. Quand ils ont fini, ils s'en vont et se rendent à leur logement. Ils ne veulent rien manifester avant d'avoir vu les pans de la cotte. Le roi les a bien reconnus, et dit qu'en vérité ce sont eux. Dès lors ses deux fils lui font fête, ils le prennent dans leurs bras et l'embrassent ; sachez en vérité qu'ils lui plaisent beaucoup. Le roi, qui se réjouit vivement, les embrasse lui aussi et leur montre sa joie ; ils ont l'air si heureux tous trois que leur hôte dit qu'il semble qu'ils aient trouvé une bourse. « Bel hôte, dit Lovel, vous avez dit la stricte vérité ; avec nous est venu dans cette maison un nouvel hôte que nous devons en toute justice honorer et à qui nous devons faire fête. Si vous voulez apprendre la vérité, c'est le roi et le seigneur d'Angleterre : pour cette raison je veux vous prier de faire venir ici votre seigneur et le mien ; il sera très heureux de faire sa connaissance et de le rencontrer quand il verra qu'il est venu ici. » L'hôte ne s'attarde pas, il va au roi et lui conte les nouvelles ; et le roi monte à cheval, car il considère cela comme une grande merveille. Il ne s'arrête pas avant d'être arrivé au logement ; et les chevaliers vont à sa rencontre, et lui présentent leur père en le tenant par la main ; et ils racontent et révèlent toute l'aventure, toute l'histoire,

- Venés en dont, si les verrés,
Ja autrement mar nos kerrés.
- Ensi sera il, fait li rois.
Desfaisons nostre cerf ançois.
- Bien avés dit. » Lors le desfont.
Quant desfait l'orent, si s'en vont,
Si sont venu a lor repaire.
De riens ne vaurent samblant faire,
Tant qu'il orent les pans veüs.
Li rois les a bien reconnus,
Et dist por voir que ce sont il.
Lors li font joie andoi si fil,
Molt l'acolent sovent et baisent ;
Saciés por voir que molt li plaisent.
Li rois, qui forment s'en esgot,
Les rebaise andeus et congot ;
Si font tot troi tel joie ensamble,
Que lor ostes dit qu'il resamble
Que il aient bourse trovee.
« Biax ostes, verité provee
Avés dite, ce dist Loviaus ;
Venus est uns ostes noviaus
Avoec nos en vostre maison,
Que nos devons, et par raison,
Molt honerer et congoïr.
Se le voir en volés oïr,
D'Engleterre est et rois et sire :
Por çou vos voel proier et dire
Que vostr signor et le mien
Faites çaiens, si ferés bien,
Venir ; s'ara de s'acointance
Grant joie, et de sa[a] connissance,
Quant le verra venir çaians. »
Cil ne fu mie delaians,
Qui au roi va, et se li conte
Les noveles ; et li rois monte,
Car a grant mervelle li tint.
Ne fina tant c'a l'ostel vint,
Et cil a l'encontre li saillent,
Lor pere par le main li baillent,
Si li ont contee et desclose
L'aventure toute, la cose

au roi de Catenasse, sans omettre un seul mot. Et ils lui montrent la preuve, les deux pans de la cotte, dont le roi se signe et dit que c'eſt une chose prouvée : « Vous avez rencontré une belle aventure, fait-il ; vous devez bien vous réjouir ; avant de savoir rien de votre parage, j'ai vu tant de nobles qualités en vous que je n'ai pas commis de faute en vous faisant chevaliers ; vous l'avez bien mérité, car vous m'avez rendu de grands services dans ma guerre. Vous avez souvent courroucé l'orgueilleuse dame, la misérable que je ne laisserai jamais en paix aussi longtemps que je vivrai, si elle ne m'épouse ou si elle ne me rend sa terre ; qu'elle s'enfuie alors, et s'en aille. » Le roi répond : « Je m'engage catégoriquement envers vous à ce qu'elle vous la rende demain ; il n'y aura plus de querelle à ce propos. Si mes deux fils vous ont aidé, parce que vous les aviez éduqués, ils devaient le faire, vous le savez bien, mais ils n'auraient pas dû, s'ils avaient connu l'identité de la dame ; car il agit mal et commet une faute grave celui qui fait la guerre contre sa mère. C'eſt une guerre cruelle et amère quand le fils guerroie sa mère ; quand il lui fait du tort et la courrouce, il se déconsidère aux yeux du monde et à ceux de Dieu : le monde le blâme et Dieu le hait. Mais certains font le mal sans le savoir ; vous avez mal fait, mais vous ne le saviez pas : pour cela vous avez eu raison et vous avez bien agi ; car vous ne la connaissiez pas, et vous veniez en aide à votre seigneur.

Treſtoute au[a] roi de Catanasse,
Si c'un seul mot ne li trespasse ;
Et si li moſtrerent l'ensegne,
Les deus pans, dont li rois se segne
Et diſt que c'eſt cose provee :
« Bele aventure avés trovee,
Fait il, si devés joie avoir ;
Ains que jou peüsse savoir[b]
Riens nule de voſtre parage,
Vi tant proece et vasselage[c]
En vos que noient n'i mesfis,
Se chevaliers andeux vos fis ;
Assés l'avés bien deservi,
Car molt m'avés a gré servi
De ma guerre mainte foïe.
Molt avés sovent courechie
L'orgilleuse dame caitive,
Qui ja n'ara, tant com jou vive,
A moi pais s'ele ne me prent,
U se sa terre ne me rent :
Lors si s'en fuie, et si s'en aille. »
Li rois respont : « Sans nule faille,
Içou preng jou vers vos en main
Qu'ele le vos rendra demain ;
Ja mais plus n'en sera plaidié.
Se mi doi fil vos ont aidié,
Por çou que nouri les avés,
Faire le durent, ce savés,
Mais faire pas ne le deüssent,
Se il la dame conneüssent,
Car molt mesoevre et molt mesprent
Qui vers sa mere guerre prent.
Molt cruex guerre eſt, et amere,
Quant li fix guerroie sa mere ;
Quant il li fait couros et ire,
Vers le siecle et vers Diu empire :
Siecles l'en blasme et Dix l'en het.
Mais tex fait mal qui ne le set ;
Mal avés fait, mais nel seüſtes :
Por çou droit et raison eüſtes,
Car vos pas ne le connissiés,
Et vos voſtre signor adiés.

Seigneurs, votre mère est la dame dont vous avez souvent mis à feu et à flammes la terre ; ainsi dans un même geste vous étiez à la fois félons et loyaux, car vous faisiez et bien et mal. Je ne vous loue ni ne vous blâme, et je vous impute les deux à la fois. » Marin et Lovel sont éperdus de ce qu'ils entendent, et ils essuient leurs yeux qui ruissellent de larmes, car tous deux pleurent de joie. Et ils disent : « Dieu ! Quand fera-t-il jour ? Le temps nous durera terriblement jusqu'à demain. Demain elle nous aura tous les deux ; nous irons lui demander grâce. Mais nous ne devons pas oublier les marchands qui nous ont élevés : ils nous ont fait plus de bien qu'ils ne le devaient, car ils ne nous devaient précisément rien ; il est juste qu'ils nous revoient. Ils sauront dès lors ce qu'ils avaient trouvé, ils ont bien fait leurs preuves envers nous. » En parlant ainsi de choses et d'autres, ils ont retenu à leur logement, pour la nuit, le roi de Catenasse ; ils ont passé une bonne partie de la nuit à parler, et les serviteurs se sont hâtés de faire à manger et de servir. Mais, quittant ce sujet, je veux revenir à la reine qui manifeste une telle douleur qu'elle mourrait si elle faisait sa volonté, et dit : « Hélas ! Malheureuse que je suis ! J'ai bien peu profité de la joie que j'ai eue à retrouver mon seigneur : mais cette joie accroît ma douleur. Avoir perdu ma joie, que Jésus-Christ m'avait rendue, accroît et renforce ma douleur ; il convient désormais que je mette tous mes efforts

Signor, vostre mere est la dame
Que vos avés et a feu et a flame[a]
Soventes fois sa terre mise ;
Ensi d'un meisme service
Estoiés felon et loial[b],
Car vos faisiés et bien et mal.
Ne los ne blasme ne vos met,
Et l'un et l'autre vos amet. »
Marins et Loviax si s'esperdent,
Et de çou qu'il oent se terdent
Lor iex, dont les larmes couroient,
Car de joie ambedoi ploroient.
Et dient : « Diex, quant ert il jors ?
Molt nos sera lons li sejours
Jusqu'a demain, et anieus.
Demain nos ara ambesdeus :
Si li irons merci crier.
Mais ne devons mie oblier
Les marceans qui nos nourirent :
Plus bien que ne durent nos firent,
Car nule riens ne nos devoient ;
S'est drois k'encore nos revoient.
Lors si saront que il troverent,
Assés bien vers nos se proverent. »
Ensi parlant et d'un et d'el
Ont retenu a leur ostel[c]
La nuit le roi de Catanasse ;
En paroles une grant masse
De la nuit mistrent et gasterent[d] ;
Et li serjant molt se hasterent
Del mangier cuire et atorner.
Mais deça me voel retorner
A la roïne, qui fait doel
Si grant qu'ele moroit sen voel,
Et dist : « Lasse, maleüree !
Moult m'a eü courte duree
La grans joie de mon signor.
Mais joie fait mon doel grignor.
Çou que j'ai ma joie perdue,
Que Jhesu Cris m'avoit rendue,
Fait mon doel croistre et renforcier ;
Or me convient molt efforcier

à guerroyer mes ennemis, qui ont pris et mis à mort mon seigneur. Allons, seigneurs, fait-elle, allons ! Demain nous marcherons sur eux pour livrer bataille. Faites annoncer qu'à l'aube toute l'armée soit assemblée. Qu'il n'y ait aucun homme, à pied ou à cheval, qui puisse porter arc ou lance, que je ne trouve demain aux gués. » Le ban eſt proclamé partout, ordonnant qu'il ne reſte personne, libre ou serf, pour peu qu'il tienne à sa vie, qui n'ait passé le gué de la marche avant l'heure de prime. Le lendemain ils sont tous rassemblés, et la reine y vient aussi. Dès lors, ils lâchent les rênes et se mettent en marche rapidement. Mais ils feront bientôt une autre rencontre que celle qu'ils attendent. Ils ne tardent guère à voir les deux rois et leurs gens derrière eux ; ils se voient de si près qu'ils se reconnaissent mutuellement. La reine a vu le roi, pour lequel elle était si inquiète, et sa colère s'eſt apaisée. Au contraire, elle fait arrêter ses troupes. Mais le roi ne se soucie pas de s'arrêter, il eſt très joyeux et très heureux et lui dit : « Dame, soyez la bienvenue ! — Et vous, seigneur, soyez le bienvenu ! Comment avez-vous été retenu dans cette terre ? Dites-le-moi. Êtes-vous quitte, ou prisonnier ? S'ils vous demandent une rançon, ne vous en inquiétez pas, car je suis venue la leur payer, pour peu que leurs troupes osent attendre les miennes. »

Le roi rit de ce qu'il entend ; il a en sa compagnie ses deux

De guerroier mes anemis,
Qui mon signor ont mort et pris.
Or toſt, signor, fait ele, or toſt !
Demain irons sor aus a oſt.
Faites crier a l'ajornee
Soit toute voſtre oſt assamblee ;
N'i remaigne amont ne aval
Nus hom a pié ne a ceval,
Qui arc ne lance porter puisse,
Que demain tous as gués ne truisse. »
Ja eſt par tout criés li bans
Qu'il n'i remaigne sers ne frans,
Si cier com il a lui meisme,
Qu'il n'ait ançois l'eure de prime
Le gué de la marce passé.
L'endemain i sont amassé,
Et la roïne i eſt venue.
Ne puis n'i ot resne tenue,
Ains s'en vient a routeement.
Mais il avront[a] procainement
Autre encontre qu'il ne cuident.
N'atargent gaires quant il virent
Les deus rois et les gens aprés ;
Si s'entreviennent de si prés
Qu'il se sont entreconneü.
La roïne a le roi veü,
Dont eſtoit si fort esmaïe,
Si li eſt s'ire rapaïe,
Mais li rois n'a soing d'areſter,
Ains fait ses gens arriere eſter,
Si eſt molt liés et molt joians,
Et li diſt : « Dame, bienviegnans !
- Sire, et vos soiiés bien venus !
Comment fuſte vos retenus
En[b] ceſte terre ? Ce me dites.
Eſtes vos en prison u cuites ?
S'il vos demandent raençon,
Ja nen soiés en soupechon,
Car jou lor sui venue rendre,
Se lor gens la moie ose atendre. »

fils et le roi qui les a éduqués : « Ah ! Dieu, fait-il, comme tu nous es favorable, comme tu nous montres bon visage ! Ne savez-vous, douce chère dame, ce que j'ai trouvé sur mon chemin ? Certes, c'eſt votre joie et la mienne que j'ai trouvée hier en ce lieu. Pour notre bonheur nous sommes venus chasser le cerf, pour notre bonheur nous l'avons trouvé, pour notre bonheur débusqué, pour notre bonheur attrapé et pris, pour notre bonheur attrapé vraiment, et pour notre bonheur mis à mort[1]. Car j'ai conquis ceux qui vous faisaient la guerre, et toutes leurs troupes : ils sont venus se rendre à votre merci. Et savez-vous qui sont ces deux chevaliers qui vous ont causé tant d'ennuis ? — Si je le sais, seigneur ? Ils[2] sont nés pour mon malheur ! Ils m'ont tué tous mes hommes, ils m'ont confondue et presque fait mourir, ils m'ont à ce point tondue et exploitée que, hors les murs et les fortifications, ils ne m'ont pas laissé seulement six sous ; ce sont eux qui furent au début les messagers qui croyaient conclure le mariage de leur seigneur et de moi ; ce sont eux qui m'ont déconfite, et qui ont pris et rançonné mes hommes. Qu'en dirai-je pour finir ? Ils ont fait toute la guerre, ils sont les pires de la terre, ils m'ont tant causé d'ire et de courroux que je sais bien que plus que tous les autres ce sont mes ennemis mortels. — Au contraire, vos amis les plus proches par les liens du sang. — Mes amis ? Comment cela ? — Ce sont vos fils. — Dieu, fait la dame en réponse.

Li rois se riſt de çou qu'il ot ;
Ensamble ses deus fils venot,
Et le roi qui les ot nouris :
« Ha ! Diex, fait il, com or nous riz,
Com[a] or nos mouſtre bele ciere !
Ne savés, douce amie ciere,
Que j'ai trové en ceſte voie ?
Certes, voſtre joie et la moie
Trovai droit en ceſte place ier.
Boin venimes le cerf cacier,
Boins fu trovés, boins fu meüs,
Boins fu atains et retenus,
Boins fu atains, boins fu ocis.
Car vos guerroiers ai conquis,
Et tote lor gent avoec li :
Venu sont a voſtre merchi.
Et savés vos qui sont cil dui,
Dont vos avés eü anui ?
- Sai, sire ? Mar les vi jou nés !
Ciſt m'ont tos mes homes tués,
Cis m'ont morte et confondue,
Ciſt m'ont si pres rese et tondue
Que hors des murs et du plaissié
Ne m'ont vaillant sis sols laissié ;
Ciſt furent li premier message
Qui cuidierent le mariage
De moi faire et de lor signor ;
Ciſt furent li desconfiteour,
S'ont mes homes pris et raains.
Jou, k'en diroie, a daarains ?
Ciſt ont faite toute la guerre,
Ciſt sont li plus mal de la terre,
Ciſt m'ont tant fait ire et coros
Que je sai bien que deseur tous
Sont ciſt mi mortel anemi.
- Ains sont voſtre carnel ami.
- Ami ? Comment ? - Voſtre fil sont.
- Diex, fait la dame qui respont,

Cela peut-il être la vérité ? — Oui, sans aucun doute. » Alors l'une et l'autre armées s'avancent, quand elles ont entendu cette merveille ; la reine, sans attendre, a pris ses enfants dans ses bras, car elle a le cœur épris de joie ; elle les embrasse tous deux et les enlace ; de joie les mots lui manquent. Et eux, qui sont tout éperdus de joie, tombent à ses pieds ; ensemble ils lui adressent cette prière : « Dame, si cela vous semble raisonnable, pardonnez-nous tous les méfaits qu'à nous deux nous vous avons faits. Nous savons maintenant que nous avions tort ; mais jusqu'ici nous n'en savions rien, et au contraire nous croyions être tout à fait dans notre droit ; ainsi nous avons péché par manque d'information, mais qui pèche par ignorance ne mérite pas grande pénitence. — Il eſt facile de vous pardonner, car vous vouliez vous procurer plus d'honneur que je n'en avais ; je vous savais mauvais gré de ce qui était avantageux pour moi. »

Alors le roi de Catenasse s'avance vers la reine, et lui dit : « Dame, je sais bien que je n'ai pas commis de faute envers vous. Il n'entrait nulle haine dans le fait que je voulais faire de vous une reine. Mais j'en éprouvais du dépit, car on me disait, et je le croyais, que vous étiez de très basse extraction. Je ne croyais pas que vous fussiez ma dame : je vous en demande pardon. — Seigneur roi, moi, je vous remercie grandement pour mes deux fils. En signe de ma gratitude,

Puetçou voirs eſtre ? - Oïl, sans doute. »
Dont vient et l'une et l'autre route,
Quant la merveille ont entendue.
La roïne, sans atendue,
Les a entre ses deus bras pris,
Car le cuer a de joie espris,
Si les baise andeus et acole ;
De joie li faut la parole.
Et cil li sont au pié keü,
Qui de joie sont esperdu ;
Si li prient andoi ensamble :
« Dame, se çou raisons vos samble,
Pardonés nos tos les mesfais
Que nos doi vos avomes fais.
Or savons nos que tort aviemes :
Dusques ci mais ne le saviemes,
Ains cuidiemes grant droit avoir ;
Si peccames par non savoir,
Mais qui pecce par ignorance
N'i afiert pas grant peneance.
- Assés vos fait a pardoner,
Car vos me voliiés doner
Plus grant honor que jou n'avoie ;
De mon preu mau gré vos savoie. »
A tant li rois de Catanasse
Jusqu'a la roïne trespasse,
Se li diſt : « Dame, je sai bien
Que je ne vos ai mesfait rien.
En çou n'afiert nule haïne,
Se jou vos voel faire roïne ;
Mais por çou despit en avoie
C'on me disoie, et sel cuidoie,
Que vos fuissiés molt basse fame.
Ne cuidoie pas que ma dame
Fuissiés : si en vieng a merci.
- Sire rois, et je vos merci
De mes deus fix molt hautement.
A ceſt premier merciement
Avés sor moi conqueſté
Çou dont j'ai lonc tans dame eſté ;

vous avez conquis sur moi ce dont j'ai longtemps été la maîtresse ; mais j'y mets une réserve toutefois, c'eſt que le roi mon seigneur l'oɛ̃troie. — L'oɛ̃troyer, dame ? Je le veux et je le recommande, cela me semble encore trop peu. — Seigneur, fait-elle, je lui rends donc la terre. » Elle la lui remet et il la prend ; et tout aussitôt, sans plus attendre, ils quittent cet endroit où ils ont éprouvé tant de joie, et la reine emmène les deux troupes avec elle ; aucun de ceux qui la suivent ne lui refuse ce qui lui plaît, au contraire ils font tout ce qu'elle désire, et ainsi ils l'escortent jusqu'à Sorlinc en faisant grande joie. Immédiatement Marin et Lovel veulent faire venir les marchands. Il suffit de le commander. Ils le commandent, des messagers partent qui les cherchent jusqu'à ce qu'ils les trouvent ; ils leur ont tant dit et raconté que ceux-ci sont tout de suite montés à cheval, tout joyeux, et ils ont tant voyagé, jour et nuit, par la grand-route, que jamais ils n'ont arrêté de galoper avant de voir le château de Sorlinc où la cour était assemblée. Mais le séjour leur plaisait peu, car ils auraient préféré être à Londres ou à Wincheſter, ou à York ou à Lincoln. Pour ne pas allonger le récit, sachez que la cour était très solennelle, et très grande la joie des marchands. Dès qu'ils sont arrivés à la cour, Marin court à leur rencontre ; et Lovel, qui eſt très bien élevé, s'applique fort à leur faire fête : il les mène tout droit devant les rois, et fait tous ses efforts pour les honorer ;

Mais tant i mec jou tote voie,
Se me sires li rois l'otroie.
- Otroi, dame ? Ains le voel et lo,
Encor me samble çou trop po.
- Sire, fait ele, et jou li rent. »
Lors l'en raveſt et cil le prent ;
Et maintenant, sans plus d'espasse,
Sont departi de cele place
U grant joie orent demenee,
Et la roïne en a menee
Avoec lui l'une et l'autre torbe ;
Riens qui li plaise nel deſtorbe
Nus qui la soit, ains li otroient
Tout son plaisir, si le convoient
Dusqu'a Sorlinc joie menant.
Marins et Loviax maintenant
Voelent lor marceans mander.
Il n'i a fors del commander.
Commandé l'ont, message moevent,
Qui les quierent tant qu'il les troevent ;
Si lor ont tant dit et conté,
Et cil s'ont a joie monté,
Touſtans et nuit et jor erré,
Tot le plus droit cemin ferré,
C'onques fors des galos n'issirent,
Tant c'au caſtel de Sorlinc vinrent,
U assamblee eſtoit li cours.
Mais poi lor plaisoit li sejors,
Car assés mix vausissent eſtre
U a Londres u a Winceſtre,
U a Wiric u a Nicole[a].
Sans faire trop longe parole,
Saciés que li cours fu molt grans,
Et li joie des marceans,
Que lués qu'il vinrent a le court,
Marins a l'encontre lor court ;
Et Loviax, qui molt fu senés,
Del conjoïr eſt molt penés :
Tot droit devant les rois les maine,
D'aus honerer forment se paine ;

et Lovel devant tous raconte, sans en éprouver de honte : « Seigneurs, seigneurs, c'eſt grâce à ces hommes de bien que vous voyez ici que nous sommes sains et saufs. Celui-ci m'enleva au loup cruel, et m'éleva dans sa maison ; celui-ci trouva Marin dans le bateau, et l'éleva fort bien. Ils nous ont élevés avec tendresse, jamais ils n'ont gardé leurs biens sous clé par méfiance envers nous, ils ont tout mis à notre disposition : ils en auront maintenant la récompense, et sachez que qui ne les aimera ne sera pas mon ami. » Sans attendre, la reine, quand elle a entendu ces mots, salue les marchands ; elle les emmène hors de la foule, à l'écart. Elle ne croit pas pouvoir se rassasier jamais de leur faire fête et de les honorer, tout de suite elle leur fait donner des manteaux de vair et des pelisses de petit-gris qui se trouvaient dans des coffres. Eux se trouvent bien payés, ils sont très contents des robes, et disent qu'ils vont les vendre pour en tirer des espèces et de l'argent. La reine en rit ; en riant, elle dit aux marchands : « Seigneurs, ne vous inquiétez pas. Car je veux que vous ayez ces robes ; portez-les, en sachant que vous en aurez souvent d'aussi bonnes. Ce sont des arrhes que je vous donne. Vous n'aurez jamais besoin de rien que vous ne l'ayez aussitôt sans hésitation. Il ne vous sera plus nécessaire de courir les foires tout le reſte de votre vie. J'ai le vif désir de vous faire riches, ainsi que vos lignages.

Et Loviax oians tos raconte,
Ains du raconter n'en ot honte :
« Signeur, signeur, parces preudomes
Que ci veés sain et sauf somes.
Cix me toli au leu cruel,
Si me nouri a son oſtel ;
Cix trova Marin el batel,
Si le nouri et bien et bel.
Assés nos nourirent souef,
Ains sor nos n'orent rien sor clef,
Treſtout nos misent a bandon :
Or en aront le guerredon ;
Et saciés qui nes amera,
Que mes boins amis ne sera. »
La roïne sans atendue,
Quant la parole a entendue,
Les marceans a salués ;
Si les a d'iluec remués,
Menés les a hors de la foule.
Ja ne cuide eſtre bien saoule
D'aus conjoïr et honerer ;
Tot maintenant lor fiſt doner
Mantiax vairs et pelices grises,
Qui a ses perces furent mises.
Cil se tinrent a bien paié,
Des reubes furent forment lié,
Et disent que il les venderoient,
Deniers et argent en prendroient.
La roïne de çou se riſt ;
En riant as marceans diſt :
« Signor, or ne vos esmaiiés.
Ces reubes voel que vos aiiés ;
Si les veſtés par un covent,
C'ausi boines arés sovent.
Ce sont heres que je vos doing.
Ja mais de rien n'aiés besoing,
Que vos ne l'aiiés sans dangier.
Ne vos convient feſtes cerkier
Ja mais en treſtout voſtre eage.
De vos et de voſtre lignage

Les samits, les tissus de pourpre, les draps réversibles, non plus que le vair, le petit-gris ou la zibeline, ne vous manqueront jamais plus, sire Gosselin, ni à vous, sire Foukier, car je vous aime beaucoup l'un et l'autre. — Dame, ne nous prenez pas pour des imbéciles ; si ces robes étaient à nous, nous pourrions bien les échanger chacune contre quatorze paires[1] de peaux d'agneaux toutes simples et d'étoffes de laine[2]. — N'en parlez pas ! — Dame, par le corps de Dieu, nous ne voulons pas prendre vos robes, dès lors que nous ne pouvons pas les vendre. » La reine est très courtoise ; elle ne s'offusque pas de ce qu'elle entend, car elle s'amuse de la folie des deux vilains. Un vilain est une bien folle bête[3] ! Mais, avant de les en revêtir, elle se dit qu'elle leur achètera les robes, et puis les leur redonnera ; et elle dit : « Seigneurs, vendez-moi donc ces robes, et puis reprenez-les ; mais je mets comme condition à ce marché, qu'il vous faudra les revêtir. » Et eux de dire qu'ils les lui vendront volontiers, et les reprendront, pour trente marcs, sans marchandage : « Je n'ai pas l'intention de marchander le moindre denier, soyez tranquilles. » Ils répondent : « À la bonne heure ! Nous attendrons volontiers votre paiement huit ou quinze jours. » Alors ils revêtent les riches robes. Leur contenance et leurs attitudes sont si gauches et si niaises qu'on a l'impression que les manteaux et les pelisses

Ai talent que rice vos face.
Samit, ne porpre, ne biface,
Ne vair, ne gris, ne sebelin
Ne vos fauront, dan Gonselin,
Ne vos ensement, dan Foucier,
Car j'ai l'un et l'autre molt cier.
- Dame, ne nous[a] tenés por sos ;
Se ces reubes estoient nos,
Nos en feriiemes molt bien faire
De cascune quatorze paire
De gros aigniax et de cordé.
- Taisiés ! - Dame, par le cor Dé,
Ja vos reubes ne querons prendre,
Car nos ne les porriemes vendre. »
La roïne fu molt cortoise ;
De çou qu'ele ot molt ne li poise,
Car ele s'en rioit au mains,
De le folie as deus vilains.
En vilain a molt fole beste !
Mais ains qu'ele ne les reveste,
Pense c'a aus acatera
Les robes, puis lor redonra ;
Et dist : « Signor, or me vendés
Ces reubes, puis ses reprendés ;
Mais li marciés ensi prendra
Que vestir les vos covenra. »
Et cil dient qu'il li vendront
Volentiers et les reprendront
Por trente mars, sans riens laissier.
« Ja n'en quier denier abaissier,
Et s'en soiés trestot seür. »
Cil respondent : « Au boin eür,
Si vos atendrons volentiers
Uit jors u quinze tos entiers. »
Lors se vestent des reubes cieres.
Lor contenances et lor cieres
Furent si fol et si nices,
Que des mantiax et des pelices

leur ont seulement été prêtés. Les deux rois d'Angleterre et de Catenasse ont passé huit jours ensemble à Sorlinc, dans la joie ; ainsi fut rendue la terre à son possesseur. Le neuvième jour, sans plus attendre[1], les nefs sont prêtes dans le port. Désormais ils ne se soucient plus d'autres distractions, d'autre confort, d'autre séjour : ils montent sans délai à bord des nefs, après avoir attendu le bon vent ; mais le roi n'a pas oublié d'envoyer chercher son bourgeois, pour qu'il vienne à lui en Angleterre. Déjà Therfès y est allé, et le roi a retenu avec lui les fils du bourgeois ; ils ont sa parole de roi qu'il leur donnera des châteaux et des tours. Ils traversent la mer sans encombre, sans qu'elle soit une seule fois troublée ou courroucée, et sans qu'elle leur cause le moindre ennui ou la moindre gêne. Et le roi commence à dire : « Dieu ! Joie et peine arrivent bien tôt quand tu le veux. Hé ! Dieu, je n'ai plus été ici depuis le temps où j'y ai souffert douleur et angoisse : et maintenant j'y ai joie et bonheur. » Il se dirige tout de suite vers la roche, avec Lovel et Marin ; sire Foukier et sire Gosselin y sont aussi, ainsi que les fils du bourgeois, que le roi et la reine devraient honorer, caresser, fêter et complimenter plus que tous les autres membres de la troupe. Et en vérité c'est ce qu'ils font.

Quand le roi arrive à la roche, il prend le roi de Catenasse par la main ; et il lui dit : « Seigneur roi, voyez ici le lit et la

Sanloit c'on lor eüst prestés.
A grant joie ont uit jors esté
A Sorlinc li doi roi a masse,
D'Engleterre et de Catanasse ;
Si li fu la terre rendue.
Au nueme jour, sans atendue,
Furent les nes prestes au port.
N'ont mais cure d'autre deport,
D'autre aise ne d'autre sejour :
Es nes entrent sans nul sejour,
S'orent le douc vent espiié ;
Mais li rois n'a pas oubliié
Que sen borgois n'envoïst querre,
C'a lui venist en Engleterre.
Ja i estoit Tiessés meüs,
Et li rois avoit retenus
Avoec li les fix as borgois ;
Et si lor promet comme rois
Qu'il lor donroit castiax et tors.
La mer trespassent a droit cors,
C'a nule fois ne fu torblee,
Ne courecie, ne iree,
Ains ne lor fist courous ne ire.
Et li rois commença a dire :
« Diex ! molt vient tost et joie et deus,
La u te le conseus et veus.
Hé ! Diex, onques puis ci ne fui
Que molt i euc doel et anui :
Or i ai jou joie et leece. »
A tant vers le roche s'adrece,
Aprés lui Loviax et Marins ;
Dans Fouciers et dans Gonselins,
Et li fil au borgois i furent,
Qui la roïne et li rois durent
Plus losengier et plus atraire,
Et plus de joie et d'onor faire,
K'a tos les autres de la route.
Ensi faisoient il sans doute.
Quant li rois a la roce vint,
Le roi de Catanasse tint
Par le main, et si li a dit :
« Sire rois, veés ci le lit,

chambre — je m'en souviens bien et je me le rappelle clairement — où la reine accoucha et mit au monde ses fils ; dans cette direction, je courus après le loup et le chassai tant que je fus épuisé. Marin était resté en arrière, dans un petit bateau, près des nefs. Il m'est si doux de me remémorer maintenant les peines et les grands malheurs que j'ai subis dans ce cadre, que j'ai décidé à l'instant de ne pas en partir et de ne pas me rendre à quelque château ou à quelque cité que ce soit avant la venue de mon neveu, celui qui tient lieu de roi. » Ils se sont installés près de la roche et, à travers tout le pays, la nouvelle s'est répandue. Le neveu du roi vient et lui rend la terre et la couronne. Ils se rendent en grand cortège à Londres, et on le voit très volontiers et on le reçoit avec joie. Le roi séjourne à Londres jusqu'à l'arrivée du bourgeois de Galvoie qu'il a fait venir, et il ordonne à ses gens de le servir et de l'aimer et de l'honorer plus que tout autre. Et le roi, qui devait bien le faire, l'aima plus que tous les autres hommes et en fit son conseiller principal. Il fit ses deux fils chevaliers et les maria, à ce que dit le conte, aux filles de riches comtes ; ainsi tous deux furent châtelains. Il fit son chambellan du jeune homme qui, à la foire de Bristol, avait distribué aux pauvres, pour le salut de son âme, les deniers qu'il lui avait donnés en échange du cor ; et il lui donna une riche épouse,

Ves ici le lit et la cambre,
Bien me sovient et bien me mambre,
U la roïne travilla,
Quant de ses fils se delivra ;
Aprés le leu par ci courui,
Tant le chaçai que je recrui[a].
Arriere estoit Marins remés,
En un batel entre les nes.
Or m'en sont si douc a retraire
Li grant anui et li contraire
Qui me vinrent en cest propris,
Que talent m'est orendroit pris
Que jou de ci n'en partirai,
N'a castel n'a cité n'irai,
Tant que mes niés sera venus,
Cil qui ore est por rois tenus. »
Les le roce orent tost porpris,
Et lués par trestout le païs
Fu d'aus la novele espandue.
Ses niés vient et li a rendue
La corone et la terre toute ;
A Londres vint a molt grant route,
S'i fu molt volentiers veüs
Et a grant joie receüs.
A Londres sejorna li rois
Tant que venus fu li borgois,
De Galvaide qu'il ot mandé[b]
Et il a ses gens commandé
Qu'il le servissent et amaissent,
Et deseure tos l'oneraissent.
Et li rois, qui faire le dut,
Sor tos homes amer le dut,
Si fu ses primes consilliers.
Ses fix fist andeus chevaliers,
Ses maria, ce dist li contes,
As filles a deus rices contes ;
Si furent andoi castelain.
Du vallet fist son cambrelain,
Qui a le feste de Bristot
Les deniers que por le cor ot
Departi as poures por s'ame.
Si li dona molt rice fame,

car elle avait mille marcs de rente. Et il institua aux deux marchands une rente de mille marcs d'esterlins[1].

Telle est la fin de ce conte. Je ne sais rien de plus, et il n'y a plus rien à dire. Un mien compagnon, Roger le Cointe[2], qui connaît beaucoup de gens de bien, me raconta ainsi l'histoire.

ICI S'ACHÈVE « DU ROI GUILLAUME »

Car de rentes mil mars i prist.
Et as deus marceans assist
Mil mars de rente d'estrelins.
3324 Tex est de cest conte la fins,
Plus n'en sai, ne plus n'en i a.
La matere si me conta
Uns miens compains, Rogers li Cointes,
3328 Qui de maint prodome est acointes.

EXPLICHIT DU ROI GUILLAUME

CHANSONS COURTOISES

Amour a engagé querelle

I

Amors tençons et bataille
Vers son champion a prise,
Qui por li tant se travaille
Qu'a desrainier sa franchise
A tote s'entente mise ;
N'est drois qu'a sa merci faille,
Mais ele tant ne lo prise
Que de s'aïe li chaille.

II

Qui que por Amor m'asaille,
Senz loier et sanz faintise
Prez sui qu'en l'estor m'an aille,
Que bien ai la peine aprise.
Mais je criem qu'en mon servise
Guerre et aiue li faille ;
Ne quier estre en nule guise
Si frans, qu'en moi n'ait sa taille.

III

Nuls, s'il n'est cortois et sages,
Ne puet d'Amors riens aprendre ;
Mais tels en est li usages,
Dont nulz ne se seit deffendre,

I

Amour a engagé querelle
Et bataille contre son champion,
Qui se peine tant pour elle[1]
Qu'il a mis tout son effort
À défendre sa liberté ;
Il n'est pas juste qu'il ne soit pris en pitié,
Mais elle ne le prise pas
Au point de se soucier de l'aider.

II

M'assaille qui veut au nom d'Amour,
Sans souci de récompense et sans mensonge
Je suis prêt à entrer en lice,
Car j'en ai bien appris la peine.
Mais je crains qu'à mon service
Guerre et soutien lui fassent défaut[2] ;
Je ne veux en aucune manière être
Libre, au point qu'elle n'ait pas part en moi[3].

III

Nul, s'il n'est courtois et sage,
Ne peut rien savoir d'Amour ;
Mais son usage est tel
- Et nul ne peut s'en défendre -

Qu'ele vuet l'entree vandre :
Et quels en est li passages ?
Raison li covient despandre
Et mettre Mesure en gages.

IV

Fols cuers legiers ne volages
Ne puet rien d'Amors aprendre.
Tels n'est pas li miens corages,
Ki sert senz merci atendre.
Ainz que m'i cuidasse prendre,
Fu vers li durs et salvages ;
Or me plaist, senz raison rendre,
Ke ses prou soit mes damages.

V

Molt m'a chier Amors vendue
S'onor et sa seignorie,
K'a l'entree ai despendue
Mesure et Raison guerpie.
Lor consalz ne lor aiue
Ne me soit jamais rendue :
Je lor fail de compaignie,
N'i ai talent nule atendue.

VI

D'Amors ne sai nule issue,
Ne ja nus ne la me die.
Muër puet en ceste mue
Ma plume tote ma vie,
Mes cuers n'i muërat mie.
S'ai en celi m'atendue
Que je dout que ne m'ocie ;
Ne por ceu cuers ne remue.

VII

Se Merciz ne m'an aiue,
Et Pitiez, qui est perdue,
Tart iert la guerre fenie
Que j'ai lonc tens maintenue.

Qu'elle veut vendre le droit d'entrée :
Et quel en est le péage ?
Il convient de dépenser Raison
Et de mettre Mesure[1] en gages.

IV

Le cœur d'un fou, léger et volage,
Ne peut rien apprendre d'Amour.
Tel n'est pas le mien,
Qui sert sans attendre de pitié.
Avant de m'y laisser prendre,
Je fus envers elle dur et sauvage ;
Désormais il me plaît, sans raison valable,
Que son profit soit mon dommage[2].

V

Amour m'a vendu très cher
Son honneur et sa seigneurie[3],
Car à l'entrée j'ai dépensé
Mesure et renoncé à Raison.
Puissent leur conseil et leur aide
Ne m'être jamais rendus :
Je leur fausse compagnie,
Je n'en attends plus rien[4].

VI

Je ne sais aucune issue au domaine d'Amour,
Et que personne ne me la dise.
Ma plume[5] peut toute ma vie
Muer en cette mue,
Mon cœur ne muera pas.
Pourtant j'ai mis mon espérance en celle[6]
Dont je redoute qu'elle ne me tue ;
Mais ce n'est pas pour cela que mon cœur va changer.

VII

Si Merci ne me vient en aide,
Et Pitié, qui est perdue[7],
Bien tard finira la guerre
Que j'ai longtemps soutenue.

D'Amour, qui m'a enlevé à moi-même

I

D'Amors, qui m'a tolu a moi,
N'a soi ne me veut retenir,
Me plaing ensi, qu'adés otroi
Que de moi face son plaisir,
Et si ne me repuis tenir
Que ne m'en plaigne, et di por quoi :
Car ceus qui la traïssent voi
Souvent a lor joie venir,
Et g'i fail par ma bone foi.

II

S'Amors pour essaucier sa loi
Veut ses anemis convertir,
De sens li vient, si com je croi,
Qu'as siens ne puet ele faillir.
Et je, qui ne m'en puis partir
De celi vers qui me souploi,
Mon cuer qui siens est li envoi ;
Mes de noient la cuit servir
Se ce li rent que je li doi.

III

Dame, de ce que vostres sui,
Dites moi se gré m'en savez.
Nenil, se j'onques vous conui,
Ainz vous poise quant vous m'avez.

I

D'Amour, qui m'a enlevé à moi-même,
Et ne veut pas me retenir à son service,
Je me plains, de telle manière que je lui accorde
De faire de moi ce qu'elle veut[1],
Et pourtant je ne peux m'empêcher
De m'en plaindre, et je vais dire pourquoi :
Car ceux qui la trahissent[2],
Je les vois souvent obtenir satisfaction,
Et moi, avec ma bonne foi, je n'y réussis pas.

II

Si Amour, pour faire régner sa loi,
Veut convertir ses ennemis,
Il serait raisonnable de sa part, à mon avis,
Qu'elle ne manque pas aux siens[3].
Et moi, qui ne peux me détacher
De celle devant qui je m'incline,
Je lui envoie mon cœur qui est sien ;
Mais je ne crois pas lui faire hommage,
Si je lui rends ce que je lui dois.

III

Dame, que je sois à vous,
Dites-moi si vous m'en savez gré.
Non, si je vous connais bien,
Mais au contraire cela vous pèse de m'avoir.

Et puis que vos ne me volez,
Dont sui je vostres par ennui.
Mes se ja devez de nului
Merci avoir, si me souffrez,
Que je ne sai servir autrui.

IV

Onques du buvrage ne bui
Dont Tristan fu empoisonnez ;
Mes plus me fet amer que lui
Fins cuers et bone volentez.
Bien en doit estre miens li grez,
Qu'ainz de riens efforciez n'en fui,
Fors que tant que mes euz en crui,
Par cui sui en la voie entrez
Donc ja n'istrai n'ainc n'en recrui.

V

Cuers, se ma dame ne t'a chier,
Ja mar por çou t'en partiras :
Tous jours soies en son dangier,
Puis qu'empris et comencié l'as.
Ja, mon los, plenté n'ameras,
Ne pour chier tans ne t'esmaier ;
Biens adoucist par delaier,
Et quant plus desiré l'auras,
Plus t'en ert douls a l'essaier.

VI

Merci trovasse au mien cuidier,
S'ele fust en tout le compas
Du monde, la ou je la quier.
Mes bien croi qu'ele n'i est pas,
Car ainz ne fui faintis ne las
De ma douce dame proier :
Proi et reproi sanz esploitier,
Conme cil qui ne set a gas
Amors servir ne losengier.

Et puisque vous ne voulez pas de moi,
Je suis donc vôtre pour votre déplaisir[1].
Mais si vous devez jamais avoir
Pitié de personne, souffrez mon service,
Car je ne sais servir personne d'autre.

IV

Je ne bus jamais le breuvage
Dont Tristan fut empoisonné[2],
Mais plus que lui me font aimer
Fin cœur et bonne volonté.
On doit bien m'en savoir gré,
Car jamais je n'y fus contraint.
Sauf que j'ai cru mes yeux[3],
Par la faute de qui je suis entré dans la voie
Dont je ne sortirai jamais, et je ne m'en suis pas repenti.

V

Cœur, si ma dame ne te chérit pas,
Malheur à toi si tu la quittes pour cela :
Sois toujours à sa discrétion,
Puisque tu l'as entrepris et commencé ainsi.
Jamais, à mon avis, tu n'aimeras l'abondance,
Ni ne te laisseras troubler par la disette ;
Le bien que l'on attend est d'autant plus doux[4],
Et quand tu l'auras désiré plus longuement,
Il te sera plus doux de le goûter.

VI

J'aurais trouvé Pitié, à ce que je crois,
Si elle se trouvait dans tout le cercle
Du monde, là où je la cherche[5].
Mais je crois bien qu'elle n'y est pas,
Car jamais je ne fus paresseux ni lassé
De prier ma douce dame :
Je la prie et la prie encore sans succès,
Comme celui qui ne sais pas servir
Amour par plaisanterie, non plus que tromper.

NOTICES,
NOTES ET VARIANTES

ÉREC ET ÉNIDE

NOTICE

Érec et Énide serait le premier roman écrit par Chrétien, si l'on en croit le prologue de *Cligès* où il figure en tête de la liste des œuvres citées[1]. Sa date de rédaction peut être déterminée avec quelque vraisemblance grâce aux personnages historiques mentionnés plus ou moins explicitement dans le texte : le roi d'Angleterre Henri II, qui se rendit à Nantes pour la Noël 1169, et l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket, assassiné le 29 décembre 1170 et qui, quelques mois avant cette date, s'était réconcilié avec le roi. On estime généralement que la présence, dans le roman, d'un archevêque de Cantorbéry bénissant l'union d'Érec et d'Énide est une allusion à Thomas Becket ; l'événement se produirait, si on le rapportait à la chronologie réelle, après la réconciliation du roi et de l'archevêque et avant l'assassinat de ce dernier — le siège archiépiscopal de Cantorbéry étant resté vacant pendant plusieurs années après le meurtre[2]. *Érec et Énide* a donc sans doute été composé entre la fin de 1169 et la fin de 1170, c'est-à-dire pendant l'année 1170[3].

Le prologue du roman offre à la fois une présentation indirecte de l'auteur — c'est manifestement un clerc, familier de la rhétorique latine de son temps, mise à contribution, ici comme souvent

1. Voir *Cligès*, v. 1-7, p. 173. Sur le titre d'*Érec et Énide*, voir la Note sur le texte, p. 1073.
2. Voir n. 2, p. 50 et n. 1, p. 160.
3. Une autre hypothèse a été proposée par Claude Luttrell (*The Creation of the First Arthurian Romance. A Quest*, Londres, Edward Arnold, 1974) ; elle n'est pas acceptée par la critique moderne (voir Tony Hunt, « Redating Chrestien de Troyes », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, XXX, 1978, p. 208-237 ; et la réponse de Cl. Luttrell, *ibid.*, XXXII, 1980, p. 250-275) : *Érec et Énide* aurait été composé après 1184, date de l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille. Nous suivons, pour la datation, les thèses d'Anthime Fourrier, « Encore la chronologie des œuvres de Chrétien de Troyes », *ibid.*, II, 1950, p. 69-88.

dans les prologues[1] —, et l'exposé de quelques principes essentiels par ce qu'ils nous apprennent de la poétique de Chrétien de Troyes.

Les premiers vers reprennent un proverbe — ce qui eﬅ un lieu de la rhétorique du temps, dont les maîtres conseillaient de placer une *sententia*, un *proverbium* ou un *exemplum* au début de toute œuvre[2] — et le font suivre d'un commentaire où l'aﬆivité du narrateur eﬅ définie en termes de devoir moral : la connaissance n'a de signification que si elle eﬅ diffusée, avec le double souci de plaire — « bien dire » — et de servir — « bien aprandre[3] ». C'eﬅ au cours de cette déclaration liminaire, à la fois programme pour lui-même et injonﬆion adressée à « chascun[4] », que l'auteur se nomme[5]. Puis vient, indissolublement lié à son nom, l'un des termes les plus commentés de son vocabulaire théorique, cette *conjointure*, que nous avons traduit par « composition » et qui rime avec le « conte d'avanture » cité au vers précédent, établissant ainsi avec lui une relation analogue à celle qu'entretient l'œuvre d'art avec la matière brute qui lui préexiﬅe et lui donne naissance, sans posséder encore aucune de ses qualités formelles. L'erreur, naturellement, serait de croire qu'à cette époque un auteur de roman (ou de toute autre forme d'œuvre littéraire) se rabaisse lui-même lorsqu'il reconnaît — ou prétend — avoir utilisé une source. Au Moyen Âge, la notion d'invention *ex nihilo* n'a pas cours, non plus que celle de « scénario original ». Inventer, c'eﬅ mentir, et toute la tradition morale, philosophique et théologique se révolte contre cette création mensongère : « [...] l'œuvre de Dieu consiﬅe à créer ce qui n'exiﬅait pas auparavant [...], l'œuvre de la nature à dévoiler ce qui a été caché [...], l'œuvre de l'artisan à joindre les choses séparées, ou à séparer les choses jointes[6]. » Si insignifiante que soit la dette d'un poète envers ses sources, il se sent obligé d'insiﬅer sur son rôle de « recompositeur ».

Chrétien ne tarde pas à dévoiler la matière à laquelle il va appliquer sa *conjointure* — c'eﬅ le conte d'Érec, fils de Lac — et il termine son prologue par un topos dont le but principal eﬅ d'obtenir ce que la rhétorique classique appelle la *captatio benevolentiae*, bienveillance qu'il se mérite d'abord en dénigrant ses concurrents, tous ces mauvais conteurs[7] qui corrompent et désagrègent le conte, puis en affirmant donner à lire une œuvre admirable à jamais : il eﬅ significatif, à cet égard, que le jeu de mots des vers 25 et 26 associe la

1. Les prologues de Chrétien de Troyes ont été l'objet de nombreux travaux. On s'accorde à dire qu'ils reflètent la tradition de la rhétorique latine médiévale. Voir les études de Tony Hunt, « The Rhetorical Background to the Arthurian Prologue : Tradition and the Old French Vernacular Prologue », *Forum for Modern Language Studies*, VI, 1970, p. 1-23 ; et « Tradition and Originality in the Prologues of Chreﬅien de Troyes », *ibid.*, VIII, 1972, p. 320-344.
2. Voir Tony Hunt, « Tradition and Originality [...] », p. 320.
3. V. 12, p. 3. Entendre *aprandre* au sens d'« enseigner ».
4. Vers 11, *ibid.*
5. Voir n. 3, p. 3.
6. « [...] opus Dei eﬅ quod non erat creare [...], opus naturae, quod latuit ad aﬆum producere [...], opus artificis eﬅ disgregata conjungere vel conjunﬆa segregare » (Hugues de Saint-Viﬆor, *Didascalion : De ﬅudio legendi*, éd. C. H. Buttimer, Washington, Catholic University Press, 1939, p. 16).
7. Voir n. 6, p. 3.

chrétienté et Chrétien, l'un et l'autre devant jouir d'une égale survie dans la mémoire humaine[1].

Le conte d'aventures eſt donc la « matière » de Chrétien, bien que le mot n'apparaisse pas ici, parce que ni Chrétien ni ses contemporains n'emploient une terminologie littéraire figée. Chrétien ne se sert du terme *matire* (« matière ») que dans *Le Chevalier de la Charrette*, où le mot désigne le sujet que la comtesse Marie de Champagne lui a fourni et que continue Godefroi de Lagny[2]. Dans *Le Conte du Graal*, la matière eſt le conte — plus exactement « le livre de conte » — donné à Chrétien par Philippe de Flandres, dédicataire du roman. Et pour écrire *Cligès*, Chrétien utilise une « hiſtoire » qu'il a trouvée dans un livre conservé à la bibliothèque de l'église de Beauvais[3]. Au-delà de la relative imprécision de ce vocabulaire, il reſte à déterminer quelle eſt la matière dont parle Chrétien, et où il a trouvé le conte d'aventures qu'il s'emploie à *composer*. Ce n'eſt pas chose facile. Contrairement à ce qui se produit pour d'autres œuvres de la littérature médiévale de langue française, comme le *Roman de Thèbes* ou le *Roman d'Énéas*, qui sont des remaniements de deux sources latines, *La Thébaïde* de Stace et l'*Énéide* de Virgile, nous ignorons tout du modèle qu'aurait suivi Chrétien. Certains motifs, cependant, trahissent une origine celtique, tels la chasse au cerf blanc ou l'épisode de la Joie de la Cour. En outre, de nombreux noms propres et une foule de détails narratifs nous conduisent à penser que le conte que remanie Chrétien serait un récit ou un ensemble composite de récits hiſtorico-fabuleux d'origine celtique, que des récitateurs bretons auraient introduits et diffusés en France.

Il exiſte bien un important récit en ancien gallois, *Gereint ab Erbin* (*Gereint fils d'Erbin*[4]), dont la matière ressemble fort à celle de notre roman. Il fait partie des *Mabinogion*, c'eſt-à-dire d'un ensemble de contes merveilleux ou romanesques en prose. Mais tout semble indiquer que la composition de *Gereint ab Erbin* eſt poſtérieure à celle d'*Érec et Énide*[5]. La matière de ce conte, fort semblable à celle du roman français, pourrait même suggérer que c'eſt le récit gallois qui dérive de celui de Chrétien de Troyes, bien qu'il n'en soit ni une traduction ni une adaptation étroite.

La critique a dépensé une énergie considérable à rechercher et à classifier les sources des romans arthuriens. Elle a voulu identifier certaines sources ou influences parmi des textes antécédents réels ou

1. L'usage des associations de sonorités, voire des jeux de mots, parfois teintés d'un humour souriant ou d'une fine ironie, eſt fondamental chez les écrivains du Moyen Âge en général, et chez Chrétien en particulier. Il n'eſt absolument pas incompatible avec des propos sérieux, dont il contribue au contraire à renforcer la crédibilité, dans la mesure où les analogies exiſtant entre deux mots conſtituent en quelque sorte la preuve qu'il exiſte aussi des analogies entre les deux réalités qu'ils désignent.

2. Voir *Lancelot*, v. 26, p. 507, et v. 6257 et 7109, p. 661 et 682.

3. Voir *Perceval*, v. 66-67, p. 686, et *Cligès*, v. 18-21, p. 173.

4. Joseph Loth en a donné une traduction française, sous le titre de *Gereint et Enid*, dans *Les Mabinogion du Livre rouge de Hergeſt*, « avec des variantes du Livre Blanc de Rhydderch, traduits du gallois avec une introduction, un commentaire explicatif et des notes critiques », t. II, Fontemoing, 1913, p. 121-185 et 212-222.

5. Au reſte, tous les manuscrits qui procurent le texte du conte gallois datent de la fin du XIIIe siècle, c'eſt-à-dire de plus de cent ans après la composition du roman français.

supposés, tirés non seulement du domaine celtique mais aussi du corpus latin ou français. Le cas d'*Érec et Énide* et de ses rapports avec *Gereint ab Erbin* est assez typique. Les partisans de l'origine celtique des romans arthuriens ont postulé, probablement avec raison, une source commune aux deux textes — sans être toutefois à même de retrouver cette source. Selon Joseph Loth, celle-ci aurait été une œuvre française perdue qui, elle-même, aurait été d'inspiration celtique[1]. Quoi qu'il en soit, dans la mesure où nous ne possédons aucune trace concrète de cet hypothétique conte d'aventures, il n'est guère possible de parler d'une source ou de sources précises. Il serait plus juste — et plus intéressant — de reconnaître un arrière-fond celtique dans l'*estoire* de Chrétien, et de faire ressortir la manière dont il a incorporé certains éléments merveilleux et mythiques de ce fond à l'idéologie chevaleresque et courtoise qu'il élabore. Comme le note J. Fourquet, pour « imaginer la façon dont Chrétien a travaillé, a réagi devant ses sources, et la relation qui en est résultée entre l'œuvre du poète et l'histoire qui lui a servi de point de départ [...], il y a [...] une suprême ressource : l'étude interne de la dernière donnée accessible, en l'espèce les poèmes de Chrétien ; elle peut livrer des INDICES, très ténus, mais qui méritent d'être examinés avec attention[2] ».

Les deux épisodes déjà cités — la première aventure du roman : la chasse au cerf blanc, et la dernière : la Joie de la Cour — peuvent être éclairants de ce point de vue. La chasse est sans doute la survivance d'une légende que Jean Frappier explique ainsi : « Selon la donnée la plus traditionnelle, la bête blanche que le héros ou le chevalier chasse dans la forêt "aventureuse" est un leurre envoyé par une fée pour attirer auprès d'elle, dans l'Autre Monde, celui dont elle désire l'amour[3]. » Mais, à première vue, le texte de Chrétien présente une aventure beaucoup plus courtoise que merveilleuse : Érec ne chasse même pas ; et ce n'est pas une fée qu'il rencontre, mais une belle Énide tout humaine[4]. Les motifs de la chasse et de la prise du cerf blanc le cèdent à celui de la coutume ancienne et immuable du baiser donné à la plus belle dame de la cour. Selon la formule saisissante de Jean Frappier, cette coutume « sert de prétexte à un jeu courtois, un rite de galanterie chevaleresque plus proche des divertissements de l'hôtel de Rambouillet que d'une féerie primitive[5] ». Nous ne savons évidemment pas ce qu'était au juste cette chasse au cerf blanc dans l'hypothétique source de notre roman, mais nous savons que dans *Gereint ab Erbin* le baiser à la plus belle dame de la cour ne se donne même pas. Le geste symbolique y est beaucoup plus rude : c'est la femme d'Arthur

1. Joseph Loth discute les problèmes des sources d'*Érec et Énide* et de son analogue gallois (ainsi que ceux des sources d'*Yvain* et de *Perceval* et de leurs analogues gallois) aux pages 41-71 du tome II des *Mabinogion*. En dépit d'un grand nombre d'études parues après la publication du travail de Loth, la plupart des thèses de ce dernier se sont maintenues. La principale de ces thèses, selon laquelle *Gereint ab Erbin* et *Érec et Énide* exploiteraient tous deux un archétype français commun, n'a été ni confirmée ni infirmée par les études ultérieures.

2. « Le Rapport entre l'œuvre et la source chez Chrétien de Troyes et le Problème des sources bretonnes », *Romance Philology*, IX, 1955-1956, p. 298.

3. *Chrétien de Troye, l'homme et l'œuvre*, Hatier, 1968, p. 90-91.

4. Voir n. 1, p. 19, et n. 1, p. 150.

5. *Chrétien de Troyes [...]*, p. 91.

qui décide, au lendemain des noces de Gereint et d'Enid, que l'on ne saurait mieux disposer de la tête du cerf qu'en la donnant à « la plus illustre des jeunes femmes », c'est-à-dire Enid, qui la reçoit après avoir obtenu l'approbation de tous, y compris d'Arthur[1].

De même, l'examen de l'aventure de la Joie de la Cour permet d'entrevoir les traces d'un mythe celtique : celui du géant qui, capturé par une fée et enfermé par elle dans un verger merveilleux, doit lutter contre ceux qui veulent en franchir l'entrée[2]. À la fin, un héros extraordinaire triomphe du géant. Entre les mains de Chrétien, cette aventure devient toute différente : la fée est transformée en une belle dame à laquelle son ami a fait un don contraignant, une promesse en blanc[3]. Le chevalier a promis, avant même de savoir à quoi il s'engageait — c'est le propre de ce genre de dons —, de rester avec elle jusqu'à ce qu'il soit vaincu en combat singulier par un chevalier meilleur que lui. Ce chevalier de qualité supérieure — Érec, naturellement — ne luttera pas pour devenir maître du verger, mais pour libérer la cour d'une coutume funeste, et pour la gloire que lui conférera sa victoire. Ces exemples concourent à montrer la distance qui existe entre le chevaleresque courtois et le merveilleux mythique — en d'autres termes, entre le sens et le ton du roman de Chrétien, d'une part, et sa « matière première[4] », de l'autre.

Si nous en savons peu sur la nature des mythes qui entrent dans la matière narrative de ce « conte d'avanture » auquel Chrétien appliquait sa « bele conjointure[5] », nous pouvons supposer que, à un autre niveau, il élaborait la tradition savante qu'il puisait, comme tous les bons clercs de son époque, dans l'antiquité. La matière des romans « antiques », tels *Thèbes* et *Énéas*[6], lui est connue ; il mentionne Macrobe, l'auteur d'*In somnium Scipionis expositio* (vers 400)[7] ; mais il y a plus : il insère la culture antique dans son roman en récrivant[8] (sans pourtant l'avouer) le *De nuptiis Philologiae et Mercurii* de Martianus Capella. Ce *prosimetrum*, composé au commencement du Ve siècle, était connu et apprécié au Moyen Âge. Il raconte comment le dieu Mercure cherche à se marier, comment il choisit une mortelle, Philologie, comment Jupiter autorise ce mariage tout en redoutant que Mercure, une fois livré aux plaisirs de la vie conjugale, ne néglige les devoirs de son état, comment Philologie boit le philtre d'immortalité et est transportée aux cieux, et comment on célèbre le festin nuptial en compagnie d'innombrables habitants des cieux. Le gros de l'ouvrage

1. Voir *Les Mabinogion*, t. II, p. 145.
2. Voir n. 1, p. 134.
3. Voir n. 1, p. 17.
4. Dans le cas de la Joie de la Cour, on ignore le caractère exact de cette matière. Ici, *Gereint ab Erbin* nous aide moins que précédemment. Dans ce récit, le protagoniste lutte contre le gardien du Clos du Nuage (*Les Mabinogion*, t. II, p. 180) et sonne du cor pour faire disparaître « la nuée », ce qui abolira « les jeux d'enchantement et de magie » (*ibid.*, p. 184).
5. Voir v. 13-14, p. 3.
6. Voir n. 1 et 2, p. 130, n. 1, p. 131 et n. 2, p. 144.
7. Voir n. 3 et 4, p. 164.
8. L'insertion de la culture dans l'écriture à l'époque de Chrétien a été examinée par Daniel Poirion, « Écriture et ré-écriture au Moyen Âge », *Littérature*, n° 41, 1981, p. 109-118.

— et c'est la raison de sa popularité au Moyen Âge — traite des dons offerts par Mercure à son épouse. Il lui présente les figures allégoriques des sept arts libéraux, la Grammaire, la Dialectique, la Rhétorique (le *trivium*), la Géométrie, l'Arithmétique, l'Astronomie et la Musique (le *quadrivium*). Chacune de ces figures explique longuement la signification et le rôle de l'art qu'elle représente. On n'a pas manqué de relever des ressemblances entre le *De nuptiis* et notre roman. Au dire de Karl Uitti, qui a étudié la question de façon approfondie, « les analogies [...] foisonnent[1] ». Mais, de même que Chrétien adapte la rude matière folklorique aux exigences et aux présupposés de la courtoisie et de la chevalerie, il adapte la matière de la « clergie » en se servant de l'*auctoritas* de Martianus Capella dans le même but.

Chrétien élabore une structure en forme de triptyque dont le premier « panneau » va de la fin du prologue au passage où le poète annonce que « li premiers vers » est achevé ; le deuxième, la partie centrale, nous mène des noces d'Érec et d'Énide à la réconciliation du couple, *via* la crise du mariage et la quête ; le dernier conclut le roman par l'aventure de la Joie de la Cour et le couronnement d'Érec et d'Énide[2].

Jean Frappier n'a pas tort d'écrire que la première partie d'*Érec et Énide* est un « petit roman idyllique [qui,] vivement conté, forme un tout[3] ». Reste que ce petit roman combine deux motifs : la chasse du cerf blanc et la joute de l'épervier. L'action commence le jour de Pâques, à Caradigan, l'une des résidences du roi Arthur dont l'univers est d'emblée présenté comme l'image un peu amoindrie d'un idéal passé qu'il faut maintenir, voire restaurer. C'est d'ailleurs une tentative de restauration qui donne le branle au roman : le roi annonce à la cour sa volonté de « ressaucier[4] » — c'est-à-dire de restaurer, de remettre en vigueur — la coutume du cerf blanc. Qui tuera le cerf aura le droit de donner un baiser à la plus belle dame de la cour. Dès le début, Érec se distingue : il ne participe pas activement à la chasse, ce qui suggère qu'il n'est attaché à aucune dame dont il voudrait soutenir la beauté ; il se contente d'accompagner la reine et sa suivante.

On observera qu'il est nommé tout de suite, bien qu'il soit plus fréquent, dans les romans de Chrétien, que l'on apprenne le nom du héros au cours du récit, généralement à la suite d'une aventure particulièrement importante. Ici, rien de tel : Érec — selon R. S. Loomis, ce nom dériverait du breton Guérec qui serait « une substitution bretonne et française du gallois Gweir, fils de Llwch[5] » — ne sera pas for-

1. « À propos de philologie », *Littérature*, n° 41, 1981, p. 35. K. Uitti présente ces analogies aux pages 36 et 39. Parmi les chercheurs qui ont remarqué certains parallélismes entre *De nuptiis* et *Érec et Énide*, mentionnons Claude Luttrell (*The Creation of the First Arthurian Romance. A Quest*, p. 21-22) et M. Cappuyns (« Capella [Martianus], *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. XI, Letouzey et Âné, 1949, col. 845), qui classe notre roman parmi « les imitations les plus importantes » du *De nuptiis* aux XIIe et XIIIe siècles.

2. Respectivement : v. 27-1808, p. 3-45 ; v. 1809-5364, p. 46-131 ; v. 5365-6950, p. 131-169. Remarquons une certaine symétrie : les panneaux latéraux sont d'une longueur assez semblable, 1781 vers pour la première partie, 1585 pour la dernière.

3. *Chrétien de Troyes [...]*, p. 87.

4. V. 38, p. 4.

5. *Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, New York, Columbia University Press, 1949, p. 70-71.

cément un inconnu pour ceux qu'il rencontrera ; le père d'Énide, notamment, connaîtra déjà la réputation du jeune homme lorsque celui-ci se proposera de devenir le champion de sa fille[1].

Les deux motifs principaux de la première partie ne sont pas simplement juxtaposés : le premier ne trouvera sa résolution qu'après que le second aura été pleinement développé, en quelque sorte selon une procédure d'embrassement. Lorsque la petite troupe composée de la reine, de sa suivante et d'Érec rencontre dans la forêt un chevalier accompagné d'une jeune fille et d'un nain, personnage maléfique par excellence, et que ce nain inflige un affront à la suivante et à Érec, il est significatif que le héros ne soit pas en mesure de répondre à cet affront — il n'est pas suffisamment armé — et se voie contraint de suivre le chevalier au nain en espérant trouver dans l'avenir une occasion d'obtenir réparation : Chrétien crée là une situation d'attente et ouvre un champ pour des développements ultérieurs. D'ailleurs, on préfère, à la cour, différer jusqu'au retour d'Érec le choix de la dame qui recevra le baiser. Cela ne sera fait qu'après que la deuxième aventure aura été menée à bonne fin.

Le second motif se greffe comme insensiblement sur le premier : c'est en suivant le chevalier au nain qu'Érec parvient à un bourg où il rencontre un vavasseur et sa femme, qui sont les parents d'une très belle jeune fille. Le bourg (Laluth), les parents (Licorant et Tarsenefyde) et la jeune fille, qui est évidemment Énide, ne seront nommés que bien plus tard. Le coup de foudre entre Érec et Énide est immédiat, mais le poète choisit de ne pas analyser les sentiments ; il introduit le second thème majeur, la joute au cours de laquelle les chevaliers doivent déclarer, à leurs risques et périls, que leur amie est la plus belle de toutes, s'ils veulent emporter l'épervier qui est l'enjeu du combat. Situation en apparence bloquée — le chevalier détenteur de l'épervier ne trouvant personne pour lui en contester la possession — qu'Érec va bien entendu se charger de dénouer : ce chevalier unanimement craint n'est autre que le chevalier au nain. Le héros propose de réclamer l'épervier pour la fille du vavasseur : consentement silencieux mais joyeux de la jeune fille, et accord du vavasseur lors d'une scène qui pourrait paraître féerique aux yeux du lecteur moderne mais qui correspond exactement à la réalité historique de la *desponsatio*, le consentement matrimonial. Le sacrement du mariage se composait en effet de deux phases : après la *desponsatio* venaient les *nuptiae*, l'établissement de la vie conjugale par la consommation du mariage[2]. Le roman va scinder très nettement ces deux étapes, les noces n'intervenant qu'au début de la deuxième partie.

Le combat a lieu. Vaincu par Érec, le chevalier doit révéler son nom — il s'appelle Yder — et aller se constituer prisonnier auprès de la reine à qui il portera un message d'Érec. C'est rapidement chose faite ; à la demande de Guenièvre, Arthur libère le prisonnier, à la condition que celui-ci accepte de faire désormais partie de sa suite. La victoire

1. Voir v. 666-673, p. 18.
2. Voir Anthime Fourrier, « Retour au "terminus" », *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*, Genève, Droz, 1970, t. I, p. 299-311. On se reportera notamment aux pages 306 à 309 où ce passage est étudié. Voir aussi la présente Notice, p. 1060.

d'Érec est en cela une action typique des chevaliers arthuriens : non seulement elle rétablit la justice — Yder est puni pour avoir toléré le crime de son nain — mais elle renforce l'autorité du roi[1].

Érec décide que son mariage se fera à la cour d'Arthur où il emmène Énide, encore pauvrement vêtue, parce qu'il souhaite qu'elle tienne ses vêtements de la reine, et de nulle autre. Parée splendidement par Guenièvre, Énide est présentée à la cour. Le symbolisme des vêtements royaux est clair : il constitue en quelque sorte une *investiture* d'Énide qui reçoit le baiser du cerf blanc donné par le roi. Les deux aventures principales de cette partie du roman sont menées à leur terme. L'ancienne coutume triomphe, elle est restaurée, et avec le triomphe d'Énide « fenist li premiers vers[2] ».

Si ce « premier vers » est, selon Jean Frappier, « un lai sur un thème légendaire et courtois[3] », la partie centrale du triptyque est composée d'une série d'épisodes enchaînés de façon à présenter le développement et la résolution d'un conflit à la fois social et psychologique. À la Pentecôte, au milieu des réjouissances publiques, les noces d'Érec et d'Énide sont célébrées, en présence de comtes et de rois venus des quatre coins du monde, et c'est pour Chrétien l'occasion de proposer une explication détaillée de la signification des *nuptiae* et de la qualité d'épouse (*uxor*) acquise par Énide[4].

[...] altremant n'est fame esposee
Se par son droit non n'est nomee[5].

On apprend donc le nom de la jeune fille, dont l'origine est d'ailleurs une énigme[6] ; Daniel Poirion suggère, sans doute à raison, qu'il faut chercher des analogues antiques non seulement pour le personnage d'Énide mais aussi pour son nom : « Il n'est [...] pas sans importance [...] que derrière Énide (dont le nom évoque Énéas et le monde virgilien) on entrevoie Diane (Diene dans *Énéas*, au vers 1486, dont Énide est l'anagramme[7]). » Quoi qu'il en soit, les réjouissances se prolongent pendant un mois et sont suivies d'un grand tournoi où triomphe Érec. Puis le héros rentre dans son pays, à Carnant[8], où le couple est reçu avec grande joie par le roi Lac — car il semble qu'Érec n'ait plus de mère, et c'est peut-être ce manque que comble la reine Guenièvre dans ce roman. Le bonheur suprême semble promis à Érec et à Énide.

C'est précisément à ce moment que se noue la crise dont les circonstances font l'objet de la partie centrale du texte : la félicité amoureuse d'Érec le rend *recreant* vis-à-vis de sa prouesse. Ce mot, riche de significations, exprime principalement l'idée d'abandon, de défaut[9] : Érec néglige les armes et la chevalerie, leur préférant « s'amie et sa

1. Voir n. 1, p. 32.
2. V. 1808, p. 45.
3. *Chrétien de Troyes [...]*, p. 82.
4. Voir v. 2029-2068, p. 51-52, et la présente Notice, p. 1059.
5. V. 1989-1990, p. 50.
6. Voir R. S. Loomis, *Arthurian Tradition [...]*, p. 100.
7. *Résurgences. Mythe et littérature à l'âge du symbole (XIIe siècle)*, P.U.F., 1986, p. 141.
8. Voir n. 1, p. 57.
9. Voir n. 1, p. 62.

drue[1] ». Son entourage rend Énide responsable de cette situation dont, en réalité, la jeune femme s'afflige, d'abord silencieusement, puis à haute voix : un matin, n'en pouvant plus, elle commence à se plaindre et à s'accuser. Érec lui demande une explication au cours de laquelle il prend conscience de sa *recreantise*. Il eſt intéressant de remarquer que Chrétien, lors de cette scène, cite pour la première fois directement les paroles d'Énide[2]. Il la laisse parler car, alors seulement, son rôle devient fondamental dans la progression du roman. C'eſt aussi à partir de ce moment que le lecteur sera tenu au courant des sentiments, des pensées et des réactions de la jeune femme. Nous y reviendrons.

Quant à la réaction d'Érec, elle ne se fait pas attendre : il se fait armer, se met en selle et part seul sans emmener personne sinon sa femme — et sans donner aucune explication à cette dernière. Nous n'en saurons pas plus pour l'inſtant.

Les aventures d'Érec et d'Énide comprennent, dans ce panneau central du triptyque, huit épisodes qui définissent pour Érec un parcours de rachat conduisant à sa réintégration dans le monde auquel il eſt deſtiné, celui de la bonne chevalerie. L'entrée dans ce parcours eſt doublement indiquée, par un lieu et par l'inſtauration d'un nouveau comportement. Le lieu : une forêt, cadre privilégié de l'aventure, eſt signe à la fois de danger, de hasard et de fatalité. Le comportement — Énide se voit refuser par son époux le droit de lui adresser la parole — inſtaure un interdit. Que reſte-t-il à la jeune femme, sinon la possibilité de se parler à elle-même, ce qui lui permet d'exprimer son désarroi sous une forme appelée à d'autres développements dans les romans de Chrétien de Troyes : le monologue intérieur.

Les huit épisodes se succèdent selon une remarquable gradation logique. Sans doute n'eſt-il pas inutile de rappeler leur contenu :

Premier épisode : chemin faisant, Énide remarque trois chevaliers brigands qui convoitent ses biens. À la suite d'un court débat intérieur, elle transgresse l'interdit inſtauré par son mari, lequel n'a rien remarqué, et l'avertit du danger. Érec réprimande sa femme, puis il vainc les trois chevaliers.

Deuxième épisode : ses circonſtances sont analogues à celles de la première aventure, si ce n'eſt que les chevaliers brigands sont cette fois au nombre de cinq.

Troisième épisode : le comte Galoain, qui héberge le couple, s'éprend follement d'Énide, mais celle-ci le rebute ; il menace donc de tuer Érec, menace parée par Énide qui demande au comte de remettre son projet au lendemain. Érec peut passer une nuit tranquille. Au matin, Énide réveille son mari et l'avertit du danger qu'il court ; le comte découvre la « trahison » de la jeune femme, et poursuit le couple. Érec tue le sénéchal de Galoain et blesse celui-ci, qui se repent aussitôt.

Quatrième épisode : nouvelle rencontre, cette fois-ci avec un petit chevalier impétueux, nouvel avertissement d'Énide, nouveau combat : Érec eſt vainqueur et son adversaire doit révéler son identité :

1. V. 2451, p. 61.
2. Voir v. 2519 (« Amis, con mar fus ! »), p. 63 et n. 1.

c'est Guivret le Petit, un roi puissant, respecté de ses vassaux irlandais[1]. Les deux hommes se séparent bons amis.

Cinquième épisode : Érec, physiquement éprouvé par son dernier combat, a besoin de soins qu'il pourrait trouver à la cour d'Arthur, toute proche, mais il refuse de s'y rendre. La cour le rejoint dans la forêt où Arthur vient d'organiser une grande chasse. Le sénéchal Keu rencontre Érec et Énide qui le reconnaissent sans être reconnus de lui. Il se montre effronté en demandant son nom à Érec et en l'invitant sans délicatesse à se rendre au campement du roi. Érec le désarçonne, et Keu s'en va conter son aventure au roi ; celui-ci envoie Gauvain découvrir l'identité du chevalier errant. Par un procédé très courtois, Gauvain parvient à ses fins : Érec et Énide sont hébergés à la cour ; le héros y est soigné, mais il refuse d'y demeurer plus d'une nuit.

Sixième épisode : deux géants[2] ont capturé l'ami d'une demoiselle, qu'ils humilient à qui mieux mieux. Après les avoir occis, Érec demande à Cadoc de Cabruel — tel est le nom du chevalier maltraité — d'aller trouver le roi et de le mettre au courant de sa dernière aventure. Mais les coups de massue des géants ont rouvert les plaies du héros qui ne tarde pas à s'évanouir. Énide le croit mort, elle se désespère et songe au suicide.

Septième épisode : arrivent le comte Oringle de Limors et sa suite ; les intentions du comte sont loin d'être pures. Oringle ordonne qu'on amène le « corps » d'Érec à Limors et, là, il annonce qu'il va épouser la jeune femme, qui n'en peut mais. Il fait célébrer le mariage séance tenante malgré le blâme de ses barons. Les protestations d'Énide réveillent Érec qui tranche la tête du comte. À la suite de cette aventure, Érec dit son amour à sa femme et lui pardonne « Del forfet et de la parole[3] ».

Huitième épisode : à la suite d'un imbroglio, le héros est conduit à affronter une seconde fois Guivret le Petit, l'un et l'autre ignorant qui est leur adversaire. Le combat est arrêté par Énide, et Érec va bientôt être à nouveau guéri de ses plaies. Le couple connaît une nouvelle lune de miel.

On le voit, les deux premiers épisodes sont d'une nature analogue, le deuxième constituant une amplification du premier. Seuls sont en cause les biens d'Énide — notamment son palefroi et sa selle. C'est avec la troisième aventure qu'est introduit un péril touchant à la sécurité personnelle d'Énide. Le comte Galoain s'adresse à la jeune femme dans une langue fort courtoise, quoique ses désirs le soient moins. Pour se tirer d'affaire, Énide emploie la ruse, seule arme à sa disposition[4] ; bien qu'il n'ait pas levé la défense qu'il lui a faite de lui adresser la parole, Érec suit les conseils de sa femme. À la fin de l'épisode, le repentir du libidineux Galoain marque le triomphe de la courtoisie sur les bas instincts. La prouesse d'Érec a été soutenue par la loyauté d'Énide : de même qu'elle a été l'instrument involontaire de la *recreantise* du héros, l'héroïne est maintenant l'instrument nécessaire à sa

1. Selon R. S. Loomis (*Arthurian Tradition [...]*, p. 485), Guivret est un nom d'origine bretonne. Voir n. 1, p. 95.
2. Voir n. 2, p. 106.
3. V. 4931, p. 121.
4. Voir v. 3425-3431, p. 85.

« rédemption ». À ce stade, le couple — Érec n'est rien sans Énide, il ne saurait soutenir sa prouesse sans elle — pourrait réintégrer le monde courtois dont le maintien, ou la restauration, est le sens ultime de l'aventure chevaleresque, comme on l'a vu plus haut lors de l'épisode du rattachement d'Yder à la cour arthurienne. Pourtant, l'errance continue à travers la forêt aventureuse et elle débouche sur un nouveau type de combat, très différent des précédents : Guivret, bien que trop petit et trop peu réfléchi pour cadrer parfaitement avec la norme courtoise, n'est guidé ni par une volonté de pillage ni par des intentions lubriques ; il pousse au contraire Érec à un jeu dangereux mais digne du héros qui, ayant retrouvé son équilibre chevaleresque, peut accepter de nouveau son amour pour Énide et sa confiance en elle[1].

Le cinquième épisode est une sorte d'interlude mais il n'en est pas moins enseignant. Érec ne se sent pas encore prêt à quitter la forêt[2]. Puisqu'il ne veut pas aller à la cour, la cour — que nous entrevoyons sous un aspect un peu folâtre, comme c'est souvent le cas dans les romans de Chrétien — vient à lui. Keu, cet irrépressible enfant terrible du monde arthurien, agit, conformément à son habitude, de manière irréfléchie. Lorsqu'il lui succède, Gauvain, le plus sage des chevaliers arthuriens, répète sur un autre mode, et avec succès, la démarche du plus intempérant d'entre eux. La norme courtoise s'impose, ici comme dans l'épisode suivant, typique de la chevalerie errante, puisque Érec ne lutte plus pour lui-même mais afin de sauver un inconnu dans l'adversité. Les géants qu'il élimine constituent une image type de dérèglement car ils sont à l'écart du monde, par leur origine, leur taille et leur manière de combattre. Et c'est d'un dérèglement comparable (bien que d'un autre genre, puisqu'il s'agit d'un comportement sexuel inadmissible) que le comte Oringle de Limors offre l'exemple dans le septième épisode — amplification du troisième, avec cette différence que chacun croit Énide veuve. Énide, en proie pour la seconde fois à des entreprises lubriques, est aussi fidèle à son mari « mort » qu'elle l'a été de son vivant, alors qu'elle était sollicitée par Galoain. Le comte de Limors est la huitième victime d'Érec, après quatre brigands, le sénéchal du comte Galoain et deux géants. Il est à remarquer qu'à l'exception du sénéchal — mais il a été tué par Érec alors que celui-ci était en état de légitime défense — toutes ces victimes sont de vrais coupables au regard des valeurs du monde courtois : nouvelle confirmation de la fonction d'Érec dont la chevalerie est mise au service de la justice. Érec et Énide, après cette dernière épreuve, sont définitivement réconciliés.

À cette réconciliation du couple succède, dans le dernier épisode de cette partie, la réconciliation d'Érec avec son monde. Le deuxième combat avec Guivret le Petit est l'occasion d'une scène de joute entre amis, caractéristique du roman et de la chanson de geste. La guérison physique d'Érec par les sœurs de Guivret[3] est évidemment la métaphore de sa guérison psychique. Le couple est maintenant vraiment à même de reprendre sa place à la cour d'Arthur où il se rend en compagnie de Guivret, dans un compagnonnage qui indique clairement que

1. Voir v. 3773-3777, p. 93.
2. Voir n. 1, p. 99.
3. Voir n. 1, p. 104.

leur amour n'est plus en conflit avec la chevalerie. Érec a triomphé de toutes les épreuves qu'il s'était imposées, il lui reste à prouver qu'il est non seulement un des meilleurs chevaliers de la cour, mais le modèle même de toute chevalerie. C'est ce que le dernier panneau du triptyque va montrer.

Comme le premier, ce troisième panneau adopte la forme d'un petit roman — un lai — narrant une aventure particulièrement dangereuse, où beaucoup ont déjà trouvé la mort et dans laquelle le héros s'engage volontairement, en vue de corriger un vice qui menace le royaume de la courtoisie. Érec, victorieux, atteindra le sommet de la gloire, et obtiendra la place à laquelle sa naissance et ses talents lui permettaient d'aspirer avant son mariage.

Au début de cette partie, Érec, Énide et Guivret arrivent à Brandigan, la ville du roi Évrain, siège d'une aventure fatale : la Joie de la Cour. À partir d'ici, et jusqu'à la fin du roman, le motif de la Joie — qu'il s'agisse du nom propre ou du nom commun[1] — devient incantatoire : le mot est employé soixante et une fois dans les 1 586 derniers vers, contre quarante-sept fois dans le reste du roman, soit 5 364 vers. Le nom de l'aventure semble bien féerique et celtique[2], mais, du point de vue chevaleresque et courtois qui est celui de Chrétien, il exprime la nature profonde de l'épisode : « La Joie de la Cour débouchera sur un honneur vrai et durable, qui intégrera le concept de la joie à la notion de la vie à la cour[3]. » Naturellement, malgré les tentatives de dissuasion dont il est l'objet, Érec réclame la Joie de la Cour.

Le lieu où se tient l'aventure a un double aspect : c'est un merveilleux verger, rempli de fleurs, de plantes rares et de chants d'oiseaux — le *locus amoenus* classique —, mais il est entouré, par *nigromance*[4], d'une ceinture d'air impénétrable qui ne ménage en fait d'entrée qu'un étroit passage. Il y a là un cor : la gloire de celui qui réussira à en sonner s'étendra jusqu'aux confins du pays, mais on voit sur des pieux les têtes tranchées des chevaliers morts pour avoir tenté leur chance ! Ce site, mi-enchanteur, mi-inquiétant, est sous le coup d'une mauvaise coutume. Une demoiselle — plus belle que Lavinia, l'épouse d'Énée[5] — retient dans ce verger son ami, un chevalier « granz a merevoilles[6] » qui s'est imprudemment engagé à lui obéir en tout ; Mabonagrain — tel est le nom de ce chevalier —, amant chevaleresque mais captif, esclave d'un don contraignant, doit affronter tous ceux qui entrent dans le verger. Après un rude combat, Érec le vainc, sonne du cor, et abolit la coutume.

Le cadre, les acteurs et les règles de cette coutume sont empreints de démesure, et par là ils sont anticourtois. Mabonagrain est très grand — quoique Chrétien ne le qualifie jamais de géant —, comme

1. La distinction entre *Joie* et *joie* établie par nous est dans certains cas problématique.
2. Voir n. 1, p. 134.
3. Glynn S. Burgess, *Érec et Énide*, « Critical Guides to French Texts », 32, Londres, Grant & Cutler, 1984, p. 83 (nous traduisons).
4. V. 5738, p. 140.
5. Voir v. 5887, p. 144.
6. V. 5896, p. 144.

Guivret est petit sans pour autant être un nain. Ce gigantisme atténué est significatif dans l'idéologie chevaleresque : « Sa taille géante, qui porte préjudice à sa beauté, en contraste avec les formes parfaites d'Érec, exprime de même la *desmesure* de sa passion, la force brutale qui enlaidit[1]. » Mais Mabonagrain n'est pas foncièrement mauvais, comme l'aurait été un « vrai » géant : quand il sera libéré, non de son amour, mais du don contraignant qu'il avait accordé à son amie, il se montrera soulagé. Quant à la demoiselle, dont l'amour excessif et la volonté d'isolement sont également des marques de démesure, elle sera ramenée à la raison par Énide — sa cousine germaine — qui lui racontera l'histoire de son propre amour et de son mariage, l'un et l'autre étant maintenant totalement compatibles avec une vie en société : le contraste saisissant entre cette relation exemplaire et l'amour stérile de l'amie de Mabonagrain conduit cette dernière à réintégrer la vie normale, le monde courtois. Réjouissances générales : la gloire d'Érec est à son comble.

La fin du roman voit l'apothéose du couple. Érec, Énide et Guivret regagnent la cour d'Arthur, où ils séjournent. Puis Érec doit succéder au roi Lac son père, qui vient de mourir. Arthur le fait couronner à Nantes, le jour de Noël. Splendides festivités, assistance nombreuse et générosité inouïe d'Arthur, dont la largesse ne connaît pas de bornes.



La rapide analyse à laquelle nous nous sommes livrés montre que Chrétien a su *conjoindre* son récit avec habileté. Non seulement le roman commence et finit par un « lai » qui, malgré son caractère autonome, s'inscrit parfaitement dans la logique d'ensemble de l'ouvrage, mais le panneau central du triptyque narratif est lui-même admirablement structuré. Cette partie centrale commence par un mariage et une lune de miel, se poursuit par l'évocation d'une crise, et s'achève sur la résolution de cette crise à travers une série d'aventures. Les aventures elles-mêmes, on vient de le voir, présentent une gradation dans la difficulté des épreuves et une progression logique dans la résolution du conflit. Après le danger extérieur, strictement matériel, encouru lors des deux premières aventures, le troisième épisode démontre que le vice — la lubricité de Galoain — existe à l'intérieur même du monde chevaleresque, mais aussi qu'il peut être corrigé : c'est le repentir du comte qui est ici fondamental. Guivret le Petit, quant à lui, illustre un vice chevaleresque mineur : un manque de réflexion et une impétuosité que l'expérience corrigera. L'épisode dont il est le protagoniste marque aussi un tournant dans le processus de réconciliation d'Érec avec son monde : le combat aboutit à un compagnonnage, c'est-à-dire à ce qui constitue l'essence même de la chevalerie. L'interlude qui suit — la rencontre d'Érec et de la cour dans la forêt — donne à penser que la résolution des problèmes privés,

1. Reto Bezzola, *Le Sens de l'aventure et de l'amour : Chrétien de Troyes*, La Jeune Parque, 1947, p. 219.

ou familiaux, n'eſt pas une fin en soi pour un chevalier : il faudra encore qu'Érec défende les intérêts des autres pour être tout à fait guéri de son égocentrisme ou, pour mieux dire, de sa *recreantise*. Victorieux, il deviendra ce que le bon chevalier doit être : un libérateur. Quant à la scène de la fausse mort du héros, elle donne la première place à Énide dont le comportement courageux aboutit à la réconciliation finale et absolue du couple : le mari et la femme sont désormais égaux en héroïsme. Lors du dernier épisode, la double guérison, physique et psychique, d'Érec le rend prêt à affronter l'aventure ultime, et la plus importante : la Joie de la Cour.

Le vrai problème du sens de ce roman réside dans l'opacité de deux moments capitaux, la crise du mariage et la décision d'entreprendre la quête qui s'ensuit. C'eſt surtout au cours de ces épisodes que l'auteur nous invite à interpréter ce que dans son prologue il voulait nous *aprandre*. Il exiſte un grand nombre d'opinions sur la signification profonde de ces deux événements. Les discussions modernes sur le sens d'*Érec et Énide*, initiées par Reto Bezzola[1], se sont poursuivies dans une foule d'études qui examinent en détail les motifs conduisant Érec à traiter Énide comme il le fait et qui, par conséquent, recherchent le sens du mariage, le sens de la crise, le sens de la quête. La diversité des opinions s'explique par la manière dont Chrétien présente les motifs d'Érec.

Rappelons que le poète n'explique jamais les ressorts qui font agir Érec. Il ne présente que rarement les pensées et les sentiments de son héros, qui se comporte un peu comme un personnage épique, sans que les motifs de ses actes soient nécessairement connus du lecteur. Par trois fois, dans le cinquième épisode de la partie centrale[2], Érec a l'occasion d'expliquer son comportement — à Keu, à Gauvain, à Arthur —, mais jamais il ne le fait. Juſte avant son départ, il avait bien expliqué à son père la *manière* de sa quête, mais non pas ses motifs[3]. En revanche — et c'eſt surtout vrai dans les deuxième et troisième parties du roman —, Chrétien analyse conſtamment les pensées d'Énide. Ce n'eſt pas une exagération de dire que du point de vue psychologique le récit tourne autour d'elle. Dans la mesure où la crise et la quête qui en résulte répondent à des décisions prises par Érec, et que nous entrevoyons ces décisions principalement à travers les yeux d'Énide, il eſt naturel que la présentation de ces deux éléments narratifs donne lieu à une certaine ambiguïté, laquelle eſt très certainement volontaire de la part du poète.

Il nous semble que la crise du mariage s'explique tout d'abord par l'*aventure*, c'eſt-à-dire par une certaine fatalité du monde romanesque. La crise advient. Mais elle peut aussi s'expliquer à un niveau rationnel : il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'un jeune chevalier soit épris de sa femme au point de négliger sa gloire et ses devoirs d'État. Cependant, cette négligence va jusqu'à la *desmesure*, vice « favori » des moraliſtes du temps[4]. La réprobation de la démesure

1. Dans *Le Sens de l'aventure et de l'amour : Chrétien de Troyes*. Ce travail a marqué un tournant : le premier, Bezzola a renoncé à chercher le sens du roman dans ses sources supposées, se tournant pour ce faire vers le texte même de Chrétien.
2. Voir v. 4013-4018, p. 98-99 ; v. 4108-4111, p. 101 ; v. 4240-4246, p. 104.
3. Voir v. 2729-2736, p. 68.
4. Voir n. 2, p. 61.

se trouve ici illustrée par le récit d'un conflit entre le mariage et les devoirs chevaleresques. Il est probable que cette situation conflictuelle était mieux comprise par le public pour lequel écrivait Chrétien que par les lecteurs modernes. Les contemporains de l'auteur voyaient sans doute dans cette situation un pendant au conflit entre le mariage et le service de Dieu pour les clercs, ou même à celui qui existait entre le mariage et l'amour dans l'idéologie du lyrisme courtois. Chrétien lui-même explique en termes très clairs dans *Le Chevalier au lion*, par l'intermédiaire de Gauvain, célibataire endurci, le conflit qui oppose, du point de vue de son personnage, le mariage à la chevalerie[1].

Ce qui est certain, c'est qu'Érec comprend bien la nature des critiques de ses compagnons, dont Énide est l'infortunée messagère. Il est assez naturel qu'il en soit courroucé (et qu'une partie de ce courroux retombe sur son épouse), comme le serait un homme à qui l'on servirait des vérités fâcheuses qu'il préfère oublier dans le plaisir de l'instant. Il faut aussi rappeler que, dès « le premier vers », ce parfait chevalier se révèle « courtois, généreux, mais fier, un peu secret et ombrageux [...], prompt, volontiers impulsif, et pourtant assez maître de lui-même pour garder son sang-froid[2]. »

En se blâmant elle-même, Énide pourrait nous amener à penser qu'Érec — qui ne lui reproche pourtant que de parler lorsqu'il lui demande de se taire — veut la punir, l'écarter ou mettre à l'épreuve son amour pour lui. Tel n'est pas le cas, nous semble-t-il : dans un premier temps, Érec doit se rassurer lui-même et éprouver son art de combattant que la *recreantise* lui a peut-être fait perdre. Une fois rassuré, il est prêt, dans un deuxième temps, à protéger son bien privé le plus important, c'est-à-dire son amour pour Énide. Ce n'est que dans un troisième temps qu'il se sent apte à affronter le monde qu'il était soupçonné d'avoir trahi par son attitude relâchée. Il sort victorieux de ces épreuves et peut reprendre la place en haut lieu que lui promettaient les talents dont il avait fait montre au début du récit.

Certes, ce faisant, Érec a objectivement mis Énide à l'épreuve. Mais cela relève de la force des choses, du résultat de ses actions, plutôt que d'un dessein[3] : au moment de sa séparation d'avec son père, ne demande-t-il pas à ce dernier de prendre soin de son épouse au cas où lui-même trouverait la mort au cours de la quête ? Il lui lègue la moitié de sa terre et exige que son père l'aime et la chérisse[4]. Ce n'est pas là la conduite d'un jeune homme qui ferait consciemment retomber sur sa femme les conséquences de sa propre faiblesse et la disgrâce sociale qui s'ensuit.

Au-delà, que la quête d'Érec porte à diverses interprétations — et celles-ci n'ont pas manqué — relève du dessein de l'auteur, qui a voulu que son public discute le sens des aventures d'Érec et d'Énide. Pour nous, ce sens est clair : ayant commis une négligence, Érec décide d'expier sa faute et de se prouver qu'il est digne du rang qui est

1. Voir *Yvain*, v. 2486-2500, p. 399-400.
2. Jean Frappier, *Chrétien de Troyes [...]*, p. 87.
3. Voir n. 1, p. 126 et n. 1, p. 120.
4. Voir v. 2737-2743, p. 68.

le sien dans le monde auquel il appartient irrémédiablement. Chrétien utilise l'art de son temps et de son milieu pour illustrer un problème moral universel dont l'équivalent, de nos jours, pourrait être quelque chose comme un conflit entre la famille et la carrière professionnelle.

Ce qui, en revanche, est extraordinaire, voire unique, c'est qu'Érec parte *avec* Énide. Le poète ne choisit pas l'amour contre la chevalerie, ou la chevalerie contre l'amour. Au contraire, il démontre la compatibilité des deux, voire la nécessité des deux pour l'équilibre du héros. L'amour dans le mariage est aussi important que l'aventure chevaleresque. La quête du couple aboutit non seulement à la restauration de l'honneur et de la réputation d'Érec, mais aussi à la maturation et au triomphe final de l'amour. La foi héroïque d'Énide dans l'amour est aussi importante que la foi héroïque d'Érec dans son devoir de répandre la justice par les armes. Le conflit du couple ne peut être résolu que par la collaboration de ses deux composantes. La gloire de l'un ne peut aller sans celle de l'autre et c'est pourquoi, à la fin du roman, le poète nous parle du couronnement d'Énide. Le sens de la *conjointure* de Chrétien de Troyes se retrouve dans sa brillante présentation d'un rêve universel : l'intégration harmonieuse de l'amour et de la chevalerie, de l'amour et du devoir d'état, de l'amour et de la vie.

PETER F. DEMBOWSKI.

BIBLIOGRAPHIE

BEZZOLA (Reto), *Le Sens de l'aventure et de l'amour : Chrétien de Troyes*, La Jeune Parque, 1947.
BURGESS (Glynn S.), *Érec et Énide*, « Critical Guides to French Texts », 32, Londres, Grant & Cutler, 1984.
BUCKBEE (Edward J.), « Érec et Énide », *The Romances of Chrétien de Troyes* (éd. Douglas Kelly), Lexington, Kentucky, French Forum, 1986, p. 48-88.
KELLY (Douglas), « La Forme et le Sens de la quête dans l'*Érec et Énide* de Chrétien de Troyes », *Romania*, XCII, 1971, p. 326-358.
MENEGHETTI (Maria-Luisa), « "Joie de la Cort" : intégration individuelle et métaphore sociale dans *Érec et Énide* », *Cahiers de Civilisation médiévale*, XIX, 1976, p. 371-379.
PRESS (Alan R.), « Le Comportement d'Érec envers Énide dans le roman de Chrétien de Troyes », *Romania*, XC, 1969, p. 529-38.
UITTI (Karl D.), « Vernacularization and Old French Mythopoesis with Emphasis on Chrétien's *Érec et Énide* ». *The Sower and His Seed. Essays on Chrétien de Troyes* (éd. R. T. Pickens), Lexington, Kentucky, French Forum, 1983, p. 81-115.
ZADDY (Zara P.), « Pourquoi Érec se décide-t-il à partir en voyage avec Énide ? », *Cahiers de Civilisation médiévale*, VII, 1964, p. 179-185.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

La tradition manuscrite.

Érec et Énide nous est parvenu dans sept manuscrits qui offrent un texte plus ou moins intégral, ainsi que dans quatre manuscrits fragmentaires. Les manuscrits qui proposent le texte intégral[1] sont les suivants :

P. BN fr. 794. Ce manuscrit, dit « de Guiot », est notre manuscrit de base. Il a été exécuté dans le premier tiers du XIIIe siècle. Le texte d'*Érec et Énide* occupe les feuillets 1*a* à 27*a*. Une erreur de reliure du premier cahier entraîne l'ordre suivant pour les premiers feuillets : 1, 3, 7, 4, 5, 2, 6, et 8. Au folio 27*a*, on lit : *explycyt li romans derec et denyde*. De même, au troisième feuillet de garde (verso), il y a une table des romans où on lit : *erec et enyde ert* [ou *est* ?] *a la premiere ensoigne*[2].

P1. BN fr. 375. Il s'agit d'un énorme recueil compilé dans la seconde moitié du XIIIe siècle à Arras. Il contient vingt-sept œuvres de provenances très diverses, copiées par différentes mains. La langue en est fortement picardisée. *Cligès* et *Érec et Énide* se trouvent parmi les romans en vers. Notre texte, écrit sur quatre colonnes (60 vers par colonne), occupe les folios 281 v°*b* à 295 v°*a*. Au commencement du roman, on trouve : *chi commence derec et denide* ; à la fin : *chi fine derec et denide.*

P4. BN fr. 1376. Ce manuscrit du début du XIIIe siècle, écrit sur deux colonnes de 35 lignes, ne comprend que deux œuvres : *Le Roi Florimont* et *Érec et Énide* (ff^os 95 v°*a*-144 v°*b*). Il a été exécuté avec grand soin et se termine par : *eplicit* [sic] *derec et denide.* En 1856, Immanuel Bekker publia le texte d'*Érec et Énide* d'après ce manuscrit[3].

P5. BN fr. 1420. Copié vers la fin du XIIIe siècle sur trois colonnes de 40 vers chacune, ce manuscrit contient *Érec et Énide* (ff^os 1 r°*a*-28 v°*c* et *Cligès* (ainsi qu'un feuillet du *Roman de Troie*). La langue est celle de l'Île-de-France avec quelques traces de picard.

P8. BN fr. 1450. C'est le manuscrit préféré de W. Foerster[4]. Il a été copié dans la première moitié du XIIIe siècle. Écrit sur trois colonnes

1. Mario Roques n'assigne de sigles qu'à deux manuscrits. Carleton W. Carroll (*Chrétien de Troyes, Erec et Enide, edited and translated*, New York et Londres, Garland, 1987) emploie les sigles de W. Foerster. Les manuscrits qui nous ont transmis les romans de Chrétien de Troyes ont été décrits par A. Micha dans sa thèse : *La Tradition manuscrite des romans de Chrétien de Troyes*, Paris, 1939, 2e tirage : Genève, Droz, 1966, p. 28-64 (pour la discussion du classement des manuscrits d'*Érec et Énide*, voir p. 78-102). Dans son travail sur *Érec et Énide*, A. Micha se sert des sigles de W. Foerster.

2. C'est-à-dire : « sera [*ou* est] à la première enseigne », « à la première marque », « au premier item [?] ».

3. Cette *editio princeps* a paru (sans commentaires et sans notes) dans *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, X, 1856, p. 373-550. Le texte de Bekker se fonde sur la copie de *P4* faite jadis par Francisque Michel. W. Foerster s'est servi de l'édition de Bekker dans la collation des variantes de *P4*.

4. Voir la page v de son édition de 1890 et les pages XXXI-XXXII de celle de 1909. La méthode foncièrement éclectique de W. Foerster n'exigeait pas de manuscrit de base, mais le manuscrit *P8* fortement corrigé sert *de facto* de manuscrit de base à son édition.

de 59 vers par page, il contient le *Roman de Troie*, le *Roman d'Éneas*, *Brut*, *Érec et Énide* (ff^os^ 140 r°*a*-158 v°*b*). Le texte de *Perceval* suit notre roman sans aucune division visible. *Cligès*, *Yvain* (incomplet), *Lancelot*, une suite de *Brut* et le *Roman de Dolopathos* constituent le reste du volume. Le copiste a intercalé les cinq romans de Chrétien dans le roman de *Brut* de Wace, c'est-à-dire dans l'histoire romancée de l'Angleterre et de ses rois. La langue du manuscrit est teintée de picard.

P15. BN fr. 24403. Ce manuscrit est écrit sur deux colonnes de 30 vers par page. Composé vers la fin du XIIIe ou le commencement du XIVe siècle dans un dialecte empreint d'éléments picards, il contient trois œuvres : le *Roman de Garin de Monglane*, *Érec et Énide* (ff^os^ 119 r°*a*-174 v°*b*) et le *Roman d'Ogier le Danois*. Il y manque un feuillet correspondant à nos vers 6609 à 6721, et le dernier feuillet est déchiré, ne laissant intacte que la colonne *a* du verso du folio 174 (le dernier vers entier étant notre vers 6871).

Ch. Chantilly, Musée Condé 472. Compilé vers 1250, ce manuscrit présente de nombreux traits linguistiques picards et wallons. Il contient plusieurs romans, dont *Érec et Énide* (ff^os^ 78 r°*a*-99 v°*c*), *Yvain* et *Lancelot* (le début et la fin de ce dernier roman manquent). Il est disposé en trois colonnes de 50 à 52 vers chacune. La dernière colonne du folio 99 v° présente un ordre des vers sensiblement différent de celui des autres manuscrits[1].

Le texte d'*Érec et Énide* a également été conservé dans quatre manuscrits fragmentaires dont les deux premiers sont d'une longueur considérable :

A, le manuscrit d'Annonay. Il contient des fragments de *Cligès*, d'*Yvain*, de *Perceval* et d'*Érec et Énide* et offre, de ce dernier roman, quelque 300 vers qui correspondent aux vers 5417 à 5722 de notre édition. Une partie de ces fragments a été publiée par A. Pauphilet[2]. Le fragment d'*Érec et Énide* a été publié par le même érudit dans *Romania*[3]. Selon A. Pauphilet, ce fragment serait le plus proche de notre manuscrit *P*.

Ms, le manuscrit de Mons. Il contient 273 lignes qui correspondent aux vers 4391 à 4665 de notre édition. Il a été étudié en détail et publié par O. Jodogne[4]. L'éditeur juge que son texte est proche de celui de nos manuscrits *P15* et *Ch*. (avec, cependant, une influence de *P8*). Ce fragment, composé dans la seconde moitié du XIIIe siècle, fait montre de certains picardismes caractéristiques.

S.G., le manuscrit 1269 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris. Il contient 88 vers d'*Érec et Énide* qui correspondent aux vers 5357 à 5379, 5383 à 5404, 5410 à 5430, et 5434 à 5455 de notre édition. Ces fragments ont été décrits et publiés par J. Misrahi[5] qui

1. Voir var. *g*, p. 164.
2. Chrétien de Troyes, *Le Manuscrit d'Annonay. Transcription et fac-similé*, Paris, Droz, 1934.
3. T. LXIII, 1937, p. 310-323 (voir en particulier p. 313-316).
4. « Fragments de Mons », *Les Lettres romanes*, IV, 1950, p. 311-330.
5. « Fragments of *Erec et Enide* and their Relation to the Manuscript Tradition », *Publications of the Modern Language Association of America*, LVI, 1941, p. 951-961 (en particulier, p. 959-961). J. Misrahi évoque aussi les fragments *A*, *S.G.* et *Laigle*.

estime qu'ils sont plus proches du texte des manuscrits *P1*, *P4*, *P15* et *Ch* que de ceux de *P* et *P8*.

Laigle. Ainsi nommé car il a été trouvé à Laigle (actuellement L'Aigle) en Lorraine, il contient quatre passages de notre texte (27 vers en tout), qui correspondent aux vers 979 à 984, 1012 à 1018, 1046 à 1052 et 1080 à 1086 de notre édition. Ces débris ont été publiés par A. Thomas[1].

Le classement des manuscrits.

Comme nous l'avons dit, *P* est notre manuscrit de base. Dans le cas d'*Érec et Énide*, ce manuscrit est le plus complet.

W. Foerster, dans l'introduction à ses deux éditions, et A. Micha, dans son ouvrage sur *La Tradition manuscrite des romans de Chrétien de Troyes*, ont procédé à un examen rigoureux des manuscrits en vue de les classer ; ils ont démontré la difficulté d'un tel exercice. Comme le dit A. Micha, aucun de nos sept manuscrits « n'est copie immédiate de quelqu'un des autres : chacun d'eux contient des lacunes qui n'existent dans aucun des autres[2] ». Certains regroupements sont cependant possibles. W. Foerster et A. Micha tombent d'accord sur le fait que, dans l'ensemble, les manuscrits d'*Érec et Énide* peuvent être rangés en trois familles : α (*P*, *P8*), β (*P5*, *P1*, *P4*) et γ (*P15*, *Ch.*), mais qu'il existe en outre d'importants rapports extra-familiaux[3]. La famille α semble la moins éloignée de l'original perdu et, à l'intérieur de cette famille, le choix de *P* s'impose[4].

Établissement du texte.

Nous avons reproduit la totalité[5] du texte de *P*, avec une ponctuation et des capitales modernes, et en développant les abréviations. Mais, tout en respectant le manuscrit de base, nous avons voulu offrir un texte critique. Contrairement à M. Roques qui, réagissant contre l'éclectisme de W. Foerster, a défendu les leçons de Guiot même dans les cas où elles nous semblent aberrantes[6], nous avons cru bon de corriger *P* chaque fois qu'il présentait une leçon nettement inférieure à celle des autres manuscrits.

1. « Fragmant d'*Erec et Enide* de Crétien de Troies », *Romania*, XLIII, 1914, p. 253-254 (l'orthographe est celle d'A. Thomas).

2. *La Tradition manuscrite [...]*, p. 78.

3. Ainsi, par exemple, le manuscrit *P5* offre beaucoup plus de leçons caractéristiques de la famille α que ne le fait *P1*. Voir la représentation schématique du classement des manuscrits proposée par A. Micha, *La Tradition manuscrite [...]*, p. 94. Le schéma est pour l'essentiel semblable à celui que présente W. Foerster (p. IV de son édition de 1890 ; p. XXXI de l'édition de 1909). La seule différence significative concerne le manuscrit *P5* que W. Foerster place dans la famille γ (tandis qu'A. Micha le range, avec raison, dans la famille β).

4. *P* est plus complet que *P8*. De plus, sa langue francienne, teintée de traits champenois, le rend préférable à *P8* dont la langue est fortement picardisée.

5. Y compris les passages qui ne se retrouvent pas ailleurs et qui représentent sans doute des interpolations du scribe Guiot (voir n. 2, p. 58 et n. 1, p. 59).

6. Voir, par exemple, var. *a*, p. 27 ; *a*, p. 31 ; *a*, p. 39 ; *a* et *c*, p. 40 ; *c*, p. 41 ; *b*, p. 42, etc.

Nous sommes intervenus dans les cas suivants : 1. quand *P* offre un non-sens ou un contresens ; 2. quand (et ceci arrive plus souvent) sa leçon a moins de sens que celle de l'ensemble des autres manuscrits ; 3. quand il présente une syntaxe ou un ordre de vers forcés ; 4. quand il présente une lacune qui rend le texte difficile à suivre, ou qui, de manière évidente, a été causée par un bourdon (saut « du même au même ») ; 5. quand il présente certaines fautes contre la versification (vers hypo- ou hypermètres, rimes homophones et synonymes, etc.), puisque nous tenons pour acquis que Chrétien de Troyes était non seulement un narrateur cohérent, mais aussi un poète soucieux de la forme.

Toutes nos corrections et additions ont été rendues conformes à la graphie (très systématique) du manuscrit de base ; toutes ont été signalées dans les variantes.

Pour corriger, lorsque c'était nécessaire, les leçons de *P*, nous avons pris en considération le classement des manuscrits en familles. Les corrections nécessaires ont été faites de préférence d'après *P8* ; à défaut, c'est-à-dire dans les cas où une leçon appropriée n'existait pas dans *P8*, elles l'ont été d'après les manuscrits apparentés à la famille β : *P5*, *P1* et *P4* ; enfin, lorsque aucune autre leçon n'était satisfaisante, d'après *P15* et *Ch.* (famille γ).

Dans l'établissement de notre texte, nous avons grandement profité des travaux de nos prédécesseurs : en premier lieu, de l'étude déjà citée d'A. Micha, puis des remarques critiques de W. Foerster, de M. Roques et de celles de C. W. Carroll[1]. Nous avons aussi profité des observations critiques de H. F. Williams[2], de T. B. W. Reid[3], de T. Hunt[4] et de B. Woledge[5].

Les variantes.

Nous avons retenu les variantes suivantes : 1. celles qui élucident les particularités de *P* : répétition du même mot ou d'un groupe de mots, exponctuations, corrections dans le manuscrit même, etc. ; 2. celles qui justifient les corrections apportées à notre texte ; 3. celles qui signalent les leçons parallèles dans les endroits « difficiles » ou discutables ; 4. celles qui montrent la graphie très variée de certains noms propres.

Dans les cas, assez fréquents, où nous avons corrigé notre texte par une leçon qui ne se retrouve pas dans la totalité des manuscrits autres que *P*, mais seulement dans certains d'entre eux, nous nous sommes

1. Voir, de ce dernier, l'ouvrage cité p. 1069, n. 1 en bas de page.

2. Compte rendu de l'édition de M. Roques, *Romance Philology*, IX, 1956, p. 457-460.

3. « Chrétien de Troyes and the Scribe Guiot », *Medium Ævum*, XLV, 1976, p. 1-19 ; voir aussi son article posthume : « The Right to Emend », *Medieval French Textual Studies in Memory of T. B. W. Reid*, Londres, Anglo-Norman Text Society, 1984.

4. « Chrestien de Troyes : The Textual Problems », *French Studies*, XXXIII, 1979, p. 257-71.

5. « Traits assurés par la rime ou par la mesure : l'exemple de Guiot, copiste de Chrétien », *Mélanges de langue et littérature françaises du Moyen Âge offerts à Pierre Jonin*, Aix-en-Provence, *Senefiance*, n° 7, 1979, p. 719-727.

efforcé de présenter les leçons parallèles, c'est-à-dire celles qui n'ont pas été retenues[1]. Dans la présentation des variantes nous avons observé les habitudes suivantes : 1. la majuscule indique le commencement des vers ; 2. le texte qui se trouve dans plus d'un manuscrit est cité avec la graphie de celui dont le sigle est mentionné en premier ; 3. pour des raisons d'ordre pratique, nous avons résolu la plupart des abréviations du texte des variantes.

Le titre.

Dans le prologue de notre roman, Chrétien parle de son premier roman dans ces termes : « D'Erec, le fil Lac, est li contes[2] ». Mais le titre traditionnel *Érec et Énide*, déjà employé par I. Bekker[3], reflète mieux le sens général du poème, et il est justifié par d'autres indications textuelles. C'est ainsi que dans le premier vers de *Cligès*, Chrétien se présente comme « Cil qui fist d'Erec et d'Enide[4] ». De même, l'expression « d'Erec et d'Enide » se retrouve dans la table des matières et dans l'*explicit* de *P*, dans l'*incipit* et l'*explicit* de *P1*, et dans l'*explicit* de *P4*. Nous avons également retenu la graphie traditionnelle du nom *Énide* que Guiot écrit en toutes lettres et avec un *y* (mais *Enide* aux vers 2316, 2389 et 4904). La fidélité absolue au manuscrit *P* exigerait que l'on adoptât le titre de *Conte* [ou *roman*] *d'Erec et Enyde*.

La traduction.

Érec et Énide a été « traduit » en moyen français et en prose, en 1454. Cette version assez littérale a été publiée par Wendelin Foerster en appendice de sa grande édition d'*Erec et Enide*[5]. Il existe un autre remaniement en prose, composé au cours des dernières années du XIIIe siècle, mais il doit beaucoup plus au *Tristan* en prose qu'à notre roman. Il a été édité par Cedric E. Pickford : *Érec, roman arthurien en prose publié pour la première fois d'après le manuscrit 112 de la Bibliothèque nationale*[6]. On dispose en outre de quatre traductions en prose moderne : *Érec et Énide, roman d'aventures du XIIe siècle*, traduit par Myrrha Lot-Borodine[7], au tome IV de *Poèmes et récits de la vieille France* ; *Le Chevalier au Lion précédé de Érec et Énide, version en français moderne* par André Mary[8] ; *Romans de la Table Ronde*, traduits par Jean-Pierre Foucher[9]. Ces trois traductions n'offrent qu'un texte partiel. La seule traduction française complète est celle qu'a préparée René Louis, *Érec et Énide, roman traduit de l'ancien français d'après l'édition de Mario*

1. Les corrections ou les additions au texte du manuscrit *P* revêtent la graphie habituelle de ce manuscrit (*an* pour *en*, *ei* pour *ai*, etc.).
2. P. 3, v. 19 (ainsi dans tous les ms., sauf *P8* où le prologue manque).
3. Voir p. 1069 et n. 3 en bas de page.
4. « Celui qui composa (le conte) d'Erec et d'Enide. »
5. Christian von Troyes, *Sämtliche Werke*, t. III, Halle, Niemeyer, 1890, p. 253-294.
6. « Textes littéraires français », 87, Genève, Droz, 1959.
7. De Boccard, 1924.
8. Gallimard, 1923 ; 2e éd., 1944.
9. Livre de Poche classique, 1968 ; Gallimard, 1970 ; réimprimé en 1975 (*Érec et Énide* aux pages 38-87).

Roques[1]. Le lecteur qui s'intéresse à des traductions plus « philologiques » faites ligne à ligne a aussi à sa disposition deux traductions étrangères : *Erec und Enide*, übersetzt und eingeleitet von Ingrid Kasten[2], et *Erec and Enide*, edited and translated by Carleton W. Carroll[3].

Nous nous sommes efforcé d'éviter les attitudes extrêmes, en nous interdisant de nous éloigner du texte de Chrétien autant que l'avaient fait les traducteurs-abréviateurs déjà mentionnés, et en refusant de suivre les traductions faites ligne à ligne dans la littéralité qui est le propre des exercices de ce genre. Nous avons résolument écarté le vocabulaire « gothique » souvent adopté. Des termes tels que *pucelle*, *chastel*, *recreant*, n'ont pas été conservés sous cette forme ; *pucelle* a été traduit par « jeune fille » ou par « demoiselle » (sauf lorsque le terme évoquait non plus une condition sociale mais, chose fort rare, une situation clinique) ; *chastel* par « bourg », « ville », « bourg fortifié » et, seulement quand il s'agissait d'une résidence plus somptueuse, par « château » ; *recreant* par différents termes, que nous avons expliqués dans la note 1 de la page 62. Le contexte nous a néanmoins conduit à conserver *seigneur* au sens de « mari[4] » ; de même, nous avons gardé le titre honorifique de *monseigneur* (imprimé en un mot) que Chrétien réserve généralement au neveu d'Arthur, Gauvain[5].

On discute en note certains points de la traduction qui présentent des difficultés particulières.

P. F. D.

NOTES ET VARIANTES

Page 3.

a. Folio 1 de P - colonne a, vers 1-44 ; b, 45-88 ; c, 89-132 ; d, 133-176 ; e, 177-220 ; f, 221-264. •• *b.* a sens quels que il est *P1* : a sens quel que il at *P5* : a bien quel que il ait *P 15, Ch. Les vers 1-26 manquent dans P8. Voir n. 2.* •• *c.* conjeure *P5* : conjun(c)ture *P4, P15, Ch. Voir n. 5.*

1. C'est en effet un proverbe : *Tel(le) chose ait on en despit que puis est moult regretee* ; voir J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au* XVe *siècle*, Champion, 1925, n° 2313. (Nous renverrons désormais à cet ouvrage sous le titre abrégé *Proverbes*.)

2. C'est ainsi que nous traduisons les vers 4 et 5. La signification de ces vers a souvent été débattue. Le mot-clé *estuide* (« effort », « application », « travail de l'esprit », « soin », etc.), est le complément d'objet d'*atorne a bien* (« tourne à bonne fin », mais voir var. *b*) ; *estuide* est modifié par *quel que* (= « quelle que ») *que il* (= « celui qui s'efforce ») possède. G. Hilty (« Zum *Erec*-Prolog von Chrétien de

1. Champion, 1954 (nombreuses réimpressions).
2. « Klassische Texte des romanischen Mittelalters in zweisprächigen Ausgaben », 17, Munich, Fink, 1979 (avec la version de Foerster reproduite en regard).
3. New York et Londres, Garland, 1987 (avec en regard le texte édité par le traducteur).
4. Voir n. 2, p. 33.
5. Voir n. 2, p. 4.

Troyes », M. Bambeck et H. H. Christmann éditeurs, *Philologica Romanica E. Lommatzsch gewidmet*, Munich, Fink, 1975, p. 245-256, en particulier n. 11, p. 247-248), dans une discussion philologique très fine et serrée, élucide la syntaxe et démontre que l'idée centrale du prologue, introduite par cette phrase, est un des lieux communs de la rhétorique latine médiévale : celui qui possède le savoir a l'obligation de le partager.

3. C'est la seule fois dans tous ses écrits que le poète se nomme *Crestïens de Troies* (v. 9). Ailleurs, il se désigne tout simplement comme *Crestïens*.

4. Bien dire et bien enseigner (ancien français *aprandre* : v. 12) ; entendre que le poète doit non seulement s'efforcer de faire de beaux vers, mais que son œuvre doit présenter et illustrer une morale.

5. C'est ainsi que nous traduisons *conjointure* (voir var. *c*). La signification de ce terme a été abondamment commentée. Nous nous rangeons à l'opinion de D. Kelly (« The Source and Meaning of *conjointure* in Chrétien's *Erec* 14 », *Viator*, I, 1970, p. 179-200) selon laquelle on en retrouve le sens fondamental dans le latin *iunctura* qu'employaient Horace et ses nombreux commentateurs anciens et médiévaux, à savoir « action de joindre », « de mettre ensemble », « d'arranger (artistiquement) la matière ». Remarquons que Chrétien applique sa *mout bele conjointure* à *un conte d'avanture*, c'est-à-dire à sa matière.

6. Chrétien se plaint ici de ces mauvais jongleurs qui ne respectent pas les textes qu'ils récitent. De semblables plaintes se rencontrent dans certains romans (par exemple *Florimont*, composé par Aimon de Varennes à la fin du XIIe siècle) et chansons de geste (par exemple, *Le Couronnement de Louis*, milieu du XIIe siècle, appartenant au Cycle de Guillaume d'Orange).

7. Caradigan (deux fois écrit Quaradigan), mentionné plusieurs fois dans le roman, est l'une des résidences du roi Arthur. Il se trouve dans d'autres romans arthuriens : par exemple, *Claris et Laris* (seconde moitié du XIIIe siècle), *Escanor de la Montagne* (composé par Girard d'Amiens à la fin du XIIIe siècle), *Fergus* (composé par Guillaume de Clerc au premier tiers du XIIIe siècle), etc. Il s'agirait selon R. S. Loomis (*Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, New York, Columbia University Press, 1949, p. 75 et 481) de Cardigan, au pays de Galles.

Page 4.

a. Le t de plust *est exponctué dans P.* •• *b. P met ici à tort une lettre levée.*

1. Avec la coutume du cerf blanc, nous entrons dans le monde du merveilleux celtique (voir la Notice, p. 1056-1057).

2. Gauvain est le neveu du roi, et le Nestor du monde arthurien. Chrétien use très souvent (dans *Érec et Énide* comme dans ses autres romans) du titre honorifique *mes sire* (cas sujet) ou *mon seignor* (cas régime) devant son nom. Nous traduisons par « monseigneur ».

3. Chrétien paraphrase ici le proverbe (J. Morawski, *Proverbes*, n° 1593) : *Parole que rois a dite / ne doit estre escondite*, c'est-à-dire « cachée », « inaperçue ».

Page 5.

a. tor dune rue *P1, P4, P5, P8, P15, Ch.*

Page 6.

a. corner *P1, P4, P5, P8, P15, Ch.* parler *est probablement une faute, mais ne constitue guère un contresens.*

1. Bouclier, ordinairement fait de bois couvert de cuir renforcé par du métal souvent peint. Il était suspendu par une courroie au cou du chevalier.

2. Cheval de bataille : un chevalier voyageait habituellement sur un *palefroi* (voir n. 1, p. 20) alors que le *destrier* était mené de la main droite par un écuyer, d'où le nom.

Page 7.

1. Dans le monde du folklore celtique, le nain est un personnage de mauvais augure. Souvent, il joue le rôle du sinistre guide vers l'Autre Monde. La présence du nain suggère que les éléments féeriques et maléfiques peuvent certainement côtoyer le monde arthurien mais, en fait, Chrétien présentera le nain sous un jour anticourtois.

Page 8.

1. J. Morawski, *Proverbes*, n° 754 : *Folie n'est pas vasselage.*

2. Littéralement « désarmé » ; c'est-à-dire sans armure : haubert (cotte de mailles à manches), écu, etc. Érec porte toujours son épée.

Page 9.

a. loig *P. Comparer avec v. 142, p. 6, v. 247, p. 8, v. 361, p. 11, etc. Nous corrigeons.* •• *b. Folio 3 de P-a, vers 265-308 ; b, 309-352 ; c, 353-396 ; d, 397-440 ; e, 441-484 ; f, 485-528. Le premier cahier (huit folios) du manuscrit P a été mal relié. Ainsi « Érec et Énide » est donné dans l'ordre suivant : folio 1, 3, 7, 4, 5, 2, 6 et 8 (voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1069).*

Page 10.

a. fu *est suscrit dans P.*

1. Il ne faut pas confondre ce roi Yd(i)er (mentionné une seule fois) avec Yder, le futur adversaire d'Érec.

2. Le roi Cadiolanz (mentionné au vers 6808, p. 166, sous la forme de Carodüanz) est un des vassaux du roi Arthur. R. S. Loomis (*Arthurian Tradition [...]*, p. 480) croit qu'il s'agit peut-être d'un personnage historique : Cadwalo, ou Cadwallon, roi de Gwynedd, royaume situé au nord-ouest du pays de Galles, au VIIe siècle.

3. Keu, sénéchal d'Arthur et chevalier de la Table Ronde. Il joue souvent un rôle de railleur et de perturbateur.

4. Gi(r)flet, un des chevaliers de la Table Ronde, apparaît dans

plusieurs romans, par exemple *Perceval*, *Le Bel Inconnu*, *Durmart le Gallois*, etc.

5. Ce roi Amauguin n'est mentionné qu'ici.

Page 11.

a. Aucun des manuscrits n'offre ici de lettre montante, quoique le sens exige un alinéa. Nous le suppléons. ⁂ *b.* mue *P. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits pour rétablir la rime.*

1. On nomme tiercelet le mâle de certains oiseaux de proie, faucons, gerfauts ou autours, plus petits d'un tiers que la femelle.

2. Le jeu de *mine* est une sorte de jeu de dés. Voir *Lancelot* v. 1648, p. 547 et n. 1.

Page 12.

a. costez *P* : keutes *P1* : costes *P8. La leçon de P, qui est également celle de P4, P5, P15 et Ch., est sans doute une graphie aberrante pour* coutes *(coudes). À cause de -ez, toujours tonique dans P, nous adoptons la graphie* cotes *(voir v. 1557, p. 39).* ⁂ *b.* pot *P, P4* : soit *Ch. Pour éviter la rime du même au même, nous corrigeons d'après P1, P5, P8, P15 (voir v. 435, p. 13).*

Page 13.

a. color *P. C'est une faute évidente (anticipation de* color *au vers suivant). Nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits à l'exception de P1, où ce passage manque.*

1. Selon les autres manuscrits, Chrétien aurait fait au moins trois allusions à Yseut, l'amante de Tristan. Le manuscrit de Guiot ne la mentionne qu'ici (voir var. *c*, p. 51 et *d*, p. 121). Chrétien connaissait la légende de Tristan et Yseut ; ainsi Cligès pourrait être considéré comme l'antithèse de Tristan. La suppression du nom d'Yseut par le scribe Guiot peut être voulue. Les moralistes du temps critiquaient cette histoire d'amour fatal.

2. Comme le démontre bien T. Hunt (« Redating Chrestien de Troyes », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, XXX, 1978, p. 209-237 et plus particulièrement p. 220-225), le *miroir* (et le verbe *se mirer*) était un motif très souvent employé dans la poésie (courtoise et religieuse) provençale et française pour représenter une beauté extraordinaire dont la contemplation nous permet de trouver une réflexion d'un idéal. Au cours du XIII[e] siècle ce motif comportera aussi la notion du modèle néoplatonicien.

Page 14.

a. le mena *P15, Ch. Dans P4, P5 et P8, les vers 473-474 sont intervertis, et le vers 474 fait partie du discours du vavasseur. Au lieu de* mainne *, ces manuscrits offrent le verbe à l'impératif :* menez(-es) *. Ce passage manque dans P1.* ⁂ *b.* napes et bacins *P. Nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits pour éviter la rime du même au même.*

1. Littéralement : « elle n'était pas vilaine » (v. 475).

Page 15.

a. Folio 7 de P-a, vers 529-572 ; b, 573-616 ; c, 617-660 ; d, 661-704 ; e, 705-748 ; f, 749-792. •• *b. Seul P fait commencer ce vers (à tort) par une lettre montante. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 16.

a. .II. *(= deus) P. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.*

Page 17.

a. Vers 624 dans P : La voſtre merci biax sire *(vers faux) : vers 624 dans P1 :* La voſtre grant merci biaus sire *: vers 624 dans P4, P5, P15 :* Voſtre merci fait erec sire *: vers 624 dans Ch. :* Votre merci fait cil beaus sire *. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Exemple de « don contraignant », c'eſt-à-dire d'une promesse donnée de façon apparemment irréfléchie. Elle consiſte en l'obligation d'accorder une faveur sans savoir ce que sera ladite faveur. Ce motif joue un rôle considérable dans la littérature médiévale. Nous nous rangeons à l'opinion de J. Frappier (« Le Motif du " don contraignant " dans la littérature du Moyen Âge », *Travaux de linguiſtique et littérature*, VII : 2, 1969) qui considère que la promesse du vavasseur annonce déjà le don qui sera le ressort de la dernière aventure de notre roman (voir n. 1, p. 148).

Page 19.

a. k(i)eutes *P1, P15* : coutres *P4* : cotes *Ch. La leçon de P,* coſtes *, qui eſt également celle de P5, eſt une graphie pour* coutes *(couettes) ; comparer avec v. 479, p. 14 et v. 2419, p. 60. Ce vers manque dans P8.* •• *b.* sa *P, trou dans le parchemin, qui empêche de lire le reſte du mot ;* saint *dans tous les manuscrits.*

1. Nous pensons avec L. T. Topsfield (*Chrétien de Troyes. A Study of the Arthurian Romances*, Cambridge University Press, 1981, p. 323, n. 18) que Chrétien insiſte ici sur la nature purement humaine d'Énide. En effet, si des éléments fééeriques sont suggérés par la chasse au cerf blanc, par la figure du mauvais nain, par les géants, par l'onguent de la fée Morgue et, en particulier, par le monde enchanté de la Joie de la Cour, Énide n'a rien d'une fée. C'eſt une femme qui aime Érec d'un amour tout humain.

2. La *ventaille* eſt la partie de la cotte de mailles qui protège le bas du visage.

Page 20.

a. cil ch'r *(= chevalier) eſt corrigé dans P en* ch'r^{s} *(= chevaliers).*

1. Contrairement au deſtrier (voir n. 2, p. 6) le *palefroi* eſt un cheval de marche et de cérémonie. Remarquons simplement l'extraordinaire attention que Chrétien prête aux différents palefrois d'Énide.

Page 21.

a. *Folio 4 de P-a, vers 793-836 ; b, 837-880 ; c, 881-928 ; d, 929-972 ; e, 973-1016 ; f, 1017-1060.*

Page 22.

1. Ancien français : *dongier*, *dangier* (v. 816), terme polyvalent : « domination », « puissance », « arrogance », « volonté », etc.

Page 23.

a. doit *P* : do(ut) *P1, P4, P5, P15, Ch.* : dolt *P8*

Page 24.

a. *Les vers 903-906 manquent dans P, P5 et P15. Nous comblons cette lacune évidente d'après P8. P1, P4 et Ch. offrent un texte semblable. Voir n. 1.*

1. Cette phrase est la traduction de quatre vers qui manquent dans le manuscrit de Guiot (voir var. *a*). Nous sommes de l'opinion d'A. Micha (*La Tradition manuscrite des romans de Chrétien de Troyes*, Paris, 1939, 2[e] tirage : Genève, Droz, 1966, p. 97) pour qui « cette évocation des deux pucelles qui pleurent n'est pas sans importance : leurs larmes et leurs prières sont une source d'énergie pour les deux adversaires ».

2. Nous traduisons ainsi *Por s'amor et por sa biauté*. Le possessif *son* de *son amour* permet une ambiguïté, car il peut signifier l'amour qu'Énide éprouvait pour Érec. Mais nous nous rangeons à l'opinion de P. Imbs (« La Charrette avant *La Charrette* : Guenièvre et le roman d'Érec », *Mélanges [...] J. Frappier*, Genève, Droz, 1970, t. I, p. 431) selon laquelle il s'agirait de l'amour « courtois », c'est-à-dire de l'amour qu'éprouve l'amant, qui y trouve la force nécessaire pour vaincre son adversaire (voir aussi n. 1, p. 119 et n. 2, p. 143).

Page 25.

a. sorent deles de lescremie *P. Nous corrigeons.*

1. La *coisfe blanche* (v. 940) était une sorte de calotte portée par le chevalier sous le *chapel(i)er*, « capuchon de mailles », et sous le heaume.

2. *Empan* : mesure de longueur qui représentait l'intervalle compris entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt lorsque la main est ouverte au maximum.

3. Ces expressions « commerciales », que l'on retrouve souvent dans la description des batailles, font partie des lieux communs de la littérature romanesque et épique.

Page 26.

a. *Mot répété dans P. Nous corrigeons.*

Page 27.

a. oltrage *P ; faute évidente (anticipation de* oltrage *au vers suivant) ; nous la corrigeons d'après P4. P1 intervertit* outrage *et* orgoel *. P5, P15, Ch. donnent* leideure *à la place de* orguel *. Le texte de P8 pour les vers 1021-1022 est très différent :* Qant tu tel oltrage feis / Qui ton nain ferir me sofrir *[sic].*

1. C'est-à-dire la reine Guenièvre.

Page 28.

a. Folio 5 de P-a, vers 1061-1104 ; b, 1105-1148 ; c, 1149-1192 ; d, 1193-1236 ; e, 1237-1280 ; f, 1281-1324.

Page 29.

1. Ancien français : *un chevalier errant* (v. 1121) ; l'expression n'avait pas encore acquis de signification spécifique ; elle finira par désigner un chevalier qui allait à l'aventure par le monde pour redresser les torts.

Page 30.

a. Ou se il se vient *P* : Ou il se vient *P1* : Ou il sen vient *P8, P4, P15, Ch. La leçon de P donne un vers hypermètre, que nous corrigeons d'après P5.*

Page 31.

a. Les vers 1185-1186 dans P : Et si salua tot premiers / Le roi et toz ses ch'rs *(= chevaliers) sont évidemment fautifs. Érec ordonne à Yder de se présenter à la reine (v. 1030, p. 27), il le fait (v. 1183, p. 30) et il lui parle (v. 1187, p. 31). L'étiquette exige qu'il la salue avant les autres. Nous corrigeons ces vers d'après P4, P1 et Ch. P8 et P15 offrent des leçons semblables à celles de P1, P4 et Ch.* •• *b.* ci / Venus est a vostre merci / Moi et ma pucele et mon nain / En vostre prison [merci *P5, P15*] vos amain / Por fere *P1, P5, P15, Ch. Les deux vers ajoutés constituent sans doute une interpolation : P, P4 et P8 ont déjà tout dit aux vers 1193-1194.* •• *c. Vers 1215-1217 dans P8, P1, P4 :* Et dist sire aves entendu / Or aves vos bien atendu / Erec [...] : *vers 1216-1217 dans P5 :* Or avez vos tres bien seu / Derec [...] *(P15 et Ch. offrent les mêmes vers 1215-1216 que P8, mais omettent les vers 1217-1218).*

1. Chrétien paraphrase ici le proverbe : *Fous est qui ne croit consoill* (J. Morawski, *Proverbes*, n° 777).

Page 32.

a. n'ot / Tristanz ocist le morhot / An lisle quant sanson vainqui *P* : n'ot / La ou tristans le morlyot / En [...] vainqui *P1* : n'ot / La ou tristan le fiz morant / En [...] vainqui *P5. Ces vers présentent dans P un non-sens. Nous adoptons la leçon de P4, P15 et Ch. Les vers 1245-1248 manquent dans P8.*

1. Dans le monde arthurien, le souci constant du roi est de maintenir sa *mesniee* (ou *maisniee*), c'est-à-dire de veiller à ce que sa suite formée des chevaliers qui résident à sa cour ne se disperse pas.

2. Tristan a triomphé du Morholt (le gigantesque oncle de la belle Yseut) à l'île Saint-Sanson. Cette île est mentionnée dans les versions en prose de *Merlin* et de *Tristan*. On ne sait si son nom correspond à un véritable site géographique.

Page 33.

a. Les vers 1277-1278 sont intervertis dans P. Nous rétablissons un ordre plus convenable d'après tous les autres manuscrits. •• *b.* va(v)asors *P4, P5, P8. Il s'agit, en effet, du vavasseur, hôte d'Érec.* •• *c. P4, P5 et P8 ajoutent ici six vers que nous citons d'après P4 :* Qui de l'alete d'un plovier / Paist sor son poing ce espervier / Por cui la bataille ot esté / Mout avoit le jor conquesté / Honor et joie et seignorie / En son corage estoit mout lie *. P1 ne donne que les quatre premiers, tandis que P15 et Ch. placent les mêmes six vers, à quelques variantes près, après le vers 1430, p. 36.* •• *d. Vers 1305-1306 dans P4, P1, P5 et P8 :* De loisel et de son seignor / Ne pot avoir joie greignor *. Après le vers 1306, P4, P1 et P5 ajoutent quatre vers :* Et bien en demostre semblant / Ne fist pas sa joie en emblant / Que bien le sorent tuit et virent / Par la maison grant joie firent *. P8 n'ajoute que les deux derniers de ces quatre vers. P présente donc ici ce que A. Micha (« La Tradition manuscrite », p. 96) considère comme une rédaction écourtée. Elle offre un minimum de détails relatifs à la joie d'Énide.* •• *e. Vers 1307-1308 dans P4, P1, P5, P8 :* Tout por l'amor de la pucele / Erec le vavasor apele *(dans cet ordre).* •• *f.* Et cil li *P. C'est Érec qui parle ici : nous corrigeons d'après P5 et Ch.*

1. Le nombre des serviteurs du pauvre vavasseur est surprenant. Il s'agit probablement des serviteurs envoyés par le comte.

2. *Son seignor* (v. 1305), c'est Érec, le futur mari. Le terme « mari » n'est jamais employé dans notre roman ; *sire* (cas sujet), *seignor* (cas régime) est la seule expression employée par Chrétien. Nous l'avons retenue, car elle caractérise bien un des traits essentiels du mariage d'Érec et d'Énide.

Page 34.

a. Folio 2 de P-a, vers 1325-1372 ; b, 1373-1416 ; c, 1417-1460 ; d, 1461-1504 ; e, 1505-1548 ; f, 1549-1592. •• *b.* Et dui autre chastel selonc / Qui ne valent pas moins *P ; leçon fautive. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.* •• *c. La lettrine ne se retrouve que dans P5 et P8, mais le sens exige ici un alinéa, que nous ajoutons.* •• *d. Les vers 1347-1350 ne manquent que dans P. Nous les introduisons d'après P8 ; ils nous semblent indispensables car ils expliquent l'intervention de la cousine.*

1. Ces deux châteaux ne sont mentionnés que dans *Érec et Énide*.

Page 35.

a. bai *P, P8* : noir *P4, P15, Ch. Nous corrigeons d'après P1 et P5. Cette correction est nécessaire à cause de l'emploi de* vair *, v. 1379, p. 35 et 1398, p. 36 ; voir n. 1.*

1. Voir var. *a*. Ni Guiot ni les autres scribes ne sont très méticuleux quand ils copient le nom de la couleur des chevaux.

Page 36.

a. delez sa *P. Il manque une syllabe au vers. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.*

Page 37.

a. amors test *P. Nous corrigeons d'après tous les manuscrits.* •• *b. Le* N *de* Ne *manque dans P (un coin du manuscrit est déchiré). P1, P4, P5, P15 et Ch. donnent* Ne *. Ce vers manque dans P8.*

1. Chrétien use ici du grand lieu commun de la pensée médiévale, à savoir, l'opposition (et la rime) entre *nature* et *norreture* (v. 1451-1452). Le second terme signifie « éducation », « formation de l'esprit », etc., mais chez les parents d'Énide l'amour inné se joint au sentiment que créent les soins de la « nourriture ».

Page 38.

a. uoel *P* : oel *P1, P15* : huil *P4* : oil *P5, Ch. La leçon donnée par P est évidemment une graphie de* o(u)el *(voir v. 433, p. 13 et 1123, p. 29). Ce vers manque dans P8.*

Page 39.

a. De la damoisele esposer *P. Cette leçon est une erreur évidente. Nous la corrigeons d'après tous les autres manuscrits qui, au vers précédent, donnent* doi *au lieu de* quier *.*

1. Perceval est le héros du roman portant son nom. Cort (cas sujet : *Corz*, variante *Tor*) et son père, le roi Arés, apparaissent dans plusieurs autres romans de l'époque, par exemple dans *Perceval*, *L'Âtre périlleux*, *Claris et Laris*. Lucan, échanson du roi, apparaît aussi dans *Claris et Laris*, *Escanor*, *Floriant et Florete*, etc.

2. Comparer *Povreté abaisse courtoisie*, J. Morawski, *Proverbes*, n° 1716.

Page 40.

a. Vers 1579 dans P : De l'autre robe croisilliee *. Cette leçon n'a guère de sens. Nous la corrigeons d'après P4. Ce vers manque dans P8, mais les autres manuscrits offrent une leçon semblable à celle de P4.* •• *b. Folio 6 de P-a, vers 1593-1636 ; b, 1637-1680 ; c, 1681-1724 ; d, 1725-1768 ; e, 1769-1816 ; f, 1817-1862.* •• *c. Vers 1599 dans P :* Es estaches ot dor une once *P. C'est une faute évidente car au vers 1594, l'* estache *(voir n. 3) n'a pas été encore mise. Nous adoptons la leçon de P1, P15 et Ch. À la place de* tassiax *on lit dans P4* tentex *et dans P5* tausseaus *. Ce vers manque dans P8.*

1. Longue tunique portée par les hommes et les femmes par-

dessus la chemise et sous le manteau. (Les chevaliers portaient le bliaut par-dessus l'armure.)

2. Selon une très ancienne tradition, les pierres précieuses seraient dotées de propriétés miraculeuses.

3. Il s'agit des cordons servant à fermer le manteau. Ces cordons lacent les *tassiax* (v. 1599), « fermoirs » en métal précieux dont il est question dans la phrase suivante.

Page 41.

a. indes *P. Il s'agit d'une répétion machinale de* yndes *du vers précédent. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. Pour la graphie* bloes *, voir v. 2099, p. 52.* •• *b.* a *P* : sont *P4, P5, P8. La construction au singulier dans P est incorrecte ; nous corrigeons d'après P1, P4 et Ch.* •• *c. Vers 1634 dans P :* Quant ele an la chanbre fu *. Le sens, le mètre et la rime exigent l'adoption de la leçon de P4. Les autres manuscrits offrent une leçon semblable, à quelques variantes près, à celle de P4.*

1. Broderie, souvent en or et en argent.

Page 42.

a. amander *P. La correction d'après tous les autres manuscrits s'impose pour éviter la rime du même au même.* •• *b.* Q[i] *(= Qui) P ; erreur évidente. Chrétien ne pouvait pas louer une servante en termes aussi hyperboliques. Tous les manuscrits, sauf P4 où ce vers manque, offrent* Or .

Page 43.

a. Cette première présentation de la hiérarchie des meilleurs chevaliers du monde (v. 1679-1690) est, à quelques variantes près, la même dans tous les manuscrits. Voir var. b. •• *b. La tradition manuscrite de la seconde présentation des chevaliers est très différenciée. Dans P, la liste s'étend sur 22 vers (1693-1714). Elle est deux fois plus longue dans P4 et Ch. (46 vers), P15 (45 vers). P1 n'offre que 28 vers ; P5, 20, et P8, 18. Sans parler de la graphie même des noms, le nombre et le nom des chevaliers varient considérablement de manuscrit à manuscrit. Voir n. 1.* •• *c.* vermoille *P. La leçon est fautive et présente en outre une rime du même au même. Nous la corrigeons d'après tous les autres manuscrits.*

1. Voir var. *a.* Tous les chevaliers de la Table Ronde de cette liste (à l'exception de Gaudelut, variante Gandelut) jouent un rôle important dans certains autres romans arthuriens.

2. Yvain le Preux, héros du roman *Yvain*, aurait un demi-frère, Yvain l'Avoutre (« Le Bâtard »), qu'on retrouve aussi dans *Le Bel Inconnu*, dans *Escanor*, et dans le *Lancelot* en prose.

3. *Tristanz qui onques ne rist* (v. 1695), l'un des chevaliers du roi Arthur, et non pas l'amant d'Yseut, apparaît aussi dans *L'Âtre périlleux, La Vengeance Raguidel* et *Les Merveilles de Rigomer.*

4. La seconde liste de ces chevaliers varie considérablement d'un manuscrit à l'autre (voir var. *b*). Parmi ceux que cite notre manuscrit, Blioberis, Caradoc, Gaheriet (ou Galeriet), Galet, Girflet, Loholt, Bedoier, Lot et Galegantin se retrouvent dans certains autres romans arthuriens.

Page 44.

a. Ja *P, P8* : Si *P5. La leçon de P et de P8 est fautive (anticipation du vers suivant ?) ; nous corrigeons d'après P1, P4, P15 et Ch.* •• *b.* bele / Ne qui soit des la *P. Cette leçon ne s'accorde guère avec le sens du vers suivant. Nous la corrigeons d'après P8. Tous les autres manuscrits offrent à quelques variantes près la même leçon que P8.*

Page 45.

a. meison / Ele doit et par *P* : maison / Et sele ne doit par *P8, P4. La leçon de P est certainement incorrecte. Le sens dépend de « Or me dites » (v. 1779) et de « se » (v. 1781). Nous adoptons ici la leçon de P1, P4, P5 et Ch.* •• *b. Ce vers commence par une lettre montante dans P, P5 et P8, mais le contexte ne permet pas d'alinéa.* •• *c. P est le seul à omettre les vers 1795-1798. Nous les intégrons dans le texte d'après P8. Ces vers contiennent une indication importante sur les réactions d'Énide. P1, P4, P5, P15 et Ch. offrent à quelques variantes près le même texte que P8, excepté au vers 1798 où P1 donne une leçon différente :* Vergoigne fust . •• *d. Vers 1808 dans P8, P1, P4 et Ch. :* Ci fine le premerains vers *. Les vers 1805-1808 manquent dans P15. Voir n. 1.*

1. Littéralement : « Ici finit le premier vers ». La signification de cette expression a été abondamment commentée. *Vers*, comme *laisse* dans la poésie épique, signifie « séquence narrative ». D. Kelly (« The Source and Meaning of *conjointure* [...] », *Viator*, I, 1970, p. 189-190 et 195-197) a bien démontré que ce terme, comme *conjointure* (voir n. 5, p. 3), provient de la rhétorique latine médiévale.

Page 46.

a. La lettre montante ne manque que dans P. Le sens exige ici un alinéa, que nous ajoutons. •• *b. Les vers 1851 et 1852 manquent dans P. Cette lacune a peut-être été causée par un bourdon (cf. « Si com » au vers 1850). Ces vers révèlent qui sont les messagers du vers 1857, page 47. Nous les restaurons d'après tous les autres manuscrits.*

1. Chevaux de charge, ou autres bêtes de somme.

2. *Pourpres* (ancien français *porpres*, v. 1822, voir aussi v. 1579, p. 40) désignait de « riches étoffes de différentes couleurs ».

3. Le royaume du père d'Érec, Estre-Galles, est une région « arthurienne » non déterminée. Ancien français *estre* signifie « outre », « extérieur » (voir n. 1, p. 48). Dans son étude des noms arthuriens employés par Chrétien, R. S. Loomis (*Arthurian Tradition [...]*, p. 482, voir aussi p. 71) estime qu'il s'agit de Destre (= Droite) Galles, c'est-à-dire le pays de Galles du Sud.

Page 47.

a. Folio 8 de P-a, vers 1863-1906 ; b, 1907-1950 ; c, 1951-1994 ; d, 1995-2038 ; e, 2039-2082 ; f, 2083-2126. (À partir de ce folio, l'ordre des feuilles est normal.) •• *b. La rime approximative* fame / regne *se trouve, avec des graphies variées, dans tous les manuscrits, sauf dans P1, qui offre* fame / dame .

Page 48.

a. Vers 1916 dans P4 : Graislemiers de fine posterne : *vers 1916 dans P8 :* Grailemus de fine posterne : *vers 1916 dans P15 :* Graillemers de fine posterne : *vers 1916 dans Ch. :* Garlemmers de fine posterne . *Ce vers manque dans P1 et P5.*

1. Dans les autres manuscrits, on trouve : Grailemus (Graislmiers, etc.) de Fine Posterne (voir var. *a*). R. S. Loomis (*Arthurian Tradition [...]*, p. 484) pense qu'il s'agit, peut-être, d'un des rois de Cornouailles du VIe siècle. Selon E. Brugger dans son compte rendu de J. Loth, « Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde » (*Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, XLVII, 1925, p. 229), Fine Posterne représenterait la forme vernaculaire de Fines Terrarum, c'est-à-dire Finistère. Seul Guiot a remplacé *fine* par *estre* (voir n. 3, p. 46).

2. L'île d'Avalon est un endroit mystérieux, le royaume des morts dans la mythologie galloise. Selon la tradition arthurienne, Avalon est la patrie des héros ; le roi Arthur y aurait été enseveli pour rejoindre ces héros. À la fin du XIIe siècle on identifia Avalon avec la ville de Glastonbury, dans le sud-est de l'Angleterre. Le seigneur d'Avalon, Guinguemar, ou G(u)uingamor, apparaît aussi dans *Le Bel Inconnu.*

3. La fée Morgant ou Morgue, sœur (ou belle-sœur) d'Arthur, est un des personnages importants du monde arthurien. Elle apparaît dans de nombreux romans, comme *Yvain*, *Perceval*, *Brun de la Montaigne*, etc.

Page 49.

a. oisel *P. Nous corrigeons d'après Ch., P15, P4 et P5, car* oisel *n'a guère sa place dans une liste d'oiseaux de chasse. Ce passage manque dans P1 et dans P8.* •• *b.* ou gruier *P* : ou bien manier *P4. Nous adoptons la leçon de Ch., P5 et P15. La correction s'impose : « jeunes ou mués » forme une unité sémantique, « jeunes ou dressés à voler la grue » ne le fait guère. Ce passage manque dans P1 et P8.* •• *c.* conpagnie *P. Pour éviter la rime du même au même, nous corrigeons d'après tous les manuscrits, sauf P1 où ce vers manque.*

1. Ces deux listes d'invités au mariage d'Érec sont, comme les listes précédentes, surtout « décoratives » : ces personnages ne joueront aucun rôle dans notre roman. Remarquons que ces listes se terminent par l'énumération des invités venus des extrémités fabuleuses de la terre : tout l'*orbis terranum* paie hommage au roi Arthur. On rapproche ces énumérations de celles qui figurent dans le *De nuptiis Philologiae et Mercurii* de Martianus Capella (voir la Notice, p. 1057).

Page 50.

a. La *P* : Le *P 15. Nous adoptons la leçon de P1, P4 et P8. Les leçons de P5,* Les espousa *, et de Ch.,* Et les beneicons fesoit *, confirment qu'il s'agit ici de la bénédiction nuptiale et non pas de celle d'Énide.* •• *b.* Li uns conte les autres conte *P1, P15, Ch.* : Li un

encontre les autres chante P4 : Li uns tombe lautre chante P5. *Après ce vers, P1, P4, P5, P15 et Ch. ajoutent deux vers :* Li uns sifle li autres note [lautre saute *Ch.*] / Cil sert de harpe cil de rote . *Qu'il s'agisse d'une interpolation dans ces manuscrits ou d'une lacune dans P, notre texte semble suffisamment clair. Les vers 2004-2014 manquent dans P8.*

1. Ici, comme dans les autres romans arthuriens (songeons, par exemple, à *Lancelot* et à *Perceval*), les noms de personne, de fief, etc. confirment le rang de la personne nommée ; mais Chrétien tarde parfois à révéler le nom : la belle inconnue (voir « *la bele pucele estrange* », v. 1715) est finalement nommée à l'occasion de son mariage avec Érec et, ce faisant, elle entre de plein droit dans le monde arthurien.

2. Selon A. Fourrier (« Encore la chronologie des œuvres de Chrétien de Troyes », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, II, 1950, p. 73-74), cette mention de l'archevêque de Cantorbéry peut refléter une certaine réalité historique. Chrétien fait sans doute allusion à la cour d'Henri II, roi d'Angleterre, duc d'Anjou et d'Aquitaine (1133-1189). Le fait qu'il insiste ici sur la bonne entente entre le roi et l'archevêque « *Qui a la cort venuz estoit* » (v. 1995) est très important pour la datation d'*Érec et Énide*. Rappelons qu'entre 1162 et 1170 Thomas Becket était archevêque de Cantorbéry. Quelques mois avant son assassinat, le 29 décembre 1170, Becket s'était réconcilié avec le roi. Après cet assassinat, le siège de Cantorbéry restera vacant pendant plusieurs années. Il est donc tout à fait raisonnable de supposer que Chrétien a achevé son roman entre la réconciliation du roi et de l'archevêque, et la mort de ce dernier, soit avant la fin de 1170 (voir aussi n. 1, p. 160 et la Notice, p. 1053).

3. Il s'agit ici de jouer de la *gigue* (v. 2006), prototype du violon moderne (comparer allemand moderne *Geige*).

Page 51.

a. La lettre est montante dans P1, P4, P15 et Ch. mais non dans P. Le contexte exige ici un alinéa que nous ajoutons. Ces vers manquent dans P8. P5 omet tout le passage allant du vers 2029 jusqu'au vers 2080. •• *b. Lettre levée dans P. Nous corrigeons.* •• *c.* enyde *P. Cette méprise probable de Guiot se trouve dans un passage où il commet plusieurs petites fautes (voir les variantes suivantes). Nous la corrigeons d'après P8, P1, P4, P15 et Ch. Pour la graphie du nom, voir v. 424, p. 13.* •• *d.* tant P : ml't P1, P4. *La leçon de P est probablement une faute d'anticipation de « tant » au vers suivant. Nous la corrigeons d'après P8, P15 et Ch.* •• *e.* damor joie refont P : damours cuer le font P15. *La correction de P par P8, P1, P4 et Ch. s'impose pour éviter la rime du même au même et en raison du sens : il s'agira, dans les vers qui suivent, d'une « voie », d'une progression dans l'acte d'amour.* •• *f.* Mes P : Car P4, P15. *La leçon de P est un contresens. Nous la corrigeons d'après P8, P1 et Ch.*

1. Voir var. *c*, p. 51.

2. Ce commencement du psaume XLII (Vulgate XLI) : « Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus » était souvent cité dans un contexte d'amour humain par les poètes de l'époque.

Page 52.

a. Vers 2075 dans tous les manuscrits, excepté P : Descarlate de drap (dras) de soie . *Nous gardons la leçon suspecte de P à cause de la rime du vers 1563, p. 40 (« grise ») qui figure dans tous les manuscrits.* •• *b. P offre des vers 2089-2093 une leçon sensiblement différente et plutôt incohérente :* Antre erec et tenebroc / Et melic et meliadoc / Mesires Gauvains s'avança / De l'autre parti le fiança / Ensi fit fete l'anhatie . *Nous adoptons le texte de P8, semblable à quelques variantes près à celui de tous les autres manuscrits, excepté pour Ch. qui donne pour le vers 2092* Entre .ij. roi et daneloc *et pour P1 qui offre pour le vers 2093* Le fianca dautre partie . •• *c.* teneboc *P. Nous corrigeons d'après le vers 2091 et P8. Dans les autres manuscrits la graphie du nom, comme c'est très souvent le cas, varie ; P1 et P4 donnent* danebroc , *P5* daneborc , *P15* daneboc *et Ch.* danebohc . •• *d. Les vers 2099-2100 ne sont intervertis que dans P. Nous suivons l'ordre de tous les autres manuscrits, P offrant un texte dont l'ordre logique et syntaxique est forcé.*

1. Ancien français : *Evroïc* et *Tenebroc*. La géographie des romans arthuriens est souvent un mélange du réel (le royaume angevin, voir n. 1, p. 160), de l'approximatif (comme ici) et du féerique.

2. Il faut se rappeler que les manches étaient détachables, puisque lacées.

Page 53.

a. Folio 9 de P-a, vers 2127-2172 ; b, 2173-2216 ; c, 2217-2260 ; d, 2261-2304 ; e, 2305-2348 ; f, 2349-2392. •• *b.* le *P, P15. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.*

Page 54.

a. P seul omet les vers 2167-2168. Nous les restituons d'après P8, car ils expliquent les actions du roi de la Rouge Cité. •• *b.* En.ij. *(= Endeus)* les *P. C'est une leçon maladroite (on sait qu'il y a deux rênes), causée probablement par l'omission des vers 2167-2168. Nous la corrigeons d'après tous les autres manuscrits.* •• *c. Vers 2179 dans P :* Devers lui fet l'estor fremir *: vers 2179 dans P5 :* Et fet trestot le ranc fremir . *La leçon donnée par P n'a guère de sens. Nous adoptons celle de tous les autres manuscrits.*

1. De prime abord, il semble qu'il y ait une contradiction entre cette phrase et les précédentes. Cette contradiction n'est qu'apparente : Érec ne lutte pas pour le gain, il n'a aucune intention de prendre des chevaux et des prisonniers, mais il les acquiert simplement parce qu'il est victorieux.

Page 56.

a. pris *P. Nous corrigeons d'après P1, P4, P5 et Ch. Cette correction nous semble nécessaire à cause de « veher » au vers 2242 : le roi ne peut refuser les adieux d'Érec. Ce passage manque dans P8. P15 donne du vers 2239 la leçon suivante :* Apres li a conge requis .

1. Absalon symbolise la beauté, Salomon, la sagesse, et le lion, le courage. Sur le lion, voir n. 1, p. 416 ; n. 4, p. 420 ; n. 2, p. 421 ; n.1, p. 422 ; etc.

Page 57.

a. euran *P1* : carrant *P4* : ka...e... *[espace vide avant et après e] P5* : charnan *P8* : carnan *P15* : carnent *Ch.* •• *b. P seul intervertit les vers 2281-2282. Nous suivons l'ordre de P1, P4, P8 et Ch., car ce zeugma ne nous paraît pas volontaire. P15 omet ces vers. P5 offre un texte sensiblement différent.* •• *c.* Et de dames *P* : Et puceles *Ch. Nous adoptons la leçon de P1, P4, P5, P8, P15 ; les dames figurent déjà dans la liste au vers 2282.*

1. Carnant, le nom de cette résidence du roi Lac, n'était pas connu des scribes : voir var. *a*. R. S. Loomis (*Arthurian Tradition [...]*, p. 481) identifie cette localité avec le Caerwent moderne, dans le Monmouthshire.

Page 58.

a. an *(=en)* melide *P, P4, P8, P15* : em enide *P1* : parz estoit melide *P5. Voir n. 1. (Nous retenons le texte de P.)* •• *b.* des crocefis *P* : de crocefis *P5. Nous adoptons ici la leçon de P1, P4, P8, P15 et Ch. ; l'autel ne peut guère avoir de multiples crucifix.* •• *c. Les vers 2339-2362 ne se trouvent que dans P (interpolation probable de Guiot, voir n. 2).*

1. Ancien français : *D'anbedeus parz est an melide* (v. 2318) ; « il est dans le pays du ravissement des deux côtés (celui d'Érec et celui d'Énide) ». Le mot *melide* provient du latin Melita, « Malte » ; on pourrait donc écrire *en Melide*.

2. À partir d'ici et jusqu'à la neuvième ligne de la page 59 (« [...] pour éclairer l'église »), nous traduisons une interpolation probable de Guiot ; voir var. *c* de cette page et n. 1, p. 59.

Page 59.

a. Les vers 2365-2392, p. 50-60, constituent une interpolation de P. Voir n. 1. •• *b.* nut *P. Nous corrigeons.*

1. Voir var. *a*. À partir d'ici et jusqu'à la fin du paragraphe, nous traduisons une nouvelle interpolation de Guiot. Nous avons incorporé dans notre texte cette interpolation et celle qui est mentionnée dans la note 2, page 58, car elles sont fort intéressantes. Elles présentent le thème traditionnel de la générosité des princes et celui des merveilleux tissus faits par la fée Morgue, deux motifs exploités ailleurs par Chrétien. Guiot est ici plus explicitement dévot que n'est généralement Chrétien. En outre, selon J. Frappier (« Pour le commentaire d'*Érec et Énide*. Notes de lecture », *Marche Romane*, XX.4, 1970, p. 17-26), il fait allusion au culte de la Vraie Croix répandu dans sa patrie, Provins, vers 1240.

2. On ignore qui était cet empereur Gassa et par quelle ruse la reine Guenièvre a obtenu le tissu.

Page 60.

a. Folio 10 de P-a, vers 2393-2436 ; b, 2437-2480 ; c, 2481-2524 ; d, 2525-2568 ; e, 2569-2611 ; f, 2612-2655. •• *b. Vers 2393 dans P1, P4, P5 et P15 :* Quant ele i ot sorison fete *: vers 2393 dans P8 :* Quant ele a sorison parfaite *: vers 2393 dans Ch. :* Quant ele ot s'ofrande faite. •• *c.* cessaile *P. Nous changeons* c *en* t *d'après tous les autres manuscrits, puisqu'il s'agit manifestement de la Thessalie. Ce passage manque dans P8.*

Page 61.

a. L'alinéa est ici de notre fait, ce vers représentant le grand tournant dans l'histoire d'Érec et d'Énide. Il y a une lettre levée au vers 2455 dans P1, P4, P15 et Ch. •• *b. Vers 2451 dans P1 :* De li fist samie a droiture *: vers 2451 dans P4 et Ch. :* De li fist sa fame et sa drue *: vers 2451 dans P15 :* De li fist sa dame et sa drue. •• *c. Vers 2454 dans P :* Ne se quierent d'el aeisier *: vers 2454 dans P1 :* Ml't pensoit de lui aasier *: vers 2454 dans P5 :* Ml't se penoit de leecer *: vers 2454 dans P8 :* Bien requeroit del aisier. *À moins que la leçon de P,* quierent*, représente un participe présent, c'est une faute, car il est question du comportement d'Érec. Nous corrigeons d'après P4, P15 et Ch.*

1. Ancien français : *A sa fame volt dosnoier / Si an fist s'amie et sa drue* (v. 2450-2451). *Do(s)noier*, de *done*, forme de *dame*, signifie « courtiser », « avoir des rapports sexuels ». Tout comme les noms *amie* et *drue* (voir var. *b*), ce verbe appartient au vocabulaire de l'amour courtois. Voir aussi n. 1, p. 115.

2. Ancien français : *trop l'amoit assez* (v. 2457), littéralement : « il l'aimait beaucoup trop ».

Page 62.

a. nel *P. Le sens exige que le verbe soit à la forme affirmative. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits, excepté P5 où ce passage manque.* •• *b.* Q'l *(=* Quil*)* *P. Nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits, car la répétition de* il *nous semble aberrante.* •• *c. Seul P a une lettre montante. Puisqu'on en retrouve une autre au vers 2519, p. 63, nous avons supprimé ici l'alinéa.*

1. Nous traduisons ainsi *Que recreant aloit ses sire / D'armes et de chevalerie* (v. 2478-2479). *Recreant* (de *recroire*, littéralement : « croire de nouveau », « croire en une nouvelle chose ») est un terme souvent employé dans ce roman. Il est riche en significations, mais l'idée centrale est « abandonner une ancienne foi », « manquer à sa foi » et par extension « abandonner », « lâcher », « se fatiguer de », etc. Ce terme est essentiel pour exprimer la situation dans laquelle se trouve Érec.

Page 63.

a. lui / Et dist lasse com mar esmui / De mon pais *P8, P1, P15 :* lui / Et dist lasse com mal raui / De mon pais. *Ch., P et P4 sont seuls à offrir la phrase qui fera écho au vers 2519. Les vers 2509-2519 manquent*

dans P5 (bourdon ?). •• *b. P est seul à intervertir les vers 2513-2514, ce qui force la syntaxe et le sens. Nous avons corrigé. c.* Dont li a dit con mar i fus *P1, P5, P15, Ch.* : Lors li dit tant mar i fus *P4* •• *d.* en dormant *P1, P5, P8. Voir n. 2.*

1. L'ancien français *con mar fui* (v. 2508) signifie littéralement : « comme je fus malheureuse », « maudite », « née sous un astre défavorable ». Ces paroles d'Énide contiennent peut-être une nuance de mépris. Répétées à l'adresse d'Érec, quelques lignes plus loin (voir pourtant var. *a*), ces paroles le blessent certainement. Elles deviennent fatales.

2. Voir var. *d*. Guiot et trois autres manuscrits écrivent : *en plorant ai ge oïe* (v. 2544) qui signifie littéralement « je t'ai entendue quand tu pleurais ».

Page 64.

a. P répète ce vers.

1. De nouveau *recreant* (v. 2567). Voir n. 1, p. 62.

Page 65.

1. J. Morawski, *Proverbes*, n° 2297. Ce proverbe (de provenance nettement campagnarde) était très courant au Moyen Âge. François Villon l'a mis en tête de sa « Ballade des proverbes ». Il signifie grosso modo qu'en faisant trop, nous devenons auteurs de nos propres malheurs. Selon J. Pineaux (*Proverbes et dictons français*, Presses universitaires de France, 1960, « Que sais-je ? » n° 706, p. 31-35) ce proverbe aurait été inspiré par un conte qui disait comment une chèvre avait tant gratté le sol qu'elle avait fini par déterrer le couteau avec lequel on l'égorgera.

2. Chrétien paraphrase ici *Ne set que c'est biens qui n'essaie qu'est maus* (J. Morawski, *Proverbes*, n° 1356).

Page 66.

a. Folio 11 de P-a, vers 2656-2699 ; b, 2700-2743 ; c, 2744-2786 ; d, 2787-2830 ; e, 2831-2874 ; f, 2875-2918. •• *b.* trestiz *P* : traitiis *P1, P4, P15, Ch.* : trellis *P8. Nous corrigeons d'après P5. P1 et Ch. intervertissent les adjectifs* feitiz *et* tresliz *aux vers 2657 et 2558.*

1. Ici, le léopard symbolise sans doute le courage et certaines autres vertus guerrières. Les valeurs symboliques du léopard et du lion ont parfois été confondues. Mais, au Moyen Âge, il était toujours possible d'établir une hiérarchie parmi les animaux-symboles. L'idéal chevaleresque (et religieux) était représenté par le lion (figure du Christ dans le symbolisme religieux). Nous suivons J. Frappier (« Pour le commentaire d'*Érec et Énide*. Notes de lecture », *Marche Romane*, XX.4, 1970, p. 26-30), qui observe que le léopard pouvait être considéré comme un lion de rang inférieur, un « presque lion ». Érec, par sa propre faute, est devenu le chevalier au léopard, plutôt que le chevalier au lion. Voir n. 1, p. 164.

2. Ce haubert eſt plus « féerique » que réel. Son caractère extraordinaire symbolise peut-être la chevalerie exceptionnelle d'Érec.

Page 69.

a. L'alinéa eſt ici de notre fait. Il y a une lettrine au vers précédent dans P1, P4 et P8. •• *b.* devant *P1, P4, P8, P15. Nous avons gardé la rime homophone de P, P5 et Ch., puisque le premier* avant *eſt temporel et le second, spatial.* •• *c. P répète ce vers.*

1. Ancien français : *Ne set ou, mes en avanture* (v. 2779). L'expression *en avanture* a un sens fort : elle implique non seulement le hasard, mais aussi le danger.

2. Dans ce passage (qui correspond aux vers 2780-2787), Érec interdit à Énide de lui adresser la parole, mais il ne lui défend pas de le regarder. Pourtant, à la fin du paragraphe (p. 70), Énide dit : « Je n'ose même plus le regarder. » Plus bas (p. 75 et n. 1), Érec répétera l'interdiction qu'il formulera alors : *Ne ja vers moi ne regardez* (v. 3020 ; « Et cessez de me surveiller »). À cause de cette contradiction apparente, W. Foerſter supposait qu'il y avait ici une lacune (voir sa note, v. 2774 de l'édition de 1909). M. Roques a sans doute raison lorsqu'il suggère (p. XXXVI de son édition) que l'interdiction de parler impliquait probablement l'interdiction de se retourner pour regarder Érec, puisque Énide chevauchait devant lui.

Page 70.

a. La somme d'argent varie, comme c'eſt souvent le cas. P8, P1, P4, P15 et Ch. donnent : mil livres de c(h)artains . •• *b.* joint *P. Nous corrigeons cette rime du même au même d'après tous les autres manuscrits.*

1. Ici commence le premier épisode des aventures d'Érec et d'Énide.

2. Nous traduisons *recreant*, v. 2817, par « peureux » (voir n. 1, p. 62). Remarquons ici le langage chevaleresque de ces chevaliers-*robeors*.

Page 71.

a. poindre *P. Pour éviter la rime du même au même, nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits.* •• *b.* Et diſt biau sire or pensez de vos *P5* •• *c.* no(u)s *P1, P4* •• *d.* nos *P4* •• *e.* nos *P4*

1. Ici comme ailleurs, le poète insiſte sur le fait que les aventures d'Érec se déroulaient à la belle époque du monde arthurien. Il suit ainsi la convention romanesque de son temps. Il n'eſt pas nécessaire de souligner l'ironie de ce passage : Chrétien applique les règles chevaleresques du bon vieux temps aux brigands.

Page 72.

a. An *corrigé en* Au *dans P.* •• *b. Folio 12 de P-a, vers 2919-2962 ; b, 2963-3006 ; c, 3007-3050 ; d, 3051-3094 ; e, 3095-3140 ; f, 3141-3184.*

Page 73.

a. Vers 2954 dans P5 et P8 : Ml't remaint de ce que fous pansse . *Voir n. 4.*

1. Ici commence le deuxième épisode des aventures d'Érec et d'Énide.

2. Ancien français : *lance sor le fautre* (v. 2940), littéralement « sur le feutre ». Cette expression signifie que la lance eſt appuyée sur un morceau de feutre fixé à la selle, c'eſt-à-dire qu'elle eſt en arrêt ; ici elle indique que les chevaliers-brigands voyageaient prêts au combat.

3. Chrétien paraphrase le proverbe : *Couvoitise fait trop de mal*, J. Morawski, *Proverbes*, n° 434.

4. Deux de nos manuscrits (voir var. *a*) reproduisent le proverbe avec plus de fidélité : *Moult remaint de ce que fol pense* (J. Morawski, *Proverbes*, n° 1320), littéralement : « Beaucoup de ce que fou pense n'arrive pas ».

Page 75.

1. C'eſt seulement ici qu'Érec défend explicitement à Énide de le regarder. Voir n. 2, p. 69.

Page 76.

a. P8, P5, P15 et Ch. offrent ici deux vers de plus : Quant cil voit que erec le chace / Tel paor a ne set que face *. Ces deux vers sont précédés d'une lettre levée dans P8, P15 et Ch. Il se peut qu'ils correspondent à une lacune dans P, P1 et P4, mais notre texte eſt suffisamment limpide sans eux.* •• *b.* la [terre *biffé*] lance *P*

Page 77.

a. Aucun manuscrit n'offre ici de lettre montante, mais le nouvel épisode exige ici un alinéa, que nous ajoutons. •• *b. Vers 3115 dans P8, P1, P4 et Ch. :* Et diſt que mal a esploitie . •• *c.* esploitie / Ne(n) na mie *P1, P4, P5, P8, P15, Ch. Ce vers ainsi que le suivant continuent le discours indireƈt dans tous les manuscrits, excepté dans P et P5.* •• *d.* la honte *P. Nous corrigeons cette erreur évidente (anticipation de* honte *au vers suivant) d'après tous les autres manuscrits.*

1. Ici commence le troisième épisode des aventures d'Érec et Énide.

Page 78.

a. portoient et pain et vin *P. Nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits, à cause de* gaſtel / gaſtiax *aux vers 3158 et 3162.* •• *b. Les vers 3139-3140 manquent dans P. Nous les avons reſtaurés d'après P8. Les autres manuscrits donnent, dans l'ordre inverse (3140-3139) et à quelques variantes près, le même texte, excepté P1, P4, P5 et Ch. qui donnent du vers 3140 une leçon légèrement différente :* A ces qui fenaient son fain . •• *c.* A *[lettre levée]* une *P* : Dune *P1, P5, P15, Ch.* : Que une *P8. La correƈtion de P par P4 s'impose. Pour la gra-*

phie C'une *, voir v. 939, p. 25 ; v. 1561, p. 40, etc.* •• *d. Les vers 3161-3162 sont intervertis dans P. Nous rétablissons l'ordre plus cohérent de tous les autres manuscrits.*

Page 79.

a. Folio 13 de P-a, vers 3185-3228 ; b, 3229-3272 ; c, 3273-3316 ; d, 3317-3360 ; e, 3361-3404 ; f, 3405-3448.

Page 80.

a. Tant damor con feire *P* : Tout le bien que faire *P4. Nous adoptons la leçon de P1, P5, P8, P15 et Ch. Pour la graphie* enor *, voir v. 3333, p. 82 et 3414, p. 84, etc.* •• *b.* eſtoit *P, Ch.* : venoit *P1, P15. Nous adoptons la leçon de P4, P5 et P8 pour éviter la rime du même au même.*

Page 81.

a. mainte *P1, P4, P5, P8, P15. Ce vers manque dans Ch. Pour « plusor » suivi d'un nom au singulier, voir Tobler-Lommatzsch, t. VII, col. 2038.*

Page 84.

a. Desor ce *P* : Dusque ci *P1* : Dus qua co *Ch. La leçon de P n'a guère de sens. Nous corrigeons d'après P4, P5 et P15. P8 offre de ce vers une leçon différente :* A ce en somes ja venu . •• *b.* Dame fet il buer fuſtes *P, Ch.* : Dame par foi bor fuſtes *P8. On trouve dans P et dans P1 une lettre montante. Cette coupure dans le discours du comte nous semble erronée. Nous supprimons la lettre montante, car sa présence n'avait guère de sens, compte tenu du texte qui suivait. Nous donnons ici le texte de P1, P4, P5 et P15.*

Page 85.

a. Folio 14 de P-a, vers 3449-3492 ; b, 3493-3538 ; c, 3539-3584 ; d, 3585-3628 ; e, 3629-3672 ; f, 3673-3716.

Page 86.

a. Les vers 3469-3470 ne se trouvent que dans P. C'eſt probablement une interpolation de Guiot. Voir n. 1. •• *b. Seul P a une lettrine : l'alinéa n'a guère ici de sens. Nous le supprimons.*

1. Comme nous l'avons indiqué dans la variante *a*, la phrase eſt une interpolation de Guiot depuis « si bien ». Cette phrase prête à ambiguïté : *ja n'iert soe* ne peut que signifier : « elle [Énide] ne sera jamais la sienne », mais *ne il suens* peut, à la rigueur, vouloir dire « et il [le comte] ne sera jamais le sien ». Remarquons pourtant qu'en ancien français, la répétition du pronom *il* signifiait normalement que le sujet de la phrase était nouveau ; il s'agirait donc, dans le cas présent, d'Érec. En choisissant le second terme de cette alternative, nous

avons suivi la tradu ion suggérée par A. Micha (*La Tradition manuscrite [...]*, p. 283). Mais nous ne pouvons plus être de son avis quand il juge que ces vers représentent une « anticipation maladroite ». Nous pensons au contraire qu'il s'agit d'une sorte de proje ion destinée à rassurer l'auditeur (le lecteur) trop anxieux vis-à-vis du succès du comte.

2. *Traïsons comança piece a* (v. 3504) signifie littéralement : « La trahison a commencé il y a déjà quelque temps ».

Page 87.

a. Les vers 3521 et 3522 manquent dans P ; de plus *(v. 3523) se référant à* ne vos soit po *, au vers précédent, nous les rétablissons d'après P4 (P5, P15 et Ch. présentent, à quelques variantes près, le même texte). P1 donne du vers 3522 la leçon suivante :* Por mon despens les retenes *. P8 offre des vers 3521 et 3522 une rime moins bonne :* amenez / recevez . •• *b.* se nule voit *P. Nous suppléons* rien *d'après tous les autres manuscrits.* •• *c. Vers 3540 dans P1 :* Les pas des cavaus sont seu *: vers 3540 dans P4 et P15 :* Le(s) pas des chevax ont seu *: vers 3540 dans P8 et Ch. :* Lesclos des chevax a seu *. Voir n. 1.*

1. La signification du vers 3540 : *L'esclos des chevax a veü* (voir var. *c*) a été fort discutée. Guiot (et trois des autres manuscrits) écrivent *lesclos* qu'on pourrait transcrire *l'esclos*, « la trace » (écrit normalement *esclo*, *esclot*, pluriel *escloz* [v. 4373]), ou bien *les clos*. M. Roques (p. 222-223 de son édition) a adopté cette dernière solution. Pour lui, le vers signifierait : « Il a vu les empreintes des clous des chevaux ». Nous l'écrivons *l'esclos*, car *veü* est singulier : « Il a vu la trace des chevaux ».

Page 88.

a. tuit *P (probable répétition machinale de* tuit *du vers précédent). Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.* •• *b. Les vers 3553-3554 manquent dans P. Ces deux vers exprimant le sens du passage — les gens du comte poursuivent Érec innocent de tout tort envers eux —, nous comblons cette lacune d'après P1, P4, P5, P15 et Ch. On lit dans P8 :* Vers celui qui onques nel vit / Nil ne lor a fait ne ne dit . •• *c. Vers 3555-3556 dans P :* De celui conques mes ne virent / Erec chevalche cil le virent *. Ces deux vers ont été probablement introduits par Guiot qui voulait réparer la lacune des vers 3553-3554 (var. b). Ils offrent une version plus banale de la narration et, de plus, contiennent une rime du même au même. Nous les corrigeons d'après P8 et P1. À la place de* chevauchent *(v. 3555) Ch. donne* alerent *et P4, P5, P15* c(h)ac(i)erent . •• *d. Vers 3558 dans P :* Lors san est li uns desseurez *: vers 3558 dans P1 :* Lors nest nis uns daus arestez *: vers 3558 dans P5 :* Lors sen est uns seus arestez *: vers 3558 dans P8 :* Lors ni est uns seus arestez *. La leçon de P est contredite par les vers suivants. Nous adoptons la leçon de P4 et P15.* •• *e.* le leissent *P. C'est une faute « logique » compte tenu du vers précédent (var. d). Nous la corrigeons d'après P1, P4, P5, P15 et Ch. P8 offre de ce vers une leçon différente :* Que tuit cevalcent vers lui . •• *f. Seul P porte ici une lettrine, que nous supprimons.*

Page 91.

a. P4, P1, P15 et Ch. interpolent ici quatre vers : Il et sa fame devant lui / A esperons en vont andui / Tant ont alé et chevauchié / Qu'il viendrent en un pré fauchié. ⁂ *b.* le *P. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.* ⁂ *c.* escuier *corrigé en* escuiers *dans P.* ⁂ *d. Folio 15 de P-a, vers 3717-3760 ; b, 3761-3806 ; c, 3807-3850 ; d, 3851-3894 ; e, 3895-3938 ; f, 3939-3982.*

1. Ici commence le quatrième épisode des aventures d'Érec et d'Énide.

2. Le roi Guivret le Petit (qui apparaît aussi dans des romans en prose : *Le Livre d'Artur*, *Lancelot*, *La Mort le roi Artu*, etc.) a beaucoup d'analogues dans le folklore celtique, mais, selon R. S. Loomis (*Arthurian Tradition [...]*, p. 139-45), on ne saurait trouver le prototype immédiat dont Chrétien se serait inspiré. Il s'agit probablement d'un personnage d'origine composite. Son énergie, sa richesse et sa fidélité rappellent l'Auberon de *Huon de Bordeaux*, fils ou frère de la fée Morgue, à ceci près que Chrétien ne dote Guivret d'aucun pouvoir féerique.

3. Nous traduisons ainsi l'ancien français *Tant que toz recreanz sera* (v. 3702) ; voir n. 1, p. 62.

Page 93.

a. blazon *P* : ambedui *P1, P4, P15. Nous corrigeons cette faute évidente de P (les écus ont déjà été détruits aux vers 3784-3786) d'après P8, P5 et Ch. Après ce vers, P4, P1, P5, P15 et Ch. ajoutent :* Mais durement furent blecié / Isnelement sont redrecié / S'ont a aus lor lances retraites / Ne furent maumises ne fraites. *Les deux derniers vers de cette interpolation probable comportent une légère incohérence : pourquoi parler des lances (intactes) des chevaliers (désarçonnés) si on les jette à terre au vers suivant ? En tout cas, la leçon de P et de P8 est claire.* ⁂ *b. Ce vers manque dans P. Nous l'avons rétabli d'après P8, P4, P15 et Ch. Leçon de P1 et P5 :* Quand les espees retentissent. *Voir var. a, p. 94.*

1. C'est-à-dire le bois des écus.

Page 94.

a. Ce vers manque dans P. Nous l'avons rétabli d'après P8, P1, P15 et Ch. Leçon de P4 : Et de desor les haubers glissent. *Sans les vers 3800 et 3802, notre texte offrirait la rime* -sent / -cent. *Une telle rime ne se retrouve nulle part ailleurs dans notre texte ; dans P5, les vers 3800-3802 sont conçus autrement :* Les ecus fendent et esclisent / Quant les espees retentissent / Les ecus troent et esclisent.

1. Traduction littérale des vers 3806 et 3807 : « Et si les épées, l'une et l'autre, avaient duré longtemps et étaient restées entières ».

2. Les chevaliers portaient sur la tête une *coisfe* (voir n. 1, p. 25) par-dessus laquelle ils mettaient le *chapel(i)er*, « capuchon de maille », et ensuite le *heaume*.

3. Il y a peut-être ici une inconséquence : leurs écus ont déjà été si malmenés (v. 3784-3785) qu'ils n'offrent plus aucune protection.

Page 95.

1. Qu'un roi, quelque part dans le pays de Galles du Sud, puisse avoir des vassaux irlandais semble une absurdité. R. S. Loomis (*Arthurian Tradition [...]*, p. 145) explique que Chrétien, ou plutôt le modèle qu'il suivait, a écrit *Irois* (v. 3870) au lieu de *li roi* (« les rois »). Le sens du vers suivant conviendrait certainement mieux à la leçon *li roi.*

Page 97.

a. escu et ses *P5, Ch.* •• *b.* armes / Et laissie la lance *P1* : armes / Laissie et sa lance *P8, P4, P5, P15, Ch. Voir n. 2.* •• *c.* gringalez *P4* : guingalet *P15* : gringales *Ch. Voir aussi le vers 3969 et la note 3 de cette page.*

1. Ici commence le cinquième épisode, celui de l'interlude à la cour « forestière ».

2. Dans tous les manuscrits, excepté celui de Guiot (voir var. *b*), la courroie (*la resne*, v. 3958) se rapporte au cheval et non à la lance. On lit dans ces manuscrits : « Il a laissé ses armes, son écu et sa lance de frêne. À une branche, par les rênes, il a attaché son cheval ».

3. Ancien français : *le gringalet* (v. 3959 et 3969, voir var. *c*). Nous ne savons pas s'il s'agit d'un nom propre ou d'un type de cheval. H. Breuer (*Kristian von Troyes. Wörterbuch zu seinen sämtlichen Werken*, nouvelle édition, Halle, Niemeyer, 1933 [Romanische Bibliothek, XXI], p. 137 et 273) suggère le gallois *ceincaled*, « beau », « hardi ». R. S. Loomis (*Arthurian Tradition [...]*, p. 485) suggère une origine galloise *guin-calet*, « blanc-hardi ». En tout cas, il s'agit ici (et dans d'autres romans, comme *Perceval*, *L'Âtre perilleux*, *Do Chevalier à l'espee*, *Le Roman de Fergus*) de la monture de Gauvain.

Page 98.

a. Folio 16 de P-a, vers 3983-4028 ; b, 4029-4072 ; c, 4073-4116 ; d, 4117-4160 ; e, 4161-4204 ; f, 4205-4248.

Page 99.

a. La même rime approximative, fame / sane *, pour les vers 4023-4024 (avec des graphies différentes) se retrouve dans tous les autres manuscrits.* •• *b. Les vers 4027-4028 manquent dans P. Nous les restaurons d'après P8. Voir n. 3.*

1. Ni Keu ni les lecteurs ne savent avec précision quel *besoing* pousse Érec à aller *plus loing* (v. 4015-4016). Cependant, ce passage indique clairement que le but ultime d'Érec n'est pas de mettre la fidélité d'Énide à l'épreuve. Si, au début du voyage, le lecteur a pu croire que c'était là l'objet de la quête d'Érec, il est maintenant évident que celui-ci ne doute plus ou n'a jamais douté du dévouement absolu de sa femme (voir v. 3498-3499, p. 86).

2. Proverbes n[os] 1575 et 2499 de J. Morawski.

3. Cette phrase traduit les vers 4026-4028. Ils signifient littéralement : « Cette nuit vous serez mal servi si mon conseil en est cru, si

vous n'y êtes pas bien connu. » Les vers 4027-4028 manquent dans le manuscrit de Guiot (voir var. *b*). Ils sont pourtant nécessaires à la compréhension du vers 4026, où Keu prédit le mauvais accueil d'Érec et d'Énide à la cour, mais ils prêtent à ambiguïté. À qui s'adresse ce conseil ? À Érec et Énide ou à la cour ? Comme M. Roques, nous penchons vers la seconde hypothèse. M. Roques a imprimé les vers 4027-4028 (dans les notes de son édition, p. 225) en expliquant qu'ils combinent en effet « deux éventualités ». Les vers 4026-4028 sont ambigus, mais nous pensons qu'ici Keu fait allusion au conseil qu'il a donné ou qu'il donnera à la cour, lequel conseil, s'il est suivi, aura pour conséquence que les inconnus seront mal accueillis. De plus, M. Roques a sans doute raison quand il constate que *Se mes consaus an est creüz* « apparaît comme un trait intéressant du caractère de Keu et de l'importance qu'il attache lui-même à sa fonction de sénéchal » *(ibid.)*.

Page 101.

a. ostre *P. La place destinée à la lettrine* V *a été laissée en blanc ; aucun autre manuscrit n'a de lettre levée ici. Nous plaçons l'alinéa au vers suivant.* •• *b.* vont / Tot maintenant monta *P1* : vont / Sor labacu monta *P4* : vont / Sor lambagu monta *P8* : vont / Sor le bagit monta *P15* : vont / Sor le abagu monta *Ch. Voir n. 2.*

1. Érec ne dit pas pourquoi ; voir n. 1, p. 99.

2. En ancien français, c'est *l'aubagu* (v. 4133 ; voir var. *b*) qui désigne le cheval d'Arthur. Comme pour *le gringalet* (voir n. 3, p. 97), nous ne savons pas s'il s'agit d'un nom propre. Quoi qu'il en soit, ce terme n'est employé qu'ici. La grande variété des graphies indique peut-être que les scribes ne le connaissaient pas. La syllabe *aub* de *l'aubagu*, dans le manuscrit de Guiot et dans *P5*, suggère la couleur blanche.

Page 102.

1. C'est-à-dire au roi Arthur.

Page 103.

a. P5, P8 et Ch. ajoutent ici deux vers : La roine et tuit sesioissent / Et qui ainz ainz des tentes issent *. Il s'agit probablement d'une interpolation, car la joie de la reine va être présentée aux vers 4211-4213. En tout cas, le texte de P, qui est également celui de P1, P4 et P15, est clair sans cet ajout.* •• *b. Vers 4218 dans P :* Et le roi et tot son empire : *vers 4218 dans P4 :* Li rois ml't forment en sospire : *vers 4218 dans Ch. :* Li roi ml't durement sospire *. La leçon de P n'a guère de sens. Nous adoptons celle de P8, P1, P5 et P15.*

Page 104.

a. ont .e. *(=Erec)* aporté *P* : ont au roi aporté *P8. La leçon de P est une erreur évidente, corrigée par nous d'après P1, P4, P5, P15 et Ch.* •• *b.* a le roi *P. Voir var. a. Nous suivons la leçon de tous les autres*

manuscrits. •• *c.* bandees *P. Nous adoptons la leçon de tous les manuscrits pour suivre l'ordre normal des soins médicaux.* •• *d. Vers 4232 dans P8, P1, P4, P5 et P15 :* Et essuies et rebendees *. Vu l'importance de l'onguent de la fée Morgue, la leçon de Ch., que nous adoptons, est la meilleure. En revanche la leçon de P,* et relavees *au lieu de* et rebandees *, est à corriger (voir var. c).* •• *e.* soe sale domaine *P1* : soe tente domaine *P8, P15. Voir n. 2.* •• *f.* leve *P. Cette leçon, peut-être suggérée par* lever *du vers précédent, exprime mal le geste de contrariété du roi. Nous la corrigeons d'après tous les manuscrits.* •• *g. Folio 17 de P-a, vers 4249-4294 ; b, 4295-4338 ; c, 4339-4382 ; d, 4383-4426 ; e, 4427-4470 ; f, 4471-4514.* •• *h. Les vers 4259-4260 manquent dans P. Nous les rétablissons d'après tous les autres manuscrits, car sans eux les vers 4262-4263 continueraient le discours insolent d'Érec.* •• *i.* proiere / Or lessiez la *P* : proiere / Sin laie la *P8. Nous adoptons la leçon de P1, P4, P5, P15 et Ch. Voir var. h.* •• *j. Vers 4262 dans P :* Et si comandez aprester : *vers 4262 dans P1 :* Mes ml't tost comande aprester *. Nous corrigeons d'après P4, P5, P8, P15 et Ch. Voir var. i.*

1. Chrétien nous introduit ainsi au pays des merveilles, mais des merveilles « raisonnables ». Dans ses romans, c'est surtout l'art de la guérison qui va « naturellement » de pair avec le merveilleux féerique.

2. Ce « pavillon particulier » est une traduction de *chanbre demainne* (v. 4234). En fait, il s'agit d'une tente (voir var. *e*).

3. De nouveau, Érec n'explique pas sa décision ; voir n. 1, p. 99.

Page 105.

a. L'alinéa est de notre fait : voir n. 2.

1. Cette « chambre voisine » (ancien français *une chanbre par delez*, v. 4276, littéralement « à côté ») indique que l'intérieur de la tente compte plusieurs « pièces ».

2. Ici commence le sixième épisode, celui des géants.

Page 106.

a. secor *corrigé en* secors *dans P.* •• *b. Vers 4333 dans P1 :* La pucele les va suivant : *vers 4333 dans P4 :* La pucele aloit dessirant : *vers 4333 dans P8, P15 et Ch. :* La pucele aloit detirant *. Les vers 4331-4394 manquent dans P5.* •• *c. Vers 4334 dans P :* Et ses dras trestoz desirant : *vers 4334 dans P1 :* Ses dras et ses crins desrompant : *vers 4334 dans P4 :* Ses dras et ses crins detirant : *vers 4334 dans P8 :* Ses mains et ses crins descirant : *vers 4334 dans Ch. :* Ses crins et ses dras depanant *. La leçon de P est probablement une erreur, car on se tire les cheveux en signe de détresse : voir v. 4616-4617, p. 113. Nous corrigeons d'après P15.* •• *d. Vers 4350 dans P :* Or est erec an grant peril *. La leçon est fautive (Guiot répète ici le vers 3440, p. 85). Nous corrigeons d'après P4, P8 et Ch. P1 et P15 offrent une leçon (et une rime) différente :* roi *et* esfrois *riment avec* cortois *.*

1. Comme tant d'autres héroïnes romanesques, la jeune fille manifeste sa détresse par les gestes symboliques de son autodestruction.

2. Les géants appartiennent au monde féerique mais, chez Chrétien, ils ne semblent pas démesurément grands. Ici, comme partout dans le roman, le merveilleux est « raisonnable ». Ce qui compte, ce n'est pas leur taille mais leur caractère sauvage, leurs armes antichevaleresques et leurs mœurs anticourtoises.

Page 109.

1. Ici Chrétien démarque le proverbe : *Se les nubz cheent, les aloes sont toutes prises* (J. Morawski, *Proverbes*, n° 2243) dont la signification est « pareille chose n'arrivera qu'à la saint-glinglin ».

2. C'est évidemment une sentence. Parmi les proverbes du Moyen Âge que nous connaissons, le seul qui s'approcherait de ce dernier du point de vue sens serait : *Ki se loe si s'en boe* (*ibid.*, n° 2128).

Page 111.

a. Folio 18 de P-a, vers 4515-4568, b, 4569-4612 ; c, 4613-4656 ; d, 4657-4700 ; e, 4701-4744 ; f, 4745-4788. •• *b. Les vers 4517-4526 manquent dans P. Ils révèlent le nom de Cadoc, dont la divulgation a été annoncée au vers 4516 (voir ce nom, v. 4547). Nous avons comblé cette lacune d'après P8. P1, P4, P15 et Ch. offrent à quelques variantes près le même texte.* •• *c.* cardueil *P1* : tabriol(e) *P4, P8* : quarbroil *P5* : cabriol *P15. Nous adoptons la forme* Cabruel *d'après le vers 4576 de notre texte.* •• *d. Vers 4518 dans P5 :* Ml't vos par doi grant gueredon *. Après ce vers, P5 omet huit vers.* •• *e. Vers 4527 dans P :* Se me volez rien enorer *: vers 4527 dans P1, P4, P15 et Ch. :* Et (de) moi (de) rien nule onorer *: vers 4527 dans P5 :* Servir vos doi et honorer *. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Le chevalier Cadoc de Cabruel (voir var. *c*) n'apparaît que dans ce roman. Ajoutons que le nom de Cadoc appartenait à un des premiers saints gallois, des mieux connus.

Page 112.

1. Ici commence le septième épisode, celui de la fausse mort d'Érec.

Page 113.

a. Vers 4618 dans P1, P4 et P15 : Dex que ferai fet ele sire *. Voir n. 2.* •• *b.* parole *P1, P4, P8, P15* •• *c.* parlests *P. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.*

1. Voir n. 1, p. 106.

2. Nous sommes convaincu qu'Énide s'adresse à Dieu, sinon son « pourquoi me laissez-vous vivre » serait presque blasphématoire. La variante *a* semble confirmer notre jugement.

3. Remarquons qu'Énide commence ses lamentations par la même phrase *con mar (i) fus* (v. 4637). C'est la phrase fatale qui a causé le courroux d'Érec et par conséquent, les aventures du couple (voir n. 1, p. 63). Cette fois, Énide l'emploie, pour ainsi dire, à bon escient, car elle croit qu'Érec est mort.

Page 114.

1. C'est un trait caractéristique de l'art narratif de Chrétien que le nom propre d'un personnage important ne soit pas immédiatement révélé. Voir n. 1, p. 50 et n. 2, p. 121.

Page 115.

a. que vos laiez *(= l'aiez) P. Ce* l' *devrait normalement se référer à* merci *(v. 4694), ce qui s'accorderait mal avec le vers suivant. Nous corrigeons donc d'après tous les autres manuscrits.*

1. Cette question et la réponse d'Énide mettent en lumière la conception de l'amour tel qu'il est présenté dans le roman. Nous suivons B. Sargent-Baur (« Erec's Enide : " sa fame ou s'amie " ? », *Romance Philology*, XXXIII, 1980, p. 373-387) qui suggère que Chrétien tâche de combiner l'amour courtois et l'amour conjugal, mais que ces deux amours n'agissent pas simultanément. Énide joue en effet le rôle d'*amie* et celui de *femme*, mais pas au même moment. De même, Érec est à tour de rôle l'*ami* (inspiré par l'amour pour son *amie*) et le *seigneur*, c'est-à-dire le mari (voir n. 2, p. 33) qui exige obéissance de la part de son épouse.

Page 117.

a. Vers 4779 dans P5 : Apres souper ce fu en mai *: vers 4779 dans P8 :* Apres vespres el grans de mai *. P, P1 et P4 donnent* un jor *au lieu de* el jor *. Puisqu'il s'agit du même jour, nous corrigeons d'après P15 et Ch.* •• *b. Folio 19 de P-a, vers 4789-4832 ; b, 4833-4876 ; c, 4877-4920 ; d, 4921-4964 ; e, 4965-5008 ; f, 5009-5052.* •• *c.* fet il vos *P* : fet il or vos *P5. Il manque une syllabe dans P ; nous adoptons la leçon de P8, P1, P4, P15 et Ch.* •• *d. Mot répété dans P. Nous corrigeons.*

Page 118.

a. soing / Sire ja tant con *P* : soing / Jamais tant com *P1. La leçon de P nous semble une répétition machinale de* Sire *du vers précédent. Nous adoptons la leçon de P8, P4, P5, P15 et Ch.*

Page 119.

a. come hom *P. Pour éviter ce hiatus, nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits.*

1. Comme nous l'avons déjà vu (n. 2, p. 24), en ancien français *Et l'amors qu'an sa fame avoit* (v. 4863) peut signifier « l'amour que sa femme avait (pour lui) » ou « l'amour qu'il éprouvait pour sa femme ». Nous avons choisi la seconde signification, car nous croyons avec B. Sargent-Baur (« Erec's Enide : " sa fame ou s'amie " ? », p. 376) qu'il est ici question de l'amour courtois qui inspire héroïquement celui qui aime.

Page 120.

a. tenoit *P :* troevent *P1, P4, Ch. :* tret *P5 :* trove *P15. Nous adoptons la leçon de P8. Voir var. b.* •• *b.* Uns gar-

cons *P. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits cette faute logique de Guiot qui considérait* garçon *comme sujet de* tenoit *.*

1. Nous traduisons ainsi *Bien vos ai de tot essaiee* (v. 4921). Pour le sens général de cette phrase, voir n. 1, p. 126.

Page 121.

a. lacole la et *P (vers hypermètre). Nous corrigeons d'après P1, P4, P5, P15 et Ch. Ce vers manque dans P8.* •• *b. Vers 4938 dans P :* Que la nuit luisoit cler la lune *: vers 4938 dans Ch. :* Que la lune cler li alume *. Nous adoptons la leçon de P8, P1, P4 et P15 à cause de la rime. Ce vers manque dans P5.* •• *c. La lettre levée ne se trouve que dans P4, P15 et Ch., mais le contexte exige ici un alinéa.* •• *d. Vers 4946 dans P1 et P4 :* Quiseuz semblast estre sancele *: vers 4946 dans P5 :* Qui resembloit estre sancele *: vers 4946 dans P8 :* Quiseus sembloit estre sancele *: vers 4946 dans P15 :* Elle sembloit estre sancele *: vers 4946 dans Ch. :* Qui lor sembloit estre sancele •• *e.* orguilleus *P, P5. Nous corrigeons d'après P4, P8 et P15 (P1 donne* oricles *et Ch.* orincles *) : ce nom figure dans P et dans tous les autres manuscrits au vers 5072 (p. 124) avec une graphie uniforme :* oringles *, sauf dans P5 où on lit* orguelleus *.*

1. Ici commence le huitième épisode, celui de la guérison d'Érec.

2. C'est seulement ici que nous apprenons le nom du comte Oringle ; voir var. *e.*

Page 123.

a. a pie *P, P5. Nous adoptons la leç n de P1, P4 et P15. P8 donne :* em pies *et Ch. :* qui a terre *.* •• *b.* Car *P* : Mal *P5. La leçon de P force le sens et la syntaxe. Nous suivons le texte de P1, P4, P8, P15 et Ch.*

Page 124.

a. Folio 20 de P-a, vers 5053-5096 ; b, 5097-5140 ; c, 5141-5184 ; d, 5185-5228 ; e, 5229-5280 ; f, 5281-5324. •• *b.* Por [lui *corrigé (gratté) en* li] aidier *P* : Por vous aidier *P1* : Por lui aidier *P5, P8, P15.*

Page 125.

a. P8, P5 et Ch. ajoutent ici quatre vers : Parmi le tertre contre val / Coment sor le col de ceval / En avoit sa feme aportee / S'aventure li a contee *. Ces vers sont probablement interpolés, car le récit d'Érec semble se clore par le vers 5102. P15 n'offre que les deux derniers.*

Page 126.

a. Vers 5156 dans P : Delez lui sest .e. *(= Érec)* assis *: vers 5156 dans P1 :* Devant lui sest premiers assis *(le sujet est Guivret)* : *vers 5156 dans P4 :* Assis sest guivrez devant li *: vers 5156 dans Ch. :* Lors ses .gui. les lui asis *. P8, dont le texte est différent pour ce*

passage, donne : Lors sa assis ensamble als dols *. Le vers manque dans P5. La leçon de P est manifestement fautive : Érec est couché et couvert depuis le vers 5141. Nous adoptons la leçon de P15, que confirment celles de P1, P4 et Ch., données ci-dessus.*

1. Nous traduisons ainsi *Erec, qui bien l'a esprovee* (v. 5135). Cette phrase présente une difficulté. Elle peut signifier « Érec, qui l'a mise à l'épreuve (pour juger sa valeur) », mais cette interprétation fausserait les motifs de la quête d'Érec. La signification « distinguer », « reconnaître » de l'ancien français *esprover* est bien attestée (c'est l'un des sens d'*éprouver* en français moderne). Selon Z. P. Zaddy (*Chrétien Studies. Problems of Form and Meaning in Erec, Yvain, Cliges and Charete*, Glasgow, University of Glasgow Press, 1973, p. 14), affirmer qu'Érec part à l'aventure pour s'assurer de l'amour de sa femme revient à prendre l'effet pour la cause.

Page 127.

1. Comme la plupart des jeux verbaux, le calembour-rime *chevauchier / cheval chier* (v. 5171-5172) échappe à la traduction.

Page 128.

a. Vers 5221 dans P, P4 et Ch. : Car [Que *P4*] bien lor an sot covenir *. Le sens de ce vers (« Car Érec sut bien s'acquitter envers elles » ?) semble forcé. La syntaxe en est incertaine :* les puceles *(v. 5216), sujet de la phrase précédente, la conjonction causale* car *(ou* que *dans P4) et l'absence d'un nouveau sujet devraient normalement signifier que le sujet de* savoir covenir *est toujours « puceles ». Nous corrigeons donc d'après P8 et P15. On lit dans P5 pour ce vers :* Quar len lor len lut covenir *. Le vers manque dans P1.* •• *b. Les vers 5237-5244 manquent dans P et Ch. C'est sans doute une lacune causée par un saut du même (* Or *, v. 5237) au même (v. 5245). Ces vers sont essentiels pour le sens du passage, ils expriment les réactions d'Énide. Nous les réintroduisons d'après P15. P1, P4, P5 et P8 offrent un texte très semblable (mais voir la variante suivante).* •• *c. Vers 5238 dans P1 :* Or sont ensanle jor et nuit *: vers 5238 dans P4 :* Ensamble gisent jor et nuit *: vers 5238 dans P5 :* Ensamble jurent mainte nuit *: vers 5238 dans P15 (voir v. 5246) :* Ensamble jurent en .i. lit *. Nous adoptons la leçon de P8 (vers manquant dans P ; voir var. b).*

Page 129.

a. lor dolor obliee / Et *P. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. Voir var. b.* •• *b.* grant amor afermee / Que *P. À cause du vers suivant, où il est question de l'oubli, nous avons suivi l'ordre des vers de tous les autres manuscrits.* •• *c. Vers 5280 dans P1 :* Ou a rohais ou a carduel *: vers 5280 dans P4 :* Ou a rohais ou a carduil *: vers 5280 dans P5 :* Ou a rohes ou a kardoel *: vers 5280 dans P8 :* Ou a robais ou a cardoel *: vers 5280 dans P15 :* Ou a rohais ou a cardoel *: vers 5280 dans Ch. :* Ou a roal ou a cardoil *Voir n. 2.*

1. Nous traduisons ainsi l'ancien français *sorplus* (v. 5254). Dans la poésie courtoise, ce terme est souvent employé au sens spécifique de « relations charnelles ».

2. Le nom Quarrois, désignant un château d'Arthur, nous est inconnu. Guiot seul donne cette forme du nom (voir var. *c*). Les formes *Ro(h)ais*, *Ro(h)és* renvoyaient à Edessa en Mésopotamie, ce qui n'a aucun sens dans le cas présent. Nous sommes ici, comme en beaucoup d'autres endroits, aux prises avec la géographie romanesque. La forme *Quaraduel* ne se trouve que dans le manuscrit de Guiot (voir var. *c*). Carduel est l'une des villes où réside fréquemment Arthur (notamment dans *Yvain*, *Perceval*, *Perlesvaus*, *Hunbaut*, etc.) ; on l'identifie à Carlisle, dans le nord de l'Angleterre.

Page 130.

a. neirs *P. Voir v. 1377 et 1379, p. 35 ; v. 1398, p. 36 et 2635, p. 66, etc. Nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits.* •• *b. Folio 21-a, vers 5325-5368 ; b, 5369-5412 ; c, 5413-5456 ; d, 5457-5500 ; e, 5501-5544 ; f, 5545-5588.*

1. La splendeur multicolore de ce palefroi semble provenir de la tradition des « romans antiques » contemporains de Chrétien. Ainsi, la monture d'Antigone dans le *Roman de Thèbes* (v. 4069-4082, éd. G. Raynaud de Lage, CFMA, 2 vol., 1966 et 1968, t. I, p. 127-128) est noir, blanc et rouge. De même, le cheval de Camille dans l'*Énéas* (v. 4049-4068, éd. J.-J. Salverda de Grave, CFMA, 2 vol., 1925 et 1929, t. I, p. 124) est richement bigarré.

2. Cette ligne « verte comme (une feuille de) vigne » se trouve dans tous les manuscrits. Elle donne à ce cheval un aspect semi-merveilleux. Ni le cheval d'Antigone, ni celui de Camille (voir n. 1) n'avait cette touche de vert.

Page 131.

a. leu *P. Nous suivons la leçon plus précise de tous les autres manuscrits.* •• *b.* sai jou s'il le vendi *P8, P1, P15, Ch. La leçon de P5* qui la vendi *confirme celle de P et de P4. Pour la graphie* qui = cui *, voir v. 5634, p. 138. Voir aussi n. 2.* •• *c.* gruier *P. On trouve la même leçon pour le vers 1946 (var. b, p. 49) ; nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. Tous offrent ici quatre vers en -ier.* •• *d. P laisse ici un alinéa pour une lettre montante, mais elle n'a jamais été exécutée. L'alinéa est nécessaire : c'est ici que commence la dernière aventure.* •• *e.* si *P. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.*

1. Selon nous, Chrétien fait cette récapitulation de l'histoire d'Énée, non pas en tant que simple *amplificatio*, mais pour suggérer le sens de son roman. Nous suivons J. S. Wittig (« The Aeneas-Dido Allusion in Chretien's *Erec et Enide* », *Comparative Literature*, XXII, 1970, p. 237-53, en particulier p. 237-239), lorsqu'il estime qu'il existe un certain parallélisme de structure entre les aventures d'Énée (ou, plus exactement, de l'Énéas du roman français) et celles d'Érec : amour Énéas-Dido — amour Érec-Énide ; trahison *(déception)* d'Énéas — *recreantise* d'Érec ; suicide de Dido — tribulations et pensées de suicide d'Énide ; conquête du Latium et de la Lombardie par Énéas — triomphe final d'Érec ; couronnement des deux héros. Remarquons que dans cette dernière partie du roman, Chrétien fait plusieurs allusions aux textes antiques.

2. Nous traduisons ainsi *qu'il la vandi* (v. 5350) puisque avec M. Roques (p. 228 de son édition), nous considérons *qu'* comme une forme élidée de *cui* « à qui ». Les autres possibilités — « qu'il (= le sculpteur) la vendit », ou bien (var. *b*) *s'il*, « si le sculpteur la vendit » — offrent peu de sens. La suggestion de T. B. W. Reid (« Chrétien de Troyes and the Scribe Guiot », *Medium Ævum*, XLV, 1976, p. 14), selon qui la phrase signifierait « pour combien il la vendit », se heurte à des difficultés d'ordre syntaxique.

3. Ici commence l'aventure de la Joie de la Cour.

Page 132.

a. La rime approximative pour les vers 5393-5394 vies / li(u)es *se trouve dans tous les manuscrits, mais le chiffre varie : on trouve dans P1, P4, P5, P8 et Ch.* .IIII. *, ce dernier nombre étant écrit en toutes lettres dans P15.* •• *b.* Car *P. C'est sans doute une répétition machinale de* Car *du vers 5394. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.* •• *c.* eureus *P1* : euris *P5.*

1. Ce nom semble faire allusion à Bran, le héros-voyageur du roman celtique, le *Voyage de Bran (Immram Brain)*. R. S. Loomis (*Arthurian Tradition [...]*, p. 170-171) pense que Bran(digan) est le nom du roi plutôt que celui de son château. Ce nom n'apparaît que dans notre roman. Voir n. 2, p. 150.

2. Ce nom n'apparaît que dans notre roman. R. S. Loomis, (*Arthurian Tradition [...]*, p. 177), estime qu'Évrain (Eurain) représente le roi gallois Urien, mais voir n. 2, p. 150.

Page 133.

a. On trouve Or ot *dans tous les manuscrits. Voir n. 2.*

1. C'est ainsi que nous traduisons *El chastel a mout mal trespas* (v. 5420), littéralement : « Dans le bourg, il y a un très mauvais passage ».

2. L'ancien français *Or ot Erec* (v. 5445) peut signifier ou bien : « Alors, Érec eut », ou « Alors, Érec entend ».

Page 134.

a. a fet banc *P, P4. Nous corrigeons d'après P5, P8, P15 et Ch. P1 donne :* Quil a tant fait . •• *b. Vers 5495 dans P1 :* Parmi le rues par tropiaus : *vers 5495 dans P4, P15 et Ch. :* Par les rues a granz tropax : *vers 5495 dans P8 :* Parmi les rues a tropiax *. Il semble que* tropeiax *compte pour trois syllabes dans P (ainsi que dans le fragment d'Annonay), de même que* tropeaus *dans P5, qui donne pour ce vers :* Parmi la rue a tropeaus .

1. Comme l'épisode, le nom « Joie de la Cour » paraît fort énigmatique. Il est certain que quelques aspects de cet épisode et de ce nom semblent s'inspirer de la tradition féerique celtique ; ainsi le protagoniste du *Voyage de Bran (Immram Brain)* (voir n. 1, p. 132) est invité par une fée à faire un voyage dans un Autre Monde. C'est un Monde de Femmes habité par de belles demoi-

selles éternellement jeunes. Bien plus, au cours de son voyage, Bran trouve « l'Île de la Joie » *(Inis Subai)*. Voir H. P. A. Oskamp, *The Voyage of Máel Dúin*, Groningen, Walters-Noordhoff, 1970, p. 40-43.

Page 135.

a. sablance *P. Nous corrigeons.*

Page 136.

a. haster *P. Nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits pour éviter le non-sens et la rime du même au même.*

1. Intervention de l'auteur dans sa propre narration : ces interventions deviennent assez fréquentes à partir d'ici et le restent jusqu'à la fin du roman.

Page 137.

a. Folio 22 et P-a, vers 5589-5632 ; b, 5633-5676 ; c, 5677-5720 ; d, 5721-5764 ; e, 5765-5808 ; f, 5809-5852. •• *b.* Done *corrigé en* Donez *dans P.*

Page 138.

1. Le vers 5650 signifie littéralement : « que la broche en soit tranchée ici ».

Page 139.

a. P8 ajoute ici deux vers : Home ne feme droit ne tort / Grant ne petit feble ne fort *. P1, P4, P5, P15 et Ch. offrent des vers à peu près identiques à ceux de P8. On ne rencontre pas ailleurs dans notre texte d'énumérations antinomiques s'étendant sur deux vers. (Pour les énumérations sur un seul vers, voir v. 1250, p. 32 ; 2557 et 2566, p. 64 ; 3649, p. 90 ; 6367, p. 155.) Le texte de P est clair sans cet ajout.*

Page 140.

a. Les quatre premières lettres du vers 5721 et les trois premières des vers 5722 et 5723 sont déchirées dans P.

1. C'est ainsi que nous traduisons *Lonc l'estoire chose veraie* (v. 5734), littéralement : « La chose vraie selon l'histoire ».

Page 141.

a. Tous les autres manuscrits évitent le hiatus dans ce vers. On lit dans P1 : Tant plaise a home par son cant *; dans P4, P15 et Ch. :* Qui plaise home tant ne quant *; dans P5 :* Que plaise a nul home vivant *; dans P8 :* Qui plaise a home qui ne cant *.* •• *b.* fu *P. La correction d'après P4, P8, P15 et Ch. s'impose, le sens exigeant le subjonctif. P1 donne :* Ne fust *et P5 :* Si se fust *.* •• *c. P1, P4, P8, P15 et*

Ch. intervertissent les vers 5773-5774. Le vers 5774 y commence par De (tres)tos *. P5 offre le même texte que P.*

1. Ce verger ressemble évidemment à un Éden magique et à un jardin d'abondance féerique, ce qui suggère un arrière-fond celtique. Voir n. 2, p. 151.

2. Ce sont apparemment des héros de chansons de geste, mais seul T(h)i(e)baut l'Esclavon peut être identifié, à savoir avec un héros du cycle de Guillaume.

Page 142.

a. sele *(= s'ele) P, P5, P8, P15 et Ch. :* ele *P1, P4. Nous avons corrigé en* cele *(= Énide) pour faire pendant à* cil *(= Érec) du vers 5824.*

1. Le sens littéral des vers 5827-5828 est : « Car la douleur que l'on exprime par la bouche ne vaut rien si elle ne touche au cœur ».

Page 143.

a. Folio 23 de P-a, vers 5853-5896 ; b, 5897-5940 ; c, 5941-5984 ; d, 5985-6028 ; e, 6029-6072 ; f, 6073-6116.

1. Encore une fois, l'ancien français *recreant* : voir n. 1, p. 62.

2. De nouveau, nous traduisons ainsi *vostre amors* ; voir n. 2, p. 24 et n. 1, p. 119.

Page 144.

a. Desoz nbre *P. Les premières lettres de* l'onbre *sont illisibles en raison de l'altération du parchemin ; on lit* lombre *dans tous les autres manuscrits.* •• *b.* Not de nule biaute *P, P5 :* Not mie de beaute *P1, P4, P15, Ch. La leçon de P et de P5 n'a guère de sens. Nous adoptons celle de P8.* •• *c. Vers 5892 dans P1, P4, P5, P8, P15 et Ch. :* Et les gens se vont assoir *. Le texte qu'offre P ici est le seul exact : le chevalier agira dès qu'il verra Érec s'asseoir auprès de la dame.* •• *d. Les vers 5893-5894 sont intervertis dans P. Nous établissons l'ordre des vers d'après tous les autres manuscrits.*

1. G. S. Burgess (*Chrétien de Troyes. Erec et Enide*, « Critical Guides to French Texts », 32, Londres, Grant et Cutler, 1984, p. 87) suggère que l'on peut voir dans *siquamor* (v. 5878) le reflet de « sec + amour ». Si son hypothèse est juste, il faudrait parler de « seque » (sèche) + « amour » (ce mot est féminin en ancien français). Une telle interprétation est certainement possible. Nous savons que, dans *Cligès* (v. 960-978, p. 196), Chrétien analyse explicitement le nom de Soredamors en *sororee*, « dorée », + « d'amour ». En tout cas, ici, la mention du sycomore avec ses fruits doux-amers semble comporter une certaine valeur symbolique.

2. Lavine, personnage de l'*Énéas*, c'est Lavinia, fille du roi Latinus, épouse d'Énée (Laurente est Laurentum, la capitale du roi Latinus).

3. C'est précisément ici, alors que la narration se colore de merveilleux, que Chrétien affirme l'authenticité historique de son récit.

Page 145.

a. fuie encor(e) atant *P8, P4, P15, Ch. Nous comprenons* ançois atant *de P et de P5 comme « mais j'attends ». La confusion entre* atant *et* a tant *eſt visible dans la leçon qu'offre de ce vers P1 :* Que men fuie encore por tant *. •• b. Vers 5937-5938 dans P8, P1, P4, P5, P15 et Ch. :* Ainz furent grosses et quarees / Si neſtoient mie planees *.*

1. Chrétien semble paraphraser ici le vieux proverbe : *Teus cuide* (« Tel pense ») *gaingnier qui pert* (J. Morawski, *Proverbes*, n° 2347).

2. Voir le proverbe : *Soit qui fuie, asez eſt que enchace,* « s'il y en a qui fuient, il y en a beaucoup qui poursuivent » (*ibid.*, n° 2270).

3. Voir var. *a.*

Page 146.

a. asez *corrigé en* assez *dans P.*

1. Le bon acier de Vienne (sur le Rhône) eſt assez souvent mentionné dans les chansons de geſte et les romans.

2. Ancien français *les nasez* (v. 5971), il s'agit probablement du pluriel du *nasel*, partie du casque protégeant le nez.

Page 148.

1. L'infortuné chevalier donne ici une définition du « don contraignant » qui conſtitue le ressort principal de l'aventure de la Joie de la Cour (voir n. 1, p. 17).

Page 149.

a. Vers 6078 dans P4, P1, P15 et Ch. : Des que je soi le bien en li *: vers 6078 dans P5 :* Puis que je soi le bon et vi *: vers 6078 dans P8 :* Des que jo le ben en li vi *•• b.* me mespreisse *P :* men fainsisse *P5, P8. La leçon donnée par P eſt une erreur évidente probablement causée par* mesprison *du vers précédent. Nous corrigeons d'après P1, P4, P15 et Ch. •• c. Folio 24 de P-a, vers 6117-6162 ; b, 6163-6206 ; c, 6207-6250 ; d, 6251-6294 ; e, 6295-6338 ; f, 6339-6382.*

Page 150.

a. Mabonagris *P1 :* Mabonagrain(s) *P8, P4, P5 :* Mabonagrans *P15, Ch. •• b. Vers 6147 dans P :* Que a la cort ne vaigne toſt *. Pour éviter la rime du même au même, nous avons suivi la leçon de tous les autres manuscrits. •• c. Les vers 6159-6160 manquent dans P. Nous les rétablissons d'après P8. P1, P4, P15 et Ch. offrent pour le vers 6159 :* Quant ele la voiz entendit *. P5 donne pour le même vers :* Cil sont tuit lie qui lont oi *. P5 intervertit les vers 6159-6160.*

1. Chrétien emploie ici l'expression *matee et fesniee*, littéralement « vaincue et enchantée », « ensorcelée » (féminin à cause de *chevalerie* aux vers suivants). Mais il eſt important de comprendre que ni Érec ni Énide n'ensorcellent jamais personne : leurs succès s'expliquent par des qualités purement humaines.

2. Chrétien présente Mabonagrain (Maboagr(a)in dans le manuscrit de Guiot) comme le neveu d'Évrain. Il se peut que dans la tradition narrative dans laquelle puisait Chrétien il ait été fils de Bran (voir n. 1, p. 132). E. Newstead (« The *Joie de la Cort* Episode in *Erec* and the Horn of Bran », *Publications of the Modern Language Association of America*, LI, 1936, p. 13-25, en particulier n. 30, p. 18) explique que ce nom provient du *mab* gallois, « fils », et de Vran (forme de *Bran*). *Mabo(n)agrain* expliquerait ainsi la création du nom *Evrain* (*fils de vran* interprété comme d'*evran*).

3. Toujours l'importance des noms propres : ne pas savoir son nom signifie n'appartenir à aucun milieu (voir n. 1, p. 50).

Page 151.

1. Rappelons que, dans ses romans, Chrétien insiste sur le thème du bon vieux temps. Ce *lai* composé jadis par les dames devait servir de « preuve » à l'authenticité des sources de son roman.

2. Nous traduisons ainsi *Bien est de joie Erec paüz / Et bien serviz a son creante* (v. 6186-6187), littéralement : « Érec est bien rassasié (nourri) de joie et bien servi selon son désir. » Cette phrase a fait penser à certains commentateurs (par exemple, J. Frappier, *Chrétien de Troyes, l'homme et l'œuvre*, p. 92) que, dans l'arrière-plan celtique de l'aventure de la Joie de la Cour, le *cor* n'était pas un instrument de musique, mais plutôt la *corne d'abondance* que possédait Bran. Cette idée a été développée par E. Newstead dans l'article cité n. 2, p. 150.

Page 152.

a. Vers 6215 dans P : A cui quil onques abelisse *: vers 6215 dans P1 :* Mais que il bien li desplust *(rime avec* refust *) : vers 6215 dans P4 :* Mais que que li desabelisse *: vers 6215 dans P5 :* Coment qui li enbelisse *(avec* des *suscrit après* li *) : vers 6215 dans P15 et Ch. :* Que que(n) li desabelise *. La leçon de P est un contresens flagrant. Nous la corrigeons d'après celle de P8 que confirment les autres manuscrits.* •• *b.* saut *P (avec un* s *tracé distinctement), P15, Ch.* : faut *P1, P4* : salt *P8. P5 donne pour ce vers :* De leesce son quer tressaut *.*

1. Ce passage est caractéristique de l'emploi des noms propres chez Chrétien : ce n'est qu'ici que nous apprenons le nom du bourg où habitaient Énide et ses parents (voir n. 1, p. 50).

Page 153.

a. Vers 6266 dans P4 et Ch. : Quavec aux .i. soudoiers vint *: vers 6266 dans P8 :* Quns chevalier a la cort vint *: vers 6266 dans P15 :* Cuns ch'rs *(= chevaliers)* avoec els vint *. Ce vers manque dans P1. Aucune leçon, y compris celles de P et de P5, n'est très satisfaisante. T. B. W. Reid (Medium Ævum, XLV, « Chrétien de Troyes and the Scribe Guiot », 1976, p. 18, n. 24) suggère que* soudoier *est un infinitif et qu'il faut lire :* Que avuec aus soudoier vint *.* •• *b.* nos venimes *P. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits pour rétablir le mètre.*

1. Dans la tradition romanesque, il est tout à fait classique que les personnages importants finissent par découvrir qu'ils sont unis par des liens de parenté.

2. Voir var. *a*.

3. Chrétien insiste sur le fait que le bon amour d'Énide contribue à son intégration dans le monde qui est le sien, en contraste avec l'amour perverti de l'*amie* de Mabonagrain, qui est un facteur d'exclusion — exclusion symbolisée par l'enfermement dans le verger.

Page 155.

1. Nous traduisons ainsi *Gigues* du vers 6379. Voir n. 3, p. 50.

Page 156.

a. Folio 25 de P-a, vers 6383-6426 ; b, 6427-6476 ; c, 6477-6520 ; d, 6521-6564 ; e, 6565-6608 ; f, 6609-6652. •• *b.* gent *P1, P4, P5, P8, P15.* •• *c.* Ensanle o lui tout seulement *P1, Ch.* : Ensamble lui not solement *P8. Aucun autre manuscrit ne présente de verbe dans la proposition-attribut des vers 6413-6415.* •• *d.* .vc. barons [tant *biffé*] de *P. Tous les manuscrits donnent ce nombre (en chiffres romains), à l'exception de P5 qui donne :* Et .v.

1. Traduit l'ancien français : *La Joie fine*, c'est-à-dire « se termine » (v. 6406).

2. Chrétien présente ici un Arthur tout à fait humain, privé, en quelque sorte, de son aura romanesque.

Page 157.

a. bois *P. Nous corrigeons cette erreur évidente d'après P1, P4, P8, P15 et Ch. P5 offre :* estoit about •• *b.* denyde acoler *P. Le scribe a évidemment fait un saut jusqu'au vers 6463. Nous avons repris la leçon* veoir *d'après tous les autres manuscrits et avons rétabli les vers 6458-6463 d'après P4. Les autres manuscrits offrent un texte semblable à celui de P4, sauf P8 qui donne pour le vers 6462 :* La reine ne se taist coie *. Ces vers sont essentiels à la cohérence du récit : ils décrivent d'abord la joie du roi, ensuite celle de la reine.*

1. Voir n. 1, p. 32. Il se peut que, par son hyperbole, le poète traite avec ironie et désinvolture le nombre de chevaliers (voir var. *d*, p. 156) dont a besoin le roi dans son entourage immédiat. Mais, au-delà de l'hyperbole, ce sentiment de solitude n'est-il pas un des éléments qui soulignent le côté humain du roi (voir n. 2, p. 156) ? Arthur est capable d'éprouver des sentiments susceptibles d'être partagés par l'auditoire.

Page 158.

a. Si la baise *P4 (vers hypomètre). Nous corrigeons d'après P8, P5, P15 et Ch. P1 donne pour ce vers :* Si le baise et fait ml't grant joie *. Rappelons que P fait défaut pour ce passage (voir var. b, p. 157).* •• *b. Vers 6464 dans P8, P1 et P15 :* De li peust on oiseler : *vers 6464 dans P5 :* de lui peust len oisseler : *vers 6464 dans Ch. :* de li peust on

oiserer •• *c. Vers 6491-6492 dans P1 :* Le conte oringle de limors / de grans estors estoit estors : *vers 6491-6492 dans P8 et P4 :* Le conte oringle de limors / De maint peril estoit estors : *vers 6491-6492 dans P5 :* Li quens orguellox de limors / De maint peril estoit estors : *vers 6491-6492 dans P15 :* Le fax conte engres de limors / De maint peril estoit estors : *vers 6491-6492 dans Ch. :* Et del preu conte dalimors / De maint peril estoit estors . *Ici comme ailleurs (voir pourtant v. 4949, p. 121), P semble peu disposé à mentionner le nom du conte Oringle ; mais ses vers 6491-6492, que nous conservons, offrent une excellente conclusion à la récapitulation des aventures d'Érec.*

1. Nous traduisons littéralement : *De li poïst l'en oiseler* (v. 6464 ; voir var. *b*). Cette expression mystérieuse a suscité maints débats. Dans son étude sur le personnage de Guenièvre, P. Imbs résume ces débats en concluant que le verbe *oiseler* est souvent employé dans un contexte érotique. Selon lui ce « verbe médiéval semble suggérer une idée de la joie exaltée, éprouvée et manifestée en présence d'une femme plus ou moins “ en amour ” » (*Mélanges [...] J. Frappier*, « La Charrette avant la Charrette : Guenièvre et le roman d'Érec », Genève, Droz, 1970, p. 427, n. 5).

Page 159.

1. C'est la confirmation du vasselage d'Érec. Érec reçoit des mains du roi le fief jadis tenu par son père.

Page 160.

a. porteront *P. Nous corrigeons cette leçon, évidemment fautive, d'après P4 et Ch. Les autres manuscrits présentent aussi le verbe à la deuxième personne du pluriel.* •• *b.* Corone dor et ceptre *P. Nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits pour rétablir la construction parallèle avec « el poing ».* •• *c. Tous les manuscrits, sauf P, ajoutent un vers après le vers 6582 et un autre après le vers 6583 en modifiant le vers 6584. Nous citons d'après P8 :* Ou li rois et sa gent estoient / Erec et enide le voient / Croire poés que joie en orent / Contre corent plus tost que porent . *Le texte de P est suffisamment clair sans cet ajout.*

1. Cette dernière partie de notre roman semble contenir des allusions à la royauté anglo-angevienne d'Henri II, roi d'Angleterre, duc d'Anjou et d'Aquitaine (1133-1189). Selon B. Schmolke-Hasselmann (« Henry II Plantagenêt, roi d'Angleterre, et la genèse d'*Érec et Énide* », *Cahiers de Civilisation médiévale*, XXIV, 1981, p. 241-246, en particulier p. 243), nous aurions ici une allusion à un fait historique. Dans une cérémonie tenue à Nantes le jour de Noël 1169, Henri proclama solennellement son fils Geoffroy duc de Bretagne. Voir aussi n. 2, p. 50.

2. Peut-on lire dans cette phrase ironique et comique un désaveu de sa classe par le clerc Chrétien ?

Page 161.

a. Et la reine *P, P4, P5. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits, pour éviter le hiatus.*

1. Le poète paraphrase ici le proverbe : *Qui de bons est* (= *ist*, « sort ») *soef fleire* (J. Morawski, *Proverbes*, n° 1886).

Page 162.

a. einglois *P, P1. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits, qui offrent une meilleure rime et un meilleur sens, puisque les barons d'Angleterre sont mentionnés dans le vers suivant.* •• *b. Vers 6644 dans P :* Nan alemaigne nan peito *. Nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits, à l'exception de P15 où ce passage manque. Voir n. 1.* •• *c.* comandez / La grant joie et grant haltesce / La signorie et la riquece / Qui a la cort fu demenee / Einçois *P1, P4, P5, P8, Ch. (nous citons d'après P8). Le passage manque dans P15.* •• *d. Folio 26 de P-a, vers 6653-6696 ; b, 6697-6740 ; c, 6741-6784 ; d, 6785-6828 ; e, 6829-6872 ; f, 6873-6918.*

1. Nous sommes ici en présence d'une ethnographie et d'une géographie à la fois arthuriennes et angevines (mais voir var. *b*). Chrétien semble ainsi identifier le royaume d'Arthur avec celui de Henri II.

2. Les *dits* étaient des poèmes narratifs, généralement plus courts que les *romans*, et composés sans musique. Ils traitaient de sujets réalistes. Plus tard, au XIVe siècle, les *dits* tendaient à devenir didactiques, satiriques et allégoriques.

Page 163.

a. Vers 6702 dans P : Et cest chose quan feire puet *. Cette leçon contredit les vers 6694-6698 (impossibilité d'exprimer le faste du couronnement). Nous rétablissons le texte de P8, P4, P5 et Ch. Ce passage manque dans P1 et dans P15.* •• *b.* le *corrigé en* les *dans P.*

1. Jules César et surtout Alexandre le Grand étaient traditionnellement considérés comme des modèles de générosité. Voir, par exemple, le prologue de *Perceval*.

2. *Muid*, ancienne mesure dont la capacité variait selon la localité et selon la matière mesurée ; *esterlin* : denier de provenance anglaise.

3. Voir n. 1, p. 71.

Page 164.

a. cocadrilles *P4* : coadrises *P5* : coquatrilles *P8* : coqueriles *Ch. Ce vers manque dans P1 et tout ce passage manque dans P15.* •• *b.* fet de lun seisine *P* : fet don et savine *P4. La leçon de P est fautive ; nous la corrigeons d'après P8, P1, P5 et P15. Ce vers manque dans Ch.* •• *c.* Qui al descrire mist *P4, P8. Voir n. 4. Ce vers manque dans P1* •• *d.* Qui lantendie que *P. Nous corrigeons cette leçon très peu claire d'après tous les autres manuscrits. Ce vers manque dans P1.* •• *e. Vers 6738 dans P :* An fu louraingne establie *. La correction de ce non-sens s'impose. Nous suivons la leçon de P8, P4, P5, et P15. Ce vers manque dans P1. Ch. donne* diometrie *au lieu de* geometrie *.* •• *f.* il *P. Ce* il *est sans doute dû à la confusion du vers précédent. Nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits, excepté P1 où ce*

passage manque. •• *g. Ch. suit ici un ordre de vers tout différent : après ce vers, il copie d'abord les vers 6807-6926 (p. 166-168), puis les vers 6749-6790 (p. 164-165). Après le vers 6790, il offre un épilogue que nous citons dans la variante a, p. 169.*

1. Ces fauteuils identiques suggèrent que le royaume d'Érec continuera la tradition de la chevalerie et courtoisie du royaume d'Arthur. En ancien français, *corquatrilles* (v. 6721, voir var. *a*) signifie sans aucun doute « crocodiles ». J. Frappier (« Pour le commentaire d'*Érec et Énide*. Notes de lectures », *Marche Romane*, XX.4, 1970, n. 36, p. 29) a sans doute raison de juger que ces deux pieds de fauteuil en forme de léopards et les deux autres en forme de crocodiles symbolisent probablement le combat de la vaillance contre le mal et résument ainsi l'histoire d'Érec.

2. Le chevalier Bruiant des Îles évoque peut-être un personnage historique. Selon B. Schmolke-Hasselmann (« Henry II Plantagenêt [...] », *Cahiers de Civilisation médiévale*, XXIV, 1981, p. 245), il s'agirait de Brian de Wallingford, l'ami de Henri II, appelé aussi Brian Fitz Count ou Brian de Insula (Brian de l'Île). Ce chevalier apparaît aussi dans d'autres romans (*Le Bel Inconnu*, *Perlesvaus* et le *Tristan en prose*).

3. Le sens littéral du vers 6728 est « Nous trouvâmes en lisant dans l'histoire », entendre : « livre d'histoire ».

4. Les vers 6730-6731 signifient littéralement : « Je prends à témoin Macrobe qui mit tous ses soins dans l'histoire ». *Estoire* (« histoire ») avait au Moyen Âge une autre acception : « représentation picturale d'un événement » (voir Tobler-Lommatzsch, t. IV, col. 1403-1404). Nous traduisons ainsi *l'estoire* du vers 6731 par « l'art de la représentation, de la description ». Cette signification est appuyée par la leçon de la variante *c*, donnée par deux manuscrits — *Qui al descrire mist s'antante* — et par le vers 6733 : *Macrobe m'anseigne a descrivre.* À la lecture du passage qui va suivre (les portraits de Géométrie, Arithmétique, Musique et Astronomie), on pourrait avoir l'impression qu'il est fondé sur le *livre* (v. 6734) de Macrobe. Ce n'est pas le cas. Macrobe (Ambrosius Theodosius Macrobius ; *circa* 400) était philosophe, philologue et homme d'État. Son *In somnium Scipionis* (commentaire du *Songe de Scipion* de Cicéron) jouissait d'une grande autorité parmi les clercs du Moyen Âge. Mais, à notre connaissance, il n'a jamais donné de description du *quadrivium*. Selon M.-R. Jung (*Études sur le poème allégorique en France au Moyen Âge*, Berne, Francke, p. 51), Chrétien a tiré cette description d'un contemporain de Macrobe, Martianus Capella, qui, dans son ouvrage très souvent cité, *De nuptiis Philologiae et Mercurii*, décrit la nature et le fonctionnement non seulement du *quadrivium*, mais de tous les arts libéraux (voir la Notice, p. 1057).

5. Si Érec reçoit une robe du roi Arthur dans l'étoffe de laquelle quatre fées ont brodé ou tissé les portraits des quatre arts libéraux, c'est pour suggérer que la royauté d'Érec, comme le dit J. Frappier : « ne manquerait pas d'être accueillante à la culture et aux disciplines de l'esprit » (*Chrétien de Troyes*, p. 102). Dans cette union des quatre fées « celtiques » et des quatre arts antiques, nous pouvons voir une union entre la chevalerie et la « clergie » (voir *Cligès*, v. 30-34, p. 174).

Page 165.

a. ert darimetique *biffé et corrigé en marge en* musiq' *dans P.* •• *b.* et sanz descorde *P, P5, P15* : sanz dacorde *P4* : et son de corde *P8, Ch. Ce vers manque dans P1.* •• *c.* la conseille bien [...] cele li requiert *P. Nous corrigeons d'après P8 et P15. Les vers 6779-6780 manquent dans P1 et P5. P4 et Ch. donnent* lor enquiert . •• *d. Vers 6781 dans P :* Lestuet certainnemant savoir : *vers 6781 dans P5 :* Certainnemant li fet savoir . *Nous adoptons la leçon de P1, P4, P8 et P15.* •• *e.* cors *P, P8* : cols *P1, P4, Ch.* : cous *P5* : cox *P15. La leçon de P et de P8 n'est acceptable que si on la comprend comme une graphie aberrante de* co(u)s *ou* cols , *mais voir v. 2148, p. 54.* •• *f.* vairs *P4* : vers *P8. P1 donne pour ce vers :* Et les vantres et la coe inde . *Comme nous le savons (voir var. g, p. 164) les vers 6791-6806 manquent dans Ch.* •• *g.* barbeliotes *P1* : barbioletes *P4, P8* : barbelotes *P5* : babioletes *P15* •• *h.* se poissons *P* : fors poisson *P1* : si spices *P5. Les leçons de P et de P1 nous semblent fautives. Les épices dont se nourrissent les « berbioletes » sont nommées dans le vers suivant. Nous adoptons la leçon de P4, P8 et P15.*

1. Contrepoint ou mélodie qui accompagne un thème simple.

2. Le nom de ces mythiques *berbioletes* (voir var. *g*) n'apparaît nulle part ailleurs en ancien français. Il est probable, comme le suggèrent G. S. Burgess et J. L. Curry (« Si on berbïoletes non (*Erec et Enide*, l. 6739) », *French Studies*, XLIII, 1989, p. 229-39), qu'il s'agisse ici de la description quelque peu romancée de langurs ou entelles (*Pygathrix nemaeus*), petits singes multicolores habitant l'Inde et le Sud-Est asiatique et se nourrissant de feuilles et de graines.

Page 166.

a. savoie *P, P1* : ganoie *P5* : gavoie *P8, P15, Ch. La leçon de P et de P1, géographiquement parlant, n'a guère de sens. Nous adoptons la leçon de P4, puisqu'il s'agit sans doute de Galloway en Écosse. Même variante au vers 6821 (avec une graphie du nom un peu différente).*

Page 167.

a. Le feuillet est déchiré dans P15 ; le texte de ce manuscrit reprend au vers 6932, p. 168. •• *b. Vers 6885-6886 dans P1 :* Le pere enide et la roine / Et sa mere avoec qui ne fine : *vers 6885-6886 dans P4 :* Le pere a la roine enide / Et sa mere tarsenefide : *vers 6885-6886 dans P5 :* Le pere a la roine enide / Et sa mere autresi ne fine : *vers 6885-6886 dans P8 :* La mere a la bone enide / Qui avoit non quissenefide : *vers 6885-6886 dans Ch. :* Li peres et li mere enide / Ver sa mer carserefide . *Aucun des manuscrits ne présente une leçon vraiment satisfaisante du point de vue du mètre et du sens. P1 omet les deux vers suivants. P5 continue (v. 6787-6888) comme P.* •• *c.* liconaus *P4* : alnatalis *P5* : liconax *P8* : leconuials *Ch.*

1. Ce sceptre en pierre verte, sur lequel est représentée la création du monde animal, symbolise sans doute le pouvoir du nouveau roi sur le monde naturel.

2. Voir n. 1, p. 50.

Page 168.

a. teptre *P. Il s'agit des livres saints portés en procession solennelle ; la correction en* textre *s'impose. Pour le début de ce vers, P1 offre* Crois candeler *, P4* Crois et textes *, P5* Crois et cercer *, P8* Crois et tieutes *. Les vers 6893-6894 manquent dans Ch.* •• *b.* acroire / Mançonge sanbleroit trop voire / Tables *P, qui ne donne donc qu'un vers à la place de nos vers 6916-6918. Ce « mensonge » qui « semblerait trop vrai » nous paraît fautif ; d'autre part, la mention des tables ne tient guère dès lors que le vers 6918 manque. Nous corrigeons donc* voire *en* granz *au vers 6917, et rétablissons les vers 6916 et 6918 d'après P8 et P4. Les vers 6915-6916 manquent dans P5. Pour les vers 6916-6917, on lit dans Ch. :* Mon cuer sembleroit trop grevans / Si je die que ces .vc. *. Avec* Tables *(v. 6919) commence le folio 27 de P ; la fin du roman (v. 6919-6934) se lit dans la colonne a.* •• *c. Le texte de P15 reprend ici.*

Page 169.

a. Ici finit le texte de P et de P4. Tous les autres manuscrits présentent un épilogue. La fin du roman dans P et P4 paraît trop abrupte, voire désinvolte. Pour notre épilogue, nous adoptons le texte de P8, corrigé par P1 et P5. Ch. offre l'épilogue suivant (mis à tort après le vers 6790, voir var. g, p. 164) : Bien les sots crestïens descrire / Qui ensi les escrit el livre / Et bien les i sot deviser / Ci volons no roumant finer / Et ci doit finer par raison / Dius vos doi[n]st sa beneïçon *. P15 donne un épilogue différent mais incomplet :* entandre / Et por ce voel je che laisier / De mangier ne quier plus plaidier / Qant orent mangié a plaisir / Les napes fist on recqueillir / Por le feste plus engrangier / A fait li rois tantost drechier / Une quintaine en mi la pree *.* •• *b. Lettre montante dans P1 et P8.* •• *c.* a *P1* : ont *P8. Nous corrigeons d'après P5.* •• *d. Après ce vers, P5 conclut :* Et li jogleor en ont tant / Ni a cil ne s'en aut chantant / A cest mot finerons le conte / Dex vos garisse tuit de honte *.* •• *e. Vers 6950 dans P8 :* Huimais pores oir avant *. Ce vers est immédiatement suivi du « Roman de Perceval ». Nous adoptons la leçon de P1.*

1. C'est ici que se termine abruptement le texte de Guiot. Voir var. *a*.

CLIGÈS

NOTICE

Cligès obéit à une structure assez voisine de celle d'*Érec et Énide* mais, en un sens, plus complexe. Comme dans *Érec et Énide*, le premier mouvement de l'œuvre raconte un mariage : celui d'Alexandre de Constantinople avec Soredamour. De cette union naît un fils nommé Cligès. Alis, le frère d'Alexandre, est monté sur le trône de Constantinople (l'antique Byzance), à la faveur d'une nouvelle mensongère annonçant la mort d'Alexandre. Évidemment, Alexandre

revient vivant et revendique pour son fils la succession d'Alis à qui il impose le célibat. Cependant, comme ce fut jadis le cas pour le roi Marc, Alis est contraint au mariage par son entourage. Au cours d'un voyage à la cour de Cologne, il demande la main de Fénice, fille de l'empereur d'Allemagne. Toutefois, Cligès a devancé son oncle car Fénice et Cligès s'éprennent d'amour comme jadis Tristan et Yseut étaient tombés amoureux sur le bateau qui les ramenait en Cornouailles. Le mariage d'Alis et de Fénice a lieu et un grave problème surgit : à qui appartiendra Fénice ? À son mari légitime ou à son amant ? C'est la question primordiale qui se pose à la fin de la première partie du récit. Thessala, la nourrice de Fénice, résout provisoirement la crise en préparant un breuvage magique qui aura pour vertu de donner à Alis l'illusion de posséder sa femme, et donc de préserver Fénice intacte pour Cligès.

Cette première crise est suivie d'une autre qui fait rebondir l'action. Plus que jamais, Fénice est amoureuse de Cligès, qui est devenu le meilleur chevalier du monde, tant par ses brillants exploits guerriers que par ses victoires aux tournois de la cour d'Arthur. Cligès voudrait enlever Fénice pour qu'elle vive toujours auprès de lui, comme Tristan a vécu auprès d'Yseut dans l'exil, mais Fénice ne veut pas d'un scandale public. Avec la complicité de Thessala et malgré l'intervention de médecins qui ont deviné le stratagème, Fénice peut se faire passer pour morte grâce à un breuvage spécial. Après les funérailles, elle se fait porter dans une tour merveilleuse bâtie par un serf architecte tout dévoué à Cligès. Les deux amants, toutefois, ne doivent sortir de cette tour sous aucun prétexte. Tout se passerait bien pour eux si, un jour, Fénice n'avait voulu prendre l'air dans le jardin voisin de la tour. Au hasard d'une chasse, un chevalier d'Alis surprend les amants qui s'adonnent à de tendres étreintes. Dénoncés à l'empereur, les amoureux doivent prendre la fuite mais, grâce aux nouveaux stratagèmes de Thessala, ils parviennent sains et saufs à la cour d'Arthur. L'épilogue montre Cligès dénonçant au roi Arthur la perfidie de son oncle. En bon justicier, Arthur s'apprête à renverser Alis à la tête d'une armée immense ; mais un messager de Constantinople annonce qu'Alis est mort, fou de rage, et que les barons attendent Cligès pour le couronner empereur. Suivent alors les noces et le couronnement de Cligès et Fénice. Ainsi, les deux amants pourront vivre heureux comme Érec et Énide, et comme Tristan et Yseut n'ont jamais pu l'être.

On reconnaît donc bien la structure d'*Érec et Énide* : le premier mouvement jusqu'au mariage d'Alexandre et de Soredamour et l'épilogue qui mène au couronnement de Fénice et Cligès entourent des épisodes d'inégale longueur. Mais le schéma est complexe : il ne s'agit pas ici d'une *conjointure* aussi simple que celle du premier roman de Chrétien, avec ses trois temps logiques et faciles à organiser : une crise, une chevauchée pour régler la crise, puis un retour. En fait, *Cligès*, loin de se réduire à un roman nuptial, obéit plutôt à la structure d'un roman dynastique sur deux générations. Le véritable enjeu du récit n'est pas le mariage mais bien le couronnement du héros. Il appartient à ce dernier de fonder un lignage exemplaire et de garantir par ses propres mérites la perfection future de toute la dynastie. La

construction du roman en diptyque sert à comparer deux générations : Alexandre et Soredamour d'une part, Cligès et Fénice de l'autre. De cette confrontation naît une réflexion d'ensemble sur la morale chevaleresque et sur l'amour. *Cligès* développe aussi une authentique démonstration sur l'excellence aristocratique qui se transmet héréditairement. Né de parents exemplaires, Cligès ne saurait déroger à l'adage bien connu : *Bon sang ne saurait mentir*. En fait, l'histoire d'Alexandre et Soredamour sert de faire-valoir à celle de Fénice et Cligès en amplifiant ses enjeux et en approfondissant son esprit.

S'agissant des sources du roman, les érudits ont signalé surtout des rapprochements ponctuels entre certains épisodes de *Cligès* et des récits antérieurs, les œuvres tristaniennes principalement. Il y a toutefois d'autres échos littéraires possibles. La révolte d'Angrès pendant l'absence d'Arthur pourrait avoir été inspirée par la trahison de Mordred dans le *Brut* de Wace ; la cachette de Fénice dans une demeure secrète rappelle un autre épisode de la même œuvre où un certain Locrin dissimule, de façon identique, son amie Estril[1]. A. Micha a d'autre part noté que l'influence de l'*Énéas* se remarque dans l'analyse psychologique, la peinture des sentiments et l'art du monologue[2]. Enfin, la référence au mythe du phénix appelle d'évidents rapprochements avec la littérature antique. Toutefois, cette mosaïque d'emprunts rend-elle bien compte du travail d'adaptation littéraire réalisé par Chrétien ? Rien n'est moins sûr.

La source directe de *Cligès* est vraisemblablement un conte entendu par Chrétien, quoique celui-ci dise tenir sa matière d'un livre trouvé dans la bibliothèque de la cathédrale de Beauvais[3]. Ce mystérieux grimoire, resté introuvable jusqu'à aujourd'hui, conduit probablement sur une fausse piste dans la mesure où les écrivains médiévaux indiquent souvent des sources écrites imaginaires parce qu'ils répugnent à avouer qu'ils s'inspirent de traditions orales. Rappelons-le : au Moyen Âge, la caution d'un livre lu est bien supérieure à celle d'un conte entendu. Comme l'écrit Joseph Bédier, quand les écrivains, « pour accréditer leurs romans, prétendent les tirer soit de Saint-Denis soit de telle autre église, il est à remarquer qu'ils n'invoquent pas le patronage d'églises quelconques mais, entre tant de centaines d'autres qu'ils auraient pu nommer, celles-ci seulement : Saint-Denis, Saint-Faron (de Meaux), Saint-Riquier, Aix-la-Chapelle, Saint-Pierre de Beauvais, toutes églises où nous trouvons des légendes épiques fortement implantées[4]. » Le style pseudo-byzantin de *Cligès* peut faire illusion mais il ne conduit pas nécessairement vers d'hypothétiques sources byzantines du roman. Durant la deuxième moitié du XIIe siècle, le roman à décor antique est à la mode[5], et Chré-

1. M. Pelan, *L'Influence du « Brut » de Wace sur les romanciers français de son temps*, Paris, 1931, p. 41-53.
2. A. Micha, « *Énéas* et *Cligès* », *Mélanges Hoepffner*, Les Belles Lettres, 1949, p. 237-243.
3. V. 21, p. 173.
4. J. Bédier, *Les Légendes épiques*, Paris, 1927, t. IV, p. 168-169.
5. Voir A. Petit, *Naissance d'un roman. Les Techniques littéraires dans les romans antiques du XIIe siècle*, Champion, 1985.

tien a probablement associé à des motifs de contes celtiques des motifs donnant au récit une couleur antique, couleur sans doute proche de celle de la civilisation byzantine du XIIe siècle mais s'inspirant plus directement des romans qui traduisent les textes antiques. Son orientalisme emprunté l'amène d'ailleurs à confondre la Grèce et Constantinople, selon la conception de l'époque.

Plusieurs épisodes du roman, à défaut de laisser transparaître leurs sources, incitent à interroger la mythologie celtique pour comprendre le contexte de leur élaboration. Le tournoi d'Oxford[1] apparaît d'abord comme un épisode marqué par la culture celtique. Le nom d'Oxford signifie, étymologiquement, le « gué des bœufs ». Il rappelle un motif mythologique récurrent dans la tradition celtique, celui du combat pour la possession des gués[2]. Il s'agit toujours d'un combat pour la souveraineté et le lieu prédestiné où se déroule le tournoi doit permettre de désigner un chevalier d'exception appelé, un jour, à devenir roi. Or, Cligès, en attente d'une consécration impériale, remporte un véritable triomphe en humiliant, lors de ce tournoi, les quatre plus grands représentants de la chevalerie arthurienne. Chaque jour, il arbore des armes de couleurs différentes pour ne pas être reconnu. Le motif de l'incognito répété n'est pas obligatoirement parodique, et le tournoi triple ou quadruple ne relève pas de la pure invention de Chrétien ; c'est un motif folklorique répandu, comme l'a montré Jessie Weston[3]. Le motif des trois couleurs associées au combat pour la souveraineté se trouve déjà dans la *Tain Bo Cualnge* (*La Razzia des vaches de Cooley*), le plus important récit mythologique irlandais dépendant du cycle d'Ulster. Les trois Bodb, c'est-à-dire les trois déesses de la guerre, accompagnent les héros d'Ulster qui s'élancent contre l'armée d'Irlande : « Trois bandes étranges avec un aspect extraordinaire. La première bande était entièrement rouge, la deuxième était aussi blanche que des cygnes, la troisième était aussi noire que des corbeaux. Trois Bodb à la bouche rouge les entouraient [...] aussi rapides que les trois roues autour d'elles, et voici qu'elles chantaient[4]. »

Dans ce texte lacunaire, aussi mystérieux que difficile, et glorifiant la divinité guerrière (Bodb), la mention des trois bandes armées (rouge, blanche et noire) est d'autant plus intéressante que le sujet principal de *La Razzia des vaches de Cooley* est la lutte pour la possession d'un taureau divin. Cligès, pour sa part, se bat en revêtant successivement quatre couleurs héraldiques sur un site appelé le *gué des bœufs* (Ox-ford). Lors du tournoi d'Oxford, Cligès reprendrait alors le rôle du chevalier-fée des légendes celtiques[5]. Sa connivence avec le monde féerique lui vaut d'ailleurs l'appui de deux spécialistes de la

1. V. 4572 et suiv., p. 283.
2. Voir R. Louis, « Une coutume d'origine protohistorique : les combats sur les gués chez les Celtes et chez les Germains », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, V, 1954, p. 186-193.
3. J. L. Weston, *The Three Days Tournament, a Study in Romance and Folk-lore*, Londres, 1902.
4. C. J. Guyonvarc'h et F. Le Roux, *La Souveraineté guerrière de l'Irlande*, Rennes, Ogam-Celticum, 1983 (2e éd.), p. 152-153.
5. R. S. Loomis, *Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, New York, Columbia University Press, 1949, p. 259-60.

science hermétique ; ceux-ci semblent appartenir à cet autre monde où, à l'instar de Merlin et Viviane, fées et magiciens échangent plus ou moins leurs qualités et surtout leurs recettes de magie.

Le noyau du conte celtique d'où semble issue la matière de *Cligès* racontait probablement la conquête de la souveraineté par un prétendant qu'un usurpateur, membre de sa famille, a évincé : l'imposteur est détrôné, le prétendant légitime prend la place vacante grâce à ses exploits personnels. En somme, on pourrait songer à une variante « celtique » de l'histoire grecque d'Étéocle et Polynice[1] avec toutefois une conclusion plus optimiste. Ce canevas issu de la tradition orale se serait étoffé grâce à l'introduction d'éléments étrangers à la matière de Bretagne mais non incompatibles avec elle et mis à la mode par l'actualité : intrigues amoureuses suggérées par l'actualité politique — mariages princiers entre les cours des empereurs d'Allemagne et de Constantinople — et littéraire — la vogue des romans de Tristan et Yseut.

Le motif celtique de la femme-oiseau n'est pas étranger non plus à *Cligès* : Fénice ne porte-t-elle pas le nom d'un oiseau mythique ? Toutefois, dans les récits celtiques, cette femme-oiseau est généralement une cane, une oie ou un cygne et donne naissance au personnage de la *pédauque* ou de la reine « au pied d'oie[2] ». Une jeune femme promise à un mariage de raison aime un jeune homme qui n'a pas droit à sa main. Pour échapper au mariage, elle se transforme en oiseau ou profite d'un miracle qui la soustrait au mari qu'on lui impose. C'est la légende de la cane de Montfort, bien connue encore de Chateaubriand[3], mais c'était déjà l'argument de la *Séquence de sainte Eulalie*, l'un des premiers textes français (IXe siècle). À la base de toutes ces traditions se trouve le vieux mythe celtique de la femme-oiseau dont l'hagiographie médiévale présente à maintes reprises une version christianisée. C'est cependant la virginité, et non un mariage d'amour, comme Fénice, que visent les saintes, qu'elles s'appellent Odile, Austreberthe, Milburge ou Aldegonde. Néanmoins, le motif du gué traversé miraculeusement se retrouve dans ces mêmes récits hagiographiques. Il confirmerait ainsi la valeur mythique du combat de Cligès près du gué ainsi que son association aux substrats mythiques du récit celtique suivi par Chrétien.

Pour Fénice, c'est la « fausse mort » qui constitue le miracle salvateur, d'où le sous-titre parfois donné à l'œuvre. Le Moyen Âge connaissait cette tradition sous une forme adaptée à des héros bibliques : la femme de Salomon en particulier. Chrétien devait la connaître également, puisque les médecins de Salerne supposent que Fénice pourrait bien simuler la mort comme la femme de Salomon qui voulait quitter son mari sans provoquer de scandale[4]. Elle fit alors semblant d'être morte ; mais les médecins du roi lui infligèrent des

1. Les « frères ennemis » mentionnés aux vers 2521-2522 (p. 233) étaient déjà les héros du premier « roman antique » écrit vers 1150 (*Le Roman de Thèbes*), adaptation française de la *Thébaïde* de Stace.
2. Voir I. Grange, « Métamorphoses chrétiennes des femmes-cygnes. Du folklore à l'hagiographie », *Ethnologie française*, XIII, 1983, p. 139-150.
3. *Mémoires d'outre-tombe*, livre V, chapitre IV.
4. V. 5860, p. 314.

épreuves cruelles afin de savoir si tel était vraiment le cas. Comme certaines vierges martyres de *La Légende dorée*, on lui versa du plomb (ou de l'or) fondu dans la main : la reine ne manifesta aucun signe de douleur. On en conclut qu'elle était vraiment morte et on l'enterra. La nuit suivante, son amant la tira du tombeau et l'enleva. Il existe diverses versions de cette histoire recensées par Henri Hauvette[1] dans plusieurs langues et cultures du monde. Un roman du XIIIe siècle intitulé *Marques de Rome* présente un récit à tiroirs qui ressemble fort à l'histoire de *Cligès*[2]. On a pu penser qu'il s'agissait de la reprise pure et simple du récit de Chrétien mais il apparaît plutôt aujourd'hui que chacun de ces deux récits se réfère à une source commune, sans doute issue de la tradition orale. On sait quel parti Shakespeare tira de cette même tradition légendaire de la « fausse morte » avec *Roméo et Juliette*.

La mise en scène romanesque de *Cligès* est, pour la forme tout au moins, comparable à celle d'*Érec et Énide :* le réalisme contemporain est illustré par les combats et les fêtes ; il alterne avec l'évocation de scènes étranges où des motifs calqués sur la légende de Tristan se mêlent à des éléments orientaux. L'insertion de la matière de Bretagne est, de la sorte, quelque peu marginale. Sans doute est-ce la raison pour laquelle la mention indiquant que Cligès appartenait au lignage d'Arthur n'est pas soulignée dans le reste du roman[3] ? Cette filiation est pourtant authentique, puisque Soredamour est la sœur de Gauvain, lequel est neveu d'Arthur par sa mère. Néanmoins, de tous les romans de Chrétien, *Cligès* est celui où la matière arthurienne reste le plus superficielle ; elle paraît même surajoutée à la trame de l'œuvre qui semble plus proche du décor des romans antiques et en particulier du *Roman d'Alexandre*, que du merveilleux breton. L'effacement des merveilles de Bretagne est en effet une autre caractéristique de *Cligès*. Il impose des choix stylistiques nouveaux dont Chrétien a parfaitement conscience. À plusieurs reprises, le narrateur s'interrompt et prévient son lecteur qu'il ne lui offrira pas tel morceau de bravoure : « *Cuidiez vos or que je vos die / [...] / Cil roi i furent et cil conte / [...]*[4] », ou bien il écarte telle description facilement hyperbolique, en dressant le portrait de Fénice par exemple. Le style descriptif d'*Érec et Énide* se décante, et la description est provisoirement délaissée au profit de la peinture psychologique. Dans *Cligès*, la casuistique amoureuse prend de l'importance, surtout dans le premier mouvement du roman, où elle imprègne les angoisses de l'amour naissant. En privilégiant de la sorte les sentiments intérieurs et les pensées de ses personnages, Chrétien mise sur les séductions nouvelles de la psychologie romanesque et se montre, en même temps, l'héritier des troubadours qui, dans leurs chansons, dépeignaient déjà les paradoxes de la *fine amor* : la souffrance amoureuse est la marque de l'authenticité des sentiments, l'être asservi par son cœur aspire à un esclavage plus grand encore auprès de sa dame, la joie d'amour est proportionnelle à la souffrance

1. Henri Hauvette, *La Morte vivante*, Paris, 1933, p. 100-108.
2. *Le Roman de Marques de Rome*, édité par J. Alton, Tübingen, 1889.
3. V. 2600-2601, p. 235.
4. Au vers 4622, p. 284 : allusion probable au récit des noces d'*Érec et Énide* (v. 1897-1973, p. 48-49) au cours duquel le narrateur énumère tous les invités prestigieux appelés à participer aux cérémonies.

éprouvée, etc. Ainsi, la découverte de l'amour par Fénice s'accompagne d'un sentiment de douce souffrance ; c'est l'occasion d'un véritable festival d'oxymores sur le thème du *doux mal* d'aimer, dans la tradition parfaite des troubadours qui rejoint sur ce point la poésie ovidienne. À l'instar des autres romans de Chrétien, *Cligès* transcrit en images romanesques les grands motifs de la *fine amor* et le roman se conclut d'ailleurs sur la célébration des parfaits amants : l'*ami* et l'*amie*[1] réunis par les liens immuables d'un amour d'exception.

À l'évidence, *Cligès* témoigne également d'un goût prononcé pour le style antique. Dans la série des romans purement arthuriens de Chrétien, cette œuvre s'efforce de définir un nouveau style romanesque qui se souvient de la matière antique bien illustrée par *Énéas*, le *Roman de Thèbes*, le *Roman d'Alexandre* ou *de Troie*, mais qui ne se présente pas, pour autant, comme l'adaptation d'une matière antique. Si le sujet de *Cligès* n'est pas emprunté à des œuvres antiques, les références à l'antiquité gréco-romaine dans ce roman ne constituent pas non plus une vague ornementation : elles confrontent véritablement le mythe byzantin au mythe arthurien. Le nom d'Alexandre, père de Cligès, n'est pas sans évoquer celui du conquérant macédonien, héros d'un illustre roman médiéval, d'autant que ce nouvel Alexandre affiche, comme son glorieux homonyme, de belles prétentions héroïques. Qu'il vienne s'initier à la chevalerie auprès du roi Arthur de Bretagne est à la fois inédit et remarquable. Faut-il comprendre alors que, dans l'esprit de Chrétien, le mythe arthurien surpasse celui de Constantinople ? C'est probable. Ainsi se justifierait poétiquement l'idée, affirmée dans le prologue, du transfert (*translatio*) des valeurs culturelles et chevaleresques de la Grèce vers la France.

Le style de *Cligès* se caractérise enfin par un certain maniérisme du fond et de la forme. Plusieurs développements de casuistique amoureuse introduisent des plages de réflexion dans des scènes d'action parfois un peu sèches. En de longs monologues, les protagonistes s'adonnent à l'expression rhétorique de leurs sentiments. Ils analysent leurs états d'âme en usant des procédés scolaires de la *dispute*, cet exercice d'école en blanc et noir où la thèse succède mécaniquement à l'antithèse dans le choc parfois artificiel des idées. Ainsi, Fénice s'emploie à commenter le « *Je sui toz vostres*[2] » que lui a glissé Cligès avant de partir pour l'Angleterre. Elle y décèle de subtils sous-entendus ou y soupçonne d'odieux mensonges. Elle construit sur son doute un véritable délire amoureux qui n'est pas exempt de subtilité. Le goût des métaphores sophistiquées et développées constitue un héritage du goût ovidien ; ainsi, le mal qui ronge Alexandre ne veut prendre aucun « loier[3] », l'amoureux ressemble à un être transi qui se laisse trop attirer par la chaleur du feu et qui se brûle[4], le cœur qui voyage loin du corps où il bat ordinairement[5], etc. D'autre part, le recours à l'*annominatio*, reproduction approximative du même mot

1. V. 6740 et 6742, p. 336.
2. V. 4397, p. 279.
3. V. 658, p. 189.
4. V. 597, p. 187.
5. V. 5167 et suiv., p. 297.

avec l'échange d'une ou deux lettres, a été souligné par Jean Frappier[1]. Le style de Chrétien s'essaie en fait à la pierre de touche de la *clergie*. Il cherche à renouveler sa lettre et son esprit par le recours à certaines figures de la rhétorique latine, qui reste un modèle vivant pour les humanistes du XII[e] siècle et qui vient concrétiser la synthèse poétique de la *clergie* (ou « science littéraire des clercs ») et de la chevalerie affirmée dans le prologue.

Dans *Cligès*, Chrétien ne cache pas une certaine fascination pour la tradition hermétique. Le thème de la magie y occupe une place appréciable et Anthime Fourrier a pu parler, à ce propos, du « réalisme magique » de *Cligès*[2]. La magicienne qui fabrique la potion de Fénice rappelle plusieurs figures antiques qui symbolisent la magie noire ou, selon l'expression médiévale, la *nigromancie*, en particulier Médée. Thessala appartient à la Thessalie qui est, par excellence, le pays des sorcières[3]. En qualifiant Thessala de spécialiste des enchantements[4], Chrétien laisse entendre qu'elle possède une nature diabolique, à tout le moins païenne. En fait, elle agit pour le bien des amants : Thessala connaît les secrets de l'amour[5] mais elle ne les utilise qu'à bon escient. Elle n'est pas une vulgaire jeteuse de sorts ; sa magie est destinée à favoriser l'amour et la jeunesse. Son savoir réside en grande partie dans des connaissances médicales et dans l'herboristerie. R. L. Wagner explique que les auteurs médiévaux, pour éviter une allusion trop directe aux sorcières, qui choquaient le public, « imaginent, d'après un modèle antique, une femme ni vieille ni laide, experte en herbes et en breuvages, en *charaies* et en *ensorcelemens*, bref au fait de tout ce qui constitue la *nigromance*, mais astronomienne aussi, et un peu devine de surcroît[6] ». Ainsi, la science hermétique de Thessala relève plus de la *mètis* (« ruse ») que de l'*ubris* (« démesure ») : elle n'est ni dangereuse ni impie. Elle s'accorde finalement avec une vision chrétienne du monde et rejoint la science ésotérique de l'architecte Jean, car elle vient en aide aux amants démunis et se met au service de leur juste cause. Elle n'est pas vraiment le *deus ex machina* chargé de provoquer des rebondissements romanesques spectaculaires ; elle apporte plutôt la solution optimiste suggérée par la science aux impasses que rencontre parfois le véritable amour. Jean le Géomètre est probablement l'héritier d'une même tradition hermétique. Il ne peut être dissocié de la figure de Janus, le personnage *bifrons*, maître des portes (en latin, *januae*), qui regarde dans les deux directions opposées du temps : le passé et le futur. Chez les Romains, les collèges de fabriciens consacraient les deux fêtes solsticiales de l'année à Janus. Dans le calendrier chrétien, les solstices correspondent aux deux Saint-Jean : le 24 juin (nativité de saint Jean Baptiste) et le 27 décembre (fête de Jean l'Évangéliste). Le saint patron de l'Architecture suggère

1. J. Frappier, *Le Roman breton : « Cligès »*, C.D.U., 1951, p. 99-101.
2. *Le Courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Âge*, t. I : *Les Débuts (XII[e] siècle)*, « Chrétien de Troyes, le " réalisme magique " et *Cligès* », Nizet, 1960, p. 111-178.
3. V. 2987 et suiv., p. 244.
4. V. 3011, p. 245.
5. V. 3077-3078, p. 247.
6. R. L. Wagner, *Sorcier et magicien*, Paris, 1939, p. 148.

sans doute l'idéal philosophico-hermétique sur lequel repose *Cligès*. La doctrine johannique commente l'idée de la régénération spirituelle : il faut mourir à soi-même pour renaître dans une plus haute vérité, ainsi qu'en témoigne l'entretien avec Nicodème[1]. Ainsi, c'est le symbole même du phénix que le roman rappellerait à travers la « petite mort » de Fénice suivie de son éveil à un stade supérieur de la conscience et de la vie dans le jardin merveilleux. Mort et résurrection : on se trouve, de toute évidence, devant le rappel d'un vieux thème initiatique. D'ailleurs, le lien de l'architecte et du phénix est déjà figuré sur une tombe égyptienne de la XXe dynastie ; on y voit l'architecte Anherkhâou adorant le phénix.

Dans *Cligès*, Jean apparaît comme un artisan exceptionnel. Il construit une tour d'un genre très particulier où les amants pourront se cacher et vivre l'expérience d'un amour libre car libéré de toute contrainte sociale. Véritable îlot de liberté dans un monde de servage (Jean est lui-même un serf), la tour rejoint l'antique symbole de la caverne ou de la grotte associée au centre vital de l'être. Ce refuge présente une série de cercles concentriques : une enceinte enclot la tour et le jardin[2], la tour renferme, à son tour, des pièces secrètes[3]. On la visite par étapes, des éléments les plus apparents aux parties les plus cachées. Autrement dit, il s'agit d'une construction *en abyme* qui suppose un centre caché aux yeux des profanes[4]. En outre, Jean est le seul personnage détenant les secrets de la construction de la tour. Serait-il, à l'image d'Hiram, constructeur du Temple de Jérusalem, un bâtisseur initié aux secrets de l'Œuvre ? Faudrait-il voir en lui un représentant de la confrérie très fermée des Maçons ? La chose n'est pas impossible. Selon P. Naudon[5], les confréries de Maçons seraient nées en Europe vers la seconde moitié du XIIe siècle. *Cligès* serait alors exactement contemporain de cette émergence de l'ésotérisme maçonnique. Pourtant, les principaux motifs et personnages hermétiques de *Cligès* paraissent bien remonter à l'Antiquité.

La trace la plus évidente d'hermétisme se trouve en effet dans la référence au mythe du phénix. L'héroïne de *Cligès* s'appelle Fénice, et Chrétien établit une relation attendue entre ce personnage et le célèbre oiseau mythologique :

Fenyce ot la pucele a non :
Ce ne fu mie sanz reison,
Car si con fenix li oisiax
Est sor toz les autres plus biax,
Ne estre n'an pot c'uns ansanble,
Ausi Fenyce, ce me sanble,
N'ot de biauté nule paroille[6].

1. Jean, III, 1-21.
2. V. 6403-6405, p. 327.
3. V. 5559 et suiv., p. 307.
4. La tour elle-même possède une porte invisible (v. 6370-6374, p. 327).
5. P. Naudon, *Les Loges de saint Jean et la philosophie ésotérique de la connaissance*, Dervy, 1954.
6. V. 2707-2713, p. 238.

La comparaison pourrait *a priori* relever de l'hyperbole courtoise ; en réalité, le parallélisme entre ces deux créatures va beaucoup plus loin. Lorsque la jeune fille revient au monde sensible après son très long sommeil — provoqué par un breuvage narcotique et non par un philtre magique —, elle imite l'oiseau mythique qui renaît de ses cendres pour prendre son envol vers une nouvelle vie. Ainsi, pour Chrétien, le symbole de la renaissance du temps et des temps serait féminin. C'est la femme qui détient la clé du renouveau humain. Mais c'est aussi autour de la féminité que s'opère la « résurgence[1] » des valeurs littéraires au XIIe siècle.

Le phénix appartient à la série des vieux symboles solaires et cycliques[2]. Le singulier destin mythique du phénix fait précisément de lui un témoin privilégié du Temps : il domine les trois phases temporelles. Il appartient tout d'abord au passé, puisqu'il est censé résider en Orient, dans un lieu qui fut celui du Paradis. Il appartient également au présent, puisqu'il vit chaque jour de l'année et de toutes les années ; il domine enfin l'avenir, parce qu'il sait indéfiniment se reproduire lui-même. Il est l'emblème vivant de cette *renovatio temporum* dont le prologue de *Cligès* saisit quelques enjeux culturels. Il est la résolution de tous les paradoxes temporels. Pour la littérature chrétienne (Lactance, saint Ambroise, Bède le Vénérable), le phénix est l'incarnation des âmes pures qui, après une vie exemplaire, sont promises à la béatitude éternelle. Il devient naturellement une préfiguration du Christ qui, après les souffrances de la Passion, ressuscite pour retourner au Paradis. Cligès et Fénice incarneraient alors une perfection symbolique à travers l'image d'un couple modèle.

Sur le plan mythique, le phénix est soumis à des cycles cosmogoniques ; ces cycles, transposés en termes historiques, se projettent sur le roman de Cligès et Fénice. Située symboliquement au début d'un nouveau cycle de l'histoire universelle, l'histoire des amants rêve sur l'essor d'une nouvelle culture et d'un nouvel espoir millénariste que formule le prologue du roman. Dès lors, l'idée de la *translatio studii* s'introduit dans le mythe du phénix pour lui conférer une triple signification politique, intellectuelle et littéraire. Car le phénix illustre à merveille la renaissance cyclique des cultures et des littératures. Comme l'a montré Michelle Freeman, l'entrelacs des textes et des motifs auquel procède *Cligès* érige en véritable poétique ce dialogue des traditions et des symboles qui fonde le nouvel art romanesque de Chrétien[3]. *Cligès* poserait ainsi le commentaire des textes antérieurs comme nouveau modèle d'écriture romanesque. L'auteur est bien étymologiquement l'*auctor*, c'est-à-dire celui qui « augmente » (en latin, *augere*) une matière traditionnelle, qui l'enrichit ou qui la glose, qui la métamorphose ou la critique.

1. Voir Daniel Poirion, « *Cligès* : le mythe de la résurgence », *Résurgences*, P.U.F., 1986, p. 153-164.
2. J. Hubaux et M. Leroy, *Le Mythe du phénix dans les littératures grecque et latine*, Droz et Faculté de philosophie et lettres de Liège, Paris & Liège, 1939.
3. M. Freeman, « Transpositions structurelles et intertextualité : le *Cligès* de Chrétien », *Littérature*, XLI, 1981, p. 50-61 et surtout *The Poetics of Translatio Studii and Conjointure : Chrétien de Troyes' « Cligès »*, Lexington, French Forum, 1979.

L'intérêt proprement idéologique de *Cligès* est double. D'une part, l'œuvre révèle l'attention que Chrétien continue d'accorder aux problèmes politiques et dynastiques ; d'autre part, elle veut exorciser la fascination de la légende tristanienne si vivante à cette époque.

Chrétien construit son roman de telle sorte que s'y affrontent dans leur complexité les principes de l'amour d'excellence (*fine amor*) chanté par les troubadours, ceux de la morale matrimoniale prônée par l'Église et ceux de la morale sociale de manière plus générale. Sans vouloir faire de Chrétien un écrivain politique ou « témoin de son temps », il n'est pas exagéré de dire qu'il a parfaitement compris les fondements du système féodal et qu'il en démonte les mécanismes dans son roman. Ce système repose sur un système de relations personnelles où dominent les alliances matrimoniales. L'actualité pouvait fournir à Chrétien de célèbres exemples. Le remariage d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri II, en 1152, avait souligné avec éclat la portée politique de ces alliances : les fréquentations personnelles de Chrétien devaient l'amener à constater comment se mêlaient chez les grands vie publique et vie privée ; il retrouvait du même coup les données de l'*Énéas* et de *Tristan* ; il pouvait également réfléchir aux problèmes affectifs et moraux que posaient ces mariages d'intérêt où le cœur ne trouvait pas obligatoirement son compte. *Érec et Énide* avait seulement effleuré ce débat. Or, d'*Érec* à *Cligès*, l'évolution thématique est importante : la question de la succession dynastique est maintenant au centre de l'œuvre, c'est elle qui déclenche les crises successives qui nourrissent l'action. L'enjeu narratif dépasse la simple quête nuptiale pour s'inscrire dans une dimension délibérément *politique*, au sens grec du terme. Toutefois, le problème matrimonial est posé avec acuité et une recherche volontaire de la complexité et de l'ambiguïté caractérise l'œuvre sur un plan moral. En un sens, Fénice n'est pas coupable d'adultère en aimant Cligès, puisque son mariage avec Alis n'a pas été consommé. Inversement, elle a sa part de responsabilité en faisant envoûter Alis par une potion providentielle. De plus, cette femme exemplaire à bien des égards n'est-elle pas directement responsable de la réclusion qui atteint désormais toutes les impératrices de Constantinople et des malheurs de la condition féminine en pays byzantin ? Comme le précise Chrétien, la précaution d'enfermement imposée à toutes les épouses par les successeurs de Cligès, en mémoire des aventures de Fénice, vise à prévenir les écarts de conduite des femmes incertaines. Cette conclusion peu engageante vient ternir le dénouement triomphal du roman. Est-ce bien cependant la conclusion essentielle à retenir de l'œuvre ?

L'intérêt capital de *Cligès* résiderait plutôt dans l'opposition manifeste au roman de *Tristan* qui connaît un regain de notoriété à l'époque où Chrétien compose son *Cligès*. Des questions de chronologie littéraire se reposent ici, car on ignore quelles versions de la légende tristanienne pouvait connaître Chrétien en livrant ce « néo-*Tristan* ». Emmanuelle Baumgartner[1] croit à l'antériorité du *Tristan* de Thomas en rappelant que sa version doit précéder le *Cligès* (qu'elle situe en 1176) alors que la version de Béroul doit être postérieure à la

1. E. Baumgartner, *Tristan et Yseut*, P.U.F., 1987, p. 20-22.

branche I de *Renart* (1179-1180) à cause d'une allusion à Malpertuis. Cette datation mettrait en relation les quatre textes dans l'ordre suivant : *Tristan* de Thomas, *Cligès* (1176), *Renart*, branche I (1179-1180), *Tristan* de Béroul. Une telle chronologie présupposerait toutefois qu'il n'existe pas d'autres versions tristaniennes en vers que celles qui nous ont été conservées par les manuscrits de Béroul, Thomas, etc. Or, dans *Cligès*[1], Chrétien déclare être l'auteur d'un roman *Du roi Marc et d'Ysalt la Blonde* qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. Cette composition de date inconnue a nécessairement dû précéder *Cligès :* elle témoigne de la vivacité de la tradition tristanienne avant *Cligès*. L'adaptation tristanienne de Chrétien ne devait pas être la première du genre car certains vers de la *Folie Tristan*, dont l'auteur est resté anonyme, font allusion à des épisodes qui présentent des variantes importantes par rapport aux autres versions conservées. Cela veut dire que la mouvance de la tradition tristanienne, orale et écrite, ne peut être cernée à l'aide des seuls manuscrits existants. D'autres versions, écrites ou orales, circulaient parallèlement aux versions transcrites. En outre, ces versions écrites ont certainement été précédées de versions « orales » des mêmes épisodes, car il est bien évident que ni Béroul ni Thomas n'ont proprement inventé la matière tristanienne qu'ils ont exploitée. Dans une déclaration fort explicite et très importante pour éclairer la création littéraire tristanienne, Thomas avoue qu'il connaît de nombreux récits tristaniens et qu'il a pratiqué un choix dans ce réservoir inépuisable. Chrétien dut faire de même pour son *Tristan*, en procédant à des choix différents de Thomas.

On ne peut donc pas conclure de manière certaine que Chrétien connaissait la version de Thomas avant d'écrire son anti-*Tristan*. L'œuvre de Thomas ne serait pas nécessairement antérieure à 1176 pour ce motif. Il est possible néanmoins que la date de 1176 corresponde à la composition de *Cligès*. Anthime Fourrier retient en effet cette date après une enquête sur le contexte historique et politique du roman et une étude de son contenu. Après Stefan Hofer[2], il voit dans *Cligès* le reflet des préoccupations dynastiques et diplomatiques de l'époque mais aussi l'écho littéraire d'alliances matrimoniales entre la cour de Constantinople et celle de l'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse. Il n'est guère surprenant de trouver tout cet arrière-plan politique dans un roman destiné au public aristocratique, probablement celui de la cour champenoise quand on connaît les liens qui unissent Chrétien de Troyes à cette maison.

Cligès a été appelé à bon droit un néo-*Tristan* (G. Paris, J. Frappier) ou un anti-*Tristan* (W. Foerster). La comparaison concerne surtout l'aventure de Cligès et Fénice qui offre d'évidentes ressemblances de situation avec celle de Tristan et d'Yseut. À plusieurs reprises, Fénice condamne la conduite d'Yseut. Pour elle, Yseut est coupable d'avoir toléré deux hommes à ses côtés ; c'est la preuve qu'au fond d'elle-même, elle n'en aimait aucun[3]. L'histoire de Tristan et Yseut serait

1. V. 5, p. 173.
2. S. Hofer, « Streitfragen zu Kristian. Eine neue Datierung des *Cligès* und der übrigen Werke Kristians », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, LX, 1937, p. 335-343 et 441-455.
3. V. 3129 et suiv., p. 248.

alors lue par Chrétien comme le récit d'une impossible fidélité. *Cligès* serait plutôt un anti-*Yseut* sur fond de néo-*Tristan*. Si Fénice est également partagée entre deux hommes, elle ne joue jamais la comédie vis-à-vis de l'un et de l'autre pour leur laisser croire qu'elle les aime alternativement ou simultanément. Elle sera récompensée de son attitude puisqu'elle finira par mettre en accord sa situation matrimoniale avec ses sentiments profonds, ce qui ne fut pas le cas d'Yseut.

D'autre part, comme il l'a fait pour l'aspect dynastique du récit, Chrétien quitte la sphère étroite dans laquelle il s'était d'abord confiné pour se mêler aux débats les plus élevés de son siècle ; ceux-ci concernent principalement la femme dans sa relation avec l'amour. Il ne faut pourtant pas s'y tromper : si Chrétien critique le *Tristan*, il en accepte la donnée fondamentale dans la mesure où elle s'accorde avec une sorte de courtoisie modérée dont son œuvre cherche justement à définir l'esprit : la légitimité de l'amour spontané et fort comme la mort n'est pas contestée. En revanche, ce que rejette Chrétien, c'est l'idée que l'amour ait besoin d'un breuvage magique pour naître et résister à la fatalité du destin, ce destin dût-il s'appeler mariage.

En analysant la légende de Tristan et Yseut, Chrétien y décèle les germes nocifs d'un déterminisme désastreux. Le « vin herbé » absorbé par Tristan et Yseut condamnait les amants à vivre en deçà ou au-delà de leur libre-arbitre. Ils étaient astreints à s'aliéner et, finalement, à dénaturer leur amour. Cette philosophie fataliste et païenne, inhérente à la légende tristanienne, gêne profondément le penseur augustinien qui point sous le romancier. Aussi, *Cligès* veut apporter un flagrant démenti à la philosophie fataliste des romans de Tristan. La magie n'y est pas absolue, la passion y est, somme toute, maîtrisée et le destin tragique se trouve exorcisé ou marginalisé. Une nette divergence d'esprit oppose ainsi les textes tristaniens à *Cligès*. Le dénouement désastreux de la légende tristanienne est démenti par l'optimisme de Chrétien qui réserve à ses amants une destinée heureuse. Le mythe tristanien démonté laisse, de plus, affleurer une gaieté et un entrain surprenants, surtout lorsque les aléas du destin tournent à l'aimable plaisanterie. Dans *Cligès*, le pessimisme n'est plus de mise, puisque la patience des personnages peut tout, y compris changer le monde.

Comme l'a souligné Daniel Poirion, la philosophie de l'amour qui émane de *Cligès* s'enracine dans une véritable théorie du regard et de la lumière[1]. Au demeurant, celle-ci reste assez étrangère à l'univers tristanien d'un Béroul ou d'un Thomas. Véritable rencontre active de deux désirs, l'amour selon *Cligès* est avant tout une expérience personnelle de la beauté lumineuse qui incline vers le cœur son rayon créateur de vie. Rien de désespéré ni de fatal ne vient ternir cette vision naturelle, rassemblée dans la métaphore du rayon de lumière perçant un vitrail sans le briser[2]. De même que le vitrail a besoin de lumière pour révéler sa beauté, le cœur a besoin d'amour pour exister. Ce n'est sans doute pas un hasard si la même image traduit, en théologie, le mystère de l'Incarnation du Christ dans le sein de la Vierge. La Lumière féconde la beauté comme l'Amour : par elle, le désir se fait Être.

1. D. Poirion, « *Cligès* : le mythe de la résurgence », *Résurgences*, p. 153-164.
2. V. 723-729, p. 191.

Comme Alexandre et Soredamour, Cligès et Fénice s'aiment par nature et non par magie. La nature rend l'amour légitime mais un amour né de la libre rencontre de deux corps et de deux cœurs radieux. Déjà le troubadour Cercamon avait déclaré « sans valeur celle qui couche avec deux ou trois[1] ». Dès *Érec et Énide*, Chrétien avait critiqué indirectement la duplicité d'Yseut, lorsque, décrivant le coucher de la jeune femme au soir de ses noces, il notait qu'Énide était bien elle-même et non pas une Brangien substituée à l'épouse légitime déjà déflorée par son amant[2]. Par la bouche de Fénice, Chrétien reproche à Yseut d'avoir été infidèle à Tristan en partageant son corps entre lui et son époux, car la règle suprême est que « qui a le cœur a également le corps[3] », exclusivement. En d'autres termes, l'amour ne peut être que parfait, et la perfection consiste pour toute créature à faire jaillir les virtualités inscrites dans son être d'essence divine. Contrairement à Yseut qui n'a pas voulu renoncer définitivement au faste de la vie de cour, Fénice, pour échapper à l'étreinte de son époux légitime, se soumet avec patience aux tourments de sa mort simulée et à toutes les privations de sa vie recluse. Au fond, ce qu'elle reproche à Yseut, c'est un manque de confiance dans l'intelligence humaine qui permet de sauver à la fois l'amour et l'honneur. La patience finalement aura sa récompense, puisque tout se terminera par un mariage en bonne et due forme, en harmonie avec ce qu'attend une société foncièrement monogame et qui n'accepte pas plus la polygamie que la polyandrie. La solution concrète est romanesque, mais nul doute que la solution abstraite est sérieuse et, pour Chrétien, de portée universelle.

Ainsi, Fénice est une femme qui, placée dans une situation dramatique comme Yseut, sauve son bonheur par la patience, comme l'avait déjà fait Énide. La leçon d'*Érec et Énide* est à la fois confirmée et approfondie : il y aura drame mais non pas tragédie. Le bonheur est possible en toute circonstance à force de rigueur dans la logique de l'amour, de patience dans l'épreuve, et à force de confiance absolue dans l'intelligence au service de la *joie*.

Il y a d'autres points sur lesquels *Cligès* est à la fois en continuité et en rupture avec *Tristan*, et en progrès sur *Érec et Énide. Cligès* approfondit *Tristan* en intégrant au roman le personnage de Brangien transformé dans le sens de l'œuvre : grâce à son intelligence, Thessala évitera de se tromper de philtre et elle sera, auprès de Fénice, la gouvernante et la conseillère patentée à qui l'on peut tout dire. Thessala préfigure ainsi le personnage de Lunette dans *Le Chevalier au Lion*, l'habile médiatrice entre Yvain et sa fée. Par ses dons magiques, Thessala rend Cligès et Fénice invisibles aux sbires de l'empereur lancés à leurs trousses. Elle fait ainsi de Cligès et Fénice deux êtres fondamentalement libres par amour, bénéficiant également d'une totale impunité. Dans la même perspective d'une valorisation de l'intelligence, la *clergie* est utilisée de façon systématique dans des monologues où les personnages analysent leurs états d'âme et se les révèlent à eux-

1. Sirventès IV, v. 36-7.
2. *Érec et Énide*, v. 2037, p. 51.
3. V. 3145, p. 248.

mêmes ; ils cherchent à justifier leur joie ou à raisonner leur douleur ; ils délibèrent avant d'agir en pesant le pour et le contre, ils cherchent des repères à leur vie. Avec l'entrée de la dialectique dans l'œuvre littéraire, le roman courtois devient alors exercice de lucidité et apprentissage de la liberté intérieure. Il annonce toute une tradition du génie littéraire français qui, de Corneille à Malraux, se construira sur une volonté de conscience et de recherche morale.

Ainsi, dans *Cligès*, la culture et l'art du romancier se sont élargis et approfondis. Son humanisme résolument optimiste ne désespère pas devant les drames réels mais jamais tragiques que vivent ses personnages. Refusant la débâcle tristanienne et l'amour dans la mort, il enseigne en définitive le bonheur conjugal et le triomphe final de la *joie*, autre mot-clé des troubadours : le *joy*. Chrétien, d'ailleurs, prêche d'exemple en pratiquant lui-même la joie dans sa vie et en se livrant tel qu'il est dans son métier d'écrivain. Il lui suffisait pour cela d'être attentif à la matière de ces contes qui admettaient le jeu sous toutes ses formes et de s'inspirer du ton aimable de certains troubadours, comme Raimbaut d'Orange, son contemporain, qui s'était occupé, lui aussi, de Tristan qu'il appelait *beau frere*, c'est-à-dire « bien cher frère » dans sa douzième chanson. La mélancolie tristanienne peut alors être exorcisée et Tristan le *triste* peut laisser la place à Cligès l'enjoué. À ce propos, on remarquera le goût prononcé de Cligès pour les déguisements. À plusieurs reprises, il se fait passer pour un autre, s'amusant des confusions qu'il crée pour son propre plaisir et pour celui du lecteur. Bien que ces déguisements ne soient jamais anodins, ils témoignent d'un esprit de jeu tout à fait délibéré. Cligès joue à cache-cache comme si cela était pour lui le seul moyen d'attirer l'attention sur sa véritable identité et sur son être secret.

Par rapport à *Érec et Énide*, la scène romanesque de *Cligès* s'est élargie aux dimensions du monde entier. Apparaissent en effet les trois plus grands souverains de l'époque : l'empereur de Constantinople, l'empereur d'Allemagne et Arthur, le roi d'Extrême-Occident qui, comme Henri II Plantagenêt, s'apprête à devenir l'égal des deux autres grands. La *chevalerie* n'a-t-elle pas désormais élu domicile en France ? Ainsi, l'action se déplace d'une cour à l'autre, comme si Chrétien unifiait pour un temps trois univers étrangers. En effet, une structure symbolique semble se mettre en place petit à petit, suivant une triade symbolique, chaque terre ayant sa vocation spécifique : Constantinople est le pays du luxe et des sciences plus ou moins occultes, l'Allemagne est le pays des grands féodaux, la Bretagne celui de la courtoisie chevaleresque, le tout placé sous la double autorité unificatrice d'une part de la chrétienté dont le centre n'est pas défini (à cause du schisme avec l'orthodoxie), d'autre part de la *clergie* dont le prologue du roman rappelle qu'elle a désormais son siège en France. Dans cette trilogie, on retrouverait peut-être l'image des trois fonctions indo-européennes chères à Georges Dumézil : la souveraineté pour Constantinople, la fonction guerrière pour l'Allemagne et la fonction de fécondité pour la Bretagne, mais Chrétien ne durcit nullement ces oppositions théoriques. Le roman s'interroge plutôt sur la question de l'Empire ou, plus exactement, des empires et de leur souveraineté culturelle.

Depuis le IVe siècle après J.-C., l'Empire romain, tiraillé entre deux pôles, Rome et Constantinople, avait donné naissance à deux univers culturels distincts. L'idée de ressusciter l'Empire (*Imperium Romanum*) avait profondément orienté l'action politique de Charlemagne. Son rêve trouva même une réalisation éphémère lorsqu'il réussit à se faire couronner empereur d'Occident en l'an 800. Dans cet esprit, *Cligès* est l'expression littéraire du grand rêve politique et culturel de l'Occident post-carolingien avant la tragédie de la quatrième croisade. Cligès, empereur de Constantinople, a épousé la fille de l'empereur d'Allemagne nommée Fénice. Il a également conquis sa suprématie chevaleresque en remportant une éclatante victoire sur les meilleurs chevaliers de l'Occident arthurien. Il incarne donc à merveille un projet dynastique animé par la volonté de transférer sur sa personne un triple héritage, autrement dit d'assumer à la fois Rome (l'idée impériale), Jérusalem (le judéo-christianisme) et Constantinople (la science orientale). Le centre idéal de cet empire chrétien se situe en Orient. C'est dire si l'importance de la « question byzantine » n'échappe pas à Chrétien, comme elle n'est pas étrangère à Gautier d'Arras dans *Éracle*, à la même époque.

Au fond, *Cligès* illustre *a contrario* un thème cher à la littérature de tradition celtique : l'apparition messianique du roi suprême. Ce rôle qui finira par être dévolu à Arthur n'est pas, dans *Cligès*, exactement celui du roi de Bretagne. Arthur n'apparaît nullement comme une figure royale au prestige inégalable et inégalé, et qui supplante ses rivaux. Cligès s'en trouve valorisé d'autant, et il porte même ombrage à ce roi d'Occident traditionnellement immobile et quelque peu désuet dans les romans de Chrétien. *Cligès* semble entériner un déclin relatif d'Arthur et appelle l'émergence d'une nouvelle royauté régénérée par le sceau magique de l'Orient. Arthur n'incarnait, somme toute, que l'Extrême-Occident. Cligès réunit, quant à lui, grâce à Fénice, l'empire d'Allemagne à celui de la Grèce. Le tournoi de quatre jours, en le qualifiant comme roi du monde, lui permet, par son union avec Fénice, de réincarner un empire qui, tel un phénix, renaîtra de ses cendres. C'est à la femme qu'est dédiée cette renaissance. Rêve d'intellectuel ou réalisme politique ? *Cligès* accréditerait alors l'idée qu'il ne faut rien renier des sources grecques de la culture occidentale, et que la solution des problèmes politiques occidentaux, en particulier la querelle entre le sacerdoce et l'empire ou entre l'empire allemand et le royaume de France, se trouverait du côté de Constantinople plutôt que du côté de Rome ; elle se trouverait *ipso facto* du côté des femmes et des héritières de Fénice. En fait, les rêves politiques du Moyen Âge florissant sont encore délibérément tournés vers l'Est. Le royaume mythique du Prêtre Jean, où s'arrêtent bien des regards fascinés, se perd vers l'Orient ; c'est la direction que prirent et que continuent à prendre les croisades ; à cette époque, on situait d'ailleurs le Paradis terrestre aux Indes. Au siècle de *Cligès*, l'Est est encore le lieu de toutes les promesses et de tous les renouveaux. La fin du Moyen Âge verra s'inverser cette géographie mythique et, cette fois, les regards se dirigeront vers l'Ouest. Les rêves de l'Extrême-Occident supposeront de nouvelles conquêtes, celles de l'or et de la richesse matérielle. Ils tourneront aussi le dos

aux quêtes spirituelles et initiatiques. En fait, peu après *Cligès*, le sac de Constantinople par les croisés en 1204, celui que raconteront les chroniqueurs Villehardouin et Robert de Clari, allait définitivement sonner le glas de l'empire chrétien et mortifier le rêve d'une chrétienté réunifiée, dans l'attente d'une nouvelle *renaissance*.

PHILIPPE WALTER.

BIBLIOGRAPHIE

BERTOLUCCI PIZZORUSSO (Valeria), « Di nuovo su *Cligès* e *Tristan* », *Studi francesi*, XVIII, 1962, p. 401-413.

COCITO (Luciana), *Il « Cligès » di Chrétien de Troyes*, Gênes, 1968.

CURTIS (Renée), « The Validity of Fénice's Criticism of Tristan and Yseut in Chrétien's *Cligès* », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, XLI, 1989, p. 293-300.

FOURRIER (Anthime), *Le Courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Âge*, t. I : *Les Débuts (XIIe siècle)*, « Chrétien de Troyes, le " réalisme magique " et *Cligès* », Nizet, 1960 (p. 111-178).

—, « Encore la chronologie des œuvres de Chrétien de Troyes », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, II, 1950, p. 69-88.

FRANZ (Adolf), « Die reflektierte Handlung im *Cligès* », *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLVII, 1927, p. 61-86.

FRAPPIER (Jean), *Chrétien de Troyes : « Cligès »*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1951.

FREEMAN (Michelle) A., *The Poetics of Translatio Studii and Conjointure : Chrétien de Troyes' « Cligès »*, Lexington, French Forum, 1979.

—, « Chrétien's *Cligès* : a Close Reading of the Prologue », *Romanic Review*, LXVII, 1976, p. 89-101.

GUIETTE (Robert), « Sur quelques vers de *Cligès* », *Romania*, XCI, 1970, p. 75-82.

HAIDU (Peter), *Aesthetic Distance in Chrétien de Troyes : Irony and Comedy in « Cligès » and « Perceval »*, Genève, Droz, 1968 (Histoire des idées et critique littéraire, LXXXVII).

—, « Au début du roman, l'ironie », *Poétique*, XXXVI, 1978, p. 443-466.

HAUVETTE (Henry), *La Morte vivante*, Paris, 1933, p. 100-108.

HUNT (Tony), « Aristotle, Dialectic and Courtly Literature », *Viator*, X, 1979, p. 95-129.

IMBS (Paul), « Guenièvre et le roman de *Cligès* », *Mélanges A. Henry*, Strasbourg, Centre de philologie romane, 1970, p. 75-83.

KAHANE (Henry et Renée), « L'Énigme du nom de Cligès », *Romania*, LXXXII, 1961, p. 113-121.

KOOIJMAN (Jacques), « Cligès, héros ou anti-héros ? », *Romania*, C, 1979, p. 505-519.

LACY (Norris) J., « Form and Pattern in *Cligès* », *Orbis Litterarum*, XXV, 1970, p. 307-313.

LEGROS (Huguette), « Du verger royal au jardin d'amour : mort et transfiguration du *Locus amoenus* (d'après *Tristan* de Béroul et *Cligès*) », *Senefiance*, XXVIII, 1990, p. 215-233.

LONIGAN (Peter) R., « The *Cligès* and the *Tristan* Legend », *Studi francesi*, LIII, 1974, p. 201-212.
LYONS (Faith), « La Fausse Mort dans le *Cligès* de Chrétien de Troyes », *Mélanges de linguistique et de littérature romanes offerts à Mario Roques*, Didier, t. I, 1950, p. 167-177.
—, « *Vin herbé* et *gingembras* dans le roman breton », *Mélanges [...] Frappier*, Genève, Droz, t. II, 1970, p. 689-696.
—, « Interprétations critiques au xxe siècle du Prologue de *Cligès* : la *translatio studii* selon les historiens, les philosophes et les philologues », *Œuvres et critiques*, V/2, 1980-1981, p. 39-52.
MADDOX (Donald), « Critical Trends and Recent Works on the *Cligès* of Chrétien de Troyes », *Neuphilologische Mitteilungen*, LXXIV, 1973, p. 730-745.
MICHA (Alexandre), « *Énéas* et *Cligès* », *Mélanges E. Hoepffner*, Les Belles Lettres, 1949, p. 237-243.
—, « *Tristan* et *Cligès* », *Neophilologus*, XXXVI, 1952, p. 1-10.
—, « *Cligès* ou les folles journées », *Mélanges Wathelet-Willem*, Liège, Marche Romane, 1978, p. 447-454.
NOBLE (Peter), « Alis and the Problem of Time in *Cligès* », *Medium Aevum*, XXXIX, 1970, p. 28-31.
PARIS (Gaston), « *Cligès* », *Mélanges de littérature française du Moyen Âge* (publiés par M. Roques), Paris, 1912, p. 229-327.
POLAK (Lucie), « Cligès, Fénice et l'arbre d'amour », *Romania*, XCIII, 1972, p. 304-316.
RIBARD (Jacques), « Le Symbolisme des quatre éléments dans le tournoi d'Osenefort du *Cligès* de Chrétien », *Les Quatre Éléments dans la culture médiévale*, Göppingen, 1983, p. 163-169.
ROBERTSON (David) W., « Chrétien's *Cligès* and the Ovidian Spirit », *Comparative Literature*, VII, 1955, p. 32-42.
SHIRT (David) J., « *Cligès* : Realism in Romance », *Forum for Modern Language Studies*, XIII, 1977, p. 368-380.
STIENNON (Jacques), « Histoire de l'art et fiction poétique dans un épisode du *Cligès* de Chrétien de Troyes », *Mélanges Rita Lejeune*, t. I, Gembloux, Duculot, 1969, p. 695-708.
VAN HAMEL (André) G., « *Cligès* et *Tristan* », *Romania*, XXXIII, 1904, p. 465-489.
WALTER (Philippe), « L'Or et l'Essai : hermétisme et tradition dans *Cligès* », *Razo*, XI, 1990, p. 9-24.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

La tradition manuscrite.

Le roman de *Cligès* nous a été transmis par sept manuscrits complets et cinq fragments. On en trouvera la description détaillée ainsi qu'une étude comparative dans l'ouvrage d'Alexandre Micha, *La Tradition manuscrite des romans de Chrétien de Troyes*[1].

1. Paris, 1939, p. 103-127 et 221-226.

P. BN fr. 794. Notre manuscrit de base, copié par Guiot, contient *Cligès* aux folios 54*b* à 79*c*. Cette copie de référence date du premier tiers du XIIIe siècle.
P8. BN fr. 1450. Notre manuscrit de contrôle ; *Cligès* se trouve aux folios 188*b* à 207*a*. Écrit en dialecte picard, il date du deuxième quart du XIIIe siècle.
P1. BN fr. 375. Daté de 1288, il contient *Cligès* aux folios 267*a* à 281*a*. Graphie picarde.
P3. BN fr. 1374. *Cligès* occupe les folios 21*a* à 64*b*. Il date du milieu du XIIIe siècle ; sa graphie est celle du midi de la France.
P5. BN fr. 1420. *Cligès* se trouve aux folios 30*a* à 57*c* ; ce manuscrit de la fin du XIIIe siècle, aux traits picards, est incomplet de la fin du roman, tout comme le suivant.
P11. BN fr. 12560. *Cligès* se lit aux folios 83*a* à 122*b*. Manuscrit en francien (langue de l'Île-de-France) du XIIIe siècle.
Tu. Turin, Bibliothèque nationale, L I 13. Carbonisé après l'incendie de 1904, il contient *Cligès* aux folios 108*b* à 128*b* et date du début du XIVe siècle.

Parmi les manuscrits incomplets, les fragments d'Annonay (*A*), inconnus de Foerster, présentent une copie de grande valeur, parfois supérieure à la version de Guiot. Le manuscrit est hélas gravement lacunaire (il ne contient que 1 200 vers du roman) et ne peut ainsi prétendre à la précellence éditoriale. Il pourrait dater de l'extrême fin du XIIe ou du début du XIIIe siècle. Ce serait donc le plus ancien de tous. Au fur et à mesure de leur découverte, les extraits du manuscrit d'Annonay ont été publiés par A. Pauphilet[1] et enfin par L. Flutre[2].

Le manuscrit *To.* de Tours (Bibliothèque municipale, manuscrit 942) comprend plus de 4 000 vers du roman en vingt-cinq feuillets abîmés par un incendie. Il date du début du XIIIe siècle.

Le manuscrit d'Oxford (Bibliothèque Bodléienne, Michaël 569) comporte seulement 550 vers copiés au XIVe siècle ; ils ont été décrits et publiés par Foerster dans l'introduction de sa grande édition[3].

Le manuscrit de la Bibliothèque de l'Institut de France (manuscrit 4676) présente 330 vers (XIIIe siècle) ; il a été édité par S. Gregory[4].

Quant à celui de Florence (Bibliothèque Riccardienne, manuscrit 2756), il comprend 25 vers de notre roman qui, eux aussi, ont été publiés à part par Gaston Paris[5].

On notera encore l'existence d'une mise en prose de *Cligès*. Elle date très précisément de 1454 dans le manuscrit Rep.N. 108 de Leipzig. W. Foerster en a donné la transcription intégrale à la fin de sa grande édition de 1884. L'esthétique narrative de cette prose est tou-

1. *Le Manuscrit d'Annonay*, Droz, 1934, puis « Nouveaux fragments du manuscrit d'Annonay », *Romania*, LXIII, 1937, p. 310-323.
2. « Nouveaux fragments du manuscrit d'Annonay », *Romania*, LXXV, 1954, p. 1-21.
3. P. XXX-XXXVII.
4. *Romania*, CVI, 1985, p. 254-269.
5. *Romania*, 1879, p. 266-7.

tefois trop éloignée de celle des romans en vers pour servir d'appui à des raisonnement philologiques.

Le classement des manuscrits.

À ce jour, la réflexion sur la tradition manuscrite de *Cligès* est dominée par les travaux de Wendelin Foerster et d'Alexandre Micha. Pour *Cligès*, le travail de Foerster peut encore rendre des services, puisqu'il donne les variantes de l'ensemble des manuscrits connus de son temps et parce qu'il témoigne d'une science philologique indiscutable. Son édition de 1884 (dite « grande édition ») a été reprise une première fois en 1888 (dans la *Romanische Bibliothek*) puis en 1901, et enfin en 1910. Ces deux dernières éditions contiennent des variantes supplémentaires par rapport à la « grande édition » de 1884. Une quatrième édition partielle due à Breuer en 1934 a refondu les éditions précédentes (Sammlung romanischer Übungstexte).

P3, le manuscrit de base de Foerster (dont il s'écarte ou qu'il modifie souvent), est probablement, avec les fragments d'Annonay (que Foerster ne connaissait pas), le plus ancien manuscrit, copié mécaniquement sur son original, non sans fautes d'ailleurs. *P*, *To.* et *P1* se rapprochent le plus de *P3* et forment une première famille alors que *P5*, *P11* et *Tu.* en forment une autre. *P8* oscille entre les deux familles et marque ainsi une originalité qu'il importera ultérieurement de prendre en compte.

Reprenant l'analyse de la tradition, A. Micha distinguait, pour sa part, trois groupes de manuscrits de *Cligès* : le premier composé de *P*, *P3*, *To.* et des fragments de *A*, le second est composé de *P1* et *P8*, le troisième de *P5*, *P11* et *Tu*. Comme le dernier groupe est issu en grande partie du précédent, il ne resterait, face à face, que les deux premiers groupes avec diverses contaminations. Par rapport à Fœrster, le classement de Micha aboutit à former un groupe avec *P1* et *P8* et à remplacer *P8* par *P3* dans un deuxième groupe, la composition du troisième groupe de Foerster restant inchangée. Toutefois, A. Micha a montré que la valeur de ces différentes familles est très variable. Ses conclusions ont été remises en cause, notamment par G. Favati et par A. Dees.

La récente édition de Stewart Gregory et Claude Luttrell veut reprendre toute la réflexion philologique sur le roman de Chrétien à partir de l'ensemble des manuscrits connus[1]. L'ambition affichée est de procurer une édition véritablement critique de l'ensemble de l'œuvre qui tienne compte des limites du système trop éclectique de Foerster sans obéir automatiquement au dogme du meilleur manuscrit de base corrigé. Leur méthode revient à privilégier le manuscrit *P* « comme le moins corrompu » de tous les manuscrits afin de le considérer comme une « base sujette à toute correction qu'on peut justifier[2] ». Les éditeurs introduisent ainsi, rien que sur les mille pre-

1. Stewart Gregory et Claude Luttrell, éd., *Chrétien de Troyes, « Cligès »*, Cambridge, Brewer, 1993 (Arthurian Studies, 28).
2. P. XXXI de l'introduction.

miers vers de *Cligès*, une centaine de corrections au manuscrit de Guiot. On se demande alors si en fait d'édition, il ne s'agit pas plutôt de la réinvention subjective d'un texte qui n'a jamais existé à partir des fantaisies ou trouvailles individuelles de ses différents copistes.

En tout état de cause, deux manuscrits semblent jouer dans les différentes familles un rôle discriminant, il s'agit de *P* et *P8*. Nous avons choisi de les privilégier.

Établissement du texte.

On admettra que Chrétien n'écrit pas de vers faux, qu'il évite les non-sens syntaxiques ou les incohérences ; encore faut-il prendre garde de ne pas appliquer aux textes médiévaux des critères ou des préjugés de cohérence qui lui sont étrangers : aucun état manuscrit n'est sans défaut.

Même si la copie de Guiot ne bénéficie plus de nos jours de la confiance aveugle des philologues, elle s'impose encore par sa qualité grammaticale et métrique. On y décèle néanmoins des préjugés esthétiques opposés à la manière de Chrétien : tendance à la rationalisation, méfiance vis-à-vis du merveilleux, insensibilité à certaines images, etc. Certaines corrections du texte de Guiot doivent alors être envisagées. Dans l'extrême profusion des leçons, certains indices métriques du vers permettent une discrimination relativement sûre entre les bonnes et les mauvaises copies. Ainsi, chez Guiot, la rime du même au même est le signe le plus apparent d'une leçon défectueuse. Chrétien aime les rimes travaillées et fuit les rimes faciles. Aussi, dès que Guiot présente une rime du même au même, il arrive souvent que le manuscrit de contrôle offre des leçons de meilleure qualité. On les adoptera sans grande hésitation.

Dans ce cas comme dans d'autres, le texte de Guiot (*P*) sera contrôlé, de préférence, par *P8* qui résout, de manière souvent heureuse, certaines difficultés ponctuelles posées par *P*. Lorsque *P8* fait défaut, on n'exclura pas cependant des leçons qui seraient mieux conservées dans d'autres manuscrits.

On serait tenté d'admettre que pour *Cligès*, comme pour les autres romans, toute théorisation des améliorations à introduire sur le manuscrit de base est sujette à caution. On peut définir quelques fragiles principes mais il n'existe la plupart du temps que des cas d'espèce et chaque difficulté doit être traitée pour elle-même. Ici comme ailleurs, il n'est pas facile de neutraliser les originalités de Guiot à l'aide de quelques formules simples. Le manuscrit *P8* qui appartient à une branche différente de la tradition manuscrite permet, sinon d'effacer, du moins de relativiser les initiatives et les partis pris d'un copiste comme Guiot, très présent dans son travail. En ce qui concerne les leçons divergentes, on préférera la leçon élégante à la rédaction plate, la rime riche à la rime pauvre, le vers juste au vers faux, etc. On sera également attentif aux figures de rhétorique assez voyantes dans *Cligès* qui médite sur des procédés de l'écriture et de la rhétorique antique, ce que le texte appelle lui-même la *clergie*.

Évidemment, toute volonté de « reconstruire » Chrétien relève d'un fantasme hyperphilologique ou d'une imagination débridée. La réfexion sur un « style » supposé de Chrétien peut éclairer des choix

mais elle ne les impose jamais : la décision finale reste une question de goût et de science à la fois. Il va sans dire qu'aucun éditeur de texte ne peut prétendre à l'infaillibilité en ces deux domaines[1].

La traduction.

Les traductions de *Cligès* offrent les mêmes qualités et les mêmes défauts que les traductions des autres romans de Chrétien.

La traduction partielle de Jean-Pierre Foucher[2] veut se donner les mérites de l'élégance mais aboutit parfois au contresens par approximation ou par défaut. Certains passages ne sont pas compris et le traducteur improvise alors une traduction plus ou moins heureuse. En outre, cette traduction n'obéit pas toujours aux exigences de l'exactitude et de la limpidité. De plus, elle n'est pas complète : quelques extraits de *Cligès* seulement ont été retenus. Enfin, le « style troubadour » y est souvent de mise : calques des vieilles tournures syntaxiques, recherche excessive du lexique archaïque, langue artificielle, etc. ; ce style ne correspond plus au goût actuel.

La traduction partielle d'André Mary[3] n'offre guère aujourd'hui qu'un intérêt anecdotique alors que la traduction plus récente de Maurice Toesca sous le titre de « La Fausse Morte[4] » se veut une authentique « transcription » de l'œuvre en français moderne.

On signalera encore les traductions anglaises de L. J. Gardiner[5] et W. W. Comfort[6] ainsi que la traduction italienne de G. Favati[7].

1. Nous donnons ci-dessous les références des principaux travaux consacrés au texte de *Cligès* : Wendelin Foerster, *« Cligès » von Christian von Troyes*, herausgegeben von W. F., Halle, Niemeyer, 1884, p. I-LXXVI (« Einleitung »). Petite édition : *Romanische Bibliothek*, I, 1888 ; 2, 1901, 3, 1910. Recensions : *Romania*, XIII, 1884, 441-446. XXXI, 1902, p. 420. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, XXVII, 1904, p. 117-159. — Gustav Cohn, « Textkritisches zum *Cligès* », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, XXV, 1903, p. 146-220 ; XXVI, 1904, p. 114 et suiv. ; XXVII, 1905, p. 117-159 et 349-351. — Gaston Paris, « *Cligès* », *Mélanges de littérature française du Moyen Âge*, Champion, 1912 (p. 229-244 : compte rendu de l'édition de W. Foerster). — Alexandre Micha, *Prolégomènes à une édition de « Cligès »*, Paris, 1939 (avec une édition critique des vers 3063-3394 de Foerster). — Alexandre Micha, *Les Romans de Chrétien de Troyes édités d'après la copie de Guiot*, t. II, *Cligès*, Champion, 1957 (Classiques français du Moyen Âge, 84). Comptes rendus de E. Hoepffner, *Revue des langues romanes*, LXIII, 1939, p. 503-508 ; M. Roques, *Romania*, LXVIII, 1944, p. 211-219. — Guido Favati, « Le *Cligès* de Chrétien de Troyes dans les éditions critiques et les manuscrits », *Cahiers de Civilisation médiévale*, X, 1967, p. 385-407. — Luciana Cocito, « Per un edizione critica del *Cligès* », *Omaggio a Camillo-Guerrieri-Crocetti*, Gênes, Bozzi, 1971, p. 123-133. — H. P. Schwake, *Der Wortschatz des « Cligés » von Chrétien de Troyes*, Tübingen, Niemeyer, 1979 (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, Band 149). — Albert Dees, « Analyse par l'ordinateur de la tradition manuscrite du *Cligès* de Chrétien de Troyes », *Actes du XVIII*e *Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Tübingen, 1988, t. VI, p. 62-75. — Stewart Gregory et Claude Luttrell, éd., *Chrétien de Troyes, « Cligès »*, Cambridge, Brewer, 1993.

2. Gallimard, « Folio », 1970.

3. *La Loge de feuillage*, Paris, 1928, p. 67-134.

4. *Les Chevaliers de la Table Ronde*, Bibliothèque de culture littéraire, coll. « Dilecta », 1964.

5. *Chrétien de Troyes. Cligès, a Romance*, Londres, 1912.

6. *Chrétien de Troyes. Arthurian Romances : Cligès* (p. 91-179), Everyman's Library, 698, Londres, 1914 (reprint 1958).

7. *Cligès*, in *Chrétien de Troyes. Romanzi* (introduction de Carlo Pellegrini), Florence, Sansoni, 1962, p. 117-230.

Seule, la traduction d'A. Micha[1] témoigne d'une grande fidélité au texte avec tous les inconvénients de cette formule. Le respect des constructions va parfois jusqu'à l'insupportable et contraint le traducteur à maintenir des expressions de l'ancienne langue en les transposant dans un français douteux. Pourtant, à l'exception de quelques vers non traduits (par exemple, v. 5574-5576, 5879-5884), cette traduction pédagogique offre l'avantage de permettre un déchiffrage intelligent de l'ancien français et répond bien à l'objectif de la collection universitaire qui l'a accueillie.

Notre traduction tente d'épouser au mieux les nuances stylistiques de Chrétien sans s'astreindre au calque caricatural de son style ni aux tours acrobatiques. Comme l'a noté G. Paris : « Dans ce poème, Chrétien, même en admettant que son texte ait été souvent altéré par les copistes, a certainement employé, au moins par endroits, un style plus maniéré, plus difficile et parfois plus obscur que dans aucun autre de ses ouvrages[2]. » La difficulté principale de la traduction réside dans ce style « fleuri » et la présence de nombreuses métaphores empruntées aux registres les plus divers. Nous avons tenté de les conserver, sans les interpréter, pour ne pas ôter au style de l'œuvre son apprêt ovidien.

Des allégements ont dû être apportés à l'enchaînement des périodes syntaxiques. La syntaxe de l'ancien français est déjà par nature assez lourde ; elle ignore la ponctuation moderne et use de subordinations en cascade ou de coordinations vagues. Dans *Cligès*, de telles constructions sont fréquentes et il est souvent nécessaire, en français moderne, d'assouplir en les ponctuant différemment ces enchaînements parfois sinueux. Pour conserver la netteté de l'idée, on a alors scindé la longue période en phrases plus courtes.

Dans le même esprit, la simplification de certaines tournures hyper-synonymiques s'est imposée également dans la mesure où les nuances du texte étaient toutes rendues dans un seul équivalent moderne : vers 4499 : *de lui siudre et d'aler après* (« de le suivre »).

D'autre part, le copiste Guiot use et abuse de la conjonction *car* en début de vers ; ce tic stylistique qui n'est pas imputable à Chrétien mérite une atténuation ou une modulation en français moderne.

L'explicitation de certains sujets des verbes s'est imposée lorsqu'une confusion était possible.

Outre la métaphore, les figures de rhétorique sont souvent plus nombreuses dans *Cligès* que dans les autres romans de Chrétien parce que l'auteur se met au diapason du style antique (ovidien en particulier) et de cette « clergie » littéraire dont il parle dans le prologue du roman et dont il se dit l'héritier avec tous les écrivains de « France ». La traduction en prose moderne perd la quasi-totalité des figures liées à la métrique et à la forme de l'expression. On a alors indiqué dans une note les effets les plus remarquables des figures en question. Pour les figures liées au contenu de l'expression, on a bien évidemment cherché à les conserver, dans toute la mesure du possible.

P. W.

1. Champion, 1957.
2. « *Cligès* », *Mélanges de littérature française du Moyen Âge*, Champion, 1912, p. 234.

NOTES ET VARIANTES

Page 173.

a. Folio 54 de P-colonne b, vers 1-42 ; c, 43-86 ; d, 87-130 ; e, 131-176 ; f, 177-220. •• *b.* estrez / Qui tesmoigne *P, P8. Nous adoptons la leçon de P1, P3, P5, P11 et Tu., celle de P et P8 résultant d'un oubli du copiste.*

1. *Cligès* a donc été écrit après *Érec et Énide* qui, selon A. Fourrier, ne serait « pas antérieur à 1170 » (*Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, II, 1950, p. 69-88). Le même critique situe plus précisément la composition de *Cligès* vers 1176-1177 dans *Le Courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Âge*, t. I : *Les Débuts (XIIe siècle)*, Nizet, 1960, p. 173.

2. Il s'agit probablement des *Remèdes d'amour*. Dans son lai de *Guiguemar* (v. 239-244), Marie de France parle des *Remèdes* comme d'un livre d'enseignement. On s'explique mieux alors le terme de *Commandements* employé ici par Chrétien. L'œuvre n'est pas parvenue jusqu'à nous.

3. Œuvre perdue. Cette adaptation en langue « romane » de l'*Art d'aimer* témoigne de la grande vogue d'Ovide au XIIe siècle. Tout *Cligès* porte d'ailleurs la marque de l'esprit et du style ovidiens.

4. Œuvre perdue. Il s'agissait de l'adaptation française d'un épisode figurant au livre VI des *Métamorphoses* d'Ovide : l'histoire de l'épaule de Pélops mangée par Déméter et miraculeusement remplacée par une épaule de marbre.

5. Ce roman (?) sur Marc et Yseut est perdu. Le titre qui met en avant le roi Marc et néglige Tristan peut laisser croire que la version de Chrétien possédait une originalité certaine par rapport aux versions connues de la légende : le couple légal semble préféré au couple adultère. Cela ne saurait guère surprendre dans la mesure où Chrétien ne cache pas sa méfiance vis-à-vis de la célèbre légende et qu'il cherche à en exorciser la fascination trouble.

6. Autre épisode emprunté au livre VI des *Métamorphoses* : la métamorphose de Térée, Philomèle et Procné. C'est, avec *Érec et Énide*, la seule œuvre mentionnée dans ce prologue qui nous soit parvenue : il s'agit de *Philomena* (ici, p. 917-952). On note l'importance des références ovidiennes dans ce prologue. Chrétien se présente comme un relais entre la culture classique et les romans celtiques de chevalerie. Il insiste sur son travail d'adaptation et attire ainsi l'attention du lecteur sur la forme littéraire autant que sur le contenu des œuvres.

7. L'ouvrage n'a jamais été retrouvé. Il a peut-être été perdu ; il faut avouer néanmoins que les auteurs du Moyen Âge invoquent souvent l'autorité d'un écrit purement imaginaire pour échapper au reproche de futilité qu'entraînerait l'aveu d'une source purement orale.

8. L'église Saint-Pierre, future cathédrale de la ville, brûla en 1180. On ne la reconstruisit qu'en 1217. Un nouvel incendie la ravagea en 1225 (voir Desjardins, *Histoire de la cathédrale de Beauvais*, 1865, p. 5). La chanson de geste d'*Orson de Beauvais* mentionne cette même

église Saint-Pierre de Beauvais (v. 2527 de l'édition Gaston Paris, Société des anciens textes français).

9. Sans le rétablissement des vers 23 et 24 (voir var. *b*), le vers 25 se trouverait précédé d'une ellipse pour le sens et la construction grammaticale. En outre, Chrétien a l'habitude de se nommer au début de son roman (voir *Érec et Énide*, v. 9, p. 3 ; *Lancelot*, v. 25, p. 507 ; *Perceval*, v. 7, p. 685).

Page 174.

a. reconte / Qui trez fu d'un *P. Nous corrigeons d'après P8, grammaticalement plus correct.* •• *b.* lesseron *P. De même,* conteron *au vers suivant. Nous corrigeons les deux verbes à la rime d'après P8. Le pluriel de majesté n'est pas dans l'usage de Chrétien (qui emploie volontiers la première personne du singulier), ni dans le contexte de ce début de roman.* •• *c.* que il deigna *P. Nous corrigeons d'après P8.*

1. *Clergie* (v. 32) est intraduisible en français moderne avec toutes ses nuances médiévales. Le mot désigne le savoir et la culture des *clercs*, c'est-à-dire tout ce qui est matière d'étude ou d'enseignement dans le cadre de ce que le Moyen Âge appelait les *arts libéraux*. Évidemment, Chrétien projette un concept médiéval sur une réalité antique. Cette idée humaniste du XIIe siècle annonce, à bien des égards, celle de Du Bellay au XVIe siècle : « France, mère des arts, des armes et des lois » (*Regrets*, IX, v. 1).

2. Rome, après la Grèce, réalise une *somme* des arts au sens médiéval du mot. Les écrivains latins recueillirent en effet toutes les connaissances du passé et du présent dans des compilations qui englobaient l'apport hellénique (la culture grecque circulait grâce aux traductions latines). En outre, pour le Moyen Âge, le savoir n'est pas réflexif, il est cumulatif : savoir, c'est être capable d'additionner les références aux Anciens en glosant au besoin ces « autorités ».

3. C'est le thème de la *translatio studii* (ou « transfert de la culture »). Sa plus ancienne formulation remonte au rédacteur anonyme de la *Chronique* de Saint-Gall (v. 885). Alcuin, le « ministre » de Charlemagne, y est félicité pour son œuvre culturelle de transfert de la culture antique vers l'Europe carolingienne (voir E. Gilson, *Les Idées et les Lettres*, Vrin, 1932, p. 171-176, et *Histoire de la philosophie au Moyen Âge*, Payot, 1947, p. 329, 409 et 711). Ce transfert permet de revendiquer un droit de propriété sur la culture gréco-latine et fonde tout un discours politique : le transfert des empires (*translatio imperii*), inspiré par un verset de l'Ecclésiaste (X, 8) et développé par saint Augustin (*Cité de Dieu*, XVIII, II et XX, XXIII) ; détenir l'héritage de l'Antiquité, c'est se mettre en excellente position pour revendiquer la monarchie universelle. Loin d'être marginal, ce thème politico-culturel se retrouve dans les *Grandes chroniques de France* (éd. P. Paris, Paris, Société de l'histoire de France, t. I, p. 4) : « La fontaine de clergie, par qui sainte eglise est soutenue et enluminee, fleurist a Paris. Et, comme aucun [certains] veulent dire, clergie et chevalerie sont tousjours si d'un acort que l'une ne peut [rien] sans l'autre : tousjours se sont ensemble tenues, et encore, Dieu merci, ne se departent [séparent] eles mie. En trois regions ont habité en divers tens : en

Grece regnerent premierement, car en la cité d'Athenes fu jadis li puis de philosophie et en Grece la fleur de chevalerie ; de Grece vinrent puis a Rome ; de Rome sont en France venues : Dieu par sa grace veuille que longuement i soient maintenues. »

4. On notera les affinités et entrecroisements onomastiques de tous ces noms. Alexandre et Alis possèdent la même initiale en *Al-*. Alis, a priori peu byzantin, semble être un doublet d'Alexis, si l'on en croit A. Fourrier qui se fonde sur un exemple pris au *Roman de Thèbes* (*Le Courant réaliste [...]*, p. 158, n. 101). Par ailleurs, le nom de la mère (*Tant-alis*) inclut celui du second fils, alors que le fils aîné et le père portent le même prénom. Tantalis suggère en outre le nom antique de Tantale, victime d'un supplice célèbre, lié à l'histoire de Pélops que Chrétien a « mise en roman » (voir v. 4 et n. 4, p. 173). Tantalis disparaît mystérieusement de la suite du roman. Peut-être meurt-elle en même temps que son mari ?

Page 175.

1. C'est le motif du don en blanc qui lie le donateur appelé aussi « don contraignant ». Un personnage exige un don d'une personne sans préciser l'objet de sa demande. Son interlocuteur lui accorde le don sans connaître l'objet de la demande : voir Jean Frappier, « Le Motif du " don contraignant " dans la littérature du Moyen Âge », *Travaux de linguistique et de littérature*, VII : 2, 1969, p. 7-46.

Page 177.

a. los qu'avoir porroient / Se par la terre cheminoient / Ne s'acordent *P. Nous adoptons la leçon de P8, moins plate, avec un enjambement expressif.* •• *b.* repose / Ensi *P. Les vers 161 et 162 ne manquent que dans P. Nous les rétablissons d'après P8, confirmé par les autres manuscrits.* •• *c.* barges / Mes colt covient que soiez larges / Or est li vaslez bien heitiez / Et cortois et bien afeitiez / Quant ses peres tant li promet *P. Nous corrigeons d'après P8, qui présente un enchaînement plus logique des idées.*

1. Largesse (« générosité » ; voir v. 184) est une vertu innée aux âmes bien nées qu'il s'agit simplement d'éveiller. Plus qu'une vertu, c'est un devoir qui doit marquer la précellence sociale de l'aristocratie. Elle est un signe de distinction morale et sociale à la fois. Dans le prologue de son *Conte du Graal*, Chrétien vantera la largesse de son protecteur et dédicataire Philippe d'Alsace au détriment de la largesse, pourtant légendaire au Moyen Âge, d'Alexandre de Macédoine (voir v. 10-15, p. 685).

Page 178.

a. prover / A quel bien cil se puet torner / Ja tant ne soit puissanz ne riches / Ne soit honiz se il est chiches / Qui a tant d'autre bien *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon de P n'offrant pas un sens correct.* •• *b.* rové *P (mauvaise lecture du copiste et rime du même au même). Nous corrigeons d'après P8, confirmé par les autres manuscrits* •• *c. Folio 55 de P-a, vers 221-264, b, 265-308 ; c, 309-352 ; d, 353-396 ; e, 397-440 ; f, 441-484.*

1. Ce discours en forme d'exposé sent la rhétorique scolaire. On y trouve interrogations oratoires, accumulations, métaphores filées, etc. L'instruction morale d'Alexandre par son père a lieu à la hâte, un peu comme dans *Le Conte du Graal* où, avant de partir à l'aventure, Perceval reçoit les conseils de sa mère, à la dernière minute (voir p. 698-700).

2. Au vers 199, *grace* signifie renommée et non « grâce divine » comme on pourrait le penser spontanément. En fait, tout ce discours reste étranger au vocabulaire chrétien.

Page 179.

a. L'orez *P. Nous corrigeons d'après P8 pour éviter la redondance :* orez / vanz / airs . •• *b.* vantre / De la nef el batel s'an *P. Nous corrigeons d'après P8. Les bateaux amarrés au large* nef *doivent être rejoints en canot* batel *par leurs occupants.*

Page 180.

a. De hantone s'an sont *P. Nous corrigeons d'après P8 ; la leçon de P au v. 287* desoz hantone *résultant d'une décomposition inexacte du nom anglais ; voir n. 1.*

1. G. Paris (« *Cligès* », *Mélanges de littérature française du Moyen Âge*, Champion, 1912, p. 236) note que « Sozhantone » (voir var. *a*) est la forme usitée dans les chroniques et romans du XIIe siècle, tandis que « *Hamptone* » ou « *Hantone* » ne se trouve guère que dans les poèmes de Bovon de Hamptone.

2. C'est une affaire de mode et de convenance à la fois. Les jeunes gens prouvent ainsi qu'ils connaissent le code des bonnes manières.

Page 181.

a. esgardoient *[v. 217, p. 180]* / Porce que biax et genz les voient / Car li vaslet molt lor pleisoirent / Ne cuident *P. Nous corrigeons d'après P8 qui intervertit les deux vers et donne une leçon moins pléonastique que P. La proposition causale est à rattacher à la principale du vers suivant.*

Page 182.

1. La réputation d'excellence attachée à la personne de Gauvain explique ce constat qui tourne à l'éloge d'Alexandre. L'exigence de Gauvain en matière d'amitié justifie aussi cette affinité exemplaire des deux chevaliers.

Page 183.

1. Il s'agit de la Petite-Bretagne, l'actuelle Bretagne française (autrement dit l'Armorique). Chrétien applique indistinctement le nom de Bretagne à l'Angleterre et à la Petite-Bretagne. Il a remarqué (v. 17, p. 173) que l'Angleterre « lors estoit Bretaigne dite ». Comme les Plantagenêt à l'époque de la composition de *Cligès*, Arthur possède des domaines en Grande-Bretagne et sur le continent. Ce trait de

pan-brittonisme ne surprend guère quand on connaît la faveur de la légende arthurienne dans le milieu Plantagenêt.

Page 184.

a. nuist *P. Nous corrigeons d'après P8 pour éviter la rime du même au même. On retrouve la rime* cuist / nuist *aux vers 595-596,* p. 187.

Page 185.

a. Folio 56 de P-a, vers 485-530 ; b, 531-574 ; c, 575-618 ; d, 619-662 ; e, 663-707 ; f, 708-750. •• *b.* requiert / Amerai *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

Page 186.

a. li *P. Nous corrigeons d'après P8 et A.* •• *b.* amors [l'autre *biffé*] est *P*

1. L'entrelacs des trois mots la « *mer* », l'« *amer* » (le fait d'aimer, l'amour) et l'« *amer* » (l'amertume) produit un double jeu de mots issu du *Tristan* de Thomas (ou, plus vraisemblablement, de sa source). On se souvient que les amants découvrent l'amour en mer après avoir bu par erreur un breuvage d'amour. Dès lors, leur amour est « amer » car il est une maladie ; les médecins du temps parlent, à ce propos, de « mélancolie amoureuse ». Pour apprécier les allusions tristaniennes, on ne dispose que de l'adaptation allemande de Gottfried de Strasbourg, elle-même très fidèle à Thomas (ou à sa source) sur ce point : « Tristan dit à voix basse : " Ah ! belle, dites-le moi, qu'est-ce donc qui vous tourmente ? " Yseut répondit : " L'amer est mon tourment ; c'est l'amer qui m'oppresse l'âme, l'amer qui me fait mal. " Comme elle répétait si souvent l'amer, Tristan chercha avec soin ce qu'elle entendait par ce mot. Il put bien comprendre que l'amer signifiait l'aimer, l'amer, la mer. De ces trois significations, il en omit une et interrogea Yseut sur les deux autres. Il omit l'aimer, leur seigneur à tous deux, leur commun réconfort, leur commun désir. Il ne parla que de la mer et de l'amer. " Je crois, dit-il, belle Yseut, que mer et amer sont votre tourment. Vous sentez le goût de la mer et du vent ; la mer et le vent vous sont amers. — Non, seigneur, non. Que dites-vous là ? Ni l'un ni l'autre ne me fait mal : je ne sens le goût ni du vent ni des flots. Seul l'amour me tourmente. " Quand Tristan fut venu à bout du mot et qu'il y eut reconnu l'amour, il dit à voix basse et secrète : " Par foi, belle, il en est de même pour moi : l'amer et vous, vous êtes mon tourment. " » (Gottfried de Strasbourg, *Tristan*, v. 11986-12019, traduction de D. Buschinger et J. M. Pastré, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1980, Göppingen Arbeiten zur Germanistik, n° 207).

Page 187.

a. Car *P. Nous adoptons la leçon de P8 et A, la leçon de P brisant la construction et le sens. À maintes reprises, Guiot substitue abusivement « car » à « que ».* •• *b.* Celi por cui amor *P. Nous adoptons la leçon de*

P8, le contexte venant démentir P. Voir n. 1. •• *c.* nuist / Tot ausi con cil qui se cuist / Qui au feu s'aproche et acoste / Est cil qui arrieres s'en oste / Adés *P. Nous corrigeons d'après P8 et A, confirmés par les autres manuscrits, afin de conserver la cohérence de la comparaison. Voir n. 2.* •• *d.* Si qu'an n'an pert *P. Nous adoptons la leçon de P8, celle de P résultant d'un lapsus du copiste.*

1. Voir var. *b.* Nous suivons ici le raisonnement de Micha (dans son édition de *Cligès*, p. 209) : « *Celi por cui* amor sopire constitue presque une tautologie. Surtout ce vers, suivi de *Mes il ne set...*, n'offre plus de sens car ce qu'Alexandre ne sait pas c'est justement que Soredamor soupire pour l'amour de lui. »

2. Voir var. *c.* Guiot n'a compris ni l'esprit ni la lettre de cette comparaison ; il insinue que la même personne (c'est-à-dire l'amoureux) s'approche du feu puis s'en éloigne. Dans cette situation, l'amoureux qui s'est approché de la chaleur de l'amour est, bien au contraire, celui qui refusera de s'en éloigner.

Page 188.

a. ce qu'an ne les conoisse / Ne lor conplainte n'aparçoive *P. Nous corrigeons d'après P8, confirmé par les autres manuscrits. Voir n. 1.* •• *b.* l'a eslevé / Ne *P. Nous adoptons la leçon de P1, celle de P étant incompréhensible. Voir n. 2.* •• *c.* mis / Donc me covient il mialz panser / Que fol me feïsse *P. Nous corrigeons d'après P1 qui permet une rime riche et un sens bien plus clair que P. Les autres manuscrits ont, à la rime,* passer *(P3),* penser *(P, P5, P11, Tu.),* pener *(P8). Foerster (v. 630) corrige en « parler » qui n'est attesté nulle part.* •• *d.* ce que vuel *P (une syllabe manquante). Nous corrigeons d'après P8.*

1. Au vers 609 (voir var. *a*), « conplainte » est le complément commun de « conoisse » et « aparçoive ». Alexandre et Soredamour cherchent à cacher leurs sentiments plus que leur identité, ce qui d'ailleurs dans leur situation ne serait guère possible.

2. A. Micha (*Cligès*, p. 209) maintient le texte de *P* (voir var. *b*) et comprend : « *Il l'a allégé de son cœur* », c'est-à-dire : « *il lui a volé son cœur* ». Pour échapper à la rime pauvre, nous suivons G. Paris (« *Cligès* », p. 237) qui préfère *P1* et commente : « Le mot peu commun *vevé*, qui convient très bien au style recherché de ce passage, a été remplacé par *navré* dans S [*P3*] et P [*P5*] ; *eslevé* de A [*P*] est une corruption qui fausse le sens, *esgené* de B [*P8*] une correction, admissible au temps du copiste (fin du XIIIe), pour le sens, mais qui fausse la rime. »

Page 190.

a. Et si m'an plaing don n'ai ge tort *P. Nous corrigeons d'après P8, confirmé par les autres manuscrits. Ici, P est le seul à utiliser la première personne. La deuxième personne convient mieux à l'effet de dédoublement que suppose ce discours réflexif. C'est aussi l'amorce du dialogue stichomythique des vers qui suivent.* •• *b.* m'a il grevé *P (une syllabe manquante). Nous corrigeons d'après P8.* •• *c.* quasse / Le san don *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P8.*

1. La philosophie médiévale oppose souvent le « sensible » (qui vient des sens) et le *raisnable* (qui vient de la raison). Le mot « sens » (v. 713) renvoie évidemment à la première acception ; il s'agit du message envoyé par les sens. Toutefois, dans l'esprit médiéval, le « cœur » n'est pas seulement le siège des sentiments et de l'affectivité. Il détient aussi la faculté de jugement.

Page 191.

a. Et *P. Nous corrigeons d'après P8 pour conserver la structure d'ensemble de la comparaison.* •• *b.* voit / La lumiere quex *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par tous les autres manuscrits.* •• *c.* Moi et les miens m'ont deceü *P. Nous corrigeons d'après P1, confirmé par P3 et P5, la leçon de P paraissant étrangement pléonastique. La leçon de P8* Moi a li miens tot deceü *est ambiguë.* •• *d.* anombrez *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P8.* •• *e. Folio 57 de P-a, vers 751-794 ; b, 795-838 ; c, 839-882 ; d, 883-926 ; e, 927-970 ; f, 971-1014.*

1. Chrétien se souvient-il ici d'un passage du roman de *Tristan* par Béroul ? C'est vraisemblable. Dans la forêt, le roi Marc surprend les amants endormis ; un rayon de lumière traverse un toit de feuillage et tombe sur le visage d'Yseut. Chrétien semble transposer ici le motif tristanien pour l'épurer dans le registre élevé d'une discussion psychologique non exempte de préciosité. Cette image de la verrière qu'un rayon de soleil traverse sans la rompre symbolisait par ailleurs au Moyen Âge le mystère virginal de l'Incarnation.

2. Comme l'a montré G. Favati (« Le *Cligès* de Chrétien de Troyes dans les éditions critiques et les manuscrits », *Cahiers de Civilisation médiévale*, X, 1967, p. 390), l'image s'imprègne ici de références savantes. La théorie médiévale de la vision supposait la rencontre de deux mouvements opposés : celui des choses vers les yeux et celui des yeux vers les choses. Au XIII[e] siècle, Roger Bacon reformulera cette théorie empruntée à Aristote. Saint Thomas d'Aquin l'exposera en ces termes : « La prunelle est en quelque sorte une lanterne rendue lumineuse par une lumière qui vient de l'extérieur. »

3. « Aombrer » (v. 746) signifie à la fois « couvrir d'ombre, obscurcir, cacher, protéger » mais aussi « s'incarner dans le sein de la Vierge », selon le dogme de la fécondation virginale par le Saint-Esprit. Ce rayon qui pénètre dans le cœur « féconde » également l'amour.

Page 192.

a. floiche *P. Nous corrigeons d'après P8, car Alexandre dit plus bas qu'il n'a jamais vu la flèche (v. 844-846, p. 193).* •• *b.* rote *P. Nous corrigeons d'après P8 (voir v. 776).* •• *c.* floiche *P. Nous corrigeons d'après P8.* •• *d.* Le *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par les autres manuscrits, celle de P résultant d'une erreur du copiste. Le verbe « remirer » ne saurait avoir deux compléments d'objet directs.*

1. L'ancien français (*qui me fet amer* ; v. 790) utilise un jeu de mots où *amer* est à la fois verbe et adjectif. L'expression signifie à la fois « qui me rend amer » et « qui me fait aimer » ; c'est la reprise du jeu de mots tristanien.

Page 193.

a. la face poïst descrivre *P. Nous corrigeons d'après P8 car* face *constituerait une redondance par rapport à* vis *au vers suivant.* •• *b. Vers 815 dans P :* Le nes bien fait et le cler vis *. Nous corrigeons d'après P1 pour éviter à nouveau la redondance. Nous retenons* nes *et* vis *comme compléments du nom* façon *qui pourrait, autrement, avoir le sens de « face » (voir A. Colby, « The Portrait in Twelfth Century French Literature », Genève, Droz, 1965, p. 149, n. 1).* •• *c.* boche *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P1 et P11, car il a déjà été question de la* bochete *dans les vers précédents. La leçon de P8* cole *est fautive.* •• *d.* Li cors est plus blans quatre dobles / Plus clere d'ivoire est la trece *P. Nous corrigeons d'après P8. Voir n. 1.*

1. Voir la variante *d* (texte de *P*). L'ordre descendant du portrait conduit logiquement au « cou » avant la « poitrine » quelques vers plus bas (v. 842-843). Alexandre ne voit pas à cet instant l'ensemble du corps de Soredamour mais détaille les parties supérieures du corps. Par ailleurs, selon la topique du portrait féminin au XIIe siècle, Soredamour ne peut pas (contrairement à ce qu'écrit Guiot) avoir des cheveux blancs comme l'ivoire, ainsi que le remarque A. Colby dans son étude du passage (*The Portrait [...]*, p. 150, n. 1).

Page 195.

a. anhaïe *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon de P résultant d'une mauvaise lecture du copiste (voir* assaut *au vers 934).*

Page 196.

1. La première partie de ce nom est le féminin de l'adjectif *sor* « blond brillant, blond doré ». L'interprétation « étymologique » des noms propres (il s'agit souvent de fausses étymologies) relève d'une tradition scolaire et poétique à la fois. L'étymologie à la manière médiévale est une manière de connaître les choses et les êtres (« par le nom, on connaît l'homme », dira Chrétien dans *Le Conte du Graal*) ; elle procède par décomposition syllabique et rapprochements d'homonymes (ce que l'on qualifie aujourd'hui de « jeux » de mots). Elle est aussi, pour les poètes, un moyen d'inventer ou d'amplifier des épisodes. Ce procédé « étymologique » conçu comme une forme de pensée est bien connu de la poésie latine et médiolatine. Au VIIe siècle, Isidore de Séville (*Etymologiarum sive originum libri XX*) la considérait comme une partie de la *grammaire*.

2. Dans la littérature médiévale, la beauté et la perfection physique et morale se confondent avec la blondeur, en vertu de ce que J. Frappier a pu appeler un « racisme aristocratique ».

Page 197.

a. Folio 58 de P-a, vers 1015-1058 ; b, 1059-1102 ; c, 1103-1146 ; d, 1147-1190 ; e, 1191-1236 ; f, 1237-1280.

Page 198.

a. mervoil *P (leçon isolée et rime fausse). Nous corrigeons avec P8.* •• *b.* reprandre / Neant plus qu'el feroit an cendre / Or del *P, P8. Nous adoptons la leçon de P1, P5, P11 et To., plus satisfaisante pour la construction grammaticale.* •• *c.* serai *P. Nous adoptons la leçon de P8 et A, P résultant d'une faute de copie.*

Page 199.

1. Terme de féodalité. Portion d'une seigneurie rurale occupée et cultivée par un tenancier et sa famille.

Page 200.

1. Ce bain des chevaliers, préalable à leur adoubement, est attesté dans le *Roman d'Alexandre.* Il a été étudié par F. Lyons, « The Chivalric Bath in the *Roman d'Alexandre* and in Chrétien's *Cligès* », *Mélanges Teruo Sato*, Nagoya, 1973, t. I, p. 85-90.

Page 201.

a. escoter *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par l'ensemble des autres manuscrits, P résultant d'une faute de lecture ou de copie.* •• *b.* sors / Soredamors prant *P. Nous corrigeons d'après P8, ainsi que le contexte l'impose.*

1. Ce détail du cheveu rappelle très certainement un épisode de la légende tristanienne (absent toutefois des œuvres françaises en vers). Le poète allemand Eilhart von Oberg raconte en effet que les barons de Marc somment leur roi de se marier. Marc cherche un moyen d'éluder leur requête. Pendant qu'il réfléchit, deux hirondelles entrent par la fenêtre et laissent échapper de leur bec un beau et long cheveu de femme. Le roi ramasse ce cheveu et formule alors ce qu'il pense être une condition préalable qui rendra impossible son mariage. Il déclare en effet qu'il n'épousera que la femme à qui appartient ce cheveu. E. Cosquin a étudié la migration indo-européenne du conte de la Belle aux cheveux d'or dans la *Revue des traditions populaires*, XXXII, 1917, p. 1-26.

2. Pourquoi Guiot supprime-t-il ces deux vers et demi (voir var. *a*, p. 202) ? Jugerait-il l'allusion sacrilège ? En tout état de cause, ils annoncent les vers 1612 et suivants. Dans *Le Chevalier de la Charrette*, Lancelot retrouvera les mêmes gestes de dévotion et d'adoration envers Guenièvre.

Page 202.

a. Tot le *[v. 1192, p. 201]* monde qui li meïst : / Alixandres *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par tous les autres manuscrits.*

Page 203.

a. adossez / De pex aguz et de darciere / Qu'il ne cheïssent par

derriere / Au *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon de P* darciere *résultant d'une faute du copiste. Voir n. 1.* •• *b.* est sor la pree logiee / Tote tamise est *P. Nous adoptons la leçon de P8, celle de P étant incohérente.* •• *c.* viez *P. Nous adoptons la leçon de P1, confirmée par tous les autres manuscrits, sauf P8 qui donne* clers .

1. Nous n'adoptons pas, pour ce passage altéré (v. 1243-1244), la correction proposée par A. Micha qui voit dans « *darciere* » (voir var. *a*) une mauvaise graphie de « *dossiere* », « ouvrage de soutènement où des pieux pointus, plantés en terre, retiennent des *dosses*, ou planches plates d'un côté, bombées de l'autre et qui tombent les dernières dans le sciage longitudinal des troncs » (voir le glossaire de son édition, s. v. *darciere*, p. 229). Malgré son ingéniosité, cette correction n'est pas appuyée par les autres manuscrits. Pour le vers suivant, la leçon de Guiot, « *cheïssent par derriere* », n'est pas très heureuse ; elle est en outre isolée.

2. Il s'agit de barrières de bois qui constituent la première ligne défensive des fortifications.

Page 204.

a. Folio 59 de P-a, vers 1281-1324 ; b, 1325-1374 ; c, 1375-1418 ; d, 1419-1462 ; e, 1463-1506 ; f, 1507-1550.

1. L'onomastique donne une couleur byzantine au récit. Toutefois, la plupart de ces noms ne sont pas d'origine grecque. *Charquedon* (ou, selon les variantes des manuscrits, *Calcedor*, *Carchedol*, *Calcedon*) rappelle la calcédoine, pierre précieuse souvent mentionnée dans les lapidaires médiévaux. *Cornix* (variantes : *Cornu*, *Corvix*, *Corins*, *Coreus*, *Corniex*, *Thorins*) semble avoir été formé sur le nom de Corineus, un Troyen mentionné dans le *Brut* de Wace, que Chrétien avait lu. *Nébunal* est à rattacher au Nabon (ou Mabon) des récits arthuriens. Le nom de *Parménide* est le plus authentiquement grec de la série, puisque c'est celui d'un philosophe bien connu au Moyen Âge grâce aux compilateurs latins. Avec une substitution de l'initiale, *Neruïs* (variante *Nervix*) permet de retrouver Hervis, prénom épique assez répandu. *Pinabel* figure dans la *Chanson de Roland* ; c'est le nom d'un parent de Ganelon. Quant à *Macedor* (mentionné au vers 1894, p. 218) son nom semble formé sur Macédoine. Pour rester dans le registre épique, on notera que les compagnons d'Alexandre sont douze comme les Douze Pairs de Charlemagne.

2. Le combat dans le gué (ou près du gué) est un type traditionnel de bataille dans les textes celtiques. On le trouve attesté dans des récits mythologiques irlandais et dans des lais appartenant à la matière de Bretagne (le lai de l'*Épine*). *Le Chevalier de la Charrette* contient un autre exemple de ce motif.

Page 206.

a. de traïson *[v. 1352, p. 205]* / Mes li rois *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par P5, P11 et Tu. La leçon de P résulte d'un oubli probable du copiste.* •• *b.* assise / Delez sa cuisse a *P. Nous*

adoptons la leçon de P8, confirmée par l'ensemble des autres manuscrits. La leçon de P nous paraît singulièrement isolée. Voir n. 1.

1. Dans l'emblématique médiévale, la main à la joue est l'attitude symbolique de la mélancolie, d'une méditation anxieuse et souvent douloureuse. L'adjectif « pansis » au vers 1375 vient confirmer cette interprétation emblématique du geste. Mais voir var. *b*.

Page 207.

a. Car *P. Nous corrigeons d'après P8 et l'ensemble des manuscrits pour la cohérence syntaxique (« si... que »). L'abus caractéristique de « car » en début de vers est un trait typique de Guiot.* •• *b.* qu'il m'apelast mes *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par tous les autres manuscrits.*

Page 208.

1. Ces salles désignent par métonymie les bâtiments où elles se trouvent, c'est-à-dire les demeures royales où les souverains pouvaient accueillir toute leur cour.

Page 209.

a. Volent ausi espés et mesle *P. Nous corrigeons d'après P1 et P11. Cette expression se retrouve dans « Yvain » (v. 441, p. 349), associée à une tempête.*

Page 210.

a. voldra *P. Nous corrigeons d'après P8, confirmé par tous les autres manuscrits :* voldra *ne convient pas au sens de passage.* •• *b.* mon *P (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c. Folio 60 de P-a, 1551-1594 ; b, 1595-1640 ; c, 1641-1684 ; d, 1685-1728 ; e, 1729-1774 ; f, 1775-1818.* •• *d.* anbloïssoit *P. Nous corrigeons d'après P8 pour conserver l'antithèse à la rime. La leçon de P est isolée, celle de P8 également, mais les autres manuscrits donnent* anbelissoit *qui est assez plat. P n'est guère crédible : le cheveu de Soredamour ne peut pas devenir blond puisqu'il l'est déjà. « Esclarir », en revanche, signifie « allumer, être éclairé, lancer des éclairs » et s'oppose mieux à « palissoit » avec qui il rime richement.*

Page 211.

a. panse *P (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b. Vers 1590 dans P :* Et la contenance et l'usage *. Nous corrigeons d'après P8, la leçon de P résultant sans doute d'une mauvaise lecture. La reine observe les visages, ainsi que le précisent les vers suivants (voir v. 1592-1593).* •• *c.* vestue / La pucele *P, P1, P3. Nous adoptons la leçon de P8, celles de P, P1, P3 résultant d'un oubli probable du copiste.*

Page 213.

a. desfiance *P. Nous corrigeons d'après P8, confirmé par l'ensemble des*

autres manuscrits. La leçon de P aboutit à une rime du simple au composé et ne permet pas d'enchaîner sur la reprise de desperance *, deux vers plus bas.*

Page 214.

a. puissent / Voient venir *P. Nous corrigeons d'après P8 pour maintenir la cohérence grammaticale et sémantique.*

1. La lune annonce traditionnellement un événement funeste. En fait, elle va nuire aux imposteurs en jetant quelque lumière sur leurs noirs desseins.

2. Effet typique d'*annominatio* à la rime des vers 1701 à 1706, que la traduction en prose ne rend qu'imparfaitement : « luire-nuire-nuisant-luisanz-renuisent-reluisent ». L'*annominatio* consiste à jouer des variations morphologiques (ici, les participes présents et formes composées du verbe) à partir d'une même base lexicale (ici, les verbes quasi homophones « nuire » et « luire »).

Page 215.

a. lances *[v. 1738, p. 214]* s'antrapuichent / Autresi *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par l'ensemble des manuscrits, sauf P3 et P qui abrègent le passage. Dans P5, P8, P11, Tu., ces deux vers sont encore précédés par deux autres, redondants :* Si que totes les hanstes fraignent / As espees s'entraconpaignent *.*

Page 216.

a. Vers 1782 dans P : Et tant vistement les requiert *. Nous adoptons la leçon de P8, bien meilleure que celle de P qui contient une répétition maladroite de « requiert » et une rime du même au même.* •• *b. Folio 61 de P-a, vers 1819-1862 ; b, 1863-1906 ; c, 1907-1950 ; d, 1951-1994 ; e, 1995-2038 ; f, 2039-2082.*

Page 217.

1. « Conuissance » (v. 1833) désigne les signes de reconnaissance qui permettent à un chevalier portant son armure d'être identifié par ses compagnons. Lorsque le visage d'un chevalier est entièrement recouvert par son heaume, il n'existe aucun moyen de le différencier d'un autre. Des figures peintes sur l'écu deviennent alors des « marques » d'identification ; ces figures deviendront très vite des armoiries. *Cligès* est composé vingt ans environ après l'invention de l'héraldique, que l'on date de 1150, approximativement.

2. La ruse des Grecs pour entrer dans la ville n'est pas sans rappeler, dans son esprit tout au moins, le célèbre épisode du cheval de Troie à travers lequel d'autres Grecs se sont illustrés... Chrétien pouvait lire l'épisode du cheval dans le *Roman de Troie* (éd. L. Constans, S.A.T.F., 1904-1912, t. IV, p. 143) ou dans la source latine de ce dernier : le *De excidio Trojae historia* du pseudo-Darès le Phrygien et l'*Ephemeris belli Trojani* du pseudo-Dictys. Voir aussi n. 1, p. 300.

Page 220.

a. nebunal / Fu contretenuz li passages / Un grezois qui molt estoit sages / Si que *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon de P (isolée) résultant d'une interversion des deux vers.* ⁂ *b.* porte / Por envaïr et por conbatre / Car tost s'il porroient anbatre / Tex genz *P. Nous corrigeons d'après P8 et l'ensemble des autres manuscrits, la leçon de P résultant d'une interversion des deux vers.* ⁂ *c.* Li dis la *P (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de P8. La leçon de P se trouve démentie par le contexte : voir v. 1810-1812, p. 216 et v. 1975.*

Page 223.

a. Folio 62 de P-a, vers 2083-2130 ; b, 2131-2174 ; c, 2175-2218 ; d, 2219-2262 ; e, 2263-2306 ; f, 2307-2350.

Page 224.

a. enui / Qui lui *P. Nous corrigeons d'après P8, confirmé par les autres manuscrits.*

Page 225.

a. Vers 2166 dans P : Et de mort ne vos rescoez *. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par l'ensemble des autres manuscrits. P est incompréhensible.*

Page 227.

a. tref *P (rime fausse). Nous corrigeons d'après P8, confirmé par tous les autres manuscrits.*

Page 228.

a. Vos antre aconpaigniez *P (vers faux). Nous corrigeons d'après P8.*

1. En censurant leurs sentiments, les amants avivent leur inquiétude intérieure. Chrétien semble pressentir ici ce que la psychologie décrira bien plus tard comme un phénomène de refoulement amoureux.

2. Nous reprenons ici la traduction suggérée par Foerster sur une indication d'H. Suchier (éd. de 1884, Halle, p. 343, à propos du vers 2303). Il n'y a sans doute pas lieu de modifier le texte sur ce point. (G. Paris et J. Frappier proposent de lire, après la correction « *Forsen en volanté* » : « Je ne vous conseille pas de mettre de folie dans votre désir amoureux. » Daniel Poirion suggère de corriger le texte en « *Force en volanté* » et de traduire : « Ne cherchez pas à dominer votre désir amoureux. ») On notera que le terme de « volanté » est un mot-clé du vocabulaire psychologique de *Cligès* et que son sens est « flottant » pour reprendre le constat de J. Frappier : « tantôt le mot désigne la libre volonté, le libre arbitre capable de s'insurger contre la domination de l'amour, tantôt il devient à peu près synonyme de « désir ou de sentiment amoureux » (*Le Roman breton : Cligès*, p. 65).

Page 229.

a. don / Ansimant dit *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P8.* ⁂ *b.* perdrer *P (rime fausse). Nous corrigeons d'après P8, confirmé par les autres manuscrits.* ⁂ *c. Folio 63 de P-a, vers 2351-2394 ; b, 2395-2439 ; c, 2440-2482 ; d, 2483-2526 ; e, 2527-2570 ; f, 2571-2614.*

1. L'amour courtois (ou *fine amor*) repose en effet sur l'harmonie de la « volanté » (« désir »), du « corps » et du « cœur », trois termes-clés employés au vers 2320. L'absence de ces trois éléments rend l'amour *vilain* (« ignoble ») ou *fou* (il faut comprendre ici « purement sensuel » ou « charnel »).

2. Plus que des fiançailles, c'est un mariage officieux que préside la reine Guenièvre avant le mariage officiel, que le narrateur ne décrira pas. Des formules quasi rituelles encadrent ses propos et l'on songe aux origines profanes de la cérémonie du mariage. Historiquement, l'Église n'a pas inventé la cérémonie du mariage ; elle n'a fait que sacraliser une union matrimoniale qui était primitivement un acte laïc de « donation » d'époux. C'est ce rôle de donatrice que joue précisément Guenièvre en anticipant la cérémonie proprement dite.

3. Chrétien laisse entendre qu'il a tiré les leçons d'*Érec et Énide* et qu'il ne sera plus aussi prodigue de descriptions brillantes dans ce nouveau roman qu'il entreprend. La description du mariage d'Érec et Énide était fondée sur le principe stylistique de l'abondance (la *copia* des traités de rhétorique) et occupait environ 200 vers, très travaillés (voir v. 1884-2094, p. 47-52). Le mariage d'Alexandre et Soredamour tient en huit vers : la différence de traitement stylistique est plus que frappante. Chrétien retiendra cet idéal de concision dans l'évocation des fêtes pour l'ensemble de ses romans ultérieurs ; dans cette nouvelle manière, la description ornementale recule de plus en plus au profit de la narration pure. La concision (*brevitas*) était un idéal de style périodiquement réaffirmé dans la poésie médio-latine : elle trouvait sa source dans la poésie latine de l'Antiquité (voir par exemple Horace, *Art poétique*, v. 25 : *brevis esse laboro*, « je travaille la concision »).

4. « Fierce » (v. 2356) appartient à la langue technique des échecs. Lorsque les échecs sont arrivés en Europe, la pièce qui portait le nom de *fers* (c'est-à-dire le vizir) dans le jeu arabo-persan a été féminisée en *fiers*, *fierce* ou *fierge*, assimilé phonétiquement au mot *Vierge*. Grâce à l'essor de la *fine amor*, cette pièce prit une importance de plus en plus grande avant de devenir officiellement la *Reine* à la fin du Moyen Âge. Toutefois, on parlait déjà de *regina* (« la reine ») dans un poème sur les échecs datant de l'an mil.

Page 230.

1. Le nom de Cligès constitue une énigme onomastique. On l'a rapproché du nom d'un sultan d'Iconium, Kilidj-Arslan II, qui régna de 1156 à 1192 (voir H. et R. Kahane, « L'Énigme du nom de Cligès », *Romania*, LXXXII, 1961, p. 113-121) mais cette identification ne rencontre pas l'approbation générale. Chez Guiot de Provins, ce nom figure dans une liste de philosophes et d'écrivains antiques (A. Fourrier, *Le Courant réaliste [...]*, p. 158, n. 100). Il n'est

pas impossible toutefois que le nom puisse remonter à une racine indo-européenne *kal* ou *kel* représenté dans les langues celtiques par *cledd*, *cleddyf*, vieil irlandais *claideb*, ancien breton *clezeff* ou le breton *klêzé*, autant de vocables en relation avec l'idée de « frapper » (voir H. Hubert, « Nantosvelta, déesse à la ruche », *Mélanges Cagnat*, Paris, 1912). Plus loin, dans le récit des scènes de combat, Cligès se définira bien comme un frappeur d'exception.

2. À travers cette formule de transition, Chrétien souligne la bipartition de son récit. Il emprunte ce procédé de composition aux arts poétiques latins de son temps (voir E. Faral, *Les Arts poétiques du* XII[e] *et du* XIII[e] *siècle*, Champion, 1923, p. 60).

Page 231.

a. la nuiz *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par les autres manuscrits ; P n'est guère vraisemblable sur le plan de la chronologie du récit.*

1. Shoreham, ville du Sussex et port sur la Manche.

2. Même s'il n'est pas rhéteur, ce Grec cultive l'art de l'éloquence à la manière d'un Démosthène. Il est somme toute l'héritier de cette clergie dont le prologue du roman avait situé l'origine en Grèce antique.

Page 233.

1. L'histoire des frères ennemis (Étéocle et Polynice) a fait l'objet d'une adaptation romanesque française (*Le Roman de Thèbes*) d'après la *Thébaïde* de Stace. Ce roman nourri de matière antique est antérieur aux romans de Chrétien. Il aurait été composé vers 1155. Chrétien a dû le connaître.

Page 234.

a. Qu'il lest le non *P. Nous corrigeons d'après P8, confirmé par l'ensemble des autres manuscrits pour éviter l'ambiguïté de P. La répétition de* lest *prête à confusion.* Ait *s'impose à cause des vers 2554 et 2573, p. 235.* •• *b.* mie / Quant il ot la parole oïe / Que ses freres ait la corone *P. Nous corrigeons d'après P8 pour rétablir la clarté de la construction et du sens. P procède sur ces deux vers à une réfection personnelle et très maladroite qui contredit le contexte. En outre, l'ambiguïté du possessif, « sa fiance » (v. 2556), rend la leçon de P très obscure. Alexandre incite Alis à ce serment et pose une condition : le célibat. Il n'est nullement, comme le prétend P, froissé par le serment.*

Page 235.

a. Folio 64 de P-a, vers 2615-2658 ; b, 2659-2702 ; c, 2703-2746 ; d, 2747-2790 ; e, 2791-2834 ; f, 2835-2879.

1. Cligès appliquera ce principe à la lettre lors du tournoi de quatre jours, où il combattra incognito.

2. Il s'agit d'une mort d'amour, comparable à celle de Tristan et Yseut ou à celle de Pyrame et Thisbé, dont un texte en vers contemporain des romans de Chrétien raconte l'histoire.

Page 237.

a. s'anors abaissera *P (vers faux). Nous adoptons la leçon de P3, plus cohérente que celle de P8 et des autres manuscrits qui donnent* i abaissera *.*

1. Selon A. Fourrier (*Le Courant réaliste [...]*, p. 157), il s'agirait d'une diète. Le critique y voit (p. 167-168) une allusion à un événement historique : en juin 1171, l'empereur d'Allemagne reçut à Cologne les messagers de l'empereur byzantin, Manuel Comnène, afin de négocier le mariage de Maria, la fille unique de Manuel, avec un de ses fils. Par rapport au roman, les sexes seraient inversés (c'est Fénice qui est allemande et Cligès grec) mais l'enjeu matrimonial est identique dans les deux cas. *Cligès* refléterait ainsi certaines préoccupations politiques des années 1170.

Page 238.

a. Vers 2712 dans P : Ice fenyce me resanble *. Nous corrigeons d'après P8 pour conserver la construction de la comparaison.*

1. C'est le type même du portrait par prétérition. Le procédé est bien répertorié dans les traités de rhétorique en latin médiéval.

Page 239.

a. art *P (rime fausse). Nous corrigeons d'après P8 et tous les autres manuscrits.*

1. Narcisse fait évidemment l'objet d'une notice détaillée dans les *Métamorphoses* d'Ovide que Chrétien devait parfaitement connaître. Au XII[e] siècle, il existait en outre une adaptation en vers français du texte ovidien (*Narcisus, « poème du XII[e] siècle »*, édité par M. M. Pelan et N. C. W. Spence, Les Belles Lettres, 1964) mais aussi de nombreuses allusions dans les œuvres littéraires françaises.

2. L'idée de ces dons de Nature est un topos familier à la poésie médio-latine (voir Alain de Lille : *Solers Nature studium, que singula sparsim / Munera cuntulerat aliis, cuncludit in unum* [*Anticlaudianus*, I, v. 3-4]. Traduction : « Le zèle de Nature rassemble sur une même œuvre les dons répartis séparément, çà et là, sur plusieurs personnes »). Sur l'importance de ces références à l'allégorie de la Nature chez Chrétien de Troyes : C. Luttrell, « The Figure of Nature in Chretien de Troyes », *Nottingham Medieval Studies*, XVII, 1973, p. 3-16.

3. Dans le *Tristan* de Béroul, le neveu de Marc construit un arc infaillible qui atteint sa cible sans l'intervention humaine. Il manifeste également des talents de dresseur en initiant son chien Husdent à la chasse « muette ». Si Tristan était connu pour ses dons de chasseur, il l'était aussi pour ses talents de musicien et de peintre. Dès lors, la leçon de Guiot (« *art* » au vers 2771, voir var. *a*), impossible pour la rime, apparaîtrait néanmoins fondée. Quoi qu'il en soit, la référence à Tristan sert ici de faire-valoir à Cligès, comme ailleurs la mention d'Yseut met en relief la supériorité de Fénice sur l'amante de Tristan.

Page 241.

a. Vers 2844 dans P : Qui la besoigne li descuevre *(leçon isolée).*

Nous adoptons la leçon de P8 et des autres manuscrits. •• *b.* a trois se content *P (vers hypomètre). Nous corrigeons d'après P8.*

1. « Chançon » et « vers » (v. 2826) sont en fait deux termes synonymes : *vers* désignait la « chanson d'amour » (ou *canso*) des premiers troubadours : celle de Guillaume d'Aquitaine en particulier (1071-1126) ; *chançon* remplacera bientôt *vers*, surtout chez les trouvères. L'emploi simultané des deux mots dans le même contexte prouve que la terminologie n'était pas encore totalement fixée à l'époque de *Cligès*.

Page 242.

a. Folio 65 de P-a, vers 2880-2923 ; b, 2924-2967 ; c, 2968-3011 ; d, 3012-3054 ; e, 3055-3099 ; f, 3100-3142. •• *b.* que il preuz *P (vers hypomètre). Nous adoptons la leçon de P8.*

Page 243.

a. beise *P (rime fausse). Nous corrigeons d'après P8, confirmé par les autres manuscrits.* •• *b.* cil le part / Que *P (rime fausse). Nous corrigeons d'après P8.*

1. Il a non seulement vaincu ses adversaires mais remporté, dans son propre camp, le prix de la victoire : il s'est montré le plus brave parmi les combattants d'Allemagne et de Crète.

Page 244.

a. choses si la ceingnent / Que molt la plessent et ateingnent / Qu'ele *P. Nous corrigeons d'après P1 ; la leçon de P semble résulter d'une mauvaise lecture du copiste. Les deux verbes « pâlir » et « teindre » se trouvent parfois coordonnés chez Chrétien (voir v. 2993, p. 245). P8 est lacunaire.*

1. Le mot *nigromance* (v. 2986) est un croisement du grec *necromantia* (« évocation des morts dans un but de révélation ») et de *mancie* (« magie ») associée à *niger* (« noir »).

2. Cette réputation de la Thessalie comme terre de la magie et des sortilèges (« charaies » ; voir v. 2992) est ancienne (des auteurs latins comme Ovide, Horace, Juvénal, Properce et Lucain en font état). Selon le poète latin chrétien Prudence (348-v. 410), c'est le dieu Mercure qui est l'inventeur des procédés magiques ; il est le conducteur des âmes initié à la magie de Thessalie (*Contre Symmaque*, I, 94-98) : *Nec non Thessalicae doctissimus ille magiae / Traditur extinctas sumptae moderamine virgae / In lucem revocasse animas [...] / Ast alias damnasse neci penitusque latenti / Inmersisse chao. Facit hoc ad utrumque pertitus.* (« Car Mercure connaît exactement la magie thessalienne / Et l'on rapporte que sa baguette a conduit des âmes de morts / vers les hauteurs de la lumière [...] / Mais qu'il en a condamné d'autres à mort et les a précipitées brusquement dans l'abîme entrouvert. Mercure peut aussi bien faire ces deux choses. ») Ovide mentionne le « poison thessalien » (*Amours*, III, VII, v. 27) ; dans cette expression, l'adjectif est une épithète de nature ; la Thessalie passe en effet pour le pays par excellence des magiciennes.

Page 245.

a. Vers répété en bas de page dans P.

1. En parfaite initiée aux pratiques des fées, Thessala associe l'envoûtement au teint sombre. Dans les croyances médiévales, il existe en effet un lien nécessaire entre le monde féerique et la noirceur chtonienne du visage. Dans la *Folie Tristan* d'Oxford, le neveu de Marc qui veut se faire passer pour un revenant se barbouille le visage en noir ; il prend le masque caractéristique des spectres surgis du monde féerique.

2. « L'esquinancie » se définit encore au XVIIe siècle comme une « humeur venteuse et suffocation de sang » qui se traduit par de la fièvre et une inflammation de la langue et de la gorge. La médecine populaire utilisait la dent pilée de sanglier pour la guérir (Van Gennep, *Le Dauphiné traditionnel*, Voreppe, Curandera, rééd. de 1991, t. II, p. 83).

3. La Thessalie est effectivement dans la tradition antique l'un des pays où la magicienne Médée exerça ses talents après avoir été bannie. Un fils de Médée et de Jason porte d'ailleurs le nom de Thessalos. Selon la mythologie, c'est lui qui aurait donné son nom à la Thessalie. Voir n. 2, p. 244.

Page 246.

a. d'acheisons *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon corrompue de P aboutissant à une rime du même au même.*

Page 247.

a. est *P. Nous corrigeons d'après P8, confirmé par P1, pour rétablir la construction du verbe.* •• *b.* Car en dolçor nul *P. Nous corrigeons d'après P8, confirmé par l'ensemble des manuscrits sauf P3. La leçon de P altère le parallélisme entre la « dolçor » et les autres maux dont il est question aux vers suivants. En outre, P semble confondre « mal » et « dolor » (selon le contexte, la « douleur » est la forme spécifique d'un « mal » défini).* •• *c. Vers 3108 dans P :* Dame voir de neant parlez *. Nous corrigeons d'après P8, confirmé par les autres manuscrits. Voir n. 2.*

1. Idée reprise sans doute de l'*Énéas* où l'on retrouve le même vocabulaire et le même paradoxe : *Et ge m'esmai. / - De coi ? - Del mal, de la dolor / qui toz tens vait sevant d'amor. / - Et ja est ce tot soatume. / Soëf trait mal qui l'acostume ; / se il i a un pou de mal, / li biens s'en suist tot par igal.* (v. 7954-7960 ; éd. Salverda de Grave, CFMA, 2 vol., 1925 et 1929, t. II, p. 62). « Je souffre. - De quoi ? - Du mal et de la douleur consécutifs à l'amour. - Cela est en fait de la douceur. C'est un mal qui devient doux pour qui en est coutumier. Si cela fait un peu mal, cela lui fait tout autant de bien par la suite » (voir A. Micha, « *Énéas* et *Cligès* », *Mélanges Hoepffner*, Paris, 1949, p. 237-243). L'oxymore, figure rhétorique dominante dans tout cet extrait, sert de prétexte à l'argumentation du personnage.

2. « Dame » dans *P* (voir var. *c*). Mais cette interpellation, adressée par Fénice à Thessala, n'est pas adaptée au contexte. Ce serait le seul exemple du genre et il ne serait ni conforme aux usages de politesse ni à la situation du texte.

Page 248.

a. savrez / Que j'en ferai voz volantez / Meſtre *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par l'ensemble des autres manuscrits. La leçon de P, platement redondante par rapport aux trois vers précédents, offre de plus une mauvaise rime.* •• *b. Folio 66 de P-a, vers 3143-3188 ; b, 3189-3232 ; c, 3233-3277 ; d, 3278-3320 ; e, 3321-3464 ; f, 3365-3408.* •• *c. Leçon de P, P5 et A. Les autres manuscrits donnent* cuer si eit le cors *, sauf Tu. qui offre* cuer saura le cors .

1. L'amour triſtanien (mais c'eſt Yseut qui eſt ici en cause) eſt condamné comme adultère. Une femme ne peut pas aimer véritablement deux hommes. La duplicité d'Yseut eſt particulièrement mise en cause.

2. Le terme de « parçonier » (v. 3144) désigne celui qui partage un bien avec quelqu'un. Il eſt plutôt rare dans la langue littéraire (on le trouve dans le *Triſtan* de Thomas, au vers 2139, à propos de Governal, complice des amours de Triſtan et Yseut) et la valeur métaphorique qu'il prend ici semble provenir de l'*Énéas* (v. 8304, t. II, p. 73) : *O lui n'i avra parçonier*, « Avec lui, il n'y aura aucun copropriétaire. »

3. Selon les manuscrits (voir var. *c*), Fénice se place tantôt sur le plan du souhait (*cileit*) tantôt sur le plan du conſtat (*cil a*) ; il eſt préférable de retenir la deuxième solution qui ferait de cette remarque une véritable maxime déduite de la nature intime de l'amour. La vérité formulée s'autorise du jeu des mots *cuer* et *cors* placés dans deux phrases symétriques ; cette équivalence de forme juſtifierait alors le contenu de l'idée.

Page 249.

a. ne peor / Et si *P. Nous adoptons la leçon de P5. Les autres manuscrits n'évitent pas la rime du même au même sur* boivre .

1. C'eſt ainsi que la magicienne aux pouvoirs suspects pourra finalement agir en toute bonne foi pour défendre la morale et le Bien. En rendant service à Fénice, elle contribuera aussi à lutter contre la déloyauté d'Alis et rendra intangible le serment de célibat jadis prêté par Alis avec le père de Cligès.

2. L'usage de tels charmes et sortilèges en matière matrimoniale eſt une vieille tradition connue d'Ovide mais bien antérieure à lui. Le poète latin aurait d'ailleurs été victime de telles pratiques si l'on en croit cet extrait des *Amours* (III, VII, v. 27-30) : *Num mea Thessalico languent devota veneno / Corpora ? num misero carmen et herba nocent ? / Sagave pœnicea defixit nomina cera, / Et medium tenues in jecur egit acus ?* « Eſt-ce la vertu magique d'un poison thessalien qui engourdit aujourd'hui mes membres ? Eſt-ce un enchantement, une herbe vénéneuse qui me réduit à un si triſte état ? Ou une sorcière aurait-elle gravé mon nom sur de la cire rouge et m'aurait-elle enfoncé des aiguilles minces dans le foie ? » En 1579, le concile de Melun condamnera encore sévèrement les pratiques des sorciers et sorcières qui « nouent les aiguillettes » et empêchent la consommation du mariage.

Page 250.

a. se *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par tous les autres manuscrits. La leçon de P, isolée, prête à confusion.*

1. Le *Roman de Merlin* mentionne un enchantement comparable, sinon dans ses causes (il n'est pas question d'un breuvage), du moins dans ses effets. La fée Viviane qui aime Merlin veut toutefois rester vierge. Elle dépose alors un oreiller enchanté sur le lit de Merlin et celui-ci, en y posant sa tête, croit ressentir les plaisirs de l'amour alors qu'il ne les vit qu'en imagination. Sur ce thème de l'oreiller magique, y compris dans la tradition tristanienne, voir H. Newstead, « Kaherdin and the Enchanted Pillow », *Publications of the Modern Language Association of America*, LXV, 1960, p. 290-312.

Page 251.

a. Vers 3241 dans P : Dolces et de boene oldor sont . *Nous corrigeons d'après la leçon de P8, bien meilleure que celle de P (qui présente une rime du même au même).* •• *b.* message *P. Nous adoptons P8, confirmé par A, la leçon de P aboutissant à une rime du même au même.* •• *c. Vers répété en bas de page dans P.*

1. La potion préparée par Thessala est une décoction d'herbes, comparable seulement par ses ingrédients au *vin herbé* dont parle Béroul. Il ne s'agit pas toutefois d'un aphrodisiaque dans la mesure où la potion absorbée par Alis n'est pas destinée à le rendre amoureux. Il s'agit de lui donner simplement l'illusion mentale de la possession physique. Pour Chrétien, l'amour vrai ne peut naître des artifices et de la magie des philtres. L'amour vrai doit jaillir de l'être humain lui-même et du plus profond de son désir. L'idée lui tient à cœur puisqu'il la reprend dans une de ses chansons : *Onques du buvrage ne bui / Dont Tristan fu enpoisonnez* (« Je ne bus jamais le breuvage / Dont Tristan fut empoisonné », p. 1048 et 1049). La chanson d'*Orson de Beauvais* (issue de l'église Saint-Pierre comme *Cligès*) contient un stratagème comparable : l'héroïne remariée contre son gré reçoit une herbe qui empêchera son mari de la posséder (éd. G. Paris, S.A.T.F., 1899, p. 20, v. 577 et suiv.).

2. Saint Riquier, abbé de Centule au VII[e] siècle, était fêté le 26 avril. Réputé pour défendre les causes difficiles, il devint très naturellement le saint patron des hommes de loi. Au Moyen Âge, on l'invoque souvent pour protester de sa loyauté et de sa bonne foi.

Page 252.

1. La bénédiction du lit nuptial par les prêtres constitue l'un des modestes embryons d'une cérémonie religieuse du mariage encore bien rudimentaire au XII[e] siècle (voir Ph. Walter, *La Mémoire du temps*, Champion, 1989, p. 341). Il s'agissait évidemment d'exorciser par ce rite tous les maléfices diaboliques susceptibles d'entraver la consommation du mariage (ce que l'on appellera plus tard le « nouage des aiguillettes »). Dans notre extrait, il faut admettre soit que la magie de Thessala met en échec l'action divine (puisque Alis est envoûté), soit que la magie de Thessala n'est nullement contradictoire avec l'œuvre de Dieu (ce qui semble plus conforme à l'esprit de Chrétien).

Page 254.

1. En dépit de leur étrangeté, les notions géographiques de Chrétien sont conformes aux connaissances de l'époque. S'il fait s'étendre la Forêt-Noire jusqu'au Danube, c'est parce que ce terme désigne aussi la forêt de Bavière entre Ratisbonne et Passau. Dans la géographie antique, le terme de *Hercynia silva* désigne la Forêt-Noire mais aussi tous les autres massifs boisés qui longent le Danube jusqu'aux Carpates (voir A. Fourrier, *Le Courant réaliste [...]*, p. 157).

Page 255.

a. Folio 67 de P-a, vers 3409-3452 ; b, 3453-3496 ; c, 3497-3542 ; d, 3543-3586 ; e, 3587-3630 ; f, 3631-3674. •• *b. Vers 3439 dans P :* Li chiés cligès s'il l'atant tant *. Nous adoptons la leçon de P8, meilleure que celle de P, qui présente une rime du même au même.*

Page 256.

a. retorné / Et l'emperere ot fet monter / Por lor aventure conter / Grex *P. Nous corrigeons d'après P8 en intervertissant les deux vers, comme dans tous les autres manuscrits.*

Page 257.

a. plenieres / De tiois *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par l'ensemble des autres manuscrits.*

1. Trait typique de vieilles coutumes guerrières celtiques. Il était d'usage, en effet, chez les Celtes de décapiter l'ennemi vaincu et d'utiliser ensuite la tête coupée à la fois comme trophée et comme fétiche guerrier ; cette tête était souvent attachée aux armes du vainqueur qui s'appropriait ainsi l'âme et la part vitale de son ennemi (nombreuses sources antiques de cette tradition dans A. Reinach, « Le Rite des têtes coupées chez les Celtes », *Revue d'histoire des religions*, LXVII, 1913, p. 41-48.

Page 258.

a. Vers 3539 dans P : Ne n'a mie [de] cuer de sanson *. Nous corrigeons d'après P5 ; seuls P, P8, P3 ont des leçons divergentes et peu intelligibles.*

1. Les exploits guerriers de Samson contre les Philistins font partie de la tradition biblique (Juges, xv). Le plus spectaculaire est, évidemment, celui où Samson, armé d'une simple mâchoire d'âne, parvient à abattre un millier de Philistins. La même disproportion sur le nombre des combattants se retrouve dans le cas de Cligès.

Page 260.

a. bataille / Et de tes chevaliers me baille / Car je lor *P. Nous adoptons la leçon de P8, confirmée par l'ensemble des autres manuscrits (voir aussi v. 3624).*

Page 261.

a. *Folio 68 de P-a, vers 3675-3718 ; b, 3719-3762 ; c, 3763-3810 ; d, 3811-3854 ; e, 3855-3898 ; f, 3899-3942.*

Page 264.

a. duel eüst / Quant *P. Nous corrigeons d'après P8.*

Page 265.

a. turtre *P. Nous adoptons la leçon de P8, plus conforme aux idées médiévales sur le castor (voir n. 2).*

1. Le silence inexplicable des amants au moment où devrait se produite la première déclaration d'amour est une scène récurrente dans tous les romans de Chrétien : Yvain devant la fée de Barenton ou Perceval devant Blanchefleur resteront aussi muets que Cligès et Fénice.

2. Au Moyen Âge, le castor était censé se nourrir de poissons (voir Z. P. Zaddy, « Les Castors ichtyophages de Chrétien », *Le Moyen Âge*, XCVII, 1991, p. 41-45). En évoquant ce monde à l'envers où la truite s'en prend au castor et où l'animal chassé devient chasseur, Chrétien reprend la tradition antique des *adynata* qui s'est parfaitement maintenue dans la littérature latine du Moyen Âge. Ernst Robert Curtius définit le procédé comme « l'association de choses impossibles » (*La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, P.U.F., 1956 ; réédition, Presses Pocket, coll. « Agora », 1991, p. 170-176, « Le monde renversé »). Les *adynata* de Virgile pourraient bien avoir inspiré ce passage de Chrétien. Dans une églogue, Virgile évoque un pâtre délaissé par sa bien-aimée ; il admet le renversement de l'ordre du monde en ces termes : « que maintenant le loup fuie devant les moutons [...] » (*ibid.*, p. 171).

Page 268.

a. *Folio 69 de P-a, vers 3943-3987 ; b, 3988-4027 ; c, 4028-4071 ; d, 4072-4114 ; e, 4115-4158 ; f, 4159-4202.* •• *b.* que l'entendirent *P (vers faux). Nous corrigeons d'après P8.*

Page 270.

a. apansse *P. Nous adoptons la leçon de P8, celle de P n'étant pas satisfaisante pour la rime.*

Page 271.

a. *Vers répété en bas de page dans P.*

Page 274.

a. *Folio 70 de P-a, vers 4203-4246 ; b, 4247-4290 ; c, 4291-4334 ; d, 4335-4378 ; e, 4379-4422 ; f, 4423-4466.*

Page 277.

a. remait *P (rime fausse). Nous corrigeons d'après P8.*

Page 278.

a. envoier *P (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de P8.*

Page 279.

a. Tote ne dire ne dire nel *P (doublon et vers faux). Nous corrigeons d'après P3, pour maintenir le compte des syllabes. Les autres manuscrits dont P8 donnent* Tote ne eſtre *.*

Page 280.

a. Tant et moi et mon *P (vers faux). Nous adoptons la leçon de P1. P8, isolé, procède à une réfection par abrègement en quatre vers (sur les vers 4447-4452) :* Ne ne veut eſtre en ma baillie / Par foi donc m'a cil malbaillie / Qui me derobe et toſt le mien / Ne m'aime pas jo le sai bien *.* •• *b.* qui le suen pert / Mes *P (rime du même au même). Nous corrigeons d'après P8, confirmé par tous les autres manuscrits. À* Mes *commence le folio 71 de P-a, vers 4467-4509 ; b, 4510-4557 ; c, 4558-4601 ; d, 4602-4644 ; e, 4645-4692 ; f, 4693-4738.* •• *c.* seison / Ne deignaſt ce cuit je tres bien / Que ses cuers *P. Nous corrigeons d'après P3 pour maintenir la cohérence du contexte. Voir n. 2. Les vers 4467 à 4474 manquent dans P8.*

1. Toute cette réflexion de Fénice adopte le rythme rhétorique d'un exercice scolaire, argumenté à souhait, où le pour et le contre s'affrontent de manière draſtique. Les jeux d'antithèses cherchent à conſtruire un raisonnement objeƈtif mais celui-ci eſt sans cesse démenti par la subjeƈtivité d'une conscience tiraillée entre l'amour et le devoir. L'effet de parodie des exercices scolaires paraît évident dans ce passage.

2. « Jamais, à aucun moment, je le sais bien, Cligès n'aurait accepté que son cœur ressemblât au mien » (leçon de Guiot ; voir var. *c*). Cette leçon prêterait à Cligès une intransigeance et un orgueil nullement explicables par le contexte.

Page 281.

a. maleoit suen *P (vers faux). Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* cuer *P. Nous corrigeons d'après P8 et les autres manuscrits ; P offre une leçon isolée qui détruit le parallélisme « corps » / « cœur ».* •• *c. Vers répété dans P.*

Page 282.

a. die voir / Car *P. Nous corrigeons d'après P8 ; les vers 4529-4530 ne manquent que dans P.* •• *b.* consantir / Qui *P. Nous corrigeons d'après P8 ; les vers 4545-4546 ne manquent que dans P.*

1. La vie de cour eſt propice à toutes les formes de l'hypocrisie. Ce trait eſt-il emprunté à l'esprit acerbe d'un sirventès de troubadour qui cultivait volontiers la satire, ou faut-il y voir un conſtat personnel de l'auteur ?

Page 283.

a. an *P. Nous corrigeons d'après P8 et l'ensemble des autres manuscrits.*

1. Voir J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au xve siècle* (Champion, 1925), n° 544 : *De prodome doit len amender. Les Proverbes du vilain* se présentent en un recueil dont la première rédaction date de 1175 environ. Les vers satiriques se terminent chacun par une sentence suivie de la formule qui sert de refrain, « *ce dist li vilains* » (« voilà ce que dit le vilain »). L'ouvrage traite le vilain (l'homme de basse condition) d'une manière aimable, ce qui est rare pour le Moyen Âge.

2. Wallingford, ville anglaise située sur la Tamise.

Page 284.

a. Vers répété en bas de page dans P.

Page 285.

a. negié / Einsi *P. Nous corrigeons d'après P8 ; les vers 4667-4668 ne manquent que dans P.*

1. Nom traditionnel d'un cheval à la robe noire. Ce nom suggère le Maure au teint basané. Pour J. Frappier (*Cligès*, p. 39), ces quatre chevaux de couleur différente rappelleraient les quatre chevaux (blanc, roux, noir et pâle) mentionnés dans l'Apocalypse (VI, 1-8).

Page 286.

a. Sagremors / Sagremors prison *P. Nous corrigeons d'après P8 ; les vers 4677-4678 ne manquent que dans P.* •• *b.* ostex iert / Einsi *P. Nous corrigeons d'après P8 (lacune de P).*

Page 287.

a. Folio 72 de P-a, vers 4739-4781 ; b, 4782-4826 ; c, 4827-4870 ; d, 4871-4914 ; e, 4915-4957 ; f, 4958-5001.

1. Arthur pressent qu'il s'agit d'un chevalier-fée comme il en existe parfois dans les romans arthuriens : il pourrait s'agir d'un revenant, un *fantosme* (v. 4736), autrement dit un être de l'autre monde, la féerie étant interprétée ici comme une manifestation diabolique. Les armes *noires*, couleur diabolique par excellence, suffiraient à renvoyer ce chevalier invisible du côté de Satan. C'est ce diable que le signe de croix d'Arthur veut exorciser. Chez Béroul, Tristan, qui fait une chevauchée en armes noires, sème la panique dans le camp arthurien ; Girflet dit de lui et de Governal qui l'accompagne : *Ils sont fae, gel sai sanz dote* (« Ce sont des enchanteurs, j'en suis certain » ; v. 4019). On trouvera la traduction et le commentaire de deux textes latins du Moyen Âge relatifs à des légendes de chevaliers-fantômes dans C. Lecouteux et Ph. Marcq, *Les Esprits et les Morts : croyances médiévales*, Champion, 1990, p. 81-86.

2. Césarée, ville de Palestine ; Tolède en Nouvelle-Castille était l'ancienne capitale des Wisigoths ; Candie (aujourd'hui Héraklion) se trouve en Crète.

Page 288.

1. Selon ce passage et pour l'ensemble des manuscrits sauf celui de Turin (qui donne « *desor l'escu en quartier peint* »), les armes de Lancelot

seraient donc un lion sur fond d'*or*. En langage héraldique, *or* désigne le jaune éclatant. Dans son *Armorial des chevaliers de la Table Ronde* (Paris, Le Léopard d'or, 1983, p. 82), M. Pastoureau note toutefois que les armoiries classiques de Lancelot, « d'argent à trois bandes de gueules sont attestées dès le début du XIII[e] siècle et sont jusqu'à la fin du Moyen Âge les plus stables de toutes les armoiries des chevaliers de la Table Ronde ». Elles s'imposeront à partir du *Lancelot en prose* (XIII[e] siècle). Notre texte se réfère donc à une tradition antérieure.

Page 289.

a. ator / Et celes qu'il *P. Nous corrigeons d'après P8 et l'ensemble des autres manuscrits.*

Page 291.

1. Ce motif probablement d'origine celtique (voir R. S. Loomis, *Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, New York, Columbia University Press, 1949 ; p. 259-60) n'est pas isolé dans la littérature médiévale ; on le retrouve dans divers romans (*Robert le Diable, Ipomédon*, le *Lancelot en prose*, *Sone de Nansai*) et dans le poème anglais de *Sir Gowther* (voir J. Delcourt-Angélique, « Le Motif du tournoi de trois jours avec changement de couleur destiné à préserver l'incognito », *An Arthurian Tapestry. Essays in Memory of L. Thorpe*, Glasgow, Université de Glasgow, 1981, p. 160-186). Il se présente généralement sous la forme suivante : un chevalier qui cache volontairement son identité participe pendant plusieurs jours consécutifs à un tournoi en changeant chaque fois la couleur de ses armes et de son cheval. On note que ce motif, nettement auréolé de féerie, apparaît aussi dans la tradition folklorique ; voir P. Delarue (*Le Conte populaire français*, Maisonneuve et Larose, 1976, t. I, p. 242-264). Une origine mythologique du thème n'est pas impossible. Cligès arbore successivement des armes noires, vertes, vermeilles et blanches. G. Dumézil a mis en évidence et commenté un symbolisme possible de ces couleurs dans le cadre des mythes indo-européens (*Rituels indo-européens à Rome*, Klincksieck, 1954, p. 45-61). *Albati* (le blanc), *russati* (le rouge), *virides* (le vert) constituent les trois axes d'un schéma trifonctionnel (blanc-rouge-noir/vert) qui sert de base à la représentation idéologique des différentes fonctions vitales des sociétés indo-européennes (le blanc de la souveraineté, le rouge de la guerre et le noir ou vert de la fonction nourricière). En se qualifiant successivement sur chacune de ces couleurs, Cligès dominerait chacune des catégories qu'elles représentent.

Page 292.

a. Vers répété dans P.

1. Partie de la lance recouverte de peau de chamois et que l'on tient en main.

2. Ainsi apparaît nettement la différence entre la joute ludique du tournoi et le « duel judiciaire » où les deux combattants défendent chacun une cause dans un litige. La position d'Arthur semble se rap-

procher quelque peu de celle des prédicateurs qui voient dans le tournoi l'exaltation de vices méprisables (voir J. Le Goff, « Un exemplum de Jacques de Vitry sur les tournois », *L'Imaginaire médiéval*, Gallimard, 1985, p. 248-261).

Page 293.

a. tot hernois *P (vers faux). Nous corrigeons d'après P8.*

1. On se souvient en effet des propos d'Alexandre aux vers 2593-2602, p. 235.

Page 294.

a. Vers répété en bas de page dans P •• *b. Folio 73 de P-a, vers 5002-5044 ; b, 5045-5088 ; c, 5089-5136 ; d, 5137-5180 ; e, 5181-5224 ; f, 5225-5268.* •• *c.* N'i a celui qui nel conjoie *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P8, grammaticalement plus correct.*

1. Il n'existe pas en effet de salle à manger dans ce palais. Le repas est servi sur des tables qui se démontent ; elles sont composées de tréteaux qui supportent une large planche recouverte d'une nappe.

Page 295.

a. Ne aliege *P (vers faux). Nous corrigeons d'après P8 et l'ensemble des autres manuscrits pour maintenir le compte des syllabes.* •• *b.* en volenté le *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon de P étant pléonastique.* •• *c.* de lui se retravaille / Talanz *P (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de P8, moins plate et plus conforme à la « fine amor » (voir n. 1).* •• *d.* consirre *P (rime fausse). Nous corrigeons d'après P8.* •• *e. Vers 5079 dans P :* Quant ele li restore soste *. Nous corrigeons d'après P8, la leçon, isolée, de P étant pléonastique.*

1. On devine en filigrane « l'amour de loin » que chantaient certains troubadours comme Jaufré Rudel.

Page 296.

a. L'empereriz *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon isolée de P étant contradictoire avec le contexte (voir v. 5113).*

Page 297.

a. parole *[v. 5122, p. 296]* rereite / Car ses *P. Nous corrigeons d'après P8 ; les vers 5123-5127 manquent seulement dans P.* •• *b.* moi *P. Nous corrigeons d'après P8 ; le contexte contredit la leçon de P.*

Page 298.

a. Vers 5184 dans P : Por proiere ne por pleisance *. Nous adoptons la leçon de P8, celle de P aboutissant à un sens peu satisfaisant.* •• *b. Vers 5191 et 5192 dans P :* Si a mes cuers lonc sejor fet / Ne sai s'il a bien ou mal fet *(leçon isolée avec rime du même au même). Nous corrigeons d'après P8.*

Page 299.

a. Dame certes certes o *P. (vers faux avec doublon). Nous corrigeons d'après P3. P8 (isolé) donne* Par ma foi dame . •• *b.* ne [le *exponctué*] [me *corr. interl.*] connut *P.*

1. Dans l'interprétation de Chrétien, Tristan et Yseut n'éprouvaient pas l'un pour l'autre un amour mutuel. Yseut est, plus particulièrement, accusée de duplicité et d'hypocrisie : elle aimait deux hommes mais, en réalité, elle n'en aimait aucun.

Page 300.

a. Folio 74 de P-a, vers 5269-5312 ; b, 5313-5360 ; c, 5361-5404 ; d, 5405-5448 ; e, 5449-5492 ; f, 5493-5538. •• *b.* estoit [premiers *exponctué*] mestiers *P.*

1. Chrétien avait probablement lu le *Roman de Troie* par Benoît de Sainte-Maure, adapté de compilations latines de l'*Iliade* (celle de Darès le Phrygien entre autres). Voir n. 2, p. 217. Dans le *Roman de Troie*, l'entrée d'Hélène à Troie donne lieu effectivement à de grandes réjouissances avec la même référence hyperbolique que chez Chrétien : *Onques nus hom a icel jor, / Co nos recontent li autor, / N'aveit oï anceis parler / De si grant joie demener / A nule gent qui fussent vis, / Com le jor firent el païs.* « Jamais personne jusqu'à ce jour, les auteurs nous le racontent, n'avait entendu dire que des vivants avaient manifesté une aussi grande joie que celle qui eut lieu dans le pays, ce jour-là. » (v. 4855-4860, éd. L. Constans, S.A.T.F., 1904-1912, t. I, p. 250). Mais Chrétien pourrait aussi bien s'inspirer de l'*Énéas* où se trouve la même idée : *Unques Paris n'ot greigner joie / Quant Eloine vint dedanz Troie / Qu'Eneas ot, quant tint s'amie.* « Quand Hélène pénétra à Troie, Pâris connut une joie moindre que celle d'Énéas qui reçut son amie. » (v. 1019-1021, éd. Salverda de Grave, t. I, p. 22).

Page 301.

1. Dans les propos de Fénice transparaît vraisemblablement l'épisode tristanien de la fuite des amants dans la forêt du Morrois. Tristan et Yseut, décidés à fuir ensemble la cour du roi Marc, se réfugient dans une forêt (le Morrois) où ils vivront leur amour, à l'écart du monde civilisé. Loin d'être perçue comme le monde heureux de la nature inviolée, la forêt est au Moyen Âge un lieu hostile de déchéance et d'abandon. Fénice écarte logiquement une solution de fuite qui les ferait passer pour des hors-la-loi et qui les accuserait aux yeux de la société. La fuite serait en effet un aveu de culpabilité.

2. Allusion probable à Paul, I Corinthiens, VII, où est abordée la question matrimoniale et le problème de la virginité. En fait, saint Paul n'est pas aussi explicite que le prétend Fénice qui sollicite les propos de l'apôtre vantant les mérites de la virginité : « Je dis toutefois aux célibataires et aux veuves qu'il est bon de demeurer comme moi. Mais, s'ils ne peuvent se contenir, qu'ils se marient : mieux vaut se marier que de brûler » (VII, 8-9). Même cité de manière approximative, saint Paul est une autorité de poids pour le raisonnement de

Fénice qui confisque ainsi à son profit la morale matrimoniale de l'Église. En fait, Fénice attribue plutôt à saint Paul un vieil adage qui circulait dans les milieux cléricaux : *Si non caste, tamen caute* (« si tu n'es pas chaste, sois au moins prudent »).

Page 302.

a. ces sales / Et se la *P. Nous corrigeons d'après P8 ; les vers 5341-5344 ne manquent que dans P.*

1. Comme le fait justement remarquer J. Stiennon (« Histoire de l'art et fiction poétique dans un épisode du *Cligès* de Chrétien de Troyes », *Mélanges Rita Lejeune*, t. I, Gembloux, Duculot, 1969, p. 696-697), le titre de « maître ouvrier » ou de « maître artisan » serait inutilement restrictif. Dans les sources médiévales latines, un architecte, même serf, peut porter parfois le titre de *magister*. Ce titre le hausse bien au-dessus de l'ouvrier tailleur de pierre, voire du maître artisan qui n'est qu'un simple exécuteur des plans du maître d'œuvre.

2. Le serf était attaché à un seigneur particulier ; on l'appelait couramment *l'homme de corps* de son seigneur ; l'expression souligne la dépendance extrême dans laquelle il vit. Il existait cependant diverses nuances de servitude et une hiérarchie des serfs. J. Stiennon (« Histoire de l'art et fiction poétique [...] », p. 698) voit en Jean un *ministerialis*, c'est-à-dire une personne certes privée de liberté mais jouissant néanmoins d'une activité libérale et d'un statut social bien supérieurs à ceux que lui aurait normalement imposés sa servitude.

Page 303.

1. Chrétien accréditerait ici la thèse de certains historiens d'art selon laquelle l'art byzantin a profondément influencé à cette époque les ateliers d'art de Rome et d'Antioche. Au XI[e] siècle déjà, des artistes byzantins avaient décoré l'église du Mont-Cassin en Italie. Au XII[e] siècle, des artistes venus de Constantinople réalisèrent des mosaïques à Rome (Santa Maria Nuova, Santa Maria in Trastevere). La principauté d'Antioche était liée matrimonialement et culturellement à Byzance. La sœur du prince Bohémond III d'Antioche avait épousé l'empereur byzantin Manuel Comnène.

Page 305.

1. L'affranchissement était parfois la récompense accordée à des artistes de condition servile qui avaient réalisé une œuvre particulièrement belle ou difficile. J. Stiennon (« Histoire de l'art et fiction poétique [...] », p. 699) cite le cas d'un serf de l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers, nommé Foulques, qui obtint entre 1082 et 1106 son affranchissement parce qu'il réalisa les peintures de tout un monastère et fabriqua des vitraux durant toute sa vie.

Page 306.

a. ne toche / Se *P. Nous corrigeons d'après A, la leçon de P étant par-*

faitement isolée et impossible pour la rime. P8 et P11 donnent n'en ose. •• *b.* crever l'uel / Bien *P. Nous corrigeons d'après P8. Avant les deux vers qui manquent dans P, P1, P5 et P11 ajoutent :* Miauz voudroie que m'oceisse / Que ja autre le regehisse.

Page 307.

a. Folio 75 de P-a, vers 5539-5582 ; b, 5583-5630 ; c, 5631-5674 ; d, 5675-5718 ; e, 5719-5762 ; f, 5763-5806. •• *b.* molt le jor pleü *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon de P étant incompatible avec le vers suivant.*

1. La tour est un bâtiment familier de l'architecture byzantine. Au XIII[e] siècle, le chroniqueur français Villehardouin ne cacha pas son admiration devant les tours de Constantinople. Il s'agissait tantôt de donjons intégrés aux fortifications, tantôt de bâtiments civils.

Page 308.

1. Des voyageurs du XII[e] siècle (Odon de Deuil, Benjamin de Tudèle, Guillaume de Tyr) font état de constructions byzantines qui possèdent le même raffinement et le même confort que la tour de Jean (J. Stiennon, « Histoire de l'art et fiction poétique [...] », p. 704-705). Le luxe légendaire de l'Orient transparaît dans de telles évocations.

Page 309.

a. mostré / Lors dist *P. Nous corrigeons d'après P8.*

Page 310.

a. la *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon, isolée, de P étant incompatible avec le contexte.*

Page 311.

a. vit dont au plus tart / Ne prandra *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon, isolée, de P étant contradictoire avec le contexte.*

1. Il y a peut-être une suggestion symbolique dans la mention de l'heure de none (3 heures de l'après-midi). Selon la Bible, le Christ mourut sur la croix à la neuvième heure.

Page 313.

a. durast / Que onques a feire andurast *P. Nous corrigeons d'après P8. La leçon, isolée, de P est incompréhensible à cause de l'absence de sujet du verbe.* •• *b. Folio 76 de P-a, vers 5807-5852 ; b, 5853-5896 ; c, 5897-5950 ; d, 5951-5994 ; e, 5995-6038 ; f, 6039-6082.* •• *c.* desirrer *P. Nous adoptons la leçon de P8, celle de P étant isolée et résultant d'une mauvaise lecture du copiste.* •• *d.* avenu *P (rime fausse). Nous corrigeons d'après P8.*

1. La ville de Salerne (au sud de Naples) était le siège d'une importante école de médecine au Moyen Âge. Celle-ci se trouvait au confluent de quatre cultures : latine, grecque, arabe et juive. Elle eut une influence considérable sur le développement de la médecine médiévale. Sa conception humorale (héritée de l'Antiquité) se trouvait en effet à la base de toutes les connaissances médicales de l'époque : elle a été très bien diffusée par des manuels et traités médicaux largement répandus en Occident. (Sur ces textes, voir *L'École de Salerne*, traduction de Ch. Meaux de Saint-Marc, texte, introduction et notes de Ch. Daremberg, Paris, 1880.)

Page 314.

a. pis / Biauté *P. Nous corrigeons d'après P8.*

1. Tradition émanant sans doute du folklore biblique car la Bible elle-même n'évoque pas précisément les mésaventures conjugales de Salomon. I Rois, XI se contente d'indiquer que Salomon aima beaucoup les femmes étrangères, qu'il eut sept cents épouses de rang princier ainsi que trois cents concubines et que celles-ci se détournèrent de lui. La tradition médiévale concernant la femme de Salomon a été étudiée par G. Paris dans *Romania*, IX, 1880, 436-443. La chanson de geste *Élie de Saint-Gilles* évoque celle-ci en ces termes : *Salemons si prist feme dont sovent me ramenbre, / Quatre iors se fist morte en son palais meesme, / Que onques ne crola ne puing ne pie ne menbre ; / Puis en fist uns vasaus toute sa consienche* (v. 1793-1796, éd. G. Raynaud, S.A.T.F., 1889, p. 59-60). « Salomon épousa une femme qui me vient souvent à la mémoire / Elle fit la morte pendant quatre jours dans son palais même / sans jamais remuer le poing, le pied ou un membre ; / Un homme en fit ensuite ce qu'il voulait. »

Page 315.

a. tor *P. Nous adoptons la leçon de P8, celle de P résultant d'une mauvaise lecture du copiste.*

Page 316.

a. eiderons / Nel devez *P. Nous corrigeons d'après P8.*

Page 317.

a. de la *[v. 5944, p. 316]* biere / Et dient *P. Nous corrigeons d'après P5, confirmé par P3, P11 et Tu. P8 donne une leçon abrégée :* Que par ce parole n'en traient / Lors la manacent et esmaient *.*

Page 318.

a. mandre *P. Nous adoptons la leçon de P8, celle de P étant isolée et résultant d'une faute évidente de copie.*

1. On songe ici aux martyres qu'évoque la *Légende dorée*. Saint Laurent est, comme Fénice, exposé sur un gril après avoir été lacéré de coups de fouet. D'ailleurs, Fénice est qualifiée plus haut de « sainte » (v. 5782, p. 313).

Page 319.

a. janbes *P (rime fausse). Nous corrigeons d'après P8.* •• *b.* dolcemant / Les cos et *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon de P étant isolée et résultant d'une mauvaise lecture du copiste.*

Page 320.

a. Vers 6076 et 6077 dans P : Qu'an n'i meïst fors saintuaire / L'empererriz i est anclose *. Nous corrigeons d'après P8, la leçon, isolée, de P étant incompatible avec le contexte.* Qu'an n'i meïst fors saintuaire *répète confusément le vers 6074. Le vers* L'empererriz i est anclose *est contraire à la situation puisque Fénice n'a pas encore été déposée dans le tombeau.* •• *b. Folio 77 de P-a, vers 6083-6126 ; b, 6127-6170 ; c, 6171-6214 ; d, 6215-6258 ; e, 6259-6302 ; f, 6303-6350.*

1. Cette précision du saint patron de l'église n'est pas sans rappeler l'allusion à l'église Saint-Pierre de Beauvais, au début du roman (voir v. 21, p. 173 et n. 8). Il ne s'agit pas toutefois du même édifice puisque Fénice est inhumée à Constantinople. Selon G. Paris (*Mélanges de littérature française*, p. 309, n. 1), il y avait à Constantinople un oratoire de Saint-Pierre et une église dédiée aux saints Pierre et Paul, mais pas d'église Saint-Pierre située hors des murs comme dans le roman.

Page 323.

a. sanz *P8. Nous maintenons la leçon de P malgré l'accord des manuscrits contre elle.* •• *b.* Qui mamie vos *P. Nous adoptons la leçon de P8, celle de P étant isolée et incompatible avec le contexte.*

1. Nous traduisons le texte de *P* (voir var. *a*). La leçon de *P8* et des autres manuscrits insiste sur le sort commun qui devrait gouverner les amants (l'idée serait trop « tristanienne » pour *Cligès*). Celle de *P* privilégie l'idée d'une victime expiatoire, délibérément choisie par la Mort. C'est l'idée développée par le contexte : Cligès aurait voulu mourir à la place de Fénice et se sacrifier pour elle.

Page 324.

a. gab *P (rime fausse). Nous corrigeons d'après P8 et l'ensemble des autres manuscrits.* •• *b.* oignemant entrait *P (vers faux). Nous corrigeons d'après P3, confirmé par P1, P5, Tu. P8 est redondant :* Si en prant ongemens et trait *.*

1. Cette déploration (ou plainte) funèbre pourrait rappeler, à certains égards, la scène finale du roman de Thomas où Yseut déplore la mort de Tristan. En fait, la conclusion de la scène n'est pas identique (puisque Fénice revient à la vie) et de telles plaintes sur la mort cruelle et félonne se rencontrent souvent dans les romans de l'époque (romans antiques en particulier).

Page 325.

1. Derrière ces propos dissimulés, on devine la métaphore de la

femme-oiseau familière à la mythologie celtique. Rappelons que Fénice porte le nom d'un oiseau mythique, plus prestigieux assurément que les canes ou les oies celtiques.

2. Alméria, ville d'Andalousie ; Tudela, ville de Navarre.

Page 326.

a. demandez / Tot cel an *P. Nous corrigeons d'après P8.* •• *b. Folio 78 de P-a, vers 6351-6394 ; b, 6395-6438 ; c, 6439-6482 ; d, 6483-6526 ; e, 6527-6604 ; f, 6605-6648.* •• *c.* corz *P. Nous corrigeons d'après P8, la leçon de P étant incompatible avec le contexte.*

1. Ce passage est bâti sur un lieu commun de la poésie lyrique qui ouvre le plus souvent les chansons de troubadours et de trouvères. Le motif de la reverdie célèbre le renouveau de l'été et de l'amour. Le début du *Conte du Graal* utilise le même motif.

Page 327.

1. Cet arbre atypique cumule plusieurs caractéristiques légendaires, mythiques ou littéraires apparemment incompatibles entre elles mais qui s'expliquent néanmoins si l'on considère qu'il fait partie de « l'autre monde » auquel appartiennent la tour et le verger. Cette *ente* peut faire penser par ailleurs à la tente où l'on rencontre la fée dans les récits inspirés de la matière de Bretagne et plus encore à la « feuillée » (une loge de feuillages et de branchages) qui appartient à la tradition folklorique des fêtes de mai bien attestée au Moyen Âge.

Page 328.

1. Le nom n'est pas très byzantin mais Chrétien, comme tous les écrivains de son temps d'ailleurs, ne recherche nullement la couleur locale ou le petit détail vrai et pittoresque. Le nom a probablement des consonances épiques. Dans *Le Charroi de Nîmes* (chanson de geste du XIIe siècle), le neveu du héros Guillaume d'Orange s'appelle précisément Bertrand.

2. Motif familier de la littérature d'inspiration celtique : le récit d'une chasse mythique (aux confins de l'autre monde) conduit généralement vers la fée de la fontaine (ou du verger). Dans les lais médiévaux issus du folklore celtique, l'épervier est associé aux fées ; l'alouette est par ailleurs investie de valeurs érotiques, dans une célèbre chanson de Bernard de Ventadour (*Quan vei la lauzeda mover*, « Quand je vois l'alouette s'élancer »). Chez Chrétien, le conte d'une chasse féerique est ramené aux dimensions d'une anecdote introduisant de nouvelles péripéties dans le roman.

3. Bertrand rappelle à certains égards le garde forestier qui, dans le *Tristan* de Béroul, est le premier à surprendre les amants cachés dans la forêt du Morrois. Ce garde forestier part ensuite, comme Bertrand, prévenir le roi qui est, dans les deux cas, l'époux légitime de la femme en fuite.

Page 329.

a. trace *P (leçon isolée et rime fausse). Nous corrigeons d'après P8.*

1. Comme l'a souligné L. Polak (*Romania*, XCIII, 1972, p. 312), la poire eſt souvent un symbole sexuel, voire obscène, dans la littérature médiévale, ainsi qu'en témoigne le *Roman de la Poire* au XIII[e] siècle ou le *Libro de buen amor* : dans tous ces textes, les amants prennent place sous un poirier, arbre privilégié du verger amoureux. Chaucer, dans le *Conte du Marchand* (*Merchant's Tale*), immortalisera le poirier dans une grande scène comique.

Page 330.

a. treſtote nue / Li un *P8. Nous maintenons la leçon de P, bien que tous les autres manuscrits s'accordent avec P8.*

1. Thessala usera alors de ses talents d'enchanteresse ; le don d'invisibilité qu'elle peut dispenser à volonté sera fort précieux en la circonſtance.

Page 331.

a. que je soie *[v. 6532]* pris / Et se je muir *P. Nous corrigeons d'après P8 dont la version eſt confirmée par tous les autres manuscrits ; la leçon de P résulte d'un abrègement du copiſte.*

1. Les vers 6533-6566 ne manquent que dans *P* (voir var. *a*). Nous suivons sur ce point le jugement d'A. Micha : « Sans être indispensable, le passage met en lumière les torts d'Alis ce qui n'eſt pas sans importance pour le sens de l'œuvre. » (*Cligès*, p. 216).

Page 333.

a. Folio 79 de P-a, vers 6649-6692 ; b, 6693-6736 ; c, 6737-6768.

Page 335.

a. atorne *P (illogisme et rime du même au même). Nous corrigeons d'après P8.*

Page 336.

a. ami / Onques *P. Nous corrigeons d'après P8.*

1. Passage capital pour l'interprétation de l'œuvre. En se mariant, Cligès et Fénice ne dérogent pas à leur *fine amor* (« parfait amour ») ; c'eſt le sens des mots « ami/amie » employés ici avec leurs connotations courtoises. Pour Chrétien, *fine amor* et mariage peuvent donc coexiſter ; cela dément la thèse selon laquelle la *fine amor* doit nécessairement se vivre dans l'adultère. En ce qui concerne Fénice, l'adultère n'eſt pas effectif puisque son mariage avec Alis n'a pas été « consommé ». Le droit canonique de l'époque juſtifierait cette innocence de Fénice (voir les textes canoniques cités par R. Guiette dans *Romania*, XCI, 1970, p. 75-83).

2. Au Moyen Âge et dans les siècles qui suivirent, le visage hâlé était un signe de vilenie sociale. Une femme de qualité se devait de garder un teint clair, quasi laiteux ; elle évitait les expositions prolongées au soleil.

3. La présentation des mœurs byzantines par Chrétien confine à une condamnation de la polygamie et de la polyandrie. L'allusion aux eunuques vient quelque peu démentir l'image d'harmonie sur laquelle le roman se conclut, d'autant que la castration de ceux-ci est plus ou moins présentée comme la conséquence du comportement de Fénice.

YVAIN OU LE CHEVALIER AU LION

NOTICE

Entre 1177 et 1181, quelques années après *Cligès*, Chrétien travaille simultanément au *Chevalier de la Charrette* et au *Chevalier au Lion*. La première œuvre forme un épisode lié à l'action de la seconde qui fait d'ailleurs allusion à cette insertion[1]. On ne peut donc guère séparer les deux romans, tant à cause de cette rédacton en parallèle que du fait de leur thématique à la fois opposée et complémentaire, soulignée sans doute par la symétrie des titres (*Le Chevalier de* / *Le Chevalier au*). Les deux œuvres posent en effet le même problème fondamental, celui de la *mesure*, c'est-à-dire des limites de la passion sur deux plans différents où elle peut s'exercer : la prouesse des armes et le désir amoureux. L'équilibre délicat entre l'amour et la prouesse constitue le noyau thématique privilégié des deux romans. Sous cette forme précise, le problème était déjà celui d'*Érec et Énide*, mais le *Chevalier au Lion* offre à certains égards une version mûrie de ce premier roman. Le romancier s'interroge désormais sur la place de la raison pratique dans l'existence morale et dans la conduite de la vie qui peut être, selon le cas, sagesse ou folie. On pressent vers quelle solution penchera Chrétien : sa préoccupation majeure est une courtoisie tempérée contrastant avec les courtoisies de l'excès qui régnaient un peu partout autour de lui. Toutefois, la définition d'un équilibre de vie ne peut s'accomplir qu'après la prise de conscience des excès en tout genre qui menacent l'existence quotidienne. C'est pourquoi l'harmonie à laquelle parvient Yvain à la fin de ses aventures suppose le dépassement de crises intérieures aussi pénibles que nécessaires, vécues par le lecteur-auditeur du roman en étroite sympathie avec le héros. Cet itinéraire original prend forme à partir d'une matière traditionnelle d'origine celtique qu'il n'est pas toujours facile de reconnaître et qui prête encore à quelques malentendus dans la critique.

À vrai dire, les sources directes du *Chevalier au Lion* ne seront probablement jamais connues. Elles relèvent d'une « oralité » qui n'est plus directement accessible aux critiques modernes. Il apparaît toute-

1. V. 4740-4742, p. 453 : *S'avoit tierz jor que la reïne / Ert de la prison revenue / Ou Meleaganz l'a tenue.* Voir aussi les vers 3706-3709, p. 428-429 et 3918-3920, p. 434 (allusions à l'enlèvement de Guenièvre par Méléagant).

fois avec certitude aujourd'hui que le romancier a utilisé des récits du folklore breton colportés par les conteurs ambulants qui voyageaient des îles Britanniques vers le continent. Les recherches actuelles tendent à justifier l'ancienne intuition de Gaston Paris sur les origines de la matière arthurienne : « Des poèmes arthuriens en grand nombre issus de lais et de contes bretons surgissent [...] en Angleterre vers le milieu du XIIe siècle. Ces poèmes anglo-normands sont à peu près tous perdus ; on les connaît par des imitations anglaises, galloises et surtout françaises[1]. » Le pays de Galles a été, en effet, le conservatoire privilégié de cette grande tradition légendaire des pays celtiques, ainsi qu'en témoigne parfois l'onomastique des œuvres adaptées. Il est toutefois difficile d'être plus précis quant à la transmission précise de ces textes de leur forme orale jusqu'à leur élaboration écrite. Un texte gallois offre néanmoins, sous cet angle, d'intéressants points de comparaison avec *Le Chevalier au Lion*, bien que sa composition soit postérieure au roman de Chrétien ; il s'agit du *mabinogi* (ou « conte bardique » gallois) d'Owein[2].

C'est Arthur Brown qui, le premier, a défini les origines celtiques insulaires de la légende d'Yvain[3]. Il admet en effet que la majeure partie du roman de Chrétien est issue d'un conte folklorique qui raconte la liaison amoureuse d'un mortel et d'une fée. Pour composer son roman, Chrétien disposait peut-être d'un récit d'origine galloise pénétré d'influences anglo-normandes ; ce récit était probablement écrit en langue vulgaire ou en latin. D'autre part, le *mabinogi* d'*Owein* ne se présente pas comme une adaptation ou une source du roman de Chrétien : les deux œuvres sont issues du même archétype celtique qu'elles adaptent différemment. C'est la présence dans le *mabinogi* de motifs étrangers au roman de Chrétien qui laisse penser que les deux textes se réfèrent à une tradition commune. À titre d'exemple, on pourra comparer les vers que Chrétien consacre au vilain de la forêt avec le portrait du même personnage issu du *mabinogi*. L'homme des bois, hirsute et plutôt rustre chez Chrétien, devient dans le *mabinogi* un géant cyclopéen, gardien d'un véritable bestiaire sacré[4]. Les voies de l'Autre Monde passent par ce portier devin, cet Hermès gallique, qui connaît les sentiers cachés du monde féerique. Dans les deux cas, il s'agit bien de l'*homme sauvage*[5], grande figure du panthéon celtique, qui réapparaît à plusieurs reprises dans le roman : Harpin et les deux fils du *netun* en sont d'autres avatars. Dans une étude d'inspiration structurale, Jacques Le Goff a souligné toute l'ambiguïté de cette figure tantôt auxiliaire, tantôt ennemie du héros[6]. Il a fait également

1. Gaston Paris, *La Littérature française au Moyen Âge*, Paris, 1905, p. 94.
2. « Owein ou le conte de la Dame à la Fontaine », *Les Quatre Branches du « Mabinogi » et autres contes gallois du Moyen Âge*, traduit du moyen gallois, présenté et annoté par Pierre-Yves Lambert, « L'Aube des peuples », Gallimard, 1993, p. 209-236. Sur *Les Mabinogion*, voir la Notice d'*Érec et Énide*, p. 1055.
3. Arthur C. L. Brown, « *Yvain*. A Study in the Origins of Arthurian Romance », *Harvard Studies and Notes in Philology and Literature*, VIII, 1903, p. 1-147.
4. *Les Quatre Branches du « Mabinogi »*, p. 215.
5. Voir Richard Bernheimer, *Wild Men in the Middle Ages : a Study in Art, Sentiment and Demonology*, Cambridge, Harvard University Press, 1952. Cf. n. 1, p. 346.
6. Voir « Lévi-Strauss en Brocéliande », *L'Imaginaire médiéval*, Gallimard, Bibl. des Histoires, 1985, p. 151-187.

ressortir son rôle central dans l'imaginaire du roman ; cette figure mythique est en effet le pivot des rapports fondamentaux entre la nature et la culture, entre la sauvagerie et la civilisation.

L'unité de composition d'un roman arthurien est le *lai*, véritable centre névralgique à partir duquel s'ordonnent et rayonnent les motifs. Le lai, véritable poème musical, ressortir au genre narratif court, et l'on possède, grâce à des adaptations écrites ou à divers témoignages indirects, une idée approximative de ces contes du folklore breton : aucun des lais anonymes conservés n'offre à vrai dire la matière intégrale du *Chevalier au Lion* mais beaucoup de lais n'ont pas été transcrits. On peut néanmoins soupçonner leur existence grâce aux déclarations du poète lui-même ou par diverses interférences textuelles.

Le Chevalier au Lion inclut au moins trois lais principaux enchaînés, les uns aux autres. Pour bien les distinguer, on leur a donné ici des titres fictifs.

Le « lai de Barenton » contient le rite (ou la coutume) de la fontaine. Chrétien semble singulariser ce texte en parlant de la *fille au duc / Laududez, dom an note un lai*[1]. Ce récit imprégné de merveilleux raconte le prodige qui se produit dans la forêt de Brocéliande. Quand un visiteur s'avise de jeter un peu d'eau sur le perron de la fontaine de Barenton, il déclenche une terrible tempête et doit affronter un chevalier roux qui lui lance un défi guerrier. En parvenant à vaincre l'assaillant, Yvain acquiert la souveraineté sur la fontaine et épouse la fée qui lui est associée.

Le « lai de la folie » formerait le deuxième noyau du récit. Bien que Chrétien n'indique pas sa source, on peut déduire l'existence d'un tel texte en se souvenant d'un récit rapporté par le poète islandais Snorri Sturluson (1178-1241). Cette histoire insérée dans la *Heimskringla* (*L'Orbe du monde*[2]) a toutes les apparences d'un conte fantastique, voire macabre, et ne ressemble aucunement à un fait divers. Snorri adapte probablement un récit légendaire, lui-même hérité d'un vieux mythe scandinave. Le roi Vanlandi épouse la princesse finlandaise Drifa et regagne ensuite sa ville d'Upsala. Au moment du départ, il a néanmoins promis à sa femme de venir la rejoindre dans un délai de trois ans. Plus de dix ans s'écoulent ; Vanlandi a oublié sa promesse. Alors la reine Drifa convoque une magicienne nommée Huld qu'elle paye pour tuer Vanlandi ou pour le faire revenir grâce à des sortilèges. La magie de Huld fait merveille. Vanlandi éprouve soudain le très vif désir de revoir son épouse mais ses sujets le mettent en garde : ne s'agit-il pas d'une ruse des Finnois ? Vanlandi s'endort soudainement ; il se réveille peu après en criant que la Mahr l'a piétiné. On protège la tête du roi mais la Mahr lui écrase les jambes. On protège ses jambes mais la Mahr s'attaque à la tête du roi et tue finalement Vanlandi. Dans ce récit islandais, la *Mahr* est finalement l'incarnation du maléfice infligé par la sorcière Huld ; c'est la personnification de la peste ou de la mélancolie[3].

1. V. 2154-2155, p. 391.
2. Voir *Sagas islandaises*, Bibl. de la Pléiade, p. XXXIII-XXXIV.
3. Claude Lecouteux a consacré à cette notion une étude importante : « Mara-Ephialtes-Incubus : le cauchemar chez les peuples germaniques », *Études germaniques*, XLII, 1987, 1-24.

On sait comment Yvain, qui part à l'aventure, manque son rendez-vous avec la fée ; il est, lui aussi, assailli par la folie que le texte désigne sous les termes de *rage* et de *mélancolie* ; une demoiselle montée sur un noir palefroi lui signifie son exclusion de Barenton. Les ressemblances entre les deux textes sont trop frappantes pour relever du seul hasard, mais les différences sont également trop significatives pour que l'on puisse conclure à une quelconque imitation du texte scandinave par le texte celtique (ou vice versa). Il faut plutôt admettre que les deux textes se réfèrent à une tradition mythologique issue sans doute d'un tronc commun de mythes indo-européens qui a produit le même récit dans des langues différentes de la même famille. Chrétien aurait probablement connu, sous la forme d'un conte, une version celtique d'un récit analogue à celui de l'Islandais Snorri.

En revanche, le « lai (ou le conte) de l'animal reconnaissant » est mieux connu : on l'a repéré chez divers auteurs du Moyen Âge et même de l'Antiquité[1]. Un homme sauve un animal en fâcheuse posture — la bête est attaquée par un autre animal, ou bien une épine s'est fichée dans sa patte[2]. Un bienfaiteur aide la bête et l'animal sauvé marque spontanément sa reconnaissance en apportant un secours constant à l'homme compatissant. Après avoir été opportunément guéri de sa folie par des fées, Yvain délivre un lion des menaces d'un serpent. Il y gagne un compagnon qui lui permet de venir à bout d'adversaires terrifiants rencontrés sur sa route — les deux fils du *netun* et le géant Harpin de la Montagne —, puisque le lion participe au combat.

La combinaison de ces trois lais, peut-être indépendants au départ, permet à Chrétien de construire un récit dans lequel la signification naît des éléments appelés à dialoguer entre eux. Dans cette réalisation nouvelle, deux instances principales se trouvent en dialogue : le *conte* et le *roman*. Le *Chevalier au Lion* repose en effet sur une bipartition qui fait se répondre le *conte* de Calogrenant et le *roman* proprement dit d'Yvain. Le *conte* de Calogrenant, véritable récit dans le récit, introduit l'essentiel de la matière légendaire et archaïque qui sert de prétexte au roman. On y trouve, sous l'allure d'un récit merveilleux, différents thèmes caractéristiques de la matière en Bretagne : le voyage vers l'Autre Monde, la rencontre d'un géant hirsute et médiateur vers l'au-delà, une épreuve périlleuse près d'une fontaine merveilleuse. Ce conte adapte, selon toute vraisemblance, les résidus d'un vieux mythe saisonnier d'origine celtique selon lequel un roi est appelé à être remplacé, grâce au meurtre rituel accompli sur sa personne, en période de Canicule[3]. L'épreuve rituelle consiste en un défit cosmique (la fontaine aux tempêtes) suivi d'un combat à

1. Michel Stanesco, « Le Lion du Chevalier : de la stratégie romanesque à l'emblème poétique », *Littératures*, XIX (1988), p. 13-35 ; XX (1989), p. 7-13.

2. Le motif est bien attesté dans l'hagiographie médiévale qui puise abondamment dans le légendaire profane. Voir Jean-Michel Perrot, « L'Épine enlevée de la patte du lion : récit médiéval et conte populaire (essai d'analyse morphologique) », *Revue des langues romanes*, LXXXIV, 1980, p. 53-72.

3. Voir Philippe Walter, *Canicule. Essai de mythologie sur « Yvain » de Chrétien de Troyes*, SEDES, 1988, p. 129-135. À compléter par : Clémence Ramnoux, « La Mort sacrificielle du roi », *Ogam*, VI, 1954, p. 209-218.

caractère eschatologique. En outre, selon la conception celtique, c'est l'union avec la fée qui procure au prétendant sa souveraineté. Le conte mythologique de Calogrenant constitue ainsi le pré-texte du roman ; il pose les fondations narratives dont le roman a besoin pour se déployer. C'est ainsi que Chrétien, le narrateur, peut prendre le relais du *conteur* Calogrenant pour détailler ensuite les aventures d'Yvain.

Lorsque Yvain tente à son tour l'épreuve de la fontaine, c'est avec une autre orchestration littéraire, qui privilégie la voix intérieure des protagonistes, tout en donnant un relief plus singulier aux figures, aux décors et aux événements. Alors que la relation de Calogrenant adoptait la forme d'un compte rendu assez froid, dans le « roman » d'Yvain, au contraire, l'aventure s'intériorise et s'approfondit. En découvrant l'amour près de Barenton, Yvain se découvre lui-même et révèle au lecteur les méandres de la psychologie amoureuse. C'est ici que le conte devient roman ; c'est ici que la litttérature prend forme. La matière archaïque et dilatée du conte se trouve variée, amplifiée, mise en résonance avec les interrogations nouvelles d'un siècle auquel les troubadours ont réappris la séduction amoureuse. Simultanément, une idée neuve du temps s'introduit dans le roman alors qu'elle restait relativement étrangère au conte.

Le traitement du temps dans le récit constitue un aspect important de l'esthétique narrative du *Chevalier au Lion*. Au XIIe siècle, pour se constituer en genre spécifique, le roman médiéval dut inventer sa propre manière de *dire* le temps. Il dut inventer une esthétique temporelle accessible à l'écriture nouvelle qu'il instaurait. À cet effet, le récit utilise des indices temporels qui créent un réseau suivi tout au long de son déroulement. Une « chronométrie » spéciale distingue ainsi le discours narratif de tous les autres types de discours (lyrique, épique, etc.). Elle instaure un certain nombre de conventions stylistiques et de formules consacrées dont il est possible d'entreprendre l'inventaire[1]. Le temps romanesque apparaît ainsi friable et fragmenté en événements qualitativement contrastés. Il s'organise selon une dialectique de l'*avant* et de l'*après*. Il note l'ordre des successions, les simultanéités et les évolutions ; il perçoit l'écoulement d'une période plus ou moins longue[2] ; il situe dans la durée un événement bien particulier[3] ou pratique l'ellipse. Le temps romanesque est perpétuellement ouvert sur une évolution imprévisible. C'est le temps par excellence de l'aventure dans ce qu'elle a d'impondérable et d'inédit. D'ailleurs, Yvain déplore l'incertitude de son devenir. Il prie Dieu de lui accorder de revenir auprès de son épouse mais ignore ce que lui réserve l'avenir[4].

En effet, le temps romanesque de l'aventure est aléatoire. Il suppose ruptures et évolutions ; il est mouvement instable et irrégulier. Il entraîne les multiples aléas de la fortune. En acceptant le risque de

1. Philippe Walter, « Temps romanesque et temps mythique dans *Yvain* », *Approches d'un chef-d'œuvre*, p. 195-217 ; et *La Mémoire du temps*, Champion, 1989, p. 89-114.
2. *Et li anz passe tote voie*, v. 2674, p. 404.
3. *N'il n'i avoit que un seul jor / De la quarantaine a venir*, v. 5856-5857, p. 480.
4. V. 2587-2593, p. 402.

l'aventure, Yvain quitte un univers rassurant mais clos. Brusquement, dès que la cour d'Arthur apprend l'existence de la fontaine merveilleuse, dès que le roman se déploie, le temps se met à compter. Le roi Arthur veut s'y rendre avant quinze jours[1]. Il choisit même la date de la Saint-Jean pour ce rendez-vous mémorable : *il i vanra la voille / Monseignor saint Jehan Baptiste*[2]. Yvain n'attendra pas jusque-là ; il fait bande à part et veut être en moins de trois jours[3] à Brocéliande. Il confond peut-être vitesse et précipitation : *Ne finera tant que il voie / Le pin qui la fontainne onbroie*[4]. Après une chevauchée haletante, c'est *Sanz arester et sanz seoir*[5] qu'il déclenche le merveilleux orage. Une tournure syntaxique consécutive (*tant... que...*) revient avec une grande fréquence dans tout le début de l'œuvre : elle souligne la chaîne inéluctable des causes et des effets qui s'attache aux événements proprement romanesques. Une action en provoque nécessairement une autre, contrairement à ce qui se passe dans la durée étale du mythe où le merveilleux abolit les causalités ordinaires. L'obsession du temps se retrouve encore chez Laudine qui marque dans sa chambre les jours et les instants qui s'écoulent[6]. Elle tient une comptabilité minutieuse du temps qui passe car elle attend avec impatience le moment de retrouver son époux, nouvelle occasion pour le narrateur d'insister sur l'altération que provoque le temps sur les sentiments, preuve de la dégradation que suppose la condition terrestre de l'homme.

Dans *Le Chevalier au Lion*, le temps s'impose comme une instance narrative de premier plan. Le roman préfigure de toute évidence, sur ce point au moins, *Le Conte du Graal* et rappelle *Le Chevalier de la Charrette* où l'enjeu temporel est également primordial. Ici, toutefois, le héros ne lutte plus seulement contre les incarnations du Mal ou contre des ennemis de la courtoisie ; il affronte le Temps en personne. L'injonction de Laudine à son nouvel époux est fort claire : elle limite son errance chevaleresque à un an et lui fixe un rendez-vous précis. La date du 1er juillet — huit jours après la Saint-Jean — retenue pour ce délai fatidique partage d'ailleurs l'année en deux moitiés égales, marquant ainsi une échéance médiane symbolique : Yvain se trouve alors au carrefour de son destin. L'échéance temporelle lui dicte des contraintes auxquelles il lui est impossible de se soustraire. Tout le drame d'Yvain résulte justement d'un rendez-vous manqué. La fée, en fixant le terme des octaves de la Saint-Jean[7], a finalement assigné à son époux un obstacle comparable à l'épreuve du silence que d'autres fées imposent parfois à leurs protégés[8].

Après sa période de folie, dès son retour à la vie consciente, Yvain est confronté à l'urgence du temps : Lunette est condamnée à être

1. Voir v. 664, p. 355.
2. V. 666-667, *ibid.*
3. Voir v. 694, p. 356.
4. V. 771-772, p. 357.
5. V. 800, p. 358.
6. Voir v. 2756-2757, p. 406.
7. Voir v. 2576-2577, p. 402.
8. C'est ce que Laurence Harf-Lancner appelle le « pacte » ou « l'interdit » (mélusinien) : voir *Les Fées au Moyen Âge*, Champion, 1984, p. 92-101.

brûlée le lendemain de sa rencontre avec Yvain. Le texte multiplie les indices temporels de proximité suggérant une véritable dramatisation du temps. Dans l'épisode suivant, les prisonniers de Harpin sont également condamnés à mourir le lendemain si un chevalier ne parvient pas à vaincre le hideux géant. Le temps donne à Yvain des rendez-vous secrets ; au chevalier alors de comprendre l'imminence et l'importance de ces moments privilégiés. Le temps mythique fait probablement sa réapparition sous-jacente ; c'est le merveilleux qui permet de percevoir quelques-unes de ses pulsations.

Le merveilleux tient une grande place dans *Le Chevalier au Lion*. Si l'on excepte quelques anneaux et pommades magiques, il se concentre sur les sites favoris de l'imaginaire celtique : les pierres, les sources et les arbres. C'est dans la forêt de Brocéliande, antique sanctuaire celtique, que se trouvent réunies les trois principales merveilles de l'œuvre. Le voyageur en quête de prodige trouve d'abord, au cœur de la forêt, un arbre exceptionnel. Ce pin, le plus beau jamais réalisé par la nature, possède l'étrange particularité d'être imperméable ; il ne laisse pas la moindre goutte de pluie le traverser. En lui-même, il ne joue certes pas un rôle spectaculaire ; il est surtout l'indice du monde féerique, au même titre que l'épine ou les ronces dans d'autres contextes légendaires. Il conduit le regard vers une autre merveille.

Au pin est en effet associée une fontaine assez singulière. À deux reprises, le narrateur insiste sur le bouillonnement de ses eaux. Ce phénomène que l'on attribue aujourd'hui à la présence de gaz relevait jadis du merveilleux ; c'était le signe d'une présence féerique qui hantait la fontaine. Le nom de Barenton se trouve lui-même en relation avec le bouillonnement. Il faut le rattacher à la racine indo-européenne *bher-* qui a donné en latin *ferveo* (« je bouillonne »), en allemand *der Brunnen* (« la fontaine »), en irlandais *berbaim* (« je bous[1] »). Les Gaulois vénéraient jadis les eaux bouillonnantes et la plupart de ces sites sacrés sont devenus aujourd'hui des grandes centres du thermalisme (La Bourboule, Vichy, etc.) : la civilisation gallo-romaine y a laissé des traces importantes de croyances mythologiques diverses.

À côté de la fontaine se trouve encore un perron qui possède une fonction bien précise. Lorsque ce bloc de pierre reçoit de l'eau à sa surface, une terrible tempête se déchaîne. Il s'agit d'ailleurs d'une tornade meurtrière et non pas d'une banale averse ; le narrateur précise en effet que la forêt entière faillit être engloutie dans ce déluge[2]. On n'a pas affaire ici à une banale hyperbole car, selon le *mabinogi*, cette tornade provoque effectivement la mort de plusieurs hommes parmi la suite d'Arthur[3]. D'autres témoignages médiévaux affirment l'existence de telles fontaines capables de provoquer des cataclysmes[4]. La fontaine de Barenton n'est donc pas unique en son genre ; elle appartient à ces curiosités folkloriques qui n'ont pas encore livré tous leurs secrets mythologiques. Il est évident qu'on devine, à travers elle, un passé légendaire et mythique d'une très haute antiquité.

1. Léon Fleuriot, *Dictionnaire des gloses du vieux breton*, Klincksieck, 1964, *s. v. ber*.
2. V. 6536-6545, p. 496.
3. *Les Quatre Branches du « Mabinogi »*, p. 226.
4. Giraut de Cambrie, *Topographia hibernica*, éd. J.-F. Dimock, *Giraldi Cambrensis Opera*, t. V, Londres, 1868, p. 719.

Le problème est posé toutefois de savoir si les structures archaïques du mythe qui miroitent à la surface du récit merveilleux constituent des ornements plaisants, vidés de toute efficacité symbolique, ou si elles portent l'intégralité de la substance imaginaire du roman de Chrétien, en dynamisant les formes et le contenu de l'œuvre. La merveille de Barenton, par sa réapparition aléatoire, ne perdrait-elle pas son caractère mythologique premier ? On comprend en effet assez bien ce rite d'appel de la pluie en période de sécheresse, et c'est d'ailleurs celui que souligne le romancier Wace dans son évocation de Barenton :

La fontaine de Berenton
Sort d'une part lez le perron ;
Aler i solent veneor
A Berenton par grant chalor,
E a lor cors l'eve espuisier
E le perron desus moillier ;
Por ço soleient pluie aveir.
Issi soleit jadis ploveir
En la forest e environ,
Mais jo ne sai par quel raison.
La seut l'en les fees veeir,
Se li Breton nos dient veir,
E altres mer(e)veilles plusors[1].

Une réponse satisfaisante au problème du merveilleux dans *Le Chevalier au Lion* ne peut être apportée que si l'on considère la fonction métaphorique de ces scènes. L'image des eaux violentes traduit, selon Bachelard[2], l'impétuosité du désir, les tourments de la passion. Elles illustrent parfaitement le déchaînement passionnel que vivent à la fois Laudine et Yvain. Les forces de la nature renvoient plus directement à des pulsions individuelles aussi menaçantes que les pires cataclysmes. Le merveilleux offre ainsi simultanément l'expression métaphorique des plus hautes vérités psychologiques et la révélation d'aspects inconnus de la nature. L'épisode merveilleux du lion vient d'ailleurs le confirmer. Cet animal apparaît bien comme le double zoomorphe du héros. Il relève de ces créatures que Claude Lecouteux analyse très justement comme l'*alter ego* psychique[3]. La présence du lion dans le roman s'explique très probablement par le caractère initiatique du récit dont hérite Chrétien. Le lion est l'âme dédoublée d'Yvain. Lorsqu'il succombe à la folie, Yvain ne devient-il pas une bête féroce, un lion ou un loup-garou ? Il porte alors son

1. Wace, *Le Roman de Rou*, éd. Holden, S.A.T.F., 1970-1973, t. II ; v. 6377-6389, p. 122 : « La fontaine de Berenton sourd d'un côté près de la pierre. Les chasseurs avaient coutume d'aller à Berenton pendant les grandes chaleurs pour y puiser de l'eau avec leurs cors et mouiller le dessus de la pierre. Ils obtenaient ainsi de la pluie. Il pleuvait d'ordinaire à cet endroit, dans la forêt et dans les environs, mais je ne sais pas pour quelle raison. Là, on pouvait voir les fées, si les Bretons disent vrai, et plusieurs autres merveilles. »
2. Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves : essai sur l'imagination de la matière*, Corti, 1942 ; rééd. 1970, p. 213-249.
3. Claude Lecouteux, *Fées, sorcières et loups-garous au Moyen Âge*, Imago, 1992.

double animal en lui et se confond avec ce dernier. Dès qu'il est guéri de sa folie, au contraire, le lion exorcisé apparaît dans le récit et accompagne le héros pour l'aider dans ses exploits. Ainsi, à partir d'un récit mythique sur le double, c'est-à-dire l'âme animale de l'homme, Chrétien de Troyes construit une réflexion sur la psychologie humaine.

Dans cet esprit, Chrétien cultive un véritable réalisme mythologique où le mythe sert de noyau à l'évocation du réel. Aucun épisode ne répond mieux à cette définition que celui de la Pire Aventure qui a donné lieu à un débat critique acharné. En décrivant les ouvrières exploitées et maltraitées par un maître inexorable, Chrétien aurait-il cherché à évoquer une scène ordinaire de la vie populaire au XIIe siècle ou se réfère-t-il à de pures traditions légendaires ? Pierre Jonin a réuni un faisceau de données historiques qui prouvent, au XIIe siècle déjà, l'existence d'ateliers seigneuriaux et d'une main-d'œuvre taillable et corvéable à merci[1]. La situation des ouvriers qu'il évoque, si elle paraît légèrement plus enviable que celle des jeunes filles du roman, ne dissimule pas pour autant l'aspect misérable de ce « sous prolétariat » avant la lettre. Chrétien exagère à peine une réalité sociale parfaitement attestée dans les grands centres d'activité de son temps.

Pourtant, Chrétien de Troyes n'est pas Émile Zola, et l'écriture médiévale ne cultive pas le reflet de la réalité avec autant d'excès que les écrivains naturalistes. Elle ne vise pas la description d'une situation sociale pour protester contre une aliénation *sociale* mais elle oppose, en une vision manichéenne et profondément chrétienne, la figure du Bien incarnée par Yvain à celle du Mal que symbolisent les deux *maufés*. Plus exactement, Chrétien raconte l'exorcisme des puissances du Mal grâce à la générosité chevaleresque d'Yvain. Faut-il rappeler que, pour le Moyen Âge, le monde est de création divine ? Il ne saurait donc être mauvais ni aliéné. Le mal se trouve plutôt dans le cœur de l'homme.

Ainsi, l'évocation des réalités contemporaines s'opère par la médiation d'une matière traditionnelle qui confine bien souvent au mythe. Ce n'est pas l'image d'une réalité directement observée ou accusée que présente le romancier. Comme l'a rappelé Erich Auerbach, l'atelier du château de la Pire Aventure ne s'est pas constitué à la faveur de circonstances socio-économiques précises[2]. Il est la conséquence d'un tribut imposé au seigneur de l'Île aux Pucelles après la défaite de ce dernier contre les deux *netuns*. Bref, on est plus proche d'un Minotaure celtique que de la révolte des canuts lyonnais. En outre, la complainte des ouvrières se module sur des paroles bibliques ; elle n'a pas la forme authentifiée d'une révolte prolétarienne née d'une « prise de conscience » de classe[3]. Le mythe celtique infil-

1. Pierre Jonin, « Aspects de la vie sociale dans *Yvain* », *L'Information littéraire*, XVI, 1964, p. 47-54.
2. Erich Auerbach, « Les Aventures du chevalier courtois », *Mimésis. La Représentation de la réalité dans la littérature occidentale* (trad. française), Gallimard, 1968, p. 133-152.
3. Philippe Walter, « Moires et mémoires du réel : la complainte des tisseuses dans *Yvain* », *Littérature*, LIX, 1985, p. 71-84.

tré par des références bibliques sert ici de couverture et d'expression au réel ; il n'est nullement la forme antinomique du réel. Un autre exemple de ce réalisme mythologique est fourni par le portrait du vilain de Brocéliande. Trop bizarre pour être un simple paysan, mais en même temps trop rustique pour être une authentique divinité, ce personnage paradoxal montre à sa manière qu'une catégorie sociale inférieure est appréhendée, dans l'esthétique littéraire du Moyen Âge, à partir d'un modèle mythologique. Le paysan est vu à travers le spectre de l'homme sauvage ; il n'est pas décrit dans sa singularité sociale ou sociologique. Pourtant, ce Merlin humanisé est finalement plus riche de valeurs imaginaires qu'un banal ouvrier des campagnes médiévales. Son gigantisme ne relève pas de la médecine mais bien de la mythologie.

La folie d'Yvain est un autre exemple de mythe revisité par les exigences du vraisemblable. Après avoir appris sa déchéance, Yvain sombre dans une folie noire qui dépasse la simple perturbation psychologique. La folie comme maladie mentale se conçoit au Moyen Âge à partir de modèles mythiques ; les deux termes de « rage » et « mélancolie » employés par le narrateur renvoient à la « mélancolie canine » dont parlent Vincent de Beauvais et des médecins du temps. À la mi-août[1], Yvain ressent la morsure du soleil caniculaire ; il devient enragé. Il succombe aux tourments d'un mal noir qui préfigure les folies amoureuses de bien des héros médiévaux[2]. La psychologie amoureuse prend alors l'aspect d'une pathologie imaginaire greffée sur de vieilles croyances médico-astrologiques. Yvain, sous les traits du loup-garou ou de l'homme sauvage, devient littéralement méconnaissable. En fait, entre folie et raison, son personnage est construit sur une contradiction fondamentale qui polarise toute l'œuvre. Il n'est pas interdit de penser que cette double postulation procède de l'archétype mythique qui a probablement produit le personnage romanesque. À côté de monseigneur Yvain, grand pourfendeur d'injustices et de monstres, on rencontre parfois un *Yvain l'Avoltre* (Yvain le Bâtard), vestige mystérieux d'une obscure évolution, qui recueille les aspects inavouables de son glorieux homonyme, comme si le héros lumineux ne pouvait décidément faire oublier la part d'ombre qui l'habite.

Pour un critique comme Jean Frappier, le sens ultime du roman est courtois[3]. Certes, Yvain est le héros d'une véritable quête vers la courtoisie. Il ne lui suffit pas d'avoir épousé une reine incomparable ; il lui faut aussi mériter le titre de parfait *ami* qui lui sera d'ailleurs reconnu dans les derniers vers du roman. Son itinéraire périlleux est auparavant jalonné de stations qui constituent autant d'erreurs ou de perversions, de négligences ou de maladresses mais aussi de franches réussites dans la conquête des authentiques vertus courtoises. À vrai dire, Yvain ne rencontre jamais de modèle absolu de la courtoisie à imiter ; c'est à lui de l'inventer, de construire, tout seul, sa réputation

1. V. 2681, p. 404.
2. John L. Lowes, « The Loveres Maladye of Hereos », *Modern Philology*, XI, 1913-1914, p. 491-546. Jean-Marie Fritz, *Le Discours du fou au Moyen Âge*, P.U.F., 1993.
3. Voir son *Étude sur « Yvain ou le Chevalier au Lion » de Chrétien de Troyes*, SEDES, 1969, p. 185-218.

héroïque dans l'incertitude grandiose de l'aventure. Seul Gauvain pourrait, à la rigueur, prétendre à un titre de parangon chevaleresque, mais Gauvain n'est jamais là où il le faut et quand il le faut ; de plus, il commet des maladresses presque irréparables, et c'est Yvain qui bénéficiera involontairement des providentielles absences de son ami. Chrétien semble avoir tout fait pour opposer les deux chevaliers, utilisant ici comme ailleurs l'art des symétries calculées.

Neveu du roi et chevalier sans égal, Gauvain se singularise dans *Le Chevalier au Lion* par une conduite assez bizarre. Il accorde pour ainsi dire automatiquement son appui à la sœur usurpatrice au lieu d'aider la plus défavorisée. C'est le même Gauvain qui n'est pas là pour défendre ses propres neveux et nièce contre le sinistre Harpin de la Montagne. C'est le même Gauvain qui convainc son ami Yvain d'abandonner provisoirement sa femme afin de participer à de vains tournois. Enfin, c'est Lancelot qui a restitué la reine à la cour alors que Gauvain a refusé de monter dans la charrette infamante. Selon Chrétien de Troyes, la perfection chevaleresque symbolisée par Gauvain laisserait beaucoup à désirer. En revanche, celle d'Yvain ne fait aucun doute. Même si le combat qui oppose les deux amis se solde par un véritable match nul, il va de soi qu'Yvain recueille le beau rôle dans cette compétition chevaleresque destinée à le valoriser.

Enfin et surtout, on n'a peut-être pas assez insisté sur le christianisme fondamental d'*Yvain* qui pénètre en profondeur l'idéal présumé courtois de l'œuvre. À vrai dire, il l'équilibre avec un rare bonheur sans que l'on puisse faire du roman un catéchisme en images. Le roman débute à la Pentecôte, et cette mention rituelle de la grande fête arthurienne de l'été pourrait également suggérer la quête spirituelle inhérente à la conquête chevaleresque et courtoise. Après l'égarement de sa folie, Yvain devient un justicier selon les règles évangéliques ; il illustre, sur le mode chevaleresque, toutes les vertus que confère le Saint-Esprit — selon Isaïe XI, 1-5 : *sapientia* (sagesse), *intellectus* (intelligence), *consilium* (justice), *fortitudo* (courage), *scientia* (tempérance), *pietas* (piété), *timor* (prudence). Les sept dons de l'Esprit Saint, qui annoncent les vertus cardinales de la théologie scolastique, semblent inspirer ce prosélyte heureux de la chevalerie courtoise. Sa folie l'a méticuleusement purgé de toutes les passions mauvaises puisque, grâce à elle, Yvain a pu oublier son péché d'orgueil : n'était-ce pas pour se valoriser aux yeux de la cour qu'il avait entrepris la folle aventure de la fontaine ? N'était-ce pas, avec le souci d'une vaine gloire, qu'il partait défier le monde merveilleux de Barenton ?

Après sa folie, Yvain prend réellement la stature du chevalier idéal, sans peur et sans reproches. Champion du droit, il défend les causes justes qui paraissent d'abord les plus désespérées. La dame de Noroison attaquée par le comte Alier, les neveux et nièce de Gauvain menacés par Harpin, Lunette condamnée au bûcher, la cadette de la Noire Épine injustement spoliée et surtout les jeunes ouvrières, innocentes victimes de coutumes iniques au pays de la Pire Aventure, retrouvent, grâce à Yvain, la plénitude d'une vie heureuse. Yvain a découvert le sens humain de la pitié et de la justice, et il l'applique désormais aux situations qu'il rencontre pour faire triompher une loi généreuse. Il n'est plus exclusivement préoccupé, comme avant sa

folie, par les soubresauts de sa gloire personnelle. Désormais, il se tourne vers autrui et, dans ses nouveaux défis, plus sa cause sera juste et plus il sera fort. Dieu est mon droit : telle pourrait être sa nouvelle devise. L'énergie guerrière du chevalier, apprivoisée et contrôlée par le sens de la justice, rend alors caduc le vieux proverbe *militia, malitia*[1] que l'Église brandissait comme un éternel reproche à la caste turbulente des guerriers. L'erreur d'Yvain a été, pour un temps, de croire un peu trop à une chevalerie porteuse de son propre idéal et fière de ses seules conquêtes « sportives ». Son illusion d'aventurier l'a conduit à exacerber la volonté de puissance au détriment d'autres valeurs morales comme la pitié envers sa dame ou la charité envers autrui. Revenu de cette erreur, il saura édifier un nouvel ordre chevaleresque hostile à toute démesure et attentif à la raison du cœur. On aura noté sa sollicitude toute particulière envers les femmes malheureuses ou maltraitées auxquelles il restitue honneur, fortune ou dignité. Le monde féminin occupe évidemment une place de choix dans le roman car il en constitue la clef de voûte, surtout si l'on considère les enjeux de l'amour.

Sur le plan amoureux, l'originalité du *Chevalier au Lion* par rapport au *Chevalier de la Charrette* est double : d'une part l'aventure sentimentale se situe au début, au lieu de devenir la visée finale de l'œuvre ; sur ce point, *Le Chevalier au Lion* rejoint *Érec et Énide* ; d'autre part, c'est la *mesure* comme élément fondamental de l'éthique courtoise qui est le point névralgique du roman ; cette retenue est d'abord envisagée dans sa tension interne : jusqu'à quel degré de perfection la passion de l'amour ou de la prouesse peut-elle aller ? Mais la modération est aussi replacée dans l'équilibre des passions : comment une passion trouve-t-elle sa « mesure », c'est-à-dire sa limite par rapport aux autres passions ? Si l'on admet avec le romancier que la passion en tant que telle n'est jamais contestée, ses deux noms, Amour et Honneur, deviennent du même coup les ressorts antagonistes de l'action.

La réussite du *Chevalier au Lion* est vraiment unique dans l'œuvre de Chrétien ; elle tient au fait que, chez la femme, l'honneur interfère avec l'amour ; c'est ici que l'on devine le reflet de Guenièvre sur celui de Laudine. Cette dernière se croit obligée d'épouser le meurtrier de son mari, parce qu'Yvain, en le tuant, a prouvé sa supériorité incontestée et qu'il a ainsi mérité d'être aimé pour l'honneur. Par ailleurs, l'amour pénètre dans le cœur d'Yvain comme dans celui de Lancelot, mais sans ruiner les droits de la prouesse qui possède son énergie propre et ne la puise pas principalement dans l'amour comme chez Lancelot. On suivra donc Jean Frappier dans son jugement d'ensemble sur l'œuvre : « *Le Chevalier au Lion* n'est pas l'œuvre la plus émouvante de Chrétien : on peut estimer qu'il est moins dramatique et moins exaltant que la *Charrette* ou le *Conte du Graal*, mais sa qualité particulière est d'exprimer un sentiment de plénitude et d'harmonie qui semble correspondre à un moment d'apogée dans la révolution romanesque d'une éthique mondaine et courtoise[2]. »

1. « La chevalerie, c'est la méchanceté. »
2. Jean Frappier, *Étude sur Yvain [...]*, p. 275.

Ainsi, *Le Chevalier au Lion* se conclut sur la reconnaissance de deux univers apparemment opposés mais fondamentalement complémentaires : l'amour et la prouesse. Tous deux sont également passionnés mais chacun trouve ses limites dans la reconnaissance de la nature originale et donc dans les droits de l'autre. L'équilibre des passions résout en même temps l'équilibre des sexes, c'était déjà le problème posé par *Érec et Énide* : la femme, maîtresse de la vie privée, doit admettre les droits légitimes du métier des armes ; l'homme, engagé dans l'aventure de la vie active, ne doit pas négliger les droits de la vie privée et ceux du cœur. Du même coup se trouve résolu le problème des rapports entre l'amour et le mariage : comme dans *Érec et Énide*, c'est l'épouse (et elle seule) qui est l'*amie* dont elle a tous les privilèges mais aussi les devoirs : elle se donne à son ami, en même temps qu'elle en reçoit les hommages, et elle obéit à l'esprit profond des relations féodales. Parallèlement, c'est l'époux (et lui seul), qui est l'*ami* mais à la condition qu'il soit fidèle (comme Yvain), et qu'il accepte la suprématie de l'amie dans le domaine sentimental.

Les mêmes principes règlent le métier militaire : celui-ci est exercice de la prouesse individuelle, mais cette prouesse trouve ses limites d'abord dans la finalité d'une action qui consiste à redresser les torts : on songera aux jeunes filles retenues prisonnières chez un seigneur qui les exploite et les violente. La prouesse trouve également ses limites dans les devoirs à l'égard du vaincu qui, dans la soumission même, a droit à la vie et à une existence honorable mais engagée au service d'une cause juste, selon les coutumes de la Table Ronde.

Plusieurs mots-clés gouvernent le monde de la courtoisie tempérée qu'exalte Chrétien : l'*honneur* et la *hardiesse* dans la *prouesse* victorieuse, et la recherche de la *joie* dans l'amour comblé. Il y a aussi, jusqu'en pleine exaltation de la victoire et de la satisfaction du désir, la présence de l'honneur dans l'amour et de l'amour dans la prouesse, avec la recherche permanente de la *mesure*, gage de la *paix*, qui est le dernier mot du *Chevalier au Lion*. Tout cela est l'œuvre de la sagesse qui règle en les équilibrant les forces inhérentes à la nature (cœur et hardiesse) et assure par là même une société forte, épanouie et heureuse.

En traitant et en approfondissant ces problèmes, Chrétien n'obéissait pas seulement à une mode. Sa poésie lyrique atteste que l'opposition d'Amour et de Raison était déjà une obsession pour lui mais sa réflexion sur le sujet évolue. Le traitement différent du problème de la *mesure* dans *Le Chevalier au Lion* et dans *Le Chevalier de la Charrette* pourrait, indépendamment de toute circonstance fortuite, refléter les nouveaux choix de Chrétien, fortement ébranlé par une nouvelle vague littéraire : la « montée » vers Paris et les pays d'oïl de la mystique amoureuse, illustrée par les troubadours de la deuxième génération. Les représentants de cette nouvelle vague sont Bernard de Ventadour, Pierre d'Auvergne ou Raimbaut d'Orange ; Giraut de Borneil et Arnaut Daniel les suivront dans cette voie. Tous ces poètes célèbrent la dame sans pitié qui soumet ses amants à un esclavage plein de souffrance ; c'est l'amour tel que le chante Chrétien dans ses chansons. Plus que le décalque de l'institution féodale, il semble qu'il y ait dans l'image de la Dame, souveraine maîtresse de son chevalier servant (et serf de ses volontés), l'apparition d'un type de femme à qui la poésie

d'oc était montée à la tête et qui entendait faire chèrement payer l'approche intime de sa personne. Toutefois, en approfondissant son analyse, Chrétien découvre aussi l'orgueil masculin et ne l'innocente pas : Yvain en offrira, à certains égards, un exemple, exactement parallèle à l'orgueil féminin d'une Guenièvre. Rejoignant à sa manière, mais à partir d'une vision non religieuse, la double action de l'Église contre l'orgueil humain et contre les excès de la guerre, Chrétien cherche un nouveau statut pour la courtoisie ; il veut la soumettre à des règles indiscutables pour qu'elle devienne un art de vivre authentique à l'usage des hommes et des femmes nobles de son temps.

Finalement, *Le Chevalier au Lion* s'offre surtout comme un admirable exemple de roman initiatique ou emblématique. Il cultive avec excellence cet art du symbole dont Daniel Poirion a analysé les rites littéraires[1]. Le roman se place en effet sous l'ascendant de la Pentecôte qui ouvre le récit. L'aura de cette fête encourage la célébration du discours courtois en l'incitant à sa plus haute vérité. Fête de l'Esprit et du Verbe, la Pentecôte se veut aussi fête de l'intelligence, de l'initiation et de la révélation. L'avertissement de Calogrenant prend ainsi une valeur exemplaire. N'invite-t-il pas ses auditeurs à l'écouter avec le cœur et non seulement avec les oreilles ? Ne les incite-t-il pas à partir en quête d'une vérité enfouie dans l'intelligence du cœur et que les séduisantes paroles du récit ne feront qu'éveiller ? C'est vers le symbole, forme proprement littéraire de la parabole évangélique, que Chrétien oriente son art. Il permet à l'œuvre de rester ouverte à des significations plurielles.

S'il fallait un emblème pour résumer sans les schématiser les idées fortes du roman, il résiderait à coup sûr dans le lion qui accompagne le héros pour ses plus beaux défis et son plus grand triomphe : Yvain est un « Chevalier au Lion » ; autrement dit, c'est un chevalier royal ou un chevalier-roi[2]. Les bestiaires médiévaux ne cessent en effet d'affirmer la souveraineté du lion. Le lion est le plus ancien et le plus répandu des emblèmes héraldiques. Il représente environ soixante pour cent des armoiries animalières vers 1200[3]. Bien que Chrétien n'établisse pas explicitement ce lien héraldique entre Yvain et son lion, les miniaturistes n'auront aucun mal à le trouver. C'est le cas pour l'illustrateur du manuscrit 1433 de la Bibliothèque nationale ainsi que pour le peintre de la fresque du château de Rodengo en Italie du Nord[4]. Dans la tradition astrologique, le Lion solaire de l'été est le signe royal par excellence. En rencontrant et en acceptant le compagnonnage du lion, Yvain découvre son affinité profonde pour cet animal conquérant. Grâce à lui, il accède à la vérité intérieure de son être fougueux mais généreux. Sa nature véritablement royale peut prendre alors toute sa mesure. « Avec le Lion, écrit Daniel Poirion, le soleil et la raison brillent sur l'héroïsme[5]. »

1. Daniel Poirion, « De l'emblème au symbole : *Le Chevalier au Lion* », *Résurgences. Mythe et littérature à l'âge du symbole*, P.U.F., 1986, p. 177-187.
2. Ce symbolisme est fort ancien : voir E. Cassin, « Le Roi et le Lion », *Revue de l'histoire des religions*, CXCVIII, 1981, p. 355-401.
3. Voir Michel Pastoureau, « Le Bestiaire héraldique au Moyen Âge », *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, 1972, p. 3-17.
4. Voir D. L. Galbreath et L. Jequier, *Manuel du blason*, Lausanne, 1977, p. 17, fig. 5.
5. *Résurgences*, p. 186.

Le lion est aussi très certainement le signe zodiacal de naissance d'Yvain si l'on se fonde sur un texte gallois peu connu et qui raconte l'engendrement mythique du héros[1]. Celui-ci s'opère sous le signe du chien, dans le comté de Denbigh, là où se trouve une paroisse appelée Llanferrys, près du Gué de l'Aboiement. Urien y connaît charnellement la fille du roi d'Annwn qui prend les traits d'une lavandière de la nuit. L'engendrement a lieu lors de la nuit de Samain (1er novembre) ; il donnera naissance, neuf mois plus tard, le 1er août, lors de la fête celtique de Lugnasad, à un héros solaire. Chevalier de la Canicule, Yvain rejoint ainsi les grandes figures caniculaires de la tradition mythologique. Il ouvre la voie d'un héroïsme nouveau qui fait triompher la féminité au lieu de la soumettre. En effet, Yvain est un anti-Héraclès, car le héros grec succombait à une misogynie viscérale. Au contraire, Yvain doit tout aux femmes : son amour, sa guérison, son idéal, ses raisons de triompher lui viennent des femmes. Il aime profondément les femmes et celles-ci le lui rendent bien.

Ainsi, *Le Chevalier au Lion* raconte surtout un itinéraire exemplaire vers la Femme et la royauté du cœur et de l'amour. La première partie de l'œuvre accumule les aventures et les erreurs d'un demi-héros. Entraîné par la démesure intérieure d'une virilité exclusive, Yvain se fourvoie dans l'impasse désastreuse de la « mélancolie ». Certes, il réussit l'épreuve qualifiante de la fontaine qui lui permet de trouver son royaume et d'épouser la fée Laudine mais il commet, après cet exploit, des fautes impardonnables qui le conduisent à la déchéance de la folie. Toutefois, le second diptyque de l'œuvre amorce sa remontée héroïque et spectaculaire. En combattant les injustices, en mettant sa bravoure au service des plus démunis et principalement des femmes, Yvain emprunte la voie royale et optimiste d'une consécration irréversible ; il acquiert alors un charisme incomparable. Il quitte son habit de chevalier errant pour s'élever à une dignité royale. Il révèle sa haute noblesse d'âme alliée à des dons chevaleresques exceptionnels. Yvain n'est plus le chevalier d'un roi, il devient le roi des chevaliers. Serait-il hasardeux de comprendre cette métamorphose imaginaire comme un signe précurseur de l'histoire ? Bientôt, le temps ne sera plus au roi-chevalier ou chef de guerre, il sera plutôt au roi-juge : au fond, Yvain tiendrait à la fois de Philippe Auguste et de Saint Louis. Ce ne serait pas le moindre intérêt du *Chevalier au Lion* que d'avoir anticipé ainsi l'évolution historique de la monarchie française, et pressenti les bouleversements qui atteindront, au XIIIe siècle, l'imaginaire de la royauté. Yvain ne ferait-il pas alors la leçon aux rois ?

PHILIPPE WALTER.

1. Voir Roger S. Loomis, *Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, New York, Columbia University Press, 1949, p. 270 et suiv. Le texte gallois original se trouve dans le manuscrit Peniarth 147 (voir J.-C. Lozachmeur, *La Genèse de la légende d'Yvain*, Rennes, 1979, t. I, p. V).

BIBLIOGRAPHIE

ACCARIE (Maurice), « La Structure du *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes », *Le Moyen Âge*, LXXXIV, 1978, p. 13-34.

ADLER (Alfred), « Sovereignty in Chrétien's *Yvain* », *Publications of the Modern Language Association of America*, LXII, 1947, p. 281-305.

BELLAMY (Félix), *La Forêt de Bréchéliant, la fontaine de Barenton, quelques lieux d'alentour, les principaux personnages qui s'y rapportent*, Rennes, Plihon, 1895, 2 vol. Réédition : *La Forêt de Brocéliande*, Guénégaud, 1979.

BROWN (Arthur C. L.), « *Yvain*. A Study in the Origins of Arthurian Romance », *Harvard Studies and Notes in Philology and Literature*, VIII (1903), p. 1-147

—, « The Knight of the Lion », *Publications of the Modern Language Association of America*, XX (1905), p. 673-706.

—, *Le Chevalier au Lion : approches d'un chef-d'œuvre* (recueil collectif), Champion, 1989 (Unichamp, XX).

DIVERRES (Armel), « Yvain's Quest for Chivalric Perfection », *An Arthurian Tapestry : Essays in Memory of L. Thorpe*, Glasgow, University Press, 1981, p. 214-228.

DRAGONETTI (Roger), « Le Vent de l'aventure dans *Yvain* », *Le Moyen Âge*, XCVI, 1990, p.435-462.

DUGGAN (Joseph J.), « Yvain's Good Name : the Unity of Chrétien de Troyes' *Chevalier au Lion* », *Orbis Litterarum*, XXIV, 1969, p.112-129.

FOULON (Charles), « Le Nom de Brocéliande », *Mélanges Pierre Le Gentil*, SEDES, 1973, p. 257-263.

—, « Les Serves du château de Pesme Aventure », *Mélanges Rita Lejeune*, Gembloux, Duculot, 1969, p. 999-1006.

FRAPPIER (Jean), *Étude sur « Yvain ou le Chevalier au Lion » de Chrétien de Troyes*, SEDES, 1969.

GALE (John F.), « *Le Chevalier au Lion* : Chrétien's Warning of Decadence », *Romance Notes*, XVI, 1974-1975, p. 422-429.

GLASSNER (Marc), « Marriage and the Use of Force in *Yvain* », *Romania*, CVIII, 1987, p. 484-502.

GRIMBERT (Joan Tasker), *Yvain dans le miroir : une poétique de la réflexion dans le « Chevalier au Lion » de Chrétien de Troyes*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1988.

HARRIS (Julian), « The Role of the Lion in Chrétien de Troyes' *Yvain* », *Publications of the Modern Language Association of America*, LXIV, 1949, p. 1143-1163.

HUNT (Tony), *Chrétien de Troyes : « Yvain »*, Londres, 1986 (Critical Guides to French Texts, LV).

LACY (Norris J.), « Organic Structure of Yvain's Expiation », *Romanic Review*, LXI, 1970, p. 79-84.

LECOUTEUX (Claude), « Harpin de la Montagne », *Cahiers de Civilisation médiévale*, XXX, 1987, p. 219-225.

LOZACHMEUR (Jean-Claude), *La Genèse de la légende d'Yvain : essai de synthèse*, Rennes, 1979 (thèse pour le doctorat ès lettres), 2 vol.

LYONS (Faith), « Sentiment et rhétorique dans *Yvain* », *Romania*, LXXXIII, 1962, p. 370-377.
MADDOX (Donald), « Yvain et le sens de la coutume », *Romania*, CIX, 1988, p. 1-17.
MATTHIAS (Anne Susanne), « Yvains Rechtsbrüche », *Beiträge zum romanischen Mittelalter*, éd. K. Baldinger, *Zeitschrift für romanische Philologie (Sonderband)*, 1977, p. 156-192.
MURTAUGH (Daniel), « *Oïr* and *Entandre* : Figuralism and Narrative Structure in Chrétien's *Yvain* », *Romanic Review*, LXIV, 1973, p. 161-174.
SCHWEITZER (Edward C.), « Pattern and Theme in Chrétien's *Yvain* », *Traditio*, XXX, 1974, p. 145-189.
SPARNAAY (Herbert), « Zu Yvain-Owein », *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLVI, 1926, p. 517-562.
STANESCO (Michel), « Le Lion du Chevalier : de la stratégie romanesque à l'emblème poétique », *Littératures*, XIX, 1988, p. 13-35, XX, 1989, p. 7-13.
UITTI (Karl), « *Le Chevalier au Lion (Yvain)* », *The Romances of Chrétien de Troyes : a Symposium*, edited by D. Kelly, Lexington, French Forum Publishers, 1985, p. 182-231 (The Edward C. Armstrong Monographs on Medieval Literature, III).
—, « Chrétien de Troyes' *Yvain* : Fiction and Sense », *Romance Philology*, XXII, 1968/1969, p. 471-483.
—, « Intertextuality in *Le Chevalier au Lion* », *Dalhousie French Studies*, II, 1980, p. 3-13.
—, « Narrative and Commentary : Chrétien's Devious Narrator in *Yvain* », *Romance Philology*, XXXIII, 1979-1980, p. 160-167.
VOISSET (Georges), « Ici, ailleurs, au-delà : topographie du réel et de l'irréel dans *Le Chevalier au Lion* », *Senefiance*, VII, 1979 (*Mélanges Jonin*), p. 703-715.
WALTER (Philippe), *Canicule. Essai de mythologie sur « Yvain » de Chrétien de Troyes*, SEDES, 1988 (bibliographie p. 291-325).
—, « Moires et mémoires du réel : la complainte des tisseuses dans *Yvain* », *Littérature*, LIX, 1985, p. 71-84.
ZADDY (Zara P.), « The Structure of Chrétien's *Yvain* », *Modern Language Review*, LXV, 1970, p. 523-540.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

La tradition manuscrite.

Les principaux manuscrits procurant le texte du *Chevalier au Lion* sont les suivants :

P. BN fr. 794. Copié par Guiot dans le premier tiers du XIIIe siècle. C'est notre manuscrit de base. *Yvain* occupe les folios 79*d* à 105*c*.
P7. BN fr. 1433. Manuscrit picardisant. Il date du XIIIe ou de la première moitié du XIVe siècle et contient en outre *L'Âtre périlleux*. *Yvain* occupe les folios 61*a* à 118*b*.
P8. BN fr. 1450. Manuscrit picardisant, première moitié du

XIIIe siècle. *Yvain* occupe les folios 207*e* à 218*f* ; le texte s'arrête au vers 3796.

P10. BN fr. 1638. Ce « plagiat » d'*Yvain* date du XVe ou, plus vraisemblablement, du XVIe siècle. Il ne présente aucun intérêt textuel.

P11. BN fr. 12560. Manuscrit champenois du XIIIe siècle. Il contient, parmi d'autres textes, *Le Chevalier de la Charrette*. *Yvain* occupe les folios 1*b* à 41*b*.

P14. BN fr. 12603. Manuscrit picardisant du XIIIe siècle ou du début du XIVe. C'est un grand recueil de fabliaux, de chansons de geste et de romans. *Yvain* occupe les folios 72*a* à 110*a*.

Ch. Chantilly, musée Condé, 472. Fin du XIIIe siècle, picard-wallon. *Yvain* occupe les folios 174*c* à 195*f*.

V. Vatican, Christine 1725. Manuscrit picardisant de la fin du XIIIe siècle. Il contient parmi d'autres textes *Le Chevalier de la Charrette*. *Yvain* occupe les folios 34*c* à 68*b*.

Pr. Princeton, Firestone Library, Garrett 125. Manuscrit picard de la fin du XIIIe siècle, il a été découvert en 1962. Il procure d'*Yvain* le texte qui correspond aux vers 1 à 2682, 2851 à 3828, 3988 à 5647, 5822 à 6279, et 6450 à 6820. Il contient sept belles miniatures et, parmi d'autres textes, un fragment important du *Chevalier de la Charrette*.

Parmi les manuscrits fragmentaires, il faut citer :

A. Manuscrit d'Annonay. Découvert vers 1934, de dialecte champenois, il date de l'extrême fin du XIIe siècle ou du premier quart du XIIIe. Son texte est excellent mais il ne contient que les vers 1527 à 1830, 2129 à 2450, 3795 à 3947, 4101 à 4152, 4899 à 4974 (mutilés), et 5013 à 5166. Il procure en outre des fragments d'*Érec et Énide*, de *Cligès* et du *Conte du Graal*.

M2. Montpellier, bibliothèque de la faculté de Médecine. Ce manuscrit procure les vers 1533 à 2160 et 2465 à 3712.

Mo. Modène, Archivio d'Este, ministero degli Affari esteri, Atti segreti, F6, Miscellanea. Ce manuscrit du XIIIe siècle, inconnu de Foerster, contient les vers 2997 à 3116 et 3593 à 3712.

Enfin, 67 vers d'*Yvain* ont été cités par le président Fauchet d'après un manuscrit aujourd'hui perdu ; 171 vers ont été empruntés à notre roman par l'auteur de *Cristal et Clarie* (XIIIe siècle) ; et un fragment de 10 vers se trouve dans le manuscrit 984 de la Bibliothèque municipale de Lyon.

Classement des manuscrits.

Foerster, Micha, Woledge et d'autres savants s'accordent à admettre qu'un classement rigoureux des manuscrits par familles, selon le principe des fautes communes, est chose impossible. Toutefois, on n'a pas renoncé à diviser les manuscrits en trois groupes : 1. *P*, *P7*, *A* ; 2. *P8*, *P11*, *P14*, *Ch.*, *M2*, *Mo.*, *Pr.* ; 3. *V*. Ce classement ne manque évidemment pas d'intérêt pour l'éditeur moderne soucieux de rétablir aussi fidèlement que possible le texte perdu de Chré-

tien de Troyes, mais l'on ne saurait l'appliquer mécaniquement. Pour remarquables qu'elles soient, à presque tous les points de vue, les éditions de Foerster — la « grande » et la « petite » — demeurent artificielles et composites, surtout linguistiquement : Foerster récrit Chrétien selon le « pur dialecte champenois » qu'il a lui-même plus ou moins inventé.

Établissement du texte.

Notre manuscrit de base est donc la copie dite « de Guiot », BN fr. 794, ici appelée *P*. Les qualités de ce manuscrit sont bien connues. Cependant, à la différence de Mario Roques et de ses émules, nous n'avons pas considéré que la version qu'il fournissait était à respecter systématiquement, y compris lorsqu'il s'écartait du texte que l'on peut supposer voulu par Chrétien.

Rappelons que Chrétien se nomme lui-même, à la fin d'*Yvain*, comme celui qui *fine son romans ensi*, et que cinq vers plus bas, dans l'*explicit*, Guiot s'identifie comme celui qui l'*escrit*, définissant de la sorte son propre rôle par rapport au rôle d'« auteur » qu'il vient de reconnaître à Chrétien. Lui, Guiot, accepte donc l'injonction, que le narrateur d'*Yvain* adresse à ses successeurs, de ne rien ajouter à l'œuvre qu'ils copient, de peur d'y introduire des mensonges.

Or, il s'en faut de beaucoup que le texte d'*Yvain* offert par Guiot coïncide partout avec celui de Chrétien. Même Mario Roques, pour qui la fidélité à son manuscrit était une règle absolue, n'a pu se dispenser de corriger certaines fautes du copiste. Mais il a laissé subsister bien des contresens et bon nombre de leçons douteuses. À plusieurs reprises, ses traducteurs, Buridant et Trotin, se sont trouvés dans l'obligation de recourir à l'édition de Foerster afin de remédier à ces déficiences.

La tradition manuscrite d'*Yvain* n'est pas pauvre : on y trouve le plus souvent ce dont on a besoin pour corriger les fautes commises par Guiot. Ainsi, pour le passage où il est question du nom de l'épouse du héros, aux vers 2152-2155, une étude approfondie des manuscrits confirme le fait que Chrétien a bien écrit le nom de Laudine, nom absent chez Guiot et dans d'autres sources ; il n'est par conséquent nullement nécessaire de reproduire l'erreur du scribe de *P*. Aucune édition publiée au XXe siècle ne saurait reproduire exactement un texte manuscrit hypothétique du XIIe siècle. Il nous incombe donc d'examiner toute la tradition, afin d'y découvrir le texte *probablement* voulu par Chrétien, qui s'y cache. Il s'agit de *retrouver* les traces du texte de Chrétien afin de *re-présenter* celui-ci sous la forme d'un livre moderne — ontologiquement différente de celle d'un livre médiéval.

L'examen auquel nous nous sommes astreint a démontré que, pour des raisons de goût littéraire et de volonté historiographique, Guiot offre une version non poétique — « moins ludique » que d'autres — de l'œuvre de Chrétien. Il partage les préjugés anti-romanesques de son temps ; historiographe sérieux, il se méfie du jeu poétique car, comme beaucoup de ses contemporains, il associe poésie et mensonge.

Nous avons fait les constats suivants :

1. Chrétien évite les contresens.
2. Dans l'ensemble, il respecte les normes grammaticales (par exemple, la déclinaison à deux cas).
3. Il rejette les rimes du même au même.
4. Il affectionne les rimes riches.
5. Il lui arrive de se servir des rimes divisées ou « cloisonnées ».
6. Il a un faible pour l'*adnominatio*.
7. L'emploi du chiasme caractérise son style.
8. Son œuvre est imprégnée d'humour ; elle n'exclut pas le sourire.

Ces critères, que Guiot ne partage pas toujours avec Chrétien, constituent pour nous une grille éditoriale. En nous y référant, nous avons très souvent modifié notre texte de base. (Les commentaires de Brian Woledge, la pratique de Wendelin Foerster et les notes de T. B. W. Reid nous ont été d'un secours précieux dans cet exercice.) Chacune de nos corrections, à une exception près, est appuyée sur un ou plusieurs manuscrits. Nous avons avant tout cherché à respecter la collégialité des manuscrits. Lorsque nous avons dérogé à ce principe, par exemple en retenant une leçon acceptable de Guiot contre la leçon d'un manuscrit s'accordant mieux avec notre grille éditoriale et avec le système de la collégialité, nous avons signalé notre choix dans les variantes.

Ce faisant, nous avons cherché à ne pas succomber à certains préjugés répandus en matière de critique textuelle. L'ancienneté du manuscrit, par exemple, ne constitue pas toujours un indice important quant à sa valeur. Élaboré vers la fin du XIIIe siècle dans la région d'Arras, *Pr.* est poétiquement bien plus conservateur et, en conséquence, souvent plus respectueux des intentions de Chrétien que *P*, composé, lui, dans la région littérairement plus dynamique de la Champagne occidentale. L'ancienneté de la copie de Guiot se révèle donc textuellement moins pertinente que sa tendance à exprimer le « dernier cri » de modes littéraires. Guiot « copie » Chrétien, bien sûr, mais sa façon de le copier l'amène souvent à dénaturer les intentions de cet écrivain.

Notre édition est le produit d'une lecture ; nous y entamons un travail de restauration. En même temps, elle fournit essentiellement le texte d'un manuscrit authentiquement médiéval, celui de Guiot, avec sa langue, son originalité, ses vertus et certains défauts. Ce texte-là, le lecteur le retrouvera dans l'édition elle-même et dans les variantes[1].

K. D. U.

1. On se reportera aux éditions et travaux critiques suivants : Wendelin Foerster, *Christian von Troyes, Sämtliche erhaltene Werke*, t. II, *Der Löwenritter (Yvain)*, Halle, Niemeyer, 1887 [1912], et *Yvain (Der Löwenritter)*, Romanische Bibliothek, t. V, Halle, Niemeyer, 1891 [1912] ; Mario Roques, *Les Romans de Chrétien de Troyes édités d'après la copie de Guiot*, t. IV, *Le Chevalier au Lion (Yvain)*, Champion, 1960 (Classiques français du Moyen Âge, 89) ; Brian Woledge, *Commentaire sur « Yvain (Le Chevalier au Lion) »*, Genève, Droz, t. I, 1986 (Publications romanes et françaises, 170) et t. II, 1988 (*ibid.*, 186) ; T. B. W. Reid, *Chrestien de Troyes, Yvain. The Critical Text of Wendelin Foerster [1912], with Introduction, Notes and Glossary*, Manchester University Press, 1942 [1948]. (Pour cette seconde impression, j'exprime ma reconnaissance envers David Hult qui a bien voulu signaler coquilles et erreurs [*Romance Philology*, XXXXIX, p. 289-291].)

La traduction.

Le Chevalier au Lion a déjà fait l'objet de plusieurs traductions. Celles-ci se fondent toutefois sur des états assez différents du texte de base et s'adressent à des publics variés.

La « version en prose moderne » du *Chevalier au Lion* réalisée par André Mary et publiée à la N.R.F. en 1923 puis en 1944 se réfère à la seule édition critique et complète disponible à son époque : celle de Wendelin Foerster. L'édition intégrale mais partiellement critique d'*Yvain* due à W. L. Holland, parue en 1862 à Hanovre et rééditée en 1880 et 1886, avait été, en effet, très vite supplantée par celle de Foerster qui s'était imposée auprès des philologues. Le travail très estimable d'André Mary visait à pourfendre certains préjugés tenaces qui frappaient encore la littérature médiévale en 1944. Sa traduction ne se voulait ni « trop littérale » ni « trop paraphrasée » ; elle cherchait à répandre une « idée avantageuse » de Chrétien de Troyes.

Plus récemment, la traduction partielle d'André Eskénazi, parue dans les Classiques Larousse en 1970, utilisait la reproduction annotée de l'édition Foerster fournie par T. B. W. Reid[1]. Son but pédagogique était évident. Il s'agissait de donner une illustration de la langue et de la littérature médiévales à partir de quelques passages jugés représentatifs de l'œuvre.

L'excellente traduction de Claude Buridant et Jean Trotin parue chez Champion en 1974 utilise l'édition de Mario Roques qui transcrit *P* très servilement. Les traducteurs ont amendé plus d'une fois l'édition de Mario Roques, en faisant appel à l'édition de Wendelin Foerster (1891) et aux remarques de Pierre Jonin[2].

La traduction très fidèle et très documentée de Michel Rousse[3] utilise telle quelle la dernière édition d'*Yvain* revue et corrigée par W. Foerster en 1912. Cette traduction de qualité a l'avantage de diffuser la somme philologique de Foerster auprès du plus large public (car le texte en ancien français est intégralement reproduit dans ce volume).

Beaucoup moins sûre en revanche est la traduction de Claude-Alain Chevallier parue en 1988[4]. Très avare de précisions scientifiques, elle n'indique nulle part le manuscrit qui a servi de base au traducteur et se meut ainsi dans une indécision fâcheuse. La traduction partielle de Jean-Pierre Foucher[5] ne vaut guère mieux ; elle est réalisée dans le même esprit obsolète que celle de *Cligès*.

Il faudrait signaler encore diverses traductions étrangères, en particulier l'ancienne traduction anglaise de W. W. Comfort[6] très diffusée dans les pays anglo-saxons. Il existe aussi une traduction allemande par I. Nolting-Hauff[7] et une traduction roumaine par Michel Stanesco[8].

1. Manchester University Press, 1942.
2. Pierre Jonin, *Prolégomènes à une édition d'« Yvain »*, Gap, 1958.
3. Garnier-Flammarion, 1990.
4. Le Livre de Poche, n° 6533.
5. Gallimard, « Folio », n° 696, 1970, p. 245-351.
6. Londres, Dent, 1914 ; plusieurs rééditions.
7. Munich, 1962.
8. Bucarest, 1977.

L'ancien français ignore nos critères modernes de ponctuation. De plus, sa conception de la phrase est fluctuante ; la coordination y remplace la ponctuation. À maintes reprises, notre traduction tente de délimiter des phrases homogènes et renonce au cumul des coordinations aléatoires. En outre, nous avons parfois supprimé la coordination en *car* ; trop fréquente chez Guiot, elle introduit une certaine monotonie des constructions syntaxiques et tourne rapidement au tic stylistique.

Nous avons donné le titre de *monseigneur* à Yvain et aux autres chevaliers arthuriens lorsqu'il était employé par le narrateur. Nous avons réservé le titre de *messire* au sénéchal Keu pour marquer certains effets ironiques qui le frappent plus particulièrement.

Amour personnifié est du genre féminin dans le roman. Nous avons tenu à conserver cette particularité grammaticale.

P. W.

NOTES ET VARIANTES

Page 339.

a. Folio 79 de P - colonne d, vers 1-40 ; e, 41-84 ; f, 85-128. Le A *de* Artus *, orné, s'étend sur huit lignes.* •• *b.* Li rois *P, P7. Nous adoptons la leçon de Ch, P8, P11, Pr et V.* •• *c.* Cil *P. Leçon isolée, anaphorique sans référent. Nous adoptons la leçon de Ch, P8, P11, Pr et V.*

1. *Yvain* ne comporte pas l'habituel prologue souvent assorti d'une dédicace. Pourtant, Chrétien s'adresse visiblement à un public de cour (sans doute la cour de Marie de Champagne), ainsi que le laisse entendre la première personne du pluriel de cet appel à l'exemple.

2. Jeu de mots intraduisible entre *tant coste* et *Pantecoste*. L'homophonie approximative *Pant / tant* et la rime en *coste* offrent une figure pseudo-étymologique par décomposition syllabique ; il n'est pas nécessaire de supposer que Chrétien connaissait le grec (*Pan* = « tout ») comme l'a supposé un critique (F. W. Locke, « A cele feste qui tant coste », *Neophilologus*, XLIII (1959), p. 288-292). La Pentecôte est la grande fête arthurienne de l'été ; sa mention est quasi rituelle lors de la réunion des cours du roi Arthur (voir *Érec et Énide*, v. 1892, p. 47 ; v. 2095, p. 52 ; *Perceval*, v. 2787, p. 754 ; v. 8888, p. 903 ; v. 9103, p. 908).

3. À la cour du roi Arthur, hommes et femmes ne mangeaient pas ensemble. Chrétien ne fait que reproduire ici le témoignage de Wace (*Brut*, éd. Arnold et Pelan, Klincksieck, 1962, v. 1899-1912, p. 92) qui puise lui-même ce renseignement dans l'*Historia Regum Britanniae* par Geoffroi de Monmouth. Les allusions faites par Chrétien au *Brut* et au *Rou* de Wace sont nombreuses dans *Yvain*.

4. Alors que, dans *Cligès*, Amors, armé d'un arc et d'un carquois de flèches, est toujours du sexe masculin, dans *Yvain* (voir ici v. 13) comme dans *Lancelot*, Amors est invariablement une femme. Impérieuse comme une dame féodale ou comme la Vénus des romans antiques, elle impose ses lois et entend faire respecter ses droits.

Page 340.

a. qui encois se *P. Nous adoptons la leçon des autres manuscrits en régularisant toutefois ici, comme ailleurs, les orthographes différentes, par exemple V :* dentreus *. Sur la façon dont M. Roques justifie la leçon de P, voir Brian Woledge, « Commentaire sur "Yvain" », Genève, Droz, t. I, 1986 (Publications romanes et françaises), p. 56.* •• *b. Nous imprimons* messire *en un seul mot lorsqu'il s'agit du terme honorifique désignant Gauvain, Yvain et, ironiquement, Keu, et* mes sires *quand il est question de l'époux ou du seigneur. Cette distinction est fondée sur Pr. qui utilise les deux graphies.* •• *c.* afiteus *(= injurieux) P8, P11, P14, V* : amereus *(= amer) ou peut-être, suivant David Hult,* anieus *Pr. Bien qu'isolée, la leçon de P, que nous conservons, est tout à fait acceptable.*

1. Locution proverbiale : voir J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au* XV*e siècle*, Champion, 1925 (C.F.M.A., 47), n° 1257 : *Mieux vault co(u)rtois mort que vilain vif.* Jean Frappier (*Étude sur « Yvain »*, SEDES, 1969, p. 222-223) note que les proverbes constituent un ornement du style dans les arts poétiques latins mais aussi chez Chrétien qui, tantôt les reprend à son compte, tantôt les met dans la bouche de ses personnages.

2. Appelé ailleurs *Dodin(i)el*, *Dodinet*, *Dodin* ou *Dodyniaus*, ce chevalier arthurien porte parfois le surnom de « Sauvage ». Ce surnom remonterait à une étape « primitive » de la légende arthurienne. Dodinel ne faisait alors pas partie de la cour mais vivait dans une contrée sauvage où il donnait l'hospitalité aux chevaliers errants (voir G. Huet, *Romania*, XLIII, 1914, p. 96-100).

3. Ce chevalier arthurien porte souvent le surnom de *Li Desreez* (« le Dérangé, le Fou ») à cause de sa nature « mélancolique ». Il est périodiquement victime d'accès de folie.

4. Ce chevalier arthurien qui ne figure pas dans la liste canonique d'*Érec* (v. 1679-1714, p. 42-43) est présenté plus loin comme le cousin d'Yvain. Un roman de Robert de Blois (*Beaudous*) en fait le neveu du même Yvain. Dans le *Lancelot en prose* il sera tué par Lyonel pour s'être mêlé à une querelle entre celui-ci et Bohort. R. S. Loomis décompose son nom en « Cai lo grenant », c'est-à-dire « Kay the Grumbler » (Kay le Ronchonneur) et soupçonne un rapport archétypal entre ce personnage et le sénéchal Keu (*Arthurian Tradition [...]*, p. 273-277, 480).

Page 341.

a. Mot répété dans P. Nous corrigeons. •• *b.* s'apont *Ch, P7, P8, P11, P14 et Pr. (« soi apondre » signifie « prendre la parole pour répondre »). La leçon de P, que nous conservons (rime riche), est isolée. V et Pr. renversent les rimes des vers 105 et 106 (* respont / s'apont *dans Pr. ;* respont / despont *dans V).*

1. Traditionnellement, le sénéchal Keu a toujours fort mauvais caractère. Il est tout à fait conforme à son rôle de personnage anticourtois : il sert de repoussoir aux vrais chevaliers courtois. Voir par exemple *Perceval*, v. 4370 et suiv., p. 793-794.

Page 342.

a. Folio 80 de P - a, vers 129-172 ; b, 173-216 ; c, 217-260 ; d, 261-304 ; e, 305-348 ; f, 349-392. •• *b.* Qualogrenant *, vocatif, est employé dans P au cas régime ; voir aussi le vers 71, p. 341, où, il est vrai, ce nom se trouve à la rime. C'est le cas des autres manuscrits aussi, mais voir P11 :* Calogrenaz .

1. Chrétien exploite ici le motif du chevalier récalcitrant qui, en obéissant aux ordres d'une dame, raconte, à contrecœur, un épisode triste de sa propre vie. Ce motif remonte au récit de la destruction de Troie chez Virgile : Énée cède aux instances de Didon qui finira par tomber amoureuse de lui (Guenièvre n'est pas dans ce cas cependant). Ce motif virgilien a été repris dans *Le Roman d'Énéas*, parfaitement connu de Chrétien.

Page 343.

a. voiz *P et P11. Nous corrigeons d'après P7, P8, P14 et Pr. Ce vers manque dans V ;* huis *dans Ch.* •• *b. Leçon de P et de P11. Il manque dans ces deux manuscrits les deux vers que voici :* Don maint autre vos ont servi / Ainz vos dirai ce que je vi *. Ces deux vers, que l'on trouve dans P7, P8 et Ch., manquent également dans Pr. et dans V.* •• *c.* la bretesche *P* : le baile *P8, P11, Pr., V* : le baille *Ch.* : la barre *P7* : la valle *P14. Nous adoptons la leçon de Ch.*

1. La forêt de *Brocéliande* (ou « forêt de Paimpont », en Ille-et-Vilaine) s'étendait depuis Monfort et Guichen à l'est jusqu'au-delà de Rostrenen à l'ouest (voir F. Bellamy, *La Forêt de Bréchéliant, la fontaine de Barenton, quelques lieux d'alentour, les principaux personnages qui s'y rapportent*, Rennes, 1895, 2 vol.). Son premier nom français fut *Brecilien* ou *Brecillien* (dans les chartes) et *Brecheliant* (dans un texte littéraire). Le poète anglo-normand Wace, qui la mentionne avant Chrétien, en parle dans son *Roman de Rou* (éd. Holden, t. II, p. 121, v. 11512-11517) : *Brecheliant / Dunt Bretunz vunt sovent fablant / Une forest mult lunge et lee / Ki en Bretaigne est mult loee* (« Brocéliande sur laquelle les Bretons racontent bien des légendes [est] une grande et large forêt, très célèbre en Bretagne »). Selon Ch. Foulon (« Le Nom de Brocéliande », *Mélanges Le Gentil*, SEDES-C.D.U., 1973, p. 257-263), *Brocéliande* semble être une forme réinventée par Chrétien à partir d'une base bien plus ancienne.

2. Unité de mesure des distances employée au pays de Galles.

Page 344.

a. Vers 222 dans P : Je descendi de mon cheval *: vers 222 dans P7 :* Li un cornerent au cheval *: vers 222 dans P8, P14 et Pr. :* Li uns corut a mon cheval *: vers 222 dans P11 :* Li uns en corut au cheval *: vers 222 dans V :* Li un saisirent mon cheval *. Nous avons adopté faute de mieux la leçon de Ch., le présent de l'indicatif de* corent *s'accordant avec le* vienent *du vers 221.* •• *b.* bele *P. Ce vers manque dans V ; tous les autres manuscrits donnent une variante de* gresle *. Nous adoptons cette leçon.*

1. Évocation du *locus amœnus*, classique dans la littérature latine et médio-latine et qui devient le verger ou le jardin d'amour dans la lit-

térature médiévale. Sur cet important motif, voir Ernest Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, P.U.F., 1956. Réédition : Presses-Pocket, 1991, p. 301-326 (« Le Paysage idéal »).

Page 345.

a. Vers 262 dans P, P8, Pr. et P11 : An guerredon et an servise . *Nous corrigeons d'après Ch. et V.* •• *b. Vers 268-270 dans P :* Et mes chevax fu establez / Que gen oi mout proie le soir / Lors que len pot le jor veoir . *Ces vers constituent un non-sens ; nous avons rétabli le texte en remplaçant le vers 268 de P par la leçon donnée par Ch., Pr. et V, et en renversant l'ordre des vers 269 et 270 de P (ordre confirmé — à quelques détails près — par Ch., Pr. et V).* •• *c. Vers 278 dans P :* Tors salvages ors et lieparz *: vers 278 dans Pr. :* Et tors salvages et lupars *: vers 278 dans V :* Torz sauvages et espaarz *(texte qui pourrait remonter à Chrétien et imprimé par Foerster ; il est confirmé par P7 :* Tors sauvages e espars *). Les manuscrits offrent un grand choix de variantes pour ce vers difficile. Nous proposons de garder* lieparz *, mais de remplacer le* et *de P et des autres manuscrits par* come *. Notre leçon s'accorde avec le contexte (nombreuses comparaisons dans ce passage, absence de tout léopard aux vers 706, p. 356 et 792, p. 358, fonction du gardien de taureaux). Voir n. 1.*

1. Voir var. *c*. Foerster donne « *Tors sauvages et espaarz* » (v. 280 de son édition). *Espaarz* signifierait « dispersés » au sens de « errants », ce qui semble contredire la maîtrise totale du vilain sur ses bêtes. Certains manuscrits présentent une ménagerie beaucoup plus étrange : taureaux, ours et léopards (*P* et *P3*) ; ours, lions, léopards (*Ch.*) ; trois ours et un léopard (*P11*). En fait, la mythologie est sous-jacente dans tout ce passage. Pour comprendre l'incongruité apparente de ces associations animales, on peut songer à des légendes hagiographiques comme celle de saint Blaise qui vit entouré de lions, d'ours, de loups et d'autres bêtes sauvages qui, habituellement, ne se trouvent pas ensemble dans les mêmes régions.

Page 346.

1. Ce paysan possède en fait les traits caractéristiques d'un personnage mythique essentiel dans la culture médiévale : il s'agit de l'homme sauvage qui, comme son nom l'indique, vit dans la forêt (*silvaticus*). Cette importante figure a fait l'objet de plusieurs études dont celle de R. Bernheimer, *Wild Men in the Middle Ages : a Study in Art, Sentiment and Demonology*, Cambridge (USA), 1952.

2. Le *roncin* est un cheval de charge, une monture pour les valets et les écuyers.

3. Trait évident de gigantisme : le personnage mesurerait environ cinq mètres. Le *mabinogi* d'*Owein* accentue encore les traits mythiques du personnage : « Au sommet du tertre, tu verras un grand homme noir, aussi grand que deux hommes de ce monde. Il n'a qu'un seul pied, et un seul œil au centre du front. Il a une massue de fer, et tu peux être sûr qu'elle pèse autant que peuvent porter deux hommes de ce monde, quels qu'ils soient. Il est le garde de cette forêt. » (« Owein ou le conte de la Dame à la Fontaine », *Les Quatre Branches du « Mabinogi » et autres contes gallois du Moyen Âge*, traduit

du moyen gallois, présenté et annoté par Pierre-Yves Lambert, « L'Aube des peuples », Gallimard, 1993, p. 215.)

Page 347.

a. Dist qu'il ert [estoit *V*] uns *P, V. Nous adoptons la leçon de P7, P8, P11, Pr. et Ch., qui nous paraît préférable : le passage est construit sur des bribes de dialogues hachés ; voir aussi la réponse de Calogrenant au vers 356.* •• *b.* sui fet il uns *P, P7, P8, Pr. Leçon sans doute fautive, puisque c'est Calogrenant qui parle. Nous adoptons celle de P11, P14, Ch. et V.*

1. Cet homme sauvage évoque, par certains aspects, le personnage de Merlin. L'allusion voilée au caractère féerique du personnage est perceptible à travers ce dialogue avec le chevalier. Le narrateur suggère les dons de métamorphose de l'enchanteur pour les nier aussitôt.

Page 348.

a. Se ne li *P. La négation de Guiot (et de P7) n'a guère de sens ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b. Leçon de P, P7, P8, P11, P14, Pr. et Ch. Mais au vers 418, p. 349, le bassin est d'or fin. (Dans P10, le bassin est de fer dans les deux cas.) D'après Reid (p. 192, en note), il peut s'agir de démontrer l'ignorance du bouvier.* •• *c. Folio 81 de P - a, vers 393-437 ; b, 438-480 ; c, 481-524 ; d, 525-568 ; e, 569-612 ; f, 613-656.*

1. Pour les mentalités anciennes, l'eau bouillonnante (c'est-à-dire « gazeuse ») était caractéristique des fontaines oraculaires par lesquelles transitait la parole des dieux ou la sanction des fées comme à Barenton. Voir la fontaine d'Asbama dans la *Vie d'Apollonios de Tyane* par Philostrate, IIIe siècle après J.-C. Voir également la Notice, p. 1176.

2. Chrétien évoque à plusieurs reprises une chapelle près de la fontaine de Barenton. Aucun texte historique ne mentionne toutefois un tel édifice qui aurait assuré la christianisation de ce site païen.

Page 349.

a. Qui [?] liot *P. Leçon isolée et défectueuse. Nous adoptons la leçon de V. Le vers manque dans Pr.* •• *b. Vers omis dans P. Nous adoptons la leçon des autres manuscrits.*

1. *Boz* (voir v. 423) désigne un tonneau ou une outre. La fontaine de Barenton, selon le témoignage de Chrétien, surgit d'une pierre percée. Le folklore et la toponymie ont gardé de nombreuses traces des pierres percées auxquelles on attribuait des propriétés sacrées (par exemple *Pierre Perthuis* près de Vézelay ou les nombreux *Peyreperthuse* du midi de la France).

Page 350.

a. tot *P. Erreur de Guiot (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P7 et V.* •• *b.* Jusque *P. Nous adoptons la leçon de Ch., P7, P11 et Pr. (V donne :* Et quant *).* •• *c.* fos *P. Leçon isolée, grammaticalement fautive. Nous corrigeons.* •• *d. Vers transcrit dans P sur deux lignes en fin de colonne.*

1. Chrétien évoque hyperboliquement la puissance de cette tempête mais, dans le *mabinogi* d'*Owein*, la grêle est meurtrière au sens propre : « Pas un seul grêlon n'aurait pu être arrêté par la peau ni par la chair, avant de toucher l'os. » (*Les Quatre Branches du « Mabinogi »*, p. 217.)

2. Cette insistance sur le vacarme causé par le défenseur de la fontaine a incité les mythologues à reconnaître en lui un dieu de l'orage et du tonnerre. Chrétien estomperait toutefois ce trait mythologique en ramenant le chevalier à des normes plus ordinaires.

Page 351.

a. eüst reison an vos / Ou *P (leçon isolée, rime du même au même)* : eüst guerre entre nos / Ou *P8, P11, P14, Pr., Ch. Nous adoptons la leçon de P7 et V.*

1. Au XIIe siècle, on donne le nom d'*alérion* à un véritable oiseau, une grande espèce d'aigle. L'emblème héraldique (petite aigle aux ailes étendues, sans pieds ni bec) naîtra plus tard.

Page 352.

a. nus *P. Nous corrigeons d'après Ch. et V.* •• *b.* sejornai *P (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de Pr., Ch. et V,* reposai *, qui rime richement avec* osai *.*

Page 353.

1. Nouvelle allusion à Wace (*Roman de Rou*, v. 6396-6397). Pour Loradin, il s'agit vraisemblablement du sultan Nourredin Mahmoud (1146-1173), monarque syrien invincible et adversaire redoutable des chrétiens de la deuxième croisade (auquel succéda Saladin). Le sarcasme un peu facile de Keu est dirigé contre les chevaliers vantards qui, ayant trop bu, se déclarent prêts à partir afin d'abattre cet ennemi des chrétiens. Leur prouesse, toute fictive, serait due uniquement au vin qu'ils ont absorbé. Dans une chanson de geste évoquant un séjour fictif de Charlemagne à Constantinople, l'habitude de débiter des fanfaronnades le soir après le dîner passe pour une coutume spécifiquement française (*Le Voyage de Charlemagne à Jérusalem et Constantinople*, éd. Aebischer, Genève, Droz, 1965, v. 654-656).

2. D'après P. Le Gentil (*Études de langues et de littérature médiévale offertes à Félix Lecoy*, Champion, 1973, p. 307-314), Forré est un personnage de chanson de geste. Il s'agit d'un roi païen tué par Roland, Olivier ou Charlemagne. *Vengier Forré* voudrait donc dire « combattre contre un de ces héros chrétiens » et, bien entendu, se ranger du côté des Sarrasins, très déraisonnablement (voir Woledge, *Commentaire sur « Yvain (Le Chevalier au lion) »*, Genève, Droz, 1986-1988, t. I, p. 87). Pour d'autres expressions comparables, voir la note de Jessie Weston à propos de la même expression chez un auteur du XIIIe siècle dans *Romania*, XXXV, 1906, p. 528-529.

Page 354.

a. paroles *P. Leçon isolée, erreur contre la rime. Nous corrigeons d'après P8 et V. Noter la rime riche.* •• *b.* revanche *P. Nous avons*

modifié l'orthographe pour la rime. •• *c. Vers 645 dans Pr. :* Qui se hireche et reskigne *: vers 645 dans P11 :* Qui se corouce et esgratine *: vers 645 dans V :* Qui se corrouce ne resgrigne *: vers 645 dans Ch. :* Qui se hirice sor leschine *. P7 et P8 donnent essentiellement le même texte que Pr.*

1. Le cauchemar eſt considéré au Moyen Âge comme un mauvais présage. On l'attribue au commerce de l'esprit avec un démon (voir A. Maury, *Croyances et légendes du Moyen Âge*, Paris, 1896, p. 361). Une valeur prémonitoire eſt accordée aux rêves selon une vieille conception déjà connue de l'Antiquité mais aussi de la Bible (J. Le Goff, « Le Chriſtianisme et les Rêves », *L'Imaginaire médiéval*, Gallimard, 1985, p. 265-316).

Page 355.

a. Folio 82 de P - a, vers 657-700 ; b, 701-744 ; c, 745-788 ; d, 789-832 ; e, 833-876 ; f, 877-919. •• *b.* Uterpandagron *P. Orthographe peu habituelle. Nous corrigeons.*

1. Selon T. B. W. Reid, *son fils* (v. 662) ne désignerait pas « le fils d'Uterpandragon », c'eſt-à-dire Arthur lui-même ; il s'agirait du fils d'Arthur, Loholt, mentionné dans *Érec et Énide* (v. 1708, p. 43).

2. Soit le 23 juin. Le lendemain eſt célébrée la Nativité de saint Jean Baptiſte. On a parfois cherché un symbolisme religieux dans la mention de cette date : Arthur choisirait la fête du Baptiſte pour faire tomber une eau baptismale symbolisant l'initiation chrétienne (M. Luria, « The Storm-Making Spring and the Meaning of C's *Yvain* », *Studies in Philology*, 1967, p. 564-585). D'autres critiques ont tiré prétexte de cette mention calendaire pour dater l'œuvre : Arthur annonce qu'il se rendra à Barenton quinze jours après la Pentecôte, la veille de la Saint-Jean. Or, au XIIe siècle, le deuxième dimanche après la Pentecôte (date mobile, puisque la fixation de la Pentecôte dépend de la date de Pâques, variable) eſt tombé deux fois avant le 24 juin : en 1166 et 1177. La première date étant jugée trop haute, A. Fourrier retient la seconde (plus particulièrement 1178) pour la composition parallèle d'*Yvain* et de *Lancelot* car il eſt queſtion de la croisade dans *Lancelot* et cette idée de croisade ne se développe guère qu'après 1175 (A. Fourrier, « Encore la chronologie des œuvres de Chrétien de Troyes », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, II, 1950, p. 69-88).

3. Dans la hiérarchie chevaleresque, c'eſt le sénéchal Keu, demi-frère d'Arthur, qui tient la première place immédiatement avant Gauvain, neveu d'Arthur. Yvain doit s'effacer devant eux. Il faut noter en effet que n'importe quel chevalier d'Arthur ne peut affronter dans n'importe quelle circonſtance un ennemi du roi. Tout combat eſt soumis à un rituel de prérogatives chevaleresques.

Page 356.

a. bande *P. Nous corrigeons d'après P7, P8, P11, P14, Pr. et Ch. Les vers 691-722 manquent dans V.* •• *b.* la tor *P. Nous corrigeons d'après P8, P11, P14 et Pr.* •• *c.* le *P. Nous corrigeons d'après P7, P11, P14 et Pr.*

•• *d.* d'esperon *P. Nous corrigeons d'après P7, P8 et P11 ; « esperon » serait un hapax en ancien français. P14 et Ch. donnent* felon *. F*erron *rime richement avec* perron *.* •• *e.* avoec *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 357.

a. galos *P. Nous corrigeons d'après P8, P11, Pr., Ch. et V.* •• *b.* cil *P. Nous corrigeons d'après P8, P11 et Pr.* •• *c.* oscurtez *P, P7 ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *d.* asseurez *P, P7* : a saluete *Pr. Nous adoptons la leçon de P8, P10 et V (rime riche).*

1. Woledge (p. 93) propose la traduction suivante du vers 770 : « À qui que cela doive causer un désagrément ». Buridant et Trotin le traduisent ainsi : « Combien qu'il doive le payer ».

Page 358.

a. Vers 779 dans P : Que ne vos ai conte et dit *. Cette leçon à la première personne du singulier est isolée. Nous adoptons celle des autres manuscrits.* •• *b. Ce mot manque dans P. Nous le suppléons.*

1. Dans le roman de Chrétien, les forces sauvages de la nature restent, malgré tout, sous l'autorité du Créateur ; c'est le signe évident d'une christianisation des vieilles croyances celtiques. Dans celles-ci cependant, la causalité des phénomènes cosmiques était bien plus mystérieuse.

Page 359.

1. Le sens des vers 843-845 demeure assez obscur. Que veut dire *chaut* ? La chaleur qu'éprouvent les deux adversaires dans leur corps ? C'est ainsi que Comfort, traducteur anglais du texte de Foerster, interprète ce mot. Ou serait-ce, comme le disent Buridant et Trotin, la « vigueur de leurs assauts » qui met en pièces les hauberts, les rendant ainsi aussi inutiles qu'un « froc de moine » ? Woledge (p. 93) regrette que *chaut* ne soit pas le participe passé de *cheoir* !

Page 361.

a. Vers répété dans P. •• *b.* Par mi *P. Nous corrigeons d'après P7, P8, Pr. et Ch.* •• *c.* desus *P, P8 et V* : desor *P11* : dessous *P14* : en son *Ch. Pour des raisons de clarté, nous adoptons l'orthographe proposée par Foerster et que l'on rencontre d'ailleurs en d'autres endroits de P.* •• *d. Folio 83 de P - a, vers 920-963 ; b, 964-1007 ; c, 1008-1050 ; d, 1051-1094 ; e, 1095-1138 ; f, 1139-1182.*

1. R. L. Thomson (*Introduction à l'édition du conte d'Owein*, The Dublin Institute for Advanced Studies, Dublin, 1968, p. LXXXI) a cru trouver l'explication de cette machinerie dans un texte de Végèce, auteur latin très lu par les architectes du Moyen Âge. Jean de Meung le traduira vers 1280 sous le titre de *Livre de chevalerie* : « On s'efforce en outre d'empêcher que les portes ne puissent être brûlées par l'ennemi. C'est pourquoi, il faut les recouvrir de peaux et de fer ; mais un système encore plus efficace trouvé par les Anciens consiste à ajou-

ter, devant la porte, un ouvrage défensif à l'entrée duquel on place une herse suspendue à des anneaux de fer et à des câbles. De cette façon, si les ennemis entrent dans la place, il est possible, en la laissant tomber, de les enfermer puis de les mettre à mort » (*De re militari*, IV, IV). Il faut remarquer toutefois que ce mécanisme bien réel d'architecture défensive se confond avec le motif légendaire du « Passage périlleux » fréquent dans la littérature arthurienne. Chrétien ferait alors se rencontrer le réel et l'imaginaire sur le même motif.

Page 362.

a. Vers 944 dans P : Sanz enconbrier et sanz grant mal *. Guiot n'a fait que copier le vers 908, p. 361. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b. Vers 947 dans P :* Monseignor yvein maintenant *. Nous corrigeons d'après P7, P8, P11, P14 et Pr.* •• *c.* alez / Une *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *d.* D'un *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. Selon le *Glossary* de Lucien Foulet (*The Continuations of the Old French Perceval of Chrétien de Troyes*, éd. W. Roach, t. III. 2, Philadelphie : The American Philosophical Society, 1955), « cieler » (v. 962) (ou « celer ») veut dire « pourvoir [une chambre] d'un " ciel " ou plafond orné » (cité par Woledge, p. 96) ; voir également la note de Reid, p. 196.

Page 363.

a. plaiez *P, P14, Ch.* : jugiés *Pr. Nous corrigeons d'après P8 et V :* bleciez *donne une rime riche ; voir v. 952, p. 362.* •• *b.* pandre *P, V. Une certaine confusion règne dans les manuscrits à cause des abréviations (Ch.* et *Pr. :* p̄ndre *) ; le sens semble exiger* prandre *comme alternative à* ocirre *(voir v. 992-993).*

Page 364.

a. Vers 1035 et 1036 dans P : De l'escorce qu'an n'en voit point / Monseignor yvain ce anjoint *. Le vers 1035 n'est que la répétition du vers 1027. Quant au vers 1036, il semble que Guiot ait inventé cette leçon afin d'assurer une rime à point (v. 1035). Nous corrigeons d'après V, P11 et P14.*

1. Le motif de l'anneau qui rend invisible possède naturellement des résonances folkloriques et mythologiques (on songe à l'anneau de Gygès) mais, comme le signalent Reid et Woledge (p. 99), Chrétien pense ici peut-être au *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure (éd. L. Constans, S.A.T.F., 1904, v. 1677-1689), où Médée donne à Jason un anneau merveilleux qui protège de toutes sortes de dangers et qui confère l'invisibilité. Toutefois, il n'est pas nécessaire de supposer ici un emprunt direct du romancier à la mythologie antique ; les récits celtiques ne sont pas avares de détails merveilleux de ce genre. Dans *Le Chevalier de la Charrette*, Lancelot possède un anneau aux effets magiques comparables.

2. Il était d'usage au Moyen Âge de servir la nourriture non pas sur une assiette mais sur une large tranche de pain (voir aussi *Perceval*, v. 3289, p. 767).

Page 365.

a. en rost / Et vin qui fu de boene grape / Plain pot covert de blanche nape / Si li a a mangier offert / Cele qui volentiers le sert / Et cil *P. L'authenticité des leçons des différents manuscrits est difficile à déterminer. Le texte établi par Foerster d'après P7 se trouve confirmé mot à mot par Pr. (qui, comme P7, P8 et P14, donne* crape *au vers 1048); nous l'adoptons. Noter que le vers 1051 est répété dans P.* •• *b.* bieres *P (leçon isolée et fautive). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c.* Mes qui veigne *P (vers hypomètre). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 366.

a. celui siege / tandu ne paveillon ne *P. Au lieu de* siege *P8, P11, P14 donnent* triege *« chemin, passage »; le fait que* siege *se trouve dans P, P7, Ch. et V (Pr. donne* tiege *) est vraisemblablement dû à la rareté de* triege *;* siege *n'a pas de sens dans le contexte. Pour la même raison* trebuchet *, « piège », est préférable à* paveillon *, « tente » (leçon isolée). Nous corrigeons.* •• *b. Mot exponctué dans P.*

Page 367.

a. Vers 1155-1156 dans P : Se comançoit a dessirier / Et ses chevols a detranchier *Nous adoptons la leçon de P7, Pr., Ch. et V.*

Page 368.

a. Folio 84 de P - a, vers 1183-1226 ; b, 1227-1270 ; c, 1271-1314 ; d, 1315-1358 ; e, 1359-1402 ; f, 1403-1446.

1. Ce motif des blessures du mort qui se mettent à saigner en présence de celui qui l'a tué se retrouve dans d'autres textes littéraires médiévaux tant français qu'étrangers. Il s'agit de la « cruentation » (voir H. Platelle, « La Voix du sang : le cadavre qui saigne en présence de son meurtrier », *La Piété populaire au Moyen Âge* (Actes du 99e congrès national des Sociétés savantes), Bibliothèque nationale, Paris, 1977, t. I, p. 161-179).

Page 369.

a. moi *manque dans P. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b.* de *manque dans P. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c.* lui *P (lecture isolée et grammaticalement fautive) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 370.

a. Lire : « traçant » ; l'orthographe de Guiot est conçue pour désigner la valeur phonétique [ts] du « c ». •• *b. Vers 1273 dans P :* Mes il n'avoit en la meison *(leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c.* conpaignie *P, P11, Pr., Ch. Nous corrigeons d'après P7, P8, P14 et V afin d'éviter une répétition (voir v. 1296).*

Page 371.

a. dist *P (leçon isolée et fautive) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b. Les vers 1321 à 1324 ne se trouvent que dans P et P7. Ils pourraient bien constituer une interpolation.*

Page 372.

a. set comant se *V, Pr.* •• *b. Comme le signale Woledge (p. 108), Roques et Foerster tombent d'accord pour couper le vers de cette manière-ci :* Aucune chose qu'il an port *; c'est Reid (suivi par Woledge) qui a suggéré la coupure que nous avons retenue.* •• *c. Leçon de P ; les autres manuscrits donnent* aparant *. Suivant son habitude, Guiot sacrifie la rime riche afin d'éviter l'hiatus après* puisse *.* •• *d.* afeitant *P* : rampro(s)nant *P8, P11, P14, Pr., Ch.* : de gabant *V. Nous adoptons* afitant *, « injuriant », correction proposée par Foerster, et pour le sens et pour la rime riche.* •• *e. Vers 1358 dans P :* Mes de son cuer et de ses lermes *. Leçon isolée (mauvaise rime) ; nous corrigeons d'après V. P11 et Pr. donnent* miel *à la place de* çucre *.*

Page 373.

a. Leçon de P. Tous les autres manuscrits donnent honte(s) *.* •• *b. Vers 1405-1406 dans Pr. :* Mais or n'a mie fait itel / Ore est logie en franc ostel *. Nombreuses variantes pour ce passage.*

1. Comme le remarque Reid (p. 198), en ancien français *suie* (voir v. 1403) est souvent associé à l'idée d'« amer » ; il cite le proverbe : *Ce n'est mie comparaison de suie a miel* (Morawski, *Proverbes français antérieurs au* XV*e siècle*, n° 323).

2. L'*alleu* ou *franc-alleu* est une terre sans seigneur, un domaine sans titulaire, exempt de tout droit féodal.

3. Pour ce portrait de la veuve éplorée, Chrétien utilise un lieu commun de la littérature de l'Antiquité dont la matrone d'Éphèse du *Satiricon* de Pétrone donne une bonne illustration. Comme l'héroïne de Chrétien, celle de Pétrone a perdu son mari et succombe aux manifestations d'un deuil exacerbé : « Cette dame, ayant perdu son mari, ne se contenta pas, selon la mode vulgaire, de suivre le convoi les cheveux épars, de se découvrir et frapper la poitrine à la vue de tout le monde ; elle accompagna le défunt jusqu'en son dernier gîte ; et, le corps déposé dans l'hypogaeum à la manière grecque, elle s'en fit la gardienne ; elle passa des jours et des nuits dans les larmes. » Un soldat tente de la détourner de son deuil : « À ces consolations qu'elle méconnaît et qui l'outragent, elle se déchire le sein de plus belle et s'arrache des touffes de cheveux qu'elle dépose sur le corps de son époux » (*Le Satiricon*, traduction de M. Baillard, Paris, 1875, p. 66-68).

Page 374.

a. fos *P (leçon grammaticalement fautive) ; voir v. 475, p. 350 et var. c. Nous corrigeons.* •• *b. Folio 85 de P - a, vers 1447-1490 ; b, 1491-1534 ; c, 1535-1578 ; d, 1579-1622 ; e, 1623-1666 ; f, 1667-1710.* •• *c. Les vers 1463-1464 sont intervertis dans tous les manuscrits sauf P.*

1. Yvain rappelle ainsi le principe fondamental de la *fine amor* : la dame est souveraine en amour, et son chevalier servant doit se soumettre à toutes ses volontés.

2. Autre allusion à la *fine amor*. La *joie* dont il est question ici renvoie au *joy* des troubadours qu'il est difficile de rendre avec toutes ses nuances en français. En langue d'oc, le *joy* se confond avec l'extase suprême ressentie par l'amant dans la communion affective avec sa dame. Le *joy* représente l'étape ultime de l'amour sublime.

Page 375.

a. Vers 1481-1482 dans P : Que ele est a li enemie / Et voir ele ne se faint mie *. La leçon de P n'a pas de sens ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. Dans un effet de syncrétisme, la déesse païenne Nature est censée faire l'œuvre de Dieu en réalisant les projets de création divins. C'est le thème de la *Natura formatrix* bien connu de la littérature médio-latine (voir Claude Luttrell, « The Figure of Nature in Chrétien de Troyes », *Nottingham Mediaeval Studies*, XVII, 1973, p. 3-16).

Page 376.

a. Nus daus *P. Nous corrigeons cette leçon fautive d'après l'orthographe de Foerster ; voir : P7* Ne dix *; P8, P11* Ne dex *; Pr.* Ne diex *; V* *Nez dex* *. •• b. Les vers 1513 et 1514 manquent dans P7, P14, Pr. et V. •• c.* Se ele *P* : Seles *P7, Ch.* : Se eles *A. Nous corrigeons. •• d.* retient *P, Ch. Nous imprimons le texte de P8 et P11. •• e.* Vient *P, P14, Pr., Ch. et V. Nous adoptons la leçon de P7, P8 et P11.*

1. Ces deux personnifications (Amour et Honte) rappellent le débat d'Amour et de Raison qui tourmente Lancelot avant qu'il ne monte dans la charrette infâme (v. 365 et suiv., p. 518).

Page 377.

a. Ce q' le vit / Q' par *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits, à l'exception de M2.*

Page 378.

a. Nenil *P, M2, P7, P8, P11 et V. Nous adoptons la leçon de P14, Pr., A et Ch. Voir v. 6716, p. 500. « Naie » est une forme utilisée au* XIIe *siècle et remplacée par « nenil » au* XIIIe.

1. Le personnage n'a pas été mentionné auparavant. Est-ce un oubli du narrateur ou un souci de ne pas s'attarder sur une simple utilité du récit ? On peut aussi imaginer que cette figure fugitive au nom étrange pouvait tenir un rôle bien plus important dans le conte folklorique utilisé par Chrétien. Cette femme « sauvage » qui hante la forêt se trouve en assez bonne compagnie avec la fée de la fontaine et sa suivante. Elle forme avec elles une triade féminine (et féerique) fort significative. On songera aux trois Parques antiques et à la triade de fées celtiques du *Jeu de la Feuillée* d'Adam de la Halle.

Page 379.

a. beneor *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits, à l'exception de P7 qui donne :* Et de par diu, fet ele [...] *.* •• *b.* si *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 380.

a. Q' *P. « Q' » est normalement une forme abrégée de « qui » ; lapsus probable de Guiot. Nous corrigeons.* •• *b.* le lessesiez viax de *P. Petite bévue de Guiot ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c. Vers 1678 dans P :* Q'autresi boen ou meillor *: vers 1678 dans V :* .c. ausi buen et .c. meillor *. Nous avons retenu le texte de P, mais en lui fournissant le* Cent *qui manque à son début.* •• *d.* remenaceriez *P,P7. Nous corrigeons ce vers d'après Pr., Ch., M2 et V.* •• *e.* Or *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 381.

a. Folio 86 de P-a, vers 1711-1756 ; b, 1757-1800 ; c, 1801-1844 ; d, 1845-1888 ; e, 1889-1932 ; f, 1933-1976. •• *b. Les vers 1715-1716 manquent dans P. Nous les rétablissons d'après les autres manuscrits (V donne :* Fui garce fole et anuiouse / Ne dire ja mes tel oisouse *).*

Page 382.

a. an son cuer *P, P11. Mauvaise leçon que nous corrigeons d'après A, M2, P7, P8, Pr. et V.* •• *b.* cele *P, Pr., Ch. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits ; voir v. 1790.* •• *c. Leçon de P, P8 et Pr. La leçon choisie par Foerster et que donnent la plupart des autres manuscrits,* savoit *, rime richement avec « avoit ».* •• *d.* comander *P (leçon isolée) ; nous la corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 383.

a. E non deu *, leçon de P, est une forme abrégée de « en nom Deu ».*

1. La formule illustre admirablement le principe de la « souveraineté féminine » bien connu du monde celtique. L'union avec la fée confère à l'époux une souveraineté légitime sur le domaine de sa femme. Ainsi, la souveraineté n'existe qu'à travers ce mariage avec la fée qui scelle et garantit le pouvoir du mari (voir A. Adler, « Sovereignty in Chrétien's *Yvain* », *Publications of the Modern Language Association of America*, LXII, 1947, p. 281-305).

2. T. B. W. Reid nous rappelle que, dans le *Roman de Thèbes*, texte certainement connu de Chrétien, Jocaste, à la demande de ses barons, accepte d'épouser l'homme qui porte la responsabilité de la mort de son mari (T. B. W. Reid, *Chrestien de Troyes, Yvain (Le Chevalier au Lion), The Critical Text of Wendelin Foerster [1912], with Introduction, Notes and Glossary*, Manchester University Press, 1942 [1948], voir sa note p. 200). Reid identifie plusieurs vers d'*Yvain* qui semblent remonter directement à *Thèbes*.

Page 384.

a. Et au demain remanderoiz *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* ⁂ *b. Vers 1860 dans P :* Et s'il nel pranent *. Bourdon possible. P8, P11, P14, Pr. et V donnent une version de ce que nous avons imprimé. C'est donc Lunette qui garantit l'affaire.*

Page 385.

a. que ele li *P (leçon isolée) ; le* ne *— essentiel — se trouve dans tous les autres manuscrits. Nous corrigeons.* ⁂ *b.* Qu'il font leanz mout *P* : Qui fet les genz plus *P11, Ch. Ce vers manque dans V. Nous adoptons la leçon de P7, P8, P14 et Pr.* ⁂ *c. P. Guiot aurait-il préféré* ceinturete *à* ceinture *(tout comme P7, mais à la différence des autres manuscrits, par exemple V) afin d'éviter l'hiatus après la quatrième syllabe ? Il est certain que Guiot n'admet pour ainsi dire jamais ce genre d'hiatus alors qu'on en trouve beaucoup d'exemples dans les autres manuscrits.* ⁂ *d.* Venez *P (leçon isolée) ; tous les autres manuscrits donnent une variante de* viegne *(sauf V qui fournit* venuz *). Nous corrigeons.* ⁂ *e.* nus *P, P8 (rime du même au même) ; nous corrigeons d'après P7, P14, Pr. Ch. et V.*

1. Cette robe toute neuve porte encore les traces de la craie dont on s'est servi dans sa fabrication.

Page 387.

a. aclados *P8 et Pr. :* elcadoc *P11 :* acardeu *P14 :* escladoc *Ch. :* achadot (achidot ?) *M2 :* acarduel *V. Le nom du mari de Laudine n'apparaît nulle part ailleurs dans le roman. La leçon que nous donnons est commune à P7 et P.* ⁂ *b. Folio 87 de P-a, vers 1977-2020 ; b, 2021-2064 ; c, 2065-2108 ; d, 2109-2152 ; e, 2153-2196 ; f, 2197-2240.*

Page 388.

a. contenir *P, P8, Ch.* : maintenir *P11. Ces leçons n'ont pas de sens. Nous corrigeons d'après P7 et V.* ⁂ *b.* m'a mes cors mis *P* : m'a amors mis *P14, M2. Nous corrigeons d'après P11, Pr., Ch. et V.*

Page 389.

a. ces *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* ⁂ *b. Le vers 2047 manque dans P. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits. Noter la construction chiasmatique dans les vers 2046-2047.* ⁂ *c. Vers 2048 dans P :* Ne ge n'en irai ja plus loing *(leçon isolée) ; cette leçon a été insérée par un deuxième copiste dans un espace laissé en blanc. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* ⁂ *d. Leçon de P, isolée mais tout à fait acceptable. Les autres manuscrits proposent (à quelques petites variantes près, que nous ne donnons pas) :* Et messire yvains est plus sire . ⁂ *e.* tuit [s'alerent *biffé*] la *P.*

1. Formule assez répandue dans la littérature courtoise tant lyrique que romanesque. On se rappelle aussi la lettre où Héloïse déclare à Abélard qu'elle préfère être sa concubine (*meretrix*) plutôt que l'épouse de « l'empereur de Rome ».

Page 390.

a. Vers 2082 dans P : Qui n'estoit ne estolz ne chax *. Leçon isolée qui n'a guère de sens ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b.* quanqu'il [...] atorner *P (leçon isolée). Nous adoptons la leçon des autres manuscrits (rime riche avec* gaster *).* •• *c.* .VI. *P, Pr.* : .V. *Ch.* : .II. *M2. Nous adoptons la leçon des autres manuscrits.* •• *d.* .II.M *M2. Nombreuses variantes sur cette durée (P8 faisant appel à la « Chanson de Roland » pour écrire* .VII. anz tout plains *). Foerster, à qui une période de soixante ans (texte de P) semble bien courte, estime que Chrétien aurait pu écrire « sis çanz » ou « set çanz ».* •• *e.* contreist *P (leçon fautive et isolée). Nous adoptons la leçon des autres manuscrits ; ce vers manque dans V.* •• *f. Leçon de P, isolée. Tous les autres manuscrits donnent* An m'enor *.*

1. Les manuscrits sont loin de s'accorder sur l'année du mariage de la dame avec Esclados ; les chiffres varient beaucoup (six, deux, cinq, etc.). Il semble pourtant douteux que ce mariage ait eu lieu après la désastreuse aventure de Calogrenant.

2. Cette allusion au caractère coutumier de la propriété constitue le fondement juridique non seulement de la souveraineté mais aussi des relations entre les membres d'une communauté et ainsi de l'ordre social tout entier. « Il n'y a coutume que si la grande majorité du groupe socio-politique dans lequel elle se forme l'admet, c'est-à-dire y consent et la considère comme obligatoire. » (J. Gilissen, *La Coutume*, Tournai, Brépols, 1982, p. 27).

Page 391.

a. Vers 2153-2154 dans P : Prise a la dame de landuc / Lendemain qui fu fille au duc *. Cette leçon est manifestement absurde ; au reste, ces deux vers ont beaucoup troublé les copistes, ainsi que les éditeurs modernes. D'une part, quel sens accorder au « lendemain » du vers 2154, alors qu'au vers 2156 on apprend que le mariage a lieu le jour même ? D'autre part, il est peu admissible que Chrétien ne nomme point Laudine ; il est vrai que plusieurs manuscrits (P, P7, P11, P14, A, Ch., M2) ne donnent pas ce nom mais* ma *(ou* la *)* dame *; Pr., P8 et V, en revanche, offrent* laudune *ou* laudine *(c'est cette leçon que nous avons retenue ; l'« Ywein » de Hartmann von Aue confirme ce nom). Selon nous, les hésitations des scribes pourraient être dues à la syntaxe du vers 2153. « Laudine de Landuc » (ce dernier nom peut aussi se lire « Lauduc » dans Pr.), formule comprenant un prénom suivi d'une particule et d'un nom de terre ou de famille, ne semble pas correspondre à l'usage du* XII*e siècle, surtout lorsqu'il s'agit, comme ici, d'un mariage. Si, en revanche, l'on ponctue, comme nous l'avons fait, en isolant le prénom du nom de la terre et en rapprochant ce dernier nom de « la dame », la construction devient acceptable : « X, de Y la dame » (ou « le seignor ») est une formule attestée dans les textes romanesques du temps. Il faut en outre noter que Laudine est nommée ici (et nulle part ailleurs), sans doute (voir Woledge, p. 135) parce qu'il est indispensable de nommer les conjoints lors des noces (voir « Érec », v. 1988-1989, p. 50 ; voir aussi Alfred Foulet et Karl D. Uitti, « Chrétien's "Laudine" : Yvain, vv. 2148-55 », « Romance Philology », XXXVII, 3, février 1984, p. 293-302). A fournit le meilleur texte de la version qui ne donne pas « Laudine » :* Veiant toz ses barons se done / La dame a monseignor yvain / Par la main de son

chapelain / Prise a la dame de londuc / La dame qui fu fille au duc / Landudet dont l'an note un lai / Lo jor meïsmes sanz delai / L'esposa et fist an les noces . *Voici le texte de P8 :* Voiant tos les barons se done / La dame a monseignor vain / Par la main a son capelain / Prise a laudine de landuc / La dame qui fu fille au duc / Laudine dont on nōte un lai / Le jor meïsme sans delai / L'esposa et firent les noces . •• *b.* la dameisele ot *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. Le nom de la fée (*Laudune* ou *Laudine*) est à rapprocher de l'adjectif latin *Laudunensis* qui dérive lui-même du nom celtique de Lug à côté de formes composées telles que *Lug-dunum* (nom gallo-romain des villes de Laon, Lyon, Londres, etc.). La fée de la fontaine serait donc une créature solaire associée par le nom et par le sang au dieu « solaire » qu'est Lug. Laudine se rattache à l'archét pe de la fée celtique lié à des cultes hiérogamiques.

2. Ce lai, si ce n'est pas une invention de Chrétien, n'a pas été conservé. La mention est pourtant intéressante, car elle place le lai au départ de la création romanesque et signale des sources orales qui ont dû inspirer Chrétien.

Page 392.

a. porroie *P (leçon isolée). Nous adoptons la leçon de V (noter la rime riche :* savroie / avroie *; cf. Pr. :* saroie / aroie *).* •• *b.* durererent *P (lapsus). Nous corrigeons.* •• *c. La leçon de P est peut-être fautive. P7, P14 et Pr. donnent pour les vers 2195-2196 :* Di(s)t de lui unes grant paroles / Et tient totes les genz a foles *. Comparez P8 :* De lui fait unes *; et Ch., P11 et V :* Conte de soi [lui] les g. p. .

1. On notera le caractère elliptique de cette évocation festive. On est ici très loin du faste descriptif auquel donnait lieu le mariage d'Érec et Énide. Chrétien reste fidèle à la *brevitas*, ce st le bref inauguré dans *Cligès*.

Page 393.

a. il n'a *[v. 2202]* mie tort / S'il ne le dit qui le dira / Tant se teisent d'ax li hera / Qui des vaillanz crient le banc / Et les malvés gietent au vant / Qu'il ne truevent qui por aus mante / Fos est qui se prise ne vante / Ensi *P (noter le déplacement et l'inversion des vers 2203-2204). Nous suivons l'ordre des vers que proposent les autres manuscrits et corrigeons (d'après la plupart de ces manuscrits) les leçons isolées ou fautives de P.* •• *b.* il set de corteisie *P. Nous corrigeons d'après P8, P11, Pr., A et V.* •• *c.* veoir s'anuie *P (leçon isolée et fautive). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 394.

a. Folio 88 de P-a, vers 2241-2284 ; b, 2285-2328 ; c, 2329-2368 ; d, 2369-2412 ; e, 2413-2456 ; f, 2457-2500.

Page 395.

a. Amor *P (leçon isolée : voir v. 2307) ; nous corrigeons d'après les*

autres manuscrits. •• *b.* en *manque dans P (vers hypomètre). Nous corrigeons.*

1. *Dameisele* (v. 2301) se rapporte à Lunette.

Page 396.

a. boens ostex lor done *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b. Vers 2346-2348 dans P :* Contre la joie qu'il atandent / Et [...] aparoil / Entre le roi et le soloil *. Leçon isolée ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. S'agit-il pour le vers 2348 d'une confusion avec ce qui précède (voir v. 2340 et 2346) ?* •• *c. Texte de P, peut-être douteux. Les variantes abondent dans ces vers, au point qu'il est impossible de cerner avec netteté une version imputable à Chrétien. Toujours est-il, comme le remarque Woledge (p. 144-145), que l'allitération que l'on trouve dans d'autres manuscrits est atténuée dans P — encore une mesure « anti-poétique » de Guiot ? (Très grande initiale* E *dans P au vers 2331.)*

Page 397.

a. contesse *P (leçon isolée)* : ducesse *Ch.* *. Tous les autres manuscrits offrent* deesse *(ou* dieuesse *). L'emploi ici de* contesse *serait-il approprié à la cour du comte et de la comtesse de Champagne ? Ce vers est répété dans P.* •• *b.* la contance *P. Transcription erronée de « lacontance », c'est-à-dire « l'acointance » (hypothèse de Roques), ou emploi ironique (hypothèse de Woledge ; « contance » signifie contestation, débat) ? Nous modifions d'après les autres manuscrits l'orthographe du mot.*

1. Sous la métaphore courtoise, le narrateur fait probablement allusion au caractère « solaire » primitif du personnage de Gauvain. La littérature arthurienne reconnaît en effet dans le neveu d'Arthur un héros solaire dont le destin est lié à l'astre du jour. Par exemple, dans les tournois, la force de Gauvain croît en même temps que le soleil monte dans le ciel ; elle trouve son apogée à midi. La rencontre entre le « soleil » Gauvain et la « petite lune » Lunette se situe à la Saint-Jean d'été, c'est-à-dire au solstice d'été. C'est précisément le moment où les deux luminaires vont inverser leur course et leurs effets. À partir du solstice d'été, le jour solaire diminue et la nuit lunaire augmente.

Page 398.

a. Vostres sui et vos resoiez *P. Nous corrigeons d'après Ch, P7, P11, Pr. et V. qui conservent l'hiatus.* •• *b.* Que d'autres i ot *P. Nous corrigeons d'après V.* •• *c.* Que aucune i ot *P. Nous corrigeons d'après P7, P8, Pr. et V.* •• *d.* Gentix dame et de *P. Nous corrigeons d'après P11, Pr., Ch. et V. Les vers 2445-2448 sont particulièrement difficiles, comme l'indique d'ailleurs la confusion des copistes ; faute de mieux, nous considérons que* et preuz et sage *(v. 2447) se réfère à* Dameisele *(v. 2448) et que* Et noble et cointe *pourra s'appliquer et à* chascune *(v. 2446) et à* Dameisele *.*

1. On a proposé diverses étymologies pour ce nom propre. J. Loth pensait à un dérivé du gallois *llun,* « effigie, image ».

R. S. Loomis y voyait un diminutif de *lune* et proposait une origine galloise (*Aranrot*, « roue d'argent »). R. M. Jones et R. Bromwich défendaient l'emprunt à l'anglo-normand. I. Williams pensait à une mauvaise leċture du gallois *Eiuned* (lu *Eluned*). J. C. Lozachmeur penche pour une mauvaise leċture de *Iunet* (ou *Ionet*) parce qu'il voit dans un hypothétique *Lai Idunet* (très proche du *Lai du Désiré*) l'archétype narratif d'*Yvain*.

2. Dans la littérature du Moyen Âge les personnages féminins d'une catégorie sociale élevée ont invariablement les cheveux blonds. On peut se demander si Chrétien n'a pas innové ici à cause de la rime riche *Lunete / brunete* (v. 2417-2418).

Page 399.

1. Ce qui se passe à la cour de Laudine, cité féminine par excellence, contraste avec le comportement peu courtois des chevaliers au début du roman à la cour d'Arthur ; ici, chevaliers et dames agissent en vrais disciples du *covant* amoureux.

2. Le vers 2465 correspond à deux proverbes cités dans Morawski : *Bele parole fet fol lié* (n° 225) et *De bele parole se fet fos toz liez* (n° 458). On retrouve le style gnomique qui joue de ces effets ornementaux.

Page 400.

a. enor *P (leçon isolée) ; nous adoptons la leçon des autres manuscrits (voir v. 2496).* •• *b.* despise *P (leçon isolée)* : desprise *P7, Pr., Ch., M2, V (rime riche). Nous adoptons la leçon de P8, P11 et P14 (rime riche également).* •• *c. Vers 2499-2500 dans P :* Celui qui devient de li pire / El rëaume dom il est sire : *vers 2499-2500 dans V :* Celui qui de noient empire / S'il estoit d'un roiaume sire *. La leçon de P n'a aucun sens ; les autres manuscrits offrent deux versions un peu différentes de ce texte, à savoir (à quelques détails près) :* Celui qui de noient empire / Quant il est d'un [du] roiame sire *(Pr. et V), et :* Celui qui por s'amor empire / Quant il est sires de l'empire *(P11 ; et Ch, M2) ; le* devient *de P et de P7 semble appuyer la première de ces deux versions.* •• *e.* essoine *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *f. Vers 2517 dans P :* Bien a donc cist ou delaier *. Leçon isolée et fautive. Nous avons adopté celle de Pr. et de V (qui est à peu de choses près celle de P7, P8, P14 et M2). Voir la chanson « D'Amors qui m'a tolu a moi », v. 43, p. 1048.*

1. Voir Morawski, *Proberves français antérieurs au* XV*e siècle*, n° 136 : *Assez dort qui rien ne fet.*

Page 402.

a. moi au retor *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits. Noter la rime riche :* ce jor / sejor . •• *b.* desfant *P (leçon isolée et rime du même au même). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c. Vers 2609-2610 dans P :* Mes qui le porte et chier le tient / De samie li resovient *. Leçon isolée et évidemment fautive, car elle ne permet pas la bonne compréhension des vers 2606-2608 ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. Terme de comput et de liturgie. Les grandes dates du calen-

drier liturgique (Noël, Pâques, Pentecôte, Saint-Jean...) comportaient une prolongation festive de toute une semaine. Le huitième jour constituait le jour *octave*. L'octave de la Saint-Jean tombait donc le 1er juillet.

Page 403.

1. La séparation du cœur et du corps est un thème familier qui appartient au registre sentimental de Chrétien. C'est la principale source du drame affectif que vivent souvent ses personnages. On retrouve un développement identique dans *Cligès* (v. 4332 et suiv., p. 277 et v. 5189 et suiv., p. 298).

Page 404.

a. Vers 2661 dans P, P8 et P14 : De sesperance *. Leçon erronée ; nous corrigeons d'après M2, P7 et V.* ·· *b.* Traite *P (leçon isolée et fautive) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* ·· *c.* cort et feste tint *P (lectio facilior) ; nous corrigeons d'après P7, P8, P11, Pr. et Ch.*

1. La mention de cette date est importante pour comprendre la « mélancolie » d'Yvain. La malédiction qui va s'abattre sur lui renvoie à une fatalité mythologique qui doit s'analyser en référence à des croyances astrologiques et médicales du Moyen Âge. Les « jours caniculaires » qui correspondent approximativement au mois zodiacal du Lion (22 juillet-23 août) étaient redoutés pour les effets néfastes de la chaleur sur l'esprit et sur la santé. Sur ces mythes et croyances de la Canicule, voir Ph. Walter, *Canicule. Essai de mythologie sur « Yvain » de Chrétien de Troyes*, SEDES, 1988.

2. Formule courante dans la littérature romanesque du XIIe siècle, qui indique une source authentique (un livre) où l'auteur aurait puisé la « matière » de son œuvre ou, plus fréquemment, une tradition orale renvoyant au folklore celtique. À la différence des autres romans de Chrétien, ce genre d'allusion est rarissime dans *Yvain.*

Page 405.

a. hont *P (vers hypomètre). Nous corrigeons.* ·· *b.* virent *P* : voit *P11, M2, V. Nous corrigeons d'après P14 et Ch.* ·· *c.* roi jus se *P (vers hypermètre). Nous corrigeons.* ·· *d.* fos *P (leçon isolée : faute due à l'homophonie) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* ·· *e. Cet ordre des mots pour le vers 2744 (sujet-complément-verbe) ne se trouve que dans P ; les autres manuscrits donnent :* Mes yvains a ma dame morte *, ce qui est plus normal. De plus, la messagère n'emploie jamais ailleurs le titre « messire » en se référant à Yvain. (Noter qu'à partir du vers 2748 elle le tutoie.) Enfin,* ma dame *paraît plus vraisemblable que* la dame *. Nous avons cependant conservé la leçon de P.*

1. C'est donc avant l'arrivée de la messagère de Laudine qu'Yvain se rend compte de l'énormité de sa faute envers son épouse. Sa tristesse et son remords proviennent de sa propre prise de conscience et non pas exclusivement de la dénonciation dont il sera l'objet. Cela le rend moins antipathique, même pour le lecteur le plus sévère en matière de courtoisie.

2. La couleur noire du palefroi eſt le signe anticipé de la noire folie qui va saisir Yvain. La messagère ne suscite aucune sympathie autour d'elle. Elle préfigure une puissance funeſte qui aboutira à la « mélancolie » d'Yvain, c'eſt-à-dire une maladie de la bile *noire*.

3. Il eſt difficile de savoir à quel moment la pucelle passe du discours indireƈt au discours direƈt ; pour Foerſter, qui imprime *Ma dame* (alors que Guiot donne *Sa dame*), c'eſt au vers 2727.

Page 406.

a. *Les vers 2759-2760 sont intervertis dans P. Nous corrigeons.* •• *b.* *Folio 90 de P-a, vers 2765-2808 ; b, 2809-2868 ; c, 2859-2902 ; d, 2903-2946 ; e, 2947-2989 ; f, 2990-3033.* •• *c.* dit *P (leçon fautive) ; nous corrigeons d'après P7 et P8.* •• *d.* tresposa *P (leçon isolée et fautive) ; nous corrigeons d'après V et la plupart des autres manuscrits.*

1. Il s'agit, bien entendu, de Lunette, trahie, elle aussi, par Yvain.

Page 408.

a. *Texte de P. Il eſt très rare chez Chrétien que quatre vers consécutifs (ici, v. 2835-2838) aient la même rime ; les manuscrits sont d'accord sur ce point (V donne à la rime aux vers 2835-2836* redout / tout *, mais il s'agit seulement d'une variation orthographique).* •• *b.* de sa porrette *P (leçon isolée). Nous adoptons la leçon des autres manuscrits (où « eve » s'écrit parfois « iaue »), très préférable (en raison de la collégialité des manuscrits, de la rime riche et du sens : comparer avec les vers 2858-2860).* •• *c.* cinc *Ch., V* : .x. *P14, M2. Notre leçon eſt commune à P, P7, P8 et P11. On en sait trop peu sur les prix au* XIIe *siècle pour décider quelle eſt la bonne leçon.* •• *d.* *Les vers 2850 à 2855 manquent dans P (saut probable du même au même). Les vers 2855-2858 manquent dans V qui donne pour le vers 2859 :* S'en menja tant com il li plot *. Le vers 2850 eſt absent de Pr. à cause de la perte d'un feuillet. Mais ces vers remontent bien à Chrétien, puisqu'on les trouve avec des variantes plus ou moins signifiantes dans P8, P11, P14 et Ch.* •• *e.* uns *P11, P14, P8, Ch.* : .II. *M2, V. Les huit jours de P paraissent bien longs.*

1. Le *mabinogi* d'*Owein* (*Les Quatre Branches du « Mabinogi »*, p. 229) évoque la folie du héros en insiſtant sur la pilosité, signe dominant de sa sauvagerie : « Aussitôt le souvenir de son voyage revint à Owein, et il fut envahi de chagrin. Lorsque le repas fut terminé, il se retira dans son logis, et il eut l'esprit tourmenté pendant toute la nuit. / Le lendemain, lorsqu'il fut levé, il ne se rendit pas à la cour d'Arthur mais partit pour les extrémités du monde et les montagnes désolées. Et il erra ainsi, si longtemps que tous ses vêtements étaient usés, et son corps aussi s'usait, pour ainsi dire ; il lui poussa de longs poils par tout le corps. Il frayait avec les animaux sauvages, il se nourrissait en leur compagnie, si bien qu'ils étaient devenus ses familiers. Mais il devint si faible qu'il ne pouvait plus les suivre. »

Page 409.

a. De lui colchier *P. Ce vers manque dans V ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b.* et *P (leçon isolée). Nous adoptons la leçon des autres manuscrits sauf P8 et Ch. Ce vers manque dans V.*

1. On notera cette nouvelle triade féminine qui fait bien évidemment penser au trio des fées celtiques (voir L. Harf, *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine : la naissance des fées*, Champion, 1984). À défaut d'être désignées elles-mêmes comme fées, ces trois femmes entretiennent des relations étroites avec les créatures de l'Autre Monde, puisque leur maîtresse a fréquenté Morgane. Dans le *mabinogi* (*Les Quatre Branches du « Mabinogi »*, p. 230), Owein est guéri par une comtesse veuve qui possède une fiole d'onguent. Toutefois, la guérison du héros « couvert de teignes » est beaucoup plus laborieuse que dans le roman de Chrétien : « Les poils tombèrent par mèches mêlées de peau. Cela dura trois mois, sa peau fut ensuite encore plus blanche qu'auparavant. »

Page 410.

a. ne *suscrit dans P.*

1. Il s'agit de la fée Morgue, Morgain ou Morgane, sœur du roi Arthur, dont il est question dans la *Vita Merlini* attribuée à Geoffroi de Monmouth (écrite vers 1150) : *Morgen ei nomen, didicitque quid utilitatis / Gramina cuncta ferant, ut languida corpora curet.* (« Son nom est Morgane et elle enseigne quelle est l'utilité de toutes les plantes pour guérir les corps malades » ; E. Faral, *La Légende arthurienne*, t. III, rééd. Champion, 1969, p. 334, v. 920-921). Dans cette œuvre, Morgane soigne son frère Arthur qui séjourne avec elle en Avalon après avoir été mortellement blessé. Morgane connaît la vertu des plantes et herbes médicinales ; elle l'enseigne volontiers aux médecins et guérisseuses ; cela explique, sans doute, l'adjectif *sage* (« savante ») que lui applique Chrétien (v. 2955).

Page 411.

a. Le vers 2973 est répété dans P après le vers 2974.

Page 412.

a. li trest si fors *P* : li jeta fors *P8, P11, P14, Pr., M2* : li gete fors *Ch.* : li issist fors *V. Nous corrigeons d'après cette dernière leçon (noter* issi *dans P7).* •• *b.* respassez / Et tot son *P* : respassez / A tot son *V. Nous adoptons le* rot *de P7 et P8.* •• *c. Folio 91 de P-a, vers 3034-3077 ; b, 3078-3122 ; c, 3123-3164 ; d, 3165-3208 ; e, 3209-3252 ; f, 3253-3296.* •• *d.* vers *P, M2 ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. On notera les effets cumulés de l'onguent et du soleil pour guérir la folie d'Yvain. Les premières atteintes de son mal remontaient à la mi-août, c'est-à-dire à la période la plus chaude de l'année (v. 2681, p. 404). Selon un principe médical bien connu du Moyen Âge : *similia similibus curantur* (« Les semblables se guérissent par les semblables »), autrement dit : on peut guérir un mal grâce à ce qui l'a provoqué.

2. L'emploi de ce terme médical (sans doute sa première attestation en français) désigne clairement, en association avec le mot *rage*, la maladie dont souffre Yvain. Il s'agit d'une « mélancolie canine » dont l'encyclopédiste Vincent de Beauvais (XIII[e] siècle) a

récapitulé les symptômes : « Il existe une certaine forme de mélancolie qui donne l'impression de transformer en coq ou en chien ceux qu'elle atteint ; de là vient qu'ils se mettent à crier comme des coqs ou à aboyer comme des chiens. La nuit, ils se rendent près des tombeaux et y demeurent jusqu'au lever du jour. Les symptômes de cette maladie sont un teint jaune, des yeux sombres, secs et creux, une bouche également sèche et toujours assoiffée ; sur les pieds et le visage, ils portent des contusions et des pustules car ils se blessent souvent en tombant » (*Speculum naturale*, livre XIV, chap. LIX, « De melancholia nigra et canina et amore qui dicitur eros »).

Page 413.

a. dameise *corrigé en* dameisele *dans P.*

Page 414.

a. oripont *P. Nous adoptons la leçon de P8 et Pr., confirmée à peu de choses près par les autres manuscrits :* oripont *ne paraît pas avoir de sens ; mais notre leçon (que l'on traduirait littéralement par « un pont dont l'eau est rapide ») peut étonner. Woledge (p. 176) se demande si l'* oripont *n'est pas un nom de rivière ; aucun répertoire de noms propres ne confirme cependant cette hypothèse.* •• *b.* escapa *est écrit dans P. d'une main autre que celle de Guiot ; cette forme appartient à un dialecte du Nord.* •• *c. L'espace de ce vers est laissé en blanc dans P.*

1. Expression proverbiale (v. 3122-3123). Voir Morawski, *Proverbes français antérieurs au* XV*e siècle*, n° 2328 : *Tel a son desirrier qui a son enconbrier*, et 2347 : *Teux cuide gaingner qui pert.*

Page 415.

a. Sot *P (leçon isolée et fautive) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b.* armes et an li done / S'il *P (leçon isolée ; rime défectueuse). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c.* aceignent *P (lapsus) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. Expression proverbiale (v. 3132). Voir Morawski, n° 784 : *Fous fet d'un damage deus.*

2. Cette précision chronologique explique le contexte de l'épisode. Selon une étymologie médiévale courante, mardi est le jour de Mars, c'est-à-dire celui de la guerre et de l'affrontement.

Page 416.

a. Vers répété dans P. •• *b.* cort *P (leçon isolée qui interrompt l'allitération) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits (Ch. est illisible).* •• *c. Vers 3168 dans P :* Plus tost ne poist an nonbrer *. Nous corrigeons* Plus *en* Si *d'après P7, Pr., M2 et V, et nous imprimons pour la suite un texte fondé sur P11, P14 et Ch.* •• *d. Vers 3175 dans P :* Que tex a poinne ovrer antasche *. Leçon isolée. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits. Les différents manuscrits offrent de nombreuses variantes pour les vers 3175 à 3182. Nous nous en sommes tenus au texte de P, sauf ici et pour la leçon, inexplicable, donnée à la variante e.* •• *e.* alasche *P (leçon isolée).*

Nous corrigeons d'après les autres manuscrits. •• *f.* an la tor *P (leçon isolée : saut et rime du même au même) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *g.* des *P (leçon isolée et fautive) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. Cette comparaison d'Yvain avec un lion anticipe symboliquement l'épisode où Yvain deviendra le compagnon du lion qu'il a sauvé du serpent. On comprend alors fort bien que le lion est le double zoomorphe d'Yvain, tandis que dans ce passage Yvain « porte » le lion en lui.

Page 417.

a. Vers 3223 dans Pr. : Et mout poi demore en son tor *, c'est-à-dire le contraire de ce qui est signifié par P ; la brièveté est soulignée aussi par Ch., M2, P8, P11 et P14.* •• *b.* peçoie devant autre *P. Nous adoptons la leçon de P8, P11, P14, Pr. et Ch.*

1. Le manuscrit donne bien la forme Durendart et non Durendal, plus ou moins répandue dans l'usage. Si l'on en croit toutefois G. Rohlfs (« Ci conte de Durendal l'espee », *Mélanges Rita Lejeune*, Gembloux, Duculot, 1969, t. II, p. 859-869), c'est bien Durendart qui est le nom primitif de l'épée de Roland.

Page 418.

a. la [dame *biffé*] terre *P* •• *b. Vers 3274 dans P :* Mes messire yvains pas ne fuit *. Leçon défectueuse (rime du même au même) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 419.

a. Folio 92 de P - a, vers 3297-3340 ; b, 3341-3384 ; c, 3385-3428 ; d, 3429-3472 ; e, 3473-3516 ; f, 3517-3560. •• *b.* tanra *P. Nous corrigeons la graphie pour restaurer la rime riche.*

1. Personnage inconnu par ailleurs dans la tradition arthurienne. R. S. Loomis relie ce personnage à Morgane et à ses sœurs. Son nom qu'il lit « noir oisel » rappellerait l'archétype de la fée-oiseau (*Arthurian Tradition [...]*, p. 488). On pourrait aussi lire dans ce nom un jeu de mots sur le verbe *norrir* qui signifie « élever, éduquer ». Grâce à cet épisode, Yvain est symboliquement « rééduqué » à la vie chevaleresque normale.

Page 420.

a. plust *P. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. Nous donnons pour les vers 3340-3342 le texte de *P*, lequel, à la différence des autres manuscrits, parle de la tristesse d'Yvain lors de son départ du château de la dame de Noroison. Comme le signale Woledge (p. 188-189), le texte de Foerster (« *mes que bien lor poist ; / Que plus retenir ne lor loist* ») insiste sur le chagrin de ceux qui le voient partir. La plupart des critiques et des traducteurs (Micha, Buridant et Trotin) préfèrent la version choisie par Foerster, mais Woledge se demande « si Guiot, loin de s'être trompé ici, n'a pas été seul à conserver le bon texte ».

2. C'est ici, au point médian du roman, qu'Yvain va rencontrer le lion qui lui révélera son identité (celle de « chevalier au lion ») et qui donne son titre à l'ouvrage. Rappelons que c'est aussi au point médian du *Chevalier de la Charrette* que Guenièvre révélera enfin le vrai nom de Lancelot. Au verso du folio 36*b* de *Pr.*, immédiatement après le vers 3343 et comme pour souligner l'importance de l'épisode, le scribe écrit : *Comment me sire .y. co͡q'st* (= conquist) *le lion.*

3. Dans le *mabinogi* d'*Owein*, la position des deux animaux est différente. Le serpent se trouve dans un rocher à côté duquel se trouve un lion tout blanc. Owein coupe le serpent en deux, et le lion se met à le suivre. (*Les Quatre Branches du « Mabinogi »*, p. 231-232.)

4. Dans les bestiaires médiévaux, le lion et le serpent ont des significations diamétralement opposées. Le serpent symbolise le Mal et rappelle l'épisode du péché originel alors que le lion symbolise le Christ, souvent présenté comme le Lion de Juda.

Page 421.

a. jusqu'anz enz terre *P (lapsus). Nous corrigeons d'après P11 et V.*

1. C'est la première fois qu'Yvain ressent de la pitié. Ce sentiment, nouveau pour lui, se manifeste après la crise de folie qui a, pour ainsi dire, régénéré le héros.

2. Selon une croyance médiévale, les lions respectent le sang des rois (voir Marc Bloch, *Les Rois thaumaturges* [réédition corrigée de l'édition de 1924], Gallimard, 1983, p. 256-258). Une version de *Beuve de Hantone* raconte en effet : *Mais coustume est, ce tesmoigne li brief, / K'enfant de roy ne doit lyons mengier / Ainçois le doit garder et essauchier.* « Selon la coutume, comme en témoigne l'écrit, le lion ne doit [jamais] manger un enfant de roi, mais le doit, au contraire, protéger et respecter. » Yvain, fils du roi Urien, n'a donc rien à redouter de ce lion qui respecte sa nature royale.

Page 422.

a. uns brachez *P. Guiot emploie, à tort, le cas sujet – sans doute parce que « feïst » est précédé immédiatement de « brachet » ; c'est Yvain qui « semont » et « s'escrie », pas le lion, à notre avis ; nous corrigeons d'après P7, P8, Pr., Ch. et M2.* •• *b.* Et *P. Ce vers manque dans V ; tous les autres manuscrits donnent* Qui *, que nous adoptons.*

1. La conduite du lion ressemble fort à celle d'un chien. Woledge (p. 196) cite deux récits latins (la chronique de Jaufré de Vigeois et le *De naturis rerum* d'Alexandre Neckam) où il est question du comportement des lions et de la ressemblance entre ce comportement et les actions d'un chien, mais ces deux récits sont postérieurs en date au *Chevalier au Lion*. K. D. Uitti a comparé le lion-brachet de Chrétien au chien Husdent dans le *Tristan* de Béroul (« Intertextuality in *Le Chevalier au Lion* », *Dalhousie French Studies*, II, octobre 1980, p. 3-13). L'histoire du lion délivré d'un dragon par des bienfaiteurs auxquels il témoigne sa reconnaissance en leur apportant du gibier est racontée par Pierre Damien des ses *Épîtres* (vers le milieu du

XIe siècle). Dans la mythologie astrologique, le Chien et le Lion renvoient à la même période du calendrier.

Page 423.

a. Vers 3488 dans Pr. : Menerent jusca la jornee *. Les manuscrits offrent beaucoup de variantes pour ce passage. Le texte de P, que nous suivons, se trouve isolé. (Les vers 3487-3488 manquent dans V.)*

Page 424.

1. Cette tentative de suicide de la part du lion rappelle les deux tentatives semblables et manquées, elles aussi, que l'on trouve dans *Lancelot*, celle du protagoniste et celle de la reine. On peut également songer à l'histoire de Pyrame et Thisbé, surtout sous sa forme française (environ 1160), que Chrétien connaissait.

Page 425.

a. volt [boter *biffé*] [mespee *corr. interl.*] antreset *P* •• *b.* s'est leesce estrangiee / Et tuit solaz n'en dirai plus *P. Leçon isolée ; notre texte est à quelques détails près celui de P8 et Pr. ; pour le vers 3559, il reproduit essentiellement P11 :* Cele qui m'iert aseüree *; et V :* Cele qui m'ot asseüree *. Les vers 3555-3558 manquent dans V ; les vers 3554-3555 manquent dans M2.* •• *c. Folio 93 de P - a, vers 3561-3604 ; b, 3605-3649 ; c, 3650-3692 ; d, 3693-3736 ; e, 3737-3780 ; f, 3781-3824.* •• *d. Vers 3576 dans P :* Tex diax est joie tex est biens *. Leçon fautive et isolée ; nous corrigeons d'après P8, P11, P14, Ch. et V. Nous remplaçons* Tex *par* Tes *(confirmé par tous les manuscrits sauf M2) et nous remplaçons* est *par* max *(forme de* maus *donné à différents endroits dans le vers par P8, P11, P14, Pr., Ch. et V).* •• *e.* l'enivre / De quan qu'il *P (leçon inexplicable) ; nous corrigeons d'après P7, P11, P14, Pr. et V.*

Page 426.

a. dira *P (lapsus) ; la correction s'impose.* •• *b.* cil *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c. Vers ajouté dans P dans l'interligne.*

Page 427.

a. Vers 3629 dans P : Por lequel fet il l'avez dit *. Leçon isolée et peu satisfaisante ; nous corrigeons selon les autres manuscrits.* •• *b. Vers 3647 dans P :* Vos ont et anclose an reclus *. Leçon isolée ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 428.

a. esfree *P (lapsus). Nous corrigeons.* •• *b.* .xxx. *P. Nous corrigeons d'après P7, Pr., Ch. et V. Voir n. 3.* •• *c. Vers répété dans P.*

1. Il s'agit, bien entendu, du sénéchal de Laudine qui prononça le discours précieux et littéraire des vers 2083-2106 (p. 390) afin d'encourager le mariage de Laudine et d'Yvain !

2. Le recours au champion est conforme aux usages juridiques. Lunette accusée cherche un défenseur qui résoudra le différend par les armes. Il fallait toutefois appartenir à la noblesse pour user de ce procédé, sorte d'ordalie par les armes.

3. Voir var. *b*. Un délai de quarante jours était normal dans le droit médiéval. Plus bas, Guiot mentionne, par deux fois, un délai de quatorze jours, alors que tous les autres manuscrits évoquent de nouveau quarante jours. Voir v. 4803, p. 455 et var. *b*; v. 5857, p. 480 et var. *a*.

Page 429.

1. Voir *Lancelot*, v. 301 et suiv., p. 514 et suiv. Gauvain est parti à la recherche de la reine qui a été enlevée par Méléagant. Il se trouve par conséquent dans une autre *histoire*; il n'est pas ici *à sa place*. Les vers 3714-3715 sont ironiques : ce n'est pas Gauvain mais Lancelot qui retrouvera Guenièvre.

Page 430.

a. estoit remese *P (leçon isolée ; rime du même au même) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 431.

a. Vers 3805 dans P et dans P11 : Chevaliers dames et sergenz. *Leçon isolée ; nous corrigeons d'après P7, P14, Pr. et V (rime riche).* •• *b.* greignor *P, P11, P14. Nous adoptons la leçon de P7, P8 et Pr. Ce vers manque dans V.* •• *c.* tant *P. Cette leçon, isolée, ne permet pas de rattacher le vers 3817 au vers 3818. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *d. Folio 94 de P - a ; vers 3825-3868 ; b, 3869-3912 ; c, 3913-3956 ; d, 3957-4000 ; e, 4001-4044 ; f, 4045-4088.* •• *e.* que parole en *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 432.

a. qui s'an conbate *P, P11. Rime inexacte. Le vers manque dans Pr. ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. En ancien français, le verbe *harper* signifie « empoigner ». Ce géant prédateur retrouverait alors le geste des Harpies, monstres à têtes de femme, à corps d'oiseau et aux griffes acérées, particulièrement portées sur la chair enfantine. Harpin et les Harpies sont deux expressions indépendantes d'un archétype mythologique qui remonte probablement à une lointaine origine commune. Issu d'un archétype celtique, Harpin est aussi un des noms du « chasseur Sauvage » bien connu du folklore et condamné à errer sans fin dans les airs avec ses victimes qu'il arrache à la vie. Le nom de Harpin n'est pas étranger à la littérature épique médiévale (c'est celui d'un roi sarrasin dans *Le Charroi de Nîmes*).

2. Ce personnage de géant prédateur n'est pas sans rappeler le Minotaure qui exigeait sept jeunes gens et sept jeunes filles d'Athènes comme Harpin qui retient prisonnier quatre des six fils du

châtelain (après avoir tué les deux autres) et qui exige encore son unique fille ; au total, on retrouve donc le chiffre sept aux valeurs symboliques évidentes. On peut également songer au Morholt, lui aussi ravisseur de jeunes gens, dans la légende tristanienne. Il ne faut pas nécessairement voir là des emprunts de Chrétien à des légendes existantes. Le conte celtique qu'il suivait pouvait très bien comporter un motif semblable.

3. Selon Reid (voir sa note, p. 208), ce motif remonterait au *Tristan* primitif, à l'épisode où le roi Marc s'apprête à livrer Yseut aux lépreux. On peut songer aussi au *Roman d'Énéas* (vers 1150) lorsque Tarcon, allié peu courtois d'Énée, lance des paroles injurieuses à Camille : « *quatre deniers ai ci de Troie, / qui sont molt bon de fin or tuit ; / çaus vos donrai por mon deduit / une piece mener o vos ; / ge n'en serai ja trop jalos, / baillerai vos as escuiers* » (éd. Salverda de Grave, Champion, 1929, t. II [C.F.M.A., 62], p. 32, v. 7092-7097).

Page 434.

1. On notera que tous les personnages de cet épisode sont anonymes. Toutefois, l'épouse du châtelain est la sœur germaine de Gauvain. De qui peut-il s'agir ? Selon les textes arthuriens en vers, Gauvain a deux sœurs (Soredamor dans *Cligès*, Clarissant dans *Le Conte du Graal* et ses *Continuations*). Soredamor n'a qu'un fils nommé Cligès mais, dans d'autres textes arthuriens, Clarissant possède une fille nommée Guingenor. Toutefois, il n'est nulle part question des « six frères » de Guingenor. Le lien de parenté du châtelain et surtout de sa femme avec Gauvain peut très bien avoir été inventé par Chrétien pour les besoins de son épisode. L'anonymat s'expliquerait alors par un souci de respecter la généalogie imposée par la tradition légendaire et de ne pas y introduire d'éventuelles contradictions qui choqueraient le lecteur familier de la matière de Bretagne.

Page 437.

a. On lit seignor *dans tous les manuscrits, sauf P, dont la leçon est acceptable.* •• *b.* ome qu'ele plus *P. La forme féminine ne se justifie pas ; l'abréviation a sans doute provoqué ce lapsus. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c. Vers 4074 dans P :* De par li qui est li moiax *. Leçon isolée. « Moiax » signifie « moyeu, milieu d'une roue ». Peut-être Guiot (ou sa source) a-t-il voulu rimer pour l'œil avec « ciax ». Nous avons choisi la leçon des autres manuscrits qui, à l'exception de Ch. (texte différent pour ce passage) et de V (où ce vers manque), ont tous une forme de « miaus », « miel » ; nous avons adopté la graphie « miax ».* •• *d.* carse *P (leçon isolée et défectueuse de ce nom propre). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. Sur Tarse, voir le psaume LXXII (Vulgate LXXI), *Deus, judicium tuum regi da*, dédié à Salomon qui reçoit, pour son sens de la justice, les hommages des plus riches rois de la terre : *Reges Tharsis et insulæ munera offerent : reges Arabum et Saba dona adducent : et adorabunt eum omnes reges terræ omnes gentes servient ei.* « Les rois de Tharsis et des Îles offriront des présents ; les rois d'Arabie et de Saba appor-

teront leurs offrandes. Tous les rois de la terre l'adoreront, et toutes les nations lui seront soumises » (versets 10 et 11). Le royaume de Tarse désigne ainsi une contrée aux multiples splendeurs : c'est la fascination du rêve oriental qui s'exprime ici. Ce texte était utilisé comme prière d'offertoire dans l'office solennel de l'Épiphanie (6 janvier).

Page 438.

a. Folio 95 de P - a, vers 4089-4132 ; b, 4133-4176 ; c, 4177-4420 ; d, 4221-4264 ; e, 4265-4308 ; f, 4309-4352. •• *b.* bousoit *P (hapax) ; nous adoptons la leçon de P7 et P11.* •• *c.* fille a oés sa garçonaille *A ; « a oés » est souvent l'équivalent de « pour » (« oés » : besoin, service).* •• *d.* li metra *P, P7. Nous adoptons la leçon de P11, P14, Ch. et V (meilleur accord syntaxique avec le reste de la phrase, et rime riche). Le texte de Pr. pour les vers 4125 à 4129 est assez différent :* A poi ke li preudom n'errage / Quant celui ot qui de putage / Manace sa fille et metra / Al bordel et se il ne l'a / Lors seront mort si quatre fil.

1. Derrière cette précaution élémentaire pour éviter la fuite des prisonniers, on peut soupçonner un acte magique de liage pour ensorceler les bêtes et les hommes. Le folklore européen a gardé le souvenir de créatures féeriques qui tressent les crinières des chevaux pendant la nuit et les rendent définitivement inextricables (voir Ph. Walter, *Canicule*, p. 235-236).

2. Dans les récits arthuriens, le nain est toujours une créature diabolique habitée par la ruse et la félonie. Le geste de ce nain rappelle celui de son homologue dans *Érec et Énide* qui fouette une suivante de la reine et même Érec (voir v. 179-224, p. 7-8). Le nain est généralement associé à l'autre monde. Personnage chtonien, il est détenteur d'une science redoutable qui confine souvent à la magie.

3. Ce langage et ce comportement très peu courtois rappellent l'épisode d'Yseut et des lépreux. On songe également à l'épisode, déjà cité, du *Roman d'Énéas* lorsque Camille écoute les propos désobligeants de celui qu'elle finira par tuer dans un combat singulier. Voir n. 3, p. 432.

Page 439.

a. nos *P. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 440.

a. mut *P (leçon isolée). Notre texte est fondé sur les autres manuscrits.*

1. Appliqué au géant, *maufez* (v. 4173) suggère le « mauvais sort » (de *malum* et *fatum*, « destin »), l'influence maligne et l'appartenance au monde des fées (*fatum*) par l'ensorcellement et l'envoûtement malsains qu'il provoque et dont il a lui-même été victime. *Anemis* désigne traditionnellement le diable.

2. Cette peau d'ours qui revêt le géant n'est pas sans évoquer la peau de lion que portait Héraclès. La peau talismanique d'un animal divin devait conférer en principe un don d'invulnérabilité. Toutefois, si les deux personnages possèdent en commun une force phéno-

ménale, Yvain dispose quant à lui du secours d'un vrai lion qui le rend invincible !

Page 441.

a. il *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après P7, Pr., Ch. et V.* •• *b.* dessevre *P (leçon fautive) ; nous corrigeons.*

Page 442.

a. neant prant sa bonte *P (leçon isolée et de sens obscur) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b. Leçon de P, isolée et peut-être inauthentique, mais acceptable.* •• *c.* Et il li respont *P (vers hypermètre). Nous corrigeons.*

1. Expression proverbiale (voir v. 4281). Comparer avec Morawski, *Proverbes français antérieurs au* XVe *siècle*, n° 302 : *Bonté qui n'est seüe ne vaut riens.*

2. Yvain cache son vrai nom ; c'est celui d'un homme qui n'a pas été fidèle à sa dame. Gauvain, qui a entendu les accusations de la messagère de Laudine, ne le sait que trop bien. Mais comme le signale Woledge (t. II, p. 33-34), le nouveau nom d'Yvain (« le Chevalier au Lion ») lui sera très utile : il lui permettra de réintégrer la société et, finalement, de mériter à nouveau l'amour de sa dame.

Page 443.

a. Nombreuses variantes à la rime des vers 4327-4328. P, isolé, donne ruer / grever *; on trouve* ruer / enuier (anuier) *dans P7, P11 et V ;* ruer / penser *dans Ch. :* jugier / anuier *dans P14. Nous adoptons la leçon de Pr. et V.*

1. Comme le suggère la note de Reid (p. 209), ce passage (v. 4316-4322) rappelle le supplice d'Yseut dans le *Tristan* de Béroul.

Page 444.

a. Folio 96 de P - a, vers 4353-4396 ; b, 4397-4440 ; c, 4441-4484 ; d, 4485-4528 ; e, 4529-4569 ; f, 4570-4613. •• *b.* conuisse *P. Nous avons modifié l'orthographe de Guiot afin de mieux servir la rime.*

1. Laudine assiste évidemment au châtiment de Lunette. Cette scène où Yvain porte son regard sur Laudine, « sa » dame, rappelle l'extase de Lancelot qui contemple Guenièvre lors des tournois où il est appelé à combattre dans *Le Chevalier de la Charette* ; dans les deux cas, il s'agit d'un amour absolu.

Page 445.

a. niais *V (au sens de « niais », « non encore dressé »). La leçon de P est celle de tous les autres manuscrits, mais « malvés » au sens de « malheureux » n'est pas d'un usage fréquent.*

1. Lieu commun passéiste de la courtoisie disparue et regrettée, qui parcourt l'ensemble du roman. Au monde mythique de l'aventure et de l'héroïsme chargé de tous les prestiges du temps passé

s'oppose le présent prosaïque et décevant. Satire d'une vie de cour que Chrétien a peut-être connue auprès de Marie de Champagne ou simple variation sur le *ubi sunt* (où sont les gloires du passé) harmonisé au thème de la fuite du temps ? Les intellectuels du Moyen Âge cultivent, avec délectation parfois, ce sentiment diffus de la vieillesse du monde et du déclin irrémédiable de tous les idéaux.

Page 446.

a. Vers 4427 dans P et P11 : Mout feroie ore qu'afeitiez *. P14 et Ch. donnent aussi* feroie *(confusion du f et du s long ?) Nous adoptons le* mal *des autres manuscrits.* •• *b.* tel *P (leçon isolée) ; nous adoptons la version de P7, P11, P14 et Pr.* •• *c.* retint *P (leçon isolée) ; nous retenons le texte de P7, P11, P14 et Pr. Ce vers manque dans V.*

1. Expression proverbiale (v. 4424). Voir Morawski, *Proverbes français antérieurs au* XV[e] *siècle*, n° 2061 : *Qui a paor a si s'en fuie.*

Page 447.

a. paist *P (lapsus) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 449.

a. tor *P (lapsus) ; nous rectifions d'après les autres manuscrits.* •• *b.* Que *P. Nous avons adopté le* Et *de Ch. et Pr. Cette démarche permet peut-être de résoudre la difficulté de ce vers. Guiot aurait-il cherché, comme le suggère Micha (p. 289), à remplacer la leçon donnée par P7, P11 et P14 :* mainne jusqu'a neant *par* si vilmant *, ce qui expliquerait pourquoi il a retenu le « Que » initial ? Toujours est-il que ce « Que » initial est très maladroit. Ch. et Pr. fournissent* Et *, assorti, il est vrai, d'une autre solution au problème de* mainne jusqu'a neant *(Ch. :* Et vont batant si laidement *, Pr. :* Et les navra si malement *). Voir également la leçon de V :* Que n'ont pooir ne tant ne quant *.* •• *c.* La [dameisele *corrigé en* dame trestot] de *P. (Très grande initiale* Q *dans P au vers 4548.)*

Page 450.

a. Folio 97 de P - a, vers 4614-4657 ; b, 4658-4701 ; c, 4702-4744 ; d, 4745-4788 ; e, 4789-4834 ; f, 4835-4878.

1. Le fait que Laudine ne reconnaisse point Yvain ici fait penser au déguisement (assez cruel, il est vrai) de Tristan devant Yseut, à la cour du roi Marc, dans les deux *Folies Tristan.*

2. Comme le vers 4620 l'indique très bien, Yvain, depuis sa maladie, ne cherche plus la renommée mondaine, valeur on ne peut plus « arthurienne ». Il a appris sa dure leçon.

Page 451.

1. Le lion couché sur le bouclier d'Yvain suggère un emblème héraldique. Ce blason « vivant » d'Yvain préfigure le blason réel que les miniaturistes et la tradition iconographique lui attribueront bien-

tôt. Yvain possède en effet des armes « d'azur au lion d'or » sur une fresque du château de Rodengo (Italie du Nord) datant du XIIIe siècle.

Page 452.

1. Les lois de l'hospitalité auraient exigé une chambre séparée pour les deux hôtes mais Yvain tient à son lion et ne veut pas en être séparé. Les domestiques respectent son désir. C'est aussi la preuve qu'ils considèrent le lion comme un être humain.

2. Le seigneur de Noire Épine n'est pas connu par ailleurs dans les romans arthuriens mais il existe un *Lai de l'Épine* qui atteste l'importance de cet arbuste dans la tradition celtique.

Page 453.

a. Vers répété dans P.

1. Dans l'univers médiéval, le droit d'aînesse est une réalité. La totalité de l'héritage revient à l'aîné(e). Mais la cadette a quand même raison de se sentir spoliée, car la coutume prévoyait pour elle une sorte d'indemnité, une part d'héritage ou une dot (voir P. Jonin, « Aspects de la vie sociale au XIIe siècle dans Yvain », *L'Information littéraire*, 1964, p. 47-54).

2. Selon Woledge (t. II, p. 55), la sœur cadette est habillée avec une élégance qui convient parfaitement à la cour du roi Arthur : « Elle porte le *mantel cort* très à la mode dans la deuxième moitié du XIIe siècle [...] et son *mantel* est en escarlate, étoffe de qualité supérieure qui venait de pénétrer en France [...]. »

3. Nouvelle allusion à *Lancelot* : libérée par Lancelot, Guenièvre est de retour à la cour d'Arthur alors que son amant, fait prisonnier par Méléagant grâce à une ruse, demeure enfermé dans une tour.

Page 454.

a. On lit vieng *, avec* e *exponctué, dans P.* •• *b. Le* e *de* feroie *est suscrit dans P.*

Page 455.

a. Vers 4802 dans P : S'ele plus porchacier se puet *: vers 4802 dans Pr. et Ch. :* S'ele velt porcachier se puet *, et dans V :* S'el veult et porchacier se puet *. Nous adoptons la leçon de Ch. (et Pr.) en en modifiant les formes picardes. Nombreuses variantes pour ce vers.* •• *b.* .XIIII. *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c.* s'ele le requiert / Et cele dit qu'el le requiert / Et *P (rime du même au même). Nous modifions la graphie à la rime des vers 4811 et 4812 et adoptons la leçon de P14 et de Pr. pour le vers 4812.* •• *d. Les vers 4815-4816 manquent dans P et V ; Pr. et Ch. donnent* que *au lieu de* qu'an *; P7 offre* Si *au lieu de* Et *; P14 donne* pensa *au lieu de* panse *. À cela et à la graphie près, tous les manuscrits donnent le texte que nous imprimons.* •• *e. Vers 4827 dans P :* Dom ele estoit acointe mout *. Leçon isolée, nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *f. La leçon de P est isolée ; tous les autres manuscrits donnent* Si *plus*

(a)paroi(s)tre *, par exemple, Ch. :* Si aparut *: (cf. pourtant P7 :* Si perchurent *, ce qui tend à appuyer la leçon de P que nous imprimons).* •• *g. La leçon de P est isolée ; les autres manuscrits donnent une variante de* cele *. Il s'agit, bien entendu, de la pucelle qui s'est offerte pour remplacer celle qui, malade, a dû se reposer.*

1. Quatorze jours (leçon de *P* ; voir var. *b*) ne suffiraient pas pour trouver un défenseur convenable. Quarante jours s'accordent avec les usages de l'époque de Chrétien de Troyes ; c'est le délai rituel pour ce genre d'affaires.

Page 456.

a. cria *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b. Mot répété dans P.*

1. Il est certainement question ici (voir v. 4856) de la Sainte Vierge, non pas de la mère de la jeune fille.

Page 457.

a. Folio 98 de P - a, vers 4879-4922 ; b, 4923-4966 ; c, 4967-5010 ; d, 5011-5054 ; e, 5055-5098 ; f, 5099-5142. •• *b. Vers 4881 dans P :* Au chastel ensi asena *: vers 4801 dans P14 et Ch. :* Au chastel se s'i adreça *. Nous corrigeons la leçon isolée et fautive de P d'après Pr., en modifiant l'orthographe picardisante :* Al castel et si adrecha . •• *c. Vers 4896 dans P7 et P11 :* Li est d'ostel mout bien cheü *: vers 4896 dans P14, Pr. et Ch. :* Li est d'ostel bien avenu *: vers 4896 dans V :* Li est dou chastel bien cheü .

1. Comme le remarque Reid (p. 210), *avant ier* (v. 4909) en ancien français signifie souvent « il y a quelques jours » ou même « récemment ».

Page 458.

a. Le s *de* Noveles *est suscrit dans P.*

Page 459.

a. Notre leçon est commune à P, P11 et Ch. Les autres manuscrits (y compris et Pr. et V) donnent le(i)ssié *, qui rime richement avec* ple(i)ssié .

1. Le *plessis* est une clôture, un enclos, soit un parc ou une forêt, formé de haies pliées, entrelacées.

Page 460.

a. Sel *P. Nous corrigeons d'après V.* •• *b.* eslais *est masqué dans P par une tache.* •• *c.* praing / Par ci san vet voire *P. Leçon isolée ; nous corrigeons d'après Pr. et V.*

Page 461.

a. Trestoz *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b. Les vers 5083-5084 ne se trouvent que dans P.*

1. Foerster et Reid (p. 211) signalent une erreur de Chrétien dans ce passage : il a confondu la pucelle qui parle dans ce passage avec la sœur déshéritée. Selon Reid, cette erreur s'ajoute à celle des vers 4832-4897 (p. 455-457) qui réduit à une seule journée un voyage qui a dû se prolonger au moins pendant quinze jours !

Page 462.

a. Vos vos reposeroiz *P. Nous corrigeons d'après P11, Pr., A et V.* ⁂ *b.* Ha *est suivi dans P de deux points.*

1. L'épisode qui va suivre a été l'objet de maints commentaires : il révèle un Yvain fidèle à lui-même, c'est-à-dire impétueux et passionné, en même temps qu'il s'est perfectionné en courtoisie et en charité, pour l'amour de sa dame. D'ailleurs on se demande si cette nouvelle aventure ne serait pas la réponse faite à la prière d'Yvain (v. 5106-5109). Par bien des côtés, l'épisode reprend et, dans une certaine mesure, répond au début du roman : c'est le récit de Calogrenant devenu sous une nouvelle lumière l'histoire d'Yvain, racontée par un narrateur présent, qui s'insère dans son récit. Ainsi la visite d'Yvain chez le châtelain (dont la fille lit un roman) reprend-elle la visite de Calogrenant chez le vavasseur, et ainsi de suite, jusqu'au narrateur qui répète son contraste entre les vrais amoureux d'autrefois et « ceux d'aujourd'hui » qui ne savent plus aimer (v. 5391-5398, p. 469).

Page 463.

a. Chaque hu *est suivi dans P d'un point.* ⁂ *b. Folio 99 de P - a, vers 5143-5186 ; b, 5187-5230 ; c, 5231-5274 ; d, 5275-5318 ; e, 5319-5362 ; f, 5363-5406.*

1. « Houspiller » traduit *degrocier* (v. 5143), mot assez rare et qui n'appartient guère au langage courtois. Woledge (t. II, p. 77) indique qu'on le rencontre surtout dans le *Roman de Renart*. Ce verbe est pourtant bien à sa place ici : il exprime la colère d'un jeune chevalier qui se sent insulté et ne sera calmé que par les paroles apaisantes (en opposition avec celles de la foule) d'une dame « très courtoise et sage ».

Page 464.

a. fins *P (leçon isolée) ; partout ailleurs l'on trouve soit* « fos » fols (fox) *(P14 et V, par exemple) soit, dans P7, Pr. et Ch.,* faus *« Fins » détonne ici. Voir n. 1.* ⁂ *b.* codes *P (lapsus). Nous corrigeons.* ⁂ *c.* as cos pales *P. Nous corrigeons.*

1. Le manuscrit de Guiot, qui parle d'un *fins cuers* (voir var. *a.*), est isolé. Ce que vient de dire la dame est raisonnable, Yvain le reconnaît ; il choisit néanmoins d'obéir à ce que lui dicte son cœur « fou », pour insensé que cela puisse paraître. Chez Chrétien comme chez d'autres romanciers du Moyen Âge, le débat du cœur et de la raison est chose classique ; on pense naturellement au débat intérieur de Lancelot devant la charrette d'infamie (voir *Lancelot*, v. 365-377,

p. 516). Ici, le choix des mots montre qu'Yvain commence à se connaître.

Page 465.

a. qui *P7, V*

Page 466.

a. .XVIII. anz *P. Abréviation résolue en ajoutant* et *(pour le mètre).* •• *b. P et P7 offrent* fust *, qui constitue une « lectio difficilior » ; ailleurs l'on voit* fu *(sauf dans Ch., qui donne pour le vers 5286 :* Ensi fina par droite rente *).* •• *c. Vers 5287 dans P :* Et devisie fu a jurer *: vers 5287 dans Ch. :* Si fu devisé au jurer *. Nous adoptons la leçon de V.* •• *d. P et P14 sont les seuls manuscrits à offrir des verbes au présent pour les vers 5297 et 5298. Les autres conjuguent au passé (* dis *et* parlai *).*

1. L'Île aux Pucelles paraît être un avatar du *Castellum Puellarum* de Geoffroi de Monmouth, le *Chastel des Pucelles* de Wace, identifié par Reid et d'autres à la ville d'Édimbourg. Il s'agit plus vraisemblablement d'une cité féerique (et imaginaire) de l'autre monde celtique.

2. *Netun* (peut-être issu du latin *Neptunum* ou d'un théonyme celtique analogue) désigne différentes sortes de démons (voir M. I. Gerhardt, *Old Men of the Sea. From Neptunus to Old French Luiton : the Ancestry and Character of a Waterspirit*, Amsterdam, 1967 ; et Ph. Walter, *Canicule*, p. 149-153). Le *Roman de Renart* (branche I, v. 2435-2440 de l'édition M. Roques, Paris, Champion, 1963, 6 vol., t. I, p. 82) mentionne un *Lai de Noton* dans une liste de récits traditionnels relevant de la matière de Bretagne. Le *noton* mythologique se prolonge dans le folklore sous la forme du *nuiton* ou *luiton* (voir par exemple Ch. Abry et A. Joisten, « Le nuiton n'a qu'un œil au milieu du front... », *Tradition et histoire dans la culture populaire*, Grenoble, Musée dauphinois, 1990, p. 219-252).

Page 467.

a. dongier *P. Ce vers manque dans V ; nous adoptons la leçon des autres manuscrits.* •• *b.* Mes *P. Nous adoptons la leçon de P7, P11, P14, Pr. et Ch. (le vers manque dans V).* •• *c.* .V. *P. Le chiffre* vint *est procuré par les autres manuscrits.*

1. Dans le *mabinogi* d'*Owein*, les captives du Noir Oppresseur (*Du Traws*) n'ont pas le statut d'ouvrières. L'épisode prend un tour assez différent : « Lorsqu'il entra dans la cour du Noir Oppresseur, il gagna le grande salle et y trouva vingt-quatre femmes [...]. Elles étaient aussi tristes que la mort. » / Elles lui disent : « Lorsque nous sommes venues ici, nous avons été bien accueillies et honorées, et l'on nous a enivrées. Après quoi, le diable qui possède cette cour est venu, il a tué tous nos maris, et nous a pris nos chevaux, nos vêtements, notre or et notre argent. Les corps de nos maris sont encore dans la même maison que nous, avec beaucoup d'autres cadavres. » (*Les Quatre Branches du « Mabinogi »*, p. 235.)

2. Comme le signale Woledge (t. II, p. 91), *soi chevir* (v. 5304), « fournir à sa subsistance », est bien attesté en ancien français, mais c'en est ici le seul exemple dans les romans copiés par Guiot.

3. Il faut 20 sous pour faire une livre et 12 deniers pour faire un sou. Les trois cents tisseuses rapportent donc 300 livres par semaine à leur maître qui ne leur restitue que 100 sous. Ainsi, leur travail rapporte soixante fois plus à leur maître qu'à elles-mêmes.

4. Que de jeunes demoiselles « courtoises » se trouvent dans la nécessité de parler ainsi d'argent contribue à souligner la dégradation dans laquelle elles sont tombées.

Page 468.

a. done a sa part *P (leçon isolée) ; nous adoptons la version des autres manuscrits.* ↔ *b.* les *P, P7. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* ↔ *c. Vers 5357-5358 dans P :* Cil qui l'un an cuident avoir / Ne sai s'il cuiderent savoir *. Nous avons retenu pour le vers 5357 la leçon des manuscrits autres que P et P7 ; P11, Ch. et V donnent* cuidoient *; P14 et Pr. :* cuiderent *. Guiot aurait-il omis de mettre la barre indiquant l'abréviation de* er *? Quant au vers 5358, P, P14 et Ch. donnent* cuid(i)erent *(Pr. donne* cuident *). P7, P11 et V offrent* cuidoient *, qui semble plus approprié grammaticalement et que nous adoptons.* ↔ *d. Vers 5359 dans P :* qu'ancore a il cheval tot sain *. Leçon isolée. Nous retenons la leçon des autres manuscrits.* ↔ *e.* acoder *P (leçon fautive) ; voir v. 5364. Nous corrigeons.* ↔ *f.* Et s'estoit molt bele et molt gente *P :* Et si estoit si bele et gente *Pr. :* Et s'estoit si tres bele et gente *V. La leçon de P est isolée et lourde. Nous adoptons celle de P7 et de Ch., qui s'accorde bien avec le caractère ultra-courtois de ce passage où domine un jeu allitératif en « s » et où la présence de « si » permet de relier le vers à la proposition suivante (« si... que »).*

1. La joue posée sur la main est l'attitude emblématique de l'ennui, de la méditation douloureuse et mélancolique. C'est aussi le geste du deuil, de la déploration et du désespoir. Le seigneur de Pesme Aventure s'affirme ainsi comme un être abandonné à des sentiments suspects auxquels Yvain opposera la force du bien.

2. Cette charmante et docte demoiselle de seize ans, que Cupidon lui-même serait fier de servir, et qui remplit tous les devoirs d'une jeune fille bien élevée, ne se montrera point indifférente au charme chevaleresque d'Yvain. Elle voudra l'épouser. Ne trouve-t-on pas chez elle un écho de la belle et savante Héloïse, amante et épouse d'Abélard, le clerc parfait ? Que Chrétien, associé à Troyes par son nom, c'est-à-dire une ville située à quelques kilomètres du Paraclet, n'ait pas connu la célèbre histoire d'Héloïse et Abélard (autre impétueux comme Yvain !) paraît peu vraisemblable.

3. Comme le montre la traduction, *decui*, au vers 5368, renvoie au sujet du roman. Comparer avec le prologue de *Cligès* (v. 1, p. 173) : *Cil qui fist* d'*Érec [...]*. Roman (en langue vulgaire, provenant du latin ROMANICE) est employé ici au sens spécifique de « récit en français ».

Page 469.

a. Seissist *P. Nous corrigeons pour la commodité de la lecture.* •• *b. Vers 5387 dans P :* N'est que nus pener i puisse *(leçon hypomètre isolée) ; celle que nous adoptons se trouve à quelques variantes orthographiques près dans P7, P11, P14, Pr. et Ch. (par exemple, Pr. :* N'est drois que nus garir en puisse *).* •• *c.* De ces plaies molt vos *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *d.* amoronge *, « soucieuse d'amour », leçon de P, est un hapax ; les autres manuscrits (qui proposent un autre texte pour ces vers) font rimer* oiseuse *(v. 5395) et* amoreuse *. Faut-il conclure, pour « songe/amoronge », à l'œuvre d'un remanieur ?* •• *e. Folio 100 de P - a, vers 5407-5450 ; b, 5451-5494 ; c, 5495-5538 ; d, 5539-5582 ; e, 5583-5626 ; f, 5627-5671.* •• *f.* avez *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *g.* ne sai ge s'il *P (leçon isolée) ; le vers manque dans V ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *h. Vers 5418 et 5419 dans P et V :* Qu'ele li leve de ses mains / Le col et le vis et la face *. Leçon peu satisfaisante. Nous adoptons pour le vers 5418 la leçon donnée par P7, Pr. et Ch. (P11 offre* a ses mains *au lieu de* de ses mains *). Pour le vers 5419, l'on voit mal, malgré la nécessité imposée par la rime, que Chrétien ait eu la maladresse de rapprocher ainsi deux mots synonymes ; la leçon demeure poétiquement maladroite mais, puisque cette répétition ne contredit en rien ce qui est dit, elle ne gêne pas trop Guiot. P11, P14, Pr. et Ch. offrent au vers 5419* apleigne *, « lisse » (ou* a planie *) au lieu de* leve *. Nous adoptons l'essentiel de la leçon de P7.*

1. Le narrateur revient au contraste, établi une première fois au début d'*Yvain*, entre les gens d'aujourd'hui et ceux d'autrefois qui, eux, savaient l'art d'aimer. Une fois de plus, il fait précéder son récit de ce qui se passe (ici, il s'agit de l'hébergement d'Yvain) d'un jugement plus ou moins juste.

Page 470.

a. Que len la bote et si *P (leçon isolée et peu satisfaisante) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b.* devisemant *P11, P14, Ch. Notre texte est celui de P et de P7. Allusion à des débats théologiques du temps (voir Woledge, t. II, p. 107) ? Voici le texte de V pour les vers 5453-5454 :* Se leva sanz commandement / Mout tost et mout isnelement *. Le texte de Pr. pour les vers 5450 à 5458 est fort différent :* Al main quant diex ot alume / Se leva mout isnelement / Et atorna mout errammemt / Mesire yvains et oi messe / N'avoit cure d'autre promesse / Kil fist canter a .i. hermite / En l'onor del saint esperite *. Dans cette version (qui reflète peut-être un certain désarroi du copiste quant à l'identité de la jeune fille), Yvain assiste tout seul à la messe ; la jeune fille (qui, avec le lion, accompagne le héros) n'est même pas nommée. L'autre « promesse » dont Yvain « n'avoit cure » fait penser à celle qu'il avait jadis faite à Laudine et qu'il n'a pas tenue, et aussi à celle qu'il entend ne pas oublier, au profit de la demoiselle déshéritée.*

1. Reid (p. 212), acceptant les arguments de W. Holland, A. Schultz et Foerster, nous explique que les manches étaient alors détachées du reste de la chemise (de fabrication fine) et qu'on les cou-

sait chaque fois que l'on portait ce vêtement. Woledge observe très exactement (p. 101) que plusieurs romans courtois mentionnent cette pratique (aucun de ceux qu'il cite n'est antérieur à *Yvain*). Vraisemblablement, dire, comme au début du *Roman de la Rose* (vers 1230) que l'on se coud (ou se fait coudre) les manches sert à indiquer que nous sommes en plein univers courtois. Woledge cite une deuxième application, proposée par G. d'Harcourt dans *La Vie au Moyen Âge* (P.U.F., 1948), selon laquelle la manche était souvent si étroite qu'il fallait la coudre après avoir enfilé la chemise. Il avoue hésiter entre les deux explications.

2. Ces vers contiennent plusieurs allusions à la mode vestimentaire de la deuxième moitié du XIIe siècle et, grâce à la tradition manuscrite, au-delà jusqu'au milieu du XIIIe. Il semblerait que le *mantel sanz harigot* (v. 5430) désigne un vêtement « sans déchirures », c'est-à-dire « neuf », ou « sans taillades », c'est-à-dire soit « sans un luxe excessif », soit sans des taillades devenues démodées. *Veir*, « fourrure grise, de petit-gris », et *escarlate* (v. 5431), « étoffe de grand luxe », faisaient partie, eux aussi, du vocabulaire de l'habillement courtois. Quant à l'importance de bien s'habiller, voir les conseils du dieu d'Amour au jeune Amant du *Roman de la Rose* par Guillaume de Lorris (éd. Langlois, Paris, S.A.T.F., 1920, t. II, p. 110, v. 2132-2174). Remarquons enfin que ces vers d'*Yvain* rappellent le passage où Lunette affuble notre jeune protagoniste de beaux vêtements tout neufs avant de le présenter à Laudine.

Page 471.

a. droiz *manque dans P ; nous corrigeons d'après P7, P11, P14 et Pr.* ↔ *b.* fille et senors *P (leçon isolée et fautive) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* ↔ *c. Vers 5490-5493 dans P :* Mon chastel et ma fille avrez / Et ma fille et tote ma terre / Se ces poez en chanp conquerre / Qui ja vos vanront asaillir *. Nous reproduisons le texte de V.*

1. Encore une allusion « renversée » au début du roman. Lorsqu'ils voient Yvain pour la première fois, les vassaux de Laudine déclarent : *« Certes, l'empererriz de Rome / Seroit an lui bien marïee »* (v. 2066-2067, p. 389).

Page 472.

a. fil d'un netun *P* : fil dou netun *P11. Nous corrigeons d'après P14, Pr., Ch. et V (* luiton *).* ↔ *b. Vers 5516-5517 dans Pr. :* N'i a celui ki n'ait baston / Grant et cornu de cornillier *. Nombreuses variantes pour ces vers.*

1. La précision du cornouiller n'est pas gratuite. Cette espèce d'arbre était jadis connue des sorciers pour ses propriétés magiques. De vieilles traditions indiquent en effet que les tiges du cornouiller peuvent inoculer une nouvelle fois la rage à une personne autrefois mordue par un chien enragé (voir Ph. Walter, *Canicule*, p. 176-179). On comprend mieux alors la menace de ces armes en cornouiller pour Yvain : en affrontant les deux géants, Yvain risque de retomber dans la « rage et la mélancolie ».

Page 473.

a. *Les vers 5555 et 5556 ont vraisemblablement été intervertis dans P et V. P7, P11, P14, Pr. et Ch. en renversent l'ordre, et la syntaxe s'en trouve améliorée, à notre avis ; nous gardons l'ordre de P.* •• *b.* *Vers 5584 dans P :* Tot li anbarrent et anfreignent *. Leçon isolée ; « anfreignent » serait un hapax. Le vers manque dans V. Nous adoptons la leçon des autres manuscrits.*

Page 474.

a. *Vers 5614 dans P :* Et tant qu'il l'arache et desserre *. Leçon isolée et fautive ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *b.* jaianz *P* : tirans *Pr. Nous adoptons la leçon de P7 et de V qui rime richement avec « suanz ».*

1. Les vers 5616-5966 ont été édités par Pierre Jonin dans ses *Prolégomènes à une édition d'« Yvain »*, Publications de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, n.s., n° 19 (Éditions OPHRYS, 1958), p. 108-117. Jonin fournit un relevé complet de variantes (sauf pour *Pr.*) et donne de nombreuses notes textuelles et critiques ; son édition, qui précède de deux ans celles des Classiques français du Moyen Âge (M. Roques), suit de très près le texte de Guiot.

Page 475.

a. ploton *P7* : mouton *P11* : plunion *V* : vuiton *[?] Pr. La leçon de P7 est peut-être préférable à celle de P (que nous maintenons), tant pour la rime riche que pour l'allitération. Mais le sens de « ploton » n'est pas très clair. Foerster, Breuer et Reid le traduisent par « tronc d'arbre, grosse bûche », non sans ajouter un point d'interrogation.* •• *b.* *Ce vers est écrit dans P en marge du vers précédent.*

Page 476.

a. *Folio 101 de P - a, vers 5672-5715 ; b, 5716-5760 ; c, 5760-5802 ; d, 5803-5846 ; e, 5847-5890 ; f, 5891-5934.* •• *b.* faillir cil qui la *P, P7 (leçon peu satisfaisante) ; nous adoptons la leçon de Ch., P11, P14 et V.*

Page 477.

a. Mes je sai bien que je *P (leçon isolée) ; le texte que nous imprimons est confirmé mot à mot par P14 et, à quelques détails près, par P7, P11 et Ch.* •• *b.* *Les vers 5729-5730 et 5731-5732 figurent dans P dans l'ordre suivant : 5730, 5729, 5732, 5731 ; ils manquent dans V ; nous les imprimons dans l'ordre qui est le leur dans tous les autres manuscrits.* •• *c.* qui molt m'ainme *P (mauvaise leçon, isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 478.

a. fille puis / Dahait fet il qui el vos quiert / Ne qui foi ne ploige an requiert / Se ma fille vos atalante / Recevez la por bele et gente / Vos revanroiz *P, où le vers 5757 manque donc, tandis qu'un vers (« Recevez*

[...] gente ») a été fabriqué pour les besoins de la rime. Nous supprimons ce vers, suppléons le vers 5757 d'après P11 et P14, et corrigeons le vers 5758 d'après P7 et le vers 5759 d'après Ch., P7, P11, P14 et V.

Page 479.

a. Vers répété dans P. •• *b. Vers 5835-5836 dans P7, P11 et V :* Lor est alee [*ou* venue] sanz demeure / Si les salüe et honeure. *Notre leçon, tout aussi acceptable, est commune à P et à Ch. (qui donne cependant* venue *à la place de* alee*). Pr. offre peut-être une explication du fait que, dans certains manuscrits, la déshéritée salue Yvain et la messagère qui l'accompagne, tandis que dans d'autres elle salue le seul Yvain (passage du pluriel au singulier) : au vers 5835, le* Lor *(« Leur ») de P7, P11 et V est écrit* Lors *(« Alors ») dans P14 et Pr., ce qui permet un* le *à la place du* les *du vers 5836 dans Pr. La version donnée par Pr. pourrait bien remonter à Chrétien ; la voici :* Lors est alee sans demore / Si le salue et mult l'onore.

Page 480.

a. Vers 5857-5858 dans P et Ch. : De la quinzainne a parvenir / La querele tot sanz mantir. *Nous corrigeons d'après Pr. et V.* •• *b. Vers 5870 dans P :* Fors de l'ostel a grant besoing. *Leçon isolée : confusion possible avec le vers 5865. Nous adoptons le texte de P11 et Ch. Ce vers manque dans P7 et V.* •• *c.* Herbergiez *P (leçon isolée et fautive) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

Page 481.

a. Vers 5887 dans P : Vers sa seror trop desapert. *Leçon isolée et peu satisfaisante ; nous adoptons celle de Pr. et de V.* •• *b.* cor *P (lapsus) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c. Vers 5895 dans P :* Or me covient droit maintenir. *Leçon isolée et fautive ; nous corrigeons d'après P11 et Pr.* •• *d.* Si sui por *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *e. Ce passage difficile, à en juger d'après les nombreuses variantes, contient plusieurs termes de droit, ce qui a dû laisser perplexes les copistes (ainsi que certains lexicographes modernes). Voir n. 1.*

1. Les propositions de Woledge (t. II, p. 127-129) pour expliquer ce passage (v. 5914-5920) méritent d'être citées : *justise le roi* correspond à « cour royale » ; *atant* signifie « considère » ; *droiturier* possède les deux sens de « s'expliquer en cour de justice » et « rendre la justice » ; *corjon ploier* doit, selon Foerster, signifier « plier bagage, s'en aller », mais d'autres traductions ont été proposées.

Page 482.

a. pandoit *P. Nous adoptons la leçon de P7, P11, P14, Pr. et Ch. Ce vers manque dans V.* •• *b. Folio 102 de P - a, vers 5935-5979 ; b, 5980-6023 ; c, 6024-6066 ; d, 6067-6110 ; e, 6111-6156 ; f, 6157-6200.* •• *c. Vers ajouté en interligne dans P.* •• *d. Vers 5960 dans P :* Mout feroit bien s'el le feisoit. *Leçon isolée ; nous adoptons la leçon de P7, P11, P14, Pr., Ch. et V.*

Page 483.

a. en aies por preschier *P. Nous avons adopté la leçon proposée par Foerster.* •• *b. Leçon isolée dans P, néanmoins conservée ; voici le texte de Pr. pour les vers 5982-5983 :* Ainscois assambleront les rives / De tiere et venra prime a none *. V donne pour le vers 5983 :* De Saine et sera prime none *.* •• *c.* et ferai / En soit en aïde celui / E se lou deffende d'enui / Qui *P, qui omet le vers 5987 et ajoute un vers de pur remplissage. Nous fondons notre texte sur Ch., Pr., P7, P11 et P14.* •• *d. Foerster signale à raison que les vers 5988-5992 sont dus à un deuxième copiste qui a rempli les espaces laissés en blanc par Guiot et interpolé le vers 5988 (voir var. c). Voilà qui explique peut-être la présence ici de formes que l'on ne trouve point ailleurs dans la version d'« Yvain » fournie par Guiot : « e » pour « et », « frainchise » et « lou » (orthographe champenoise).*

Page 484.

a. grant *ne semble guère pertinent dans le contexte ; pourtant, ce mot se trouve dans P, P11, P14 et Pr. Ce vers manque dans V.*

Page 485.

a. Sont *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après les autres manuscrits. Les vers 6000-6117 manquent dans V.* •• *b.* a cel amis *P (leçon isolée et aberrante)* : a lor amis *Ch. Nous imprimons la leçon de P11 et de Pr.* •• *c.* s'antremet *P (leçon isolée). Guiot aurait-il oublié d'indiquer par une barre le caractère nasal du « e » ? Nous corrigeons d'après P7 et P11. Les vers 6051-6110 manquent dans Pr. Comme le signale Woledge (t. II, p. 137), les vers 6048-6052 sont difficiles ; aucun manuscrit ne reproduit la version originale. Les manuscrits contiennent vraisemblablement, ici et un peu plus loin, un certain nombre d'interpolations, ce qui embrouille la tradition. (Dans Pr. [f° 38r°], un grand nombre de vers se trouvant dans P manquent.)* •• *d. Vers 6055 dans P :* Si est Amors asez trop glote *. Leçon isolée ; nous donnons le texte des autres manuscrits.* •• *e.* et *manque dans P (vers hypomètre). Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits.*

1. Le narrateur se reprend ici : il se met à dire ce qu'il voit au lieu de répéter des platitudes abstraites. Ce passage rappelle le début du roman où ce même narrateur, après avoir vanté la courtoisie de la cour d'Arthur, accepte de faire le récit de l'impolitesse extraordinaire du roi et de la grossièreté de Keu. Tout comme Yvain lui-même, le narrateur est un peu la victime de l'idéologie courtoise ; il apprendra sa leçon pourtant et, à la fin du roman, saura, comme son protagoniste, reconnaître la valeur de l'authenticité. Le style argumentatif de ce passage n'est pas sans rappeler certains exercices d'école comme la « dispute » où une antithèse succède à une thèse et le *contre* au *pour*.

Page 486.

a. Qu'il soit de *P. Nous corrigeons d'après P7, P11 et P14.* •• *b.* anbuignié *(« bosselé ») P7, Ch.* : brisie *Pr.* : empiriet *P14.* anbarré *(leçon de P) a le même sens. Cet adjectif se rapporte à « hiaume », et « fendu » à « escu ».*

Page 487.

a. *Le* Q *initial manque dans P ; un espace pour une grande capitale a été laissé en blanc.* •• *b. P omet les vers 6153 et 6154 (bourdon) ; ils se trouvent dans les autres manuscrits, d'après quoi nous les rétablissons.*

Page 488.

a. ganievre / Et cil qui savoient lor lois / Et li chevaliers et li rois / Devers *P (leçon isolée). Le texte eſt assez embrouillé pour ce passage. P7, P11, P14 et Ch. omettent (comme P) notre vers 6180 et donnent à la place le vers 6179 ; ils fournissent en outre un vers interpolé. Nous corrigeons et nous adoptons pour le vers 6180 la leçon de V.* •• *b. Selon Woledge (t. II, p. 144), l'enclise* Qui 'n *ne se trouve nulle part ailleurs dans Guiot ou chez Chrétien. S'agit-il d'une simple inadvertance de la part de Guiot ?* •• *c. Vers 6201 dans P :* Mes li dui qui si se conbatent *. Nous corrigeons d'après V. Avec ce vers commence le folio 103 de P - a, vers 6201-6244 ; b, 6245-6286 ; c, 6287-6330 ; d, 6331-6374 ; e, 6375-6418 ; f, 6419-6462.*

Page 489.

a. chevalier que je vousisse / Tant veoir ne tant acointier / A merevoilles vos puis prisier / Que vaincuz me cuidai *P ;* tant acointier *et* prisier *ne se trouvent dans aucun autre manuscrit. Les vers suivants reflètent une tradition manuscrite assez confuse. Nous donnons un texte fondé sur celui de P7 et de V. Ce texte a le mérite de posséder un caractère « chiasmatique », du moins syntaxiquement :* n'enpris *[a]* / bataille don [...] dousisse *[b]* / ne chevalier cui tant vouisse *[b]* ne cuida veoir *[a]* *. Ce ſtyle un peu précieux s'accorde bien avec le « parler courtois » d'Yvain signalé par le narrateur aux vers 6229-6231.*

Page 490.

a. ne me greveroit *P (leçon isolée) ; nous adoptons la leçon de P7, P11, P14, Ch. et V.* •• *b.* ansanglante *P. Nous avons reſtitué l'accord de l'adjeƈtif et la rime.*

1. Le roi Lot règne sur le royaume d'Orcanie. C'eſt le frère du roi Urien (selon le *Brut* de Wace) ; par conséquent, Gauvain et Yvain sont cousins germains. Lot eſt un allié d'Arthur ; il a épousé sa sœur Enna ou Anna appelée parfois Morcadés (voir Loomis, *Arthurian Tradition [...]*, p. 71-73, 187-190, 487). En tant que neveu d'Arthur (fils de la sœur), Gauvain eſt un héritier présomptif du roi. Cela suffit à expliquer le rôle privilégié de Gauvain à la cour et l'excellence chevaleresque qu'il incarne.

Page 491.

a. Que *P, P11, P14, V. Nous adoptons la leçon de P7 et Ch., grammaticalement plus correƈte.*

Page 492.

a. Et jes acorderai *P. Nous corrigeons cette leçon isolée et fautive d'après les autres manuscrits, tout en retenant le* acorderai *de P.*

Page 493.

a. metre *P. Leçon isolée ; nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits à l'exception de V qui donne pour ce vers :* Ne me prenez pas a parole *(et de P7, leçon sans doute interrogative, elle aussi :* Ne me devés prendre a parole *).* •• *b.* Si me devez *P. P11, P14, Ch. et V ne donnent aucun pronom ; en revanche, P11 et V offrent* sires *à la place de* rois *; nous imprimons le texte de P14 et Ch.* •• *c.* chanpcheüz *, « vaincu en combat judiciaire », a troublé les scribes ; ce terme rare, qui ne se trouve que dans P et P7, a été corrigé en* encheüz *ou* vaincuz *par les copistes.*

1. Pour une fois, le roi Arthur fait preuve d'astuce et de sagesse. C'est plutôt rare dans l'œuvre de Chrétien ! Mais son intervention prouve aussi l'inutilité du combat qui a failli coûter la vie à notre protagoniste ou à son adversaire, le neveu du roi. Le sourire un peu moqueur de Chrétien devant le spectacle « courtois » du combat judiciaire perce ici. Rappelons enfin qu'Arthur rend sa justice afin de sauvegarder l'honneur des deux chevaliers (v. 6379-6380).

Page 494.

a. Force que *P (lapsus, peut-être dû à une confusion avec le début du vers précédent). Nous corrigeons d'après V, P11 et P14.* •• *b. Vers 6438 dans P7 et P11 :* Li doing vos meisme an ostage *: vers 6438 dans V :* Et si vos en met en ostage *: vers 6438 dans P14 :* Vos meïsmes doins en ostage *. Notre leçon, celle de P, est isolée.* •• *c. La tradition manuscrite des vers 6455-6457 est assz confuse. La version de Guiot, que nous maintenons, semble insister sur l'amitié chaleureuse des deux héros (l'amitié d'Yvain et de Gauvain sera un objet de sarcasme dans plusieurs romans du* XIII[e] *siècle). Pr. offre une leçon assez différente :* Lors dessent cascuns du cheval / Si se desarment [p *barré*] ingal / Et si com il se desarmoient *. Cette leçon n'est point dépourvue de mérite : elle convient bien au contexte du passage et évite la répétition un peu saugrenue de* santrebeisent

1. Arthur invite les deux sœurs à se prêter mutuellement hommage. De la même manière qu'il existe un hommage pour les hommes, il existerait un hommage pour des femmes, accompagné d'une investiture de fief. Comme le rappelle P. Jonin (*L'Information littéraire*, 1964, p. 50), il s'agit de la coutume dite de « tenure en frérage » selon laquelle, après un héritage, le puîné devient l'homme de fief de son frère ; en outre, « dans certains cartulaires la formule employée par l'aîné pour désigner son frère cadet investi par lui d'un fief secondaire est sensiblement celle dont se sert Chrétien pour définir les nouveaux rapports de l'aînée avec sa sœur cadette qu'elle doit considérer comme sa vassale » *(ibid.)*.

Page 495.

a. Folio 104 de P - a, vers 6463-6510 ; b, 6511-6554 ; c, 6555-6598 ; d, 6599-6642 ; e, 6643-6686 ; f, 6687-6729. •• *b.* dist *P (rime défectueuse). Nous corrigeons.* •• *c.* aist *P. Quatre rimes en « -ist » (voir var. b), chose peu probable chez Chrétien. Nous corrigeons.* •• *d.* bien *P (leçon isolée) ; nous corrigeons d'après P7, Pr. et V.* •• *e. Les vers 6485-6488 manquent dans P, peut-être à la suite d'un bourdon : ces vers se trouvent*

dans les autres manuscrits, à quelques variantes près (dont nous ne rendons pas compte ici) ; ils remontent donc à Chrétien. Nous les restituons. Dans V, le copiste se corrige lui-même au vers 6487 ; après avoir copié atemprance *, il écrit* acointance .

Page 496.

a. Tous les manuscrits sauf P donnent : moroit por li / Et •• *b.* le disme *P. « Disme » peut être masculin ou féminin en ancien français. Nous avons préféré* la *(leçon de P11, P14, Pr. et V) puisque le féminin donne une rime riche (cloisonnée) avec « abisme ».*

1. Yvain retourne à la fontaine merveilleuse, tout comme lors de sa première visite, sans prévenir personne. Cependant, cette fois-ci, il est accompagné de son lion : il est désormais Yvain-le-Chevalier-au-Lion. C'est de la part de Chrétien un exemple caractéristique de la recherche des symétries et des antithèses symétriques dans la composition du récit.

Page 497.

a. Mot répété dans P. •• *b.* panse *P (lapsus). Nous corrigeons.* •• *c. Vers 6580 dans P :* Et ge an toz leus le ferai *: vers 6580 dans Ch. :* Que jo a ton los en ferai *: vers 6580 dans V :* Et ge tot ton los en ferai *: vers 6580 dans Pr. :* Et jo a ton los me tenrai *(rime riche, cloisonnée, qui pourrait bien remonter à Chrétien). Nous adoptons la leçon des autres manuscrits.*

Page 498.

a. Vaudra *ou* vandra *? L'écriture dans P n'est pas claire. Pr. donne* venra . •• *b.* parlez d'el / Car il n'a gent an mon ostel / An cui ge aie nule atandue / Qui ja *P (passage fautif). Il est évident que les vers 6596-6598 ont été copiés par une ou deux mains, vraisemblablement pour remplir un espace laissé en blanc par Guiot. La leçon de P pour le début du vers 6597 ainsi que le* Qui *du vers 6598 sont inacceptables. Nous adoptons pour le vers 6596 la leçon de Pr. et V, et pour le vers 6597 celle de Ch. et V. Nous corrigeons le* Qui *du vers 6598 d'après Pr. et V.* •• *c.* et le mal vers sa *P* : et le courrous sa *P7, P11* : et le torment sa *P14, Ch.* : et le corer *[sic]* sa *Pr. Vers embrouillé ;* mal *est-il dans P un adjectif ou un substantif? Le contexte exige un adjectif. Nous corrigeons d'après V.* •• *d.* sivest *P. On ne trouve cette forme de l'imparfait du subjonctif nulle part ailleurs. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *e.* mescheance *P, P7, P14, Ch. Nous corrigeons d'après Pr. et V.*

1. Voir Morawski, *Proverbes français antérieurs au* XVe *siècle*, n° 170 : *Au besoin voit on l'ami.*

2. Nouvel exemple de don contraignant.

Page 499.

a. La leçon de P, ele *, qui est aussi celle de P7, P14 et Pr., aboutit à un vers hypermètre. P11 donne* el *; voir V qui donne pour le vers 6641 :*

Li dit dame hauciez la main . •• *b.* Que si *P. Nous adoptons la leçon de P14, Pr., Ch. et V.* •• *c.* Se je en ai *tous manuscrits sauf P.*

1. Lunette va prendre sa dame au mot en l'impliquant dans un quiproquo. Une fois le serment prononcé, Laudine ne pourra plus se dédire sous peine d'enfreindre sa promesse. Elle promet de tout faire pour réconcilier le Chevalier au Lion et sa dame mais elle ignore qu'il s'agit d'Yvain et d'elle-même.

Page 500.

a. Comant queriez me vos *P. Nous adoptons la leçon de Pr. et de V. Woledge (t. II, p. 164-165) montre que Chrétien est ici l'un des tout premiers à se servir littérairement d'une construction relevant de la langue parlée (pronom atone placé devant le verbe) ; l'usage s'en généralisera pendant la première moitié du* XIIIe *siècle.* •• *b. Les vers 6687-6688 sont intervertis dans P. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c. Les vers 6695-6696 sont intervertis dans P. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *d. Vers 6714 dans P11, Ch. et V :* Or an irons quant vos voudroiz . *La rime du même au même que propose P pour les vers 6713-6714 n'est qu'apparente : au vers 6713, « droiz » est un substantif ; au vers 6714, c'est un adjectif. Pr. offre pour ces deux vers une variante curieuse :* A plus de .vc. mile doubles / Ore en irons parmi ces combles . *P7 est corrompu pour ce passage.*

Page 501.

a. Folio 105 de P - a, vers 6731-6774 ; b, 6775-6818 ; c, 6819-6820. •• *b. Vers 6748 dans P :* Mes desormes le vos dirai : *vers 6748 dans V :* Desoremes plus n'atendrai . *Nous adoptons la leçon des autres manuscrits, sauf P7 où ce vers manque.*

1. Yvain, revêtu de ses armes, n'est guère reconnaissable.

Page 502.

a. aprendre *P (leçon isolée). Nous corrigeons d'après P7, P14 et Pr.*

1. Expression proverbiale (voir v. 6782-6783). Voir Morawski, *Proverbes français antérieurs au* XVe *siècle*, n° 535 : *De pecheor misericorde.*

Page 503.

a. sovient or de nelui *P (leçon isolée et défectueuse). Nous adoptons le texte des autres manuscrits.*

1. Le roman se termine sur quelques mots-clés de la *fine amor*, l'amour d'excellence que chantaient troubadours et trouvères. Yvain, le *fin* amant (v. 6814), et son *amie* (v. 6815) découvrent enfin l'authentique joie (*joy*) d'amour (v. 6809), couronnement de leurs efforts et de leur patience.

2. L'église collégiale Notre-Dame-du-Val, près de laquelle le copiste Guiot avait installé son atelier, se trouvait à Provins (dans l'actuel département de Seine-et-Marne), dans le faubourg de Fontanet rebaptisé depuis lors Saint-Brice. Au Moyen Âge, Provins était célèbre pour ses foires.

LANCELOT OU LE CHEVALIER DE LA CHARRETTE

NOTICE

Le Chevalier de la Charrette[1] figure dans les manuscrits à une place variable par rapport aux autres textes de Chrétien. Pour ne citer que les deux principaux recueils, dans le manuscrit BN fr. 794 il est transcrit entre *Érec et Énide* et *Cligès*, dans le manuscrit BN fr. 1450 nous le trouvons après le *Chevalier au Lion*. Il ne figure pas dans la liste donnée au début de *Cligès*, et il faut penser qu'il précède *Le Conte du Graal*, dernière œuvre de Chrétien. La tendance de la critique a été de situer les deux œuvres assez loin l'une de l'autre, et d'établir entre elles l'intermédiaire rassurant du *Chevalier au Lion*. En fait, il y a là deux diptyques qui s'articulent autour du Chevalier de la Charrette. L'un nous propose la double formule du blason positif et négatif, le Lion, symbole de valeur positive, s'opposant à la Charrette, symbole de valeur négative. L'autre diptyque oppose les deux formules de la quête : celle de la reine et celle du Graal[2] ; quêtes dont le récit inspirera au XIIIe siècle imitations et continuations pour des raisons différentes : l'une parce que l'apparent succès de la quête de la reine nous fait garder un doute sur sa valeur, l'autre parce que *Le Conte du Graal* a été laissé inachevé. À l'intérieur du premier diptyque, Yvain, flanqué de Laudine (la Dame à la Fontaine) et de Lunette (la Diane médiévale) se définit comme la transposition en exemple moral d'un personnage de conte féerique. La clôture de la signification de ce roman sur une démonstration exemplaire, avec le pardon de la Dame, n'est pas de nature à faire rêver. Son héros réapparaîtra dans les œuvres du XIIIe siècle, mais dans un rôle épisodique de chevalier errant : seuls les personnages à problème ont droit à une remythisation. Ainsi Lancelot est la création d'une figure héroïque originale, et la prose du XIIIe siècle le reprendra pour en faire l'image d'un destin, glorieux mais coupable. Il y a ici ouverture de la signification sur la profondeur d'un mythe renouvelé.

La chronologie supposée des œuvres n'est pas sans perturber parfois la logique de cette interprétation. Il est possible que Chrétien ait mené de front les deux projets, en alternant les étapes de réalisation.

1. Ce titre est suggéré par les vers 24-25, p. 507 : *Del Chevalier de la Charrete / Comance Crestïens son livre*. L'explicit de notre manuscrit, *Ci faut li romans de Lancelot de la Charrete* (ici, p. 682), mêle deux styles. L'un nomme le héros du roman (*Cligès, Yvain, Lancelot, Perceval*), l'autre formule un motif imagé (*Le Chevalier au Lion, Le Conte du Graal*). Ces deux styles correspondent à deux types de lecture.

2. C'est la belle démarche critique de Charles Méla que de mettre en parallèle les deux quêtes dans *La Reine et le Graal*, Le Seuil, 1984.

Le fait ne serait pas exceptionnel, puisque l'on est arrivé à la même conclusion pour les deux œuvres du rival de Chrétien, Gautier d'Arras : *Éracle* et *Ille et Galeron*[1]. Les premières références du *Chevalier au Lion* à la quête de la reine ne présupposent pas la rédaction du *Chevalier de la Charrette*, car elles ne renvoient pas à l'œuvre telle que nous la connaissons, mais au récit sinon mythologique, du moins légendaire, qui en a constitué la source :

Mes la reïne en a menee
Uns chevaliers, ce me dit an,
Don li rois fist que fors del san,
Quant aprés li l'en envoia.
Et Kex, ce cuit, la convoia
Jusqu'au chevalier qui l'en mainne ;
S'an est or entrez en grant painne
Messire Gauvains qui la quiert[2].

Mes la fame le roi en mainne
Uns chevaliers d'estrange terre
Qui a la cort l'ala requerre.
Neporquant ja ne l'en eüst
Menee, por rien qu'il peüst,
Ne fust Kex qui anbricona
Le roi, tant que il li bailla
La reïne, et mist en sa garde[3].

Einz est alez [Gauvains] aprés celui,
Cui Damedex doint grant enui,
Quant menee en a la reïne[4].

C'est sans doute la *matière* proposée à Chrétien par la comtesse de Champagne : histoire de l'enlèvement de la reine Guenièvre par un méchant chevalier nommé Méléagant, responsabilité de Keu dans cet enlèvement et fonction héroïque de la quête assumée par le bon chevalier Gauvain[5]. Le recours à un certain Lancelot, personnage d'une autre légende, celle de la Fée du Lac, comme héros de cette quête est la conséquence du *sens* proposé à Chrétien par la comtesse : l'histoire d'amour impliquait l'intervention d'un autre personnage que Gauvain, dont la courtoisie apparemment exemplaire ne s'alliait pas aux qualités voulues pour un adepte de la *fine amor* :

1. *Éracle* fut composé entre 1176 et 1181, *Ille et Galeron* entre 1177 et 1178.
2. *Le Chevalier au Lion*, v. 3706-3713, p. 428-429.
3. *Ibid.*, v. 3918-3925, p. 434.
4. *Ibid.*, v. 3937-3939, p. 434.
5. Il est donc probable que Chrétien a rédigé ainsi une partie du *Chevalier au Lion* avant d'avoir commencé *Le Chevalier de la Charrette*, mais en disposant déjà de certaines données — la *matière* — qui seront utilisées pour le nouveau roman. Au contraire la citation suivante suppose l'élaboration de cette matière en fonction de Lancelot, donc du *sens* fourni par la comtesse.

S'avoit tierz jor que la reïne
Ert de la prison revenue
Ou Meleaganz l'a tenue
Et trestuit li autre prison,
Et Lanceloz par traïson
Estoit remés dedanz la tor[1].

Ainsi l'idéal de chevalerie qui a servi pour le portrait romanesque d'Yvain va se trouver soumis cette fois au schéma d'une visite dans l'Autre Monde, schéma fourni par la tradition mythique et combiné avec l'exemple d'un amour extraordinaire pour une reine captive. Un renversement s'ébauche dans le système des valeurs héroïques qui conduira peut-être à la chevalerie paradoxale du *Conte du Graal*. Mais le changement est dû pour le moment à l'importance de la perspective féminine imposée par la comtesse. Le public visé par le narrateur est un public féminin. On va s'identifier à Guenièvre, non seulement au chevalier. Lancelot, c'est le rêve d'amour d'une lectrice.

Néanmoins il y a aussi une lecture masculine possible. Sorti avec Érec, Cligès et Yvain de l'impasse morale où l'amour avait conduit Tristan, le héros de Chrétien se lance dans une aventure extrême qui vise et tente l'Au-delà. Loin d'imposer à Chrétien un sujet qui contrarie sa moralité, la commande par la comtesse de Champagne du *Lancelot* prépare celle par le comte Philippe de Flandre du *Perceval* : le cortège apparemment funèbre, dont on a détaché la charrette pour mettre Lancelot sur le chemin d'une épée symbolique, annonce le cortège du Graal qui fera voir une lance symbolique, objet, comme le Graal lui-même, d'une quête inachevée. Or, d'après les derniers vers du texte, Chrétien n'a pas terminé lui-même la rédaction du *Chevalier de la Charrette*, comme si quelque chose l'avait gêné dans la fin de cette quête[2]. Godefroi de Lagny, clerc désigné par Chrétien pour continuer son œuvre à partir du moment où Lancelot se trouvera emmuré par Méléagant, tout en multipliant à la fin du roman les assurances de fidélité, trahit aussi par de longues explications embarrassées quelque réticence à l'égard de cette liaison amoureuse du héros avec la reine. Il a au contraire insisté sur le pacte amical, peut-être amoureux, qui unit Lancelot à celle qui va lui permettre de s'évader de prison : la sœur de Méléagant. La déclaration finale de Godefroi de Lagny, révélant qu'il a lui-même terminé le texte du *Chevalier de la Charrette* conformément aux directives de Chrétien, nous fait douter de la clôture du texte, sinon autant que dans le cas de *Perceval*, du moins suffisamment pour laisser la porte entrouverte. La difficulté morale alors ressentie, mais habilement masquée, appelait sans doute de la part de l'auteur une recherche plus approfondie qui prendrait pour thème le Graal.

1. *Le Chevalier au Lion*, v. 4740-4745, p. 453. Cette dernière citation suppose un autre degré d'élaboration de l'œuvre que les précécentes. Chrétien a dû alors avoir composé l'essentiel du *Chevalier de la Charrette*. Notons qu'il est fait allusion aux événements jusqu'au moment où Godefroi de Lagny dit avoir repris le travail laissé par Chrétien. Il en aura donc abandonné le projet pour terminer *Le Chevalier au Lion*.

2. *Godefroiz de Leigni, li clercs, / A parfinee* La Charrete (v. 7112-7113, p. 682). Il doit s'agir de Lagny-sur-Marne, à la frontière ouest du comté de Champagne.

Le texte ainsi situé, non pas en marge, mais au cœur même de la pensée de l'auteur, doit avoit été composé entre 1176 et 1181, d'après l'hommage qu'il en fait à la comtesse de Champagne[1]. On a cherché à préciser la date. L'allusion aux croisés[2] a-t-elle été inspirée par les préparatifs ou le départ en croisade du comte de Champagne, Henri le Libéral, en 1179 ? Ou faut-il considérer de près le calendrier imaginaire du roman pour dater la fête de l'Ascension en fonction du paysage estival[3] ? Pâques tombant le 24 avril en 1177, c'est le 2 juin que l'on fête l'Ascension cette année-là. Il est normal que les prés soient fauchés[4]. Alors on se souvient que la saison caniculaire joue, dans le calendrier folklorique et cosmologique, un rôle important que reflète l'imaginaire des mythes. Mais nous serions trop près du solstice d'été pour figurer par cet enlèvement le deuil de la nature en hiver : de toute façon, le mythe, saisonnier ou autre, s'efface pour ne laisser subsister que des vestiges, qui peuvent prendre une autre signification dans la nouvelle construction qui les utilise comme images symboliques. Essayons de comprendre cette composition du roman et l'enchaînement des idées en fonction des épisodes.

Cette fois Chrétien n'invoque plus dans son prologue l'art de la composition, la *conjointure*, comme il l'avait fait pour *Érec et Énide*[5]. Il nous parle de son *panser*, de sa *painne*, de son *antancïon*, c'est-à-dire des soins apportés à ce que nous appellerions aujourd'hui « l'écriture », avec ce que cela implique d'imagination, de métier, d'application. Il ne s'agit plus de rivaliser avec les conteurs traditionnels et d'en rectifier les erreurs d'interprétation. La composition inhérente à la matière même (la légende), et la ligne générale du récit qui en résulte, sont apparemment données d'abord. De fait, on a pu reconstituer à partir de textes comme la *Vie de saint Gildas*, le *Brut* de Wace[6] et même des monuments comme l'archivolte de Modène[7], les grandes lignes de cette tradition légendaire d'un enlèvement de la reine Guenièvre, épouse du roi Arthur, par un étranger nommé Melvas, sorte de figure du mal, et de sa libération. Derrière ce thème de la légende arthurienne il n'est pas difficile de retrouver le schéma mythologique du rapt, par un représentant de la mort, d'une puissance de la vie, surtout en raison de l'opposition poétique, et non pas seulement politique, entre deux mondes, ici appelés Logres et Gorre[8]. Un tel schéma a d'ailleurs servi, dans une tradition postérieure ou parallèle à

1. V. 1-29, p. 507-508.
2. V. 5780, p. 649.
3. Voir Charles Méla, Préface à *Chrétien de Troyes, Le Chevalier de la Charrette*, Le Livre de Poche, « Lettres gothiques », 1992, p. 27-28.
4. V. 1841, p. 552.
5. *Érec et Énide*, v. 14, p. 3.
6. Voir p. 1239.
7. Il s'agit d'une scène du portail de la Pescheria, de la cathédrale de Modène, avec des inscriptions identifiant les personnages. Voir Roger Sherman Loomis, « The Modena Sculpture and Arthurian Romance », *Studi Medievali*, IX, 1936, p. 1-17 ; Jacques Stiennon et Rita Lejeune, « La Légende arthurienne dans la sculpture de la cathédrale de Modène », *Cahiers de Civilisation médiévale*, VI, n° 3, 1963, p. 281-296.
8. Le mot Gorre, venu du celte, fait penser à *voirre* (verre) et pourrait avoir quelque rapport avec le nom de l'abbaye de Glastonbury (*glas* : verre) qui a eu recours au mythe dans la *Vita sancti Gildae*, où Gildas et l'abbé de Glastonbury servent de médiateurs entre Melvas et Arthur.

la première légende cosmologique, celle de Perséphone, à exalter le pouvoir de la poésie et sa vulnérabilité dans l'histoire d'Orphée et d'Eurydice. C'est une histoire qui, connue par l'intermédiaire d'Ovide, a intéressé le XIIe siècle — il y a eu un *Lai d'Orphée* — et qui a influencé les contes parlant de Tristan, le harpeur breton. Le premier souci de ces contes avait sans doute été, selon la tradition celte, la souveraineté royale : celle du roi Marc a besoin de Tristan, à la fois champion et rival du roi, comme celle d'Arthur va avoir besoin du nouveau héros, Lancelot[1]. La *Vita sancti Gildae* fait bien du roi Melvas le ravisseur de Guennevar, mais de Gildas son libérateur. Dans l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth et le *Roman de Brut* de Wace, c'est Mordred, neveu du roi Arthur, qui est coupable d'adultère avec la reine. Le recours à Gauvain est la marque de la *matière* arthurienne appréciée par le public chevaleresque. Le recours à Lancelot pourrait être une conséquence de l'entente préalable de la comtesse et de Chrétien sur le *sens* à donner : le point de vue de la femme courtoise sur l'amour.

Sous la légende, un schéma directeur : celui du voyage dans l'Autre Monde, qui a sa version celtique ou, si l'on se place dans la perspective de la culture classique, celui de la descente aux Enfers, dont la version virgilienne, celle du livre VI de l'*Énéide*, est connue, admirée, commentée et allégorisée au XIIe siècle. L'épisode virgilien n'avait pas fini de fasciner et de provoquer des imitations : au terme de la méditation médiévale, Dante en tirera le parti que l'on sait. Mais nous n'en sommes pas alors à cette colossale synthèse. Nous ne sommes qu'au début d'une analyse qui considère la mort comme l'épreuve cruciale de toutes les valeurs : valeurs chevaleresques, cela va sans dire si l'on songe à leur couleur guerrière, mais aussi valeurs amoureuses, et c'est le pari de cette transposition courtoise de la *fine amor* des troubadours, que des poètes, à l'époque de Chrétien, commencent à faire goûter plus au nord.

Pourtant cette idée même a été rejetée par certains critiques[2]. S'attachant à la lettre du texte, ils n'ont pas eu de mal à gommer tous les signes qui font penser au monde de la mort, ou à y reconnaître un imaginaire strictement chrétien[3]. En prenant les scènes une par une, ils en ont fait ressortir l'aspect réaliste, l'explication rationnelle que, jusqu'à un certain point, on peut en donner. Ainsi le royaume de Gorre est un coin d'Angleterre, dans la région de Bath (*Bade*). Les passages périlleux sont des particularités géographiques, défilé montagneux, torrent, ou forteresses. La bière où gît le sénéchal Keu, emporté avec Guenièvre parmi les pleureuses, n'est qu'une simple civière, nécessaire pour transporter un blessé. La charrette, un moyen de transport utilisé, Chrétien nous le dit lui-même, pour

1. Voir Mario Roques dans l'Introduction à son édition, et Alexandre Micha, « Sur les sources de la " Charrette " », *Romania*, LXXI, 1950, p. 345-358.

2. Alexandre Micha invoque la tradition hagiographique : « Sur les sources de la Charrette », *Romania*, LXXI, 1950, p. 498-516, repris dans *De la chanson de geste au roman*, Droz, 1976, p. 75-88.

3. Jacques Ribard donne ainsi une interprétation religieuse à l'ensemble du roman : *Chrétien de Troyes, Le Chevalier de la Charrette. Essai d'interprétation symbolique*, Nizet, 1972.

exposer au public des repris de justice. Toutefois le Pont de l'Épée résiste à cette réduction réaliste, ou même simplement chrétienne, et sa construction merveilleuse, qui sert aussi de clef de voûte à l'architecture du roman, nous oblige à une autre lecture.

On ne comprend pas le *panser* de Chrétien, son *antancïon*, en un mot son travail, si l'on ne suppose pas, sous cette série d'images proposées dans une sorte de clair-obscur, le sens féerique qui leur donne une secrète unité. La question est posée dramatiquement par la scène d'ouverture, scène de défi. Pourquoi la fête de la cour est-elle troublée, et par qui ? Pourquoi l'équilibre apparent de la paix arthurienne est-il brutalement rompu ? En fait, un mal profond mine le royaume ; nombreux sont les absents, chevaliers, dames et demoiselles retenus captifs au pays de l'intrus. S'agit-il simplement d'opposer à la loi arthurienne (on disait la coutume) la loi d'un autre peuple, celui de Gorre[1] ? Ce qui nous met sur le chemin de l'interprétation c'est, le titre le dit, la charrette. Conduite par un nain, elle vient d'on ne sait où, et disparaît quand Lancelot va découvrir le cortège, ni triomphant ni guerrier, mais d'apparence funèbre, qui emmène Guenièvre. Il n'est certes pas glorieux pour un chevalier d'y monter mais, s'il lui faut braver ainsi la honte, il lui faut aussi vaincre la peur qui entoure ce sinistre véhicule ; crainte superstitieuse, sans doute, mais aussi, plus profondément, plus héroïquement, peur de la mort. Recouvrant le thème héroïque de la confrontation avec la mort, le thème érotique pose la question des rapports de l'amour avec la mort. Au départ il y a cette idée simple, orphique et tristanesque de l'amour plus fort que la mort. Idée chrétienne, aussi, si l'on transposait l'aventure sur le plan religieux ; et c'est ce qui a pu conduire à une interprétation de la charrette comme une allégorie religieuse[2]. Mais n'anticipons pas sur le résultat d'un voyage dont le titre donne seulement le symbole directeur. L'auteur a mis toute sa peine à en marquer les étapes. Il doit y avoir une organisation narrative dont l'analyse précédera l'étude des structures de l'imaginaire. La composition d'ensemble repose sur une conjointure implicite : choisissant pour héros libérateur de la reine un amoureux qui devient — ou redevient — son amant, l'auteur définit une signification par l'organisation d'une histoire, celle qui rapprochera un instant Lancelot et Guenièvre dans le lit d'une prison, quitte à laisser subsister un doute sur l'avenir de cette secrète et précaire union. Plus encore qu'*Érec et Énide*, dont la clarté matrimoniale semble dissiper toutes les ombres de la passion, la composition du *Chevalier de la Charrette* va proposer à notre réflexion le mystère d'une union amoureuse reprenant la situation de Tristan et Yseut. Comme dans cette légende littéraire, l'idée créatrice consiste en l'établissement d'une symétrie sur le schéma dissymétrique du mythe : le philtre magique bu par le héros, dans le cas de Tristan, à l'instigation de la reine selon un thème celtique, est bu aussi par Yseut dans la légende romane. C'est dire que l'organisation thématique, loin d'être laissée au hasard, a pu être soigneusement calculée.

1. Voir l'article de Maddox, « Lancelot et le sens de la coutume », *Cahiers de Civilisation médiévale*, XXIX, 1986, p. 339-353.

2. Dans le livre de Jacques Ribard, cité note 3 page 1239.

En effet, après le prologue, l'ouverture de l'œuvre consiste en deux scènes d'enlèvement : 1. la reine est emmenée par le chevalier inconnu avec Keu, son défenseur vaincu ; 2. son sauveur présumé, ayant échoué dans sa tentative pour la libérer de force, se laisse volontairement emporter sur une charrette par un nain, dans l'espoir de la retrouver[1].

Après ce prologue Lancelot rencontre une première série de sept aventures en compagnie de demoiselles qui succèdent au nain pour le guider ou l'égarer.

L'épreuve du lit interdit l'expose, chez une première demoiselle, à l'attaque d'une lance enflammée ; le lendemain matin, il voit d'une fenêtre de la tour le cortège emmenant Guenièvre et Keu[2]. Arrivés au carrefour des deux itinéraires que leur indique une seconde demoiselle, Lancelot et Gauvain font un choix différent et se séparent[3]. Au passage d'un gué, Lancelot est surpris dans sa rêverie et attaqué par un chevalier qu'il vainc pour le rendre à une troisième demoiselle[4]. Lancelot rencontre une quatrième demoiselle qui lui offre à la fois l'hospitalité et son amour ; après l'avoir sauvée d'un viol simulé il résiste à ses invites et à ses tentations pour finalement mériter son admiration[5]. Accompagné par elle, il découvre au bord d'une fontaine un peigne avec des cheveux de la reine[6]. Il rencontre un chevalier amoureux de la demoiselle qui veut l'entraîner malgré elle, et il s'oppose à cet enlèvement. Partis en quête d'un champ de bataille pour vider leur querelle, ils rejoignent le père de ce chevalier qui raisonne son fils et le contraint à renoncer[7]. Visitant le cimetière où reposeront des héros arthuriens, Lancelot ouvre la lourde tombe qui lui est destinée[8].

Cette dernière épreuve semble marquer le passage dans un autre monde où les demoiselles ne l'accompagnent plus. Une série de cinq aventures va jalonner la poursuite du voyage. C'est d'abord l'accueil dans une famille de vavasseur, prisonnière de cet autre monde[9]. Au Passage des Pierres, défilé rocheux défendu par un chevalier, Lancelot est facilement vainqueur[10]. Arrivé à une ville fortifiée, il s'y trouve d'abord enfermé par les portes coulissantes. Il réussit à sortir pour apporter son aide à une population de captifs révoltés[11]. Accueilli chez un autre vavasseur il doit combattre le chevalier Orgueilleux, qu'il décapite à la demande d'une demoiselle arrivée sur une mule fauve (la sœur de Méléagant, apprendrons-nous plus tard)[12]. Au Pont de l'Épée il réussit la traversée en s'agrippant à la lame de ses mains et ses pieds nus[13].

Le passage du Pont de l'Épée met fin à la quête proprement dite et à

1. V. 30-394, p. 508-516.
2. V. 395-599, p. 516-522.
3. V. 600-709, p. 522-524.
4. V. 710-936, p. 524-530.
5. V. 937-1286, p. 530-538.
6. V. 1287-1505, p. 538-544.
7. V. 1506-1834, p. 544-552.
8. V. 1835-2016, p. 552-556.
9. V. 2017-2192, p. 556-560.
10. V. 2193-2260, p. 561-562.
11. V. 2261-2442, p. 562-567.
12. V. 2443-2970, p. 567-579.
13. V. 2971-3186, p. 580-585.

la composition sérielle, progressive, de cette première partie. Cela constitue comme l'apothéose des exploits héroïques. On voit le héros accéder à cette zone magiquement protégée du pays où Guenièvre a été emmenée. Désormais le texte change de style, alors que va s'imposer la perspective féminine : après les aventures héroïques, de style épique, ce sont des épisodes plus dramatiques, pathétiques ou élégiaques, qui caractérisent déjà la mode littéraire de ce que l'on appelle le roman. Nous pouvons identifier d'abord un ensemble de motifs antithétiques successivement traités en sept épisodes.

Le héros est accueilli avec joie de l'autre côté du pont par Bademagu, père de Méléagant ; il essaie en vain de convaincre son fils de rendre la reine à Lancelot[1]. Commence un difficile combat avec Méléagant devant la reine. Interpellé sous son nom enfin révélé par la reine, Lancelot va vaincre grâce à un jeu de regards qui l'encouragent. Mais Bademagu obtient une trêve pour son fils et le combat est reporté à un an[2]. La délivrance des prisonniers semble acquise, c'est la fin de la mauvaise coutume, mais le sauveur est mal accueilli par la reine[3]. Lancelot part à la recherche de Gauvain, mais il est fait prisonnier par surprise[4]. Le bruit de sa mort, puis la même rumeur concernant la reine, sont l'occasion d'une double méprise et du désespoir des deux amoureux[5]. Réconciliation des amoureux, et Lancelot est accueilli dans le lit de la reine ; mais le sang de ses blessures laisse une trace dangereuse[6]. Cette péripétie s'inspire directement du modèle de Tristan et Yseut avec les deux motifs des taches de sang et du serment pour disculper la reine. Cela pourrait marquer, pour le lecteur moderne, le dénouement de l'intrigue romanesque. Mais le combat judiciaire qui, faisant suite au serment, doit disculper la reine est interrompu, ce qui relance les aventures[7]. Elles vont se terminer en cinq épisodes.

Lancelot, égaré par un nain, tombe prisonnier de Méléagant, tandis que l'on retrouve Gauvain et que, abusés par une lettre, Guenièvre et ses compagnons regagnent la cour d'Arthur[8]. Lancelot participe incognito au tournoi de Noauz grâce à l'aide de sa geôlière[9]. Revenu, comme promis, se constituer prisonnier, il est emmuré dans une tour sur ordre de Méléagant[10]. C'est la sœur de ce dernier qui va le trouver et le délivrer[11]. Le combat final avec Méléagant a lieu à la cour d'Arthur[12]. Ainsi l'équilibre de l'ensemble du texte est à peu de chose près assuré[13].

1. V. 3187-3480, p. 585-592.
2. V. 3481-3906, p. 592-603.
3. V. 3907-4020, p. 603-605.
4. V. 4021-4164, p. 606-609.
5. V. 4165-4462, p. 609-617.
6. V. 4463-4744, p. 617-624.
7. V. 4745-5053, p. 624-631.
8. V. 5054-5368, p. 631-639.
9. V. 5369-6049, p. 639-656.
10. V. 6050-6235, p. 656-660.
11. V. 6236-6716, p. 660-672.
12. V. 6717-7107, p. 672-682.
13. On peut schématiser la série de scènes ou épisodes de la manière suivante : 2 + [7 + 5] + [7 + 5]. Soit, en vers, 364 + [1622 + 1169] + [1811 + 2211]. Toutefois, si le Pont de l'Épée marque ainsi la coupure en deux parties du point de vue de l'écriture, c'est la scène d'union charnelle qui marque, avec le milieu de l'œuvre totale (v. 3481, p. 592), la « conjointure » du sens.

L'art du narrateur n'est toutefois pas définissable en fonction des seules proportions du texte. Nous sommes là en deçà de ce que nous appelons « récit ». Que devient l'art du conteur une fois projetée cette mise en place des thèmes et des motifs ? C'est la notion d'aventure qui désigne l'objet saisi par le discours narratif. Curieusement, celui-ci fait l'ellipse de ce qui nous semblerait devoir être raconté : pas de détails sur les déplacements, les chevauchées ; l'attention se porte sur les rites d'accueil et d'hospitalité, sur la disposition des lieux et des objets. C'est là que se dessine l'étrangeté et que surgit la merveille, comme la lance enflammée au coucher de la première étape.

L'auteur en effet se dispense d'expliquer l'enchaînement des événements ; ceux-ci surviennent « par aventure », comme le gué que traverse le chevalier distrait. Cela tourne d'abord à la « malaventure », le chevalier étant précipité à l'eau. Puis on assiste au rétablissement de la situation, et le malchanceux ayant finalement l'occasion de montrer sa force, l'obstacle est surmonté.

Les mêmes motifs réapparaissent, demoiselle, château, lit, avec des variations soit dans l'ordre d'apparition, soit dans la fonction du lit : c'est d'abord une épreuve de courage qui attend l'invité, mais chez la demoiselle amoureuse ce sera l'épreuve des deux formes de désir, violent ou caressant. Tout s'arrangera au bénéfice de la fidélité amoureuse, et cette demoiselle guidera Lancelot vers l'étape suivante. Le motif de la fontaine, fréquent dans les contes de fées, y apparaît mais privé de l'essentiel, la baigneuse ; il ne tient plus qu'à quelques cheveux, ceux de la reine oubliés là, peut-être intentionnellement, comme un message secret pour le poursuivant.

Les combats, alternant avec des scènes d'hospitalité, font l'objet de descriptions soignées, depuis les préparatifs jusqu'aux échanges de coups d'épée succédant au premier assaut à la lance ; ils sont tous différents, illustrant la force qui bouscule et renverse, au galop du cheval, la précision de la lance qui vise les points faibles, le maniement habile de l'épée dans l'*escremie*.

Le motif du château piège connaît une curieuse variante avec le viol simulé par la demoiselle qui cherche à séduire Lancelot. Plus loin, le jeu des portes coulissantes, si bien utilisé dans *Le Chevalier au Lion*, sert de prélude à la description d'une importante bataille. C'est au milieu d'une scène d'hospitalité qu'intervient le défi du chevalier Orgueilleux et la description du combat qui s'ensuit. Mais l'arrivée devant l'obstacle le plus redoutable, le Pont de l'Épée, nous conduit à la description de préparatifs surprenants, puisque le chevalier se désarme avant d'affronter le danger. Se confirme ainsi le traitement paradoxal du thème chevaleresque dans cette première partie du roman, le paradoxe ayant été formulé d'emblée par cet étonnant blason qui lui est imposé depuis sa décision de suivre le nain : il est devenu le Chevalier de la Charrette.

L'inversion des signes habituels du roman chevaleresque ressemble dans la seconde partie à la comédie d'un anti-héros par amour. C'est fasciné par la reine que Lancelot oublie de se défendre dans son duel avec Méléagant : s'aggrave ainsi la distraction dont il a fait preuve au gué, car il obéit maintenant au magnétisme du regard. Sur une simple rumeur de la mort de la reine, il veut aussi mourir. Sur

une simple injonction de la reine au tournoi de Noauz, il accepte de se faire battre et de passer pour un lâche. La honte assumée d'abord pour rejoindre l'aimée devient honte acceptée simplement pour lui plaire. Il y a là comme un raffinement, une sophistication des mécanismes romanesques hérités des récits épiques. Le côté sombre et mélancolique de Lancelot, en accord avec le décor funèbre entrevu par intermittence, se trouve dédramatisé, en tout cas débarrassé de toute fatalité tragique, par cette gratuité, cette liberté du jeu avec la honte, avec le risque, avec la mort. C'est ce qu'on a pris parfois pour de l'ironie, mais c'est ce qu'on pourrait appeler l'insolence du cœur. Les habitudes de parole vont confirmer cette recherche concernant le discours du cœur, qui devait surtout plaire aux dames.

L'art du discours l'emporte en effet sur l'art du récit qui laisse apparaître ses limites et sa gêne. La narration est brève et ne sert qu'à définir des situations. C'est par le discours direct que se dit, sinon tout ce qui est à dire, du moins le plus clair de ce qui est à comprendre. Il occupe une place importante dans le plaisir et la signification du roman[1]. Il est vrai que, depuis l'élargissement du conte en roman, l'art de parler reste le fondement de la littérature. Mais Chrétien prend maintenant ses distances par rapport à un certain goût pour la rhétorique qui cultive l'hyperbole. Le prologue donne le ton ; il critique les exagérations de l'éloge qui dévaluent la parole simple. Le service littéraire, réaffirmé dans l'allusion à la comtesse de Champagne, est soumission du clerc à la parole claire qui lui a donné, avec *matière* et *sens*, un modèle de sobriété et d'efficacité. Le style ampoulé est celui de la flatterie, le style qui se force au sublime est celui de la vantardise, par exemple celle du fils qui croit avoir gagné la demoiselle rencontrée dans les bois[2]. Ce flux de paroles d'un personnage ridicule et assez antipathique préfigure le discours que tiendra Méléagant à son père[3]. L'idéal de cour sait mesurer ses propos tout en cultivant l'élégance. C'est la courtoisie de Gauvain qui représente assez bien cette parole persuasive et mesurée. En général, il parle pour raisonner, son discours est ordonné, mesuré et prudent ; il en va de même pour le père du fanfaron et pour Bademagu lui-même. Mais Lancelot pousse souvent la mesure jusqu'à l'économie de paroles. Son discours est laconique, du moins dans la première partie du roman : *Et il li dit : « Alez, alez[4] ! »* À l'hyperbole des fanfarons il opposera la litote. Il invite le jeune homme à ne pas gaspiller ses paroles : *« Sire, ne vos hastez, / Ne voz paroles ne gastez, / Mes parlez un po par mesure[5]. »*

Derrière le style, le langage chevaleresque constitue la substance fondamentale du roman : il faut en comprendre le rapport avec l'action. Tout de suite nous sommes mis en présence de paroles de défi qui jouent avec les règles de la féodalité. Dès le début, Méléagant

1. 2874 vers, soit 40,41 % d'après le relevé de Marie-Louise Ollier, *Lexique et concordance de Chrétien de Troyes*, Université de Montréal, Vrin, 1989 (1re éd. 1986), p. 237.
2. V. 1557, 1575, p. 545 et v. 1588, p. 546.
3. V. 3278, p. 587.
4. V. 1542, p. 544.
5. V. 1603-1605, p. 546.

vient proposer avec beaucoup d'arrogance et de solennité un *covant*, un contrat, les règles d'un jeu qui risque de bouleverser l'ordre de la société arthurienne, sa loi, ou plutôt sa « coutume », en scellant le sort des prisonniers par un retour à des us et coutumes plus barbares et primitifs. Symétriquement, le sénéchal Keu, gardien des institutions, s'oppose à la procédure envisagée. Mais la reine qui est choisie comme enjeu symbolique du conflit accepte la règle du *don* contraignant, proposée par Keu ; c'est une parole à risque, une promesse aveugle qui va déclencher toute l'aventure. Trois sortes de paroles, donc, donnent d'abord le ton du roman. Elles ont toutes un rapport avec l'institution qu'elles prétendent définir : au-delà de la féodalité, c'est la chevalerie qui est visée. Il s'agit de proposer l'image d'une civilisation guerrière gérée par la parole. Mais quel pouvoir ont les paroles sur les actes, les chevaliers ne vivant que par l'action ? Comme tous les romans de Chrétien, celui-ci va poser la question des rapports entre le faire et le dire.

Ce sont naturellement les dialogues qui font progresser l'action. Ils sont d'une grande qualité, faisant ressortir les contrastes entre l'excès de paroles et le manque de paroles. Il y a tous les bavardages qui caractérisent la partie méprisable de la société. Il circule ainsi bien des rumeurs dans les deux mondes ; elles sont dues à la foule. Elles sont fausses, comme tous les commentaires du vulgaire. Elles prétendent imposer la honte au Chevalier de la Charrette. Mais ce chevalier les méprise, il aime et il agit. Il aime, c'est-à-dire qu'il obéit au discours du cœur, alors que le discours de raison, préférable sans doute au discours du fou, à la boursouflure du vantard, n'obéit qu'à la bouche, à la belle parole de l'éloquence. Il agit, c'est-à-dire qu'en toute circonstance il va de l'avant, suivant le droit chemin, sans se laisser dérouter par la peur.

Mais par rapport à l'élégant équilibre de la conversation courtoise les paroles de l'amoureux restent énigmatiques. L'influence des contes et de leurs paroles magiques se fait sentir dans son attitude en dramatisant le pouvoir des mots. Un exemple nous est donné par ces paroles mystérieuses de la reine, qui ont troublé les copistes :

Ha ! amis, se le seüssiez,
Ja, ce croi, ne me lessissiez
Sanz chalonge mener un pas[1] *!*

Il y a là plus qu'un regret ; c'est un appel qui va se révéler magique par suite de la compression de l'espace et de l'accélération du temps, caractéristiques du conte merveilleux. Ce rapport de la parole avec le mystère de la féerie apparaît encore dans le poids du silence. Le nain qui conduit la charrette ne dit presque rien[2]. Son collègue qui conduit Lancelot dans un guet-apens n'est pas plus bavard[3]. Les renseignements sur la mission du héros, les gens qu'il doit délivrer avec la reine, n'arrivent que d'une manière étrange ou détournée. Ce sont

1. V. 209-211, p. 512.
2. V. 355, p. 515.
3. V. 5075, p. 632.

des lettres prophétiques lues sur les tombes d'un cimetière qui nous apportent le plus de renseignements sur la mission surnaturelle de ce chevalier. Jusque-là, la conversation, substance essentielle du texte, aura été fournie par des « demoiselles » qui ressemblent à des fées. L'auteur leur a confié tout le savoir nécessaire à la quête de l'aimée. Le recours ultime du savoir est d'ailleurs dans l'anneau qu'une vraie fée, la Dame du Lac, a donné à Lancelot, son fils adoptif. Ensuite la conversation voit intervenir les vavasseurs, qui mettent Lancelot en rapport avec ce peuple qu'il doit sauver quand il aura retrouvé celle qu'il cherche.

La seconde partie du roman voit se développer les dialogues avec l'entrée en scène des personnages du royaume de Gorre au-delà du Pont de l'Épée. Son nom ayant été découvert, Lancelot devient un interlocuteur pour une conversation plus intime. Nous avons ainsi, à partir de là, une image assez bavarde de Lancelot et de Guenièvre. Laissant libre cours à la belle éloquence Chrétien développe les monologues, les plaintes, les débats intérieurs. C'est ainsi qu'il lève le voile sur le secret des amants. Si dans la première partie il avait recours à l'allégorie pour traduire les cas de conscience, dans la seconde il interroge leur cœur et leurs pensées à l'aide d'une rhétorique empruntée pour l'essentiel à la tradition des textes dérivant des Lettres antiques : *Le Roman de Thèbes*, *Pyrame et Thisbé*, et surtout l'*Énéas*. On est passé du repli rêveur ou contemplatif sur le secret de l'amour, illustré par la distraction de Lancelot lorsqu'il franchit le gué[1], au développement pathétique. Mais la nuit d'amour ramène, avec la loi du silence, sinon les mensonges de Tristan et Yseut, du moins l'équivoque dans la justification et la communication avec la cour. Jusqu'à la fin, Guenièvre se repliera sur son secret dont on voit mal comment elle pourrait se délivrer, tandis que Lancelot, après avoir retrouvé la rhétorique de la plainte dans sa prison, reprend avec la sœur de Méléagant, sa libératrice, le badinage amoureux qu'il avait ébauché avec la femme du sénéchal, sa geôlière. Devait-il ainsi rejoindre les rangs de la chevalerie arthurienne et perdre, à côté de Gauvain, l'originalité de son discours amoureux ?

Ce serait possible si au dialogue et au monologue qui, soulignons-le, tiennent la place la plus importante dans le texte, ne s'était pas opposée une autre forme de communication, par gestes, par regards et par signes. La chevalerie, c'est aussi une civilisation du geste[2] ; le geste compte plus que le mot. C'est l'hésitation de Lancelot à monter dans la charrette que Guenièvre prétend interpréter. C'est en abandonnant son peigne qu'elle lui a indiqué le chemin[3]. C'est par la direction de son regard qu'elle peut mesurer le pouvoir qu'elle exerce sur son cœur. C'est par son comportement au tournoi de Noauz qu'elle le reconnaît.

Par son titre, le texte nous invite à interpréter les signes, les objets qui font signe. La charrette, c'est un signe fabriqué pour figurer ce

1. V. 744-746, p. 525.
2. Voir Jean-Claude Schmitt, *La Raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Gallimard, 1990, pour le fond religieux d'une telle culture.
3. On trouve ce genre de communication dans la tradition de Tristan, et notamment dans le *Lai du Chèvrefeuille* de Marie de France.

que la raison condamne dans le comportement du héros. Ce ridicule blason imposé au héros par la rumeur, c'est aussi un repère offert à la lecture. Autour des dialogues il faut prêter attention à la mise en scène qui les encadre.

Le thème du voyage avait, dès les poèmes homériques, attiré la composition épique, surtout orientée vers la bataille, à la revue de sites offrant un cadre à des aventures discontinues ; le prétexte à ces contes merveilleux était le retour d'Ulysse. L'errance du chevalier, les aventures de la quête, construisent l'esthétique du roman de Chrétien sur un même cloisonnement des épisodes. Les décors, les situations, les attitudes, les gestes sont commandés par l'unité de la scène, comme dans une disposition iconographique[1]. Le texte dit ce que l'image ferait voir. Sa signification passe par le détour de l'imagination.

Prenons quelques exemples. Nous avons d'abord une scène de défi qui vient perturber la cérémonie tranquille d'un repas. L'institution abstraite de la cour se concrétise autour de la table qui suggère l'ordre, le fonctionnement normal, et le bonheur de la paix. Le désordre résultant du défi, aggravé par la promesse aveugle du *don* met en route une action qui tendra à ramener la paix, et à rétablir l'ordre. Mais la violence appelant une vengeance, la question appelant une réponse, seront à déduire de la scène elliptique faisant suite à celle-là, et dont nous ne voyons que le résultat catastrophique après la double défaite de Keu et de Lancelot. Il ne reste plus qu'à définir la donnée fondamentale du problème ainsi posé en figurant le prix à payer pour réussir. C'est ce qu'illustre la scène de la charrette, expliquant, avec le titre, le contrepoint de la prouesse qui va caractériser d'un bout à l'autre du roman l'action du héros : il doit accepter la honte pour faire réussir une valeur plus forte que l'honneur.

Autre type de scènes, celles qui ont pour décor le lit. Le lit peut évoquer la mort, et c'est ce qui se passe avec la lance enflammée qui vient y menacer mystérieusement Lancelot. Un peu plus tard, la bière où gît le sénéchal offre une image dégradée mais plus pathétique du lit funèbre. Une autre scène de lit, fabriquée par la demoiselle qui s'est offerte à Lancelot, représente la violence sexuelle, dans l'atmosphère perverse d'un viol simulé. Rien ne nous fait mieux comprendre l'importance de la mise en scène dans ce roman, puisque, dans la fiction, cette demoiselle fait faire ce que le narrateur cherche à fabriquer lui-même. Un peu plus loin, sous un éclairage plus doux, un autre lit de ce manoir est le lieu des délices, épreuve de chasteté pour Lancelot ; il peut ainsi démontrer sa fidélité à la reine. Tout cela prépare naturellement la nuit d'amour avec Guenièvre retrouvée et conquise, dans cette chambre aux deux lits, l'un où repose le sénéchal douloureusement blessé, l'autre où, inconscient de la plaie qu'il vient de se faire, Lancelot peut enfin rejoindre l'aimée. C'est ainsi que par la disposition des lieux tels qu'ils sont décrits le texte suggère plus qu'il ne raconte. Même les scènes de bataille sont soigneusement situées dans des sites qui en modulent la prouesse, depuis le gué malen-

1. Le public du XIIe siècle est habitué au spectacle des scènes figurées par les fresques, les chapiteaux, les tympans, les vitraux, où tout est compartimenté.

contreux où le chevalier distrait se laisse renverser dans la rivière, jusqu'à l'ultime combat devant Arthur sous le sycomore. Chaque fois il s'agit d'un spectacle, et l'importance du regard qui juge s'accroît progressivement en même temps que se construit, avec plus de détails et de solennité, le décor où s'installent les spectateurs.

L'importance du regard dans la fiction du roman ne fait que confirmer le type de lecture « imageante » que semble encourager le texte. C'est « l'œil du cœur », non « la parole de bouche », qui nous fera comprendre, et sans doute aimer, le personnage de Lancelot dans ce roman. C'est-à-dire que, comme le titre le suggère, il nous faut aussi monter dans la charrette pour accompagner de notre rêverie le récit, qui est d'ailleurs fait de transitions entre paroles à entendre et choses à voir. Cette théâtralité inhérente au conte médiéval s'appuie, nous l'avons dit, sur quelques objets symboliques. Ceux-ci sont comme les vestiges d'un univers mythique. Ils aident à reconstruire un paysage humain selon une nouvelle formule qui recouvre l'étrangeté et le surnaturel d'un vernis rassurant et rationnel. Dans cette direction, on peut aller vers le réalisme ou vers l'allégorie. L'interprétation critique a été tentée par les deux directions. Jacques Ribard a été singulièrement habile à relever les marques d'une allégorisation christologique[1]. Ainsi la nuit d'amour de Lancelot et de Guenièvre figurerait l'union mystique du Christ et de l'âme humaine. Il faut bien dire que le texte ne nous encourage guère à tirer notre analyse dans ce sens ; il va plutôt en sens inverse, puisque la religion lui fournit des images pour traduire la force d'un amour opposé, en dernière analyse, à la morale chrétienne. Il va sans dire que le christianisme fournit, avec les cadres de la pensée de référence pour parler de la morale, un bon nombre de formules et d'images pour évoquer l'idée de la mort. Mais c'est un christianisme mêlé de folklore et de paganisme, tel qu'on le vit en dehors des églises et des traités de théologie. La littérature en général, et ce roman en particulier, offrent un langage synthétique où se combinent les problèmes idéologiques et les formes de l'imaginaire. Les images religieuses servent ici un propos qui est le contraire d'un discours religieux : elles illustrent le langage du désir.

Ce qui caractérise la chevalerie, dont il est ici question comme dans tous les romans de Chrétien de Troyes, c'est le désir guerrier qui rêve d'un héroïsme dépassant l'usage brutal de la force. Depuis l'Hercule antique jusqu'au Cuchulain celtique, nombreuses sont les figures de héros que l'on propose au chevalier. Ainsi Lancelot du Lac[2] doit peut-être son nom à Cuchulain fils de Lug, à la Fée du Lac, voire à Érec, fils du roi Lac ; mais il doit peut-être son voyage à celui qu'Hercule fit aux Enfers pour en ramener Alceste, qui s'était sacrifiée pour son mari. Ce schéma moral donnait un sens à la confrontation du héros avec la mort. Car il y a chez le héros un rapport particulier avec la mort. Sous le destin on soupçonne le désir. Désir de donner, désir de recevoir la mort pour jouir de l'honneur, du *prix*, comme on dit alors. La mort épique, celle de Roland, par exemple, garantit

1. Voir n. 3, p. 1239.
2. V. 5154, p. 634.

l'authenticité de la valeur pour laquelle on meurt. Seulement il faut donner un sens à cette confrontation absurde du chevalier avec la mort. Dans l'Antiquité, il s'agit de lutter contre le mal qu'il y a dans la mort, la mort injuste. C'est le cas d'Hercule et Alceste. L'épopée romane modèle plutôt son héroïsme sur la sainteté. Parfois même, elle soumet celui-là à celle-ci. Il y a dans les chansons de geste une conversion du modèle païen à l'idéologie chrétienne. Le Chevalier au Lion est fortement tenté par cette fonction chrétienne. Le Chevalier de la Charrette va prendre un chemin symétriquement opposé au modèle païen, mais à double signification.

La confrontation avec la mort, le combat avec son représentant, Méléagant, sorte d'esprit du mal[1], va en effet servir à libérer un peuple retenu prisonnier au pays d'où nul ne revient. Cette action libératrice du chevalier, cette mission collective donnent une valeur sociale et un sens moral à sa prouesse. Mais que signifierait par rapport à la mort une telle action ? En fait, cet aspect de sa prouesse fait partie d'un contexte politique, rationnel et réaliste où l'auteur a transposé le mythe héroïque pour le rendre lisible à son public de cour. Il s'agit, dans cette perspective, de libérer les prisonniers retenus sur une terre étrangère, agressive et plus barbare que celle du royaume arthurien. C'est Logres contre Gorre. Pour ce combat la monarchie de Logres, tombée comme en léthargie après trop de revers, a besoin du secours d'un héros. Le roi Arthur a besoin de Lancelot pour restaurer ses coutumes, comme le roi Marc avait besoin de Tristan pour mettre fin aux exactions qui asservissaient la Cornouailles à l'Irlande. Une telle lecture peut courir d'un bout à l'autre du roman, depuis le défi de Méléagant jusqu'à sa punition, en passant par toutes les allusions aux coutumes opposées des deux pays. C'est la lecture privilégiée par la critique idéologique et sociologique, celle d'Erich Köhler, par exemple, et par tous ceux qui entendent garder un système historique et rationnel de références[2]. Elle présente un inconvénient majeur, qui est de ne pas justifier le titre, le thème de la charrette avec l'épreuve de la honte. On pourrait avoir du mal, aussi, à expliquer de cette manière la courtoisie de Bademagu, et son accord profond avec les valeurs arthuriennes. Mais il faut bien admettre que le personnage de Lancelot, en tant que chevalier, trouve dans cette action pseudo-historique la garantie de sa prouesse, ou de ses valeurs guerrières. C'est par là qu'il répond au désir guerrier, subjectif ou objectif, d'un public féodal masculin ou féminin.

Mais il y a une autre perspective qui fournit la seconde signification du roman, et c'est évidemment la thématique amoureuse. Elle aussi peut se suivre depuis le début, car la motivation du défi singulier de Méléagant ne peut être qu'un désir amoureux, à quoi va s'opposer l'autre désir, celui de Lancelot. Et l'on comprend alors que l'opposition idéologique entre les deux protagonistes n'est là que pour faire ressortir celle de deux façons de vivre le désir amoureux, de deux arts

1. Ce que rappelle le nom latin *Malvasius* donné à Melvas, le prototype de Méléagant.

2. Erich Köhler, *L'Aventure chevaleresque : idéal et réalité dans le roman courtois. Études sur la forme des plus anciens poèmes d'Arthur et du Graal*, trad. par Éliane Kaufholz, Gallimard, 1974.

d'aimer, l'un brutal, violent et possessif, l'autre plein d'égards, de sacrifice et même de soumission. L'action du héros nous montre quel rajustement des valeurs, quel renversement des normes morales et sociales sont rendus nécessaires par un amour pur et total, tel que les dames semblent le souhaiter. Non seulement il faut braver la mort, les blessures, l'emprisonnement, ce que tout guerrier est habitué à faire, mais il faut accepter plus, et librement choisir la honte et la servitude pour satisfaire l'aimée et mériter sa joie.

Ce sens paradoxal, suggéré par le texte, n'est pas l'effet d'un caprice de la comtesse de Champagne, mais l'approfondissement d'une réflexion collective sur l'idéal d'une civilisation qui cherche à se redéfinir en fonction de la place qu'on souhaite réserver aux femmes. Comme toujours l'art d'aimer est au centre des gestes et attitudes d'une civilisation, et les lois du désir à l'origine des valeurs. Ici quel art, quelles lois ? Nous sommes aux antipodes, cela va sans dire, de notre société moderne, mais cela n'intéressera que le moraliste. Ce qu'il conviendrait de mesurer, c'est l'écart par rapport aux conditions de l'époque où écrit Chrétien de Troyes. Il y a, dans l'ambition même de cette littérature, une volonté d'arracher, ne fût-ce que par la rêverie, des hommes et des femmes à la brutalité des mœurs. Cette volonté, apparemment semblable à celle des hommes d'Église, mais en fait divergente, car ne se préoccupant pas essentiellement du salut, reprend l'effort des conteurs et des poètes modelant la culture par le chant et le beau parler. Avec ce roman, Chrétien se rapproche de la tradition lyrique des troubadours. Il la nourrit d'une thématique et l'enrichit de merveilles empruntées notamment à la tradition arthurienne.

De la *fine amor* dérive cette dialectique de l'œil et du cœur qui fait sourdre le désir amoureux du seul regard. Dans *Cligès*, Chrétien nous avait parlé de ce rayon lumineux, de cette brûlure du désir qui, pénétrant par les yeux, atteint le cœur. Et c'est aussi l'analyse dont procédera André le Chapelain dans son *Tractatus de amore* composé vers la même époque pour la même cour champenoise : l'éthique qu'il nous y propose dérive de l'esthétique illustrée par notre roman de Lancelot. Nous ignorons, sans doute, comment notre héros est devenu amoureux de la reine. Mais nous comprenons bien, quand il la retrouve, que sa passion repose sur la perception de sa beauté, de son visage, de son regard même où se résume tout l'attrait, toute la force de cette fascination. La pensée qu'il promène avec lui, cette contemplation intérieure dans laquelle il s'absorbe soit au passage du gué, soit après la découverte du peigne avec ses cheveux, a pour objet le souvenir de la reine, l'image de sa beauté fixée dans sa mémoire. Image qu'appelle le passage de sa silhouette fantomatique qu'il aperçoit de la fenêtre, risquant de tomber pour la suivre, image que renouvelle avec une intensité magique sa présence au combat avec Méléagant, image qui se projette douloureusement sur la porte derrière laquelle la reine disparaît après avoir fait mine de ne pas vouloir lui parler[1], image qu'enfin il adore avec toutes les apparences reli-

1. *Des ialz et del cuer la convoie* (v. 3979, p. 604) ; *Li cors s'an vet, li cuers sejorne* (v. 4705, p. 623).

gieuses de l'idolâtrie[1]. L'habileté est de ne pas faire dépendre l'expression de cette fascination d'un portrait littéraire. Pour nous Guenièvre reste une ombre, l'image d'une beauté d'autant plus parfaite qu'elle nous est laissée tout entière à imaginer.

Quant à l'aspect charnel du désir, il est également traité avec une habile réserve qui ne nous laisse pas douter de son intensité. Le contact avec les cheveux retrouvés sur le peigne, tout en nous rappelant le signe tissé sur la chemise d'Alexandre avec un cheveu de Soredamour dans *Cligès*, sont comme la métonymie d'une intimité sexuelle dont la quête ou la conquête de Guenièvre font finalement leur objet. L'union charnelle leur apporte une jouissance réciproque que résume et célèbre un seul mot, hérité de la tradition poétique et répété avec une insistance toute lyrique, le mot *joie* :

Des joies fu la plus eslite
Et la plus delitable cele
Que li contes nos test et cele.
Molt ot de joie et de deduit
Lanceloz, tote cele nuit[2].

Ainsi, la joie qui, pour Érec et Énide, au terme de leurs épreuves, se définissait comme sociale et conjugale, s'approfondit ici pour désigner le mélange d'extase et de jeu sexuel (*deduit*) que signifie le terme *joy* dans l'érotique des troubadours.

Mais, tandis que le bénéfice social de l'action héroïque d'Érec, la Joie de la Cour, s'élargit jusqu'à faire de Lancelot une sorte de sauveur pour tout un peuple privé de sa liberté (quelle qu'elle soit), la culpabilité qui s'attache au désir sexuel s'alourdit ici de toutes les marques de réprobation, de tous les signes négatifs qui prolifèrent au royaume du mal, du mauvais, Méléagant ou Melvas (*Malvasius*). Sans doute le héros finit-il par triompher du Mal incarné en la personne de son rival, son double moralement antithétique, mais dans quelle mesure son action a-t-elle réussi à effacer symboliquement les taches de sang sur les draps de la reine ? Y avait-il un avenir pour cet amour, sinon l'éternel retour de la chute du corps, comme chez Tristan et Yseut ?

Le doute a pu servir au succès de l'œuvre. En tout cas, ce texte de Chrétien a eu une postérité illustre avec le *Lancelot en prose*, *La Queste del Saint Graal* et *La Mort le roi Artu*. Dans le *Lancelot en prose*, nous trouvons les plus belles pages consacrées à l'amour fou de notre héros pour la reine, sous la protection de la fée maternelle et guérisseuse, la Dame du Lac. Dans *La Queste del Saint Graal*, la condamnation sévère de sa passion adultère fait de lui, cependant, l'être le plus touchant, le plus humain, de cette allégorie austère. Dans *La Mort le roi Artu*, enfin, on mesure, avec toute la force d'un amour qui renaît contre la loi, tout le poids de sa responsabilité dans la catastrophe du royaume chevaleresque qui se défait. Longtemps encore, les miniatures des

1. *Si l'aore et se li ancline, / Car an nul cors saint ne croit tant* (v. 4660-4661, p. 621-622). *Au departir a soploié / A la chanbre et fet tot autel / Con s'il fust devant un autel* (v. 4724-4726, p. 623). Il est clair que cette parodie religieuse exclut précisément la signification religieuse.
2. V. 4690-4694, p. 622.

manuscrits feront admirer le chevalier qui monte sur une infamante charrette, brave la lance enflammée puis franchit un pont fait d'une épée menaçante pour rejoindre l'aimée[1]. Mais la fascination pour l'héroïsme ne doit pas nous rendre aveugle à la vérité profonde, réponse de Chrétien de Troyes à la demande de Marie-Guenièvre, révélation sur le désir caché dans un rêve de femme. Derrière les gestes, les paroles, dialogues et monologues de notre « blanc fantôme[2] » s'affirme l'obscur désir d'être à la fois l'heureuse épouse d'un roi, la prisonnière d'un géant sadique, la maîtresse dominatrice d'un amant totalement soumis et dévoué. Que la *libido* féminine est déjà compliquée dans l'imaginaire d'un roman !

DANIEL POIRION.

BIBLIOGRAPHIE

ALVARES (Cristina), « Le Conflit Père-Fils dans le *Chevalier de la Charrette* », *Les Relations de parenté dans le monde médiéval*, *Sénéfiance*, XXVI, Aix-en-Provence, Publications du Cuer Ma, Université de Provence, 1989, p. 117-130.

BOUTET (Dominique), « Lancelot : préhistoire d'un héros arthurien », *Annales, E.S.C.*, 1989, n° 5, p. 1229-1244.

BRUCKNER (Mathilda), « Le Chevalier de la Charrette (Lancelot) », *The Romances of Chrétien de Troyes, A Symposium*, éd. Douglas Kelly, Lexington, French Forum, 1985, p. 132-181.

FRAPPIER (Jean), « Le Prologue du *Chevalier de la Charrette* et son interprétation », *Romania*, XCIII (1972), p. 337-377.

HAUG (Walter), « Das Land, von welchem Niemand wiederkehrt », *Mythos, Fiktion und Wahreit in Chrétien's « Chevalier de la Charrette », im « Lanzelet » Ulrichs von Zatzikhoven und im « Lancelot Prosaroman »*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1978.

HULT (David F.), « Author/Narrator/Speaker : The Voice of Authority in Chrétien's Charrete », *Discourses of Authority in Medieval and Renaissance Literature*, éd. Kevin Brownlee and Walter Stephens, Hanover, NH, London, University Press of New England for Dartmouth College, 1989, p. 76-96.

KELLY (Douglas), *« Sens » and « Conjointure » in the « Chevalier de la Charrette »*, Den Haag / Paris, Mouton, 1966, « Studies in French Literature », 2.

LACY (Norris J.), « Thematic Structure in the Charrette », *L'Esprit créateur*, XII (1972), p. 13-18.

Lancelot. Actes du Colloque des 14 et 15 janvier 1984, Université de Picardie, Centre d'études médiévales d'Amiens, publiés par les soins de Danielle BUSCHINGER, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1984.

1. Par exemple au folio 1 du manuscrit BN fr. 122, XIVe siècle. Notons que dans le *Mortifiement de Vaine Plaisance*, de René d'Anjou (1455), le symbole de la Charrette cette fois tirée par deux chevaux, rejoignant le mythe platonicien, sert à une allégorie de la conduite religieuse soucieuse de sauver l'âme.
2. Signification de l'étymologie galloise, Gwen-hwyvar, du nom Guenièvre.

LE RIDER (Paule), « Or est venuz qui l'aunera ou la fortune littéraire d'un proverbe », *Mélanges Jeanne Lods*, Collection de l'École normale supérieure de jeunes filles (n° 10), 1978, t. I, 393-409.
MANDEL (Jérôme), « Elements in the Charrette World : The Father-Son Relationship », *Modern Philology*, LXIII, 1964, p. 97-104.
RIBARD (Jacques), *Chrétien de Troyes, Le Chevalier de la Charrette. Essai d'interprétation symbolique*, Nizet, 1972.
RYCHNER (Jean), « Le Prologue du *Chevalier de la Charrette* », *Vox Romanica*, XXVI, 1967, p. 1-23.
—, « Le Prologue du *Chevalier de la Charrette* et l'interprétation du roman », *Mélanges Rita Lejeune*, t. II, Gembloux, Duculot, 1969, p. 1121-1135.
—, « Encore le prologue du *Chevalier de la Charrette* », *Vox Romanica*, XXXI, 1972, p. 263-271.
SHIRT (David J.), « Godefroi de Lagny et la composition de la " Charrete " », *Romania*, XCVI, 1975, p. 27-52.
—, « Chrétien's Charrette and its Critics, 1964-1974 », *Modern Language Review*, LXXIII, 1978, p. 38-50.
ZADDY (Z. P.), « Le Chevalier de la Charrete and the *De amore* of Andreas Capellanus », *Studies in Medieval Literature and Languages in Memory of Frederick Whitehead*, Manchester University Press, 1973, p. 363-399.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

La tradition manuscrite.

Trois manuscrits nous ont transmis le texte :

P. BN fr. 794. Manuscrit copié par Guiot dans le premier tiers du XIIIe siècle ; il contient notre texte aux feuillets 27 r° à 54 r°. C'est notre texte de base.

P8. BN fr. 1450. Notre manuscrit de contrôle habituel, du XIIIe siècle ; il ne nous donne malheureusement le texte qu'à partir du vers 5642 (folios 221 r°-225 r°). Sa valeur de renfort se confirme à ce moment-là.

P11. BN fr. 12560, XIIIe siècle. Il est souvent en accord avec *P8*, mais ce dernier est de couleur picarde, alors que *P11* est champenois. Il avait apparemment servi de base à l'édition Foerster ; il a servi de contrôle à l'édition Uitti.

Cinq autres manuscrits procurent une partie de notre texte. Nous avons pris en compte les quatre suivants :

Ch. Chantilly 472, fin du XIIIe siècle : v. 31-5863 (folios 186 r°-213 v°).

Es. Escurial M.III.21, première moitié du XIIIe siècle : v. 1-5752 (folios 1-32).

Pr. Princeton, Garrett 125, fin du XIIIe siècle : v. 1-288 (folios 34r°, 3 r°v°), 957-1298 (8 r°v°), 1467-1636 (21 r°v°), 2312-2461 (22 r°v°), 2634-2979 (11 r°-12 v°), 3630-3966 (15 r°-16 v°).

V. Vatican, Regina 1725, fin du XIIIe siècle : v. 857 à la fin (folios 1-34 r°).

Le cinquième de ces manuscrits partiels, Institut de France 6138, XIIIe siècle, procure les fragments suivants : v. 3627-3660, 3743-3782, 4749-4909. Nous n'en avons pas relevé les variantes.

Établissement du texte.

Ces manuscrits ont fait l'objet de tentatives de classement. Il ressort de la patiente analyse d'Alexandre Micha que les manuscrits *P8* et *P11* sont apparentés, *Es.*, *Ch.* et *V* constituant un autre groupe. *P* se trouve donc isolé mais il y a eu des échanges entre les trois traditions. L'impossibilité d'une claire filiation justifie notre principe d'édition qui est de reproduire le manuscrit *P*, mais en tenant compte des variantes, quand elles sont utiles et significatives.

P, notre manuscrit de base pour les cinq grands romans de cette édition collective, reste le meilleur de tous. Sa précellence s'affirme plus nettement avec le *Lancelot.* Elle avait été reconnue par A. Micha, qui ne lui reprochait que huit omissions ; certaines (après le vers 29 et après le vers 360) nous apparaissent d'ailleurs contestables. On ne doit donc apporter qu'un minimum de changements, les cas les plus importants ayant été amplement débattus par la critique ; voir notamment v. 360-361, p. 516 et l'appareil critique correspondant.

Compte tenu de l'orientation littéraire de notre publication, nous ne retenons comme variantes que celles qui présentent quelque intérêt soit pour la qualité de l'expression, soit pour la logique de l'histoire.

En ce qui concerne les rimes, il n'est pas certain que Chrétien ait cherché systématiquement les plus riches. Tout tend à prouver que dans bien des cas les grands poètes du XIIe siècle s'en tenaient au dernier vocalisme marqué par l'accent. Ce sont les copistes du XIIIe siècle que l'on peut soupçonner d'avoir voulu enrichir systématiquement les rimes, comme dans le cas du *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris, sous l'influence de Jean de Meun et de son idéal de rhétorique. Nous pouvons donc signaler une meilleure rime, et changer pour cette dernière celle de *P*, s'il se joint à cet argument une autre raison. Plus douteuses sont les rimes du même au même ; en cas d'unanimité des manuscrits, il convient de les maintenir.

Nous intéressent les variantes qui changent l'interprétation. Elles affectent parfois le « merveilleux » dont la mode se renforce au XIIIe siècle, tandis que Guiot est plutôt en retrait, et assez terre à terre. Ce qui doit le plus nous inquiéter est son inaptitude à saisir les lointaines intentions, les idées d'ensemble. Son horizon est limité et il raisonne à partir des circonstances immédiates (par exemple lors du départ de la reine au début du roman, p. 512 et var. *a*).

Quels que soient les principes affirmés par les éditeurs pour justifier leurs décisions, il y a toujours une part d'arbitraire dans leur jugement. Notre règle a peut-être consisté à n'apporter de changements que s'il y avait à nos yeux au moins deux bonnes raisons de le

faire. À défaut de mérite philosophique, cette procédure a quelque valeur sur le plan de la probabilité[1].

La traduction.

Lancelot a fait l'objet de plusieurs traductions. Outre celles, déjà citées, que procurent les éditions dues à Alfred Foulet et Karl D. Uitti d'une part, et à Charles Méla de l'autre, on peut mentionner celles de Jean Frappier[2], Jean-Pierre Foucher[3] et Jean-Claude Aubailly[4].

L'auteur attire d'emblée notre attention, dans le prologue, sur un problème de style, ce qui justifie une attention particulière du traducteur. L'orientation « courtoise » du texte se traduit par un niveau assez élevé de langage, sans qu'on puisse déjà faire parler tous ces guerriers comme des courtisans. Le contrôle de soi, ou modération, se reflète dans la retenue, la concision des paroles rapportées. Mais l'orgueil s'exprime par un flux de paroles. Les passages narratifs subissent toujours cette fragmentation de la durée qui résulte, dans l'emploi des verbes, du fréquent changement de temps, donc de perspective. La logique moderne supporte mal cette absence de continuité. Et pourtant un roman poétique comme celui-là cultive le découpage rythmique, où domine le couplet, parfois brisé, porteur de remarques séparées par des silences, avec des vides qui se creusent dans l'évocation du réel pour laisser se déployer l'imagination du mystère. Il ne convient pas de combler ces silences par notre bavardage, ce qui sera le travail de la prose dans les *Aventures de Lancelot et du Graal*. La traduction idéale serait en vers rythmés, sinon rimés, s'il n'y avait pas ici le texte lui-même au bas de la page de traduction, comme pour apporter un soutien poétique à la tradu ion elle-même, qui est là plutôt pour aider à comprendre l'œuvre que pour se substituer à elle.

D. P.

NOTES ET VARIANTES

Page 507.

a. *Folio 27 de P-colonne b, vers 1-40 ; c, 41-89 ; d, 89-128 ; e, 129-172 ; f, 173-216. Dans P, la lettre initiale P, s'étendant sur 12 lignes, semble une*

1. Nous renvoyons aux éditions suivantes de *Lancelot* : Kristian von Troyes, *Sämtliche erhaltene Werke*, IV, *Der Karrenritter (Lancelot) und Das Wilhelmsleben (Guillaume d'Angleterre)*, herausgegeben von Wendelin Foerster, Halle, Niemeyer, 1899 ; *Les Romans de Chrétien de Troyes édités d'après la copie de Guiot*, III, *Le Chevalier de la Charrete*, publié par Mario Roques, Champion, 1963 (Classiques français du Moyen Âge) ; Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la Charrette*, texte établi, traduit, annoté et présenté avec variantes par Alfred Foulet et Karl D. Uitti, Bordas, 1989 (Classiques Garnier) ; William Kibler, *Lancelot or The Knight of the Cart (Le Chevalier de la Charrete)*, edition and translation, New York, Garland Publishing, 1981 ; Chrétien de Troyes : *Le Chevalier de la Charrette*, édition, traduction, présentation et notes de Charles Méla, Le Livre de Poche, 1992 (« Lettres gothiques »).

2. Champion, 1962 ; Classiques français du Moyen Âge, traduction, IV.

3. Chrétien de Troyes, *Romans de la Table Ronde*, Gallimard, « Folio », 1970, p. 154-244.

4. Flammarion, 1991.

retouche d'une lettre initiale D, bien encadrée et haute de huit lignes seulement, avec à l'intérieur une figurine qui devait représenter la commanditaire du texte, Marie de Champagne. La jambe du P a été dessinée sans trop de soin. On pourrait en déduire que la version Des que *, donnée par P11 et Pr., est plus ancienne, au moins en ce qui concerne la tradition iconographique. Voir v. 241 : « Et des qu'an pr avez l'afeire ». On compte 53 emplois de « des que » contre 46 de « puis qu(e) » dans l'index de Marie-Louise Ollier, « Lexique et concordance de Chrétien de Troyes », Vrin, 1989, p. 136 et 196.* •• *b. Vers 12 dans P11 :* Tant com li funs passe li vanz *: vers 12 dans Pr. :* Tant com le fu passe li vens *. Karl Uitti donne pour ce vers :* Tant con les funs passe li vanz *.* •• *c.* pelles *P11, Pr. « Pailes » signifie habituellement « drap d'or », ce qui ne convient pas ici. Il doit y avoir une confusion.*

1. La comtesse Marie de Champagne, fille aînée de Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine. Elle était née en 1145, avait épousé en 1159 le comte de Champagne, Henri Ier dit le Libéral. Andreas Capellanus, auteur du *De arte honeste amandi*, s'est trouvé dans son entourage immédiat entre 1181 et 1186. Elle avait sans doute bénéficié des activités littéraires de la cour d'Aliénor, influencée par les troubadours, notamment à Poitiers, après le remariage de la reine avec Henri Plantagenêt en 1154. Mais l'emprisonnement d'Aliénor par son époux, à partir de 1173, laissait symboliquement à la cour de Champagne un héritage culturel remontant au premier troubadour, Guillaume IX d'Aquitaine.

2. Il est difficile d'identifier le mot *funs* (v. 12). Traduire comme nous le faisons par *fœhn* est presque une provocation, après les arguments apportés par les précédents éditeurs contre cette interprétation. Citons notamment Karl Uitti qui, dans un important article de *Romania*, CV (1984), p. 270-291, comprend qu'il s'agit des effluves du sol emportés par le vent. Écartons d'abord l'argument syntaxique : « la relative ne saurait se rapporter à ce terme dont elle est séparée par le reste de la proposition ». Pourtant la construction d'une relative ainsi séparée de son antécédent se trouve ailleurs chez Chrétien : *Et li vaslet les chevax tindrent / Qui ansanble l'escuier vindrent* (« Il fit tenir les chevaux par les valets qui étaient venus avec lui »), *Érec et Énide*, v. 3177-3178, p. 79. Pour l'image, il ne s'agit pas de savoir si le vent de mai ou d'avril est agréable ou non ; ce qui importe c'est sa force. Ainsi Henri Pourrat parlera, lui, du *Vent de mars* (Gallimard, 1941). Enfin si le mot (*föhn*) est bien germanique, il est ancien : était-il impossible pour une cour française de le connaître ? Remarquons que le père d'Henri de Champagne était allemand, et qu'il s'agit ici de parodier le prologue d'*Ille et Galeron* écrit par Gautier d'Arras pour Béatrix, l'impératrice du Saint Empire romain germanique. Notons toutefois l'association du vent et de la « fume » dans un vers de François Villon : *« Vostre doulx œil sa malice rabat, / Ne plus ne moins que le vent fait la fume. »* *Le Testament*, v. 1396-1397, édition Claude Thiry : François Villon, *Poésies complètes*, Le Livre de Poche, 1991, « Lettres gothiques », p. 203.

3. La parodie de l'hyperbole qui caractériserait la « losange », la flatterie exagérée d'autres poètes de la cour, est ici dangereusement appuyée. Mais le raffinement courtois va consister à dire que toutes ces exagérations, dont se garde Chrétien, sont pourtant vraies.

Page 508.

a. antancion / Des or comance sa reison / A un jor d'une ascension / Fu venuz devers carlion / Li rois artus et tenu ot / Cort molt riche a camalot / Si riche *P11. Carlion, d'après « Le Conte du Graal », est l'une des résidences du roi Arthur. Pour Camaalot, il faut en chercher la mention dans le « Lancelot en prose ». Ces vers ont donc pu être ajoutés au* XIII[e] *siècle.* •• *b.* com au jor estut *P11, Ch.* •• *c.* avoir *P. Nous adoptons la leçon de Pr.*

1. Dans tout ce passage, qui nous fournit quelques termes clés d'une esthétique littéraire, il faut faire la part du masque d'humilité qui permet habituellement une *captatio benevolentiae* et ici, malgré tout, une dédicace flatteuse à la commanditaire.

2. Le début de l'histoire est marqué par l'une des grandes fêtes de l'année. C'est l'occasion d'une grande assemblée de la cour, dont la vie est justement rythmée par ces fêtes. Mais cette fête mobile doit coïncider cette année-là avec le rythme des saisons, car on sera quelques jours plus tard à la Saint-Jean, au solstice d'été. Le rapt de la reine évoque ainsi, en le déguisant, le calendrier mythique qu'ont illustré des histoires d'enlèvement saisonnier, comme celui de Proserpine. Notons qu'au début d'*Yvain* le roi, au lieu de participer à la fête, se retire pour se reposer (v. 43-48, p. 340).

3. Le service de la table, comme de la maison royale en général, est sous la responsabilité du sénéchal, *comes tabulae*, à la fois bouteiller et chambellan.

4. Cette irruption d'un personnage inconnu est un début type de conte. C'est aussi une parfaite illustration de la notion d'aventure utilisée par les contes arthuriens. Le chevalier arrive tout armé dans la salle, et bien sûr à cheval, ce qui est d'une grossièreté agressive. (Mais voir *Perceval*, v. 904, p. 708.) Nous apprendrons plus tard (v. 627-643, p. 522-523) qu'il s'agit de Méléagant, fils du roi de Gorre, pays dont nul étranger ne revient.

Page 509.

a. essil *P11, Ch.* •• *b.* boenemant *P. Nous adoptons la leçon de P11.* •• *c.* cure *P11*

1. Les deux thèmes principaux du roman sont ainsi juxtaposés : le destin de la reine Guenièvre, et celui des gens du royaume déjà retenus prisonniers en terre étrangère. La mise en jeu de la reine à cette sorte de jeu d'échecs est aussi un motif de conte : on y perçoit encore le reflet d'un mythe. Mais elle trouvera une explication rationnelle, nous dirions psychologique, avec l'amour du ravisseur (Méléagant) pour la reine.

2. La juste rétribution d'un chevalier par le roi est une question qui se pose aussi dans d'autres récits, par exemple ceux qui concernent Tristan ou (chez Marie de France) Lanval : elle est la contrepartie normale du service à la cour, car celle-ci a ses lois économiques. Nous ne comprenons pas encore à ce moment ce qui pousse Keu à y renoncer. En fait, sous les apparences d'un mouvement de colère, que justifierait la rupture du code, des « coutumes », dont il est le gardien

à la cour, il y a un calcul, le chantage d'un chevalier qui veut saisir l'occasion pour se distinguer.

Page 510.

a. vostre remenance / Ne vos doigne sanz demorance / Sire *P11* •• *b. Mot répété dans P. Nous corrigeons.*

1. La fonction de reine, telle que la littérature est en train de la définir, requiert un pouvoir de communication et de conviction qui s'apparente à la séduction féminine, faisant ainsi équilibre au pouvoir viril du roi. Mais la cour du roi Arthur, comme celle du roi Marc, semble encore à la recherche de cet équilibre : il y a dans cette fonction féminine une fragilité, une vulnérabilité caractéristiques de l'Occident, par opposition à la souveraineté orientale illustrée par le règne d'Alexandre (souverain sans femme) tel qu'on le représente à la fin du XII[e] siècle.

Page 511.

a. Grande initiale dans P11 et Es.

1. La force du geste, de l'attitude dramatique, dans la communication humaine, est ici d'autant plus impressionnante que, dans d'autres romans, comme *Yvain*, la reine ne manque pas de rabrouer Keu pour ses mauvaises manières et son méchant caractère.

2. On sait l'importance du « don » dans les rapports sociaux. Le « don contraignant », par lequel le roi s'engage sans connaître l'objet de son engagement, est une procédure qui, dans les limites de la cour, modifie l'ordre normal du pouvoir royal et le privilège de la décision, en introduisant un certain risque : c'est un type de largesse sans contrôle rationnel ; c'est une aventure.

Page 512.

a. Vers 209-211 dans P : Ha rois se vos ce seüssiez / Ja ce croi ne l'otroiessiez / Que kex me menast un seul pas . *Nous adoptons, comme Méla, la version de Ch. qui donne un sens plus subtil et plus profond, avec son allusion à Lancelot (« amis »).* •• *b.* qui l'oïrent *P. Nous adoptons la version de Ch., comme précédemment. Mais celle de P est bien en accord avec sa propre interprétation des paroles prononcées par Guenièvre.* •• *c. Folio 28 de P-a, vers 217-260 ; b, 261-304 ; c, 305-348 ; d, 349-391 ; e, 392-435 ; f, 436-479.*

1. Si Guenièvre pensait au roi, comme le texte de *P* le suggère, il s'agirait d'un regret banal concernant le « don » accordé imprudemment par Arthur au sénéchal : on ne voit guère l'intérêt, ici, de manifester un tel regret, ni même sa justification, car une fois engagé par sa parole le roi était tenu de laisser faire. Qu'elle pense à son ami, qui ne peut être que Lancelot, et fasse secrètement appel à lui, est au contraire en accord avec ce que l'on pourra savoir par la suite de ses secrètes pensées à l'égard de son ami, et avec l'arrivée de celui-ci au cours de la scène suivante. (Notons qu'elle fera encore appel à lui, pour l'*escondit*, le combat judiciaire, après l'affaire des taches de sang, v. 4911-4912, p. 628.) Le comte Guinables, qui a entendu ses

paroles, les a-t-il transmises, et comment ? La rapidité de transmission, en l'occurrence surnaturelle, est un trait caractéristique des contes féeriques, et il n'y a pas lieu de s'interroger à ce sujet dans un esprit réaliste. En tout cas, déjà le nain, puis les « demoiselles », vont témoigner d'un savoir merveilleux concernant les protagonistes de l'aventure. Notons l'expression « mener un pas » (v. 211) ; il sera plus loin question de « deux pas » qu'il n'y aura pas lieu de mesurer autrement qu'à l'aune de la rhétorique, comme ici.

2. Cette image de la mort, quoique fugitive, est importante : c'est la première apparition d'un leitmotiv qui va accompagner toute l'histoire, lui prêtant une connotation mythique.

Page 513.

a. l'autre en g[u]ingne et *P11* : l'autre encline et *Ch.* *« Cener », c'est « abaissier chief » (« inclinatio capitis »).* •• *b.* las / Apatoisant *P. Nous adoptons la leçon de P11.*

1. Gauvain ne peut pas intervenir directement contre le ravisseur pour ne pas rompre le contrat qui réserve à Keu toute la responsabilité de l'action. Tout en restant en retrait, il est comme la conscience active et prudente de la cour, s'opposant à la fougue intempestive de Keu. Ces deux chevaliers forment un couple antithétique.

2. Prévoyant, Gauvain prépare-t-il ainsi le retour de la reine et de Keu, au cas où ils auraient perdu leur monture dans la bataille ? Mais un destrier n'est pas un cheval de reine. Il s'agit plutôt d'une précaution militaire, en vue d'une éventuelle action guerrière.

3. Le cavalier (Keu) a donc été arraché de sa selle sous la poussée violente d'une lance qui l'a heurté de front, dès la première passe d'armes. C'est ce que comprennent les chevaliers de la troupe royale : ils n'ont pas besoin de commenter à haute voix le spectacle.

4. Il y a là un effet de surprise, venant d'une autre direction. Comment, pourquoi ce chevalier (Lancelot) est-il arrivé ? Son arrivée est aussi inexpliquée que celle, symétrique, de l'agresseur (Méléagant). Mais voir n. 1, p. 512. Voici donc un autre couple symétrique, celui des chevaliers amoureux de la reine, comme nous le comprendrons plus tard. Leur affrontement est celui de deux forces que l'on va chercher à nous faire interpréter.

Page 514.

a. besoigne nest *P. Nous adoptons la correction de Mario Roques d'après P11.*

1. C'est la seule indication que nous ayons sur le voyage accompli jusque-là par Lancelot. Nous ne saurons jamais d'où il venait. Une telle omission des références géographiques est certainement volontaire ; elle marque les limites de l'inscription du conte dans le réel.

Page 515.

a. Vers 328 dans P11 : Qui traison ou murtre font *. Mais* murtre *(= meurtre) peut aussi signifier « meurtrier ».* •• *b.* S'avoit puis totes lois perdues *Ch. La notion du « hors-la-loi » est excessive.*

1. La notion d'aventure n'eſt pas claire. Elle se situe entre le hasard et la nécessité, celle-ci étant, dans le contexte du conte celtique, du ressort de la magie contrôlée par on ne sait quel pouvoir. En fait, l'aventure eſt sous le contrôle calculé du narrateur. Pour la même référence à l'aventure, voir v. 728, p. 525.

2. Contrairement à ce qui s'était passé avec Keu, il y a eu plusieurs assauts à la lance, et la bataille a duré. Mais il n'y a pas eu de combat à pied, une fois Lancelot envoyé à terre par la mort de son cheval. Son adversaire eſt donc parti sans s'être comporté selon les rites du combat, profitant d'un accident qu'il a sans doute provoqué (tuer un cheval n'eſt pas glorieux). En d'autres occasions, Méléagant se comportera ainsi sans respect pour le code chevaleresque.

3. L'explication que l'on nous donne ici de l'infamie qui s'attache à la charrette recouvre une superſtition qui transparaît encore dans la notation finale, et le conseil de faire un signe de croix : la signification de la honte, qui répond à l'idéologie du texte (l'amour plus fort que la honte) l'emporte d'abord sur le signe de la mort, ce dernier étant plus en accord avec l'imaginaire du conte. On reconnaît ici un élément du cortège de la mort ; un autre va apparaître sous les fenêtres du château dans l'épisode suivant.

Page 516.

a. tenue / Qu'il ne l'atant ne pas ne ore / Tant solemant deus pas demore / Li chevaliers *Ch.* •• *b.* Puis diſt au nain car *P11* •• *c. On lit dans P, après ce vers,* Quant mes sire gauvains l'oï *, anticipation du vers 388. Nous corrigeons.* •• *d.* voldras *P. Nous corrigeons d'après Ch.*

1. L'hésitation du chevalier à monter sur la charrette sera rapportée à la reine, puisqu'elle y fait allusion aux vers 4492-4495, p. 617. La précision « deux pas », qui intervient alors, eſt en fait une figure de ſtyle ; mais elle a donné lieu à une interpolation des copiſtes et, de nos jours, à une vive discussion des spécialiſtes. Eugène Vinaver avait critiqué Mario Roques de s'en être tenu au texte de *P* omettant à cet endroit la mention des deux pas (durée d'une hésitation). Pour lui, qui analyse avec subtilité le passage, les vers 365-371 commentent l'un des deux pas : c'eſt celui de Raison ; les six vers suivants commentent le second pas, le pas d'Amour (voir « Les Deux Pas de Lancelot », *Mélanges Jean Fourquet*, Munich/Paris, 1969, p. 355-361). C'eſt là un beau paſtiche d'interprétation allégorique ! Pour une discussion plus musclée, voir Karl Uitti, « On Editing Chrétien de Troyes : Lancelot's Two Steps and Their Context », *Speculum*, LXIII (1988), p. 271-292, et la querelle qui se développe avec David Hult, « Steps Forward and Steps Backward : More on Chrétien's *Lancelot* », *Speculum*, LXIV (1989), p. 307-316.

2. Cette annonce du mauvais accueil réservé par la reine aux vers 3948-3949, p. 604, eſt une des plus fortes interventions d'auteur : le narrateur contrôle le fonctionnement de la magie.

3. Le débat allégorique clarifie d'emblée les valeurs en jeu, le sens auquel le prologue fait allusion. Raison défend les valeurs viriles de la chevalerie, l'honneur contre la honte. Amour remet tout en

question, sous l'influence des valeurs féminines chantées par les troubadours et les trouvères, et sur le modèle de l'idéal religieux que l'on peut trouver dans le Nouveau Testament. Une dialectique est ainsi mise en place que doit figurer l'action du héros.

4. Gauvain est là pour faire contraste avec Lancelot : il obéit à Raison, en s'opposant à Folie. Un tel contraste entre Gauvain et le nouveau héros dont le roman propose l'image, sensible dès *Érec et Énide*, sera exploité dans *Yvain* et dans *Perceval*.

Page 517.

a. qui tot a plain / Par devers la vile *Ch.* •• *b.* Et par delez estoit *Ch.*

1. Le décor n'est jamais facile à reconstituer dans les romans de Chrétien, en partie faute de perspective, et les versions divergent souvent dans ce genre de passage (voir var. *a* et *b*). Ici, il s'agit de préparer la scène qui fera voir, le lendemain, à Lancelot le cortège passant à distance de la ville et en contrebas, dans la vallée.

Page 518.

1. Le nain est une créature étrange. Il peut être violent, comme dans *Érec et Énide*, ou simplement insolent, comme ici. Sa rencontre avec Lancelot pouvait avoir été fortuite : il se serait trouvé à l'arrière-garde du cortège emmenant Guenièvre dans cet autre monde. Mais il disparaît la veille du passage de ce cortège, sans explication, et le narrateur insiste sur l'étrangeté de sa disparition. Nous avons bien affaire encore à un motif de conte merveilleux. N'agit-il pas, comme celui qui attirera Lancelot dans un guet-apens (v. 5067 et suiv., p. 632), sous les ordres de Méléagant ? Mais alors dans quel but ?

2. La référence au conte, qui semble par là préexister au récit lui-même, est une façon de donner du poids à l'affirmation de l'extraordinaire. Il serait naïf d'y voir la référence à une source déterminée, folklorique ou littéraire.

3. Dans la salle à manger romaine, on réservait le lit du milieu à la personne que l'on voulait honorer. Ici, la supériorité honorifique se traduit, dans un autre contexte culturel, par une différence de hauteur. Mais surtout la connotation implicite du lit est, dans cette histoire, amoureuse : de lit en lit l'aventure va jusqu'à celui de Guenièvre, lit interdit.

Page 519.

a. Folio 29 de P-a, vers 480-523 ; b, 524-567 ; c, 568-610 ; d, 611-654 ; e, 655-698 ; f, 699-742. •• *b.* sor *P. Voir v. 511 :* qu'il ot sor lui *. Comparer avec le texte de Foerster, d'après P11 : « Et fu coverz d'un samit ».*

1. Près de soixante centimètres de différence.

Page 520.

1. En triomphant calmement de l'épreuve, le héros, tout en

confirmant ses qualités de courage et de sang-froid, donne une première preuve de l'inauthenticité du déshonneur que l'opinion associe au transport en charrette. Se trouve donc démentie la thèse morale de son hôtesse. Toutefois, ce point de vue conforme à la morale collective sera encore affirmé à plusieurs reprises, notamment par le public rassemblé pour une fête dans un pré (v. 1672 et suiv., p. 548) : c'est une image du conformisme moral que le chevalier amoureux doit mépriser.

2. Les appuis de fenêtre sont larges, et confortables : on s'y accoude ou s'y allonge sur le côté pour regarder dehors (v. 3578, p. 595) ; on peut donc y poursuivre à l'aise une conversation privée. Gauvain, connu pour ses aventures féminines, a dû pousser assez loin cette conversation dont le narrateur fait, avec malice, grand mystère. Ce refus de raconter oriente la curiosité vers une aventure sexuelle.

3. Nous apprendrons plus tard qu'il s'agit de Keu, grièvement blessé par Méléagant, le grand chevalier (on pense à un géant) emmenant Guenièvre. Le mot *bière* a ici une connotation funèbre en harmonie avec les lamentations des trois demoiselles. On rejoint le début du cortège funèbre dont faisait partie la charrette. C'est bien l'image de la mort que nous avons ici : comme si Guenièvre avait été enlevée vivante par un seigneur de l'Autre Monde, telle Proserpine ou Alceste.

Page 521.

a. quant plus ne la *P11* •• *b.* Qu'il a en la charrete *P. Nous corrigeons avec Foerster d'après Ch. et P11.*

1. Il se peut que les gens n'aient simplement pas voulu leur parler. La population se comporte comme les figurants obéissant à un régisseur inconnu, dans un drame dont le sens leur échappe.

Page 522.

a. Vers répété dans P au début du verso du feuillet 29.

1. Les chemins « ferrés » (voir v. 603) sont des chemins entretenus, offrant aux voyageurs un revêtement dur comme du fer.

2. L'écart qui va marquer la conduite du chevalier amoureux par rapport à celle du chevalier raisonnable se manifeste d'abord dans les manières de langage. Comme l'homme animé par la foi, le chevalier animé par l'amour s'engage totalement en chacune de ses promesses comme de ses actions.

Page 523.

a. On attendrait servitume *selon la rime du vers 2101, p. 558.* •• *b.* redemandent *P11. Mais c'est maintenant Lancelot qui prend la parole à son tour, comme au vers 676 (valeur du préfixe « re- »).* •• *c.* baudemaguz *Ch., P11*

1. Le royaume de Gorre, dont le géant Méléagant est le prince, fait donc la guerre au royaume de Logres, celui du roi Arthur. Or la

mythologie d'Arthur fait de celui-ci un vainqueur du géant Riton sur le Mont-Saint-Michel. Il est le champion de la civilisation s'opposant à la violence barbare représentée par des géants. Le royaume de Logres a été conquis sur les ogres. Reste l'invincible violence de la mort, dont le monde est précisément celui « dont nul étranger ne revient ». L'amour peut-il, ici, à l'image de la religion, faire quelque miracle ? Chrétien va transposer le problème sur le plan purement terrestre des rapports entre deux nations.

2. Nous adoptons la forme Bademagu, malgré la désinence au cas sujet -uz. Une autre forme, Baudemaguz (var. *c*), est peut-être influencée par l'adjectif *bald*, « hardi ». La formation du mot fait penser au mot latin *magus*, « magicien ». Au vers 6245, p. 661, on nous donne une indication étymologique : Bade (Bath) est le nom de la cité royale. On lit dans le *Brut* de Wace que le magicien Bladud est le fondateur de cette ville. Notre roi était donc ce magicien fondateur. Mais, dans notre roman, il a perdu son pouvoir magique.

3. Notre représentation logique de l'espace nous fait nous interroger sur les régions qui s'étendent entre ces deux passages. Le narrateur, comme la demoiselle, les passera sous silence, meilleure manière d'entretenir le mystère. On ne connaîtra pas, en particulier, l'itinéraire suivi par le cortège de Méléagant, non plus que celui que suivra la reine quand elle reviendra.

Page 524.

a. ces voies *P (vers hypomètre). Voir v. 678 ; nous corrigeons.*

1. L'homme d'action choisit un chemin même quand il n'y a pas de raison de choisir. Toutefois, l'instinct de Gauvain le porte vers un symbole qui est moins glorieux que l'autre. Quant à la difficulté de ce passage, nous la comprendrons mieux quand on retrouvera Gauvain, au vers 5118, p. 633. Ce pont, immergé, se trouve à une profondeur telle qu'un homme peut y avancer en gardant sa tête au-dessus de l'eau. Mais il est étroit, glissant, et l'on a du mal à se maintenir en équilibre dans le courant qui le balaye.

2. Il y a là une ouverture narrative qui ne sera pas exploitée : on n'entendra plus parler de cette demoiselle. À moins que ce ne soit déjà une première apparition de la sœur de Méléagant. La récurrence d'un motif ne doit pas cependant être confondue avec les retours du même personnage.

Page 525.

a. Folio 30 de P-a, vers 743-792 ; b, 793-836 ; c, 837-880 ; d, 881-924 ; e, 925-968 ; f, 969-1012. •• *b.* se il i antre *[v. 752]* / Cil panse *P. Nous adoptons la version de P11. La règle des trois essais est traditionnelle dans les contes (voir v. 786, p. 526).*

1. Le gué est un décor typique de conte. On en comprend l'intérêt, que renforce parfois un culte archaïque. La défense du gué peut faire l'objet d'un contrat entre la divinité qui l'habite (une fée) et un chevalier. Cela deviendra un thème de « pas d'armes » ou tournoi au XVe siècle.

Page 526.

a. mar le feïstes *Es.* •• *b.* Se ge au frain une des mains *P. Nous adoptons la correction de Uitti (d'après Ch. et Es.) car, selon les vers 811-812, p. 527, une main retiendra la bride tandis que l'autre tirera sur la cuisse de l'adversaire.*

1. Ceux qui cherchent partout du comique et de l'ironie ont là évidemment une belle occasion de parler de rire ou de sourire. Mais, à la guerre, rira bien qui rira le dernier. Sans l'intervention d'une demoiselle, l'agresseur allait perdre la tête au terme de ce petit jeu si drôle (voir v. 890 et suiv., p. 529).

2. Le mécanisme des contes a le plus souvent recours aux systèmes ternaires. L'indication ici donnée plaide aussi en faveur de la version qui raconte la troisième sommation (v. 753-758, p. 525). Toutefois, deux vers plus loin, le texte est moins catégorique, et la troisième sommation est peut-être due à une correction tardive.

3. L'intention de Lancelot se révèle au vers 811, p. 527, et l'on comprend qu'il ne s'agit pas de saisir une main du chevalier mais seulement la bride, tandis que la main droite lui saisit la cuisse. Privé de ses armes, Lancelot va révéler sa force physique par une prise de lutte originale.

Page 527.

a. Se vuel *P. Nous adoptons la leçon de P11.*

Page 528.

a. s'antrevient *P (vers hypomètre). Nous adoptons la leçon de tous les autres manuscrits.* •• *b.* set *P. Nous adoptons la leçon de Ch., Es., P11 (voir v. 860).*

Page 529.

a. que o li *pour* que o lui *dans P, à cause de la rime.*

Page 530.

1. Nous devrons nous contenter de cette indication et, apparemment, nous n'entendrons plus parler de cette demoiselle, malgré sa promesse des vers 926-927 (voir de même n. 2, p. 524). Toutefois, l'insistance avec laquelle on nous dit que Lancelot l'avait reconnue peut nous amener à penser qu'il s'agit déjà, et plus sûrement encore qu'au vers 707, p. 524, de la sœur de Méléagant.

2. Les apparitions étranges de « demoiselles » se multiplient, apportant chaque fois une « aventure », une épreuve. Le procédé restera caractéristique du roman arthurien. Ce type de personnage s'apparente aux fées.

3. Cet épisode va jouer le rôle d'une épreuve de fidélité. Pour Lancelot, celle-ci se double d'un cas de conscience : l'urgence de sa mission salvatrice à l'égard de Guenièvre doit-elle lui faire renoncer à porter secours à une demoiselle ? Sans aller jusqu'au dilemme de la

tragédie, l'aventure romanesque tire du déterminisme du conte de fées le problème de la liberté chevaleresque.

Page 531.

a. Vers 978 dans P : Fors celui que ele atandoit *. Nous corrigeons d'après P II, car il ne manque pas d'hommes à l'intérieur, comme nous allons voir.*

1. L'étrangeté de la proposition amoureuse s'estompe lorsque l'on se réfère aux contes de fées dont l'auteur évidemment s'inspire. Le motif de la fée offrant sans autre préambule son amour à un chevalier correspond au type de conte illustré par le *Lai de Lanval*, de Marie de France. Mais on ne s'interroge guère, dans un tel contexte, sur les sentiments de la fée : un tel personnage représente les forces de la nature, et en particulier le désir sexuel féminin (qui fascine et fait peur à la fois).

2. L'expression (v. 977-978), ambiguë, a troublé les copistes. Veut-on parler seulement des invités possibles de cette personne apparemment très accueillante ? La demoiselle veut-elle faire croire qu'il n'y a personne (voir encore v. 1029, p. 532 : *Car ceanz fors moi ne veez*) ? En fait elle a toute une équipe à son service, et elle a tendu un piège à son invité du jour.

Page 532.

a. Vers 1009 dans P II : Tote droite l'apuie en haut *. •• b. Folio 31 de P-a, vers 1013-1056 ; b, 1057-1100 ; c, 1101-1144 ; d, 1145-1188 ; e, 1189-1232 ; f, 1233-1276. •• c. Vers 1034-1036 dans P :* Car lavez s'alez asseoir / Moult volantiers et cil s'asiet / Et cele lez lui cui moult siet *. Nous adoptons la version de P II, un peu plus claire, avec une correction de Foerster d'après P II pour le vers 1036 (au lieu de* Et la damoisele s'asiet *).*

1. Aider à monter ou descendre de cheval crée un rapprochement physique qui, si l'on manque de courtoisie, peut inspirer de mauvaises pensées (voir *Perceval*, v. 6838-6839, p. 853).

2. Offrir l'eau et la serviette fait partie des rites, et des commodités, préludant au repas. Comme le repas peut lui-même être un prélude aux plaisirs du lit, ce rituel peut prendre une connotation érotique. C'est le cas dans le *Lai de Lanval* où l'invité est d'abord accueilli par des servantes offrant ce service.

3. Les sous-entendus de cette conversation nous préparent à une scène dont la suggestion érotique est rarement atteinte dans un récit qu'on dit courtois. Mais justement, dans une telle scène, la courtoisie n'est qu'un fait de paroles (on évite les mots grossiers qui sont monnaie courante dans les fabliaux). L'image, elle, est obscène. Quant au style de l'auteur, il serait à saisir dans la narration elle-même, qui reste froide, purement technique.

Page 533.

a. regart *P II •• b.* ne m'ostes / Ne troverai qui le m'an ost / Et se tu ne me secors tost / Il me honira *P II (et la majorité des manus-*

crits). ↔ *c. Vers 1091-1092 dans P11 :* Si n'an iert il mie jalos / Ne ja de lui ne sera cos . *On comprend que le passage ait stimulé à la fois l'imagination et la verve des copistes parfois au détriment de la finesse courtoise (« cos » = cocu). Le passage a été diversement transcrit par les manuscrits.*

1. Le code chevaleresque en effet l'exige. Mais l'épreuve va au-delà de cette vérification. L'amour en question implique un bouleversement des valeurs : il faut trouver un nouvel équilibre.

2. On analyse des sentiments actuels : le futur de la version *P11* (voir var. *c*) ne se justifie guère ici. Quoi qu'il en soit, il y a de la part de la demoiselle un calcul fondé sur un savoir sexuel assez réaliste, que va déconcerter une autre manière d'aimer.

Page 534.

a. Vers 1134 dans P : Et garde a mont par la fenestre *Nous corrigeons d'après P11 et Ch.*

1. L'argumentation de tout ce passage délibératif n'est pas d'une logique absolument convaincante. On retient cependant que le chemin de l'amour ne peut passer par la lâcheté : à cette part de l'épreuve qui concerne le courage le héros ne se dérobera pas, même s'il doit être un instant retardé.

Page 535.

a. Vers 1136-1139 dans P : Adonc se prist a retenir / Li chevalier lor cos ne porent / Detenir qu'esmeüz les orent / An terre les espees fierent . *Nous corrigeons d'après P11 et Ch.* ↔ *b. Vers 1141 dans P :* Quant eles furent peçoiees . *Nous corrigeons d'après Ch. Ces dix derniers vers ont fait l'objet de corrections semblables de la part des éditeurs récents (Uitti, Méla).*

1. La hache ne fait pas partie, dans ce monde romanesque, de l'armement du chevalier : elle requiert plus de force que d'habileté, à la différence de la lance et de l'épée. Mais n'oublions pas que Lancelot est lui-même désarmé : il aurait eu peu de chance de prendre une épée à ceux qui en étaient armés ; grâce à une manœuvre habile il récupère une hache tenue par l'un des sergents. Le guet-apens pourrait désormais mal tourner pour ceux qui y ont participé.

Page 536.

a. Vers 1192 dans P11 : Lors s'an vont cil hors de laienz : *vers 1192 dans Ch. :* Et cil s'an vont fors de laienz

1. Cette soudaine débandade est l'équivalent d'un coup de baguette magique : la surprise a été bien ménagée. Mais pourquoi ce scénario ? À l'épreuve du courage et de la force s'ajoute une manœuvre pour éveiller le désir. Nous sommes dans un monde où la prouesse se confond avec la violence, et où le désir sexuel conduit au viol. (Voir Kathryn Gravdal, « Chrétien de Troyes, Gratian and the Medieval Romance of Sexual Violence », *Signs*, XVII, 1992, p. 558-585.) Mais Lancelot trace une autre voie.

2. Dans la série des lits qui jalonnent cet itinéraire amoureux (voir

n. 3, p. 518), celui-ci met en évidence la recherche de la volupté, comme chez la fée du *Lai de Lanval*.

Page 537.

a. convert *P. Nous corrigeons d'après P11, Ch. et Es.* ↔ *b. Vers 1231 et 1232 dans P11, Pr., Es., Ch. et V :* S'estoit ele molt bele et gente / Mes ne li pleist ne atalante *. P considère les deux vers 1232-1233 comme un proverbe général, non comme un trait de caractère propre à Lancelot. Guiot a peut-être tort de banaliser cet amour exceptionnel.*

1. Cette chasteté volontaire est une épreuve, « *assag* », que l'on attribue à la « *fine amor* » des troubadours. La parenté avec la chasteté religieuse, qui est présentée ici d'une manière plaisante, fait partie de tout un réseau de parallélismes entre le monde de la foi et le monde de l'amour que ce roman veut exalter.

2. Ayant cité l'une des lois, la plus importante, de l'art d'aimer « courtois », le narrateur intervient pour en restreindre immédiatement la portée à une élite. Nous n'avons pas affaire à un enseignement universel, mais à un message réservé à un petit groupe de chevaliers que distingueront leurs qualités de cœur.

Page 538.

a. Folio 32 de P-a, vers 1277-1320 ; b, 1321-1364 ; c, 1365-1408 ; d, 1409-1452 ; e, 1453-1497 ; f, 1498-1541.

1. Retour à la normale : on dormait sans chemise. Au premier coucher (v. 1208-1209, p. 536) la jeune fille avait gardé sa chemise, montrant une réserve qui maintenait l'épreuve dans des limites qu'on peut qualifier de « courtoises ».

2. De même qu'une victime peut convertir son bourreau à sa religion, de même Lancelot a converti la demoiselle à une plus haute idée de l'amour.

Page 539.

a. Vers 1304 dans P11 : Et se vos me conduisïez *. La rime est meilleure que celle de P.*

1. Trois âges se sont succédé, les temps anciens d'établissement des coutumes, l'époque du roi Arthur et celle de Marie de Champagne. La critique du temps présent n'est qu'implicite. Elle est plus sévère au début d'*Yvain*, du moins en ce qui concerne le comportement amoureux. Ici, c'est le comportement chevaleresque qui est en question. Or, de ce point de vue, deux types de coutumes vont s'opposer : celles de Logres, favorables à la protection des faibles, et celles de Gorre, qui les asservissent. Tout ce passage est une démonstration de la valeur civilisatrice des coutumes de Logres, celles de la courtoisie dont la cour de Champagne fait son idéal. On va bientôt évoquer les coutumes de Gorre, v. 2102-2108, p. 558. Voir Donald Maddox, « Lancelot et le sens de la coutume », *Cahiers de Civilisation médiévale*, XXIX, 1986, p. 339-353.

2. Le cheval de Lancelot lui a déjà été amené (v. 1300).

Page 540.

a. Vers 1352 dans P11 : Qu'ils vienent pres d'une fontainne . •• *b.* Si *P11. Voir var. a, p. 527.* •• *c.* fors sa voie *P (vers hypomètre). Nous corrigeons.* •• *d.* Oſtez *P. Nous adoptons la leçon des autres manuscrits.*

1. Ysoré eſt un géant, parfois un Sarrasin, notamment dans la chanson de geſte *Le Moniage Guillaume* (XIIe siècle). Son nom évoque les temps barbares qui ont précédé l'époque d'Arthur, ce roi civilisateur de la terre des ogres (Logres), vainqueur d'un autre géant qui avait violenté une jeune fille (voir n. 1, p. 523).

Page 541.

a. Notons la rime du même au même dans P et les autres manuscrits. Mais primitivement il y a pu avoir les rimes « fai/sai », s et f étant facilement confondus.

1. Ne pas se laisser détourner de son chemin, une fois celui-ci choisi, eſt la première règle imposée par la quête où Lancelot s'eſt engagé. Le mot *san* désigne la « direction », ici le « droit chemin ». Ce souci de la route direćte eſt un leitmotiv de notre texte ; voir v. 615, 680, 727, 1351, 1374, 1513, 2158, 2473, 3009, respećtivement p. 522, p. 523, p. 525, p. 540, p. 544, p. 560, p. 567, p. 580.

2. Le savoir de la jeune fille fait partie du contexte merveilleux de cette aventure : comme les fées elle devine la vérité, ou du moins une partie de la vérité. Il n'y a pas lieu de penser qu'elle ait été au service de la reine.

Page 542.

1. Cette image plaisante révèle le caraćtère moqueur du personnage : on pense à Lunette, dans *Yvain.*

2. Comme dans la tour d'où il avait aperçu la reine emmenée par son ravisseur, Lancelot a un accès de faiblesse. Il y a tout un jeu de la force et de la faiblesse dues à l'amour, qui illuſtre l'idée que l'on se fait alors de la maladie d'amour (l'amour « héroïque », comme on l'appelait).

Page 543.

a. soing *P. Mais voir v. 1505, p. 544, « saing » à la rime. Nous corrigeons.* •• *b.* Si n'eüſt *P. Nous corrigeons d'après P11 et Ch.*

1. Ce fétichisme nous rappelle l'émotion d'Alexandre découvrant (*Cligès*, v. 1610-1640, p. 211-212) un cheveu que Soredamour avait cousu dans le tissu de sa chemise (*ibid.*, v. 1157-1179, p. 201). Tout le symbolisme érotique de la chevelure eſt ici implicite ; il nous aide à comprendre la passion de l'amoureux qui se révèle à nous dans la séparation de l'aimée.

2. Les références à la pharmacopée de l'époque soulignent sur un ton narquois la magie d'amour. Ces éleċtuaires sont censés guérir les maladies affećtant les humeurs, et surtout la bile noire de la mélancolie. Le *diamargariton*, fait de gingembre et d'aloès d'après la *Bible de Guiot de Provins* (v. 2628, éd. von Wolfart et San-Marte, Halle, 1861),

est un fortifiant particulièrement utile aux personnes âgées. *Pleuriche* vient d'un nom grec (*pleuritis*). La *thériaque* restera le nom donné à un antidote contre le venin. On parlait aussi d'un mal saint Martin et d'un mal saint Jacques. Voir une autre liste de médicaments dans *Perceval*, v. 3327-3330, p. 768.

3. Cette grande foire se tenait à Saint-Denis, au nord de Paris, en juin. (Lendit = *indictum*, « jour fixé ».)

Page 544.

a. *Folio 33 de P-a, vers 1542-1584 ; b, 1585-1628 ; c, 1629-1672 ; d, 1673-1716 ; e, 1717-1760 ; f, 1761-1804. Le vers 1541 est répété au début de ce feuillet.*

Page 545.

1. L'attitude du héros, ici, n'est pas sans rappeler celle d'Érec : il n'aime pas qu'on mette en doute sa prouesse. Mais le passage illustre aussi le style bref, l'éloquence de la litote, qui caractérisent le héros courtois et, d'une certaine façon, l'esthétique de Chrétien.

Page 546.

a. *Vers 1592 dans V :* Ainz qu'il vos desresnast vers moi ••
b. aise *P (vers hypomètre). Nous corrigeons.*

1. Parce qu'il est en règle avec la coutume de Logres. Nous allons voir comment cette dernière peut adoucir les mœurs jusque dans une région qui semble dépendre des coutumes de Gorre. Ainsi se vérifiera l'action civilisatrice du héros arthurien.

Page 547.

1. Au vers 1647, *san* (terme différent du mot cité à la n. 1, p. 541) semble désigner une sorte de jeu de dés où l'on cherche à obtenir un double six avec deux dés. Quant à la *mine*, ce terme collectif, désignant parfois tout jeu de dés, s'explique par l'objet métallique dont on se sert comme plateau pour y jeter les dés. Voir *Les Jeux au royaume de France du* XIII*e au début du* XVI*e siècle*, Fayard, 1990, p. 97.

2. Nous pourrions dire « alezan », le cheval d'Espagne ayant d'ailleurs toute chance d'être d'origine arabe, cheval plus rapide que robuste.

Page 548.

a. *Une variante de Ch., V et Es. suggère une meilleure rime :* clamoit

1. Ce souci de se donner une contenance se traduira, de la part du chevalier Orgueilleux (v. 2578-2581, p. 570), par une attitude plus désinvolte. Au contraire, dans *Perceval* (v. 1356-1357, p. 719), Gornemant, à pied, tiendra avec élégance une badine.

2. La chemise est une blouse, ou tunique de lin, qui se porte courte ou longue. Ce chevalier n'a pas de pourpoint.

3. Ce sont des chevaux robustes, supportant le poids de l'armure.

4. Ces cris attestent que la rumeur est déjà parvenue jusqu'ici avec la rapidité qui caractérise ce monde en partie surnaturel. Elle reflète cette fois plus qu'un préjugé moral, une sorte de tabou négatif concernant la charrette.

Page 549.

1. Se dessine ici l'opposition entre la sagesse du père et le fol aveuglement du fils. Ce qui préfigure les rapports de Bademagu et de Méléagant.
2. L'écu, normalement retenu au cou par une bretelle, est pendant le combat maintenu au bras par une sangle et empoigné par une autre attache.

Page 550.

a. je te creant *Ch., Es., V*
1. Cette maxime proverbiale soutient la métaphore qui assimile les rapports familiaux aux affaires commerciales. Joseph Morawski, *Proverbes français antérieurs au* XVe *siècle*, Paris, Champion, 1927, n° 1721 : *Privez mal achate.*
2. Il s'agit des vingt-trois chevaliers apparemment chargés de la sécurité (voir v. 1666-1668, p. 548).

Page 551.

a. Folio 34 de P-a, vers 1805-1848 ; b, 1849-1892 ; c, 1893-1936 ; d, 1937-1980 ; e, 1981-2024 ; f, 2025-2068.

Page 552.

a. mainne et le suefre mes *P11* •• *b. Vers 1858 dans P :* Que par dedanz ces murs avoit . *Nous adoptons la leçon de Ch. et Es.* •• *c.* l'en mainne / El cemetire après le mainne / Antre les tres plus *P. Nous corrigeons d'après Ch. (« moinne » = moine).*
1. Les murs entourant le cimetière (ce qui n'est pas l'habitude près des églises) en renforcent le mystère. Cela justifie la première question posée au moine par Lancelot.

Page 553.

a. leones *Ch. Mais « Looys » suggère plutôt une déformation de « Loolz ».* •• *b. Vers 1878 dans Ch. :* De marbre si sanble estre nueve . *La graphie de P offre :* uev^{e} *avec e suscrit. Cela suggère une hésitation dans la prononciation, normalement « uevre ».* •• *c. Vers 1894 dans P :* Biax est dedans et defors plus . *Nous rétablissons l'ordre de P11.*
1. La référence à Pampelune, en Navarre, est déjà proverbiale ; le détour par le comté de la Dombes, entre le Jura et le Beaujolais, surprend davantage.
2. Gauvain et Yvain sont d'actualité arthurienne, et on les retrouve dans le *Chevalier au Lion*, de la même époque ; mais le troi-

sième nom surprend. On ne connaît pas de Louis dans ce contexte breton ; on a pensé à Lionel, fils de Gauvain dans les *Continuations de Perceval*, à partir des formes Loens ou Leones. On connaît un Loholt, fils du roi Arthur, dans *Érec et Énide* (v. 1708, p. 43) : ce doit être lui, le passage d'une graphie à l'autre pouvant s'expliquer (Loolt = Looys). Dans le *Lancelot en prose*, on en fait un fils adultérin d'Arthur.

3. Le mot *uevre*, « œuvre », marquerait ici un sens caractéristique du travail esthétique, plus précisément celui du sculpteur. (Voir *Érec et Énide*, v. 5330, p. 130.)

Page 554.

a. sers P11 •• *b.* Qui Es., V. *La formule d'accueil habituelle est « d'où venez-vous ? ». C'est l'équivalent de notre : « Comment allez-vous ? », à quoi il ne faut pas répondre. Mais la seconde question, en insistant, appelle une réponse.*

1. Nous avons affaire à une *coutume* apparemment barbare, qui s'oppose à la civilité de la coutume de Logres. Cependant, le « programme » du royaume de Gorre prévoit un cas de libération des prisonniers par l'action magique d'un héros. Sous la rationalité d'une histoire, qui explique la fin de la servitude pour ainsi dire coloniale à laquelle ce pays soumettait les ressortissants d'un pays voisin, transparaît donc un motif de conte merveilleux. L'épreuve qualificative se situe précisément dans un cimetière et concerne une tombe prophétique : c'est là un signe de plus qui renforce la suggestion d'un rapport de toute l'aventure avec le monde des morts. Voir encore v. 2100-2121, p. 558-559 ; 3907-3909, p. 603.

2. Le mot « merveille » situe l'exploit à la frontière du surnaturel, trace de la féerie présente dans les contes, notamment celtiques. Voir v. 1974, p. 555. C'est encore ce mot qui servira à caractériser le franchissement du Pont de l'Épée, v. 2248-2249, p. 562.

3. Ce « non », nom négatif du héros en attendant qu'on découvre le vrai, au vers 3666, p. 597, nous fait penser à celui dont se couvre Ulysse (« Personne »). Mais chez le héros grec il s'agit de ruse. Ici il y a comme une opposition au code habituel des relations humaines. Lancelot, esprit négateur, héros négatif ? On le comprendra parfois ainsi, au XIIIe siècle (dans *La Queste del Saint Graal*, par exemple).

4. Par cette définition Lancelot assume sa responsabilité et son rôle de héros libérateur d'une collectivité, celle du royaume arthurien. Reste occultée sa mission particulière à l'égard de la reine.

5. Cette définition convient exactement au monde de la mort.

Page 555.

1. Voir v. 1662, p. 548.

Page 556.

1. Ville qui impressionnait par sa richesse, tout au nord du royaume de France, en attendant l'acquisition par Philippe Auguste, en 1191, de l'Artois qui appartenait encore à Philippe de Flandre, pour lequel Chrétien allait écrire *Le Conte du Graal*.

2. Il est surprenant que ce chevalier aille à la chasse avec le heaume sur la tête. Il y a bien d'autres bizarreries dans l'errance de ces chevaliers solitaires mais armés de pied en cap, ce qui exige normalement le service d'écuyers et de valets (voir Paule Le Rider, *Le Chevalier dans le Conte du Graal*, SEDES/C.D.U., 1978). Ici, nous n'avons même pas affaire à un chevalier errant, mais à un vavasseur installé avec sa famille dans un manoir relativement confortable.

Page 557.

a. plest et liez *P. Nous adoptons la leçon de Ch. et P11.* •• *b.* lëaumant *P. Nous adoptons la leçon de Ch. et P11.* •• *c. Folio 35 de P-a, vers 2069-2112 ; b, 2113-2156 ; c, 2157-2200 ; d, 2201-2244 ; e, 2245-2288 ; f, 2289-2332.*

1. On est donc déjà au pays de Gorre, ou du moins sur une « marche », si le vrai passage se situe après le Pont de l'Épée. On hésite à reconnaître la servitude d'immigrants que semble bien décrire tout le passage qui va suivre. Mais, à cette triste logique du territoire politique se mêle le schéma mythique du monde des morts ; on pourrait dire, en forçant un peu l'image, que nous sommes comme aux Enfers, avant le passage du Styx, dans une sorte de no man's land.

Page 558.

1. C'est un beau geste d'accueil, hommage qui n'est sans doute pas habituel. Il a son côté pratique car, dépouillé de son armure, en sous-vêtements, le chevalier n'est pas à l'aise pour dîner chez un hôte et soutenir une conversation.

2. On ne comprend pas bien la raison de cette coutume, sinon par référence à des sociétés pratiquant l'esclavage. On rencontre le même problème dans *Yvain* avec les prisonnières du château de la Pire Aventure (v. 5187 et suiv., p. 464-480) : derrière le modèle celtique on devine un schéma mythique qui concerne l'Autre Monde.

Page 559.

1. Une fois de plus, on peut admirer la rapidité de propagation des rumeurs.

2. Tantôt on met l'accent sur la mission collective, tantôt, comme ici, sur la quête particulière de la reine. Nous devinons, mais on ne nous l'explique pas, qu'il y a comme un contrat magique qui lie le destin de la reine à celui de son peuple. La question se pose depuis le défi lancé au roi Arthur (v. 51-60, p. 508 et 70-79, p. 509). Notons un essai de caractérisation du peuple de Gorre par comparaison injurieuse avec les Sarrasins, ennemis traditionnels de la Chrétienté dans les chansons de geste.

Page 560.

a. conseilliez / G'en sui fetil aparelliez / Mes ja ce cuit n'i avroiz preu / Se vos n'alez *V* •• *b.* la *P. Nous corrigeons d'après P11.*

1. Aucune hésitation de la part du héros quand sa sécurité est seule en jeu.

2. Le lieu ainsi défini peut faire penser à un défilé dans les montagnes. Mais il ressemble aussi à un passage caractéristique de l'itinéraire conduisant au monde souterrain du *Purgatoire de saint Patrice*, œuvre de Marie de France (fin du XII[e] siècle), au *Paradis de la reine Sibylle*, œuvre d'Antoine de la Salle (1440).

Page 561.

a. sor *P. Nous adoptons la leçon de P II.* •• *b.* l'esgarde *P. Nous adoptons la leçon de Ch.* •• *c.* desoz *P. Nous adoptons la leçon de P II.*

1. Six heures du matin : nous sommes au mois de juin, les chevaliers s'étaient levés à la première clarté du jour (v. 2196).

2. C'est une fortification sommaire, abritant le guetteur le long du passage.

3. Le poste de garde est donc constitué essentiellement d'un seul chevalier et de ses auxiliaires. Le chevalier est bien un homme de Gorre : il en défend la frontière avancée, la coutume, et en partage les préjugés (nous dirions aujourd'hui l'idéologie).

4. La *panne* (voir v. 2232) est la bordure supérieure de l'écu, doublée de cuivre. L'angle d'attaque est passé par-dessus l'écu tenu trop bas, ou basculant sous le choc ; le point faible, à l'articulation du heaume et du haubert, ne s'est plus trouvé protégé du terrible impact de la lance.

Page 562.

1. Cette complicité d'une partie des combattants du camp adverse avec Lancelot est à mettre en rapport avec sa mission libératrice. Ces hommes d'armes étaient peut-être recrutés parmi les gens de Logres. Mais l'épisode se rattache surtout au motif du faux danger, comme celui des deux lions au Pont de l'Épée (v. 3132-3135, p. 583-584). Il faut vaincre les fantasmes de la peur (v. 2170-2180, p. 560) comme ceux de la honte.

2. Comme tous les ordres, celui de la chevalerie se recrute par cooptation. Cependant la procédure assez expéditive envisagée là par le « valet », apprenti chevalier, ne sera pas décrite par la suite (voir v. 2393-2396, p. 565). Le jeune homme se contentera de se procurer un cheval et des armes.

Page 563.

1. On comprend la hâte de Lancelot : il s'agit d'un rapt. Quant à la proposition qu'on lui fait, elle va se révéler un piège, car Lancelot, malgré le caractère évasif de sa réponse, au début, fait bientôt allusion à sa grande entreprise, se désignant donc comme l'envahisseur dont tout le monde parle.

2. Nous voyons que le guide inconnu et le nouvel arrivant sont des gens de Gorre. Nous constatons que la mission de Lancelot a un grand retentissement tant chez les maîtres du pays que chez ceux qui y sont retenus captifs et attendent leur libération.

Page 564.

a. pas / Tant que il *P. Nous corrigeons avec Foerster d'après Ch. et P11.* •• *b. Vers 2335 et 2336 dans P :* Mes maintenant qu'il furent fors / Lor lessierent aprés les cors . *Nous corrigeons avec Foerster d'après P11. Guiot n'a pas bien compris le piège.* •• *c. Folio 36 de P-a, vers 2333-2376 ; b, 2377-2420 ; c, 2421-2464 ; d, 2465-2508 ; e, 2509-2552 ; f, 2553-2596.*

1. Il doit s'agir d'une « motte » comme on disait alors pour caractériser une place forte construite sur une éminence, parfois artificielle.

2. Ce fonctionnement du château-piège ressemble à celui que rencontre Yvain chez Laudine (*Yvain*, v. 905-929, p. 361). Mais ici on nous explique comment deux portes, l'une à l'entrée et l'autre à la sortie, de l'autre côté de la cour, emprisonnent Lancelot et ses compagnons.

3. Les contes ne font pas bien la distinction entre l'ingéniosité mécanique et la merveille surnaturelle. Les merveilles de l'Orient, en particulier, confondent magie et prouesse technique. L'enchantement fait peur, car on ne sait comment en venir à bout. Le héros de Chrétien a ainsi une mission éclairante : avec lui progresse la lumière de la « sapience » rationnelle.

4. Le mot *fée* (v. 2351) n'est pas encore très employé à l'époque de Chrétien de Troyes. Il s'agit ici de la Dame du Lac, que l'on appellera Viviane ou Niniane, et dont l'histoire sera racontée par le *Lancelot en prose* utilisant la même source que Chrétien, un texte proche du *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven. Elle a rempli la fonction maternelle auprès de l'enfant qu'elle a enlevé et emmené dans son univers magique, au fond d'un lac.

Page 565.

a. grosse *P11, Ch.*

1. Sans doute n'y a-t-il pas de bannière pour cette révolte interne au pays, et Lancelot, n'ayant pas assisté au début du combat et arrivant en des lieux inconnus, ne peut savoir tout de suite où sont ses amis.

2. Perceval aura plus de mal à revêtir les armes du Chevalier Vermeil : c'est qu'il n'a pas connu d'apprentissage (*Perceval*, v. 1120-1142, p. 713). Il se fera adouber par Gornemant, tandis que notre jeune homme, ici, aurait dû l'être par Lancelot, mais on ne nous en parle pas (voir n. 2, p. 562).

Page 566.

a. Que il ront et fant et depiece *Ch.* •• *b.* Escuz et lances et haubers *P. Série moins cohérente (pour des armes défensives) que celle de P11 dont nous adoptons la version.* •• *c. Foerster donne d'après Ch. et V :* De lui as filz . *(Ils sont deux frères, maintenant à égalité.)* •• *d.* ait / Quant ceste novele ont oïe / Molt en est lor genz esjoïe / Quant la novele *Ch., P11* : ait / Quant ceste *[comme dans Ch. et P11]* esjoïe / Et dient que or seront il / Jeté hors de paine et d'essil / Quant la novele *Pr.*

Page 567.

a. priſtrent *P. Nous adoptons, pour la rime, la version de Es. et V. Mais on trouve la forme « prindrent » à la rime, v. 4138, p. 608.*

1. Il n'eſt pas dans les habitudes de se battre la nuit : à cheval, et avec le heaume, c'eſt d'ailleurs pratiquement impossible.

Page 568.

a. Vers 2499 dans P11 : Molt l'enorerent et servirent

1. Le ſtyle de Lancelot eſt très contourné. La bonne intention à son égard suffit : voilà ce qu'il veut dire. Il suscite un dévouement enthousiaſte, voilà ce que l'auteur nous montre longuement.

Page 569.

a. deus *P. Nous corrigeons d'après Es. et V (voir v. 3000, p. 580). De même au vers 2556, que nous corrigeons d'après la plupart des manuscrits.*

1. Cet accueil rappelle celui fait chez le vavasseur, v. 2263-2271, p. 562.

2. Il n'y a en fait que deux chevaliers et un jeune homme, apprenti chevalier (voir v. 2250-2258, p. 562). Mais aux vers 3000, p. 580 et 3039, p. 581, il eſt bien spécifié que Lancelot eſt accompagné de deux chevaliers. Il faut donc considérer que le jeune homme, ayant saisi à la bataille (v. 2393-2401, p. 565-566) les armes d'un chevalier mort, eſt considéré comme adoubé *de facto* après avoir rejoint Lancelot, son seigneur (v. 2403, p. 566).

Page 570.

a. mendres *P11* •• *b.* gaſter *P11 (meilleure rime). c.* uns sergans *Ch. L'ironie fait difficulté. Méla suggère de corriger « en present » = en personne. Voir n. 1.* •• *d. Folio 37 de P-a, vers 2597-2640 ; b, 2641-2684 ; c, 2685-2728 ; d, 2729-2772 ; e, 2773-2816 ; f, 2817-2860.*

1. Nous essayons de rendre ainsi la version de notre manuscrit : *uns presanz* au prix d'un léger anachronisme, les entremets étant surtout la diſtraction favorite des banquets au XV[e] siècle. Il y aurait ici une ironie que confirme la description du personnage. Charles Méla (voir var. *c*) propose de traduire : « se présenta en personne » ; mais comment ici se présenter autrement ?

Page 571.

a. menez *P11 (meilleure rime).* •• *b.* Qui ceſtui valoir resanblaſt *P11, Ch.* •• *c.* se *V*

1. La mise en jeu de sa propre tête, comme le motif de la décapitation d'un enchanteur avec qui les rôles seront échangés l'année suivante, semblent des éléments d'anciens contes celtiques. Ce motif eſt utilisé dans la *Première continuation de Perceval*, où le magicien Éliavrès lance ce défi à son fils Cariadoc.

Page 572.

1. Ce rapport intime du chevalier avec son armure se reflétera dans la naïveté admirative des questions posées par Perceval au premier chevalier qu'il aperçoit (*Perceval*, v. 282, p. 692).

Page 573.

a. a bandon *P (rime du même au même). Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. La métaphore commerciale et financière vient ici illustrer la régularité de l'échange.

2. Sur le jeu de *mine*, voir n. 1, p. 547. Comme l'a compris Charles Méla, il ne s'agit pas ici de doubler la mise à chaque coup, ce qui n'aurait pas grand sens pour l'image du combat, mais simplement de recommencer sans trêve à jeter les deux dés.

Page 574.

a. de *P11, Ch.* •• *b.* l'anchauce et si *Ch.*

1. Le heaume était retenu par des lanières au collier du haubert. La force du coup asséné a arraché ces courroies. La ventaille est le bas du capuchon, recouvrant le menton (voir v. 2914-2915, p. 578).

2. Il y a là une sombre ironie de la part du vaincu. Le personnage du « fol » qu'il imagine pour lui attribuer cette réplique est déjà un personnage de « sot » tel que le produiront les auteurs comiques (comme Adam de la Halle dans le *Jeu de la Feuillée*, mais surtout les pièces mettant en scène le soldat fanfaron).

Page 575.

a. estre cent foiz morz *P11*

1. La peur du déshonneur qui s'attache à la charrette est caractéristique d'une morale de l'orgueil. Ce chevalier du royaume de Gorre incarne le principal défaut de cette société à laquelle s'oppose le héros courtois. Il semble jouer un rôle important dans cet autre monde. S'il y a un rapport entre Gorre et la mort, on comprend que certains y veillent à maintenir les tabous funèbres.

Page 576.

1. Cette prédiction, reprise aux vers 2904, p. 578 et 2940, p. 579, va se réaliser quand cette jeune fille, sœur de Méléagant, délivrera Lancelot de la tour où son rival l'aura emprisonné (voir l'épisode commençant au vers 6388, p. 664). La soudure du texte, située dans la partie racontée par Godefroi de Lagny, témoigne de l'attention apportée par le continuateur au plan d'ensemble, sur ce point du moins. Mais y aura-t-il alors un infléchissement du rôle réservé à ce personnage féminin ? Certains pensent que Godefroi de Lagny a voulu la substituer à Guenièvre pour en faire l'amie de Lancelot (voir D. J. Shirt, « Godefroi de Lagny et la composition de la Charrete », *Romania*, XCVI [1975], p. 27-52).

2. C'est dans les cas les plus désespérés que l'on invoque Dieu par ses définitions, ou par ses noms les plus secrets ou les plus mystérieux.

Page 577.

a. Vers 2857 dans P : Sor pitié et sor sa franchise *. Nous corrigeons d'après P11 :* Pitiez ensemble et sa franchise *mais en supprimant* et . •• *b.* Merci donc ne l'avra il donques *P. Nous corrigeons d'après P11.* •• *c. Folio 38 de P-a, vers 2861-2904 ; b, 2905-2948 ; c, 2949-2992 ; d, 2993-3036 ; e, 3037-3080 ; f, 3081-3124.* •• *d.* einsi feire le vialt *P. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. Comme souvent, le débat allégorique est là pour traiter de questions trop subtiles pour être abordées autrement. Il arrive que les copistes perdent le fil de la métaphore, ou la philosophie du passage. Dans un débat, l'expression « d'autre part » marque le passage à la partie adverse (voir le même emploi de « d'autre part » dans la plaidoirie inverse, v. 2925-2926, p. 578). La *franchise* (v. 2857) réclamée par Pitié, c'est la liberté, l'élargissement du prisonnier.

Page 578.

a. Vers 2916 dans Ch. et Es. : E cil li crie et plus et plus

1. Voir n. 1, p. 577.

2. On ne sait de quelle sombre histoire cette satisfaction est le dénouement. On peut penser à une affaire comme celle que raconte la Maligne Demoiselle à Gauvain pour lui expliquer sa méchanceté apparente : l'autre chevalier lui a tué son ami (*Perceval*, v. 8927-8938, p. 904).

Page 579.

a. voloie *P11* •• *b.* Et au moins autrui preuz *P. Nous corrigeons d'après Es.* •• *c. Vers 2970 dans P11, Ch., Es. et V :* Et cil respont bien le savoie .

1. Voir n. 1, p. 576.

2. La version des autres manuscrits (voir var. *c*) : « Je le savais bien » a beau amener une meilleure rime, elle oscille entre la banalité et le mystère. Banalité d'un héros qui ferait, comme un enfant, état de son anticipation des événements ; mystère d'une mission qui lui aurait été confiée, mais par qui ?

Page 580.

a. Boen *P. Nous corrigeons d'après P11.* •• *b. Vers 2979 dans P :* Tant que vos le demandesiez *. Nous adoptons la leçon de P11.*

1. On va de plus en plus insister sur la courtoisie des manières du héros, alors même qu'il va affronter des épreuves surhumaines.

Page 581.

a. betee *P. Nous corrigeons d'après P11 pour la rime et le sens (« betee » = gelée).* •• *b.* ne ploit / Si ne sanble il pas qui la voit / Qu'ele puisse

grant *P. Nous corrigeons d'après P11 et V.* •• *c.* retornez *P. Nous corrigeons d'après P11 et V.*

1. La comparaison avec la mer gelée, que donne ici *P* (voir var. *a*), n'eſt pas convaincante. Mer « salée » n'apporte qu'une épithète traditionnelle, mais on n'en attend pas d'autre.

2. L'iconographie du XIIIe siècle représentera souvent cette terrible image, symbole riche de sens, autant que la lance qui saigne du *Conte du Graal*. L'épée menaçante, que nulle main humaine ne brandit, résume l'interdiction pour Lancelot d'aller plus loin, en direction de la reine. Elle lui impose un sacrifice, il va souffrir dans sa chair, mais à ce prix il pourra vaincre l'interdit.

Page 582.

1. L'énumération de ces impossibilités (« adunata ») tend à juſtifier rationnellement la peur. Elle prépare l'admiration pour l'exploit surhumain du héros. On voit qu'il n'eſt pas simplement le champion de la rationalité, il va au-delà.

Page 583.

a. desire *P. Nous corrigeons avec tous les éditeurs.* •• *b.* el *P. Nous adoptons la leçon des autres manuscrits.* •• *c.* A grant dolor si con *P11, Ch., V* •• *d. Folio 39 de P-a, vers 3125-3168 ; b, 3169-3212 ; c, 3213-3256 ; d, 3257-3300 ; e, 3301-3344 ; f. 3345-3388.* •• *e. Vers 3134 dans P :* Si cuida eſtre deceüz *. Nous adoptons la leçon de P11.*

1. Il souffrira d'autres blessures quand il arrachera les barreaux de la chambre où l'attendra Guenièvre (v. 4647-4654, p. 621). Entre le rapprochement avec les blessures du Chriſt crucifié (Jacques Ribard, *Chrétien de Troyes, Le Chevalier de la charrette [...]*, p. 136) et le symbolisme psychanalytique de la caſtration, c'eſt l'abnégation du guerrier qui nous vient d'abord à l'esprit : l'amour difficile du chevalier emprunte à la guerre l'image de la souffrance.

Page 584.

1. Quand il s'eſt servi précédemment de son anneau, sorte de pierre de touche pour déteċter la magie, Lancelot a trouvé qu'il n'y avait rien que de naturel (v. 2357-2361, p. 564-565). Ici, au contraire, il a été victime d'une apparition surnaturelle qui tendait à provoquer une vaine peur. C'eſt dire que l'Autre Monde a bien quelque chose de magique, mais dont l'enchantement se dissipe devant l'action du héros libérateur.

2. Ce personnage eſt l'exacte antithèse de son fils : il a toutes les qualités d'un bon roi. Voilà qui brouille considérablement l'image que nous pouvions nous faire du royaume de Gorre. Comment ce bon roi peut-il perpétuer une coutume qui asservit tous les étrangers ? L'interprétation ſtrictement politique et réaliſte rencontre ici quelque difficulté. Ce personnage royal eſt-il composé à partir d'un modèle mythologique faisant régner, comme Pluton, la juſtice au royaume des morts ? La mythologie antique a connu aussi des conflits

entre bon père et mauvais fils (Saturne et Jupiter) ou vice versa. En tout cas, cet au-delà est partagé entre un principe du bien et un principe du mal qui ont pour lettre initiale justement B et M. Le modèle de Méléagant est d'ailleurs un certain Melvas, ravisseur légendaire de la reine Guenièvre.

Page 585.

a. buens *P11. Cette leçon évite la rime du même au même. Elle n'est pas d'une logique parfaite.*

1. On sent ici la tentation de la discussion morale qui interrompt l'histoire. Mais le retour à celle-ci se fait sous la forme d'un dialogue, non d'un récit : le roman médiéval montre là encore ses traits dominants, plus dramatiques que diégétiques.

Page 586.

a. Li done ainz qu'il le te demant *P. Nous adoptons la leçon de P11.* •• *b.* Que diex le confonde *P. Nous adoptons la leçon de P11.* •• *c.* randroie / La reïne et dex m'en desfende / Qu'en tel guise je la lui rende / Ja *P11* •• *d.* que enors iert / Au chevalier se il conquiert *P11*

1. Cette phrase au style indirect est un essai intéressant d'analyse se substituant au procédé habituel du monologue.

2. Nous retrouvons ici l'argumentation et la discussion qui ont opposé le vavasseur à son fils présomptueux (v. 1712-1777, p. 549-550).

Page 587.

a. toloies / Je te lo et pri qu'an pes soies / Et se *P. Répétition du vers 3242, p. 586. Nous adoptons la leçon de P11.* •• *b. Les vers 3279-3280 sont intervertis dans P. Nous corrigeons.*

1. Le statut du nouvel arrivant est ainsi bien défini : il est sous la protection royale et bénéficie de son sauf-conduit.

Page 588.

a. Vers 3291 dans P : Por ce nel vos consantiromes . *Nous adoptons la leçon de P11 et Ch.* •• *b.* soiez prodon / Et moi *P. Nous adoptons la leçon de P11.* •• *c.* garir *P. Nous corrigeons d'après P11.* •• *d.* plaiez *P. Nous adoptons la leçon de P11.*

1. Le fils a parlé à son père avec une ironie cinglante. Aux liens du sang Bademagu va préférer ceux de l'estime, allant jusqu'à offrir ce que, dans le monde féodal, on tient pour le plus précieux : *auxilium* et *consilium*. Ce drame du père et du fils aîné touche profondément l'âme médiévale. Le mythe d'Abel et Caïn a pu servir à l'exprimer : pourquoi Dieu le Père a-t-il favorisé Abel (*Jeu d'Adam*) ; voir D. Poirion, *Résurgences*, P.U.F., 1986, p. 22).

Page 589.

a. sener *P. Nous adoptons la version de P11.*

1. Bademagu n'accorde pas d'autre valeur à l'épreuve de cette traversée que celle d'une démonstration de prouesse. Notons, en préambule de son discours d'accueil, comme un léger reproche dans les paroles d'étonnement : il n'a pas été prévenu. Toutefois il prend bien soin de ne pas prendre à son compte l'enlèvement de la reine.

2. Cet onguent, cité aussi dans *La Mort Aimery de Narbonne*, renvoie à la légende pieuse du soin prodigué par Marie Madeleine, Marie Jacob et Marie Salomé à Jésus après qu'il eut été battu. Rappelons que dans Marc, XVI, 1, il s'agit d'aromates pour embaumer le corps de Jésus, selon une coutume des Juifs, précisés par Jean, XIX, 39-40.

Page 590.

a. Folio 40 de P-a, vers 3389-3432 ; b, 3433-3476 ; c, 3477-3520 ; d, 3521-3564 ; e, 3565-3608 ; f, 3609-3652. •• *b. Vers 3396 dans P11 et V :* Mes je gast le tens et pers ci .

1. *Sor mon pois* (v. 3393), « contre ma volonté ». On trouve une expression semblable dans *Érec et Énide*, v. 5656, p. 138 : « *ancontre mon pois* ».

Page 591.

a. Vers 3419 dans Ch. : Mes por vos tant an i prendrai . •• *b.* Einz vient por enor porchasier *P11*

Page 592.

a. uns cirurgïen / qui *P11* : uns fusicïen / qui *Ch.*

1. Voilà exprimés les deux principes d'une justice rationnelle à quoi Chrétien est probablement plus attaché qu'au merveilleux et au surnaturel. On a l'impression que Bademagu est pour lui la figure du roi idéal.

Page 593.

1. Montpellier est déjà célèbre alors pour son enseignement de la médecine. On oppose ici à cet enseignement, fondé sur les auteurs classiques (Hippocrate et Galien), l'art d'une sorte de guérisseur, plus proche de la magie.

2. On a pu plaisanter sur la rapidité avec laquelle cette nouvelle s'était répandue. Si l'on raisonne en fonction d'un monde réaliste, la question se pose. Il n'en va pas de même si l'on admet qu'il s'agit d'un monde poétique.

3. La littérature aime citer les villes célèbres pour leur artisanat, en particulier dans le domaine des armes (voir v. 5814, p. 650).

4. Les amateurs de chronologie ont là une difficulté, car on ne peut supposer que les captifs jeûnent depuis la première entrée de Lancelot dans les marches du royaume de Gorre, soit au passage du gué, v. 887, p. 529, puisqu'il est bien spécifié que leurs dévotions concernent ce combat.

Page 594.

a. Vers 3548 dans P : De braz de janbes et de piez *. Nous adoptons la leçon de P11.*

1. L'auteur fait un effort pour attribuer des qualités au méchant. Mais il doit bien représenter l'homme de guerre, et sa beauté destructrice, une sorte d'ange de la mort.

Page 595.

a. sorcengle *P11, Ch. « Varengle » (leçon de P) doit désigner la partie courbe du harnachement qui maintient l'armure du cheval (voir aujourd'hui « varangue », terme de marine).*

1. Voir n. 2, p. 520.

2. La poussée des lances, définie par le poids et la vitesse des chevaliers et de leur monture, est ici plus forte que d'habitude : toutes les attaches calculées pour y résister ont cédé, et les cavaliers ont été désarçonnés.

Page 596.

a. Vers 3639 dans Ch., Es. et V : S'an murmuroient tot antor *.* •• *b. Folio 41 de P-a, vers 3653-3696 ; b, 3697-3742 ; c, 3743-3786 ; d, 3787-3830 ; e, 3831-3874 ; f, 3875-3918.*

1. Les coups ont entamé non seulement l'armure, mais le corps : voir *Yvain*, v. 840-845, p. 359.

2. Cette demoiselle va vite dans ses déductions. C'est une chance pour une grande dame que d'avoir une suivante aussi avisée, telle Lunette au service de Laudine, dans *Yvain*.

Page 597.

1. Nous apprenons ainsi le nom du héros à peu près au milieu du texte (v. 3666 sur 7122). La reine paraît hésiter, pour ne pas se compromettre. Mais la jeune fille a l'air de savoir de qui il s'agit. Le mot « Lac » pourrait être lié au nom de la fée qui l'a élevé, la Dame du Lac selon la tradition dont s'inspire le *Lancelot en prose*. Mais on se rappelle le nom d'Érec, fils du roi Lac. C'est donc un patronyme, qu'on a pu rattacher au nom du dieu celte Lug.

2. On se rappelle le regard désespéré que Lancelot jetait de la tour sur le cortège emmenant Guenièvre (v. 560-564, p. 521). Voici la perspective inversée : la dame regardant de la tour les exploits du chevalier fixe pour longtemps l'image du rapport amoureux. Guenièvre, notons-le, n'avait pas assisté au passage du Pont de l'Épée, mais seulement Bademagu et son fils.

Page 598.

a. si antrepris / Torne *P. Nous adoptons la version de P11 et des autres manuscrits.* •• *b. Quatre vers (3711-3714) sur la même rime dans tous les manuscrits.* •• *c.* trestorner *P11, Ch.*

1. Il y a là comme un rite sacrificiel, coulé par le langage juridique

dans le moule féodal, pour figurer un aspect de cette dévotion amoureuse. Tel un gladiateur, Lancelot offre sa future victime à la reine.

2. Ce mélange d'amour et de haine pourrait résumer l'état de rivalité amoureuse, qui prend la place de la jalousie, sentiment tenu pour méprisable par la chevalerie, et par conséquent refusé ou refoulé. Ce n'est pas sans importance, car les rapports de Lancelot et de Méléagant se définissent ainsi par rapport à Guenièvre en termes amoureux.

Page 599.

a. pres li venoit *P11*

Page 600.

a. Vers 3791 et 3792 dans P11, Ch. et V : Mes por moi qui molt vos en pri / Li dites la vostre merci .

1. Insensiblement, et par la grâce de la courtoisie dont le roi Bademagu ne s'est pas départi, tout le pouvoir de décision (qu'elle avait perdu par la faute du « don » absurde du roi Arthur) est revenu à la reine.

2. L'histoire de Pyrame et Thisbé, relatée par Ovide dans *Les Métamorphoses*, raconte une tragique méprise qui fait croire à Pyrame que Thisbé a été tuée par une lionne : il se suicide, ce qu'apprenant Thisbé se tue à son tour. Cette histoire est alors bien connue, notamment par une version en français écrite au XII[e] siècle par un auteur anonyme. N'oublions pas que Chrétien lui-même a donné sa version de quelques contes ovidiens. Ce conte n'est pas sans rapport avec les épisodes suivants qui verront tour à tour Guenièvre (v. 4175 et suiv., p. 609) et Lancelot (v. 4326 et suiv., p. 613) se désespérer de la mort de l'autre rapportée par une fausse rumeur, avec même une tentative de suicide, de la part de Lancelot, rappelant le sort funeste de Pyrame. Lancelot a un fond noir et mélancolique.

Page 601.

a. Mot répété dans P. Nous corrigeons.

Page 602.

a. Vers 3898 et 3899 dans Ch. et V : S'estuet que la reïne otroit / Et que lanceloz le creant .

1. Ce dialogue nous éclaire sur les sentiments du roi à l'égard de son fils : il justifie son intervention par le souci de lui éviter une mort qu'il juge certaine. Mais ce fils orgueilleux ne peut admettre une telle sollicitude. Voir le précédent dialogue, v. 3193-3308, p. 585-588, où Méléagant reçoit une leçon, mais aussi le dialogue du chevalier aux cheveux gris avec son fils qui voulait enlever la demoiselle accompagnée par Lancelot (v. 1681-1820, p. 548-551).

2. La clause prévoyant ainsi le second combat devient caduque en raison du combat judiciaire rendu nécessaire par l'affaire des draps tachés de sang (v. 4947, p. 629). En fait, comme l'a bien montré Donald Maddox, les coutumes de Logres et de Gorre interfèrent et le

contexte juridique se brouille (voir « Lancelot et le sens de la coutume », *Cahiers de Civilisation médiévale*, XXIX, 1986, p. 339-353).

Page 603.

a. Folio 42 de P-a, vers 3919-3962 ; b, 3963-4006 ; c, 4005-4050 ; d, 4051-4093 ; e, 4094-4137 ; f, 4138-4181. •• *b.* feste *P. Nous corrigeons d'après P11, Ch. et V.*

1. Cette nouvelle définition de la coutume de Gorre précise le mécanisme qui peut y mettre fin : la condition en semble réalisée. Mais rien n'est vraiment assuré, car Lancelot n'est pas encore sorti. Méléagant peut faire échouer toute l'entreprise de libération en gardant Lancelot prisonnier. La reine peut bien sortir momentanément ; mais elle devra revenir si Lancelot fait défaut (v. 3886, p. 602).

2. Nous avions presque oublié le sénéchal ! Nous nous rappelons maintenant le blessé emmené sur une civière (v. 552-553, p. 520). Son retour au premier plan du récit, tout en jetant quelque lumière sur les conditions de sa captivité et de celle de la reine, prépare la péripétie essentielle : la mise en accusation de la reine.

Page 604.

1. L'idée peut traverser notre esprit que cette froideur est une précaution pour ne pas être soupçonnée d'aimer Lancelot. Mais l'attitude de la reine va bien au-delà de ce qui serait nécessaire à cet effet. Il y a là une singularité que les questions du roi vont aider à souligner, bien qu'il ignore tout des sentiments de Lancelot.

Page 605.

1. Esquisse d'analyse allégorique dans le style des trouvères. Le cœur ne représente plus le siège des sentiments comme dans *Cligès* (v. 691 et suiv., p. 190), mais toute la force, le pouvoir, l'instance de décision qui s'attachent à ces sentiments.

Page 606.

a. il me pleisoit *P11, Ch.*

1. Ce passage illustre la lutte du bien et du mal, de la vie et de la mort, chez un blessé : c'est Méléagant qui représente la mort.

Page 607.

a. Ce vers est répété dans P.

1. Il faut entendre par *lëauté* (v. 4073) la fidélité au roi Arthur, la conduite chaste en face des avances dont la reine a pu être l'objet de la part de son ravisseur notamment. Mais la logique de l'honneur féminin va souffrir quelques sophismes dans la perspective de l'amour dit « courtois » : l'honneur, c'est l'apparence.

2. C'est la formule résignée d'un fidèle s'en remettant à la volonté de son dieu : la dame exerce un pouvoir absolu de semblance divine ; on ne critique pas ses caprices.

Page 608.

a. Vers 4123 dans P11 et Ch. : Et de ce sont molt corecié *. C'est le point de vue des gens de Gorre, au lieu de ceux de Logres. On anticipe alors sur le vers 4127.*

1. On remarque que le narrateur fait vivre avec un certain réalisme ce peuple de l'Autre Monde (Gorre) dont le statut est pour nous si problématique. Il leur prête une opinion, des initiatives, presque une politique, ici en désaccord avec celle de leur roi, mais conforme aux idées de Méléagant. En fait, la capture de Lancelot remet en question la libération de tous les autres, malgré ce qu'ils s'imaginent.

2. L'image romanesque de Lancelot perd ici son prestige héroïque. Désormais, en effet, le style de l'aventure baisse d'un ton, sous l'influence de modèles narratifs qui inspireront justement ce que l'on appellera le « roman d'aventure » (ainsi *Énéas*, surtout dans sa seconde partie, et *loire et Blancheflor*).

Page 609.

a. par tot va / Tant que la reïne trova / Qui *Ch., Es., V* •• *b. Folio 43 de P-a, vers 4182-4225 ; b, 4226-4269 ; c, 4270-4312 ; d, 4313-4356 ; e, 4357-4400 ; f, 4401-4444.*

1. La « rumeur » (en latin *fama*) joue maintenant un rôle explicite, et non plus implicite comme précédemment. Elle permet de mettre à l'épreuve, par ses fausses nouvelles, les amants d'une manière non plus héroïque mais pathétique.

Page 610.

a. Que *Ch., Es., V*

1. Il est difficile d'admettre cette explication quand on a sous les yeux les vers 3953-3967, p. 604. D'autre part, il est impossible de prendre ces propos trop au sérieux. En fait, Lancelot se trouvait confronté à ce que nous appellerions un « caprice », attitude toujours difficile à interpréter chez un adulte. Chrétien fait des efforts pour explorer la psychologie féminine à la lumière des personnages littéraires qu'il connaît déjà. À la même époque, Laudine, dans *Yvain*, présente quelques traits semblables. La « dame », *domina*, doit manifester son pouvoir, et elle le peut facilement par des exigences arbitraires, selon l'image que malheureusement les seigneurs eux-mêmes ont souvent donnée de leur pouvoir.

Page 611.

a. muire / Don ne me doit ma vie nuire / Se je sui *P. Nous adoptons la leçon de Ch. et Es.*

1. Les Brabançons, dont le nom apparaît dans le texte (v. 4227) pour signifier « brigands meurtriers », sont victimes de l'un de ces stupides stéréotypes qui affectent partout l'image de l'étranger : ils représentent ici les mercenaires qui, dans les bandes armées, se livrent aux pires exactions.

2. Revirement caractéristique de l'art du monologue délibératif.

Page 612.

a. Vers 4283 et 4284 dans P : Tant que malgré suen m'ocirrai Comant n'autremant n'en porrai *. Nous corrigeons d'après P11 et Ch.*

1. Le recours à la personnification allégorique permet d'exprimer des vérités paradoxales. L'une des difficultés qui s'attachent à cet exercice, cherchant ici sans doute à rivaliser avec l'image que Virgile nous a donnée de la mort de Didon (*Énéide*, livre IV), et aussi celle de Pyrame, est la résistance de la mentalité chrétienne à la notion même de suicide.

Page 613.

a. Ce vers est répété dans P au début du verso du feuillet. •• *b.* felenie le lessas *P. Nous adoptons la leçon de P11, Ch. et V.*

1. Gauvain aussi, quand il sera repêché, restera un moment sans pouvoir parler (v. 5138, p. 633).

Page 615.

a. ma nertume *P. Nous corrigeons d'après P11.*

1. Ce monologue est essentiel pour comprendre le *sens* de ce conte : l'amant ne doit pas reculer devant la honte, les reproches et le blâme de la société. Lancelot est très conscient des principes de son aventure. Il ignore seulement que Guenièvre est au fond bien d'accord avec cette conduite. Une difficulté pour la traduction du monologue : le mot « amour », visiblement personnifié dans la plupart des cas, redevient parfois un nom commun.

2. Il s'agit peut-être de Bade, capitale de son royaume (v. 6245, p. 661).

Page 616.

a. Folio 44 de P-a, vers 4445-4488 ; b, 4489-4532 ; c, 4533-4576 ; d, 4577-4620 ; e, 4621-4664 ; f, 4665-4708. •• *b.* pristrent *P. Nous corrigeons, comme les précédents éditeurs, pour la rime (voir v. 4138, p. 608).*

Page 617.

a. Vers 4473 dans P : Puis parlerent a leur pleisir *. Nous adoptons la version de P11.*

1. Une des rares occasions où ce roi cherche à se faire craindre. Plus tard, on le verra s'impatienter devant l'insistance que l'on met à lui demander d'agir pour retrouver Lancelot (v. 5228-5232, p. 635-636).

2. Il y a là une belle occasion de poser une de ces stupides questions : comment l'a-t-elle su ? À quoi l'on répondra : c'est le nain qui a dû répandre la nouvelle, ce qui ne fait que repousser plus loin le mystère. Mais nous sommes au pays de la merveille. Demandons-nous plutôt si cette explication donnée par Guenièvre est sincère et suffisante, s'il s'agit d'un « caprice », ou si la froideur de son premier accueil ne fait pas logiquement partie du douloureux programme imposé au désir amoureux (voir v. 362-364, p. 516 et n. 2).

Page 618.

a. Et *P. Nous préférons la version de P 11, Ch. et V.*

Page 619.

1. La complicité que le narrateur cherche à établir avec son public est à la fois dans la tradition orale des conteurs comme Béroul (l'un des conteurs de *Tristan*) et dans le style enjoué des contes à rire (les fabliaux), au moment même où l'on va nous raconter la scène du rendez-vous des amants.

Page 620.

a. saluee *P. Nous adoptons la leçon de Ch.*

1. Les historiens croient pouvoir identifier le *cisemus* (v. 4590) avec le souslic (terme russe), en tchèque *Zysel*, petit rongeur des Alpes dont la fourrure aurait été appréciée. Toutefois le mot roman *cisemus* vient du vieil haut allemand ; il est attesté sous les formes *cisimus*, *sisimus* et *zisimus* dans les gloses entre 800 et 1000, où il signifie « loir ». J'aurais tendance à penser qu'il y a eu confusion avec la marmotte, dont l'écologie combine celles des deux espèces et dont l'usage pour la fourrure est bien plus répandu.

Page 621.

a. ongle *P. Nous adoptons la leçon de P 11.*

1. *Mame* (v. 4648) : « le petit doigt ». Les éditeurs sont heureux de rappeler à cette occasion les noms latins des cinq doigts de la main : *pollex*, *salutaris* ou *index*, *medianus* ou *impudicus*, *medicus* ou *anularis*, *minimus* (*mame*). On s'interrogera surtout sur la valeur symbolique de cette blessure, en fonction de la signification sexuelle de tout l'épisode. Castration, punition, sacrifice : la force de l'image est surprenante. Voir également n. 1, p. 583.

2. Il n'est plus absorbé dans ses pensées comme au passage du gué (v. 720, p. 524), ni seulement pris par l'action, comme au passage du Pont de l'Épée, mais emporté par le désir.

Page 622.

1. La comparaison explicite avec le comportement religieux exclut que la signification implicite du roman soit justement religieuse, comme le pense Jacques Ribard (*Chrétien de Troyes, le Chevalier de la Charrette. Essai d'interprétation symbolique*, Nizet, 1972). On peut même dire que les gestes religieux sont traités assez légèrement par l'auteur. Voir la Notice, p. 1248.

2. Le mot *joie* (v. 4690), si bien orchestré dans *Érec*, où il garde cependant une certaine imprécision entre le sens collectif et social et une acception plus intime et conjugale, retrouve ici toute la force érotique donnée par les trouvères au mot *joy* qui, avec une étymologie différente, occupe la même place au centre de l'art d'aimer.

Page 623.

a. sanc *P. Nous adoptons la leçon de P 11.* •• *b. Folio 45 de P-a, vers 4709-4752 ; b, 4753-4798 ; c, 4799-4842 ; d, 4843-4886 ; e, 4887-4930 ; f, 4931-4974.*

1. Cette sentence eſt un refrain lyrique qui sera encore utilisé au xve siècle (notamment par le musicien bourguignon Busnois).

2. Voir n. 2, p. 622.

Page 624.

a. done garde / De moi *P. Nous rétablissons les vers 4771 et 4772 d'après P 11, Ch. et V.*

Page 625.

1. Pour tout cet épisode, Chrétien s'inspire nettement du *Triſtan* de Béroul, où Yseut et Triſtan sont confondus par le sang tombé d'une blessure qui s'eſt rouverte (épisode de la fleur de farine, voir n. 2, p. 627).

Page 626.

1. Chez Béroul, c'eſt le roi Marc qui fait la conſtatation lui-même : « *Provez eſtes, ce dit li rois* » (v. 779), dans les mêmes termes que Méléagant : « *Que provee eſtes et atainte* » (v. 4798, p. 625). Nous avons traduit cette expression, dans les deux cas, par « Vous êtes pris(e) en flagrant délit ».

Page 627.

a. m'amez *P. Nous corrigeons en supposant qu'il s'agit du verbe « ametre » (accuser, reprocher) que l'on trouve v. 4388 et 4929. Mais la forme a été autrement interprétée dans P 12 et V :* me met .

1. Méléagant eſt peut-être mal venu de rappeler les circonſtances dans lesquelles Arthur a dû confier la reine au sénéchal (voir v. 180 et suiv., p. 511-512).

2. Chez Béroul la blessure de Triſtan, faite par un sanglier, se rouvre parce qu'il saute d'un lit à l'autre pour éviter de marcher sur la farine : « *Sa plaie escrive, forment saine* » (v. 731).

Page 628.

a. l'osent *P. Nous corrigeons d'après P 11 et Ch.*

1. Voilà qui jette une certaine lumière sur les conditions dans les lesquelles Lancelot était parti à sa recherche au début de l'hiſtoire : la reine a pu l'envoyer chercher avant de partir avec Keu ; en tout cas, mandaté ou non, Guinables a pu jouer ce rôle (v. 213-214, p. 512).

Page 629.

a. Quex *P. Nous corrigeons pour la syntaxe, particulièrement confuse dans tous les manuscrits* •• *b. Vers 4967-4969 dans P :* Maintenant

lor armes demandent / Lor chevax amener comandent / L'an lor amaine armé se sont . *Ici, l'ordre des faits n'étant pas satisfaisant, nous corrigeons d'après P11.* ** *c. Folio 46 de P-a, vers 4975-5018 ; b, 5019-5062 ; c, 5063-5106 ; d, 5107-5150 ; e, 5151-5194 ; f, 5195-5238.*

1. Ainsi, en dehors des « coutumes » dont on a parlé, un droit tend à s'établir, avec des procédures définies. Et Lancelot a reçu l'éducation nécessaire pour en invoquer les clauses.

2. On jure sur les reliques, car nous avons affaire à une ordalie, c'est-à-dire à une épreuve religieuse : c'est Dieu qui désigne, par la victoire, l'innocence ou la vérité, et par la défaite, le coupable ou le mensonge. Toute cette procédure rappelle évidemment le serment d'Yseut, et sa ruse calculant la formule de serment pour qu'elle soit vraie. Mais dans le cas d'Yseut le serment se suffisait à lui-même, tandis que, dans le cas de Guenièvre, il faut le combat de son champion et de son adversaire comme épreuve emportant la décision. Que le serment porte sur le sénéchal Keu le rend illusoire, comme dans le cas d'Yseut qui faisait intervenir dans sa formule le lépreux qui seul avec le roi Marc aurait été « entre ses cuisses » ; il s'agit en fait de Tristan déguisé qui l'avait transportée à califourchon (Béroul, v. 4197-4230).

Page 630.

a. Mot répété dans P, corrigé par tous les éditeurs.

1. Nous avons déjà vu Lancelot refuser d'accorder la grâce une seconde fois (v. 2880-2881, p. 577). Ici, il est sûr de lui, les termes du serment faisant de Guenièvre une innocente, bien qu'elle soit coupable. Mais si le roi est inquiet, c'est qu'il se méfie de son fils et de toutes ses inventions.

Page 631.

a. errant *P11*

1. Une fois de plus nous voyons un père avoir recours à des arguments sophistiqués pour mettre son fils à l'abri d'une dangereuse confrontation (voir v. 1812-1815, p. 551, et 3243 et suiv., p. 586-587).

2. On ne sait à quelle distance du premier se trouve cet autre pont. On parle de « longues étapes », ce qui suggère plusieurs jours de marche. Désormais, la chronologie, d'abord assez serrée, se relâche.

Page 632.

a. etsilor *P. Nous corrigeons, mais la graphie* si *vaut parfois pour « se » (« si » moderne).*

1. C'est évidemment Méléagant qui a donné ces directives. Ce n'est pas la crainte qui l'inspire, mais la volonté de faire échouer la libération de la reine et de son peuple.

2. Comme le nain de la charrette, celui-ci est une créature du royaume de Gorre, semblable en cela au monde des contes merveilleux. De plus, il obéit exactement à Méléagant, ce qui n'est pas prouvé dans le cas de l'autre (pourquoi Méléagant aurait-il voulu que Lancelot suive Guenièvre ?). Mais on s'étonne du peu de méfiance

dont fait preuve Lancelot : cette fois, il n'a aucune raison de se laisser conduire par une telle créature.

Page 633.

a. Vers 5114 dans V : Si que de rien ne se descordent . •• *b. Vers 5122 dans Ch. :* Tant tressaillent que il l'aerdent . •• *c. Vers 5140 dans P :* Rot son cuer delivre et sa doiz . *Aucun manuscrit n'étant très satisfaisant, nous corrigeons : le conduit (nous dirions la trachée artère) mettant en rapport le cœur et l'organe de la parole, la voix (on est loin du mécanisme réel de la parole), est enfin dégagé ; Gauvain peut s'exprimer. Voir n. 2.*

1. À la différence de Lancelot, Gauvain ne s'est pas volontairement dépouillé des pièces de son armure pour traverser le cours d'eau. Il a vécu l'épreuve strictement en chevalier, homme de fer, et cette épreuve ne s'inscrit pas dans son corps mais marque de rouille son armure (voir, au contraire, Lancelot, v. 3103, p. 583).

2. La *doiz* est en somme la trachée artère par où passe l'air des poumons jusqu'au larynx (voir v. 5140 et var. *c*). Et les paroles, venant du cœur, comme de bien entendu, empruntent ce conduit on ne sait encore trop comment.

Page 634.

a. Vers 5154 dans P : oïl / Lancelot del lac font se il . *Nous corrigeons d'après Ch.* •• *b.* savons qu'il a mesfet *P. Nous adoptons la leçon de P11, Ch. et V.* •• *c. Vers 5188 dans P :* Des ore se pueent atandre . *Nous adoptons la version de Foerster d'après V.*

Page 635.

a. Vers 5190-5192 dans P : Tant que vers la cort s'aprocherent / Ou la reïne et li rois erent / E tot maintenant s'aroterent . *P ne fait pas la distinction entre « erent » et « ierent » (tout ce feuillet est d'ailleurs négligé). Nous corrigeons d'après Ch. et V.* •• *b. Les vers 5213 et 5214 sont intervertis dans P. Nous rétablissons l'ordre des autres manuscrits.* •• *c. Folio 47 de P-a, vers 5239-5282 ; b, 5283-5326 ; c, 5327-5370 ; d, 5371-5414 ; e, 5415-5458 ; f, 5459-5502.*

Page 636.

a. si n'en parlez ja / Que j'en preiez grant *P. Nous nous inspirons de la correction de Foerster et Uitti (mais ils proposent* sui prez *d'après Es.).*

1. Le roi se montre soucieux de réaffirmer son autorité. Malheureusement pour lui, les mesures qu'il prend vont se révéler inefficaces. Comme chez Arthur, on aperçoit vite les limites de la souveraineté royale : la famille est l'écueil des chefs d'État.

2. La solidarité des chevaliers de la cour arthurienne allait jouer à plein. Mais la ruse de la fausse lettre va arrêter net ce bel élan.

Page 637.

1. La principale marque d'authenticité d'une lettre est générale-

ment le sceau dont l'empreinte se voit sur la cire du cachet. Si le sceau se trouve sur une bague, un prisonnier ne peut empêcher son gardien de s'en servir. Et les romans d'aventure (comme *La Manekine* de Philippe de Beaumanoir) nous montreront l'ingéniosité des fabricants de fausses lettres. En tout cas, Méléagant ajoute la noirceur du faussaire à son palmarès déjà très chargé.

2. Encore une fois, on ne se représente pas très bien la topographie du royaume de Gorre. On a dit seulement que les restrictions avaient été levées sur les frontières (v. 4124-4126, p. 608). Du moins est-ce la nouvelle qui a couru. C'est la détente entre Logres et Gorre. Mais il est clair qu'il y a deux politiques, celle du père et celle du fils, et que ce dernier compte tout remettre en question. Sortent donc provisoirement la reine et ses gens.

Page 638.

1. Chose curieuse, le narrateur d'*Yvain* semble partager cette illusion (v. 3705-3715, p. 428-429). De la part du roi Arthur cette erreur est d'autant plus grave que le sort de la reine Guenièvre ne peut être réglé que par Lancelot, et non par Gauvain. La joie du roi ne témoigne pas d'une grande amitié pour Lancelot, mais il a des excuses, ni d'une grande subtilité politique, et c'est plus grave.

Page 639.

a. Mot répété dans P. Nous corrigeons. •• *b.* si *P. Nous adoptons la leçon de P11 et V.* •• *c. Vers 5372 dans P :* li dameisel les dameiseles . *Nous adoptons la leçon de V qui a évité une erreur de transcription.* •• *d.* pomagloi *P11* : pomeloi *Ch.* : yponegloi *Es.* •• *e.* noax *Ch.* : vouauz *Es.* : nouaus *V* •• *f.* voldront avoir / Sel feront crïer et savoir / Par *P11*

1. Le rythme des mariages est de la responsabilité du roi. On se rappelle qu'au début d'*Érec et Énide* le roi invoque la coutume du cerf blanc qui a pour fonction de relancer les mariages par une sorte de concours de beauté, et Gauvain, dont le souci matrimonial n'est pas considérable, veut s'opposer à cette remise à jour de la coutume, craignant de voir surgir des rivalités féminines (v. 35-66, p. 4). Dans *Lancelot*, on croit comprendre que le nombre des dames et demoiselles privées de l'aide et protection d'un mari a augmenté en raison des difficultés avec le royaume de Gorre. Un problème de ce genre est présenté dans *Perceval* comme une calamité résultant de l'échec du jeune héros au château du Graal (v. 4680-4683, p. 800-801). Seules les « puceles » sont alors qualifiées de *desconseilliees*, mais les dames « perdront leur mari ».

2. Ces toponymes restent mystérieux. Dans un roman ils sont d'ailleurs malléables. *Noauz* est commode pour rimer avec *noauz*, « pire ». Les deux « côtés » n'impliquent aucune hostilité, c'est une simple répartition sportive en deux camps, rendue nécessaire par les joutes. Plus souvent, en tel cas, on oppose ceux de dedans (la ville) à ceux de dehors. C'est ce qui se passe à Tintagel, dans *Perceval*, où Gauvain joute contre ceux de dehors (v. 4837, p. 804).

Page 640.

a. Venir P. *Correction chez tous les éditeurs.*

1. Voilà encore Arthur se livrant au jeu dangereux du « don contraignant ». Mais cette fois, s'il doit encore risquer la reine, c'est pour se rendre à une fête !

Page 641.

a. Li pueples soz cui terre tranble / Et *Foerster, d'après Ch. mais en corrigeant* soz cui *avec Es.* (souz quil).

Page 642.

a. doing et jur le revenir *Ch., V* •• *b. Folio 48 de P-a, vers 5503-5546 ; b, 5547-5590 ; c, 5591-5634 ; d, 5635-5678 ; e, 5679-5722 ; f, 5723-5766.*

1. Le mot « seigneur » désigne au vers 5472 le suzerain, et au vers 5475, le mari.

2. Encore un effet de la rumeur, sans doute. Mais le « savoir » circule d'une façon mystérieuse en ce monde des dames (voir v. 1417-1418, p. 541).

Page 643.

1. La couleur vermeille sera aussi celle des armes que Perceval prendra au chevalier après l'avoir tué d'un coup de javelot (v. 1120 et suiv., p. 713). Le symbolisme de cette couleur peut évoquer la passion, la brûlure, la lumière éclatante du soleil.

2. C'est « l'enseigne » de celui qui a pris hôtel dans une maison. Mais les armes du sénéchal de Méléagant sont inconnues dans cette ville de Noauz.

3. La taverne est le lieu de la débauche. Selon la tradition il y a trois façons d'y perdre son argent : le vin, les dés et les filles !

Page 644.

a. le regarda P. *Nous adoptons la leçon de P II, Ch. et V.* •• *b.* qui aunera *P II, Ch., V. Cette variante, que l'on retrouve aux emplois ultérieurs de la formule (v. 5581, 5627, p. 645, 5973, p. 654), tend à prouver que le* l' *ne désigne personne en particulier (comme dans notre expression « l'emporter »), et que le « cri » n'est pas si connu que Chrétien voudrait nous le faire croire.*

1. Exactement : « Il est arrivé celui qui mesurera avec une aune. » L'expression se trouve dans deux recueils de proverbes, dans le *Roman de Hem* (à propos d'une fête chevaleresque de 1278), dans une chanson satirique de 1381, et dans la *Moralité de Charité* (xve siècle). Chrétien prétend ici expliquer l'origine d'un « cri » de tournoi. L'image de celui qui « va prendre les mesures » évoque, au-delà de celle du tailleur de vêtement, celle de l'exterminateur qui va tailler un suaire pour ses adversaires, de la mort qui va l'emporter. Voir Paule

Le Rider, « Or eſt venuz qui l'aunera ou la fortune littéraire d'un proverbe », *Mélanges Jeanne Lods*, École normale supérieure de jeunes filles, 1978, t. I, p. 393-409.

2. Bons ou mauvais garçons, les hérauts d'armes sont les spécialiſtes des tournois, des conseillers techniques dont le jugement eſt donc particulièrement important.

Page 645.

1. Les dames sont les juges du tournoi, d'où l'importance de voir la reine figurer parmi elles. Au-delà du propos matrimonial de ce tournoi, ce genre de cérémonie continuera d'illuſtrer le rapport essentiel entre l'amour et la force. C'eſt ce qui définit l'échelle des valeurs dans le monde courtois-chevaleresque.

2. Ceux qui n'ont pas d'armure ne se battront pas, mais pourront tirer parti de leur art équeſtre (v. 5616-5617).

Page 646.

a. pomagloi *P11* : pomeglai *Ch.* : pomelegloi *V*

1. Pour être compris ce mot d'ordre doit s'appuyer sur une tradition : faire au plus mal peut avoir été une forme de jeu. Mais ici il s'agit d'une demande qui semble exorbitante dans une rencontre où chacun vise à gagner. Nous revoilà dans le contexte de la charrette, c'eſt-à-dire le renversement des valeurs chevaleresques au bénéfice du pouvoir amoureux. N'oublions pas qu'il s'agit d'un concours matrimonial, et que Guenièvre pourrait, plus ou moins consciemment, ne pas tenir à laisser Lancelot trop longtemps sur la liſte des vainqueurs. Mais il s'agit pour elle de vérifier, avec l'identité du Chevalier Vermeil (v. 5713, p. 648), toute l'étendue de son pouvoir sur lui.

Page 647.

1. Les commentaires du public, assaisonnés de sarcasmes appuyés, confirment le peu de cas que l'auteur faisait de la société dans son ensemble. Le héros, porteur des nouvelles valeurs, doit se diſtinguer des autres.

Page 648.

a. Qu'el monde *[v. 5709, p. 647]* si coarde / Et la reïne qui l'esgarde / En eſt molt liee *P11, Ch., V. Cette version évite le mot « mespoise » qui pourrait être en rapport avec la dépréciation des monnaies (le « regrattage »).* ⁂ *b.* Ensi tote nuit *P. Nous adoptons la leçon de P8 et P11.*

Page 649.

a. Ou eſt alez ou *P. Nous adoptons la leçon de P8, P11 et V, qui évite une vaine reprise.* ⁂ *b. Vers 5751 dans P :* malvesité l'en a chacié *P. La force de l'image, ici peu cohérente, eſt mieux rendue par la leçon de V,*

que nous adoptons : c'eſt l'image d'une union amoureuse. •• *c. Folio 49 de P-a, vers 5767-5810 ; b, 5811-5854 ; c, 5855-5898 ; d, 5899-5942 ; e, 5943-5987 ; f, 5988-6030.* •• *d.* armes ne portoient / Qui prison ou croisié eſtoient / Et cil *P11* •• *e.* bernic *P. Nous adoptons la leçon de P11 et Ch.*

1. La personnification allégorique va permettre de comparer la lâcheté à une liaison déshonorante. Il faut bien laisser se développer la métaphore : celle-ci se subſtitue à la logique traditionnelle des discours, ici pour dénigrer et compromettre un chevalier.

2. Cette allusion à des croisés a-t-elle un rapport avec quelque actualité hiſtorique ? Le comte de Champagne va prendre la croix en 1178 et partir en 1179.

Page 650.

a. cuens *P. Nous adoptons la leçon de P11.*

1. Governal eſt le nom du « maître » de Triſtan ; Ignauré, le malheureux héros d'un lai où il paie de sa vie d'avoir trompé ses douze maîtresses.

2. Coguillant eſt inconnu, Sémiramis emprunte un nom célèbre et féminin, pour illuſtrer d'ailleurs une étroite amitié. Yder eſt le nom d'un (ou deux) chevalier(s) cité(s) dans *Érec et Énide*, notamment le chevalier à l'épervier.

3. Avec Keu (homonyme du sénéchal) et Taulas (que l'on trouvera notamment dans *Jaufré*), l'impression se confirme que Chrétien se sert, avec une certaine fantaisie, de noms connus par les légendes celtiques, pour nourrir cette énumération de chevaliers.

Page 651.

a. qu'ele l'anvoit *P. Nous adoptons la leçon de P11.*

Page 652.

a. vermoilles *P. Nous adoptons la leçon de P11.*

1. L'épreuve eſt donc d'abord une vérification d'identité. Mais la définition qui nous eſt donnée de leurs rapports d'appartenance réciproque souligne la symétrie du couple, ce que nous n'aurions pas soupçonné. Un tel équilibre eſt un problème rencontré aussi dans le couple de Triſtan et Yseut, où l'on se demande : qui aime le plus l'autre ?

Page 653.

a. esbaudi *P. Nous adoptons la leçon de P8 et P11.*

1. Le besoin de compensation reſtera un ressort efficace de la lecture romanesque. Nous sentons que Lancelot sera d'autant plus brillant qu'il a dû cacher sa force et se laisser d'abord humilier.

2. Le chevalier qui défendait le gué avait été victime d'une autre « clé » de Lancelot, portant plus douloureusement sur la cuisse (v. 809-816, p. 527).

Page 654.

a. Li uns *P. Nous corrigeons, c'est un pluriel (pas de s au cas sujet). De même,* autre *, au vers suivant. Les gens du fils du roi d'Irlande viennent à son secours, ceux du parti adverse cherchent à le mettre en difficulté.* •• *b.* chevaliers sa dresce *P. Nous corrigeons d'après la formule du vers 5932, p. 653.* •• *c. Vers 5983 dans P :* Que il n'est hom qui armes port *. Nous adoptons la leçon de P8 et P11.* •• *d. Vers 5994 dans P :* Et ci chevalier le sivoient *. Nous corrigeons d'après P8 et P11.*

Page 655.

a. Folio 50 de P-a, vers 6031-6074 ; b, 6075-6118 ; c, 6119-6162 ; d, 6163-6206 ; e, 6207-6250 ; f, 6251-6294.

Page 656.

a. a *P. Nous corrigeons d'après P11.*

1. La couverture est la housse recouvrant le cheval. Il y a là comme une sorte de défi à l'égard de la foule.

2. La Saint-Jean (24 juin) est la fête du solstice d'été. Le calendrier folklorique et l'année cosmique, évoqués dans ces deux vers, donnent leur sens à la fête matrimoniale que l'on vient d'évoquer.

Page 657.

a. Les vers 6080 et 6081 sont intervertis dans P. Nous suivons l'ordre des vers de P11. •• *b.* jaianz *P. Nous adoptons la leçon de P8 et V. Mais celle de P a son intérêt : Arthur passait justement pour avoir vaincu un géant au Mont-Saint-Michel. C'est aussi le mythe de Polyphème ; voir n. 1.*

1. Cette comparaison maritime et juridique surprend. La référence au géant du bord de la mer (voir var. *b*) demande un autre genre d'érudition : il faut penser à Polyphème ou au géant qui terrorisait le Mont-Saint-Michel. Il est vrai qu'il y sera peut-être fait allusion dans *Perceval* en la personne du géant Ryon (alias Riton), roi des Isles, vaincu par Arthur (v. 850-852, p. 706).

Page 658.

a. mer et la pierre *P. Nous corrigeons d'après P11 et V, la phrase précédente pouvant s'arrêter après « feite ».* •• *b. Vers 6139 et 6140 dans P :* Forz et espesse et longue et lee / Quant ele fu ensi fondee *. Nous adoptons la leçon de P11.* •• *c. Vers 6142 dans P :* Et an la tor en si le mist *. Nous adoptons la leçon de P11.* •• *d.* barrer *P. Nous adoptons la leçon de P8 et P11.*

1. Ici une indication chronologique qui a le mérite de la vraisemblance. Elle nous donne une idée de la progression des événements. Deux mois après le tournoi de Noauz, soit en septembre, Méléagant va se présenter à la cour d'Arthur. Mais les méthodes de calcul de nos chronologues (voir Méla, Préface, p. 27) ne sont pas d'une précision extrême.

2. Voilà Lancelot emmuré. C'est donc à partir de là, ou quelques

vers plus loin, que Godefroi de Lagny a continué le travail de Chrétien, comme il le dit à la fin du texte (v. 7119-7120, p. 682).

Page 659.

1. Méléagant vient transmettre à la cour d'Arthur le défi qui a été prévu par les dispositions prises après le premier duel, aux vers 3889-3890, p. 602, et rappelées aux vers 5045-5047, p. 631, après l'interruption du combat judiciaire par le roi Bademagu. Le délai d'un an ne court qu'une fois la sommation faite dans les formes. Le combat aura donc lieu en septembre de l'année suivante. D'ici là, il faudra retrouver Lancelot.

Page 661.

a. On peut considérer les vers 6253-6254 comme intervertis dans P, et la construction donnée par les autres manuscrits est alors moins réticente ; mais cette intervention d'auteur est justement réticente. Voir n. 1.

1. Cette lourde intervention du narrateur (voir var. *a*) peut traduire les préoccupations d'un continuateur soucieux de respecter les directives reçues (voir v. 7108-7109, p. 682). Toutefois, ce personnage de la sœur de Méléagant va jouer un rôle qui a bien été annoncé (voir n. 1, p. 576), mais tendra à se développer d'une façon singulière, comme pour créer avec Lancelot un nouveau couple amoureux, effaçant un peu Guenièvre.

Page 662.

a. Folio 51 de P-a, vers 6295-6339 ; b, 6340-6382 ; c, 6383-6426 ; d, 6427-6470 ; e, 6471-6514 ; f, 6515-6558.

1. Il ne s'agit encore que des modalités de la sommation.

2. Cette image, pour évoquer le printemps, trahit-elle le mauvais goût du personnage ? On ne sait s'il s'agit du sureau Yèble (*sambucus ebulus*) dont les tiges et les feuilles ont une odeur désagréable et justifient des appellations dépréciatives (« herbe à punaise »), mais dont les fleurs sont agréablement parfumées, ou du sureau noir, dont les fleurs sont blanches, mais dont les fruits sont noirs. Méléagant parle de « voir », or on appelle aussi la première espèce « herbe-à-l'aveugle » et « herbe-aux-yeux ».

Page 663.

a. A l'uevre qui *P. Mauvaise transcription pour* A l'heure qui *Nous corrigeons d'après P8 et P11.* •• *b. Vers répété dans P.*

1. Exactement « il rompit la paille », ce qui signifie la rupture d'un pacte, d'un marché ou d'une amitié.

Page 664.

a. On lit quant le celot *dans P.*

1. Voir v. 2808-2809, 2904, 2940, respectivement p. 576, p. 578 et 579.

2. C'est sur une mule fauve qu'elle était apparue la première fois (v. 2788, p. 575). C'est l'équipage des demoiselles suspectes d'appartenir au monde magique de l'au-delà ; ainsi la demoiselle venue maudire Perceval arrive aussi sur une mule fauve (*Perceval*, v. 4612, p. 799).

Page 665.

a. ne trueve *P (rime du même au même). Nous corrigeons d'après P11.*

Page 666.

a. menee *P. Nous corrigeons d'après P11.* •• *b. Vers 6484 dans P :* Las cheitis por coi le feisoies *. Nous corrigeons d'après P8 et P11.*

1. Combien de temps a-t-elle cherché ? Un mois ou plus, selon le vers 6428, p. 665. Nous sommes loin de l'année qui nous rapprocherait de l'échéance fixée (Méla, Préface, p. 27), car la fête de Bade où elle a appris la nouvelle a dû avoir lieu peu de temps après la sommation faite par Méléagant à la cour d'Arthur (voir v. 6224-6233, p. 660).

Page 667.

a. Les vers 6493-6494 sont intervertis dans P. Nous corrigeons.

1. L'ombre d'un Gauvain qui ne serait pas irréprochable traverse un instant le roman, mais dans la récrimination d'un ami malheureux. Le fait est que lui, Lancelot, a tout risqué pour partir à sa recherche (v. 5054-5055, p. 631).

2. Encore un revirement caractéristique du monologue. On a fait de Lancelot un grand spécialiste de la lamentation (v. 4271-4291, p. 612 ; 4326-4404, p. 613-615). C'est ce que l'on enseigne de plus beau (selon le goût de la rhétorique) dans les écoles médiévales. Le *planctus* est à la base de l'art littéraire : nous sommes loin de l'art du récit moderne.

Page 668.

a. redi mie *P. Correction de Roques. D'après tous les autres manuscrits, Foerster donne* ne le di je mie *.* •• *b. La graphie* cervestre *pour « Selvestre » (saint Sylvestre) est une allusion au cerf (« cervus ») lié à sa légende. Signalons (mais cela n'a peut-être pas de rapport) que « Guillaume d'Angleterre » raconte une chasse au cerf fantastique.* •• *c. Vers 6535-6536 dans P11 et V :* Soit maudiz et dex le destruie / Cil qui a tel honte m'estuie *.* •• *d. Folio 52 de P-a, vers 6559-6602 ; b, 6603-6645 ; c, 6646-6688 ; d, 6689-6732 ; e, 6733-6776 ; f, 6777-6820.*

Page 669.

a. Belemant *P. Nous adoptons la leçon de P11.* •• *b.* toz mes serai *P. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. Nous restons dans l'hésitation entre le merveilleux et le rationnel. Le narrateur nous a bien expliqué la construction de la tour ; mais cette architecture est proche de la magie (parfois un peu simplette)

dont on aime s'effrayer : rappelons-nous le château aux portes retombantes (v. 2340, p. 564).

2. Voir v. 2814-2821, p. 576. La justification peut paraître ici un peu sommaire ; mais dire qu'il n'était pas de ses amis, c'est une litote. Au total, une tête de « déloyal » contre un cœur fidèle : le compte est bon.

Page 670.

a. Vers répété dans P. •• *b.* ceanz a planté *P (vers hypermètre). Nous corrigeons d'après P8.* •• *c.* chevé *P8, P11 (« chever » = creuser).*

Page 671.

a. Or n'est moins *P. Corrigé d'après les autres manuscrits.* •• *b.* d'un ange / Qu'onques rien aussi ne veïstes / Or est plus tornanz et plus vistes / N'est mes *texte rétabli par Foerster et par Uitti d'après les manuscrits autres que P. P11 intervertit les deux vers : l'hyperbole n'est pas très brillante.*

1. On a l'impression de se retrouver au manoir de la demoiselle amoureuse, v. 979, p. 531. Itinéraire inverse de Lancelot, avec transformation de certains motifs, comme celui de l'hospitalité amoureuse !

Page 672.

a. Vers répété dans P.

1. Avec ce cheval merveilleux, nous hésitons encore entre le féerique et le rationnel : il est normal que le monde chevaleresque cherche à acquérir les meilleurs chevaux ; mais c'est un motif de conte merveilleux que le cheval surnaturel.

Page 673.

a. tandrai *P11*

1. Remarquons qu'il n'est pas dit si nous sommes au terme du délai fixé d'un an : Méléagant est venu sans être « mandé » : veut-on dire par là qu'il est en avance ? Voir le vers 6741, qui irait dans ce sens.

Page 674.

a. comanda / Lors s'asiet cil qui le manda / De desuz et armer *P11. La leçon de P insiste sur la hâte avec laquelle on procède.* •• *b.* decevant *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Il y a une certaine gravité ostentatoire dans tous ces préparatifs. L'aspect cérémonieux serait d'ailleurs plus en accord avec les versions qui montrent Gauvain s'asseyant sur le tapis, au lieu d'y sauter. Mais il y a des nécessités pratiques qui obligent ceux qui assistent le chevalier à prendre beaucoup de soin pour l'armer, quelle que soit la hâte que celui-ci pourrait avoir. Le tapis sert à étaler toutes les pièces qu'il va falloir assembler.

2. Les valets de service ôtent leur manteau. Ils le remettent leur service achevé.

3. Encore un cheval merveilleux, Bucéphale, monture d'Alexandre le Grand ; son caractère composite tenait de plusieurs animaux, y compris le lion.

Page 675.

a. Va s'an li rois *P. Nous corrigeons d'après P8 et P11.* •• *b. Folio 53 de P-a, vers 6821-6864 ; b, 6865-6908 ; c, 6909-6952 ; d, 6953-6996 ; e, 6997-7040 ; f, 7041-7084.* •• *c.* revele *P11*

Page 676.

1. En ce qui concerne les amours de Guenièvre et Lancelot, le roman reste « ouvert », en attente, comme certains épisodes secondaires qui ont précédé (par exemple aux vers 704-708, p. 524). Mais ce passage, dont l'embarras se dissimule derrière le style dialogué, d'apparence très scolaire, est essentiel pour comprendre qu'il ne peut être question pour le continuateur, malgré certaines apparences (et peut-être son penchant personnel), de substituer la sœur de Méléagant à Guenièvre.

2. Autre donnée chronologique, qui cette fois suppose un délai d'un an depuis la disparition de Lancelot (voir v. 6741, p. 673 et n. 1).

Page 677.

a. car toz est prez / Li gaainz la monte et li prez *P8, P11. « Tout le profit est à sa disposition, principal et intérêt. » L'image financière du vers 6896 est ainsi développée dans P8 et P11 : il y a là un style assez différent de celui de P.* •• *b.* qu'il l'ot *P (vers hypomètre). Nous corrigeons d'après P8, P11 et V.*

1. Le langage courtois est d'une grande discrétion. Mais voir n. 2, p. 669.

2. De la même façon, dans *Perceval*, Gauvain refusera à son frère Agravain de combattre à sa place dans une affaire d'honneur qui doit l'opposer à Guinganbresil (v. 4775-4787, p. 803). Le cas de Lancelot est encore plus complexe car il est le champion de la reine et doit défendre sa liberté selon les termes d'un contrat.

Page 678.

a. cuit quan que li *P. Nous corrigeons d'après P8.*

Page 679.

a. Vers 6991 dans P8 : La reïne dames puceles .

1. Le sycomore, « érable faux-platane » (*Acer pseudo-platanus*), est un bel arbre des montagnes, de grande longévité, qui peut atteindre 30 mètres de haut et on a vu son couvert prendre jusqu'à 60 mètres carrés. Son tronc lisse, son bois blanc ajoutent à ses qualités, et l'on

comprend qu'il ait été considéré comme un arbre ornemental. Mais la tradition légendaire remontant à l'ancienne Égypte en faisait, jusqu'au Moyen Âge, un figuier. Notons qu'ici le mot *sagremor* est le nom d'un chevalier cité dans *Érec et Énide*, *Yvain* et *Perceval*. (Voir Alice Planche, « La Dame au Sycomore », *Mélanges Jeanne Lods*, t. I, p. 495-516.)

Page 681.

a. l'autre et mort *P. Nous corrigeons d'après P8 et P11.* •• *b. Folio 54 de P-a, vers 7085-7122.*

Page 682.

a. Ci fenist li romanz dou chevalier de la charrete *P11. Dans P, à la deuxième colonne, commence « Cligès ».*

1. Voir n. 2, p. 658.

PERCEVAL OU LE CONTE DU GRAAL

NOTICE

Dernière œuvre authentifiée de Chrétien, composée entre 1181 et 1191, *Le Conte du Graal ou Roman de Perceval* a connu un succès exceptionnel. C'est une œuvre inachevée, qui a suscité continuations, imitations, élucidations diverses[1]. C'est aussi une œuvre déconcertante qui exige de la part du lecteur moderne un effort d'interprétation tant par la rupture qui s'y manifeste dans la technique narrative dite de conjointure, qui orientait la lecture, que par un recours plus systématique aux signes délibérément symboliques de la *semblance*. Ayant réussi à entraîner l'enthousiasme et à créer un mythe, le texte, aujourd'hui submergé par une exégèse critique parfois déconcertante, réclame une lecture attentive libre de tout préjugé doctrinal.

Essayons de cerner les faits. Le titre est déjà problématique. Dans son prologue, l'auteur annonce « Le Conte du Graal ». Selon lui, il s'agit de la source de son récit, une source apparemment contenue dans ce livre que lui a donné son commanditaire, le comte de Flandre. Certains s'appuient sur cette déclaration pour essayer de reconstituer le conte, et encore plus, en deçà du texte, le mythe ori-

1. Entre 1200 et 1240, en France : *Première continuation de Perceval* ; Robert de Boron, *Le Roman de l'Estoire dou Graal* ; *Seconde continuation de Perceval* par Wauchier de Denain ; *Perceval en prose* (avec *Joseph* et *Merlin*) ; *Bliocadran* ; *Élucidation* ; *Perlesvaus* ; *Queste del Saint Graal* ; *Troisième continuation de Perceval* par Manessier ; *Continuation de Perceval* par Gerbert de Montreuil ; *Estoire del Saint Graal*.

ginel, le mythe du Graal dont Chrétien se serait servi. Mais il doit s'agir de la présentation fictive de l'inspiration, puisque le prétendu livre antérieur est un topos rencontré ailleurs, tendant à donner une certaine autorité à l'histoire que l'on raconte. Ce qui n'exclut pas, bien entendu, l'utilisation de contes oraux. De fait, les autres auteurs ayant traité ce thème ont eu recours à des explications différentes pour désigner leur source. Il est donc vain de vouloir reconstituer un schéma unique, commun à ces différents récits romanesques. Il y a des motifs communs, celui d'un *vaissel*, un récipient magique ou sacré, dont la figuration évolue par déplacements métonymiques, le plat devenant une coupe. On voit même un des joyaux dont s'orne le précieux plat de Chrétien devenir la pierre magique, le Graal lui-même, dans le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach ! Quel que soit donc le ou les contes dont s'inspirait Chrétien — conte de vengeance a-t-on suggéré —, c'est lui qui semble avoir eu l'idée de faire remplir une fonction symbolique centrale par un « vaissel », un plat creux, un « graal ». Le mot lui-même a séduit, il s'est imposé par les associations d'idées, les « étymologies » — *cratalis* de *cratis*, ou *gradalis* > graal, *grô* dans le Morvan, corbeille tressée ; *gratum* > *gré* > agréer ; *crater*, coupe — soulignant diverses fonctions magiques ou mystiques, la corbeille faisant penser aux mystères d'Éleusis, à la pâte du boulanger conservée pour lever, etc. Plus tard, le premier continuateur, tout en lançant sur l'eau un *vaisseau* magique, essaiera de promouvoir un autre terme, *orcel*, récipient où se recueillait selon lui le sang de la lance. Mais le mot, moins riche en suggestions étymologiques, n'a pas réussi sa carrière littéraire.

Avant le dernier épisode où apparaisse Perceval, notre narrateur désigne son récit, comme d'habitude, par le mot conte :

De mon seignor Gauvain se test
Li contes ici a estal
Si paroles de Perceval.

Une variante de *B*, que nous avons adoptée pour la rencontre à la rime :

De mon seignor Gauvain se test
Ici li Contes du Graal
Si parlerons de Perceval[1].

Se confirmerait ainsi tardivement un titre qui a eu du mal à s'imposer, car dans ce même manuscrit *B*, à la fin de l'épisode, il disparaît pour ne plus laisser en fonction que le terme technique de conte comme dans *P* :

De Perceval plus longuemant
Ne parole li contes ci[2].

1. V. 6214-6216 et var. *b*, p. 838. Pour les sigles utilisés, voir la Note sur le texte et sur la traduction, p. 1319-1321.
2. V. 6514-6515, p. 845. Éd. Méla, v. 6434-6435.

Et il eſt vrai que le récit qui suit ne mentionnera plus le Graal. L'autre titre qui nous eſt donné par *B* et *P8* eſt *Li Romans de Perceval*. Ce titre eſt dans une certaine mesure confirmé par l'explicit de *P* qui marque la fin de la partie ancienne qu'on peut attribuer à l'auteur : *Explycyt Percevax le viel*[1]. Remarquons tout de suite que Perceval n'eſt pas plus présent que le Graal après le vers 6518[2], encore que ce texte nous promette d'en parler plus tard : *Einçois... Que plus m'oiez de lui conter*. Son intérêt eſt de mettre l'accent sur l'hiſtoire d'un héros, comme les précédents romans de Chrétien sur Érec, Cligès, Yvain, ou Lancelot. Il correspond à ce que l'on pourrait appeler la lecture héroïque du roman, et convient autant qu'il eſt possible si le personnage n'eſt finalement pas cet anti-héros que l'on a cru percevoir en lui, c'eſt-à-dire si ses aventures ne remettent pas totalement en queſtion les valeurs héroïques de l'époque. Mais il y là un avatar intéressant, et humainement logique, du personnage idéal selon notre auteur : l'héroïsme chevaleresque y eſt plus nettement confronté aux valeurs proprement chrétiennes. L'autre titre, *Conte du Graal*, nous rappelle qu'avec *Le Chevalier au Lion* et *Le Chevalier de la Charrette* Chrétien s'eſt essayé en même temps à une lecture emblématique de ses romans. Le Graal pousse jusqu'à la perfection symbolique ce type de lecture. Somme toute, c'eſt ce à quoi semble nous inviter le prologue, rappelant juſtement quelques valeurs chrétiennes essentielles.

Ce début du roman, en effet, remplit bien sa fonction rhétorique[3]. Il commente une sentence cicéronienne : *ut sementem feceris, ita metes*[4], qui prend ici un tour biblique : *hoc autem dico : qui parce seminat parce et metat*[5], Paul exhorte ainsi les Corinthiens à préparer leurs aumônes, à donner libéralement et avec joie, opposant aux parcimonieux celui qui « donne gaiement[6] », libéralement. On eſt ainsi conduit à la parabole du semeur selon Luc, VIII, 6-8. Or, l'image des semailles et le thème de la fertilité ne sont pas sans rapport avec le récit qui va suivre. Dès le vers 308[7], on voit des laboureurs occupés à herser les terres où l'on a semé l'avoine. Cela définit un ſtyle, selon les normes de l'époque qui se réfèrent aux trois œuvres de Virgile : c'eſt celui des *Géorgiques*, donc le ſtyle modéré, moins héroïque, moins épique que celui supposé « sublime » des premiers modèles du roman médiéval, *Le Roman de Thèbes* et l'*Énéas*. Mais l'image désigne aussi une pensée : la bonne parole eſt la semence ; celui qui la reçoit, la terre plus ou moins fertile. Cette pensée va être appliquée à la relation entre l'auteur et son patron, le deſtinataire de cette adresse. La semence eſt l'objet même de la création littéraire. La terre, le lieu qui reçoit la semence, fait l'objet d'un éloge hyperbolique et subtil. Le prénom de

1. P. 911.
2. P. 846.
3. Un commentaire détaillé de ce prologue nous eſt fourni par Rupert T. Pickens, dans *The Romances of Chrétien de Troyes*, A Symposium, ed. by Douglas Kelly, Lexington, Kentucky, 1985, p. 232-259.
4. *De oratore* ; « Tu récolteras ce que tu auras semé. »
5. II Cor., IX, 6 ; « Mais je vous le dis : qui sème peu récolte peu. »
6. II Cor., IX, 7.
7. P. 693.

Philippe d'Alsace entraîne la comparaison entre Philippe et Alexandre, couple du père et du fils évoqué, généralement d'après Cicéron[1] par les moralistes parlant de la libéralité[2]. Il s'agit d'opposer la *liberalitas* de Philippe à la *largitio* d'Alexandre. Et l'on rejoint l'Évangile selon Matthieu à propos des aumônes, pour aboutir à l'idée profonde de la charité, le don du cœur. C'est un bel éloge, aussi sophistiqué que celui destiné à la comtesse de Champagne au seuil du *Lancelot*. Mais, enveloppée dans cette rhétorique, nous découvrons une doctrine morale.

Dans l'opposition entre Philippe et Alexandre se dessine en effet un système de valeurs. Celui-ci a tous les vices que n'a pas celui-là. L'homme de bien, le *prodome*, dont Philippe est l'image, a d'abord la courtoisie du langage qui lui fait haïr la raillerie, la médisance et la violence. Nous allons rencontrer dans le roman des personnages marqués par ces défauts : le Chevalier Vermeil, Clamadeu, Keu lui-même, la Maligne Demoiselle ; ils seront châtiés ou corrigés. En face, Gauvain sert toujours de modèle de courtoisie. Sa fonction idéologique est donc essentielle si le roman poursuit un enseignement des princes, comme le *Policraticus* qui, en 1159, visait, à travers Thomas Becket à qui il était dédié, Henri II Plantagenêt. La largesse orgueilleuse des princes doit être corrigée par l'esprit de charité.

Cet infléchissement chrétien est fait pour plaire à Philippe d'Alsace, prétendant malheureux à la main de Marie de Champagne, devenue veuve en 1181, et futur croisé qui mourra en Palestine en 1191 — ces deux indications permettant de dater approximativement l'ouvrage. *Vir illustris et potentissimus, bonus ecclesiarum et hominum justiciarius*[3], disait de lui Gislebert de Mons. Ce n'était pas n'importe qui, que ce comte puissant régnant sur la Flandre au nord de la France et sur le Hainaut ; c'était le parrain militaire de Philippe Auguste : au sacre, il avait porté l'épée royale dans l'église et le soir, au festin d'apparat, il avait rempli l'office de porte-mets. On voit qu'il pouvait s'intéresser à la scène du Graal et à la cérémonie du repas. Mais le message s'approfondit dans le sens chrétien. Contre la *superbia* de ceux qui donnent pour dominer, l'exemple héroïque doit rapprocher l'esprit de justice et l'idéal de charité. Jean de Salisbury ne définit-il pas la justice à partir de la même parabole de Matthieu, *Aequitas enim, cui judex obsequium debet, odii sinistram, aut amoris dexteram nescit*[4] ?

L'insistance sur la valeur chrétienne de la chevalerie est un fait nouveau de ce roman. L'épée que Gornemant donnera à Perceval l'investit de *La plus haute ordre avoec l'espee / Que Dex a fete et comandee, / C'est l'ordre de chevalerie*[5]. Il est important de noter cette orientation du roman afin d'en comprendre l'architecture. Sa composition inachevée pose en effet bien des problèmes. Certains ont cherché une faille, et

1. *De officiis*, XIV, 42.
2. Ainsi Jean de Salisbury dans son *Policraticus*, VIII, 2, éd. Webb, t. II, Oxford, 1909, p. 334-336.
3. *Chronicon Hanoniense* ; « Homme illustre et très puissant, qui a fait régner la justice dans les églises et sur les hommes. »
4. *Policraticus*, p. 334 ; « L'idéal d'équité, qui doit inspirer le juge, ignore la haine, à sa gauche, comme l'amour, à sa droite. »
5. V. 1635-1637, p. 726.

ont pensé soit que le texte avait artificiellement rattaché deux œuvres distinctes[1], soit que des clercs avaient infléchi le texte inachevé dans un sens plus religieux, ce qui se produira effectivement plus tard chez certains continuateurs ; hypothèse, donc, qui n'a rien d'invraisemblable, mais la christianisation plus poussée du texte n'est pas nécessairement l'effet d'une falsification. Un vaste projet semble avoir élargi les proportions que Chrétien donnait habituellement à ses œuvres. Les aventures de Gauvain, un instant interrompues par l'épisode nettement marqué de la visite de Perceval chez l'ermite[2], ne se conçoivent que dans le cadre d'une large fresque héroïque ayant pour centre la construction de la scène du Graal. C'est un riche symbole de l'obscur message qui impose à l'aventure chevaleresque une quête de la vérité, et conduit à une nouvelle et systématique confrontation de la chevalerie avec le monde de la merveille dans la quête de la vérité. En somme, l'ébauche d'*Yvain*, le projet du *Lancelot* s'y trouvent repris et corrigés dans un sens plus spéculatif et intellectuel. L'opposition des personnages et des styles, de la partie Perceval et de la partie Gauvain, devait servir à une démonstration tendant à consolider les rapports entre christianisme, chevalerie et courtoisie en fonction d'une réalité finalement dévoilée. Mais pour une raison qui est probablement la mort[3] Chrétien a laissé l'œuvre inachevée (beaucoup d'éléments restent en suspens), et même non corrigée (la partie Gauvain trahit des faiblesses de composition). Toutefois, les grandes lignes de cette architecture ressortent très nettement, dans la première partie aux unités narratives bien distinctes, plus vaguement dans la seconde dite « partie Gauvain », après deux épisodes réalistes vivement contés.

Le récit trouve un motif de commencement avec l'image du renouveau de la nature, selon un procédé à la fois lyrique et épique. L'aventure commence par le lever du héros, dont le nom nous restera caché jusqu'au vers 3575[4]. C'est lui que l'on va suivre, sans beaucoup s'éloigner, jusqu'au vers 4740[5]. La première scène va lui présenter la chevalerie dont sa mère a voulu le préserver. Images auditives d'abord, à l'approche d'une petite troupe, sensations visuelles ensuite qui provoquent son éblouissement, et entraînent un dialogue qui lui permet de poser des questions naïves à un interlocuteur impatient d'obtenir des renseignements sur une autre troupe. L'irruption de la culture chevaleresque sous la forme d'une nomenclature — il apprend d'abord à nommer les objets culturels — met fin à l'état de nature où sa mère avait voulu le tenir[6].

Le deuxième volet de cette introduction aux aventures, qui est aussi une introduction à la chevalerie, est consacré aux réactions de la

1. C'est l'hypothèse de Martin de Riquer, qui situe la soudure à l'épisode de la Demoiselle à la Mule fauve (voir v. 4612, p. 799) : *Perceval y Gauvain en Li Contes del Graal* (*Filologia Romanza*, IV [1957], p. 119-142).

2. V. 6315-6516, p. 841-845.

3. *Crestiens de Troie... / Percheval commencha / Mais la mors qui l'adevancha / Ne li laissa pas traire affin* (Gerbert de Montreuil, *Continuation de Perceval*, éd. Mary Williams, Champion, 2 vol., 1922-1925, CFMA 28 et 50, v. 6984-6987, t. I, p. 214).

4. P. 774.

5. P. 802.

6. V. 69-363, p. 687-694.

mère et aux conseils qu'elle donne à son fils pour le préserver des dangers qui ont fait le malheur du père et des frères aînés. Cette histoire de la famille fait l'objet d'un premier monologue de la Veuve Dame. Un second, s'enchaînant par un dialogue animé avec le fils, résume en d'ultimes recommandations l'enseignement maternel. La fin dramatique de l'épisode raconte le départ du héros pour l'aventure chevaleresque[1].

Celle-ci va se développer par degrés, en une première série d'épisodes précédant la scène du Graal.

C'est d'abord[2] la rencontre de la Demoiselle à la tente, qui, amenant le jeune homme à mal appliquer les recommandations de sa mère, lui fait commettre une erreur grave faisant ressortir la gaucherie de ses désirs.

C'est ensuite[3] la conquête des armes du Chevalier Vermeil, après une visite infructueuse à la cour du roi Arthur, qui a cependant déclenché le rire d'une simplette et les paroles prophétiques d'un fou pour annoncer la punition de Keu par le héros apparemment prédestiné. Après la découverte des noms emblématiques de la culture chevaleresque, l'usage pratique des objets correspondants (les armes) nécessite assistance et attend un nouvel enseignement.

L'épisode suivant, au château de Gornemant de Goort[4], va offrir cet enseignement, d'abord pratique, avec le maniement de la lance, puis théorique, reprenant et rectifiant l'enseignement maternel dans un sens plus viril. L'investiture chevaleresque se traduit d'abord par l'échange des vêtements — le jeune homme abandonne ceux que lui avait confectionnés sa mère —, puis par l'adoubement rituel.

Quittant ce château, Perceval arrive à Beaurepaire où s'articulent plusieurs scènes autour du personnage de Blanchefleur ; visite de la ville assiégée, réception par Blanchefleur, entrevue nocturne au cours de laquelle la jeune fille obtient le concours du jeune homme pour repousser ses adversaires[5]. Le lendemain, combat singulier contre Anguinguerron, le sénéchal de Clamadeu, l'ennemi de Blanchefleur : Anguinguerron doit s'avouer vaincu et partir se constituer prisonnier à la cour d'Arthur. Cependant, usant d'un stratagème, Clamadeu essaie de prendre la ville, mais l'assaut est repoussé[6]. Ravitaillés par un navire, les assiégés ne risquent plus la famine. Un combat singulier est donc proposé pour le lendemain par Clamadeu. Perceval en sort vainqueur, et son adversaire est à son tour envoyé à la cour d'Arthur où il apporte des nouvelles du jeune héros. Blanchefleur propose à Perceval de rester comme maître de sa terre mais il veut repartir pour retrouver sa mère[7].

L'arrivée au château du Graal fait suite à la rencontre du Roi Pêcheur sur une rivière. Le jeune homme le retrouve à l'intérieur du château où, après avoir reçu une épée qui lui semble destinée, il est

1. V. 364-634, p. 694-701.
2. V. 635-833, p. 701-706.
3. V. 834-1304, p. 706-717.
4. V. 1305-1698, p. 717-727.
5. V. 1699-2066, p. 727-736.
6. V. 2067-2524, p. 736-748.
7. V. 2525-2972, p. 748-759.

invité à partager le repas. C'est au cours de celui-ci qu'il découvre un étrange cortège : des jeunes gens et des demoiselles passent, portant l'un une lance qui saigne, d'autres des chandeliers, une autre un récipient merveilleux, le Graal, une autre un tailloir. Spectateur muet, le jeune homme n'ose pas poser de question, et le narrateur ne cache pas qu'il s'en repentira. Le repas terminé, on se retire pour la nuit. Au matin, le château est désert et Perceval repart seul, en quête d'informations, tandis que le pont-levis se referme brutalement sur les pas de son cheval[1].

Après cette visite au château du Graal, Perceval rencontre d'abord une jeune fille éplorée tenant le corps de son ami décapité. Il s'agit de sa cousine germaine qui va lui faire quelques révélations sur la scène du Graal. C'est alors que le jeune homme, à qui l'on reproche de ne pas avoir posé la question rituelle, devine son nom : Perceval le Gallois, peut-être parce qu'il comprend que son destin était de percer le voile cachant la vérité. Ayant appris que sa mère est morte de douleur à son départ, il propose à sa cousine de partir avec lui, mais elle refuse[2].

Il retrouve ensuite la demoiselle de la tente, martyrisée par son ami orgueilleux et jaloux qui croit qu'elle l'a trahi avec son visiteur inexpérimenté. C'est donc lui qui a décapité l'ami de la cousine, comme d'autres sans doute, dans sa folie meurtrière. Il pense infliger la même mort à Perceval, d'autant plus que celui-ci révèle qu'il était le visiteur de la tente. Mais il est vaincu, et Perceval met fin aux épreuves de la demoiselle, réparant sa faute à son égard : le couple réconcilié est envoyé à la cour du roi Arthur pour apporter à son tour des nouvelles du héros. Les nouvelles ainsi rapportées provoquent la quête de Perceval par la cour d'Arthur[3].

Le lendemain de leur départ, les chevaliers de la cour surprennent Perceval alors qu'il est plongé dans la contemplation de trois gouttes de sang sur la neige : elles lui rappellent le visage de Blanchefleur. Les chevaliers veulent l'amener au roi, mais Sagremor et Keu échouent successivement, ce dernier étant blessé au bras, ce qui vérifie la prophétie du fou du roi concernant Perceval. Gauvain, par sa politesse courtoise, réussit à le convaincre et à le conduire au roi[4].

On est arrivé au terme de la première partie du récit, qui marque les étapes de l'ascension de Perceval. Il est fêté par la cour mais une laide demoiselle arrive sur une mule fauve pour reprocher à Perceval d'avoir échoué dans sa mission salvatrice au château du Graal, et elle propose aux chevaliers plusieurs thèmes d'aventure. Tandis que Perceval dit vouloir apprendre la vérité sur le Graal et retrouver la Lance qui saigne, une cinquantaine de chevaliers se préparent. Survient alors Guinganbresil qui, accusant Gauvain de félonie, le somme de se défendre en combat singulier devant le roi d'Escavalon[5].

Commence ici le récit des aventures de Gauvain. Ce sont d'abord deux épisodes racontés dans un style alerte, avec plus de détails des-

1. V. 2972-3421, p. 759-770.
2. V. 3422-3690, p. 770-776.
3. V. 3691-4140, p. 776-787.
4. V. 4141-4602, p. 787-799.
5. V. 4603-4796, p. 799-803.

criptifs que les précédents. Le premier a pour décor un tournoi à Tintagel, où Gauvain, après s'être abstenu de combattre pour ne pas compromettre son combat judiciaire, finit par intervenir à la demande d'une petite fille qui s'oppose aux prétentions de sa sœur aînée, amie de Méliant de Lis. Celui-ci est vainqueur de la première journée. Gauvain, vainqueur à son tour pour la plus grande joie de la petite fille, peut confondre celles et ceux qui se moquaient de lui[1].

Second épisode aux contours moins bien marqués : Gauvain arrive à Escavalon, invité par le jeune roi qu'il a rencontré en chemin, alors qu'il partait à la chasse. Ses ébats plus que courtois avec la sœur du roi, à qui il a été confié pour être bien traité, sont interrompus par un vavasseur qui a reconnu en lui le meurtrier du précédent roi. Cela provoque une émeute, et la bourgeoisie monte à l'attaque du donjon que défend Gauvain. Le retour du jeune roi et l'arrivée de Guinganbresil mettent fin à l'émeute populaire, mais posent un problème juridique : on laissera partir Gauvain, que protège l'hospitalité de son ennemi ; il ira en quête de la Lance qui saigne. Le destin de Gauvain, traversé d'obstacles, s'obscurcit et s'embrouille[2].

Le narrateur interrompt alors les aventures de Gauvain pour reparler un instant de Perceval. Un Vendredi saint, cinq années plus tard, il rencontre cinq chevaliers et dix demoiselles qui reviennent en procession de chez un ermite. Perceval, qui avait oublié Dieu, décide de s'y rendre à son tour. Il se confesse et va faire pénitence : cet ermite, qui se trouve être son oncle maternel, lui explique la scène du Graal dont le service est destiné à un autre oncle très âgé, qui se nourrit d'une hostie « venue » dans le Graal. Fortement marqué par l'esprit religieux, cet épisode est, avec son décalage chronologique de cinq années par rapport à ce qui précède, faiblement rattaché au reste[3].

Sans tenir compte de ce décalage chronologique, on revient aux aventures de Gauvain, qui lui font d'abord atteindre puis franchir le redoutable passage de la borne de Galvoie, conduisant à un monde qui semble aussi étrange qu'inquiétant. Les aventures ne se laissent plus analyser en épisodes aussi nettement marqués. Le récit s'enchaîne en une suite de motifs récurrents qui se fondent dans un décor onirique, si bien que tout découpage est assez arbitraire. Prenons donc simplement la suite des principaux événements.

C'est d'abord la rencontre d'un chevalier blessé que veille une jeune fille : on avertit Gauvain du grand danger qu'il y aurait à aller plus loin[4]. Puis la rencontre, dans un château, au bord de la mer, d'une jeune fille coquette et mal disposée à l'égard de Gauvain, la Maligne Demoiselle. Elle lui demande d'aller chercher son palefroi, ce qu'il fait malgré d'autres obscures menaces[5]. Retour au chevalier blessé que Gauvain guérit avec des herbes. Mais l'autre, du nom de Grégorias, à qui Gauvain avait jadis infligé une cruelle punition, lui vole son cheval, le Gringalet, ne lui laissant qu'une vieille rosse sur

1. V. 4797-5652, p. 803-824.
2. V. 5653-6214, p. 825-838.
3. V. 6215-6516, p. 838-845.
4. V. 6517-6656, p. 846-849.
5. V. 6657-6894, p. 849-855.

laquelle était venu un méchant écuyer que Gauvain a dû châtier pour son insolence, d'où d'autres menaces[1]. Toujours suivi de la demoiselle au palefroi, qui ne cesse de le harceler, il arrive devant un immense château avec cinq cents fenêtres d'où le regardent des demoiselles. Elles vont le voir combattre en cet équipage un autre chevalier qui monte son Gringalet. Vainqueur, il récupère celui-ci et, livrant son adversaire au passeur de la rivière, il est hébergé par lui et renseigné sur les merveilles de ce château[2].

Gauvain a décidé d'affronter ces merveilles. Conduit à l'intérieur du château, il s'installe sur le lit magique. Ayant triomphé des épreuves — un tir de flèches, un lion affamé —, il est fêté comme le seigneur du lieu. Mais on lui dit qu'il ne pourra plus quitter le château[3]. D'abord attristé par cette nouvelle, Gauvain prend plaisir à parler avec la vieille reine qui habite là. Elle l'autorise à sortir pour aller à la rencontre de la Maligne Demoiselle aperçue de l'autre côté de l'eau, escortée par un chevalier. Ce chevalier est celui qui, gardant le passage de la borne de Galvoie, fait régner la terreur sur toute la région, mais Gauvain en est facilement vainqueur et il le livre au passeur, comme il l'avait fait pour celui à qui il avait repris le Gringalet[4]. Alors, tandis qu'au château on se lamente de le voir suivre la jeune fille, mis au défi par elle de passer le Gué Périlleux, il le fait, non sans mal, car le cheval tombe à l'eau. Parvenu de l'autre côté, il rencontre un très beau chevalier, Grinomalant, qui va lui révéler l'identité des principaux personnages. Avec lui les mystères commencent à se dissiper, mais il provoque à son tour Gauvain, dont le père aurait tué le sien ; rendez-vous est pris pour dans sept jours, et Gauvain s'en va en franchissant d'un bond cette fois parfait le Gué Périlleux[5]. La jeune fille qui le harcelait change d'attitude devant cet exploit et, résumant sa vie, lui explique son odieux comportement. Réconcilié avec elle, il l'emmène au château, où il demande à un jeune homme d'aller prévenir la cour d'Arthur de son prochain combat avec Grinomalant. Le texte s'arrête là.

Il est clair que la technique du récit dans la deuxième partie cède à une sorte d'étalement narratif, associé à une déconstruction progressive de ce qui aurait pu être un conte merveilleux à partir de la borne de Galvoie. Par plusieurs procédures d'élucidation nous voyons bientôt se dissiper les mystères : l'Autre Monde, ses personnages féeriques s'expliquent en termes plus rationnels, au fur et à mesure que se révèle l'identité de ces personnages dans les limites d'un territoire féodal et les proportions d'une petite société travaillée par des haines familiales.

On sent un parti pris de démythification, de rationalisation, qui rompt l'équilibre caractéristique de la manière dont Chrétien traite le fantastique — cet équilibre entre naturel et surnaturel encore très sensible dans le *Lancelot*.

1. V. 6895-7177, p. 855-861.
2. V. 7178-7604, p. 861-872.
3. V. 7605-8032, p. 872-882.
4. V. 8033-8413, p. 882-891. En fait la fonction des deux personnages se distingue d'abord assez mal : mais le premier est le neveu de Grégorias, l'autre le gardien de Galvoie. Ils ne sont pas du même côté.
5. V. 8414-8916, p. 891-903.

Cette transformation du récit, après le montage sublime de la partie Graal-Perceval, pourrait marquer un déclin, voire un abandon du projet initial qu'il faut bien supposer d'abord assez grandiose, ne serait-ce que par ses proportions. Mais l'inachèvement a dû empêcher les corrections et la mise au point nécessaires à tout écrivain, même au Moyen Âge. Il y a des confusions, des superpositions, des incompatibilités. Le projet primitif, on peut l'imaginer à partir d'*Yvain* et surtout de *Lancelot* comme une visite dans l'Autre Monde. Thème celtique, sans doute, mais surtout transposition de l'épopée virgilienne dans le registre de la chevalerie arthurienne. On ne cesse, au XIIe siècle, de revenir au livre VI de l'*Énéide* comme au modèle de la visite du héros dans l'Autre Monde, et de sa confrontation avec les morts, père, mère, femmes aimées, afin de mieux établir religieusement une mission en quelque sorte politique. La scène du Graal elle-même nous oriente dans cette direction. Mais c'est dans la partie Gauvain que se repèrent le mieux d'évidentes allusions à Virgile, ou du moins à l'*Énéas* et à ses personnages[1], aux portes d'ivoire et d'ébène par où sortent les songes[2], à Orcus avec l'Orqueneles de Grinomalant et l'Orcanie d'Arthur[3]. Quand nous quittons Gauvain, il a retrouvé sa mère morte depuis au moins vingt ans[4]. Peut-être Perceval devait-il retrouver la sienne, ayant déjà rencontré, au moins en songe, une partie de la famille autour d'un Roi Pêcheur étrangement semblable au père dont on lui avait fait le portrait. Faute de mieux, il nous faudra imaginer le sens des dernières aventures de Perceval, non racontées par Chrétien, d'après celui des aventures de Gauvain.

Cependant, avant de chercher à interpréter, une précaution s'impose. Il convient de bien saisir le ton de l'œuvre, le rapport du narrateur avec ses personnages, l'effet attendu de son récit sur le public. C'est le mérite de Peter Haidu que d'avoir attiré l'attention sur la distance prise par le narrateur par rapport à son héros[5]. La mode était alors à l'ironie, et l'on avait tendance à tout prendre à revers. Il faudrait faire la part des choses. On est évidemment d'abord frappé par la sottise, la « niceté » de Perceval. Enfant de la nature, il se comporte comme un berger de comédie pastorale[6]. Il est évident toutefois que cette naïveté est provisoire, et le sourire qu'elle provoque est celui de l'humour devant l'*enfance*, terme dont on se sert alors pour caractériser l'erreur des jeunes. Une culpabilité plus grave peut lui succéder, celle que vont dénoncer en lui la cousine, la Demoiselle à la Mule, enfin l'ermite : ce n'est plus drôle[7].

L'ambiguïté du ton ne tient peut-être pas à la distance, mais à la présence savamment calculée de l'auteur. Par ses nombreuses interventions, sa régie du texte, il conduit notre lecture. Toute la visite à

1. V. 9058-9059, p. 907 : *[...] tant li pleüst / Com fist a Eneas Lavine.*
2. V. 7682-7684, p. 873-874.
3. V. 8626, p. 896 ; v. 8889, p. 903.
4. V. 8756, p. 899.
5. Voir Peter Haidu, *Aesthetic Distance in Chrétien de Troyes : Irony and Comedy in « Cligès » and « Perceval »*, Genève, Droz, 1968.
6. Son premier dialogue avec le chevalier (v. 155-298, p. 689-692) ressemble à celui de Marion avec le chevalier dans *Le Jeu de Robin et Marion.*
7. V. 3494-3690, p. 772-776, 4646-4883, p. 800-801 ; et 6215-6513, p. 838-845.

Beaurepaire est ainsi ponctuée de réflexions sur la subtilité de Blanchefleur, sur sa ruse en face de la naïveté du jeune homme. La scène du Graal est aussi pleine d'interventions d'auteur, sur la cause du silence de Perceval, sur ses conséquences : référence psychologique au passé, annonce dramatique de l'avenir. Mais le narrateur feint de ne pas en être certain. Il essaie de nous guider sans pour autant détruire la liberté des personnages dont la motivation, en dernière analyse, plus suggérée qu'imposée, reste problématique. Cet art, plus subtil qu'on ne s'y attendrait, dérive de la tradition du conteur et du jongleur lyrique tout en préparant le pouvoir d'analyse sans limite du romancier.

L'ironie tient une place importante, mais elle ne définit pas la réception du texte par le public. Elle concerne plutôt le rapport entre les personnages, et intervient comme un défaut dont la courtoisie doit se débarrasser. Le Chevalier Vermeil se moque ainsi de Perceval qui demande ses armes. Symétriquement, Keu l'encourage à aller les réclamer. Le public n'est nullement invité à prendre à son compte cette ironie, même si la naïveté du jeune homme peut faire sourire. Keu, le railleur, va incarner le mauvais caractère. C'est pourtant un grand personnage de la cour ; sénéchal, il est le maître d'hôtel d'Arthur, le gardien des coutumes. Élégant, d'un physique agréable, il se verra reprocher la grossièreté de ses propos, ou du moins leur incompatibilité avec l'idéal de courtoisie. Par sa mauvaise langue il fait peur. Même à l'égard de Gauvain, qui incarne, lui, les vertus courtoises, il fait preuve d'une ironie appuyée, et de mauvaise foi, parce que Gauvain réussit là où lui échoue. Ils forment donc un couple antithétique, faisant vivre un débat dont le prologue posait l'enjeu en tirant la courtoisie vers la charité. Dans cette perspective, la sottise du Gallois peut préparer un paradoxe, l'auteur faisant triompher la simplicité d'esprit sur la ruse.

Le rire dont ce roman donne l'image, par exemple avec le couple prophétique de la demoiselle et du fou, est le signe inversé du sacré. Il masque le tragique. Ainsi, le comique de la visite à la demoiselle sous la tente fera place au drame de la persécution. Le silence de Perceval semble l'effet comique de sa mauvaise interprétation des enseignements reçus. Mais derrière cette raison apparente on dénoncera sa culpabilité, le péché — aux conséquences redoutables — d'être resté insensible à la douleur de sa mère. La coexistence du comique et du tragique, de l'ironie et de la tendresse semble situer ce texte dans la tradition des contes mythiques.

Faut-il alors reconnaître en ce monde l'héritage celtique ? Le décor celte a sa place dans l'imagination du monde arthurien. Les scènes se découpent sur le fond obscur de la forêt. Déjà le manoir maternel d'où va partir Perceval semble perdu dans la forêt *gaste*, sauvage. Cette forêt que connaît bien notre coureur des bois réapparaît dans les transitions entre les scènes proprement dites, qui sont ainsi cernées par un paysage mi-réel (en fonction de l'époque), mi-imaginaire (élément d'une structure archaïque). L'opposition forêt/clairière correspond au sens d'une aventure qui oppose vie sauvage et vie courtoise. Mais celle-ci s'organise dans les châteaux, les grandes résidences seigneuriales.

Du château de Gornemant, qui offre l'image de la puissance et de la richesse, à celui de la Roche de Champguin, dont l'architecture fantastique semble une interprétation du séjour des morts, puisqu'on y rencontre des ancêtres disparus depuis longtemps, le jeu avec le cadre réel de la féodalité vise bien à concrétiser d'abord l'idéal de la cour comme lieu où s'établit la valeur que l'on entend promouvoir. À cet égard, le déplacement du roi Arthur d'un château à l'autre est comme un balayage civilisateur répondant à la mission toujours attribuée à ce personnage. Le château de Beaurepaire, qui selon la conception de l'époque est en fait une petite ville fortifiée, est la démonstration par l'absurde que la courtoisie peut se maintenir à la cour même dans la détresse : c'est, pour Chrétien de Troyes, une valeur morale et non pas seulement matérielle.

Mais toute la signification du roman semble tourner autour du château du Graal. Il est apparu derrière une rivière, comme tous les châteaux, mais, à la différence du château de Gornemant, il ne s'agit plus de l'eau paisible d'un fleuve semblable à la Loire. Il faut contourner ce torrent, escalader une roche, et Perceval voit apparaître dans des conditions apparemment surnaturelles un donjon carré de pierre bise. La cour, défendue par des tournelles, permet d'accéder aux loges (en bois) qui abritent sans doute les communs, et à la grande salle où va se concentrer l'action. Elle est vaste et carrée, avec une cheminée centrale soutenue par quatre colonnes. Autour, plusieurs chambres. À décor fantastique, contenu féerique. Certains critiques ont cru pourtant reconnaître là l'architecture du Temple de Salomon, dans l'idée que la scène du cortège figurait le triomphe de l'Église sur la Synagogue. Alors le Roi Pêcheur serait Jacob, la porteuse du Graal l'Église chrétienne portant le calice, suivie par la Synagogue portant la lance[1] (malheureusement ici un jeune homme...). Et puis le Graal porte la manne des juifs, la lance est la verge d'Aaron, le tailloir représente les Tables de la Loi. D'autres, cherchant des références historiques plus précises à Jérusalem, reconnaissent dans la chambre mystérieuse du vieux roi une petite chapelle à voûte en arête, avec au centre un voussoir comme clef de voûte[2]. Un autre reconnaît au contraire dans la demoiselle du Graal la Sophia de la Gnose, avec allusion à la lutte contre les cathares (mais on anticipe sur Wolfram von Eschenbach[3]). On a aussi pensé à l'Église grecque, à la liturgie de la Grande Entrée avec des cierges allumés, le calice, le *discos*, puis la lance sacrée, *hagia longkè*, sorte de couteau triangulaire rappelant la pointe de la lance[4]. Le caractère initiatique de la scène est aussi interprété comme un rituel analogue au culte d'Adonis (ou de Tammuz),

1. Voir Urban T. Holmes and Sister Amelie Klencke, *Chrétien, Troyes and the Grail*, Chapel Hill, 1959.

2. Voir Helen Adolf, « Le Vieux Roi, clef de voûte du Conte du Graal » dans *Mélanges Rita Lejeune*, Gembloux, Duculot, 1969, t. II, p. 945. Voir aussi Visio Pacis, *Holy City and Grail. An Attempt at an Inner History of the Grail Legend*, Philadelphie, 1960 : le pays du Graal n'est autre que la Terre sainte au moment de la malheureuse troisième croisade, à laquelle a participé Philippe d'Alsace (chute de Jérusalem en 1187).

3. Voir Leonardo Olschki, *Il Castello del Re Pescatore e i suoi misteri nel « Conte de la Graal » di Chrétien de Troyes*, Rome, Atti Accad. Lincei, t. X/3, 1961.

4. C'est le sens de l'interprétation de Foerster, dès 1914, dans son *Kristian von Troyes. Wörterbuch zu seinen sämtlichen Werken*, Halle, Niemeyer.

évoquant la mort et la renaissance de la nature au printemps[1]. C'est encore plus loin, en Orient, en Iran, que Pierre Gallais est allé chercher des rapprochements[2]. Ces théories choisies parmi beaucoup d'autres nous intéressent dans la mesure où elles posent un problème de forme et de fond, comme on va le voir déjà dans un vigoureux compte rendu de Jean Frappier[3] : c'est le problème de l'expression allégorique se construisant sur un décor et avec des objets emblématiques. Faut-il interpréter l'invention allégorique, en ce cas, comme réductrice et soumise à une doctrine religieuse particulière ? Ne faut-il pas plutôt expliquer la richesse et la profondeur mythiques dont le récit romanesque donne au moins l'illusion ?

Ce château du Graal, surgi en une apparition onirique ou visionnaire, est aussi, comme souvent chez Chrétien, un piège avec son pont-levis qui se referme subitement. Ici, il peut figurer un espace intérieur, demeure à ouvrir pour prendre conscience de soi, d'un secret caché dans l'inconscient de la mémoire. La scène allégorique est construite en fonction d'un scénario complexe. Le récit est justement découpé en séquences visuelles, vues dans la perspective de Perceval. Passif, il est comme submergé par les images, « agi » par les événements. Les personnages apparaissent et disparaissent à ses yeux, sans explication donnée sur leur statut par rapport au reste de l'histoire. Rêve-t-il ? L'hypothèse se confirmera quand la cousine fera remarquer qu'il n'existe aucun château dans les environs[4]. Mais la jeune fille comprend bientôt qu'il s'agit de la demeure du Roi Pêcheur, ce qui ne semble plus poser de problème. C'est donc qu'il appartient à une autre réalité[5].

Les motifs qui se succèdent sur cette scène imaginaire du Graal sont comme les éléments morphologiques d'une syntaxe hermétique : l'épée prédestinée et périlleuse sert de préambule, se détachant un peu de la séquence qui va suivre. Le cortège proprement dit fait défiler le porteur de la Lance à la goutte de sang, les deux chandeliers, le graal, le tailloir. Et ce cortège fait partie d'une cérémonie, d'un rituel : le repas. On ne peut mieux reconstituer le rite d'un mythe dont la généralité déborde toute réduction à un culte particulier. Comme si Chrétien de Troyes avait voulu remonter du rituel juif, grec ou chrétien, que naturellement il devait connaître, à une structure archaïque sur laquelle fonder une réflexion plus profonde que le bavardage théologique. Dire qu'il s'agit d'un code secret, celui d'une secte dont il faudrait chercher des traces historiques, c'est réduire encore plus la portée de cette subtile machine signifiante construite par l'auteur.

La scène, si riche en suggestions symboliques, a intéressé tout de suite écrivains et commentateurs en elle-même et pour elle-même.

1. Voir Jessie L. Weston, « The Grail and the Rites of Adonis », *Folk-lore*, XVIII, 1907, p. 283-305.
2. Voir Pierre Gallais, *Perceval et l'initiation, essais sur le dernier roman de Chrétien de Troyes, ses correspondances « orientales » et sa signification anthropologique*, Éditions du Sirac, 1972.
3. Jean Frappier, « *Le Conte du Graal* est-il une allégorie judéo-chrétienne ? », *Romance Philology*, XVI, 1962-1963, p. 179-213 ; XX, 1966-1967, p. 1-31.
4. V. 3466-3475, p. 771.
5. V. 3494-3495, p. 772.

C'est ainsi qu'elle a suscité dès la fin du XIIe siècle ces reprises, transformations et élucidations que nous évoquions pour commencer[1]. Toutefois, elle fait partie d'un texte, et sa valeur à la fois esthétique et philosophique tient au réseau des rapports qui la rattachent au reste du récit. Le problème est de savoir si ces images nous renvoient à un système objectif de l'imaginaire, à une structure anthropologique, ou bien à une sorte de mythologie personnelle révélatrice, comme un rêve, d'une personnalité profonde. Le public est en fait préparé au déchiffrement poétique depuis le début du roman. Le jeu de la lumière et des ténèbres, sensible dès la *reverdie* initiale, correspond à l'antithèse du désir et de la peur sur laquelle tout enseignement moral essaie de s'établir. Si l'on suit le thème de la lumière, on voit celle des belles armes qui reluisent sous le soleil, avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La tente de la demoiselle est aussi au centre d'une palette de couleurs. C'est la couleur rouge des armes du Chevalier Vermeil qui suscite chez le jeune héros l'impérieux désir de les avoir. C'est la lumière qui fait resplendir les cheveux et les joues de Blanchefleur. La lumière encore qui, sur la neige, ayant ébloui un vol d'oies sauvages, fait resplendir la couleur rouge enluminant l'empreinte de l'oiseau, l'ovale qui fait penser au visage de l'aimée. La couleur rouge est évidemment un signe reliant certains épisodes lumineux pour leur donner un sens particulier. Par elle l'amour se glisse dans la contemplation de Perceval, un amour où se mêlent le profane et le religieux. Le rouge traduit surtout la violence de la passion. Mais le lien lumineux établit aussi des rapports avec les chandeliers de la salle du Graal, avec cet objet d'orfèvrerie dont la forme, imitant une corbeille ou un plat allongé, est rehaussée par la beauté des pierres précieuses, comme l'ovale sur la neige, ou le visage de Blanchefleur, par les taches de couleur rouge. C'est donc que l'objet religieux est au centre d'un faisceau de désirs rassemblant en une même aspiration faim, soif, désir des armes, désir amoureux, admiration pour la nature et l'art. Se dévoile ainsi une définition du chevalier comme être de désir.

Mais la scène du Graal est aussi au cœur de l'angoisse que suscite un obscur sentiment de culpabilité. De toutes les images culpabilisantes, celle de la Lance qui saigne est la plus frappante. Elle a son registre celtique, barbare, arme destructrice dont la soif de mort se calme, si on la plonge dans un chaudron de sang. Mais la goutte de sang ici décrite est loin d'une telle tradition. L'objet fait penser à une image sainte, par exemple une scène inspirée par le drame de la Passion, avec cette lance romaine dont Longin aurait porté le coup de grâce au Christ. Idée riche de développements ultérieurs — ce sera un thème constant des *Continuations* —, dans la logique de l'interprétation strictement chrétienne du Graal : dans cette logique, le Graal redeviendra l'image du calice de la messe — comme chez Robert de Boron —, image dont s'est inspiré sans doute Chrétien de Troyes pour remonter vers une forme plus universelle et on pourrait déjà dire (c'est son génie moderne) plus anthropologique.

1. Voir p. 1299, n. 1.

Une telle exégèse est cependant gênée et arrêtée par l'entrevue de Perceval avec l'ermite. Quand cet ermite nous dit que le Graal est une sainte chose, il oriente l'émerveillement dans un sens strictement religieux, en accord avec l'idée que le « vaissel » contient (et peut-être produit) une hostie. Cette interprétation d'un personnage, dont la fonction essentielle est de nous enseigner la vérité, fait partie d'un ensemble de démarches herméneutiques qui, dans la seconde partie du roman, démontent le mythe construit dans la première, en en élucidant les mystères. Symptomatique de cette tendance à la déconstruction du mythe est l'enseignement des noms par lesquels il faut invoquer Dieu en cas de détresse : le mystère quitte la scène pour ne subsister que dans un résidu de mots. Démarche rationalisante — le discours de la religion se veut du côté de la raison dans la confrontation avec la merveille — en accord avec l'action de Gauvain qui chasse la merveille d'un autre monde en identifiant comme des personnes authentiques les personnages qui y sont apparus d'abord comme des forces surnaturelles. Le travail de synthèse auquel s'était livré l'auteur dans la première partie lui faisait chercher puis atteindre l'essence même du religieux. La scène du Graal est de ce point de vue un condensé des questions posées par la plupart des religions dans ce qu'elles ont d'essentiel du point de vue rituel et symbolique. Les questions sur la vie, la naissance et la mort, sur la nourriture, la faute, la souffrance et le sacrifice sont suggérées par cette énigme que constitue le cortège. Mais, au fur et à mesure que s'ébauchent les explications, le sens religieux chasse l'atmosphère magique de la scène : mouvement d'élucidation que prolongeront et généraliseront les aventures de Gauvain. Ce retournement spirituel a déconcerté les lecteurs. On ne savait plus si l'on avait affaire à la création ou à la christianisation d'un mythe. La christianisation qui commence avec le discours de l'ermite et se prolonge avec Robert de Boron, lequel a lu Chrétien de Troyes et les continuateurs, est en fait une rechristianisation. C'est *Le Conte du Graal* qui donne l'apparence d'un mythe celte à un rituel inspiré en partie, et sans doute pour l'essentiel, par un rite chrétien. Mais, en insistant sur l'image d'une relique, associée d'une part à la sainte lance dont la relique est mentionnée à Antioche en 1098, et d'autre part sur le rituel du repas liturgique, un glissement s'opère vers l'histoire de Joseph d'Arimathie et de sa coupe où aurait été recueilli le sang du Christ. Ce n'est pas une découverte. Même la légende de Longin est mentionnée dans *Le Couronnement de Louis* et *La Chanson de Guillaume*[1]. Elle dérive de l'Évangile selon Jean, XIX, 34 : *sed unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua*[2]. Mais c'est bien Robert de Boron qui va tirer l'histoire du Graal vers la Cène et la figuration de la messe, conformément à un symbolisme que l'on trouve déjà chez Honorius d'Autun, en 900 (*Gemma animae*). Le trait de génie, généralement interprété à contresens, est d'avoir gommé ces allusions à des légendes chrétiennes bien connues pour ne laisser subsister d'abord qu'une riche et polysé-

1. Respectivement v. 771 et v. 2039.
2. « Mais l'un des soldats, de sa lance, lui perça le flanc d'où jaillit un flot de sang et d'eau. »

mique suggestion. Ainsi, par un mouvement inverse à l'élucidation, on remontait vers le mystère et le mythe.

Il est vrai que cela ne se faisait pas sans appui sur des contes, des légendes venus de divers folklores. Selon un des plus récents mythologues[1], il y aurait à l'origine un récit celtique construit sur le thème de la vengeance du fils de la veuve. Le schéma narratif, que l'on trouve dans le lai d'*Yonec*, de Marie de France, serait celui de l'expulsion et du retour. La Veuve a fui après le meurtre du père. Le fils, qui a connu une enfance d'exilé, découvre l'identité du meurtrier et il le tue à son tour. Alors il devient roi dans son pays d'origine. Dans ces grandes lignes, ce mythe supposé se trouve à l'origine de beaucoup de récits différents. Il faut bien dire que dans l'état actuel du *Conte du Graal*, on n'en trouve que des vestiges, des miettes. Autrement dit, il n'y aurait pas là une structure agissante, mais quelques motifs entrant dans la formule de notre texte. Les *Continuations*, toutefois, y auront abondamment recours.

D'un mythe antérieur, celte ou autre, le roman de Chrétien n'a que des éléments abstraits. C'est ainsi que le schéma narratif erreurs/réparations s'exerce en plusieurs endroits. La rencontre avec la demoiselle de la tente est comme le premier mouvement d'un petit conte dont le second mouvement, intervenant après la visite au Graal, amène la réparation des erreurs. Ce même schéma peut être à l'œuvre dans la scène du Graal, soit qu'un autre, Gauvain, ait dû réussir là où Perceval avait échoué, soit plutôt que Perceval lui-même ait eu l'occasion de tirer la leçon de son premier échec. Ce qu'il faut bien voir, cependant, c'est que l'expérience de Perceval est strictement personnelle, qu'elle concerne ses rapports avec sa famille, et que l'on est ainsi plus proche d'une tragédie comme celle d'Œdipe que d'un mythe originel tel qu'on nous le décrit. C'est l'effet du récit romanesque que de suivre la logique d'une histoire plutôt que de poser des termes antithétiques. Ce qui se construit là, c'est la subjectivité de la conscience moderne plutôt que la totale extériorité objective du mythe collectif. Certes, en remontant dans le passé culturel jusqu'en Orient, et même jusqu'à la légende d'Osiris, on retrouve ces signes imagés qui n'ont jamais cessé de parler avec cette ventriloquie sublime qui fait dire plusieurs choses à la fois : les mêmes images peuvent en effet nous parler de nourriture, de sexualité, de fertilité, du temps. Mais ce dont nous parle ici Chrétien, c'est de chevalerie, de courtoisie, de parenté et d'amour. C'est-à-dire que la signification qu'il vise à travers ces images résiduelles des mythes est du ressort de l'idéologie. À cet égard, le Graal de Chrétien n'est pas vraiment un ancien mythe, c'est une idée, ou un système d'idées, une allégorie complexe créant un nouveau mythe pour ensuite le réduire, ou le laisser réduire, à une idéologie.

Tout le monde a été frappé par la forme de roman d'éducation que prend d'abord le récit. Cette impression s'appuie sur les nombreuses leçons, les *chastoiements*, que les conseilleurs donnent au jeune

1. Jean-Claude Lozachmeur, « Recherches sur les origines indo-européennes et ésotériques de la légende du Graal », *Cahiers de Civilisation médiévale*, XXX (1987), p. 45-63.

homme, mais aussi sur l'apprentissage effectif que lui donne l'expérience. Quelle sagesse doit-on tirer de cette démonstration ? La naïveté première de Perceval sert à faire ressortir certaines valeurs de la chevalerie, et d'abord le rayonnement de sa beauté guerrière. Il faut nous rappeler l'importance prise par le cheval dans les batailles. Le rôle de l'infanterie est devenu secondaire. Mais acquérir et entretenir le cheval et tout l'équipement nécessaire, l'armement offensif et défensif résultant du combat à cheval (dont on énumère au lecteur les éléments essentiels), exige richesse, disponibilité et un ensemble d'aptitudes physiques. Une armure vaut aussi cher qu'une exploitation agricole. Or il y a une grande inégalité dans la caste chevaleresque. Ceux qui possèdent un château ont un grand pouvoir. La plupart n'ont qu'un manoir, une maison rurale, et mènent une vie essentiellement paysanne. Beaucoup doivent courir l'aventure pour acquérir et entretenir leurs armes. C'est le cas de Perceval, qui attend du roi la remise des armes mais finalement doit se servir tout seul. Brigandage ? La remise de l'épée forgée par Trébuchet fait rentrer les choses dans l'ordre : il y a là un destin naturel, ou une mission, mais dont le principe est fragile, comme cette épée qui risque de se briser.

Cela nous rappelle que la chevalerie n'est pas héréditaire, à la différence de la noblesse. La caste n'arrive pas à se perpétuer, le destin de la Veuve nous le démontre. Et pourtant on sent chez Perceval un appel de sa nature le poussant vers la chevalerie, alors même que sa « nourriture » cherche à l'en détourner : les laboureurs ne se font pas d'illusion sur les conséquences de sa première rencontre avec les chevaliers : il obéira à l'appel.

Les enseignements reçus à la suite de cette rencontre ne sont pas extraordinaires, et on aura du mal à croire que l'auteur a écrit son roman pour les faire passer. Mais ils infléchissent la signification épique de la bataille. Ce que démontrent ici les combats, outre la vaillance, la prouesse du héros, Perceval ou Gauvain, c'est la générosité du vainqueur. Nous sommes loin de la vraie guerre de croisade et de ses exterminations. Nous sommes loin, également, de la guerre de vengeance entre tribus et de sa justice sommaire. Ce qui est en cause, c'est le comportement à l'égard des dames. On ne demande pas au Chevalier Orgueilleux de faire amende honorable pour avoir décapité l'ami de la cousine, mais il doit s'excuser d'avoir maltraité son amie. Si vengeance il y a, elle est courtoise, du moins de la part du héros comme dans le contentieux entre Perceval et Keu.

Que cherche donc le chevalier ? Apparemment c'est encore l'aventure. Or, comme par définition l'aventure est ailleurs, Perceval continue et infléchit l'œuvre des précédents héros. On se rappelle la double quête de Lancelot, celle de la reine, inspirée par son amour, et celle de la liberté pour les gens du roi Arthur, le peuple de Logres. Perceval pourrait continuer de se consacrer à l'amour que lui inspire Blanchefleur. Mais il part bientôt à la recherche de sa mère. Privé de cette quête par l'annonce de la mort de sa mère, on a l'impression qu'il va à la dérive. Mais il est clair qu'il y a en attente, pour lui, une mission libératrice qui passe par le Graal et la Lance qui saigne. On le lui dit, on le lui répète. Simplement il a échoué, à la première tentative : provisoirement. À la différence de Lancelot, il doit surmonter

cette sourde culpabilité qui le bloque sur les deux plans, personnel et collectif. Et, dans le doute où nous sommes sur le destin que l'auteur lui réservait, il nous faut scruter attentivement ces deux obstacles pour deviner la solution possible.

L'amour est le principe de cet idéal que l'on appelle alors la courtoisie. Même les conseils maternels sont *grosso modo* conformes à la tradition de la *fine amor* des troubadours. L'interprétation qui se dessine dans la trame du récit met l'accent sur l'humilité courtoise, par opposition à l'orgueil et aux défauts qui en résultent, comme la jalousie. Gauvain lui-même, toujours tenté par de faciles aventures avec les demoiselles, va s'imposer comme une pénitence de supporter stoïquement le harcèlement de la Maligne Demoiselle et les épreuves qu'elle lui impose une fois qu'il est accroché par le désir.

Toutefois, la réserve que l'on rencontre dans le comportement de Perceval suppose un autre problème. De la demoiselle de la tente il goûte les baisers mais s'en tient à une étreinte gauche et superficielle. Il s'abstient du *surplus* que lui a interdit sa mère. L'ami de la demoiselle a un jugement sévère à l'égard de celui qui ne prend pas le *surplus* : « il lui manque quelque chose » (et l'on devine de quoi il parle[1]). Il a tort, par rapport à la courtoisie, mais il nous signale une difficulté : dans sa chasteté relative, Perceval reste-t-il libre, ou est-il noué par l'interdit de sa mère ? La question pourrait paraître oiseuse, si elle ne se reposait pas à propos de ses rapports avec Blanchefleur. L'auteur a une façon détournée et poétique d'aborder le problème. Contemplant les trois gouttes de sang sur la neige, Perceval pense à Blanchefleur. Or ce sang a été répandu par une oie qu'un faucon a blessée en l'abattant contre le sol. Les termes dont se sert le narrateur pour décrire ce bref combat sont à peu près ceux dont il s'était servi pour caractériser la violence exercée par Perceval à l'égard de la demoiselle de la tente. Le résultat est le même : l'oiseau a abandonné sa proie avant de « se lier et joindre » à elle, comme Perceval a abandonné la demoiselle[2]. Mais l'abandon de Blanchefleur n'est-il pas analogue ? Et l'échec au château du Graal, l'inachèvement de l'épreuve qui aurait dû mettre fin à la stérilité de la couronne ne conduisent-ils pas à s'interroger sur cette virilité incertaine qui semble trahir Perceval ? Le lien symbolique serait fourni par l'épée qui pend à sa ceinture et sur laquelle la cousine attire soudain son attention, en lui annonçant qu'elle lui fera défaut au moment de la bataille. Comme la parole lui a manqué quand il fallait prononcer les mots attendus. Quel arrêt, quel blocage, quel péché est venu, sous le couvert de la courtoisie, interrompre l'ascension du héros ?

Comme dans les mythes réinterprétés par la tragédie classique, et donc rationnellement restructurés, le destin du héros se noue dans l'héritage familial. Autour de Perceval, c'est tout le lignage maternel qui se déploie pour l'envelopper. Fils cadet, il a perdu ses deux aînés, morts le même jour, quoique partis de deux cours différentes pour rentrer à la maison après leur adoubement. Ne se seraient-ils pas rencontrés au carrefour de leurs deux routes ? Le détail des yeux crevés, chez le fils aîné, fait penser à une sorte de punition dans la tradition

1. V. 3862, p. 780.
2. V. 707-709, p. 703 ; v. 4177-4183, p. 788.

des Atrides. Par le *Roman de Thèbes* tout le monde connaît alors la destinée d'Œdipe et celle de ses deux fils qui se sont entretués. Tout est sombre de ce côté-là, mais bien caractéristique des conflits féodaux. Du côté du Graal, on retrouve la famille maternelle, puisque le vieux roi nourri par le plat miraculeux où « vient » une hostie est un oncle maternel de Perceval comme l'explique l'ermite, autre oncle maternel. Quant au Roi Pêcheur, il serait le fils de cet oncle du Graal, donc le cousin de Perceval. Mais c'est un cousin plus âgé (il a des cheveux gris), atteint de la même infirmité que l'était le père de Perceval. Et le Roi Pêcheur a une nièce, celle qui lui envoie la fameuse épée dangereusement prédestinée. Serait-elle la fille de la cousine germaine, élevée chez la Veuve Dame avec Perceval, et qui semble au courant de tous les mystères de la famille, notamment ceux du Graal ?

Les données que nous relevons ainsi sur la famille de Perceval tendent à confirmer l'importance particulière prise par le lignage maternel. La Veuve était fière de sa noblesse d'origine[1] dans ces fameuses Îles des mers où l'usurpateur, le géant Ryon, vient d'être vaincu par Arthur, conformément aux données de sa légende. Tout le poids de la première éducation reçue par Perceval se renforce de cette noblesse. C'est ce qui aggrave la faute du jeune homme à l'égard de sa mère, « *le pechié [...] De ta mere* », comme dit la cousine[2]. Faute qui se prolonge dans le silence qui empêche Perceval de poser la question fatidique sur l'identité de son oncle maternel, celui à qui l'on fait le service du Graal. Il y a donc un lien mystérieux entre la cause et l'effet du *pechié*, entre la dureté de cœur et l'oubli de la parole.

Dans la perspective de ce roman la question à poser porte sur l'ordre familial lui-même, sur l'identité du personnage-clef. L'importance de cette question suggère qu'il y a un problème du côté des liens familiaux. L'énigme fleure l'inceste. Les indices que l'on peut relever, comme la ressemblance du Roi Pêcheur avec le père de Perceval par la blessure sexuelle qui leur interdisait la marche, et le probable dédoublement de ce roi entre un oncle (le vieux roi) et un cousin vieilli (le Roi Pêcheur) orientent notre imagination vers le fantasme de l'inceste entre le frère et la sœur. Par d'autres voies, celles de la comparaison avec un mythe paléo-américain, Claude Lévi-Strauss avait été conduit à une interprétation semblable du « mythe du Graal[3] ». Sur le plan plus rationnel de l'histoire contée par Chrétien, la question est l'étape décisive dans la quête d'une élucidation des mystères. Cette élucidation implique l'identification des personnages. De ce point de vue, la démarche des aventures de Gauvain est symétriquement la même que celle de Perceval : il s'agit d'élucider certains mystères par l'identification des personnages. Mais, ici, ce sont les grand-mère, mère et sœur mortes que l'on retrouve et identifie au château de la Roche de Champguin, comme au château du Graal on devait identifier un père mort en la personne d'un oncle maternel.

1. V. 420-424, p. 695-696.
2. V. 3593-3594, p. 774.
3. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, II, Plon, 1973. Perceval « apparaît comme un Œdipe inversé [...]. La chasteté entretient avec " la réponse sans question " un rapport homologue de celui qu'entretient avec " la question sans réponse " le commerce incestueux » (p. 33-35).

Cette structure mythique, ou du moins fantasmatique, plus ou moins déguisée et déformée, intéresse l'idéologie courtoise qui est, il nous semble, la préoccupation de Chrétien. Elle sert à dévoiler ou à souligner le contexte matriarcal de cette doctrine de l'amour, à prédominance féminine, au nom de laquelle la cour entend réformer les mœurs de la chevalerie. Dévoilement qui peut être une dénonciation, si l'on entend insister sur l'endogamie dont cette idéologie masque les abus : les neveux sont comme les fils incestueux de cet oncle qui les nourrit, les adoube et les fait s'enrôler au service d'une dame trop maternelle. Roland n'est-il pas, d'après une légende, le fils incestueux que Charlemagne a eu de sa sœur ? Ce « péché de Charlemagne », qui expliquerait la démesure de Roland, nous fait nous demander si les reproches de la cousine de Perceval (« *le pechié [...] De ta mere* », où *de* marque l'objet) ne masquent pas une faute de la mère (« pechié ta mere », au génitif subjectif) dont la malédiction pèserait sur le jeune chevalier. La légende arthurienne n'a d'ailleurs préservé Gauvain, qui flirte ici avec l'inceste, de ce soupçon qu'en attribuant la souillure à un autre, son frère Mordret, fruit d'un amour incestueux du roi Arthur avec sa sœur Anna, la femme du roi Loth d'Orcanie et mère de Gauvain, ici présente aux côtés d'Ygerne. Or toutes deux rêvent imprudemment d'une union entre Gauvain et Clarissant, sa sœur, comme elles vont bientôt l'apprendre[1].

Mais où Chrétien de Troyes entendait-il mener son public, son lecteur, en lui faisant retrouver ces obsessions derrière l'idéal courtois ? Certainement pas à une condamnation. Il continue une réflexion entamée dès ses premiers romans et surtout développée dans *Lancelot*. Car dans sa dernière œuvre Chrétien reprend certains thèmes et personnages de ses romans antérieurs pour en préciser la fonction et pour en défendre le rôle. C'est ainsi qu'il fait faire un bel éloge de la reine Guenièvre, peut-être compromise par sa nuit d'amour avec Lancelot, par Gauvain dont les aventures impliquent une réévaluation des comportements dits courtois[2]. Que faire de la féminité dans une société guerrière ? Et que faire d'une reine ? Pour installer plus confortablement la femme auprès du chevalier, il est permis de penser qu'il entendait rapprocher cet idéal amoureux si cher aux trouvères de l'esprit de charité si fortement invoqué dans le prologue et maintenant proposé à la chevalerie militante. Ainsi, exploitant l'orientation féminisante de la théologie qui allait, à côté de l'austère Trinité masculine, insister sur la figure de Marie, mère, épouse et fille de Dieu, il aurait cherché à tracer le chemin d'une chevalerie à égale distance de l'Église et de la cour, apportant jusque dans la croisade le désir et la vertu de l'amoureux courtois. Mais on n'en finit pas de scruter ce « val » sombre et périlleux dont notre héros devait « percer » les mystères afin d'en ramener la vérité.

DANIEL POIRION.

1. V. 9047-9073, p. 907.
2. V. 8176-8198, p. 885-886.

BIBLIOGRAPHIE

FRAPPIER (Jean), *Chrétien de Troyes et le mythe du Graal*, SEDES, 1972 (2e éd. 1979).
—, *Autour du Graal*, Genève, Droz, 1977 (Publications romanes et françaises, 147).
GALLAIS (Pierre), *Perceval et l'initiation, essais sur le dernier roman de Chrétien de Troyes, ses correspondances orientales et sa signification anthropologique*, Paris, Éditions du Sidrac, 1972.
LE RIDER (Paule), *Le Chevalier dans le Conte du Graal*, SEDES, 1978.
MARX (Jean), *La Légende arthurienne et le Graal*, P.U.F., 1952.
MÉLA (Charles), *La Reine et le Graal*, Le Seuil, 1984.
PICKENS (R. T.), *The Welsh Knight. Paradoxicality in Chrétien's « Conte del Graal »*, Lexington, French Forum Monographs, 1977.
POIRION (Daniel), « L'ombre mythique de Perceval dans le *Conte du Graal* », *Cahiers de Civilisation médiévale*, XVI, 1973, p. 191-198.
RIBARD (Jacques), *Du Philtre au Graal : pour une interprétation théologique du « Roman de Tristan » et du « Conte du Graal »*, Champion, 1989.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

La tradition manuscrite.

Les problèmes posés par les textes de Chrétien transcrits par l'atelier de Guiot s'aggravent considérablement avec le *Perceval*. Sans doute les proportions de ce dernier ouvrage le rendent-elles plus vulnérable aux erreurs dues en particulier aux distractions du copiste et à sa lassitude. Mais on peut surtout supposer que, l'auteur n'ayant pas exercé de contrôle sur la première rédaction de son roman laissé inachevé, les copistes en ont modelé la substance en fonction de leurs intentions et de leur interprétation. Ceux qui en donnaient une version apparemment isolée (*B*), ceux qui comptaient l'augmenter d'une ou plusieurs *Continuations* (*P8*), ceux enfin (au besoin parmi les précédents) qui voulaient en souligner le merveilleux, ou au contraire l'aspect rationnel, ou en accentuer le caractère religieux, se sentaient libres de transformer plus ou moins subtilement leur texte, par des suppressions, des additions ou des substitutions de mots, en dehors des changements dus à la langue. Encore se trouvait-il des interférences entre ces diverses influences, selon les modèles suivis à l'époque souvent tardive de l'élaboration de nos manuscrits, sans qu'aucun de ces manuscrits ait vraiment été copié par l'autre, si bien que ce qui est caractéristique d'un passage ne l'est plus du passage suivant. Impossible, dans ces conditions — Alexandre Micha l'a bien montré en critiquant celui établi par Hilka —, d'établir un classement global des quinze manuscrits concernés :

P. BN fr. 794 (première moitié du XIIIe siècle). Il reste notre manuscrit de base. Mais on ne peut plus s'en tenir au principe de respect absolu du manuscrit, comme le prouve l'expérience de Félix Lecoy[1].

1. *Les Romans de Chrétien de Troyes édités d'après la copie de Guiot*, V, *Le Conte du Graal (Perceval)*, publié par Félix Lecoy, Champion, 2 vol., 1973 et 1975 (C.F.M.A., 130).

P6. BN fr. 1429 (seconde moitié du XIIIe siècle). Il contient *Perceval* et trois *Continuations* (I, II et Manessier).

P8. BN fr. 1450 (première moitié du XIIIe siècle). Il reste notre manuscrit de contrôle. Outre les romans que nous avons énumérés dans l'Introduction, il ne joint au *Perceval* que les 1405 premiers vers de la première *Continuation*. Il est de la région picarde.

P9. BN fr. 1453 (début du XIVe siècle). Il contient *Perceval* et trois *Continuations* (I, II et Manessier).

P12. BN fr. 12576 (seconde moitié du XIIIe siècle). Il contient, outre *Perceval*[1], toutes les *Continuations* (I, II, Gerbert de Montreuil et Manessier), *La Mort de Comte de Henau*, *Le Miserere* et *Le Roman de Carité* du Reclus de Molliens. Sa couleur dialectale le situe dans le nord de la France. Il a trente miniatures et majuscules enluminées.

P13. BN fr. 12577 (première moitié du XIVe siècle). Il contient *Perceval* et trois *Continuations* (I, II et Manessier). Il compte cinquante-deux miniatures.

P16. BN N.a. fr. 6614 (seconde moitié du XIIIe siècle). Manuscrit mutilé qui s'apparente à *P12*.

B. Berne, Burger Bibliothek 354 (début du XIVe siècle). Manuscrit de 274 feuillets, copié dans un atelier bourguignon. Sa langue par sa couleur dialectale s'apparente à celle de Guiot. Il rassemble une collection de 75 récits brefs, fabliaux, poèmes allégoriques (*La Voie d'Enfer*, *La Bataille d'Enfer et de Paradis*), deux pièces morales (*Marcoul et Salomon* et *Les Quinze Signes de la fin du Monde*), deux lais bretons (*Le Cort Mantel* et *La Folie Tristan*), deux romans dont le héros est Gauvain (*Le Chevalier à l'épée* et *La Mule sans frein*), et *Le Roman des Sept Sages* (en prose). *Perceval* se trouve transcrit à la fin (ffos 208 r°-283 v°)[2].

Cl. Clermont-Ferrand, Bibliothèque municipale, 248 (seconde moitié du XIIIe siècle). Il ne contient que *Perceval*.

Éd. Édimbourg, National Library of Scotland, 1915 (première moitié du XIIIe siècle). Donne *Perceval* et trois *Continuations* (I, II et Manessier).

F. Florence, Biblioteca Riccardiana 2943 (milieu du XIIIe siècle). D'une présentation peu soignée, qui le rend difficile à lire.

L1. Londres, Herald's College, Arundel XIV (milieu du XIVe siècle). La première partie donne en anglo-normand *Le Roman de Brut*, *L'Estoire des Engleis*, *Le Lai d'Haveloc*, *La Chronique de Pierre de Langtoft*, *La Lignee des Bretons et des Engleis* et enfin *Perceval*.

L2. Londres, British Museum, Additional 36614 (seconde moitié du XIIIe siècle). Il a, à une transcription de *Perceval*, ajouté *Bliocadran* (interpolé), les deux premières *Continuations* et la *Vie de sainte Marie l'Égyptienne*.

M1. Montpellier, Bibliothèque interuniversitaire, section de la Faculté de médecine, H 249 (seconde moitié du XIIIe siècle). Il

1. Il a été édité par William Roach dans Chrétien de Troyes, *Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal*, 2e éd. Paris et Genève, Droz, 1959 (TLF, 71).
2. Il a été édité par Charles Méla, Le Livre de Poche, « Lettres gothiques », 1990.

contient *Perceval*, trois *Continuations* (I, II et Manessier), un *Salut d'Amour* ajouté. Il a cinquante-cinq miniatures. Dialecte bourguignon.

Ms. Mons, Bibliothèque publique, 331/206 (milieu du XIIIe siècle)[1]. Il donne, dans un dialecte picard, l'*Élucidation*, *Bliocadran*, *Perceval* et trois *Continuations* (I, II et Manessier).

Ajoutons les fragments d'Annonay, publiés par Albert Pauphilet[2], le fragment de Prague, publié par J. Stigall[3], les fragments de Lannois publiés par Omer Jodogne[4].

Établissement du texte.

Ce qui caractériserait le manuscrit de Guiot c'est un renforcement considérable de la rationalisation. Cela ne va pas sans inconvénient pour tout ce qui concerne le Graal proprement dit, quand les suppressions et modifications concernent des détails importants. Mais les aventures de Gauvain font l'objet de divergences beaucoup plus sérieuses entre les manuscrits. En fait, précisément, la tendance à effacer toute survivance de la pensée magique donne à la partie Gauvain l'apparence d'une réduction, d'une destruction de ce que construisait la partie Perceval. Il n'est pas impossible que cette rationalisation systématique réponde à une intention de l'auteur, qu'elle aurait renforcée, ou dépassée. Mais l'impression domine d'une superposition d'interventions non autorisées, certains copistes ayant pris à cet égard le statut d'auteur, ou du moins ayant joué un rôle non discernable par rapport à lui. On assiste alors à une tendance à l'*élucidation* qui se renforce jusqu'à détruire tout le mystère que construisait encore la partie Perceval.

Dans cette recherche d'un sens qui se dérobe, Guiot est loin d'affirmer sa supériorité sur les autres. Son horizon se rétrécit sous l'effet de la fatigue, alors même qu'il faut embrasser un projet immense. On ne peut plus dire que le texte de Guiot l'emporte toujours sur les autres en ce qui concerne les rimes, le vocabulaire, le sens symbolique, ni même la logique, qui est pourtant son souci principal. Il devient donc impossible de séparer l'établissement du texte de l'interprétation du texte, et il faut reprendre le travail de Hilka, en le débarrassant de ses reconstitutions graphiques (du Viollet-le-Duc philologique) et en précisant l'origine des modifications par emprunt. L'effort le plus remarquable en ce sens a été fourni par Keith Busby dans sa récente édition[5]. Le nombre des changements apportés au texte de *P12* représente une démarche symétrique par rapport à la nôtre, mais avec une plus large orchestration des variantes. Nous avons, pour notre part, continué de contrôler systématiquement le rapport du manuscrit de Guiot avec le texte

1. Il a été édité par Charles Potvin à Mons, Desquesne Masquillier, 1865-1871.
2. *Le Manuscrit d'Annonay. Transcription et fac-similé*, Paris, Droz, 1934.
3. *Romance Philology*, XV, 1961-1962.
4. *Mélanges Rita Lejeune*, Gembloux, Duculot, 1969.
5. *Chrétien de Troyes, Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal, édition critique d'après tous les manuscrits*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1993.

fourni par *P8*, version qu'on peut appeler picarde ; la mention du comte de Flandre comme destinataire de l'œuvre renforce l'autorité de ces versions picardes, en face d'une version champenoise comme celle de Guiot. *P8*, selon Alexandre Micha, s'apparente cependant à notre manuscrit de base et devrait en permettre « un contrôle efficace ». Mais il y relève 41 lacunes, dont certaines très graves, comme le prologue[1], le moment où Perceval embrasse la demoiselle de la tente[2], les reproches de la Demoiselle à la Mule[3]. Malgré un bilan relativement favorable, Alexandre Micha s'attaque à ce manuscrit avec l'impatience d'un professeur devant la copie d'un mauvais élève. Il n'a pas toujours tort, même si l'aspect négligé de l'écriture ne doit pas laisser préjuger du fond. C'est pourquoi nous avons dû renforcer nos sources de corrections et d'additions.

Nous nous sommes donc appuyé aussi sur le manuscrit de Berne (*B*), qu'Alexandre Micha rattache au groupe *P*, *P8*, *P13*, *L2*, notamment pour certains passages qui semblent, comme l'a signalé Charles Méla, d'une particulière qualité. Nous y avons joint *P12*, bien connu depuis l'édition de William Roach, et apparenté par Micha à *P16*. L'intérêt de *P12* a été souligné par son éditeur, qui s'en est d'ailleurs servi pour sa grande édition des *Continuations* dont ce manuscrit fournit une importante version. Sa principale qualité est d'être soigné, comme celui de Guiot, avec en plus de très belles enluminures et miniatures. Roger Dragonetti a consacré un important développement à la lettre initiale K, richement historiée[4]. Ajoutons qu'il est écrit en picard, comme *P8*. C'est donc *P12* que prend pour base Keith Busby, en y apportant de nombreuses corrections, qui souvent nous ramènent au texte de Guiot. Sa reconstitution du texte, tout en se rapprochant de la démarche préconisée et suivie par Karl Uitti et Mary B. Speer, a choisi pour perspective celle des manuscrits orientés essentiellement vers les *Continuations* : *Perceval* est là comme un point de départ. Nous préférons la perspective des manuscrits qui en font un point d'arrivée, ou du moins un élément essentiel de l'œuvre de Chrétien lui-même, replacée dans un ensemble romanesque plus vaste, avec surtout le *Brut* de Wace et les deux premières *Continuations*. La présence de Manessier suffit à rattacher les autres collections à une mode romanesque plus récente, plus proche des aventures du *Lancelot-Graal* et de leur présupposé religieux.

Additions et corrections.

Resterait à justifier, au-delà même du principe d'émendation du manuscrit, chacune des nombreuses retouches sur lesquelles nous avons cru devoir appuyer notre traduction. Ce qui nous attachait à Guiot, c'était la solidité de sa syntaxe, ossature d'une langue. Il faut bien dire que cette supériorité devient contestable avec ce dernier texte ; elle ne se vérifie plus qu'à l'échelle du distique ou même du

1. V. 1-68, p. 685-686.
2. V. 701-703, p. 702-703.
3. V. 4657-4658, p. 800.
4. Voir R. Dragonetti, *La Vie de la lettre au Moyen Âge (Le Conte du Graal)*, Éd. du Seuil, 1980.

vers ; le sens de la phrase se brouille à plus longue distance, surtout dans la partie Gauvain, singulièrement à partir du vers 6000 environ. Par principe, nous ne voulions modifier le texte de Guiot que s'il y avait d'évidentes raisons de le faire, soit pour la forme (par exemple les rimes), soit pour le sens, selon la nature des choses ou la logique. Mais il devient probable que Guiot ne nous donne plus la meilleure version, déjà en ce qui concerne le Graal, et encore moins en ce qui concerne les aventures de Gauvain. On a ainsi l'impression que Guiot a désormais du mal à imaginer les lieux de l'action, les mouvements complexes d'une bataille, à saisir la logique d'une signification qui se déploie progressivement sur une longue durée ; il lui faut une logique immédiate, à l'échelle de la proposition, en somme grammaticale : il a la vue claire, mais étroite et courte. Dans le même esprit il a une forte tendance à abréger : on ne peut pas se réfugier dans la théorie confortable que ce sont les autres manuscrits qui allongent. Le goût de la sobriété lui fait condenser une déploration[1]. La bataille de Gauvain avec les bourgeois[2] semble censurée pour des raisons de convenance, voire de préjugé social. Et comment avoir une confiance aveugle en quelqu'un qui confond (il s'agit d'une verrière) *le voirre* avec l'ivoire, ou qui affirme doctement : *por mialz foïr recule*[3] ?

Félix Lecoy n'a pas voulu trop déranger le texte ; son édition s'en tient d'abord aux 8960 vers du manuscrit (à quelques exceptions près), pour signaler ensuite les compléments essentiels qu'il faudrait apporter pour atteindre les 9234 vers de ce qu'il appelle « la vulgate représentée par l'édition Hilka », dans la graphie reconstituée par le philologue allemand. Cette fiction de fidélité, répondant au projet initial, nous n'avons pas voulu nous l'imposer jusqu'à ce point. Nous avons cru bien faire en donnant cette « version longue », en ajoutant donc les vers soutenus par au moins la majorité, souvent la totalité des autres manuscrits, dans la graphie d'origine. Contre nos trois contrôles, *B*, *P8* et *P12*, l'autorité de *P* est sérieusement mise en balance. Seul contre tous les manuscrits, ou presque, Guiot ne fait plus le poids. Nous avons ainsi abandonné trois fois deux vers donnés par *P* seulement[4]. À trop le suivre, on risquerait là d'absurdes répétitions. Inversement, en d'autres passages, on serait sûr d'omettre des éléments significatifs, de vagues bêtes remplaçant les biches caractéristiques du conte merveilleux[5], voire une biche blanche[6] qui a perdu chez lui sa blancheur. Repiquage du merveilleux par des versions tardives ? C'est peu probable, car c'est là ce qui fait sens, un sens qui échappe à Guiot.

Nos additions par rapport au manuscrit de base concernent les vers 133-134 ; 1177-1178 ; 2121-2122 ; 2981-2982 ; 3059-3062 ; 3323-3324 ; 3429-3430 ; 3723-3724 ; 3811-3812 ; 4113-4114 ; 4193-4194 ; 4249-4250 ; 4753-4754 ; 4790-4791 ; 4877-4878 ; 5061-5062 ; 5225-5226 ; 5355-5376 ; 5685-5697 (résumé en quatre vers) ; 5887-6026

1. V. 3434-3452, p. 770-771.
2. V. 5687-6027, p. 825-834.
3. Respectivement v. 7722 et var. *b*, p. 874, et 7775 et var. *a*, p. 876.
4. Après les vers 1628 (p. 725), 3000 (p. 759) et 7950 (p. 880).
5. V. 5662, p. 825.
6. V. 5677, p. 825.

(abrégé en quatre vers) ; 6137-6138 ; 6163-6166 (au lieu de deux vers) ; 6203-6204 ; 6299-6300 ; 6323-6324 ; 6375-6378 ; 6465-6470 ; 6501-6504 ; 6525-6526 ; 6551-6560 ; 6581-6582 ; 6627-6628 ; 6687-6688 ; 6733-6734 ; 7027-7028 ; 7267-7268 ; 7318-7319 ; 7571-7572 ; 7815-7816 ; 8253-8254 ; 8482-8485 ; 8543-8544 ; 8565-8566 ; 8703-8704 ; 8769-8770 ; 8899-8900 ; 8920-8921 ; 9041-9042 ; 9063-9064.

Sur ces 49 additions, 12 seulement se situent dans la première partie (Perceval) ; cela tend à confirmer au moins le désintérêt de Guiot pour la seconde partie, et peut refléter une hésitation à accorder trop de crédit à cette sorte de première « continuation » de l'œuvre attribuée à Chrétien lui-même, mais assez disparate. Sa version ne donne pas l'impression de couler de source. Il lui manque l'expressivité si sensible dans les textes précédents. Après l'épisode de l'ermite, et jusqu'à l'arrivée à la Roche de Champguin, le récit va, dans le détail, un peu à la dérive. Le style alerte et sautillant du conte se perd dans les méandres d'une narration d'allure cauchemardesque. À la fin, on retrouve comme un apaisement courtois soutenu par une belle rhétorique. Comme l'auteur n'a vraisemblablement pas eu le temps de retoucher son texte, il y a une version originale imparfaite (c'est évident pour la chronologie des événements) à reconstituer. Voilà qui est bien embarrassant pour les corrections à apporter. Notre manuscrit nous met peut-être sur la bonne voie, mais la route est obscure, pleine d'embûches et il faut le secours d'autres guides. L'édition critique de Keith Busby, dans son souci d'apporter toutes les variantes jugées intéressantes, a dû prendre des proportions considérables, parfois au détriment de la lecture elle-même. Notre édition est plus limitée dans ses ambitions critiques, mais peut-être plus nettement orientée vers une interprétation littéraire[1].

La traduction.

C'est Lucien Foulet qui procure la première grande traduction du *Perceval* : *Chrétien de Troyes, Perceval le Gallois ou le conte du Graal, mis en français moderne*, avec une Préface de Mario Roques[2]. Ultérieurement, Henri de Briel donne une traduction assez libre sous le titre *Chrestien*

1. On se reportera aux travaux critiques suivants : Alfons Hilka, *Der Percevalroman (Li Contes del Graal) von Christian von Troyes, under Benutzung des von G. Baist nachgelassenen handschriftlichen Materials*, Halle, Niemeyer, 1932. — Tony Hunt, « Chrestien de Troyes : the Textual Problem », *French Studies*, XXXIII, 1979, p. 257-271. — Alexandre Micha, *La Tradition manuscrite des romans de Chrétien de Troyes*, Paris, Droz, 1939, Publications romanes et françaises, XC. — Philippe Ménard, « Note sur le texte du *Conte du Graal* », *Mélanges de langue et littérature françaises du Moyen Âge offerts à Pierre Jonin*, Aix-en-Provence, CUERMA, 1979, p. 449-457. — Omer Jodogne, « Fragments d'un manuscrit inconnu d'un *Conte du Graal* : les fragments de Lannoy », *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, Gembloux, Duculot, 1969, t. II, p. 1039-52. — Albert Pauphilet, *Chrestien de Troyes, le manuscrit d'Annonay*, Paris, Droz, 1943, et « Nouveaux fragments manuscrits de Chrétien de Troyes », *Romania*, LXIII, 1937, p. 310-323. — Rupert T. Pickens, « Towards an Edition of Chrétien's *Li Contes del Graal* : Hilka, v. 1869-2024 », *L'Esprit créateur*, XXVII, 1987, p. 53-66. — Charles Potvin, *Bibliographie de Chrestien de Troyes, comparaison des manuscrits de « Perceval le Gallois », un manuscrit inconnu, chapitres uniques du manuscrit de Mons, autres fragments inédits*, Paris, A. Franck, 1863.

2. Stock, 1947 ; réimpression, Nizet, 1972.

de Troyes, le Roman de Perceval ou le Conte du Graal[1] ; Jacques Ribard établit une traduction très fidèle à l'édition de Félix Lecoy[2] ; Charles Méla, enfin, accompagne d'une « traduction critique », vers par vers, son édition du manuscrit de Berne[3].

Nous n'avons pas voulu prêter à notre traduction trop de modernité, ni même une élégance en accord avec tous nos critères du bon style. On y trouvera beaucoup de ces redites, de ces lourdes reprises qui trahissent la difficulté que présente pour le narrateur le passage d'un style oral à un style écrit. Mais nous n'avons pas cru bon de corriger le style d'un des plus grands auteurs de notre histoire littéraire, même s'il se fait plus hésitant dans le texte d'une œuvre qu'il n'a sans doute pas eu le temps de corriger. On verrait mal un éditeur moderne alléger ou polir les phrases d'un Montluc ou d'un Montaigne. Avec Chrétien, il s'agit pour la version moderne de faire comprendre le texte dans toutes ses intentions, non de diluer son encre dans le fleuve d'une douteuse éloquence.

On sera peut-être surpris de ne pas trouver les noms du Graal et de la Lance qui saigne armés d'emblée de leur majuscule. C'est que toute l'habileté de l'auteur est de nous conduire progressivement du nom de l'objet commun au nom propre de l'objet merveilleux. Nous attendons donc le moment du récit où le caractère surnaturel de ces objets est bien établi par le narrateur[4] pour écrire les mots *Graal* et *Lance* avec une majuscule.

D. P.

NOTES ET VARIANTES

Page 685.

a. Folio 361 de P-colonne a, vers 1-40 ; b, 41-84 ; c, 85-128 ; d, 129-174 ; e, 175-218 ; f, 219-262. Grande initiale encadrée dans P, à l'intérieur des rinceaux partant du centre. P12 donne Ki *. La différence des deux graphies, l'une champenoise, l'autre picarde, confirme l'existence de deux traditions correspondant sans doute très tôt à deux publics. Cela pourrait modérer les spéculations sur la « lettre » (Roger Dragonetti, « La Vie de la lettre au Moyen Âge [Le Conte du Graal] », Connexions du champ freudien, Éd. du Seuil, 1980).* •• *b.* diex *P12* •• *c.* semance seche *P1, P12, B, Cl., L1, L2, M1*

1. Le texte commence par une sentence, que le prologue va commenter selon les habitudes de la rhétorique. Voir II Corinthiens, IX, 6 : « Sachez-le bien, celui-ci qui sème peu moissonnera peu, et celui qui sèmera abondamment moissonnera abondamment. » Mais la maxime se développe en « pensée » avec la deuxième proposition. Voir Matthieu, XIII, 3-23, Marc, IV, 3-20, Luc, VIII, 5-12.

2. La métaphore du grain et des semailles conduit à une

1. Klincksieck, 1971.
2. Champion, 1983.
3. Le Livre de Poche, 1990.
4. Ce qui intervient chez l'ermite, v. 6372 et 6379, p. 842.

signification réaliste, s'appliquant au bénéfice que l'écrivain va retirer de son travail. En même temps, et plus profondément, elle nous prépare à l'interprétation du texte selon le modèle du commentaire d'une parabole.

3. Philippe d'Alsace (1142-1191), comte de Flandre, en rapport étroit avec la cour de Champagne, avait fait un voyage en Terre sainte en 1177-1178, et devait mourir devant Saint-Jean-d'Acre au cours de la troisième croisade (1191). En 1182, il était venu à Troyes demander en mariage la comtesse Marie de Champagne, veuve de Henri. La comparaison avec Philippe de Macédoine est associée à une dévaluation de son fils Alexandre. C'est un renversement des valeurs (Alexandre était habituellement cité comme exemple de largesse), effet de la propagande contre les Grecs, qui aboutira à la IV[e] croisade.

Page 686.

a. vint *P. Nous adoptons la leçon de P12.* •• *b.* se *B* •• *c.* Qui *P. Nous adoptons la leçon de P12.* •• *d.* baille *P. Nous corrigeons d'après tous les manuscrits sauf L2.* •• *e.* Oez coment *P12*

1. Voir Matthieu, VI, 2-4.

2. Épître de Jean, I, IV, 16, et non Paul. Mais Paul, dont la pensée a donné le départ (II Corinthiens, IX, 6) a parlé de la même façon de la charité (I Corinthiens, XIII).

3. De quel livre s'agit-il ? Le présent (*Ce est*) peut laisser croire qu'il s'agit du livre à écrire, interprétation influencée par l'expression du vers suivant : *comant il s'an delivre*, « comme il s'en acquitte » (mais il doit s'agir du conte). Avec le passé simple (*bailla*), on semble faire allusion à une source livresque, mais nous ignorons s'il s'agit d'un texte réel, en latin ou en français.

Page 687.

a. Fuelles *P. Nous corrigeons d'après B.* •• *b.* semoient *P12* •• *c.* lancent *P* : lanchant *P12. Nous corrigeons pour la rime.* •• *d.* fresteloient *P12, P16, Cl.* •• *e.* heaumes *Cl., L1*

1. Début traditionnel de certaines chansons lyriques sur le motif de la *reverdie*. Pour une fois, il n'est pas fait allusion à une fête religieuse comme la Pentecôte ou l'Ascension.

2. La mère de Perceval ne recevra pas d'autre nom : elle se confond avec son malheureux destin. Et notre héros n'est pour l'instant désigné que par une périphrase qui souligne sa dépendance.

3. *Gaste* : dévastée ou inculte. Le premier sens correspond à l'emploi épique du terme pour désigner Thèbes à la fin du roman tiré de la *Thébaïde*, et Troie au début de l'*Énéas* (voir v. 392 et 2957 de ce dernier roman). Le second, en rapport de conséquence avec le premier, ne peut convenir, puisque quelques vers plus loin on nous parle des semis d'avoine (v. 83). Considérons donc le terme comme un toponyme de résonance épique. Le château de Blanchefleur est sur une *terre gaste* (v. 1709, p. 727). L'adjectif reprend là toute sa force et sa pertinence.

4. Voir v. 605-606, p. 700.

5. Les armes offensives et défensives (*l'armure*) sont désignées par le même mot.

Page 688.

a. luisanz / Et vit *P. Les vers 131-132 figurent dans les autres manuscrits sauf P12, P16, B et Cl. Nous les restituons d'après L2.*

1. L'association du vacarme avec les diables est un trait constant de la mentalité médiévale. Nous avons ici une évocation pittoresque et réaliste d'une chevauchée de chevaliers à travers bois.

2. Le texte va nous montrer le détournement de la logique par ce jeune homme qui essaie de raisonner sur l'enseignement de sa mère.

3. Après l'ouïe, la vue provoque une réaction à l'enseignement de la mère. La beauté est associée à Dieu et aux anges. Le bruit c'était le mal, le beau, c'est le bien.

Page 689.

a. toz les altres avoec *P. Nous corrigeons d'après P12.* •• *b.* Qui estes *P. Nous corrigeons d'après Cl., L2 et M1.* •• *c.* amis *P. Nous adoptons la leçon de P12 (voir v. 260, p. 691 et 295, p. 692).*

1. Les questions du sot sur l'équipement du chevalier constituent un motif comique que nous retrouvons dans le *Jeu de Robin et Marion* d'Adam de la Halle (1283). C'est alors la bergère qui questionne le chevalier, lequel a une autre idée en tête !

Page 690.

1. Les questions servent à passer en revue les éléments caractéristiques du chevalier : c'est le début d'une initiation. Et pour le moment on voit que Perceval n'a pas peur de poser des questions.

2. Le jeune homme s'attache à l'apparence des mots qu'il découvre, non à leur signification propre.

3. Le javelot est l'arme de jet de l'homme sauvage. Perceval tirera parti de son habileté une dernière fois pour se procurer les armes du Chevalier Vermeil (v. 1113, p. 713).

4. Voir v. 270-271, p. 692 pour la spécificité d'emploi de ces deux verbes.

Page 691.

a. Folio 362 de P-a, 263-306 ; b, 307-350 ; c, 351-394 ; d, 395-438 ; e, 439-482 ; f, 483-526. •• *b. Vers 265 dans P12 :* Qu'il est de fer ce vois tu bien .

1. Voir v. 243-244, pour l'implication péjorative de cette identité, selon un stéréotype de l'époque. Cette intervention des autres chevaliers interrompt un instant le dialogue.

2. C'est une expression destinée à souligner un engagement ou une déclaration. Elle s'applique donc à ce qui suit, non à ce qui précède. Voir Christiane Marchello-Nizia, *Dire le vrai : l'adverbe « si » en français médiéval*, Publications romanes et françaises, 168, Genève, Droz, 1985, p. 89.

Page 692.

a. Vaslez se damediex t'aïst *P. Nous corrigeons d'après P8, P13, Cl., F et L2.* •• *b.* valbone *P12* : vaucoigne *B* •• *c.* herent *P. Nous corrigeons d'après P12.*

1. Cette fois, le narrateur reprend à son compte le jugement défavorable sur le jeune homme.

2. Il ne sera plus question de ces cinq chevaliers, ni de ces trois jeunes filles. C'est un groupe assez mystérieux (on a spéculé sur leur nombre). Beaucoup plus tard, Perceval rencontrera un groupe de cinq chevaliers et dix dames, qui l'adresseront à son oncle ermite (v. 6242-6243, p. 839).

3. Valdonne, ou Valbonne (voir var. *b*), semble un lieu imaginaire. La topographie suggère un paysage montagnard.

4. Il s'agit du travail de la terre après les semailles de printemps.

Page 693.

a. finerent hui d'errer *P9* : firent hui d'errer *P6 (vers hypomètre).* •• *b.* passé *P. Nous adoptons, pour la rime, la leçon de P8, P9 et P12.* •• *c.* cardueil *P13, M1* : cardoil *B* •• *d. Les vers 343 à 360 ne se trouvent que dans P et L2.*

1. Un comportement quasi « normal », la crainte étant la marque de respect, est en fait motivé par l'éducation anormale du jeune homme. Ainsi l'épisode précédent se trouve indirectement expliqué et commenté.

2. L'expression, qui semblerait convenir à une activité comme celle de la chasse, pourrait aussi faire allusion à un long voyage en forêt.

3. Le chevalier venait juste d'être adoubé par le roi à Carduel (Carlisle), d'après le vers 289, p. 692.

Page 694.

1. Cette substitution des diverses périphrases d'appel au nom du jeune homme crée évidemment une attente qui ne trouvera son dénouement qu'après l'épisode du Graal, au vers 3575, p. 774. Mais elle confirme le trouble apparu dans le questionnaire précédent, concernant le rapport entre les mots et les choses. Il y a là un problème fondamental qui témoigne d'une culture et d'une réflexion philosophiques chez l'auteur du roman, en rapport avec le débat du nominalisme et du réalisme. Perceval serait donc une figure d'expérience théorique, comme le Télémaque de Fénelon et l'Émile de Jean-Jacques Rousseau.

2. Voici un bel exemple d'exclamation ironique. Mais le risible masque le mystère, ici celui de l'identité. Le trouble généalogique sera au cœur de cette aventure du Graal.

3. L'appellation « Beau fils » confirme ce qui vient d'être dit. Elle souligne le rôle étroit dans lequel la mère du jeune homme tente de cantonner son fils. Mais elle donne au fils une ouverture sur le monde en lui permettant de poser le problème philosophique de la beauté, comme on le voit dans la discussion qui suit immédiatement.

Page 695.

a. Vers 412 dans P8 : Que vous ja chevalier fuissiés . •• *b.* de vostre pris *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.*

1. Ce n'est pas une critique sociale, mais une allusion apocalyptique dont la fugitive image est un dernier recours pour détourner le fils de son destin. Elle implique une terrible conception de la chevalerie : les chevaliers peuvent-ils passer pour des anges d'une mondaine apocalypse ?

2. Pouvoir du nom dont la mère a voulu préserver son fils, comme si cela suffisait à le détourner de la chose !

3. Les *amis* (v. 415), comme on le verra encore chez Rutebeuf, n'impliquent pas essentiellement un rapport sentimental avec l'intéressé, mais une relation sociale et économique privilégiée.

4. Ces « Îles de la mer » repoussent plus à l'ouest l'horizon de la Grande-Bretagne arthurienne, monde insulaire par excellence. Mais, paysage imaginaire, elles ne doivent pas être recherchées trop loin du pays où se déroule l'action, le pays de Galles où le père de Perceval possédait un manoir.

Page 696.

a. A *P. Nous corrigeons d'après P8 et P9.* •• *b.* par mi les hanches *P6, P8, P13, M1* : par mi la hanche *B, Cl., L1, L2* •• *c.* sa *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *d.* morz *P. Nous corrigeons d'après B.* •• *e.* les bonnes gens *P6, P8, P9, Cl., L1, L2* •• *f.* poir *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *g.* car *P. Nous corrigeons d'après L1.* •• *h.* de cavelon *P6, P9, B, L2*

1. Cette blessure a fait couler beaucoup d'encre. La variante « parmi les hanches » (var. *b*) permet le rapprochement avec le roi du Graal (v. 3513, p. 772) : là, cependant, d'autres variantes donneront « parmi les gambes » et « parmi les quisses ». Quelle que soit la distance prise par l'euphémisme, l'atteinte à la sexualité, dans les deux cas, paraît pour ainsi dire normale, la blessure étant associée non seulement à la perte des mouvements des membres inférieurs (selon un code de l'imaginaire anthropologique) mais aussi à la stérilité du pays « gaste » (conformément au symbolisme sociologique).

2. Il sera encore fait allusion à la mort du père d'Arthur, époux d'Ygerne, au vers 8740, p. 899. Son nom, qu'ailleurs l'on trouve divisé (Uter Pandragon) semble le résultat d'une recomposition. Le *Merlin* de Robert de Boron raconte comment Uter a séduit Ygerne, alors l'épouse du duc de Cornouailles et, grâce à la complicité de Merlin, engendré Arthur.

Page 697.

a. ban de goremet *P* : ban de gomorret *B, P12. Nous corrigeons d'après P6.* •• *b.* lor *P. Nous corrigeons d'après P8 et P12.* •• *c.* morz les *P. Nous corrigeons d'après P6, P12 et L1.* •• *d. Vers 501-502 dans P8 :* De gale ou on fait ce me samble / Chemise et braie tot ensenble

1. Gauvain devra comparaître devant ce roi (v. 4791 et 5316, p. 803 et 816). Le nom du royaume évoque l'Autre Monde, composé qu'il est d'Avalon, pays de la fée Morgue, et du préfixe *esca-*.

2. Ban est le nom d'un roi des légendes celtiques ; Gomoret semble une composition sur Gomorrhe.

3. Le récit suggère fortement que les deux frères sont morts à la même bataille. De là à penser qu'ils se sont entre-tués, il n'y a qu'un pas que *Le Roman de Thèbes*, racontant la mort d'Étéocle et Polynice, invitait à franchir.

4. Les yeux crevés : cela semble la punition d'une faute grave. Ici encore on pense au destin des Atrides.

5. Il s'agit bien, cette fois, d'un drame familial. L'horizon s'est à peine entrouvert sur une histoire épique qu'il se referme sur le clan, et sur les rapports entre la mère et le fils.

6. Ce sont donc des braies, ancêtres de nos pantalons.

7. *Capa clausa* : « cape sans manche » (Dictionnaire de Du Cange). Le contraire serait : *capa manicata*.

Page 698.

a. quant vos vendroiz a *P8, P9, B* •• *b. Folio 363 de P-a, 527-570 ; b, 571-614 ; c, 615-658 ; d, 659-702 ; e, 703-743 ; f, 747-790.* •• *c.* et jel vos lo *P8*

1. D'après ce principe pédagogique, l'important c'est l'exemple. Cela s'oppose à l'idée que, chez l'homme, tout vient de la nature. Toutefois, la vocation chevaleresque, elle-même, pourrait bien être héritée.

2. Comparer avec l'enseignement de Gornemant (v. 1639, p. 726), et celui de l'ermite (v. 6439, p. 844). Dans *Peredur*, roman en prose gallois qui raconte une histoire analogue, l'enseignement de la mère compte cinq éléments : 1. réciter son *Pater* à l'église ; 2. se servir si l'on trouve nourriture et boisson ; 3. aller voir si l'on entend des cris ; 4. prendre les bijoux, si l'on en trouve ; 5. courtiser toute belle femme que l'on rencontre. On a l'impression d'une doctrine a posteriori, faite d'après le récit des premières aventures de Perceval. Cela discrédite le texte en question qui, transformant l'humour assez pessimiste du *Conte du Graal*, tend à la parodie. En tout cas, dans notre récit, qu'il ne faille pas prendre un enseignement à la lettre va être bientôt démontré.

Page 699.

a. Et *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *b. Vers 551 dans P :* Ou s'a ceinture ou aumosniere *. Nous corrigeons d'après B (voir v. 556).* •• *c. Vers 561-562 dans B :* Et lo sornon a la parsome / Par le sornon conuist an l'ome *(et P12 pour le vers 562).* •• *d. Vers 570 dans P :* Que il si doint joie e enor *. Nous corrigeons d'après P12 (voir v. 571).* •• *e. Vers 579 dans P :* Plain de cors sainz et de tresors *. Nous corrigeons d'après P12.* •• *f.* Que *P. Nous corrigeons d'après P12.*

1. Le mot *soreplus* (v. 548 ; surplus, reste) est un euphémisme courtois souvent utilisé pour désigner les rapports sexuels au terme d'un

commerce amoureux (voir v. 3864, p. 781 ; 5865, p. 830 ; *Érec et Énide*, v. 5254, p. 129 ; *Le Lai de Guigemar* de Marie de France, v. 533).

2. On pourrait donc s'étonner que la mère n'ait pas fait connaître son nom à son fils. C'est sans doute qu'elle a quelque chose à cacher. Mais quelle connaissance est alors en question, sinon celle de l'identité familiale ? On est toujours dans la problématique des rapports entre le nom et l'être par lui désigné.

3. Le « moutier » est d'abord un monastère, ou une église de monastère généralement plus importante qu'une simple église paroissiale. Mais nous avons, aux vers 577-582, une autre définition qui insiste sur la présence des reliques et de trésors. On pense alors aux monastères jalonnant comme des sanctuaires les routes de pèlerinage. L'enseignement religieux de la mère, troisième chapitre de ce discours, accorde de l'importance à la sainteté du lieu consacré à Dieu.

Page 700.

1. Les *revelins* (v. 604) sont des chaussures rustiques, faites de cuir dur, et que portent les laboureurs.

Page 701.

a. granz *P. Nous corrigeons d'après P12.* •• *b.* a grant mervoille / L'une partie fu mervoille / L'une partie fu doree / Et l'autre fu d'orfrois bandee *P. Nous corrigeons d'après P8. C'est un exemple de distraction du copiste Guiot.* •• *c. Vers 644 dans P8 :* Et l'autre vers d'orfroi bendee : *vers 644 dans P12 :* Et l'autre fu d'orfrois brodee . •• *d. Vers 651 dans P :* Avoit deus ramees fuilliees . *Nous corrigeons d'après onze manuscrits dont P8.* •• *e.* desraison *P9, B, Cl., F, L1, M1* •• *f.* meisons *P. Nous corrigeons d'après P12.*

1. Que le jeune homme n'ait pas eu un mouvement de sympathie ni une manifestation d'inquiétude va peser sur son destin comme une lourde faute.

2. Cet épisode va montrer comment le jeune homme interprète l'enseignement qu'il vient de recevoir. Sa sottise est de même nature que lors de l'épisode des chevaliers dans la forêt : il se trompe sur l'apparence des choses.

3. La description des tentes est un motif pratiqué depuis *Le Roman de Thèbes*. Mais de la tente guerrière se distingue la tente de la fée, qui se signale justement par l'aigle qui la surmonte. C'est ainsi que Lanval, dans le *Lai* de Marie de France, est accueilli dans un tel décor, maternel et sensuel à la fois.

4. Ce qui distingue apparemment une loge galloise, c'est sa construction rudimentaire ; c'est un abri rustique.

Page 702.

a. paisle et voit *P. Nous corrigeons d'après P8 et P12.* •• *b. Vers 672 dans P12 :* El bos estoit sa compaignie

1. Voir v. 628, p. 701.

2. Déformation du principe énoncé v. 546, p. 699.

Page 703.

a. gandilla *P12, B* •• *b.* par le poing la *P8, P12, B* •• *c. Vers 729 dans P8, P12 et B :* Et cele plore et dist valet •• *d.* N'en portez *B* •• *e.* torsel *P8*

1. La référence à l'autorité du conte intervient comme pour excuser ce qui pourrait passer pour une exagération du récit.

2. La maladresse du compliment révèle malgré tout une certaine sensualité qui s'éveille. Il faut justement lire tout le début du roman dans la perspective d'une transformation possible (et rapide) du jeune homme.

3. Il montre la même insensibilité qu'avec sa mère. Or le roman va insister sur les qualités du cœur, distinguées du courage normalement mis en valeur dans un conte héroïque.

Page 704.

a. Les vers 763-764 sont intervertis dans P, P8, P12, P13, B, Cl., F, M1. Nous rétablissons l'ordre avec Hilka. •• *b.* se je l'an port *P8, P12, B*

1. Le jeune homme avait déjà interrompu l'émouvant récit de sa mère, au vers 491, p. 697, en réclamant grossièrement à manger. La nourriture représente aussi cette vie physique à quoi on va opposer un autre idéal.

2. Perceval reverra en effet cette jeune fille dans un épisode ultérieur (v. 3692-3994, p. 776-784). Mais sa dette se sera alors alourdie de toutes les souffrances infligées à la jeune fille par son ami jaloux. Ce dernier entre maintenant en scène.

Page 705.

a. Folio 364 de P-a, 791-834 ; b, 835-878 ; c, 879-922 ; d, 923-966 ; e, 967-1010 ; f, 1011-1054. •• *b.* vilain sot *P (vers hypomètre). Nous corrigeons avec P12 et B.* •• *c.* qui *P. Nous corrigeons d'après P12 et B* : que *F*

1. On explique parfois que la jalousie médiévale n'avait rien de proustien. La passion à laquelle est en proie ce chevalier est pourtant bien ce que nous appelons la jalousie amoureuse, qui imagine le plaisir pris par l'aimée avec un autre.

Page 706.

a. Vers 824 dans P8 : Devant que jeo m'en soie vengiez . •• *b. Le début du paragraphe est au vers 833 dans P. En le déplaçant, nous le faisons commencer par un* Et *épique ou narratif.* •• *c.* Le *P. Nous corrigeons d'après P12.* •• *d.* Qui *P. Nous corrigeons avec Hilka d'après P12.* •• *e.* icest *P8, P9, P12, P13, Cl., F, L1, M1* •• *f.* Li rois *P. Nous corrigeons avec Hilka d'après P12.*

1. Ce pauvre cheval va être puni par une sorte de déraillement métonymique. Entre la folie du jeune nigaud et celle de cet obsédé sexuel, la demoiselle n'a pas de chance. Mais les mauvais traitements qu'elle va subir appelleront une vengeance qui viendra dans la

seconde partie de ce *lai* coupé en deux pour permettre à Perceval de se transformer en justicier (v. 3692-3994, p. 776-784).

2. *Nue*, c'est-à-dire, selon le code vestimentaire de l'époque, « mal vêtue, en haillons », l'idée étant celle d'une déchéance sociale marquée par la perte du costume qui distingue. Le terme reprend néanmoins une force suggestive dans la bouche de notre obsédé.

3. Ryon, d'après l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth, est un géant portant une barbe extraordinaire qui se faisait une gloire de conquérir celle des autres. Il voulait aussi celle d'Arthur, mais c'est ce dernier qui fut le vainqueur et emporta cette belle dépouille lui assurant l'invincibilité. Rappelons que le père de Perceval était un chevalier des Îles de la mer (v. 419, p. 695).

4. La psychologie d'Arthur a ici la simplicité contrastée des personnages de conte folklorique.

Page 707.

a. report *P8*

1. La coupe a pu être volée pour sa richesse ; c'est aussi un objet symbolique, ici en rapport avec la souveraineté : elle entre dans l'histoire du Graal, mais comme un accessoire qui n'a rien à voir avec le Graal lui-même.

2. Le désir des armes, normal chez un candidat à la chevalerie, est ici le désir de ces armes particulières, dont l'attirante beauté est due à la couleur vermeille. Cette couleur symbolise la force solaire, manifestation d'orgueil, comme chez ce chevalier, ou la vocation d'une vie passionnée, dans le cas de son jeune adversaire.

3. Voilà donc une scène de défi, présentée après coup par son auteur (et non pas au début du texte, comme dans *Le Chevalier de la Charrette*), après deux importants épisodes (rencontre des chevaliers dans la forêt, la demoiselle dans la tente). Le roi Arthur va en faire le récit à son tour (v. 941-967, p. 708-709).

4. L'inattention du jeune homme aux paroles graves qui lui sont adressées a déjà été notée, d'abord avec les chevaliers, puis avec sa mère, encore avec la demoiselle, et quelques vers plus haut (859-860, p. 706), avec le charbonnier faisant allusion aux événements de la cour arthurienne. C'est donc la manifestation de sa « sottise », sa folie ; mais alors elle s'apparente à la distraction de Lancelot. Quelle passion se cache derrière ce comportement ? Celle des armes ; il veut être chevalier (voir v. 968-973, p. 709).

Page 708.

a. Vers 905-906 dans P8 : An la sale qui molt fu lee / Et longue et de marbre pavee. •• *b.* le *P8, P12* •• *c.* yvonés *P12* : ivonez *B* •• *d.* chief son chapiau de *P9, P13*

1. C'est évidemment une grave faute que d'entrer à cheval. Ici, elle a l'excuse du manque d'éducation. Elle a même un aspect comique souligné un peu plus loin lorsque le jeune cavalier fait tomber la coiffure du roi (voir n. 3). Tout cela va contribuer à irriter le sénéchal Keu, responsable du respect des « coutumes » à la cour.

2. Yonet pourrait donc être l'*écuyer tranchant* d'Arthur ; il est toujours qualifié de « valet », mais ce pourrait être en raison de son âge, comme Perceval.

3. On appelle *bonnet* l'étoffe dont sont faits les chapeaux d'intérieur (v. 2798, p. 755).

Page 709.

a. guingueroi *B* •• *b.* de sa honte / De la reïne *P. Nous corrigeons avec Hilka d'après P8 et L2.* •• *c. On croit lire, au vers 982,* fera *et non* sera *, ce qui supprime l'enjambement, mais gêne la construction du vers suivant. Nous avons donc rétabli cet enjambement, bien dans la manière de Chrétien, en nous inspirant de la correction de Keith Busby (voir ses explications, p. 437 de son édition) qui suit la tradition de B. Vers 983 dans B :* Faites a damedeu lo veu *. On peut lire :* sera / Faites a damedeu le veu *mais la désinence « -es », nécessaire pour le rythme, ne se justifie pas grammaticalement. Voir v. 992-993, p. 710.*

1. La même périphrase désigne celui dont Perceval va prendre les armes aux vers 4126-4127, p. 787, quand on rappelle l'événement.

2. Comme dans la scène d'ouverture du *Chevalier de la Charrette*, la reine est associée au défi. Ici, la tonalité de ce motif est différente, et Guenièvre est bouleversée par l'affront.

Page 710.

1. Le jeune homme ne peut encore séparer le signe *cheval* du nom chevalier. Comme lors de la première rencontre avec les chevaliers, il a du mal à dégager la personne humaine des marques de sa fon ion.

2. Autre problème avec le nom propre : le jeune homme semble confondre le blason avec une modalité de l'existence. Mais cette confusion est significative : elle marque un choix, un vœu, une vocation.

Page 711.

a. doner *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *b.* queus *P6, Cl.* •• *c.* sa *P8, B* •• *d.* Que il la fist a terre *P8, B* •• *e. Folio 365 de P-a, 1055-1098 ; b, 1099-1142 ; c, 1143-1188 ; d, 1189-1232 ; e, 1233-1276 ; f, 1277-1320.*

1. Arthur ne semble pas apprécier, ni même comprendre, l'ironie du sénéchal. Celui-ci, toujours défini par opposition avec Gauvain, n'incarne pas ici, comme dans *Le Chevalier de la Charrette*, la folle présomption, mais la « discourtoisie ». Arthur fait une leçon de morale en s'appuyant sur la sentence d'un proverbe : *Bel promettre et nient doner fait fol conforter* (Morawski, *Proverbes français antérieurs au* XVe *siècle*, Champion, 1925, n° 230) ; et *Qui promest et rien ne solt le cuer de son ami se tolt* (*ibid.*, n° 2106). Il ne s'agit pas, dans ce passage du roman, d'une promesse, mais d'une moquerie. La lourdeur de cette leçon, tout en faussant la perspective, nous éclaire sur les jugements et les commentaires que le texte a pu vouloir susciter au sein d'un

public aristocratique : cette leçon est moins subtile que le « sens » que nous lisons.

2. Ce rire a donc valeur magique, comme le rire sardonique. Perceval le simple est en sympathie avec une sotte et avec un sot (des fous du roi), ayant tous deux des pouvoirs prophétiques comme ont les fous.

3. La contrariété de Keu pourrait venir de sa prétention à être ce meilleur chevalier.

Page 712.

a. pas *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *b.* cort / A toz ses conpaignons *P* : cort / Trestot sans compaignon *P8. Nous corrigeons d'après P12.*

1. On l'appellera pour cette raison Yonet *le novelier* (le « journaliste ») dans les *Merveilles de Rigomer*, v. 6789.

Page 713.

a. un *P. Nous corrigeons d'après P12 et B (voir v. 606, p. 700).* •• *b.* del *P. Nous corrigeons d'après P12.*

1. La dissymétrie de cet affrontement met en présence un chasseur sauvage et un gibier chevalier : c'est le premier qui gagne, mais par surprise. La métamorphose de Perceval en chevalier n'a pas encore eu lieu.

2. Le jeune homme ne sait toujours pas distinguer le corps et les armes ou les vêtements, la substance et l'accident, le dedans et le dehors (v. 1140).

3. Cette hâte à chaque instant rappelée est un trait caractéristique du héros. Pourtant, à la différence de Lancelot, Perceval n'a pas encore de mission particulière.

Page 714.

a. met *P. Nous corrigeons d'après P12.* •• *b.* lessier que ne preïst *P. Nous corrigeons d'après B.* •• *c.* Une cote avoit aeisiee *P. Nous corrigeons avec P12.* •• *d.* lace / Puis *P. Nous ajoutons d'après P12 deux vers contenus dans les autres manuscrits.* •• *e.* La coiffe *P. Nous corrigeons d'après P8 et P12.* •• *f.* Que bien lasque et *P12*

1. Voir v. 604, p. 700.

2. Voir v. 503, p. 697 et 1424, p. 720.

3. *N'avant n'aprés* (v. 1171), dans une phrase négative, signifie : « en aucune façon ». L'emploi de cette formule ici se justifie par l'idée de rejet, de refus.

4. C'est un proverbe de l'époque.

Page 715.

a. dites *P8, P12, B* •• *b.* memele *P, B* : maissele *P6, P9, P12, P13, F, L1. Nous adoptons cette leçon.* •• *c.* ou *P. Nous adoptons la leçon de P12, P13 et B.*

1. Voir v. 4307-4317, p. 791-792.

Page 716.

a. parmi la chiere *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *b.* valu / Et moult m'a mon coer esclairié / Issi m'a de celui vengié / Sire *P8* •• *c.* feus *P* : sos *P6, P13, Ms. Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *d.* le roi iriez *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.*

1. Telle eſt donc bien le défaut principal de Keu, personnage opposé à Gauvain. Car la courtoisie eſt avant tout une certaine façon de parler.

2. Voilà donc expliqué en termes de morale le comportement de Keu (voir n. 3, p. 711).

3. Important renseignement pour la chronologie de l'aventure. Comme la première partie du *Chevalier de la Charrette*, les aventures de Perceval ne durent que quelques jours, du moins dans la première partie du *Conte du Graal* (jusqu'au vers 4740, p. 802).

Page 717.

a. mout chier vandue / Et bien conparee et randue *P. Nous corrigeons d'après P12.* •• *b.* col *P, B. Nous adoptons la leçon de P12 (voir v. 4311, p. 792).* •• *c. Vers 1276 dans P :* Que par un po qu'il ne creva : *vers 1276 dans P8 :* Kes que par po qu'il ne forsena . *Nous adoptons la leçon de P12 et B.* •• *d. Vers 1280 dans P :* Que au roi por ce despleüſt . *Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *e.* diſt ahi ahi *P12, B*

1. Annonce d'un des épisodes du retour à la cour (ou plutôt de la rencontre de cette cour), v. 4274-4348, p. 791-792.

2. Le paragraphe s'arrête dans le manuscrit quatre vers plus haut (v. 1300). Un tel décalage logique n'eſt pas rare dans le découpage d'un récit médiéval.

Page 718.

a. riviere qu'il vit *P. Nous corrigeons d'après P12 pour la rime.* •• *b.* Et *P. Nous corrigeons d'après P12 et B, car le château, sur cette roche, eſt de l'autre côté de l'eau.* •• *c. Folio 366 de P-a, 1321-1364 ; b ; 1365-1408 ; c, 1409-1452 ; d, 1453-1496 ; e, 1497-1540 ; f, 1541-1584.* •• *d.* fors del chaſtel issoient *P. Nous adoptons la leçon de P12, plus logique.* •• *e.* par devant *P. Nous corrigeons d'après P12.* •• *f.* Par *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.*

1. Cette impression dynamique, avec le verbe *neſtre* (v. 1326) pour en résumer l'effet, ce n'eſt pas encore celle que provoquera chez Prouſt le clocher de Méséglise. Mais elle évoque les apparitions de châteaux féeriques. L'apparition du château du Graal sera plus nettement merveilleuse (v. 3050, p. 761).

2. Ce paysage, associant une rivière et le rivage de la mer, n'eſt-il pas typiquement breton (et de Grande-Bretagne) ?

Page 719.

1. Ce souci de prendre une contenance caraƈtérise le grand seigneur.

2. La sottise consiste ici à citer sa mère pour se justifier. Voir encore v. 1402, p. 720 et 1541, p. 723. Cette manie provoquera la mise en garde des vers 1675-1677, p. 727.

3. Cette remarque du narrateur est, plus qu'une excuse, une critique des conteurs qui se répètent.

Page 720.

a. Mes volez plus nule rien *P* : Mais volez vos plus dire rien *B, P12. Nous corrigeons avec Hilka.*

1. Il n'est pas facile de porter une armure : haubert et heaume sont peu confortables. Il est donc de bon augure que le jeune homme ait su tout de suite s'y habituer.

2. Habilement le maître se réfère aux conseils de la mère, ayant vu l'importance qu'ils ont pour son disciple. Mais il va offrir un enseignement viril qui doit se substituer au premier enseignement, maternel comme d'habitude au Moyen Âge, mais ici trop prolongé.

Page 721.

a. Et *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* cil dit que tot *P. Nous adoptons la leçon de B.*

1. Le seigneur se promenait sans armes, pour se distraire. Il va donc se servir de l'équipement du jeune homme.

Page 722.

a. us *B. Mais voir v. 1470.*

1. Certains veulent corriger ici le texte et remplacer yeux (*ialz*) par usage (*us*) : voir v. 1467 et var. *a.* Mais le texte nous explique précisément l'importance du regard dans l'éducation (comme dans le sport aujourd'hui) : voir v. 1453, p. 721 et v. 1470. Il y a bien, dans ce roman, une théorie de l'éducation. Mais sa démonstration sera problématique, puisque le disciple, bon élève pour tout ce qui concerne le corps, comprend mal l'enseignement moral.

2. Encore un exemple de commentaire qui n'est pas nécessaire au récit, mais reflète le souci d'une « éthique du changement » dans ce *Bildungsroman* (voir Denyse Delcourt, *L'Éthique du changement dans le roman français du XIIe siècle*, Genève, Droz, 1990).

3. Dans le débat entre nature et culture, l'auteur introduit un troisième terme : le cœur. Ce n'est pas entièrement nouveau, puisqu'un proverbe le dit : *Li cuers fet l'uevre* (Morawski, n° 1069). Mais ici, malgré l'article du vers 1482, le Cœur devient une personnification, comme dans *Le Livre du Cuer d'Amours espris* de René d'Anjou (en 1456). Par là, il s'établit comme un principe essentiel dans la référence à la vie morale, sans doute en fonction d'un certain contexte philosophique et théologique.

4. Le subjonctif plus-que-parfait dans le texte (v. 1488-1490) semble avoir la valeur d'un irréel du passé. La vie du jeune homme n'ayant pas été si longue, on peut se demander si la logique du maître n'est pas prise en défaut. Mais il faut se rappeler qu'effectivement le

jeune homme a été gardé trop longtemps par sa mère sans bénéficier de l'enseignement viril qui doit intervenir dès l'adolescence. Les vêtements qu'il porte sont le signe de ce retard dans son éducation.

5. Le cœur n'est pas le courage, mais le principe du désir, qu'éveille le regard (v. 1498). Le mécanisme du désir amoureux est aussi valable pour le désir des armes.

Page 723.

a. a *P. Nous corrigeons d'après B.* •• *b. Vers 1545 dans P :* Si le m'anseigna a savoir *. Nous adoptons la leçon de P12.* •• *c.* Gornemans de gorhaut *P12* : Gornemans de goort *B*

1. Voir v. 558-562, p. 699.

2. Goort peut faire penser à *gort*, « baie, golfe », et serait un toponyme correspondant au paysage qu'on vient de nous décrire.

Page 724.

a. Début de paragraphe dans P, P9, B, L1. Nous le reculons d'un vers. •• *b. Folio 367 de P-a, 1585-1627 ; b, 1628-1671 ; c, 1672-1714 ; d, 1715-1758 ; e, 1759-1802 ; f, 1803-1846.*

1. Cette coutume est liée à la première notion du *compagnon*, celui qui partage le pain. Le partage de la nourriture est évidemment une marque de confiance et de sympathie. Sur une miniature représentant la Table Ronde (BN fr. 116, f° 610 v°), on voit qu'il n'y a qu'une assiette pour deux.

2. La régie du texte signale toujours ce qui relève de la brièveté, comme si l'on avait le sentiment d'avoir trop de choses à dire dans ce roman dont les proportions sont évidemment sans précédent chez Chrétien.

Page 725.

a. teste / Ne foi que je doi mes deus oex / Ainçois valent cis list assez miex / Fait li preudom ains valent *P12*

1. Pour la première fois, et d'une façon précise et détaillée, le souvenir de la mère surgit comme une sourde angoisse. À peine débarrassé de l'emprise physique de la mère, voilà le jeune homme enchaîné au remords.

2. La fonction symbolique de la substitution des vêtements est évidente. Mais l'emploi du tour avec article démonstratif, « *les sa mere* », marque peut-être une intention.

3. Chrétien aime se référer à d'anciennes coutumes, fictives ou réelles, fondant la séduction romanesque sur une certaine nostalgie d'un passé meilleur. Les rites de l'adoubement varient beaucoup, non seulement dans la littérature qui les évoque avec des initiatives hardies (comme dans le *Roman d'Alexandre*, ou dans *Cligès*), mais également dans la réalité.

Page 726.

a. esperon *[v. 1628, p. 725]* chaucier / E li prodom s'est abeissié /

Se li a l'esperon chaucié / D'autres *P. L'un de ces deux vers figure plus haut (v. 1624, p. 725), l'autre eSt une contamination des vers 1625 et 1628, p. 725. Nous corrigeons cette erreur de Guiot d'après tous les autres manuscrits.* •• *b.* diSt amis or *P8* •• *c.* ce dols amis vos *P8* •• *d.* Qui *P. Nous corrigeons d'après P8 (« que » = car).*

1. On rejoint le proverbe : *Trop parler nuiSt* (Morawski, n° 2428). Cette sagesse, appliquée avec exagération, va provoquer une sottise : le mutisme de Perceval devant le Graal (v. 3188-3212, p. 764-765).

Page 727.

a. frere *P8*

1. Il y a plus d'une ressemblance entre les deux enseignements. De leur comparaison résulte le « sens » (*un san vos vuel aprandre*, v. 527, p. 698) de cette éducation. La mère, après avoir donné des conseils de comportement social, en commençant par les relations avec les demoiselles, a invité son fils à poser des queStions pour savoir le nom des personnes qu'il fréquente. Elle termine par un enseignement religieux qui eSt une sorte de *Credo*. Gornemant donne un code des rapports avec d'autres chevaliers. Puis il déconseille de parler trop. Il termine par un enseignement religieux sommaire en recommandant d'aller à l'église. En fait, les deux enseignements sont complémentaires, et reflètent, pour l'essentiel, le programme réel d'une éducation chevaleresque. Mais le comportement du jeune chevalier va continuer à bouleverser cette belle ordonnance.

2. Il n'eSt donc pas fou aux yeux perspicaces de Gornemant. Sa sottise s'efface pour le moment, et se révèle être un manque d'éducation dont il ne doit pas avoir honte (v. 1472, p. 722).

3. On sent une tension anormale entre les deux enseignements ; c'eSt que le premier eSt maternel, et qu'il y a là un problème pour le jeune homme.

4. Notre héros n'eSt plus désigné désormais par le narrateur comme « le jeune homme » (valet), mais comme « le chevalier ». On a bien franchi une étape. Plus tard, quand il l'aura « deviné », le narrateur le désignera par son nom (v. 3612, p. 774).

5. Cette fois l'adjeCtif *gaSte* (v. 1709), « dévaStée », eSt pris dans son sens propre, et non plus simplement épique, comme dans la forêt de la Veuve Dame (v. 392, p. 695). Mais l'idée eSt la même : ce sont les douloureuses conséquences de la guerre qui s'inscrivent sur le paysage.

Page 728.

a. Vers 1738 dans P8 : Si recomence a rapeler : *vers 1738 dans P12 et B :* Si recomenche a apeler : Recomanca a hurter *L2, M1, Ms, P9, P13.* •• *b.* haiches en la main tindrent *P9* : haches en lor mains tindrent *P12* •• *c. Hilka change l'ordre des vers 1747-1748 pour éviter l'incise.* •• *d. Vers 1753-1754 dans P8 :* Trova totes vuides les rues / Et les maisons moult abatues

Page 729.

a. Li uns *P. Nous adoptons la leçon de P8, P12 et B.* •• *b.* L'autres *P. Nous adoptons la leçon de P8 (* autre *au féminin).* •• *c.* Si *P9, P13* •• *d.* Qu'il *P8, P12, P13* •• *e.* d'ardoise *P13, Ms* : de loise *B (= lauses)* : de gloise *M1*

1. On peut dire que Chrétien traite d'une manière réaliste le thème de l'arrivée dans une ville morte, thème de conte de fées (*Yonec*, *Le Bel Inconnu*).

2. Le narrateur omniscient fait ainsi état de connaissances extérieures et antérieures au récit.

Page 730.

a. L'ordre des adjectifs à la rime, aux vers 1795-1796 (joint/cointe *) est inverse dans les autres manuscrits, sauf M1. Il se peut que « jointe » convienne bien à l'épervier mentionné au vers suivant. Mais on peut aussi prendre les adjectifs globalement.* •• *b.* estelee / De vair et n'ert mie *P. Nous adoptons la leçon de P12, P13, B, Cl., L1, Ms.* •• *c.* veir et cler fendu *P. Nous corrigeons d'après P8, P12 et B.*

1. Ce portrait, limité au visage, s'écarte de la rhétorique pour rivaliser avec l'œuvre d'art.

2. Ce sont des termes de blason. On voit que *sinople*, ici, veut dire rouge. Ce ne sont pas des couleurs fondues ou nuancées. Elles renforcent l'impression d'avoir affaire à une œuvre d'art, une tête sculptée et peinte. La communication symbolique avec l'épisode des gouttes de sang sur la neige (v. 4204-4206, p. 789) repose sur cette médiation par les couleurs simples, essentielles, et non sur les impressions complexes du spectacle naturel. Le vers 1824 est repris textuellement en 4204, p. 789.

3. Le mot *vermoille*, qui est attiré normalement pour la rime par *mervoille* (voir v. 3201-3202, p. 764, à propos de la Lance qui saigne ; v. 4109-4110, p. 787, à propos du *Chevaliers Vermauz* [v. 997, p. 710]), est ici subtilement introduit au début de la phrase sous la forme du substantif *vermauz* (v. 1824), *passemervoille* se trouvant à la rime quatre vers plus loin.

Page 731.

a. Folio 368 de P-a, 1847-1890 ; b, 1891-1934 ; c, 1935-1978 ; d, 1979-2022 ; e, 2023-2066 ; f, 2067-2110. •• *b.* s'asitrent *P8, B, L2, M1, P9, P13* •• *c.* sistrent / Par tropeax *P, B. Nous corrigeons avec P8, la terminaison « -eax » étant difficilement dissyllabique.*

1. Voir v. 1648-1656, p. 726.

2. Cette opinion objective est importante, car nous ne saurons pas autrement si le récit (inachevé) devait finalement les réunir.

Page 732.

a. oncle mout glorieux *P. Nous corrigeons avec P12 et B. C'est un cas où P efface une donnée intéressante.*

1. Ce brevet de courtoisie est encourageant : notre jeune chevalier apprend vite.

2. Ce saint, patron des hommes de loi, est aussi invoqué dans *Cligès* (voir p. 251 et n. 2). C'est saint Riquier.

3. Voici un premier lien familial entre les acteurs de ce drame. D'autres du même genre vont se resserrer autour de Perceval. On verra que celui-ci aussi a un oncle homme de religion (v. 6416, p. 843), un autre étant le père du Roi Pêcheur. Il y a donc une situation symétrique des deux jeunes gens en présence.

Page 733.

a. mise *P. Nous corrigeons avec B et les autres manuscrits.* •• *b.* se *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c.* se il leüst *P8, P12 ; l'on peut alors lire* l'eüst *(verbe « avoir » au lieu de « loisir »).*

1. Ainsi sont évoquées d'une manière désinvolte les aventures galantes que peuvent rencontrer normalement les chevaliers (comme Gauvain, a-t-on envie de dire, car on ne prête qu'aux riches). Mais c'est pour faire ressortir la singularité de ce qui va arriver cette nuit-là au jeune homme.

2. Voir *Érec et Énide*, v. 2491, p. 62 : *Cil dormi et cele veilla.*

Page 734.

a. Les vers 1967-1970 se présentent en P dans l'ordre suivant : 1970, 1969, 1968, 1967. Nous corrigeons d'après tous les autres manuscrits. •• *b.* qu'il voit mouillee *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *c. Vers ajouté en marge dans P.*

1. Il y a là une belle scène faisant penser à Psyché penchée sur Cupidon, et à Énide pleurant sur Érec endormi (*Érec et Énide*, v. 2504 et suiv., p. 62-63).

Page 735.

a. que .II. et dis moins de seissante *P. Nous corrigeons ce passage aux variantes fantaisistes dans tous les manuscrits.* •• *b.* a tant *P (lecture de Lecoy). Nous corrigeons d'après P12.* •• *c. Le vers 2022 est écrit sur deux lignes dans P.* •• *d.* cors *P. Nous corrigeons d'après B.*

1. Les comptes sont un peu embrouillés ; les copistes y ont perdu leurs chiffres romains (voir var. *a*). Le nôtre est paléographiquement conjectural, mais s'efforce d'être arithmétiquement correct. Le piège était aussi lexical : *ou moins* (v. 2002), « au moins ».

2. Anguinguerron, dont le nom sonne comme la guerre, a donc ces fonctions de sénéchal dont Keu est chargé à la cour d'Arthur. Clamadeu, « clame à Dieu », incarnerait la prétention.

3. Le suicide pour échapper à un prétendant amoureux serait un geste de moralité antique (Lucrèce) plutôt que médiévale, puisqu'il est interdit par l'Église. Il ne faut pas le confondre avec le motif élégiaque du suicide par amour, tentation de Lancelot et de Guenièvre, à l'image de Didon (chez Virgile) et de Thisbé (chez Ovide). Mais ici cette menace relève d'un chantage : voir p. 736 et n. 1.

Page 736.

a. lons *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.*

1. Le narrateur nous explique clairement la stratégie de la jeune fille, son chantage. Cette attitude n'est pas totalement ironique, car nous sommes invités à une complicité indulgente. Le point de vue de la conversation entre narrateur et lecteur serait celui d'adultes commentant le comportement d'adolescents. Il y a un recul qui, comme celui de l'âge, prétend à plus d'expérience, sinon plus de sagesse. Une analyse plus détaillée intervient un peu plus loin (v. 2128-2137, p. 738), sur un ton plus narquois, comme inspiré par Ovide.

2. On a profané cette scène touchante par de grossières spéculations des critiques sur ce qui se serait réellement passé. N'attendons pas du public moderne, qui trouve invraisemblable la réserve de la « nuit chez Maud », une compréhension immédiate pour cette intimité chaste. Mais quand Chrétien veut parler d'une scène d'amour charnel, il le nous fait bien comprendre, comme dans le cas de Lancelot et Guenièvre (*Lancelot*, v. 4682-4694, p. 622).

Page 737.

a. jor / Et je sai bien *P. Nous adoptons la leçon de P8 (mais en écrivant* je *pour* jo *).* •• *b.* aille *P8, P12, B et les autres manuscrits sauf F (* auge *).* •• *c. Folio 368 de P-a, 1847-1890 ; b, 1891-1934 ; c, 1935-1978 ; d, 1979-2022 ; e, 2023-2066 ; f, 2067-2110.*

1. Blanchefleur revient à son éloquence courtoise du début (v. 1835-1845, p. 731). Mais le narrateur va nous rappeler la *cointise*, la coquetterie, de tous ces propos (v. 2107).

2. La première action chevaleresque de notre héros est donc déterminée par l'amour que la jeune fille a su lui inspirer. La nature du *don* d'amour qu'il demande en échange n'est pas précisée ; il faut se souvenir que le jeune homme est encore « innocent ». Toutefois le terme qu'il emploie, *druërie* (v. 2104), désigne normalement des relations d'amants.

Page 738.

a. si dur / Vos *P. Nous ajoutons deux vers se trouvant dans tous les autres manuscrits sauf dans P8 et L2. Nous avons repris la graphie de P12.* •• *b.* mis cors la rage *P. Nous corrigeons d'après P12.* •• *c. Vers 2139-2140 dans P12 et B :* Ses armes que a demandees / Et l'on les li a aportees *. On ne voit pas bien, en effet, pourquoi on ouvre à ce moment la porte. Mais voir n. 1.*

1. C'est sans doute la porte du château, ouverte en vue de sa sortie. Cette anticipation a troublé certains copistes. Voir var. *c*.

Page 739.

a. Et cuidoient qu'an *P. Nous corrigeons d'après B.* •• *b. Les vers 2169-2172 sont placés dans P avant le vers 2165. Nous adoptons l'ordre de P12.* •• *c.* Tant que anguinguerrons *P. Nous corrigeons avec Lecoy d'après P6 et L1 (omission des vers 2173-2174 dans P12 et B).*

1. Les reproches du jeune chevalier vont à l'essentiel en résumant le récit de Blanchefleur (v. 1999 et suiv., p. 735). Il n'eſt pas fait allusion au sort de la jeune fille.

Page 740.

a. Tous les manuscrits sauf P, L1 et P8 omettent les vers 2201 à 2214, P8 ne reproduisant que les vers 2211 à 2214. •• *b.* devisasse / Comant il avint *P8, P12, B*

1. Le combat à la lance ne se prolonge pas ici au-delà du second assaut ; ce sont des charges difficiles à réaliser, où l'on ne frappe qu'une fois à chaque passage. Seul le combat à l'épée peut durer longtemps.

Page 741.

a. buens / Non pas tant que il *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *b.* qui nos eüſt *P. Nous corrigeons d'après P12.* •• *c.* ait / Si m'i envoie et *P8, P12, B*

1. Voir v. 1639-1645, p. 726. Le jeune chevalier a bien compris cette partie de la leçon !

2. Le passage du *vous* au *tu*, quoiqu'un peu dur pour nous, mérite d'être gardé, car il prouve que le chevalier vaincu, remis de ses émotions, reprend de l'assurance, du moins assez pour discuter.

3. Cette formule, un peu vague, laisse un doute sur sa responsabilité. Il n'en va pas de même dans le cas suivant (n. 2, p. 742).

Page 742.

a. chiez *P8, P12, B* •• *b.* faces / Einz m'ocis tu que tu *P. Nous corrigeons d'après B (voir v. 2310).*

1. C'eſt sans doute une preuve de culture ariſtocratique que de savoir décrire l'architecture d'un château (voir v. 1887-1892, p. 732).

2. La mort d'un frère eſt un bon motif de vengeance pour une société féodale. Mais la vengeance eſt un lourd deſtin qui pèse sur cette société, et dont les clercs essaient d'affranchir la chevalerie.

Page 743.

a. Au lieu des vers 2321-2325, on lit dans P12 : Et si li diras se toi plaiſt / Que ja dex morir ne me laiſt / Tant que venjance en aie prise *. P eſt seul à donner les vers 2323-2324.*

1. Autre type de vengeance, qui n'eſt pas guerrière mais, en fait, défense d'un faible (voir v. 1201-1203, p. 715).

2. C'eſt plus une glose qu'une traduction du mot *perron* (v. 2341) ; mais il faut comprendre cet usage. On a peut-être oublié la difficulté, pour un chevalier lourdement armé, de descendre de cheval.

3. C'eſt d'abord la réfutation du dernier reproche ; ensuite il répondra à la queſtion également chargée de reproche.

Page 744.

a. *Grande initiale dans B et Ms – sur lesquels nous nous alignons –, mais pas dans P.* •• *b.* *Folio 370 de P-a, 2377-2420 ; b, 2421-2464 ; c, 2465-2507 ; d, 2508-2552 ; e, 2553-2596 ; f, 2597-2640.*

Page 745.

a. *Vers 2418 dans P :* Li chevaliers devant la porte *. Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *b.* Quatre *P8, P12, B*

1. Le conseil du jeune homme eſt inspiré par une intuition juſte de la force du nouveau Chevalier Vermeil. La sagesse du vieux maître, inventant un bon ſtratagème, va se révéler désaſtreuse. Cette ſtratégie a surtout dérouté les copiſtes (voir var. *b*, p. 746).

Page 746.

a. Et li autre voient *P. Nous adoptons la leçon de P12, plus claire.* •• *b.* porte / Treſtuit sarré et atiré / Et cil se tindrent tuit rangié / An lor portes *P. Nous corrigeons tout ce passage, assez confus, d'après P8 et P12.*

1. Perceval se comporte aussi brillamment dans cette bataille que Lancelot devant le château aux portes coulissantes (*Lancelot*, v. 2404-2413, p. 566).

2. Notre copiſte (voir var. *b*), comme les autres, ne comprend pas bien ce qui se passe. Il faut bien diſtinguer les deux camps ; ceux de dehors, et ceux de dedans, les assiégés qui ont fait une sortie mais refluent en voyant la masse des renforts que reçoivent les autres. Ces renforts qui arrivent par un mouvement tournant à la faveur d'un vallon qui les a dissimulés conſtatent que le détachement qui avait servi de leurre a été très malmené. Cela provoque chez eux un élan rageur et ils courent en foule (et même sans ordre, selon d'autres versions) vers la porte. Les défenseurs les y attendent, eux, en bon ordre pour leur en refuser l'entrée.

Page 747.

a. E *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.*

1. Le syſtème des portes coulissantes sert de piège dans *Yvain* (v. 942-951, p. 362) et dans *Lancelot* (v. 2326-2336, p. 564).

2. C'eſt le type de conseiller intelligent et beau parleur, contre lequel il faut mettre en garde les princes : leurs belles théories ne valent pas l'intuition juſte.

Page 748.

a. tandre / Cil qui aportez les i orent *P12, B* •• *b.* dedanz *P. Nous corrigeons d'après P12 et B (voir v. 2532).*

1. Du côté de Beaurepaire, la courtoisie et le code chevaleresque ; en face, la violence brutale, le désordre.

2. Beaurepaire eſt en effet au bord de la mer, comme on ne l'a peut-

être pas remarqué au vers 1709, p. 727. Le site est donc analogue à celui du château de Gornemant de Goort.

Page 749.

a. puet longuement deduire *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.*

1. Ce n'est pas très habile, du point de vue commercial, mais l'enthousiasme l'emporte sur l'économie, et cette société aristocratique doit d'ailleurs joindre à ses autres qualités la largesse.

2. C'est sur ce passage oublié que nos enquêteurs du XXe siècle devraient se concentrer pour surprendre nos amoureux. Avec le mot *joie* (v. 2579), surgissant ainsi entre Perceval et Blanchefleur, on ne peut plus répondre de leur innocence... Nous nous rappelons Érec et Énide, v. 5234-5253, p. 128-129, comme Lancelot et Guenièvre, v. 4690-4692, p. 622.

Page 750.

a. je n'en lesseroie rien *P12, P8, B* •• *b.* an *P. Nous corrigeons d'après P12.*

1. Les gens du château, s'étant mis sous la protection du jeune chevalier, le reconnaissent comme leur seigneur. Perceval ne tiendra pas longtemps compte des obligations qui en résultent. Quelque chose d'analogue arrivera à Gauvain au château de la Roche de Champguin (v. 7888 et suiv., p. 878-879).

Page 751.

a. Folio 371 de P-a, 2641-2684 ; b, 2685-2728 ; c, 2729-2772 ; d, 2773-2816 ; e, 2817-2860 ; f, 2861-2904. •• *b. Vers 2664 dans P8 :* Casuns tint la lance empoignee . •• *c.* cascuns roide et *P8*

1. Remarquons d'une part que les deux amoureux « couchent ensemble », comme on dit, sans autre raison que le « *deduit* » (v. 2576, p. 749), et d'autre part que le sentiment amoureux, exprimé en termes allégoriques, est devenu un engagement sérieux.

2. Il faut, pour la longue lance du chevalier, un point d'appui sans lequel il ne pourrait la maintenir horizontale : on le prévoit sur le devant de la selle.

3. Cette haine est mortelle parce qu'elle peut causer la mort. Mais cinq minutes plus tard elle sera oubliée. Cette liquidation par le combat allège le lourd réseau des vengeances dans la société féodale.

Page 752.

a. Qui *P. Nous corrigeons d'après P12.* •• *b.* delivre / Et ja tant com il ait *P8*

1. Autrement dit, l'auteur ne veut pas nous lasser par de longues descriptions de combats. Le roman s'éloigne ainsi du style épique pour orienter son public vers d'autres intérêts.

2. Cette mission de vengeance, déjà rappelée pour Anguinguerron (v. 2325, p. 743), prête un sens courtois aux premières aventures

de Perceval. La question sera de savoir si cela peut suffire à l'action d'un chevalier.

3. Il semble que Clamadeu ait sur le château de Beaurepaire une certaine suzeraineté qui l'oblige à le protéger. C'est le désir d'avoir Blanchefleur qui l'aurait amené à cette agression, doublement condamnable s'il lui doit protection.

Page 753.

1. La libération des prisonniers est ici plus réaliste que celle dont l'action de Lancelot est la cause selon une certaine « coutume » (*Lancelot*, v. 3907 et suiv., p. 603, et v. 4117 et suiv., p. 608).

2. Cette curieuse coutume interdit donc de changer de vêtements et d'équipage une fois que l'on s'est constitué prisonnier. Elle a pour but ici de renforcer l'effet dramatique de l'arrivée des prisonniers envoyés par Perceval à la cour.

3. On a rapproché ce toponyme de Dinas, nom d'un personnage, notamment dans le *Tristan* de Béroul. D'où la variante *Dinasdaron* (voir var. *a*, p. 754). *Le Roman de Troie* en a tiré le personnage Dinas d'Aron (v. 8008).

Page 754.

a. Dinasdaron en guales *B*

1. C'est aussi à une fête de la Pentecôte que se situe la dernière scène du roman ; voir p. 903 et n. 1.

Page 755.

a. feste / Por que cort *P. Nous corrigeons d'après P8, P12 et B.*

1. L'auteur prétend se rappeler l'*estoire* (v. 2809) dont il invoque le témoignage. Dans l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth et dans le *Brut* de Wace, on fait allusion au beau manteau d'hermine dont Keu était vêtu. Il y a là un motif de la littérature arthurienne. Mais nous savons que notre auteur invoque une autorité quand il veut justifier quelque description étonnante (voir v. 3262, p. 766). L'*estoire* désigne la source (hypothétique ou non), le *conte*, le récit romanesque.

2. Cette dangereuse manie du roi est aussi un motif qui se répandra dans la littérature arthurienne, par exemple dans *Jaufré* et dans *Rigomer*.

Page 756.

a. maïst *P. Nous corrigeons d'après P8 et P12. Voir Christiane Marchello-Nizia, « Dire le vrai : l'adverbe "si" en français médiéval », p. 87.*

Page 757.

a. Folio 372 de P-a, 2905-2950 ; b, 2951-2996 ; c, 2997-3038 ; d, 3039-3086 ; e, 3087-3132 ; f, 3133-3176. •• *b.* Belissant *P. Les autres manuscrits, dont P8, P12 et B, nous permettent de corriger.*

1. Voir v. 4308-4310, p. 791.

2. On donne ainsi une idée peu flatteuse de son caractère. Il semble avoir hérité de défauts attribués par les contes orientaux au grand vizir.

3. Même reproche déjà v. 1240-1244, p. 716.

4. Cette morale de l'honneur, caractéristique d'une société aristocratique et guerrière, est donc valable aussi pour les femmes.

5. Il s'agit de Perceval.

Page 758.

a. fu *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* veoir / Ele *P. Nous corrigeons d'après P12, soutenu par tous les autres manuscrits.* •• *c.* tote gent *P avec hiatus* comandë a *. Nous corrigeons d'après P8.* •• *d. Grande initiale dans P6, P8, P9, P12, Cl., F, L2, Ms — sur lesquels nous nous alignons — mais pas dans P.* •• *e.* estuet / Plorer plus longuement / Je revenrai se diex m'ament / Que doels faire est nule rien / Ne quidiez *P12, P13, L1, Ms, avec quelques menues variantes.*

1. Le jeune homme est prisonnier d'un conflit traditionnel entre l'influence de la mère et le désir pour une jeune fille.

2. Cette promesse détermine un programme pour l'évolution ultérieure du roman.

3. Rappelons la présence de deux abbayes à Beaurepaire (v. 1757-1759, p. 729).

Page 759.

a. saintes *P8* •• *b.* ferai asez bien *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c.* mere / Et itant *P. Nous adoptons la leçon de P8, qui évite une suite de quatre rimes en* ere/iere *.* •• *d.* An *P8, P12, B et six autres manuscrits.* •• *e.* Ensin *[v. 2994]* selonc la rive estrive / Tant qu'a une rochë aproche / Et l'eve a cele roche toche / Si qu'il ne pot avant aler / Tant qu'il vit par l'eve avaler / Une nef *B. Cette version est meilleure pour la syntaxe et les rimes. Les copistes qui, comme P, P8 et Cl., ont lu* aler avant *ont dû reconstruire la fin du vers suivant pour la rime.*

1. Il y a donc un promontoire à quelque distance du château que Perceval va découvrir.

Page 760.

a. nef *[v. 3000, p. 759]* avoit / Li un des deus hommes najoit / Li altre a l'esmeçon peschoit / Il s'areste *P. Nous éliminons deux vers absents des autres manuscrits (quatre vers de même rime dans P).* •• *b.* ferte *P. Nous corrigeons d'après P8 et P12.* •• *c.* amont / Et quant il vint an son le mont / Si garda avant devant lui / Et quant il fu an son le pui / Si *P. Nous corrigeons d'après P12.*

1. Nous apprendrons bientôt l'infirmité du roi qui l'empêche d'aller à la chasse, et ne lui laisse comme « *deduit* » que la pêche. Mais la scène ainsi traitée d'une manière logique est aussi comme l'image d'une parabole évangélique : la religion, comme la merveille, fait l'objet d'une transposition originale.

2. Le personnage semble au courant du destin qui attend Perceval : savoir merveilleux, analogue à celui des « demoiselles » dans *Lancelot*.

Page 761.

a. Chevaliers *P. Nous corrigeons d'après P12 et B.* •• *b.* roce *P8* •• *c.* anvoié / Ensi *P. Nous ajoutons quatre vers présents dans les autres manuscrits ; nous les citons d'après P8, en corrigeant* traitor *en* tricheor *d'après B.* •• *d.* lui / Troi sel desarmerent *P. Nous corrigeons selon P12 et B (voir v. 3073).*

1. L'expression est ambiguë : on ne sait pas s'il s'agit d'une apparition surnaturelle (comparer avec le vers 1326, où il doit s'agir d'un effet descriptif ; voir n. 1, p. 718).

Page 762.

a. alé / Qant *P. Nous ajoutons deux vers d'après P12 confirmé par l'ensemble des autres manuscrits.*

1. Apparemment, Perceval ne reconnaît pas le pêcheur qu'il vient de rencontrer (voir toutefois p. 772 et n. 1). Mais comment cet infirme est-il déjà arrivé ? Nous sommes devant une scène onirique ou surnaturelle.

2. On nous suggère des proportions étonnantes : ce château est simplement une « merveille », comme les architectures des tombeaux de Pallas et de Camille dans l'*Énéas*. Il est donc aventureux d'y chercher la représentation de quelque lieu historique comme le Temple de Jérusalem.

Page 763.

a. riche randue *P. Nous corrigeons avec P12 et B.* •• *b. Vers 3143 dans P :* Qui avoit forgiee l'espee *. Nous adoptons la leçon de P12 et B.* •• *c. Les vers 3149-3150 sont inversés dans P. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.*

1. Le doute sur les distances parcourues fait partie de la stratégie du merveilleux dans ce roman ; voir v. 3466-3482, p. 771.

2. Ici encore le roi « devine » ; nous ne sommes plus dans un système réaliste.

3. Des renseignements complémentaires sur l'épée et le forgeron nous seront donnés par la cousine aux vers 3654-3687, p. 775-776.

Page 764.

a. destine *P. Nous corrigeons d'après B.* •• *b. Vers 3176 dans P:* Mout l'esgarde de grant meniere *. Nous corrigeons d'après B.* •• *c. Folio 373 de P-a, 3177-3220 ; b, 3221-3264 ; c, 3265-3310 ; d, 3311-3356 ; e, 3357-3398 ; f, 3399-3444.* •• *d. Vers 3194 dans P :* Si passe par delez le feu *. Nous corrigeons d'après P12.* •• *e. Vers 3195 dans P :* De ces qui leanz se seoient *. Nous corrigeons d'après P5, P9, P13, B et Ms.* •• *f. Vers 3203 dans P12 :* Qui la nuit ert laianz venuz

1. Il y a donc là un signe prophétique qui investit le héros d'une mission mystérieuse et dangereuse.

2. L'un des deux valets mentionnés au vers 3070, p. 761.

3. On ne peut empoigner par le milieu une longue lance de chevalier. On a l'impression que la scène est décrite d'après une œuvre iconographique représentant un centurion portant une lance romaine. Cela expliquerait l'immobilité de cette goutte de sang. Et l'on songe naturellement à ce centurion nommé Longin d'après le mot grec qui signifie la lance. Il y aurait là un souvenir d'une scène faisant suite à la Passion de Jésus.

Page 765.

a. greal *L2* •• *b.* et gente et *P12, B. Il se confirme que Guiot emploie « jointe » assez largement (voir var. a, p. 730).* •• *c.* tailleoir *P12* •• *d.* Le graal *P, P6, P8, P9, P13, F, Ms. Hilka corrige en* Li graaus *, notamment d'après P12 et B. La forme que nous adoptons figure dans P, au vers 3290, p. 767.*

1. Voir v. 1648-1656, p. 726.

2. Dans cette phrase, un graal (avec l'article indéfini, v. 3220) est un objet en apparence quelconque. On sait qu'à l'époque on désignait ainsi, chez les moines, une écuelle (*scutellum*). Le fait que la jeune fille le tient à deux mains suggère non une coupe mais un objet large, ayant la forme d'un plat ou d'une corbeille (on a rapproché ce mot de *grô* qui dans les patois du Morvan signifie « corbeille » : on y garde le levain). On s'orienterait alors vers une étymologie *cratalis*. On pense à la corbeille des anciens mystères.

3. L'arrivée de cet autre objet confirme que le cortège a pour thème un repas, thème de bien des cérémonies, religieuses ou non.

4. Le Graal est donc serti de pierres précieuses comme ces pièces d'orfèvrerie que l'on trouve dans les trésors d'église.

Page 766.

a. foiee / Bien lor an praingne ou *P* : foiee / Ou bien l'em pregne ou *P8. Nous adoptons la leçon de B.* •• *b.* sires au vaslet *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c.* eschaces / Don li fuz a deus *P. Nous adoptons la leçon de B.* •• *d.* eschames *P. Nous corrigeons d'après le vers 3267 à la rime. De même, au vers 3275, où notre correction s'appuie sur P8.* •• *e.* Don *P. Nous adoptons la leçon de P8, P9, Cl., F, L1, Ms.* •• *f. Les vers 3273 et 3274 ont été ajoutés en marge dans P.* •• *g.* Ce *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Se précise ici l'attente d'une question : cette cérémonie n'est pas habituelle ; il serait normal d'en demander la signification. Étant donné sa parenté, au moins épisodique, avec une cérémonie religieuse (mais pas exactement chrétienne), on peut s'attendre à une question de la part de celui à qui on en offre le spectacle. Son silence peut passer pour de l'indifférence en matière de religion.

2. La table résume le repas. Les matériaux, ivoire, ébène, nous orientent vers le religieux : on pense à un autel, objet d'art.

Page 767.

a. mugaces *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* pomes grenaces *P. Nous corrigeons d'après P8.*

1. C'est ainsi que l'on mangeait les viandes, sans assiette, en se partageant à deux la nourriture sur une tranche de pain ou un gâteau (voir n. 1, p. 724).

2. Voilà les termes de la question que le jeune homme aurait dû poser : il ne s'agit pas de théologie chrétienne, mais de généalogie. Le spectacle d'allure religieuse est la mise en scène d'un mystère familial.

3. Les termes du vers 3301, *tot descovert*, qui enlèvent toute excuse à Perceval, car aucun détail de la cérémonie n'a pu lui échapper, et surtout l'essentiel, ont retenu l'attention et l'intérêt de Robert de Boron qui leur a fait un sort quasi liturgique dans son *Roman de l'Estoire dou Graal*. La critique est parfois tombée dans ce piège.

4. Les vers 3312 à 3315, qui s'appliquent normalement à un bon repas, sont comme une allusion voilée à une fonction nourricière du Graal : un plat magique, comme une corne d'abondance, pourrait fournir toute nourriture désirable. Mais ces trois vers ont aussi orienté Robert de Boron et la littérature ultérieure vers l'étymologie *gratus* : agréable.

Page 768.

a. alixandrin / Aprés *P. Nous ajoutons deux vers, omis aussi dans P6, P8, L2, d'après B.* •• *b.* as acors seisissent *P. Nous corrigeons avec B,* acors *paraissant résulter d'une mauvaise lecture.* •• *c.* gisoit *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *d.* del *P. Nous corrigeons d'après P12.* •• *e. P copie une première fois, après ce vers, le texte des vers 3389-3390 (p. 769). Nous maintenons ces deux vers p. 769, où ils sont plus à leur place, et les supprimons ici.*

1. L'électuaire est un terme général désignant une préparation pharmaceutique. Suit une liste d'ingrédients : le gingembre, bon pour l'estomac ; le pleuris, bon pour le poumon en raison d'une étymologie grecque, mais qui console les gens exposés à des pleurs (suggérés par le mot) ; le *stomaticum*, qui vise naturellement l'estomac ; le résomptif, qui rétablit la santé menacée ; un narcotique (*arconticum*) qu'une des deux leçons remplace par quelque gentiane amère (*amaricum*). Au total, une bonne recette de liqueur pour bien digérer, garder sa bonne humeur et dormir tranquille. Le savoir pratique remonte à Pline, que citera Barthélemy l'Anglais dans son *De rerum proprietatibus*, notamment au livre XVII, « De proprietatibus plantarum ». La science étymologique dérive d'Isidore de Séville, également cité par Barthélemy. On trouve une liste analogue dans *Lancelot*, v. 1480-1481, p. 543 et n. 2. On en retrouvera dans les romans imitant Chrétien, notamment *Durmart le Gallois*, éd. Stengel, Tübingen, 1873, v. 6356 et suiv.

2. L'absence de serviteurs pour aider un chevalier à son réveil est inhabituelle chez un prince apparemment si riche. Il est difficile de se vêtir et surtout de s'armer seul. Perceval reçoit ainsi un affront ou une punition. Mais il ne s'en rend pas exactement compte, ou l'attribue à l'étrangeté de tout ce qui est arrivé.

Page 769.

a. Qui au mur apoiez li fu *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. L'hypothèse de la douleur exprimée par la scène de la lance amorce un processus d'interprétation. Perceval est donc déjà ouvert à ce genre d'explication, qu'il développera avec les gouttes de sang sur la neige (v. 4197-4210, p. 789).

Page 770.

a. une tor neuve / De chastiax qui *P. Nous corrigeons d'après P8.* •• *b.* nee / Qui si ai male destinee / Pis ne me pot avenir / Ne deüsse *P. Nous adoptons la leçon de P8, en quatre vers qui se trouvent, à quelques menues variantes près, dans les autres manuscrits.* •• *c.* pleüst / Que de mort garanti l'eüst / Sa mort trop fort me desconforte *P. Nous adoptons la leçon de P8. Tout ce passage a été apparemment reconstruit par Guiot selon une esthétique de la déploration plus sobre et plus classique.* •• *d. Folio 374 de P-a, 3445-3488 ; b, 3489-3532 ; c, 3533-3576 ; d, 3577-3620 ; e, 3621-3664 ; f, 3665-3708.*

1. Tous les habitants du château sont donc renvoyés par l'auteur dans les coulisses du surnaturel. C'est la cousine qui va les remplacer. On va passer de l'apparition à l'explication.

Page 771.

a. Que *P. Nous adoptons la leçon de P12 et B.* •• *b.* hautement *P. Nous corrigeons d'après P8.*

1. Cette rencontre d'une jeune fille tenant sur ses genoux son ami mort est ou va devenir un motif récurrent de la littérature arthurienne. Ici, la déploration, qui abrège les longs discours similaires prononcés par Énide ou par Guenièvre dans le cas de fausses morts, souligne le pathétique de la situation. Nous comprendrons un peu plus tard que le responsable de cette mort est l'ami de la demoiselle visitée par Perceval dans sa tente.

2. Les lamentations s'interrompent subitement, et l'on peut constater que le chagrin ne prive pas la demoiselle de ses dons d'observation. Comme si l'image de la femme éplorée soutenant le corps de son ami était mal soudée au rôle d'investigation et de renseignement confié ici à la cousine de Perceval.

3. Le statut du château du Roi Pêcheur reste difficile à déterminer d'après ce passage. Il n'existe pas pour la géographie, mais il existe pour Perceval et son interlocutrice : sans doute parce qu'il appartient au même monde qui concerne les deux jeunes gens. Appelons provisoirement ce monde, apparenté au rêve, mais commun à plusieurs personnes, celui du fantasme familial.

Page 772.

a. naigent *P. Nous corrigeons d'après P8.* •• *b.* gambes *P8* : quisses *P12*

1. On ne sait pas exactement à quel moment Perceval a identifié

son hôte comme celui qu'il avait vu pêcher à la ligne. Mais il eſt clair qu'il a maintenant compris au moins cela. Son interlocutrice, elle, semble tout savoir. Pourquoi, comment ? Disons qu'elle eſt, comme les demoiselles rencontrées par Lancelot, l'héritière littéraire du savoir merveilleux des fées.

2. Cette blessure nous rappelle, à quelques variantes près, celle du père de Perceval (v. 436, p. 696). Elle a un caractère sexuel que l'euphémisme et la métonymie déguisent à peine. Voir aussi var. *b*. La marche, dont la victime eſt privée, eſt en rapport symbolique avec l'activité sexuelle (on se rappelle Œdipe, dont le nom suggère une difficulté à marcher). Il y a là comme la marque d'un malheur, qui eſt peut-être le châtiment d'une faute. Une interrogation reſte ainsi en attente. Mais le dialogue avec la cousine ne va pas nous éclairer tout à fait sur ce point.

3. On oscille toujours entre l'imaginaire et le réel. Ici, retour à une version « réaliſte » du monde visité par Perceval.

Page 773.

a. moi qu'il ne pooit / Et je m'alai lez lui seoir / Que jel vi de povre pooir // Certes *P. Nous adoptons la leçon de P8.* ⁂ *b.* sanc *P. Nous adoptons la leçon de P8 : il y a du sang sur cette lance !* ⁂ *c.* D'une chambre et en autre ala / Et par devant moi trespassa / Aloit *P. Nous corrigeons le vers 3559 d'après P8 et adoptons la leçon de P12 pour le vers 3560.* ⁂ *d. Vers 3570 dans P :* Onques de ma boche n'issi *Nous adoptons la leçon de P8, P12 et B.*

1. Toutes ces queſtions permettent de passer en revue les éléments significatifs du cortège décrit dans la scène du Graal. Le narrateur a souvent critiqué les répétitions, mais s'il se permet d'insiſter ainsi, c'eſt que la compréhension du roman en dépend. On remarque que la queſtion que Perceval aurait dû poser portait bien sur la deſtination du Graal : qui se trouvait dans la chambre où on le portait ?

Page 774.

1. Voilà un autre genre de merveille. Le rapport entre le nom de Perceval le Gallois et les queſtions que l'on vient d'entendre reſte myſtérieux, malgré les acrobaties linguiſtiques auxquelles on eſt tenté de se livrer (perd-ce -Val, perce -voile, etc.). J'y verrais plutôt la trace d'un récit familial, en rapport avec une scène du graal, que le jeune homme a pu entendre sans savoir qu'il s'agissait de lui quand on parlait de Perceval. Mais peut-être l'hypothèse eſt-elle trop rationnelle.

2. Guérison ou calamités supplémentaires en rapport avec une queſtion à poser ou à ne pas poser : ce sont là des éléments de conte traditionnel. Voir Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie ſtructurale*, II, Plon, 1973.

3. Le vague sentiment de culpabilité éprouvé par Perceval rencontre ici l'inculpation morale par la cousine. Il eſt dès lors évident que le drame se joue en famille.

4. Le chiasme : *Si sui ta germainne cosine / Et tu es mes cosins germains*

(v. 3600-3601) semble figurer ce que les anthropologues appellent des « cousins croisés ». À ce compte, la demoiselle serait la fille d'un frère de la Veuve Dame.

Page 775.

a. Mes *P. Nous adoptons la leçon de P1, P8 et B.* •• *b.* Et *P. Nous adoptons la leçon de P8, qui est celle des autres manuscrits.*

1. C'est un proverbe : *Li mort aus morz, li vif aus vis.* (Morawski, n° 1098).

2. Contrairement à ce qu'on pouvait penser, Perceval ne se laisse pas écraser par son « péché » : il se trouve tout de suite une nouvelle mission à remplir.

Page 776.

a. cotoatre *P8, L1, L2.* •• *b.* tabucet *P8* : tribuchet *L1* : trebuchel *M1* •• *c.* Certes fet il ice m'est grief *P. Nous corrigeons d'après P8 et Ms (* grief *est monosyllabe comme* chief *au vers 3685).*

1. Décidément cette demoiselle voit tout et sait tout… comme une fée. Le motif de l'épée est distinct du thème du Graal. La magie de l'arme servira encore à bien des contes d'aventure chevaleresque, et d'abord dans les *Continuations* de *Perceval*. Mais le motif n'est pas exploité dans ce que Chrétien de Troyes a rédigé.

2. Cothoatre, transcription de « Scottewahre », le Firth of Forth entre l'Écosse et l'Angleterre, semble désigner ici une localité.

3. Trébuchet doit au prestige de sa profession de rivaliser dans l'imaginaire avec des créatures mythologiques comme Vulcain. Mais le prestige des armes est tel, et pas seulement au temps de la chevalerie, qu'un fabricant de bonnes épées est proche du magicien.

Page 777.

a. Sanble *P. Nous corrigeons d'après B.* •• *b. Folio 375 de P-a, 3709-3754 ; b, 3755-3798 ; c, 3799-3844 ; d, 3845-3888 ; e, 3889-3932 ; f, 3933-3976.* •• *c. Vers 3719-3720 dans P :* Mes si malement li estest / Qu'an la robe que ele vest *. Nous corrigeons d'après P8.* •• *d.* costures *P. Nous corrigeons d'après P8.* •• *e.* dehachiee / De noif *P. Nous ajoutons deux vers d'après P8, confirmé par les autres manuscrits.* •• *f. Vers 3735 dans P :* Que jusqu'au manton li coloient *. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *g.* colant / Mes molt pooit *P. Nous adoptons la version de P8.*

1. *Anfonduz* (v. 3705) : dans les explications anciennes (Du Cange, Godefroy) il semble y avoir une hésitation entre plusieurs maladies du cheval, notamment entre une maladie des jambes sous un excès d'« humeur » (= hydropique), et une maladie du nez (= morfondu).

2. Nous allons apprendre qu'il s'agit de la demoiselle rencontrée par Perceval sous la tente. C'est le deuxième volet de ce conte qu'on pourrait appeler « le lai de la demoiselle à la tente ».

Page 778.

a. li pour le mialz covrir *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* et .II. en oevre *B* : et un altre oevre *L1*

1. Voici le motif, très apprécié alors, de la femme innocente et persécutée : l'histoire de Griseldis en est un avatar. Mais l'Orgueilleux de la Lande est un personnage très intéressant dans sa violence frénétique et jalouse.

2. Elle se trompe : son chevalier l'aime (voir v. 3943, p. 783), quoique d'une façon jalouse, cruelle et tragique.

Page 779.

a. ne me chace / Que *P. Nous ajoutons deux vers d'après P12 (présents aussi dans les autres manuscrits) avec* or ne *d'après L2.*

1. Nous ne savions pas jusqu'ici le nom de ce chevalier ; lors de l'épisode de la tente il est simplement désigné comme *« ses amis »* (v. 783, p. 705).

Page 780.

a. Vers 3825 dans L1 et M1 : Qui a parole me retaigne *: vers 3825 dans P12 :* Qui en parole me reteigne *: vers 3825 dans P8, P9, B et F :* Qui a parole me detiegne *.* •• *b.* chose *P8* •• *c. Vers 3850 dans P :* Que uns vaslez del bois revint *. Nous corrigeons d'après P12 et les autres manuscrits.* •• *d. Vers 3851 dans L1 et M5 :* Ne sai coment la chose ala *.*

1. La folie meurtrière du chevalier a sa logique : il tue tous ceux qui sont susceptibles d'avoir commis le crime supposé. Le besoin de raconter toute l'histoire est lié chez lui au besoin de comprendre le comportement de son amie.

2. C'est ici que Perceval et le lecteur peuvent faire le recoupement avec l'épisode de la tente.

Page 781.

a. coarde / Q'el viet que *P8* •• *b.* Et *P8* •• *c. Vers 3900 dans P8 :* Si li redist tot mot a mot *.*

1. L'obsession maladive du personnage nous vaut une belle analyse. On peut se demander de quelle tradition vient ce pseudo-savoir sur la féminité : Ovide, bien sûr (*Art d'aimer*, I), les fabliaux, les textes misogynes de l'Église ? Sans doute. Mais on y voit se refléter une peur collective du sexe féminin auquel des textes comme le dialogue de *Placides et Timeo*, à la fin du XIII[e] siècle, prétendront donner une forme scientifique à l'usage des princes.

Page 782.

a. Vers 3916 dans P8 : Ne m'est mie li mors si pres *: vers 3916 dans M1 :* Ne m'est mie ma mort si pres *.* •• *b. Ici commence une interpolation dans P12, L1 et M5. Voici celle de P12 :* Perchevax premiers l'assena / De l'espee c'on li dona / Por che qu'il le volt ensaier /

Amont sor son elme d'acier / .I. si grant cop l'en a feru / Qu'il a en .II. pieces rompu / Le bon brant al roi pescheor / Li orgueilleus n'ot pas peor / Ains li ra molt grant repaiet / Amont desus l'elme vergiet / Que flors et pierres en abat / Perchevax a molt le cuer mat / Por son brant qui li eſt fali / Tout maintenant retrait celi / Qui fu au chevalier vermeil / Si s'entreviennent de pareil / Et s'a toutes les pieces prises / De l'autre et el fuerre remises / Lors comencent felon eſtour / Ainc mais ne veiſtes greignor *. Voir n. 2.*

1. Rappel de l'épisode v. 700-763, p. 702-704. On voit que Perceval n'a pas de remords, malgré les souffrances de la demoiselle.

2. Trois manuscrits, *P12*, *L1* et *M5*, ont une addition (*P12*, 20 vers ; *L1*, 428 vers ; *M5*, 204 vers) racontant le début de la bataille à l'épée. Celle de Perceval se brise, et il en remet les morceaux au fourreau, prenant alors l'épée du Chevalier Vermeil pour poursuivre le combat. On a voulu ainsi faire se vérifier tout de suite la prophétie de la cousine. Le résultat n'eſt pas très convaincant. Voir var. *b.*

3. Voir n. 1, p. 752.

4. Vers 1639-1647, p. 726. Voir aussi v. 2238-2242, p. 740-741. Les trois combats, contre Anguinguerron, Clamadeu et l'Orgueilleux, sont traités de la même manière, les séries de trois étant caractériſtiques des contes.

Page 783.

a. Folio 376 de P-a, 3977-4020 ; b, 4021-4064 ; c, 4065-4108 ; d, 4109-4154 ; e, 4155-4200 ; f, 4201-4244.

1. Nous avons ainsi une indication topographique sur le domaine de l'Orgueilleux. Quand Perceval a rencontré son amie sous la tente, ils étaient en voyage, plus près de la Gaſte Forêt. Ici encore il revient des bois (v. 3832, p. 780), donc de la chasse, mais près de chez lui.

2. Voir n. 1, p. 753.

3. La récurrence de ce motif de la gifle à venger, après chaque combat de Perceval, donne un sens courtois à son éducation chevaleresque. Juſtement, c'eſt de courtoisie qu'il va être maintenant queſtion.

Page 784.

a. por atorner *P. Répété au vers suivant. Nous corrigeons d'après P12, B et les autres manuscrits.*

1. Carlion eſt un château que l'on situe en Galles du Sud (= Caerleun, Urbs Legionum, d'après Girard de Cambrai, *Itinerarium Cambriae*, Londres, 1806, p. 43). Wace en parle (« A Carlion en Glamorgan », *Brut*, v. 10461) après Geoffroi de Monmouth. La ville eſt citée par quelques manuscrits de *Lancelot*, dans un passage qui doit être une interpolation (v. 29-30) poſtérieure au *Perceval* (voir var. *a*, p. 508).

Page 785.

1. Les aveux en public, devant cette cour impressionnante, sont comme une expiation libératrice.

Page 786.

1. Mêmes reproches aux vers 1282-1283, p. 717, et 2880, p. 757. Ils s'adressent au chevalier anti-courtois.

2. Première apparition de Gauvain dans ce roman où il va jouer un si grand rôle. Il passe justement pour un modèle de courtoisie.

3. La récapitulation qui commence ici intervient à la fin de la première série d'aventures, au moment où Perceval va être véritablement reconnu et intégré à la cour d'Arthur.

Page 787.

a. abandonne / Cil cuida que voir li deïst *P. Nous restituons les deux vers manquants d'après P12 soutenu par les autres manuscrits, et adoptons la leçon de P8 pour le vers 4121.*

1. Arthur invoque un saint vénéré à Carlion d'après Geoffroi de Monmouth : David serait l'oncle du roi ; il abandonna ses fonctions d'archevêque pour se retirer dans une abbaye. La connaissance de cette tradition est intéressante à noter chez Chrétien.

2. C'est se destiner à la vie errante jusqu'à l'accomplissement d'un vœu. Perceval va faire de même, avec la même formule (v. 4728-4729, p. 802).

Page 788.

a. chars / Dont il n'i ot *P. Nous adoptons la leçon de P8 appuyée par P12.* •• *b.* main *P12*

1. Nous ne sommes plus en hiver, mais à la Pentecôte (v. 2787, p. 754), cinquante jours après Pâques. C'est un froid inhabituel en Grande-Bretagne.

2. Perceval n'a plus d'objectif précis depuis qu'il a appris la nouvelle de la mort de sa mère. Du moins si l'on ne tient pas compte de sa promesse de revenir à Beaurepaire, qu'il semble avoir oubliée (voir v. 2960 et suiv., p. 759).

3. Le faucon a pu être effrayé par l'arrivée de Perceval. Il y a quelque analogie entre la description de cet assaut et le récit de la tentative faite par Perceval à l'égard de la demoiselle sous la tente (v. 700 et suiv., p. 702-703), la chasse manquée de l'oiseau utilisant des termes imagés qui vont dans ce sens : *Il ne la volt lïer ne joindre* (v. 4183). On ne voit pas pourquoi des éditeurs comme Hilka ont préféré pour ce comportement l'explication de certains copistes : *trop fu main* (v. 4182, voir var. *b*), « il était trop tôt dans la matinée ».

Page 789.

a. Vers 4200-4203 dans P : Que la fresche color li sanble / Qui est an la face s'amie / Et panse tant que il s'oblie / Ausins estoit an son avis . *Nous adoptons la leçon de P8, P12 et B.* •• *b.* sur la gote muse *P. Nous adoptons la leçon de P8, P12 et B.*

1. Le corps de l'oie a laissé une empreinte ovale sur la neige, et les gouttes de sang sont venues s'inscrire sur cette empreinte en forme de visage.

2. La pensée amoureuse eſt née d'une *semblance*, une ressemblance du visage de l'aimée avec l'empreinte sur la neige. La contemplation eſt à base de comparaison. L'attitude de Perceval nous initie à une lecture symbolique : c'eſt le cœur qui interprète l'image perçue par l'œil.

3. La contemplation eſt analogue au rêve. Lancelot avait ainsi négligé les avertissements d'un chevalier défendant le gué : *Cil panse tant qu'il ne l'ot pas* (*Lancelot*, v. 759, p. 525). C'eſt, chez Chrétien, le verbe *panser* qui exprime cette rêverie amoureuse.

4. On trouve Sagremor dans la liſte des chevaliers d'*Érec et Énide* (v. 1709, p. 43). Dans *Cligès*, il participe à un tournoi où il eſt vaincu par le héros (v. 4646-4679, p. 285-286).

Page 790.

a. Folio 377 de P-a, 4245-4290 ; b, 4291-4334 ; c, 4335-4378 ; d, 4379-4422 ; e, 4423-4466 ; f, 4467-4510. •• *b.* l'anseigne desploiee / Et porprant *P* : s'ensaigne desploïe / Qui iert entorse entor sa lance / Et li chevaux soz lui se lance / Si porprent *P12. Nous adoptons la leçon de P8.*

Page 791.

1. Ce souci d'identifier l'inconnu eſt dans les fonctions de notre sénéchal, qui doit veiller au maintien de l'ordre à la cour. C'eſt d'ailleurs ce qui explique en partie son comportement à l'arrivée intempeſtive de Perceval, après celle du Chevalier Vermeil (v. 1001, p. 710). C'eſt aussi ce qui peut expliquer son initiative, au début de *Lancelot*, en réponse au défi de Méléagant (v. 97 et suiv., p. 509). Tout l'épisode reprend le passage d'*Érec et Énide* où le couple eſt accueilli à la cour d'Arthur après y avoir été invité brutalement par Keu, et courtoisement par Gauvain (v. 3987-4163, p. 98-102).

Page 792.

a. Le vers 4312 eſt ajouté en marge dans P. •• *b. Vers 4314 et 4315 dans P :* Si con li fos le devisa / Si com le fos deviné l'ot *. Nous corrigeons d'après P8.* •• *c.* ranoient *P8*

1. Voir v. 1270-1271, p. 717 ; 2871, p. 756 ; 4073-4076, p. 786.

2. Le pays d'Arthur eſt ainsi désigné comme la Bretagne. Mais Carlion, comme Carduel, eſt alors situé en pays de Galles. Cette toponymie suppose une géopolitique dérivant de la légende épique d'Arthur, celle donnée par Geoffroi de Monmouth et Wace.

3. Arthur eſt généralement pessimiſte et porté à la mélancolie. Voir v. 857-858, p. 706 ; 926, p. 708 ; 941-967, p. 708-709 ; 1282-1300, p. 717. Par là, il figure une royauté profondément humaine, donc fragile, et fort différente d'Alexandre. C'eſt l'Occident !

Page 793.

a. eſt *P8, P12 et sept autres manuscrits* •• *b.* le frain *P8, P12* •• *c. Vers 4384 dans P12 :* Bien savez vos paroles vendre : *vers 4384*

dans Ms : Bien savez vos paroles rendre . *P est isolé, mais non absurde.*

1. Gauvain risque une interprétation courtoise de ce comportement. Mais il n'atteint pas d'emblée au sublime de Perceval.

2. Il est exact que la courtoisie, dont Gauvain est le modèle, se distingue d'abord par l'élégance du langage. La querelle entre Keu et Gauvain nous vaut une belle page de littérature, où s'opposent l'ironie et la politesse.

Page 794.

a. noif erent remises / Et *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Le support physique de la contemplation est observé avec précision. Cela diminue un peu le mérite de Gauvain, Perceval étant plus disponible pour le troisième essai (selon un schéma traditionnel de conte).

Page 795.

a. somont *P8* •• *b.* fere / Qu'al rei *P12*

1. Les termes admirables dont se sert Perceval nous révèlent l'idéal esthétique de Chrétien : l'œuvre d'art sert de médiation pour une esthétique littéraire du symbole.

2. Gauvain décerne un brevet de courtoisie à Perceval qui semble ainsi être parvenu rapidement au plus haut niveau des valeurs chevaleresques et courtoises.

Page 796.

a. contremont *P. Nous adoptons la leçon de P8, P12, B et de cinq autres manuscrits.* •• *b.* venu corant au roi *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c. Folio 378 de P-a, 4511-4554 ; b, 4555-4598 ; c, 4599-4642 ; d, 4643-4686 ; e, 4687-4730 ; f, 4731-4776.*

1. Cette déclaration est un peu surprenante, vu que Perceval n'a pas eu le temps d'entendre parler de Gauvain depuis qu'il a quitté la forêt maternelle. Et il est peu probable qu'on lui ait parlé de ses exploits chevaleresques auparavant, puisqu'on voulait lui éviter le désir des armes.

2. La ventaille est une partie remontante et mobile du haubert ou cotte de mailles au-dessus du cou. La coiffe est la partie du haubert qui se porte sous le heaume.

Page 797.

a. Qui mout fu bone et *P. Nous adoptons la leçon de P12.* •• *b. Vers 4554 dans B :* Biax nies fet il vostre merci .

1. Nous avons ainsi une donnée sur la chronologie de cette première partie du roman, autour de la Pentecôte. Même durée pour la première partie de *Lancelot* entre l'Ascension et la Saint-Jean.

Page 798.

a. Qant *P. Nous corrigeons d'après P8.*

1. Ce vœu du roi confirme l'intégration de Perceval à la cour, et la fin d'une série d'aventures qui l'ont conduit de l'état d'inculture relative où l'avait tenu sa mère à cette consécration. Mais déjà Érec, dans des circonstances analogues, avait refusé de rester à la cour, même pour guérir ses blessures (*Érec et Énide*, v. 4288-4289, p. 105).

Page 799.

a. croit *P* : clot *P12. Nous corrigeons d'après P6, P13 et B.* •• *b.* come los *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c. Vers 4638 dans P :* Devant le chevalier se lance *. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Cette offre de service n'implique pas des relations amoureuses ; les chevaliers sont coutumiers du fait, comme nous avons pu le constater avec Lancelot, dans *Le Chevalier de la Charrette*, et comme nous le verrons avec Gauvain dans la suite du roman.

2. Ce genre de personnage qui fait penser à une mauvaise fée, et nous vaut un portrait réunissant tous les traits de la laideur, marque un tournant important dans les aventures. Elle annonce le temps des malheurs. Heureusement il n'y a pas que des mauvaises fées, et nous avons vu dans *Lancelot* la sœur de Méléagant se révéler secourable pour Lancelot. Quoi qu'il en soit, nous sommes devant un nouveau type de récit. Ce n'est pas encore une « Continuation », si Chrétien est l'auteur de ce qui suit, mais on pourrait appeler cette seconde partie « la suite » du *Conte du Graal*, car le style narratif présente quelques différences.

Page 800.

a. Vers 4667 dans P : De parler a lui te taüs *. Nous adoptons la leçon de P8 pour la rime.* •• *b. Vers 4677 dans P :* Qui n'est de ses plaies gariz *. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Se confirment ainsi les deux questions qu'il aurait fallu poser : « pourquoi » à propos de la lance, « pour qui » à propos du Graal.

2. La faute du silence a pour motif inverse, beaucoup plus fréquent dans la tradition des contes, celle qui consiste à ne pas respecter le silence. En dehors de tout autre problème d'interprétation, on peut se demander pourquoi Chrétien a voulu faire de l'absence de paroles une faute.

Page 801.

a. Assez plus de soissante et dis *P6, P9, P13, B, L1, Ms* •• *b.* sor *P8. Mais la topographie est indécise.*

1. Affleure ici, mais sans profonde justification, le motif de la dévastation parfois attribuée à une arme terrible (une lance). Comme le motif du silence, celui de la destruction ne semble plus en accord avec son support narratif normal : c'est un effet de « bricolage » littéraire sur un canevas mythique.

2. Le Château Orgueilleux semble offrir des aventures bien classiques : seul le nombre des chevaliers est étrange ; on s'attendrait plutôt à trois cent soixante-six (un par jour de l'année) ou à six cent soixante-six, nombre apocalyptique.

3. Cette seconde aventure eſt aussi classique, puisqu'il s'agit d'aller au secours d'une demoiselle assiégée, mais on se demande pourquoi cette répétition du cas Beaurepaire, avec pour récompense une épée que l'on pourrait ceindre « sans crainte », reprise du motif de l'épée magique. L'endroit eſt assez fantaſtique, l'expression *pui qui eſt soz Montesclere* (v. 4706) ne donnant pas une idée cohérente de la topographie (voir var. *b*).

4. Encore une épée au pouvoir magique, sans doute, puisqu'il eſt queſtion de « crainte » à son sujet. Remarquons le rapport avec la nouvelle interprétation de la Lance qui saigne comme arme deſtructrice, en même temps qu'avec l'épée donnée à Perceval au château du Graal (v. 3167, p. 764).

5. Guiflez eſt peut-être le Girflez cité au vers 2885, page 757.

Page 802.

a. Vers 4741 dans P8 : Et bien einsi jusqu'a cinquante . •• *b.* a l'autre dit *P8* •• *c.* Ginganbresil *P8* •• *d.* fu / Guinganbresil *P. Nous ajoutons deux vers d'après P8.* •• *e.* pere *P8*

1. Kahedin (variantes Kaerdin, Kaesdin) eſt le nom donné dans le *Triſtan* de Thomas au frère d'Yseut aux blanches mains.

2. Perceval choisit donc de résoudre les deux énigmes qui lui étaient deſtinées et que l'on vient de lui rappeler. Mais cette double quête va reſter en suspens.

3. L'épisode vient de se terminer avec la promesse d'aventures sur des thèmes précis, comme le secours promis par Gauvain à une jeune fille assiégée, ou la quête du Graal et de la Lance qui saigne par Perceval, quand ce programme eſt bouleversé par l'arrivée d'un intrus. Ce motif du défi eſt celui qui marque le début d'un roman comme *Lancelot*. Ici, il fait double emploi et annule en partie le défi de la Laide Demoiselle. L'aventure de Gauvain eſt contrecarrée pour laisser la place à une autre non plus choisie mais imposée.

4. Outre un contraſte de couleur, comme il eſt normal, ce blason imaginaire introduit la notion d'un rapport géométrique (la bande traversant en oblique la surface de l'écu de l'angle droit en haut jusqu'à l'angle gauche en bas).

5. Il s'agit du roi d'Escavalon, auquel a succédé son fils (v. 4791, p. 803).

Page 803.

a. hontage *P8* •• *b.* Frere *P8* •• *c. Folio 379 de P-a, 4777-4822 ; b, 4823-4866 ; c, 4867-4912 ; d, 4913-4956 ; e, 4957-5001 ; f, 5001-5044.* •• *d.* desfant et tent mon *P8* •• *e.* provera / Devant *P. Nous ajoutons deux vers qui se trouvent dans tous les autres manuscrits, sauf dans P6.*

1. Ce second fils du roi Lot jouera un rôle important dans le *Lancelot-Graal*. On lui prête alors deux autres frères, Guerrehet et Gaheriet. Ici, voir v. 8139-8140, p. 885.

2. Même délai accordé par Arthur à l'une des filles du seigneur de la Noire Épine (*Yvain*, v. 4803, p. 455). Il y a quelque ressemblance

entre cet épisode du précédent roman et celui qui va suivre (dispute entre deux sœurs).

3. Érec (*Érec et Énide*, v. 2226, p. 56) était aussi comparé à Absalon pour la « grâce de sa face ».

Page 804.

a. .VII. *P. B donne pour les vers 4804-4805 :* Un escuier maine aviau lui / Et .I. destrier et deus . *Voir v. 4935 et n. 2, p. 807. Les graphies* un *et* VII *peuvent se confondre.* •• *b.* maint *P. Nous corrigeons d'après les autres manuscrits.* •• *c.* longuement *P8* •• *d.* Trehet davet *P8* : Traedenez *B* •• *e.* la *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Ce grand équipage pourra justifier plus loin l'insulte qui en ferait un marchand de chevaux (v. 5060, p. 810). Emmène-t-il vraiment sept écuyers ou un écuyer et d'autres valets qu'il n'est pas nécessaire de mentionner, car il faut bien conduire les sept chevaux (voir n. 1, p. 808 et n. 2, p. 838) ?

2. C'est ainsi que le narrateur signale l'infinie « digression » consacrée à Gauvain (voir aussi v. 6514-6518, p. 845-846).

3. Race appréciée, citée dans *Érec et Énide*, v. 124, p. 6, 2407, p. 60 ; *Cligès*, v. 4820, p. 289 ; *Lancelot*, v. 1657, p. 547.

4. Ce chevalier est cité en bonne place (la septième) dans *Érec et Énide*, v. 1686, p. 43. Lis désigne peut-être l'Ys, la ville d'en bas (éventuellement engloutie par la mer).

5. Ce seigneur reste autrement inconnu.

6. Le père nourricier de Méliant porte au contraire un nom bien connu. Tintagel, sur la côte de Cornouailles, est un château du roi Arthur dans *Brut* de Wace (v. 8847 et suiv.). Selon Geoffroi de Monmouth le château était presque complètement entouré par la mer. Le lieu est cité dans *Érec et Énide*, v. 6524, p. 159. Ce roman fait allusion à un certain David venu de Tintajuel, et qui ne connut jamais de douleur ni de chagrin (v. 1923-1924).

Page 805.

a. demanda *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* mise / Por ce vos di ne tardés mie / De faire tost cevalerie / Si *P8* •• *c.* Qu'a *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *d.* dedanz / Et *P. Nous adoptons l'addition de Hilka d'après la majorité des manuscrits, à l'exception de P6, P8 et P13.*

1. C'est finalement le parti qu'il choisira : le narrateur lui est favorable.

Page 806.

a. chasne *P. Nous adoptons la leçon de B et de M1 (voir v. 5055, p. 810).* •• *b.* dol *P8. On a dit précédemment que la majorité des conseillers était opposée au tournoi. Mais les chevaliers le souhaitent. Voir v. 4953, p. 807.*

1. Une telle contrainte ne se produit qu'en montagne. Mais il faut bien justifier cette nouvelle interférence avec l'aventure qui elle-même a ruiné le premier projet (voir v. 4912-4913).

2. La poterne est l'ouverture dérobée d'une galerie donnant sur les fossés ; elle est fermée par une porte, ici en cuivre (voir *Lancelot*, v. 2362-2363, p. 565).

Page 807.

a. ont *P. Nous corrigeons d'après le vers 4929.* •• *b.* Et *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Les vavasseurs sont en général des personnages sympathiques chez Chrétien. Remarquons que celui-ci n'est pas pauvre, comme le père d'Énide. Sa sagesse semble même s'appuyer sur sa richesse. Nous apprendrons son nom plus loin (p. 814 et n. 1).

2. En fait un seul chevalier (Gauvain) et son écuyer, ici pris pour un autre chevalier, étant donné que Gauvain a deux écus.

Page 808.

a. .VII. chevaliers *P. De même, P donne au vers 4963* .VII. escuz *et au vers 4967* .VII. chevaliers *. Nous corrigeons d'après le vers 4973.* •• *b.* me *P8*

1. Voilà qui attire l'attention sur cette singularité de Gauvain : il sera ici « le chevalier aux deux écus », comme il y aura un chevalier aux deux épées.

2. Cette singularité correspond à un fait de la mode vestimentaire (voir R. Crozet, « Sur un détail vestimentaire féminin du XII[e] siècle », *Cahiers de Civilisation médiévale*, IV, 1961, p. 55-56).

3. *Escrire* (v. 4990), en ancien français, signifie aussi « dessiner ». Dans les comptes du roi René, il est fait allusion à un chevalet qui doit permettre à un Van Eyck d'*escrire*.

Page 809.

a. cele s'an adesa *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* lor *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

Page 810.

a. Folio 380 de P-a, 5045-5090 ; b, 5091-5134 ; c, 5135-5178 ; d, 5179-5222 ; e, 5223-5268 ; f, 5269-5312. •• *b. Vers 5057 dans P :* Une autre pucele mainsnee *. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c.* mes / Einz *P. Nous restituons les deux vers manquants d'après P8.* •• *d.* forriaus *P8* •• *e. Vers 5079 dans P :* Il est chevaliers ce me sanble *. Nous corrigeons avec Hilka et Lecoy d'après le vers 5082.*

1. Les changeurs ont donc mauvaise réputation, comme des usuriers, auprès des chevaliers pauvres qui font partie du public auquel Chrétien destine ses œuvres.

2. Yvain aussi invoque le Saint-Esprit (*Yvain*, v. 4468, p. 447, et 6798, p. 502).

Page 811.

a. lance si portoit / Une testiere sor son col *P8*

1. On suggère donc que Gauvain pourrait être un trafiquant qui cherche à échapper aux diverses taxes frappant la circulation des biens. Ce détail contribue à l'allure de conte familier, « réaliste », que prend tout cet épisode.

2. La têtière, partie de la bride appliquée sur la tête du cheval pour soutenir le mors, contribue, avec le morceau de lance, à donner un aspect burlesque à l'écuyer. Tout cela va provoquer les réflexions ironiques qui vont suivre.

Page 812.

a. tronçons *P8* •• *b.* orent cil defors le pris / E cil dedens i *P8*

Page 813.

a. Vers 5172 dans P8 : Qui le consel a son seignor . •• *b.* mainne parlant d'un *P8* •• *c. Vers 5193-5194 dans P8 :* De lui blecier et malmetre / Tant que il se puisse fors metre

Page 814.

a. les jans de la cort antandent *P8* •• *b.* De *P. Nous adoptons la leçon de B.* •• *c.* mener / Et *P. Nous adoptons la leçon de P8 qui a deux vers de plus, comme la plupart des manuscrits.*

1. Nous apprenons ainsi le nom du vavasseur. Notons qu'il est désigné par une filiation maternelle. Garin et Berte sont des noms épiques, Berte étant le nom de la mère de Charlemagne, Garin le nom du fondateur de la lignée de Guillaume d'Orange ; il n'y a pas que des noms celtiques ou latins dans notre roman. Bertrand (v. 5257, p. 815) appartient au même registre (nom du neveu de Guillaume).

Page 815.

a. Vers 5243-5244 dans P : Ele n'a soing que nus la voie / Si s'an va tost et droite voie . *Nous adoptons la leçon de P8 en corrigeant* le voie *en* la voie . •• *b.* E li filz bertain *P. Nous adoptons la leçon de L2, qui peut expliquer la faute de P ; et voir v. 5246 : « Gerin le fil Bertain ». P8 écrit* Brehais . •• *c.* foi ge ne le vois pas *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Nous avons vu qu'il donnait de bons conseils au seigneur (p. 807 et n. 1).

Page 816.

a. Vers 5307-5308 intervertis dans P et L2. Nous adoptons l'ordre des autres manuscrits. •• *b. Folio 381 de P - a, 5313-5378 ; b, 5379-5422 ; c, 5423-5466 ; d, 5467-5510 ; e, 5511-5554 ; f, 5555-5598.*

Page 817.

a. Et bon hostel *P8* •• *b. Vers 5333 dans P :* Li sires sa fille venant . *Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c.* por po m'a *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *d. Les vers 5355 à 5376 manquent dans P, ainsi*

que dans L2 et P8. Nous les suppléons en suivant le texte de B, sauf pour le point signalé à la variante a, page 818.

1. De nouveau l'accent eſt mis sur la richesse. Faisant allusion à la sienne, Gauvain ne veut pas dépendre de la largesse du seigneur. Sans doute les pays qu'il va traverser risquent d'être trop pauvres pour être généreux, mais Gauvain eſt assez riche pour y acheter ce dont il a besoin.

Page 818.

a. feisoie *B (voir var. d, p. 817). Nous adoptons la leçon de P12.* ⁂ *b. Fin du passage reſtitué d'après B (voir var. d, p. 817).* ⁂ *c.* Qui *P. Nous adoptons la leçon de B.* ⁂ *d.* un *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Cette queſtion surprend. Mais la réponse détermine la décision de Gauvain : il lui plaît d'être le premier ainsi sollicité par cette toute jeune fille.

Page 819.

a. Mes *B* ⁂ *b.* et abandon / Por ce qu'il sera cortoisie / Que vos aucune druerie / Li envoiez ou manche ou guimple *B* ⁂ *c.* adonce *P. Nous adoptons la correction de Hilka, d'après P12 (voir la rime du vers 5440).*

1. Même imprécation de la part d'Esclados le Roux dans le récit de Calogrenant (*Yvain*, v. 505, p. 351).

2. Proverbe souvent cité (Morawski, n° 1624).

3. Ce gage d'amour (*druerie* a ce sens au vers 5417) eſt l'*enseigne* que portera sur ses armes (sa lance) le chevalier combattant pour la demoiselle. Au tournoi de Tenebroc, on voyait ainsi parmi les enseignes : *Et tante guinple et tante manche / Qui par amors furent donees* (*Érec et Énide*, v. 2100-2101, p. 52).

Page 820.

a. ranpone tot afit *P. Nous adoptons la leçon de P8.* ⁂ *b.* lever *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Voir v. 5402, p. 819, où la jeune fille fait allusion à cet acte de violence.

Page 821.

a. Et doint anor hui *P8* ⁂ *b. Vers 5501 dans P :* Les dames de la ville totes *. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Faut-il donc revenir à l'idée que Gauvain était parti de la cour d'Arthur avec une suite nombreuse ? Il doit s'agir en fait de son écuyer, d'après le vers 5562, p. 822.

Page 822.

a. Le jor il *P. Nous adoptons la leçon de P8.* ⁂ *b.* tornele *P. Nous adoptons la leçon de P8 (voir v. 5564).* ⁂ *c.* Si diroie ge *P. Nous adoptons la leçon de P6, P8, P9, Éd., L1 et M1.*

Page 823.

a. Dom P. *Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b. Folio 382 de P-a, 5599-5642 ; b, 5643-5681 ; c, 5682-5750 ; d, 5741-5784 ; e, 5785-5828 ; f, 5829-5872.* •• *c.* frans / Ains serai je chenus *P8*

1. Façon élégante de se venger de celles qui l'ont comparé à un marchand de chevaux (v. 5060-5062, p. 810).

2. C'eﬆ-à-dire qu'il eﬆ le meilleur des deux camps qui s'affrontent, ceux de dehors et ceux de dedans.

3. Il ne peut s'agir ici d'un simple remerciement. Ni le geﬆe qui précède ni le commentaire énigmatique qui suit ne s'accommodent de cette idée. En fait, dans la logique des choses, la jeune fille demande au chevalier son service amoureux. Et Gauvain ne le lui refuse pas. Toutefois un tel engagement ne tire guère à conséquence. Peut-être eﬆ-ce pour éviter un possible embarras qu'il refuse énergiquement de passer la nuit chez son hôte. Mais il a une bonne excuse : il eﬆ pressé.

Page 824.

a. fu / Et quant li sire a *P8* •• *b.* Sire or remanez / Anuit mon *P8* •• *c. Vers 5652 dans P8 :* Ja de ci me departirai .

1. Effectivement Gauvain s'eﬆ nommé à Perceval sans faire de myﬆère. Mais ce qu'il dit à Tiébaut semble une déformation de ce qu'il disait à Yvain : *Ja mes nons ne vos iert celez* (*Yvain*, v. 6268, p. 490 et n. 1) où il ne s'agit pas d'un principe absolu, mais d'une attitude particulière à l'égard d'Yvain, son cousin. Ce serait une surprenante erreur de lecture de la part d'un même auteur. En tout cas, la devise eﬆ reprise dans notre texte au vers 8831, p. 901 et deviendra un motif obligé de toute la littérature ultérieure. Gauvain s'oppose ainsi aux héros myﬆérieux comme Lancelot. Il hâte le dévoilement des identités.

2. Ce baiser ne fait donc pas partie du code geﬆuel. C'eﬆ une invention de la jeune fille, qui en explique fort bien le symbolisme.

Page 825.

a. Beﬆes *P. Nous corrigeons d'après Cl. et L2 (voir v. 5675).* •• *b.* foreﬆ / Yvonez dit *P* : foreﬆ / Au vallet dit *P8 (ainsi que la plupart des manuscrits). Nous adoptons la leçon de P8 en en modifiant la graphie.* •• *c.* que il *[v. 5668]* aport / Et que le cheval li eﬆraigne / celui que il an deﬆre mainne / Et *P. Nous adoptons la leçon de P8 (mais nous écrivons* cheval *et non* ceval *).* •• *d.* Que une an *P. Nous adoptons la version de Hilka d'après P8 (voir n. 2).* •• *e. Vers 5680-5682 dans P :* Et la biche saut de travers / Si s'an foï aprés les cers / Et il chace tant qu'a bien pres . *Nous corrigeons d'après P8.*

1. Ici notre manuscrit nomme le jeune homme Yvonet (voir var. *b*). Le nom du jeune homme qui accompagne Gauvain nous serait ainsi donné tardivement et incidemment. C'eﬆ sans doute l'écuyer mentionné aux vers 4804, p. 804 (version *B*), 5522, p. 821 et 5562, p. 822 ; comment pourrait-il en être autrement ? Mais si c'eﬆ une forme du nom Yonet (Yonec chez Marie de France), nom du per-

sonnage rencontré par Perceval dès sa première visite à la cour du roi Arthur, pourquoi l'auteur le nomme-t-il si tard, et pourquoi change-t-il la forme de son nom ? Il faut peut-être revenir au texte des autres manuscrits qui ne parlent ici que du « valet ». On le nomme encore une fois (v. 5692) puis il disparaît.

2. La blancheur de cette biche, motif effacé par Guiot (voir var. *d*), est un trait merveilleux essentiel pour marquer une intervention féerique, la couleur blanche étant celle de l'Autre Monde. Faut-il penser que les manuscrits qui y ont recours ont introduit du merveilleux pour céder à une nouvelle mode, ou que Guiot a voulu ignorer cet effet irrationnel ? En fait, le reste des aventures de Gauvain n'a de cohérence que si l'on accepte cet indice d'un passage de l'aventure du monde réel et familier à un autre monde, celui de la merveille, où Gauvain va apporter quelque rationalité. Dans *Guigemar* la biche féerique est blanche, avec des bois de cerf (*Les Lais de Marie de France*, publiés par Jean Rychner, Champion, 1966, v. 91-92, p. 8).

3. Ce contretemps imprévu est de mauvais augure pour Gauvain. C'est un second signe à interpréter.

Page 826.

a. Se ses chevax ne *[v. 5684, p. 825]* desferrast / Quant il ne pot la biche prandre / Yvonet comande a descendre / Que ses chevax mout duremant / Clochoit cil son comandement / A fet le pié li lieve an haut *P. Nous corrigeons avec Hilka d'après P8.* •• *b.* del *P. Nous corrigeons d'après P8 et P12.* •• *c.* detaing *P. Nous corrigeons avec Hilka d'après la majorité des manuscrits.* •• *d.* saisons *P8*

1. C'est une scène joyeuse de départ à la chasse. Celle de Gauvain a tourné court.

2. Gauvain rencontre ainsi, sans le savoir, le jeune roi d'Escavalon, fils de la victime à cause de laquelle il doit soutenir un combat judiciaire.

Page 827.

a. Si nos sivez hastivement *P12* •• *b.* forbissent / Li un font dras *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c.* escuëles / E oiseaus ovre *P. Nous corrigeons d'après P8.*

1. C'est la seule explication qui nous est d'abord donnée ; elle est très elliptique.

Page 828.

a. cort *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* reçurent / Toz lor cevaus et *P8* •• *c.* Sus *P. Nous corrigeons avec Hilka d'après P12 et B.*

1. L'auteur a voulu rassembler ici des impressions de bonheur et de beauté. Il est remarquable qu'il nous donne à cet effet l'image d'une ville pleine d'activité, évoquant même une foire qui fait penser à la renommée de Troyes (v. 5778, p. 827). Ce n'est donc pas un paradis champêtre, mais citadin, que cet Escavalon.

2. Un aspect très frivole de la courtoisie va être ainsi illustré par Gauvain. Certaines scènes des romans antérieurs le laissaient prévoir, avec Lunette, dans *Yvain*, avec la Demoiselle du Lit à la lance enflammée, dans *Lancelot* (v. 544-549, p. 520). Cela restera un trait caractéristique du personnage dans les romans ultérieurs.

Page 829.

a. ele nel refuse *P8* •• *b.* Et qui te beise et si t'acole / Fame maleüree fole *P. Nous corrigeons d'après P8.* •• *c.* Le cuer einz que beisier la boche *P. Nous adoptons la leçon de P8 (voir les vers suivants, qui donnent l'explication).* •• *d.* Qu'el *P. Nous corrigeons d'après P8.*

1. Le narrateur prend ainsi parti pour le libertinage ; cela nous donne une idée de sa philosophie : ce n'est donc probablement pas un prêtre ! C'est bon à noter pour un roman du Graal.

2. Encore un vavasseur censé représenter la sagesse (voir v. 4922-4923, p. 807). Mais nous avons affaire à un fanatique doublement excédé par la faute sexuelle qu'il voit commettre avec un ennemi.

Page 830.

a. mot a terre s'an *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b. Folio 383 de P-a, 5873-6052 ; b, 6053-6096 ; c, 6097-6142 ; d, 6143-6188 ; e, 6189-6235 ; f, 6236-6279.* •• *c. Les vers 5887-6026, p. 830-834, présents dans tous les manuscrits autres que P, sont ajoutés ici d'après P8, qui constitue donc notre texte de base pour ce passage. P résume l'épisode en quatre vers (voir var. a, p. 834).* •• *d. Vers 5891-5892 dans P8 :* Mes chil de tant de meschief i ot / Que il d'escu mie n'en ot *. Nous corrigeons avec Hilka d'après B.* •• *e.* autre querre *P8. Nous corrigeons avec Hilka d'après B.*

1. Ce discours misogyne fait penser à celui que tenait l'Orgueilleux de la Lande, ami de la demoiselle de la tente, v. 3860-3876, p. 780-781. Le narrateur ne lui est pas plus favorable, et l'on voit que l'amie de Gauvain ne lui prête guère attention. Elle ne semblera même pas troublée par la dénonciation de Gauvain comme un ennemi. Mais elle s'occupe de lui fournir des armes, un peu comme Orable à Guillaume dans la chanson de geste *La Prise d'Orange*.

Page 831.

a. estaillebour *P9* •• *b. Alinéa dans P8 et L1. Nous le supprimons.* •• *c. Les vers 5927-5928 sont intervertis dans P8. Nous corrigeons avec Hilka d'après B.* •• *d. Vers 5937-5938 dans P8 :* Qui pranent armes et guisarmes / Cil prant un escu de ses armes *. Nous corrigeons avec Hilka d'après B.*

1. Gauvain et son compagnon ont donné tout leur équipement aux valets (v. 5786-5787, p. 828), mais non leur épée, apparemment. Il est surprenant de voir ici la célèbre épée d'Arthur dans les mains de Gauvain. Son nom déjà donné par Geoffroi de Monmouth pourrait venir du celtique *Kaledvwlch*, « qui entaille durement ». La présence d'Escalibour, l'épée d'Arthur, dans les mains de Gauvain n'est donc pas

expliquée. L'échiquier va fournir non seulement un écu improvisé, mais avec ses pièces des projectiles dont Gauvain se servira avec son amie (v. 6000-6011, p. 833). Nous sommes en plein style burlesque, un style se caractérisant aussi par les objets dont se servent les personnages. Guiot nous a abandonnés depuis le vers 5887, p. 830 (voir var. *c*, p. 830), et nous ne le retrouverons qu'au vers 6026, p. 834, comme s'il avait été écœuré par le récit de cette bataille : ni trop de merveilleux, ni trop de burlesque, tel est apparemment son goût. Il a donc résumé cet épisode en quatre vers (voir var. *c*, p. 830 et var. *a*, p. 834).

2. Ce trait confirme que le style bas l'emporte ici sur le style grave. Mais il trahit également l'antipathie du narrateur pour ces bourgeois.

Page 832.

a. an normendie *P12*

1. Allusion à une bête fantastique, particulière au folklore de Lombardie, mais comme il s'en trouve dans beaucoup de régions (la Tarasque, à Tarascon) : les deux cornes ont dû jouer un certain rôle dans l'imaginaire carnavalesque. Il est vrai que les savants donnent une explication plus nationale : ce serait la chasse paresseuse à un animal lent.

2. Voilà qui n'est pas tout à fait en accord avec ce que nous avons vu plus haut (v. 5824-5831, p. 829). De toute façon, l'invitation du frère avait un caractère assez équivoque qui nous fait réfléchir sur les ambiguïtés de l'amour que l'on dit courtois.

Page 833.

a. Vers 5997-5998 dans B : Qui lo portier tant ne redout / Ja n'iert teux que la main i tout . •• *b. Alinéa dans P8. Nous le supprimons.* •• *c.* ariere *P8. Nous corrigeons d'après B.* •• *d.* s'en *[v. 6012]* fuent / Ensus et por *P8. Nous corrigeons d'après B, mais la succession de quatre rimes plus ou moins semblables (selon les différentes graphies) est ici suspecte.*

Page 834.

a. Fin du passage publié d'après P8 (voir var. c, p. 830). L'épisode du combat, que donnent les autres manuscrits, est résumé par P (voir n. 1, p. 831) en quatre vers qui remplacent donc nos vers 5887 à 6026, et dont voici le texte : les armes *[v. 5886, p. 830]* prandre / S'an arma mon seignor gauvain / Qui ne se desfant pas en vain / Einz les fet toz jus avaler / Il n'i covient pas apeler / Meillor . *À partir d'ici, P est de nouveau notre manuscrit de base.* •• *b.* hui *P. Nous corrigeons d'après B.* •• *c. Vers 6044 dans B :* Nul tant hardi qui que il fust . •• *d. L'alinéa dans B se trouve au vers suivant.*

1. Cette hâte a été annoncée dès le début de l'épisode, v. 5744-5747, p. 827.

2. Au contraire du précédent, ce retour est inopiné, et le narrateur, au lieu de faire un effort d'explication, suggère ici le hasard d'une coïncidence.

Page 835.

a. avenu / Me mervoil molt et poise fort / Et ma gent *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* merveiller *P. Nous corrigeons d'après P8 où la rime est meilleure ; il y a en outre une contradiction dans le texte de P.* •• *c. Vers 6081-6082 dans P :* Li porterai ge grant enor / Ensi vienent jusqu'a la tor *. Nous adoptons la leçon de P8, la rime étant meilleure.* •• *d.* An la ville un vavasor ot / Qui del chastel estoit *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *e.* E cil qui n'an voldroit mantir / Le doit sauver et *P. Nous adoptons la leçon de B (après Hilka) pour le vers 6103 et celle de P8 pour le vers 6104.*

1. On peut constater la netteté du problème juridique. Les lois de l'hospitalité l'emportent sur la procédure de punition pour meurtre encore pleine d'un esprit de vengeance (donc plus archaïque et contestable).

2. La commune, c'est-à-dire l'ensemble des bourgeois, obéit au maire sans hésitation ni murmure.

3. Le narrateur ne semble pas se lasser de reproduire ce genre de personnage (voir n. 2, p. 829).

Page 836.

a. Vers 6118 dans P : An tel prison com je vos di *. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b. Alinéa dans P6, P8, P9, P12, P16, B, Cl., Éd., L1 et Ms. Nous suivons ces manuscrits sur ce point.* •• *c.* mambre *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Voilà une procédure bien compliquée et qui demande réflexion. Le délai d'un an semble si raisonnable qu'il devrait suffire. Nous l'avons vu à l'œuvre avec Lancelot (*Lancelot*, v. 3890, p. 602). Imposer à Gauvain la quête de la lance, objectif choisi déjà par Perceval (v. 4735-4739, p. 802), risque de brouiller les pistes de la narration. Les deux héros dans la même quête : nous retrouvons le schéma de *Lancelot*, du moins partiellement, car Perceval doit aussi retrouver le Graal. La perspective d'une spécialisation des quêtes se dessine aussi, et ce serait un changement complet de structure. Mais le vavasseur présente son idée comme une proposition cynique ; Gauvain en souffrira davantage, car il échouera dans sa quête, et ne pourra en appeler d'une condamnation à la prison.

Page 837.

a. uns *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* fet a ma devise / Mes sire li rois *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c.* s'an *[v. 6162]* aille / Querre la lance don li fers / Sainne toz jorz ja n'iert si ters / del sanc tot cler que ele plore / Et s'est escrit qu'il ert ancore / Que *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *d. Vers 6176 dans P :* Ou lenguir ou morir .VIII. anz *. Nous corrigeons d'après P8.*

1. Il y a ici une importante et nouvelle interprétation de la lance, qui prétend s'appuyer sur un « écrit ». À la destruction du pays du Graal, annoncée par la Laide Demoiselle et dont la responsabilité revient au silence de Perceval, on substitue maintenant l'annonce de

la destruction du royaume d'Arthur par cette Lance qui saigne. Ce passage foisonne donc d'idées qui semblent devoir remettre en question le projet initial. Mais il en va ainsi depuis l'intervention de la Laide Demoiselle. Il y a une révision du sens donné à la lecture de la première partie. Quant à la désignation du royaume arthurien comme royaume de Logres, elle ne nous surprend pas. Nous l'avons rencontrée dans *Lancelot* (v. 1307, p. 539). Le nom semble remonter à Lloegyr, « plat pays », mais Geoffroi de Monmouth et Girard de Cambrai évoquent un certain Locrinus comme héros éponyme. Les *ogres* appelés par la rime sont les géants d'une société plus archaïque, vivant dans l'ombre souterraine (*Orcus* ?) dont Arthur a débarrassé le pays pour y installer une civilisation plus évoluée. Selon Wace (*Brut*, v. 686 : *Jaiant i suelent abiter*), c'était la résidence habituelle des géants. Et l'on sait qu'Arthur a tué personnellement au moins un géant, Rithon, parfois confondu avec Rion, roi d'Occident, ou roi des Îles. Ce qui affleure donc ici, c'est la tradition légendaire, avec une densité à laquelle Chrétien ne nous a pas habitués. Mais il s'attaque à la légende pour la rationaliser.

2. Gauvain sent ici un piège : on veut lui faire jurer l'impossible, car telle est son opinion sur la quête de la lance. Le danger que présente la situation n'est pas clair : un combat régulier est de toute façon ce qu'il était venu chercher. Qu'est-ce qui l'interdit ? Le code de l'hospitalité selon ses adversaires. Mais on ne voit pas bien ce qui interdirait de passer outre d'un commun accord, si tout à coup un tel combat n'apparaissait comme un « *grant peril* » que le héros doit hésiter à affronter (v. 6202, p. 838).

Page 838.

a. faire / A un precieus santuaire / Li a l'an maintenant fet traire / Que il metra tote sa paine *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* se test / Li contes ici a estal / Si parole de *P. Nous adoptons la leçon de B, peut-être tardive, mais qui a le mérite de réunir par la rime* Graal *et* Perceval *en définissant le sujet du conte d'après le vers 66, p. 686.* •• *c.* .VII. *P8* •• *d.* antier / Qu'il onques n'entra an *P8* •• *e.* anplea *P. Nous corrigeons d'après P8 pour la rime (voir v. 6236, p. 839).*

1. Quel serait le bénéfice de l'opération ? Le devoir d'hospitalité aura cessé d'avoir cours après un an, et Gauvain sera emprisonné sans avoir combattu. Mais surtout le narrateur se débarrasse d'un thème d'aventure annoncé au vers 4748, p. 802, comme s'il en avait hérité malgré lui.

2. Il y en avait donc plusieurs, en dehors de l'écuyer (voir n. 1, p. 804). Mais le narrateur liquide son personnel, avant de passer à Perceval. On se demande d'ailleurs pourquoi.

3. *Gringalet* : l'ancienne forme du nom *Guingalet* dériverait du celtique *Kein caled*, « beau et fort ». Nous trouvons aussi dans *Érec et Énide* (v. 3959 et 3969, p. 97 et 4089, p. 100) *le Gringalet*. L'emploi de l'article, qui semble en faire un nom commun (d'où notre mot moderne) peut être une façon familière de parler, associée à l'emploi de l'article possessif *son* comme dans *Érec et Énide* (v. 4089, p. 100) : Gauvain est inséparable de son cheval (aux performances surnatu-

relles). J'y verrais plutôt la désignation d'une bête fantastique, à la façon du folklore.

Page 839.

a. .III. *P8* •• *b.* De celui qui armez *P8* •• *c.* dit estez arriers / Don *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *d.* espans *P8* •• *e.* d'ores *P. Nous corrigeons la graphie avec Hilka.*

1. Ce saut dans le temps a beaucoup intrigué. Cinq années d'aventures, apparemment sans rapport avec le Graal, mais pour remplir la promesse faite aux vers 4727-4739, p. 802 : le narrateur insiste sur ce nombre cinq, et sur les cinquante chevaliers vaincus. Jacques Ribard pense à une valeur symbolique du nombre cinq, rappelant la première rencontre par Perceval de cinq chevaliers armés (v. 101, p. 687) à la recherche de cinq autres chevaliers (v. 185, p. 689) accompagnant trois demoiselles. (« Écriture symbolique et visée allégorique dans le *Conte du Graal* », *Œuvres et critiques*, V.2 (1980-1981), p. 103-109). Et voilà que de nouveau il rencontre cinq chevaliers accompagnant dix dames. Je dirais qu'il y a bien une forme « cinq », suggérée par les doigts de la main, mais un sens, c'est plus douteux en l'absence d'un système allégorique.

2. Les chevaliers allant à pied, ce qui est inhabituel, il s'agit bien d'une procession.

Page 840.

a. Vers 6269 dans P8 : Car hui fu cil en croiz penduz •• *b.* pechiez est monde / Por les pechiez de tot le monde / Don toz li monz ert antechiez / Devint il hom *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c. Folio 384 de P-a, 6280-6327 ; b, 6328-6371 ; c, 6372-6419 ; d, 6420-6463 ; e, 6464-6517 ; f, 6518-6573.* •• *d.* penitance / Et *P. Nous ajoutons deux vers d'après P8, en accord avec les autres manuscrits.*

1. Ce *Credo* a une valeur générale d'enseignement religieux. Il comprend plusieurs points remarquables : l'adoration de la croix ; l'invective contre les Juifs (voir v. 582, p. 699), qui surprend par sa violence ; la règle d'abstention des armes, particulièrement importante pour l'éthique chevaleresque, le jour du Vendredi saint.

Page 841.

a. Vers 6314 dans P8 : Qui vuelle a damedeu retreire . •• *b.* droit / Et *P. Nous ajoutons deux vers d'après P8, en accord avec les autres manuscrits.* •• *c.* clerçon *P8*

1. Cette remarque est en relation avec la doctrine de la confession qui tend à s'établir alors. Tout le passage souligne l'importance du repentir pour le pécheur.

Page 842.

a. li decoroit / Et percevax qui mout dotoit *P8* •• *b.* E prie deu que *P. Nous corrigeons d'après P8.* •• *c. Vers 6362 dans P :* Que ja n'avra comenion *. Nous adoptons la leçon de P8, meilleure pour la rime, sinon pour la théologie.* •• *d.* sanz *[v. 6374]* dotance / Et *P. Nous com-*

plétons avec Hilka d'après tous les autres manuscrits. •• *e. Alinéa dans P, P8, P9, P12, P13, P16, B et Ms. On se demande ce qui le justifie, sinon l'importance que l'on prête à l'enseignement qui va suivre.*

1. Première analyse, par Perceval lui-même : la conscience d'avoir commis une faute en ne posant pas de question a d'abord entraîné la tristesse, qui a provoqué l'oubli, lequel a causé une faute plus grave à l'égard de toute la religion. — À partir d'ici, il convient de mettre une majuscule à « Graal » : nous sommes dans un contexte religieux. Les objets deviennent des reliques, de saintes choses (voir v. 6425, p. 843). Même phénomène pour la Lance depuis le vers 6198, p. 838, à cause de l'entourage sémantique (voir v. 6194, p. 838 : *precios saintuaire*).

Page 843.

a. geté *P. Nous corrigeons avec Hilka d'après B.* •• *b.* Qui *P. Nous corrigeons d'après L2.* •• *c. Vers 6422 dans P8 :* D'une seule oiste li prodom *[rimant avec* saumon *, v. 6421]* *: vers 6422 dans B :* D'une seule oiste li sainz hom . •• *d.* est esperitaux / C'autre chose ne li covient / Que *B. C'est cette spiritualité qui justifie désormais la capitale à l'initiale. Voir n. 1, p. 842.*

1. Deuxième analyse (voir n. 1, p. 842), cette fois par l'ermite : à l'origine de la faute, un péché à l'égard de sa mère ; cette faute a entraîné celle de ne pas poser la question.

2. Voici les dessous de la gloire d'avoir vaincu cinquante chevaliers. En fait, c'est à l'intercession maternelle que Perceval doit de n'être pas mort au combat, dans le péché.

3. La réponse à la question essentielle est donc donnée dans une sorte de brusque révélation : elle est d'ordre familial, mais comporte aussi un miracle religieux.

4. Cette précision nous donne une idée sur la forme du Graal. Il semble que d'autres auteurs, comme Robert de Boron, aient voulu faire un sort à cette allusion purement descriptive, en retenant l'image symbolique et chrétienne du poisson comme associée au Graal.

Page 844.

a. or i entent / Qant *P8* •• *b.* parroche *M1* : paroce *P8* •• *c.* te *[v. 6465]* quiert / Ce vuel que *P. Nous restaurons les vers 6466-6470, avec Hilka, d'après les autres manuscrits (P9, P12, P13, P16, B, et Ms pour les vers 6469-6470).*

1. Perceval voit se refermer sur lui le monde familial mis en question par le Graal. Cette quête avait donc quelque rapport avec celle de ses origines, enquête amorcée dès le début du roman.

2. Cet enseignement reprend celui reçu de sa mère (v. 567-594, p. 699-700) et de Gornemant (v. 1663-1670, p. 726), en lui donnant le sens d'une pénitence.

Page 845.

a. ermite *[v. 6500]* plot / Et ses chevaux ot *P. Nous complétons avec Hilka d'après P8 et les autres manuscrits.*

1. Voir v. 533-542, p. 698 et 1657-1662, p. 726.

2. Le nombre de ces noms varie selon diverses traditions (56 ou 72 noms, comme Messias, Sother, Emmanuel, Sabaoth). Ils doivent à l'origine protéger contre différents dangers.

3. Les *herbes*, ce sont les végétaux que l'on va énumérer. D'autres manuscrits (comme *P12*) parlent ici de *bettes*, d'autres d'*herbettes* : le menu était de toute façon végétarien, et c'est ce qui importe à la sainteté de cet ermite et à la pénitence de Perceval.

Page 846.

a. Alinéa dans P et dans tous les manuscrits. •• *b. Vers 6523 dans P :* Vint vers une angarde avalant *. Nous adoptons la leçon de B avec Hilka.* •• *c.* haut et grant / Et une lance tote droite / D'aler vers le chasne s'esploite / Et de *P, qui est seul à omettre les vers 6525 et 6526. Nous adoptons l'ordre et le texte de P12.* •• *d.* Et eüst *P (vers hypermètre). Nous adoptons la leçon de P8.* •• *e. Vers 6549 dans P :* Les ialz et le front et la boche *. Nous corrigeons d'après P8.*

1. Le narrateur marque ici l'intention de revenir à Perceval, ce qui ne sera pas réalisé dans le texte attribué à Chrétien, mais seulement dans la *Seconde continuation.*

2. *Antre tierce et le midi* (v. 6522) : entre la troisième heure canoniale et midi.

3. On nous montre le raisonnement d'un esprit déductif dans une situation habituelle : les objets forment un système qui prend un sens. Le cortège du Graal, lui, formait un système inhabituel avec des objets merveilleux, et il fallait en découvrir le sens.

4. La rencontre de la jeune fille nous rappelle celle de sa cousine par Perceval, v. 3431, p. 770 ; c'était aussi une demoiselle sous un chêne.

Page 847.

a. Gauvains *[v. 6550, p. 846]* l'aproche / Si *P. Nous restituons les dix vers manquants d'après P8.* •• *b.* vis / Et dist bele que vos est vis / Del chevalier que *P8* •• *c. Folio 385 de P-a, 6574-6616 ; b, 6617-6662 ; c, 6663-6708 ; d, 6709-6754 ; e, 6755-6798 ; f, 6799-6842.* •• *d.* foi / Del chief de la lance l'adoise *P, qui est seul à omettre les vers 6581 et 6582. Nous restituons les deux vers manquants et corrigeons le vers 6583 d'après P8.* •• *e. Vers 6586-6588 dans P :* Car si tres soavet bota / L'esperon que mal ne li fist / Ençois li anclina et dist *P. Nous adoptons la leçon de P8 pour tout ce passage.*

1. Gauvain prend des précautions, mais il n'est pas sensible au point de laisser tranquille le blessé. Il veut savoir ce qui se passe dans ce pays. Il faut croire qu'il a déjà le sentiment d'être dans un monde mal défini. On ne nous a encore donné aucun détail allant dans le sens de l'étrangeté qui va s'imposer bientôt.

Page 848.

a. galvoie / Mout dure et mout est felenesse / Et si est la gent mout perversse / Einz chevaliers n'i pot passer / Qui vis an poïst

retorner / N'ancor n'an eſt nus eschapez / Fors moi qui sui si atornez / Si malement si con je cuit / Ne verrai pas jusqu'a la nuit / Que P. *Nous adoptons la leçon de P12 dont nous corrigeons* jusqu'a anuit *(une syllabe de trop) en* jusqu'anuit. •• *b.* sejorner P. *Nous adoptons la leçon de P8 et de B.* •• *c.* quant le *[v. 6626]* volez / Mes volantiers vos prieroie / Se aventure vos avoie / C'onques chevaliers a nul tans / Ne pot avoir si con je pans / Que se il avient por nul pleit / Que vos ne altres ne nus l'eit / Que vos an revaigniez par ci / Et verrez la P. *Nous adoptons pour tout ce passage la leçon de B.*

1. On pense évidemment à la péninsule au sud-oueſt de l'Écosse, Galloway. Mais on peut aussi penser à l'Irlande, avec Galway. Anciennement, on a prêté à Gauvain (*Wal-wein*) de régner, en raison de son nom, sur la Walweitha (Guillaume de Malmesbury), ou la Walweia (Girard de Cambrai). Galewey, en celtique *Gall-Goidel*, désignerait les Normands-Gaëls. La *bone* (v. 6602), la borne, marque ici la frontière de ce pays, caractérisée plus loin par des passages montagneux, *porz* (v. 8385, p. 890 et 8648, p. 897). Cette limite montagneuse explique que Gauvain ait dû gravir la pente d'une hauteur (et non la descendre) pour y parvenir.

2. On essayait ainsi de détourner Lancelot d'aller plus avant au pays de Gorre, en franchissant le Pont de l'Épée (*Lancelot*, v. 3047 et suiv., p. 581).

Page 849.

a. Vers 6642 dans P : Que vos aiez merci de li. *Nous adoptons la leçon de B.* •• *b. Vers 6652 dans P :* Se essoignes ne le desvoie. *Nous adoptons la leçon de B.* •• *c. Alinéa dans P8, P12, P13, P16, Éd. et L1. Nous suivons ces manuscrits.* •• *d.* fort / Don l'eve venoit au regort / De mer mout grant et de navie P, *décalque, pour le vers 6660, du vers 1324, p. 718. Nous adoptons la leçon de P8 et de B, qui semble plus raisonnée.* •• *e.* Et li bois biax et avenanz / Qui mout eſtoit biax par dedans / Et P. *Nous corrigeons avec Cl. ces deux vers omis par P6, P8, P12, B, Éd., F, L1, L2, M1.* •• *f.* antrez / El plus fort de tot le chaſtel / Desoz un yf ot .I. pomel / El chaſtel par desor un pont / Et quant il fu venuz amont / Trova P. *Nous reſtituons l'ordre des autres manuscrits et adoptons pour le vers 6676 la leçon de P8.*

1. La bonne renommée de la ville italienne de Pavie se manifeſte dans *Cligès*, à côté de Plaisance (v. 5184, p. 298) ; c'eſt aussi un point de repère dans le même roman (v. 6628, p. 333). Il s'agit ici d'un bourg fortifié, protégé par un château, et situé au bord de la mer, selon le paysage type de la cité, dans notre roman.

Page 850.

a. folemant / Fos eſt qui por neant esploite P. *Nous reſtituons les vers 6687 et 6688 d'après P8, mais dans l'ordre inverse, et adoptons pour le vers 6689 la leçon de ce même manuscrit.* •• *b.* Mesure ne P. *Nous complétons le vers d'après P8.* •• *c.* Je m'an iroie avoeques toi / Tant que maleurtez et P. *Version suspecte car on prononce habituellement « maleürtez » (une syllabe de trop). Nous adoptons donc la version de B.*

Mais la logique propre à la demoiselle n'est pas de nature à simplifier l'interprétation.

1. Une demoiselle au miroir pourrait représenter la coquetterie (comme dans le *Roman de la Rose*) ou la luxure (comme sur une tapisserie d'Angers).

2. Cette « connaissance » peut être le fruit de l'expérience, elle peut aussi manifester un savoir analogue à celui des fées, comme pour certaines demoiselles rencontrées par Lancelot, notamment celle qui voyage avec lui quand il trouve le peigne de Guenièvre, trace d'une scène analogue à celle-ci (*Lancelot*, v. 1363 et suiv., p. 540-541).

3. Ce revirement marque le début d'une série d'aventures que la jeune fille va provoquer sans qu'on puisse encore décider si elle veut simplement « faire marcher » Gauvain, ou si elle le met à l'épreuve.

Page 851.

a. retorner / Qu'il ne m'eschap ou soit toluz *P. Nous adoptons la leçon de B dont l'idée est plus explicite.* •• *b.* orroiz parler // Ensi li baille e s'an passe / Et *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c.* tuit que deable ardent *P. Nous corrigeons d'après P8.*

1. La magnanimité de Gauvain, risquant ainsi son cheval, trahit sa faiblesse à l'égard des demoiselles. Mais il n'a pas complètement perdu la tête, puisqu'il prend ses armes.

Page 852.

a. disoient *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* sanble / Et il li solent tuit ansanble / Et an angoisse *P. Malgré l'ingénieuse explication de cette version par F. Lecoy,* solent *de soudre (latin : solvere) = payent en échange, nous préférons celle de B, plus naturelle, et ajoutons* grant *devant* destresce.

1. Ce genre d'avertissement n'est d'aucun effet sur les héros, depuis Érec, avant l'épreuve de la Joie de la Cour, jusqu'à Lancelot, avant le Pont de l'Épée.

2. La commisération du public s'expliquait fort bien dans le cas de Lancelot qui devait délivrer le peuple retenu prisonnier au royaume de Gorre. Mais ici on ne comprend pas bien la situation de ces gens, sauf s'ils se trouvent aussi prisonniers d'un autre pays, ou d'un autre monde.

3. La première demoiselle avait été rencontrée sous un chêne. La seconde sous un if. Ce chevalier se trouve sous un olivier verdoyant. Ces subtiles variations encouragent à l'interprétation : il y a là comme un itinéraire qui suggère la vie glorieuse, puis la mort, puis la vie éternelle. Mais quel rapport avec l'aventure elle-même ? Et les divergences des manuscrits qui plantent parfois un orme à la place de l'if font hésiter davantage encore.

Page 853.

a. Vers 6808 dans P : Que il n'en avenist diax. *Nous corrigeons d'après B et C.* •• *b.* Ja por ne lui nel leisseras *P. Nous corrigeons d'après P8.* •• *c.* voies / Se fors de çaiens l'oses *P8* •• *d. Folio 386*

de P-a, 6843-6886 ; b, 6887-6930 ; c, 6931-6974 ; d, 6975-7018 ; e, 7019-7065 ; f, 7066-7108.

1. Voilà enfin un signe indiscutable de féerie : ce sont les montures des fées qui ont traditionnellement la robe mi-partie de noir et de blanc.

2. La volonté de susciter le désir est ici apparente. En même temps, le refus d'avoir le moindre contact avec Gauvain et la joie de le savoir promis à la mort font de ce personnage une figure de la mauvaise femme, tentatrice et dangereuse. Ce nouveau pessimisme est sans doute à mettre en rapport avec le renforcement du sentiment religieux depuis la visite de Perceval chez l'ermite.

Page 854.

a. Vers 6867 dans P8 : Que je te ferai malbaillir . •• *b.* Se P. *Nous corrigeons d'après Cl.*

1. Elle prête ainsi de mauvaises intentions à Gauvain, et ses soupçons discréditent le code des manières courtoises, faisant ressortir la signification sexuelle de tous les gestes idéalisés.

Page 855.

a. si s'an va / Tant a alé que il trova / La pucele son duel menant *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Apparemment *nouer la guimpe* a pour objet d'attacher la coiffure, la guimpe étant alors une sorte de voile. Quand Blanchefleur est dite *deslïee* (v. 1810, p. 730), c'est qu'elle n'a rien sur ses cheveux.

2. Son silence pourrait passer pour du mépris s'il n'était pas dit « honteux » ; mais de quoi ? Sans doute de cette inconsciente libido ainsi révélée par la jeune fille.

3. Voici, par contraste avec ce qui vient d'être dit, un Gauvain guérisseur mais dans un domaine (la douleur) en rapport avec sa vie militaire.

Page 856.

a. qui fust ancisiez / Mes que del tot ne fust tranchiez / Que *P. Nous adoptons la leçon de B (meilleure rime, meilleure explication).*

1. Les livres en question sont les Herberies ou Plantaires qui font connaître un savoir élaboré surtout à Salerne. La science des plantes évoquée ici se fonde sur l'analogie entre les formes de vie humaine et végétale.

2. Il est beaucoup question de guimpes dans tout ce passage. Celle de cette demoiselle joue un rôle opposé à celle de l'autre demoiselle qui ne voulait pas se laisser toucher par Gauvain. Il y a là comme une réplique à ses insinuations malveillantes : l'image d'un Gauvain guérisseur s'oppose à celle d'un Gauvain séducteur.

Page 857.

1. Cette coïncidence nous fait sortir du monde rassurant du probable, pour accentuer l'effet d'étrangeté. Le nouvel arrivant sera

décrit avec ce qui passe alors pour des signes de la laideur. Il faut comparer avec le portrait du vilain dans *Yvain*, v. 286-311, p. 346. Ce qui choque ici eſt qu'il s'agisse d'un écuyer présumé noble. Il doit être au service de ce chevalier terrible auquel il a été fait allusion par le blessé, soit L'Orgueilleux de la Roche à l'Étroite Voie dont nous découvrirons l'identité plus tard (v. 8646-8647, p. 897).

2. Nous ne nous demandons plus comment les gens se connaissent dans ce monde étrange : nous sommes dans le surnaturel, la « merveille ». Toutefois, ce n'eſt pas un monde immense, nous allons le voir, mais une petite société où chacun peut connaître les autres.

Page 858.

a. plus / Et quant *P. Nous ajoutons les deux vers qui manquent aussi dans L1, en adoptant la leçon de P8.*

1. Une telle menace n'eſt pas l'annonce par le narrateur de ce qui va se passer ; elle reſte en l'air, comme un effet de la colère.

Page 859.

a. plus *[v. 7054, p. 858]* eſter / Tant que ge soie anhuliez / Et confes et comeniez / Einz m'an irai se j'onques puis / Sor le roncin et querrai puis / Ou ge me porrai confesser / Que ge ne quier james cesser / Tot *P. Nous adoptons (avec Hilka, Lecoy et Busby) l'ordre de P8 et des autres manuscrits.* •• *b.* si li tant / Au *P. Nous corrigeons d'après P8.* •• *c.* de ça en ça *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *d. Vers 7088 dans P :* Ge l'ai a mon oés sesi *. Nous adoptons la leçon de P8, pour la rime et la référence (voir v. 7074 et 7081).*

1. Cette fois, c'eſt bien le narrateur qui intervient : lui seul sait ce qui se passe dans la pensée du personnage. Or le fait que celui-ci reconnaisse Gauvain va lui inspirer le tour qu'il va lui jouer.

2. Gauvain eſt ici en proie au ridicule. Ce personnage n'eſt pas traité comme un parfait héros. Chrétien met parfois ses personnages sympathiques dans des situations ridicules, et c'eſt ce qui eſt souvent arrivé dans ce roman même pour Perceval. On ne peut donc pas dire qu'il ait, à cet égard, changé de ſtyle. Néanmoins, il faut considérer l'évolution des choses et la transformation des personnages : de ce point de vue il y a bien opposition entre la première partie et la seconde.

3. Morawski, *Proverbes français antérieurs au* XV*e* *siècle*, n° 463.

Page 860.

a. Folio 387 de P-a, 7109-7152 ; b, 7153-7196 ; c, 7197-7240 ; d, 7241-7286 ; e, 7287-7332 ; f, 7333-7376. •• *b.* greorreas *P, B* : georgeas *P6* : gregorias *M1* : grigoras *Ms. Nous adoptons la leçon de M1.*

1. Voilà un châtiment qui semble féroce, et qui cadre mal avec l'image d'un héros courtois. C'eſt donc un nouveau reproche, qui vient s'ajouter à celui formulé par Guinganbresil, comme si Gauvain se trouvait confronté aux fautes de son passé, et mis en accusation.

2. Greorreas ou Gregorias (*M1*, var. *b*) eѕt le frère de Grinomalant et Guinganbresil. Il y a donc, derrière ces violences, une inimitié familiale, ce qui reѕtreint le problème de juѕtice à une queѕtion de vengeance. Le nom fait penser à saint Grégoire, né d'un inceѕte entre frère et sœur, et qui a épousé sa mère, évidemment sans la reconnaître, selon la légende de sa vie. On voit que les drames œdipéens ne sont pas étrangers aux fantasmes de l'époque.

3. Cette disposition eѕt conforme à la coutume invoquée dans *Lancelot* par la demoiselle qui veut être accompagnée par le héros (v. 1305-1327, p. 539). Il y eѕt dit que tout chevalier qui ne respecterait pas cette coutume doit être voué au mépris dans toutes les cours ; ce qui ne saurait juѕtifier le châtiment cruel imposé par Gauvain.

4. Voir n. 3, p. 838.

Page 861.

a. Vers 7147 dans P : Vavasax que feroiz vos . *Nous corrigeons d'après P8.* •• *b. Vers 7150 dans P :* Bien sai que miens en eѕt li torz . *Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c.* Gresle le col *P. Nous complétons avec B.* •• *d.* doie *P. Nous corrigeons d'après P8 et B, malgré l'explication par Lecoy : « doie » = pluriel de doigt.* •• *e.* Les ialz ot trobles *[v. 7168]* et oscurs / S'ot meigre crope et longue eschine / Les regnes et la chevecine / Del frain furent d'une cordele / Sanz coverture fu la sele / Les piez grapeus les coѕtez lons / Toz depeciez as esperons / Les eѕtries lons et foible trueve rueve / Car pieça n'avoit eѕté nueve / Si *P. Nous rétablissons l'ordre avec Hilka et Lecoy qui, à la différence de Busby, ne font pas confiance à P12, mais cherchent une certaine logique (ce sont les « coѕtez » qui sont « depeciez ») dans les termes de la description proposés par P.*

1. Par extension du parti pris de virilité à sa monture, le guerrier ne voulait pas d'une jument.

2. Après le portrait du méchant écuyer, qui nous a valu une description de la laideur, voici celui d'un animal. Ici l'effet eѕt plutôt comique, mais il n'en allait pas de même avec la description du palefroi de la demoiselle tourmentée par son ami à cause de Perceval (v. 3695-3714, p. 776-777).

Page 862.

a. cheval *P8* •• *b.* chevauche *P. Nous adoptons la correction de Hilka d'après M1.* •• *c.* Et cil *P. Nous suivons la correction de Hilka d'après P12.* •• *d. Vers 7220 dans P :* Et an un si dur trot l'anbat *Nous corrigeons d'après P8.*

1. Il y a là une parodie de la coutume qui vient d'être évoquée (n. 3, p. 860).

2. Cette leçon de morale paraît bien fade face à l'ironie cinglante de la demoiselle. Le négatif l'emporte sur le positif dans cette seconde partie du roman.

Page 863.

a. E fu lee *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b. Vers 7244 dans P :* Ot bien .v.c. et cent covertes . *Nous adoptons la leçon de B.* ••

c. Vers 7259 dans B, Cl., L2, Ms, P12 et P13 : Qui mon seignor gavains menoit .

1. La juxtaposition de ces deux termes techniques tend à les spécialiser : le « mangonneau » lancerait des traits, la « perrière » des pierres. Cette image, suggérant la distance, insiste sur la sécurité qu'elle procure.

2. Cette description ressemble un peu à celle du château de Gornemant de Goort, v. 1308 et suiv., p. 718. On retrouve bien des expressions employées alors. Mais le « personnel » du château va nous transporter dans une autre atmosphère.

3. Nous sommes apparemment en pleine féerie. Le château merveilleux qui abrite tant de dames et demoiselles est une surprise pour le lecteur, et une nouveauté littéraire. On dirait la transposition mondaine et séculière d'un couvent de religieuses. Cette belle apparition est plutôt rassurante après la rencontre, que Gauvain vient de faire, de créatures assez diaboliques. Mais il en est séparé par un sérieux obstacle : la rivière.

Page 864.

a. ot un *[v. 7266, p. 869]* aviron / La dameisele *P. Nous ajoutons deux vers de P8, en accord avec les autres manuscrits.* •• *b.* gehuir *P. Nous corrigeons d'après P8.*

1. On est surpris que la méchante demoiselle ait la liberté de naviguer sur cette rivière : s'estompe l'opposition que l'on croyait voir se dessiner entre un monde du bien et un monde du mal. De même (ou plutôt inversement) Lancelot arrivant de l'autre côté du Pont de l'Épée dans un monde supposé hostile est accueilli par un roi courtois et juste, Bademagu. Mais la dissipation des mirages, à peine ébauchée dans *Lancelot*, devient presque systématique dans cette partie du *Perceval*.

2. Réapparaît le Gringalet dérobé par Grégorias (voir v. 7136, p. 860), mais monté cette fois par son neveu.

3. Non seulement cette demoiselle identifie de loin ce nouveau personnage arrivant tout armé, mais elle connaît les instructions qu'il a reçues pendant qu'elle chevauchait avec Gauvain. Elle invoque saint Martin, modèle de charité, comme Chrétien dans *Lancelot* (v. 1482, p. 543), ce qui serait normal pour un habitant de Troyes (où se trouve l'abbaye Saint-Martin).

Page 865.

a. Vers 7314 dans P : Ja mes certes nel te dirai *. Nous adoptons la leçon de B.* •• *b.* puceles / Por vos *P. Nous adoptons la leçon de B confirmée par P8.* •• *c.* me *P8, B* •• *d. Vers 7343 dans B :* Que il lo puisse removoir

1. C'est la tentation de la lâcheté : la demoiselle semble maintenant rechercher le déshonneur de Gauvain plutôt que sa mort.

2. Dans les plus graves circonstances, Gauvain reste habile et calculateur, comme Ulysse dans l'épopée homérique. On sait qu'il excelle à capturer les chevaux de ses adversaires (voir v. 5520, p. 821).

Page 866.

a. Vers 7365 dans B et P12 : Qui an la nef estoit antree •• *b.* il ne l'a mie *P. Nous adoptons la leçon de P8, dont la syntaxe est plus satisfaisante.* •• *c. Folio 388 de P-a, 7377-7420 ; b, 7421-7464 ; c, 7465-7508 ; d, 7509-7552 ; e, 7553-7598 ; f, 7599-7642.* •• *d.* fié ne me toilliez / Randez *P. Nous adoptons la leçon de P8 pour la rime.*

1. Cette demoiselle a donc pour l'instant disparu comme une incarnation du diable qui aurait échoué dans sa tentation. Il faut remarquer qu'elle n'a fait que suivre Gauvain à distance, mais peut-être lui suggérait-elle son chemin.

2. L'intervention d'un nautonier est importante : elle tend à donner une allure virgilienne (cf. Charon au livre VI de l'*Énéide*) à ce monde surnaturel.

Page 867.

a. fet *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b.* esmaiiez *P8. Cette leçon, meilleure pour la rime, ne l'est pas pour le sens (voir v. 7439-7440, p. 868).*

1. Ce droit de dépouille est comme substitué au droit de passage. Le cheval y apparaît encore comme l'objet de valeur universellement convoité.

2. Gauvain devient prudent, après avoir risqué son cheval en le confiant plus généreusement à la Maligne Demoiselle (v. 6741, p. 851).

Page 868.

1. Le mot *mervoilles* (v. 7465) n'est pas laudatif : il désigne ici un surnaturel qui semble diabolique. Mais le diable reste simplement l'objet d'une comparaison, justement à propos de cette Maligne Demoiselle dont la disparition inquiète Gauvain. Nous comprenons que les menaces qu'elle a proférées (v. 6868, p. 854), de même que celles qui avaient trait au palefroi (v. 6808-6809, p. 853), ont quelque rapport avec ce qui se passe dans les parages ; mais les choses ne sont pas encore bien expliquées. Nous comprendrons quand l'exécuteur habituel, Grinomalant, racontera tout à Gauvain.

Page 869.

a. prison grant joie an meinne / Si grant joie come il puet *P. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *b. Vers 7498 dans P :* Et li notoniers avoec li *. Nous adoptons la leçon de P8.*

Page 870.

a. paroilles / N'ainz mais n'an oïstes parler / Que chevaliers n'i puet ester / Une liuee *P. Nous adoptons la leçon de P8 et de B, mais dans les deux cas la rime est faible. On attendrait un couple* ester/arester *comme aux vers 7797-7798, p. 876.* •• *b.* covoitise *P8*

1. Ces armes magiques font penser aux merveilles orientales telles qu'on les connaît par les contes, ou à certaines de celles qui sont

attribuées au magicien Virgile comme au Chaștel Tornoiant, dans *Perlesvaus*.

2. C'eșt Ygerne (v. 8742, p. 899), la reine aux tresses blanches (v. 8207, p. 886), mère du roi Arthur. Comme la mère de Perceval, elle a fui son pays, mais après la mort de son époux Uterpendragon.

3. C'eșt l'épouse du roi Lot, la mère de Gauvain et de Clarissant.

4. Clarissant, la sœur de Gauvain.

5. Le syștème féerique se complique et, tout en conștituant un appareil défensif très sophiștiqué, il prend un aspect moral comme il arrive pour certains objets magiques révélant les vices cachés (par exemple une coupe dont le contenu se répand si l'on eșt coupable d'adultère).

Page 871.

a. reent et reongnent / Et .c. *P. Nous adoptons au vers 7570 la leçon de B pour la rime et restituons les deux vers manquants d'après P8.*

1. *A vaslez* (v. 7563) ne peut désigner ici des jeunes gens puisque certains ont des cheveux blancs. Nous verrons toutefois qu'ils attendent d'être armés chevaliers. Il y a ici incertitude et hésitation. Le nombre cinq cents correspond à celui des fenêtres du château, avec sans doute autant de dames et demoiselles pour les garnir.

Page 872.

a. Vos ieroiz *P. Malgré la correction de Hilka et Lecoy (* i iroiz *), nous lisons* i eroiz *, forme attestée ailleurs.*

1. L'attente du héros libérateur a fait place ici à celle d'un maître, grand administrateur, dont l'action serait inverse de celle que la Laide Demoiselle a reprochée à Perceval (voir v. 4675-4683, p. 800-801, et n. 1, p. 801). Mais il faut débarrasser le château de ses enchantements, qui ne sont donc pas tous là pour la seule sécurité des habitants, en particulier celui du Lit merveilleux qui n'eșt qu'une amplification d'un motif déjà utilisé dans *Lancelot* : celui du Lit à la lance enflammée. Un pouvoir étrange et inquiétant se manifeste ainsi dans ce château hanté.

2. Gauvain se montre moins soucieux d'achever sa tâche (la quête de la lance) pour observer son serment qu'il ne l'était pour se disculper en arrivant chez Tiébaut de Tintagel.

Page 873.

a. Folio 389 de P-a, 7643-7687 ; b, 7688-7731 ; c, 7732-7774 ; d, 7775-7820 ; e, 7821-7864 ; f, 7865-7908. •• *b.* verdes *P (vers hypomètre). Nous corrigeons* verdes *(= vertes) en* verdeles *(= gâchettes), même sens que* verveles *de P8.*

1. Ce personnage de l'*eschacier* (v. 7651) par sa singularité a fasciné les lecteurs, presque autant que le roi infirme du château du Graal. C'eșt apparemment une figure du gardien, une sorte d'ancien combattant millionnaire, mais on a choisi pour ce Cerbère des emblèmes qui suscitent la curiosité. Le boiteux eșt souvent une représentation

de l'homme antique, du païen, du vice : voir Sheila Fynn, « The " Eschacier " in Chrétien's *Perceval* in the Light of Medieval Art », *The Modern Language Review*, XLVII, 1952, p. 52-55.

Page 874.

a. li palés / Del palés voel que *P. Nous corrigeons d'après P8.* •• *b.* meisieres / De bone oevre et de colors chieres / Si clere qui garde i preïst / Que par mi l'ivoire veïst *P. Nous adoptons la leçon de P8.*

1. C'est une allusion précise aux portes du Sommeil par où sort Énée des Enfers d'après le livre VI de l'*Énéide*.

2. Ce lit est encore plus étrange que celui où Lancelot s'est étendu (*Lancelot*, v. 503-511, p. 519). Il a certaines connotations funèbres, d'autres carnavalesques : mais les deux tendances peuvent se rejoindre dans la parodie folklorique du défilé funèbre, que le roman de *Lancelot* traitait à sa manière, avec la charrette.

3. Il n'y a pas lieu d'évoquer ici le traitement des peaux et vêtements avec de la craie, comme le font certains commentateurs ; c'est la craie des murs qui est recouverte par des tentures.

4. Il doit s'agir de vitraux intérieurs qui permettent de voir sans être vu, et par conséquent de surveiller : obsession notable.

Page 875.

a. L'yvoires *P. Nous adoptons la leçon de P8 : il s'agit d'une verrière. Voir v. 7722, p. 874 et v. 7783, p. 876.*

1. La description du palais reflète le goût de l'époque pour le merveilleux architectural, sensible dans les tombeaux de Pallas et de Camille selon l'*Énéas*. Voir Daniel Poirion, « Merveille architecturale et fiction narrative en France au Moyen Âge », *Venezia Arti, Bollettino del Dipartimento di storia e critica delle arti dell' Università di Venezia*, 1987, p. 14-21.

2. Si l'on se reporte au vers 7244, page 863, on a fermé depuis la veille quatre cents fenêtres : ce détail donne un semblant de vie réelle à cet édifice démesuré.

Page 876.

a. foïr *P. Nous adoptons la leçon de B.*

1. La prouesse de Gauvain, qui lui fait dédaigner le danger, s'associe à l'attrait qu'il éprouve pour les demoiselles : nous le reconnaissons bien là.

2. Le narrateur insiste (voir v. 7720-7724, p. 874) sur cette transparence à sens unique qui accorde un public de choix à Gauvain, alors que Lancelot avait subi une épreuve analogue dans la solitude de sa chambre, vers minuit.

Page 877.

a. merci // Atant *P. Nous restituons les deux vers manquants d'après B.* •• *b.* fenestres an po d'ore / Reclostrent *P (rime du même au même). Nous adoptons la leçon de P8.*

1. Rappelons que Lancelot avait été attaqué par une lance enflammée venue du plafond de la chambre, et ce fut sa seule épreuve ce jour-là (v. 514-527, p. 519-520).

Page 878.

1. Le combat avec le lion est, depuis l'Antiquité (Hercule), l'épreuve suprême du courage. Les deux pattes du lion, fichées de chaque côté de l'écu comme s'il avait voulu le saisir pour l'arracher, vont rester comme les éléments d'un blason primitif. Gauvain s'oppose ainsi, tout en lui ressemblant par ses armes, au Chevalier au Lion, Yvain.

Page 879.

a. Folio 389 de P-a, 7643-7687 ; b, 7688-7731 ; c, 7732-7774 ; d, 7775-7820 ; e, 7821-7864 ; f, 7865-7908.

1. Le texte offre une fois de plus la description de la beauté selon les normes enseignées par les Arts poétiques. L'allusion à l'enluminure naturelle (v. 7905), en particulier, est un motif assez fréquent, par exemple dans *Érec et Énide* (voir v. 429-432, p. 13). La référence à Nature comme l'ouvrière du chef-d'œuvre est encore plus fréquente (*Érec et Énide*, v. 1660, p. 42, *Cligès*, v. 827, p. 193, *Yvain*, v. 1495, p. 375). De ce point de vue, cette partie du roman est bien en harmonie avec le goût littéraire du XIIe siècle en général et celui de Chrétien en particulier.

2. Le Roi Pêcheur avait une coiffe de zibeline noire comme mûre (v. 3089, p. 762).

Page 880.

a. ele *P. Nous corrigeons la graphie d'après P8.* •• *b.* trete / Cele qui premiers fu venue / Et mon seignor gauvain salue / Et dit *P. Nous supprimons deux vers qui ne se trouvent pas dans les autres manuscrits. Il s'agit toujours de la première jeune fille (v. 7923, p. 879) ; elle est décrite aux vers 7899 et suiv., p. 879. Voir aussi, v. 8039, p. 882, cette sorte de précision, qui est presque une note marginale.* •• *c.* avez *P. Nous préférons pour la rime la leçon de P8, P9, P12, Cl., L2 et M1.*

1. Cela ramène, rétrospectivement, les difficultés que Gauvain a rencontrées à la fonction d'épreuves, au lieu des sanctions qu'on pourrait chercher à y voir.

2. Il s'agit déjà de Clarissant, la sœur de Gauvain, qu'il ne reconnaît pas. Il y a, dans toute cette scène, une séduction trouble qui risque d'envoûter le chevalier.

3. Le chaud et le froid sont, avec le sec et l'humide, les quatre principes de la physique et de la physiologie de l'époque. On voit comment on s'en sert pour des déductions logiques expliquant les maladies.

Page 881.

a. vont *B. La confusion entre* m *et* iu *est courante.*

1. Rare allusion au sentiment de la beauté naturelle. Il est associé, dans le cas de Gauvain, aux plaisirs de la chasse.

Page 882.

a. rest de sor le lit assis / A chiere mout pansive et *P. Nous adoptons la leçon de P8, où nous corrigeons* el lit *par* le lit

1. Cette règle peut avoir été inspirée par celle de certains établissements religieux. Se confirmerait ainsi l'un des modèles d'après lesquels on a imaginé le fonctionnement de cet étrange château.

Page 883.

a. autre *P. Nous corrigeons la graphie.* •• *b.* tost *P8, P12, B*

Page 884.

a. quant *P, P6, P12, Cl., Éd., F. On peut lire* quanz *comme dans L1 et L2 dont nous adoptons la leçon.*

1. Wace fait allusion à La Table Ronde (*Brut*, v. 9994). Chrétien lui-même nous dit qu'Érec en faisait partie (*Érec et Énide*, v. 83, p. 5), puis il nous en donne la liste en classant les dix premiers (v. 1677-1689, p. 42-43) : monseigneur Gauvain arrivait en tête.

2. Exemple de paroles courtoises, qui se caractérisent par la modestie de la litote. Gauvain avait lui-même donné un brevet de courtoisie à Perceval (v. 4457-4460, p. 795), mais pour une comparaison, celle des gouttes de sang sur la neige avec le visage de son amie.

3. Du roi Lot il est aussi question dans le *Brut* de Wace (v. 9056, 9872 et 10056) qui, à la suite de Geoffroi de Monmouth, lui attribue le Leonois, la Norvège et l'Orcanie (îles Orcades). On le trouve dans la liste d'*Érec et Énide* (v. 1713, p. 43), et dans *Yvain*, quand Gauvain se nomme à Yvain (v. 6269, p. 490). Ici, le passage est intéressant pour la liste des quatre fils que l'on verra à l'action dans le *Lancelot-Graal*.

Page 885.

a. engrevains *P12* : agrevains *B* •• *b. Vers 8141 dans P8 :* Gahariés et garafés : *vers 8141 dans P12 :* Gaheriés et guerrehés : *vers 8141 dans B :* Gaeriez et kereés . •• *c.* ra *P8* •• *d.* Que *P. Nous adoptons la leçon de P8. Le tour explicatif de P renverrait à une étymologie fantaisiste : Chrétien ne peut ignorer qu'* avoutre *signifie bâtard (= adultérin).* •• *e. Folio 391 de P-a, 8171-8214 ; b, 8215-8261 ; c, 8262-8304 ; d, 8305-8348 ; e, 8349-8392 ; f, 8393-8436.*

1. Urien est le frère de Lot. Il est nommé comme le père d'Yvain dans le roman que Chrétien a consacré à ce héros (v. 1016, p. 364, et v. 2124, p. 391).

2. Il est intéressant de lire cet éloge d'Yvain intervenant quelques années après le roman dont il est le héros. L'allusion à son demi-frère (que selon la tradition Urien aurait eu avec la femme de son sénéchal) pourrait être une précision apportée pour répondre à des critiques ou au moins des questions. Il était déjà mentionné dans *Érec et Énide* à côté de notre héros (v. 1693-1694, p. 43).

3. Est-ce de l'humour noir qui tendrait à bien nous situer dans la durée paradoxale d'un Autre Monde ? On pourrait aussi supposer

une erreur dans la transcription des manuscrits (voir n. 1, p. 899). Un humour semblable serait à noter aux vers 4005-4007, p. 784.

Page 886.

1. Ce bel éloge de la reine Guenièvre pourrait être aussi une réponse à des critiques suscitées par la lecture du *Lancelot*. Ce roman ne se contente pas de dissiper de fausses merveilles, il reprend et corrige le sens des romans précédents.

2. Ygerne (voir n. 2, p. 870).

Page 887.

a. Tuit chenu et li *P. Texte rétabli d'après P8 et B.* •• *b. Vers 8242 dans P :* Furent a gelz ambedui *. Nous adoptons la leçon de P8.* •• *c.* devant *P. Voir vers 8245. Nous corrigeons d'après P8 et P12.* •• *d.* feniz / Aprés *P. Nous restituons d'après P8 les deux vers manquants.* •• *e.* chier / Einçois que il s'alast colchier *P. Nous adoptons la leçon de B.*

Page 888.

1. C'est la sœur de Gauvain, mais ils l'ignorent tous deux. Dans *Cligès* (voir v. 465, p. 184), sa sœur s'appelle Soredamour et elle devient la mère de Cligès. Le rôle de la sœur est donc une fonction abstraite qui peut être librement imaginée en dehors de toute légende.

2. Il s'agit de la Maligne Demoiselle. On ne sait encore qui est le chevalier qui l'accompagne, mais bientôt on va nous parler de cet ami par intérim (voir n. 1, p. 889).

3. Cette périphrase n'est pas innocente alors que Gauvain est en pleine confusion familiale.

Page 889.

a. Et porte *P. Nous adoptons la leçon des manuscrits autres que P et P13.*

1. L'écu écartelé (dont le blason est partagé en quatre) suggère une généalogie plus complexe que celle des héros habituels, qui choisissent une seule couleur. En fait c'est un personnage important, à qui doit appartenir, ou qui a usurpé, le pays de Galvoie.

2. Deux motifs se mêlent : le règlement du château et le danger que présente la créature qui persécute Gauvain. La famille tend à se refermer sur le héros en le protégeant.

Page 890.

a. chevaliers ne passa mer / Ne passa *P. Nous corrigeons d'après B.*

1. Cette discrétion va permettre au récit de prolonger la confusion familiale de la part des dames. Gauvain, non plus, ne sait pas encore tout.

2. Peu à peu se dégage l'unité de ce monde où Gauvain a pénétré, et l'importance de quelques chevaliers dont cet ami intérimaire de la Maligne Demoiselle (voir n. 1, p. 889). Il y a un travail d'identification progressive des personnages, en même temps que se dissipent les mystères.

Page 891.

a. Vers 8406 dans B : Li coroit sor lo hauberc blanc •• *b.* ne fu quassez / De *P8, P13, B, Cl., Éd., F, L1, M1* •• *c.* jengles *P. Nous corrigeons d'après P8. Voir v. 8427.*

Page 892.

a. Folio 392 de P-a, 8437-8480 ; b, 8481-8528 ; c, 8529-8577 ; d, 8578-8620 ; e, 8621-8664 ; f, 8665-8710. •• *b. Vers 8454 dans P :* Por coi somes nos or tant vives *. Nous adoptons la leçon de B.*

1. Ces lamentations collectives rappellent celles que provoqua la tentative de Gauvain de ramener le palefroi à la Maligne Demoiselle (v. 6752 et suiv., p. 851). Mais ici un lien particulier unit ce chœur et le héros qui est devenu leur maître.

Page 893.

a. passer i *[v. 8481]* soloit / Mes ge ne sai ou *P. Nous ajoutons quatre vers et nous raccordons (v. 8486) d'après B.* •• *b. Vers 8487-8488 dans B :* L'aive est trop parfonde ce dot / Et la rive haute par tot .

1. Nouvelle version du Gué Périlleux ou Gué Aventureux. Ce genre d'aventure peut prendre plusieurs formes, du *Tristan* de Béroul au *Chevalier de la Charrette*. Ici, le paysage fait un peu penser au Pont de l'Épée, mais justement il n'y a pas de pont pour franchir les gorges de la rivière.

2. Après le Lit de la Merveille, on croyait Gauvain au sommet de la gloire. Mais son intérêt pour la Demoiselle lui fait affronter une autre épreuve.

Page 894.

a. estovoir / Descendre mon seignor gauvain / Que mout trova son cheval vain / Et il est descendu *B* •• *b.* preitraux *P* : penés *B. Nous corrigeons d'après P12, le coussin de selle étant ici plus probablement enlevé que le poitrail.* •• *c.* gauvain l'aproche / Biax fu sor tote criature / Deus vos *P. Nous corrigeons d'après P8 et P12.* •• *d.* se *P. Nous corrigeons d'après B, à cause du subjonctif.*

1. La topographie n'est pas claire, mais il ne peut s'agir de la rivière (même prise en amont) que fait traverser le nautonier pour revenir du côté où se trouve le château. En effet, Clarissant situera Grinomalant de l'autre côté de cette rivière (v. 9019, p. 906). Gauvain ne peut avoir franchi la rivière avec le nautonier, le Gué Périlleux dans les deux sens, puis la rivière encore avec le nautonier, et se trouver de l'autre côté de la rivière par rapport à Grinomalant, si le Gué Périlleux ne conduit pas encore au-delà d'un deuxième cours d'eau. Mais, quand il

eſt de retour auprès de la Maligne Demoiselle, après l'exploit du gué, il peut montrer, de l'endroit où il a traversé la rivière d'un bond, le nautonier attendant pour les faire traverser. Les problèmes de géométrie sont vagues, tout tient dans un espace limité mais morcelé.

2. Ce chevalier a dû voir Gauvain parler à la Maligne Demoiselle de l'autre côté de l'eau.

Page 895.

a. Mena *P. Nous corrigeons d'après B, P8 et P12.* •• *b.* clamer / N'onques ne fiſt *P. Nous ajoutons deux vers d'après P8 et P12.*

1. Il y a là le résumé d'un petit roman d'amour. On voit que tous les personnages de notre hiſtoire sont unis par leurs aventures. Celles de la Maligne Demoiselle nous seront exposées un peu plus loin. En même temps que l'on identifie, on élucide le myſtère des gens : pas de diable, mais des malheurs.

Page 896.

a. orqueneseles *P12* : orcalenes *B* : orqueseles *Cl.* •• *b.* geromelans *P8* : giromelanz *B* : grinomelanz *Cl., L2*

1. C'eſt une version du jeu de la vérité. Grâce à cet artifice, le lecteur va pouvoir apprendre bien des choses qui lui ont échappé.

2. Le nom d'Orquelenes (voir var. *a*) peut faire penser à l'Orcanie, dont Lot était roi (il s'agit sans doute des îles Orcades), et où Arthur va arriver pour la Pentecôte (v. 9101-9103, p. 908). Ces noms ont pu être rapprochés des gorges d'Orcus, à l'entrée des Enfers de Virgile.

3. Grinomalant, ou Guiromelant (voir var. *b*), n'a pas eu d'autre succès littéraire. Il a peut-être été occulté par la célébrité de Guiron, ou Giron. Mais voir n. 3, p. 908.

Page 897.

a. rapeler *P8* •• *b.* fet il ge jui enuit / Dormi el lit de la mervoille / A cui nule ne s'aparoille *P. Nous corrigeons d'après P8.* •• *c.* mervoilles *P. Nous rectifions avec P8.*

1. Voilà le nom de la Maligne Demoiselle. L'adjectif « orgueilleuse » nous rappelle l'Orgueilleux de la Lande, l'ami de la demoiselle persécutée par lui depuis la première rencontre de Perceval sous la tente, et nommé au vers 3817, p. 779. Mais un frère de Gauvain eſt lui aussi orgueilleux : Agravain l'Orgueilleux aux mains rudes (v. 8139-8140, p. 885). Venue du royaume de Logres, cette jeune fille peut être récupérée par le monde sympathique, celui de Gauvain (voir *Lancelot*, v. 1307, p. 539 et 1936, p. 554).

2. Autre Orgueilleux, auquel le chevalier blessé Grégorias faisait allusion aux vers 6609-6612, p. 848 ; il vient donc de recevoir sa punition par Gauvain.

Page 898.

a. amenez / Et *P. Nous ajoutons deux vers d'après P8, où nous corrigeons* aler laissa *en* aler le laissa . •• *b. Vers 8707 dans P8 :* Si

que il nes an pot retreire . •• *c. Folio 393 de P-a, 8711-8754 ; b, 8755-8800 ; c, 8801-8844 ; d, 8845-8888 ; e, 8889-8936 ; f, 8937-8980.*

1. Ironie appuyée qui nous fait penser à celle de la Maligne Demoiselle. Elle va se révéler injustifiée. L'ironie, comme l'orgueil, sont des défauts qui s'opposent à la courtoisie et à son langage.

Page 899.

1. *A seissante anz passez* (v. 8737) peut se traduire par « il a plus de soixante ans » ou par « il y a plus de soixante ans ». Toutefois, ce n'est pas l'âge d'Arthur que l'on nous donne ainsi (sur ce point, voir v. 8169-8171, p. 885 et n. 3), mais bien le temps écoulé depuis qu'il a perdu sa mère, *passé a lonc tans* (v. 8736) ; d'où notre traduction. Voir au vers 8756 l'allusion au temps écoulé (vingt ans) depuis que Gauvain a, à son tour, perdu sa mère. Ces renseignements chronologiques, qui varient selon les manuscrits, imposent néanmoins l'idée que nous sommes dans un monde où le temps passe autrement que dans notre monde. Il faudrait voir si cette donnée merveilleuse est comme les autres réductible à la rationalité.

Page 900.

a. lués / La teste au mains tant par le haz *P. Nous ajoutons deux vers et corrigeons le vers 8771 d'après P8.*

1. La jeune reine est donc la fille d'Ygerne, et l'épouse de Lot. Elle a eu sa fille Clarissant dans cet autre monde, ce qui explique que Gauvain ne la connaisse pas (comme d'ailleurs une partie de la tradition arthurienne). Gauvain apprend ici son existence, et il découvre que son ami à elle le déteste, lui.

2. Lot a donc tué le père de Grinomalant. Mais quel cousin a été tué par Gauvain ? Peut-être le roi d'Escavalon dont Guinganbresil voulait aussi venger la mort. Ainsi toutes les ouvertures dramatiques se rejoindraient.

Page 901.

a. Amie et bele et sage *P. Nous adoptons la leçon de P8 pour éviter de répéter* bele *(voir v. 8805).* •• *b.* roche del camp guin *P8* : roche de sanguin *P9, L1, M1, Ms*

1. Le nom donné au château par tout un groupe de manuscrits (voir var. *b*), Roche de Sanguin, paraît mieux glosé par les deux vers suivants qui insistent sur la couleur rouge, celle du sang, que Roche de Champguin dont les connotations nous échappent. Cette communauté se livre à un travail par convention féminin, comme celui des captives dans *Yvain* (v. 5196 et suiv., p. 464). Mais ici il s'agit d'un commerce prospère : dérive du narrateur vers le monde familier.

2. Voir n. 1, p. 824.

Page 902.

a. Vers 8852 dans P12 et B : Et au septoisme jor vendrons

1. Le renvoi d'un combat est un motif fréquent dans nos romans (surtout *Lancelot*). L'argumentation nous rappelle un peu celle d'An-

guinguerron qui conseille à Perceval de faire connaître son exploit : mais il eſt déjà vaincu (v. 2246 et suiv., p. 741).

Page 903.

a. savez tote / Et g'i anvoierai mon vuel / Gauvains *P. Nous ajoutons deux vers d'après B.* •• *b.* port *P. Nous adoptons la version de P8, P9, P12 et B (voir v. 8908).* •• *c.* puce *P. Faute naturellement évitée par les autres manuscrits. Mais* La damoisele *L2, P13*

1. Voir n. 3, p. 884, et n. 2, p. 896. Dans quelle mesure cette résidence d'Arthur peut-elle appartenir au roi Lot ? L'hiſtoire légendaire, dont certaines données remontent à Nennius, en tout cas à Geoffroi de Monmouth, n'eſt pas homogène.

2. Proverbe catalogué par Morawski (n° 2451). Pour l'appliquer à notre cas, on eſt tenté de traduire par : *Time is money*.

3. Gauvain avait refusé l'escorte et les vivres que lui proposait Tiébaut de Tintagel. Ici, il refuse la facilité d'un pont (lui qui dans *Lancelot* a affronté l'épreuve du Pont sous l'Eau). Cette fois, il veut plaire à la Maligne Demoiselle : on comprend qu'elle exerce sur lui un attrait tout particulier.

Page 904.

a. parole *[v. 8919, p. 903]* sormené / Si a cuer et talent mué / Que *P. Nous ajoutons deux vers et corrigeons 8922 d'après P8, sauf pour les graphies* ceval *et* cangié . •• *b.* me cuida atraire / Mes *P. Nous adoptons la version de P8 (voir v. 8939).* •• *c.* gehuir *P. Nous corrigeons cette faute évitée par les autres manuscrits.*

1. Ce revirement subit suggère que cette sorte d'obſtination amoureuse dont Gauvain a fait preuve, parallèlement à la démonſtration de sa prouesse, eſt venue à bout de la méchanceté de la jeune fille : nul maléfice diabolique, mais de la malignité dont on va nous expliquer les origines et les raisons.

Page 905.

a. Folio 394 de P-a, 8981-9024 ; b, 9025-9072 ; c, 9073-9116 ; d, 9117-9160 ; e, 9161-9204 ; f, 9205-9234.

1. Ces réjouissances colle̋ctives feraient penser, en plus modeſte, à la Joie de la Cour accueillant Érec après sa dernière épreuve. Mais le peu d'enthousiasme à l'égard de la demoiselle que Gauvain ramène avec lui met encore comme un bémol à cet hymne à la joie.

Page 906.

a. mesdit // Que que *P. Nous ajoutons d'après P8 deux vers présents dans tous les manuscrits sauf P9, P13, Cl. et L1.*

1. Voir n. 1, p. 894.

Page 907.

a. et suer / An *P. Nous ajoutons d'après P8 deux vers (présents dans tous les manuscrits sauf P9 et P13).*

1. Notons d'abord cette allusion à l'*Énéas*, qui confirme l'influence virgilienne à travers son adaptation médiévale. Ensuite, remarquons comment le narrateur prend ses distances par rapport à la vieille reine et à sa fille en les faisant se tromper si fortement sur le sens de la conversation entre Gauvain et Clarissant. Enfin on pousse l'erreur jusqu'à la suggestion incestueuse, ce qui semble renforcer l'obsession familiale qui pesait sur tout le roman, mais ici en la dédramatisant.

Page 908.

a. Vers 9090 dans B et P12 : Anvoier te vuel en un leu *. Voir v. 9155, p. 909.*

1. Soit cinquante-deux jours après le passage de Perceval chez l'ermite : il y a décidément un fort décalage chronologique entre les aventures des deux héros.

2. Attitude traditionnelle de ce roi mélancolique, mais ici justifiée par la disparition de Gauvain.

3. L'emploi de l'article (comme dans le cas du Gringalet) désigne ce personnage comme une créature folklorique, tel le loup-garou. On devrait alors chercher dans son nom quelque chose comme *gire-mal-l'an* (de mauvais augure pour l'année). Ici, le statut mythique du personnage n'a pas encore été complètement effacé.

Page 909.

a. Les vers 9161-9162 sont intervertis dans P. Nous corrigeons.

Page 910.

a. Vers 9179 dans P : Et les robes furent d'hermine *. Nous corrigeons d'après B.*

1. Nous trouvons une telle cérémonie d'adoubement collectif dans *Cligès* (v. 1120 et suiv., p. 200), scène inspirée du *Roman d'Alexandre*. Mais ici, Gauvain joue le rôle du roi Arthur et donne la « colée », le coup rituel sur la nuque.

Page 911.

a. Explicit li romanz de perceval *B*

1. Lore est une fée, amante de Gauvain, dans les *Merveilles de Rigomer*, roman du XIIIe siècle. Elle apparaît ici juste avant une *Continuation* qui constitue un recueil de contes féeriques. Dans *Mériadeuc ou le Chevalier aux deux épées*, autre roman du début du XIIIe siècle, elle est la Dame de Cardignan et épouse Mériadeuc.

2. Notre manuscrit marque nettement la fin abrupte de *Percevax le Viel*, donc de l'œuvre composée originellement par Chrétien de Troyes, si l'on peut ainsi interpréter l'ensemble des faits touchant à l'interruption du roman. Cette fin est confirmée par le manuscrit de Berne. Deux manuscrits (Clermont-Ferrand et Londres Herald's College) s'arrêtent six vers plus haut, après le vers 9228, ce qui

n'améliore pas la rupture, mais confirme qu'elle existe. Le manuscrit de Londres British Museum change de copiste après le vers 9234, au moment de passer aux *Continuations*. Le manuscrit de Florence s'est arrêté depuis le vers 8608, p. 896, soit environ deux feuillets plus tôt. Neuf autres manuscrits enchaînent, sans marquer de rupture, avec la *Première continuation*. Ainsi, Chrétien de Troyes s'arrête avec ce qui semblait devoir être le tournoi final, du moins pour les aventures de Gauvain, comme il l'avait fait avant le tournoi final de Lancelot, laissant un autre terminer le roman. Mais ici, le ou les continuateurs ne se présentent pas comme chargés de mission par l'auteur.

Œuvres diverses

PHILOMENA

NOTICE

Dans la liste de ses œuvres qui figure au début de *Cligès*[1], Chrétien de Troyes affirme avoir « écrit » *« de l'aronde / Et del rossignol la muance »*, en s'inspirant d'un épisode des *Métamorphoses* d'Ovide[2], décrivant les mésaventures de Procné et Philomène, et de leur époux et beau-frère Térée. Mais le lecteur frustré n'avait pas trace de ce texte. En revanche, on connaissait au XIIIe siècle une adaptation-traduction — avec tout ce que cela comporte de liberté de la part de l'adaptateur au Moyen Âge — de l'ouvrage d'Ovide, « bible » profane des amateurs d'allégorie : l'*Ovide moralisé*, dont la riche tradition manuscrite témoigne du succès. Dans ce texte, bien sûr, figure une version de l'épisode de Philomène, qui se présente comme une inclusion, dans le corps de l'œuvre, d'une réécriture antérieure de la séquence, très différente de l'ensemble par le style et le vocabulaire, et « signée » *« Crestiiens li Goix »*. En 1909, Charles de Boer[3] a eu l'idée de voir en ce personnage énigmatique le jeune Chrétien de Troyes, et a entrepris de démontrer que l'*Ovide moralisé* nous avait en fait conservé intact le conte de Chrétien, qu'il édita du même coup. En dépit de sa démonstration séduisante, il n'est pas absolument sûr que le texte de *Philomena* dont nous disposons soit de Chrétien de Troyes. En admettant que celui-ci ait dit la vérité dans le prologue de *Cligès*, c'est peut-être pousser un peu loin l'optimisme que de croire en la conservation miraculeuse de la version du maître champenois dans une compilation plus tardive d'un siècle. Entre-temps, non seulement

1. Voir *Cligès*, v. 6-7, p. 173.
2. Livre VI, v. 426-674, texte latin donné en annexe par de Boer ; voir ci-dessous n. 3.
3. Chrétien de Troyes, *Philomena, conte raconté d'après Ovide*, éd. C. de Boer, P. Geuthner, 1909 ; Genève, Slatkine Reprints, 1974.

la langue, mais l'esthétique et l'idée que l'on se fait de l'activité littéraire ont considérablement changé. La « signature » est certes un argument en faveur de l'attribution à Chrétien, mais elle pose les mêmes problèmes que celle de *Guillaume d'Angleterre*[1], et il faut une construction théorique à la fois convaincante et fragile pour établir l'identité de Chrétien le Gouaix et de Chrétien de Troyes.

Cela étant, le texte en lui-même ne fait rien pour détromper le lecteur. Alors que la qualité de *Guillaume d'Angleterre* est, pour parler avec modération, inégale, *Philomena* est une œuvre bien composée et extrêmement habile, dans laquelle se retrouvent des motifs et des effets stylistiques qui semblent en effet constituer une « marque de fabrique » de l'écrivain du XIIe siècle. Le sujet en est passablement scabreux : les événements principaux, après tout, se ramènent à un viol suivi de mutilation, et à un meurtre suivi d'une scène d'anthropophagie. L'art du conteur consiste à faire de ce sujet sanglant et a priori anti-courtois un récit éminemment courtois, en effaçant l'hypothétique portée morale de l'*exemplum*, et en estompant les traits les plus primitifs de l'histoire autant que faire se peut. En d'autres termes, s'il est bien question d'un viol et d'un meurtre dans *Philomena*, l'accent est ailleurs, et la langue élégante du poète sert à escamoter la réalité intolérable de ces crimes.

De manière caractéristique, la première moitié du texte est tout entière consacrée à une présentation des personnages et à une mise en place des éléments du drame. La « scène primitive », à tous les sens du mot, est située au centre de l'œuvre[2], c'est-à-dire qu'elle porte en effet l'accent. Mais les faits eux-mêmes sont relatés très rapidement[3], et la narration a recours à un procédé de déplacement métonymique qui attire l'attention, à ce point crucial, sur le nom de l'auteur[4] plus que sur le crime de Térée. La notion même de suspense est bien sûr inapplicable, dans la mesure où le narrateur, très présent dans son texte dès le début, multiplie les allusions défaitistes à la suite des événements ; cette technique est certes reprise d'Ovide, mais elle est employée avec une insistance particulière tout au long d'un « prétexte » qui cède aux délices rhétoriques de la *descriptio*, tout en jouant avec les mots pour mieux faire pressentir le drame. C'est ainsi que les métaphores de la faim, de la dévoration, constituent comme une trame polyphonique qui sous-tend le poème, un *memento mori* que le lecteur, bien entraîné à l'allégorèse, ne peut manquer de percevoir.

Dans le même ordre d'idées, le recours de Philomena à l'art du tissage, ou de la broderie, est préfiguré à plusieurs reprises, que ce soit dans la mention « erronée » d'une Parque là où on attendrait une Furie[5], ou dans le portrait de la jeune fille qui souligne son habileté « merveilleuse » dans cet art[6]. Étant donné que tout le propos du por-

1. Voir la Notice de *Guillaume d'Angleterre*, p. 1411-1412.
2. Presque exactement : sur les 1468 vers que compte le texte, près de cent cinquante (727-864, p. 935-938) sont consacrés à la scène du viol, et celle-ci commence avec l'arrivée des deux personnages dans la maison isolée de Térée.
3. V. 798-805, p. 936-937.
4. V. 734, p. 935.
5. V. 30, p. 918, à l'occasion de la nuit de noces de Térée et Procné.
6. V. 188-192, p. 921-922.

trait est de faire de la jeune fille une créature parfaite et inégalable, il n'y a rien de surprenant à ce que le narrateur lui attribue ce talent parmi d'autres. Mais il est significatif qu'il lui consacre davantage de vers qu'aux autres, et qu'il entre de manière étrange dans le détail des « sujets » que Philomena est potentiellement capable de traiter : les fantasmagories de la *« mesnie Hellequin*[1] *»* constituent comme une lecture décalée des tourments subis par la jeune femme entre les mains du « diable » Térée.

Par rapport au modèle latin, il s'agit d'un démarquage habile ; le mouvement d'amplification inhérent à ce type de travail se fonde sur des choix relativement originaux. Les péripéties du drame, auxquelles Ovide consacre plus des quatre cinquièmes de son texte, sont ici rejetées au second rang. Les deux scènes fondatrices, et la métamorphose elle-même, n'occupent qu'une proportion réduite du poème médiéval. En revanche, deux morceaux de bravoure attirent l'attention de part et d'autre de la séquence centrale du viol : le portrait de Philomena[2], l'un des plus détaillés qui soient dans la littérature du temps, et le deuil de Procné[3] qui n'existe pas chez Ovide et qui constitue, si l'on peut dire, un joli morceau d'anthropologie structurale. Le portrait est l'un des *topoi* les plus pratiqués dans la littérature narrative du XIIe siècle, et en particulier chez Chrétien de Troyes[4]. Mais celui de Philomena, exceptionnellement soigné, très long, comprend en outre un certain nombre d'éléments originaux. Alors que pas un vers n'est consacré à la description de Procné, Philomena est l'objet d'une étude approfondie, précédée par des protestations d'humilité surprenantes, bien qu'il s'agisse là aussi d'un *topos*, dans la mesure où elles placent le narrateur en position d'émulation à l'égard de philosophes antiques à première vue peu qualifiés pour décrire la beauté féminine[5] ; le motif de l'indicible, et de l'imperfection de l'auteur, est ainsi subtilement détourné de son fonctionnement habituel. Si le portrait physique qui suit est conforme aux canons du genre, l'énumération des talents intellectuels et mondains de la jeune fille est en revanche fréquemment atypique : qu'il suffise de mentionner la manière dont le texte insiste sur les talents de chasseresse de Philomena[6], d'une manière qui rappelle les portraits *masculins*.

La complaisance avec laquelle la narration s'attarde sur les perfections de la jeune fille a pour résultat immédiat de rendre plus odieux le crime perpétré contre elle. Mais ce portrait constitue aussi une séquence obligée dans le cadre de la description idyllique d'une fête courtoise, telle que la présente la première moitié du texte. De même, alors qu'Ovide se contente de mentionner en quelques vers le mensonge de Térée, prétendant que Philomena est morte, et ses

1. V. 192, p. 922 et n. 1.
2. V. 127-204, p. 920-922 ; le portrait physique occupe les 40 premiers vers.
3. V. 974-1060, p. 941-943 ; les 30 premiers vers sont consacrés aux lamentations de Procné.
4. Voir celui d'Énide dans *Érec et Énide*, v. 411-441, p. 12-13, ou celui de Blanchefleur dans *Perceval*, v. 1795-1829, p. 730.
5. V. 129-133, p. 920.
6. V. 182-187, p. 921. Par exemple, ces vers rappellent ce qui est dit dans *Guillaume d'Angleterre* à propos des deux enfants courtois (v. 1941-1945, p. 1002).

manifestations de faux chagrin, le poète médiéval prend un plaisir manifeste à décrire avec un souci scrupuleux du moindre détail les rites funèbres accomplis par Procné pour sa sœur[1]. Au lieu de l'anachronisme discret mais persistant de la plupart des textes contemporains, on a ici une utilisation consciente et maîtrisée de l'exotisme, et une tentative des plus intéressantes pour distinguer la spécificité, en particulier religieuse, du monde antique qu'il s'agit de représenter. Cette approche originale se retrouve dans le traitement des notions allégoriques, Amour, Raison, Péché, dont les relations ne sont pas seulement perçues en termes abstraits, mais sont dotées d'une dimension historique : la notion de péché, en particulier, n'existant pas telle quelle chez les Anciens, il convient d'adopter d'autres bases de raisonnement en ce qui la concerne.

Tout au long du texte, l'auteur, qu'il s'agisse ou non de Chrétien de Troyes, privilégie l'analyse des sentiments et le commentaire au détriment du récit pur. Le scénario barbare de la triple métamorphose n'est que le support d'une série de variations sur des thèmes et des situations courtois. Pourtant, cet écart par rapport à la narration brute ne se traduit pas en termes de lecture « psychologique » ; à l'exception de Térée, les personnages restent remarquablement opaques — et la question essentielle qui se pose à propos de Térée est celle de son aptitude au mensonge, de sa capacité à paraître autre qu'il n'est. D'une certaine manière, *Philomena* en tant qu'œuvre littéraire constitue la *mimésis* de ce dont elle parle : la merveille de la « courtine » sur laquelle se déploie, mis à plat, et privé par définition de sa voix, le désastre d'une perfection trop parfaite pour ne pas être anéantie.

ANNE BERTHELOT.

BIBLIOGRAPHIE

AZZAM (Wagih), « Le Printemps de la littérature. La " Translation " dans *Philomena* de Chrestiiens li Gois », *Littérature*, LXXIV, 1989, p. 47-62.

SANSONE (Giuseppe E.), « Chrétien de Troyes e Chrétien li Gois, un consuntivo », *Studi mediolatini e volgari*, XXXIII, 1987, p. 117-134.

SCHULZE-BUSACKER (Elisabeth), « *Philomena*. Une révision de l'attribution de l'œuvre », *Romania*, CVII, 1986, p. 459-485.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Il n'existe pas, et pour cause, de manuscrit indépendant de la *Philomena* de Chrétien de Troyes. En revanche, la tradition manuscrite de l'*Ovide moralisé* est riche et complexe : dix-sept manuscrits sont identifiés à coup sûr, quelques autres sont incertains ou incomplets.

1. V. 974-1061, p. 941-943.

Établissement du texte.

La présente édition est fondée sur le manuscrit de Rouen (1044 (o. 4), cathédrale de Rouen ; sigle : *R*). Présenté sur deux colonnes, il date du XVe siècle. L'édition de *Philomena* publiée en 1909 par Charles de Boer — *Philomena, conte raconté d'après Ovide* — à Paris, chez P. Geuthner, et réimprimée à Genève, chez Slatkine Reprints, en 1974, présente l'immense avantage d'exister, et de mettre ainsi à la disposition du public un texte fort intéressant. Cependant, elle repose sur un choix un peu curieux en ce qui concerne le manuscrit de base, dont les graphies sont à peu près uniques en leur genre.

Le manuscrit de la bibliothèque de Rouen, sur lequel nous nous sommes appuyée, offre un texte extrêmement proche de celui de de Boer — tout au plus peut-on relever une vingtaine de divergences de détail, parmi lesquelles une dizaine de leçons plus claires et plus simples — mais comprend d'autre part un système de graphies très régulier, et plus conforme à ce que l'on peut considérer comme la Vulgate des textes du XIIIe siècle. Il nous a donc paru naturel de fonder cette nouvelle édition de l'œuvre perdue de Chrétien de Troyes sur ce manuscrit, qui est d'ailleurs de très belle qualité, très lisible, et orné de miniatures abondantes illustrant les points essentiels de l'histoire. Quand nous corrigeons, c'est avec le texte de de Boer.

La traduction.

Il n'existe pas, à ma connaissance, de traduction antérieure en français de *Philomena* ; celle-ci est aussi fidèle que possible au manuscrit de base, tout en s'aidant parfois des suggestions de de Boer (en notes dans son édition ou dans son introduction) lorsque ses leçons sont conformes à celles de *R*.

A. B.

NOTES ET VARIANTES

Page 917.

a. Folio 168 de R – colonne d, vers 1-27. •• *b. Folio 169 de R – a, 28-70 ; b, 71-101 ; c, 102-138 ; d, 139-183.*

1. Ce sont les données du mythe antique, reproduites scrupuleusement ; l'auteur médiéval ne s'embarrasse pas de développements narratifs superflus. Étant admis l'amour que Pandion porte à ses deux filles, on peut s'étonner de son empressement à marier l'aînée : c'est que, comme le montrera la suite, la plus importante est Philomena, qui reste hors du champ du récit pendant toute cette première séquence, et que Térée découvre ensuite, en même temps que le lecteur, comme s'il ne l'avait jamais vue. Dans les contes folkloriques et de nombreuses traditions légendaires, il n'est pas rare que la cadette surpasse l'aînée en beauté, mais que le premier prétendant doive épouser, bon gré mal gré, l'aînée (voir l'histoire de Léa et de Rachel dans l'Ancien Testament, Genèse, XXIX, 1-35).

2. Jugement a priori sur Térée, qui ne se justifie qu'à la lumière des faits ultérieurs : la connaissance que le narrateur a de l'ensemble de l'histoire lui sert à réorganiser les données de base du récit, et à multiplier les annonces et les commentaires.

3. La désapprobation du narrateur est sensible : l'attitude de Pandion, soucieux seulement que sa fille épouse un roi, sans enquêter sur la moralité dudit, contraste avec sa sollicitude, et sa dépendance, à l'égard de Philomena.

4. Si Hymen fait bien partie du cadre antique, la référence aux clercs et aux prêtres constitue un de ces anachronismes dont sont coutumiers les textes médiévaux ; tout le texte s'efforce de maintenir un équilibre fragile entre la religion supposée des personnages, et les rites chrétiens.

5. Tous les oiseaux mentionnés ici sont considérés comme de mauvais augure ; mais il est rare de les rencontrer ensemble, et leur accumulation produit un effet involontairement comique : le narrateur ne lésine pas sur les présages.

Page 918.

a. veoir alast *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Atropos est, avec Clothô et Lachésis, l'une des trois Parques, plus précisément celle qui coupe le fil de la vie des hommes. En revanche, Tisiphone est bien l'une des Furies, c'est-à-dire, du point de vue syncrétique du narrateur, la représentation de l'une des « *males destinees* » (v. 31) ; ordinairement ses deux sœurs sont Mégère et Alectô : peut-être le narrateur, qui n'est pas un expert en mythologie gréco-latine, a-t-il confondu cette dernière avec Atropos en raison de la vague ressemblance des deux noms.

2. L'« œcuménisme » du texte continue : Tervagan fait partie de la « Trinité » sarrasine, et à ce titre, sans doute, paraît bien adapté à la représentation du paganisme.

3. Les relations entre Térée et Procné paraissent étranges et soumises à un arbitraire incompréhensible au lecteur : derrière le masque de la courtoisie — Térée déférant aux désirs de sa dame en accomplissant lui-même le voyage, présumé pénible, jusqu'à Athènes — apparaît une tyrannie de fait, perceptible dans la crainte de Procné et dans les précautions qu'elle prend pour adresser sa requête à son seigneur. Pourtant celui-ci entreprend la traversée sans discuter, comme si son seul but était de garder son épouse prisonnière. Par ailleurs, l'attachement des deux sœurs intervient pour la première fois dans le texte, de manière plutôt inattendue.

Page 919.

1. Nouvel exemple d'intervention du narrateur, considérant de l'extérieur le déroulement de son histoire, et annonçant à mots couverts la catastrophe finale, tout en maintenant le suspense. Le rôle de la mer dans les textes médiévaux, surtout du XIIe siècle, est considérable : espace de transition, agent de liaison, ou instrument de la fatalité — ou de la Providence. Ici, elle n'est précisément rien de tout cela : Térée effectue la traversée dans les deux sens sans aucun problème.

2. L'expression est inattendue ; faut-il en conclure que Térée est dès ce moment en dehors du jeu courtois, et cache de mauvais desseins derrière son apparente conformité au code dominant ?

Page 920.

a. comander *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Les précautions oratoires de Térée suggèrent qu'il s'attend à une vive résistance de la part de Pandion ; c'est qu'il a hérité de l'arrière-plan de l'histoire, que le texte médiéval, en donnant la présentation la plus brève possible des personnages en présence, a presque complètement occulté.

2. La prétérition, en particulier dans le cadre d'un portrait, est l'une des figures de rhétorique les plus pratiquées par les écrivains du XIIe siècle, et par Chrétien de Troyes en particulier. Celle-ci se redouble d'un *topos* d'humilité, avec référence aux *auctoritates* dont le choix est des plus curieux : un philosophe grec, un poète, grec aussi, dont la spécialité est l'épopée guerrière, et non l'« histoire d'amour », et un autre philosophe, latin, connu surtout pour sa haine des subtilités de l'art et des mensonges rhétoriques... La compétition ne risque pas d'être très forte, mais cette liste ouvre des horizons intéressants quant à l'étendue de la culture des clercs au XIIe siècle. À moins qu'on ne la suppose ajoutée par le compilateur de l'*Ovide moralisé*, mais ce type d'hypothèse n'est pas sans danger : comment peut-on, dès l'instant qu'on en admet la possibilité, déterminer quelle est la part des remaniements et des interpolations dans le texte originel de Chrétien ?

3. Il est difficile d'estimer la portée de cette expression : elle semble constituer une marque d'orgueil professionnel de la part de l'auteur, capable d'aller plus loin que les autres dans la réalisation d'une tâche complexe, mais elle fait peut-être aussi appel à l'indicible de la beauté féminine, en fait à l'indicible de la féminité elle-même.

Page 921.

a. sores *R. Nous corrigeons d'après de Boer.* •• *b. Folio 170 de R – a, 184-228 ; b, 229-273 ; c, 274-318 ; d, 319-355.*

1. *Topos* récurrent : Nature a créé avec telle ou telle femme la plus belle créature du monde, puis a brisé le moule si bien que jamais plus on ne verra une si grande beauté. En insistant sur les qualités de Philomena, alors que l'éventuelle beauté de Procné n'a même jamais été mentionnée, le narrateur rend son destin plus horrible.

2. Héros de romans : Apollonius (de Tyr) est emprunté à la tradition antique, mais Tristan, le neveu du roi Marc, est le parangon de toutes les vertus aristocratiques, poète et musicien aussi bien que bon chevalier, et figure classique de héros civilisateur. Il est intéressant de voir une femme ainsi comparée à deux personnages masculins, et de noter que pour une fois sa perfection excède de loin la simple apparence physique. Philomena est belle, mais aussi « accomplie ». En fait, ce sont les qualités morales qui sont le moins mentionnées.

3. Il est évidemment très difficile d'identifier avec certitude les

jeux médiévaux mentionnés ici ; nous avons plutôt essayé de trouver des équivalents modernes.

4. Cela veut-il dire qu'elle était une compagnie appréciée dans la vie de tous les jours à la cour d'Athènes, ou plus spécifiquement que plusieurs « barons » l'avaient demandée en mariage ? On se trouverait alors dans le cas de figure bien connu du père abusif, à tendances incestueuses, qui veut à tout prix garder sa fille auprès de lui.

5. Ce sont là des caractéristiques plutôt inattendues pour une jeune fille, et qui ont plutôt une connotation masculine. Il faut faire la part de la source latine, dont l'« adaptateur » français devait tenir compte, même si elle témoignait d'une esthétique très différente de celle du XIIe, ou même du XIIIe siècle.

Page 922.

a. il *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Curieuse référence ; il est important, bien sûr, de mentionner au nombre des perfections de Philomena son talent pour la broderie, puisqu'il jouera un rôle important dans la suite de l'histoire, mais de là à affirmer qu'elle est capable de reproduire sur une tapisserie toute une gamme de créatures surnaturelles, il y a une grande distance. La *« mesnie Hellequin »* est un autre nom de la « Chasse sauvage », vision infernale des damnés chevauchant à travers la nuit derrière le « roi Hellequin », *Erla-König*, qui deviendra par la suite Arlequin, le folklore allant s'affaiblissant.

2. Recours, assez fréquent chez Chrétien de Troyes, à des formulations allégoriques qui mettent en présence des personnifications de sentiments ou de qualités abstraites. Traditionnellement, c'est Raison qui figure aux côtés d'Amour, et non Péché — d'autant plus inattendu que la question du péché ne se pose pas dans un cadre antique et païen. Voir n. 3.

3. Là encore, on note l'effort du narrateur pour distinguer entre les valeurs « normales » dans le cadre d'une société païenne, et celles d'un monde chrétien, et pour ne pas condamner un personnage au nom d'une morale qui lui est étrangère. Cette affirmation selon laquelle les païens avaient le droit de faire tout ce qu'ils voulaient — sans restriction à la mode de Thélème, apparemment — correspond peut-être à une vision schématique de la philosophie épicurienne, évidemment ahurissante du point de vue d'un chrétien du XIIe ou du XIIIe siècle.

Page 923.

1. Bien que le motif de la « guerre » déclenchée par Amour ne soit pas rare dans la poésie courtoise, cette formulation se rapproche de celle qui apparaît dans l'une des chansons attribuées à Chrétien de Troyes (voir p. 1041), et tendrait donc à confirmer l'attribution de *Philomena* à Chrétien.

2. Le choix de l'expression préfigure avec une ironie tragique le dénouement du drame.

Page 924.

a. l'amour *R. Nous corrigeons d'après de Boer.* •• *b.* a *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Mot à mot, « qui n'était pas folle » (voir v. 275) ; Philomena connaît mieux que personne les subtilités du protocole, et sait quelle est sa place dans la société. Un peu plus tard, elle reconnaîtra avoir fait une erreur dans ce domaine, en ne demandant pas d'abord si Térée a déjà présenté sa requête à son père : il s'agit d'un jeu de société, et la « merveille » tient au fait de la grande jeunesse de la jeune fille, plus habile pourtant que bien des vieillards censément « raisonnables ».

Page 925.

a. m'em praig *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Énoncé proverbial, assez proche de ce dicton. Mais bien sûr, l'interprétation de Térée est sujette à caution. Il tend à prendre ses désirs pour la réalité, et à tout interpréter dans le sens qui lui convient.

2. Térée semble se prévaloir d'une relation privilégiée avec Pandion ; le texte ne permet pas de déterminer si, dans le cas de figure suggéré par Térée, « tous les hommes de cette terre » sont censés demander la même chose que lui — et le roi d'Athènes doit faire droit à sa prière de préférence à la leur, ou s'il s'agit d'une faveur différente, voire opposée : la seule prière de Térée devrait alors l'emporter sur l'avis de la majorité.

3. C'est la position caractéristique du personnage « pensif », c'est-à-dire absorbé dans des pensées en général sombres ; l'expression classique, dont s'éloigne ici le poète, est *« la main a la maisselle »* (= à la mâchoire).

4. Littéralement : engager un débat quasi juridique sur la question ; il est bien question d'un concours rhétorique. Térée se comporte en avocat, défendant sa thèse par tous les moyens, et insistant davantage qu'il n'est convenable ; après le premier refus courtois de Pandion, il aurait dû s'en tenir là. En revenant à la charge, il exagère et son attitude justifie l'emploi d'un terme fort, comme *plait* (v. 346).

5. Traduction conjecturale pour un terme non répertorié (*emmeïlle*, v. 350).

Page 926.

a. Folio 171 de R – a, 356-400 ; b, 401-445 ; c, 446-490 ; d, 491-535.

1. Pandion se montre aussi bon rhétoricien que Térée, en demandant sous couvert d'un délai que celui-ci renonce à son projet pour une durée indéterminée. Cet argument relève aussi d'un discret chantage sentimental, attirant l'attention sur la mort prochaine du roi et donc sur sa faiblesse, et suggérant en outre que la présence de sa fille est tout ce qui le maintient en vie. On peut s'étonner, d'ailleurs, de l'empressement que manifeste Térée à accepter un délai, alors que la suite du texte le montre terriblement impatient et à peine capable de contenir son désir pendant 24 heures...

2. Référence traditionnelle aux patriarches de la Bible, qui atteignent des âges canoniques (plus de 900 ans pour Mathusalem) ; mais non moins traditionnellement, ce ne sont pas a priori Jacob, Abraham ou encore moins Esaü qui comptent au nombre des patriarches, et se voient attribuer une longévité exceptionnelle. Mis à part les exigences de la rime, faut-il chercher un sens second dans le choix de ces figures ? La comparaison avec Esaü, en tout cas, n'est pas exactement favorable.

3. Fonction de servante, ou fonction d'amante : ce qui confirme la dimension incestueuse de l'amour de Pandion pour sa fille.

4. Pandion place résolument le débat sur le plan des sentiments : en jouant de la menace de sa propre mort, il contraint Térée à s'incliner, sous peine d'être accusé de discourtoisie : « si vous m'aimez... » ; il est impossible d'insister davantage.

5. *Malbailli* (v. 384). On pourrait traduire familièrement par « mal barré ».

6. Intervention du narrateur, comme il y en a beaucoup, et qui ouvre l'une des séquences de dialogue entre un lecteur naïf et l'instance d'énonciation détentrice d'un savoir global sur la fiction, et de la maîtrise du code courtois. Comme la plupart de ces commentaires, celui-ci fait allusion au déroulement catastrophique du récit : cette voix prophétique remplit à peu près les fonctions du chœur antique.

7. Pour l'habile rhéteur qu'est Térée, c'est le comble. Mais c'est aussi un pressentiment de la suite de l'histoire, puisque Philomena aussi « perdra la parole », du fait du désir incontrôlé de son beau-frère.

Page 927.

a. oiaus R. *Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Toute l'argumentation dialectique de ce passage semble confirmer l'attribution de *Philomena* à Chrétien de Troyes, dans la mesure où elle est très proche de l'une des chansons du poète champenois, *Amour a engagé querelle...* (p. 1041). Il est vrai que les motifs développés ne sont pas d'une exceptionnelle originalité, mais le traitement qui en est fait dénote une indéniable parenté entre le texte lyrique et la glose romanesque.

2. Ici comme dans les chansons de Chrétien de Troyes, nous choisissons de conserver la nature féminine de l'Amour, figure allégorique, au mépris de la grammaire.

3. Le « mercenaire » d'Amour constitue un motif très fréquent de la lyrique d'oïl.

Page 928.

a. por R. *Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Expression peu claire (voir v. 438) ; l'idée que l'amour est une maladie ravageante que ne saurait guérir la satisfaction du désir est en contradiction, plus ou moins, avec celle que traduisent bien des textes médiévaux, et d'une certaine façon l'histoire de Térée elle-même, selon laquelle la possession unique de la personne aimée suffit

à guérir l'amant martyr. On voit ici le choc de deux conceptions incompatibles de l'amour : d'une part la *fine amor* courtoise, d'autre part le désir ovidien, soucieux de satisfaction physique immédiate.

2. Nouvelle intervention du narrateur, sur le mode conditionnel, qui imagine une alternative de l'histoire dont il est parfaitement clair qu'elle n'aura pas lieu, d'autant qu'elle serait mortelle pour la poursuite de l'œuvre littéraire en tant que telle.

3. Dans la mesure où le *« corage »* est davantage l'opinion que le sentiment, *descoragier* (v. 456) pourrait se traduire par « changer d'avis », mais il est évident que l'on peut jouer sur les mots, et sur le double sens de ces termes.

4. Là encore, il s'agit non seulement d'un commentaire adapté à la situation présente, mais d'une préfiguration de la suite : Térée va effectivement « prier d'amour » Philomena, avant de la violer.

Page 929.

a. vint / A merveil moi *R. Nous corrigeons d'après de Boer.* ↔ *b.* dont *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Il s'agit d'un débat intérieur dont le contenu est résumé au lieu d'être traduit en discours direct.

Page 930.

a. Folio 172 de R – a, 536-580 ; b, 581-625 ; c, 626-670 ; d, 671-715. ↔ *b.* la *R. Nous corrigeons d'après de Boer.* ↔ *c.* viex *R. Nous corrigeons pour l'apparence de la rime.*

1. *Lui* (v. 520) désigne apparemment Philomena : le message est clair, et mensonger ; peu importe à Térée l'objet apparent de sa mission ; ce qui compte c'est le sujet qui la lui a confiée, à savoir Procné. Tout le développement qui suit vise à présenter Térée comme un modèle d'amant courtois, entièrement soumis aux volontés de sa dame, et prenant au pied de la lettre (l'exil, et ses conséquences : renoncement à son statut de roi, privation de son fils, etc.) une menace que d'ailleurs le texte n'a jamais mentionnée en situation.

2. Allusion à l'arbitraire implacable de la dame dans la relation courtoise : Procné ne reviendrait jamais, elle, sur sa décision. Mais on pourrait presque comprendre : « je ne m'en remettrai pas ».

3. C'est le problème de l'écart entre apparence et essence : Pandion est excusable de s'y tromper, à une époque où la possibilité du mensonge est encore un scandale, et où le présupposé philosophique de base est l'adéquation parfaite entre les sentiments et les manifestations extérieures. De là le changement de sens du mot « semblant ».

Page 931.

a. fine *R. Nous corrigeons d'après de Boer pour la rime.*

1. Les héros médiévaux pleurent abondamment, mais il semble que l'intervention du « je » est quelque peu ironique ; c'est encore un détail en faveur de l'attribution à Chrétien de Troyes, spécialiste des commentaires distanciés et humoristiques.

2. Pandion passe du « vous » au « tu » à l'intérieur d'une même phrase (v. 558-561) ; ce phénomène, tout naturel dans un texte médiéval, pose quelques problèmes de traduction : il faut s'en tenir à l'une des deux séries. Ici il paraît plus plausible de généraliser le vouvoiement.

3. Pandion engage la responsabilité de Térée ; c'est avant tout à un devoir moral qu'il manquera.

4. Tout le passage tourne autour des deux verbes « revenir » (v. 578) et « ramener » (v. 579) qui fonctionnent comme un leitmotiv douloureux, compte tenu de la suite des événements ; cet emploi de mots-refrains confirme l'habileté rhétorique de l'auteur.

5. Au sens propre du terme, puisque au Moyen Âge les tables sont faites de planches que l'on pose sur des tréteaux au moment du repas. Tout le passage constitue une description vivante d'une « scène de la vie quotidienne » au XIIe siècle, sinon au temps, mythique, de Pandion et Philomena...

6. *Soupeçon* (v. 586) au sens de « souci ».

7. Doublet caractéristique du mouvement de la phrase romanesque au XIIe et au XIIIe siècle. Il n'est pas toujours facile d'en traduire les deux termes.

8. Littéralement : « à plusieurs personnes ».

Page 932.

a. li ensamble / Soit *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Le terme de *losengier* (v. 602) est ambigu ; il désigne ici le discours séducteur de Térée, interprété par la jeune fille comme une simple marque d'affection fraternelle, mais dénotant en fait sa « folie » et son hypocrisie.

2. Traduction conforme au sens originel du mot, qui a pris très tôt une valeur péjorative soulignant les mauvaises intentions de Térée.

3. La *merveille* (v. 608), c'est le prodige, le phénomène surnaturel ; dans certains cas, il s'agit simplement d'un mode d'expression superlatif. Ici, les deux registres se rejoignent : Térée admire très profondément Philomena, qui est de fait une « merveille ».

4. Traduction approximative de *deliez* (v. 616) ; le qualificatif porte peut-être sur l'effet produit par le vin en question.

5. Après le portrait de femme, un nouveau motif obligé est la description du festin courtois — qui n'a rien d'« antique », bien évidemment.

6. *Li vassal*, dit le texte (v. 620), ce qui est difficilement traduisible tel quel dans le contexte.

7. Nouvelle intervention d'un lecteur-auditeur dont le rôle est de mettre l'accent sur les apparentes invraisemblances du récit, permettant ainsi à l'auteur de préciser ses intentions et de souligner les effets les plus intéressants dans son texte.

Page 933.

1. Aperçu, un peu déconcertant pour le lecteur moderne, des *realia* du XIIe siècle : les invités de haut rang, c'est-à-dire Térée et sa

suite, partagent apparemment un seul grand lit ; c'est pousser très loin le principe bien répandu de la chambre commune (voir le *Tristan* de Béroul). Le motif de l'insomnie et des tourments nocturnes de l'amoureux est un *topos* des romans du XII[e] siècle, mais ici la dimension criminelle de cette passion en modifie le sens et l'impact.

2. C'est le motif de l'« aube », également subverti par son application à Térée ; habituellement, les amants sont désespérés de l'arrivée de l'aube, et la figure du don conditionnel (trente marcs d'or représentent une somme considérable) est inversée.

3. Soit qu'il l'entende directement, étant couché dans une chambre proche, soit qu'il l'entende dire par ses serviteurs.

4. Le terme employé ici, de manière un peu surprenante, est *merveille* (v. 681) : la conduite de Térée relève de l'inimaginable, c'est-à-dire, en dernière analyse, du « merveilleux » au sens étymologique.

Page 934.

a. Folio 173 de R – a, 716-752 ; b, 753-797 ; c, 798-842 ; d, 843-879.

1. Nouvel exercice rhétorique sur les sens littéral et figuré de « revenir » : la douleur de Pandion est rendue plus intensément par la démonstration de la virtuosité formelle de l'écrivain.

2. Énoncé de type proverbial, comme on en rencontre quelques autres dans le cours du texte ; par le biais de la sagesse populaire s'effectue le lien entre la thématique antique et le récit médiéval. Térée est en effet le loup, ravisseur, auquel on confie en toute légalité l'agnelle innocente ; peut-être la référence à ce proverbe constitue-t-il un écho harmonique à l'horreur finale, la dévoration de l'enfant par le « loup » Térée.

Page 935.

a. d'un ou d'el *R. Nous corrigeons d'après de Boer.* •• *b.* plese *R. Nous corrigeons d'après de Boer pour la rime.*

1. Le texte ne perd pas une occasion de rappeler sa fin tragique ; le principe esthétique de *Philomena* est aux antipodes du « suspense » : il s'agit au contraire de faire sentir le poids de la fatalité, et de marquer les étapes du fonctionnement mécanique de la « machine infernale » du destin.

2. *Gaste* (v. 731), comme l'est la terre autour du château de Beaurepaire dans *Perceval* (v. 1709, p. 727, et 1750, p. 728) ; la valeur péjorative de l'adjectif correspond à l'usage mauvais qui est fait de cette maison : c'est dans cette « maison gaste » que Térée va « gaster », dévaster, Philomena.

3. C'est là la signature qui a déclenché tout le débat à propos de l'attribution de *Philomena*. Il est difficile de reconnaître dans la forme *li Gois* une déformation de Chrétien de Troyes, quoique les scribes du XIII[e] siècle finissant ne connussent peut-être plus le poète du XII[e] siècle. L'hypothèse de de Boer, selon laquelle « Gouaix » serait le village d'origine de Chrétien, si bien que cette signature serait celle de la jeunesse de l'écrivain, n'ayant pas encore accédé à la célé-

brité, est des plus intéressantes, même si rien ne permet de la confirmer. Une autre possibilité serait celle de l'identification religieuse de « Chrétien le goy », le nouveau converti...

4. Énoncé proverbial dont le sens est en gros : « il n'est pas délicat sur le choix des moyens » (v. 751).

5. Si l'on peut dire, dans un contexte où l'amour laisse la place au désir. De manière caractéristique, alors que la moitié du récit s'est consumée dans la relation du voyage de Térée et du succès de sa mission, la scène du viol sera exécutée en quelques vers, et elle est retardée autant que possible par une digression moralisante, qui accumule les vérités d'ordre général, comme si l'œuvre littéraire ne parvenait pas à assumer la mise en texte de ce scandale d'ordre sexuel.

Page 936.

1. Formulation prudente de Philomena — c'est précisément ce qui va lui arriver. Mais on peut lire aussi cette dénégation modulée comme une provocation, une suggestion adressée à Térée.

2. Mot à mot : « m'épie » (voir v. 797), ce qui fait doublet avec le vers suivant. Pourtant, Térée prend toutes les précautions nécessaires pour que sa félonie ne soit pas découverte.

3. Manifestations physiques de douleur et d'indignation, qui se trouvent ressembler singulièrement aux symptômes habituels de l'enamoration. Les vers qui suivent soulignent combien Philomena est « malade » de la violence qu'elle doit subir, comme si la victime assumait la responsabilité du crime.

Page 937.

a. As le tu ja *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. *Forsenes* : « es hors de sens » ; *enrages* : « enrages, es atteint de la rage » (v. 829) ; de la folie à la rage, de la maladie mentale à la maladie physique ; la violence sexuelle est assimilée à la folie furieuse. On poursuit en filigrane la métaphore du loup. Térée bascule dans l'animalité, ou au moins (au plus ?) dans l'inhumanité.

2. Littéralement : « Un malheur en attire toujours un autre » (voir v. 840-841). Là encore, le recours à l'énoncé de type proverbial vient à l'appui du jugement que le narrateur porte sur son récit.

Page 938.

a. Folio 174 de R – a, 880-916 ; b, 917-961 ; c, 962-1006 ; d, 1007-1051.

1. Humour noir du texte : la langue coupée est en effet censée garantir le silence, et du coup constituer, en tout cas du point de vue de Térée, la négation de toute possibilité de récit. Mais le fait même que cet énoncé existe prouve que les précautions prises par Térée n'ont pas réussi à déjouer le piège de la narration.

2. *Vilaine* (v. 869) : techniquement, il s'agit en effet d'une paysanne, d'une femme non noble par opposition à la classe chevaleresque. Mais, dans *Philomena*, le terme se charge sans doute d'une

connotation plus directement péjorative : la basse extraction de la vieille se manifeste par la vilenie morale qui lui fait consentir à sa tâche.

3. « Térée ou la précaution inutile » : en dépit de son habileté à mentir et à tromper, Térée commet une erreur qui lui sera fatale. Dans tout ce qui concerne la vieille et les consignes qu'elle reçoit, le texte est en proie à un certain malaise, qui se manifeste par de longues explications plus ou moins contradictoires.

4. Le texte, quelque peu ambigu, semble suggérer qu'il y a une confusion entre le pays et la ville, comme si l'adaptateur n'avait qu'une connaissance chancelante de la géographie antique qu'il emprunte à sa source.

Page 939.

1. La série de questions de Procné souligne son empressement à voir sa sœur, et confirme que la relation amoureuse véritable s'établit entre elle et Philomena, et certainement pas entre elle et Térée, dont le retour lui est indifférent.

2. On en revient à la situation initiale : Procné est prête à partir voir sa sœur, comme si le scénario n'avait pas été joué une fois déjà. Il faut noter que, au contraire de ce qui se passe dans la relation courtoise, Procné est entièrement soumise à Térée, et que c'est elle qui demande son « congé ».

3. Le discours hypocrite de Térée a parfois recours à des énoncés à double sens, qui soulignent le scandale de sa conduite pour le lecteur attentif. Ses réticences relèvent de la rhétorique pure, et visent en fait à exciter la curiosité et l'inquiétude de Procné, afin de préparer son mensonge.

Page 940.

1. Le *renardie* est le trait dominant de Renart, c'est-à-dire, encore plus que la ruse concrète, le don de convaincre ses interlocuteurs par sa parole melliflue. La présence du terme à la rime (v. 929) dans un texte que l'on peut faire remonter au XIIe siècle prouve que le *Roman de Renart* était déjà diffusé et apprécié à cette époque, suffisamment pour que le personnage du goupil ait atteint les dimensions d'un type. Réciproquement, *barat*, dûment personnifié, fait une belle carrière dans les textes du XIIIe siècle, en particulier dans le *Roman de la Rose*.

2. La brutalité de la révélation est encore renforcée par la rhétorique dilatoire des quelque cinquante vers qui précèdent.

3. *« Chetive, lasse »* (v. 949) constitue une fois de plus un de ces doublets qu'affectionne la littérature médiévale. En l'occurrence, il s'applique aussi bien à Procné qu'à Philomena, l'une plongée dans le deuil, l'autre morte. Cette ambiguïté correspond à l'état d'esprit de Procné : elle ne sait laquelle des deux est la plus à plaindre.

4. « Courroux » a un sens plus large au Moyen Âge que de nos jours ; il implique douleur, révolte, malaise généralisé, plutôt que colère à proprement parler. Térée pratique ici un exercice de *consola-*

tio qui ressortit à un genre bien connu, mais se situe le plus souvent dans un contexte différent, dans le cas d'une mort véritable.

Page 941.

1. Reprise du motif de Nature forgeant avec Philomena la plus belle créature qui soit et « jetant le moule » après (voir n. 1, p. 921).

2. L'anaphore partielle sur « mort », trait dominant du morceau de bravoure que constitue l'interpellation de la Mort allégorisée, rappelle le texte sans doute à peu près contemporain d'Hélinand de Froidmont, *Les Vers de la Mort*. Le thème dominant, comme dans ce modèle possible, est l'universalité de la mort, son caractère inévitable, mais aussi, de manière plus originelle, l'insistance sur le deuil éternel de Procné et sa volonté de mourir pour rejoindre sa sœur. C'est là un *topos* qui appartient à un autre registre, celui de la déploration funèbre de l'amant courtois : une fois de plus, l'amour de Procné pour Philomena est décrit en termes de *fine amor*.

3. Le noir comme couleur du deuil est à la rigueur une notion médiévale, mais certainement pas une idée antique : on a là encore un effet d'anachronisme caractéristique de l'écriture du Moyen Âge, et qui contraste avec la description scrupuleuse du sacrifice à la mode latine (voir n. 1, p. 942).

Page 942.

a. tout a un bot *R. Nous corrigeons d'après de Boer.* •• *b. Folio 175 de R – a, 1052-1096 ; b, 1097-1141 ; c, 1142-1186 ; d, 1187-1231.*

1. L'auteur suit de près le texte latin, et prend le plus grand soin de transcrire toutes les étapes du sacrifice, même celles qui lui paraissent bizarres, et dont il ne rend qu'imparfaitement compte, peut-être en raison d'une mauvaise compréhension de sa source.

2. Il s'agit apparemment d'un cénotaphe où l'urne contenant les cendres du taureau sacrifié remplace celle qui aurait dû contenir les cendres de Philomena. L'adjectif *bis* (v. 1041) pour décrire une pierre, d'usage assez fréquent, manque de précision : peut-être faut-il comprendre « gris », mais ce n'est pas une couleur particulièrement bien choisie pour un tombeau...

3. La référence mythologique à Pluton, dieu des Enfers, est en gros correcte, même si l'écrivain du XIIe siècle semble osciller entre une vision chrétienne selon laquelle le dieu des Enfers est nécessairement un diable, et l'idée que se fait l'Antiquité de l'au-delà (enfers tripartites comportant un séjour de délices, où les prières et les sacrifices de Procné ont pour but d'expédier Philomena).

Page 943.

a. ce *R. Nous corrigeons d'après de Boer.* •• *b.* tout *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. La comparaison de Térée avec un diable s'impose dans le contexte.

2. À nouveau le terme employé ici est *merveilles* (v. 1067), pris

adverbialement : l'auteur l'emploie apparemment pour tout ce qui sort de l'ordinaire, que ce soit en un sens positif ou en un sens négatif, ou simplement quantitativement.

3. Les vers 1066-1069 semblent suggérer que Térée ne s'est pas satisfait d'avoir violé une fois Philomena, mais qu'il revient lui rendre visite dans sa maison et continue à la prendre de force : le texte n'est pas très clair là-dessus, et cette confusion est liée au problème topographique : où est la maison par rapport à la cité ?

4. Pour la première fois, mais non pour la dernière, le texte est confronté au problème de l'incapacité de communiquer de Philomena, qui semble à ce point du récit rendre inutiles les précautions de Térée : pourquoi en effet garder si étroitement une muette ? La manière dont l'écrivain revient à plusieurs reprises là-dessus dénote une volonté de cohérence et de logique assez originales pour le Moyen Âge.

5. Ou du fil ? Plus généralement, du matériel pour filer (voir v. 1092).

6. *Œustille* (v. 1094) correspond peut-être à « petit œil » : en tout cas, c'est un terme du genre « mie » ou « gote » pour indiquer une très petite quantité.

7. Étoffe brodée de grandes dimensions, et de fonctions assez indéterminées.

Page 944.

1. Le terme (v. 1098) est beaucoup plus fort en ancien français que dans la langue moderne ; on pourrait traduire aussi par « malheur », ou même « tragédie ».

2. Contradictoire par rapport à ce qui précède, puisqu'il a été dit que la vieille et sa fille avaient déjà tout le matériel nécessaire pour tisser et broder (v. 1094-1095, p. 943). Mais peut-être faut-il comprendre, comme le suggère l'énumération de couleurs qui suit, que les étoffes et les fils dont se sert l'aristocratique Philomena sont nécessairement plus riches et plus précieux que ceux de sa duègne.

3. S'agit-il de la vieille, ou de Philomena elle-même ? On peut difficilement admettre que celle-ci ait laissé voir son travail à sa gardienne, de peur que celle-ci n'en déchiffre le sens et ne prenne des mesures de rétorsion !

4. La nature de l'œuvre est difficile à préciser, comme dans le *Lai du Laüstic* de Marie de France : y a-t-il des *lettres* écrites à l'aide des fils brodés, ou s'agit-il simplement de *figures* représentant par exemple Philomena ? Bande dessinée d'un nouveau genre, ou variation sur le modèle de la Tapisserie de Bayeux, la « courtine » de Philomena constitue un exemple d'une *mimésis* impossible, qui représente même l'irreprésentable (voir le portrait de Philomena, et l'allusion à la « mesnie Hellequin », v. 192, p. 922).

5. *Sa mestre* (v. 1141, p. 945) : la vieille est soudain promue au rang honorable de « gouvernante », alors qu'elle n'était jusqu'alors qu'une geôlière. On se rapproche de l'espace courtois de la cité, et la moindre faute de Térée n'est pas d'abandonner Philomena à son sort sans lui fournir un entourage conforme à son rang. En d'autres

termes, il eſt normal de violer des bergères, et cela ne devient répréhensible que lorsque la victime eſt une princesse dotée de toutes les qualités de la dame courtoise.

Page 946.

1. La vieille interprète les choses en fonction du syſtème de valeurs qui lui eſt propre : vénale et cupide, elle imagine tout naturellement que Philomena eſt comme elle poussée par l'appât du gain ; en outre, l'espoir de partager, peut-être, la récompense la rend d'autant plus favorable à cette initiative de Philomena, qui eſt à la lettre contraire aux inſtructions reçues de Térée.

2. Il s'agit certes d'un énoncé proverbial, mais il eſt significatif que le texte fasse appel à l'autorité de la « lettre » (v. 1214) au moment où la prisonnière parvient à faire passer un message, sinon une lettre, à l'extérieur.

3. Voir n. 4, p. 943 ; la dénégation manifeſte l'inquiétude résiduelle du texte qui sait ce qui va se produire.

Page 947.

a. Folio 176 de R – a, 1232-1268 ; b, 1269-1313 ; c, 1314-1358 ; d, 1359-1395.

1. Sans qu'il soit possible de préciser s'il s'agit de la courtine en tant qu'objet matériel, dont Procné comprend le sens, ou des événements qui se sont produits, et qui sont l'ouvrage de Térée.

2. La scène eſt d'un dépouillement hautement improbable : les deux figures féminines sont seules dans un paysage réduit à l'essentiel, et l'auteur ne se soucie pas en ce moment de vraisemblance narrative ; au contraire les actions de Procné ont une qualité curieusement onirique, comme si elle se déplaçait hors du monde normal et quotidien.

Page 948.

a. Quar *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Sur terre, c'eſt Térée qui a le pouvoir : les deux femmes réduites à la clandeſtinité n'ont pas de place dans le monde « supérieur », déserté par la juſtice et l'honnêteté, elles doivent se réfugier sous la terre, comme dans un tombeau : et de fait, Philomena eſt déjà morte et ensevelie dans le cénotaphe préparé avec amour par sa sœur.

2. *Dyables*, dit le texte (v. 1298) : la croyance chrétienne superſtitieuse en l'exiſtence d'anges et de diables gardiens qui inspirent les actes des hommes eſt ici appliquée sans autre forme de procès, et sert à juſtifier l'acte inqualifiable de Procné.

3. L'amour de Procné pour sa sœur l'emporte sur tous les autres sentiments, même les plus naturels. L'insiſtance sur la ressemblance entre le père et le fils sert à diminuer autant que possible l'horreur de son acte, mais établit aussi un second axe de symétrie dans le texte : les couples en présence ne sont jamais des couples normaux (Térée et Procné se sont mariés à la male heure ; voir p. 917), mais des associations contre nature : Pandion et Philomena, Procné et Philomena,

Térée et Itys. D'ailleurs dans l'épisode qui suit, c'est Térée qui insiste sans cesse pour qu'Itys participe à la fête, et qui semble ne pas pouvoir se passer de son fils.

Page 949.

a. Il *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Le plan diabolique comporte d'emblée deux temps : le meurtre n'est pas une vengeance suffisante, il faut y joindre l'anthropophagie involontaire. Dans ce motif variante du « Cœur mangé », on peut voir le surgissement d'un des plus vieux tabous de l'Occident, ainsi que le souvenir de plusieurs mythes antiques, de Tantale à Artémise.

2. Il y a évidemment une ambiguïté : dans le contexte, tout le monde, à commencer par Térée, comprend évidemment : le « mets » que le roi préfère. Mais la formule employée par Procné est celle qui désigne traditionnellement la *personne* la mieux aimée d'une autre.

Page 950.

a. cuident *R. Nous corrigeons d'après de Boer.* •• *b.* se *R. Nous corrigeons d'après de Boer.*

1. Intervention de l'auteur, qui prend grand soin de souligner l'horreur de la situation par un double jeu d'annonces et de prétéritions.

2. C'est une fois de plus le monde à l'envers : la dame sert au lieu d'être servie, ce qui infirme rétrospectivement tout le discours pseudo-courtois de Térée. Mais il y a d'autre part une ironie tragique dans la satisfaction du personnage masculin, savourant les attentions de son épouse sans en percevoir l'horreur.

3. Les termes employés ici, et plus bas (voir v. 1390), sont ceux que l'on utilise normalement pour la venaison ; il est évidemment difficile de traduire exactement.

Page 951.

a. Folio 177 de R – a, 1396-1432 ; b, 1433-1468.

1. La révélation de Procné suit de près le modèle latin, ce qui lui donne la forme assez curieuse d'une énigme du type de celle du Sphinx. Cette vérité *« tout en apert »* a besoin pour être comprise de la confirmation des objets, tant elle est inacceptable : Philomena apparaît à ce moment brandissant la tête de l'enfant.

2. Que Térée éprouve de la honte en voyant Philomena paraît normal à un lecteur moderne. Qu'il en éprouve devant la tête d'Itys est un peu plus surprenant : on attendrait plutôt colère et désespoir, qui ne tardent pas d'ailleurs. Mais Térée a honte d'avoir commis le crime affreux d'anthropophagie. Bien qu'il ne l'ait pas fait consciemment, il est en faute, et ressent donc les émotions du coupable lorsqu'il apprend la vérité.

Page 952.

1. Cette énumération des plus étranges rappelle un peu celle du « salut » à tous les amants de Thomas d'Angleterre à la fin de son

Tristan. Le point commun de tous ces personnages, apparemment, est qu'ils sont en infraction par rapport aux valeurs courtoises — plus particulièrement, qu'ils ne se comportent pas comme il faut à l'égard des jeunes filles.

2. Pour une fois, l'harmonie imitative fonctionne aussi bien en français moderne que dans la langue médiévale ; avec un peu d'imagination, on peut admettre que le rossignol invite en effet au meurtre, mais il est curieux de voir un oiseau dont le chant est renommé réduit ici à deux notes ! Le rossignol est bien sûr le symbole de l'amour et de la fidélité.

GUILLAUME D'ANGLETERRE

NOTICE

La caractéristique la plus frappante de *Guillaume d'Angleterre* est son aspect hybride : à première vue, il s'agit d'un texte d'édification, d'une vie de saint[1] ; mais, après un début conforme aux lois du genre, on se retrouve dans le cadre d'un roman d'aventures, et d'un roman d'aventures singulièrement dépourvu de toute dimension morale. Au total, il n'est guère possible de justifier la dépense que constitue le roman, puisque la situation finale reproduit exactement la situation initiale, sans qu'il y ait eu — explicitement — de péché à expier, ou de manque à redresser. Pourquoi la voix divine expédie-t-elle sur les routes de l'exil un roi apparemment sans reproche, et une reine dotée de toutes les perfections ? Surtout, pourquoi cet exil prend-il la forme pour le moins curieuse d'une métamorphose, des plus réussies au demeurant, en homme d'affaires, pour le roi, et en dame d'un fief obtenu par des moyens assez peu recommandables, pour la reine ? Le texte oscille sans cesse entre deux logiques narratives, qui se chevauchent parfois de manière extrêmement bizarre : ainsi, de l'épisode de la bourse du marchand, d'abord rejetée avec indignation par le roi Guillaume, puis considérée par lui avec envie, précisément enlevée par un oiseau à ce moment, afin d'éviter au héros le double péché de convoitise et de vilenie, et miraculeusement restituée au moment de la reconnaissance finale entre le père et ses fils, en tant que preuve définitive de ce qui vient d'être dit... Toutes sortes de souvenirs littéraires semblent affleurer à la surface du récit à ce propos[2], sans que l'auteur se décide à faire un choix. Le principe de rédaction peut être, au mieux, qualifié de polyphonique : c'est-à-dire qu'au lieu de choisir dans la masse de motifs et d'éléments disponibles, l'écrivain les juxtapose sans vouloir en sacrifier aucun.

1. Ce genre de textes est très représenté au Moyen Âge : les premières œuvres littéraires à proprement parler en langue d'oïl sont des Vies de saint(e) : de la *Cantilène de sainte Eulalie* (xe siècle) à la *Vie de saint Alexis* (xie), sans parler de la Chanson occitane de *Sainte Foy*.

2. Pour ne citer qu'un exemple, un roman du début du xiiie siècle, attribué à Jean Renart, et intitulé précisément *L'Escoufle* (c'est-à-dire une sorte d'épervier), raconte l'histoire d'une aumônière dont s'empare un oiseau de proie, lançant ainsi sur les routes de l'aventure le jeune homme qui désire la récupérer.

La même instabilité, ou le même polymorphisme, se retrouve dans la caractérisation des personnages. Le roi Guillaume est présenté comme un modèle de bon souverain[1] — mais son chapelain lui rappelle qu'il possède indûment de nombreux biens qu'il lui faut restituer[2]. Ce parangon de toutes les vertus qu'est la reine Gratienne est brusquement dépeint comme une créature dotée de la traditionnelle ruse féminine, et dont la seule idée est de tromper le malheureux Gleolais[3]. Les personnages secondaires ne sont pas plus « cohérents » : l'attitude des marchands qui commencent par battre le roi, puis acceptent de l'embarquer sur leur nef « pour l'amour de Dieu[4] » n'est pas plus logique que celle du forestier du roi de Catenasse, présenté à la fois comme un « vilain[5] » vénal, dont la seule préoccupation est d'acheter le plus cher possible le délai qu'il consent aux deux enfants dans la forêt, et comme un individu « courtois » au sens large du terme, tellement impressionné par lesdits enfants qu'il ne se résout que la mort dans l'âme à les livrer au roi, en lui conseillant d'ailleurs la clémence. En fait, on pourrait voir dans ce phénomène une tentative inédite pour présenter la complexité d'une figure humaine en évitant les stéréotypes, et en considérant les deux aspects d'une même question : la reine Gratienne est à la fois une victime qui cherche tant bien que mal à garder la foi qu'elle doit à son légitime époux, et une intrigante qui profite de la faiblesse d'un vieillard, selon qu'on la considère du point de vue du lecteur (presque) omniscient, qui est au courant de son passé, ou de la *maisnie* de Gleolais, qui ne perçoit que les apparences[6].

Mais en échappant, dans une certaine mesure, aux contraintes des genres et des styles, le texte renonce à une possible cohérence, il renonce à la *senefiance* que les romans de Chrétien de Troyes manifestent clairement. Plus que des impressions de lecture, toujours subjectives, ou même que des statistiques portant sur la langue, qui peuvent toujours être manipulées et orientées, on peut donner comme raison de rejeter l'assignation de *Guillaume d'Angleterre* à Chrétien cette absence de sens dans le roman, cet échec de la *conjointure*[7]. Quoi que l'on mette derrière cette notion embarrassante inventée par l'écrivain lui-même, elle est perceptible d'*Érec et Énide* au *Conte du Graal*, et elle manque cruellement dans *Guillaume d'Angleterre*, texte à la dérive, sans point d'ancrage, sans armature signifiante

1. Voir v. 19-22, p. 955 ; v. 43, 52, p. 956, etc.
2. V. 96-97, p. 957.
3. Voir en particulier v. 1185-1187, p. 984 : alors que les vers précédents décrivent les larmes de Gratienne confrontée à un dilemme tragique, ceux-ci suggèrent en fait que la meilleure des femmes est encore une fille d'Ève.
4. Le changement s'opère sans explication en l'espace d'une trentaine de vers : 950-983, p. 978-979.
5. La description du forestier utilise des termes très forts, et peu flatteurs (v. 1834-1835, p. 999). Le ton change complètement un peu plus loin, en présence du roi (v. 1892-1899, p. 1001).
6. Voir les commentaires empreints de cynisme des invités aux noces (v. 1265-1288, p. 986).
7. Au début de son premier roman, *Érec et Énide*, Chrétien introduit cette notion nouvelle pour opposer son œuvre à celle des conteurs qui avant lui ont simplement raconté une histoire sans en percevoir la signification ni en dégager la valeur : *Et tret d'un conte d'avanture / Une mout bele conjointure* (v. 13-14, p. 3).

repérable. Admettons que ce roman qui n'en est pas tout à fait un raconte un « conte d'aventures » : même le conte d'aventures le plus fantasque recèle une raison d'être et un sens minimal ; ici, tout semble se passer au hasard, sans que la volonté divine, ni celle de l'auteur, puisse constituer un fil directeur repérable.

L'ouverture de *Guillaume d'Angleterre* est directement empruntée, semble-t-il, au schéma des vies de saints[1] : un couple idéal reste marié pendant plusieurs années sans avoir d'héritier ; enfin la reine est enceinte. Traditionnellement, comme on le voit dans toute une série de textes qui va de la *Vie de saint Alexis*[2] à l'*Éracle* de Gautier d'Arras[3], le héros de l'histoire sera l'enfant à naître, dont l'apparition tardive signe la prédestination. Mais ici, alors que l'histoire semblerait bien installée sur des rails narratifs correspondant à une esthétique et à une thématique parfaitement répertoriées, le récit bifurque soudain, avec une péripétie inattendue : la voix divine qui enjoint au roi de partir en exil. Là encore, il y a des précédents. D'ailleurs, comme on le voit dans *Éracle* précisément, le motif du message céleste peut prendre place dans le droit fil de l'hagiographie romanesque : les parents sont informés du destin d'exception qui attend leur progéniture, et avisés de n'avoir point à s'y opposer. Mais en l'occurrence, la voix tient un discours tout à fait différent : le roi doit partir en exil[4]. Aucune raison n'est donnée à cette exigence, qui relève apparemment de l'arbitraire divin. Guillaume est une sorte de second Job, mais un Job dont la mise à l'épreuve ne correspond pas à des présupposés théologiques précis.

La réaction des personnages est également en décalage par rapport à la norme : au lieu de considérer comme acquis qu'il s'agit d'un message divin, le roi s'adresse à son chapelain pour obtenir l'exégèse d'un énoncé pourtant fort clair, et le chapelain, loin de considérer ledit message de manière positive, le traite avec méfiance et exige des preuves de son orthodoxie[5]. Le scepticisme inattendu d'un personnage normalement en faveur de la merveille, pourvu qu'elle soit christianisée, jette un doute sérieux sur la valeur de la séquence. D'ailleurs, les réticences du chapelain apprennent aussi au lecteur que le roi et la reine ne sont peut-être pas tout à fait ce qu'ils paraissent être, c'est-à-dire des modèles de vertu. Le motif, classique dans les vies de saint, de l'abandon des biens se charge ici d'une dimension pénitentielle plus rare : les biens redistribués par le roi sont en fait des restitutions de possessions mal acquises. Enfin, la séquence présente un dernier aspect surprenant : le débat entre la reine et le roi. Celui-ci

1. Par exemple, la *Vie de saint Eustache*, de Guillaume de Ferrières, à peu près contemporaine (1170-1190).

2. Il s'agit de l'un des premiers textes littéraires en langue d'oïl (voir p. 1410, n. 1), qui relate la vie de saint Alexis, dont les vicissitudes sont empruntées au modèle de la sainteté orientale : pas de martyre, mais un rejet par le héros de tous les avantages sociaux qui lui sont normalement acquis pour pratiquer la pauvreté et l'humilité à l'imitation du Christ.

3. Roman de la fin du XII[e] siècle, dont l'auteur est (à peu près) le contemporain et le rival de Chrétien de Troyes. Ce texte curieusement décousu, du point de vue du lecteur moderne, relate de façon « romancée » l'histoire de l'empereur Héraclius.

4. V. 83-86, p. 957.

5. V. 104-105, p. 957, puis v. 133-137, p. 958.

veut partir seul, ce qui se conçoit, et la reine prétend l'accompagner, ce qui se conçoit aussi. Tous deux rivalisent d'altruisme et de dévouement, bien que les arguments du roi puissent être lus de manière différente : la reine l'embarrasserait, il ne saurait que faire d'elle lors de son accouchement ; qu'elle reste bien tranquille dans le palais, et son époux aura au moins l'âme plus légère[1].

Curieux mélange de pragmatisme et de chantage sentimental, le débat s'étire sur plus de cent vingt vers[2], ce qui est considérable, eu égard aux dimensions de l'œuvre. Comme d'autres passages par la suite, cette séquence semble refléter une certaine perplexité de la part de l'auteur : tout se passe comme s'il ne savait pas quoi faire de sa narration, et qu'il gagnait du temps en plaçant dans la bouche de ses personnages des discours passablement oiseux. De manière typique, en particulier, le roi fait appel à des réflexions ressortissant à la morale traditionnelle et tend à parler en proverbes, multipliant les énoncés formulaires plus ou moins bien adaptés à la situation[3]. Cependant, alors que la discussion semble très serrée, chacun des deux interlocuteurs ayant à sa disposition un grand nombre d'aphorismes et d'*exempla* en faveur de leurs points de vue respectifs, le roi abandonne le combat subitement, et s'incline devant la volonté de sa dame sans autre forme de procès[4], comme s'il était saisi par un tardif souvenir de l'idéologie courtoise. En effet, dans ce contexte, l'« ami » doit se soumettre aux volontés de celle qu'il aime, qu'elles soient justes ou non. Il est vrai que le corollaire est que les volontés d'une dame vraiment courtoise sont toujours justes, alors que le cas de figure présenté ici ne fait pas partie du canon du discours amoureux. Comme dans le reste de l'œuvre, des souvenirs littéraires affleurent, sans que l'on puisse dire si c'est un effet délibérément produit par l'auteur, ou simplement le résultat de l'imprégnation culturelle inévitable en milieu clérical pendant la seconde moitié du XIIe siècle.

Le premier rappel intertextuel, ici, est en fait un roman de Chrétien de Troyes — le vrai —, à savoir *Érec et Énide* : comme dans ce texte, l'accent est mis sur la relation courtoise, maintenue contre le code dominant, entre un mari et sa femme ; de même qu'Énide est à la fois l'épouse d'Érec — et en tant que telle soumise à sa volonté — et son amie[5], c'est-à-dire l'élément dominant du couple, la reine Gratienne apparaît sous les deux aspects de la femme obéissante, disposée à suivre son mari partout, et de la dame courtoise imposant sa volonté — qui se trouve en l'occurrence coïncider avec son devoir matrimonial. La ressemblance est renforcée par les circonstances d'un départ obligé, présenté comme une mise à l'épreuve — même si on ne saisit pas bien les raisons de cette mise à l'épreuve, non plus que ses modalités : il y a là un rappel de l'errance dans laquelle Érec s'engage avec

1. V. 295-325, p. 962-963.
2. V. 225-351, p. 960-963.
3. Voir par exemple les vers 330-333, p. 963, dans lesquels le roi juxtapose des énoncés de type proverbial de portée très générale, qui n'apportent rien au fond de l'argumentation.
4. *Souffrir m'estuet vostre voloir* (v. 349, p. 963).
5. Voir v. 1543, p. 39 qui unit les deux aspects apparemment incompatibles de la femme : *ma dame* et *m'amie*.

Énide, et dans cette optique les réticences du roi ont pour but de mettre en valeur les souffrances à venir, afin de mieux faire ressortir le — faux — parallélisme des situations.

La seconde référence, à peu près inévitable dans le cadre de la littérature romanesque de cette époque, eſt celle des « Enfances Triſtan[1] », ou plus précisément des parents de Triſtan. D'après les versions que nous en avons conservées, la sœur de Marc, enceinte de son ami, part avec lui lorsqu'il doit rejoindre son royaume, après un semblant de dialogue qui présente, *mutatis mutandis*, quelques ressemblances avec celui de Gratienne et de Guillaume d'Angleterre. Dans les deux cas, l'accent eſt mis sur le risque encouru par la future mère, et sur celui qu'elle fait courir à sa progéniture ; dans les deux cas, donc, le personnage féminin eſt montré comme plus soumis à l'amour que son partenaire, qui présente les arguments de la logique mondaine, au mépris des principes de la *fine amor*. Cependant, les circonſtances sont extrêmement différentes, et le souvenir des récits triſtaniens ne sert qu'à souligner la dimension artificielle du débat dans *Guillaume d'Angleterre* : de même que l'ordre de la voix divine demeure purement arbitraire, de même la décision de la reine, les réticences du roi, et son consentement subit, semblent des exercices de ſtyle « à la manière de », comme s'il s'agissait pour un écrivain de reproduire au mieux un certain nombre de séquences et de morceaux de rhétorique en les reliant tant bien que mal les uns aux autres sous le prétexte d'un roman.

Les vingt-cinq[2] vers consacrés au récit du départ proprement dit marquent un nouveau changement de ton, et nous ramènent au pôle « hagiographique » de l'œuvre. En effet, le roi et la reine sont dépeints comme remplis de confiance en Dieu et, qui plus eſt, brûlants du désir de le servir : accent nouveau, par rapport aux considérations pessimiſtes qui précèdent sur la vie en exil, et d'autant plus inattendu que les deux personnages ne partent pas de leur plein gré pour mieux s'adonner au service de Dieu en menant une exiſtence érémitique, mais contraints et forcés par une « merveille » menaçante. Ce passage s'achève cependant par cinq vers[3] qui sonnent comme une maxime chrétienne, opposant l'attitude de ceux qui aiment Dieu et de ceux qui ne connaissent pas cette bénédiction. Formule peu originale, et relativement peu appropriée, mais analogue à un certain nombre d'autres qui parsèment le texte et semblent avoir pour fonction de rappeler au lecteur — et peut-être aussi à l'auteur qui s'égare — la véritable nature de l'œuvre et son propos d'édification : comme s'il était possible par l'adjonction en trompe l'œil de quelques maximes de ramener dans le droit chemin une hiſtoire qui ne sait plus bien où elle en eſt, ni ce qu'elle eſt.

C'eſt à ce ſtade du récit qu'intervient le premier effet d'entrelacement de *Guillaume d'Angleterre* : au lieu d'accompagner le couple

1. Les textes français conservés ne contiennent pas le début de l'hiſtoire des amants de Cornouailles ; c'eſt par les versions allemandes de Gottfried de Strasbourg et d'Eilhart d'Oberg qu'on connaît le « premier vers », le roman tragique des parents de Triſtan.

2. V. 352-376, p. 963-964.

3. V. 372-376, p. 964.

royal dans son errance, la narration s'attarde à Bristol, pour décrire les réactions de la cour devant l'absence des souverains. Là encore, le récit est fortement marqué d'ambiguïté : d'une part, il insiste sur le « trouble » et l'angoisse qu'éprouve tout le monde devant cette disparition inexplicable ; mais, d'autre part, il dépeint les seigneurs de l'entourage royal comme des rapaces plus soucieux de faire main basse sur tout ce qui a quelque valeur dans la chambre désertée que de rechercher les souverains tant aimés. Cette brève séquence[1] permet d'introduire le motif du cor, qui réapparaîtra deux fois par la suite et contribuera à la reconnaissance du roi et de la reine[2]. Mais cet épisode n'est certes pas nécessaire, comme on le verra plus tard : lors de la scène en question, d'autres éléments font concurrence au cor pour provoquer la reconnaissance — et sont même plus plausibles, ou plus dramatiquement efficaces. La fonction secondaire de la séquence est de produire un effet d'éloignement temporel ; bien que le temps passé par le roi et la reine dans la forêt avant la naissance des enfants ne soit pas précisé, il est manifeste que l'accouchement de la reine n'a pas lieu dans la nuit qui suit le départ en exil. À l'aide de ces quelques vers qui opèrent un changement de point de vue radical, le temps écoulé est rendu plus sensible et, par ailleurs, la différence manifestée entre l'avidité des courtisans et la dureté de la vie dans la forêt rappelle opportunément que nous sommes devant une œuvre d'édification... malgré les connotations tristaniennes que ne peut manquer de percevoir un lecteur un peu entraîné, qui se souvient inévitablement de l'épisode de la vie dans le Morrois[3], en dépit des aphorismes chrétiens dont l'auteur sature son texte, dans l'espoir sans doute de le rendre plus orthodoxe.

On en arrive ensuite au second point fort du récit, qui est l'accouchement de la reine, et la naissance des deux enfants. L'accent est mis, là encore, sur l'attitude parfaitement chrétienne des personnages, que ce soit la reine qui appelle à son aide la Vierge et toutes les saintes du paradis, ou le roi qui supporte avec magnanimité, et comme une épreuve imposée par Dieu dans le but de l'humilier davantage (!), de jouer le rôle de sage-femme auprès de son épouse. Le récit de la double naissance est conduit assez habilement, avec des effets de symétrie et des variations adroites : par exemple, les prières de la reine lors de la mise au monde du premier enfant sont signalées dans le cours du récit, tandis qu'elles sont données au style direct lors de la naissance du second[4]. Épisode délicat à traiter, en marge de ce qu'autorise le « bon goût » du XIIe siècle. Épisode franchement scabreux, dans une certaine mesure, et qui détonne dans le cadre d'une

1. Elle ne compte que 42 vers (377-418, p. 964-965).
2. Voir v. 2069, p. 1005 et v. 2444, p. 1014.
3. Contraints par les circonstances à quitter la cour du roi Marc et à s'enfuir dans la forêt, Tristan et Yseut y vivent quelque temps en marge de la société. Alors que Gottfried de Strasbourg, reprenant probablement le point de vue de Thomas d'Angleterre (l'un des auteurs français du XIIe siècle qui ont « écrit de Tristan »), présente cet exil comme une parenthèse idyllique, et le seul moment de bonheur que connaissent les amants, Béroul (dernier tiers du XIIe siècle) dépeint le séjour des malheureux dans la forêt sous les couleurs les plus sombres.
4. Voir v. 457-464, p. 966 puis v. 496-500, p. 967.

œuvre à vocation hagiographique. Mais, inversement, ce propos affiché d'édification autorise l'auteur à transgresser les règles de la « bienséance » romanesque, puisque c'est pour la bonne cause. Après la mise en place de nouveaux jalons en vue de la série de reconnaissances finales — plus utiles que le cor, cette fois : il s'agit des pans de son manteau que tranche le roi pour en envelopper ses fils, pans de manteau qui constitueront les seuls indices de la véritable identité de ceux-ci[1] —, le récit enchaîne sur un pur motif de conte folklorique : la faim qui pousse une mère à dévorer ses enfants.

L'attitude de l'auteur à l'égard des éléments de son récit qu'il emprunte au folklore est d'ailleurs des plus intéressantes. Alors que ce motif est bien répertorié, les personnages réagissent avec la plus grande violence, et, par la bouche des marchands auxquels le roi va demander de l'aide, dénient jusqu'à la possibilité d'une telle conduite « contre nature ». En l'occurrence, nature et religion se rejoignent ; c'est au nom de Dieu que le roi adjure son épouse de refréner son appétit, et c'est aussi au nom de Dieu, ou plutôt à la pensée du péché que commettrait la reine en mettant sa menace à exécution, qu'il se décide à sacrifier lui-même la chair de ses cuisses. Cette attitude héroïque fait signe évidemment du côté du sacrifice du Christ : comme lui, le roi est prêt à donner sa chair pour sauver ses enfants, et la scène semble conçue pour confirmer la sainteté de Guillaume d'Angleterre, jusqu'alors peu apparente, en dépit des efforts du texte pour proclamer ses vertus... Cependant, le passage où bravement le roi entreprend de prélever sur sa personne une tranche de viande[2] pour apaiser la faim de la reine semble curieusement dépourvu de dignité, voire même de sérieux. Bien qu'il soit toujours très difficile d'apprécier ce qui dans un texte médiéval relève de l'humour ou du comique, on a l'impression que cette scène constitue plutôt une parodie de sacrifice qu'une tentative typologique sincère. Le roi sera beaucoup plus convaincant en marchand qu'il ne l'est en pélican[3].

Son héroïsme, cependant, est le moyen de relancer le récit, et de préparer l'éclatement de cette famille modèle, sans lequel le roman ne pourrait se prolonger. En effet, la reine est tellement émue par la grandeur d'âme de son époux qu'elle se déclare prête à résister à sa fringale jusqu'à ce que Guillaume ait pu trouver une nourriture plus normale dans les environs. Énoncé en contradiction flagrante avec les présupposés de tout l'épisode de la naissance : le texte a bien précisé qu'ils étaient à ce point « éloignés de toute gent[4] » que le roi devait

1. Voir v. 481-484, p. 966 et v. 504-506, p. 967. Le motif n'est pas nouveau, et on le trouve abondamment employé sous une forme analogue dans la littérature contemporaine ; le premier exemple qui vient à l'esprit est celui de Fresne dans le *Lai* éponyme de Marie de France. L'héroïne est abandonnée à sa naissance par sa mère, qui l'a enveloppée dans une précieuse étoffe de soie. Plus tard, alors que son ami va épouser, sans le savoir, sa sœur jumelle, elle utilise cette étoffe pour parer le lit nuptial : la mère coupable reconnaît le *paile*, et fait une confession complète qui rend possible le mariage de Fresne et de son ami.

2. V. 521-527, p. 967-968.

3. Animal christique par excellence, qui dans la tradition des *Bestiaires* est dépeint s'ouvrant la poitrine de son bec pour ressusciter par son sang ses oisillons qu'il a tués dans un mouvement de colère.

4. V. 468-470, p. 966.

jouer le rôle de la sage-femme ; mais nous nous trouvons dans un système de causalité a-logique ; le tête-à-tête du roi et de la reine a assez duré, il ne peut plus rien apporter à l'histoire. Par conséquent, les marchands se multiplient dans une forêt présentée quelques dizaines de vers plus haut comme déserte : en quelques pages, on va en découvrir trois groupes !

Le premier est celui que rencontre le roi, et qu'il supplie de lui faire l'aumône d'un peu de pain et de viande pour sa femme. Public exigeant, ces marchands s'insurgent contre l'invraisemblance du récit qui leur est fait, et demandent, comme presque tous les personnages des romans médiévaux, émules de saint Thomas, des preuves tangibles d'affirmations aussi incroyables. L'humiliation du roi aux mains de ces marchands est de bonne guerre, en quelque sorte. Ce corps de métier n'a pas très bonne réputation au Moyen Âge, qui se fonde littéralement sur les jugements contenus dans les Évangiles : au mieux, les marchands sont présentés comme ridicules lorsqu'ils singent la chevalerie ou se révèlent incapables d'assimiler les valeurs courtoises — et ce sera le cas de Gosselin et Foukier à la fin de *Guillaume d'Angleterre*[1] ; au pire, ils apparaissent comme des créatures diaboliques, opposées par nature à tout ce qui est courtois et noble. En fait, tout en semblant d'abord sacrifier aux lieux communs en vigueur, *Guillaume d'Angleterre* offre un portrait singulièrement nuancé et varié du marchand : celui qui prend Guillaume à son service est digne d'être chevalier et, de fait, ses deux fils le deviendront, lorsque l'ordre social un instant perturbé sera restauré. De ce point de vue, le roman de « Chrétien » préfigure certains textes en prose du XIIIe siècle qui laissent la porte ouverte à la possibilité d'une ascension sociale, et autorisent certains marchands si méritants et si vertueux qu'on les croirait chevaliers à le devenir vraiment, soit par leur mariage, soit en la personne de leurs héritiers[2]. Par ailleurs, « Gui de Galvoie » — c'est-à-dire Guillaume — prononce un plaidoyer en faveur de la dignité intrinsèque de la classe marchande, qui n'est possible bien sûr que parce qu'il est, en fait, un roi parfaitement courtois, mais qui témoigne néanmoins d'une certaine largeur d'esprit — ou de cette tendance, particulière à *Guillaume d'Angleterre*, de présenter toujours les deux visages d'un personnage ou d'une situation.

Quoi qu'il en soit, les premiers marchands se révèlent tout à fait ignobles : ayant suivi par curiosité malsaine le roi jusqu'à la retraite de la reine, ils décident aussitôt que celle-ci est de bonne prise, et qu'au demeurant il ne peut s'agir que d'une femme sans honneur, vivant en concubinage avec le ribaud qu'est le roi[3]. Démonstration double : d'une part, les mauvais voient le mal partout, et ne sauraient croire en l'innocence et en la vertu quand ils la trouvent sur leur chemin ; d'autre part, l'apparence est plus importante que l'essence. Le roi Guillaume, lorsqu'il ne porte plus les insignes de son rang, est pris

1. V. 3232-3237, p. 1033-1034.

2. Voir par exemple les *Prophesies de Merlin*, roman tardif au cours duquel Segurant le Brun, pressé par d'autres obligations, ne peut épouser la demoiselle qu'il a gagnée dans un tournoi, et la donne en hâte au fils du bourgeois qui l'a hébergé, après l'avoir adoubé au nom des vertus de son père.

3. V. 628-713, p. 970-972.

pour un mendiant, un voleur, un « truand ». Certes, ces jugements sont iniques, et le roi n'eﬅ rien de tout cela ; mais, compte tenu du syﬅème symbolique du XIIe siècle, qui met l'accent sur l'adéquation entre apparence et réalité, de telles accusations, comme les incohérences déjà relevées à propos du message divin et des conseils du chapelain, suggèrent que le roi Guillaume n'eﬅ pas si bon que cela, et qu'il y a un squelette caché dans le placard royal, bien que cette faute originelle ne soit jamais véritablement exposée.

Le motif de la femme enlevée après ses couches, ainsi que celui de l'enfant ravi par un loup, appartiennent à une longue tradition — on en retrouve la trace dans les romans latins ou grecs[1] ; en revanche, celui de la bourse donnée par un marchand compatissant à sa viƈtime eﬅ plus original, et eﬅ d'ailleurs traité avec un mélange d'insiﬅance et de maladresse qui prouve son importance pour le dessein d'ensemble de l'œuvre — en admettant qu'il y en ait un... Alors que les marchands, se conduisant comme de parfaits brigands, ont fabriqué une litière de fortune sur laquelle ils ont chargé la malheureuse Gratienne, en dépit de ses proteﬅations, et ont abondamment rossé le roi qui essayait de les en empêcher, l'un d'entre eux, soudainement qualifié de *preudom*[2], offre à Guillaume une bourse remplie de *besans* d'or, à condition qu'il renonce à sa poursuite. À première leƈture, on peut avoir l'impression qu'il s'agit pour ce marchand de se conformer à sa nature mercantile, et d'acheter la reine : pour des gens comme lui, tout s'achète, et les proteﬅations du roi ne sauraient venir d'autre chose que de l'appât du gain. À la différence de ses collègues, ce marchand eﬅ donc honnête, ou en tout cas moins dur en affaires. Mais son offre repose sur la même fausse interprétation du personnage du roi, et enferme celui-ci dans son rôle de « ribaud ».

La réaƈtion du roi eﬅ donc fort inﬅruƈtive : bien qu'il ait, comme il se doit, rejeté cette proposition avec une vertueuse indignation, il eﬅ ensuite tenté de prendre la bourse : sur le plan logique, cette séquence ne tient pas, car elle présuppose que le roi se trouve dans sa situation de pauvre exilé à la suite de circonﬅances indépendantes de sa volonté, alors qu'il s'agit d'un dépouillement volontaire, dans une intention de pénitence. Mais, sur le plan symbolique, cela révèle encore plus nettement la faille dans le caraƈtère du personnage. Pour jouer le rôle de Job, le roi manque de l'humilité et de la patience nécessaires. Il faut noter d'ailleurs que ce surcroît de malheur ne dure que peu de temps. Bien qu'il ait perdu sa femme et ses enfants, Guillaume semble s'inﬅaller fort confortablement dans sa nouvelle vie. En admettant qu'il accepte par esprit de pénitence de remplir les tâches les plus subalternes chez le bourgeois qui l'accueille[3], il ne s'ensuit pas qu'il doive essayer d'améliorer sa condition, et devienne lui-même un bon marchand — moins âpre au gain, apparemment, qu'expert dans l'art d'eﬅimer les marchandises à leur juﬅe prix. Peut-

1. Voir l'hiﬅoire d'*Apollonius de Tyr*, fréquemment reprise au Moyen Âge. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une source direƈte, mais d'une ressemblance entre la matière d'*Apollonius* et celle de *Guillaume d'Angleterre*, souvent très proche aussi de la légende de saint Euﬅache.

2. V. 722, p. 972.

3. Voir v. 989-1034, p. 979-980.

être cette vision idyllique d'un marchand honnête, qui réussit grâce à sa seule honnêteté, a-t-elle pour but de rejeter l'accusation d'usure portée très généralement contre la corporation marchande.

L'attitude du roi revenant sur le lieu de son premier malheur est d'autant plus surprenante qu'elle fait suite à deux nouvelles mésaventures, par lesquelles Guillaume perd successivement ses deux fils. La référence aux malheurs de Job se fait de plus en plus insistante ; en effet, après s'être vu dépouillé des biens de ce monde, richesses et puissance temporelle, le souverain devenu mendiant perd, sans doute à jamais, les êtres auxquels l'attache la plus vive affection *naturelle* : si son mariage avec Gratienne est présenté comme le modèle du mariage chrétien, l'épisode précédent a bien montré que ses enfants étaient, au sens propre, « chair de sa chair »... La construction du passage est, une fois de plus, maladroite et habile en même temps. Le récit suit le roi dans sa poursuite d'un loup ravisseur, jusqu'au moment où le malheureux père s'endort[1] : à cette perte de conscience momentanée du personnage correspond logiquement un changement du point de vue narratif, et le loup sert de fil directeur pour conduire le lecteur au second groupe de marchands, qui se trouve passer lui aussi dans cette forêt censément sauvage. Tout naturellement, on reste avec les marchands pour les deux séquences d'adoption, qui se déroulent de manière strictement parallèle, sans que personne ne relève la coïncidence : comme le dit explicitement le texte à propos de l'enfant sauvé du loup, il s'agit d'un miracle[2], c'est-à-dire d'un type de logique qui excède les pouvoirs du raisonnement humain. Aussi vite qu'ils sont entrés en scène, les marchands en sortent en s'embarquant avec les deux enfants : ils ont rempli leur rôle minimal d'embrayeurs narratifs, sans que l'écrivain juge utile de s'appesantir sur une séquence qui pourrait pourtant, à première vue, offrir un certain nombre de possibilités dramatiques et pathétiques.

Comme c'est le cas dans beaucoup de romans de la seconde moitié du XIIe siècle, et en particulier dans les textes liés à la matière tristanienne, la mer sert de lien et de liant entre les différents épisodes du récit, et entre les différents lieux que se répartissent les personnages. L'éloignement dans la forêt n'est pas suffisant pour produire une mutation symbolique complète. Ce n'est qu'une première étape, qui mène les deux protagonistes, et leur progéniture, qui va constituer le troisième pôle de l'œuvre, « sur la rive de mer », à partir de laquelle tout peut arriver. L'aventure, au XIIe siècle, a du mal à s'acclimater dans la forêt, trop proche, trop familière. Les rencontres, les séparations, les reconnaissances, ne peuvent s'effectuer avec les garanties de sérieux requises que « par-delà la mer », car, si l'on sait le plus souvent quels rivages on quitte, on ignore toujours où l'on abordera. À ce stade du roman, la fonction de la mer est approximativement celle d'une centrifugeuse : il s'agit de distribuer dans trois mondes différents les membres de cette famille modèle que ses tribulations désignent à l'admiration du lecteur, à la fois séduit par le plaisir immédiat de l'aventure, fût-elle conforme à des schémas déjà très connus, et édifié par sa signification morale.

1. Voir v. 774-793, p. 973-974.
2. Voir v. 810, p. 974.

La séquence complète du loup et des marchands n'occupe pas plus d'une soixantaine de vers[1] : c'eſt peu, pour une série d'événements spectaculaires et riches de conséquence pour la suite du roman. Mais il s'agit surtout dans l'immédiat d'assurer l'avenir du scénario, sans entrer dans les détails. Ce qui compte, en revanche, pour l'auteur, c'eſt le développement rhétorique dont le désespoir et la tentation du roi lui donnent l'occasion. Le conte traite rapidement la déconvenue de Guillaume, sortant d'un sommeil profond comme la mort pour se souvenir qu'il a encore un fils[2] ; évidemment, il n'eſt pas queſtion de suspense ici, puisque le lecteur eſt au courant de l'aventure précédente. La relation des faits eſt menée avec une économie de moyens qui confine à la sécheresse. L'intervention d'un aigle qui vient s'emparer de la bourse au moment où le roi, après réflexion, envisageait finalement de s'en servir — sans qu'on sache pour quoi faire, ni à la suite de quelles réflexions —, eſt elle-même traitée de façon très rapide, et n'eſt aucunement motivée. Certes, ce n'eſt pas un cas unique dans la littérature à peu près contemporaine, mais en général l'auteur s'efforce de sauver au moins une apparence de vraisemblance.

En tout cas, « Chrétien » s'intéresse visiblement beaucoup plus à l'art du discours qu'à celui du récit, et soigne bien davantage les deux monologues du roi : le premier, long de seize vers[3], consiſte en une récapitulation des malheurs subis par le personnage, et en une série d'imprécations contre le loup, qui semble fonctionner comme un bouc émissaire : ne voulant pas se retourner contre Dieu, qui eſt la cause première de toutes ses mésaventures, Guillaume s'en prend à la cause immédiate, à l'inſtrument de la fatalité qu'eſt le loup. Le second monologue s'étend sur trente-neuf vers[4], et conſtitue une vive condamnation de « Convoitise », qui serait plus à sa place dans un sermon que dans un roman, surtout dans la bouche d'un personnage qui n'a pas qualité pour tenir ce type de discours moralisateur. Si le point de départ de ce morceau de rhétorique très travaillé eſt en prise directe sur la situation du roi — il conſtate que la colère divine eſt déchaînée contre lui, ce qui semble des plus exacts, mais, loin de se révolter contre l'arbitraire des souffrances qui lui sont infligées, il s'en prend à lui-même et assume sa culpabilité —, le développement proprement allégorique, avec les apoſtrophes à Convoitise et l'« exemple » de Tantale, ne paraissent pas à leur place dans la bouche du roi ; on entend plutôt la voix d'un prédicateur que celle d'un héros de roman. « Chrétien », quel qu'il soit, oublie son propos avoué — ou peut-être donne-t-il au contraire libre cours à ses véritables intentions, à savoir la composition d'un texte édifiant.

Si soigné que soit ce passage, avec une densité de tropes bien supérieure à la moyenne de l'œuvre, la maladresse de l'écrivain transparaît néanmoins dans des répétitions, des chevilles et des formules

1. V. 767-834, p. 973-975.
2. V. 840-859, p. 975-976.
3. V. 844-859, p. 975-976.
4. V. 886-924, p. 976-977.

contournées, qui témoignent peut-être de l'inexpérience d'un auteur peu au fait des derniers acquis de la rhétorique — un auteur, par exemple, qui cherche à imiter Chrétien de Troyes sans en posséder le talent, non plus que l'art de la *conjointure*. Certes l'importance donnée à l'*exemplum* de Tantale suggère une certaine culture de la part de l'écrivain, et tend à prouver qu'il s'agit d'un clerc. On peut même rattacher cette séquence à la « bibliographie » fournie par Chrétien de Troyes dans le Prologue de *Cligès*[1], et y voir la trace de l'intérêt du maître champenois pour le matériau emprunté à Ovide. Cependant, c'est un indice très insuffisant pour fonder une identification, d'autant que le traitement de l'*exemplum* n'est pas exempt de maladresse, et qu'il est inséré très artificiellement dans le monologue du roi Guillaume.

L'enthousiasme rhétorique de l'écrivain ne retombe pas après ce morceau de bravoure. Avant de revenir au récit proprement dit, il consacre encore une quinzaine de vers[2] aux manifestations de deuil du roi, assumées cette fois par la voix du narrateur, et non par le personnage lui-même. Anaphores plus ou moins filées, chiasmes et balancements, enrichissent ce passage, qui se continue sans transition — à l'intérieur d'une même période syntaxique — sur l'exposition concrète et terre à terre de la suite des événements. Celle-ci prend la forme de la rencontre, par le roi, d'une troisième troupe de marchands sur le point de s'embarquer, eux aussi, pour une destination non précisée. Comme Tristan partant à l'aventure dans sa nacelle sans voile ni gouvernail[3], comme tous les héros d'*imarâma*[4] à la mode celtique, le roi ne se soucie pas d'aller quelque part : il s'abandonne au hasard, au destin, ou à la Providence divine. Par contamination, dirait-on, avec l'épisode parallèle qui a précédé le rapt de la reine, cette rencontre commence mal ; une seconde fois, le roi est battu et insulté, sans avoir le temps de se justifier. Une seconde fois, il est considéré d'emblée par les honorables citoyens que sont les marchands comme un « larron », un bandit des grands chemins qui prépare un mauvais coup. Ce second malentendu entérine le changement de statut du roi : ayant perdu les insignes de son pouvoir, il n'est plus, décidément, qu'un pauvre ribaud, un marginal, un exclu dont il faut se méfier. Mais sa soumission nouvelle dénote de sa part une progression spirituelle ; il fait preuve d'une humilité supérieure, comme s'il avait compris que son orgueil n'était plus de mise.

Pendant près de 1500 vers, le roi Guillaume va de fait dépouiller

1. Dans ce prologue, Chrétien se désigne comme celui qui *le Mors de l'espaule fist* (v. 4, p. 173), c'est-à-dire qu'il prétend avoir composé un poème, sans doute inspiré d'Ovide, sur la triste histoire de Pélops ; or Tantale fait partie de cette famille, ou du moins est toujours cité parallèlement aux Pélopides comme exemple de châtiment infligé par les dieux à l'ὕβρις des mortels.

2. V. 925-942, p. 977-978.

3. Victorieux du Morholt d'Irlande, mais atteint d'une blessure inguérissable causée par l'épée empoisonnée de son adversaire, Tristan, qui dégage une puanteur effroyable, se résout à partir en quête de la guérison — ou de la mort — à bord d'une barque lancée à l'aventure.

4. C'est le nom que l'on donne aux navigations à l'aventure des personnages de la légende celte, qui s'en vont en quête de l'Autre Monde de la jeunesse éternelle.

complètement le vieil homme, et se comporter en tout comme s'il avait oublié son statut antérieur[1] : soucieux de bien jouer son rôle de serviteur auprès du bourgeois qui l'accueille, il reste vis-à-vis de son neveu, devenu roi à sa place, dans une attitude d'extrême réserve, défendant les intérêts et le point de vue de sa condition d'adoption. Ce n'est qu'au château de Gleolais, après l'épisode du rêve éveillé, que le personnage, de fait, « revient à lui » et retrouve la conscience de son identité : menacé par ses fils, il fait état de sa qualité de roi pour se tirer d'affaire[2], alors qu'instruit par l'expérience — apparemment — il se garde bien d'y faire allusion en présence des marchands qu'il prie de le prendre à leur bord[3].

La leçon qu'il convient de dégager de ce premier cycle d'aventures, axées sur le personnage du roi — la perte de la reine et celle des enfants sont envisagées presque exclusivement de son point de vue, en dépit des deux brefs changements de perspective narrative signalés en leur temps —, est résumée par l'instance narratrice au moment où le récit va se détourner du roi pour une longue période : « qui s'humilie, s'exhausse[4] », et tôt ou tard l'humilité et la patience trouvent leur récompense. Le roi Guillaume est promis au même triomphe final que celui qui est obtenu, toutes proportions gardées, par Gui de Galvoie n'hésitant pas à se soumettre en tout à son bourgeois, qui occupe la place de Dieu, en référence à bon nombre de paraboles évangéliques.

Si les aventures du roi restent toujours proches du modèle de l'*exemplum* moralisateur, et s'il est toujours possible, bien que parfois difficile, de tirer la lecture dans le sens de l'édification, les choses changent avec la longue séquence consacrée à la reine[5]. Il ne s'agit plus tant ici d'un *exemplum* que d'un lai à la mode de Marie de France, ou, à certains moments, d'un fabliau misogyne. Les souvenirs littéraires sont très nombreux, associant le motif de la femme enlevée pour laquelle se querellent ses ravisseurs, et celui de l'arrivée dans un Autre Monde régi par des règles différentes. La justice sommaire de Gleolais place Gratienne dans la position d'une héroïne romanesque typique, obligée de préserver son incognito et vivant sous une fausse identité à la cour d'un seigneur qui ne peut manquer de s'éprendre de sa beauté et de sa vertu[6]. Le portrait de Gleolais, bien qu'il emprunte certains traits à des types littéraires bien connus par ailleurs[7], est assez soigné et dénote une certaine originalité : marié à une dame qu'il respecte et honore, il n'envisage pas une seconde de faire de la reine sa « soignante », sa concubine, conformément au schéma de certaines

1. Cette mutation est explicite au vers 950, p. 978 : *Li rois, de doel et de fain pales* ; le roi ne trouvera son identité et sa mémoire qu'au vers 2568, p. 1017 : *Se li commence a sovenir [...]*. Son rêve aristocratique de chasse à courre correspond à une sorte d'anamnèse qui lui permet de retrouver sa *persona* royale.

2. V. 2786-2788, p. 1022.

3. V. 970-983, p. 978-979.

4. V. 1024, p. 980. Ce vers couronne l'apologie en 13 vers de l'humiliation du roi.

5. V. 1036-1323, p. 980-987.

6. On trouve une situation analogue dans *L'Escoufle* (voir p. 1410, n. 2), bien que les conclusions soient différentes.

7. Il est assez proche des modèles de maris benêts et/ou jaloux qui abondent dans les fabliaux, ou dans les lais dits courtois.

chansons de toile[1] ; l'histoire de Gratienne ne sera pas celle de l'innocence persécutée — du moins pas au sens le plus évident.

Mais l'offre de mariage du vieux chevalier devenu opportunément veuf place l'héroïne dans une situation d'autant plus difficile qu'on s'oriente en apparence vers ce qui pourrait être une fin heureuse, et inespérée. Si Gratienne était ce qu'elle paraît être, une demoiselle « déconseillée », ou ce qu'elle prétend être, une pécheresse repentie, devenir l'épouse de Gleolais et la dame de son fief constituerait une ascension sociale exceptionnelle, et la récompense de sa vertu. C'est d'ailleurs ainsi que le vieillard présente les choses, en toute innocence. Il fonctionne dans une logique romanesque qui a toutes les chances d'être correcte, mais qui se trouve en contradiction avec les données particulières du texte en cours de composition. De la même manière, ses barons, qui voient en la reine une aventurière qui a pris à ses filets un malheureux *« assotté »* par sa beauté, se conforment implicitement à un autre scénario, tout aussi plausible, celui du fabliau présentant un mariage mal assorti et ses conséquences logiques : du « charivari » à l'adultère, il n'y a qu'un pas, l'alternative étant la mort, plus ou moins naturelle, du vieux mari embarrassant. Néanmoins, ces courants contradictoires suscitent des incertitudes à l'intérieur même des systèmes d'interprétation secondaires : tout en considérant que Gratienne épouse Gleolais par intérêt, et plus pour la terre que pour lui, tous lui font hommage sans discuter, et s'inclinent devant sa noblesse et sa vertu. Quant aux motivations de la reine, elles sont plus complexes, et l'écrivain s'essaie à une représentation nuancée d'un personnage féminin qui ne correspond pas tout à fait aux cas de figure prévus[2].

En effet, Gratienne est à la fois une femme qui s'efforce de préserver son honneur et de ne pas déchoir en épousant en secondes noces, et alors que son mari est peut-être encore vivant, un simple chevalier après avoir été reine, et une créature ambitieuse, parfaitement consciente des périls que court une femme seule, et très intéressée par le statut honorable que peut lui procurer Gleolais. Tout au long des séquences qui lui sont consacrées, on retrouve cette ambiguïté constitutionnelle du personnage : l'hostilité du roi de Catenasse vient du fait que cette « parvenue », dont on dit qu'elle est de très basse extraction, refuse l'honneur qu'il veut lui faire en l'épousant[3]. Gratienne est perpétuellement en porte à faux : les apparences suggèrent une chose à son sujet, alors que la réalité est bien différente. Ainsi, par l'entremise de ce personnage, l'écrivain est amené à traiter de la disparité entre être et paraître, et il est contraint d'affronter un problème esthétique et moral presque insoluble. Le double langage qui caractérisera un certain nombre de romans en prose du XIIIe siècle n'est pas encore possible à ce stade de l'évolution littéraire. Par conséquent, les tentatives de « Chrétien » pour rendre compte d'une réa-

1. Voir celle de la « belle Argentine », où le comte, lassé de sa noble épouse, s'éprend de Sabine, qu'il séduit et entretient ouvertement comme concubine ; voir *Les Chansons de toile*, Michel Zink éd., Champion, 1979.

2. Ce qui nous vaut des passages apparemment contradictoires ; voir p. 1411, n. 3 et n. 4.

3. V. 3103-3113, p. 1030.

lité plus complexe qu'on ne pourrait le croire à première vue ne parviennent qu'à donner une impression d'incohérence.

Le changement de perspective suivant a lieu[1], comme dans le cas du roi, à un moment où les choses se sont arrangées au mieux pour la reine ; il ne s'agit pas, en effet, de produire sur le lecteur une impression négative. Les souffrances endurées de bon cœur par les souverains sont limitées dans le temps ; certes, il leur faudra attendre une quinzaine d'années avant de se retrouver, mais entre-temps leur situation n'est pas trop pénible. Pénitence, et exil, certes, mais une pénitence bien adoucie, une fois la crise initiale surmontée. En focalisant son récit sur les enfants, l'écrivain se donne une tâche peu facile : les textes narratifs médiévaux ne savent que faire de ce type de personnages. Avant d'être arrivés à l'âge de raison, c'est-à-dire à l'âge de l'adoubement ou du mariage, les enfants brillent par leur absence, sauf en quelques occasions qui relèvent de la « merveille » : « geste » héroïque d'un futur chevalier hors pair, ou bien précocité extrême d'un « sage enfant » comme Merlin[2], ou dans une moindre mesure Tristan[3] ; en d'autres termes, les enfants n'ont droit de cité dans l'espace littéraire que dans la mesure où ils ne sont pas des enfants. Dans le cas des jumeaux de *Guillaume d'Angleterre*, il faut combler la lacune qui s'étend entre leur adoption romanesque par les bourgeois, et le moment où, devenus presque adultes, en âge en tout cas de servir comme écuyers à la cour d'un grand seigneur pour parfaire leur éducation, ils seront un objet de discours tout à fait honorable.

Le lien avec l'épisode précédent qui leur est consacré, situé près de cinq cents vers plus tôt[4], se fait grâce au baptême ; les noms « signifiants[5] » donnés aux deux enfants commémorent en effet les circonstances de leur adoption, et rappellent au lecteur qu'ils ne sont pas ce qu'ils paraissent être : des fils de bourgeois. Les dix années suivantes sont franchies en deux vers[6], et à la place d'un récit impossible, autant du fait de l'âge des personnages en cause, que de leur absence effective d'histoire, l'auteur s'offre le luxe d'une de ces digressions morales qu'il affectionne[7]. Cette fois, il s'agit de variations sur le thème de nature et culture : quelle que soit l'éducation reçue par un enfant, c'est la nature qui détermine sa personnalité. Garantie d'immobilisme social — le fils de vilain ne peut qu'être vilain lui-même, le fils de chevalier est nécessairement noble —, cette théorie n'a rien d'original. Elle est traitée en l'occurrence avec l'application un peu maladroite et la virtuosité empruntée qui caractérisent ce genre d'*excursus* chez l'auteur de *Guillaume d'Angleterre*. Parallèle-

1. Aux vers 1326-1328, p. 987.
2. Dans ce cas, précisément, les textes insistent sur le fait que Merlin, à l'âge de quelques semaines, a l'apparence d'un enfant de sept ans et la sagesse d'un vieillard. D'ailleurs, Merlin pouvant prendre à son gré l'apparence qui lui plaît, ses apparitions sous les traits d'un enfant correspondent à un jeu délibéré de sa part.
3. Qui apparaît, en particulier chez Gottfried de Strasbourg, comme un *Wunderkind* doté de toutes les qualités — et entre autres d'une maturité supérieure à son âge.
4. On quitte les marchands qui les ont adoptés v. 838, p. 975, et l'on retrouve les enfants v. 1328, p. 987.
5. Marin et Lovel ; voir v. 1332-1340, p. 987.
6. V. 1342-1343, p. 987.
7. V. 1347-1388, p. 988-989.

ment à ce développement rhétorique, on retrouve, plus étoffée que dans les cas précédents, la tendance de l'auteur à présenter ses personnages par le biais de témoins qui jouent en quelque sorte le rôle du chœur antique, et prennent en charge un certain nombre d'énoncés, plus efficaces dans un tel contexte qu'ils ne le seraient sous la responsabilité directe de l'instance d'énonciation centrale[1]. Ici, il s'agit d'insister sur la ressemblance des enfants, et sur le fait, évident pour tout le monde, qu'ils ne sont pas « sortis de la forge[2] » de leurs pères adoptifs. Le « coup de théâtre » final n'en sera pas vraiment un, parce que la vraie nature des enfants est pressentie dès le début.

On assiste alors à l'un de ces glissements dans la description des personnages qui ont été signalés à plusieurs reprises déjà : les marchands bourgeois qu'ont été jusqu'à ce point du récit Gosselin et Foukier sont soudainement transformés en « vilains », incapables de percevoir et d'apprécier la noblesse de leurs fils adoptifs, et prêts à recourir à la force pour les engager dans une voie conforme à leurs désirs. Pourtant, le texte prend soin d'insister sur l'affection que chacun d'eux porte à son enfant ; d'une certaine manière, c'est dans une bonne intention qu'ils veulent leur faire apprendre un métier, afin que par la suite ils perçoivent mieux les subtilités du commerce. La distinction introduite entre « marchand » et « artisan » — la carrière choisie pour Lovel et Marin est celle de pelletier ; du fait de la piètre considération dans laquelle on tenait les tanneurs et les ouvriers du cuir au XIIe siècle, l'ignominie de ce choix justifie *a fortiori* la réaction violente des jumeaux — est des plus intéressantes[3] ; il y a, apparemment, une « bonne » bourgeoisie, qui imite dans une certaine mesure les mœurs de la noblesse, et peut faire illusion, un temps. Mais, en fait, derrière la façade acceptable de ces familles de bourgeois qui dérangent par leurs prétentions l'ordre social établi, se cache le vilain prêt à trahir sa vraie nature[4]... Les enfants sont battus comme plâtre, cependant que le narrateur multiplie les commentaires moraux de portée générale. Les deux pères adoptifs réagissent de la même manière, c'est-à-dire qu'au plus fort de leur colère ils révèlent à leurs fils la honte de leur naissance. Du point de vue des marchands, une origine bourgeoise est infiniment plus honorable qu'une origine trouble : les enfants abandonnés au loup ou à la mer pouvaient être aussi bien les fils de quelque ribaude peu soucieuse de s'embarrasser de sa progéniture. Cette lecture implicite est en contradiction avec les faits, mais elle s'accorde au discours tenu par le premier groupe de marchands, celui qui a enlevé Gratienne. On peut construire presque d'un bout à l'autre du récit deux interprétations cohérentes, bien qu'incompatibles.

Les enfants ont bien sûr été trouvés en possession d'un signe de reconnaissance, qui permettra le dénouement heureux ; c'est un motif traditionnel, et aucun enfant trouvé de la littérature médiévale

1. L'exercice, assez artificiel, s'étire sur plus de trente vers : 1400-1434, p. 989-990.
2. V. 1422, p. 989.
3. V. 1436-1465, p. 990-991.
4. Voir les vers 1458-1461, p. 990 qui portent sous la forme d'un énoncé sentencieux un jugement très dur contre les vilains.

ne s'engage dans l'existence sans ce viatique[1]. Leurs pères adoptifs leur rendent cet élément constitutif de leur personnalité, non dans une louable intention, mais pour étayer leurs affirmations calomniatrices. La fuite de Marin irréconcilié est tout à fait conforme à la logique des scénarios de ce type. Le cas de Lovel introduit cependant des variations intéressantes : le repentir du vilain, chez qui l'affection l'emporte sur la colère, et qui cherche à rattraper ses paroles[2] ; la satisfaction de Lovel, qui a le bonheur de voir réalisé dans son histoire personnelle le fantasme freudien de tout enfant[3], et qui ne se laisse pas récupérer par la médiocre réalité dans laquelle il avait fonctionné jusqu'alors ; enfin la largesse inattendue de Gosselin, qui équipe son fils adoptif avec autant de générosité, toutes proportions gardées, que s'il s'agissait d'un adoubement, dans le cadre d'une famille de chevaliers... Cette disparité artificielle introduite dans le destin des deux enfants permet de les distinguer l'un de l'autre, et constitue la base de leur personnalité : quant au reste, ils sont également bons, beaux et vertueux, et le texte a souvent le plus grand mal à les séparer.

Le motif de la honte de Marin permet de retarder la première étape de la scène de reconnaissance, et de prolonger pour quelque temps l'ignorance des enfants en ce qui concerne leur parenté. Objets privilégiés d'une aventure conforme à ce qu'ils attendent du monde — Lovel proclame sa certitude que d'ici un mois au plus ils auront trouvé un seigneur à servir — et en même temps construite selon un schéma « bourgeois » qu'ils sont à même d'identifier et de traiter — le forestier du roi de Catenasse en veut à leur argent, et ses principes ne tiennent pas contre une bourse bien remplie —, les deux enfants apparaissent finalement eux aussi comme des produits hybrides, aptes à s'adapter à deux mondes que l'on pourrait croire opposés. De même que leur père a manifesté ses qualités personnelles en triomphant de l'adversité et en devenant un homme d'affaires compétent, de même les jumeaux ont retiré le maximum de leur éducation bourgeoise, tout en gardant leurs qualités innées. Le roi qui les accueille, se conformant sans le savoir à la tradition qui veut que des « fils de roi » ou de chevaliers fassent leurs armes à la cour d'un autre prince comme écuyers, retrouve, au moins en partie, la vérité de leur origine derrière le mensonge des circonstances : lorsque le récit abandonne Marin et Lovel pour retourner à leurs géniteurs[4], il est tacitement admis qu'ils sont frères, et nobles. La séquence de la chasse au daim et de la loge de feuillage a servi de transition entre le milieu urbain, bourgeois et réaliste de Foukier et Gosselin, et le milieu courtois, chevaleresque et largement imaginaire du royaume de Catenasse. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'il s'agit d'un lieu où l'on arrive par le hasard des tempêtes, un lieu hanté de cerfs oniriques et voisin de ce fief improbable qui reproduit à l'envers les structures des *Lais* de

1. Voir p. 1416, n. 1.
2. V. 1559-1573, p. 993.
3. Il apprend qu'il n'est pas le fils de ses parents présumés, et peut donc se rêver une famille conforme à ses ambitions.
4. V. 1946-1947, p. 1002.

Marie de France[1], où règne désormais Gratienne, dépouillée de ses attributs de reine pour mieux apparaître dans sa beauté de fée…

Trois des quatre personnages importants sont en place — ou aussi bien deux des trois pôles de la fiction : d'une part, la reine devenue châtelaine et « veuve », comme le roman l'a laissé deviner ; d'autre part, les deux enfants, au service d'un roi qui les a faits chevaliers et les traite comme ses propres fils. Ce roi, on l'apprendra plus loin, pousse même le mimétisme familial jusqu'à vouloir épouser leur mère — évidemment, on ignore qu'il s'agit de leur mère, mais l'inconscient du texte travaille dans le sens d'une réunion familiale, même au prix de quelques erreurs de parcours. De même, on ignore la proximité géographique du fief de Gleolais et du royaume de Catenasse. Il reste à amener sur place le dernier personnage, à savoir le roi Guillaume, par l'intermédiaire duquel pourra avoir lieu la révélation finale. Le roi constitue l'élément moteur, et aussi, dans une certaine mesure, le seul qui soit capable de se déplacer par lui-même, en disposant d'une certaine autonomie. À la différence des autres personnages, c'est lui qui est l'artisan de son propre roman, comme le marque le choix de son pseudonyme, sur lequel s'attarde le texte[2], reconnaissant visiblement dans ce raccourcissement, de « Guillaume » à « Gui », un effet analogue à celui que produit la signature du roman, de « Chrétien de Troyes » à « Chrétien ».

En dépit du point de vue « pénitentiel » adopté par le texte, il ne saurait être question de s'attarder sur les années d'humiliation relative du roi qui occupe les fonctions de serviteur, puis — grâce à Dieu ! — d'intendant chez le bourgeois. Le récit s'est détourné d'un sujet si peu convenable, et il ne revient à la personne du roi qu'au moment de sa seconde mutation, lorsque la roue de Fortune a achevé son tour et que s'ouvre la période de « rétribution », ou mieux encore de *restitutio ad integrum*. Le bourgeois de Galvoie, dont le nom n'est jamais donné, s'avère le garant de l'ordre social légitime : en proposant à « Gui » de lui prêter l'argent nécessaire à sa fortune, il corrige une erreur manifeste de la Providence, qui a placé dans une situation si peu conforme à ses talents un homme digne des plus grands honneurs. Le marchand ne peut rien imaginer de mieux que la prospérité du commerçant qui a réussi. Mais, à son échelle, il offre en effet au roi le maximum : dans une société médiévale qui repose largement sur l'immobilisme des différents états, il lui donne la possibilité d'une ascension sociale fulgurante — même si les dés sont pipés à la base, et si le roi est en droit de mépriser le type de réussite que propose le bourgeois. Ce qu'il ne fait d'ailleurs pas, selon toute apparence : il se réjouit de la chance qui lui est donnée et, lors de sa conversation avec son neveu, il se fait le défenseur ardent de cette stratification implacable de la société.

Mais à partir du moment où le roi revient à Bristol, tout se passe comme si des souvenirs oubliés remontaient à la surface ; le « roman du marchand » redevient un roman hagiographique informé par le modèle de Job. Le « cor » dérobé par le valet joue un rôle fondamen-

1. En particulier le *Lai de Guigemar*.
2. V. 992-998, p. 979.

tal dans ce processus d'anamnèse : ce détail narratif dont on ne voyait pas bien la fonction sert d'abord à rappeler au roi sa vie antérieure[1], avant de servir d'indice révélateur pour la reine[2] — l'anneau n'intervient que dans un second temps. Le fait est, concrètement, que le roi Guillaume rendu à lui-même refuse une « reconnaissance » incomplète, qui ne porterait que sur sa personne et son statut propre, et repart, apparemment sans raison valable, mais en réalité en quête de sa moitié manquante, à savoir la reine : le couple qui incarne le pouvoir ne peut être dissocié. Guillaume a les assurances nécessaires quant à la suite des événements ; la dévotion de son neveu à l'égard de l'oncle disparu l'assure qu'il ne sera pas utile de greffer un roman de (re)conquête sur le récit édifiant. Il peut donc se confier à la mer, cet élément qui sépare et réunit. Conformément à la logique du récit, on a ainsi, après quatre traversées sans problème, l'évocation spectaculaire d'une tempête[3] : morceau de bravoure presque obligé dans un roman digne de ce nom, démonstration du pouvoir de la Providence — à double tranchant, d'ailleurs —, et artifice permettant de brouiller les données géographiques et de relier entre eux des territoires situés sur des plans différents.

Les tendances moralisatrices de l'auteur de *Guillaume d'Angleterre* se manifestent aussi dans ce passage, de manière relativement inattendue : en effet, à côté de la description qui se veut terrifiante de la mer en furie, on a la transcription d'une longue prière des marins, accompagnée de considérations morales passablement abstraites[4], et qui contrastent avec l'urgence de la situation. Il vaut la peine d'en mentionner la teneur : cette critique implicite de l'arbitraire des barons féodaux réglant leurs différends sur le dos du menu peuple, par le biais d'une comparaison avec les vents déchaînés, constitue un élément indubitablement original, et inattendu dans un texte-mosaïque qui se borne le plus souvent à combiner des données préexistantes. Lorsque enfin la tempête se calme et qu'il ne subsiste plus qu'une petite brise qui nettoie le ciel —, et, pourrait-on dire, l'imbroglio narratif, puisqu'on entre dans la phase finale de l'œuvre —, il y a à bord un pilote, figure psychopompe qui peut déchiffrer les indications offertes par le paysage et faire l'historique du port auquel la nef va aborder[5]. À noter que les informations de Therfès — le pilote — ne sont pas tout à fait à jour : il explique que successivement le seigneur, la dame et le sénéchal de la terre viendront prélever leur péage, sans savoir apparemment qu'il n'y a plus ici de seigneur depuis une quinzaine d'années — Gleolais étant mort avant la fin de l'année fatidique de délai réclamée par Gratienne. En outre, quelques indices suggèrent la qualité surnaturelle du lieu : ainsi la mention d'un « *castel tornient*[6] », totalement non pertinente, mais qui sort tout droit de descriptions parallèles concernant des havres de l'Autre Monde.

1. Voir v. 2067-2117, p. 1005-1006.
2. V. 2440-2453, p. 1014.
3. V. 2267-2348, p. 1010-1012.
4. V. 2311-2332, p. 1011.
5. V. 2363-2383, p. 1012-1013.
6. V. 2391, p. 1013 : ce genre de construction difficile à décrire apparaît fréquemment dans les textes du XIII[e] siècle, où il est souvent associé au personnage de Merlin.

Les héros de *Guillaume d'Angleterre* semblent affligés du même mal que la plupart des chevaliers errants, c'est-à-dire d'une vue déficiente[1]. Si les doutes du roi, quant à l'identité de la reine, s'expliquent par le fait que son hôtesse a le visage enveloppé dans sa guimpe, les hésitations de Gratienne, qui a besoin de toute une série de signes et de symboles pour reconnaître son époux, sont plus difficiles à justifier dans un esprit logique. Cependant, comme le prouve la séquence de la vision cynégétique du roi, il ne s'agit pas d'un maladroit effet de suspense, mais des étapes d'une lente prise de conscience, et d'un retour des personnages en présence à leur identité précédente. L'hôte qu'accueille la dame de la *« terre estraigne »* est bel et bien Gui de Galvoie, le marchand. Ce marchand a quelques-uns des attributs du roi Guillaume, en particulier l'anneau qui lui tient tant à cœur qu'au lieu de se réjouir de s'en tirer à bon compte, il estime que la dame a prélevé un péage particulièrement élevé[2]. Mais, comme le suggérait déjà l'épisode de la confrontation entre l'oncle et le neveu, la *persona* royale est en sommeil, et c'est par le biais du rêve éveillé qu'elle refait surface : rêve éveillé qui a trait à l'activité aristocratique par excellence, la chasse[3]. Ce songe qui va si vite s'avérer constitue non seulement un artifice commode pour accélérer une reconnaissance qui tarde — on ne voit pas d'ailleurs en vertu de quoi elle pourrait l'accélérer spécifiquement —, mais aussi un rappel de la première scène de chasse, qui concernait Marin et Lovel et a abouti à leur accueil à la cour du roi de Catenasse. Comme tous les cerfs qui traversent la littérature médiévale, le seize-cors que poursuit le roi lui permet de passer d'un monde à l'autre, de l'univers féerique, et géographiquement imprécis, dans lequel se trouve la reine au royaume de Catenasse, qui a l'avantage d'être ancré dans l'espace réel de la Grande-Bretagne. La recommandation de la reine, faite comme toutes les *geasa*[4] de ce genre pour n'être pas suivie, vise à maintenir une distance entre ces deux univers incompatibles ; du point de vue de Gratienne, en effet, seul l'isolement d'un *« castel tornient »* situé hors norme peut permettre d'arrêter le temps, et de prolonger l'état de latence dans lequel elle est entrée après sa séparation d'avec Guillaume.

Les vassaux de la reine ne comprennent rien à ce qui se passe : après avoir blâmé leur dame de n'avoir pas pris un péage plus avantageux, ils se moquent de son hôte qui s'oublie et pousse des cris de chasseur. Il faut noter que leurs moqueries ne concernent pas le fait du rêve éveillé, mais la qualité de marchand de celui qui en fait l'expérience. Il y a désaccord entre l'apparence extérieure du personnage et sa nature profonde, et ce désaccord, intolérable au XIIe siècle, est

1. Traditionnellement les chevaliers errants sont incapables de se reconnaître les uns les autres (ce qui fait qu'ils s'entretuent souvent *« par mescheance »*), comme s'ils étaient frappés de cécité dès qu'ils quittent le refuge de la cour.
2. V. 2501-2504, p. 1015.
3. V. 2568-2569, p. 1017.
4. On appelle *geis* — pluriel *geasa* ; il s'agit d'un terme celtique — des sortes de tabous ou d'obligations imposées à un personnage, en général pour son malheur : c'est presque toujours la transgression des *geasa* qui fait progresser l'action et précipite la catastrophe.

sanctionné par les rires d'un public attaché à un ordre du monde cohérent, où chacun reste à sa place. Cependant, c'est précisément ce rêve incompatible avec la fonction apparente du personnage qui permet à la reine de le reconnaître tout à fait — pour la plus grande détresse de son entourage, qui obéit néanmoins sans poser de questions. Le cerf réel, tout de suite débusqué par les chiens, n'a de cesse qu'il traverse la rivière, et par ce mouvement ramène le roi dans l'univers naturel, où va immédiatement[1] se rejouer la scène de la rencontre entre intrus et défenseur de la forêt royale que l'on a déjà lue quelque neuf cents vers plus tôt[2] — si ce n'est que cette fois les deux enfants jouent le rôle du forestier, et le roi celui des deux enfants.

De fait, le dialogue s'engage un peu de la même manière ; entre gens de noble nature, cependant, ce n'est pas la promesse d'une bourse d'argent qui écarte le péril, mais la révélation que fait le roi de son identité. Une telle affirmation a de quoi surprendre, mais la réaction des enfants montre qu'ils ont progressé en courtoisie et en sagesse. Selon des critères modernes, le récit de Guillaume, bien que strictement conforme à la vérité, n'est absolument pas en rapport avec la situation dans laquelle il se trouve. En d'autres termes, on ne voit pas pourquoi le fait d'avoir été roi d'Angleterre et d'avoir subi toutes les tribulations que l'on vient de lire justifie le fait qu'il soit entré sans autorisation sur les terres du roi de Catenasse pour y chasser le cerf... Mais ce manque de logique n'a pas d'importance, en regard de la seconde étape de la scène de reconnaissance qui peut désormais avoir lieu. De même, l'intervention opportune de l'aigle rapportant la bourse du marchand[3] sert de garantie à toute l'histoire, bien qu'elle ne puisse, strictement parlant, en garantir qu'une brève séquence. La reconnaissance a lieu en deux temps. D'abord Lovel proclame qu'il a retrouvé son père, et révèle les circonstances de son adoption par Gosselin, puis Marin, qui a jusqu'alors jalousement gardé le secret honteux à lui dévoilé par Foukier, peut rendre grâce à Dieu d'avoir retrouvé à la fois un père, et un frère.

Le récit du roi a été authentifié par la restitution de la bourse : il convient que les déclarations des enfants le soient par le détail précisément introduit dans la narration dans ce but, à savoir les pans de la cotte du roi. Un à un, chacun des objets symboliques mentionnés dans la première partie du texte réapparaissent pour constituer des jalons sur la route de la reconnaissance finale : le cor, la bourse et les langes improvisés jouent à peu de chose près le même rôle. Accessoirement, la nécessité d'une ultime vérification, de la part du roi, sert de prétexte à la dernière digression du roman : au lieu de se précipiter dans les bras de son épouse retrouvée, en lui présentant leurs deux fils, Guillaume manifeste un esprit procédurier en accord avec ses hésitations initiales vis-à-vis de la voix divine. Le dernier nœud de l'intrigue peut alors être démêlé, grâce à l'apparition du roi de Catenasse, qui s'avère avoir joué le rôle du persécuteur auprès de Gratienne. Cette nouvelle révélation procure au roi Guillaume l'occa-

1. V. 2712-2778, p. 1021-1022.
2. V. 1822-1868, p. 999-1000 ; voir p. 1411, n. 5.
3. V. 2824-2834, p. 1023.

sion d'un des longs discours moralisateurs dont il a le secret[1] : celui-ci tourne autour du problème de la double loyauté, et de la relativité des choses, et l'élément important, à savoir le lien entre les deux enfants et la dame, n'est annoncé qu'au détour d'un vers[2], au milieu de nombreux énoncés de type formulaire, comme s'il s'agissait davantage, décidément, de traiter de manière exhaustive les cas exceptionnels de la miséricorde de Dieu que de raconter une histoire cohérente.

L'accélération des événements correspond sur le plan formel à une fréquence accrue du rythme d'entrelacement : on revient donc, pour une trentaine de vers, à la reine, qui se lamente d'avoir si vite perdu à nouveau ce qu'elle avait retrouvé. Manifestement, le temps de la patience et de la soumission à la volonté divine est passé : au lieu de se remettre entre les mains de Dieu, Gratienne se sert du pouvoir dont elle dispose pour lever le ban et l'arrière-ban de ses vassaux et marcher contre son ennemi. La rencontre des deux troupes est présentée de manière humoristique, mais elle fournit à l'auteur l'occasion de placer dans la bouche de ses deux personnages principaux un discours d'actions de grâces et une accusation en règle de la reine contre ses fils, qui exploitent autant que possible les ressources de la grande rhétorique, sans échapper cependant à une certaine maladresse[3]. Il est frappant de voir combien la proportion entre récit et discours s'inverse ici en faveur du second : les vers narratifs ne constituent qu'une armature réduite sur laquelle viennent se greffer les longs commentaires des personnages en présence, chacun ayant son mot à dire.

A priori, le texte pourrait s'achever ici : l'essentiel, c'est-à-dire la réunion de la famille dispersée, est acquis. Mais la *restitutio ad integrum* qui est le propos de *Guillaume d'Angleterre* doit s'exercer sur deux plans : celui du bonheur personnel, ou familial, du héros, et celui de sa réussite « sociale ». Il faut donc que le roi retrouve son royaume, ce qui peut se faire très aisément, étant donné les dispositions favorables de son neveu. Cependant, l'auteur semble déterminé à reprendre tous les fils épars de son récit, et à retracer exactement les étapes du parcours de Guillaume, ce qui vaut au lecteur deux séquences assez particulières. La première est l'arrivée des deux marchands qui ont adopté les enfants. Le but de l'épisode est de faire ressortir la magnanimité de Marin et de Lovel, qui, loin d'avoir oublié leurs pères adoptifs, et de cacher honteusement les circonstances de leur éducation, font fête à Foukier et Gosselin et les traitent avec tout le respect dû à des parents de noble origine. Mais, parallèlement au mouvement d'égalisation sociale qui semble se dessiner dans le texte, puisque presque tout le monde — les fils du bourgeois de Galvoie, le *« vallet »* qui s'était emparé du cor... — est fait chevalier de la main de Guillaume, on voit apparaître une veine satirique dirigée contre la bourgeoisie, coupable peut-être d'imiter les mœurs aristocratiques, veine qui rappelle le soudain déchaînement contre les vilains, quelque mille vers plus haut. La reine, présentée comme le modèle de toute courtoisie, se moque de l'attitude ridicule des deux marchands

1. V. 2938-2966, p. 1026-1027.
2. V. 2948, p. 1026.
3. V. 3000-3075, p. 1027-1029.

auxquels elle offre des robes fourrées, conformément au code de l'hospitalité aristocratique, et qui n'ont qu'un désir, c'est de vendre ces vêtements pour en tirer profit. Les négociations entre la reine et ses deux hôtes se prolongent pendant près de cinquante vers[1] ; elles soulignent cruellement le mercantilisme des marchands — pourtant bien « naturel » —, leur rapacité, et leur manque de courtoisie ; la scène vise à faire rire, et y réussit, mais elle n'est pas tout à fait cohérente avec la représentation des bourgeois dans le cours du texte, surtout à un moment où l'euphorie générale semble contribuer à un effacement des barrières entre les classes sociales.

Le bourgeois de Galvoie qui a recueilli le roi n'est en tout cas nullement traité avec ce genre de désinvolture : le tour d'horizon final insiste sur le fait que le roi le garde auprès de lui comme conseiller et fait de ses fils des chevaliers en leur donnant par surcroît comme épouses les filles de deux « comtes », c'est-à-dire des représentants symboliques de tout un système, esthétique aussi bien que social. En fait, ce tableau idyllique d'une société où les contraintes de la naissance sont abolies et où chacun est récompensé selon ses mérites reproduit, de manière décalée, l'idéal que se proposait de réaliser le neveu de Guillaume d'Angleterre, sur la seule foi de la ressemblance entre son oncle disparu et le prétendu Gui de Galvoie. Vision en définitive optimiste des choses, selon laquelle, d'une part, il n'y a pas de personnages véritablement « méchants », les vilains étant plus ridicules que dangereux, et, d'autre part, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

La seconde séquence très particulière illustre apparemment cette philosophie ; le narrateur ramène ses personnages dans la forêt où tout a commencé, non seulement pour un bref pèlerinage à l'intention du roi de Catenasse, élevé soudain au rang de témoin, ce qu'autorise son statut comparable à celui des protagonistes, mais encore pour un séjour qui se prolonge jusqu'à l'arrivée du neveu désireux de rendre sa couronne à Guillaume. Cela va plus loin qu'une simple action de grâces, conforme à l'attitude d'ensemble du héros ; certes, il remercie la Providence divine, dont les desseins sont résolument impénétrables, mais il prend aussi un plaisir à la limite de la perversion à se remémorer les épreuves endurées en ce lieu. Le Livre de Job sert encore de référence à cette scène, mais le roi pousse les choses très loin : la gratuité de toute l'histoire est particulièrement mise en relief.

Il n'est pas question, en effet, d'expliquer l'enchaînement des événements, pas question de rappeler l'obscure culpabilité du roi et de la reine que semblait sous-entendre la séquence d'ouverture, pas même question de justifier cette accumulation passablement invraisemblable d'aventures par la volonté qu'aurait eu Dieu de mettre à l'épreuve son serviteur. Au lieu de cela, on rencontre plutôt l'expression de l'arbitraire divin : Dieu a fait grise mine aux personnages pendant un temps, désormais il leur « rit », mais il n'y a aucune raison à ce revirement, pas plus qu'il n'y en avait à son courroux. Dieu, dans l'affaire, se conduit comme un romancier qui raconte une histoire

1. V. 3198-3237, p. 1032-1034.

sans autre but que de se faire plaisir et de faire plaisir à son public. Structurellement parlant, *Guillaume d'Angleterre* est bouclé de manière impeccable : tous les éléments de la situation initiale sont repris et réorganisés selon une constellation exactement symétrique, un magnifique exemple de catastrophe positive. Mais, sur le plan du sens, on n'est jamais sorti du domaine de l'arbitraire ; le roman n'a pas plus de raison d'être que ses épisodes n'en ont du point de vue de la logique interne. Curieusement dans le cas d'un texte qui semble se vouloir édifiant, la moralisation n'apparaît jamais comme nécessaire, mais comme strictement contingente, et Dieu n'est qu'un prête-nom commode pour une forme de composition fondée sur le hasard.

Ainsi, le contenu narratif de *Guillaume d'Angleterre* ne permet jamais d'opérer à son égard une classification satisfaisante. La proportion entre récit romanesque et discours moral, soit sous forme de commentaires du narrateur, soit placé dans la bouche du personnage de Guillaume, tendrait à prouver que le texte se veut en effet ouvrage d'édification ; les péripéties nombreuses ne seraient dans cette optique qu'une « sauce » attrayante, le miel sur le bord de la coupe, afin de mieux tromper un lecteur gâté, plus soucieux de belles histoires que de réflexions chrétiennes. Le nom de « Chrétien » que se décerne l'auteur peut se lire, dans ce sens, comme une affirmation sans fard de ses principes et de ses intentions didactiques : soit qu'il n'y ait dans ce choix aucune référence à Chrétien de Troyes — nous n'avons après tout qu'une idée très imprécise du paysage littéraire de la Champagne de la seconde moitié du XIIe siècle, et la renommée de Chrétien de Troyes n'était peut-être pas à ce point étendue —, soit que l'auteur désire accroître les chances de succès de son œuvre, intentions édifiantes comprises, en le plaçant par un mensonge délibéré sous le patronage d'un romancier célèbre.

Car nous abordons ici l'autre énigme de *Guillaume d'Angleterre* : quel en est l'auteur ? Certes, le nom de Chrétien apparaît dans le prologue, mais ce n'est tout de même pas un nom exceptionnellement rare au XIIe siècle. En outre, si la renommée du maître champenois était effectivement considérable (comme on peut le supposer, en se fondant par exemple sur l'adoption par un écrivain de peu postérieur d'un pseudonyme qui sonne nettement comme un pastiche de « Chrétien de Troyes », à savoir Païen de Mézières), il pouvait être tentant de placer un texte nouveau, et qui n'a pas grand-chose pour se recommander par lui-même, sous le patronage d'un « maître ». Il faut d'ailleurs noter que l'usurpation d'autorité, si c'en est une, s'arrête au prénom : *« Crestiiens dist... »* ; il n'y a pas mention de Troyes, non plus que référence à d'autres œuvres de l'auteur prétendu. Réciproquement, en admettant que Chrétien de Troyes soit bien l'auteur de *Guillaume d'Angleterre*, il faut supposer que cette œuvre s'inscrit assez tard dans sa bibliographie, puisque rien, dans le prologue de *Cligès*, ne peut être associé avec ce texte. Reste enfin le problème de l'identité de *« Rogers li Cointes »*, que le scribe de notre manuscrit présente comme sa « source » — cas de figure absolument inédit dans les autres textes de Chrétien de Troyes, dont les sources sont en général censées être des manuscrits latins (parfaitement fictifs au demeurant) inscrits au catalogue de respectables bibliothèques

monastiques. En l'occurrence, peut-être ce personnage dont le nom, banal, se trouve enrichi par un qualificatif lié à une appréciation esthétique des choses — *cointe* signifie « habile », « élégant » — est-il effectivement le « conteur », breton ou non, auquel l'écrivain a emprunté son canevas narratif : un tel aveu tardif contredit dans une certaine mesure la signature initiale — il est peu probable que Chrétien ait eu besoin de quêter des idées chez ses « compagnons » —, mais il se conforme au schéma d'assignation de bien des ouvrages contemporains, plus soucieux de se targuer d'une « autorité » que d'un « auteur ». Mais peut-être aussi s'agit-il en fait du véritable auteur, sortant de son incognito sous le masque d'un simple comparse, afin de laisser à son œuvre le bénéfice de son attribution fictive à Chrétien de Troyes, tout en mentionnant tout de même son propre nom... Au demeurant, même si c'est le cas, nous n'en sommes pas plus avancés, puisque nous ne disposons évidemment d'aucune information sur cet hypothétique personnage.

Au total, *Guillaume d'Angleterre* ne ressemble en rien aux autres textes de Chrétien de Troyes. Non seulement le thème de ce roman hybride est aux antipodes des préoccupations de l'écrivain bien connu, mais encore il présente un certain nombre de défauts de construction qui ne paraissent pas conciliables avec l'art de Chrétien. Quant à la signature présumée de Chrétien, elle est pour le moins sujette à caution. En soi, cependant, *Guillaume d'Angleterre* offre un certain nombre de caractéristiques intéressantes, en tant que variation sur le motif des aléas de la fortune, et que détournement des structures du récit hagiographique à des fins plus profanes. D'autre part, il a de fait été considéré pendant des années, voire des siècles, comme faisant partie des œuvres de Chrétien de Troyes : à ce titre, sa place dans ce volume se justifie, ne serait-ce que par défaut.

ANNE BERTHELOT.

BIBLIOGRAPHIE

BELLETTI (Gian Carlo), « Per una lettura ideologica de *Guillaume d'Angleterre* », *L'Immagine riflessa*, XI, 1988, p. 3-60.

COHEN (Gustave), *Chrétien de Troyes et son œuvre*, Paris, 1931, p. 96-110.

D'ALESSANDRO (Domenico), « *Guillaume d'Angleterre* e Chrétien, un'analisi comparata del descrittivo », *Annali dell'Istituto Universitario Orientale, Sezione Romanza*, XXIX, 1987, p. 349-356.

DANELON (F.), « Sull'ispirazione e sull'autore del *Guillaume d'Angleterre* », *Cultura Neolatina*, XI, 1951, p. 49-67.

FRAPPIER (Jean), *Chrétien de Troyes*, Hatier, « Connaissance des Lettres », 1968, p. 69-81.

GOWANS (Linda), « *Guillaume d'Angleterre*, Prologue and Authorship », *French Studies Bulletin*, XXXV, été 1990, p. 1-5.

HOLDEN (Anthony J.), « La Géographie de *Guillaume d'Angleterre* », *Romania*, CVII, 1986, p. 124-129.

Lendemains. Études comparées sur la France. Vergleichende Frankreichfor-

schung, Berlin, XII, 1987 : NERLICH (Michael), p. 13-39, p. 109-129 ; KRAUSS (Henning), p. 77-96 ; THOMA (Heinz), p. 97-108.
LONIGAN (P. R.), « The Authorship of the *Guillaume d'Angleterre* : A New Approach », *Studi francesi*, XLVII-XLVIII, 1972, p. 308-314.
MICKEL Jr. (Emmanuel J.), « Studies and Reflections on Chrétien's *Guillaume d'Angleterre* », *Romance Quarterly*, XXXIII, 1986, p. 393-406.
ROBERTSON (H. S.), « The Authorship of the *Guillaume d'Angleterre* », *Romance Notes*, IV, 1962-63, p. 156-160.
TANQUEREY (F. J.), « Chrétien de Troyes est-il l'auteur de *Guillaume d'Angleterre* ? », *Romania*, LVII, 1931, p. 75-116.
WILMOTTE (Maurice), « Chrétien de Troyes et le conte de *Guillaume d'Angleterre* », *Romania*, XLVI, 1920, p. 1-38.
—, « Réminiscences ovidiennes dans le conte de *Guillaume d'Angleterre* », *Studies in Honour of Mildred K. Pope*, Manchester, 1939, p. 413-419.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

La tradition manuscrite.

Si l'on mesure le succès ou la popularité d'un texte médiéval au nombre de manuscrits que nous en avons conservés, alors, apparemment, *Guillaume d'Angleterre* n'a guère suscité l'enthousiasme des lecteurs des XIIe et XIIIe siècles : nous n'en possédons en effet que deux versions manuscrites, ce qui constitue une différence frappante par rapport aux autres œuvres de Chrétien de Troyes :

P. BN fr. 375. Recueil de textes édifiants, qui contient deux autres romans de Chrétien, *Cligès* et *Érec et Énide*.

C. Cambridge. Il contient essentiellement des textes romanesques, aussi bien les romans antiques de *Thèbes* et *Troie*, que le *Roman de Rou* de Wace, le *Roman d'Alexandre*, ou des textes indépendants comme *Athis et Prophilias*.

Les éditions.

Guillaume d'Angleterre a été édité à plusieurs reprises, d'après les deux manuscrits connus :

— par Francisque Michel, *Chroniques anglo-normandes*, t. III, 1840 (manuscrit *P*) ;

— par Wendelin Foerster, *Sämtlichen Werke des Chrétien de Troyes*, t. IV, Halle, 1899 (manuscrit *C*) ;

— par Maurice Wilmotte, Champion, CFMA 55, 1927 (manuscrit *P*) ;

— par Heinz Klüppelholz d'après Foerster : *Guillaume d'Angleterre*, Der altfranzösische Text nach Band IV/2 der Sämtlichen Werke hrsg. von Wendelin Foerster. Neu eingeleitet, übersetzt und mit Ammerkungen versehen von Heinz Klüppelholz. München,

Fink (Klassische Texte des Romanischen Mittelalters in zweisprachigen Ausgaben, 24), 1987 (manuscrit *C*) ;

— par Anthony J. Holden, Genève, Droz, Textes littéraires français, 1988 (manuscrit *C*).

Établissement du texte.

Les deux manuscrits sont à peu près de valeur égale. Dans la mesure où le manuscrit *C* a été récemment remis à la disposition du public grâce à l'édition Holden, nous avons reproduit le texte du manuscrit *P* ; pour les quelques passages où ce manuscrit est corrompu, nous avons fait appel aux leçons de *C*. Nous avons en outre relevé les variantes les plus importantes de *C*.

La traduction.

Une traduction de *Guillaume d'Angleterre* par Jean Trotin a été publiée chez Champion en 1974. Cette traduction était fondée sur l'édition Wilmotte, et donc sur le manuscrit *P*. Nous nous sommes parfois appuyée sur elle, notamment lorsque les hypothèses de J. Trotin éclairent un passage délicat de *P*.

A. B.

NOTES ET VARIANTES

Page 955.

a. Folio 240 de P – colonne f, vers 1-34 ; g, 35-94 ; h, 95-154. •• *b.* voir *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Sur cette « signature » et l'attribution du roman à Chrétien de Troyes, voir la Notice, p. 1433-1434.

2. À prendre au sens de récit, préexistant sous une autre forme, et qui va être « mis en écrit » par l'auteur. En général, le mot « conte » désigne le matériau brut, l'intrigue, indépendamment de la mise en forme, et aussi de la *senefiance*, la signification profonde que l'auteur confère à son texte.

3. En général, le terme d'*estoire* (v. 11) a une valeur historique : il s'agit d'un texte — en latin bien sûr — dont l'authenticité et la véracité ne sauraient être discutées. L'auteur de *Guillaume d'Angleterre* se défend contre toute accusation d'inexactitude ou de fictionnalité. Pour le lecteur du XX[e] siècle, la référence a presque l'effet inverse : les « histoires d'Angleterre » rappellent avant tout l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth, bien éloignée des critères de véracité modernes : que le récit qui va suivre en soit inspiré ne parle pas en faveur de sa conformité à la vérité historique !

4. *Saint Esmoing* est à mettre au nombre des bibliothèques fictives qui foisonnent dans la littérature en langue vernaculaire du XII[e] et du XIII[e] siècle. Cela ne signifie pas d'ailleurs qu'il n'y ait pas eu dans une abbaye nommée Saint-Edmond une collection de livres fort

honorable. Simplement, ces livres n'ont rien à voir avec les sources prétendues des nombreux romans qui font référence à l'*auctoritas* du livre latin.

5. « Dire » et « conter » sont des termes qui décrivent une performance orale. Bien que les romans de Chrétien de Troyes, et de l'auteur de *Guillaume d'Angleterre*, relèvent de la littérature en tant qu'ensemble d'œuvres écrites, le vocabulaire des prologues et des épilogues, ainsi que des interventions d'auteur dans le cours du texte, est presque toujours emprunté au domaine de la transmission orale : il s'agit d'une constante rhétorique dans la littérature du XIIe siècle.

Page 956.

a. Et *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. *« Crestiiens »* et *« je »* constituent apparemment deux instances différentes : c'est ce que l'on pourrait appeler la schizophrénie de l'auteur médiéval, qui tantôt adopte, pour sa « signature » officielle, la troisième personne afin de se désigner lui-même, tantôt, dans le cours de la narration, a recours plus simplement aux formes de la première personne grammaticale. Ce qui est important, c'est l'insistance sur la spécificité du travail de l'écrivain, choisissant la bonne version de l'histoire qu'il raconte et refusant de se laisser aller à « enjoliver » son matériau. La même revendication de véracité et de sérieux revient à plusieurs reprises.

2. Ce qui est en cause ici est l'interaction entre la relation conjugale de type féodal, et l'idéal de la relation courtoise. Ordinairement, dans le mariage, la femme est soumise à son mari, qui est le « seigneur » auquel elle doit obéir en tout. Au contraire, dans la relation courtoise, c'est l'homme qui adopte une posture de soumission complète vis-à-vis de la « dame » toute-puissante. Le roi Guillaume, bien que légalement le seigneur de la reine, la traite en tous points avec le respect dû à son rang, et comme si elle était sa dame.

3. Cette description axée sur les vertus chrétiennes des deux personnages remplace celle qui est donnée, dans des romans moins édifiants, de leur beauté ou de leurs qualités chevaleresques et courtoises. Tout le passage est surchargé d'interventions d'auteur, nécessaires pour faire passer un mode de description un peu inhabituel.

4. Il s'agit là d'un motif de conte de fées, très fréquemment employé dans les textes médiévaux. La stérilité prolongée, qui prend fin avec la conception d'un — ou plusieurs — héritier(s) est considérée comme un signe d'élection divine : Dieu met à l'épreuve ceux pour lesquels il a de grands desseins.

Page 957.

a. le commande / Et *P. Rime du même au même. Nous corrigeons d'après C.*

1. La formulation de l'ordre divin est un peu étrange : qui parle ? Apparemment l'Esprit saint, puisqu'il est fait référence aux deux autres personnes de la Trinité. Comme il se doit, la scène se répète trois fois avant que le roi ne prenne les mesures qui s'imposent.

D'une part, cette triple répétition ressortit au schéma des contes folkloriques dont s'inspire *Guillaume d'Angleterre*, et, d'autre part, elle témoigne de la prudence avec laquelle l'Église traite au Moyen Âge les visions et les miracles : il y a toujours le risque que ces phénomènes viennent du diable — à défaut d'être, comme on le dirait aujourd'hui, de pures hallucinations. Il eſt clair aussi que, tout en étant prêt à obéir à Dieu, le roi n'eſt pas très pressé de renoncer à son ſtatut privilégié. Il accomplira sans jamais se plaindre la pénitence qui lui eſt imposée — pour quelle raison ? on ne le saura pas —, mais il ne fait pas partie de la catégorie des saints ermites qui, comme Alexis, aspirent au désert et fuient de leur plein gré la grandeur et la pompe.

2. Une telle absence de modeſtie chez le chapelain eſt un peu surprenante ; peut-être faut-il plus simplement supposer une confusion entre *« tel »* (v. 101) et *« el »*, c'eſt-à-dire « autre ».

3. Curieux cas de figure pour un roi parfait : en dépit des louanges décernées au roi Guillaume, celui-ci se soumet au conseil de son chapelain avec « mauvaise conscience » : il sait en effet qu'il détient des biens qui ne lui appartiennent pas... Derrière la rhétorique soignée de ces pages se cache le non-dit du récit : pour quelle raison le roi et la reine se voient-ils infliger de telles épreuves ? La faute initiale reſte masquée, mais elle exiſte.

Page 958.

a. li *[v. 114, p. 957]* sot / Droit *P. Nous reſtituons le vers manquant d'après C.* •• *b. Vers 134 dans P :* Sire atendes ne vos anuit *. Nous adoptons la leçon de C.* •• *c.* remanois *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *d.* tierce vos *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. La « merveille » (v. 119) eſt tout ce qui sort de l'ordinaire, qui ne relève pas de l'ordre normal des choses. « S'émerveiller », c'eſt éprouver un étonnement nuancé d'inquiétude devant quelque chose d'anormal. À l'origine, la merveille eſt liée avec le surnaturel, qu'il soit païen ou chrétien. Peu à peu, le terme perd de sa charge sémantique et vient à désigner simplement l'extraordinaire quotidien. Ici, toutefois, on a affaire à un vrai prodige, une vraie merveille — *mirabilia*, en latin.

2. Le verbe employé eſt *avient* (v. 135), qui eſt de la même famille qu'aventure ou, en français moderne, avènement. Il n'eſt pas queſtion de quelque chose qui arrive par hasard, mais d'un événement prédeſtiné, d'une « aventure » au sens fort du terme.

Page 959.

a. Folio 241 de P-a, 155-214 ; b, 215-274 ; c, 275-334 ; d, 335-394 ; e, 395-454 ; f, 455-514 ; g, 515-574 ; h, 575-634. •• *b. Vers 167 dans P :* D'une parole veritable *. Nous adoptons la leçon de C.* •• *c.* et le tounoile / Vaillant une coupe de voile / De *P. Nous corrigeons d'après C.*

Page 960.

1. *Se Dieu me saut* (v. 233) : formule très courante, qui a valeur de

serment : « puisse Dieu assurer mon salut, pour autant que ce que j'ai dit eﬆ la vérité ».

Page 961.

a. fors *C. Voir n. 1.*

1. Le texte de *C* (voir var. *a*), « rien sauf moi », eﬆ conforme à la suite. Mais on peut comprendre « rien en mon absence », le départ du roi ne changeant rien au ﬆatut de la reine.

Page 962.

1. Le besant eﬆ une monnaie d'or byzantine ; le marc eﬆ une unité de mesure. Il s'agit d'une somme colossale, qui revient à dire « à aucun prix ».

Page 963.

a. morroie / Ja *P. Vers hypomètre. Nous corrigeons d'après C.* •• *b. La rime du même au même (v. 329/330) eﬆ sans doute fautive, mais il eﬆ impossible de corriger à partir de C, corrompu pour tout ce passage ; nous traduisons sans conviction selon le texte de Wilmotte.* •• *c. Vers 348 dans P :* Dame coi que venir me doive *. Nous adoptons la leçon de C.* •• *d.* briﬆot *C. Voir n. 1.*

1. Voir var. *a. Bruiont* eﬆ une leçon déformée ; en revanche, la leçon de *C*, *Briﬆot*, eﬆ aisément identifiable comme Briﬆol ; dans l'ensemble, le texte manifeﬆe une bonne connaissance de la topographie et de la toponymie de l'Angleterre, en dépit des incertitudes dues aux manuscrits, et de quelques parcours fantaisiﬆes.

Page 964.

a. Vers 375 dans P : A tous ciax seroit a amer *. Nous adoptons la leçon de C.*

Page 965.

1. Le terme-clé d'*aventure* eﬆ employé ici (voir v. 440) : il ne s'agit pas tant de hasard que de la logique interne du récit, qui s'exprime sous la forme d'une sorte de nécessité naturelle. Il faut noter qu'après leur avoir intimé l'ordre de partir en exil, la voix divine n'eﬆ plus intervenue : les créatures humaines sont livrées à elles-mêmes.

Page 966.

a. Les vers 459 et 460 sont intervertis dans P. Nous adoptons l'ordre de C.

1. Le verbe *herbegier* (v. 449) eﬆ très important dans les romans chevaleresques ; le souci de l'hébergement eﬆ au nombre des préoccupations dominantes des chevaliers errants, et l'*oﬆel* (v. 448) conﬆitue une source d'aventures et d'informations précieuse.

2. Il n'eﬆ pas queﬆion ici de théologie raffinée, mais de superﬆitions à peine chriﬆianisées qui recouvrent les pratiques en honneur à l'époque païenne : à côté de la Vierge et de Dieu interviennent toute une série de personnages secondaires, dont on attend un service magique. Sainte Marguerite eﬆ traditionnellement la patronne des accouchées.

3. Littéralement, « elle les craint » (voir v. 461), c'eﬆ-à-dire qu'elle fait acte d'humilité vis-à-vis de ces puissances supérieures.

4. *Vallet* (v. 478) eﬆ le terme employé pour désigner tout jeune homme noble qui n'eﬆ pas encore chevalier ; en l'occurrence, il s'agit simplement d'un enfant mâle. Noter l'art de la litote, qui sera remplacé dans la littérature ultérieure par une accumulation de superlatifs ; il va de soi que le nouveau-né eﬆ le plus beau du monde.

Page 968.

a. Vers 552 dans P : De pitié morte seriiés *. Nous adoptons la leçon de C.*

1. Nous nous trouvons dans un cadre allégorique chrétien : le roi prêt à sacrifier sa chair pour ses fils eﬆ l'image de Dieu envoyant son Fils à la mort afin de sauver les hommes. Les passages aussi chargés sur le plan symbolique se font de plus en plus rares au fur et à mesure que le récit se développe de manière autonome, en s'éloignant de l'*exemplum* originel.

Page 969.

1. *Nus*, dans le texte (v. 574) : Guillaume a coupé les pans de son manteau, il eﬆ donc vêtu de manière à peine décente selon les normes du temps. En dépit des proverbes affirmant le contraire, l'apparence extérieure compte beaucoup au Moyen Âge, où elle eﬆ considérée comme un signe fiable de la condition sociale de chacun.

Page 970.

a. Vers 623 dans P : Feme ses enfans ne manga *. Nous adoptons la leçon de C.* •• *b.* .IV. *C* •• *c. Folio 242 de P-a, 635-694 ; b, 695-754 ; c, 755-814 ; d, 815-874 ; e, 875-934 ; f, 935-994 ; g, 995-1054 ; h, 1055-1113.*

Page 971.

1. C'eﬆ-à-dire que le « mendiant » pourra faire travailler ses enfants et, avec l'argent ainsi obtenu, vivre plus confortablement, en retirant des objets de première nécessité (un manteau, par exemple...) des lieux, en général mal famés, où il a dû les laisser « en gage », parce qu'il n'avait pas de quoi payer.

Page 972.

a. Et a roortes acouplees *C. Voir n. 2.* •• *b.* pesant *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Voir var. *b*, p. 970.

2. *C* porte *roortes*, que l'on peut traduire par « osier » (voir var. *a*) au lieu de *hars* ; c'est beaucoup plus logique, car les marchands n'ont aucune raison d'avoir apporté des cordes avec eux.

3. Simple formule de courtoisie, qui ne dénote pas une particulière sympathie. Dans le *Lancelot* (éd. A. Micha, 9 volumes, Genève, Droz, 1976-1981) du XIIIe siècle, Guenièvre appellera ainsi Lancelot qui voudra y voir une marque d'élection et un signe d'amour. Le marchand s'adresse au roi d'égal à égal, contrairement à ce qui s'est produit jusqu'alors.

Page 973.

a. En lame fu *P* : En la nef fu *C. Nous adoptons la correction de Wilmotte.* •• *b. Vers 770 dans C :* Un des batiaus tous apresté •• *c.* frere *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. En soulignant la hâte du roi, le texte fait bien comprendre qu'il n'est pas responsable : ce n'est pas du fait d'un éventuel retard dû à sa paresse que le loup a l'occasion de s'emparer de l'enfant.

Page 974.

a. dist en apert / A tous les autres que siens ert / Que cascons s'en aiueroit / Se tous li enfes siens estoit / Nos *P. Nous adoptons la leçon de C.*

Page 975.

1. C'est le procédé classique de l'entrelacement, qui permet de poursuivre en alternance plusieurs fils narratifs. Dans *Guillaume d'Angleterre*, on va avoir à partir de ce point trois fils distincts : celui qui concerne le roi, celui qui concerne la reine, et celui qui concerne les deux enfants. L'auteur n'emploie pas cette technique avec une particulière habileté, et ses transitions sont très arbitraires.

Page 976.

a. cai as dens en *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. La première occurrence du mot « convoitise » (v. 893) ne nous semble pas relever d'un emploi allégorique : on est plutôt en présence d'un énoncé proverbial. Ce n'est qu'ensuite que le discours dérive vers l'allégorie, de manière assez inappropriée. Il est étrange que le roi se livre à des réflexions érudites sur Tantale, qui sont plus caractéristiques d'un clerc que d'un personnage profane. Cependant, le vers 924, p. 977, nous contraint à ne fermer les guillemets qu'à ce point, au lieu de rendre le narrateur responsable de quelques considérations générales sur le péché de convoitise.

Page 977.

a. Et sa levre dusqu'a *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *b.* rien n'onour *P. Les vers 919-920 manquent dans C. Nous corrigeons.* ••

c. avoir / Et se li rois *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *d.* pose *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Ce terme familier rend mieux compte de la formule médiévale (voir v. 901) que toutes les périphrases auxquelles doit avoir recours la langue moderne.

Page 978.

a. aler *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *b. La répétition* ajorna / ajorné *, commune à P et à C, suggère que le texte est corrompu, à moins qu'elle ne manifeste les limites de l'auteur.*

Page 979.

a. vaut oïr son savoir *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *b.* die j'ai non di / On *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Galvoie est identifié comme la presqu'île de Galloway, au sud de l'Écosse. Mais ce toponyme se rapproche de nombreux noms de lieux de l'univers arthurien, et ne peut guère être rattaché avec certitude à un lieu réel.

2. La formule semble vouloir insister sur la valeur morale du marchand.

Page 980.

a. non gliolas pris / N'estoit *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *b.* Et *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *c. Vers 1060 dans P :* A covete et a viellece *. Nous corrigeons d'après C.* •• *d.* Entr'aus a le concorde *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Surclin, après beaucoup d'hésitations de la part des critiques, a été identifié comme Sutherland, comté voisin de celui de Caithness, qui correspond sans doute au royaume de Catenasse. Les formes manuscrites varient beaucoup.

Page 981.

a. Vers 1077 dans P : Gliolas en consel cela *. Nous adoptons la leçon de C.* •• *b.* Gliolas *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Nous traduisons ainsi le terme *drus* (v. 1094), qui désigne celui qui possède l'amour d'une dame, dans une acception plus concrète que l'*amis*. Les deux mots appartiennent au registre de la courtoisie, et sont probablement employés de manière un peu ironique à propos du vieux chevalier blanchi sous le harnois qu'est Gleolais.

Page 982.

a. Folio 243 de P-a, 1114-1174 ; b, 1175-1234 ; c, 1235-1294 ; d, 1295-1354 ; e, 1355-1414 ; f, 1415-1474 ; g, 1475-1534 ; h, 1535-1594.

1. Au sens XVIIe siècle du terme : la renommée de son honneur.

2. Un texte médiéval n'hésite pas à passer du « tu » au « vous » à l'intérieur d'un seul discours, voire d'une même phrase (voir v. 1121-1125). Bien qu'en général ces variations puissent s'expliquer en termes d'intensité émotionnelle, il n'est pas possible en français moderne de les conserver toutes. Nous adoptons le vouvoiement pour le discours de la reine, bien que la première partie utilise le tutoiement, peut-être pour rappeler que contrairement aux apparences, la reine est plus noble que son interlocuteur.

Page 984.

a. quant s'il l'asseure *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Le récit de la reine est conforme au schéma de certaines vies de saintes, par exemple celle de sainte Marie l'Égyptienne, convertie à la sainteté après avoir mené une vie de débauche. La référence au pape a pour but d'impressionner Gleolais : une pénitence imposée par l'autorité apostolique ne peut être annulée par aucune instance, civile ou religieuse.

Page 985.

a. maintenant le respit *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Le terme employé est *serjant* (v. 1259), qui peut avoir plusieurs sens ; le roi, par exemple, est le *serjant* de son bourgeois, c'est-à-dire son serviteur au sens civil du terme.

Page 986.

a. dansent et carolent / Et saciés que ne s'entradossent / La nuit *P. Nous adoptons la leçon de C.*

1. *Chetive* (v. 1277) vient du latin *captiva*, et veut dire à l'origine « prisonnière » ; par suite, de manière logique, le sens s'est élargi à tous les types de malheurs encourus par une femme. Ici, le terme peut être compris comme « femme de peu », créature inférieure à tous points de vue.

2. La *carole* (v. 1290) est la danse par excellence.

3. C'est-à-dire que les nouveaux mariés, mal assortis du fait de la différence d'âge, reçoivent pour leurs noces ce qu'il est convenu d'appeler « charivari » : manifestations souvent obscènes qui soulignent l'écart de leur conduite par rapport à la norme.

Page 987.

a. Vers 1310 dans P : Et jurent qu'il a loiauté *. Nous adoptons la leçon de C.* •• *b. Vers 1322 dans C :* La au moustier porter les fisent

1. Caithness, comté du nord-est de l'Écosse (voir n. 1, p. 980).

Page 988.

a. D'une nature *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Compte tenu de la suite, on attendrait un pluriel, mais les deux manuscrits sont d'accord pour offrir une forme au singulier.

Page 989.

a. K'en .I. jugnet furent *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. La traduction littérale est plus grossière, et partant plus catégorique : « que ma grande gueule soit mise à honte ! » Voir v. 1421.

2. *Dant* (v. 1423), qui vient de *dominus*, est systématiquement employé pour désigner les deux marchands qui ont adopté les enfants ; le terme s'oppose à *sire*, ou *segnor*, qui s'applique aux chevaliers, mais indique tout de même une certaine surface sociale : dans leur catégorie, les deux personnages occupent un rang élevé.

Page 990.

a. Les vers 1427-1428 de P pourraient être un commentaire de l'auteur, intervenant dans le discours des observateurs ; C propose une version plus logique : Bien samblent ja nou soient il / Qu'il soient franc home et gentil *que l'on peut traduire par : « Ils semblent bien être de sang libre et noble, bien qu'il n'en soit rien. »*

1. *Aorse* (v. 1459), terme imagé qui signifie précisément « se transforme en ours », d'où la comparaison.

Page 991.

a. sot *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. On s'accorde pour traduire ainsi *Gernemue* (v. 1470).

2. Le vers 1471, qui ne se rattache pas syntaxiquement au reste de la phrase, peut être lu comme du discours indirect libre.

3. Mot à mot : « celui qui a male bouche » (v. 1504) ; au XIII[e] siècle, le *Roman de la Rose* fera un personnage indépendant de ce défaut en général attribué aux « vilains », à ceux qui ne sont pas nobles et voient le mal partout.

Page 993.

a. tant me fust *P. Nous corrigeons d'après C.*

Page 994.

a. Folio 244 de P-a, 1595-1654 ; b, 1655-1714 ; c, 1715-1774 ; d, 1775-1834 ; e, 1835-1894 ; f, 1895-1954 ; g, 1955-2014 ; h, 2015-2074. •• *b.* atornés / Aparilliés *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *c.* pluie / .I. ronchi *P. Nous restituons le vers manquant d'après C.*

1. Le *palefroi*, souvent considéré comme une monture féminine, est en fait un cheval de monte, plus léger que le destrier, et que les chevaliers emploient pour leurs déplacements « pacifiques ». Le *roncin* est aussi un cheval de monte, mais de qualité inférieure (bien qu'il soit supérieur au « sommier », c'est-à-dire au cheval de somme) et qui est utilisé par les serviteurs ou les écuyers.

2. *Garçon* (v. 1626) : le problème est de rétablir au niveau des marchands la hiérarchie qui existe dans la sphère chevaleresque. Rodain va se révéler digne de son jeune maître, digne d'être véritablement l'écuyer d'un chevalier.

Page 995.

a. ja n'areſtez / En *C*

1. Forte densité de répétitions sur quatre vers, que la traduction tend naturellement à éliminer. Il eſt difficile de déterminer s'il s'agit d'une maladresse de l'auteur, ou d'une tentative d'écriture rhétorique.

2. On peut comprendre : ne vous établissez jamais comme prêteur sur gages dans des circonſtances non favorables. La leçon de *C* (var. *a*) n'eſt pas satisfaisante non plus.

3. Le manuscrit passe soudainement à l'imparfait (v. 1644-1647) : le problème des temps eſt analogue à celui du tutoiement ; alors que la langue moderne exige un minimum de cohérence, l'ancien français n'hésite pas à changer de syſtème temporel d'un vers à l'autre, parfois même à l'intérieur d'une phrase.

Page 996.

1. *Emblés les tapis* (v. 1682) eſt une expression curieuse, peut-être proverbiale. Le sens eſt assez clair.

2. Le terme employé eſt une fois de plus *aventure* (v. 1707), mais dans ce contexte il a clairement une valeur péjorative. Il s'agit du secret de la naissance : les deux enfants n'abordent pas ce sujet, ce qui permet de retarder la scène de reconnaissance jusqu'à la fin.

3. « Que Dieu ne (sou)rie jamais » (v. 1715) à ce projet, peut-être. La formule eſt inhabituelle. Trotin traduit simplement par « morbleu ! ».

Page 997.

a. ne vos fausiſt *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. « Sans pâmoison » (v. 1755), c'eſt-à-dire, peut-être, que le daim meurt sur le coup.

Page 998.

1. C'eſt le motif classique du *locus amoenus*, que l'on retrouve dans toute la littérature des XIIe et XIIIe siècles ; en général, le contexte eſt plus courtois (voir la fontaine de Narcisse du *Roman de la Rose*).

2. Le terme *esmerés* (v. 1771) s'emploie pour exprimer la pureté d'un métal précieux (souvent dans le cadre d'une métaphore de la beauté féminine), et appartient au vocabulaire courtois. Comme toute la description de la fontaine, il donne l'impression d'un mélange des genres ou des ſtyles un peu inattendu.

3. *Vile*, dans les deux manuscrits (v. 1787). Il n'eſt pas queſtion ici d'une ville au sens moderne du terme, mais peut-être le sens, conforme à l'étymologie latine *villa*, eſt-il celui d'« habitation », de lieux où vivent des hommes ?

4. Le doublet « *li voie et li sentiers* » (v. 1790), difficile à traduire en français moderne, correspond au goût rhétorique du Moyen Âge pour les expressions doubles, voire triples.

Page 999.

a. Vers 1831-1832 dans P : Les enfans contre s'eſt dreciés / Contre s'eſt li vilains dreciés *. Nous adoptons la leçon de C.*

1. Ordinairement, *buire* (v. 1803) désigne une étoffe brune, assez rude. Ici, le terme a visiblement le sens de « cruche ».

Page 1000.

a. saluent amaise *P (défaut de rime). Nous corrigeons d'après C.*

1. Le foreſtier apparaît d'abord comme un personnage plutôt négatif, proche du modèle du vilain que représentent déjà les deux marchands. Mais, devant le roi, sa conduite eſt des plus courtoises, bien qu'il ne reſtitue pas l'argent, évidemment...

Page 1001.

a. Vers 1887-1888 dans P : Sire fait il le traverserent / Par mi le bos et traverserent *. Nous adoptons la leçon de C.*

Page 1002.

a. volentiers / .IIII. de mes *P (vers hypomètre). Nous corrigeons d'après C.*

Page 1003.

a. Vers 1986-1987 dans P : Li borgois avoit amassés / Treſtous les deniers li bailla *. Nous corrigeons d'après C.*

1. C'eſt-à-dire en bois précieux.

2. Ce qui revient à dire : « en fourrures ».

3. Il s'agit apparemment de fourrures particulièrement prisées. On peut espérer que les chats en queſtion sont des chats sauvages ou des lynx. Leur couleur eſt inſtable : *gaies* dans notre manuscrit, ce qui veut peut-être dire « bigarrées » (trad. Trotin), ou simplement « claires », mais « grises » dans *C*.

4. Le succès du roi relève du prodige. Il faut noter que le bourgeois se montre d'une exceptionnelle générosité ; il eſt rare que les romans « courtois » du XIIe siècle offrent une vision aussi positive de la bourgeoisie. Mais, à l'exception des « mauvais marchands » du début, tous les personnages rivalisent de bonté et de vertu dans *Guillaume d'Angleterre*.

5. L'eſtime du marchand passe par le succès commercial du roi : c'eſt une limitation du personnage, qui ne saisit pas la vraie dimension de son *« serjant »*.

Page 1004.

a. Vers 2035 dans P : D'un jelfes li maiſtres avoit *. Nous corrigeons d'après C. D'après A. J. Holden, la forme* dom *eſt l'équivalent de « dont » dans le manuscrit, et il n'eſt donc pas queſtion de la comprendre comme une variante de « dans » (maître) ; cela pose un problème de*

construction dans notre manuscrit, puisqu'il insère les vers 2033-2034 entre l'antécédent nef *(v. 2032) et le pronom relatif* Dom. •• *b.* estoiles / As ondes traient *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *c. Vers 2046 dans C :* Soef portans et bons et biaus

1. Noms de foires très connues, qui se trouvent en France, et même nettement à l'intérieur des terres : on n'aura jamais l'occasion de faire ce voyage, qui demanderait d'autres modes de locomotion que la nef de Therfès.

2. Répétition à deux vers d'intervalle ; le texte est sans doute corrompu ; cependant la version de *C*, qui supprime une répétition mais en introduit une autre, n'est pas plus convaincante : voir var. *c*.

3. Encore un doublet difficile à traduire (v. 2048).

Page 1005.

a. guillaumes regnant *P. Nous corrigeons d'après C dont la leçon n'est pas non plus entièrement satisfaisante.* •• *b. Folio 245 de P-a, 2075-2134 ; b, 2135-2194 ; c, 2195-2254 ; d, 2255-2314 ; e, 2315-2365 ; f, 2374-2434 ; g, 2435-2494 ; h, 2495-2554.*

1. C'est-à-dire, apparemment, une somme exorbitante, à en juger par l'insistance du texte qui y revient à plusieurs reprises. L'épisode a l'intérêt d'établir la distinction entre valeur symbolique et valeur commerciale. Le roi ne se comporte pas selon la logique économique que pratiquent les vrais marchands, en dépit du personnage qu'il joue.

Page 1006.

a. Si trovai le cor mon seignor / Desouz un lit et si lou pris *C*

Page 1007.

a. mais serons *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *b.* cil vir le voloient *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Il semble que le neveu utilise le vocabulaire de l'hommage féodal, ce qui à l'égard d'un marchand peut paraître peu approprié ; mais il faut tenir compte de l'harmonie présupposée au XIIe siècle entre essence et apparence : si le marchand « ressemble » à un roi, il est nécessairement noble et courtois, comme son double royal.

2. *Afaire* (v. 2149), c'est-à-dire état, rang social.

3. Mais peut-être le neveu veut-il dire que Guillaume lui ressemble...

Page 1008.

a. samblés moi / Et *P* •• *b. Vers 2166 dans P :* Qui tote une meisme cose *. C donne pour les vers 2165-2166 :* Come rose de rosier rose / Car c'est une meïsme chose *. Nous conservons la leçon de P en la complétant.* •• *c.* greque et *C* •• *d. Vers 2196 dans P :* Jusqu'es la tu as mise court *. Nous adoptons la leçon de C.*

1. *Grain* (v. 2193) : marchandise de luxe, utilisée pour teindre les étoffes.

Page 1009.

a. Vers 2246 dans P : Dont jou gaaing mes dras et legne *. Nous adoptons la leçon de C.*

1. Mot à mot (v. 2223), « que Dieu ait part à mon âme », et non le diable.

Page 1010.

a. furent entré dedens *P. Nous corrigeons d'après C.* ⁂ *b.* s'escrient a orce a orce *C. Entendre : « à bâbord » ; la leçon n'est guère plus satisfaisante que celle de P, que nous conservons.* ⁂ *c. La rime est fausse dans P comme dans C (voir var. b.), mais il n'y a pas d'autre raison de corriger comme le fait Wilmotte (* s'esboutent *).* ⁂ *d.* jusqu'as rives ravale *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Il s'agit de la ville de Syrie, symbole des richesses de l'Orient.

Page 1011.

a. Vers 2311 dans C : Sains nicholais car nous aidiés *.* ⁂ *b. Les vers 2333-2342 manquent dans P, mais ce manuscrit laisse, à cet endroit, un blanc correspondant approximativement à l'espace occupé par dix vers. Nous restituons les vers manquants d'après C (en en modifiant la graphie).*

1. Saint Nicolas est, entre autres, le patron des navigateurs.

Page 1012.

a. adonques li demande / Maistres fait u somes *P. Nous corrigeons d'après C.* ⁂ *b. Les vers 2375-2382 manquent dans P. Nous les restituons d'après C.*

Page 1013.

a. miex li pleüst / Seroie jou se jou *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. L'emploi du terme *tornient* (v. 2391) rappelle les merveilles variées des romans arthuriens, même s'il semble s'agir ici d'un emprunt au vocabulaire technique de la marine. Le territoire de Gleolais n'est pas radicalement différent de l'Autre Monde féerique.

2. S'agit-il d'une tour de garde, comme la Dogana de Venise, ou du château seigneurial ?

3. Pour pouvoir le lui donner : comment transformer en démarche courtoise la dure nécessité économique. *Guillaume d'Angleterre* s'efforce de faire coïncider deux mondes dont les présupposés sont normalement incompatibles.

Page 1014.

a. Formule bizarre, commune aux deux manuscrits ; selon Holden, il pourrait s'agir de la formule a mon ues *, « à mon usage », reconstruite, pour la rime.* ⁂ *b.* de *P. Les vers 2437-2438 manquent dans C. Nous corrigeons.*

1. Jeu de société proche du trictrac, souvent présenté en doublet avec les échecs.

Page 1016.

a. Vos tout et vostre *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *b.* front *P. Nous corrigeons d'après C.*

Page 1017.

a. Folio 246 de P-a, 2555-2664 ; b, 2615-2674 ; c, 2675-2734 ; d, 2735-2794 ; e, 2795-2854 ; f, 2855-2914 ; g, 2915-2974 ; h, 2975-3034.

1. Au même plat ; la dame manifeste ainsi l'estime qu'elle porte à son hôte.

2. *Deduit* (v. 2569) semble désigner exclusivement la chasse, comme s'il n'y avait pas d'autre distraction possible, ce qui est surprenant, surtout dans le contexte.

3. L'intervention du narrateur et le recours au *topos* du rêve véridique interviennent ici comme un signal au lecteur : nous sommes au tournant de l'intrigue, et cette hallucination royale fait partie des « merveilles » dont bénéficie Guillaume.

4. *Penser / songe* (v. 2580) ; les termes de la famille de « penser », « pensif » ont un sens beaucoup plus fort en ancien français que dans la langue moderne : il s'agit d'être profondément absorbé dans ses pensées, en général sombres. Ce sont les mots de la famille de « rêve » qui ont acquis cette valeur au XVIIe siècle.

5. Vocabulaire de la vision à quoi s'ajoutent plusieurs modalisations de l'invraisemblable : le narrateur prend ses précautions pour se mettre à distance de son personnage, et garder le contrôle de sa fiction.

6. La chasse au gibier d'eau et la chasse au cerf ne constituent pas la même discipline ; la seconde, qui est évidemment celle dont il est question dans ce passage, est un divertissement éminemment royal.

Page 1018.

1. Nom de chien, apparemment.

Page 1019.

a. et lor harnas *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *b.* ganz *C. Cette leçon (« ganz » signifie « forêt ») serait plus logique.* •• *c. Vers 2660-2662 dans P :* Comment li uns l'autre gehist / Comment il avoient erré / Tant n'eüst on le cuer iré *. Nous adoptons la leçon de C.*

1. On attendrait plutôt « si j'organise cette partie de chasse pour vous » ; mais les manuscrits sont clairs pour ce passage.

Page 1020.

a. Vers 2695 dans P : Fait la dame vos doins congié *. Rime du même au même. Nous adoptons la leçon de C.*

Page 1022.

a. escu *P. Nous corrigeons d'après C.*

Page 1023.

a. Vers 2800-2801 dans P : Cascuns forment souspire et pleure / Si durement merveille eſt fine *. Nous adoptons la leçon de C.*

Page 1024.

1. On peut supposer que c'eſt Marin qui a parlé d'abord, à moins que les vers 2835 et suivants ne soient la suite de son discours, et que la répétition ait pour but de rendre plus solennelle la scène de reconnaissance. Le manuscrit porte deux fois *« li uns »* (v. 2831, p. 1023, et ici, v. 2835).

Page 1025.

a. joie de sa *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. *Mar* (v. 2876) vient de « mala hora » : on peut traduire par « c'eſt sous de mauvais auspices que vous nous croiriez », ou « c'eſt pour votre malheur que vous nous croiriez ».

Page 1026.

a. et la cose / Treſtout au *P (à corriger pour la grammaire)* : et la chose / Loviaus au *C* •• *b.* avoir *P. Nous adoptons la leçon de C.* •• *c. Vers 2926 dans P :* Atant a de preu vasselage *. Nous adoptons la leçon de C.*

Page 1027.

a. avés deſtruite a flame *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *b. Vers 2963 dans P :* Eſtiés felon et desloial *. Nous adoptons la leçon de C.* •• *c. Vers 2984 dans P :* Ont retenu et d'un et d'el *. Nous adoptons la leçon de C.* •• *d. Vers 2987 dans P :* La nuit dormirent et gaſterent *. Nous adoptons la leçon de C.*

Page 1028.

a. orront *P. Nous corrigeons d'après C.* •• *b. Folio 247 de P-a, 3035-3094 ; b, 3095-3154 ; c, 3155-3214 ; d, 3215-3274 ; 3275-3328.*

Page 1029.

a. com or nouris / Com *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. Anaphore sur les vers 3050-3053, avec effets d'écho à l'intérieur des vers. Avec le discours de la reine (voir n. 2), c'eſt un des rares passages du roman qui s'efforcent d'intégrer les ressources rhétoriques du grand ſtyle courtois, avec un succès limité d'ailleurs.

2. Anaphore partielle sur *« ciſt »*, du vers 3060 au vers 3073.

Page 1031.

a. *Vers 3149 dans C :* A euvroÿc ou a nicolle . *Les critiques s'accordent pour identifier ces deux villes avec York et Lincoln.*

Page 1033.

a. vos *P. Nous corrigeons d'après C.*

1. C'est-à-dire beaucoup ! Sans doute le choix de cette expression curieuse est-il amené par les nécessités de la rime.
2. La seule autre référence du mot *cordé* (v. 3209) suggère une étoffe grossière.
3. Le vers 3217 est typiquement un énoncé proverbial, qui s'inscrit dans les collections de proverbes du temps, « proverbes au vilain » justement, c'est-à-dire bilan de la sagesse populaire qui n'est pas tendre avec les « états » non nobles.

Page 1034.

1. Dans la mesure où on ne voit pas pourquoi ce délai de neuf jours serait nécessaire, ni pourquoi il prendrait fin *« sans atendue »* (v. 3242), on peut voir dans cette formule d'une part une cheville nécessaire pour le vers, d'autre part l'expression du leitmotiv de la hâte qui fait s'accélérer le cours du récit dans ses dernières pages.

Page 1035.

a. *Vers 3284 dans P :* Tant que le lassai et recrui . *Nous adoptons la leçon de C.* •• b. *Vers 3305 dans P :* Cil qui estoit por rois clamés *Nous adoptons la leçon de C.*

Page 1036.

1. L'*estrelin* est un denier d'argent, qui avait cours principalement en Angleterre ; le terme survit encore dans le mot moderne « sterling ».
2. Par rapport aux autres œuvres de Chrétien de Troyes, un tel épilogue est atypique ; le nom de « Roger le Cointe » semble plutôt une dénomination pour un scribe, telle qu'on en trouve parfois dans les manuscrits composites. Si le nom est tout à fait normal, le surnom n'est pas exactement celui d'un clerc, ni d'un conteur breton, d'ailleurs... Voir la Notice, p. 1433-1434.

CHANSONS COURTOISES

NOTICE

La critique a connu de tout temps l'existence, dans l'œuvre de Chrétien de Troyes, de chansons courtoises en marge de sa production romanesque. À la suite des différents chansonniers qui men-

tionnent le nom de l'écrivain champenois, on lui a attribué une demi-douzaine de textes (dont un rondeau), de qualité très inégale. À l'heure actuelle, la plupart de ces attributions ont été remises en cause, et il semble que seules les deux chansons que nous reproduisons puissent légitimement être considérées comme authentiques. Elles posent au lecteur moderne le problème habituel des « chansons » courtoises : tous ces textes lui paraissent taillés sur le même modèle, ce qu'ils sont en effet, l'art des troubadours et de leurs homologues de France du Nord consistant précisément en variations sur une série limitée de motifs, à partir d'un nombre également limité de formules et de tropes. La conformité maximale à une sorte de modèle prédéterminé constitue apparemment le but recherché, et les notions d'originalité ou d'expression personnelle n'ont absolument pas cours dans ce type de poésie. Il est par ailleurs très difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir une relation quelconque entre un corpus lyrique (surtout à ce point réduit) et un corpus narratif bien plus considérable. Le seul point commun discernable est que les deux ensembles traitent d'amour, et de ce qu'il est convenu d'appeler l'amour courtois. Pour le reste, la thématique explorée par Chrétien dans ses romans est autrement subtile et subversive que les « lieux communs » — au sens noble où E. R. Curtius entendait cette expression — de l'amour qu'il développe dans ses chansons. Pour cette raison, on a voulu voir dans ces poèmes une œuvre de jeunesse, les romans correspondant à la maturité du poète en pleine possession de ses moyens. Rien en fait ne permet d'infirmer ou de confirmer cette hypothèse : contrairement aux romans, les deux chansons conservées ne comportent aucun élément de datation interne. On peut très bien imaginer Chrétien écrivant des chansons courtoises parallèlement à son activité romanesque, étant donné que, de toute manière, on ne sait pas non plus quel était son statut social.

Les deux chansons constituent des variations sur le motif du service d'amour, et le paradoxe qu'il y a à servir entièrement, de bon cœur — nous dirions de bonne foi —, une divinité, sans pouvoir espérer la moindre récompense. Les harmoniques de ce thème d'ensemble sont la déploration sur l'absence de pitié, l'affirmation de la fidélité indéracinable du « je » poétique à son amour, et les variations frisant l'allégorie sur l'opposition qui existe entre Mesure et Raison d'une part, et Amour de l'autre. Le présupposé de ces deux pièces est évidemment, comme dans l'essentiel de la poésie lyrique contemporaine, celui d'un amour non payé de retour, mais leur caractéristique la plus frappante est la déshumanisation presque totale des « personnages » considérés. Il est impensable d'imaginer une histoire, de reconstituer un noyau narratif même minimal, à partir de ces textes. Ce sont des chansons parfaitement abstraites, jusque dans l'image récurrente de Pitié qui a déserté le monde, sans qu'il soit précisé que ce monde se résume et s'achève dans la figure d'une dame particulière. En effet, de manière systématique, la figure de la dame du poète s'efface derrière celle, toute-puissante, d'Amour — le fait que le terme soit féminin au Moyen Âge autorise toutes les ambiguïtés et permet de confondre ces deux instances. Il ne s'agit pas tout à fait d'une allégorie, au sens où on en verra au XIIIe siècle, par exemple

dans le *Roman de la Rose*, mais le processus de « condensation » qui mène à l'écriture allégorique est en cours.

Le vocabulaire de l'hommage féodal en fait partie ; il est extrêmement présent dans ces chansons, constituant une métaphore filée qui rappelle, s'il en était besoin, que l'origine de la courtoisie est à chercher du côté d'un détournement des valeurs féodales normales au profit de la *domina* occupant la place du seigneur. Dans ce cas, toutefois, c'est Amour qui joue le rôle du seigneur, et d'un seigneur injuste, qui ne respecte pas tout à fait les règles du jeu : il — ou plutôt elle — devrait distribuer des fiefs à ses fidèles, mais en fait il favorise plutôt les mauvais serviteurs, ces « faux amants » auxquels la lyrique traditionnelle reproche d'aller par le monde en se vantant de leurs bonnes fortunes, au lieu de se conformer à la loi du silence qui est l'une des bases du code courtois. L'idée que Raison et Mesure sont exclues du domaine d'Amour constitue un corollaire logique de ces revendications de l'amant modèle qu'est le poète — revendications qui ne vont jamais jusqu'à l'invective, puisqu'un autre lieu commun de la lyrique est la délectation que le poète prend à ses souffrances, au point que l'on peut tacitement admettre qu'un amour heureux, s'il en existe, n'est pas un amour digne d'être chanté, d'être l'objet de la *mimésis* littéraire.

L'habileté avec laquelle le poète démêle l'écheveau des rapports contradictoires entre l'amant-martyr et la déesse d'Amour rappelle la virtuosité rhétorique dont Chrétien romancier fait preuve lorsqu'il s'agit d'analyser les sentiments de ses personnages. (À noter toutefois que, dans les textes narratifs, les monologues ou dialogues de casuistique courtoise sont en général marqués par une certaine ironie de la part du narrateur, alors que les conditions d'énonciation de la chanson ne permettent évidemment pas cet effet de distanciation.) Il est difficile de dégager l'intertexte de deux chansons isolées dans l'ensemble de la poésie lyrique des XIIe et XIIIe siècles. On peut toutefois noter l'allusion à Tristan, qui confirme la diffusion de la légende dans l'espace littéraire de la seconde moitié du XIIe siècle. Comme dans ses romans, Chrétien ne fait allusion aux amants de Cornouailles que pour s'en démarquer : l'amour du poète est supérieur à celui de Tristan, parce qu'il n'a pas été provoqué par des moyens artificiels, c'est-à-dire par le philtre, mais par la beauté de la dame, passée au filtre des yeux de son amant... Ce n'est pas tout à fait la conception classique de l'enamoration décrite par Andreas Capellanus dans son *Tractatus de amore*[1] mais cela s'en rapproche. Alors que, dans le reste de ces deux pièces, le poète insiste sur le fait qu'Amour est incompatible avec Raison et Mesure, il suggère ici que l'amour qu'il éprouve pour sa dame vient d'un raisonnement parfaitement justifiable : selon le code de l'amour que l'on dit courtois, on aime la plus belle, la plus sage, la plus digne d'amour ; bref, on aime parce qu'il est raisonnable d'aimer. C'est cette théorie de l'amour juste et légitime que défend la

1. *Traité de l'amour courtois*, trad. Cl. Buridant, Klincksieck, 1974. Texte latin composé dans l'entourage de la comtesse Marie de Champagne, et qui pose les bases théoriques de la relation courtoise.

seconde chanson, contre l'amour-passion fatale qui unit Tristan et Yseut.

Un autre élément digne de retenir l'attention est la présence, dans la première chanson, de la métaphore de la mue, et de ce qu'un roman du début du XIII[e] siècle appelle l'*esplumeoir* : sorte de volière dans laquelle on enferme les oiseaux de proie, faucons, autours, au moment de la mue, pour qu'ils y changent de plumes. Le poète, comparable à un oiseau par son chant, peut-être, et au demeurant, par son plumage, qui va blanchir au fil des années, affirme qu'il est lui aussi « en mue », c'est-à-dire en prison ; mais cette image constitue une variante relativement originale du motif de la prison d'amour, d'autant plus qu'elle permet de jouer avec les harmoniques du mot « plume », par exemple, et d'ouvrir plusieurs niveaux de sens. Surtout, comme dans les autres strophes de cette chanson, le poète met l'accent sur l'aspect volontaire de sa captivité, et sur la constance dont il fera preuve dans un monde faux et inconstant. Si l'amour est une aberration, puisque l'amant n'en retire que peines et tourments, c'est une aberration librement consentie et, une fois qu'il a fait son choix, le poète s'y tient : éloge de la folie, ou en tout cas du paradoxe, qui met en valeur la fidélité du « je » poétique. C'est parce que Pitié a déserté la terre, parce que la dame aimée ignore Merci, et aussi bien Mesure, parce que Amour récompense ceux qui le trahissent, que le poète dans sa singularité peut donner à entendre une voix qui se veut unique, à travers la grille des motifs de la lyrique courtoise.

ANNE BERTHELOT.

NOTE SUR LE TEXTE ET SUR LA TRADUCTION

Les chansons de Chrétien de Troyes n'ont pas suscité un grand nombre de travaux. Marie-Claire Gérard-Zai est, au cours de ces dernières années, la seule à y avoir consacré une étude importante : *Les Chansons courtoises de Chrétien de Troyes*, Berne et Francfort-sur-le-Main, Lang (Europäische Hochschulschriften, XIII, 27), 1974, 177 pages. Elle a notamment diminué le corpus lyrique attribué à Chrétien avec certitude, en le réduisant à deux chansons.

Ces deux chansons, et celles qui étaient préalablement placées sous le nom de Chrétien, se trouvent dans différents chansonniers rassemblant la production de plusieurs trouvères ; les principaux sont :

C. Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne, manuscrit 389.
H. Biblioteca Estense de Modène, R4, anciennement IV, 163.

Les deux chansons retenues ici avaient été publiées par Foerster au tome V des *Sämtlichen Werke des Chrétien de Troyes*. Nous les reproduisons en nous conformant à l'édition composite qu'en a procurée Marie-Claire Zai.

Nous sommes redevable à Marie-Claire Zai de certains de nos choix de traduction. Enfin, l'on doit à Albert Meiller une « Traduction de deux Chansons d'amour de Chrétien de Troyes », publiée dans les *Recherches et travaux de l'université de Grenoble*, XXXII, 1987, p. 13-19.

A. B.

NOTES

Amour a engagé querelle

Page 1041.

1. Amour est féminin au Moyen Âge ; étant donné les effets intéressants que l'on peut tirer de cette similitude de genre entre la force du sentiment abstrait et la dame qui l'incarne pour le poète, il paraît préférable de garder le féminin dans la traduction, même au prix d'un apparent solécisme.
2. Le sens est loin d'être clair : selon l'interprétation de Marie-Claire Zai, le poète se plaint ici de l'absence de réciprocité qui existe entre Amour et lui : alors qu'il consacre toutes ses forces à l'aider, Amour ne fait pas de même.
3. Le motif de la « franchise », c'est-à-dire de la liberté que le poète ne peut reconquérir qu'au prix de son Amour, est très commun chez les trouvères. Mieux vaut être serf, si « franchise » veut dire renoncement à l'Amour.

Page 1043.

1. Bien qu'il soit trop tôt pour parler d'allégorie au sens propre du terme, « raison » et « mesure » sont traitées dans le texte comme des denrées mesurables plus que comme des qualités morales, et pour cette raison il paraît préférable de les doter d'une majuscule dans la traduction.
2. Type d'énoncé paradoxal auquel se complaisent les trouvères : l'amant courtois est à ce point « dénaturé » qu'il préfère son mal à son bien, et qu'il est heureux de voir son adversaire, c'est-à-dire Amour, vainqueur à ses dépens. Ce motif se rattache à celui de l'ignorance de l'amour : quand le poète ne savait pas ce que c'était qu'aimer, il portait volontiers des jugements négatifs sur le servage imposé par l'Amour à ses fidèles ; désormais, son point de vue s'est radicalement inversé... mais la cruauté d'Amour envers lui paraît juste, car elle ne fait que se venger de ses dédains précédents.
3. Le vocabulaire de l'hommage féodal est très fréquemment emprunté par la poésie amoureuse. Amour a reçu le poète comme son vassal, mais elle lui fait payer très cher le « droit de relief », c'est-à-dire l'acquisition de ce fief qu'est le droit d'aimer.
4. Le sens n'est pas clair. Cette interprétation est plus économique que celle de Marie-Claire Zai, « qu'elles n'attendent plus rien de moi ».

5. Toute cette strophe est construite sur un jeu de mots entre « muer », changer (d'avis, de sentiment) et « muer », qui s'emploie pour un oiseau et désigne le phénomène de la mue. Les oiseaux en question étaient à cette occasion enfermés dans une sorte de volière, ou « mue ». Le jeu de mots se prolonge avec la mention de la « plume » du poète, qui peut désigner sa chevelure, que la vieillesse fera blanchir, alors que son cœur ne « muera » pas, mais peut aussi faire référence à l'instrument dont il se sert pour « mettre par écrit » ses chansons. Cette hypothèse est intéressante, dans la mesure où les troubadours et les premiers trouvères font rarement mention d'une dimension scripturale de leur travail poétique : l'originalité de Chrétien viendrait peut-être de sa carrière parallèle comme romancier ?

6. Il ne s'agit plus cette fois d'Amour, force générique, mais d'une dame particulière — plus exactement du concept théorique d'une dame : nous n'avons aucune information concrète sur elle, et aucune idée bien sûr de son identité.

7. Ce motif est plus longuement développé dans la chanson suivante : Pitié a déserté le monde, puisqu'on ne saurait la trouver chez celle qui devrait normalement la posséder, à savoir la dame aimée du poète.

D'Amour, qui m'a enlevé à moi-même

Page 1047.

1. Cette chanson s'ouvre sur une strophe d'énoncés paradoxaux, à la mode des *adunata* d'Arnaut Daniel (troubadour du XIIe siècle ; voir *Anthologie des Troubadours*, éd. et trad. P. Bec, UGE 10/18, 1972) ; le poète se plaint, en se réjouissant d'être au service d'Amour ; il se plaint sans se plaindre, et pourtant en se plaignant. Il ne proteste pas contre sa soumission à Amour, mais contre le fait que cette soumission ne soit pas récompensée comme il conviendrait. Il veut bien jouer le jeu, mais il s'insurge contre ce qui lui apparaît comme une infraction aux règles, autrement dit la satisfaction des « mauvais amants ».

2. Le motif des « faux amants », qui est proche de celui des « losengiers », se retrouve fréquemment dans la lyrique d'oc ou d'oïl.

3. En d'autres termes, il serait avantageux pour Amour de manifester sa mansuétude, afin d'attirer d'autres fidèles. Si elle se comporte comme un mauvais seigneur, personne n'aura envie de lui faire hommage.

Page 1049.

1. Faux effet de dialogue, et énoncés paradoxaux : le poète est maître en rhétorique.

2. Cette allusion à la légende de Tristan est intéressante, car elle montre combien le mythe était répandu dès le XIIe siècle. La distinction établie par le poète entre un amour irresponsable, provoqué par des moyens artificiels — le philtre —, et l'amour entièrement « courtois » qu'il éprouve rappelle la vive répugnance de Chrétien de

Troyes à l'égard de l'histoire des amants de Cornouailles (dans *Cligès*, v. 3128-3131, p. 248 ; c'est cependant dans ce roman aussi que Chrétien affirme avoir écrit « du roi Marc et d'Yseut la blonde », v. 5, p. 173).

3. Référence au processus traditionnel d'enamoration, selon lequel les yeux de l'amant servent de voie d'accès vers son cœur aux flèches décochées par ceux de la dame. Le poète suit ici un théoricien de l'amour courtois comme Andreas Capellanus.

4. Énoncé proverbial détourné de son sens initial et intégré au discours amoureux. Ce type de « collage » rhétorique se produit fréquemment dans la lyrique d'oïl.

5. Voir n. 6, p. 1043.

RÉPERTOIRE

Répertoire établi par Sylvie Lefèvre.

Les renvois sont faits, non pas aux vers de chaque roman, mais aux pages de ce volume. Ils sont suivis d'un renvoi à une note lorsque celle-ci précise utilement les informations fournies par le présent répertoire.

ADOUBEMENT : Chrétien de Troyes marque un tournant dans l'histoire littéraire du rituel de l'adoubement. Avant lui, le verbe *adouber* a le plus souvent le sens simple et strictement utilitaire d'un verbe synonyme : *armer*. À partir de son œuvre, au contraire, *adouber* revêt un sens spécifique : faire entrer un homme dans la classe chevaleresque par une cérémonie, qui se charge peu à peu d'éléments rituels. La remise des armes et d'un destrier marque encore le caractère professionnel de l'adoubement (*Cligès*, 200, 269 ; *Perceval*, 696-697). Mais l'accent mis parfois sur le don de l'épée et sur des largesses en nature (vêtements et tissus) fait ressortir l'aspect honorifique de la cérémonie (*Érec*, 49-50 ; *Perceval*, 910), souligné par la présence ou l'introduction, encore timide, d'éléments qui deviendront classiques : le bain préliminaire (*Érec*, 49 ; *Cligès*, 200 ; *Perceval*, 910) ; la remise de l'éperon droit (*Perceval*, 725, 910) ; la colée (*Perceval*, 910) ; le baiser (*Perceval*, 726) ; la veillée d'armes à l'église (*Perceval*, 910). Enfin, l'adoubement peut être complété par l'énoncé de l'éthique propre à l'ordre de chevalerie. C'est le sens de l'enseignement que dispense Gornemant de Goort à Perceval : ne pas tuer un adversaire qui demande grâce, porter aide à tous les démunis et faibles (veuves, orphelins et jeunes filles), ne pas parler à tort et à travers, faire son devoir religieux (*Perceval*, 726-727). Ces conseils dépassent de beaucoup ceux qu'Alexandre reçoit de son père avant son départ pour l'Angleterre où il veut se faire adouber par Arthur, et qui se limitent à une exaltation de la seule Largesse, vertu essentiellement nobiliaire, propre en particulier aux rois et princes (*Cligès*, 177-178 et n. 1).

ALEXANDRE : Alexandre le Grand (IVe siècle av. J.-C.) incarna tout au long du Moyen Âge la puissance, la richesse et la *largesse* (la générosité), vertu éminemment courtoise. La figure d'Alexandre sert donc souvent de référence et de point de comparaison dans les textes littéraires, lorsqu'il est question de dons (*Érec*, 56, 162 ; *Perceval*, 685 et n. 3, etc.). Et il n'est pas indifférent que le long discours sur Largesse que l'on trouve dans *Cligès* (177-178) soit un enseignement de l'empereur Alexandre à son fils Alexandre ! D'autres grands personnages antiques sont parfois utilisés aux mêmes fins : César est associé à Alexandre dans *Érec et Énide* (162), la richesse d'Octave sert à évaluer le blanc destrier du duc d'Allemagne dans *Cligès* (259). L'histoire légendaire d'Alexandre, que le Moyen Âge français hérita de l'Antiquité tardive, prit peu à peu la forme d'un roman. Ce *Roman d'Alexandre* en vers, aux rédactions successives (depuis le début du XIIe siècle), connut de nombreuses suites (jusqu'au XIVe siècle) et des adaptations étrangères.

AMOUR : Si les troubadours n'ont pas inventé l'amour, comme on l'a souvent dit, ils en ont forgé une nouvelle représentation poétique où la tension d'un désir toujours différé (ou presque) l'emporte sur un plaisir simple et rapide des sens, afin d'aboutir à une jouissance plus grande : le *joi* (langue d'oc) ou la *joie* (langue d'oïl), qu'atteint l'amant poète. Car l'amour ne va pas sans le chant. La poésie développe un système d'équivalences entre la féodalité et le service amoureux auquel se plie l'homme. Il est le vassal, l'homme d'une dame, qui est son seigneur. C'est ce service d'Amour (mot féminin au Moyen Âge) qui est à la base des deux chansons courtoises attribuées à Chrétien de Troyes. De même, on retrouve chez le romancier, à propos de Soredamour, Alexandre et Fénice, des images de l'amour développées à la fois dans la lyrique et dans les premiers romans comme *Énéas* : Amour chasseur qui décoche ses flèches amoureuses ; Amour maître d'école ; l'amour, douce maladie dont on veut et ne veut pas guérir (*Cligès*, 184-198, 246), etc. Toutefois, ce n'est pas cet aspect poétique et rhétorique des rapports amoureux qui l'emporte dans l'œuvre de Chrétien de Troyes. Dès *Érec*, il entend concilier amour et mariage, passion personnelle et société (*Érec*, 115). Hormis le couple adultère de Lancelot et Guenièvre, et en dehors de Perceval, le solitaire, tous les héros de Chrétien se marient : Érec à Énide, Alexandre à Soredamour, Cligès à Fénice et Yvain à Laudine. D'ailleurs, le couple mythique de Tristan et Yseut sert de repoussoir au projet de Chrétien. Pour Fénice, il ne saurait être question de partager son corps entre mari et amant. L'amour doit donc aboutir à une union sentimentale et corporelle, exclusive. Voir FÉODALITÉ, TRISTAN.

ARPENT : Cette mesure agraire valait entre un tiers et une moitié d'hectare suivant les régions et les époques. Lorsqu'on l'utilise pour désigner une longueur et non une superficie, l'arpent représente entre trente-trois et cinquante mètres.

ARTHUR : On s'accorde à voir en Artorius, chef militaire breton qui lutta contre l'invasion saxonne de l'Angleterre vers 500, le personnage autour duquel se développa la légende d'Arthur. Célébré comme un roi idéal et guerrier, comme le restaurateur de leur race

par les Gallois, les Cornouaillais et les Bretons, Arthur était l'objet de récits dès le début du XIIe siècle. L'*Historia regum Britanniae* (1138) de Geoffroi de Monmouth fit un montage de toutes les traditions existantes et de l'histoire de la Grande-Bretagne ; elle établit une biographie mythique d'Arthur, depuis son engendrement par Uterpandragon jusqu'à la bataille mortelle contre Mordret et au transport du roi dans l'île d'Avalon. *Le Roman de Brut*, adaptation française de l'*Historia* que Wace dédia à Aliénor d'Aquitaine en 1155, n'influa guère sur les romans arthuriens en vers du XIIe siècle, même si ceux-ci la connurent. Peu de souvenirs de cette biographie transparaissent dans l'œuvre de Chrétien. Arthur a perdu son père Uterpandragon et sa mère Ygerne depuis une soixantaine d'années (*Perceval*, 899) et lui-même aurait cent ans (*Perceval*, 885), si le propos d'Ygerne n'est pas tout empreint de l'ironie d'un Autre Monde où le temps s'écoule différemment. En tout cas, le roi est souvent la proie d'une mélancolie et d'un abattement qui le poussent à la résignation, par exemple au moment où Méléagant enlève Guenièvre dans *Lancelot*, ou lorsque le Chevalier Vermeil vient le défier et insulte la reine au début de *Perceval*. Dans *Cligès*, le relatif déclin d'Arthur au profit du héros éponyme ne laisse guère au royaume breton qu'un rôle formateur à la chevalerie (235 ; voir aussi *Yvain*, 340). De fait, Arthur est celui qui fait les nouveaux chevaliers (*Perceval*, 692, etc.) et retient auprès de lui le plus grand nombre de chevaliers possible (*Perceval*, 784 ; *Érec*, 156-157 et n. 1). Pourtant, il arrive à Arthur, roi devenu immobile, de chercher encore l'aventure par lui-même. Il tente de restaurer la coutume de la chasse au cerf blanc (*Érec*), il vient déchaîner la tempête de la fontaine de Barenton (*Yvain*), il part en quête du second Chevalier Vermeil (*Perceval*). Mais ce n'est que dans les romans arthuriens en prose du XIIIe siècle que la figure d'Arthur retrouvera son importance première. Voir COUTUME.

ASCENSION : Fête mobile, l'Ascension arrive quarante jours après Pâques, en souvenir de la montée aux cieux du Christ. Comme lors des autres grandes célébrations du calendrier liturgique, des processions ont lieu, qui sont évoquées lors du départ de Perceval, sauveur de Beaurepaire (*Perceval*, 758). Si Arthur tient le plus souvent sa cour à la Pentecôte, celle qui ouvre *Lancelot* a lieu à l'Ascension, fête plus proche du solstice d'été, temps mythique de l'enlèvement de Guenièvre-Perséphone (*Lancelot*, 508 et n. 2). Voir CALENDRIER.

AUTEUR : Au Moyen Âge, le créateur est presque une figure interdite. Il n'est qu'un seul Créateur. L'artiste doit donc être modeste et s'inscrire toujours dans une tradition. Aussi le mot *auteur* ne sert-il à désigner que des écrivains du passé, des autorités. Quant au terme d'*écrivain*, il ne désigne, jusqu'au XIVe siècle, que le copiste. Restent le mot de *conteur*, et les périphrases, pour se dire romancier. Restent aussi le nom, la signature : Chrétien de Troyes au début d'*Érec* (3), Chrétien partout ailleurs (*Cligès*, 173 ; *Yvain*, 503 ; *Lancelot*, 507 ; *Perceval*, 685). En outre, au début de *Cligès*, l'auteur dresse la liste de ses œuvres antérieures. Parce qu'il y parle d'une adaptation de la métamorphose ovidienne « de la huppe, de l'aronde et du rossignol » (*Cligès*, 173 et n. 6), et parce que le texte

de cette fable, inséré dans l'*Ovide moralisé* en vers de la fin du XIIIe siècle, est attribué à un certain « Crestiens li Gois », la critique a été tentée de voir là l'œuvre des débuts du grand romancier. Parce que ce même nom de Chrétien figure au prologue de *Guillaume d'Angleterre*, un débat interminable s'est engagé entre les tenants et les opposants de la paternité du Troyen. Si un nom ne saurait suffire à décider de l'attribution d'une œuvre, il y a la manière, le style. En cela, Chrétien ne méconnaît pas la tradition et ne se dispense pas de jouer avec elle. Ainsi use-t-il du recours à l'autorité de l'Écriture sainte pour ouvrir son dernier roman, celui d'une quête inachevée d'un Graal qui deviendra relique sainte (*Perceval*, 685-686 et notes). Ailleurs, il se réfère à Macrobe, comme à un maître de la description, pour la robe merveilleuse de didactisme du couronnement d'Érec (*Érec*, 164 et n. 4). Enfin, *Cligès* et *Perceval* auraient chacun un modèle écrit : un livre de Saint-Pierre de Beauvais et un volume donné par Philippe d'Alsace. Et puis il y a toutes les citations de proverbes, autant de clins d'œil à la sagesse traditionnelle. Mais, en marge de ces rapports d'autorité, Chrétien construit une œuvre originale, celle qu'il définit par la *conjointure* (voir ce mot). À cet art neuf de la composition, il joint un usage de la description qui diffère de celle des romans antérieurs : *Thèbes*, *Énéas*, *Troie*. Alors que ces œuvres multipliaient les riches et rhétoriques morceaux de description, Chrétien en fait le plus souvent l'économie. Il annonce qu'il ne dépeindra pas les tentures brodées qui décorent le château du roi Évrain, non plus que le souper qu'offrit ce roi (*Érec*, 136-137). Ces ellipses soulignent en retour l'importance des descriptions que Chrétien s'accorde à faire, comme celle du verger, cadre de la Joie de la Cour (*Érec*, 140). Comme le romancier s'abstient souvent d'énumérer les mets d'un repas (*Érec*, 168-169 par exemple), les détails qu'il donne du repas au château du Roi Pêcheur n'en deviennent que plus significatifs (*Perceval*, 766-768). Chrétien a clairement conscience de se démarquer ou de jouer de la rhétorique de ses devanciers ou de certains de ses contemporains, lorsque à leur manière il fait l'éloge de Marie de Champagne (*Lancelot*, 507) ou lorsqu'il raconte l'amour naissant de Cligès et Fénice (*Cligès*, 240-241). Ces liens entre un auteur et la littérature passée et présente qui constitue son horizon expliquent aussi la postérité de l'œuvre de Chrétien de Troyes. La propriété littéraire n'existant alors qu'au profit de tous, ses romans furent imités, traduits et, pour deux d'entre eux, continués. Voir CHRÉTIEN DE TROYES, CONJOINTURE, CONTE, CONTINUATEUR, JONGLEUR, LAI.

AUTOUR. Voir FAUCONNERIE.

AUTRE MONDE : L'Autre Monde est partout présent dans le roman breton, à la fois proche et inaccessible. Pour y pénétrer, il faut passer une frontière marquée par une fontaine, un gué, une rivière, la mer qui borde une île. C'est le royaume de Laudine qu'Yvain rend visible en déclenchant la tempête de la fontaine de Barenton ; le royaume de Gorre, sorte d'empire des morts dont seul Lancelot réussira à briser la coutume ; le château merveilleux de la Roche de Champguin, où Gauvain retrouve Ygerne et sa mère, qui passaient

pour mortes, etc. L'Autre Monde appartient à des êtres marqués par le surnaturel : géants comme Méléagant, figures féeriques comme Laudine et Lunette mais surtout Morgane, l'amie du seigneur d'Avalon. Cette île d'Avalon représente le royaume des morts dans la mythologie galloise (*Érec*, 48 et n. 2). C'est aussi l'île des fées, située dans un hors-temps. Lorsque Arthur est blessé mortellement à la fin de *La Mort le roi Artu*, Morgane l'y emmène en barque. Et des légendes bretonnes coururent longtemps sur le retour futur du grand monarque dans son royaume. Voir FÉE, FONTAINE, GÉANT, GÉOGRAPHIE, GUÉ, MORGANE, PAYSAGE.

AVALON. Voir AUTRE MONDE, FÉE, MORGANE.

AVENTURE : L'aventure romanesque médiévale est singulière, alors qu'on ne parle plus aujourd'hui que de roman d'*aventures* au pluriel. Cette dévaluation est certainement liée en partie à la disparition du merveilleux issu des contes et du folklore. Ainsi la Joie de la Cour, beau nom d'une dangereuse aventure, met-elle Érec en présence d'un couple, qui cache celui d'une fée et d'un géant (*Érec*, 134 et suiv.). L'aventure naît lorsque l'on quitte la cour d'Arthur ou sa propre demeure pour s'enfoncer dans la forêt obscure, le plus souvent sans but connu (*Érec*, 69). Mais ne trouve pas et ne mène pas à bien l'aventure qui veut. Signe d'une élection, cette épreuve n'appartient qu'au héros. Yvain réussit où Calogrenant a échoué ; Lancelot franchit le Pont de l'Épée lorsque Gauvain ne parvient pas à passer le Pont sous l'Eau, etc. L'aventure permet bien sûr de montrer sa prouesse : Perceval attend tout à la fois « *chevalerie et avanture* » (*Perceval*, 712). La démonstration de sa valeur permet la conquête de la femme, Énide, Soredamour, Fénice, Laudine, Blanchefleur ou Guenièvre. Mais, plus profondément, l'aventure conduit jusqu'à la découverte de soi, qui se marque en particulier par celle du nom. Voir AUTRE MONDE, CHÂTEAU, CONTE, FÉE, FORÊT, GÉANT, GÉOGRAPHIE, NOM, PAYSAGE.

AZUR. Voir COULEURS HÉRALDIQUES.

BARBACANE : Fortification avancée de forme circulaire ou semi-circulaire, la barbacane était construite en bois, en terre avec un fossé, ou en pierre. Le plus souvent ouvrage durable d'une forteresse, elle pouvait aussi être un ouvrage provisoire construit par des assiégeants, tout comme la bretèche (voir ce mot). Dans tous les cas, elle servait à protéger la retraite ou à faciliter les sorties et les entrées par une poterne (voir ce mot) dissimulée dans sa courbure (*Yvain*, 457 ; *Perceval*, 718).

BEAUTÉ : Les critères de la beauté romanesque sont très stéréotypés, pour les hommes comme pour les femmes. Il suffit de considérer les doubles portraits de Cligès et de Fénice pour s'en rendre compte (*Cligès*, 237-239). Chrétien se dérobe à décrire la splendeur de la jeune fille, mais voici les traits qu'il prête au jeune homme : cheveux d'or, teint de rose, nez et bouche bien faits, taille bien prise. La beauté féminine n'est guère différente. Les mêmes caractères se dégagent de la description symbolique et hyperbolique qu'Alexandre fait de Soredamour : tresses blondes, front limpide, yeux brillants, nez parfait, teint de lys et de rose, dents

d'ivoire dans une bouche souriante, gorge cristalline (*Cligès*, 192-194). La pudeur du costume l'oblige à arrêter là ce portrait. Énide, Laudine, Blanchefleur ne sont pas autrement faites (*Érec*, 13 ; *Yvain*, 374-376 ; *Perceval*, 730). La blondeur de la chevelure, en renvoyant à l'or, signifie la perfection de l'être (*Cligès*, 196 et n. 1). Quant au teint de rose et de lys, son intime et merveilleux mélange de couleurs, rappelé à Perceval par les gouttes de sang sur la neige, peut plonger dans une transe amoureuse (*Perceval*, 789-795 et notes). L'extrême beauté est d'ailleurs souvent un des indices qui permettent d'identifier un personnage féerique. Voir FÉE.

BESANT : Étymologiquement lié à Byzance, le besant désigne toute monnaie d'or ou toute monnaie mixte contenant de l'or, d'origine orientale chrétienne ou musulmane. Cette pièce a d'autant plus de valeur, en soi et pour l'imaginaire social, qu'il n'y a pas encore de monnaie d'or frappée en France. Cette rareté transparaît dans nos textes, puisque le besant n'est mentionné qu'à deux reprises ; encore est-il faux en une occurrence (*Érec*, 46 ; *Cligès*, 256). Voir CONSTANTINOPLE.

BESTIAIRE : Le bestiaire de Chrétien de Troyes se réduit à peu d'animaux : phénix, cerf, lion et serpent ; il ne reprend apparemment que peu de choses aux textes que le Moyen Âge hérite de la fin de l'Antiquité. Le phénix, terme de comparaison pour la beauté de Fénice, est pourtant décrit d'une manière proche de celle des bestiaires (*Cligès*, 238) : unique oiseau de son espèce, il se régénère par le feu. La fausse morte Fénice devra, elle aussi, subir l'épreuve du feu, imposée par les médecins. Quant au lion, c'est un animal redoutable : deux lions, qui gardent l'autre côté du Pont de l'Épée, démoralisent les compagnons de Lancelot (*Lancelot*, 581). Mais il ne s'agit que d'un mirage dû à un enchantement. En revanche, le lion que rencontre Yvain est bien réel, quoique déplacé dans une forêt bretonne (*Yvain*, 420 et n. 4). Cette merveille nous renvoie alors à la signification symbolique du lion dans les bestiaires : c'est une représentation christique, à l'opposé de son ennemi dans le roman : le serpent-dragon. Enfin, le cerf représente lui aussi, dans les bestiaires, le Christ, ainsi que l'homme fidèle à la parole de Dieu. Animal chassé, au début d'*Érec* et à la fin de *Guillaume d'Angleterre*, le cerf n'a pas strictement cette valeur religieuse mais, bête merveilleuse car blanche ou au nombre de cors impressionnant, il permet aux hommes d'entrer dans le monde de la féerie et de l'aventure. En outre, les retrouvailles de Guillaume et de ses fils, permises par cette chasse, apparaissent explicitement comme le dénouement voulu par Dieu. Voir CHASSE, FÉE.

BLIAUT : Ce long vêtement de dessus, porté par les hommes et les femmes, était au XIIe siècle ajusté au buste par des boutons et des lacets, formant ainsi un corsage qui se terminait en une jupe fluide. Les manches, surtout pour les femmes, étaient alors soit très larges, tombant jusqu'à terre, soit très étroites, s'évasant à hauteur de la main. Le bliaut était généralement taillé dans des étoffes fines et souples. Enfin, il pouvait être fourré et enrichi de broderies et passementeries. Le bliaut que Guenièvre offre à Énide est doublé d'hermine et alourdi par l'or et les pierres qui l'ornent (*Érec*, 40-41).

Le bliaut se porte normalement sur la chemise (*Cligès*, 194 ; *Lancelot*, 620) et forme souvent un ensemble avec le manteau qui le recouvre (*Perceval*, 730). *Bliaut* est parfois traduit par « tunique ». Voir COTTE.

BOUCLE (du bouclier). Voir ÉCU.

BOUGRAN : Tirant son nom de la ville de Boukhara, le bougran est une toile de coton, forte et gommée, utilisée pour les doublures de vêtements (*Érec*, 46). Voir TISSUS.

BOURG. Voir CHÂTEAU.

BOURGEOIS : Habitant du bourg qui, en ville, s'est édifié près du château, le bourgeois est avant tout un personnage qui n'appartient ni à la chevalerie ni à l'aristocratie. Aussi peut-il être méprisé et considéré comme un vilain. Lorsque la commune du château du roi d'Escavalon s'attaque à la tour où Gauvain se trouve en compagnie de la sœur du roi, celle-ci traite tous ces bourgeois de « canaille, chiens enragés, sale racaille » (*Perceval*, 830-834). Sans doute y a-t-il là du ressentiment pour la puissance de ce nouvel ordre, qui a souvent réussi à obtenir des franchises et à s'organiser hiérarchiquement (on voit par exemple, dans cet épisode, le maire et ses échevins). Cependant, l'hostilité à l'encontre de la bourgeoisie ne va pas sans une certaine reconnaissance de ses mérites, surtout économiques. Aussi trouve-t-on un certain nombre de fois les bourgeois associés aux dames et chevaliers, en particulier lors de réjouissances ou de cérémonies (*Érec*, 47, 57-58, 60, etc). Voir CHÂTEAU, VILAIN.

BOUSINE ou BUCCIN. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

BRACHET : Chien braque. Voir VÉNERIE.

BRAIES : Mot d'origine gauloise ; les braies étaient traditionnelles chez les peuples germains pour les hommes. Elles équivalaient à une sorte de pantalon large, serré aux jambes par des lanières. À partir du XII[e] siècle, les braies deviennent collantes à la manière de caleçons longs, munis ou non de pieds. D'un tissu semblable à celui des chemises et souvent blanches comme elles, les braies pouvaient être associées à des chausses d'un tissu différent et de couleur (*Yvain*, 411 ; *Perceval*, 725). Seules les braies galloises de Perceval forment tout à la fois caleçons et chausses (*Perceval*, 697). Voir CHAUSSES.

BRETÈCHE : La bretèche est l'un des dispositifs des fortifications médiévales. Logette rectangulaire en encorbellement sur la façade extérieure d'un château ou d'une ville, elle est percée de mâchicoulis et d'archères (*Érec*, 131). Mais la bretèche peut aussi constituer une fortification avancée. Ouvrage de bois ou de maçonnerie à plusieurs étages et muni d'un encorbellement, elle peut alors servir à protéger un passage (*Lancelot*, 563).

BROCÉLIANDE. Voir FORÊT, GÉOGRAPHIE.

BROGNE ou BROIGNE : La brogne était constituée d'anneaux de fer fixés sur de la peau ou sur plusieurs épaisseurs de toile, à la différence du haubert, tout entier fait d'un tissu de mailles d'acier. Le terme est fort peu utilisé par Chrétien, et il n'est pas certain qu'à cette époque il désigne une réalité différente de celle du haubert (*Cligès*, 216). Voir HAUBERT.

CALENDRIER : Si la journée est rythmée par les heures liturgiques, l'année l'est par les fêtes religieuses : celles des saints, plus ou moins liés à une ville, une région ou un pays ; celles surtout qui ont trait à la vie du Christ : le début de l'année correspondit longtemps à Pâques. C'est ce que l'on appelle le calendrier de l'ancien style, réformé en 1582 par Grégoire XIII. Les jours de grandes fêtes rassemblent des foules qui se pressent pour les messes et processions. Ainsi, la foule venue assister, après un jeûne de trois jours, au duel de Lancelot et Méléagant est comparée à celle qui se réunit pour une fête annuelle comme la Pentecôte ou Noël (*Lancelot*, 593 et n. 4). Les rassemblements commerciaux sont d'ailleurs liés à ces dates de fête : le mot foire vient de *feria*. La foire chaude de Troyes se déroule ainsi de la Saint-Jean jusqu'au 13 septembre, veille de la Sainte-Croix, la foire froide de la Saint-Rémi (2 novembre) au 1er janvier. Si le jour même de la fête est capital, sa veille (ou vigile) ou son octave (période de huit jours) sont également importantes et donnent lieu à des célébrations. En outre, trois fêtes impliquent des périodes de jeûne, qui remplissent une grande partie du calendrier : Pâques, Pentecôte et Noël. Le carême de Pâques commence le mercredi des Cendres et s'achève le Vendredi saint. On voit Perceval nourri par son oncle d'aliments permis pendant ce carême, et réduits encore à un régime végétarien par l'austérité de l'ermite (*Perceval*, 845). Celui de l'Avent dura d'abord de la Saint-Martin (11 novembre) jusqu'à Noël, puis fut ramené de l'octave qui précède Noël à l'Épiphanie. En souvenir du jour de la Crucifixion et de celui où le Christ gisait au tombeau, on pouvait également faire carême tous les vendredis et samedis. Ainsi Arthur offre-t-il à Érec un dîner de poissons un samedi soir (*Érec*, 104). Voir ASCENSION, HEURES, NOËL, PÂQUES, PENTECÔTE, SAINT-JEAN.

CARADIGAN, CARDUEL, CARLION. Voir GÉOGRAPHIE.

CARREAU : Le carreau (de *cadrellus*, terme tiré de *quadrus*, « carré ») est un trait d'arbalète à fer en losange à quatre pans. L'arbalète était une arme excellente pour la justesse et la puissance du tir. Mais elle était plus lourde et plus lente que l'arc. Tandis que l'arbalétrier envoyait deux carreaux, l'archer pouvait décocher une douzaine de flèches. Lourdement chargé, l'arbalétrier était surtout utilisé pour la défense ou le siège des places fortes. Voir l'assaut du château de Windsor (*Cligès*, 209, 220).

CEINTURE : Au XIIe siècle, la silhouette se marque à la taille. L'étranglement est obtenu par des lacets, des boutons mais aussi par des ceintures. Ainsi voit-on Énide nouer une bande d'orfroi sur son bliaut (*Érec*, 41) ou Yvain recevoir de Lunette une ceinturette pourvue d'une aumônière, afin de compléter le costume qu'elle lui a donné (*Yvain*, 385). Quant à Lancelot, c'est avec sa ceinture qu'il tentera de se pendre, lorsqu'il croira Guenièvre morte (*Lancelot*, 612). La ceinture est donc très longue ; elle permet souvent de faire plusieurs tours. Elle peut être munie d'une boucle orfévrée, voire de plaques de métal cousues sur de la toile ou du cuir (*Perceval*, 755).

CERF. Voir BESTIAIRE.
CHALUMEAU. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.
CHAPEAU : Trois personnages seulement portent des chapeaux : Arthur et Keu un chapeau de toile souple, le Roi Pêcheur un chapeau de zibeline noire (*Perceval*, 708, 755, 762). Quant à Perceval, sa mère lui remet un chaperon de cuir, sorte de courte cape à capuchon portée pour voyager et se protéger de la pluie et du froid (*Perceval*, 697).
CHASSE : Technique de survie, la chasse est le plus souvent devenue au Moyen Âge un privilège de classe, un plaisir. Deux types de chasse se partagent alors les faveurs de la classe chevaleresque et aristocratique : la chasse à l'oiseau et la chasse au chien. Gace de La Buigne, dans son *Roman des deduis* (1373-1377), traité technique, moral et allégorique sur la chasse, imagine d'ailleurs un débat entre « Amour d'oiseaux » et « Amour de chiens » à propos de la précellence de la fauconnerie et de la vénerie. Le roi, juge de cette dispute, la conclut ainsi : les chiens sont fidèles mais les oiseaux sont plus beaux et plus nobles ; la chasse à l'oiseau est moins fatigante et moins dangereuse que la chasse au chien mais celle-ci, outre un plaisir visuel, réjouit l'oreille grâce aux cris des chiens. Fauconnerie et vénerie requièrent toutefois également du temps et un savoir codifié, voire ritualisé par des traités (le plus célèbre livre de vénerie étant le *Livre de la chasse* du comte de Foix Gaston Phébus). Et ces rites peuvent encore avoir des résonances magiques ou merveilleuses dans la littérature romanesque. C'est le cas de la coutume de l'épervier dans *Érec* et plus encore de la coutume de la chasse au cerf blanc qui ouvre le même texte et sert l'épisode final de *Guillaume d'Angleterre*. D'un point de vue plus utilitaire, la chasse (surtout la vénerie) apporte sur les tables nobles ces mets de choix que sont les diverses venaisons (*Perceval*, 869 par exemple). Pendant l'épisode de sa folie, Yvain, l'archer sauvage, dévorera sa venaison crue, signe de sa déchéance (*Yvain*, 407). Voir BESTIAIRE, COUTUME, FAUCONNERIE, VÉNERIE.
CHÂTEAU : Le château du XIIe siècle, tout comme celui que Chrétien de Troyes présente le plus souvent, n'est pas isolé d'une agglomération. En effet, c'est à l'intérieur d'une enceinte fortifiée et autour de la demeure seigneuriale que se pressaient les maisons des bourgs et petites villes. Ainsi découvre-t-on que ce que le texte commence par nommer château recouvre une réalité plus large et plus complexe qu'un simple site défensif. Le château de Laudine, celui du Lit périlleux, celui du roi d'Escavalon ou celui de la Roche de Champguin ne dévoilent la présence de maisons, de rues et d'habitants qu'après que le palais ou la forteresse qui domine l'ensemble ont été évoqués (*Yvain*, 360-361 ; *Lancelot*, 517 ; *Perceval*, 827, 849). Il en va de même du château de Windsor qui, commencé par Guillaume le Conquérant vers 1070, domine toujours cette ville. Lorsque Alexandre et ses hommes assiègent la forteresse et le donjon, ceux qui ont trahi Arthur attendent que leur viennent des renforts du bourg situé au pied du château. Comme ils sont refoulés par les Grecs, la population non combattante se lamente (*Cligès*, 220-221). Le bourg désigne en général le quartier marchand de la

ville (voir BOURGEOIS). De fait, un certain nombre de châteaux sont aussi présentés comme des centres de production et d'échanges : c'est le cas de celui du roi d'Escavalon et de celui de la Roche de Champguin (*Perceval*, 827-828, 901). Le commerce est alors facilité par la situation de ces villes en bord de rivière. Beaurepaire, le château assiégé de Blanchefleur, est sauvé de la famine par l'arrivée dans son port d'un bateau chargé de victuailles (*Perceval*, 748-749). Ville en ruine, Beaurepaire n'en représente pas moins une cité importante avec ses deux abbayes aux dames et aux hommes (comme à Caen), ses églises et ses moulins (729). Mais cette urbanisation ne doit pas faire oublier que la ville enserre encore des morceaux de campagne, avec champs, vignes et bois. Ainsi de Brandigan, la cité du roi Évrain, construite sur une île (*Érec*, 132). Lieu de rencontre où l'aventure se déroule ou s'achève, la ville-château a d'abord une fonction narrative chez Chrétien de Troyes. Le réalisme de sa description se limite à des considérations de richesse ou de force, signes de la puissance seigneuriale qui la domine. Toutes les villes de nos romans sont dirigées par des rois ou de grands seigneurs. En cela, l'écrivain se plie à une idéologie féodale, bousculée dans la réalité par des populations urbaines qui obtiennent alors leur franchise. C'est la naissance des villes franches et des communes libres, qui accompagne l'essor urbain des XIIe-XIIIe siècles. Cependant, à côté de ces villes-châteaux romanesques, un peu passéistes, Chrétien évoque de grandes cités (Pavie, Constantinople) qui sont des modèles modernes de développement, ou des symboles. Voir CONSTANTINOPLE, GÉOGRAPHIE.

CHAUSSES : Les chausses de tissu couvrent les jambes et les pieds à la manière de bas. Lorsque le chevalier est armé, il lace par-dessus cette paire de chausses des chausses en mailles d'acier (*Érec*, 19 ; *Perceval*, 714, etc.). C'est sur ces chausses de métal que l'on fixe les éperons. Gauvain voit ses chausses de fer rouillées par sa sueur après tous les efforts qu'il a faits en vain pour passer le Pont sous l'Eau (*Lancelot*, 633). Voir BRAIES.

CHAUSSURES : Les chaussures ne sont évoquées dans nos textes que lorsque Lancelot, pour passer le Pont de l'Épée, ôte souliers, chausses de mailles et avant-pieds pour aller pieds nus (*Lancelot*, 583), et lorsque le grossier costume de Perceval est complété par une paire de brodequins (*Perceval*, 700, 714). Le reste du temps, les chausses masculines semblent seules protéger les pieds. Aussi le héraut d'armes, qui n'a sauvé que sa chemise et a dû laisser en gage à la taverne sa cotte et sa *chauceüre*, c'est-à-dire ses chausses, va-t-il nu-pieds (*Lancelot*, 643).

CHEMISE : Ce sous-vêtement, généralement en toile de lin ou de chanvre (le *cheinsil*, *Perceval*, 725) mais aussi en soie, toujours blanc, était porté long par les femmes, plus court (jusqu'aux genoux) par les hommes. À manches étroites, à petits plis, les chemises de luxe avaient souvent le col et les poignets ornés de broderies au fil d'or (*Cligès*, l'or et le cheveu de Soredamour, 201). Sur la chemise, on enfilait un bliaut, une cotte ou plus rarement directement un manteau (*Lancelot*, 620). La tunique de lin, très usagée, qu'Énide porte

sur sa chemise, en est une sorte de redoublement pour la matière, la couleur et le nom (*cheinse*, *Érec*, 12, 39). L'importance symbolique de ce dénuement est si grande dans le texte que l'héroïne est surnommée « *la pucele au blanc cheinse* » (41) et cela au moment même où Guenièvre va la vêtir très richement en une scène qui aurait la valeur d'un adoubement, selon Jacques Le Goff.

CHEVAL : Dans une société à la fois rurale et chevaleresque, l'importance du cheval est évidente. Concurrençant le bœuf pendant le XIIe et le XIIIe siècle, le cheval, plus puissant et plus rapide pour les labours, ne le remplacera ni tout à fait ni partout. Mais dans la littérature romanesque, les améliorations agricoles sont négligeables. C'est la monture qui importe. Le vocabulaire technique servant à caractériser la robe du cheval existe déjà, et souligne l'intérêt que l'on porte à cet animal domestique. Ainsi des chevaux balzans, saurs, fauves, blancs, noirs et bais du tournoi d'Édimbourg (*Érec*, 53), des deux chevaux pommelés du tournoi de Noauz (*Lancelot*, 650), etc. On prête aussi attention à leur origine : tel cheval est un bai de Gascogne (*Érec*, 67), tel destrier vient d'Espagne et tel palefroi de Norvège (*Érec*, 60), tel autre destrier d'Arabie (*Cligès*, 259), etc. Mais les chevaux sont surtout différenciés suivant leurs fonctions. Au plus bas de l'échelle, il y a le sommier, ou cheval de somme, gras et taillé pour porter bagages et marchandises (*Érec*, 46, par exemple). Ensuite vient le *roncin* (mot d'origine obscure), grand et gros cheval (*Yvain*, 346, *Perceval*, 857) (parfois traduit par « cheval de trait », « cheval de somme », « rosse »). C'est avant tout la monture des valets et des écuyers (*Perceval*, 857). Dans l'œuvre de Chrétien, le roncin sert souvent de cheval à des personnages négatifs : le nain d'Yder (*Érec*, 6) ou l'écuyer perfide et laid qui défie Gauvain (*Perceval*, 857). Surtout, il sert à signaler une situation dégradante pour un chevalier : ainsi du prisonnier des géants (*Érec*, 107). Pour accentuer ce trait, le roncin peut alors être décrit comme boiteux et chétif : c'est le cas des quatre montures des chevaliers prisonniers du géant Harpin de la Montagne (*Yvain*, 438). Cette dévalorisation du chevalier par sa monture d'emprunt culmine avec la description du roncin que Gauvain est obligé de prendre pour suivre la Maligne Demoiselle. Selon celle-ci, la honte de Gauvain ne pourrait être plus grande, sauf si son roncin était une jument (*Perceval*, 861). Le roncin n'a certes pas de valeur péjorative en soi, mais seulement au regard du destrier, la monture habituelle du chevalier. Car si ce mot tire son origine du fait que l'écuyer menait à main droite (*destre*) le cheval de son maître (*Érec*, 68), une valorisation latente, liée précisément à cette latéralité, a fait du destrier une monture a priori habile et belle. Cependant, il ne faut pas imaginer ce cheval de combat, monté par un homme lourdement armé, comme un fin pur-sang. Il devait être à la fois rapide et robuste (*Lancelot*, 646, 680). Monture de valeur et valorisante, le destrier est le seul cheval à recevoir parfois un nom propre. Ainsi du Gringalet de Gauvain (*Érec*, 97 et n. 3 ; *Perceval*, 838 et n. 3, 860) et peut-être de l'aubagu d'Arthur (*Érec*, 101 et n. 2). La valeur marchande et affective d'un bon cheval, du destrier en particulier, est telle qu'une des règles du combat consiste à ne pas bles-

ser intentionnellement les montures (*Yvain*, 360). À côté du destrier apparaît parfois le cheval de chasse (*Érec*, 4, 6). Il existe enfin un type de monture réservé à la promenade, au voyage et aux femmes : le palefroi (du bas latin *paraveredus*, « cheval de poste, de voyage »). Si nous voyons rarement chez Chrétien des hommes sur un palefroi, c'est que ses héros sont presque toujours sous les armes et sans écuyer (exception : *Perceval*, 825). Et lorsque Gauvain aperçoit un écu pendu à un arbre, une lance plantée à côté, puis un petit palefroi, il a lieu de s'étonner (*Perceval*, 846). Mais lorsque Arthur et ses chevaliers quittent pacifiquement le royaume de Laudine avec Yvain, ils montent des palefrois (*Yvain*, 403), et Yvain, revenu à la raison, demande à une jeune femme de lui prêter un cheval de ce genre (*Yvain*, 413). C'est à une femme, la cousine d'Énide, qu'il revient de définir le mieux les qualités de cette monture presque exclusivement féminine : rapide, ni ombrageuse ni rétive, elle permet de voyager sans inconfort, comme si l'on était porté sur l'eau par un bateau (*Érec*, 35). De fait, l'allure normale de ce cheval est l'amble. Enfin, si le Gringalet de Gauvain est peut-être le souvenir d'un cheval magique, il est deux palefrois qui ressemblent à des montures merveilleuses par leurs robes étranges : celui de la Maligne Demoiselle, sorte de mauvaise fée (*Perceval*, 853) et celui qu'Énide reçoit de Guivret, fabuleusement harnaché et sellé (*Érec*, 130-131). Il n'existe pas vraiment chez Chrétien de cheval qui s'oppose négativement au palefroi, comme le roncin au destrier. La demoiselle tourmentée par son ami continue à monter son palefroi, mais celui-ci a perdu toute allure au cours d'une chevauchée où, comme sa maîtresse, il n'a reçu aucun soin (*Perceval*, 776-777). Pourtant, lorsque Énide perd sa monture, elle ne retrouve d'abord qu'une mule (*Érec*, 127).

CHEVALIER. Voir ADOUBEMENT, AVENTURE, COUR.

CHEVALIER VERMEIL : Nombre de chevaliers désignés par une couleur hantent les romans arthuriens. En raison d'un anonymat, qui pourra ou non être levé plus tard, ceux-ci sont en effet désignés par la couleur de leurs armes (écu, bannière de la lance, tunique portée sur le haubert, couverture de selle, etc.). Cette réduction d'un personnage à l'une des couleurs héraldiques n'est pas sans signification dans une société et une littérature aussi codifiées. Dans l'œuvre de Chrétien, le chevalier vermeil est le plus présent : c'est Mabonagrain de la Joie de la Cour dans *Érec* (144, 150), ou le Chevalier Vermeil de la forêt de Quinqueroi qui défie Arthur au début du *Conte du Graal* ; il est tué et son identité est reprise par Perceval (707, 709, etc.). L'un comme l'autre représentent une démesure coupable dont Perceval hérite au début avant de subir une lente métamorphose. Mais Lancelot, modèle de courtoisie, combat lui aussi anonymement sous les armes vermeilles du sénéchal de Méléagant, son gardien (*Lancelot*, 648). Est-ce la violence de son amour qui est ainsi évoquée ? Quant à Cligès, il est, depuis son adoubement par l'empereur d'Allemagne, un chevalier blanc (*Cligès*, 270). Couleur de la féerie mais aussi de la souveraineté, le blanc ne sera porté par Cligès qu'au dernier jour du tournoi d'Oxford. Auparavant il combattra sous des armes noires, vertes puis ver-

meilles (283-291 et n. 1), afin d'assurer son incognito. Voir COULEURS HÉRALDIQUES.

CHRÉTIEN DE TROYES : Du romancier on ne sait que ce que ses œuvres disent. Un nom, une origine, une époque. Troyen dans le prologue d'*Érec* (3), il travaille pour Marie de Champagne, qui tient sa cour à Troyes, lorsqu'il écrit *Lancelot*. Enfin, son dernier roman, resté inachevé, est dédié à Philippe d'Alsace, mort en 1191. Mais si une mort interrompit la rédaction de ce texte, ce fut plutôt celle de Chrétien. On peut ainsi supposer qu'il composa son œuvre entre 1160 et 1185 environ. Ses premiers textes, perdus mais cités dans le prologue de *Cligès*, permettent de penser qu'il eut une formation de clerc, puisqu'ils adaptaient les *Remèdes d'amour* et des épisodes des *Métamorphoses* d'Ovide, un des auteurs scolaires les plus lus au XIIe siècle. Cependant, une identification du romancier avec tel ou tel personnage présent dans les archives (comme un certain chanoine de Saint-Loup de Troyes) reste aventureuse. On a supposé également que Chrétien pouvait être le fils d'un Juif converti qui fut peut-être l'élève du Troyen Rachi (1046-1110), un des plus brillants intellectuels de l'époque. En outre, la « signature » d'un Chrétien dans *Guillaume d'Angleterre* et la mention d'un certain *Crestiens li Gois* dans la *Philomena* insérée dans l'*Ovide moralisé*, qui pourrait être la version du conte ovidien cité au début de *Cligès*, posent de sérieux problèmes d'attribution à la critique. Le succès même du romancier en son temps put inciter certains à se couvrir de son nom ou à jouer de leur homonymie. Peut-être est-ce le cas de l'auteur de *Guillaume d'Angleterre*. L'œuvre de Chrétien fut, en tout cas, à l'origine de bien des continuations, des réécritures et des traductions. Voir AUTEUR, CONJOINTURE, CONTE, CONTINUATEUR, ROMAN.

CIMETIÈRE : Chrétien de Troyes n'évoque le cimetière que deux fois : dans *Cligès* (320-322), lorsque Fénice, la fausse morte, est mise dans un tombeau construit par Jean ; et dans *Lancelot*, lorsque le héros découvre dans un ermitage les tombes de chevaliers arthuriens mais aussi celle du chevalier qui délivrera tous les prisonniers du royaume de Gorre, comme le lui explique le moine, gardien des lieux (*Lancelot*, 552-554). La mise au tombeau de Fénice prélude à sa renaissance ; la dalle funéraire que seul Lancelot a pu soulever annonce la délivrance des prisonniers du royaume de Gorre. Le cimetière en ces deux occurrences est donc tout orienté vers le futur du texte et a peu à voir avec une image dévorante et destructrice de la Mort. Voir AUTRE MONDE, MORT.

COIFFURE : Hommes et femmes ont les cheveux longs au XIIe siècle. Ainsi Keu porte-t-il ses cheveux blonds coiffés en une tresse (*Perceval*, 755). Les femmes séparent leur chevelure par une raie médiane puis les tressent en deux nattes (*Cligès*, 192) ou bien entrelacent chacune des moitiés de leur chevelure de galons précieux (*Érec*, 42). Elles peuvent ensuite se couronner de cercles d'orfèvrerie (*Érec*, 42) ou de bandes d'orfroi (*Perceval*, 850). L'importance des soins capillaires se lit aussi dans le portrait de l'anti-modèle qu'est le bouvier : cheveux ébouriffés et front pelé (*Yvain*, 346) ; l'importance symbolique du cheveu est sensible dans la scène où

Lancelot trouve le peigne d'ivoire de la reine (*Lancelot*, 540 et suiv. ; n. 3, p. 543).

CONJOINTURE : Ce terme, qui n'apparaît qu'au début du premier roman de Chrétien, est certainement repris au vocabulaire rhétorique latin, antique et médiéval (*Érec*, 3 et n. 5). Mot savant, mot de clerc, il définit l'originalité du projet de Chrétien de Troyes, au regard du travail du jongleur, une des figures de la culture du Moyen Âge : ne pas être un simple conteur, rhapsode d'histoires en morceaux, mais l'architecte, le compositeur d'une œuvre unie et unique. C'est d'ailleurs parce que *Guillaume d'Angleterre* échappe à l'univers arthurien construit par Chrétien autour de personnages récurrents que de nombreux critiques ne le rangent pas parmi les textes du grand romancier. La *conjointure* mise en œuvre dans les différents romans dessine en particulier des structurations fortes de l'histoire, que la critique a identifiées à des structures variées : binaire pour *Cligès*, ternaire pour *Érec* par exemple. Mais la richesse de l'œuvre de Chrétien de Troyes ne se laisse que difficilement réduire à des schémas structurels. C'est elle qui explique le succès médiéval de l'écrivain ainsi que son succès critique contemporain. Voir AUTEUR, CHRÉTIEN DE TROYES.

CONNÉTABLE : Ce mot, issu de la titulature latine du Bas-Empire (le *comes stabuli* est le comte de l'étable), désigna d'abord l'officier chargé de l'écurie royale. À la fin du XIIe siècle, son rôle s'accrut lorsque l'office de sénéchal disparut et qu'il hérita d'une partie de ses attributions. Plus tard encore, il deviendra véritablement le chef de l'armée royale en l'absence ou à la place du roi (*cf.* Bertrand du Guesclin, par exemple). Chez Chrétien de Troyes, le connétable est présenté comme hiérarchiquement inférieur au sénéchal et dévolu surtout au service de la table. Keu, unique sénéchal, commande à plusieurs connétables (*Lancelot*, 508) ; le connétable du comte de Limors s'occupe du repas (*Érec*, 117). Cet officier de la maison royale est pourtant loin d'être négligeable : un des chevaliers de la Table Ronde n'est autre que Bedoier le Connétable (*Érec*, 43).

CONSTANTIN : Constantin Ier le Grand, empereur romain de 306 à 337, reconnut officiellement la religion chrétienne après sa victoire de 312 au pont Milvius. La légende veut qu'avant la bataille un songe l'ait averti qu'il serait victorieux, s'il adoptait un signe chrétien. Une autre légende raconte qu'Hélène, sa mère, découvrit les reliques de la Sainte Croix lors d'un pèlerinage en Terre sainte. (La vision de Constantin et l'invention de la Croix ont inspiré les magnifiques fresques de Piero della Francesca à Arezzo ; 1452-1459.) Gautier d'Arras, contemporain et rival de Chrétien de Troyes, conte dans son roman *Éracle* comment Hélène envoya à Constantin une moitié de la Croix et laissa l'autre au Saint-Sépulcre. Ainsi s'explique le don par Érec à une église d'un crucifix reliquaire contenant un morceau de la Vraie Croix (58, interpolation de Guiot). On sait par ailleurs l'importance des reliques au Moyen Âge.

CONSTANTINOPLE : Cette cité d'Orient représente la ville par excellence pour l'imaginaire médiéval. Dans une période où le dévelop-

pement urbain occidental est encore bien faible, malgré l'essor des XIe-XIIIe siècles, l'Orient est resté très urbanisé : les villes de l'Ouest ne comptent que quelques milliers d'habitants lorsque Constantinople en comprend sans doute un million. Et la capitale de l'empire de l'Est est un important centre de civilisation, admiré et convoité par les Occidentaux. Les récits des premiers croisés passant dans la ville au XIe siècle témoignent de leur éblouissement. Ils assouviront d'ailleurs leur convoitise en 1204, lors de la quatrième croisade qui se détournera du Moyen Orient pour assiéger, prendre et piller Constantinople. Dans *Cligès*, Chrétien de Troyes jette un pont entre Orient et Occident. Mais la seule particularité véritablement orientale, sur laquelle il termine l'œuvre, est la coutume de faire garder l'impératrice par des eunuques (*Cligès*, 336 et n. 3). Voir BESANT, CHÂTEAU, GÉOGRAPHIE.

CONTE : Ce terme est l'un de ceux qui servent le plus souvent, avec le mot *histoire*, pour désigner une œuvre narrative au Moyen Âge (*Cligès*, 173 par exemple). Il rappelle à la fois les rapports que la littérature médiévale entretient avec la culture orale et ceux qui la lient à un folklore d'origine celtique mais aussi orientale. Chrétien de Troyes affirme ainsi s'inspirer d'un « conte d'aventures », souvent corrompu et morcelé par les conteurs ou jongleurs, pour écrire *Érec et Énide* (*Érec*, 3). Ailleurs, on trouve assez souvent une référence au conte ou à l'histoire chargés d'authentifier tel ou tel détail (*Yvain*, 404 par exemple). De fait, la critique a pu retrouver à l'arrière-plan de ces romans nombre de schémas de contes merveilleux que Chrétien a mis tout son art à conjoindre et à dépasser pour atteindre à un art littéraire neuf. Voir AUTEUR, CONJOINTURE, LAI.

CONTINUATEUR : Le destin du couple Lancelot-Guenièvre et celui de Perceval restent ouverts, à la fin d'un roman terminé par un autre que Chrétien, d'une part, et d'une œuvre inachevée, de l'autre. La richesse virtuelle du couple adultère comme celle de l'histoire du chevalier en quête du Graal ont incité de nombreux auteurs à prendre la suite de Chrétien de Troyes. C'est ainsi que sont nées à la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle quatre *Continuations* de *Perceval* : l'une est anonyme, la seconde attribuable à Wauchier de Denain, les deux dernières sont dues à Manessier et à Gerbert de Montreuil. L'ensemble peut atteindre jusqu'à soixante mille vers dans certains manuscrits. D'autre part, avec la naissance du roman en prose, l'histoire de Lancelot devient au XIIIe siècle le cœur de l'immense cycle consacré, lui aussi, au Graal. C'est le *Lancelot-Graal*, qui se déploie de la Passion du Christ jusqu'à la fin du monde arthurien et donc de la chevalerie. Voir AUTEUR.

COTTE : Robe longue de dessus comme le bliaut, la cotte est elle aussi portée par les deux sexes mais, dans nos textes, elle est plus souvent attribuée aux hommes. Portée sur la chemise, elle apparaît d'ailleurs dans des contextes particuliers et sous des formes alors spécifiques : courte pour la chasse (*Érec*, 4), rembourrée sous le haubert pour le combat (*Perceval*, 714). Ce qui, pour les deux sexes, différencie la cotte du bliaut, c'est l'absence d'ajustement au buste. La cotte semble ainsi être un vêtement moins contraignant et

moins habillé. D'ailleurs, on pouvait poser sur la cotte soit un bliaut, soit un surcot pour rendre le costume plus élégant (*Yvain*, 444). Enfin, une des pièces du ridicule costume de Perceval n'est autre qu'une cotte de cuir (*Perceval*, 697). Le terme *cotte* est parfois traduit par « tunique ». Voir BLIAUT, SURCOT.

COULEURS HÉRALDIQUES : Elles sont au nombre de neuf ; deux métaux : or et argent, représentés d'abord par du jaune et du blanc ; cinq émaux : vermeil ou gueules, azur, vert ou sinople (mais *sinople* désigne la couleur rouge jusque dans la seconde moitié du XIII[e] et donc chez Chrétien), sable (noir), pourpre ; deux fourrures : hermine et vair. Certaines de ces couleurs sont citées par Chrétien, à propos de lances et d'écus, lors d'un tournoi : azur, sinople, or et argent (*Érec*, 52-53), ou lorsque Perceval voit arriver les chevaliers dans la forêt : vert, vermeil, or, azur, argent (*Perceval*, 688). Les couleurs des armoiries, au même titre que les figures, ont souvent une charge symbolique dans l'imaginaire et la littérature. Ainsi n'est-ce pas un hasard si l'écu du comte félon, amoureux d'Énide, est décrit comme jaune (*Érec*, 89). Le jaune est en effet devenu pour le Moyen Âge la couleur de la duplicité, de la trahison et de ses tenants (prostituées, Juifs, etc.). Devenu le mauvais or, le jaune cessera d'ailleurs à partir de la fin du XIII[e] siècle de représenter dans les peintures l'or héraldique. Il sera remplacé par le doré.

COUR : Chrétien de Troyes inventant le personnage du chevalier errant, la cour d'Arthur devient le point de départ obligé de toute aventure. La cour semble alors ne plus vivre que des nouvelles qu'elle peut recevoir de ceux qui l'ont quittée, par l'intermédiaire des adversaires vaincus qui y sont envoyés et toujours bien reçus (*Érec*, *Perceval*). Quant aux héros, eux aussi reviennent toujours à la cour. Même Alexandre, reparti pour Constantinople, reviendra sous la figure de son fils Cligès. Toutefois, en dehors de Lancelot, entièrement lié à la reine, les autres héros de Chrétien ne reviennent que momentanément, avant de retrouver ce qui fait leur propre destin : Érec, son royaume ; Cligès, son pays et Fénice ; Yvain, Laudine ; Perceval, sa quête inachevée. Voir DEMOISELLE.

COURTINES. Voir MOBILIER.

COUTUME : La coutume, loi orale et non écrite, tire sa force de son ancienneté et de son approbation par une communauté donnée. Ainsi la coutume liée à la défense de la fontaine magique a-t-elle été maintenue plus d'un demi-siècle et n'appartient-elle qu'aux gens du château de Landuc, le domaine de Laudine (*Yvain*, 384, 390). Cette limitation de la coutume s'applique aussi à celle de l'Épervier qui s'exerce à Laluth, à celle de la Joie de la Cour qui domine à Brandigan (*Érec*, 16, 132 et suiv.), et à celle du château de la Pire Aventure (*Yvain*, 462-463). Souvent, ces coutumes sont liées au franchissement d'une frontière, matérialisée par une fontaine, un gué ou les remparts d'un château. Ainsi le nautonier réclame-t-il à Gauvain le chevalier qu'il vient de vaincre sur son port, en vertu d'un droit coutumier (*Perceval*, 867 et n. 1). La coutume rejoint par là le droit seigneurial du péage, prélevé sur les usagers des routes et plus encore des ponts, afin d'en assurer l'entretien. Mais certaines des coutumes exposées par Chrétien sont iniques, car elles mettent

uniquement en jeu l'arbitraire du plus fort. Les ouvrières exploitées de la Pire Aventure sont prisonnières en vertu de l'accord extorqué par les deux fils du *netun* au tout jeune roi de l'Île aux Pucelles, vaincu par eux : sa vie contre un tribut annuel de trente jeunes filles (*Yvain*, 466). Victorieux des gardiens de cette coutume, Yvain l'annulera, tout comme Érec mettra fin à la Joie de la Cour, prison guerrière imposée à Mabonagrain par son amie (*Érec*, 148-149). À côté de ces mauvaises coutumes, que le héros finit par détruire, il en est de bonnes. Et d'abord celle qui préserve l'honneur de la chevalerie : il est normal dans le monde arthurien de ne pas s'attaquer à plusieurs à un seul chevalier, même chez les brigands d'honneur (*Érec*, 70-71 et n. 1, *Cligès*, 290). Il existe aussi une coutume qui protège la femme. Si elle voyage sans compagnon, tout chevalier qui la rencontre a l'obligation de la respecter. Ce n'est que lorsqu'elle est escortée d'un chevalier qu'on peut justement la lui disputer en combat singulier (*Lancelot*, 539). Cette coutume est valable dans tout le royaume d'Arthur ; c'est la coutume de Logres. Dans *Lancelot*, elle s'oppose moralement et narrativement à la coutume de Gorre, royaume de Baudemagu et Méléagant. Cette dernière stipule que tout étranger entré sur la terre de Gorre ne peut plus en repartir. Les prisonniers ne seront délivrés de cette coutume que le jour où un homme pourra ressortir loyalement de ce royaume (558-559 et n. 2). Méléagant, ravisseur de la reine, fera tout pour maintenir les mauvaises coutumes de son royaume, jusqu'à utiliser la coutume de Logres : lorsqu'il vient défier Arthur, il lui propose de lui rendre tous les prisonniers à condition que le chevalier auquel le roi aura confié Guenièvre puisse le vaincre dans la forêt voisine. L'arrogant Keu défait, Méléagant remporte tout l'enjeu de la rencontre : les prisonniers et la reine, avec en outre l'honneur que confère le respect d'une bonne coutume ! Mais c'est parce que Lancelot a accepté d'escorter une jeune femme, et qu'il lui a remis la tête du chevalier qui la lui disputait, qu'il pourra finalement tuer Méléagant à la cour d'Arthur et lever la coutume de Gorre. En effet, cette jeune femme n'est autre que la sœur de Méléagant, celle qui délivrera à temps Lancelot. Tout le roman joue ainsi d'une coutume contre une autre. Toutefois, Lancelot n'est pas volontairement un gardien du droit coutumier, comme l'est Méléagant. C'est d'abord son amour pour Guenièvre qui le motive. Il semble d'ailleurs que les héros de Chrétien ne soient que rarement gardiens de la coutume. Ce rôle revient d'abord à Arthur, mainteneur des traditions héritées de son père. Ainsi entend-il rétablir la coutume d'une chasse au cerf blanc, au terme de laquelle le tueur de la bête peut donner un baiser à celle qu'il juge la plus belle (*Érec*, 4, 44-45). Gauvain lui-même s'élève en vain contre une coutume qui risque de mener à l'affrontement des chevaliers tous capables de soutenir la précellence de leur amie. Érec lèvera cette difficulté, en ramenant à la cour Énide que la coutume de l'Épervier a déjà désignée comme la plus belle. Ailleurs, c'est à propos de la coutume du duel judiciaire que le portrait d'Arthur devient critique. Reconnaissant lui-même l'injustice que l'aînée de deux sœurs fait subir à sa cadette, le roi ne

souscrit pourtant pas à l'avis de la reine et de sa cour d'arrêter la bataille farouche des deux champions (*Yvain*, 488). Ce n'eſt que lorsque les deux chevaliers (Gauvain et Yvain), hors de combat, se reconnaissent qu'Arthur eſt contraint de renoncer au jugement de Dieu pour rendre la juſtice lui-même (492-493). Le rôle novateur des héros chevaliers paraît donc s'opposer à celui d'une monarchie immobilisée par son respeƈt des traditions. Voir ARTHUR, DON CONTRAIGNANT, FONTAINE, GUÉ, LOGRES.

DEMOISELLE : « Demoiselle » n'eſt qu'une des traduƈtions possibles du mot *pucelle*. Ce dernier n'a aujourd'hui retenu de ses multiples caraƈtériſtiques que la virginité. C'eſt le sens du mot tel qu'il eſt utilisé pour décrire la transformation d'Énide de jeune vierge en dame, au lendemain de sa nuit de noces (*Érec*, 52). Désignant avant tout une classe d'âge, comme le mot *valet*, le terme *pucelle* renvoie à une jeune fille, de condition noble ou non, généralement non mariée. Celui de *damoiselle* porte les mêmes caraƈtériſtiques d'âge et de célibat, mais marque positivement la noblesse sociale. Sans être mariées, beaucoup de demoiselles et de pucelles ont un ami. Ainsi la Maligne Demoiselle de *Perceval*, pour ne citer qu'elle. Un certain nombre de pucelles et de demoiselles, dépourvues de la proteƈtion d'un époux, se sont par ailleurs conſtituées en un type littéraire : celui de la demoiselle *desconseilliee*, qui recherche l'appui et l'aide d'un champion qu'elle vient souvent chercher à la cour d'Arthur (*Lancelot*, 639). C'eſt le cas de Lunette (*Yvain*, 428-429). Il entre dans les devoirs d'un chevalier de leur porter secours (*Perceval*, 698, 726). Certaines des demoiselles ou des pucelles rencontrées en chemin n'ont pas plus de nom que certains chevaliers. Un surnom les désigne parfois, qui les dégage assez peu d'un type littéraire commun. La Maligne Demoiselle, dite aussi Orgueilleuse de Logres, fait presque exception dans *Perceval* à cet égard.

DENIER : Cette unité monétaire d'argent fut définie à l'époque carolingienne. Dans une livre d'argent, on devait fabriquer deux cent quarante deniers. Jusqu'au XIII[e] siècle (avec la frappe du gros d'argent qui valait un sou, soit douze deniers), le denier reſta la monnaie réelle de la plus forte valeur.

DÉS. Voir JEUX.

DESTRIER. Voir CHEVAL.

DIDON. Voir ÉNÉE.

DISNADARON. Voir GÉOGRAPHIE.

DON CONTRAIGNANT : Ce motif de conte consiſte à faire don d'une faveur dont la teneur ne sera précisée que plus tard, mais que l'on sera alors tenu d'oƈtroyer. Si cet accord peut aboutir à une demande courtoise et raisonnable, comme celle d'Érec au père d'Énide (*Érec*, 17 et n. 1), le don contraignant eſt plus souvent à l'origine de requêtes malheureuses. La coutume de la Joie de la Cour a pour origine un don contraignant de Mabonagrain à son amie (*Érec*, 148 et n. 1). Et l'enlèvement de Guenièvre par Méléagant n'eſt rendu possible que par un tel don d'Arthur au présomptueux Keu (*Lancelot*, 511 et n. 2). Voir CONTE, COUTUME.

DOUAIRE : Le douaire eſt conſtitué par les biens meubles ou

immeubles donnés à l'épouse par son mari et qui lui reviennent en propre le jour où elle devient veuve (d'où le qualificatif de douairière) (*Érec*, 117).

DROMON : Navire de course long et léger dans la basse Antiquité, le dromon (mot de grec tardif) est au Moyen Âge un grand navire de guerre à un ou plusieurs rangs de rames superposés, destiné au transport des troupes (*Cligès*, 334).

ÉCHECS. Voir JEUX.

ÉCU : L'écu du XIIe siècle avait une forme d'amande ; il était long d'un mètre cinquante environ. Fait de bois, il pouvait être recouvert de cuir ou de toile, renforcé de métal sur son pourtour et muni d'une bosse de métal, appelée boucle, en son centre (*Érec*, 25 ; *Perceval*, 791). Exceptionnellement, on peut trouver un écu fait d'une défense d'éléphant (*Cligès*, 270). Avant le combat, l'écu demeurait suspendu au cou du chevalier par une large et longue courroie, la *guiche* (*Érec*, 19). Au moment d'affronter un adversaire, le chevalier embrassait son écu en passant le bras gauche dans d'autres courroies, les *enarmes*, situées vers le centre de l'écu (*Érec*, 54). L'écu était peint (*Érec*, 98). En effet, pour des raisons militaires (reconnaître les combattants) et sociales (donner des signes d'identité aux classes supérieures), les armoiries naissent au tournant des XIe et XIIe siècles. Ainsi l'écu de Gauvain porte-t-il ses armes, qui restent toutefois non décrites (*Érec*, 97). Un des plus beaux ensembles d'écus armoriés est présenté lors du tournoi de Noauz : écu bandé d'or sur champ rouge, avec un aigle et un dragon affrontés, miparti vert et azur avec un léopard sur le vert, avec un lion noir sur champ d'or, etc. (*Lancelot*, 649-651). Peu à peu, les héros arthuriens acquerront des marques héraldiques invariables, d'un texte à un autre et d'une miniature à une autre, marques souvent symboliques de leurs caractère et destin (Sagremor le Desréé par exemple). Pour une définition de l'écu, on se reportera à celle que le chevalier donne au jeune Perceval (*Perceval*, 690).

ÉMERILLON. Voir FAUCONNERIE.

EMPAN : Cette mesure de longueur représente l'intervalle compris entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt, lorsque la main est grande ouverte.

ÉNÉE : L'histoire d'Énée, héros troyen et ancêtre des Romains, fut adaptée en français de l'*Énéide* de Virgile vers 1160. L'épopée latine connaît dans l'*Énéas* français bien des infléchissements. L'un des plus évidents est l'importance accordée aux couples successifs qu'Énée forme avec Didon puis Lavinia. La conquête de cette dernière coïncide avec l'établissement en terre latine, selon un schéma médiéval prégnant qui associe femme et fief. Aussi l'histoire d'Énée, gravée sur les arçons d'ivoire de la selle qu'Énide reçoit de Guivret (*Érec*, 131 et n. 1), n'est-elle pas seulement décorative. Et si en ce passage seule Didon est nommée, ailleurs c'est la beauté de Lavinia (*Érec*, 144) et surtout le couple qu'elle forme avec Énée (*Perceval*, 907) qui servent de référence.

ÉPERVIER. Voir FAUCONNERIE.

ERMITE : Tout comme le vavasseur, l'ermite, retiré du monde, soli-

taire au fond de la forêt, intervient pour aider le héros dans son aventure. C'est lui que rencontre l'homme égaré et ensauvagé qu'est devenu Yvain dans sa folie (*Yvain*, 408 et suiv.). Offrant de son pain et faisant cuire le gibier tué par le forcené, il est le premier à le remettre en contact avec la civilisation. Mais plus souvent qu'une aide matérielle ou de simples conseils, l'ermite, grâce à ses vertus religieuses, est à même d'apporter une réponse à des questions plus mystérieuses et plus profondes. Ainsi, Perceval, qui a tout oublié de Dieu et s'est exclusivement consacré à la quête chevaleresque, apprend d'un ermite que c'est à cause d'un péché — sa mère est morte de le voir partir — qu'il n'a pas su poser les questions sur le Graal et que depuis il erre dans l'oubli de Dieu. L'ermite lui révèle encore qu'il est lui-même le frère de sa mère et du roi à qui l'on apporte dans le Graal l'hostie dont il se soutient ; puis il lui rapprend la prière et le repentir (*Perceval*, 840-845). De même est-ce auprès d'un ermitage que Lancelot trouve les futures tombes de Gauvain, d'Yvain, etc. Mais il y découvre surtout la sienne, celle du chevalier qui délivrera tous les prisonniers du royaume de Gorre, comme le lui explique le moine, gardien des lieux (*Lancelot*, 552-554).

ESTERLIN : Cette monnaie d'argent valant quatre deniers, d'origine anglaise (*cf.* le mot *sterling*), eut cours sur le continent et plus particulièrement en France. Dans *Érec* (163), il est précisé que l'esterlin avait cours depuis l'époque de Merlin.

ÉTÉOCLE. Voir POLYNICE.

FAUCON. Voir FAUCONNERIE.

FAUCONNERIE : Cette chasse au moyen d'oiseaux dressés est certainement née dans la civilisation des steppes asiatiques au IIe millénaire avant J.-C. ; elle fut apportée en Europe par les Germains entre le IIe et le IVe siècle. Cette technique sera codifiée plus tard (à partir du Xe et surtout du XIIe siècle) par des traités latins puis français. La fauconnerie devient alors un marqueur social important : elle requiert une science particulière, des loisirs, et elle fait passer le plaisir esthétique d'un beau vol avant le profit résultant de la prise. En outre, les oiseaux sont précieux et chers. Ils appartiennent à deux familles différentes : les falconidés (toutes les espèces de faucons) et les accipitridés (l'autour et l'épervier). Leurs différences physiques expliquent que les premiers soient qualifiés d'oiseaux « de haut vol », les seconds d'oiseaux « de bas vol ». Le faucon gerfaut, le plus grand des faucons, importé des pays nordiques, était rare et prestigieux, mais le faucon le plus prisé, quoique le plus courant, était le pèlerin. Enfin, l'émerillon était un faucon petit mais rapide. L'autour était un chasseur redoutable dans les bois ; seule la femelle portait ce nom : le mâle, plus petit, était dit *tiercelet*. L'épervier ressemble à l'autour mais il est d'une taille moindre. Presque tous ces oiseaux se trouvent réunis sur les poings des rois et des grands seigneurs venus assister aux noces d'Érec (*Érec*, 49). Outre les distinctions d'espèces, on faisait grand cas de l'âge des oiseaux. Le jeune rapace qui portait le plumage mêlé de roux de la première année était dit *sor* ; à sa première mue de printemps, il

acquérait un plumage différent, entre le brun et l'ardoise (*Érec*, 11, 131). On précisait ensuite le nombre de ses mues ; un oiseau de cinq ou six mues était fort apprécié. C'est le cas de l'épervier qui sera l'objet du combat entre Érec et Yder (*Érec*, 16), combat au terme duquel, suivant la coutume, l'amie du chevalier vainqueur sera déclarée la plus belle. De fait, dans la littérature, l'oiseau de chasse est souvent lié à l'amour. C'est un des attributs de l'amant courtois ou de la femme amoureuse. Et le vocabulaire même de la fauconnerie peut prendre des valeurs érotiques, lorsque le *deduit* de la chasse se trouve rapproché du *deduit* amoureux (*Érec*, 158 et n. 1). Il n'est pas rare non plus que les chevaliers se trouvent valorisés par une comparaison avec l'oiseau de chasse, particulièrement en situation de combat. Yvain, lancé à la poursuite d'Esclados le Roux, est comme un gerfaut, spécialisé dans l'attaque de la grue (*Yvain*, 360 ; voir aussi 395, un faucon gruyer). Quant à Cligès, vainqueur d'un tournoi sous quatre couleurs différentes, il devient un oiseau de quatre mues et donc, implicitement, un chevalier de prix (*Cligès*, 291). Voir CHASSE, VÉNERIE.

FÉE : Seuls quelques personnages sont explicitement désignés du nom de fée : Morgane, la sœur d'Arthur (*Érec*, 48, 59), la Dame qui éleva Lancelot et lui fit don d'un anneau capable de dissiper tous les enchantements (*Lancelot*, 564 ; c'est bien sûr la Dame du Lac, ainsi que la désigneront les textes ultérieurs) et les quatre savantes brodeuses de la robe de couronnement d'Érec (*Érec*, 164). Il est cependant d'autres femmes que certains indices invitent à placer dans le monde de la féerie : leur extraordinaire beauté, leurs liens avec une fontaine, une rivière ou un verger, le pacte qui les lie à un homme chargé de les défendre. Ainsi en est-il de l'amie de Mabonagrain : comme une fée, elle a enfermé son ami, sorte de géant, dans un verger magique dont il doit défendre l'entrée (*Érec*, 140, 144 et suiv.). De même, la très belle et très coquette Maligne Demoiselle, que Gauvain trouve sous un if dans un jardin, le pousse à aller lui chercher son palefroi à la tête bicolore (indice de féerie), au risque d'être décapité par un chevalier de haute taille (*Perceval*, 849-853). De même encore, Laudine, dont l'époux doit défendre l'entrée du domaine, marqué par la fontaine de Barenton (*Yvain*). Mais, presque toujours, Chrétien de Troyes utilise fort discrètement les marques de la féerie, au profit d'un merveilleux diffus et sans rigidité. Voir AUTRE MONDE, FONTAINE, GÉANT, GUÉ, MORGANE.

FÉODALITÉ : La représentation institutionnelle et sociale de la féodalité est discrète dans les romans de Chrétien de Troyes. Système d'obligations mutuelles qui lient deux hommes, un seigneur et celui qui devient alors son vassal, la féodalité se développe à partir du IXe siècle, pour pallier la faiblesse du pouvoir royal. Et, chez Chrétien, le centralisme de la cour d'Arthur, figure moins forte qu'elle ne le fut et ne le sera, semble souvent remis en cause, par la figure du chevalier errant, et par des héros qui s'approprient des domaines échappant au pouvoir du roi : Yvain, celui de Laudine ; Alexandre, celui de Constantinople, alors même qu'Arthur était prêt à lui donner un royaume en Galles (*Cligès*, 208). Cependant, les scènes d'ouverture des textes évoquent souvent une cour plé-

nière des barons d'Arthur. Pour les noces d'Érec, le roi convoque tous ses vassaux, rois, ducs et comtes (*Érec*, 47-49). Afin de porter secours à Cligès, menacé par son oncle, il fait de même. L'Angleterre, la Flandre, la Normandie, l'Île-de-France et la Bretagne sont mobilisées (*Cligès*, 334). Pourtant, on voit Arthur déplorer sa solitude au milieu de cinq cents barons de sa maison (*Érec*, 156-157), ou tomber dans la mélancolie lorsque ses vassaux et compagnons ont rejoint leurs châteaux après la victoire remportée sur le roi Ryon (*Perceval*, 706). Le rêve de fusion d'Arthur est ainsi battu en brèche par l'indépendance de ses chevaliers. Pire, le roi est obligé de guerroyer en Angleterre pour réduire le félon comte Angrès (*Cligès*). En outre, le moment où l'on voit fonctionner avec le plus de détails le système du fief, devenu héréditaire dès le xe siècle, est un moment de crise. L'aînée de deux sœurs a en effet accaparé entièrement les domaines paternels, déshéritant sa cadette (*Yvain*, 494 en particulier). Enfin, reprenant des équivalences entre amour et féodalité instituées par la lyrique des troubadours, Chrétien décrit la naissance du sentiment d'Yvain pour Laudine en usant du terme technique de *franc-alleu* (*Yvain*, 373), qui désigne une terre de pleine propriété, affranchie de toute obligation, à l'inverse du fief. Voir VASSAL, VAVASSEUR.

FONTAINE : Frontière symbolique avec l'Autre Monde, la fontaine en signale l'entrée. Celle de Barenton, avec son perron merveilleux, ouvre le royaume de Laudine à Yvain (*Yvain*, 348-349 et notes). Et la fontaine sur la margelle de laquelle Guenièvre a oublié un peigne d'ivoire semble bien marquer une des premières limites du royaume de Gorre (*Lancelot*, 540). Dans les contes se tient souvent auprès de la fontaine une femme fée d'une merveilleuse beauté. Chrétien de Troyes opère des déplacements plus ou moins importants qui occultent ce lien : si Laudine est bien la maîtresse de la source, Guenièvre, la Dame blanche, n'a laissé que quelques cheveux sur une margelle, mais ils suffisent à la transe amoureuse de Lancelot. Ailleurs, c'est une jeune fille endormie, seule, sous une magnifique tente, dressée près d'une petite source (une *fontenele*), qui prend des allures de fée (*Perceval*, 701-702), surtout pour le naïf Perceval dont elle est la première rencontre féminine. Voir FÉE, GÉANT, PAYSAGE.

FORÊT : Lieu sauvage par excellence, la forêt permet la rencontre de l'aventure. Elle cache aussi bien des brigands (*Érec*, 70-77) que des fils perdus depuis leur naissance (*Guillaume d'Angleterre*, 1024). Les retrouvailles du père et des enfants se réalisent à l'occasion d'une chasse au cerf, de même que la rencontre d'Érec avec Yder et son nain s'effectue lors d'une chasse au cerf blanc (voir BESTIAIRE). Si Yvain trouve la fontaine de Laudine dans une forêt bien définie, celle de Brocéliande, la forêt est généralement un espace sans nom ni repères, et donc propice à l'errance. S'exilant sur ordre de Dieu, Guillaume et Gratienne quittent leur cour de Bristol (côte ouest), traversent une forêt et arrivent au bord de la mer en un lieu du nom de *Gernemue*, généralement assimilé à Yarmouth (côte est) ! La fragilité des identifications toponymiques semble encore accrue ici par la présence perturbatrice de la forêt. Espace de l'aventure et de

l'errance, la forêt est également un désert où se retirent les ermites. Le lieu qu'a choisi la mère de Perceval pour isoler et protéger son dernier fils du monde de la chevalerie n'est autre que la Gaste Forêt solitaire (*Perceval*, 687 et n. 3). Voir GÉOGRAPHIE, PAYSAGE.

FORTUNE : La figure de la fortune est peu présente dans les romans de Chrétien de Troyes. C'est l'aventure, faite de danger, de hasard et surtout d'élection, qui tient la plus grande place. Fortune n'apparaît qu'une fois dans la narration, lorsque au bout d'une longue recherche la sœur de Méléagant découvre la tour où Lancelot est enfermé (*Lancelot*, 666). Mais, par deux fois, c'est dans un discours que Lancelot et Énide prennent à partie Fortune, indifférente et envieuse. Dieu et Fortune ont transformé la joie de la jeune mariée en cette errance où elle croit perdre l'amour de son époux (*Érec*, 70). Et c'est la roue de Fortune qui a précipité du bonheur dans le malheur Lancelot (666). Si ces plaintes relèvent en partie d'une rhétorique antique, la topique de la Fortune a été très vite intégrée au bagage scolaire médiéval. Et cette divinité antique a été, suivant les textes, chargée de dispenser pouvoir et richesses, ou bien amour. C'est à cette seconde catégorie que semblent faire appel les passages cités. Encore qu'Énide ait aussi à regretter la perte d'un confort récemment acquis... Voir AVENTURE.

FOU. Voir SOT.

FOURRURES : Le début du XIIe siècle voit naître une véritable vogue des vêtements fourrés. S'il existait une tradition germanique de la fourrure, celle-ci se portait plutôt poil vers l'extérieur. Or, au XIIe siècle, a lieu une véritable révolution : la fourrure se porte désormais en doublure, poil vers l'intérieur. Ce phénomène est certainement à mettre au compte de l'influence byzantine et islamique sur un Occident qui s'ouvre alors à l'Orient. D'ailleurs, la vogue de fourrures jusque-là peu connues (vair, hermine, zibeline, marmotte de Sibérie) correspond à la mode des soieries orientales. Et c'est d'abord du monde islamique que l'Occident importera ces fourrures précieuses avant de commercer directement avec les pays producteurs que sont Norvège, Suède, Russie, Finlande, etc. Parallèlement, on continua à user de fourrures domestiques (lapin, mouton, agneau) ou sauvages mais non exotiques (lièvre, castor, marmotte). Mais celles-ci, relativement communes, étaient socialement dévaluées (*Érec*, 162). Au contraire, la robe du sacre d'Érec est ornée de la fourrure d'un animal merveilleux, la *berbiolete* (*Érec*, 165 et n. 2). Cet animal multicolore (blond, noir, vermeil, indigo), dit le texte, provient de l'Inde, terre de tous les prodiges au Moyen Âge. Quant aux personnages symboliquement négatifs, ils seront vêtus de peaux de bêtes portées à même le corps. Ainsi dans *Yvain*, le vilain porte deux peaux de taureaux (346) et le géant Harpin s'est cuirassé d'une peau d'ours (440).

GANELON : Depuis *La Chanson de Roland*, sans doute une des plus anciennes chansons de geste, le personnage de Ganelon incarne le traître par excellence (*Cligès*, 199).

GAUVAIN : Fils aîné du roi Lot et neveu d'Arthur, Gauvain est le frère de Soredamour dans *Cligès* et de Clarissant dans *Perceval*.

D'origine celtique, le personnage de Gauvain a été souvent identifié à un des héros des *Mabinogion* (Gwri surnommé Gwalltewryn, c'est-à-dire Chevelure de lumière). Mais peut-être fut-il tout simplement le héros éponyme du Galloway, plus tard incorporé à la légende arthurienne. De fait, Guillaume de Malmesbury attribuait à Walwein le gouvernement de la Walweitha, c'est-à-dire de ce pays de Galvoie où est situé le château de la Roche de Champguin, résidence de la mère de Gauvain, dont ce dernier deviendra le seigneur (*Perceval*, 848). Dans l'œuvre de Chrétien, Gauvain représente le modèle de la courtoisie et de l'amitié. Il sert de pierre de touche aux différents héros. Sa figure connaîtra une déchéance progressive à partir du XIIIe siècle, et Gauvain finira par incarner le mal dans le *Tristan en prose*.

GÉANT : Comme le nain, le géant est une figure monstrueuse. L'un et l'autre peuvent d'ailleurs aller de pair : le géant Harpin de la Montagne est accompagné d'un nain affreux (*Yvain*, 438). Personnage vicieux et violent, le géant est l'antithèse du chevalier : l'un combat à la lance, l'autre se caractérise par une massue. C'est donc un être à exterminer. C'est d'ailleurs contre les géants et les ogres qu'Arthur a conquis son royaume et que ses chevaliers doivent exercer leur prouesse civilisatrice. Érec s'attaque ainsi à deux géants qui maltraitent l'ami d'une demoiselle (*Érec*, 106-109), et Yvain tue Harpin, délivrant deux jeunes hommes et permettant ainsi à leur sœur d'échapper à un sort ignominieux. Cependant, Chrétien de Troyes ne multiplie pas les géants. Partisan d'un merveilleux discret, il les travestit souvent en chevaliers de grande taille : ainsi Mabonagrain dans *Érec* ou Méléagant dans *Lancelot*. Et ces semi-géants sont souvent associés à des personnages proches des fées. Voir FÉE, LOGRES, NAIN, VERGER.

GÉOGRAPHIE : Les lieux évoqués par les cinq grands romans de Chrétien et par *Guillaume d'Angleterre* construisent une géographie prise entre la réalité et l'imaginaire. Le royaume d'Arthur, parfois désigné comme royaume de Logres, est situé en Bretagne, c'est-à-dire de part et d'autre de la Manche, en Grande comme en Petite Bretagne. La plupart des villes et châteaux d'Arthur sont plus ou moins facilement identifiables à des cités anglaises et galloises : Car(a)digan (*Érec*, 3 et n. 7), Carduel / Carlisle (*Érec*, 129 et n. 2 ; *Yvain*, 339 ; *Perceval*, 693 et n. 3, 706), Carlion / Caerleon-sur-Wysk (*Perceval*, 784 et n. 1), Londres (*Cligès*, 202), Winchester (*Cligès*, 180), Windsor (*Cligès*, 202). Mais son domaine s'étend à la Bretagne, aujourd'hui française, où il va résider au début de *Cligès* (183 et n. 1). D'ailleurs, Érec sera couronné à Nantes (160), tandis qu'Yvain ira chercher aventure dans la forêt de Brocéliande (343 et n. 1, 356). Ce pan-brittonnisme ne va d'ailleurs pas sans rappeler l'étendue des possessions d'Henri II d'Angleterre, époux d'Aliénor d'Aquitaine, à l'époque où Chrétien écrit. La puissance d'Arthur, dépassant celle de César et d'Alexandre (mais à peine celle d'Henri Plantagenêt), s'étend bien au-delà de l'Angleterre, de la Bretagne et de la Normandie, jusqu'en Flandre au nord, et aux portes de l'Espagne au sud (*Cligès*, 334). Le réalisme topographique se nourrit de la mention de bien d'autres cités anglaises ou

écossaises comme Cantorbéry (*Érec*, 50 et n. 2 ; *Cligès*, 198), York (*Érec*, 52 et n. 1), Édimbourg (*Érec*, 52), les ports de Southampton et de Douvres (*Cligès*, 179, 198), etc. Si des villes d'autres pays, de France en particulier, sont citées, ce n'eſt le plus souvent que comme lieux de production d'objets de valeur (écus de Limoges, Lyon, Toulouse dans *Lancelot*, 650 ; tapis de Limoges dans *Érec*, 66) ou pour servir à des hyperboles (Pampelune, Amiens dans *Lancelot*, 553, 556 ; Pavie dans *Perceval*, 849 et n. 1, etc.). Insiſtant sur la vérité d'une hyperbole, à propos de la valeur pour Lancelot de quelques cheveux de Guenièvre, Chrétien s'implique en mentionnant un toponyme qui lui eſt pour ainsi dire propre : la foire du Lendit, qui se tenait à Saint-Denis en juin et où l'on vendait en particulier du parchemin (*Lancelot*, 543). Toutefois, les mentions de lieux reconnaissables ne doivent pas faire oublier celles de toponymes que l'on a renoncé à identifier ou que les critiques rapportent à des endroits fort différents. Ainsi de trois cités d'Arthur : Disnadaron en Galles (*Perceval*, 753 et n. 3), Quarrois (*Érec*, 129 et n. 2) et surtout le célèbre Tintagel (*Érec*, 159). Ainsi encore de certains lieux qui ponctuent l'errance du couple royal dans *Guillaume d'Angleterre* : Surclin (980 et n. 1), rapproché de Sutherland en Écosse mais aussi de Stirling, de Helmsdale et des îles Sorlingues ; Gernemue (991 et n. 1) a fini par être généralement identifié à Yarmouth dans le Suffolk. Cependant, d'autres caractères que le réalisme sont à l'œuvre dans cette géographie : Surclin, où la reine a été laissée par les marchands et épousée par le seigneur de la terre, possède un château tournant, indice de surnaturel (1013 et n. 1). Et dans l'autre manuscrit de l'œuvre, la ville eſt décrite comme une île. Grâce à cela, la reine arbore les traits d'une figure féerique (voir FÉE). Quant à Gernemue, il pourrait aussi s'agir d'une île : Gerbert de Montreuil parlera dans sa *Continuation de Perceval* d'une merveilleuse couverture faite par la fée Blancemal « dedens l'ille de Gernemue » (v. 6508) ; et dans le *Brut* de Wace (v. 14215-14222), le roi Chadwalein aborde l'île de Gernerui où, dévoré par une envie de venaison, il eſt sur le point de se livrer au cannibalisme, comme Gratienne, la jeune accouchée. Nombre de lieux arthuriens sont en effet situés au bord d'une rivière ou entourés d'eau. L'île eſt une figure récurrente de cette géographie imaginaire : le roi de l'Île aux Pucelles fut la victime du château de la Pire Aventure (*Yvain*, 466 et n. 1), le père de Perceval régnait sur les Îles de la mer (*Perceval*, 695), Guinguemar, seigneur de l'île d'Avalon et ami de la fée Morgane, ainsi que Moloas de l'Île Noire assiſtent aux noces d'Érec (48), etc. Cette Île Noire, qui ne connaît ni foudre, ni tempête, ni froid, ni chaleur, ni crapauds, ni serpents, eſt bien un endroit irréel. D'autre part, on a parfois vu l'origine du royaume de Gorre dans une déformation du nom *Voirre*, présent dans l'*Isle de Voirre*, l'Île de Verre. De fait, le royaume de Bademagu eſt entouré d'une eau que l'on ne peut franchir que par de dangereux ponts. Cette inaccessibilité renvoie à une géographie merveilleuse des confins : Greslemuef d'Eſtre-Poterne eſt sans doute seigneur du Finiſtère, le roi des Antipodes eſt un nain (*Érec*, 48 et n. 1, 49). On ne compte plus les défilés et monts qui conduisent à l'aven-

ture : défilés de Valdonne, châteaux de Mont Esclaire et du Mont Périlleux pour ne citer que *Perceval* (692, 801-802). Enfin, l'imaginaire romanesque, se passant souvent de toponymes, construit un paysage fait de gués, de fontaines, de landes, de forêts. Voir AUTRE MONDE, LOGRES, PAYSAGE.

GERFAUT. Voir FAUCONNERIE.

GIRFLET : Fils de Do, chevalier de la Table Ronde, Girflet dérive d'un personnage important dans un des *Mabinogion* gallois : Gilfaethwy fils de Don (*Érec*, 10, 43, 55 ; *Perceval*, 757, 801 où il est dit par erreur fils de Nut). S'il n'occupe jamais une place de premier plan chez Chrétien, il s'y trouve tout de même associé à Keu, Yvain ou Sagremor dans certaines scènes : conseil convoqué par Arthur, tournoi d'Édimbourg, accueil de Clamadeu à la cour, aventure du Château Orgueilleux. Girflet réapparaîtra dans d'autres romans arthuriens (voir *Escanor* de Girard d'Amiens), en particulier dans ceux qui portent la marque de l'influence d'*Érec*, comme *Le Bel inconnu* de Renaut de Beaujeu ou *Durmart le Gallois*, et bien sûr dans les continuations en vers de *Perceval*. Surtout, il sera l'un des derniers personnages vivants du grand cycle en prose du *Lancelot-Graal* qui s'achève avec *La Mort le Roi Artu* : c'est à lui qu'Arthur, au moment de s'embarquer dans la nef de Morgane pour l'île d'Avalon, demande de jeter son épée Escalibor dans le lac. Et c'est lui qui, quelques jours après, découvrira la tombe d'Arthur à la Noire Chapelle.

GODEFROI DE LAGNY : Continuateur du *Chevalier de la Charrette*, Godefroi se dit clerc (682) et est sans doute originaire de Lagny en Seine-et-Marne. Avec Troyes, Bar-sur-Aube et Provins, Lagny fut une des grandes villes de foire champenoises. Au surplus, la ville possédait une fontaine miraculeuse et une abbaye de renom. C'est à Lagny qu'Huon d'Oisy situa son *Tournoiement des dames*, tournoi fictif dont les champions étaient des femmes de la noblesse du Nord, parmi lesquelles on trouve Marie de Champagne. Selon David J. Shirt, Godefroi aurait infléchi le sens du *Lancelot* de Chrétien en tentant d'effacer le couple adultère que le héros forme avec Guenièvre, au profit d'une liaison esquissée avec la sœur de Méléagant. Chrétien aurait alors essayé de rétablir son propre sens dans la seconde partie en y insérant l'épisode du tournoi de Noauz, où Lancelot est plus que jamais présenté comme l'homme de la reine. Voir CONTINUATEUR.

GORRE. Voir AUTRE MONDE, COUTUME, GÉOGRAPHIE, LOGRES.

GRAAL : Au moment où le graal apparaît devant Perceval, le mot qui le désigne est encore un nom commun (*Perceval*, 765 et n. 2). Ce mot, attesté sous la forme latine *gradalis* dès 1010 dans un testament, se rencontre pour la première fois en français dans une des versions du *Roman d'Alexandre* (vers 1160). Dans ce texte, il désigne une écuelle où l'on mange à deux (voir TABLE). Chez Chrétien de Troyes, le graal est un plat précieux et de grande taille, capable de contenir brochets, lamproies et saumons (*Perceval*, 843 et n. 4). L'étymologie en est controversée : il dériverait soit de *cratale* (croisement entre *crater*, « vase profond », et (*vas*) *garale*, « récipient à saumure »), soit de *gradale*, « graduel », « livre litur-

gique », soit plus probablement de *cratis*, « claie », « tamis ». L'étymologie médiévale, fantaisiste mais signifiante, a vu dans le Graal un objet qui « agrée », qui sert « à gré ». De fait, tandis que le Graal, le tailloir et la Lance passent et repassent devant Perceval et le Roi Pêcheur, la table se charge des mets les plus agréables (*Perceval*, 766-767). Et si le jeune homme avait osé demander pourquoi saigne la Lance et qui est servi par le Graal, le Roi Pêcheur aurait été guéri de son infirmité, et sa terre *gaste*, c'est-à-dire stérile, aurait retrouvé sa prospérité, selon les révélations de la cousine (*Perceval*, 774 et n. 2). Cela rend très vraisemblable le rapprochement du Graal avec le chaudron ou la corne d'abondance, qui fait partie des talismans royaux de souveraineté dans les mythologies celtiques. La Lance qui saigne rappelle, quant à elle, la lance vengeresse de certaines divinités celtiques. D'ailleurs, le Roi Pêcheur est proche de dieux marins liés à la fertilité, comme Bran et Nuadu, rois de l'Autre Monde, possesseurs d'un chaudron merveilleux. En outre, dans certains textes, Bran est lui aussi blessé et frappé de stérilité. Enfin, le motif des questions à poser qui permettent de conforter un roi dans sa souveraineté se retrouve dans un texte irlandais. La théorie de l'origine celtique du cortège du Graal est aujourd'hui largement acceptée. Mais Chrétien de Troyes lui-même a commencé de christianiser ces mythes celtiques. Après sa cousine, Perceval rencontre son oncle, un ermite qui lui dévoile une partie de son histoire familiale et lui apprend que le Graal contient une hostie unique dont se soutient depuis quinze ans le père du Roi Pêcheur (*Perceval*, 843). Le Graal, s'il n'est pas encore le Saint Graal, est déjà une « sainte chose ». Et les continuateurs du *Conte du Graal* interpréteront explicitement tous les éléments du cortège dans une perspective chrétienne, occultant ainsi des racines celtiques de plus en plus éloignées du savoir de leur temps. Ainsi, Robert de Boron, vers 1200, rattache le Graal à la Passion du Christ : c'est à la fois la coupe de la dernière Cène et celle qui permit à Joseph d'Arimathie de recueillir le sang de Jésus lors de la Crucifixion. Joseph est le premier gardien de cette relique, confiée ensuite à la lignée des Rois Pêcheurs. Dans une des continuations en vers de Perceval, la *Continuation Gauvain* (avant 1200), la Lance qui saigne est assimilée à la sainte Lance de Longin, instrument de la Passion. Quant au tailloir, difficile à christianiser, il disparaîtra de certains textes. En devenant religieux, le mythe du Graal n'est pas mort. Il a continué de conjoindre merveille païenne et surnaturel chrétien et a nourri en particulier l'immense cycle en prose du *Lancelot-Graal*.

GRIS. Voir VAIR, FOURRURES.

GUÉ : En tant que passage d'une frontière symbolique, le gué est un lieu de rencontre privilégié avec l'autre (c'est-à-dire un adversaire), voire avec l'Autre Monde, souvent situé de l'autre côté de l'eau. Si Érec ne trouve auprès du gué qu'un chevalier brigand (*Érec*, 75), si Cligès pousse dans l'eau du gué le neveu du duc d'Allemagne, vaincu et fuyant (*Cligès*, 243), Lancelot se voit interdire trois fois le passage d'un gué par un chevalier en armes qui le garde certainement pour la demoiselle, sa compagne (*Lancelot*, 525

et n. 1). Plus tard, pour entrer dans le royaume de Gorre, monde d'où l'on ne peut ressortir, il devra franchir le redoutable Pont de l'Épée, tandis que Gauvain échouera à passer le Pont sous l'Eau (*Lancelot*, 523, description des ponts). Mais c'est l'absence de gué ou de pont pour passer une rivière qui signale le plus fortement la proximité d'un lieu merveilleux : le château de la Roche de Champguin, situé comme hors du temps, n'est accessible qu'en barque et, avant de monter dans celle du nautonier, Gauvain doit affronter le neveu de Grégorias, sorte de gardien du passage (*Perceval*, 866-868). Plus loin, Gauvain, qui a franchi ce passage de Galvoie, doit combattre l'ami de la Maligne Demoiselle, celle-là même qui l'avait entraîné jusqu'à ce port. L'ami tire d'ailleurs son nom de sa fonction : il s'appelle l'Orgueilleux de la Roche à l'Étroite Voie. Lorsqu'il l'a vaincu, Gauvain est encore mis au défi de franchir d'un saut le Gué Périlleux (890-897). Quant à Perceval, il ne peut traverser la rivière qu'il croit être la frontière avec la Gaste Forêt où il pourrait retrouver sa mère. C'est alors qu'il voit le Roi Pêcheur dans sa barque. Celui-ci lui indique le chemin de sa demeure (*Perceval*, 759-761). S'il y avait posé les bonnes questions sur le Graal, Perceval aurait pu percer alors le mystère familial et le château du Roi Pêcheur ne serait sans doute pas retourné au monde de l'invisible après son départ. Voir AUTRE MONDE, FONTAINE.

GUENIÈVRE : Épouse d'Arthur depuis l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth, où elle apparaît sous le nom de Guenhuuera, Guenièvre était dans la littérature celtique Gwenhwyvar, « le Fantôme blanc » ou « la Dame blanche », fille du géant Ogrfan Gawr suivant certaines traditions. L'histoire et la personnalité de Guenièvre, obscures dans les rares textes gallois qui l'évoquent, vont se développer dans les romans français. Dans *Érec* et *Cligès*, elle est, en tant que reine, celle qui préside au mariage des jeunes filles : Énide et Soredamour. Gauvain fait son éloge dans *Perceval* (885-886) : modèle des dames, elle inspire la prouesse. Chrétien répond peut-être alors à des critiques que *Le Chevalier de la Charrette* a pu susciter. Dans ce roman, l'enlèvement de la reine par Méléagant réactive l'histoire mythologique de Perséphone et le conte de l'homme sauvage, ravisseur de femmes. C'est le seul texte de Chrétien de Troyes où Guenièvre ne soit plus un personnage secondaire.

GUIMPE : Voile de toile fine, la guimpe couvrait partiellement la tête, le cou et les épaules des femmes. On voit Énide relever sa guimpe devant son visage comme pour se protéger de la chaleur et de la poussière du chemin, mais en fait pour ne pas être reconnue (*Érec*, 98), à la différence de la Maligne Demoiselle qui laisse tomber à terre manteau et guimpe pour qu'on puisse contempler son corps et son visage (*Perceval*, 853). Gage d'amour remis à un chevalier avant un tournoi, la guimpe peut servir aussi à bander une plaie (*Perceval*, 856).

GUISARME : La forme primitive de la guisarme, jusqu'au début du XIVe siècle, ne diffère guère de celle de l'épieu : bois court, fer large et long (*Cligès*, 220). Plus tard, la guisarme sera dotée d'un fer tranchant long et courbé, et d'une pointe droite. Dans *Cligès*, la gui-

sarme eſt associée à la hache danoise. Celle-ci eſt une hache à long manche (un mètre cinquante environ), héritée des Germains ; c'eſt une arme de piéton.

HAUBERT : Le haubert eſt parfaitement défini au début de *Perceval* (691-692). Fait de maillons métalliques rivés les uns aux autres, le haubert du XIIe siècle a la forme d'une longue cotte, c'eſt-à-dire qu'il ne dessine ni la taille ni les hanches. Doté de manches et d'un capuchon (le *chapel(i)er*, *Érec*, 25 et n. 1), fendu sur les côtés et sur le devant pour faciliter les mouvements à cheval, le haubert pèse lourd et ne peut être endossé ni ôté sans aide. Pour éviter d'être meurtri par ses mailles, on portait dessous un vêtement de peau ou de soie rembourrée, le *gamboison* (*Perceval*, 714) et, sous le capuchon, on plaçait une calotte (*Érec*, 25). L'armement défensif du chevalier se complétait du heaume, des chausses et de l'écu. Voir ces mots.

HEAUME : Ce casque, avec ou sans nasal (pièce métallique protégeant le nez), ne couvrit longtemps que la moitié supérieure du crâne. Puis toute la tête y fut abritée et le heaume fut percé d'une ouverture pour la vue : l'*oeilliere* (*Perceval*, 716). Le heaume était maintenu au haubert par des lacets qu'il faut ou couper (*Érec*, 147) ou délacer (*Lancelot*, 574, 682 ; *Perceval*, 796, etc.) pour l'ôter. C'eſt ce qui rend si difficile à Perceval le détroussage du Chevalier Vermeil qu'il a tué (713). Lorsque Lancelot s'arme pour affronter un adversaire, l'auteur souligne combien son heaume lui va bien : on aurait pu jurer qu'il était né et avait grandi avec (*Lancelot*, 572). Les heaumes peuvent être couverts de lames d'or (*Lancelot*, 681) ou incruſtés de pierres précieuses (*Yvain*, 487).

HÉLÈNE : La célèbre beauté (*Érec*, 155) de l'épouse de Ménélas fut à l'origine de son enlèvement par Pâris. Celui-ci, en préférant Vénus à Junon et Minerve, obtint de la déesse l'amour de la plus belle mortelle. Ce rapt provoqua la guerre et la deſtruction de Troie. *Le Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure (vers 1165) s'inspire non de l'*Iliade* mais de deux résumés en prose latine des IVe et VIe siècles. Mettant en parallèle les couples Pâris-Hélène et Triſtan-Yseut, Fénice récuse ces modèles subversifs et refuse la proposition de Cligès : fuir son époux pour le suivre à la cour d'Arthur (*Cligès*, 300 et n. 1).

HERMINE : Cette martre dont le pelage d'hiver eſt entièrement blanc, à l'exception du bout de la queue, qui reſte noir, fournissait une des fourrures les plus recherchées et les plus précieuses. Comme le vair, l'hermine devint une des couleurs bichromes de l'héraldique (blanc moucheté de petites croix noires). À partir de la fin du XIIIe siècle, l'hermine connaîtra une promotion symbolique auprès des cours princières, sans plus de lien avec sa valeur économique et marchande, dévaluée au profit de la zibeline. Voir FOURRURES.

HEURES : La maîtrise du temps eſt religieuse. C'eſt la liturgie quotidienne qui scande la journée, les prières devant être chantées ou récitées à des heures fixées par les canons de l'Église (d'où les heures canoniales et les livres d'heures). De trois heures en trois heures — heures diurnes dont la durée varie en fonction des sai-

sons —, la journée était donc découpée par les offices de matines (minuit), laudes (3 heures du matin), prime (6 heures), tierce (9 heures), sexte ou midi (12 heures), none (3 heures de l'après-midi), vêpres (6 heures du soir), complies (9 heures du soir). L'aventure chevaleresque se déroule généralement de prime à vêpres. Ainsi Érec part-il à prime du palais royal (*Érec*, 56-57) et la sonnerie qui signale les vêpres met-elle fin à un tournoi (*Érec*, 55).

INSTRUMENTS DE MUSIQUE : Si nous avons conservé fort peu d'instruments de musique médiévaux, les représentations, elles, ne manquent pas. Elles permettent de décrire avec plus ou moins d'exactitude des objets dont les formes pouvaient être assez variables. Dans les textes, ces instruments apparaissent surtout en des moments de réjouissances (*Érec*, 50, 155-156 : noces et Joie de la Cour) ou lors de l'assaut de troupes (*Cligès*, 208). Comme aujourd'hui, on peut distinguer les instruments à cordes, à vent et à percussion. Parmi les premiers, certains sont à cordes pincées, comme la harpe, le psaltérion et la rote ; d'autres à archet, comme la vielle et la *gigue*. La harpe comptait de six à vingt-cinq cordes faites de boyaux, de crin de cheval et, à partir du XIIIe siècle, de métal. Les harpes de petite taille étaient tenues à la main, les grandes posées sur le sol. Quant au psaltérion, il était généralement de forme triangulaire ; sur sa caisse de résonance, les cordes, souvent doubles, étaient tendues sur deux jeux de chevalets placés à chaque extrémité. On le tenait sur les genoux ou incliné sur la poitrine, et l'on en jouait avec les doigts ou avec un plectre. La rote, elle, semble l'héritière de la cithare antique. Elle aussi était souvent triangulaire et l'on en jouait comme du psaltérion ; ce qui l'en distinguait était l'absence de caisse de résonance, les cordes étant montées sur un simple châssis. Enfin, la symphonie était vraisemblablement un instrument à cordes frottées par une roue et garni de touches, assez proche de notre vielle moderne. Au contraire, la vielle médiévale ressemblait beaucoup à la *gigue* (traduit par « violon ») : le corps de l'instrument est concave, la table d'harmonie est percée de deux ouïes. Mais les cordes de la vielle (cinq le plus souvent) sont montées sur un chevalet grâce à un cordier et à des chevilles, alors que celles de la *gigue* (au nombre de trois) sont attachées au corps de l'instrument sans chevalet, à la manière de celles d'une guitare. La vielle, jugée plus noble, demandait aussi plus d'habileté que la *gigue*. Parmi les instruments à vent, on compte plusieurs sortes de cors. L'un, léger et au son aigu et clair, était appelé *gresle* (traduit par « trompette ») ; l'autre, la *buisine* (traduit par « bousine » ou « buccin »), était une très longue trompe légèrement courbée, qui s'élargissait depuis l'embouchure et rendait un son éclatant. Dans la famille des instruments à vent, on recense aussi la *fretele* (traduit par « flûte »), le chalumeau et la musette. La première était une sorte de flûte de Pan à sept tuyaux. Le chalumeau était un instrument en bois muni d'une anche simple ou double et percé de trous ; suivant sa largeur et sa longueur, il pouvait rendre des sons plus doux ou plus éclatants. La musette (ou *muse*) est un ancêtre de la cornemuse. Grosse *chevrette* en peau, elle était garnie

d'une pipe pour souffler et d'une flûte ou chalumeau. Mais le bourdon (sorte de cornet) de notre cornemuse n'apparut, lui, qu'autour de 1350. Enfin, les percussions ne sont représentées chez Chrétien que par le timbre, sorte de cymbales, et le tambour. Troisième des arts du *quadrivium*, Musique est représentée sur la robe du sacre d'Érec. En elle s'accordent chant et déchant mais aussi le son de trois instruments à cordes, qui semblent parmi les plus appréciés : la harpe, la rote et la vielle (*Érec*, 165).

JEUX : Comme toute société, celle du Moyen Âge joue. À côté du divertissement de la danse, du chant, voire des culbutes enfantines, Chrétien de Troyes évoque quelques-uns de ces jeux en une trilogie récurrente : jeux de dés, de tables et d'échecs (*Érec*, 11 ; *Lancelot*, 547). Jeux de pur hasard, les jeux de dés montrent une certaine uniformité (ils se jouent en général avec trois dés). Ce n'est que dans certains textes de fabliaux ou de théâtre qu'ils semblent pouvoir se présenter de façon plus complexe. De ces multiples jeux, souvent trop mal documentés pour qu'on puisse les décrire précisément, on connaît quelques noms : la raffle, la griesche, le dringuet, etc. Chrétien en nomme deux : le hasard (*Érec*, 11) et la mine (*Érec*, 11 ; *Lancelot*, 547 et n. 1, 573 et n. 2). La dénomination du premier, qui finira par désigner tout jeu de dés, renverrait à sa naissance dans un château de Syrie du nom de Hazart (selon la version française du XIIIe siècle de la *Chronique* de Guillaume de Tyr sur la Terre sainte). Il semble que le hasard soit un jeu de dés particulièrement élaboré, si l'on en croit la partie décrite (mais elle est peut-être truquée) dans *Le Jeu de saint Nicolas* de Jean Bodel (entre 1198 et 1202). Quant à la mine, elle n'est guère citée que dans les textes littéraires des XIIe et XIIIe siècles. On a là une dénomination artificielle qui renvoie à n'importe quel jeu de dés, dénomination métonymique tirée du nom du plateau ou du petit bassin métallique dans lequel on jetait les dés. À la différence des jeux de dés, les jeux de tables laissent peu de place au hasard. Le terme de *tables* désigne tout simplement le support du jeu. Tracés sur des tablettes de bois, aussi bien que sur le sol ou la pierre, des diagrammes plus ou moins complexes permettent de faire évoluer des pions ou des jetons dans des stratégies d'alignement, de configuration ou d'opposition, avec ou sans l'aide de dés. Lorsqu'on parle de « jouer aux tables », on utilise donc une formule générique comme « jouer aux cartes ». Les variantes possibles sont en effet nombreuses en fonction du nombre des dés, des pions (quinze en général), de la capture ou non de pions adverses, etc. D'où la naissance de versions simplifiées avec le backgammon au XVIIIe siècle et le jacquet au XIXe siècle. Quant au trictrac (terme par lequel on traduit souvent les *tables* médiévales), autre variante du jeu de tables, il tirerait son nom d'une sorte d'onomatopée, évoquant le choc des dés sur le bois du support (début du XVIe siècle). Les échecs eux-mêmes appartiennent aux jeux de tables, tout comme les jeux de marelles. Mais ils finissent par former une catégorie à part, en raison de leur noblesse et de leur richesse. Inventés en Inde vers le Ve ou le VIe siècle, ils passèrent en Perse puis au Maghreb et en

Espagne. Ils gagnèrent aussi la Chine, le Japon et les pays scandinaves. Ces voyages modifièrent les symboles et la philosophie du jeu. Au XIe siècle, celui-ci demeure rare en Occident. Les témoignages ne se multiplient qu'au siècle suivant. Le jeu d'échecs est le jeu noble par excellence. Il n'est que de relire la scène où Gauvain se couvre d'un échiquier comme d'un écu et lance les pièces du jeu pour repousser l'assaut des bourgeois (*Perceval*, 830-833) : même s'il y a là de la dérision, les échecs restent valorisants face à cette foule de vilains. En raison même de sa complexité, le jeu d'échecs ouvrit la porte à des interprétations symboliques ou allégoriques, qui culminèrent avec l'œuvre du dominicain Jacques de Cessoles (vers 1300). Les œuvres littéraires s'en servirent plus simplement pour construire des images, en particulier à propos des rapports amoureux. Ainsi, la plus grande des joies éprouvées par Alexandre fut de voir Soredamour devenir, lorsqu'il l'épousa, la reine de l'échiquier dont il était le roi (*Cligès*, 229 et n. 4).

JONCHÉE. Voir MOBILIER.

JONGLEUR : Le jongleur est un personnage aux multiples visages. Il peut se confondre avec le ménestrel (acrobate, amuseur, musicien), qui anime les fêtes romanesques. Ainsi, aux noces d'Érec et Énide, ceux qui sont d'abord désignés comme ménestrels sont ensuite somptueusement récompensés de leurs services comme jongleurs (*Érec*, 50, 52). Mais le jongleur peut être un peu plus qu'un simple saltimbanque (*jongleur* vient de *joculator*, « sauteur », « faiseur de tours »). Il est la voix qui porte les œuvres médiévales devant le public. Interprète de la chanson de geste, il est aussi conteur d'histoires et de textes. Mais, figure dépréciée de l'auteur, le jongleur passe souvent pour un bavard inconséquent, voire un menteur (le terme *jongleur* a été rapproché de *jangleur*, « bavard », « menteur »). Aussi, lorsque Grinomalant soupçonne de mensonge Gauvain qui lui parle du Lit de la Merveille, il le traite injurieusement de jongleur (*Perceval*, 898). Chrétien lui-même a une piètre opinion de ceux « qui gagnent leur vie à réciter devant les rois et les grands » et qui « ont pris l'habitude de morceler et de corrompre » les contes (*Érec*, 3). Voir AUTEUR.

KEU : Fidèle guerrier d'Arthur dans l'œuvre de Geoffroi de Monmouth, Kaius, en devenant Keu dans les romans français du XIIe siècle, acquiert des traits négatifs. Présomptueux, discourtois, voire violent, Keu se fait donner des leçons de politesse par Gauvain (*Érec*, *Perceval*), de prouesse par Lancelot. Cependant, ses défauts se font jour dans le cadre même de ses fonctions de sénéchal, lorsqu'il invite sans ménagement à se rendre auprès d'Arthur Érec et Énide, ou Perceval, chevalier vermeil absorbé par les trois gouttes de sang sur la neige. Et c'est parce qu'il est chargé de maintenir l'ordre à la cour qu'il s'en est pris à Perceval, jeune niais qui se présente de façon intempestive à Arthur. Plein des prérogatives liées à son office, Keu a aussi l'habitude de réclamer l'honneur de la première joute (*Yvain*, 393). Et c'est par le moyen d'un chantage puis d'un don contraignant qu'il obtient d'Arthur d'accompagner Guenièvre dans la forêt, là où Méléagant la lui disputera (*Lancelot*,

511). L'attachement d'Arthur à cet homme ne semble pas dû uniquement à l'importance de ses fonctions, mais aussi à une parenté que Chrétien ne mentionne jamais (il est, ailleurs, le frère de lait du roi). Si Gauvain sert de pierre de touche aux héros de Chrétien, Keu fonctionne comme contre-modèle. Voir SÉNÉCHAL.

LAI : Le lai est une composition lyrique musicale : lorsque Cligès affrontait le duc d'Allemagne, le « martèlement de leurs épées sur les heaumes composait la mélodie d'un lai » (*Cligès*, 270). Mais le lai narre également une histoire assez courte sur cette musique. Marie de France, écrivant des *Lais* purement narratifs entre 1160 et 1180, dit s'inspirer de compositions musicales que les harpeurs bretons chantaient à propos de tel ou tel événement « romanesque ». On a donc supposé l'existence de lais lyriques celtiques. Et c'est à ce genre de tradition que se rattache Chrétien de Troyes lorsqu'il prétend que les dames de la cour du roi Évrain composèrent après la victoire d'Érec sur Mabonagrain un « Lai de la Joie », aujourd'hui oublié (*Érec*, 151 et n. 1). Ainsi l'auteur tirerait-il sa matière aussi bien de contes que de textes lyriques. Voir AUTEUR, CONTE.

LANCE : Plus encore que l'épée, la lance est l'arme par excellence du chevalier. C'est elle qui fait l'objet de la première question posée par Perceval au premier chevalier qu'il rencontre. Il trouvera son emploi comme arme « de choc » moins avantageux que celui de son arme de jet favorite : le javelot (*Perceval*, 690). Cette préférence souligne son statut de naïf campagnard, que sa mère tente d'atténuer lorsqu'elle ne lui laisse emporter qu'un de ses trois javelots (*Perceval*, 700). En effet, depuis la fin du XIe siècle, la technique du combat à la lance s'était profondément transformée. Autrefois utilisée comme arme de jet, la lance ne quitte plus désormais la main du chevalier qui, lancé de toute la vitesse de son cheval, s'en sert pour porter un choc à son adversaire, le désarçonner, le blesser ou le tuer. Il n'y aura pratiquement plus que les Sarrasins des chansons de geste pour continuer à lancer leurs lances, d'une manière archaïque et non conventionnelle qui signale leur rôle d'irréductibles ennemis. À cette évolution dans le maniement de la lance correspond une évolution de l'objet lui-même. D'abord relativement légère, la lance est devenue grosse et lourde afin de plier le moins possible et ne pas se briser trop vite sous le choc (*Perceval*, 740 par exemple). Au XIIe siècle, elle mesurait plus de trois mètres. Quand le chevalier voyageait seul (sans l'écuyer chargé de porter ses armes), et même au cours de la phase d'approche lors d'un combat, la lance était tenue à la verticale et s'appuyait sur un support de feutre situé près de l'arçon antérieur de la selle (*Érec*, 73 et n. 2 ; *Lancelot*, 528, etc.). Au moment du choc, le chevalier couchait la lance et la glissait sous son aisselle pour pouvoir la diriger (*Yvain*, 394). Une partie de la lance était recouverte de peau de chamois qui permettait à la main d'assurer sa prise et de ne pas glisser (*Cligès*, 292 ; *Yvain*, 394). Comme l'écu, la lance pouvait être peinte aux couleurs de celui qui la portait, et favoriser son identification (*Cligès*, 204, 217). Si des crochets permettent de suspendre les écus, un

meuble spécial, le porte-lances, accueille ces armes dans les châteaux et demeures nobles. Chez Chrétien, on entraperçoit ce mobilier le soir où Lancelot est contraint de se désarmer seul, sans valet (*Lancelot*, 532).

LANCE QUI SAIGNE. Voir GRAAL.

LAVINIA. Voir ÉNÉE.

LICES : Barrières ou palissades, les lices servent de fortifications avancées aux châteaux et aux villes (*Érec*, 91, 134 ; *Cligès*, 203). Ce n'est que plus tard qu'on désigna par ce terme les clôtures délimitant le champ clos des tournois. Voir TOURNOI.

LIEUE : Cette mesure de distance variait suivant les régions. Ainsi un passage d'*Érec* parle-t-il de lieues galloises (131) ; et dans *Yvain* Chrétien fait clairement la différence entre la valeur de la lieue pour lui et ses lecteurs et celle qu'elle a dans la région du château de la dame de Norison : elle est là deux fois moins longue (411). L'une des valeurs, souvent citée, de la lieue est quatre kilomètres.

LION. Voir BESTIAIRE.

LIT : Lorsque Érec blessé est rejoint par Guivret et que les deux amis campent, Chrétien de Troyes décrit le lit de fortune qui est alors dressé : plusieurs courtepointes sont jetées sur une haute couche d'herbe et de joncs ; couché sur ces matelas, le blessé recevra des couvertures (*Érec*, 126). La couche végétale de ce lit est certainement représentative des lits les plus pauvres ou des lits de voyage. Ainsi, lorsque la cour d'Arthur part en quête de Perceval, elle n'emporte que draps, couvertures et oreillers (*Perceval*, 787). Au contraire, le lit merveilleux où va dormir Lancelot au péril de sa vie n'est pas fait de chaume, de paille ou de vieilles nattes (*Lancelot*, 519). De fait, les courtepointes, ces petits matelas de laine ou de plume, sont caractéristiques du confort que l'on demande à un lit (*Yvain*, 364 : traduit par « couette » ; *Perceval*, 702, 768 : le Roi Pêcheur emporté sur la courtepointe, etc.). Lancelot, venu en grand secret au tournoi de Noauz, s'est logé fort petitement ; il n'apprécie guère son lit étroit, au mince matelas et aux draps de chanvre (*Lancelot*, 643). La richesse des draps et des couvertures, autre indice de confort, souligne aussi et surtout que le lit alors décrit a valeur de signe plus que de simple objet. Ainsi de la couverture du Lit périlleux de Lancelot (519), faite d'un brocart de soie jaune étoilé d'or, et doublée de zibeline. Cette richesse est d'ailleurs parfois accrue par celle du bâti du lit, si rarement mentionné : bâti d'argent du lit de la demoiselle fée de la Joie de la Cour, dressé sous un sycomore (*Érec*, 144), bâti d'or décoré d'escarboucles et de grotesques sculptés du Lit de la Merveille de Gauvain (*Perceval*, 874 et n. 2). À la différence de Lancelot, Gauvain ne fera d'abord que s'asseoir sur ce lit dangereux. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir les lits servir de sièges (*Érec*, 33, *Perceval*, 731, 762, etc.). Ils peuvent en effet être placés dans des pièces communes, comme la salle, et non forcément dans des chambres (*Lancelot*, 536). En outre, il est courant que plusieurs membres d'une maisonnée, même sans liens familiaux, dorment dans une même chambre, voire dans un même lit. C'est parce qu'il est blessé qu'Érec a le privilège de dormir seul dans un lit préparé sous une

tente, tandis qu'Énide et Guenièvre s'étendent sur la même couverture d'hermine, à part (*Érec*, 105). Et Guenièvre enlevée par Méléagant partage sa chambre avec le sénéchal Keu, lui aussi blessé (*Lancelot*, 618). Le lit de la reine, taché du sang de Lancelot, se révélera plus dangereux, à cause de l'interdit de la jouissance, que le Lit périlleux dont le héros a subi l'épreuve (518 et n. 3).

LIVRE : Unité de poids, la livre était aussi une unité monétaire, équivalant depuis l'époque carolingienne à deux cent quarante deniers. Mais à la différence du denier, monnaie réelle, la livre était uniquement une unité de compte. Il n'y eut jamais de livre-espèces.

LOGRES : Ce nom sert à désigner le royaume d'Arthur dans *Lancelot* et *Perceval*. Dans les autres textes, Chrétien parle du royaume de Bretagne. Le mot Logres, issu du gallois Lloegr ou Lloegyr, renvoie aussi par un jeu d'homonymie aux ogres sur lesquels Arthur aurait conquis son royaume (*Perceval*, 837 et n. 1). De fait, l'Angleterre était réputée pour avoir abrité une race de géants sauvages. L'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth évoque le fait en racontant la préhistoire de la Bretagne, et un poème français de la fin du XIIIe siècle, *Des grands géants*, porta cette mythologie jusqu'à la fin du Moyen Âge. Héros civilisateur, Arthur a tué au moins un géant, d'après Geoffroi de Monmouth : celui du Mont-Saint-Michel, Riton, qui avait enlevé et violé la fille d'un roi. Sans doute est-ce le même personnage que Rion (ou Ryon), le roi des Îles, vaincu par Arthur et évoqué au début de *Perceval* (706 et n. 3). Mais tous les géants n'ont pas disparu pour autant, et les chevaliers arthuriens auront pour tâche de combattre ces êtres sans mesure, qui menacent souvent les femmes. D'ailleurs, le royaume dont le nom est l'anagramme de celui de l'Ogre, Gorre, est encore régi par des coutumes iniques ; le fils de son roi, Méléagant, endosse le rôle du géant ravisseur de femmes (*Lancelot*, 523 et n. 1). Voir AUTRE MONDE, COUTUME, GÉANT, GÉOGRAPHIE.

MACHINES DE SIÈGE : Avant l'invention de l'artillerie, les engins de guerre étaient déjà nombreux. Les uns étaient mus par leur propre poids et par la force humaine, comme le mouton et le bélier. D'autres, destinés à lancer des pierres ou d'autres projectiles, étaient mus par des contrepoids, comme le mangonneau et le trébuchet, ou par la tension de cordes et de ressorts de bois ou d'acier : c'est le cas de la perrière. Chrétien nous présente des châteaux suffisamment bien fortifiés pour ne craindre ni mangonneau ni perrière (*Yvain*, 430, *Perceval*, 863).

MANCHES : Les manches pouvaient être détachées des vêtements masculins et féminins, car elles étaient souvent lacées ou cousues au corps de la robe chaque fois qu'on la portait (*Yvain*, 470). Cela permettait d'avoir plusieurs paires de manches pour un même vêtement mais aussi d'offrir une manche en gage d'amour à un chevalier qui allait jouter ; on l'attachait alors à sa lance (*Érec*, 52). On pouvait aussi faire fabriquer une manche tout exprès, comme dans le cas de la Demoiselle aux Manches Étroites dont les manches étaient trop petites (*Perceval*, 820) !

MANGONNEAU. Voir MACHINES DE SIÈGE.

MANIÈRES DE TABLE. Voir TABLE.

MANTEAU : Le manteau est le dernier élément du costume des hommes comme des femmes. De forme semi-circulaire ou quadrangulaire, taillé dans de riches étoffes et souvent doublé ou bordé de fourrures ou d'orfroi, le manteau ressemble à une cape assez fluide. L'exemple le plus achevé de ce vêtement de luxe est le manteau qu'Énide reçoit de Guenièvre (*Érec*, 40-41). Il montre aussi un des systèmes d'attache du manteau : sur chacun des deux bords, un œillet bordé d'or et serti d'une pierre précieuse (les *tassiax*) laisse passer une ganse ou un galon de fil d'or (les *estaches*). Selon que l'on tirait plus ou moins sur les bouts de ce galon, on fermait plus ou moins le manteau. Le manteau du couronnement d'Érec est pareillement muni de riches œillets (165-166 : ornement de deux chrysolithes et deux améthystes). On pouvait également fermer un manteau grâce au fermail, sorte de broche d'or souvent sertie de pierres (*Yvain*, 385). Mais le fermail pouvait agrafer également le col de la chemise ou du bliaut (*Érec*, 42 ; *Cligès*, 193). Le manteau formait parfois un ensemble avec la robe que l'on portait dessous (voir BLIAUT). Il existait aussi des manteaux courts, portés par les individus des deux sexes pour monter à cheval ou comme vêtement d'intérieur (*Yvain*, 344, 453 ; *Lancelot*, 620, etc.). Enfin, il était de bon ton d'ôter son manteau avant de se présenter lors d'une visite (*Cligès*, 180 ; *Yvain,* 405).

MARC : Cette unité de poids était réservée aux métaux précieux, or et argent essentiellement. Le marc utilisé par les ateliers monétaires royaux pesait deux cent quarante-cinq grammes, soit la moitié d'une livre. Le marc sert dans les textes à désigner des valeurs très importantes, non monnayées : Érec envoie au père d'Énide des marcs d'or et d'argent en plaques (46) ; Alexandre reçoit une coupe valant quinze marcs d'or (*Cligès*, 210), etc.

MARIAGE. Voir AMOUR.

MARIE DE CHAMPAGNE : Fille aînée de Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine, Marie (1145-1198) devint comtesse de Champagne par son mariage en 1164 avec Henri le Libéral (1127-1181). À l'instar de sa mère à Poitiers après son divorce et son remariage avec le jeune Henri II Plantagenêt (1152), Marie anima à Troyes une cour fort brillante et digne de ce que l'on a appelé la Renaissance du XIIe siècle. Purent ainsi s'y croiser Pierre de Celle, moine, abbé puis évêque de Chartres et surtout théologien, les trouvères Gace Brûlé, Huon d'Oisy, Conon de Béthune, le chroniqueur et maréchal de Champagne Geoffroi de Villehardouin, le romancier Gautier d'Arras (dont Chrétien parodie le prologue d'*Ille et Galeron* au début de *Lancelot*), etc. Quant à André le Chapelain, qui met en scène les plus grandes dames du royaume dans le livre II de son *De amore* (écrit sans doute entre 1181 et 1186), on pense aujourd'hui qu'il vivait plutôt à la cour de Philippe Auguste qu'à celle de Marie. Ainsi s'expliquerait qu'il fasse prononcer à la comtesse, ainsi qu'à sa mère, les jugements les plus paradoxaux ou les plus scabreux sur des situations amoureuses précises. C'est à Marie que Chrétien de Troyes dédie *Le Chevalier de la Charrette*. Voir CHRÉTIEN DE TROYES, PHILIPPE D'ALSACE.

MARMOTTE : À deux reprises, Chrétien parle de *cisemus*. La première fois, il évoque l'animal vivant, une bête minuscule (*Yvain*, 366, traduit par « souslic ») ; la seconde, il s'agit de sa fourrure, qui double le manteau de Guenièvre (*Lancelot*, 620). Ce *cisemus* n'est pas une marmotte de nos climats ; originaire de Sibérie, elle porte aussi le nom de souslic. Voir FOURRURES.

MAUVAISE COUTUME. Voir COUTUME.

MÉNESTREL. Voir JONGLEUR.

MINE. Voir JEUX.

MOBILIER : Si l'on a conservé peu de meubles du Moyen Âge, et en particulier du XIIe siècle, c'est bien sûr à cause du passage du temps, mais aussi parce que le mobilier était rare. Il était essentiellement constitué de coffres (*Érec*, 125 ; *Yvain*, 470), bancs (*Yvain*, 365), tabourets (*Érec*, 82), escabeaux (*Yvain*, 367), armoires monastiques pour les livres (*Cligès*, 173). Les lits et plus encore les tables étaient souvent dressés à chaque occasion. La plupart des meubles étaient facilement transportables, puisque démontables. Ce n'est guère qu'au XVe siècle que des changements de société aboutiront à la création de meubles nouveaux, témoignant de la recherche d'un confort différent et du goût croissant pour l'ostentation : dressoir, buffet, etc. Tentures et tapis constituaient une part importante de l'ameublement seigneurial. Garnissant murs et sols, ils permettaient de réchauffer les pièces et servaient aussi à les séparer en plusieurs espaces plus restreints (*Lancelot*, 624). Courtines et tapis peuvent aussi servir à décorer les rues lors de l'entrée d'un personnage important dans une ville (*Yvain*, 396). S'y ajoute une jonchée de joncs, menthe et glaïeuls lorsque Érec arrive dans la ville de son père (*Érec*, 58). Pratique solennelle, la jonchée peut aussi servir à remplacer les tapis dans une pièce ou sous une tente (*Perceval*, 702). Il arrive à Chrétien de Troyes de décrire des meubles extraordinaires, qui font sens à des moments importants du texte. Ainsi des deux fauteuils-trônes en ivoire du couronnement d'Érec, cadeaux de Bruiant des Îles à Arthur et Guenièvre (163-164 et n. 1). Voir LIT, TABLE.

MORGANE OU MORGUE : Sœur d'Arthur, elle est l'une des deux grandes fées de la littérature médiévale avec Mélusine. Si cette dernière et ses avatars acceptent sous certaines conditions de vivre en ce monde avec un mortel, les fées morganiennes entraînent, sans retour, ceux qu'elles aiment dans l'Autre Monde. Celui-ci est souvent décrit comme une île du nom d'Avalon. Ainsi Guiguemar, ami de Morgue, est-il désigné comme seigneur de cette île (*Érec*, 48). Le déplacement, au détriment de la fée, de l'autorité sur l'île tient sans doute à la discrétion des rapports que l'œuvre de Chrétien entretient avec la féerie. Cependant, les onguents guérisseurs attribués à Morgue (*Érec*, 103 ; *Yvain*, 410 et n. 1) soulignent ses pouvoirs extraordinaires, tout en la rapprochant d'un personnage de magicienne comme Thessala, la savante nourrice de Fénice dans *Cligès*. Quant au copiste Guiot, il souligne le caractère effrayant de Morgue qu'il dit résider au Val Périlleux (*Érec*, 59), et semble se réjouir que la broderie, qui lui fut subtilisée par ruse, ait été transformée en chasuble puis offerte à une église par Énide. Voir FÉE.

MORT : La mort est à la fois omniprésente et sans importance dans nos romans. Elle frappe nombre d'adversaires des héros mais n'est que rarement déplorée, puisque les morts méritent presque toujours leur châtiment. On rencontre pourtant des femmes éplorées, penchées sur le cadavre de leur ami. Ainsi la cousine de Perceval (770-771), Laudine (*Yvain*, 367-369, 373), Énide (*Érec*, 113-114). L'expressivité de son deuil n'empêchera pourtant pas Laudine d'épouser l'agresseur de son domaine et le meurtrier de son époux. La douleur de la cousine de Perceval semble plus profonde, et cette apparition est profondément liée au thème de la mort, puisqu'elle annonce à Perceval le décès de sa mère et les calamités qui découleront de son inaction au château du Roi Pêcheur. Quant à Énide, elle est prête à se tuer avec l'épée d'Érec lorsque le comte de Limors survient et la désarme. Seules la cousine de Perceval et Énide apostrophent la Mort qui leur a ôté ce qu'elles avaient de plus cher, et lui demandent de leur faire partager le même sort. Laudine ne réclamait de Dieu que de pouvoir se venger du meurtrier. Tout comme les lamentations d'Énide sur le corps d'Érec évanoui, celles des Constantinopolitains à l'annonce de la mort de Fénice sont sans objet (*Cligès*, 312-314, 321). Mais là encore, c'est la figure de la Mort perfide, ravisseuse et envieuse de la beauté et de la vertu, qui est mise en œuvre. Voir CIMETIÈRE.

MUID : Cette unité servait à mesurer surtout les liquides, les grains et le sel. De capacité variable suivant les régions, le muid valait à Paris deux cent soixante-huit litres pour le vin et mille huit cent soixante-douze litres pour les matières sèches. Mesure de grains, il contient douze setiers et cent quarante-quatre boisseaux. Les textes littéraires se servent du muid pour mesurer des sommes d'argent, dont ils soulignent ainsi l'importance (*Érec*, 163). Setiers et muids peuvent aussi entrer dans l'expression hyperbolique de la reconnaissance du lion envers son sauveur (*Yvain*, 474).

MUSETTE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

NAIN : Personnage hors normes, le nain est le plus souvent considéré comme un être maléfique ou à tout le moins vicieux. C'est le cas du nain d'Yder qui insulte et frappe une suivante de la reine puis Érec (*Érec*, 6-7), et de celui qui conduit la charrette infamante où monte Lancelot (515). Par deux fois, le nain est associé à une autre figure négative, un géant ou un presque géant : Harpin de la Montagne dans *Yvain* (438), Méléagant dans *Lancelot* (632). D'ailleurs, Bilis, roi d'Antipodès et des Nains, qui vient assister aux noces d'Érec et Énide, est accompagné de son frère Bliant, beaucoup plus grand, lui, que tout chevalier du royaume d'Arthur. Mais cette fois Bilis et deux autres rois nains, Gribolo et Glodoalan, sont qualifiés de *gentil homme* : ils sont de haute noblesse et non *de pute orine*, d'une sale engeance (*Lancelot*, 515). Bilis n'en vient pas moins des confins du monde, lieu de toutes les merveilles et de toutes les monstruosités. Voir GÉANT.

NARCISSE : Le mythe de Narcisse fut connu du Moyen Âge grâce à Ovide (*Métamorphoses*, livre III, v. 339-512). La première version française de la légende, qui date des années 1165-1175, fut réalisée

en milieu anglo-normand tout comme les deux autres *Ovidiana* (*Philomena*, *Pyrame et Thisbé*) et les romans dits antiques (*Énéas*, adaptation de Virgile, *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, *Roman de Thèbes*). Au moment où Chrétien fait le portrait de Cligès (239), la figure de Narcisse sert de terme comparatif mais aussi de repoussoir : si leur beauté est égale, leur sagesse ne l'est pas. À la fascination de sa propre image, Cligès va préférer celle que le miroir de ses yeux (image développée par Soredamour : *Cligès*, 190-191) lui présente : Fénice. Beaucoup d'autres textes évoqueront Narcisse comme un contre-modèle ou un danger de l'amour courtois, à commencer par *Le Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris (début du XIIIe siècle).

NOËL : Le jour de la Nativité est peu mentionné chez Chrétien, sinon pour évoquer la longueur d'un repas par comparaison avec la durée d'un jour de décembre (*Perceval*, 887). Une scène importante, toutefois, prend place le jour de Noël : celle du couronnement d'Érec et d'Énide par Arthur à Nantes. Cette date inhabituelle pourrait être un souvenir de la cérémonie historique par laquelle Henri II d'Angleterre fit duc de Bretagne son fils Geoffroy (*Érec*, 159-160 et n. 1). Voir CALENDRIER.

NOM : Ainsi que l'affirme la Veuve Dame à son fils Perceval, « c'est par le nom qu'on connaît l'homme » (*Perceval*, 699). D'où l'importance du nom pour cerner le sens d'un personnage. Les enfants trouvés de Guillaume d'Angleterre s'appelleront naturellement l'un Lovel, parce qu'il a été arraché à la gueule d'un loup, l'autre Marin, parce qu'il fut découvert au bord de la mer. À un niveau assez simple encore, l'auteur glosera le nom et la beauté de Fénice en évoquant l'unique phénix (*Cligès*, 238 ; voir BESTIAIRE). Quant à Soredamour, elle interprète elle-même son nom, au cours d'un monologue sur ses sentiments : elle est la « dorée d'Amour » (*Cligès*, 196). Plus loin, elle ne sait comment interpeller celui qu'elle aime. Trouvant le nom d'Alexandre difficile à prononcer, elle préfère l'appeler du surnom d'*ami*, preuve de son intérêt pour lui (*Cligès*, 207). Au reste, certains personnages n'ont d'autre appellation qu'un surnom, souvent éclairant. Que l'on pense à la série des Orgueilleux : de la Lande (*Érec* et *Perceval*), de la Roche à l'Étroite Voie (*Perceval*), et à l'Orgueilleuse de Logres ou Maligne Demoiselle (*Perceval*) ; à quoi il faut ajouter Agravain ou l'Orgueilleux aux Mains Rudes, frère de Gauvain (*Perceval*, 885). Il est d'autres surnoms qui ne disent pas directement un caractère et une fonction mais portent la marque de l'aventure. Ainsi le Chevalier de la Charrette et le Chevalier au Lion. Yvain n'échange son nom contre celui-là qu'après la perte de Laudine et sa propre crise de folie, tandis que Lancelot, chevalier sans nom au début du texte, reçoit très vite cette appellation infamante pour tous sauf pour lui. Et il reviendra à la reine de dévoiler un nom qu'il n'a jamais voulu révéler (*Lancelot*, 597 et n. 1). Cligès, qui vient d'Orient à la cour d'Arthur, garde lui aussi l'incognito jusqu'à ce qu'il ait fait ses preuves, suivant en cela le conseil de son père (*Cligès*, 235). Enfin, Perceval ne se connaît d'autres noms que ceux qu'on lui donnait chez lui : Beau Fils, Beau Frère, Beau Seigneur. Par la suite, il est

appelé le plus souvent *valet* (traduit par « jeune homme »). Ce n'est qu'au moment où sa cousine le questionne sur le château du Roi Pêcheur et le cortège du Graal qu'il devine son nom (*Perceval*, 774 et n. 1). À l'inverse d'Yvain et de Lancelot, Gauvain est celui qui révèle toujours comment il s'appelle lorsqu'on le lui demande (*Perceval*, 824 et n. 1). Cette courtoisie en fait un homme sans mystère. Toutefois, lorsqu'il est enfin directement confronté au monde de la merveille au château de la Roche de Champguin, la discrétion d'Ygerne lui permet à lui aussi de garder l'anonymat (*Perceval*, 884-885).

NONE : 3 heures de l'après-midi. Voir HEURES.

ORFROI : Probablement issu du terme *aurum phrygium*, « or de Phrygie », et sans aucun doute d'origine orientale, l'orfroi est une bande d'étoffe brodée de fils de couleur et surtout de fils d'or et d'argent, parfois décorée de perles et de pierres. Ces passementeries, larges d'une dizaine de centimètres, décoraient avant tout les ornements sacerdotaux. Mais la littérature nous les montre presque uniquement dans le costume laïque. Ainsi de manteaux bordés d'orfrois droits et durs, d'une riche ceinture d'orfroi (*Érec*, 162, 41), du fourreau de l'épée du château du Graal, du bandeau qui retient les cheveux de la Maligne Demoiselle (*Perceval*, 763, 850). L'orfroi a donc de multiples usages, y compris en dehors du costume : une moitié de la tente vermeille et merveilleuse rencontrée par Perceval au sortir de la forêt en est décorée (*Perceval*, 701).

PALEFROI. Voir CHEVAL.

PÂQUES : Cette fête mobile est la plus importante du calendrier liturgique, puisqu'elle célèbre la résurrection du Christ, au troisième jour après sa crucifixion le Vendredi saint. Pour la fixer justement chaque année au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune du premier mois (mois juif de Nisan), le Moyen Âge a élaboré la science du comput. Mais suivant les systèmes adoptés par les différents pays et régions, la date de Pâques n'a jamais été uniforme pour une même année. Longtemps aussi le début de l'année correspondit à Pâques. C'est ce que l'on appelle le calendrier de l'ancien style, réformé en 1582 par Grégoire XIII. Si Arthur réunit sa cour le plus souvent à la Pentecôte, le premier roman de Chrétien s'ouvre sur une cour pascale (*Érec*, 3). Moins anecdotiquement, c'est un Vendredi saint que Perceval, oublieux de Dieu depuis cinq ans, rencontre des chevaliers et des dames qui viennent de faire pénitence. Après un rapide exposé d'histoire sainte, ils lui indiquent l'ermitage d'où ils viennent et où Perceval, repentant, va finalement faire ses Pâques (*Perceval*, 839-845). Voir CALENDRIER.

PÂRIS. Voir HÉLÈNE.

PAYSAGE : Le paysage réaliste n'apparaîtra guère qu'à la fin du Moyen Âge dans la littérature et l'iconographie. Le paysage de la littérature romanesque est tout entier fait de lieux topiques récurrents : forêt, gué, fontaine, verger, etc. D'où son caractère presque exclusivement intellectuel et imaginaire, même aux rares endroits où

des descriptions accumulent les effets, comme par exemple lors du voyage d'Érec et d'Énide à travers collines, rochers, forêts, plaines et montagnes pour parvenir au château du roi Lac à Carnant, idéalement situé au milieu de prairies, vignes, cultures, rivières et vergers (*Érec*, 57). Pourtant, la présence obsédante de la forêt et l'existence de ses marges, travaillées ou non par les hommes, ne sont pas sans lien avec le réel. L'Occident est alors couvert de forêts et de landes. De rares espaces sont gagnés sur les unes et les autres par débroussaillage et défrichement : ce sont les *essarts* (*Érec*, 6). La lutte contre la forêt est d'ailleurs si dure que le verbe *essarter* peut servir d'image dans un combat violent où les hommes tombent comme des arbres (*Cligès*, 216, traduit par « massacrer »). Il est d'autres traces de la main de l'homme dans la nature : les haies et *plessis* (clôtures de branches entrelacées), qui bordent parfois les chemins (*Érec*, 91, 122, 125 ; *Yvain*, 459). C'est dans une haie que le savant Gauvain cueille la plante qui peut guérir le chevalier blessé à mort qu'il a rencontré sous un chêne (*Perceval*, 855). Quant à la lande, elle reste sauvage et fort proche de la forêt : Érec et Énide, chevauchant à travers bois et ne trouvant aucun lieu où prendre logis, se couchent dans une lande, sous un arbre (*Érec*, 77) ; Érec rejoint des géants ravisseurs dans une lande, entre deux bois (108). Cependant, la lande se situe aussi à la sortie de la forêt, espace intermédiaire entre la sauvagerie et les lieux où vivent les hommes (*Yvain*, 343). Elle voit souvent le déroulement des duels. Ainsi, lorsque l'Orgueilleux vient défier Lancelot attablé dans un château, tous deux s'affrontent dans une lande où chacun vient assister au spectacle (*Lancelot*, 573). Parfois même, la lande devient un lieu agréable et enchanteur. C'est le cas de celle qui s'étend au pied du donjon d'Arthur. Ombragée par un antique sycomore, arrosée par une source, elle sera le lieu du combat final entre Lancelot et Méléagant (*Lancelot*, 679). Voir FONTAINE, FORÊT, GÉOGRAPHIE, GUÉ, VERGER.

PENTECÔTE : La date de la Pentecôte (du nombre grec *pentecost* , « cinquante ») dépend de celle de Pâques, puisqu'elle est célébrée cinquante jours après, soit le septième dimanche qui suit. Célébration de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, la Pentecôte est aussi une des dates à laquelle se réunit traditionnellement la cour d'Arthur (*Yvain*, 339 ; *Perceval*, 754, 903, 908). C'est lors d'un de ces grands rassemblements de l'été qu'Arthur fixe les noces d'Érec et Énide (*Érec*, 47). Voir CALENDRIER.

PERRIÈRE. Voir MACHINES DE SIÈGE.

PERRON : Emmarchement extérieur qui donne accès à la salle principale du château, le perron servait aux hommes et aux femmes à monter et à descendre plus facilement de cheval. Cette marche de pierre était surtout utile aux chevaliers armés et donc alourdis (*Érec*, 30, 130 ; *Perceval*, 743). Un perron peut aussi entourer une fontaine. Il s'agit alors d'une margelle de pierre comme celle où Guenièvre a laissé son peigne d'ivoire (*Lancelot*, 540), ou d'émeraude dans le cas de la merveilleuse fontaine de Barenton (*Yvain*, 349). Voir FONTAINE.

PETIT-GRIS. Voir VAIR, FOURRURES.

PHÉNIX. Voir BESTIAIRE.

PHILIPPE D'ALSACE : Comte de Flandre (1142-1191), Philippe fit un pèlerinage en Terre sainte en 1177-1178 et il mourut devant Saint-Jean-d'Acre lors de la troisième croisade, partie en 1190. Dépendant à la fois du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, le comté de Flandre était très riche (villes drapières telles que Gand, Bruges, Arras, Douai) et très puissant (force maritime). Au moment où Marie de Champagne devint veuve (1181), Philippe d'Alsace séjourna à la cour de Troyes dans l'espoir, qui sera déçu, de l'épouser. Ce sera à lui que Chrétien dédiera sa dernière œuvre, *Le Conte du Graal*. Le roman fut écrit entre 1181 et 1185 ou, plus largement, entre 1181 et 1191. Il resta inachevé, sans doute à cause de la mort de l'écrivain.

PIED : Mesure de longueur, le pied était divisé en douze pouces. Sa valeur la plus répandue était de 32,67 centimètres.

PIERRES PRÉCIEUSES : On s'intéressait depuis l'Antiquité grecque aux vertus médicales ou magiques des gemmes. Héritier des encyclopédies latines de Pline et d'Isidore de Séville, Marbode, évêque de Rennes, écrivit au XIe siècle un *De gemmis* destiné au plus grand succès. Son lapidaire sera traduit et adapté en vers anglo-normands dès avant 1150. Si Chrétien de Troyes fait peu de place aux qualités médicales des pierres précieuses (*Érec*, 40), celles-ci servent très souvent à souligner, par comparaison, la beauté féminine (*Cligès*, 192, 238, par exemple) ou à magnifier des objets merveilleux comme le sceptre d'Érec (167 et n. 1), le Graal ou le Lit de la Merveille (*Perceval*, 765, 874). Les pierres citées dans nos romans sont nombreuses : améthyste, chrysolithe, cristal, émeraude, escarboucle, rubis, topaze, etc. Toutes, à des degrés divers, sont célébrées pour leur clarté, leur éclat et leurs feux. L'une des favorites semble être l'escarboucle, sorte de grenat rouge foncé. Suivant les lapidaires, il n'est pas de pierre plus ardente (escarboucle vient de *carbo*, « braise », « charbon ») ; elle brille la nuit mais non le jour ; elle naît dans les terres des Troglodytes. Les quatre escarboucles des deux couronnes d'Érec et Énide éblouissent tous les assistants du sacre, car la plus petite d'entre elles brille plus que la lune (*Érec*, 166). Une autre gemme de prédilection est l'émeraude. L'anneau que Perceval dérobe à la demoiselle sous la tente est serti d'une émeraude très pure (*Perceval*, 703). Surtout, le sceptre d'Érec est surmonté d'une émeraude plus grosse que le poing et qui porte en gravure l'ensemble des êtres de la Création : la valeur de la pierre est renforcée par la puissance que l'on attribuait à la glyptique et qui a fait chercher pendant tout le Moyen Âge les camées et intailles antiques (*Érec*, 167 et n. 1). Enfin, la fontaine merveilleuse de Barenton a un perron d'émeraude soutenu par quatre rubis (*Yvain*, 349). Suivant les lapidaires, l'émeraude a des pouvoirs considérables : plate, elle peut servir de miroir ; l'avenir y est lisible ; elle procure richesse et éloquence... L'égale valeur de l'escarboucle et de l'émeraude apparaît lorsque l'auteur annonce que Lancelot n'échangerait pas les cheveux de Guenièvre contre tout un chariot de ces deux pierres précieuses (*Lancelot*, 543). À côté de ces emplois métaphoriques ou hyperboliques, et en dehors

des bijoux, les gemmes sont utilisées comme parure de vêtements et en particulier de manteaux (voir ce mot). Les heaumes peuvent eux aussi être sertis de pierres (*Yvain*, 487 : hyacinthes et émeraudes).

POLYNICE : Fils incestueux d'Œdipe et de Jocaste, frère d'Étéocle, Polynice s'entendit avec son frère pour gouverner Thèbes à tour de rôle. Comme Étéocle refusait de lui céder le pouvoir au bout d'un an, Polynice assiégea la ville jusqu'à sa destruction. Ce couple fratricide, dont *Le Roman de Thèbes* retrace la lutte, en s'inspirant de *La Thébaïde* de Stace, est évoqué à propos du partage du pouvoir entre Alexandre et Alis (*Cligès*, 233). Les deux frères aînés de Perceval, morts sitôt adoubés chevaliers, ont peut-être succombé eux aussi à une lutte fratricide (*Perceval*, 697 et n. 3 et 4). Cela fait partie du mystère familial du texte.

PONT. Voir GUÉ.

PONT-LEVIS. Voir PONT TOURNANT.

PONT TOURNANT : Le pont mobile qui défendait l'entrée des châteaux et des bourgs fortifiés fut qualifié de tournant parce qu'il pivotait ou basculait vers le haut ou le bas, au moyen de contrepoids et autour d'un axe horizontal (*Érec*, 91 ; *Cligès*, 203 ; *Perceval*, 718, 761). Le système dans son ensemble était long comme deux fois la partie qui servait à passer le fossé. L'autre partie était invisible car engagée sous la porte elle-même, dans les fondations de l'édifice. À partir du XIIIe siècle, ce système prit aussi le nom de pont-levis. Mais le pont-levis que nous connaissons, et qui est fixé directement à la maçonnerie des portes, n'apparaît qu'au début du XIVe siècle.

PORTE COULISSANTE : Les portes des châteaux et des bourgs fortifiés, qu'elles soient pleines ou grillées, étaient souvent coulissantes (*Cligès*, 203). Ce système de fermeture permettait de séparer rapidement les assiégés ayant tenté une sortie et se repliant des attaquants qui pouvaient les poursuivre jusqu'à l'intérieur. Ainsi des gens de Blanchefleur et des troupes de Clamadeu (*Perceval*, 747). Parfois, une double porte coulissante pouvait même isoler les ennemis à l'intérieur d'un véritable piège. C'est ce qui arrive à Yvain pénétrant dans le château de Laudine sur les traces d'Esclados le Roux (*Yvain*, 361-362).

POTERNE : Petite porte dérobée, la poterne était cachée dans la muraille d'une forteresse et s'ouvrait souvent sur le fossé, sous le pont-levis. Elle était surtout utile en temps de siège. C'est par une poterne que les hommes du comte Angrès assiégés dans le château de Windsor tentent une sortie et une attaque nocturnes (*Cligès*, 213). Lorsqu'il veut rattraper Perceval, c'est aussi par une poterne que Yonet quitte discrètement le château de Carduel (*Perceval*, 712).

PRIME : 6 heures du matin. Voir HEURES.

PROVERBE : Le proverbe, cette forme commune et brève de la sagesse, est souvent convoqué dans les œuvres médiévales pour introduire et surtout conclure une réflexion. La formule gnomique fonctionne alors comme un élément reconnaissable par tous, à l'endroit d'un développement qui peut être original, voire singulier. Le premier roman de Chrétien, qui entend réhabiliter un

conte maltraité, s'ouvre par exemple sur un proverbe du vilain (*Érec*, 3 et n. 1). Il exista en effet deux grandes traditions gnomiques au Moyen Âge : l'une rattachée à la sagesse populaire et à la figure du vilain, l'autre au savoir raisonné et à la figure de Sénèque. Toutefois, la teneur des proverbes des deux grandes collections ainsi désignées est à peu près identique. La lecture des romans de Chrétien de Troyes permet de reconstituer une partie de ces florilèges (un roman pouvant citer jusqu'à une quinzaine de proverbes).

PSALTÉRION. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

PUCELLE. Voir DEMOISELLE.

QUARROIS. Voir GÉOGRAPHIE.

QUINTAINE : Poteau ou mannequin, la quintaine sert à s'exercer au maniement des armes et surtout de la lance. Les trois chevaliers félons qui attaquent Yvain sont représentés comme des débutants, dans la mesure où leur adversaire leur présente son écu comme une quintaine sur laquelle ils viennent briser leur lance sans réussir à le blesser ni à le désarçonner (*Yvain*, 447). Jouter contre la quintaine et la faire tomber pourra devenir un des premiers actes du chevalier après son adoubement, à moins qu'il ne combatte réellement, comme le fait Alexandre (*Cligès*, 204).

ROBE. Voir VÊTEMENTS.

ROGER LE COINTE : Autre source désignée par l'auteur de *Guillaume d'Angleterre* après le livre de Saint-Edmond (955 et n. 4), Roger le Cointe (c'est-à-dire l'Élégant) reste un nom. Fiction de Chrétien ou conteur réel, nous ne le saurons sans doute jamais. La tentative de Gustav Gröber pour l'identifier avec Roger de Lisais, donné comme l'auteur d'un roman perdu, *Isaïre et Tentaïs*, et cité parmi les grands auteurs du XII[e] siècle tels que Chrétien de Troyes et Gautier d'Arras dans un miracle du XIII[e] siècle, reste assez peu fondée.

ROMAN : Avant de devenir un genre narratif, le roman est une langue, l'ancien français, qui s'oppose au latin. Et l'expression « mettre en roman » renvoie d'abord à une activité de traduction et d'adaptation d'œuvres écrites dans une autre langue. Les premiers « romans », dits antiques : *Thèbes*, *Énéas*, *Troie*, sont ainsi composés à partir de sources latines autour des années 1150-1160. De même, Wace prend pour point de départ de son *Roman de Brut* (1155) l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth. Grâce à ce texte, la matière de Bretagne et la figure emblématique d'Arthur font leur apparition en français. Ces textes, d'ailleurs à la limite du récit historique par certains aspects, ont en commun avec le reste de la littérature narrative leur forme : le couplet d'octosyllabes à rimes plates. Ce qui les différencie de la chanson de geste ou de la lyrique, c'est qu'ils sont destinés à la lecture. Au château de la Pire Aventure, Yvain trouve une jeune fille en train de lire un roman (*Yvain*, 468). D'où peut-être l'importance du livre au regard de ce genre. *Cligès* et *Perceval* auraient une source écrite : un livre, trouvé à Saint-Pierre de Beauvais pour l'un, confié par Philippe d'Alsace à l'écrivain pour l'autre (*Cligès*, 173 ; *Perceval*, 686).

Ce qui a distingué le roman des autres genres narratifs, c'est essentiellement sa longueur, la présence forte d'un narrateur et son caractère de fiction. Lorsque Chrétien de Troyes, au début du *Chevalier de la Charrette*, dit non plus « mettre en roman » mais « entreprendre la composition d'un roman » à partir d'un sujet proposé par Marie de Champagne, il souligne le détachement d'une certaine littérature des œuvres latines et du même coup la dimension créatrice de son travail (*Lancelot*, 507). Voir AUTEUR, CONJOINTURE, CONTE.

RONCIN. Voir CHEVAL.

ROTE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

SAGREMOR : Le nom de Sagremor semble dériver de celui d'un arbre merveilleux aux fruits doux-amers : le sycomore, figuier poussant en Égypte et au Moyen Orient (à propos de cet arbre, voir *Érec*, 144 et n. 1). D'origine inconnue, ce personnage porte toujours le même surnom : le *Desréé*, que l'on peut traduire par l'Insoumis, le Fou ou le Dérangé. De fait, la nature excessive et mélancolique de Sagremor le soumet à des crises de folie périodiques. Sans jamais devenir un personnage de premier plan chez Chrétien, il est présenté comme un chevalier de prix (*Érec*, 43) et même comme un des quatre meilleurs chevaliers du monde (*Cligès*, 285). Sa prouesse ne le met pourtant pas à l'abri de la défaite face à Cligès ou à Perceval (*Perceval*, 789). Et Érec devra lui porter secours lors d'un tournoi. Sagremor se trouve souvent associé dans ces scènes à Yvain, Gauvain, Keu, mais aussi à Girflet. Le personnage sera repris dans d'autres romans en vers, *Les Merveilles de Rigomer*, *Claris et Laris* en particulier. Dans le cycle en prose du *Lancelot-Graal*, on tentera de donner à Sagremor une origine prestigieuse en l'affiliant à l'empereur de Constantinople et d'expliquer son épithète par une curieuse maladie qu'évoque Merlin dans *Le Livre d'Artus*.

SAINT-JEAN : Fête religieuse qui suit le solstice d'été, la Saint-Jean-Baptiste (24 juin) a une grande importance folklorique et symbolique. L'histoire d'Yvain a des liens avec différents mythes de la canicule. Arthur jure de se rendre à la fontaine de Barenton la veille de la Saint-Jean (*Yvain*, 355 et n. 2). Yvain, qui a devancé la cour, est vainqueur d'Esclados, défenseur de la fontaine de Barenton et époux de Laudine, peu avant cette fête. Et Laudine lui permet de s'absenter un an, d'une octave de la Saint-Jean à la suivante (*Yvain*, 402 et n. 1). C'est donc autour de cette date qu'Yvain perd la raison lorsqu'il oublie sa promesse (406). Voir CALENDRIER.

SALLE : La salle est la pièce principale de la demeure seigneuriale, qu'elle peut désigner par métonymie : ainsi Arthur veut-il récompenser Alexandre en lui donnant bourgs, châteaux, cités et salles ; et Érec présente de même les possessions de son père, le roi Lac (*Cligès*, 208 ; *Érec*, 95 où *sales* est traduit par « demeures »). Pièce de réception et d'apparat, la salle s'oppose à l'espace plus privé et clos de la chambre. Elle est le plus souvent située en haut d'un escalier (*Lancelot*, 508-509 ; *Perceval*, 729, par exemple). Elle est donc dite « salle haute » (*Érec*, 160 ; *Yvain*, 464). Son décor est parfois évoqué : murs de pierre (*Érec*, 39), plafond clouté d'or et murailles

décorées de peintures (*Yvain*, 362). L'une des plus extraordinaires est celle du palais de la Roche de Champguin (*Perceval*, 874-875). C'est dans la salle que sont posés les lits périlleux et merveilleux (voir LIT) ; là aussi que sont déposés les cadavres ou les bières (*Érec*, 116 ; *Cligès*, 311 et suiv. ; *Yvain*, 367). On s'y arme aussi (*Érec*, 139 ; *Lancelot*, 636) et Arthur y tient ses cours plénières. Quant aux galeries qui permettent de voir arriver un chevalier, d'assister au spectacle d'un duel ou d'un tournoi, elles sont souvent situées dans cette salle (*Érec*, 28 ; *Perceval*, 761, etc.). L'ouverture, au moins symbolique, de ce lieu sur l'extérieur est telle que certains y pénètrent à cheval, par défi ou par manque d'éducation : ainsi du Chevalier Vermeil puis du jeune Perceval à la cour d'Arthur (*Perceval*, 707, 708 et n. 1). En revanche, lorsque Lancelot et son hôtesse pénètrent à cheval dans la salle d'apparat, il semble que ce soit en raison de l'absence des valets ordinairement chargés de s'occuper des chevaux et de désarmer les chevaliers (*Lancelot*, 531). La demeure de la jeune femme est de fait étonnamment déserte, même si tout est prêt pour le repas. Il y a là une mise en scène qui débouchera sur la mise à l'épreuve du héros.

SALOMON : Roi d'Israël, fils de David et de Bethsabée. La tradition a fait de lui un modèle de sagesse, lui attribuant, outre le Cantique des Cantiques, certains livres sapientiaux de la Bible : les Proverbes, l'Ecclésiaste, la Sagesse. C'est ce modèle qu'évoque Chrétien à deux reprises (*Érec*, 56 ; *Cligès*, 195). Quant à l'épouse de Salomon, qui lui aurait joué le même tour que Fénice à Alis (*Cligès*, 314), la Bible reste muette à son sujet. Ce sera sans doute la tradition qui aura élaboré ce conte. D'ailleurs, le Moyen Âge est toujours près à tourner en dérision les plus sages : Aristote devient fou amoureux de la maîtresse d'Alexandre qui se joue de lui dans un dit d'Henri d'Andeli ; Salomon, le sage et le courtois, est associé à un rustre, Marcoul, en un dialogue où alternent les paroles raisonnables de l'un et les pensées drôles, absurdes ou obscènes de l'autre (textes du XIIIe siècle).

SAMIT : Du latin médiéval *samitum*, tiré du grec byzantin *hexamitos* (« à six fils »), le mot *samit* désigne une soierie orientale tissée de six fils de couleur. Apparu vers le VIe siècle, le samit est un des plus anciens tissus façonnés. C'est le travail de la trame qui permet d'y obtenir les effets de fond et de dessin. Tissu épais, le samit servait surtout aux vêtements de dessus comme bliauts et manteaux, et à des usages décoratifs (couverture, courtines, tentures). Voir TISSUS.

SÉNÉCHAL : Premier officier de la maison royale, le sénéchal (du latin *senescalus*, modelé sur un terme francique, « serviteur le plus âgé ») eut d'abord en charge le service du ravitaillement puis devint le chef des services domestiques. Plus encore, il fut à la tête de la justice et de l'administration des domaines, remplaça le roi et commanda l'armée en son absence. Son rôle devint tel que Philippe Auguste en prit ombrage et supprima cet office à la mort de son sénéchal Thibaud de Champagne, en 1191. Dans l'œuvre de Chrétien de Troyes, l'importance de l'office se devine à l'équivalence esquissée entre l'empereur et son sénéchal dans telle scène de *Cligès*

(318) et entre le comte félon et le sien, qui attaquent l'un après l'autre Érec (*Érec*, 88-89), ou encore au fait que le sénéchal de Laudine serve à celle-ci de porte-parole (*Yvain*, 389). Bien sûr, auprès d'Arthur, c'est Keu (voir ce nom) qui remplit ce premier rôle, avec son mauvais caractère et une conscience aiguë de ses prérogatives.

SERPENT. Voir BESTIAIRE.

SETIER : Cette unité de mesure pour les grains valait entre cent cinquante et trois cents litres. Le setier constituait le douzième du muid. Chrétien de Troyes se sert du setier pour mesurer des sommes d'argent, dont il souligne ainsi l'importance (par exemple dans *Érec*, 159).

SINOPLE. Voir COULEURS HÉRALDIQUES.

SOMMIER. Voir CHEVAL.

SOT : Il n'est qu'un personnage de sot dans l'œuvre de Chrétien de Troyes, c'est celui qui prophétise que Perceval atteindra le plus haut degré de la chevalerie (*Perceval*, 711, 716, etc.). Il forme couple avec une jeune fille qui n'a pas ri depuis plus de six ans et dont il répétait qu'elle ne rirait que lorsqu'elle verrait le chevalier de cette prophétie. L'un et l'autre sont porteurs d'une joie caractéristique : la demoiselle rit, le sot trépigne et danse. Or le rire, provocateur, visionnaire et subversif, de Merlin devançait chacune de ses *devinailles* chez Geoffroi de Monmouth. Cette vision du fou contraste évidemment avec l'état d'hébétude et de silence dans lequel vit Yvain après sa crise. Chrétien de Troyes utilise ainsi deux aspects contraires de la folie telle que la pense le Moyen Âge.

SOUSLIC. Voir MARMOTTE.

SURCOT : Robe longue de dessus, commune aux hommes et aux femmes, le surcot se porte soit directement sur la chemise (*Yvain*, 470), soit sur une cotte (*Yvain*, 444). Voir COTTE.

SYMPHONIE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

TABLE : Il n'est guère de tables fixes à cette époque et dans les romans, en dehors peut-être de la Table Ronde. Mais c'est une institution plus qu'un objet, et les textes de Chrétien n'en donnent jamais de description. Au moment des repas, des plateaux sont posés sur des tréteaux : on dresse ainsi la table, que l'on couvre ensuite d'une nappe (*Érec*, 14, 168 ; *Cligès*, 251, etc.). Pour que les convives se lavent et s'essuient les mains, des serviteurs offrent de l'eau dans des bassins, et des serviettes (*Érec*, 14 ; *Cligès*, 294 ; *Lancelot*, 570 ; *Guillaume d'Angleterre*, 1016). On prend place autour de la table sur des bancs, des sièges ou bien des lits (voir ce mot). En l'absence d'assiettes, on pose généralement ce que l'on mange sur de larges tranches de pain (le *gastel*) (*Yvain*, 364 et n. 2 ; *Perceval*, 767 et n. 1). Par estime pour un hôte, on le place près de soi et l'on peut manger dans le même plat que lui (*Guillaume d'Angleterre*, 1017 et n. 1). La boisson est servie dans des coupes ou des hanaps, vases à boire, que l'on partage souvent (*Érec*, 78 ; *Perceval*, 703). Les couverts destinés à chaque convive n'apparaîtront qu'au XIVe siècle. Chrétien de Troyes décrit rarement en détail les scènes de repas : il refuse l'énumération des mets d'un repas de couronnement (*Érec*,

168-169) ou fait de l'irruption d'un chevalier l'entremets d'un premier service ainsi interrompu (*Lancelot*, 570). La longue scène de table au château du Roi Pêcheur n'en acquiert que plus d'intensité (*Perceval*, 766-768), d'autant que la table sur laquelle le repas, digne d'un empereur, est servi, est exceptionnelle : son plateau d'ivoire, d'un seul tenant, est posé sur des tréteaux d'ébène. De fait, il existe un rapport étroit entre ce dîner et le cortège du Graal. Deux de ses objets réapparaissent précisément lorsque Perceval et le Roi Pêcheur sont attablés : le Graal, dont on apprendra qu'il sert à nourrir le Roi blessé, et le tailloir d'argent sur lequel est découpée la hanche du cerf avant d'être présentée aux deux convives. Voir GRAAL, MOBILIER.

TABLE RONDE : Fondée par Uterpandragon, père d'Arthur, à l'instigation de Merlin, la Table Ronde se veut la réplique de la table du Graal et au-delà de la table de la Cène. Mais cette filiation n'est clairement explicitée que dans des romans postérieurs aux œuvres de Chrétien de Troyes. Et le Siège Périlleux de cette table, réservé au plus parfait et pur chevalier, ne sera rempli que par Galaad, qui achèvera la quête du saint Graal, dans un texte des années 1225-1230. Cependant, la Table Ronde et l'élite de ses chevaliers sont évoqués au début d'*Érec* (42-43) et à la fin de *Perceval* (884 et n. 1), encadrant en quelque sorte l'œuvre arthurienne du romancier. Dans *Érec*, la liste des chevaliers de la Table Ronde comprend trente et un noms, dont les dix premiers sont classés suivant leur valeur. Gauvain y occupe le premier rang. Chez Chrétien de Troyes, le sens de cette institution demeure sinon obscur, du moins simple. Préfigurant les ordres chevaleresques, la Table Ronde semble seulement réunir les meilleurs chevaliers et les unir à la cour arthurienne. C'était déjà le cas dans le *Brut* de Wace (premier texte à en mentionner l'existence), même si l'égalité de ses membres s'y trouvait soulignée avec force (v. 9741-9760).

TAILLOIR. Voir GRAAL, TABLE.

TIERCE : 9 heures du matin. Voir HEURES.

TIERCELET. Voir FAUCONNERIE.

TIMBRE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

TINTAGEL. Voir GÉOGRAPHIE.

TISSUS : Le nord de l'Occident médiéval fabrique exclusivement des tissus de laine, de lin et de chanvre. Cette prédominance est telle qu'une des marques de la civilisation pour la société et la littérature n'est autre que la production du lin et de la laine. Le bouvier d'*Yvain* prouve d'abord sa différence par le fait que son vêtement n'est fait ni de lin ni de laine mais de peaux de taureaux (*Yvain*, 346). Quant à Perceval, son étrangeté au monde de la cour passe par sa cotte de cuir de cerf mais aussi par sa grossière chemise de toile de chanvre (*Perceval*, 697) et par le reste de son costume, clairement opposé à celui que lui propose Gornemant (725). De fait, la société noble privilégie d'autres tissus, les soieries. Et ce sont elles qui apparaissent presque exclusivement dans les textes. Tout comme celle des fourrures, la mode des tissus de soie provient de l'Orient byzantin et islamique. La sériculture fut apportée de la Chine à Byzance au VIe siècle. Le Proche et le Moyen-Orient

purent alors créer de somptueuses étoffes et les exporter. La production et le tissage de la soie s'étendirent ensuite à l'Espagne (VIIIe siècle) et à la Sicile (IXe siècle) au moment des conquêtes arabes, puis à toute l'Italie. Produits d'importation pour les pays du Nord, les soieries sont donc des tissus de grand luxe. Certaines sont assez rares dans nos textes, telles que *bofu* ou *osterin* (*Érec*, 128 ; *osterin* : « ce qui vient d'Orient »). En revanche, *cendal* (*Érec*, 54, 89 ; *Cligès*, 215, etc.), *paile* (*Érec*, 5, 169 ; *Perceval*, 702, 758, etc.) et samit sont souvent présents. Si *cendal* et samit semblent généralement de couleurs unies, le *paile* est souvent de plusieurs couleurs. À côté de ces soieries existent des draps de coton comme le bougran et des étoffes également précieuses mais dont on ne sait si elles étaient de soie ou de laine, comme l'écarlate (*Yvain*, 344, 385, *Perceval*, 901, etc.) et la pourpre (*Érec*, 46, 130 ; *Perceval*, 730, 762 ; *Guillaume d'Angleterre*, 1033). Ces deux termes, comme les exemples en témoignent, désignent bien la qualité des tissus et non leur couleur. Voir BOUGRAN, SAMIT.

TOISE : Mesure de longueur, la toise contient six pieds, soit près de deux mètres.

TOURNOI : Le tournoi des XIIe-XIIIe siècles n'a rien à voir avec celui de la fin du Moyen Âge. Il ne s'agit pas de l'affrontement successif de paires d'adversaires dans un champ clos, mais de la mêlée de deux équipes dans un espace ouvert. Le but n'est pas de tuer mais de capturer les chevaux des chevaliers désarçonnés, de faire des prisonniers et de les rançonner. Le tournoi permet ainsi d'acquérir renom et argent. Si ces notions économiques n'interviennent pas chez Chrétien, en revanche les jouteurs victorieux s'emparent bien de chevaux. Mais c'est pour les offrir aussitôt avec générosité à des dames ou à d'autres chevaliers, comme le fait Gauvain lors du tournoi qui a lieu devant le château de Tiébaut de Tintagel (*Perceval*, 821-822, 823). Sport d'équipes, le tournoi n'en voit pas moins le prix d'excellence décerné à un seul. Ainsi de Cligès lors du tournoi entre les Grecs et les gens de l'empereur d'Allemagne (*Cligès*, 243).

TRICTRAC. Voir JEUX.

TRISTAN : Le couple inséparable formé de Tristan et d'Yseut a inspiré plusieurs récits français en vers au XIIe siècle (romans de Béroul et de Thomas, lai de Marie de France, *Folies* de Berne et d'Oxford). Mais ceux-ci ne développent qu'un épisode de l'histoire des amants ou bien nous sont parvenus incomplets. La légende, d'origine celtique, connut pourtant un écho profond et durable dont témoignent les nombreuses évocations du couple (*Érec*, 13, 32 ; *Cligès*, 239), les textes étrangers (Eilhart d'Oberg, Gottfried de Strasbourg, saga islandaise, etc.) mais aussi la réécriture du mythe dans le *Tristan en prose* au XIIIe siècle. Là, en effet, le couple indépendant s'intègre au monde arthurien (Tristan devient chevalier de la Table Ronde et prend part à la quête du Graal) et, se modelant sur le couple Lancelot-Guenièvre, cesse de bouleverser les valeurs courtoises et féodales. La dimension subversive de la légende originelle et des premiers textes avait d'ailleurs suscité des résistances, telles celles qui s'expriment dans les premières œuvres de Chrétien. Dans *Érec et Énide*, il souligne qu'Énide ne dut pas

comme Yseut être remplacée le soir de ces noces par Brangien, encore vierge (51) ; dans *Cligès*, Fénice se refuse à suivre le modèle du couple adultère (248). Enfin, lorsque Chrétien cite sa propre version, aujourd'hui disparue, de la légende, il fait significativement disparaître Tristan pour n'évoquer que le couple marié « *Del roi Marc et d'Ysalt la blonde* » (*Cligès*, 173). Voir AMOUR.

VAIR : Le vair (du latin *varius*, « bigarré ») est obtenu à partir de la fourrure d'un écureuil au dos gris bleuté et au ventre très blanc, souvent appelé petit-gris. Le menu vair n'utilisait que les ventres avec une très légère bordure grise ; le gros vair, lui, faisait alterner dos et ventres (le vair d'*Érec*, 162, est sans doute du gros vair). C'est cette alternance que l'héraldique reprend en représentant le vair comme une couleur bichrome (bleu et blanc). Quant au gris, il est tout simplement obtenu à partir des seuls dos du même animal. Il est remarquable, d'ailleurs, que vair et gris forment souvent couple dans les textes (*Érec*, 34 ; *Cligès*, 176). C'étaient deux des fourrures les plus prisées du XIIe siècle. Voir FOURRURES.

VASSAL : Terme clé de la société féodale, le mot *vassal* (dérivé de *vassus*, « serviteur ») désigne un homme engagé directement vis-à-vis d'un autre dans des liens de dépendance. La valorisation de ce service a été telle à partir du XIe siècle que le terme a fini par impliquer aussi la qualité d'homme noble. Enfin, la part du service armé étant capitale dans le service vassalique, le mot *vassal* a pu devenir synonyme de « preux », « hardi », « courageux » (*Érec*, 32 par exemple). *Vassal* sert aussi de terme d'adresse quand un chevalier est désigné et, plus souvent encore, interpellé : Yder vaincu par Érec l'appelle tour à tour vassal, noble chevalier et seigneur (*Érec*, 26). Mais cette interpellation peut se colorer d'insolence ou de mépris. Ainsi lorsque le nain pervers d'Yder s'adresse à Érec, lorsque les géants répondent par ce terme au poli « Seigneurs » d'Érec (*Érec*, 8, 108) ou lorsque l'écuyer perfide s'adresse sans courtoisie à Gauvain (*Perceval*, 857). Voir FÉODALITÉ.

VAVASSEUR : Le vavasseur est un vassal au second degré : il s'est engagé envers un seigneur qui est lui-même le vassal d'un autre. L'importance sociale du vavasseur est donc réduite, mais la littérature lui redonne de la valeur en lui conférant un rôle bien déterminé et tout à fait positif. Au terme d'une journée d'aventure, le héros trouve en effet souvent l'hospitalité chez un vavasseur (*Yvain*, 344, 358 ; *Lancelot*, 556, par exemple). Et ce n'est autre qu'un vavasseur, pauvre mais de bonne souche, Licorant, qui deviendra le beau-père d'Érec (*Érec*, 11-12). Qualifié de *preudom* (« homme probe, sage, de valeur »), le vavasseur donne aussi les meilleurs conseils (*Perceval*, 807 par exemple). Le noble Gornemant de Goort, qui accueille le jeune Perceval, lui apprend le maniement des armes qu'il a prises au Chevalier Vermeil et relaie l'enseignement reçu de la mère ; il conseille d'ailleurs à son élève de se recommander désormais de lui, le vavasseur qui lui a chaussé l'éperon (*Perceval*, 727).

VÉNERIE : À la différence de la chasse à l'oiseau, la chasse au chien est peu représentée dans l'œuvre de Chrétien de Troyes. Ces deux

chasses peuvent pourtant être évoquées ensemble, puisqu'elles provoquent le même plaisir (*Érec*, 131) et prennent place à la même belle saison. À l'épervier d'attraper l'alouette ou le canard, au chien braque de traquer la caille et la perdrix (*Cligès*, 328). C'est en cherchant son épervier, qui a manqué une alouette, que Bertrand, le chasseur, découvre Cligès et Fénice (*ibid.*). La vénerie se pratique principalement avec deux sortes de chiens : les lévriers et les chiens d'arrêt que sont les braques (*Érec*, 131). Contrairement à la fauconnerie, la chasse au gros gibier requiert l'usage d'armes. Si la première peut évoquer des temps de paix, la seconde est souvent considérée comme une manière de s'exercer à la guerre. Ainsi voit-on le roi d'Escavalon sortir de son château pour la chasse : après les chiens tenus en laisse par des valets viennent des veneurs armés d'épieux tranchants, des archers et des hommes d'armes (*Perceval*, 826). L'épisode de la chasse au cerf blanc dans *Érec* montre l'étape suivante : les chiens ont été lâchés et ont levé le cerf, les chasseurs sonnent du cor, les archers font pleuvoir leurs flèches (*Érec*, 5-6). Quant au dernier temps de cette chasse, seule une comparaison nous y convoque. C'est la curée à laquelle accourent les gens du château, lorsque Yvain a abattu le géant Harpin de la Montagne (*Yvain*, 441-442). Voir BESTIAIRE, CHASSE, FAUCONNERIE.

VENTAILLE : La ventaille est une pièce du haubert qui couvre le bas du visage et s'attache au capuchon par des lacets. Les scènes d'armement ou de désarmement montrent ainsi le laçage ou le délaçage de la ventaille et du heaume (*Érec*, 19, *Perceval*, 796, par exemple).

VÊPRES : 6 heures du soir. Voir HEURES.

VERGER : Jardin d'agrément où poussent fleurs et fruits, le verger est un lieu clos, proche d'une riche construction (*Cligès*, 326-328, *Perceval*, 712). Endroit merveilleux, il est propice à l'amour, celui de Cligès et Fénice, ou celui de Mabonagrain et de son amie. C'est aussi un lieu marqué par la présence de la féerie. Il en va ainsi du jardin de la Maligne Demoiselle (*Perceval*, 849-853) et surtout du verger de la Joie de la Cour avec son mur d'air, son sycomore et son cor (*Érec*, 140 et suiv., et notes). Voir FÉE.

VERMEIL. Voir CHEVALIER VERMEIL, COULEURS HÉRALDIQUES.

VÊTEMENTS : Le vocabulaire du costume (bliaut, cotte, surcot) est presque entièrement commun à l'un et à l'autre sexe. L'on voit par exemple une femme offrir son manteau à Lancelot, une fois qu'il a été désarmé (*Lancelot*, 558 et n. 1). D'ailleurs, le terme générique du vêtement n'est autre que *robe*. C'est ainsi que sont désignés des ensembles, constitués par exception d'une simple tunique de toile portée sur sa chemise par Énide (*Érec*, 12), d'une cotte et d'un manteau de soie rouge doublés de vair (*Yvain*, 411), d'une cotte, d'un surcot et d'un manteau (*Perceval*, 879 ; *Yvain*, 444), etc. Parfois, la nature du vêtement n'est pas autrement détaillée et seul le mot *robe* introduit à une description plus ou moins longue et merveilleuse des matières (*Érec*, 128, 164-166 : la robe du couronnement). Le costume médiéval se singularise donc par une superposition de pièces, les mêmes pendant toute l'année : on porte des vêtements

fourrés également en été. Seul varie avec les saisons le nombre de ces pièces du costume. Dans une société si codifiée, où les clivages sociaux sont si marqués, le vêtement est un marqueur évident. Tout y fait sens : les tissus, les fourrures, les ornements. La pauvreté d'Énide se voit d'abord à son costume, la folie sauvage d'Yvain à sa nudité. Voir BLIAUT, BRAIES, CEINTURE, CHAPEAU, CHAUSSES, CHAUSSURES, CHEMISE, COIFFURE, COTTE, GUIMPE, MANCHES, MANTEAU, SURCOT.

VIELLE. Voir INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

VILAIN : Homme de la *villa* (« domaine agricole »), le vilain a vu son image de paysan se déprécier par rapport à la figure de l'homme de cour ou courtois, le noble et le chevalier. Mieux vaut un homme courtois et mort qu'un vilain (traduit par « rustre ») vivant, lit-on au début d'*Yvain* (340). Dans l'acquisition de traits moraux péjoratifs, l'homophonie partielle avec l'adjectif *vil* a pu également jouer. Le plus souvent, l'adjectif *vilain* est utilisé comme terme d'injure. Et lorsqu'un paysan est décrit en détail, il prend facilement des allures d'homme sauvage, voire de bête. Ainsi du bouvier rencontré par Calogrenant au cours de son aventure (*Yvain*, 346-347). Effrayé, le chevalier va jusqu'à lui demander s'il est une créature de Dieu ou non ! Et c'est cet étrange personnage qui le mettra sur le chemin de la merveilleuse fontaine, tout comme le charbonnier rencontré par Perceval lui indiquera la route de la cour d'Arthur (*Perceval*, 706). Figure inquiétante mais finalement débonnaire, le vilain apparaît rarement dans le roman. Voir BOURGEOIS.

VILLE. Voir CHÂTEAU.

YSEUT. Voir TRISTAN.

ZIBELINE : Cette martre au pelage noir fournissait une fourrure très précieuse. La zibeline est la troisième fourrure héraldique, avec le vair et l'hermine. Mais, couleur monochrome, elle a fini par être comptée parmi les émaux. C'est le sable (noir uni), mot que l'on retrouve pour la fourrure par exemple dans *Lancelot* (519). La zibeline, chez Chrétien, orne surtout les cols des vêtements. Voir COULEURS HÉRALDIQUES, FOURRURES.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

On trouvera ici une orientation bibliographique à compléter par les indications données à la suite de la Notice consacrée à chaque roman.

Quelques ouvrages spécialisés donnent les informations bibliographiques nécessaires :

BOSSUAT (Robert), *Manuel bibliographique de la Littérature française du Moyen Âge*, Melun, Librairie d'Argences, 1951 ; Supplément (1949-1953) ; Second Supplément (1954-1960) ; Troisième Supplément (1960-1980), Éditions du CNRS, 2 vol., 1986 et 1991.

Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne (*BBSIA*). [Publié annuellement depuis 1949, avec un index des Auteurs et un index des Sujets.]

KELLY (Douglas), *Chrétien de Troyes : An Analytic Bibliography*, Londres, Grant and Cutler (Research Bibliographies and Checklists, 17), 1976.

I. LITTÉRATURE ET ROMANS AU MOYEN ÂGE

BADEL (Pierre), *Introduction à la vie littéraire du Moyen Âge*, Bordas, 1965.

Dictionnaire des Lettres françaises. Le Moyen Âge. Ouvrage préparé par Robert Bossuat, Louis Pichard et Guy Raynaud de Lage, Fayard, 1964. Édition revue sous la direction de Geneviève Hasenohr et Michel Zink, Le Livre de Poche, 1992.

FOURRIER (Anthime), *Le Courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Âge*, t. I : *Les Débuts (XIIe siècle)*, Nizet, 1960.

Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters, IV/1, *Le Roman jusqu'à la fin du XIIIe siècle* (Partie historique sous la direction de Jean Frappier et Reinhold Grimm), Heidelberg, Carl Winter, 1978 ; IV/2 (Partie documentaire sous la direction de Reinhold Grimm), *ibid.*, 1984.

HUCHET (Jean-Charles), *Le Roman médiéval*, P.U.F., 1984. [Étude centrée sur l'*Énéas*.]

KELLY (Douglas), *The Art of Medieval French Romance*, Madison, University of Wisconsin Press, 1992.

PETIT (Aimé), *Naissances du roman. Les Techniques littéraires dans les romans antiques du* XII*e siècle*, Université de Lille, 1985.

POIRION (Daniel), *Précis de littérature française du Moyen Âge*, P.U.F., 1983. [Travail collectif situant les genres dans leur contexte culturel.]

—, *Résurgences. Mythe et Littérature à l'âge du symbole (*XII*e siècle)*, P.U.F., 1986.

RIBARD (Jacques), *Le Moyen Âge : littérature et symbolisme*, Champion, 1984.

STANESCO (Michel) et ZINK (Michel), *Histoire européenne du roman médiéval. Esquisse et perspectives*, P. U. F., 1992. [Prolégomènes à des études de littérature comparée.]

VINAVER (Eugène), *À la recherche d'une poétique médiévale*, Nizet, 1970.

ZINK (Michel), *Le Moyen Âge, Littérature française,* Presses Universitaires de Nancy (collection « Phares »), 1990. [Pour une rapide vue d'ensemble.]

ZUMTHOR (Paul), *Essai de poétique médiévale*, Seuil, 1972. [L'art littéraire comme « poétique », mais surtout comme rhétorique.]

II. ÉTUDES D'ENSEMBLE SUR CHRÉTIEN

BEZZOLA (Reto), *Le Sens de l'aventure et de l'amour (Chrétien de Troyes)*, La Jeune Parque, 1947.

COHEN (Gustave), *Un grand romancier d'amour et d'aventure au* XX*e siècle : Chrétien de Troyes et son œuvre*, Boivin, 1931.

FRAPPIER (Jean), *Chrétien de Troyes*, Hatier, 1968.

HOFER (Stephan), *Christian von Troyes, Leben und Werke des altfranzösischen Epikers*, Graz-Cologne, Böhlau, 1954.

HOLMES (Urban T.) and Sister Amelia KLENKE, *Chrétien, Troyes, and the Grail*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1959.

KELLY (Douglas) éd., *The Romances of Chrétien de Troyes : a Symposium*, Lexington, French Forum, 1985.

KÖHLER (Eric), *L'Aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois*, Gallimard, 1974. [Traduction par Eliane Kaufholz de l'ouvrage fondamental, d'orientation sociologique : *Ideal und Wirklichkeit in der höfischen Epik*, Tübingen, Max Niemeyer, 1956.]

LOOMIS (Roger Shermann), *Arthurian Tradition and chrétien de Troyes*, New York, Columbia University Press, 1949. [Sur l'origine celtique des romans de Chrétien.]

MADDOX (Donald), *The Arthurian Romances of Chrétien de Troyes : Once and Future Fictions*, Cambridge University Press, 1991.

MICHA (Alexandre), *La Tradition manuscrite des romans de chrétien de Troyes*, Paris, Droz, 1939.

OLLIER (Marie-Louise), *Lexique et concordance de Chrétien de Troyes*, d'après la copie Guiot avec introduction, index et rimaire, Librairie J. Vrin, 1989.

TOPSFIELD (Leslie T.), *Chrétien de Troyes : A Study of the Arthurian Romances*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981. [Série d'études consacrées à chaque texte.]

III. ÉTUDES UTILES À CONSULTER

BAYRAV (Süheilâ), *Symbolisme médiéval : Béroul, Marie, Chrétien*, P.U.F., 1956.

BRUCKNER (Matilda T.), *Narrative Invention in Twelfth-Century French Romance : the Convention of Hospitality (1160-1200)*, Lexington, French Forum, 1980.

BUSBY (Keith), *Gauvain in Old French Literature*, Amsterdam, Rodopi, 1980.

CHÊNERIE (Marie-Luce), *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XIIe et XIIIe siècles*, Genève, Droz, 1986.

COLBY (Alice), *The Portrait in Twelfth Century French Literature : An Example of the Stylistic Originality of Chrétien de Troyes*, Genève, Droz, 1965. [Du topos à la stylistique.]

DUBY (Georges), *Le Chevalier, la Femme et le Prêtre ; le mariage dans la France féodale*, Hachette, 1981 [Références à la littérature au chapitre XI.]

FARAL (Edmond), *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Âge*, Champion, 1913. [Fait contrepoids aux sources celtiques.]

FRAPPIER (Jean), *Amour courtois et Table Ronde*, Genève, Droz, 1973. [Recueil d'articles dont beaucoup traitent de Chrétien.]

—, *Autour du Graal*, Genève, Droz, 1977. [Les meilleurs articles et comptes rendus du grand romaniste.]

FRITZ (Jean-Marie), *Le Discours du fou au Moyen Âge*, P.U.F., 1992. [Nombreuses références aux divers romans de Chrétien.]

GALLAIS (Pierre), *Dialectique du récit médiéval (Chrétien de Troyes et l'Hexagone logique)*, Amsterdam, Rodopi, 1982. [D'une théorie logique du récit à la thématique de Chrétien.]

—, *L'Imaginaire d'un romancier français de la fin du XIIe siècle. Description raisonnée, comparée et commentée de la Continuation-Gauvain (première suite du « Conte du Graal » de Chrétien de Troyes)*, 4 volumes, Amsterdam, Rodopi, 1988-1989.

HARF-LANCNER (Laurence), *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine. La naissance des fées*, Champion, 1984. [La Chasse au cerf blanc, la fée Morgue, la Dame du Lac, le géant et la fée : autant de motifs importants chez Chrétien.]

The Legacy of Chrétien de Troyes, éd. N. J. LACY, Douglas KELLY, Keith BUSBY, Amsterdam, Rodopi, 2 vol., 1987-1988. [Emprunts et intertextualité du roman médiéval à partir de Chrétien.]

LE GOFF (Jacques), *L'Imaginaire médiéval. Essais*, Gallimard, 1985. [Il est question d'*Yvain* et d'*Érec et Énide* dans la quatrième partie.]

LOTH (Joseph), *Les Mabinogion, contes bardiques gallois*, traduction, Les Presses d'Aujourd'hui, 1979.

MARX (Jean), *La Légende arthurienne et le Graal*, Paris, P.U.F., 1952. [Sur l'origine celtique de la légende du Graal.]

MICHA (Alexandre), *De la chanson de geste au roman*, Genève, Droz, 1976. [Recueil d'articles dont une dizaine concernent des œuvres de Chrétien.]

PÉRENNEC (René), *Recherches sur le roman arthurien en vers en Allemagne aux XIIe et XIIIe siècles*, 2 vol., Göppingen, Kümmerle Verlag, 1984. [Riche en remarques originales sur Chrétien à propos de ses imitateurs germaniques.]
SCHULZE-BUSACKER (Élisabeth), *Proverbes et expressions proverbiales dans la littérature narrative du Moyen Âge français, Recueil et analyse*, Champion, 1985. [Situe Chrétien dans l'histoire du procédé littéraire.]
UITTI (Karl), *Story, Myth and Celebration in Old French Narrative Poetry. 1050-1200*, Princeton, Princeton University Press, 1970.
WALTER (Philippe), *La Mémoire du Temps. Fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à « La Mort Artu »*, Champion, 1989.

IV. ÉTUDES SUR UN ASPECT PARTICULIER DE L'ŒUVRE

BAUMGARTNER (Emmanuèle), *Chrétien de Troyes : Yvain, Lancelot, la charrette et le lion*, P.U.F., 1992. [Rassemble plusieurs idées récemment formulées par la critique.]
CARASSO-BULOW (Lucienne), *The Merveilleux in Chrétien de Troyes' Romances*, Genève, Droz, 1976.
CHANDÉS (Gérard) : *Le Serpent, la Femme et l'Épée. Recherches sur l'imagination symbolique d'un romancier médiéval : Chrétien de Troyes*, Amsterdam, Rodopi, 1988. [Les structures de l'imaginaire d'après Gilbert Durand.]
D'ALESSANDRO (Domenico), « La descrizione in Chrétien de Troyes : i segni di demarcazione », *AION : Annali Istituto Universitario Orientale*, Naples, XVIII, p. 553-566.
FLORI (Jean), « Pour une histoire de la chevalerie ; l'adoubement dans les romans de Chrétien de Troyes », *Romania*, C, 1979, p. 21-53.
HAIDU (Peter), *Aesthetic Distance in Chrétien de Troyes. Irony and Comedy in « Cligès » and « Perceval »*, Genève, Droz, 1968.
—, *Lion-queue-coupée. L'écart symbolique chez Chrétien de Troyes*, Genève, Droz, 1972.
LACY (Norris, J.), *The Craft of Chrétien de Troyes : An Essay on Narrative Art*, Leiden, Brill, 1980.
MÉLA (Charles), *Blanchefleur et le saint homme, ou la Semblance des reliques. Étude comparée de littérature médiévale*, Le Seuil, 1979. [Entrée de Chrétien de Troyes au « Champ Freudien »].
—, *La Reine et le Graal : la conjointure dans les romans du Graal de Chrétien de Troyes au Livre de Lancelot*, Le Seuil, 1984. [Un brillant itinéraire critique, en partie jalonné par Lacan.]
MULLALLY (Évelyn), *The Artist at Work : Narrative Technique in Chrétien de Troyes*, Philadelphie, The American Philosophical Society, 1988. [Cherche à définir une évolution d'un roman à l'autre.]
ZILTENER (W.), *Chrétien und die Aeneis ; eine Untersuchung der Einfluss von Vergil auf Chrétien von Troyes*, Graz-Cologne, Böhlau, 1957.

V. ARTICLES DIVERS

ACCARIE (Maurice), « Faux mariage et vrai mariage dans les romans de Chrétien de Troyes », *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice*, XXXVIII, 1979, p. 25-35.

BURGESS (Glyn S.) « The Theme of Beauty in Chrétien's *Philomena* and *Érec et Éniae* », *An Arthurian Tapestry : Essays in Memory of Lewis Thorpe*, Glasgow, 1981, p. 114-128.

HINDMAN (Sandra), « King Arthur, his Knights, and the French Aristocracy in Picardy », *Contexts : Style and Values in Medieval Art and Literature, Yale French Studies* (Special Issue), 1991. [À partir des illustrations des manuscrits.]

HUNT (Tony), « Tradition and the Old French Vernacular Prologues », *Forum for Modern Language Studies*, VIII, 1972, p. 320-344.

KELLERMAN (Wilhelm), « Les Types psychologiques de l'amour dans les romans de Chrétien de Troyes », *Marche romane*, XX, 1970, p. 31-39.

KÖHLER (Eric), « Le Rôle de la " coutume " dans les romans de Chrétien de Troyes », *Romania*, LXXXI, 1960, p. 386-397.

LEJEUNE (Rita), « Rôle littéraire d'Aliénor d'Aquitaine et de sa famille », *Cultura Neolatina*, XIV, 1954, p. 5-57.

LIBORIO (Mariantonia), « " Qui petit semme petit quelt " : l'itinerario poetico di Chrétien de Troyes », *Quaderno di lingua e letteratura francese*, I, 1979, p. 29-90.

LOZACHMEUR (Jean-Claude), « Le Problème de la transmission des thèmes arthuriens à la lumière de quelques correspondances onomastiques (I) », *Mélanges Charles Foulon*, Rennes, Université de Haute-Bretagne, 1980, t. I, p. 217-225.

LUTTRELL (Claude), « Chrestien de Troyes and Alan of Lille », *BBSIA*, XXXII, 1980, p. 250-275.

MADDOX (Donald), « Trois sur deux : théories de bipartition et de tripartition des œuvres de Chrétien », *Œuvres et critiques*, V. 2, 1980, p. 91-102.

OLLIER (Marie-Louise), « The Author in the Text : The Prologues of Chrétien de Troyes », *Yale French Studies*, LI, 1974, p. 26-41.

—, « Proverbe et sentence : le discours d'autorité chez Chrétien de Troyes », *Revue des sciences humaines*, XLI, 1976, p. 329-357.

POIRION (Daniel), « Écriture et ré-écriture au Moyen Âge », *Littérature*, XLI, 1981, p. 109-118.

ROACH (William), « Les Continuations du *Conte del Graal* », *Les Romans du Graal dans la littérature des XIIe et XIIIe siècles, Strasbourg, 29 mars-3 avril 1954*, Colloques internationaux du CNRS, CNRS, 1956, p. 107-118.

UITTI (Karl), « À propos de Philologie », *Littérature*, XLI, 1981, p. 30-46.

VANCE (Eugene), « Le Combat érotique chez Chrétien de Troyes : de la figure à la forme », *Poétique*, XII, 1972, p. 544-571.

VITZ (Evelyn Birge), « Chrétien de Troyes : clerc ou ménestrel ? Problèmes des traditions orale et littéraire dans les cours de France au XIIe siècle », *Poétique*, LXXXI, 1990, p. 21-42.

DANIEL POIRION.

TABLE

CHANSONS COURTOISES

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

ÉREC ET ÉNIDE

CLIGÈS

YVAIN OU LE CHEVALIER AU LION

LANCELOT OU LE CHEVALIER DE LA CHARRETTE

PERCEVAL OU LE CONTE DU GRAAL